COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE,

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *,

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*,

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE, DE LA PLUPART

DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS, GEOFFRIN, RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME VINGTIÈME,

CONTENANT LES ŒUVRES COMPLÈTES DE L'ABBÉ ANSELME (PREMIERE PARTIE).

CHEZ L'EDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,

BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1845.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE uOttawa LIBRARY ANNEX

BX
1756
.A2N5
1844
v. 20

ELENCHUS

DES AUTEURS ET DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

L'ABBÉ ANSELME.

OEuvres complètes, première partie.

Sermons pour l'Avent et sur divers sujets.	**col. 11**
Panégyriques des saints.	**923**

MIGNE, succursaliste, à Montrouge, de VRAYET DE SURCY imprimeur à Paris.

NOTICE SUR ANSELME.

ANSELME (Antoine), abbé de Saint-Sever en Gascogne, prédicateur ordinaire du Roi, de l'académie des Belles-Lettres, est mort en 1737 à quatre-vingt-six ans. La justesse, l'élégance, la pureté du langage caractérisent ses discours, et on peut dire que la piété même y a part. Il serait seulement à souhaiter qu'il y eût un peu plus de chaleur. Ses sermons pour l'Avent, le Carême, et sur divers sujets, ont été imprimés à Paris chez Giffart, en 1731, en 4 vol. in-8° et en 6 vol. in-12. L'abbé Anselme avait déjà donné, en 1718, des *Panégyriques des Saints*, et des *Oraisons funèbres* en 3 vol. in-8°; les Panégyriques des saints sont au nombre de 24. Ses admirateurs les ont comparés aux Panégyriques de M. Fléchier, des Pères Bourdaloue et de la Rue, et de M. l'abbé Boileau, etc.; on y trouve, comme dans ceux de ces derniers, ce qui contribue à la gloire des saints avec ce qui sert à l'édification des fidèles. Les Oraisons funèbres sont au nombre de neuf; si les sujets en sont intéressants par les grands modèles qu'ils présentent, l'art avec lequel ils sont maniés mérite toute l'attention des lecteurs. L'abbé Anselme s'est proposé, en célébrant la vertu des morts, d'en imprimer l'amour aux vivants. Car, à Dieu ne plaise, dit-il à cette occasion dans une préface, que les Oraisons funèbres que l'on prononce dans nos temples ressemblent à ces pièces d'éloquence que l'on faisait autrefois parmi les Grecs, à la louange des faux dieux et des hommes qui s'étaient signalés pour le service de la patrie. La vanité dominait dans les orateurs, et tout l'effet que leur discours produisait sur les peuples se terminait à des regrets inutiles, ou à la joie tumultueuse d'un superbe divertissement.

SERMONS POUR L'AVENT

ET SUR DIVERS SUJETS,

PAR L'ABBÉ ANSELME.

SERMON PREMIER,

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT,

Prononcé dans la chapelle royale de Fontainebleau le premier de novembre 1698.

Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.

Seigneur, sauvez-moi; il n'y a presque plus de saint, parce que vos vérités sont altérées par les enfants des hommes (*Psal.* XI).

Sire,

On dirait qu'un apôtre et qu un prophète se contredisent par rapport au sujet qui nous assemble. Saint Jean soutient notre foi et anime notre espérance, en disant qu'il a vu une multitude de saints : *Vidi turbam magnam* (*Apoc.*, VII, 9); et David, poussé d'un esprit prophétique, semblait nous jeter dans le découragement, en disant qu'il n'y a presque plus de saints : *Defecit sanctus.*

Mais deux oracles infaillibles ne peuvent pas être contraires, et quoiqu'ils parlent différemment, il faut que ce qu'ils disent soit conforme à la vérité. Il l'est en effet, et, pour notre confusion, la difficulté sera bientôt éclaircie. Saint Jean voyait une multitude de saints parce qu'il regardait le ciel, et David n'en voyait presque point parce qu'il regardait la terre.

Ce n'est pas que tous les saints dont le ciel est rempli ne soient venus de la terre, puisque c'est sur la terre qu'ils ont mérité le ciel. Mais il faut savoir qu'il y a eu des siècles féconds et des siècles stériles en sainteté.

L'Eglise militante ne donnait que des saints à la triomphante, dans ces siècles heureux où tous les chrétiens n'avaient qu'un cœur et qu'une âme; où le bien d'un seul était celui de tous les autres; où le zèle des apôtres embrasait le monde entier; où les péchés étaient rares et la pénitence commune; et pour dire tout en un mot, où c'était une même chose d'être chrétien et d'être saint.

Mais nous voici malheureusement arrivés dans ces siècles de sécheresse et de stérilité où la division règne, où l'intérêt domine, où le luxe s'élève plus orgueilleux du sein de l'humiliation et de la misère, où la parole évangelique fait très-peu de fruit, où chacun devient le martyr, non pas de Jésus-Christ,

mais de ses propres passions, où la pénitence est rare et les péchés communs; dans ces siècles enfin sur lesquels la prophétie de David s'étendait, quand il disait à Dieu d'une manière si touchante, *Seigneur, sauvez-moi, il n'y a presque plus de saints, parce que vos vérités sont altérées par les enfants des hommes.*

J'avoue que malgré la grande corruption des mœurs, on en voit toujours quelques-uns, parce que l'Église n'est jamais destituée de justes; mais ils sont si rares qu'on pourrait les compter, comme les fruits d'une année stérile, ou, pour m'exprimer avec un prophète (*Isaïe*, XXIV, 13), comme les olives qui restent après que les arbres sont dépouillés; si bien qu'en les comparant au grand nombre de ceux qui se perdent, j'ai toujours raison de dire ce que chacun de nous sent au fond du cœur, que si nous voulons trouver beaucoup de saints dans nos jours, il faut les chercher dans le ciel, parce que la terre n'en a presque plus, *defecit sanctus.*

Je viens, messieurs, chercher avec vous les causes de cette stérilité fatale. Je viens examiner dans ce discours pourquoi il y avait tant de saints dans les premiers siècles de l'Église, et pourquoi il y en a si peu dans le nôtre, et j'en trouve deux grandes raisons où plusieurs autres aboutissent.

Nous apprenons de saint Paul (I *Thess.*, IV, 3) que l'expresse volonté de Dieu est notre sanctification, et qu'il nous a élus en Jésus-Christ pour être saints, *elegit nos in ipso, ut essemus sancti* (*Ephes.*, I, 4). Ce divin Sauveur est donc venu sur la terre pour opérer, suivant l'expresse volonté de son Père, l'ouvrage de notre sanctification, et il y a principalement employé sa doctrine et son exemple; sa doctrine, pour détruire l'ignorance où nous étions du souverain bien; et son exemple, afin qu'en marchant sur ses traces, nous puissions en obtenir la possession.

Mais, comme lui-même l'avait prédit (*Matth.*, XXIV, 12), à mesure que la première ferveur s'est diminuée, l'iniquité s'est accrue, parce que ce monde même que Dieu avait *aimé jusqu'à lui donner son Fils unique* (*Joan.*, III, 16), s'est déclaré contre son propre Rédempteur. Animé d'un esprit de contention et de jalousie, il travaille sans cesse à nous pervertir, et pour y réussir, il a aussi sa doctrine et son exemple; sa doctrine que saint Paul a réprouvée en disant que *la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu* (I *Cor.*, III, 19); et son exemple, dont saint Jean a dit que *le monde entier est plongé dans le mal* (*Joan.*, VIII, 19), et qu'aussitôt que nous l'aimons et que nous suivons ses maximes, *l'amour du Père céleste n'est point en nous* (I *Joan.*, II, 15).

Pourquoi donc le nombre des saints, qui autrefois était si grand dans l'Église, est-il aujourd'hui si diminué? Pour les deux raisons que vous entrevoyez déjà, et qui méritent si fort d'être pesées, que c'est pour cela même qu'elles partageront mon discours.

La doctrine de Jésus-Christ, que les chrétiens observaient rigidement dans les premiers siècles, est altérée de nos jours par la doctrine du monde. Première raison.

L'exemple de Jésus-Christ, que les chrétiens suivaient fidèlement dans les premiers siècles, est combattu de nos jours par l'exemple du monde. Seconde raison.

Vous allez donc voir, mes chers auditeurs, ce qu'a fait Jésus-Christ et ce qu'a fait le monde, ce que faisaient les premiers fidèles et ce que nous faisons; et quand vous trouverez que nous sommes des enfants si peu semblables à nos pères, peut-être serez-vous touchés d'une sainte émulation de rappeler les siècles passés.

Plaise au maître des cœurs et au Saint des saints de conduire par sa grâce un dessein que sa grâce même m'a inspiré, et pour l'obtenir, adressons-nous à celle qui est tout ensemble, et la reine des saints du ciel et le refuge des pécheurs de la terre, qui lui disent avec confiance. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour prouver la première vérité que j'ai avancée, il faut établir deux faits constants et les opposer l'un à l'autre. L'un est le changement que la doctrine de Jésus-Christ fit d'abord dans le monde; l'autre est le renversement que le monde a toujours fait de cette doctrine, et vous avouerez qu'autant que le premier a été admirable, autant le second est monstrueux.

Souffrez donc, messieurs, que je retrace dans vos esprits une légère image des premiers siècles où vous trouverez en passant une preuve éclatante de la religion, et souvenez-vous que quand l'Evangile fut annoncé, deux peuples partageaient l'empire du monde; les Juifs qui étaient le peuple de Dieu, et les gentils dont *les démons étaient les dieux* (*Psalm.* LXXV, 2; XCV, 5). Or, il arriva dans ces deux peuples un changement subit, impossible à toute la puissance et à toute la sagesse humaine, qui devint la source d'un nombre infini de saints.

1. Et, pour commencer par les Juifs, qui aurait pu penser que des hommes, à qui les prophètes ne cessaient de dire qu'ils avaient les mains pleines de sang et le cœur incirconcis, et à qui la croix de Jésus-Christ avait été un si grand sujet de scandale, se laisseraient tellement radoucir par la prédication de la loi de grâce, qu'ils reconnaîtraient le même Messie qu'ils avaient crucifié, et que de plusieurs d'entre eux il se formerait un peuple nouveau qui n'aurait qu'un cœur et qu'une âme? Qui aurait jamais cru qu'un tel changement fût possible?

Vous savez néanmoins qu'on l'a vu dans l'église de Jérusalem, car, comme dit saint Paul (*Rom.*, XI), la nation n'était pas tellement réprouvée, qu'elle ne dût recevoir dans un grand nombre d'élus l'effet des promesses faites à ses pères. Après la ruine de leur ville et l'incendie de leur temple sous Vespasien et sous Tite, nonobstant leur défaite horrible sous Trajan et leur désolation entière sous Adrien, les Juifs devenus chrétiens eurent dans Jérusalem une église flo-

rissante sous plusieurs évêques consécutifs où ils recueillaient beaucoup de fidèles de la nation; et saint Jacques qui en était le digne pasteur, glorifiant Dieu d'un changement si admirable, le faisait remarquer à saint Paul: *Vide, frater, quot millia sunt in Judæis qui crediderunt* (*Act.*, XXI, 20); voyez, mon frère, combien de milliers de Juifs ont cru.

Or, jugez, mes frères, combien il fallait qu'il y eût de saints dans une société que la charité seule avait formée; où tout ce que les passions humaines distinguaient auparavant était entièrement égalé; où toute concurrence était détruite; où tout intérêt était proscrit; où toutes les vues de l'ambition, toutes les distinctions de la vanité étaient absolument anéanties (*Act.*, II). Il est écrit que cette église sainte, étendue alors dans la Judée, dans la Galilée et dans la Samarie, *marchait dans la crainte du Seigneur, était remplie de la consolation du Saint-Esprit* (*Act.*, IX, 31), n'était rien moins sur la terre qu'une image du ciel. Voilà ce qui se passait dans ces premiers temps.

Mais la doctrine de Jésus-Christ ne fit pas des changements moins prodigieux dès qu'elle fut annoncée aux gentils. Et, quel plus grand prodige que de ramener à la connaissance et au culte du vrai Dieu des peuples grossiers, dont la dissolution était publique et autorisée, et dont saint Paul dit qu'*ils se laissaient entraîner, selon qu'on les menait, vers des idoles muettes* (I *Cor.*, XII, 2)? Ceux qui avaient de la science et de l'élévation d'esprit méprisaient sans doute la théologie fabuleuse et avaient une plus noble idée de la Divinité. Mais ce qu'ils en avaient ouï dire à leurs philosophes ne s'accordait pas avec ce que la religion chrétienne leur enseignait de miraculeux, et cependant ils ne laissèrent pas de s'y soumettre.

Jusque-là ils avaient compris que Dieu ne pouvait être assujetti au temps; et ils crurent à un Evangile qui leur annonçait la naissance de l'Homme-Dieu dans la plénitude des temps (*Luc*, II, 11; XXIII, 46). Ils avaient appris que Dieu ne pouvait être enfermé dans un corps; et ils se laissèrent persuader, par de nouveaux maîtres, que la *plénitude de la Divinité habite corporellement en Jésus-Christ* (*Col.*, II, 9). Ils avaient toujours ouï dire que Dieu était impassible et immortel, et ils crurent à la relation que leur firent les évangélistes de la mort douloureuse d'un Dieu fait homme. Enfin, les Platon et les Aristote leur ayant mille fois inculqué qu'il était impossible qu'un corps fût en même temps en deux lieux, ils ne laissèrent pas de croire que le corps du Sauveur est en même temps à la droite du Père dans le ciel, et sur la terre entre les mains des prêtres. En telle sorte, dit saint Paul, qu'avec une doctrine étonnante qui se joue de l'entendement humain, Dieu a convaincu de folie la sagesse de ce monde : *Stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi* (I *Cor.*, I, 20).

Cette soumission à l'Evangile fut si miraculeuse parmi les nations qui ne connaissaient pas le vrai Dieu, qu'il semble que Dieu même qui, ne pouvant rien ignorer, ne peut rien admirer, l'ait pourtant admirée, en disant par la bouche de celui qui l'avait prédite : *Populus, quem non cognovi, servivit mihi; in auditu auris obedivit mihi* (*Psal.* XVII, 45). Le peuple que je ne connaissais point, m'a servi. Il m'a obéi, aussitôt qu'il a entendu parler de moi.

Et en effet, ce qui augmente la merveille, c'est que ce changement se fit avec une promptitude inouïe. Le Fils de Dieu avait prédit qu'après qu'on l'aurait attaché à la croix il attirerait tout à lui (*Joan.*, XII, 32), et sa prédiction fut si promptement accomplie, que, du vivant même de saint Paul, la foi des Romains était annoncée dans tout le monde (*Rom.*, I, 8), et qu'il écrivait aux Colossiens (*Col.*, I, 23) que déjà l'Evangile avait été prêché à toute créature qui était sous le ciel. Les conquêtes spirituelles que firent les prédicateurs évangéliques eurent dans la suite la même rapidité, et c'est ce qui obligeait Tertullien à s'en glorifier dans sa fameuse Apologie : *Nous ne faisons que de naître*, disait-il aux maîtres du monde, *et déjà nous remplissons tout ce qui reconnaît votre puissance, les îles, les villes, les forteresses, les armées, le palais, le sénat; nous ne vous laissons que vos temples.*

D'où pouvait venir un changement aussi prompt que celui-là? Je vous l'ai dit, mes chers auditeurs, et je vous en donne des preuves authentiques. C'est que tous se rendaient à Jésus-Christ à la première parole de ses ministres, et qu'après l'avoir entendue avec docilité, ils se sanctifiaient en la réduisant en pratique. D'abord les erreurs de l'esprit étaient dissipées, la corruption du cœur était détruite. On n'avait qu'à dire alors : *Faites pénitence* (*Matth.*, III, 2), et dabord cette parole ouvrait la porte du ciel aux publicains et aux femmes prostituées. On n'avait qu'à dire alors : *Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous possédez et le donnez aux pauvres* (*Matth.*, IX, 21), et en même temps les déserts étaient peuplés d'un nombre infini de solitaires qui quittaient le monde après l'avoir méprisé. Il suffisait alors de déclarer, que *celui qui aime sa vie plus que Dieu, n'est pas digne de Dieu* (*Matth.*, X, 36); et la prompte obéissance que l'on rendait à une déclaration si expresse remplissait les villes de martyrs. On ne saurait lire ce changement merveilleux dans les écrits des Pères et des historiens, sans être ravi d'admiration, mais en même temps sans être pénétré de douleur en voyant la différence affreuse qui est entre ces siècles heureux et le nôtre.

2. Au lieu qu'alors, saint Paul avait seulement à se plaindre de ce que tous n'obéissaient pas à l'Evangile : *Non omnes obediunt Evangelio* (*Rom.*, X, 16), nous pouvons nous plaindre aujourd'hui de ce qu'il n'y a qu'un petit nombre de chrétiens dans l'Europe qui lui obéit, parmi ce petit nombre de chrétiens un petit nombre de catholiques, parmi ce petit nombre de catholiques un petit nombre

de justes. Ce n'est pas à Dieu qu'il faut attribuer cette différence étonnante. Celui qui ne change jamais ne peut pas être l'auteur d'un tel changement, et si nous ne voyons pas aujourd'hui autant de saints que l'on en voyait alors, ce n'est pas que Dieu ne puisse nous en donner autant, puisque son bras n'est pas raccourci et qu'il ne voulût nous en donner autant, puisque sa volonté n'est pas épuisée. La véritable raison, c'est que le monde corrompu rejette la doctrine de Jésus-Christ, ou l'altère par des maximes pernicieuses.

J'avoue que ce fut par un grand miracle de la grâce que cet Evangile fut reçu par des peuples si prévenus contre les règles qu'il leur prescrivait. Mais cette grâce ayant été continuée à leurs descendants et les mêmes secours se trouvant toujours dans l'Eglise, il est bien étrange qu'un Evangile si recommandable par son Auteur qui est la sagesse et la vérité même, confirmé par tant de miracles opérés par ses premiers prédicateurs, scellé par le sang de tant de martyrs, enfin, si solennellement reçu, soit aujourd'hui, ou rejeté, ou altéré, ou ignoré par le peuple même qui le reçoit et qui fait profession de le suivre. C'est là, mes chers auditeurs, un renversement si déplorable, que vous ne le croiriez jamais, si je n'avais de quoi vous en convaincre par des exemples dont vous êtes tous les jours les témoins, et plût à Dieu que vous n'en fussiez pas vous-mêmes les preuves les plus incontestables !

Regardez donc de près ce que le prophète découvrait de loin, lorsque de son temps l'Esprit-Saint qui le guidait lui faisait prévoir ce qui arriverait dans le nôtre. Sauvez-moi, Seigneur, s'écriait-il, et ne m'enveloppez pas dans le grand nombre de ceux qui se perdent. Il n'y a plus ni foi ni probité parmi les hommes, et je n'en vois presque plus qui travaillent à se sanctifier : *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit Sanctus.* Et, pour en donner la raison, il ajoutait : *Quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum*, parce que vos vérités saintes sont altérées dans le monde, et qu'on a mis à leur place l'artifice et le mensonge.

Nous n'avons que trop de raisons pour justifier la plainte de ce prophète. La vérité que Jésus-Christ nous a apportée du sein de son Père est appelée par saint Paul l'Evangile de notre salut : *Evangelium salutis nostræ* (*Eph.*, I, 13), pour nous apprendre que Dieu nous a prédestinés en son Fils bien-aimé, afin que nous fussions saints et irréprehensibles devant lui : *Ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus.* Un de nos plus pressants devoirs est donc de méditer cet Evangile divin pour y conformer notre vie. Mais les uns, qui n'ont à cœur que les plaisirs et les affaires, n'ont garde de s'occuper du sérieux de la religion; d'autres, effrayés, comme le fut le gouverneur de la Judée à la prédication de saint Paul, ne veulent point approfondir des vérités qui les condamnent. D'autres, par un éloignement infini pour les règles contraignantes de l'Evangile, y substituent des maximes qui flattent leur orgueil et leur sensualité. Au lieu d'y apprendre avec docilité la vie de la justice et de la foi, ils y apportent un esprit de présomption et d'indépendance, et ils érigent un tribunal à leur raison, devant lequel ils jugent de la conduite de Dieu avec autant de hardiesse que si elle était soumise à leur examen.

C'est ce qui les porte à nous faire sans cesse des questions sur la manière étonnante dont il a plu à Dieu de sauver et de sanctifier le monde. Mais ne pensez pas, dit saint Augustin, qu'alors ils songent à s'instruire. Ils ne font que chercher dans nos réponses de quoi contenter la malignité de leur critique : *Non quærunt quod discant, sed quod reprehendant*, et la vérité qu'ils tournent en dérision, leur devient une pierre d'achoppement et de scandale (*Aug., in psal.* CXXXVI, *n.* 10; *de Doctr. chr., lib.* IV, *cap.* 15).

Or, si saint Paul a déclaré les païens *inexcusables* (*Rom.*, I, 20) de n'avoir pas écouté la voix muette des créatures qui les conduisait à la connaissance de leur auteur, combien plus des chrétiens le sont-ils lorsqu'ils ferment l'oreille à la parole expresse de Jésus-Christ ? Il faut que leur raison soit bien corrompue, puisque leur étant donnée pour chercher la vérité, ils ne la font servir qu'à s'en éloigner. Aussi l'abus qu'ils font de la lumière est puni par les ténèbres de leur cœur, et le grand malheur d'un certain monde est de se croire d'autant plus sage, qu'il est plus insensé.

Au lieu donc que presque tous les premiers chrétiens se sanctifiaient, parce qu'ils étaient dociles à la parole de Jésus-Christ, écrite ou prêchée, la plupart se pervertissent aujourd'hui, parce qu'ils se révoltent contre cette même parole, dès qu'elle les contredit dans leurs plaisirs. Ceux qui n'osent la combattre ouvertement, *la corrompent* (II *Cor.*, II, 27) et l'altèrent par d'indignes adoucissements, *et font*, comme parle saint Jérôme, *de l'Evangile de Dieu l'Evangile des hommes, ou plutôt l'Evangile du démon* (*Hier. epist.* 103 *ad Paulin.*). Si bien qu'on doit leur faire le même reproche que saint Augustin faisait aux manichéens : *Quod vultis in Evangelio creditis, quod non vultis non creditis, vobis potius quam Evangelio creditis* (*Aug., contr. Faust., lib.* XXXII, *cap.* 16). Vous ne pouvez vous dispenser de reconnaître dans l'Evangile des maximes admirables, et vous les admirez en effet, tant qu'elles ne consistent que dans la spéculation. Mais dès qu'on vous montre qu'elles tendent à régler vos mœurs, vous les rejetez; et avec ce partage injuste, c'est à votre propre sens que vous ajoutez foi, et nullement à celui de l'Evangile : *Vobis potius quam Evangelio creditis.*

C'est ainsi que la doctrine de Jésus-Christ est tantôt rejetée, tantôt altérée par les maximes du monde. On reconnaît, par exemple, que l'homicide est un crime; mais si nous prêchons que celui qui, avec malice, *traite son frère d'insensé, mérite d'être condamné au feu de l'enfer* (*Matth.*, V, 22), tant

la charité est douce et patiente, on dira que c'est une morale outrée, et qu'il faut retrancher cette addition; et c'est néanmoins cette addition qui met la justice chrétienne au-dessus de celle des pharisiens. *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum* : Les vérités sont diminuées par les enfants des hommes.

On veut bien nous écouter, tant que nous ne faisons qu'exhorter les peuples en général à se réconcilier avec leurs ennemis. Mais si nous entreprenons de prouver que les chrétiens sont obligés de chercher celui qu'ils ont offensé pour se réconcilier avec lui, avant que de présenter leur offrande à l'autel (*Matth.* V, 24), et de chercher même en certains cas celui qui les a offensés, on s'élève dans le monde contre celui qui débite ces vérités importantes, à moins qu'il n'en retranche ce qui choque; et ce que le monde trouve de choquant dans cette doctrine est pourtant la pure doctrine de Jésus-Christ. Vous le voyez, messieurs, les vérités de la religion sont affaiblies par le relâchement des hommes : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.*

Oui, si aujourd'hui on lisait régulièrement le texte de l'Evangile dans toutes les chaires, comme l'on faisait si utilement autrefois, je craindrais que l'on n'imposât silence au lecteur, quand il viendrait au commandement exprès d'assurer ou de nier les choses par *cela est*, ou *cela n'est pas* (*Ibid.*, 37); et, si à l'obligation de donner au pauvre qui n'a rien, il ajoutait celle de prêter gratuitement à celui qui est mal dans ses affaires (*Luc.*, VI, 35). Tant il est visible que les vérités saintes sont altérées par les hommes corrompus. Le monde se fait un Evangile à sa mode; et, au lieu que celui de Jésus-Christ menace de l'enfer tous les hommes qui ont la haine dans le cœur, celui du monde menace d'infamie tous les hommes qui ne rendront pas injure pour injure. Au lieu que l'Evangile de Jésus-Christ condamne toute sorte de jurement et d'usure, celui du monde l'autorise dans les compagnies et dans le commerce. Et d'où vient un tel renversement, que de ce que l'on a substitué la doctrine du monde à la doctrine de Jésus-Christ?

Après cela faut-il s'étonner qu'il y ait si peu de saints dans nos jours, puisqu'en voilà une raison manifeste? mais raison que le juste juge confondra devant son tribunal, car voici le raisonnement de saint Paul sur le mépris que font les chrétiens de la doctrine de leur Maître : *C'est un grand sujet de consolation pour nous*, dit cet apôtre, (*Hebr.*, I, 1 *et seq.*), *que d'avoir Jésus-Christ pour notre législateur, puisque Dieu n'ayant autrefois parlé à son peuple que par l'organe des prophètes, a bien voulu nous marquer plus fortement son amour en nous parlant par son propre Fils. Mais*, poursuit-il, *si nous trouvons en cela un sujet de consolation, nous n'y trouvons pas un moindre sujet de crainte : car, si Dieu a si sévèrement puni la transgression de la loi, qui n'a été portée à nos peres que par le ministère des anges, comment éviterons-nous les rigueurs de sa justice, si, en n'observant pas la loi qu'il nous a lui-même annoncée, nous négligeons une doctrine qui nous apporte le véritable salut, et si à la malice de ne point obéir à son Evangile nous ajoutons l'insolence d'en substituer un nouveau qui affaiblit et qui renverse le sien? Quomodo nos effugiemus, si tantam neglexerimus salutem?* Il est indubitable que s'il ne trouve point sur la terrre des chrétiens qui observent l'Evangile afin d'en peupler le ciel, il peuplera l'enfer de tout ce qu'il trouvera de zélateurs des maximes du monde.

Ne vous y trompez donc pas, mes chers auditeurs, il n'y a point de milieu entre le salut et la damnation. Il faut nécessairement s'attendre à l'un ou à l'autre; et il est impossible de faire son salut, sans croire et sans pratiquer la doctrine de Jésus-Christ; car il est décidé que celui qui ne demeure pas dans cette doctrine ne saurait posséder Dieu, ou, comme porte le texte, n'a point de Dieu : *Qui non permanet in doctrina Christi, Deum non habet* (II *Joan.*, IX); et tous les principes de cette doctrine céleste se réduisent, selon saint Paul (*Tit.*, II, 11), *à renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, à vivre en ce monde avec tempérance, avec justice et avec piété, à attendre la béatitude que nous espérons et l'avénement glorieux du grand Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ.* C'est ce qu'ont fait les bienheureux pour devenir saints, et nous le devenons en le faisant. Or, ce n'est que dans l'Evangile que nous trouvons la source et les moyens de notre sanctification, ce n'est que par la foi en cette divine parole et par la charité qui nous la fait accomplir, que nous devenons les temples où la sainteté de Dieu réside.

Des chrétiens peuvent-ils entendre cette vérité, peuvent-ils la croire et n'en être pas touchés? Peuvent-ils savoir que la règle du salut ne se trouve que dans l'Evangile, et ne le consulter jamais et ne le lire peut-être jamais? Nous voulons tous être heureux comme les saints, c'est un sentiment que le péché même n'a pas effacé dans notre âme; et dire le contraire, c'est ignorer la constitution de l'homme et le dessein que Dieu a eu en le créant, pour se livrer à des illusions aussi inutiles qu'elles sont vaines. Nous voulons tous être heureux, dit saint Augustin (*de Doctr. Christ., cap.* 35), non-seulement durant le cours borné de cette vie, mais selon le désir de notre âme, qui désire infiniment, et dont l'avidité insatiable ne vient pas tant de la corruption du péché que de la disproportion qui se trouve entre elle et les biens créés, Dieu se l'étant réservée pour la remplir lui-même et pour répondre par sa béatitude infinie à l'infinie succession de nos pensées et de nos désirs.

Or, comme il y a dans nous un désir ardent d'être heureux, il y a de même un fonds de droiture qui nous fait sentir que nous ne pouvons l'être si nous ne sommes justes et saints. Et de qui apprendrons-nous à le devenir? Non pas, sans doute, de nous-mêmes, qui, malgré la noblesse de notre origine, ne sommes, depuis le péché, qu'igno-

rance, que faiblesse et que corruption. Nous ne l'apprendrons pas non plus des sages du monde, qui, avec leur science superbe et fastueuse, ont été éclairés sans être justes, et ont ignoré les moyens de parvenir par la justice au véritable bonheur.

L'Evangile seul nous apprend que Dieu est notre souverain bien, qu'il n'y a que la vérité qui nous y conduise, et que cette vérité est Jésus-Christ. L'Evangile seul nous apprend que *la vie éternelle consiste à connaître le seul vrai Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé* (*Joan.*, XVII, 3); que nous devons *chercher, avant toutes choses, le royaume du ciel et sa justice* (*Matth.*, VI, 33); que, pour y parvenir comme y sont parvenus les saints dont nous célébrons la fête, nous devons non-seulement connaître Jésus-Christ, mais lui être unis comme les membres le sont au chef; et que cette union se fait par la foi et par l'accomplissement de sa parole, en vertu de laquelle tout ce que nous désirons est accordé: *Si manseritis in me, et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis* (*Joan.*, XV, 5). Quel sujet de surprise, de gémissement et de douleur de voir que des chrétiens négligent une connaissance si nécessaire, et qu'étant tous appelés à être saints, il y en ait si peu qui profitent de la grâce de leur vocation?

Messieurs, si la conscience reproche à quelqu'un de vous que vous soyez dans un égarement si déplorable, ayez la raison et le courage d'en revenir. Quel obstacle n'est pas surmonté par une grâce toute-puissante de Jésus-Christ, et quelle grâce peut être refusée à la prière fervente d'un cœur contrit et humilié? Puisque la sainteté à laquelle Dieu nous a tous appelés vous engage à observer toujours les préceptes, quelquefois les conseils de l'Evangile, attachez-vous inviolablement à cette observance salutaire. Comme il ne faut rien ajouter par un zèle outré aux vérités que Jésus-Christ nous a enseignées, il n'en faut rien diminuer par relâchement. Le monde y cherche toujours des adoucissements, mais c'est à nous à condamner la mollesse et la corruption du monde par la régularité de notre vie; et ce n'est que par là que nous pouvons nous mettre à couvert des efforts qu'il fait pour bannir les saints de la terre.

Mais ce corrupteur insigne ne s'arrête pas là : comme Jésus-Christ a joint, pour nous sanctifier, à la pureté de sa doctrine la force de son exemple, ce monde pervers que Jésus-Christ a maudit tant de fois tâche de le rendre inutile pour le salut, et c'est encore ce qui diminue le nombre des saints, comme vous l'allez voir dans la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE

Dieu se plaint par un prophète de ce que l'homme superbe s'est toujours révolté contre sa loi : *A sæculo confregisti jugum, rupisti vincula, et dixisti, non serviam* (*Jer.*, II, 20) : Vous avez secoué le joug depuis la naissance des siècles, vous avez rompu vos liens, et vous avez dit : Je ne servirai point.

Il prit cet air de fierté, après que le démon eut fait entendre au premier homme qu'étant libre de sa nature, il devait se maintenir dans l'indépendance, et par là devenir semblable au Dieu libre et indépendant; ce qui entra si avant dans l'esprit du père, que l'impression en est toujours demeurée dans celui des enfants. Dès lors Adam cessa d'obéir à la loi de ne pas toucher au fruit défendu. Dans la suite la plupart des Juifs ont rejeté la loi du Décalogue, et le plus grand nombre des chrétiens se révoltent encore tous les jours contre la loi de l'Evangile. *A sæculo confregisti jugum, rupisti vincula, et dixisti, Non serviam.*

1. Mais Dieu voyant que l'homme voulait devenir semblable à celui-là même auquel il ne voulait pas obéir, qu'a-t-il fait? O prodige de miséricorde! il a fait consister le salut à l'imiter, afin que l'homme trouvant un moyen de se sauver si conforme à son inclination, pût l'embrasser sans peine : c'est pour cela que Dieu disait autrefois : *Sancti estote, quia ego sanctus sum* (*Lev.*, XI, 44) : Puisque vous aspirez à ma ressemblance, imitez ma sainteté, en vous sanctifiant vous-mêmes : *Soyez saints, parce que je suis saint.*

Mais l'homme ne manqua pas de réplique pour secouer le joug de cette loi, et il pouvait dire, avant l'incarnation du Verbe, qu'il trouvait en Dieu des perfections opposées en apparence aux vertus qu'il lui commandait. Comment accorder la loi de ne point venger les injures avec l'imitation du Dieu des vengeances (*Deuter.*, XXXII, 35; *Rom.*, XII, 19); le mépris des richesses avec la puissance de celui dont il est écrit que *la terre est à lui, avec tout ce qu'elle contient* (*Psal.* XXIII, 1); la pratique de l'humilité avec l'imitation de celui qui est *magnifique jusque dans sa sainteté même* (*Exod.*, XV, 11)?

Il semble aussi que, dans le cours de l'ancienne Loi, Dieu se soit contenté de proposer d'autres exemples que les siens, comme s'il eût dit à l'homme : Puisque je suis moi-même un modèle trop élevé pour vous, je vous en donnerai de plus proportionnés à votre faiblesse. Abraham était un homme comme vous, imitez sa foi; Isaac était un homme comme vous, imitez son obéissance; Job et Tobie étaient *des hommes simples*, imitez la patience de l'un et la charité de l'autre.

Mais comme ces hommes, quelque parfaits qu'ils fussent, étaient toujours hommes, on se défiait de leur perfection et l'on croyait que des exemples purement humains pouvaient être défectueux. Le saint roi David était entré dans cette défiance, quand il demandait à Dieu de *lui apprendre lui-même à accomplir sa volonté.* Ce n'est pas qu'il ignorât la volonté de Dieu, lui qui savait si bien sa loi, qui n'est autre que sa volonté; mais c'est, disent les Pères, qu'il souhaitait de l'apprendre autrement que par parole et par écrit, et qu'il voulait que Dieu même pratiquât ce qu'il lui commandait. Elevez-vous, Seigneur, lui disait-il par un zèle prophétique, élevez-vous d'autant plus que vous vous abaisserez davantage, puisque l'homme fai-

hle ne saurait monter et qu'il n'y a que e Très-Haut qui puisse descendre. Faites vous-même ce que vous ordonnez de faire. Soutenez vos lois par vos exemples, et bientôt vous vous trouverez environné d'une foule d'imitateurs : *Exurge, Domine Deus, in præcepto quod mandasti, et synagoga populorum circumdabit te* (*Psal.* VII, 8).

Dieu s'est rendu pour notre bonheur à la force de cette prière, et voyant qu'il était lui-même un modèle trop parfait, et que l'homme était un modèle trop défectueux, il a envoyé le Verbe incarné, dont les exemples sont sans défaut, parce qu'il est Dieu, et ne sont pas inimitables, parce qu'il est homme (*August., de ver. Relig., c.* 16; *item, epist.* 42).

Mais aussi Dieu est maintenant en droit de nous dire : Vous à qui mon élévation imprime trop de terreur, recevez mon Fils que je vous donne pour exemple; le voilà comme *un agneau qui ôte les péchés du monde* (*Joan.*, I, 29), et qui *se laisse enlever sa toison sans se plaindre* (*Isa.*, LIII); ne refusez pas d'imiter son humilité et sa douceur. Vous, qui ne comprenez point comment, étant moi-même si riche, je vous conseille d'être pauvres, recevez mon Fils que je vous donne pour exemple. Le voilà enveloppé de langes dans une crèche (*Luc.*, II, 7) et tout nu sur une croix, ne refusez pas d'imiter sa pauvreté. Vous enfin, qui avez la témérité de vous venger, sous le vain prétexte que je porte le nom de vengeur des crimes, recevez mon Fils que je vous donne pour exemple, et, quand vous l'entendez prier pour ceux qui le crucifient (*Luc.*, XXIII, 34), ne refusez pas de l'imiter en exerçant envers vos ennemis une pareille miséricorde.

2. Il le faut, messieurs, et je ne vois plus sous quelle couleur nous pouvons nous en défendre. Au moins les premiers chrétiens ne s'en sont-ils pas défendus : ils étaient tous des copies vivantes de cet excellent original, et en voici la raison :

Les uns le regardaient, selon que l'avait dit l'Apôtre, *comme l'auteur et le consommateur de leur foi* (*Heb.*, XII, 2); et par cette vertu fondamentale du christianisme, ils devenaient de saints confesseurs. Ils ne rougissaient point de l'Evangile (*Rom.*, I, 16). Ils portaient hardiment *le sceau de la croix gravé sur le front, et dans leur corps la mort du Seigneur Jésus* (II *Cor.*, IV, 10), par les cicatrices vénérables des plaies qu'ils avaient reçues pour la défense de sa religion.

D'autres avaient sa passion si présente, qu'ils le voyaient vivement *dépeint devant eux et comme crucifié à leurs yeux* (*Gal.*, III, 1); et, dans la vue d'une mort si violente et si patiemment soufferte, c'étaient autant de martyrs qui montraient une patience invincible dans les persécutions, une inviolable fidélité pour les puissances mêmes, qui s'acharnaient à les exterminer de la terre, un courage inébranlable au milieu des tourments les plus cruels et les plus affreux.

D'autres encore s'attachaient à lui *comme à l'unique époux de leur âme* (II *Cor.*, XI, 2), et c'étaient les vierges, *les fleurs toujours brillantes du jardin délicieux de son Eglise, la plus illustre partie de son troupeau* (*Cypr., de Disc. et Hab. virg.*). Saint Justin se vantait avec une douce complaisance d'en avoir trouvé un nombre considérable qui avaient vieilli dans la pureté (*Just., Apol., n.* 21). Origène en disait autant à Celse, en lui reprochant les débauches des philosophes, qui passaient pourtant parmi les païens pour les maîtres de la sagesse (*Orig., cont. Cels., lib.* IV). Et quand saint Cyprien voulut montrer que la persécution qui s'éleva du temps de l'empereur Dèce avait été causée par le déréglement des chrétiens (*Cypr., de Laps.*), il ne comptait pas, dans le dénombrement qu'il en faisait, un seul péché contre la pudeur, quoiqu'il n'omît pas des désordres beaucoup moindres.

Alors les chrétiens regardaient tous les mystères de Jésus-Christ comme autant de modèles qu'ils se croyaient obligés de représenter dans leur vie (*Aug., Ench., cap.* 53). Quand ils célébraient le mystère de sa croix, ils se souvenaient de l'obligation indispensable *de crucifier leur chair avec tous ses désirs déréglés* (*Gal.*, V, 24). Quand ils célébraient le mystère de sa sépulture, ils rappelaient si vivement l'obligation qu'ils avaient contractée au baptême de mourir avec Jésus-Christ et de demeurer *ensevelis avec lui* (*Rom.*, VI, 4), qu'ils regardaient leurs habits comme un suaire et le monde entier comme un sépulcre. Il ne fallait qu'une seule Pâque pour ressusciter à la grâce tous ceux qui étaient morts par le péché, et pour inspirer aux chrétiens tièdes et languissants *la ferveur d'une vie toute nouvelle*. Il suffisait de représenter une fois l'année le triomphe de l'Ascension pour ne voir plus que des hommes *dont toute la conversation était dans le ciel* (*Phil.*, III, 20). Comme Jésus-Christ est le chef et le modèle des saints, il ne faut pas s'étonner que le nombre s'en multipliât dans des siècles où l'on méditait si attentivement ses vertus, où l'on célébrait si saintement ses mystères.

3. Mais ces siècles heureux ont passé. La plupart des chrétiens ne prennent plus Jésus-Christ pour leur modèle; ils ne suivent que l'exemple du monde, qui ne peut être que mauvais, puisque le monde lui-même est entièrement plongé dans le mal : *Mundus totus in maligno positus est* (1 *Joan.*, V, 29). Tout ce qui flatte les sens, tout ce qui nourrit l'orgueil, tout ce qui tend à déguiser la laideur du vice sous des apparences honnêtes; tous les raffinements de la médisance, qui s'insinue d'une manière agréable dans les esprits; toutes les railleries étudiées, qui font un jeu de la religion et un divertissement de l'impiété; tous les désordres enfin où les âmes timorées ne pensent point sans rougir, et dont la honteuse description ne doit jamais profaner la bouche des ministres de l'Evangile, se trouvent dans ce monde corrompu, où chacun s'enivre de ce vin funeste que Moïse appelle le fiel du dragon, *Felle draconis potabis eos* (*Deut.*, XXXII,

33), parce que le démon ne manque jamais de s'y mêler avec ces pompes dangereuses où nous avons renoncé par le baptême, et que l'Eglise interdit à ses enfants.

De là vient que le monde est devenu comme un torrent d'iniquité qui trouble et qui entraîne de telle sorte, que presque personne n'a le courage d'y résister : *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me* (*Psal.* XVII, 5). Torrent par l'antiquité, torrent par la nouveauté, torrent par l'autorité, torrent par la société. Je m'explique.

L'antiquité de certaines coutumes reçues dans le monde fait un torrent. L'usure, par exemple, y est établie depuis longtemps; de la Judée elle s'est enfin glissée dans le christianisme, quelque opposition que l'Eglise y ait formée dans ses conciles. Ce torrent du monde s'est quelquefois débordé au delà du monde, et s'est même élevé jusque sur les plus hautes montagnes, d'où il menace de naufrage les plus religieuses familles. Le moyen de n'en être pas emporté et de ne pas suivre une multitude qui se récrie que ce trafic a toujours été en usage, et que c'est faire injustement le procès à nos ancêtres que de ne vouloir pas imiter leur conduite. On en peut dire autant de la vengeance, qu'un faux honneur soutient encore, tout opposée qu'elle est aux sentiments de la nature, au bien de l'Etat, à la sainteté de la religion, à la droite raison, au repos et à la fortune des familles. On a beau le représenter, c'est comme le torrent impétueux d'une coutume diabolique, que les puissances ecclésiastiques et séculières ne sauraient assez réprimer.

Mais si l'antiquité fait un torrent, la nouveauté en fait un autre qui n'est guère moins rapide que le premier. Et qui ose se dispenser de faire successivement ce que le monde fait, sans même examiner si la religion y est contraire? Où sont les sages qui se renferment dans la modération qui a des hornes, au lieu d'être emportés par l'ambition qui n'en a point? Le luxe, le déréglement, l'immodestie sont à la mode, et le scandale ne choque plus. Chacun court après la foule et presque personne n'y résiste.

Quand on voit ainsi le monde justifier ses excès tantôt par l'antiquité, tantôt par la nouveauté, on se souvient que le roi-prophète nous a représenté Babylone, qui en est la figure, comme habitée par l'iniquité et par la contradiction : *Vidi iniquitatem et contradictionem in civitate* (*Psal.* XXIV, 10). Il est certain que l'on y embrasse l'iniquité, lors même qu'elle se contredit. On y excuse l'usure par l'antiquité, et l'immodestie par la nouveauté. On y prend le parti de la vengeance par l'antiquité, celui de la folle dépense par la nouveauté, et tout est permis pourvu que l'on dise que cela s'est toujours fait ainsi, ou que c'est ainsi que l'on commence à le faire. Oui, disait David, *j'ai vu dans la ville l'iniquité et la contradiction.* Conduite déplorable qui nous laisse juger si la plupart des coutumes du monde sont fondées sur des principes bien sensés

L'autorité est encore un torrent qui entraîne dans le gouffre du monde et qui diminue le nombre des saints. Comme l'iniquité est craintive et défiante, elle cherche toujours un appui pour oser paraître, et voilà pourquoi les païens se faisaient des dieux vicieux, afin que, bien loin de rougir du crime, ils pussent le commettre avec honneur. Grâces à Jésus-Christ, nous ne sommes plus dans des ténèbres si épaisses. Mais que faisons-nous pour oser commettre les mêmes excès, ou plutôt que fait le démon pour nous y engager? Il fait tomber les dieux de la terre dans les péchés où il veut envelopper le peuple, car, par une erreur aussi ancienne que le monde, le peuple ignorant, craintif ou intéressé, n'honore pas moins les vices des grands que leurs vertus. Il fait tomber les pères pour perdre les enfants, les maîtres pour précipiter les domestiques dans leurs abîmes; les évêques, les prêtres, les religieux, pour attirer les simples dans leurs désordres : et les uns s'autorisant de l'exemple des autres, chacun tombe dans le précipice.

Que dirons-nous de la société des personnes de même âge, de même condition et de même humeur? Vous voyez tous les jours la vérité de ce que disait un ancien, qu'il n'en faut qu'une qui soit corrompue pour corrompre toutes les autres : *Nemo non aliquod vitium, aut commodat, aut imprimit, aut nescientibus allinit* (*Tacit.*). Il se fait comme une convention malheureuse, comme un commerce fatal entre ces sortes de personnes, comme si l'on se disait l'un à l'autre : Vous serez sensuel comme moi, je serai impie comme vous. Vous me suivrez dans les compagnies suspectes, je vous suivrai dans les divertissements publics, *commodat.* Mais parce que l'on ne garde pas toujours ce que l'on a reçu par forme de prêt, cet auteur ajoute que la fréquentation des méchants fait dans les bons des impressions très-funestes dont la jeunesse surtout est susceptible, car ce qui est gravé dans une âme encore tendre ne s'efface presque jamais. Les instructions des maîtres sont inutiles. Les exhortations des confesseurs sont vaines; et quelque tonnerre que l'on entende gronder dans la chaire de vérité, on n'en revient presque plus, parce que la première impression subsiste, *imprimit.* Que si entre mille un seul résiste au torrent, il arrive au moins, sans même qu'il s'en aperçoive, qu'il retient toujours quelque teinture du pernicieux exemple de ses semblables, *aut nescientibus allinit.*

De tout cela je conclus qu'autant qu'il est certain que les premiers chrétiens se sanctifiaient par l'imitation continuelle des exemples de Jésus-Christ, autant est-il visible que peu de chrétiens se sanctifient aujourd'hui, parce qu'à cette imitation salutaire on a substitué une application nonpareille à étudier le monde. Je ne veux pas dire que ce soit un mal de savoir le monde; c'est au contraire un bien d'en savoir remplir les bienséances qui sont établies par la sagesse et

par la raison. La civilité, la politesse, les égards, les manières gracieuses sont de l'ordre de la société civile et sont même des branches de la charité, quand on en sait régler les motifs. Ces qualités estimables sont les fruits de la bonne éducation, de l'esprit cultivé, du cœur droit, du commerce de gens qui savent vivre, et il s'en faut bien que la religion désapprouve ce qui conserve la paix entre les hommes. Mais ce qu'elle condamne dans le monde, c'est sa corruption, sa malignité, sa médisance, l'injustice de ses pensées, la témérité de ses jugements, l'indiscrétion de ses paroles, ses envies cachées, sa honteuse oisiveté, sa brutale irréligion, ses maximes pernicieuses, ses exemples pervers, qui sont sans doute ces torrents d'iniquité, dont le Prophète était troublé lui-même, *torrentes iniquitatis conturbaverunt me.*

Torrents si rapides, dit saint Bernard, que ceux que le courant de l'eau emporte n'osant aller seuls, sont obligés de se tenir les uns les autres, *videas tenentes tenere.* On croit ne s'y point perdre, parce qu'on n'est pas seul ; on se fie à la multitude, parce qu'on se figure que Dieu l'épargnera. Si c'était se damner, dit-on, que de faire de la dépense, tous les grands du monde périraient sans ressource. Si la vie molle mettait hors d'état de salut, on ne se sauverait donc jamais dans les conditions aisées. Pitoyable conséquence! Comme si la religion ne donnait pas des règles à tous les états, pour faire usage de tout et pour n'excéder sur rien. *Videas tenentes tenere*, ils se tiennent tous, et aucun n'échappe du naufrage, pour cette raison même qu'ils se tiennent et qu'en se tenant ils tombent ensemble dans le gouffre où ils se trouvent ensevelis.

Je ne sais, messieurs, ce qui doit plus nous étonner, ou le changement que la doctrine et l'exemple de Jésus-Christ ont autrefois apporté dans les mœurs de toutes les nations, ou le changement que nos mœurs apportent aujourd'hui à cette doctrine et à cet exemple. Encore une fois ne nous en prenons point à Dieu, mais à nous-mêmes, car nous serions saints comme nos pères l'ont été, si nous ne rejetions pas les secours dont ils se sont si heureusement servis.

Mais jusqu'à quand durera ce déréglement funeste? Ne devrait-il pas suffire de l'avoir représenté pour inspirer la résolution de le détruire? *Redite, prævaricatores, ad cor, recordamini prioris sæculi* (*Isa.*, XLVI, 8). Rentrez ici dans le fond de votre cœur, violateurs intrépides de la loi de votre Dieu, et rappelez les premiers temps en votre mémoire. Souvenez-vous que l'on se sanctifiait en observant la doctrine de Jésus-Christ et en suivant son exemple, et faites ce qu'ont fait tant de saints qui jouissent maintenant de la gloire.

Cède donc, doctrine trompeuse du monde, cède à l'Evangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et pourquoi s'attacher, messieurs, à cette doctrine pernicieuse? Les apôtres n'en ont pas été les prédicateurs, les martyrs n'ont pas versé leur sang pour l'autoriser, Dieu n'a pas fait des miracles pour la confirmer, la raison ne l'approuve point, les éléments n'ont jamais souffert d'altération pour lui attirer notre créance, et les démons, qui en sont les premiers auteurs, n'ont jamais eu la hardiesse de la louer publiquement; au lieu que les démons, les éléments, la raison, les miracles, les apôtres, les martyrs ont rendu témoignage aux vérités constantes de l'Evangile qui n'est pas moins la règle de nos mœurs que celle de notre foi. D'où il faut conclure avec le savant Pic de la Mirande que *c'est une grande folie de ne pas croire à l'Evangile ; et si l'on y croit, une folie encore plus grande de vivre comme si l'on n'y croyait pas* (*Pic. Mir., Ep. lib.* I, *ep.* 3).

Mais l'exemple du monde prévaudra-t-il désormais parmi nous sur l'exemple de Jésus-Christ? Hélas! mes frères, où trouverions-nous un meilleur maître que celui qui fait tout ce qu'il dit et qui pratique tout ce qu'il enseigne? Cours, voluptueux, après ton Epicure; cours, ambitieux, après ton Zénon; pour moi, je veux marcher après Jésus-Christ. Et vous, jeunesse corrompue, dames sensuelles, sectateurs de ce monde réprouvé qui allez toujours, non pas où l'on doit aller, mais où l'on va et où la rapidité du siècle vous entraîne, allez, puisque tel est votre aveuglement, dans la voie de perdition ; mais les vrais sages ne vous suivront pas, parce qu'ils sont persuadés que des exemples établis par l'homme qui se trompe ne peuvent être que trompeurs, et qu'ils aiment mieux suivre la vérité qui veut elle-même les conduire.

Sire, c'est à la tête de ces vrais sages que nous voyons marcher Votre Majesté vers le royaume céleste. Pendant que le monde inspire le relâchement et la corruption, la doctrine de Jésus-Christ trouve en vous un humble disciple et un puissant protecteur : et il suffit qu'un roi tel que vous se fasse honneur de suivre son exemple, pour confondre les libertins qui le méprisent.

C'est aussi par là que Votre Majesté monte au comble de sa grandeur et s'assure une gloire que le monde ne peut donner.

A la vue de vos faits mémorables et de vos hautes destinées, le consentement général des nations a prévenu la postérité, en vous donnant le nom de Grand. Mais, Sire, la liberté que votre piété donne au ministère évangélique m'inspire le courage de vous dire que ce nom si bien mérité, pour immortel qu'il fût dans l'histoire, serait toujours vide, si vous n'y ajoutiez celui de saint.

Et qu'est-ce que la grandeur sans la sainteté? ou plutôt n'est-ce pas la sainteté qui fait la grandeur véritable? Vous êtes grand par les qualités personnelles qui font notre admiration et notre amour; mais par là vous n'êtes qu'au-dessus des hommes. Vous êtes grand par les qualités royales, qui font le merveilleux de votre règne; mais par là vous

n'êtes qu'au-dessus des rois. Au lieu que par les vertus chrétiennes qui vous sanctifient, vous surpassez toute la grandeur humaine, en vous élevant au-dessus de vous-même qui la possédez ; et jamais vous n'êtes si grand roi que lorsqu'en régnant sur le cœur de vos sujets vous régnez aussi sur le vôtre.

Puissiez-vous, Sire, reconnaître de plus en plus que la gloire qui se borne au temps, avec tout ce qu'elle a d'éclatant et d'héroïque, ne saurait remplir la vaste capacité de votre cœur! Puissiez-vous faire le principal objet de vos désirs de celle que la fête de ce jour vous propose dans l'éternité : puissiez-vous travailler toujours à mériter cette gloire, seule digne de Votre Majesté, en cherchant dans la loi de Dieu la sagesse qui fait régner les rois et qui ne les rend puissants que pour être justes (*Prov.*, VIII, 15); puissiez-vous, parmi les détours de l'artifice, de la flatterie et du mensonge, aimer si constamment la vérité, que vous soyez éclairé, délivré, sanctifié par la vérité même (*Psal.*, XLII, 3 ; *Joan.*, VIII, 35; *Joan.*, XVII, 17); puissiez-vous, comblé de prospérités et de triomphes, parmi les acclamations et les louanges, dont vous faites retentir l'univers, au milieu de la pompe et de la magnificence de votre cour, ne perdre jamais de vue le modèle d'un Dieu humilié et anéanti, qui est votre Sauveur et qui sera votre juge ; puissiez-vous enfin contribuer à augmenter le nombre des saints, et devenir saint vous-même, en réprimant la licence, en honorant la piété, en confondant l'hypocrisie, en affermissant votre trône par la clémence (*Prov.*, XX, 28), et après nous avoir commandés sur la terre, être encore au-dessus de nous dans le ciel !

SERMON II.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Du purgatoire.

Mirabiliter me crucias.

Vous me tourmentez d'une manière merveilleuse (*Job, chap.* X).

Quoique le Saint-Esprit ait suffisamment prononcé sur la nécessité d'un troisième lieu pour les âmes, qui, étant sorties de ce monde dans la communion de l'Eglise, ne sont pas encore assez pures pour posséder Dieu dans la gloire, il s'est encore expliqué sur l'état de ces âmes souffrantes, en dictant le livre de Job, qui n'est pas moins l'histoire d'une âme du purgatoire, que celle d'un homme incomparable.

Il a plu à Dieu, pour rendre certaines vérités plus authentiques, d'en donner tout à la fois des prédictions et des images. Au sentiment de saint Paul (*Hebr.*, XII, 22), une âme qui jouit de la gloire, est représentée par une fille de Sion. Selon saint Jude, un habitant des villes abominables que le feu du ciel consuma, est la vive expression d'une âme damnée (*Jud.*, VII). Et Job dans l'affliction a toujours été regardé comme la figure d'une âme, qui achève sa pénitence dans le purgatoire. C'est aussi dans cet esprit que l'Eglise militante adressant à Dieu ses prières pour la souffrante, fait lire dans son office les plaintes prophétiques et mystérieuses de ce juste affligé; persuadée, que rien n'est plus capable d'animer leur foi, de nourrir leur piété et de faire naître dans leur cœur une sainte compassion pour les souffrances de leurs frères.

Cette réflexion, messieurs, prise du sentiment des saints, et autorisée par la pratique constante de l'Eglise, est si digne d'être proposée à un auditoire chrétien que j'en vais faire le fondement de ce discours; et voici les deux raisons principales, qui m'y ont déterminé. L'une regarde les souffrances de ce saint homme, l'autre la conduite de ses amis.

Il souffre des maux inconcevables, et il est tellement pénétré de leur violence, qu'il en parle de l'abondance de son cœur, tantôt à Dieu, tantôt aux hommes, et toujours d'une manière qui marque l'impossibilité de les concevoir. Quand il en parle à Dieu, il les traite de miracle : *Mirabiliter me crucias* (*Job*, X, 16), et quand il en parle aux hommes, il les propose comme des énigmes : *Ænigmata percipite auribus vestris* (*Job.* XIII, 17).

Mais plus il souffre, plus on s'étonne de la conduite étrange de ses amis. Elle n'est pas moins énigmatique que ses peines, et l'on ne saurait comprendre pourquoi ils s'arrêtent à de vaines cérémonies, lorsqu'il s'agirait de lui rendre des services effectifs. Aussi cesse-t-il de les regarder comme ses amis, pour les nommer ses persécuteurs : *Quare persequimini me sicut Deus* (*Job*, XIX, 22)?

Vous n'attendez pas mes paroles, mes frères, pour développer cette figure, et pour l'appliquer aux âmes du purgatoire. Comme Job elles souffrent des peines inconcevables ; comme Job elles devraient être soulagées par leurs amis, mais elles n'en reçoivent pas toujours un secours solide.

C'est l'idée que l'Eglise nous présente dans ce saint jour, et qui me donne lieu de traiter deux vérités importantes. L'une regarde les peines du purgatoire, l'autre regarde le secours qu'attendent de nous les âmes que la justice et la sainteté de Dieu y retiennent. Je vais donc vous exposer d'abord la doctrine catholique sur leurs souffrances, en vue de vous faire prendre la résolution de les éviter. Ensuite j'examinerai quel est le secours solide que ces âmes souffrantes nous demandent, et je condamnerai l'injustice et la dureté des chrétiens qui le leur refusent.

Ce sera le sujet et le fruit des deux parties de mon discours, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE

Job est un prodige de douleur et de patience. Soit que l'on considère ses souffrances en elles-mêmes, soit que l'on examine les dispositions dans lesquelles il souffre, on tombe dans la surprise et dans l'admiration. Ses souffrances sont si excessives qu'elles tiennent du miracle : *Mirabiliter me crucias* ;

et les vertus de ce juste affligé sont aussi merveilleuses que son affliction, puisqu'*il possède son âme dans la patience*, et que tout innocent qu'il est, il dit avec une humble soumission ces paroles remarquables : *Peccavi, quid faciam tibi, o custos hominum* (*Job*, VII, 20) ? Mon Dieu, j'ai péché, mais je ne crois pas mon mal sans remède. Si vous êtes le vengeur du péché, vous n'êtes pas moins le Sauveur et le conservateur des pécheurs, et c'est de vous seul que je dois apprendre ce qu'il faut que je fasse pour vous apaiser.

C'est l'image que l'Eglise nous donne de l'état des âmes du purgatoire. Elle nous représente leurs souffrances, et en quelles dispositions elles souffrent, pour nous faire trouver dans le fond de la vérité de quoi nous instruire, et dans leur exemple de quoi nous édifier.

1. Quant à leurs souffrances, l'Eglise a toujours cru un troisième état entre le paradis et l'enfer, où les âmes sorties du monde dans la grâce, mais qui n'ont pas encore achevé de satisfaire pour leurs péchés, souffrent, jusqu'à ce qu'elles soient assez pures pour paraître devant Dieu. Car nous apprenons de Jésus-Christ même qu'il y a des péchés qui ne *seront remis ni en ce monde ni en l'autre* (*Matth.*, XXII, 12). Ce qu'il ne dirait pas, s'il n'y en avait qui ne seront remis que dans l'autre vie.

Aussi saint Augustin expliquant ces paroles du prophète : *Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me punissez pas dans votre colère* (*Psal.* XXXVII, 1), dit qu'après cette vie Dieu en punira plusieurs, mais que les uns seront corrigés, et que les autres ne le seront pas (*Aug., hic; item, lib. de Cur. ger. pro mort., c.* 1). Ceux qui seront condamnés au feu éternel souffriront la fureur de Dieu, sans jamais obtenir l'expiation de leurs offenses : *Futuri quidam, qui arguentur, et non emendabuntur.* Mais ceux qui ne seront condamnés qu'à un feu passager, seront purifiés et obtiendront le salut, *futuri sunt in emendatione quidam salvi.*

Et ce saint docteur applique dans ce sens le passage célèbre de saint Paul, qui établit comme un principe indubitable, que toutes nos œuvres doivent être bâties sur Jésus-Christ comme sur le fondement unique de notre foi, et que lui seul en découvrira le mérite au jour de la manifestation de son juste jugement, pour récompenser d'une gloire éternelle celles qui auront élevé sur ce fondement un édifice précieux, et pour purifier par un feu passager celles qui se trouveront imparfaites : *Ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem* (I *Cor.*, III, 15). D'autres Pères et le concile de Florence appliquent ce passage dans le même sens, et sur cela saint Augustin demande à Dieu en la personne de tous les fidèles de le purifier en cette vie par le feu de la tribulation, afin qu'il n'ait pas besoin d'être purifié dans l'autre par le feu du purgatoire : *In hac vita purges me et talem me reddas, cui emendatorio igne non opus sit.*

Ces paroles de saint Augustin supposent un feu réel qui y tourmente les âmes, quoique l'Eglise n'ait rien décidé, ni sur la qualité ni sur la durée de cette peine. Mais nous n'avons aucun lieu de douter qu'elle ne soit proportionnée aux fautes pour lesquelles Dieu les fait souffrir; et il est certain, qu'elles y sont punies et purifiées.

Elles y sont punies, parce que la peine éternelle étant effacée avec la coulpe du péché, il reste une peine temporelle qu'il faut souffrir dans ce monde ou dans l'autre. Cette vérité établie dans l'un et dans l'autre Testament, a obligé un saint docteur à détromper les chrétiens en ces termes : *Non tibi blandiaris, si graviter peccanti levior pœnitentia a mansueto vel dissimulante dictatur* (*Petr. Dam.*). Ne vous flattez pas, dit-il, si un ministre de Jésus-Christ à qui vous avez confessé de grands péchés, vous impose une pénitence légère, soit qu'il use de condescendance ou de relâchement, *Cum in purgatoriis ignibus perficiendum sit quidquid hic minus feceris, quia dignos pœnitentiæ fructus quærit Altissimus*, puisque vous serez obligés d'expier dans les feux dévorants du purgatoire, les péchés dont vous n'aurez pas porté la peine en cette vie, parce que Dieu ne veut rien perdre, et qu'il demande une pénitence proportionnée à vos déréglements.

Les âmes n'y sont pas seulement punies, elles y sont encore purifiées, non par une propriété naturelle du feu, mais par la disposition de l'âme. Tout ce que souffre une âme qui est en grâce, la purifie; au lieu, dit saint Thomas, que celle qui souffre dans la disgrâce de Dieu ne trouve dans sa peine qu'un pur supplice. D'où il s'ensuit que les âmes qui souffrent dans le purgatoire le même feu, si vous voulez, que l'on souffre dans l'enfer, y sont purifiées, parce qu'elles y possèdent la grâce, que les âmes damnées ne possèdent pas; et saint Augustin l'explique par une comparaison sensible, en nous faisant observer que le même feu qui purifie l'or, noircit et consume la paille : *Sub eodem igne aurum rutilat, et palea fumat* (*Aug., de Civ. Dei, l.* I, *c.* 8, *n.* 2).

Remarquez encore, mes frères, que ce feu ne purifie qu'en brûlant, et qu'ainsi son ardeur est d'autant plus pénétrante, que la pureté des âmes qui sont attendues dans le ciel doit être parfaite. Or il est écrit que *rien de souillé n'y entrera* (*Apoc.*, XX). Comme elles sont destinées pour la béatitude, il faut qu'à l'entrée elles reçoivent le baiser de paix de la bouche même de Dieu; oh! que leurs lèvres doivent être pures! Il faut que dans le séjour des saints elles voient Dieu tel qu'il est; oh! que leurs yeux doivent être purs! Il faut que leur cœur aime Dieu, et que leur bouche le loue sans cesse; quelle doit donc être la pureté de cette bouche et de ce cœur? Et s'il faut l'acquérir à force de brûler, quelle est l'activité du feu qui les purifie! Elle est telle, dit saint Augustin, que la douleur que cause le feu ordinaire n'est rien en comparaison de celle-là, et qu'encore que ce feu ne soit pas éternel, il ne laisse pas d'avoir une

force inconcevable : *Hic ignis, etsi æternus non est, miro modo est gravis.*

Ah! mes chers auditeurs, s'il est vrai que nous sommes tous obligés de souffrir, et que rien n'échappe à la rigueur de la justice divine, reconnaissons qu'il est mille fois plus avantageux de lui satisfaire en ce monde qu'en l'autre. Brûlons des flammes de la charité, pour nous exempter de celles du purgatoire. Aimons mieux prier avec succès un Dieu clément que de tomber entre les mains d'un Dieu sévère, nous laver dans nos larmes que d'être purifiés par le feu, nous nourrir du pain des anges que d'être rassasiés du pain de la douleur. N'attendons pas ces jours de colère, profitons des jours de grâce qui sont en nos mains, et comme le Sage nous y exhorte, faisons tout ce que nous pouvons pendant que nous sommes sur la terre, parce qu'il n'y a ni conseil à prendre, ni mérite à recevoir dans le lieu de souffrances où nous irons après la mort (*Eccli.*, IX).

2. Voilà une foible idée de ce que souffrent les âmes du purgatoire. Il nous reste à examiner leurs dispositions, et le Saint-Esprit nous en donne une image sensible en la personne de Job, qui, selon la remarque de saint Grégoire le Grand (*Mor., lib.* II, *cap.* 17), pratique dans ses souffrances une excellente philosophie, en tenant le milieu entre deux sectes également fameuses et extravagantes, celle des épicuriens et celle des stoïciens : *Veræ philosophiæ regulam tenuit.*

Les épicuriens croyaient que la douleur était le souverain mal de l'homme, et haïssaient mortellement tout ce qui les faisait souffrir. Les stoïciens au contraire, se faisaient tellement à la douleur, que s'ils ne la regardaient pas comme amie, du moins la tenaient-ils pour indifférente, et ils faisaient consister leur prétendue sagesse à l'affronter quand elle ne venait pas, et à ne la point sentir quand elle était venue.

Job éloigné de ces deux extrémités vicieuses fait profession d'une meilleure philosophie. Il sent la douleur extrême qui l'afflige. Ces soupirs qu'il pousse avec tant d'ardeur vers le ciel, ces expressions si vives et si touchantes montrent assez qu'il sent le coup qui le frappe : *Flagella patris agnovit.* Mais s'il ressent la douleur, il ne la regarde pas comme le plus grand de ses maux, ni celui qui en est l'auteur comme son ennemi. Au contraire, il n'a que du respect et de la tendresse pour le père qui le châtie, et il baise humblement la main qui s'appesantit sur lui : *Amorem patris nec in dolore deseruit.*

C'est une image des âmes du purgatoire. Elles ne sont pas insensibles à la douleur, mais elles ne la regardent pas comme le mal qui doit les affliger le plus; et leurs dispositions saintes sont exprimées dans ces paroles que l'Eglise prend de la bouche de Job pour les mettre dans la leur : *Peccavi*, mon Dieu, disent ces âmes souffrantes, nous reconnaissons nos péchés, et en même temps l'équité des jugements que vous exercez sur nous : *Quid faciam tibi ?* que faut-il que nous fassions pour vous satisfaire? Nous voilà disposés à souffrir autant que votre justice le prescrira : *O custos hominum*, mais quand vous nous affligeriez jusqu'à la fin des siècles, nous ne laisserons pas d'espérer en vous comme en l'unique conservateur des hommes, étant assurées que vous ne nous châtiez pas pour nous perdre, mais pour nous sauver. Vous faites même en nous punissant l'office de conservateur, car selon les règles de votre justice il faut que vous nous perdiez en nous condamnant aux peines éternelles, ou que vous nous conserviez en nous purifiant par ces peines passagères. Ainsi, mes frères, en avouant à Dieu qu'elles ont péché, elles adorent sa justice. Par la disposition où elles sont de lui satisfaire, elles se soumettent à sa puissance. En le reconnaissant pour le conservateur des hommes, elles espèrent en sa bonté.

C'est ce qui les distingue des âmes damnées, qui n'ont ni amour, ni soumission, ni espérance.

Elles savent que Dieu mérite d'être souverainement aimé, et elles ne peuvent que le haïr. Elles voudraient le posséder, mais Dieu ne se fait connaître à elles que pour s'en faire désirer inutilement. Elles le cherchent malgré elles, il les rebute. Elles le suivent et le fuient en même temps.

Elles ne se soumettent point à la puissance souveraine qui les punit; elles voudraient, s'il leur était possible, la détruire et l'anéantir : et parce qu'elles sont toujours plongées dans le péché, elles persistent dans une volonté mauvaise qui sera éternellement opposée à celle de Dieu.

Elles n'espèrent pas non plus d'être soulagées. L'excès de leur douleur est l'impossibilité du remède. La consommation de leur misère est la certitude infaillible qu'elles seront toujours misérables. Effroyable disposition, qui bien loin de leur laisser le pouvoir de souffrir patiemment, les remplit de fureur, de désespoir, de rage, les enflamme d'envie contre les saints, et les pénètre de la douleur amère de se voir privées pour jamais de la félicité dont ils jouissent.

Au lieu que les âmes du purgatoire aiment Dieu d'un amour parfait et immuable. Plus elles sont tourmentées, plus elles se soumettent à leur souverain; et toujours elles sont soutenues par une ferme espérance de posséder celui qui les punit.

Luther surpris de l'état où l'Eglise nous représente ces âmes, a avancé deux propositions d'une contradiction manifeste.

D'un côté voyant la vertu de ces âmes affligées, il a cru qu'elles méritaient sans cesse ne faisant pas réflexion que dans l'autre vie l'on ne souffre que pour souffrir, et que la volonté n'étant plus suspendue entre le bien et le mal, le moment de la mort la fixe pour jamais dans l'un ou dans l'autre. Ce qui la met dans une entière impuissance de mériter comme de pécher ; et c'est pour cela que l'Ecriture dit que la mort est un terme au delà duquel il n'y a plus à mériter de récompense.

Mortui nihil noverunt amplius, nec habent ultra mercedem (*Eccli.*, IX, 1).

D'un autre côté voyant qu'elles n'étaient pas insensibles à la douleur, et qu'elles souhaitaient d'en être délivrées, il a cru qu'elles péchaient aussi sans cesse, et voici son faux raisonnement; vouloir fuir la douleur, dit cet hérésiarque, ce n'est pas aimer Dieu qui l'ordonne; n'aimer pas Dieu, c'est être dans le péché. Erreur où l'on ne peut tomber que faute de discernement. Comme si aimer la douleur et souffrir patiemment la douleur était une même chose. Comme si l'on pouvait confondre la douleur avec l'acceptation de la douleur. Comme si la loi qui nous ordonne d'accepter les souffrances que Dieu nous envoie, détruisait en nous le désir juste et raisonnable de nous conserver.

Saint Augustin avait fait cette remarque par ces judicieuses paroles (car c'est le caractère de ce saint docteur d'avoir combattu les hérésies de tous les siècles), *tolerare eos jubes, non amare; nemo enim quod tolerat amat, quamvis tolerare amat.* Dieu ne commande pas d'aimer la douleur, il commande seulement de la souffrir; car on n'aime pas ce que l'on souffre, quoique l'on aime à souffrir. Les âmes du purgatoire n'aiment donc pas la douleur, parce qu'elle les tourmente et les afflige, parce qu'elle les rend malheureuses, parce qu'elle retarde la possession de leur bonheur en les éloignant de Dieu. Cependant elles aiment à la souffrir, parce qu'elles la méritent, parce qu'elle sert à l'expiation de leurs péchés, parce que Dieu la leur envoie.

Profitons, mes chers auditeurs, de l'excellente philosophie de ces âmes souffrantes. Les croix ne nous manquent pas, les afflictions nous environnent. Dieu n'exige pas de nous que nous les aimions, mais il nous ordonne de les accepter et de les souffrir : *Tolerare eos jubes, non amare.*

On trouve quelquefois de ces esprits prétendus forts, qui, par une générosité fausse et ridicule, s'arment contre les pointes de la douleur, et qui, guidés par une humeur noire et mélancolique, n'ont qu'une constance aveugle et une fermeté barbare : faux braves, dont le prophète disait : *Percussisti eos, et non doluerunt* (*Jer.*, V). Seigneur, vous les avez frappés, et ils n'ont point senti vos coups. Mais on en trouve un plus grand nombre de ceux que David a marqués par cette prophétie : *In miseriis non subsistent* (*Psal.* CXXXIX). Ils ne supporteront pas constamment les maux dont ils seront frappés. La plupart sont si sensibles que la moindre douleur les abat. Esclaves malheureux d'un corps dont ils font leur idole, ils accordent tout à une molle délicatesse. De là naissent ces impatiences si contraires à la raison et à la foi; de là ces plaintes et ces murmures contre le prochain et contre Dieu même; de là, cet aveuglement déplorable, qui fait, dit saint Grégoire, qu'au lieu d'expier leurs péchés par les afflictions de cette vie, ils les augmentent par ces afflictions mêmes : *Qui per flagella corrigere malefacta debuerat, agit ut nequitia per flagellum crescat* (*Greg. pap., lib.* I *Moral., c.* 15). Mais la vertu chrétienne, qui s'éloigne toujours des extrémités, veut qu'on sente la douleur pour ne la pas mépriser, et que néanmoins on n'y soit pas sensible jusqu'à murmurer contre celui qui la cause.

Pensons-y, mes chers auditeurs, jetons les yeux sur nos péchés, et au lieu de nous plaindre des maux qu'ils nous attirent, adorons la justice de Dieu qui nous en punit en cette vie, pour n'être pas obligé de nous en punir plus rigoureusement dans l'autre. Craignons-la, cette justice terrible, qui ne laisse aucun péché impuni, quelque léger qu'il puisse être. Il semble qu'un péché véniel ne soit rien, mais il sert pourtant de matière à des flammes dévorantes, il nous rend indignes pour un temps d'entrer dans la joie de notre souverain Seigneur. Soumettons-nous donc à sa puissance, en acceptant les afflictions qu'il nous envoie pour lui satisfaire; et attendant qu'une longue humilité couronne notre espérance, soyons convaincus que quand il semble nous oublier, c'est alors qu'il veille le plus à notre conservation. En gardant une conduite si sage, nous dirons avec fruit, à l'exemple de Job et des âmes du purgatoire : *Peccavi*, mon Dieu, nous reconnaissons la grandeur de nos péchés dont nous n'avons pas fait une assez grande pénitence. Nous reconnaissons même que ceux qui nous paraissent petits sont grands devant vous, puisque vous les punissez d'une manière si rigoureuse : *Quid faciam tibi?* Que faut-il que nous fassions pour vous satisfaire? Donnez-nous lieu d'expier la peine qui est due à nos péchés; purifiez-nous des moindres souillures, afin qu'elles ne nous empêchent pas de participer à votre sainteté. *O custos hominum!* mais souvenez-vous que pour être notre juge, vous n'en êtes pas moins notre Sauveur. Ne jugez pas sans miséricorde l'ouvrage de vos mains, dans lequel vous avez mis votre complaisance et que vous aimez par le même principe qui vous fait aimer vous-même.

Si nous sommes pénétrés de ces pensées salutaires, nous craindrons les maux de l'autre vie et nous tâcherons de les éviter; mais plus nous craindrons de les souffrir, plus nous plaindrons ceux qui les souffrent, et en les plaignant, nous chercherons à les soulager par les moyens que l'Eglise nous en donne. Animons-nous, mes chers auditeurs, à une résolution si sainte dans la dernière partie de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est juste que le saint homme Job étant si affligé, tant de la part de Dieu que de celle du démon, reçoive quelque consolation de la part des hommes. Trois de ses amis, à qui l'Ecriture donne le nom de rois parmi les Iduméens et les Arabes, le vont visiter pour lui témoigner la part qu'ils prennent à son malheur; et afin que leur visite soit d'un plus grand éclat et fasse plus d'honneur à cet illustre affligé, ils prennent jour pour y aller ensemble : *Condixerant enim ut pariter venientes visitarent eum et consolarentur* (*Job.*,

II). Aussitôt qu'ils le voient, ils poussent des cris vers le ciel, ils déchirent leurs habits et se couvrent la tête de cendre : *Exclamantes ploraverunt, scissisque vestibus sparserunt pulverem super caput suum in cœlum.* Et quoiqu'ils fussent accoutumés à s'asseoir peut-être sur le trône, ils se jettent par terre avec leur ami désolé : *Sederunt cum eo in terra.*

1. Il est bien étonnant que de tels amis s'arrêtent à la cérémonie, au lieu de rendre à Job quelque service effectif. Ce qu'ils devaient faire dans une extrémité si surprenante, c'était de le mettre d'abord à couvert des injures du temps et de tempérer ce sang échauffé qui causait un si grand déréglement dans son corps. Au moins pouvaient-ils lui donner un autre secours que celui d'un pot de terre pour nettoyer la pourriture de ses plaies et en ôter les vers qui s'y formaient. On dirait que ces hommes si distingués avaient perdu la raison, si Dieu qui, d'un mal qu'il permet, sait tirer des biens infinis, n'eût voulu figurer en leur personne la conduite que nous tenons à l'égard de nos frères souffrants, et c'est dans cette vue que l'Eglise nous fait lire l'histoire de Job.

Quelqu'un vient-il d'expirer, on ne manque jamais d'observer les cérémonies qui sont d'usage. On prend certains jours pour faire des visites de *consolation : Condixerant enim ut pariter venientes, visitarent eum et consolarentur.* On pleure, on gémit, et souvent les cris sont plus éclatants que sincères : *Exclamantes ploraverunt.* On quitte les habits ordinaires pour prendre les habits de deuil, *scissisque vestibus.* Enfin on ne manque à rien de ce que la coutume a établi dans ces rencontres. Ce n'est à l'extérieur qu'une fidèle imitation des amis de Job ; et si les morts pouvaient être soulagés par des cérémonies, j'avoue qu'ils ne manqueraient pas de secours.

2. Mais voulez-vous savoir, mes frères, ce qui peut les soulager véritablement ? il faut l'apprendre de l'Ecriture et de la tradition.

Nous y voyons que Judas Machabée fit offrir à Jérusalem des sacrifices pour les âmes des Juifs qui étaient morts avec piété dans une juste guerre et dont il espérait la résurrection ; persuadé que c'était une sainte et salutaire pensée que de prier pour ces justes morts, afin qu'ils fussent délivrés des péchés dont ils pouvaient être redevables à la justice divine : *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur* (II *Mach.*, XII, 46). Et en vain les hérétiques s'élèvent contre un passage si clair et si authentique, Jésus-Christ a autorisé le livre d'où il est pris, en célébrant la fête de la dédicace instituée par le vaillant Machabée (*Joan.*, X, 22).

On ne prie point pour ceux qui jouissent de la gloire, puisqu'ils sont dans le comble de la félicité. On ne prie point pour ceux qui sont condamnés aux peines éternelles, puisque cet état malheureux exclut toute rédemption. Il ne reste donc qu'à prier pour ceux qui, étant morts dans la charité, n'ont pas satisfait entièrement pour leurs péchés, parce que *rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux* (*Apoc.*, *c. ult.*).

Nous apprenons encore de saint Paul que ceux qui croient la résurrection des morts se baptisent pour eux : *Baptizantur pro mortuis* (I *Cor.*, XV, 29). On donne à ce passage différentes explications, et la plus ordinaire est que dans la vue d'assurer leur repos et leur joie, nous devons nous affliger pour eux, non pas simplement d'une affliction humaine, mais d'une affliction de pénitence qui soit utile aux morts et à nous-mêmes.

Il nous est permis sans doute de les pleurer, et les larmes que nous versons pour eux peuvent être des effets de la piété, comme elles sont des sentiments de la nature. Il y a, dit le même apôtre, *une tristesse qui est selon Dieu ;* mais afin qu'elle opère par la pénitence notre salut et celui de nos frères, elle ne doit pas être excessive ni corrompue par les passions. Les païens s'affligent sans consolation, parce qu'*ils n'ont pas d'espérance.* Mais nous qui croyons la résurrection et qui espérons la vie éternelle, nous devons recevoir avec actions de grâces la mort de nos proches, celle de nos amis, celle du commun des chrétiens, et rendre gloire à Dieu de ce qu'il nous punit par leur perte et de ce qu'il les délivre des misères de cette vie pour les établir dans un bonheur éternel ; mais comme peut-être ils n'en jouissent pas encore, c'est à nous à leur en avancer la jouissance en nous baptisant pour eux, c'est-à-dire en suppléant par nos mortifications à ce qui manque à leurs bonnes œuvres : *Baptizantur pro mortuis.*

L'Eglise a introduit aux funérailles des morts des cérémonies saintes et augustes, pour marquer, disent les Pères, qu'elle regarde comme des athlètes généreux ceux que l'on conduit au tombeau comme en triomphe (*S. Chrysostom., de Mort., cap.* 6). L'honneur qu'on leur rend est compté dans l'Ecriture parmi les œuvres de piété, et n'est qu'une suite de celui que les fidèles ont rendu aux corps des patriarches, aux corps des saints, au corps de Jésus-Christ même. Mais en demeurer là ce n'est pas se baptiser pour eux. Cette pompe funèbre, ces riches marques de deuil, ces mausolées superbes servent bien plus, dit saint Augustin, à la consolation des vivants qu'au soulagement des morts : *Vivorum sunt qualiacumque solatia, non subsidia mortuorum* (*Aug. serm.* 34, *de Verb. Apost.*). Il faut y ajouter les œuvres de pénitence, les prières de la sainte Eglise, le sacrifice salutaire, les aumônes, afin que Dieu traite nos frères avec plus de miséricorde que leurs péchés ne l'ont mérité.

Mais pour l'ordinaire on s'attache bien plus à la cérémonie qu'au secours essentiel, et si ceux qui sont morts fidèles pouvaient se faire entendre, ils diraient à la plupart des chrétiens : Vous nous rendez des honneurs et vous faites des prières pour nous ; mais honneurs où la vanité n'épargne rien, prières où l'avarice ménage tout. Redoublez les prières qui servent à votre humiliation et à

notre délivrance, et diminuez les honneurs qui nous sont inutiles et qui peuvent vous être pernicieux. A quoi nous sert cette multitude que vous invitez si chacun vient seulement par cérémonie? Au même temps que vous faites briller tant de flambeaux autour de nous, allumez les flammes de votre charité pour nous, et demandez avec l'Eglise que la lumière éternelle nous éclaire. En exposant nos corps avec cette pompe lugubre, contribuez par vos suffrages à rendre pure la robe de notre innocence qui est encore tachée, et sans laquelle il ne nous est pas permis d'entrer dans la maison de Dieu. A voir tous ces dehors pompeux, on vous croit touchés de nos souffrances et zélés pour notre repos ; mais à peine l'année de notre décès est-elle finie, et peut-être le son des cloches n'est-il pas plutôt dissipé qu'après que nous sommes morts au monde, nous mourons encore dans votre cœur : *Oblivioni datus sum tamquam mortuus a corde* (*Psal.* XXX, 13). Combien de fois passez-vous près de nos tombeaux et marchez-vous sur nos cendres, non-seulement sans prier pour nous, mais sans former un désir pour notre prompte délivrance : *Non dixerunt qui præteribant, benedictio Domini super vos* (*Psal.* CXXVIII, 8). Ne vous contentez donc pas d'observer les cérémonies ordinaires, entrez dans l'esprit de l'Eglise et pensez à l'essentiel. Baptisez-vous pour nous, c'est-à dire jeûnez, priez, veillez à notre intention ; pleurez ceux qui vivent dans le péché, et ne nous pleurez pas nous qui sommes morts dans la grâce, mais priez pour nous faire obtenir la gloire qui nous est retardée : *Baptizantur pro mortuis.*

C'est en effet, mes frères, le secours vraiment solide que nous inspire la plus ancienne tradition. Saint Cyrille de Jérusalem dit que de son temps on priait à l'autel pour les évêques et pour les autres personnes décédées à cause, ajoutait-il, que leurs âmes en reçoivent une grande utilité, en considération de la sainte et redoutable hostie qui y est offerte (*Cyr. Hier. myst.* 5).

Nous tenons, disait Tertullien aux empereurs, une conduite bien différente de la vôtre (*Tert., de Cor. mil., c.* 4; *de Test. an., c.* 4). Quand quelqu'un de vos officiers a perdu la vie à votre service, vous lui faites rendre de grands honneurs ; mais ces honneurs se terminent à son corps qui est oublié dès qu'il est réduit en cendre. Au lieu que quand nos frères sont morts dans la grâce de Jésus-Christ, en combattant pour la foi, nous prions pour le repos de leur âme immortelle et destinée pour l'éternité, parce que telle a été la pratique immémoriale de nos Pères. Saint Augustin a fait des sermons entiers sur cette matière pour émouvoir la piété des fidèles, et les autres Pères ont prêché la même doctrine (*Aug., Conf. lib.* IX, *c.* 11; *item serm.* 34, 35, *de Verb. Apostol.; Epiph., hær.* 75).

Le premier concile de Nicée ordonne d'annoncer la mort de l'évêque dans toutes les églises et dans tous les monastères de son diocèse, afin que l'on prie pour lui (*Conc. Nic., can.* 63). Dans le concile de Chalcédoine, on se plaint de ce que l'on avait détourné à d'autres usages un fonds qu'une dame chrétienne avait légué pour être distribué à des monastères de la province d'Egypte, dans la vue de s'attirer par là leurs suffrages (*Conc. Calc., art.* 83), et personne n'ignore que l'empereur Constantin voulut être enterré dans l'Eglise qu'il avait bâtie à l'honneur des apôtres, afin qu'après sa mort il y eût part aux prières des fidèles (*Eus., de Vit. Const., l.* 4).

Tant il est vrai que l'aumône jointe à la prière est pour les morts un soulagement des plus assurés ; et sur cela saint Chrysostome demandait à ses auditeurs bien plus que nous ne demandons aux nôtres. Si votre frère, disait-il, n'a pas expié avant que de mourir la peine due à ses péchés, donnez-lui son bien, afin qu'il s'en serve après sa mort pour se purifier : *Putas eum maculis inquinatum? Da illi sua, ut per illa se a maculis detergat* (*Chrys. hom.* 31 *in Matth.*). Je ne sais si saint Chrysostome en était cru de son temps ; mais si nous faisions la même proposition, il est bien certain que nous ne le serions pas dans le nôtre. On est trop attaché aux biens de ce monde pour s'en délaire sur la parole d'un prédicateur; si peu s'en sont défaits sur la parole de Jésus-Christ. La charité est trop refroidie pour attendre de grandes actions de vertu dans un siècle où l'on fait à peine les plus communes. Plaise à Dieu que la religion soit le vrai principe des derniers devoirs que l'on rend aux morts, et que la coutume et la nécessité n'y aient pas plus de part que tout le reste !

3. Ce serait encore peu si nous n'avions à nous plaindre que de ce qu'on les oublie. L'exemple de Job que l'Eglise nous propose comme leur figure nous donne de nouveaux sujets de plainte. Ses amis n'ont pas seulement de l'indifférence, ils ont encore de l'inhumanité pour lui. Bien loin d'en recevoir quelque consolation, il a besoin de se défendre contre l'injustice de leurs pensées. Et cet illustre malheureux est contraint d'avouer que ses consolateurs lui sont à charge, et qu'au lieu d'être ses amis, ils sont ses persécuteurs : *Quare persequimini me sicut Deus?*

Il y a bien des âmes dans le purgatoire qui ne sont pas mieux traitées que le fut le saint homme Job. Dès que la mort de quelqu'un vient à se répandre, on fait dans les conversations l'histoire de sa vie. On la regarde non par ce qu'il y avait de louable, mais par ce qu'on croyait y connaître de défectueux : *Et du moins pardonnez à un homme enseveli.* Sa réputation que vous avez déchirée pendant sa vie, ne sera-t-elle pas même en sûreté dans le tombeau? Il avait offensé Dieu par le déplorable penchant de la fragilité humaine, et qui de nous ne l'offense pas? Mais avant sa mort il avait commencé sa pénitence, il l'achève maintenant dans le purgatoire, et au lieu de l'aider à en sortir par vos bonnes œuvres, vous l'y retiendriez s'il

vous était possible par vos excès! Lui et tous les compagnons de ses peines vous crient du milieu de ces flammes dévorantes : *Quare persequimini me sicut Deus?* Ne suffit-il pas que Dieu nous afflige, sans que vous nous affligiez aussi, et sa justice a-t-elle besoin de vos rigueurs?

Ces âmes souffrantes se plaignent encore à cet hérétique qui, en niant le purgatoire, voudrait leur ôter la seule consolation qui leur reste, je veux dire l'espérance de posséder Dieu. Elles se plaignent à cet impie qui supprime les titres d'une fondation faite en leur faveur; elles se plaignent à ce fils dénaturé à qui la chicane fournit tant de subterfuges pour ne point acquitter les dettes de son père, et les legs pieux qu'il a faits pour le soulagement de son âme; elles souffrent des maux dont elles sont les causes innocentes. L'ardeur de leur charité surpasse la grandeur de leurs peines ; elles souhaitent qu'on les soulage, pourvu qu'on ne se perde pas en les soulageant ; elles veulent qu'on loue Dieu et non pas qu'on l'offense ; et plutôt que de souffrir que demeurant toujours vous-mêmes coupables, vous priiez Dieu de les rendre heureuses, elles voudraient, s'il leur était possible, vous appliquer une partie de leurs peines, pour le prier de vous rendre innocents.

Car comme tous les amis de Job ne furent pas de l'humeur des premiers, et que Dieu en suscita d'autres qui lui donnèrent des secours plus solides (*Job*, XLII), les âmes du purgatoire auront des amis qui prendront votre place, et elles trouveront du secours sans vous. Jésus-Christ leur appliquera de nouveau le mérite infini de son sang. L'impatience des bienheureux, qui les attendent, sera favorablement écoutée. L'Eglise qui combat sur la terre, ouvrira ses trésors pour elles ; cette Eglise où je prêche (1), comme une autre Respha, pleurera sur ses enfants jusqu'à ce que la rosée du ciel tombe sur eux (II *Reg.*, XXI, 20). Elle criera sans cesse au Fils de Dieu comme la Chananéenne d'avoir pitié d'une partie d'elle-même qui est tourmentée par le démon ; elle gémira comme la veuve de Naïm jusqu'à ce que Jésus-Christ lui dise de ne gémir plus.

Entrez, mes chers auditeurs, dans des sentiments si pieux et si raisonnables, et célébrez dignement la solennité que vous faites durant cette octave, en profitant des vérités saintes que l'Esprit de Dieu vient de vous annoncer par ma bouche, et qu'il vous annoncera par celle des prédicateurs qui me suivront.

Pensez combien sont grandes les peines du purgatoire ; et puisqu'elles sont préparées pour ceux qui n'ont pas satisfait pour leurs péchés, *ne soyez pas sans crainte pour le péché même pardonné* (*Eccles*, V, 5). Ne vous réduisez pas à la dure nécessité d'en effacer la peine en l'autre vie; appliquez-vous à l'effacer durant celle-ci, et estimez-vous heureux quand Dieu vous en donne les moyens.

Cependant n'oubliez pas vos frères auxquels la charité vous unit, et qui vous crient du milieu de leurs tourments d'être touchés de compassion, parce que la main de Dieu est sur eux. Jésus-Christ a promis ses bénédictions éternelles à ceux qui donneront à manger à ceux qui ont faim ; et qui est plus famélique que les âmes du purgatoire, qui demandent instamment d'être reçues à cette table où le Verbe éternel se donne pour nourriture à ses élus? Il a promis son paradis à ceux qui habillent les nus ; et qui est plus nu que des âmes qui n'ont que des flammes pour se couvrir? Il a promis sa gloire à ceux qui logeront les étrangers ; et qui est plus étranger que des âmes qui soupirent sans cesse pour une patrie dont un triste bannissement leur défend d'approcher? Ouvrons-leur en les portes par nos jeûnes, par nos prières, par nos aumônes, par nos sacrifices, afin qu'elles soient reçues dans cette patrie céleste, et que nous y entrions heureusement après elles, pour jouir du bonheur infini de ceux *qui meurent dans le Seigneur.*

(1) S. Nicolas des Champs en 1695.

SERMON III.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT

Du jugement général.

(Voyez ci-après, Sermon XXIII, pour le premier lundi du Carême.)

SERMON IV.

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

Des spectacles profanes (1).

Joannes, cum audisset in vinculis opera Christi, mittens duos de discipulis suis, ait illi : Tu es qui venturus es, an alium exspectamus?

Jean ayant appris dans la prison les œuvres merveilleuses de Jésus-Christ, il lui fit dire par deux de ses disciples, qu'il lui envoya : Etes-vous celui qui doit venir, ou si nous devons en attendre un autre? (*S. Matth., ch.* II.)

Oh! les grands spectacles que notre évangile nous présente! On y voit saint Jean condamner par l'austérité de sa vie la mollesse de ceux qui vivent à la cour des rois ; égaler par sa constance la fermeté des rochers où il habite ; s'élever par un mérite sublime au-dessus de tous les hommes ; se rendre digne par ses vertus d'être loué de celui dont les anges et les saints chanteront éternellement les louanges ; sanctifier par sa présence la prison que son zèle lui a attirée de la part d'un prince contredit ; continuer malgré les persécutions et les chaînes de faire son office de précurseur ; moins occupé du péril où il est que des intérêts de son maître et du salut de ceux qu'il lui a confiés ; lui envoyer des disciples prévenus, afin qu'il se fasse connaître à eux par lui-même ; enfin passer les derniers jours de sa vie dans la disgrâce avec un courage intrépide et une humilité profonde, et sans que personne ose parler pour lui ; devenir dans une assemblée mondaine la victime d'une

(1) Une lettre, en faveur de la comédie, imprimée à la tête des OEuvres de Boursault, obligea M. de Harlay, archevêque de Paris, d'en interdire l'auteur, qui en fit une rétractation solennelle. Il parut plusieurs réfutations de cette lettre, sur tout un excellent Traité de Bossuet, évêque de Meaux; à quoi se joignit le zèle des prédicateurs.

impudique irritée, et la récompense d'une danseuse qui a perdu toute pudeur. Quel spectacle!

On y voit le Fils de Dieu renverser les lois de la nature, en éclairant les aveugles, en redressant les boiteux, en rendant l'ouïe aux sourds, en guérissant les lépreux, en ressuscitant les morts, en prêchant l'Evangile aux pauvres ; et par tous ces miracles de sa bonté, rendre un témoignage authentique au grand miracle de son incarnation. Quel spectacle!

On y voit encore des hommes incrédules et mondains prendre un sujet de scandale et de chute de la vie austère de Jean-Baptiste et de la vie simple et commune de Jésus-Christ ; de la pénitence et de la solitude de l'un, de la doctrine et de la croix de l'autre. Quel spectacle!

Il n'y en a point, dit saint Cyprien, qui soient plus dignes de l'attention et de la curiosité des chrétiens : *Hæc sunt fidelibus christianis parata spectacula* (*Cypr., de Spect.*). Les uns les doivent remplir d'admiration, les autres de reconnaissance, les autres de crainte et de terreur. C'est en les considérant qu'ils trouveront leur sanctification et leur joie, et non pas en voyant ces spectacles profanes que les païens recherchaient avec tant d'avidité, que plusieurs chrétiens ne rougissent pas d'aimer encore, contre lesquels les saints docteurs se sont élevés dans la suite de tous les siècles, et dont je suis engagé de vous parler aujourd'hui.

J'avoue, messieurs, que mon évangile ne m'y conduit pas directement; mais il y a plus de rapport que tout autre : et en tout cas, vous me permettrez d'user de la liberté que se sont donnée les Pères, maîtres et modèles des prédicateurs. En prêchant ils avaient uniquement en vue le salut des âmes; et dans l'explication des divines Ecritures, sujet ordinaire de leurs prédications, ils tendaient toujours à ce but. Mais quand ils voyaient leurs auditeurs dans quelque besoin pressant, ils quittaient les matières qu'ils avaient commencées et couraient à ce besoin : préférant ainsi la loi de charité que Dieu a prescrite, aux règles du discours que les hommes ont établies.

C'est l'exemple que je me propose de suivre en vous parlant des spectacles de notre siècle, persuadé que plusieurs chrétiens ont besoin, les uns d'être instruits, les autres d'être fortifiés, les autres d'être détrompés, les autres d'être confondus sur cette matière. Tout ancienne qu'elle est, elle a été renouvelée de nos jours; et elle a vérifié cette parole de Jésus-Christ, qu'*il est nécessaire qu'il arrive des scandales* (*Matth.*, XVIII, 7), puisqu'ils donnnent lieu au vrai zèle de se ranimer en les combattant et de faire triompher la vérité de l'erreur. Je n'ajouterai pas : *Malheur à celui par qui le scandale est arrivé ;* car s'il a pu être l'instrument du démon et le ministre du monde pour séduire les âmes faibles, il ne l'a pas été longtemps, puisqu'une rétractation solennelle a dû les détromper, et rendre à la raison toute la pureté de ses lumières.

Je dois même convenir, que cette erreur a été suffisamment détruite par les savants écrits qui ont paru; et je n'aurais pas entrepris d'y rien ajouter, si je n'avais cru que toutes les fois que l'Eglise se trouve attaquée, elle engage dans sa défense ses prédicateurs comme ses écrivains : y ayant une différence notable entre la parole écrite et la parole animée ; entre une dissertation et un sermon ; et si d'ailleurs mon zèle n'était honoré de l'approbation du prélat illustre (*M. de Harlay, archevêque de Paris*), qui a montré dans cette occasion célèbre comme en une infinité d'autres qui l'ont précédée et qui l'ont suivie, qu'une *science profonde le rend capable d'exhorter selon la saine doctrine, et de convaincre ceux qui s'y opposent* (*Tit.*, I, 9) ; qu'il ne souffre rien d'outré ni de relâché dans la morale de Jésus-Christ : et que, sans rien perdre de sa prudence et de sa douceur, il lance à propos ses censures, pour conserver la discipline de l'Eglise gallicane dans la vigueur des anciens canons.

C'est donc en vertu de sa mission et par le pur amour de la vérité, que je vais approfondir un sujet qui, jusqu'ici, n'a été traité qu'incidemment dans la chaire. Mais comme je parlerais sans fruit, si le Saint-Esprit ne me soutenait par sa grâce, aidez-moi à l'obtenir par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Pour avoir une juste idée des spectacles, il les faut considérer, messieurs, sous deux faces différentes. L'une par rapport à la religion, l'autre par rapport au monde.

En les considérant par rapport à la religion, on pourrait dire qu'ils sont un renoncement au baptême, un retour scandaleux vers l'idolâtrie, et qu'au grand mépris de Dieu, la véritable piété est comme foulée aux pieds dans ces vains divertissements. En parlant ainsi, on aurait pour garants les saints Pères, et l'on ne ferait qu'employer la force de leurs expressions. Mais comme je me suis imposé la loi de ne rien dire qui convienne uniquement aux spectacles des païens, et qui ne soit à la portée de notre siècle, je me contenterai de dire, que si les spectacles de nos jours sont exempts de crime, comme quelques-uns le prétendent, on ne peut au moins disconvenir que ce ne soit une occupation peu convenable à des chrétiens, et une grande indécence pour la religion : *Etiamsi non haberent crimen, habent tamen maximam et parum congruentem fidelibus vanitatem* (*Cypr., de Spect.*).

En les considérant par rapport au monde, on pourrait dire qu'ils sont comme le cloaque affreux, où va s'écouler tout ce que le siècle a de plus impur, et l'on ne parlerait encore que le langage des Pères. Mais par la même raison de condescendance et d'exactitude, je dis seulement que c'est une des pompes du monde, auxquelles nous avons renoncé par le baptême : *Spectacula pompæ sunt* (*Salv., de Gub. Dei., Lib.* VI).

J'ajoute que la religion et le monde, se trouvant sur ce sujet dans des sentiments

contraires, se sont livré l'un à l'autre des combats continuels. La religion se croyant déshonorée par les spectacles, les a rigoureusement condamnés; et il n'y a point eu de siècle où elle n'ait renouvelé cette condamnation. Mais comme le monde y trouve de grands avantages pour s'attirer des sectateurs, il en a toujours pris la défense; et sans doute ces sortes de divertissements n'ont pas manqué d'apologistes redoutables, puisque les saints docteurs n'ont pas dédaigné de prendre la plume pour les combattre fortement.

Voilà, messieurs, l'état où les spectacles ont été et sont encore aujourd'hui à l'égard de la religion et du monde.

Une grande indécence pour la religion, que la religion a toujours condamnée.

Une des plus dangereuses pompes du monde, que le monde justifie toujours.

Ces deux propositions incontestables, ou, pour mieux dire, ces deux faits constants et simplement exposés, vous prouvent d'abord que je n'ai nul dessein de vous surprendre par les tours artificieux d'une éloquence indigne de la gravité de la chaire. Je veux seulement, sans en dire ni trop, ni trop peu, justifier la religion qui les condamne, condamner le monde qui les justifie, et vous faire sentir la force de ces deux vérités importantes dans les deux parties de mon discours.

Ecoutez-les sans prévention, et vous qui blâmez les spectacles, et vous qui en êtes les partisans. Vous, pour qui *le soleil de l'intelligence s'est toujours levé* (*Sap.*, V, 6), vous augmenterez vos lumières, et vous éviterez avec plus de zèle le mal que vous connaîtrez mieux. Vous, en qui l'*ensorcellement de la bagatelle obscurcit le bien*, et vous empêche de le faire en vous empêchant de le connaître, laissez-moi vous ouvrir *ces yeux du cœur* dont parle saint Paul; et quand ils seront éclairés par la parole de Jésus Christ, peut-être serez-vous assez sages pour changer de sentiments.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut convenir d'abord que la religion n'est pas si ouvertement attaquée dans les spectacles de nos jours qu'elle l'était dans ceux des siècles passés. Ils ne sont ni institués, ni célébrés à l'honneur de quelque divinité fabuleuse. On n'y remarque point d'idole à qui l'on offre de l'encens, ni d'autel où l'on voie couler le sang des victimes. Mais s'ils sont exempts d'un crime si énorme, on ne peut nier, en considérant toutes les circonstances qui les accompagnent, qu'ils ne soient d'une indécence injurieuse à la majesté de Dieu, et contraire à la sagesse de l'Evangile, comme parle un ancien docteur : *Nec majestati divinæ, nec Evangelicæ disciplinæ congruere* (*Cypr., contr. Histr. ad Eucrat.*).

Car, si l'on n'y fait pas profession ouverte de l'idolâtrie, ennemie capitale de la religion, du moins on y en conserve des restes malheureux. Jésus-Christ, auteur et consommateur de cette même religion, y est contredit. Le Saint-Esprit, qui en est le cœur, y est contristé. Les sacrements, qui sont les canaux de ses grâces, y sont profanés. Ses maximes, qui font sa règle et sa discipline, y sont renversées. Les vertus, qui font toute son occupation, y sont affaiblies. La pureté, qui fait toute sa gloire, y est dangereusement attaquée. Je ne sais, messieurs, si, après avoir entendu les preuves de ce que je viens d'avancer, vous ne trouverez pas que le mot d'indécence est trop faible, pour exprimer le mal que je combats.

I. L'idolâtrie, dit saint Cyprien, est la mère des spectacles. C'est de son sein maudit que l'on a vu sortir ces monstres de légèreté et de vanité : et le démon connaissant qu'elle n'était propre toute seule qu'à inspirer de l'horreur, y a mêlé ces sortes de divertissements par une adresse maligne, afin que le plaisir qui accompagnerait les enfants rendît la mère moins affreuse.

Cette seule considération devrait en éloigner les chrétiens. L'Eglise ne veut pas célébrer la Pâque le quatorzième de la lune pour ne pas convenir avec les Juifs, quoique ce fût en ce jour-là même que Jésus-Christ célébra la sienne; et l'on sait quelles agitations a causé dans le monde chrétien ce seul point de discipline. Que si l'Eglise a tant d'aversion pour une pratique juive, quoique d'ailleurs consacrée par l'exemple du Sauveur, quel éloignement ne devons-nous pas avoir pour une invention païenne, qui ne se trouve appuyée de l'autorité ni de l'exemple d'aucun saint? Si ce n'est donc pas, absolument parlant, être idolâtre, que de fréquenter les spectacles, c'est du moins flatter, c'est pallier l'idolâtrie, que de conserver tant de passion pour un reste profane de la plus mortelle ennemie de la religion.

Saint Paul appelle Jésus-Christ *l'auteur et le consommateur de la foi* (II *Hebr.*, XII, 2); et le saint vieillard Siméon avait prédit qu'en cette qualité il *serait en butte à la contradiction des hommes* (*Luc.*, II, 34). C'est dans les spectacles plus que partout ailleurs que s'accomplit cette prophétie, puisque ce Sauveur y est contredit dans ses paroles et dans ses actions. Il déclare *bienheureux ceux qui pleurent* (*Matth.*, V, 5), et l'on n'y va que pour s'abandonner à des ris immodérés. Selon lui, la véritable joie ne peut être que le fruit des larmes, et c'est là qu'on fuit les larmes pour chercher la joie; mais on y en trouve une si courte et si fragile qu'elle est très-souvent mêlée de dégoût et d'ennui, tant sont vains et frivoles les plaisirs que le monde donne à ses esclaves. Et si à force de se dissiper et de s'étourdir elle y dure quelque temps, du moins après la réflexion chacun y peut dire avec le Sage : *J'ai condamné le ris de folie et j'ai dit à la joie, pourquoi vous trompez-vous si vainement* (*Eccles.*, II, 2)?

Jésus-Christ a souffert pour nous laisser un exemple illustre de patience (I *Petr.*, II, 21) et afin que marchant sur ses traces nous montassions après lui sur le Calvaire, rien n'étant plus monstrueux qu'un chrétien délicat, dont tout le soin est de ne rien souf-

frir, après avoir vu la sainteté même dans la souffrance en la personne d'un Dieu en croix. Mais peut-on dire, s'écrie un grand saint, que l'on suive Jésus-Christ crucifié en allant au théâtre? Bien loin d'y être disciples d'un tel Maître, qu'y fait-on? que le déshonorer en retranchant les œuvres de mortification et de pénitence, qu'il a si expressément commandées : *Videlicet Salvatoris vestigia sequimur in theatris?*

Le Saint-Esprit est le cœur, c'est-à-dire le principe de la vie, de la religion et son divin consolateur. Il est donc juste de ne pas faire mourir celui qui nous vivifie et de ne pas contrister celui qui nous console (*Joan.*, XIV, 26). Mais si dans les spectacles on ne contrevient pas formellement au commandement que nous fait l'Apôtre, *de ne pas éteindre le Saint-Esprit* (I *Thess.*, V, 19), du moins on n'y observe guère celui *de ne le pas contrister et de conserver le sceau dont il a plu à Dieu de nous marquer pour le jour de la rédemption* (*Ephes.*, IV, 30). Cet esprit, dit Tertullien, qui, de sa nature est la paix et la bonté même, ne veut habiter que dans un cœur doux et paisible: mais quel cœur n'est point agité dans les spectacles par le tumulte des passions? Et où sont ceux qui, gardant par tout ailleurs la gravité et la modestie, ne la perdent pas dans ces lieux d'intempérance et de délices?

Les sacrements sont comme les canaux par où les grâces du ciel coulent sur nous, et nous sommes tous obligés de les conserver comme un trésor précieux; mais combien de chrétiens aveugles les profanent par les divertissements dont nous parlons? Saint Cyprien se plaignait de ce qu'ils y portaient avec eux la divine eucharistie, *festinat ad spectaculum, secum gerens eucharistiam.* Plusieurs y vont encore le jour même de leur communion; mais quand ils n'auraient qu'entendu la messe, ce serait avoir assisté aux funérailles de Jésus-Christ, puisque l'autel représente le Calvaire pour l'efficace et la perpétuité de son sacrifice; et ceux-là mêmes voudraient-ils aller le soir à la comédie, s'ils avaient assisté le matin aux funérailles de leur père?

Mais si tous n'y portent pas l'eucharistie, tous y portent le baptême, qui subsiste en eux par le caractère sacré qui fut imprimé dans la substance de leur âme; ce qui les rend encore plus coupables que ne l'étaient les païens; car si ceux-ci étaient prévaricateurs de la loi de Dieu, ils n'étaient pas comme les chrétiens, profanateurs de ce sacrement auguste.

La manière dont on y traite encore le mariage chrétien est-elle bien convenable à la sainteté d'un sacrement que Jésus-Christ a élevé, dans la loi nouvelle, jusqu'à représenter son union ineffable avec l'Eglise? et n'est-il pas de la dernière indignité que ce qui sert à poser, pour ainsi dire, les fondements de la sanctification des élus, serve de prétexte et de couverture à des intrigues et à des passions? Eh! mon Sauveur, comment on reçoit vos bienfaits! A quel usage on met vos grâces! On veut que votre chair sacrée et que votre sang précieux justifient des œuvres de chair et de sang!

D'ailleurs tous les devoirs de la religion roulent sur deux maximes capitales, qui sont d'éviter le mal et de faire le bien : il ne doit point y avoir d'action indifférente pour un chrétien : il n'en doit pas faire une seule, dit saint Paul (I *Cor.*, V, 9), qui n'ait pour motif la gloire de Dieu, et qui n'entre dans l'ordre de sa prédestination et de son salut: *Declina a malo et fac bonum* (*Psal.*, XXXVI, 27). Quel bien allez-vous faire dans ces lieux de licence et de faste? Y allez-vous adorer Dieu, secourir le prochain, pratiquer les mortifications chrétiennes? c'est à quoi sans doute vous ne pensez pas, quoique ce soient là les grands biens que vous devez faire. Mais à quels maux ne vous y exposez-vous pas? Et en quels dangers n'y êtes-vous pas de vous perdre? Votre raison vous le dit mieux que je ne vous le dirais et peut-être en avez-vous fait une expérience funeste. Quoi donc! la religion que vous professez vous engage indispensablement à fuir le mal et à faire le bien; vous fuyez le bien et vous courez au mal, vous renversez donc toutes ses maximes.

Ajoutons encore que toutes les vertus ont été comme plantées dans l'âme du chrétien le jour de son baptême, et que ces divines plantes : *Plantatio Dei* (*Isa.*, LXI, 3), lui sont confiées afin qu'il les cultive dans tout le cours de sa vie et qu'il leur fasse produire des fruits de justice et de sainteté (I *Cor.*, III, 9). Mais bien loin que ces vertus croissent et se fortifient dans les spectacles, elles y perdent au contraire toute leur force, et ce n'est que dans ce dessein, dit saint Chrysostome, que le démon les a inventés : *Ut virtutis nervos faceret molliores*; la foi s'y affaiblit par l'oubli de Dieu, l'espérance par l'attachement aux plaisirs présents, la charité par l'irritation de la concupiscence; l'humilité par l'orgueil déguisé et par le faste triomphant; la patience par les exemples embellis et autorisés de vengeance et de colère.

La religion nous enseigne deux grands moyens de conserver et d'augmenter les vertus : le premier est notre application à Dieu; le second est le regard de Dieu sur nous : l'un s'appelle prière, et l'autre grâce.

J'ai bien appris de l'Evangile que l'église est nommée *une maison de prière* (*Matth.*, XXI, 13); mais bien loin que l'Ecriture où les Pères donnent ce nom au théâtre, ils l'appellent tantôt *un lieu de plaisir*, tantôt *l'asile de l'impudicité* (*Cypr.*, *Lib. de Aleat.*), tantôt ils le marquent par d'autres titres aussi odieux, et il est bien certain que l'on n'y commence et que l'on n'y finit aucune représentation par la prière, à moins que par un reste d'idolâtrie on ne la fasse à quelque fausse divinité.

D'ailleurs, dit un Père (*Salv.*), les hommes ne méritent pas que Dieu jette les yeux sur eux, et c'est pour cela que quand il les regarde, c'est une grâce. Supposant donc qu'il

veut bien les regarder, quoiqu'ils en soient indignes, le peut-il quand ils assistent aux spectacles? Pour les regarder il faut qu'il voie ce qu'ils voient eux-mêmes; l'effronterie d'un jeune homme, l'immodestie d'une femme, la dissolution d'une comédienne, une conversation suspecte, un rendez-vous criminel, un projet de débauche. Des yeux aussi saints que ceux de Dieu peuvent-ils s'ouvrir sur des objets si profanes? Non, Seigneur, disait un prophète, vos yeux sont trop purs pour souffrir le mal et vous ne pouvez regarder l'iniquité : *Mundi sunt oculi tui, ne videas malum, et respicere ad iniquitatem non poteris* (*Habac.*, I, 13); et comme vous ne sauriez voir ces sortes d'abominations, vous ne sauriez non plus regarder ni ceux qui les commettent, ni ceux qui ont le front d'y assister.

Mais de toutes les vertus la plus attaquée sur le théâtre, c'est la pureté, la gloire de la religion, le plus riche fleuron de la couronne de l'Eglise. Tout ce qu'elle a d'ennemis s'y assemble pour délibérer des moyens de la perdre; tout ce qui peut surprendre les yeux, charmer les oreilles, salir l'imagination, gâter l'esprit, amollir le cœur, conspire dans les spectacles à la ruine de cette vertu. Hélas! dit saint Chrysostome, un regard inconsidéré perd le saint roi David, renverse une colonne, fait d'un ange un démon; et vous, faible roseau, vous allez au théâtre contempler fixement et à loisir, non pas une Bethsabée, mais plusieurs, et vous y croyez alors votre pureté en assurance! Une persuasion si présomptueuse est une marque infaillible que vous êtes déjà dans le mal que vous ne voulez pas craindre, et si vous n'y tombez pas, c'est un aussi grand miracle que celui que Dieu fit en faveur des enfants célèbres qui furent au milieu des flammes sans se brûler.

Si vous êtes sages, suivez donc le conseil du Saint-Esprit, quand il vous avertit, dans ses écritures, de ne point arrêter vos yeux sur les personnes du sexe, de peur que leur beauté ne vous devienne un sujet de chute (*Eccli.*, IX, 5); et craignez ce feu d'enfer dont parle saint Jacques, qui brûle toujours en vous. Ne croyez pas que ce soit porter la vertu à l'excès que de la réduire à cette gêne; l'expérience ne prouve que trop, que cet avis est aussi véritable que celui qui le donne, et que le remède n'est pas plus grand que le mal; la modestie est le rempart de la chasteté, et ces deux vertus se soutienent si nécessairement, que quiconque néglige l'une ne peut jamais garder l'autre.

Le grand Pompée, dit Tertullien, fit bâtir à Rome un théâtre d'une étendue prodigieuse, et, de peur que les censeurs ne le fissent abattre, il y joignit un temple de Vénus, afin que le respect que l'on aurait pour la déesse fît épargner ce monument superbe de sa vanité. Depuis ce temps-là, le théâtre est dans la possession du démon de l'impureté, et y sera même toujours, quelque exorcisme que l'on fasse pour l'en chasser. Souvent les temples des idoles ont été changés en églises chrétiennes, le démon cédant la place à Jésus-Christ. Mais le théâtre a toujours été et sera toujours profane. En vain, introduit-on des saints et des saintes sur la scène, Asmodée n'en sortira jamais.

II. Aussi la religion se sentant déshonorée par ces sortes de divertissements, s'est armée de toutes ses forces pour les combattre, et tout ce qu'elle a eu de Pères et de docteurs dans l'Eglise grecque, dans l'Eglise latine, dans l'Eglise de France, sont venus à son secours.

Ecoutons saint Chrysostome qui va parler pour l'Eglise grecque. Ce n'est pas à nous, dit-il, qui sommes entrés dans une milice sacrée pour y combattre sous les enseignes de Jésus-Christ, et pour ravir le ciel par une sainte violence, ce n'est pas à nous qu'il appartient de passer la vie dans les plaisirs. Cette conduite ne convient qu'aux amateurs du siècle, pour qui le démon a fait un art tout nouveau et une espèce de philosophie des divertissements et des jeux : *In artem jocos, ludosque digessit* (*Chrys. in Matth., hom.* 6.). J'aimerais mieux, disait-il au peuple d'Antioche, vous voir dans des cachots que de vous savoir au cirque et au théâtre. Dans les cachots vous pratiqueriez l'humilité, la prière, la confiance en Dieu. Vous vous confirmeriez dans le mépris des choses visibles. Vous y deviendriez des philosophes chrétiens : *Illic Philosophiæ multum.* Mais que trouvez-vous au théâtre? qu'une école d'intempérance, qu'une académie de dissolution, que des moyens sûrs de vous perdre, que les préparatifs à toutes sortes de déréglements.

Les barbares, ajoutait-il, sont bien plus sages que nous. Ils ne savent ce que c'est que spectacles, et s'ils en voient parmi nous, ils les tournent en dérision. Quelqu'un d'entre eux étant allé à Rome, et, voyant avec quelle passion les Romains y accouraient, demanda gravement *si ces gens-là étaient mariés et s'ils avaient des enfants?* voulant marquer par là qu'un homme sage devait être uniquement occupé à régler ses affaires et à gouverner sa famille; et qu'il ne pouvait goûter de plaisir plus innocent, que celui que donnent une épouse fidèle et des enfants bien élevés.

Ce que ce saint docteur a dit contre les spectacles est infini, et son zèle a été si agréable à Dieu, qu'il a été récompensé de la couronne du martyre. On sait qu'un discours prononcé contre les jeux qu'on célébrait à la dédicace de la statue de l'impératrice Eudoxie renouvela la persécution contre ce grand homme, et, comme elle ne finit qu'avec sa vie, il doit être reconnu pour le martyr de la doctrine de l'Eglise contre les spectacles. Ce discours, selon les apparences, fut le dernier qu'il fit en public. Après quoi cette bouche d'or se ferma, n'ayant rien de meilleur ni de plus nécessaire à dire; laissant aux prédicateurs évangéliques l'exemple de s'élever contre des excès si pernicieux, et de ne cesser jamais

de se plaindre, si l'on ne cesse jamais de leur en donner occasion.

Tertullien et saint Cyprien nous vont expliquer les sentiments de l'Eglise latine. Ils ont écrit tous deux sur cette matière, et dans leurs ouvrages paraît avec éclat tout ce que l'éloquence chrétienne a de plus fort, de plus ingénieux et de plus persuasif.

Je sais qu'un critique célèbre prétend que Tertullien fit son Traité des spectacles lorsqu'il penchait du côté du montanisme. Ce qui, sans doute, diminuerait l'autorité de cet excellent ouvrage, et ôterait tout le poids aux grandes vérités qu'il y enseigne, en faisant croire qu'il y aurait débité une morale outrée, aussi éloignée de la douceur de l'Evangile de Jésus-Christ, qu'approchant de la rigueur des superstitions de Montan. Mais il faut considérer que l'estime que saint Cyprien a faite du traité de Tertullien le met à couvert de tout blâme et particulièrement de tout soupçon de montanisme: estime si grande, que ce saint prélat ne l'a pas seulement lu avec attention, mais comme adopté, sa lettre n'en étant qu'un abrégé, ou du moins une imitation parfaite.

Je ne vous ferai point ici l'analyse de ces deux ouvrages. On l'a faite dans les écrits que vous avez lus, et je la fais moi-même, en quelque sorte, dans toute la suite de mon discours, qui est semé des pensées excellentes que j'ai puisées dans ces merveilleuses sources. Je vous dirai seulement, mes frères, une réflexion que je fis lorsque, me préparant à cette action, je jetai les yeux sur l'inscription de la lettre de saint Cyprien. *Cypriaanus plebi in Evangelio stanti.* Cyprien au peuple inébranlable dans l'Evangile.

Cette belle inscription me frappa, et je me dis alors à moi-même: je n'ai pas l'honneur d'être un Cyprien. Je suis mille fois plus éloigné de son mérite, que le ciel ne l'est de la terre. Je ne prononcerai pas mon discours comme il a écrit sa lettre, dans le feu de la persécution et presque sous l'épée du bourreau qui l'a fait martyr. Mais si je n'ai pas ces illustres avantages, j'aurai du moins la consolation de parler à un peuple à peu près semblable à celui de Carthage, qui était tellement affermi dans l'Evangile, qu'une persécution aussi cruelle que celle de Valérien n'eut jamais la force de l'ébranler. Je parlerai au peuple d'une des plus grandes et des plus nobles paroisses de l'Eglise de Paris. Peuple fidèle, qu'aucune erreur ne séduit, qu'aucune hérésie n'infecte, qu'aucune nouveauté ne surprend, parce qu'un pasteur vigilant et des ministres sages et éclairés le nourrissent de la saine doctrine. Il est vrai qu'il n'a pas confessé sa foi dans les supplices, comme le peuple de Carthage, mais il la confesse tous les jours par l'exercice des bonnes œuvres, fréquentes, diverses, réglées, confession qui a aussi son mérite.

Cette disposition où je vous ai crus, mes frères, m'a beaucoup encouragé, et m'a fait espérer que je ne traiterais pas sans fruit une matière sur laquelle les esprits sont quelquefois partagés. Mais j'ai fait une autre réflexion. C'est que si saint Cyprien n'eût plaidé la cause de l'Eglise contre les partisans des spectacles devant un peuple affermi dans l'Evangile, il courait risque de la perdre. Si vous chanceliez aussi tant soit peu dans cet Evangile divin, bien loin de me donner votre suffrage, vous vous rangeriez plutôt du côté de mes adversaires. Soyez donc pour l'Evangile et vous serez pour moi. Affermissez-vous dans ses maximes saintes et vous confirmerez la vérité que je vous prêche. Faites de cet *Evangile du salut* vos plus chères délices, et vous combattrez avec moi ceux qui nourrissent, dans leur cœur, l'amour du monde, et qui ne goûtent que ses fragiles plaisirs.

Écoutons enfin l'Eglise de France, la plus saine et la plus illustre portion de l'Eglise latine. Elle va s'expliquer par la bouche d'un de ses prêtres, mais si distingué de tous les autres par sa piété, par son zèle et par sa doctrine, qu'il a mérité d'être appelé *le maître des évêques* (*Genn., in Cat. vir. ill., cap.* 67.). Je parle de Salvien de Marseille, le Jérémie de son siècle, qui a composé un livre entier contre les spectacles, où il fait une peinture terrible des abominations et des impiétés qui s'y commettaient de son temps.

Il y montre l'opposition qu'ont ces divertissements profanes avec la sainteté de notre religion et avec les engagements de notre baptême (*Salv. Mass., de Gub. Dei, lib.* VI). Il s'élève, avec un zèle d'Elie, contre la conduite de ceux qui laissaient l'Eglise déserte, pour aller remplir le cirque, et qui préféraient les extravagances d'un bouffon aux oracles de Jésus-Christ. Il y détruit, avec une force invincible, les fausses raisons dont on se servait pour justifier une pratique si criminelle. Mais surtout il insiste à faire remarquer les égarements de ceux qui pensaient à se réjouir au milieu des maux innombrables dont ils étaient environnés, et qui, au lieu d'apaiser la colère de Dieu en prenant le sac et la cendre, l'irritaient de plus en plus par les dissolutions qui se commettaient dans les lieux publics. Comme ce qu'il dit a quelque rapport au temps où nous sommes, il ne sera pas hors de propos, mes frères, de vous le répéter. Plaise à mon Dieu que vous en sentiez la force, et que vous ayez assez d'humilité et de sagesse pour vous en faire l'application!

Tout est en feu dans l'Europe, s'écrie-t-il, La Dacie, l'Illyrie, la Pannonie sont occupées par les barbares. Le Danube et le Rhin rougissent du sang chrétien. Les Alpes et les Pyrénées ne sont pas d'assez fortes barrières, pour empêcher que les peuples qu'elles séparent ne fassent des incursions les uns sur les autres. L'Allemagne, l'Espagne, l'Italie sont sous les armes. Les Gaules ont presque changé tous leurs habitants en soldats, et semblent ne plus connaître d'autre profession que celle de la guerre. Trèves, ma chère patrie, a été prise et reprise plusieurs fois. Marseille, où je sers le Seigneur, est dans de continuelles alarmes. Le ciel,

irrité par nos crimes, a livré toutes les nations à la fureur des combats, et elles exécutent, les unes sur les autres, l'arrêt de mort que la justice divine a prononcé contre elles.

Mais, poursuivait-il, comme si le sein de la terre n'était pas assez vaste pour contenir le sang versé en tant de batailles, on se bat encore sur mer ; et la guerre, lassée de marcher, vogue à rames et à voiles. Elle n'est pas même le seul fléau dont nous sommes affligés. Tantôt la famine, tantôt la mortalité lui tiennent une triste et fidèle compagnie, et la jeunesse la plus riante est la plus exposée aux traits de la mort. Nous voyons périr de jour en jour l'univers à nos yeux, et, comme si c'était trop peu qu'une partie des hommes périt, nous contraignons le ciel, par nos offenses, de nous faire périr tous tant que nous sommes : *Cum maxima pars nostri jam perierit, hoc agimus, ut pereamus omnes.*

Et parmi toutes ces disgrâces nous avons encore la folie du théâtre. Où le croirait? Dieu nous frappe et nous ne sentons pas ses coups ! De si justes sujets de douleur ne sauraient modérer les transports insensés d'une joie vaine et frivole ! Nous sommes misérables, et nous ne cessons pas d'être ridicules et badins ! *Miseri jam sumus, necdum nugaces esse cessamus.*

C'est ainsi, mes frères, que parlait cet homme zélé aux chrétiens de son siècle, et vous voyez que son langage ne convient que trop à ceux de nos jours, qui, pour peu qu'ils aient de bon sens, doivent avouer, avec le Sage, que la musique est importune dans le deuil, et que la joie est extravagante dans le temps de l'affliction (*Eccli.* XXII, 6).

Tous les Pères parlent à peu près sur ce sujet, comme les Salvien, les Cyprien et les Chrysostome, et si je n'étais resserré dans les bornes étroites d'un discours, j'y ajouterais les décrets des conciles, les constitutions des papes, les ordonnances des évêques, les lois des princes chrétiens, les écrits des hommes doctes, la pratique des personnes de piété. Tout cela vient au secours de la religion, pour condamner les spectacles qui la déshonorent, puisqu'ils ne conviennent nullement à la majesté du Dieu qu'elle adore et à la sainteté dont elle fait profession. *Ista non competunt veræ Religioni, et vero obsequio erga Deum* (*Tert.*).

N'est-il donc pas bien déplorable qu'une indécence si grande soit si commune, et qu'étant si universellement condamnée par la religion, le monde téméraire ose entreprendre de la justifier? Il l'ose pourtant et il l'osera toujours, car sa haine pour Jésus-Christ et pour l'Eglise ne se terminera que quand les siècles se termineront. S'ils n'est pas mieux de dire qu'elle subsistera éternellement pour faire son plus cruel supplice après que le Sauveur triomphant aura détruit tout empire, toute domination et toute puissance (I *Cor.*, XV, 26), et que son Père lui aura mis tous ses ennemis sous les pieds, et le monde lui-même comme le plus irréconciliable et le plus obstiné.

Mais écoutons ce qu'il dit et tâchons de lui répondre. Vous avez vu que les spectacles sont une grande indécence pour la religion, que la religion a toujours légitimement condamnée. Vous allez voir qu'ils sont une des plus dangereuses pompes du monde, que le monde justifiera toujours vainement : et c'est ici la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

L'Eglise a toujours regardé les spectacles comme une des plus dangereuses pompes du monde, auxquelles nous avons tous renoncé par le baptême ; et Tertullien va jusqu'à dire que nous n'avons été faits chrétiens que par ce renoncement : *Factus Christianus de repudio spectaculorum* (*Tert., lib. de Spect., cap.* 10). D'où ils concluent, que d'y assister, c'est renoncer à Jésus-Christ, comme nous avions auparavant renoncé au démon.

I. Pompes du monde en effet, puisque c'est là que les trois concupiscences paraissent comme sur leur trône. Le faste y règne ; la sensualité y domine, la curiosité y voit ce qui ne devrait être jamais vu, et dont, très-souvent, la seule vue est un crime, *quæ vel vidisse crimen est* (I *Joan.*, II, 16) : et ce qui est déplorable, c'est qu'en s'accoutumant à le voir, on apprend bientôt à le faire, *discit facere, cum consuescit videre* (*Cypr., de Spect.*).

C'est là que les vices qui appartiennent tous au monde sont comme sur l'autel. Autrefois, pour les rendre honorables et les consacrer en quelque sorte, on introduisait sur le théâtre des dieux adultères et des déesses vindicatives. Aujourd'hui, nos poëtes y représentent des saints ambitieux et des martyres galantes ; et quand ils ne vont point jusqu'à cet excès de mauvais sens, ils achètent, par une pièce sainte, le privilége d'en faire plusieurs profanes : *Fiunt religiosa delicta* (*S. Cypr.*).

C'est là que, selon la parole de saint Jean, *le monde est tout plein de malignité* (I *Joan.*, V, 19) : ailleurs elle ne se répand que par parties ; sur le théâtre, elle est dans sa plénitude. Tous les sens y sont enivrés des plaisirs du siècle. La raison, entraînée par les sens, y devient incapable d'éclairer et de conduire la volonté, d'elle-même faible et languissante ; et la concupiscence, n'étant retenue par aucun frein, n'y trouve rien qui ne l'irrite. *In theatris nihil reatu vacat.*

C'est là que la haine du monde contre Jésus-Christ est entièrement satisfaite par la maligne joie qu'il a de voir toutes les marques du christianisme effacées dans les chrétiens. Où est cet amour de la croix, ce mépris des biens terrestres, cette attente continuelle du jour du Seigneur qui font le caractère des véritables chrétiens? On n'y en voit aucune trace, et l'on pourrait demander à chacun de ceux qui assistent aux spectacles : *ubi est Christianitas tua* (*Salv.*)? Où est votre christianisme?

C'est là que le vin empoisonné de la prostitution de Babylone est servi dans une coupe d'or : beaux vers, acteurs bien choi-

sis, voix mélodieuses, musique rare, chansons équivoques, d'un tour fin, couvertes d'une enveloppe délicate, mais qui sortent toujours d'un cœur corrompu, ou qui servent à le corrompre. Dans les anciennes comédies, l'ordure était pour ainsi dire présentée dans des vases de bois et d'argile; et, comme elle était sans déguisement, elle faisait horreur. Ici le venin est préparé; une douceur enchanteresse fait qu'il trompe plus aisément, mais il n'en donne pas moins le coup mortel : *Nemo venenum temperat felle* (*Tert. lib. de Spect., cap.* 10).

C'est là que le démon, *prince du monde et dieu du siècle*, est comme dans son palais et dans son temple; et Tertullien appelle effectivement le théâtre l'église du démon, où se rendent ses adorateurs, par opposition à l'église sainte, où s'assemblent les membres de Jésus-Christ : *Ecclesia diaboli.* Il raconte même ce que vous avez sans doute ouï dire, que cet esprit séducteur, s'étant saisi d'une femme qui assistait aux spectacles, répondit aux exorcistes, qu'injustement on voulait lui ravir une conquête qui lui appartenait, dès là qu'il l'avait trouvée dans les lieux de sa domination : *In meo inveni* (*Tert., de Spect.*, c. 10). Et il ajoute que si le démon n'y possède pas toujours les corps, il ne manque jamais d'y faire une entrée triomphante dans les âmes, parce que le théâtre lui en ouvre toutes les portes en lui livrant tous les sens : *Dæmoniis penetrabiles fiunt.*

S'il est donc vrai que toutes les concupiscences y soient comme sur le trône, et tous les vices comme sur l'autel; que la malignité y soit répandue dans toute sa plénitude; que la haine du monde pour Jésus-Christ y soit assouvie; que le vin empoisonné de Babylone y soit rendu délicieux, et que le démon, son prince et son dieu, y trouve une infinité de sujets et d'adorateurs, qui doute que ce ne soit là une des plus dangereuses pompes du monde? *Spectacula pompæ sunt.*

II. C'est pour cela même, chrétiens, que ce monde réprouvé en a toujours pris la défense, et jamais il n'a manqué de protecteurs officieux des spectacles, qui ont fait tous leurs efforts pour les justifier : *Assertores blandi, et indulgentes patroni, qui præstant vitiis auctoritatem.* Ils veulent qu'il n'y ait rien là que d'innocent; et leurs raisons, c'est qu'ils prétendent que l'Écriture ne les a pas condamnés; que les Pères ont même condamné toute autre chose; que les théologiens et les saints des derniers temps les justifient; qu'il est permis et même ordonné de relâcher l'esprit, et que le théâtre est aujourd'hui si purifié que le vice y devient haïssable, parce qu'on l'y rend ridicule, et que la vertu n'y paraît avec guère moins d'honneur que dans les chaires. Enfin, ils nous pressent de leur dire ce que l'on y trouve de si mauvais, et en quoi consiste précisément le péché qu'on y commet. Suivons-les, mes frères, dans toutes ces erreurs, et servons-nous des lumières de la vérité pour les détromper, s'il nous est possible, laissant aux attraits tout-puissants de la grâce la force de les toucher.

Tertullien et saint Cyprien n'ont pas fait difficulté d'avouer que l'Écriture ne condamne les spectacles par aucun passage formel; mais ils disent que la pudeur suffit pour nous apprendre notre devoir, si l'Écriture ne s'en explique pas assez clairement; qu'elle se tait quelquefois à dessein sur des matières dont on ne parle point sans rougir, que l'on cache même avec soin, afin qu'elles soient toujours ignorées, et que, dans ces rencontres, son silence nous en dit bien plus que ne nous en diraient ses lois : *Verecundiam passa, plus interdixit, quia tacuit.*

Il faut encore remarquer que l'Écriture, dont le style est concis et énergique, ne fait pas toujours un long détail de nos devoirs, mais qu'elle ramasse souvent plusieurs défenses en une. Ainsi, la loi particulière contre les spectacles est renfermée dans ces paroles générales, où il nous est défendu de *suivre les désirs déréglés de notre cœur et de satisfaire nos passions;* où il nous est ordonné *de conserver avec un soin extrême la pureté du corps et de l'âme* (*Prov.* IV, 83); *de détourner nos yeux de la vanité* (*Eccli.*, III, 17); *d'éviter les occasions prochaines du péché, parce que celui qui aime le péril y périra* (*Eccli.*, IX, 8); *de n'être, ni à nos frères, ni à nous-mêmes un sujet de scandale et de chute* (*Matth.*, XVIII, 7), *et de ne faire mention, dans nos entretiens, ni de péchés grossiers, ni de railleries déshonnêtes, qui ne conviennent nullement à la sainteté de notre vocation* (*Eph.*, V, 3).

Or, qui peut nier, après tout ce que nous avons établi dans ce discours, que, dans les spectacles, on ne contrevienne à toutes ces lois? Et qu'est-il besoin que les noms bizarres d'opéra et de comédie soient imprimés dans l'Écriture, si en effet on y trouve la condamnation de tout ce qui s'y pratique? C'est se moquer de Dieu, dont l'Apôtre dit *qu'on ne se moque point en vain*, que de prendre le silence du Saint Esprit pour une approbation tacite de ce désordre; et c'est encore une erreur de croire que la suppression du nom supprime la chose et en autorise l'usage.

Il n'est pas vrai non plus que les Pères aient condamné toute autre chose que ce qui se passe sur nos théâtres; c'est au contraire sur ce qui s'y passe que tombe leur condamnation. Ils défendent la comédie, parce que, disent-ils, le *chrétien doit bien moins rire que pleurer* (*Cypr.*); ils n'approuvent point la tragédie, parce que, disent-ils, *le crime y est trop bien représenté* (*Tert.*); ils blâment les danses préparées et publiques, parce que, disent-ils, *le démon y préside toujours* (*Salv.*); ils ne peuvent souffrir les machines, parce que, disent-ils, *elles sont d'une trop grande dépense* (*Chrysost.*). Ils proscrivent les habits somptueux, les visages fardés, les regards languissants, les démarches mesurées, parce que, disent-ils, tout cela est accompagné d'immodestie. Ils prétendent que les voix et les instruments qui animent et

qui embellissent des paroles tendres et équivoques, excitent les passions et font perdre à l'âme toute sa force.

Ils s'élèvent contre ces représentations libres de nos défauts et de nos misères, et du feu infernal dont nous sommes embrasés, malheur qu'Augustin converti déplorait autrefois en lui-même (*Aug. Conf., lib.* III) : contre ces assemblées, plus nombreuses que celles de nos églises, et, quoique évaporées par la joie du siècle, plus triste aux yeux de la foi que la plus affreuse solitude; contre la gêne qu'on donne à l'esprit pour composer des pièces de théâtre, pour les apprendre, pour les exercer; ce qu'ils appellent *un travail oisif ou une oisiveté laborieuse*. Trouvez-vous, mes chers auditeurs, que cette condamnation tombe sur des circonstances contraires à ce qui se passe de nos jours?

Ils ont combattu, avec une force incroyable, les spectacles du cirque et de l'amphithéâtre, qui, certainement, étaient moins répréhensibles que les nôtres. Dans le cirque, on voyait plusieurs espèces de courses; dans l'amphithéâtre, on voyait différentes sortes de combats, mais on ne voyait, ni dans l'un ni dans l'autre, ni ces intrigues amoureuses, ni ces artifices diaboliques que l'enfer a inventés de nos jours pour tendre des piéges plus assurés à la pudeur, puisque même, par pudeur et par une loi d'Auguste, les femmes païennes n'assistaient point aux combats des athlètes. Il n'y avait là rien d'efféminé; tout y était mâle et très-propre à entretenir les sentiments guerriers du peuple le plus belliqueux de la terre; jusque-là qu'on prétendait, par cette même raison, que les chrétiens y pouvaient assister, sous prétexte qu'étant d'une profession à être toujours prêts à mourir : *Expeditum morti genus* (*Tertull.*), la vue de ces combats sanglants et de ces morts généreuses les pouvait entretenir dans cette courageuse disposition. On n'y voyait pas non plus aucune injustice grossière, puisque les hommes qu'on y faisait dévorer par les bêtes farouches, étaient tous, si vous en exceptez les chétiens, des malheureux déjà condamnés pour leurs crimes.

Cependant les pères n'ont pas laissé d'interdire ces sortes de spectacles, ou parce qu'on y faisait des cris extravagants et immodérés, ou parce qu'on s'y échauffait trop facilement pour les partis, ou parce qu'on y apprenait à devenir cruel, et qu'on l'était en effet en dévorant des yeux les hommes que les bêtes dévoraient par leur bouche; ou par la raison générale, que ces objets excitaient les passions, au lieu que toute l'étude de la religion est de les combattre, de les affaiblir, et du moins de les régler, quisqu'elle ne saurait les détruire.

Les spectacles, contre lesquels les Pères ont fait de si fortes invectives, sont de deux sortes. Ceux que l'on représentait à Rome et dans l'empire, avant la conversion de Constantin, et ceux que l'on a vus dans la suite.

Les premiers étaient plus grossièrement criminels, puisque l'idolâtrie et les désordres y paraissaient à découvert; aussi ont-ils été condamnés par les Tertullien et les Cyprien. Les suivants, pour ce qui est du théâtre, étaient à peu près comme les nôtres, et ils n'ont pas laissé d'être censurés par les Chrysostome, les Augustin et les Pères qui leur ont succédé.

Mais en tout cela, les païens étaient alors moins coupables que ne le sont aujourd'hui les chrétiens. Les uns faisaient ces sortes de représentations, parce qu'ils les croyaient agréables à leurs dieux; et les autres les font, quoiqu'ils sachent que leur Dieu en est offensé. La faute des païens venait bien plus de l'erreur de l'esprit que de la corruption du cœur, au lieu que celle des chrétiens vient toute de la corruption du cœur, leur esprit étant trop éclairé pour y avoir la moindre part.

Partisans des spectacles, voilà donc les Pères de l'Eglise certainement contre vous; et n'allez pas vous figurer que les théologiens et les saints des derniers temps vous soient plus favorables.

Quoi! saint Thomas, dont la principale gloire consiste à s'être rendu le fidèle disciple des Pères, l'héritier de leur esprit, l'interprète de leurs sentiments, approuverait-il ce qu'ils ont si solennellement condamné? Ce grand saint, encore plus angélique par sa pureté que par sa doctrine, qui reçut un excellent don de continence après une victoire signalée qu'il avait remportée dans sa jeunesse; lui, dont les sentiments sont si rigides, touchant les pensées, voudrait-il justifier des divertissements, qui pour le moins sont une occasion prochaine d'une infinité de pensées dangereuses? C'est ce qui ne s'accordera jamais avec le bon sens.

Mais enfin, dit-on, il soutient que la profession de comédien de soi n'est pas illicite (*S. Th.*, II, 2, *q.* 168, *a.* 3).

Quand il le soutiendrait dans un sens abusif, on ruinerait son opinion par la maxime qu'il a lui-même établie, qu'un docteur particulier ne fait pas la loi; et que l'autorité de l'Eglise doit être préférée à celle d'un saint Jérôme, d'un saint Augustin, et de tout autre docteur, et par conséquent à celle de saint Thomas lui-même : *Magis standum est auctoritati Ecclesiæ, quam auctoritati, vel Augustini, vel Hieronymi, vel cujuscumque doctoris* (II, 2, *q.* 10, *art.* 12 *in corp.*).

Mais il ne le soutient que suivant l'idée métaphysique qu'il s'en est formée. Comme il est presque toujours dans les abstractions, et que par la subtilité de son grand génie, il pénètre jusque dans les derniers replis de l'essence des choses, il considère la comédie comme une simple représentation d'actions et de paroles : en quoi consiste le caractère du poëme dramatique, et ce qui en effet n'a rien de mauvais en soi. Mais où trouver ces comédies métaphysiques, dénuées de toutes circonstances vicieuses? Ce ne sera pas du moins à Paris, et c'est pourtant de celles qui s'y représen-

tent qu'il est aujourd'hui question. Que si l'on en trouve ailleurs qui soient renfermées dans les bornes que saint Thomas a prescrites, je consens que l'on y assiste, et on le pourra sans danger.

Je consens aussi, ma chère Philothée, avec saint François de Sales, que vous alliez à la comédie, pourvu que vous soyez telle que ce grand saint vous y souhaite. Il veut dire, parfaitement affermie dans la crainte de Dieu et dans l'horreur du péché, entièrement vide de l'esprit du monde, préparée par la prière et par le jeûne, revêtue de la haire et du cilice, toujours appliquée à la présence de Dieu. Je vous la permets, dis-je, à ces conditions, persuadé que vous trouverez ma permission impraticable, et que vous n'en userez point du tout.

Mais aussi, ne peut-on pas se relâcher l'esprit, et cela supposé, où trouver de plaisir plus innocent que celui-ci? J'ai déjà montré qu'il ne l'est pas, et j'ajoute que ceux qui le prennent n'ont aucun droit de se divertir; car, dans les principes de la religion, le divertissement n'est permis qu'à ceux qui ont le corps ou l'esprit lassé par un long et pénible travail, et la plupart des personnes dont nous parlons sont dans une oisiveté perpétuelle, qui, seule suffit pour les damner, selon la doctrine des Pères après l'Evangile : *Sola otiositas sufficit ad damnationem.* Et comment auraient-ils le droit de se divertir, puisqu'en se tenant aux termes précis de l'Apôtre, ils n'ont pas même celui de manger : *Si quis non vult operari, non manducet* (II *Thess.*, III, 10). Le travail du corps ou de l'esprit étant la pénitence générale imposée à tout le genre humain, ni riches ni pauvres n'en sont dispensés; et les pécheurs surtout n'ont droit de recevoir la nourriture, qu'aux conditions que la justice divine veut bien la leur accorder, et la principale de ces conditions c'est le travail : *Si quis non vult operari, non manducet.* Et si la nourriture même ne leur est pas due, osent-ils prétendre au plaisir?

Mais, poursuit-on, du moins ce plaisir est-il innocent pour ceux qui en peuvent prendre quelqu'un; car, le théâtre est aujourd'hui si purifié, qu'il n'est plus ce qu'il était autrefois.

Un plaisir qui n'est pas innocent, comme sans doute celui-ci ne l'est pas, ne peut être jamais permis : et je soutiens que dans les siècles passés, le théâtre n'était pas si gâté qu'il l'est dans le nôtre. Je mets en preuve tout ce que j'en ai déjà dit; et si l'on veut s'en éclaircir davantage, on n'a qu'à lire les anciennes tragédies grecques et latines. On trouvera que Sénèque, qu'Euripide ni Sophocle, ne parlent point d'amour, poison le plus subtil et le plus dangereux de notre théâtre. Et il ne sert de rien de nous dire que tout tend au mariage, et que cette fin étant louable elle justifie tout le reste. Un mariage contracté justifie bien certaines actions, qui, sans cela seraient criminelles. Mais un mariage à faire n'éteint pas le feu qu'allument les conversations libres, et n'arrête pas les désordres où tombent ceux qui ne font pas avec leurs yeux le même pacte que Job avait fait avec les siens.

Si le théâtre est donc purifié, c'est seulement de ce qui rebute le cœur, mais non pas de ce qui le trompe. On n'y voit plus des prostitutions, mais on y voit des intrigues d'amour qui y conduisent; on n'y voit pas des meurtres sanglants, mais on y voit des projets de haine et de vengeance. Et quand il s'agit de tentation, craignez toujours la plus délicate; craignez l'artifice du dragon, plus que la violence du lion.

Le monde ne se rend pourtant pas, et il soutient au contraire, que le théâtre que l'on blâme si fort est une école de vertu. Mais quel étourdissement et quel blasphème!

L'Eglise, mes frères, réprouve les vertus de théâtre : vertus ambitieuses, flatteuses, amoureuses, vindicatives, et qui ne sont tout au plus que des vertus de philosophe et de Romain. Ce que l'on y peut faire de mieux, c'est de guérir une passion par une autre. Mais à le bien prendre, on n'y en guérit aucune, seulement, on y apprend à cacher toutes les deux par la seule crainte du ridicule. Quand même on ferait monter les vertus chrétiennes sur le théâtre, bien loin que la religion en fût servie, elle en serait outragée. Dieu ne veut pas que le pécheur raconte ses justices, ni qu'il parle de son testament sacré avec une bouche profane (*Psal.*, XLIX, 16); Jésus-Christ défend de donner le saint aux chiens, et de répandre devant les mondains impurs les perles de sa parole (*Matth.*, VII, 6). Et nous voyons dans l'Evangile qu'il imposait silence au démon, qui le reconnaissait pour Fils de Dieu, parce qu'il n'appartient pas au père du mensonge de dire la vérité, et qu'il ne se sert même de la vérité que pour se donner le crédit d'établir l'erreur (*Marc.*, I, 34).

Hélas! mes frères, si les prédicateurs évangéliques, dont la mission est toute céleste, dont la bouche est sanctifiée par la consécration du corps du Fils de Dieu, dont la langue est l'organe du Saint-Esprit, dont les pensées sont le fruit de la prière, dont la parole est la parole même de Dieu : encore une fois, si les prédicateurs qui parlent dans la maison du Seigneur, dans la chaire de vérité, en présence des saints mystères, et, comme dit l'Apôtre, *en Dieu, devant Dieu, et en Jésus-Christ* (I *Cor.*, II, 17); si ces prédicateurs enfin, qui sont écoutés avec tant d'attention et de respect par un auditoire, préparé à cette action sainte par le chant des psaumes et par l'assistance aux divins offices, ont avec tout cela tant de peine à inspirer l'amour des vertus chrétiennes; si avec tout cela on voit si peu de fruit de leur travail, que peut-on espérer de ces fantômes de vertu, débités sur un théâtre par des comédiens à une troupe de fainéants! En vérité, ceux qui attribuent un si noble effet à une si chétive cause, se servent bien mal de leur raison, et ont une idée bien basse de la sagesse du Fils pour l'établisse-

ment de la vérité qu'il nous a apportée du sein du Père (*Joan.*, I, 14).

Me presserez vous encore de vous dire précisément le mal qu'il y a dans les spectacles? Vous deviez vous en épargner la confusion; mais je serais trop heureux de vous confondre, si en vous confondant je pouvais vous désabuser.

Les spectacles sont une occasion prochaine de péché, et un péché pour une infinité de personnes.

Les comédiens pèchent, parce qu'ils exercent une profession réprouvée par l'Eglise, qui les prive par ses décrets de la participation des sacrements, même à la mort, s'ils ne font une promesse solennelle de quitter cette profession (*Aug.*, *de Civ. Dei*, *lib.* II, *cap.* 14; *Syn. Trull.*, *can.* 51; *Conc. Arel.* I, *cap.* 15; *Conc. Illib.*, *can.* 62). Et s'il y en a qui aient la témérité sacrilége de s'approcher de la sainte table, ou ils trompent les confesseurs, ou les confesseurs sont prévaricateurs de leur ministère.

Les spectateurs pèchent, en participant au crime des comédiens, et en leur fournissant de quoi le commettre; et c'est ici qu'a lieu cette maxime de saint Paul, que ceux qui consentent au mal, sont aussi coupables que ceux qui le font (*Rom.*, I, 32).

Les poëtes pèchent par cette même raison, et parce qu'ils font un mauvais usage de l'esprit que Dieu leur a donné; talent, dont le souverain Père de famille demandera un compte terrible à ceux qui l'auront mal employé (*Matth.*, XXV).

Les dames pèchent en faisant croire par leurs manières libres et par leur immodestie, qu'elles disputent avec les comédiennes, à qui aura moins de pudeur.

Ce magistrat, cet homme âgé, ce père, cette mère, toutes les personnes graves, pèchent en donnant mauvais exemple aux jeunes gens, auxquels ils n'en doivent que de bons. Ce riche pèche, en donnant aux comédiens l'argent dû à ses créanciers et aux pauvres; et c'est ce que saint Augustin appelle un crime énorme : *Donare res suas histrionibus vitium immane* (*Aug.*, *in Joan.*, *Tract.* 100). Tous, ou la plupart pèchent, en exposant la pureté à un funeste naufrage, les seules pensées étant des écueils où cette vertu peut périr.

Mais ceux qui pèchent en cela plus grièvement, ce sont les ecclésiastiques, dont la profession sainte les engage à la vie la plus réglée et la plus exemplaire, parce qu'ils entraînent ordinairement dans leurs désordres les peuples, dont le salut leur est commis (1). Les laïques ont toujours disputé sur la liberté qu'ils prétendent avoir d'assister à ces sortes de divertissements; mais ce n'a jamais été une question s'ils doivent être interdits aux gens d'église. Aussi, les leur a-t-elle défendus dans ses conciles, sous de grièves peines (*Conc. Cab.*, *ann.* 813, *can.* 9; *Conc. Tur.*, *can.* 8; *Cap. Bal.*, *t.* II, *add.* 3, *c.* 71). Et cependant, nous apprenons avec douleur que l'on en voit tous les jours un grand nombre devant les théâtres, où ils se trouvent mêlés confusément avec les personnes du siècle de l'un et l'autre sexe. *Cieux, étonnez-vous sur ce prodige* (*Jer.*, II, 12), puisque la terre ne s'étonne pas. Ceux qui ont juré, dès le premier jour de leur ordination, de prendre le Seigneur pour leur héritage, et de faire une guerre continuelle au monde et à Satan, se trouvent dans les lieux, où le monde étale toutes ses pompes, et où Satan fait pratiquer toutes ses œuvres! Ceux qui devraient être *la lumière du monde* (*Matth.*, V, 13), l'aveuglent au lieu de l'éclairer; ceux qui devraient être *le sel de la terre*, l'affadissent au lieu d'y répandre leur sagesse; ceux que Jésus-Christ a établis pasteurs de son peuple, le scandalisent au lieu de l'instruire et de l'édifier.

Qui peut penser sans horreur à ce mélange monstrueux d'actions saintes et profanes! passer de l'autel au théâtre. Le matin sacrifier à Dieu, et le soir au démon! Nul rapport, dit saint Paul, entre Jésus-Christ et Bélial : et les ministres mêmes de Jésus-Christ osent les confondre!

Pasteurs fidèles, dignes chefs des Eglises, faites des recherches exactes d'une telle prévarication, et corrigez-la par les peines canoniques. Et vous, pères et mères, qui souffrez dans vos familles des enfants qui profanent l'habit de l'Eglise, et qui en dissipent les biens à des usages honteux, craignez, si vous ne vous y opposez de toutes vos forces, que la malédiction de Dieu ne tombe sur vous comme sur eux.

Mais enfin, mes chers auditeurs, il est temps de donner des bornes à un discours qui a épuisé mes forces, aussi bien que votre patience. Que le monde fasse tant d'efforts qu'il voudra pour rendre sa cause bonne, jamais il ne convaincra les personnes sensées et raisonnables que les spectacles, tels qu'ils sont aujourd'hui, puissent s'accorder avec les principes de notre foi; et pour entreprendre de les justifier, il faut nécessairement, ou ignorer la religion, ou se déclarer sectateur de ce monde corrompu, dont Jésus-Christ n'a point été.

Ne soyez donc plus avides de ces funestes plaisirs; et ne nous faites pas toujours cette mauvaise réponse, que vous en sortez sans y avoir reçu la moindre impression de mal. Les plus grands saints n'y seraient pas sans péril; que ne devez-vous donc pas craindre, vous qui n'y allez qu'avec un cœur rempli des folles joies de ce monde, et qui n'avez d'ailleurs que ténèbres dans l'entendement, que faiblesse dans la volonté, que révolte dans les sens?

Regardez les spectacles comme une indécence injurieuse à la majesté de Dieu et contraire à la sagesse de l'Evangile, et comme l'Eglise de tous les siècles les a condamnés, vous ne balancerez plus de les condamner avec elle. Regardez-les comme une des plus dangereuses pompes du monde auxquelles vous avez renoncé par le baptême;

(1) Le concile de Trente a renouvelé les anciens canons touchant la vie des clercs.

et quand le monde entreprendra de les justifier, vous lui opposerez ce que l'Esprit de Dieu vient de vous inspirer par ma bouche.

Contemplez désormais des spectacles plus dignes de vous; considérez le monde lui-même dans sa corruption comme un spectacle qui vous épouvante; considérez la religion dans sa sainteté comme un spectacle qui vous console ; regardez-vous vous-mêmes comme devant être dans le temps un spectacle de vertu *au monde*, *aux anges et aux hommes* (1 *Cor.*, IV, 9), pour mériter d'être un spectacle de gloire à Dieu et à ses saints dans toute l'éternité bienheureuse.

SERMON V.

De la Conception de la Vierge.

De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.
C'est de Marie qu'est né Jésus, qui est appelé Christ (*S. Matth.*, I, 16).

Comme Jésus-Christ est un Dieu caché (*Isa.*, XLV, 15), Marie est une Vierge cachée. Les écrivains sacrés, comme de concert avec son humilité, ne nous ont fait aucun détail des grands prodiges qu'ils disent que le Tout-Puissant avait opérés en elle (*Luc*, I, 49); et le zèle que nous avons pour sa gloire nous porterait quelquefois à nous en plaindre.

Mais notre plainte serait injuste, puisque les Pères et les interprètes ont défié les orateurs les plus éloquents de faire, à l'honneur de cette Vierge, un éloge plus accompli que celui que saint Matthieu nous en a laissé. *De qua natus est Jesus :* Marie, nous dit-il, est celle de qui Jésus est né. Cette expression, qui paraît si simple, est pourtant des plus sublimes, puisqu'elle nous présente d'une seule vue, dans cette fille prédestinée, l'assemblage de toutes les vertus, la plénitude de toutes les grâces, le degré le plus éminent où puisse monter une créature mortelle.

Et ne nous suffit-il pas, pour avoir la plus haute idée de Marie au moment même de sa conception, de savoir qu'elle devait être comme un vase précieux, dans lequel Dieu avait résolu de renfermer tous les trésors de sa science et de sa sagesse, de sa grâce et de sa miséricorde, en y renfermant son Fils, pour les communiquer ensuite à tous les hommes par le mystère de l'incarnation?

Cette vérité étant une fois reconnue, le silence des écrivains sacrés ne dérobe rien à sa gloire. Dès là que Dieu l'avait destinée à être, dans le temps, la mère de celui dont il est le père dans l'éternité, on ne saurait douter qu'il ne l'y eût préparée, en lui donnant, dès le premier instant de son être, des priviléges proportionnés à une si éminente dignité : et, par conséquent, on ne doit avoir nulle peine à croire que la mère de celui qui venait *détruire les ouvrages du démon* (1 *Joan.*, III, 8) n'ait pas été elle-même sous la puissance du démon. Quand il s'agit de péché, disait saint Augustin à Pélage, pour l'honneur que nous devons à Jésus-Christ, nous exceptons sa sainte Mère de l'ordre général, et nous ne voulons former aucune question sur l'innocence d'une Vierge qui a porté dans son sein celui que le ciel et la terre reconnaissent pour innocent (*Aug.*, *de Nat. et Grat.*, *c.* 36).

Il est vrai que de toutes les grâces qu'elle a reçues, il n'y en a point de si cachée que celle de sa conception : aussi ne viens-je pas expliquer ce qui est inexplicable. Mais, toute cachée qu'est cette grâce, l'Eglise ne laisse pas de la supposer, et même de la proposer à notre admiration et à notre imitation tout ensemble. Et, pour nous acquitter de ces deux devoirs, nous pouvons considérer la sainte Vierge sous deux rapports différents : l'un par rapport à Dieu, dans la grâce duquel elle est conçue; l'autre par rapport à sa mère, dans le sein de laquelle elle est renfermée.

En la considérant sous le premier rapport, nous trouverons que, dans un temps où tous les enfants, frappés de la plaie générale du péché, sont dans la disgrâce de Dieu, elle lui est agréable par son innocence. En la considérant sous le second, nous verrons que, dans un état où les enfants n'ont ni connaissance, ni action, elle peut être, dans le sein de sa mère, une figure du chrétien dans le sein de l'Eglise.

Par rapport à Dieu, nous verrons que sa conception est telle, que nous ne pouvons que l'admirer; mais, par rapport à sa mère, nous verrons que, dans cet état même, elle a dû pratiquer des vertus que nous pouvons imiter.

Pour vous faire admirer la pureté de sa conception, je l'opposerai à la corruption de la nôtre; et cette opposition fera le sujet de ma première partie.

Pour vous porter à imiter les vertus dont elle nous donne l'exemple, j'examinerai les dispositions où la grâce l'a mise dans le sein de sa mère, et vous verrez qu'elles ont rapport aux dispositions où doit être le chrétien dans le sein de l'Eglise. Ce sera le sujet de ma seconde partie : et c'est ainsi que nous tâcherons de nous rendre utile l'obscurité même du sujet que nous traitons.

S'il ne s'agissait que de publier les grandeurs et de louer les vertus de la Mère de Dieu, malgré le silence des évangélistes, un discours n'y suffirait pas, et sa seule maternité nous fournirait une ample matière d'éloges; mais, quand on la considère seulement dans sa conception, on trouve qu'elle est, plus dans ce mystère que dans tous les autres, *un jardin fermé et une fontaine scellée*. D'ailleurs, le péché que nous contractons en venant au monde, dont ce mystère nous donne occasion de parler, est encore un secret des plus impénétrables de la religion. Cependant, l'esprit de cette solennité est d'animer la piété des fidèles sur la conception de Marie, et de soutenir leur foi sur le péché originel.

Je tâcherai, mes frères, de faire l'un et l'autre dans ce discours : fasse le ciel que la vérité ne soit contredite dans ma bouche ni par l'ignorance orgueilleuse, qui dédaigne d'être instruite, ni par la fausse science, qui

veut soumettre la foi au tribunal de la raison. Demandons pour cela le secours du ciel, par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Augustin expliquant ces paroles du prophète : *Je serai agréable à Dieu dans la région des vivants* (*Psal.* CXIV, 9), dit que c'est dans cette région bienheureuse, qui est le ciel, que nous serons parfaitement agréables à Dieu, et que nous ne pouvons l'être en ce monde, qui est la région des morts, que dans une certaine mesure, parce que nous avons à soutenir les combats pressants et continuels que nous livrent les passions, et qu'à quelque degré de vertu que nous parvenions ici-bas, ce sera toujours une vertu imparfaite.

Mais s'il y a quelque lieu qui mérite d'être appelé la région des morts, et dans lequel nous ne soyons pas agréables à Dieu, c'est sans doute le sein de nos mères, puisqu'il est bien plus le tombeau de nos âmes, que la terre ne l'est de nos corps, et que le péché que nous avons tous commis, en la personne de notre premier père, nous y fait tomber dans la disgrâce de notre Créateur.

I. Il n'y a que Marie qui soit agréable à Dieu dans la région des morts, et innocente où les autres se trouvent coupables : et c'est peut-être dans cette vue que l'Eglise lui dit qu'elle seule a plu au Seigneur, par une innocence qui n'avait jamais eu d'exemple : *Sola sine exemplo placuisti Domino.* L'ange qui lui annonça le mystère de l'incarnation lui dit aussi qu'elle était *chérie de Dieu et agréable à ses yeux;* et, dans le sentiment de plusieurs Pères, cet ange ne voulait pas dire qu'elle commençait à l'être, mais qu'elle l'était déjà.

Comme on serait donc digne de blâme de penser à Marie quand on parle des pécheurs, c'est une piété louable de dire qu'elle a été conçue sans péché, le Créateur ayant pu sans doute lui donner dans le même instant la nature et la grâce : *Simul condens naturam, et largiens gratiam.*

Jamais privilége n'a été si singulier dans une créature mortelle; et, pour comprendre combien il est digne d'admiration, faites, mes frères, une réflexion où la droite raison ne résiste point.

C'est que le Verbe éternel, *par qui toutes choses ont été faites,* a dû agir d'une manière particulière dans la formation de la sainte Vierge, parce qu'elle était comme la voie qu'il avait choisie pour faire son entrée dans le monde, et comme le sanctuaire où il devait résider. Il faut même que, pour la préserver de la plaie générale du péché, toute la Trinité sainte s'y soit employée; car cette Vierge étant comprise dans le dessein de l'incarnation, le Père la destinait à être son épouse; le Fils, à être sa mère; le Saint-Esprit, à être son temple. Il faut donc que ces trois personnes divines aient coopéré de concert à sa sanctification; et voici, mes frères, ce qui me le fait penser.

C'est qu'en demeurant dans l'ordre naturel, il n'y a point de justification qui n'ait été précédée de quelque péché. On ne peut être racheté sans avoir été auparavant dans l'esclavage; et comme, avant la désobéissance du premier homme, toutes les œuvres du Très-Haut étaient parfaites, aussi, depuis sa chute, il n'est point d'homme qui, étant sorti des mains de Dieu, ne se gâte lui-même, et ne donne sujet à son Créateur de se repentir de l'avoir fait.

Mais le mystère de ce jour, tel que l'Eglise le propose à notre piété, renferme en faveur de Marie des prodiges tout contraires, puisque, dès le premier instant qu'elle vient au monde, la puissance du Père fait voir en elle un ouvrage sans défaut, la sagesse du Fils fait voir en elle une rédemption sans esclavage, la bonté du Saint-Esprit fait voir en elle une justification sans péché : en telle sorte que cette Vierge peut être comparée, le jour de sa conception, à ces astres qui, dans leur première apparition, se montrent couronnés de lumière, ou à ces arbres du paradis terrestre, qui, le jour même de leur création, se trouvèrent chargés de fruits, ou à ces roses merveilleuses de Jéricho, qui naissaient sans épines, comme Marie naît sans péché.

Disons encore que l'Evangile donne trois qualités à Jésus-Christ : il l'appelle Verbe : *Verbum erat apud Deum* (*Joan.*, I); il l'appelle lumière : *Erat lux vera;* il l'appelle vie : *In ipso vita erat.* Mais que Jésus-Christ soit Verbe, lumière ou vie, il est toujours admirable, comme l'avait prédit un prophète : *Vocabitur nomen ejus admirabilis* (*Psal.*, IX, 6), puisque tous les miracles qu'il a faits n'ont été que les suites et les productions de ces trois excellentes qualités. Il a guéri les malades et ressuscité les morts, en qualité de vie; il a rendu la vue aux aveugles, en qualité de lumière; il a fait parler les muets, en qualité de Verbe.

Mais, au lieu qu'il ne s'est servi que de l'une de ces trois qualités pour favoriser ceux qu'il a regardés d'un œil de miséricorde, il faut qu'il les ait toutes mises en usage à la conception de sa mère. Comme vie, il fait que celle qui naturellement devait être enfant de colère et de mort fût enfant de miséricorde, et vivant de la vie de la grâce; comme lumière, il a dû changer l'ordre de la nature, en avançant l'usage de la raison à une enfant; comme Verbe, il faut qu'il l'ait favorisée du don de la parole, dans un temps où les enfants ne parlent point. Je n'entends pas une parole extérieure, ce n'est que la moins parfaite : je parle d'un langage tout intérieur. La bouche de Marie se taisait en ce moment, mais son cœur parlait au cœur de Dieu : *Loquar ad cor ejus.*

II. Il n'en est pas ainsi de nous : il n'y a rien que d'admirable dans la conception de Marie; mais tout est déplorable dans la nôtre, et ce n'est même que par la corruption de la nôtre que nous devons admirer la pureté de la sienne. Comme il n'a pas plu à Dieu de révéler à son Eglise toutes les grâces dont il a prévenu cette excellente créature, il y en a que nous ne pouvons qu'honorer,

sans les pénétrer; mais, comme il nous a expressément déclaré celles que nous avons perdues dans le malheur de notre origine, ce que nous savons certainement de nous nous fait mieux juger de ce que nous ne savons pas de Marie.

Oui, mes frères, dit saint Paul, la mort a passé dans tous les hommes par ce seul homme, en qui tous ont péché : *In omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt* (*Rom.*, V, 12), et cet écoulement malheureux du père aux enfants est encore plus prodigieux que la sanctification anticipée de Marie. C'est pour cela que le péché originel est appelé, par les Pères, une désolation ineffable, un péché incompréhensible dans sa grandeur et dans son étendue : *Ruina ineffabilis, et inenarrabiliter grande peccatum* (*Aug.*, *Ench.*, *c.* 45).

Nous savons aussi que les incrédules, qui traitent d'âmes vulgaires tous ceux qui croient ce qui est au-dessus de la raison, regardent ce péché comme une folie; mais cette folie est plus sage que toute la sagesse du monde, puisque sans ce péché, que l'homme ne comprend point, l'homme lui-même serait incompréhensible, dans les contradictions étonnantes dont il est composé. Si, absolument parlant, cette transmission fatale est un mystère que nous ne saurions comprendre, du moins nous ne pouvons pas disconvenir que nous ne la sentions parmi tant de misères que notre raison connaît, et dont elle ne nous délivre pas. Souffrez, mes frères, que, pour l'honneur de notre foi et pour la confusion de ceux *qui blasphèment ce qu'ils ignorent*, je vous expose ici ces grandes difficultés que le christianisme seul a pu résoudre. Le sujet que nous traitons ne nous permet pas de les omettre, et plus nous en serons humiliés, plus la mère de Jésus-Christ en sera glorifiée.

Toutes ces difficultés se réduisent à vous faire considérer ce que nous sommes, ce que nous avons été et ce que nous pouvons être encore : ce que nous sommes par les ravages du péché; ce que nous avons été par la noblesse de notre origine; et ce que nous pouvons être encore par la grâce du Libérateur.

Si nous considérons attentivement ce que nous sommes, nous serons forcés de convenir qu'il n'y a point de condition du caractère de la nôtre, et que l'on ne vit jamais dans un même sujet un assemblage monstrueux de tant de circonstances contraires. Nous portons en nous-mêmes des caractères ineffaçables de notre excellence; mais nous sentons aussi les effets déplorables de notre bassesse et de notre humiliation. Il est vrai que nous sommes distingués des animaux par la raison; mais le sommes-nous par les avantages de la nature? et, à ne juger que par les apparences, ne dirait-on pas qu'ils sont mieux partagés que nous?

Un habile païen, qui ne s'arrêtait qu'à ce qu'il voyait, et dont les lumières ne pouvaient pas s'étendre plus loin, était autrefois frappé de cette pensée (*Plin.*, *Hist. nat.*, *l.* VII, *in proœm.*). Un agneau, disait-il, n'est pas plutôt né qu'il suit sa mère et qu'il la discerne entre cent autres, pour aller prendre d'elle sa nourriture. Pour nous, la nature nous traite moins en mère qu'en ennemie : elle semble vouloir nous ravir l'usage de la vie au même temps qu'elle nous la donne, et nous la commençons par la faiblesse et par les larmes, quoique tout notre crime soit d'être nés.

Certaines bêtes que nous craignons n'ont qu'une qualité qui nous les fasse craindre, mais qui, toute mauvaise qu'elle nous paraît, est bonne pour elles, puisqu'elle sert à leur conservation. Au lieu que l'on voit rassemblées dans nous toutes les mauvaises qualités qui sont séparément dans les bêtes, et que nous en faisons un usage malheureux. Une langue médisante n'a-t-elle pas le venin de l'aspic? Un esprit faux et tortueux n'a-t-il pas comme les replis du serpent? Un cœur malin et vindicatif ne tient-il-pas de l'amertume du basilic? Ne voit-on pas dans nos emportements la fureur du lion, dans nos cruautés la rage du tigre, dans nos débauches la honteuse brutalité du plus sale des animaux? La raison, que nous avons au-dessus d'eux, devrait sans doute nous défendre de tous ces excès; mais elle ne sert qu'à les rendre en nous plus odieux et plus inexcusables, puisqu'ils sont par nature et sans démérite dans les animaux, et qu'ils ne sont en nous que par déréglement et par malice.

Voilà les réflexions que faisait cet ancien sage sur ce qu'il trouvait de défectueux dans l'humanité. Mais saint Augustin, qui voulait faire comprendre à un pélagien à quel point la nature humaine était dérangée, lui parlait avec plus de connaissance de cause. Considérez, lui disait-il (*Aug.*, *l.* IV, *cont. Jul.*, *c. ult.*), à combien de maux sont exposés les enfants qui viennent de naître : s'ils surmontent la faiblesse de l'enfance, et qu'ils parviennent à un âge raisonnable, par combien de tentations encore ne sont-ils point attaqués? Les erreurs les trompent et les séduisent, le travail et la douleur concourent à les affliger; tantôt c'est la convoitise qui les enflamme, tantôt c'est la tristesse qui les abat, tantôt c'est l'orgueil qui les élève : tant le joug imposé aux enfants d'Adam est pénible et accablant. Si ce que Dieu a mis de grand en nous nous porte quelquefois à nous estimer nous-mêmes, ce que nous y avons mis de misérable par le péché rabat bientôt notre présomption.

Distingués comme nous le sommes par l'intelligence, nous voulons tout connaître, et nous ne connaissons rien à fond, parce que nos connaissances tantôt sont troublées, tantôt entièrement éteintes. Nos passions nous aveuglent jusqu'à faire à notre égard l'équité et la rectitude, et à nous laisser croire que tout ce qui nous flatte est la vérité. Nos sens, devenus maîtres de notre raison, nous font rechercher les plaisirs; et à peine en avons-nous la possession, que nous en sommes dégoûtés. Nous sommes pauvres

dans l'abondance, parce que rien ne nous remplit ni ne nous satisfait. Nous avons une idée du bonheur empreinte dans la substance de notre âme, que le péché même n'y efface pas; mais, toujours ardents à le désirer, toujours impuissants à l'acquérir, quand nous faisons effort pour nous y élever, nous sentons un poids cruel qui nous en éloigne.

Saint Paul a vivement exprimé ces contrariétés qui sont en nous, quand il a dit que nous sentons comme deux hommes qui se combattent : un homme spirituel, qui a des désirs contraires à ceux de la chair; et un homme charnel, qui en a de contraires à ceux de l'esprit (*Gal.*, V, 17); deux volontés opposées, dont l'une veut le bien qu'elle ne peut faire, et dont l'autre fait le mal qu'elle ne veut pas (*Rom.*, VII, 19). Réduits ainsi à la continuelle nécessité de nous contredire nous-mêmes, nous gémissons entre le penchant qui nous porte au vice, et la difficulté que nous trouvons dans la vertu.

D'où viennent ces contradictions étonnantes? D'où vient, dans un même sujet, cet assemblage de grandeur et de bassesse, de connaissance et d'ignorance, de raison et de corruption, de misère effective et d'idée de bonheur?

Ce sont là, messieurs, ces doutes impénétrables qui ont si longtemps agité les sages du monde et qu'avec toutes leurs lumières ils n'ont pu jamais éclaircir. Ils ont connu le mal, dit saint Augustin, et qui ne le connaîtrait? mais il n'en ont pas découvert la cause : *Rem viderunt, causam nescierunt*, et toutes leurs réflexions se sont terminées à leur faire imaginer, que nos âmes s'étaient rendues coupables dans une autre région que celle-ci; que nous ne jouissions présentement d'une seconde vie que pour être punis des fautes que nous avions commises dans la première et que, par l'union de l'âme innocente avec le corps corrompu, notre supplice devenait semblable à celui qu'avaient inventé ces tyrans si renommés, qui, par une cruauté inouïe joignaient un corps vivant à un corps mort, afin que l'un périt par l'horrible infection de l'autre.

Voilà tout ce que la raison a pu suggérer à ceux qui ne consultaient que la raison seule. Ceux même qui s'abandonnent aujourd'hui à la flatteuse intempérance de l'esprit et qui, à force de s'être égarés dans la vanité de leurs pensées se croient une supériorité de génie, seraient bien en peine de se définir eux-mêmes tels qu'ils sont, et de concilier leurs pitoyables faiblesses avec ce qu'ils sentent en eux de raisonnable et de sensé.

Il en faut convenir, mes chers auditeurs, il n'y a que la religion chrétienne qui ait pu allier des contradictions qui paraissent inalliables, en nous découvrant dans l'innocence où Dieu nous avait créés le principe de notre grandeur et dans le péché qui nous en a fait déchoir le principe de notre misère. Dieu, dit l'Ecriture, avait créé l'homme droit et juste : *Fecit hominem rectum*, et dès qu'il est tombé dans le péché il s'est embarrassé dans des difficultés inexplicables qui font une énigme de lui-même : *Et ipse se infinitis miscuit quæstionibus* (*Eccl.*, VII, 30). Il sent en lui le bien et le mal qui se combattent sans se détruire et dont le mélange continuel fait un tout monstrueux, où règne la contradiction et le désordre. Le bien qui lui est resté lui fait sentir un mal qu'il s'est attiré par sa chute, et le mal qu'il souffre lui fait regretter un bien qu'il a perdu.

C'est l'importante vérité que saint Augustin a défendue contre les hérétiques de son temps et contre les incrédules de tous les siècles; et les fidèles doivent en être instruits, puisque le péché originel est la cause de notre malheur, et l'occasion de notre bonheur tout ensemble. Je dis la cause de notre malheur, parce qu'il a corrompu la nature humaine et je dis l'occasion de notre bonheur, parce qu'un Dieu est descendu du ciel pour la racheter, ce qui a porté l'Eglise à nommer *heureuse une faute qui a mérité un tel Rédempteur*.

Persuadez-vous donc, mes frères, de ce point capital de la religion, qui fait l'esprit de cette fête, et ne le mettez pas au nombre des questions curieuses et inutiles que le bon sens et la piété doivent bannir à jamais de la chaire de l'Evangile. La première grâce que Dieu nous fait pour nous sauver est une grâce d'instruction, et le premier devoir des ministres de sa parole est d'instruire sur chaque sujet qu'ils sont obligés de traiter. D'autant plus que la plupart des gens de la cour et du monde, ou par paresse, ou par dissipation, ou par négligence, ou par incrédulité, ignorent communément le fonds de la religion, sans penser que Dieu leur ordonne de l'apprendre et que plus ils ont de raison, plus ils doivent s'en servir pour se convaincre qu'il est raisonnable de se soumettre à la foi, car la foi, qui est au-dessus de la raison, n'est pas néanmoins contre la raison. Voici donc ce que dit saint Augustin sur le sujet qui nous assemble, et, après avoir considéré le déréglement que vous ne pouvez nier qui ne soit en vous, reconnaissez quelle en est la véritable cause.

Sous un Dieu juste, dit ce Père, personne ne peut être puni sans l'avoir mérité. Or, si nous naissions sans péché, nous n'aurions pas mérité les misères, dans lesquelles nous naissons, et Dieu serait injuste de nous les faire souffrir comme des peines (*Aug.*, II, *cont. Jul.*, *c.* 10).

L'auteur d'une nature aussi noble que celle de l'homme est le Dieu véritable et souverain, qui gouverne tout ce qu'il a fait avec puissance, sagesse et justice, et jamais cette nature ne serait tombée dans les misères où nous la voyons, si le premier homme dont tous les autres sont sortis, n'avait commis auparavant ce péché si grand et si énorme, qui en est la source. Toute la nature humaine étant renfermée dans celui qui en était le principe, nous étions tous en lui comme les enfants sont dans leur père. Le père a été corrompu et il n'a pu sortir de

lui que des enfants corrompus (*Aug. de Nupt. et Conc.*; *Item*, *Gennad. cont. Man.*).

Si l'on est surpris qu'une âme, qui sort pure des mains de Dieu, contracte la corruption du corps, qui est d'une nature si différente de la sienne, on doit se souvenir que si l'âme et le corps sont deux natures, elles ne font aussi qu'un seul homme et que l'étroite liaison de ces deux natures qui ne font qu'un tout, forme comme une réfusion mutuelle des propriétés de l'une dans l'autre, en telle sorte que tout ce qui est au corps appartient à l'âme, et que tout ce qui est à l'âme appartient au corps.

Mais ne nous engageons point dans des raisonnements, qui, quoique solides et nécessaires, demanderaient une application que l'on ne m'accorderait peut-être pas, et venons à des expériences sensibles, qui, étant des suites du péché de notre origine, sont aussi des preuves de sa funeste propagation.

Quand Dieu a voulu, pour exercer notre foi, que nous ne crussions une vérité que sur sa parole, il en a caché les raisons dans le secret de ses conseils. Mais comme il est bon et la bonté même, sa sagesse en a tracé quelque crayon dans les choses sensibles, pour nous être des motifs de crédibilité; jusque-là qu'il a dépeint en quelque sorte dans les trois puissances d'une seule âme le plus incompréhensible de nos mystères, qui est un seul Dieu en trois personnes. Bien loin donc que les sens et l'expérience s'opposent à la foi de ce péché contagieux, nous en voyons tous les jours des effets qui nous ramènent à la source.

Comme il y a des maladies héréditaires, il y a des vices qui se perpétuent dans les esprits. Des passions naturelles aux pères se reproduisent dans les enfants. Ne voyons-nous pas même dans chaque pays des inclinations dominantes? dans l'un on est fier, dans l'autre politique, dans l'autre artificieux; et saint Paul ayant fait cette remarque à l'égard des habitants de l'île de Crète, qu'il avait trouvés d'un naturel dur, toujours prêts à déguiser et à mentir, recommandait à son disciple de les traiter durement et de les reprendre avec force : *Increpa illos dure* (*Tit.*, I, 12). Pourquoi donc serons-nous surpris que l'âme qui n'est créée que pour le corps, qu'elle trouve plein d'une corruption habituelle entée dans le fond de la nature et dans le principe de la vie, se corrompe elle-même en y entrant? Hélas! mes frères, disait saint Augustin, il n'est que trop vrai pour notre malheur, que nous portons tous le caractère fatal de la corruption de notre origine, et que depuis que la nature humaine a été gâtée dans son principe, elle est non-seulement devenue pécheresse, mais qu'elle n'a enfanté que des pécheurs : *Facta est peccatrix, et genuit peccatrix* (*Aug. de Nupt. et Conc.*, *l.* II, *c.* 34).

Nous pouvons encore nous en convaincre sans sortir de nous-mêmes, puisque les effets du péché actuel sont des preuves subsistantes du péché originel. Car il est certain que le péché d'Adam ne fut pas seulement originel par rapport à sa postérité, mais qu'il le fut encore en sa personne. Devenu d'abord orgueilleux il devint ensuite désobéissant, infidèle, sacrilége, usurpateur, enfin les Pères ont prouvé par un long détail, qu'en commettant ce seul péché, il commit tous les péchés, et que dès lors il se fit un si effroyable renversement en lui-même, que sa chair révoltée contre son esprit fut la juste peine de sa révolte contre Dieu (*Aug. Ench.*, *c.* 45).

Nous voyons par là qu'un seul péché actuel en produit en nous beaucoup d'autres, et devient à notre égard comme un second péché d'origine, qui nous prouve toujours le premier.

C'est l'orgueil qui est en nous, comme il l'a été dans notre premier père, la source de tous les péchés : *Initium peccati superbia.* Par exemple, mon cher auditeur, je suppose, que prévenu de vos lumières et de votre propre sagesse, vous vous engagez hardiment dans un état sans avoir consulté Dieu; et cette première démarche étant mauvaise, tout ce qui suit est déréglé. Vous prenez une charge par ambition, ou par d'autres vues humaines, et vous savez pourtant que vous n'en remplissez pas dignement les devoirs; c'est que, dès l'entrée, vous vous êtes attiré la malédiction de Dieu. Vous contractez un mariage par passion ou par des intérêts de famille, et vous y cherchez moins la vertu que le bien; de là suit un divorce ou des enfants mal élevés. Du premier pas que fait un jeune homme dans le libertinage il tombe peu à peu dans l'impiété, et tel m'entend peut-être aujourd'hui, en qui le dérèglement de la conscience a tellement obscurci la foi, que la vérité que je tâche d'établir dans ce discours, passe dans son esprit pour une fable. Toute passion, dont on suit les premières saillies, aveugle d'abord, et entraîne peu à peu dans des précipices effroyables. Péchés d'origine d'où en naissent un infinité d'autres, et qui nous ramènent à ce premier péché qui a été la source de tous.

L'Eglise se fait un devoir de piété et de reconnaissance envers Jésus-Christ, de croire que sa sainte Mère a été préservée de cette contagion, parce que la grâce devait avoir plus de part à sa formation que la nature, et qu'une vierge comprise dans le dessein de l'incarnation d'un Dieu ne devait venir au monde que par un effet extraordinaire de sa puissance.

Mais, après ce que nous venons de dire, qui peut douter que nous n'ayons été tous infectés de ce péché contagieux? où est l'homme si superbe, qui ne sente le poids qui l'humilie et qui l'accable, et qui, dans le désir d'être soulagé, ne s'écrie avec saint Paul : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* (*Rom.*, VII, 24)! Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort! ce sera, poursuit cet Apôtre, la grâce de Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum.*

C'est ici, mes frères, notre unique consolation : après avoir considéré ce que nous sommes par les ravages du péché, et ce que nous avons été par la noblesse de notre origine, considérons ce que nous pouvons être encore par la grâce du Libérateur; ce second Adam est venu dans le monde pour guérir les blessures que la nature humaine avait reçues par la chute du premier, et par un artifice aimable de sa bonté et de sa sagesse, il fait servir à la guérison de nos maux la peine même du péché, en nous faisant souffrir en esprit de pénitence la persécution intérieure de cet homme criminel qui est en nous. Qui le croirait? par lui nous entrevoyons nos anciennes perfections dans les défauts qui les ont gâtées, et après avoir senti l'impuissance où ces mêmes défauts nous avaient mis pour le bien, nous recouvrons par sa grâce le pouvoir de nous en servir pour le salut.

Par notre naissance, nous sommes misérables, il est vrai, mais, par Jésus-Christ, nous connaissons notre misère, et cette connaissance est une preuve de la noblesse de notre origine, puisqu'il n'appartient de connaître qu'à un être plus noble et plus élevé que les autres; et, dès là, nous pouvons nous appliquer, par les mérites de la rédemption, à faire le bien que nous connaissons.

Nous sommes pauvres dans l'abondance, et nous ne saurions donner des bornes à nos désirs; mais cela même nous fait remarquer, que les biens temporels sont incapables de nous satisfaire; et, par là, nous apprenons à nous détacher de tout ce qu'il y a de fragile et de périssable.

Il y a une infinité de choses que nous ignorons dans la nature et dans la grâce, dans le monde et dans la religion : mais nous pouvons profiter de cette ignorance même, en nous humiliant de ce que nous ne connaissons point, et en espérant sur la foi de la parole divine que notre âme ne demeurera pas toujours dans l'abaissement où elle est.

Nous sommes enfin le jouet de nos passions, mais de chaque passion nous pouvons faire une vertu, en réglant nos désirs par la tempérance, en consacrant le présent à nos devoirs, et en nous assurant l'avenir par le bon usage du présent : c'est ce que notre Libérateur nous enseigne en nous éclairant de sa lumière divine, et en nous donnant une force qui nous le fait pratiquer.

Après cela, qui n'admirera, comme saint Augustin, que d'un si grand mal Dieu ait tiré de si grands biens pour sa gloire et pour la nôtre; si Adam s'était conservé dans l'innocence, tout l'avantage de la nature humaine eût été de demeurer dans sa perfection. Mais, depuis le péché, Dieu, en se faisant homme, a élevé l'homme jusqu'à la divinité; grâce si sublime et si prodigieuse, que l'Eglise reconnaît tous les jours au saint sacrifice, que si Dieu s'est montré admirable en créant l'homme, il l'a paru davantage en le reformant : *Mirabiliter condidisti et mirabilius reformasti.*

Ainsi, mes frères, comme le bonheur de Marie est d'avoir été conçue sans péché, le nôtre est de pouvoir sortir du péché dans lequel nos mères nous avaient conçus; et, comme Dieu a opéré cette sanctification anticipée dans l'âme de Marie, par les miracles cachés de sa puissance et de son amour, il efface de même dans nos âmes les taches funestes du péché originel et du péche actuel par les miracles invisibles de sa grâce attachée au baptême et aux autres sacrements.

Profitons-en tous tant que nous sommes, et en admirant le privilége de Marie préservée du péché originel, considérons comme un désordre digne de larmes que des Chrétiens demeurent dans le péché actuel. Ne pouvoir souffrir que l'on dise que l'âme de Marie a été un seul moment sous la puissance du démon, c'est un effet de notre piété; mais n'avoir aucune pitié de notre âme, lorsqu'elle est esclave du démon depuis tant d'années, c'est un déréglement de notre raison. Sentir la grandeur du mal, en rechercher curieusement la source, ne pouvoir pas disconvenir qu'on l'a trouvée, et en même temps négliger le remède qui nous est prescrit pour le guérir, c'est là sans doute un des plus tristes effets de notre corruption, et tout tourne en preuve du péché qui nous y a plongés, jusqu'à l'aveuglement de ceux qui le nient.

Plaise à mon Dieu que le peu que je puis vous en dire, dans les bornes étroites d'un discours, vous fasse remarquer la profondeur de la plaie que ce péché a faite en nous, et combien elle est envenimée par ceux que nous y ajoutons tous les jours! plaise à mon Dieu que la grandeur du mal vous fasse mieux connaître le prix du remède qu'il a fallu pour le guérir; qu'en marquant du zèle pour la mère de Jésus-Christ, vous ne manquiez pas de compassion pour vous, et qu'en admirant les merveilles que Dieu a opérées en elle par anticipation, vous lui demandiez humblement d'en opérer d'autres en vous, qui vous délivrent des suites funestes où cette Vierge n'a pas été exposée et où nous sommes tous exposés.

C'est ainsi que nous la regarderons utilement par rapport à Dieu, dans la grâce duquel elle est conçue. Il nous reste à la considérer par rapport à sa mère, dans le sein de laquelle elle est renfermée; et si, dans le premier état, nous avons trouvé des privilèges que nous n'avons pu qu'admirer, dans le second, nous allons trouver des vertus que nous pouvons imiter, puisque les dispositions où est Marie dans le sein de sa mère ont rapport aux dispositions où doit être le chrétien dans le sein de l'Eglise.

SECONDE PARTIE.

Si les enfants n'avaient pas des qualités imitables, Jésus-Christ ne nous les proposerait pas pour modèle : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (*Matth.*, XVIII, 3), si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux (*Chrys., Hom.* 39, *in Matth.*).

Voilà l'orgueil humain bien humilié et la sagesse mondaine merveilleusement confondue. Dans le paganisme l'on avait cru que, pour être heureux, il fallait imiter les grands hommes : Alexandre se forma sur Achille, César prit Alexandre pour modèle; et tous les empereurs romains ont porté le nom de César, pour faire entendre à l'univers qu'ils en possédaient la grandeur et qu'ils en suivaient les exemples.

L'idée que Jésus-Christ nous donne du véritable bonheur consiste, à la vérité, à devenir grands, non pas dans le monde où la grandeur n'est souvent qu'un vain nom, parce qu'elle n'est qu'extérieure, mais dans le ciel où elle est solide et véritable : et pour y mériter une place, de nous rendre semblables à des enfants, en possédant par vertu ce qu'ils ont par l'innocence et la simplicité de l'âge.

L'Eglise n'a jamais eu de plus belle occasion de prendre cette instruction de la bouche de son époux pour la faire à ses enfants; elle considère Marie dans le jour de sa conception, et la proposant aux fidèles qu'elle assemble pour célébrer cette auguste solennité, elle leur dit : *Si vous ne devenez semblables à cette enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* A la vérité, si cette application nous était faite à la lettre, ce serait nous proposer un modèle trop parfait : il faut y entendre seulement que Marie dans le sein de sainte Anne peut être une figure du chrétien dans le sein de l'Eglise; et je remarque, mes frères, qu'elle l'est particulièrement en ces deux chefs : l'un en ce qu'elle y est séparée du monde, l'autre en ce qu'elle y est soumise à sa mère. De ces deux rapports, nous pouvons tirer de courtes et de solides instructions ; et cette fête nous ayant donné lieu, dans la première partie, de traiter ce qui regarde la foi, il est à propos que, dans la seconde, nous nous attachions à ce qui regarde les mœurs.

1. La sainte Vierge ne devait pas être du nombre des parents de Jésus-Christ, dont il est parlé dans l'Evangile, qui l'exhortaient à se produire dans le monde, pour y recueillir la gloire de tout ce qu'il y faisait de merveilleux : *Manifesta te ipsum mundo* (*Joan.*, VII, 4). La vie humble et obscure que cette Vierge a toujours menée, a fait connaître que sa séparation d'avec le monde, pendant qu'elle fut dans le sein de sa mère, était une séparation de volonté aussi bien que de nécessité, et un effet de la grâce comme une disposition de la nature, puisqu'au même temps que la nature en séparait son corps, la grâce dont elle était remplie en séparait aussi son cœur.

C'était un privilége spécial de cette Vierge incomparable, car supposé sa conception immaculée, l'usage de la raison a dû lui être avancé; par conséquent, elle s'était consacrée à Dieu dès le premier instant de son être, et déjà elle s'était éloignée par la disposition du cœur de tout ce qui était contraire à sa sainte loi.

Mais il s'en faut bien que le sein de nos mères soit une barrière qui empêche notre communication avec le monde. A le bien prendre, c'est là que nous y sommes plus engagés, puisque nous nous y trouvons sous la puissance du démon, qui est *le prince du monde* (*Joan.*, XII, 31), et esclaves de la concupiscence qui est, pour ainsi dire, l'âme du monde.

Heureux donc celui qui, se trouvant par le péché de son origine, sous la domination du monde dans le sein même de sa mère, en demeure toujours éloigné par la grâce, depuis qu'il a été régénéré par le baptême dans le sein de l'Eglise; et qui, après avoir reconnu combien ce monde est dangereux, en regarde les honneurs comme des précipices, les richesses comme des fardeaux et des épines, les plaisirs du corps comme le poison de l'esprit. Heureux le chrétien que la nature même tient dans cette séparation, et qui se trouve dans une situation de naissance ou d'état qui l'empêche de s'y rendre recommandable; car tout ce qu'il y a d'éclatant dans le monde est toujours dangereux pour le salut.

Mais par une conséquence nécessaire, malheureux le chrétien qui, dans le sein de l'Eglise, conserve une liaison criminelle avec le siècle corrompu. Cette liaison est un parjure, puisqu'il s'est engagé au contraire dans le baptême par des vœux solennels. Cette liaison est une perfidie, puisque c'est avoir des intelligences avec l'ennemi de son souverain. Ah! que les chrétiens qui aiment le monde se souviennent peu d'une des instructions que donnait saint Pierre à ceux qui formaient l'Eglise naissante : *Salvamini a generatione ista prava* (*Act.*, II, 40), sauvez-vous, leur disait-il, de cette race maudite et corrompue, et si vous voulez sincèrement vous convertir à Dieu, séparez-vous de tout ce qui vous en éloigne.

Mais qui fera une séparation si avantageuse? Ce sera, mes frères, le sein même de l'Eglise, comme c'est le sein de sainte Anne qui sépare Marie du monde. Le sein de l'Eglise, selon saint Paul, est l'Evangile : *Per Evangelium ego vos genui* (I *Cor.*, IV, 15). C'est en lui qu'elle nous engendre et nous porte dans le temps par la vertu de la divine parole pour nous enfanter à l'éternité, et c'est en opposant les maximes de l'Evangile à celles du monde qu'elle nous en sépare.

Que la sainte Vierge vous soit donc aujourd'hui une occasion favorable de penser à cette importante vérité. On ne doit pas exiger des personnes qui composent la cour une séparation réelle du monde. La cour est un corps qui doit subsister, mais dont les parties doivent être aussi réglées dans l'intérieur par la religion, qu'elles le sont au dehors par les rangs et par les fortunes; et cette règle est l'Evangile, qui oblige les grands comme le peuple, et qui prescrit des lois à toutes les conditions.

L'Eglise, messieurs n'est pas moins riche en exemples qu'en instructions. Les grands et les princes, que nous voyons dans

(*Trois.*)

l'Ecriture et dans l'histoire s'être sanctifiés à la cour, se prêtaient au monde, quand il le fallait, pour le service et pour la gloire du souverain; mais ils ne participaient jamais à la corruption que ce monde même traîne toujours après soi. Ils avaient des yeux, et ne voyaient pas la vanité; ils avaient des oreilles, et n'écoutaient pas la médisance; un cœur, et n'y laissaient pas dominer les passions. Au milieu des pompes du siècle, où quelquefois leur naissance et leurs charges les attachaient, ils trouvaient sagement les moyens de mener une vie pénitente. Ils se retiraient de temps en temps pour nourrir leur âme de la sainte lecture, et pour attirer, par une prière assidue, le secours céleste dont ils avaient besoin pour se soutenir contre les périls de leur condition.

Mais peut-on dire que ces exemples soient suivis aujourd'hui par ceux mêmes qui devraient en être le plus vivement touchés? Bien loin de craindre la corruption du monde, on l'affronte hardiment dans tous les lieux où elle domine, s'il n'est pas mieux de dire qu'on la cherche et qu'on s'y plaît. Voyez un certain monde, n'est-il pas vrai que l'on n'y garde nulle règle de vie, que l'on ne s'y refuse aucune satisfaction, que l'on n'y pense ni à ce qu'on doit éviter, ni à ce qu'on doit rechercher? Le seul nom de pénitence effraie.

Etrange conduite pour des esprits élevés et pour de grands cœurs! Dans une affaire temporelle, dans une intrigue de cour, combien montrent-ils d'habileté et de prudence! Et quand il s'agit de s'assurer un sort heureux après la mort, il semble que toutes leurs lumières les quittent. Et à quoi vous servira d'avoir fait un usage utile de votre raison pour le monde, si vous n'en avez fait aucun de votre foi pour le salut (*Luc.*, XVI, 8)? Jamais vous n'avez manqué de courage pour affronter les hasards, et toujours vous en manquez pour accomplir la loi de Dieu. Intrépides en présence d'une armée, vous tremblez à la vue d'une mortification. Mais la gloire d'avoir vaincu les ennemis de l'Etat sera toujours imparfaite, tant que vous serez vous-mêmes vaincus par vos passions; et la victoire, dit saint Bernard, que le souverain remporte par vous est bien malheureuse pour vous, si en vous élevant au-dessus des hommes elle vous laisse au-dessous des vices : *Infelix victoria, qua superans hominem succumbis vitio* (*Bern. tract. de Nov. mil., c.* 1).

De là je conclus que ce que Dieu condamne dans le grand monde n'est pas le défaut de la cour, mais celui du courtisan, et que si vous vouliez faire pour votre salut ce que vous faites pour votre fortune, vous seriez, suivant le précepte de l'Apôtre, dans le monde comme n'y étant point. Vous y seriez avec dignité, pour remplir les devoirs de votre naissance; et y étant en effet, vous n'y seriez pas par l'attachement du cœur quand vous y verriez faire ce que Dieu défend, parce que vous vous sépareriez, à l'exemple de Marie, de tout ce qui sépare de Dieu, ou qu'au moins vous vous en sépareriez par la différence des mœurs et des sentiments, quand vous ne le pourriez point par la différence des lieux et des compagnies.

2. Autre réflexion. La nature et la grâce, qui séparent la sainte Vierge du monde, lui font encore regarder avec résignation et avec joie l'état d'humiliation et de dépendance où elle se trouve à l'égard de sa mère.

Dans l'état où nous la supposons aujourd'hui, elle ne saurait vivre, ni se conserver, ni prendre le moindre accroissement que dans le sein de sa mère. Il en faut dire autant du chrétien dans le sein de l'Eglise. Hors d'elle point de salut. Vous savez même que plusieurs sont dans son sein par la société visible de la foi, sans y être par le lien intérieur de la charité; et dès là misérables avortons, qui font la douleur et l'opprobre de leur mère.

A quoi vous sert, dit saint Augustin, d'être du nombre des fidèles, si vous n'avez rien de fidèle que le nom? Ce sera toujours un nom vide, si les œuvres ne le remplissent et ne le soutiennent; et dès là qu'étant chrétiens vous n'observez pas les règles du christianisme, vous violez indignement les vœux solennels que vous avez faits : *Fidelis in nomine aliud demonstras in opere, non tenens promissionis tuæ fidem.*

Allons plus loin. Marie, renfermée dans le sein de sainte Anne, ne prend d'autre nourriture que la sienne; et un chrétien ne doit avoir que celle que lui donne l'Eglise, la parole sainte et les sacrements. Il faut, dit saint Paul, qu'il regarde comme un poison dangereux *la diversité d'opinions et les doctrines étrangères* (*Heb.*, XIII, 9); que toute nouveauté lui soit suspecte, et que, non content d'avoir en horreur les maximes ouvertes du libertinage, il se défie encore de ce qui se présente quelquefois sous couleur de piété, pour ne rien recevoir que de la main même de l'Eglise, au corps et à l'esprit de laquelle il doit être inviolablement attaché.

Un membre seul n'est rien, si en tenant au corps il n'est dans l'union des autres membres. Dans le corps humain il n'y a qu'un principe de sentiment, il n'y a qu'une vie, il n'y a qu'une voix, et le tout ne fait qu'une personne. Quand je parle, c'est la voix de l'unité, quoique ma langue en soit l'organe. Ma parole n'est pas la parole de la langue, c'est la parole de l'homme. Nous causerions un grand désordre dans le corps de Jésus-Christ, si nous voulions y avoir des sentiments particuliers. Nous n'y devons chercher, dit saint Augustin, que la santé, sans laquelle nous ne serions pas d'accord avec les autres membres. Ne soyons donc pas assez malheureux pour introduire dans un corps si saint et si auguste une confusion que nous ne voudrions pas souffrir en nous-mêmes.

Enfin Marie suit tous les mouvements de sa mère sans aucune résistance; et un chrétien n'en doit avoir d'autres que ceux de l'E-

glise par une humble soumission à ses lois. Mais les observe-t-on fidèlement? A peine en voyons-nous une seule que la licence humaine n'altère de temps en temps; tantôt sous le prétexte d'impuissance, comme l'abstinence et le jeûne, tantôt par des dispenses subreptices, comme celles que l'on obtient pour les bénéfices et pour les mariages, tantôt par le prétexte d'abrogation de la loi par une coutume contraire, comme de s'assembler dans les paroisses, comme les conciles l'ont réglé, pour s'unir aux prières des pasteurs et entendre leurs instructions, et ainsi du reste. Quoi donc! A-t-on jamais vu des enfants demander des dispenses pour vivre indépendants de leurs mères, et pour se soustraire à ce qu'ils leur doivent de déférence et de respect? On ne voit ce désordre que parmi les chrétiens à l'égard de l'Eglise.

C'est aussi dans la fête de ce jour qu'elle le combat en rappelant dans leur mémoire ce qu'ils ont promis, lorsqu'elle les a régénérés en Jésus-Christ par le baptême; et c'est peut-être dans cette vue qu'elle s'est appliquée de plus en plus à rendre cette fête solennelle. D'abord on ne l'a célébrée que dans quelques églises particulières d'Angleterre, des Gaules et d'Orient, comme il paraît par les constitutions (*Baron.*, 8 *dec.*; *Thom. Fest. p.* 209). Ensuite le décret d'un pape et l'autorité d'un concile l'ont fait célébrer dans toute l'Eglise (*Sixt.* IV, *Conc. Basil.*); et enfin elle est aujourd'hui solennisée avec octave, honneur le plus grand que l'on rende à un mystère. Quelle peut être la cause de cet accroissement de gloire et de piété?

C'est, mes frères, que la conception immaculée de la sainte Vierge est une excellente figure de la conception spirituelle des chrétiens; et autant que l'Eglise a vu que les chrétiens croissaient dans l'oubli de leur sanctification, autant a-t-elle voulu croître dans l'honneur qu'elle rend à la sanctification de Marie, afin que sa conduite fût une condamnation tacite de leur relâchement et une puissante exhortation à les faire rentrer dans l'origine de leur baptême, qui est proprement leur conception dans le sein de l'Eglise.

Aimons assez notre salut, pour ne rendre pas cette exhortation inutile. Gémissons de la corruption de notre première naissance, et profitons des moyens que nous avons de la réparer par la sainteté de la seconde. Il est vrai qu'encore que le péché originel soit effacé par la grâce du baptême, cette grâce ne nous guérit pas si tôt de nos inclinations corrompues. Leur destruction n'est rien moins que l'ouvrage de toute la vie, aussi nous est-elle donnée pour les combattre et pour les affaiblir par la prière et par les bonnes œuvres.

Pour cela, nous avons besoin que d'autres grâces nous soutiennent contre les combats pressants et continuels que nous livre la concupiscence, et nous pouvons les obtenir de Jésus-Christ par l'intercession de sa sainte Mère. Invoquons-la du fond du cœur, et pour le faire avec plus de confiance, pensons qu'elle est aussi la nôtre, car, comme dit saint Augustin, elle n'a pas été seulement Mère de Jésus-Christ dans sa chair, mais encore Mère de Jésus-Christ dans ses membres en coopérant par sa charité à nous faire naître dans l'Eglise, dont elle est la plus excellente figure.

Recourons tous, mes chers auditeurs, à cette créature parfaite, qui après Dieu n'a rien d'égal dans le ciel ni sur la terre. Prions avec l'Eglise même, cette Mère de grâce et de miséricorde, de protéger contre l'ennemi du salut ceux qui forment le corps mystique de son Fils, et qui pour cela même portent la qualité glorieuse de ses enfants.

Dans le jour solennel où nous admirons le privilége de sa conception, prions-la de nous aider à guérir la corruption de la nôtre. Dans ce jour si favorable au genre humain, où elle a reçu la vie de la grâce qu'elle a si fidèlement conservée et si heureusement augmentée par toutes ses actions, demandons la conversion de tant de faux sages qui ne croient que ce qu'ils connaissent, et qui osent sonder *les profondeurs de Dieu* (I *Cor.*, II, 10), pendant qu'ils ne peuvent rendre raison d'une feuille que le vent emporte, et qui en voulant pénétrer la majesté des choses divines, sont toujours accablés par la gloire qui en rejaillit (*Prov.*, XXV, 27).

Demandons encore que les vrais sages soient heureusement humiliés par la foi, que le péché ne domine plus dans leur cœur, et qu'avec cette sainte violence qui leur est prescrite dans l'Evangile, ils assujettissent le corps à l'esprit, en apaisant le trouble des passions, et en remettant tout l'homme dans l'ordre naturel où il avait été créé.

Demandons enfin pour nous tous la haine de ce qui fomente en nous la corruption, afin que nous soyons dans le monde comme n'y étant point, et que nous nous attachions toujours à l'Eglise comme à notre Mère, pour croire et pour accomplir fidèlement tout ce qu'elle nous commande de la part de son divin époux. C'est ainsi que nous verrons surabonder la grâce où abondait le péché, et que de ce séjour de ténèbres et d'obscurité nous passerons à la lumière de la gloire.

SERMON VI.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

De la voie droite.

Ego vox clamantis in deserto; dirigite viam Domini.
Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur (*Joan.*, *ch.* I, 23).

La voie de Dieu n'est-elle pas toujours droite? un ancien prophète faisait une correction sévère à des impies, qui osaient dire qu'elle ne l'était pas. *Et dicitis, non est recta via Domini* (*Ezech.* XXXIII, 20).

Mais pour ne s'y pas tromper, il faut savoir qu'il y a des voies par lesquelles Dieu vient à nous, et des voies par lesquelles nous allons à Dieu. Les voies par lesquelles Dieu

vient à nous sont toujours droites, puisque toute voie est droite à celui qui ne peut jamais s'égarer. Mais les voies, par lesquelles nous allons à Dieu, ne le sont pas toujours, parce que nous y cherchons des détours par malice, ou que nous y tombons par aveuglement; et alors nous avons besoin d'une voix puissante qui nous réveille. Nous avons besoin que la voix qui fit autrefois retentir le désert, se fasse entendre dans la ville; qu'elle nous prêche la nécessité de rendre droits les sentiers qui ne le sont pas, d'aller droit à Dieu sans déguisement, et, comme parle saint Paul, *dans la sincérité de Dieu même* (I *Cor.*, X, 12).

Mais pour rendre droite la voie du Seigneur dans ce sens, il faut que nous soyons droits nous-mêmes. Il faut, dit saint Bernard, que nous ayons une droiture qui éclaire notre entendement et qui enflamme notre volonté : *Hanc rectitudinem inveniri necesse est sensu atque consensu* (*Bern., in Cant., serm.* 24, *n.* 7) : une droiture d'esprit qui nous fasse connaître la voie droite, et une droiture de cœur qui nous y fasse marcher, après que nous l'avons connue, en telle sorte que celui-là est véritablement droit devant Dieu, qui connaît et qui agit selon ses connaissances; qui a les lumières de la foi et le mérite des œuvres.

Mais comme il serait malaisé de renfermer ces deux droitures dans un seul discours, et de dire de chacune ce qu'il est nécessaire d'en savoir, nous nous arrêterons aujourd'hui à la première; et l'Evangile que nous lirons dimanche prochain, nous donnera lieu de traiter de la seconde.

C'est ici, messieurs, un grand ouvrage que nous allons entreprendre; il s'agit dans ces deux discours des moyens de nous redresser nous-mêmes, pour redresser, comme parle notre Evangile, la voie du Seigneur, *dirigite viam Domini*. Il s'agit de rendre notre esprit droit et notre cœur droit; je n'entends pas pour des connaissances humaines, et simplement pour la probité nécessaire dans le commerce de la vie, cela ne regarderait que les honnêtes gens selon le monde; j'entends par rapport à la connaissance et à l'amour de la voie qui doit nous conduire à notre dernière fin : et c'est à quoi doivent tendre les véritables chrétiens.

En quelque état que la Providence nous ait fait naître, saint Paul nous avertit que nous n'avons point ici de demeure permanente, et que la grande affaire de toute la vie est de chercher celle où nous espérons d'habiter un jour. Pour y arriver, il faut sans doute une voie qui nous y conduise; mais comme la route est immense de la terre au ciel, et que les longues routes sont toujours coupées par des chemins de traverse, celle-ci n'est pas exempte de détours qui mènent au précipice, et qui par conséquent nous écartent de notre dernière fin. Nous avons donc besoin d'une lumière qui éclaire notre esprit, et qui nous apprenne à discerner les chemins droits de tant de voies d'égarement qui se présentent à nous.

Il faut que nous demandions à Dieu avec la même ardeur que le roi-prophète, de renouveler en nous cet esprit droit que nous avons perdu : *Spiritum rectum innova in visceribus meis* (*Psal.* L). Et cela pour deux raisons, dont l'une se prend des ténèbres qui environnent la voie droite, et l'autre des malheurs où tombent ceux qui ne la connaissent pas.

Je dis premièrement, qu'il faut chercher avec attention la voie droite, qui n'est autre, comme vous verrez, que le dessein de Dieu sur nous, parce que cette voie, considérée dans toutes ses circonstances, n'est pas facile à connaître.

Je dis en second lieu, que la plupart des chrétiens ne s'appliquent point à cette recherche, parce qu'ils manquent de droiture; et de là vient qu'on en voit si peu qui soient dans l'état qui leur convient, par rapport au dessein de Dieu sur eux.

La nécessité indispensable de nous appliquer à bien connaître ce que Dieu demande de nous. La faute inexcusable de ceux qui n'ont point cette application. Deux réflexions morales qui ne renferment rien moins que les premiers fondements de la vie chrétienne, et qui feront les deux parties de mon discours.

Ce simple exposé, mes frères, vous fait voir avec combien de raison l'Eglise m'ordonne d'être aujourd'hui à votre égard, *une voix qui vous crie de rendre droite la voie du Seigneur*, afin que vous ne vous égariez point dans les routes détournées des passions et du monde. Il serait à souhaiter pour vous que cette voix fût la voix même de Jean-Baptiste; mais afin que les paroles de cet ange de la terre ne perdent pas toute leur force dans ma bouche, un ange du ciel m'en fournit d'autres pour les soutenir, en m'apprenant à demander le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand notre âme s'attache aux choses fragiles et périssables, on dit en un sens figuré qu'elle se courbe; et qu'au contraire elle se redresse, quand elle s'élève à la considération et à la poursuite des biens célestes et éternels. Ces expressions sont de saint Bernard, *sapere quæ sunt super terram, curvitas animæ est; meditari quæ sursum sunt, rectitudo* (*Bern., in Cant., serm.* 24).

Avoir l'âme droite, et rechercher les biens du ciel étant donc deux choses inséparables, qui ne voit que nous ne pouvons connaître sans droiture le chemin qui y conduit? car si les voies par lesquelles Dieu vient à nous *sont impénétrables* (*Rom.* XI, 33), les voies par lesquelles nous allons à Dieu, ont aussi leurs difficultés; et lorsque saint Jean-Baptiste nous exhorte à rendre droite la voie du Seigneur, nous pourrions lui dire ce que l'apôtre saint Thomas disait à Jésus-Christ, *et quomodo possumus viam scire* (*Joan.* XIV, 5)? Et comment pouvons-nous connaître cette voie droite que vous nous prêchez?

Nous ne le pouvons, messieurs, sans cette droiture, dont nous parlons, par où je n'en-

tends pas seulement la lumière de la droite raison, qui déjà est un don de Dieu, mais encore celle que sa grâce répand dans notre esprit pour nous faire distinguer le vrai d'avec le faux, le solide de l'illusoire, afin de ne nous point tromper dans ce que Dieu demande de nous, car voici les principales difficultés qui se rencontrent dans la recherche de cette voie : elle est unique entre un grand nombre d'autres, parmi lesquelles elle est mêlée. Dieu, par un ordre de sa sagesse souvent inconnu, mais toujours juste, la tient cachée. Les chemins les plus tortus ressemblent quelquefois à la voie droite. Je vais m'expliquer par l'établissement de plusieurs vérités incontestables ; et pour peu que vous pensiez au terme où doit aboutir le grand voyage de toute la vie, aucun de vous ne doit être indifférent à ce que je vais dire.

1. La première circonstance qui rend la voie droite difficile à connaître, c'est donc qu'elle est unique. Ce n'est pas, messieurs, qu'il n'y ait plusieurs voies droites qui mènent à Dieu. Les uns vont à lui par le célibat, les autres par le mariage ; les uns en vivant dans la retraite, les autres en demeurant par leur état dans le commerce du monde, *alius quidem sic, alius autem sic* (I *Cor.* VII, 7). Mais quand je dis qu'il n'y a qu'une voie, j'entends qu'il n'y en a qu'une pour chacun de nous ; il y en a plusieurs pour plusieurs, parce que chaque élu a la sienne ; mais il n'y en a qu'une pour chacun, et celle-là est si unique et si déterminée, qu'il est impossible d'aller à Dieu par une autre sans un miracle de la grâce.

Cette voie droite, unique, par laquelle nous allons à Dieu, n'est autre chose que l'exécution de sa volonté et des desseins éternels qu'il a, non pas sur tous les hommes, mais sur chacun de nous ; car, comme dit saint Paul, *chacun a son don particulier, selon qu'il le reçoit de Dieu, et ce don n'appartient pas à un autre.* C'est aussi pour cela que l'Eglise dit de chaque saint, *qu'il n'a point eu son semblable* (*Eccli.* XLIV, 20) ; tant elle est persuadée que chacun a eu sa vertu propre, son caractère particulier, et par conséquent une seule voie droite, par laquelle il a marché.

Ne dites pas ce que l'on dit ordinairement dans le monde sans réflexion et sans expérience, que tous chemins sont bons pour aller à Dieu. Ils peuvent l'être en effet ; mais s'ils sont bons pour les autres, qui vous a dit qu'ils le seront pour vous ? Les mêmes armes qui étaient terribles en la personne de Saül, devinrent inutiles et embarrassantes en celle de David (I *Reg.* XVII, 39), parce qu'il fallait un habillement de guerre à un prince pour combattre ses ennemis, et qu'il ne fallait que des pierres à un berger pour défaire les siens. Plus les états sont élevés, plus les obligations en sont importantes, et plus par conséquent il y a d'obstacles à surmonter ; ce qui suppose une sagesse et une force proportionnée.

Vous vous engagez sans discernement et sans réflexion ; vous, dans les charges temporelles ; vous, dans les dignités ecclésiastiques ; vous, dans des emplois qui vous mettent dans le commerce du siècle, sur le fondement que d'autres s'y sont bien sauvés. Il est vrai, ces armes magnifiques ont été propres pour des mains royales, mais peut-être que vous êtes au rang de ces bergers qui ne savent se servir que de pierres pour se défendre : peut-être qu'il vous faut mener une vie humble et cachée, et non pas une vie éclatante ; peut-être qu'il vous faut servir, et non pas commander ; apprendre, et non pas instruire ; être laïque, et non pas ecclésiastique. Sous prétexte que d'autres vont à Dieu par ces sortes de voies, vous ne devez pas conclure d'abord que vous y puissiez aller de même. Cette route merveilleuse, que la puissance de Dieu traça au milieu de la mer Rouge (*Exod.* XIV, 22), fut salutaire au peuple hébreu, et en même temps funeste à Pharaon et à son armée, et cet exemple vous doit faire craindre pour la route que vous tenez.

Je ne nie pas qu'à la rigueur on ne puisse aller à Dieu par ces sortes de grands emplois où l'on amasse ordinairement de grands biens ; mais je n'ignore pas aussi que saint Paul avertit ceux qui veulent devenir riches, qu'ils tomberont *dans les tentations et dans les piéges du démon* (I *Tim.* VI, 9). Vous sentez-vous assez de lumière pour n'en être pas surpris ; et quand vous aurez amassé de grands biens par des voies permises, vous posséderez-vous assez vous-même pour n'y mettre pas votre cœur, et pour n'en pas faire un mauvais usage (*Psal.* LXI, 11) ?

Je ne nie pas que l'on ne puisse aller à Dieu par ces charges éminentes, où l'on fait rendre au prochain la justice qui lui est due ; mais écoutez ce que dit le Sage à tous ceux qui s'y destinent : *Ne cherchez point à devenir juges si vous n'avez assez de force pour rompre les efforts de l'iniquité ; de peur que vous ne soyez intimidés par la considération des hommes puissants, et que vous ne mettiez votre intégrité au hasard d'être corrompue* (*Eccli.* VII, 6). Vous sentez-vous capables d'éviter tous ces écueils ?

Bien loin de le nier, je dis au contraire, qu'il n'est point de voie plus excellente pour aller à Dieu que celle du ministère ecclésiastique, surtout quand on a les talents nécessaires pour en remplir dignement toutes les fonctions. Mais songez-vous, vous qui vous y destinez, que vous devez être un serviteur prudent et fidèle ; et que si l'une de ces deux qualités vous manque, vous vous perdrez ? Songez-vous que, pour enseigner aux autres la loi de Dieu, il faut que vous sachiez la pratiquer ; que pour relever ceux qui sont tombés, il faut que vous soyez debout ; et que pour toucher les choses saintes vous devez être saint ?

Qui doute que l'on ne puisse aller à Dieu en s'engageant dans la vie religieuse ? mais qui que vous soyez de l'un ou de l'autre sexe à qui la pensée en est venue, êtes-vous bien résolu d'en observer exactement toutes les règles ? Quand vous serez retiré dans un

cloître, ne vous intriguerez-vous plus dans les affaires du siècle, dont la corruption se glisse partout ; et vous contenterez-vous de la place qui est marquée aux religieux dans l'Eglise? Ce que je dis de ces différentes conditions, se peut dire de toutes les autres. Il y a plusieurs voies droites qui se présentent à vous pour vous faire arriver à votre dernière fin ; mais il est bien sûr que vous, particulier, vous devez y aller par une, et c'est à la recherche de celle-là que vous devez nécessairement vous appliquer. Or, puisqu'elle est unique parmi tant d'autres qui vous en détournent, jugez de quelle importance il est de la découvrir, et du grand besoin que vous avez de vous appliquer à cette recherche, en demandant à Dieu cet esprit droit que lui demandait le prophète, et qui seul vous fera démêler la voie qui vous convient, de tant d'autres qui ne vous conviennent pas.

2. Ce qui rend encore cette voie unique difficile à connaître, c'est que Dieu la tient cachée ; et voilà ce qui faisait autrefois l'étonnement du saint homme Job. Hélas ! disait-il, pourquoi la vie a-t-elle été donnée à un homme qui marche dans une route inconnue, et que Dieu a environné de ténèbres? *Viro, cujus abscondita est via, et circumdedit cum Deus tenebris* (*Job*, III, 23).

Ajoutez à cela qu'aussitôt que l'homme eut péché, Dieu ne se contenta pas de le laisser environné de ténèbres, dans ce triste et malheureux exil, auquel il le condamna ; il s'en environna lui-même à l'égard de l'homme, en telle sorte que des yeux mortels ne pussent pas le découvrir, *posuit tenebras latibulum suum* (*Psal.* XVII, 12) ; et c'est ce qui obligeait David à s'écrier : *Seigneur, ayez pitié de nous, comblez-nous de vos saintes bénédictions, éclairez-nous de ces rayons sacrés qui vous éclairent vous-même, et laissez-vous toucher de compassion* (*Psal.* LXVI, 2).

Pourquoi ces demandes réitérées ? Pourquoi ces paroles si fortes et si tendres, qui ont passé de la bouche de ce prophète dans celle de toute l'Eglise ; car nous les récitons tous les jours ! En voici la fin et la conclusion : *Ut cognoscamus in terra viam tuam*, c'est pour connaître sur la terre quelle est la voie qui nous doit conduire à vous. Nous avons besoin, ô mon Dieu ! de tous ces secours, parce que l'ouvrage est des plus difficiles. Nous sommes dans les ténèbres, vous y êtes aussi ; mais avec cette différence, que nous y sommes par notre péché, et que vous y êtes pour le punir ; que nous en sommes aveuglés, et que vous ne l'êtes pas. Mais enfin nous sommes, et vous et nous, dans les ténèbres ; et le moyen que nous puissions vous découvrir, si vous ne nous éclairez vous-même? *Qui pourra connaître votre pensée, si vous ne donnez vous-même la sagesse, et si vous n'envoyez votre Esprit-Saint du plus haut des cieux, afin qu'il redresse les sentiers de ceux qui sont sur la terre, et que les hommes apprennent ce qui vous est agréable* (*Sap.*, IX, 17)? Ne nous cachez donc pas cette voie droite, qui n'est autre que l'état où il nous convient d'accomplir vos commandements, *non abscondas a me mandata tua* (*Psal.* CXVIII, 19).

Il la cache pourtant, mes frères, non par dureté pour nous, mais pour nous donner lieu de mériter en la cherchant, et cette conduite est fondée sur un ordre admirable de sa sagesse. Il la cache pour humilier notre orgueil, qui s'attribue d'ordinaire tout le bien que nous faisons ; il la cache pour réveiller notre paresse, afin de nous faire chercher ce que nous ne pouvons trouver qu'avec beaucoup de soin et de travail ; il la cache pour irriter nos désirs, afin qu'en la cherchant long-temps, nous apprenions à la trouver mieux ; il la cache pour nous faire entendre qu'il n'y a que lui qui sache ce qui nous convient ; il la cache aux élus, afin que sa recherche soit l'exercice de leur foi, et qu'après l'avoir trouvée, ils soient plus soigneux de la conserver, jugeant de ce qu'elle vaut par ce qu'elle coûte ; il la cache aux réprouvés, en punition de leurs crimes, et c'est ainsi qu'il la cacha à Saül, après ses divers péchés. Ce prince, pressé par les Philistins, voulut savoir quelle était la voie qu'il devait suivre, c'est-à-dire quel était le dessein de Dieu sur cette guerre. Il le consulta, et Dieu ne lui répondit point, dit l'Ecriture, *ni en songe, ni par ses prophètes.*

Instruisez-vous, justes et pécheurs, sur cette conduite de Dieu.

Justes, qui êtes dispersés dans cet auditoire chrétien, pensez à la voie que vous devez suivre, non-seulement par rapport à la volonté générale de Dieu sur votre état, mais à sa volonté particulière sur chaque action de votre vie, afin que toutes soient faites dans son esprit. Ne vous découragez point, si quelquefois il vous cache le dessein qu'il a sur vous. Il veut alors que vous ayez le mérite de le découvrir par une foi humble et persévérante ; et ne concluez pas de la difficulté de connaître ce que l'on appelle la voie droite, que vous ne puissiez point avoir de véritable confiance dans celle où vous vous êtes enfin résolus de marcher. La même Ecriture qui nous dit que la voie que nous croyons droite mène quelquefois à la mort, nous dit aussi que la *justice de l'homme simple rendra sa voie droite*, que celui qui marche avec simplicité marche toujours avec confiance, et qu'il faut suivre en tout le conseil des sages. Ce n'est pas qu'il ne soit utile de trembler sur un choix si important ; mais quand nous avons fait tout ce qui dépend de nous, notre situation doit être paisible, et, comme dit un Père de l'Eglise, nous devons avoir une joie mêlée de crainte et une crainte mêlée de confiance, *sit in nobis exsultatio pavitans et pavor exsultans.*

Et vous, toujours dissipés par les affaires et par les plaisirs, à qui le sérieux de la religion est toujours inconnu par votre faute et qui ne pensez à rien moins qu'à ce que Dieu demande de vous, craignez qu'il ne vous punisse en vous le cachant ; car voici ce que la religion nous enseigne sur vos

malheureuses dispositions. A force de vous égarer de la voie de la vérité (*Sap.* V, 6), vous tomberez enfin dans la fosse que vous aurez vous-mêmes creusée (*Psal.* VII, 16); et quand vous y serez tombés, Dieu, pour punir vos égarements et vos chutes, permettra que vous vous égariez et que vous tombiez davantage, et, comme parle saint Augustin, il répandra sur vos passions injustes l'aveuglement qu'elles auront justement mérité : *Spargens pœnales cœcitates super illicitas cupiditates.* Il permettra que vous le cherchiez et que vous ne le trouviez pas, comme il vous en menace dans l'Evangile (*Joan.*, VII, 34), parce que vous ne le chercherez pas au temps et à la manière qu'il vous a dit de le chercher; et pour comble de malheur, quand vous croirez le trouver, ce ne sera pas lui que vous trouverez. Vous trouverez des hommes prévaricateurs, qui vous laisseront dans vos mauvaises habitudes, qui vous diront que *ce qui est bon est mauvais, et que ce qui est mauvais est bon* (*Isa.*, V, 20). Vous prendrez le précepte pour le conseil, le canon qui subsiste pour le canon abrogé; la tolérance pour la permission ou pour l'intention de l'Eglise. D'où il s'ensuivra que, présumant de vos propres lumières, vous vous appuierez sur vous-mêmes; vous raisonnerez sur les mystères les plus cachés de la religion, et vous tiendrez plus à Dieu par la raison que par la foi. Mais, parce que votre faible raison ne saurait atteindre à la connaissance des divins mystères, viendra le temps où vous ne croirez plus ce que vous ne connaîtrez pas; et après tant de recherches, après tant de raisonnements et de disputes téméraires, vous ne trouverez pas cette voie que vous chercherez, pour aller à la sainte cité, qui est habitée par les bienheureux : *Viam civitatis habitaculi non invenerunt* (*Psal.* CVI, 4). Il y a une sagesse qui égare, comme une sagesse qui conduit. C'est pour cela que le grand apôtre a distingué tant de fois la sagesse de ce monde de la sagesse de Dieu, et qu'il nous a même appris que celle que Dieu inspire est toujours tempérée; au lieu que celle qui passe les bornes, s'évanouit bientôt dans ses vaines illusions. Je n'imagine pas, messieurs, cette espèce d'égarement. C'est à peu près de cette sorte que saint Grégoire, pape, le décrivait de son temps (*Greg. Mor., lib.* XVI, *c.* 30), et je crois pouvoir en appeler aujourd'hui à vos consciences.

3. Dès que l'on se croit assez sage pour se conduire soi-même, on ne prend plus de conseil; et croyant être dans le bon chemin, on s'en écarte. Pourquoi (c'est ici la troisième raison pour laquelle la voie droite est si difficile à connaître)? c'est que bien souvent les chemins les plus détournés lui ressemblent. Le Saint-Esprit nous en a avertis par la bouche du plus sage de tous les hommes, et l'on n'a point cessé de nous le répéter dans tous les siècles : *Est via, quæ videtur homini recta, et novissima ejus ducunt ad mortem* (*Prov.*, XVI, 25) : Il y a des chemins que nous croyons droits, qui néanmoins aboutissent à la mort. Parole qui a toujours fait trembler les justes, et qui s'est vérifiée dans les vierges folles (*Matth.*, XXV, 3). Eblouies de l'éclat de leurs fausses vertus, elles ne découvrirent point, pendant leur vie, l'orgueil secret qui les rendait impures aux yeux de Dieu.

Chose étonnante, mes frères, disait saint Grégoire le Grand (*Greg., pap., Moral. lib.* V, *cap.* 4). Nous ne savons pas si ce que nous croyons bien faire sera approuvé dans le jugement rigoureux que Dieu en fera quand il jugera nos justices. Souvent une action que nous croyons propre à nous faire avancer dans la vertu, est pour nous un sujet de condamnation. Quelquefois nous irritons notre juge par où nous croyons l'apaiser; et c'est ce qui fait que les saints, après avoir triomphé de leurs péchés, *craignent encore leurs bonnes œuvres* (*Job*, IX, 28). Voyant bien, ajoute ce grand pape, qu'ils gémissent encore sous le joug d'un corps mortel, qui n'a que la corruption et le péché pour partage, ils ne savent pas juger du bien avec toute l'exactitude qu'ils souhaiteraient; et lors même qu'ils le considèrent avec l'œil le plus simple, avec la droiture d'esprit la plus exacte, ils craignent encore ce qu'ils approuvent, *quod approbant metuunt.*

Or, si cette ressemblance trouble les justes, que ne doivent pas craindre les pécheurs? les persécuteurs des disciples de Jésus-Christ sont tombés dans cette erreur déplorable, car ils ne les ont persécutés que parce qu'ils *croyaient faire un sacrifice à Dieu par cette persécution* même (*Joan.*, XVI, 2). Saül fut encore trompé par la grande ressemblance qu'il y avait entre les chemins qu'il devait éviter et la voie qu'il devait suivre (I *Reg.*, XV, 8). Et qui n'eût cru que c'était suivre le droit chemin que de donner généreusement la vie à un prince humilié qui la demandait? Qui n'eût cru que c'était suivre le droit chemin que de réserver ce qu'il y avait de meilleur dans le butin qu'il avait fait sur les ennemis de Dieu, pour lui en offrir des sacrifices? Saül au moins le croyait ainsi, et plein de cette confiance il allait au-devant de Samuel pour lui dire qu'il venait *d'accomplir l'ordre du Seigneur.* Mais, malheureux prince, lui dit ce prophète, vous avez pris la fausse voie pour la véritable. Au lieu d'accomplir la volonté de Dieu vous n'avez accompli que la vôtre; sans penser que *l'obéissance valait mieux que des victimes.*

Et plût à Dieu, mes frères, que Saül eût été le seul trompé! Mais combien y a-t-il de chrétiens dans le monde qui comme lui croient avoir obéi à Dieu, qui néanmoins n'ont obéi qu'à eux-mêmes, parce qu'ils ont retranché des ordres qu'ils avaient reçus, ou qu'ils y ont ajouté ce qu'il leur a plu, afin que tout s'y trouvât conforme à leurs inclinations naturelles! Comme il y en a qui parlent de la miséricorde ou de la justice de Dieu, selon la douceur ou l'âpreté de leur tempérament, il y en a aussi qui jugent de sa volonté selon leur goût, et qui croient

l'accomplir lors même qu'ils la contredisent.

Combien y en a-t-il qui, comme Saül, sont assez aveugles pour excuser leurs péchés, et qui étant malades se croient plus habiles que leur médecin ! Combien y en a-t-il qui, comme Saül, croient être allés à Dieu par une bonne confession, et qui néanmoins n'y sont point allés, parce qu'ils ne se sont confessés que par la seule crainte et sans aucun commencement d'amour de Dieu!

O sainte et éternelle vérité, que vous êtes méconnue! Combien y en a-t-il qui vous cherchent et qui, par leur conduite déplorable, se rendent indignes de vous trouver ! Combien d'autres vous cherchent pour se parer seulement de la gloire de vous chercher et pour mieux cacher la honte de ne vous pas suivre ! Faut-il s'étonner que les uns et les autres soient punis par la malheureuse facilité d'écouter le mensonge et par leur hardiesse à le soutenir?

On entre souvent dans des routes où plus on marche, plus on s'égare, et l'on s'enfonce dans des labyrinthes d'où il est moralement impossible de se retirer: *Est via quæ videtur homini recta*, on croit que la voie est droite et c'est pour cela que l'on ne craint point de s'y engager. *Novissima autem ejus ducunt ad mortem*, il arrive cependant que cette voie conduit à la mort : et quand cette mort se découvre, on ne peut plus reculer, on s'est trop avancé. On se figure qu'il est impossible parce qu'il est trop difficile : et pour calmer le reproche de la conscience, on ne s'avise plus de la régler par la loi du Seigneur, mais on cherche à l'apaiser par l'exemple de ceux avec qui l'on aime mieux se perdre que de se persuader qu'ils se perdent eux-mêmes.

Tant il est vrai, mes frères, que nous avons un besoin extrême du don d'intelligence, de la lumière de la grâce, en un mot de cette droiture dont nous parlons, pour accomplir avec connaissance et avec mérite ce que Dieu demande de nous.

Quelle conséquence tirerons - nous de toutes les vérités que nous venons d'établir? C'est de ne plus regarder notre état et les devoirs qui y sont attachés avec une indifférence aussi contraire à la raison qu'à la foi. Comme nous ne sommes ici que dans une terre d'exil, il faut nécessairement que nous marchions vers notre patrie céleste. S'il n'y a qu'une voie qui nous y conduise, si de plus cette voie est cachée, et s'il est si facile de prendre celle qui ne nous convient pas pour celle qui nous convient, est-il rien de plus déraisonnable que de ne la pas chercher avec une application proportionnée? Cherchons-la, mes chers auditeurs, cherchons-la comme la chose du monde qui nous est le plus nécessaire; et pour la trouver, défions-nous de nos propres lumières pour ne suivre que celles de la vérité, à l'exemple de saint Jean-Baptiste dont notre Evangile nous découvre la droiture et l'humilité.

Il avait de si justes rapports avec Jésus-Christ, et la réputation de sa vertu était si éclatante, que la synagogue en fut frappée jusqu'à faire vers lui une députation authentique pour s'assurer par lui-même, si, comme on le pensait, il était véritablement le Messie. Quelle occasion de flatter un cœur ambitieux ! en laissant croire qu'il était l'objet de l'attente des nations. Mais la droiture de ce grand homme ne lui permit pas d'accepter l'honneur qu'on lui attribuait ; et il aima mieux se renfermer dans l'état humble qui lui était propre, que de profiter de l'illusion des Juifs pour s'élever au-dessus de ce qu'il était. *Confessus est quia non sum ego Christus* (*Joan.*, I, 20).

S'il en eût usé autrement, il serait sorti de la voie qui lui était marquée; et infailliblement il se serait perdu, si se disant ce qu'il n'était pas, il eût fait ce qu'il ne lui convenait pas de faire. Si nous l'imitons, nous ne nous tromperons jamais dans la recherche de ce que Dieu demande de nous ; parce qu'il donne sa grâce aux humbles, et que le premier effet de la grâce est de nous éclairer sur la voie du salut. Mais il la faut chercher, cette voie, puisqu'il veut que nous la cherchions, et qu'il attache à nos désirs et à nos empressements le mérite de la trouver.

Quel nom peut-on donner à la conduite de tant de gens qui sont dans le monde sans penser pourquoi ils y sont, et qui y sont comme s'ils y devaient toujours être? Ils marchent devant eux sans discernement et sans réflexion, guidés tantôt par une passion, tantôt par une autre ; toujours contraires à leur destination, qu'ils ne connaissent point parce qu'ils ne songent pas même à l'examiner. Toute leur vie se passe dans cette indifférence insensée, et ils tombent enfin sous les froides mains de la mort sans y avoir jamais pensé. Ils n'en useraient pas ainsi s'ils avaient cette droiture qui éclaire l'esprit des sages. Le zèle de la charité nous oblige d'examiner pourquoi ils ne l'ont pas; et après que nous aurons découvert la source du mal, nous tâcherons d'y apporter le remède dans la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Nous lisons dans notre Evangile que Jean-Baptiste interrogé par les Juifs sur le sujet du Messie, leur disait qu'il était au milieu d'eux et qu'ils ne le connaissaient pas : *Medius vestrum stetit quem vos nescitis* (*Joan.*, I, 26). Et nous pouvons dire à la plupart des chrétiens qu'ils ont sous leurs yeux la voie droite sans qu'ils la connaissent.

C'était la faute des Juifs s'ils ne connaissaient pas Jésus - Christ pour leur Messie, puisque c'était en lui qu'ils voyaient accomplir manifestement ce que les prophètes en avaient prédit, et que lui-même les en instruisait par sa doctrine et par ses miracles C'est aussi la faute des chrétiens s'ils ne connaissent pas la voie droite, puisque toutes les difficultés que nous venons de remarquer dans sa recherche peuvent être surmontées par leur application, aidée du secours de Dieu qui ne nous commande rien d'impossible, qui ne refuse jamais de se laisser trou-

ver à ceux qui le cherchent, et qui leur donne même la force de le chercher.

Cependant (ô prodige de corruption)! ces mêmes Juifs qui crurent saint Jean quand il leur dit qu'il n'était pas le Messie, ne le crurent point quand il leur dit que le Messie était parmi eux. Les uns se révoltèrent contre une vérité si constante; les autres négligèrent de l'approfondir, et l'aveuglement où nous les voyons encore fut la juste peine de leur incrédulité. Il en est de même des chrétiens. Saint Paul leur ordonne de s'appliquer à connaître en toutes choses la volonté de Dieu dans leur état, et la religion leur donne des moyens de s'en assurer. Il y en a pourtant d'assez obstinés pour refuser de la connaître; une infinité d'autres négligent de s'en instruire : et nous ne voyons que trop l'accomplissement de ces terribles paroles du Sauveur, que la voie qui mène à la perdition est large, et que ceux qui y marchent sont en très-grand nombre; au lieu que celle qui mène à la vie est étroite et qu'il y en a très-peu qui la trouvent, *arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam* (*Matth.*, VII, 13).

1. Je n'outre rien, mes frères. Je sais que la vérité, comme la vertu, est éloignée de tout excès. Mais vous ne disconviendrez pas que tous ceux qui sont accoutumés à marcher dans la voie que les passions leur ont ouverte, ne veulent pas connaître le chemin de la vertu, où l'on ne marche qu'avec peine. Dieu et les hommes veulent la leur montrer, et ils refusent ce double secours.

Dieu leur montre le chemin de sa crainte par les maux dont il les afflige; le chemin de son amour par les bénédictions temporelles dont il les comble; le chemin de la pénitence par les lumières qu'il répand dans leur esprit et par les remords qu'il excite dans leur cœur. Mais par un abus funeste de leur liberté ils rejettent des grâces si signalées, et ils imitent ces impies, dans la bouche desquels le Saint-Esprit qui voit leurs cœurs, met ces paroles de blasphème, *dixerunt Deo : Recede a nobis; scientiam viarum tuarum nolumus* (*Job*, XXI, 14); ils ont le front de dire à Dieu même : Retirez-vous de nous, nous ne voulons avoir aucune connaissance de vos voies. Et remarquez dans ces étranges paroles quelle est l'énormité de leur crime.

Les réprouvés que le sage nous représente dans l'enfer, disent que *le soleil d'intelligence ne s'est point levé pour eux* (*Sap.*, V, 6), et c'est autant que s'ils disaient qu'ils n'ont pas connu la voie qui devait les conduire à Dieu. Ils avouent pourtant qu'ils ont manqué en ne suivant pas une lumière qu'ils n'ont pas vue, sans doute parce qu'ils s'étaient mis par leur propre faute dans l'impuissance de la voir. Combien donc sont plus coupables ceux qui sont rebelles à une lumière qui les prévient et qui les cherche, et qui osent dire à Dieu qu'ils ne veulent pas connaître ses voies! *Scientiam viarum tuarum nolumus.*

O vous, qui vous piquez de tant de droiture et de pénétration dans les affaires de la vie, en manquerez-vous dans la seule qui doit décider de votre sort éternel? Si vous en manquez, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes : Dieu se fait connaître à vous, et vous étouffez en vous cette connaissance. On le voit bien, vous ne voulez pas savoir ce que vous ne voulez pas faire. Malheur à vous. Vous serez traités comme les Juifs en aveugles volontaires, et la grandeur de votre punition sera mesurée sur la grandeur de votre aveuglement et de vos ingratitudes.

Si ces esprits rebelles méprisent ainsi le soin que Dieu prend de les éclairer, comment écouteront-ils les hommes? Si nous leur représentons, avec le zèle de la charité, que le genre de vie qu'ils mènent ne leur convient pas; que, n'ayant ni résolution ni courage pour vaincre le monde, ils devraient s'éloigner de tous les lieux où les passions sont déchaînées, les occasions pressantes, les exemples pernicieux, ils méprisent de si salutaires avertissements, et de peur de trop connaître la vanité d'un état qui leur plaît, et où les liens du monde les ont attachés, ils disent à ceux qui voient leur conduite, de ne la point examiner; et à ceux qui les observent, de ne regarder point pour eux à ce qui est droit et juste. Accoutumez-vous à voir nos erreurs, et à ne nous dire que des choses qui nous plaisent (*Isa.*, XXX, 10). Mais pour la voie droite qui ne nous présente que des ronces et des épines, ne nous la montrez pas. Détournez de nous le sentier étroit : *Declinate a me semitam.*

Ce n'est pas moi qui leur attribue cet égarement) effroyable. Je ne fais qu'emprunter les paroles d'un prophète qui l'a décrit. La prudence même du siècle serait plus mesurée dans ses expressions, et j'avoue que les amateurs du monde n'ont pas assez perdu la honte et la raison, pour dire en termes exprès ce que le Saint-Esprit leur fait dire. Mais il est certain qu'il découvre leurs pensées secrètes, et qu'il leur met à la bouche tout ce qu'ils ont dans le cœur. Ne me le niez pas, qui que vous soyez qui vous sentez intérieurement dans une situation si déplorable. Vous rejetez, sinon de parole, au moins, ce qui est bien pis, vous rejetez en effet la voie de Dieu; vous appréhendez comme la mort tout ce qui ne s'accorde point avec vos désirs; vous souffrez avec peine ceux qui entreprennent de vous redresser; vous voulez qu'ils vous laissent dans la fausse paix où le démon vous a mis, et qu'ils ne vous parlent jamais ni de la justice de Dieu, ni de vos désordres. Telle est la corruption du cœur humain, et j'en appelle à vos consciences.

Mais pourquoi, mes frères, nous en étonnerions-nous? Ils font consister leur prétendu repos à tenir toujours les yeux fermés sur eux-mêmes, il est naturel qu'ils appréhendent qu'on ne les oblige de les ouvrir : *Declinate a me semitam.*

Mais parce que ces puissantes vérités les frappent souvent malgré eux, parce qu'une

conscience révoltée vient quelquefois les troubler au milieu de leurs désordres, parce qu'une main invisible leur met devant les yeux le flambeau importun qui leur découvre la multitude de leurs crimes, que font-ils? Alors ils cherchent de vaines raisons, pour combattre toutes les vérités qui les condamnent. Tantôt ce sont des scrupules dont il se faut guérir; tantôt ce sont des nouveautés qu'il faut rejeter. Ici c'est l'intérêt qui fait parler; là c'est l'esprit de critique qui fait agir. Enfin, rien n'est vrai pour eux, que leur mensonge; rien n'est heureux, que leur misère; rien n'est droit à leur sens, que leur conduite honteuse et pleine de dissimulation. Et comment seraient-ils sincères avec eux-mêmes? puisque le prophète les accuse d'agir devant Dieu, à qui rien n'est caché, avec déguisement et tromperie, comme s'ils pouvaient l'empêcher de trouver leur iniquité : *Dolose egit in conspectu ejus, ut inveniret iniquitatem suam* (*Psal.* XXXV, 3).

Être plein de misère, et ne la pas voir; ignorer ses défauts, lorsque personne ne les ignore; attirer sans cesse la compassion des bons et la risée des méchants; se repaître de vaines imaginations, sans vouloir connaître qu'elles sont vaines, tout le monde dira que c'est un état bien malheureux. Mais dirait-on qu'un tel état pût faire la félicité de la plupart des hommes? Il la fait pourtant; et je ne sais par quel étourdissement d'esprit qui passe les ténèbres naturelles, les hommes ne se détrompent point.

Qu'arrivera-t-il à ces aveugles qui ne suivent que leur propre sens, et qui, bien loin de se rendre au conseil des sages, entreprennent eux-mêmes de dogmatiser, et s'érigent en réformateurs? car voilà le faux de l'esprit et l'excès de l'aveuglement. Il leur arrivera, mes frères, ce qui arriva aux Juifs, qui ne voulurent jamais croire le prophète Jérémie, quand il leur donnait des conseils salutaires, pour les empêcher de périr (*Jer.*, XXVII, 12). Pendant que leurs faux prophètes les séduisaient en leur remplissant l'esprit de victoires imaginaires, le roi de Babylone entoura leur ville par de prodigieux travaux, la renversa, brûla le temple, et les réduisit eux-mêmes aux extrémités les plus inouïes.

Vous ne voulez donc croire que le monde qui vous enchante par ses suggestions malignes, par ses passions vives, par ses profanes divertissements; et quoi que l'on vous dise, vous ne voulez pas vous défier d'un ennemi qui vous détourne sans cesse de la voie du salut? Eh bien! ce monde même vous chargera de chaînes si fortes, que je ne sais si elles se rompront jamais. Vous marchez à grands pas vers la mort du corps par le chemin de vos passions : craignez d'arriver par la voie large à la mort de l'âme, que vous ne voulez pas connaître, et que vous déplorerez éternellement de n'avoir pas connue. Le péché, dit saint Augustin, vous ferme maintenant les yeux, mais alors la peine vous les ouvrira. Vous ne voulez pas voir, vous verrez; vous pouviez être heureux, si vous aviez vu : vous serez malheureux, parce que vous ne pourrez plus éviter de voir : *Aperient oculos suos in pœna, quos diu clausos tenuerant in culpa.*

2. Mais tous les Juifs n'étaient pas également obstinés. Il y en avait plusieurs qui sentaient bien que Jésus-Christ était le Messie et qui le disaient hautement : *Hic est Christus.* Cependant ils négligèrent d'approfondir une vérité si importante; et demeurant dans le doute, ils tombèrent comme les autres dans l'aveuglement.

Il faut dire aussi que tous les chrétiens ne sont pas aussi rebelles à la lumière que ceux que nous venons de représenter. Mais combien y en a-t-il d'autres qui, sachant ce qu'il faut faire pour connaître ce que Dieu demande d'eux, ne le font pas! La voie droite étant aussi cachée que nous l'avons dit, par les raisons que Dieu a jugées nécessaires, il s'ensuit naturellement que l'on devrait se donner beaucoup de soins et de peines pour la trouver. C'est à cette recherche que les saints ont mis toute l'application de leur vie, parce qu'ils en connaissaient l'importance et la difficulté. C'est là que tendaient tant de prières ardentes, tant de lectures spirituelles, tant de sages avis donnés et reçus. David trouvait les jours trop courts pour méditer cette voie, il y employait encore les nuits.

Mais aujourd'hui la plupart des chrétiens sont trop négligents, trop indifférents, trop paresseux, pour se donner de semblables peines. Le premier pas qu'il faut faire pour entrer dans la voie du Seigneur est de connaître la grâce de sa vocation; et qui y pense? Doit-on choisir un genre de vie? C'est le hasard et non pas la raison qui détermine. Tout le monde se laisse guider par des vues de fortune, presque personne par celles du salut. Être l'aîné d'une famille est un droit infaillible pour demeurer dans le monde : ne l'être pas est souvent une loi pour entrer dans l'Eglise ou dans le cloître. Il y a des pères et des mères qui ont assez d'indiscrétion ou de cruauté pour déterminer leurs enfants à une profession, sans examiner celle qui leur convient. Il y a des enfants qui ont assez de légèreté ou de faiblesse pour plier sous l'injuste prétention de leurs parents, sans considérer ce qu'ils peuvent se promettre d'eux-mêmes.

Combien de fois cette erreur funeste nous a-t-elle fait voir l'autorité usurpant les droits de la liberté naturelle, et l'inclination forcée par un fâcheux et pénible devoir! Combien de fois a-t-on engagé dans l'état ecclésiastique des enfants que Dieu n'y destinait pas, et qui, par une suite nécessaire de leur mauvaise vocation, ont profané les choses saintes, ravagé le patrimoine des pauvres, et scandalisé le public! Combien de filles a-t-on sacrifiées dans la vie religieuse par des intérêts de famille!

Déplorables sacrifices, où le cœur, qui n'osait imposer silence à la bouche, refusait en secret ce qu'une main tremblante présentait en public.

Quand on en vient là, mes frères, plus de cette douceur que goûtent ceux qui marchent dans la voie droite; plus de cet esprit de paix qui règne dans les élus; plus de cette espérance chrétienne qui anime ceux qui souffrent pour Jésus-Christ, et qui adoucit leurs souffrances. Ce n'est plus que chagrin, remords, rage, désespoir. La vérité n'éclaire plus pour sauver, mais elle frappe pour perdre. La vie ne plaît plus, mais elle gêne. On meurt; jugez des suites.

Aveuglement monstrueux, dont les hommes ne reviennent point, quoi qu'on leur puisse dire. Nous vivons dans un siècle des plus éclairés, où les arts fleurissent, où les sciences sont en honneur, où l'esprit brillant et pointilleux est à peine approuvé du vulgaire. Tout est heureusement revenu aux règles du bon sens. Les hommes apprennent tout excellemment, hormis la science d'être hommes et de vivre en hommes. De toutes les choses de la nature ils sont la seule qu'ils ne connaissent pas, et qu'ils ne s'avisent pas de connaître. Jamais ils ne pensent sérieusement à quoi leur talent et leur vocation les destine. Ils marchent sans savoir où ils vont, vers le point fatal qui les doit rendre heureux ou malheureux pour jamais, et ils entreprennent le voyage de toute la vie sans en méditer le commencement et sans en prévoir la fin. Semblables à un voyageur stupide, qui, ne distinguant point les vaisseaux turcs des chrétiens, irait s'embarquer sur le premier qu'il rencontrerait, et qui, après avoir connu son erreur, n'en voudrait pas revenir, cherchant un vain et ridicule prétexte dans son premier engagement.

Je présume, mes chers auditeurs, de votre raison et de votre sagesse, que vous n'imiterez ni les obstinés qui ne veulent pas connaître la voie droite, ni les négligents qui ne font rien pour avoir une connaissance si nécessaire. Aussi, tout le fruit de ce discours tend à vous faire considérer que nous ne sommes ici que dans une habitation passagère, et que nous sommes destinés à être heureux avec Dieu dans le séjour de l'éternité. Il y a pour chacun de nous une voie qui doit nous y conduire; et cette voie, qu'on nomme droite, parce qu'elle nous fait agir en tout avec droiture, consiste dans le choix de l'état et dans l'accomplissement des devoirs qui y sont attachés. Les grands comme le peuple, les laïques comme les ecclésiastiques, ont leur voie marquée pour aller à Dieu; et leur devoir présent et continuel est de s'appliquer à bien connaître ce qu'il demande d'eux dans leur condition, pour l'accomplir avec une fidélité inviolable. Or, pour avoir cette connaissance, il y a des moyens que la religion prescrit, et tous se réduisent principalement à deux chefs, l'un à écouter Dieu, l'autre à consulter les hommes. Ce ne serait pas assez d'avoir découvert le mal, si en même temps nous n'en proposions le remède, et le voici.

Il faut premièrement écouter Dieu, quand il nous parle lui-même dans sa parole, qu'un grand roi appelait une lumière qui guidait ses pas dans les ténèbres de cette vie : *Lucerna pedibus meis verbum tuum* (*Psal.* CXVIII). Le moyen que nous sachions ce que Dieu veut, si nous ne consultons le livre où lui-même nous déclare sa volonté? S'il est vrai, généralement parlant, que les livres soient les amis les plus fidèles que nous ayons, et les seuls qui nous disent sincèrement la vérité, on ne peut nier que l'Ecriture sainte ne soit le premier et le meilleur de tous les livres, puisque toute vérité y est enseignée par le Saint-Esprit, qui en est le maître et le docteur. Lors donc qu'un chrétien se sera égaré de la voie droite, faute de la connaître, et qu'il aura pris le faux pour le vrai, ou le probable pour le certain, Dieu sera en droit de lui faire un crime de cette ignorance, parce qu'il n'aura pas cherché à la détruire dans la lecture des livres saints, qui, selon saint Paul, ont été écrits pour notre instruction : *Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt.*

Mais parce que la parole écrite n'est pas entendue de tout le monde, et que même les esprits orgueilleux et indépendants peuvent en abuser, Dieu a donné à son Eglise les lumières nécessaires pour l'expliquer, avec l'autorité souveraine de nous soumettre tous à sa seule explication : et, instruite elle-même par le Saint-Esprit, elle instruit communément ses enfants par la bouche des pasteurs, des prédicateurs et des confesseurs.

Pour connaître donc quelle est la voie que vous devez suivre pour l'accomplissement de la volonté de Dieu dans votre état et dans chaque action de votre vie, non-seulement lisez sa parole avec humilité; mais de plus écoutez-la dans la bouche de vos pasteurs qui vous l'expliquent, qu'il a chargés nommément de votre conduite, et auxquels il a donné la première mission pour vous instruire.

Ecoutez-la dans la bouche des autres prédicateurs évangéliques qui vous sont envoyés par les pasteurs; non pas comme faisaient certains Juifs qu'un prophète blâmait de ce qu'ils écoutaient la parole de Dieu dans la bouche de ceux qui la prêchaient en son nom, comme l'on écoute un air de musique, qui divertit quelque temps par un son agréable, et que l'on oublie aussitôt après sans qu'il en reste aucune trace dans l'esprit. Songez qu'elle ne s'en retourne jamais vide vers Dieu; qu'elle produit toujours son effet, ou heureux ou malheureux, et qu'elle nous jugera tous au dernier jour.

Consultez encore des confesseurs habiles, pieux, désintéressés, qui vous *enseignent la voie de Dieu dans la vérité*, et qui aient le

courage de vous déplaire, pour vous faire quitter ce qui vous perd.

Mais le remède le plus commun et le plus efficace que la religion nous prescrit est la prière, dont l'effet, quand elle est humble et fervente, est de nous attirer d'en haut la lumière et la vérité, qui nous éclairent dans le choix et dans la pratique du bien. Un père, nous dit le Sauveur, ne donne pas une pierre à son enfant lorsqu'il lui demande du pain. Si donc, étant aussi méchants que vous l'êtes, vous savez néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demanderont: *Quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se* (*Luc.* II, 13)!

Appuyés sur la fidélité de cette promesse, prions donc, mes frères, avec humilité, avec foi, avec persévérance, et choisissons pour une de nos principales prières celle que David faisait à Dieu dans toute la ferveur de son cœur : *Dirige me in semitam rectam, propter inimicos meos* (*Psal.* XXVI, 17); Seigneur, disait-il, je suis tombé par le péché dans un si profond abîme d'ignorance et de ténèbres, que je ne saurais plus aller à vous si vous-même ne m'attirez et ne me conduisez. Remettez-moi dans cette voie droite dont je me suis malheureusement écarté; donnez-moi une lumière intérieure qui me la fasse connaître, et une persuasion intime qui m'y fasse marcher. J'ai d'autant plus besoin de votre secours, que les ennemis de mon salut me tendent continuellement des piéges pour m'engager dans les routes du mensonge et de l'infidélité : *Dirige me in semitam rectam, propter inimicos meos.*

C'est ainsi, mon Dieu, que David vous priait pour lui-même; et, puisque vous ordonnez à vos ministres de joindre la prière à l'instruction, c'est ainsi que je vous prie pour mes auditeurs. Plus ils sont considérables, plus leur vertu doit faire honneur à la religion et plus ils sont dignes de toute l'ardeur du zèle apostolique. Si les ennemis de leur salut, que leur condition leur suscite en si grand nombre, les ont fait écarter de la voie que vous leur avez marquée, grand Dieu, vous êtes assez puissant et assez bon pour les y remettre. Levez donc par votre grâce toutes les difficultés qu'ils trouvent dans la recherche de cette voie; et faites-leur comprendre que vous les avez sagement permises, ou pour les punir, ou pour les éprouver. Qu'il vous plaise encore, ô Seigneur, de les préserver de cet esprit d'étourdissement et de vertige qui engage tant de pécheurs dans les routes égarées du monde, et donnez-leur de plus en plus cet esprit de sagesse et de droiture qui conduit vos élus dans la voie de la vérité.

Refuserez-vous, mes chers auditeurs, d'entrer dans des sentiments si justes et si raisonnables, et conviendrez-vous que vous n'auriez ni raison ni justice si, ayant à faire nécessairement le voyage de l'éternité, vous ne faisiez nulle attention sur la voie qui doit vous y conduire? Ne rendez pas inutile le soin que je prends de vous en faire souvenir. Pensez sérieusement à connaître et à accomplir ce que Dieu demande de vous : vous le connaîtrez par la droiture d'esprit dont je viens de vous parler; vous l'accomplirez par la droiture de cœur, dont je vous parlerai dans la suite; et, après avoir marché toute votre vie dans la voie droite, vous trouverez au bout le prix qui vous y attend et que je vous souhaite.

SERMON VII.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

De la voie droite.

Vox clamantis in deserto; parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, et rendez droits ses sentiers (*S. Luc, ch.* III, 4).

Le nom de Dieu est saint par lui-même, et nous ne laissons pas d'en demander la sanctification dans l'Oraison Dominicale. Le jour du Seigneur est saint en cela même qu'il est consacré à son service, et la sanctification nous en est pourtant commandée dans le Décalogue. Il ne faut donc pas s'étonner que, les voies de Dieu étant droites, l'Eglise nous exhorte dans ce saint temps à les redresser, *rectas facite semitas ejus.* Quoique la sainteté soit essentielle au nom de Dieu, combien y en a-t-il parmi nous qui le blasphèment! Quoiqu'elle soit attachée au jour que le Seigneur s'est consacré, combien y en a-t-il parmi nous qui le profanent! Et quoique la droiture soit inséparable des voies par lesquelles Dieu vient à nous, ne vîmes-nous pas, dimanche dernier, que nous cherchons mille détours dans les voies par lesquelles nous allons à Dieu?

Il faut pourtant satisfaire à toutes ces obligations; et comme nous sanctifions le nom de Dieu et le jour de son repos en nous sanctifiant nous-mêmes, c'est en redressant nos cœurs que nous redressons ses voies. Jamais elles ne seront droites pour nous si notre cœur n'est droit, s'il ne possède cette droiture qu'il avait reçue dans l'état d'innocence, qu'il a perdue par le péché, et qu'il ne peut recouvrer que par la grâce du Libérateur.

Après vous avoir donc parlé, messieurs, de la droiture d'esprit, nécessaire pour connaître la seule voie droite qui nous convient pour aller à Dieu, il me reste à vous parler de la droiture de cœur, nécessaire pour marcher dans cette voie après l'avoir connue. Et pour vous dire d'abord en quoi cette droiture consiste, voici un principe de morale que je vous prie de retenir.

Toute la vie chrétienne se réduit, par rapport à notre conduite, à deux chefs principaux auxquels tous les autres aboutissent : l'un à agir, et l'autre à souffrir. Il nous faut agir en qualité de chrétiens, parce que les chrétiens sont les disciples de celui *qui agit sans cesse comme son Père* (*Joan.* V, 17) *et par qui toutes choses ont été faites* (*Joan.* I, 3). Il nous faut souffrir en cette même qua-

lité, parce que les chrétiens sont les disciples de l'*homme de douleurs* (*Isai.* LIII, 3), qui n'a souffert que pour nous en donner l'exemple (I *Petr.*, II, 21).

Ce sont là nos deux obligations essentielles et, pour le dire ainsi, les deux ailes qui portent notre cœur dans la voie droite ou dans celle qui ne l'est pas. Si nos actions et nos souffrances sont bien réglées, il conserve sa droiture et il marche dans le droit chemin; mais si elles sont déréglées, il se dérègle aussi lui-même en s'engageant dans les routes du mensonge et de l'infidélité.

La droiture du cœur chrétien consiste donc à savoir comment nous devons régler nos actions et nos souffrances, et saint Augustin nous l'apprend sur le principe même que nous venons d'établir. Considérez, mes frères, nous dit-il, les deux devoirs importants entre lesquels toute votre vie est partagée. Comme disciples d'un Dieu agissant, vous avez du bien à faire; comme disciples d'un Dieu souffrant, vous avez du mal à souffrir; mais l'un et l'autre serait sans mérite s'il ne partait du cœur et si ce cœur n'était droit. Or, il le sera si Dieu vous plaît dans le bien que vous faites, et si Dieu ne vous déplaît pas dans le mal que vous souffrez; paroles remarquables qui vont partager ce discours : *Rectus es, si in eo bono quod agis, Deus tibi placet; et in eo malo, quod pateris, Deus tibi non displicet.*

Approfondissons les instructions d'un si grand maître, puisque nous y trouvons les deux moyens infaillibles de donner à notre cœur cette droiture qui prépare la voie du Seigneur et qui rend droits ses sentiers. N'avoir que Dieu en vue dans le bien que nous faisons, en voilà le premier moyen; ne nous point élever contre Dieu dans le mal que nous souffrons, voilà le second.

Pour prouver le premier, je distinguerai par la droiture les motifs de nos actions; pour prouver le second, j'établirai par la même droiture les raisons de nos souffrances : et j'espère que vous m'accorderez une attention d'autant plus favorable, que la vertu que je vous prêche aujourd'hui influe sur toute la vie chrétienne, et qu'elle est même l'unique disposition à célébrer dignement les grandes fêtes qui vont venir : car si, dans le langage de l'Ecriture, ce sont des jours de salut, de joie et de lumière, la même Ecriture nous apprend qu'il n'y a que la droiture de cœur qui nous prépare à tous ces avantages. Ce sont des jours de salut, il est vrai; mais le Messie que nous attendons, et qui vient pour sauver tous les hommes, ne sauvera pourtant que ceux qui auront le cœur droit, *qui salvos facit rectos corde* (*Psal.* VII, 11). Ce sont des jours de joie, mais elle ne remplira que les cœurs que la droiture lui aura ouverts, *rectis corde lætitia* (*Psal* XCVI, 11). Ce sont des jours de lumière, mais elle ne dissipera les ténèbres que des cœurs que cette vertu aura rendus dignes de ses divines effusions : *Exortum est in tenebris lumen rectis* (*Psal.* CXI, 4).

Mais comme ce puissant secours que la droiture nous donne sur la terre tire toute sa force de celui que Jésus-Christ naissant nous vient apporter du ciel, regardons *cet orient* (*Zach.*, VI, 12) qui est prêt à luire; et puisque nous honorons le temps heureux où le soleil de justice est *venu éclairer les nations qui étaient dans les ténèbres et à l'ombre de la mort* (*Mal.*, IV, 2), nous pouvons espérer qu'il voudra bien étendre sur nous les rayons favorables de sa grâce, surtout si nous l'en prions par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un principe généralement reçu dans la morale chrétienne, que l'intention est l'âme de nos actions, et que le motif qui les anime décide devant Dieu de leur mérite ou de leur démérite. Or je remarque que les hommes, toujours partagés par des passions et des inclinations différentes, agissent diversement dans tout ce qu'ils font de bien. Les uns le font par un motif purement divin, et c'est le partage des chrétiens qui agissent par amour; les autres le font par un motif, partie divin et partie humain, et c'était la conduite des Juifs, qui n'agissaient pas tant par l'amour de la justice que par la crainte de la peine; les autres le font par un motif purement humain, et en cela vous reconnaissez les païens, qui n'ont agi que pour la créature.

De tous ceux-là il n'y a que les chrétiens qui aient cette parfaite droiture de cœur qui fait marcher dans la voie droite, parce qu'ils sont les seuls qui se trouvent dans la charité et qui agissent par ses mouvements. Mais, comme disait le prophète, ceux que Dieu avait choisis pour être son peuple se sont mêlés parmi les nations et ont appris à agir comme elles : *Commixti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum* (*Psal.* CV, 35). Combien voyons-nous de chrétiens qui n'agissent que par une crainte servile comme les Juifs, et combien d'autres qui n'agissent que pour la créature comme les païens, au lieu que tous devraient être animés par la charité !

Tâchons de les détromper en établissant ce que la religion nous enseigne sur cette matière, qui sans doute est des plus importantes pour le salut, puisqu'il n'est pas possible de le faire, si l'on ne donne à ses actions le motif qui en fait tout le mérite. Et par là nous entrerons dans l'esprit de notre évangile, qui veut que les chemins tortus de nos consciences deviennent droits, et que les raboteux soient unis par la droiture de nos intentions et par l'uniformité de notre vie : *Erunt prava in directa, et aspera in vias planas* (*Luc.*, III, 5).

1. Non, mes frères, nos actions ne sauraient parfaitement plaire à Dieu, si son amour n'en était le principe et la fin, parce que la charité est la grande règle des mœurs : *Charitas regula morum.* Lorsque saint Jean vit la céleste Jérusalem (*Apoc.*, XXI, 15), il vit en même temps un ange qui tenait une règle d'or, avec laquelle il prenait les dimensions de cette cité bienheureuse. Les saints ont reconnu dans cet ange Jésus-

Christ, et dans cette règle d'or la charité, avec laquelle il mesure l'Église et toutes les bonnes œuvres qui s'y font; en telle sorte que tout ce qui est au niveau de cette règle est droit, et que tout le reste est imparfait.

Le Prophète appelait les Israélites infidèles un mauvais arc qui pousse ses flèches de travers, parce que, humains et terrestres, ils ne rapportaient pas leurs actions à Dieu : *Conversi sunt in arcum pravum* (*Psal.* LXXVII, 57). Et par cette expression figurée, convenable à la poésie divine qui élevait son esprit, il a voulu nous faire entendre que notre cœur est comme un arc dont les bonnes œuvres sont les flèches et duquel Dieu est le but, puisque, selon saint Paul, nous devons les faire toutes pour sa gloire (1 *Cor.*, X. 31). On peut ajouter que la charité est comme le bras qui pousse ses flèches; car, comme dit saint Augustin, notre cœur ne va point à Dieu par des mouvements sensibles, mais par les affections : *Non movetur anima pedibus, sed affectibus* (*Aug. tract.* 48 *in Joan. circ. init.*); d'où il s'ensuit que quand il rapporte ses actions à Dieu par la charité, il est droit, et qu'il ne l'est plus dès qu'il les rapporte à la créature par cupidité : *Conversi sunt in arcum pravum.*

Ce n'est pas, mes frères, que Dieu ait besoin de nos devoirs; disons plutôt que ces devoirs étant essentiellement justes, il est impossible qu'il ne nous les prescrive, parce qu'il est la justice même.

Ne croyez pas non plus que quand il nous commande de rapporter tout à lui, ce soit pour son propre bien; ce n'est que pour le nôtre. Notre justice et notre bonheur sont inséparables; nous sommes justes en lui rapportant toutes nos actions, et nous ne saurions les lui rapporter sans être heureux.

Les hommes ne veulent être aimés que pour eux-mêmes; Dieu, au contraire, ne veut, pour ainsi dire, être aimé que pour nous. Telle est notre destination selon son décret éternel, qu'il veut nous rendre heureux par la possession de lui-même : mais comme nous ne pouvons le posséder qu'en l'aimant, il nous recommande de l'aimer; et si nous ne l'aimons pas, il ne nous punit du refus de notre amour, que parce que ce refus est injuste et qu'il nous rend malheureux.

N'oublions jamais une vérité si consolante, et rendons-en un hommage continuel à la nature bienfaisante de notre Dieu. Parce qu'il est la justice même, il faut nécessairement qu'il exige de nous ce qui est juste, et rien n'est si juste que de l'aimer. Mais aussi parce qu'il est la bonté même, il ne l'exige que pour nous rendre heureux. Voilà pourquoi il nous exhorte sans cesse à un amour qui s'étende à toutes nos actions; et n'est-il pas juste que recevant tout de Dieu, nous rapportions tout à Dieu? C'est aussi dans cet esprit que l'Apôtre disait que quand nous ferions les actions de vertu les plus éclatantes et les plus sublimes, on ne serait rien devant Dieu, si on manquait de charité (1 *Cor.*, XIII, 1).

Jusque-là, mes frères, vous voyez combien il est important d'agir par amour pour marcher dans la voie droite, et que notre cœur n'a de droiture qu'autant que nous rapportons nos actions à Dieu; et en les lui rapportant pour sa gloire, notre bonheur s'y trouve attaché. Je vous laisse maintenant examiner, si dans tout ce que vous faites ce motif est dominant.

2. Mais on demande s'il n'est pas permis de faire le bien par la crainte de la peine dont Dieu menace ceux qui ne le font pas? Et je réponds que la crainte de la peine est permise; mais qu'il n'est pas permis de la craindre uniquement et comme le plus grand mal, parce qu'en n'agissant que par cette crainte nous n'aimons que nous-mêmes, et qu'en n'aimant que nous-mêmes nous commettons la plus grande de toutes les injustices, qui est de n'aimer pas Dieu, infiniment plus aimable que nous mêmes, et à qui notre amour est dû par toutes sortes de raisons.

Il faut pourtant avouer que, quelque grossière que fût la crainte parmi les Juifs, elle a son usage parmi les chrétiens, et qu'elle contribue à les faire marcher dans la voie droite. C'est ici une doctrine qui mérite d'être expliquée en faveur des pécheurs et même des justes. Il ne s'agit pas toujours dans les chaires évangéliques de pousser des mouvements de morale pour toucher, il faut y établir aussi des principes de religion pour instruire; car c'est la règle de tous les temps, que jamais on ne pourra toucher par la morale, si l'on ne s'applique auparavant à convaincre par l'instruction. Je vous exhorte donc, mes frères, à vouloir bien écouter celle-ci, où vous allez voir l'utilité de la crainte qui nous conduit à l'amour. Je vous appliquerai peut-être durant quelques moments; mais si vous me suivez, j'espère me rendre intelligible.

Quand Jésus-Christ a voulu nous guérir de la maladie de nos âmes, il ne l'a pas fait en nous délivrant en un instant de toutes nos faiblesses, mais en se servant de nos faiblesses mêmes pour opérer notre délivrance. Il a trouvé en nous de la crainte pour les maux et du désir pour les récompenses, car ce sont les deux grands motifs qui font agir tous les hommes : et voilà pourquoi les hommes eux-mêmes, voulant se régler entre eux, ont établi des peines pour les crimes et des récompenses pour les vertus.

Jésus-Christ s'est abaissé jusqu'à vouloir bien se servir de ces deux motifs pour notre salut, et il en a seulement changé les objets. A la crainte de la mort du corps et des tourments qui finissent avec la vie, dont les hommes menacent les autres hommes, il a substitué la crainte de la mort de l'âme et des peines de l'enfer, qui ne finissent jamais : ce qui produit en nous la première espèce de crainte, qui est d'être précipités dans ces flammes éternelles. Et il a changé l'espérance d'obtenir les récompenses temporelles, que les hommes promettent à la vertu, en celles de jouir d'un bonheur éter-

UNIVERSITAS O. M. L.

nel, ce qui produit en nous une autre espèce de crainte, qui est d'être privés d'un si grand bonheur, en manquant aux conditions qui sont établies pour y parvenir.

Ce sont les deux craintes dont saint Augustin parle si souvent : la crainte servile et la crainte chaste, la crainte des esclaves et la crainte des enfants.

Il est vrai que quand la première est seule, elle n'est pas toujours capable d'éteindre en nous la volonté de pécher ; elle retient la main, mais elle ne change pas parfaitement le cœur (*Aug.*, *Ep.* 144). Elle nous empêche de nous abandonner au mal, parce que nous en appréhendons la punition ; mais si nous ne nous en abstenons que par ce motif, nous ne pouvons pas nous dire absolument victorieux du péché, parce qu'encore que nous n'accomplissions pas au dehors les mouvements de notre mauvaise volonté, cette volonté mauvaise est un ennemi qui ne peut être parfaitement détruit que par l'amour de la justice.

Mais voici ce qui est d'un grand secours à la faiblesse des pécheurs pour les faire marcher dans la voie de Dieu. Cette crainte, mon cher auditeur, toute servile qu'elle est, ne laisse pas de vous être utile ; car saint Augustin vous dit que si vous ne pouvez pas encore faire le bien par l'amour de la justice, vous devez au moins vous y porter par la crainte de la peine : *Fac, si potes, timore pœnæ ; si nondum potes, amore justitiæ* (*Aug.*, *in psal.* CXXVII), et cela pour plusieurs raisons très-importantes.

C'est qu'en craignant de la sorte, vous vous privez au moins de faire des actions criminelles, si vous n'êtes pas encore parvenu à en étouffer les secrets désirs (*Aug.*, *in psal.* IX ; *item*, *lib.* LXXXIII, *Quæst. q.* 3). C'est que vous n'en contractez pas les habitudes, qui vous tiendraient enchaîné dans la servitude du péché. C'est qu'en faisant de bonnes œuvres, vous en diminuez peu à peu la difficulté. C'est qu'en vous éloignant de la pratique du vice, vous vous disposez insensiblement à être touché de la beauté de la vertu, et qu'enfin vous passez par degrés de la servitude de la crainte à la liberté de l'amour. C'est ce qui a fait dire à ce saint docteur que la charité est la maîtresse, et que la crainte est la servante qui lui prépare la place dans notre cœur ; que la crainte des peines est le remède, et que l'amour de Dieu est la santé ; et que, comme pour l'ordinaire l'on n'acquiert la santé que par le remède, on n'arrive aussi à l'amour que par la crainte.

Personne ne doute que cette crainte ne soit utile aux pécheurs avant leur justification, mais j'entends les justes qui me demandent si elle l'est aussi aux chrétiens justifiés? Oui, mes frères, et c'est ainsi qu'il a plu à Dieu de proportionner ses bontés à nos misères.

J'avoue que plus la charité croît, plus la crainte servile diminue, et que, selon l'oracle de saint Jean, *la parfaite charité chasse la crainte* (1 *Joan.*, IV, 18). Mais faisons-nous justice, et ne nous flattons pas de courir à pas de géant dans la carrière de la vertu, où nous trouvons tant d'obstacles qui nous arrêtent (*Aug. de Verb. ap.*, *ser.* 18). La charité ne peut être dans une entière perfection durant cette vie. Elle n'y arrivera que dans le ciel, où toute la concupiscence sera détruite. Ainsi, mes frères, tant que nous sommes en ce monde, nous ne devons pas croire, sous le vain prétexte d'une spiritualité plus élevée, que la crainte de l'enfer nous soit inutile. Nous n'oserions nous vanter d'être saints ; et quand nous le serions, nous sommes exposés, comme dit saint Paul, et comme saint Paul lui-même l'a éprouvé, tout saint qu'il était (II *Cor.*, XII, 7), à des tentations de tant d'espèces de la chair contre l'esprit, que la charité est alors obligée d'avoir recours à la crainte, comme plus proportionnée à la chair et plus capable de l'étonner et de l'abattre. C'est l'innocent artifice dont se servait saint Jérôme, dans le temps de sa plus grande perfection, quand Dieu permettait, pour l'humilier, qu'il fût tourmenté par de mauvaises pensées ; car il nous assure qu'il ne s'en défendait qu'en songeant au bruit effroyable de la trompette qui appellera tous les hommes au dernier jugement.

Si cela n'était pas, il faudrait s'en prendre à Jésus-Christ même. Pour porter ses disciples à mépriser la mort, dont les hommes les devaient menacer pour ébranler leur constance, il leur faisait craindre la double mort que souffriront les damnés. *Ne craignez point*, leur dit-il, *ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme ; craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer et l'âme et le corps* (*Mat.*, X, 28). Vous voyez, reprend saint Augustin, qu'il les fortifiait, en opposant une crainte à une autre crainte, puisqu'il ne les délivrait de la crainte des hommes qu'en les frappant de la crainte de Dieu : *Ablato timore subjecit timorem*. Cette doctrine bien entendue fait voir l'utilité de la crainte, sans confondre les esclaves avec les enfants ; et après avoir établi le principe, venons maintenant à l'application et à l'usage.

Vous dont le cœur n'est rempli que de l'affection du monde, et qui ne vous abstenez des péchés grossiers que par la seule crainte des peines, comme faisaient les Juifs, vous êtes sans doute des esclaves, et vous n'êtes pas véritablement convertis. Avec un tel motif vous ne sauriez avoir le cœur parfaitement droit, ni, par conséquent, marcher dans la voie droite. Cependant, que la raison vous fasse bien goûter ce que je dis : ne laissez pas de craindre ; aidez-vous de tout pour arriver à votre fin. En craignant la peine dont Dieu vous menace, vous vous disposerez à aimer la récompense qu'il vous promet : par la crainte de la peine vous vous maintiendrez dans la bonne vie ; par la bonne vie vous acquerrez la bonne conscience, et la bonne conscience fera que vous ne craindrez plus la peine. Je parle ainsi après saint Augustin ; et il est d'autant plus croyable sur la doctrine de la crainte, que l'on sait qu'il a mieux connu que tous les autres celle de l'amour (*Aug.*, *serm.* 214 *de Temp.*)

Et vous qui êtes plus avancés dans la vertu; vous qui avez de l'amour pour Dieu, mais tantôt fort, tantôt faible, et qui, pour vous y maintenir, vous servez de la crainte des peines, ne croyez pas pour cela que vous soyez des esclaves. Vous êtes des enfants à qui le Prophète dit : *Venite, filii, audite me, timorem Domini docebo vos* (*Psal.* XXXIII, 12); venez, enfants de Dieu, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur. Ce n'est pas aux esclaves qu'il enseigne cette crainte, c'est aux enfants; et l'on vous jetterait dans une extrémité dangereuse si l'on vous en détournait sous prétexte de vouloir que vous n'agissiez que par amour. Car si cette crainte a quelque chose de servile, elle deviendra chaste par les suites : vous parviendrez à un état où vous vous abstiendrez d'offenser Dieu pour l'amour de lui-même. Vous ne l'abandonnerez point, dit saint Augustin, de peur qu'il ne vous abandonne, *ne desertus deserat*, et cette crainte salutaire vous conduira infailliblement à l'amour; elle vous donnera par conséquent la droiture de cœur, et vous marcherez dans la voie droite, en cela même que vous ferez toutes vos actions dans la vue de plaire à Dieu. Je dis bien plus : fussiez-vous parvenus à l'état même d'un amour aussi parfait qu'il peut l'être sur la terre, vous avez encore besoin, comme le concile de Trente l'a défini (*Conc. Trid., sess.* VI, *cap.* 11, 16), d'être excités par la crainte chaste de perdre la récompense éternelle, qui est Dieu même, et par le désir de le posséder; sans quoi vous ne détruirez jamais ce fonds de langueur qui reste dans les plus parfaits pendant cette vie. Le sentiment contraire sort du chemin battu, écarte de la voie droite, est opposé à la parole de Dieu et donne par conséquent dans l'illusion.

Je ne vous appliquerai plus, mais je voudrais bien, messieurs, que vous eussiez fait attention à cette importante vérité, qui a été de tous les temps et qui est encore plus du temps où nous sommes. Les uns, pour vouloir trop savoir, sont excessifs sur l'intérieur de la religion; les autres, pour ne savoir pas assez, ne s'attachent qu'à l'extérieur et font de la religion un corps sans âme. O Seigneur, donnez aux uns la sagesse sobre et tempérée; envoyez aux autres la lumière et la vérité, et unissez-les tous par les liens de la charité.

3. Mais avançons. Il y a des chrétiens qui s'écartent de la voie droite, parce qu'ils n'ont ni amour ni crainte, parce qu'ils oublient ce qu'ils doivent au Créateur, et qu'ils ne font rien que pour plaire à la créature. Or, c'est là un déréglement de cœur si visible, qu'il est étrange que l'on n'en soit pas plus frappé.

Car enfin, mes frères, qu'est-ce que les créatures méritent tant de nous pour en faire ainsi notre dernière fin? Il n'y a qu'à les bien connaître pour ne compter jamais sur un appui si fragile et si mal assuré. Et que voit-on dans le monde? que de mauvais cœurs, cœurs gâtés, corrompus, infidèles, prostitués à leurs intérêts et à leurs passions? Il n'y a point de milieu dans le sort qui nous attend, et notre condition est d'avoir tout ou rien. Si, dans tout ce que nous faisons, nous cherchons Dieu comme notre fin unique et dernière, nous le posséderons, et en le possédant nous aurons tout. Mais, si nous n'agissons que pour les créatures, nous n'aurons rien, puisque nous en devons être nécessairement séparés; et que c'est une loi inflexible de la justice éternelle, que l'homme qui n'aura point aspiré à la possession de Dieu, perde tous les biens créés avec Dieu même. L'amour des créatures ne peut parvenir qu'à une possession courte, toujours suivie de dégoût et de repentir. L'amour de Dieu est le seul qui puisse arriver à la possession éternelle de ce qu'il aime, et il y arrive infailliblement, pourvu qu'il subsiste jusqu'à la mort.

A quoi donc aspirent ceux qui, comme les pharisiens, font toutes leurs actions pour être vus des hommes, et qui se contentent d'en recevoir ici-bas une si fragile récompense? Leur justice voulait plaire, dit saint Chrysostome, elle a plu; elle voulait qu'on la vît, elle a été vue : elle a donc reçu sa récompense des hommes et ne doit plus rien attendre de la part de Dieu : *Receperunt mercedem suam.*

Hommes de rang et d'autorité, qui remplissez tous les devoirs de vos charges, ne donnez-vous point à vos actions un motif de charité qui, en même temps qu'elles sont nécessaires aux autres, vous les rend utiles à vous-mêmes? Si cela n'est pas, votre cœur n'est pas parfaitement droit devant Dieu, et ne pensez-vous pas que des actions qui n'ont que des motifs humains et terrestres deviennent inutiles pour le salut?

Hommes illustres dans toutes les professions, vous que Dieu avait distingués par de grands talents, afin que vous en fissiez un saint usage, vous avez cherché à plaire aux hommes, et vous y avez parfaitement réussi. Combien n'avez-vous point acquis parmi eux de réputation et de gloire? Mais ne valait-il pas bien mieux leur déplaire toujours que de rechercher en leur plaisant une estime si funeste, qui, en ouvrant sur vous les mains des hommes, vous a peut-être fermé pour jamais celles de Dieu.

Vous, qui jugez la terre, quand on vous voyait rendre la justice avec tant de prudence et d'équité, sans différence de pauvres ni de riches; dames chrétiennes, quand, par la sagesse de votre conduite, vous donniez du poids à la vertu, quand on vous voyait à la tête de ces assemblées pieuses qui règlent la charité et qui l'entretiennent tout ensemble, vous vouliez plaire aux hommes, et vous leur avez plu : on les entend partout faire votre éloge. Il est juste qu'ils reconnaissent ce que vous avez fait pour eux, mais aussi n'attendez pas que Dieu vous récompense de ce que vous n'avez pas fait pour lui.

Pour marcher en sa présence dans la droiture et dans la simplicité de votre cœur, vous deviez le regarder lui seul comme l'objet et la récompense de vos bonnes œuvres.

Au lieu que l'application que nous avons à plaire aux hommes ruine en nous tout l'esprit du christianisme et nous écarte de la voie droite, en nous ôtant la droiture que doit avoir notre cœur.

Ici s'évanouissent toutes les vaines raisons dont on se sert pour justifier certaines actions que le monde prétend faire passer pour innocentes. Sans s'engager dans de longs raisonnements, toutes peuvent être décidées par ce seul principe de saint Paul, que le chrétien ne doit pas faire une seule action qui n'entre dans l'ordre de sa prédestination et de son salut, jusqu'à la nourriture et au sommeil, et que tout nous venant de Dieu, tout lui doit être rapporté et fait principalement pour sa gloire : *Omnia in gloriam Dei facite* (I *Cor.*, X, 31).

Si nous traitions en particulier certains points de morale, qui regardent le luxe, la mollesse, la vanité, les spectacles profanes, où il est hors de doute que les passions sont enflammées, justifiées, rendues aimables, et qui ne sont tolérées que parce qu'*il est nécessaire*, comme dit l'Evangile, *qu'il y ait des scandales* (*Matth.* XVIII, 7) ; si nous traitions, dis-je, chacun de ces points, quelle serait la surprise de ceux qui n'ont jamais examiné combien le fond de la religion y est contraire, ou qui peut-être ont été trompés par ceux dont ils ont pris conseil ? Et quelle devrait être la confusion de ceux qui, sachant qu'il y a du mal, ne laissent pas de le faire ? Mais sans entrer dans ce détail, je dis qu'il suffirait de se demander à soi-même sincèrement et sans prévention : Ces actions, que les uns justifient et que les autres condamnent ; ces actions, sur lesquelles le monde et l'Eglise ne s'accorderont jamais, les fais-je dans la vue de plaire à Dieu, et en effet sont-elles de nature à lui plaire ? Quand je paraîtrai devant le tribunal de Jésus-Christ, où toutes mes actions seront jugées avec la dernière rigueur, pourrai-je lui présenter celles-là comme ayant eu son amour pour principe et sa gloire pour fin ; et, aucune action n'étant perdue devant Dieu, de quelque nature qu'elle puisse être, serai-je en droit de lui en demander la récompense ? Cette seule réflexion, messieurs, en ferait bientôt découvrir le faible.

Omnia vestra in charitate fiant (I *Cor.*, XVI, 14), que toutes vos actions, dit saint Paul, soient donc faites dans la charité, et vous ne ferez pas celles que le monde criminel justifie. Soit pour marcher dans la voie droite, quand nous y sommes, soit pour y rentrer, quand nous en sommes sortis, nous avons un besoin indispensable de la charité, parce qu'elle rend le cœur droit. Que la crainte nous y conduise, il n'importe, pourvu que nous y soyons conduits.

C'est aussi à cette droiture de cœur que saint Jean-Baptiste nous exhorte, comme au seul moyen *de préparer la voie du Seigneur*. C'est dans le cœur qu'il doit venir et il n'y viendra qu'autant qu'il le trouvera droit par la justice, ou redressé par la pénitence ; car il n'y peut avoir ni vraie justice, ni vraie pénitence sans amour. Ne faisons donc rien, mes frères, que par ses impressions. C'est de lui que tirera son mérite tout ce que nous ferons durant la vie et nous n'aurons rien à prétendre si nous nous trouvons sans lui à la mort. Pensez-y, vous que le monde dissipe et qui, pour l'ordinaire, ne faites rien que par rapport à lui. A l'heure de votre mort vous serez à jamais rejetés de Dieu, comme des serviteurs paresseux et infidèles, s'il vous trouve sans son amour ; et si vous voulez qu'alors la charité couronne vos actions, il faut qu'elle les ait animées et sanctifiées pendant votre vie.

Et, après tout, pouvons-nous avoir de motif plus juste, ni plus utile que celui-là ? Qu'y a-t-il de plus juste que de vouloir plaire à Dieu, puisque nous lui devons tout ? Et qu'y a-t-il de plus utile, puisqu'en lui plaisant nous devons tout attendre de lui ? Sans cela, mes frères, point de droiture dans notre cœur. Si nous manquons de droiture, nous ne saurions marcher dans la voie droite et n'y marchant point, nous ne pouvons être que dans la voie de perdition. Pour éviter ce malheur, ne perdons pas une seule de nos actions et n'en faisons aucune que dans la vue de plaire à Dieu.

Mais, comme nous avons appris de saint Augustin, que toute notre vie se passe à faire le bien qui nous est ordonné et à supporter le mal qui nous arrive, il ne suffit pas pour avoir le cœur droit de n'avoir que Dieu en vue dans le bien que nous faisons : *Rectus es, si in eo bono, quod agis, Deus tibi placet.* Pour perfectionner cette droiture, il faut encore ne nous point élever contre Dieu dans le mal que nous souffrons : *Et in eo malo, quod pateris, Deus tibi non displicet.* Seconde vérité, qui met le cœur chrétien à une épreuve plus difficile que la première et qui va être établie dans le dernier point de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Les misères et les souffrances de cette vie ont toujours été des écueils pour les infidèles, et l'on en a vu qui sont allés jusqu'à dire, ou qu'il n'y avait point de Dieu, ou que s'il y en avait un, il était injuste, puisqu'il se plaisait à faire souffrir ses créatures et souvent à combler de biens les méchants, pendant que les bons étaient affligés ; et saint Augustin appelait ceux qui parlaient de la sorte : *Distorti corde* (*Aug., in Psal.* L, *n.* 15), des hommes qui n'avaient pas le cœur droit.

Mais faut-il s'étonner, ajoute saint Bernard, qu'ils n'eussent point de droiture, eux qui n'avaient point d'amour ? Comme ils ne regardaient la justice qu'en elle-même et qu'ils ne se l'appliquaient jamais, on peut dire qu'ils ne l'ont jamais aimée, puisqu'ils n'ont jamais aimé Dieu, principe et fin de toute justice ; et n'ayant pas la foi animée par la charité, ils se sont d'autant plus désespérément égarés de la voie droite, qu'ils couraient plus fortement hors de la voie : *Tanto desperatius errabant, quanto fortius extra viam currebant* (*Bern., de Am. Dei, lib.* I, *c.* 8).

Béni soyez-vous, ô mon Dieu, de ce que nous sommes revenus par votre grâce de ces

égarements grossiers. Nous vous adorons et nous vous reconnaissons exempt d'injustice. Cependant quelle est notre misère ! Dès le moment que nous souffrons, nous ne laissons pas de retomber dans des égarements aussi dangereux et de perdre encore la droiture de notre cœur. Tantôt nous osons dire que nous ne méritons pas ce que nous souffrons. Tantôt nous nous décourageons dans les souffrances, en voyant la prospérité de ceux qui ne souffrent pas. Si vous voulez bien m'écouter, chrétiens, vous allez voir combien l'injustice de ces pensées courbe notre cœur vers la terre et l'écarte de la voie de Dieu.

1. Comme c'est une loi immuable que tout péché soit puni et que la punition en soit proportionnée à l'énormité, il faut nécessairement, ou que le pécheur s'impose cette punition à lui-même par sa pénitence, ou que Dieu la lui impose par sa justice. Et cela supposé, si nous faisons une juste comparaison entre les maux que nous faisons et ceux que Dieu nous envoie, nous serons bientôt forcés de convenir que nous en mériterions encore davantage. Ce ne peut être, dit saint Augustin, que par l'égarement d'un esprit aveugle et par la corruption d'un cœur déréglé, que les hommes se plaignent toujours de ce qu'ils souffrent, sans se plaindre jamais de la cause qui les fait souffrir. Toujours disposés à s'en prendre au Dieu vengeur, jamais ils n'accusent l'homme pécheur: *Flagella sua dolent homines, quare flagellantur non dolent* (*Aug.*, *in psal.* XXXVII). Quoi donc, nous faisons profession de croire qu'un seul péché mortel sera puni en l'autre vie des peines éternelles et nous croirons que plusieurs péchés seront trop punis en celle-ci par quelques peines de peu de durée?

Mais, sans parler de l'avenir, à quelles souffrances ces mêmes péchés ne nous obligent-ils pas dès cette vie? Il faut que nous les lavions par nos larmes, que nous les effacions par nos jeûnes, que nous les rachetions par nos aumônes, que nous les déracinions par la mortification de notre chair, que nous les couvrions par des œuvres pénibles et humiliantes, afin qu'ils ne nous soient jamais imputés, que nous en arrachions, pour ainsi dire, le pardon, par nos gémissements et par nos soupirs (*Ambr.*, *serm.* 35, *in Quadr.*; *Pacian*, *ep.* 31 ; *Hier. in Mich.*, *c.* VII; *Greg.*, *pap.*, *l.* VI *in c.* XV *l.* I, *Reg.*). Car voilà comment les Pères s'expriment après l'Ecriture dans l'idée qu'ils nous donnent de la pénitence, idée bien différente de celle que s'en forment les gens de la cour et du monde; et, après cela, quand Dieu permettra que nous souffrions et que par bonté pour nous il fera naître dans le cours de notre vie les occasions de souffrir, oserons-nous dire que nous souffrons trop? Ah! dit Richard de Saint-Victor, que le pécheur n'ait pas la hardiesse de se plaindre de ce qu'il souffre. Il suffit que le juste même ait péché seulement une fois pour verser des larmes éternelles, parce qu'il connaît mieux qu'un autre quelle est la griéveté du péché : *Sufficit justo ad fletus æternos vel semel peccasse.*

Les Pères ont appris cette doctrine de cet homme également innocent et pénitent, qui n'avait rien du luxe et de la mollesse de ceux *qui habitent dans les maisons des rois*, et qui nous est représenté, dans l'Evangile de ce jour, prêchant sur les bords du Jourdain. Il avertissait les Juifs de la colère qui allait tomber sur eux, et, pour l'éviter, il leur proposait une pénitence qui, pour être efficace, devait produire des fruits; et il ajoutait que ces fruits seraient toujours indignes de la justice de Dieu s'ils ne répondaient au nombre et à l'énormité de leurs péchés : *Facite ergo fructus dignos pœnitentiæ* (*Luc.*, III, 8).

Redressons notre cœur, mes frères, sur ces grandes vérités. Reconnaissons, en qualité de pécheurs, que la punition nous est due, et quand même nous serions justes, comme il est à souhaiter, nous devons avoir appris de saint Paul que Dieu *châtie ceux qu'il aime, et qu'il frappe des verges de sa justice tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (*Hebr.*, XII, 6). Pleurons tant qu'il nous plaira, dit saint Augustin, pourvu que ce soit toujours sous la main de notre Père. Ce qui nous fait pleurer est un remède et non pas une peine, un châtiment et non pas une condamnation. Ne rejetons pas la main qui nous frappe, si nous ne voulons être rejetés de l'héritage qui nous est promis, et ne considérons pas tant la peine que nous endurons que la place que nous tenons dans le testament de notre Père : *Noli attendere, quam pœnam habeas in flagello, sed quem locum in testamento* (*Aug.*, *in psal.* CII).

2. Mais bien souvent notre patience succombe à la vue de ceux qui, vivant plus mal que nous, sont néanmoins plus heureux que nous. Et d'où vient cela, que de notre peu de foi? La tempête s'élève pendant que Jésus-Christ dort (*Matth.*, VIII, 24) Nous sommes troublés pendant que notre foi est assoupie ; car si elle ne l'était point, ne verrions-nous pas distinctement que si l'adversité est, pour l'ordinaire, une marque d'élection, la prospérité ne l'est pas toujours (*Aug. pr. En.* 2, *in psal.* XXV)? A la vérité, la règle n'est pas générale, puisqu'il y a des justes qui prospèrent, et des méchants qui sont punis dès cette vie, mais nous voyons que le contraire arrive plus souvent. Ecoutez les preuves consolantes de cette grande vérité.

Le pécheur, dit l'Ecriture, a irrité Dieu : *Exacerbavit Dominum peccator* (*Psal.* X). Et que pensez-vous que Dieu fera pour se venger? Sa main s'appesantira-t-elle sur lui, en l'affligeant dans ses biens, dans son corps, dans son esprit? C'est ainsi qu'en useraient les hommes; mais voyez comme la conduite de Dieu est différente de la leur : *Secundum multitudinem iræ suæ non quæret;* parce que Dieu est irrité contre le pécheur, il ne le cherchera pas d'abord dans sa colère ; il se cachera à lui, et à peine lui aura-t-il détourné sa vue de ses jugements, que ce pécheur aveugle triomphera de tous ses ennemis, et ne trouvera rien qui s'oppose à son

bonheur temporel : *Auferentur judicia tua a facie ejus, omnium inimicorum suorum dominabitur.* Surprenante, mais terrible espèce de vengeance!

Il arrive quelquefois dans le monde des événements capables d'ébranler notre foi, et les histoires anciennes et modernes nous en fournissent des exemples infinis. Mais, pour la soutenir, souvenons-nous que ce sont là des marques éclatantes, non pas de l'oubli de Dieu sur son Eglise, mais de sa miséricorde sur les bons et de sa justice sur les méchants. Jamais il n'est plus irrité que lorsqu'il semble oublier ce qui l'irrite. Lors même qu'il rend sa providence douteuse, par la lenteur qu'il apporte à venger sa gloire, et qu'il permet que l'on s'élève par le crime, n'en soyons pas surpris : c'est par les prospérités temporelles qu'il a souvent accoutumé de se venger de ceux qui l'offensent.

Mais quand nous voyons que les méchants prospèrent et que les bons sont affligés, nous perdons courage. Eh! mon Dieu, disons-nous alors, où est donc votre justice? Et Dieu nous répond, mais où est donc votre foi? Si je vous ai promis une prospérité tranquille sur la terre, et que je ne vous la donne point, plaignez-vous, vous avez raison; mais si je ne vous ai promis, ou que l'adversité, ou qu'une prospérité traversée; si je ne vous ai promis de bonheur véritable qu'en l'autre vie, de quoi m'accusez-vous? Croyez, et attendez l'effet de mes promesses. Votre Sauveur n'a-t-il pas souffert plus que vous, et les disciples doivent-ils avoir plus d'avantage que le Maître? Qu'avait-il fait pour tant de maux qu'il a soufferts, et que souffrez-vous pour tant de maux que vous faites?

Mes frères, au lieu de nous récrier contre la justice de Dieu, éveillons Jésus-Christ qui dort dans notre cœur, et disons-lui, comme les apôtres : *Domine, salva nos, perimus* (*Matth.* VIII, 25). Seigneur, si vous ne nous soutenez, en augmentant notre foi, nous périrons dans l'abîme de votre justice sur les peines des bons et sur la paix des méchants. Il calmera tous les troubles qui s'élèvent en nous-mêmes, et il nous découvrira qu'il doit faire bien peu de cas de la prospérité temporelle, puisqu'il la donne à ses ennemis; car s'il la croyait digne de son estime, la donnerait-il avec tant de profusion à des personnes si indignes de ses grâces (*Aug.*, *in psal.* LXXII, *n.* 12)?

Que si les biens de ce monde, tout fragiles qu'ils sont, ne laissent pas de nous paraître grands, à cause des avantages qu'ils nous procurent en cette vie (*Item in psal.* LXII *et* LXXIII), jugeons de là combien grands doivent être les biens qui nous sont réservés dans l'éternité, puisque tout est ici en énigme et en figure, et que là nous verrons Dieu face à face et tel qu'il est (1 *Cor.*, XIII, 12; 1 *Joan.* III, 2)?

Mais enfin, si les méchants prospèrent, ce ne peut être que pour un temps : ou la prospérité les quittera pendant leur vie, ou ils la quitteront eux-mêmes par la mort. Qu'ils s'élèvent au dessus des cèdres du Liban, ils ne montent si haut qu'afin que leur chute en soit plus grande. Qu'ils s'applaudissent et qu'ils triomphent, nous ne ferons que passer, et dans un moment ils ne seront plus (*Psal.* XXXVI, 36).

Comme ces herbes des prairies, qui conservent quelque verdure pendant l'hiver, mais qui, n'ayant presque point de racine, sèchent aux premières approches du soleil, les méchants sont environnés d'un faux éclat dans les grandeurs passagères de ce monde; mais aux premières approches du jour du Seigneur, ce faux éclat s'évanouira. Les bons, au contraire, semblables aux arbres qui paraissent morts durant l'hiver, et qui montrent au printemps leur verdure accoutumée, passent leur vie dans l'obscurité, et sont comme morts dans leurs souffrances; mais leur vie n'est que cachée en Dieu avec Jésus-Christ (*Colos.* I, 33), et viendra le temps heureux où ils vivront dans un éclat digne du grand Dieu qui les couronnera dans la multitude infinie de ses miséricordes (*Psal.* CII, 4).

Heureux du siècle (car il y en a, de quelque misère que l'on affecte de se plaindre, puisque l'on y est plus somptueux et plus superbe que jamais), heureux du siècle, qui ne souffrez aucune des traverses de la vie (*Psal.* LXXII, 5), qui n'êtes point châtiés comme le reste des hommes, qui vous réjouissez même lorsque vous faites le mal (*Prov.* II, 14), et qui triomphez dans les actions les plus criminelles, ne prétendez pas que cet état dure toujours. Vous mourrez à votre tour comme ceux qui vivent dans la misère, et vous trouverez un horrible changement après votre mort. Vous verrez dans un état heureux ceux que vous aurez méprisés, et vous vous verrez vous-mêmes dans une éternelle ignominie. Vous verrez que vous n'aurez tiré aucun fruit de la vaine ostentation de votre magnificence et de vos richesses, et que tout ce que vous aurez tant estimé sera passé comme l'ombre (*Sap.* V, 2). L'Ecriture dit tout cela, et elle ajoute que vous serez saisis de trouble et de frayeur, que vos iniquités tantôt retomberont sur votre tête, tantôt s'élèveront contre vous pour vous accuser et pour vous confondre (*Psal.* VII, 17). Elle dit encore que vous serez pénétrés de douleur, et que vous pousserez des soupirs, mais soupirs inutiles, douleur qui ne servira qu'à vous tourmenter, puisque étant séparée de l'espérance du pardon, elle aura toute l'amertume et toute la rage du désespoir.

Mais vous, justes affligés, qui êtes regardés comme *le rebut et les ordures du monde* (1 *Cor.*, IV, 12), qui êtes toujours en butte à la pauvreté et à l'injustice des hommes, ne craignez pas que cet état dure toujours. Vous serez mis au nombre des enfants de Dieu, et votre partage doit être avec les saints. Le protecteur des innocents vous rendra justice à la face du ciel et de la terre. Fortifiés par sa présence divine, vous vous élèverez avec confiance contre ceux qui vous

auront opprimés. Non-seulement vous serez leurs accusateurs, vous deviendrez encore leurs juges. Vous ne serez plus sous leur puissance, eux-mêmes seront sous la vôtre. Vous êtes maintenant l'objet de leur raillerie et de leur mépris devant les hommes, vous les raillerez et les mépriserez devant Dieu, et Dieu les raillera et les méprisera lui-même : *Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos* (*Psal.* II, 24).

Ne demandez donc pas pourquoi il lui plaît de les traiter si doucement en cette vie, pendant que vous y êtes si maltraités. Contentez-vous de vous appuyer sur la fidélité de ses promesses, et dites, comme saint Grégoire de Nazianze, que celui qui est la raison souveraine, ne peut rien faire sans raison : *Mihi est pro summa ratione, apud illam summam rationem nihil fieri sine ratione.* C'est ainsi qu'en usait David ;car, en voyant la misère des bons et le bonheur des méchants, il ne s'empêchait de tomber dans le murmure qu'en prévoyant la fin des uns et des autres, et il en ouvrait son cœur à Dieu d'une manière si touchante, que le psaume 72 sera, dans toute la suite des siècles, la consolation des justes, pauvres, affligés et persécutés.

Il est donc indubitable, messieurs, que ceux-là n'ont pas le cœur droit, qui perdent la confiance dans les afflictions en voyant la paix des pécheurs; qui, non contents de refuser les corrections de Dieu, osent entreprendre de lui en faire, en disant qu'il ne fallait point qu'il y eût des pauvres, que le monde eût été plus beau, s'il eût été rempli de riches et d'heureux ; et pour dire tout en un mot, qui, bien loin de régler leur volonté sur celle de Dieu, prétendent au contraire régler la volonté de Dieu sur la leur (*Aug.*,*in psal.* XXIV, 2).

Mais la droiture de cœur se trouve dans ceux qui ne se révoltent point contre le Père qui les corrige; qui espèrent tout ce qu'il leur a promis, qui adorent sa volonté sainte dans la pauvreté comme dans les richesses, dans l'adversité comme dans la prospérité, dans l'élévation des impies comme dans leur abaissement; qui prennent cette volonté pour la règle de leurs actions, et qui n'en font aucune qui n'y soit conforme; car voilà, dit saint Augustin, le moyen infaillible de bien redresser notre cœur : *Vis habere cor rectum? Tu fac quod vult Deus; noli Deum velle facere quod vis tu :* Voulez-vous, dit ce Père, avoir un cœur droit et simple? Faites ce que Dieu veut, et ne prétendez pas injustement que Dieu fasse ce que vous voulez. Autant que votre cœur sera conforme au modèle de la rectitude souveraine, qui est la volonté de Dieu, autant il aura de droiture; mais si vous voulez le contraire de ce que Dieu veut, vous aurez le cœur tortu et déréglé ; et en cela, vous pécherez contre la loi éternelle, qui veut que l'ordre naturel soit gardé, et par conséquent que la volonté de la créature, qui n'est rien et qui n'a rien par elle-même, soit soumise à la volonté du Créateur, de qui elle a tout reçu et de qui elle doit tout attendre.

Finissons, messieurs, et de tout ce que je viens d'établir dans ce discours, tirez avec moi des conséquences qui vous soient utiles. Peut-être que plusieurs d'entre vous n'avaient jamais pensé que la droiture du cœur chrétien consiste à agir et à souffrir pour Dieu ; à n'avoir que Dieu en vue dans le bien que nous faisons, et à ne nous point élever contre Dieu dans le mal que nous souffrons. Mais puisque vous venez d'apprendre de saint Augustin que toute notre vie est partagée entre ces deux devoirs importants, appliquez-vous désormais à les remplir avec une fidélité digne de Dieu, et j'ajoute digne de vous-mêmes, puisque vous ne devez pas moins vous distinguer par votre conduite que par votre rang, et que plus votre rang est élevé, plus il expose votre conduite à la vue des hommes.

Agissez pour Dieu, en évitant les actions mauvaises et en donnant aux bonnes le seul motif qui les fera couronner. Souffrez pour Dieu en acceptant les croix de votre état ; car il n'y a point d'état qui n'ait ses croix, et le vôtre, tout brillant et tout désirable qu'il paraît, en a peut-être plus que tous les états de la vie humaine. Mais vous n'en perdrez pas le fruit, si vous pensez combien la pénitence est nécessaire, et *en vérité, en vérité je vous le dis*, vous manquerez de prudence, si, par les peines du temps, vous ne vous garantissez de celles de l'éternité.

Les courtisans ont toujours été soupçonnés de manquer de sincérité et de droiture ; mais je me suis éloigné à dessein de ce vaste champ de portraits et d'invectives, parce que leur effet ordinaire n'est que de produire de malignes applications. Je me contente de vous dire que le moyen infaillible d'être droit avec les hommes, c'est de l'être devant Dieu ; car, comme dit saint Jean, ceux qui se *persuadent en la présence de Dieu qu'ils sont enfants de la vérité* (1 *Joan.*, III, 19), sont incapables de tromper les hommes.

Par cette droiture, qui fait aussi bien le caractère du cœur noble que le caractère du cœur chrétien, vous éviterez la malédiction prononcée par le Saint-Esprit contre ceux qui *ont le cœur double et qui marchent par deux voies* (*Eccli.*, II, 14). Et en même temps vous obéirez à l'Evangile de ce jour qui vous prescrit de ne marcher que par une voie, qui soit la droite, afin que *la gloire du Seigneur se manifeste*, et que nous ayons tous le bonheur *de voir le Sauveur envoyé de Dieu.*

En vain viendrait-il dans le monde par son incarnation, s'il ne venait dans nos cœurs par sa grâce; et il est certain qu'il n'y viendra point, si nous ne lui préparons la voie en la manière que je viens de l'expliquer. Préparez-la, mes chers auditeurs, afin que vous puissiez le recevoir dignement à la solennité de sa naissance, et afin qu'en profitant de la douceur de son premier avénement, vous vous mettiez à couvert de la juste rigueur du second.

De cette sorte, vous aurez de la droiture dans l'esprit et dans le cœur. Non-seulement

vous connaîtrez l'unique voie qui vous convient pour aller à Dieu, mais quand vous l'aurez connue, vous y marcherez avec amour, et après y avoir marché dans le temps, vous arriverez par elle au repos de l'éternité.

SERMON VIII.

POUR LE JOUR DE SAINT THOMAS.

De la conversion des hérétiques.

(*Prononcé le jour de saint Thomas apôtre dans l'Eglise des Nouveaux-Convertis, avant la suppression de l'édit de Nantes.*)

Noli esse incredulus, sed fidelis.
Ne soyez point incrédule, mais fidèle (*S. Jean, ch.* XX).

Quand Dieu créa la lumière, il n'avait pas créé les ténèbres qui l'avaient précédée, parce que toute production se termine à un être réel, et que les ténèbres n'étant qu'une privation ne pouvaient pas être créées; mais Dieu ne laissa pas de les faire entrer dans l'ordre de ses ouvrages; et s'il fit éclater sa puissance en créant la lumière, il ne fit pas moins paraître sa sagesse en ordonnant les ténèbres, puisque, de leur obscurité même, il fit sortir la lumière qui fait le jour.

Disons de même que Dieu n'est pas l'auteur du péché, puisque, faisant tout par sa puissance, il ne saurait faire ce qui vient de faiblesse et d'infirmité; mais il ne laisse pas d'en disposer par un ordre de cette même sagesse qui a tiré de la chute du premier Adam l'incarnation du second, de la réprobation des Juifs la vocation des gentils, ajoutons, en supprimant d'autres exemples, de la chute honteuse de l'apôtre saint Thomas la gloire de la conversion la plus parfaite.

Il est vrai que ne devant rien au pécheur, il a fait cette conversion par une miséricorde toute gratuite; mais il est certain que sa sagesse s'y est encore proposé d'autres raisons.

En convertissant un incrédule, il a voulu nous apprendre que nous devons travailler à en convertir d'autres, et le lieu où je parle me détermine à faire de cet exemple le sujet principal de ce discours. La charité donne ici un asile à ceux qui, étant nés dans l'hérésie, ont heureusement détruit les préjugés de l'enfance, de l'éducation et de la coutume, et sont entrés dans l'Eglise que leurs pères avaient abandonnée. Cette même charité nous oblige d'en augmenter le nombre; car combien serions-nous coupables, si nous disions comme Caïn, que Dieu ne nous a pas chargés de leur conduite (*Gen.*, IV), et si nous suivions le mauvais exemple des prêtres de la loi, à qui la conversion de Judas fut indifférente (*Math.*, XXVII, 4)? Il est bien plus digne de notre foi de ressentir comme saint Paul les faiblesses de nos frères et de n'en voir jamais de scandalisés sans que leur scandale nous touche (I *Cor.*, XI, 24).

Puis donc que le feu de l'hérésie n'est pas encore éteint et qu'il y a parmi nous une infinité de Thomas incrédules, je viens vous dire, mes frères, que nous devons être les imitateurs de Jésus-Christ, en contribuant, autant qu'il est en nous, à faire des Thomas fidèles; et pour vous exciter à une action si louable, je vous propose deux réflexions importantes sur l'Evangile de ce jour : l'une sur les motifs qui doivent nous porter à cette bonne œuvre; l'autre sur les moyens que nous devons employer pour y réussir, et vous allez voir que la conduite de Jésus-Christ à l'égard de saint Thomas nous découvre l'un et l'autre.

Les motifs qu'a eus Jésus-Christ pour convertir un incrédule sont les mêmes que nous devons avoir pour en convertir d'autres.

Les moyens dont Jésus-Christ s'est servi pour convertir un incrédule sont les mêmes que nous devons employer pour en convertir d'autres.

Expliquons ces deux vérités dans les deux parties de ce discours, et pour parler utilement de la conversion des hérétiques, implorons l'intercession de celle qui a extirpé toutes les hérésies : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut convenir avec le prophète que les vues de Dieu sont infiniment éloignées de celles des hommes, et que par conséquent il nous serait difficile de juger des motifs qui ont porté Jésus-Christ à faire de Thomas incrédule, non-seulement un fils de la foi, mais un des principaux Pères de la foi. Mais ce qu'un aveuglement malheureux nous empêche de connaître, les saints docteurs prévenus de sa bonté et éclairés de son esprit ont pu l'entrevoir dans leurs pieuses méditations.

Ils disent que le Sauveur du monde y fut d'abord porté par l'excellence de l'œuvre, et il fallait bien que cette conversion fût considérable, puisqu'il ne dédaigna pas de s'y employer, lors même qu'il fut entré dans sa vie nouvelle.

Ils disent que la grande misère de Thomas fut un digne objet de la grande miséricorde du Sauveur; car si l'on est malheureux quand on est tombé dans le péché, n'est-ce pas le comble du malheur que d'être obstiné jusqu'à dire qu'on ne croira point?

Ils disent qu'il y fut porté par l'amour qu'il avait pour ses apôtres, que la chute de Thomas avait sensiblement touchés. S'il eût persévéré dans son incrédulité, leur affliction aurait sans doute troublé la joie que leur causait la résurrection de leur Maître.

Ils disent qu'en faveur des autres apôtres, il voulut relever celui-ci, parce que, comme ils étaient encore faibles, n'ayant point reçu le Saint-Esprit, ils pouvaient être ébranlés par son exemple.

Ils veulent même qu'il ait opéré cette conversion pour l'honneur de sa famille. N'était-ce pas assez et trop qu'un de ceux qui la composaient se fût perdu sans ressource, et fallait-il qu'un autre la vînt couvrir d'un second opprobre?

Mais le principal motif fut sans doute l'instruction et l'édification de l'Eglise. La chute de Thomas, dit saint Grégoire, ne fut pas un effet du hasard, c'était une disposition secrète de la Providence, puisque ce disciple tou-

chant les plaies de son Maître guérit celles de notre infidélité, et qu'en se convertissant à la foi, il nous y confirme : *Dum ille ad fidem palpando reducitur, nostra mens in fide solidatur* (*Greg. pap., hom.* 26 *in Evang.*).

Ces motifs sont les mêmes que nous devons avoir pour convertir les hérétiques qui vivent parmi nous, et ces réflexions, mes frères, sont dignes de votre piété.

1. Premièrement, nous devons y être portés par l'excellence de l'œuvre, n'y ayant rien de plus grand que la conversion d'une âme. C'est un sacrifice sur lequel Dieu jette ses plus favorables regards, et saint Grégoire prétend qu'il est préférable et préféré à tous les autres : *Nullum omnipotenti Deo tale est sacrificium, quale est zelus animarum.* Quand on foudroie des villes et que l'on soumet des provinces, on fait ce qu'ont fait les César et les Alexandre, et jusque-là quelque glorieuses que soient ces actions, on ne fait que ce qu'ont fait des réprouvés. Mais quand on convertit un hérétique, on fait ce qu'a fait Jésus-Christ et ce qu'il a fait après être entré dans l'état de sa gloire pour nous faire entendre qu'il n'est rien de plus glorieux. Il a converti des pécheurs fameux dans le cours de sa prédication; il a converti un larron sur la croix ; mais il a remis au temps de sa résurrection et de son triomphe la conversion de deux incrédules, Thomas et Paul, comme quelque chose de plus éclatant et de plus auguste.

On regarde avec des sentiments d'estime et de vénération ceux que les rois de la terre ont jugés dignes d'être associés à leurs glorieuses fatigues ; et s'il y a tant d'honneur à participer à leurs conquêtes, combien y en a-t-il davantage à participer à celles du Roi du ciel? Un emploi si sublime n'a rien d'humain, et suivant l'expression noble et singulière de saint Denis, l'action de l'homme la plus divine est de travailler avec Dieu à la conversion des âmes : *Omnium divinorum divinissimum est cooperari Deo in salutem animarum.*

2. La seule misère de Thomas émut la compassion de Jésus-Christ, et celle d'un hérétique doit être assez touchante pour nous inspirer l'envie de le soulager. Il y a des hérétiques qui sont trompés de bonne foi et d'autres qui le sont par leur obstination propre. L'incrédulité de Thomas était, pour ainsi dire, produite par sa foi, puisque bien loin de chercher à ne point croire, il cherchait à croire avec fondement, c'est-à-dire mieux qu'un autre. Au contraire, l'incrédulité de Judas venait du cœur corrompu plutôt que de l'esprit abusé; car il était soumis à l'avarice, et les autres vices ayant sans doute suivi celui-là dans le temps même qu'il croyait, ils lui faisaient désirer qu'il ne fallût point croire; mais soit qu'un hérétique persiste dans son erreur, parce qu'il se croit dans le parti de la vérité, soit qu'il y persiste parce que sa malice le fait tomber dans l'obstination, sa misère est également déplorable, puisqu'il est toujours trompé, et elle est telle, que saint Augustin est en peine de décider lequel des deux est le plus méchant, ou un hérétique qui semble avoir toutes les vertus, ou un catholique qui a tous les vices (*Lib. de Bapt. contra Donat., cap.* 17).

Saint Hilaire ne faisait point de différence entre un hérétique et un démon. L'âme de l'homme, dit sainte Thérèse, est comme une glace où Dieu se voit avec complaisance; le péché mortel est comme une vapeur épaisse et sombre qui en ternit l'éclat, mais l'hérésie la brise entièrement. Oh ! quel est le malheur d'une âme où Dieu ne se voit plus et que Jésus-Christ ne regarde plus comme son héritage ! Cruelle injustice, qui d'un démon ne veut pas faire un homme, et d'un homme un chrétien ! Indifférence criminelle, qui néglige de rendre l'image de Dieu à celui qui l'a perdue! Odieuse insensibilité, qui laisse son prochain dans une misère si déplorale !

3. Le Fils de Dieu convertit saint Thomas pour consoler ses apôtres; et nous, mes chers auditeurs, nous devons travailler à la conversion de nos frères pour notre propre consolation, puisqu'il n'y a point d'affliction plus sensible pour un catholique, que d'avoir toujours des hérétiques devant les yeux.

C'est dans ce sens que saint Augustin nous dit, que c'est une sainte tristesse, et pour le dire ainsi, une heureuse misère, que de s'appliquer par compassion les vices d'autrui sans y avoir aucune part, d'en gémir sans s'y attacher, d'en ressentir de la douleur sans y être attiré par amour. C'est la persécution que souffrent, comme dit l'Apôtre (II *Tim.*, III, 12), tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ. Et qu'est-ce qui afflige et qui persécute plus cruellement les bons que la vie des méchants? Non pas tant, dit saint Augustin, en ce qu'elle tâche de leur faire imiter ce qui leur déplaît, qu'en ce qu'elle les contraint de s'affliger de ce qu'ils voient : *Non cum cogit imitari quod displicet, sed cum cogit dolere quod videt.* Car quoiqu'un impie n'oblige pas un homme de bien de consentir à ses impiétés, il les lui fait néanmoins ressentir, et par ce ressentiment il lui cause une douleur d'autant plus vive qu'elle est plus intérieure et plus profonde.

Pendant tout le temps que Loth vécut parmi les pécheurs, il n'était persécuté que dans son esprit, et la grande douleur dont saint Pierre dit que ce saint homme était pénétré, ne venait que des horribles excès que commettaient à ses yeux les habitants de la ville abominable, où il s'était malheureusement retiré : *Habitans apud eos, qui de die in diem animam justam iniquis operibus cruciabant* (II *Petr.*, II, 8). Si c'est donc une si grande affliction pour les catholiques que de vivre parmi les hérétiques, ne devons-nous pas nous appliquer à les convertir pour notre propre consolation ? En soulageant un malheureux, nous pouvons faire plusieurs heureux, et en tirant un seul homme de la misère, nous pouvons en délivrer plusieurs autres de la persécution.

4. Thomas fut converti pour la sûreté de ses frères, convertissons les hérétiques pour la nôtre, puisqu'il n'est rien de plus dangereux que leur commerce. C'est pour cela que l'apôtre saint Jean, après avoir établi la pureté de la doctrine de Jésus-Christ, avertit une dame chrétienne, et en sa personne tous les fidèles, que si quelqu'un venait à elle et qu'il ne fît pas profession de cette doctrine, elle se gardât bien de le recevoir dans sa maison, ni même de le saluer, parce, disait-il, qu'en le saluant on participe à ses mauvaises actions, et que l'on se rend complice de sa perfidie : *Qui enim dicit illi ave, communicat operibus ejus malignis* (II *Joan.*, 11). Avertissement que les Pères ont cru si important, qu'ils l'ont suivi à la lettre, et qu'ils n'ont jamais voulu permettre aux fidèles de vivre avec les hérétiques, de peur qu'étant séduits par leurs discours ils ne fussent infectés du venin de leurs erreurs. Ainsi, disait saint Cyprien, n'ayons point de commerce avec des gens si dangereux et soyons aussi séparés d'eux qu'ils le sont eux-mêmes de l'Eglise : *Simus ab eis tam separati, quam sunt illi ab Ecclesia profugi.*

Mais puisqu'on ne saurait prescrire des bornes à la charité parfaite, et qu'on n'appréhende pas même que son zèle puisse se ralentir, l'Eglise permet quelquefois d'affronter le péril. Comme nous vous avertissons, dit saint Augustin, d'éviter les hérétiques, de peur qu'ils ne vous séduisent, nous ne désapprouvons pas que vous cherchiez tous les moyens possibles de les ramener dans la voie du salut : *Hæreticum non abnuimus quibuscumque modis possumus corrigendum.* Mais aussi, ou il faut travailler à leur conversion, ou il faut nous en séparer. On a vu des chrétiens devenir impurs avec les Gnostiques, cruels et vindicatifs avec les Circoncellions, orgueilleux avec Pélage, intempérants avec Luther. En pratiquant les ennemis de l'Eglise, on peut tomber dans leur corruption, et de leur corruption dans leurs erreurs, parce qu'il est très-facile de perdre la foi, quand on a perdu la conscience. L'Eglise ne souffre que les catholiques vivent avec les hérétiques, que parce qu'elle présume bien de leur foi, et c'est tromper lâchement son attente, que de ne se point employer à ramener ses enfants égarés.

Des canonistes de grand nom excusent les catholiques de France de ce qu'ils conversent indifféremment avec les hérétiques, et soutiennent que la bulle de Martin V, donnée touchant les excommuniés non dénoncés, n'a pas lieu dans cette occasion (*Conc. Basil., sess.* XX; *Conc. Later. sub Leon.* X, *sess.* XI). Mais sans chercher des raisons étrangères, disons que *la charité qui couvre la multitude des péchés*, fait elle seule leur excuse, et qu'ils ne vivent parmi les hérétiques que pour les faire rentrer dans le bercail ; et si elle ne suspend ses anathèmes qu'à cette condition, jugez, mes frères, de l'injustice que nous commettons en ne l'observant pas

5. Le Fils de Dieu voulut encore convertir saint Thomas pour l'honneur de sa famille, qui alors n'était composée que des apôtres. La nôtre est l'Eglise gallicane, dont l'illustre privilége était autrefois de n'avoir point d'hérésie; et saint Jérôme, parlant des ravages affreux que l'arianisme faisait dans toutes les parties du monde, reconnaît que la seule France en était à couvert, *sola Gallia monstra non habuit* (*Hier. adv. Vigil.*). Mais nous avons perdu cette gloire depuis plus d'un siècle, et nous pouvons faire avec trop de raison sur cette Eglise les mêmes plaintes que le prophète Jérémie faisait autrefois sur la ville de Jérusalem, *hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ?* Est-ce là cette Eglise dont la beauté parfaite faisait la joie de l'univers? *Je suis belle*, peut-elle dire maintenant, par la foi vive des catholiques ; *mais je suis noire* par la perfidie des enfants qui m'ont abandonnée. Verrons-nous d'un œil sec les malheurs de notre mère commune, et entendrons-nous ses plaintes sans en être touchés ? Travaillons plutôt à lui rendre cette beauté extérieure qu'elle peut perdre, aussi parfaite que l'intérieure qu'elle ne perd jamais. Tout nous y convie, le zèle et l'empressement charitable du clergé de France, les édits d'un prince religieux et puissant, les vœux de toutes les âmes chrétiennes, plus encore que tout cela, l'utilité de l'Eglise universelle, puisque les enfants rebelles qui rentrent dans son sein sont sa joie et sa couronne, et contribuent le plus à sa gloire.

6. Opposez ici, mes frères, la hauteur d'où tombe saint Thomas à la profondeur où il tombe. La vertu commune à tous les apôtres était la foi ; ils l'avaient tous dans un degré éminent, parce qu'ils devaient la porter dans toute la terre ; mais on peut dire qu'elle excellait en saint Pierre et en saint Thomas. Celle de saint Pierre était la plus éclairée, car c'est lui qui découvrit que Jésus-Christ était le Fils du Dieu vivant ; celle de saint Thomas était la plus fervente, car lorsqu'il s'agissait d'aller dans la Judée, où l'on devait attenter sur la vie du Sauveur, il anima tous ses collègues à l'y suivre pour y mourir avec lui ; et il n'y a point d'amour plus parfait que d'être disposé à mourir pour ce que l'on aime. C'est de là que saint Thomas est tombé. Il perd toute la foi qu'il avait en son divin Maître, et tout l'amour qu'il avait pour lui. Quand Jésus-Christ avait dit que le temple de son corps serait détruit, et qu'il le rebâtirait après trois jours par sa résurrection, Thomas l'avait cru. Quand ce même Sauveur avait prédit que, comme Jonas avait été trois jours dans le sein d'une baleine, le Fils de l'Homme n'en demeurerait aussi que trois dans le cœur de la terre, Thomas l'avait cru. Mais aujourd'hui sa foi est tellement éteinte, qu'il est plus disposé d'en croire à ses sens qu'aux témoignages irréprochables qu'on lui allègue.

Bien plus, il ne lui reste pas une étincelle de ce feu divin qui enflammait son cœur. Ce grand ami de Jésus-Christ veut devenir

son bourreau, en renouvelant les plaies qu'il avait reçues sur la croix. S'il croit son Maître impassible, quelle témérité! s'il le croit capable de souffrir, quelle cruauté! s'il le croit passible, où est l'amour? Esprit contentieux, qui dispute trop longtemps, qui veut trop de certitude pour se rendre à la vérité, et qui apporte un œil humain pour pénétrer des secrets qui de soi sont tout divins.

Voilà, mes frères, l'incrédule que le Fils de Dieu convertit, et son obstination, suivie de la confession de sa foi, en devient plus utile à l'Eglise, en ce qu'il devient le témoin le plus irréprochable de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ. La conversion de saint Paul est la plus forte machine qui ait été employée pour réduire les Juifs, et les gentils n'ont pu le soupçonner d'imposture, quand il a parlé d'une Eglise qu'il avait persécutée lorsqu'il ne la connaissait pas; tant il est vrai qu'un hérétique converti n'a qu'à paraître pour faire quelquefois plus d'effet que plusieurs prédicateurs catholiques.

Voilà pourquoi Tertullien affectait de faire parler les gentils convertis aux païens: Vous méprisez, leur faisait-il dire, notre foi, nos mystères, nos cérémonies; nous les avons méprisés comme vous : *Hæc nos risimus aliquando.* Mais nos yeux ont été heureusement dessillés par la grâce de celui que nous adorons, si bien qu'au lieu de mépriser la religion chrétienne comme nous faisions autrefois, nous l'embrassons maintenant de tout notre cœur, heureux si notre exemple pouvait vous toucher. L'Eglise semble même être persuadée que la foi des nouveaux convertis est souvent la plus utile, puisqu'elle la propose à ses enfants comme un modèle en la personne de saint Thomas : *Fidem ejus congrua devotione sectemur.*

Mais si notre foi n'est pas telle que l'Eglise la demande, tâchons de lui en procurer une plus vive et plus agissante que la nôtre, en l'inspirant à ceux qui ne l'ont pas. Peut-être que, parmi ceux qui seront convertis par nos soins, il se trouvera quelque Thomas ou quelque Paul qui fera triompher la foi. Nous le devons par les raisons que je viens de vous dire, et comme Jésus-Christ en convertissant son apôtre incrédule nous en a découvert les motifs, lui-même va nous en enseigner les moyens dans ma dernière partie.

SECONDE PARTIE.

Nous voyons dans notre Evangile que, pour détruire l'incrédulité de saint Thomas, le Fils de Dieu lui montre ses mains : *Vide manus meas;* qu'il lui ouvre son côté : *Affer manum tuam, et mitte in latus meum,* et qu'enfin il l'exhorte à n'être plus incrédule, mais fidèle : *Noli esse incredulus, sed fidelis.* De cette conduite du Sauveur toute digne de notre vénération et de notre respect, tirons des instructions salutaires pour rappeler nos frères errants.

1. Dans le langage de l'Ecriture, les mains sont le symbole des bonnes œuvres, et, selon saint Grégoire pape, nous portons dans nos mains les lampes ardentes dont il est parlé dans l'Evangile, quand nous donnons à notre prochain des exemples de vertu. Jésus-Christ voulant nous faire connaître les faux prophètes, qu'on peut regarder comme la figure des hérétiques, nous a dit que nous en jugerions par les œuvres, comme l'on juge de l'arbre par le fruit, pour nous faire entendre que la bonne vie est la marque la plus assurée de la vraie foi. Il est donc constant que, pour ramener les hérétiques à la foi, il faut que la nôtre soit véritable, je veux dire qu'elle soit vive, et elle ne peut l'être si elle n'est accompagnée des œuvres; car, comme dit saint Jacques, à quoi nous servirait l'une sans l'autre : *Quid proderit, si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat* (*Jacq.*, II, 14)?

C'est de cet argument invincible que se servait saint Augustin en écrivant contre les Manichéens pour la défense de la foi catholique, quand il leur soutenait qu'on ne saurait avoir une preuve plus convaincante de la religion des chrétiens, que de voir aller leur tempérance jusqu'à se contenter de la plus simple nourriture, leurs jeûnes jusqu'à mortifier leurs corps pendant plusieurs jours, leur patience jusqu'à souffrir les croix, les flammes et les tortures; leur libéralité, jusqu'à distribuer tous leurs biens aux pauvres; leur mépris pour le monde jusqu'à désirer la mort (*Aug., l. de ut. cred.*). Raisons sans doute bien puissantes, auxquelles les hérétiques ne répondaient point, et aucun n'y répondrait encore, si les chrétiens de nos jours vivaient comme ceux qui étaient alors sous les yeux de saint Augustin.

Le moyen de faire rentrer les hérétiques dans la voie de Jésus-Christ, quand on n'y marche pas soi-même? En vain tenterez-vous ce grand ouvrage, si votre bouche ne s'accorde avec vos mains. Quand vous leur direz que leur foi n'est pas une foi vive, parce qu'elle est sans œuvres; que leur répondrez-vous quand ils vous diront que par la même raison la vôtre ne l'est pas, puisqu'à une foi orthodoxe vous joignez une vie licencieuse? Si vous les accusez d'avoir falsifié la doctrine de la foi et corrompu la pureté de la morale, ils vous diront que ce n'est peut-être pas un si grand crime de se déguiser la vérité pour la suivre suivant ses inclinations, que de la conserver pure pour ne la suivre point du tout; car il semble que ce déguisement, quoique très-criminel, marque du moins qu'on aime la vérité, puisqu'on n'a pas le courage de rien faire qu'on ne s'imagine lui être conforme, au lieu que la connaissance que l'on en a, jointe au violement que l'on en fait, montre le mépris que l'on a pour elle. Si vous les blâmez d'avoir douté de la puissance et de l'amour de Jésus-Christ dans l'eucharistie : Mais pourquoi, vous répliqueront-ils, vivez-vous donc avec si peu de respect devant un Dieu que vous croyez présent sur l'autel, et pourquoi faites-vous un usage sacrilége d'un corps divin que vous croyez recevoir réelle-

ment? Du moins, avons-nous cette image de sincérité au-dessus de vous, que nous passons pour des ennemis déclarés et que vous êtes des ennemis domestiques ; et si nous faisons à l'Eglise tous les maux que vous prétendez, ils peuvent être combattus ouvertement, parce que nous sommes déclarés contre elle ; au lieu que les coups que vous lui portez de plus près sont d'autant plus dangereux qu'elle s'en défie le moins.

Si ces réponses nous confondent, elles ne les excusent pas : car le relâchement de leurs frères eût-il été tel qu'ils le disent, n'était pas un sujet de rompre la société de l'Eglise, parce qu'il n'y peut jamais avoir de juste nécessité de diviser l'unité : *Præcidendæ unitatis nulla est justa necessitas* (*Aug., contr. Parm., l.* II, *c.* 11).

Saint Augustin se plaignait de ce que les païens étaient toujours unis en adorant plusieurs faux dieux, et de ce que les chrétiens n'adorant que le seul vrai Dieu étaient souvent divisés. Mais, ajoutait ce Père, qu'ils ne prennent pas de notre désunion un prétexte de ne se point unir à l'Eglise. Ils n'ont point en tête l'ennemi qui nous combat, auquel il importe peu qu'ils soient unis ou qu'ils ne le soient pas, puisque de quelque manière qu'ils vivent, ils lui sont toujours soumis étant hors de la voie de la vérité.

Mais comme nous y sommes et que nous nous y entretenons uniquement par la charité, il attaque cette charité même pour nous en faire sortir. Ne pouvant pas nous faire adorer plusieurs dieux, il nous suscite plusieurs querelles, il forme des sectes, il sème des erreurs, il établit des hérésies. Mais tous ses efforts seront vains, puisque nous lui résisterons infailliblement en conservant notre foi vive et agissante, et si le froment est un peu emporté hors de l'aire, il y reviendra tôt ou tard. Si les hérétiques voient donc quelque désunion parmi nous, ils ne doivent pas la considérer comme une marque de perdition, mais comme un sujet d'épreuve. Ils ne doivent point avoir assez d'injustice pour en accuser l'Eglise, en attribuant à la mère le relâchement des enfants. Qu'ils écoutent plutôt les plaintes touchantes qu'elle en fait et qu'ils rentrent dans son sein pour la consoler.

2. Le premier moyen de les ramener est donc de les édifier par nos bonnes œuvres, le second est de leur ouvrir notre cœur par la charité.

Or, pour exercer cette charité à leur égard, il faut convenir de ce principe de saint Augustin, que tout homme est notre prochain, non-seulement par la condition d'homme qui nous rend tous égaux, mais encore à cause de l'héritage éternel auquel nous pouvons tous prétendre (*Aug., in psal.* XXV). Nous regardons un homme comme notre prochain et comme notre frère, avant même qu'il soit chrétien, parce que nous ne savons pas ce qu'il est devant Dieu, et que, quelquefois, celui dont nous déplorons l'aveuglement en lui voyant adorer des pierres, se convertit et adore Dieu avec plus de ferveur que nous. Ainsi, conclut saint Augustin, tant que les hérétiques reconnaîtront Dieu pour leur père, ils seront nos frères, quand même ils ne le voudraient pas : *Velint, nolint, fratres nostri sunt* (*Aug., in psal.* XXXII).

Cela étant ainsi, mes chers auditeurs, nous devons nous affliger de leur égarement et prier pour eux ; et nos prières doivent être plus ferventes pour ceux qui sont nés dans l'hérésie, parce qu'ils sont d'autant plus à plaindre qu'ils n'ont jamais connu la vérité, et d'autant plus obstinés dans l'erreur qu'ils l'ont reçue de leurs pères ; si bien que pour conserver ce qu'ils sont, il faut faire en sorte qu'ils deviennent ce qu'ils ne sont pas, c'est-à-dire qu'étant des hommes rachetés par Jésus-Christ, nous devons tâcher de les rendre catholiques, afin que l'une de ces qualités soit conservée par l'autre. Or, pour rendre nos soins efficaces, nous devons les traiter avec douceur, compatir à leur faiblesse, soulager leur infirmité, en telle sorte que la piété prenne différentes formes selon leurs besoins, *quidquid potest faciat pietas* (*Aug. de Verb. apost. serm.* 4).

Mais je ne sais si cette douceur avec laquelle je conviens qu'il faut les traiter, est aussi contraire qu'on le veut dire à la contrainte qu'inspire le zèle de la charité.

Saint Paul et la Samaritaine peuvent être regardés avant leur conversion comme la figure des hérétiques ; et nous voyons que Jésus-Christ les convertit différemment, en ce qu'il emploie la force contre l'un et qu'il use de douceur envers l'autre.

C'est ce qui justifie la conduite différente qu'ont tenue à l'égard des hérétiques les papes et les rois chrétiens. Innocent III les traite avec rigueur, saint Grégoire n'use d'aucune violence. Louis le Juste les combat par ses armes, Louis le Grand par ses édits, et il ne faut chercher la cause de la diversité de cette conduite que dans les hérétiques mêmes. Paul, selon l'Ecriture, était remuant et séditieux, il est terrassé. La Samaritaine était, selon saint Chrysostome, naturellement portée à la douceur, elle est ménagée. Quand les hérétiques ont imité Paul, ils ont été traités comme lui ; quand ils ont imité la Samaritaine, ils ont été traités comme elle.

Cependant cette espèce de contrainte, pour si sage qu'elle soit, déplaît à plusieurs. Mais il s'en fallait bien qu'elle déplût à saint Augustin ; et puisque nous avons touché cette question, il faut, mes frères, vous dire ici ce qu'il en pensait.

Un hérétique de son temps s'étant engagé dans le parti des donatistes, se défendait de rentrer dans la communion de l'Eglise catholique, parce, disait-il, que l'homme étant libre, il ne pouvait pas le contraindre au bien. Après que saint Augustin eut employé la douceur et les prières pour le ramener, il se crut obligé envers la postérité de ruiner les sentiments pernicieux de cet hérétique par une lettre qu'il lui écrivit.

Vous désapprouvez, lui disait-il, que nous vous appelions au salut après que vous avez entraîné un si grand nombre de nos

frères dans votre perte (*Aug., Donat. ep.* 204). Vous croyez que la violence que l'on vous fait n'est pas juste, et vous ne considérez pas qu'elle prend sa source dans la charité et qu'elle est fondée sur des exemples que vous-même ne pouvez pas désapprouver : les Israélites veulent demeurer en Egypte, Moïse les oblige d'en sortir : Paul était dans une volonté absolue de persécuter l'Eglise, Jésus-Christ la lui fait changer. J'avoue que les hommes ne sont punis que pour le mal qu'ils ont voulu commettre, ni récompensés que pour le bien qu'ils ont voulu faire; mais parce que leur volonté sera toujours mauvaise, ne fera-t-on jamais d'effort pour la changer? Détrompez-vous, dès qu'on en a le pouvoir il faut les retirer du mal et les contraindre au bien : *Ubi potestas datur, a malo sunt prohibendi et ad bonum cogendi.*

Les hommes m'ont abandonné, disait Dieu par son prophète, pour adorer les dieux des nations idolâtres, et que ferai-je? Je leur enverrai d'abord des pêcheurs et ensuite des chasseurs : *Ecce ego mittam piscatores multos, et post hæc mittam eis multos venatores* (*Jer.*, XVI, 16). Les apôtres, dit saint Augustin, ont été ces pêcheurs charitables qui les ont tirés du fond de la mer, c'est-à-dire des ténèbres de l'idolâtrie où ils étaient plongés ; et les hommes apostoliques sont ces chasseurs infatigables qui les ont été chercher dans les déserts et dans les montagnes où ils étaient errants et fugitifs, c'est-à-dire dans leurs passions. Mais remarquez, ajoute ce Père, que les pêcheurs ne prennent que ce qui se trouve dans leurs filets, au lieu que les chasseurs y conduisent et y poussent la proie. Ainsi les apôtres n'ont d'abord contraint personne d'embrasser la foi, parce qu'il fallait premièrement la faire connaître; mais depuis qu'elle est connue, on ne doit pas attendre qu'on vienne, il faut appeler, introduire, obliger d'entrer : *Voca, introduc, compelle intrare.* C'est sur ces paroles de l'Evangile que le saint docteur appuyait sa proposition. Il ne faut pas tant considérer la peine que l'on fait que la charité qui oblige à la faire, et la peine que cause la charité ne peut être que très-utile, et ne serait-elle pas cruelle si elle épargnait un frère pour le laisser mourir? *Qualis pietas, si parcis et moritur?* S'il nous demande pourquoi nous le cherchons ; c'est, lui répondons-nous, parce que vous êtes notre frère et que nous sommes tous les membres d'un même chef, ou que nous devons l'être. Mais si je suis perdu, pourquoi me cherchez-vous? Eh! c'est pour cela même que nous vous cherchons ; car si vous n'étiez pas perdu, nous ne vous chercherions pas : *Quare quærerem, nisi quia peristi?* Nous vous cherchons pour vous trouver, pour être comblés d'une sainte joie à la vue de votre retour, et pour nous écrier avec tous les anges du ciel : *Perierat, et inventus est ;* notre frère s'était perdu, et nous l'avons heureusement retrouvé.

Il ne faut pourtant pas que la charité, que nous devons à nos frères, se borne aux soins que nous prenons de leur retour. Si, après s'être convaincus de leurs erreurs, leur changement les expose à quelque besoin, la charité leur doit du secours.

Mais j'entends ici les prétendus réformés qui, à la vue des charités que l'on fait en France pour la conversion des hérétiques, disent que les apôtres ni leurs successeurs n'ont jamais mis ce moyen en usage pour convertir les infidèles, et que ceux qui se convertissent aujourd'hui ne le font que par intérêt.

Ç'a été toujours la coutume des hérétiques d'attaquer la vérité dans ceux qui la suivent, et de reprocher aux gens de bien de mauvaises intentions cachées, quand on ne trouve rien de répréhensible dans leurs actions; semblables au démon qui, ne voyant rien que d'édifiant dans la conduite de Job, crut pouvoir obscurcir sa vertu en l'accusant de ne servir Dieu que par intérêt. Si les Juifs du temps des apôtres avaient été aussi déraisonnables que les hérétiques de notre temps, ils n'auraient pas manqué de dire qu'on ne se convertissait à Jérusalem que pour avoir part aux charités que les apôtres faisaient aux nouveaux fidèles ; car ils leur en faisaient si abondamment, qu'*il n'y avait point de pauvre parmi eux*, parce que la misère était soulagée aussitôt qu'elle était connue. Parmi les chrétiens des premiers siècles il y avait aussi des fourbes qui en abusaient, comme on le peut voir dans un dialogue d'un auteur fameux entre les profanes (*Lucien*). Cependant les apôtres et les premiers fidèles devaient-ils retrancher ces charités, de peur qu'on ne dît que ceux qui embrassaient la religion chrétienne n'agissaient que par intérêt? Assister ceux qui rentrent dans l'Eglise, est un devoir de charité, et l'on ne peut dire sans un aveuglement prodigieux que cette conduite soit contraire à celle des apôtres.

Celui qui ne connaît pas le cœur de l'homme est incapable de servir les âmes, et c'est ne le pas connaître que d'ignorer qu'un homme peut désirer de sortir d'un mauvais état sans que néanmoins il en sorte; et la raison qui l'en empêche, c'est qu'il n'a pas le courage de surmonter la crainte de manquer du nécessaire de la vie. Il faudrait renverser toutes les règles de la charité pour ne pas convenir qu'il faut ôter à cet homme faible le sujet de la tentation qui empêche de prendre le meilleur parti.

Une pauvre fille se trouve engagée dans une vie criminelle, elle sent son mal, elle voudrait le guérir, mais la crainte de la misère la retient. Serait-ce agir par un esprit opposé à celui des apôtres, que de lui promettre du secours si elle quitte ses désordres? Plusieurs connaissent aussi la fausse religion où ils sont nés, ils y sont retenus par la crainte de l'indigence ; la même charité qui retire cette fille de ses désordres, ne retirera-t-elle pas l'hérétique de ses erreurs?

Si un pauvre perd la vie faute de l'avoir nourrie, on sera puni comme si on la lui avait ôtée, suivant cette parole de saint Ambroise : *Si non pavisti, occidisti ;* si un hérétique persiste dans l'erreur connue faute

de l'avoir assisté dans ses besoins, on sera donc aussi coupable que si on l'avait perverti. Là vous êtes homicide d'un corps, ici vous l'êtes d'une âme. Après que l'Eglise a procuré le salut aux nouveaux enfants qui rentrent dans son sein, elle doit contribuer à leur subsistance, et c'est nous qu'elle charge de ce charitable soin. Ne souffrons pas, mes frères, que notre dureté les oblige, ou à retomber dans l'abîme d'où la grâce les a retirés, ou à regretter l'Egypte d'où ils sont sortis.

3. Enfin le dernier moyen que nous devons mettre en usage, est la parole. On leur parle par les exhortations et les prédications de controverse, par des conférences publiques et particulières; car la condescendance de l'Eglise est souvent allée jusqu'à vouloir bien disputer avec eux. Ce n'est pas qu'il ne faille user en cela de beaucoup de prudence et de précaution, et que chaque particulier doive se commettre indifféremment à la dispute. L'erreur ne manque jamais de s'appuyer d'une apparence de vérité, dont le faux brillant, qui ne frappe que pour un moment les esprits solides, surprend pour l'ordinaire les esprits bornés ; et tel veut éclaircir le doute d'un hérétique qui l'y confirme par la manière faible dont il s'y prend.

C'est à vous à parler aux hérétiques et à combattre puissamment leurs erreurs, âmes choisies que Dieu remplit de lumière et de vérité. Mais souvenez-vous qu'afin que votre parole profite, elle doit être soutenue par les actions. De trois moyens dont le Fils de Dieu s'est servi pour convertir saint Thomas, le dernier a été de lui parler. Il lui a montré ses mains, il lui a ouvert son cœur, et ensuite il lui a parlé. Mais par un renversement qui n'est pas pardonnable à des disciples de Jésus-Christ, si nous travaillons à la conversion des hérétiques , nous nous contentons de leur parler, parce qu'il en coûte moins de parler que de faire. Cependant pour prêcher les vérités catholiques avec succès, il faut être comme le Sauveur, mort et ressuscité; il faut pouvoir montrer les plaies que l'on a reçues pour Dieu et pour le prochain, et mener une vie nouvelle. Ah! que le discours est fort et énergique, lorsqu'à la sagesse de ses leçons on joint l'exemple de sa vie, que l'on fait une heureuse société de paroles et d'actions, et qu'on ne dit jamais la loi sans l'accomplir en même temps! Quand on est tel, deux mots suffisent pour toucher le cœur de ceux que l'on veut convertir : *Noli esse incredulus, sed fidelis*; mon frère, *ne soyez plus incrédule, mais fidèle.* Le Fils de Dieu n'en dit pas davantage pour convertir saint Thomas, parce que ses actions avaient parlé plutôt que sa bouche. Les apôtres ont converti toute la terre par des prédications très-courtes et très-simples, parce que leurs actions parlaient pour eux.

Voilà, mes frères, ce que nous apprend la conversion de saint Thomas par rapport à celle des hérétiques ; mais sera-t-elle inutile aux pécheurs sur la misère desquels nous entendons tous les jours les gémissements de l'Eglise? Combien y en a-t-il qui tombent comme lui et qui ne se relèvent pas comme lui !

La plupart ont l'aveuglement dans l'esprit et l'endurcissement dans le cœur. Ils vivent sans crainte et sans inquiétude. Ils ne sont touchés ni des remontrances des hommes ni des menaces de Dieu, et tombent enfin dans cet abîme du péché où l'on méprise son malheur: *Impius, cum in profundum venerit peccatorum, contemnit.* On a beau les exhorter, ils sont sourds à la voix de Dieu, et comme Thomas incrédule se moquait de tout ce qu'on pouvait lui représenter, des pécheurs une fois obstinés se moquent de tout. Ils se moquent de leur conscience, ils en ont étouffé les remords ; ils se moquent de leur âme, ils la perdent pour le plaisir d'un moment ; ils se moquent du péché, ils l'avalent comme l'eau ; ils se moquent de la pénitence, ils ne veulent pas changer de vie ; ils se moquent de la correction , ils s'en croient à couvert depuis qu'ils sont sortis de l'enfance ; ils se moquent enfin du jugement et de l'enfer, du démon et de Dieu même : *Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit.*

Hélas! mon cher auditeur, si jusqu'ici vous avez imité saint Thomas dans sa chute, jetez les yeux de la raison et de la foi sur la manière dont il se relève. Il n'a pas plutôt reçu le reproche charitable que lui fait son divin Maître, que son incrédulité se dissipe, et qu'il le reconnaît *pour son Seigneur et pour son Dieu.* D'abord il ne voulait croire que ce qu'il verrait, et présentement il croit plus qu'il ne voit, puisque ne voyant qu'un homme, il croit un Dieu : *Vidit hominem, intellexit Deum.* Sa foi devient plus vive, son amour plus ardent, et donne enfin sa vie pour Jésus-Christ.

Faites-en de même, et dans un seul exemple l'Eglise trouvera deux consolations par rapport à ses enfants égarés. Elle verra guérir les uns du venin de l'hérésie, elle verra sortir les autres de l'abîme du péché et tous ensemble passer de son sein au séjour de l'éternité.

SERMON IX.

Pour le jour de Noël.

Evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous apporter une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. C'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur (*Saint Luc, ch.* X).

Sire, la naissance d'un Sauveur prédit par tant de prophètes, représenté par tant de figures, attendu depuis tant de siècles, enfin a fait la joie du monde. Mais la conduite que Dieu a tenue pour le manifester, a fait la surprise et l'admiration des saints.

Qui n'eût dit que les anges, distinguant ce qu'il y avait alors de plus remarquable parmi les Juifs et les gentils, en donneraient la première nouvelle aux pharisiens et aux princes des prêtres, au roi Hérode et à sa

cour, à l'empereur Auguste et aux grands de Rome? Mais ils avaient leur consolation sur la terre, et elle ne s'accordait point avec celle du ciel. Amollis par l'abondance et par les voluptés, sages à leurs propres yeux et prudents en eux-mêmes, plongés dans les abominations de l'idolâtrie, ils ne furent pas dignes de voir la lumière qui allait éclairer les nations, et n'eurent aucune part à la joie qu'y venait apporter le Libérateur du genre humain.

De simples bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux, furent d'abord les seuls favorisés, et Dieu commença par se servir de ce qu'il y a de plus vil et de plus faible dans le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort et de plus grand. Leur état humble et pauvre, leur vie laborieuse et solitaire avait plus de rapport aux circonstances humiliantes de ce mémorable événement, et ne s'opposait point à la bassesse où ils allaient trouver un Dieu enfant dans un lieu qui leur servait souvent de retraite.

Dès lors Dieu voulut montrer ce que nous avons appris plus clairement dans la suite, que la vie molle et délicieuse des grands et des heureux du monde, que le faste qui les environne, que la prudence du siècle qui les conduit, sont des obstacles à la connaissance d'un Dieu incarné; et qu'au contraire la modestie et l'humilité, la docilité et la douceur sont les plus heureuses dispositions à la foi d'un mystère qui sera toujours l'écueil et la condamnation de l'orgueil humain.

Cette réflexion ne peut que me remplir de crainte, en me faisant sentir plus de difficulté dans mon ministère qu'un ange n'en eut dans le sien. Il ne parlait qu'aux derniers hommes de la terre qui crurent avec docilité ce qu'il leur apprit. Je parle à ce que le monde a de plus grand, et j'apprends de saint Paul aussi bien que de l'expérience de tous les siècles, que parmi ceux qui suivent Jésus-Christ il y en a *peu de politiques, peu de puissants et peu de nobles* (1 *Cor.*, I, 26).

Mais je dois me rassurer, quand je considère que ce mystère n'a plus la surprise de la nouveauté, puisqu'il a été publié dans tout l'univers; que les rois et les empereurs se font maintenant honneur de mettre la croix de Jésus-Christ au-dessus de leurs couronnes, et que je prêche dans une cour où le souverain compte pour le premier et le plus auguste de ses titres celui de roi très-chrétien.

J'ai donc lieu d'espérer, messieurs, de votre raison et de votre sagesse, que vous vous éloignerez aujourd'hui de l'orgueil des pharisiens, du faste de César et de la duplicité d'Hérode, pour prendre la simplicité de ces bergers inconnus, qui vont avec empressement à Bethléem pour voir l'effet de ce que Dieu leur a fait connaître, et qui, comme l'ange l'avait dit, trouvent *un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche;* mais un enfant qui est le Christ, le Seigneur, qui est l'héritier des promesses, qui, dans une bassesse apparente, possède la plénitude de l'Esprit de Dieu, qui, en gardant le silence d'un enfant, est pourtant le Verbe éternel, qui, étant dénué de tout secours, a toute la puissance de son Père, et qui ne s'en sert point par une bonté infinie qui le fait anéantir pour nous.

Soutenu par l'espérance de vous trouver dans cette favorable disposition, je vais tâcher dans ce discours de confirmer votre foi et de nourrir votre piété sur la naissance d'un Dieu fait homme. Je sais que la temporelle est ineffable comme l'éternelle, et que c'est de l'une et de l'autre que le prophète a dit : *Generationem ejus quis enarrabit?* Qui serait capable de raconter sa génération éternelle du sein du Père, ou de l'union incompréhensible qu'il a faite dans le temps de l'humanité avec la divinité? Les secrets du ciel ne sont pas du ressort de la raison. Mais si cette faible raison ne peut atteindre à ce qu'il y a de plus sublime dans ce mystère, nous en connaîtrons toujours assez en examinant ce qu'il y a de plus proportionné à notre intelligence et à nos besoins.

Le Fils de Dieu, sortant du sein de son Père, s'enferme dans le sein de la virginité; sortant du sein de la virginité il est reçu dans les bras de la pauvreté, et la bonne volonté qui lui rend ses premiers hommages, est honorée de ses premières faveurs.

Ces trois vertus sont étroitement unies dans ce mystère, pour rendre témoignage au Sauveur naissant. La virginité rend témoignage à sa divinité. La pauvreté rend témoignage à son humanité, et la bonne volonté rend témoignage à l'amour qui a porté sa divinité à s'unir à notre humanité.

C'est donc la virginité qui nous le donne, puisqu'il naît de Marie vierge : *Natus ex Maria virgine.* C'est la pauvreté qui le reçoit entre ses bras, lorsque Marie le met dans la crèche : *Reclinavit eum in præsepio;* et c'est la bonne volonté qui est honorée de ses premières faveurs, puisque c'est à elle qu'est donnée la paix qui réconcilie les hommes avec Dieu : *Pax hominibus bonæ voluntatis.*

Ces trois circonstances de la naissance du Rédempteur sont comme l'âme du mystère et en comprennent tout l'esprit, et j'espère qu'elles nous apprendront à nous appliquer les fruits de la rédemption, après que nous aurons imploré le secours du ciel de la manière accoutumée. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sauveur naissant est le fruit de la virginité, et depuis plusieurs siècles les oracles d'Isaïe avaient prédit cet événement comme un prodige. *Une vierge,* disait ce Prophète, *conçevra et enfantera un fils* (*Isa.*, VII, 14), qui sera Dieu et homme tout ensemble. L'effet a suivi la promesse, c'est la foi de l'Eglise et la gloire du christianisme.

Outre les prophéties, plusieurs figures, en avaient été tracées dans la sainte antiquité. Le buisson ardent et conservant toute sa verdure (*Exod.*, III), la verge d'Aaron chargée de fleurs sans être cultivée (*Num.*, VI), la porte du temple ouverte au seul roi (*Ezech.*, XLIV, 2), la pierre détachée de la montagne sans la main des hommes (*Dan.*,

II, 34), qu'étaient-ce que des emblèmes sacrés qui représentaient ce prodige longtemps avant qu'il parût?

Il convenait aussi que la naissance du second Adam fût conforme à celle du premier, et que, comme l'un avait été formé de la main de Dieu d'une terre vierge, l'autre le fût aussi par l'opération du Saint-Esprit dans le sein d'une mère dont la pureté fût inviolable.

Mais il convenait encore mieux que la naissance temporelle de Jésus-Christ eût rapport à sa génération éternelle, et que celui qui a un Père vierge dans l'éternité, eût une Mère vierge dans le temps. Ce grand événement, dit saint Augustin, ne pouvait pas s'accomplir d'une autre sorte, dès qu'un Dieu voulait se faire homme : *Deum sic nasci oportuit, quando esse dignatus est homo* (*Aug., serm.* 186, 1). Un Dieu naissant ne pouvait naître que d'une vierge, et une vierge enfantant ne pouvait enfanter qu'un Dieu.

C'est pourquoi entre les preuves de la divinité de Jésus-Christ, celle-ci est des principales, et nous trouvons qu'un des Pères du concile d'Ephèse s'en servait avec force contre un hérétique qui la combattait. Si Jésus-Christ, disait-il, est venu au monde comme nous, il ne peut être qu'un pur homme; mais si la Mère qui l'a enfanté est vierge, et conserve son intégrité avant et après son enfantement, il faut qu'il soit tout ensemble et homme et Dieu; car où est l'homme qui puisse naître d'une manière si miraculeuse (*Theod. Ancyr. Ep. or.* 2)? Pour montrer qu'il a pris un véritable corps humain, il est né d'une femme; mais il a voulu que cette femme fût toujours vierge, afin qu'en s'élevant au-dessus des lois de la nature, il parût incontestablement qu'il est Dieu.

Puisque son infinie bonté, dit saint Chrysostome, l'a porté à se revêtir de notre nature, il fallait, en effet, que son entrée dans le monde eût quelque chose de plus digne que la nôtre, mais qu'elle eût aussi quelque chose de semblable et quelque chose de différent. Il est né du sein d'une mère, et en cela il nous ressemble; mais il est né du sein d'une mère vierge, et c'est ce qu'il a au-dessus de nous, parce que la maternité et la virginité, tout incompatibles qu'elles sont, n'ont pas laissé de se rencontrer dans une naissance qui n'était jamais arrivée et qui n'arrivera jamais.

Or, comme c'est pour nous que le Fils de Dieu s'est incarné, il a prétendu que sa naissance du sein de Marie, fût la figure et la source de la nôtre du sein de l'Eglise; et pour cela, dit saint Léon, il a donné à l'eau salutaire du baptême où nous sommes régénérés la même vertu qu'à sa Mère : *Hoc dedit aquæ quod dedit matri* (*Leo, serm.*, 3, 4, *de Nat.*). Comme Marie a enfanté une fois le corps naturel de Jésus-Christ, l'Eglise enfante tous les jours les membres de son corps mystique; et le même Esprit qui a donné la fécondité au chaste sein de Marie pour lui faire enfanter le Sauveur, la donne aussi au chaste sein de l'Eglise, pour lui faire enfanter dans le baptême tous ceux qui croient en lui : *Hoc dedit aquæ quod dedit matri.*

Il s'ensuit de là une vérité des plus importantes de la religion, qui probablement sera la condamnation d'une infinité de chrétiens qui l'ignorent ou qui la méprisent. C'est que Jésus-Christ, né d'une Mère vierge et vierge lui-même, oblige les chrétiens nés d'une Mère vierge qui est l'Eglise, à être purs à son exemple, j'entends d'une pureté de corps et d'une pureté d'esprit.

Quant au corps, j'avoue que tous ne sont point appelés à l'état sublime de la virginité, mais seulement, dit l'Evangile, ceux qui en ont reçu le don (*Matth.*, XIX, 11). Mais il y a une pureté et une sainteté qui est propre à chaque état, et saint Paul, qui est l'interprète sacré de l'Evangile, nous dit expressément, que tous les chrétiens sans exception y sont appelés : *Non enim vocavit nos Deus in immunditiam, sed in sanctificationem* (I *Thess.*, IV, 7). Dieu ne nous a point appelés, dit-il, pour être impurs, mais pour être saints, et la sainteté de cette vocation prend sa racine dans ce mystère.

Ce n'est pourtant pas un commandement nouveau. Ce n'est qu'un renouvellement de la loi naturelle, que le péché avait effacée dans le cœur de l'homme, et qui y avait été indignement combattue par la doctrine licencieuse et par la vie impudique des plus sages païens, aussi bien que par les fausses traditions des Juifs. Et voilà ce que Jésus-Christ rappelle dans notre souvenir par la première circonstance de sa sainte nativité. Il vient pour nous remettre dans l'ordre naturel où nous avions été créés, en assujettissant le corps à l'esprit.

Mais, peut-on dire que vous entriez dans ce dessein de sa miséricorde, vous qui ne semblez faire votre vocation que de vos plaisirs et de tout ce que les passions inspirent? Comme si vous n'étiez pas appelés aussi bien que nous à les régler et à les combattre, et comme si saint Paul ne disait pas à tous tant que nous sommes, que nous devons traiter saintement et avec révérence, un corps que Dieu a créé pour le remplir de ses dons, que Jésus-Christ a sanctifié en sa propre personne, et que le Saint-Esprit a consacré comme son temple : *Ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione et honore* (I *ibid.*, 4).

Mais comment nous y prendre dans la chaire de l'Evangile, qui est si grave et si modeste, pour combattre un vice si contraire à la religion et à son auteur, et que l'on ne nomme pas même sans rougir? Il est vrai que les oreilles pieuses en sont peinées, mais ne serait-ce pas faire trop d'honneur à un certain monde que de lui supposer les alarmes de la pudeur? Du temps de nos ancêtres le désordre n'osait se montrer par la crainte du scandale; aujourd'hui ne dirait-on pas que le scandale lui-même a perdu sa force, tant il fait peu d'impression sur les esprits?

Le prophète Isaïe, prédisant autrefois aux Juifs les fléaux épouvantables dont Dieu de-

vait les frapper par les Chaldéens, pour punir l'impiété de leurs discours et l'énormité de leurs crimes, leur reprochait surtout, que dans leur conduite déréglée ils ne craignaient pas d'offenser les yeux de la majesté de Dieu, et que bien loin de cacher par honte leurs excès, ils les découvraient avec impudence : *Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt* (*Isaï.*, III, 9).

Le même Dieu qui inspirait les ministres de l'ancienne loi, inspire ceux de la nouvelle, et ce qui l'irritait dans un temps l'irrite de même dans un autre. Que chacun rentre ici en soi-même, et qu'il apprenne de saint Paul, que de mépriser ces salutaires instructions, ce n'est pas simplement mépriser l'homme, mais c'est d'abord se mépriser soi-même, plus encore c'est mépriser Dieu qui, par bonté, nous les donne dans l'incarnation de son Fils, et fouler aux pieds les dons précieux du Saint-Esprit, qui vient à notre secours pour nous les faire accomplir : *Qui hæc spernit, non hominem spernit, sed Deum, qui etiam dedit Spiritum sanctum suum in nobis.*

Car il est tellement de l'essence de ce mystère de prescrire à chacun la pureté de son état, qu'il nous enseigne même les moyens de la pratiquer. Jésus-Christ naissant dans une crèche, nous apprend que cette vertu se trouve dans la mortification, dans la vie dure et pénible, et qu'elle ne saurait subsister dans la mollesse et dans les plaisirs. Naissant dans la grotte de Bethléem, hors de la ville, il nous apprend que cette vertu se conserve dans la retraite, et qu'elle est toujours en danger dans le commerce du siècle. Tout est saint auprès de la crèche de Jésus-Christ, Marie, Joseph, les anges. C'est là que la pureté chrétienne est en sûreté, mais sans doute elle ne l'est pas dans les assemblées mondaines.

Je n'ignore pas, messieurs, que la cour est elle-même le monde, et j'ai distingué dans quelqu'un de mes discours précédents, la nécessité de vous prêter au monde, comme y étant attachés par votre état, de la corruption qu'il faut en éviter, comme étant premièrement attachés à la loi de Dieu. Mais l'évitez-vous cette corruption dans les occasions ennemies de cette vertu? Quelquefois vous poussez votre aveuglement jusqu'à y chercher le péril, qui alors est d'autant plus funeste qu'il vous est plus agréable; et par l'opposition que vous mettez entre Jésus-Christ et vous, vous vous rendez indignes du premier bienfait de son incarnation.

Je veux espérer de la grâce attachée au mystère de ce jour, que vous ferez de sérieuses réflexions sur la nécessité où sont tous les enfants de l'Eglise, d'être purs comme leur mère par l'intégrité de la foi et par le réglement des mœurs, et qu'après avoir écouté comment le Fils de Dieu nous instruit en sortant du sein de la virginité, vous le suivrez dans les bras de la pauvreté, où il va nous donner de nouvelles instructions.

SECONDE PARTIE.

Les Juifs charnels attendaient un Messie, dont la puissance temporelle s'étendît sur toutes les nations, et qui les délivrât de la servitude des Romains. Mais les Israélites spirituels, qui appartenaient par avance à la loi nouvelle, n'attendaient que ce Messie pauvre qui leur avait été promis par les prophètes : *Fille de Sion*, disait Zacharie, *voici votre Roi qui vient à vous, ce Roi juste par excellence, qui est le Sauveur du monde, et qui est pauvre*, ET IPSE PAUPER (*Zach.*, IX, 9).

Saint Paul appelle la pauvreté des fidèles de Macédoine une pauvreté profonde : *Altissima paupertas* (II *Cor.*, VIII, 2). Mais celle du Sauveur mérite bien mieux ce nom, puisque tout lui manque, et qu'il est tellement rebuté des hommes qu'il faut qu'il emprunte la demeure des bêtes. Plus on est d'une condition relevée, plus la pauvreté doit être sensible; et la condition du Sauveur étant infinie, on peut dire que sa pauvreté l'est aussi : *Altissima paupertas.*

On distinguait autrefois les enfants des empereurs de Constantinople par un nom particulier qui voulait dire *nés dans la pourpre*; et le Fils du Roi des rois, bien loin de se distinguer en naissant dans la pourpre, naît misérablement sur la paille. Pourquoi lui, qui, outre sa génération divine, sortait d'une race royale, a-t-il préféré à toutes les grandeurs qui étaient en sa puissance, un si profond abaissement?

Il s'en faut bien, disent les Pères, que ç'ait été par un effet du hasard. Par le dénombrement de l'empire cet enfant pauvre, humilié, inconnu, fait du plus grand prince qui fût alors sur la terre le ministre de ses volontés. L'empereur Auguste croit agir par une puissance souveraine, et par là satisfaire son ambition. Mais ses ordres, par un ordre plus puissant et plus absolu que le sien, servent à l'accomplissement des prophéties qui lui sont inconnues, à la naissance d'un roi qu'il ne connaîtra jamais, et à l'établissement d'une monarchie qui doit assujettir la sienne et toutes les autres, non par la force des armes, mais par la folie de la croix. Si Jésus-Christ a donc voulu naître dans un état de bassesse et d'humiliation, ç'a été par une sagesse toute divine dont nous avons été l'objet.

Il a voulu détromper le monde, qui avait donné toute son estime aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs où il trouvait de quoi satisfaire son orgueil et sa sensualité, et le convaincre par un exemple si éclatant, que la religion leur préfère la pauvreté avec l'humiliation et la souffrance qui en sont inséparables. *Aut Christus fallitur, aut mundus errat* (*Bern.*, *Serm.* 3, *in Nat. Dom.*; dans une maxime si surprenante, dit saint Bernard, il faut que Jésus-Christ se trompe, ou que le monde soit dans l'erreur : c'est à nous à juger lequel des deux mérite le plus notre créance.

Autrefois Dieu descendit sur la tour de Babel, pour confondre les langues d'un peuple superbe et ambitieux. Jésus-Christ descend à son tour dans la crèche, pour confondre le langage humain et renverser les notions communes; car, pour parler comme l'Evangile, il faut appeler la pauvreté richesses, et les richesses pauvreté, la gloire ignominie,

et l'ignominie gloire, les délices mortifications, et les mortifications délices; langage convenable à la religion bien entendue, mais que le monde pervers n'entendra jamais.

Et quel spectacle est plus propre à toucher les pécheurs et à attendrir les âmes fidèles, que ce que l'on voit dans la crèche de Bethléem?

On y voit un Dieu qui, en se soumettant aux lois de l'humanité, se soumet à celles de l'enfance et qui, étant le Verbe éternel, garde néanmoins le silence. Il a observé les lois de la nature, tout auteur de la nature qu'il est (*Gal.*, IV, 41), et il a gardé les lois de l'enfance, quoiqu'il fût raisonnable au moment même de sa conception ; mais il n'a pas dû, comme dit saint Paul, se distinguer du commun des hommes : *Debuit per omnia fratribus similari* (*Hebr.*, II, 17).

Ce silence a pourtant sa voix, et ce divin enfant connaît trop bien les ténèbres où l'ignorance nous a plongés pour ne pas nous instruire lors même qu'il ne parle point. Viendra le temps où ce grand Maître ouvrira la bouche pour nous enseigner, suivant l'expression de l'Evangile : *Aperiens os suum, docebat eos.* Il l'ouvrira dans le temple, où il expliquera les passages de l'Ecriture les plus obscurs ; il l'ouvrira sur la montagne où il donnera une règle de perfection à ses apôtres et à tous ceux qui dans la suite des siècles se faciliteront l'accomplissement des préceptes par l'accomplissement des conseils ; il l'ouvrira dans le désert où le peuple le suivra pour recueillir les oracles de cette bouche divine. Et quand l'évangéliste dit, qu'alors il ouvrit la bouche pour nous instruire, il nous insinue qu'il nous avait déjà instruits sans l'ouvrir, et qu'ayant vu depuis le péché notre ignorance très-profonde, il s'était pressé de la détruire sans attendre le temps qu'il avait choisi pour parler.

Il nous parle en effet, dit un saint abbé, par le silence qu'il garde dans le berceau : *Nobis silentio suo sermocinatur* (*Guerr., Abb*). Ce silence ne dit pas moins que l'Evangile, et tout ce qu'on voit dans l'étable de Bethléem est un Evangile abrégé, qui parle à nos yeux et qui est écrit en autant de caractères qu'il y a d'objets différents, *verbum abbreviatum.*

Etre le créateur et le maître souverain du monde et y naître d'une manière si misérable, n'est-ce pas nous prêcher que *bienheureux sont les pauvres* (*Matth.*, V, 3) ; et puisqu'il n'y a point de caractère de prédestination plus infaillible que la conformité à ce divin modèle, les pauvres sont en effet bienheureux de se trouver dans une conformité si parfaite avec cet enfant pauvre et destitué de tout secours.

Pleurer en naissant comme les enfants qui naissent criminels, n'est-ce pas nous dire par anticipation ce qu'il dira sur la montagne, *heureux ceux qui pleurent, malheureux ceux qui rient*, parce que les douceurs de la prospérité du siècle sont incompatibles avec les consolations de l'Esprit de Dieu. Alors il nous instruira par ses paroles, il nous instruit maintenant par ses pleurs.

Se réduire à sucer le lait d'une mère pour toute nourriture, n'est-ce pas le prélude de ce grand sermon où il condamnera les tables délicates et superbes, pour déclarer *bienheureux ceux qui sont affamés de la justice*, toute autre faim n'étant qu'une faiblesse du corps ou une folie de l'esprit?

Ames chrétiennes qui m'entendez, vous poursuivrez dans vos réflexions ce que je ne saurais pousser plus loin dans la solennité de ce grand jour, et vous vous convaincrez vous-mêmes, que si l'on ne découvre pas dans l'étable de Bethléem tous les mystères de la religion, on y apprend au moins toutes les règles de la morale de l'Evangile; et comme à la fin de sa vie Jésus-Christ doit s'associer des apôtres et des évangélistes pour être autant de prédicateurs, dont la voix retentira dans tout le monde, vous trouverez que le prédicateur de la crèche s'associe cette paille, cet hiver, cette nuit comme autant de prédicateurs, muets à la vérité comme lui, mais dont le silence ne laisse pas de parler.

Quæcumque de eo sunt, clamant, prædicant, evangelizant (*Bern., serm. 3 de Nat.*), tout crie, dit saint Bernard, auprès de Jésus enfant et muet. Ces langes crient et condamnent le luxe, cette étable crie et condamne les maisons superbes, cette crèche crie et condamne la superfluité des ameublements. Cet appareil misérable qui l'environne ne crie pas seulement contre ceux qui ne consultent ni prudence ni pudeur dans des dépenses qui excèdent leur condition; il condamne encore ceux qui sont élevés au-dessus des autres par la grande naissance et les grands emplois, de ce qu'ils ne se renferment jamais dans la sphère de leur grandeur, et qu'au lieu de satisfaire à la nécessité et à la bienséance qui ont des bornes, ils veulent toujours contenter l'ambition qui n'en a point.

Un peu de réflexion fera toutes ces découvertes : mais permettez-moi, mes chers auditeurs, de vous arrêter à ce qui pourrait échapper à une attention trop légère, c'est au silence de Jésus enfant, puisque c'est le mystère le plus édifiant de sa vie; et l'on en peut dire ce que saint Léon a dit de sa mort, qu'il est un mystère et un exemple, *sacramentum est et exemplum.*

Il y a dans les mystères une partie extérieure qui frappe les sens, et une partie intérieure qui est l'objet de la foi ; et l'on voit toujours quelque rapport entre la partie qui nous est cachée et celle qui lui sert de voile. Ce sont les espèces du pain matériel, dont le propre est de nourrir les corps, qui cachent dans l'eucharistie le pain des anges dont les âmes saintes se nourrissent; et c'est l'eau naturelle, dont le propre est de laver, qui nous cache dans le baptême l'eau vive de la grâce où nous sommes régénérés.

Mais il n'y eut jamais de mystère plus caché que celui de Jésus enfant, puisqu'il n'y a pas seulement de rapport, mais qu'il y a

même de l'opposition entre la partie qui paraît et celle qui ne paraît pas ; car le silence d'un enfant qui ne saurait parler nous cache la parole éternelle du Père. O prodige de l'humilité du Verbe aussi bien que de sa bonté ! Saint Jean a cru nous exprimer toute la profondeur de l'anéantissement du Verbe en nous disant qu'il s'est fait chair. Mais nul état n'étant plus éloigné de la nature du Verbe que celui du silence, le Verbe en a plus fait que saint Jean ne nous en a dit, en devenant par un effet admirable de sa miséricorde un enfant qui ne parle pas.

Or, ce grand mystère est un grand exemple de renoncement à nous-mêmes. Cette vertu est des plus nécessaires, mais elle combat la nature. Comme elle est des plus nécessaires, il fallait la prêcher au monde le premier jour que Jésus-Christ y entra ; et comme elle combat la nature, il fallait la persuader de la manière la plus forte et la plus touchante, qui est celle de l'exemple. Et y eut-il jamais de renoncement pareil à celui de la parole qui ne parle pas ? Saint Augustin en est surpris : Jésus est le Verbe, dit ce Père, et il se tait, *Verbum est, et tacet !* Saint Bernard l'admire et ne le comprend pas. Un Dieu, s'écrie-t-il, devient un enfant sans parole, *infans est sine voce !* C'est aussi à la vue de ce prodige que le grand martyr saint Ignace écrivait aux Ephésiens, que si Jésus-Christ a fait des miracles par sa parole, ce qu'il a fait par son silence n'est pas moins digne de son Père, et qu'il n'appartient qu'à ceux qui possèdent la science et la parole de cet Homme Dieu, d'entendre son silence pour y puiser de célestes instructions.

Nous serons inexcusables, mes frères, si nous ne profitons de celles qu'il nous donne dans les bras de la pauvreté, enveloppé de langes et couché dans une crèche. Comme il a déclaré, qu'en montant sur le Calvaire il attirerait toutes choses à lui, je crois qu'en naissant dans une étable il veut abattre toutes les grandeurs. Sur la croix il attire tout le monde à la pénitence, dans la crèche il attire tout le monde à l'humilité. Il faut devenir semblable à cet enfant pour entrer dans le royaume des cieux ; et malheur à celui qui dédaigne de descendre jusqu'à la crèche de Jésus et qui se croit au-dessus de ses abaissements ! Les chrétiens qui le regardent comme leur roi, ne refuseront pas de prendre la mode de sa cour. Dès le premier moment qu'il vient au monde, il souffre la pauvreté, les mépris et les rebuts des hommes, les incommodités de la saison et de la nuit. Ne regardons pas tant par où il marche, considérons plutôt où il va. Il nous mène il est vrai, par des sentiers âpres et difficiles, mais ces sentiers aboutissent à une éternité de bonheur. Marchons sur ses traces, mes frères, et pour ne nous point décourager dans notre course, demandons-lui cette bonne volonté qui procure la paix, et finissons par là ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Les anges annoncent la paix dans cette fête aux hommes de bonne volonté, *pax hominibus bonæ voluntatis*, et les interprètes sont partagés sur le sens de ces paroles. Les uns attribuent cette bonne volonté à Dieu, les autres l'attribuent aux hommes ; suivant la première explication, les anges annoncent la paix aux hommes, pour qui Dieu a bonne volonté, qu'il honore de son amour ; suivant la seconde, la paix est annoncée aux hommes qui ont bonne volonté pour Dieu, qui l'aiment et qui lui sont fidèles.

Mais ces deux explications qui paraissent différentes, n'ont dans le fond qu'un même sens, puisque ces deux volontés se suivent de telle sorte, que la bonne volonté de Dieu produit la bonne volonté de l'homme, et qu'il n'est pas possible que l'homme aime Dieu sans en être aimé.

Mais quelle est cette bonne volonté ? c'est, mes frères, celle de cet homme heureux, qui ne suit point le conseil des impies et qui met toute son affection à accomplir la volonté de Dieu. C'est celle que les Israélites de Jérusalem souhaitaient à ceux d'Alexandrie quand ils leur écrivaient : Nous prions que vous accomplissiez la loi du Seigneur avec un grand cœur et une volonté courageuse ; qu'il ouvre votre cœur à sa loi et à ses préceptes, et qu'il vous donne la paix. C'est ce cœur droit, simple, bienfaisant, qui hait l'iniquité et qui l'a en abomination, qui ne rend point le mal pour le mal, mais qui au contraire surmonte le mal par le bien.

Cette bonne volonté, qui seule nous rend bons, qui se trouve si rarement dans le monde, plus rarement encore dans le grand monde, est comme la favorite du Sauveur naissant. Sans elle rien ne saurait lui plaire et les meilleures actions sont sans mérite, si elle ne les consacre par l'intention pure qui les rapporte à la gloire de Dieu. Elle seule mérite la paix que vient donner le réparateur, paix aimable qui a fait le bonheur des hommes en les réconciliant avec Dieu.

Lorsque Samuel vint à Bethléem, les anciens lui dirent : *Pacificusne est ingressus tuus* (I *Reg.*, XVI, 4) ? Nous apportez-vous la paix ? Oui, répondit-il, je vous l'apporte, puisque je viens pour offrir des sacrifices au Seigneur. Jésus-Christ vient à son tour à Bethléem et y fait une entrée pacifique, non pas comme Samuel en immolant des victimes, mais en s'immolant lui-même pour nos péchés, afin de nous réconcilier avec Dieu. C'est pour cela qu'Isaïe nous l'avait promis sous le nom de *prince de la paix* (*Isaie.*, IX, 6), et qu'après son avénement saint Paul l'appelle *notre paix* (*Gal.*, II, 14). Mais il était prédit aussi, que cette paix serait *l'ouvrage de la justice* (*Is.*, XXXII, 17), pour nous marquer que l'une est inséparable de l'autre et qu'*il n'y a point de paix pour les impies* (*Is.*, XXXVII, 21).

Ne vous attendez donc pas à recevoir cette paix, vous qui ne prenez pas la justice pour règle et dont la volonté perverse demeure toujours obstinée dans le mal. Vous faites par là que le Sauveur, au lieu de naître pour vous, naît contre vous : car il est marqué

dans l'Evangile qu'*il est pour la ruine comme pour la résurrection de plusieurs* (*Luc.*, II, 34). S'il est donc pour votre ruine, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, car il ne fait le malheur que des endurcis et des incrédules qui méprisent sa doctrine, au lieu qu'il fait le bonheur des fidèles qui sont touchés de ses instructions et de ses exemples. Quelque grand que soit le nombre de ceux qui périssent, Jésus-Christ, dit saint Chrysostome, est toujours Sauveur (*Chrys. in Caten.*); et la sainte Vierge l'expose dans une crèche ouverte de toutes parts, parce qu'il vient pour tout le monde, et qu'étant un bien commun il faut que chacun ait la liberté de s'en approcher. Aussi n'est-ce pas sans raison que les anges l'indiquent aux pasteurs précisément à cette marque : vous trouverez, leur disent-ils, un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche : *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.*

Mais qu'il est à craindre qu'il y en ait peu qui profitent d'une grâce si signalée, parce qu'il y en a peu qui aient cette bonne volonté sans laquelle on n'en saurait profiter. C'est ce qui me fait penser que la sainte Vierge fait aujourd'hui quelque chose de semblable à ce que fit autrefois la mère de Moïse. Pharaon par une politique inhumaine avait condamné à mort tous les enfants des Israélites, et cette mère charmée du sien l'avait caché durant trois mois (*Exod.*, II, 3). Mais ne pouvant plus se promettre qu'il ne serait pas découvert, elle se résolut enfin de l'exposer : *Exposuit eum.* Une tendresse ingénieuse lui inspira de le mettre dans un berceau flottant sur les rives du Nil, afin que les passants, qui verraient ce beau, mais triste spectacle, en fussent touchés de compassion.

Etrange condition, mes frères, que celle d'un enfant exposé ! Sa bonne ou sa mauvaise fortune dépend de la disposition des personnes entre les mains desquelles il tombera. Voilà Moïse exposé. S'il tombe entre les mains de Pharaon, il sera jeté dans le fleuve; et s'il tombe entre les mains de la fille de ce prince barbare, elle le fera élever.

Moïse était une figure de Jésus-Christ. Si Marie eût agi par son choix, qui doute qu'à la naissance de ce divin Enfant elle n'eût suivi tous les mouvements de son respect et de sa tendresse, et qu'elle n'eût voulu le mettre à couvert ? Mais elle est contrainte de l'exposer pour obéir à la justice du Père offensé et à l'amour du Fils qui a bien voulu réparer l'offense. Elle le met dans un berceau dont tout le monde peut approcher : *Reclinavit eum in præsepio.* Mais à qui ne sait pas encore le dessein de Dieu, que son sort paraît incertain ! Si les pasteurs, si les mages le rencontrent, il sera adoré et recevra de riches présents. Mais si Hérode le découvre, il le fera sacrifier à sa politique et à son ambition.

Allons encore plus loin. Le même amour, qui autrefois exposa cet enfant dans la crèche, l'expose aujourd'hui sur l'autel : *Exposuit eum;* et je vois les anges et les saints dans une merveilleuse suspension sur les divers traitements qu'il y va recevoir, car le monde se partage à son égard. Les bons le traitent avec honneur et les méchants lui livrent une persécution cruelle. Il trouve dans cette fête des chrétiens qui le cherchent comme les pasteurs, qui l'adorent comme les mages, qui le louent comme Siméon, qui le servent comme Joseph, qui le nourrissent comme Marie. Mais il en trouve d'autres, qui après l'avoir reçu le matin dans l'Eglise, le font mourir le soir dans le monde. Cet enfant doux et innocent trouve plusieurs Hérodes armés, qui après avoir fait semblant de l'adorer lui donnent le coup mortel avec la même langue qui l'a reçu.

Prêtres du Dieu vivant, dispensateurs des saints mystères, comme Marie et Joseph étaient chargés de l'enfant exposé dans la crèche, vous l'êtes de ce même enfant exposé sur l'autel. Ils l'ont sauvé des mains du tyran, qui le cherchait avec tant de fureur pour le perdre, parce qu'ils n'ont permis qu'à ses serviteurs fidèles de l'approcher, et à ses adorateurs véritables de se prosterner devant lui. Assurez-vous aussi de l'usage qu'on en fera, et ne le donnez, ni à ceux qui ont un cœur double et des lèvres trompeuses, ni à ceux qui ne craignent que ses vengeances et qui n'ont aucun amour pour lui, ni à ceux qui le font servir de prétexte et de moyen pour réussir dans leurs entreprises. Tous ceux-là comme leurs semblables ne manqueraient pas de le jeter dans le fleuve d'Egypte. En un mot, *ne donnez pas le saint aux chiens*, ils le profaneraient. Ne le donnez qu'à ces hommes simples et craignant Dieu, qu'à *ces hommes de bonne volonté* que Dieu aime et qui aiment Dieu, et à qui les anges annoncent la paix : *Pax hominibus bonæ voluntatis.*

J'espère, mes chers auditeurs, qu'aucun de vous n'aura jeté ce divin Enfant dans le torrent du monde, et que la vertu de sa parole, que vous avez entendue durant l'Avent, vous aura préparés à le recevoir dignement aujourd'hui dans l'eucharistie. J'espère qu'il aura eu bonne volonté pour vous, en ouvrant votre cœur à sa loi et à ses préceptes; qu'à votre tour vous aurez eu bonne volonté pour lui, en les accomplissant, et que par là vous aurez obtenu cette bienheureuse paix, qui soumet le corps à l'esprit et qui est le fruit de ce mystère. Paix encore une fois bienheureuse, qui, par le calme qu'elle établira dans vos consciences, animera votre foi et augmentera votre reconnaissance pour toutes les grâces que nous avons reçues du Sauveur naissant.

Mais l'espérance la plus solide et la plus glorieuse que j'aie eue jamais dans mon ministère, Sire, c'est vous qui me la donnez. C'est vous qui êtes par excellence *l'homme de bonne volonté*, en quelque sens que nous le prenions.

Si c'est celui que Dieu aime, quelles marques n'avez-vous pas reçues de son amour ! Il vous a donné un règne long et heureux, pour accomplir par vous ses grands desseins

dans le monde et dans la religion ; et avec un royaume florissant un cœur royal, qui sait également obéir à Dieu et commander à tout le reste, au peuple, aux grands, aux ministres, à soi-même.

Si l'homme de bonne volonté est celui qui aime Dieu, quelles marques ne lui donnez-vous pas aussi de votre amour ! Vous êtes plus attentif à le faire régner dans vos Etats, qu'à y régner vous-même. Son Eglise trouve en vous un Fils et un protecteur. Et avec quelle reconnaissance va-t-elle insérer dans ses annales ces déclarations édifiantes, qui maintiennent ses libertés, qui raniment le zèle de ses pasteurs, qui les autorisent dans leurs fonctions et qui vont achever de lui rendre les enfants que l'hérésie lui avait ôtés, en ordonnant que la seule charité leur montre la vérité.

En récompense de cette bonne volonté qui anime vos actions, les anges tutélaires de la France vous ont annoncé la paix. Vous l'avez, Sire, avec Dieu par votre piété, avec toute l'Europe par votre pieux désintéressement, dans tous les lieux de votre dépendance par la soumission parfaite de vos sujets, dans votre auguste famille par une union d'amour et de respect, en vous-même par une modération sans exemple.

Touché, pénétré de voir Votre Majesté dans des dispositions si chrétiennes, je n'ai plus qu'à finir tous les discours qu'elle a honorés d'une si pieuse audience, en lui disant, non pas avec la même autorité, mais du moins avec le même zèle, ce que saint Grégoire de Nazianze disait à Théodose le Grand : *Reconnaissez de plus en plus l'importance du dépôt qui vous a été confié. L'univers est soumis à votre puissance. Dieu, qui gouverne seul les choses d'en haut, veut bien vous associer avec lui pour gouverner celles d'ici-bas. Gouvernez donc comme Dieu même, et comme votre cœur est dans sa main, que sa loi soit dans votre cœur. Que tout ce qui se fait à l'ombre de votre grand nom soit digne de lui* (*Greg., Naz., or.* 27). C'est ainsi que Votre Majesté marchera dans le cours du temps sur les traces du Rédempteur et qu'elle jouira des mérites de la rédemption dans toute l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite, Sire, et à cet auditoire chrétien, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON X.

De la circoncision chrétienne.

In Christo Jesu, neque circumcisio aliquid valet, neque præputium, sed nova creatura.

En Jésus-Christ, il ne sert de rien d'être circoncis, ou de ne l'être point ; tout consiste à devenir une nouvelle créature. (*Galat., ch.* VI.)

De tous les évangiles que nous lisons dans l'année, celui de ce saint jour est le plus court en paroles et le plus fécond en mystères. Ils sont tous renfermés dans une cérémonie humiliante et douloureuse, où l'Eternel voit ses jours comptés, où l'Impassible se rend sujet à la douleur, où le Souverain se soumet à la loi, où le Saint des saints prend la marque du péché, où l'Ineffable reçoit un nom ; nom imposé dans le temps, mais marqué, avant tous les siècles, dans le conseil de Dieu ; *nom au dessus de tous les noms* (*Phil.*, II, 9), qui ensevelit dans un éternel oubli tous ceux qui avaient tant retenti dans le monde, pour ne faire régner que le sien ; nom, enfin, dont la signification nous est un gage que celui qui le porte *sauvera son peuple du péché* (*Matth.*, 1, 21).

Voilà, mes frères, ce que l'Evangile de ce jour nous annonce ; et, pour vous en donner l'intelligence, je prends saint Paul pour mon guide et mon interprète, écoutez comme il parle : *Vous vous glorifiez*, disait-il aux Juifs (*Gal.*, V, 12), *dans des cérémonies extérieures, et, en vous y soumettant, vous ne gardez point la loi. Pour nous, c'est en vertu de la foi que nous attendons la justice par le Saint-Esprit, car en Jésus-Christ il ne sert de rien d'être circoncis ou de ne l'être point, tout l'esprit de la religion consiste à devenir une nouvelle créature : Sed nova creatura* (*Gal.*, VI, 9).

Et en effet Jésus-Christ étant destiné par son Père à être le ministre de la nouvelle alliance à l'égard des Juifs circoncis, il fallait qu'il fût circoncis lui-même, pour avoir commerce avec eux ; outre qu'il était bienséant qu'il accomplît toute justice pour donner l'exemple aux chrétiens.

En se soumettant à la loi, il a reçu le nom de Jésus, pour nous apprendre qu'il sauvera, non pas ceux d'entre les Juifs qui se seront glorifiés dans l'observance de la loi, sans en accomplir l'esprit, mais les chrétiens en qui il trouvera la vérité figurée par cette cérémonie légale qui ne subsiste plus : car depuis qu'il nous a déchargés du joug de la loi pour nous faire entrer dans la liberté des enfants de Dieu, la religion, autrefois assujettie à des dehors prophétiques et mystérieux, et maintenant devenue toute spirituelle, ne consiste pas à réformer les apparences, mais à purifier l'homme intérieur, à lui faire acquérir par des sentiments épurés l'être nouveau que Dieu crée en lui, à renouveler dans sa substance l'esprit de droiture et de justice, et, en un mot, à le rendre une nouvelle créature : *Sed nova creatura.*

C'est l'importante vérité que je me propose d'établir dans ce discours, suivant la notion que nous ont donnée les Pères de la circoncision judaïque. Ils l'ont considérée comme une loi de retranchement, qui distinguait les Juifs des autres peuples, et comme un sacrement de douleur, qui effaçait le péché (*Aug., de Civ., l.* XVI, *c.* 17 ; *Greg. P. Mor.*).

Or, nous apprenons de saint Paul que la circoncision judaïque a cessé pour faire place à la chrétienne, que celle du cœur a succédé à celle du corps, et cela supposé, mes frères, voici deux conditions de la nouvelle alliance dont le Fils de Dieu a été le médiateur, et dont le nom de Jésus est le gage.

La circoncision judaïque n'était qu'un retranchement extérieur ; et l'esprit du christianisme ne consiste pas seulement à retrancher les choses superflues, mais de plus à

rendre le chrétien une nouvelle créature. Première vérité.

La circoncision judaïque était encore un sacrement de douleur pour la rémission du péché; et l'esprit du christianisme ne consiste pas seulement dans une pénitence extérieure, mais de plus à rendre le pénitent une nouvelle créature. Seconde vérité.

Voilà, mes frères, ce que nous avons à traiter dans les deux parties d'un discours qui renferme l'idée du véritable chrétien et du véritable pénitent. Mais le grand Apôtre dont je prêche la doctrine nous avertit que *l'on ne peut confesser que Jésus-Christ est le Seigneur* (I *Cor.*, XII, 3), ni même prononcer dignement son nom adorable que par le Saint-Esprit. Demandons ses lumières par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le même Dieu, qui ne nous refuse pas le nécessaire, nous impose des lois de retranchement pour nous ôter le superflu. Il en imposa une au premier homme en lui défendant un certain fruit; et cette loi, dit saint Bernard, tendait à empêcher que la superfluité n'entrât dans le monde : *Ne superfluitas subintraret* (*Bern., in Circ. Dom., serm.* 2, *n.* 1). Il en imposa une autre à Abraham, quand il le soumit à la circoncision, et celle-ci tendait à bannir la superfluité du monde, après qu'elle y fut entrée : *Ut superfluitas tolleretur* (*Gen.*, XVII, 10).

Autant donc que les enfants charnels de ce père ont été rigides observateurs de la circoncision corporelle, autant faut-il que ses enfants, selon l'esprit, soient exacts à faire les retranchements dont la circoncision des Juifs n'a été que la figure. Mais je dis plus : afin qu'ils soient méritoires pour le salut, il faut que l'extérieur soit accompagné de l'intérieur, et que la foi anime les œuvres.

Une des grandes marques de la vérité de la religion chrétienne, c'est qu'elle ne consiste pas dans le seul extérieur. Les païens habiles, qui ne voyaient rien de spirituel dans leur religion, ne la croyaient établie que pour le peuple; et ce peuple grossier, qui n'y trouvait rien que de sensuel, ne s'élevait pas non plus au dessus des sens. La seule religion chrétienne mêlée d'extérieur et d'intérieur se proportionne au peuple et aux gens habiles. Elle élève le peuple en lui découvrant, selon sa portée, ce qu'il doit y connaître d'intérieur; et elle abaisse les gens habiles en les soumettant à la pratique de l'extérieur, et ces deux caractères inséparables font sa perfection. D'où il s'ensuit que le chrétien est tellement obligé à l'accomplissement de tous les deux, qu'il travaillerait en vain, s'il accomplissait l'un sans l'autre.

Parmi les retranchements les plus ordinaires, celui des biens superflus est regardé dans la religion comme un des plus excellents moyens de parvenir au salut, et l'on n'en saurait douter après ce que nous lisons dans l'Evangile. Jean-Baptiste fait retentir les bords du Jourdain de ses menaces, et flatte si peu ses auditeurs, qu'il les traite de race maudite et envenimée, aussi en sont-ils touchés : *Quid faciemus?* Que ferons-nous, disent-ils, pour rentrer en grâce avec Dieu irrité? Jean-Baptiste profite de leur heureuse disposition, et voici le conseil qu'il leur donne pour l'expiation de leurs péchés : Retranchez-vous, leur dit-il, *que celui qui a deux habits, en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi se nourrir en fasse de même* (*Luc.*, III, 10).

Jésus-Christ autorise cette doctrine en parlant aux pharisiens. D'abord il les traite en malades désespérés, et leur lance autant de foudres qu'il leur dit de fois : *Malheur à vous;* cependant vous le voyez s'apaiser tout d'un coup pour leur dire : *Donnez, et vous laverez ainsi toutes les taches de votre âme* (*Luc.*, XI, 41); comme s'il renfermait toutes leurs obligations dans le retranchement du superflu.

J'avoue tout cela, mes frères, mais si vous en demeurez là, votre circoncision spirituelle ne laisse pas de m'être suspecte. Les vertus, dit saint Bernard, sont des sœurs si étroitement unies, qu'il est impossible de plaire à l'une, si l'on offense les autres. Si, en donnant au pauvre, vous ne pardonnez pas à votre ennemi; si, ayant pitié de lui, vous n'avez point pitié de votre âme; si, en le soulageant, vous n'aimez pas Dieu dans celui que vous soulagez, tous ces retranchements que Dieu et les hommes approuvent vous seront insuffisants pour le salut, parce que, ne sortant point de la sphère des œuvres purement extérieures, vous n'agissez point par le cœur, et qu'il n'y a que le renouvellement du cœur qui distingue le chrétien du juif : *Sed nova creatura.*

La justice que possède le chrétien est celle que saint Paul appelle *la justice même de Dieu*, non pas cette justice dont il est juste lui-même, mais celle qu'il donne par sa grâce à ses fidèles serviteurs, et dont leur âme est ornée; or, nous n'y parvenons que par la voie de la foi. La loi que nous accomplissons simplement au dehors ne nous donne qu'une apparence de justice que nous prenons trop souvent pour la réalité, et, bien loin de nous rendre justes, elle ne sert qu'à nous plonger dans l'aveuglement et dans l'orgueil, parce que l'accomplissement de la loi ne vient point alors de la foi animée par la charité. Israël, dit saint Paul, a cherché la justice et n'y est point parvenu, parce qu'il n'agissait point par la foi, mais comme s'il eût pu y parvenir par les œuvres extérieures de la loi : *Quia non ex fide, sed quasi ex operibus.*

Comme la parfaite conversion renferme, d'un côté, le renoncement aux choses créées, et, de l'autre, le retour de l'âme à Dieu, l'aumône est utile, parce qu'elle commence cette conversion en détachant le pécheur de l'amour des biens de la terre. Elle la commence, mais il n'y a que l'amour de Dieu qui l'achève et qui la consomme. C'est pour cela que saint Paul prononce anathème contre ceux qui n'aiment pas Notre-Seigneur Jésus-Christ (I *Cor.*, XVI, 22), et qu'il dé-

clare qu'en vain distribuera-t-on tous ses biens aux pauvres, si l'on n'a la charité (I *Cor.*, XIII, 3).

Et pourquoi pensez-vous, mes frères, que Dieu nous ait assujettis à cette circoncision chrétienne, qui ordonne de retrancher le superflu? Vous me direz que c'est pour mettre une égalité raisonnable entre ceux que sa providence a partagés différemment, afin que l'abondance des uns supplée à la disette des autres ; j'en conviens, et c'est la doctrine de saint Paul. Mais ce n'est pas le premier dessein d'un Dieu, qui veut bien compter parmi ses titres, celui de Dieu de notre cœur. Il nous impose principalement cette loi, pour lever le plus grand obstacle à son amour : car, comme la charité ne peut entrer dans une âme que la cupidité possède, nous ne pouvons aimer Dieu qu'en cessant d'être avidement attachés à nos biens; et parce qu'il est très-difficile de les posséder sans les aimer d'une manière déréglée, c'est afin que nous ne les aimions pas de cette sorte, qu'il nous commande d'en faire une juste part à nos frères. Il ne nous demande nos biens que pour mieux obtenir notre cœur.

Et en vérité, Dieu n'est pas plus intéressé que saint Paul. Cet apôtre rappelant aux Philippiens les secours qu'il en avait reçus, leur déclarait que par rapport à ses besoins propres, il était peu touché de leurs dons, *non quæro datum*, mais il était ravi de grossir leurs comptes de la dette qu'il contractait envers eux, parce que Dieu en devenait le garant et le principal débiteur, et que c'était de lui qu'ils devaient en recevoir la récompense. *Sed requiro fructum abundantem in ratione vestra.* C'est jusque-là qu'allait la charité de saint Paul.

Et après cela, pouvons-nous penser que Dieu, par qui seul saint Paul était charitable, et qui est la charité même, néglige le salut des personnes, pourvu qu'on lui consacre les biens? Non, non, il s'en est assez expliqué dès le commencement du monde, en regardant Abel avant que de regarder son offrande, pour nous marquer qu'il estime bien plus nos dispositions intérieures, que les présents que nous lui faisons. Qu'a-t-il à faire de nos biens, puisque tous nos biens sont à lui? *Bonorum meorum non eges.* Ce n'est que par bonté pour nous qu'il nous commande d'en faire un saint usage, pour nous détacher de ce qui nous perd.

Si vous me dites que tout pauvre est misérable, je vous réponds que tout pécheur l'est aussi (*Phil.*, IV, 17); et que la misère que le péché cause est bien plus grande que celle qui vient de la pauvreté (*Prov.*, XIV, 34). Il est donc de la charité bien ordonnée de retrancher le péché, avant que de retrancher les biens, ou pour mieux dire, de retrancher les biens, pour avoir la force et le mérite de retrancher le péché. Vous soulagez la misère du pauvre, en vous privant en sa faveur de quelque partie de vos biens, vous le devez; mais en même temps, réformez-vous pour guérir la vôtre, comme étant plus pauvres que lui. Vous nourrissez Lazare des miettes qui tombent de votre table, je vous en loue ; mais je ne vous loue pas, si en même temps vous n'étouffez la malignité de ce cœur qui fournit de son abondance aux discours satiriques de votre bouche. La raison, c'est que la circoncision chrétienne ne s'arrête point à la surface: son tranchant pénètre jusqu'au cœur, pour ôter tout excès dans les actions et dans les paroles, dans les pensées et dans les affections, dans les désirs et dans les délices. En user autrement, c'est demeurer servilement soumis à la loi, et n'avoir aucune part à la liberté de l'esprit et de la grâce. Pensez-y, mes frères, c'est là ce qu'exige la qualité de chrétien, et c'est par cette règle inviolable que Dieu jugera du mérite de toutes les pratiques de la religion.

Disons de même que si le luxe ne déplaisait point à Dieu, l'Evangile n'aurait pas mis ce défaut au nombre de ceux qui ont damné le mauvais riche (*Luc.*, XVI, 19) ; et saint Jacques ne dirait pas aux riches avares et superbes de pousser des hurlements et des cris, à la vue des misères qui les attendent : *Plorate ululantes in miseriis vestris, quæ advenient vobis* (*Jac.*, V, 1). Sur quoi saint Jérôme faisant une opposition entre leurs habits fastueux et l'habit tissu de feuilles de palmier que portait le grand Antoine, dit excellemment : *Illi pauperculo paradisus patet, vos auratos gehenna suscipiet.* Le paradis est ouvert à ce pauvre anachorète, qui n'a que de vieux haillons; et l'enfer vous engloutira, vous, riches du siècle, avec vos habits précieux, parce qu'au lieu d'employer vos richesses à expier vos péchés par de bonnes œuvres, vous ne vous en servez qu'à nourrir l'orgueil et à vous plonger dans les plaisirs. Et tremblez aussi à cette menace, vous qui faites de vos parures comme un voile pour couvrir l'obscurité de votre condition, et qui ne vous apercevez pas que par cet éclat trompeur vous n'imposez qu'aux ignorants et au peuple. Cependant, mes frères, vous voyez que la plupart persistent plus que jamais dans ce déréglement, et que toujours idolâtres du faste du siècle, ils ne pensent jamais à circoncire cet extérieur si contraire à la modestie chrétienne.

Il y en a qui sont touchés de cette vérité, et qui semblent vouloir s'y rendre, mais ils ne s'y rendent qu'à demi. Ils réforment quelque chose de l'extérieur, mais ils ne diminuent rien de leur amour-propre, ils n'abondent pas moins en leur sens, ils n'en ont pas l'humeur moins hautaine, et ils conservent au fond du cœur tous leurs péchés favoris. Ils entendent au dedans d'eux-mêmes une voix plus forte que celle qui leur parle au dehors, et ils étouffent l'une pour apaiser l'autre. Pour faire taire une conscience qui nourrit des habitudes contractées de longue main, ils font ce qui leur coûte le moins, sans toucher à ce qui leur coûterait le plus ; et au lieu que le prophète disait : *Déchirez vos cœurs et non pas vos vêtements* (*Joel.*, II, 13), ils se contentent de déchirer leurs vêtements, sans se mettre en peine de circoncire leurs cœurs.

Pour voir combien cette conduite est opposée à l'esprit du christianisme, remarquez, mes frères, que quand le père des croyants reçut la loi de la circoncision, il ne la reçut pas comme une cérémonie qui dût le justifier, mais comme le sceau de la justice qu'il avait déjà reçue par la foi : *Signaculum justitiæ fidei* (*Rom.*, IV, 11). D'où l'Apôtre conclut que le christianisme ne consiste pas en certains actes de religion, qui portent avec eux l'apparence de la justice, en certaines pratiques de piété qui n'ont dans le cœur ni racine ni fondement, mais dans un renouvellement intérieur qui circoncit le chrétien, non plus selon la lettre, mais selon l'esprit, et qui en fait une nouvelle créature : *circumcisio cordis in spiritu, non littera* (*Rom.*, II, 29).

Tant qu'on ne fera donc que réformer le dehors, on n'entrera jamais dans l'esprit du christianisme. Quand Jésus-Christ nous a dispensés de la circoncision de la loi, ce n'a été que pour nous obliger plus étroitement à celle du cœur, qui était la vérité de cette figure. Il ne nous a promis le salut qu'à cette condition ; et il a reçu le nom de Jésus en se soumettant à cette cérémonie, pour nous marquer qu'il ne serait le Sauveur que des âmes circoncises en la manière que saint Paul le dit, et cet apôtre entend que de tous les retranchements auxquels la religion nous oblige, le principal est cette inclination perverse qui nous porte sans cesse vers les objets de la concupiscence; que le principal est de ne faire aucune trêve avec cet ennemi domestique, parce que le règne de la concupiscence est l'extinction de l'amour de Dieu; que le principal est d'étouffer tous les désirs produits par ces nécessités imaginaires qui naissent de la corruption du cœur, et de nous séparer de tout ce qui nous sépare de Dieu, qui est notre unique nécessaire. Or, celui-là serait bien avare, dit saint Augustin, à qui Dieu ne suffirait pas : *Nimis avarus est, cui Deus non sufficit.*

Et remarquez ici, mes chers auditeurs, la sagesse de la religion chrétienne. C'est que, comme personne n'y est exempt de la pratique d'une vertu si nécessaire au salut, personne aussi n'en est exclu. Si, pour l'obtenir ce salut, il fallait nécessairement retrancher les richesses et le luxe, il n'y aurait que les grands et les riches qui pussent y prétendre. Mais l'homme, ayant devant lui le bien et le mal, et pouvant choisir l'un ou l'autre, personne n'est dans l'impuissance de renoncer à ses propres inclinations. On peut donc dire avec une exacte vérité, que le retranchement que fait la nouvelle créature est de tous les sexes, de toutes les conditions, de tous les âges et de tous les temps.

On peut même ajouter que les plus pauvres et les plus petits, selon le monde, peuvent faire un renoncement plus étendu que les plus riches et les plus grands; car, à le bien prendre, la privation de toutes choses a plus d'étendue que n'en a la possession. On ne peut posséder qu'une partie des choses périssables, et elles pourraient augmenter à tel point qu'on serait surchargé. Mais avec un cœur généreux et désintéressé, sans en posséder aucune, l'on peut renoncer au désir de toutes, et l'on n'en est que plus content et plus heureux. Voilà ce que peuvent ceux qui paraissent ne rien pouvoir; et ce renoncement volontaire, que le monde réprouvé ne connaît pas, trouvera dans la magnificence de Dieu qui le connaît une récompense proportionnée à son étendue.

N'oubliez donc jamais, mes frères, ce premier devoir qui nous est prescrit dans le mystère de ce jour. Parmi les Juifs, la circoncision, selon la lettre, était un retranchement extérieur. Parmi les chrétiens qui ont des vues plus hautes et plus épurées, elle est un retranchement extérieur et intérieur, un retranchement de toutes les choses vaines et superflues qui ne servent qu'à flatter le corps : mais surtout un retranchement de toutes les passions qui ne font que corrompre le cœur, et qui suppriment le motif qui rend utiles les bonnes œuvres. Et par ce double retranchement se forme cette nouvelle créature, qui seule, selon saint Paul, attire la grâce du salut que Jésus-Christ est venu apporter au monde.

Mais donnons encore à cette vérité toute l'étendue qu'elle mérite. La circoncision judaïque était un sacrement de douleur pour la rémission du péché; l'esprit du christianisme ne consiste pas seulement dans une pénitence extérieure, il exige de plus que le vrai pénitent devienne par degrés une nouvelle créature : *Sed nova creatura.*

SECONDE PARTIE.

Il faudrait tomber dans l'erreur grossière des manichéens, pour ne rien estimer de ce qui vient du corps. Ces hérétiques, en qui saint Léon disait que le démon avait bâti sa forteresse, pour y régner par toutes les erreurs dont l'esprit humain peut être capable, admettaient deux principes, un du bien, un autre du mal, et ils prétendaient que le corps était l'ouvrage du principe mauvais, comme l'esprit était l'ouvrage du bon principe.

Pour nous, à qui la grâce de Jésus-Christ fait détester ces impiétés et mépriser ces rêveries, nous reconnaissons avec l'Eglise un Dieu créateur du ciel et de la terre, des esprits et des corps, et nous n'avons garde de rejeter les pénitences corporelles, comme si elles lui déplaisaient. Nous avons appris au contraire de saint Paul qu'encore que nos corps soient une source funeste de corruption et d'infirmité, nous pouvons, par les mérites de la rédemption, en faire *des hosties vivantes, saintes, agréables à Dieu* (*Rom.*, XII, 11) ; et nous soutenons que tout l'homme étant pécheur, puisque le péché n'infecte pas moins son corps que son âme, sa pénitence doit s'étendre sur l'une et sur l'autre partie dont il est composé.

Mais nous disons aussi que si la pénitence corporelle est nécessaire, parce que l'homme est corporel, la spirituelle l'est encore davantage, parce que Dieu est un pur esprit,

et que c'est ce Dieu irrité qu'elle se propose pour objet, afin d'apaiser sa justice. Ce serait donc se tromper que de ne prendre pas plus de soin de la rendre digne de Dieu par la douleur intérieure, que de l'exposer à la vue des hommes, en la pratiquant extérieurement.

La circoncision judaïque, dit saint Augustin, était un sacrement de l'ancienne loi institué de Dieu pour effacer le péché originel, et en cela même qu'elle devait effacer le péché, elle était accompagnée de douleur (*Aug., de Civ. l.* XVI, *c.* 17). Mais cette douleur extérieure suffisait si peu pour mériter dans la suite la qualité de vrai pénitent, que saint Paul remarquant le caractère du juif, qui tire sa louange, non des hommes, mais de Dieu (*Rom.*, II, 20), ne l'appelle vrai circoncis que quand il l'est intérieurement; rapportant ainsi le mérite de sa douleur à l'esprit plutôt qu'au corps, ou du moins n'en rapportant de mérite au corps que dépendamment de l'esprit. Tant il a voulu nous faire entendre que dans la loi chrétienne, la rémission du péché ne consiste pas dans une pénitence purement extérieure, si elle n'est accompagnée du repentir sincère et de la haine du péché.

Il y a un corps de péché et un esprit de péché, parce que notre malice se sert quelquefois des mouvements de notre corps pour en faire des membres d'iniquité, et des pensées de notre esprit, pour violer la loi de Dieu.

Quand nos yeux s'arrêtent sur des objets défendus, quand nos oreilles écoutent la médisance, quand notre bouche sert au mensonge, quand nos mains font des actions criminelles, on peut appeler tous ces déréglements ensemble, le corps du péché, et chacun de ces déréglements, un membre de ce corps.

Quand nous avons des pensées injustes, des désirs illicites, des sentiments d'avarice, de vanité, de volupté, on peut appeler tout cela l'esprit du péché, parce que nous commettons tout cela par l'esprit.

Ce n'est pas moi qui fais cette distinction. Saint Paul a parlé du corps du péché, quand il a dit que *notre vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ, afin que le corps du péché soit détruit* (*Rom.*, VI, 6). Et saint Jean nous a marqué l'esprit du péché, en disant qu'il n'y a dans le monde que *concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie* (I *Joan.*, II, 16) : car voilà le germe fatal de tous les désordres de la nature corrompue.

Or, je remarque, mes frères, que celui dont le nom de Jésus nous était une promesse authentique qu'il nous délivrerait du péché, nous en a délivrés en effet, en détruisant le corps du péché et l'esprit du péché. Il en a détruit le corps en affligeant le sien, puisqu'il fut couvert de plaies, et qu'il n'y eut point, comme l'avait prédit Isaïe, *de partie saine en tout son corps* (*Isa.*, I, 6). Il en a détruit l'esprit par la tristesse dont le sien fut accablé aux approches de sa passion, quand il déclara que *son âme était triste jusqu'à la mort* (*Matth.*, XXVI, 38).

Comme il est notre chef et notre modèle, il exige de nous cette double victoire sur le péché. Il veut que nous en détruisions le corps par la pénitence extérieure; le péché des yeux, en les fermant à tous les objets dangereux; le péché de la langue, par le silence ou par des discours édifiants; les excès de la débauche, par la tempérance et par le jeûne, et ainsi du reste; mais cette pénitence extérieure sera toujours infructueuse, si elle n'est animée de celle qui détruit en nous l'esprit du péché, en mortifiant les passions. Toute pénitence corporelle est fausse aux yeux de Dieu, quand l'intérieur n'est point pénitent, quand le cœur n'est pas circoncis par ce couteau spirituel qui en retranche les convoitises, quand l'esprit n'est pas pénétré de cette vive et sincère douleur du péché, qui commence par la crainte et qui se perfectionne par l'amour.

Si vous ne m'en croyez pas, mes frères, croyez-en Dieu. Inutilement multipliez-vous vos jeûnes, dit-il dans les oracles d'Isaïe, je les condamne, bien loin de les approuver, parce qu'il n'y a que votre corps qui jeûne, et que votre volonté demeure toujours entière : *In die jejunii vestri invenitur voluntas vestra* (*Isa.*, LIII, 3). Quand je veux regarder votre pénitence comme un sacrifice de justice, je trouve qu'il est semblable à celui de Caïn, qui m'offrait ce qu'il y avait de plus vil dans ses troupeaux, et qui se réservait ce qu'il y avait de meilleur. Je vois le cœur, et c'est le cœur que je veux. Quand vous me sacrifiez une victime, il faut que vous soyez vous-mêmes le sacrifice qui m'est offert. Autrement ce que vous m'offrez n'est qu'un corps sans âme, et ne m'immoler que votre corps, c'est ne m'immoler que la plus vile partie de vous-mêmes. Votre pénitence fût-elle égale à celle des martyrs qui ont livré leurs corps aux flammes, elle ne sera de nulle valeur devant moi, si votre cœur ne brûle des flammes de la charité.

C'est, mes frères, sur ce principe sûr et infaillible que Dieu juge de nous, et que nous devons en juger nous-mêmes. Et combien y a-t-il de chrétiens dans le monde que ce jugement doit faire trembler! Ils se reconnaissent pécheurs, et ils n'ignorent pas qu'ils ne peuvent se sauver que par la pénitence. Ils veulent donc la faire, mais abusés par les illusions de l'esprit, séduits par la corruption du cœur, ils réduisent cette pénitence à lire des actes d'amour de Dieu, à réciter de courtes prières, à souffrir quelque privation extérieure; et le cœur qui en doit faire tout le mérite, n'y a jamais la moindre part.

Cependant, mes frères; parce que le cœur d'Esaü n'était ni contrit ni humilié, Dieu ne se contenta pas des signes que ce réprouvé lui donna de sa pénitence (*Hebr.*, XII, 17); parce que le scrutateur des cœurs découvrit, dans la pénitence d'Antiochus, le défaut de sincérité, la miséricorde qu'il implorait avec tant d'ardeur lui fut refusée (II *Mach.*,

IX, 13). Mais la pénitence du roi de Ninive fut reçue, parce que ce qui en parut au dehors sortait du fond du cœur. En descendant du trône son cœur était humilié, en déchirant ses habits, son cœur était brisé, en se couvrant du sac et de la cendre il méditait la mort, en jeûnant il était dans la disposition sincère de s'abstenir de tout péché.

Mais malheureusement, nous ne voyons pas que le commun de nos pénitents se règlent sur ce modèle. On ne doit être véritable pénitent, que pour redevenir véritable chrétien, en rentrant dans les avantages que l'on a perdus depuis le baptême. Mais comment y rentrer si, en ne donnant que des signes superficiels de christianisme, vous avez une opposition manifeste au sacrement même qui vous a faits chrétiens? En voici la preuve. Il ne se fait aucun changement extérieur dans un enfant que l'on baptise, il demeure faible et mortel comme il l'était auparavant; mais au dedans il est tout changé, puisque d'esclave du démon il devient enfant de Dieu, et que de l'état du péché il passe à un état de grâce. Et vous qui vous figurez de faire pénitence, vous faites précisément tout le contraire. Vous paraissez avoir fait quelque changement au dehors, mais l'intérieur est-il changé? Si l'on perçait le mur du temple, n'y trouverait-on pas encore des idoles et des insectes? Vous vous faites honneur de porter extérieurement le signe de la justice, mais vous appliquez-vous à corriger l'emportement par la douceur, l'intempérance par la sobriété, les mouvements de haine et d'envie par des actes de charité, les préjugés des passions et du monde par une soumission sincère aux décisions de la vérité? Vous vous mettez peu en peine de laver le dedans de la coupe, vous vous contentez de purifier le dehors, pendant que le cœur demeure plein d'impureté. Vous sauvez les apparences, et voilà tout. Ah! mes frères, ce n'est point là remplir les vœux que vous avez faits au premier baptême comme chrétiens, ni vous acquitter des obligations que vous impose le second baptême comme pénitents. Car, comme il ne suffisait point aux Juifs d'être circoncis, s'ils ne gardaient les promesses qu'ils faisaient à Dieu dans l'alliance dont la circoncision était le signe, il ne suffit pas non plus aux chrétiens d'être baptisés, s'ils n'exécutent le traité qu'ils ont fait avec Jésus-Christ dans le baptême, de s'attacher uniquement à lui, et de renoncer au monde et au démon; et qu'est-ce que la pénitence selon les Pères, qu'un baptême pénible et laborieux?

Aussi saint Paul appelle simplement les Juifs des hommes circoncis, parce qu'ils ne prennent avantage que de ce qui est dans la chair, mais il appelle les chrétiens *la circoncision même*, parce qu'ils servent Dieu en esprit, et qu'ils ne se glorifient qu'en Jésus-Christ Notre-Seigneur : *Nos enim sumus circumcisio, qui spiritu servimus Deo, et gloriamur in Christo Jesu, et non in carne fiduciam habentes* (*Phil.*, III, 3).

Les Juifs n'étaient circoncis qu'en une partie d'eux-mêmes, les chrétiens le sont entièrement, et la circoncision même est en eux. Salomon était sage, mais la sagesse ne résidait que dans son esprit. Moïse était puissant, mais sa puissance ne résidait que dans cette verge miraculeuse qui renversait les lois de la nature. Samson était fort, mais sa force ne résidait que dans ses cheveux. Il n'y a que Dieu seul qui soit force, puissance, sagesse, parce que lui seul est tout sage, tout-puissant et tout fort. C'est ainsi, mes frères, que celui qui ne fait le bien qu'à demi, est circoncis à la vérité, mais il n'est circoncision que lorsqu'il consacre à Dieu tous les organes de son corps et toutes les facultés de son âme, que lorsqu'il devient un pénitent universel, et voilà ce que renferme l'idée du véritable pénitent.

Voilà même à quoi nous engage le nom de Jésus, en nous promettant que celui qui le porte délivrera son peuple du péché : *Vocabis nomen ejus Jesum; ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* (*Matth.*, I, 21). Donc, pour être de ce peuple choisi, il faut que nous voulions être délivrés du péché, et que nous nous en délivrions en effet par les remèdes que le Sauveur nous a marqués, pour en détruire, non-seulement le corps, mais l'esprit. Il veut bien nous délivrer par sa bonté infinie, de toutes les misères que le péché nous a causées, mais ce n'est qu'en nous délivrant du péché qui est notre plus grande misère. Ce peuple spirituellement circoncis, à qui Jésus vient apporter la grâce du salut, quel est-il donc? C'est le peuple qui aime la justice et qui la pratique, qui hait l'iniquité et qui la détruit dans sa racine (*Psal.* XLIV, 8). Quiconque n'observe pas ces conditions, n'est pas de ce peuple, et n'est compté pour rien devant le Sauveur.

Chose étonnante! mes frères, tous les peuples incirconcis, tous les pécheurs rebelles et obstinés sont comme s'ils n'étaient point. Dieu ne daigne pas même en faire mention. Quand il s'agit du salut, il ne parle que de son peuple, et les méchants, demeurant méchants, ne sont point, en un sens, du peuple de Dieu. De quelque grandeur temporelle qu'ils se flattent, Dieu ne les regarde que comme la poussière que le vent emporte. Tout ce qu'il y avait dans le monde de plus remarquable et de plus élevé à la naissance du Messie, n'était rien devant cet enfant; je ne dis pas seulement devant cet enfant considéré comme Dieu, je dis même devant cet enfant inconnu, méprisé, humilié dans la crèche et dans la circoncision, parce qu'ils n'étaient pas de son peuple. N'étant pas de son peuple, ils ne furent pas délivrés de leurs péchés, et ils n'en furent pas délivrés par leur propre faute; car, s'étant aveuglés par leurs passions, ils se scandalisèrent de la bassesse du Sauveur, et ne voulurent point avoir recours à cette pénitence sincère, qui renouvelle l'homme tout entier. Les uns ne la firent point du

tout, les autres ne la firent qu'imparfaitement.

Cette obstination et cette illusion que produit la sagesse du monde, a perdu les païens et les Juifs, et tous les jours elle perd encore une infinité de chrétiens. C'est à nous à y penser, mes chers auditeurs, en nous soumettant de bonne foi à cette circoncision chrétienne qui nous rendra de nouvelles créatures en Jésus-Christ, parce qu'en professant l'extérieur de la religion, ce seront nos sentiments qui animeront nos œuvres.

Mais gardons-nous bien de rendre au mensonge l'honneur qui n'est dû qu'à la vérité, et ne nous flattons pas d'avoir la réalité de la dévotion, quand nous n'en avons que la figure. Il est une espèce d'hypocrisie, qui, sans être dans l'esprit, ne laisse pas d'être dans le cœur. Nous ne voulons pas nous déguiser, et pourtant nous nous déguisons, sinon à Dieu et aux hommes, au moins à nous-mêmes. Nous ne cherchons point Dieu comme il veut être cherché, mais en la manière la plus conforme à notre humeur, et dès là, nous ne le trouvons plus.

Que la solennité de ce jour nous serve à nous corriger d'un si grand défaut. Invoquons le saint nom de Jésus, *par lequel nous avons accès auprès du Père* (*Eph.*, II, 18), et invoquons-le par nos actions aussi bien que par nos paroles. *Cherchons-le dans la simplicité du cœur;* si nous ne cherchons que lui, nous ne trouverons que lui, et appliquons-nous d'autant plus à cette recherche, que saint Augustin nous avertit que bien peu de chrétiens cherchent Jésus uniquement pour lui-même : *Vix quæritur Jesus propter Jesum* (*Aug. in Joan. tr.* 25, 10). Soit malice, soit ignorance, soit faiblesse, sources funestes de toutes nos illusions, les uns font les dévots, les autres croient l'être, et très-peu le sont en effet. On porte les signes extérieurs de la circoncision chrétienne, pendant qu'*incirconcis de cœur et d'oreilles, on résiste toujours au Saint-Esprit* (*Act.*, VII, 51). Le nom de Jésus est pris en vain, et l'on dit toute sa vie, *Seigneur, Seigneur* (*Matth.*, VII, 21), sans jamais entrer dans le royaume des cieux.

Cependant l'Evangile nous déclare que *Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde, pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui* (*Joan.*, III, 17). Ce Fils unique, descendu du sein du Père plein de grâce et de vérité, offre donc le salut à tout le monde, et si ce monde s'obstine toujours à le refuser, ne sera-t-il pas condamné avec justice, pour n'avoir *pas voulu croire au nom du Fils unique de Dieu.*

Quant à nous, mes chers auditeurs, n'oublions rien pour être de ce peuple bienheureux, dont Jésus est finalement le Sauveur. Entrons dans l'esprit du christianisme, non pas en nous contentant comme les Juifs de réformer les dehors et les apparences; mais, comme nous le dit saint Paul, en renouvelant l'intérieur, en retranchant avec tant de superfluités, les passions qui nous tyrannisent, en détruisant par une sincère pénitence le corps et l'esprit du péché, et en nous établissant par une exacte fidélité à la grâce dans une dévotion solide et exempte de toute illusion.

Nous deviendrons ainsi de nouvelles créatures; la circoncision chrétienne s'accomplira dans nous, et en quelques crimes que nous ayons le malheur d'être tombés, saint Paul, qui nous parle jusqu'à la fin, nous assure que nous en serons *lavés et justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, duquel seul nous vient le salut (I *Cor.*, VI, 11; *Act.*, IV, 12). Je vous le souhaite, etc.

SERMON XI.

Discours aux dames de la bourse cléricale, au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet (1).

Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.

Beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées (*Prov., ch.* XXXI).

Les filles de Babylone, qui sont la figure des femmes mondaines, sont toujours pauvres et misérables devant Dieu, quelque riches qu'elles paraissent devant les hommes, et c'est l'Esprit-Saint qui nous le dit : *Filia Babylonis misera* (*Psal.* CXXXVI, 8). Ou, si elles ont des richesses, ce ne sont que celles que saint Paul regarde comme maudites, et qu'elles amassent pour le grand jour de la colère, où le juste juge doit rendre à chacun selon ses œuvres (*Rom.*, II, 5). Mais les filles de Jérusalem, je veux dire les femmes vraiment chrétiennes, sont toujours riches, non pas en biens de la terre, car souvent elles n'en ont point, mais, comme saint Paul le leur prescrit, elles sont riches en bonnes œuvres : *Divites in bonis operibus* (I *Tim.*, VI).

Béni soyez vous, ô mon Dieu, de ce que dans un siècle aussi relâché, l'Eglise de Paris ne manque pas de personnes d'un si louable caractère. On y en voit un nombre considérable se partager, selon les divers mouvements de la grâce, aux différents exercices de la charité. Les unes, imitatrices fidèles de la miséricorde de Dieu, s'appliquent dans leurs paroisses à soulager la misère des pauvres; les autres, conduites par le même ange qui inspira autrefois à un prophète de secourir Daniel captif, portent la subsistance et la consolation dans ces cachots ténébreux, où l'indigence n'est pas séparée des rigueurs de la captivité. Plusieurs, uniquement appliquées à conserver les dépouilles que l'Eglise remporte sur l'hérésie, contribuent par leurs charitables soins à rendre la foi triomphante de tous les efforts du monde et de l'enfer : *Multæ filiæ congregaverunt divitias.*

Mais j'ose avancer, mesdames, que vous

(1) Du vivant de feue madame de Miramion, on faisait un fonds de charités, pour élever au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet de jeunes clercs jusqu'à la prêtrise; et quand ils étaient parfaitement instruits, on les envoyait desservir les paroisses de la campagne, qui manquaient d'ouvriers ou qui étaient négligées.

les surpassez toutes, quand vous faites élever de bons prêtres, qui aient assez de zèle et d'humilité pour aller dans les campagnes joindre leurs travaux à ceux des pasteurs, et arrêter le progrès de l'erreur ou de l'ignorance : *Tu supergressa es universas.*

Si l'on considère cette bonne œuvre en elle-même, c'est la plus excellente et la plus glorieuse que l'on puisse pratiquer dans le christianisme. Si on la considère dans ses effets, c'est la plus utile à l'Église, par conséquent la plus capable de vous attirer ces richesses spirituelles que Salomon a tant louées dans la femme forte, et que les femmes chrétiennes doivent principalement amasser : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.*

J'ai donc à vous représenter dans ce discours l'excellence de cette bonne œuvre, l'utilité que l'Eglise en tire, et l'avantage qui vous en revient; et si vous voulez bien m'honorer d'une favorable attention, j'ai une ferme confiance que vous aurez une sainte émulation de poursuivre ce que vous avez entrepris.

1. Ce qui marque l'excellence de la bonne œuvre, à la pratique de laquelle il a plu à Dieu de tourner vos cœurs, c'est d'abord la dignité des fonctions ecclésiastiques.

Offrir le corps de Jésus-Christ sur nos autels, rompre le pain de la parole dans la chaire de vérité, dispenser les mystères de Dieu, remettre les péchés, administrer les sacrements, rien n'égale l'excellence de ces actions.

L'Evangile a introduit des choses merveilleuses dans le monde; une parole qu'il faut entendre, des lois qu'il faut observer, des conseils qu'il faut suivre, des vertus qu'il faut pratiquer, des mystères qu'il faut adorer, des grâces qu'il faut demander, des sacrements qu'il faut recevoir. Mais toutes ces merveilles ne font que relever la gloire et l'excellence des bons prêtres, puisqu'ils sont les hérauts infatigables de cette parole, les arbitres souverains de ces lois, les observateurs religieux de ces conseils, les sanctuaires vivants de ces vertus, les dépositaires fidèles de ces mystères, les dispensateurs choisis de ces grâces, les ministres vénérables de ces sacrements.

Saint Denis considère les prêtres comme les interprètes des jugements divins; saint Chrysostome comme des ambassadeurs qui intercèdent auprès du trône du grand roi de la part de toute la terre; saint Prosper comme les oracles du Saint-Esprit et les ministres du Verbe éternel. Pierre de Blois dit que le Fils de Dieu les a laissés à son Eglise comme d'autres lui-même, et saint Pacien ajoute que c'est par leur ministère que cette sainte Epouse l'engendre tous les jours pour la nourriture et la sanctification de ses enfants.

Oh! que Jésus-Christ a de beaux spectacles à considérer! Il voit des prophètes qui l'annoncent, des anges qui le louent, des apôtres qui le prêchent, des fidèles qui l'imitent, des démons qui le craignent. Mais combien un bon prêtre doit-il lui être un spectacle agréable, puisque lui seul fait toutes les fonctions des autres! Il annonce Jésus-Christ comme les prophètes, il le loue comme les anges, il le prêche comme les apôtres, il l'imite mieux que les autres fidèles, il le rend formidable aux démons par les victoires qu'il remporte sur eux, animé de son Esprit, rempli de sa grâce et soutenu de sa force. Et de tout cela il faut conclure qu'il n'y a point d'action dans le christianisme qui puisse égaler en mérite et en excellence les fonctions sacerdotales.

Mais ce qui est remarquable, mesdames, c'est qu'en entretenant les prêtres on a part au mérite de leurs fonctions et que l'on concourt avec eux au bien qu'ils opèrent. Jesus-Christ nous dit dans l'Evangile que *celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense du prophète* (*Matth.*, X, 41). En le recevant comme disciple de Jésus-Christ, c'est autant que si l'on recevait Jésus-Christ même, et on aura une récompense proportionnée au mérite de celui qu'on a intention d'honorer en sa personne. On participera à ses grâces, à sa gloire et à son bonheur. Loger donc un prêtre, lui procurer les choses nécessaires, le faire instruire dans la science des saints pour le rendre digne d'éclairer et d'édifier l'Eglise, c'est devant Dieu comme si l'on faisait ses fonctions : *Perinde est apud Deum ac si Prophetæ fungeretur officio.*

Josué veut que les Israélites d'au delà du Jourdain partagent avec ceux qui étaient restés dans le pays, le butin qu'ils avaient gagné en deçà du fleuve (*Josue*, XXII, 8). Et après que David eut défait les voleurs de Siceleg, il voulut que ceux qui avaient combattu et ceux qui avaient gardé le bagage, eussent la même part au butin, parce qu'ils avaient également contribué à remporter la victoire (I *Reg.*, XXX, 24); et ce fut dans la suite une loi dans Israël. Quand on serait même trop faible pour suivre les forts dans la rapidité de leur course, pourvu que l'on ait une véritable charité envers l'Eglise, on a part aux travaux de ceux qui la servent et qui la défendent. Si saint Augustin a prétendu que Saul, gardant les manteaux de ceux qui lapidaient saint Etienne, le lapidait par la main de tous, pourquoi ne dirions-nous pas que ceux qui fournissent à l'entretien des prêtres, participent au mérite de leurs fonctions?

2. D'autant plus que rien n'est plus utile à l'Eglise que de pourvoir de bons prêtres les paroisses abandonnées; et pour vous donner quelque idée du ravage que fait l'ignorance parmi les peuples grossiers de la campagne, il faut remarquer qu'il y a des âmes qui se perdent, les unes par un excès, les autres par un défaut de lumière.

Nous voyons dans saint Paul (*Rom.*, I), qu'après que les philosophes païens eurent découvert, par la pénétration de leur esprit et par leur application à la recherche des

vérités les plus cachées, une divinité toute-puissante et éternelle, au lieu de lui rendre le culte que mérite l'Etre souverain, ils fléchirent les genoux devant les figures des animaux les plus stupides et des insectes les plus vils; et de cette haute intelligence à laquelle ils se crurent élevés, ils tombèrent dans un aveuglement qui les précipita dans un abîme d'une vie brutale, périssant ainsi par un excès de lumière, puisqu'un peu moins les aurait éclairés et ne les aurait pas éblouis.

Le prophète Osée nous fait au contraire la peinture d'un peuple qui se perd par un défaut de connaissance et d'instruction. Après s'être plaint de ce que Dieu n'est pas connu sur la terre : *Non est scientia Dei in terra* (*Ose.*, IV), il fait voir la suite funeste de cette ignorance profonde, quand il ajoute qu'elle est la source de l'inondation des crimes qui entraînent toutes les conditions. On n'entend plus, s'écrie-t-il, parmi ce peuple mal instruit, que malédiction et que mensonge, et depuis ce règne fatal de l'ignorance on ne voit que des meurtres, des larcins et des adultères.

Les premiers ont mérité de périr parce que, dit saint Augustin, leur science n'était pas si pure qu'elle ne fût mêlée de quelque erreur. Ils ont fait de grandes découvertes à la faveur de la lumière de Dieu, mais ils sont tombés en d'étranges égarements à travers les ténèbres qui, depuis le péché, sont devenues naturelles à l'homme : *Quædam magna, quantum divinitus adjuti sunt, invenerunt; quantum humanitus impediti sunt, erraverunt* (*Aug., de Civit., l.* II, *c.* 7). Dieu permettait ce mélange afin qu'ils trouvassent dans leurs propres ténèbres, les motifs de leur humiliation, et dans la lumière dont Dieu les éclairait, les motifs de leur reconnaissance. Mais ambitieux, ils se sont égarés dans leur pensées, et ingrats, ils n'ont pas glorifié le Père des lumières.

Les seconds ne sont pas non plus excusables : car s'il est vrai qu'ils n'ont pas connu Dieu pour n'avoir point eu de prophète qui leur en ait prêché la grandeur, ils avaient une âme, un esprit, une raison, une lumière domestique qui leur montrait l'auteur de la nature; et s'ils avaient fait quelques pas pour suivre humainement ce flambeau, celui de la grâce serait venu par miséricorde au devant d'eux pour les conduire plus loin.

Voilà, mesdames, ce que ce prophète et cet apôtre ont vu dans les siècles passés, et voilà ce qu'on peut regarder comme la figure de ce qui se passe dans le nôtre. Nous voyons dans les villes des personnes qui se perdent pour trop savoir, et à la campagne, des peuples qui périssent par ignorance. On prêche les grandes et sublimes vérités dans les chaires des villes, et les chaires de la campagne sont muettes. Les académies sont ouvertes dans la ville, et les écoles sont fermées dans le village. Ici, nous ne manquons pas de docteurs et de maîtres qui nous développent les mystères les plus cachés; là, les éléments de la foi sont le plus souvent inconnus : cependant on se damne partout; dans la ville pour trop savoir; car, comme chacun y abonde en son propre sens, on y réfute le docteur, on y censure le prédicateur et l'on y oppose à la lumière infaillible de la vérité même la lumière trompeuse de l'homme menteur. On se damne à la campagne pour n'en savoir pas assez, car c'est là que, par un jugement impénétrable de Dieu, le soleil de justice ne luit presque pas, et où, par un aveuglement incompréhensible, des hommes corrompus par l'ivrognerie et d'autres vices étouffent le flambeau de la raison.

Il faut pourtant avouer que ceux-ci sont plus à plaindre que les autres, et c'est peut-être pour cela que le Sauveur du monde, n'ayant pleuré qu'une seule fois, par ses propres yeux, sur une ville, pleure encore tous les jours sur les églises de la campagne par les yeux des personnes pieuses. Il pleura sur Jérusalem, parce que l'ayant visitée pour l'éclairer, elle ne sut pas profiter de la grâce de cette visite : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ* (*Luc.*, XIX, 14). Et vous pleurez, mesdames, sur les églises de la campagne, parce que les voyant dépourvues de pasteurs, il semble que Dieu ne les visite pas, et qu'elles sont comparables à cette vigne délaissée dont le roi-prophète nous dépeint la désolation. Seigneur, dit-il, par quel mouvement de votre colère avez-vous renversé la muraille dont elle était environnée : *Ut quid destruxisti maceriam ejus* (*Psal.* LXXIX)? Depuis qu'elle n'en est plus défendue, elle est ouverte aux passants qui s'enrichissent de ses dépouilles : *Vindemiant eam omnes qui prætergrediuntur viam;* et outre ce ravage, le sanglier sort de la forêt, il entre sans résistance dans cette vigne abandonnée, et après que ses fruits lui ont servi de pâture, il en brise les sarments et en arrache les souches : *Exterminavit eam aper de silva, et singularis ferus depastus est eam.*

C'est un langage figuré dans la bouche de ce prophète; mais j'entends, mesdames, le langage de votre cœur, lorsqu'à la vue des paroisses privées de bons pasteurs, vous vous plaignez à Dieu de ce qu'on n'y voit plus ces gardiens fidèles qui leur servaient de mur impénétrable, ces prêtres zélés qui y conservaient l'innocence et en éloignaient tous les vices. Ne voyez-vous pas, Seigneur, lui avez-vous dit mille fois, cette vigne mystique en friche, depuis qu'il n'y a plus d'ouvrier qui la cultive? Depuis que le pasteur négligent y a laissé entrer l'impie et le libertin, les âmes y sont sans foi, sans religion, sans piété, sans sacrements, sans crainte de vos jugements et sans amour de votre loi. Ne voyez-vous pas que depuis que la bête sauvage, que depuis que ce péché qui se couvre de l'ombre des forêts et qui se cache dans les solitudes a abruti ce peuple, il ne connaît plus ni modestie, ni tempérance, ni pudeur?

Persévérez, dames chrétiennes, et les larmes aux yeux, demandez à Dieu un regard des siens : *Respice de cœlo, et vide;* et puisqu'il est le père de famille à qui cette vigne

appartient, demandez-lui une visite : *Et visita vineam istam.* Il y trouvera les autels dépouillés, le divin service négligé, les sacrements profanés. Il y trouvera un troupeau sans pasteur, une famille sans père, un vaisseau sans pilote, et en un mot une église sans prêtre qui l'instruise, qui l'édifie et qui lui donne tous ses soins.

Et il n'en sera pas de la visite des églises de la campagne comme de celles de la ville. Jérusalem a lapidé ses prophètes et crucifié son Messie. La ville est cette vigne où les serviteurs du père de famille ont été maltraités, et où le fils unique et l'héritier légitime a été cruellement mis à mort (*Matth.*, XXI). Au lieu que les paroisses, où l'on se perd par ignorance, sont cette terre bénie du Seigneur qui portera des fruits en abondance, si le père de famille ne diffère plus d'y envoyer des ouvriers qui relèvent la muraille ou qui replantent la haie et qui n'oublient rien de ce qui peut la rendre fertile. Toutes ces paroisses soupirent après ce secours, et c'est de votre charité, mesdames, qu'elles l'attendent.

Il ne reste plus qu'à les trouver ces ouvriers habiles et infatigables, et puisque c'est une vérité de foi que nous sommes responsables du salut de notre prochain, quand Dieu nous inspire de le procurer et qu'il nous en présente les moyens (*Eccli.*, XVII, 12), la charité que l'on demande en ce saint lieu en étant un moyen efficace où il est facile de concourir, il n'y a personne qui ne le doive. J'ose dire même qu'il y a peu de pratiques chrétiennes de la nature de celle-ci. Si toutes les autres sont d'un grand mérite, elles peuvent être d'une grande difficulté, et quand elles sont si difficiles, on nous les conseille et on ne nous les commande pas : *Qui potest capere, capiat* (*Matth.*, XIX, 12). Mais voici une œuvre chrétienne dont on ne peut raisonnablement se dispenser, sans imiter la dureté de cet homme cruel qui eut l'audace de répondre à Dieu qu'il n'était pas le gardien de son frère (*Gen.*, IV, 9); et notre dureté serait d'autant plus inexcusable, que le secours que nos frères attendent de nous est plus facile.

C'est ici une nouvelle manière de racheter les âmes. Le Sauveur du monde a employé la plus rude, la plus difficile, la plus contraire à la nature, quand il nous a rachetés, *non pas*, dit saint Pierre, *avec de l'or et de l'argent, mais avec son sang précieux* (1 *Petr.*, I). On aurait donc cru que l'or et l'argent ne pouvaient pas être élevés à un si saint usage, qu'ils ne pouvaient pas être appliqués à une si noble rançon que celle des âmes; l'esprit de Dieu nous fait pourtant ici cette découverte, puisqu'en y recueillant une somme consacrée par la charité de ceux qui la donnent et destinée à l'entretien de plusieurs saints ecclésiastiques, on sauve autant d'âmes qu'ils en instruisent et qu'ils en sauvent. Mais aussi quelque facile que soit cette espèce de rédemption, elle ne laisse pas d'être la plus divine dont l'homme soit capable, suivant cette célèbre parole de saint Denis : *Omnium divinorum divinissimum est, cooperari Deo in salutem animarum.*

Mais enfin, où trouver ces excellents ouvriers? Il faut chercher les lieux propres à les former, pour les en tirer dans la nécessité des églises. Il faut les mettre tout jeunes sous la conduite de sages directeurs. Il faut les nourrir, suivant le conseil de l'époux des Cantiques, dans les séminaires où les pasteurs ont préparé des tentes pour les recevoir : *Pasce hœdos tuos juxta tabernacula pastorum* (*Cant.*, I, 8). Comme Moïse a formé Josué, comme Loth a suivi Abraham, comme Elisée a imité Elie, comme Tite et Timothée ont eu saint Paul pour maître, notre siècle ne manque pas de prêtres vénérables par la maturité de leur âge et par la profondeur de leur doctrine; il ne manque point d'héritiers de l'intelligence de Moïse, de la foi d'Abraham, du zèle d'Elie, de la charité de saint Paul, et je parle d'autant plus hardiment, que j'ai devant mes yeux les preuves de ce que j'avance. C'est dans ce séminaire si digne de votre choix, qu'on trouve ces hommes, dont la miséricorde de Dieu veut bien honorer notre siècle, et c'est auprès des tentes de ces pasteurs que l'Eglise de France peut chercher d'excellents sujets, après que votre charité aura donné les moyens de les former : *Juxta tabernacula pastorum.* Ils deviendront eux-mêmes pasteurs à leur tour, et quand ils seront envoyés dans la bergerie, ô Dieu! quelle sera la joie du troupeau! Le loup prendra la fuite, et la brebis se réjouira lorsqu'elle verra le pasteur venir la houlette à la main pour la consoler et pour la défendre : *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt* (*Psal.* XXII). Par quel malheur, diront-ils, nous avait-on caché ce que Dieu a fait pour nous et ce que nous devons faire pour lui? Victimes de notre ignorance, nous étions ignorés; esclaves de nos passions, nous étions abandonnés à notre propre sens. Il paraît bien que ce saint prêtre vient au nom du Seigneur, puisqu'il nous fait connaître et aimer la vérité, puisque nous croyons ce qu'il nous dit et que nous faisons tout ce que nous lui voyons faire.

3. Voilà, mesdames, quelle est l'excellence de la bonne œuvre qui vous assemble, et quels sont les biens que l'Eglise en peut retirer; il est bien juste de vous parler maintenant de ceux que vous en retirez vous-mêmes.

J'ai dit qu'en entretenant les prêtres, vous participez au mérite de leurs fonctions : il faut donc tirer de ce principe une conséquence bien avantageuse pour vous; c'est que, par une sainte invention et par un pieux stratagème, vous entrez en quelque sorte dans le ministère de l'Eglise, dont la loi vous avait exclues.

L'apôtre ne veut point que les femmes fassent aucune fonction ecclésiastique (I *Tim.*, II), et saint Epiphane compte parmi les hérétiques les quintiliens qui élevaient les femmes au sacerdoce et à l'épiscopat (*Epiph.*, *hær.* 49). Vous seules avez trouvé le moyen de relever la gloire de votre sexe qui sem-

blait avoir reçu quelque flétrissure par cette exclusion. Vous catéchisez, vous prêchez, vous offrez Jésus-Christ à son Père ; et vous le faites sans violer la loi de Dieu, sans aller contre le précepte de l'Apôtre, sans sortir de la sujétion que vous devez aux hommes, sans faire la moindre violence à votre pudeur, qui sont les causes pour lesquelles les saints Pères nous assurent que votre sexe a été exclus de la cléricature.

Quelle gloire encore pour votre sexe de réparer mieux que les autres la chute funeste de la première Eve! Vous entendez toujours avec douleur que c'est par une femme que le péché est entré dans le monde, on ajoute même qu'elle n'a pas été la seule coupable ; car, selon la remarque de saint Jérôme, plusieurs hérésies ont dû leur progrès aux femmes (*Hier. Epist. ad Ctesiph.*). Simon le magicien, premier ennemi de l'Eglise naissante, n'établit ses détestables erreurs que par le secours d'Hélène. On sait combien les femmes furent mêlées dans l'hérésie des nicolaïtes. Marcion, contre lequel Tertullien s'est si fort élevé, eut dans le Pont comme en Italie des femmes qui donnaient cours à ses erreurs. Apelles, disciple de cet hérésiarque, apprit de l'insensée Philumène à surpasser les extravagances de son maître. Montan s'insinua dans l'esprit des peuples d'Asie par les inventions criminelles de Maximille ; aussi reçut-il, avec elle, la punition de son hypocrisie et de son orgueil par une mort désespérée. Arius ne trompa le monde entier, qu'après avoir trompé la sœur de l'empereur même; et Donat ne se soutint que par les biens que lui fournissait Lucille.

Si l'histoire est noircie de ces événements malheureux, du moins vous en effacez en vous les taches honteuses. Si elles ont voulu bannir la foi du monde en soutenant des hérétiques, vous l'y faites rentrer par les missionnaires qui sortent de l'école sainte que vous entretenez ; et si elles ont répandu sur la terre une abondance de péché, vous y attirez, par vos charités, une surabondance de grâce.

Vous surpassez les femmes israélites qui donnèrent l'or et les pierreries qui servaient à leurs parures, pour orner le tabernacle; car le temple étant pour l'autel, l'autel pour le prêtre, et le prêtre pour Dieu, c'est bien plus de nourrir le prêtre que de parer le temple et l'autel. Ayons seulement des prêtres ornés de vertus, tels que sont ceux que vous donnez à l'Eglise, et l'Eglise se consolera de voir moins d'ornements à ses temples et à ses autels.

La mère de Samuel a mérité l'éloge de tous les Pères, et surtout de saint Chrysostome, pour avoir donné un seul prêtre au Dieu vivant ; et combien ne lui en donnez-vous pas tous les jours? Mais, me direz-vous, cette sainte femme donna le fruit de ses entrailles, et c'est ce que nous ne faisons pas. Détrompez-vous, dames chrétiennes; vous êtes en un sens les mères de tous les bons prêtres que vous donnez à l'Eglise. Saint Ambroise regarde comme un meurtrier des pauvres celui qui ne les nourrit pas, suivant cette parole célèbre : *Si non pavisti, occidisti.* S'il est donc vrai qu'en ne les nourrissant pas vous leur donnez la mort, il est indubitable qu'en les nourrissant vous leur donnez la vie.

Les Pères ont aussi célébré, dans leurs écrits, la veuve de Sarepta pour avoir nourri le prophète Elie durant la famine. Elle ne nourrit qu'un prophète, vous en nourrissez plusieurs. Elle ne le nourrit qu'un jour, vous les nourrissez plusieurs années. Elle en fut récompensée temporellement sous une loi qui n'avait pas encore sa perfection, mais la loi de Jésus-Christ vous donne des vues plus spirituelles et plus épurées, et vous en attendez une récompense éternelle.

Que vous dirai-je enfin ? Vous imitez ces femmes pieuses qui furent comme les associées des apôtres dans la prédication de l'Evangile, et dont quelques-unes ont mérité le nom d'apôtres, *Apostolæ.* Elles avaient part à la gloire de l'apostolat, non pas sans doute en prêchant, mais en travaillant à la subsistance des apôtres qui prêchaient.

Rien n'est donc plus excellent que la bonne œuvre que vous faites fleurir dans ce séminaire par vos pieuses libéralités. Mais qui le croirait? Rien n'est plus dangereux pour vous, et plus l'action que vous faites est considérable, plus vous avez à prendre de précautions pour ne pas perdre les richesses spirituelles que vous amassez : *Multæ filiæ congregaverunt divitias.*

Saint Jean, écrivant à la dame Electe, qui faisait autrefois à l'égard des disciples de Jésus-Christ à peu près ce que vous faites pour les prêtres, la loue avec ses enfants de ce qu'ils se confirmaient de plus en plus dans l'amour de la vérité, et finit sa lettre par cette instruction : *Videte vosmetipsos, ne perdatis quæ operati estis, sed ut mercedem plenam accipiatis* (II *Joan.*, VIII); ayez une sérieuse attention à ne point perdre les bonnes œuvres que vous avez faites, et songez à en recevoir une pleine et entière récompense.

Comme cet apôtre louait cette femme chrétienne, je viens de vous louer à mon tour, non par rapport à vous-mêmes, mais par rapport à la grandeur et à l'excellence de l'œuvre que vous faites. C'est maintenant à vous à rentrer dans le fond de vos cœurs pour y voir sans prévention si vous en perdez le fruit ; et pour vous aider à le reconnaître aussi bien qu'à vous garantir de ce malheur, voici trois avis importants que saint Paul vous donne par ma bouche, avec lesquels je finis cet entretien.

Ordonnez, dit-il à son disciple, ordonnez aux riches de ce monde de n'être point orgueilleux : *Divitibus hujus sæculi præcipe non sublime sapere* (I *Tim.*, VI, 17); et remarquez que c'est la première chose qu'il leur recommande, voulant dire par là, qu'en vain seraient-ils charitables et bienfaisants, s'ils manquaient d'humilité. Que le riche donne indifféremment aux pauvres, c'est un

honneur qu'il se procure, jamais il ne s'en procure un plus grand qu'en donnant aux prêtres; mais s'il ne donne que dans cette vue, cet honneur même qu'il acquiert aux yeux des hommes, se tourne en confusion devant Dieu.

Voyez comment la sainte femme Abigaïl porte des rafraîchissements à David (I *Reg.*, XXV); du plus loin qu'elle le voit, elle court à lui, elle se jette le visage contre terre, elle se prosterne à ses pieds et le conjure avec larmes de recevoir ce qu'elle lui présente. L'Ecriture a voulu marquer toutes les circonstances de sa soumission, afin qu'elles servent d'exemple aux dames chrétiennes qui font part de leurs biens au véritable David en la personne de ses ministres. Et qui sait si cette action ne se détruit pas elle-même par le poids de son propre mérite? Telle est la nature des grandes vertus, qu'elles peuvent faire le malheur comme le bonheur de ceux qui les pratiquent, en leur inspirant un orgueil secret et imperceptible qui est proprement le vice des âmes parfaites. Sagesse de mon Dieu, vous l'avez permis de la sorte pour nous empêcher d'attribuer à nos propres forces le bien que vous faites en nous, et pour nous faire vivre dans une défiance continuelle de notre faiblesse.

En second lieu, il faut donner avec simplicité : *Qui tribuit in simplicitate* (*Rom.*, XII, 8). Vous ne devez avoir qu'un simple objet de votre libéralité. Celles-là en ont deux, qui donnent une partie de leurs biens et de leurs peines à la piété, et une autre à la vanité et au plaisir. Après avoir employé la matinée à des exercices spirituels, elles croient pouvoir passer le reste du jour dans les divertissements mondains, comme si le bien que l'on fait supposait un mal à faire, et comme si avoir servi Dieu était pour elles un droit de servir le monde, ou plutôt comme si le service que l'on rend au monde pouvait s'accorder avec le culte que l'on rend à Dieu. C'est le déshonorer, ce Dieu qui est extrêmement simple, que d'user ainsi de partage dans le culte qu'on lui rend ou dans les présents qu'on lui fait.

Enfin il faut donner, non avec répugnance et comme par force, mais avec toute la joie du cœur, parce que c'est cette disposition qui est agréable à Dieu : *Hilarem datorem diligit Deus* (II *Cor.*, IX, 7). Dieu ne veut point de serviteur forcé, et Saphire fut punie par le prince des apôtres pour avoir donné avec peine; elle fut encore punie pour n'avoir remis qu'une partie du bien qu'elle pouvait remettre. On sera donc puni pour n'avoir pas donné, le pouvant faire; on sera puni pour avoir donné peu, pouvant donner beaucoup.

Plaise à la divine bonté de vous rendre fermes et inébranlables pour travailler de plus en plus à l'œuvre de Dieu (I *Cor.*, XV, 58)! Attachez-vous à lui par une foi vive et une humble prière, et la parole divine vous est un fidèle garant que votre travail ne demeurera pas sans récompense.

SERMON XII.

Discours prononcé à la communauté de l'Annonciation, en faveur des filles que l'on y retire pour les mettre en condition.

Charitas Christi urget nos.
La charité de Jésus-Christ nous presse (II *Cor.*, *ch.* V).

Il y a une double charité de Jésus-Christ : l'une est celle qu'il a eue pour nous par le mouvement gratuit de sa bonne volonté, et de laquelle nous ne devons jamais perdre le souvenir; l'autre est celle que nous devons avoir pour lui, et celle-ci *est répandue dans les cœurs par le Saint-Esprit.*

Saint Paul était pressé de toutes les deux, et son empressement était tel, qu'il en était comme emporté hors de lui-même : *Mente excedimus.* En considérant ce que Jésus-Christ avait fait pour les hommes, il ne croyait pas pouvoir assez faire pour eux. Pour subvenir à leurs besoins corporels et spirituels, il s'exposait à toute sorte de travaux et de fatigues, et à la foule d'affaires que lui attirait le soin de toutes les Eglises (II *Cor.*, XI, 28). Il avait une sage condescendance pour les faibles; il sentait une douleur mortelle à la vue de ceux qui étaient tombés, et il ne trouvait rien de plus juste que de consacrer sa vie à celui qui avait racheté celle de tous les hommes par sa mort.

Mais un des principaux objets de la charité de cet apôtre était la chasteté. La charité qu'il se devait à lui-même l'obligeait de prier avec instance pour être délivré de la violence qu'il souffrait de l'ange de Satan (II *Cor.*, XII, 7). La charité qu'il devait au prochain le portait à recommander sans cesse la pureté, et, selon la remarque de Tertullien, toutes ses Epîtres combattent le vice contraire : *In libidinem jaculantur.* Tantôt il avertit les fidèles que leur vocation au christianisme est une vocation à cette vertu, Dieu ne nous ayant point appelés, dit-il, *pour être impurs, mais pour être saints* (I *Thess.*, IV, 7). Tantôt il voudrait que tous fussent vierges comme lui-même, et, quoiqu'il n'en ait point reçu de précepte du Seigneur, il ne croirait pas être fidèle à son ministère, s'il n'en donnait le conseil (I *Cor.*, VII). Il exhorte les veuves à la continence viduale et les personnes mariées à conserver leur couche sans tache (I *Tim.*, V) : enfin il n'est pas moins le docteur de la chasteté que le docteur de la vérité.

Vous sentez déjà, chrétiens auditeurs, à quelle intention je vous parle d'un apôtre qui a vécu dans des empressements continuels de charité, et dont la charité n'a jamais été plus touchée que des intérêts de la chasteté.

Le sage et savant prélat que Dieu a donné à l'Eglise de Paris, pressé comme saint Paul de la charité de Jésus-Christ, ne se contente pas de l'exercer en général sur le troupeau qui lui a été confié, afin que tout mal y soit détruit et que tout bien y soit établi; il descend aux moyens particuliers de préserver la vertu des atteintes du vice; et, comme de toutes les vertus la chasteté est la plus exposée dans cette ville superbe et volup-

tueuse, sa charité s'empresse d'autant plus à lui procurer un asile.

Je ne dois pas vous être suspect sous prétexte que je plaide ma propre cause; regardez-moi plutôt comme le mieux instruit et le plus convaincu du mérite de cette œuvre sainte. La mission dont monseigneur notre archevêque m'a honoré pour la conduire sous son autorité doit donner plus de bénédiction à mes paroles : heureux si je pouvais les animer de son propre zèle et les fortifier du poids même de sa vertu. Mais du moins je ne vous parlerai de l'œuvre particulière qu'il m'a confiée qu'après vous avoir parlé des devoirs généraux du christianisme qui y ont rapport, et vous tirerez vous-mêmes les conséquences des principes que j'aurai établis.

Voici donc deux vérités également instructives et édifiantes, qui entrent parfaitement dans le dessein qui vous assemble : l'une, que la vie d'un chrétien doit être un continuel empressement de charité ; l'autre, qu'entre tous les empressements de la charité il n'y en a point de plus noble que celui qui a pour but la conservation de la chasteté.

Je ne sais quel est le plus grand ennemi de cette vertu, ou les richesses ou la pauvreté; mais toujours est-il certain qu'il est plus facile à la charité de la secourir dans les périls où l'expose la pauvreté que dans les tentations que lui suscitent les richesses. C'est donc à la pureté persécutée par la misère que je consacre ce discours.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

La loi de la charité, dit saint Augustin, est si pleine et si universelle, que tous les commandements de Dieu sont des commandements de charité, qui ne font qu'appliquer différemment à divers sujets les règles de cette vertu par rapport à Dieu et au prochain : *Præcepta charitatis* (*Aug., de Gr. et lib. Arb.*, c. 18).

Ce sont comme différents ruisseaux qui coulent d'une même source, et cette source unique est la charité. On ne peut en accomplir aucun parfaitement que par elle, et en péchant contre un seul on pèche contre tous, parce que tous ensemble n'en font qu'un. Ce qui a fait dire à ce saint docteur que, *dans toute la suite des Écritures, Dieu ne nous commande que la charité et ne nous défend que la cupidité, et que c'est par cela seul qu'il règle les mœurs de tous les hommes* (*Aug., lib. de Doctr. chr.*, 10).

Saint Augustin avait appris cette grande vérité de saint Paul, qui dit que la charité seule est l'accomplissement de la loi : *Plenitudo legis dilectio* (*Rom.*, XIII, 10); ce qu'il entend non-seulement de l'amour de Dieu, mais de celui du prochain : *Qui diligit proximum legem implevit*, parce que le second degré de la charité présuppose le premier, le prochain ne pouvant être aimé que pour Dieu. Il ne faut donc pas douter que cet apôtre n'ait parlé de tous les chrétiens, quand il a dit à Timothée de *s'exercer dans la piété* (*1 Tim.*, IV, 7); car la piété, dit saint Augustin, ne se prend dans ce passage que pour la miséricorde envers le prochain.

Or, je dis que toute notre vie doit être un continuel exercice de cette vertu, et je le dis pour plusieurs raisons importantes.

D'un côté, il nous est prescrit dans la parole de Dieu d'être toujours dans l'action, et de l'autre d'agir par le mouvement de la charité. *Faites promptement*, dit le Sage, *ce que vous êtes capable de faire* (*Eccle.*, IX, 10). *Marchez*, dit la Sagesse même, *pendant que vous avez la lumière, de peur qu'il ne vienne une nuit où vous ne pourrez plus travailler. Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu* (*Joan.*, IX, 4), et vous ne devez pas vous attendre à trouver dans l'autre vie les vertus que vous aurez méprisées en celle-ci.

Il ne faut pas nous contenter d'agir, il faut encore qu'en agissant la charité nous anime. Que *tout ce que vous faites*, dit saint Paul, *soit fait dans la charité* (*I Cor.*, XVI, 14), qui est l'âme de nos actions et qui les rapporte à Dieu comme à leur dernière fin.

La charité est un feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre; et qu'a-t-il désiré, sinon qu'il s'allumât de plus en plus pour consumer le péché et pour consacrer l'homme à Dieu (*Luc.*, XII, 49)? Si ce feu doit toujours brûler, il doit avoir toujours de la matière, et cette matière n'est autre que les bonnes œuvres.

La charité est un poids : *Pondus meum amor meus;* ce poids fait une continuelle impression sur le cœur où elle règne, et ce cœur ému met en mouvement tout le reste.

La charité est une dette qu'il faut payer sans cesse et dont on ne s'acquitte jamais. *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis* (*Rom.*, XIII, 8) : Acquittez-vous, dit saint Paul, de tout ce que vous devez au prochain, et ne demeurez redevables que de l'amour que vous vous devez les uns aux autres. Acquittez-vous de cette dette envers tous, sans vouloir jamais en être quittes envers personne, et vous possèderez d'autant plus parfaitement ce que vous donnerez, que vous serez plus prompts et plus fidèles à le donner.

D'ailleurs nous péchons beaucoup et nous faisons peu de pénitence; le vrai moyen d'effacer tous nos péchés, c'est l'exercice de la charité, qui a l'heureuse propriété d'en couvrir la multitude. Et les occasions ne nous manquent pas, puisque nous vivons parmi des gens dont les uns ont des défauts qu'il faut supporter, les autres des besoins qu'il faut soulager. Les uns sont des envieux qu'il faut regarder avec compassion, les autres sont des ennemis à qui nous devons pardonner les offenses qu'ils nous ont faites. C'est à ce caractère de dilection que nous sommes reconnus disciples de Jésus-Christ. On reconnaît les amateurs du monde à l'exercice continuel de la cupidité, qui anime toutes leurs actions. On reconnaît les disciples de Jésus-Christ à l'exercice continuel de la charité gratuite et fidèle à observer cet unique

commandement de la nouvelle loi, qui renferme tous les autres.

C'est donc une nécessité indispensable pour tous les chrétiens, de pratiquer la charité. Mais ceux qui se distinguent par une piété plus vive et plus sensible, doivent être dans un empressement continuel de charité, et prendre pour leur devise les paroles que j'ai prises pour texte : *Charitas Christi urget nos*, la charité de Jésus-Christ nous presse.

Les chrétiens de l'Eglise naissante étaient des chrétiens de distinction; et par où se distinguaient-ils, que par leur empressement continuel à faire de bonnes œuvres? *Curent bonis operibus præesse qui credunt Deo* (*Tit.*, III, 8) ; ceux qui croient en Dieu, dit saint Paul, par une foi vive et animée, doivent être les premiers à exercer une charité persévérante et féconde en bonnes œuvres; aussi est-ce la conduite qu'ont toujours tenue les saints les plus illustres de l'un et de l'autre Testament.

Lorsque trois hommes se présentèrent à Abraham, assis à la porte de sa maison, il est marqué qu'il *accourut à eux* pour les recevoir (*Gen.*, XXVIII). Il en usa, dit saint Chrysostome, comme un homme qui, voyant à terre des perles d'un grand prix, se jette avec ardeur pour s'en saisir, de peur que quelque autre ne le prévienne. Quoiqu'il eût un grand nombre de domestiques, il voulut agir par lui-même ; et il crut honorer son épouse en lui faisant consacrer ses mains à cette œuvre de charité; sur quoi, les Pères ont dit qu'il ne suffit pas de faire le bien, si l'on ne s'empresse à le faire (*Orig.*, *Ambr.*).

Tobie faisait tous les jours des visites charitables, consolait les affligés, leur distribuait de son bien selon son pouvoir, ensevelissait les morts sans craindre l'indignation du prince qui les tenait captifs (*Tob.*, I, 19); regardait la mort comme le prix de la miséricorde qu'il exerçait envers les morts; et il faisait tout cela, dit l'Ecriture, avec sollicitude et empressement : *Sepulturam sollicitus exhibebat* (*Ambr.*, *de Tob.*, *c.* 1).

Allez promptement, disait Elisée à son serviteur, en l'envoyant chez la Sunamite pour la résurrection de son fils : *Si vous rencontrez quelqu'un, ne le saluez pas; et si quelqu'un vous salue, ne vous arrêtez pas à lui répondre* (IV *Reg.*, IV, 29). Elisée ne prétendait pas sans doute lui inspirer de l'indifférence pour le prochain ; mais il voulait lui faire entendre, disent les Pères, qu'il ne pouvait assez se hâter de faire une bonne œuvre, et qu'il ne devait avoir dans l'esprit et dans le cœur que l'affaire unique qui était agréable à Dieu, sans s'arrêter à s'entretenir vainement avec les hommes. Et cette même Sunamite ne mérita l'attention d'Elisée, que parce qu'elle pratiquait la charité avec un saint empressement : *Vous nous avez rendu*, lui dit-il, *promptement et avec soin toutes sortes de services, que voulez-vous donc que je fasse pour vous* (IV *Reg.*, IV, 13)?

Vous savez que la sainte Vierge se pressa d'aller rendre à sa cousine Elisabeth un devoir de charité : *Abiit in montana cum festinatione*. Le divin enfant qu'elle portait dans son sein, pressé lui-même d'aller délivrer Jean-Baptiste de la servitude du péché, la pressait extrêmement. Tant il est vrai, dit saint Ambroise, que le Saint-Esprit, qui répand la charité dans nos cœurs et qui s'y répand avec elle, ne peut souffrir que nous nous portions lentement aux œuvres qu'elle nous inspire.

Sainte Marthe, figure des âmes appliquées aux œuvres extérieures de charité, était tout empressée à servir Jésus-Christ : *Satagebat circa frequens ministerium* (*Luc.*, X, 40). Il est vrai qu'il blâme son empressement, quoique moins pour elle que pour nous, parce qu'il voulait nous faire entendre qu'il peut y avoir des défauts dans une bonne action empressée.

C'en serait un, par exemple, de vouloir se livrer aux œuvres extérieures de piété immédiatement après sa conversion; et si un tel empressement n'était pas criminel, du moins serait-il dangereux. Si les convalescents sortaient trop tôt, ils auraient à craindre la rechute. Ceux qui sont guéris de la maladie du péché, doivent aussi, par la même raison, se tenir un temps considérable dans la retraite. Saint Bernard dit qu'*il faut baiser les pieds de Jésus-Christ avant que de baiser ses mains*. Baiser ses pieds, c'est gémir des péchés que l'on a commis ; baiser ses mains, c'est s'appliquer aux bonnes œuvres extérieures.

Un autre défaut serait, si l'on s'y livrait tellement, qu'on négligeât la prière, et qu'on ne donnât presque plus de temps à la vie intérieure. Cet empressement, disent les saints, ne peut être utile et louable, qu'autant qu'on y joint une continuelle attention à Dieu (*Aug.*, *Greg.*). Le travail, quelque saint qu'il puisse être, ne laisse pas de dissiper et de sécher le cœur, quand la charité ne l'anime point et qu'il n'est pas soutenu par la prière. Il faut alors que Marthe appelle de temps en temps Marie à son secours, de peur que l'activité dans l'action ne vienne de l'esprit humain qui veut réussir pour se satisfaire, pour se faire valoir, pour s'attirer des louanges. Au lieu que l'activité qu'inspire l'Esprit de Dieu est toujours tranquille et paisible, et arrive d'autant plus sûrement à ses fins, qu'elle est moins troublée par les passions inquiètes.

SECONDE RÉFLEXION.

Le caractère de l'âme vraiment chrétienne est donc de vivre dans des empressements continuels de charité, et j'ajoute qu'il n'y en a point de plus noble que celui qui a pour but la conservation de la chasteté, à cause de son excellence, des périls où elle est exposée, et de la sympathie qui se trouve entre elle et la charité.

De toutes les vertus, c'est la seule qui représente sur la terre la paix éternelle du ciel et qui égale les hommes aux anges,

si non par le bonheur, au moins par la force.

La pureté honore nos corps et sanctifie nos sens, nous consacre à Dieu et nous unit à Jésus-Christ; elle n'a soin de plaire qu'à elle-même; elle est d'autant plus assurée de sa beauté, qu'elle déplaît aux méchants; elle n'a besoin d'aucun ornement extérieur, elle seule suffit à sa parure. Heureuse par sa propre tranquillité, elle communique son bonheur à tous ceux qu'elle rend tranquilles; car son partage spécial est de produire dans les âmes cette paix dont parle saint Paul, *qui surpasse tout plaisir sensible* (*Phil.*, IV, *c.* 7), en assujettissant la chair à l'esprit, en apaisant le trouble des passions, et en remettant tout l'homme dans l'ordre naturel où il avait été créé.

Cette vertu n'est blâmée de personne, non pas même de ceux qui ne l'ont point. Si elle a des ennemis, ils doivent d'autant plus l'admirer, qu'ils ne sauraient la détruire. Quelque gâtée que soit la nature humaine depuis le péché, elle ne l'est pas assez pour ne pas estimer la pureté, et les plus corrompus en eux-mêmes ne laissent pas de l'estimer dans les autres. Or, plus elle a de mérite et d'excellence, plus la charité s'empresse pour elle, et son empressement augmente par les périls où elle la voit exposée.

Saint Jérôme disait que ceux qui sont préposés pour la défendre devraient avoir autant d'yeux qu'en avait l'Argus de la fable, parce que les dangers qui la menacent sont infinis. Elle en trouve partout et en toutes sortes de personnes.

Je dis partout, car ce n'est pas seulement au bal et aux spectacles qu'elle est attaquée; ces divertissements profanes n'ont été inventés que pour ce funeste dessein, et depuis leur origine le théâtre et le temple de Vénus ne sont jamais séparés; mais, qui le croirait? c'est quelquefois dans les lieux les plus saints que cette vertu reçoit des atteintes mortelles, à cause du peu de soin qu'apportent les femmes chrétiennes à s'y voiler, par le respect qui est dû aux anges du ciel et aux anges de la terre.

Elle n'est pas seulement attaquée par des libertins déterminés; leur déplorable caractère est d'avoir honte d'être honteux, et d'avaler avec impudence l'iniquité comme l'eau: nous apprenons de l'exemple de Suzanne, qu'elle l'est par les personnes les plus graves et les plus sensées; de l'exemple de Dina (*Gen.*, XXXIV), qu'elle l'est par la vue des femmes mondaines, dont la pratique et les conseils n'attirent que de funestes accidents; de l'exemple de Joseph et de celui de Thamar, qu'elle l'est dans le sein même des familles, tantôt par des maîtres voluptueux, tantôt par les parents les plus proches.

Autrefois l'ange Raphaël enchaîna le démon Asmodée aux rochers de la Haute-Égypte (*Tob.*, VIII, 3); mais qu'il y a longtemps que ce dangereux ennemi a brisé ses chaînes! c'est celui de tous qui tourne le plus autour de l'innocence pour la dévorer (I *Petr.*, V, 8).

Le péché contraire à la pureté est appelé un péché continuel: *Incessabile delictum*, parce qu'il ne lui donne point de trêve. Toujours, et sans aucun relâche, il lui livre des combats rarement suivis de la victoire.

N'est-il donc pas raisonnable que plus elle est attaquée, plus la charité s'empresse de venir à son secours? Mais son empressement doit encore augmenter par la sympathie qui se trouve entre elles.

C'est une maxime aussi bien des philosophes que des théologiens, que toutes les vertus sont liées ensemble; mais qu'il y en a dont l'union est plus singulière et plus intime. Ce qui a fait dire à saint Bernard que toutes les vertus sont sœurs, mais qu'il y en a quelques-unes qui sont comme des sœurs jumelles. Telles sont la justice et la vérité, la douceur et l'humilité, la prudence et la simplicité, que l'Ecriture fait marcher ensemble, et à celles-là nous devons joindre la charité et la chasteté.

Animas vestras castificantes in obedientiam charitatis (I *Petr.*, I, 22): Rendez-vous chastes, dit saint Pierre, par la pratique de la charité. La charité rend chaste, et la chasteté rend charitable. L'âme, dégagée de l'amour des créatures par la chasteté, se porte plus aisément à aimer le Créateur et ceux qui sont ses images par la charité: l'une sanctifie le cœur, l'autre le corps, et les deux ensemble sanctifient tout l'homme.

Dans le ciel, dit saint Paul, la charité sera abandonnée de la foi et de l'espérance, mais alors la chasteté lui tiendra une plus fidèle compagnie, puisque les saints doivent être, suivant la promesse de l'Evangile, *comme des anges de Dieu*. Après cela, il faut convenir que la charité doit être empressée, et que son empressement ne saurait avoir de fin plus noble que la conservation de la chasteté.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Appuyé sur ce solide fondement, je vous proposerai maintenant, avec plus de confiance, l'occasion que la Providence vous fournit de mettre ces deux vertus en pratique.

Les familles sont composées de différentes sociétés: il y en a une entre l'époux et l'épouse, une entre les pères et les enfants, et une autre entre les maîtres et les serviteurs. La grâce fait la première par le sacrement de mariage; la nature suffit pour la seconde, rien n'étant plus naturel que de s'unir à d'autres soi-même; et la nécessité fait la troisième, parce que le serviteur a besoin du maître et le maître du serviteur. Il y a un bien chez vous, dit saint Augustin, que le serviteur ne trouve pas chez lui, c'est son entretien et sa subsistance; et il y a un bien en lui que vous ne trouvez pas en vous-même, c'est le service que votre faiblesse ou votre condition ne vous permettent pas de vous rendre: *Eget servus tuus bono tuo, ut*

pascas illum, sed eges et tu bono servi, ut adiuvet te.

Or, ces différentes sociétés doivent être sanctifiées par les vertus qui y sont propres. Pour cela, saint Paul veut que l'époux et l'épouse traitent leur mariage avec honneur et fidélité; que les pères donnent à leurs enfants une éducation chrétienne; et que les maîtres veillent si bien sur leurs domestiques, que, s'ils n'en prennent aucun soin, ils renoncent à leur foi et sont pires que des infidèles. D'où il s'ensuit que, si la nécessité vous oblige d'avoir des serviteurs, la religion ne vous oblige pas moins d'en avoir de sages et de réglés; et, comme la sagesse est plus exposée dans un sexe que dans l'autre, il faut aussi que vous y veilliez avec plus d'attention et d'exactitude.

C'est pour partager ce soin avec vous que la charité s'empresse de procurer un asile à de pauvres filles, non pas contre le commerce du siècle, puisqu'elles sont destinées à y vivre comme vous, mais pour les fortifier contre sa corruption. Dans cet asile on met leur innocence à couvert : on les instruit des règles du christianisme et de celles de leur profession; on leur apprend ce qu'elles doivent savoir, pour servir avec fidélité et avec adresse; et, par l'amour de la vertu qu'on leur inspire, on les rend dignes de s'attirer l'estime et l'affection de leurs maîtresses. Parmi tant d'occasions qui partagent votre charité dans cette grande ville, en est-il qui mérite davantage votre attention?

Je n'ai donc plus qu'à vous adresser les paroles d'un apôtre, qui conviennent parfaitement à mon sujet, quoiqu'il les ait dites pour un autre : *Quasi infirmiori vasculo muliebri impartientes honorem, tamquam et cohæredibus gratiæ vitæ* (I *Petr.*, V, 7). Traitez avec discrétion et avec honneur des filles que leur sexe rend comme des vases fragiles, et considérez qu'elles ont leur part avec vous dans le grand héritage de la grâce vivifiante.

Honorem impartientes, cette expression signifie dans l'Ecriture, honorer et pourvoir à la subsistance. Ne méprisez donc pas ces pauvres filles, sous prétexte qu'elles sont nées dans un état de dépendance et de sujétion; honorez au contraire en elles la pauvreté que Jésus-Christ a consacrée, lui qui n'est pas venu pour commander, mais pour obéir, et qui s'est anéanti jusqu'à prendre la forme d'un serviteur et d'un esclave. Honorez en elles l'innocence et la pudeur, puisque, selon le Sage, c'est une grâce qui passe toute grâce, et que *tout le prix de l'or n'est rien auprès d'une âme vraiment chaste* (*Eccli.*, XXVI, 19).

En les honorant ainsi, vous honorerez la religion, dont la pureté fait la gloire, puisqu'elle a pour objet la Trinité, appelée par un saint docteur la *première des Vierges* (*Greg. Naz.*); et qu'elle a pour chef et pour fondateur le Fils d'une Vierge, vierge lui-même. Aussi a-t-on consacré cette œuvre charitable au mystère de l'Annonciation, pour honorer le moment précieux où la sainte Vierge témoigne tant d'amour pour la pureté, qu'elle mérite d'attirer le Verbe du sein du Père dans le sien.

Ne refusez pas non plus de pourvoir à leur subsistance, soit pour conserver leur vie, soit pour éviter le naufrage de leur pureté. Nous croyons nos travaux apostoliques dignement récompensés quand nous pouvons réussir à la conversion d'une seule âme; par la même raison, croyez vos biens heureusement employés, si par eux vous pouvez conserver l'honneur d'une seule fille.

Mais ce qui vous oblige encore de secourir celles que l'on retire dans cet asile, c'est qu'elles doivent partager avec vous l'héritage de la grâce qui donne la vie : *Tamquam et cohæredibus gratiæ vitæ.* Ne les méprisez pas sous prétexte qu'elles n'ont point de part à l'héritage de la terre; honorez-les plutôt, parce qu'en qualité de pauvres elles en ont une grande à celui du ciel; et, devant partager avec elles celui du ciel, ne leur refusez pas une partie de celui de la terre. Vous ferez deux biens à la fois : vous vous assurerez à vous-mêmes cet héritage, et vous les empêcherez de le perdre.

Après vous avoir prouvé que la charité doit être empressée, je suis en droit d'exiger de vous des marques de cet empressement; et puisqu'il est certain, comme je l'ai établi, qu'il n'y en a point de plus noble que celui qui a pour but la conservation de la chasteté, seriez-vous insensibles à une occasion aussi favorable que celle que nous vous proposons?

Ce n'est point ici une œuvre faite, c'est une œuvre à faire, parce que nous avons perdu trop tôt la dame chrétienne qui l'avait commencée (1). Cette veuve exercée, comme elle l'avait appris de saint Paul, à pratiquer et à soutenir toutes sortes de bonnes œuvres, n'aurait pas manqué de conduire celle-ci à sa perfection, et ce que vous en voyez n'est que les prémices de son zèle, de sa sagesse et de son crédit.

Elle en a remis l'entier accomplissement à celui que la nature lui donna pour fils, et que la grâce rendit son père. Aussi se fait-il un devoir de tendresse et de religion de répondre au charitable empressement d'une mère si sainte et si chérie. Mais comme il répond à celui de sa mère, il est juste que nous répondions au sien, en partageant avec notre pasteur le soin et la dépense d'un établissement où Dieu sera glorifié, et au moyen duquel le public sera fidèlement servi. Qu'on ne se contente donc pas de faire une aumône passagère. Que du sein de cette assemblée il s'élève quelque âme généreuse, qui donne une charité permanente, afin que l'œuvre de Dieu soit solidement établie et bientôt conduite au terme de sa perfection.

Dans un temps où des guides aveugles et présomptueux prétendent nous conduire au comble de la perfection par des spéculations vaines (2), faisons voir que l'on n'y arrive sû-

(1) Madame la duchesse douairière de Noailles.

(2) Le prédicateur avait en vue ici les Quiétistes. M.

rement que par la route des bonnes actions; et pendant que les autres ne sont scrupuleux que sur la manière d'aimer Dieu, soyez-le véritablement sur le fond.

C'est ainsi que la charité, après nous avoir soutenus ici-bas par la foi et animés par l'espérance, nous donnera dans le ciel la possession des biens qui nous sont promis.

SERMON XIII.

Pour une vêture.

Eripuit animam meam de morte, oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu.

Dieu a délivré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, et mes pieds de la chute (*Psaume* CXIV).

C'est ainsi que le roi-prophète publiait les bienfaits de Dieu, après que, par sa puissance, il l'eut délivré des périls, où sa vie était exposée dans un pays ennemi; après qu'il eut essuyé ses larmes, et qu'il l'eut empêché de faire de faux pas dans la route difficile qu'il avait tenue.

Et personne ne peut dire avec plus de raison que vous, ma chère sœur, dans un sens spirituel, ce que David disait à la lettre : quand le Dieu de miséricorde m'a inspiré le dégoût du monde pour me conduire dans le cloître, il m'a préservée de la mort funeste des pécheurs; il m'a épargné les chagrins et les inquiétudes, qui traversent la vie humaine, et il a affermi mes pieds dans les sentiers de la justice.

C'est l'heureux avantage que possède l'état religieux sur celui du monde, et c'est pour vous une grâce signalée de l'avoir connu assez tôt pour porter le joug du Seigneur dès votre jeunesse. Je viens aussi vous découvrir le prix de cette grâce en applaudissant à votre triomphe, et vous faire considérer ce que Dieu a fait pour vous, afin que vous jugiez vous-même de ce que vous devez faire pour lui.

Pour exécuter ce pieux dessein, je vous mets à la bouche les paroles consolantes de mon texte, dans lesquelles je vais me renfermer pour vous confirmer dans un projet si grand et si généreux, et pour convaincre cette assemblée du digne choix que vous avez fait.

En apparence tout y est opposé aux sentiments de la nature, mais l'expérience et le temps font voir à la fin le contraire; et le monde, toujours aveugle sur les vérités de la religion, en juge avec trop de témérité. Il regarde la vie religieuse comme une espèce de mort, le cloître comme un lieu toujours arrosé des larmes de la pénitence; ou même comme un désert affreux où l'on ne marche que par des chemins âpres et difficiles, où des filles faibles, accablées sous le poids d'une règle austère, bronchent à chaque moment.

C'est donc à moi à confondre les jugements du monde, et pour cela je veux convenir de ce qu'il y a de vrai, et combattre ce qu'il y a de faux dans ce qu'il avance, en vous faisant observer trois différences notables.

J'avoue, qu'à se renfermer dans la règle générale on est exposé aux mêmes accidents dans la vie mondaine et dans la vie religieuse, mais les effets qu'ils produisent sont bien différents.

Il est vrai que la vie religieuse est une mort; on meurt dans le monde, et l'on meurt dans le cloître. Mais dans le monde il y a une mort que produit le péché, et qui soumet au péché; et dans le cloître il y en a une autre qui en délivre : *Eripuit animam meam de morte.* Première différence.

Il est vrai que les larmes sont communes à toutes les conditions; on pleure dans le monde, et l'on pleure dans le cloître. Mais dans le monde, la plupart des larmes sont inutiles ou criminelles; et dans le cloître elles sont toutes salutaires : *Oculos meos a lacrymis.* Seconde différence.

Il est vrai que la faiblesse humaine nous expose tous à des chutes très-dangereuses; on tombe dans le monde, et l'on peut tomber dans le cloître. Mais dans le monde les chutes sont fréquentes et mortelles; et dans le cloître elles sont rares et légères, *pedes meos a lapsu.* Troisième différence.

Voilà, mes frères, ce que j'entreprends d'éclaircir, pour représenter à cette fille généreuse les priviléges de son état, et à vous qui la regrettez, les périls qui se trouvent dans le vôtre. Heureux si la divine parole, soutenue par un exemple si touchant, pouvait aujourd'hui dissiper tant de faux préjugés qui vous trompent. Du moins est-ce la grâce que je demande à l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il ne s'agit pas ici de cette mort corporelle qui finit la vie humaine, et qui, suivant l'arrêt prononcé dans l'Ecriture, doit arriver une fois à tous les hommes justes et pécheurs (*Hebr.* IX, 27). Je parle d'une mort spirituelle, qui n'est pas incompatible avec la vie du corps, et qui dans l'esprit de la religion est funeste à tous les pécheurs, comme elle est salutaire à tous les justes. C'est mourir de cette mort funeste, que de demeurer dans le monde, pour y vivre suivant la corruption du monde; et c'est mourir de cette mort salutaire, que de se retirer dans le cloître pour y vivre selon Dieu.

Mourir n'est autre chose que se séparer du principe de la vie; et comme notre vie dépend de deux principes différents, de l'influence de la première cause et du concours des secondes, c'est être mort en un sens que de se trouver séparé de l'une de ces deux causes, ou de Dieu, ou des créatures. La mort qui sépare de Dieu, est celle des pécheurs, que le prophète appelle les morts du siècle, *mortuos sæculi* (*Psal.* CXLII, 3). Et la mort qui sépare des créatures, est celle des religieux, que l'on peut appeler les morts au siècle, quoiqu'ils vivent en Dieu, suivant la parole de l'Apôtre : *Mortui enim estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (*Col.*, III, 3).

C'est, mes frères, cette seconde mort que Dieu fait souffrir à cette vierge chrétienne, pour la délivrer de cette autre mort qui sépare de lui les enfants du siècle : *Eripuit animam meam de morte.* Et je vais vous mon-

trer qu'il l'en délivre par un double miracle de sa grâce en l'élevant au-dessus de son âge et de son sexe. Dans un âge où il est ordinaire que les lumières de l'esprit soient bornées et souvent trompeuses, elle fait un choix qui ne peut être que l'effet de la sagesse la plus éclairée. Et quelque fragilité que l'on impute à son sexe, elle remporte une victoire qui ne peut être que l'effet de la force la plus héroïque. Ecoutez-moi, vous qui l'avez prévenue dans la séparation du monde. Ne m'écoutez pas moins, vous tous qui êtes engagés dans le monde, et ne perdez pas une si belle occasion d'admirer ce que Dieu fait pour ceux qui l'aiment.

1. Je dis premièrement, que de quitter le monde pour Dieu, est un choix qui suppose une grande sagesse. Sagesse qui doit être accompagnée d'une lumière pénétrante et étendue, pour découvrir la vérité sous les voiles qui la cachent. Car il faut savoir qu'il y a un monde invisible caché sous le visible. Les sens ne jugent que de l'un, et ils en jugent par le rapport qu'il peut avoir à la vie sensible; mais il n'y a que la lumière de Dieu qui puisse juger de l'autre, et elle en juge par le rapport qu'il a au salut ou à la damnation. Je m'explique.

Si je juge des richesses par les sens, j'y trouve toutes les commodités de la vie présente. Mais saint Paul, qui en juge par une lumière plus vive, y découvre les tentations et les piéges du démon, où tombent infailliblement ceux qui, par avidité, cherchent à devenir riches (I *Tim.*, IX, 6). Si je juge des honneurs et des dignités par les sens, je me laisse éblouir par l'éclat qui les environne. Mais le saint roi David, qui en juge par une lumière divine, y découvre des précipices affreux. Ce qui lui fait dire qu'il craint une haute fortune, parce qu'elle est comparable à l'élévation du soleil, qui n'est pas plus tôt monté à son midi qu'il tombe vers son couchant: *Ab altitudine diei timebo* (*Ps.* LV, 4). Si je juge des plaisirs sur le rapport des sens, rien n'enlève mon cœur avec plus de charmes. Mais l'apôtre saint Jacques portant sa vue plus loin y découvre un poison mortel, et il m'avertit que c'est la concupiscence qui m'emporte et qui m'attire, et qu'après qu'elle a produit le péché, le péché produit la mort (*Jac.*, I, 14).

On a donc besoin d'une grande sagesse pour ne pas faire de mauvais choix. On a besoin d'une lumière pénétrante pour distinguer le vrai d'avec le faux. *Et le Père des lumières* l'a répandue dans l'âme de cette fille chrétienne, puisqu'elle a vu dans le monde ce que le commun des hommes n'y voit pas. Ils voient ce qui attache, elle y a vu ce qui dégoûte. Ils voient ce qui trompe, elle y a vu ce qui instruit. Comme ils n'ouvrent que les yeux du corps, ils n'y voient les choses que dans leur écorce ; mais parce qu'elle a tout examiné avec la lumière de Dieu, elle y a vu la vérité. En telle sorte que si elle peut dire avec l'épouse des Cantiques qu'elle *dort*, *mais que son cœur veille*, ils peuvent dire au contraire qu'ils veillent et que leur cœur dort. Ils veillent, parce qu'ils ouvrent ces yeux grossiers, qui ne voient que le monde visible ; mais leur cœur est pour ainsi dire endormi, parce qu'ils ferment ces yeux subtils et pénétrants qui pourraient y découvrir le mensonge et la vanité. Et *je dors*, dit cette vierge sage, parce que je ferme les yeux du corps et que je ne juge point du monde selon les sens: mais *mon cœur veille*, parce que les yeux de mon cœur sont éclairés par une foi vive, et qu'à la faveur de leur lumière je vois le monde invisible caché sous le visible avec tous les écueils, dont celui-ci est environné.

Mais sa lumière n'est pas moins étendue qu'elle est pénétrante; car pourquoi pensez-vous, messieurs, qu'elle se soit ainsi résolue de mourir au monde? c'est qu'elle a prévu qu'au dernier jour elle paraîtra vivante aux yeux de ceux même qui la regardent aujourd'hui comme morte ; et elle s'est fondée sur ce que disait saint Paul aux premiers chrétiens, qui étaient bien plus détachés du monde que les plus parfaits religieux de nos jours : *Vous êtes morts*, leur disait-il, *mais votre vie n'est que cachée en Dieu avec Jésus-Christ; et quand ce même Jésus-Christ, qui est votre vie, paraîtra, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire* (*Col.*, III, 3). Ce que saint Augustin explique par une comparaison sensible (*Aug. in psal.* XXXVI).

Il distingue deux saisons principales dans l'année, l'hiver et l'été. Il distingue encore deux sortes de verdure qui couvrent la terre durant ces deux saisons, celle des arbres et celle des prairies. Durant l'hiver, les arbres en sont dépouillés et les prairies en sont encore revêtues, et il semble que les arbres soient morts, parce que les yeux n'y découvrent aucun signe de vie; au lieu que la verdure des prairies est quelquefois si vive, qu'il n'y paraît aucun signe de mort. Mais les premières approches du soleil apportent un étrange changement sur toute la face de la terre ; car par la même chaleur qui tire de la racine et de la tige des arbres une verdure qui les couvre et qui les pare, il dessèche ces herbes verdoyantes dont les prairies étaient ornées, pour faire place à d'autres qui durent bien plus longtemps.

Cette vie terrestre où les religieux passent pour morts et où les enfants du siècle paraissent vivants, est, pour ainsi dire, l'hiver des uns et des autres ; et cette vierge chrétienne ayant trouvé les choses dans cette disposition, a usé de sa raison et de sa foi pour juger sainement du cloître et du monde. Le cloître ne présente au dehors que des objets tristes et rebutants, que des filles qui ont renoncé à tout le faste de la vie séculière et profane. Le monde au contraire frappe d'abord par des objets brillants et pompeux, et les filles du siècle y sont parées de tous les ornements qu'un orgueil artificieux peut inventer. Il s'agissait de se déterminer au choix de l'une de ces deux conditions. Qu'a-t-elle fait pour ne s'y pas tromper?

Elle n'a eu garde de s'arrêter au présent ; mais par un coup de cette prudence qui accompagne les vierges sages, elle a étendu sa vue sur le temps à venir, en considérant l'état où les unes et les autres se doivent trouver, quand la face de la nature sera changée. Elle a prévu que pour lors les personnes mondaines que l'Ecriture compare à l'herbe des prairies, seront desséchées comme elle : *Tamquam fenum velociter arescent* (*Ps.* XXXVI, 2). Elle a prévu que ces vierges saintes, semblables à des arbres que l'on croit morts, tout vivants qu'ils sont, paraîtront un jour avec Jésus-Christ revêtues de gloire et de majesté : *Tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria* (*Col.*, III, 4) ; si bien que, dans la vue de cette gloire du dernier jour, elle a voulu mourir d'une mort apparente, pour se garantir d'une véritable mort : *Eripuit animam meam de morte.* C'est ainsi, mon Dieu, que par un miracle de votre grâce vous poussez des esprits qui sont à peine formés jusqu'à l'effort de la réflexion, et que vous joignez quelquefois à l'âge le plus tendre la sagesse la plus éclairée.

2. Mais comme il ne suffit pas de connaître si l'on agit selon ses connaissances, j'ajoute que, quand elle meurt au monde et à elle-même, elle remporte une victoire signalée que l'on doit regarder comme l'effet de la force la plus héroïque, puisque c'est l'imitation d'une des victoires que Jésus-Christ a remportées sur la croix.

Ce divin Sauveur, avant que de mourir en effet, était déjà mort au monde et à lui-même. En mourant en effet, il a vaincu pour lui et pour nous la mort qui sépare notre âme du corps par la défaillance de la nature, puisqu'il est ressuscité, et que sa résurrection doit être suivie de la nôtre ; mais en mourant au monde et à lui-même, par les humiliations et les souffrances qui ont fait le mérite des nôtres, il a vaincu une mort encore plus funeste, qui sépare notre âme de Dieu par la plaie du péché. La première victoire est inimitable, parce qu'il n'y avait que Jésus-Christ qui pût désarmer la mort naturelle, et que c'est de lui seul qu'il était prédit, qu'il devait être *la mort de la mort même* (*Ose.*, XIII, 14). Mais la seconde victoire est devenue l'objet de l'imitation de toutes les âmes saintes, et pour en convenir il en faut examiner les circonstances.

Jésus-Christ fut exposé sur la croix aux traits de l'amour et de la fureur. C'est sur la croix, dit saint Augustin, que cet *homme de douleurs* voulait former son Eglise en la faisant sortir de son côté ouvert, comme la première femme avait été tirée du côté du premier homme endormi (*Cant.* IV, 9 ; *psal.* XXXII ; *Isai.*, LIII, 3; *Aug. tract.* I *in Joan.*). Dans cette vue il regardait sa mort comme un baptême, dont il désirait l'accomplissement avec tant d'ardeur (*Luc*, XII, 50), qu'avant que les tourments le fissent mourir en effet, l'amour l'avait déjà fait mourir au monde et à lui-même. Aussi ne se plaignait-il pas de ce qu'on le méprisait à la cour d'Hérode : il était mort et inaccessible à tout ce qui produit la vanité. Il ne se plaignait pas de ce qu'on le déchirait dans le prétoire de Pilate, il était mort à ses sens, que l'amour livrait à une douleur volontaire : il ne se plaignait pas de ce qu'on le dépouillait sur le Calvaire, il était mort à toutes les créatures, et son détachement était si universel, qu'il avait résolu de perdre la vie pour désarmer la mort. Tel était l'ordre aussi adorable qu'étonnant de sa sagesse éternelle.

Mais, tandis que l'amour lui faisait souffrir une mort, qui le séparait ainsi du monde et de lui-même, la fureur des Juifs lui en opposait une autre qui tendait à le séparer des intérêts de son Père, en s'efforçant de jeter l'impatience et le désespoir dans un cœur qui ne pouvait jamais en être capable. Et je ne l'imagine pas, lui-même s'en était plaint par la bouche de son prophète : *Multi dicunt animæ meæ : Non est salus ipsi in Deo ejus* (*Psal.* III, 3). Plusieurs disent de moi : Il ne trouvera point de salut en son Dieu. Mais, ajoutait-il : *Le Seigneur est mon bouclier, il est ma gloire ; c'est de lui que vient le salut ;* paroles que le prophète avait mises dans la bouche de Jésus mourant, et que saint Augustin veut que l'on y reconnaisse (*Aug., in ps.* III, 1).

Mais pourquoi, ennemis impitoyables, s'écrie saint Bernard, pourquoi ajoutez-vous inutilement plaie sur plaie, et comment une seconde mort pourra-t-elle entrer dans son cœur, lorsqu'il y en a une autre au dedans qui la repousse ? *Quomodo secundum vulnus apponitis ? Quomodo secunda mors intrabit ?* Quand deux adversaires combattent pour une place, celui qui y peut entrer le premier devient le plus fort, parce qu'il y a de l'avantage à combattre du dedans contre des ennemis qui n'occupent que les dehors. Ainsi la mort au monde s'étant emparée du cœur de Jésus-Christ, c'est en vain que votre rage afflige son corps pour le faire mourir à Dieu, parce que, selon l'oracle du Saint-Esprit, étant déjà victorieux de votre malice par la mort qu'il a soufferte, il ne peut recevoir aucune atteinte de celle que vous voulez encore lui faire souffrir : *Qui vicerit, non lædetur a morte secunda* (*Apoc.*, II, 12).

Dans tous les temps on a vu des imitateurs de cette double victoire du Fils de Dieu. Les martyrs l'ont imitée dans la persécution de l'Eglise : les solitaires l'imitent encore dans sa paix ; et les uns et les autres, de peur de mourir à Dieu, meurent au monde et à eux-mêmes, avant que de mourir en effet.

Les tyrans, dit saint Bernard, ont voulu jeter la terreur dans l'âme des martyrs, et les martyrs les ont méprisés : *Terrentur et rident.* Les tyrans ont exposé les martyrs à la rigueur des tourments, et les martyrs en ont témoigné de la joie : *Feriuntur, et gaudent.* Les tyrans ont fait mourir les martyrs, et les martyrs ont triomphé d'eux par leur mort : *Occiduntur, et triumphant.* Ni les menaces, ni les supplices, ni la mort même ne les ont jamais pu séparer de Dieu, parce qu'ils étaient séparés du monde, et pour

ainsi dire, ils ne sentaient rien, parce qu'ils étaient morts à tout.

Les personnes religieuses ne sont pas persécutées par des tyrans visibles, qui séparent leur âme de leur corps ; mais elles le sont par des tyrans invisibles, qui s'efforcent de la séparer de Dieu. Et que font-elles pour les vaincre ? Par l'amour qu'elles ont pour Dieu, dit saint Augustin, elles meurent au monde, et avec les armes que leur fournit cette première mort, elles résistent à toutes les autres.

Et afin que vous ne pensiez pas que je vous débite ici des perfections en idée, voici une de ces âmes fortes sur qui le monde ne peut rien. Les efforts qu'il a faits pour ébranler sa vocation ont été toujours inutiles ; sans doute, parce que l'amour de Dieu s'étant emparé de son cœur, l'amour du monde n'y a plus trouvé de place.

Et comment y en aurait-il trouvé ? Elle a sucé la piété avec le lait, et sa foi a marché d'un pas égal avec sa raison. Une éducation chrétienne aidée d'un naturel heureux a jeté dans son âme encore tendre les premières semences du bien. Le séjour qu'elle a fait depuis dans la maison du Seigneur, lui a appris à porter le joug agréable de sa loi dès son enfance ; et elle a jugé qu'*un seul jour dans cette maison lui vaudrait mieux que mille partout ailleurs.*

A quelles épreuves n'a-t-on pas mis sa patience et sa douceur, pour reconnaître si elle suivait la voix de Dieu ou la voix de l'homme ? On l'a contrainte de retourner dans le monde ; car, on s'imagine qu'une vocation est suspecte, quand elle n'a pas soutenu les combats que le monde livre à un jeune cœur. Et il y en a qui veulent qu'on l'y expose, en quoi l'on peut remarquer si les maximes du siècle sont fondées sur des principes bien sensés.

Lorsqu'une fille s'engage dans le mariage, où il est plus difficile que dans le cloître d'observer la loi de Dieu, personne ne l'oblige d'examiner si elle répondra par sa conduite à la sainteté d'un sacrement, qui, selon l'Apôtre, doit en tout être traité *avec honneur.* On la laisse entrer dans cet état sans réflexion, parce qu'on n'en a d'autre idée que celle qui vient de la chair et du sang ; que l'on y cherche moins la vertu que le bien, et qu'à le bien prendre, on ne s'y propose d'autre force que celle de s'accommoder partout à la faiblesse du cœur humain.

Mais lorsqu'une fille aspire à la vie religieuse, après en avoir estimé et désiré la sainteté, on ne l'y croit pas bien appelée, si auparavant elle ne se plonge dans le sein du monde, et l'on ne peut se persuader qu'elle soit bien saine, si elle n'a fait un long séjour dans un air pestiféré.

Mais le monde ne considère-t-il pas que c'est lui-même qu'il faut qu'elle évite, et que ce n'est pas de sa partie que l'on doit prendre conseil ? Elle le connaît assez pour le craindre, et si elle ne veut pas le connaître davantage, c'est qu'elle sait que quand les Israélites se mêlent avec les Philistins, il est rare qu'ils n'en apprennent point les déréglements, et que ce ne soit pour eux un objet de scandale et de chute (*Ps.* CV, 35). Le bonheur de sa pieuse éducation est de l'avoir empêchée de le connaître ; car le premier comme le plus grand de nos maux est d'avoir connu le mal.

Il faut le dire pourtant (et pourquoi ne le dirais-je pas, puisque je ne dirai rien qui ne confirme ce que je viens d'établir, et qui ne tourne à la gloire de la grâce), elle trouvait dans le monde des attraits puissants, et en elle-même du penchant pour les suivre. Rude combat, que celui des sens contre la raison ! Mais aussi plus glorieux le triomphe de la raison sur les sens ! Par une grâce qui n'est pas ordinaire les obstacles, bien loin de l'effrayer, irritèrent son courage, persuadée de cette parole de saint Jean : Que celui qui combattait en elle, était plus grand et plus fort que tout ce qui voulait la retenir dans le monde. Pour s'en épargner les reproches importuns, elle affecta souvent de cacher sous un air vif et enjoué, le sérieux qu'elle méditait, et enfin, dès que l'heure en fut venue, elle revint à la manière du saint époux, auquel elle avait résolu de se consacrer. Elle revint comme lui, messieurs, en s'élevant au-dessus des montagnes et des collines qui s'opposaient à son passage : *Ecce venit saliens in montibus, transiliens colles* (*Cant.*, II, 8). Vivacité naturelle, agrément personnel, tentations délicates, rigueur prudente d'une mère, oppositions d'une grande famille, vous ne pûtes la retenir.

Sans doute, elle n'ignorait pas que, sous les yeux d'une mère si sensée et si sage, elle n'aurait manqué, ni de bonnes instructions, ni de bons exemples ; mais elle a toujours appréhendé que la vie de la cour et les grands établissements que sa haute naissance lui destinait, ne fussent un piége pour elle. Elle leur a donc préféré avec autant de joie que de liberté, la simplicité religieuse ; sachant d'ailleurs que dans la milice chrétienne, les victoires se remportent plus sûrement par la fuite, et que c'est une fuite glorieuse, comme parle saint Ambroise, que de fuir devant la face du péché : *Gloriosa fuga est fugere a facie peccati.* Combien d'autres, que le monde enchante par ses faux biens, et qui s'égarent dans les routes de la mollesse et de la vanité, auraient un sort aussi heureux que celle-ci, si par la pratique des conseils elles voulaient se faciliter l'accomplissement des préceptes !

Ne vous lassez donc jamais, ma chère sœur, de publier ce que vous devez à Dieu ; car, de vous-même vous n'auriez jamais pu faire une démarche si sage et si courageuse. Commencez aujourd'hui d'entonner un cantique d'actions de grâces, qui ne finisse qu'avec votre vie, ou plutôt qui dure dans toute l'éternité, puisque vous êtes destinée par l'état que vous choisissez à chanter *le Cantique nouveau* avec le grand nombre de vierges, qui *suivent l'Agneau partout où il va.* Et cependant, dites, pour reconnaître une grâce qui vous éclaire et qui vous fortifie : *Eripuit*

animam meam de morte; oui, je suis pleinement convaincue du digne choix que j'ai fait, et j'aime mieux mourir comme l'on meurt dans le cloître, que de vivre comme l'on vit dans le monde, puisque la mort qui me sépare du monde, me délivre de celle qui peut-être m'aurait séparée de Dieu.

Mais le monde vous oppose que l'état que vous choisissez est triste et sévère, et que vous n'allez, pour ainsi dire, habiter que dans une vallée de larmes. Il est vrai qu'elles sont communes à toutes les conditions; mais par les larmes du cloître, Dieu vous délivre de celles du siècle : *Oculos meos a lacrymis.*

SECONDE PARTIE.

Si le concile de Trente a décidé que la *vie chrétienne doit être une pénitence continuelle*, à plus forte raison, la vie religieuse doit l'être aussi, puisque l'état religieux est la perfection du christianisme, et qu'un religieux sans pénitence serait un astre sans lumière, une rivière sans eau, un corps sans âme.

On ne peut donc pas dire que les larmes en soient bannies; mais la cause et les motifs les y rendent utiles et salutaires, au lieu que celles que l'on verse dans le monde, n'étant produites que par les passions, sont ordinairement inutiles et profanes.

Saint Paul nous a marqué la différence qui se trouve entre ces deux sortes de larmes. Quand c'est Dieu qui nous fait pleurer, dit cet Apôtre, quand c'est l'impression de sa grâce, le souffle de son esprit, l'ardeur de sa charité qui nous afflige, la tristesse que nous ressentons alors produit le salut éternel, comme le fruit d'une pénitence solide et constante : *Quæ secundum Deum tristitia est, pœnitentiam in salutem stabilem operatur* (II *Cor.*, VII, 10). Et la raison que nous en donnent les Pères, c'est que la tristesse qui est selon Dieu vient ordinairement de trois causes; ou des péchés que l'on a commis, ou des péchés que l'on voit commettre, ou du désir d'être délivré des liens du corps, afin de n'en commettre plus et d'être éternellement avec Jésus-Christ (*Bas. in Reg. brev.* 192, 194; *Cass.*, *l.* IX *de Inst. Renunt.*).

Si elle vient des péchés que l'on a commis, elle est salutaire, parce que, dit saint Chrysostome, il n'y a de perte en ce monde que l'on puisse réparer par la tristesse et par les larmes, que le péché, et qu'ainsi elles ne sauraient être mieux employées. Telle était la tristesse qui avait porté les Corinthiens à la pénitence, et qui pour cela même donnait de la joie à saint Paul qui, dans cette vue, les avait affligés par sa lettre (II *Cor.*, VII, 9).

Si elle vient des péchés que l'on voit commettre, elle est encore salutaire, parce qu'elle prend sa source dans le zèle de la gloire de Dieu et dans l'amour du prochain. Telle était la tristesse qui jetait le saint roi David dans la défaillance à la vue des pécheurs qui abandonnaient la loi de Dieu (*Ps.* CXVIII, 53).

Si elle vient du désir de le posséder, elle est encore salutaire, parce que ce désir est produit par le mouvement de son amour et par la vue des misères de cette vie; et telle était la tristesse des Israélites dans leur exil, lorsqu'ils mêlaient leurs larmes à l'eau du fleuve de Babylone, en se ressouvenant de Sion (*Ps.* CXXXVI, 1).

Mais si la tristesse qui est selon Dieu produit le salut, saint Paul ajoute que la tristesse du siècle, causée par le désir ou par la perte de ce que nous y aimons, produit infailliblement la mort : *Seculi autem tristitia mortem operatur.* Et la raison, dit saint Augustin, c'est que l'on possédait avec amour ce que l'on perd avec douleur, la douleur que cause la perte étant la preuve infaillible de l'attachement qu'on avait pour ce qu'on perd; et comme tout attachement excessif à la créature est criminel, et que le propre du crime est de donner la mort, la douleur que cause cet attachement ne peut être que mortelle : *Seculi autem tristitia mortem operatur* (*Aug.*, *de Civ.*, *l.* XXI, *c.* 26; *idem*, *de Doctr. Chr.*, III, *c.* 18).

Cette différence de larmes des personnes mondaines et religieuses peut nous être représentée dans ce qui arriva aux Israélites et aux Egyptiens au passage de la mer Rouge. Les Israélites y furent seulement lavés, au lieu que les Egyptiens y furent submergés. Je remarque même, après saint Paul, que les Israélites y furent lavés par deux eaux différentes, dont l'une tombait comme une douce rosée de la nuée miraculeuse qui les couvrait, et dont l'autre se détachait de ces flots suspendus et de ces vagues affermies qui faisaient comme deux murs entre lesquels le peuple de Dieu passait : *Baptizati sunt in nube, et in mari* (I *Cor.* X, 2).

Il nous sera permis de regarder ces deux sortes d'eau comme la figure des diverses causes des larmes qui produisent le salut dans le cloître.

Une religieuse pleure, parce que Dieu lui envoie une peine d'esprit pour l'exercer, un scrupule pour l'humilier, un vif ressentiment de ses fautes pour la corriger. Elle pleure dans une méditation pieuse, dans une prière fervente, dans une lecture attentive. Elle pleure, parce qu'un prédicateur, que l'Ecriture compare à une nue, a tonné sur sa tête, et qu'en même temps l'eau en est tombée. C'est une eau qui vient du ciel, *in nube;* mais il y en a une autre qui vient de la mer, *et in mari;* et l'amertume, qui est inséparable de celle-ci, nous représente la compagnie de certaines personnes que l'on rencontre en religion. Les défauts qu'il en faut souffrir, les humeurs qu'il en faut supporter, les violences que l'on est obligé de se faire à soi-même à leur occasion, font quelquefois pleurer dans le cloître. Mais ce sont des eaux qui lavent et qui purifient, parce qu'étant selon Dieu, elles produisent une tristesse qui procure le salut : *Quæ secundum Deum tristitia est, pœnitentiam in salutem stabilem operatur.*

Au lieu que les larmes que l'on verse dans le monde sont comparables à toute la mer qui engloutit Pharaon et les Egyptiens; les uns y versent des larmes de douleur, les autres de crainte; ceux-ci d'un amour déréglé, ceux-là d'une vengeance invétérée. Et

ce sont des larmes funestes que la tristesse du siècle produit : *Sæculi autem tristitia mortem operatur.*

C'est ce qui portait autrefois saint Grégoire à déplorer la condition des gens du monde qu'il voyait de son temps, comme nous les voyons dans le nôtre, toujours inquiets et mécontents, et ne pouvant jamais fixer leur cœur dans une situation tranquille (*Gregor. pap. Mor. l.* 1, *cap.* 24). Vous pleurez, leur disait-il, ou par le désir d'avoir ce que vous n'avez pas encore, ou par la crainte de perdre ce que vous avez déjà. Dans l'adversité, vous soupirez après une meilleure fortune. A peine l'avez-vous, que vous craignez qu'elle ne vous échappe. Ainsi vos cœurs sont toujours flottants entre la joie et la tristesse, parce que les choses fragiles et inconstantes de cette vie ne manquent jamais de vous communiquer leur inconstance et leur fragilité. Heureuses donc mille fois ces âmes solitaires que *Dieu cache dans le secret de sa face* (*Ps.* XXX, 21)! Indifférentes pour toutes les choses de ce monde, elles n'ont d'autre soin que d'accomplir la volonté de leur Dieu, et à quoi que cette volonté sainte les applique, elles y apportent toujours une joie qui est inséparable de leur soumission.

Mais le roi-prophète nous a découvert une nouvelle opposition entre les larmes des justes et celles des pécheurs. Il voulait faire entendre celles des justes, quand il parlait de ces ruisseaux qui découlaient de ses yeux sur son âme pénitente : *Exitus aquarum deduxerunt oculi mei* (*Ps.* CXVIII, 136) : et il voulait exprimer celles des pécheurs quand il parlait de ce torrent rapide dont il était échappé par miracle : *Torrentem pertransivit anima nostra* (*Ps.* CXXIII, 5).

Il semble qu'il ait voulu dire que les justes qui pleurent dans le cloître imitent ces laboureurs industrieux qui, pour arroser les champs au temps de la sécheresse, divisent les eaux et les conduisent où ils veulent par mille canaux différents. Car c'est diviser les eaux, dit Richard de Saint-Victor après saint Ambroise, que de pleurer tantôt pour une faute et tantôt pour une autre; aujourd'hui pour une ingratitude et demain pour une infidélité. C'est diviser les eaux que de pleurer, tantôt pour un mal que l'on a commis, et tantôt pour un bien que l'on a négligé de faire, un jour pour avoir dit une parole indiscrète, et un autre jour pour n'avoir pas fait une correction charitable. C'est diviser les eaux que de pleurer, tantôt pour ses propres péchés et tantôt pour ceux d'autrui; quelquefois à la vue du ciel, pour lequel les âmes saintes soupirent, et quelquefois aussi à la vue de l'enfer, par la crainte duquel les âmes les plus religieuses peuvent se maintenir dans leur devoir. Ces sortes de larmes sont salutaires, mes chers auditeurs, et encore une fois heureuses les âmes chrétiennes qui pleurent de la sorte dans le secret!

Mais il s'en faut bien que les larmes que l'on verse dans le monde soient de cette nature, puisque le même prophète les compare à des torrents qui, bien loin d'apporter la fécondité, ravagent les terres fécondes. La tristesse du siècle détruit les bonnes résolutions et fait perdre le fruit des bonnes œuvres. Tel est si touché de l'Esprit de Dieu, que le voilà résolu de travailler sérieusement au grand ouvrage de sa conversion; mais une femme incommode, un fils débauché, un ami infidèle, un affront reçu, une trahison soufferte, une espérance perdue, cent autres choses de cette nature venant à fondre sur lui comme des torrents, et n'osant résister à leur rapidité, il s'afflige, il s'emporte. Par là il rend inutile la grâce qu'il avait reçue, et il a beau répandre des larmes, ces larmes mêmes se trouvant destituées de l'esprit de la foi, l'éloignent de plus en plus de la grâce du salut.

Lorsque David eut évité tant d'écueils, n'avait-il pas raison de dire que son âme venait de passer un torrent impétueux? *Torrentem pertransivit anima nostra.* Et ne devez-vous pas dire comme lui, ma chère sœur, que, sans la grâce de Dieu qui vous en délivre, vous y auriez peut-être été engloutie? *Forsitan aqua absorbuisset nos.* Vous voyez donc qu'il vous sera plus avantageux de ne vous être pas engagée dans le monde où vous auriez pu verser tant de larmes inutiles et profanes. Au lieu que si vous en versez de temps en temps dans le cloître, elles vous seront utiles, puisqu'en rassasiant votre âme du pain de la douleur, selon la mesure dont parle David, elles vous procureront le salut (*Ps.* LXXIX, 6).

Après que vous aurez semé dans les larmes, vous recueillerez dans la joie (*Ps.* CXXV, 5), joie d'autant plus solide qu'elle sera opposée à celle du monde, qui n'est fondée que sur l'illusion et sur la fausseté. Ceux qui sont les plus ardents à y rechercher les plaisirs ne sauraient y en avoir de véritables. Mais la joie que vous aurez, ma chère sœur, sera d'autant plus parfaite que ce sera *la paix et la joie même du Saint-Esprit.* Elle commencera pour vous en ce monde, et durera toute l'éternité sans diminution et sans dégoût : elle guérira votre âme et la rétablira dans l'excellence où elle avait été créée; elle vous fera mépriser les maux présents par l'espérance des biens à venir, et vous consolera dans les maux mêmes.

J'ai donc raison de vous promettre qu'après avoir semé dans les larmes, vous recueillerez dans la joie; et, comme à la création du monde, Dieu divisa les eaux qui étaient au-dessus du ciel de celles qui étaient sur la terre (*Gen.* I, 7), vous diviserez de même vos larmes. Vous laisserez au monde corrompu la nécessité fatale d'en verser de profanes sur la terre, tandis que tournant tous vos désirs du côté du ciel, vous n'en verserez que par une sainte impatience d'y arriver, ou, pour mieux dire, vous en verserez vers le ciel et vers la terre : vers le ciel par amour, vers la terre par compassion. Et les anges tutélaires de ce monastère sacré, attentifs sur le progrès d'une piété qu'ils ont vue naître, remplis de joie en admirant votre ferveur, s'élèveront un jour devant le trône de Dieu

pour faire honneur à votre victoire, et pour vous féliciter à la vue de l'univers assemblé, de ce que vous aurez submergé les dragons dans les eaux : *Contribulasti capita draconum in aquis* (*Psal.* LXXIII, 13). Vous entendez cette expression figurée du Saint-Esprit, qui veut dire que comme Pharaon fut submergé avec toute son armée dans les eaux de la mer Rouge, de même toutes vos passions seront comme noyées dans l'eau de vos larmes, et que les démons épouvantés et confus n'oseront plus se commettre avec vous : *Contribulasti capita draconum in aquis.*

Voilà donc, ma chère sœur, deux grands avantages que vous promet l'état religieux ; mais en voici un troisième qui vous fera profiter des deux autres : c'est que Dieu, en vous retirant dans le cloître, vous préserve des chutes où nous sommes tous exposés dans le monde : *Pedes meos a lapsu.* Ne vous impatientez pas, messieurs : ce qui va consommer le bonheur de cette fille généreuse terminera bientôt mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

Je ne m'étonne plus que les chutes soient si fréquentes et si dangereuses dans le monde depuis que j'en ai découvert trois causes essentielles dans ces paroles de l'Écriture, vérifiées par l'expérience de tous les siècles : *Fiat via illorum tenebræ, et lubricum, et angelus Domini persequens eos* (*Psal.* XXXIV, 6); que la voie des pécheurs soit pleine de pentes et de ténèbres, et que l'ange du Seigneur les poursuive pour les faire tomber. On tombe bien aisément quand on marche dans les ténèbres : *Fiat via illorum tenebræ.* On tombe encore avec plus de facilité quand on marche sur un chemin glissant, *et lubricum*; mais avouez que la chute est presque infaillible, lorsqu'au même temps que l'on marche sur un penchant et dans l'obscurité, un ennemi nous pousse par derrière pour nous renverser, *et angelus Domini persequens eos.* Voilà, mes frères, une image bien naturelle de ce qui se passe tous les jours dans le monde, où les passions aveuglent, où les occasions entraînent, où les tentations précipitent, et voilà ce que je prétends qui n'arrive pas dans le cloître.

1. On peut dire que dans le monde, par rapport au salut, on marche presque toujours dans les ténèbres, parce que l'on y suit le mouvement aveugle et impétueux des passions. La jeunesse déréglée s'y abandonne au plaisir, et la vieillesse avare au désir d'accumuler des richesses. Les grands s'y conduisent par l'orgueil et par l'ambition, et ceux qui leur sont soumis, par le dépit et par l'envie. On y suit les fausses maximes du siècle, qui apprennent à se venger de tous les affronts et à s'accommoder à toutes les modes ; on y règle sa conduite par le mauvais exemple, on s'y fait une loi de jouer avec ceux qui jouent, de médire avec ceux qui médisent : et il ne faut qu'un aveugle pour en conduire une infinité d'autres dans le précipice.

La voie de la religion n'est pas sans doute si ténébreuse, puisque Dieu en est lui-même la lumière, et qu'il veut être le conducteur de tous ceux qu'il appelle à un état si privilégié.

La lumière a deux principales qualités ; elle conduit et elle plaît. Si elle ne conduisait pas, Jésus-Christ ne se serait pas servi d'une étoile brillante et luminense pour conduire les mages à son berceau (*Matth.* II, 2); et, si elle ne plaisait pas, Tobie n'aurait pas dit, en se plaignant de son aveuglement, qu'il n'était capable d'aucune joie depuis qu'il ne voyait plus la lumière du ciel (*Tob.* V, 12).

Dieu est la lumière des âmes religieuses ; mais il partage ces deux qualités à leur égard. Il les comblera de joie en les éclairant dans la Jérusalem céleste ; car il est écrit que *la gloire de Dieu l'éclairera* (*Apoc.* XXI, 23). Et cependant il les conduit dans le chemin qui mène à la Jérusalem céleste, car il est écrit aussi que *Dieu règle toutes les démarches de l'homme* (*Ps.* XXXVI, 23). Elles prennent les lumières de leur piété dans cette source, quand elles s'en approchent par la prière et par la communion ; et elles marchent sous la conduite de la lumière qui rejaillit de ce soleil, lorsqu'elles observent leur règle et qu'elles obéissent aux supérieurs, que Dieu a mis sur leur tête comme des astres, pour les conduire et pour les éclairer. Il serait donc bien difficile, ma chère sœur, que vous tombassiez dans un lieu où l'on voit si clair.

2. Mais on tombe encore dans le monde, parce que le chemin est glissant, *et lubricum.* Vous le savez tous, et je ne dois pas vous le prouver ; personne ne doute que l'on ne puisse se sauver dans le monde, et même dans le grand monde, mais ce n'est pas sans difficulté, parce que, quelque parti que l'on prenne, on s'y trouve environné d'une infinité de pierres d'achoppement et de scandale qui exposent à des chutes continuelles. Ses pompes surprennent, ses grandeurs attirent, ses plaisirs charment. La mort du péché y entre par tous les sens jusque dans la substance de l'âme. Les yeux ne s'y ouvrent que sur des objets qui troublent l'esprit, et les oreilles n'y entendent que ce qui peut corrompre le cœur. Si, dans la pensée de Tertullien, le monde est comme un vieux serpent, qui empoisonne de sa morsure ceux mêmes qui ne l'approchent qu'une fois, combien cette morsure doit-elle être plus funeste à ceux qui vivent dans son sein et qui se nourrissent de ses maximes ! Comme en quelque partie du corps que le serpent morde l'homme, le venin gagne toujours le cœur ; ainsi, de quelque côté que le monde attaque une âme faible, il ne manque presque jamais de la corrompre.

Il y en a sans doute qui se sauvent de sa corruption avec le secours de la grâce ; mais combien faut-il qu'il leur en coûte ! Il faut qu'ils se livrent à des combats perpétuels ; et ce n'est pas sans raison que le saint homme Job disait que *la vie de l'homme sur la terre n'est qu'un combat* (*Job.* VII, 1). Il avait remarqué que tout se combat dans le

monde. *Considérez*, dit le Sage, *toutes les œuvres du Très-Haut, vous les trouverez deux à deux et opposées l'une à l'autre* (*Eccli.*, XXXIII, 15). Et en effet, dit saint Augustin, il y a un corps d'anges humbles et un corps d'anges superbes, et ces deux corps sont toujours divisés l'un contre l'autre. Il y a une assemblée de bons et une assemblée de méchants, et ces deux assemblées se combattent à toute heure. Dans l'homme chrétien comme dans l'homme naturel, il y a encore des contrariétés étonnantes. Un même chrétien est semblable aux anges par la vie de la grâce qui sanctifie son âme, et il est semblable aux bêtes par la vie animale que mène son corps. Une même âme est dans sa partie supérieure un ciel où Dieu habite, et, dans l'inférieure, elle est un enfer par les impressions qu'elle reçoit du démon. Le temps et l'éternité, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, la faiblesse et la force, la tristesse et la joie, la guerre et la paix, la vie et la mort, toutes ces contrariétés subsistent dans le monde, et c'est au milieu d'elles que vit le chrétien.

Quel danger n'y aurait-il pas même pour les bons, quand ils ne seraient que réduits à la nécessité fatale d'être confondus avec les méchants? Quoique chacun ait son cœur, ses désirs, ses inclinations, ils sont mêlés néanmoins, et si les bons sont unis entre eux, ils ne se connaissent presque point pour jouir du fruit de leur union. De là vient, dit saint Augustin, que les uns souffrent et que les autres sont soufferts : *Ex eo fit, ut unum genus toleret, alterum toleretur* (*Aug. in Psalm.*), et que, par conséquent, ils sont à charge les uns aux autres. Les justes ne peuvent souffrir les pécheurs, parce qu'ils veulent leur inspirer la justice. Les pécheurs ne peuvent souffrir les justes, parce que leur justice les condamne. Voilà pourquoi ils travaillent sans cesse à les rendre pécheurs comme eux, et quand ils y ont réussi, ils ne peuvent s'accorder encore, à moins que l'on ne dise qu'ils s'accordent en ce qu'ils conspirent tous à la perte des justes, et en ce qu'ils haïssent de concert ce qu'ils devraient aimer tous.

Ah! ma chère sœur, que ne vous en aurait-il pas coûté pour vous soutenir dans un chemin si glissant, et pour conserver la paix du cœur au milieu de tant de contradictions et de troubles? Mais vous avez su vous en garantir, en ce que l'Esprit de Dieu vous a fait connaître que, quelque glissant que soit le chemin de la religion, il est malaisé que l'on y tombe, parce que si un des pieds glisse, il y en a toujours un autre qui tient ferme et qui relève celui qui chancelle. Ce sont des expressions figurées que j'emprunte des auteurs ecclésiastiques, qui nous apprennent que *les affections sont comme les pieds de l'âme.*

Il ne faut pas s'étonner que ceux qui n'aiment que la terre, et qui ne s'appuient que sur la terre, tombent à chaque pas qu'ils font, puisqu'ils ont un appui si fragile et si mal assuré. Mais si ceux qui vivent dans le cloître sont obligés de s'appuyer en quelque sorte sur la terre, leur principal appui ne laisse pas d'être toujours dans le ciel : *Leurs pieds sont toujours fermes dans votre enceinte, ô Jérusalem* (*Ps.* CXXI, 2). Si l'amour du monde les fait tomber, l'amour de Dieu les relève; si le désir de leurs commodités temporelles les emporte, le désir de leur béatitude éternelle les retient.

Admirez donc, ma chère sœur, l'avantage que vous recevez, vous que la grâce de Jésus-Christ éloigne heureusement de toute occasion de chute. Semblable à celui qui, dans la comparaison de saint Chrysostome, a trouvé un asile dans la tempête, il voit que les forêts les plus élevées plient sous la fureur des vents, et que l'air tout en feu semble menacer d'une prompte ruine tout ce qui est dans la campagne, tandis que se trouvant dans le calme, il entend de loin le bruit du tonnerre sans en être frappé, et qu'il voit le ravage des aquilons, sans ressentir même le souffle du zéphir. Ce monastère est un asile où vous avez fui la tempête du monde. De ce lieu sublime, vous verrez de loin les ravages affreux qu'ont accoutumé d'y faire les passions et la diversité des intérêts des hommes avares et ambitieux, tandis que la grâce de votre époux céleste vous faisant goûter un repos que le monde ne traversera jamais, aucun de tous ces malheurs ne pourra venir jusqu'à vous.

Je veux qu'en fuyant, vos passions vous aient suivie. Ici le péril n'est pas si grand : les mauvaises pensées n'y sont pas si fréquentes ni si dangereuses; elles n'y vivent point. Elles n'y font que naître, pour mourir aussitôt après; et l'on peut dire que ce sont encore quelques éclairs de la vanité, qui paraissent et disparaissent en un même moment. Quand même vous y auriez quelque souvenir importun, vous pourrez l'y chasser bien plus aisément que dans la foule du monde : car le portrait de nos ennemis ne nous épouvante pas tant que nos ennemis mêmes, et le soleil en peinture n'échauffe pas comme celui qui est dans le ciel.

3. Mais enfin les chutes sont fréquentes dans le monde, parce que le démon poursuit les pécheurs pour les faire tomber dans le chemin glissant : *Et angelus Domini persequens eos.* Ils ont abandonné Dieu; Dieu les abandonne. Ils se sont livrés au démon par leur propre malice; Dieu par un juste jugement les y livre, et lui permet de les entraîner dans le précipice.

Ce n'est pas ainsi que l'on est traité dans les monastères. Soit que l'on y tombe par sa propre faiblesse, soit que l'on y tombe par la malice du démon, Dieu ne manque jamais d'avancer sa main, ou pour prévenir la chute, ou pour éviter qu'elle ne soit mortelle : *Cum ceciderit, non collidetur, quia Dominus supponit manum suam* (*Ps.* XXXVI, 24). Si une religieuse tombe dans quelque défaut, car elle n'est pas impeccable, il est rare qu'elle se blesse mortellement, parce qu'elle tombe en quelque sorte sur la main de Dieu, toujours prête à la soutenir, et qui

ne permet pas que le démon prévale sur l'épouse de Jésus-Christ; si bien que chacun de ceux qui vivent dans la retraite peut dire comme David : *Impulsus eversus sum ut caderem, et Dominus suscepit me* (*Ps.* CXVII, 13) : Le démon m'a poussé pour me faire tomber, mais le Seigneur m'a soutenu.

Faites qu'il vous soutienne, ma chère sœur, dans la généreuse entreprise qui vous attire aujourd'hui l'admiration des hommes et des anges; car le démon, qui voit le bonheur où vous aspirez, ne manquera pas de vous traverser, et vous devez vous attendre à être traitée de lui comme il traita les Israélites, que Moïse voulait conduire dans la terre de promission. Pour les en détourner, il faisait deux choses : d'un côté il leur représentait cette terre comme pleine de monstres qui en dévoraient les habitants; et de l'autre, effaçant de leur esprit toutes les images des peines qu'ils avaient endurées sous la tyrannie de Pharaon, il leur faisait craindre des maux imaginaires dans la terre promise, et oublier les maux véritables de l'Egypte.

Tout de même le démon, cherchant à vous faire dédire de ce que vous commencez de promettre dans ce grand jour, vous représentera la vie du cloître comme dure et insupportable. Il vous fera craindre que les jeûnes ne vous exténuent, que les veilles ne vous dessèchent, que la retraite ne vous rende sauvage; et, remplissant ainsi votre esprit de mille maux imaginaires qu'il vous supposera dans le cloître, il en effacera l'idée des maux véritables que l'on endure dans le monde. Maux véritables en effet, car y en a-t-il de plus réels que le sont les rigueurs de la servitude du péché, le remords de la conscience, la terreur des jugements de Dieu, le dégoût des plaisirs, le rebut des hommes, les inquiétudes de l'esprit et du cœur?

Or, voilà, ma chère sœur, ce que le démon tâchera de vous faire oublier, pour vous attirer dans ses piéges et vous y faire tomber. Mais cet esprit artificieux pourrait-il vous surprendre, après ce que l'Esprit de Dieu vient de vous découvrir par mon ministère? Et que vous faudra-t-il pour vous en défendre? que répéter tous les jours de votre noviciat ces paroles consolantes que le Prophète vous met aujourd'hui à la bouche : *Eripuit animam meam de morte, oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu :* Dieu m'a fait une grâce signalée, en me délivrant par la mort que je souffrirai dans le cloître, de celle qui m'aurait séparée de lui dans le monde; en me délivrant par les larmes que je verserai dans le cloître, de celles que je n'aurais pas versées pour lui dans le monde; en me délivrant par les secours que je recevrai dans le cloître, des chutes que j'aurais faites sans lui dans le monde. *Maintenant que le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrais-je craindre? Maintenant qu'il est lui-même le protecteur de ma vie, qui pourrais-je redouter? Non! quand je serais assiégée par toute une armée de démons, mon cœur n'en serait point étonné! et quand elle fondrait sur moi pour me combattre, le combat même redoublerait mon espérance* (*Psalm.* XXVI)!

Soutenez-la dans une confiance si utile, vierges sages, qui la recevez parmi vous. Vous avez servi à la grâce pour former sa vocation, servez à sa persévérance, et montrez-lui par de solides instructions, plus encore par la pratique constante des vertus chrétiennes et monastiques, ce qu'exige d'elle la sainteté de son état.

Mais quels secours ne doit-elle pas espérer dans un monastère (1), que la Providence a heureusement situé sous les yeux mêmes du premier pasteur? Son zèle est égal pour toutes les vierges de Jésus-Christ confiées à sa conduite, mais celles-ci ont le bonheur de participer plus fréquemment aux effusions de sa piété. C'est en dire assez pour présumer que la solitude y doit être plus douce, l'abnégation plus entière, l'amour de Dieu plus ardent, la régularité plus exacte. Ainsi, ma chère sœur, plus vous êtes louable de commencer l'édifice sublime de la tour évangélique, plus vous seriez inexcusable, si, avec de tels secours, et après une supputation si longue, vous ne pouviez pas l'achever (*Luc.*, XIV, 28).

Pour nous, mes chers auditeurs, ne nous contentons pas d'admirer les grâces que reçoit cette âme généreuse à son entrée dans la religion. Ces mêmes grâces étant nécessaires selon leur degré au salut de tous les hommes, si nous ne pouvons pas les chercher dans l'état religieux, auquel elles sont attachées, attachons-les à notre condition, pour en faire une espèce d'état religieux.

Tous ne sont pas appelés à la retraite, mais seulement, dit l'Evangile, ceux qui en ont reçu le don. Or, pour nous sauver dans le monde, il faut, dit saint Paul, *en user comme n'en usant point* (I *Cor.*, VII, 31). Et pourquoi refuserions-nous de suivre une parole si salutaire, puisque le même Apôtre nous dit que la figure de ce monde passe : *Præterit enim figura hujus mundi.* Quoi! mes frères, nous attacherions-nous toujours à ce qui passe : *Præterit?* Aimerions-nous toujours une ombre, un fantôme, une apparence, une figure : *Figura?* Serait-il possible que des chrétiens, persuadés qu'il y a un autre monde infiniment préférable à celui-ci, fussent néanmoins assez aveugles pour donner la préférence à celui qui vaut le moins : *Hujus mundi?* Sa décadence continuelle est une voix puissante qui nous crie sans cesse de ne le point aimer, parce qu'on ne peut aimer avec raison ce qui est dangereux et périssable.

S'il est donc vrai que le monde n'est qu'une ombre, et une ombre qui sera bientôt dissipée; s'il est vrai que le monde passe et que nous passons avec lui, il est de notre sagesse d'imiter, autant que notre état et nos justes emplois nous le permettront, l'exemple de cette fille chrétienne qui sacrifie avec tant de générosité les grandeurs les plus distinguées, et de renoncer comme elle,

(1) L'abbaye de Conflans.

sinon d'effet, au moins d'affection, à ce monde malheureux, pour mériter de trouver dans l'autre la vie bienheureuse qu'elle y trouvera, et que je vous souhaite.

SERMON XIV,

Prononcé à la profession de mademoiselle de Lorge, à l'abbaye de Conflans, le 20 *décembre* 1706.

Trade filiam, et grande opus feceris.
Offrez à Dieu votre fille, et vous ferez une grande action. (*Eccl., chap.* VII, 27.)

Si le Sage regardait comme un ouvrage important d'unir une fille *à un homme sensé* par les nœuds sacrés du mariage, quelle idée devons-nous avoir de celle qui renonce aux plus illustres alliances des hommes, pour s'unir au Fils même de Dieu par les liens éternels de la foi, de la justice et de la miséricorde (*Ose.*, II, 19)? C'est à ce bonheur qu'aspirait cette pieuse novice à la cérémonie de sa vêture, et après toutes les épreuves d'un noviciat fidèlement parcouru, elle en va recevoir l'accomplissement à celle de sa profession.

Personne n'eût été surpris que le rang où la Providence l'a fait naître, ne lui eût inspiré dans le monde que de grands sentiments. Mais qu'elle ait eu des vues plus hautes que celles de la grandeur humaine, et que, méprisant tous les avantages de la naissance et de la fortune, son cœur ait pris hardiment l'essor vers la montagne de Sion, pour s'associer à ces vierges pures *qui suivent l'Agneau partout où il va* (*Apoc.*, XIV), dans la voie de ses conseils comme dans celle de ses préceptes, c'est ce que l'on ne peut voir sans admiration. Aussi ne doit-elle cette démarche généreuse ni à la noblesse du sang ni à la force de la raison, mais à la grâce de celui-là seul qui *perfectionne la vertu dans la faiblesse* (II *Cor.*, XII, 9).

Le monde, peu instruit de ce que la religion a de sublime, et des miséricordes dont Dieu prévient les âmes fidèles, regarde la retraite d'une jeune fille avec une maligne compassion, et y supposant de faux motifs, tantôt du côté des parents, tantôt du côté de la fille même, il y déplore l'ignorance, la faiblesse ou l'indiscrétion d'un âge tendre, qui n'a ni prudence ni discernement. Mais s'il pouvait voir comme nous voyons avec des yeux qu'il n'a pas, il conviendrait avec nous que c'est ici une action grande et mémorable en quelque sens que l'on puisse la considérer : *Grande opus.*

Action grande par rapport à l'Eglise, qui n'est pas seulement vierge par l'intégrité de sa foi et par la production spirituelle de ses enfants, mais encore par les vierges mêmes qu'elle porte dans son sein ; et sa pureté s'augmente à mesure que le nombre des vierges s'accroît : *Grande opus.*

Action grande du côté de la religion, qui donne à Dieu cette vierge aussitôt qu'elle la reçoit ou, pour mieux dire, qui ne la reçoit que pour la donner, comme le prêtre ne reçoit les oblations des fidèles que pour les présenter dans le lieu saint

D'ailleurs la communion des saints étant parfaite dans le cloître, parce que tous les biens y sont communs, cette consécration singulière entre dans le général de celles qui s'y sont déjà faites ou qui s'y doivent faire à l'avenir ; car encore qu'elles soient séparées dans la diversité des temps et dans la différence des personnes, elles se trouvent unies, et dans le point de l'éternité de Dieu que l'intégrité virginale imite, et dans le sein de sa charité, d'où la virginité prend sa source ; et par cette union elles ne font ensemble qu'un tout, qui est devant Dieu d'un prix infini : *Grande opus.*

Action grande par le présent que le Père éternel fait de cette vierge à son Fils, puisque rien ne vient au Fils que ce qui est attiré par le Père (*Joan.*, VI, 44), comme rien ne plaît au Père que ce qui lui est offert par le Fils. Or, ce que le Père donne devient grand aussitôt que c'est son don, et acquiert même une grandeur supérieure à toute autre, selon cette parole de Jésus-Christ même : Ce que mon Père m'a donné est plus grand que toutes choses : *Grande opus* (*Joan.*, X, 29).

Action grande par rapport à la fille même, qui fait le sujet de cette auguste cérémonie, pour des raisons qu'elle a parfaitement comprises, mais que mon ministère m'engage d'éclaircir pour sa gloire et pour votre édification.

Oui, messieurs, en se consacrant à Dieu par les vœux monastiques, elle fait une action grande dans son dessein, grande dans sa nature, grande dans ses suites. Dans son dessein, parce que la sagesse la prévient ; dans sa nature, parce que la sainteté l'accompagne ; dans ses suites, parce que la gloire la couronne.

C'est une action sage, parce qu'en la faisant elle suit le meilleur de tous les conseils. C'est une action sainte, parce qu'elle y offre un sacrifice qui partage le mérite de tous les autres. C'est une action glorieuse, parce qu'elle y devient l'épouse du Roi de gloire.

Que le monde, touché des seuls biens qui nourrissent ses convoitises, s'étonne de les lui voir quitter pour s'ensevelir toute vivante dans le cloître, c'est un sentiment conforme aux maximes par lesquelles il se conduit. Mais pour vous, ma chère sœur, vous vous étonnez de son étonnement, et à votre tour vous déplorez son aveuglement de ne point savoir que ce qu'il regarde *comme un gain*, vous le considérez *comme une perte*, et que tout *vous paraît un désavantage au prix de la haute connaissance de Jésus-Christ, pour l'amour duquel vous vous privez de toutes choses* (*Phil.*, III). Il vous en coûte tout pour l'acquérir, mais la foi vous apprend que ce tout n'est rien.

Si mon discours, joint à votre exemple, ne fait pas revenir le monde de ses erreurs et de ses préventions, du moins vous confirmerai-je en vous instruisant dans la vérité de ce que vous avez pensé, et peut-être con-

viendra-t-il que ce qu'il pense n'est qu'un effet de l'ignorance et de l'orgueil.

Mais auparavant, unissons, vous et moi, nos prières à celles de cet auditoire chrétien, pour implorer le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les règles de la doctrine apostolique n'égalent pas, comme faisait l'hérétique Jovinien, le mariage à la continence; mais elles ne condamnent pas non plus le mariage, comme faisaient les Manichéens. Jésus-Christ a institué ce sacrement dans la nouvelle loi, pour être la figure de son union avec l'Eglise, et il l'a honoré de sa présence pour le sanctifier. L'institution en est divine, le lien sacré, la fin honnête, et les fruits en sont nécessaires à l'Eglise.

Mais lorsque nous venons à peser avec une sage discrétion les qualités de ces deux états, nous disons que la virginité sainte est plus excellente que les noces saintes, et qu'il n'y a pas moins de différence qu'entre ce qui est bon et ce qui est meilleur : *Qui matrimonio jungit virginem suam, bene facit. Qui non jungit melius facit* (1 *Cor.*, VII, 25).

Aussi saint Paul, de qui je prends cette décision, étant consulté sur ce sujet par les fidèles de Corinthe, leur répondit que le Seigneur n'avait point fait de commandement sur la virginité, mais que pour lui il leur en donnait le conseil, pour n'être pas infidèle à son ministère, et pour ne paraître pas indigne des miséricordes qu'il avait reçues.

D'où nous apprenons que si les pasteurs et les prédicateurs évangéliques mentent au Saint-Esprit, en imposant aux âmes un joug que Dieu ne leur impose point, ils sont infidèles à leur ministère, et ne reconnaissent pas les divines miséricordes, s'ils manquent à leur montrer les voies de la perfection et à leur en faire connaître les avantages.

Cependant, comme saint Paul connaissait l'importance de ce conseil, il l'établissait par plusieurs raisons, pour engager les filles chrétiennes à le suivre courageusement. Et je vais, ma chère sœur, vous en rapporter quelques-unes, soit pour vous confirmer dans la généreuse résolution que vous avez prise, soit pour justifier la sagesse de votre conduite à l'égard du monde que vous quittez; et plaise à Dieu que ceux qui vivent dans son sein, en admirant votre bonheur, fassent quelque retour sur eux-mêmes !

1. Il est avantageux, dit cet apôtre, de ne se point engager dans le mariage, à cause des pressantes nécessités : *Propter instantem necessitatem.*

Nous sommes pécheurs, pressés par la loi de Dieu de faire pénitence, et si nous ne la faisons, nous ne pouvons nous empêcher de périr. Or, il est visible qu'on ne la fait que très-imparfaitement dans le monde, dont les maximes combattent la vie de croix et de souffrance que Jésus-Christ nous a enseignée.

Les périls nous y menacent de toutes parts, et nous y assiégent de telle sorte, que les plus sages, qui pensent sérieusement à leur salut, vont se réfugier dans l'arche, pour se sauver du déluge d'iniquité qui inonde toute la terre.

Nous sommes pressés de nous préparer, et à la mort qui approche, et qui viendra comme un voleur à l'heure que nous y penserons le moins, et au jugement, dont les suites seront terribles, si les bonnes œuvres ne nous suivent jusqu'au tribunal de Jésus-Christ. Tout cela ne permet à guère de personnes de contracter de nouveaux engagements avec le monde, et sans doute le meilleur parti est de se priver des satisfactions dont la modération est difficile, le péril certain, la tentation violente, l'attachement criminel.

Je le répète, messieurs, le mariage est bon en soi, mais les devoirs en sont plus difficiles que l'on ne pense. Il faut avoir un esprit pliant, une humeur douce et complaisante, un cœur ferme et courageux, pour accommoder tous ces devoirs avec les tribulations inséparables de cet état : *Tribulationem carnis habebunt hujus modi.* La plupart de ceux qui s'embarrassent dans ces sortes de liens ne font pas assez d'attention sur le bonheur d'être libres, car la vie conjugale est appelée par saint Basile *un exercice de douleurs.* Combien y voit-on de dégoûts, de mésintelligences, d'infidélités, de divorces? Et les soins accablants d'une famille ne l'accompagnent-ils pas toujours? Ceux qui s'engagent dans cet état s'y engagent témérairement, s'ils en ignorent les peines; et ceux qui les connaissent par expérience sont obligés de les supporter.

2. D'ailleurs, dit l'Apôtre, le temps est court : *Tempus breve est;* et la plupart de ceux qui vivent dans le monde, le consument en choses vaines et frivoles, comme s'il devait toujours durer. Cependant la religion leur ordonne d'user des choses présentes, et leur défend d'en jouir. Ils doivent les avoir, comme s'ils ne les avaient pas, et en être aussi détachés en les possédant que quand quelque accident ou la mort même les en prive. La raison, dit saint Paul, c'est que la figure de ce monde passe : *Præterit enim figura hujus mundi.* Tout ce qu'il renferme n'est que vanité et n'a nulle consistance. C'est un torrent qui s'écoule, quoi que les hommes fassent pour le retenir, et tout y est emporté par une suite rapide de moments qui passent. C'est un départ perpétuel de gens qui meurent, et une succession perpétuelle de gens qui doivent mourir. Faut-il donc s'étonner qu'il y ait des personnes sages et prudentes qui n'y établissent point par choix leur demeure et leurs affections ?

3. Le conseil de l'Apôtre tendait encore à dégager les fidèles qui le consultaient, de soins et d'inquiétudes; supposant, comme un principe certain, que les personnes mariées se partagent entre Dieu et les hommes, et que le plus souvent Dieu n'y a que la moindre part, quoiqu'il demande le cœur tout entier; car il est bien plus aisé de le donner sans réserve que de le partager sans injus-

tice. Or, les personnes mariées le partagent nécessairement : *Et divisus est ;* au lieu qu'une vierge ne pense qu'à plaire à Dieu et à se perfectionner, et plus son cœur est vide des créatures, plus le Créateur le remplit.

Cette différence, dit saint Augustin, est figurée par le sacrifice qu'offrit Abraham, lorsque Dieu voulut bien faire alliance avec lui et avec sa postérité. Ce patriarche partagea en deux les animaux de la terre, et ne divisa point les oiseaux du ciel : *Aves autem non divisit* (*Gen.*, XV, 10) ; car la coutume des anciens, dans la forme de leur alliance, était de diviser des animaux en deux parties, croyant faire ainsi comme une espèce d'imprécation contre ceux qui la violeraient les premiers, et comme un souhait qu'ils fussent traités eux-mêmes comme ces animaux partagés.

Ce sacrifice mystérieux, dit saint Augustin, nous marquait la suite de l'Eglise depuis son établissement jusqu'à la consommation des siècles (*Aug.*, *de Civ.*, *lib.* XVI, *c.* 24). Les animaux de la terre figuraient les hommes charnels, qui vivent selon l'esprit du monde, et qui se partagent suivant le mouvement des passions dont ils sont esclaves. Le péché les divise de Dieu, qui est la sainteté même. L'amour-propre, qui voudrait tout posséder lui seul, les commet sans cesse l'un contre l'autre. L'envie les divise des gens de bien, dont la vertu les condamne : *Et divisus est.*

Mais les colombes et les tourterelles qu'Abraham conserva dans leur entier, parce qu'elles étaient destinées au sacrifice, étaient la figure des âmes saintes qui cherchent la solitude comme la tourterelle, pour gémir dans ce lieu de périls et de tentations, et qui prennent les ailes de la colombe pour voler vers le ciel et se reposer dans le sein de Dieu. Et jamais celles-ci ne sont divisées : *Aves autem non divisit*, parce qu'elles sont destinées à être *des hosties vivantes, saintes*, agréables à Dieu, et que Jésus-Christ a demandé pour elles qu'elles ne fussent ensemble qu'une même chose, comme il n'est lui-même qu'un avec son Père.

4. En cet état, dit saint Paul, *une vierge ne s'occupe que du soin des choses du Seigneur, et ne travaille qu'à se rendre sainte de corps et d'esprit*, et le même apôtre nous déclare qu'en quelque état que nous nous trouvions, *la volonté de Dieu est que nous soyons saints.*

Mais quelles difficultés n'éprouve-t-on pas, pour s'acquitter de cette obligation dans le monde? Que n'en coûte-t-il point pour résister à ses attraits et à ses menaces? Où sont les âmes fermes qui s'opposent courageusement à la perversité de ses maximes, et qui ne s'y laissent point entraîner par le torrent de l'exemple et de la coutume? Non, mes frères, il n'y a point de chrétien bien instruit qui ne doive faire dans notre siècle la même prière que David faisait dans le sien : *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus ; quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum* (*Psal.* XI). Sauvez-moi, Seigneur, disait-il, et ne me confondez pas dans le grand nombre de ceux qui se perdent. Il n'y a plus ni foi ni probité parmi les hommes, et il n'y en a presque point qui travaillent sérieusement à se sanctifier, parce que vos vérités saintes sont affaiblies dans le monde, et que l'on a mis à leur place l'artifice et le mensonge.

Une vierge consacrée à Jésus-Christ évite tous ces écueils. Elle est éloignée des occasions qui entraînent dans le mal ; elle combat avec plus de secours les tentations qui y précipitent ; elle donne un frein perpétuel à ses passions par la régularité de ses exercices ; et comme la prière lui est d'une indispensable nécessité pour attirer les grâces du ciel, l'état saint qu'elle a embrassé lui donne un moyen plus facile de prier Dieu sans empêchement : *Quod facultatem præbeat sine impedimento Dominum obsecrandi.* Rien ne nous est plus expressément recommandé dans l'Ecriture, que de demander pour recevoir, et les saints docteurs ont regardé la prière chrétienne comme la principale action vitale de l'homme spirituel. Le meilleur parti est donc de choisir un état de prière, pour le préférer à un état d'action et d'embarras.

Et ce choix est d'autant plus sage qu'une vierge marche ainsi sur les traces des saintes femmes qui veillaient autrefois à l'entrée du tabernacle (I *Reg.*, II, 22) ; et de Marie, sœur de Marthe, qui écoutait avec une sainte avidité la parole du Seigneur (*Luc.*, X, 39). L'humilité, l'assiduité, le repos du cœur, le dégagement de toute affaire, lui rendent Dieu présent, et lui en attirent des grâces qui la sanctifient.

Bien plus, selon le texte original de saint Paul, elle est toujours présente devant le trône de Dieu. Comme il y a des anges assistants dans le ciel, il y en a de même sur la terre ; et ce sont les vierges qui par là peuvent s'élever au plus haut point de la sagesse ; car la sagesse et la virginité sont les deux assistantes de Dieu ; si bien qu'une vierge qui fait ses vœux, peut dire avec la même confiance que Salomon : *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam* (*Sap.*, IX, 4), parce que dès lors la sagesse devient la compagne et la directrice de sa pureté.

Et remarquez encore ce qui contribue merveilleusement à la sainteté du corps et de l'esprit, c'est que l'on ne passe pas pour saint dans le cloître aussi aisément que dans le monde. Dans le monde l'on prodigue le nom de saint à ceux qui montrent quelque régularité de vie, ou qui pratiquent quelque extérieur de religion : mais dans le cloître on passe pour très-imparfait, si l'on ne donne des marques certaines de piété, et bien loin d'y être gâté comme dans le monde par de fausses louanges, on y est sans cesse repris de ses défauts.

Je conviens que les exercices spirituels n'y excluent pas les occupations extérieures, car on doit travailler partout, et par tout le travail doit avoir Dieu pour fin

Mais, au lieu que dans le monde il dissipe et dessèche le cœur, quand on ne l'y prend pas en esprit de pénitence, dans le cloître la prière et l'amour de la retraite le sanctifient, et plus on y a d'activité pour les obédiences, plus on y veille sur soi, pour la rendre tranquille et paisible, en soumettant tout ce que l'on fait à la volonté de Dieu.

J'ai donc raison de soutenir après saint Paul, que l'état virginal est un grand bien : *Existimo hoc bonum esse* (*Bern. ad Fr. de Mont. Dei*). Et quelle profession plus désirable, dit saint Bernard, que celle où l'on tombe moins dans le péché, où l'on s'en relève plus vite, où les chutes même font marcher avec plus de retenue et de circonspection, où l'on est souvent rafraîchi par les rosées célestes, où l'on mène une vie plus tranquille, où l'on meurt avec plus d'assurance du salut, et où l'on est en droit d'espérer une récompense plus abondante et plus glorieuse?

Mais, quand je montre aux forts cette voie de perfection, mon dessein n'est pas de donner du scrupule aux faibles, moins encore de tendre un piége aux orgueilleux, qui, par une ambition spirituelle voudraient se porter à ce qui est au-dessus de leur vocation, sans consulter, ni leurs propres forces, ni la volonté de Dieu, ni les maximes de l'Evangile : *Non ut laqueum vobis injiciam.* Tous n'ont pas les mêmes oreilles pour entendre de si sublimes vérités, et il n'appartient pas à des cœurs appesantis vers la terre de voler aussi haut que les aigles.

Vous donc, qui ne pouvez atteindre à la grandeur de la virginité, honorez Dieu dans la chasteté conjugale. L'Eglise dont vous êtes les enfants sera vierge en vous, pourvu que vous conserviez la pureté de sa foi, et que vous n'abusiez pas d'un état qui en toutes choses doit être traité avec honneur : *Honorabile connubium vestrum.*

Et vous, ma chère sœur, admirez avec une humble reconnaissance la vocation du ciel, qui vous a préférée à tant d'autres, pour vous faire comprendre un si salutaire conseil, et qui en vous donnant la force de le suivre, vous fait faire une action, où la religion chrétienne nous montre tant de grandeur et de dignité, *grande opus.* Il ne tenait qu'à vous de prendre un état qui était bon, mais la sagesse vous a prévenue, pour vous porter à lui en préférer un meilleur.

Convenez-en, messieurs, après tous les avantages que je viens de vous en rapporter; et si vous ne sauriez ne pas estimer une action que la sagesse prévient par le meilleur de tous les conseils, j'espère que votre estime augmentera, quand vous verrez que la sainteté l'accompagne par le mérite éminent d'un sacrifice universel.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a rien dans la religion de plus saint que les sacrifices, parce qu'ils contiennent réellement ou en figure la source de la sainteté. Et tous les sacrifices se réduisent à ceux de l'ancienne loi, à celui du Calvaire, à celui de nos autels et à celui que Jésus-Christ immortel et glorieux offre à la droite de son Père.

Dans les anciens sacrifices les Israélites offraient leurs biens. Dans le sacrifice du Calvaire, Jésus-Christ a offert son corps. Dans le sacrifice de l'autel, il offre tout ce qu'il a offert sur la croix, mais rien n'y paraît tant que le sacrifice de sa liberté. Dans le sacrifice du ciel, il n'offre rien de nouveau, mais il continue d'offrir dans l'éternité ce qu'il a une fois offert sur la croix.

Or, je dis que la profession religieuse est une action sainte, parce qu'elle embrasse ces quatre sacrifices, et que les vœux monastiques les imitent parfaitement. Par le vœu de pauvreté on imite les anciens sacrifices, où les Israélites offraient leurs biens. Par le vœu de chasteté on imite le sacrifice du Calvaire, où Jésus-Christ a offert son corps. Par le vœu d'obéissance on imite le sacrifice de nos autels, où Jésus-Christ offre sa liberté. Et par cette espèce d'éternité qui est attachée à des vœux solennels et irrévocables, on imite le sacrifice éternel de Jésus-Christ séant à la droite de son Père. Jugez donc, ma chère sœur, avec quelles dispositions intérieures vous devez faire une action qui porte avec elle un caractère si visible de grâce et de sainteté : *Grande opus.*

1. Le vœu de pauvreté est, selon l'Evangile, un des fondements de la perfection chrétienne, et ceux qui le font, se rendent imitateurs du Sauveur, *qui n'avait pas où reposer sa tête*; imitateurs de ses disciples, qui se vantaient avec un saint orgueil d'avoir tout quitté; imitateurs des premiers chrétiens, qui se dépouillaient généreusement de leurs biens et en portaient le prix aux pieds des apôtres.

C'est un sacrifice qui prépare une âme religieuse au combat qu'elle va livrer avec le démon. Il ne possède rien, et, comme dit saint Grégoire pape, dès là qu'on veut le combattre avec succès, il ne faut rien posséder non plus que lui, car les biens sont comme des vêtements dont nous sommes couverts, et plus nous en avons, plus celui qui nous combat a de prise pour nous renverser.

Sacrifice, qui coupe la racine à cette malheureuse cupidité, qui est elle-même la racine de tous les maux : qui en qualité de pauvre donne un droit infaillible sur le royaume du ciel, sans compter le centuple que Jésus-Christ a promis dès ce monde même, et dont les pauvres Evangéliques jouissent certainement. En se dépouillant de tout, ils ne manquent de rien: et, exempts des déréglements du superflu, ils ont toujours le nécessaire, que saint Jérome appelle *les richesses des chrétiens.*

Si le monde voulait nous faire accroire qu'il est content dans la possession des biens qu'il recherche avec tant d'avidité, Salomon durant sa vie, le mauvais riche après sa mort, tous les riches du siècle par leurs désirs et par leurs inquiétudes lui prouveraient

assez le contraire; au lieu que leur privation procure le repos de l'esprit et de la conscience, en cela seul que l'on ne sera obligé d'en rendre aucun compte, ni en ce monde, ni en l'autre. Outre que la pratique de la pauvreté facilite celle de l'humilité, de la tempérance, de la frugalité, de la modestie et enfin de toutes les vertus qui compatissent si rarement avec la possession des richesses.

O vous, qui avez votre consolation en ce monde, et qui faites de vos biens l'instrument funeste de vos passions, je tremble pour vous, quand je vois dans l'Evangile les exemples des riches sauvés aussi rares que les miracles. Combien cette fille chrétienne est-elle plus heureuse que vous, lorsqu'elle se décharge d'un fardeau qui empêche si fort de marcher dans la voie du salut!

Regardez donc, ma chère sœur, comme un vrai larcin toute espèce de propriété, et souvenez-vous des horribles châtiments qu'elle a attirés dans tous les siècles. Jamais vous n'aurez rien de propre, si vous aimez la pauvreté, car, quand on aime une vertu, on en aime les actions; et vous aurez un saint empressement d'imiter votre divin Sauveur, pour peu que vous considériez combien la pauvreté reluit dans tout ce qu'il a aimé: car encore qu'il n'ait pas condamné les richesses en elles-mêmes, et que les chrétiens puissent les posséder et en user innocemment, il n'en a pourtant voulu, ni pour sa mère, ni pour ses apôtres.

Vous participerez ainsi au mérite des anciens sacrifices, et même vous les surpasserez, en ce que les Israélites n'offraient qu'une partie de leurs biens, au lieu que vous allez faire un renoncement plein et entier à tout ce que vous pouviez avoir comme à tout ce que vous pouviez espérer, et votre sacrifice en sera plus grand et plus méritoire, *Grande opus*.

2. Jésus-Christ dit à son Père qu'il lui a donné un corps capable de souffrir : *Corpus autem aptasti mihi*, et il l'a immolé sur la croix.

Une Vierge immole aussi le sien, puisqu'elle vit dans la chair comme si elle n'en avait point, et que le cloître où elle se retire pour conserver le trésor de sa pureté, est comme un autre Calvaire. Les veilles, les jeûnes, les cilices, tous les exercices de mortification inséparables de la vie religieuse sont comme les épines qui défendent ce beau lis de la pureté, et tout cela compris ensemble est une véritable croix.

Mais la pratique de cette vertu, messieurs, n'effraie point ceux qui en connaissent les avantages. Elle nous remet dans l'ordre naturel où nous avions été créés, en assujettissant la chair à la raison, et vous voyez en effet que la raison est incompatible avec le vice contraire. Et d'où viennent tant de déréglements et de scandales, qui font l'opprobre du genre humain, que de ce que l'on oublie la noblesse de son origine et la sainteté de sa profession? Il faut que l'on cesse d'être raisonnable pour commencer d'être vicieux, et pour donner honteusement aux créatures un amour que la raison même nous montre n'être dû qu'au Créateur.

Aussi les saints docteurs ont considéré la virginité comme quelque chose de si grand et de si sublime, qu'ils en ont conçu les plus hautes idées dans leurs écrits (*Cypr., Ambr.*); non-seulement par sa préférence sur le mariage, que saint Paul vous a prouvée dans mon premier point, mais encore par ce qu'elle est en elle-même et par les effets admirables qu'elle produit.

Cette vertu, disent-ils, est comme un second baptême. Ceux qui reçoivent ce sacrement, s'y dépouillent du vieil homme, et étant régénérés dans le Saint-Esprit, ils sont purifiés, par une nouvelle naissance, de la corruption contagieuse du premier péché. Mais les vierges renaissent d'une manière plus surprenante, puisque le corps ne leur est plus rien, et qu'à le bien prendre il n'y a plus en elles que le seul exercice des vertus et de l'esprit pour leur couronnement et pour leur gloire.

Et c'est en quoi, messieurs, celle-ci a un privilége des plus singuliers. A peine fut-elle sortie du sein de sa mère, qu'on la transporta dans cette sainte maison, et c'est ici qu'elle fut lavée des eaux salutaires qui la firent chrétienne. Ce premier baptême qu'elle y a reçu contre les règles ordinaires, était un présage du second, qu'elle y devait recevoir suivant l'élection de Dieu. Dans le premier, son âme délivrée du péché originel fut arrachée de la puissance du démon et consacrée à Jésus-Christ. Dans le second, toute sa personne lui est consacrée par la virginité sainte, et mise par là hors d'atteinte aux pompes du monde et aux œuvres de Satan.

A quoi pouvait donc aboutir cet examen si rigoureux que l'on a fait de sa vocation? ces retardements si pénibles, qui ont exercé tant de fois sa patience et sa douceur, n'ont servi qu'à nous convaincre, qu'étant née pour n'habiter que Jérusalem, elle ne pouvait non plus être ébranlée que la montagne de Sion, et que rien ne pouvait ôter à Jésus-Christ celle que son Père lui avait donnée, et comme chrétienne dans l'Eglise, et comme vierge dans la religion.

Je dis bien plus. Cette vertu sublime va être en elle une semence très-pure de la régénération dernière et de l'immortalité : car, si le Fils de Dieu nous a dit que *dans la résurrection on ne se mariera plus et que l'on sera comme des anges*, il s'ensuit que les vierges sont déjà élevées à cette dignité. Elles sont même en un sens plus glorieuses que les anges, parce qu'elles sont par vertu ce qu'ils ne sont que par nature.

Et l'on ne s'en étonnera pas, si l'on considère que la source de cette vertu est dans Jésus-Christ même; car si Adam est devenu par le mariage le principe de la vie présente, il fallait que Jésus-Christ devînt par sa pureté le principe de la vie future, afin que s'il y en avait qui, par leur vie terrestre, suivissent en tant qu'hommes celui qui par le mariage a été la source de tous les hommes,

il y en eût aussi qui suivissent, en tant que régénérés, celui qui, par l'incorruption de la virginité, a été la source de la vie incorruptible. C'est ainsi que saint Basile et saint Augustin se sont exprimés.

Votre sacrifice, ma chère sœur, est donc moins pénible que glorieux, puisqu'il vous fait entrer dans le rang et les prérogatives de celles qui, dans le langage de saint Cyprien, sont *les fleurs du jardin de l'Eglise, l'ornement et la gloire de la grâce du Saint-Esprit, l'image de Dieu même, un crayon de sa sainteté, et la plus illustre partie du troupeau de Jésus-Christ* (*Cypr., de Disc. et Hab. Virg.*).

Combien devez-vous donc louer le magnifique distributeur d'un don si rare et si précieux, et quel avantage pour vous de tomber entre les mains de celui qui, après avoir été votre sauveur, sera votre juge dans la décision de votre sort éternel ! Ne vous attachez donc qu'à lui plaire; éloignez de vous toute occasion, toute ombre d'infidélité. Evitez tout entretien flatteur et complaisant, et opposez-y une profonde connaissance de vos défauts. Recommandez souvent à Jésus-Christ, comme faisait sainte Cécile, la défense de votre faiblesse, et souvenez-vous que l'orgueil est ordinairement puni par des chutes qui humilient. Poursuivons.

3. Une vierge qui se renferme dans un monastère imite encore le sacrifice de la liberté que Jésus-Christ offre sur nos autels. Comme la parole du prêtre le fait descendre du ciel en terre, la parole d'une supérieure lui fait tout exécuter avec promptitude et avec joie. Comme il est entre les mains des prêtres qui en disposent, elle est entre les mains de ses supérieures, qui ont sur elle un pouvoir absolu. Comme il est renfermé et pour ainsi dire prisonnier dans les symboles eucharistiques, elle est heureusement prisonnière dans la maison où elle se renferme volontairement. Il n'est jamais arrivé, et il n'arrivera jamais que le Sauveur n'obéisse pas à la voix du prêtre qui prononce les paroles de la consécration. Fasse le ciel, ma chère sœur, qu'il n'arrive jamais que vous désobéissiez à la parole de ceux qui auront droit de vous commander.

Cette vertu, nécessaire dans tous les états de la vie, forme et achève, selon saint Thomas, la perfection de l'état religieux, et tous les chrétiens seraient plus fidèles à la pratiquer, s'ils considéraient que tous les maux dont le monde est plein sont les effets de la désobéissance du premier homme, au lieu que la réparation de notre nature, l'établissement de l'Eglise, toute l'économie de la grâce, sont les effets de l'obéissance de Jésus-Christ.

De tous les sacrifices c'est celui qui lui plaît le plus, parce qu'on lui offre sa propre volonté, et vous savez que la perfection de l'homme est de n'avoir d'autre volonté que celle de Dieu, en quoi il remporte sur soi-même une victoire plus glorieuse que celle du monde entier.

La clôture, qui effraie toujours l'esprit superbe et indépendant, de combien de malheurs ne préserve-t-elle pas une fille chrétienne en l'éloignant des curiosités inutiles, des visites importunes, des esclavages insupportables, des dépenses superflues, des occasions perpétuelles de vanité? N'y est-elle pas mille fois plus heureuse que dans le monde, où l'envie est si grande, l'intérêt si puissant, la médisance si contagieuse, la violence si ordinaire, l'amitié si rare? Combien de saints ont passé leur vie dans des grottes à peine capables de les contenir ! Le monarque le plus ambitieux dont il soit parlé dans les histoires n'était pas content de toute l'étendue de l'univers, et un peu de terre borna bientôt avec sa vie l'arrogance de ses désirs.

Mais, ma chère sœur, inutilement y seriez-vous renfermée de corps, si vous ne l'étiez encore de cœur et d'affection. Toute curiosité humaine est funeste à une âme qui n'en doit avoir d'autre que de devenir sainte. Il faut que le monde soit entièrement mort en vous, et il ne mérite plus que votre mépris ou votre pitié. Soyez pour lui comme *un jardin fermé et comme une fontaine scellée*, et employez tout ce qui vous reste de liberté à gagner le ciel. Pour cette conquête votre cellule sera assez vaste, votre vie assez longue, votre pouvoir assez grand.

4. Ce n'est pas tout. Le sacrifice de Jésus-Christ est éternel. Il est toujours vivant, dit l'Apôtre, afin d'intercéder pour nous (*Hebr.*, VII, 24), et sans cesse il se présente devant Dieu pour perpétuer le mérite du sacrifice de notre rédemption : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (*Hebr.*, IX, 24).

Une vierge, qui est une des principales adoratrices du Dieu éternel, doit aussi faire des vœux éternels, et ses dons doivent être sans révocation comme ceux de Dieu. Elle doit faire son sacrifice dans l'esprit d'une véritable victime, je veux dire avec une pleine et parfaite volonté, et en cela elle imite encore Jésus-Christ qui, ayant un souverain pouvoir sur tous ceux qui lui donnaient la mort et sur la mort même, s'est pourtant offert à son Père et immolé pour nous, parce qu'il l'a voulu : *Oblatus est, quia ipse voluit* (*Isa.*, LIII, 7).

Autrefois on conduisait par force les victimes à l'autel, parce qu'elles n'étaient pas capables de disposer d'elles-mêmes. A la vérité Isaac, qui en pouvait disposer, ne s'opposa pas à la volonté de son père; mais l'Ecriture ne dit point qu'il s'y soumit avec joie, au lieu que le Sauveur en témoigna une très-sensible à la vue du baptême de sang qu'il avait toujours désiré (*Luc.*, XII), et qu'il méprisa la honte et l'ignominie de la croix (*Hebr.*, XII, 2).

Telle doit être votre disposition, ma chère sœur; nous la voyons et nous la louons en vous, et nous en rapportons la gloire au Dieu même auquel vous la rapportez. Mais nous vous exhortons en même temps de ne pas faire ce sacrifice pour vous seule : il faut que vous le fassiez encore pour nous, à l'exemple de Jésus-Christ : *Apparens vultui*

Dei pro nobis. Quand vous vous présenterez devant Dieu, comprenez-nous dans vos offrandes et dans les œuvres de votre pénitence; c'est pour cela seul qu'il vous sera permis de vous souvenir des personnes à qui vous êtes unie par le sang et par l'amitié, et dont vous allez vous séparer pour toujours.

Mais celle qui doit y avoir la meilleure part est sans doute cette mère tendre et sensée qui, dans le cours heureux d'un mariage éclatant, a été à la cour un exemple de grandeur et de modestie, et qui, dans une triste viduité, édifie l'Eglise par toutes sortes de bonnes œuvres. Quand elle vous offre à Dieu comme vous-même vous y offrez, elle imite la piété d'Anne, et, en s'offrant avec vous, elle se rend digne de participer à votre récompense. Ses fréquentes retraites dans ce monastère, en vous donnant la mutuelle consolation de vous voir, vous seront mutuellement utiles. Sa fidélité à pratiquer les vertus de son état sera pour vous un motif le pratiquer celles du vôtre; et, en vous avançant dans la perfection du vôtre, vous l'animerez à ne rien négliger dans le sien. Ainsi tout sera saint dans votre conduite, et en cela même tout y sera grand, puisque la sainteté est le fondement de la grandeur véritable; et si les sacrifices que vous aurez à faire sont quelquefois pénibles à la nature, ils seront doux et consolants pour la foi, et la nature même y trouvera son avantage, parce qu'elle y trouvera la paix, partout ailleurs si difficile pour elle.

Allons plus loin, messieurs, et souffrez sans impatience que je conduise à sa fin ce que je me suis proposé d'établir dans ce discours. Vous avez vu que cette fille chrétienne fait une action que la sagesse prévient et que la sainteté accompagne; il me reste à vous faire voir que la gloire la couronne, en vous disant quelles ont été ses démarches pour s'élever jusqu'à la dignité d'épouse de Jésus-Christ.

TROISIÈME PARTIE.

C'est la doctrine et le langage de notre foi que le Verbe éternel s'est uni à la nature humaine par le mystère de l'incarnation, et cette alliance divine est regardée comme un mariage spirituel qui s'est consommé par sa mort et par sa résurrection, et enfin par l'effusion abondante du Saint-Esprit, qui a été comme le sceau de son union éternelle avec l'Eglise.

C'est aussi sur le même fondement qu'il est l'époux de toute âme juste, qui doit être admise avec lui dans le ciel en cette haute qualité, pourvu qu'elle conserve jusqu'à la fin sa robe nuptiale.

Mais les vierges sont par excellence les épouses de Jésus-Christ, parce qu'elles lui sont plus étroitement unies, non-seulement par la virginité de l'âme, que produit en elles l'intégrité de la foi et l'ardeur de la charité, mais encore par la virginité du corps, qui consiste dans la privation de tout ce qui peut corrompre les sens.

Aussi plusieurs Pères ont regardé le psaume XLIV^e^ comme un épithalame spirituel consacré à célébrer les noces des vierges avec Jésus-Christ. Elles y sont représentées en effet *oubliant leur peuple*, c'est-à-dire les mœurs et les coutumes du monde où elles sont nées, et l'amour humain et naturel qui les attachait à leur famille, pour être présentées dans de saints transports de joie à ce Roi du ciel comme à leur époux, et introduites dans le temple de sa gloire.

Mais la parabole des vierges sages et des vierges folles (*Matth.*, XXV) nous donne encore une image sensible de cette vérité. Nous y voyons que leur vie n'est qu'une préparation continuelle aux noces de l'éternité, et que tous les mouvements de leur cœur ne tendent qu'à aller au-devant de l'Epoux par leurs bonnes œuvres, pendant que les imprudentes qui laissent éteindre la ferveur de leur charité sont méconnues de lui et rejetées de son céleste palais comme indignes d'être ses épouses.

C'est au rang des sages qu'entre aujourd'hui cette pieuse novice. Elle s'est fait un devoir indispensable de chercher le céleste Epoux, et, pour ne se point égarer dans ses voies, elle s'est proposé le modèle le plus parfait, en réglant toutes ses recherches sur celles de l'Eglise, qui en est la première et la plus digne épouse.

Jusqu'ici, messieurs, vous n'avez vu le mérite de son choix que par rapport à l'excellence de son état. Voyez maintenant les voies qu'elle a prises pour y parvenir, et du moins est-il juste que, faisant à vos yeux une action que vous admirez, vous sachiez qu'elle a pris toutes les précautions nécessaires pour la faire dignement.

1. *In lectulo meo per noctes quæsivi quem diligit anima mea* (*Cant.*, V). L'Eglise, qui avait été conçue éternellement dans les conseils de Dieu, avait été prédite et figurée dans la synagogue pour prendre sa forme dans la nouvelle loi; elle a donc cherché Jésus-Christ durant les nuits obscures qui couvraient le monde criminel. Elle l'a cherché dans les ombres des cérémonies légales, où il n'était que figuré. Mais comme elle était, dit saint Bernard, encore dans l'enfance, et moins en état de le voir partout où il pouvait être, elle ne le trouvait pas: *Quæsivi illum, et non inveni* (*Bern., in Cant. serm.* 75, *n.* 10; *item, serm.* 85, *n.* 1).

Cette vierge chrétienne, encore dans l'enfance, pensait en elle-même à ce qu'elle pourrait devenir un jour; mais dès que sa raison a été éclairée par sa foi, elle a commencé à chercher l'Epoux de son âme, en examinant à quel état sa grâce la destinait. Et d'abord elle s'est vue comme environnée de différentes nuits qui le lui ont caché durant quelque temps, afin qu'elle eût plus de mérite à le trouver. L'incertitude de sa vocation a d'abord suspendu son jugement et lui a donné, dans les premiers temps, une attention plus exacte à écouter la voix du ciel.

2. L'Eglise, qui était demeurée comme dans son lit, tant qu'elle s'était reposée sur

la lettre de la loi, résolut de se lever et de sortir de cette espèce d'engourdissement pour chercher Jésus - Christ dans les rues et dans les places publiques de Jérusalem, pour trouver dans la synagogue celui qui ne s'y montrait pas encore ouvertement au commun des Juifs : *Surgam et circuibo civitatem : per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea.* Mais tant qu'elle ne le chercha que de cette sorte, elle ne le trouva point : *Quæsivi illum, et non inveni.*

Cette vierge sage l'a cherché à son tour dans le commerce du siècle : *Per vicos et plateas*, et elle a reconnu qu'on ne le trouve point dans des lieux où tout est rempli de tumulte et d'iniquité, de médisance et de tromperie, et qu'au contraire on s'y expose soi-même à des occasions de se blesser mortellement : *Et non inveni.*

Elle a examiné s'il ne l'appelait point à le servir dans le monde en s'y établissant, comme il y en appelle d'autres qui s'y sanctifient, et elle a reconnu que ce n'est point là qu'il l'appelait : *Et non inveni.*

Elle l'a cherché dans les lieux destinés au repos : *In lectulo meo*, en examinant si elle ne se ferait point une solitude au milieu du monde, en tâchant d'y faire son salut comme l'y ont fait les Marcelle et les Démétriade, et elle a reconnu que, pour trouver son bien-aimé, il lui fallait tenir une route plus parfaite que celle-là : *Et non inveni.*

3. L'Eglise, toujours plus empressée dans la recherche de l'époux qui lui était destiné par le décret éternel de Dieu, s'est adressée à ceux qui veillaient à la garde de Jérusalem en y conservant les écritures, qui étaient comme les titres de l'établissement de la cité terrestre des Juifs et de la sainte cité des chrétiens, et elle a appris d'eux que c'était *à Bethléem qu'il devait naître* (*Matth.*, II, 5). Mais plus elle était sûre de la promesse des prophètes, plus elle le cherchait et soupirait après lui, et son empressement a duré jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à la plénitude d'une lumière qui lui a fait dire, dans les transports de sa joie, qu'elle a trouvé enfin celui que son âme chérissait, qu'elle le tient et qu'elle ne l'abandonnera jamais : *Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam.*

Encore en ce chef les empressements de celle-ci se sont réglés sur ceux de l'Eglise. Elle ne s'est pas liée à elle-même. Elle a consulté ceux qui par leur caractère étaient en pouvoir de l'éclairer : *Num quem diligit anima mea vidistis ?* Ne me montrerez-vous point, leur a-t-elle dit, celui sur lequel je fonde mon bonheur éternel en le prenant pour l'unique époux de mon âme? C'est de vous que je dois apprendre la route que j'ai à suivre pour le trouver.

Mais pour agir plus sûrement dans cette recherche, elle ne s'est pas arrêtée aux conseils ordinaires et communs. Elle ne s'est pas contentée de consulter son confesseur, ni la vierge sage qui préside à ce monastère, ni celles qui marchent à sa suite. Fondée sur l'intelligence, le zèle et la charité du chef de tous ceux qui veillent ici à la garde de la cité de Dieu, par l'ordre et l'exemple duquel tous les autres s'animent à la vigilance, elle lui a humblement demandé ses conseils (1) : et il lui a appris que l'Epoux qu'elle cherchait ne se découvre pas tout d'un coup, mais qu'il se forme peu à peu dans les âmes pures que lui-même purifie en les possédant. Il lui a prescrit de continuer durant longtemps la recherche qu'elle en faisait depuis son enfance, sachant bien que ce serait un exercice utile pour sa foi et que sa vocation en serait plus solidement éprouvée : et, successeur de la lumière des prophètes et des apôtres, il lui a promis qu'une ferveur persévérante lui ferait enfin trouver dans cette sainte maison le bien-aimé de son âme, qui, étant déjà né en elle par ses divines inspirations y croîtrait par l'accomplissement des vœux jusqu'à la plénitude de l'âge. Les instructions d'un guide si sûr l'ont éclairée, ses promesses l'ont remplie de confiance, et lui-même la couronne dans ce grand jour.

Vous voyez aussi, ma chère sœur, que Son Eminence ne vous a pas trompée, puisque celui que vous cherchiez s'est enfin montré aux yeux de votre foi. Il ne vous reste plus qu'à dire efficacement avec l'Eglise : *Tenui eum, nec dimittam*, maintenant que je l'ai trouvé je vais m'unir à lui par des liens indissolubles. Et par quels liens ? *In funiculis Adam, in vinculis charitatis* (*Ose.*, XI, 4), par les liens du second Adam, qui sont ceux de la charité, car les liens du premier ne sont que cupidité et amour-propre.

Puisque vous l'avez donc cherché et trouvé comme l'Eglise, tenez-le comme l'Eglise, qui est assurée de le posséder toujours. Ni les raisonnements captieux des philosophes, ni les vaines subtilités des hérétiques, ni l'épée sanglante des persécuteurs n'ont pu *la séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur*, tant elle tient fortement à son bien-aimé.

Votre union, ma chère sœur, doit être formée sur celle-là : et croyez que la violence que vous ferez à votre époux ne lui sera pas désagréable. Il ne veut pas moins que vous, être retenu de cette sorte, puisqu'il met ses délices à demeurer avec ceux qui l'aiment (*Prov.*, VIII, 31), et qu'il leur promet d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles (*Matth.*, XXVIII, 20).

Apprenez même de saint Bernard que vous n'auriez pas le bonheur de le tenir, si lui-même ne vous tenait par sa grâce. Vous le tiendrez pas la fermeté de votre foi, par la ferveur de votre piété, par une fidélité exacte à garder tout ce que vous lui aurez promis, par une vertu qui ne se ralentisse jamais, et qui de jour en jour prenne de nouvelles forces : et lui, il vous tiendra par sa puissance et par sa miséricorde qui vous feront triompher de tout. Heureuse d'avoir été prévenue par une bénédiction et une douceur si abondante, attachez-vous tellement à Jésus-Christ que vous ne

(1) Le cardinal de Noailles avait examiné sa vocation, et lui donnait le voile.

fassiez plus, comme parle l'Apôtre, *qu'un esprit avec lui* (1 *Cor.*, VI, 17).

Mais avant que d'entreprendre de le suivre partout où il ira, je veux dire par les chemins les plus âpres et les plus difficiles de la vertu, apprenez de lui-même qu'il est *doux et humble de cœur*, et allez humblement à celui qui étant humble par excellence, aime les humbles *et résiste aux superbes*. La gardienne de la virginité, dit saint Augustin, est la charité, et la charité n'habite qu'avec l'humilité : *Custos virginitatis charitas, locus autem hujus custodis humilitas* (*Aug., de S. Virg., n.* 52.) Il ne vous est pas permis d'aimer peu celui qui vous avait infiniment aimée avant tous les siècles, et à qui vous sacrifiez tout ce que vous pouviez aimer; et plus l'état où son amour vous élève est sublime, plus vous devez vous humilier en toutes choses pour vous y maintenir (*Eccli.*, III, 20), sans quoi vous auriez à craindre une chute proportionnée.

Songez que vous renouvelez aujourd'hui la pompeuse cérémonie où les évêques consacraient autrefois avec tant de précaution et de joie les vierges de Jésus-Christ. Le sacré pontife qui va vous procurer le même bonheur en recevant vos vœux, n'est inférieur à ceux des premiers siècles, ni par la dignité, ni par les vertus épiscopales, et ne demande pas à Dieu avec moins de ferveur qu'il vous fasse persévérer dans le dessein que sa grâce vous a inspiré. Il est juste aussi, ma chère sœur, qu'il y ait de la proportion de votre part et que vous imitiez ces vierges renommées, qui alors quittaient le monde après l'avoir méprisé, et qui se dévouaient par un amour immuable à celui *que les anges servent, et dont le soleil et la lune admirent la beauté.*

Voici le moment qui approche : moment heureux marqué avant tous les siècles dans le décret de votre prédestination, moment heureux, où vont être posés les fondements inébranlables de votre bonheur éternel. Appelez donc à votre secours toutes les puissances de votre âme. Rassemblez tous les sentiments de la piété la plus intérieure, de la foi la plus animée, pour faire cette *grande action* d'une manière digne de Dieu, et ne vous cachez sous le voile qui va vous dérober pour jamais à la vue du monde, qu'afin que *votre vie soit mieux cachée en Dieu avec Jésus-Christ.*

Et vous, messieurs, qui paraissez vous attendrir à la vue d'un spectacle si touchant, et qui peut être regrettez une personne dont le monde aurait fait un de ses plus beaux ornements, détrompez-vous, et condamnez en vous-mêmes des sentiments qu'elle y condamne. Il est vrai qu'elle pouvait plaire au monde, et que le monde pouvait lui plaire, mais c'est pour cela même qu'elle a eu le courage de le quitter. Ainsi tout ce qu'elle a de grand par une noblesse de tant de siècles, par le rang et le mérite de ses ancêtres, par les actions héroïques de son illustre père, devient encore plus grand par le sacrifice qu'elle en a fait à Dieu, et l'obscurité de sa retraite brillera plus aux yeux de la vérité, qu'elle-même n'eût brillé dans les places les plus éminentes. La raison, dit saint Ambroise, c'est que la véritable grandeur de l'âme consiste dans la vertu : *Magnitudo animæ magnitudo virtutis.*

Son partage est de pratiquer les vertus les plus sublimes en s'élevant au-dessus du temps et du monde par une espérance plus solide que celle qui passe avec le monde et le temps. Le nôtre est de remplir nos devoirs dans l'état où il a plu à Dieu de nous appeler, et pour y réussir nous pouvons trouver dans sa conduite un modèle de la nôtre. Il faut que la sagesse prévienne toujours nos actions, afin que la sainteté les accompagne dans tout le cours de notre vie, et nous aurons lieu d'espérer que la gloire les couronnera dans la bienheureuse éternité.

SERMON XV,

Prononcé au monastère de la Visitation du faubourg Saint-Jacques, le 4 février 1688, *pour la profession d'une des filles d'honneur de Madame, en présence de Monsieur, frère unique du roi.*

Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usque dum perficiatur!

Il y a un baptême que je dois recevoir, oh! qu'il me tarde qu'il s'accomplisse! (*S. Luc, ch.* XII, 50).

Monseigneur,

C'est ce que disait Jésus-Christ en regardant sa mort comme un baptême de sang, et le désir qu'il avait d'accomplir la volonté de son Père et de sauver les hommes lui mettait toujours cet objet devant les yeux. Il en prévoyait le temps et les circonstances, il en parlait souvent à ses apôtres, et il témoigna dans toutes les rencontres avec quelle ardeur il en souhaitait l'accomplissement.

C'est l'état où doit être une novice qui aspire au bonheur de se consacrer à Dieu par les vœux de la religion. Elle doit regarder sa profession comme un second baptême, et, animée du désir de faire son salut en obéissant à la voix de Dieu qui l'appelle, il faut qu'elle dise à son tour: *Il y a un baptême dont je dois être baptisée* en mourant au monde et à moi-même, *oh! qu'il me tarde qu'il s'accomplisse!*

Celle qui fait le sujet de cette auguste cérémonie, a désiré durant le cours de son noviciat de voir accomplir en elle ce baptême mystérieux, et les difficultés qui en sont inséparables n'ont fait qu'irriter son courage et enflammer son amour.

C'est à la miséricorde de celui qui l'a conduite dans la solitude qu'elle doit un si saint désir; et c'est à Votre Altesse Royale, Monseigneur qu'elle en doit l'accomplissement. Quelle gloire pour vous d'entrer avec Jésus-Christ en société du salut d'une âme, et d'achever par votre libéralité ce qu'il a commencé par sa grâce!

Que le plus grand roi de l'univers vous ait associé à ses conquêtes, et qu'au péril de votre vie vous l'ayez fait triompher de ses ennemis, c'est là, Monseigneur, une gloire que le monde admire avec raison ; mais tout admirable qu'elle est il faut qu'elle passe

avec le monde. Une gloire dont les suites seront éternelles, c'est que le roi de tous les rois ait bien voulu se servir de vous pour une conquête que ses ennemis lui disputaient. En faisant triompher Dieu vous avez l'honneur de participer à son triomphe; et en levant les obstacles qui auraient empêché cette victime de se sacrifier à lui, vous partagez avec elle le mérite de son sacrifice.

Votre Altesse Royale trouve donc sa récompense dans le bien même qu'elle fait, mais la pieuse novice qui le reçoit n'y est pas pour cela moins sensible. Elle veut, Monseigneur, que je lui prête ma voix pour vous en faire un remercîment public à la face des autels, et sa joie ne serait point parfaite si elle ne consacrait sa reconnaissance à son illustre bienfaiteur, en se consacrant elle-même à son Dieu.

Je m'acquitte, Monseigneur, d'un devoir si juste pour elle et si honorable pour moi, et en même temps je vous demande la permission d'en remplir un autre : c'est d'expliquer dans ce discours comment sa profession va devenir pour elle un second baptême, et comment sa retraite doit servir d'exemple au reste de mes auditeurs. Il est vrai que, pour annoncer avec fruit les vérités saintes, l'agrément de Votre Altesse Royale ne me suffit pas ; il faut joindre à ma mission le secours du ciel et je l'implore par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Monseigneur, l'amour que le Fils de Dieu avait pour nous ne se bornait pas à lui faire désirer que nous accomplissions la loi, il s'étendait jusqu'à lui faire désirer que nous pussions l'accomplir avec perfection ; car c'est de lui que nous apprenons qu'il n'est pas seulement venu pour nous donner la première vie de la grâce par laquelle nous pussions accomplir la loi ; mais pour nous en mériter encore une plus abondante par laquelle nous pussions l'accomplir avec perfection : *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant* (*Joan.*, X, 10).

Il nous l'a méritée en effet, puisque dans l'expiation de nos péchés il ne s'est pas contenté d'un baptême ordinaire, je veux dire d'une satisfaction où il aurait pu ménager son sang, et qu'il a bien voulu en recevoir un qui eût toute sa perfection, en y répandant ce sang adorable jusqu'à la dernière goutte suivant le désir qu'il en avait formé : *Usque dum perficiatur.*

Les saints docteurs prétendent qu'une épouse de Jésus-Christ doit donner la même étendue à ses désirs, parce qu'ils trouvent un grand rapport entre la profession religieuse et le baptême parvenu à sa perfection.

Et vous entrerez dans leur pensée, si vous observez que le baptême nous fait chrétiens, et que les autres sacrements nous font chrétiens parfaits. Après avoir reçu le baptême nous ne venons pour ainsi dire que de naître dans la foi; et pour parvenir à cette *plénitude de l'âge* dont parle saint Paul, nous avons besoin que la Confirmation nous fasse croître, que l'Eucharistie nous nourrisse, que la Pénitence guérisse les maladies de notre âme ; et si celles de notre corps nous font tomber dans la défaillance et dans la tiédeur, que l'Extrême-Onction rétablisse nos forces pour repousser les dernières attaques du démon et de la mort : et ce sont les grâces différentes de tous ces sacrements réunis qui forment en nous ce baptême parfait dont nous parlons.

Il en est de même des religieux. Il ne suffit pas qu'ils s'engagent dans la vie religieuse, si après qu'ils s'y sont engagés ils ne travaillent à la perfection de leur état. Or, en s'y engageant ils y trouvent un second baptême, et en accomplissant leurs engagements, ils rendent ce baptême parfait.

Voilà, ma chère sœur, ce qui doit vous encourager et tout ensemble vous instruire.

Vous allez voir dans la première partie de mon discours que votre profession va devenir pour vous un second baptême : *Baptismo habeo baptizari.*

Mais vous apprendrez aussi dans la seconde que vous devez avoir un saint empressement de le rendre parfait par toutes les actions de votre vie, *Et quomodo coarctor usque dum perficiatur.*

Et vous qui êtes venus pour être témoins de la grande action que va faire cette fille généreuse ne lui faites pas l'injure de la plaindre, applaudissez plutôt à son bonheur. Peut-être même apprendrez-vous quelque moyen d'y participer si vous donnez à la divine parole une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

On demandait autrefois à saint Bernard comment la profession religieuse avait mérité d'être appelée un second baptême. Et ce saint docteur répondait que ce nom lui était donné avec justice, parce disait-il, (*Bern., tract. de Præc. et Disp., c.* 17 *n.* 35), qu'elle contient un parfait renoncement au monde et à ses pompes : parce qu'elle élève ceux qui s'engagent dans un genre de vie si excellent de la condition des hommes à la nature des anges : parce qu'elle réforme dans l'homme l'image de Dieu en ce qu'elle le rend conforme à celle de son Fils : parce qu'un chrétien qui s'enferme dans un monastère est comme baptisé de nouveau, puisqu'en crucifiant sa chair mortelle il est encore *enté en Jésus-Christ par la ressemblance de sa mort* (*Rom.*, V, 6) : parce que comme dans le baptême l'on est *arraché de la puissance des ténèbres et transféré dans le royaume de la clarté éternelle* par la profession religieuse, on sort aussi des ténèbres non plus du péché originel, mais de l'actuel, en passant à la lumière des vertus.

Ainsi parlait saint Bernard aux dévots religieux qui le consultaient. Mais les auteurs ecclésiastiques qui l'ont précédé et qui l'ont suivi ont encore justifié la conformité qui se trouve entre la vie religieuse et le baptême, par plusieurs raisons que l'on peut réduire à trois principales. Le baptême, disent-ils, est nécessaire à tous les hommes, et la profession religieuse l'est à plusieurs.

Le baptême est un bain sacré où nos âmes sont lavées de toutes leurs taches : et l'on trouve dans la profession religieuse à peu près la même vertu. Le baptême est une seconde naissance et la profession religieuse fait renaître ceux qui l'embrassent. Toutes ces vérités, ma chère sœur, ne peuvent être que consolantes pour vous, et plaise à Dieu qu'elles ne soient terribles pour aucun de ceux qui m'entendent. Le Fils de Dieu nous avertit dans l'Evangile que notre salut éternel est l'unique nécessaire, et tout homme qui ne tend point à cette dernière fin est dans un enchantement incompréhensible et dans un assoupissement surnaturel.

1. Sur ce principe, je dis que la profession religieuse est nécessaire à plusieurs chrétiens et je ne le dis pas sans raison. Quand il s'agit surtout du choix d'un état je la regarde comme un conseil et comme un précepte ; comme un conseil pour ceux qui peuvent se sauver dans le monde ; comme un précepte pour ceux à qui ce monde même est un sujet continuel de scandale et de chute, et il est indubitable qu'il y en a des uns et des autres.

Le plus grand nombre des chrétiens s'engagent dans le commerce du monde, et, parlant en général, ils peuvent tous s'y sauver parce que chaque état est bon en soi et qu'il n'est mauvais que par l'usage que l'on en fait. On voit le ciel de tous les côtés de la terre, on peut y aller aussi de tous les états qui y sont.

Cependant, il y a des âmes choisies qui aspirent à une vie plus parfaite et qui encore qu'elles pussent à la rigueur se sauver dans le monde sont conduites dans la solitude non par crainte, mais par amour. Dieu leur dit intérieurement, comme à Abraham, de sortir de leur terre et de la maison de leurs parents (*Gen.*, XII, 1) ; et elles en sortent afin que l'accomplissement des conseils leur facilite l'accomplissement des préceptes, et qu'elles puissent devenir saintes de corps et d'esprit en prenant Jésus-Christ pour l'unique Epoux de leur âme (I *Cor.*, VII, 34 ; II *Cor.*, XI, 2). Ce sont comme autant de pierres d'une beauté rare que le roi de gloire met dans les places les plus apparentes de la céleste cité.

Mais il n'est pas moins vrai qu'il y a des chrétiens qui ne peuvent moralement se sauver dans le commerce du monde : et saint Grégoire en était si persuadé que l'empereur Maurice ayant fait une loi par laquelle il défendait de recevoir dans les monastères les soldats qui sortaient de ses armées, ce saint pape lui écrivit que par cette loi il fermait à plusieurs le chemin du ciel, parce, disait-il, que comme il y a des chrétiens qui peuvent mener une vie sainte dans le commerce du monde, il y en a d'autres dont le salut est tellement attaché à la retraite qu'ils ne se sauveront jamais, s'ils ne quittent entièrement le monde : *Plerique sunt qui nisi omnia reliquerint, salvari apud Deum nullatenus possunt* (*Greg. pap., Ep. lib.* III, *ep.* 61, *Maur. Aug.*). Et l'empereur fut assez sage pour révoquer cette loi.

Le sentiment de ce Père était fondé sur celui de Jésus-Christ, quand il disait au jeune homme de l'Evangile, qui se vantait d'avoir accompli toute la loi, qu'il lui manquait encore une chose : *Adhuc unum tibi deest* (*Luc.*, XVIII, 22). Et quoi? de se détacher de tous les biens de la terre, de le suivre, et en un mot, de quitter le monde.

Cette instruction, je l'avoue, n'était en général qu'un conseil, mais à l'égard de ce jeune homme elle devint un précepte, parce qu'il ne pouvait faire son salut que par là et c'est le sentiment de saint Irénée, d'Origène et des plus savants interprètes (*Hier. in Matth. cap.* XIX ; *Orig., tract.* 8 *in Matth.* XIX ; *Est., ib.*, 22). Il se vantait d'avoir observé tous les commandements dès sa jeunesse, mais saint Augustin prétend qu'il parlait avec plus d'arrogance que de vérité, et que la cupidité secrète dont il était prévenu mettait des obstacles puissants à cette observance salutaire (*Aug., epist.* 157, *n.* 25). Le Fils de Dieu connaissant donc que l'attachement que ce jeune homme avait pour les richesses de la terre l'empêcherait de posséder jamais celles du ciel, lui proposa le seul moyen qui lui restait de faire son salut, pour lequel un chrétien est obligé de sacrifier non-seulement son bien, mais encore sa propre vie. Et comme au lieu de lui obéir *il s'en alla tout triste, parce qu'il avait de grands biens*, le Fils de Dieu en prit occasion de dire aux apôtres *qu'il est très-difficile qu'un riche entre dans le royaume du ciel :* il ne voulait pas dire que cette difficulté fût insurmontable à tous les riches, car les biens de ce monde qui, dans les mains des méchants sont un piége, entre les mains des gens de bien sont des instruments de mérites ; mais n'était-ce par leur dire tacitement que celui-là ne la surmonterait pas?

Or, il est certain, mes frères, que plusieurs chrétiens trouvent dans le monde des occasions prochaines de péché où ils sont déjà tombés, où ils tombent tous les jours, où ils tomberont sans cesse, ce qui les réduit à la nécessité indispensable de s'en éloigner, parce qu'on est obligé, selon l'Evangile, de fuir l'occasion du péché comme le péché même, si bien que la vocation à la retraite, qui n'est qu'un conseil en général, devient un précepte pour eux, quand la volonté de Dieu leur est connue, je dis connue par la lumière de la conscience, par une expérience longue et réitérée, par le conseil des sages, car il ne faut rien faire imprudemment. Et elle l'est toujours en quelqu'une de ces manières pour ne pas dire en toutes, parce que Dieu qui, selon saint Paul, *veut sauver tous les hommes*, ne manque jamais de leur en donner la connaissance et les moyens, de leur faire voir évidemment ce qui leur est bon et ce qui leur est mauvais, et qu'en un mot, si nous nous perdons, c'est toujours par notre faute.

Ajoutons la raison à l'autorité, et servons-nous de l'autorité pour appuyer la raison. Le monde est rempli de grands pécheurs, et, suivant la parole expresse du Fils de Dieu,

il est impossible qu'ils se sauvent sans faire pénitence (*Luc.*, XIII, 3). Mais si la pénitence est presque bannie des lieux où ils sont, si elle est incompatible avec la vie qu'ils mènent, comment la feront-ils telle que leurs péchés la méritent, qu'avec le secours de la retraite?

Raisonnons encore. On ne peut être disciple de Jésus-Christ sans porter sa croix, ni aller au ciel qu'en marchant dans la voie étroite de l'Evangile (*Matth.*, X, 38), principe incontestable de notre sainte religion, que tous les raisonnements des hommes ne pourront jamais affaiblir. Et ceux qui trouvent dans la vie du monde des obstacles invincibles à cette vie crucifiée, où pourront-ils donc se sauver que dans la retraite?

Si tous les chrétiens sont obligés, comme nous l'avons dit, de fuir l'occasion du péché comme le péché même, jusque-là que, suivant la règle du droit citée par saint Antonin, de s'exposer au péril évident de pécher mortellement est un péché mortel : *Exponere se periculo mortalis peccati, est peccatum mortale;* si, dis-je, ce précepte regarde tous les chrétiens en général, à plus forte raison oblige-t-il plus précisément ceux qui ont en eux un fonds de faiblesse qui les fait toujours succomber aux moindres tentations, et qui réveille sur les objets des sens le déplorable penchant de leurs inclinations corrompues. Y a-t-il donc de sûreté pour eux en demeurant dans un certain monde où la vertu a tant de combats à soutenir?

Qu'ils se gardent bien de dire, par des vues générales, qu'ils ne sont point appelés à passer leur vie dans la solitude. J'avoue qu'ils peuvent l'être ou ne l'être pas; mais toujours est-il certain qu'ils le sont, s'ils ont commis de grands péchés qu'ils ne puissent pas expier dans le commerce du siècle, ce qui est d'une prodigieuse difficulté, et contraire à toutes les maximes des saints; ils le sont si l'amour déréglé des richesses et l'usage criminel des créatures les attachent inséparablement à la vie molle et sensuelle; ils le sont si leur faiblesse les met hors d'état de résister aux occasions perpétuelles que le commerce du siècle fournit au péché, plus encore si eux-mêmes se les procurent en se rendant esclaves de ce qui nuit au salut et au véritable repos du cœur, car c'est alors que Jésus-Christ leur commande de se couper la main et de s'arracher l'œil qui les scandalise, parce qu'il vaut mieux pour eux qu'une partie de leur corps périsse que si tout leur corps était jeté dans l'enfer (*Matth.*, V, 29); parce qu'il vaut mieux qu'ils se privent eux-mêmes des plaisirs et des commodités de cette vie que si la justice de Dieu les privait pour jamais des biens qu'il a préparés à ceux qui l'aiment. Or, personne ne conteste que toutes ces circonstances n'arrivent que trop dans le monde, et peut-être en ai-je autant de témoins que d'auditeurs : je conclus donc que, comme le baptême est nécessaire à tous les hommes, sinon la vie religieuse au moins la retraite l'est à plusieurs.

Pensez-y, gens du monde qui m'écoutez, et si votre conscience vous représente vous-mêmes à vous-mêmes dans l'état que je viens de décrire, écoutez Dieu qui vous appelle. Vous le fuyez, et il vous poursuit avec une charité infatigable pour rompre vos voies et pour vous engager dans les siennes; il vous appelle, vous, comme il appela le grand Antoine, en lui disant de quitter tout et de le suivre; vous, comme il appela le fameux Arsène, lorsqu'il l'enleva du milieu de la cour pour l'obliger de fuir les hommes et de demeurer dans le silence; vous, comme il appela la sainte pénitente de l'Egypte pour la conduire dans la solitude où elle demeura depuis sa conversion jusqu'à sa mort.

Mais, de peur que des exemples si éloignés ne vous touchent plus, il vous frappe de temps en temps par les coups les plus marqués de sa miséricorde en inspirant le dégoût du monde aux personnes qui en étaient les plus enchantées, et en lui arrachant ses plus belles victimes pour se les consacrer par un sacrifice volontaire. C'est ainsi qu'il vient d'appeler à vos yeux une âme mondaine en la retirant de la vie éclatante de la cour pour la sanctifier dans les ténèbres d'un monastère. Admirez sa fidélité à obéir à la voix de Dieu dès qu'il a parlé à son cœur. Si vous êtes sages, profitez de son exemple chacun selon la mesure de votre grâce, et sachez, dit saint Augustin, que Dieu aura un oubli éternel pour vous, s'il trouve que vous n'ayez pas voulu connaître ses desseins : *Ultra nescientur a Deo, qui Deum scire noluerunt.*

2. J'ai appris encore des Pères de l'Eglise que, comme le baptême est un bain sacré où nos âmes sont lavées de toutes leurs taches, c'est aussi par la profession religieuse que l'on rentre en quelque sorte dans l'innocence du baptême, et que la robe qui avait été souillée reprend sa première blancheur.

C'est un sentiment que l'on peut avancer sans témérité; car, si nous apprenons de l'Ecriture que le renoncement que fait un chrétien à une partie de ses biens par l'aumône efface tous ses péchés, en attirant sur lui la grâce de la conversion, combien plus doit-il se promettre un pareil effet d'un entier renoncement à toutes les choses de la terre? S'il obtient la rémission de ses péchés en faisant à Dieu un sacrifice de ses biens, que sera-ce quand il lui fait un sacrifice de soi-même? car, s'il est difficile d'abandonner tout ce qu'il a, il l'est bien davantage d'abandonner tout ce qu'il est. Si le martyre efface tous les péchés d'une manière encore plus sûre que l'aumône, jusque-là que l'on fait injure à un martyr en priant pour lui, pourquoi n'attendra-t-on pas la même grâce de la vie religieuse, qui est un martyre aussi rigoureux, *sinon quant aux tourments au moins quant à la durée?* C'est à peu près de cette sorte que plusieurs Pères ont raisonné (*Hier., adv. Vigil.; Greg. pap. hom.* 20 *in Ez., et hom.* 32 *in Ev.; S. Th.* 2-2, *q. ult. art.* 3; *item*, 2 1, *q.* 180, *a.* 6, *ad.* 2; *Aug., de Civ., lib.* III, *c.* 18; *Bern., serm.* 30 *in Cant.*).

Mais ne flattons personne dans une matière aussi importante que celle-ci, et sous

prétexte de vouloir donner à cette pieuse novice une grande idée de la profession qu'elle va faire, ne tendons pas des piéges à sa crédulité.

Il ne faut pas se figurer, mes frères, qu'il n'y ait qu'à s'enfermer dans un cloître et à y faire les vœux accoutumés, pour recevoir d'abord une grâce, par laquelle tous les péchés soient remis. Ceux qui, contre le précepte de saint Paul, ne considèrent pas leur vocation (*I Cor.*, I, 2), et qui ne sont point appelés par celui-là même qui les a prédestinés (*Rom.*, VIII, 30); ceux qui entrent dans l'état religieux par une complaisance aveugle, par un changement capricieux, par un intérêt de famille, par un coup de désespoir, et pour dire tout en un mot, par tout autre mouvement que par celui de l'Esprit de Dieu, n'y reçoivent pas sans doute la grâce dont nous parlons. *Ils sortent du monde*, comme parle un prophète, *par une fuite tumultueuse et précipitée, et le Seigneur ne marche point devant eux* (*Isai.*, LII, 12). Aussi en portent-ils bientôt la peine, en devenant les martyrs de leur faute et de leurs passions, et le commencement de leur retraite étant si mauvais, il est bien à craindre que la fin n'en soit malheureuse, à moins que Dieu ne rectifie leur motif par un coup de sa miséricorde, et ne les porte à faire une vertu de la nécessité où ils se sont réduits sans réflexion; ce qui n'arrive pas toujours.

Mais, grâces à Jésus-Christ, la retraite de cette pieuse novice a eu des motifs plus nobles et plus parfaits. Elle a vu le monde, vous ne l'ignorez pas, et, ornée des dons éclatants que le monde estime, elle veut bien que je vous avoue qu'elle l'a aimé comme il l'a aimée. Mais elle a reconnu tant de vanité dans ses pompes, tant de dégoût dans ses plaisirs, tant d'illusion dans ses espérances, tant de vide dans ses entretiens, tant d'infidélité dans ses promesses, qu'enfin elle a ouvert les yeux sur le bien que *l'ensorcellement de la bagatelle* (*Sap.*, IV, 12) lui avait caché. Voir le bien et en entreprendre la pratique a été pour elle une même chose. De quelque moyen qu'il ait plu à Dieu de se servir pour la toucher (car il ne nous appartient pas d'en sonder la profondeur), il est certain qu'au même temps que son esprit fut éclairé sur le néant des choses humaines, son cœur fut enflammé de l'amour de la retraite, et que, comme une colombe poursuivie, elle s'enfuit devant l'oiseau dont elle craignait de devenir la proie. A la fleur de son âge, sans avoir perdu aucun de ces dons qui attiraient tous les regards, sans balancer un seul moment entre Dieu et le monde, elle voulut être enterrée toute vivante dans ce monastère, et en demanda les moyens. Prince, vous le savez, et cette fille généreuse mérite que vous lui rendiez un témoignage si honorable, pour lui attirer l'estime et l'admiration du monde même qu'elle méprise.

Avec ces circonstances, qui peut douter, après ce que nous avons établi, que sa profession ne soit pour elle comme un bain sacré, où seront lavées toutes les taches que les personnes de sa condition et de son âge reçoivent ordinairement dans le monde.

3. J'ai dit enfin que le baptême est une seconde naissance; et c'est ainsi que le Fils de Dieu s'en est expliqué en parlant à tous les hommes en la personne d'un pharisien prédestiné : *Nisi quis renatus fuerit denuo, non potest videre regnum Dei* (*Joan.*, III, 3). Personne ne peut avoir part au royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau.

La profession religieuse mérite le même nom, puisqu'en la faisant on devient une nouvelle créature, que l'on se fait une nouvelle généalogie, que l'on entre dans un peuple nouveau, que l'on acquiert d'autres pères et d'autres mères, d'autres frères et d'autres sœurs, et que l'on quitte les premiers, pour s'attacher inviolablement aux autres. Une religieuse regarde son évêque comme son père, la supérieure comme sa mère, toutes les vierges saintes qui vont avec elle au devant de son époux, comme ses sœurs. Elle regarde comme ses alliés tous ceux qui ont choisi cette profession avec elle, car, comme dit saint Bernard, quoiqu'ils n'observent pas tous la même règle, ils sont tous unis par la même charité (*Bern.*, *Apol. de Vit. et Mor. Rel.*, *t*, IV, *c.* 3). Un seul religieux ne peut pas être de tous les ordres, ni un seul ordre convenir à tous les religieux; mais la même charité étant le principe de tous les religieux et de tous les ordres, elle unit la diversité de leurs dons spirituels dans un même esprit, la diversité de leurs ministères sous un même Seigneur, et la diversité de leurs opérations surnaturelles par un même Dieu, qui opère tout en tous et qui les unit tous (*I Cor.*, XII).

Disons plus. Elle entre dans une heureuse alliance avec les anges : *Angelis cognata virginitas* (*Tert.*, *Cypr.*). Elle a même cet avantage au-dessus de ces esprits célestes, que s'ils conservent leur pureté, c'est sans être revêtus d'un corps, et que leur nature n'étant point sujette à la violence des passions, ils demeurent sans peine dans une sécurité bienheureuse. Au lieu qu'une religieuse étant dans un corps faible, efface de son âme par la vertu la molle impression que le corps y avait faite, en se conservant pure aux yeux de Dieu, lors même qu'elle est exposée à la fureur de tous les ennemis de l'homme.

Voilà, mes frères, comment on renaît de nouveau en se consacrant à l'état religieux; nouvelle naissance, qui va même jusqu'à changer de nom. D'où il s'ensuit qu'il faut rompre tous les liens qui attachaient au monde et devenir comme le grand prêtre Melchisedech, qui était *sans père, sans mère, sans généalogie* (*Hebr.*, VII, 3). Ce n'est pas qu'il n'en eût en effet, mais l'Ecriture n'en parle point; et en cela, dit saint Bernard, on peut le regarder sans préjudice du véritable sens, comme la figure d'une âme religieuse, qui, en entrant dans son état, doit se considérer comme si elle n'avait aucun parent dans le monde.

Audi, filia, et vide (*Psal.* XLIV, 11). Fille chrétienne, écoutez et voyez. Ecoutez la doctrine céleste que je vous prêche, et voyez

dans la suite des divines paroles quels sont vos devoirs : *Oubliez votre peuple et la maison de votre père, et votre beauté charmera*, non plus les hommes, mais *le Roi du ciel, car c'est lui qui est le Seigneur votre Dieu.* Dès que vous lui serez uniquement attachée par la consécration des vœux, vos parents ne pourront plus prétendre sur vous le même droit qu'ils y avaient autrefois, parce que la première condition que Jésus-Christ vous impose, est de vous séparer de ceux auxquels vous étiez le plus étroitement unie par les liens du sang et de la nature. Il est venu, dit-il, *pour séparer le fils d'avec le père, et la fille d'avec la mère* (*Matth.*, XXXVI). Et il ajoute que celui qui aime son père et sa mère plus que lui n'est pas digne de lui (*Hier., epist. ad Heliod.*). Or, ces paroles conviennent plus littéralement aux religieux, qu'à tout le reste des chrétiens.

Effacez donc de votre mémoire, plus encore de votre cœur, tout ce qui vous attachait au monde, et oubliez ce monde même, le seul souvenir en est dangereux. Vous le dirai-je, ma chère sœur, et votre cœur sera-t-il à l'épreuve d'une vérité si forte ? je n'excepte rien de cette séparation et de cet oubli, non, pas même la grande princesse à laquelle vous étiez si fortement attachée, et qui a honoré votre retraite de son approbation et de ses larmes. Il vous est seulement permis d'y penser, pour faire à votre divin Epoux un continuel sacrifice de l'attachement que vous y aviez, pour reconnaître par des prières ferventes les bontés toutes royales dont elle vous a comblée ; pour vous instruire par le souvenir de sa sagesse, de son affabilité, de sa douceur ; pour sanctifier dans le cloître le tendre respect que vous aviez pour elle à la cour. Mais vous n'irez pas plus loin, si vous considérez que quelque noble qu'ait été votre première naissance, l'entrée dans l'état religieux en est une seconde plus noble que la première où l'on ne se souvient plus du passé, et que, dans la doctrine et le langage des Pères, une vierge qui fait profession est regardée comme la production d'une nouvelle étoile dans le ciel, comme la création d'un nouvel ange dans le paradis, comme la naissance d'une nouvelle fleur dans le jardin délicieux de l'Eglise.

En observant ces maximes difficiles à la nature, mais faciles à la foi, vous allez recevoir infailliblement ce second baptême que les Pères de l'Eglise vous promettent, et que vous avez si ardemment désiré : *Baptismo habeo baptizari.* Il vous attirera les grâces nécessaires pour effacer les péchés que vous avez commis, et pour prévenir ceux que vous pourriez encore commettre. Par la pratique des simples vertus, vous monterez successivement aux vertus les plus sublimes, et du baptême avec lequel vous venez de voir que la profession religieuse a tant de rapport, vous passerez enfin à ce baptême parfait qui dans la suite de votre vie trouvera son entier accomplissement dans les grâces des autres sacrements unies aux vertus monastiques : *Et quomodo coarctor, usque dum perficiatur.*

C'est, ma chère sœur, l'instruction importante que je me suis engagé de vous donner dans la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Le Fils de Dieu nous déclare qu'il n'est pas venu détruire la loi, mais l'accomplir (*Matth.*, V, 17) ; et s'il ne l'eût en effet accomplie, il n'aurait pas achevé l'ouvrage pour lequel son Père l'avait envoyé. Il fallait, disent les saints docteurs, qu'il l'accomplît en elle-même, pour suppléer à l'impuissance où elle laissait l'homme de satisfaire à Dieu ; qu'il l'accomplît en sa personne, en s'assujettissant à ses figures, pour y substituer la vérité ; et qu'il l'accomplît dans ses membres, en leur donnant ce qu'elle promettait, et en leur faisant exécuter par sa grâce ce qu'elle commandait. Voilà pourquoi il désirait toujours que son baptême fût conduit à sa perfection, parce que dans le seul accomplissement de ce baptême se trouvait le parfait accomplissement de la loi : *Et quomodo coarctor, usque dum perficiatur ?*

Celui que nous recevons en entrant dans le christianisme, nous serait donc inutile, s'il demeurait imparfait ; et il le demeurerait sans doute, si après nous avoir consacrés à Dieu, nous n'exécutions pas ce que nous prescrit une telle consécration, qui est de renoncer au démon et au monde, pour nous attacher inviolablement à Dieu. Il est vrai que la corruption de notre nature nous a laissé depuis le baptême des ennemis au dedans et au dehors de nous-mêmes, qui nous livrent des combats dangereux ; et c'est pour cela que la bonté divine nous donne dans les autres sacrements de nouveaux secours, par le moyen desquels nous devons nous appliquer dans toute la suite de notre vie à devenir chrétiens parfaits.

Tout de même, quand on se consacre à la vie religieuse avec les dispositions nécessaires, on peut dire que l'on reçoit un second baptême, et nous venons de le prouver ; mais on n'arrive à la perfection de cet état que par de nouveaux secours, et Dieu par sa bonté les y accorde comme autant d'autres sacrements, tant il y a de conformité entre la vie chrétienne et la vie religieuse, sans doute parce que la vie religieuse n'est à proprement parler qu'une vie vraiment chrétienne. C'est pour votre instruction, ma chère sœur, que je vais justifier ce rapport par un court détail, et je me contenterai de vous en faire sentir les applications.

1. La confirmation est appelée par les Pères *la perfection du baptême :* par le baptême on devient enfant de Dieu, par la confirmation on devient homme de Dieu ; le propre de ce sacrement étant de nous confirmer dans la grâce que nous avons reçue et de nous donner la force de résister aux attraits du péché.

La profession religieuse produit des effets qui ne sont guère moins admirables, puisqu'elle met ceux qui s'y engagent dans l'heureuse nécessité d'observer non-seulement les préceptes, mais les conseils de l'Evangile ; conseils qui sont tous renfermés

dans les trois vœux de la religion, dans la pratique desquels consiste toute la perfection chrétienne ; elle leur donne encore le courage de les accomplir en les confirmant en quelque sorte dans la grâce, car nous ne péchons que par la force des objets qui agissent sur nous, ou par notre faiblesse intérieure ; et voilà ce qui nous fait tomber si souvent dans le monde. Les objets du mal nous y frappent puissamment à toute heure, et rien ne nous y soutient, parce que tout y est corrompu ; mais le cloître écarte bien loin la plupart de ces objets, qui, par conséquent, ne peuvent faire que très-peu d'impression sur l'esprit ; et l'on y remédie à la faiblesse intérieure, par tous les moyens qui peuvent attirer la grâce dans une âme pour l'affermir dans la voie du salut.

Un saint a dit que les enfants qui meurent n'ont pas besoin de recevoir le sacrement de confirmation, parce que la mort les confirme : *Quia morte confirmantur*. On peut dire aussi que les personnes religieuses sont confirmées par leur profession, qui est une espèce de mort ; qu'après avoir fui d'un côté les objets extérieurs qui étaient capables de les faire tomber, et que trouvant de l'autre les moyens de remédier à leur faiblesse intérieure, ce sera leur faute si elles se perdent : *Morte confirmantur*. Conservez, ma chère sœur, toutes ces vérités en vous-même (*Luc.*, II, 19), et commencez aujourd'hui de les recueillir dans votre cœur, pour les méditer dans toute la suite de votre vie.

2. Il y a encore un rapport merveilleux entre la profession religieuse et le sacrement auguste de nos autels ; outre que la vie d'une vierge sainte est une espèce de transformation de la créature en Dieu, on peut ajouter, que la vie monastique est une excellente imitation de la vie de Jésus-Christ dans l'eucharistie ; l'humilité prodigieuse, l'obéissance parfaite, la patience étonnante, le silence profond qu'il fait paraître dans ce mystère, sont des vertus qu'une religieuse pratique dans le cloître et qu'elle y doit toujours pratiquer, si elle veut parvenir à la perfection de son état.

Jésus-Christ s'abaisse dans l'eucharistie plus même que dans sa passion ; sur la croix, il était bien humilié, je l'avoue, mais tout humilié qu'il était, du moins, les prodiges qui parurent dans la nature, témoignaient qu'il était Dieu : mais sur l'autel il ne laisse voir aucune marque de ce qu'il est. Il faut que cette humilité du Sauveur soit imitée par une religieuse parfaite, que, quelque distinguée qu'elle soit par sa naissance, que, quelque élevée qu'elle soit aux yeux de Dieu et des hommes par l'état sublime de la virginité, elle ne laisse pas de vivre dans un anéantissement continuel d'elle-même.

Les paroles que le prêtre prononce, font descendre Jésus-Christ du ciel en terre, et après qu'il y est descendu, ce prêtre dispose de son Seigneur avec un pouvoir absolu. Il faut aussi que les paroles d'une supérieure fassent obéir une religieuse, qui est d'autant plus parfaite, qu'elle est plus dépendante des personnes que Dieu a chargées de sa conduite.

Qu'est-ce que Jésus-Christ ne souffre point dans l'eucharistie ? il y est blasphémé par l'hérétique, insulté par le libertin, reçu indignement par le pécheur. Et si une religieuse n'est préparée à toute sorte d'humiliations et de souffrances, elle porte un nom, dont elle n'est pas digne.

Le fils de Dieu garde un silence profond dans ce sacrement auguste, et il y est tellement caché, qu'il n'y a que la seule foi qui l'y découvre. Il serait de même à souhaiter que les séculiers n'interrompissent la retraite et le silence des solitaires, que pour la charité, ou pour la nécessité : et vous entrerez dans cette pensée, messieurs, si vous observez ce qui est arrivé à l'égard des vierges et de l'eucharistie.

L'Eglise a longtemps permis aux vierges consacrées à Dieu par des vœux, de vivre dans la maison de leurs parents, et de paraître dans le temple du Seigneur à la tête des autres fidèles ; mais depuis quelques siècles, elle les enferme plus exactement dans des monastères ; et par une conduite toute particulière à celle-là, l'Eglise a longtemps caché le divin mystère de nos autels ; elle voulait que l'on fût saint, je ne dis pas seulement pour le recevoir, mais encore pour le voir ; elle était réservée non-seulement à le montrer, mais même à en parler, et nous trouvons dans les écrits des anciens Pères une infinité de marques de cette réserve ; mais depuis quelques siècles elle l'expose souvent aux yeux de tout le monde chrétien. D'abord elle a montré les vierges et caché l'eucharistie ; aujourd'hui elle montre l'eucharistie et cache les vierges : quelle peut être la cause d'une conduite si différente ?

Ne serait-ce point que l'Eglise ayant deux grands trésors : l'eucharistie que saint Thomas appelle *le cœur de la religion*, et les vierges que saint Bernard appelle *la moelle de l'Eglise*, elle ne veut pas les prodiguer tous deux à la fois, et qu'elle ménage l'un pendant qu'elle est libérale de l'autre ?

Ne serait-ce point parce que, suivant le langage figuré de l'Ecriture, Jésus-Christ est le soleil de l'Eglise, et que, comme parle saint Grégoire de Nazianze, les vierges sont comme les étoiles de l'Eglise ? le soleil et les étoiles ne paraissent pas tout à la fois : quand l'un se montre, les autres se cachent, et si cela n'était ainsi, l'ordre de la nature serait renversé. Mais l'ordre de la grâce ne le serait-il pas de même, si l'on montrait tout à la fois ces deux admirables objets, puisqu'un seul doit être capable d'en opérer toutes les merveilles ? Toute l'économie de la religion ne tend qu'à la conversion et à la sanctification du monde ; et si le monde ne se convertit et ne se sanctifie en voyant la charité infinie de l'Epoux, ou en admirant la vie pénitente des épouses, de quoi sera-t-il donc touché ?

Remarquez encore que l'Epoux se cachait, et qu'il montrait ses épouses au com-

mencement de l'Eglise, lorsque tout le monde était saint; et qu'aujourd'hui l'Epoux se montre et cache ses épouses, lorsque tout le monde est pécheur. Ne serait-ce point un effet de cet *amour de jalousie* que l'apôtre saint Jacques nous découvre dans le cœur de Dieu (*Jac.*, IV, 5) : et Jésus-Christ serait-il plus jaloux de la gloire de ses épouses que de la sienne? Par des raisons de miséricorde sur les uns et de justice sur les autres, il souffre que ses mystères soient exposés à des yeux profanes, puisqu'il les montre; mais il ne veut pas que ses épouses y soient exposées, puisqu'il les cache.

Quoi qu'il en soit, je vous exhorte, mes frères, à ne pas troubler le sommeil mystique de cette bien-aimée de l'Epoux, en portant l'esprit du monde dans un lieu où elle se retire pour le perdre : *Adjuro vos, ne suscitetis, neque evigilare faciatis dilectam* (*Cant.* II, 7). Comme le baptême parfait qu'elle va recevoir l'engage, selon la parole de saint Paul (*Rom.* VI, 4), de s'ensevelir avec Jésus-Christ en mourant au monde et à elle-même (*Col.*, II, 12), elle ne veut pas que d'une main sacrilége vous tiriez le voile qui vous cache son cercueil; et toute la grâce qu'elle vous demande par ma bouche, c'est de l'oublier comme elle vous oublie.

3. Mais il n'y a point de sacrement qui ait un rapport si essentiel avec la profession religieuse, que celui de la pénitence; un religieux destitué de cette vertu est un feu sans chaleur, un astre sans lumière, une rivière sans eau, un corps sans âme. Aussi les exercices de la religion sont-ils les mêmes que ceux de la pénitence; jeûnes, prières, veilles, larmes, mépris de soi-même, séparation des créatures, retranchement de tous les plaisirs contraires à la loi où à la bienséance de l'état.

C'est ici une pénitence non-seulement particulière, mais publique; quand les pécheurs ont négligé de rentrer dans la grâce de Dieu par la pénitence publique, Dieu, par sa bonté, a ouvert des maisons publiques de pénitence. C'est pour cela que ces grandes lumières des ordres religieux, les Benoît et les Bernard, les Norbert et les Etienne, les François et les Dominique ont paru dans l'Eglise presque en même temps, où l'un près de l'autre; qu'ils ont été comme de seconds apôtres dans la vieillesse du christianisme; et qu'ils ont renouvelé, par ce second baptême, les pécheurs qui avaient perdu l'innocence du premier.

Ah! ma chère sœur, quelle grâce vous recevez en vous retirant dans le cloître! vous êtes sûre d'y vivre, comme vivaient ces pénitents si vantés dans les premiers siècles de l'Eglise, tandis que dans le monde, la pénitence ne subsiste plus qu'en idée, et qu'on l'y réduit à lire des actes d'amour de Dieu, à réciter de courtes prières, à s'acquitter par bienséance de certains devoirs extérieurs de religion. Comme si le Saint-Esprit, qui *souffle où il veut*, avait attaché à si peu de chose la plus grande de ses grâces, qui est la conversion des pécheurs; et comme si l'Eglise, qui doit être aussi immuable que le Dieu qui l'a fondée, avait changé ses intentions en changeant sa discipline : mais poursuivons.

4. La profession religieuse est une espèce d'ordination, puisqu'une vierge est comme consacrée prêtresse, afin que, dans tout le cours de sa vie, elle soit en état d'offrir à Dieu *une hostie vivante, sainte, agréable à ses yeux* (*Rom.*, XII, 1); et c'est peut-être, par rapport à ce sacrifice continuel qu'elle doit faire d'elle-même, qu'un disciple des apôtres a dit : qu'il faut avoir pour les vierges consacrées à Jésus-Christ la même vénération que pour les prêtres.

5. On ne peut pas même douter que cette profession ne soit un mariage spirituel, qui fait qu'une vierge devient la chaste épouse de Jésus-Christ, avec lequel elle contracte une alliance sacrée, car tel a été dans tous les temps le langage de l'Ecriture et des Pères (*Ambr., ad Virg. laps.; Aug., tract.* 9, *in Joan.; Tert., de Vel. Virg.; Opt. Milev., lib.* VI; *Cypr., de Disc. et Hab. Virg.*).

Ne regrettez donc pas, ma chère sœur, les illustres alliances que vous auriez pu faire avec les hommes par le mariage ordinaire; le parti que vous prenez aujourd'hui vous fait devenir l'épouse du fils unique d'un Dieu, qui est aussi le fils unique d'une vierge, l'unique époux de toutes les vierges, l'unique fruit de la virginité, vertu qui doit être regardée comme le présent du ciel et comme la gloire de la terre; vous allez devenir l'épouse de celui qu'une vierge a enfanté selon la chair, que toutes les vierges épousent selon l'esprit, et de qui la virginité reçoit sa fécondité pour continuer d'être inviolable, son ornement pour demeurer toujours belle, sa couronne pour être éternellement glorieuse.

Oui, vous dit-il par un de ses prophètes (*Ose.*, II, 19), je vous rendrai mon épouse pour jamais, et ce sera par une alliance de justice et de jugement, de compassion et de miséricorde : *Sponsabo te mihi in justitia, et judicio, in misericordia et in miserationibus.* Appliquez-vous toutes ses paroles. Il vous dit que l'alliance qu'il fait avec vous est une alliance de justice, parce qu'en s'unissant à vous par sa grâce, il vous a justifiée, et par là, sanctifié les affections de votre cœur; il vous dit que c'est une alliance de jugement, parce qu'il a éclairé votre esprit sur le digne choix que vous avez fait; il vous dit que c'est une alliance de compassion et de miséricorde, parce qu'il a eu pitié de vous, en vous détachant du monde pour vous attacher uniquement à lui; et comme dans l'ancienne loi c'était l'époux qui donnait la dot, le Seigneur en use de même à votre égard, afin que tenant tout de lui vous lui soyez éternellement fidèle.

Voilà l'Epoux que vous allez prendre aujourd'hui. Mais vous n'entrerez à ces noces sacrées, que l'Ecriture appelle *les noces de l'Agneau* (*Apoc.*, XIX), que le jour de votre mort. C'est alors qu'il viendra vous chercher lui-même, et c'est pour cela qu'il vous avertit

dans l'Evangile de l'attendre avec une lampe toujours allumée (*Matth.*, XXV; *Luc.*, XII, 35), c'est-à-dire avec un cœur embrasé des flammes de la charité. J'avoue que cette charité vous rendra ce divin Epoux toujours présent par sa grâce, mais à parler dans le sens propre, il sera toujours absent, tant que vous serez en cette vie, et vous devez vous y regarder, pour ainsi dire, comme la veuve d'un époux vivant, à qui vous ne pouvez plaire que par des gémissements secrets et par les marques extérieures de la douleur intérieure que vous aurez d'être éloignée de lui. C'est dans cet esprit que vous devez porter cet habit pauvre et grossier, qui a succédé à tant d'ajustements magnifiques dont vous étiez autrefois parée; et la croix que l'on va vous donner et que vous porterez toujours sur votre cœur, doit vous faire souvenir que vous ne pouvez aller à un Epoux crucifié, qu'en vous crucifiant au monde.

6. C'est ainsi, ma chère sœur, que vous trouverez dans votre profession les avantages de tous les sacrements : il n'y a pas même jusqu'à l'extrême-onction qui n'y ait quelque rapport; car, on va bientôt vous couvrir d'un drap mortuaire, pour vous disposer à une vie mourante, c'est-à-dire à un état qui vous fasse mourir à vos sens, pour ne vivre qu'à Dieu seul. Et vous ne devez pas douter que cette disposition ne vous attire des grâces qui ranimeront de plus en plus votre ferveur.

Après cela, votre impatience ne surprend plus. On serait au contraire surpris, si l'on vous voyait sans impatience de faire une profession, qui va devenir pour vous une espèce de sacrement, où est renfermée la vertu de tous les autres. Voici le moment qui approche; moment heureux, marqué avant tous les siècles dans le décret de votre prédestination; moment heureux, où vous allez prendre le ciel et la terre à témoin du sacrifice que vous voulez faire à Dieu de vous-même (*Deut.*, XXXII, 1); moment heureux, où vont être posés les fondements inébranlables de votre bonheur éternel. Appelez donc à votre secours toutes les puissances de votre âme, rassemblez tous les sentiments de la piété la plus intérieure et la plus animée, pour faire cette grande action d'une manière digne de Dieu, et, pénétrée envers lui de reconnaissance et d'amour, dites dans le transport de votre joie : le voici donc ce baptême mystérieux dont je devais être baptisée, et dont il me tardait si fort de voir l'accomplissement. Hélas ! j'en avais reçu un dès mon enfance, où je m'étais engagée par des vœux solennels de renoncer aux pompes du monde. Je n'oserais dire que j'aie fidèlement accompli ces vœux, puisque le monde m'avait enchantée par ses faux biens. Mais puisque la bonté libérale de mon Dieu veut bien me donner un second baptême, qui me fait rentrer dans les privilèges du premier, je vais renouveler mes vœux anciens et en faire de nouveaux que j'accomplirai avec une fidélité plus exacte. Je vais m'engager à n'avoir jamais d'autre époux que le Fils de Dieu, ni d'autre bien que la pauvreté de sa croix, ni d'autre liberté qu'une entière dépendance. *Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi glorifie son saint nom* (*Psal.* CII, 1) : et toi, monde corrompu, sois pour jamais l'objet de mon mépris et de ma haine, et périsse dans mon cœur tout ce qui m'avait portée à t'aimer.

Prenez part à sa joie, vierges sages qui la recevez parmi vous, et comme l'action qu'elle fait vous renouvelle le souvenir de celle que vous avez faite, dites-lui que je ne la trompe pas; dites-lui que *le sort est tombé pour elle dans des lieux très-excellents, et qu'un seul jour dans cette maison lui vaudra mieux que mille partout ailleurs* (*Ps.* XV, 6; *ps.*, LXXXIII, 11).

Et nous, mes chers auditeurs, applaudissons à son triomphe, et pendant qu'elle témoigne tant d'empressement de recevoir ce baptême parfait, ne vivons pas dans une indifférence criminelle de le recevoir à notre tour, sinon avec les mêmes circonstances qu'elle le reçoit, au moins avec celles qui nous conviennent : car il est certain, que les grâces qui lui sont accordées, étant nécessaires au salut de tous les hommes, ou nous devons les chercher dans l'état religieux, auquel elles sont attachées, ou nous devons les attacher à notre condition, pour en faire une espèce d'état religieux.

Ne croyez pas que je vous propose une chose nouvelle ou impossible. Si de tout ce que j'ai dit dans ce discours vous avez conclu que l'entrée dans la religion est un second baptême, vous ne sauriez nier que le premier baptême ne soit l'entrée dans la plus sainte de toutes les religions. Et qu'est-ce que le christianisme, qu'une religion dont Jésus-Christ est le chef et l'instituteur, dont la robe blanche est l'habit, dont l'Evangile est la règle, dont les vœux sont le renoncement aux pompes du monde et aux œuvres de Satan? Autant de chrétiens, autant de religieux. Mais à considérer ce qu'ils devraient être et ce qu'ils sont, on peut dire que ce sont des religieux tombés dans un relâchement épouvantable, et qui auraient un besoin extrême d'être réformés. Car enfin, mes chers auditeurs, qui de nous a conservé les grâces de son baptême? Et si nous les avons perdues, comme il n'est que trop à craindre, nous appliquons-nous à les recouvrer dans les autres sacrements? Et ces sacrements, les recevons-nous avec les dispositions nécessaires; car sans cela nous faisons l'occasion de notre perte des instruments de notre salut.

Faisons donc aujourd'hui des réflexions qui nous soient utiles, et, frappés d'un exemple aussi touchant que celui-ci, suivons Dieu qui nous appelle, et travaillons à notre salut dans l'état où il lui a plu de nous appeler. Si nous ne prenons ce parti salutaire, craignons cette terrible sentence du Fils de Dieu, quand il parle de deux âmes également créées pour lui : *L'une sera prise,*

dit-il, *et l'autre laissée* (*Matth.*, XXIV, 41). En voici une que Dieu prend pour se la consacrer à jamais, et pour la mettre à couvert dans le secret de son tabernacle. Combien en laisse-t-il d'autres, parce qu'étant sourdes à sa grâce, elles méritent d'être abandonnées aux désirs déréglés de leur cœur.

Tremblons, mes frères, à la vue de ces jugements impénétrables. Et vous, ma chère sœur, *allez en paix* (*Luc.*, VII, 50), il est temps que les mains royales, qui vous ont donné les moyens de renoncer au monde, vous couvrent enfin du voile, qui va vous cacher éternellement au monde. *Allez en paix, votre foi vous a sauvée;* soutenez-la par vos œuvres, et demandez à Dieu que ceux qui ne peuvent pas comme vous recevoir le baptême de la religion, reçoivent au moins le baptême de la pénitence, afin qu'ils servent dans leur état le même Dieu que vous allez servir dans le vôtre, et qu'après l'avoir servi dans le temps, ils trouvent avec vous leur récompense dans l'éternité.

SERMON XVI.

DES VOEUX MONASTIQUES.

Pour une profession religieuse.

Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.
Tous les biens me sont venus avec la sagesse (*Sagesse*, *h.* VII, 11).

Ceux qui n'ont point la sagesse n'ont pas le vrai bien, mais ceux qui la préfèrent aux autres biens, obtiennent avec elle ces biens mêmes. C'est ce qui a paru dans l'ancienne loi en la personne de Salomon, et Jésus-Christ nous l'a confirmé dans la nouvelle, en nous disant de *chercher avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice*, avec assurance que *toutes les autres nous seraient données comme par surcroît* (*Matth.*, VI, 33).

Une promesse si avantageuse ne touche guère le commun des hommes. La plupart n'estiment que les biens que le monde estime, et sont assez insensés pour remplir le cours d'une longue vie, sans porter leur vue plus loin.

Pour vous, ma chère sœur, votre âge nous fait juger que cette vérité vous a éclairée presqu'aussitôt que votre raison, et qu'en vous s'est accomplie cette parole, que *la sagesse donne du discernement aux petits et de l'intelligence aux jeunes* (*Prov.*, I, 4). Favorisée d'un bon naturel et guidée par la lumière de la grâce, vous avez préféré la sagesse à tous les biens que la nature vous offrait. Vous avez cru, selon la promesse de l'Ecriture, qu'elle serait *un ornement à votre tête et un riche collier à votre cou* (*Prov.*, I, 9), qui vous procurerait plus d'agréments que les parures les plus recherchées n'en sauraient donner aux filles du siècle. Pour elle, vous avez non-seulement renoncé au monde et à toutes ses convoitises, mais vous êtes sortie de la maison de votre père par le mouvement libre d'une volonté courageuse. La pratique des vertus chrétiennes vous a mérité la force d'entreprendre l'exercice des monastiques; et enfin, après les épreuves d'un noviciat heureusement accompli, le jour est venu, où vous allez vous consacrer à l'état religieux par une profession solennelle.

Grâces immortelles en soient rendues au céleste époux, qui est lui-même la sagesse. J'ai une ferme confiance qu'un choix si louable ne sera jamais suivi de repentir, et pour vous y confirmer je viens vous dire, qu'en récompense de ce que vous avez tout quitté pour la sagesse, vous trouverez tous les biens en la possédant. Avec elle vous trouverez le bien utile, puisque tous les biens l'accompagnent; avec elle vous trouverez le bien délectable, puisque la joie solide et le calme de la conscience ne l'abandonnent jamais; avec elle vous trouverez le bien honorable, puisque sa main libérale distribue la gloire à ses amateurs; et dans la suite de votre vie vous pourrez dire dans des sentiments de reconnaissance et d'amour: *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa;* la sage démarche que j'ai faite m'a comblée de tous les biens.

Mais peut-être, messieurs, avez-vous de la peine à comprendre, comment pourront s'accomplir les promesses magnifiques que je fais d'abord à cette pieuse novice; peut-être vous demandez-vous à vous-mêmes, comment dans un jour où elle quitte tout, j'ose lui dire qu'elle va posséder tout. Je le dis pourtant, parce que c'est le privilége singulier de l'état auquel elle se consacre, et en même temps le mystère que je viens découvrir pour sa gloire et votre édification.

Non, non, ne croyez pas que les biens que je lui promets en soient moins solides pour ne pas tomber sous les sens. Comme le Dieu que nous adorons est *un Dieu caché* (*Isaï.* XLV), il cache ce qu'il aime et ce qu'il veut nous faire aimer. Il a rassemblé dans son Fils *tous les trésors de sa science et de sa sagesse* (*Col.* II, 3), et nous apprenons de saint Paul qu'il les y a *cachés*. Il a rassemblé dans le ciel tous les biens qui font la béatitude des hommes et des anges, et l'Evangile compare ce royaume *à un trésor caché dans un champ* (*Matth.* XIII, 44). Il a de même rassemblé dans l'état religieux tous les biens qui font ici-bas l'objet de nos recherches, et il prend soin de les y cacher sous des voiles obscurs, dont celui que va prendre cette fille chrétienne me paraît être la figure.

Oui, mes frères, il y a dans le cloître un bien utile, un bien délectable, un bien honorable; et par un prodige des plus étonnants Dieu y cache le bien utile sous le voile de la pauvreté, le bien délectable sous le voile de la chasteté, le bien honorable sous le voile de l'obéissance.

Avouez que vous ne vîtes jamais des voiles plus sombres; car si je vous demandais ce que c'est que la pauvreté, vous me répondriez qu'elle est une privation des richesses, et moi j'ai à soutenir dans la première partie de mon discours, que rien n'est plus riche que la pauvreté religieuse.

Si je vous demandais ce que c'est que la chasteté, vous la définiriez un renoncement

aux plaisirs des sens; et moi j'ai à prouver dans la seconde que rien n'est plus délicieux ni plus consolant que la chasteté religieuse.

Si je vous demandais ce que c'est que l'obéissance, vous croiriez parler juste en disant qu'elle est un renoncement aux honneurs; et moi j'espère de vous convaincre dans la troisième, que rien n'est plus honorable que l'obéissance religieuse.

Il se trouvera donc, ma chère sœur, qu'en vouant à Dieu vos biens par la pauvreté, votre corps par la chasteté, votre esprit par l'obéissance, vous serez dénuée de tout, et que néanmoins la sagesse vous fera trouver tout dans ce dénûment même; et par là sera détruit cet *ensorcellement de la bagatelle qui obscurcit le bien* dans le monde (*Sap.* IV, 12), et qui y fait prendre la plupart des choses pour ce qu'elles ne sont pas.

Mais plus les biens dont j'ai à parler sont cachés, plus j'ai besoin de lumière pour les découvrir; adressons-nous à celle qui en est la dispensatrice la plus libérale, pour obtenir cette lumière du Saint-Esprit: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'esprit de pauvreté fait deux miracles dans le monde; le premier consiste à faire que les riches soient pauvres, et le second à faire que les pauvres soient riches. Cet esprit appauvrit les riches, lorsqu'en leur laissant la possession de leurs biens, il en détache leur cœur, et cet esprit enrichit les pauvres, lorsqu'après les avoir dépouillés de leurs biens, il leur en fait trouver tous les avantages dans ce dépouillement. C'est aussi ce qui nous est marqué dans le livre des Proverbes : *Est quasi dives, cum nihil habeat*, voilà le riche qui n'a rien ; *et est quasi pauper, cum in multis divitiis sit* (*Prov.* XIII, 7), voilà le pauvre qui abonde en toutes choses.

On a vu ces deux miracles dans tous les siècles passés, et Dieu par sa bonté les continue dans le nôtre. Dans l'ancienne loi on a vu des hommes dans l'abondance qui étaient pauvres, et telle était la pauvreté d'esprit d'Abraham, de Job, de Joseph. Dans le cours de la loi nouvelle on a vu des hommes dépouillés de toutes les richesses, qui ne laissaient pas d'être riches; et telle était la pauvreté réelle d'Antoine, d'Hilarion, de François. Nous voyons encore dans le monde des riches qui n'ont rien en la personne de ceux qui possèdent sans attache de grandes successions: *Est quasi dives, cum nihil habeat:* et nous voyons dans le cloître des pauvres souverainement riches en tous ceux qui font profession de la pauvreté volontaire : *Et est quasi pauper, cum in multis divitiis sit.*

Le premier de ces deux états, tout miraculeux qu'il est, est d'une obligation indispensable pour le salut, car il n'y en a point pour vous, riches du siècle, si vous ne faites un miracle continuel, je veux dire, si étant riches par la possession de vos biens, vous n'êtes pauvres par un détachement généreux. Mais le second état est une récompense infaillible de la pauvreté religieuse, tout pauvre volontaire étant véritablement riche pour deux raisons prises en Dieu même, dont l'une regarde sa providence, et l'autre sa fidélité. La Providence divine n'abandonne jamais ceux qui s'abandonnent à elle ; et le Dieu fidèle ne saurait manquer à ceux qui se confient à sa parole : deux raisons qui méritent d'être approfondies, et qui vont mettre la proposition que j'ai avancée dans tout son jour.

1. Dans toutes les nécessités de la vie, on sait que les richesses sont la grande ressource des enfants du siècle, et que la Providence est la plus sûre ressource des enfants de Dieu. Or, il est certain que la Providence a une source inépuisable de richesses, puisque cette source est en Dieu même pour le besoin de ses enfants, au lieu que les trésors du monde sont des sources qui peuvent tarir, puisqu'il n'y en a jamais eu dont on n'ait enfin trouvé le fond. L'expérience nous confirme encore ce que l'Ecriture nous a dit qu'au lieu que les désirs des enfants de Dieu sont toujours modérés, les désirs des enfants du siècle sont toujours insatiables (*Prov.* XIII, 25).

Et cela supposé, mes frères, je vous demande lequel des deux a plus de sujet de craindre de tomber dans la nécessité? ou l'enfant de Dieu qui, avec des désirs modérés a recours à la source inépuisable de la Providence ; ou l'enfant du siècle qui, avec des désirs insatiables a recours à la source des richesses qui tarit si souvent? ou l'enfant de Dieu, qui ne demande à cette Providence riche et libérale que de quoi se vêtir avec modestie, et de quoi se nourrir avec frugalité ; ou l'enfant du siècle qui cherche dans les sources sèches de l'or et de l'argent de quoi fournir à la dépense prodigieuse de l'ambition et de la volupté? Lequel des deux encore une fois a plus de sujet de craindre de tomber dans le besoin?

Je n'attends pas la décision de la bouche de l'homme menteur; je la reçois, et recevez-la vous-mêmes de la bouche d'un prophète inspiré par la vérité : *Divites eguerunt et esurierunt* (*Psal.* XXXIII, 11), les riches, dit-il, ont manqué de tout. Mais ces deux états sont incompatibles ; s'ils étaient riches, ils ne devaient manquer de rien. Ils ont pourtant manqué de tout, parce que tout ce qu'ils possédaient ne les contentait pas; plus ils avaient, plus ils voulaient avoir. *Inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono*, mais ceux qui ont recours au Seigneur ne manqueront d'aucun bien ; pourquoi? parce que la Providence abandonnant le riche à la vaine confiance qu'il a dans ses trésors, permettra qu'il en voie bientôt le fond, et qu'il meure chargé de dettes ; au lieu que, prenant soin de celui qui n'aura rien voulu posséder en propre, elle lui donnera des biens en abondance. Outre que le juste est mille fois plus heureux avec le peu qu'il possède, que ne le sont les pécheurs avec leurs grandes richesses: *Melius est modicum justo super divitias peccatorum multas* (*Ps.* XXXVI, 16).

Si vous n'en croyez pas un prophète, messieurs, croyez-en le maître et le Seigneur des prophètes, et vous trouverez que ce

qu'il dit se confirme par l'événement : *Considérez*, nous dit Jésus-Christ, *les oiseaux du ciel et les lis des champs* (*Matth.* VI, 26). Il ne nous invite pas à considérer les oiseaux de la terre ; ils semblent être soustraits aux soins de la Providence divine, dès que les hommes que Dieu conduit, se font un plaisir de pourvoir à leur nourriture : ils ne nous invite pas non plus à considérer les lis des jardins, la Providence semble en être déchargée, dès que les hommes s'appliquent à les cultiver. Mais, nous dit-il, *Considérez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'amassent rien dans des greniers, mais votre Père céleste les nourrit.* Considérez encore comment croissent les lis des champs ; *ils ne travaillent point, ils ne filent point, et Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux.*

On pourrait regarder les religieuses comme des oiseaux mystiques, qui s'élèvent au-dessus de la terre pour converser avec Dieu par la prière et pour s'unir à lui par l'amour ; et l'on peut dire aussi qu'elles ont la blancheur des lis par l'innocence de leur vie. Mais la pauvreté volontaire leur donne encore mieux cette ressemblance, car elles sont proprement ces oiseaux du ciel que la Providence nourrit sans qu'ils sèment ni qu'ils moissonnent ; elles sont proprement ces lis des champs, qu'elle habille sans qu'ils se mettent en peine de travailler ni de filer.

Et n'est-il pas de son honneur d'être libéral envers ceux qui quittent tout, et qui s'abandonnent à elle ? Abraham n'avait quitté pour obéir à Dieu qu'une terre assez ingrate, et la Providence lui en donna une autre d'où coulaient le lait et le miel. Job souffrit avec résignation et avec patience, la perte de tous ses biens ; et la Providence le rendit deux fois plus riche sur la fin de sa vie, qu'il ne l'était dans les plus beaux jours de sa première prospérité. Pierre n'avait quitté qu'une barque pour suivre Jésus-Christ, et la Providence le rendit chef de l'Eglise, et lui confia les clefs du ciel. Que ne fera-t-elle donc pas aujourd'hui pour une fille qui va faire un vœu solennel de la pauvreté évangélique ? qui va s'obliger à retrancher l'usage du superflu, qui va promettre d'user sans attachement du nécessaire, et de se priver, s'il le fallait, du nécessaire même, et de désirer cette privation ? Ah ! mes frères, il faut que la Providence fournisse abondamment à tous ses besoins, il faut qu'elle les prévienne, il faut qu'elle ouvre tous ses trésors pour l'enrichir. Et si vous étiez capable de l'oublier, Providence adorable (ce qui n'est pas, comme vous-même nous en assurez dans les oracles d'Isaïe.) (*Isaï* XLIX, 15), si vous étiez capable de l'oublier, votre fidélité vous en ferait souvenir, car vous avez promis d'ouvrir non-seulement le trésor de l'éternité, mais encore le trésor du temps en faveur du pauvre volontaire.

J'appelle le trésor de l'éternité celui que Jésus-Christ nous a promis dans le ciel : *Habebis thesaurum in cœlo* (*Matth.* XIX, 21), et j'appelle le trésor du temps le centuple temporel qu'il a promis en cette vie à ceux qui ont tout quitté pour le suivre : *Centuplum accipietis* (*Matth.* XIX, 29).

2. Vous ne doutez pas, mes frères, non plus que David, que Dieu ne soit *fidèle dans toutes ses paroles* (*Ps.* CXLIV, 23), mais peut-être avez-vous quelque peine à concevoir qu'en cette vie même le pauvre volontaire jouisse du centuple qui lui est promis.

Pour vous en convaincre, établissez comme un principe indubitable qu'il n'y eut jamais de terre si fertile que le sont les mains de Jésus-Christ. Après que le patriarche Isaac eut semé la terre où il se réfugia dans le temps de sa disgrâce, il est écrit que cette terre lui rapporta cent pour un l'année même qu'il la sema (*Gen.* XXVI, 12). Et lorsqu'une fille généreuse quitte un riche patrimoine pour le remettre entre les mains de Jésus-Christ, il faut, comme dit Cassien, qu'elle en retire le centuple (*Cass. Coll. ult. c.* 26) ; c'est-à-dire pour une maison autant de maisons qu'il y a dans l'ordre de monastères ; pour une famille autant de familles qu'il y a dans l'ordre de communautés ; pour une mère autant de mères qu'il y a dans l'ordre de supérieures ; pour une sœur autant de sœurs qu'il y a dans l'ordre de religieuses. Et comme ce qui tient de la nature de l'esprit l'emporte sur tout ce qui est matériel et terrestre, ces monastères seront incomparablement plus commodes que la maison paternelle la plus superbe ; ces communautés seront plus nombreuses que les familles les plus multipliées ; ces mères seront plus tendres que celle que la nature lui avait donnée ; ces sœurs seront plus officieuses que celles qui lui étaient unies par la chair et par le sang.

Soyez fidèle, ma chère sœur, dans la pauvreté que vous allez vouer. Bénissez l'ange favorable qui vous a prise par la main, pour vous affranchir de l'embrasement de la ville criminelle, où tant de personnes mondaines sont enveloppées (*Gen.* XIX) ; mais aussi craignez le châtiment de celle qui n'en sortit que de corps, et qui fut punie pour y avoir laissé son cœur. Ne dérobez pas comme Rachel les idoles de Laban (*Gen.* XXXII), en vous attribuant la propriété de quelqu'un de ces biens temporels que le monde adore ; et ne cachez pas, comme fit Achan, l'anathème de Jéricho (*Jos.* VII), en appliquant à votre usage particulier ces offrandres consacrées à Dieu, qui sont le bien commun de la religion. Si en offrant votre sacrifice vous faisiez des restrictions et des réserves, vous seriez pauvre dans l'estime des hommes, mais vous ne le seriez pas au jugement de Dieu. Vous n'auriez ni les satisfactions des riches du siècle, ni les consolations des pauvres de Jésus-Christ, et ce que vous retiendriez pour votre soulagement deviendrait l'instrument de votre martyre ; au lieu que si vous êtes fidèle à garder votre vœu, Dieu le sera sans doute à vous tenir ses promesses.

Je ne vous en dis pas assez. Pour le centuple qu'il vous a promis, il mettra toute la terre sous vos pieds avec tous les biens

qu'elle renferme. Et pour vous montrer que ce n'est point là une exagération, il me suffit d'alléguer ce passage célèbre de saint Paul : *Tamquam nihil habentes, et omnia possidentes* (II *Cor.*, VI, 10), nous sommes, disait-il, comme n'ayant rien, et néanmoins nous possédons tout. Vous voyez qu'il ne dit pas que celui qui a tout quitté comme les apôtres, soit pauvre, il ne l'est, ni lui ni ses semblables qu'en apparence : *Tanquam nihil habentes;* au lieu qu'il est véritablement riche, non pas seulement, comme Job, au double de ce qu'il l'était, non pas seulement selon la promesse de l'Evangile, cent fois plus qu'il ne l'était, mais il l'est par la possession de tous les biens de ce monde : *Et omnia possidentes.*

Aussi dans la pensée de saint Bernard, le pauvre volontaire peut dire en un sens comme Jésus-Christ : *Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum* (*Joan.*, XII, 32), après que, par un renoncement universel, mon cœur se sera élevé au-dessus de l'amour de tous les biens de la terre, j'attirerai tout à moi pour en disposer en maître absolu. Et comment celui qui ne possède rien est-il le maître de toutes choses ? Il l'est d'autant plus, répond ce Père, qu'il les désire moins : *Eo magis dominus, quo minus cupidus.* Celui qui désire les richesses marque le besoin qu'il en a, et ses désirs l'en rendent esclave ; au lieu que celui qui les rejette avec mépris, marque par ce mépris même qu'il en est le maître : tant il est indubitable que le vrai riche n'est pas celui qui possède tout, mais celui qui ne désire rien, et que le mépris des trésors est un trésor inépuisable que rien ne peut enlever.

Voilà, mes chers auditeurs, un des priviléges de l'état que choisit aujourd'hui cette âme généreuse. Elle se détache par un renoncement réel de tous les biens de ce monde, et ce renoncement l'enrichit parce que tous les biens lui viennent avec la sagesse à laquelle elle se consacre pour le reste de ses jours : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* Vous l'admirez et vous ne vous sentez pas capables d'en faire autant : mais que direz-vous si je vous soutiens ce que je vous ai déjà insinué, qu'à le bien prendre les difficultés de votre état vous obligent à davantage ?

C'est ici une vérité terrible, mais aussi ancienne que la religion, et qui malheureusement cause la perte, quand elle n'est pas observée, d'un nombre infini de chrétiens aisés. C'est, mes frères, que vous n'êtes pas obligés, si Dieu ne vous y appelle expressément, de quitter tout et d'embrasser la vie religieuse : gardez vos biens, vous le pouvez, pourvu qu'ils soient légitimement acquis ; mais il faut que vous les possédiez sans qu'ils vous possèdent, et *s'ils vous viennent en abondance que vous n'y mettiez pas votre cœur* (*Ps.* LXI, 11). Or, suivant cette condition indispensable, le renoncement que vous devez faire est bien plus difficile que celui que fait cette vierge prédestinée, car il faut avoir plus de force, dit saint Paulin, pour posséder des biens sans attache que pour en supporter simplement la privation, et pour mépriser ce que l'on a que pour n'avoir pas ce que l'on doit mépriser (*Paulin. ep. ad Sev.*). Songez que dans le langage figuré des Ecritures, il faut que *vous soyez libres entre les morts*, que *vous vous trouviez au milieu des eaux sans y être submergés au milieu des feux sans vous brûler* (*Ps.* LXXXVII, 6 ; *Eccl.*, XIII, 11 ; *Prov.*, VI, 27), *au milieu des filets sans être pris*, et cela en possédant des biens terrestres sans rien tenir de la terre. Tel est l'état violent où vous vous trouvez, et point de place pour vous dans le royaume du ciel, si vous ne la ravissez par une telle violence (*Matth.*, XI, 12). Jugez par là, ma chère sœur, combien vous êtes sage de vous être délivrée de cette étonnante difficulté.

Mais ce n'est là que le premier et le moindre pas que vous faites dans la voie de la perfection. Un athlète n'est pas victorieux pour s'être dépouillé de ses habits, il s'est mis seulement en état de mieux combattre en se déchargeant d'un fardeau qui lui était un obstacle à la victoire. En quittant vos biens vous ne faites proprement que rendre à Dieu ce qu'il vous avait prêté pour en user sans en jouir : ces biens étaient, suivant l'expression des Pères, comme des vêtements qui n'étant qu'autour de vous ne mettaient rien en vous ; mais maintenant que dépouillée de tout, vous vous trouvez libre, ah ! ma chère sœur, vous allez offrir à Dieu ce qui est en vous, ce qui est véritablement à vous, je veux dire votre corps comme *une hostie vivante, sainte, agréable à ses yeux* (*Rom.*, XII, 1). Ce corps tout faible, tout mortel qu'il est, va devenir *le temple du Saint-Esprit* (I *Cor.*, VI, 19), en renonçant pour jamais aux plaisirs des sens.

Mais voici encore un des biens que je vous ai dit que vous trouveriez avec la sagesse : vous allez faire un vœu solennel d'imiter la pureté des anges, que ce renoncement aux plaisirs ne vous effraie point ; il y a des délices cachées, sous le voile de la chasteté, qui remplissent un cœur chrétien d'une joie solide et véritable et je vais vous les découvrir, ma chère sœur, dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comme il y a des richesses que l'esprit de pauvreté rejette, et des richesses dont Dieu récompense l'esprit de pauvreté, il y a des délices dont la chasteté religieuse a horreur, et des délices dont Dieu récompense cette horreur même.

Parmi les plaisirs des sens, dit saint Augustin, il y en a de défendus et il y en a de permis ; mais le plaisir que l'on trouve à faire le bien, surpasse tous les plaisirs, et ceux que la religion défend, et ceux mêmes qu'elle permet : *Justitia sic delectat, ut vincat etiam licitas delectationes.* La raison, c'est que Dieu proportionne les plaisirs à la nature des êtres qui en sont susceptibles, et selon cet ordre ceux qu'il donne aux sens ne sauraient égaler ceux qu'il a préparés pour les esprits.

Mais si le plaisir est inséparable de la

pratique de toutes les vertus, combien l'est-il davantage de l'amour de la chasteté dont le propre est de produire dans les âmes cette paix de Dieu, dont parle saint Paul, qui surpasse tout plaisir sensible : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum* (*Phil.*, IV, 7)? c'est elle qui produit cette paix, parce que c'est elle qui assujettit la chair à l'esprit, qui apaise le tumulte des passions, et qui par là, remet tout l'homme dans l'ordre naturel où il avait été créé; car, comme le trouble suit le renversement de l'ordre établi de Dieu, la paix accompagne toujours le rétablissement de cet ordre, la paix n'étant elle-même, selon saint Augustin, qu'une tranquillité qui se trouve dans les choses bien ordonnées : *Pax est tranquillitas ordinis* (*S. Aug., de Civ., lib.* IX, *c.* 22).

Mais peut-être parlerais-je mieux si je disais que Dieu veut faire lui-même le plaisir de la chasteté. Et n'est-il pas juste que cette vertu, renonçant à tout plaisir sensible pour ne plaire qu'à Dieu seul, Dieu fasse lui seul le plaisir de cette vertu? Cela étant ainsi, dit saint Augustin, il faut que nul autre n'approche de celui-là, car qu'y a-t-il dans le monde qui puisse plaire à l'égal de celui qui a fait tout ce qui donne du plaisir? *Quis sic delectat, quam ille qui fecit omnia quæ delectant?* Dieu lui-même se charge de combler de délices l'âme chaste qui lui est consacrée, qui peut croire après cela, qu'elle puisse en manquer jamais? Et n'est-ce pas pour cela même qu'il l'appelle : *Charissima in deliciis* (*Cant.*, VII, 6), sa bien-aimée qu'il se plaît à combler de délices.

Je ne laisse pourtant pas, messieurs, de sentir les difficultés où m'engage l'explication d'une vérité si sublime, et je pourrais m'écrier ici avec Salomon : *Quis talis ut sapiens est? et quis cognovit solutionem verbi* (*Eccle.*, VII, 30)? Qui est assez sage pour entendre ce que je dis et qui connaît l'éclaircissement de cette parole? Ceux qui sont avides des plaisirs du corps, n'entendent rien à ceux de l'esprit. Il n'y a que les âmes saintes accoutumées à les goûter qui soient capables de les comprendre : *Nemo scit nisi qui accipit* (*Apoc.*, I, 17).

Cependant quand je ne serais entendu que de vous seule, ma chère sœur, je parlerais pour vous seule; mais j'ai la consolation de savoir que je serai encore entendu des vierges que vous avez choisies pour compagnes, et je dois assez estimer un auditoire chrétien pour croire qu'il y a des âmes justes et sensées qui, quoique engagées dans le commerce du siècle, ne laissent pas de connaître et d'éprouver *combien le Seigneur est doux* (*Ps.* XXXIII, 9).

1. Je vous dis donc, dans cette confiance, que vous allez commencer aujourd'hui à goûter ces délices ineffables que le monde ne connaît point et qui prennent leur source dans le mariage spirituel que vous contractez avec Jésus-Christ, car le jour de votre profession est le jour de vos noces, et par conséquent le jour de la plus grande joie de votre cœur : *In die desponsationis et lætitiæ cordis tui* (*Cant.* III, 11). Et quelle plus grande joie pour une créature mortelle que de devenir l'épouse du Fils unique d'un Dieu qui s'unit à elle *par la foi, par la justice et par la miséricorde?*

Le prophète nous a représenté cette joie dans ce psaume admirable que les Pères ont regardé comme un excellent épithalame consacré à célébrer les noces des vierges avec Jésus-Christ (*Ps.* XLIV). L'épouse, dit-il, qui a choisi un tel Epoux, s'il n'est pas mieux de dire qu'un tel Epoux a choisie, a grand sujet de se réjouir. Jamais il n'y en eut *de si beau parmi les enfants des hommes*, parce qu'étant né d'une Vierge par l'opération du Saint-Esprit, il porte dans ses yeux et sur sa personne les caractères de sa naissance divine. Jamais il n'y en eut *de si bien disant, la grâce étant répandue sur ses lèvres* avec tant de plénitude, que tous les peuples de la terre sont ravis d'admiration en l'écoutant. Jamais il n'y en eut de si puissant ni de si redoutable à ses ennemis, car il s'arme d'une manière terrible pour établir sur leur ruine le royaume éternel qu'il prépare à ceux qui l'aiment; et pour comble de perfections jamais il n'y en eut de si vertueux ni de si saint, puisqu'il ne règne sur les cœurs que par *la vérité* de ses promesses, par *la douceur* de son amour et par *la justice* de ses préceptes. Tant de rares qualités réunies en la personne de l'Epoux ne peuvent que remplir de joie les vierges qu'il veut bien qu'on lui présente pour ses épouses : *Adducentur Regi Virgines in lætitia et exsultatione.*

Unissez-vous, vierges sages, à celle que vous unissez aujourd'hui à votre troupe bienheureuse et, de concert avec elle, chantez ce cantique d'allégresse que le disciple bien-aimé entendit chanter dans le ciel par ce grand nombre *de vierges qui suivent l'Agneau par tout où il va, : Cantabant quasi canticum novum* (*Apoc.*, XIV).

Ce cantique, mes frères, est *nouveau* pour la nouvelle épouse de Jésus-Christ, et il devient *comme nouveau* pour les épouses plus anciennes, parce qu'elles renouvellent la joie de leur profession toutes les fois qu'elles reçoivent de nouvelles professes : *Cantabant quasi canticum novum.* Et comme cette joie céleste est le propre apanage des vierges, il n'y a qu'elles, dit saint Jean, qui puissent chanter le cantique qui en marque tous les transports, parce qu'elles sont *les prémices offertes à Dieu et à l'Agneau, et qu'elles sont pures et irrépréhensibles devant lui.*

2. Ah! ma chère sœur, que ce grand jour est fécond en délices pour vous surtout si, à la joie d'un mariage si saint et à celle du chant nuptial, vous ajoutez celle du festin des noces qui n'est autre que la divine eucharistie que vous recevez aujourd'hui.

Je vous le répète, messieurs, tout est ici spirituel, tout est ici au-dessus des sens. *Que ceux-là m'entendent, qui ont des oreilles capables d'entendre ce que je dis*, et que les profanes soient confondus dans leur ignorance ou dans leur malice, ce n'est pas pour eux que nous parlons.

Une vierge ne se nourrit pas seulement du corps de Jésus-Christ comme le commun des fidèles, mais par un privilége réservé à la vertu qu'elle professe, elle goûte à la table sacrée *combien le Seigneur est doux* à une âme qui dans les divers combats que la chair livre à l'esprit sait soumettre cette rebelle ; et comme elle en est ordinairement victorieuse, elle y trouve les douceurs de cette manne que Dieu cache par punition à ceux qui sont assez lâches pour assujettir leur esprit à leur chair.

Mangez, voluptueux, à la table de Balthasar, vous y serez effrayés comme lui par la main formidable qui écrit l'arrêt de sa mort dans le temps même qu'il fait des profusions étonnantes aux complices de ses infâmes plaisirs. Mangez à la table d'Hérode, vous frémirez, comme lui, à la vue de la tête sanglante du généreux défenseur de la chasteté violée. Ah! la communion d'une religieuse est un festin bien plus agréable et plus consolant, puisqu'elle y est traitée par son Epoux comme le fut le plus chaste de ses disciples. Il ne faut pas douter que Jésus-Christ ne fit trouver à tous ses apôtres des douceurs divines dans leur première communion, mais il n'accorda qu'à celui qui était vierge la faveur de reposer sur son sein (*Joan.*, XIII, 25) où il puisa tous les secrets, tous les priviléges, tous les plaisirs de l'amour divin (*Hier. l. I contr. Jovin.; Aug. Tract. ult. in Joan.*). Heureux donc et mille fois heureux ceux qui, comme vous, ma chère sœur, sont invités au festin des noces de l'Agneau : *Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt* (*Apoc.*, XIX, 9).

3. Ce n'est pas tout. Les vierges goûtent encore de chastes délices dans les conversations fréquentes qu'elles ont avec leur Epoux, lorsqu'elles s'unissent à lui par la ferveur de la prière et par les transports de la charité, et pour en convenir il n'y a qu'à lire le livre des Cantiques qui n'est pas seulement regardé par les Pères comme un colloque entre Jésus-Christ et l'Eglise, mais encore entre Jésus-Christ et l'âme sainte qui lui est consacrée.

Ce divin époux trouve tant de charmes dans la conversation de son épouse, que, dès le moment qu'elle s'est éloignée de lui, par quelque négligence aux inspirations de sa grâce, il la rappelle avec des cris réitérés, qui marquent, par cet empressement, combien il lui est dur d'être éloigné de sa présence (*Cant.*, IV, 8). Lorsqu'elle s'approche de lui par une fidélité plus exacte, il la reçoit avec tant de joie, qu'il n'oublie rien pour lui plaire ; il la nomme *sa sœur*, *son épouse*, *sa bien aimée*, *son unique*, *sa colombe* (*Cant.* II, 10).

Mais aussi cette épouse si chérie n'est ni ingrate, ni insensible. Son époux est-il absent? Elle lui fait dire qu'elle mènera toujours une vie languissante, jusqu'à ce qu'elle se trouve délivrée des liens du corps, pour être éternellement avec lui (*Cant.*, II, 5). Diffère-t-il de revenir par sa grâce? elle le conjure de l'attirer à lui, avec une protestation sincère que si une fois elle en est attirée, elle ne tardera point de courir après l'odeur de ses parfums (*Cant.*, I, 3). Revient-il enfin en se communiquant à elle par des consolations célestes? elle lui demande, pour n'être plus surprise, où elle pourra le trouver quand il s'absentera? comment elle renouvellera sa ferveur quand elle tombera dans la sécheresse (*Cant.*, I, 6). Cependant elle ne perd pas une de ses paroles, lorsqu'il veut bien l'entretenir. Silence, dit-elle, quand le bruit importun des créatures l'empêche d'entendre la voix de son époux, silence encore une fois, voici la voix de mon bien-aimé, qui a quelque chose à me dire, et malheur à moi, si j'écoutais les hommes dans le temps que Dieu me veut parler : *En dilectus meus loquitur mihi* (*Cant.*, II, 10).

Il s'en faut bien, mes frères, que les époux du monde trouvent de pareilles délices dans leurs conversations. Si l'époux est passionné, l'épouse en devient plus hautaine et plus fière ; et s'il est indifférent, elle en devient plus jalouse et plus défiante. Combien de fois a-t-on vu une épouse sage et fidèle devenir le partage d'un époux infidèle et libertin? Et combien de fois un époux honnête et complaisant n'avoir qu'une épouse chagrine et importune? *Tribulationem carnis habebunt hujusmodi* (I *Cor.*, VII, 28), ils seront tous sujets, dit l'Apôtre, à ces tribulations de la chair.

Il n'y a que l'époux que vous choisissez, ma chère sœur, dont la conversation soit aussi charmante qu'elle est chaste. Comme il est la sagesse même, son entretien n'a rien de désagréable ni sa compagnie rien d'ennuyeux, et jamais vous ne trouverez avec lui que de la consolation et de la joie : *Non habet amaritudinem conversatio ejus, nec tædium convictus illius* (*Sap.*, VIII, 16).

A toutes ces délices, je pourrais en ajouter d'autres, dont les gens du monde conviendraient, et dont la privation fait souvent gémir les esclaves mêmes de la volupté ; car qu'y a-t-il de plus délicieux que la joie du cœur, que le calme des passions, que le repos de la conscience, que l'assujettissement de la chair à la raison? Qu'y a-t-il de plus consolant et de plus doux que de se voir préservé de la gêne insupportable de l'amour profane, des soins accablants, de l'embarras des intrigues, du risque continuel de l'honneur, et enfin de tant de malheurs, que le vice inséparable de l'imprudence traîne toujours après soi?

Mais pour jouir ainsi des priviléges de la chasteté, il faut aimer toujours la chasteté même, et l'on ne doit s'attendre à goûter les délices de l'esprit qu'après avoir renoncé à celles du corps. C'est, ma chère sœur, un des fondements sur lesquels l'édifice de votre perfection doit être établi ; et, pour l'élever jusqu'à son comble, quels soins, quelles précautions n'êtes-vous pas obligée de prendre! Je vous ai dit tout ce que fait l'époux céleste pour son épouse ; mais aussi que n'exige-t-il pas d'elle à son tour? Il est tellement sensible à tout ce qui lui vient de sa part, que

l'indifférence d'un de ses regards, le dérangement d'un de ses cheveux, lui fait une blessure profonde (*Cant.*, IV, 9). Parlons sans figure. Jésus-Christ vous aime, ma chère sœur, d'un amour de jalousie. Il considère toutes les créatures comme ses rivales, et vous ne leur accorderez rien à son préjudice, que vous ne lui fassiez un outrage. Il verra jusqu'aux moindres pensées qui naîtront dans votre cœur contre la fidélité que vous lui devez. Si vous aviez le malheur d'y consentir, il vous en punirait tôt ou tard, et si vous saviez combien *il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (*Hebr.*, X, 31), quand son amour est offensé!

Ne vous attachez donc qu'à lui plaire. Fuyez l'oisiveté. Appliquez-vous à des œuvres qui demandent la présence et l'attention de l'esprit, et désoccupez-vous de toutes les choses de ce monde. Ayez pour vos gardes continuelles la modestie, la pudeur et le silence; ayez recours à une prudente mortification, et, persuadée que vous portez *votre trésor dans un vase de terre* (II *Cor.*, IV, 7), défiez-vous de vous-même, en marchant dans les routes épineuses de la religion; après quoi votre époux même vous soutiendra, si vous lui recommandez souvent la défense de votre faiblesse.

Ce ne sont là, messieurs, que des précautions et des préservatifs que je propose à cette fille chrétienne, pour s'entretenir dans la vertu de son état, et pour en augmenter le mérite. Mais ce devraient être des remèdes pour la plupart des gens du monde, et ils ne balanceraient pas à s'en servir, s'ils considéraient les tristes effets que produit parmi eux une passion malheureuse, qui est l'effet le plus honteux du péché. Mais j'ai affecté de n'en point parler. Outre que je ne devais pas introduire dans le sanctuaire de Jérusalem les abominations de Babylone, si j'avais entrepris de vous en faire une description fine et délicate, j'y aurais mal réussi, et peut-être n'aurais-je fait que donner à quelqu'un de mes auditeurs le plaisir malin de voir décrire un état qu'il aime, et de le lui faire aimer davantage. *La parole du Seigneur*, dit un prophète, *est une parole chaste*, et comme *elle ressemble à un argent purifié dans le feu jusqu'à sept fois*, elle n'est point propre à exprimer certains vices qu'elle condamne; mais comme, par malheur, on ne les connaît que trop, je me contente de les laisser seulement entrevoir, et cela suffit pour les faire craindre. Toujours est-il certain que j'en ai assez dit pour inspirer l'estime et l'amour d'une vertu si peu connue dans le monde, et qu'il devrait suffire d'avoir décrit les avantages qu'elle procure à ceux qui la pratiquent, pour donner aux autres le désir de la pratiquer.

Pour vous, ma chère sœur, la haute idée que la religion vous donne de la majesté de Dieu vous fait assez comprendre que, montant aujourd'hui à la dignité d'épouse de Jésus-Christ, vous contractez l'heureux engagement d'être pure dans le cœur comme dans les sens.

Mais j'ai encore un voile à lever, pour vous montrer un bien qui perfectionne tous les autres. L'obéissance que vous allez voner est un renoncement aux honneurs, et vous allez voir que la sagesse en cache d'inestimables sous le voile de l'obéissance religieuse. C'est aussi ce qui va mettre le comble à votre gloire, et terminer mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

Pour relever en un mot le mérite de l'obéissance, je n'aurais qu'à vous dire, messieurs, que c'est pour nous enseigner cette vertu que Dieu s'est fait homme. L'homme avait désobéi jusqu'à la mort, et le fils de Dieu a voulu obéir jusqu'à la mort même la plus ignominieuse (*Phil.*, II, 8), afin, dit saint Paul, que comme plusieurs étaient devenus pécheurs par la désobéissance d'un seul, ce fût aussi par l'obéissance d'un seul que plusieurs fussent rendus justes (*Rom.*, V, 19).

Vertu nécessaire à tous les chrétiens, mais surtout la plus importante que puissent pratiquer les religieux. Ce qui a fait dire à saint Thomas que le vœu d'obéissance est le principal, parce que celui-là seul renferme les deux autres (*S. Th.*, 2-2, *q.* 186, *a.* 8). Et nous voyons, dans le Formulaire de quelques anciennes religions, que, dans la cérémonie des vœux, on ne fait mention expresse que de celui-ci (*Form. Prof. Carth. et S. Bern.*).

On peut dire encore que, par celui-ci, on offre plus à Dieu que par les deux autres. Par le vœu de pauvreté, dit saint Jérôme (*Ep. ad Licin.*), on n'offre que ses biens; par le vœu de chasteté, on n'offre que son corps, et des païens l'ont bien pu faire. Mais par le vœu d'obéissance, on offre sa propre volonté, et l'on fait au Seigneur un sacrifice de soi-même, ce qui n'appartient qu'aux chrétiens, et aux chrétiens qui aspirent à la perfection des apôtres.

Or, je dis qu'il est glorieux d'obéir de cette sorte, et si ma proposition paraît incroyable aux gens du monde, elle ne surprendra pas les âmes religieuses qui m'écoutent. Voici la cause de la diversité de leurs jugements: c'est que la religion est un monde dans le monde, un monde nouveau dans l'ancien, un monde spirituel, renfermé dans l'élémentaire, et que les maximes et les lumières que l'on suit dans l'un, par rapport à la supériorité, sont très-différentes de celles que l'on suit dans l'autre. Je m'explique.

1. Au commencement le Verbe incréé créa le monde, et dans la plénitude des temps ce même Verbe s'est incarné pour changer, pour renverser ce monde même. Aussi a-t-il déclaré qu'il est venu renouveler toutes choses: *Ecce nova facio omnia* (*Apoc.* XXI, 5). Et il ne faut pas s'étonner, dit saint Grégoire, pape, qu'étant l'homme nouveau il ait renouvelé le monde par des lois différentes des anciennes.

Une contestation s'étant même élevée parmi ses disciples pour savoir lequel d'entre

eux était le plus grand, il leur fit entendre que le monde nouveau qu'il venait former était un renversement de l'ancien : il voulait dire un renversement de l'état déplorable où le péché avait réduit ce monde ancien dont il venait les séparer ; car, au lieu que dans celui-ci les plus grands sont les rois des nations sur lesquelles ils exercent leur empire, dans celui dont les apôtres sont les chefs après Jésus-Christ, il faut que le plus grand s'estime le plus petit, et celui qui gouverne doit être comme celui qui sert, *qui præcessor est sicut ministrator* (*Luc.* XXII, 25).

Les religieuses, convaincues d'une vérité si souvent inculquée dans l'Evangile, jugent selon cet ordre qu'il est plus glorieux d'obéir que de commander, si bien qu'on voit dans le cloître une image anticipée de ce que l'on verra dans le ciel. Les derniers de ce monde par les sentiments de leur cœur seront les premiers parmi les bienheureux : *Erunt novissimi primi;* et ne voit-on pas le même renversement dans le cloître ? les plus humbles sont les plus soumis, les plus saints sont ceux qui obéissent de la manière la plus parfaite, il y est donc plus glorieux d'obéir que de commander.

Faisons encore une réflexion : comme il n'y a point de religion sans sacrifice, ni de sacrifice sans prêtre, il n'est pas possible que l'on ne respecte la dignité des prêtres et que l'on ne distingue le mérite des victimes. Et si l'on a trouvé qu'il y eût autrefois tant d'honneur à immoler des béliers et des taureaux, n'y en aura-t-il pas aujourd'hui davantage à sacrifier son esprit et son cœur ? C'est ce que font les religieuses obéissantes, et c'est à elles que l'on peut dire avec plus de justice et plus de fruit que Samuel ne le disait à Saül, que *l'obéissance est meilleure que les victimes* (I *Reg.*, XV, 22).

A ne juger même que par les maximes du monde, il est certain qu'il y a de l'honneur à remporter une victoire signalée sur quelque puissant ennemi. Et ne sait-on pas que nous n'avons point d'ennemi si difficile à vaincre que nous-mêmes ? Le premier de nos empires est celui que nous exerçons sur nos désirs ; si nous l'avons sur nous-mêmes, nous méritons de l'avoir sur les autres, mais, quelque puissance que nous exercions au dehors, si nous ne sommes maîtres de nos passions, nous n'avons rien de fort, parce que nous sommes faibles dans le principe. Or, il est impossible que nous surmontions la cupidité en obéissant à la raison, sans triompher de la passion dominante de tous les hommes, qui est celle de commander.

Et voilà, mes frères, ce qui montre la solidité de cette sentence du Sage, que l'homme obéissant est un vainqueur qui a plusieurs victoires à publier : *Vir obediens loquetur victorias* (*Prov.*, XXI, 28). Il ne dit pas une victoire, mais plusieurs, parce, dit saint Augustin, que chaque vertu n'a qu'un vice opposé qu'elle attaque, au lieu que l'obéissance les surmonte tous par la destruction de l'amour-propre qui en est le principe (*Aug. l. contr. adv. leg. et pr. c.* 14). Et la conséquence qu'il faut tirer de là, c'est qu'une religieuse obéissante remporte autant de victoires qu'elle surmonte de passions qui lui déclarent la guerre.

Mais n'oublions pas la raison la plus convaincante. Dans le Christianisme, la gloire des disciples est de se rendre semblables à leur maître. Or, le maître n'est *pas venu pour commander, mais pour servir* ; il n'a pas fait une seule action qui n'ait été dépendante de la volonté de son Père, et enfin il a obéi *jusqu'à la mort.* D'où il s'ensuit que l'obéissance fait la gloire des chrétiens, qui ne sont pas moins *les enfants de l'obéissance* que *les enfants de la foi.* Et c'est un principe si établi dans les maisons religieuses, que tous ceux qui ont l'esprit de leur état se défendent de commander et s'empressent à obéir.

2. Mais, outre la diversité des maximes, on est encore aidé dans le cloître par la différence des lumières, car on y voit par les yeux de la foi ce que les yeux de la chair ne voient pas dans le commerce ordinaire du monde.

Vous savez, messieurs, que l'homme avait été formé à l'image de Dieu, et que le péché ayant effacé cette ressemblance divine, Jésus-Christ est venu pour la réparer. Mais en quoi consistait-elle ? Les saints docteurs sont partagés sur ce sujet, et il y en a qui disent, après l'Ecriture (*Eccli.*, XVII, 2), qu'elle consistait en un certain caractère d'autorité qui faisait que, comme tout obéissait à Dieu, tout le monde inférieur obéissait alors à l'homme, parce que Dieu l'avait mis sur la terre comme une espèce de divinité visible pour commander à toutes les créatures, qui le craignaient et qui lui obéissaient (*Théod. int.* 20 *in Gen.* ; *Chrys., hom.* 10 *in Gen.*). Or, ajoutent-ils, Jésus-Christ a retracé cette image effacée d'une manière si noble, que ce n'est plus sur les bêtes qu'elle fait maintenant cette impression de soumission et de respect, mais sur tous les hommes ; en telle sorte que quiconque a des yeux chrétiens voit dans tous les hommes ce caractère d'autorité auquel tout homme est obligé de se soumettre, ce caractère que saint Paul veut que nous regardions, quand il nous exhorte à croire les autres au-dessus de nous : *In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes* (*Phil.*, II, 3), c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, à nous persuader, par un sentiment d'humilité, qu'il n'y a point d'homme qui n'ait quelque talent particulier, quelque don secret, quelque grâce privilégiée qui l'élève au-dessus de nous : *In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes.*

Mais où est-ce que l'on trouve cette lumière ? Où est-ce que l'on a des yeux charitables et clairvoyants qui s'appliquent à rechercher dans les autres ce qui les élève au-dessus de nous ? Hélas ! mes frères, on ferme les yeux dans le monde aux qualités les plus éclatantes, bien loin d'y rechercher les plus cachées. On ouvre les yeux dans le monde pour découvrir les moindres défauts du prochain, et jamais on ne pense à les ouvrir pour en connaître les vertus intérieures.

Le cloître seul est cette région de lumière à la faveur de laquelle chacun voit partout des motifs de soumission, de respect et d'obéissance. C'est là que l'on est toujours prêt à obéir, non-seulement aux supérieurs qui portent le caractère extérieur d'une autorité canonique, mais à tous les égaux et à tous les inférieurs, parce qu'on y est éclairé de cette lumière pénétrante de l'humilité, qui découvre ce caractère intérieur dans tous les hommes : *In humilitate superiores sibi invicem arbitrantes.*

Quelle peine pourriez-vous donc avoir, ma chère sœur, en vous dévouant à une vertu dont la pratique est si glorieuse? Je vous ai dit qu'elle seule attaque tous les vices, et je puis ajouter qu'avec elle seule vous pratiquerez toutes les vertus. Esclave du péché en la personne de votre premier père, vous deviendrez esclave de la justice en vous assujettissant à Dieu en la personne de vos supérieurs (*Nic., Tr. de l'Ob.*). Vous vous humilierez à la vue de vos propres ténèbres; vous vous mortifierez en vous détachant de votre volonté; vous pratiquerez la sagesse en ne la reconnaissant point en vous, mais en autrui. Quand vous serez attentive à ne rien faire par vous-même, vous ne répondrez de rien; et, en recevant tous les événements de la main de Dieu, vous sentirez la consolation de n'y avoir pas coopéré : état heureux, ma chère sœur, état heureux! car les maux se commettent si facilement et les biens réussissent si peu que le parti le plus sage que l'on ait à prendre est de ne s'y faire principe de rien. Ce sera donc l'obéissance qui, comme dit l'Ange de l'Ecole, vous formera, vous établira précisément dans votre état, vous immolera sur l'autel de votre cœur, vous donnera le coup de cette mort bienheureuse par laquelle vous cesserez de vivre de la vie du monde, pour ne plus vivre que de celle de Jésus-Christ.

Voilà, ma chère sœur, ce que j'avais à vous dire sur les vœux que vous allez faire. J'ai cru devoir lever dans ce discours les voiles de la religion, afin qu'il y eût quelque rapport entre le jour où votre époux mourut sur la croix et le jour où vous allez mourir au monde. En mourant sur la croix, il déchira le voile du Temple pour anéantir les figures par l'éclat de la vérité; et, en vous voyant mourir au monde, j'ai voulu déchirer le triple voile qui vous cachait les avantages de l'état religieux, de sorte que vous voyez maintenant que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé est contenu dans la pauvreté, dans la chasteté et dans l'obéissance, et que, malgré les préventions de la nature corrompue, dès là que l'on renonce à tout, la sagesse fait trouver tout dans ce renoncement même : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.*

Mais, pour n'être pas confondue dans votre espérance, ne prenez pas ces trois vertus d'une manière commune. Donnez-leur toute l'étendue que les saints leur ont donnée, car il se peut faire qu'une religieuse soit pauvre, chaste, obéissante, et que néanmoins elle soit esclave de quelque déréglement de l'esprit. L'exemple des vierges folles nous montre que cela peut arriver, et, je le dis avec douleur, cela n'arrive que trop. Mais j'espère mieux de vous, ma chère sœur, et les circonstances de votre vocation me donnent une consolation singulière. Croyez tout ce que Dieu vous dit, espérez tout ce qu'il vous promet, et infailliblement il comblera tous vos désirs par l'abondance de ses biens : *Qui replet in bonis desiderium tuum.*

Mais de tous ceux-là, mes chers auditeurs, n'y en aura-t-il pas un seul qui vienne jusqu'à vous? Vous vous partagez sans cesse dans la recherche des biens imaginaires. Tantôt dominés par l'avarice, vous cherchez l'utile dans les richesses; et il n'est pas besoin d'être fort riche pour être avare, on l'est avec le plus médiocre revenu; encore est-ce beaucoup si à l'avarice l'industrie ne se joint pas. Tantôt, flattés par la volupté, vous cherchez l'agréable dans toute espèce de plaisirs, sans trop examiner s'ils sont innocents ou criminels, et sans penser au compte terrible que Dieu vous demandera d'un temps perdu dans l'oisiveté, dans le jeu, dans les occupations frivoles; tout cela, dites-vous, *pour tuer le temps;* mais combien grande est votre erreur, c'est le temps que vous prétendez tuer qui vous tue. Tantôt, poussés par l'ambition, vous cherchez l'honorable dans des emplois où vous trouviez des sujets quels qu'ils soient qui vous obéissent, pourvu qu'ils flattent votre vanité.

Je n'oserais vous dire, pour remédier à tant de maux, de suivre l'exemple de cette fille chrétienne. Il n'appartient pas à des cœurs appesantis vers la terre de voler aussi haut que les aigles, et tous ne sont pas capables d'une vocation si sublime. Mais enfin, mes frères, en quelque profession que l'on vive, ne faut-il pas se sauver? Et puisque le salut consiste dans la possession du souverain bien, permettez-moi de vous demander avec saint Augustin pourquoi vous ne le cherchez pas? *Cur per multa vagaris homuncio, quærendo bona animæ tuæ et corporis tui* (*Aug. Man., c.* 34, *t.* VI)? Pourquoi, dit ce Père, vous consumer misérablement dans la recherche des biens où vous croyez trouver le bonheur passager de votre âme et celui de votre corps? Jamais vous ne serez contents dans la possession de ce que vous pouvez perdre par une disgrâce ou par la mort. Jamais vous n'aurez de joie tranquille, si elle n'est immuable, et elle ne le sera que quand vous posséderez le seul bien qui renferme tous les autres biens : *Ama unum bonum in quo sunt omnia bona, et sufficiet.*

Ne vous partagez donc plus par autant de passions que le monde vous présente d'objets. Fixez-vous au bien unique et uniquement aimable qui n'est autre que Dieu seul. Et vous trouverez qu'il est utile de s'attacher à un Dieu en qui sont renfermés les seuls trésors qui peuvent remplir le cœur de l'homme. Vous trouverez qu'il est doux et consolant d'aimer un Dieu souverainement aimable, et loin duquel le cœur de l'homme est troublé, inquiet, bourrelé, malheureux. Vous trouve-

rez qu'il est glorieux d'obéir à un Dieu que l'on ne peut servir sans régner, je ne dis pas dans le temps, ce serait trop peu, je dis dans le cours infini de l'éternité bienheureuse.

SERMON XVII.

Pour la Purification de la sainte Vierge et la présentation de Jésus-Christ au temple.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Les jours de la Purification de Marie étant accomplis selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur (*S. Luc, ch.* II).

Sire, j'ai eu déjà le bonheur d'éprouver dans cette chaire, que Votre Majesté donne une audience favorable aux ministres de l'Evangile, et qu'elle reçoit avec une foi humble les vérités d'une religion que les rois vos ancêtres n'ont jamais abandonnée et dont vous êtes vous-même le plus puissant et le plus zélé protecteur.

Je reviens, sire, animé du même zèle et soutenu de la seule grâce de mon ministère, vous annoncer de nouveau ces vérités, et tâcher d'inspirer à votre cour la piété dont vous lui donnez l'exemple. Votre présence auguste honorera la sainte parole, la régularité de votre vie l'autorisera et, en louant la vertu devant un roi vertueux, j'aurai l'avantage de pouvoir convaincre les esprits par le témoignage des yeux.

Quand on a l'honneur de vous parler, sire, à la face des autels, on vous doit, il est vrai, un tribut d'honneur et de louanges, mais il ne convient pas d'y faire la fonction des orateurs et des historiens. C'est à eux à faire observer à la postérité, dans la diversité des événements de votre règne, les divers caractères de sagesse et de grandeur employés selon les temps par un même homme. C'est à eux à distinguer, par des époques célèbres, tant de faits héroïques de Votre Majesté, entrepris, conduits et exécutés par elle-même, et à placer dans son ordre ce que l'Europe inquiète et jalouse a ressenti tant de fois de votre puissance et de votre modération.

Mon partage, sire, est de vous considérer par le titre glorieux de roi très-chrétien et de fils aîné de cette Eglise, qui est le royaume de Jésus-Christ, où, sanctifiant votre royauté par la sienne, vous participerez, malgré la mort, à l'éternité de son règne.

C'est par là qu'un prédicateur évangélique vous reconnaît vraiment roi, maître de vous-même et de vos désirs, toujours égal, sans trouble, sans précipitation, sans faiblesse. C'est par là qu'il vous trouve ami de la vérité et de la vertu, supérieur à l'injustice et à l'envie, aussi grand par le mérite de la personne que par la dignité du sceptre, encore plus grand en ce que vous êtes soumis à Dieu, dont la bonté, sire, s'étend également sur Votre Majesté, soit qu'il vous comble de prospérités, soit qu'il exige de votre foi des épreuves difficiles, puisqu'il vous empêche d'oublier que c'est *par lui seul que les rois règnent* (*Prov.*, VIII); qu'il est l'unique cause de tous les événements dont les hommes superbes se croient faussement les premiers mobiles; que *quiconque croit en lui et y met sa confiance ne sera jamais confondu* (*Rom.*, IX, 33); qu'il exerce la vertu ou qu'il la couronne et que *tout tourne en bien à ceux qui l'aiment* (*Rom.*, VIII, 28).

C'est dans l'espérance et même dans l'assurance de trouver Votre Majesté dans ces dispositions chrétiennes et de l'y confirmer par la parole de Dieu, que j'ouvre la Mission dont il vous a plu, sire, que je fusse honoré. Et d'abord, la solennité de ce jour me donne lieu de traiter ce que le christianisme a de plus saint et de plus solide, je veux dire le sacrifice que Jésus-Christ commence dans le temple de Jérusalem, pour le consommer sur le Calvaire.

Déjà lui-même s'était offert à son Père pour la rédemption du genre humain dès le premier moment de son incarnation. Aujourd'hui il se fait offrir par sa Mère, car il était juste qu'elle y eût quelque part, puisqu'elle avait fourni la victime et que, supposé le décret immuable de sa sagesse et de son amour, Jésus-Christ ne pouvait pas racheter les hommes sans le corps que cette vierge lui avait donné. C'est donc Marie qui l'offre comme une victime pure et vraiment digne de Dieu; et c'est Siméon et Anne qui le reçoivent comme le fruit de leur attente et la récompense de leur vertu.

Mais ce n'est là que la lettre du mystère et, suivant le caractère de la loi nouvelle, il en faut pénétrer l'esprit. Jésus-Christ a été offert afin que nous l'offrions. Il a été reçu afin que nous le recevions. Et parce que deux actions si importantes demandent de notre part des dispositions proportionnées, nous trouvons dans l'accomplissement de ce mystère même de parfaits modèles, qui nous apprennent à les faire dignement.

Marie offre Jésus-Christ dans le temple de Jérusalem et c'est d'elle que nous apprenons à l'offrir tous les jours dans nos églises. C'est ce que j'établirai dans la première partie de mon discours.

Siméon et Anne le reçoivent à son premier avénement et c'est d'eux que nous apprenons à nous préparer toute notre vie à le recevoir dans le dernier. C'est ce que je traiterai dans la seconde. Ainsi le mystère de ce jour sera expliqué, selon la lettre, pour établir le fait, et selon l'esprit, pour en tirer les instructions que la divine sagesse y avait renfermées pour notre salut.

Voilà, sire, le premier sujet qui se présente pour édifier Votre Majesté et la maintenir dans la pratique de joindre aux vertus royales les vertus chrétiennes, qui seules font des princes de ce monde les princes du siècle futur, et des grands de la terre les grands de l'éternité.

Fasse le ciel que le sacrifice de Jésus-Christ, auquel nous devons tout et sans lequel nous n'obtenons rien, nous soit appliqué dans cette fête, afin que nous méritions d'offrir dignement ce divin Sauveur pendant la vie et de le recevoir de même à la mort! Ce doit être le fruit de tout ce discours et c'est aussi

la grâce qu'il faut demander par l'intercession de Marie: *Ave,Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Sire, pour bien connaître quel est le mérite de l'action que fait aujourd'hui la sainte Vierge, il faut se souvenir que Dieu avait fait deux préceptes dans l'ancienne loi, dont l'un regardait la purification des mères, l'autre la présentation de leurs premiers nés au temple (*Lev.*, XII; *Exod.*, XIII); et Marie s'est soumise à tous les deux suivant la coutume de la loi: *Secundum consuetudinem legis.*

1. Quant au premier précepte, elle n'a rien fait au dehors qui ne lui fût commun avec toutes les femmes juives. Ce qui la distingue de toutes les autres c'est qu'elle s'est soumise à une loi qui, bien loin d'être faite pour elle, marquait par ses propres termes qu'elle ne l'était pas. Ainsi la loi de la purification n'était pour elle qu'un conseil, elle pouvait la garder, parce qu'elle était mère, elle pouvait ne pas la garder, parce qu'elle n'était pas impure.

Comment aurait-elle eu besoin de se purifier, dit saint Bernard, après avoir porté dans son sein la source de toute pureté en la personne de celui qui s'est fait homme pour purifier les hommes? Et devait-elle s'abstenir d'entrer dans le temple du Seigneur, elle qui avait enfanté le Seigneur du temple et qui, par cet enfantement même, était devenue le temple du Saint Esprit: *Cur non ingrediar templum Domini, quæ peperi Dominum templi* (*Bern., in Pur., serm.* 3; *item. Sup. Miss. hom.* 2)?

Cependant quelque raison qu'elle eût de se dispenser de cette loi, elle ne laissa pas d'y obéir et, n'ayant point reçu d'ordre particulier, son humilité lui fit croire qu'elle devait suivre l'ordre commun. Si bien que toute libre qu'elle était, elle voulut accepter la soumission et la dépendance, pour ne point troubler la paix et pour prévenir le scandale qu'en aurait pris un peuple à qui ses priviléges n'étaient pas connus. D'où nous apprenons que, dans la religion chrétienne, nous pouvons allier la liberté et la servitude. La foi, dont l'objet est infini, nous rend libres de toutes les choses présentes; mais la charité, qui se fait toute à tous, nous rend esclaves de toutes les créatures quand il s'agit de l'édification du prochain.

En observant le premier précepte, elle se préparait à observer plus dignement le second, car elle considérait sa purification sous deux rapports différents. D'un côté, elle regardait la conception et la naissance de son fils, de l'autre, elle regardait l'offrande qu'elle était obligée d'en faire à Dieu. Et comme elle connaissait qu'elle n'avait pas besoin d'être purifiée par rapport à une conception et à une naissance qui n'avait rien d'impur, toute sainte qu'elle était elle jugea qu'elle en avait besoin par rapport à l'offrande qu'elle devait faire du Dieu qu'elle avait enfanté, et l'unique raison qu'elle se proposa fut la loi de Dieu: *Sicut dictum est in lege Domini* (*Luc.*, II, 24)

Pour comprendre, messieurs, le mérite d'une si humble obéissance, il faut établir en peu de mots un principe de morale que saint Grégoire nous a expliqué. Il y a, dit ce Père, une obéissance qui n'est d'aucun mérite, si celui qui obéit y met quelque chose du sien: *Si de suo aliquid habeat*, et il y en a une autre qui n'est encore d'aucun mérite, si celui qui obéit n'y met pas quelque chose du sien: *Si de suo aliquid non habeat.* Il n'y faut rien mettre du sien quand l'obéissance élève à des emplois honorables, car, pour peu que l'on aime et que l'on désire cette élévation, il n'y a point de mérite à obéir. Mais il y faut mettre quelque chose du sien, quand l'obéissance rabaisse à des pratiques humiliantes, car alors il y a du mérite à pratiquer tout ce qui est commandé.

On voit cette différence dans la soumission de Moïse et dans celle de saint Paul aux ordres de Dieu. Dieu tire Moïse de la suite d'un troupeau qu'il gardait dans le désert, pour le mettre à la tête de son peuple, et il n'obéit qu'avec crainte, parce qu'il est effrayé d'une commission glorieuse (*Exod.*, III, 11). Dieu ordonne à saint Paul d'aller à Jérusalem pour y être jeté dans les fers, et il obéit avec plaisir, parce qu'il aime une commission humiliante (*Act.*, XX, 23).

Or, Marie rassemble aujourd'hui dans ce qu'elle fait ces deux qualités de l'obéissance. Elle trouve une loi qui lui dit de s'éloigner durant quarante jours de l'entrée du temple, pour se purifier; elle en trouve une autre qui lui ordonne d'offrir son fils au temple après quarante jours écoulés; et elle se soumet avec plaisir à la loi humiliante de la purification: au lieu que rien n'étant plus glorieux pour une créature que d'offrir son créateur, elle ne se soumet à cette loi glorieuse qu'avec crainte. Elle aime ce qui l'humilie, elle appréhende ce qui peut l'élever; tant il est vrai que les emplois glorieux et les situations honorables ont toujours à se défendre de l'orgueil, et que l'on ne peut s'y maintenir avec modération et avec sagesse, qu'en se couvrant du rempart de la modestie et de l'humilité.

Mais peut-être me demandez-vous comment une Vierge si pure pouvait se purifier. C'est, messieurs, que la purification extérieure, qui lui était inutile en soi, lui a fait acquérir une purification intérieure: et l'on peut être purifié intérieurement en deux manières, ou par l'expiation des péchés que l'on a commis, ou par un accroissement de pureté. Marie qui, comme parle l'Eglise, a toujours été *toute belle* (*Cant.*, IV, 7), n'était pas capable de la première sorte de purification, mais seulement de la seconde. Elle pouvait croître en vertu, et un moindre degré de vertu était pour elle une espèce d'impureté à l'égard du plus grand.

Ce n'est donc que par l'accroissement de sa pureté qu'elle a été purifiée, et sa pureté s'est accrue par tous les actes de vertu qu'elle a pratiqués dans cette action. Par

cette obéissance exacte qu'elle rendait à une loi qui n'était pas faite pour elle ; par cette retraite édifiante qui la faisait tenir pendant quarante jours séparée de tout le monde, comme si elle eût contracté les taches de l'enfantement; par cette profonde humilité qui la faisait passer pour une femme ordinaire, elle qui, par un privilége spécial, était devenue la Reine des vierges ; par ce détachement universel, qui lui a fait offrir un fils unique, sa consolation et sa gloire; par le mérite et l'excellence de ce sacrifice même, dans lequel elle a offert la victime sainte attendue depuis tant de siècles, et dont toutes celles qui l'avaient précédée n'avaient été que des représentations et des images. Victime seule digne de celui à qui elle était offerte, puisque Marie n'a offert rien moins qu'un Dieu à un Dieu, qu'un Fils éternel à un Père éternel, que l'Agneau sans tache à celui qui est essentiellement pur. C'est par tous ces degrés de vertu qu'elle est montée à la plus haute pureté qui fût jamais, et qu'elle a eu le bonheur d'offrir son Fils au temple, comme le *premier né de toutes les créatures*, et comme seul digne, par sa sainteté souveraine, d'être présenté au Père éternel pour la rédemption du genre humain.

Mais quand nous voyons la sainte Vierge accomplir avec tant d'empressement et de ferveur un article de la loi ancienne, qui même ne l'obligeait pas, quelle confusion pour nous de ne point accomplir tant de points de la loi nouvelle qui nous obligent ? La loi de la purification n'était pour elle qu'un conseil, son humilité l'a regardée comme un précepte ; et instruits que nous sommes que la loi de l'Evangile est pour nous un précepte, combien de fois notre orgueil et notre mollesse nous la font-ils regarder comme un conseil ?

2. Jusque-là, messieurs, c'est la lettre du mystère, en voici l'esprit ; et sans doute vous en comprendrez mieux l'esprit après avoir entendu l'explication de la lettre.

Marie a offert son Fils selon la loi de Moïse, nous devons l'offrir selon la loi de grâce. Il a été offert une fois dans le temple de Jérusalem, afin de l'être dans l'Eglise durant le cours de tous les siècles et de l'éternité même ; car, comme en se sacrifiant il a fait le plus grand acte d'adoration dont il pût honorer Dieu son Père, il ne devait jamais cesser ni de lui rendre ce culte suprême, ni de lui offrir son sacrifice. Aussi nous est-il représenté par saint Paul comme le *Prêtre éternel* (*Hebr.*, IX, 24), qui est entré dans le sanctuaire du ciel avec sa victime, pour l'offrir continuellement à Dieu : *Introivit... in ipsum cœlum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis.*

Il s'est donc premièrement offert sur la terre comme une hostie de propitiation pour nos péchés, et en présentant son Eglise à son Père, il a obtenu qu'il la regardât comme l'objet de son amour. Cette Eglise, à son tour devenue le corps de Jésus-Christ et associée à lui comme prêtre et comme victime, l'offre lui-même et s'offre avec lui, parce qu'elle ne peut rendre ce qu'elle doit à Dieu que par cette unique oblation de son Fils et d'elle-même en son Fils.

Voilà, messieurs, la vérité fondamentale de la religion par rapport au sacrifice de la messe qui en fait la sainteté, et si vous voulez bien donner une sérieuse attention à ce que je vais vous en dire, vous conviendrez qu'à quelque dignité que la naissance vous élève, vous en avez encore une plus grande dans la qualité de chrétiens.

Tout le corps mystique de Jésus-Christ ne compose qu'un grand Prêtre et un grand sacrifice, qui comprend le chef et les membres. Il s'offre lui-même, et l'Eglise l'offre par ses ministres et par ses enfants ; car il y a deux sortes de sacerdoce. L'un est extérieur et visible, l'autre est intérieur et invisible. Le premier est propre à ceux qui sont ordonnés prêtres, pour consacrer et pour offrir à l'autel le corps de Jésus-Christ; mais le second est commun à tous les membres de l'Eglise, et il y a une liaison si étroite entre les deux, que les Pères en parlent comme étant inséparables. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin (*Aug., lib.* IV *de Trin., c.* 14; *de Civ. Dei, l.* X, *c.* 20), que le même Jésus-Christ qui s'est offert une fois dans le temple et sur la croix pour le salut de tous les hommes, s'offre encore tous les jours sur nos autels, et qu'il a ordonné à son Eglise de l'offrir, pour perpétuer son sacrifice : *Quod semel in cruce Christus sacrificium obtulit, hoc semper Ecclesiæ suæ offerendum reliquit.*

De ce principe incontestable il s'ensuit que, quand ce divin Sauveur est offert sur nos autels, nous voyons une action aussi sainte que celle que Marie a faite en l'offrant dans le temple. C'est d'elle aussi qu'il faut apprendre la disposition où nous devons être pour faire dignement cette oblation, ou pour y participer. Et vous avez vu qu'elle s'y est préparée en accomplissant, avec saint Joseph, tout ce qui était ordonné dans la loi de Dieu : *Perfecerunt omnia secundum Legem Domini* (*Luc*, II, 22).

Personne ne put aspirer à une pureté pareille à la sienne ; mais pour examiner quelle doit être celle des ministres qui offrent le sacrifice, et celle des chrétiens qui y assistent, il faut observer quelle a été en divers temps la conduite de l'Eglise.

Elle a toujours exigé et elle exige encore l'innocence et la pureté de cœur dans ses ministres : et dans les premiers siècles elle en demandait autant de chaque laïque, puisqu'aucun n'y était admis, dont on ne pût dire : *Impleti sunt dies purgationis ejus ;* qu'il avait achevé sa pénitence. Aujourd'hui elle n'exige pas des laïques, comme elle faisait alors, une plénitude de purification, mais du moins en exige-t-elle un commencement. Je m'explique.

Quoique l'Eglise change de discipline elle ne change pas d'esprit, puisqu'étant con-

duite par celui de Dieu, on peut dire d'elle ce que saint Augustin dit de Dieu même : *Opera mutat, non consilium* (*Aug., Conf., lib.* I, *c.* 4), qu'il change ses ouvrages sans changer les conseils de sa sagesse éternelle. Autrefois elle excluait les pécheurs de la vue des sacrés mystères, jusqu'à ce qu'ils fussent devenus justes, afin que le désir d'y être admis les portât à se convertir plus promptement. Mais dans la suite des temps ayant remarqué qu'ils méprisaient les choses saintes, elle a jugé à propos non plus de les en éloigner, mais de les y contraindre à certains jours par une loi, parce que, les voyant endurcis dans le mal, elle a cru qu'ils ne se convertiraient jamais, à moins que d'être touchés par une grâce puissante; que pour obtenir une grâce puissante ils avaient besoin d'un puissant intercesseur, et que la messe étant un sacrifice de propitiation et de paix où Jésus-Christ intercède pour les pécheurs, il était bon qu'ils y fussent présents. Or, il paraît que dans cette conduite différente elle a eu toujours le même esprit, qui est d'obliger les pécheurs, dont elle demande la conversion, à profiter d'un sacrifice capable de les convertir.

La discipline de l'Eglise ayant donc changé, et n'étant permis à aucun particulier de la contredire, le précepte d'entendre la messe s'étend également sur les pécheurs et sur les justes ; et bien loin de pécher, comme on l'a voulu dire, en y assistant, on pèche en n'y assistant pas, parce qu'on désobéit à l'Eglise, et que l'on se prive des grâces qui sont attachées au sacrifice de Jésus-Christ; mais aussi, plus ce sacrifice communique de grâces, plus l'Eglise veut que tous ses enfants se mettent en état de les recevoir en y assistant dignement. Et le fondement de cette loi, dit saint Augustin, c'est que nous sommes tous dans l'obligation indispensable de témoigner, par un sacrifice extérieur, notre dépendance du souverain Etre, et en même temps de l'accompagner d'un sacrifice intérieur, par lequel nous reconnaissons cette dépendance, en faisant les actes de toutes les vertus, et en les rapportant à sa gloire. Et, sans doute, le premier nous deviendrait inutile sans le second, parce qu'en offrant le sacrifice visible il faut que nous soyons nous-mêmes un sacrifice invisible dans le sanctuaire de notre cœur.

J'avoue que tous les chrétiens ne peuvent pas être dans une égale disposition à l'égard de ce sacrifice, mais il y en a pourtant une bonne pour chacun ; et voilà, messieurs, ce qu'il vous importe de remarquer contre le sentiment outré qui, dans ces derniers temps, a voulu se glisser dans la morale chrétienne, et aussi pour entrer dans l'esprit du mystère que nous célébrons en ce saint jour

Quand vous venez dans le Temple pour assister au sacrifice de l'autel, ou vous êtes justes, ou vous êtes pécheurs; car l'Eglise vous commande d'y venir en quelqu'un de ces deux états que vous vous trouviez, mais en différente manière, car la messe doit être entendue autrement par les justes, et autrement par les pécheurs.

Si vous êtes justes, si votre conscience ne vous reproche rien d'essentiel, si vous ne vous sentez chargés que de ces faiblesses intérieures qui sont inséparables de la nature corrompue, que de ces péchés légers où les plus justes tombent sept fois le jour, et dont ils se relèvent avec plus d'humilité et de courage, il faut que vous offriez Jésus-Christ avec le prêtre, et que vous vous offriez vous-mêmes comme *des hosties vivantes, saintes, agréables à Dieu* (*Rom.* XII, 1), et par le mérite du sacrifice vos faiblesses mêmes diminueront.

Mais si vous êtes pauvres en grâce et en bonnes œuvres, engagés dans la malice et la corruption du péché, regardez-vous en cet état comme des membres morts, en qui le péché a effacé la qualité de prêtres spirituels, et par conséquent le droit d'offrir, dans l'état de mort où vous êtes, un sacrifice qui ne peut être offert dignement que par les membres vivants de l'Eglise. En y assistant, ne vous ingérez donc pas d'offrir Jésus-Christ, puisque vos mains ne sont pas pures. Ne vous ingérez pas de vous y offrir vous-mêmes, puisque des victimes impures ne sont propres qu'à irriter Dieu. Contentez-vous d'y offrir des colombes et des tourterelles, je veux dire les gémissements et les larmes de la pénitence. Contentez-vous d'y assister comme des criminels dont l'Eglise demande la grâce, et chargez, pour ainsi dire, cette sainte victime de tout le fardeau de vos péchés, afin qu'en les portant elle les efface et les anéantisse. Par là, la sainte messe deviendra pour vous un sacrifice d'expiation, qui vous fera rentrer dans le droit que vous aviez perdu. Entendez-la tous les jours dans cet esprit, plus vous l'entendrez, plus elle vous sera utile.

On est assez exact à la cour à observer cette loi, et quand on n'agirait pas, ce qu'à Dieu ne plaise, par un esprit de religion, l'exemple du souverain prosterné tous les jours au pied des autels en serait un puissant motif. Mais s'il était possible que les courtisans l'observassent plus pour le roi que pour Dieu, et contre l'ordre de Dieu, et contre l'intention du roi, ce serait une disposition bien contraire au fruit qu'ils en doivent retirer. Qu'ils pensent donc aujourd'hui que le saint sacrifice de la messe est le plus grand acte de la religion, puisque le Sauveur y perpétue l'oblation qu'il a faite de lui-même dans le temple de Jérusalem et sur le Calvaire; que si c'est un honneur pour nous de pouvoir nous y offrir nous-mêmes, c'en est un incomparablement plus grand d'y pouvoir offrir notre Seigneur et notre Dieu; que nous sommes inexcusables quand nous le négligeons, puisque c'est en vertu de ce sacrifice que nous obtenons toutes les grâces ; que celui qui l'offre doit être pur, et que ceux qui y assistent, s'ils ont le malheur d'être engagés dans le péché, doivent s'y humilier et en demander la ré-

mission par les mérites de la victime qui y est offerte; car, quand l'Eglise fait une loi, son intention est que chacun l'accomplisse aussi parfaitement qu'il le peut.

Plaise à mon Dieu que vous soyez touchés d'une vérité dont j'ai cru vous devoir l'explication, et que vous preniez sagement la résolution de la pratiquer. Plaise à mon Dieu que chacun de vous dise comme son prophète : *Et ero immaculatus cum eo, et observabo me ab iniquitate mea.* J'obéirai à l'Eglise qui me commande d'assister au saint sacrifice, mais bien loin d'y assister comme tant d'autres par coutume, par des vues humaines, sans respect, sans attention, sans piété, d'une manière profane qui fait le scandale de la religion, je ferai tous mes efforts pour devenir pur et sans tache devant le Seigneur, et j'implorerai le secours de la sainte Vierge pour me purifier, comme elle, par l'accomplissement de la loi. Et pour cela je m'observerai, j'entrerai dans le fond de ma conscience, pour me confondre devant Dieu à la vue de mes péchés, et je lui demanderai la force de ne les plus commettre. *Observabo me*, j'observerai de près mes pensées, mes désirs, mes affections, tout le commerce que j'ai avec le monde, persuadé que le moyen le plus sûr d'être offert par Jésus-Christ à son Père dans le temple céleste, où rien de souillé n'entrera jamais, est de lui offrir Jésus-Christ dans ce temple matériel qui m'est ouvert tous les jours, pour m'y purifier de toutes mes souillures : *Et ero immaculatus cum eo, et observabo me ab iniquitate mea* (*Apoc.*, XXI, 27).

Jusque-là, messieurs, vous voyez que le Fils de Dieu s'est offert à son Père pour nous sauver, que nous nous sauvons en l'offrant encore, et que c'est de l'exemple de Marie que nous apprenons à l'offrir dignement pour l'accomplissement de sa loi : c'est la première partie du mystère que nous célébrons ; la seconde, c'est qu'ayant été reçu par les anciens justes à son premier avénement, nous devons nous préparer comme eux, durant notre vie, à le recevoir dans le dernier. Il faut encore que j'explique cette vérité selon la lettre et selon l'esprit, dans la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Dieu est si essentiellement bon, et d'une nature si bienfaisante, qu'après que l'homme eut péché, il aima mieux être son père que son juge, et qu'il lui commanda d'espérer en sa miséricorde, quand il ne lui restait plus que le désespoir. Il l'assura que de la femme dont il avait imité la faute au lieu de la corriger, naîtrait un Sauveur et un réparateur de la nature, qui, étant Dieu et homme tout ensemble, mourrait comme homme et se ressusciterait comme Dieu, et qui, après avoir écrasé la tête du serpent, deviendrait lui-même la tête de tous ceux qu'il ferait membres de son corps, en leur donnant une nouvelle naissance dans le baptême.

C'est l'espérance qui consola le premier homme parmi tant de misères qui l'environnèrent de toutes parts dès qu'il fut devenu pécheur, et les Pères disent que le poids de son péché l'aurait accablé, s'il ne se fût soutenu par la foi du Sauveur que Dieu venait de lui promettre. S'il eut la douleur de transmettre son péché à ses descendants, il eut aussi la consolation de leur transmettre la foi de celui qui devait venir pour le réparer; et c'est par elle que se sont sauvés tous les justes qui ont précédé le temps du Messie. Instruits de son avénement futur, tous faisaient consister leur piété à le désirer et à l'attendre. Tous ont demandé de voir son jour aussi bien qu'Abraham, tous l'ont vu, et tous en ont été comblés de joie (*Joan.*, VIII, 36).

1. Mais le saint vieillard Siméon, qui était de ce nombre, avait pour ainsi dire recueilli dans son cœur les désirs de tous les justes qui avaient vécu avant lui, et sa joie fut d'autant plus grande, qu'il vit en effet celui que les autres n'avaient vu que par la foi, ou, pour me servir de l'expression de l'Apôtre, qu'ils n'avaient fait que saluer de loin : *A longe salutantes* (*Hebr.*, XI, 13). Le Saint-Esprit *qui était en lui lui avait révélé qu'il ne mourrait point sans avoir vu ce divin consolateur d'Israël* (*Luc.*, II, 25). Il vivait dans cette espérance, et dès qu'elle fut accomplie, il n'ouvrit la bouche que pour bénir Dieu de cette insigne faveur, et pour lui demander la grâce de mourir en paix, pour ne plus voir les erreurs et la corruption où la synagogue était tombée. Cet exemple, dit saint Cyprien (*Cypr. de Mort.*), devrait nous convaincre que les vrais serviteurs de Dieu ne jouissent jamais d'un repos plus ferme ni d'une tranquillité plus assurée, que lorsque, se voyant enlever du milieu des troubles de cette vie passagère, ils touchent au terme bienheureux qui la va finir.

D'autres justes eurent encore le bonheur de se rencontrer dans le temple avec le Messie, et c'est pourquoi la vénérable antiquité avait appelé ce saint jour *la fête des rencontres*. Dieu avait alors assemblé autour du corps de sa victime des âmes sublimes, comme autant d'aigles qui en étaient affamées et qui vivaient dans l'espérance de s'en rassasier (*Matth.* XXIV, 28). Et l'Evangile nous parle d'une sainte veuve, qui attendait le Messie comme Siméon, et qui avait prévu son avénement par une révélation pareille. Car, comme saint Ambroise l'a remarqué, Dieu voulut manifester la naissance de son Fils à des personnes de tout âge, de toute condition et de tout sexe, afin que toute sorte de témoignage lui fût rendu (*Ambr. in Luc.*, *lib.* II). Avant même qu'il fût né, on avait vu, à son occasion, une femme stérile devenir féconde, un homme muet parler, un enfant tressaillir dans le sein de sa mère. Et, dès qu'une Vierge l'eut enfanté, on vit encore des pasteurs le visiter, des rois l'adorer, un homme juste l'attendre, une sainte veuve confesser son nom et porter les autres à croire en lui.

2. Mais jusque-là, chrétiens, ce n'est que l'histoire de notre Evangile, venons mainte-

nant à l'application, et, encore une fois, de la lettre du mystère passons à l'esprit.

Toute la piété des saints de l'ancien testament consistait à attendre Jésus-Christ, mais la nôtre consiste à le posséder, parce qu'il est déjà venu ; et à l'attendre, parce qu'il doit venir encore. Nous le possédons par la foi, et nous l'attendons par l'espérance. Les Juifs vivaient dans l'attente de son premier avénement, nous vivons dans l'attente du dernier. Nous *attendons toujours*, dit saint Paul, *la béatitude que nous espérons, et l'avénement du grand Dieu notre Seigneur Jésus-Christ* (*Tit.*, II, 13.) : et quand sa gloire se manifestera, l'Eglise souffrante sera consolée. Toutes les larmes seront essuyées : *La mort ne sera plus. Les cris, les travaux cesseront, parce que tout ce qui aura précédé, sera passé pour jamais* (*Apoc.*, XXI, 4).

Cela étant ainsi, mes frères, il faut que nous nourrissions dans notre cœur le désir du second avénement de Jésus-Christ, comme les justes de notre Evangile se sont entretenus dans le désir et dans l'attente du premier, afin que, comme ils l'ont reçu en qualité de Sauveur dans la plénitude des temps, nous soyons en état de le recevoir comme juge à la fin des siècles. Ne négligez pas une si salutaire instruction, et comparez-vous ici aux modèles qui nous sont proposés.

Siméon était un homme juste et craignant Dieu, *homo justus et timoratus*. Par la crainte, il évitait tout péché, par la justice, il pratiquait toute vertu, et par toutes les deux, il se préparait à recevoir le Sauveur. Ce qui renferme l'idée de toute la vie chrétienne, qui consiste à nous préparer à recevoir notre juge, en faisant des œuvres de justice et en craignant Dieu.

Mais il y a bien peu de chrétiens qui s'y préparent de cette sorte. Quand on examine ce qui se passe communément dans le monde, on y en voit un nombre infini qui ne font que partager leur vie entre les affaires et les plaisirs, et qui ne craignent que la perte des biens périssables où ils se sont malheureusement attachés.

Mais pourquoi m'engager à vous représenter le monde, à vous, messieurs, qui devez d'autant plus le connaître, que c'est vous-mêmes qui le composez ? Et qu'y voyez-vous ? Vous y voyez tout ce qui flatte les sens, tout ce qui nourrit l'orgueil, tout ce qui tend à déguiser la laideur du vice sous des apparences honnêtes, tous les raffinements de la médisance, qui s'insinue d'une manière agréable dans les esprits, toutes les railleries étudiées qui font un jeu de la religion et un divertissement de l'impiété, toutes les bassesses de l'intérêt, toutes les lâchetés de l'envie, tous les désordres enfin où les âmes timorées ne pensent point sans rougir, et dont la honteuse description ne doit jamais profaner la bouche d'un ministre de l'Evangile. Voilà ce que vous ne voyez que trop dans le monde, et tout cela persuade-t-il qu'on y attende Jésus-Christ ou que l'on y pense seulement à la rigueur de ses vengeances ? Celles-là mêmes que Dieu exerce sur nous dès cette vie sont des avertissements de celles que nous avons à craindre dans l'autre. Ce sont autant de voix puissantes qui nous crient que le juge vient et que l'éternité s'approche. Ce sont comme autant d'étincelles qui s'exhalent du feu de l'enfer, et la miséricorde divine permet qu'elles en sortent, afin que nous en soyons épouvantés, et que la crainte que nous en aurons nous porte à nous en garantir. Cependant la jeunesse dissipée et corrompue ne songe qu'à ses plaisirs : ceux mêmes à qui l'âge et l'expérience devraient fournir de sages réflexions, n'en font aucune sur leur dernière fin, et hasardent de tomber, d'un instant à l'autre, dans le sein effroyable de l'éternité sans y avoir jamais pensé. Démentez-nous, si vous le pouvez, voilà l'image du commun du monde.

Mais, me direz-vous, le désordre n'est pas général, et, parmi tant de gens déréglés, dont le monde est infecté, il y en a quelques-uns qui ne se laissent point entraîner au torrent de la coutume et aux impressions du mauvais exemple.

Il est vrai, et c'est avec joie que j'en convieus avec vous, le nombre des élus de Dieu n'est pas encore rempli. Dans notre siècle comme dans les précédents, à la cour et à la ville, il y a des âmes choisies, à qui Dieu se fait connaître, et qui vivent dans l'attente de la consolation qui leur est promise après cette vie.

Vous donc, âmes justes et timorées, qui êtes dispersées dans cet auguste auditoire, vous qui, comme Siméon, êtes venues dans ce temple par le mouvement de l'Esprit de Dieu (*Luc.*, II, 27), et qui, à l'exemple d'Anne la prophétesse, l'y *servez dans les exercices du jeûne et de la prière* (*Luc.*, II, 37); écoutez docilement ma parole qui est la sienne, et écoutez-la pour la pratiquer. Vous craignez Dieu et vous le servez, grâces immortelles lui en soient rendues. Par sa miséricorde vous avez *choisi la meilleure part*. Tout le reste *n'est que vanité et affliction d'esprit* (*Eccle.*, I, 14). Mais j'ai encore un avis important à vous donner. Si vous voulez que cette part ne vous soit point ôtée, il faut que la crainte vous conduise à l'amour, afin que vos œuvres soient des œuvres de justice ; car c'est ici la doctrine que saint Augustin a prise de saint Paul.

Nous sommes quelquefois exacts dans les devoirs extérieurs de la religion, sans nous mettre en peine du motif qui nous fait agir, ou de l'amour qui nous anime. Vous le savez, nous ne sommes qu'amour dans le fond de notre nature. C'est cette passion maîtresse de toutes les autres, qui nous domine, qui nous conduit, qui rapporte toutes nos actions bonnes ou mauvaises à la fin qu'il se propose, et cette fin est l'objet que nous aimons. Or, si cet objet n'est pas Dieu, il faut nécessairement que ce soit la créature. Donc si nous n'aimions point Dieu, nous ne rapporterions rien à Dieu. Ne rapportant rien à Dieu, nous n'agirions que pour la créature. N'agissant que pour la créature, nous

ne ferions point des œuvres de justice. Ne faisant point des œuvres de justice, nous ne servirions pas le Seigneur avec cette *crainte qui est le commencement de la sagesse* (*Psal.* CX, 10), et, par conséquent, nous ne vivrions pas comme faisaient les justes de notre Evangile dans l'attente de Jésus-Christ.

Il est déjà venu, et il doit venir encore, et pour le recevoir dignement la seconde fois, il faut l'avoir bien reçu la première. Mais qu'il est à craindre qu'il n'arrive dans l'Eglise ce qui est arrivé dans la synagogue. Il y avait des Juifs qui faisaient profession d'attendre et de désirer le Messie, et dès qu'il fut venu ils ne purent supporter sa vue. Malachie l'avait prédit, et nous avons lu sa prédiction dans l'épître de ce jour : *Quis poterit cogitare diem adventus ejus, et quis stabit ad videndum eum? Ipse enim quasi ignis conflans* (*Mal.*, III, 2). Il viendra, disait ce prophète, mais qui pourra seulement penser au jour de son avénement, et qui en pourra soutenir la vue? Car il est comme un feu qui fond les métaux.

Cette prophétie regardait le premier et le second avénement de Jésus-Christ, tous deux également incompréhensibles. Les Juifs l'ont rejeté dans le premier, parce que la sainteté de sa vie et de sa doctrine était une condamnation perpétuelle de leurs déréglements ; et si nous le croyons à l'extérieur, combien y en a-t-il parmi nous qui le rejettent en effet, puisqu'au lieu de se régler sur ce divin modèle, ils le crucifient de nouveau par leurs péchés? Il est venu d'abord apporter le feu de la charité sur la terre (*Luc.*, XII, 49), afin que nos cœurs en soient enflammés, et, comme l'avait dit son précurseur, il a baptisé les hommes dans le Saint-Esprit et dans le feu (*Luc.*, III, 16). Mais à la fin du monde *il viendra*, dit saint Paul, *au milieu des flammes se venger de ceux qui ne connaissent point Dieu et les confondre par la gloire de sa puissance* (II *Th.*, I, 8). Et si nous n'avons pu supporter le feu de son amour, quand il est venu pour purifier les pécheurs, comment supporterons-nous le feu de sa vengeance, quand il viendra pour les consumer? *Quis poterit cogitare diem adventus ejus, et quis stabit ad videndum eum?*

Pensons à nous-mêmes, et préparons-nous mieux que nous ne faisons à recevoir Jésus-Christ, dont le second avénement est aussi infaillible que le premier. Le moyen de le recevoir dignement à la mort, c'est de l'avoir reçu dignement pendant la vie, car il se donne à nous dans le sacrement de l'autel, et comme Marie nous apprend à l'y offrir, Siméon et Anne nous apprennent à l'y recevoir.

Siméon était *un homme de désirs* (*Luc.* XXII, 15; I *Reg.* II, 5), il faut l'être pour communier. Et que devons-nous désirer ni rechercher avec plus d'ardeur, que cette nourriture sacrée? Il n'y a que les faméliques qui méritent d'être rassasiés de ce pain divin. Encore faut-il que leur faim soit semblable à celle de ce saint vieillard et qu'elle soit produite par le même esprit dont il était rempli : car, comme dit saint François de Sales, il y a deux sortes de faim de l'âme comme du corps ; une qui vient de la vigueur de la santé et une autre qui est causée par quelque déréglement. La première mérite d'être rassassiée, parce qu'elle est accompagnée de justice et de sainteté et que *bienheureux sont ceux qui ont faim et soif de la justice* (*Matt.*, V, 6). Mais la seconde doit être rejettée, parce qu'elle vient de la coutume, de la bienséance, ou de quelque respect humain.

Anne la prophétesse ne nous instruit pas moins de cette grande vérité. L'Evangile dit qu'elle *était sans cesse dans le temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières* (*Luc.*, II, 37). C'est par ces dispositions saintes qu'elle mérita de recevoir le Messie, et après l'avoir reçu, elle se *mit à le louer et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.*

Venir souvent dans le temple du Seigneur, pour y répandre son cœur en sa présence, employer du moins quelques heures du jour à son service, joindre à la prière une prudente mortification, qui abatte plutôt l'orgueil que les forces, louer Dieu, parler de ses vérités saintes, s'en entretenir avec ceux qui l'aiment, s'en servir pour confondre ceux qui le haïssent, c'est ainsi que l'on se rend digne de recevoir Jésus-Christ durant cette vie, et gardons-nous bien de le recevoir avec les dispositions contraires, de peur que nous ne le reçussions à la mort, non plus comme un Sauveur miséricordieux, mais comme un juge inexorable, qui de l'abîme de nos passions nous précipiterait dans l'abîme du feu préparé au démon et à ses anges (*Matth.*, XXV, 41).

J'espère, messieurs, de votre raison et de votre sagesse, que le mystère de ce jour vous sera une exhortation puissante pour éviter ce malheur.

Offrez donc Jésus-Christ comme Marie l'a offert, puisque vous pouvez faire à l'autel ce qu'elle a fait dans le temple, et qu'il n'y a point d'action plus digne de Dieu, que de célébrer le saint sacrifice, ou d'y assister en joignant son intention à celle de l'Eglise, qui est que les justes s'y confirment dans la justice, et que les pécheurs y obtiennent la rémission de leurs péchés.

Préparez vous à le recevoir comme Siméon et Anne l'ont reçu, et si vous voulez qu'à son dernier avénement il vous y trouve préparés, profitez des grâces qu'il nous a méritées dans le premier, en le recevant souvent et avec amour dans l'Eucharistie, et en vivant de manière que vous puissiez espérer de mourir en paix.

Je me prépare à vous l'annoncer durant les jours de salut, et à le former dans vos cœurs par sa parole, jusqu'à ce qu'il y soit *parvenu à la plénitude de son âge* (*Eph.*, IV, 13), c'est-à-dire jusqu'à ce que vous parveniez vous-mêmes à l'amour de ses lois et de ses mystères. Mais si ma préparation n'était secondée par la vôtre, j'aurais beau combattre les vices, je ne donnerais, comme

parle l'Apôtre, *que des coups en l'air* (I *Cor.*, IX, 26), lorsque votre obstination bâtirait entre vos cœurs et ma bouche un mur impénétrable à ma voix (*Isa.*, LIX, 2).

C'est une coutume pieuse de l'Eglise de Paris, que les prédicateurs qui doivent fournir la carrière épineuse du carême, la commencent dès le jour de la purification. Sans doute afin qu'ils avertissent leur auditoire de vivre à l'exemple d'Anne et de Siméon dans l'attente de la vérité de Jésus-Christ, et de se purifier comme Marie pour ne la pas recevoir inutilement. Docilement écoutée elle est cause de salut; méprisée elle est occasion de perte, car la parole de Dieu, dit un prophète, ne s'en retourne point vide vers lui, mais elle produit infailliblement l'effet pour lequel il l'a envoyée.

Ne l'envoyez donc, Seigneur, que dans l'effusion de vos infinies miséricordes, et donnez-lui une vertu si efficace, qu'elle instruise, et qu'elle touche, pour ne pas faire, comme il n'arrive que trop souvent, un spectacle profane et mondain de la prédication évangélique. Avec le concours de votre grâce et de mes efforts, moi qui parlerai et ceux qui m'écouteront, nous serons tous éclairés de vos vérités éternelles, et de leur connaissance nous passerons à leur amour et à leur pratique; et après que nous nous serons trouvés tous ensemble dans le même temple matériel pour vous offrir et pour vous attendre, nous nous trouverons enfin dans le même temple de votre gloire, pour vous recevoir et pour vous y posséder dans toute l'éternité bienheureuse.

SERMON XVIII

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

Du jeûne du Carême.

Cum jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ tristes; exterminant enim facies suas, ut appareant hominibus jejunantes.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites, qui affectent d'avoir un visage défiguré, afin que les hommes remarquent qu'ils jeûnent (*S. Matth.*, *ch.* VI, 16).

Il ne faut pas croire, que dans ce passage Jésus-Christ désapprouve les œuvres extérieures de la religion. Il condamne seulement l'hypocrisie ou l'ostentation, qui les rend inutiles pour le salut, quelque bonnes qu'elles soient en elles-mêmes.

Il faudrait tomber dans l'erreur grossière des Manichéens, pour ne rien estimer de ce qui vient du corps. Ces hérétiques, en qui saint Léon disait que le démon avait bâti la forteresse, pour y régner par toutes les erreurs dont l'esprit humain peut être capable, admettaient deux principes, un du bien, un autre du mal, et ils prétendaient que le corps était l'ouvrage du principe mauvais, comme l'esprit était l'ouvrage du bon principe.

Pour nous, chrétiens, à qui la véritable religion fait détester ces extravagances impies, nous reconnaissons un Dieu créateur des corps comme des esprits, et nous n'avons garde de rejeter les mortifications corporelles, comme si elles lui déplaisaient. Nous avons appris au contraire, de saint Paul, qu'encore que notre corps soit une source funeste de corruption et d'infirmité, nous pouvons néanmoins en faire *une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu* (*Rom.*, XII, 1), et nous soutenons que tout l'homme étant pécheur, puisque le péché n'infecte pas moins son corps que son âme, sa pénitence doit s'étendre sur l'une et sur l'autre partie dont il est composé.

Mais nous disons aussi que si la mortification corporelle est nécessaire parce que l'homme est corporel, la spirituelle l'est encore davantage parce que Dieu est un pur esprit, et que c'est ce même Dieu irrité que nous nous proposons pour objet, afin d'apaiser sa justice.

C'est pour cela que l'Eglise, en nous ouvrant la carrière de la pénitence, nous fait lire un Evangile où Jésus-Christ nous déclare que nous nous trompons si nous ne prenons pas plus de soin de rendre nos œuvres dignes de Dieu par des sentiments intérieurs qui les animent, que d'affecter, comme faisaient les Juifs, de les exposer à la vue des hommes en les pratiquant extérieurement : *Exterminant enim facies suas ut appareant hominibus jejunantes.* Un visage défiguré, une tristesse étudiée, un appareil superbe et fasteux faisaient toute la pénitence des Juifs; mais les chrétiens, persuadés que la douleur que produit la componction console plus qu'elle n'afflige, doivent en même temps s'attrister de leurs péchés et se réjouir de leur tristesse, semer dans les larmes durant le carême, afin qu'au temps pascal ils puissent recueillir dans la joie.

C'est l'importante vérité que je viens établir à la tête du jeûne du carême, sur lequel la plupart des chrétiens ont besoin d'être instruits ou soutenus. Les uns blasphèment ce qu'ils ignorent, les autres se corrompent dans ce qu'ils savent; plusieurs cherchent des dispenses dans des prétexte spécieux, et un grand nombre, abusés par une observation judaïque de la loi, négligent ce qui en fait le mérite.

Nous ne savons point de meilleur moyen de les détromper que de leur proposer sur ce sujet la doctrine de l'Eglise de tous les siècles, avec les changements qui sont arrivés dans la pratique; et peut-être que la régularité des premiers temps vous fera condamner en vous-mêmes le relâchement des derniers. Voici donc, mes frères, les deux chefs principaux auxquels il me semble qu'on peut la réduire, et dont je ferai le fondement et le partage de mon discours.

L'univers étant composé de corps et d'esprits, tout ce qui a rapport à l'homme criminel ou innocent est composé de la même sorte.

Le monde, qui n'est qu'une assemblée d'hommes corrompus ou sujets à la corruption, a son corps et son esprit. Les pompes du siècle, la face extérieure des richesses, des honneurs, des plaisirs, sont comme le corps du monde; et la concupiscence, que le démon a profondément gravée dans l'âme

de ses amateurs, est comme l'esprit du monde.

L'Eglise, qui n'est ou qui ne devrait être, et qui ne sera même un jour que l'assemblée des justes et des saints, a aussi son corps et son esprit. Le temple et les prêtres, l'autel et les sacrifices, les fêtes et les cérémonies, l'assemblée visible des fidèles, voilà son corps. La charité que Dieu répand dans les cœurs, selon l'Apôtre, voilà son esprit.

C'est l'idée que nous devons avoir, dit un ancien Père, du bien que nous faisons, des vertus que nous pratiquons : *Sicut omne bonum est spiritale, sic est et carnale* (*Aut. Op. imp.; hom.* 15, *in Matth.*), et c'est sur ce principe que nous pouvons juger sainement du jeûne chrétien. Il a pour ainsi dire son corps et son esprit : son corps, qui consiste dans l'abstinence de certaines viandes et dans la pratique des mortifications; son esprit, qui consiste dans l'abstinence des vices et dans la pratique des vertus.

Le jeûne corporel et le jeûne spirituel doivent donc faire les deux parties de mon discours; et, afin que ce ne soit pas sans bénédiction, implorons auparavant le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité constante et immuable, que tous les hommes étant pécheurs, tous sont obligés de faire une pénitence proportionnée à leurs péchés. Depuis que Jésus-Christ, *prince de la pénitence et de ceux qui se sauvent par elle* (*Luc.*, XIII, 3), nous a déclaré que si nous ne la faisons nous périrons tous, cette nécessité a été regardée comme indispensable. Tous les siècles l'ont reconnue; elle est gravée, non-seulement dans les livres, mais dans les actions des saints, et le dernier concile, ayant recueilli l'esprit de tous les autres, a décidé que *la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle* (*Conc. Trid., sess.* XIV, *c.* 2). Nous ne connaissons que le libertinage et l'impiété, ennemis faibles et suspects qui osent s'élever contre une loi si ancienne et si vénérable.

La pénitence a pris son nom de la peine que l'âme se donne en s'affligeant elle-même et en mortifiant sa chair; et il est certain que le jeûne corporel en fait une des principales parties, puisque saint Basile a prêché longtemps avant nous; que, sans lui, elle serait inutile et infructueuse : *Pœnitentia sine jejunio otiosa et infrugifera est* (*Basil. hom.* 1, *de Laud. jejun.*)

Aussi le voyons-nous établi, ce jeûne, dans l'antiquité la plus reculée. Le seul peuple à qui Dieu se faisait connaître alors jeûnait à des temps marqués pour l'expiation publique de tous les crimes, et en mémoire des malheurs qui lui étaient arrivés par sa faute; et les Esséniens, les plus parfaits d'entre les Juifs, jeûnaient tellement qu'ils tournaient leur jeûne en nature (*Levit.*, XVI, 29; *Hier. in cap.* VIII, *Zach.*; *Adv. Jovin. lib.* II).

Les païens mêmes jeûnaient dans des occasions affligeantes et pratiquaient les plus sages maximes de la morale, quoique mêlée de beaucoup de superstitions, pensant apaiser par là leurs fausses divinités (*Tit. Liv. l.* XXXVI, *c.* 3; *item, lib.* III, *c.* 13; *Plut., Symp., l.* IV), soit qu'ils eussent retenu cette coutume des Juifs, en conversant avec eux et en lisant leurs livres, soit que l'humiliation, à force d'être nécessaire aux pécheurs, leur soit naturelle, soit que le démon, pour mieux établir son empire, ait voulu contrefaire la véritable religion.

Il ne faut donc pas s'étonner que le jeûne soit observé parmi les chrétiens; il faudrait, au contraire, s'étonner s'il ne l'était pas, car si le maître n'a pas épargné sa chair innocente, les disciples auraient-ils le front de flatter leur chair pécheresse?

Or, le plus ancien et le plus solennel de tous les jeûnes des chrétiens est sans doute celui du carême. Les église d'Orient et d'Occident l'ont observé dans tous les siècles, comme autorisé par les écritures de l'un et de l'autre Testament, et consacré par le nombre de jours qu'ont jeûné Moïse, Elie et Jésus-Christ même (*Aug., ep.* 119, 15; *Greg. Naz., or.* 2, *de Jejun.*; *Greg. Nyss., serm. de Quadr.*).

Et ne dites pas que ce règlement de l'Eglise n'a pas une suffisante autorité (*Conc. Laod., can.* 50; *conc. Nic. can.* 5). L'Eglise et Jésus-Christ, dit Tertullien, ne font, en un sens, qu'une même chose, puisque l'un est la tête, l'autre le corps; l'un l'époux et l'autre l'épouse : *Ecclesia Christus est.* Les lois de l'Eglise méritent donc autant de respect et de déférence que les lois mêmes de Jésus-Christ, puisque c'est lui qui la conduit et qui l'anime. Si le carême n'est pas absolument parlant de droit divin, il est de tradition apostolique, c'est-à-dire du degré d'autorité qui en approche le plus, et l'on peut dire même, avec saint Ambroise, que c'est plutôt un commandement de Dieu que de l'Eglise : *Hæc non tam sacerdotum præcepta, quam Dei sunt* (*Ambr., serm.* 37).

Et en effet, messieurs, n'est-ce pas Jésus-Christ qui a institué le carême en le jeûnant? A la vérité, il ne l'a jeûné qu'une fois, et ce qu'il a fait est bien moins un exemple qu'un miracle, mais il nous a déclaré ses intentions dans une occasion importante, qui est exposée dans l'Evangile. Les pharisiens, hypocrites et artificieux, lui ayant demandé pourquoi ses disciples ne jeûnaient pas comme ceux de Jean-Baptiste, il leur répondit qu'il n'était pas de la bienséance qu'ils fussent dans la tristesse pendant que l'époux était avec eux : il voulait dire tant que durcraient ses noces sacrées avec la nature humaine, dont il était venu relever la bassesse et réparer la corruption : *Numquid possunt filii sponsi lugere, quamdiu cum illis est sponsus* (*Matth.*, IX, 15). Mais il ajouta qu'après que ce même époux leur serait ravi par la mort qu'il devait souffrir pour eux, alors il leur siérait bien de s'affliger de son absence et de mériter, par la pénitence et par le jeûne, le bonheur d'être réunis à lui : *Venient autem dies cum auferetur ab eis, et tunc jejunabunt.*

Celte prédiction du Sauveur fut regardée comme une loi par l'Eglise naissante. Nous voyons dans le livre des actes (*Act.* XIII), qu'alors les jeûnes étaient fréquents, et il est évident, par les témoignages de l'antiquité et par le véritable esprit de la religion, que le carême a été établi en mémoire de la mort et de la résurrection du Sauveur, afin que les chrétiens s'appliquent, durant ce saint temps, à mourir avec lui, pour se rendre dignes de ressusciter avec lui (*Aug. serm.* 72, *de Div. Et. ep.* 86, *Clem. rom. l.* V). Les divers jeûnes qui se pratiquent dans le cours de l'année, ont été d'abord volontaires ; dans la suite ils sont devenus d'obligation ; mais celui-ci a toujours été de précepte et a obligé les chrétiens sous peine de peche : *Reliquo anno jejunare præmium est, in Quadragesima non jejunare peccatum est* (*Amb., serm.* 13, 25, 34. *Cæsar. Arel., serm.* 2), c'est ce que les Pères ont toujours prêché, persuadés que laissant au corps dix mois de l'année pour se nourrir, il était juste d'en donner deux à l'âme pour se sanctifier.

Après avoir établi succinctement cette doctrine incontestable, venons au détail, et disons que le jeûne corporel consiste dans l'observance de quelques règles que Dieu a inspirées à son Eglise et que cette mère charitable a prescrites à ses enfants. La première est de s'abstenir de viande et de tout ce qu'il y a de délicieux.

1. Autrefois, mes frères, on portait cette règle bien plus loin. Les chrétiens les plus zélés non-seulement s'abstenaient de viande comme nous nous en abstenons, mais ne vivaient tout le carême que de pain et d'eau. D'autres n'y ajoutaient que des choses sèches et arides ; jusque-là que saint Jérôme si porté de lui-même aux austérités de la pénitence était souvent obligé de modérer le jeûne des personnes les plus qualifiées ; mais en général tous s'abstenaient de viande et de vin (*Hier., epist. ad Læt., de Inst. Fil ; item ad Fur., de Virg. serv*). Dans la suite, l'Eglise autorisée par l'exemple de saint Paul s'est relâchée jusqu'à permettre le vin, supposant qu'il ne serait pas possible à tout le monde de soutenir durant un temps considérable la crudité de l'eau, au lieu qu'elle n'a jamais permis la viande.

Mais en permettant successivement le vin, le poisson et les laitages, elle a toujours étroitement défendu dans le jeûne les délicatesses du goût et les raffinements de la sensualité. Elle a regardé l'abstinence comme une vertu et le jeûne comme le principal exercice de l'abstinence ; or, le but de la vertu est bien plus de supprimer la volupté que de priver le corps de nourriture.

Ceux qui en usent autrement, disent les Pères, ne retranchent pas leurs plaisirs, ils ne font que les changer (*Aug., serm.* 207 ; *Jul. Pomp., de Vit. cont. l.* II, *c.* 28). Et en vérité, mes frères, peut-on donner le nom d'abstinence à des repas exquis et somptueux ? La fin du jeûne est de nous réconcilier avec Dieu et de nous maintenir dans sa grâce par le calme de nos passions ; et un serviteur qui aurait à se réconcilier avec son maître, choisirait-il l'ennemi de son maître pour son protecteur ? Et depuis quand la sensualité fait-elle le mérite de la pénitence ? A voir la manière dont on jeûne parmi les grands et les personnes aisées, on peut dire avec saint Basile que chaque jour de jeûne est un jour vengeur : *Velut ulciscens jejunii dies.* On s'y venge, pour ainsi dire, de l'austérité du jeûne par le choix et par l'abondance des mets les plus rares et les plus délicats ; on cherche à déguiser la loi et à jeter comme un voile trompeur sur les yeux de celui qui l'a établie (*Bas., homil.* 1 *de Laud. jejun.*). Comme si l'on pouvait tendre des filets aux yeux des oiseaux qui ont des ailes ; comme si la malice des hommes la plus artificieuse pouvait surprendre la sagesse de Dieu (*Proverb.*, XVII).

Voilà donc la première règle du jeûne corporel, qui consiste dans l'abstinence telle que l'Eglise l'a prescrite et dans la privation de toute sensualité. La seconde regarde le nombre des repas : sur quoi il est important d'observer ce qui s'est pratiqué dans l'Eglise.

Ceux qui en étaient autrefois les plus rigides observateurs le prolongeaient volontairement jusqu'à plusieurs jours, sans prendre aucune nourriture ; mais ces jeûnes prolongés ont cessé vers le huitième siècle par la sage défense des plus excellents maîtres de la vie spirituelle, qui ont prétendu qu'il y a plus de mérite à manger tous les jours frugalement et sans excès qu'à jeûner indiscrètement plusieurs jours de suite.

Mais toujours est-il certain que sans aucune des indiscrétions qui accompagnent quelquefois la piété la plus zélée, l'on a été jusqu'au douzième siècle à ne faire qu'un seul repas vers la fin du jour, l'Eglise ayant reconnu, dit saint Thomas, que le corps pouvait raisonnablement subsister avec cette nourriture : *Ideo Ecclesiæ moderamine statutum est, ut semel in die a jejunantibus comedatur* (*S. Th.*, 2-2, *q.* 47, *art.* 6). Et saint Bernard prêchant à ses religieux au commencement du carême : Jusqu'ici, mes frères, leur disait-il, nous avons jeûné jusqu'à l'heure de none dans les jeûnes que l'Eglise ou la règle monastique nous ont prescrits, mais présentement que le carême est venu, tout le monde va jeûner avec nous jusqu'au soir : *Nunc usque ad vesperam jejunabant nobiscum universi* (*Bern., serm.* 3 *de Quad.*). Et qu'est-ce qu'il entendait par cette expression vague et indéterminée ? Ecoutez, il n'excepte personne : *Reges et principes, clerus et populus, nobiles et ignobiles, simul in unum dives et pauper* : Les rois et les princes, le clergé et le peuple, ceux qui sont nobles et ceux qui ne le sont pas, les riches et les pauvres, et enfin tout le monde sans exception va jeûner avec nous jusqu'au soir : *Nunc usque ad vesperam jejunabunt nobiscum universi.*

Dans la suite des temps on a peu à peu avancé le repas du soir à l'heure de none, et enfin de l'heure de none à midi ; et de ce que

les anciens religieux s'assemblaient avant complies pour boire de l'eau les jours de jeûne, on a introduit ce que nous appelons une collation.

L'Église n'a pas fait ces sortes d'adoucissements, elle les a même désapprouvés lorsqu'ils se sont introduits ; mais elle a été contrainte de les souffrir, quand elle a vu qu'elle n'y pouvait plus remédier sans trouble (*Thom., Tr. des Jeûn., p.* II, *ch.* 12, *n.* 2). Ainsi, depuis que la coutume contraire a généralement prévalu, nous qui avons cédé au torrent, nous n'avons pas fait une faute qui puisse nous être imputée.

Cependant, mes frères, je suis entré dans ce détail pour vous faire voir que nous voici, par rapport au jeûne, dans un temps de relâchement, et si nous avons tant soit peu de foi, nous en gémirons devant Dieu. Si les siècles de cette rigueur salutaire ont passé, souvenons-nous que la parole de Dieu ne passe point et qu'elle nous dit expressément que *la voie qui mène à la vie éternelle est étroite* (*Luc.*, XXI, 33; *Matth.*, VII, 14); au lieu que la vie commode qu'on mène dans le monde est environnée d'une infinité de périls. Jeûnons selon les règles de la discipline présente, à la bonne heure; mais n'oublions pas qu'encore que la discipline de l'Église change, son esprit ne change point et que nous devons compenser ces sortes d'adoucissements par un contrepoids de sévérité en d'autres œuvres chrétiennes.

2. D'ailleurs, il y a de puissants motifs qui nous portent à jeûner chrétiennement. Si nous y manquons, dit saint Ambroise, nous nous éloignons de la voie du salut, car il est bien à craindre qu'il n'y en ait point pour nous, si, étant en état de jeûner, nous négligeons d'effacer nos péchés par le jeûne: *Quæ salus nobis esse potest, nisi jejunio eluerimus peccata nostra?*

Si nous y manquons, nous nous rendons coupables, comme dit un concile de Tolède, de la résurrection de Jésus-Christ : *Reus erit resurrectionis dominicæ* (*Conc. Tol.* VIII, *hab. ann.* 653, *c.* 9). Être coupable de sa résurrection dit bien plus que de sa mort, puisque la résurrection en est la fin et le fruit, et que nous ne souffrons avec lui que pour être glorifiés avec lui. Aussi le même concile a ordonné que l'on privât de la communion pascale et de l'usage de la viande en d'autres temps de l'année ceux qui auraient rompu le carême sans excuse légitime; et pour juger de la validité de cette excuse, il a prescrit deux conditions : la première est une nécessité inévitable, comme l'âge, la maladie, le grand travail et enfin l'impossibilité : *Quos necessitas arctat.* La seconde est une autorité légitime qui juge de cette nécessité, et cette autorité réside dans les pasteurs auxquels il faut rendre cette soumission par respect pour l'Église et dans la crainte de se flatter : *Non ante prohibita præsumant violare quam a sacerdote permissum accipiant.*

Ne devriez-vous pas trembler en entendant prononcer ces arrêts terribles, et vous qui ne les exécutez point du tout, et vous qui ne les exécutez qu'imparfaitement? Quelle est votre erreur, si vous prétendez vous mettre à couvert de cette loi de mortification par une vaine délicatesse, flattée par le conseil frivole d'un médecin complaisant ou intéressé? S'il était sage ce médecin, il vous dirait que la santé se conserve par la sobriété, et que tôt ou tard elle se ruine par l'intempérance. Mais qu'il vous le dise ou non, vous craignez de jeûner, et vous ne craignez pas de manger avec excès. Vous n'osez rien faire pour Dieu, et vous avez le courage de tout hasarder contre vous-mêmes.

Dans un temps consacré à une pénitence solennelle, vous faites des repas comme dans le reste de l'année; vous assemblez des amis aussi peu chrétiens que vous, et vous vous chargez sans réflexion de leurs péchés comme des vôtres. Est-ce là le respect que vous rendez à la religion? est-ce là l'exemple que vous devez au public? sont-ce là les sentiments que vous voulez inspirer à une famille, dont la seule régularité peut faire votre bonheur? Et comment pouvez-vous accorder cette conduite avec l'honneur et la probité dont vous faites profession d'ailleurs? Si une véritable nécessité vous dispense en effet de l'abstinence, gémissez-en devant Dieu, renfermez-vous dans le sein de votre famille et compensez par des œuvres de piété un relâchement qui, pour être légitime, doit être toujours involontaire.

Et que répondrez-vous à Jésus-Christ quand il vous trouvera coupables, non-seulement de sa mort, mais de sa résurrection? *Reus erit resurrectionis Dominicæ?* Que pourrez-vous attendre de son jugement, quand il vous dira : Vous deviez, durant le carême, porter ma mort dans votre corps, par la pénitence et par le jeûne, afin de recevoir à Pâques le fruit de ma résurrection; et, n'ayant observé ni l'un ni l'autre de ces préceptes, vous vous êtes rendus coupables de tous les deux.

Ah! mes frères, revenez à vous; et au lieu de céder, comme vous faites, à la crainte d'une mortification bien moindre que vous ne vous la figurez, considérez, pour vous animer, ce qu'ont dit les Pères de l'Église, à la louange du jeûne chrétien, et servez-vous-en comme d'autant de motifs pour l'observer rigidement.

Par le jeûne, disent-ils (*Hier. Basil. et alii passim*), on rentre en quelque sorte dans la possession du bonheur dont Adam était déchu, puisque la première condition de ce bonheur était une loi d'abstinence.

Par le jeûne, notre vie a quelque rapport à celle des bienheureux, qui sont exempts de la nécessité de manger; et il semble que ce soit proprement durant le carême que l'on puisse dire, avec le prophète : *Panem angelorum manducabit homo :* Que les hommes, en prenant moins de leurs aliments ordinaires, se nourrissent du pain des anges.

Par le jeûne, l'on mérite de voir Dieu et de s'unir intimement à lui. Élie, après avoir jeûné, jouit de cette vue bienheureuse. Enlevé sur un char de flamme, il devient im-

mortel avant même que de mourir; et Jésus-Christ lui parle, dans la gloire de sa transfiguration, aussi bien qu'à Moïse, par la conformité, dit un Père, que le jeûne de quarante jours leur avait donnée avec lui : *Ob jejuniorum consortia.*

Par le jeûne, l'on devient puissant, de faible et d'infirme que l'on était. Ce même Elie, après avoir jeûné, a l'avantage d'ouvrir et de fermer le ciel; les enfants de la fournaise, d'arrêter l'activité du feu; Daniel, de fermer la gueule des lions; chaque chrétien, de vaincre les puissances de l'enfer, contre lesquelles il est obligé de combattre.

Par le jeûne, l'âme se dégage du poids du corps, qui l'appesantit; les passions s'éteignent ou s'affaiblissent; les troubles s'apaisent parmi les hommes : tout est tranquille dans la société.

Voilà donc l'origine du jeûne solennel du carême; en voilà les règles et les motifs. Qu'en pensez-vous maintenant, après tant de raisons et d'autorités, vous qui regardez ce saint temps comme un temps d'institution humaine et politique? *Revereare jejunii canitiem* (*Basil., hom.* 1, *de Laud. jejun.*) : Respectez du moins son antiquité. Et si saint Basile parlait ainsi dès le quatrième siècle de l'Eglise, combien plus le peut-on dire au dix-huitième?

Depuis que Jésus-Christ est monté au ciel, tous les chrétiens touchés de son absence se sont servis de l'austérité du jeûne comme d'un moyen de l'obliger à les appeler à lui; tous les pécheurs s'en sont servis comme d'une rançon, pour se délivrer de la servitude du péché; tous les justes s'en son servis comme d'un appui, pour marcher plus sûrement dans les sentiers de la justice. Ce qui a été enseigné, cru, pratiqué dans tous les temps et dans tous les lieux, sera toujours hors d'atteinte aux raisonnements captieux des libertins et des incrédules, et les passions aveugles ne parviendront jamais jusqu'à éteindre l'éclat de la vérité.

Mais qui ne connaît leurs pensées malignes et la source empoisonnée de leurs erreurs? qui ne sait qu'ils ne combattent la nécessité des mortifications que par la contradiction qu'ils sentent à s'y soumettre?

Quel étrange renversement! Ceux que la Providence a élevés au-dessus des autres, par la naissance et par les emplois, devraient être les protecteurs naturels des lois ecclésiastiques, et les appuyer par leur exemple plus encore que par leur autorité, et c'est néanmoins parmi eux que la mollesse, la sensualité, l'incrédulité, trouvent ordinairement leur plus sûr asile. Quelle honte, qu'étant chargés de faire observer les lois, ils ne les observent pas eux-mêmes! Comment feront-ils garder celles des hommes, eux qui ne gardent pas celles de Dieu (*Greg. Nyss., ep.* 74)? Comment le tribunal de la pénitence sera-t-il respecté, quand on le voit profaner par des raisonnements impies et par une conduite scandaleuse? Ne vous y trompez pas, qui que vous soyez qui vous trouvez dans une si déplorable situation : les lois, quelque rigoureuses qu'elles soient, sont faites pour vous comme pour le reste des hommes; vous en devez l'accomplissement à votre conscience, à votre réputation, à votre intérêt temporel et spirituel, et malheur à vous, si, à force de vous aveugler, vous marchez obstinément dans vos voies.

Mais vous, esprits dociles, cœurs sensibles aux vérités du salut, regardez l'abstinence du carême, non pas, à l'exemple des libertins, comme un ouvrage de la politique, mais comme une rigueur salutaire, qui vous est imposée par l'Eglise, fondée sur l'exemple et sur l'autorité de Jésus-Christ. Soumettez-vous-y par obéissance, par pénitence, par le désir de mortifier votre chair rebelle et de la tenir soumise à l'esprit; ne vous en dispensez que dans la nécessité : encore, rendez-en juges vos pasteurs et les directeurs de vos consciences.

Mais, pour si exact que soit le jeûne corporel, il sera toujours imparfait si le spirituel ne l'accompagne. Cette seconde vérité n'est pas moins importante que la première, et nous l'allons examiner dans la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

C'est un principe de notre foi, que nos âmes meurent par le péché : *Peccatum mors est animæ* (*Aug. in Joan. tract.* 49, 3); que, lors même qu'elles sont ressuscitées par le baptême ou par la pénitence, elles demeurent toujours languissantes; et que, si nous négligeons leur langueur, elles retombent dans la mort. Leur mal vient de la pente que nous avons vers les biens créés; leur guérison consiste à nous priver de ces biens, parce qu'en nous en privant nous diminuons cette mauvaise inclination : et c'est sur cette nécessité générale qu'est fondée la loi particulière du jeûne corporel.

Vous voyez par là, mes frères, que l'Eglise ne fait jeûner notre corps que pour notre âme, et qu'elle ne nous prescrit l'abstinence des aliments que dans la vue de mortifier les passions qui nous entraînent dans le péché, et de rétablir notre âme dans l'innocence dont elle est déchue. Le jeûne corporel n'est utile qu'autant qu'il est soutenu du spirituel, auquel seul les Pères donnent le nom de grand : *Magnum jejunium.* L'un doit être inséparable de l'autre, et même l'Eglise nous propose l'un plutôt que l'autre.

Pour en avoir des preuves convaincantes, nous n'avons qu'à fouiller dans le trésor des antiquités ecclésiastiques, où nous trouverons cette question décidée par un fait authentique et éclatant.

Photius, si célèbre par sa science, et plus malheureusement pour lui par l'usurpation de la chaire patriarchale de Constantinople, blâmait autrefois les Eglises d'Occident de ce qu'elles ne commençaient pas le carême huit semaines avant Pâques. Le pape Nicolas I^er^ fit savoir cette plainte aux évêques de l'Eglise gallicane, qui ordonnèrent à un moine de Corbie, connu parmi les savants, de répondre aux reproches injustes de ce

patriarche grec (*Nic.* I *Ep.* 70 *ad Hinc. Rem. et Od. Bell. Episc.*).

Cet habile solitaire remarque d'abord que toutes les Eglises conviennent de la nécessité de se préparer à célébrer la pâque par un jeûne de quarante jours; mais il ajoute que toutes n'ont pas commencé leur jeûne en même jour : car les unes le commençaient le dimanche de la septuagésime; les autres, en avançant plus ou moins jusqu'au mercredi des cendres (*Ratr. Corbei. Mon., lib.* IV). Il en apporte les raisons et les différences, qu'il prétend contribuer beaucoup à la beauté de l'Epouse de Jésus-Christ; enfin il conclut que l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises, a pris ce qu'il y avait de plus parfait dans toutes les autres, et qu'usant d'un sage tempérament, elle ne commence le jeûne corporel que le mercredi des cendres, au lieu qu'elle embrasse le spirituel dès le jour de la septuagésime. C'est à celui-ci qu'elle donne le premier rang, comme à celui des deux qui fait le mérite de l'autre, persuadée que, comme l'âme est plus noble que le corps, et que le corps sans l'âme n'est pas dans son juste prix, l'esprit du jeûne est infiniment au-dessus du corps du jeûne, et que celui-ci sans l'autre est inutile et infructueux.

Voilà, messieurs, comment l'Eglise de France exposa ses sentiments il y a plusieurs siècles, et ce sont aussi ceux de l'Eglise universelle. Il ne s'agit maintenant que de savoir quelles sont les conditions de ce jeûne spirituel, et nous n'avons qu'à consulter l'Ecriture et les Pères, pour en être pleinement instruits.

1. La première et la principale est qu'en s'abstenant de certaines viandes on s'abstienne de tous les péchés : c'est pour cela que l'esprit de l'Eglise est que les pécheurs se confessent dès l'entrée du carême, afin qu'après avoir renoncé au péché, ils pratiquent plus utilement les bonnes œuvres.

Aussi, quand le Fils de Dieu a formé ses apôtres à la perfection, il ne leur a pas ordonné d'abord les vertus : il a commencé par leur interdire les vices, et il a voulu qu'ils prévinssent la première naissance des vices, pour arriver à la consommation des vertus (*Matth.*, V, 21). Ce n'est qu'après leur avoir donné cette instruction qu'il leur a parlé du jeûne, montrant par là que si nous ne commençons par nous éloigner du mal, en vain tentons-nous de faire le bien.

L'homme qui jeûne, dit le Sage, après avoir commis plusieurs péchés, et qui en jeûnant continue de les commettre, que gagne-t-il de s'affliger et de s'humilier par le jeûne? *Homo jejunans in peccatis suis, et iterum eadem faciens, quid proficit humiliando se* (*Eccli.*, XXXIV, 38)? celui-là jeûne avec mérite, qui ne pèche point, ou du moins qui est dans la volonté et dans la voie de ne plus pécher, qui jeûne pour s'abstenir de pécher; mais celui qui pèche en jeûnant, ne travaille ni pour la gloire de Dieu, ni pour sa propre humiliation : il ne fait qu'entretenir son hypocrisie ou son avarice.

C'est pourquoi saint Chrysostome prêchant vers la fin du carême disait à ses auditeurs, qu'il ne leur suffisait pas d'avoir jeûné, si en jeûnant ils n'avaient dompté leurs passions et détruit leurs habitudes criminelles; si, en faisant la guerre à l'intempérance, ils ne l'avaient faite en même temps à l'ambition, à la médisance, à l'envie; et que leur abstinence seule ne les rendait pas dignes de célébrer la Pâque, s'ils n'avaient purifié leur cœur de tous les vices : *Nullus in solo jejunio fiduciam habeat, qui vitiis nulla emendatione inhæserit* (*Chrys., hom.* 11 *in Matth.*).

Concluons de là, mes chers auditeurs, qu'afin que notre abstinence soit salutaire, il faut commencer par celle des péchés. A quoi nous servira de priver notre corps de sa nourriture ordinaire, si nous permettons à notre esprit ses égarements accoutumés? quel bien nous apporterait un visage exténué par le jeûne, si la haine et l'envie enflammaient toujours notre cœur? où est le mérite de refuser des mets à notre bouche, quand notre langue n'arrête point ses médisances? et quelle gloire aurons-nous à ne pas faire pour un temps ce qui est quelquefois permis, si nous faisons toujours ce qui n'est jamais permis? c'est le moyen, répond saint Césaire d'Arles (*Int. Aug. serm.* 55 *et* 64 *de Temp.*), de trouver notre condamnation dans ce qui peut nous justifier, de rouvrir et d'envenimer nos plaies par le remède qui les doit guérir.

Ce n'est point là le jeûne que je demande et que j'approuve, dit Dieu par son prophète : *non hoc jejunium elegi, dicit Dominus* (*Isa.*, LVIII, 5), je veux un jeûne qui afflige l'âme plutôt que le corps, qui abatte plutôt l'orgueil que les forces, et qui ne se serve de la mortification de la chair, que pour celle de l'esprit.

Tel fut le jeûne des Ninivites. Dieu vit ce qu'ils venaient de faire, dit l'Ecriture, et il l'approuva : *Vidit Deus opera eorum* (*Joan.*, III, 10). Etait-ce précisément parce qu'ils avaient jeûné, parce qu'ils s'étaient couverts du sac et de la cendre? Ecoutez la raison qu'en apporte celui qui parle de leur justification : *Quia conversi sunt de via sua mala*, Dieu s'apaisa, dit-il, parce que chacun était sorti de la mauvaise voie où il marchait, pour entrer dans les sentiers de la justice. Tant il est vrai que le jeûne corporel ne leur aurait été d'aucun usage, s'il n'eût été précédé et accompagné du spirituel.

2. Autre condition, messieurs, pour jeûner avec mérite; c'est qu'à la suite du péché, il faut ajouter le retranchement des plaisirs.

L'Eglise nous le prescrit par la conduite qu'elle tient depuis la septuagésime jusqu'à Pâques, et c'est un grand défaut parmi les chrétiens que de n'y faire nulle attention. Il est bien étrange que chacun se fasse honneur de porter le nom glorieux d'enfant de l'Eglise, et que la plupart ne connaissent pas leur Mère, car ce n'est pas la connaître que d'ignorer son esprit, qu'elle ne nous déclare pas seulement par ses lois, mais qu'elle

nous découvre encore par ses offices et dans ses cérémonies.

Dans ce temps de pénitence cette sainte *fille de Sion n'a plus sa beauté accoutumée. Cette maîtresse des nations est dans la tristesse et dans le deuil* (*Thren.*, I, 6). Elle ne chante plus ces cantiques d'allégresse dont ses basiliques retentissent dans les autres temps. Elle supprime ce mot mystérieux et divin, *Alleluia*, qui signifie, *louez Dieu*, ou selon Rupert, *Notre-Seigneur Jésus-Christ;* comme si dans la vue de s'affliger davantage elle voulait se priver de la douce consolation de prononcer le nom de son époux.

Les Ecritures qu'elle nous fait lire ne tendent qu'à imprimer la crainte et l'humiliation dans nos cœurs. Jusqu'ici elle nous a proposé la chute d'Adam par ce péché, que les Pères appellent *ineffable* (*Gen.*, III). Elle nous a renouvelé le souvenir de la rigoureuse justice que Dieu exerça contre le genre humain par le déluge (*Gen.*, V, 5 *et* 6). Elle nous a mis devant les yeux le terrible discernement que Dieu fait en laissant les troupes innombrables de la terre dans la masse de perdition, pour en retirer le seul Abraham (*Gen.*, XII). Elle nous a dit qu'il y en a *beaucoup d'appelés et peu d'élus* (*Matth.*, XX, 16), et que de tous ceux qui entrent dans la carrière, *un seul emporte le prix* (I *Cor.*, IX, 24), c'est-à-dire un très-petit nombre. Et en nous représentant ces tristes et effroyables objets, elle semble nous dire comme son époux : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* (*Joan.*, XIII, 15). Je m'afflige la première, afin que mon affliction passe de mon cœur dans le vôtre.

Et n'est-il pas raisonnable que des enfants entrent dans les sentiments de leur Mère? Si l'Apôtre dit qu'il faut *pleurer avec ceux qui pleurent* (*Rom.*, XII, 16), cette parole nous engage bien plus étroitement à pleurer avec l'Eglise, quand elle est dans les pleurs.

C'est là une des principales conditions du jeûne, mais qui est scandaleusement méprisée par ceux qui font durant le carême des parties de jeu et de plaisir, et qui vont sans honte et sans pudeur à tous les divertissements profanes. Pour nous, mes frères, *séparons-nous de cette race maudite et corrompue*, et humilions-nous devant Dieu à la vue de nos propres péchés et de ceux des autres, non pas seulement par une humilité de maxime, mais par une humilité de pratique et d'exécution : *Jejunium est humilitatis executio* (*Ratr. Loc. supr. cit.*). Observons cette condition du jeûne par la conviction de nos misères, par l'holocauste du cœur contrit, par le sacrifice de l'esprit troublé, en un mot, par le retranchement de tout ce qui avait trop accoutumé de nous plaire, et par l'usage raisonnable de tout ce qui doit nous affliger.

3. Les bonnes œuvres sont le fruit infaillible de la fuite du péché et du retranchement des plaisirs. Pour cela même, elles nous sont encore marquées dans la tradition, et les Pères nous en parlent comme d'une pratique du carême, sur laquelle la piété des fidèles prévenait l'exhortation des pasteurs (*Orig., in Levit., Hom.* 10; *Cæs. Arel. Hom.* 2; *Aug., serm.* 2, *n.* 78).

Ils nous disent que le jeûne doit être accompagné de la prière et de l'aumône, et ils se fondent sur cette parole de l'ange à Tobie : *Bona est oratio cum jejunio et eleemosyna* (*Tob.*, XII, 8).

La prière nous obtient la force de jeûner, le jeûne nous mérite la grâce de prier. Le jeûne fortifie la prière, la prière sanctifie le jeûne et le rend agréable à Dieu. Prions donc, mes frères, prions vous et moi durant ce carême, et qu'une de nos principales prières soit de demander à Dieu la grâce de ne le pas rompre : *Oratio virtutem impetrat jejunandi* (*Bern.*).

Les saints docteurs nous disent encore que de jeûner et ne pas donner aux pauvres ce qu'on épargne, ce n'est pas jeûner, mais épargner. Le jeûne sans l'aumône peut bien mortifier le corps, mais lui seul ne purifie point l'âme, et l'abstinence ne saurait être véritable dans les riches, si elle n'a pour compagne la charité, perfection de toute vertu (*Ambr., serm.* 33; *Aug., serm.* 56 *de Temp.; Leo serm. de jejun.; Item serm.* 2 *et* 3 *de Quad.*).

Mais on fait, dit-on, plus de dépense en carême que dans les autres temps de l'année. Il est donc bien déplorable que les personnes aisées ne puissent faire pénitence qu'en usant d'aliments de plus grand prix. Ce n'est pas le climat qu'ils habitent, c'est leur sensualité qui en est la cause, car nous trouvons dans la sainte vie de ceux de notre nation qui nous ont précédés, que ceux qui n'avaient pas plus de santé ni moins de bien que ceux qui vivent aujourd'hui, jeûnaient d'une manière plus rigoureuse, et trouvaient dans leurs épargnes un trésor de charités.

Si vous me dites que les grands et les riches de nos jours, pour avoir été nourris délicatement dès leur enfance, sont devenus plus délicats, je vous réponds que cette délicatesse même les oblige à réparer, par des aumônes plus abondantes, la faiblesse de leur tempérament; et quand ils se trouvent dans la nécessité de faire des dépenses attachées à leur condition ou à leurs charges, ces dépenses doivent être prises sur leurs biens, et nullement sur les pauvres.

Encore aujourd'hui, les chrétiens orientaux suppriment l'usage du poisson en carême, et leur nourriture n'étant pas exquise comme la nôtre, ils font des épargnes considérables, dont ils soulagent leurs frères souffrants. Et sous prétexte que l'on est dispensé parmi nous de la rigueur de leurs jeûnes, croira-t-on l'être aussi de l'abondance de leurs aumônes? Non, non, quelque soit le relâchement des hommes, la doctrine que les Pères ont prêchée demeurera toujours dans son entier. Partout, et à l'é-

gard de toute sorte de personnes, le jeûne, la prière et l'aumône, quand elle est possible, ne doivent jamais se séparer, et le jeûne d'à présent, n'étant à vrai dire qu'une dispense de l'ancien, il faut que cette dispense trouve sa compensation en d'autres exercices de pénitence.

Le plus naturel pour les riches est la charité, et en général, tous les chrétiens doivent augmenter leurs bonnes œuvres, assister plus assidûment aux divins offices, entendre les prédications avec foi et avec docilité, donner moins au sommeil, plus au silence, à la lecture, à la retraite, communier tous les dimanches, s'ils ne le peuvent plus souvent, et se mettre devant les yeux la conduite de nos premiers pères, dont les exemples mémorables doivent être, sinon imités, au moins admirés, et nous rendre moins faciles à rompre nos jeûnes pour de légères indispositions.

Rendez-vous, mes chers auditeurs, à une tradition si constante. Entrez dans les intentions de l'Église notre sainte mère, qui veut que le jeûne corporel soit inséparable du spirituel. Tous les deux sont nécessaires, l'un, pour mortifier le corps, l'autre, pour humilier l'esprit. Lorsqu'elle rompt le jeûne corporel le dimanche, et qu'elle n'interrompt jamais le spirituel, elle nous fait entendre qu'il y a des cas, où nous pouvons être dispensés de l'abstinence, mais qu'il n'y en a point où nous puissions l'être du regret et de l'humiliation que méritent nos péchés.

Regardons le jeûne du carême comme le baptême de tous les ans, que l'Eglise réitère, en quelque sorte, pour nous sanctifier de nouveau. Il a la solennité de ce sacrement, ne le dégradons pas de sa pompe, il en a la nécessité, ne vous dispensez pas de l'obligation qu'il nous impose. Il en a l'efficace, ne le rendons pas inutile par la corruption de notre cœur, et jugeons, dit saint Basile, combien il doit être nécessaire aux hommes et agréable à Dieu, puisqu'il y a des anges dans chaque église employés à observer et à soutenir ceux qui jeûnent : *Angeli sunt in singulis Ecclesiis, qui describunt jejunantium capita* (*Bas. Hom.* 2 *de Laud. jej.*).

Les uns disent que ce saint docteur entendait par là les anges du ciel, les autres qu'il n'entendait que les anges de la terre, qui sont les évêques. Mais sans parler des intelligences célestes que la pieuse antiquité a toujours cru que Dieu commettait à la garde et à la protection des Eglises, toujours est-il certain qu'il y a un ange visible qui préside à celle-ci pour le salut de vos âmes, et j'en attends moi-même un puissant secours pour le fruit de ma mission.

Je dois cet avantage, monseigneur (1), à votre présence et à votre piété. L'une rend mon ministère digne d'envie, l'autre le rend digne de foi.

Si l'on a toujours vu l'exemple des pasteurs faire impression sur les peuples, avec quelle assurance n'exhorterai-je pas ici mes auditeurs à observer le culte extérieur et intérieur d'une religion qu'ils vous voient pratiquer par la pureté d'une vie irrépréhensible, qu'ils vous voient expliquer par vos instructions pastorales, qu'ils vous voient régler par vos visites, par vos synodes et par vos ordonnances, qu'ils vous voient protéger auprès du grand roi, dont vous avez si justement mérité l'estime et la confiance.

Ce n'est pas, monseigneur, le seul respect dû à votre dignité, qui m'oblige à vous rendre ce devoir de cérémonie dans cette célèbre métropole. La justice se joint au respect, et bien loin de vous flatter, j'édifie tous ceux qui m'écoutent, quand je dis que vous êtes la loi vivante et le canon animé de votre diocèse; que vous faites de vos brebis les brebis mêmes de Jésus-Christ, de votre clergé la lumière du monde, de votre palais le domicile de la doctrine, de votre cœur le sanctuaire de la vérité.

C'est à votre grandeur qu'il a été donné de ramener dans notre siècle la beauté des anciens jours, et nous avons lieu d'espérer que les annales de l'Eglise gallicane marqueront le cours heureux de votre épiscopat par la vertu triomphante, par l'hypocrisie confondue, par la fausse science détruite, par la discipline remise en vigueur.

Puissiez-vous, monseigneur, entrer dans ces grands desseins de la Providence, et mériter par des travaux pleins et accomplis une de ces places éminentes que le souverain pasteur a destinées à ceux qui font ce qu'ils enseignent.

Prions, mes frères: que ce soit là le fruit de nos jeûnes et de la pénitence solennelle que nous commençons aujourd'hui; car, si les peuples ont besoin d'être édifiés par l'exemple des pasteurs, les pasteurs, quelque saints qu'ils soient, ont besoin d'être soutenus par les prières des peuples. Prions pour le nôtre, afin que Dieu continue de le combler de bénédictions, et recevons la sienne.

(1) M. de Noailles, archevêque de Paris avant son cardinalat.

SERMON XIX.

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

De la Pénitence.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que cendre, et que tu seras réduit en cendre (*Gen., ch.* III, 19).

Monseigneur, c'est par cet avertissement salutaire que je commence la mission dont il a plu encore à votre éminence de m'honorer; heureux si, en reconnaissant la voix de Dieu dans la vôtre, j'y obéis avec autant de fruit que de soumission, et si, en travaillant à la conversion des pécheurs, je sais faire servir mon travail même à couvrir la multitude de mes péchés.

Pour remplir les fonctions d'un emploi si grave et si saint, je me confie en la grâce qui y est attachée, et j'espère aussi, mon-

seigneur, un puissant secours dans votre éminence.

Le ministère évangélique s'exerce toujours avec plus de bénédiction quand les ministres sont envoyés par un pontife irrépréhensible dans la doctrine et dans les mœurs, et dont la vie exemplaire éclaire toute la maison de Dieu (*Matth.* V, 15). L'esprit de sagesse et d'intelligence dont il est rempli, se répand sur eux, et ils le communiquent avec plus d'abondance (*Isa.*, XI, 2).

Mais si tous les autres ont le même avantage dans la mission qu'ils ont reçue de vous, que ne doit pas espérer, monseigneur, celui qui la remplit devant vous? Votre présence honorera mes discours, l'exemple de votre vie les autorisera, et vous mériterez, en entrant tous les jours dans le sanctuaire du Dieu vivant, qu'il rende ma voix *une voix de force et de puissance* (*Ps.* LXVII, 36), afin qu'elle contribue à l'avancement spirituel et à la joie de la foi de ce clergé vénérable et de tous les fidèles qui m'entendront, et que mon retour parmi eux me soit un nouveau sujet de me glorifier en Jésus-Christ : *Ut gratulatio vestra abundet in Christo Jesu in me per meum adventum iterum ad vos* (*Phil.* I, 26).

Ce qu'il y a donc de pénible, monseigneur, dans la sainte carrière de l'Evangile, se trouve compensé par ce que votre éminence y ajoute d'honorable et de consolant, et, soutenu par la confiance que vous me donnez en celui dont vous tenez la place, avec lequel vous ne faite qu'un seul pasteur, je commence ce premier discours par les paroles célèbres que vous venez de prononcer au pied des autels, et que vos prédicateurs vont expliquer dans les chaires de cette ville royale.

Je viens annoncer à mes auditeurs une vérité dont votre éminence est convaincue, et dont elle approuvera que je tâche de les convaincre. Je viens leur dire que, de quelque grandeur qu'ils se flattent dans leur origine, ils ne sont que cendre : *Memento, homo, quia pulvis es*, et qu'il n'y a ni puissance, ni crédit qui les empêche d'être un jour réduits en cendre, *et in pulverem reverteris*. Je viens leur dire de se souvenir qu'à leur naissance ils sont sortis des mains de Dieu, qui a été leur père en les tirant du néant, et de penser qu'à leur mort ils retomberont dans les mains de ce même Dieu qui sera leur juge ; que, dans cette vue, ils doivent se préparer à paraître devant ce tribunal redoutable, en s'appliquant à bien vivre pour bien mourir.

Mais de peur de ne me les pas assez concilier, en ne leur annonçant d'abord que des vérités tristes et effrayantes, je veux prendre un tempérament, et par là, monseigneur, j'aurai le bonheur de vous imiter, en quelque sorte, dans cette douceur attrayante, dans cette bonté sage, dans cette condescendance charitable que votre éminence a elle-même, et qu'elle nous recommande d'avoir pour les pécheurs.

Si je suis contraint de les humilier, en les faisant souvenir de la bassesse de leur origine, et de les effrayer en leur parlant de la misère de leur mort, j'ai en même temps à leur proposer un remède, sinon pour leur faire éviter ces deux maux inévitables, au moins pour leur en diminuer l'horreur, et pour les exhorter à en faire le sujet de leur mérite.

Ce remède n'est autre que la pénitence qui nous est imposée dans ce saint temps, et qui seule peut réparer dans l'homme pécheur ce qu'il y a de défectueux dans son origine, et dissiper ce qu'il y a de redoutable dans sa mort. Aussi bien la cendre que l'Eglise répand aujourd'hui sur nos têtes n'est pas moins prise dans l'Ecriture pour le symbole de la pénitence que pour la marque de notre néant et de notre mortalité, et, pour mieux me conformer aux intentions de cette même Eglise, je n'en parlerai que par rapport à la cérémonie de ce jour, dans les circonstances de laquelle je vais me renfermer.

Je veux croire, mes chers auditeurs, que la docilité avec laquelle vous m'avez entendu dans les années précédentes, m'est un gage de celle que je vous trouverai dans celle-ci, et que des chrétiens déjà convaincus de la nécessité de la pénitence, ne fermeront pas l'oreille à ce que je pourrai leur dire pour la régler, surtout si la Vierge, qui est invoquée dans cet auguste temple, ne ferme pas la sienne à la prière que je lui fais pour implorer son secours, en lui disant avec un ange : *Ave, Maria.*

Monseigneur, il ne faut pas que nous méprisions les cérémonies de l'Eglise, comme font les hérétiques, qui n'y reconnaissent rien de saint. Il ne faut pas non plus que nous nous y assujettissions, comme faisaient les Juifs qui, selon la remarque de saint Augustin, y croyaient tant de sainteté, qu'ils prenaient les signes pour les choses. *Enfants de la femme esclave* (*Gal.* IV, 31), Israélites charnels, ils vivaient dans cette servitude honteuse, parce qu'ils n'élevaient jamais les yeux de leur âme au dessus des objets qui frappaient les yeux de leur corps. Mais pour nous qui, par la grâce du Réparateur, sommes devenus *enfants de la femme libre* et Israélites spirituels, nous devons nous servir des signes visibles comme d'autant de degrés pour monter à l'intelligence de ce qu'ils signifient. La pratique de cette maxime nous est nécessaire dans ce saint jour, où l'Eglise nous ouvre la carrière de la pénitence par une cérémonie qui nous la représente, et, pour cela, elle se sert de la cendre. Si notre culte s'arrêtait à une chose d'elle-même si vile et si méprisable, rien ne serait moins religieux ; mais nous la considérons en tant qu'elle nous prêche une vertu dont elle est le symbole ; et elle en est le symbole, parce que la pénitence fait, en quelque sorte, sur notre cœur, quand elle le brise, ce que le feu fait sur le bois quand il le brûle : *Cor contritum quasi cinis* (*Job*, XLII, 6) ; et voilà pourquoi l'Ecriture nous représente tous les pénitents dans la poussière et dans la cen-

dre (*Job*, III, 6) : *Ago pœnitentiam in favilla et cinere* (*Job*, XLII, 6).

Nous n'avons donc, mes frères, qu'à examiner la cérémonie de ce jour, pour y trouver toute l'économie de la pénitence. Cette cérémonie se réduit à deux chefs principaux : à l'action et aux paroles du ministre. Il brûle les rameaux bénis, et en met les cendres sur la tête des fidèles, voilà tout ce qu'il fait. Il prononce ces paroles touchantes de mon texte : *Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que cendre, et que tu seras réduit en cendre*, voilà tout ce qu'il dit. Or, c'est là une espèce de sacrement dont l'action du ministre est comme la matière, et dont les paroles du ministre sont comme la forme. Il en faut donc expliquer tout le mystère, et le voici :

L'Eglise voyant que le carême est un temps destiné à la pénitence, s'applique, dès le premier jour, à nous la faire connaître et à nous persuader de la faire. Elle veut nous la faire connaître, de peur que nous ne prenions la fausse pour la véritable. Elle veut aussi nous persuader de la faire, de peur qu'après l'avoir connue, nous ne soyons rebutés par les mortifications qui en sont inséparables. Et c'est dans la cérémonie des cendres qu'elle exécute ce double dessein à notre égard.

Dans ce que le ministre fait, elle nous marque qu'elle est la vraie pénitence, et voilà ce que je vais établir dans mon premier point. Dans ce que le ministre dit, elle nous persuade de la faire, et c'est ce que je justifierai dans le second. Pour nous marquer quelle est la vraie pénitence, l'Eglise nous en prescrit les règles dans l'action du ministre, et, pour nous persuader de la faire, elle nous en découvre les motifs dans ses paroles. C'est maintenant à moi à prêter ma voix à ce langage muet de l'Eglise, pour vous faire entendre les instructions qu'elle vous donne dans cette cérémonie extérieure, et pour m'en servir à vous convaincre de ces deux vérités importantes dans les deux points de mon discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Le ministre du Seigneur, établi pour faire la cérémonie de ce jour, fait brûler ce que l'on a conservé de rameaux depuis le dimanche des palmes, il en bénit les cendres, et les met lui-même sur la tête de tous les chrétiens ; et vous allez voir que chaque circonstance de cette action nous présente une règle de la pénitence.

Les cendres sont faites des rameaux, qui sont appelés par un auteur ecclésiastique les restes du triomphe de Jésus-Christ : *Reliquiæ triumphi Christi;* et la pénitence doit être telle, qu'elle fasse triompher Jésus-Christ en nous. Première règle.

Les cendres sont l'ouvrage du feu ; et la pénitence doit être l'ouvrage du feu divin que le Fils de Dieu est venu apporter sur la terre, qui n'est autre chose que la charité. Deuxième règle.

Les cendres sont bénies ; et la pénitence doit être sainte, par opposition à celle des faux pénitents, qui ne l'est pas. Troisième règle.

Le ministre donne lui-même les cendres ; et la pénitence doit être en la disposition du confesseur, et non pas en la nôtre. Quatrième règle.

Les cendres sont mises sur la tête ; et la pénitence doit être notre dévotion capitale. Cinquième règle.

Les cendres sont données à tout le monde ; et tout le monde doit faire pénitence. Sixième règle.

Appliquez-vous, mes frères, à tout ce détail, et puisque nous voici dans le temps de pénitence, voyez comment nous la devons faire, et comment peu de chrétiens la font.

Nous devons faire triompher Jésus-Christ en nous, c'est-à-dire lui préparer la place dans notre cœur, en éloignant tout ce qui s'oppose à la grâce de notre conversion, tout ce qui nous sert d'occasion, de prétexte ou d'excuse pour demeurer dans le péché. Il faut d'abord que nous en ayons la volonté. Elle ne vient pas de nous, mais de la grâce de Jésus-Christ qui triomphe d'une autre volonté qui nous attachait au péché ; et elle en triomphe, en nous faisant vouloir librement et avec plaisir ce que nous ne voulions pas : *Dum nostras etiam nolentes compellit propitius voluntates, et ex nolentibus volentes facit.* C'est le langage ordinaire de saint Augustin et des conciles. Dans ce commencement Dieu agit tout seul, quoique les semi-pélagiens aient osé dire le contraire, et que la nature superbe ne le dise encore que trop. Mais dans la suite il veut que nous agissions de concert avec lui, que nous soyons fidèles à sa grâce, que nous la demandions et que nous l'attirions par nos dispositions extérieures et intérieures.

Ainsi, mes frères, votre premier devoir pour devenir de véritables pénitents, c'est de suivre ce premier rayon de grâce qui commence à vous éclairer : et quel pécheur n'éclaire-t-il pas? Vous le suivez, si vous connaissez l'horreur de votre péché, si vous en êtes confus, si vous vous humiliez en considérant que ce péché vous a éloignés de Dieu, et par conséquent précipités dans une misère infinie ; car si le souverain bonheur consiste à être uni à Dieu par la gloire, le souverain malheur consiste à s'en être éloigné par le péché.

Mais ce qui fait que Jésus-Christ ne triomphe point en vous, c'est qu'il y trouve une infinité d'obstacles : le respect humain, l'amour de vous-mêmes, l'attachement aux créatures, la crainte des hommes, les amusements mondains, l'aversion de la prière et de la parole de Dieu *qui convertit les âmes* (*Ps.* XVIII, 8). D'un autre côté, les affaires temporelles qui surviennent, les nécessités de la vie qui se succèdent les unes aux autres, font que vous vous occupez de tout, excepté de Dieu et de votre salut : si bien que quand Jésus-Christ se présente pour triompher de votre volonté rebelle, il y trouve des oppositions qui rebutent, pour ainsi dire, sa miséricorde. On sait bien qu'il

n'y a point de cœur qui lui résiste, quand il veut absolument en triompher. Mais ce sont là des miracles sur lesquels il ne nous a pas dit de compter, et dans l'économie ordinaire de sa grâce, il est certain qu'il agit selon nos dispositions. Vous êtes donc obligés d'éloigner, autant qu'il est en vous, tout ce qui l'éloigne de vous, et qui, par conséquent, vous empêche d'embrasser la pénitence.

Confus de votre péché, il faut ensuite que vous l'effaciez par un repentir sincère, produit par cette ardente *charité qui couvre la multitude des péchés* (1 *Pet.*, IV, 8), car il n'y a point de véritable pénitence sans amour, au moins en quelque degré. Le péché n'est effacé que par la grâce sanctifiante, et la grâce n'est qu'amour, ou du moins elle en est inséparable : et puisque, selon la remarque de saint François de Sales (*S. Franç. de Sal., liv. de l'Am. de Dieu, ch.* 10), nous ne saurions être vrais hommes, sans avoir l'inclination d'aimer Dieu, ni vrais chrétiens, sans mettre cette inclination en pratique, à plus forte raison vrais pénitents.

J'avoue que la crainte commence d'ordinaire toutes les conversions, et qu'elle est utile non-seulement aux pécheurs, mais aux justes. Mais qui ne sait que le propre de la crainte est de conduire à l'amour? Et comment la pénitence serait-elle sans amour, puisque le péché en est lui-même inséparable? Toutes les fois que notre volonté se détourne de Dieu pour s'attacher à elle-même ou aux choses créées, elle tombe, dit saint Augustin (*De Lib. Arb., l.* II, *c.* 19), dans un amour désordonné qui fait essentiellement le péché, et tous les péchés qui se commettent dans le monde sont autant de différents amours, ou, pour mieux dire, un même amour déguisé en mille manières, selon la diversité des objets auxquels il s'arrête. Or, tel est l'ordre de la justice de Dieu, que dans la morale comme dans la nature chaque chose soit détruite par son contraire. Un amour a fait le péché, un autre amour le doit détruire. L'amour de la créature l'a fait commettre, l'amour de Dieu le doit effacer. Oui, mes frères, il faut que le feu de l'amour divin fasse sur nos cœurs, quand il les convertit, ce que le feu naturel fait sur le bois quand il le brûle. Il faut qu'il y consume nos vices, nos passions, notre attachement aux créatures et à nous-mêmes, et qu'il ne laisse de nous que cendre, c'est-à-dire que pénitence.

Qu'appelle-t-on être contrit? C'est, disent les théologiens, avoir le cœur brisé de douleur, et vous savez que dans les principes de la religion, cette douleur ne doit avoir d'autre cause que l'offense de Dieu. Dès là elle ne peut être sans amour; car elle ne peut nous porter à nous déplaire à nous-mêmes, que Dieu ne commence à nous plaire. Elle ne peut nous faire mépriser les créatures que nous estimions, sans nous faire estimer Dieu que nous avions méprisé pour elles. Elle ne peut nous faire haïr le péché, que nous ne commencions à aimer la justice.

Vous me direz que vous ne sentez pas cet amour pour Dieu, cette douleur de l'avoir offensé, cette haine pour ce qui l'offense. Mais vous pouvez l'avoir sans la sentir, et pour connaître si vous l'avez, il en faut juger par vos œuvres, puisque vous apprenez de l'Evangile, que la marque certaine que nous aimons Dieu est de garder ses commandements : *Si diligitis me, mandata mea servate* (*Joan.*, XIV, 15).

Il faut pourtant, mes frères, que je vous dise en passant que c'est en nous un grand défaut, que l'amour que nous avons pour Dieu, que la douleur et la haine que le péché nous doit inspirer, ne soient pas sensibles. C'est une marque que nous avons une idée bien faible de la sainteté de Dieu et de notre ingratitude. C'est une marque que notre âme est bien plongée dans les sens, puisqu'il n'y a que les sens qui puissent la remuer. Un amour ou une douleur qui n'a rien de sensible n'est guère capable de résister aux passions, et il est bien à craindre que nous ne soyons emportés à la première occasion, par l'habitude que nous aurons contractée dans le péché. Nous ne pouvons même suppléer à ce défaut que par une résolution fondée sur la foi, et par une prière d'autant plus empressée, que nous reconnaissons davantage par cette insensibilité la profonde corruption de notre nature. Délions-nous donc tous tant que nous sommes de cette disposition imparfaite, et tâchons de la rectifier, pour nous mettre dans un véritable état de pénitence.

Car la bénédiction des cendres nous fait souvenir qu'il y en a une profane et une sainte. Celle de Saül était du premier genre. Il ne détestait son péché qu'en tant qu'il lui ravissait la couronne. Celle d'Antiochus l'était aussi. Il n'était affligé d'avoir pillé le temple de Jérusalem, que parce qu'il lui en devait coûter la vie; et l'une et l'autre étaient des pénitences profanes sur lesquelles Dieu n'avait pas répandu la bénédiction de sa grâce. Mais il y a une pénitence sainte, comme celle de David et celle de saint Pierre, parce que ces illustres pénitents n'avaient en vue que de satisfaire à la justice de Dieu, et telle doit être la nôtre. Cette femme mondaine, par exemple, ne doit pas détester ses déréglements, précisément parce qu'elle en est déshonorée, mais parce que Dieu en est offensé. Ce libertin ne doit pas détester ses débauches, précisément parce qu'elles lui ont fait perdre son bien et sa santé, mais parce qu'elles lui ont fait perdre la grâce de Dieu. Les motifs humains ne sont recevables qu'autant qu'ils conduisent aux divins; et tout pénitent qui n'a que des motifs humains et naturels ne fait qu'une fausse pénitence, fît-il les œuvres les plus pénibles et les plus mortifiantes, parce qu'il n'est pas converti dans le cœur.

Cette conduite des pécheurs, qui ne sont pénitents qu'en apparence, est condamnée dans l'épître de ce jour : *Convertissez-vous à moi*, dit Dieu par son prophète (*Joel.*, II, 12), mais comment? non, par la seule crainte des peines, ou par un amour excessif de la vie,

comme ces faux pénitents que nous venons de nommer; non pas de bouche, non pas de la simple pensée, ni par des résolutions imaginaires qui n'aient aucune racine dans la volonté; mais convertissez-vous à moi de tout votre cœur : *Convertimini ad me in toto corde vestro.* Tout l'homme est dans le cœur, et saint Pierre appelle ce qui forme proprement le chrétien, *cordis homo*, l'homme du cœur. Ce cœur était pénétré de l'infection du péché, il faut qu'il soit changé, dit saint Augustin, afin que les œuvres changent et que le motif en soit bon : *Muta cor, et mutabitur opus.*

Et ces œuvres ne doivent pas être seulement extérieures comme celles des Juifs qui faisaient toujours leur pénitence en cérémonie. Ils déchiraient leurs habits, laissaient croître leur barbe, se couvraient d'un sac, se couchaient sur la cendre: Hé! leur disait Dieu, *Déchirez vos cœurs, et non pas vos vêtements.* Il ne voulait pas dire par là que ces œuvres humiliantes lui déplussent, puisque la pénitence ne peut être sans humilité. Mais il voulait leur faire entendre qu'elles lui déplaisaient, si les marques extérieures de douleur n'étaient accompagnées d'une douleur intérieure.

Ne croyez donc pas, mes frères, que Dieu reçoive cette pénitence superficielle qui réforme l'habit et qui ne change point la vie. Ne croyez pas qu'il reçoive la pénitence de ces sortes de gens dont le monde est plein, qui sont chrétiens en Juifs, qui s'attachent scrupuleusement à la cérémonie et qui négligent l'essentiel, qui récitent leurs péchés au ministre du Seigneur sans aucun regret véritable, et qui croient en obtenir le pardon, lorsque la racine qui les a produits est encore vivante dans eux-mêmes, lorsqu'ils sont, pour ainsi dire, encore tout fumants du feu ténébreux de leurs passions. Ils ont beau se couvrir de cendres, ce sont des cendres profanes sur lesquelles Dieu n'a pas répandu la bénédiction de sa grâce. Ils ont beau dire au confesseur qu'ils sont convertis, Dieu, qui sonde leur intérieur, les en dédit au tribunal secret de sa justice; car il veut que l'homme converti le soit dans le cœur, et que l'étant dans le cœur, il fasse paraître la sincérité de sa conversion, en détruisant en lui l'amour du monde, et en se fortifiant de plus en plus dans l'amour de Dieu. Prétendre le contraire, c'est s'aveugler misérablement.

Il ne faut pas non plus que le pécheur dispose lui-même de la pénitence; c'est aux ministres de l'Eglise à distribuer les cendres, et ce n'est qu'à eux que Dieu a donné le pouvoir de lier et de délier. Mais bien souvent on veut faire de ces souverains les esclaves de sa propre volonté. Combien voit-on de pécheurs dans le monde, qui trouvent trop rude la pénitence qu'on leur prêche ou qu'on leur impose? combien y en a-t-il qui allèguent mille raisons spécieuses, pour y chercher des adoucissements?

Quoi! mes frères, vous aurez *crucifié de nouveau le Fils de Dieu en vous-mêmes* (*Heb.*, VI, 6); vous aurez *foulé aux pieds le sang de la nouvelle alliance, par lequel vous aviez été sanctifiés* (*Heb.*, X, 29); vous aurez chassé indignement le Saint-Esprit de vos cœurs, pour faire régner le démon en sa place; et, après de si cruels outrages, vous croirez en être quittes pour une satisfaction légère! jamais prétention ne fut plus injuste que celle-là.

Encore que Dieu soit toujours prêt à nous faire miséricorde, c'est toujours à condition que nous satisfassions à sa justice (*Apoc.*, II, 5); et il s'en faut bien, dit saint Grégoire pape (*Past. Cur.*, *p.* 3, *adm.* 31), que nos péchés soient effacés, lorsque nous nous contentons de ne les plus multiplier, et que nous négligeons de les expier. Un débiteur ne s'acquitte pas de ses dettes, précisément en ce qu'il n'en fait plus de nouvelles; il faut de plus qu'il paie celles qu'il a faites. Ce n'est pas, ajoute ce Père, que Dieu aime à nous voir souffrir, lui qui est la bonté même; mais, comme il est aussi la souveraine sagesse, il veut guérir les maladies de nos âmes par des remèdes qui leur soient contraires; il veut que, lorsque nous nous sommes retirés de lui par la douceur des plaisirs, nous revenions à lui par l'amertume des souffrances : *Ut qui voluptatibus delectati discessimus, fletibus amaricati redeamus.*

Pour rentrer dans la grâce de Dieu, après que le péché originel nous l'a fait perdre, nous avons besoin d'un baptême; pour rentrer dans cette même grâce, après l'avoir perdue par le péché actuel, nous avons besoin d'un second baptême; et Dieu, par sa bonté, nous accorde tous les deux, mais avec cette différence, qu'il nous accorde le premier gratuitement, parce que nous n'avons commis le péché originel que dans une volonté étrangère (*Conc. Trid. sess.* XIV, *c.* 8); au lieu qu'ayant commis le péché actuel par notre volonté propre, le second baptême qu'il nous donne pour l'effacer doit être pénible et laborieux.

C'est pour cela que, dans les premiers siècles de l'Eglise, les péchés commis après le baptême étaient estimés si grands, que, pour les expier, on soumettait les pécheurs à des pénitences laborieuses et humiliantes, dont vous savez le détail aussi bien que moi. Il est vrai que, dans la suite, l'Eglise les en a dispensés, tant cette mère charitable a de condescendance pour des enfants dont elle connaît les faiblesses. Mais si elle n'exige pas d'eux une pénitence si sévère, du moins, doivent-ils reconnaître qu'ils la méritent; du moins, doivent-ils faire en secret une partie de ce qu'ils auraient fait en public; du moins, doivent-ils souffrir, durant quelque temps, ce qu'ils auraient souffert durant plusieurs années; ce qui doit être réglé par ceux à qui Jésus-Christ a remis son autorité; et ils répondront des âmes qui se perdront par leur complaisance, s'ils ne les conduisent selon les règles qu'il leur a prescrites. La tradition est si authentique et si générale sur ce point, qu'il n'y a nul

chrétien raisonnable qui puisse la révoquer en doute; et je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire de charger mon discours d'un nombre infini de citations.

Il s'ensuit de cette doctrine que, comme les cendres sont mises sur la tête, la pénitence doit être notre dévotion capitale; que, comme la tête est au-dessus de toutes les parties du corps, la pénitence doit être au-dessus de toutes les autres dévotions. Ni un corps sans tête ne peut vivre, ni une piété sans pénitence ne peut subsister; et, de même que la tête influe sur tous les membres, il faut que l'esprit de pénitence influe sur toutes nos actions.

Je sais que l'Eglise catholique autorise des dévotions particulières, où elle attache des indulgences, et que ceux qui en usent dans son esprit, en reçoivent les avantages qu'elle leur promet. Cela est indubitable, chrétiens, quoi qu'en ait osé dire l'impiété de Luther, qui a établi sur la proposition contraire le fondement de son hérésie.

Mais, comme nous ne devons pas tomber avec lui dans cette erreur, il ne faut pas non plus que nous tombions dans une autre, par laquelle cet hérésiarque a voulu ruiner la pénitence, en supprimant toutes les satisfactions; et ce serait sans doute la ruiner aussi bien que lui, que de prétendre que l'Eglise ait en vue de nous en dispenser par les indulgences qu'elle nous accorde. Cette Epouse divine n'eut jamais le dessein de renverser l'Evangile de son Epoux, qui ne nous ouvre d'autre porte pour entrer dans le ciel, que celle de l'innocence ou celle de la pénitence; et ceux qui s'imaginent que les indulgences suffisent pour le salut, sans la conversion du cœur jointe au désir de satisfaire pour leurs péchés, abusent de cette grâce de l'Eglise contre l'intention de l'Eglise même. A prendre la chose dans le fond, et à parler dans la rigueur des termes, la pénitence est l'unique disposition à obtenir les indulgences; et les indulgences sont un excellent secours pour accomplir la pénitence.

Car enfin, mes chers auditeurs, personne n'est dispensé de la faire, et c'est ce que l'Eglise veut nous faire entendre aujourd'hui en donnant des cendres à tout le monde, sans distinction de grands ni de petits, de pauvres ni de riches : *Si vous ne faites pénitence*, dit le Fils de Dieu dans l'Evangile, *vous périrez tous* (*Luc*, XIII, 7). Les pécheurs la doivent donc faire pour recouvrer l'innocence, les justes pour la conserver.

Et il ne faut pas dire, comme disaient ces hérétiques, dont la conversion fait la consolation de l'Eglise et la gloire de notre siècle, il ne faut pas dire comme ils disaient, que Jésus-Christ a satisfait suffisamment pour tous. En satisfaisant il n'a voulu que nous ôter l'impossibilité où nous étions de satisfaire nous-mêmes. Et ne serait-ce pas un sentiment qui déshonorerait ce divin Sauveur, que de croire qu'il n'eût souffert tant de tourments, que pour nourrir notre libertinage et pour flatter nos passions? Cela serait horrible seulement à penser. On ne nie pas, qu'il n'ait fait pénitence pour nous sur la croix, et nous avions un besoin extrême qu'il la fît. Mais il l'a faite, pour nous apprendre comment nous la devons faire, et pour suppléer par le mérite infini de la sienne au défaut et à l'indignité de la nôtre; et si nous flattons notre sensualité sur ce point, c'est en vain que nous espérons de ressentir les effets de sa mort.

C'est pour cela qu'il nous a dit lui-même *de porter*, non pas sa croix, mais *notre croix après lui*, *si nous voulons être ses disciples* (*Matth.*, XVI, 24). C'est pour cela que l'interprète sacré de l'Evangile nous a appris par ses paroles et par son exemple à *achever ce qui manque à la passion de Jésus-Christ, en châtiant son corps et le réduisant en servitude* (*Col.*, I, 24; I *Cor.*, IX, 27). C'est pour cela que le concile de Trente nous avertit que *toute la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle* (*Conc. Trid.*, *sess.* XIV), sachant bien que, comme *nous offensons Dieu tous les jours* (*Jac.*, III, 2), nous devons tous les jours nous humilier et nous confondre devant lui, ce qui ne se peut faire que par cette pénitence humiliante qui nous est prescrite, non-seulement dans la cérémonie, mais dans l'Epître de ce jour, que l'Eglise y a jointe, pour expliquer et pour confirmer l'une par l'autre.

Convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, et fletu, et planctu. Il faut, mes frères, que votre pénitence soit accompagnée de jeûnes, de larmes, de gémissements. Et que cette rigueur ne vous rebute pas. *En vérité je vous le dis*, et l'expérience vous le confirmera, les larmes, que la douleur du péché produit, consolent plus qu'elles n'affligent : et puisque cela est ainsi, disons tous ensemble *au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation*, oui, Seigneur, nous sommes résolus de pleurer pendant le carême, mais il faut que ce soit vous-même qui nous fassiez pleurer. Comme vous avez tiré de l'eau de la dureté de la pierre (*Ps.* LXXVII, 16), tirez-en de la dureté de notre cœur. Nourrissez-nous du pain de nos larmes, et abreuvez-nous de l'eau de nos pleurs (*Ps.* LXXIX, 9), selon la mesure de grâce qu'il vous plaira de nous donner. Faites, Seigneur, qu'à la vue de nos péchés nous nous attristions toujours, et que toujours nous nous réjouissions de notre tristesse. Quand on s'attache véritablement à vous, on trouve les souffrances mêlées aux consolations.

Telles sont les règles de la pénitence, qui nous sont prescrites dans la cérémonie de ce jour, de peur que nous ne prenions la fausse pour la véritable. Et rien n'est plus dangereux que de nous y tromper, car si elle est vraie, elle nous ouvre la porte du ciel; et si elle est fausse, elle nous la ferme pour jamais.

Cependant, pécheurs aveugles, combien de fois vous y trompez-vous? Ensevelis dans vos habitudes criminelles, le premier rayon de la grâce vous éclaire inutilement, et *votre volonté de fer* vous lie si fort au péché, que toutes les fois que Jésus-Christ se présente pour triompher dans votre cœur, il y trouve

une infinité d'obstacles, que vous méritez qu'il ne rompe point. Si quelquefois vous vous sentez ébranlés, c'est par une crainte tout humaine, qui, n'étant jamais élevée par l'amour de Dieu, rend votre pénitence profane. Et cette pénitence, c'est vous qui prétendez la régler, en la mesurant, non pas sur l'énormité de vos crimes, mais sur votre sensualité : malheureux, si vous trouvez alors des confesseurs complaisants qui se soumettent eux-mêmes à vos décisions, au lieu de vous obliger de vous soumettre à celles de l'Eglise. Mais vous les éludez encore, ces décisions de l'Eglise, en opposant avec un artifice impie son indulgence à sa sévérité, et en vous appliquant des grâces qu'elle ne vous fit jamais aux conditions que votre amour-propre y attache. Comme les lois générales ont leurs exceptions, chacun prétend qu'il y en a pour soi, et les raisons spécieuses viennent en foule pour justifier la conduite la plus criminelle.

Eh bien! marchez dans vos voies, tant qu'il vous plaira. Suivez avec une obstination aveugle les désirs de votre cœur corrompu. Qu'arrivera-t-il? Vous serez assez artificieux pour tromper les hommes et pour vous tromper vous-mêmes ; mais vous ne le serez jamais assez pour tromper Dieu, qui, connaissant l'étendue de vos forces, ne vous jugera point par cette pénitence vaine, que vous vous serez imposée à vous-mêmes, mais par les règles de celle que l'Eglise vous avait prescrite par le mouvement de son Esprit-Saint.

Mais comme cette même Eglise prévoit tout et pourvoit à tout pour notre salut, elle ne nous laisse rien à désirer pour le faire, et par là elle nous met hors d'excuse si nous ne le faisons pas. Après nous avoir prescrit les règles de la pénitence dans la cérémonie des cendres par rapport à l'action du ministre, elle nous en découvre les motifs dans ses paroles, afin que si la sévérité des règles nous épouvante, l'importance des motifs nous anime : et c'est ce qui me reste à éclaircir dans la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

L'Eglise nous propose aujourd'hui deux motifs capables, s'il en fut jamais, de nous porter à la pénitence. L'un est la misère où nous jette le péché. L'autre est la crainte de la mort; et tous les deux sont exprimés par les paroles que l'on prononce à la cérémonie de ce jour. Souviens-toi, homme pécheur, de ce que tu es, et de ce que tu dois être. Tu n'es que cendre par ton péché : *Memento, homo, quia pulvis es :* et bientôt tu ne seras que cendre par la mort : *Et in pulverem reverteris.*

Tirons de là, mes chers auditeurs, deux conséquences bien justes et bien naturelles. Puisque le péché nous fait tomber dans une si grande misère, nous devons en sortir par la pénitence ; et si les approches de la mort sont si terribles, ce n'est encore que dans la pénitence que nous pouvons trouver notre sûreté. Mettons dans leur jour ces deux importantes vérités.

On ne peut mieux représenter la misère du pécheur, qu'en disant qu'il n'est que poussière et que cendre devant Dieu, quelque grand qu'il paraisse devant les hommes. Le péché fait dans son cœur ce que fait un grand incendie dans une ville, où le feu fait un tel ravage, que de tous les riches monuments qui la rendaient recommandable aux nations, il ne reste qu'un peu de cendre. Que le plus grand saint de l'Eglise commette un péché mortel, *d'ami de Dieu* (*Joan.*, XV, 15) qu'il était il ne sera plus que cendre devant lui ; et c'est l'expression dont se sert le prophète Isaïe (*ch.* XXXIII, 11), quand il dit que le pécheur allume dans lui-même par ses péchés un feu qui le dévore et qui le consume, et qu'il est enfin comme les cendres qui restent après l'embrasement de ses passions : *Et quasi de incendio cinis.*

Et en effet, messieurs, la cendre, selon la remarque de saint Thomas, a trois mauvaises qualités; elle est stérile, elle est menue, elle est légère.

On a beau semer du grain sur la cendre, il n'y saurait germer, parce qu'elle ne produit rien. Cette stérilité fatale est la figure de celle du pécheur, qui de lui-même est incapable de faire une bonne œuvre ; et quand la parole de Dieu lui est annoncée, elle tombe sur une terre sèche, qui ne porte point de fruit, à moins qu'elle ne soit arrosée par *cette pluie volontaire que Dieu réserve pour le peuple qui est son héritage* (*Ps.* LXVII, 10).

Aussi quand le prophète Osée parlait des déréglements de la synagogue infidèle, il disait que Dieu la rendrait, pour l'en punir, comme une terre déserte sans chemin et sans eau : *Statuam eam velut terram inviam, et interficiam eam siti* (*Ose.*, II, 3); et en même temps il nous traçait l'image terrible d'une âme que Dieu abandonne, après en avoir été lui-même abandonné.

Il n'y a dans une terre déserte ni demeure, ni nourriture, ni d'autres habitants que des bêtes farouches. Ainsi, mes frères, dès que notre âme s'est livrée au péché, elle se trouve dépouillée de toutes les grâces qu'elle avait reçues, stérile en bonnes œuvres, féconde en vices, possédée de ses passions, comme autant de bêtes farouches qui la déchirent; elle devient comme une affreuse solitude, d'où les anges se sont retirés, et qui n'est plus habitée que par les démons ; il n'y tombe plus aucune goutte de la rosée du ciel, et cette âme criminelle ne ressent pas même sa sécheresse.

Pendant les chaleurs excessives qui désolent les campagnes, la terre altérée s'entr'ouvre, comme pour former des millions de bouches brûlantes qui demandent la pluie, et *les bêtes mêmes soupirent alors après leurs besoins* (*Joel*, I, 20). Mais dans la désolation de notre âme tout est insensible ; moins elle reçoit de nourriture du ciel, moins elle se sent pressée *de la faim et de la soif de la justice* (*Matth.*, V, 6).

Lorsque David disait à Dieu que *son âme était devant lui comme une terre sans eau* (*Ps.* CXLI, 6), il était dans la sécheresse, mais du moins il la ressentait. Le désir de cette

eau du ciel dont il était altéré, était comme une goutte précieuse qu'il en avait déjà reçue. Mais quel est le malheur de notre âme, quand une fois elle est endurcie dans le péché ! Elle ne connaît ni ne ressent sa misère, et par conséquent elle n'implore pas le secours dont elle a besoin. Or, je vous demande, mes chers auditeurs, si l'on peut concevoir un état plus déplorable que celui-là, et si chacun ne doit pas se presser d'en sortir par la pénitence ?

Ce n'est pas encore assez. Il n'est rien de plus petit à nos yeux, dit saint Thomas, qu'un grain de poussière et de cendre. Disons de même, que rien n'est plus petit aux yeux de Dieu que le pécheur, puisque son péché l'abaisse devant lui jusqu'au néant : *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus* (*Ps.* XIV, 4).

A quoi nous servent toutes les choses de ce monde, si nous sommes pécheurs? Nous avons beau nous étourdir par tout ce qui nous environne ; ni la faveur, ni les richesses, ni les honneurs, ni les dignités, ni tous les royaumes de la terre ne seront jamais capables de nous donner par eux-mêmes un seul degré d'élévation solide. Ce ne sont là que des biens accidentels, fragiles et périssables, qui étant hors de nous ne mettent rien en nous; et quand nous les posséderions en paix durant la vie, à la mort nous nous en trouverions dénués pour n'être estimés que selon notre vertu.

Mais peut-être que les qualités de l'esprit qui sont en nous, nous distinguent davantage. Seigneur, disait Salomon (*Sap.*, IX, 6), encore que quelqu'un paraisse consommé parmi les enfants des hommes, si votre sagesse n'est point en lui, il sera considéré comme rien : *In nihilum computabitur*. C'est là, mes chers auditeurs, une vérité dont on ne saurait disconvenir et que le grand apôtre nous a confirmée (I *Cor.*, XIII). Quand nous serions consommés en science et en vertu, quand nous pénétrerions tous les secrets de la nature et de la grâce, quand nous aurions encore les dons les plus excellents, si nous n'avons point en nous la sagesse de Dieu qui est inséparable de la charité, nous pouvons être, dit saint Paul, grands devant les hommes, mais nous ne serons rien devant Dieu

O vous, qui avez des grandeurs temporelles, dont vous abusez, ou de fausses vertus dont vous vous faites un faux mérite, souvenez-vous aujourd'hui de la bassesse de votre origine : *Memento, homo, quia pulvis es.* Jetez les yeux sur cet abîme de misère, où vous êtes tombés par le péché, et si vous êtes sages, ne différez plus d'en sortir par la pénitence.

Mais achevons notre application. La cendre est si légère, dit saint Thomas, que le moindre vent l'emporte. Et le pécheur, dit l'Écriture, est comme la poudre exposée au vent, *tamquam pulvis ante faciem venti* (*Ps.* XXXIV, 5), parce, dit saint Grégoire pape, qu'il est le jouet de ses passions.

Dans tout le cours de sa vie elles ne font que se succéder les unes aux autres, pour le soumettre à leur tyrannie par un assujettissement d'autant plus déplorable qu'il est volontaire. Dans la jeunesse l'intempérance l'expose à des dérèglements honteux dont je n'ai garde de faire ici le détail; à l'intempérance succède la curiosité et un vain désir de tout tenter et de tout savoir, qui selon les Pères, est la perte la plus dangereuse de nos âmes. Vient le temps où l'envie le prend de s'établir dans le monde, et alors possédé de la passion de l'honneur, il ne craint point de violer ce qu'il y a de plus inviolable, pourvu qu'il puisse couvrir son ambition de la moindre apparence de justice. Parvenu à un âge plus avancé, l'amour du bien succède au désir de l'honneur ; et de cette sorte toute la suite de la vie du pécheur n'est qu'une longue servitude à ses passions. En passant d'un âge à un autre il va toujours de vice en vice; de temps en temps il s'assujettît à un tyran nouveau ; il s'imagine d'être libre, lorsqu'il est toujours esclave, et il croit avoir changé d'état, quand il n'a fait que changer de maître. Encore une fois est-il dans le monde une condition pire que celle-là? Et si vous vous souvenez, mes frères, que vous n'êtes que cendre par votre péché : *Memento homo, quia pulvis es,* ce souvenir ne doit-il pas être pour vous un motif qui vous presse d'en sortir au plus tôt?

Toutefois, comme si celui-là n'était pas assez pressant, l'Église nous en propose encore un autre, en nous mettant aujourd'hui la mort devant les yeux : *Et in pulverem reverteris*, ce n'est pas assez, homme pécheur, de te souvenir que tu n'es que cendre. Souviens-toi de plus que tu seras réduit en cendre; infailliblement tu mourras. C'est un arrêt irrévocable, prononcé contre toi par la bouche de Dieu même; et si *les montagnes insensibles fondent comme la cire à la face du Seigneur* irrité (*Ps.* XCVI, 5), de quel front entends-tu cette voix terrible qui te condamne? Les cœurs de rocher se fendent à cette menace épouvantable, le tien sera-t-il toujours obstiné? et ne penseras-tu à faire pénitence que quand la mort viendra te surprendre : mais il est bien à craindre que tu n'aies le même sort de ces hommes malheureux dont parle le roi-prophète, qui après s'être éloignés de Dieu toute leur vie, le cherchaient dans le temps qu'il les faisait mourir, et le cherchaient inutilement : *Cum occideret eos, quærebant eum* (*Psal.* VII, 38).

Il arrive toujours, mes frères, que nous cherchons Dieu quand notre mort approche. Mais il s'agit de savoir si à cette heure fatale Dieu voudra bien que nous le trouvions; et il y a un oracle dans l'Écriture, qui ne décide pas cette question à notre avantage. *Je vous ai appelés*, dit Dieu, *et vous avez été sourds à ma voix, vous avez méprisé mes conseils et négligé mes réprimandes. Et moi, je rirai à votre mort, et je vous insulterai à mon tour, quand ce que vous craignez vous arrivera. Vous m'invoquerez, et je ne vous écouterai point* (*Prov.*, I, 24).

Cet oracle ne s'accomplit que trop sou-

vent, et une malheureuse expérience nous convainc tous les jours qu'il y a fort peu de pécheurs à qui Dieu accorde à l'heure de la mort la grâce de la pénitence. Il y en peut avoir, mais il y en a peu, et dans toute l'Ecriture nous n'en voyons qu'un exemple en la personne du bon larron. Encore faut-il convenir que Dieu avait des raisons de convertir ce pécheur, qu'il n'a pas pour convertir les autres. Il avait péché grièvement, il est vrai, mais sa pénitence, quoique tardive, ne fut point stérile, parce qu'elle était véritable, et les Pères de l'Eglise ne peuvent assez l'admirer.

Il craignit les jugements de Dieu, puisqu'il reprenait son compagnon de ne les pas craindre. Il confessa ses crimes en avouant qu'il était justement condamné. Il accepta une mort ignominieuse comme la peine qu'il avait méritée, puisqu'il ne demanda point d'en être délivré. Il ne présuma point de ses mérites, et il attendit tout de la bonté de Jésus-Christ en le priant, non pas de le faire régner avec lui, mais seulement de se souvenir de lui.

A la sincérité de sa pénitence, il joignit la générosité de sa foi, en confessant Jésus-Christ dans le temps que ses disciples mêmes l'abandonnaient, et pendant que la croix où ce Sauveur était attaché, était un scandale pour les Juifs et une folie pour les gentils, il reconnut et il espéra que par elle il entrerait dans le royaume du ciel. Tous les pécheurs qui feront ce que celui-là fit, peuvent prétendre à un bonheur pareil au sien.

Mais il est bien étrange que l'on espère d'être sauvé avec le bon larron, et que l'on ne craigne point d'être damné avec le mauvais. On est en droit d'attendre le salut à la mort, pourvu que l'on se convertisse; mais on n'a nul droit d'attendre que l'on se convertira. Car enfin, mes frères, ces deux pécheurs ont été auprès de Jésus mourant. Tous les deux ont entendu les mêmes vérités et souffert le même supplice, et néanmoins ce qui a touché l'un, n'a pas touché l'autre; l'un s'est repenti de ses crimes, et le jour même est entré dans le paradis; l'autre est demeuré impénitent, et a été abandonné à la dureté de son cœur. Ceux qui se confondent avec les impénitents pendant la vie, doivent donc craindre d'être confondus avec eux à leur mort.

Cependant au moindre signe de repentir qu'ils nous donnent, nous leur accordons l'absolution, et nous leur administrons les sacrements, parce que nous ne devons jamais désespérer du salut de ceux qui meurent dans le sein de l'Eglise. Mais dans le temps que nous leur appliquons ces remèdes salutaires, nous ne laissons pas de craindre pour eux, parce que nous savons que les sacrements n'opèrent la grâce que selon la disposition de ceux qui les reçoivent. Or, les sacrements ne font pas cette disposition dans un pécheur mourant, mais ils la supposent.

Ne vous fiez donc pas, mes frères, aux vaines promesses que vous vous faites à vous-mêmes. Fiez-vous plutôt à la parole de Dieu, qui vous dit de ne vous rien promettre, ni de vous-mêmes ni de lui dans ce moment fatal. *Vous m'invoquerez*, nous dit-il, *et je ne vous écouterai point.* Mais comment, dit saint Augustin (*Conf., l.* I, *c.* 2), ne vous écoutera-t-il pas, lorsque vous l'invoquerez, lui de qui l'Apôtre dit, qu'*il est riche envers tous ceux qui l'invoquent* (*Rom.*, X, 12)? Il ne vous écoutera point, répond ce Père, parce que vous l'invoquerez mal, car alors votre prière ne naîtra que de l'amour de la vie et de la crainte de la mort. *Vous le chercherez*, comme il le dit ailleurs (*Joan.*, VIII, 21), et en le cherchant vous ne laisserez pas de *mourir dans votre péché*, parce que vous ne le chercherez qu'en la manière en laquelle il vous déclare que vous *ne le trouverez pas* (*Orig. in Ep. ad Rom.* X, *lib.* VIII). Ce serait donc en vous un aveuglement bien monstrueux que de remettre à invoquer Dieu et à lui demander la grâce de la pénitence au temps précis où il vous assure qu'il ne vous l'accordera point.

Mais quand même vous vous trouveriez alors dans des dispositions chrétiennes, comment pourrez-vous dans les tranchées de l'agonie vous représenter utilement tous les désordres de votre vie passée? comment pourrez-vous vous exciter à un repentir tel que doit être celui que Dieu vous demande? comment pourrez-vous suppléer dans ces moments prompts et terribles aux satisfactions auxquelles les pénitents sont indispensablement obligés? Ah! mes frères, s'écrie saint Augustin, que c'est *peu de chose pour un pécheur de se repentir s'il ne fait pénitence! Sa voix ne suffit pas pour expier ses péchés, et la satisfaction ne demande pas seulement des paroles, mais des œuvres. La pénitence que fait un pécheur dans la faiblesse de la maladie, ne peut être que bien faible; et je crains avec raison que celle que demande un mourant ne meure avec elle-même* (*Aug., serm.* 57, *de Temp.*). Mais faites-la dans le temps de la santé, et vous ne serez plus dans une incertitude si dangereuse de votre salut, parce que vous aurez observé la loi de Dieu dans le temps que vous pouviez encore la transgresser. Au lieu que si vous la faites, quand vous ne pouvez plus goûter les plaisirs de la vie, *ce n'est pas vous qui quittez le péché, c'est le péché qui vous quitte* (*Aug., Hom.* 41). Ces paroles sont célèbres, mais ce qu'il y a d'affligeant, c'est que tout le monde les sache et que presque personne n'en profite.

Qui que vous soyez qui m'écoutez et qui sentez dans le fond du cœur que votre propre malice vous accuse, comprenez quel mal c'est pour vous d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu, et ne différez plus votre pénitence (*Jer.*, II, 19). Mais quand je dis que vous la fassiez, je n'entends pas seulement que vous confessiez tous vos péchés au commencement du carême, suivant l'esprit de l'Eglise, mais j'entends que vous en ayez un regret sincère, que vous n'en commettiez plus, que vous en fassiez satisfaction

à la justice de Dieu par des peines proportionnées, pour éviter l'abus si commun de ces contritions imaginaires, qui ne changent jamais le cœur, de ces confessions inutiles, qui ne sont jamais suivies d'amendement, de ces satisfactions vaines, qui ne mortifient jamais le péché, de ces absolutions précipitées, qui ne font que lier la conscience des prêtres au lieu de délier celle des pécheurs, de ces communions sacriléges, qui ne servent qu'à vous entretenir dans la fausse confiance que, sans quitter votre vie toute païenne, vous irez où les saints ne sont allés que par les croix, et pour dire tout en un mot, j'entends que vous mesuriez votre pénitence sur les règles que j'ai établies dans le premier point de mon discours, conformément à la doctrine de l'Eglise.

Hé ! quand est-ce que vous le ferez, si ce n'est *dans ce temps favorable et dans ces jours de salut où Dieu promet de nous exaucer* (II *Cor.*, VI, 2) ? C'est aujourd'hui, mes frères, que la trompette retentit, non plus sur cette montagne de Sion qui faisait une partie de la ville de Jérusalem, mais sur la vraie montagne de Sion qui est l'Eglise (*Joel*, II). Cette trompette jette un son languissant et triste pour assembler, non plus tout le peuple Juif, mais tout le peuple chrétien, et pour ordonner un jeûne solennel qui le sanctifie. C'est aujourd'hui que les prêtres du Seigneur fondent en larmes au pied de ses autels, pour le prier de pardonner à son peuple, et de ne permettre pas qu'il soit exposé aux insultes, non plus des nations voisines de la Judée, mais des démons. C'est aujourd'hui que l'Eglise nous excite tous à la componction, en prenant des ornements lugubres et en nous cachant l'autel par un rideau, pour nous faire entendre que le péché nous a éloignés de Dieu, et que voici le temps de nous en approcher par la pénitence. Elle nous y exhorte encore par ses chants et par ses cérémonies, mais plus que tout par ces cendres affreuses, qui nous font souvenir de la bassesse de notre naissance et de la misère de notre mort : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* Car pourquoi tant flatter cette chair qui ne sera bientôt que pourriture? Pourquoi tant idolâtrer ce corps mortel qui peut-être dans deux jours sera la pâture des vers? Pensez-y, mes chers auditeurs, souvenez-vous que vous mourrez. Vivez comme devant mourir, afin que la mort ne vous surprenne pas dans l'impénitence, mais qu'étant contrits et humiliés dans le temps, vous receviez les couronnes éternelles

SERMON XX.

POUR LE PREMIER JEUDI DU CARÊME.

Des devoirs mutuels des maîtres et des serviteurs.

Cum introisset Capharnaum, accessit ad eum centurio rogans eum et dicens : Domine, puer meus jacet in domo paralyticus, et male torquetur.

Jésus-Christ étant entré dans la ville de Capharnaum, un centenier le vint trouver, et lui fit cette prière : Seigneur, mon serviteur est malade de paralysie dans ma maison, et il est extrêmement tourmenté (*S. Matth.*, *ch.* VIII, 5).

Les Pères ne savent ce qu'ils doivent admirer le plus dans le centenier : ou cette foi vive et éclairée, qui lui découvre la divinité de Jésus-Christ cachée sous les ombres de son humanité sainte, et qui lui fait croire au milieu de la gentilité que cet Homme-Dieu peut guérir un paralytique par une seule parole; ou cette humilité profonde, qui lui fait dire encore plus de cœur que de bouche, qu'il n'est pas digne que ce célèbre médecin entre chez lui ; ou enfin, cette charité tendre et empressée, qui le porte à s'intéresser si obligeamment à la santé de son serviteur malade.

De si grandes vertus, mes frères, partagent aussi mon admiration, et ne pouvant pas vous parler de toutes, chacune se dispute et suspend mon choix. La foi du centenier était si parfaite, qu'elle mérita les louanges de celui qui ne loue jamais en vain (*Matth.* VIII, 10); et la foi n'étant pas la vertu dominante de notre siècle, il serait nécessaire d'en parler. L'Eglise propose à ses enfants l'humilité du centenier pour modèle, et met ses paroles dans leur bouche, toutes les fois qu'ils vont recevoir le même Seigneur à qui ce saint homme les a dites (*Matth.*, VIII, 8), et l'humilité étant une vertu presque inconnue aux chrétiens du siècle, il serait à propos d'en faire le fond de ce discours. Mais comme dans la suite du carême je trouverai assez d'occasions de vous parler de ces deux vertus, je m'arrête aujourd'hui à la charité que le centenier fait paraître pour son serviteur (*Matth.*, VIII, 5), afin de me servir de son exemple pour recommander à tous les maîtres le soin qu'ils doivent prendre de leurs domestiques; car il m'a toujours paru que c'est là un des devoirs de la vie chrétienne que l'on néglige le plus dans le monde, et que les personnes que la Providence a fait naître dans la bassesse et dans la soumission sont ordinairement méprisées. Il semble pourtant que Jésus-Christ ait affecté de relever leur état, puisqu'il déclare qu'il n'est *pas venu pour commander, mais pour servir* (*Matth.* XX, 28), et qu'en s'incarnant, dit saint Paul, *il s'est anéanti lui-même jusqu'à prendre la forme et la nature d'un serviteur* (*Phil.*, II, 7).

Peut-être n'aurais-je pas beaucoup de peine à convenir que les serviteurs négligent bien plus les affaires de leurs maîtres, que les maîtres ne négligent le salut de leurs serviteurs. Cependant les maîtres ont plus besoin qu'on leur représente leurs devoirs, parce qu'ils prennent eux-mêmes assez de soin de se bien faire servir ; au lieu que les serviteurs n'ont pas droit de se former des maîtres qui leur commandent comme ils doivent. Il est donc juste que les organes de la vérité prennent leur défense ; et comme je suis également redevable aux grands et aux petits, aux savants et aux ignorants (*Rom.*, I, 14), je vais remplir ce devoir de mon ministère à l'égard des uns et des autres.

Je ne prétends pas, messieurs, décider cette question célèbre qui a si souvent

exercé la curiosité des savants : *S'il est plus facile de commander que de servir*, mais je suppose d'abord que l'un et l'autre est difficile. Difficile de commander, puisque selon saint Paul (*Rom.*, XII, 8), la vigilance et la sollicitude sont le partage de ceux qui conduisent les autres : *Qui præest, in sollicitudine.* Difficile de servir, puisque le patriarche Noé regarda la servitude comme une malédiction, lorsque, pour punir l'insolence de Cham son fils, il prédit que Chanaan son petit-fils serait le serviteur de ses frères : *Maledictus Chanaan, servus servorum erit fratribus suis* (*Gen.*, IX, 25). Supposez donc que l'un et l'autre est difficile, l'on peut ajouter que l'un et l'autre est dangereux. Dangereux de commander, parce que tout homme qui est maître de ses actions est exposé au danger de suivre ses passions. Dangereux de servir, parce que tout homme qui sert un maître, entre pour l'ordinaire dans ses déréglements, et épouse ses inclinations corrompues.

Pour aider donc ceux qui commandent et ceux qui obéissent à vaincre les difficultés de leur état et à éviter les dangers qui en sont inséparables, il faut que je m'applique aujourd'hui à corriger trois défauts où la plupart des maîtres tombent, et que leurs domestiques ne font qu'entretenir. Les maîtres ont des passions qu'ils veulent satisfaire, parce qu'étant maîtres personne ne les en empêche; et comme leurs domestiques sont continuellement auprès d'eux, ils voient ces passions, ils les allument, ils y entrent. Voici donc, mes frères, le plan de leur injustice et celui de mon discours.

Les maîtres font, de leurs domestiques, les témoins de leurs passions, les objets de leurs passions, les ministres de leurs passions. Ils en font les témoins de leurs passions, et ils en devraient faire les témoins de leurs vertus; voilà le premier défaut. Ils en font les objets de leurs passions, et ils devraient en faire les objets de leur charité; voilà le second défaut. Ils en font les ministres de leurs passions, et ils se devraient contenter d'en faire les agents de leurs affaires légitimes; voilà le troisième défaut. Mais avant que d'entrer en matière, venez, maîtres, devant la maîtresse du monde, venez, serviteurs, devant la servante du Seigneur, et unissons-nous ensemble pour lui dire : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Toutes les familles complètes sont composées de trois sociétés différentes. La première est entre l'époux et l'épouse, la seconde entre les pères et les enfants, et la troisième entre les maîtres et les serviteurs. La grâce fait la première union, parce que c'est un sacrement qui unit l'époux et l'épouse. La nature fait la seconde, parce que les enfants sont le fruit de la fécondité de leurs pères et de leurs mères. Et nous apprenons de saint Augustin que la nécessité fait la troisième, parce que le serviteur a besoin du maître, et le maître du serviteur : *Eget servus tuus bono tuo, ut pascas illum; sed eges et tu bono servi tui, ut adjuvet te.* Il y a un bien chez vous, dit ce Père, que le serviteur ne trouve pas chez lui, c'est son entretien et sa subsistance : et il y a un bien en lui que vous ne trouvez pas en vous-même, c'est le service que votre condition ou votre faiblesse ne vous permet pas de vous rendre. C'est donc la nécessité qui vous oblige à vous associer un homme qui vous donne son secours.

Or, il y a cette différence entre ces trois sociétés, que la première est la plus sainte, parce que l'union de l'époux et de l'épouse vient du ciel ; que la seconde est la plus naturelle, parce que c'est le même sang qui unit les pères et les enfants; et que la dernière est la plus étroite, parce que le maître et le serviteur tiennent l'un à l'autre par le lien de la nécessité. Car encore que l'on puisse changer de maître et de serviteur, c'est toujours une nécessité, à l'un de trouver quelqu'un qui le serve, et à l'autre de trouver quelqu'un qui le nourrisse ; et même cette nécessité attache bien plus le maître au serviteur que le serviteur au maître, puisque le serviteur peut manger le pain du maître en son absence, au lieu que le maître a besoin à toute heure de la présence d'un serviteur. Et que produit cette présence nécessaire ? Elle fait que les domestiques sont les témoins continuels et inévitables de tout ce que font leurs maîtres; de leurs vertus, si leur vie est réglée; et de leurs passions, si elle ne l'est pas. Mais le malheur que je déplore aujourd'hui, c'est qu'ils le sont bien plus de leurs passions que de leurs vertus, et vous n'en serez pas surpris, mes frères, quand je vous aurai montré qu'ils y sont poussés, et par leur propre curiosité, et par la malice du démon, et par la justice de Dieu. N'en perdez rien, s'il vous plaît.

1 N'en doutez pas, maîtres qui m'entendez, vos domestiques sont vos témoins et vos censeurs par une curiosité qui leur est comme naturelle, et le prophète nous en donne cette idée quand il les dépeint comme ayant toujours les yeux ouverts sur les mains, c'est-à-dire sur les actions de leurs maîtres : *Sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum, sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ* (*Ps.* CXXII, 2). Ils vous voient le matin, et ils remarquent que vous ne demandez point à Dieu qu'il soit le principe de vos actions dans la journée. Ils vous voient le soir, et ils remarquent que vous ne lui demandez point qu'il en soit la fin. Ils vous suivent dans toutes vos visites, et ils observent, qu'autant que vous témoignez d'honnêteté en celles que vous rendez aux hommes dans leurs maisons, autant faites-vous paraître d'irrévérence en celles que vous rendez à Dieu dans son temple. Ils sont témoins de tous vos divertissements, et ils voient tous vos excès. Au jeu, ils voient vos emportements, à table, vos intempérances, vos débauches dans le temps de la santé, vos impatiences dans le temps de la maladie. Ils savent la mésintelligence qui règne dans

votre famille, les infidélités dont vous êtes coupables à l'égard d'une épouse fidèle, ou la dissipation injuste qu'une épouse ambitieuse fait de vos biens. Ils savent la persécution tyrannique que vous faites à une fille pour la contraindre de se sacrifier dans un cloître à l'ambition d'un frère; la déférence que vous avez pour certaines sollicitations où la belle passion se mêle; la facilité, pour ne pas dire l'avidité, avec laquelle vous recevez des présents, qui, comme dit l'Ecriture, *aveuglent les yeux de votre sagesse et corrompent la justice de vos sentiments* (*Deut.*, XVI, 19); l'animosité que vous faites paraître à la vue d'un ennemi, et tout ce que vous en dites d'offensant en secret. Ils remarquent tout, cela et ils vous censurent à leur manière, ce qui arrive ordinairement par votre seule imprudence, en ce que vous ne leur cachez pas vos passions, dans le temps qu'elles exercent leur empire sur votre faiblesse. Je comprends bien que vous voudriez les cacher, mais elles ne vous le permettent point, parce que vous en êtes esclaves, et comme elles sont bouillantes et impétueuses, elles vous emportent toujours. Vous ne pouvez retenir votre langue; ni devant cette fille chrétienne, quand vous tenez des discours libres et malhonnêtes; ni devant ce jeune homme, quand vous faites des jurements aussi indignes d'un homme d'honneur que d'un chrétien. Ils voient donc mieux le ravage que vos passions font dans votre cœur, que vous ne le voyez vous-mêmes. Vous ne le voyez point, parce qu'en étant aveuglés il ne vous est pas possible de le voir; au lieu qu'ils le remarquent dans toute son étendue, parce qu'ils en sont témoins sans passion. D'où il s'ensuit qu'ils ne savent pas seulement ce que votre imprudence ne leur cache point, mais encore une infinité d'autres choses que vous croyez secrètes, parce que leur curiosité fait tous les jours de nouvelles découvertes.

Mais la faute des supérieurs n'excuse pas celle des inférieurs, et si les maîtres sont imprudents, il ne s'ensuit pas que les domestiques doivent être indiscrets. Ils ont ordinairement une avidité démesurée de voir tout et de savoir tout, qui est le vrai caractère de cette curiosité dont nous les blâmons; et dès là ils sortent de leur état, qui est un état de silence, d'obéissance et de fidélité. Qu'ils se corrigent donc aujourd'hui d'un si grand défaut, et qu'ils apprennent que des trois branches mortelles de la concupiscence, qui sont comme les trois pointes de la langue du serpent qui a corrompu la nature humaine, la curiosité en est une, et que bien souvent, dit saint Augustin, celle-ci est plus à craindre que les deux autres, parce qu'elle ressemble à ces poisons doux et agréables qui donnent la mort sans causer la moindre douleur. Si les maîtres veulent avoir des domestiques fidèles, il faut qu'ils cessent eux-mêmes d'être imprudents; et si les domestiques veulent être fidèles, il faut qu'ils cessent eux-mêmes d'être curieux.

2. Disons en second lieu, chrétiens, qu'ils sont témoins des passions de leurs maîtres, par la malice du démon qui, étant artificieux à faire tomber tout le monde dans ses piéges, s'attache à perdre les uns en perdant les autres. Combien de gens feraient leur salut dans les états inférieurs, si, contents de leur sort, ils s'appliquaient au travail dans la condition où Dieu les a fait naître! Combien de filles conserveraient leur innocence, si elles demeuraient toujours sous la conduite de leur mère! Mais le démon suscite des personnes qui s'intéressent à leurs avantages temporels, et il suggère aux uns de servir de grands seigneurs déréglés, aux autres de s'attacher à des dames mondaines, prévoyant bien qu'étant témoins de leurs déréglements, ce sera un miracle s'ils ne les suivent.

Car il est certain, mes frères, qu'au lieu que le commun des hommes ne sont tentés que par leur propre concupiscence, ces domestiques malheureux qui sont tombés dans des familles déréglées, sont attirés au dehors par la concupiscence de leurs maîtres et poussés au dedans par la leur. Lorsqu'ils vivaient dans leur état naturel, leur propre concupiscence était comme endormie; mais à peine en sont-ils sortis, qu'elle se réveille par la présence et par la force des objets. Jamais ce jeune homme n'aurait été tenté d'emportement, mais, le voyant à toute heure dans les yeux et dans la bouche de son maître, au premier dépit qui lui vient, il fait tout ce qu'il lui a vu faire. Il aurait toujours conservé sa pudeur, mais, à force d'accompagner son maître dans des lieux suspects, il l'a perdue. Cette fille chrétienne ne savait que prier Dieu dans les églises, mais, depuis qu'elle y a vu sa maîtresse environnée de flatteurs impies qui lui tenaient des discours scandaleux pendant le redoutable sacrifice, elle y cherche à son tour une compagnie qui l'entretienne. Elle avait toujours été humble et modeste, mais, se trouvant au milieu de la vanité, la vanité l'emporte, et souvent pour la soutenir que ne fait-elle point? Aussi était-ce le dessein du démon. Il a fait entrer ces domestiques dans vos maisons comme dans une académie d'iniquité, afin de les perdre en les exposant à la vue de vos mauvais exemples; et certainement, messieurs, vous en répondrez quelque jour.

3. Je me suis encore engagé de prouver qu'ils sont témoins des passions de leurs maîtres de la part de Dieu par justice, et en voici la raison : Dieu nous doit juger tous, et, si j'ose m'exprimer ainsi, il veut nous faire notre procès dans les formes. Il sera lui-même le juge, le démon sera l'exécuteur de ses arrêts, il lui faut des témoins; et, comme il nous a composés d'une âme céleste et invisible et d'un corps terrestre et visible, sa providence, qui fait toutes choses avec des rapports merveilleux, tire du ciel un témoin assidu, mais invisible, de notre conduite, qui est toujours appliqué à observer les désordres intérieurs de nos passions; et elle tire de la terre autant de témoins visibles que nous avons de domestiques qui ob-

servent les désordres que nos passions font au dehors. Ce sont là les deux espèces de témoins que Dieu nous confrontera quand nous paraîtrons devant son tribunal pour lui rendre un compte exact de notre vie. Et c'est aussi ce qui excitait la crainte du saint homme Job, lorsque, parlant en la personne des pécheurs, il disait à Dieu d'une manière si touchante : *Instauras testes tuos contra me* (*Job*, XV, 17). Ah! Seigneur, que vous avez de témoins à me confronter! témoins fidèles qui m'auront vu à toutes les heures de ma vie, témoins irréprochables qui n'auront qu'à paraître pour me confondre. En vain aurai-je cherché les ombres et le silence pour commettre ces crimes énormes qui m'ont si justement attiré votre disgrâce; les anges diront : Je l'ai vu, et mes domestiques le diront aussi.

Vous voyez par là, chrétiens, combien il importe à notre salut d'être attentifs sur nous-mêmes et d'édifier ceux qui nous voient, de peur qu'ils ne s'élèvent un jour en témoignage contre nous. Si Jésus-Christ veut que tous les hommes indifféremment voient nos bonnes œuvres, afin qu'ils en glorifient le Père céleste, à plus forte raison le veut-il de ceux qui nous examinent de plus près. Il n'a pas prétendu sans doute que ceux qu'il a élevés au-dessus des autres aient des gens autour d'eux pour les scandaliser par une vie licencieuse, mais il a prétendu qu'ils les éclairent des lumières de leur vertu, de telle sorte qu'il n'y en ait pas un seul dans leur maison qui n'en soit édifié : *Luceat lux vestra omnibus qui in domo sunt* (*Matth.*, V, 15).

Il faut, messieurs, que la lumière brille dans votre maison, mais laquelle? la vôtre, dit le Fils de Dieu, et non pas une lumière étrangère : *Lux vestra*. Quand il s'agit de prêcher d'exemple, il le faut prendre dans son propre fonds. Un exemple emprunté, bien loin d'autoriser celui qui parle, rebute ceux qui écoutent et leur fait trouver d'abord une excuse dans l'exemple même de celui qui mendie d'autres exemples. Ne dites donc pas à vos domestiques de vous être aussi obéissants qu'Isaac le fut à son père, c'est une lumière empruntée; mais apprenez-leur l'obéissance qu'ils vous doivent en leur faisant voir comment vous obéissez vous-mêmes à la loi de Dieu et aux règles de son Eglise, c'est une lumière naturelle. Ne leur dites pas d'être patients comme Job dans les peines qu'ils souffrent à votre occasion, c'est une lumière empruntée; mais apprenez-leur la patience chrétienne, en leur faisant voir avec quelle soumission vous souffrez vous-mêmes tous les maux dont il plaît à Dieu de vous frapper, c'est une lumière naturelle. Ne les exhortez pas à la pureté par l'exemple de Joseph et de Susanne, ce sont là des lumières qui, venant de dehors et de loin, ne les éclairent qu'à demi; faites plutôt qu'ils n'entendent jamais de ces mauvais discours qui corrompent les bonnes mœurs (I *Cor.*, XV, 33), qu'ils ne voient plus de ces actions déréglées qui les ont scandalisés jusqu'à ce jour, et vous les éclairerez d'une lumière d'autant plus forte, qu'elle sera plus proche d'eux et plus proportionnée à leur état : *Luceat lux vestra omnibus qui in domo sunt*. Avec ces circonstances, vos serviteurs seront les témoins, non de vos passions, mais de vos vertus.

Cependant il ne suffit pas encore de vous être corrigés de ce premier défaut, le second que je me suis engagé de vous découvrir, c'est que les maîtres, au lieu de faire de leurs domestiques les objets de leur charité, en font les objets de leurs passions, et c'est aussi le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Les passions sont comme ces torrents qui, à la rencontre d'un rocher, se détournent pour se faire une route plus aisée à travers les terres qui cèdent à leur rapidité. Ce qui me fait dire, chrétiens, qu'il est fort naturel que les domestiques deviennent l'objet des passions de leurs maîtres, parce qu'elles trouvent moins de résistance dans des personnes soumises.

En effet, à la moindre faute que commettent des domestiques, il y a des maîtres qui ont la dureté de les maltraiter, sans considérer que personne n'est impeccable, et que la charité chrétienne les oblige de supporter leurs défauts et de les en corriger avec douceur. Ce serait encore peu, s'ils ne les maltraitaient que pour les fautes qu'ils ont commises, mais ils les rendent souvent l'objet de la colère qu'ils n'ont nullement méritée. Tous ces gens du monde dont la malheureuse destinée est de consumer leur vie dans le jeu font souvent des pertes considérables, pertes qui les exposent, ou au chagrin de rebuter leurs amis, ou à la honte de faire paraître leur impuissance; et voyant enfin qu'ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur mauvaise conduite, combien de fois font-ils porter à des domestiques innocents la peine de leurs déréglements et de leurs excès.

L'Ecriture ne peut souffrir que des maîtres raisonnables agissent avec si peu de raison, car voici, mes frères, les avis qu'elle leur donne : *Noli esse sicut leo in domo tua, evertens domesticos tuos et opprimens subjectos tuos* (*Eccli.*, IV, 35) : Ne soyez pas, leur dit-elle, comme un lion dans votre famille, en renversant vos domestiques et en opprimant ceux qui vous sont assujettis. Par ce seul passage, disent les interprètes, elle condamne la hauteur, la rigueur, les cris, les fantaisies de la plupart des maîtres, qui, par une bizarrerie inconcevable, sont doux et honnêtes avec les étrangers, et insupportables chez eux. Ne tenez pas, dit le Sage, une conduite si inhumaine, mais si vous avez un serviteur sensé, aimez-le comme votre propre vie, ne le privez point de la liberté qu'il a méritée par ses services, et ne permettez pas même qu'après vous avoir servi longtemps il demeure pauvre : *Servus sensatus sit tibi dilectus sicut anima tua, non defraudes illum libertate, neque inopem derelinquas illum* (*Eccli.*, VII, 23). Par le mot de *serviteur sensé*, l'Ecriture n'entend pas seu-

lement le bon sens, mais encore la crainte de Dieu, sans laquelle ceux qui semblent être sages sont insensés.

Il est vrai que, quand elle dit de ne les point priver de leur liberté, elle parle des esclaves qui, du temps que le Sage écrivait, étaient traités comme des bêtes; mais je ne sais si cela même ne pourrait pas être dit à la lettre dans nos jours à une infinité de personnes qui traitent avec une extrême dureté ceux qui leur sont assujettis. Il est pourtant bien assuré que la condition d'esclave ne se trouve plus parmi nous, et que ceux qui nous servent aujourd'hui sont des hommes libres. Or, si le Sage a voulu qu'un esclave qui nous serait fidèle nous fût cher comme notre propre vie, combien plus devons-nous avoir ces sentiments de ceux qui nous servent avec fidélité et avec affection, puisqu'ils sont de même nature que nous, rachetés par le sang du même Fils de Dieu et appelés à la même gloire. Saint Paul a si bien reconnu la justice de cette conduite par l'Esprit de Dieu qui l'animait, qu'il a obligé Philémon de la tenir à l'égard d'Onésime, son ancien esclave, et qu'il nous en a fait une loi par ces paroles : *Maîtres, témoignez de l'affection à vos serviteurs, et ne les traitez point avec rudesse et avec menaces* (*Eph.*, VI, 9).

La même Ecriture qui ajoute ordinairement l'exemple aux paroles, nous donne un modèle des bons maîtres en la personne d'Abraham, et un modèle des bons serviteurs en celle d'Eliézer (*Gen.*, XXIV). Celui-ci servait son maître dans la simplicité et dans la plénitude de son cœur ; toute sa joie et toute son attention était de lui plaire ; éloigné de lui il était tel que devant ses yeux ; il honorait Dieu en sa personne, il croyait servir Dieu en le servant, et l'on peut dire qu'avant le temps des apôtres il avait les mêmes sentiments que les apôtres ont inspirés à tous les serviteurs chrétiens. Abraham à son tour touché du mérite et de la fidélité d'Eliézer, le traitait avec une modération pleine de douceur, lui confiait ses affaires les plus importantes, et dans le temps même qu'il croyait n'avoir point d'enfants de Sara, il prit la résolution d'adopter le fils de cet excellent serviteur, croyant ne pas trop récompenser ses services en lui donnant tout son bien.

Vous me direz peut-être que vous ne sauriez trouver aujourd'hui des serviteurs aussi accomplis que celui-là ; mais ne vous mettez-vous point vous-mêmes dans l'impossibilité d'en trouver, et si l'on voyait encore quelque Abraham, ne verrait-on pas aussi quelque Eliézer? S'ils ne vous servent pas bien, n'est-ce point que vous les traitez mal? S'ils ont de grands défauts, n'est-ce point que vous êtes vous-mêmes très-imparfaits? et si la plupart sont vos ennemis, comme Jésus-Christ le dit dans l'Evangile (*Matth.*, X, 36), croyez-vous qu'ils le deviennent toujours par leur malice, et n'est-ce point vous qui les contraignez quelquefois de l'être? *Non illos habemus hostes, sed facimus* (*Senec.*, *Ep.* 47)

Ces belles paroles sont d'un philosophe païen, car nous appelons les païens en témoignage quand ils nous servent à confondre les chrétiens. Il écrivait à un de ses amis de la manière dont il devait traiter ses esclaves. Il est vrai, lui disait-il, que ce sont des esclaves, mais aussi ce sont des hommes. Ce ne sont pas tant des serviteurs que des amis humbles, *humiles amici*, qui s'appliquent sans cesse à nous soulager dans nos besoins. N'imitez donc pas ces hommes follement superbes qui mettent leur gloire à fouler aux pieds des hommes comme eux. Traitez-les au contraire comme un homme doit traiter des hommes. Faites si bien, qu'ils vous servent par amour; et en cela, poursuit-il, ne craignez pas de vous abaisser. Dieu est bien plus élevé au-dessus de vous que vous ne l'êtes au-dessus de vos esclaves. Dieu ne se contente pas d'être craint des hommes, il veut qu'ils le servent avec amour, et il ne rougit ni de les aimer ni d'en être aimé. Ne croyez donc pas indigne de vous ce que Dieu ne croit pas indigne de lui, et pour mettre les hommes au-dessous de vous-même, ne vous mettez pas vous-même au-dessus de Dieu.

N'est-il pas vrai, mes frères, que jamais sentiments ne furent plus conformes à l'honnêteté et à la droite raison? Mais de peur que vous ne disiez que les sages païens avaient de beaux sentiments qu'ils ne mettaient jamais en pratique, ce que je vous accorderais volontiers en beaucoup de circonstances, vous allez voir néanmoins que dans celle-ci nous pouvons ajouter l'exemple aux paroles, sinon celui du philosophe qui parlait, au moins celui du centenier de notre Evangile, qui aussi bien nous sera moins suspect.

Ce centenier n'était pas du nombre des Juifs, puisque Jésus-Christ disait qu'il n'avait pas trouvé dans tout Israël une foi si grande que la sienne (*Matth.*, VIII, 10). C'était un officier de l'armée romaine, car les Romains étaient alors les maîtres de la Judée. Il vivait dans les ombres du paganisme, et par les seules lumières de la raison il traitait ses domestiques selon ces maximes parfaites que Sénèque débitait à son ami. Il avait un serviteur qui était devenu paralytique. Dès qu'il le vit hors d'état de faire son travail accoutumé, croyez-vous qu'il le rebuta pour en mettre un autre en sa place, ou qu'il l'envoya ailleurs comme font la plupart des chrétiens, jusqu'à ce qu'il fût guéri? L'Evangile rapporte que, tout paralytique qu'il était, il le gardait dans sa maison : *Jacet in domo paralyticus* (*Matth.*, VIII, 6), et qu'il cherchait tous les moyens possibles de lui procurer la santé. Il entendit parler d'un homme divin qui faisait des miracles; et comme il était lui-même capitaine, il s'imagina, dit saint Chrysostome (*Hom.* 27 *in Matth.*), que cet homme admirable était un capitaine plus grand que lui qui se trouvait à la tête de la milice céleste, et qu'il commandait aux maladies et à la mort avec autant d autorité qu'il commandait lui-même

aux cent soldats de sa compagnie. Il ne différa point de lui aller demander la guérison de son serviteur, et quoiqu'il fût encore païen, il fit paraître une charité vraiment chrétienne dont vous savez toutes les suites.

Si des païens ont pensé et ont agi de cette sorte, que doivent faire des chrétiens, eux à qui Jésus-Christ défend cet esprit d'empire et de domination qui ne convient qu'aux nations impies et idolâtres, et qui ne s'y trouve pas même toujours (*Matth.*, XX, 25); eux qui savent que Jésus-Christ ordonne à ceux qui sont les premiers de se croire les derniers ; eux à qui saint Paul déclare que ceux qui commandent et ceux qui obéissent ont un maître commun dans le ciel qui n'a point d'égard à la condition des personnes (*Eph.*, V, 9)? Car il est certain que Dieu fera miséricorde à ceux qui, dans une condition basse et servile, auront souffert humblement la dureté des supérieurs qui les auront maltraités ; et qu'au contraire, il fera éclater la sévérité de ses vengeances contre ceux qui auront usé superbement de l'autorité qu'il leur avait donnée sur les autres. Au moins est-ce ainsi que son Esprit-Saint nous l'a marqué : *Exiguo conceditur misericordia, potentes autem potenter tormenta patientur* (*Sap.*, VI, 7). Dieu pardonne plus aisément aux petits, mais les puissants seront puissamment tourmentés.

L'Écriture a donc dit avec justice que les maîtres font de leurs maisons une forêt sauvage : *Noli esse sicut leo in domo tua*, puisqu'ils imitent la fureur des bêtes farouches, quand leurs passions les y transportent jusqu'à faire de leurs domestiques l'objet de leur colère, de leurs emportements et de leurs caprices. Ils n'en font encore que trop souvent l'objet de leur vanité. Combien voit-on dans les maisons qualifiées de domestiques inutiles et vicieux, qui ne servent qu'au faste et à la pompe du siècle, et qui tiennent la place des pauvres que leurs maîtres devraient nourrir? Combien en voit-on dans les maisons médiocres qui ne servent qu'à confondre les marques des conditions, jusque-là que personne ne se connaît plus et que l'on ne connaît plus personne ? On n'en demeure point là. On voit souvent le désordre dans les familles, parce qu'Agar y est préférée à Sara (*Gen.*, XVI). La femme du capitaine des gardes du roi d'Egypte eut autrefois des desseins criminels sur son domestique, et un exemple si honteux n'a été que trop suivi (*Gen.*, XXXIX). Encore serait-ce beaucoup, si l'on n'était allé que jusqu'au dessein, et si l'on eût toujours trouvé des Josephs qui eussent fait de leur vertu comme une digue contre les excès du déréglement ; mais l'Écriture ne nous en a montré qu'un seul, et tous les siècles nous ont fait déplorer, dans les familles même chrétiennes, certaines abominations qui ont formé entre les maîtres et les domestiques des unions..... Qu'allais-je dire? Il suffit que l'on m'entende et que l'on applique ma pensée à la corruption dont je me plains.

Outre qu'il est bon de la cacher aux âmes pures et innocentes, un prédicateur n'a pas le front de faire devant les autels une invective de cette nature. Saint Paul lui-même qui a parlé si fortement sur ce sujet, prescrit des bornes à notre zèle, en nous exhortant de ne prendre point de part à ces œuvres de ténèbres, et de nous humilier sans cesse devant Dieu pour obtenir la grâce de les condamner par la pureté de notre vie ; car, ajoute-t-il, la pudeur ne nous permet pas de dire ce que ces sortes de personnes font en secret. *Quæ in occulto fiunt ab ipsis, turpe est et dicere* (*Eph.*, V, 11).

Mais bien loin que les maîtres puissent faire de leurs domestiques l'objet de leurs passions, ils en doivent faire l'objet de leur charité, suivant l'ordre exprès que l'Apôtre leur en donne par ces paroles : *Si quelqu'un n'a pas soin des siens et particulièrement de ceux de sa maison, il renonce à la foi et il est pire qu'un infidèle* (I *Tim.*, V, 8). Il dit qu'il renonce à la foi, *fidem negavit*, parce, dit saint Chrysostome, qu'en négligeant le soin du corps et de l'âme de ceux qui le servent et dont il est chargé devant Dieu, il renonce en quelque sorte au christianisme, et donne lieu aux ennemis de l'Église de blasphémer Jésus-Christ en voyant ses disciples sans reconnaissance et sans amour pour ceux qui leur sont attachés. C'est pour cela même que saint Paul ajoute que celui qui en use de la sorte est pire qu'un infidèle, *infideli deterior*, puisque les infidèles n'ont point parmi eux cette espèce de dureté.

Vos domestiques quittent pour vous servir le soin de leur âme, car sans cette raison, ils y vaqueraient plus longtemps ; puis donc que pour le temporel qu'ils vous conservent, ils négligent le spirituel qui les regarde, il est bien juste que vous vous chargiez de ce soin. Saint Paul leur dit : de *demeurer soumis aux ordres que vous leur donnez ; parce que vous veillez pour le bien de leurs âmes comme en devant rendre compte* (*Heb.*, XIII, 37) ; où sera donc l'effet de cette promesse consolante, si vous la rendez vaine par une indifférence aussi criminelle que celle que je combats ?

Que si vous prétendez que ce soin charitable que nous devons prendre de ceux qui nous sont soumis n'ait pas un fondement légitime, écoutez ce qu'en dit saint Augustin dans le dix-neuvième livre de la Cité de Dieu.

Tout l'usage des choses temporelles, dit ce Père (*De Civ.*, *lib.* XIX, *cap.* 14), se rapporte à la paix, et cette paix se conserve par l'observance des deux préceptes principaux, qui renferment tous les autres, et qui sont, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Par là l'homme se trouve obligé d'aimer Dieu, soi-même et le prochain, et au lieu que, quand il s'aime lui-même en aimant Dieu, il ne pèche point ; il pécherait si, en aimant son prochain, il ne le conduisait à l'amour de Dieu, parce qu'il est obligé d'aimer son prochain comme lui-même.

Son premier devoir, en observant cette

règle, est le soin des siens, parce qu'il a plus d'accès et plus de liaison avec eux soit par l'ordre de la nature, soit par les lois de la société, et la paix domestique se conserve quand ceux qui habitent une même maison s'accordent à commander et à obéir. Le commandement appartient à ceux qui conduisent, et l'obéissance regarde ceux qui sont conduits ; mais, dans la maison du juste qui vit de la foi, ceux mêmes qui commandent ne laissent pas de servir ceux qui sont commandés, puisqu'ils ne commandent point par un désir ambitieux de dominer sur leurs personnes, mais par un désir de les servir et par une bonté miséricordieuse qui les porte à pourvoir à tous leurs besoins : *Neque enim dominandi cupiditate imperant, sed officio consulendi, nec principandi superbia, sed providendi misericordia.*

Saint Augustin fait voir ensuite (*De Civ. l.* XIX, *cap.* 16) que cette conduite a été religieusement observée par tous les patriarches de l'ancienne loi, et que, pour ce qui regardait les biens temporels, ils distinguaient à la vérité leurs enfants de leurs serviteurs, mais que, par rapport aux biens éternels, ils prenaient autant de soin de leurs serviteurs que de leurs enfants, ce qui est tellement de l'ordre, je ne dis pas seulement de la grâce, mais de la nature, que le nom de père de famille n'est venu que de là, et que les plus méchants maîtres se font honneur de le porter. Il est donc visible que ceux qui le portent avec raison se doivent appliquer à pourvoir aux besoins temporels et spirituels de leurs domestiques, à leur faire servir Dieu en les servant, à les conduire tous à cette maison céleste où l'on ne sera plus obligé de commander aux hommes, parce qu'il ne faudra plus pourvoir à leurs besoins, et en attendant que l'on soit parvenu à cette félicité, les bons maîtres doivent être plus chargés du commandement que les serviteurs ne le sont de l'obéissance : *Magis debent patres quod dominantur, quam servi tolerare quod serviunt.*

C'est ainsi que saint Augustin a cru prouver que les domestiques doivent être l'objet du zèle et de la charité des maîtres vraiment chrétiens, et en même temps condamner ceux qui en font l'objet de leurs passions, parce qu'en violant les deux principaux commandements de la loi de Dieu ils troublent la paix, qui est le seul bien de l'homme.

Le monde serait moins divisé et la société plus tranquille si l'on y observait rigidement cette loi ; mais finissons en parlant de ces maîtres injustes qui, au lieu de se contenter de faire de leurs domestiques les ministres de leurs affaires, en font les ministres de leurs passions : c'est ma dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Il y a des passions que l'on satisfait par soi-même, et d'autres qui ont besoin du secours d'autrui pour arriver à leurs fins ; et les maîtres ont ce malheureux avantage que, en abusant de l'autorité qu'ils ont sur leurs domestiques, ils les rendent complices de leurs crimes en les en faisant les ministres. David, ayant résolu de donner la mort à Urie sans qu'elle lui pût être imputée, n'eût jamais pu exécuter ce dessein détestable, s'il n'eût engagé un de ses sujets à servir d'instrument à sa passion, et ce prince a tous les jours des imitateurs dans tous les états de la vie, qui font mille maux par autrui, parce qu'ils ne les peuvent faire que par des mains empruntées. Ce libertin est observé dans la maison où sa passion l'attire ; un domestique corrompu trompe la vigilance de ses espions ; cet avare ne peut accumuler par ses soins toutes les richesses que son cœur désire ; un serviteur affidé tient la main à ses concussions et à ses usures.

Or, il est certain, messieurs, qu'il y a de l'injustice, et dans le commandement de la part des maîtres, et dans l'obéissance de la part des serviteurs, et cette décision est établie sur ces paroles de saint Paul : *Serviteurs, obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair avec crainte et avec respect, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ même, sicut Christo..... Servez-les avec affection, regardant en eux le Seigneur et non pas les hommes : Sicut Domino et non hominibus* (*Ephes.*, VI, 5). Voilà ce que dit saint Paul, et après lui il est bien aisé de raisonner de cette sorte : si les serviteurs doivent obéir à leurs maîtres comme à Dieu, il s'ensuit que les maîtres leur doivent commander comme Dieu. Dieu ne peut commander que le bien aux hommes qui lui sont soumis par leur nature ; les maîtres, qui doivent être ses copies, ne peuvent donc commander que le bien aux serviteurs qui leur sont soumis par leur état ; et si les serviteurs leur obéissent pour le mal, ils ne leur obéissent plus comme à Dieu, mais comme au démon, puisqu'il n'y a que le démon qui commande le mal.

Encore que cette doctrine soit constante par elle-même, elle a été néanmoins éclaircie et confirmée par les saints docteurs ; car ils ont pris soin de nous faire remarquer que la même loi qui nous ordonne d'obéir à nos supérieurs nous ordonne de leur désobéir toutes les fois que ce qu'ils nous commandent est contraire à la loi de Dieu : et en effet, dit saint Augustin, il n'y a point de supérieur qui ait raison de se plaindre quand on ne lui préfère que Dieu : *Neque enim debet irasci pater, quando sic ei præponitur Deus* (*Aug. in psal.* LXX *in præf.*).

Si un maître veut donc obliger son domestique de contribuer de ses soins à satisfaire des passions injustes, il doit plutôt quitter son service que de lui obéir, quelque grande que soit la nécessité où il s'expose en le quittant, parce que son salut lui doit être plus cher que sa vie, et cette vérité a son fondement dans le livre des Actes. Les princes des prêtres défendent aux apôtres, sous de grandes peines, de prêcher le nom de Jésus-Christ, et les apôtres leur répondent, avec une hardiesse vraiment chrétienne, qu'il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus* (*Act.*, V, 29). Quoi ! s'écrie saint Bernard, l'homme me commande une chose que Dieu

me défend, et je serai sourd à la voix de Dieu pour obéir à celle de l'homme? il faudrait donc que j'eusse oublié que, parce que le premier homme avait obéi à la voix de sa femme plutôt qu'à celle de son souverain, la terre fut maudite pour lui; il faudrait donc que j'eusse oublié que Jésus-Christ reprenait les pharisiens de ce qu'ils violaient les commandements de Dieu pour suivre leur tradition. Non, non, dit ce Père, ce n'est point une obéissance que de faire le mal pour obéir à qui que ce soit qui le commande; c'est plutôt une désobéissance formelle à la loi de Dieu : *Facere malum, quolibet etiam jubente, constat non esse obedientiam, sed potius inobedientiam* (*Bern., ep.* 7, *num.* 3).

Mais, me direz-vous, que m'importe que le commandement que me fait mon supérieur soit juste ou injuste? C'est à lui d'en répondre et à moi à lui obéir aveuglément. Le disciple n'est pas au-dessus du maître, et par conséquent il ne lui appartient pas d'examiner ce que son maître lui commande. Si cela est, répond saint Bernard, c'est donc en vain que l'Apôtre nous dit *d'éprouver tout, et de n'approuver que ce qui est bon* (1 *Thes.*, V, 21); et il faut effacer de l'Evangile l'avertissement que Jésus-Christ nous donne d'*être prudents comme des serpents* (*Matth.*, X, 16), puisqu'il suffit que nous soyons *simples comme des colombes*. Je sais, continue ce Père, que les inférieurs ne doivent pas examiner le commandement des supérieurs, lorsqu'il n'y paraît rien qui soit manifestement contraire à la loi de Dieu; mais je soutiens qu'ils ont toujours besoin de prudence et de liberté : de prudence, pour examiner si en effet il n'y a rien de contraire; et de liberté, pour mépriser hardiment ce qui le sera; car ce mal que votre supérieur vous commande, ou vous le faites par le penchant de votre volonté, ou vous le faites malgré vous. Si vous le faites par le penchant de votre volonté qui vous y porte et qui vous y détermine, ce n'est plus une obéissance, c'est une malice formée; et pouvez-vous nier que la malice ne soit criminelle? si vous le faites malgré vous, ce commandement vous est donc suspect : et quand il s'agit de la règle des mœurs, toute chose douteuse demande d'être examinée. Si votre supérieur vous donnait par exemple un poignard avec ordre de vous le plonger dans le sein, le feriez-vous? ou s'il vous commandait de le précipiter lui-même dans un abîme, lui obéiriez-vous? et si vous lui obéissiez, ne seriez-vous pas traité comme un homicide? Il faut donc que vous ayez la prudence d'examiner si le commandement que l'on vous fait est juste ou injuste, afin que, s'il est juste, vous obéissiez à celui qui a droit de vous le faire comme vous obéiriez à Dieu même; et que, s'il est injuste, vous lui désobéissiez sans crainte comme vous désobéiriez au démon.

Vous donc que la Providence a destinés au service des autres hommes, voyez dans ces vérités saintes la règle inviolable des devoirs de votre condition. Et vous qui leur commandez, au lieu d'en faire les ministres de vos passions appliquez-les justement à vos affaires, suivant l'intention de Dieu qui vous les a soumis, et pour cela observez à leur égard les maximes salutaires que le Saint-Esprit vous a tracées dans le livre de l'Ecclésiastique.

Ne les laissez jamais manquer, dit-il, ni de pain, ni de travail, ni de remontrance : *Panis, et disciplina, et opus servo* (*Eccli.*, XXXIII, 25). Il ne veut pas qu'ils manquent de pain, c'est-à-dire de payement et de nourriture, parce que c'est un droit naturel qui leur est acquis par leur état; il ne veut pas qu'ils manquent de travail, parce que l'oisiveté est la mère de tous les vices. Un serviteur inutile s'applique ordinairement au mal, et plus il a de liberté, plus ses inclinations corrompues le portent au libertinage. Il ne veut point encore qu'ils manquent de remontrance, parce que sans cela ils ne se corrigeraient pas de leurs fautes; et si la simple remontrance ne les touche pas, il faut, dit l'Ecriture, y ajouter la punition : *Si non obedierit, curva illum compedibus* (*Eccli.*, XXXIII, 30). Mais prenez garde à ce qui suit : *Ne faites rien*, dit-elle, *par passion et sans jugement;* bien loin que vos emportements les corrigent, ils ne feront que vous pervertir et vous rendre vous-mêmes plus coupables que ceux que vous entreprendrez de corriger. En un mot, vous devez vous conduire de manière que tout ce qu'ils feront pour vous et par votre ordre soit juste, raisonnable, méritoire pour leur salut et pour le vôtre, car il n'y a point d'action indifférente dans la vie d'un chrétien.

Imitez la charité du centenier de notre évangile, et rougissez si vous n'avez pas dans le christianisme la vertu qu'avait un païen. Mais, si vous l'avez, comme je le présume, quelle récompense n'en devez-vous point attendre? Peut-être qu'il a mérité par là que la réputation de Jésus-Christ soit allée jusqu'à lui, et qu'il en ait non-seulement obtenu la guérison de son serviteur, mais encore sa conversion propre. Si vous avez une charité pareille à la sienne, pourquoi n'espéreriez-vous pas une pareille récompense?

Et vous, qui êtes dans un état de soumission, remplissez-en tous les devoirs, et, pendant que vos maîtres imiteront à votre égard la charité du centenier, imitez au leur la foi et l'humilité de ce gentil converti. Imitez sa foi, en respectant Jésus-Christ en leur personne. En cette qualité ne résistez point à leurs ordres, de peur de résister à l'ordre de Dieu (*Rom.*, XIII, 2); et surtout ayez pour eux une fidélité inviolable. Si vous acquérez du bien, songez que vous ne le devez tenir que de leur libéralité, ou de votre propre sagesse; car, on en voit souvent parmi vous qui s'enrichissent aux dépens de ceux qu'ils servent, sans doute, parce que les maîtres ont assez de négligence pour ne pas éclairer la fidélité de leurs serviteurs, ou que les serviteurs ont eux-mêmes assez d'adresse pour tromper la vigilance de leurs maîtres.

Imitez encore l'humilité du centenier, en

vous estimant indignes des grâces que vous recevez de vos supérieurs. Ayez le cœur pénétré de reconnaissance, lorsque tout élevés qu'ils sont au-dessus de vous, vous voyez qu'ils ne laissent pas de descendre jusqu'à vous. Votre état, mes chers frères, est proprement un état d'humilité, et vous en sortez si cette vertu vous manque : or, tout chrétien qui sort de son état, sort de la voie que Dieu lui a marquée pour se sauver.

Enfin, que les maîtres fassent de leurs domestiques les témoins de leurs bonnes actions, les objets de leur charité, les ministres de leurs affaires légitimes. Que les domestiques répondent aux bonnes dispositions de leurs maîtres : et les uns et les autres paraîtront un jour avec confiance devant leur Maître commun, qui les retirera de ces maisons de terre, pour les élever dans l'éternelle maison du ciel qui n'a pas été faite de la main des hommes (II *Cor.* V, 1). Je vous la souhaite.

SERMON XXI.

POUR LE PREMIER VENDREDI DE CARÊME.

De l'amour des ennemis.

Audistis, quia dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.

Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi ; et moi je vous dis : Aimez vos ennemis (*S. Matth., ch.* V, 43).

L'excellence de l'amour des ennemis n'était guère connue parmi les Juifs. Il ne laissait pourtant pas de se trouver dans leur loi, car, il était dit expressément dans le Lévitique : *Non oderis fratrem tuum in corde tuo* (*Lev.*, XIX, 17), vous ne haïrez pas votre frère dans votre cœur. Ce qui prouve en passant, contre Josèphe et d'autres Hébreux, que la loi ne donnait pas seulement les règles d'une justice extérieure, mais qu'elle réglait les pensées et les mouvements du cœur ; car, si elle consistait à l'extérieur en observations impuissantes et défectueuses, c'étaient les figures d'une vérité connue par la foi des justes qui appartenaient par avance à la loi nouvelle, et qui étaient, comme parle saint Augustin, *Juifs de nom, et chrétiens en effet.*

Cette loi avait été altérée par les fausses traditions des Juifs, qui prétendaient que, puisqu'il leur était ordonné d'aimer leurs amis, il leur était permis par conséquent de haïr leurs ennemis. Mais le Sauveur a condamné cette interprétation humaine. Comme il devait être la fin, c'est-à-dire, la perfection de la loi (*Rom.*, X, 4), il l'a perfectionnée en ce point, en ordonnant à ses disciples, non-seulement d'aimer leurs amis, mais encore leurs ennemis (*Aug. in ps.* XXX). Vérité surprenante, mais avancée par celui qui est la vérité même contre tous les sentiments humains, et au mépris de la morale fastueuse des philosophes, qui n'avaient jamais su réformer le cœur, ni corriger une passion que par une autre. Il nous déclare *bienheureux lorsque les hommes nous haïssent, et qu'ils nous traitent injurieusement* (*Luc.*, VI, 22). Bien loin de nous permettre de nous affliger dans des occasions si difficiles, il nous exhorte à nous réjouir, parce que, dit-il, *une grande récompense nous est réservée dans le ciel.* Et non content d'enseigner cette sublime doctrine, il l'a pratiquée lui-même, afin que personne ne pût se défendre de la pratiquer après lui.

Cependant rien n'est plus difficile que de persuader à notre orgueil une obligation qui en révoltant les sens et la nature, semble aussi révolter la raison ; et si jamais un prédicateur a dû s'attendre à trouver ses auditeurs mal prévenus, c'est sans doute en cette matière. Mais plus la prévention est forte, plus le besoin est pressant. Indépendamment de toute difficulté nous sommes toujours obligés de faire ce qui dépend de nous pour remplir notre ministère, et d'en remettre le succès à Dieu, qui nous assure, pour notre consolation, que si la paix que nous annonçons aux hommes ne demeure pas sur eux, elle reviendra sur nous.

Nous avons lieu de croire que parmi ceux qui nous écoutent les uns sont pacifiques, les autres vindicatifs, et comme nous sommes redevables à tous, il faut que nous parlions par rapport aux besoins des uns et des autres. Il faut que nous parlions pour ceux qui n'ont point d'ennemis, afin qu'ils n'en aient jamais. Il faut que nous parlions pour ceux qui en ont, afin qu'ils cessent d'en avoir, et voilà, mes frères, le plan que je me propose.

Les raisons qui nous obligent de prévenir l'inimitié, avant qu'elle soit formée dans notre cœur, seront proposées dans mon premier point.

Celles qui nous engagent à l'étouffer, quand elle y est formée, feront la matière du second ; et de cette sorte il n'y aura personne dans mon auditoire qui ne se trouve intéressé dans mon discours.

Discours d'autant plus digne de l'attention des chrétiens, que c'est dans le seul précepte de la charité qu'est renfermée toute la loi du christianisme, et qu'un chrétien sans charité porte un nom vide qui ne fera qu'aggraver sa condamnation.

Demandons le secours nécessaire pour combattre les ennemis de cette vertu, et tâchons de l'obtenir par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand il s'agit de combattre un vice, le plus sûr est de l'étouffer dans sa naissance ; car il en est des vices comme des serpents. Si l'on attendait à s'en défaire qu'ils eussent acquis toute leur force, on aurait tout à craindre de leur malice et de leur venin ; mais par une aversion naturelle ou par une sage précaution, on les brise d'abord contre la pierre. Heureux aussi, disait le prophète, celui qui brisera les enfants de Babylone, c'est-à-dire, les péchés naissants que le monde inspire, contre la pierre de la loi nouvelle, qui n'est autre que la vertu constante et immobile de Jésus-Christ : *Beatus qui tenebit, et allidet parvulos tuos ad petram* (*Ps.* CXXXVI, 9).

Si jamais cette règle doit être suivie, c'est

à l'égard de l'inimitié, car elle n'entre dans le cœur qu'à mesure que l'on en laisse la porte ouverte, et quelquefois elle commence par les sujets les plus frivoles. Examinons succinctement ce qui la produit, et en voyant par quels degrés elle monte insensiblement à son comble, nous nous convaincrons de la nécessité qu'il y a de la prévenir.

Quand saint Paul nous exhorte de ne point manquer à la grâce de Dieu, qui est le devoir principal du chrétien, le premier moyen qu'il nous en donne est de conserver la paix avec tous les hommes, et de la conserver de manière que nous prévenions avec une sainte adresse tout ce qui pourrait la troubler, de peur, dit-il, que quelque racine amère poussant en haut ses rejetons, n'empêche le bon grain de croître, et ne souille l'âme de plusieurs : *Ne qua radix amaritudinis sursum germinans impediat, et per illam inquinentur multi* (*Heb.*, XII, 15). Par où cet Apôtre nous enseigne que comme nous devons être attentifs à écouter Dieu, pour ne rien faire contre ses desseins, autant devons-nous nous observer à l'égard du prochain, de peur de blesser par la moindre indiscrétion ou la plus légère imprudence, la charité qui nous doit unir.

Voilà la règle, et il serait à souhaiter, mes frères, qu'elle fût observée par les parleurs malins ou indiscrets, plus encore par ceux qui font dans le monde l'office de délateurs, qui, dans le paganisme même, étaient devenus si odieux, et que les plus sages empereurs avaient flétris par des punitions infamantes ; parce que les rapports faux ou véritables ne peuvent qu'aliéner les cœurs.

Quand on vous dit, souvent sans preuve, que la personne dont on vous parle ne vous aime point, vous recevez au fond du cœur une racine d'amertume qui pousse toujours des rejetons amers. Dès ce moment là vous ne pouvez plus souffrir que l'on en parle en bonne part. Vous vous affligez de ses prospérités, vous vous réjouissez de ses disgrâces ; et de cette source, qui dans son commencement n'était presque rien, naît dans la suite une inimitié qui se forme par l'aveuglement de la passion, qui s'entretient par les mauvais conseils, qui se fortifie par les médisances et par les mauvais offices ; et le tout parce que vous cultivez cette racine, au lieu de l'arracher ; parce que vous conservez ce grain d'ivraie que l'homme ennemi a semé dans votre cœur (*Matth.*, XIII, 28) ; parce que vous n'étouffez pas ces premiers mouvements de colère que Jésus-Christ a si expressément défendus dans l'Évangile (*Matth.*, V, 22). D'où il faut conclure que pour conserver la paix, il nous importe infiniment d'être circonspects dans nos paroles, et de demander à Dieu qu'il *mette une garde de prudence sur notre bouche, afin que notre cœur ne s'égare point dans des paroles de malice* (*Ps.* CXL, 3), qui ne nous attirent que trop souvent l'inimitié de nos frères.

Les différends qui rompent la paix entre les hommes, souvent pour des sujets très-frivoles, ne seraient pas aussi ordinaires qu'ils le sont, s'ils avaient assez d'égards les uns pour les autres, s'ils se ménageaient mutuellement, s'ils étaient fidèles à tous les devoirs de l'amitié, s'ils voulaient sagement éviter tout ce qui peut blesser la délicatesse de ceux avec qui l'on est obligé de vivre.

Mais sans entrer dans un détail de la société même civile, venons à la source la plus commune qui attaque directement la charité ; c'est l'envie, dont le caractère fatal est de s'animer de toutes les passions, et de se choquer de toutes les vertus.

Jacob aimait Joseph plus que tous ses autres enfants, c'est pourquoi, dit l'Ecriture, ses frères le haïssaient et ne pouvaient lui parler sans aigreur : *Oderant eum, nec poterant ei quidquam pacifice loqui* (*Gen.* XXXVII, 3). Voyez, dit saint Augustin, par quels degrés leur haine monta insensiblement à son comble. Ils étaient superbes, et par conséquent envieux. L'orgueil les rendit jaloux, la jalousie alluma la colère, la colère leur inspira d'abord des paroles aigres et piquantes, et enfin le dessein exécrable de faire mourir leur frère.

Si le père eût eu plus de circonspection, et les enfants plus de déférence et d'humilité, ils auraient évité cette haine, et nous ne voyons pas que cet exemple instruise assez les familles chrétiennes, où une envie secrète qui se forme dans la jeunesse, produit des dissensions funestes dans un âge plus avancé. Le barreau ne retentit que trop souvent des différends qui divisent les familles, et nous sommes tous les jours scandalisés des inimitiés qui règnent entre les parents les plus proches.

Que faut-il donc faire pour les prévenir ? Il faut, dit saint Ambroise, que les pères aient pour leurs enfants une affection pleine de sagesse, qu'ils soient justes dans la distribution qu'ils leur en font, et s'ils en distinguent quelqu'un par un sentiment naturel, il faut qu'ils cachent leur amitié, de peur qu'en la découvrant, ils ne lui attirent l'envie des autres, au lieu de lui procurer leur estime ; car c'est aimer véritablement un fils, que de le rendre aimable aux autres, et la gloire des pères vraiment chrétiens est l'union de leurs familles. Mais quand même il arriverait, dit saint Ambroise, qu'un père ou une mère fissent imprudemment paraître une affection excessive pour un de leurs enfants, le devoir des autres serait de souffrir cette préférence par respect, plutôt que de s'emporter aux murmures et aux reproches.

Mais, en général, apprenons de cet exemple que si l'on ne commence par se défaire de l'envie, il sera comme impossible d'éviter la haine ; et plût à Dieu que l'on sût moins à la cour que c'est de toutes les passions la plus amère et la plus tyrannique ! Plus les personnes à qui nous portons envie font d'actions éclatantes, moins nous les souffrons. Leur lumière, qui éclaire tout le monde, ne fait que nous brûler, et le feu de l'enfer, dit l'Ecriture, n'est pas plus cruel que le feu

qui dévore les envieux : *Dura sicut infernus æmulatio.*

Saül, envieux de la gloire que David s'était acquise à la défaite de Goliath, et de l'honneur que les femmes des Hébreux lui rendaient à son préjudice, conçut une haine irréconciliable contre lui (I *Reg.*, XVIII). Il ne regarda depuis qu'avec horreur celui qui méritait le plus son affection, et ne chercha que les occasions de le perdre, sans qu'il eût d'autre crime que celui de n'en avoir point.

On n'a qu'à louer dans le monde un homme au préjudice d'un autre, on n'a qu'à dire qu'il est vrai que *Saül en a défait mille, mais que David en a défait dix mille*, d'abord la jalousie se formera, la jalousie produira l'aversion, et l'aversion venant à croître, sera la source des calomnies et des querelles. Dès que la jalousie s'est emparée de l'esprit parmi ceux qui se trouvent en concurrence sur les honneurs ou sur les intérêts temporels, elle est bientôt suivie des aigreurs et des amertumes du cœur. Dès que la préférence est donnée à quelqu'un, celui-là seul devient l'objet de l'envie de tous les autres. A la vérité, ils ne cherchent point à le percer d'une lance, comme faisait Saül à l'égard de David, les manières violentes et grossières ne conviendraient point ; mais ils font de leur langue une épée dont ils se servent malignement pour diminuer son mérite, pour attaquer sa réputation, pour le faire mourir dans l'esprit des hommes qui l'approuvent. Tant il est vrai que le plus sage est celui qui ne se laisse point aveugler par la passion, parce qu'alors il juge des choses comme elles sont en elles-mêmes, qu'il estime la vertu partout où elle se trouve, et qu'évitant par sa prudence tout sujet de dissension, il conserve la paix avec tous les hommes, par conséquent, suivant la règle de saint Paul, la grâce de Dieu.

Mais l'expérience nous fait voir qu'il y a des inimitiés qui ont un principe plus considérable, qui naissent des affronts, des entreprises sur le bien, sur l'honneur, sur la vie ; et l'on ne les prévient pas, parce qu'on permet à la passion de grossir les objets, au lieu d'appeler la foi au secours pour les diminuer.

Vous entrerez dans cette pensée, messieurs, si vous observez qu'il y a dans la religion des mystères qui regardent la foi, et des mystères qui regardent les mœurs. Et saint Chrysostome qui fait cette distinction, met en ce dernier rang l'amour des ennemis, qu'il appelle un mystère terrible, *terribile mysterium.* On donne le nom de mystère à une vérité proposée sous des voiles qui l'enveloppent ; et comme l'eucharistie est un mystère de foi, parce que le corps de Jésus-Christ y est caché sous les apparences du pain, on peut dire que cet homme qui nous offense est un mystère des mœurs, parce qu'un frère y est caché sous les apparences d'un ennemi. Si vous ne le concevez pas encore, songez que le propre des mystères est d'être d'abord inconcevables. Mais veuillez bien vous rendre attentifs, peut-être serai-je assez heureux pour me faire entendre, et je le serais bien davantage, si je pouvais vous persuader.

Si nous consultons nos sens sur l'eucharistie, tous conspirent à nous persuader que c'est du pain, mais si nous consultons l'Evangile, Jésus-Christ nous y déclare que c'est son corps ; et aussitôt, parce que nous sommes chrétiens, nous renonçons au rapport des sens qui nous trompent, pour nous en tenir à l'Evangile qui nous découvre une vérité cachée. Nous la croyons, quoique nous ne la comprenions pas.

Tout de même, si nous nous arrêtons à ce que nous voyons et à ce que l'on nous dit, tout est d'intelligence pour nous faire croire que celui qui nous offense est notre ennemi. Mais, comme dit saint Jean : *Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est bien plus grand* (I *Joan.*, V, 9) ; lisons l'Evangile, nous y trouverons que notre ennemi est notre frère, car Jésus-Christ lui donne ce nom partout, écoutez comme il parle : *Si votre frère a péché contre vous, représentez-lui sa faute en particulier, et s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère* (*Matth.*, XVIII, 15).

Mais, me direz-vous, quelles marques de fraternité nous donne-t-il, lui qui nous fait des outrages continuels, et qui ne songe qu'à nous traverser dans nos desseins et dans nos affaires ? Je sais bien, mes chers auditeurs, qu'il en use de la sorte, mais c'est en cela même que consiste ce mystère terrible dont parle saint Chrysostome, *terribile mysterium.* Ce mystère a une partie extérieure qui frappe les sens, et une partie intérieure que l'esprit seul peut pénétrer. Vous n'êtes frappés que de l'extérieure, mais si vous pénétrez l'intérieure, sous ce voile qui, au dehors vous montre un ennemi, elle vous fera voir un frère caché.

Il l'est dans l'ordre de la nature, puisqu'il est homme comme vous ; il l'est dans l'ordre de la grâce, puisqu'il est chrétien comme vous ; il l'est dans l'ordre de la gloire, puisqu'il aspire au même héritage que vous. Un même père vous a créés, un même père vous a régénérés dans le baptême, un même père doit vous glorifier un jour. Donc vous ne pouvez plus vous défendre de croire ce mystère, puisque *Dieu est fidèle dans toutes ses paroles ;* et s'il est fidèle dans toutes ses paroles, il n'est pas plus infaillible, quand il dit que ce qui nous paraît être du pain dans l'eucharistie est son corps, que quand il nous dit que notre ennemi est notre frère, et quoiqu'il le dise dans un sens différent, c'est un sens toujours véritable.

Mais la source des animosités les plus irréconciliables vient de ce que les catholiques font dans le mystère des mœurs ce que font les hérétiques dans le mystère de la foi. Les hérétiques s'arrêtent aux apparences de l'eucharistie. Luther dit qu'il y a du pain, Calvin dit qu'il n'y a que du pain, préférant ainsi le témoignage des sens à celui de l'Evangile. Et les catholiques qui ont un ennemi tombent dans une espèce d'hérésie pa-

reille. Ils ne s'arrêtent qu'à ce qu'ils voient, et ne voient que le préjudice qu'ils souffrent. Ainsi leur colère s'allume toujours, et bien loin de prévenir l'inimitié, ils s'y livrent davantage.

Poussons plus loin ce principe de religion. Si les chrétiens doivent prévenir l'inimitié pour cela seul qu'elle les expose au crime de haïr leur frère, ils le doivent bien plus, s'ils considèrent qu'elle leur fait haïr dans ce frère même Jésus-Christ qui y habite, car c'est une vérité constante de cette même religion, que comme Jésus-Christ est réellement dans l'eucharistie, il est spirituellement dans les hommes qui sont ses membres. Il dit lui-même qu'on le persécute quand on les persécute, qu'on le méprise quand on les méprise, qu'on lui refuse ce qu'on leur refuse, qu'on lui donne ce qu'on leur donne.

Or, comme il est caché dans l'eucharistie, il l'est aussi dans ses membres. Il a même choisi pour se cacher dans l'eucharistie des espèces bien disproportionnées à la majesté d'un corps glorieux, en quoi il n'a pas tant regardé sa dignité que notre bien. Il voulait guérir notre orgueil par une foi humble, et pour exercer notre foi il fallait qu'il se cachât, afin que nous eussions le mérite de le croire où nous ne le verrions pas.

Pour se cacher aussi dans ses membres, il ne pouvait pas choisir des voiles plus sombres que la personne de nos ennemis. Comme nos yeux sont troublés par la passion, nous ne voyons en eux que leurs défauts, et nous sommes bien éloignés d'y voir Jésus-Christ que la foi seule nous y peut découvrir, mais c'est afin qu'elle ait plus de mérite à l'y découvrir qu'il s'y cache davantage; et comme dans l'eucharistie le mérite de la foi est de n'y voir que du pain, et d'y croire Jésus-Christ que l'on ne voit pas, le mérite de cette même foi dans les ennemis est de n'y voir que des hommes, et d'y adorer Jésus-Christ qui habite en eux.

Mais Jésus-Christ peut-il être dans les pécheurs? Il n'y est pas sans doute comme dans les justes, mais y il est en d'autres manières qu'il est important de savoir, afin que nous honorions en eux ce qu'ils ont de Dieu.

Quand nos ennemis nous offensent, ils offensent Dieu, et par conséquent Dieu n'est point en eux. Mais parce qu'il nous châtie par eux, ils sont les ministres de sa justice, et nous devons la respecter en leur personne comme il respecta celle de son Père dans le juge qui le condamna et dans les bourreaux qui l'attachèrent à la croix. S'il n'est point en eux pour eux-mêmes, il y est pour nous. S'il n'y est point pour les justifier, il y est pour nous rendre justes, en se servant de leur justice pour nous humilier, pour nous exercer, pour nous faire avancer dans la vertu, pour reconnaître si nous lui sommes fidèles. Il est en eux parce qu'ils sont dans son corps par l'union extérieure de la même foi et des mêmes sacrements, en telle sorte que nous ne pouvons les haïr sans que notre haine retombe sur Jésus-Christ même. Et après tout, nous ne devons pas tant considérer comment il est en eux, nous n'avons qu'à l'y aimer. La charité ne se trompe point, elle trouve toujours Dieu, parce qu'elle vient de Dieu et qu'elle y retourne.

Voilà, mes chers auditeurs, les barrières sacrées que la religion oppose aux emportements de notre colère, pour nous porter à prévenir l'inimitié en évitant les passions qui la causent, car il est bien plus facile d'éviter le mal que de le corriger. La raison nous dit assez que le grand bien de l'homme en cette vie est la paix avec lui-même et avec son prochain. Cela seul l'oblige aux égards qu'exige la société, et à éviter l'indiscrétion des discours et les malignités de l'envie, dont Dieu permet que le contre-coup retombe tôt ou tard sur celui qui en est l'auteur. Mais si outre la prudence humaine il consulte encore la religion, il trouvera qu'il ne peut s'engager dans l'inimitié sans haïr tout à la fois son frère et son Sauveur. Or, le Saint-Esprit a décidé que *celui qui hait son frère est homicide*, et que *celui qui n'aime pas Jésus-Christ est anathème*. Alors la charité est entièrement éteinte dans son cœur, et sans charité point de salut.

S'il y avait pourtant quelqu'un dans mon auditoire qui n'eût pas prévenu la naissance de cette passion, et qu'elle fût assez établie dans son cœur pour le porter à la vengeance, il faut lui dire ce qui l'oblige de l'étouffer, dans la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Le pardon, plus encore l'amour des ennemis, est difficile à la nature, parce que depuis que le péché l'a corrompue elle est toujours portée à rendre le mal pour le mal. Mais comme il lui reste encore assez de droiture et de pudeur pour ne vouloir pas faire le mal pour le mal même, elle le fait sous l'apparence du bien. Ainsi elle rejette le précepte dont nous parlons, en se le proposant injuste, honteux et préjudiciable; mais quand on l'examine sans prévention, on reconnaît la justice sur laquelle il est fondé, l'honneur qu'on acquiert en l'accomplissant, et l'utilité qui en revient, et ce sont là des motifs assez puissants pour nous obliger de l'accomplir.

1. La première partie de la justice d'une loi est l'autorité d'un législateur infaillible, et saint Chrysostome prétend que dès que nous savons que c'est Dieu qui nous impose cette loi, nous devons nous croire assez instruits de sa justice (*Chrys., hom. 1 de Div.*); aussi se sert-il d'une expression de commandement et d'empire : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Que les anciens qui n'avaient que leurs passions pour guides, aient été assez aveugles pour justifier la vengeance, *et moi je vous dis, aimez vos ennemis.*

Ne croyez pourtant pas, mes frères, que

ce commandement, pour être moins absolu, en soit moins juste : vous allez voir qu'il est accompagné de plusieurs circonstances qui en font éclater la justice.

Considérez d'abord que celui qui veut que nous l'exécutions à l'égard des autres, l'exécute lui-même à notre égard. *Il fait lever son soleil*, dit l'Evangile, *sur les bons et sur les méchants, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* (*Matth.*, V, 45). N'est-il donc pas en droit de nous obliger d'imiter cette bonté libérale qu'il a pour ceux qui l'offensent comme pour ceux qui le servent? D'autant plus que nous nous distinguons par là de ces hommes grossiers, figurés par les publicains, qui en aimant leurs amis n'ont que les simples sentiments de la nature, et qu'en aimant nos ennemis sans aimer leur injustice, nous devenons parfaits comme notre Père céleste qui fait du bien aux méchants sans aimer leur méchanceté.

De plus, dit saint Chrysostome (*Hom. de Simult.*), celui qui n'a pas refusé de donner sa propre vie pour nous réconcilier avec son Père, peut bien nous engager à faire une démarche pour nous réconcilier avec notre ennemi. On l'a mis à mort, et il ne s'en est point vengé, au contraire il a prié pour ceux qui le faisaient mourir; il peut donc bien nous commander avec justice de ne nous point venger d'une injure, et puisqu'il est notre chef et notre modèle, sa patience est aussi bien la raison que l'exemple de la nôtre (*Aug.*, *serm. de S. Steph.*).

Ajoutez à cela que Dieu prend sur lui l'offense que nous recevons, comme s'il avait commandé à notre ennemi de nous offenser. Lorsque Joseph pardonnait à ses frères le traitement barbare qu'il en avait reçu, il les rassurait, il les consolait, il les excusait en quelque sorte, en leur disant qu'il *était impossible de résister à la volonté de Dieu, qui avait permis ce mal pour en tirer un bien* (*Gen.*, L, 19). Lorsque Séméi faisait des insultes à David, ce prince, selon le cœur de Dieu, traitait de tentateurs ceux qui l'animaient à la vengeance, prétendant que le Seigneur avait *commandé* à ce sujet rebelle de maudire son souverain. Vous savez que c'est ainsi que l'Ecriture s'exprime: *Dominus enim præcepit ei ut malediceret David* (II *Reg.*, XVI, 10). La volonté de Dieu n'était pas sans doute que les frères vendissent leur frère, ni que le sujet lît des insultes à son roi. Mais la volonté de Dieu était que David et Joseph endurassent patiemment ces sortes d'outrages; si bien que ces deux saints y ont plus considéré leur propre humiliation que Dieu voulait, que le crime de leurs persécuteurs que Dieu ne voulait pas; car Dieu ne veut ni ne fait le mal, dit saint Augustin, mais il le règle, et il s'en sert suivant les desseins éternels de sa miséricorde ou de sa justice : *Ordinator malorum, non auctor Deus.*

Or, si nous regardons la sainte volonté de Dieu dans la méchante volonté de l'homme, nous devons nous y soumettre avec plus de facilité. Si nous regardons une injure avec les yeux de cette foi vive et éclairée, nous la supportons avec moins de peine, puisqu'il est visible que si nous la vengeons, la vengeance ira plutôt contre Dieu que contre notre ennemi, et nous nous rendons inexcusables lorsque l'homme nous maudit et que Dieu nous bénit, de considérer avec trouble la malédiction de l'homme, au lieu de nous tenir en paix dans la bénédiction de Dieu.

Quelques raisons que la nature ait donc à opposer à la justice de ce précepte, nous les ruinons toutes en lui opposant à notre tour l'ordre de Dieu. Nous avons reçu cet ordre par Jésus-Christ qui nous a été envoyé par son Père comme le législateur souverain, *en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse* (*Col.*, II, 3), et qui, étant la justice incorruptible, ne peut établir que des lois saintes, équitables, justifiées par elles-mêmes (*Ps.*, XVIII, 10). *Dictum est antiquis*, que les autres disent, tant qu'ils voudront, qu'il ne faut aimer que ses amis, *et moi je vous dis : Aimez vos ennemis.* Cette seule parole nous suffit pour combattre tous les sentiments, tous les préjugés, toutes les coutumes; car si dans les matières de foi nous préférons l'autorité de Dieu à tout, nous ne le devons pas moins dans ce qui regarde les mœurs.

Mais pourquoi est-il juste que nous ne nous vengions point et que ce soit Dieu seul qui nous venge? Parce qu'en lui seul est la souveraine puissance, la souveraine justice et que tous ses jugements sont également exempts d'intérêt, de faiblesse, de cupidité et d'amour-propre : *Mihi vindicta et ego retribuam, dicit Dominus* (*Deut.*, XXXII, 5). C'est à moi, dit le Seigneur, que la vengeance est réservée, c'est moi qui l'exercerai, et quiconque osera se venger entreprendra sur mes droits.

C'est pour cela qu'il y a des souverains établis dans le monde pour punir les crimes et ces souverains sont les ministres de Dieu, qui leur communique son autorité. Encore ne peuvent-ils pas les punir tous, tels que sont les crimes cachés qui ne viennent jamais à leur connaissance, parce que la vengeance générale de tous les crimes cachés et découverts ne convient qu'à Dieu, qui seul a assez de lumière pour les connaître, assez de justice pour les punir, assez de sagesse pour les punir comme ils méritent, assez de puissance pour en exécuter la punition. D'où il faut conclure que toutes les fois que nous nous vengeons nous-mêmes, nous prévenons la justice de Dieu par une usurpation sacrilège.

2. Si l'inimitié, mes frères, s'était donc établie dans le cœur de quelqu'un de vous, la première raison qui vous oblige de l'étouffer, c'est que Dieu vous le commande de droit et par une justice qui ne peut vous être inconnue; et malgré la honte prétendue que l'erreur du monde y attache, je soutiens au contraire que vous aurez de l'honneur à l'accomplir.

L'honneur, dit l'Ecriture, est le plus grand de tous les biens : *Melius est nomen bonum quam divitiæ multæ* (*Prov.*, XXII, 1). Mais combien les hommes se trompent-ils dans l'idée qu'ils s'en forment, lorsqu'ils le font consister à ne rien souffrir de leur prochain. Ils se détromperaient, s'ils voulaient bien considérer sans prévention qu'il y a deux sortes d'honneur. Un honneur vain et frivole, qui consiste dans l'estime que les hommes ont pour nous selon leur caprice, et un honneur solide qu'ils rendent à la vertu. Rechercher le premier honneur et faire du bruit pour le défendre, c'est la vanité des vanités : au lieu que c'est une action louable que de donner jusqu'à sa propre vie pour ce second honneur qui est inséparable de la vertu, un chrétien étant obligé d'aimer la bonne odeur de la vertu comme la vertu même. Il ne s'en élève point parce qu'il est humble, mais aussi ne fait-il rien qui blesse sa réputation, parce que selon saint Paul : *Il doit faire le bien non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes* (*Rom.*, XII, 17). Or, il est certain que la nécessité prétendue de venger les injures n'est fondée que sur cet honneur vain et frivole, car l'honneur n'est autre chose que l'estime que l'on fait de celui qui est honoré, et l'estime n'a pour fondement que l'honnête et le raisonnable. Il est impossible que l'on trouve ni raison ni honnêteté dans la vengeance, puisqu'elle est manifestement injuste et contraire aux lois divines et humaines, on n'y saurait donc trouver le véritable honneur.

Mais on le trouve infailliblement dans le pardon des injures, parce que plus une action est difficile, plus il faut de courage pour l'entreprendre et plus on y fait paraître de courage, plus on y acquiert d'honneur. Personne ne doute de la difficulté qu'il y a de ne se point venger; la nature qui s'effraye et les sens qui se révoltent en sont des preuves parlantes. Et pour convenir qu'il y a du courage, il n'y a qu'à considérer que la nature suffit pour la vengeance et que le pardon dépend de la vertu; que l'homme le plus faible se venge s'il en a le pouvoir, et que s'il ne l'a pas, il désire de se venger. Au lieu que pour supporter patiemment une injure il faut avoir un cœur à l'épreuve des passions, qui ait la force de triompher de lui-même et des fausses idées du monde, le dirai-je ? qui par la grâce du Rédempteur tienne de votre nature, ô grand Dieu, vous qui ne faites jamais éclater votre puissance qu'en pardonnant, puisque vous pardonnez à tous en cela même que vous pouvez tout : *Misereris omnium, quia omnia potes* (*Sap.*, XI, 24). S'il y a de la difficulté et du courage dans le pardon des injures, il y a donc de l'honneur, puisqu'on ne peut sans un vrai sentiment d'honneur avoir le courage d'entreprendre et d'exécuter une action aussi difficile que celle-là.

Mais je crains bien, mes frères, que je ne raisonne inutilement. Quelque solides que soient ces preuves, le monde ne les goûte pas et la corruption de ses maximes va toujours à faire accroire, qu'il y a de la lâcheté à souffrir un affront.

Ce qui surprend en cela, c'est que des chrétiens s'arrêtent à l'opinion, après que les païens mêmes l'ont condamnée et que les plus sages d'entre eux ont porté les autres à la mépriser, comme il paraît par les ouvrages des philosophes. Mais de bonne foi le jugement des hommes peut-il prévaloir sur celui de Dieu, et ont-ils plus de lumière que lui pour établir l'honneur dans ce qu'il n'est pas? Si leur opinion était la règle de ce que nous devons croire, il n'y a point de conséquence absurde que l'on ne tirât de ce principe. Nous avons appris du prophète et de l'expérience de tous les siècles que *tous les hommes sont menteurs*. L'erreur, fût-elle commune, ne se changerait point en certitude, et la multitude des infidèles ne sera jamais la règle de la foi.

Quand vous recevez une injure et que la grâce *conduit votre cœur dans la charité de Dieu et dans la patience de Jésus-Christ* (II *Th.*, III, 5), les hommes vous blâment, dites-vous, mais approfondissez un peu la chose, vous trouverez que ce sont des hommes sans science et sans religion, ou tout au plus de ces chrétiens superficiels, qui veulent accorder Dieu et le monde. Etre blâmé par les méchants, c'est être loué, et les païens mêmes sont convenus qu'un sentiment n'est de nul poids, quand ceux qui condamnent les autres agissent par l'intérêt de leurs passions et par là méritent eux-mêmes d'être condamnés (*Senec. in dragm. de Rem. fort.*). Ou ils ne connaissent pas le mérite de la vertu, et alors comment voulez-vous qu'ils la révèrent et qu'ils la louent? Ou s'ils le connaissent, ils ne peuvent la souffrir en autrui, parce qu'elle les condamne. Il n'est donc pas vrai que l'honneur dépende de l'opinion des hommes, parce que toute opinion est d'elle-même incertaine, et qu'il n'y peut avoir de sentiment véritable que celui qui se trouve conforme au jugement de Dieu, qui est la première vérité. Il condamne la vengeance et il commande le pardon des injures, donc par une conséquence nécessaire que tous les raisonnements humains ne pourront jamais ébranler, il y a de la faiblesse et de la honte à se venger et de l'honneur à pardonner, puisque l'homme n'a de gloire véritable et solide qu'autant qu'il est soumis à Dieu. Et qui peut assez déplorer l'aveuglement de ceux qui sont esclaves du monde jusqu'à oser préférer le jugement du monde au jugement de Dieu? Il faut qu'ils ignorent que le monde est ennemi de Jésus-Christ, qu'il l'a maudit, qu'il n'a point prié pour lui et qu'en un mot ce malheureux monde porte dans toutes ses maximes un caractère visible de réprobation. La sainte Eglise n'a plus qu'à verser des larmes amères sur tous ceux de ses enfants qui marchent sous un tel guide. Elle n'a qu'à gémir sur ce fantôme d'honneur dont les plus sages en toute autre matière se laissent étourdir misérablement.

3. Il y a même intérêt considérable à pardonner les injures, car si chaque particulier

se faisait justice à lui-même du tort qu'il reçoit, le monde serait plein de meurtres et de carnages. C'est pour cela que l'Eglise, qui a le sang en horreur, a défendu par ses conciles la fureur des combats entre les particuliers. Les rois aussi ont trouvé cette défense si sage et si utile à leurs sujets, que par la correspondance qui doit être entre le sacerdoce et l'empire, ils l'ont toujours appuyée par leurs édits, et le royaume où nous sommes nous en fournit l'exemple le plus illustre dans la sévérité inflexible du souverain contre un crime, qui attaque tout à la fois la nature, la société, l'Etat et la religion.

Qu'y a-t-il de plus contraire à la nature que l'homicide, qui la détruit? qu'y a-t-il de plus contraire à la société que l'homicide, qui en trouble la paix? qu'y a-t-il de plus contraire à l'Etat que l'homicide, qui l'affaiblit en le privant de sa noblesse? qu'y a-t-il de plus contraire à la religion que l'homicide, qui anéantit la charité?

L'édit du roi ne fait donc pas que le duel soit un crime, mais il condamne et punit le crime qui est inséparable du duel; et comme le roi est l'image de Dieu sur la terre, c'est à lui à y décider de l'honneur et à en décider comme Dieu même en décide, en punissant honteusement le coupable et en se chargeant du tort qui est fait à l'innocent.

Mettre après cela l'opinion du monde au-dessus des lois divines et humaines, et pour un prétendu point d'honneur, braver sa ruine temporelle et sacrifier son salut éternel, c'est vouloir que la valeur, qui est une vertu sage et héroïque, puisse être brutale et insensée; c'est montrer jusqu'où peut aller la dépravation du cœur humain; c'est prouver qu'il y a des monstres dans les esprits comme dans les corps.

Tout homme qui usera bien de sa raison, conviendra donc que s'il ne peut éviter la haine de ses frères, le parti le plus sage pour lui est celui de la prudence. Il n'est pas possible de rendre les hommes justes et raisonnables en leur résistant; mais il est possible en leur cédant de nous conserver la paix, qui vaut mieux pour nous que ne nous nuirait le prétendu dommage que nous recevrions de leurs injustices. Outre que quand nous croyons nous venger de notre ennemi, nous prenons son parti contre nous-mêmes, et nous l'aidons à nous perdre; sa haine nous est, pour ainsi dire obligée, nous la servons, et nous faisons plus pour elle, qu'elle-même ne saurait faire; car, elle ne peut nous ravir que quelque avantage temporel, au lieu que nous nous ravissons à nous-mêmes l'amitié de Dieu, et qu'après avoir tué notre âme, nous la précipitons dans les tourments éternels.

Le grand intérêt que nous avons à accomplir le précepte de charité, est donc celui du salut; car il n'y en a point pour nous, si nous nous vengeons. Dieu veut de deux choses l'une, ou que nous le prenions pour modèle en faisant ce qu'il fait, ou nous prendre lui-même pour modèle en faisant ce que nous faisons. C'est une règle constante de son Evangile, qu'il se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres : *Eadem quippe mensura, qua mensi eritis, remetietur vobis* (*Luc.*, VI, 38). Nous offensons Dieu, et l'on nous offense; les mêmes sentiments que nous aurons pour nos ennemis, Dieu les aura pour nous. Et cette loi ne s'accomplit que trop dès cette vie; le peu d'intérêt que nous prenons à leur salut est cause que nous avançons si peu dans le nôtre. Dieu ne paraît point touché de notre misère, parce que nous ne le sommes pas de la leur. Si nous ne le prions pour nos ennemis, afin qu'il les change, il nous punit par la perte ou par le changement de nos amis.

Rentrons en nous-mêmes, mes chers auditeurs, et venons à la conclusion de ce discours, par la belle exhortation que nous fait sur ce sujet l'interprète sacré de l'Evangile : *Si fieri potest, quod in vobis est, cum omnibus hominibus pacem habentes* (*Rom.*, XII, 8). Vivez en paix, nous dit-il, si cela se peut, et autant qu'il est en vous, avec toutes sortes de personnes. Il dit, *si cela se peut*, ajoute saint Thomas (*S. Th. in cap.* 12, *ad Rom.*, *lect.* III); parce qu'il sait bien que cela ne se peut pas toujours, à cause de la malice des hommes, qui ne veulent souvent la paix qu'à condition qu'on les flatte dans leurs inclinations corrompues, et cela ne se doit jamais; il dit, *autant qu'il est en vous*, parce qu'encore que les autres rejettent la paix, nous devons faire tous nos efforts pour la rechercher et pour l'obtenir, afin d'être, comme David, *pacifiques avec ceux qui haïssent la paix* (*Ps.* XIX, 7).

Il serait à souhaiter que nous pussions avoir tous les hommes pour amis; mais du moins évitons de les avoir pour ennemis, et si nous ne pouvons nous garantir de leur inimitié, la grande règle du christianisme est de les souffrir, de prier pour eux, de leur rendre le bien pour le mal; et si nous en usons de la sorte, dit saint Paul, *nous amasserons des charbons de feu sur leur tête*, c'est-à-dire, ou qu'en effet nous attirerons, sans le vouloir, la vengeance de Dieu sur eux, ou, ce qui est plus à désirer, que nos bienfaits et notre patience adouciront leur haine et la convertiront en amour. Si nos ennemis s'aperçoivent que nous les aimons, ils cesseront de nous haïr; et qui est celui qui ne souffre pas d'être aimé? En tout cas, si leur mal est incurable, nous guérirons le nôtre en les aimant, et la paix que nous leur souhaitons dans le temps qu'ils veulent nous ravir la nôtre, portera toujours des fruits, si ce n'est dans eux, ce sera dans nous.

Pensons-y tous tant que nous sommes, en travaillant plutôt à réparer les injures que nous faisons à Dieu, qu'à nous venger de celles que nous recevons de nos frères. Le mal que nous faisons est bien plus grand que celui que nous souffrons, puisque celui que nous souffrons est souvent le remède de celui que nous faisons.

Je prie le Seigneur, de qui je vous annonce la parole, de vous la faire recevoir,

afin que vous l'entendiez dans le seul désir d'en être éclairés et d'en être touchés; je prie le Seigneur de faire que vous ne soyez tous qu'un cœur et qu'une âme, de surmonter les contrariétés de l'humeur et des intérêts par les attraits de sa grâce, et de répandre par son Saint-Esprit dans vos cœurs une charité réciproque, qui, après vous avoir unis sur la terre, vous unisse éternellement dans le ciel.

SERMON XXII.

POUR LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME.

Da la tentation.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.

Jésus fut conduit dans le désert par le saint Esprit, pour y être tenté par le démon (*S. Matth.*, *ch.* IV, 1).

Toute la vie chrétienne est une guerre qui n'a point de trêve, mais le carême est le temps des plus rudes combats de l'Eglise. Comme c'est maintenant, dit saint Léon (*de Quadr.*), que chacun doit se préparer à être régénéré en Jésus-Christ, et que le vieil homme doit faire place à la nouvelle créature; l'ennemi irréconciliable de notre salut redouble aussi sa vigilance et ses efforts (II *Cor.*, V, 17); et quoique l'on soit obligé de se défier de lui dans tous les temps, c'est principalement dans le carême que l'on doit prendre contre lui de plus sûres précautions.

L'Eglise en est même si persuadée, que dans l'épître et dans l'évangile de ce jour elle s'applique à former de vaillants soldats. D'un côté, elle nous avertit d'être fermes et courageux, en nous faisant exhorter par saint Paul à ne pas recevoir en vain la grâce qui fait toute la force des chrétiens : *Exhortamur, ne in vacuum gratiam Dei recipiatis* (II *Cor.*, VI, 1); et de l'autre, elle nous anime par l'exemple, en nous faisant voir un combat où Jésus-Christ se rend victorieux de l'ennemi qui ose l'attaquer : *Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo.*

Ecoutons cette voix, et regardons ce combat. Conservons la grâce que Jésus-Christ nous a donnée, afin qu'elle nous soutienne dans les divers combats de cette vie; car vous allez voir que le démon prend les armes contre nous, comme il les a prises contre notre Chef. S'il a attaqué le Dieu tout-puissant qu'il craignait, comment épargnerait-il des hommes faibles qu'il méprise? Celui qui a eu l'audace d'attaquer le Saint des saints ne ménage pas des pécheurs. Il suffit même de savoir que Jésus-Christ a été tenté, pour conclure que nous devons l'être; car, étant incapable d'être ébranlé par aucune tentation, il n'a voulu la soutenir que pour nous instruire. Et aussi, le Sage nous avertit que lorsque nous entrerons dans le service de Dieu, nous ne devons pas seulement *demeurer fermes dans la justice et dans la crainte*, mais encore nous *tenir préparés à la tentation* (*Eccli.*, II, 1), parce qu'elle est une épreuve dont nous pouvons faire un usage utile ou malheureux.

Or, nous ne saurions y résister que par une force divine qui surpasse celle du démon, ou par une lumière divine qui nous aide à découvrir ses artifices. Ces deux sortes de secours nous sont absolument nécessaires, mais selon les temps; et pour le reconnaître, il faut observer que le démon se transforme pour nous vaincre, tantôt en lion qui fait la guerre avec violence; tantôt en dragon qui la fait avec ruse. Le Sauveur l'a vaincu sous ces deux formes différentes, comme le Prophète l'avait prédit : *Et conculcabis leonem et draconem* (*Ps.* XC, 13).

Quand je parle de Jésus-Christ, j'entends sa personne propre et son corps mystique, qui est l'Eglise; mais le démon a attaqué autrement Jésus-Christ et autrement l'Eglise.

Pour attaquer Jésus-Christ, il a mis d'abord les artifices en usage dans le désert, et il a continué sur la croix par la violence; au lieu que pour faire la guerre à l'Eglise, il a excité d'abord contre les fidèles une persécution sanglante, et que dans nos jours il les combat avec artifice. Aussi, les premiers chrétiens ayant à soutenir, durant la persécution, les efforts épouvantables de ce lion infernal, avaient toujours devant les yeux l'exemple de Jésus-Christ triomphant sur la croix, pour en imiter la force et la patience. Mais comme dans la paix de l'Eglise nous avons principalement à craindre les artifices du dragon, elle nous propose aujourd'hui ce divin Sauveur tenté dans le désert par ce dragon même, afin que nous demandions sa lumière, pour découvrir les artifices de cet ennemi. Voilà, mes frères, quel est l'esprit de notre Evangile et, par conséquent, le fond de morale sur lequel je dois bâtir mon discours.

Cet Evangile nous apprend en effet que tout l'artifice du tentateur se réduit à couvrir ses tentations de trois voiles différents : du voile de la fausse nécessité, du voile de la fausse confiance, du voile de la fausse dévotion; car, il cache sous ces trois voiles les trois tentations du Sauveur. Il le tente de changer les pierres en pain, parce que le voyant pressé de la faim, il veut lui persuader que ce changement est nécessaire; il le tente de se précipiter du haut du temple; parce qu'il veut lui persuader que s'il est Fils de Dieu, il peut se garantir par lui-même de toute chute, ou du moins se confier en la protection des anges; il le tente de l'adorer, dans la vue de le séduire par une apparence de piété.

Puisqu'il emploie à l'égard des disciples les mêmes artifices qu'il a employés envers le Maître, c'est à moi à vous en avertir et à vous porter à la défiance, en tâchant de lever les trois voiles trompeurs qui nous cachent ses tentations.

Je lèverai donc le premier, en vous faisant voir que le démon nous tente sous prétexte de nécessité; je lèverai le second, en vous faisant voir que le démon nous tente par une vaine confiance; je lèverai le troisième, en vous faisant voir que le démon nous

tente par des apparences de conversion et de piété. Et quand j'aurai découvert ces trois mystères d'iniquité, je vous aurai marqué les trois sources fatales de ses tentations artificieuses, afin que vous preniez les précautions nécessaires pour vous en garantir.

Mais pour vous faire profiter de l'exemple du Fils, qui confond les artifices du serpent, il faut que j'invoque sa mère, puisque c'est elle qui écrase la tête de celui qui les invente. Unissez-vous à moi pour lui dire : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les lois de la nature il n'y en a point de plus profondément gravée dans nos cœurs que celle de ne nous jamais refuser les choses nécessaires ; et l'on peut dire que c'est la loi des lois, puisque toutes les autres cèdent à celle de la nécessité.

Or, tous nos besoins se réduisent à deux chefs principaux : à ce qui regarde notre vie et à ce qui regarde notre condition. C'est de là que le démon tire un de ses plus grands artifices pour nous tenter, prévoyant bien que les canaux seront corrompus s'il peut empoisonner la source; si bien que, pour nous faire tomber en une infinité de péchés, il multiplie les nécessités de la vie, et il étend les nécessités de la condition.

1. Pour voir comment il multiplie les nécessités de la vie, il faut distinguer deux dieux adorés sur la terre : le Dieu des dieux dont parle le prophète, qui est adoré par les chrétiens : *Deorum Dominus* (*Psal.* XLIX, 1), et le Dieu du siècle dont parle l'Apôtre, que les enfants du siècle adorent : *Deus hujus sæculi* (II *Cor.*, IV, 4). Le premier diminue les nécessités de la vie, et le second les augmente.

Jésus-Christ, qui a fait connaître aux chrétiens le Dieu véritable, et qui n'est lui-même qu'un Dieu avec son Père et l'Esprit-Saint qui les unit, a réduit toutes nos nécessités principalement à une seule, qui est celle du salut (*Luc.*, X, 42), parce que toutes les autres se règlent par celle-là, et il nous déclare que pour être ses disciples il n'est pas nécessaire que nous renoncions en effet à tout ce que nous possédons sur la terre (*Luc.*, XIV, 32), mais que nous devons certainement n'y point attacher notre cœur.

Le démon, qui durant tant de siècles a fait perdre aux hommes la connaissance du vrai Dieu, et qui est appelé lui-même le Dieu du siècle, ne traite pas ainsi ceux qui le suivent. Le Dieu des chrétiens les détache des biens de la terre pour les enrichir de ceux du ciel; le Dieu du siècle, au contraire, pour les dépouiller des biens du ciel, les attache à ceux de la terre, et, afin qu'ils ne rejettent aucun moyen de les avoir, il les représente comme nécessaires. Le Fils de Dieu, jeûnant dans le désert, avait besoin pour se sustenter d'une médiocre quantité de pain, il veut lui persuader qu'il a besoin de plusieurs pains, et lui propose de faire sur les pierres qui sont devant lui cette inutile et extravagante métamorphose : *Dic, ut lapides isti panes fiant.*

Et, pour prouver cette vérité générale par cet exemple particulier, en quel relâchement n'a-t-il pas fait tomber les chrétiens à l'égard du jeûne ? Je m'en rapporte à ce que vous en voyez, et je vous demande si jamais précepte a été si scandaleusement méprisé que celui-là l'est dans nos jours ? Dans ces temps heureux où l'Église naissante disputait de la pureté de ses enfants avec celle des anges mêmes, jamais le soleil n'en pouvait surprendre un seul qui cédât aux nécessités de la vie, et, comme s'ils n'eussent été composés que d'esprit, ils vivaient sans qu'il parût qu'ils prissent aucun soin de leur corps.

Mais le démon n'a pu souffrir cette pénitence des fidèles. Il a persuadé au commun du monde que le corps n'était plus capable de supporter une austérité si grande, et, multipliant toujours les nécessités de la vie, il a diminué les austérités du christianisme. Mais il les a diminuées sous un faux prétexte, puisque la nature n'étant point affaiblie depuis la naissance de l'Église, les corps, si l'on le voulait bien, seraient aussi robustes aujourd'hui qu'ils l'étaient alors, et il est bien étrange qu'ils le soient si fort pour tout ce qui plaît au monde, pendant qu'ils ne sont délicats que pour ce qui regarde le salut.

L'intempérance, dit saint Chrysostome (*In Matth. hom.* 13), est un des plus sûrs artifices dont se serve le démon pour nous faire tomber dans ses piéges. C'est par elle qu'il a surpris le premier Adam dans le paradis terrestre ; c'est par elle qu'il a voulu surprendre le second dans le désert, et c'est d'elle qu'il s'est servi dans toute la suite des siècles pour faire succomber à ses efforts la plupart des hommes qu'il a tentés, et pour causer les plus grands malheurs par leur chute.

En faisant sortir le patriarche Noé de la juste médiocrité du nécessaire, il attira l'esclavage de toute une race (*Gen.*, IX, 21) ; c'est par le même artifice qu'il fit perdre au malheureux Esaü la bénédiction de son père, et qu'il le sépara du peuple hébreu pour le rendre chef d'un peuple réprouvé (*Gen.*, XXV, 24); c'est par là qu'il causa la mort à un grand prêtre et à ses enfants par la prise de l'arche (I *Reg.*, IV, 18); c'est par là qu'il conduisit les Israélites à la perfidie et à l'impiété (*Exod.*, XVI, 3).

Il se sert par proportion des mêmes moyens pour perdre la plupart de ceux qui vivent dans le commerce du siècle. Comme il est très-difficile d'aimer Dieu souverainement et le corps avec règle, il tâche de les convaincre de la nécessité d'aimer leur corps, pour les conduire insensiblement à celle de n'aimer point Dieu. En aimant leur corps, ils aiment les biens de la terre, dont ils se servent pour le flatter. L'amour déréglé de ces biens les rend avares, insensibles à la misère des pauvres, injustes, infidèles dans le commerce de la vie, et, à force de ne plus observer la loi de Dieu, un temps

vient où ils la méprisent (*Ast. Amas. B. PP. t.* II, *p.* 70). C'est ainsi que le démon les fait tomber d'un excès dans un autre, et que, sous prétexte de nécessité, il les conduit par degrés à un abandonnement total de la religion.

C'est aussi pour éviter ce désordre que saint Pierre nous exhorte à la tempérance chrétienne : *Soyez sobres*, nous dit-il, *parce que le démon, votre adversaire, comme un lion rugissant, vous environne sans cesse pour vous dévorer* (I *Pet.*, V, 8). Et, pour vous faire convenir que l'instruction de cet apôtre est fondée sur la raison, remarquez, mes frères, que le démon n'agit pas immédiatement sur notre âme : afin qu'il puisse l'attaquer, il faut que le corps, déréglé par les passions, lui en fournisse la matière. Mais aussi tout ce qui est déréglé lui appartient, et il ne manque jamais de l'employer à ses fins. Or, le propre de la tempérance est de régler les passions et d'en empêcher les excès, et par là elle soustrait au démon les armes dont il se sert pour nous combattre.

Mais vous ne lui résisterez jamais, vous qui ne refusez rien à la nature corrompue, et qui prétendez vous mettre à couvert par une vaine délicatesse des mortifications que l'Eglise nous impose dans ce saint temps. Saint Pierre vous assure, et la raison avec lui, que vous serez vaincus si vous n'avez recours à la tempérance. Et le disciple parle selon l'esprit de son maître, qui a jeûné dans le désert avant que d'y être tenté, pour nous apprendre à nous préparer par la retraite et par le jeûne à vaincre notre ennemi lorsqu'il veut nous faire tomber dans ses piéges en multipliant les nécessités de la vie.

2. Mais, par un surcroît d'artifice, il étend encore celles de la condition. Tel est le sort des grands, dit saint Augustin, qu'à mesure que leur grandeur s'accroît, leurs besoins se multiplient : *Plus egent, quanto plus habent* (*Aug. in ps.* XXIX, 17). Comme chaque chose a ses bornes, ce qui ferait l'abondance d'une condition médiocre ne fait pas le nécessaire de la leur. Cependant qui dit nécessité, en quelque sens, dit misère ; il s'ensuit donc que les grands étant les plus nécessiteux, ils sont les plus misérables si la vertu ne les conduit, et ce n'est que par elle qu'ils peuvent régulièrement soutenir les bienséances de leur état.

Autrefois la grandeur n'avait pas ces dehors pompeux dont elle se pare aujourd'hui. Sans compter l'exemple de tant de profanes que nous n'appelons point en témoignage dans le lieu saint, Abraham, distingué par tant de puissance et de richesses, allait au-devant des étrangers qu'il conduisait dans sa maison, et son épouse elle-même prenait le soin de leur nourriture (*Gen.* XVIII, 2). Mais cette simplicité des premiers temps a été suspecte au démon, et il n'a rien oublié pour en interdire l'usage.

Il est vrai, messieurs, que la grandeur, qui en elle-même vient de Dieu, doit être honorée des hommes, et il serait difficile qu'elle attirât leur crainte et leur respect sans quelques marques extérieures ; car, si elle demeurait dans la simplicité, les hommes ne sont pas assez spirituels pour honorer dans les grands ce qu'ils ont de Dieu. L'éclat qui les environne et qui les distingue du commun des hommes peut donc s'être introduit par une vraie nécessité. Mais, ô artifice de l'esprit séducteur ! plus cet éclat est nécessaire, plus il s'en sert pour nourrir leur orgueil et pour les obliger, par la pensée que les autres ont d'eux, à rehausser l'idée qu'ils ont d'eux-mêmes, en leur inspirant par une illusion grossière qu'ils sont plus grands parce qu'ils sont dans une plus grande maison et qu'ils ont plus de personnes à leur suite. Heureux s'ils pouvaient prendre garde que toutes ces choses qui sont hors d'eux, ne mettant rien en eux, ils demeurent aussi pauvres en vertu qu'ils l'étaient auparavant. Et les païens mêmes ont reconnu que la vertu fait la noblesse du cœur, par conséquent la grandeur véritable.

David avait bien compris cet artifice du démon, lorsqu'il implorait avec tant d'ardeur le secours de Dieu pour soutenir l'état où sa providence l'avait élevé : *Tribulationes cordis mei multiplicatæ sunt, de necessitatibus meis erue me* (*Ps.* XXIV, 17). Les afflictions de mon cœur, disait-il, se sont multipliées, délivrez-moi de mes nécessités. Comme s'il eût dit : Je croyais que mon élévation m'allait procurer du repos, mais depuis que ma houlette a été changée en sceptre, je suis plus troublé que je ne l'étais auparavant. Quand je vivais dans l'état de simple berger, j'allais seul partout où le soin de mon troupeau devait me conduire, mais depuis que je suis monté sur le trône d'Israël, je me trouve dans la nécessité de marcher avec éclat. C'est le supplice de mon cœur, et toutes mes nécessités font mes supplices. Grand Dieu, délivrez-moi de tant de périls où je vois qu'elles peuvent m'engager, *de necessitatibus meis erue me.*

Ce prince toujours grand et toujours modeste confondait par là le démon, mais la plupart des hommes en sont confondus, parce qu'ils font leur complaisance de ces sortes de nécessités. Et où est aujourd'hui le chrétien qui, comme la reine Esther, se plaigne de l'éclat où sa condition l'engage ? ou plutôt en est-il quelqu'un qui n'aime et qui ne désire cet éclat, bien loin de s'en plaindre ? Encore serait-ce beaucoup si l'on n'en abusait point ; mais le luxe et la vanité confondent tellement les marques des conditions que personne ne se connaît plus et que l'on ne connaît plus personne. A ne juger que par les dehors de cette ville superbe et du pompeux fracas qui nous éblouit, on dirait qu'il n'y a que des grands dans notre siècle, et les yeux, qui confondent aisément la véritable grandeur avec la fausse, ont besoin à tout moment des réflexions de l'esprit pour la distinguer. Les personnes du commun, dont Dieu permet l'élévation pour des raisons que sa sagesse nous tient cachées, se persuadent aussitôt qu'elles sont obligées de faire honneur à la fortune, et, cette fortune,

nous voyons souvent à quel terme de misère elle aboutit.

Mais vous-mêmes, messieurs, qui êtes nés dans la grandeur véritable et qui en devez soutenir l'éclat, combien faites-vous glisser de libertés défendues parmi celles qui vous sont permises? Souffrez que je vous le dise, puisque mon ministère m'y engage, et que le zèle que je dois montrer pour votre salut, n'intéresse point les égards qui sont dus à vos personnes. Vous attribuez souvent à la nécessité ce qui n'est qu'un pur effet de l'orgueil, et si vous le vouliez bien, la noblesse n'exclurait pas la modestie. Quelquefois vous vous détruisez vous-mêmes pour vous parer; vous vous épuisez sans cesse à dorer un édifice dont les fondements sont ébranlés. Vous croyez vous soutenir quand vous achevez de vous perdre, et pour calmer le reproche de la conscience, le rang que vous tenez dans le monde vous est un moyen plausible d'accorder les passions avec la raison. Accord funeste, union malheureuse qui vous procure un repos pire que le plus grand trouble, et qui vous tente d'autant plus dangereusement que vous n'êtes plus tentés.

Voilà le mal, voici le remède. Il faut résister à ces tentations fines et adroites, comme Jésus-Christ y a résisté, lui qui n'est venu, dit saint Jean, que pour détruire les ouvrages du démon : *In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli* (I *Joan.*, III, 8). Aussi n'est-ce pas sans mystère que nous voyons un combat, où le démon parle et où le maître souverain de toutes choses daigne lui répondre. Tout cela se fait dans la vue d'opérer notre salut. Jésus-Christ parle pour nous, parce qu'il veut nous instruire ; il vainc pour nous, parce que nous sommes la cause principale de son combat. Car il n'est par surprenant, dit saint Chrysostome, que le Fils de Dieu triomphe du démon (*S. Chrys. hom.* 5 *in Matth.*). La merveille consiste en ce qu'il en triomphe en qualité d'homme, et qu'il en triomphe pour nous : *In homine vicit, et nobis vicit.* Et comment résiste-t-il à l'ennemi qui l'attaque? Par la divine parole qui est à l'âme ce que le pain naturel est au corps, et qui lui communique la force invincible de la vérité : *Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.*

Comme il n'y a que la lumière qui puisse dissiper les ténèbres, il n'y a que la vérité qui ait le pouvoir de détruire le mensonge, et cette vérité ne se trouve que dans la parole de Dieu, toujours terrible au démon, parce qu'elle contient l'arrêt irrévocable de sa condamnation éternelle. Aussi saint Paul nous dit-il que pour repousser et pour éteindre tous les traits enflammés du malin esprit, nous ayons principalement à nous servir *du bouclier de la foi* (*Ephes.*, VI, 18), il veut dire de la persuasion vive et forte des vérités qu'elle nous enseigne et de la pratique fidèle de ces vérités.

Esprit séducteur, tu veux me persuader de ne point exercer tant de rigueur contre moi-même par les mortifications et par les jeûnes, mais *retire-toi, Satan, car il est écrit* que si je ne fais pénitence je ne puis m'empêcher de périr (*Luc.*, XIII, 3), que si j'aime ma vie pour elle-même et au préjudice de ce que je dois à Dieu, je la perdrai, et qu'au contraire si je la hais en ce monde, c'est-à-dire si je ne l'épargne point pour accomplir les devoirs du christianisme, je la conserverai pour la vie éternelle (*Joan.*, XII, 25). Tu ne cesses point de me suggérer que je dois soutenir mon état : je le soutiendrai en effet dans toutes les règles de la bienséance qu'inspire la sagesse de Dieu, mais je me garderai bien de suivre les emportements de cet orgueil qui s'élève de l'enfer et qui fait tout passer pour nécessaire, et je n'oublierai pas qu'il est écrit que si je suis le plus humble, je serai toujours le plus grand (*Matth.*, XX, 26) ; qu'indépendamment de tous les états de la vie *il n'y a qu'une seule chose de nécessaire* (*Luc.*, X, 42), et que *si je cherche premièrement le royaume de Dieu et sa justice, toutes les autres me seront données comme par surcroît* (*Matth.*, VI, 33). Retire-toi donc, Satan, et respecte dans ma bouche la parole du grand Dieu qui me console et qui te confond.

C'est ainsi, messieurs, qu'il faut opposer un conseil à un autre conseil; le conseil de Dieu qui veut nous sauver, au conseil du démon qui nous veut perdre, car il n'y a que l'immobilité de sa parole qui puisse nous soutenir contre les efforts du démon, que saint Paul nous déclare lui-même être pleins d'adresse et de malignité pour nous perdre. Nous dissiperons ainsi le premier artifice dont il se sert pour nous tenter. Venons au second, qui est la vaine confiance, comme vous l'allez voir dans la seconde tentation de Jésus-Christ.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a personne parmi nous qui ne sente une secrète horreur, quand il entend dire que le démon a eu l'audace et le pouvoir de transporter Jésus-Christ d'un lieu à un autre. Mais cet esprit de malice étant le chef de tout le corps des méchants, il ne faut pas s'étonner, dit saint Grégoire, qu'il ait fait par lui-même ce qu'il a fait par ses membres, et il n'était nullement indigne du Rédempteur d'être tenté par le démon, puisqu'il ne l'a pas été de mourir par les juges et les bourreaux qui en étaient les ministres. D'autant plus que le dessein de ce miséricordieux Sauveur était de nous mériter par ses tentations la grâce de surmonter les nôtres, comme aussi de vaincre notre mort par la sienne : *Non ergo indignum quod tentari voluit, qui venerat occidi* (*Greg. pap. hom.* 16, *in Evang.*).

De plus il a voulu nous apprendre le pouvoir que le démon conserve sur nous, tant que notre régénération et notre adoption seront imparfaites, en lui permettant de le transporter lui-même dans la ville sainte et de le mettre sur le haut du temple : là cet esprit artificieux voulut encore le tenter par une confiance aveugle et pleine d'orgueil, et ne l'éleva que dans la vue de le précipiter,

en tâchant de lui persuader que, s'il était Fils de Dieu, il pouvait se garantir de toute chute.

Le Sauveur confondit cet artifice en disant qu'il ne faut jamais tenter Dieu, ni commettre sa puissance sans nécessité et contre son ordre : *Non tentabis Dominum Deum tuum.* Mais nous ne le confondons pas comme lui, et combien de fois nous laissons-nous surprendre, aveuglés par la vanité et la présomption !

Une funeste expérience ne nous apprend que trop que depuis le péché nous sommes tous exposés à la malice du démon, et la justice par laquelle Dieu nous y assujettit, est dans la religion un secret impénétrable qui nous humilie. Ce commerce invisible d'esprits étrangers avec les nôtres paraît si surprenant que ceux qui n'écoutent que la raison se portent à l'incrédulité. Ils s'imaginent que tous les mouvements qu'ils ressentent sont naturels, et qu'ils peuvent par leurs propres forces exciter ou réprimer ces sortes de mouvements. Sur ce principe ils ne connaissent leur ennemi ni ne s'en défient, et perdant ainsi l'idée de leur faiblesse, ils n'ont pas recours à Dieu qui seul peut leur donner les moyens de résister au démon.

Rendons grâces à la bonté divine d'avoir suppléé par la foi au défaut de la raison, et à Jésus-Christ d'avoir confirmé cette foi par sa tentation propre, pour nous convaincre de l'utilité et du péril de la tentation, et en même temps pour nous apprendre à nous défier d'un ennemi qui, pour nous détourner de la voie du salut, nous porte toujours à nous appuyer sur nos propres forces, jusqu'à nous faire de la vertu même un sujet de chute.

Par ses suggestions malignes cette vertu n'est souvent qu'humaine et politique, et quelquefois elle se combat par ses propres armes. Par le mépris de soi-même on recherche l'estime d'autrui et la piété devient une superstition à laquelle l'ambition succède, en telle sorte qu'il ne reste plus dans le cœur qu'une figure inanimée de vertu. Le démon nous trace une image agréable de ce que nous avons fait de bien ; notre esprit se repaît de cette image, il s'attribue peu à peu ce qu'il ne tient que de la libéralité de son Créateur, et, s'élevant ainsi dans soi-même par l'orgueil, il tombe malheureusement aux yeux du Dieu de l'humilité : *Dum se apud se erigit, apud humilitatis auctorem cadit* (*Greg. pap. Cur. past., p. 4, c. 1*). Ce sont les paroles de saint Grégoire, pape.

Et la raison de cette chute est manifeste. Un chrétien qui se défie de sa faiblesse, veille toujours sur soi ; veillant toujours, il n'est jamais sans crainte, et sa crainte lui fait prendre les précautions nécessaires pour ne se pas laisser surprendre aux artifices de l'ennemi. Mais celui qui se confie en ses propres forces, vit dans la sécurité ; se croyant en sûreté il ne craint point ; ne craignant point il manque de vigilance ; et manquant de vigilance, le démon le trompe à coup sûr. Pourquoi ? parce que, dit saint Léon (*Serm. 3, de Quadr.*), dès là que l'on ne craint plus d'être vaincu ; on l'est, et qu'en cela même que l'on présume de ne point pécher, on pèche.

David terrasse Goliath, Dieu le fait roi de son peuple, il se croit inébranlable (*Ps.* XXIX, 8). Mais, malheureux prince, que votre confiance est vaine ! Dieu détourne ses yeux, et votre trouble est infaillible. Dieu révèle à saint Pierre la divinité de son Fils, qui le fait chef du collége apostolique (*Matth.* XVI, 17). Ce disciple proteste que la mort même ne sera pas capable de lui faire renier son Maître (*Matth.* XXVI, 35). Il se mêle à des soldats, il s'entretient avec une vile esclave, et dans le temps qu'il se promet une force invincible, il tombe par une vaine confiance en lui-même.

Ce n'était point là un orgueil semblable à celui du premier ange dans le ciel, et du premier homme sur la terre ; ce fut assez pour faire tomber ces deux saints d'un orgueil imperceptible, qui se glissa dans le fond de leur cœur, et les fit écarter insensiblement de la fidélité qu'ils devaient à Dieu.

Nous ne tombons pas tout d'un coup dans les grands excès, mais nous manquons d'abord d'humilité dans une rencontre, et puis dans une autre plus importante ; si nous sommes humbles devant Dieu, nous cessons de l'être devant les hommes ; si nous le sommes encore à l'égard de nos supérieurs, nous ne le sommes plus à l'égard de nos égaux et de nos inférieurs ; souvent même, quoique nous ne soyons pas humbles, nous croyons l'être. Il se peut faire que cette dissimulation n'étant pas dans l'esprit, ne laisse pas d'être dans le cœur. Nous pensons humblement, mais nous agissons superbement, et nous excusons la hauteur de nos actions par l'abaissement de nos pensées. Cependant, le démon qui nous observe nous conduit insensiblement à cet état déplorable que décrit saint Bernard, où nous nous courbons tellement vers les créatures et vers nous-mêmes, où nous nous fixons tellement à notre amour-propre, que nous n'en revenons point, et que par une funeste circulation nous ne faisons que passer d'un amour déréglé dans un autre.

Combien de fois le démon voyant la piété d'une personne réglée, lui a-t-il dit comme au Fils de Dieu, *mitte te deorsum*, relâchez-vous. Il y a tant d'années que vous fréquentez les sacrements, et les grâces dont tant de communions ont rempli votre âme sont trop fortes pour pouvoir se perdre si facilement. Vous pouvez supprimer sans risque vos exercices spirituels pour un jour ; on passe donc un jour sans prier, croyant que l'on se soutiendra bien sans ce secours ; on entre dans des parties de dissipations et de plaisir, croyant que l'on n'y péchera point. On s'appuie sur sa vertu comme sur son propre ouvrage, ou du moins comme sur une protection infaillible que l'on se promet de Dieu témérairement, et par cette confiance pré-

somptueuse on tombe dans les piéges de l'ennemi.

Combien en a-t-on vu que le démon a précipités du pinacle même du temple! ils se jetaient en bas, parce qu'ils n'avaient point de fermeté pour se tenir dans l'élévation, et cette fermeté leur manquait, parce que ce n'était pas Dieu, mais le démon qui les avait portés au haut du temple. Nous ne devons pas douter qu'il ne nous y porte, puisqu'il y a bien porté Jésus-Christ; mais il y a cette différence, qu'il n'y porta cet Homme-Dieu que par sa permission, et qu'il y fut même confondu par ses réponses; au lieu qu'il nous y porte par notre volonté propre, et qu'au lieu de l'y confondre, nous y sommes nous-mêmes confondus.

Ne nous y trompons pas, mes frères, en vain serions-nous sur le pinacle du temple; personne n'est en sûreté, ni par la sainteté du lieu, ni par celle de la profession, mais par la vie que l'on y mène, et pour nous en convaincre, écoutez un exemple terrible que nous pouvons tous nous appliquer.

Joab voyant que sa mort était proche *s'enfuit dans le tabernacle du Seigneur, et prit la corne de l'autel* (II *Reg.*, II, 25), qui, suivant la loi de Moïse était un asile assuré, où par conséquent il était en droit de croire sa vie à couvert. Celui qui devait le tuer demeura même en suspens en le voyant proche de l'autel, et differa l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu; mais Salomon n'eut point d'égard à cet asile, parce que Joab avait violé le premier le droit le plus inviolable, lorsque sous prétexte d'amitié il avait tué deux hommes justes en trahison : si bien qu'il le fit arracher de l'autel même pour le faire mourir, comme la loi l'ordonnait (*Exod.* XXI, 14).

Quelle conséquence tirerons-nous de là? c'est, mes frères, que ce ne sera pas l'autel dont nous approchons qui nous sauvera de la colère du vrai Salomon, si nous donnons la mort à notre âme par le péché, et, selon saint Paul, à Jésus-Christ même. Le lieu saint ne peut être un asile pour ceux qui ont le crime dans le cœur; les hommes peuvent bien hésiter dans leurs pensées, comme celui que Salomon avait envoyé pour tuer Joab. Ils peuvent bien nous croire saints en nous voyant si proches des choses saintes; mais Dieu, qui ne se trompe point, voit que le lieu que nous avons choisi sans lui pour notre refuge devient par notre faute le lieu de notre supplice, parce que ce qui donne la vie aux bons l'ôte infailliblement aux méchants.

Heureux donc celui qui se défie de soi-même, jusqu'à trouver dans ses talents et ses bonnes œuvres des sujets de tremblement plutôt que d'élevation, dans la pensée que *Dieu jugera non-seulement les crimes mais les justices.* L'orgueil s'irrite d'un affront, mais la modestie est humiliée à la vue des sujets de gloire, et toujours elle se défie d'elle-même. Combien de fois avons-nous cru pouvoir ce que nous ne pouvions pas! lorsque Moïse se jugeait indigne de délivrer le peuple d'Israël de la tyrannie de Pharaon, c'était la plus forte preuve qu'il pouvait ce qu'il ne croyait pas pouvoir; au lieu que la présomption nous fait voir que nous n'avons pas dans les occasions la force que nous nous étions promise; et Dieu nous fait alors une grande grâce, dit saint Augustin (*De Civ. lib.* XIV. *cap.* 13), quand il permet que nous tombions dans des fautes humiliantes, afin que la honte nous relève des chutes que la vaine confiance nous avait causées.

La tentation est comme une interrogation que Dieu nous fait, afin qu'elle nous expose à nos propres yeux, et qu'elle nous apprenne par l'expérience ce que nous pouvons et ce que nous ne pouvons pas. Nous pourrons tout, si nous nous confions en Dieu seul, et si, lorsque nous sommes ébranlés par la tentation, nous cherchons notre refuge dans la forteresse de l'humilité, pour nous y mettre à couvert des attaques de l'ennemi de notre salut. Au lieu donc de lui laisser toutes les portes de notre âme ouvertes par la négligence et les distractions d'une vie relâchée ou présomptueuse, défions-nous de lui, et pensons combien il doit être dangereux dans les actions ordinaires de la vie humaine, puisqu'il l'est dans les choses les plus sacrées, et qu'il porte ses artifices jusqu'à tromper une infinité de chrétiens par des illusions de conversion et de piété. Vous l'allez voir dans la dernière tentation de Jésus-Christ, qui aussi terminera mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

Le démon n'ayant pu reconnaître dans les deux premières tentations si celui qu'il tentait était Dieu, fit semblant de l'être lui-même; et il usa de cette feinte, ou afin que si Jésus-Christ l'était effectivement, il fût porté à se déclarer pour tel en voyant qu'un démon usurpait cette qualité; ou afin que s'il ne l'était pas, il tombât dans la plus coupable idolâtrie en adorant un démon à la place de Dieu.

Le Sauveur rejeta cette tentation comme il avait rejeté les autres, en disant que Dieu seul mérite d'être adoré et d'être servi : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies.* Mais que la conduite des disciples est éloignée de celle du maître, et que le démon triomphe de leur faiblesse sous le voile de ce culte et de cette adoration! Vous allez voir, messieurs, qu'il tend des piéges aux pécheurs et aux justes, pour se faire adorer lui-même sous prétexte qu'il leur laisse adorer Dieu; source trop ordinaire de fausse conversion et de fausse adoration. Commençons par les pécheurs.

1. Il n'y en a point, pour si endurcis qu'ils soient, qui tôt ou tard ne se sentent ébranlés, et qui une fois en leur vie ne pensent à quitter leurs désordres. J'en appelle à vous-mêmes, qui que vous soyez, à qui la conscience rend témoignage de ce que je dis. Vient un temps où vous pensez à vous convertir. Quelque maladie, quelque accident, quelque dépit, quelque dégoût vous fait faire des réflexions sérieuses, et, convaincus de la neces-

sité de ce changement, vous dites que vous allez revenir de vos égarements passés.

Vous le dites selon votre pensée, mais vous ne faites que le penser, et la langue, alors l'interprète de la pensée et de l'esprit, ne peut dire que ce qui est dans l'esprit et dans la pensée. Inutilement ajoutez-vous que vous n'en avez pas seulement la pensée, mais le désir, que vous sentez votre cœur détrompé du monde, lassé de la servitude de vos passions, usé et fatigué par les reproches d'une conscience abandonnée au déréglement depuis tant d'années. Tout cela peut être, messieurs, sans que votre conversion soit véritable. Le démon est assez artificieux pour lâcher jusque-là la chaîne à ses esclaves. Il consent que vous vous avanciez jusqu'à la pensée et au désir de la conversion. Il vous permet de faire cette démarche vers le ciel, et de rendre à Dieu cette adoration imparfaite, pendant qu'il se réserve celle du cœur.

Car il faut reconnaître trois opérations dans notre âme, la pensée, le désir, et la volonté; et comme ces trois mouvements partent d'un même principe, rien n'est plus difficile que de les distinguer. Le monde est rempli de pécheurs, qui croient désirer ce qu'ils ne font que penser, ou vouloir efficacement les choses dont ils n'ont que des désirs superficiels, surtout quand le démon s'empare de leur esprit, qu'il y répand des illusions et qu'il ajoute des ténèbres infernales à leurs obscurités naturelles.

Il y a une grande différence entre les étoiles fixes et les planètes, mais il n'y a que les yeux savants qui la fassent. Les yeux grossiers prennent indifféremment tous les astres, ou pour des planètes, ou pour des étoiles. Pensée, désir, volonté absolue, tout cela est bien différent parmi les âmes éclairées, mais tout cela se confond parmi les hommes charnels. Accoutumés à ne juger que des choses qui tombent sous les sens, ils se trompent aisément lorsqu'ils jugent des mouvements de leur cœur. Ils croient que c'est le cœur qui désire, et c'est l'esprit qui pense. Ils croient que c'est le cœur qui veut efficacement, et c'est le cœur qui ne désire qu'à demi. Et le démon, les abusant ainsi par des illusions fines et adroites, les retient sous sa domination, pendant qu'ils ne rendent au vrai Dieu que des adorations simulées. Ils l'honorent des lèvres, et leur cœur est infiniment éloigné de lui.

C'est ainsi qu'il trompa cet Antiochus, qui s'est rendu si célèbre dans les chaires évangéliques par l'illusion dont je vous parle. Vous savez, messieurs, à quel point le démon s'en joua au lit de la mort. Il lui permit de donner entrée dans son esprit aux pensées les plus pieuses et les plus édifiantes. Il lui permit de connaître son crime, de le confesser, de le condamner, de le pleurer. Il lui permit de former de grands projets de pénitence, de restitution, de réparation de scandale. Demandez à ce prince malheureux si ce sont là des fictions, et s'il impose aux spectateurs. Il prendra le ciel à témoin de sa sincérité; il vous répondra qu'il pense ce qu'il dit, qu'il désire ce qu'il pense, qu'il veut ardemment ce qu'il désire. Il prie même avec instance, pour obtenir le temps et le moyen d'exécuter ce qu'il se propose : *Orabat hic scelestus* (II *Mach.*, IX, 13).

Peut-être le démon n'a-t-il jamais tant lâché le filet à sa proie; mais, quoi qu'il fasse, elle ne lui échappera pas. Il permet à Antiochus de suivre certains mouvements qu'il croit être de conversion, parce que ce ne sont que des frayeurs naturelles. Il lui permet de faire pénitence, parce que la pénitence qu'il fait n'est qu'une illusion. Il le laisse prier, parce que sa prière n'est qu'un effet inutile de l'amour de la vie et de la crainte de la mort; et Dieu n'écoute pas cette prière, parce que celui qui la fait est un homme dévoué à l'enfer, lors même qu'il semble revenir à Dieu pour l'adorer de tout son cœur. *Orabat hic scelestus Dominum, a quo non esset misericordiam consecuturus.*

Ah! mes frères, que ce cœur a de ressorts secrets, et que le démon est artificieux dans le branle qu'il lui donne et dans les divers mouvements qu'il lui imprime! Il persuade à une infinité de pécheurs qu'ils sont convertis, parce qu'ils en ont la pensée, ou tout au plus quelque désir superficiel. Mais la véritable conversion ne consiste pas en pensées inutiles ni en désirs inefficaces.

2. Mais où ne porte-t-il pas encore ses artifices à l'égard des justes? Après ce que dit saint Paul de l'indigne usage que font de la piété ceux qui ont l'esprit corrompu (I *Tim.*, VI, 5), il ne faut pas s'étonner qu'elle soit pour le démon un fonds de malice inépuisable.

Quand il remarque que nous avons de la pente au bien, il ne s'y oppose pas, pour nous engager par là plus adroitement dans le mal. Et par quel artifice, dit saint Bernard, voulez-vous que le démon fasse tomber ceux qui aiment la justice et qui haïssent l'iniquité? Y en a-t-il de plus propre à les surprendre que de couvrir l'iniquité qu'ils haïssent de l'apparence de la justice qu'ils aiment? *Quid nisi iniquitatem palliet virtutis imagine?*

Tous les saints ont craint cette surprise, et tout le peuple juif y est tombé.

C'est de cet esprit artificieux, appelé dans l'Ecriture *le démon de midi* (*Ps.* XC, 6), que la Mère de Dieu appréhenda les artifices, lorsqu'un ange de lumière l'ayant saluée, elle craignit que ce ne fût un ange de ténèbres qui lui proposât un aussi grand bien que l'était le salut du monde pour l'engager dans quelque mal dont elle ne s'apercevait pas (*Luc.*, I, 29). C'est ce démon de midi que les apôtres ont si fort appréhendé, car la crainte qu'il ne leur fît voir un fantôme pour Jésus-Christ, leur fit penser que Jésus-Christ marchant sur les eaux était un fantôme (*Matth.*, XIV, 26). Si Marie a craint la vue d'un ange, si les apôtres se sont défiés de la présence de leur Maître, que ne devons-nous pas craindre pour la solidité de notre dévotion, que nous sentons être si faible et souvent si peu éclairée!

Aucun particulier ne peut, sans une horrible présomption, s'attribuer plus de lumière à lui seul que n'en a eu tout le peuple de Dieu. Or, il est constant que le démon a trompé ce peuple par l'extérieur de la dévotion qu'il professait; et combien de fois les prophètes, et le Fils de Dieu lui-même, ont-ils voulu le détromper par de salutaires avertissements et par des corrections sévères?

Votre dévotion, leur disaient-ils, est vaine et chimérique. Vous vous glorifiez de la circoncision, pendant que vous êtes incirconcis de cœur (*Jer.*, IX, 26). Vous vous vantez de ce qu'Abraham est votre père (*Joan.*, VIII, 39); mais, si vous êtes ses enfants, pourquoi ne faites-vous donc pas ce qu'il a fait? Dévotion trompeuse, que celle que vous faites consister dans vos sacrifices (*Isai.*, I, 13), puisque votre encens est en abomination devant Dieu, et qu'il ne peut souffrir vos sabbats et vos nouvelles lunes (*Ps.* VIII, 44). Dévotion imaginaire, que celle que vous faites consister dans vos jeûnes, puisque votre volonté propre les règle et les accompagne toujours (*Isai.*, LVIII, 3). Et ne vous croyez point parfaits, sous prétexte que vous êtes exacts à observer certaines cérémonies légales. *Malheur à vous, pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la menthe et de l'aneth, pendant que vous négligez ce qu'il y a de plus important dans la loi, savoir : la foi, la justice et la miséricorde* (*Matth.*, XXIII, 23)!

Apprenons de là, mes chers auditeurs, quelle est la dévotion véritable, et tirons-en des règles de conduite, afin que Dieu ne nous traite pas avec la même sévérité. Si le démon a des piéges pour les libertins, il n'en a pas moins pour les dévots. Combien en voyons-nous qui s'endorment dans une exactitude vaine et orgueilleuse de quelques pratiques extérieures, et qui en même temps négligent de réformer leur intérieur et de se rendre fidèles à la justice? C'est là une séduction plus dangereuse qu'une tentation ouverte de péché. Jésus-Christ nous a enseigné que le cœur est le siége des vertus et des vices, et que ce n'est que par lui que l'on plaît ou que l'on déplaît à Dieu. En vain a-t-on l'adresse de cacher sa corruption pour parvenir à ses fins, en se conservant l'estime des hommes : quand la blancheur dont la muraille est enduite sera ôtée, et que le cœur paraîtra véritablement tel qu'il est, à quoi servira d'avoir trompé le monde en cachant sa pourriture, qu'à recevoir une plus grande confusion et un plus terrible jugement?

Si donc ceux que l'on voit dans nos églises avec un livre de prières dans leurs mains, les ont pleines du bien d'autrui; si ceux qui portent le nom de Dieu gravé sur le front par le baptême ont le cœur rongé d'envie, ou rempli de désirs de vengeance contre le prochain; si ceux qui observent scrupuleusement l'abstinence du carême ne font pas la guerre à leurs passions, et ne détruisent point en eux le règne du péché; si ceux qui font l'aumône aux pauvres n'ont pas compassion de leur âme; si ceux qui viennent demander la vie aux pieds des autels n'en changent pas dans le monde; en un mot, si ceux qui s'acquittent des devoirs extérieurs de la religion n'adorent pas le Père céleste en esprit et en vérité, ils peuvent s'assurer que leur dévotion est fausse. Et quand ces prétendus dévots allégueront qu'ils ont prophétisé, chassé les démons, fait de grands miracles (*Matth.*, XXII, 13); c'est-à-dire qu'ils ont fait à l'extérieur des œuvres bonnes et édifiantes, l'Evangile nous assure que le Seigneur leur dira : *Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi, vous qui vivez dans l'iniquité* (*Matth.*, VII, 22).

C'est là, messieurs, une règle sûre pour bien juger de nous-mêmes, mais la charité ne nous permet pas de l'appliquer aux autres; car il y a une telle conformité à l'extérieur entre la vraie et la fausse dévotion qu'il n'y a que la lumière de Dieu qui puisse en faire la différence, puisque le prophète même, qu'il avait rempli de sa sagesse divine, se défiait de sa sagesse propre quand il fallait distinguer les mystères du cœur humain de ceux de son propre cœur : *Discerne causam meam de gente non sancta* (*Ps.* XLII, 1). Seigneur, disait-il, discernez ma cause de la nation qui n'est pas sainte, et découvrez-moi si les mouvements que je crois de piété sont des vérités ou des apparences trompeuses.

Si David, tout éclairé qu'il était, craignait de se méprendre dans le jugement qu'il en eût pu et qu'il n'osait faire, où est le téméraire qui en jugera? Comme la plupart des jugements que nous faisons de nous-mêmes sont corrompus par l'amour-propre, si nous jugeons favorablement de notre dévotion, nous avons sujet de craindre que cet amour-propre ne nous fasse prendre la fausse pour la véritable; et comme les jugements que l'on fait de nous sont ordinairement animés d'un esprit de critique, on a lieu d'appréhender qu'ils ne soient faux toutes les fois qu'ils sont désavantageux. Le plus sûr à l'égard de nous-mêmes est de craindre sagement que notre dévotion ne soit fausse; et le plus sûr à l'égard des autres est de croire charitablement que leur dévotion est véritable.

Cependant, sans nous mettre au hasard de faire des jugements téméraires, laissons les autres et ne nous appliquons qu'à nous. Ne nous laissons point persuader que nous ayons l'esprit de la vertu, quand nous n'en avons que le corps; la vérité, quand nous n'en avons que la figure. Il est bien facile de distinguer les ténèbres de la lumière, mais il n'est pas si aisé de distinguer la lumière de la lumière même; la dévotion que *le démon de midi* suggère de celle que *le Père des lumières* inspire. Il n'y a que le soleil de justice qui puisse dissiper ce faux jour.

Prions-le de le dissiper par un de ses regards favorables, et disons-lui avec le Prophète : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte* (*Ps.* XII, 4), Seigneur, éclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort du péché, et que mon ennemi ne puisse pas dire : j'ai eu l'avantage

sur lui. Puisqu'il est autant votre ennemi que le mien, et qu'il n'en veut pas moins à votre gloire qu'à mon salut, domptez son insolence et réprimez sa fierté, afin que, dans les combats qu'il me livrera, il ne puisse pas se vanter de m'avoir vaincu : *Nequando dicat inimicus meus : prævalui adversus eum.*

Cependant, ô mon Dieu, il pourra bien s'en vanter, si vous ne m'éclairez dans le jugement que je dois faire de la vraie et de la fausse nécessité, de la vraie et de la fausse confiance, de la vraie et de la fausse dévotion. Car si je prends le faux pour le vrai, je ne me défierai pas d'un état mortel qui me sera caché, et je m'y arrêterai par une funeste léthargie. Je m'endormirai dans la possession illégitime et dans le mauvais usage des biens superflus, parce que je prendrai la superfluité et l'abondance même pour une nécessité. Je m'endormirai dans la vaine confiance du bien que j'aurai fait, au lieu de ne l'établir que dans la persévérance en celui qui me reste à faire. Je m'endormirai dans le jugement favorable d'une pensée qui n'aura fait que passer dans mon esprit, ou d'un désir naissant qui sera sorti de la surface de mon cœur, ou enfin d'une bonne action extérieure; au lieu de ne me reposer que dans la charité, sans laquelle il n'y peut avoir de solide dévotion.

Illumina oculos meos, éclairez-moi donc, Seigneur, de vos plus vives lumières, car les *ennemis qui m'affligent seraient ravis de joie s'ils me voyaient ébranlé.* Mais si vous me soutenez, je me fortifierai en votre vertu toute-puissante (*Eph.*, VI, 10); je me revêtirai de vos armes; la vérité sera la ceinture de mes reins, et la justice sera ma cuirasse. Mon cœur se réjouira de ce que vous aurez été mon Sauveur, et, bien loin d'oublier les bienfaits dont votre grâce m'aura comblé, je louerai votre saint nom par mes cantiques dans tous les siècles des siècles.

SERMON XXIII.

POUR LE PREMIER LUNDI DU CARÊME.

Du Jugement général.

Cum venerit Filius hominis in majestate sua, et omnes Angeli cum eo, tunc sedebit super sedem majestatis suæ, et congregabuntur ante eum omnes gentes.

Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa majesté accompagné de tous ses Anges, il s'asseyera sur le trône de sa gloire, et toutes les nations de la terre seront assemblées devant lui (*S. Matth., ch. XXV*, 31).

Les prédicateurs sont appelés *des anges de paix*, et l'on sait qu'être évangéliste, c'est porter une bonne nouvelle. D'où vient donc, mes frères, qu'à l'entrée de toutes nos missions, l'Eglise, qui nous envoie, nous fait prendre une voix de tonnerre pour porter la terreur partout où nous annonçons l'Evangile?

Le premier jour du carême, elle nous fait remonter jusqu'à la naissance du monde pour prendre dans la bouche de Dieu cet arrêt de mort qu'il prononça dans sa colère contre le premier prévaricateur de ses lois : *Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que cendre, et que tu seras réduit en cendre* (*Gen.*, III, 19). Et aujourd'hui elle nous fait descendre jusqu'au jour qui doit terminer tous les siècles, pour nous faire découvrir à nos auditeurs l'appareil terrible du juge des vivants et des morts. On pourrait s'étonner de ce que l'Eglise nous fait tenir une conduite qui paraît si contraire au nom même que nous portons.

Cette conduite est pourtant fondée sur le double emploi dont elle nous charge. Elle veut que nous fassions tous nos efforts pour vous retirer du mal, et qu'ensuite nous tâchions de vous confirmer dans le bien. Pour vous retirer du mal les menaces sont nécessaires; et comme c'est par là que toutes nos missions commencent, nous disons alors comme notre maître, qu'en venant à vous *nous n'apportons pas la paix* qui laisserait votre conscience dans une fausse tranquillité, *mais le glaive* (*Matth.*, X, 34) qui doit donner la mort à vos passions. Quand nous sommes assez heureux pour vous avoir ébranlés par les menaces que nous vous avons faites de la part de Dieu, nous vous soutenons par la confiance pour vous confirmer dans l'amour du bien; et comme c'est par là que toutes nos missions se terminent, ce n'est qu'à la fin du carême que nous vous annonçons la paix que Jésus-Christ a donnée à ses disciples.

Je suivrais donc l'esprit de l'Eglise et je travaillerais utilement à votre salut, si je pouvais aujourd'hui vous remplir de crainte en vous donnant une image anticipée du juge que nous attendons, de la puissance souveraine dont il s'armera, de la majesté redoutable dont il sera revêtu, de l'armée céleste dont il sera environné, de la nuée pleine d'éclairs et de tonnerres qui doit être le tribunal où sera décidé notre sort.

Mais pourquoi, me direz-vous, nous inspirer tant de crainte? C'est, messieurs, pour vous conduire à la confiance. Je ne cherche à jeter le trouble dans vos consciences que pour y établir la paix; je ne dois vous faire craindre Jésus-Christ comme votre juge que pour vous le faire aimer comme votre Sauveur. Je ne vous menacerai des rigueurs qui doivent précéder, accompagner et suivre son second avénement, que pour vous faire profiter des grâces qu'il nous a méritées dans le premier. Car, si je vous annonce des vérités terribles, ce n'est ni par un zèle amer, ni par une âpreté de tempérament, mais par un sincère désir de vous faire ouvrir les yeux sur vous-mêmes, et en ne vous déguisant point la vérité, de vous engager à la suivre.

Mais afin que mon discours produise ce grand effet, il faut qu'il soit soutenu par les nobles expressions et par la vertu toute-puissante de l'Esprit de Dieu, qui nous a fait dans les Ecritures des peintures effroyables du jugement général; et comme vous et moi y sommes également intéressés, unissons nos prières pour obtenir ce secours par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

Les deux avénements de Jésus-Christ sont également incompréhensibles, l'un dans son humilité, et l'autre dans sa puissance. Mais

quelque incomprehensible que soit celui que notre Evangile nous engage de mediter, ne sortons pas des idées communes et naturelles; et, suivant la règle que saint Paul a établie, servons-nous de ce que nous voyons pour avoir quelque notion de ce que nous ne voyons pas.

Au lieu donc de m'égarer dans mes pensées et de vous contraindre dans mes imaginations, c'est, messieurs, par rapport aux jugements que vous voyez exercer parmi les hommes, que je dois vous représenter celui de Dieu et, s'il m'est possible, vous en faire comprendre l'extrême difference. Et pour cela, je dis que les jugements qui s'exercent dans le monde sont à craindre, parce que toutes les circonstances qui les composent se termineut à trois principales qui sont formidables par elles-mêmes : au juge, à l'arrêt et à la peine. Le juge, guidé par l'exactitude de la loi, est sévère. L'arrêt, dresse sur les conditions de cette même loi, est rigide. Et la peine qui le suit peut être non-seulement sensible, mais longue.

Il faut pourtant avouer que, dans le jugement des hommes, ces trois craintes peuvent être moderees par trois diverses esperances. La crainte de la sévérité du juge, par l'espérance de le pouvoir flechir : la crainte de la rigidité de l'arrêt, par l'esperance de le faire adoucir ou revoquer, et la crainte de la durée de la peine, par l'espérance de l'abréger pendant la vie, ou du moins de la finir par la mort.

Mais, au jugement de Dieu, ces trois maux seront sans remède et toute espérance sera ôtée au pécheur, ni de flechir un juge qui viendra confondre, par la majesté de son second avènement, ceux qui auront mépris l'humilité du premier : *In majestate sua;* ni de faire revoquer un arrêt qu'il aura prononcé definitivement sur le trône de sa gloire : *In sede majestatis suæ;* ni d'abreger pendant la vie, ni de terminer par la mort une peine qui n'aura pour terme que l'eternité, qui n'en a point : *Ibunt hi in supplicium æternum.* Ce sont les paroles de notre Evangile.

Le jugement général est donc à craindre pour ces trois raisons. Parce que le juge qui y présidera ne sera pas seulement sévère, mais inflexible; voilà la première. Parce que l'arrêt qu'il prononcera contre les pécheurs impénitents ne sera pas seulement rigide, mais irrévocable; voilà la seconde. Parce que la peine à laquelle il les condamnera, ne sera pas seulement sensible et longue, mais éternelle; voilà la troisième.

Je sais, messieurs, que la plupart des hommes se révoltent intérieurement contre ces prédictions menaçantes. Les uns, effrayés comme le fut autrefois le gouverneur de la Judée à la prédication de saint Paul (*Act.*, XXIV, 25), bannissent de leur esprit ces tristes pensées. Et les autres, plus hardis et plus téméraires, veulent trouver dans la miséricorde et dans la justice de Dieu de quoi diminuer la crainte de ce jugement. C'est pourquoi mon ministère m'engage, non-seulement à vous exposer ce qui est prédit du juge souverain, mais encore à justifier sa conduite, d'abord dans cette sévérité formidable que rien ne pourra flechir, et ensuite dans cette justice rigoureuse, qui condamne et qui punit éternellement le péché de l'homme, quoique l'acte de son péché n'ait pas été éternel.

Vous voyez que ce dessein renferme le jugement et l'enfer qui en est la suite. Mais ces deux objets sont trop grands pour vous être presentés d'une seule vue. J'en ferai donc deux discours. Aujourd'hui je vous parlerai du juge et de l'arrêt, et je remets à demain à vous parler de la peine. Je ne vois pas qu'il soit nécessaire de vous demander toute votre attention. Le jugement général, qui doit rendre le ciel et la terre attentifs, vous la demande assez de lui-même.

PREMIÈRE PARTIE.

La raison le veut, on ne la peut combattre. Dieu l'a dit, il le faut croire. Les hommes seront juges.

Il est raisonnable que Dieu manifeste sa sagesse et qu'il justifie sa justice à la face de l'univers assemblé, car l'impunité du mal encourage les méchants à le faire (*Eccli.*, III), et la foi des bons est ébranlée par la prospérité des méchants (*Psal.* LXXII). Il faut donc que Dieu choisisse un jour pour les juger tous et pour rendre à chacun selon ses œuvres.

Il est raisonnable que nous soyons convaincus que Dieu gouverne tout par sa providence, que ses conseils ne laissent pas d'être équitables, quoiqu'ils nous soient inconnus, qu'il y a un ordre caché dans les désordres du monde, et, que ce que nous appelons fortune et hasard, ne sont que des termes spécieux que nous avons inventés pour couvrir notre ignorance sur les causes des événements qui nous surprennent.

Aussi est-il écrit dans le livre de notre foi que Dieu a arrêté un jour auquel il doit juger le monde dans sa justice : *Statuit diem, in quo judicaturus est orbem in æquitate* (*Act.*, XVII, 31), et que c'est Jesus-Christ qui est établi par son Père *juge des vivants et des morts* (*Act.*, X, 42). *Il jugera le juste et l'injuste*, dit le Sage, *et alors ce sera le temps de toutes choses* (*Eccli.*, III, 17). C'est maintenant le temps de la patience de Dieu, de l'humiliation des bons et de l'orgueil des méchants. Mais un temps viendra, qui terminera tous les temps et qui ne sera pas terminé lui-même. *Ce sera le temps de toutes choses*, parce que chacune sera dans sa place. L'injuste domination sera détruite, la fausse vertu sera confondue et la même vérité qui aura sanctifié les serviteurs de Dieu, les justifiera et les couronnera de gloire.

Aux approches de cette dernière heure un déluge de feu dissoudra les cieux, brûlera la terre, fera fondre les éléments. Toute la nature sera renversée (*Luc.*, XXI, 25; II *Pet.*, III, 12). Une puissante voix fera ouvrir les tombeaux. Une vertu invisible y ramassera les ossements et les cendres. Le ciel et l'enfer ayant ouvert leurs portes éternelles, les esprits ranimeront les corps; et Jésus-Christ,

accompagné de tous ses anges, descendra avec puissance et majesté sur une nuée comme sur un trône, d'où il jugera toutes les nations assemblées devant lui (*Matth.*, XXV, 31). C'est la doctrine et le langage de notre foi.

Or, je dis que ce juge sera inflexible, et j'en trouve toutes les preuves ramassées dans ces paroles de l'Ecriture : *Zelus et furor viri non parcet in die vindictæ, nec acquiescet cujusquam precibus, nec suscipiet pro redemptione dona plurima* (*Prov.*, VI, 34). La jalousie et la fureur de l'époux ne pardonnera point au jour de la vengeance. Il ne se rendra aux prières de personne et il ne recevra point pour satisfaction les présents qu'on lui voudra faire.

Paroles menaçantes, que saint Augustin a expliquées de la colère de Jésus-Christ en son dernier jugement et où il prétend que le Sage veut dire que les hommes ont accoutumé de se servir pour fléchir leurs juges, ou de la pitié, ou des amis, ou des présents, mais qu'il n'en sera pas de même de Jésus-Christ (*Aug. in Joan., tract.* 3). Il ne sera point fléchi par sa propre miséricorde, parce que ce sera un jour de jalousie et de fureur: *Zelus et furor viri non parcet in die vindictæ.* Il ne sera pas fléchi par les prières des saints, puisqu'aucun ne le priera et que, quand ils le prieraient, il ne les écouterait plus : *Nec acquiescet cujusquam precibus.* Il ne sera pas fléchi par les présents, puisqu'alors il n'y aura plus d'exercice de charité et qu'il n'aura plus besoin de rien, ni en sa propre personne, ni en celle de ses membres : *Nec suscipiet pro redemptione dona plurima.* C'est un oracle du Saint-Esprit soutenu de plusieurs autres et expliqué par saint Augustin. C'est maintenant à moi à le mettre dans son jour et à vous, mes chers auditeurs, à l'écouter avec une crainte religieuse, qui vous porte à la componction.

1. Non, il ne faut plus se rien promettre au jour du jugement de la part de la miséricorde, et en voici une raison d'autant plus solide qu'elle est fondée sur la foi.

Cette foi nous apprend que, comme il y a deux natures en Jésus-Christ, il y a aussi deux volontés, et il faut faire cette différence entre la volonté divine et la volonté humaine, que la divine est compatissante et miséricordieuse, au lieu que l'humaine est sévère et inflexible. Car pourquoi pensez-vous, messieurs, que Jésus-Christ ait paru comme un agneau à son premier avénement et qu'il ait passé sur la terre *en faisant du bien partout* (*Act.*, X, 18)? C'est qu'il n'était pas venu alors pour faire sa volonté humaine, mais pour suivre le penchant de sa volonté divine. Aussi disait-il aux peuples qui le suivaient : *Je suis descendu du ciel non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. Or, la volonté de celui qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de tous ceux qu'il m'a donnés* (*Joan.*, VI, 8). Mais parce qu'à son dernier avénement il jugera les vivants et les morts en tant qu'homme, il agira selon la pente de la nature humaine et ne respirera que vengeance; car il est écrit que *son Père lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est Fils de l'homme* (*Joan.*, V, 27).

Comme il fallait qu'il y eût un jour où la justice s'exerçât sans miséricorde, *le Père des miséricordes* n'a pas voulu l'exercer lui-même; et parce que son Fils, en tant que Dieu, n'a qu'une même volonté avec lui, il s'est, pour ainsi dire, défié de sa douceur et il a résolu qu'il jugerait en tant qu'homme, afin que son jugement fût exercé dans toute la rigueur de la justice : *Potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est.* En telle sorte, mes frères, que, quand nous paraîtrons devant son tribunal il nous jugera tous en tant qu'homme; et, comme il a été traité lui-même avec la dernière rigueur quand les hommes l'ont jugé, il viendra, comme il le disait à un de ses juges (*Matth.*, XXVI, 64), pour nous juger à son tour sans pitié.

Ce n'est pas assez de dire que la miséricorde ne sera pas pour nous. Il faut ajouter qu'elle sera contre nous, parce qu'elle sera obligée de venger nos ingratitudes. Et quelle apparence que la miséricorde qui nous a donné l'Evangile pour règle, se déclare pour nous après que nous en aurons méprisé les préceptes et les conseils? Quelle apparence que la miséricorde qui nous a laissé tant d'exemples de Jésus-Christ, prenne notre parti si nous avons détourné les yeux de cet excellent modèle? Quelle apparence que la miséricorde qui a institué tant de sacrements pour nous sanctifier, ne s'arme pas contre nous après que nous les aurons profanés? Et, si la miséricorde même est contre nous, qui sera pour nous?

Le premier mouvement de Dieu pour nous, dit Tertullien (*L.* II, *cont. Marc.*), est la bonté; mais quand cette bonté se trouve inutile par le mépris que nous en faisons, Dieu n'a plus pour nous que des mouvements de justice et de rigueur, et son amour méprisé se change en haine et en colère : *Deus a primordio bonus, deinde justus et severus.*

2. Si, en voyant la rigueur du juge, nous voulons, comme nous faisons durant cette vie, chercher du secours ailleurs, nous n'en trouverons plus (*Apoc.*, IV, 10; *Greg., pap., Mor., l.* XXXIV, *c.* 9). Les saints ne prieront point alors pour les pécheurs, parce qu'ils ne seront plus avocats, mais juges. Maintenant qu'ils exercent la fonction d'avocats, ils entrent dans les dispositions de miséricorde du souverain avocat des pécheurs, qui est Jésus-Christ. Mais en exerçant la fonction de juges avec ce même Jésus-Christ, ils entreront si pleinement dans les dispositions de justice où ils le verront, qu'ils y seront, pour ainsi dire, absorbés.

C'est dans ce sens que saint Bernard a expliqué cette parole du Prophète : *Absorpti sunt juncti petræ judices eorum* (*Ps.* CXL, 6). Les juges des pécheurs seront joints avec la pierre et comme transformés en elle. Il veut dire que, dans ce jour redoutable, Jésus-Christ aura la dureté de la pierre par la rigueur inflexible de sa justice et que les pécheurs trou-

veront la même dureté dans les saints (*Bern., in Ps.* XC, *serm.* 8, n. 3.). Comme celui qui s'unit à Dieu devient, selon saint Paul, un même esprit avec lui, les saints s'unissant, dans ce dernier jour, avec la pierre qui est Jésus-Christ, ne feront avec lui qu'une même pierre, c'est-à-dire qu'un même juge, le plus sévère et le plus inflexible qui sera jamais : *Absorpti sunt in eumdem affectum justitiæ.*

Dans l'ancienne loi il y avait trois asiles remarquables pour les temps malheureux. Noé se retira dans l'arche au temps du déluge; Loth s'enfuit sur la montagne au temps de l'incendie des villes abominables, et les Israélites se réfugièrent dans le temple au temps de la persécution. Dans la loi nouvelle Jésus-Christ est notre arche, mais quand il jugera le monde, ce sera une arche inaccessible, et, *dans le déluge des grandes eaux les pécheurs ne s'approcheront point de lui* (*Psal.* XXXI, 6). Les saints sont maintenant pour nous comme des montagnes de refuge; mais quand le monde sera jugé, *ces montagnes fondront comme la cire devant la face du Seigneur* (*Ps.* XCVI, 5). Marie est le temple où le Fils du Très-Haut a voulu faire son séjour, pour moyenner la paix entre le ciel et la terre, et qui est encore ouvert à tous les pécheurs contrits. Mais ce temple sera fermé dans ce jour de désolation et de guerre, et la sévérité du juge sera telle, que la Vierge ni les saints n'auront plus le pouvoir ni la volonté de le prier pour les pécheurs : *Nec acquiescet cujusquam precibus.*

Bien loin de prier pour eux, ils seront contre eux; car il est prédit que *Dieu armera ses créatures pour se venger de ses ennemis, et que tout l'univers combattra avec lui contre les insensés* (*Sap.*, V, 18). Maintenant, dit saint Paul, *toutes les créatures gémissent, et sont comme dans le travail de l'enfantement, parce qu'elles sont assujetties à la vanité* (*Rom.* VIII, 22), et que les méchants les appliquent à des usages contraires à la fin pour laquelle Dieu les a créées. Mais alors il n'y en aura pas une seule qui ne se soulève contre eux. Ce n'est pas que Dieu ait besoin d'elles pour l'exécution des ses vengeances. Il leur donnera seulement cette force, afin que les méchants soient punis par les choses mêmes dont ils auront abusé et que les objets de leurs passions deviennent les instruments de leur supplice.

Il est prédit qu'*un vent des plus violents soufflera contre eux et les dispersera comme un tourbillon.* C'est-à-dire qu'il les divisera pour jamais du nombre des élus, qui, selon saint Paul, seront élevés dans les airs avec Jésus-Christ pour juger avec lui tout le monde (I *Thess.*, IV, 16). Ce qui est confirmé dans l'Evangile, où il est dit que toutes les nations de la terre seront assemblées devant lui, et qu'il séparera les uns des autres *comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs ;* séparation qui nous fait entendre un lieu honorable pour les justes et un lieu de malédiction pour les pécheurs. Maintenant tout est confondu dans le monde. Vous qui êtes bons, vous avez la douleur de vous trouver mêlés avec les méchants ; et vous méchants, vous avez l'adresse de passer souvent pour bons. Mais alors la séparation en sera faite; le bon grain sera serré et la paille jetée au feu.

Il est prédit que tous les éléments confondus envelopperont les réprouvés dans leur confusion, et conspireront unanimement à leur perte. Alors seront consumés tous les ouvrages de l'ambition. Les actions que l'on fait maintenant dans le monde avec tant d'éclat, seront alors comme *la fumée que le vent dissipe*, et la gloire imaginaire que l'on se propose après la mort, sera comme le *souvenir d'un hôte qui passe et qui n'est qu'un jour en un même lieu.*

C'est ainsi, dit l'Ecriture, que l'univers combattra avec Dieu contre les pécheurs insensés, *pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* Et si les créatures même inanimées les doivent traiter avec tant de rigueur, pensez que feront les plus nobles. Les anges qui composeront la cour et les armées de Jésus-Christ ne souffriront point patiemment que l'on ait méprisé la sagesse de leur conduite (*Chrys., Hom.*, 80 *in Matth*). *Les saints s'élèveront avec confiance contre ceux qui les auront opprimés et qui leur auront ravi le fruit de leurs travaux. Les martyrs, qui sont morts pour la parole de Dieu et pour la confession de son nom, ne garderont plus le silence où sa bonté les retient. C'est alors qu'ils demanderont au Dieu saint et véritable la vengeance de leur sang, et ils l'obtiendront.*

Ce n'est pas, mes frères, ce que j'imagine, c'est ce que Dieu même nous a prédit de la rigueur de son jugement. De peur de me rendre suspect dans une description si affreuse, j'affecte de me servir de ses propres expressions; et à moins que d'être impie de profession, peut-on les entendre sans être pénétré de frayeur?

3. Prétendra-t-on après cela fléchir le juge par des présents? Il est encore prédit que le temps ne sera plus d'en recevoir pour le rachat des pécheurs : *Nec suscipiet pro redemptione dona plurima.* Comme il viendra dans un appareil terrible de puissance et de majesté et qu'il n'aura plus besoin de rien ni en sa propre personne, ni en celle de ses membres, tous les dons que fait aujourd'hui la charité et qui servent à l'expiation des péchés, seront alors inutiles.

Il n'en sera pas de Jésus-Christ comme de ces juges intéressés, qui, selon la remarque d'un saint pape, font moins d'attention sur le droit des parties que sur les présents qu'elles leur font, et qui regardent toujours où il y a plus de bien, jamais où il y a plus de justice. Ce juge, dit saint Augustin, qui est la justice même, ne se gagnera point par la faveur. On ne le touchera point par la pitié, on ne le corrompra point par les présents, on ne l'adoucira point par les excuses.

Qu'écoutera-t-il donc? sa seule vengeance. Et pour l'exercer, *il prendra*, dit le Sage,

la justice pour cuirasse (*Sap.*, V, 19). Cela veut dire, ajoute saint Bernard, que son cœur en étant couvert, il sera entièrement inflexible, et qu'il ne se laissera point émouvoir par une compassion indigne de sa grandeur, parce que le temps de faire miséricorde aux hommes sera passé et que celui de se faire justice à lui-même sera venu.

Non-seulement, dit le Sage, il prendra la justice pour cuirasse, mais encore *pour casque, l'intégrité de son jugement, et il se couvrira de l'équité comme d'un bouclier impénétrable.* Ces expressions figurées nous signifient qu'en exerçant cette justice souveraine dans toute son étendue, ses jugements seront irréprochables, parce qu'ils seront fondés sur l'équité; car, au lieu que les hommes mettent leur force et leur grandeur à pouvoir être injustes impunément, Dieu n'est grand et fort qu'autant qu'il est juste.

Il ne se contentera pas de l'être, il voudra qu'on le reconnaisse pour tel, et ceux même qu'il condamnera seront convaincus qu'il les aura justement condamnés. Or, pour manifester sa justice dans tout son éclat, les saints docteurs prétendent qu'il n'aura qu'à montrer sa croix (*Chrys. Hom. 77, in Matth. Aug. serm.* 130, *de Temp.*). Aussi l'Evangile dit-il qu'elle paraîtra dans le ciel : *Tunc parebit signum filii hominis in cœlo.* Ce sera, dit Tertullien, l'étendard du Dieu des armées, qui marquera la victoire remportée sur ses ennemis, qui fera éclipser toutes les lumières du monde, qui paraîtra pour la consolation des saints et pour le désespoir des réprouvés, pour confondre la perfidie des Juifs et l'orgueil des gentils, qui auront pris la croix pour une folie. Sur elle toute vérité sera, pour ainsi dire, écrite en caractères de sang; et quand les pécheurs ingrats verront la croix de leur Rédempteur méprisé, ils n'attendront plus d'accusateur pour les convaincre, ni de juge pour prononcer leur arrêt. Cette croix, dit saint Chrysostome, leur reprochera suffisamment le tort qu'ils auront eu de ne pas profiter du bienfait de la rédemption.

Tant d'empereurs et tant de rois, tant de riches et de puissants du siècle, qui s'étaient crus des dieux sur la terre, verront alors qu'ils n'étaient que terre devant Dieu; et eux, dit Tertullien, qui faisaient trembler le monde, seront alors tremblants et effrayés devant le tribunal d'un juge, aux menaces duquel ils n'auront pas voulu croire : *Tot reges et præsides ante tribunal Christi palpitantes.*

Ah! mon Dieu, qui pourrait comprendre l'état de misère et de désolation où ils seront réduits dans ce triste jour? Hommes du monde, qui consumez votre vie dans les affaires et dans les plaisirs, sans faire la moindre réflexion à ce que la religion demande de vous; qui mettez votre fin dernière dans la créature, et qui regardez votre fortune comme votre souverain bien : vous aussi, dames sensuelles, qui devenez de plus en plus idolâtres d'une beauté qui, malgré vos soins et vos artifices, passera comme la fleur; vous qui regardez comme un triomphe de faire l'inquiétude criminelle de toutes les assemblées où vous paraissez, et qui vous flattez de la honteuse gloire d'allumer le feu de la concupiscence dans des cœurs que Jésus-Christ avait voulu embraser du feu de la charité; hélas! vous ne pensez à rien moins qu'à la mort et au jugement qui la doit suivre; vous ne voulez pas même y penser. Mais du moins que j'aie aujourd'hui assez de pouvoir sur vos esprits, pour vous faire considérer l'état déplorable où vous serez réduits les uns et les autres, quand ce triste jour sera venu. Qui que vous soyez, si vous paraissez devant le tribunal du juge inflexible sans avoir fait pénitence de vos péchés, de quelque côté que vous vous tourniez alors, vous ne verrez que des objets effrayants, qu'une matière éternelle de désespoir. Vous verrez au-dessus de vous le ciel fermé, au-dessous de vous l'enfer ouvert, autour de vous le monde brûlé, contre vous les créatures révoltées, au dedans de vous-mêmes votre conscience bourrelée par le nombre de vos péchés, et partout la justice de Dieu qui vous poursuivra comme une impitoyable ennemie, sans que vous puissiez vous dérober un seul moment à ses poursuites, ni étouffer les remords cuisants qu'elle excitera dans votre cœur.

Ah! stupidité des hommes, que tu es monstrueuse! Enchantement qui les tiens liés au monde, la raison humaine ne te comprend point.

Est-il possible, mes frères, que nous croyions que ce juge viendra, et que bientôt nous paraîtrons devant lui pour lui rendre compte de notre vie, et que cependant nous vivions comme si nous ne le croyions pas? A peine y pensons-nous, et un jugement si épouvantable ne nous effraie point. Aussi Jésus-Christ a-t-il ajouté à toutes les autres prédictions que ce jugement surprendra les hommes, et que, comme au temps de Noé, ils se trouveront occupés à tout autre chose qu'à se mettre en état de paraître devant leur juge : *Sicut factum est in diebus Noe, ita erit et in diebus filii hominis.*

N'imitons pas, mes chers auditeurs, une insensibilité si malheureuse. Laissons-nous toucher par avance à la terreur de ce jugement, pour éviter les maux qui le rendront si terrible. Que la sévérité du Juge que nous attendons nous serve comme de rempart, et contre les embûches secrètes, et contre les efforts sensibles de la corruption humaine, afin qu'elle ne nous fasse jamais tomber, ni dans les déréglements dangereux, ni dans les fautes les plus légères. Entretenons-nous toujours dans une crainte si utile, et nous ne pécherons jamais (*Eccli.*, VII, 40).

Au reste, il n'est pas besoin que plusieurs siècles se passent ni que le monde finisse pour voir notre jugement, puisque le particulier précédera le général. A la vérité, nous ne savons le jour précis ni de l'un ni de l'autre. *Ce sont des temps et des moments que le Père a mis en sa puissance* (*Act.*, I, 7).

Mais ce que nous savons d'une certitude infaillible, c'est que le jour de notre mort sera le jour de notre jugement, et à notre égard le jour de la ruine du monde comme le jour de la gloire de Jésus-Christ, puisqu'alors tout le monde périra pour nous, et que nous paraîtrons devant le tribunal de ce Juge, pour y être jugés selon sa justice et selon nos œuvres.

Craignons donc notre Juge, et vivons de manière que nous trouvions en lui notre Sauveur. L'Eglise joint sans cesse ces deux avénements, et jamais ne nous parle de l'un sans nous faire souvenir de l'autre, parce qu'ils sont inséparables pour la délivrance de l'homme, en ce que l'un la commence et que l'autre la finit. Et ce qui est un sujet de tremblement pour les pécheurs est une consolation pour les justes, qui demandent toujours que son règne arrive. Soyons donc justes pour être consolés, et pour lever la tête quand notre rédemption approchera. Servons-nous de la description que font les écrivains sacrés de la colère implacable de Dieu et de l'épouvantable renversement de la nature, pour nous détacher de l'amour des choses qui passent, et pour haïr le péché, qui alors sera si sévèrement puni. Craignons de cette crainte utile qui conduit à la confiance, et qui nous fera désirer d'être délivrés des liens du corps pour être éternellement avec Jésus-Christ, parce qu'étant *régénérés en une espérance vive* (I *Pet.*, I, 3), nous serons sûrs de trouver notre Sauveur dans notre Juge.

Mais pour rendre notre crainte encore plus salutaire, j'ajoute que si le Juge doit être inflexible, l'arrêt qu'il prononcera contre les pécheurs doit être irrévocable, et c'est ici la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Il y a cette différence, messieurs, entre les arrêts que Dieu prononce dans le temps et ceux qu'il prononce dans l'éternité, que les uns peuvent être révoqués, au lieu que les autres sont irrévocables.

Il envoie le prophète Isaïe au roi Ezéchias, avec ordre de lui prononcer l'arrêt de sa mort (*Isai.*, XXXVIII, 1). Le voilà condamné. Cependant ce prince ayant eu recours à la prière et aux larmes, Dieu ne croit rien faire qui soit indigne de sa gloire en révoquant cet arrêt, et la vie est en effet prolongée à Ezéchias. Il devait mourir, selon la nature du mal dont il était frappé ; mais comme Dieu avait prévu qu'il prierait, il avait résolu, dans son décret éternel, de faire le miracle qui le tira du lit de la mort.

C'est dans un sens approchant que saint Ambroise a avancé cette proposition qui exerce si fort les théologiens scolastiques : *Novit Dominus mutare sententiam, si tu noveris emendare delictum* (*Ambr., in Luc.*, *l.* II, 33) : Dieu révoquera l'arrêt de votre condamnation, si vous vous corrigez de votre péché. Ce qui ne veut pas dire que Dieu change quand nous changeons, car ses décrets éternels s'accomplissent infailliblement. Mais ce saint docteur parle des jugements de Dieu par rapport à ce que les hommes en peuvent comprendre. Comme le pécheur engagé dans le crime mérite l'enfer, il est regardé en cet état comme un homme que Dieu a condamné, mais qui peut éviter cette condamnation, s'il vient à se convertir : et quand il se convertit en effet, Dieu ne révoque point ce qu'il avait résolu éternellement sur ce pécheur, il révoque seulement la condamnation qu'il aurait méritée, s'il ne se fût pas converti. Car il est certain que Dieu prédit quelquefois les maux de telle sorte, que sa prédiction n'est qu'une menace qu'ils arriveront, si ceux qui en sont menacés ne font pénitence, comme il paraît par la manière dont Jonas prédit la ruine de Ninive. Et au contraire, il promet le salut aux pécheurs, pourvu qu'ils fassent ce qu'il leur commande pour l'obtenir.

Les arrêts qui sont prononcés dans le cours des siècles peuvent donc se révoquer, parce qu'ils sont prononcés avec condition. Mais celui que Jésus-Christ prononcera contre les pécheurs en son dernier jugement étant fondé sur le décret immuable qu'il a fait dans l'éternité, il sera immuable comme ce décret ; et quand je vous aurai montré qu'il doit l'être selon les lois divines et selon les lois humaines, vous reconnaîtrez les illusions que vous ont débitées les millenaires, les origénistes, les sociniens qui, reconnaissent comme nous la divinité de l'Ecriture et qui, ne pouvant nier qu'il n'y ait un abîme où les méchants sont tourmentés, ont voulu faire accroire que cet abîme vieillira, et que ce qui vieillit a une fin. Comme si par cette hardiesse insensée ils pouvaient se mettre à couvert de l'autorité de tout le monde chrétien qui les accable.

1. Oui, mes frères, c'est une loi divine sur laquelle Dieu règle tous ses jugements, qu'il faut que tout ce qu'il a prédit s'accomplisse, et que tout ce qu'il a fait écrire s'exécute, parce que *le ciel et la terre passeront et que sa parole ne passera jamais* (*Luc.*, XXI, 33). Nous avons deux préjugés authentiques de l'accomplissement de cette loi, l'un en la personne de Jésus-Christ, l'autre en celle de ses disciples.

Le Père éternel avait prononcé un arrêt de mort contre son Fils, après lequel il fut indispensablement obligé de mourir (*Joan.*, XIX, 7). Ce Fils, condamné par son propre Père et tombé pour l'amour de nous dans une désolation totale de sa sainte humanité, fit de merveilleux efforts dans le jardin des olives pour empêcher l'exécution de cet arrêt, mais il comprit enfin qu'il était irrévocable, parce qu'il fallait nécessairement que les Ecritures fussent accomplies. Et en effet, il fut abandonné de ses disciples, parce qu'il était écrit que *le Pasteur étant frappé les brebis du troupeau seraient dispersées* (*Zach.*, XIII, 7). Il reçut un soufflet de la main d'un soldat insolent, parce qu'il était écrit qu'il devait *tendre la joue à celui qui le frapperait* (*Tren.*, III, 30). Il fut livré à la licence des soldats romains et à la fureur de la populace juive, parce qu'il était écrit qu'il devait être *ras-*

sasié d'opprobres. Il souffrit la rigueur de la flagellation parce qu'il était écrit que les *pécheurs frapperaient sur lui sans pitié* (*Ps.* CXXVIII, 3). Et pour ne pas faire un détail qui nous mènerait trop loin, il fallut que Jésus Christ endurât toutes les cruautés que les Juifs et les païens exercèrent sur lui dans sa passion, et qu'il mourût de leurs mains pour le salut de tous les hommes, parce que la cause et les circonstances de sa mort avaient été marquées dans la parole de Dieu, et que cette parole était un décret immuable, un décret qui devait s'accomplir nécessairement. Aussi les Evangélistes ont pris grand soin de nous le répéter plusieurs fois. Tout cela s'est fait, disent-ils, afin que les paroles des prophètes fussent accomplies : *Hoc autem totum factum est, ut adimplerentur Scripturæ prophetarum* (*Matth.*, XXVI, 56).

Le sort des disciples n'a pas été différent de celui du Maître, et comme Jésus-Christ a accompli tout ce que les prophètes avaient prédit de lui, on a vu accomplir dans les saints tout ce que Jésus-Christ avait prédit d'eux. Il leur avait prédit que le monde les haïrait (*Matth.*, XXIV, 9), et le monde les a si fort haïs, qu'il leur a fait souffrir l'exil, les prisons, les supplices et enfin la mort. Il leur avait prédit qu'ils seraient *comme des brebis parmi les loups*, et l'on peut dire qu'ils en ont été déchirés, puisque les méchants se sont déclarés contre eux et les ont persécutés partout. Il leur avait prédit qu'ils seraient *conduits devant les tribunaux des rois et des juges de la terre* (*Matth.*, X, 6), pour y défendre la pureté de sa doctrine ; et ils l'y ont défendue à la face des nations.

S'il est donc vrai que l'arrêt prononcé par les divines Ecritures contre Jésus-Christ et contre les apôtres n'a pu être révoqué, il est visible que celui que les mêmes Ecritures ont prononcé contre les pécheurs ne le sera point ; car il ne serait pas juste que l'esclave eût plus de priviléges que le Fils, et que les serviteurs révoltés fussent préférés aux fidèles.

Silence, raison humaine, qui oses te révolter contre la divine révélation ou la corrompre par des interprétations téméraires. Que peuvent tes frivoles espérances contre le décret immuable de l'éternelle vérité ? Tout ce qui a été prédit dans la loi contre les réprouvés s'accomplira jusqu'à un seul point (*Matth.*, V, 18). Les exécuteurs de la justice divine les précipiteront dans une fournaise de feu et les jetteront dans les ténèbres extérieures pour accomplir la menace que Jésus-Christ leur en a faite *Matth.*, XIII, 42 ; XXII, 13). Il est prédit que, le van à la main, il nettoiera parfaitement son aire, qu'il amassera son blé dans le grenier, et qu'il brûlera la paille dans un feu que l'eau des larmes n'éteindra jamais (*Matth.*, III, 12) : et cette prédiction aura son effet. Ce qui est arrivé déjà, dit saint Augustin, est un préjugé de ce qui ne l'est pas encore ; et comme c'est une loi divine, rien n'est capable d'en empêcher l'exécution.

2. Mais quoique la justice de Dieu n'ait peut-être pas les mêmes principes que la nôtre, accommodons-la néanmoins à la faiblesse et à la simplicité de nos idées. Je dis même que, suivant les règles de la justice humaine toujours émanée de celle de Dieu, cet arrêt ne sera jamais ni révoqué, ni adouci. Il ne peut l'être que par appel ou par la satisfaction des parties, et les réprouvés ne pourront ni appeler, ni satisfaire.

Ils ne pourront point appeler, parce que leur arrêt sera prononcé par un juge souverain. Car, encore que la puissance souveraine ne réside pas naturellement en Jésus-Christ en tant qu'homme, alors il la possédera tout entière par commission, parce que son Père lui a donné l'autorité nécessaire pour exercer dans ce grand jour toute sorte de jugement : *Omne judicium dedit Filio* (*Joan.*, V, 22).

Quand même les réprouvés en pourraient appeler, ils n'en auraient pas le courage, parce que leurs crimes seront trop clairement manifestés. Ils le seront à leur juge dont la lumière certaine pénétrera jusque dans le fond des cœurs, et lorsqu'il examinera les œuvres des hommes, il les convaincra qu'il était présent à leurs plus secrètes pensées et qu'il a tout vu de ses propres yeux (*Eccli.*, XV, 20). Ni sa sagesse ne sera surprise, ni sa puissance vaincue. Personne ne pourra ni se soustraire à lui, ni lui échapper ; et il sera tout ensemble le juge, le témoin et le vengeur de tous les crimes. Ces mêmes crimes seront encore manifestés, non-seulement aux pécheurs mêmes par les lumières d'une conscience qui ne sera plus troublée par la passion, mais encore à toute la terre par la lumière de Dieu, avec une clarté qui ne laissera pas le moindre doute. D'où il faut conclure qu'il n'y aura point lieu d'appel à un autre tribunal, puisque nul autre ne peut être ni si souverain, ni si bien instruit que celui-là.

On pourrait encore espérer la révocation de cet arrêt, si les criminels pouvaient satisfaire leur partie. Mais tous les moyens leur en seront ôtés, parce que, dit saint Augustin, après le jugement on ne pourra plus mériter : *Non enim post judicium patet meritis locus.*

Les réprouvés ne pourront plus donner à manger à ceux qui ont faim, puisqu'ils seront eux-mêmes tourmentés par la faim la plus cruelle : *Famem patientur ut canes* (*Ps.* LVIII, 7). Ils ne pourront plus revêtir les nus, puisqu'il sortiront eux-mêmes des mains des voleurs qui les auront dépouillés en descendant de Jérusalem à Jéricho (*Luc.*, X, 30) ; ou, pour parler sans figure, parce qu'en passant de la vie de grâce à la mort du péché, ils seront tombés pour jamais sous la puissance des démons. Ils ne pourront plus loger les passants, puisqu'ils seront eux-mêmes semblables à ceux que le prophète nous dépeint errants dans les déserts et dans des solitudes sèches où ils ne voient aucun chemin, et où ils cherchent leur patrie sans la pouvoir trouver (*Ps.* CXXVI, 4). Ils seront incapables de satisfaire leur juge par aucune bonne

œuvres, parce que la malédiction de Dieu sera tombée sur eux, pour les dessécher jusqu'à la racine comme le figuier de l'Evangile (*Matth.*, XXI, 19).

Heureux l'arbre qui aura *porté du fruit en son temps* (*Ps.* I, 3), puisque le jugement se doit faire à la fin du temps. Le temps est la mesure du monde, et le monde arrivant alors à sa fin, le temps finira comme le monde (*Apoc.*, X, 6). Heureux celui qui aura trafiqué avant le dernier avénement de Jésus-Christ : *Negotiamini dum venio* (*Luc.*, XIX, 43), car alors tout commerce de bonnes œuvres cessera. Heureuses les vierges sages qui auront fait ouvrir de bonne heure la maison de leur époux, car alors on dira aux vierges folles dont les lampes seront éteintes, *que la porte est fermée* (*Matth.*, XXV, 10). Pourquoi tant de rigueur? C'est que l'arrêt qui aura été prononcé contre les pécheurs ne pourra plus se révoquer. *Allez, maudits, au feu éternel.* Après cette terrible parole il n'y aura plus de retour.

Terrible parole, en effet, qui alors imprimera le désespoir dans l'âme des réprouvés, et qui devrait maintenant imprimer une crainte salutaire dans l'âme de tous les pécheurs. Mais comme cet arrêt ne se prononce point durant la vie, ce retardement les fait abuser de la patience de Dieu, et le Sage l'a remarqué, *parce que*, dit-il, *la sentence ne se prononce pas sitôt contre les méchants, les enfants des hommes commettent le crime sans aucune crainte* (*Eccl.*, VIII, 12). Mais combien grande est leur erreur! Dieu est patient, dit saint Augustin, parce qu'il est éternel. Il ne prononce pas sitôt l'arrêt de leur condamnation, parce que sa miséricorde les tolère, et les invite à rentrer dans sa grâce par la pénitence. Cependant ils abusent de cette bonté à leur propre ruine. Ils changent en poison le remède qui leur était offert pour les guérir; comptant toujours sur le temps que Dieu leur donne, il se trouve à la fin qu'il ne leur en donne plus et qu'un arrêt, qui pouvait être révoqué pendant leur vie, ne peut plus l'être après leur mort.

Il y en a même d'assez aveugles pour s'imaginer que Dieu n'est point, parce qu'il est patient. Mais quel étourdissement et quel blasphème! Dites plutôt qu'il n'est si patient, que parce qu'il est Dieu; et s'il ne se venge pas toujours dans le temps, ce n'est pas qu'il ne le puisse, c'est plutôt parce qu'ayant une souveraine puissance de se venger, il a toute l'éternité pour la juste exécution de ses vengeances.

Craignons donc, mes frères, un arrêt après lequel il ne restera plus aucune espérance de pardon, et évitons les sujets qui peuvent nous l'attirer. Ces sujets sont nos crimes, et parmi ceux dont nous pouvons nous trouver coupables au jugement, Jésus-Christ n'en marque qu'un dans notre Evangile, qu'il semble regarder comme le plus énorme de tous, parce qu'il n'y en a point qu'on puisse éviter si facilement. Ce crime est d'avoir manqué de charité envers ses membres souffrants, prétendant que cette dureté aura rejailli sur lui-même (*Matth.*, XXV, 42). Il appelle à la possession de son royaume, ceux qui ont rassasié les familiques, vêtu les nus, consolé les affligés, visité et racheté ceux qui étaient dans les chaînes. Il dit même que ce royaume leur était préparé depuis le commencement du monde, et qu'il leur était dû par sa grâce comme un héritage. Mais il maudit ceux qui ont manqué à faire ces œuvres charitables, et il les condamne au feu éternel qu'il avait préparé, non pour eux, mais pour les démons, afin qu'ils reconnaissent, dit saint Chrysostome, qu'ils n'y sont condamnés que par leur faute, puisque Dieu leur avait préparé un royaume qu'il n'a tenu qu'à eux de mériter (*Chrys. Hom.* 80 *in Matth.*).

Confirmons-nous par là, chrétiens, dans la grande vérité que saint Paul nous a prêchée, après l'avoir apprise de Jésus-Christ, que sans la charité toutes les autres vertus sont inutiles, qu'avec la charité seule, exercée dans un esprit de pénitence et avec le désir de nous convertir, nous pouvons mériter le pardon de nos péchés, parce qu'elle nous en méritera la contrition, et par conséquent nous mettre à couvert de l'arrêt que Jésus-Christ prononcera dans son dernier jugement. Effet admirable de la bonté de Dieu, qui nous donne le moyen de nous rendre heureux pour si peu de chose! Mais effet étonnant de notre dureté, si pour si peu de chose nous nous rendons malheureux!

Pensons-y, mes chers auditeurs, et concluons ce discours par où l'Ecclésiaste, c'est-à-dire le prédicateur par excellence a conclu son livre : *Finem loquendi pariter omnes audiamus* (*Eccle.*, XII, 13), écoutons, dit-il, écoutons tous ensemble la fin de ce discours.

Comme l'on écoute avec respect les dernières volontés d'un père, on doit donner une singulière attention aux dernières paroles d'un prédicateur, et l'attention doit être générale, quand tout le monde est intéressé dans ce que le prédicateur dit.

Parlez donc, oracle sacré de mon Dieu, quelle instruction générale avez-vous à nous donner, vous qui nous demandez une attention si générale? *Cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium pro omni errato* : c'est, dit-il, que Dieu jugera tout le monde, et quand il jugera les personnes de tous les états, il demandera un compte exact de tous les péchés.

Que tout le monde écoute donc, et que chacun fasse des réflexions sérieuses sur un sujet, où chacun trouvera de quoi trembler. Il y a des sermons utiles aux gens du monde dont les prêtres et les religieux ne peuvent rien s'appliquer; et quand on prêche pour les grands, le peuple n'y profite point. Mais quand on prêche du jugement général, on parle pour tout le monde, et tout le monde doit écouter : *Pariter omnes audiamus.*

Vous, que le monde enchante par ses faux biens, et qui vivez comme si vous ne deviez jamais mourir, s'il vous reste encore une étincelle de foi, rentrez-en vous-mêmes, représentez-vous que tout ce que vous aimez ici-bas, s'évanouira comme l'ombre ; que, quelque effort que vous fassiez pour vous rendre heureux, votre vie ne laisse pas d'être pleine de misères ; que la mort vous surprendra tout d'un coup ; que Dieu vous jugera au dernier jour du monde, comme il vous aura trouvés au dernier jour de votre vie, et que l'arrêt qu'il prononcera doit vous condamner, si vous n'avez fait pénitence, à une éternité de malheurs.

Et vous, dont la régularité honore cette paroisse, et que je désire de soutenir dans le bien, souvenez-vous que la frayeur du jugement doit vous confirmer dans l'amour de la justice. Comme il y a dans vous un poids qui vous entraîne dans le mal, il faut qu'il y en ait un autre qui vous en retire ; et c'est ce que fera la crainte, pourvu qu'elle soit tempérée par la confiance. Craignez donc, veillez, priez, tenez-vous toujours prêts comme des serviteurs qui attendent leur maître, afin d'éviter *les maux qui arriveront dans ce jour horrible, et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme* (*Luc.*, XXI, 36).

Justes et pécheurs, écoutez les uns et les autres le jugement général qui vous prêche. Que chacun l'écoute dans le temps de la tentation, et il n'y succombera jamais. Que chacun l'écoute après avoir succombé à la tentation, et d'abord il se relèvera. Heureux, si le juste juge le trouve debout et digne de recevoir de sa main la couronne de justice.

SERMON XXIV.

POUR LE PREMIER MARDI DU CARÊME.

De l'éternité malheureuse.

Ibunt hi in supplicium æternum.
Les réprouvés iront dans un supplice éternel (*S. Matth., ch.* XXV, 46).

Le Sauveur chasse aujourd'hui les profanateurs du temple, et les chasse, selon la remarque de saint Jean, avec un fouet de petites cordes : *Cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes ejecit de templo* (*Joan.*, II, 15).

Ce petit fouet, disent les saints, dont s'est servi l'Homme-Dieu, en représentait un autre dont les coups sont bien plus violents et plus sensibles ; et par là, ils n'entendent point le grand nombre d'afflictions dont nous sommes frappés dans la vie humaine, qui est une triste vallée de larmes. Ils n'entendent point la mort qui termine cette vie, quoique les philosophes l'aient regardée comme la chose la plus terrible qui puisse arriver dans la nature. Ils n'entendent pas même le feu de l'enfer, quoique, dans l'expression de saint Augustin, il soit aussi différent du nôtre, que la peinture l'est de la réalité (*Aug.*, *in Psal.* XXIX). C'est l'éternité malheureuse qui bannit pour jamais les pécheurs du temple de la gloire. C'est ce supplice, non-seulement douloureux, mais éternel, dont il est parlé dans le dernier verset de l'Evangile d'hier : *Ibunt hi in supplicium æternum.*

Je ne sais, mes frères, si mon discours précédent ne vous aura point contristés. Mais si cela était, bien loin de m'en repentir, j'en aurais une sensible consolation, dans l'espérance que ce serait de la tristesse dont parle saint Paul, *qui est selon Dieu et qui produit pour le salut une pénitence constante ;* et c'est aussi l'effet que je souhaite de produire en continuant le sujet que j'ai commencé.

Vous n'avez pas oublié que je vous prêchai le jugement général, et que pour vous donner une image anticipée de ce grand spectacle, je la cherchai dans les divines Ecritures, suivant lesquelles je vous représentai Jésus-Christ comme un juge inflexible, qui, au dernier jour du monde, prononcera contre les pécheurs impénitents un arrêt irrévocable. J'ajoutai, pour une troisième proposition, que cet arrêt doit être suivi d'une peine éternelle, et c'est de l'éternité de cette peine que je m'engageai de vous parler aujourd'hui.

Me voici donc sur le point de satisfaire à cet engagement ; et si dans le cours de ma mission je pouvais me promettre quelque changement dans les pécheurs qui m'écoutent, ce devrait être à l'occasion de ces deux discours. Car, à quoi seront-ils sensibles, s'ils ne le sont à la pensée du jugement et de l'enfer ? Pourront-ils vivre en paix dans leurs désordres, après avoir considéré qu'un jour viendra, jour qui peut-être n'est pas loin, où ils seront obligés de rendre compte à Dieu de toutes les actions de leur vie ? Et pourront-ils s'arrêter encore dans l'amour des choses qui passent, quand ils songeront que le plaisir d'un moment doit être puni d'une éternité de supplices ? Grand Dieu, de qui j'annonce la parole, ne me réduisez pas à la douleur humiliante de l'avoir annoncée sans fruit. Consolez-moi dans mon ministère et glorifiez-vous dans mes travaux.

Il n'en faut pas douter, chrétiens, les pécheurs ingrats qui paraîtront devant le tribunal du juge des vivants et des morts, sans avoir fait pénitence de leurs péchés, seront punis d'une éternité de supplices. Et pour vous donner quelque idée de cette éternité malheureuse, du moins autant que nous pouvons la concevoir, voici en deux mots tout ce que je dois vous en dire.

Quand les sujets sont terribles et touchants, les règles de l'art y sont inutiles et peut-être nuisibles. On n'a qu'à les représenter tels qu'ils sont, ils parlent assez d'eux-mêmes. Quand j'ai donc pensé à vous parler de l'éternité malheureuse, elle s'est d'abord présentée à mon esprit sous deux faces différentes : l'une par rapport à Dieu, l'autre par rapport à l'homme. L'une par rapport à Dieu qu'elle venge, l'autre par rapport à l'homme qu'elle punit. Il faut donc, mes frères, que je vous montre ce que j'ai vu, et je ne connais rien qui soit plus propre à

vous toucher que de vous rapporter simplement ce qui m'a touché moi-même.

L'éternité considérée par rapport à Dieu qu'elle venge. L'éternité considérée par rapport à l'homme qu'elle punit. Deux réflexions importantes qui feront les deux parties de mon discours.

Dans la première, je justifierai la conduite du Dieu vengeur qui punit éternellement le péché de l'homme; et dans la seconde, entrant dans le triste détail de cette punition éternelle, je ferai voir à l'homme pécheur, combien elle doit lui faire craindre d'irriter Dieu par son péché.

Vierge sainte, par l'éternité bienheureuse dont vous jouissez, accordez-moi la grâce de ne parler pas inutilement de la malheureuse: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les vérités les plus sublimes de la religion ont toujours été contredites par les sages du monde, et les prédicateurs doivent s'attendre à trouver de ces esprits moqueurs, que saint Paul trouva dans Athènes lorsqu'il y prêchait la résurrection générale et le jugement qui la doit suivre : *Quidam quidem irridebant* (*Act.*, XVII, 32). Il leur est même ordinaire de se révolter davantage contre les vérités qui attaquent plus directement leurs passions, et de ce nombre est la menace que Dieu fait aux méchants de les punir après cette vie par un supplice qui ne finira jamais.

Je ne sais, messieurs, si l'on voit encore dans le monde de ces hommes désespérés qui ne sont allés jusqu'à nier l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme que pour nier l'éternité; car ils ont bien compris qu'il n'y a point de supplice éternel, s'il n'y a point d'âme immortelle qui le souffre ni de Dieu qui le fasse souffrir.

Mais toujours savons-nous qu'il n'y en a que trop dans notre siècle, qui, sans pousser si loin ces opinions monstrueuses que le cœur dépravé désire et que la bouche ne peut prononcer, cherchent un autre asile à leurs passions. Ils abandonnent la foi pour favoriser la raison, et ils osent soutenir que l'éternité des peines supposerait en Dieu un excès de cruauté; en telle sorte, disent-ils, qu'il serait indigne d'un Dieu si juste, si puissant et si bon de punir de si légères fautes par des supplices éternels.

Mais bien loin que cette rigueur soit opposée, comme ils le prétendent, à la plupart de ses attributs, je soutiens aujourd'hui qu'elle les honore tous, et ceux même qu'ils y croient les plus contraires; je parle de sa justice, de sa puissance et de sa bonté. Elle seule peut satisfaire à sa justice; elle sert admirablement à manifester sa puissance; et de plus, elle est inséparable de sa bonté; et l'arrêt irrévocable du juge souverain, qui condamne les réprouvés à cette punition éternelle, est fondé sur des règles d'équité, qui, outre la soumission de notre foi, qui sera toujours la plus forte preuve, emportent même le consentement de notre raison, quand la passion ne la prévient pas. Je sens, messieurs, à quoi je m'engage. Engagez-vous à votre tour à m'écouter sans prévention, car je ne vous parle point pour la gloire frivole de vous convaincre, mais par le seul désir de vous détromper.

1. Je dis donc, en premier lieu, que tout péché doit être nécessairement puni. Comme Dieu est un être souverainement parfait, c'est assez qu'une chose blesse sa perfection pour croire qu'il lui est impossible de la souffrir. Rien ne la blesse davantage que de souffrir le désordre; or, le péché en est un parce qu'il est un défaut de soumission de la créature à son Créateur. Il faut donc que Dieu le punisse pour faire entrer le désordre même dans l'ordre par lequel il a établi que celui qui abuse de ses dons doit en être honteusement dépouillé. La miséricorde qui retiendrait le bras du Dieu vengeur ne serait pas digne de lui parce qu'elle le ferait agir contre les règles de sa justice, rien n'étant plus injuste que de traiter également deux personnes aussi inégales que le sont l'innocent et le criminel.

Homme, tu as péché, et laissant inutile la grâce de ton Rédempteur, tu es mort dans l'impénitence. Tu n'échapperas donc pas à la justice souveraine, qui ne peut souffrir ton désordre parce qu'elle ne le doit pas. Tu seras puni, et ta punition sera éternelle parce que ton péché, tout passager qu'il a été, ne laisse pas d'être infini en plusieurs manières, et d'abord dans la volonté, qui en est la source.

C'est, messieurs, ce qui a porté saint Jérôme et saint Grégoire, pape, à faire ce raisonnement. Ceux qui soutiennent, disent-ils, qu'une faute commise dans le temps ne doit pas être punie dans l'éternité, ne se tromperaient pas entièrement si Dieu ne jugeait pas les cœurs encore plus que les actions. Mais, jugeant le cœur, il y découvre que le péché n'a été fini que parce que la vie des pécheurs a été finie, et que leur disposition était telle qu'ils auraient voulu toujours vivre afin de pouvoir pécher toujours : *Voluissent sine fine vivere, ut potuissent sine fine peccare* (*Greg. pap. Mor. l.* XXXIV, *c.* 16). Donc, il est de la justice du souverain, juge qu'ils soient toujours dans le supplice puisqu'ils ont eu le désir d'être toujours dans le péché; car ce désir est une preuve manifeste qu'au lieu de cesser de pécher, ils n'ont fait que cesser de vivre.

Il semble, mes frères, que cette pensée révolte d'abord et que chacun se dise à soi-même que, bien loin de vouloir pécher, on voudrait au contraire ne pecher pas.

Cela serait vrai si l'on regardait toujours le péché dans ce qu'il a d'injuste et d'odieux; mais, qui ne sait que ceux qui pèchent sont si aveugles qu'ils croient voir un bien dans le mal même qu'ils vont faire, et que la douceur qu'ils y goûtent, toute fausse qu'elle est, leur inspire une envie secrète de la goûter toujours? Ne me le niez pas : vous ne haïssez le péché que quand vous vous le représentez tel qu'il est, jamais quand vous le commettez; et s'il vous déplaît séparé de vos passions, vous l'aimez

joint à vos plaisirs. On pourrait même vous reprocher que vous n'aimez vos plaisirs que par lui : vous les trouvez fades et insipides dès qu'ils sont innocents, et pour vous être agréables il faut qu'ils soient criminels.

Interrogez donc vos sentiments les plus secrets, vous trouverez que vous vous attachez tellement au péché que vous voudriez ne le quitter jamais, ou si quelquefois vous vous le proposez, c'est quand vous considérez que la mort vous réduira malgré vous à la nécessité de vous en détacher, et que cette mort sera suivie d'un jugement où vous vous verrez condamnés ; motif qui, demeurant seul, n'est d'aucun mérite pour le salut. Oui, vous voudriez toujours vivre, vous pour satisfaire toujours votre sensualité, vous pour jouir toujours de l'objet de votre passion, vous pour faire toujours des acquisitions nouvelles ; et votre cœur tient par des liens si forts à cette vie douce et commode que vous menez dans le monde, que c'est pour vous un supplice que de penser qu'elle doit finir. Il est donc juste que l'attachement que vous avez à pécher éternellement soit puni d'une peine éternelle, quoique l'acte de votre péché n'ait pas été éternel. La raison, c'est qu'à l'égard de Dieu la volonté est toujours prise pour l'effet, et si elle l'est dans le bien elle doit l'être dans le mal ; si elle l'est pour la récompense, il serait injuste qu'elle ne le fût pas dans la punition.

J'avouerai pourtant, si vous voulez, que cette disposition criminelle, quoique naturelle au cœur humain depuis la corruption de la nature, et dont peut-être vous n'avez que trop senti la vérité, peut ne se pas trouver généralement dans toute sorte de pécheurs dont le cœur est mieux disposé. Mais du moins ne me contesterez-vous pas que l'offense ne se mesure toujours sur la qualité de la personne offensée.

La malice des pécheurs devient infinie en cela même qu'elle attaque un être infini et qu'elle lui préfère un bien fini. Elle mérite donc une punition proportionnée ; et, parce que la malice des pécheurs n'est capable que de l'infinité qui regarde la durée, il faut que ce soit celle-là qui les punisse. Qu'ils attribuent donc à eux-mêmes, et non pas à la sévérité du juge qui les punit, l'éternité de la peine qui les afflige. Dieu est juste, dit saint Augustin, et, par conséquent, leur misère ne serait pas éternelle si leur malice n'était infinie : *Numquam esset illorum æterna miseria, nisi esset magna malitia* (*Aug. de Civ. lib.* XXI, c. 11).

Les juges de la terre punissent un crime commis en un moment d'une peine qui dure toute la vie, et le plus souvent de la mort ; ce qui, à leur égard, est une peine éternelle puisqu'ils privent le criminel d'une vie qu'eux ni toutes les créatures ne peuvent jamais lui rendre. Cependant personne n'en est surpris ; on le serait au contraire si cette punition n'était pas rigidement observée pour conserver l'ordre établi dans la société. D'où vient donc que l'on s'étonne que le juge céleste tient la même conduite à l'égard des criminels qui comparaissent devant son tribunal ? Est-ce qu'il n'a pas son ordre à garder aussi bien et mieux que les hommes ? Est-ce qu'il n'est pas plus sage, plus réglé, plus juste qu'eux, puisqu'eux-mêmes n'ont de justice, de règle ni de sagesse que par lui ?

Ce qu'il y a encore de plus faux dans nos jugements, c'est que personne ne trouve à redire que Dieu récompense nos bonnes œuvres d'une gloire éternelle, et que l'on ose se plaindre de ce qu'il punit nos crimes d'un supplice éternel. Mais cette plainte est si mal fondée que ceux qui la font doivent savoir qu'il est bien plus équitable de punir éternellement le pécheur que de récompenser éternellement le juste.

Quand le juste fait le bien, il y entre à la vérité pour quelque chose. Comme il est libre et qu'il peut mériter ou démériter, il concourt, il coopère avec Dieu ; mais qu'est-ce que ce concours et cette coopération ? A parler suivant la plus saine théologie, ce doit être bien peu de chose de notre part puisque la foi nous apprend que Dieu nous donne la volonté et le pouvoir de faire le bien, et que jamais nous ne ferions d'actions méritoires pour le salut si sa grâce ne nous prévenait, ne nous accompagnait et ne nous suivait toujours ; au lieu que quand nous faisons le mal tout est à nous, parce que Dieu ne concourt à rien de ce qui compose l'action criminelle ; et ce que l'on appelle dans l'école *le matériel du péché*, n'est point en effet et proprement le péché. C'est, comme dit saint Paul, notre transgression de la loi ; c'est notre consentement et notre malice qui le font. D'où j'infère qu'il est bien plus équitable de punir éternellement le pécheur qui a péché tout seul en méprisant la loi de son Dieu et en négligeant son secours, que de récompenser éternellement le juste qui n'a pu faire le bien de lui-même et qui ne l'aurait jamais fait sans le secours de celui qui en veut être la récompense, et qui, *en couronnant nos mérites, couronne ses propres dons.*

Lorsque Dieu nous menace, dans ses Ecritures, de nous jeter dans une fournaise de feu : *In fornacem ignis* (*Matth.*, XIII, 42), et que, pour arrêter la pente que nous avons au mal, il nous fait appréhender l'arrêt irrévocable qui nous séparera éternellement de lui (*Matth.* XXV, 41), personne ne le trouve mauvais, et les libertins mêmes, appuyés sur des maximes de politique, disent que ces sortes de menaces sont nécessaires pour retenir les peuples dans le devoir. Ils nient pourtant que Dieu les exécute, parce que, disent-ils, cette sévérité ne lui convient pas.

Mais ceux qui parlent ainsi ne prennent pas garde qu'en donnant à Dieu une justice qu'il n'exerce jamais, c'est comme si l'on ne donnait à un homme qu'un seul bras ou qu'on lui en donnât un sans mouvement et sans vie. En un mot, en ôtant à Dieu un de ses attributs, ils lui laissent une imperfection, et un Dieu imparfait est-il Dieu ?

Ils ne considèrent pas encore qu'en voulant faire un Dieu qui ne soit que miséricordieux, ils font un Dieu trompeur : *Dum satagunt Deum exhibere misericordem, non verentur prædicare fallacem.* Et en effet, si, en nous disant qu'il nous punira, il nous le disait contre l'intention secrète qu'il aurait de ne nous pas punir, ce serait un mensonge; s'il nous faisait craindre des maux qui ne nous arriveront jamais, ce serait une tromperie. Etant donc, par sa perfection essentielle, également incapable de tromperie et de mensonge, il faut que, nous ayant menacés d'une peine éternelle pour punir nos déréglements, il les punisse en effet comme il l'a dit, autant pour vérifier sa parole, puisque, selon saint Paul, *il ne peut se contredire lui-même* (II *Tim.*, II, 13), que pour satisfaire à sa justice, à laquelle il appartient de proportionner la peine au péché, qu'elle ne peut laisser impuni; car, *s'il n'était pas puni*, dit saint Augustin, *il ne serait pas péché* (*Aug. in Ps.* XLIV).

Après cela, mes frères, aurons-nous le courage d'offenser Dieu, sachant que sa justice est si fort intéressée dans la punition de nos offenses! Hélas! rien ne nous arrête, et à peine y a-t-il un jour dans notre vie où nous ne l'offensions. Nous poussons notre aveuglement ou notre malice jusqu'à nous promettre l'impunité en exaltant sa miséricorde. Nous voulons pécher, et nous ne voulons souffrir aucune peine (*Aug., in Ps.*, XLII). Il ne nous suffit pas d'être injustes en offensant Dieu, nous voulons encore que Dieu soit injuste en nous punissant. Il est pourtant infaillible qu'il nous punira, sans rien perdre de sa justice, et qu'il la perdrait au contraire s'il ne nous punissait pas, parce qu'il y a en lui une loi aussi immuable que lui-même, par laquelle il est obligé de nous punir, n'y ayant rien qui puisse changer cet ordre établi par la souveraine raison, que les bons soient heureux, et que les méchants soient malheureux (*Item de Lib. arb., l.* I, *c.* 6). Il agit justement et d'une manière digne de sa grandeur, quand il unit à lui ceux qui ont observé sa loi, et qu'il en éloigne ceux qui l'ont obstinément méprisée. Or, comme il est éternel, et que l'âme qu'il a créée à son image est éternelle, il serait absurde que l'union et la séparation ne le fussent pas.

Cette punition éternelle satisfait donc à sa justice, à laquelle il est aussi redevable qu'à sa miséricorde, parce qu'il est aussi essentiel à Dieu d'être juste que d'être miséricordieux (*Basil. de Jud. Dei*). Si, en pardonnant aux damnés il ne faisait tort à personne, il se ferait tort à lui-même, en ce qu'il blesserait la loi éternelle qui veut que le péché soit puni. Il l'est même déjà dans le temps, dit saint Augustin (*de Lib. arb., l.* III, *c.* 9), pour conserver l'ordre des créatures et la beauté de l'univers. Il l'est déjà dans le temps, dit saint Thomas, pour arrêter le mal par la crainte de la peine, suivant cette parole de Salomon : *Pestilente flagellato stultus sapientior erit* (*Prov.*, XIX, 25), l'insensé deviendra sage, quand il verra le tonnerre de la justice de Dieu tomber sur un méchant homme, parce qu'il appréhendera une pareille punition pour lui-même. Mais quittons le temps, et renfermons-nous à l'éternité.

2. Cette punition éternelle manifeste la puissance de Dieu : car il ne faut pas moins qu'une puissance divine, pour opérer les miracles terribles qui se voient dans l'enfer; soit dans le feu qui agit sur les damnés, soit dans les damnés mêmes qui sont tourmentés par ce feu.

Miracle terrible, par lequel Dieu rend un feu matériel capable d'agir sur des substances spirituelles. Ce qui nous oblige de reconnaître que notre âme est sujette à deux ordres; à l'ordre de la nature établi par son Créateur, et à l'ordre de la justice établi par son Juge. L'ordre de la nature l'unit au corps sur la terre, et l'ordre de la justice l'unit au feu sous la terre; avec cette différence pourtant, que l'âme unie au corps lui donne la vie; au lieu qu'elle n'est unie au feu que pour en recevoir le châtiment qu'elle mérite : *Accipientes ab ignibus pœnam, non dantes ignibus vitam* (*Aug. de Civ., l.* II, *c.* 10).

Il fallait que cela fût ainsi, messieurs, et puisque toutes les âmes brûlent durant la vie, ou du feu de la charité, ou du feu de la cupidité, il est convenable qu'après la vie elles soient toutes reçues dans une région de feu : les âmes saintes et parfaites dans le ciel, où il y a un feu qui luit toujours et qui ne brûle jamais; les âmes saintes mais imparfaites dans le purgatoire, où il y a un feu qui ne luit jamais, et qui brûle pour un temps; et les âmes réprouvées dans l'enfer, où il y a un feu qui ne luit jamais et qui brûle toujours

Miracle terrible, par lequel Dieu donne à ce feu comme du discernement dans la punition qu'il exerce, afin qu'il y ait autant de diversité dans les punitions que dans les péchés, et que le nombre des coupables ne confonde pas la rigueur des supplices (*Aug. Tr.* 89, *in Joan.; Orig. Hom.* 8, *in Num.*).

Comme dans une foule de personnes exposées au soleil, les unes sont plus échauffées que les autres, à mesure qu'elles sont plus susceptibles de la chaleur qui tombe également sur toutes; ainsi, dans cette multitude innombrable d'âmes qui brûlent dans l'enfer, les unes sont plus punies que les autres, parce que la différence des péchés fait là ce que fait ici la diversité des complexions et des tempéraments. Et c'est par un ordre de la justice qui a établi ce châtiment, que le pécheur qui tombe toujours dans une espèce de folie, en préférant un plaisir passager au souverain bien, trouve après sa mort un supplice qu'on peut appeler sage, puisqu'il est accompagné de tant de discrétion : *Quantum stulta iniquitas suggessit, tantum pœna sapiens desæviet.* Cette réflexion est de saint Grégoire, pape.

Miracle terrible, qui fait que les pécheurs, livrés à ces flammes vengeresses, meurent toujours sans jamais mourir; car *il est juste que, leur vie ayant été morte dans le véché.*

leur mort soit vivante dans la peine (*Greg. pap., Mor. l.* XV, *c.* 11).

Sur la terre ils désiraient de vivre sans fin, et ils ne craignaient rien tant que de mourir. Mais parce que *le désir des pécheurs doit périr*, selon le prophète, il a fallu qu'ils perdissent cette vie, qui leur était si chère, et qu'ils souffrissent cette mort, pour laquelle ils avaient tant d'horreur. Mais quand l'arrêt irrévocable du juge inflexible aura condamné les pécheurs, ils auront horreur de leur vie, et malgré le désir de ne vivre pas, ils vivront (*Aug., de Civ., l.* II, *c.* 23). Ils soupireront après la mort, qu'ils regarderont comme le terme de leurs misères; et, comme dit saint Jean, plus ils iront après elle, plus elle s'enfuira devant eux : *Desiderabunt mori, et mors fugiet ab eis* (*Apoc.*, IX, 6). Désir éternel de mourir, sans pouvoir mourir, tu seras la juste punition d'avoir trop aimé la vie, et une espèce de mort plus insupportable que la mort même.

Nous apprenons de là, dit saint Augustin, un prodige de la puissance divine des plus étonnants et des plus affreux : que ce feu punit et qu'il pardonne, qu'il anéantit et qu'il conserve, qu'il fait tout ce qu'il faut pour faire périr, et qu'il empêche en même temps que le sujet auquel il s'attache ne périsse (*Aug., l. de Sp. et An., c.* 56 ; *item de Civ., l.* XIX).

Saint Augustin fait cette remarque, après l'avoir prise dans l'un et dans l'autre Testament. Il est dit dans l'Ancien, que les impies souffriront les peines des maux qu'ils auront faits sans en être consumés (*Job.*, XX, 18), et que l'excès de leurs tourments égalera celui de leurs crimes. Ils seront précipités dans l'enfer, où il n'est pas dit que la mort les tuera; mais, chose étrange, que la mort les rongera perpétuellement : *Mors depascet eos* (*Psal.* XLVIII).

Jésus - Christ confirme cette prédiction dans le Nouveau Testament, en déclarant que ceux qui auront mérité de devenir les victimes de la colère de Dieu seront tous salés par le feu : *Omnis enim igne salietur* (*Marc.*, IX, 48). Il veut dire qu'ils seront conservés dans le feu même, qui les rendra incorruptibles dans les tourments, et qui, empêchant par une vertu particulière qu'ils ne puissent être consumés, leur fera souffrir des tourments infinis, qui égaleront la malice infinie de leurs crimes.

Car il y a une grande différence entre les maux de la vie présente et les maux de la vie future. Quand la douleur combat la nature en cette vie il arrive, de deux choses l'une, ou que la douleur surmonte la nature, et alors il faut mourir; et la mort, qui détruit la nature, ôte toute sorte de sentiment à celui qui souffrait; étant mort, il ne souffre plus : ou il arrive que la nature surmonte la douleur par une vigoureuse résistance ; et alors la nature, reprenant la force que la douleur avait affaiblie, cette force exclut la douleur. Etant guéri, il ne souffre plus.

Mais il n'en est pas de même du combat miraculeux qui se fait dans le feu éternel : la douleur y subsiste pour affliger la nature malgré la résistance de l'âme ; et la nature y subsiste parce que l'âme est immortelle malgré la véhémence de la douleur; par conséquent, celui qui commence d'y souffrir y souffre toujours : *Dolor manet, ut affligat ; et natura perdurat, ut sentiat.*

Ah! mon Sauveur, quel effroyable changement! Vous m'avez créé pour brûler du feu de votre amour, serais-je assez malheureux pour ne brûler que du feu de votre colère? Votre sang a coulé sur la croix comme un torrent de miséricorde, pour inonder la substance de mon âme; serait-il possible, qu'au lieu de ce sang précieux, il tombât sur elle une pluie de feu et de soufre qui la brûlât sans la consumer! Non, mon Sauveur! vous ne le permettrez pas ; et, puisque vous avez voulu que je fusse, quoiqu'indigne, la victime de votre charité pour vous aimer, vous ne voudrez pas que je devienne la victime de votre indignation pour vous maudire.

Voilà cependant les miracles de l'éternité, où la puissance de Dieu se manifeste, et sa sagesse l'ordonne ainsi pour détromper par cette punition les incrédules qui l'auront méprisée.

3. Ce qui est encore plus surprenant, c'est que la bonté même de Dieu, bien loin d'être opposée à cette éternité, l'exige et en est honorée.

La plupart des hommes ne connaissent pas la bonté de Dieu, ils n'en ont d'autre idée que celle d'une patience qui souffre le mal, et ils ne comprennent pas que Dieu, étant bon en lui-même, est opposé au mal par cette raison même qu'il est bon; car, comme dit l'Ecriture, le bien est de sa nature contraire au mal : *Contra malum bonum est* (*Eccli.*, XXXIII, 15). D'où il s'ensuit, dit Tertullien, que le péché n'a pas de plus grand persécuteur que la bonté infinie de Dieu, parce qu'étant auteur du bien il faut qu'il l'exige et qu'il l'approuve, et qu'étant incapable d'aimer comme de faire le mal, il faut qu'il le condamne et qu'il le persécute. Ce sentiment de rigueur est attaché à la nature de Dieu et inséparable de son essence. Le Dieu éternel est essentiellement bon, donc il ne peut souffrir le mal; et sa bonté y sera essentiellement et éternellement opposée.

L'innocence et le péché ne s'accorderont jamais ensemble : l'une fera toujours la guerre à l'autre; ainsi, dit saint Bernard, comme la malice du pécheur subsistera toujours en enfer, toujours elle y aura pour compagne la bonté méprisée de son Dieu, qui le tourmentera, et à laquelle l'éternité malheureuse rendra par conséquent un hommage solennel.

Grand Dieu! je ne m'étonne pas que votre justice demande la punition des crimes ; cette demande lui convient. Je ne m'étonne pas que votre puissance y éclate; il lui appartient d'être employée à ce terrible ministère. Mais que votre bonté même soit dans les enfers pour la punition des pécheurs;

c'est là, mon Dieu, ce qui doit les jeter dans la dernière consternation et les détromper de cette erreur funeste, que le péché ne vous offense pas. Il faut pourtant que l'injure que vous en recevez soit grande, puisque vous en prenez une vengeance si sévère et si authentique. Mais aussi ce qui doit relever leur espérance, c'est de penser que votre bonté n'aura de rigueur pour eux qu'après leur mort, et que du moins il peuvent en profiter pendant leur vie.

Profitons-en, mes chers auditeurs, et cessons aujourd'hui d'ignorer que la bonté de Dieu nous invite à faire pénitence (*Rom.*, II, 4), afin qu'un jour elle-même ne soit pas chargée du soin de nous l'imposer. C'est par la pénitence de la vie que nous devons punir notre péché, afin que Dieu ne le punisse point à son jugement par l'éternité malheureuse. Si nous ne voulons pas que Dieu se venge, vengeons Dieu ; et il nous en coûtera bien moins, puisque la satisfaction que nous lui ferons n'égalera jamais celle qu'il prendra lui-même. S'il voulait agir envers nous avec une exacte justice, il serait en droit d'exiger de nous une satisfaction infinie pour des péchés infinis. Mais comme notre vie est bornée, il faut que notre satisfaction le soit aussi, et sa bonté veut bien la recevoir, en y ajoutant l'infinité des mérites de Jésus-Christ; au lieu que quand il se satisfera lui-même dans l'enfer, ce sera d'une manière infinie, parce qu'il est infini, et que Jésus-Christ ne méritera plus pour nous.

Voilà l'éternité par rapport à Dieu, qu'elle venge. Il nous reste à la considérer elle-même par rapport à l'homme, qu'elle punit; et cette seconde réflexion fera la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

L'homme a l'esprit bien pénétrant et bien vaste, mais, avec toute sa pénétration et toute son étendue, il ne saurait comprendre l'éternité.

L'homme, dit-on, combattu par différentes passions, est plein de différentes craintes ; mais il n'y a rien dans le temps qu'il doive craindre à l'égal de l'éternité.

On dispute si un philosophe a bien défini l'homme en le nommant *une substance qui pense;* mais il n'est pas besoin de disputer pour reconnaître qu'il doit être une substance qui pense toujours à l'éternité.

Qu'est-ce donc que cette éternité malheureuse par rapport à l'homme, qu'elle punit ? Vous le voyez, mes chers auditeurs, c'est ce que l'homme ne saurait comprendre, c'est ce qu'il ne saurait assez craindre, c'est à quoi il ne saurait trop penser. Vous en allez voir les preuves, et plaise à Dieu que ce ne soit pas inutilement !

1. Si, selon le Sage, personne ne peut compter, ni les grains de sable de la mer, ni les gouttes de la pluie qui tombe du ciel, ni même les jours de la durée du monde (*Eccli.*, I. 2) ; combien moins pourrait-on dire ce que c'est que la durée immense de l'éternité? Dès que nous commençons à la concevoir, nous ne sommes plus de ce monde ; car nous ne sommes capables de comprendre ici ce que nous ne voyons pas, que par le secours de ce que nous voyons; et comme tout ce que nous voyons est temporel, selon l'Apôtre (II *Cor.*, IV, 18, nous ne saurions nous en servir pour comprendre la nature de l'éternité, qui est au-dessus du temps.

Et le moyen de comprendre cette roue, à laquelle le bras de la justice divine donne un branle continuel? Je prends cette idée du pécheur même, dont toute la vie est comme une roue, autour de laquelle il tourne sans cesse pour faire une perpétuelle circulation de péchés : *In circuitu impii ambulant* (*Ps.* XI, 9).

Voyez Caïn : il passe de l'envie à la haine, de la haine à la trahison, de la trahison au fratricide, du fratricide au désespoir. Voyez Judas : il passe de l'avarice au larcin, du larcin au sacrilége, du sacrilége à la perfidie, de la perfidie à l'obstination, de l'obstination à la rage. Et vous, pécheurs, ne roulez-vous pas de crime en crime? votre jeunesse n'est-elle pas une révolution continuelle d'ambition et d'impureté, et votre vieillesse une révolution de chagrins et d'attachements à la terre? La vie de la plupart des chrétiens du siècle n'est-elle pas comme une roue qui monte et qui descend par des retours continuels des habitudes criminelles aux confessions, et des confessions aux habitudes criminelles? *In circuitu impii ambulant.*

Or, comme le pécheur a une roue qu'il tourne sans relâche, Dieu en a une autre qu'il tourne aussi. La roue du pécheur est le temps de la vie, la roue de Dieu est l'éternité ; de sorte que, comme le pécheur pèche tant qu'il vit, Dieu punit le pécheur tant qu'il vit aussi, c'est-à-dire éternellement, parce que l'éternité est, pour ainsi dire, la mesure de la vie de Dieu, comme le temps est la mesure de la vie de l'homme.

Vous la vîtes, grand prophète, cette roue dont je tâche de représenter ici le mouvement éternel, et vous entendîtes la voix de tonnerre qui grondait autour d'elle : *Vox tonitrui tui in rota* (*Ps.* LXXVI, 17). Cette voix est l'arrêt qui condamne les réprouvés à la peine éternelle du feu, et cette roue est le symbole de l'éternité qui n'a point de fin ; comme la figure de la roue n'a point de terme.

Il semble que Dieu en ait révélé davantage à Ezéchiel, en lui faisant voir un chariot, et dans ce chariot une roue au milieu d'une autre roue : *Rota in medio rotæ* (*Ezech.*, I, 6). Ce spectacle, mes frères, est une théologie abrégée, qui renferme la doctrine de l'éternité malheureuse : c'est la roue de la coulpe du péché dans la roue de la peine que le péché a méritée. Ces deux roues enchâssées l'une dans l'autre se pressent et s'échauffent par leur agitation, parce que Dieu se sert de l'une pour tourner l'autre. Il se sert de la peine pour châtier la coulpe, et, parce que la coulpe subsistera toujours, la peine ne finira jamais.

Et qui peut comprendre ce jamais ? qui peut se former la moindre idée d'une durée

si épouvantable? Si je m'imagine une mer composée d'autant de mers qu'il y a de gouttes d'eau dans l'Océan, et que je dise que l'éternité comprend autant de millions de siècles qu'il y aurait de gouttes d'eau dans cette mer effroyable et incompréhensible, ce n'est encore rien (*Aug., de Civ., lib.* XII, *c.* 12). Et, quand à cette supposition j'ajouterais toutes celles qu'ont inventées les contemplatifs, je demeurerais encore au-dessous, parce qu'il n'est pas possible de comparer le fini avec l'infini (*Item, in Ps.* XXXVI, 60).

Mais, moins je puis la comprendre, plus je suis obligé de la craindre, car il y a plusieurs circonstances qui la rendent formidable.

2. La première est celle que je viens de vous insinuer, c'est qu'elle n'a point de fin. Les philosophes appellent infini ce qui ne peut être entièrement parcouru et qui ne passe jamais. Telle est l'éternité malheureuse. A force de résolution et de courage, on peut ne pas craindre les plus grands maux, quand on espère qu'ils finiront quelque jour; mais peut-on s'empêcher de craindre un cachot obscur et éternel, un feu dévorant et éternel, des hurlements horribles et éternels, une désolation générale et éternelle, un ver rongeant et éternel, tous les maux imaginables et éternels!

Souffrir et savoir qu'on ne sera jamais soulagé, quel désespoir et quelle rage! C'est la consolation de ceux qui souffrent en cette vie, que si leurs maux sont violents, ils ne dureront point, parce que leur violence même doit en avancer le terme; mais quand le mal est éternel, le terme s'enfuit. On a beau le poursuivre, dit un Père, jamais on ne l'atteindra : *Numquam ad terminum malorum termino fugiente pervenient* (*Euch., hom.* 1). Dès que le jour horrible de la colère du Seigneur sera venu, les réprouvés n'en verront jamais la fin, et il est écrit que toute la face de l'univers sera changée pour eux (*Apoc.*, VI, 12), pour marquer qu'ils ne trouveront pas le moindre adoucissement à leurs peines; aussi la consommation de leur misère est la certitude infaillible qu'ils seront toujours misérables (*Matth.*, XXIV, 29).

La seconde circonstance qui rend l'éternité formidable, c'est qu'elle est tout ensemble, *tota simul*. Appliquez-vous, mes chers auditeurs, à ce que je vais vous dire (*S. Th.*, I, *p. q.* 10, *n.* 4).

Il y a cette différence entre les choses qui sont successivement et celles qui sont tout à la fois, que celles qui sont successivement ont des parties dont les unes sont et les autres ne sont pas; au lieu que celles qui sont tout à la fois sont toujours entières, rien ne leur manque.

Or, tout est entier en Dieu; et, comme son immensité ramasse en un seul point cette grandeur qui se répand de tous côtés, en telle sorte que cette étendue sans limites se trouve tout entière dans chaque point; aussi son éternité ramasse en un seul moment toute cette durée sans bornes qui répond à un temps infini, car l'éternité est à l'égard d'un moment ce que l'immensité est à l'égard d'un point.

Il est donc de la nature de cette éternité qui est émanée de Dieu, et de celle de tous les êtres qui sont abîmés dans son vaste sein, que tous les actes de l'entendement et de la volonté qu'ils auraient pu produire dans le cours d'une infinité de siècles, se trouvent toujours dans chaque moment que l'on pourrait marquer dans les siècles passés ou dans les siècles à venir. Il n'en est pas de même de nous en cette vie, car nous n'avons pas dans un jour tout ce que nous avons eu dans les autres jours, ni dans un moment ce que nous avons eu dans les autres moments. C'est le propre de la seule éternité qui est toujours tout entière et tout ensemble, *tota simul;* et la conséquence qui se tire de ce principe est effroyable : c'est que les damnés ramassent dans chaque moment tout ce qu'ils ont souffert ou qu'ils souffriront de tourments dans toute l'éternité.

Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum. Le comprenez-vous, vous qui avez le malheur d'oublier Dieu, et qui, dans cet oubli déplorable, vivez sans aucun sentiment de religion, toujours dissipés dans le commerce du monde? Le comprenez-vous, enfants prodigues, qui consumez votre patrimoine dans un pays étranger? Le comprenez-vous, Jonas fugitifs, qui vous endormez dans la fausse paix que votre éloignement vous donne, et n'apprendrez-vous point enfin à trembler à la vue des misères qui vous attendent, si vous ne faites pénitence de vos péchés?

Les damnés ramassent dans chaque moment tout ce qu'ils ont souffert ou qu'ils souffriront de tourments dans toute l'éternité. Un homme qui souffre longtemps en cette vie, par exemple, saint Clément, dont on dit que le martyre dura trente ans, ne souffrit pas, la dixième année de son martyre, ce qu'il avait souffert les neuf années précédentes, ni ce qu'il devait souffrir les vingt années qui suivirent. Il ne souffrait dans le temps présent que les peines présentes, mais en enfer il en va tout autrement. Il y a, par exemple, quatre mille ans, si je ne me trompe, que Coré, Dathan et Abiron y furent précipités (*Num.*, XVI); et, suivant le principe que je viens d'établir, il est certain qu'au moment que je vous parle ils souffrent, et tout ce qu'ils ont souffert durant tant de siècles, et tout ce qu'ils auront encore à souffrir dans le cours immense de l'éternité; ce qui est, en quelque sorte, souffrir infiniment, souffrir à chaque moment l'éternité tout entière, et c'est ce que l'on peut appeler l'enfer de l'enfer même.

Quand on a du plaisir, dit un excellent auteur (*Ess. de Mor.*), le temps passe sans qu'on s'en aperçoive; mais quand on souffre, le temps le plus court paraît long. De quelle longueur sera donc le temps pour ceux qui souffriront des douleurs inconcevables? et que sera-ce pour eux qu'une éternité de

douleurs, puisqu'un moment sera pour eux une éternité !

Ce n'est pas tout : cette éternité malheureuse a encore une circonstance effroyable, qui se prend du côté des péchés. Dieu donnera aux réprouvés une connaissance assez étendue pour voir leurs propres péchés et ceux des autres; et je ne l'imagine pas, saint Paul nous l'a expressément marqué par ces paroles : *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium* (I *Cor.*, IV, 5). Alors, dit cet apôtre, Dieu découvrira ce qui avait été caché dans les ténèbres, et il manifestera le secret des cœurs. Il ne fera pas, sans doute, cette manifestation pour lui-même, puisque rien ne peut être caché à celui *qui sonde les cœurs et les reins ;* il ne la fera donc que pour les autres.

Ainsi, mes frères, les réprouvés verront leurs propres péchés et ceux des autres avec une évidence qui ne leur laissera pas le moindre doute. Ils auront cet objet odieux éternellement présent, et quoi qu'ils fassent, ils ne pourront jamais l'effacer de leur esprit. Car il y a cette différence entre la vie présente et la vie future, que dans celle-ci tout est sujet au changement, parce que c'est l'état des voyageurs, au lieu que dans l'autre tout est fixe et invariable, parce que chacun est arrivé à son terme; et comme alors l'âme ne changera point de volonté, elle ne changera pas non plus de connaissance. Or, cette connaissance éternelle sera pour les réprouvés un supplice éternel, puisqu'en voyant toujours leurs propres péchés, ils seront toujours affligés par cette vue, et qu'en connaissant que leurs péchés seront toujours vus par leurs semblables, ils en seront toujours confondus.

Je n'ai pas tout dit : leur âme, ayant alors des connaissances plus claires, voudra bien plus fortement ce qu'elle connaîtra; mais elle ne sera satisfaite dans aucun de ses désirs, et sera contredite en tous, et, comme dit saint Bernard, dans toute l'éternité ils voudront ce qu'ils ne pourront pas avoir, et ils auront ce qu'ils ne voudraient pas (*Bern.*, *l.* V *de Cons.*, *c.* 1).

Ils verront qu'il n'y a que Dieu qui mérite d'être aimé, et ils ne pourront que le haïr. Effroyable supplice que celui-là, de ne pouvoir être un moment sans haïr le seul objet que l'on trouvera souverainement aimable ! Ils auront un désir insensé de le posséder comme leur souverain bien, *cupiditas amens*, mais il ne se fera connaître à eux que pour s'en faire désirer inutilement; ils le chercheront malgré eux, et toujours il les rebutera; ils le suivront et le fuiront en même temps.

Toujours convaincus de la justice avec laquelle il les aura punis, ils voudraient la détruire et l'anéantir, et toujours ils seront transportés des fureurs de cette rage impuissante, *furor inutilis*. Toujours convaincus que les saints auront été justement récompensés, ils ne laisseront pas d'être enflammés d'envie contre eux (*Sap.*, V), toujours affligés de la perte qu'ils auront faite, toujours pénétrés du repentir inutile de leur vie criminelle, toujours rongés par ce ver qui ne meurt point (*Marc.*, IX, 46), toujours consternés par ce cri épouvantable de Dieu, qui s'élèvera, comme dit un prophète, du fond de son silence méprisé (*Isai.*, XLII, 14).

Bien plus, dit saint Augustin, les mêmes choses dont ils se seront servis pour offenser Dieu seront les mêmes dont il se servira pour les punir (*Aug.*, *c. Jul.*, *l.* V, *c.* 5); car il ne faut pas croire que Dieu, qui est la bonté et la félicité même, tire de lui ce qui doit faire le supplice de sa créature criminelle. Les pécheurs deviendront eux-mêmes leurs bourreaux, et le feu qui les dévorera naîtra de la corruption qu'ils auront volontairement amassée au fond de leur cœur. Dieu ne fera que les abandonner à leurs passions et les empêcher en même temps de les satisfaire, et par là ils feront eux-mêmes leur enfer.

Ah ! mes chers auditeurs, prêcherai-je une vérité si terrible sans que nous en soyons touchés? d'où viendrait une si étrange insensibilité, que de ce que nous n'avons point de foi? car si nous en avions tant soit peu, nous *opérerions notre salut dans le tremblement et dans la crainte.* Il est dit dans l'Evangile que *les hommes sècheront de frayeur* aux approches du jugement (*Luc.*, XXI, 21); n'attendons pas ce jour effroyable; et, pour pénétrer notre cœur de la crainte de l'enfer, occupons-en notre esprit. Il me reste à vous dire que c'est un objet auquel on ne saurait assez penser.

3. Dans toutes vos actions, dit le Sage, *souvenez-vous de vos fins dernières* (*Eccli.*, VII, 40), dont la plus terrible est l'éternité malheureuse. C'est une pensée si nécessaire et en même temps si efficace, que si nous en occupons bien notre esprit nous ne pécherons jamais. A proprement parler, nous n'avons rien à craindre en ce monde que le péché, ni rien à désirer que la présence de Dieu dans nos âmes, et c'est par la pensée de l'éternité que nous pouvons avoir ce comble de biens. Si nous considérons bien l'état où nous serons à l'heure de la mort, nous ne serons point trompés par les illusions de la vie. Nous craindrons tout, parce que tout peut nous ravir le bien que nous espérons. La vue de notre dernière heure nous ouvrira dans tous les moments cette éternité ou heureuse ou malheureuse à laquelle nous touchons, et, plus nous serons morts à nos propres yeux, plus nous serons vivants aux yeux de Dieu.

La pensée de l'éternité, jointe à l'amour de Dieu et au zèle de la religion, faisait toute la force des martyrs. Ils se présentaient avec une confiance étonnante aux supplices les plus affreux. On eût dit que les brasiers étaient pour eux des rafraîchissements agréables; on eût dit qu'ils ne sentaient pas les tourments, du moins les souffraient-ils avec patience et avec joie, parce que leur esprit était rempli de la pensée des tourments que l'on souffre dans l'éternité.

Cette pensée a peuplé les solitudes, enterré

tout vivants les Paul, les Antoine, les Hilarion, une multitude innombrable d'anachorètes. Les rochers les plus escarpés et les grottes les plus profondes ont eu plus d'attraits pour eux que les villes les plus abondantes en délices, tant ils étaient occupés de la pensée de l'éternité. Avec cette pensée, mes frères, on trouve tout facile. Les austérités les plus mortifiantes ne rebutent point; les épines sont des roses; le Calvaire est un Thabor quand on pense à l'éternité.

O éternité! tu seras toujours présente à mon esprit, toujours gravée au fond de mon cœur. Je me garderai bien d'imiter ces hommes aveugles qui éloignent d'eux tout ce qui te représente vivement, et qui arrivent dans ton sein sans y avoir jamais pensé. Pour moi, je descendrai tout vivant en enfer pour me garantir du malheur d'y tomber après ma mort, parce que j'apprends de saint Chrysostome que ceux qui l'ont toujours devant les yeux l'évitent infailliblement, et que ceux qui l'oublient ou qui le méprisent, y sont enfin précipités. O éternité! tu seras toujours mon refuge dans la tentation, ma consolation dans les disgrâces, ma défense dans les combats, mon repos dans les fatigues, ma règle, oui, ma règle, dans toute la suite de ma vie.

Et plût à Dieu, mes frères, que l'éternité fût le seul casuiste qui décidât toutes nos difficultés! Nous n'aurions pas besoin de tant de livres, et avec cela seul nous aurions un corps uniforme de cas de conscience, qui serait tant à désirer; on ne verrait ni docteurs, ni confesseurs partagés par des opinions différentes, parce que toutes les questions de morale se décideraient par le seul principe d'une crainte utile qui conduit à l'amour de Dieu.

On ne cesse point de disputer dans le monde pour savoir s'il est permis de voir les spectacles profanes, de jouer certains jeux, de suivre certaines modes. Sans vous livrer a des disputes opiniâtres, sans vous perdre dans des raisonnements infinis, consultez sur cela l'éternité malheureuse. Si un jeu excessif vous en éloigne, jouez excessivement; mais s'il vous en approche, ne jouez qu'avec des circonstances chrétiennes, ni plus de temps qu'il ne faut, ni plus de bien qu'il ne faut, ni d'une manière qui excite vos passions. Si les divertissements mondains, si les compagnies suspectes, si ces assemblées où, selon les règles mêmes de l'art, toutes les passions sont émues, si ces modes qui autorisent l'immodestie sont des retranchements contre l'éternité malheureuse, ne vous en défiez pas. Mais si l'expérience ne vous apprend que trop que ce sont des pas glissants tout propres à vous faire tomber dans cet abîme, certainement vous manquez de sagesse si vous ne vous en éloignez. Consultez cette éternité dans tous vos doutes, elle seule peut être votre conseil et votre règle.

Et Dieu veut tellement que vous y pensiez que tous les maux qu'il envoie dans le temps ne sont que des avertissements de l'éternité. Les afflictions publiques et particulières sont les peines de nos péchés et en même temps des voix puissantes qui nous crient que le juge vient et que l'éternité s'approche. Il nous donne le temps afin que nous y jetions les semences de l'éternité, et nous ne recueillerons, dit saint Paul, que ce que nous aurons semé. Si nous semons *dans la chair* (*Gal.*, VI, 7), c'est-à-dire dans les plaisirs des sens, nous recueillerons de la chair la corruption et la mort, qui sera suivie de l'éternité malheureuse; et nous ne saurions recueillir de l'esprit l'éternité bienheureuse si nous ne semons dans l'esprit, c'est-à-dire si nous ne nous élevons au-dessus des sens, en menant une vie vraiment chrétienne.

Pour cela nous avons besoin de lumières et de force, demandons à Dieu qu'il lui plaise de nous la donner. Prions-le de nous faire connaître le prix du temps dont il nous fait jouir, afin que nous évitions l'éternité qui nous menace; le prix de ce temps qui vaut pour nous autant que lui-même; puisqu'un temps bien employé nous mérite la possession de lui-même.

Nous avons besoin qu'il répande vivement cette lumière en notre esprit, car est-il d'ignorance plus grossière et plus monstrueuse, que de prodiguer sans cesse un trésor si précieux? La plupart des gens du monde consument tout le temps de leur vie tantôt en désordres grossiers, tantôt en vains amusements; souvent même ils ne cherchent qu'à le perdre (c'est leur expression favorite, et ils n'ont pas honte de s'en servir) sans jamais considérer qu'en le perdant, ils perdent l'éternité bienheureuse, pour entrer sans retour dans la malheureuse.

Hélas! mes chers auditeurs, qu'il n'en soit pas de même à l'avenir. Profitons du temps pendant que nous l'avons, pour nous épargner la douleur inutile de le regretter quand nous ne l'aurons plus. Employons-le à venger Dieu, afin qu'il ne se venge pas lui-même, et satisfaisons à sa justice pour recevoir éternellement les effets de sa miséricorde.

SERMON XXV (1).

POUR LE SECOND JEUDI DU CARÊME.

De la prière.

At illa venit, et adoravit eum dicens: Domine, adjuva me.
Une femme Chananéenne vint à Jésus-Christ, et l'adora en lui disant: Seigneur, assistez-moi (*S. Matth.*, *ch.* XV, 25).

Dieu est admirable dans toutes ses œuvres. Mais sa conduite ne paraît jamais plus merveilleuse que lorsque pour l'établissement ou pour la destruction des choses grandes, il emploie les petites.

C'est ce que saint Paul nous fait remarquer quand il dit, *Que Dieu a choisi les faibles pour confondre les puissants* (I *Cor.*, I, 27); et l'exemple qu'il nous en donne est le choix des apôtres; car que pouvait-il faire de plus étonnant, que de choisir des hommes ignorants et grossiers, pour établir une loi nouvelle dans toute la terre, pour rendre des hommes sen-

(1) Prononcé à Saint-Sulpice, en 1699, durant la dispute sur le Quiétisme.

suels adorateurs de la croix, pour convaincre les sages du siècle d'extravagance et de folie, pour courber les têtes couronnées sous le joug de la foi et sous l'obéissance d'un Homme-Dieu crucifié?

Mais comme le fruit de la rédemption regardait également les deux sexes, Dieu a voulu les faire concourir tous deux à ce grand ouvrage, et il semble avoir encore plus manifesté sa puissance, en se servant du sexe le plus fragile, pour découvrir les plus grandes vérités. Qu'avons-nous en effet de plus grand dans la religion que la prière, la charité et la grâce? La prière nous élève jusqu'à Dieu. La charité nous unit à Dieu. La grâce nous fait en un sens des dieux. Et de quoi se sert-il pour manifester de si grandes choses? Des plus faibles et des plus petites.

Quand il s'agit de révéler le mystère de la grâce, et de découvrir la vertu de cette eau divine, qui prend sa source dans le ciel, et qui y remonte, qui est-ce que Dieu choisit? Une femme Samaritaine qui connaît le don de Dieu, et qui le fait connaître aux autres (*Joan.*, IV).

Quand il s'agit de découvrir la force de la charité, et d'allumer dans le cœur de tous les hommes ce feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, qui est-ce que Dieu choisit? Une femme pécheresse, à qui *beaucoup de péchés sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé* (*Luc.*, VII).

Quand il faut répandre l'esprit de prière sur tous les chrétiens, et en faire comme autant d'encensoirs mystiques, dont la fumée monte en odeur de suavité jusqu'au trône de l'Eternel (*Apoc.*, V), qui est-ce que Dieu choisit? Une femme Chananéenne, qui obtient ce qu'elle désire, à cause de sa grande foi (*Matth.*, XV). Et c'est ici que nous sommes forcés de reconnaître avec saint Paul, que notre religion n'est pas fondée sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu : *Non in sapientia hominum, sed in virtute Dei* (I *Cor.*, VIII, 5).

L'Eglise nous parle dans le cours du carême de ces trois femmes célèbres, et elle nous propose la Chananéenne avant les deux autres, pour nous apprendre que le grand moyen d'attirer la grâce est de nous fonder dans la charité et la prière dont cette femme païenne nous donne un exemple merveilleux, car elle est considérée par les Pères comme la figure d'une âme qui gémit dans les misères de cette vie, et qui étant convaincue de ses besoins, demande humblement le secours de son libérateur. Conduit et animé par des guides si éclairés et si fidèles, je viens aussi, messieurs, vous la proposer dans ce discours, comme un modèle achevé de la prière chrétienne.

Mais pour parler utilement de la prière, nous avons besoin de prier. Commençons donc par demander les lumières de l'*Esprit, qui prie en nous par des gémissements ineffables* (*Rom.*, VIII, 26), et pour mieux les obtenir, adressons-nous à la sainte Vierge : *Ave, Maria.*

On peut dire de la prière ce que l'on dit de l'amour de Dieu, car il y a une liaison si étroite entre prier Dieu et l'aimer, que celui qui l'aime bien le prie bien, et que celui qui le prie bien, s'il ne l'aime pas encore, l'aimera bientôt.

Saint Bernard dit que pour accomplir parfaitement le précepte d'aimer Dieu, il faut que notre amour ait trois conditions : qu'il soit doux et empressé : *Diliges dulciter;* qu'il soit prudent et éclairé : *Diliges prudenter;* qu'il soit constant et généreux : *Diliges fortiter* (*Bern., de Div., Serm.* 19). Et ces trois conditions, que ce saint docteur croit essentielles à l'amour de Dieu, ne le sont pas moins à la prière.

Si nous voulons bien accomplir le commandement que Jésus-Christ nous fait *de prier toujours et de ne nous en lasser jamais* (*Luc.*, XVIII, 1), il faut que notre prière soit fervente et empressée. Si nous voulons lui obéir, quand il nous dit *de veiller et de prier, de peur de tomber dans la tentation* (*Matth.*, XXVI, 41), il faut que notre prière soit prudente, et éclairée; et si nous voulons être fidèles à la voix de l'Apôtre, qui nous avertit que rien ne doit être *capable d'interrompre notre prière* (I *Thess.*, V, 17), il faut qu'elle soit forte et persévérante. Et voilà, messieurs, le grand exemple que nous donne la femme Chananéenne.

On ne voit rien de pénible ni de contraint dans sa prière; c'est au contraire avec une extrême consolation qu'elle apprend le passage de Jésus-Christ dans le pays des Sidoniens. Elle sort au plus tôt pour l'aller trouver, et comme la foi produit l'espérance, et que le propre de l'espérance est de faire goûter le bien, avant qu'il arrive, son cœur, affligé de la maladie de sa fille, est déjà transporté de joie, en ce qu'elle espère d'en obtenir la guérison : *Statim ut audivit de eo, intravit, et procidit ad pedes ejus* (*Marc.*, VII, 25).

Elle est, dit saint Chrysostome, si prudente et si habile dans son humilité même, que quand le Sauveur lui dit qu'*il n'est pas juste de donner aux chiens le pain des enfants*, elle sait établir son droit sur la raison même qu'il allègue pour l'en exclure. J'avoue, répond-elle, que la bonne nourriture est réservée pour les Juifs, qui sont les enfants du royaume que vous annoncez. Mais si vous mettez les gentils au rang des chiens, *à cause de leur idolâtrie* (*Hier. hic*), souvenez-vous que les chiens peuvent au moins prétendre aux miettes qui tombent de la table de leurs maîtres : *Nam et catelli edunt de micis, quæ cadunt de mensa dominorum suorum.*

Enfin aurait-elle souffert si patiemment les froideurs, le silence, les rebuts de Jésus-Christ, si elle n'eût eu une force et une constance singulière? *Non respondit ei verbum.*

Apprenons de là, mes chers auditeurs, les trois conditions qui rendent une prière chrétienne, et digne par conséquent d'être écoutée de Dieu.

Cette femme, convaincue du besoin qu'elle

a de Jésus-Christ, s'empresse à lui demander la guérison de sa fille; et la prière chrétienne doit être faite avec foi et avec ferveur. Ce sera le sujet de la première partie de mon discours.

Cette femme parle à Jésus-Christ avec une sagesse admirable; et la prière chrétienne doit être conduite avec prudence et discernement. Ce sera le sujet de la seconde.

Cette femme poursuit Jésus-Christ sans se rebuter jamais; et la prière chrétienne doit être soutenue par la force et par la persévérance. Ce sera le sujet de la troisième.

Nous avons besoin de prier. Nous devons savoir ce que nous demandons en priant. Pour l'obtenir, il nous faut persévérer dans la prière. Des vérités si importantes méritent une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

On ne peut pas douter que la prière ne soit d'une nécessité indispensable pour les chrétiens, après avoir entendu de la bouche même de Jésus-Christ ces paroles précises : *Petite, et dabitur vobis* (*Matth.*, VII, 7), demandez, et il vous sera donné. Ce commandement est fondé sur notre dépendance de Dieu comme auteur de tout bien, et sur notre extrême indigence, ce qui nous oblige à l'honorer par le sacrifice de nos lèvres comme par celui de notre cœur, et à attendre tout de sa bonté libérale. Aussi, dit saint Augustin (*In Ps.* CII), comme sa nature est infiniment bienfaisante et communicative, il est toujours prêt à donner, mais il ne donne qu'à ceux qui lui demandent, pour ne pas donner sans discernement à ceux qui ne désirent rien de lui : *Non dat nisi petenti, ne det non cupienti.*

Il est vrai qu'il est de sa grandeur et de sa magnificence de donner à ceux mêmes qui ne lui demandent point, et il donne aussi des biens de cette espèce, comme la vocation à la foi, et certaines conversions qui sont des coups imprévus de son infinie miséricorde : *Alia dat non orantibus.* Mais pour les autres grâces, qui consistent à nous faire pratiquer ce que nous croyons, il ne les donne plus dans l'ordre commun que par la prière : *Alia non nisi orantibus.*

Or, comme il aime, selon saint Paul (II *Cor.*, IX, 7), ceux qui lui donnent avec joie, il n'aime pas moins ceux qui lui demandent avec la même disposition ; et pour nous y exciter davantage il a joint au précepte de la prière la facilité, l'utilité, l'infaillibilité, et une consolation intérieure que la foi, animée par la charité, y ajoute toujours. Et comment pourrions-nous faire avec répugnance une action qui nous est facile et avantageuse, dont le succès est infaillible et dont la douceur est inséparable? Quand le besoin ne nous y porterait pas, ces seules circonstances, qui nous montrent si évidemment la bonté de notre Dieu, devraient nous faire prier avec empressement et avec ferveur.

1. C'est ici, mes frères, que paraît la vérité de ce que dit saint Jean, que les commandements de Dieu ne sont point impossibles, et qu'au contraire Dieu les rend faciles à accomplir à toute âme qui le cherche par la foi et qui met en lui sa confiance : *Mandata ejus gravia non sunt* (I *Joan.*, V , 3).

Jésus-Christ était entré dans une maison où il ne voulait être vu de personne, mais il ne put y être caché (*Marc*, VII, 24). La Chananéenne ayant su qu'il y était, trouva le moyen d'y entrer et de se prosterner à ses pieds. Pourquoi eut-elle ce privilége? C'est, dit saint Chrysostome, qu'elle venait pour prier, et que tout est ouvert à la prière. Ceux d'entre les païens et les Juifs qui voulaient s'approcher de lui par curiosité ou par malice, n'en eurent pas le pouvoir; mais parce qu'elle était conduite par la foi elle s'en approcha facilement, et fut bientôt suivie d'une multitude gémissante qui environnait le Sauveur, pour obtenir de lui la guérison de plusieurs maux.

Voilà qui nous apprend que toutes les fois que nous voulons nous approcher de Dieu par la prière, nous le pouvons sans obstacle. Et comment y en trouverions-nous, puisque Jésus-Christ même nous sollicite à prier en lui et par lui? *Jusqu'ici*, nous dit-il dans l'Evangile, *vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine et parfaite* (*Joan.*, XVI, 24).

Ecoutons, mes frères, le reproche obligeant que notre Rédempteur nous fait. Si jusqu'à ce jour nous avons négligé de demander la force de combattre nos passions et de détruire nos mauvaises habitudes, faisons enfin une démarche si facile et si nécessaire, et assurons-nous, sur sa parole, qu'elle sera favorablement écoutée. Pour obtenir tout du Père, nous n'avons qu'à le prier au nom et par les mérites du Fils, et une telle prière nous donnera, dès ce monde même, la joie de la foi et de l'espérance, qui peu à peu nous fera parvenir à la joie pleine et parfaite de l'éternité : *Ut gaudium vestrum sit plenum.*

J'avoue que la Chananéenne surmonta tous les obstacles qui s'opposaient à ce qu'elle demandait à Jésus-Christ ; mais d'abord elle en eut à surmonter, parce que c'était par là même qu'il voulait faire admirer sa foi. Pour nous, nous avons un accès bien plus facile auprès de Dieu, et nous ne connaissons pas notre bonheur. Il faut aller à la cour des rois de la terre pour les honorer, et en même temps mériter les grâces que l'on attend d'eux; mais il n'est pas nécessaire que nous allions à la cour du Roi du ciel pour obtenir les grâces que nous attendons de lui. S'il fallait monter au ciel pour lui adresser nos prières, saint Paul serait le seul qui jusqu'ici aurait eu l'avantage de le prier. Mais heureusement pour nous, nous le pouvons sans aller dans le ciel, ni même sans venir dans le temple, quand des raisons légitimes nous dispensent de ce devoir extérieur de religion. Parce que, dit saint Augustin (*de Civ.*, *l.* X, *c.* 10), il y a dans le monde autant de temples qu'il y a de chrétiens régénérés en Jésus-Christ. Chacun

d'eux est une maison de prière dans laquelle Dieu peut être adoré en esprit et en vérité, en tout temps et en tous lieux, et, comme dit le prophète, nous avons en nous-mêmes la prière que nous pouvons adresser au Dieu de notre vie : *Apud me oratio Deo vitæ meæ* (*Ps.*, XLIV, 9).

Quand saint Paul nous dit de prier sans cesse, il ne le dit pas sans raison, puisque nous en avons un besoin continuel. Cependant, dit saint Augustin (*in Psal.*, XXXVII), nous ne pouvons pas avoir le corps toujours abattu ni les mains toujours élevées. Il faut donc qu'il y ait une prière plus facile, qui n'est autre que le désir de notre cœur ; quoi que nous fassions, dit ce Père, si nous désirons Dieu sans cesse, nous ne cessons point de le prier, car la prière véritable renferme le désir d'être à Dieu, et ce désir renferme l'application aux moyens ; et cette application exclut tout ce qui n'est pas conforme à sa sainte volonté. Or, plus il nous est facile de le prier, plus nous sommes coupables si nous ne le prions, d'autant plus que si la prière chrétienne doit nous plaire par sa facilité, son utilité doit nous la rendre encore plus agréable.

2. Elle est si grande, mes frères, que toutes sortes de biens nous viennent par elle, et ne nous viennent même que par elle : *Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en-haut, et descend du Père des lumières* (*Jac.*, I, 7), car le ciel est comme le trésor de Dieu. Or, c'est la prière qui a la clef de ce trésor, et, par un retour réciproque, à mesure que la prière y monte de la part de l'homme, la miséricorde en descend de la part de Dieu (*Aug.*, *serm.* 226), qui est *riche envers tous ceux qui l'invoquent* (*Rom.*, X, 12).

Saint Thomas nous enseigne, après les Pères qui l'ont précédé, que tout ce que Dieu a résolu dans l'éternité de donner aux hommes, il le leur donne dans le temps par le moyen de la prière ; en telle sorte que comme il est de la disposition de sa providence que la terre ne devienne fertile que par les soins que l'on prend de la cultiver, il est encore de cette même disposition, que les hommes n'obtiennent que par la prière les grâces dont ils ont besoin pour se conduire dans cette vie (*S. Th.*, 2, 2. *q.*, 83, *a.* 2; *Basil. in Julit.* ; *Aug. serm.* 230 *de Temp.* ; *Chrys.*, *Hom.* 30 *in Gen.*). Et c'est sur cette nécessité que sont fondées ces paroles du Sauveur : *Petite, et accipietis.* Demandez, et vous recevrez.

Il s'ensuit de là, mes frères, que si nous ne recevons pas, c'est une marque infaillible que nous ne demandons pas ; que si nous ne nous convertissons point, ou si étant convertis nous retombons dans le mal par notre instabilité naturelle, c'est que nous ne demandons ni la grâce de la conversion, ni celle de la persévérance ; car si la prière attire tous les biens, il faut nécessairement que le défaut de cette même prière soit la source de tous les maux.

N'en doutons pas ; c'est de là que vient cette corruption que nous voyons répandue dans tous les états du christianisme, puisqu'il est de foi que si les chrétiens priaient, ils seraient aussi remplis des richesses de la grâce qu'ils en sont vides et dépourvus. C'est de là que viennent ces divisions, tantôt publiques, tantôt secrètes, dont l'Eglise n'est que trop souvent affligée, et saint Cyprien ne cherchait point d'autre cause de la tempête qui désolait autrefois son troupeau, que la négligence dans la prière. C'est de là que vient ce déréglement affreux, qui paraît dans nos actions ; cette faiblesse malheureuse qui nous fait succomber au moindre obstacle que nous rencontrons dans le chemin de la vertu ; car notre vie est bien ou mal réglée, selon que nous nous acquittons bien ou mal de la prière, jusque-là que saint Augustin prétend que celui-là seul sait bien vivre qui sait bien prier : *Recte novit vivere, qui recte novit orare* (*L.* 50. *Hom.* 4).

Vous donc, chrétiens de l'un et de l'autre sexe, qui par votre état vivez à la cour et dans le commerce du siècle, si vos actions ne sont pas réglées par la loi de Dieu, si la moindre occasion vous entraîne, si vous êtes vaincus par la plus faible tentation qui vous attaque, n'en accusez pas, selon votre coutume, le lieu que vous habitez, mais vos propres dispositions. Ce n'est point à la cour, où l'on peut bien vivre, qu'il faut imputer les fautes que commettent les courtisans. Après tout, le remède est en vos mains, il ne tient qu'à vous de vous en servir. Il est établi dans la religion que la prière est, pour ainsi parler, le canal des grâces que la bonté divine fait couler sur nous. Qui n'en demande point n'en a point. Quoi donc, vous vous sentez faibles dans la pratique de la vertu, et vous ne demandez point de secours? Jamais vous ne guérirez de votre faiblesse. Quelle honte pour vous de savoir une infinité de choses peu importantes, d'en savoir même d'importantes et d'utiles pour vous conduire sagement dans le commerce de la vie, et d'ignorer l'unique nécessaire, qui est de connaître vos misères, de les sentir, de les déplorer, de demander avec instance d'en être délivré ; en quoi consiste la grâce inestimable du salut! N'ayez donc plus cette indifférence, cruelle pour vous-mêmes. Vous croyez vous aimer, mais vous vous aimez mal, quand vous ne vous aimez que pour votre perte. Aimez-vous mieux que vous ne faites, en invoquant le Seigneur, et vous trouverez que la prière, aussi bien que la sagesse, vous donnera toute sorte de biens avec elle, tant est grande son utilité (*Sap.*, VII, 11).

3. Pour son infaillibilité, mes frères, elle est clairement marquée dans les livres saints. Il est impossible de bien prier et de n'être pas exaucé. Dieu l'a dit, et il est fidèle dans toutes ses paroles. *Demandez*, nous dit-il, *et l'on vous donnera, car quiconque demande, reçoit* (*Matth.*, VII, 7). *Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, vous l'obtiendrez, si vous le demandez avec foi* (*Matth.*, XXI, 22). Ces passages et beaucoup d'autres que je n'allègue point, pour éviter la

longueur, prouvent le succès infaillible de la prière, en telle sorte qu'il n'y a point de vérité catholique plus solidement établie que celle-là.

Vous me direz que vous priez souvent sans obtenir ce que vous demandez. Il est vrai, et cela vient, non pas du défaut de la prière en elle-même, mais de ce que vous la faites mal: *Petitis, et non accipitis, eo quod male petatis* (*Jac.*, IV, 3). Demandez au nom de Jésus-Christ, comme il vous le dit lui-même (*Joan.* XIV, 13). Demandez avec foi et sans aucun doute, comme saint Jacques vous y exhorte (*Jac.*, I, 6). Demandez avec droiture et pureté de conscience, comme vous le recommande saint Jean (I *Joan.*, III, 20), et à ces conditions vous obtiendrez infailliblement ce que vous demanderez. Mais le moyen que Dieu vous exauce, si vous ne vous adressez à lui qu'au nom de vos passions et de vos plaisirs, dont il voit vos cœurs enflammés? Le moyen que vous obteniez quelque grâce du seigneur, si à force de vous défier de sa providence, vous êtes semblables aux flots de la mer, *qui sont agités par la violence des vents?* Le moyen que vous puissiez avoir de l'assurance devant Dieu, si votre propre cœur vous condamne, et si, ne gardant *point ses commandements*, *vous ne faites rien de ce qui lui est agréable?*

Si vos prières ne sont pas exaucées, c'est que vous demandez des choses injustes. Si vous demandez des choses justes, c'est que vous ne les demandez pas assez longtemps. Si vous les demandez longtemps, c'est que vous les demandez avec une froideur et une négligence extrême. Vous ne trouvez pas, parceque vous ne cherchez point. Vous ne recevez point, parce que vous ne demandez pas. Vous demandez en vain, parce que vous demandez mal.

Cependant le Dieu jaloux que nous adorons, veut être recherché par ceux qui ont besoin de son secours ? telle est sa volonté souveraine, et il n'est pas obligé de nous en rendre raison. Vous vous accommodez bien à l'humeur des créatures pour en obtenir ce que vous désirez. Que d'honnêtetés, que de complaisances, que de souplesses, que ne faites-vous pas tous les jours pour ménager les personnes qui vous sont utiles par l'accès qu'elles peuvent avoir au Souverain; et ne ferez-vous rien pour ménager celui dont vous avez un besoin présent et continuel, puisque c'*est en lui*, dit saint Paul, *que nous avons la vie, le mouvement et l'être* (*Act.*, XVII, 23).

Encore s'en faut-il beaucoup que ces créatures, que vous ménagez avec tant de soin, vous soient aussi utiles que ce Dieu que vous négligez. Et vous, à qui le commerce du monde et l'expérience a tout appris, croyez-vous pouvoir compter sur les hommes? Vous savez que tout est si variable parmi eux, que pour l'ordinaire tout y dépend d'un hasard, d'une humeur, d'un tour d'imagination, qui élève ou qui abaisse; et comme il y a dans les grands, dont l'extérieur éblouit, des misères inexplicables, il y a, dans les inférieurs qui s'y confient, des mécomptes bien tristes et bien humiliants. La plupart n'ont aucune bonne volonté pour vous; et que voit-on dans le monde, que de mauvais cœurs? Ceux mêmes qui vous traitent le mieux, par une noirceur insoutenable, sont ceux qui vous trahissent le plus impunément. Parmi les gens de ce caractère, on se rit de la simplicité du juste, et de ses vertus mêmes on lui fait souvent des défauts. S'il s'en trouve qui aient quelque bonne volonté pour vous, leur crédit est si borné qu'ils ne peuvent pas toujours satisfaire à vos demandes. S'ils peuvent y satisfaire, et qu'ils y satisfassent en effet, vous n'en êtes ni plus heureux ni plus contents, car les faveurs que vous en obtenez sont souvent la cause de votre perte, parce qu'en vous donnant ce qui est en leur puissance, ils ne vous donnent pas la vertu d'en bien user.

Il n'en est pas ainsi de Dieu. Il veut si bien nous favoriser, qu'il est toujours prêt à nous écouter quand nous recourons à lui; et comment refuserait-il quelque chose à ceux qui le prient avec [illegible]ance et avec ferveur, lui, dit saint Bernard, qui exhorte les négligents à le prier. *Quomodo negabit petentibus, qui etiam non petentes hortatur ut petant* (*Bern. serm. de S. Andr.*)? Il a d'ailleurs un souverain pouvoir de satisfaire à tous nos désirs, puisqu'il est lui-même la source inépuisable de tous les biens : et quand il nous comble de ses dons, il y ajoute la grâce d'en faire un bon usage. Comment se peut-il donc faire que nous ne nous rebutions jamais en ménageant des hommes qui, au lieu de nous servir, nous nuisent; et que nous soyons d'abord fatigués dans la recherche du secours de Dieu, qui nous est également nécessaire et promis? En vérité, mes chers auditeurs, il faut être bien peu sensibles, et à l'honneur qu'il nous fait en nous permettant de le prier, et aux biens qu'il nous accorde infailliblement toutes les fois que nous le prions.

4. Mais les âmes vraiment fidèles tiennent une conduite bien différente de celle-là. Convaincues de la nécessité de prier, elles ne s'en lassent jamais; et, comme la prière continuelle fait une grande partie du joug de Jésus Christ, il prend soin d'en adoucir l'exercice par l'onction intérieure de son esprit et de sa grâce (*Isai.*, LVI, 7). Il répand toujours la consolation et la joie dans les âmes qui le prient avec ferveur (*Cant.* V, 1); mais cette joie n'est guère connue dans le monde : il n'y a que ceux qui la ressentent et qui la goûtent qui soient capables de la concevoir : *Nemo scit, nisi qui accipit* (*Apoc.*, II).

On peut dire au moins qu'elle a été bien ressentie par les chrétiens des premiers siècles, puisque la longueur du temps qu'ils employaient à la prière est le signe le plus naturel du plaisir qu'ils y prenaient. En comparant un temps à un autre, on ne peut lire sans douleur ce qu'en écrivait saint Basile aux ecclésiastiques de Néocésarée, pour leur apprendre ce qui se pratiquait en Cappadoce et dans toute l'Eglise d'Orient : et les

exhortations que les Pères latins faisaient alors aux fidèles sur ce sujet, nous font voir que la même pratique était observée dans toute l'Eglise d'Occident (*Basil.*, *epist.* 63). Ils priaient le jour et la nuit, et toute leur vie était une prière continuelle, par le désir continuel qu'ils avaient de s'unir à Dieu, et d'agir toujours dépendamment de sa volonté.

Pourquoi se seraient-ils si fort appliqués à la prière, si, outre le besoin indispensable qu'ils reconnaissaient en avoir, ils n'y eussent encore trouvé leur consolation et leur joie? Il fallait bien que Saint Antoine l'y trouvât, puisqu'il se plaignait du soleil lorsqu'il venait interrompre par une lumière importune une prière que ce solitaire avait continuée durant les ombres et le silence de la nuit (*Ath.*, *in Vit. S. Ant.*). Il fallait bien que saint Augustin l'y trouvât, puisqu'il nous assure que, quand il priait, son âme était quelquefois remplie d'un tel excès de joie, que, si elle eût duré plus longtemps, il ne sait ce qu'il serait devenu (*Aug.*, *conf.*, *l.* X, *c.* 40). Il fallait bien que saint Bernard l'y trouvât aussi, puisqu'il avoue que son cœur y était comme inondé par un torrent de délices, et que les heures lui paraissaient des moments (*Bern. Dom. infr. Oct. Epiph.*)

Quelle différence, mes frères, entre les chrétiens qui vivaient dans ces siècles heureux, et ceux qui vivent dans le nôtre! Combien y en a-t-il dans le monde qui ne prient jamais, et, comme s'ils suffisaient à eux-mêmes, vivent dans une indifférence brutale de tous les secours divins? Une infinité d'autres regardent la prière comme un supplice. Il faut les traîner dans les lieux saints où on la fait. La messe la plus courte dure trop pour eux, et les saintes cérémonies leur paraissent longues et ennuyantes, parce qu'ils ne pénètrent point l'esprit dans lequel elles sont établies. Il a même fallu que l'Eglise ait abrégé l'office divin, pour le proportionner à la faiblesse de ses enfants; car à mesure que l'on remonte vers les siècles où la piété était plus vive, on trouve toujours l'office plus long. Mais depuis que la charité s'est refroidie, l'iniquité s'est accrue, et les derniers chrétiens ayant moins que les premiers de cette chaleur divine, qui est la source de la prière, ils se sont trouvés chargés de ce qui n'était point onéreux aux autres.

Le remède à un si grand mal est de bannir l'iniquité et de rallumer la charité, afin qu'elle nous communique cette paix et cette joie du Saint-Esprit, qui nous fera supporter agréablement ce que la prière peut avoir de pénible à la nature. Goûtons donc, mes frères, et voyons combien le Seigneur est doux (*Ps.* XXXIII, 9). A peine en aurons-nous fait l'épreuve, que nous trouverons que l'homme qui espère en lui, est heureux; et quand est-ce que l'on y espère avec plus de fondement que quand on le prie, puisque la prière elle-même est le fondement le plus solide de notre espérance, quand elle est animée par la foi, comme celle de la Chananéenne?

Présentons-nous comme elle devant Dieu avec le sentiment de nos misères, et sans doute il les guérira. La volonté qu'il a de nous faire du bien est aussi continuelle que son être. Si nous ne sommes dignes de rien par nous-mêmes, nous le sommes par lui. *Mon mérite*, disait saint Bernard (*In Cant. ser.* 61.), *est la miséricorde de mon Dieu, et jamais je ne serai dépourvu de mérite, tant que mon Dieu ne sera pas dépourvu de miséricorde. D'ailleurs la justice de Jésus-Christ est la mienne, puisqu'il a bien voulu se faire lui-même ma justice, et je n'ai pas lieu de craindre qu'elle ne suffise pas pour nous deux.*

De tout cela, mes chers auditeurs, vous concluez avec moi que la prière nous étant si nécessaire, et nous procurant des avantages si signalés, elle doit être faite avec foi, avec confiance et avec ferveur. Mais comme elle n'est pas sans écueils, et que, surtout dans notre siècle, plusieurs illusions s'y sont glissées, il faut de plus qu'elle soit conduite avec prudence et discernement, comme vous l'allez voir dans la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Le Fils de Dieu a recommandé à ses apôtres, et en leur personne, à tous les fidèles, d'être *prudents comme des serpents*. Mais nous n'avons jamais plus besoin d'une prudence qui égale et qui surpasse même celle des serpents, que quand nous prions, parce que c'est alors que le serpent infernal emploie toutes ses ruses pour nous tromper. Et cette prudence nous doit servir à bien examiner ce que nous demandons à Dieu, pour ne pas tomber dans l'ignorance que Jésus-Christ reprochait aux deux enfants de Zébédée, qui, en lui demandant les premières places de son royaume, ne savaient ce qu'ils demandaient: *Nescitis quid petatis* (*Matth.*, X, 38.).

La femme Chananéenne ne tombe pas dans une ignorance pareille, et ce n'est pas en vain que notre Evangile nous la propose comme le modèle de ceux qui prient avec prudence et discernement. Elle s'adresse à Jésus-Christ comme au seul qui puisse lui accorder ce qu'elle désire. *Miserere mei, Domine, fili David*, Seigneur, Fils de David, s'écrie-t-elle, ayez pitié de moi. *Filia mea male a dæmonio vexatur;* ma fille, poursuit-elle, est misérablement tourmentée par le démon, je vous prie de la délivrer. Et sa prière est tellement éclairée par sa foi, qu'elle donne de l'admiration à celui qui, ne pouvant rien ignorer, ne peut rien admirer. *O mulier, magna est fides tua*, ô femme, dit le Fils de Dieu, que votre foi est grande.

Voilà, mes frères, avec quel discernement nous devons prier. D'abord, il faut s'adresser à Jésus-Christ et à Dieu par lui, puisque c'est par le Fils, dit saint Paul, que nous *avons accès vers le Père*. Et pourquoi nous y adresser? Pour obtenir miséricorde et rémission de nos péchés, pour obtenir le secours de la grâce contre les tentations du démon, pour obtenir les grands biens que la foi nous propose dans l'autre vie. Vérités

évangéliques qui, surtout au temps où nous sommes, méritent toute l'application des chrétiens.

1. Je dis donc en premier lieu, que comme c'est à Jésus-Christ que la Chananéenne adresse sa prière, il faut aussi pour rendre la nôtre efficace qu'elle soit faite au nom et par les mérites de ce divin Médiateur, qui doit être toujours inséparable de ce que nous faisons et de ce que nous demandons : et quand les faux spirituels ont avancé le contraire, ils sont tombés dans une erreur détestable qui se détruit à la simple exposition d'une vérité, où nous voyons, tout à la fois, le fondement de notre religion et celui de notre espérance (*Lettre circ. de la congrégation du S. Off., art.* 4, 6).

C'est, mes frères, que nous sommes tous dans une dépendance intime et universelle de Jésus-Christ dans nos actions et dans nos prières ; et cette dépendance est fondée sur la qualité singulière de notre unique Médiateur. Depuis le péché nous n'avons plus avec Dieu de communication immédiate, et la grâce même de la justification, toute réelle qu'elle est, ne nous rétablit point dans le droit de demander quelque chose à Dieu en notre nom et par nos mérites.

C'est en Jésus-Christ, dit saint Paul, *que Dieu nous a élus* (*Eph.* 1, 4.). C'est à lui qu'il a voulu que nous dussions le salut, et quand il nous accorde des grâces, ce n'est pas en nous considérant nous-mêmes, c'est en considérant son Fils bien-aimé : *Gratificavit nos in dilecto Filio suo.* Aussi l'Eglise ne fait aucune prière que par Jésus-Christ Notre-Seigneur, et saint Augustin a soutenu que celle qui n'est pas faite en son nom, non-seulement n'efface pas le péché, mais qu'elle-même devient un péché : *Oratio, quæ non fit per Christum, non solum non tollit peccatum, sed etiam ipsa fit peccatum* (*Aug. in Psal.* CVIII.).

La raison, c'est que Jésus-Christ nous a mérité la grâce du salut par l'oblation qu'il a faite de lui-même à son Père ; oblation qui a commencé sur la terre et qui continue dans le ciel pour toute l'éternité. D'où il s'ensuit que nous n'avons rien à espérer du Père, qu'en nous unissant à cette oblation du Fils, et que toute prière qui ne découlerait pas de lui comme de notre chef, ne pourrait jamais être exaucée.

Le sentiment contraire est une illusion de l'orgueil, et une impiété manifeste, et c'est profaner indignement l'humanité sainte de Jésus-Christ que de la mettre au rang de nos misérables corps, et des autres choses créées. On ne doit jamais la considérer, que comme unie au Verbe divin, car c'est par elle, dit l'Apôtre, qu'il est devenu notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption. Ainsi, bien loin qu'elle nuise à notre prière, c'est notre gloire et notre bonheur de l'avoir toujours devant les yeux de notre foi, et de pouvoir en priant combattre les ennemis de notre salut sous un chef, qui seul est notre soutien et notre force. En un mot, il n'y aura pas dans le christianisme une seule action chrétienne, si vous en séparez Jésus-Christ, et comme tout lui était présent, c'était pour prévenir cette erreur, qu'il disait à ses apôtres. *Creditis in Deum, et in me credite* (*Joan.*, XIV, 1). Vous croyez en Dieu, leur disait-il, ce n'est pas assez, croyez aussi en moi, puisque je ne suis qu'un avec mon Père, et que je ne suis pas moins que lui l'objet de votre foi, comme je suis conjointement avec lui l'objet de votre connaissance ; car *la vie éternelle*, à laquelle vous aspirez, et que vous devez mériter par ma grâce, *consiste à connaître le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé.* Rien n'est donc moins religieux, qu'une religion qui enseigne une prière indépendante de Jésus-Christ, et c'est bâtir sans fondements, que de ne pas élever sur lui, comme le veut l'Apôtre, tout l'édifice de la piété.

2. La Chananéenne s'adresse donc à lui. Mais qu'est-ce qu'elle lui demande ? miséricorde, et rémission de ses péchés : *miserere mei, Domine, Fili David.* D'où nous apprenons, que le plus grand mal de l'homme est le péché, parce qu'il le prive du plus grand bien, qui est la grâce de son Dieu. Ainsi, mes frères, dès que nous y sommes tombés, notre premier soin doit être d'implorer la miséricorde qui nous en délivre, et la prière étant, selon saint Augustin, *le cri des misérables*, son plus ordinaire objet doit être notre misère.

Que penserons-nous donc d'une prière, qui inspire la fausse générosité de ne rien demander à Dieu, non pas même la rémission des péchés (*Bull. Inn. XI Pr.* 14. *cont. Mich. Molinos.*)? Ce n'est point là sans doute la doctrine de l'Evangile, où nous apprenons que le bonheur du chrétien est d'avoir *faim et soif de la justice*, et que bien loin que nous puissions souffrir tranquillement un péché sur notre conscience, il ne nous est pas même permis d'y laisser ralentir les vertus, que nous devons au contraire conserver et augmenter de plus en plus dans notre cœur par des actes réitérés de foi, d'espérance, de charité, comme l'Eglise le demande dans ses prières : *Da nobis fidei, spei, et charitatis augmentum.*

Lors donc, qu'appuyés sur les mérites du Sauveur, nous nous mettons en prière, la première chose que nous avons à demander à Dieu, c'est qu'il lui plaise de nous accorder le pardon de nos péchés, avec la grâce de n'en plus commettre ; et pour l'obtenir, il faut que nous nous tenions en sa présence dans un abaissement intérieur, qui naisse du sentiment de nos misères, et qui excite en nous cet esprit de pénitence, dont je vous ai déja parlé, sans lequel les œuvres extérieures des chrétiens ne sont que des œuvres inanimées

3. Mais notre misère est si grande, que lors même que nous sommes délivrés du péché, nous ne le sommes pas encore de la corruption de notre chair, car *la chair, qui se corrompt, appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit dans la multiplicité des soins qui l'agitent* (*Sap.* IX, 15). Personne ne doit se croire exempt de tentation en cette

vie, puisque *la vie de l'homme sur la terre n'est qu'une tentation* (*Job*, VII, 1) : et chacun de nous regardant notre âme comme l'ouvrage de Dieu, doit dire en gémissant à l'exemple de la Chananéenne, *filia mea male a dæmonio vexatur*, Seigneur, mon âme est misérablement tourmentée par le démon.

Anathème à ces libertins visionnaires, qui se prétendent vainement tentés, et qui veulent que l'on abandonne la chair à elle-même, pourvu, comme ils le supposent faussement, que l'esprit soit à Dieu (*Bull. Inn.* XI. *Pr.* 47). Doctrine détestable, qui frappe la morale de Jésus-Christ dans ses fondements, et qui ruine tous les fruits de sa passion douloureuse; mais doctrine d'ailleurs si grossière, que le bon sens suffit pour la rejeter.

Pour nous, mes frères, défions-nous d'une nature d'autant plus corrompue, qu'elle ose se faire un jeu de sa corruption. Croyons-en la vérité même, qui nous dit de veiller et de prier, parce que l'esprit est prompt et la chair faible; et puisque les tentations que nous suscite l'enfer, peuvent faire mourir notre âme par le péché, faisons-en le sujet le plus pressant de nos regrets et de nos prières.

Mais comme cette maxime absurde du quiétisme se réfute d'elle-même par l'horreur qu'elle est capable d'inspirer, on a voulu la rendre moins rebutante en la spiritualisant en quelque sorte dans la nouvelle oraison, et à le bien prendre, on n'y change rien dans le fond. *Puisque Dieu permet*, dit-on, *que la tentation nous attaque, adorons-y sa volonté, notre indifférence pour l'état où il lui plaît de nous mettre, le glorifiera toujours* (*Prop.* 17). Illusion, messieurs, d'autant plus dangereuse, qu'elle rend la tentation aimable, et que visiblement elle ouvre le cœur à des dispositions criminelles, en les couvrant du voile de la soumission à la volonté de Dieu. Appliquez-vous donc pour quelques moments à une réflexion que je vais faire, pour démêler ce qu'il y a de faux et de captieux dans ce sentiment.

Dieu permet la tentation, comme il permet le péché; mais en permettant l'un et l'autre, il n'est auteur, ni de l'un, ni de l'autre. Il ne s'ensuit donc pas de ce que Dieu permet le péché, que nous devions nous y plaire, quand nous l'avons commis. Disons plutôt, qu'étant contraire à sa justice souverainement aimable, nous devons le haïr de toutes nos forces, et comme nous venons de le dire, demander avec instance la grâce d'en être délivrés.

Il en est de même de la tentation. Quand Dieu permet qu'elle nous attaque, nous devons sans doute y adorer sa volonté, comme nous adorons le jugement incompréhensible, par lequel il permet le péché. Mais cette soumission de notre esprit n'exclut pas la haine que la justice nous inspire, et contre le péché, et contre la tentation. Car, quoiqu'il soit juste que Dieu permette le péché, et qu'il le permette souvent pour notre bien, il n'est pas juste pour cela que nous péchions. De même, quoiqu'il soit bon que Dieu permette la tentation, et qu'il la permette, afin que nous en profitions par la résistance, il ne s'ensuit pas pour cela qu'elle soit bonne; elle est au contraire mauvaise en elle-même, parce qu'elle naît du péché, et qu'elle porte au péché. Or, si elle est mauvaise, il est nécessaire d'en gémir, puisqu'elle ne nous est utile que pour ce gémissement : il est nécessaire de la combattre par la mortification, suivant la doctrine de l'Eglise et la pratique de tous les saints, puisque ce combat fait notre mérite; et au lieu de nous jeter, comme on le prétend, dans une indifférence insensée entre l'état de la tentation et celui de la paix, la piété véritable veut que nous demandions à Dieu dans la prière, de nous délivrer de ce qui nous tente, ou de nous donner la force d'y résister. Elle veut que nous disions alors comme la Chananéenne, *filia mea male a dæmonio vexatur*, Seigneur, mon âme que vous avez créée pour vous, et qui, étant faite à votre image, doit participer à votre souveraine paix, est pourtant troublée par les suggestions malignes du démon, et il n'y a que votre grâce qui puisse l'en délivrer.

Quand les quiétistes ont avancé le contraire, ils se sont éloignés des principes de la raison et de la religion. Ils ont oublié que les saints ont maudit le jour de cette naissance temporelle, qui a commencé pour eux la vie d'Adam, et qu'ils ont désiré que cette vie finît bientôt, parce que c'est un temps de contradiction, durant lequel la loi du corps combat la loi de l'esprit par une rébellion infatigable; et de quelque spiritualité que l'on couvre cette maxime spécieuse, jamais on ne fera que ce ne soit pas une erreur.

4. Mais pourquoi l'âme chrétienne demande-t-elle avec tant d'ardeur la délivrance des tentations, ou la force de les surmonter? Parce que si elle succombe elle déplaît à Dieu qu'elle aime, et qu'en lui déplaisant elle s'éloigne de la possession de ce même Dieu, qui doit être la récompense de son amour. Aimer Dieu, et ne pas désirer de le posséder éternellement, est une situation impossible : car, qui peut concevoir un amour destiné de ce qui fait son essence, et un bonheur solide et éternel hors de Dieu même?

David aimait Dieu souverainement, et plus il l'aimait, plus il désirait de s'unir à lui, puisqu'un désir si ardent et si légitime le portait à se plaindre de la longueur de son exil (*Ps.* CXIX, 5). Et ce même désir a fait dire à saint Paul, que nous devons vivre dans *l'attente de la béatitude que nous espérons, et de l'avénement glorieux du grand Dieu notre Seigneur Jésus-Christ* (*Tit.*, II, 23). Ce qu'il n'a dit qu'après Jésus-Christ même, qui, dans l'oraison dominicale nous a appris à demander *que son règne arrive.* (Matth., VI, 10).

Aussi l'Eglise, instruite par ces oracles divins, a toujours fait du désir de la béatitude la principale de ses prières, et la qualité de ses enfants nous oblige d'entrer dans ses dispositions, en la demandant avec elle.

Comme nous ne pouvons pas être sauvés sans foi, nous ne pouvons pas non plus être sauvés sans espérance, puisque saint Pierre nous dit, que *Dieu nous a régénérés en une espérance vive* (I *Petr*,, III, 3) ; et saint Augustin ajoute, que ceux qui ne gémissent pas dans les misères de cette vie comme étrangers, ne jouiront pas du bonheur de l'autre comme citoyens, parce qu'ils ne la désirent pas : *Qui non gemit ut peregrinus, non gaudebit ut civis, quia desiderium in eo non est* (*Aug.*, *in Ps.* CXLVIII).

Combien donc sont insensés les transports de cet amour imaginaire, qui conduit les âmes jusqu'à l'indifférence du salut, comme s'il était indigne d'une âme qui aime Dieu parfaitement, de lui demander d'être sauvée; son salut n'étant autre chose, que la possession du Dieu qu'elle aime.

Mais pour comprendre encore mieux l'illusion d'une si étrange spiritualité, considérez, mes frères, une vérité des plus incontestables de la religion et qui tombe le plus sous le sens commun. C'est qu'il ne sagit pas ici de savoir ce que Dieu pouvait faire ni de deviner ce qu'il aurait fait s'il eût changé à notre égard les ordres de sa providence; il s'agit de ce qu'il a fait, de ce qu'il nous a révélé, de ce qu'il nous a promis et des conditions qu'il a attachées à l'effet de ses promesses. Or, il nous a déclaré par saint Paul, que son premier dessein a été de nous rendre heureux par la volonté expresse de nous sauver tous. Il n'y a que notre malice qui s'y oppose, en méprisant les richesses de sa bonté; et quand nous les méprisons, nous commettons une injustice visible, rien n'étant plus injuste que de n'entrer pas dans les desseins de Dieu sur nous, et de ne point aspirer au bonheur qu'il nous prépare.

Soutenir après cela, sur les idées d'un amour chimérique, qu'il nous est permis d'être indifférents au salut et d'acquiescer à notre réprobation, si Dieu la veut, c'est soutenir qu'il nous est permis de mépriser sa bonté et de résister formellement à ses ordres. Dès là que par cette bonté toute gratuite il veut bien nous destiner à la possession de sa gloire, il nous impose l'aimable nécessité de la désirer, de la demander, d'en faire l'objet principal de nos plus douces espérances. La vie même crucifiée qu'il nous commande de pratiquer, n'est qu'un moyen plus sûr de nous faire parvenir, en marchant sur les traces de Jésus-Christ à la vie glorieuse; et comme dit saint Bernard, de la doctrine duquel on abuse, puisque nous nous trouvons entre deux objets différents, qui sont les choses passagères et les biens éternels, il faut que nous ayons des sentiments conformes à leur nature. Nous ne devons nous arrêter que passagèrement aux choses passagères : *Transitoria transitorie* (*Bern.*, *in Cant. serm.* 50). Mais pour les biens éternels, ah! dit ce Père, nous devons les désirer, les demander, les rechercher, nous y attacher par un amour éternel et immuable : *Æterna desiderio complectatur æterno.*

Qu'on ne dise pas que notre prière vienne alors d'un amour intéressé. C'est renverser la notion du pur amour telle que la religion nous l'a donnée dans tous les siècles, que de le croire intéressé, quand il ne cherche que Dieu seul (*Aug.*, *de doct. Christ.*, *l*, I, *c.* 30); et qui ne voit que l'espérance, qui alors anime notre prière, est d'autant plus parfaite, que constamment elle n'a d'autre fondement que l'amour?

Que s'il se glisse des illusions dans ce que l'on demande dans la prière, combien plus dans la manière de prier? A Dieu ne plaise que je condamne l'exercice de l'oraison mentale ! Elle a été enseignée et pratiquée utilement par les saints, et par elle, les âmes chrétiennes ont de saintes communications avec Dieu, quand elles n'y ont que son amour pour principe, et qu'elles n'y cherchent que la connaissance de sa volonté, avec le secours nécessaire pour l'accomplir. Mais que je déplore les illusions où tombent en priant les personnes qui ont beaucoup d'imagination et peu d'humilité !

Je les plains, quand je vois, qu'avant même qu'elles aient déraciné leurs passions, elles veulent s'élever et s'élever par art à l'exercice d'une vie que les docteurs, qui traitent de la spiritualité, ont appelée unitive. Abusées par je ne sais quel silence de toutes les facultés de l'âme, elles s'abandonnent à des pensées creuses, qui leur font prendre toutes les imaginations vives de quelque objet de piété pour de véritables visions intérieures, toutes les affections mélancoliques pour des extases, des ravissements et autres choses semblables que les mystiques appellent après saint Denis : *Pati divina.* Faveurs que Dieu n'accorde qu'à des âmes sublimes, qui les reçoivent toujours avec confusion et en se défiant d'elles-mêmes, comme il paraît en sainte Thérèse et en d'autres saints. Encore une fois je plains ces âmes séduites, et je leur souhaite l'humilité de la Chananéenne, qui laisse aux enfants la gloire de se nourrir du bon pain, et qui se contente des miettes qui tombent de la table de son maître.

Les montagnes élevées, disait David, servent de retraite aux cerfs et les rochers aux hérissons : *Montes excelsi cervis, petra refugium herinaceis* (*Psal.* CIII, 18); et saint Bernard s'appliquant ces paroles à lui-même par une humilité profonde, qui conviendrait bien mieux aux âmes dont nous parlons : *Que ces montagnes de la contemplation,* disait-il, *qui sont si élevées, soient le refuge de ces âmes sublimes, qui courent à la perfection avec une extrême vitesse. Pour moi, qui ne suis qu'un pécheur tout hérissé, pour ainsi dire, des épines de mes péchés, je me contente de me retirer dans le trou de la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ ; je me contente de me cacher dans ses plaies, de me laver dans son sang; et ce sera là toute mon oraison : Montes excelsi cervis, petra refugium herinaceis* (*Bern.*, *in Cant. serm.* 46).

Entrons, mes frères, dans cette humble

disposition. Défions-nous de ces spiritualités mal entendues, qui ne se trouvent pas conformes à la parole de Dieu; de ces spiritualités outrées, qui ont été inconnues à l'antiquité, et qui, comme vous voyez, font tomber dans des excès dangereux. Demandons ce que Jésus-Christ notre Sauveur nous apprend à demander. Demandons ce que l'Eglise notre mère demande, et en la manière qu'elle le demande; et notre prière sera conduite avec prudence et discernement. Mais pour être efficace, elle doit être soutenue par la force et par la persévérance.

TROISIÈME PARTIE.

La prière faible et timide est exposée à plusieurs dangers, dont le plus grand est sans doute, qu'elle ne pénètre pas jusqu'aux cieux. Mais jamais prière ne les a mieux pénétrés que celle de la Chananéenne, puisqu'il n'y en eut jamais de plus forte ni de plus persévérante que la sienne; et sa force a paru contre les distractions, contre les sécheresses, contre les refus et dans la nécessité où nous sommes de prier, c'est ici pour nous une instruction très-importante.

1. Rien ne peut distraire cette femme de la prière qu'elle fait au Fils de Dieu. Elle le prie, non pas retirée dans un oratoire, non pas dans le temple de Jérusalem, où tout lui aurait inspiré le recueillement et l'attention, mais tantôt le long d'un chemin bordé de peuple, tantôt dans une maison où elle est suivie d'une multitude gémissante qui environne le Sauveur et qui l'environne elle-même. Cependant rien n'est capable de détourner cette femme suppliante. En voulez-vous savoir la raison? C'est qu'elle voit Jésus-Christ présent, et qu'elle n'a garde de s'occuper d'autre chose, pendant qu'elle a le bonheur d'avoir son libérateur devant les yeux.

Les Pères (*Chrys., in Ps.* IV; *Bern. de Div. S.*) disent aussi, qu'entre plusieurs moyens que la piété nous enseigne pour n'être point distraits en priant, le plus efficace est de nous bien persuader que nous sommes devant Dieu, de penser en commençant notre prière que nous entrons dans la cour céleste où le roi de gloire est assis sur un trône brillant d'étoiles et environné d'anges et de saints qui ont tous les yeux sur nous, car c'est proprement alors que *nous devenons un spectacle au monde, aux anges et aux hommes* (I *Cor.*, IV, 9). Or, de quel sentiment de frayeur et d'humilité un misérable pécheur ne serait-il pas pénétré en paraissant dans un lieu si saint? Saint Chrysostome et saint Bernard étaient autrefois touchés de cette pensée, et il serait à souhaiter, mes frères, que nous le fussions comme eux; nos prières ne seraient pas si vagues et si distraites qu'elles le sont. Et quelle force peuvent-elles avoir, quel fruit peuvent-elles produire, si nous poussons notre négligence jusqu'à oublier que nous sommes devant Dieu et que c'est lui que nous prions?

Il est vrai qu'il peut y avoir des distractions involontaires, qui étant comme inséparables de l'humaine infirmité, ne nous seront point imputées, parce que nous en gémissons tous les jours; mais de combien d'autres serons-nous punis, parce qu'elles viennent de notre négligence et de notre froideur, et qu'elles sont des marques évidentes que nous ne sommes touchés ni de nos besoins spirituels, ni de la grandeur et de la sainteté de celui à qui nous en demandons le remède. Mais poursuivons.

2. La force de la prière de la Chananéenne paraît encore, en ce que le Fils de Dieu ne témoignant que de l'indifférence pour elle : *Non respondit ei verbum*, elle ne perd pas courage, elle continue de crier vers lui: *Clamavit;* et en cela elle est le modèle des âmes affligées de sécheresses et d'insensibilités. Sur quoi il est important de remarquer, qu'il y en a dans les pécheurs et dans les justes.

Il y a dans les pécheurs une insensibilité malheureuse, qui les empêche de subsister en la présence de Dieu : *Neque permanebunt injusti ante oculos tuos*, parce que le péché, qui les accable par son poids et qui les aveugle par ses ténèbres, leur ôte le pouvoir de souffrir la lumière de la vérité.

Mais vous, âmes pieuses, qui priez assidûment au nom et par la grâce de Jésus-Christ, vous avez durant la prière d'autres sécheresses et d'autres insensibilités, qui, pour n'être pas si déplorables, ne doivent pas être négligées; et vous devez savoir qu'elles vous arrivent, ou pour vous punir de quelques fautes, quoiqu'elles ne soient pas mortelles, ou pour empêcher que la continuation des dons de Dieu ne vous porte à les attribuer plutôt à la nature qu'à la grâce, ou que même vous ne crussiez y avoir droit comme à un héritage qui vous appartienne par succession; car il ne faut jamais oublier que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et que Dieu est le principe de tout le bien qui est en nous.

Le remède efficace contre les insensibilités des justes est de se bien remplir en priant de l'humilité de la Chananéenne, car elles viennent ordinairement d'orgueil; et comme dit saint Bernard, la privation de la grâce sensible arrive toujours à l'âme, ou à cause de l'orgueil qu'elle a, ou à cause de celui qu'elle aurait si Dieu ne retirait sa grâce pour un temps. Or, en la retirant il veut nous obliger de reconnaître dans une prière plus humble que les précédentes, qu'il n'y a que le mensonge et le péché qui nous soient propres, et que c'est de lui seul que nous tenons tout ce que nous avons de justice et de lumière.

Mais les pécheurs ne sauraient détruire leurs insensibilités, qu'en criant de toute leur force à Jésus-Christ comme la Chananéenne : *Miserere mei, Domine, fili David*, Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous. Etendez sur nous votre grande miséricorde. Tendez-nous votre main secourable, car si vous ne nous attirez à vous, jamais nous n'aurons le pouvoir par nous-mêmes

de sortir du profond abîme où nous sommes tombés.

Cette prière est excellente pour un pécheur qui veut devenir pénitent, et dans tous les siècles elle a été faite avec fruit. Mais il ne suffit pas de la prononcer, il faut qu'elle soit animée par les sentiments. Cependant combien voit-on de gens dans le monde qui croient avoir tout fait en récitant une prière usitée dans l'Eglise et en prononçant une formule de contrition.

Mais combien grande est leur erreur! Pauvres en foi et en bonnes œuvres, s'imaginent-ils qu'avec l'aide de certains termes ils se donneront à eux-mêmes les trésors de la charité; et leur cœur n'étant que de glace, prétendent-ils qu'aussitôt qu'ils diront à Dieu qu'ils l'aiment, cette glace se fondra et produira contre sa nature les flammes de l'amour divin? Non, non, le Saint-Esprit qui souffle où il veut, n'a pas attaché à si peu de chose la plus grande de ses grâces, qui est la conversion du pécheur, et pour l'obtenir il faut la désirer, la demander, l'arracher pour ainsi dire des mains de Dieu par l'empressement, l'assiduité, la ferveur et la persévérance dans la prière.

Ces maximes, mes frères, doivent être nécessairement pratiquées dans l'exercice de la prière chrétienne, et vous manquerez de sagesse si vous les négligez. Il est bien facile de se donner dans le monde la réputation de chrétien, mais pour l'être en effet, il faut qu'il en coûte, et la grâce, qui est d'un prix infini, ne peut être conservée que par une sainte adresse qu'elle-même nous inspire.

3. Mais en quoi la force de la prière de la Chananéenne paraît principalement, c'est en ce qu'elle prie toujours jusqu'à ce qu'elle obtienne ce qu'elle demande. Jésus-Christ la rebute, mais elle ne se rebute pas. Plus il l'humilie en lui disant des paroles qui paraissent dures et injurieuses, plus elle s'humilie en lui en disant d'autres qui sont pleines de soumission et de ferveur. Il l'assure qu'il l'a rejetée, en disant qu'*il n'a été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël*, mais elle ne se tient pas rejetée pour cela. Sans être fille d'Abraham, elle croit contre ce qu'elle voit; elle espère contre l'espérance; elle se jette à ses pieds; elle persévère à lui demander du secours, et enfin sa foi victorieuse triomphe de Dieu même, de la bouche duquel elle entend ces paroles consolantes : *O mulier, magna est fides tua, fiat tibi, sicut vis.* O femme, que votre foi est grande! Qu'il vous soit fait comme vous désirez.

C'est cette persévérance dans la prière, qui nous est si expressément recommandée dans les livres saints. Il ne suffit pas de demander et de chercher : il faut veiller et frapper à la porte de la miséricorde, si nous voulons qu'enfin elle nous soit ouverte (*Matth.*, VII, 7) : ce n'est qu'à cette condition que Jésus-Christ nous déclare qu'elle le sera. *Oportet semper orare, et non deficere* (*Luc*, XVIII, 1) : Il vous faut toujours prier, nous dit-il, et ne vous en lasser jamais. Et c'est par une sagesse admirable qu'il nous impose cette loi. Nous avons dit qu'il n'exauce pas nos prières quand nous le prions mal; et c'est pour nous obliger d'y faire attention qu'il use de délais à notre égard. Nous avons dit que, quand nous le prions de nous délivrer de nos misères, il exige de nous la connaissance de notre indignité; et c'est pour nous donner le temps de nous en convaincre qu'il diffère de nous secourir. Il est donc certain que la raison, aussi bien que la foi, condamne notre impatience, en ce qu'elle nous prive des grâces que nous étions peut-être sur le point d'obtenir; au lieu que la persévérance à demander nous est souvent plus utile que l'effet de ce que nous demandons, parce qu'elle renferme l'humilité, l'aveu de notre indignité, et l'espérance qui naît de l'épreuve, dont le propre, selon saint Paul, est de ne confondre jamais : *Spes non confundit.*

Mais le mal vient de ce que nous nous lassons d'attendre Dieu. Ardents pour nos intérêts et pour nos passions, nous assiégeons la porte des grands, pour obtenir une grâce, et celle des juges, pour avoir justice; mais, lents et paresseux dans l'affaire de notre salut, dès que nous avons commencé de demander une chose à Dieu, s'il diffère de nous l'accorder, nous nous décourageons aussitôt. D'où vient une erreur si déplorable? c'est, mes frères, que nous ne nous rebutons point dans la poursuite d'un bien temporel, parce que nous l'aimons et que nous espérons de trouver notre bonheur dans sa possession; au lieu que nous nous décourageons aisément dans la recherche des biens du ciel, parce qu'en ayant une faible idée, nous ne les souhaitons que faiblement. C'est aussi pour nous les faire désirer autant qu'ils le méritent, que Dieu ne nous les accorde pas si tôt; et c'est en nous une injustice bien étonnante de ne pas vouloir traiter Dieu comme nous traitons les hommes.

Quoi donc! Dieu n'est-il pas assez grand pour être prié avec une persévérance respectueuse? Est-ce que les grâces que nous lui demandons ne sont pas assez importantes pour être attendues avec une patience toujours égale? Après les avoir demandées toute notre vie, nous serions encore trop heureux de les obtenir un quart d'heure avant notre mort. Est-il juste que la paresse recueille ce qui doit être le fruit du travail, et qu'elle soit récompensée en nous, au lieu qu'elle mérite d'y être punie? Rien n'est plus naturel à l'homme que l'impatience, parce qu'il est superbe et précipité dans ses désirs; mais rien n'est plus injurieux à Dieu que cette précipitation, parce qu'il semble que nous prétendions lui imposer des lois, au même temps que nous implorons sa clémence, et changer en une espèce de servitude de sa bonté toute gratuite. S'il est lent à nous accorder des grâces, c'est que nous le sommes encore plus à nous mettre en état de les obtenir.

Mais la foi humble et soumise, comme celle de la Chananéenne, tient une conduite

bien différente de celle-là : elle ne s'ennuie point d'attendre, parce que c'est Dieu qu'elle attend ; elle ne s'ennuie point de demander, parce que c'est la jouissance de Dieu même qu'elle demande (*Aug.*, *in Ps.* XXX). Ayons donc une soumission entière à ses ordres, en quelque manière qu'il nous traite, quand nous nous adressons à lui. Nous nous trompons si nous croyons qu'il n'agrée pas nos prières, lorsqu'il ne les écoute pas d'abord, ou qu'il semble ne vouloir pas les écouter. Les suspensions dont il use à notre égard, dit saint Augustin, sont des faveurs ; sa dissimulation apparente est une adresse de sa bonté, son silence est une parole (*Aug.*, *in Ps.* CXVIII), ses rebuts sont des grâces ; car dans le temps même qu'il rejette la Chananéenne avec un mépris apparent, il est près de louer sa foi, d'admirer sa persévérance, de couronner son humilité.

Corrigeons-nous aujourd'hui, mes frères, et, à la vue de nos péchés et de nos besoins continuels, prions continuellement, non pas par cet acte continu et universel inventé de nos jours par les corrupteurs de la prière chrétienne, qui de l'état des voyageurs fait l'état de ceux qui sont arrivés à la patrie, et qui renverse l'Evangile de Jésus-Christ en supprimant les demandes, les réflexions, les actions de grâces ; mais prions par des actes réitérés de foi, d'espérance, de charité, de toutes les vertus chrétiennes ; par des actes qui renouvellent à tous moments le don que nous avons fait à Dieu de nous-mêmes, par des actes qui réchauffent sans cesse notre volonté languissante, par des actes qui durent autant que nos besoins, c'est-à-dire autant que durera notre pèlerinage dans cette vallée de larmes.

Hélas ! comment ose-t-on dire qu'ici bas notre état soit invariable, et que nous n'ayons plus besoin de rien demander ? Quelle plus grande preuve de nos misères, que cet orgueil insensé ? Tombons ici dans la confusion à la vue de cette femme païenne : *Ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa.* Elle sort de son pays, qui était idolâtre, pour aller dans celui que le Sauveur du monde sanctifiait par sa présence et par ses miracles. Notre cœur est comme une terre, où nous portons autant d'idoles que nous y nourrissons de passions. Sortons de cette terre maudite, où Dieu est si peu connu, et allons dans la terre de bénédiction, qui est l'Eglise, pour lui demander du secours.

Mais combien de fois nous présentons-nous devant lui avec une stupidité monstrueuse ? A peine pouvons-nous demeurer un quart d'heure en sa présence : encore y demeurons-nous sans affection et sans sentiment, le peu de temps que nous y sommes. Qui le croirait ? Criminels, nous n'avons rien à dire à notre juge, qui veut nous faire grâce, pourvu que nous la demandions ! malades, nous n'avons rien à dire à notre médecin, qui seul peut nous guérir, et qui ne demande qu'à nous guérir !

Encore une fois, mes frères, corrigeons-nous ; élevons vers le Seigneur notre Dieu la voix de nos larmes et le cri de notre cœur. Prions, comme la Chananéenne, avec confiance et avec ferveur, puisque les avantages de la prière nous y portent ; prions, comme elle, avec prudence et discernement, pour en éviter les écueils et les illusions ; prions, comme elle, avec force et persévérance, pour être enfin exaucés. Et comme Jésus-Christ, après avoir humilié cette pieuse importune, prévint le temps de son jugement pour la louer devant tout le monde, quand le temps de notre jugement sera venu, il nous donnera, dit saint Paul, la louange que nous aurons méritée.

SERMON XXVI.

POUR LE SECOND VENDREDI DU CARÊME.

Du paralytique.

Dicit ei Jesus ; surge, tolle grabatum tuum et ambula, et statim sanus factus est homo ille, et sustulit grabatum suum, et ambulabat.

Jésus dit au paralytique, levez-vous, emportez votre lit et marchez. A l'instant cet homme fut guéri, et prenant son lit il commença à marcher (*S. Jean, ch.* V, 8).

Qui n'admirera, messieurs, le sort de ce paralytique ? Il y a trente-huit ans qu'il cherche inutilement un remède pour recouvrer la santé, et il rencontre un médecin qui lui rend la santé sans remède : à moins que l'on ne dise que celui qui vient de le guérir est tout ensemble et son remède et son médecin.

Mais qui est cet homme si heureux ? Ne serait-il pas à souhaiter, en voyant la singularité de son bonheur, qu'il ne demeurât point inconnu ? Et pourquoi l'évangéliste, qui a accoutumé de nous dire le nom ou la qualité des autres malades que Jésus-Christ a guéris, ne nous marque-t-il celui-ci que par une expression vague et indéterminée : *Homo ille*, cet homme ?

Ce silence ne peut être que mystérieux. Cet homme n'est pas dans l'Evangile pour lui-même : il n'y est que pour servir de figure et d'image, et c'est le propre des images et des figures de n'être que pour se rapporter à ce qu'elles représentent. Pourquoi vous tenir en suspens sur une vérité si connue ? Ce paralytique, à qui Jésus-Christ accorde une guérison tant désirée, représente le pécheur converti, et l'Esprit-Saint, qui a dicté les Ecritures, n'a pas voulu qu'on le nommât, pour laisser à chacun de nous la liberté de prendre sa place, et d'appliquer à la paralysie de notre âme ce qui est dit de la paralysie du corps de ce malade.

J'entreprends aujourd'hui de suivre cette pensée, et de la mettre dans son jour par les lumières que j'espère de recevoir de l'Esprit de Dieu et de la science de ses saints. Et d'abord je trouve que l'histoire de ce paralytique doit produire dans nos cœurs deux effets bien différents : elle doit nous épouvanter et nous consoler tout ensemble. Quand nous voyons qu'entre tant de malades qui gémissent sur le bord de la piscine il n'y en a qu'un seul de guéri, il faut que nous soyons bien endurcis si elle ne nous épouvante ; mais, quand nous considérons

l'efficace des remèdes qui ont opéré sa guérison, nous sommes trop intimidés si elle ne nous console : et voici, mes frères, ce qui doit faire le sujet de notre crainte et de notre consolation.

Les Pères de l'Eglise ont regardé cette piscine comme la figure du sacrement de pénitence, et ce grand nombre d'aveugles, de boiteux et d'autres malades dont elle était environnée, comme la figure du grand nombre de pécheurs qui se préparent à ce sacrement durant le carême, et dont il n'y en aura à Pâques qu'un seul de guéri, c'est-à-dire qu'un entre mille, que très-peu entre plusieurs : et voilà ce qui me détermine à proposer, sans autre préambule, deux questions très-utiles à un auditoire chrétien.

Je demande premièrement, quelles sont les causes qui font qu'entre tant de pécheurs que nous voyons dans le monde, il y en a si peu qui se convertissent par une véritable pénitence? Et je demande, en second lieu, quels sont les moyens que les pécheurs devraient prendre pour se convertir véritablement. Deux difficultés que je ne serais pas capable de résoudre, si je n'en trouvais la résolution dans l'Evangile même, qui me donne lieu de les former; mais heureusement pour moi, et plût à Dieu que ce le fût autant pour les pécheurs à qui je parle, cet Evangile nous découvre ces causes et nous fournit ces moyens : et je vais examiner l'un et l'autre dans les deux parties de mon discours. Dans la première, les causes de la rare et fausse conversion; et dans la seconde, les moyens de la rendre fréquente et véritable.

Mais comme c'est ici un mystère également obscur et terrible, pour en dissiper l'obscurité, j'ai besoin de la lumière du ciel; et pour en rendre la terreur salutaire, j'invoque la mère du Dieu de paix, en lui disant, avec un ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les mystères de la religion ne sont pas cachés en Dieu, il y en a d'impénétrables dans le cœur de l'homme; et parmi ceux que l'on peut moins y pénétrer, les Pères admirent l'instabilité du juste dans le bien, et l'immobilité fatale, avec laquelle le pécheur s'attache au mal.

C'est un mystère que cette instabilité du juste; car s'il est vrai que, tout juste qu'il est, il porte toujours un fonds de fragilité qu'il a hérité du premier Adam, il n'est pas moins vrai que le second Adam l'a réparé. Ce n'est pas ici le lieu de développer ce mystère. Je me contente de dire en passant, que si le juste ne fortifie sans cesse la pente que la grâce lui donne vers le bien, pour balancer la corruption naturelle qui l'entraîne dans le mal, il y retombe; et parce qu'il y a peu de justes qui ne se lassent dans cette application, on en voit peu qui conservent leur première justice.

Mais d'où vient qu'il y en a bien moins qui, pour recouvrer cette justice après l'avoir perdue, renoncent sincèrement au péché, dont ils sont esclaves? C'est là le mystère que nous explique l'Evangile de ce jour, en nous découvrant ce qui empêchait la guérison du paralytique. Il fut trente-huit ans sans guérir, ou parce que l'eau de la piscine n'était pas troublée; car il est écrit que l'ange du Seigneur n'y descendait qu'en un certain temps : *Angelus Domini descendebat secundum tempus in piscinam;* ou parce que, quand elle l'était, il n'avait point d'homme qui l'aidât à y descendre, *hominem non habeo*; ou enfin parce que, quand il y était descendu, il se trouvait, pour son malheur, qu'il avait trop tardé, et que toujours il était précédé par un autre. *Dum venio, alius ante me descendit.*

O vous! qui languissez depuis si longtemps dans une paralysie spirituelle, reconnaissez dans cette figure évangélique ce qui vous empêche d'en guérir. Ou vous n'êtes pas troublés par la crainte de Dieu et de ses jugements, ou, si vous l'êtes, vous n'avez point d'homme qui vous aide à profiter de ce trouble; ou, si vous avez le trouble et le secours, un funeste retardement vous fait perdre l'un et l'autre. Tout cela vous est pourtant nécessaire pour sortir d'un état si malheureux, et pendant que je ferai mes efforts pour vous en convaincre, faites les vôtres, afin que la pratique succède à la conviction.

1. Le paralytique attendait que l'eau fût troublée, pour être guéri; et vous, au contraire, pécheurs, vous voulez bien qu'on vous guérisse; mais vous ne voulez pas qu'on vous trouble. Or, je vous soutiens aujourd'hui que dans le cours ordinaire de la grâce qui opère les véritables conversions, il ne s'en fait jamais aucune que le trouble ne la précède. Je dis dans le cours ordinaire, parce que Dieu, tenant tous les cœurs dans ses mains, et ayant toutes les grâces en sa disposition, il en a de si fortes, qu'elles peuvent changer le cœur, sans le secours d'aucune crainte. Mais ce sont là des miracles sur lesquels un homme sage ne compta jamais, parce que Dieu ne nous a pas dit d'y compter. On ne peut donc raisonnablement se fonder que sur la conduite ordinaire, dont la règle certaine est de troubler l'eau avant que de guérir le malade, de troubler la conscience qui jouit d'une fausse paix, pour lui donner la paix de Dieu.

C'est de quoi vous serez persuadés, chrétiens, si, en suivant l'esprit de notre Evangile, vous continuez de regarder les maladies du corps comme la figure de celles de l'âme. On guérit les maladies corporelles par leurs contraires, on doit en user de même pour les maladies spirituelles, et comme l'on ne guérit, par exemple, les inflammations que par des rafraîchissements, on ne pourra convertir un pécheur que par le trouble, si c'est le plaisir qui le fait pécher. Or, il est indubitable que ce n'est que par là qu'il pèche, puisque deux oracles infaillibles nous apprennent que nous sommes toujours tentés, ou par quelque objet qui nous flatte, ou par quelque plaisir qui nous enchante. Un chacun est tenté, dit saint Jacques, par sa

propre concupiscence, qui l'emporte et qui l'attire dans le mal : *A concupiscentia sua abstractus et illectus* (*Jac*, I, 14). L'ensorcellement de la bagatelle, dit Salomon, obscurcit le bien, et nous empêche de le faire, en nous empêchant de le connaître : *Fascinatio nugacitatis obscurat bona* (*Sap.*, IV, 12).

Ouvrage malin du tentateur, qui nous éclaire et qui nous aveugle successivement! Il trouve en nous un fonds de vanité, et d'abord il nous fait voir dans la gloire du monde, qui n'est que fumée, un éclat qui nous éblouit et qui nous porte à tout entreprendre, pour acquérir l'estime des hommes; que si nous voulons résister à la tentation, en considérant les avantages de la justice, il y répand un nuage qui les obscurcit; si bien qu'il réussit également dans l'artifice d'affaiblir l'idée des biens véritables, et de faire trop valoir les biens apparents, tantôt par des charmes trompeurs, qui nous détachent de Dieu, tantôt par des douceurs flatteuses, qui nous attachent à la créature.

Quand il s'agira donc de convertir ceux qui auront été séduits par ce funeste enchantement, que faudra-t-il mettre en usage? Tout ce qui sera propre à les troubler; car, dès le moment que l'eau de la piscine était troublée, le malade était guéri, *movebatur aqua, et sanus fiebat* (*Joan.*, V, 4); et l'ordre de la sagesse et de la justice demande que l'amour du plaisir les ayant déréglés, la crainte de la peine les remette dans leur devoir.

C'est pour cela que le Saint-Esprit ordonne au pécheur, tantôt de méditer sa fin dernière, afin de ne pécher jamais (*Eccli.*, VII, 40), tantôt de descendre vivant en enfer (*Psal.* LIV, 6), pour se garantir du malheur d'y tomber après sa mort. C'est pour cela qu'il le fait avertir par saint Paul (*Rom.*, II, 6), que tous les hommes paraîtront un jour devant le tribunal d'un juge inexorable, qui doit rendre à chacun selon ses œuvres; et c'est pour cela que je vous ai représenté ce même juge, nous prédisant avec tant de force les rigueurs qui doivent précéder, accompagner et suivre son second avénement (*Luc*, II).

Il semble que c'était assez que le roi-prophète nous eût appris que *la crainte est le commencement de la sagesse* (*Psal.* CX, 10), et que son fils, le plus sage des rois, en eût fait le premier de ses excellents conseils (*Prov.*, I), pour nous persuader que la conversion doit commencer par cette crainte, qui nous trouble pour nous sauver. Mais pour la conviction entière, l'esprit de vérité, qui a dicté les Ecritures, a voulu ajouter les exemples aux instructions.

Dans la loi de nature, Adam, qui a été le premier pécheur, a été le premier pénitent; et voyez comme il tremble devant son créateur, parce que, pour le convertir, il commence par l'épouvanter : *Vocem tuam audivi, et timui* (*Gen.*, III, 10) : Seigneur, disait-il, j'ai entendu votre voix, et j'ai été saisi de crainte. Dans la loi écrite, David, qui a été le pécheur le plus scandaleux, a été le plus fameux pénitent; et il déclare que, comme un plaisir défendu l'avait engagé dans le crime, une crainte salutaire a opéré sa conversion : *Conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina* (*Psal.* XXXI, 4). Mon Dieu, disait-il, je me suis converti à vous dans ma douleur, lorsque j'ai été tourmenté par un remords qui m'a fait craindre la rigueur de votre justice. Dans la loi de grâce, saint Paul, qui avait le plus affligé l'Eglise par sa persécution, l'a plus édifiée par sa pénitence; et il n'y a qu'à lire l'histoire de sa conversion, pour apprendre que la crainte et le tremblement y ont eu la première part : *Tremens ac stupens dixit, Domine, quid me vis facere* (*Act.* IX, 6)? Il dit alors, tout tremblant et tout effrayé : Seigneur, que voulez-vous que je fasse?

Que direz-vous après cela, pénitents prétendus, qui vous persuadez peut-être que rien ne manque à votre conversion, lorsque vous n'avez pas même commencé à vous convertir? Car, dès le moment que l'on vous parle de la sévérité de la justice de Dieu, vous fermez toutes les avenues de votre cœur à cette crainte.

Vous le savez, ministres de la parole, et vous l'éprouvez tous les jours, dispensateurs de la grâce de Jésus-Christ. C'est assez pour décrier notre ministère, que l'on dise de nous que nous troublons les consciences, que nos maximes sont trop sévères, que l'on ne saurait nous entendre sans être épouvanté. Le confesseur, qui élève ses pénitents du tribunal de la miséricorde, qu'ils implorent, au tribunal de la justice, dont ils doivent éprouver les rigueurs par une pénitence proportionnée à leurs déréglements, se verra bientôt abandonné; car la plupart des gens du monde, accoutumés à ce qui flatte les sens, ne veulent point passer par ces épreuves, et n'aiment pas ces terreurs. Le prédicateur qui tonne, pour ainsi dire, dans la chaire, qui, animé d'un zèle selon la science, ne craint point de contredire le monde dans ses plaisirs, et d'annoncer les vérités les plus fortes aux personnes de toute condition et de tout sexe, un prédicateur de ce caractère court risque de s'attirer la critique du monde; car, parmi quelques esprits raisonnables qui se rendent à la vérité, il y en a tant d'autres que la sensualité rend si délicats et si difficiles, qu'il ne faut leur rien dire qui les inquiète, et quiconque prend le style des prophètes qui menacent et qui foudroient, passe parmi eux pour un prédicateur imprudent et emporté, qui outre les vérités saintes, et pour me servir de leurs expressions, qui surfait dans tout ce qu'il prêche. Il est vrai que les gens du monde veulent être émus, mais agréablement; ils veulent être touchés, mais finement; ils aiment bien à entendre prêcher l'Evangile, mais non pas celui du Lazare puant ou du mauvais riche damné; ou, s'ils aiment ces descriptions affreuses dans la chaire de vérité, c'est par le même goût qui leur en fait admirer d'autres sur le théâtre du mensonge.

En un mot, chacun veut des confesseurs et des prédicateurs à sa mode. On veut qu'ils plaisent, les uns en ne prêchant pas la voie étroite dans toute sa rigueur, les autres en ouvrant la porte du ciel à tous ceux qui frappent leur poitrine.

Ne vous y trompez pas, mes frères, on ne peut avoir des dispositions plus contraires à une conversion véritable; c'est un article de foi, puisque c'est un oracle de l'Ecriture, que l'on ne peut être justifié, si l'on n'est troublé, parce qu'il n'y a que la crainte de Dieu et de ses jugements qui puisse arrêter le poids si naturel et tout ensemble si violent qui nous porte au mal : *Qui sine timore est, non poterit justificari* (*Eccli.*, I, 28) : et ceux qui ne seront pas troublés avec fruit pendant la vie, le seront inutilement à la mort, et même horriblement dans tout le cours de l'éternité malheureuse : ils seront troublés par les remords de la conscience, par la rage des démons, par les reproches d'un Dieu irrité : *Turbabuntur timore horribili* (*Sap.*, V, 2). Cependant nous ne voyons point dans le monde de pécheur qui veuille craindre; et l'on peut dire qu'il n'y en a presque point qui ne craigne qu'on le fasse craindre.

Voilà, mes frères, la première cause du petit nombre de conversions que nous voyons dans le monde; l'eau de la piscine n'est pas troublée par l'ange du Seigneur, la conscience du pécheur demeure tranquille, et quelque terribles que soient les vérités qu'on lui annonce, ou il n'en est pas touché, ou il fuit les occasions où il pourrait l'être.

2. L'Evangile de ce jour nous en découvre une seconde; c'est qu'il n'y a guère de pécheur, qui, quand il est question de se convertir, ne puisse dire comme le paralytique : *Hominem non habeo*, je n'ai point d'homme.

Ce n'est pas que Dieu ait besoin de l'homme pour convertir l'homme, il peut faire lui seul ce qu'il fait avec les créatures, mais il ne le fait presque jamais, parce que sa sagesse a prescrit à sa puissance de ne le pas faire, et qu'il a établi dans les choses qu'il a créées un certain ordre qu'il ne trouble point. C'est aussi cet ordre qui me fait dire, qu'encore qu'il n'ait pas besoin de l'homme pour convertir l'homme, il se sert néanmoins de deux hommes pour opérer la conversion d'un seul. Premièrement, il se sert de celui-là même qu'il veut convertir, en l'obligeant de suivre les impressions de sa grâce, car, comme dit saint Augustin, celui qui nous a créés sans notre concours, le demande pour nous justifier : *Fecit nescientem, justificat volentem* (*Aug., de Verb. Apost., serm.* 15). En second lieu, il se sert d'un directeur comme d'un instrument, que sa sagesse nous a rendu nécessaire, et auquel sa providence nous a soumis, pour nous réconcilier, pour nous guider et pour nous instruire; car s'il a voulu que saint Pierre eût quelque part à la conversion de Corneille, et Ananie à celle de Paul, qui osera présumer de n'avoir besoin, ni de directeur, ni de maître dans la vie nouvelle de la grâce?

Ces deux hommes étant donc nécessaires pour une véritable conversion, je dis que fort peu de pécheurs se convertissent, parce que, pour l'ordinaire, ils ne trouvent ce secours ni dans eux-mêmes, ni dans un autre; et en quelque état qu'ils se considèrent, vous allez voir qu'ils peuvent dire toujours : *Hominem non habeo*, je n'ai point d'homme en moi-même, et je n'en ai pas non plus hors de moi; jugez, mes frères, si ce que j'avance est sans fondement.

David a fait le portrait de tous les pécheurs en faisant le sien; car, on peut dire que tous les hommes se ressemblent, au moins dans le jeu des passions. Quand j'étais dans l'état du péché, disait ce prince pénitent, j'étais abandonné de moi-même; pour me convertir, j'avais besoin de connaître le malheur de mon état, et je ne le connaissais point, parce que la lumière de mes yeux s'était éteinte : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum* (*Ps.* XXXVII, 11); j'avais besoin de vouloir le bien, et je ne le voulais pas, parce que mon cœur m'avait délaissé : *Cor meum dereliquit me* (*Ps.* XXXIX, 10); j'avais besoin de prier pour implorer le secours nécessaire à mon impuissance, et ma langue demeurait immobile : *Adhæsit lingua mea faucibus meis* (*Ps.* XXI, 16); j'avais besoin de force pour agir, et ma force m'avait abandonné : *Dereliquit me virtus mea* (*Ps.* XXXVII, 11).

La plupart des pécheurs qui songent à se convertir, éprouvent ces abandonnements d'eux-mêmes, et leur propre lumière les quitte, quand il faut voir l'état de mort et de damnation où le péché les a réduits. Il y a des péchés d'action et des péchés d'état : j'appelle péchés d'action ceux qui blessent quelque loi positive, comme le larcin, le blasphème, la calomnie, et ceux-là sont trop grossiers, pour n'être pas connus de tout le monde; j'appelle péchés d'état, ceux que l'on ne commet point par quelque action particulière, mais qui consistent dans l'assemblage de plusieurs actions réitérées, qui font un train de vie tout contraire à l'Evangile, et c'est ce que peu de chrétiens connaissent pour état de mort. Ils sont persuadés, par exemple, que de jouer et de se divertir honnêtement à certains jours et à certaines heures, n'est pas un crime, et ce ne l'est point en effet; mais, de ce principe qui est vrai, ils tirent une fausse conséquence, et ne se figurent pas que ce soit un état criminel que de passer dans les divertissements et dans le jeu la plus grande partie du jour et de la nuit, et de se faire même un jeu de toute leur vie (*Sap.*, XV, 12). Et pourquoi ne peuvent-ils se le figurer? parce qu'ils sont abandonnés d'eux-mêmes, et qu'ils ne s'appliquent jamais à reconnaître combien cette sorte de vie est opposée à la religion, où les divertissements ne sont permis que pour relâcher l'esprit et le rendre capable des occupations sérieuses. Tant il est vrai

qu'aussitôt que les pécheurs sont abandonnés d'eux-mêmes, ils ne connaissent plus leur état, et qu'enfin la lumière des yeux de leur âme vient à s'éteindre : *Lumen oculorum meorum et ipsum non est mecum.*

Dès qu'ils n'ont plus la lumière, sans laquelle ils ne peuvent connaître le mal, ils se trouvent bientôt abandonnés de leur propre cœur, qui ne leur avait été donné que pour vouloir et pour aimer le bien : *Cor meum dereliquit me.*

Il n'est pas possible, mes frères, que notre cœur nous quitte et nous échappe, puisque l'âme est dans le corps comme dans une maison, qui a ses entrées et ses sorties, ou, si vous voulez que je me serve des expressions littérales de l'Écriture, qui a ses portes et ses fenêtres (*Cant.*, II, 9; *Jer.*, IX, 21) : et j'infère de ce principe que notre cœur s'enfuit par les mêmes ouvertures, par lesquelles la mort du péché entre dans nous, je veux dire par les sens. Depuis qu'un homme du monde a regardé une beauté terrestre avec une complaisance criminelle, il n'a plus d'amour pour Dieu, il ne désire plus de lui plaire, il ne le craint plus, il n'espère plus en sa miséricorde. Pourquoi? parce que c'est son cœur qui doit produire tous ces mouvements, et qu'il n'a plus de cœur; l'objet malheureux, dont il est enchanté, le possède tout entier, et il peut dire avec un prophète : *Oculus meus depræda tus est animam meam* (*Tren.*, III, 51), mes yeux ont fait leur proie de mon âme. Depuis qu'une fille du siècle a prêté l'oreille à des entretiens flatteurs et séduisants, Dieu n'est plus le Dieu de son cœur, ou pour mieux dire, elle n'a plus de cœur à donner à Dieu. Et comment en aurait-elle pour Dieu? elle n'en a plus pour elle-même, et suivant l'expression d'un autre prophète, elle est devenue comme une colombe séduite qui n'a plus de cœur : *quasi columba seducta non habens cor* (*Ose.*, VII, 11).

N'attendez pas, mes frères, que ces sortes de pécheurs se convertissent aisément : quand Dieu nous dit de nous convertir, il nous demande le cœur tout entier : *Convertimini ad me in toto corde vestro;* et comment se convertiraient-ils, puisque leur propre cœur les a abandonnés? ils n'en disposent plus, ils n'ont point d'homme en eux-mêmes, qui soit en état de les aider : *Hominem non habeo.* S'ils n'en avaient jamais, ils ne se convertiraient jamais; et afin qu'ils se convertissent, il faut que Dieu leur donne un cœur nouveau.

Mais peut-être que pour l'obtenir, ils pourront invoquer le secours de Dieu, qu'il n'accorde d'ordinaire qu'à ceux qui l'invoquent. Examinez avec moi, mon cher auditeur, si vous êtes réduit à une si malheureuse extrémité, car, il faut dire que celui qui pèche, tombe dans un abîme, d'où il ne peut jamais sortir sans un secours divin; mais parmi ceux qui y sont tombés, il y en a qui implorent ce secours, au lieu qu'il y en a d'autres qui ne l'implorent point. David s'y précipita, quand il tomba dans le péché, mais il en sortit, parce qu'il éleva sa voix vers le Seigneur de la profondeur de son abîme (*Ps.* CXXIX, 1). Au lieu que le Sage nous parle d'un autre abîme, où l'impie, bien loin de pousser aucun cri vers Dieu, pour avoir la force d'en sortir, va même jusqu'à mépriser son malheur (*Prov.* XVIII, 3). Quand vous vous êtes abîmé jusque-là, vous ne demandez point à Dieu qu'il vous convertisse; comme un autre Augustin, combattant contre vous-même, vous ne craignez rien tant que de vous convertir : vous pouvez bien faire des vœux au ciel pour votre santé ou pour d'autres choses temporelles, mais à l'égard de votre conversion vous gardez le silence, parce que vous vous sentez infiniment éloigné de réformer vos mœurs et de changer de conduite; ou si quelquefois il vous arrive d'en dire un mot, votre langue ne saurait parler longtemps contre la disposition de votre cœur : *Adhæsit lingua mea faucibus meis.* Il n'est donc que trop vrai, mon cher auditeur, que vous pouvez dire dans l'état déplorable où vous vous trouvez réduit : *Hominem non habeo;* oui, je suis assez malheureux, pour n'avoir rien en moi de cet homme, qui doit contribuer à ma conversion.

J'espérerais pourtant, j'espérerais encore pour vous, si, tout abandonné que vous êtes de vous-même, vous pouviez entreprendre quelque exercice de pénitence, mais vous confondez d'abord l'espérance dont je pourrais me flatter, en m'avouant que toutes vos forces vous ont quitté : *Dereliquit me virtus mea.* Vous ne pouvez, ni prier, ni jeûner, ni veiller, ni retrancher la moindre chose à vos plaisirs pour faire l'aumône; et quand on vous prêche qu'il faut porter votre croix tous les jours (*Matth.* XVI, 24), faire de dignes fruits de pénitence (*Rom.*, VIII, 36; *Luc.*, III, 8), vous renoncer vous-même, combattre vos inclinations corrompues; vous frémissez, vous tremblez; toutes ces vérités vous épouvantent, vous vous sentez trop faible pour en pratiquer une seule, et ce qui est déplorable, c'est que vous n'êtes faible que pour faire le bien, et que vous ne manquez jamais de force pour faire le mal : semblable à ce malade de l'Evangile, qui avait la main droite sèche : *manus ejus dextera erat arida* (*Luc.*, VI, 6), et qui en cela même vous représentait trop fidèlement. Vous avez, pour ainsi dire, la main droite sèche, parce que vous vous êtes rendu impuissant pour faire le bien, mais votre main gauche est saine et robuste, parce que vous pouvez tout pour faire le mal.

Ah! mes frères, que cet état est commun dans le monde, et que nous y voyons peu de pécheurs, qui fassent quelque effort pour avancer leur conversion! Quand notre zèle nous porte à leur en demander la raison, et que pour exécuter l'ordre que nous en donne saint Paul, nous les pressons à temps et à contre-temps, que nous les exhortons, que nous les prions, que nous les menaçons, sans nous lasser jamais de les tolérer

et de les instruire, ils nous répondent toujours : *Hominem non habeo*, je suis abandonné de moi-même, et je ne suis pas homme pour moi, car ce n'est pas l'être, que de l'être sans yeux, sans cœur, sans langue et sans action pour me tirer de l'état du péché.

Mais, puisque le pécheur n'a point d'homme au dedans de lui-même, du moins faut-il qu'il en cherche un autre au dehors, et ce que nous venons de découvrir de ses besoins et de ses misères, nous fait reconnaître qu'il faut que ce soit un homme d'un esprit éclairé, afin qu'il supplée au défaut de ses lumières ; un homme d'un cœur tourné au bien, afin qu'il lui en inspire l'amour ; un homme d'oraison, afin qu'il prie pour lui ; un homme enfin exercé dans la pratique de la piété, afin que le pécheur n'ait qu'à agir comme cet homme, pour opérer le grand ouvrage de sa conversion.

Par cet homme, les Pères entendent un directeur, et ils disent, pour l'instruction des directeurs mêmes, qu'il y en a peu en qui toutes ces qualités se trouvent ainsi réunies. Mais si les saints nous disent que ces sortes de directeurs sont rares, ils ne disent pas que l'Eglise en manque : aussi n'en manque-t-elle pas ; et si les pécheurs voulaient bien les chercher, ils les trouveraient. Si, comme le paralytique de notre Evangile, ils n'ont point d'homme au dedans ni au dehors d'eux-mêmes : *Hominem non habeo*, c'est uniquement par leur faute ; s'ils n'ont point d'homme au dedans, c'est qu'ils ne se font jamais cette violence salutaire, avec laquelle on doit ravir le royaume des cieux, comme si Dieu devait forcer pour eux les règles de sa providence, en leur ouvrant un chemin particulier ; s'ils n'ont point d'homme au dehors, c'est qu'ils ne songent pas même à le chercher, ou s'ils le cherchent, c'est avec tant de négligence et si peu de précaution, qu'ils ne méritent pas de le trouver ; s'il arrive enfin qu'ils le trouvent, la plupart se contentent de l'avoir trouvé, remettant à profiter de ses conseils, quand leurs passions seront moins vives, et cependant ils se couvrent dans le monde du nom et de la réputation de celui qui les conduit. Le confesseur bien intentionné et instruit par son divin Maître, que ce qu'il dit portera son fruit dans la patience : *Fructum afferet in patientia*, ne se décourage point ; il exhorte, il supporte, il attend : et quelquefois sa prudence même lui attire la critique du monde, qui est assez injuste pour lui imputer les fautes de ses pénitents ; comme s'il était assez relâché pour les permettre, lorsqu'il les reprend avec force, et qu'il en attend en silence l'amendement avec charité. Ainsi le temps se passe, sans en venir jamais à un changement de vie ; on n'ouvre point les yeux sur ses misères, on ne rappelle point son cœur des égarements du siècle, on n'attire point par la prière le secours de Dieu, on ne s'élève point au-dessus de sa faiblesse pour s'appliquer à la pratique du bien ; et en un mot, on n'a rien de l'homme intérieur et extérieur qui doit contribuer à la conversion véritable, parce qu'on ne cherche point à l'avoir : *Hominem non habeo*.

3. Mais pour comprendre combien ce retardement est insensé, il n'y a qu'à voir ce qui arrive au paralytique de notre évangile. L'eau est troublée par l'ange du Seigneur, le malade descend dans la piscine, et pendant le temps qu'il emploie à y descendre, il se trouve qu'un autre l'a précédé : *Dum venio, alius ante me descendit.*

En matière de conversion, mes frères, le retardement est mortel. Il faut courir à la réconciliation, comme si vous craigniez qu'un autre plus diligent que vous dû vous enlever la grâce que Dieu vous destine. Toute gratuite qu'elle est, elle ne se donne ordinairement qu'à ceux qui la cherchent, qui la demandent, qui s'efforcent de l'obtenir. Ah ! si vous connaissiez le prix de la guérison de votre âme, vous ne différeriez pas un moment à vous jeter dans ce bain salutaire pour y être lavés par les larmes de la pénitence. Mais à force de vous confier aux secours que vous savez qui sont dans l'Eglise, vous différez de jour en jour, sans considérer que la voix du ciel vous presse et qu'il faut promptement lui obéir, qu'il y a loin du péché à Dieu, et qu'on ne peut commencer assez tôt d'en traverser l'espace immense ; qu'il y a du péril dans le retardement, et qu'un autre pourra profiter de la grâce que vous aurez perdue. La patience de Dieu doit donc exciter votre repentir, et non pas nourrir vos passions. En présumant de sa miséricorde, vous courez risque de tomber sous l'empire inexorable de sa justice, et votre pénitence ne saurait être favorablement reçue, quand vous ne lui offrirez que le rebut de votre amour-propre. Quelle erreur d'attendre à sacrifier le monde quand vous n'y aurez plus de part, et de vouloir disposer de vous, quand vous n'aurez plus de droit sur vous-mêmes ? Vous ne recevez point, ô mon Dieu ! de sacrifice forcé, et vous rejetez également les victimes que l'on ne vous offre que par crainte, ou que l'on attend à vous offrir, quand on ne peut plus les conserver.

Voilà, mes frères, quelles sont les causes funestes du petit nombre de conversions. On n'est pas troublé et l'on ne veut pas l'être ; on ne craint point les jugements de Dieu, et de peur de les craindre, on ne les médite point. On éloigne de soi l'idée de l'éternité. On ne s'évertue point, on ne cherche point de secours, ou si l'on en cherche et que l'on en trouve (car on en trouve quand on en cherche), on néglige d'en profiter.

Mais, quoi donc, faudra-t-il désespérer de la conversion des pécheurs ! Non, le désespoir n'est jamais permis, non pas même dans le plus profond abîme de l'iniquité. Aussi le même évangile qui vient de nous découvrir les causes qui retiennent les pécheurs dans cet abîme, va nous apprendre les moyens de les en retirer, et ce sera là

matière consolante de la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Tout ce que fait Jésus-Christ pour la guérison du paralytique se réduit à deux chefs principaux : premièrement, il le regarde d'un œil de pitié, couché sur le bord de la piscine : *Hunc cum vidisset Jesus jacentem.* En second lieu, il lui demande s'il veut être guéri : *Vis sanus fieri?* Et dès le moment que ce malade consent à sa guérison, il la reçoit : *Et statim sanus factus est homo ille.*

Voilà deux moyens infaillibles de faire du plus grand pécheur un véritable pénitent : il faut que Dieu le regarde favorablement pour le convertir, et il faut qu'il veuille lui-même se convertir. Notre conversion dépend de Dieu et de nous-mêmes, de l'opération de sa grâce et de notre consentement ; elle commence par le regard de Dieu sur nous, elle s'achève par notre condescendance à vouloir ce que Dieu demande de nous : ces deux vérités, mes frères, méritent vos plus sérieuses réflexions.

1. Si Dieu ne nous regardait le premier, jamais nous ne le regarderions, et c'est une vérité tellement incontestable, que l'Eglise l'a soutenue comme un article de foi contre les semi-pélagiens qui avaient osé dire le contraire (*Conc. Araus.* II, *Can.* 4, *ann.* 529). Elle reconnaissait avec eux que l'image de Dieu n'est pas entièrement effacée de notre âme par le péché du premier homme, qu'il y a dans nous quelques traits de cette image, quelques racines de vertu, quelques lueurs qui nous font préférer le bien au mal, quelque intégrité naturelle, par laquelle les païens mêmes se sont fait des lois très-justes et très-sages ; mais au lieu que ces hérétiques voulaient que ce fût à nous à donner à ces racines de vertu leur premier accroissement pour mériter la grâce de la justification, les Pères du concile, qui les ont combattus, n'ont pas cru qu'elles pussent nous y être utiles sans un secours spécial ; et c'est ce que j'entends aujourd'hui par ce regard favorable, sans lequel un pécheur ne peut jamais se convertir.

Et qui osera contester la nécessité de ce secours, pour peu qu'il considère la puissance infinie de Dieu, et la faiblesse extrême de l'homme depuis le péché? car saint Augustin met une grande différence entre l'état de l'homme innocent et l'état de l'homme prévaricateur. Dans l'état de son innocence, il avait besoin d'une grâce, sans laquelle il ne pouvait pas faire ce qu'il voulait ; mais dans l'état de sa prévarication, il a besoin d'une grâce qui le fasse faire et qui le fasse vouloir. Dans le premier état, la volonté saine de l'homme était la maîtresse de la grâce du Créateur, et dans le dernier état elle est soumise à la grâce du Rédempteur ; sans elle nous ne ferions rien, tant nous sommes faibles ; avec elle nous faisons tout, tant elle est forte.

Mais pouvons-nous espérer que Dieu nous favorise de ce regard de grâce, quand nous sommes dans l'état du péché? Oui, mes frères, et voici le fondement de notre confiance, qui ne laissera pas d'être accompagné de crainte, car ces deux sentiments ne se séparent jamais dans la religion.

Il faut distinguer dans ce regard son principe et son objet : son principe est la miséricorde de Dieu, son objet est la misère du pécheur. Et je dis que notre misère attire le plus souvent ce regard, parce qu'elle est son propre objet ; mais qu'il arrive quelquefois que notre misère est de telle nature, qu'elle l'éloigne au lieu de l'attirer, et alors si Dieu nous regarde, c'est sa seule miséricorde qui est le principe de ce regard.

Je m'explique, messieurs, en vous faisant souvenir que nous sommes capables de pécher, et par faiblesse, parce que notre chair est infirme, et par ignorance, parce que notre esprit est aveugle, et par malice, parce que notre volonté est corrompue. Quand nous péchons par faiblesse, nous offensons le Père, à qui la puissance est attribuée. Quand nous péchons par ignorance, nous offensons le Fils, qui est la sagesse du Père. Quand nous péchons par malice, nous offensons le Saint-Esprit, qui est l'amour du Père et du Fils. Or, il y a cette différence entre les péchés qui offensent les deux premières personnes, et ceux qui offensent la troisième, que les premiers sont pardonnés ordinairement, au lieu que les autres ne se pardonnent ni maintenant, ni jamais. *Si quelqu'un commet un péché contre le Saint-Esprit*, dit l'Evangile, *il ne lui sera pardonné ni en ce monde, ni en l'autre* (*Matth.*, XII, 32).

Mais, demande saint Thomas, y a-t-il quelque péché tellement irrémissible, qu'il ne reste aucune espérance de pardon à celui qui y est tombé? Non, répond ce saint docteur, il n'y a point de péché de cette nature. Mais par là l'Evangile veut nous apprendre que, quand Dieu regarde un péché de faiblesse, il y voit un motif de miséricorde ; que, quand il regarde un péché d'ignorance, il y trouve une misère qui excite sa compassion ; mais que, quand il jette les yeux sur un péché de malice, il en détourne sa vue, parce qu'il n'y trouve rien qui puisse lui servir d'excuse. Cependant on ne doit pas croire, et l'on ne peut pas dire que ce péché, tout malicieux qu'il est, soit absolument irrémissible, parce que, s'il n'y a rien dans le péché qui attire le regard de Dieu, il y a en Dieu une miséricorde inépuisable qui le porte à ne pas refuser un regard de pitié au plus grand pécheur.

Confirmons cette doctrine par des exemples que l'Esprit de Dieu nous a fournis. Pierre fut regardé d'un œil de pitié, parce qu'il y avait de la faiblesse dans son péché. La crainte de la mort si naturelle à tous les hommes avait ébranlé cette colonne de l'Eglise, et le Sauveur ne put la voir trembler comme un roseau, sans être touché de compassion : *Respexit Petrum* (*Luc.*, XXII, 11). Lorsque saint Paul, transporté d'un faux zèle pour le judaïsme supprimé, marchait vers Damas pour exterminer le christia-

nisme naissant, il fut regardé d'un œil de pitié, parce qu'il y avait de l'ignorance dans son emportement, et de l'aveuglement dans son zèle ; *quia ignorans feci* (*I Tim.*, I, 13), dit-il lui-même, après sa conversion, attribuant ce regard de grâce à la compassion que Dieu avait eue de son ignorance passée.

Le Sauveur regardait Judas avec compassion, lorsqu'il lui prédisait sa trahison et qu'il lui parlait avec douceur, dans le temps même que ce perfide venait de le livrer à ses ennemis, parce qu'il y avait un reste de faiblesse dans l'attentat qu'il lui voyait commettre. Mais lorsqu'au mépris de tant d'avertissements et de grâces sa malice fut consommée, Jésus-Christ en détourna les yeux, et il n'y eut plus de miséricorde. Cet apostat aima la malédiction, et la malédiction vint sur lui ; il rejeta la bénédiction, et la bénédiction en fut éloignée (*Ps.* CVIII, 18).

Quand Dieu pardonne à ces sortes de pécheurs, il faut qu'au lieu de les regarder il se regarde lui-même, parce qu'il ne peut trouver que dans son sein un assez grand fonds de miséricorde, pour avoir pitié de tous les misérables, sans en excepter les plus volontaires, ni les plus malicieux.

C'est sans doute pour cela que David, pressé par les remords de sa conscience, se trouvait dans une agitation qui doit être commune à tous les véritables pénitents. Il regardait attentivement son péché, mais toute sa peine était de savoir comment Dieu le regardait. « Est-ce un péché de faiblesse, disait-il ? s'il l'est, pardonnez-le moi, Seigneur, par ces égards que vous avez accoutumé d'avoir pour l'infirmité des hommes ; ayez pitié de moi, parce que je suis faible : *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum* (*Psal.* VI, 3). Mais peut-être est-ce un péché d'ignorance? s'il l'est, mon Dieu, je ne désespère pas encore de votre bonté. Vous voudrez bien ne vous pas souvenir des péchés de ma jeunesse et de mes ignorances passées : *Ignorantias meas ne memineris* (*Ps.* XXIV, 7). Mais que deviendrai-je quand Dieu découvrira de la malice dans mon crime? alors, ajoutait cet illustre pénitent, je ne me désespérerai point, et connaissant mon Dieu comme je le connais, je lui ferai deux prières : l'une, qu'il ne regarde pas mes péchés, parce qu'il n'y verrait rien qui ne provoquât sa colère : *Averte faciem tuam a peccatis meis* (*Ps.* L, 11) ; l'autre, qu'il se regarde lui-même, et qu'il se souvienne de ses miséricordes infinies, qui lui ont fait pardonner dans tous les siècles à des pécheurs qui l'avaient offensé par malice : *Reminiscere miserationum tuarum, quæ a sæculo sunt* » (*Ps.* XXIV, 6).

Il faut maintenant que je tire des règles de conduite de cette conduite de Dieu ; et, puisqu'il a accoutumé de retenir le juste par la crainte, afin qu'il ne retombe pas, et d'animer le pécheur par la confiance, afin qu'il se relève ; je dis au juste qu'il prenne garde de ne tomber pas, de peur que Dieu ne cesse de le regarder, puisque dans l'ordre commun *les yeux favorables du Seigneur ne sont que sur les justes* (*Ps.* XXXIII, 13) ; et je dis au pécheur que s'il est tombé par faiblesse, Dieu le regardera avec compassion, parce qu'*il se souvient que nous sommes de chair* (*Ps.* LXXVII, 39), et que notre chair est une source d'infirmité. Je lui dis, que s'il a péché par ignorance, il peut attendre un regard favorable, parce que Jésus-Christ a prié sur la croix pour ceux qui ne savent ce qu'ils font quand ils pèchent (*Luc.*, XXIII, 34). Mais en même temps je l'avertis de ne consentir jamais à aucun péché de malice, parce que Dieu ne les pardonne que très-rarement.

Mais si ce pécheur porte ses excès jusqu'à ne plus craindre de pécher de cette sorte, que lui dirai-je ? Je ne l'abandonnerai pas à son désespoir, et je lui dirai qu'il se peut faire encore que Dieu le regardera dans cet état malheureux, parce qu'il distinguera dans lui l'ouvrage du créateur et l'ouvrage du pécheur.

Ah ! mes frères, si la conscience rend témoignage à quelqu'un de vous, que vous soyez en cet état, éloignez des yeux de Dieu la malice qui arme sa colère, et dites-lui, à l'imitation de David : *Averte faciem tuam a peccatis meis : non a me*, dit saint Augustin, de qui la glose l'a empruntée : *Non a me, sed a peccatis meis*, je ne dis pas, Seigneur, que vous ne me regardiez point, au contraire, toute la grâce que je vous demande, c'est que vous me regardiez, parce que je suis l'ouvrage de vos mains, parce que je suis cet homme que vous avez créé pour vous-même, cet homme que vous ne pouvez cesser de regarder comme vous ne pouvez cesser de l'aimer, puisque votre Esprit Saint nous apprend, que *vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait* (*Sap.*, XI, 25). Mais détournez vos yeux de ma malice invétérée, de ces sortes de crimes volontaires qui n'ont rien de propre à vous toucher, parce qu'ils sont l'ouvrage du démon et le mien. Si vous les regardiez, ô mon Dieu ! vous n'auriez pour moi que des regards de colère ; au lieu que si vous jetez les yeux sur moi seul, vous ne souffrirez pas que votre ouvrage soit gâté par celui de vos ennemis, et vous mettrez votre gloire à réparer ce qu'ils ont détruit : *Quoniam quæ perfecisti destruxerunt* (*Ps.* X, 4).

2. Mais à quoi pensez-vous, mes frères, que tende ce regard de Dieu, que nous avons tant de raison de désirer? Il faut l'apprendre du même prophète, qui l'a mieux éprouvé que personne. *Palpebræ ejus interrogant filios hominum*, les regards de Dieu sont autant d'interrogations qui attendent la réponse des hommes. Dieu interroge, et c'est à notre cœur à répondre, puisqu'étant libre, il peut consentir ou résister. Mais comme le paralytique n'était pas encore capable d'entendre le langage des yeux de Dieu, il fallut que la bouche de Jésus-Christ en fût l'interprète, en ajoutant les paroles

aux regards. *Vis sanus fieri?* voulez-vous que je vous guérisse?

Voici donc, mes chers auditeurs, ce que les yeux de Dieu vous disent, et ce que sa bouche vous explique. *Vis?* voulez-vous vous convertir? je ne vous contrains pas. *Sanus*, je vous offre un bien précieux, qui est votre guérison ; car, comme votre péché a fait la maladie de votre âme, votre conversion fera sa santé. *Fieri*, je ne vous dis pas de vous donner à vous-mêmes la santé, dont vous n'êtes pas les maîtres; mais moi, qui suis tout-puissant, je vous dis que si vous voulez bien la recevoir, je vous la donnerai. Qu'est-ce que Dieu pourrait vous dire de plus fort ni de plus engageant, pour vous toucher?

Cependant vous êtes assez déraisonnables pour opposer à des sollicitations si pressantes, tantôt une volonté qui résiste, tantôt une volonté qui hésite, tantôt une volonté qui se méprend. Dieu veut quand vous voulez ; et vous ne voulez pas quand Dieu veut, c'est la volonté qui résiste. Il vous offre la santé, et vous balancez entre l'amour de la santé et l'amour de la maladie, c'est la volonté qui hésite. Dieu lui-même veut vous guérir, et vous voulez vous guérir vous-mêmes, c'est la volonté qui se méprend. Permettez-moi de vous faire voir l'injustice de ces différentes oppositions de votre cœur au regard favorable de Dieu. Il est nécessaire de les combattre, parce qu'elles renversent le second moyen de la conversion.

Pour se convertir il le faut vouloir. Dieu demande notre cœur pour croire, selon l'Apôtre (*Rom.*, X, 10). Comme il le demande pour être aimé, puisqu'il nous en fait une loi expresse (*Deut.*, VI, 5) ; comme il le demande pour toutes les pratiques de douceur et d'humilité, puisqu'il veut que nous apprenions de lui à être doux et humbles de cœur (*Matth.*, XI, 29); il le demande souverainement aussi toutes le fois qu'il nous invite de nous convertir à lui : *Convertimini ad me in toto corde vestro* (*Joel.*, II, 12). Il faut le vouloir, pécheurs, vous dit Dieu, et rien n'est plus facile, ni plus juste. Rien n'est plus facile, puisque rien n'est plus en votre pouvoir, que le cœur que je vous demande; et en même temps rien n'est plus juste, puisque votre cœur n'a été fait que pour moi, si bien que quand je vous dis de le tourner de mon côté : *Convertimini ad me*, je ne fais que vous obliger de le remettre dans son assiette naturelle en le restituant à celui à qui il appartient par tant de titres.

Vous résistez néanmoins à cet empressement de Dieu qui vous appelle, parce que vous êtes esclaves d'une passion qui vous traite dans le monde, comme elle traitait les Israélites dans le désert. D'un côté, elle leur faisait craindre des maux imaginaires dans la terre promise ; et de l'autre, elle leur faisait oublier les maux véritables de l'Egypte. La tentation que vous écoutez vous dépeint la vie nouvelle comme dure et insupportable : elle vous fait craindre que les jeûnes ne vous exténuent, que les veilles ne vous dessèchent, que la retraite ne vous rende sauvages ; et en même temps elle vous fait oublier tout ce que vous avez à craindre dans le monde même où vous êtes engagés : les remords de la conscience, la terreur des jugements de Dieu, la servitude du péché, le dégoût des plaisirs, le rebut des hommes, les inquiétudes de l'esprit et du cœur, cent autres choses de cette nature. Faut-il s'étonner si après un tel renversement vous ne voulez plus entendre parler de conversion !

Mais Dieu, qui veut gagner votre cœur rebelle, vous dit que votre conversion, bien loin de vous épouvanter, doit au contraire vous être agréable, puisqu'elle va donner la santé à votre âme : et pour en convenir, mes frères, remarquez avec un Père de l'Eglise (*Ansel. libr. cur de Hom.*), que Dieu mit deux affections dominantes dans l'homme, quand il le créa, l'amour de la justice et l'amour de ce plaisir modéré, qui tend à sa conservation ; avec cette subordination pourtant, que le premier amour devait dominer sur le second, et le régler. Cet ordre faisait la santé de l'homme innocent ; mais cet homme, en devenant pécheur, préféra l'amour du plaisir à l'amour de la justice, et ce déréglement fit sa maladie. Aujourd'hui que Dieu le veut guérir, il lui propose le rétablissement du premier ordre, qui est de préférer la justice au plaisir, l'amour de Dieu à l'amour de lui-même: et comme d'une part, l'homme est raisonnable, tout pécheur qu'il est, et que de l'autre, il est passionné parce qu'il est pécheur, qu'arrive-t-il ? La raison l'emportant vers la justice, et la passion vers le plaisir, ce regard de miséricorde l'attirant à Dieu, et la passion dont il est combattu, le replongeant dans l'amour de lui-même, il hésite, il ne sait ce qu'il veut.

Voilà où vous en êtes, pécheurs : Touchés du désir de vous convertir, vous sortez des villes pécheresses (*Gen.*, XIX, 26), et un moment après, replongés dans votre passion vous tournez les yeux vers ces villes embrasées et fumantes. Vous mettez la main à la charrue, et aussitôt vous regardez derrière vous (*Luc*, IX, 62). Vous clochez, pour ainsi dire, et penchant tantôt vers le bien, tantôt vers le mal, vous devenez comme ce paresseux dont parle l'Ecriture (*Prov.*, XIII, 4), qui veut aujourd'hui, et qui demain ne veut plus. Avec cette volonté partagée vous avez de bons désirs, mais vous ne combattez point vos mauvaises inclinations. Vous aimez la vertu, mais vous fuyez la peine. Et cependant, dit saint Augustin, pour être à Dieu il faut le vouloir fortement et pleinement : *Velle fortiter et plene* (*Aug.*, *Conf. lib.* VIII, *c.* 8), et non pas traîner avec des efforts interrompus une volonté langnissante et blessée, qui, en s'élevant d'un côté tombe de l'autre, et se trouve toujours divisée contre elle-même.

Quelle voie faudra-t-il donc prendre après tant de soins inutiles ? Dieu, par un dernier

effort vous fait entendre qu'il ne vous demande rien d'impossible, et qu'il ne s'agit que de recevoir la santé qu'il vous offre ; mais c'est ici, mes frères, que votre volonté se méprend. Dieu veut lui-même vous guérir, parce que lui seul le peut, et vous voulez vous guérir vous-mêmes, comme si vous seuls le pouviez. Les remèdes que Dieu veut employer pour vous guérir, sont amers, mais efficaces ; au lieu que les remèdes que vous voulez employer pour vous guérir vous-mêmes, sont doux, mais inutiles ; d'où il s'ensuit que, préférant le doux à l'amer, vous préférez l'inutile à l'efficace, et c'est ainsi que vous vous méprenez malheureusement.

Vis sanus fieri ? Voulez-vous donc cesser de vous méprendre et guérir véritablement ? Appliquez sur vos plaies, non pas vos propres remèdes, mais les remèdes que Dieu vous prescrit. Voulez-vous qu'il guérisse vos passions ? il les faut dompter ; vos habitudes ? il les faut rompre ; votre orgueil ? il faut prendre le dernier rang. Voulez-vous qu'il guérisse votre sensualité ? il faut crucifier votre chair avec tous ses désirs déréglés ; votre intempérance ? il faut jeûner et se priver des choses superflues ; votre impiété ? il faut soumettre votre esprit à l'obéissance de la foi, lire les livres sacrés, consulter les sages, fréquenter les lieux saints. Voilà les remèdes que Dieu vous prescrit. Ils sont amers, je l'avoue, mais que leur amertume ne vous rebute pas. Dieu ne vous demande des jeûnes, des larmes, des gémissements, qu'après vous avoir demandé votre cœur ; car, c'est l'ordre qui est gardé dans les paroles du prophète ; et si une fois le cœur est changé, toutes les œuvres, toutes les inclinations changeront. Cet homme, qui aimait tant la vie sensuelle, n'aura plus de peine à se mortifier, ou du moins, il la supportera courageusement. Cette femme mondaine qui aimait tant les divertissements profanes, trouvera plus de consolation à pleurer ses péchés en secret, qu'à faire éclater une joie évaporée devant les théâtres, parce que ce qui est volontaire, n'est jamais difficile.

Mais vous vous méprenez toujours, en quittant ce céleste médecin, pour entreprendre témérairement de vous guérir vous-mêmes, ou pour mieux dire, de ne vous guérir point du tout. Vous voulez, dites-vous, confesser tous vos péchés, mais vous n'en voulez pas corriger un seul, ou si vous en corrigez quelqu'un, vous n'avez garde d'attaquer le dominant. Il y a toujours une passion secrète, une passion favorite, qui demeure dans le fond de votre cœur, et qui se cache dans les replis de votre conscience. Vous voulez faire pénitence, mais vous voulez qu'elle consiste en quelque prière bien courte ; vous voulez revenir à Dieu, mais vous ne voulez pas quitter le monde ; vous voulez bien déchirer l'habit, mais vous ne voulez pas circoncire le cœur. Vous voulez vous convertir, mais vous ne voulez pas vous éloigner de l'occasion du péché, et vous trouvez toujours mille raisons spécieuses pour persévérer dans vos habitudes, pour si scandaleuses qu'elles soient. Pour des conversions de cette espèce, le monde en est plein ; mais vous avez dit, ô mon Dieu, que ce n'est pas à de tels convertis que le ciel sera ouvert. Tous ceux qui vous disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas dans votre royaume.

Vous êtes enfin résolus de prendre un directeur, mais, permettez-moi cette expression, vous voulez trouver votre homme, et non pas l'homme de Dieu. Vous voulez trouver un homme qui vous prescrive, non pas ce que Dieu veut, mais ce que vous voulez, et c'est à celui-ci que vous dites : *Loquere tu nobis, non loquatur nobis Dominus, ne forte moriamur* (*Exod.*, XX, 19). Parlez-nous, mais ne nous parlez pas ce langage de l'Evangile, où l'on ne trouve que renoncement à soi-même, que crucifiement de l'homme charnel, que glaives de séparation. Si vous nous parliez comme Dieu parle, vous nous feriez mourir. Mourir ! c'est pourtant l'unique remède à vos maux, et jamais, quoi que les hommes sensuels et prévaricateurs vous en disent, jamais il n'y en eut d'autre que celui-là. Quiconque vous dira le contraire, vous abusera misérablement.

A quoi donc attribuerez-vous désormais le défaut de votre conversion ? Sera-ce à l'ignorance de votre mal ? on vous l'a fait connaître en vous en découvrant les causes. Sera-ce à l'impuissance de le guérir ? On vous en a donné les moyens. Avouez après cela que votre seule malice vous arrête, et que si vous languissez dans la paralysie du péché, c'est que vous le voulez bien.

Mais jusqu'à quand le voudrez-vous ? ne commencerez-vous jamais à faire des efforts généreux, pour changer, pour tourner, pour ramollir cette volonté toute de fer ? N'est-il pas temps enfin de porter le trouble dans cette conscience tranquille ? Que les éclairs de la justice divine brillent aujourd'hui aux yeux de cette âme aveugle, et que ses tonnerres l'épouvantent pour la sauver. Eveillez cet homme, qui est depuis si longtemps sans yeux, sans cœur, sans langue et sans action. Cherchez-en un autre, qui l'éclaire, qui prie, qui agisse pour lui ; et attirez le regard de Dieu sur vous, par une soumission entière à ce que Dieu demande de vous.

Alors vous serez autant de paralytiques miraculeusement guéris. Dès que le Sauveur vous aura dit par la voix intérieure de sa grâce : *Levez-vous, emportez votre lit, et marchez*, vous ferez généreusement tout ce qu'il vous aura commandé. *Surge*, vous vous lèverez, vous serez fermes dans la pratique de la vertu, et vous appliquerez tous vos soins à ne plus retomber, de peur que vos rechutes ne fussent plus dangereuses, et plus sévèrement punies : *Tolle grabatum tuum*, vous emporterez votre lit. Jusqu'ici votre corps avait été comme le lit de votre âme ; mais comme un corps, qui a repris ses premières forces, peut transporter son lit, de même votre âme, délivrée par la grâce de la conversion, se rendra maîtresse du corps qui l'enchaînait : *Et ambula*, vous marcherez avec courage dans la voie des commande-

ments, et vous produirez de jour en jour de dignes fruits de pénitence.

Le monde ne manquera pas de murmurer de votre changement, et il est figuré dans notre évangile par la malignité des Juifs, qui n'osant blâmer la guérison du paralytique, l'accusent de ne pas célébrer le jour du sabbat. Mais admirez la constance de cet homme reconnaissant. *Celui qui m'a guéri*, répond-il à ses calomniateurs, *m'a commandé d'emporter mon lit.* Comme s'il disait, cet homme miraculeux, qui m'a rendu la santé, sait mieux que vous ce que l'on doit juger du jour du Seigneur, et en me dispensant de la loi, il a fait voir qu'il en était le maître.

Le monde n'osera blâmer directement votre conversion, mais il voudra la ruiner ou la décréditer par ses circonstances, parce qu'il y trouvera sa condamnation. Il vous opposera les lois de la bienséance, le torrent de la coutume, la crainte de la singularité. Il passera même jusqu'aux soupçons odieux et aux railleries malignes. Mais quelle doit être la réponse d'un véritable pénitent ? *Qui me sanum fecit, ille mihi dixit.* Il m'importe peu que le monde raisonne à sa façon sur mon changement de vie. Il me suffit de savoir que la loi de Dieu est pour moi, et que je lui dois une obéissance aveugle.

Les plaintes des Juifs ne servirent qu'à rendre la doctrine de Jésus-Christ plus claire et plus intelligible, puisqu'il en prit occasion d'expliquer la célébration du sabbat. Aussi, quand les impies et les hérétiques ont déclamé contre les lois de l'Eglise et contre les mystères de la religion, ils n'ont fait que les rendre plus incontestables, par les réponses qu'on leur a faites. Les murmures des Juifs rendirent le miracle du paralytique guéri plus authentique, et les murmures du monde rendront aussi votre conversion plus illustre ; et, quoi qu'il puisse dire, après que vous aurez édifié par vos bonnes œuvres l'Eglise de la terre, vous serez honorés dans cette Eglise même, infailliblement glorifiés dans celle du ciel. *Amen.*

SERMON XXVII.

POUR LE SECOND DIMANCHE DU CARÊME.

De la béatitude.

Assumit Jesus Petrum, Jacobum et Joannem, fratrem ejus, et ducit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos.

Jésus prit en particulier Pierre, Jacques et Jean, son frère. Il les fit monter avec lui sur une haute montagne, et se transfigura devant eux (*S. Matth., ch.* XVII).

Le Thabor a toujours été regardé dans l'Eglise comme une des plus vives images du paradis. La hauteur extraordinaire de cette montagne nous marque la sublime situation de ce lieu de délices. Le visage resplendissant de Jésus-Christ transfiguré représente la clarté que Dieu y répand (*Apoc.*, XXI, 11). La blancheur de ses habits est le symbole de l'innocence, sans laquelle on ne peut entrer dans ce bienheureux séjour (*Apoc.*, XI, 27). Et les témoins privilégiés de cette vision mémorable sont la figure de tous les élus.

Voilà, mes frères, le grand spectacle que l'Eglise expose aux yeux de notre foi : et je demande à Dieu qu'il lui plaise d'éclairer les yeux de votre cœur par la parole de vérité et par l'Evangile du salut (*Eph.*, I, 18), afin que vous sachiez combien noble est l'espérance à laquelle il nous a appelés, combien grand et riche est l'héritage qu'il destine aux saints ; combien sera délicieux ce repos éternel (*Hebr.*, IV, 3), qui après les six jours de la vie présente commencera sur la sainte montagne du ciel, où le Christ tout entier, arrivé à la plénitude de son âge, parfaitement transfiguré dans la gloire, présentera tous ses élus à son Père, pour les glorifier avec lui (*Eph.*, IV, 13).

Oh ! que ceux-là sont à plaindre, qui bornent leurs désirs à la possession des biens périssables, et qui ne songent non plus à la béatitude éternelle, que s'il n'y en avait point !

Je viens, mes frères, vous y faire penser aujourd'hui, et je ne croirais pas avoir rempli mon ministère, si après vous avoir effrayé par la description que nous font les saintes Ecritures du terrible jugement de Dieu et de la punition éternelle qu'il exerce sur les réprouvés, je ne vous donnais une image consolante de la gloire qu'il a promise à ses élus. Je veux tâcher de vous convaincre que vous n'êtes pas dans le monde, pour faire votre dernière fin des biens fragiles que le monde estime, mais que Dieu vous y a mis, afin que par le bon usage des biens passagers vous aspiriez aux biens solides qu'il a préparés à ceux qui l'aiment (1 *Cor.*, II, 9).

Quand on parle du feu de l'enfer, on saisit aisément l'imagination par l'horreur naturelle que l'on a des tourments, et par la triste idée de l'éternelle séparation de Dieu. Mais les biens du ciel qui ne tombent point sous les sens, et qui n'ont aucun rapport à ceux de la terre, sont plus difficiles à concevoir. Ils ne peuvent être connus que par la foi, ni possédés que par la charité consommée. Ne croyez donc pas que j'entreprenne de vous en faire la description. *Nul ne connaît ce qui est en Dieu*, dit l'Apôtre, *que l'Esprit de Dieu*, et ce que lui seul peut découvrir, lui seul peut l'expliquer.

Mais, comme dit saint Augustin, si la gloire éternelle ne peut être comprise dans ce séjour de ténèbres et d'obscurité, nous savons du moins que nous pouvons l'acquérir : *Gloria æterna æstimari non potest, acquiri potest.* Paroles consolantes, dont le grand sens va peu à peu se développer dans la suite de ce discours, et qui en feront même le fondement et le partage.

Elles comprennent deux vérités, dont l'une sert à exercer notre foi, l'autre à relever notre espérance, et toutes les deux sont si clairement marquées dans notre Evangile, qu'il n'y a qu'à le méditer pour nous en convaincre.

Nous y verrons, par rapport à la transfiguration de Jésus-Christ, que tout ce que le monde appelle bonheur, n'a nulle proportion avec la gloire incompréhensible que Dieu nous a préparée dans l'éternité : *Gloria æterna æstimari non potest.* Et cette recher-

che respectueuse fera le sujet de la première partie de mon discours.

Mais nous y verrons aussi que cette gloire, ouvrage de toute la magnificence d'un Dieu, peut être acquise par l'homme même qui ne la comprend pas : *Acquiri potest.* Ce sera le sujet de la seconde.

Nous tirerons un avantage égal de nos ténèbres et de notre lumière. L'impossibilité même où nous nous trouverons d'avoir une juste idée de la gloire, nous fera mieux juger de son excellence et de son prix : et après en avoir jugé selon la mesure de notre faible intelligence, nous en connaîtrons assez pour nous convaincre que nous devons faire tous nos efforts pour en obtenir la possession.

La sainte Vierge était absente du Thahor, quand son Fils se transfigura. Mais j'ose espérer que le mystère qui alors ne s'accomplit pas en sa présence, sera aujourd'hui expliqué par sa protection, si, pour l'implorer nous lui disons unanimement : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous apprenons de saint Paul que Dieu nous a élus avant la création du monde par l'amour qu'il nous a porté, pour nous rendre ses enfants adoptifs par Jésus-Christ, et nous réunir tous en lui comme dans le chef, en telle sorte que nous ne fissions tous ensemble que comme un seul Fils de Dieu : *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem* (*Eph.*, I, 4). Quelle bonté! que Dieu ait pensé à nous pour nous rendre heureux, avant que nous fussions en état de penser à lui pour le glorifier. Les pères de la terre pensent à leurs enfants avant qu'ils soient nés, et un amour ingénieux et prévoyant leur fait amasser les biens passagers dont ils doivent leur faire part, quand ils seront parvenus à la perfection de l'âge. Jugeons de là, dit saint Chrysostome, combien le Père céleste nous a aimés, en nous destinant, avant que nous fussions, à la possession de sa félicité éternelle, rapportant ainsi à notre gloire comme à la sienne sa sagesse cachée dans le mystère de l'Homme-Dieu : *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem.*

Ainsi, mes frères, tout est à nous par Jésus-Christ, et son royaume éternel devient notre propre héritage : *Si filii, et hæredes* (*Rom.*, VIII). C'est lui qui a consommé l'œuvre de Dieu commencée sous les patriarches et dans la loi de Moïse, et cette infinité de merveilles, opérées avec tant de puissance et d'éclat à la face des nations infidèles, ne faisaient que préparer les voies à une merveille qui devait surpasser toutes les autres.

Qu'était en effet la terre promise, qu'une ombre du royaume du ciel? et croyez-vous que la Palestine eût mérité de borner les vœux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et d'être le seul objet d'une si longue attente de nos pères? Non, messieurs, le Tout-Puissant n'aurait fait que des ouvrages peu dignes de lui, si toute sa magnificence s'était terminée à des grandeurs temporelles. Tout ce qui n'est pas éternel n'aurait répondu, ni à la majesté d'un Dieu éternel, ni aux espérances de l'homme fait à son image, auquel il a bien voulu faire connaître son éternité. Il fallait qu'à la fin Jésus-Christ nous ouvrît les cieux, pour y découvrir à notre foi la *cité permanente*, où nous devons tous être recueillis; et Dieu s'était montré trop bienfaisant et trop tendre envers ses enfants, pour renfermer ses libéralités dans le court espace de notre vie. (*Chrys. Hom. 7 in Ep. I ad Cor.*).

L'Egypte d'où il faut sortir, le désert où il faut passer, la Babylone dont il faut rompre les prisons pour retourner dans notre patrie, c'est le monde avec ses plaisirs et ses vanités. C'est là que nous sommes vraiment captifs, errants, séduits par nos passions et nos convoitises : et c'est là le joug qu'il faut secouer pour trouver dans *Jérusalem, la cité de notre Dieu*, une liberté véritable et *un sanctuaire non fait de main d'homme* (II *Cor.*, V, 1), où la gloire du Dieu d'Israël nous apparaisse. Grâces à sa bonté aussi surprenante que gratuite, c'est à ce bonheur que nous sommes destinés. Un si grand objet nous inspire d'abord un saint désir de le connaître. Mais quelle idée pouvons-nous nous en former qui réponde à sa grandeur et à sa magnificence? La gloire éternelle ne peut être comprise ici-bas, *gloria æterna*, etc.

Il est rapporté dans l'évangile de ce jour, que les apôtres étaient accablés de sommeil, quand Jésus-Christ se transfigura, et qu'ils ne virent sa gloire qu'en s'éveillant : *Evigilantes viderunt majestatem ejus* (*Luc.*, IX, 32). Cette vie, mes frères, n'est qu'un sommeil, pendant lequel nous ne voyons, pour ainsi dire, les choses divines qu'en songe. Il en faut sortir pour voir la majesté de Dieu, celle de son Fils et celle de ses élus. Nous pouvons bien en tirer quelque conjecture, et l'entrevoir par la foi *comme dans un miroir et dans des énigmes* (I *Cor.*, XIII, 12), mais il faut être parvenu à la perfection de la charité, pour voir Dieu *face à face et tel qu'il est* (I *Joan.*, III, 2). Maintenant les torrents de ses délices éternelles sont couvertes d'une obscurité vénérable, figurée par la nuée qui couvrit les témoins de la transfiguration : *Nubes lucida obumbravit eos* (*Matth.*, XVII, 5).

Mais je remarque aussi que si les bienheureux sont couverts d'un nuage à notre égard, c'est un nuage lumineux, qui laisse échapper sur nous quelque rayon de cette gloire : *Nubes lucida;* et nous y apercevons qu'elle seule est le véritable bien : ce qui nous est marqué par cette parole de saint Pierre : *Bonum est nos hic esse* (*Matth.*, XVII, 4), Seigneur, disait-il, notre bien est de demeurer toujours ici. Il fut saisi d'un transport de joie, pour n'avoir vu qu'un rayon de gloire répandu sur le corps mortel de Jésus-Christ. Que serait-ce s'il eût vu la lumière dans le sein de la lumière même, et s'il eût été comblé de l'abondance des biens qui sont dans la maison du Seigneur (*Ps.* XXXV, 9).

Philosophes insensés, vous avez cherché le bonheur de l'homme, tantôt dans les biens du corps, tantôt dans ceux de l'esprit, et

vous avez pretendu l'y trouver par l'effort de vos réflexions (*Aug.*, *de Civ. Dei*, *l.* XIX, *c.* 4, *n.* 1). Mais votre prudence superbe et fastueuse n'a été qu'un piége pour vous-mêmes et pour tous ceux qui s'y sont appuyés. (*Ps.* XCIII, 11; I *Cor.*, III, 20). Le Seigneur a pénétré vos pensées, il en a connu la vanité, et par sa grâce nous la connaissons aussi.

Le bonheur véritable, dit saint Thomas (1. 2. *qu.* 2. *a.* 5), ne peut être dans les biens du corps. Chaque chose a sa fin, et il est impossible qu'une chose établie pour une autre comme pour sa fin, soit elle-même sa propre fin. Le corps n'est pas fait pour lui-même; il est fait pour l'âme, comme la matière pour la forme, et l'instrument pour celui qui s'en sert; il ne peut donc être sa propre fin. Mais nous le comprendrons mieux, si nous considérons avec cet ange de l'école, que les êtres les plus parfaits sont la fin des autres. Ceux qui n'ont que l'existence sont moins parfaits que ceux qui ont l'existence et la vie. Ceux qui n'ont que l'existence et la vie, sont moins parfaits que ceux qui ont encore l'intelligence; et comme la fin doit répondre au principe, le premier être comme le plus parfait doit être la dernière fin. La fin des biens extérieurs est donc le corps, la fin du corps est l'âme, la fin de l'âme ne peut être que Dieu, et par conséquent c'est en Dieu seul que se trouve le véritable bonheur.

Un savant homme de l'antiquité a défini la béatitude: *Un état parfait par l'assemblage de toute sorte de biens* (*Boec.*, *l.* III, *de Cons.*). On ne peut donc la trouver dans la possession des biens de ce monde, puisqu'il n'y en a point de parfait, et nous venons de prouver qu'un bien imparfait ne saurait être notre dernière fin.

Mais donnons à cette preuve une clarté plus étendue, pour en tirer quelque conjecture de la gloire incompréhensible du paradis, et suivant la règle de saint Paul, des choses visibles faisons-nous comme des degrés pour monter à la connaissance des invisibles.

Qu'appelle-t-on biens? Nous voyons que tous ceux qui flattent le cœur de l'homme et qui font ici-bas l'objet de sa recherche et de son empressement, se réduisent aux richesses, aux plaisirs, aux honneurs, à la réputation, et enfin à tout ce que le monde estime. Mais si vous voulez bien m'écouter, mes chers auditeurs, votre conscience me rendra bientôt témoignage que ce n'est pas dans ces sortes de biens que consiste le bonheur où nous devons aspirer et que, par conséquent, il doit être d'un ordre plus noble et plus élevé.

Il est vrai que l'on cherche le bonheur dans les richesses, et l'erreur est d'autant plus déplorable que l'on prétend l'y trouver. En elles-mêmes elles sont un bien, et même un bien nécessaire, par proportion, à chaque état, mais non pas assez grand pour être la fin de l'homme. Car, comme dit saint Thomas, il y en a de deux sortes (*Loc. cit.*, *art.* 1). Les unes sont naturelles, et la Providence nous les a données pour subvenir aux nécessités de la vie; les autres peuvent être nommées artificielles, et les hommes leur ont donné le prix pour la facilité du commerce. Les premières ne peuvent servir qu'à la conservation de notre nature; les secondes ne sont inventées que pour avoir plus facilement les premières, et bien loin qu'elles soient la fin de l'homme, c'est l'homme qui est la fin des unes et des autres.

Raisonnez conséquemment, et vous conviendrez que des biens qui se terminent à vous, qui sont moins parfaits que vous, ne peuvent pas remplir votre cœur. Ce cœur qui a des désirs infinis, ce cœur fait pour l'éternité pourrait-il se contenter pleinement de biens fragiles et périssables, et ne serait-ce pas le dégrader que de le mettre en concurrence avec les vers et la corruption? Que balancez-vous à décider? De tels biens, au lieu de faire votre bonheur, deviennent votre supplice dès que votre cœur y est attaché, et par l'inquiétude à les désirer, et par le soin de les conserver, et par la crainte de les perdre, et par la honte du mauvais usage, et par le regret comme par le préjudice que cause la dissipation. Point de trésors dignes de nous que ceux du ciel. Ce sont aussi les seuls que le Sauveur nous dit d'amasser: *Thesaurizate vobis thesauros in cœlo* (*Matth.*, VI, 20). Trésors qui se multiplieront par le désir, qui, en se multipliant, étendront le cœur qui les désirera, et qui se conserveront eux-mêmes puisqu'il suffira de les aimer toujours pour ne les perdre jamais.

Il n'est encore que trop vrai que l'on cherche le bonheur dans les plaisirs des sens, qui offusquent la raison jusqu'à faire quitter pour eux les biens solides (*S. Th.*, *loc. cit.*, *art.* 6). Mais comme ils nous sont communs avec les créatures déraisonnables, s'ils avaient le pouvoir de nous rendre heureux, il s'ensuivrait qu'ils pourraient aussi les rendre heureuses: et qui conçut jamais de bonheur sans connaissance?

Mais ces plaisirs frivoles ne vous satisfont pas. A peine en avez-vous la jouissance que vous en sentez le dégoût (*Greg. pap.*, *Hom.* 36 *in Evang.*). De l'un vous courez à l'autre et aucun ne vous contente parce qu'il n'y en a point de parfait. *Celui qui boira de cette eau aura encore soif* (*Joan.*, IV, 13). Tout le penchant des bêtes se termine à chercher ce qui est dû à leur conservation, et d'abord elles s'en contentent. Mais notre âme a une avidité insatiable qui ne vient pas tant de la corruption du péché que de la disproportion naturelle qui se trouve entre elle et les biens créés; Dieu se l'étant réservée pour la remplir lui-même et pour répondre, par sa béatitude infinie à l'infinie succession de nos pensées et de nos désirs, Dieu seul peut donc la rassasier cette âme et ne la dégoûter jamais, et c'est dans le ciel qu'il nous comblera de l'abondance de ses divines voluptés.

Où cherchez-vous encore le bonheur? dans l'estime, dans la louange, dans la réputation, dans la gloire du monde: mais afin qu'elle soit juste et bien fondée, il faut,

dit saint Thomas (*Loc. citat., art.* 3), une parfaite connaissance des bonnes qualités de ceux qu'on estime et qu'on loue : *Fama est clara notitia cum laude.* Et le monde nous connaît il assez pour nous estimer, pour nous louer avec justice? Combien de fois ses louanges sont-elles dans le fond de notre cœur le sujet de notre honte? Le bien et le mal sont également cachés dans les ténèbres du siècle présent; pour les voir à découvert il faut attendre la lumière du siècle à venir, et alors, dit saint Paul, chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera due: *Tunc laus erit unicuique a Deo* (I *Cor.*, IV, 5). Serions-nous assez aveugles pour nous glorifier de ce que nous avons reçu? Apprenons du même apôtre (II *Cor.*, X, 18), que ce n'est pas celui qui se rend témoignage à soi-même qui est véritablement estimable, mais celui-là seul à qui Dieu rend témoignage : *Sed quem Deus commendat;* car il ne compte pour rien ce qui ne se fait point par les mouvements de son esprit, et il ne peut estimer ni autoriser dans nous que son ouvrage. Ainsi, mes frères, tous ces biens ne peuvent nous rendre heureux qu'en apparence et pour un temps, et jamais nous ne serons pleinement satisfaits que de la gloire dont il nous couronnera dans l'éternité par la multitude infinie de ses miséricordes (*Ps.* XVI, 15; *Ps.* XC, 15).

Pourquoi donc vous consumer, nous dit saint Augustin, à chercher sur la terre des biens que vous n'y sauriez trouver? Aimez le seul bien qui les comprend tous, et vous serez parfaitement heureux, car il n'appartient qu'à Dieu de combler tous vos désirs par l'abondance de ses biens (*Ps.* CII, 5) : *Ama unum bonum in quo sunt omnia bona, et sufficiet* (*Aug. Man., c.* 34).

Cependant, messieurs, il faut s'accommoder à l'infirmité de notre nature et ne pas sortir de la sphère de notre faible raison. Je conviens que ce que le monde estime est en quelque sens estimable; il vient de Dieu, et il nous le donne afin que nous en usions selon sa loi, et chacun dans les règles de notre état. Mais voici la conséquence avantageuse que j'en tire pour mon sujet.

Si ces biens fragiles que Dieu abandonne aux pécheurs comme aux justes, et souvent plus qu'aux justes, ne laissent pas de nous paraître grands, à cause des avantages qu'ils nous procurent en cette vie, jugeons de là combien grands doivent être les biens qui nous sont promis dans l'éternité? Si l'ancien monde du vieil Adam paraît si beau et si magnifique à ses enfants, quel sera l'éclat du monde nouveau que Dieu a préparé pour le second Adam et pour ses membres! Quels biens ne donnera-t-il point, durant le cours de cette vie bienheureuse, à ceux pour qui Jésus-Christ a tant souffert durant le cours de cette vie misérable! S'il n'a pas épargné son propre Fils, dit l'Apôtre, et s'il l'a livré à la mort pour nous tous, que ne nous donnera-t-il point après nous l'avoir donné? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donabit* (*Rom.*, VIII, 32)? Ce qu'il nous donnera, dit saint Augustin, est trop grand pour être compris ici-bas : *Æstimari non potest,* mais nous comprenons toujours que, dans ce qu'il nous donnera, nous pouvons nous promettre la délivrance de tous les maux et la jouissance paisible de tous les biens.

O bonté! ô magnificence de notre Dieu! *Qu'est-ce que l'homme pour vous souvenir de lui jusqu'à le couronner de gloire et d'honneur!* Quelle est cette libéralité qui vous fait répandre dans votre créature et la consommer dans votre unité!

Ici, mes frères, l'admiration et la joie m'inspirent un saint transport et m'élèvent au-dessus de moi-même pour entonner le cantique de la céleste Jérusalem, dussé-je n'être entendu que des anges. Mais pourquoi ne l'entendriez-vous pas puisque nous sommes tous également destinés à chanter ce cantique de reconnaissance, et puisque saint Pierre nous dit que nous sommes tous *régénérés en une espérance vive,* pourquoi n'apprendriez-vous pas à connaître ce que vous devez espérer?

Quand je vous ai fait la description affreuse des peines de l'enfer, je vous ai vus saisis de crainte. Aujourd'hui que je vous parle de la gloire ineffable du paradis, faites, mes chers auditeurs, que je vous voie pénétrés d'espérance et d'amour. Vous surtout, âmes pieuses, qui aimez Dieu, qui espérez en lui, qui demandez toujours que son règne arrive, unissez-vous à moi, et de concert consolons-nous dans la longueur de notre pèlerinage. Vous voyez que je parle souvent aux pécheurs parce qu'ils sont en plus grand nombre, et que leur état déplorable émeut toutes les entrailles de la charité : mais cette même charité s'attendrit sur vous et vous parle avec bien plus d'inclination et de complaisance. Ecoutez-moi donc et pensez que si nous nous appliquons à mériter la béatitude, nous devons nous y promettre la délivrance entière de tous les maux et la jouissance paisible de tous les biens.

Je dis la délivrance de tous les maux, car après avoir passé par les afflictions de cette vie et *lavé nos robes dans le sang de l'agneau* (*Apoc.*, VII, 14), nos larmes seront essuyées de la main même de Dieu. Les douleurs, les cris, les travaux cesseront. Tout ce qui aura précédé sera passé pour jamais (*Apoc.*, XXI, 4). Tous les restes de la corruption d'Adam seront dissipés : le péché sera détruit, la mort ne sera plus, et comme c'était par le péché que la mort était entrée dans le monde, la destruction de l'un entraînera celle de l'autre (*Rom.*, V, 12).

La liberté et l'immortalité de l'homme seront alors dans un plus haut degré de perfection. Sa première liberté était de pouvoir ne pas pécher; la seconde sera de ne pouvoir plus pécher. Sa première immortalité consistait à pouvoir ne pas mourir; la seconde consistera à ne pouvoir plus mourir. D'où il s'ensuit que les bienheureux auront une volonté libre de tout mal, pleine de tout bien, exempte de coulpe et de peine, et ils ne se souviendront du corps de mort et de péché

auquel ils avaient été assujettis, que pour se réjouir d'en avoir été délivrés par Jésus-Christ dont ils chanteront éternellement les miséricordes (*Ps.* LXXXVIII, 2).

C'est ainsi qu'ils seront délivrés de tous les maux; mais pour les biens dont ils jouiront, hélas! mes frères, qui pourrait vous les décrire? Nous décririons bien plutôt les maux qu'ils ne souffriront pas. La vie bienheureuse, dit saint Augustin, est Dieu même *Vita beata ipse Deus est* (*Aug., serm.* 302, *n.* 7); et que ne posséderont point ceux qui posséderont Dieu!

Ce saint docteur ne parle ainsi qu'après l'Evangile, où nous apprenons que la vie éternelle consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te verum Deum, et quem misisti Jesum Christum* (*Joan.*, XVII, 3). Cette connaissance ne fait que commencer par la foi durant cette vie, mais c'est dans l'autre qu'elle parvient à sa perfection. Et, sur ce principe, les bienheureux verront Dieu dans son essence et dans la Trinité de ses perfections; et c'est pour nous confirmer dans cette espérance qu'elles se trouvent aujourd'hui sur le Thabor. Le Père s'y fait entendre en autorisant la mission du Fils, le Fils s'y manifeste dans son humanité déifiée, le Saint-Esprit, dans la nue, y couvre les apôtres de son ombre : *Pater in voce, Filius in carne, Spiritus sanctus in nube.*

A la vérité, ils n'auront pas le pouvoir par eux-mêmes de voir Dieu, parce que la capacité des créatures étant bornée, elles ne sauraient comprendre les perfections infinies du Créateur; mais Dieu les élèvera jusqu'à lui, et se les unira d'une manière ineffable, pour les rendre capables de contempler ces mêmes perfections. Du sein de sa divinité, comme d'une source inépuisable, coulera dans le cœur des bienheureux un fleuve de gloire qui le remplira et qui, en même temps, y répandra la béatitude : *Videbimus eum sicuti est.*

Ce n'est pas tout. Comme le bonheur parfait consiste à posséder un bien immuable et que l'on ne puisse jamais perdre, tel sera le bonheur des amis de Dieu (*Aug., de Civ. Dei, lib.* XI, *c.* 11). Ici, mes frères, nous n'avons presque rien de ce que nous désirons. Si après des recherches longues et empressées nous en obtenons enfin la possession, ce que nous aimons le mieux nous échappe par l'instabilité des choses humaines, ou nous est ravi par les froides mains de la mort. *Mais les justes glorifiés vivront éternellement, et le Seigneur leur réserve une récompense assurée, parce que lui-même les couvrira de sa main droite, et les défendra par son bras saint* (*Sap.* V, 16). C'est la promesse du sage, confirmée par la sagesse même. Maintenant que je vais à mon Père, disait le Sauveur à ses disciples, avant de les quitter, maintenant vous êtes dans la tristesse; mais ne vous impatientez pas : encore un peu de temps, et vous me verrez de nouveau. Alors votre cœur se réjouira, et rien ne sera capable de vous ravir votre joie, parce qu'elle sera fondée sur la possession du seul bien immuable et éternel : *Et gaudium vestrum nemo tollet a vobis* (*Joan.*, XVI, 22).

Ce Sauveur a voulu encore nous donner un avant-goût de la gloire des corps ressuscités, en paraissant sur le Thabor, avec un visage brillant comme le soleil, des vêtements blancs comme la neige, et une majesté qui rejaillit sur Moïse et sur Elie (*Matth.*, XVII, 2; *Luc*, IX, 30). Alors il faisait servir les sens à la foi, quoique, de leur nature, ils y soient contraires, et il prouvait ainsi la vérité des Ecritures, qui nous disent que *nous verrons Dieu dans notre chair* (*Job*, XIX, 26); que *toute chair verra le salutaire de Dieu* (*Luc.*, III, 6). Mais dans la suite il les a prouvées d'une manière plus invincible par sa propre résurrection, pour établir la nôtre sur la sienne.

Que prétendent ici les libertins et les incrédules? Tous ces sentiments désespérés dont ils affectent de ne nous donner qu'une notion captieuse et embarrassée, n'offusqueront jamais l'éclat de la vérité, et la seule lumière du bon sens suffira pour nous convaincre que tout homme qui ne croit point une autre vie ne croit point en Dieu, ou ne se forme de Dieu qu'une idée basse et chimérique.

Si vous ôtez du monde la foi de l'immortalité de l'âme et l'espérance de la résurrection du corps, que trouverez-vous dans ce monde, sur la conduite duquel on fait tant de raisonnements, dont on recherche si curieusement les secrets, dont on imagine tant de systèmes, qu'y trouverez-vous? Vous n'y trouverez que confusion, incompatible avec la sagesse d'un Dieu, dont le propre est de régler tout, et de faire entrer le désordre même dans l'ordre. Vous n'y trouverez qu'injustice, incompatible avec l'équité d'un Dieu qui, dans le temps ou dans l'éternité, doit nécessairement punir le crime et récompenser la vertu.

Et *si nous n'espérions en ce que nous dit Jésus-Christ, que pour cette vie qui passe, nous serions*, dit saint Paul, *les plus misérables de tous les hommes* (1 *Cor.*, XV, 19). Quoi donc! les innocents souffriraient sans retour les peines que méritent les criminels? les scélérats auraient impunément joui des récompenses qui ne sont dues qu'aux saints? C'est là l'extravagance d'une raison séduite par les passions, qui ne se représente jamais Dieu tel qu'il est et tel qu'il doit être; et, en vérité, ce serait supposer en Dieu une conduite que l'on ne voudrait pas même attribuer à un homme sage, en quoi l'on ferait plus d'honneur à l'ouvrage qu'à l'ouvrier.

N'en doutons pas, mes frères, décide le grand Apôtre, nous ressusciterons tous : *Omnes quidem resurgemus.* Mais en cela même que le crime doit être puni et la vertu récompensée, nous ne serons pas tous changés : *Sed non omnes immutabimur* (1 *Cor.*, XV, 51). Si nous sommes fidèles, nous ressusciterons à la vie, pour passer à la ressemblance de Jésus-Christ glorieux : *Cum appa-*

ruerit, similes ei erimus (1 *Joan.*, III, 2); mais les pécheurs impénitents ressusciteront à la mort, pour porter comme un fardeau insupportable le corps du péché d'Adam. C'est donc notre bonne ou notre mauvaise vie qui en décidera, et il n'y a point de milieu : si nous voulons un jour changer de corps, il nous faut auparavant changer de cœur.

Voilà cependant, messieurs, par comparaison à ce que le monde appelle bonheur, une légère idée de cette gloire, que saint Augustin nous a dit d'abord ne pouvoir être comprise dans ce séjour de ténèbres et d'obscurité : *æstimari non potest.* L'Église veut que l'on en parle aujourd'hui dans les chaires évangéliques pour la consolation des chrétiens. Mais tout ce que l'on en dit est infiniment au-dessous de ce qui en est, et tous les efforts que l'on fera pour nous la représenter, n'aboutiront jamais qu'à nous convaincre que l'œil ne peut voir, ni l'oreille entendre, ni le cœur de l'homme concevoir les biens que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment (*Isa.*, LXIV, 4; 1 *Cor.*, II, 9). Mais toujours est-il certain que le peu que j'en ai dit doit suffire pour vous faire entendre que c'est le bien le plus désirable, et il est bien étrange que ce soit le moins désiré.

Tous les hommes désirent d'être heureux, dit saint Augustin, et ce désir est tellement naturel, qu'encore que le péché soit inséparable du malheur, ils ne le commettent néanmoins que dans l'espérance de n'être plus malheureux : *Ideo mali esse volunt, ne miseri fiant* (*Aug.*, *in Psal.* III). D'où vient donc qu'après tant de convictions et d'expériences que le vrai bonheur ne se trouve point en ce monde, ils ne désirent pas celui de l'éternité?

Quoique le fait soit étonnant, la réponse en est bien facile : c'est que ce bonheur ne tombe point sous les sens, et que les hommes demeurant toujours sensuels, ne s'élèvent point au-dessus d'eux-mêmes; c'est que le seul présent les frappe, au lieu que les biens de l'autre vie sont éloignés. Contents de ceux qu'ils voient et qu'ils possèdent, ils n'ont que de l'indifférence pour les autres, qu'ils ne voient pas et qu'ils ne pensent pas même à posséder; et ils sont d'autant plus misérables qu'à la fin ils ne sont plus touchés de leur misère.

Esprits insensés, cœurs dépravés et indociles, vous ne jugez pas Dieu digne de vous! Dieu à son tour ne vous jugera pas digne de lui. Vous avez une insolence assez aveugle pour vous préférer à lui dans le temps! craignez qu'il ne vous abandonne dans toute l'éternité à l'injustice de votre choix.

Mais nous, mes chers auditeurs, nous qui sommes nourris dans la doctrine de l'Apôtre, de la sainte parole de Dieu et de l'espérance des grandeurs du siècle à venir (*Hebr.*, VI), ayons horreur d'une conduite si déplorable; convaincus et fatigués de nos misères, cherchons ce qui les doit finir; gémissons comme étrangers dans Babylone, pour nous réjouir comme citoyens dans Jérusalem (*Aug.*, *in Psal.* CXLVI). Soupirons après ce séjour bienheureux où la justice sera notre pain, la sagesse notre breuvage, l'immortalité notre vêtement, le ciel notre maison éternelle (*Item in Psal.* CXLVIII). Vivons dans l'attente de la béatitude que nous espérons, et de l'avénement glorieux du grand Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ (*Tit.*, II, 23). Demandons que son règne arrive, afin qu'à force de le désirer nous nous rendions dignes de régner avec lui, selon sa promesse.

Nous le pouvons, car il me reste à vous faire voir par notre Evangile que cette gloire, tout incompréhensible qu'elle est, *æstimari non potest*, peut être acquise par l'homme même qui ne la comprend pas, *acquiri potest;* et c'est ici la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Il ne paraît nulle proportion entre notre bassesse, telle que nous la sentons, et la gloire ineffable du paradis, telle que la religion nous la propose, et comment prétendre à la possession de ce qui est si fort au-dessus de nous? *Acquiri potest.*

Nous y prétendons, dit saint Augustin, à plusieurs titres. Premièrement, parce que celui qui nous l'a promise, outre qu'il est la vérité même, est encore tout-puissant; pourquoi ne ferait-il pas de l'homme un ange, après avoir fait et l'ange et l'homme de rien (*Aug.*, *in Ps.* CXLVIII, 8)? C'est du fond même de notre néant que nous devons prendre un sujet de tout espérer, puisque c'est sur le néant qu'il se plaît davantage à faire éclater sa puissance, et qu'*il appelle* avec une égale autorité *ce qui n'est point comme ce qui est.*

D'ailleurs sa bonté pour nous est si grande et si prodigieuse, que c'est pour nous qu'il a livré son Fils unique à la mort, lorsque nous étions encore pécheurs : *Pro impiis mortuus est* (*Rom.*, V, 6). Et s'il a donné sa mort précieuse aux impies mêmes, que réserve-t-il pour les justes que sa vie immortelle et bienheureuse? *Qui donavit impiis mortem suam, quid servat justis nisi vitam suam?*

Il est mort pour nous, et il nous a promis de nous faire vivre pour lui. Ce qui est arrivé déjà est un préjugé de ce qui ne l'est pas encore; ce qu'il a fait surpasse même ce qu'il a promis, car il est bien plus incroyable que le Dieu éternel soit mort, que non pas que l'homme mortel puisse vivre éternellement. Il a pris de nous de quoi pouvoir mourir, et, après sa résurrection, il a élevé dans le ciel notre chair dans laquelle il est mort : il n'y a donc que la corruption de notre cœur qui puisse nous empêcher d'y suivre cette partie de nous-mêmes qui nous y a précédés.

Vous voyez par là, mes frères, que Jésus-Christ mort et glorifié est le fondement de notre espérance pour la vie glorieuse que nous attendons, et c'est pour cela qu'il est appelé par saint Paul *le médiateur de la nouvelle alliance, qui par sa mort a expié nos péchés et nous a donné droit à l'héritage éternel qui nous est promis* (*Hebr.*, IX, 11) : en

telle sorte que, comme les enfants de la terre mettent leur gloire à posséder les biens dont ils héritent dans le siècle présent, nous devons, en qualité d'enfants de Dieu, mettre la nôtre à attendre l'héritage du siècle à venir : *Gloriamur in spe gloriæ filiorum Dei* (*Rom.*, V, 2).

Mais si nous pouvons acquérir cette gloire, ce n'est qu'à certaines conditions, qui nous sont marquées ou insinuées dans le mystère de ce jour, et les voici.

Jésus-Christ choisit trois de ses disciples par préférence à tous les autres, et les conduit sur une haute montagne pour être témoins de sa transfiguration : *Assumit Jesus Petrum, Jacobum et Joannem, et ducit illos in montem excelsum.* Pour entrer dans la gloire, il faut donc être élu et conduit par Jésus-Christ.

Le Père éternel le propose pour l'unique maître des hommes : *Ipsum audite.* Pour apprendre le chemin du ciel, il faut donc écouter Jésus-Christ.

Ce Sauveur s'entretient avec Moyse et avec Elie de la mort qu'il doit endurer à Jérusalem, et jamais il ne sépare le mystère de sa croix du mystère de sa gloire : *Dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem.* Pour avoir part à la gloire de Jésus-Christ, il faut donc en avoir à ses souffrances.

Enfin, Pierre veut bâtir des tentes sur le Thabor : *Faciamus hic tria tabernacula.* Et si nous voulons habiter éternellement dans le ciel, il faut nous y bâtir dans le cours du temps une maison par nos bonnes œuvres. C'est ici, mes frères, le principal fruit de ce discours; mais, comme la matière est vaste, j'ouvrirai seulement une route à vos réflexions.

1. Le ciel, dans le langage figuré des Ecritures, est comme une haute montagne, sur laquelle nous ne monterions jamais, si Jésus-Christ, qui nous y a tous appelés par son élection gratuite, ne nous y conduisait par son Esprit-Saint, comme il conduisit ses apôtres sur le Thabor.

Deux hommes conduisent tous les autres, je parle d'Adam et de Jésus-Christ (*Ps.* XV, 11; *Gen.*, II, 17). Adam est le chef de ceux qui s'égarent, comme s'étant égaré lui-même le premier de la voie qui conduit au ciel, mais Jésus-Christ remet tous ceux qui marchent à sa suite (*Ps.* XIII, 3). En tant qu'homme, il est notre voie, parce que le propre de l'homme est de passer; en tant que Dieu, il est notre patrie, parce que Dieu demeure toujours et ne change jamais (*Mal.*, III, 6; *Hebr.*, I, 12). Il n'y a donc point de prédestiné qui ne doive dire à Jésus-Christ avec une humble reconnaissance : *Tenuisti manum dexteram meam* (*Psal.* LXXII, 24); Seigneur, vous m'avez pris par la main pour me soutenir parmi les tentations de la vie : *Et in voluntate tua deduxisti me*, vous m'avez conduit selon votre bon plaisir dans les sentiers de la justice : *Et cum gloria suscepisti me*, et vous m'avez enfin comblé de gloire en me recevant dans le ciel sous votre éternelle protection.

Mais voyons, mes frères, quels disciples le Sauveur choisit, et apprenons de là vous et moi quels nous devons être pour être choisis.

Il choisit avant tous les autres Pierre, sur qui l'Eglise est fondée. Ce n'est qu'avec lui que l'on entre dans le paradis, et quiconque n'est pas dans la communion de cette Eglise, dont il est sous Jésus-Christ le chef sur la terre, n'aura de place qu'avec les païens et les publicains. Il ne suffit pas même d'être dans l'union extérieure de sa foi. Combien renferme-t-elle de méchants, d'hypocrites et de faibles dont le discernement ne sera fait qu'au jugement de Dieu. Pour passer de l'Eglise qui combat à l'Eglise qui triomphe, il faut être dans l'union intérieure de la charité. Y sommes-nous?

Qui est-ce que le Sauveur choisit encore? Jacques surnommé comme son frère *enfant du tonnerre* (*Hier., in Matth.* X), pour marquer, dit saint Jérôme, l'élévation de son cœur au-dessus de la terre, qu'il ne devait point aimer, et qui eut même le bonheur de donner sa vie pour Jésus-Christ avant les autres apôtres. Si notre cœur est attaché à la terre, il n'est pas propre à s'élever vers le ciel, et des chrétiens qui, dans le sens de l'Evangile, ne perdent pas leur vie en ce monde, ne sauraient la conserver pour l'éternité.

Le Sauveur choisit enfin Jean le disciple vierge, à qui la Vierge fut confiée et qui, pour cela même, outre tant de vertus qui l'ont rendu recommandable, est regardé dans l'Eglise comme un modèle de virginité.

Le mariage est un état saint en lui-même et doit faire des saints. Mais ceux qui, par un esprit de plus grande perfection, n'en contractent pas les liens indissolubles, ont plus de facilité que les autres à se sauver, parce qu'étant moins partagés par les soins et les inquiétudes du siècle, la route du ciel leur est plus aisée. Ils y ont aussi de plus grands privileges. Ils suivent l'Agneau partout où il va (*Apoc.*, XIV, 4). Ils sont plus près de son trône. Ils sont les prémices des saints, comme entièrement consacrés à Jésus-Christ qu'ils ont choisi pour l'unique Epoux de leur âme. Ils sont comme autant de pierres d'une beauté rare, que le Roi de gloire met dans les places les plus apparentes de la céleste cité.

Vous donc, vierges de l'un et de l'autre sexe, ecclésiastiques, religieux, filles sages et pieuses, estimez votre état; et plus il est estimable, plus nous devons tous nous appliquer à le conserver par une humilité persévérante. L'humilité est, pour ainsi dire, la virginité du cœur, et si celle-ci nous manquait, l'autre pourrait bien nous quitter ou n'être comme celle des vierges folles qu'orgueil et abomination devant Dieu, et au jour des noces de l'Agneau la porte nous serait fermée. Heureux les chrétiens qui ont ici des oreilles pour entendre, et malheur à ceux qui tournent la sagesse en dérision. S'il nous était permis de les démêler dans nos auditoires, ce ne serait pas devant ces animaux

immondes que nous répandrions les perles de la parole de Dieu.

2. Mais poursuivons. Après avoir été appelés pour le ciel, il en faut savoir le chemin. Aussi le Père éternel substitue Jésus-Christ à Moïse et à Elie, parce qu'à lui se terminent la loi et les prophètes, et il veut que nous l'écoutions comme son Fils bien-aimé, dont il a fait l'objet de ses complaisances : *Hic est filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui, ipsum audite.*

C'est là, messieurs, toute la science du christianisme. Croire fermement et adorer humblement la divinité dans le Verbe couvert du nuage de notre chair. L'écouter docilement, quand il parle à notre cœur en maître unique et souverain. Et lui-même nous l'a dit après son Père : *Vous n'avez qu'un seul Maître, qui est le Christ* (*Matth.*, XXIII, 8). C'est aussi pour cela que sur le Thabor Moïse et Elie disparaissent et que les apôtres ne voient plus que Jésus-Christ seul. *Neminem viderunt, nisi solum Jesum.*

Lui seul en effet est le docteur de toute justice, qui comme vraie lumière, *éclaire tout homme venant en ce monde* (*Joan.*, I, 9), et lui découvre les vérités du salut. Pour nous, nous n'en sommes que les ministres.

C'est notre bouche qui parle et ce sont nos paroles que l'on entend; mais c'est sa doctrine que nous enseignons (*Luc.*, X, 16), c'est par son autorité que nous l'annonçons, c'est par son esprit que nos auditeurs l'apprennent.

Ne prétendez donc pas à la possession de la gloire, vous à qui l'Homme-Dieu est *un signe de contradiction, une pierre d'achoppement et de scandale*, et qui rejetez la sainte sévérité de son Evangile, sous prétexte qu'elle ne favorise point vos cupidités. Idolâtres de vos propres imaginations (II *Tim.*, IV, 4), abusés par la raison aveugle et passionnée des politiques, vous fermez l'oreille à la vérité, que le Fils nous a apportée du sein du Père. Qu'il est à craindre que vous ne soyez punis par la malheureuse facilité que vous aurez toujours à écouter le mensonge! Qu'il est à craindre que vous ne trouviez toujours des libertins qui vous pratiqueront, qui vous séduiront, qui vous empêcheront de revenir de vos préventions funestes! Qu'il est à craindre que vous ne mouriez dans l'impénitence finale, et que vous ne tombiez dans l'abîme effroyable de l'éternité, sans y avoir jamais pensé! La parole de vérité dans la bouche de Jésus-Christ et dans celle de ses ministres est comme un glaive à deux tranchants (*Hebr.*, IV, 12), et si elle n'est un glaive de circoncision, qui durant le cours de la vie vous sépare du péché, elle sera un glaive de malédiction qui dans toute l'éternité vous séparera de Dieu.

Mais vous, âmes fidèles, qui aurez cru, vous entrerez dans le repos (*Hebr.*, IV, 3), et la même vérité qui vous aura instruites, vous délivrera des misères temporelles et éternelles : *Veritas liberabit vos* (*Joan.*, VIII, 32). Ecoutez-la donc dans la bouche de ceux qui vous l'annoncent de la part de Jésus-Christ. Lisez-la dans les livres saints, méditez-la dans le silence, et infailliblement le ciel vous sera ouvert.

3. Mais la science ne suffit pas. Il faut y ajouter, selon notre Evangile, les souffrances et les bonnes œuvres. Car le Fils de Dieu au milieu de la gloire du Thabor parle des souffrances du Calvaire : *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem*, pour nous apprendre que si nous voulons être héritiers d'un Dieu vivant dans le ciel, il faut que nous soyons auparavant cohéritiers d'un Dieu mort sur une croix.

Cette condition indispensable de la loi nouvelle coûte beaucoup à la chair, mais à le bien prendre il lui en coûte encore davantage pour se perdre que pour se sauver. Hélas! mes frères, vous vous exposez tous les jours à des incommodités sans nombre, pour parvenir à la possession de ce que vous désirez; et pourquoi n'auriez-vous pas le courage de faire pour des biens solides et éternels ce que vous faites si ardemment pour des biens passagers, qui en devenant l'instrument de vos passions, deviennent une véritable misère? Par combien de peines achetez-vous la longueur de vos peines, et par combien de craintes fuyez-vous la mort, pour la pouvoir craindre plus longtemps (*Aug., Ep. ad Arm. et Paul.*)? Mais vous êtes tout de glace pour cette vie éternellement heureuse, quand vous montrez pour cette vie misérable un attachement si passionné. Combien vos soins sont-ils pénibles, pour acquérir, pour conserver, pour augmenter les biens dont vous êtes esclaves? Combien sont affreux les périls où la fumée de l'honneur vous engage, quand vous poursuivez ces élévations, où vous montez quelquefois par tant de bassesses? Est-il raisonnable que vous preniez tant de peines pour vous damner, et que vous ne vouliez en prendre aucune pour vous sauver?

Oui, les peines du monde sont mille fois plus dures que celles de la religion, et il est honteux, dit saint Bernard (*Serm. 53 de Temp.*), que l'on ait une lâche timidité pour les unes, quand on affronte les autres avec la témérité la plus insensée. Mais après tout, messieurs, quand les peines de la religion seraient extrêmes, ce qui n'est pas, la vie éternelle est digne de cela et de plus encore, et, si nous les comparons avec la récompense, elles s'évanouiront bientôt à nos yeux. Ecoutez saint Paul : *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (*Rom.*, VIII, 18). Non, non, dit cet apôtre, les souffrances de la vie présente n'ont nulle proportion avec la gloire qui sera un jour découverte en nous. Un moment de souffrance tiendra-t-il contre une éternité de bonheur, et oserons-nous balancer le monde qui nous fait souffrir avec Dieu qui nous couronne? Il a fallu que le Christ lui-même ait souffert pour entrer dans sa gloire (*Luc.*, XXIV). Unique exempt de péché, il n'a pu être exempt de souffrance; et puisqu'il est notre chef et notre modèle, ne serait-ce pas s'a-

veugler misérablement que de vouloir y arriver par un autre chemin que par celui qu'il nous a frayé?

4. Finissons. Pierre veut bâtir des tentes sur le Thabor : *Faciamus hic tria tabernacula*, et ce qu'il fait inconsidérément, faisons-le avec une prudence dont nous recueillerons les fruits.

Le Fils de Dieu nous avertit que dans la maison de son Père il y a plusieurs demeures : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt* (*Joan.*, XIV, 2). Cette maison est assez vaste pour contenir un nombre infini de bienheureux, et de plus elle est ouverte aux personnes de tout âge, de toute condition et de tout sexe. Chacun y possède un degré différent de gloire, selon la différente vertu qui y conduit; mais il n'appartient qu'à la vertu d'y conduire, en telle sorte que pour avoir cette demeure éternelle, il faut, pour ainsi dire, nous la bâtir nous-mêmes dans le cours du temps.

C'est aussi ce que saint Paul nous enseigne dans sa seconde Epître aux Corinthiens (*chap.* V). Nous savons, dit-il, que, quand ce corps mortel se dissoudra, que, quand cette maison de terre où nous habitons sera détruite, Dieu nous en donnera une autre dans le ciel, qui ne sera pas faite de la main des hommes et qui durera éternellement : *Ædificationem ex Deo habemus, domum non manu factam, æternam in cœlis.* C'est ce qui nous fait soupirer dans le désir d'être revêtus de la gloire, qui est cette maison céleste, si toutefois, ajoute-t-il, nous sommes trouvés vêtus, et non pas nus : *Si tamen vestiti, non nudi inveniamur.* Ce vêtement que nous devons porter devant Dieu, ce sont nos bonnes œuvres; car, si nous ne sommes revêtus de Jésus-Christ et de sa justice, nous ne le serons jamais de la gloire, et la justice qui n'aura pas commencé à se former sur la terre ne saurait être couronnée dans le ciel.

Travaillons donc, mes frères, au grand ouvrage de notre salut. Il n'est pas besoin de comprendre de quelle nature sont les biens que Dieu nous a préparés dans l'autre vie; mais, comme nous savons certainement qu'ils sont réels, qu'ils nous sont promis et qu'ils nous attendent, il est d'une nécessité indispensable que nous nous appliquions à les mériter. Jetons dans le temps les fondements de l'éternité et élevons l'édifice par des œuvres pleines et persévérantes. Nous n'avons que cette vie pour mériter, ménageons-en toutes les heures, au lieu de les perdre, comme nous faisons souvent, dans l'oisiveté et en occupations frivoles. Affligés de notre long exil, pensons à notre chère patrie, de laquelle nous aurons le malheur d'être séparés tant que nous demeurerons dans ce corps de mort. Il est vrai que nous y allons en esprit par la vie de la foi, mais nous ne saurions y habiter réellement que par la gloire. Enflammons nos cœurs du désir d'y être bientôt appelés.

Ah! mes chers auditeurs, vous qui êtes le digne objet de mon zèle, et qui en cela même devriez être *ma joie et ma couronne* en travaillant à votre sanctification et en priant pour la mienne, quelle consolation ne me donneriez-vous pas dans ce saint jour, si je vous voyais transportés d'un désir si légitime? Mais pourquoi ne l'espérerais-je pas de la vertu de la divine parole et du grand et magnifique objet qu'elle vient de vous représenter? Le bras de Dieu est-il raccourci, et ses miséricordes ne sont-elles pas toujours également infinies? Dieu n'a-t-il pas ses élus partout, aussi bien au milieu du monde et de la cour, que dans les solitudes les plus profondes? Oui, je le présume de la bonté de Dieu et de votre sagesse, vous voilà frappés, convaincus, pénétrés d'une vérité si touchante. Il n'est pas possible que vous ne sentiez, après ce que nous venons de dire, que le bonheur véritable ne se trouve point ici-bas, et que toute joie qui ne vient point de Dieu, est une joie digne de larmes.

Monde corrompu, créatures périssables, vous ne régnerez plus dans le cœur de ceux qui m'écoutent, et jamais ni eux ni moi ne vous oublierons, ô sainte Jérusalem (*Ps.* CXXXVI). Vous serez toujours le principal objet de notre joie, ou plutôt nous serons insensibles à toute joie profane, jusqu'à ce qu'éloignés des fleuves rapides et inconstants de Babylone, nous soyons arrivés à cette céleste Sion, dont *on raconte des choses si glorieuses.* Mais aussi nous nous souviendrons qu'*il n'y entrera rien de souillé, aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge* (*Apoc.*, XXI, 27). Nous ne le commettrons donc plus, et nous purifierons désormais par la pénitence tout ce qui nous rendrait indignes d'y être reçus.

Ames bienheureuses, qui habitez *dans les tabernacles du Dieu des vertus* (*Ps.* LXXXIII, 1), nous ne ferons plus que languir dans l'espérance d'y habiter avec vous. Attirez-nous par les liens de cette charité qui ne laisse pas de nous unir, quoique nous soyons si séparés, et que nos conditions soient si différentes. Il y va de votre gloire, puisque vous en recevrez un accroissement, quand le royaume de Satan sera détruit, quand celui de Jésus-Christ sera établi, et que nous serons tous consommés dans notre chef, pour offrir en lui et avec lui le sacrifice perpétuel de la charité et de la louange divine.

Mais vous-même, mon Sauveur, achevez votre ouvrage. *Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde*, effacez les miens et ceux de mes auditeurs, afin qu'ils ne nous excluent pas de votre royaume. Divin législateur, gravez profondément votre loi dans nos cœurs rebelles, afin que nous soyons écrits dans le livre de vie. *Soleil de la cité de Dieu*, éclairez-nous, afin que nous ne nous égarions point du chemin qui y conduit. C'est de vous seul que nous attendons tout. Donnez-nous de faire ce que vous voulez, et couronnez ainsi vos propres dons dans l'ouvrage de notre salut. Après cela venez bientôt, selon votre promesse, *Veni, Domine Jesu* (*Apoc.*, XXII, 20), venez, Seigneur Jésus, venez en nous par votre grâce, afin que nous soyons

en état de vous recevoir, quand vous viendrez dans votre gloire. *Amen.*

SERMON XXVIII.

POUR LE SECOND LUNDI DU CARÊME.

De la mort dans le péché.

Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché (*S. Jean, ch.* VIII).

Il est donc vrai, mes frères, que Dieu peut se retirer de nous pour toujours, et que si une fois il nous abandonne à nous-mêmes, nous ne pouvons manquer de périr. Et qui peut entendre sans frayeur cette terrible menace? *Ego vado*, en punition de ce que je vous ai offert tant de moyens de salut et que vous les avez tous négligés, je m'en vais, je vous quitte, je vous abandonne: *Et quæretis me*, en punition de ce que je vous ai cherchés tant de fois avec une charité infatigable, et que vous n'avez pas voulu vous laisser trouver, vous me chercherez à votre tour, mais je m'en vais si loin, que vous ne me trouverez plus : *Et in peccato vestro moriemini*, en punition de ce que vous avez vécu dans le péché, en préférant toujours votre volonté à la mienne, vous mourrez dans votre péché.

Un grand mal, mes frères, c'est donc de naître dans le péché, jusque-là que Job en a gémi et souhaité que ce jour fatal fût effacé du nombre des jours. Un mal encore plus grand, c'est de vivre dans le péché, puisque c'est vivre au milieu des œuvres de ténèbres et dans le tumulte des passions, qui sont les maladies de l'âme. Mais le comble de tous les maux est de mourir dans le péché, parce que l'éternité, répondant à l'heure dernière, on passe du lit de la mort à une éternité de malheur.

La marque la plus assurée que l'on mourra dans le péché n'est pas d'y être né, puisque le baptême a effacé cette tache de notre origine ; mais c'est d'y avoir vécu, et l'on y vit ordinairement dans le monde, parce que *le monde est plein de péchés.* C'est aussi ce que dit Jésus-Christ dans notre Evangile : *Vos de mundo hoc estis*, vous êtes de ce monde, qui ne me connaît point et qui ne croit pas ce que je dis. C'est pourquoi vous ne pouvez venir où je m'en vais. Vous me chercherez, mais vous ne me trouverez pas, et, pour comble de malheur, vous mourrez dans vos péchés : *Propterea dixi vobis, quia moriemini in peccatis vestris.*

Les bons chrétiens attendent cette dernière heure avec crainte, il est vrai, parce que la nature y répugne; mais, éclairés par la foi et soutenus par l'espérance, ils marchent courageusement vers leur terme, parce qu'ils savent qu'une sainte mort les fera passer à une meilleure vie. Mais en vain les pécheurs mettent-ils un voile sur leurs yeux pour se cacher à eux-mêmes cet objet terrible de la mort et de l'éternité qui la doit suivre, ils ne font par là qu'assurer leur malheur au lieu de s'en délivrer. A quoi leur sert de fuir devant la face du Seigneur, et de s'imaginer qu'il les oublie, parce qu'ils l'ont oublié? Ils ne font alors que fuir de Dieu miséricordieux à Dieu irrité, et après avoir négligé sa douceur, il faudra nécessairement qu'ils ressentent les effets de sa colère.

Plus cette situation est affreuse, plus mon zèle me presse de la représenter. Ce serait avoir pour vous un ménagement insensé et une miséricorde cruelle, que de vous cacher ce que le pécheur impénitent doit attendre de la justice de Dieu ; mais c'est vous aimer d'un amour saint et solide que de vous épouvanter pour vous sauver.

Avant que de donner un ordre à ce discours, implorons le secours du ciel par l'intercession de celle que l'Église prie comme l'avocate des pécheurs: *Ave, Maria.*

Le pécheur mourant est tourmenté par un ordre de la justice divine, qui veut que la mort combatte contre lui à la fin de sa vie, pour le punir d'avoir employé tout le temps de sa vie à combattre contre la mort.

Elle s'est présentée à lui dans tous les temps et dans tous les lieux, mais il en a détourné sa vue, parce qu'elle est *amère à un homme qui vit en repos au milieu de ses biens* (*Eccli.* IV, 13). Mais enfin, dit le prophète, *où est l'homme qui vivra et qui ne verra point la mort* (*Ps.* LXXXVIII, 49)? Le moment fatal arrive où elle paraît pour se venger de la résistance du pécheur, et alors il éprouve que le plus grand de tous les malheurs est de mourir dans le péché.

Un philosophe (*Aristote*) disait, qu'entre les choses les plus terribles qu'il eût remarquées dans la nature, il n'en avait point vu de si terrible que la mort. Il n'en voyait pourtant que les dehors, car la philosophie païenne s'arrêtait aux symptômes, aux convulsions, aux pâleurs affreuses, et n'était pas même capable de percer plus avant. Mais de quelle frayeur ce philosophe n'aurait-il pas été saisi si, à la faveur des lumières que donne la philosophie chrétienne, il fût entré dans l'âme du pécheur mourant, s'il eût découvert tout ce qu'il pense dans ce dernier période, s'il eût sondé ce qu'il y a de plus caché dans cet abîme obscur que le Sage appelle *interiora mortis*, l'intérieur du mourant et de la mort même (*Prov.* VII, *c.* 27).

Ce sage païen ne l'a pas fait, mais voilà ce que je vais faire. Je laisse ces tristes dehors de tant de morts subites, violentes et imprévues dont vous êtes tous les jours effrayés, ou pour mieux dire, dont vous ne l'êtes plus, parce que les objets fréquents ont la malheureuse propriété de rendre insensibles. Mais si vous avez tant soit peu de foi, si vous savez même user de votre raison, de quoi serez-vous touchés si vous ne l'êtes quand je vous ouvrirai le cœur d'un homme qui meurt dans le péché pour vous y faire voir son repentir, sa douleur et sa crainte?

Je considère la mort comme la fin du temps et le commencement de l'éternité, comme le point où l'un et l'autre aboutissent, point fatal dont il est écrit : *Les impies*

passent leur vie dans les plaisirs, et dans un point ils descendent dans les enfers: In puncto ad inferna descendunt (*Job.* XXI, 13).

On donne ce nom à cet instant de la mort, parce que, comme il y a dans l'étendue des points qui en unissent les parties, il y a dans la durée des moments qui unissent le temps passé à celui qui suit; en telle sorte que l'instant de la mort lie l'éternité avec le temps, mais d'un lien si serré, qu'il est impossible de regarder la mort sans que ces trois objets se présentent tout à la fois : le temps passé, le moment présent et l'éternité future.

Or, le pécheur mourant, qui dans l'état que je suppose est contraint de s'arrêter sur ces trois objets, sent malgré lui trois mouvements cruels qui le tourmentent. A la vue du temps passé il est tourmenté par le repentir, à la vue du temps présent il est tourmenté par la douleur, à la vue de l'éternité qui approche il est tourmenté par la crainte.

Repentir du passé, douleur du présent, crainte de l'avenir ; trois supplices de l'homme qui meurt dans le péché, et puisque c'est là ce que Salomon appelle *l'intérieur de la mort*, entrons-y, mes frères, pour en tirer des instructions utiles et édifiantes dans les trois parties de ce discours.

PREMIERE PARTIE.

Avant que l'âme du pécheur mourant soit arrachée de son corps, pour être traînée devant le tribunal de son Juge, elle sera contrainte de se traîner elle-même devant le tribunal de sa conscience, et comme saint Paul nous apprend que tous les péchés de la vie seront découverts au tribunal de Jésus-Christ : *Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi* (II *Cor.* V, 10), le Sage nous apprend aussi que l'on ne pourra plus en cacher aucun à l'heure de la mort, quand l'âme paraîtra devant le tribunal de la conscience : *In fine hominis denudatio operum illius* (*Eccli.*, XI, 29).

C'est ce tribunal que saint Basile appelle *naturel*, parce que la raison naturelle, alors éclairée d'une lumière que la volonté dépravée ne pourra plus étouffer, fera voir à l'homme criminel tout le temps de sa vie qui va finir, sans qu'aucun des péchés dont il l'a souillée puisse échapper à sa connaissance, et sans qu'il puisse en connaître aucun qui ne produise un repentir dont le supplice sera comme le prélude de son enfer, ou comme la première morsure du ver qui le rongera éternellement.

Le juste et le pécheur verront le passé, mais par des mouvements contraires. Le juste le verra volontairement, et le pécheur, par contrainte. Le juste tournera librement la tête, pour voir avec consolation une vie dont il n'aura pas flétri l'innocence ou que la pénitence aura lavée. Mais encore que le pécheur ait horreur d'une vie toute corrompue, sa conscience ne laissera pas de la lui mettre devant les yeux, afin que malgré lui il en voie toute la corruption : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam* (*Ps.* XLIX, 21); oui, pécheur, dit Dieu, je te montrerai toi-même à toi-même, et inutilement te seras-tu caché durant la vie à tes propres yeux; aux approches de la mort tu verras tout ce que tu auras été.

Or, mes frères, pour vous parler avec ordre des désordres mêmes du pécheur, je dis que dans cette heure dernière il verra le mal qu'il aura fait et le bien qu'il n'aura pas fait, et que ce sera la double matière de son repentir à la vue du temps passé. Ne vous lassez pas de me suivre dans une si triste et si utile description, et plaise à Dieu, qu'en m'écoutant, vous preniez une résolution ferme de ne pas mourir dans le péché!

1. Durant la vie nous ne connaissons guère ni les vrais biens ni les vrais maux. Nos passions nous donnent de fausses idées de ce qui leur sert d'objet, et comme nous jugeons sur ces idées, la plupart de nos jugements sont faux. Mais quand l'âme sera sur le point de se séparer du corps, la mort tirera ce grand rideau qui nous cache maintenant la lumière de la vérité, et Dieu nous mettra si bien devant les yeux toutes les actions de notre vie, que nous connaîtrons ce qu'il en juge et que nous en jugerons comme lui.

Le pécheur mourant verra donc le mal qu'il aura fait, parce que sa conscience sera comme un miroir fidèle qui représentera tout, et au lieu que durant la vie la volonté, séduite par le plaisir qui l'attire dans le péché, se détourne de la lumière de la conscience qui lui en fait voir la laideur, à l'heure de la mort ce plaisir s'étant évanoui, la lumière de la conscience demeurera toute seule pour faire un supplice au pécheur de la vue de son péché. C'est pour cela que saint Augustin l'appelle la croix de l'âme : *Crucem mentis*, et saint Chrysostome, une accusatrice cruelle qui cause le repentir le plus amer dans les pécheurs mourants, en cela même qu'ils ne voient plus que des péchés dans leur vie passée : *Amarulenta accusatrix.*

Instruisons-nous, mes chers auditeurs, d'une vérité si terrible par des expériences étrangères, pour ne nous en pas convaincre quelque jour par notre propre expérience.

Saül, blessé dans la dernière bataille où il fut défait par les Philistins, ne pouvait mourir quoique sa plaie fût mortelle. Désespéré il chercha le moyen d'avancer sa mort en se jetant sur son épée; mais son corps languissant ne pouvait par son seul poids en faire entrer la pointe assez avant. En cet état il vit un Amalécite, et lui demanda comme une grâce de s'appuyer sur lui pour l'achever : *Sta super me, et interfice me* (I *Reg.* II, 9).

Malheureux prince, pourquoi n'attendez-vous point que votre vie se termine d'elle-même? Est-ce la violence du mal qui vous presse, ou craignez-vous que le vainqueur ne survienne et ne vous traite en captif? Il répond que ce n'est point cela, mais qu'il souffre des peines d'esprit dont il ne peut se défaire qu'en se hâtant de mourir : *Quoniam*

tenent me angustiæ. Mais quelles sont ces peines qu'il ne peut soutenir? quelles sont ces douleurs plus insupportables que la mort même? Le texte hébreu les explique. Je suis tourmenté, dit-il, par les robes des prêtres du Seigneur : *Tenent me oræ vestimenti sacerdotalis.*

Sur quoi le savant Tostat a remarqué que ce prince, comme l'on sait, avait trempé ses mains sacriléges dans le sang des prêtres, et qu'à l'heure de la mort ce crime se présentait à son esprit, et lui faisait voir, comme autant de fantômes, tous ces prêtres massacrés revêtus de leurs robes. Frappé d'un spectacle si affreux, il disait à l'Amalécite : Hâte-toi de me faire mourir, car la vue de ces robes traînantes me renouvelle le souvenir de mes anciennes cruautés, et je ne puis plus soutenir le repentir qui me dévore : *Sta super me et interfice me.* Mais pourquoi y pensez-vous? Ah! je ne suis plus le maître de mes pensées, elles se sont saisies de mon âme, et je ne puis me débarrasser de la frange des robes de ces prêtres dont je suis le meurtrier: *Tenent me oræ vestimenti sacerdotalis.*

Saül est donc un témoin fidèle de la vérité que je vous prêche, et vous voyez, mes frères, qu'il a éprouvé la première rigueur que la mort exerce sur les pécheurs impénitents, puisqu'en mourant il a été tourmenté par le repentir du passé : *Quoniam tenent me angustiæ.*

Mais qui jamais a vu plus clairement, avant que de mourir, tous les désordres de sa vie que l'impie Antiochus? Ecoutez comme il parle : *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem* (1 *Mach.* VI, 12), c'est maintenant que je me souviens des maux que j'ai faits à Jérusalem. Je m'en souviens maintenant, *nunc*, dans cet instant fatal qui précède mon malheur éternel. J'ai saccagé la ville, j'ai désolé les familles, j'ai répandu le sang innocent ; j'ai pillé le temple, j'ai renversé les autels, j'ai profané le Saint des saints, et toute ma vie s'étant passée à n'y penser pas, quelque effort que je fasse maintenant pour n'y point penser, c'est une nécessité inévitable que j'y pense.

Je ne puis m'empêcher de voir tous mes attentats, tant la représentation en est vive, et aux douleurs de mon corps se joignent les remords de ma conscience, afin que je sois doublement tourmenté : *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.*

Ainsi mourut Antiochus, ainsi mourut Saül, ainsi sont morts tous les autres à qui la justice de Dieu a donné ce dernier moment, pour commencer de punir ce mauvais usage du temps que leur avait donné sa miséricorde. Ainsi mourront tous les pécheurs endurcis, s'ils meurent dans l'impénitence finale. Au moment de leur mort ils verront tous les déréglements de leur vie, parce qu'une conscience éclairée les leur mettra devant les yeux, et chacun éprouvera le sort de celui qui s'avisa trop tard de dire : *Nunc reminiscor malorum quæ feci :* c'est maintenant que je me souviens des maux que j'ai faits, et mon malheur consiste à ne m'en être pas souvenu plus tôt.

2. Nous avons dit encore que le pécheur sera tourmenté d'un cruel repentir à la vue des biens qu'il n'aura pas faits.

Quand il n'aura plus devant lui qu'un moment de vie, il portera les yeux de l'esprit sur le passé et il n'y découvrira qu'une solitude étonnante, qu'un abandonnement général de toutes les vertus, qu'un délaissement universel de toutes les bonnes œuvres. Car vous savez qu'à la sortie du monde chacun s'en va seul. La pompe funèbre, quelque nombreuse qu'elle soit, n'accompagne les morts que jusqu'au tombeau. Il n'y a que les bonnes œuvres, dit l'Ecriture, qui aient le privilége de les suivre jusqu'au tribunal où ils sont jugés : *Opera illorum sequuntur illos* (*Apoc.* XIV, 13). Si vous n'en avez point fait, mon cher auditeur, vous n'en verrez point et vous aurez beau tourner la tête pour en chercher, rien ne se montrera à vous que des péchés, dont l'énormité vous confondra, dont la multitude vous accablera.

Mais quel repentir, quand on verra que les biens qu'on aura négligé de faire, auront été la cause des maux qu'on a faits! On ne verrait pas tant d'infamies dans sa vie passée, si, comme Job, on avait fait un pacte avec ses yeux de ne jamais regarder l'objet des passions pour y arrêter sa pensée (*Job.* XXXI, 1). On ne verrait pas tant de réputations déchirées par le tranchant d'une langue plus aiguë qu'un glaive (*Ps.* LVI, 5), si, comme David, on avait mis une garde de prudence sur sa bouche (*Ps.* CXL, 8). Les excès de la table et le luxe des habits ne seraient pas alors de rigides accusateurs, si, comme les bons chrétiens, on s'était contenté d'une nourriture frugale et d'un habit modeste. Tous ces biens négligés sont la cause des maux que l'on commet aujourd'hui, et le souvenir de cette négligence sera dans ce dernier moment un des bourreaux, qui feront souffrir une torture intolérable.

Mais ce bourreau ne sera pas seul. La conscience du pécheur impénitent sera saisie d'un second repentir à la vue des facilités qu'il avait de faire le bien qu'il n'aura pas fait. Le riche verra qu'il pouvait racheter ses péchés par l'aumône et se sauver dans les richesses, comme Abraham plus riche que lui. Le pauvre verra que par l'amour de la pauvreté il aurait pu mériter le royaume des cieux et se sauver dans cette pauvreté même, comme Lazare plus pauvre que lui. Celui qui, bien loin de se soumettre à la loi de Dieu, aura murmuré contre les ordres de sa providence, verra qu'il pouvait posséder son âme en paix, comme l'ont possédée Job affligé, David persécuté, Tobie aveuglé, Susanne faussement accusée.

Ah! dira pour lors le pécheur, Dieu m'a donné une âme, et je l'ai reçue en vain. Il m'a donné un corps, et j'en ai abandonné tous les membres au péché. Il m'a donné des grâces, et je les ai rejetées. Il m'a confié des talents, et je les ai enfouis; et ce qui augmente mon repentir, c'est que pour réparer

mes omissions, sa miséricorde m'a accordé une longue vie, sans que j'en aie employé un seul moment à faire pénitence.

Ce n'est pas tout. A l'heure de la mort on connaîtra que l'on ne se sera détourné du bien, que pour un plaisir frivole, représenté par celui qui devait donner la mort à Jonathas; car voici comment ce jeune prince parlait de son plaisir, lorsqu'il fut sur le point de mourir pour une cause si légère.

Gustans gustavi in summitate virgæ, quæ erat in manu mea, paululum mellis, et ecce morior (I *Reg.* XIV, 43). J'ai goûté un peu de miel, disait-il, au bout d'une canne que je tenais dans ma main, et c'est pour cela que je meurs. Pesez toutes ses paroles; il ne dit pas qu'il ait mangé du miel, il dit qu'il n'a fait qu'en goûter : *gustavi*. Il ne dit pas qu'il en ait pris avec la main, ou qu'on lui en ait servi dans un vase; il dit qu'il n'en a pris qu'autant qu'il en pouvait tenir au bout de sa canne : *In summitate virgæ;* il ne dit pas combien il en a pris; la quantité en était si peu considérable, qu'il n'eût pu trouver de terme pour l'exprimer : *Paululum mellis*, ce n'était presque rien.

Autant que la concupiscence est artificieuse à exagérer les douceurs de la vie, quand elle nous invite à les goûter, autant notre conscience le deviendra-t-elle à l'heure de la mort, pour nous en faire connaître le néant et la fragilité.

Gustavi; non, dira le pécheur, je ne me suis jamais rassasié des plaisirs de la vie. Ils n'ont fait que me flatter le goût en passant; car quel fruit ai-je tiré des désordres qui m'étaient si agréables, et dont je rougis maintenant (*Rom.* VI, 21), puisqu'ils n'avaient pour fin que la confusion et la mort? Que me reste-t-il maintenant du plaisir du jeu, pour lequel j'ai abandonné les devoirs de la religion dans les jours les plus saints? que me reste-t-il des divertissements malheureux que je prenais durant ces heures précieuses de la nuit, que tant d'âmes saintes employaient à méditer la loi de Dieu dans le silence, ou à rompre le silence pour chanter les louanges de Dieu? Ces plaisirs étaient si fragiles, qu'on pouvait les comparer au peu de miel que l'on prend au bout d'une canne : *Paululum mellis;* et pour si peu de chose, j'ai manqué aux devoirs les plus essentiels de mon état. Je me souviens que j'ai quitté la lecture de l'Evangile pour celle des livres défendus, la prédication pour les spectacles, le soin de ma famille pour des visites inutiles, la messe pour de vains ajustements; et je meurs avec ce repentir : *Paululum mellis, et ecce morior!*

Ah! mes frères, que saint Bernard a eu raison de dire que de tous les yeux du monde il n'y en a point de si redoutable au pécheur que le sien propre : *Nullus molestior oculus suo cuique.* Il voit tout, et ne pardonne rien; et comme durant la vie où il ne voit que par les yeux de la malignité, il ne pardonne à personne; à la mort où il ne verra que par les yeux de la vérité, il ne se pardonnera pas à lui-même. Il verra le mal qu'il aura fait et le bien qu'il n'aura pas fait, et il punira rigoureusement l'un et l'autre par le repentir inséparable de la mort du pécheur qui regarde le passé. En vain sa conscience s'efforce-t-elle d'éviter cet œil rigide, il n'y en a point auquel elle puisse moins se cacher, et malgré qu'elle en ait, elle verra dans sa vie passée la matière éternelle de son repentir : *Nullus molestior oculus suo cuique.*

Mais, me direz-vous, ce repentir étant aussi vif et aussi amer que vous venez de le dépeindre, ne peut-il pas être utile au pécheur pour sa justification?

Je vous dirai, mes frères, qu'il y a cette différence, entre le repentir de la vie et celui de la mort; que celui de la vie est comme un arbre qui porte du fruit, au lieu que celui de la mort est comme un arbre sec et stérile. Quand on se repent de ses péchés durant la vie, ce repentir produit des fruits de pénitence; car il est suivi des œuvres chrétiennes, ou du moins il peut l'être. Mais si l'on diffère jusqu'à la mort, il ne produit ordinairement aucun fruit, parce qu'on n'est plus capable de mortifier sa chair, ni de faire aucun exercice de pénitence. Dieu dira donc dans sa colère, du pécheur mourant : *Ut quid etiam terram occupat* (*Luc.*, XIII, 7)? Que fait ici cet arbre stérile et infructueux? Il est temps d'en décharger la terre et de l'arracher pour le brûler.

D'ailleurs, s'il lui reste alors quelque liberté d'esprit, bien loin qu'il puisse s'en servir à réparer les désordres de sa vie passée, cette liberté produira plutôt dans son âme un excès de terreur, qui la jettera dans le découragement et dans le désespoir; car, qu'y a-t-il qui décourage et qui désespère, comme de voir une vie pleine de mal, vide de bien, et de n'avoir plus qu'un moment à vivre pour remplacer ce bien et pour réparer ce mal?

Les Pères ont cru après les témoignages de l'Ecriture, que Dieu refuse souvent à la mort les grâces que l'on a méprisées durant la vie, et qu'un mourant criminel n'est guère justifié sans miracle. Aussi, l'Eglise a-t-elle toujours traité de suspectes les marques de conversion qui ne précèdent la mort que de peu de temps, et a remis en pénitence ceux qu'elle avait réconciliés en cet état, ne comptant presque pour rien ce qu'ils avaient fait dans leur maladie. Mais en faut-il d'autre preuve que la menace même de Jésus-Christ : *Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini*, je m'en vais et je vous abandonne à votre propre malheur. Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché. Vous voyez donc, mes chers auditeurs, qu'il faut s'occuper de ce repentir pendant que nous vivons, puisqu'il est inutile, ou du moins suspect à la mort.

Mais entrons encore plus avant dans *l'intérieur* de cette mort formidable. Au repentir du passé succédera la douleur du présent; second supplice de l'homme qui meurt

dans le péché, et seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

C'est un principe de saint Augustin, pris de la raison et de l'expérience, que l'on ne peut perdre sans douleur ce que l'on possédait avec amour : *Hoc sine amore nostro aderat, quod sine dolore discedit* (*Aug., de Ver. Rel., c.* 4, 99).

Il est donc indubitable, messieurs, que le pécheur souffrira des douleurs extrêmes, quand la mort viendra lui enlever tous les objets de ses passions : en telle sorte, qu'ayant aimé avec excès son corps, sa vie et le monde (car voilà ses liaisons les plus étroites où toutes les autres aboutissent), son âme sera vivement pénétrée de la douleur que lui causeront ces trois cruelles séparations.

1. C'est un défaut assez commun à tous les pécheurs de trop aimer leur corps. L'âme, se trouvant par sa situation naturelle entre Dieu et le corps, ou elle s'élève au-dessus d'elle-même, et alors elle aime Dieu; ou elle s'abaisse au-dessous d'elle-même, et alors elle aime le corps. De ces deux mouvements, le premier ne convient qu'aux justes; mais le second est le propre mouvement des pécheurs; et voilà pourquoi Dieu se plaint par un prophète de ce que le pécheur l'aime encore moins que son corps : *Projecisti me post corpus tuum* (*Ezech.*, XXXIII, 35).

Et en effet, quels soins ne se donne-t-on pas pour le repos, pour la santé, pour la beauté, pour le plaisir de ce corps mortel? Mais aussi, si l'on n'expie tout par la pénitence, quelle impression de douleur ne fera point dans l'âme la séparation d'un corps si chéri et si délicatement traité! Viendra l'heure de cette séparation, heure fatale où l'âme sortira du corps, et où le corps retournera dans la terre : *Exibit spiritus ejus, et revertetur in terram suam* (*Ps.* CXLV, 4). L'âme sortira, mais non pas sans des douleurs aiguës, parce qu'avant que de sortir, elle verra que la mort crucifiera ce corps qu'elle a tant aimé. C'est une expression énergique de saint Bernard : *Vide quomodo mors te crucifigit.* Voyez, dit ce Père, le peu de différence qu'il y a entre un homme qui meurt dans son lit et celui qui expire sur une croix. Tout le corps s'étend, les bras tombent de langueur, la poitrine s'enfle et s'élève pour pousser le dernier soupir, la tête se baisse, la lumière des yeux s'éteint peu à peu, une horrible pâleur défigure le visage, une sueur froide découle du front : *Vide quomodo mors te crucifigit.*

Quand une âme ne tient pas seulement à son corps par les liens de la nature, mais encore par autant de nœuds qu'elle a eu d'attachements pour lui, ah! c'est pour elle un redoublement de douleur, que de regarder tous ces symptômes comme autant de supplices qu'elle s'est attirés par ses désordres.

Pensez-y, qui que vous soyez, que la Providence a conduits dans cet auditoire, mais pensez-y surtout, dames délicates et mondaines, qui devenez ordinairement les esclaves de votre sensualité. Quel redoublement de douleur, quand vous sentirez étendre ce corps dont vous faites votre idole, et palpiter ce cœur dont vous faites le théâtre de vos passions! quel redoublement de douleur, quand vous sentirez pencher cette tête que vous parez avec tant de dépense et d'orgueil, et éclipser la lumière de ces yeux dont vous faites un usage si funeste! quel redoublement de douleur, quand la pâleur se répandra sur ce visage, dont vous réparez les défauts par tant d'artifices; et enfin, quand la froide sueur de la mort découlera de ce front, dont vous faites le trône de la vanité! Cette âme infortunée pourra bien dire, en quittant ce corps mortel : *Circumdederunt me dolores mortis* (*Ps.* XVII, 5); les douleurs de la mort m'environnent de toutes parts; mon corps en sent les rudes coups et moi tous les contre-coups. Pensez maintenant en quel état vous vous trouveriez alors; et pour peu que vous ayez de raison et de sagesse, tâchez de vous en garantir en ne mourant point dans le péché.

2. La perte de la vie deviendra dans ce triste moment, le sujet d'une autre espèce de douleur qui ne sera pas moins amère; car il n'est rien que le pécheur aime tant que sa vie, et de cet amour naissent les alarmes dont il est agité au moindre mal qui lui arrive.

Sur quoi il est important de remarquer que l'homme est capable de trois sortes de vie : d'une vie animale, d'une vie raisonnable et d'une vie divine. Trois vies que saint Jean renferme en trois mots; lorsqu'à l'occasion des enfants de Dieu, il dit qu'à proprement parler ils ne vivent, ni de la vie animale, parce qu'ils mortifient leurs passions : *Neque ex voluntate carnis* (*Joan.*, I, 13), ni même en un sens de la vie raisonnable, parce que la vie de la foi prévaut : *Neque ex voluntate viri;* mais d'une vie toute divine, parce qu'ils s'unissent à Dieu par la charité : *Sed ex Deo nati sunt.*

On peut dire au contraire du pécheur, qu'il ne vit point de la vie divine, mais seulement de l'animale et de la raisonnable. S'il vivait comme le juste, sa mort perfectionnerait sa vie, parce qu'elle lui ouvrirait le chemin de la gloire, qui est le comble et la perfection de la grâce. Mais comme il n'a vécu que de la vie animale et de la vie raisonnable, il perdra toutes les deux. Il perdra la vie animale, puisque n'étant plus capable des plaisirs des sens, il n'aura plus rien de tout ce qui l'enchantait ici-bas. Ce qu'il conservera de la vie raisonnable sera contre lui. Ce philosophe, qui faisait tant l'esprit fort, n'usera de sa raison que pour se tourmenter, et ainsi des autres. Quand le pécheur mourra, tous ses projets mourront avec lui, et tous ces grands préparatifs, fondés sur l'espérance d'une longue vie, s'évanouiront en un moment avec ses pensées : *In illâ die peribunt omnes cogitationes eorum* (*Ps.* CXLV, 4).

3. Reste à souffrir la séparation du monde, et si cette douleur n'est pas aussi vive que celle que cause la séparation du corps et de la vie, on ne peut pas nier qu'elle ne soit plus étendue, à cause des grands attachements que les pécheurs y ont formés. Or, il est certain, dit saint Bernard, que nulle douleur ne peut égaler celle de la mort de ces sortes de pécheurs, parce qu'étant si fort attachés au monde, il est impossible de les en arracher sans une extrême violence. L'âme ne se soutient point elle-même, elle cherche un appui hors de soi, et quand elle ne le cherche point en Dieu, elle le trouve dans les objets de ses passions, auxquels elle se lie de telle sorte, qu'elle ne peut plus s'en séparer sans douleur.

Elle se fera pourtant, cette séparation cruelle, quelque douleur qu'il en coûte au mourant, et voilà pourquoi Jésus-Christ compare la mort au voleur : *Sicut fur in nocte ita veniet* (*Luc.*, XII, 39), comparaison qui lui convient parfaitement ; et parce que, comme le voleur, elle arrive lorsqu'on s'y attend le moins ; et parce que, comme le voleur, elle prend, elle détruit, elle enlève tout. Oui, mon cher auditeur, si vous ne prenez de sages précautions pour l'éviter, la mort viendra vous surprendre dans les œuvres de vos mains, peut-être au milieu de vos délices, et en même temps elle vous enlèvera tout. Quand vous mourrez, dit le prophète, vous n'emporterez rien ; et votre gloire même, dont vous êtes si jaloux, ne descendra point avec vous dans le tombeau si elle n'est fondée sur la vertu (*Ps.* XLVIII, 18) ; car il n'appartient qu'à la vertu de rendre la gloire solide et durable.

Le ravage de ce voleur insatiable va même si loin qu'il réduit les mourants à l'état des choses qui ne sont plus. Ainsi parlait le saint homme Job de l'état des morts. Il les appelait les compagnons de celui qui a cessé d'être. *Socii ejus qui non est* (*Job.*, XVIII, 15). Ainsi parlait Rachel de ses enfants : elle poussait des cris lamentables et ne voulait recevoir aucune consolation de leur perte, parce qu'ils n'étaient plus : *Noluit consolari, quia non sunt* (*Jer.*, XXXI, 15). Ainsi parlait David des ambitieux, quand il disait que leur image serait anéantie comme un songe qui s'évanouit au moment que l'on se réveille, et que bientôt ils ne seront plus rien sur la terre : *Imaginem ipsorum ad nihilum rediges* (*Ps.* LXXII, 20).

Il ne faut pas néanmoins que les impies concluent de là qu'ils retomberont dans le néant, et que, de ce principe mal entendu, ils tirent des conséquences désespérées. Cet anéantissement dont parle ici l'Ecriture ne s'entend pas de l'âme qui, n'étant point composée de parties, ne saurait être détruite. Il ne regarde que le corps et le monde. Le corps, réduit en poudre, sera comme s'il n'eût jamais été. La justice de Dieu l'a condamné à cette humiliation pour lui faire porter la peine du péché, mais sa puissance saura bien le retrouver quand le temps en sera venu ; car, pour redoubler le supplice du pécheur, qui mérite d'être puni dans son corps et dans son esprit, parce qu'il s'est servi de son corps comme de son esprit pour pécher, l'être forcera pour ainsi dire cette espèce de néant, et les restes horribles de la mort passeront à une seconde vie. Cet anéantissement regarde aussi le monde qui finit pour ce pécheur malheureux, parce que la mort le laisse dans une séparation universelle des créatures. Tout ce qu'il avait aimé lui échappe et s'enfuit devant lui d'une fuite soudaine et éternelle, sans qu'il lui reste le moindre rayon d'espérance de le rattraper jamais.

Mais voici, mes frères, ce qui met à cette cruelle séparation le comble de la douleur : la mort, qui ravit, quand elle surprend dans l'impénitence, ce que l'on avait le plus aimé, laissera, par une rigueur affectée, ce que l'on a le plus en horreur. Et quoi? *Solum mihi superest sepulcrum* : elle ne laissera qu'un sépulcre triste, sombre, puant. Ce sera le lit du pécheur, sa maison, son monde. Il ne lui restera d'amis et de parents que ce qu'il en trouvera dans le tombeau, puisqu'il sera contraint de dire à la pourriture : *Vous me tenez lieu de père*, et aux vers qui le rongeront, *vous me tenez lieu de frère et de sœur* (*Job.*, XVII, 14). Le corps des justes repose dans le tombeau avec un avant-goût de la gloire, parce que le Saint-Esprit habite dans leurs cendres comme un germe de résurrection. Mais il n'en est pas ainsi des pécheurs, qui craindront même de sortir du tombeau le plus horrible, parce que ce ne sera que pour associer leur corps au supplice de leur âme.

Bagatelle, folie, amusement, illusion des hommes, jusqu'à quand régnerez-vous parmi eux? Ne leur laisserez-vous jamais la liberté de reconnaître que tout ce qu'ils aiment ici-bas, contre l'ordre de Dieu, *passe comme l'ombre ou comme un vaisseau qui fend avec une extrême vitesse les flots agités, et qui n'y laisse aucune marque de sa route* (*Sap.* V, 9)? Ne leur laisserez-vous jamais reconnaître que pour si fort que soit leur attachement aux douceurs de la vie, ils seront réduits à la dure nécessité de s'en détacher, et qu'alors ils seront tourmentés par des douleurs cruelles et inutiles?

Mais, mes frères, ni le repentir que sentira le pécheur à la vue du temps passé, ni la douleur que lui causera la vue de l'état présent, n'approcheront de la crainte que fera naître dans son cœur la considération de l'avenir. Encore un moment d'attention chrétienne et je finis.

TROISIÈME PARTIE.

Ce que Dieu fit voir autrefois à saint Jean comme un sujet d'admiration se présente au pécheur mourant comme un sujet de crainte. Cet apôtre raconte qu'il vit paraître un cheval pâle, que celui qui le montait, s'appelait la mort et que l'enfer le suivait : *Ecce equus pallidus, et qui sedebat super eum nomen illi mors, et infernus sequebatur eum* (*Apoc.*, VI, 8). C'est ici la figure du pécheur impénitent que le péché a abruti durant sa vie. La pâleur lui convient, puisque c'est la couleur de

ceux qui craignent, et jamais il n'a plus de sujet de craindre que quand il porte, pour ainsi dire, la mort sur son dos et que l'enfer marche à sa suite.

Voilà donc, mes frères, le sujet de la crainte du pécheur impénitent. Du lit de la mort il jette les yeux sur l'avenir et il voit l'enfer ouvert; il se voit livré aux démons par la justice de Dieu comme une proie sur laquelle ils vont assouvir leur rage, en le précipitant dans un abîme où il voit des maux sans nombre et des maux sans fin. Je ne vous dirai que cela et ce sera vous en dire assez.

1. Je dis des maux sans nombre, car si le Sage nous apprend que personne ne compta jamais *ni les grains de sable de la mer, ni les gouttes de la pluie du ciel, ni les jours de la durée du monde* (*Eccli.*, I, 2), il serait bien plus difficile de compter les maux que l'on souffre dans cet abîme qui s'ouvre devant le pécheur à l'heure de la mort. Les expressions de l'Evangile et celles des prophètes, quoique figurées, nous en donnent l'idée la plus affreuse. Il y aura, dit le Fils de Dieu, *des larmes et des grincements de dents* (*Matth.*, VIII, 12). Il y aura, dit l'apôtre saint Jude, *une tempête noire et ténébreuse* (*Jud.*, VI), expression qui nous marque que les maux qui menacent le pécheur sont infinis et incompréhensibles. Il y aura, dit le prophète Isaïe, pour nous marquer la peine du sentiment, *des torrents de soufre allumés par la colère de Dieu* (*Ps.* XXX, 33). Et, après que David a dit tout ce qu'il en sait, il conclut que ce n'est là qu'une partie du calice que l'on sera obligé de boire (*Ps.* X, 7); et c'est sans doute de cette crainte que ce roi pénitent était saisi, lorsqu'en méditant les peines éternelles dont ses péchés le menaçaient, il disait qu'il se voyait environné de maux innombrables : *Comprehenderunt me mala, quorum non est numerus* (*Ps.* XXXIX, 18).

Représentez-vous, mes frères, un voyageur qui, après avoir parcouru un grand continent, arriverait enfin à la rade d'une mer dont il ne découvrirait aucun port, et où cependant il serait toujours battu des flots de cette mer, parce qu'elle ne serait jamais calme.

C'est l'image du pécheur mourant. Il a fini sa course, puisque la mort en est le terme. Il voit devant lui une mer sans port et sans rivage, parce qu'il entre dans une éternité qui n'a point de bornes. Cette mer est toujours agitée, parce qu'elle représente l'éternité des réprouvés. Et ces flots dont il est battu sans relâche sont les maux sans nombre qu'il craint; car, comme les flots d'une mer agitée, ils se suivent, ils se succèdent et ils se multiplient à l'infini.

Ainsi l'éprouva ce pécheur insigne dont Dieu confondit l'orgueil, et il se voyait sur le point d'être jeté dans cette mer effroyable et incompréhensible, quand il disait au lit de la mort : *In quos fluctus tristitiæ deveni* (I *Mach.*, VII, 11)? Est-ce donc à cette heure d'orage et de tempête que devaient aboutir tous les beaux jours de ma vie? Je vois des maux sans nombre fondre coup sur coup sur ma tête criminelle comme des flots redoublés.

Mais, Seigneur, pourquoi entreprendre le détail des maux qui menacent les pécheurs impénitents? Pourquoi en chercher le nombre, puisqu'ils sont innombrables? Qui est-ce qui connaît l'étendue de votre colère? Et quand une fois vous vous faites craindre d'une manière si terrible, qui peut compter les effets de votre indignation sur tous ceux qui seront morts vos ennemis? *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare* (*Ps.* LXXXIX, 11)?

2. Comme ils sont sans nombre, ils seront sans fin; et l'on peut dire plus justement de la durée de l'éternité que le Sage ne le disait de la hauteur du ciel et de l'étendue de la terre, qu'il n'y a point de géomètre assez habile pour la mesurer (*Eccli.*, I, 2). C'est même en vain que les libertins et les impies tâchent de se persuader que *l'abîme vieillira* (*Job.*, XLI, 23), sous prétexte que saint Paul a dit que *ce qui vieillit approche de sa fin* (*Hebr.*, VIII, 13). C'est, dis-je, en vain, qu'ils tâchent de se persuader que les peines de l'enfer pourront finir quelque jour, afin qu'infatués de cette illusion, ils puissent s'abandonner sans remords à une vie licencieuse. Ils en seront bien détrompés quand la mort les contraindra de fixer la vue sur cet abîme; car alors, éclairés comme le Sage, ils verront que cet abîme épouvantable n'a point de fond (*Eccli.*, I, 2). Eclairés comme Isaïe, ils verront que le ver qui doit les ronger ne mourra jamais, et que le feu qui doit les brûler ne saurait s'éteindre (*Isa.*, LXVI, 24). Eclairés comme saint Jean, ils verront que la fumée de leurs tourments s'élèvera dans les siècles des siècles sans qu'il reste aucun repos ni nuit ni jour (*Apoc.*, XIV, 11).

Ils le verront, et cette vue les remplira d'une crainte horrible qui les jettera dans un trouble éternel : *Videntes turbabuntur timore horribili* (*Sap.*, V, 2). Comme des gens qui ont l'esprit troublé, tantôt ils voudront avancer, tantôt ils voudront reculer, tantôt ils voudront tenir ferme, et, ne le pouvant pas, ils seront dans un continuel mouvement. Pressés par les douleurs aiguës de la mort, ils voudront avancer, mais effrayés par les maux qu'ils verront au delà de la mort, ils voudront reculer. Avertis par l'ange du Seigneur qu'il n'y a plus de temps pour eux (*Apoc.*, X, 7), ils se verront contraints de passer à l'éternité; mais n'en espérant qu'une malheureuse, ils désireront de différer ce passage funeste, et ils le désireront inutilement, parce que le désir des pécheurs périra : *Videntes turbabuntur timore horribili.* C'est parmi ces regrets, ces douleurs, ces craintes que mourra le pécheur impénitent. Avouez que rien n'est plus horrible que de mourir de cette sorte.

Cependant, mes chers auditeurs, quel conseil, quelle précaution, quelle résolution voulons-nous prendre? Tous ces maux sont-ils sans remède, et ne vous en aurai-je fait une description si horrible que pour frapper

vos imaginations d'un objet ennuyeux dont on cherche toujours à vous dérober la triste idée? Non, non : le zèle évangélique également ferme et charitable a des vues plus utiles que celles-là. J'ai ardemment désiré d'imprimer dans vos cœurs une juste crainte des jugements de Dieu pour vous faire profiter de sa miséricorde qui vous poursuit, qui vous appelle, qui vous sollicite partout.

Pour éviter une si malheureuse fin, il y a quelque chose que tout le monde sait, et quelque chose que plusieurs ignorent. Tout le monde sait que pour ne point mourir de la mort des pécheurs, il n'y a qu'à réformer sa vie. Mais peut-être que tout le monde ne sait pas que rien n'est plus propre à réformer sa vie, que les trois regards qui font le supplice des pécheurs à l'heure de la mort. Il faut que nous regardions tous les jours le passé avec repentir, le présent avec douleur, et l'avenir avec crainte, et nous mourrons, comme les saints patriarches, *dans le baiser du Seigneur*.

Imitons la sagesse du roi-prophète. Il ne différa pas jusqu'à la mort à regarder le passé. Durant sa vie, il repassait les jours anciens dans sa mémoire : *Cogitavi dies antiquos* (*Ps.* LXXVI, 6). Il ne différa pas jusqu'à la mort à considérer les douleurs de la mort; il les éprouva durant sa vie, puisqu'il assure qu'il en était environné : *Circumdederunt me dolores mortis* (*Ps.* XVII, 5). Il ne différa point jusqu'à la mort à regarder l'avenir; il avait toujours présentes dans son esprit les années éternelles : *Annos æternos in mente habui* (*Ps.* LXXVI, 6).

Réglons-nous sur un exemple aussi salutaire que celui-là. Regardons maintenant le passé avec ce repentir sincère qui attire la miséricorde du Seigneur, de peur de le regarder à la mort avec ce repentir stérile qui ne produit que le désespoir. Faisons maintenant ce que nous voudrions avoir fait alors.

Souvenons-nous que le vrai moyen d'éviter une mort douloureuse est de mener une vie de douleur, et que comme il n'y a point de tentation plus universelle que celle qui nous fait compter sur le présent, il n'y en a pas non plus de si dangereuse que celle qui nous fait attacher les plaisirs de la vie à ce présent qui passe et qui s'enfuit. A peine y a-t-il une heure dans la journée où vous n'attachiez quelque plaisir : *Ducunt in bonis dies suos* (*Job.*, XXI, 13) : et vous oubliez que Dieu a *maudit ceux qui rient* (*Luc.*, VI, 25), c'est-à-dire ceux qui s'abandonnent à des joies profanes et déréglées. En vain vous étourdissez-vous par je ne sais quels enchantements qui vous obsèdent. Vous serez malgré vous des hommes de douleur à l'heure de la mort, si vous ne l'êtes volontairement et par choix durant votre vie.

Ne perdons jamais de vue les années éternelles qui nous attendent. Plusieurs pensent à l'avenir, mais c'est par rapport au temps; très-peu y pensent par rapport à l'éternité. Nous sommes mortels, dit-on, il faut faire son testament, et pourvoir à l'établissement de sa famille. C'est à peu près comme chacun parle dans le monde. Mais personne ne dit : Nous sommes mortels. La vie que nous menons est-elle digne de châtiment ou de récompense? Et si nous sommes du monde dont Jésus-Christ n'a point été, n'avons-nous pas à craindre, selon sa menace, de mourir dans le péché? Presque personne ne parle ainsi, ni ne s'avise de craindre une si funeste mort. Cependant, mes chers auditeurs, voilà précisément ce qu'il nous importe de craindre durant la vie, et en voici la raison. C'est que la crainte du pécheur qui meurt est le caractère des réprouvés et des esclaves, comme elle est le partage des démons; au lieu que la crainte du pécheur qui vit encore est *le commencement de la sagesse*, de la justification et du salut. Je vous le souhaite, etc.

SERMON XXIX.

POUR LE JOUR DE SAINT MATHIAS.

De l'entrée dans l'état ecclésiastique

Tu, Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris ex his duobus unum.

Vous, Seigneur, qui connaissez le cœur de tous les hommes, montrez-nous lequel de ces deux vous avez choisi (*Actes, ch.* I, 24).

C'est la voix de la plus sainte assemblée qui ait été dans l'Eglise depuis l'ascension du Sauveur. Tous les apôtres, tous les disciples, et Marie même, prosternés devant Dieu, lui demandent, par un consentement unanime, de leur découvrir celui que son élection éternelle a rendu digne de remplir la place de Judas prévaricateur. Quelle gloire pour saint Mathias d'être alors le désiré de l'Eglise naissante, comme Jésus-Christ avait été l'objet des plus ardents désirs de la synagogue! Mais l'Eglise de nos jours ne doit-elle pas faire à Dieu de pareilles instances? Cette chaste épouse de l'Agneau ne doit-elle pas tourner les yeux vers le ciel et y élever ses mains pures, pour prier son divin Epoux de lui montrer cet apôtre prédestiné, dont l'élection doit être regardée comme le modèle de toutes les autres? *Ostende, quem elegeris.*

Oui, mes frères, elle le doit. Cette prière de l'Eglise assemblée dans le cénacle a été nécessaire dans tous les temps, parce que les hommes charnels et terrestres voyant dans ce corps mystique de Jésus-Christ des dignités qui flattent leur orgueil, et des richesses qui irritent leur avarice, ils y poussent leurs enfants sans attendre que Dieu les y appelle, et sans savoir s'il les a élus pour le servir dans une profession si sainte.

C'est le désordre contre lequel je viens m'élever dans ce discours. Je viens exhorter les pères de famille à ne point décider de la vocation de leurs enfants, les enfants à bien examiner leur vocation propre, et à ne la point faire dépendre du père que la nature leur a donné, mais de la volonté de celui que les anges et les hommes, les Juifs et les gentils regardent comme leur Père commun : *Ex quo omnis paternitas in cœlo et in terra nominatur* (*Eph.*, III, 15).

Ne vous prévenez pas contre moi, messieurs, en vous persuadant que ce discours ne convienne qu'à une assemblée cléricale. Il n'y aura personne dans mon auditoire qui ne s'y trouve intéressé : non-seulement les pères et les mères qui poussent indiscrètement leurs enfants à cet état, non-seulement les enfants qui s'y laissent pousser par ignorance ou par une complaisance aveugle, mais encore tout le reste des chrétiens, dont le premier et le principal intérêt est que l'Eglise ait de fidèles ministres. Les bons seront consolés et édifiés de ce que je vais dire; les méchants en seront touchés ou confondus ; et ceux qui sont en voie de s'engager dans les ordres, seront portés à faire des réflexions utiles, avant que d'accomplir une si sainte, mais si dangereuse résolution.

Or, pour tracer d'abord le plan que je me propose de suivre dans cet important sujet, supposez une vérité qui ne trouve aucune opposition dans les esprits : c'est que Dieu se fait une espèce de point d'honneur de renverser les projets des hommes, toutes les fois qu'ils en forment contre ses décrets ou contre ses lois (*Mich.*, VII, 8). Quand sa providence se trouve offensée, sa sagesse ne manque jamais de venir à son secours (*Psal.* II), et c'est elle qui se sert, pour établir, des moyens que les hommes avaient employés pour détruire ; comme elle se sert, pour détruire, des moyens que les hommes avaient employés pour établir.

Cette vérité, que tant de célèbres expériences ont confirmée, s'accomplit encore tous les jours à l'égard de la vocation au ministère ecclésiastique. Quand les pères y poussent indiscrètement leurs enfants, ils ont en vue de leur procurer un établissement qui soulage leur famille, supposant d'ailleurs, sans aucun légitime fondement, que, dès qu'ils seront parvenus à un état si saint, ils serviront l'Eglise et édifieront le monde. Mais c'est par là même que la sagesse de Dieu, qui se plaît à confondre la sagesse des hommes, ordonne des événements tout contraires. Bien loin que des enfants mal appelés soulagent leur famille, ils la ruinent; c'est ce que vous allez voir dans mon premier point. Bien loin qu'ils servent l'Eglise, ils la désolent; vous le verrez dans le second. Bien loin qu'ils édifient le monde, ils le scandalisent; vous en conviendrez dans le troisième.

Pères et mères qui m'écoutez, tremblez en considérant des vérités si terribles. Et vous, enfants que l'on pousse, ou qui vous ingérez vous-mêmes au ministère ecclésiastique, ne tremblez pas moins, car voici trois justes sujets de crainte. La mauvaise entrée dans un ministère si saint est la ruine des familles, la désolation de l'Eglise, le scandale du monde.

J'ose me promettre que vous en serez convaincus, et afin que vous en soyez touchés, implorons le secours du ciel de la manière accoutumée : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme ne se sauve dans aucun état, si Dieu ne l'y appelle, puisque Jésus-Christ nous apprend que *toute plante qui n'aura pas été plantée par son Père céleste, sera arrachée* (*Matth.*, XV, 13) ; et que *personne ne peut venir à lui, si son Père ne l'y attire* (*Joan.*, VI, 44). A plus forte raison cette vocation est-elle indispensable pour l'état ecclésiastique, car, encore que *tout prêtre*, selon saint Paul, doive *être pris d'entre les hommes* (*Hebr.*, V, 1), il n'appartient néanmoins à aucun homme d'en appeler un autre à un ministère si saint, mais il faut, dit cet apôtre, que chacun y soit *appelé de Dieu comme Aaron.* Si bien, mes frères, que, quelque autorité qu'aient les pères sur leurs enfants, il ne s'ensuit pas que la vocation à l'état ecclésiastique soit de leur juridiction, parce que, pour rendre cette vocation légitime, il faut avoir un droit qu'ils n'ont pas et un discernement qu'ils n'ont pas : et si, n'ayant ni l'un ni l'autre, ils ne laissent pas de mettre leurs enfants dans l'Eglise, je dis qu'ils exposent leur famille à une ruine totale par cette usurpation téméraire. Appliquez-vous pour quelques moments aux preuves que je vais vous en donner.

1. Je dis d'abord que les pères n'ont pas le droit d'engager leurs enfants dans l'état ecclésiastique, parce que ce droit est inséparablement attaché à la paternité divine. Je m'explique, ou plutôt j'explique ces paroles célèbres, où saint Paul nous propose la vocation de Jésus-Christ au sacerdoce, comme le modèle de toutes les vocations légitimes.

Ce n'est pas, dit-il, *de son propre mouvement, que Jésus-Christ est entré dans la gloire du sacerdoce. Mais comme le pontife de l'ancien Testament n'y entra qu'après que Dieu eut voulu l'y appeler, le pontife de la loi nouvelle n'a voulu recevoir cette qualité glorieuse, que de celui qui lui a dit: Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui* (*Hebr.*, V, 5; *Ps.* II, 7). Sur quoi, mes frères, il faut observer que le Père éternel engendre son Fils dans son sein propre, dans le sein de Marie et dans le sein de la gloire. Dans son sein propre, ce Fils est égal à son Père. Dans le sein de Marie, ce Fils devient semblable à sa Mère. Dans le sein de la gloire, ce même Fils est élevé au-dessus de tous les hommes, et séparé de l'état des pécheurs. Or, saint Paul nous déclare (*Hebr.*, VII, 26), que c'est sur cette troisième filiation qu'est fondé l'éternel et divin sacerdoce de Jésus-Christ, puisqu'il établit comme une vérité constante que le même Dieu, qui a dit dans l'éternité et dans l'Incarnation : *Vous êtes le Fils, que j'ai engendré aujourd'hui*, lui a dit aussi en l'introduisant dans la gloire, *vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech* (*Psal.* CIX, 4).

Cette doctrine nous oblige de reconnaître que, pour régler la vocation des ecclésiastiques sur ce modèle infaillible, il faut distinguer en eux deux diverses générations. Par la première un homme les a engendrés dans le sein de leur mère. Par la seconde, Dieu les a engendrés dans le sein de l'Eglise. Par

l'une ils ont été mis au nombre des pécheurs, parce qu'ils ont été conçus *dans le péché et qu'ils sont nés du sang, de la volonté de la chair et de la volonté de l'homme* (*Joan.*, I). Par l'autre ils ont été séparés des pécheurs, parce qu'ils ont été conçus dans la grâce et qu'ils *sont nés de Dieu*.

Cela supposé, je soutiens que comme le sacerdoce de Jésus-Christ est fondé sur la filiation, qui en l'élevant par sa résurrection à l'état de la gloire, l'a séparé de l'état des pécheurs, notre sacerdoce doit être fondé sur la filiation, qui, en nous élevant à la grâce baptismale, nous a retirés de l'état funeste qui nous mettait au nombre des pécheurs. Comme le Père, qui dit à Jésus-Christ quand il l'engendre dans l'éternité et dans l'Incarnation, *vous êtes mon Fils*, est le seul qui a droit de lui dire, *vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisedech:* le même Père, qui m'a dit, quand il m'a engendré dans l'Eglise par le baptême, *vous êtes mon Fils*, est le seul qui a eu droit de me dire en m'appelant à l'état ecclésiastique, *vous êtes Prêtre selon l'ordre de Melchisedech.* En telle sorte que tous les Ecclésiastiques doivent dire avec l'Apôtre, *nos neminem novimus secundum carnem* (I *Cor.*, V, 16), nous ne connaissons plus personne selon la chair. Nous ne vous connaissons plus, pères charnels, non plus dans la vocation au sacerdoce, que dans la génération du baptême, et si vous vous ingérez de nous pousser de vous-mêmes dans ce ministère sublime, c'est une usurpation injuste, c'est un vol que vous faites à Dieu d'un droit inséparablement attaché à sa paternité divine.

2. Non-seulement ils n'ont aucun droit sur cette vocation, ils n'ont pas même le discernement nécessaire pour en juger, et en voici la raison. C'est que cette vocation divine est un mystère des plus cachés de la religion, et qu'elle est composée, comme tous les autres mystères, d'une partie extérieure qui tombe sous les sens, et d'une partie intérieure inaccessible à toute la lumière des sens. Un père a donc beau dire qu'il peut juger de la vocation de son fils, parce qu'il lui voit les qualités du corps nécessaires pour paraître à l'autel sans indécence; ce n'est là que la partie extérieure du mystère dont il s'agit. Il a beau dire qu'il en peut juger, parce qu'il lui voit les talents de l'esprit, ce n'est encore que l'extérieur de ce mystère, et il n'en pénètre pas le fond. Il a beau dire qu'il en peut juger, parce qu'il lui voit de la modestie et de la piété, ce sont à la vérité des parties essentielles, mais il ne les connaît qu'autant qu'elles se montrent au dehors. Ce qu'il importe de connaître est caché au dedans, et il n'y a que Dieu seul qui ait la pénétration nécessaire, pour faire un juste discernement entre le bon et le mauvais ecclésiastique. *Lui seul est le scrutateur des cœurs. Lui seul connaît ceux qui sont à lui. Lui seul sait les pensées des hommes* (*Psal.* VII, 10; *Sap.*, I, 6; *Psal.* XCIII, 11). Lui seul voit en nous ce que nous n'y voyons pas nous-mêmes, parce que sa connaissance ne se borne point à ce que nous sommes, mais qu'elle s'étend à ce que nous serons.

Selon ce que je vois, ce jeune homme sera un bon prêtre; et selon ce que Dieu voit, ce sera un sacrilége. Selon ce que je vois, il est d'un naturel docile; et selon ce que Dieu voit, ce sera un obstiné. Plus je l'observe, et plus je me persuade qu'il a conservé l'innocence du baptême; mais Dieu voit que s'il ne l'a déjà perdue, il la doit perdre à la première occasion où elle se trouvera exposée. Et voilà ce qui m'oblige de dire après le Sage, que comme il n'y a que Dieu qui connaisse *la trace de l'aigle dans l'air, la trace du serpent sur la terre, et la trace du vaisseau sur la mer* (*Prov.*, XXX, 19), il n'y a de même que lui seul qui puisse connaître la voie de l'homme dans sa jeunesse : *Viam viri in adolescentia.* Après cela, mes chers auditeurs, qui osera présumer de son propre discernement, et juger de la validité d'une vocation, dont Dieu s'est réservé la connaissance?

Aussi dans les premiers siècles on n'ordonnait que ceux dont le mérite était connu, et pour le connaître on ne s'arrêtait pas au seul témoignage des parents, on voulait encore celui du peuple (*Cypr.*, *Epist.* 33, 34, 35). On voulait que les clercs fussent choisis parmi les plus saints des laïques, et que leur réputation répandît une bonne odeur même parmi les infidèles. On ne se pressait pas d'imposer les mains (I *Tim.*, III, 6), pour ne point participer au crime d'autrui, et l'on n'avait garde d'admettre les néophytes au ministère, de peur *que s'élevant d'orgueil, ils ne tombassent dans la même condamnation que le démon* (*Conc. Nic.* 2, *Dist.* 48). C'était la règle que saint Paul avait prescrite à Timothée, et tous les évêques l'observaient exactement. Quand les apôtres voulurent faire les premiers diacres, ils choisirent entre tant de saints qui composaient l'Eglise naissante sept hommes *pleins du Saint-Esprit et de sagesse* (*Act.*, VI, 3), et à qui le peuple rendait témoignage. Saint Cyprien honorait de la charge de lecteurs les confesseurs, qui s'étaient le plus signalés dans les tourments; et depuis qu'il y eut des moines, on les arrachait de leurs solitudes pour les faire travailler dans l'Eglise à cause de leurs excellentes vertus.

Je sais qu'il y a eu des temps misérables, où les évêques ont été contraints de se contenter des sujets les moins indignes, plutôt que de laisser les Eglises abandonnées, persuadés que la puissance spirituelle et la validité des sacrements ne reçoivent aucune atteinte de l'indignité du ministre. Mais disons avec certitude, que si le ministre indigne ne perd rien de son pouvoir essentiel pour n'être pas vertueux, il perd beaucoup de son autorité, et à l'exception des cérémonies extérieures, il ne peut guère s'acquitter de ses fonctions avec fruit, s'il n'a plusieurs vertus qui y sont absolument nécessaires.

C'est encore un grand sujet de gémissement pour l'Eglise que les irrégularités

n'aient pas empêché les ordinations, sur des autorités (1) rejetées de tous les savants; et l'on ne peut douter que les bénéfices n'aient été la cause de ce relâchement.

Ces deux vérités étant une fois établies, il est visible que les pères qui sont dépouillés de ce droit et privés de ce discernement, et qui néanmoins entreprennent de donner leurs enfants à l'Eglise, ont ordinairement la honte de voir renverser leurs projets. En briguant les bénéfices, ils ont prétendu appuyer leurs familles, et tôt ou tard ils y attirent la malédiction.

Celui qui engage un fils dans un état où Dieu ne le destinait pas, pèche lui-même en ce qu'il entreprend sur les droits de Dieu; et de plus il fait une transmission fatale de son péché, et sur le fils qui n'a pas eu le courage de refuser un joug sous lequel Dieu lui défendait de courber sa tête, et sur tout le reste de la famille par la part qu'y prennent ceux qui la composent. Il ne faut quelquefois qu'un bénéficier dans une famille pour la perdre tout entière, et il ne faut pas s'en étonner. La vocation légitime est toujours accompagnée de grâce, parce qu'elle vient de Dieu, auquel celui qui la reçoit appartient par la génération spirituelle de son baptême; et la vocation mauvaise est toujours suivie de péché, parce qu'elle vient de l'homme auquel celui qui la reçoit appartient par une génération terrestre et charnelle. Artifice funeste, par lequel le démon s'assure de la perte des familles qui négligent des devoirs si importants.

Or, la perte des âmes est ordinairement précédée ou suivie de la perte des biens, dont l'avidité engage toujours dans des démarches injustes; car, comme dit saint Bernard, ce n'est pas alors le salut des âmes, ce sont les richesses que l'on cherche dans la poursuite des dignités ecclésiastiques : *Non in hoc salus animarum, sed luxus quæritur divitiarum* (*Bern., in Cant., s.* 10), et quand je dis que Dieu punit souvent cet e avidité par une pauvreté honteuse, je ne le dis qu'après Dieu même, qui s'en est expliqué d'une manière terrible dans ses Ecritures.

Que faites-vous ici, dit-il à un pontife, ou selon d'autres à un préfet du temple, et quel droit y avez-vous? *Quid tu hic, aut quasi quis hic* (*Is.*, XXII, 16)? Chose étrange, mes frères, Dieu lui parle comme s'il ne le connaissait point, parce que ce n'est pas lui qui l'a introduit dans le temple, et qui lui a donné le rang qu'il y occupe; tant il est vrai que Dieu connaît tout ce qu'il aime, et qu'il ignore tout ce qu'il rejette. *En punition*, poursuit-il, *de ce que vous vous êtes ingéré dans le ministère de mes autels, je vais vous jeter dans une pauvreté honteuse. Vous serez couronné d'une couronne de maux, et c'est à quoi se réduira le char et la pompe de votre gloire. Je vous chasserai du rang où vous êtes, je vous déposerai du ministère, j'appellerai mon serviteur Eliacim, et je lui mettrai entre les mains toutes les marques de votre puissance, après vous en avoir honteusement dépouillé. Quid tu hic, aut quasi quis hic?*

Le second livre des Machabées nous représente la fin tragique de Jason et de Menelaüs, après qu'ils eurent usurpé successivement la souveraine sacrificature (II *Mach.*, IV, 26). L'un, après avoir trompé son propre frère, fut trompé lui-même et contraint de se réfugier au pays des Ammonites. L'autre, s'étant élevé par une entreprise sacrilége à une dignité qui ne lui appartenait pas, fut jeté par un juste jugement d'une haute tour dans des précipices, et pour avoir profané l'autel de Dieu, dont la cendre du feu qui y brûlait était sacrée, fut étouffé, confondu, mis en oubli dans la cendre même, qui lui servit de tombeau (II *Mach.*, XIII).

Et combien est déplorable ce que l'épître de ce jour nous dit de Judas, dont l'accusateur de David n'avait été que la figure (*Ps.* CVIII, 8)! *Episcopatum ejus accipiat alter* (*Act.*, I, 20), qu'un autre, dit-il, prenne sa place dans l'épiscopat, dont cet infidèle disciple s'est rendu indigne par son avarice.

Ce sont là, mes frères, des exemples terribles et des menaces anciennes, qui ont eu leur effet dans tous les temps. Les indignes usurpateurs des dignités sacrées sont brisés par leur orgueil. Ils tombent aux yeux de Dieu, et souvent aux yeux des hommes. Ce Dieu jaloux, qui ne les peut souffrir, les rejette, et met en leur place un sujet de son choix, un serviteur fidèle, un dispensateur prudent des biens de son Eglise. Grand malheur pour ceux qu'il frappe de cette sorte, malheur encore plus grand pour ceux qu'il diffère de frapper, parce qu'il leur réserve dans l'éternité des coups bien plus formidables.

C'est ainsi que Dieu renverse les desseins des hommes quand ils sont contraires aux siens, et puisque vous n'avez ni le droit ni le discernement nécessaire pour rendre légitime la vocation de vos enfants, laissez le soin de la déterminer, à Dieu qui les inspirera par sa grâce, à eux-mêmes qui se consulteront intérieurement, et surtout à leur évêque, qui est établi par la Providence pour les examiner et les éprouver dans des séminaires; et vous le devez d'autant plus, qu'au lieu de donner à l'Eglise des ministres qui la servent, vous lui en donnez qui la désolent.

SECONDE PARTIE.

Ceux qui ne sont point touchés des désordres, que l'esprit d'intérêt cause dans leurs propres familles, comment le seraient-ils de la désolation qu'il apporte à la famille de Jésus-Christ? Mais si je ne puis les toucher, il faut du moins que je tâche de les confondre, et peut-être qu'en les confondant Dieu me donnera la grâce de les toucher. Du moins apprendrez-vous, âmes fidèles qui m'écoutez, à regarder comme des païens et des publicains ces hommes durs, qui, après avoir fermé l'oreille à la voix de l'Eglise leur mère, ferment encore les yeux à sa désolation. Je parle ainsi, parce que les

(1) 1° Une fausse décrétale de Calixte Ier; 2° un passage d'une lettre de saint Grégoire à Secundi, contraire à cinq lettres du même saint, et à la discipline de son siècle et des suivants; 3° une lettre de saint Isidore de Séville

ministres mal appelés la désolent, et en dissipant les biens qu'elle leur confie, et en négligeant les devoirs qu'elle leur impose, et en profanant le ministère dont elle les a revêtus. Ecoutez-moi, vous qui n'êtes pas encore engagés dans les ordres, et si vous êtes sages, pensez à vous.

Les biens que l'Eglise possède, sont les monuments de la piété de nos pères, et quand leur intention est suivie, ces biens font la décoration de nos temples, et servent au soulagement des pauvres, après avoir fourni à la subsistance des ecclésiastiques. Mais quand ils sont possédés par des ministres qui n'ont écouté que la voix de la chair et du sang, cet héritage du Seigneur est cruellement ravagé par des usurpateurs qui n'ont eu en vue que de s'enrichir aux dépens de l'Eglise.

Quand les choses sont réduites à un état si déplorable, ceux qui n'ont aucun droit sur le revenu des bénéfices en jouissent, et ceux qui en devraient jouir, s'en voient privés. Temples, autels, sanctuaires, vous n'êtes que des masures affreuses, tandis que la fille de cette maison plus ornée qu'un temple, plus propre qu'un autel, plus pompeuse qu'un sanctuaire, cherche à la faveur de ces biens, des adorateurs dans le monde, où elle n'en trouve que trop. Pauvres de Jésus-Christ qui comptiez avec tant de justice sur la portion qui vous appartenait dans le partage de ces biens, vous vous êtes trompés. On a acheté des meubles superbes de ce qui devait servir à couvrir la honte de votre nudité, et l'on a dissipé en festins ce qui devait être employé à votre nourriture.

Je voudrais, mes chers auditeurs, que vous pussiez lire à quel point le zèle des saints Pères s'enflamme sur ce sujet. Ils introduisent les pauvres dans ces maisons enrichies de leurs dépouilles, et leur mettant de justes plaintes à la bouche, c'est à nous, leur font-ils dire, qu'appartiennent ces lambris dorés, cette riche tenture, ce cabinet rare et précieux, et c'est un vol que vous nous avez fait, puisque vous dérobez à notre indigence ce qui sert à votre luxe (*Bern., de Mor. et Off., Ep. c.* 2). En cela les Pères ne font qu'imiter les prophètes, qui avaient déjà condamné toutes ces injustices; tantôt en se récriant aussi bien pour notre siècle que pour le leur, que l'*on a dévoré Jacob et désolé sa maison*, c'est-à-dire, que l'on a dissipé le bien des pauvres, et que, faute de faire les réparations nécessaires, les Eglises de la campagne sont tombées en ruine, *quia comederumt Jacob, et locum ejus desolaverunt* (*Ps.* LXXVIII, 6); tantôt en disant aux pauvres, que vous êtes malheureux ! Des étrangers s'emparent des terres qui avaient été léguées à l'Eglise, afin que vous y trouvassiez votre subsistance: *Regionem vestram alieni devorant* (*Isa.*, I, 7).

Tel est l'aveuglement fatal de ceux qui osent dissiper des biens, dont saint Paul ne se regardait que comme le dispensateur et l'économe, quand il disait que la dispensation lui en avait été confiée: *Dispensatio mihi credita est* (I. *Cor.*, IX, 17). Et c'est en effet le seul titre que puisse s'attribuer un bénéficier légitime, encore, faut-il qu'il l'exerce avec une fidélité si rare, que du temps même de cet apôtre, c'est-à-dire, dans le siècle de la plus grande pauvreté de l'Eglise, et du plus grand désintéressement de ses ministres, on en cherchait de fidèles sans que l'on en trouvât un grand nombre : *Jam quæritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur* (I *Cor.*, IV, 2). Dites donc avec saint Augustin à ceux qui, par votre moyen, voudraient faire de pareilles injustices, que ces biens ne sont point à vous, mais à ceux dont vous êtes les économes : *Non illa bona nostra sunt, sed eorum quorum procurationem gerimus.*

Mais après tout, peut-on satisfaire exactement aux devoirs ecclésiastiques, sans avoir reçu la grâce de son état? Sans cette grâce, mes frères, la tonsure cléricale paraît une flétrissure, la récitation du bréviaire une servitude, l'habit long un embarras, la résidence un exil. Et n'est-il pas vrai que la couronne fait l'opprobre de la tête d'un homme esclave de ses passions? N'est-il pas vrai que c'est une servitude gênante que de prier sept fois le jour, à qui s'est fait une habitude de profaner le nom de Dieu à toute heure? Faut-il s'étonner qu'un long habit embarrasse un jeune homme, qui, étant tout rempli de l'esprit du monde, en veut conserver les livrées, pour avoir toujours droit de se mêler dans ses compagnies, et d'en imiter les manières profanes ? *Commixti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum* (*Ps.* CV, 35). Combien ne voit-on pas d'ecclésiastiques associés à des personnes mondaines de l'un et de l'autre sexe, et ne dit-on pas qu'on en voit tous les jours devant les théâtres? Ceux qui ont juré devant les autels de prendre le Seigneur pour leur héritage et de faire une guerre continuelle au monde et au démon, osent sans honte se trouver dans des lieux, où le monde étale toutes ses pompes, et où le démon fait pratiquer toutes ses œuvres. Quelle désolation pour l'Eglise !

Il ne faut pas s'étonner qu'ils ne veuillent point porter un habit, qui inspire la pudeur et la modestie. Cet habit de distinction n'était pas nécessaire dans ces siècles heureux, où les prêtres se distinguaient assez du peuple par la robe de justice : *Sacerdotes tui induantur justitiam* (*Ps.* CXXXI, 9). Mais depuis que plusieurs s'en sont dépouillés, il a fallu établir une loi générale pour les obliger tous de porter un habit capable d'imprimer un respect religieux pour leur caractère.

Faut-il s'étonner qu'un abbé qui aime la pompe et la grandeur de cette ville royale ait tant de peine à s'en éloigner, pour aller de temps en temps dans une abbaye dont le soin lui a été confié? Faut-il s'étonner que ceux qui font leurs délices du séjour de la cour, regardent une Eglise de province comme un lieu de bannissement? La résidence est pourtant un devoir indispensable pour tous les pasteurs des âmes, et à le bien prendre pour la plupart des bénéficiers, parce que ne résidant point, ils ne peuvent

ni édifier par leur exemple, ni réformer par leurs instructions, ni connaître par eux-mêmes les besoins des lieux où sont situés leurs bénéfices.

Etrange renversement! Lorsque les premiers chrétiens commencèrent de porter aux pieds des apôtres le prix de leurs héritages, ces fidèles ministres prirent la résolution d'abandonner à d'autres le soin du temporel, pour vaquer avec plus de liberté aux devoirs les plus essentiels de l'apostolat, à la prière et à la prédication de l'Evangile. Mais aujourd'hui ceux qui entrent dans l'Eglise par des vues humaines, abandonnent à des prêtres gagés le soin de prier et d'instruire, et ne réservent pour eux-mêmes que le soin de recevoir leurs revenus. Ils veulent bien recueillir les fruits de la vigne du Seigneur, mais par une paresse inexcusable, ils ne veulent pas la garder : *Vineam meam non custodierunt.* Pasteurs à l'égard de l'Eglise, ils ne sont, dit un prophète (*Zach.* XI, 71), qu'*une idole* devant Dieu, car, à quoi leur sert d'en être les yeux, s'ils ne voient pas, d'en être la bouche, s'ils ne parlent point, d'en être les mains et les pieds, s'ils ne font rien pour son service?

Mais enfin, exercent-ils les fonctions de leur ministère? Ce ne peut être que pour le profaner. Figurez-vous, mes Frères, un jeune homme qu'on a engagé dans l'Eglise par force ou par persuasion, parce qu'on l'a jugé inhabile à prendre le parti du monde, comme si l'Eglise ne devait avoir que des esprits faibles. Pour ménager sa bonne volonté de céder à ses frères la part de son héritage, il a fallu lui laisser toute liberté, ne le point presser dans ses études, lui permettre les excès d'une jeunesse corrompue, ou du moins faire semblant de les ignorer. Or, je vous demande ce que l'on peut attendre d'un tel sujet? *O miseram sponsam talibus præditam paranymphis!* Malheureuse l'Eglise, s'écrie saint Bernard, qui n'a que de tels pasteurs. On voit le peuple dans l'ignorance, parce que le prêtre n'a fait que des études imparfaites. Le peuple ignorant méprise les choses saintes, parce que le prêtre, déréglé dans ses mœurs, n'en relève point le prix et n'en inspire pas la vénération.

Malheur à lui, si sa vie est encore l'avilissement de l'Evangile qu'il prêche, s'il se hasarde de le prêcher; et dans le temps qu'il parle, ses auditeurs ne lui font-ils pas en secret le reproche que saint Paul faisait ouvertement aux Juifs : *Vous qui vous mêlez d'instruire les autres, vous ne vous instruisez pas vous-mêmes* (*Rom.*, II, 21). Croyez-vous que ce soit là un de ces prédicateurs vraiment évangéliques, qui ne se rendent dignes maîtres des chrétiens qu'après avoir été humbles disciples de Jésus-Christ, qui ne disent aux autres que ce que Dieu leur dit dans les livres saints, et qui osent tout dire; qui ont une piété éclairée par la science, et une science animée par la piété; qui ont la vérité dans le cœur pour la croire, et dans la bouche pour la confesser et lui rendre témoignage? Non, non un tel prédicateur ne peut être qu'un de ces corrupteurs de la parole de Dieu que saint Paul condamne (II *Cor.*, II, 17); et quand il administre les sacrements et qu'il offre le saint sacrifice, les âmes fidèles se souviennent avec douleur de *l'abomination de la désolation dans le lieu saint* (*Matth.*, XXIV, 15). Vous en gémirez encore davantage, quand vous verrez qu'au lieu d'édifier le monde, il le scandalise. Je finis par là ce triste sujet.

TROISIÈME PARTIE.

C'est bien dans cette occasion qu'il faut dire que si Dieu ne bâtit lui-même sa maison, en vain tout autre architecte s'engagera dans cette entreprise (*Ps.* CXXVI, 1). Lui seul en doit choisir les pierres, les tailler, les polir, les mettre en leur place. Lui seul doit choisir les ministres qui sont les pierres mystiques de son sanctuaire, car si les hommes s'en mêlent, elles se détacheront du bâtiment, et seront bientôt dispersées, *dispersi sunt lapides sanctuarii* (*Thren.* IV, 1). Or, il y a cette différence entre les pierres unies et les pierres dispersées, qu'étant unies elles forment un asile à tous les malheureux, au lieu qu'étant dispersées elles deviennent à tous les passants des pierres d'achoppement et de scandale. C'est à cet état que réduisent les choses ceux qui entrent dans l'Eglise sans vocation; ils sont comme des pierres contre lesquelles tout le monde va se heurter, et ceux qui s'y heurtent se blessent. En un mot, ils remplissent le monde de scandales, en ouvrant la porte à la simonie par leur avidité, ou en l'ouvrant à l'erreur par leur ignorance ou par leur mauvaise vie.

Pour comprendre comment l'avidité introduit la simonie dans l'Eglise, il faut se souvenir de la distinction que fait saint Paul entre les hommes qu'il appelle célestes (I *Cor.*, XV, 47), parce qu'il les regarde comme habitant par avance dans le ciel, et ceux qu'il appelle terrestres, parce qu'il les considère comme attachés à la terre; et cela supposé, nous ne serons pas surpris des divers jugements que font les hommes des choses divines et des biens temporels.

Si j'étais dans le ciel, chaque étoile me paraîtrait un monde, et la terre ne se montrerait à mes yeux que comme un point; au lieu que me trouvant sur la terre elle me paraît d'une étendue immense, et qu'une étoile ne se montre à moi que comme un flambeau. Comme dans les plus purs siècles du christianisme nos pères étaient tout célestes, les biens du ciel attiraient toute leur estime, parce qu'ils en voyaient de près toute la grandeur. Les Agnès, les Agathe et les Cécile, frappées du mérite et de la grandeur de la virginité, donnèrent leur vie pour elle. Les Etienne, les Laurent et tant d'autres, frappés de l'excellence de la foi, souffrirent des morts cruelles pour ne la point perdre; et si alors quelques-uns de ces saints personnages étaient revêtus de dignités ecclésiastiques, ils n'y considéraient que le prix des âmes dont ils prenaient la conduite, mais pour les honneurs et les revenus, ils les regardaient de si loin, que ce n'étaient à leurs

yeux que comme des points indivisibles, qui ne méritaient nullement leur attention.

Mais depuis que les hommes ont changé de situation, ils ont changé de sentiment. Depuis qu'étant devenus terrestres ils regardent la terre de près, et le ciel de loin, les biens spirituels ne les touchent plus, et ils n'y cherchent plus la sanctification des âmes. Au lieu que les biens temporels se montrant à eux dans un point de vue plus favorable, ils sont frappés des avantages qu'ils y découvrent, leur avidité s'allume par la présence des objets, et ils veulent en jouir quoi qu'il en coûte. Faut-il faire des présents? on ne les épargne pas ; faut-il faire des cours serviles? on les fait. Ce n'est pas tout, on regarde le bien de l'Eglise comme un héritage ; un bénéfice passe par une circulation scandaleuse du premier parent au second, et du second au troisième. Ce qui fait proprement le scandale, c'est que l'exemple en engage d'autres dans un pareil trafic, on se suit, on s'imite, et le péché devenant commun il ne fait plus peur à personne.

Si bien que la simonie est parvenue à n'avoir plus rien d'affreux que le nom. Personne ne veut passer pour simoniaque; mais on craint si peu de l'être, que si l'on examinait les voies par lesquelles nombre de bénéfices sont entrés dans la famille du noble et du roturier, on trouverait que ce crime les a presque toutes aplanies; on sait qu'elle est défendue par le droit naturel, parce que c'est vendre ce qui ne peut être vénal; on sait qu'elle est défendue par l'ancien Testament, où Giézi fut frappé de la lèpre de Naaman, pour avoir reçu récompense (IV *Reg.*, V, 22); on sait qu'elle est défendue dans le nouveau, où il est ordonné de donner gratuitement ce que l'on a reçu de même (*Matth.* X, 5). Mais la cupidité ingénieuse à défendre ses injustices couvre celle-ci du voile de mille précisions chimériques, d'une infinité de détours d'intention, qui forment des labyrinthes dont les plus habiles ont de la peine à se retirer.

Quoique je parle de la sorte, mes frères, j'ai une meilleure opinion de vous et de votre salut: *Confidimus de vobis, dilectissimi, meliora et viciniora saluti, tametsi ita loquimur* (*Hebr.*, VI, 9). J'espère que vous craindriez la part que vous auriez aux scandales, que causent dans le monde des enfants mal appelés; d'autant plus que les mauvais prêtres n'ont que trop contribué à la naissance des hérésies.

Audite hæc, sacerdotes (*Ose.*, V, 1), écoutez, prêtres, leur dit le prophète Osée, et vous, maison d'Israël, soyez attentive, parce que Dieu va exercer des jugements terribles contre vous. Et quel sujet avons-nous de craindre ses jugements, et en quoi sommes-nous plus coupables que ceux qui sont entrés sans vocation dans un état laïque? en voici la raison : *Quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor*, parce que vous êtes devenus à l'égard des personnes, sur lesquelles vous êtes obligés de veiller, ce que sont les piéges aux oiseaux, et comme les filets que l'on tend sur le Thabor. Comme s'il disait, il est du devoir des prêtres de veiller sur les peuples pour les garantir de l'erreur ; c'est à eux à découvrir et à rompre les piéges que l'on tend au commun des fidèles ; et vous êtes vous-mêmes le piége que le démon leur tend, piége d'autant plus dangereux qu'il est tendu sur le Thabor, sur la montagne sainte, dans l'Eglise, dans la chaire de vérité, dans le tribunal de la pénitence, sur l'autel même où vous immolez tous les jours Jésus-Christ ; car parmi des ministères si divins, vous nourrissez des vices, qui, après vous avoir précipités dans l'erreur y entraînent les peuples.

Considérons, mes frères, la suite des siècles, et supposant que la mauvaise conduite des ecclésiastiques vient pour l'ordinaire du défaut de vocation, nous trouverons que la plupart des hérésies ont pris leur première source dans leurs déréglements.

Simon le magicien fut le chef des hérétiques aussi bien que des simoniaques (*Act.* VIII), parce qu'il ne put réussir dans le dessein qu'il avait d'acquérir à prix d'argent le pouvoir de communiquer le Saint-Esprit (*Iren.*, *l.* I, *c.* 20). Valentin devint auteur d'une hérésie qui affligea l'Eglise, pour n'avoir pu souffrir, comme le témoigne Tertullien, que dans la passion qu'il avait d'être évêque, un autre lui fût préféré. Marcion irrité du refus de la dignité qu'il recherchait, se retira avec cette menace : *Je m'en irai donc, mais je déchirerai votre Eglise* (*Epiph.*, *Hær.* 1; *Theod.*, *l.* 1 ; *Hier.*, *Fab.* ; *Epiph.*, *Hær.* 3; *Tert.*, *adv. Marc.* ; *Iren.*, *l.* I, 3; *Epiph.*, *Hær.* 42). L'envie qu'eut Arius de voir Alexandre élevé à l'épiscopat, le rendit le plus détestable des hérétiques (*Athan.*, *Ap.* II, *et Or.* 1). J'en pourrais nommer d'autres aussi diffamés par le désordre de leur vie que par les erreurs qu'ils ont opiniâtrément soutenues ; et ne sait-on pas que Luther osa dire dans la dispute de Leipsick, qu'il n'avait pas commencé pour Dieu, et qu'il ne finirait pas pour Dieu de soutenir ce qu'il avait avancé. La corruption des mœurs conduit à la perte de la foi et même de la raison.

Qu'elle est donc à craindre cette corruption, puisque l'orgueil, l'ambition, l'envie, l'impureté sont comme des degrés qui mènent à la profanation des sacrements, au mépris de la religion, à l'oubli de Dieu, à l'obstination et enfin à l'hérésie. Ou ce sont là les vices des hérétiques, ou les hérétiques se servent de ces vices, quand ils en voient les prêtres infectés, pour accuser l'Eglise catholique et décréditer le sacerdoce. Ainsi des troupeaux entiers ont été enlevés par les loups, parce qu'il n'y avait point de bons pasteurs qui veillassent à leur défense ; et la cause la plus universelle, c'est que le choix n'en avait pas été assez éclairé, et c'est sans doute ce que prévoyait le prophète, quand il disait : *Laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor.*

Tertullien avait donc grande raison de dire que comme toute l'économie du salut dépend de notre vocation, le désordre qui se

glisse dans le choix de l'état, enveloppe tout le malheur de la damnation éternelle : *Tota ratio damnationis est perversa administratio conditionis*, cette vérité n'est que trop prouvée par tout ce que je viens d'établir dans ce discours. Il est temps de le finir par des réflexions utiles, que chacun de nous puisse s'appliquer.

Celle qui vous regarde, pères et mères, c'est de ne pousser jamais vos enfants à cet état, lorsqu'ils n'y paraissent point appelés, de peur que vous ne soyez la cause de leur damnation et de la vôtre. Il vaudrait mieux que vous attachassiez au cou de ce fils que vous voulez élever sur le pinacle du temple, une pierre pour le jeter au fond de la mer (*Matth.* XVIII, 6); car s'il est moralement impossible d'éviter le naufrage, quand on est descendu si bas, il l'est bien plus de s'empêcher de tomber dans le précipice, quand on est élevé si haut. Craignez pour lui le sort de Judas, qui, pour avoir occupé une place qu'il ne méritait point, tomba dans l'enfer, où il trouva la place qu'il avait méritée : *De quo prævaricatus est Judas, ut abiret in locum suum.*

Vous, enfants, qui n'êtes pas encore engagés dans les ordres, n'ayez aucun égard aux désirs de vos parents, et ne vous déterminez à un choix si difficile qu'après beaucoup de prières, que par le conseil des sages, que par de longues et de sérieuses épreuves de vous-mêmes. Si le zèle du salut des âmes vous transporte, si vous avez un amour sincère pour la beauté de l'Eglise de Jésus-Christ, si vous vous sentez la force nécessaire pour chasser les loups de la bergerie du bon pasteur; à la bonne heure, abandonnez-vous aux ordres que la Providence vous prescrit, et fasse le ciel que vous soyez toujours arrosés de cette pluie volontaire, que Dieu réserve pour le peuple qui est son héritage (*Ps.* LXVII, 10).

Nous, mes frères, qui nous trouvons engagés dans le ministère sacré, comme je le présume, par l'ordre du Père céleste, répondons à notre vocation, et pour nous y animer davantage, considérons que nos péchés se communiquent aux laïques, et que les péchés des laïques reviennent sur nous. Nous sommes au corps de l'Eglise ce que sont à notre corps la tête et le cœur. Quand la tête est languissante et le cœur abattu, tout le corps s'en ressent; quand les chefs sont déréglés, rien ne paraît sain dans l'Eglise, tout y languit, et ceux qui devraient guérir les blessures les aigrissent : *Omne caput languidum et omne cor mœrens*, voilà nos péchés : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas* (*Isa.* I, 5), voilà les péchés que le peuple commet à notre exemple.

Ce qu'il y a de plus funeste, mes frères, c'est que nous en serons responsables au jugement de Dieu, et cela nous est figuré dans l'Exode. Moïse ayant trouvé dans l'idolâtrie le peuple dont il avait laissé la conduite à Aaron, il ne s'adressa point à ce peuple criminel pour lui en faire la première correction, mais regardant Aaron comme celui qui en devait répondre, c'est par lui qu'il commença à témoigner son ressentiment : *Quid tibi fecit hic populus, ut induceres super eum peccatum maximum* (*Exod.* XXXII, 21)? Que vous a fait ce peuple, lui dit-il, pour vous porter à attirer sur lui un si grand péché? A la vérité, Aaron n'était pas l'auteur de cette impiété, et n'en avait donné ni l'exemple ni le conseil; mais il n'y avait fait qu'une molle résistance, et ce seul défaut de zèle et de vigueur suffisait pour le rendre coupable des excès d'une populace débordée. Pouvons-nous entendre sans frayeur ce jugement que Dieu fit par Moïse, et ne convenons-nous pas que les péchés des laïques deviennent les nôtres, quand nous y donnons lieu par notre connivence ou par notre lâcheté?

Et vous, mes chers auditeurs, profitez du discours que vous venez d'entendre, en priant le souverain Père de famille *d'envoyer de bons ouvriers dans sa moisson* (*Matth.* IX, 38); en priant celui qui connaît le cœur de tous les hommes de donner à son Eglise de nouveaux Mathias, des ministres généreux qui soient comme les apôtres autant de témoins de la résurrection de Jésus-Christ. Que si vous en remarquez qui fassent des actions indignes de leur caractère, au lieu de vous en scandaliser, prenez le parti de les plaindre, de demander à Dieu par vos prières le changement de leur cœur; et souvenez-vous que les voyant assis dans la chaire de Moïse, et d'un plus grand que Moïse, vous ne devez pas faire ce qu'ils font, mais croire et observer ce qu'ils vous prescrivent.

Ainsi nous nous acquitterons tous des devoirs qui nous sont propres, et Dieu par sa bonté nous conservera la grâce de notre état, qui, après nous avoir fait bien vivre en ce monde, nous rendra heureux dans l'autre.

SERMON XXX

POUR LE SECOND JEUDI DU CARÊME.

Mauvais riche. — Des biens temporels.

Dicit illi Abraham; fili, recordare, quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala. Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.

Abraham dit au mauvais riche : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens durant votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux. C'est pourquoi il est maintenant dans la joie, et vous êtes dans les tourments (*S. Luc, chap.* XVI).

Il y a une grande différence entre les sentiments du monde et les sentiments de la religion.

Le monde se persuade que le mépris, la bassesse et la confusion sont attachés à la pauvreté, et que la gloire et le bonheur sont inséparables des richesses. Mais la religion ne trouve rien de plus élevé qu'un pauvre, qui l'est par soumission à la Providence, et qui accepte son état, parce qu'en cette qualité elle le regarde comme le dispensateur des sceptres et des couronnes célestes, depuis qu'un Dieu a consacré la pauvreté en sa personne. Elle ne trouve rien de plus malheureux qu'un riche qui ne se croit riche que pour faire un usage fastueux de

ses biens et pour y mettre son cœur, parce qu'elle sait que Jésus-Christ, qui avait tout en sa puissance, sans condamner les richesses en elles-mêmes, leur a pourtant préféré la pauvreté, et qu'il n'a voulu des biens de ce monde, ni pour lui, ni pour sa mère, ni pour ses apôtres.

Aussi saint Jacques exhorte celui qui est d'une condition basse *à se glorifier dans son élévation* (*Jacq.*, I, 9), parce qu'en cela même qu'il est humble et pauvre, il est grand sur la terre comme Jésus-Christ l'a été. Et il dit à celui qui est d'une condition distinguée *de se confondre dans son abaissement*, parce que sa grandeur, toute brillante qu'elle est, passera comme la fleur de l'herbe.

Cette vérité si contraire aux sens et à la raison humaine, et qui peut-être a déjà révolté intérieurement quelqu'un de mes auditeurs, nous est pourtant prouvée d'une manière sensible dans l'Evangile de ce jour, où nous voyons le plus souffrant et le plus méprisé de tous les pauvres mourir et être porté par les anges dans le sein d'Abraham, pendant qu'un riche des plus heureux est précipité dans les flammes éternelles, où il demande une goutte d'eau qu'il ne pourra jamais obtenir.

Exemple d'autant plus touchant, que ce qui est arrivé à ce pauvre et à ce riche, arrive à un grand nombre d'autres. Mais si cet événement est ordinaire, je n'ai garde de dire qu'il soit général. Il n'y a que les bons pauvres qui soient sauvés, et il n'y a que les mauvais riches qui soient damnés. Ce n'est pas précisément la pauvreté, c'est la foi, l'humilité, la patience qui sauve les pauvres ; comme ce n'est pas l'abondance des biens, mais le défaut de sagesse, de piété, de charité qui damne les riches. Si Lazare souffrant et abandonné n'eût été humble et patient dans sa misère, il ne serait pas maintenant dans la consolation et dans la joie; et si le riche superbe et sensuel n'eût abusé de ses richesses, il ne serait pas maintenant dans les tourments.

Les riches et les pauvres sont donc également appelés au salut. Les uns peuvent se sanctifier en possédant les richesses, les autres peuvent se damner en les désirant; et puisqu'il y a des pauvres et des riches dans tous les états, et que la passion peut être égale dans le plus et dans le moins, chacun trouvera de quoi s'instruire dans un discours qui va traiter des biens de ce monde.

Et pour vous exposer d'abord le plan que je m'y propose, je dis que le mauvais riche s'est perdu pour deux raisons. L'une, dit saint Augustin (*Epist.* 157), parce que son cœur était mal disposé en possédant ses richesses. L'autre, dit saint Chrysostome (*Hom.* 2 *de Laz.*), parce qu'il en a fait un mauvais usage : et comme l'expérience ne nous convainc que trop qu'un grand nombre de chrétiens se perdent pour les mêmes causes que lui, c'est un mal qu'il faut que je découvre pour faire en sorte d'y apporter le remède.

Vous donc que la Providence a élevés au-dessus des autres par le rang et par la naissance. Vous aussi, de quelque état et de quelque profession que vous soyez, qui menez dans le monde une vie aisée, commode et tranquille. Vous encore, qui mettez votre cœur où est votre trésor. Vous, enfin, qui dans une fortune médiocre ou même exposés aux nécessités de la vie, êtes aussi riches par le désir que les vrais riches le sont en effet, écoutez tous un discours qui comprend des règles de l'observation desquelles dépend votre salut éternel.

Vous possédez légitimement vos biens et vous vous en servez. L'un et l'autre vous est permis en soi. Mais songez que vous ne serez jamais dans la voie du salut, si vous n'en réglez sur la loi de Dieu la possession et l'usage. Il est d'une nécessité indispensable, et d'avoir le cœur bien disposé en les possédant, et de vous en servir d'une manière convenable ; et voilà, messieurs, les deux devoirs que mon ministère m'engage de vous représenter aujourd'hui.

Les dispositions intérieures où doivent être les chrétiens dans la possession légitime des biens de ce monde, feront le sujet de mon premier point.

L'usage extérieur que les chrétiens doivent faire de ces mêmes biens, sera la matière du second.

Mais pour ne vous parler pas sans fruit des richesses incertaines et périssables, il faut que Dieu me remplisse *des richesses surabondantes de sa grâce par la bonté qu'il nous a témoignée en Jésus-Christ* (*Eph.*, II, 7). Aidez moi à les obtenir par l'intercession de Marie : *Ave*, *Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je parle de la possession des biens de ce monde, je suppose d'abord qu'elle est légitime, car tout le monde sait qu'il n'est permis de les posséder que légitimement, et c'est ainsi que les possédait le riche de notre Evangile. Nous ne trouvons pas, dit saint Augustin, qu'il eût ravi le bien d'autrui, et selon toutes les apparences il jouissait de l'héritage de ses pères : *De suo dives erat* (*Aug.*, *de Verb. Ap. serm.* 178, 3).

Mais ce que j'entreprends d'établir, c'est qu'il ne suffit pas que la possession de nos biens soit légitime, si elle n'est pas accompagnée de l'esprit de pauvreté, qui justifie et qui sanctifie même la possession des richesses les plus immenses (*Aug.*, *Epist.* 89 *et* 157, 23). Car il n'y a que les pélagiens qui aient osé dire que, pour être sauvé il fallait être pauvre actuellement. L'Eglise a justement rejeté la morale outrée de ces hérétiques, parce que le Sauveur n'a jamais condamné les richesses en elles-mêmes, et comme dit saint Pierre Chrysologue, que les saints les ont possédées innocemment : *Fuerunt sanctis innocentes divitiæ*. Job, Abraham, David, tant d'autres qui étaient si riches n'ont pas laissé d'être saints; d'autres encore peuvent donc l'être comme ceux-là

l'ont été. Mais en possédant de grands biens, leur cœur en était détaché, et c'est ce que Jésus-Christ nous commande dans l'Evangile, en nous disant que pour être ses disciples nous devons renoncer à tout ce que nous possédons ; renoncement qui exclut, non pas la possession actuelle de nos biens, mais l'avarice qui y attache notre cœur.

Or, je dis que cette pauvreté d'esprit qui exclut l'avarice consiste à ne point désirer les biens que nous ne possédons pas, à ne point aimer avec attache ceux que nous possédons, à n'y mettre pas notre confiance, à les regarder avec crainte, à vivre enfin dans des dispositions toutes contraires à celles que vous allez voir dans le mauvais riche; et rien n'est plus important aux personnes de toutes les conditions, pour peu qu'elles aient de bien en ce monde, que d'être attentives à cette vérité.

1. Non, messieurs, rien n'est plus préjudiciable au repos comme au salut d'un chrétien que le désir des richesses, soit qu'on regarde ce désir dans son principe, soit qu'on le regarde dans son objet.

Son principe est dans l'avarice, de laquelle le Fils de Dieu nous commande de nous bien garder : *Cavete ab omni avaritia* (*Luc.*, XII, 15), parce que cette passion est *la racine de tous les maux* (I *Tim.*, VI, 10). C'est elle qui met la division dans les familles les plus réglées, qui altère les amitiés les plus saintes, qui fait naître les infidélités et les trahisons. Si vous cherchez la source de la plupart des maux qui se commettent dans le monde, vous la trouverez dans l'amour du bien. Dès qu'une fois le cœur s'est avili par un intérêt bas et sordide, il n'y a guère de crimes que l'on ne commette quand on s'en promet une grande utilité ; et suivant la maxime impie d'un ancien politique, les péchés profitables sont toujours préférés à une vertu nécessiteuse. Les véritables gens d'honneur, qui font le plus petit nombre, sont les seuls qui résistent à une corruption si générale ; mais *ceux qui veulent devenir riches*, dit saint Paul, *tombent toujours dans les tentations et dans les piéges du démon*, et ne manquent jamais de faire des lâchetés horribles.

L'objet de ce désir, ce sont les richesses mêmes et les plaisirs que l'on se promet en les possédant; mais il arrive, ou que quelque mouvement que l'on se donne, quelques ressorts que l'on fasse jouer, l'on ne parvient jamais à leur possession ; ou que si l'on y parvient, elles ne donnent pas le plaisir que l'on s'en était proposé, parce qu'elles portent avec elles l'inquiétude et le chagrin, et qu'il est de leur nature de ne rassasier jamais ceux qui les possèdent, quand leur cœur est mal disposé.

L'Ecriture nous en donne la raison, en se servant d'une expression vraiment digne de l'éloquence du Saint-Esprit, pour nous faire comprendre ce qu'elles sont et ce qu'elles peuvent. Il les appelle la concupiscence des yeux : *Concupiscentia oculorum* (I. *Joan.*, II, 16.).

La concupiscence des yeux n'est que le désir de ce que l'on voit, et comme il ne suffit pas de voir pour posséder, tout se termine à un désir qui se nourrit de la vue. Plus la vue s'étend, plus les désirs se multiplient, en telle sorte que celui qui désire les richesses qu'il voit, ne fait que désirer des désirs : et comme le désir est la faim et la soif de l'âme, désirer des désirs c'est comme qui dirait avoir faim de la faim et soif de la soif. Si lorsque nous sommes pressés de la faim, on nous donnait la faim même pour nous rassasier, elle en deviendrait plus grande. Si lorsque nous brûlons de soif, on nous donnait la soif même pour nous désaltérer, elle redoublerait plus on s'efforcerait de l'éteindre. Il arrive donc à ceux qui sont tourmentés par l'avidité des biens de la terre ce qui arriva aux Israélites dans le désert : *Concupierunt concupiscentiam in deserto* (*Ps.* CV, 14.) : aveugles et insensés, il désiraient pour désirer davantage; aussi plus on désire de bien dans le désert de cette vie, plus on en désirera.

C'est ce que le même prophète confirme, en disant que les riches ont manqué de tout : *Divites eguerunt et esurierunt* (*Ps.* XXXIII, 11). Mais s'ils étaient riches, il semble qu'ils ne devaient manquer de rien. Ils ont pourtant manqué de tout, parce que tout ce qu'ils possédaient ne les rassasiait pas (*Aug.*, *serm.* L, 6.). L'eau que l'on jette dans une fournaise bien ardente, n'en éteint pas les flammes, au contraire elle les redouble ; et les biens qu'acquiert un avare ne font qu'enflammer davantage sa cupidité. Chose étrange ! Il désire non-seulement ce qu'il voit, mais ce qu'il a ! Ses coffres sont pleins, et son cœur est vide ! Hydropique malheureux, il regorge d'eau et il en demande ! Ses entrailles nagent et il a soif !

N'en soyons pas surpris, messieurs, les royaumes ont leurs limites, la terre a ses bornes, la mer a ses rivages, le ciel a ses pôles, mais les désirs de l'avare sont infinis, parce qu'ils sont insatiables (*Isa.*, I, 7.). Il faut donc les réprimer, dit saint Paul, en cela seul qu'ils sont inutiles et pernicieux, *desideria inutilia et nociva* (I. *Tim.*, VI, 9.). Inutiles en effet, puisqu'à force de désirer l'on ne possède pas ; pernicieux, parce qu'ils nous précipitent dans l'abîme de la perdition, et que tant que nous en serons possédés, dit cet apôtre, nous ne ferons que *nous égarer de la foi, et nous embarrasser de plus en plus dans une infinité de peines et d'afflictions.* Le vrai riche n'est pas celui qui possède tout, mais celui qui ne désire rien, et le mépris des trésors est un trésor inestimable que rien ne peut enlever.

Or, s'il est si dangereux pour le salut seulement de désirer les biens de ce monde, jugez, messieurs, combien il est criminel de les aimer d'une manière déréglée, puisque nous sommes indispensablement obligés d'aimer Dieu, et de l'aimer sans partage. *Vous ne pouvez*, dit l'Evangile, *aimer tout ensemble Dieu et l'argent*, et vous tenir dans l'équilibre entre ces deux objets incompatibles.

L'éminence de notre condition nous oblige de servir Dieu, nous ne pouvons le servir dignement que par l'amour de notre cœur, et il nous le demande lui-même *tout entier*. Or, nous le partageons ce cœur, quand nous aimons autre chose que Dieu, et par là nous abandonnons son service pour nous assujettir à des choses vaines et périssables. Elles sont vaines de leur nature, dit le Sage (*Eccli.*, I), et saint Augustin ajoute que nous sommes vains en les aimant, parce que nous leur devenons conformes (*Aug.*, *de Mor. Eccl. Cath. c.*21). Ce n'est pas que Dieu, ne les ait créées, et que par conséquent elles ne soient bonnes en elles-mêmes, mais c'est que nous nous abaissons par le péché au-dessous des choses qui sont plus basses que nous, au lieu que notre courage, plus encore notre vertu, devrait nous les assujettir.

Cet amour injuste et déréglé qui est causé par l'avarice, est d'autant plus injurieux à Dieu, qu'il est constamment une idolâtrie, et c'est ainsi que nous l'apprenons de saint Paul: *Mortificate avaritiam, quæ est simulacrorum servitus* (*Col.*, III, 5). Ce n'est point une exagération, messieurs, c'est une vérité très-exacte. L'avare renonce autant à Dieu que l'idolâtre, puisque l'Evangile vient de nous dire que nous ne pouvons pas servir tout ensemble Dieu et l'argent. C'est le Dieu du siècle puisque tout lui obéit, et ce Dieu a ses adorateurs et ses martyrs qui courent pour lui les terres et les mers, et qui lui disent ce que les martyrs de la foi disaient autrefois au vrai Dieu: *propter te mortificamur tota die* (*Ps.* XLIII, 22), nous sommes tous les jours exposés à la mort à cause de vous.

Inutilement diriez-vous, ajoute saint Chrysostome, que vous ne lui donnez point d'encens (*Chrys.*, *in Ep. ad Eph.*, *c.* 5). A quoi vous sert de ne vous pas prosterner devant l'idole, si vous l'adorez en lui sacrifiant tout votre temps, tout votre travail, tout votre esprit? Cette manière d'adorer est bien plus considérable que l'autre, et nous adorons encore mieux le Dieu véritable en lui donnant notre cœur qu'en nous prosternant devant lui. C'est donc en vain que vous rejetez cette impiété quant à l'extérieur, et que vous la dites aussi contraire à la raison qu'à la foi. Interrogez votre cœur, vous trouverez qu'il dément vos paroles et votre conduite, et que vous êtes vraiment idolâtres sans que vous vous en aperceviez.

On s'en aperçoit en effet si peu, qu'il semble que cet amour funeste soit effacé du nombre des péchés. Pourvu que l'on ne prenne pas le bien d'autrui, on se figure que ce n'est point agir contre la loi de Dieu, que de nourrir dans son cœur l'amour de son propre bien: et cette disposition intérieure peut devenir si criminelle, qu'il est bien à craindre qu'elle ne perde une infinité de personnes dans tous les états.

2. En aimant ainsi les biens temporels, on s'y appuie et l'on y met sa confiance, contre le précepte de saint Paul; *ordonnez aux riches de ce monde*, disait cet excellent maître à son disciple, *de n'être point orgueilleux, et de ne pas mettre leur confiance dans les richesses incertaines et périssables, mais dans le Dieu vivant* (I *Tim.*, VI, 17).

Il faut être en effet bien aveugle pour croire que l'on puisse s'appuyer solidement sur la chose du monde la plus variable et la plus incertaine. Et qu'y a-t-il de plus incertain que les richesses, *in incerto divitiarum?* On croit les tenir, et dans un instant on ne les a plus. Changeantes de leur nature, elles ne font que passer de main en main, et l'expérience nous apprend assez qu'il est très-difficile de les retenir.

Combien voit-on de riches devenus pauvres! Combien de grandes maisons tombées en décadence! Combien de gens d'affaires ruinés! *Ils ont dormi leur sommeil*, dit le prophète, et parce que les faveurs de la fortune n'ont été pour eux que comme un songe, *en s'éveillant, ils n'ont rien trouvé dans leurs mains* (*Ps.* LXXV, 5). Cependant, malgré des exemples si sensibles et si continuels, les hommes ne se détrompent point, et il est bien à craindre qu'ils ne se détrompent jamais (*Eccli.*, XXXI, 8). Ils courent avidement après l'or, et mettent toute leur espérance dans les trésors périssables, au lieu de la mettre principalement en Dieu, qui est le trésor de notre cœur, trésor que personne ne nous peut ravir.

Mais pourquoi tant vous inquiéter, dit saint Bernard, à amasser des richesses qui ne sont ni véritables ni vôtres? *Quid vobis et divitiis, quæ nec veræ nec vestræ sunt?* Si elles étaient véritables et solides, elles vous procureraient le repos de cette vie, mais vous éprouvez que les craintes et les inquiétudes les accompagnent toujours. Si elles étaient à vous, vous les emporteriez en sortant du monde. Mais quand vous mourrez, vous n'emporterez rien, et votre bonheur ni votre gloire ne descendront point avec vous dans le tombeau (*Psal.* XLVIII, 18). Or, si vos richesses ne sont ni véritables ni vôtres, ce sont là, dit saint Augustin, des richesses pleines de pauvreté: *Hæ divitiæ paupertate plenæ sunt*, et il faut que vous ayez perdu l'usage de la raison pour y mettre votre confiance.

Une confiance si aveugle ne vient que de l'orgueil, que saint Augustin appelle le ver des richesses: *Vermis divitiarum superbia* (*Aug.*, *serm.* 61, *n.* 10). Saint Paul l'a dit, mes frères, et je puis le dire après lui: la plupart des riches qui ont perdu le fruit de l'éducation, et qui ne se conduisent point par les règles de la sagesse, moins encore par celles de la religion, sont ordinairement orgueilleux; et ceux qui viennent de peu sont ceux qui s'oublient davantage, car ceux qui sont nés dans un état distingué où les richesses sont attachées, sont toujours honnêtes et polis; et quoique peut-être trop élevés dans le cœur, du moins savent-ils cacher aux hommes, sous un noble dehors, ce qu'il ne nous appartient pas d'y sonder et que Dieu seul y examinera dans la rigueur de sa justice.

Un riche orgueilleux, disait Salomon, se met en lui-même au-dessus de tous les événements. Il regarde son bien *comme une ville forte* qui le rend redoutable aux faibles, et *comme une épaisse muraille* (*Prov.*, XVIII, 11) qui le met à couvert des incommodités de la vie. A la faveur de son crédit et de ses richesses il se sent comme appuyé de toutes parts, et il lui semble que son aisance lui donne un pouvoir général de faire tout ce qu'il lui plaît. Mais *pourquoi, terre et cendre, es-tu superbe* (*Eccli.*, X, 9), et pourquoi t'élèves-tu de posséder l'or, qui n'est qu'une terre un peu différente de l'autre?

Bien loin que les sages chrétiens s'élèvent de ce qu'ils sont riches, ils regardent leur état avec une crainte salutaire, parce qu'ils en connaissent les périls. Ils s'humilient devant Jésus-Christ devenu pauvre pour l'amour de nous. Ils savent qu'à peine a-t-il des langes en naissant, qu'il est tout nu en mourant, et que plus pauvre durant sa vie que les oiseaux qui ont des nids et que les renards qui ont des tanières, il n'a pas où reposer sa tête (*Matth.*, VIII, 20).

Ils savent qu'il a prononcé une terrible malédiction contre ceux qui, au lieu de faire un usage louable de leurs biens, ne s'en servent que pour avoir leur consolation sur la terre, et qu'une vie toute de joie et de divertissement est une vie de réprouvé : *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram* (*Luc.*, VI, 24).

Ils savent que Dieu fait si peu de cas de la prospérité temporelle, que s'il la donne dans sa bénédiction à ceux qui le servent, il la donne encore plus souvent dans sa colère à ceux qui l'offensent; et nous voyons qu'il priva de tout Job le plus grand de ses amis, à la prière du démon le plus grand de ses ennemis.

Le commerce perpétuel que les richesses ont avec les pécheurs, ne marque-t-il pas qu'elles ont quelque chose de fatal en elles-mêmes; car si leur nature avait quelque pureté, ne seraient-elles pas incompatibles avec le vice? Mais nous voyons ordinairement qu'une personne qui devient riche s'amollit dans les aises de la vie, se corrompt, se dissipe, se néglige peu à peu dans les devoirs de la religion, et qu'après avoir perdu les sentiments de la conscience, elle perd enfin ceux de la foi.

Je crois, mes frères, que vous n'êtes pas de ce nombre malheureux, mais le seul doute doit vous tenir dans une sainte frayeur, et vous obliger à une sage attention sur vous-mêmes. N'écoutez point tranquillement ce que dit Abraham au mauvais riche : *Recepisti bona in vita tua.* Dans tout le cours de votre vie, vous n'avez reçu que des biens et des prospérités temporelles, dont vous avez indignement abusé par un luxe excessif, par une table délicate et magnifique, par une dureté criante envers le malheureux qui n'en désirait que les miettes, et oubliant ainsi tous vos devoirs vous vous êtes fait vous-même votre dernière fin. *Et ideo cruciaris :* comme il est établi que les biens et les maux se succèdent, vous méritez d'être présentement dans les tourments.

Les bons chrétiens qui prennent l'Evangile pour règle, y ont appris que ce riche si renommé par son malheur paraît moins criminel que la plupart des riches du siècle; car il n'est accusé, ni d'avoir mal acquis son bien, ni d'avoir opprimé les faibles, ni d'avoir abusé de son crédit pour persécuter les innocents, ni d'avoir bâti son élévation par intrigue sur la chute et les disgrâces de son prochain; et cependant Jésus-Christ nous déclare, qu'*il est enseveli dans l'enfer.* Preuve évidente que son plus grand crime a été d'avoir eu *sa consolation en ce monde* (*Luc*, VI, 24), et de n'y avoir mené qu'une vie de joie et de divertissement.

Ces pensées tiennent les chrétiens éclairés dans une sainte frayeur, sachant d'ailleurs combien le salut des riches est difficile, et ils mettent leur unique confiance en ce que le Sauveur a ajouté, *que ce qui est impossible aux hommes, non-seulement est possible à Dieu, mais très-facile* (*Matth.*, X, 24). Mais toujours est-il certain qu'il ne faut qu'une grâce commune pour sauver un pauvre, parce qu'il lui est bien aisé de se priver de ce qu'il n'a pas; au lieu qu'il faut une grande grâce pour sauver un riche, qui, ayant en sa puissance tous les objets du péché, a besoin pour n'en point jouir injustement, d'avoir toutes les vertus dans un degré héroïque. Et qui les a?

Pour les avoir, entrez aujourd'hui, mes frères, dans les sentiments que vous inspire la religion que vous professez. Fasse le ciel que vous possédiez en paix et longtemps les biens qu'il a plu à Dieu de vous donner par la naissance ou par les grâces du prince! Quand ils seraient aussi grands que l'étaient autrefois ceux de saint Paulin, que l'on comparait à des royaumes, en eux-mêmes ils ne vous nuiront point pour le salut. Tout consiste en ce que votre cœur soit bien disposé en les possédant; mais des dispositions intérieures, il faut venir à l'usage extérieur, et nous allons examiner en quoi il consiste dans la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La terre est au Seigneur, dit le prophète, *avec ce qu'elle contient* (*Ps.* XXIII, 1). Nous usons donc de termes impropres, quand nous parlons des biens de ce monde comme s'ils étaient à nous. A le bien prendre, Dieu ne nous en a donné que l'usage, et celui qui les possède sans en user justement, en devient le possesseur injuste, parole remarquable de saint Augustin : *Quod juste non tractat, jure non tenet* (*Aug.*, *serm.* 50, *n.* 4).

C'est donc en vain que vous dites que vous ne faites tort à personne en gardant des biens qui sont à vous. Ils ne sont point à vous pour les garder, mais pour en faire un double usage : l'un à l'égard de vous-mêmes, l'autre à l'égard des pauvres; l'un pour faire justice, l'autre pour faire charité. Deux vérités de pratique nécessaires à savoir; et si votre salut vous est cher, mes frères, vous y donnerez toute votre application.

1. A l'égard de nous-mêmes, il faut obser-

ver la règle célèbre que saint Augustin a établie, et sur laquelle saint Thomas s'est uniquement appuyé en décidant la matière que nous traitons. C'est que pour se tenir dans les bornes de la tempérance chrétienne, il faut se servir de ce qui est nécessaire à la vie et à la condition, avec la modération d'un homme sage qui use de son bien, et non pas avec la dissipation et l'injustice d'un homme déréglé qui s'y attache avec passion. Permettez-moi de la réciter, parce que tous les termes en sont précis : *Ad vitæ hujus atque officiorum necessitatem quantum satis est usurpet, utentis modestia, non amantis affectu* (*De Mor. Eccl. Cath. c.* 21, *n.* 39). Cette règle a des parties qu'il est important de distinguer.

La première, c'est que le premier usage de nos biens est fondé sur la nécessité, et Salomon s'est tenu dans cette sage médiocrité en ne demandant à Dieu que le nécessaire (*Prov.*, XXX, 8). Ce prince, alors éclairé des plus vives lumières de la sagesse et guidé par les seuls mouvements d'un cœur docile et soumis, se considérait dans l'excès des richesses et dans l'excès de la pauvreté comme dans deux excès également dangereux, dont il souhaitait que Dieu le délivrât; car l'abondance de toutes choses porte, comme nous l'avons dit, à oublier tous ses devoirs; et les extrémités, où la misère réduit, font perdre avec la honte la crainte de Dieu et des hommes.

Aussi quand Jésus-Christ nous fait demander dans la prière qu'il nous a lui-même enseignée le pain de chaque jour (*Luc.*, XII, 3), il nous apprend, dit saint Augustin (*Hom.*, 46, *c.* 4), à nous borner au nécessaire sans désirer le superflu. Et quand saint Paul ajoute, que nous devons nous contenter *du vêtement et de la nourriture* (1 *Tim.*, VI, 8), il entend les choses indispensablement nécessaires à la vie, et ce sont ces choses nécessaires que saint Jérôme appelle *les richesses des chrétiens* (*Hier., Ep. ad Paul. in fin.*).

Dans la seconde partie de la règle que saint Augustin établit, il distingue deux sortes de nécessaire, le nécessaire à la vie, et le nécessaire à la condition : *Ad vitæ hujus atque officiorum necessitatem.*

Or, il est raisonnable que ceux qui sont par leur état au-dessus des autres, que ceux qui sont établis de Dieu pour l'ordre de l'univers et pour le gouvernement des peuples, que les personnes publiques qui, comme l'on parle, doivent représenter; que ceux qui sont en place et qui ont le maniement des affaires aient plus abondamment que les autres tous les besoins de la vie. Et cela est si vrai, que saint Paul veut que l'on ait les mêmes égards pour les ministres de l'Eglise (1 *Tim.*, V, 17 ; *Matth.*, X, 10). Il ne parle pas sans doute de ceux qui demeurent inutiles ou qui déshonorent leur habit et leur caractère par une vie toute mondaine. Les biens ecclésiastiques dont ils font un usage si fatal, seront au jugement de Dieu le sujet terrible de leur condamnation. Mais ceux qui, selon l'Apôtre, *doivent être doublement honorés en ce qui regarde leur subsistance, sont les ouvriers dignes du prix de leur travail*, parce qu'ils servent l'Eglise et qu'ils remplissent exactement les devoirs de leur profession.

Saint Augustin descend encore plus bas et va même jusqu'à dire, que les riches de tous les états peuvent être traités plus délicatement que les autres, parce qu'il présume qu'ils en ont besoin, à cause de la faiblesse de leur nature et de la délicatesse où ils ont été nourris. Mais comme les pauvres ne se glorifient pas de leur misère, il ne faut pas non plus que les riches se glorifient de leur infirmité, et en usant licitement de cet avantage, ils peuvent aussi le compenser par un contrepoids de sévérité en d'autres œuvres chrétiennes (*Aug.*, *serm.* 61, *n.* 12).

De plus, il est incontestable que chacun peut user de son bien pour maintenir décemment la condition où il se trouve. Mais il faut encore observer qu'il y a deux sortes de conditions : celle où Dieu a mis les hommes, et celle où les hommes se sont mis eux-mêmes.

La condition où Dieu nous a mis, de quelque nature qu'elle soit, depuis la plus haute jusqu'à la dernière, est juste, parce qu'il nous y a appelés par une vocation légitime soit en nous y faisant naître, soit en nous élevant, par les talents de l'esprit ou par d'autres marques évidentes, à des emplois éclatants : et alors nous pouvons nous servir des biens que nous avons reçus ou par les droits de la naissance, ou par des bienfaits extérieurs, pour soutenir les bienséances de notre état. Personne n'en doute.

Mais combien y a-t-il de conditions où les hommes se sont mis eux-mêmes en y entrant sans consulter Dieu, par des vues d'orgueil, d'intérêt, d'ambition, en tâchant de s'élever par toute sorte de moyens ? Tel, dont la naissance était basse et la fortune originairement médiocre, a fait des affaires où, par ces détours secrets et ces procédures mystérieuses que la probité ne connaît point, il s'est enrichi en peu de temps. Rapidité de fortune étrangement suspecte, puisque le Saint-Esprit a décidé que celui qui se hâte de devenir riche ne sera pas innocent : *Qui festinat ditari, non erit innocens* (*Prov.*, XXVIII, 20).

Comment accorder en pareil cas avec la loi de Dieu des dépenses que l'on voit aller souvent jusqu'à l'extravagance et à la folie, et dont le public est indigné ? Dira-t-on que chacun s'avance autant qu'il peut, et que c'est une coutume établie de tout temps dans le monde? Nous devons suivre plutôt, dit saint Augustin (*in Psalm.* CV), le jugement de la vérité que les préventions de la multitude et de la coutume, parce que ni la coutume ni la multitude ne sauraient changer les décrets de l'éternelle vérité, et que jamais elles ne feront que ce qui est péché ne le soit pas.

Chacun doit faire son salut dans la condition où la Providence l'a fait naître. Il doit s'y tenir ou attendre que Dieu l'appelle certainement à quelque autre; mais ceux qui la quittent par la corruption de leur cœur et contre l'ordre établi de Dieu, s'écartent de la bonne voie. Ceux, encore une fois, qui se sont élevés au-dessus de ce qu'ils étaient naturellement par leurs talents bien employés

selon les règles de l'honneur et de la conscience, pourvu qu'ils fassent un bon usage des biens qu'ils se sont attirés par leur mérite et par leurs soins, n'ont rien à craindre ; mais ceux qui se sont élevés dans le cas que je viens de poser ont tout à craindre, et il serait bien difficile de dire en général ce que doivent faire ceux qui se trouvent dans une situation si dangereuse pour leur salut. Quelquefois il faut quitter leur état, surtout s'ils n'y sont montés que par les degrés odieux d'une iniquité scandaleuse ; quelquefois il faut le conserver et en réparer la mauvaise entrée par beaucoup de restitutions et par un grand nombre de bonnes œuvres. C'est au conseil de conscience à décider la difficulté selon les personnes, les temps, les circonstances, et à faire rentrer dans l'ordre de Dieu, par les moyens que la religion prescrit, ceux qui en sont sortis par des voies illégitimes ; car, enfin, sa bonté, qui est infinie, trouve remède à tout, pourvu que le cœur soit changé.

Vous avez l'avantage, mes frères, de vous trouver dans la condition la plus relevée, qui vient certainement de Dieu, et il y a attaché des biens proportionnés dont vous êtes en droit de vous servir ; mais autant que ce droit a son fondement dans la nécessité, autant est-il contraire aux déréglements de la volupté : *Utentis modestia, non amantis affectu.* La même Providence qui vous a faits grands vous a faits chrétiens dans une égale mesure, et la grandeur qui vous environne, et qui doit toujours être respectée des hommes, n'aurait ni mérite ni solidité devant Dieu si, étant les premiers dans l'Etat, vous étiez les derniers dans la religion.

Autant que vous êtes jaloux de conserver les prérogatives de vos dignités et de vos charges, et de soutenir la qualité de grands et de riches, autant devez-vous l'être de soutenir celle de chrétiens et de pécheurs. Si l'une vous oblige d'être *vêtus de pourpre et de fin lin*, prétendez-vous que l'autre n'exige pas de vous la modestie et l'humilité ? Si votre rang vous met dans la nécessité de devoir et de bienséance de faire servir votre table magnifiquement tous les jours, ce rang, quelque distingué qu'il soit, ne vous dispense pas d'humilier votre âme par la pénitence et par le jeûne pour ne pas tomber dans l'excès du mauvais riche, qui ne se refusait aucun plaisir.

Ce n'est pas que la religion chrétienne nous interdise absolument le plaisir. Dieu l'a attaché à l'usage des choses créées à cause de la faiblesse de nos corps, mais il nous défend d'en faire notre objet principal ; car, la vertu réglée consiste, selon saint Augustin, à jouir des choses dont la jouissance nous est permise, et à user seulement de celles dont nous n'avons que l'usage : *Fruendis frui, utendis uti* (*Aug., l.* LXXXIII, *q. q.* 30). La seule chose dont nous devons jouir c'est Dieu, parce qu'il est notre dernière fin. Seigneur, disait un apôtre au Fils de Dieu, *montrez-nous votre Père, et il nous suffit* (*Joan.*, XIV, 8), et voilà pourquoi toute notre application en cette vie est de nous rendre dignes de le posséder. Les choses dont nous devons user ce sont les créatures, et il ne nous est permis d'en user qu'en passant comme d'un moyen nécessaire pour arriver à la fin principale. Mais le renversement injuste que saint Augustin déplorait de son temps et que nous déplorons dans le nôtre, c'est que les hommes veulent jouir des choses dont ils doivent seulement user, et user de la seule chose dont ils doivent jouir. Ils renversent ainsi l'ordre qui leur est prescrit par la Providence, et prenant l'accessoire pour le principal, ils mettent dans leur cœur la créature à la place de Dieu, et Dieu à la place de la créature, ce qui est sans doute l'origine de tous les maux.

Souvenez-vous donc, mes chers frères, que le plaisir sert d'objet à la concupiscence et à la nature, mais en différentes manières : la concupiscence le regarde comme l'objet qu'elle se propose, et la nature ne le regarde que comme l'appui qui la soutient. Le propre de la concupiscence est de dérégler la nature en voulant qu'elle jouisse du plaisir sans modération ; mais la nature réglée par la nécessité, plus encore par la grâce, ne prend du plaisir qu'autant qu'il est nécessaire à sa subsistance ; et de là vous devez conclure que, bien loin qu'il vous soit permis d'user de vos biens pour la volupté, vous devez au contraire travailler toute votre vie à la dompter et à la vaincre, si vous voulez parvenir à la grâce inestimable du salut.

2. C'est là le premier usage que les chrétiens doivent faire de leurs biens à l'égard d'eux-mêmes, et chacun selon son état ; et je m'y suis étendu, parce qu'il importe beaucoup qu'ils en soient instruits ; le second regarde les pauvres, et je n'en dirai qu'un mot en finissant, et parce que le temps ne me le permet point, et parce que j'espère de traiter cette matière en particulier dans la suite du carême.

Une des principales causes de la damnation du mauvais riche, ce n'est pas, dit saint Chrysostome, parce qu'il avait de grands biens, car ce n'est pas un mal d'en avoir quand ils sont bien acquis ; mais c'est pour n'avoir pas assisté Lazare, qui mourait de faim à la porte de sa maison, et qui ne désirait que les miettes qui tombaient de sa table : *Non quia dives damnatus est, sed quia non est misertus* (*Chrys., Conc.* 2 *de Laz.*). Cet inhumain ne se croyait riche que pour lui-même, et il ne comprenait pas que, dans la juste idée de son état, on ne doit avoir que pour donner. Il se regardait comme le maître au lieu de se regarder comme le dispensateur des biens qu'il avait reçus, et les dépensait pour son seul plaisir sans en faire part à personne. Or, il est de l'ordre de la justice que les riches qui commettent le même crime reçoivent la même punition.

Pour être donc porté par les anges dans le sein d'Abraham, il faut être ou bon pauvre comme Lazare, ou bon riche en faisant l'aumône à Lazare, car ce mot hébreu signifie *un homme destitué de tout secours.* Autrement il faut s'attendre au même sort de cet homme

dur et insensible, dont l'Evangile nous représente la fin tragique. Autrefois il était riche, aujourd'hui il est devenu mendiant ; autrefois il avait les habits les plus magnifiques de son temps, aujourd'hui il est revêtu de flammes ; autrefois il se traitait splendidement tous les jours, aujourd'hui il n'a pas une goutte d'eau pour apaiser la soif qui le brûle : autant qu'il avait été heureux en cette vie, autant est-il malheureux dans l'autre.

Si vous avez la même dureté, attendez-vous à un traitement semblable ; si vous ne soulagez les pauvres de ce que vous êtes, vous deviendrez vous-mêmes ce que les pauvres ont été ; si vous ne les recevez point dans vos maisons terrestres et périssables, ils ne vous recevront point dans les tabernacles éternels (*Luc.*, XVI, 9). Si vous fermez l'oreille à leurs cris, dit le Sage, vous crierez vous-mêmes, et ne serez point écoutés (*Prov.*, XXI, 13). Ils n'ont besoin de vous que pour cette vie qui passe, au lieu que vous avez besoin d'eux pour être heureux éternellement ; car le royaume du ciel appartient à ceux qui ne possèdent rien sur la terre, et ils en sont les dispensateurs. Les amis des pauvres, dit saint Bernard, sont amis des rois, et dans l'esprit de la religion les pauvres sont rois eux-mêmes. Non-seulement ils sont rois, mais ils font des rois, puisqu'ils mettront la couronne du ciel sur la tête à ceux qui les auront assistés.

Je vous exhorte donc, mes chers frères, par tout le zèle apostolique, de vous régler désormais sur tous ces principes, et dans la possession, et dans l'usage des biens que la Providence vous a confiés. Ceux qui ne les observent pas doivent craindre la menace que leur fait saint Jacques. Ah ! leur dit cet apôtre, versez des larmes amères, poussez des cris et des hurlements dans la vue des misères qui doivent fondre sur vous : *Plorate ululantes.* Les vers rongent les vêtements que vous avez en réserve, pendant que vous pourriez en couvrir Jésus-Christ même dans ses membres ; la pourriture consume les richesses que vous gardez, lorsqu'il vous serait si aisé de les rendre incorruptibles en les consacrant à Dieu ; la rouille gâte l'or et l'argent que vous cachez par une avarice sordide. Eh bien ! cette pourriture, ces vers, cette rouille même s'élèveront un jour en témoignage contre vous et dévoreront votre chair comme un feu, et quand vous croirez avoir amassé un trésor d'or et d'argent, vous ne trouverez qu'un trésor de colère et de vengeance : *Thesaurizastis vobis iram in novissimis diebus.*

Que du moins les hurlements effroyables du riche damné retentissent utilement aux oreilles de votre cœur. Croyez-le quand il vous dit qu'il souffre des tourments horribles dans cette flamme, croyez-en celui qui l'assure, qu'il est réduit à cette misère pour avoir passé sa vie dans l'abondance et dans les plaisirs.

Ne disputez pas si c'est ici une parole ou une histoire. Les Pères les plus anciens et du plus grand nom ne peuvent souffrir que l'on traite de parabole un récit si circonstancié, où les personnes sont nommées ; mais, après tout, quand le fait serait supposé, le sens qu'il contient serait toujours véritable, et l'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître que les richesses, dont les gens de bien font un excellent usage pour le salut, damnent les autres quand ils ont le malheur de les posséder mal et de s'en servir mal ; et qu'il est de l'ordre de la Providence divine que les hommes ne puissent être parfaitement heureux dans le temps et dans l'éternité. Ce sont là des vérités infaillibles ; mais on tâche de les éluder par des spéculations vaines, au lieu de ne penser qu'au fruit que nous sommes tous obligés d'en tirer.

Croyez-en Dieu quand il vous parle, et captivez votre esprit incertain sous l'obéissance de la foi. Craignez les dangers de votre état ; mais vous les éviterez sûrement si vous vous appliquez à devenir riches en foi et en bonnes œuvres (*Jac.*, II, 5), autant que vous cherchez à le devenir en biens temporels. Pensez que *c'est un grand trésor, que la piété et la modération d'un esprit qui se contente du nécessaire* (I *Tim.*, VI, 6, 18). Pensez qu'en naissant vous n'avez rien apporté en ce monde, et qu'en mourant vous ne pourrez rien emporter ; pensez que si vous avez de grands avantages sur les pauvres pendant la vie, vous n'en aurez qu'un seul après la mort, qui sera une sépulture plus distinguée à laquelle se terminera toute votre grandeur, mais que votre corps ne laissera pas d'y être sujet à la pourriture, pendant que l'âme, ce qu'a Dieu ne plaise, sera peut-être ensevelie dans l'enfer.

Imprimez profondément toutes ces vérités dans votre cœur, afin qu'en étant touchés, vous employiez *les richesses d'iniquité à vous faire des amis* (*Luc.*, XVI, 9), et afin qu'après avoir vécu en riches chrétiens à l'égard de vous-mêmes et à l'égard des pauvres, votre âme soit portée, comme celle du juste Lazare, dans le sein d'Abraham, qui est le séjour de la béatitude éternelle. Je vous la souhaite, etc.

SERMON XXXI.

POUR LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE DU CARÊME.

De la parabole des vignerons ; du transport des grâces.

Ideo dico vobis, quia auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.

C'est pourquoi je vous déclare, que le royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produira les fruits (*S. Matth., ch.* XXI).

Je ne mériterais pas d'être cru si je vous disais de moi-même que les dons de Dieu, que nous demandons avec tant d'ardeur et qui nous sont si nécessaires, sont pourtant à craindre. Mais il n'est pas possible d'en douter, quand nous voyons dans l'Evangile de ce jour le peuple le plus incrédule tomber d'accord de ce paradoxe incroyable, au simple récit que Jésus-Christ lui fait d'une parabole.

Un père de famille, dit-il aux Juifs, ayant

planté une vigne, l'entoura d'une haie, y fit un pressoir, y bâtit une tour, loua sa vigne, et s'en alla dans un pays éloigné. Quand le temps des vendanges fut venu, il envoya ses serviteurs pour en recueillir les fruits. Mais les vignerons battirent le premier, tuèrent le second, lapidèrent le troisième, et traitèrent avec la même cruauté tous ceux qui leur furent envoyés.

Le père de famille ne fut pas encore rebuté par un traitement si indigne. Il leur envoya son propre fils, s'étant persuadé qu'ils auraient quelque respect pour lui : *Verebuntur filium meum.* Mais ces vignerons perfides, voyant que c'était l'héritier de la vigne, le tuèrent, comme ils avaient tué les serviteurs, dans le dessein de s'emparer de son héritage. Quand le maître de la vigne sera de retour, poursuit Jésus-Christ, en parlant aux Juifs, comment croyez-vous qu'il traitera ces vignerons? Il ne manquera pas, lui répondirent-ils, de traiter ces méchants comme ils le méritent, et de louer sa vigne à d'autres qui lui en rendent les fruits en leur saison : *Malos male perdet, et vineam suam locabit aliis agricolis.*

Vous l'avez dit, Juifs incrédules, et voilà ce que je vous prêche. Je ne fais que vous appliquer le jugement que vous venez de faire de vos semblables. Le royaume de Dieu vous avait été donné avec toutes les grâces nécessaires à votre sanctification. Mais au lieu d'en profiter, vous avez maltraité les prophètes qui vous avaient été envoyés pour vous instruire. Enfin le Dieu d'Abraham fidèle à ses anciennes promesses, vous a envoyé son propre fils; et au lieu de le reconnaître pour le Messie que vous attendez, vous ne cherchez que les occasions de le faire mourir, poussés par une ambition secrète d'être toujours chefs en Israël. C'est pourquoi, supérieur aux tourments et à la mort que vous me préparez, je vous prononce de la part de mon Père l'arrêt de votre condamnation : *Auferetur a vobis regnum Dei. et dabitur genti facienti fructus ejus.* Le royaume de Dieu vous sera ôté et sera donné à un peuple qui en profitera mieux que vous.

C'est ainsi, mes frères, que nous nous sommes enrichis du trésor inestimable que les Juifs ont perdu : car, comme dit saint Paul, leur chute et leur diminution a été la richesse du monde, en ce que le refus qu'ils ont fait de l'Evangile a donné lieu à la sagesse divine de l'envoyer aux nations : *Delictum illorum divitiæ mundi, et diminutio eorum divitiæ gentium.*

Mais je viens vous dire avec le même Apôtre qui sera l'interprète de l'Evangile de ce jour, que si nous tombons dans l'ingratitude des Juifs, Dieu nous traitera de la même sorte, et que si nous abusons de la grâce qui nous a été confiée, soit en général dans la vocation au christianisme, soit en particulier dans la vocation à notre état, il peut encore nous l'ôter, pour la transporter à d'autres, qui en profiteront mieux que nous.

C'est donc le mystère du transport des grâces que j'entreprends de traiter dans ce discours par rapport à la réprobation des Juifs et à la vocation des gentils; et sur cela, mes chers auditeurs, voici le sujet de notre crainte et en même temps celui de notre confiance; car ces deux sentiments ne se séparent point dans la religion, dans laquelle il ne faut ni trop craindre, ni trop espérer.

La grâce qui est ôtée aux Juifs peut être ôtée aux chrétiens : *Auferetur a vobis regnum Dei*, c'est le sujet de notre crainte.

Afin que la grâce qui est ôtée aux Juifs ne soit pas ôtée aux chrétiens, il faut qu'ils en produisent les fruits : *Et dabitur genti facienti fructus ejus.* C'est le sujet de notre confiance.

Si la grâce peut être ôtée aux chrétiens, il leur importe infiniment d'en savoir les raisons et les circonstances; et vous les allez voir dans la première partie de mon discours.

Si pour conserver la grâce les chrétiens en doivent produire les fruits, il leur importe encore de savoir en quoi ces fruits consistent, et vous l'apprendrez dans la seconde.

Justes et pécheurs, apportez à ce discours des oreilles attentives avec un cœur docile et soumis, puisque vous y avez les uns et les autres une part intime. A la vue du plus terrible jugement que Dieu exerça jamais en réprouvant le peuple qu'il regardait comme son héritage, craignez, justes, de perdre la grâce qui vous justifie, si vous ne demeurez fermes dans l'état où votre vocation vous a mis : *Auferetur a vobis regnum Dei.* A la vue de la preuve la plus éclatante que Dieu ait donnée de sa miséricorde en appelant un peuple livré aux profondes ténèbres de son cœur, espérez, pécheurs, de profiter de la grâce que quelque juste aura perdue, pourvu que vous produisiez par elle des fruits de justice et de sainteté : *Et dabitur genti facienti fructus ejus.*

Mais comme c'est ici un mystère des plus impénétrables de la religion, j'ai besoin pour le rendre utile à mon auditoire des lumières de l'Esprit, à la pénétration duquel rien n'échappe. Aidez-moi à les obtenir par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'hérésiarque du dernier siècle n'a donné à ses sectateurs qu'une fausse tranquillité, en leur disant que le chrétien justifié par la foi ne peut jamais perdre la grâce, quelque crime qu'il puisse commettre. Saint Paul, qui sans doute avait pénétré plus avant que lui dans les ombres de ce mystère, n'a jamais pu trouver ce calme, et quoique sa conscience ne le troublât par aucun reproche, il se troublait néanmoins à la vue de la justice et de la sainteté de celui devant qui nul homme vivant ne se trouvera juste (*Psal.* CXLII, 2), et au jugement duquel il craignait lui-même de n'être pas justifié : *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum* (I *Cor.*, IV, 4).

La foi catholique nous apprend en effet que nous pouvons perdre la grâce, et qu'il

arrive quelquefois que Dieu nous l'ôte. Nous la perdons quand nous tombons dans ces sortes de péchés qui, comme parle saint Augustin, *font mourir notre âme d'un seul coup*, puisqu'ils ne lui font perdre la vie qu'en lui faisant perdre la grâce, qui est l'âme de l'âme même. Et Dieu nous l'ôte, lorsque, offensé par le nombre et par l'énormité de nos crimes et de nos rechutes, il prend quelquefois la résolution terrible de nous en priver : *Auferetur a vobis.*

Cette vérité, mes frères, est tellement incontestable, que saint Paul l'a traitée à fond dans son épître aux Romains, afin, dit-il, qu'il ne nous arrive jamais de nous élever des dons que nous avons reçus, et qu'au contraire nous nous tenions toujours dans la crainte : *Noli altum sapere, sed time* (*Rom.*, XI).

Il compare les Juifs, qui avaient toujours fait profession d'adorer le vrai Dieu, à un olivier franc, et les gentils, qui adoraient les idoles, à un olivier sauvage; et il ajoute que Dieu, en réprouvant les Juifs, a coupé les branches de l'olivier franc, pour y enter l'olivier sauvage en appelant les gentils.

Mais vous, gentils appelés, poursuit cet Apôtre, vous qui participez maintenant au suc qui découle de la racine, vous qui possédez l'esprit de foi et de grâce qu'avaient reçu les justes de l'ancien Testament et les premiers disciples de Jésus-Christ, ne vous élevez pas contre les branches naturelles, et ne présumez point de votre salut, comme si vous ne pouviez jamais perdre la grâce que vous avez reçue. Songez que ce n'est pas vous qui portez la racine, mais que c'est la racine qui vous porte, et que, suivant le bon ordre, bien loin que les Juifs dépendent de vous, c'est vous qui dépendez des Juifs. Au lieu donc de vous enfler d'orgueil, soyez pénétrés de crainte ; car si Dieu n'a pas épargné les branches de l'olivier franc, quand il a trouvé qu'elles ne portaient pas de bon fruit, il n'épargnera pas sans doute les branches de l'olivier sauvage, si elles sont stériles; et ainsi, si vous ne demeurez fermes dans l'état où sa bonté vous a mis, vous serez retranchés à votre tour comme les autres l'ont été : *Alioquin et tu excideris.*

Non-seulement, messieurs, ce retranchement se peut faire, mais il s'est fait déjà, et se fait encore tous les jours en deux manières, dont l'une est visible et l'autre invisible. Tant d'hérétiques que l'Eglise romaine nourrissait autrefois de sa doctrine, et à qui de faux apôtres prêchent maintenant l'erreur, sont des branches que Dieu a visiblement arrachées dans sa colère de l'olivier sur lequel elles étaient entées.

Parmi les catholiques mêmes, certains esprits inaccessibles à la vérité, certains cœurs rebelles à la grâce, cœurs endurcis, obstinés, inflexibles, sont encore des rameaux retranchés, mais invisiblement. Ils sauvent, comme l'on dit, les apparences, ils assistent aux divins mystères, ils sont assis parmi les auditeurs fidèles de la parole de Dieu; ils se présentent quelquefois à la table du père de famille avec les enfants de la maison, et l'Eglise n'a garde de les séparer de sa communion, parce qu'elle ne juge point de l'intérieur. Mais Dieu, qui voit le désordre de leur conscience et la corruption de leur foi, les sépare invisiblement comme des branches inutiles; car celui qui a retranché les Juifs pour mettre les gentils en leur place, retranche les gentils à leur tour, quand ils le méritent comme les Juifs.

Ce principe étant établi, vous voyez, mes frères, qu'il nous importe infiniment de savoir comment les Juifs se sont attiré cette réprobation, puisque saint Paul nous assure que nous pouvons nous l'attirer de la même sorte; et pour nous en instruire, il ne faut pas que nous sortions de la parabole de l'Evangile.

Les vignerons ont perdu la vigne que le père de famille leur avait louée, parce qu'ils ont abusé de tous les moyens qu'il leur avait donnés de la cultiver, et qu'au lieu d'en rendre les fruits en leur saison, ils ont porté leur ingratitude et leur perfidie jusqu'à faire mourir ses serviteurs et son fils. Il est visible à tout l'univers que cette parabole s'est accomplie dans la réprobation des Juifs.

Dieu, suivant les idées de miséricorde et de grâce qu'il avait inspirées à ses prophètes, avait regardé la maison d'Israël comme sa vigne ; *Vinea Domini exercituum domus Israel est* (*Isai.*, V, 7). Il l'avait, pour ainsi dire, plantée dans la terre de promission pour lui faire porter des fruits de justice, et afin qu'elle les portât, il avait donné aux Israélites tout ce qui était nécessaire pour la cultiver (*Aug., de Verb. Dom.*, serm. LIX). Mais cette vigne mystique leur a été ôtée, parce qu'ils ont abusé de tous les avantages qu'ils avaient reçus, parce qu'ils ont maltraité les prophètes que Dieu leur avait envoyés pour les instruire, parce qu'ils ont méconnu leur Messie, et qu'après s'être scandalisés de lui ils l'ont enfin crucifié.

Appliquons maintenant la figure. Voyons si, s'étant accomplie déjà dans les Juifs, elle ne s'accomplit pas encore dans les chrétiens, et si nous ne pouvons pas, pour les mêmes raisons, perdre la grâce qu'ils ont perdue. Pour cela, mes chers auditeurs, entrez ici avec moi dans les conseils de Dieu avec une curiosité craintive et respectueuse, et ne perdez rien de ce que je vais vous dire; car la religion n'a point de mystère qui demande plus d'application, ni qui la mérite plus que celui-ci.

1. Je dis donc en premier lieu que Dieu avait tiré les Juifs de l'Egypte en repoussant les infidèles qui les tenaient captifs, et qu'il les avait conduits par Moïse dans la terre de promission, où il leur avait donné une loi, un temple, des sacrifices, en un mot tout ce qui était nécessaire à leur sanctification ; et c'est ainsi que David l'avait publié dans un cantique de reconnaissance : *Vineam de Ægypto transtulisti, ejecisti gentes et plantasti eam* (*Ps.* LXXIX, 9). Mais après avoir

reçu des bienfaits si signalés, ils en ont fait un mépris horrible. Descendus d'Abraham, selon la chair, tous n'ont pas été ses enfants selon la promesse par l'imitation de sa foi, et, s'étant soumis aux dieux étrangers, ils ont été retranchés, dit l'Apôtre, à cause de leur incrédulité : *Propter incredulitatem fracti sunt.*

Dieu nous a de même retirés par Jésus-Christ des ténèbres de l'idolâtrie où nos pères étaient plongés, pour nous faire passer *à son admirable lumière* (I *Petr.* II, 9). Il nous a montré, comme à Abraham, une terre de bénédiction qui est son Eglise, et, de ses ennemis que nous étions, il nous a rendus ses enfants. Comment profitons-nous d'une vocation si gratuite et si peu méritée?

A la vérité nous avons détruit les idoles de bois et de pierre; mais, en même-temps, nous en avons élevé d'autres dans notre cœur. Car il y a deux sortes d'idolâtrie qui se sont partagé l'empire de tous les siècles. Celle des siècles passés consistait à adorer les créatures; celle du siècle présent consiste à les aimer, et ces deux sortes d'idolâtrie se succèdent avec une telle disposition, qu'à mesure que celle qui faisait adorer les créatures se ralentit, celle qui les fait aimer se fortifie. Les anciens idolâtres ont adoré un dieu des richesses auquel ils ont dressé des temples et des autels; mais les idolâtres nouveaux, plus fins et plus délicats que les autres, se sont contentés de les aimer; et cet amour qui fait l'avarice, est une véritable idolâtrie, puisque saint Paul ne craint pas de la qualifier de ce nom : *Mortificate avaritiam, quæ est simulacrorum servitus* (*Eph.*, V, 5). Les anciens idolâtres ont adoré publiquement un dieu de l'intempérance; mais les idolâtres nouveaux se sont bornés à aimer l'intempérance même, et saint Paul parle encore de cet amour comme d'une autre espèce d'idolâtrie qui règne parmi les chrétiens, dont la plupart, dit-il en gémissant, font leur dieu de leur ventre par la dissolution et par la débauche : *Quorum deus venter est* (*Phil.*, III, 19); en telle sorte qu'à proprement parler, la plupart des hommes n'ont fait que supprimer l'extérieur de l'idolâtrie, et et qu'ils l'ont toute renfermée dans leur cœur qui se fait un dieu, non plus public, mais secret, de la passion qui le domine.

Examinons maintenant notre conduite, et jugeons-nous nous-mêmes sans prévention. Dieu, toujours libre dans ses grâces, nous a retirés de l'abîme d'ignorance et d'incrédulité où le péché nous avait plongés, et, comme l'avait prédit Osée, dans le même lieu où il avait dit : *Vous n'êtes pas mon peuple* (*Ose.*, I, 10), il nous appelle ses enfants. Cependant, après avoir été ramenés au vrai culte, nous adorons encore les idoles de notre cœur; nous étouffons les lumières, non-seulement de la raison, mais de l'Evangile. N'est-ce pas là tomber dans le crime des Juifs, et, abusant de notre grâce, n'avons-nous pas sujet de craindre de la perdre, comme ils l'ont perdue pour avoir abusé de la leur? Mais ce n'est encore que le premier fondement de la crainte que nous inspire saint Paul à la vue de notre vocation au christianisme; passons à d'autres qui ne méritent pas moins notre attention.

2. Les Juifs avaient avant Jésus-Christ des prophètes qui leur disaient la vérité, et ils se sont attiré la réprobation, parce qu'au lieu de les croire ils les ont fait mourir; et c'est pour cela que le Sauveur leur reprochait d'avoir comblé la mesure des crimes de leurs pères, qui n'avaient point vu de saint parmi eux sans le persécuter : *Filii estis eorum, qui prophetas occiderunt* (*Matth.*, XXVIII, 31).

Nous avons les apôtres et leurs successeurs qui nous parlent après Jésus-Christ et en son nom, et les écoutons-nous avec une docilité plus grande? Dieu ne pourrait-il pas nous dire encore comme aux Juifs : *Qui est l'aveugle, sinon Israël mon serviteur? Qui est le sourd, sinon celui à qui j'ai envoyé mes prophètes* (*Isa.*, XLII, 19)? Comment se peut-il donc faire qu'il n'y ait que Dieu qui ait des serviteurs sourds et aveugles, qui ne voient ni ne comprennent sa loi et qui n'écoutent pas même ce qu'il leur commande?

C'est une grâce et une bénédiction, quand il plaît à Dieu de donner à son Eglise des ministres pleins de zèle et de sagesse. Mais la plupart des gens du monde changent pour eux cette grâce en jugement, et cette bénédiction en anathème, puisqu'au lieu de les écouter, de les croire, de profiter de leurs instructions, ils exercent une espèce de persécution à leur égard, non pas en versant leur sang comme les Juifs versaient celui des prophètes, mais en les décréditant par des discours railleurs et malins, et en étouffant autant qu'il est en eux la parole de Dieu dans leur bouche; car il y a longtemps que le monde est en possession d'être ennemi de tous ceux qui lui disent la vérité. Et voilà la source de tant d'incrédules et de libertins qui nous scandalisent à force de refuser les lumières de la vérité; c'est pourquoi cette vérité même se renferme pour eux dans la profondeur de ses secrets, et les abandonne à leurs propres ténèbres.

En user ainsi, c'est en effet fermer les yeux à cette vérité sainte, c'est lui résister quand elle presse, et obliger le Dieu saint et véritable à la venger des chrétiens comme des Juifs. Si la Jérusalem chrétienne fait mourir la vérité dans la bouche de ses pasteurs et de ses prédicateurs, elle doit s'attendre, aussi bien que la juive, à tomber dans une funeste désertion : *Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta* (*Matth.*, XXIII, 37).

3. Les Juifs ont été rejetés, parce qu'ils ont méconnu leur Messie : ils l'attendaient dans une posture éclatante, et ils n'ont pu le souffrir dans l'humilité. *Ils se sont heurtés*, dit saint Paul, *contre la pierre d'achoppement et de scandale* (*Rom.*, IX, 32), comme Isaïe l'avait prédit. Il veut dire que Jésus-Christ a été dans la Judée comme une pierre contre laquelle plusieurs se sont blessés: Hérode, quand il a voulu le faire mou-

rir dans le berceau ; les pharisiens, quand ils ont attribué ses miracles à la puissance de l'enfer; le peuple ignorant et prévenu, quand il l'a insulté sur la croix; si bien que Jésus-Christ a été pour eux comme une pierre d'achoppement contre laquelle plusieurs se sont blessés par leur chute ; et c'est de quoi il les avait lui-même avertis, comme il est marqué dans l'Evangile que j'explique : *Qui ceciderit super lapidem istum confringetur* (*Matth.*, XXI, 44), celui qui se laissera tomber sur cette pierre s'y brisera.

Mais prenons garde à notre tour que nous ne nous blessions en tombant sur cette pierre. Si les Juifs se sont blessés en se scandalisant d'abord de la personne de Jésus-Christ, nous nous blessons en nous scandalisant toujours de sa doctrine.

Si vous me demandez pourquoi tant de de pays où la religion catholique était autrefois si florissante sont aujourd'hui séparés de nous ; pourquoi l'Eglise Romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises, a perdu les Eglises grecques, les Eglises d'Orient, les Eglises d'Egypte, le grand nombre de celles qui étaient en Afrique, comptant maintenant ses enfants moins par leur nombre que par leur foi, je vous répondrai, mes frères, que tous ces peuples, étant tombés sur la même pierre que les Juifs, se sont fait la même blessure, et c'est pour cela que la même justice les a retranchés.

Et pour ne faire l'application qu'à ce qui est malheureusement sous nos yeux, observez que Jésus-Christ est comme une pierre dans l'eucharistie, (nous pouvons lui donner ce nom dans le sens qu'il se le donne à lui-même) et Luther et Calvin se sont blessés contre cette pierre; l'un, quand il a cru que la substance du pain est avec la substance du corps de Jésus-Christ dans ce sacrement ; l'autre, quand il a dit qu'il n'y a que la figure de son corps. C'est pour cela qu'ils ont été retranchés, rien n'étant plus visible que leur séparation de l'Eglise.

Tout de même parmi nous : l'un se blesse en se révoltant contre le précepte d'aimer ses ennemis, puisqu'il refuse la paix ; l'autre, contre la défense d'aimer avec avidité les biens de ce monde, puisqu'il y met toujours son cœur ; plusieurs contre le commandement de porter leur croix, puisqu'ils mènent toujours une vie molle et sensuelle ; et, parlant en général, la parole de Dieu nous devient à tous une pierre d'achoppement par notre incrédulité, au lieu qu'elle devrait être, par notre docilité, la nourriture de nos âmes. Les saintes Ecritures devraient être les chastes délices de notre cœur, où nous goûtassions sans cesse *combien le Seigneur est doux*, et nous n'avons de goût que pour les fausses douceurs de la terre. Or, si les chrétiens se blessent comme les Juifs, ils seront arrachés comme les Juifs, sinon visiblement comme ceux qui tombent dans l'hérésie, au moins invisiblement par une séparation d'autant plus funeste qu'elle sera faite de la main de Dieu. Et ne croyez pas, dit saint Paul, que ce soit ici une fausse alarme ; si Dieu irrité n'a pas épargné les branches naturelles, il ne faut pas s'imaginer qu'il épargne les sauvages : *Si enim Deus naturalibus ramis non pepercit, ne forte nec tibi parcat.*

4. Les Juifs ont été enfin rejetés de Dieu, parce qu'après s'être scandalisés de leur Messie, ils l'ont attaché à une croix.

Et saint Paul ne nous apprend-il pas que nous le crucifions de nouveau par l'énormité de nos rechutes, soit en lui fournissant une nouvelle matière de se remettre en croix, soit en l'exposant à la dérision des infidèles? Et ne nous laisse-t-il pas douter de notre retour, quand il dit ces paroles épouvantables : *Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, qui ont été rendus participants du Saint-Esprit, qui ont été nourris de la sainte parole de Dieu et de l'espérance des grandeurs du siècle à venir, et qui après cela sont tombés, il est impossible*, dit cet apôtre, *qu'ils se renouvellent par la pénitence.* Et voici la raison qu'il en donne : *parce*, dit-il, *qu'autant qu'il est en eux, ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu* (*Hebr.* VI, 6), et l'exposent encore, comme les Juifs, à la honte et à l'ignominie. *Impossibile est*, c'est son terme, *eos*, tous ceux dont nous venons de parler, *rursus renovari ad pœnitentiam, rursum crucifigentes sibimet ipsis Filium Dei et ostentui habentes.*

Il nous confirme dans la même crainte en disant ailleurs que quand nous sommes tombés volontairement dans le péché, après avoir connu la vérité, il ne nous reste plus d'hostie pour l'effacer, et que nous n'avons plus à attendre que le terrible jugement de Dieu et le feu de l'enfer : *Terribilis autem quædam expectatio judicii et ignis æmulatio* (*Hebr.* X, 27).

Voyons, mes chers auditeurs, voyons si nous ne serions pas coupables du même crime, et si vous et moi n'aurions pas à craindre la même punition. Nous avons été éclairés des lumières de la vérité dans la religion où nous sommes entrés par le baptême. Nous avons goûté le don du ciel dans l'eucharistie. Nous avons été faits participants du Saint-Esprit dans la confirmation. Nous avons été nourris de la parole de Dieu et nous le sommes tous les jours dans la lecture et dans la prédication de l'Evangile du salut. Nous savons qu'il y a un enfer à craindre et un paradis à espérer. Cependant, combien y en a-t-il parmi nous qui ne laissent pas de faire les œuvres de Satan auxquelles ils ont renoncé par le baptême, qui commettent tous les jours le péché par une volonté déterminée et qui, à force de mauvais penchants et d'habitudes criminelles, parviennent enfin à avaler l'iniquité comme l'eau! Donc, selon l'Apôtre, ceux-là crucifient le Fils de Dieu de nouveau, autant qu'il est en eux. Donc, selon l'Apôtre, ils l'exposent par une conduite si lâche et si criminelle au mépris de ceux qui les voient vivre si mal. Donc, selon l'Apôtre, ... tirez vous-mêmes les autres conséquences qui sont encore plus terribles et que je n'ai pas le courage de pro-

noncer, parce que j'espère de la miséricorde de Dieu et de vos efforts qu'elles n'auront pas leur effet.

Je sais que les Pères et les interprètes ont raisonné profondément sur le sens de ces deux passages célèbres et que tous conviennent de leur obscurité. Mais en quelque sens favorable qu'on les prenne, ils contiennent toujours d'effroyables menaces contre ceux qui abusent des grâces de Dieu.

Si vous me dites que saint Paul n'a parlé que des apostats, je vous réponds que si nous ne sommes pas assez aveugles et assez dépravés pour renoncer ouvertement à la religion, nous y renonçons de cœur et, par là, nous ôtons à Dieu la principale chose qu'il demande de nous, lui qui veut bien compter parmi ses titres celui de *Dieu de notre cœur*.

Si vous me dites encore que saint Paul n'a point parlé d'une impossibilité absolue de nous renouveler par la pénitence, je vous réponds qu'en effet il n'a pas prétendu donner lieu à l'erreur des novatiens qui, par une dureté insensée, ôtaient la ressource de la pénitence à ceux qui étaient déchus de la grâce du baptême. Il n'a pas voulu non plus borner les mérites de la mort de Jésus-Christ dont la seule oblation a suffi pour consommer tous les saints et pour réconcilier tous les pécheurs. Mais, du moins, disent les Pères, en se servant d'expressions si fortes, a-t-il entendu l'extrême difficulté de nous réunir au corps mystique de Jésus-Christ après nous en être séparés par une apostasie extérieure ou intérieure. Du moins a-t-il entendu l'extrême difficulté de nous appliquer de nouveau la vertu de son sang, après l'avoir foulé aux pieds par un mépris volontaire, et cela suffit pour nous tenir dans la crainte. Cela suffit pour nous faire douter si nous ne sommes point cette terre ingrate dont il a parlé qui, malgré les eaux du ciel dont elle est arrosée, ne produit que les ronces et les épines du péché, qui s'attire l'aversion de son maître, qui est menacée de sa malédiction éternelle, et qui est enfin brûlée par ce feu jaloux qui doit dévorer ses ennemis; cela suffit pour nous le faire craindre, afin que cette crainte nous fasse rentrer en nous-mêmes et nous réveille de notre assoupissement.

Le dessein de Dieu en nous donnant sa grâce est que nous en profitions. Il voit que nous n'en profitons pas, il nous l'ôte pour la donner à d'autres qui en profiteront mieux que nous : *Auferetur a vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus.*

Nous nous croyons plus favorisés que tant d'autres nations de la terre qui n'ont aucune connaissance de la véritable religion et nous avons raison de le croire, si nous en jugeons par tant d'effets de la bonté de Dieu sur nous. Mais si nous en jugeons par l'événement, nous avons tout à craindre, parce qu'il est certain que nous abusons tous les jours des grâces de Dieu et, si nous continuons d'en abuser, il nous traitera infailliblement avec plus de rigueur que ceux qui n'auront point connu la vérité. Les villes de Corozaïm et de Bethsaïde, que Jésus-Christ favorisa souvent de sa présence et de ses miracles, seront plus punies à son jugement que celles de Sodome et Gomorrhe où il n'entra jamais, et il n'en donne point d'autre cause dans l'Evangile que l'abus dont je vous parle.

C'est là, mes frères, le grand mystère de ce jour, le mystère qu'il faudrait prêcher tous les jours, parce que la plupart des chrétiens l'ignorent, ou n'y font aucune réflexion; mystère pourtant le plus solidement établi sur la parole de Dieu, puisque les exemples en sont répandus dans l'un et l'autre Testament.

Dès la naissance du monde les anges ayant abusé d'une grâce capable d'assurer leur bonheur, Dieu en fit un transport sur les hommes. Dans la suite des siècles, Ésaü, Ismaël, Ephraïm et tant d'autres ont été exclus par la justice de Dieu des grâces qu'ils semblaient devoir posséder toujours; et leur discernement temporel était, selon saint Paul, la figure du discernement éternel que Dieu fait des élus et des reprouvés. Saül, élevé sur le trône d'Israël, abusa des grâces qu'il avait reçues pour remplir dignement les devoirs de la royauté, Dieu en fit un transport à David (1 *Reg.*, XV). Ceux qui étaient invités au festin des noces par ce roi de la terre qui était la figure de celui du ciel, s'en étant rendus indignes par l'insolence de leur refus, cet honneur fut transporté à d'autres, qui remplirent la salle du festin à leur exclusion (*Matth.*, XXII, 2). Judas ayant profané par sa perfidie la dignité de l'apostolat, Dieu transporta sa grâce à saint Mathias (*Act.*, I, 36); et c'est ainsi que les Juifs ayant perdu la qualité glorieuse de peuple de Dieu pour les raisons que vous venez d'entendre, Dieu a transporté cette grâce sur un peuple qui ne s'y attendait pas. Il les a réprouvés, et en les réprouvant il n'a rien perdu, puisqu'il a trouvé d'abord un autre peuple qu'il a substitué en leur place, et nous avons le bonheur d'être ce peuple choisi. Nous savons même que l'Eglise où nous sommes ne peut pas périr et que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* Mais combien renferme-t-elle d'ivraie parmi le bon grain! Combien y a-t-il de chrétiens qui abusent d'une grâce si signalée et qui ont sujet de craindre d'être encore réprouvés, puisque nous venons de voir qu'ils tombent dans les mêmes crimes qui ont fait réprouver les Juifs! Et quand ils le seront, Dieu ne perdra rien. Il n'en sera pas moins juste, ni moins grand, ni moins bon, parce que celui *qui des pierres peut susciter des enfants à Abraham* (*Luc.*, III, 8), trouvera, quand il voudra, un autre peuple, qui reconnaîtra sa justice, sa grandeur et sa bonté mieux que nous.

Comme il a donc mis les gentils à la place des Juifs, il peut remettre les Juifs à la place des gentils, puisqu'il est assez puissant pour les enter de nouveau sur la tige dont ils ont été coupés : *Potens est iterum illos inserere.* Il est même certain qu'il les y entera quelque jour, car nous apprenons des prophètes

(*Ose.*, III, 5; *Zach.*, XII, 11) et de saint Paul même, que s'ils sont ennemis quant à l'Evangile qu'ils n'ont point reçu, au moins quant à l'élection de Dieu ils ne laissent pas d'être amis à cause de leurs pères (*Aug.*, *de Civ.*, *l.* XX, *c.* 30); qu'après l'endurcissement où ils auront été durant tant de siècles, Dieu, touché de compassion les appellera enfin à lui, et que quand leur nombre serait égal aux grains de sable de la mer, tout ce qui en restera alors sera sauvé : *Si fuerit numerus filiorum Israel tanquam arena maris, reliquiæ salvæ fient* (*Rom.*, IX, 27; *Isai.*, X, 22).

Ah! mes frères, puisque cette grande conversion doit arriver, n'arrivera-t-elle pas trop tôt pour nous? Le rappel des Juifs sera fondé sur l'apostasie des gentils, qui quitteront le Dieu véritable pour suivre *l'homme de péché* (II *Petr.*, III, 3). Et ne dites pas que je parle d'une chose trop éloignée. Ce mystère d'iniquité commençait à se former du temps de saint Paul et se continue dans le cours des siècles, non-seulement par les hérésies qui, comme vous voyez, ravagent des royaumes entiers, mais encore par la vie licencieuse des mauvais chrétiens qui, après avoir perdu la conscience, viennent enfin à perdre la foi : *Mysterium jam operatur iniquitatis* (II *Thess.*, II).

Nous voyons en effet, dans l'Eglise même, un peuple soumis à Dieu et un peuple ennemi de Dieu. Les personnes de piété y font comme un peuple particulier et les libertins y font comme un peuple étranger, et déjà Dieu y fait un terrible discernement en la manière invisible que nous avons expliquée; car il a tellement en horreur ceux qui abusent des grâces dont il les comble, qu'en punition de leur infidélité il préfère souvent les libertins aux personnes pieuses quand elles dégénèrent de leur piété.

Eh! mon Dieu, où en sommes-nous et qui peut vous offenser en assurance en méditant une vérité si épouvantable? Ce n'est pas de mon propre fond que je l'avance, c'est vous, vérité souveraine, c'est vous qui l'avez dite en parlant aux personnes qui, par leur état, devaient être les plus pieuses de la synagogue: *Publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei* (*Matth.*, XXI, 31), les publicains et les femmes prostituées vous devanceront dans le royaume de Dieu.

Vous donc, dame pieuse, qui comptez si fort sur les grâces de vos communions et qui présumez de votre salut sur certaine régularité de votre vie, apprenez aujourd'hui, avec tremblement, que cette présomption toute seule peut tellement vous aveugler et rendre successivement vos bonnes œuvres si inutiles, qu'enfin elle peut vous faire retrancher pour enter sur la tige qui vous porte une femme mondaine, qui reviendra plutôt de ses désordres grossiers que vous de votre fausse justice et de l'orgueil secret qui aura corrompu votre cœur. Car voilà ce qu'a voulu nous faire entendre le Sauveur quand il a prédit que *plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident et auront place dans le royaume du ciel avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures* (*Matth.*, VIII, 11) et éloignés pour jamais de la présence de Dieu (*Hier.*, *in cap.* XXV *Matth.*).

Cette prophétie, qui a regardé premièrement les Juifs, s'accomplit encore tous les jours à l'égard des gentils. La grâce de Jésus-Christ ne fait que passer d'un peuple à un autre. Les lumières de la foi commencent à se répandre abondamment dans l'Amérique, et le soleil d'intelligence levé depuis plusieurs années sur la Chine, semble menacer d'un aveuglement prochain quelqu'autre partie du monde. Ne méritons point par nos péchés d'être du nombre des malheureux.

Et pour l'éviter, considérons, comme saint Paul nous y exhorte, la bonté et la sévérité de Dieu : *Vide ergo bonitatem et severitatem Dei* (*Rom.*, XI, 22). Considérons cette bonté qui, dans notre élection, appelle un peuple qui n'était pas son peuple; considérons cette sévérité qui, dans la réprobation des Juifs, rejette un peuple qui lui appartenait. Considérez, pécheurs, la bonté qui vous rappelle de vos égarements, pour vous mettre à la place des justes; et vous, justes, considérez cette sévérité qui, quand vous manquez à votre grâce, vous coupe comme des branches sèches pour faire place à des pécheurs qui, étant convertis, produiront plus de fruits que vous N'en demandez pas la raison; qu'il vous suffise de savoir que Dieu ne fait rien sans raison, que ce n'est ni à vous ni à moi qu'il rendra compte de sa conduite, qu'il veut que la nôtre se soumette humblement à la sienne, et que sans s'informer du secret chacun se contente de craindre.

Car voilà, dit saint Grégoire, pape, tout le fruit que nous devons tirer de ce mystère. Il faut ignorer le secret du transport des grâces, pour demeurer dans la crainte qui range les esprits orgueilleux à leur devoir; il faut s'humilier pour ne point présumer de sa vertu propre; il n'en faut jamais présumer, pour implorer sans cesse le secours de son Créateur : il faut implorer ce secours afin que celui qui a perdu la grâce en se confiant en lui-même, la recouvre en la demandant à celui qui en est l'auteur, et en la demandant avec une confiance d'autant plus ferme, qu'il l'a promise à tous ceux qui la demanderont avec foi.

J'ai eu donc raison de vous dire, mes frères, que la grâce qui est ôtée aux Juifs peut être ôtée aux chrétiens : *Auferetur a vobis regnum Dei.* Quel autre parti avons-nous maintenant à prendre que de nous appliquer de toutes nos forces à la conserver? Et le seul moyen de la conserver est d'en produire les fruits, puisque c'est la condition expresse que Jésus-Christ y a attachée : *Et dabitur genti facienti fructus ejus.* Il nous importe donc de savoir en quoi ces fruits consistent, et après avoir trouvé dans la parabole de notre Evangile le sujet de notre

crainte, il est temps d'y chercher celui de notre confiance.

SECONDE PARTIE.

Si ceux à qui le père de famille avait loué sa vigne eussent bien voulu en être les paisibles possesseurs, ils n'avaient qu'à exécuter la convention faite avec lui, qui était de lui en rendre les fruits en leur saison; et pour être en état de les rendre il fallait qu'ils s'acquittassent de trois devoirs qui paraissaient indispensables. Le premier, de cultiver cette vigne, parce qu'une vigne inculte ne produit rien. Le second, de ne travailler que dans l'enceinte de cette vigne, tout autre travail extérieur ne pouvant être de nul usage à sa fertilité. Et le troisième, d'y travailler toujours, parce qu'en la négligeant une seule fois elle pouvait devenir stérile.

Mettons-nous, mes frères, à la place de ces vignerons, puisque c'est l'esprit de notre Evangile. Si nous voulons conserver la grâce de notre vocation au christianisme, et par elle toutes les autres grâces dont elle est la source, il faut qu'elle produise en nous des fruits de justice et de sainteté; et afin qu'elle les produise, nous sommes obligés de ne la laisser point oisive dans notre cœur, de n'aller point au delà des bornes qu'elle nous prescrit, de ne nous décourager jamais dans le bien qu'elle nous inspire; d'agir avec la grâce, d'agir selon la grâce, d'agir toujours par la grâce. Réflexions importantes qui sont toutes de pratique, et en même temps moyens infaillibles de ne pas tomber dans la même réprobation que les Juifs.

1. Non, mes frères, il ne faut pas laisser la vigne du Seigneur inculte, la grâce ne doit pas être oisive dans notre cœur; car c'est une des conditions de celui qui nous a appelés au christianisme, que nous devons faire valoir le talent qui nous a été confié, et que chaque talent est une grâce dont il nous demandera compte. Je vous ai établis, disait-il à ses apôtres, afin que vous alliez et que vous m'apportiez du fruit, et que votre fruit demeure : *Posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat* (*Joan.*, XV, 16). Ils l'ont cru, ils sont allés dans tout le monde pour annoncer sa parole, et le fruit qu'ils lui ont apporté de leur grâce a été la conversion des âmes.

Leurs successeurs sont dans la même obligation, et ils seront sévèrement punis s'ils rendent inutile la grâce qui leur a été confiée. Dieu, dit l'Evangile, leur a donné une lampe, non pas afin qu'ils la mettent sous le boisseau, mais afin qu'ils l'élèvent sur le chandelier avec des mains pures (*Matth.*, V, 15), et qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans l'Eglise; car une sagesse qui ne se communique point est comme un trésor caché en terre (*Eccli.*, XX, 32). Ceux-là sont coupables qui cachent leur blé au peuple durant la famine, et ceux-là ne le seront-ils point, qui cachent à leurs frères le pain de l'âme dont ils sont affamés?

Cette obligation ne regarde pas seulement ceux qui sont appelés au ministère ecclésiastique, chaque fidèle y est compris, soit pour lui-même, soit pour les autres; car le père de famille ne loue point de vigne qu'il ne faille cultiver, Dieu ne donne point de grâce qui ne doive porter son fruit. Comme tout vient de lui, dit saint Grégoire, pape (*In Evang., hom.* 9), tout lui doit être rapporté, les biens, les honneurs, le crédit, les qualités de l'esprit et celles du corps.

Vous à qui Dieu a donné des biens, vous devez en faire un saint usage pour vous-mêmes et pour les pauvres; vous qui êtes élevés dans les honneurs, vous devez y faire honorer Dieu; vous qui approchez les puissances de la terre, vous devez vous servir de cet avantage pour soulager les faibles et pour relever les opprimés; vous à qui Dieu a donné le sens et l'intelligence, vous devez vous en servir pour vous conduire vous-mêmes avec sagesse, et pour redresser avec discrétion ceux qui s'égarent; vous à qui il a donné la santé, vous devez l'employer continuellement à son service, et pratiquer les mortifications chrétiennes avec d'autant plus de rigidité que vous avez plus de force; vous enfin qui ne vous sentez capables de rien, vous devez tirer des fruits de votre incapacité même en devenant plus humbles et plus dociles; car c'est peut-être le plus grand talent de souffrir de n'avoir aucun talent, et d'avoir assez de force sur soi-même pour n'en concevoir ni dépit ni jalousie. En ce cas là, mon cher auditeur, le défaut de talent ne vous nuira point, au contraire, il vous en procurera un meilleur que celui que vous auriez.

Et ne vous excusez pas comme font la plupart des pécheurs qui ne veulent jamais se faire la violence avec laquelle on ravit le royaume des cieux; ne dites pas comme ils disent, que la grâce vous manque, ou que si elle ne vous manque pas, elle est trop faible pour vous appliquer au bien.

Excuse frivole que celle-là. Le père de famille avait loué sa vigne à ceux qui avaient traité avec lui, et nous ne voyons pas, dit saint Chrysostome (*Hom.* 69 *in Matth.*), qu'en sortant de ses mains elle fût en mauvais état. Cette haie dont il l'avait environnée, ce pressoir qu'il y avait fait, cette tour qu'il y avait bâtie, marquent assez que de son côté il n'avait rien oublié qui pût servir d'excuse à leur négligence, puisque Dieu même disait par la bouche d'Isaïe : *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ et non feci* (*Isa.*, V, 4)? Que l'on me dise ce que j'ai dû faire encore pour ma vigne que je n'aie pas fait? Or, ce que ce Dieu a voulu marquer par cette parabole s'étant accompli à l'égard des Juifs, il est certain qu'il s'accomplit au nôtre.

Ce n'est pas Dieu qui nous manque, c'est nous qui manquons à Dieu, et qui, à

force de lui déplaire, le contraignons enfin à nous manquer. Combien de fois rejetons-nous sur le défaut de sa grâce le défaut de nos bonnes œuvres, quand c'est notre seule paresse que nous en devons accuser ! *Dieu*, dit saint Jean, *n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui* (*Joan.*, III, 17). *Il veut*, dit saint Paul, *que tous les hommes soient sauvés* (*I Tim.*, II, 4), et s'ils ne le sont pas, c'est leur propre faute, parce qu'ils ne concourent point avec Dieu dans l'ouvrage de leur salut. *O Israël*, disait Dieu aux Juifs, *votre perte ne vient que de vous* (*Ose*, XVIII, 9). Non, mes frères, rien ne nous perd devant Dieu que le péché, et le péché vient tellement de nous, que Dieu ne peut avoir aucune part ni dans le péché même, ni dans la volonté qui nous porte à le commettre. J'avoue qu'il est l'auteur des maux extérieurs qui nous arrivent, mais ce sont nos péchés qui nous les attirent, et nous ne faisons alors que recueillir ce que nous avons semé. Ce second mal dont Dieu nous frappe vient du premier mal que nous avons fait, parce que Dieu punit un péché par un autre ; et en cela, dit saint Augustin, Dieu ne fait point le mal, mais il le règle : *Ordinator malorum, non auctor Deus* (*Gal.*, VI, 8).

Mais voulez-vous que la grâce ne vienne point enfin à vous manquer ? Soyez-lui fidèles tandis qu'elle ne vous manque pas. Faites par elle des fruits de justice, je ne dis pas de cette justice extérieure des Juifs qui croyaient être justifiés par les œuvres, mais de cette justice intérieure des chrétiens qui vient de la foi vivante et animée par la charité. Les Israélites, dit saint Paul, ont cherché la justice et n'y sont point parvenus parce qu'ils ne l'ont point cherchée par la foi, mais comme s'ils eussent pu y parvenir par les œuvres de la loi, *quia non ex fide, sed quasi ex operibus* (*Rom.*, IX, 31), c'est-à-dire qu'ils se sont perdus non-seulement pour avoir fait des actions mauvaises, mais (chose étrange) pour n'avoir pas bien fait les bonnes. Et combien de chrétiens dans le monde qui ne suivent que l'ombre de la justice comme les Juifs ! Toutes les œuvres qui ont une apparence de bonté aux yeux des hommes ne sont pas toujours des fruits de justice, et si elles se trouvent destituées de l'esprit de la foi, elles ne peuvent être méritoires pour le salut. Ne faire que cela, mes frères, c'est laisser la grâce oisive dans notre cœur, c'est la rendre inutile, c'est nous mettre au hasard de la perdre, et peut-être de contraindre Dieu à nous l'ôter comme il l'a ôtée aux Juifs.

2. Il faut remarquer en second lieu que les vignerons devaient travailler dans la vigne que le père de famille leur avait louée et non pas dans celle d'un autre ; car s'ils eussent passé les bornes qu'il y avait mises, ils auraient agi contre son intention et leur travail eût été inutile à la vigne dont ils étaient chargés.

C'est ce qui nous apprend, mes chers auditeurs, que non-seulement nous devons agir avec la grâce, mais précisément selon la mesure de notre grâce ; l'intention de Dieu n'étant point que nous allions au delà des bornes de notre état.

Rien n'est plus dangereux dans la vie chrétienne que d'entreprendre au delà du degré de grâce que l'on a reçu ; car il y a cette différence, selon saint Paul, entre les disciples de Jésus-Christ et Jésus-Christ même, que Jésus-Christ a reçu toutes ses grâces sans mesure au lieu qu'il les a mesurées pour ses disciples : *Unicuique nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi* (*Eph.*, IV, 7). Ce qui ne s'entend pas seulement, dit saint Thomas, des dons gratuits qui ne sont accordés à quelques fidèles que pour le bien de l'Eglise, mais encore des grâces particulières qui leur sont données pour leur propre sanctification. Le dispensateur ne les ayant donc pas mesurées sur notre mérite, mais sur sa seule volonté, il faut que nous agissions selon cette mesure ; et saint Paul en était bien convaincu pour lui-même, quand il disait aux Corinthiens que dans l'Evangile qu'il leur annonçait il ne passait pas d'un seul point la grâce que Dieu lui avait prescrite, *secundum mensuram regulæ qua mensus est nobis Deus* (II *Cor.*, X, 13) connaissant bien que s'il eût passé cette règle il aurait travaillé sans fruit et sans bénédiction.

Nous voyons aussi qu'il avait traité la grande question de la réprobation des Juifs et de la vocation des gentils, dont je vous ai parlé dans mon premier point, à l'occasion de quelques abus qui s'étaient glissés parmi les nouveaux convertis, dont le principal venait de ce qu'ils se préféraient les uns aux autres dans le droit qu'ils prétendaient avoir à la vocation ; et le saint Apôtre leur enjoignait expressément de se tenir dans les bornes du don qu'il avait plu à Dieu de départir à chacun d'eux en les appelant à la foi chrétienne, *unicuique sicut divisit Deus mensuram fidei*. (*Rom.*, XII, 3; *Matth.*, XXV, 15). Il est donc certain que dans le christianisme en général il y a des grâces différentes et dans chaque état particulier des degrés différents de grâce (*I Petr.*, IV, 10) ; par conséquent, tout chrétien qui n'agirait point selon cette règle et qui passerait la mesure de sa grâce travaillerait hors de la vigne que le souverain père de famille lui aurait louée.

C'est sur la nécessité de ce discernement que les saints ont établi tant de règles de circonspection dans la vie chrétienne ; qu'ils inspirent tant de crainte pour l'entrée au sacerdoce ; qu'ils veulent que l'on consulte les sages avant l'entrée dans le cloître, et qu'ils demandent eux-mêmes avec tant d'ardeur les lumières du ciel avant que d'engager une personne pieuse dans les exercices de la vie active.

Mais, me direz-vous, n'est-ce pas un état des plus saints que le sacerdoce, pourquoi le craindre ? N'est-ce pas un état des plus sûrs pour le salut que la vie religieuse, pourquoi tant consulter ? Et les secours que le prochain retire de la vie active ne sont-ce

pas autant d'effets d'une charité bienfaisante, pourquoi délibérer ?

Ah ! mes frères, c'est la sainteté même de ces états qui doit être mûrement considérée, c'est la sublimité de ces conditions qu'il faut appréhender, parce que plus il y a de vertus à pratiquer, plus il y a de difficultés à vaincre; et plus il y a de difficultés à vaincre, plus on a besoin de grâce pour s'y sauver. Tous les mauvais prêtres qui sont l'opprobre de l'Eglise ont entrepris au delà de la grâce qui leur avait été donnée, et Dieu voyant dans sa vigne des ouvriers qu'il n'y a point envoyés n'a garde de bénir et d'accepter leur travail ; car s'il condamne les serviteurs lâches, il ne condamne pas moins les présomptueux. Tous les mauvais religieux qui font le scandale des ordres qu'ils quittent ou qu'ils profanent, se sont engagés à faire plus qu'ils ne se pouvaient promettre du degré de grâce qu'ils avaient reçu ; et toutes ces dévotions indiscrètes qui se pratiquent par un zèle peu éclairé nous font voir tous les jours des personnes qui d'un excès d'austérité tombent dans un excès de relâchement.

Tant il est vrai, mes chers auditeurs, qu'il ne faut point travailler hors de la vigne que le père de famille nous a louée. Aussi est-ce la grande étude des justes que de s'appliquer à bien connaître ce que Dieu demande d'eux, et à se tenir dans les bornes de leur grâce pour produire les fruits qui lui sont propres; et si nous voyons peu de justes, c'est parce qu'il y a peu de chrétiens qui soient fidèles à la grâce et qui fassent ce qu'ils seraient capables de faire avec celle de leur état.

3. Mais en vain les vignerons auraient-ils travaillé quelque temps à la vigne du père de famille, s'ils n'y eussent travaillé toujours. Il suffisait de la négliger seulement une saison pour la rendre stérile et la faire dépérir insensiblement.

Ce n'est pas assez, mes frères, de ménager la grâce que nous avons reçue de Dieu et de n'agir que par ses mouvements, si nous nous décourageons enfin dans le bien qu'elle nous inspire. La grâce est un amour, et l'amour, dit saint Augustin, ne peut-être sans action ; il faut qu'il agisse toujours et partout où il se trouve : *Amor operatur ubi est.*

Lorsque les docteurs du judaïsme eurent fait perdre aux Galates la grâce chrétienne qui leur avait été donnée par le ministère de saint Paul, cet apôtre, vivement touché d'un changement si déplorable, leur écrivit avec toute la force de son zèle et avec toute la douceur de sa charité, pour les porter à conserver religieusement la foi qu'il leur avait prêchée. O insensés, leur disait-il, qui vous a ainsi ensorcelés jusqu'à vous rendre rebelles à la vérité connue (*Gal.*, III, 1) ? Vous couriez si bien dans la carrière que je vous avais ouverte ; qui est-ce qui a pu vous détourner d'une course que vous aviez si heureusement commencée ? *Currebatis bene; quis vos impedivit veritati non obedire* (*Gal.*, V, 7)?

On pourrait faire le même reproche à plusieurs chrétiens qui marchaient autrefois dans les sentiers de la justice et qui s'en sont malheureusement écartés ; qui, comme parle le même apôtre, avaient commencé par l'esprit et ont fini par la chair. Qu'il me soit permis de vous le faire, mon cher auditeur. Je ne sais à qui je parle, mais Dieu vous parle par ma bouche, et il vous adresse intérieurement ma parole qui est la sienne. Peut-être même ne vous a-t-il conduit dans cet auditoire qu'afin que vous écoutiez ce reproche et que vous en soyez touché. *Currebatis bene.* Hélas ! mon cher auditeur, y pouvez-vous penser sans regret ? Au commencement de votre conversion vous promettiez d'être l'exemple de tous les fidèles, vous couriez à pas de géant dans le chemin de la vertu et l'on ne pouvait donner des bornes à votre zèle. Mais tout d'un coup vous êtes devenu immobile, vous vous êtes dégoûté des lectures pieuses, vous avez cessé de prier, vous ne fréquentez plus les sacrements, vous avez renoncé aux pratiques de pénitence qui vous étaient si nécessaires; *currebatis bene*, vous couriez si bien : qui vous a donc arrêté dans une si belle course pour vous empêcher d'obéir à la vérité, qui seule peut faire votre bonheur? *Quis vos impedivit veritati non obedire ?*

Si vous ne cultivez la vigne du Seigneur avec une assiduité toujours égale, elle ne produira point de fruits, et n'en produisant point vous la perdrez : Dieu vous l'ôtera pour la donner à d'autres qui lui en rendront les fruits en leur saison, *vineam suam locabit aliis agricolis ;* car écoutez comme il parle : *J'attendais que ma vigne portât de bons fruits et elle n'en a porté que de sauvages ; mais voici ce que je vais faire. J'en arracherai la haie et elle sera exposée au pillage. Je détruirai tous les murs qui la défendent et elle sera foulée aux pieds. Je la rendrai toute déserte, elle ne sera ni taillée ni labourée, les ronces et les épines la couvriront, et je commanderai aux nuées du ciel de ne pleuvoir plus sur elle* (*Isa.*, V, 2).

Dès-là que nous ne suivrons pas le dessein que Dieu avait eu sur nous en nous donnant sa grâce, nous avons sujet de craindre tous les maux dont il nous menace dans ces expressions figurées. Nous avons à craindre que le ciel irrité ne prenne plus notre défense, que nous ne soyons donnés en proie à nos passions, que les forces de l'enfer ne nous surmontent et que, la vérité s'étant éloignée de nous, Dieu ne retire les grâces dont nous nous serons rendus indignes.

Evitons, mes chers auditeurs, un si grand malheur en faisant les fruits de la grâce, puisqu'elle n'est donnée qu'à ceux qui les feront, *et dabitur genti facienti fructus ejus ;* et pour nous y animer davantage, rappelons en finissant les vérités saintes que nous avons établies dans ce discours pour l'état où notre vocation nous a mis.

La grâce qui nous a faits chrétiens, nous a élevés sur une hauteur environnée de deux abîmes, de celui dont Dieu nous a retirés et de celui où il nous précipitera, si nous nous rendons indignes de cette élévation. Nous sommes chrétiens et nos pères étaient ido-

lâtres, c'est l'abîme dont Dieu nous a retirés. Ce que nous sommes, nous le sommes par grâce : cette grâce, mes frères, nous ne l'avons pas méritée; ne l'ayant point méritée, Dieu peut nous l'ôter sans nous faire tort, et vivant d'ailleurs comme nous vivons, nous devons craindre qu'il ne nous l'ôte pour nous jeter dans le second abîme où sont tant de catholiques apostats, et tant d'autres que nous voyons dans l'enceinte de nos églises faire une profession extérieure de croire ce que nous croyons, mais qui n'honorant Dieu que des lèvres, ont le cœur infiniment éloigné de lui (*Matth.*, XV, 8).

Je suppose, mes chers auditeurs, que vous vous tenez tous debout sur cette hauteur où vous a mis la foi que vous professez, comme le supposait saint Paul de celui auquel il disait : *Tu autem fide stas*, pour vous, vous demeurez ferme dans votre foi. Mais comme celui qui est dans l'abîme de l'hérésie ou de l'obstination doit élever sa voix pour prier la bonté divine de l'en retirer (*Psal.* CXXIX, 1), il faut dire aussi à celui qui est situé sur le bord d'un abîme si affreux : *Qui se existimat stare videat ne cadat* (I *Cor.*, X, 12); ô vous, chrétien, qui vivez dans la véritable Eglise et qui pour cela même êtes élevé si haut, jetez les yeux en bas et ne vous croyez pas en sûreté. Voyez à vos pieds ceux qui sont tombés de la place où vous êtes, et profitant de leur malheur, vivez dans l'humilité et dans la crainte.

Mais afin que cette crainte ne trouble point la paix de notre âme, soutenons-la par l'espérance qui est toujours accompagnée de la joie intérieure du Saint-Esprit. *Servons le Seigneur avec crainte et réjouissons-nous en lui avec tremblement* (*Ps.* II, 11). Les démons tremblent toujours devant Dieu et ne se réjouissent jamais, parce qu'ils n'espèrent rien de lui. Mais les chrétiens se réjouissent dans le temps même qu'ils tremblent, parce qu'ils espèrent la possession de celui-là même qui les fait trembler. Si l'on craint trop on désespère; si l'on espère trop on présume; mais ces deux vertus sont le tempérament l'une de l'autre.

Prions le Seigneur de nous les donner. Prions-le de ne pas mettre nos péchés dans la balance de sa justice, mais de mettre nos besoins devant les yeux de sa miséricorde, afin que nous adorions dans une humble crainte la sévérité de ses jugements et que désormais nous connaissions mieux le prix de la grâce qu'il nous a donnée, afin que nous en fassions les fruits, et que ces fruits, c'est-à-dire nos bonnes œuvres, *rendent notre vocation certaine*, et nous conduisent de la grâce à la gloire.

SERMON XXXII.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

De la fausse paix du pécheur.

Cum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet.

Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en paix (*S. Luc, ch.* XI, 21).

Si les apparences sont trompeuses sur les secrets de la nature, elles le sont davantage sur les dispositions du cœur humain, et rien n'est plus commun que d'en prendre de fausses idées, d'où naissent de faux jugements.

Jésus-Christ délivre un homme possédé d'un démon muet, et le démon étant sorti, le muet parle. Tout le peuple admire une action si nouvelle et si surprenante, mais, comme elle trouve parmi les principaux des Juifs presque autant de censeurs que de témoins, cet Homme-Dieu, qui connaît leurs pensées, veut confondre leurs jugements, et voici le sens du discours qu'il tient à ces critiques orgueilleux :

Vous jugez mal du miracle que vous venez de voir, lorsque vous m'en disputez la gloire pour l'attribuer à Béelzébuth. Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et, par conséquent, le démon ne saurait détruire l'ouvrage d'un autre, sans rompre l'union qui est entre eux. Vous ne faites pas même toute l'attention que vous devez sur l'état de cet esclave auquel je viens de rendre la liberté. Comme le démon auquel il était assujetti n'était pas de ces démons furieux qui tourmentent ceux qu'ils possèdent, et qui, après des mouvements impétueux et des contorsions horribles, les précipitent tantôt dans l'eau et tantôt dans le feu (*Marc.*, IX, 21), une possession plus tranquille vous a paru moins redoutable. Mais apprenez qu'elle était d'autant plus redoutable qu'elle vous a paru plus tranquille, parce que cette tranquillité était un effet de la pleine puissance qu'exerçait sur lui ce démon muet; semblable à un homme fort et armé, qui, tandis qu'il est le maître de son poste, possède paisiblement tout ce qu'il a conquis : *Cum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet.*

Hélas ! mes frères, que cet événement s'est vérifié dans tous les siècles ! et qui pourrait assez déplorer combien le démon possède de cœurs où il se retranche comme en autant de forteresses dans lesquelles il se rend invincible avec le temps ! Quand une fois les sens l'ont emporté sur la raison, on voit le pécheur heureux et tranquille, mais il jouit alors d'une paix plus funeste pour lui que ne le seraient les troubles de la conscience la plus agitée.

Étrange union pourtant, suivant la juste notion des choses, que celle de la paix et du péché ! Il n'est pas surprenant que la grâce et la paix soient deux compagnes inséparables : elles ont des alliances si étroites, qu'il est impossible de les rompre. La grâce prépare la voie à la paix, et la paix suit la grâce par le chemin qu'elle lui a frayé. La grâce est la source de tous les biens, et la paix en est la consommation et le comble : aussi voyons-nous que les Juifs ne souhaitaient que la paix dans leurs saluts ordinaires, mais que les apôtres y ont ajouté la grâce, parce qu'ils ont reconnu, dit Tertullien, qu'en vain souhaiterait-on l'une sans l'autre : *Gratia vobis, et pax.* Une alliance si juste et si bien assortie ne surprend donc pas.

Mais ce qui étonne, c'est d'entendre de la bouche de Jésus-Christ que la paix et le péché puissent compatir ensemble dans un même cœur, après avoir appris d'un prophète qu'*il n'y a point de paix pour les impies* (*Isa.*, XLII, 22), et d'un apôtre, que, comme *la gloire, l'honneur et la paix sont le partage de tout homme qui fait le bien* (*Rom.*, II, 10), l'affliction et le désespoir accablent celui qui fait le mal. Comment accorder ce que la vérité nous apprend avec ce que les interprètes de la vérité nous assurent?

C'est la difficulté qu'il faut résoudre dans ce discours; et, pour cela, je distingue deux sortes de pécheurs, les uns plus, les autres moins coupables; car encore que dans l'état du péché ils appartiennent tous au démon, il ne les possède pas tous avec une égale tyrannie, parce que le péché a ses degrés de corruption et d'endurcissement; et voici deux raisons de cette différence qui vont partager tout ce que je dois vous en dire.

Le pécheur qui n'est pas encore endurci n'a point de paix, parce que la miséricorde divine lui suscite deux sujets de trouble : l'un est le poids du péché, l'autre est la voix de Dieu. Dieu met un poids dans le péché, afin que le pécheur en étant accablé, *se lasse dans la voie de l'iniquité*. Dieu se sert de sa voix pour rappeler le pécheur, afin que le pécheur qui la reconnaît encore revienne de son égarement, et par là, sa miséricorde ne lui laisse point de fausse paix, dans le dessein de le ramener à la véritable.

Mais, quand le pécheur ingrat, après tant de grâces reçues et méprisées, s'est endurci et entièrement livré au fort armé qui le possède, il jouit d'une profonde, mais funeste paix, et vous en voyez les raisons. C'est en vain que le poids de son péché l'accable, il ne le sent plus; c'est en vain que la voix de son Dieu le rappelle, il ne l'entend plus.

Cette insensibilité et cette surdité spirituelle produisent d'autant plus sûrement la fausse paix, que le pécheur ne se croit alors ni sourd ni insensible; et comme c'est l'état le plus déplorable où une âme chrétienne puisse être réduite, et que d'ailleurs il n'est que trop commun, j'ai cru, mes frères, devoir vous le représenter, afin que vous en conceviez toute l'horreur qu'il mérite.

Le péché est un poids qui accable le pécheur, mais, à force de le commettre, l'habitude l'y rend insensible; ce sera le sujet de ma première partie.

La voix de Dieu rappelle le pécheur, dans tous les temps de sa vie, mais, à force de s'en éloigner, le grand éloignement l'y rend sourd; ce sera le sujet de la seconde.

Parole puissante de mon Dieu, qui avez brisé tant de fois les cèdres orgueilleux (*Ps.* XXVIII, 3), pour les abattre sous l'humble joug de la croix; qui avez ébranlé les déserts les plus stériles en bonnes œuvres, pour y répandre la fécondité de la foi, prenez aujourd'hui la force et la magnificence qui faisaient autrefois l'admiration du Prophète, et retentissez aux oreilles du pécheur qui, comme une eau dormante, ne sent ses maux, ni n'entend ceux qui veulent le guérir. Unissez, mes chers auditeurs, vos prières aux miennes, et demandons ce secours par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est la voix universelle de l'Ecriture et des Pères, que le péché est un poids qui accable celui qui le porte. Saint Paul, comparant les chrétiens à ces anciens gladiateurs qui, pour combattre mieux, se défaisaient de tout ce qui pouvait les embarrasser, les exhorte à se décharger du péché comme d'un fardeau importun, qui les empêche de soutenir les divers combats de cette vie : *Deponentes omne pondus et circumstans nos peccatum* (*Hebr.*, XII, 1); et David a ressenti que les iniquités de sa vie criminelle s'étant élevées au-dessus de sa tête par leur multitude, y étaient retombées par leur pesanteur : *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum*, en voilà la multitude; *Et sicut onus grave gravatæ sunt super me* (*Ps.* XXXVII, 5), voilà le poids accablant et insupportable qui le faisait gémir.

Une autre version que saint Augustin a suivie, porte : *Sustulerunt caput meum* (*Aug., in Ps.* XXXVII, 8) : Elles ont élevé ma tête; ce qui nous découvre deux propriétés du péché d'autant plus surprenantes, qu'elles sont plus opposées. Il élève le pécheur et il l'abaisse : il l'élève, parce que tout péché est une rébellion d'un sujet contre son souverain; et il l'abaisse, parce que ce souverain ne manque jamais de rabaisser ce sujet révolté pour le remettre dans son devoir. Il faut bien, dit ce Père, qu'il y ait quelque chose de léger dans le péché, puisque tout homme qui pèche s'élève au-dessus de la raison et de la loi; mais il faut bien aussi qu'il y ait quelque chose de pesant, puisque celui qui pèche demeure courbé sous le poids de l'iniquité qu'il a commise. Mais c'est du pécheur orgueilleux que vient la légèreté qui cause son élévation, et c'est de Dieu juste que vient le poids qui fait la peine et le supplice du pécheur.

Ce poids, dit saint Bernard, en suivant la même pensée, produit deux effets bien funestes (*Bern., Serm. de* XI *Oner. Isai.*). Il oblige le pécheur de regarder la terre, parce qu'il le courbe, et il l'empêche de regarder le ciel, parce qu'il n'est pas possible qu'un homme qui demeure courbé y lève les yeux. Son âme devient semblable à cette femme de l'évangile, qui était si courbée qu'elle ne pouvait regarder en haut : *Erat inclinata, nec omnino poterat sursum respicere* (*Luc.*, XIII, 11), et ce que la contraction des nerfs faisait en elle, la pesanteur du péché le fait en lui; car, comme l'on dit qu'un arbre se courbe quand les branches penchent vers la racine, l'on peut dire, dans un sens figuré, que le pécheur se courbe aussi, quand l'esprit, qui est la partie de l'homme la plus élevée, penche vers le corps, qui en est la plus basse. En cet état, il peut bien avoir de l'amour pour la gloire, mais ce n'est que pour celle qui passe et qui s'évanouit. Il peut être

passionné pour le point d'honneur, mais c'est pour celui qui n'est que fumée. Il peut bien aspirer aux premiers emplois de l'État, mais n'attendez pas qu'il porte son ambition jusqu'à ces trônes célestes que Dieu a préparés aux grands de sa cour : son âme, accablée sous le poids du péché, s'est tellement courbée vers les choses temporelles, qu'elle ne peut plus regarder si haut : *Erat inclinata, nec omnino poterat sursum respicere.*

Il faut pourtant avouer, messieurs, que l'homme ayant été créé, dans son origine pour regarder le ciel, c'est un état violent pour lui que de se tenir courbé pour ne regarder que la terre; voilà pourquoi, dit saint Bernard, une personne de l'un ou de l'autre sexe, qui a passé les premières années de sa vie dans l'innocence, sent tellement la pesanteur des premiers péchés qu'elle commet, qu'il lui est impossible de la soutenir (*Bern., Tract. de Consc., tom.* V, *c.* 4). Alors prend naissance *ce ver qui ronge et qui ne meurt point.* Une conscience encore tendre se sent livrée à un remords qui l'accable, et à peine cette jeune personne est-elle tombée dans le péché, que son premier soin est de se décharger par une prompte confession d'un poids qui lui paraît insupportable : *Videtur ei onus importabile.*

Mais, comme la tentation est forte et la faiblesse extrême, les occasions pressantes et les précautions légères, si, après avoir quitté ce fardeau, elle ne tarde pas longtemps à le reprendre, alors son péché lui paraît à la vérité pesant et fâcheux, mais il commence à ne lui être plus insupportable; il trouble son repos, mais il ne le lui ôte pas tout entier : *Non importabile, sed tamen grave videtur.* Et si enfin, après plusieurs rechutes et plusieurs retours à Dieu, elle s'engage de nouveau dans la servitude du démon, le joug du péché, qui d'abord était insupportable, et qui n'était ensuite que pesant, lui paraît léger : *Paulo post et leve judicat.*

On peut mettre cette vérité dans un plus grand jour, en faisant voir avec saint Augustin le rapport qui se rencontre entre les divers états où l'homme se peut trouver et les différentes dispositions de la conscience.

L'homme peut être considéré, dit ce Père (*Aug., in Ps.* LV, 6), ou dans un état de santé, ou dans un état d'assoupissement et de léthargie, ou dans un état d'immortalité. Lorsqu'il jouit d'une santé parfaite, pour peu qu'on le blesse, il en ressent de la douleur; lorsqu'il est assoupi par la léthargie, il ne sent rien ; lorsqu'il sera parvenu à l'état heureux de son immortalité, il ne sentira rien non plus. Ne dirait-on pas que l'homme léthargique jouit des privilèges de l'homme immortel, puisque ni l'un ni l'autre ne ressent aucune douleur? Mais, léthargique, ne te flatte pas dans cette insensibilité malheureuse, et, sous prétexte que tu ne souffres rien non plus que les immortels, ne pense pas être immortel toi-même. L'état de l'homme qui ressent le mal qu'on lui fait approche bien plus de l'immortalité que cette insensibilité fatale où ton assoupissement te réduit; car il ne s'ensuit pas de ce que tu ne souffres rien, que tu sois déjà revêtu d'une immortalité qui t'élève au-dessus de la douleur, mais il s'ensuit que tu es dépouillé de tout sentiment par la violence de ta maladie : *Non immortalitate indutus, sed sensu exutus es.*

Ce que nous venons de dire de l'homme naturel n'a pas besoin d'application pour nous découvrir les différents états de l'homme spirituel. Tant que l'innocence fait la santé de son âme, il sent le moindre péché qui la blesse; mais quand le nombre ou l'énormité de ses péchés l'ont assoupie par une léthargie spirituelle, il n'en sent plus le poids, parce que sa conscience ne se révolte plus contre lui. Peu à peu le pécheur s'accoutume à tout : il est des années entières sans s'apercevoir que ce soit un fardeau qu'il porte; et il arrive même, par un effet malheureux de l'habitude criminelle, que ce qu'il trouvait d'abord plein d'amertume lui paraît à la fin délicieux : *Dulce fit quod amarum erat, et asperum vertitur in suave.*

Ne vous y trompez pourtant pas, messieurs, il n'y a que le joug de Jésus-Christ qui soit véritablement léger ; le joug du péché a eu toujours la pesanteur en partage. Les prophètes, à qui la lumière de Dieu a fait voir les choses comme elles sont, nous en ont toujours donné cette idée, et les Pères ont remarqué qu'entre tous les prophètes Isaïe l'a vu plus souvent que les autres sous la figure d'un fardeau qui accablait Babylone et ces autres villes superbes que Dieu regardait dans sa fureur (*Isa.*, XIII).

Chose étonnante ! ce prophète qui est à Jérusalem voit le fardeau qui accable Babylone, et les Babyloniens qui en sont chargés ni ne le voient ni ne le sentent. Voilà l'effet malheureux que le péché produit dans le monde, dont Babylone a été la figure. Les hommes criminels y plient sous la pesanteur de leur charge, et, au lieu de l'alléger par le repentir, ils la redoublent par de nouveaux péchés, parce qu'ils ne les sentent pas.

Mais, messieurs, ce monde même dont on vous voit si enchantés, qu'a-t-il donc dans ses grandeurs, dans ses devoirs, dans ses coutumes, dans ses passions, dans ses plaisirs, qui ne soit un poids accablant pour ses amateurs ? Élevez-vous contre moi devant ces autels, si vous reconnaissez que je vous trompe.

Cette envie démesurée de s'agrandir, qui fait sacrifier à toute heure son repos à l'ambition, n'est-elle pas un esclavage, et ne s'aperçoit-on pas tous les jours qu'elle fait servir ceux mêmes qui cherchent à commander? Cette facilité qu'on croit si heureuse d'avoir sans cesse des divertissements, ne produit-elle pas à la fin une sensualité dégoûtante, et n'est-on pas contraint d'inventer des raffinements dans les plaisirs, comme l'on cherche du soulagement dans les peines? Cette nécessité prétendue de fournir aux demandes insatiables du luxe n'attire-t-elle pas

à la fin une dépense qui épuise, et peut-on rien voir de plus fatigant que les suites de la vanité? De quel poids la volupté ne charge-t-elle pas ses esclaves? Des soins accablants, de l'embarras des intrigues, du risque continuel de l'honneur, et enfin de tant de malheurs que le vice traîne nécessairement après soi? Quoi que l'on fasse, on se trouve toujours chargé ou du poids de son état, ou du poids de son plaisir. Les hommes de Dieu, qui sont dans Jérusalem, sont épouvantés de sa pesanteur, eux qui ne la portent pas; et les hommes du monde, qui sont dans Babylone et qui la portent, la sentent si peu, qu'ils seraient même fâchés qu'on les en délivrât. Ils l'ont sentie, après que l'esprit d'iniquité, dont il est parlé dans l'évangile de ce jour, est sorti de leur âme; mais depuis qu'il y est rentré avec sept autres esprits plus méchants que lui (*Luc.*, XI, 26) leur dernier état est devenu pire que le premier, parce que la rechute les a rendus insensibles, et, pour ainsi dire, infatigables. Il est vrai que leur accablement ne peut pas leur être tellement inconnu, que de temps en temps il ne leur arrache quelque plainte; quelquefois une conscience révoltée vient encore les tourmenter par des remords. Mais comme le tempérament le plus délicat s'accoutume aux viandes les plus grossières, le cœur le plus scrupuleux se fait insensiblement aux crimes les plus énormes. L'habitude rend tout supportable, et ce fardeau, tout pesant qu'il est, paraît enfin léger: *Paulo post et leve judicat.* Cette coupe de Babylone, que l'on trouvait d'abord si amère, enivre enfin du vin délicieux de ses prostitutions: *Dulce sit quod amarum*, etc.

C'est par ces degrés imperceptibles d'obscurcissement et de péché que l'homme descend jusque dans les plus noires profondeurs de l'abîme, sans même qu'il pense y être descendu. Mais ne me sera-t-il pas donné de dissiper les illusions qui le séduisent? Grand Dieu! c'est à moi de convaincre avec vous par la vertu de votre parole, mais c'est à vous seul à toucher par la grâce intérieure de votre Esprit.

Pour vous convaincre donc, mon cher auditeur, dans l'espérance que Dieu vous touchera, pour vous convaincre de la pesanteur du fardeau que vous portez, et de la fausse paix où vous êtes, lorsque vous ne le sentez point, je vous renvoie à trois oracles qui ne sauraient vous être suspects, à votre corps même, à la mort et à l'évangile de ce jour.

Mais qui dirait que ce corps faible, épuisé, souvent corrompu, fût capable de vous détromper? Et c'est pour cela même qu'il l'est. Nous lisons dans l'ancien Testament qu'une vile créature, incapable de raison, vit un ange qu'un prophète ne voyait pas (*Num.*, XXII, 28); et la chair fait quelquefois sentir ce que la raison n'est plus en état de comprendre. Celui qui ne s'aperçoit pas que l'amour des richesses est un grand poids, n'a qu'à interroger cette chair qui succombe à tant de veilles et d'inquiétudes, à tant de travaux et de voyages, à tant de désirs et tant de craintes; elle lui répondra qu'elle tombe en défaillance. Celui qui ne se trouve pas chargé du poids de l'ambition, n'a qu'à considérer combien elle lui coûte de mouvements, de ménagements, de visites, d'intrigues, de présents, de prières, et la vue de tant de fatigues le fera convenir qu'il est plus chargé qu'il ne pense. Celui qui ne sent pas la pesanteur de l'amour des plaisirs n'a qu'à consulter ce corps affaibli par tant d'excès et consumé par tant de déréglements; il lui dira qu'il n'y peut plus résister. Et plût à Dieu, eût-on moins de preuves, que sans sortir de soi-même, le pécheur peut quelquefois se convaincre de la fausse paix dont il jouit.

Que si vous n'êtes pas touché, mon cher auditeur, de la leçon que le corps même vous peut faire, écoutez la mort, puisque vous avez des exemples éclatants que c'est à cette dernière heure que chacun ressent son péché avec tout ce qu'il a de pesant et d'affreux, car il en est du péché comme d'un vaisseau; pendant qu'il vogue en pleine mer, tout énorme qu'est son poids, il semble qu'il soit léger, parce que l'eau le soutient. Mais est-il rentré dans le port et veut-on le faire aborder? on juge sainement de sa pesanteur par les machines dont on a besoin pour le remuer.

Durant le cours de la vie, vous ne sentez pas combien le péché vous pèse, parce que le monde vous aide à le porter. Il vous aide à porter le poids des richesses par les avantages qu'elles nous procurent, le poids de l'ambition par les honneurs que l'on rend aux grands, le poids des plaisirs par les douceurs passagères qui y sont attachées. Mais quand le vaisseau arrivera au port et que la navigation sera finie, quand vous passerez du temps, où tout est agité comme la mer, à l'éternité qui est comme une terre ferme, vous sentirez que ce qui vous avait paru léger était d'un poids insupportable; vous trouverez que vous aurez marché par des chemins âpres et difficiles, quelque agréables qu'ils vous aient paru (*Sap.*, V, 7), et qu'ayant ignoré la voie du Seigneur, vous vous serez tourmenté toute votre vie pour vous perdre, et pour acheter si chèrement des supplices éternels.

Mais faut-il attendre de si fâcheuses extrémités pour vous rendre à une vérité si claire? Quand tous ces oracles, qui parlent si haut, seraient muets, l'évangile de ce jour ne vous en instruit-il pas assez, et pour être convaincu que la paix que l'on goûte sous le joug du péché n'est qu'une fausse paix, ne suffit-il pas que le Fils de Dieu nous dise qu'elle est procurée par le démon? Comme il enchante le pécheur avant son crime, pour lui cacher les vrais biens qu'il lui fait abandonner pour des douceurs imaginaires (*Sap.*, IV, 12), il l'enchante encore plus après son crime, pour lui cacher les vrais maux où il l'a engagé; et parce que c'en est un que de l'avoir soumis au joug du péché,

il en dérobe la connaissance à son esprit, lors même que son corps y succombe.

Voilà donc le profond abîme où ne tombent que trop de pécheurs ; mais comment les en retirer ? Je ne doute pas, messieurs, que Dieu ne puisse trouver dans les trésors de sa miséricorde mille moyens de ramener les plus aveugles et les plus endurcis, et nous en voyons quelquefois des exemples consolants. Mais pour moi, je ne rougis point de dire que je n'en sais qu'un, puisque saint Augustin, de qui je l'ai appris, déclare lui-même qu'il n'en sait point d'autre : c'est que tous les prédicateurs dans les chaires évangéliques, et que tous les confesseurs dans les tribunaux de la pénitence, unis par les mêmes sentiments et le même zèle, travaillent de concert à troubler cette fausse tranquillité, en criant aux oreilles de ces malades léthargiques, parce que, dans l'ordre commun, leur âme ne guérira jamais, si elle ne commence à être ébranlée par la crainte de Dieu et de ses jugements.

Mais ce qui empêche ces sortes de malades de guérir, c'est que chaque médecin leur donne un remède différent. S'il y en a un qui les épouvante, il s'en trouve d'abord un autre qui les rassure, et ce que le premier édifie, le second le détruit ; sans considérer que, comme l'Etat ne doit avoir qu'une autorité, la religion ne doit avoir qu'une doctrine.

Je vous l'ai déjà dit, et je ne saurais trop le redire, les pécheurs eux-mêmes ne veulent point être troublés ; ils fuient comme la mort tout ce qui ne s'accorde point avec leurs désirs, et ils craignent si fort de craindre, qu'ils veulent au contraire qu'on leur plaise, lors même qu'on les exhorte à la pénitence. Si l'on suivait leur goût, ils trouveraient dans les prédications, non pas les instructions solides de la religion chrétienne qui troubleraient leur fausse paix, mais seulement des descriptions spirituelles de leurs défauts qu'ils veulent bien y reconnaître, pourvu qu'ils ne s'en corrigent pas, ou bien, au lieu de s'y reconnaître eux-mêmes, ils les appliquent malignement à leurs semblables ; et, non contents de médire partout ailleurs par leur propre bouche, ils viennent médire jusque dans l'Eglise, par la bouche même du prédicateur.

Ah ! messieurs, il s'en faut bien que ce soit là l'effet que la parole de Dieu doit produire. Jamais elle n'établit dans nos âmes la véritable paix qu'après y avoir troublé la fausse. Seigneur, disait David, dès qu'il vous a plu d'ébranler la terre, vous l'avez troublée : *Commovisti terram, et conturbasti eam* (*Psal.* LIX, 4). Cette terre, dit saint Augustin (*Aug., hic, n.* 4), est la conscience du pécheur endurci ; ne craignons pas de la troubler, puisque les paroles suivantes nous apprennent que la santé sera le fruit de ce trouble : *Sana contritiones ejus, quia commota est.*

Mais lorsque nous tâchons de la troubler, en mettant devant les yeux des pécheurs toute la rigueur des jugements qui les attendent, si celui qui nous écoute ne craint pas (mes frères, je crains moi-même en le disant), il n'est pas digne d'être guéri, et qui sait s'il craindra dans la suite, afin que l'on puisse travailler utilement à son salut ! *Si non timet, non est dignus sanari*, c'est le même Père qui parle, et le Saint-Esprit l'avait décidé avant lui, en disant que l'on ne peut être justifié, si l'on n'est troublé, parce qu'il n'y a que la crainte de Dieu et de ses jugements qui puisse arrêter ce penchant si naturel, et tout ensemble si violent, qui nous porte au mal. *qui sine timore est, non poterit justificari* (*Eccli.*, I, 23).

Ah ! mon cher auditeur, de quelque sexe, de quelque âge, de quelque condition que vous soyez, si vous êtes tombé dans une insensibilité si déplorable, laissez-vous donc toucher de la crainte des ardeurs éternelles, dont le juge des vivants et des morts doit punir toutes les rébellions pareilles à la vôtre. Et ne soyez pas rebuté par la violence que vous serez obligé de vous faire, puisque, pour vous garantir du malheur éternel, il faut nécessairement que vous souffriez deux peines, qui finiront bientôt.

La première, dit saint Augustin, est de vous déplaire à vous-même, *primus labor, ut displiceas tibi.* Mais comment viendrez-vous à bout d'une entreprise si difficile, vous qui avez poussé l'amour et l'estime de vous-même jusqu'à l'idolâtrie ? Il faut, mon cher auditeur, que vous fassiez aujourd'hui ce que Dieu fera quelque jour. Montrez-vous vous-même à vous-même. Regardez avec des yeux attentifs et non prévenus l'état déplorable où vous vous êtes réduit. Si vous rentrez dans le fond de votre cœur, il n'est pas possible qu'à la vue de cette multitude de péchés qui défigurent en vous l'image de Dieu, vous ne soyez pénétré d'horreur pour votre misère, et que vous ne sentiez enfin le poids énorme du péché, qui jusqu'ici vous avait été inconnu.

La seconde chose qu'il faut que vous fassiez, dit saint Augustin, c'est de souffrir humblement toutes les peines de la vie et de faire un saint usage des croix de votre état, *secundus labor ferre tribulationes.* Sans chercher ailleurs d'autre pénitence, vous pourriez peut-être en trouver une assez grande dans la vie que vous menez et dans les misères qui y sont sagement attachées par la Providence, pour vous punir et pour vous exercer ; et si la plupart des gens du monde savaient profiter, dans un esprit de foi, des tribulations qui leur arrivent, ils pourraient être de grands saints. *Secundus labor ferre tribulationes.*

Par ce second baptême, vous expierez les péchés que vous avez tant de raison de craindre, et vous dissiperez les illusions qui vous séduisent, si vous donnez à votre conscience la liberté de vous représenter à vous-même tel que vous êtes en effet ; elle vous fera voir, elle vous fera sentir le poids du péché, et, le voyant et le sentant, vous sortirez de la fausse paix où il vous retient.

Que si ce motif n'est pas assez puissant

pour vous faire détester cette paix enchanteresse, il vous reste encore une ressource, mon cher auditeur ; c'est d'entendre la voix de Dieu qui vous rappelle. Mais nous avons dit qu'il y a des pécheurs qui ne l'entendent point, parce qu'à force de s'en éloigner, le grand éloignement les rend sourds. Examinons, en tremblant, si quelqu'un de nous ne serait pas de ce nombre, et faisons de cette recherche importante la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE

S'il n'y avait point une surdité spirituelle, qui nous empêche d'entendre la voix de Dieu, Jésus-Christ ne dirait pas si souvent dans l'Evangile, ni saint Jean dans l'Apocalypse : *Que celui-là m'entende, qui a des oreilles capables d'entendre ce que je dis* (*Matth.*, XI, 15 ; *Apoc.* XIII).

Je trouve en effet, dans les saintes Ecritures, que Dieu nous parle en quatre manières différentes, et que le plus souvent nous n'en entendons aucune. La plus commune est de nous porter au bien par la pensée qu'il nous donne de le pratiquer, et cette inspiration est une voix secrète qui parle au cœur. Si nous ne l'entendons point, il nous menace par sa loi et par la bouche des ministres qui nous l'annoncent, de la rigueur de ses jugements, et cette menace est une voix plus forte que la première. Si nous y résistons encore par notre dureté, il nous frappe des maux dont il nous a menacés, et cette punition est une voix plus vive et plus éclatante que les deux autres. Et si enfin toutes les trois nous deviennent inutiles, le parti que Dieu prend alors est de se taire, et de se faire entendre par un silence de patience et de longanimité. C'est la voie ordinaire que sa sagesse a établie pour se faire entendre à nous.

Mais quand une fois on s'est livré à la tyrannie des passions et du monde, et que l'on s'est fait une conscience intrépide, en quelque manière que Dieu parle, on ne l'entend plus : on est sourd à la voix de l'inspiration, qui rappelle ; on est sourd à la voix de la prédication, qui menace ; on est sourd à la voix de l'affliction, qui frappe ; on est sourd à la voix du silence, qui attend, et une si profonde surdité conduirait à l'impénitence finale, si Jésus-Christ n'employait, pour ces sortes de pécheurs, ce qu'il y a de plus tendre et de plus affectueux dans sa miséricorde, pour les traiter comme il traita le sourd de l'Evangile, figure de tous les autres (*Marc*, VII, 33). Il le tira de la foule du monde, il lui mit ses doigts pleins de la vertu et de l'efficace du Verbe dans les oreilles, pour les rendre capables d'entendre la voix de Dieu, et il dit avec autorité cette puissante parole : *Ephphetha, quod est adaperire*, ouvrez-vous, oreilles du pécheur endurci, ouvrez-vous, et donnez passage à la parole de vie, afin qu'elle pénètre jusqu'au au cœur. Hélas ! mes chers auditeurs, quelle serait aujourd'hui la joie de l'Eglise, si ce miracle pouvait encore être opéré sur quelqu'un de ceux qui composent cet auditoire chrétien.

1. Souvent Dieu nous parle, sans que nous l'entendions, parce que la manière ordinaire dont il parle est l'inspiration, et que l'inspiration est une voix secrète qui parle au cœur. Un des amis de Job la compare au bruit insensible que fait une veine d'eau qui coule sous la terre. Comme ce n'est qu'un filet d'eau qui roule ses petits flots sur un sable doux et délié, il ne suffit pas, pour l'entendre, d'ouvrir la terre qui la couvre, ni même de la voir couler ; il faut porter l'oreille sur le courant de cette eau, pour s'apercevoir que son mouvement excite quelque bruit ; et c'est à peu près de cette sorte, disait l'ami de ce saint homme, que j'ai entendu une voix dont les faibles sons se dérobaient à mon oreille, *et quasi furtive suscepit auris mea venas susurri ejus* (*Job*, IV, 12).

A peine nous sommes-nous séparés de Dieu, que cette voix secrète et intérieure nous rappelle ; mais, parce que tout pécheur est esclave de son péché, nous refusons d'y obéir. Pressés, sollicités, importunés par une voix à laquelle nous ne voulons pas nous rendre, que faisons-nous pour n'en être plus troublés, et pour nous procurer une fausse paix dans notre obstination ? Dieu même, qui nous connaît mieux que nous ne nous connaissons, nous l'apprend par la bouche d'Isaïe, et par ce qu'il disait à son peuple, nous pouvons comprendre ce qu'il nous dit : *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum* (*Isa.*, LIX, 2). Faut-il s'étonner que vous n'entendiez pas la voix douce dont je me sers pour parler à votre cœur ? Et comment l'entendriez-vous ? Vous avez bâti, par vos crimes, comme un mur impénétrable à ma voix. Vous êtes sourds, parce que vous voulez bien l'être. Mais pour vous faire voir combien je déteste cette surdité volontaire, je me prépare à exercer sur vous une punition éclatante, dont aucun de vous n'échappera : *Numerabo vos in gladio, omnes in cæde corruetis* (*Isa.*, LXV, 12).

Et par quel crime pensez-vous que ce peuple eût provoqué la colère de Dieu, jusqu'à lui faire prendre des résolutions si tragiques ? Etait-ce par la profanation de son temple ou par la mort de ses prophètes ? Etait-ce par ses murmures ou par son idolâtrie ? Ecoutez ce que Dieu répondait : Le premier sujet de ma colère vient de ce que je vous ai appelés, et que vous ne m'avez pas répondu ; de ce que je vous ai parlé, et que vous n'avez pas voulu m'entendre. *Pro eo quod vocavi, et non respondistis ; locutus sum, et non audistis.* Vous m'avez irrité, parce que, vous ayant appelés lorsque vous vous engagiez dans ces conversations suspectes, où votre vertu a fait autant de naufrages qu'elle a rencontré d'écueils, vous n'avez pas daigné me répondre ; parce qu'ayant voulu vous détromper, quand je vous ai vus enchantés de l'amour du monde, et prévenus de ses fausses maximes, vous n'avez pas en-

tendu ma voix. C'est pour cela que ma colère tombe sur vous.

Si c'est une prévarication que de ne point vivre suivant les maximes de l'Evangile, parce que c'est la loi générale que Dieu impose à tous les hommes, je soutiens aussi que c'est une rébellion manifeste que de fermer l'oreille à la voix secrète de Dieu, parce que c'est une loi particulière qu'il impose à tous ceux à qui elle s'adresse.

Si vous ne m'en croyez pas, mes frères, croyez-en Dieu, quand il nous fait les menaces les plus terribles, en se servant d'expressions littérales à l'égard de l'ancien peuple, et quoique figurées à l'égard du peuple nouveau, marquant toujours une punition effective : *Numerabo vos in gladio.* Je vous ferai passer l'un après l'autre au fil de l'épée. Le voilà, ce Dieu armé du glaive redoutable de sa justice contre tous les sourds volontaires. *Omnes in cæde corruetis,* vous périrez tous dans ce carnage. Les voilà, tous ces malheureux punis de leur surdité affectée. Et afin que vous ne doutiez pas que c'est eux-mêmes que Dieu frappe, et que vous n'en ignoriez pas la raison, écoutez ce qui suit : *Pro eo quod vocavi, et non respondistis ; locutus sum, et non audistis.* Parce que j'ai appelé, et que vous n'avez pas répondu ; parce que j'ai parlé, et que vous n'avez pas voulu m'entendre. Eh ! mes frères, une funeste expérience ne montre que trop que la plupart des pécheurs périssent, parce qu'ils n'obéissent point à la voix secrète qui les invite à se convertir, et, par cette surdité, ils s'attirent des punitions bien plus grandes que celles dont Dieu effrayait autrefois un peuple terrestre et charnel.

2. Il faut pourtant avouer que Dieu pousse plus loin sa miséricorde, et que quand les pécheurs n'entendent point ses inspirations, il prend une voix plus haute, que l'Ecriture nous exprime par le son de la trompette, comme pour troubler, par le bruit de cet instrument de guerre, la fausse paix dont ils jouissent derrière le mur impénétrable que leur iniquité a bâti ; et cette voix est celle des prophètes, des apôtres et des prédicateurs.

Quasi tuba exalta vocem tuam : Prophète, disait Dieu à Isaïe, et, en sa personne, à tous ceux qui devaient annoncer sa parole, voilà des pécheurs qui ne m'entendent point lorsque je les reprends en secret ; parle-leur de ma part, et, afin qu'ils entendent ta voix, fais-la retentir partout. Jette la terreur dans l'âme de ces endurcis ; représente-leur avec force l'énormité de leurs crimes et la rigueur de mes jugements ; parle-leur de la brièveté de leurs plaisirs imaginaires, et de l'éternité des supplices que je leur prépare : *Quasi tuba exalta vocem tuam.*

Jusques ici, mes frères, j'ai obéi à cet ordre de Dieu, qui m'a envoyé vers vous. J'ai élevé ma voix comme le prophète, et, en suivant l'exemple de l'Apôtre, *je ne balance point à vous annoncer tous les conseils de Dieu. Heureux,* dit notre évangile, *ceux qui écoutent docilement sa parole, et qui l'écoutent pour la pratiquer : Beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.* Mais combien d'autres fuient hors de la portée de cette voix. Quand on se sent coupable de quelque défaut, que l'on n'est pas résolu de quitter, on fuit les lieux et les occasions où l'on prévoit qu'on l'attaquera. *Les peuples,* dit l'Ecriture, *ont pris la fuite dès qu'ils ont entendu la voix de l'ange* (*Isa.*, XXXIII, 3). Le prédicateur, selon les Pères, est l'ange du Seigneur qui doit porter ses ordres aux peuples ; parce que le moyen ordinaire que sa providence a établi est que le monde soit instruit par la parole. Et ceux qui auraient le plus de besoin d'entendre sa voix sont ceux qui fuient davantage. Parmi ceux qui l'entendent, il y en a beaucoup qui n'y sont conduits que par la coutume ou la bienséance, qui vont, selon le temps, où le monde va, peut-être par des raisons encore plus humaines, et, quand leur corps est présent, il est bien probable que leur cœur a pris la fuite ; car, comme il y a dans nos églises *un peuple qui honore Dieu des lèvres, et dont le cœur est éloigné de lui* (*Isa.*, XXIX, 13), le prédicateur peut dire qu'il y a des auditeurs qui l'honorent d'une favorable attention, dans le temps que leur cœur est infiniment éloigné de tout ce qu'il prêche. Voilà ce qui rend tant de prédications inutiles, et qui laisse la plupart des pécheurs dans la surdité que nous déplorons.

3. Mais Dieu n'a-t-il point une voix encore plus éclatante qui retentisse si vivement aux oreilles de ces fugitifs, qu'enfin ils puissent l'entendre ? Oui, sans doute, il en a une qui se fait entendre partout, et David l'appelle la voix de son tonnerre, parce qu'elle est faite pour épouvanter : *A voce tonitrui tui formidabunt* (*Ps.* CVIII, 7).

Ce tonnerre, disent les écrivains ecclésiastiques, nous représente la voix des afflictions qui rappelle les pécheurs les plus éloignés. Quel pécheur peut être plus loin que l'était Jonas, qui fuyait d'un côté quand Dieu l'appelait d'un autre ? Mais une tempête s'élève sur la mer, il se voit précipiter dans ses abîmes, il comprend que c'est la voix de Dieu qui le rappelle, et il rentre dans son devoir. Quel pécheur peut être plus loin de Dieu que l'était l'enfant prodigue, qui avait quitté la maison de son père pour aller vivre, selon son caprice, dans un pays étranger ? Mais dès qu'il vit l'opprobre de sa nudité, et qu'il eut éprouvé les rigueurs de son indigence, la voix de l'affliction fut comme un tonnerre qui le frappa, et qui le fit rentrer en lui-même.

Serait-il possible qu'il y eût des pécheurs encore plus sourds que ceux-là ne l'ont été ? Hélas ! il n'y en a que trop qui, par leurs habitudes mortelles et invétérées, ont mis entre Dieu et eux un chaos si immense, qu'ils n'entendent pas même cette voix, toute éclatante qu'elle est. Mon Dieu, disait un prophète, effrayé de les voir ainsi sans frayeur, vous les avez frappés, et ils n'ont point senti vos coups : *Percussisti eos, et non doluerunt* (*Jer.* V, 3). Vous les avez frappés

dans leur esprit, car ils font des actions non-seulement imprudentes, mais qui tiennent de l'extravagance et de la folie; et, dans les bons moments que vous leur donnez pour la réflexion, la honte ne les fait pas revenir à vous. Vous les avez frappés dans leur corps par des maladies qui les ont conduits jusqu'aux portes de la mort; et, depuis qu'ils en sont revenus, ils n'ont point eu de douleur véritable de leurs péchés. Vous les avez frappés dans leurs proches, en les séparant de ce qui leur était le plus uni; et, à mesure que vous les avez éloignés des autres, ils ne se sont point approchés de vous. Vous les avez frappés dans leurs amis par les infidélités et les perfidies qu'ils en ont reçues; et ils n'ont pas compris que vous leur disiez alors d'aller à vous, ô mon Dieu, comme à l'ami le plus fidèle. Vous les avez frappés dans leur honneur, car les désordres où ils se sont plongés les ont couverts d'opprobre; et cette confusion ne leur donne point de repentir sincère de leur vie passée. Vous les avez frappés dans leurs biens, par les pertes considérables qu'ils ont faites; et ils n'ont pas su reconnaître que vous vouliez être leur trésor. Qui le croirait, ô grand Dieu! votre main, que l'enfer même trouve si pesante, les laisse encore insensibles à vos coups : *Percussisti eos, et non doluerunt.*

Dieu même, comme étonné de la surdité invétérée de ces endurcis, qui ne répondent point au redoublement des afflictions dont il les accable, s'adresse à eux et leur demande : Où est donc votre endroit sensible? où faut-il que je vous frappe, afin qu'une douleur salutaire vous fasse revenir à moi? *Super quo percutiam vos ultra?* Je vous ai frappés partout : dans votre esprit et dans votre corps, dans vos proches et dans vos amis, dans votre honneur et dans vos richesses : *Super quo* (*Isa.*, I, 5)? Parlez, où faut-il donc que je vous frappe? Admirez, mes chers auditeurs, cette bonté infinie qui semble ignorer la cause de l'endurcissement des pécheurs, afin qu'ils la cherchent eux-mêmes, et qu'ils implorent son secours. Mais s'ils parviennent à un si grand point d'iniquité, que l'affliction les endurcisse et les révolte au lieu de les humilier, que fera donc Dieu, après tant d'épreuves? Sa bonté ineffable ne s'épuise pas encore, parce qu'elle *ne veut point la mort du pécheur, mais, au contraire, qu'il se convertisse et qu'il vive* (*Ezech.*, XXXIII, 11).

4. Comme le fer devient plus dur à mesure qu'on le frappe, Dieu ne frappe plus le pécheur, de peur qu'en continuant de le frapper il ne s'endurcisse davantage, mais il tâche alors de se faire entendre par son silence, qui, comme dit un saint docteur, est une voix aussi puissante que les autres : *Silentio suo sermocinatur* (*Guerr. Abb., inter op. S. Bern.*). Il l'attend pour voir si la longue patience le ramènera.

O vous qui jusqu'ici n'avez pas voulu entendre par les oreilles du cœur la voix éclatante de Dieu, qui vous a parlé en tant de manières, apprenez du moins aujourd'hui à écouter la voix de son silence, la voix de cette bonté infinie qui dissimule vos désordres anciens et nouveaux, et n'ignorez plus que cette bonté vous invite à faire pénitence : *Ignoras, quia benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit* (*Rom.*, II, 4). Vous l'ignorerez toujours tant que vous ne changerez point. Vous serez toujours sourds tant que vous serez obstinés, toujours pécheurs tant que vous serez impénitents. Vous amasserez un trésor de colère que vous ne connaîtrez point durant le jour de votre fausse paix, mais que vous connaîtrez au jour de la guerre que Dieu, si longtemps méprisé, vous déclarera dans sa fureur. Craignez que la mort ne vienne vous surprendre *dans les ouvrages de vos mains* (*Psal.*, IX, 17), comme vous en menace l'Ecriture. Craignez qu'elle ne vous surprenne, vous, dans cette habitude criminelle où vous êtes plongé depuis tant d'années; vous, dans cette injustice honteuse que vous commettez à l'égard des pauvres et des faibles que vous opprimez; vous, dans cette sensualité païenne qui vous rend avares pour vos devoirs et prodigues pour vos plaisirs; vous, dans cette vie nonchalante et inutile dans tout le cours de laquelle vous ne sauriez montrer peut-être une seule action de piété; et vous, dans cette vie occupée et tumultueuse qui, de toutes les affaires de ce monde, n'ignorez que celle du salut.

Encore si votre paix devait être éternelle, toute fausse qu'elle est, on pourrait n'avoir point de compassion d'un état que vous aimez. Mais, mon cher auditeur, le jour de votre paix ne sera pas éternel, et, malgré tous les efforts que vous faites pour le prolonger, il finira, et le jour de la colère lui succédera.

Reconnaissez donc aujourdhui que le solide bonheur ne se trouve que dans la véritable paix, dans le calme des passions, dans le repos de la conscience, et employez pour y parvenir cette habileté et cette prudence que vous mettez si utilement en œuvre pour vos intérêts temporels. N'imitez pas cet économe infidèle de l'Evangile, à l'occasion duquel Jésus-Christ disait que *les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires que ne le sont les enfants de lumière* (*Luc.*, XVI, 8). L'usage que vous faites de votre raison pour le monde condamnera le peu d'usage que vous aurez fait de votre foi pour le salut. C'est par cette foi animée par la charité que vous êtes enfants de lumière, et c'est en la laissant morte et sans œuvres que vous demeurez dans les ténèbres. La vraie prudence consiste a savoir faire tout servir à la vertu, et, en quelque état que l'on soit, on ne manque jamais de moyens pour se sauver quand on le veut fortement.

L'évangile que nous venons d'expliquer vous en donne deux excellents moyens; l'un est de faire désormais une attention des plus sérieuses sur le poids du péché, auquel l'habitude rend insensible. N'attendez pas à le sentir au temps malheureux où les iniquités du pécheur doivent retomber sur sa tête

pour l'accabler et pour le confondre (*Ps.* VII, 17). Ecoutez à l'avance le triste langage des réprouvés, qui trouvent que chaque péché pèse plus qu'une montagne, puisque, dans le jour horrible de la colère du Seigneur, ils croiront se soulager en disant ces paroles désespérées : *Montes, cadite super nos* (*Apoc.*, VI, 16) ; montagnes, tombez sur nous. Nous vous trouverons moins pesantes que la colère de l'Agneau que nous avons irrité.

Le second moyen est d'écouter la voix de Dieu, et d'avoir horreur de cette surdité qui tient du prodige, où l'on n'entend plus ni la voix de l'inspiration qui rappelle, ni la voix de la prédication qui menace, ni la voix de l'affliction qui frappe, ni la voix du silence qui attend. Songez que ceux qui ne l'entendront point ici entendront dans toute l'éternité cette voix de tonnerre qui gronde autour de la roue sans fin : *Vox tonitrui tui in rota* (*Ps.* LXXVI, 19), et qu'ils feront autour de cette roue une pénitence cruelle, mais inutile, pour avoir refusé d'en faire une autre plus douce et plus salutaire : pénitence, dit saint Augustin, qui sera éternelle, mais qui, tout éternelle qu'elle sera, ne procurera point le salut (*Aug. in Ps.* LV, 13).

De tout cela vous devez conclure que l'état d'une âme ensevelie dans la fausse paix est le plus déplorable où elle puisse jamais être réduite, et il est bien à craindre que plusieurs chrétiens qui se croient en sûreté y soient néanmoins enveloppés. La fausse paix est de tous les péchés et de toutes les conditions. L'homme du monde peut l'établir dans son cœur par le déréglement de sa vie, la femme du siècle par l'attachement à ses vanités, la femme dévote par une piété mal réglée, le prêtre par la profanation des choses saintes, un grand nombre d'autres par un entier oubli de Dieu et d'eux-mêmes, où ils parviennent enfin à avaler l'iniquité comme l'eau. Personne ne peut s'en mettre à couvert que par une vigilance continuelle et par un attachement inviolable à tous les devoirs de son état.

Ayons-les, mes chers auditeurs, cet attachement et cette vigilance, et prions le Seigneur de nous les donner : *Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum* (*Luc.*, XI, 14). O Jésus, vous chassâtes autrefois le démon du corps d'un homme muet, et c'est dans ce saint jour que nous célébrons la mémoire de ce prodige. Mais combien y en a-t-il dans notre siècle que le démon n'a pas seulement rendus muets, mais aveugles, mais sourds, mais paralytiques. Non-seulement ils ne parlent ni à vous, ni de vous, ni pour vous ; ils ne voient pas même votre sainte loi, ni ne l'entendent, ni ne la pratiquent : voilà une grande misère qui est bien digne de votre grande miséricorde. Ne souffrez pas que le fort armé possède en paix l'âme de tant de pécheurs ; faites qu'il en survienne un autre plus fort que lui qui le surmonte (*Luc.*, XI, 21), et c'est vous, mon Sauveur, qui êtes ce fort par excellence, *ce lion victorieux de la tribu de Juda* (*Apoc.*, V, 5). Chassez donc aujourd'hui *le démon dans le doigt de Dieu* (*Luc.*, XI, 20), et, par une preuve si éclatante, montrez encore aux incrédules que *le royaume de Dieu est venu jusqu'à nous*. Epouvantez utilement ceux qui vous offensent, et faites par votre grâce que la paix des pécheurs endurcis ne soit pas suivie du trouble éternel, mais qu'au contraire le trouble des pécheurs convertis soit suivi de la paix éternelle. *Amen.*

SERMON XXXIII.

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

Des sociétés chrétiennes.

Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.

En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve au milieu d'elles (*S. Matth., ch.* XVIII, 20).

Si l'homme est porté à la société par un instinct de la nature, le chrétien l'est encore davantage par un mouvement de la grâce, parce qu'il est soumis à un chef qui a toujours travaillé à former des sociétés saintes. Dès le premier moment de son incarnation il a associé la nature divine avec la nature humaine. Tout ce qu'il a fait et souffert pendant sa vie n'a tendu qu'à réunir par les nœuds sacrés de son amour Dieu et les hommes, que le péché avait désunis ; et les apôtres n'ont prêché, selon le témoignage de saint Jean, qu'afin *que nous fussions unis avec eux dans la même société, et que notre société fût avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ* (I *Joan.*, I, 3).

Mais rien ne prouve mieux cette vérité que l'évangile de ce jour, qui, selon saint Jérôme, n'a d'autre fin que l'union : *Omnis superior sermo ad concordiam nos provocat* (*Hier. Matth. hic*). Si le Sauveur nous y commande de corriger notre frère avec tant de sagesse et de précaution, et de lui pardonner sans réserve, s'il est possible qu'il pèche contre nous avec tant d'excès, ce n'est qu'afin de le gagner, et qu'en le gagnant nous puissions faire avec lui une société chrétienne. S'il y donne à ses apôtres le pouvoir de lier et de délier la conscience des pécheurs, c'est afin que ces mêmes pécheurs ne trouvent point de difficulté à se réconcilier ensemble, en voyant la facilité avec laquelle Dieu se réconcilie avec eux. Enfin s'il s'engage de se trouver au milieu de deux ou trois personnes assemblées en son nom et de ne rien refuser à leurs prières, c'est afin qu'en ajoutant la récompense à l'exhortation, il les porte mieux à s'unir par les liens d'une charité réciproque. Il est donc vrai, selon saint Jérôme, que tout cet évangile nous exhorte à une union mutuelle et à une sainte société : *Omnis superior sermo ad concordiam nos provocat.*

Pour en suivre l'esprit, mes frères, je dois vous entretenir aujourd'hui de la société des chrétiens, et je renferme mon dessein dans l'explication que les pères nous ont laissée des paroles de mon texte : *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.* En quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve au milieu d'elles.

La grande société où l'on s'assemble au nom de Jésus-Christ, c'est l'Eglise. Elle est composée des chrétiens de tous les temps et de tous les lieux qui, sans se voir et sans se connaître, ne laissent pas d'être formés par la même foi, animés de la même espérance, unis par la même charité. Mais parce qu'il y en a d'autres qui vivent dans les mêmes temps et dans les mêmes lieux, qui se voient et qui se connaissent, ceux-ci, non contents d'être unis par les liens généraux de la religion, le sont encore par les liens de la société civile et par les nœuds de l'amitié. La première union est indispensablement nécessaire pour le salut; la seconde est très-utile, si elle n'est pas défectueuse.

Or les paroles de mon texte nous apprennent deux grandes vérités. L'une, que Jésus-Christ s'est toujours trouvé et se trouvera toujours au milieu de l'Eglise. L'autre, qu'il se trouve au milieu des personnes qui s'unissent en son nom. C'est ce qui me détermine à vous parler de la société générale que les chrétiens forment dans l'Eglise par les liens de la religion, et de la société particulière qu'ils forment entre eux par les liens de l'amitié. Deux propositions, qui étant docilement écoutées pourront servir à éveiller votre foi et à réformer vos mœurs; à vous rendre bons chrétiens dans la religion et parfaits amis dans le commerce de la vie.

Le Saint-Esprit est le lien du Père et du Fils dans l'éternité, et il l'est encore dans le temps de toutes les personnes saintement unies. Je ne saurais parler saintement de cette union, qu'il ne s'unisse à moi par les lumières de la grâce, et c'est le secours que je lui demande par l'intercession de son Epouse : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ est descendu du ciel pour former l'Eglise, qui avait été conçue éternellement dans les conseils de Dieu, et qui avait été représentée par la Synagogue, afin que la figure précédât la vérité. Cette Eglise fait un corps dont il est la tête, et il est lui-même, dit l'Apôtre, le Sauveur de son corps : *Ipse salvator corporis sui* (I *Cor.*, XII, 12). Il est au milieu d'elle, et il y sera jusqu'à la consommation des siècles (*Matth.*, XXVIII, 20). Il y est comme le soleil au milieu des astres pour leur communiquer sa lumière, comme le cœur au milieu du corps pour l'animer, comme le centre au milieu du monde pour attirer tout à lui. Il est, en un mot, au milieu de tous les fidèles, comme leur voie, par son exemple, comme leur vérité, par sa parole, comme leur vie par sa grâce (*Joan.*, I, 6).

De cette notion de l'Eglise, il est aisé de conclure qu'il faut être dans son sein pour se trouver avec Jésus-Christ, et par conséquent dans la voie du salut. Hors de son corps, dit saint Augustin, il ne vivifie et ne sauve personne, car on n'est point participant de la charité, si l'on est ennemi de l'unité (*Aug.*, *Ep.* 50 *et* 204). De là ce Père conclut que tous ceux qui sont séparés de l'Eglise ne peuvent être avec Jésus-Christ, et que quand même ils seraient brûlés vifs pour lui, ils ne laisseraient pas d'être précipités dans l'enfer, et tous les Pères ont regardé l'Eglise comme figurée par l'arche, hors de laquelle personne ne fut sauvé du déluge.

Or il y a des chrétiens qui sont dans la société de l'Eglise, et qui ne sont pas dans les dispositions nécessaires pour profiter d'un tel bonheur.

On en voit un nombre infini qui rendent inutile par leur conduite la grâce du Rédempteur qui les y a si heureusement appelés. Ils y entrent au nom de Jésus-Christ, et ils y demeurent contre le nom de Jésus-Christ, en telle sorte qu'on peut leur faire le même reproche que saint Paul faisait aux Juifs : Vous vous glorifiez, leur disait-il, (*Rom.*, II, 17), des faveurs que Dieu vous a faites..... parce que vous avez dans la loi la règle et la science de la vérité. Mais vous, qui vous glorifiez dans la loi, vous déshonorez Dieu par le violement de la loi, et vous êtes cause que son nom est blasphémé parmi les nations.

Etrange aveuglement! Dieu leur a manifesté son Eglise, et par elle tous ses mystères. Pour leur donner lieu de mériter, il a voulu qu'ils se soumissent à l'autorité de cette même Eglise, et rien n'est plus juste ni plus sensé, car si l'esprit humain s'abandonne à suivre ses propres pensées, ou n'ira-t-il point? Et ils veulent toujours vivre incrédules et indépendants. Ils se séparent intérieurement de la société de toutes les nations du monde, pour se tenir à l'écart dans une solitude affreuse, où ils vont errants d'impiété en impiété.

S'il leur arrive quelquefois de s'en expliquer, nous les voyons tomber dans des absurdités pitoyables. Nous les voyons se parer de quelques objections captieuses que d'autres libertins leur ont apprises, dont la réponse leur paraît difficile. Et comment ne le serait-elle pas? Jamais ils ne se sont appliqués sérieusement à connaître la religion dans son origine et dans ses suites, dans ses mystères et dans ses préceptes. Tout au plus savent-ils quelque maxime de morale qu'ils ne peuvent s'empêcher de louer, car les païens même l'ont louée. En vérité, c'est un objet trop grand pour se présenter à eux d'une seule vue, et il paraît bien que quand ils en jugent mal, ils blasphèment ce qu'ils ignorent.

Les pressez-vous donc de le considérer, ce grand objet, et les convainquez-vous par de vives raisons que c'est un moyen nécessaire pour détruire leur incrédulité? alors ils vous répondent d'un air capable et décisif qu'il faut croire sans approfondir, et qu'il est dangereux de raisonner sur les matières de religion. Vous diriez qu'ils veulent faire grâce à cette religion divine, et qu'ils ne refusent de s'en instruire que parce qu'ils craignent d'en trouver le faible.

Vains prétextes dont cherchent à se cou-

vrir l'ignorance et la paresse. Qu'ils sachent, ces insensés, que l'Eglise de Jésus-Christ ne craint pas d'être connue, et qu'elle n'enseigne rien qui ne se soutienne au plus grand jour. S'il s'y glisse quelque abus par l'indiscrétion de ses ministres ou par l'infidélité de ses enfants, elle le condamne d'abord, et jamais les ténèbres du mensonge ne parviendront à y éteindre la vérité. Et du moins, avant que de la mépriser et de la combattre, devraient-ils la connaître autrement que par ses dehors, et sur le simple témoignage de gens suspects. Le sujet mérite bien qu'ils s'en instruisent par eux-mêmes, d'autant plus que la même Ecriture qui nous ordonne de captiver notre esprit sous l'obéissance de la foi (II *Cor.*, XVI, 5), nous ordonne aussi de nous appliquer à l'étude de la science et de la sagesse, et de travailler toute notre vie à connaître la volonté de Dieu (*Prov.* I, 2, 3). S'ils ne la connaissent donc pas, qu'ils s'en prennent à leur mauvaise volonté et à leur négligence propre, et qu'ils avouent que bien loin que la raison les engage dans un si misérable parti, ce sont les passions qui les empêchent de s'unir à cette Eglise où l'on ne tend qu'à les réprimer.

Pour nous, mes frères, qui faisons gloire d'être dans son sein, profitons d'une vocation si signalée et rendons-la certaine par nos bonnes œuvres (II *Petr.*, I, 10). Inutilement serions-nous unis à l'Eglise par la société visible de la foi, si nous ne l'étions par le lien intérieur de la charité, puisque l'un sans l'autre ne peut nous sauver. Nous y sommes entrés au nom de Jésus-Christ par le baptême, mais nous y demeurons contre le nom de Jésus-Christ quand nous ne profitons point des grâces que nous y avons reçues; et qui de nous oserait dire qu'il en profite autant qu'il en devrait profiter?

Selon l'idée générale que nous avons donnée de l'Eglise, Jésus-Christ s'y trouve comme notre lumière, en sommes-nous pour cela plus éclairés dans la foi, et combien y en a-t-il parmi nous qui sont enveloppés dans le jugement terrible qu'il est venu exercer dans le monde, afin que *ceux qui voient deviennnent aveugles* (*Joan.*, IX, 39); puisqu'étant dans le sein même de la lumière, nous ne voyons ni nos devoirs, ni le plus souvent nos péchés. Nous avons dit que Jésus-Christ est comme le cœur de l'Eglise, pouvons-nous nous rendre témoignage d'en être uniquement animés, et de n'agir que par les impressions qu'il nous donne, nous qui suivons en tant de rencontres les mouvements aveugles et impétueux des passions? Nous avons dit que Jésus-Christ est comme le centre de l'Eglise, ne tendons-nous jamais qu'à lui, et des vues intéressées et ambitieuses ne nous attirent-elles pas plus que lui? Nous avons dit que Jésus-Christ se trouve dans l'Eglise comme notre voie, par son exemple, et qu'imitons-nous, que l'exemple du monde corrompu? Il y est comme notre vérité par sa parole; est-ce l'entendre et la lire dans le dessein d'en profiter, que de l'oublier le jour même qu'on l'a entendue? Il y est comme notre vie par sa grâce, mais, à voir de près la conduite de la plupart des chrétiens, on ne se tromperait pas si on leur dit, comme à l'évêque de l'Apocalypse, qu'ils ont la réputation d'être vivants, et qu'ils sont chrétiens à l'extérieur, mais qu'ils ne laissent pas d'être morts, parce qu'ils n'ont pas seulement une étincelle de charité.

Saint Paul reprochait aux Juifs qu'en se glorifiant dans la loi ils déshonoraient Dieu par le violement de la loi, et que par là ils étaient cause que le nom de Dieu était blasphémé parmi les nations: *Nomen Dei per vos blasphematur inter gentes* (*Rom.*, II, 17). Peut-on douter que ceux-là ne méritent le même reproche, qui ont la vérité dans l'Eglise et qui ne la pratiquent point par la charité (*Eph.*, IV, 15), qui au lieu d'être distingués par leur vertu, comme ils le sont par leur caractère, de toute nation qui est sous le ciel, deviennent l'opprobre de leurs voisins, et s'exposent au mépris et à la risée de ceux qui sont autour de nous (*Ps.* XLIII, 14). Les libertins sont ravis de trouver dans cette conduite la justification prétendue de leur incrédulité. Les hérétiques se confirment dans leurs erreurs, en voyant parmi nous le mal que nous condamnons, et nous avons beau les instruire par nos livres et les exhorter par nos discours, jamais nous ne leur ôterons pleinement leurs vaines excuses, si nous ne les édifions par le règlement de nos mœurs et par le bon exemple de notre vie.

Mais n'y a-t-il pas quelqu'autre moyen d'attirer de bonne foi les libertins et les hérétiques dans le sein de l'Eglise, et de profiter nous-mêmes du bonheur que nous avons d'y être reçus?

Oui, mes frères, et ce moyen infaillible nous est marqué dans l'évangile de ce jour. Il consiste dans les prières de cette même Eglise, qui sont toujours exaucées selon cette parole du Fils de Dieu : *Si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans le ciel* (*Matth.*, XVIII, 19). N'en soyons pas surpris, Jésus-Christ et l'Eglise, dit Tertullien, ne font en un sens qu'une même chose : *Ecclesia Christus est.* Jésus-Christ, durant les jours de sa vie mortelle, a toujours été exaucé *selon son humble respect pour son père*, il s'ensuit donc nécessairement que l'Eglise doit être exaucée comme lui. Elle prie en faveur de Pierre prisonnier, et sa prière est si puissante qu'elle fait descendre d'abord un ange du ciel pour rompre les chaînes de cet apôtre. Toutes ces saintes femmes de l'Evangile, dont la prière a eu son effet, la Chananéenne, la veuve de Naïm, Marthe et Marie, sont regardées par les Pères comme autant de figures de l'Eglise, à laquelle son divin Epoux ne refuse rien de ce qu'elle demande.

Mais afin que ses prières aient pour nous l'effet que nous en attendons, il faut que nous lui soyons entièrement unis, car c'est

la condition essentielle que Jésus-Christ y a attachée : *Si duo ex vobis consenserint*, si deux d'entre vous s'unissent ensemble, et cette union renferme trois circonstances remarquables.

La première, c'est qu'il faut prier conjointement avec l'Eglise. Tous les fidèles, assemblés dans leur paroisse, ayant leur pasteur à leur tête, font toujours à Dieu, comme parle Tertullien, *une violence agréable* à laquelle il ne résiste point; et voilà pourquoi on les a exhortés dans tous les siècles à assister aux offices divins de la paroisse, parce que les grâces du salut y sont attachées. Mais si les prières que les chrétiens font dans l'Eglise ne sont pas toujours exaucées, c'est que la plupart d'entre eux sont divisés dans l'Eglise même. *L'un est à Paul, l'autre à Céphas* (I *Cor.*, I, 12), et très-peu sont à Jésus-Christ qui ne veut *qu'un troupeau et qu'un pasteur* (*Joan.* X, 16).

La seconde circonstance de cette union, c'est que pour ressentir en nous l'effet de la prière de l'Eglise, il faut que nous entrions dans son esprit et dans ses sentiments : *Si duo ex vobis consenserint.* Mais quel est l'esprit de l'Eglise? Celui de Jésus-Christ même, qui est un esprit de paix et d'humilité, et non pas notre propre esprit, qui ne tend qu'à l'orgueil et à l'amour-propre. Quels sont les sentiments de l'Eglise? Ceux de la tradition, des Pères et des conciles, et non pas ceux de la coutume, du relâchement et des maximes mondaines.

La troisième circonstance qui doit perfectionner cette union, c'est qu'il nous faut gémir des dissensions publiques et particulières de l'Eglise, car elles n'y manqueront jamais, comme elles n'y ont jamais manqué. Jésus-Christ a eu ses antechrists, puisque les Pharisiens l'ont persécuté sans cesse. Avant lui les vrais prophètes ont eu les faux prophètes pour adversaires; après lui les vrais apôtres ont été traversés par les faux apôtres. Puis donc que ces sortes de dissensions se trouvent toujours dans l'Eglise, enfants de la paix, préparez-vous à un gémissement continuel, et au lieu de vous scandaliser du mal, tâchez de le guérir par vos larmes et par vos prières. Demandez à Dieu la paix que le monde ne peut donner, comme l'Eglise la demande tous les jours en présence des saints mystères. Soyez dans la disposition d'acheter cette bienheureuse paix aux dépens de votre repos et de vos fortunes, à l'exemple de saint Augustin et de tous les évêques d'Afrique, qui voulurent quitter leurs siéges pour faire cesser le schisme dont l'Eglise était alors agitée. C'est pour former cette union sainte que Jésus-Christ a donné tout son sang, que chacun tâche de se l'appliquer. O vous que l'incrédulité sépare de l'Eglise, appliquez-vous ce sang précieux pour y rentrer. Et vous que la foi retient dans l'Eglise, appliquez-vous ce même sang pour y mener une vie plus chrétienne, et Jésus-Christ se trouvera infailliblement au milieu de vous : *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum.*

Mais si, au delà de cette société générale, vous êtes encore portés à faire entre vous une société particulière, afin que Jésus-Christ s'y trouve, il faut qu'elle soit fondée sur la charité, et non pas sur une amitié profane et tout humaine.

C'est ici, mes chers auditeurs, une matière qui a un grand rapport à la conduite ordinaire de la vie, et qui mérite d'autant plus les réflexions des prédicateurs que les gens du monde n'y en font aucune. Vous avez vu la société générale des chrétiens dans l'Eglise par les liens de la religion ; vous allez voir la société particulière des chrétiens entre eux par les liens de l'amitié, et cette société parfaite des amis chrétiens fera la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

La nature commence l'amitié, l'union des cœurs la lie et l'achève, la grâce la perfectionne et la sanctifie, et elle est approuvée de Dieu et des hommes (*Eccli.*, XXV, 1). Et comment Jésus-Christ, notre divin législateur, n'aurait-il pas voulu que nous aimassions nos amis, lui qui nous a commandé d'aimer jusqu'à nos ennemis (*Matth.*, V, 44), et qui a été lui-même l'ami le plus fidèle qui sera jamais. Non-seulement il nous a permis l'amitié, mais il nous l'a commandée : *Je vous laisse*, nous dit-il, *un commandement nouveau de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés, et c'est à cette marque que l'on connaîtra que vous êtes mes disciples* (*Joan.*, XIII, 24). Ce que les interprètes n'entendent pas seulement de la charité générale que nous avons pour notre prochain, avec lequel nous nous trouvons unis dans la société de l'Eglise, mais encore de l'amitié particulière qui nous unit plus étroitement à cette autre société que composent les amis (*Inter Op. S. Aug., l. de Amic. c. 4, t.* VI).

Mais notre évangile nous apprend qu'afin que cette amitié soit chrétienne, elle doit être formée entre des personnes unies au nom de Jésus-Christ : *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum*, car, selon les sages remarques qu'en ont faites saint Augustin, saint Jérôme et d'autres Pères, toute amitié, qui n'a que des raisons et des vues humaines pour principe, est toujours fausse et dangereuse dans ses suites, et telles sont les amitiés ordinaires du monde, qui, comme dit saint Jacques, sont des inimitiés contre Dieu : *Amicitia hujus mundi inimica est Dei* (*Jac.*, IV, 4).

Il n'y a pas jusqu'aux païens qui n'aient donné des leçons sur l'amitié, et comme elle est aussi ancienne que l'homme, qui n'est qu'amour dans le fond de sa nature, il n'était pas impossible à la philosophie païenne d'en connaître l'excellence et la perfection. Mais il est bien certain qu'il n'y a que la philosophie chrétienne qui l'ait trouvée; et il est à propos, mes frères, de vous en donner quelques exemples, qui non-seulement entreront en preuve de la vérité que j'ai avancée, qu'il n'y a d'amitié véritable que celle qui est formée en Jésus-Christ, mais qui, de plus, vous feront remarquer en passant l'usage que

nous devons faire des écrits des sages païens; écoutez la belle maxime de l'un d'entre eux.

Je crains tout pour mon ami, et je ne crains pour moi que de n'être pas assez bon ami (*Senec.*). Voilà qui paraît grand et généreux. Mais que les philosophes ont abusé le monde par des paroles magnifiques et par de grands sentiments qui, pour l'ordinaire, ne subsistaient que dans leurs idées. Ils déclamaient toujours contre les richesses, mais leur déclamation n'était pas sensée, car il leur en fallait avoir pour être heureux à leur mode, ou autrement ils auraient été distraits de la béatitude philosophique par les nécessités de la vie. Ils disputaient avec une ardeur incroyable contre ceux qui enseignaient que le souverain bien de l'homme était le plaisir; et ils ne voyaient pas que dans cette dispute ils ne se proposaient eux-mêmes que le plaisir. Tout de même, ils donnaient une infinité de leçons sur l'amitié parfaite, qu'ils n'ont jamais pratiquées. *Craindre tout pour son ami, ne craindre rien pour soi que de n'être pas assez bon ami*, est une excellence de l'amitié dont la seule crainte de Dieu et le seul amour de Jésus-Christ pouvaient rendre l'homme capable, et il n'y a que la charité qui mette véritablement un ami chrétien dans l'état où ce philosophe feignait d'être. C'est la charité prudente qui craint tout pour son ami; c'est la charité désintéressée qui ne craint rien pour soi; c'est la charité humble qui craint que ce qu'elle fait ne soit pas assez charitable, et ce n'est que dans le christianisme qu'on trouve la pratique jointe à l'instruction.

Je me fais un ami, disait encore ce sage païen, *afin d'avoir un homme pour lequel je puisse mourir, ou que je puisse suivre dans l'exil.* Mais cette belle maxime n'a été non plus accomplie que l'autre par les sages du paganisme. Mourir pour son ami est sans doute l'effet de la plus grande amitié, et l'Evangile nous en a rendu témoignage (*Joan.*, XV, 13). Mais ne faire un ami que pour avoir lieu de mourir avec lui, ou de mourir pour le faire vivre, c'est une perfection de l'amitié qui ne se trouve que dans les cœurs où Jésus-Christ la grave par la charité qu'il y répand (*Rom.*, V, 5). Bien plus, il n'y a que Jésus-Christ seul qui ait rempli parfaitement l'idée que ce philosophe nous donne de l'amitié, lorsqu'il s'est uni à l'homme pour le suivre dans son exil, pour le ramener à sa véritable patrie, et pour lui procurer par sa mort une vie immortelle que la philosophie païenne n'a jamais connue.

J'ajoute qu'au lieu que ces belles maximes des philosophes se sont bornées à la simple spéculation de leurs disciples, les disciples de Jésus-Christ ont marché sur ses traces selon la mesure des dons qu'ils avaient reçus, puisque les uns ont voulu être anathèmes pour leurs frères, et que les autres sont morts généreusement pour leur procurer le salut (*Rom.*, IX, 3; I *Cor.*, XV, 9). Les philosophes ont bien dit que l'amitié devait unir les cœurs, mais ils n'ont pas su que la charité seule pouvait rendre cette union parfaite (*Act.*, IX, 2). Ils ont bien connu que l'amitié véritable ne devait jamais finir, mais ils ont ignoré qu'il n'y avait que Jésus-Christ éternel qui pût la rendre éternelle. Et s'ils ont tant vanté un petit nombre d'amis qu'ils ont proposés pour exemple à tous les autres, qu'auraient-ils fait s'ils avaient su que Jésus-Christ en devait produire un nombre infini qui n'auraient qu'*un cœur et qu'une âme* (*Act.*, IV, 32)? Tout cela prouve, mes frères, contre les philosophes et contre les préventions du monde corrompu, que l'amitié véritable est celle qui est fondée sur Jésus-Christ et qui se forme entre des personnes assemblées et unies en son nom : *Congregati in nomine meo;* car, comme dit saint Augustin, nous ne saurions être amis véritables d'un homme, que nous ne le soyons de la souveraine vérité, dont l'esprit est le lien qui doit unir tous les hommes : *Nemo potest veraciter esse amicus hominis, nisi fuerit amicus veritatis* (*Aug. Epist.* 50 *ad Maced.*).

Mais cette amitié parfaite que le paganisme a connue et que le christianisme a trouvée, on ne la trouve pas fréquemment dans le christianisme même, surtout quand on la cherche parmi les gens de la cour et du monde. Jamais il n'y eut tant d'amis et jamais si peu d'amitié. L'intérêt du bien, du plaisir, de l'honneur, ou de quelque nature qu'il puisse être, car l'intérêt anime tout, y a toujours la meilleure part; et nous apprenons de l'Ecriture qu'il y a un ami qui ne l'est que tant qu'il y trouve son avantage, et qu'il cessera de l'être au jour de l'affliction : *Est amicus secundum tempus suum, et non permanebit in tempore tribulationis* (*Eccli.*, VI, 8).

L'expérience nous en a mille fois convaincus, et cette pensée est devenue sensible à force qu'elle est ancienne. Tant que la fortune vous rit, tout le monde recherche votre amitié, mais dès que la vicissitude des choses humaines vous fait tomber dans quelque disgrâce, vous vous apercevez bientôt que ce grand nombre d'amis diminue peu à peu; preuve infaillible qu'ils aimaient votre puissance et non pas votre personne. Il est vrai qu'ils paraissent touchés de votre malheur, et ils le sont en effet, mais c'est bien moins par rapport à vous que par rapport à eux-mêmes, car, dans le fond, ils ne considèrent que leur propre perte dans la diminution de votre crédit; il est vrai encore que, dans ces occasions affligeantes, ils vous font des visites empressées, mais considérez-en les motifs, et, pour peu que vous sachiez le monde, pouvez-vous vous y tromper? c'est une bienséance politique, ou, si vous voulez, une politique intéressée qui les fait paraître généreux lors même qu'ils ne le sont pas, et, par cette générosité simulée, ils prétendent se conserver votre estime et celle des autres, car il faut savoir que l'homme également raisonnable et passionné cherche toujours à se procurer la récompense de la vertu, lorsqu'il n'a pas la vertu même. Ils s'appliquent donc ainsi à vous ménager dans la disgrâce, ou pour s'en faire honneur aux yeux des hommes, ou afin que vous vous croyiez plus

obligés de leur être utiles, si jamais vous revenez dans la faveur.

Mais que vous avez peu de ces vrais amis dont parle le Sage, qui aiment en tout temps et qui se reconnaissent principalement dans celui de l'affliction : *Omni tempore diligit qui amicus est, et frater in angustiis comprobatur* (*Prov.*, XVII, 17). Ne les cherchez pas dans ce monde corrompu où tout est plein d'intérêts cachés, d'envies secrètes, de trahisons concertées où les esprits sont offusqués par les vapeurs ténébreuses des passions, où les cœurs sont brûlés par le feu contagieux de l'amour-propre. Non, vous ne trouverez de vrais amis que dans cette société sainte que forme la charité de Jésus-Christ. C'est là qu'un ami chrétien aime son ami en tout temps. *Il lui garde la fidélité pendant qu'il est pauvre, afin de se réjouir avec lui dans le bonheur* (*Eccli.*, XXII, 28).

Et il ne faut pas s'en étonner, dit saint Chrysostome (*in c.* XVIII *Matth.*). Tout ce qui refroidit les amitiés humaines redouble les amitiés saintes, parce que rien d'humain et de terrestre ne peut rompre un lien qui est tout spirituel. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous a aimés, et c'est lui que nous devons regarder comme l'ami véritable, lui qui nous a aimés dans l'adversité plus encore que dans la prospérité. Il est notre modèle dans l'amitié comme dans le reste de notre vie, mais où sont aujourd'hui ceux qui l'imitent? Vérité infaillible, mes chers auditeurs, à laquelle votre conscience rendra un témoignage secret, il y a peu d'amis fidèles, parce qu'il y a peu d'amis chrétiens, et il y a peu d'amis chrétiens, parce que la plupart des amitiés ne sont fondées que sur l'intérêt et sur la passion, c'est pour cela qu'elles durent si peu et que souvent on en voit de tristes suites.

Il est vrai que la passion unit fortement des personnes de différent sexe, mais cette union ne mérite pas le nom respectable d'amitié, et comme d'ailleurs elle est fondée sur le crime, quelque ardente qu'elle paraisse, on la voit finir tôt ou tard. Tout change, il n'y a d'amitié durable que celle qui a pour fondement *la charité qui ne finit point*. Qu'une malheureuse inclination ou une fausse gloire la fasse subsister, si vous voulez, pendant les jours passagers de cette vie mortelle, il faut qu'elle se rompe au jugement de Dieu où l'un des deux sera l'accusateur de l'autre.

Après qu'Adam eut péché, de peur de mortifier son épouse, on eût dit qu'il l'aurait excusée devant Dieu, quand il lui demanda raison de sa chute : cependant sa première réponse fut de lui dire que la femme qu'il lui avait donnée l'avait perdu. Il en sera de même au jugement de Dieu. *O nimis inimica amicitia*, s'écriait saint Augustin, après qu'il eut reconnu ses erreurs, ô amitié ennemie de moi-même qui, en m'attachant aux créatures périssables, m'as éloigné de l'amour de mon Dieu!

Quel fruit tirer de là, mes frères? C'est de prendre la résolution de choisir désormais des amis chrétiens, et de nous éloigner de tous ceux qui ne le sont pas, ou qui ne veulent pas le devenir. Si vous êtes exercés et fortifiés dans la pratique du bien, et que vos amis mènent une vie déréglée, faites à leur égard ce qui est prescrit dans l'évangile de ce jour, instruisez-les, corrigez-les, édifiez-les jusqu'à ce que vous les ayez gagnés, *lucratus es fratrem tuum*. Mais si vous êtes faibles et imparfaits, comme il n'est que trop à craindre, il faut prudemment vous éloigner d'eux de peur qu'ils ne vous perdent tôt ou tard (*Greg. pap. Ep. ad Theot. Pat.*).

Or le plus sûr, dit saint Chrysostome (*Hom.* 11 *ex Div. in Matth.*), est de ne vous croire point parfaits et d'éviter, autant que votre état et vos justes emplois vous le permettront, la pratique, du moins familière, des personnes qui ne sont point à Dieu. Car telle est la corruption de notre nature que si l'on unit les bons avec les méchants, les bons deviennent plutôt méchants que les méchants ne deviennent bons. *Ne soyez point ami d'un homme emporté*, dit le Saint-Esprit, *et ne vivez point avec un homme furieux, de peur qu'il ne vous apprenne à vivre comme lui, et que vous ne donniez à votre âme un sujet de chute* (*Prov.*, XXII, 24). Maxime excellente, mes frères, mais peu suivie. Dès que vous voyez qu'un homme, quelque déréglé qu'il soit, a assez de crédit pour faire réussir vos prétentions dans le monde, vous trouvez aisément en vous-mêmes une pente secrète à devenir de ses amis. Le cœur prévenu aveugle bientôt l'esprit, et l'esprit dans cet obscurcissement, se forme des prétextes spécieux pour colorer une complaisance basse et intéressée par des raisons de prudence et quelquefois même de piété, car dans notre siècle la piété sert à tout.

Mais autant que nous devons fuir la société des méchants, autant devons-nous rechercher celle des bons. Devenons amis des amis de Dieu, mais il faut pour cela qu'il en coûte à nos passions.

Nous cherchons toujours à nous faire des amis considérables. Certaine noblesse de notre raison, s'il n'est pas mieux de dire certain orgueil secret attaché à notre nature nous fait toujours désirer le commerce de ceux qui sont au-dessus de nous, mais rarement trouve-t-on les amis de Dieu parmi les personnes distinguées. Il peut y en avoir, et en effet il y en a, mais, selon saint Paul, il y en a peu : *Non multi nobiles* (1 *Cor.*, I, 26). Presque tous sont parmi les pauvres, car c'est principalement à eux que le royaume du ciel est promis. Vous le dirai-je, mes frères, et m'en croirez-vous? Un homme dont le mérite ne sera connu que de Dieu seul, qui vivra retiré du monde ou qui sera dans le monde comme n'y étant point ; un prêtre qui n'aura ni rang ni bénéfice dans l'Eglise, un religieux qui ne sera de nulle considération dans son ordre, des personnes nées dans les conditions les plus obscures, ce sont ordinairement les saints.

Si vous voulez être amis des amis de Dieu, il faut donc qu'il en coûte à votre orgueil

pour descendre jusque-là. Grands du monde qui m'écoutez, si cette vérité vous surprend, votre surprise ne la rendra pas moins solide, et cette vérité surprenante ne laissera pas de vous juger, car il est écrit que la vérité vous jugera. Mais voulez-vous garder de la proportion dans vos amitiés? Devenez saints vous-mêmes. Et pourquoi ne le deviendriez-vous pas? Jésus-Christ vous a-t-il moins appelés que les autres à la participation de son sang? On voit le ciel de tous les côtés de la terre, on peut y aller aussi de tous les états qui y sont, et la sainteté est bien plus remarquable, plus estimée, plus utile à l'Eglise dans les grands que dans les personnes du commun.

On peut dire encore que les amis de Dieu sont rarement considérés du grand monde, parce que leur vie n'est jamais semblable à celle des autres, et que la vertu des sages condamne toujours le vice des insensés. Il faut donc qu'il en coûte à l'ambition, si l'on veut s'unir avec eux, car il pourrait bien arriver à leur occasion ce qui arriva aux amis de saint Athanase, à ceux de saint Chrysostome, à ceux de saint Paul, à ceux de Jésus-Christ même.

Mais à Dieu ne plaise, mes chers auditeurs, que ces considérations humaines vous rebutent, puisque l'amitié d'un saint vaut mieux que tout ce que nous pourrions gagner ou perdre dans le monde. Un ami mondain ne nous aime que pour lui-même; il nous précipite dans la mort éternelle par ses conseils pernicieux. Il nous méprise souvent dans le cœur lorsqu'il tâche de nous complaire au dehors, en se rendant le ministre de nos passions. Mais un ami chrétien ne nous aime que pour nous rendre amis de Dieu. Il nous procure la vie et l'immortalité, dit l'Ecriture (*Eccli.*, VI, 16). Il nous reprend en secret et ne nous loue pas en public. Fût-il le premier des hommes et en fussions-nous les derniers, il ne laissera pas de descendre jusqu'à nous, parce que la foi lui apprend que les petits selon le monde, doivent être grands dans l'éternité.

Telles sont, mes frères, les deux sociétés saintes, au milieu desquelles Jésus-Christ se trouve. La société générale que les chrétiens forment dans l'Eglise par les liens de la religion, et la société particulière qu'ils forment entre eux par les liens de l'amitié. Vous avez vu que l'union à la première société est nécessaire parce que tous ceux qui se séparent de l'Eglise, ou dans la foi, ou dans les mœurs sont hors de la voie du salut. Vous venez de voir que l'union à la seconde société est utile, parce qu'un ami chrétien nous sanctifie comme un ami mondain nous corrompt.

Unissons-nous donc dans la charité de Jésus-Christ. Unissons-nous dans cette Eglise toujours subsistante dont nous ne pouvons nous séparer sans nous perdre, et assurons-nous-y la vie éternelle par des œuvres qui soient dignes de notre foi. Que tous ceux qui ne reçoivent pas ses décisions soient à notre égard comme des païens et des publicains, mais regardons ceux qui s'y soumettent comme étant avec nous dans le corps mystique de Jésus-Christ. Or, il ne faut point, dit l'Apôtre, qu'il y ait de schisme, ni de division dans ce corps. Il faut au contraire *que tous les membres conspirent mutuellement à s'entr'aider les uns les autres* (I *Cor.*, XII, 25); et comme dit saint Grégoire de Nazianze, le désir et le zèle de la paix l'emportent devant Dieu sur le trouble qui naîtrait de l'amour même de la piété, *melior est affectus concordiæ, quam pro pietate seditio.*

Nous ne conserverons jamais mieux cette paix que lorsqu'étant unis dans l'Eglise par les liens de la religion, nous nous unirons les uns les autres dans le commerce de la vie par les liens de l'amitié. Mais souvenons-nous que pour être chrétienne, il faut qu'elle soit fondée et enracinée dans la charité de Jésus-Christ, et qu'elle ne l'est plus dès que les passions s'y mêlent.

C'est à vous, ô mon Dieu, d'achever par votre grâce ce que je ne puis que commencer par votre parole. Purifiez tous les cœurs, afin qu'ils n'aiment les créatures que pour vous, ou plutôt afin qu'ils se détachent des créatures et qu'ils n'aiment que vous.

Je ne vous appellerai point désormais serviteurs, nous avez-vous dit en la personne de vos apôtres, *mais je vous appellerai mes amis* (*Joan.*, XV, 15). Nous pouvons donc aspirer à l'honneur inestimable d'être amis d'un Dieu. Ah! quelle est cette amitié qui unit le néant au Créateur et qui semble égaler deux choses si inégales. Combien est-elle admirable en Dieu! combien est-elle précieuse à l'homme!

Que ne fait-on pas, disait autrefois saint Augustin touché de cette pensée, que ne fait-on pas pour mériter l'amitié d'un roi, et par combien de périls s'élève-t-on à un rang qui attire encore de plus grands périls (*Aug.*, *Conf.*, *lib.* VIII, *c.* 6)? Mais si nous voulons être amis d'un Dieu, nous le serons sans péril dès le moment même.

Ah! mon Sauveur, détrompez-nous et détachez nos cœurs de tout ce qui les enchante. Faites-nous aimer le bien souverain qui seul peut nous rendre heureux. Faites que toute la multitude des chrétiens ne soit plus qu'un cœur et qu'une âme (*Act.*, IV, 32). Rassemblez-les tous dans le sein de votre Eglise, et après les avoir unis sur la terre par la religion et par l'amitié, unissez-les dans le ciel par la charité consommée.

SERMON XXXIV.

POUR LE JEUDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME.

De la vie sensuelle.

Surgens Jesus de Synagoga introivit in domum Simonis; socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.

Jésus, étant sorti de la Synagogue, entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre (*S. Luc, ch.* IV, 38).

C'est une vérité commune dans la religion, que les maladies du corps sont la figure de celles de l'âme, et la belle-mère

de saint Pierre est citée dans l'Evangile pour nous faire déplorer un des plus grands maux que nous ait attirés le malheur de notre origine.

Cette femme malade, dit saint Ambroise, nous représente la nature humaine languissante par le péché, et la fièvre qui la consume est la figure de la concupiscence qui infecte cette nature corrompue depuis le péché d'Adam. *In typo mulieris illius variis criminum febribus caro nostra languebat, et cupiditatum immodicis æstuabat illecebris* (*Ambr., l.* IV *in Luc.*).

Cette concupiscence malheureuse est en effet une fièvre spirituelle qui fait dans notre âme les mêmes désordres que la fièvre ordinaire fait dans notre corps.

La fièvre est une chaleur étrangère qui affaiblit la naturelle, qui dérègle le tempérament et qui excite une soif que l'on ne peut apaiser à force de boire. La concupiscence est une ardeur pour les choses créées qui affaiblit celle que nous devons avoir pour le Créateur, qui trouble l'ordre de la grâce dans notre âme en mettant la chair au-dessus de l'esprit et l'esprit au-dessus de Dieu, et qui excite en nous pour les biens temporels des désirs qui s'irritent par la jouissance.

Voilà, messieurs, la maladie de notre âme, qui, selon ce saint docteur, nous est représentée dans l'Evangile de ce jour, afin que nous tâchions d'obtenir de Jésus-Christ les moyens de la guérir, comme la fièvre de la belle-mère de saint Pierre a été guérie.

Mais comme la concupiscence a fait trois plaies profondes dans notre âme, dont la première, selon saint Jean, attaque notre chair par la volupté, la seconde nos yeux par l'avarice, et la troisième toute notre vie par l'orgueil, ce serait un trop grand ouvrage que d'entreprendre de les guérir toutes en un seul jour. Aussi ai-je pris mes mesures de plus loin. J'ai déjà tâché de remédier à l'avarice par le discours que je vous ai fait des biens temporels ; et attendant une occasion favorable de vous parler de l'orgueil, mon dessein est d'appliquer aujourd'hui les remèdes spirituels de la parole de Dieu sur la volupté, sur cette chair pécheresse qui se révolte toujours contre l'esprit, sur cette vie molle et sensuelle que l'on peut regarder comme la fièvre maligne qui brûle le cœur humain: *Febris nostra libido est.*

Je viens donc troubler, s'il m'est possible, le funeste repos de tant de personnes de l'un et de l'autre sexe, dont l'esprit est gâté par des maximes pernicieuses, dont le corps est déréglé par la mollesse et par les délices, dont la vie, toute plongée dans les sens, n'a rien qui ressente le christianisme. Le monde en est plein, et je crains bien d'en trouver dans mon auditoire même plus de preuves que je ne voudrais.

Et pour donner d'abord un ordre à ce discours, je dis que si leur chair mortelle savait soutenir la dignité où Dieu l'a élevée, elle ne se laisserait pas si honteusement entraîner par la rapidité de la concupiscence qui la replonge dans le limon d'où son Créateur l'a tirée. Car notre chair, dit Tertullien, n'est pas seulement l'ouvrage de Dieu, elle est encore un gage précieux de Dieu même : *Non tantum Dei opus, sed et pignus* (*Tert. libr. de Res. carn., sub init.*). Elle est l'ouvrage de Dieu, puisqu'il a bien voulu employer sa main puissante à la former; mais parce qu'en formant la chair du premier homme il s'engageait à nous donner *le Verbe qui s'est fait chair* (*Joan.*, I, 14), Tertullien dit qu'il nous la donna comme un gage de cet engagement : *Non tantum Dei opus, sed et pignus.* D'où il s'ensuit que Dieu ayant consacré deux mystères à ennoblir la chair; le mystère de la création où il a formé l'homme, et le mystère de l'incarnation où il a formé le chrétien, quiconque vit selon la chair, quiconque mène une vie molle, sensuelle, voluptueuse, contraire à la régularité chrétienne, commet un péché également indigne, et de la noblesse dans laquelle l'homme a été créé, et de la sainteté pour laquelle le chrétien a été formé.

Cette vérité seule exposée simplement aux yeux de la foi, et même aux yeux de la droite raison, devrait suffire pour inspirer l'horreur d'une telle vie, quand d'ailleurs elle ne serait pas solennellement condamnée dans les livres saints. Mais comme les gens du monde ne sont pas assez bien disposés pour se rendre si facilement à la vérité, quand elle les contredit dans leurs plaisirs, je ne me contente pas de la dire, mon intention est de la prouver.

Je dis donc que la vie molle et sensuelle est indigne de la noblesse de l'homme, et je le prouverai dans la première partie de mon discours.

Je dis que la vie molle et sensuelle est indigne de la sainteté du chrétien, et je le prouverai dans la seconde.

Mais ce qui m'afflige, c'est qu'après avoir prouvé que cette vie est indigne de la noblesse de l'homme, je trouverai que la plupart des hommes y sont plongés, et qu'après avoir prouvé qu'elle est indigne de la sainteté du chrétien, je trouverai que de tant de chrétiens qui s'y plongent, il y en a très-peu qui s'en relèvent.

C'est ici que j'aurais lieu de désespérer du succès de mon ministère, si je n'apprenais aux autres à ne désespérer jamais. Mais le bras de Dieu n'est pas raccourci et ses miséricordes ne seront jamais épuisées. Il faut donc espérer, mes frères, qu'il voudra bien donner bénédiction à ma parole qui est la sienne, et afin que je ne sois pas confondu dans mon espérance, unissez vos prières aux miennes pour obtenir ce secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme formé à l'image de Dieu, souffle de la divinité, et par là, capable de connaissance, est le chef-d'œuvre des créatures visibles. Donnez à tous les êtres toute leur perfection matérielle, si vous ne montrez qu'ils pensent, ils n'auront nulle proportion

avec un être qui se connaît et qui connaît les êtres mêmes qui le connaissent, comme ceux qui ne le connaissent point; d'autant plus que sa constitution est si noble, qu'en n'occupant qu'un petit coin de l'univers, il appelle, quand il lui plaît, tout l'univers dans sa pensée, et le comprend.

Il est donc bien étonnant, mes frères, que l'homme comprenne quel est le prix de sa raison, qu'il sache sa nature et son origine, qu'il se connaisse lui-même, et qu'il connaisse son auteur, et que, malgré toutes ses lumières, il n'applique son âme, qui est la partie de lui-même la plus élevée, qu'à flatter son corps qui en est la plus basse.

Or, pour lui faire sentir l'indignité d'une telle vie, il faut mettre sous les yeux de sa raison deux principes incontestables. L'un, qu'il est indigne de l'homme raisonnable de se laisser tromper. L'autre, qu'il est indigne de ce même homme d'oublier la noblesse de son origine, pour se ravaler, tout raisonnable et tout glorieux qu'il est, jusqu'à la condition des bêtes; car voilà le partage honteux et déplorable de tous les voluptueux.

1. Pour en venir à l'éclaircissement du premier principe, j'apprends de saint Augustin, qu'il y a cette différence dans la disposition des hommes à l'égard de tromper et d'être trompés, que quand il s'agit de tromper, les méchants s'en font un plaisir, au lieu que les bons le regardent comme un crime; mais que, quand il s'agit d'être trompés, ni les bons ni les méchants ne veulent l'être : *Falli autem nec boni volunt, nec mali.* Pourquoi? parce que l'esprit, la raison, la sagesse étant des parties essentielles à l'homme, aucun n'en veut paraître dépourvu, et rien sans doute n'en marque plus le défaut ou l'affaiblissement, que d'être la dupe des autres. Les méchants ne veulent point être trompés, parce qu'ils aiment trop la vanité. Les bons ne veulent point être trompés, parce qu'ils aiment trop la vérité. *Falli autem nec boni volunt, nec mali.*

Si je puis donc prouver que le voluptueux est un homme d'un esprit faible, qui se laisse séduire par les plaisirs dont il est avide, j'espère qu'il sera contraint d'avouer, que rien n'est plus indigne de lui, que la vie molle qu'il mène, et de laquelle il a tant de peine à se détacher.

Nous ne sommes pas dans certaines dispositions parce que la parole de Dieu le dit; mais la parole de Dieu le dit, parce que *pénétrant jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit* (*Hebr.*, IV, 12), elle nous dépeint tels que nous sommes. Saint Jacques ne nous dit donc que ce que la raison nous fait sentir, et ce que l'expérience nous confirme, que chacun est tenté par sa propre concupiscence, qui l'emporte et qui l'attire dans le mal : *A concupiscentia sua abstractus et illectus* (*Jacob.*, I, 14). C'est ainsi que parle la version commune, mais l'expression est bien plus forte dans le texte original : *A concupiscentia sua inescatus.* Cet apôtre fait allusion au poisson qui court à l'appât qu'on lui jette pour le tromper, et où il trouve un aiguillon qui le pique, duquel il ne peut plus se dégager.

C'est là, mes frères, l'image du voluptueux. La concupiscence emploie les plaisirs du corps pour le tromper, l'intempérance lui présente l'hameçon, et le couvre des mets les plus délicats. Il y court, et après plusieurs excès, son tempérament se dérègle, sa santé se détruit, et enfin une maladie de langueur, ou quelquefois une maladie violente qui le surprend et qui l'emporte, lui fait reconnaître trop tard ce qui l'a trompé : *A concupiscentia sua inescatus.*

C'est pourquoi l'Ecriture nous dit que *le vin pris avec excès est l'amertume de l'âme, en ce qu'il excite toutes les passions, et qu'il attire de grandes ruines* (*Eccli.*, XXXI, 39). Il fait même tomber, dit saint Chrysostome, dans une espèce de mort plus redoutable que la naturelle. Car la mort qui vient de la faiblesse de la nature est inévitable; au lieu que celle qui est causée par les artifices de l'intempérance, est une corruption toute volontaire. L'une arrive par l'ordre de Dieu, et en cela même elle est accompagnée du mérite de la soumission. L'autre arrive par la malice du démon, et en cela seul elle est funeste. L'une sépare l'âme du corps; l'autre ne les sépare point, mais elle les dérègle honteusement. Il faut même ajouter que dans la mort naturelle, l'âme dégagée du corps, se trouve plus libre, et que si elle va jouir de Dieu, elle devient semblable aux anges. Mais dans la mort que donne l'intempérance, l'âme se trouve ensevelie dans tous les désordres du corps, et la raison troublée par de noires vapeurs, s'abandonne sans retenue aux emportements de la colère, de l'orgueil, de toutes les passions brutales. Est-il permis à un homme raisonnable de se laisser tromper si grossièrement?

Cependant une tromperie si indigne de la raison humaine n'est que trop commune dans nos jours. Le goût a passé des lectures agréables et des conversations utiles, des jeux innocents et des divertissements honnêtes, que la religion convient être quelquefois nécessaires pour relâcher l'esprit et le rendre capable des occupations sérieuses, le goût en a passé. La jeunesse impolie et déréglée ne s'assemble aujourd'hui que pour marcher sur les traces de ceux que saint Paul a condamnés comme faisant *leur dieu de leur ventre* par la dissolution et par la débauche. Et quelle honte, que le sexe qui a pour caractère dominant la pudeur et la modestie, ose paraître dans de telles sociétés pour les animer par des chants licencieux et par des manières libres! Que ne peut-on rougir de ne rougir pas!

Faut-il s'étonner qu'alors la concupiscence irritée trompe encore le voluptueux par l'incontinence, qui à son tour lui présente l'hameçon : *A concupiscentia sua inescatus?* Mais je me garderai bien d'exprimer dans cette chaire, combien elle est artificieuse à le préparer et à le couvrir. Il me suffit de dire que les commencements de ces sortes de commerces paraissent ordinaire-

ment agréables, parce que la passion étourdit. Mais comme le péché traîne son supplice et se venge de lui-même, vient le temps où ces fragiles plaisirs disparaissent comme des fantômes, s'évanouissent comme des ombres, et ne laissent pour tout fruit que le dégoût et la honte. Quelque précaution que l'on ait prise pour mener l'intrigue et pour la couvrir de voiles spécieux, le monde malin, qui s'y connaît, la découvre, et dès le moment qu'elle a éclaté, voilà le trouble et la douleur dans une famille sensiblement blessée dans ce qu'elle a de plus précieux. Ce que Dieu avait uni se sépare, on n'ose presque plus se présenter dans le monde, et le seul parti que l'on ait à prendre est de chercher la solitude la plus reculée, où, par une mer de larmes et par un repentir éternel, on s'efforce d'expier des plaisirs d'autant plus frivoles, qu'ils n'ont commencé que pour finir, et qu'ils n'ont flatté que pour perdre.

C'est ainsi que le comprenait Salomon, quand il faisait des réflexions si sages sur ses déréglements passés. Je me suis souvent appliqué, disait-il, à considérer tout ce qui arrive dans le monde, et *j'ai enfin reconnu que la femme qui semble attirer par sa douceur, est plus dangereuse que le poison, et plus amère que la mort même.* Inveni amariorem morte mulierem. *J'ai enfin reconnu, qu'elle est le filet dont le démon se sert pour perdre les âmes, comme les chasseurs prennent les oiseaux, qu'elle est un rets dans lequel il les embarrasse, et que non-seulement ses mains deviennent des chaînes qui les lient, mais que son seul regard peut être mortel. Ah!* poursuivait-il, *ne vous laissez point séduire par ses artifices. Ses lèvres sont comme le rayon d'où coule le miel, mais la fin en est amère comme l'absynthe. Vous goûterez quelque temps les douceurs trompeuses de la volupté, mais elles seront suivies de mille peines, et vous vivrez avec tant de dégoûts, que vous préférerez la mort aux amertumes d'une telle vie.* Inveni amariorem morte mulierem (Eccle. VII, 27).

C'est ainsi, mes frères, qu'ont été trompés Samson dans sa force, David dans sa sainteté, Salomon même dans sa sagesse. A plus forte raison le serez-vous, vous qui n'avez d'ailleurs aucune des vertus qu'avaient ces grands hommes. Ce péril est d'autant plus grand pour vous, que vous ne le craignez point, et que vous le cherchez même au lieu de le craindre. Tant que durent vos plaisirs, vous êtes trompés d'autant plus dangereusement, que vous ne croyez point l'être; mais viendra le temps où vous connaîtrez votre erreur, et alors vous serez contraints d'avouer, peut-être trop tard, qu'il est indigne de l'homme raisonnable de faire des choses dont il doit infailliblement se repentir, ou être puni éternellement de ne se repentir pas.

Il l'est encore de s'abrutir, pour ainsi dire, par l'amour des plaisirs sensuels, et c'est ici l'établissement du second principe.

C'est ce qui arrive, mes frères, toutes les fois que notre âme, oubliant la noblesse de son origine, se ravale au-dessous d'elle-même, pour ne vivre que selon ses sens. Et pour entrer dans ma pensée, souvenez-vous que quand Dieu créa le monde, il tira deux sortes de créatures du néant, les esprits et les corps, et qu'en même temps il leur donna des inclinations conformes à leur nature : aux anges, qui sont des esprits, des inclinations spirituelles; et aux bêtes, qui sont des corps, des inclinations corporelles, ou, si vous trouvez l'expression trop forte, un instinct, un penchant vers ce qui est corporel. Mais ayant formé l'homme le dernier, il le composa d'esprit et de corps; d'un esprit, dit saint Grégoire de Nazianze, qui fait sa grandeur, et d'un corps qui fait sa bassesse; d'un esprit, dit Tertullien, qui est comme son ciel, et d'un corps qui est comme sa terre. Voilà pourquoi il y a des inclinations opposées, une inclination vers le ciel conforme à la partie céleste, et une inclination vers la terre conforme à la partie terrestre dont il est composé; une inclination noble et spirituelle, qui vient de son âme, une inclination basse et rampante, qui vient de son corps. Deux inclinations contraires, à la vérité, mais subordonnées dans l'état d'innocence, parce que la justice originelle soumettait cette terre à ce ciel, ce corps à cette âme. Mais depuis le péché la guerre succéda à la paix, et l'homme commença à n'être plus d'accord avec lui-même. Tellement que si l'on propose un objet à l'ange, il le veut ou ne le veut pas, parce que le propre des pures intelligences est de voir le bien et le mal d'un simple regard, ce qui fait que leurs délibérations ne sont jamais incertaines et que leur choix est toujours prompt. Tellement que si l'on propose un objet à la bête, elle y tend ou n'y tend pas, parce que ne pensant point, elle ne suit que le mouvement du ressort qui la fait agir, et qui tend à sa conservation; au lieu que l'homme, qui doute, qui examine et qui raisonne, parce qu'il connaît qu'il n'a que des connaissances imparfaites, se trouve agité dans le même temps de deux volontés contraires par rapport aux objets qui le frappent. Il veut une chose selon la loi de l'esprit, il ne la veut pas selon la loi de la chair. Cependant, dit l'Ecriture, comme *Dieu l'a laissé dans la main de son conseil, et qu'il a mis devant lui le feu et l'eau, le bien et le mal, la vie et la mort* (*Eccli.*, XV, 14), il ne tient qu'à lui de choisir, et ce qu'il aura choisi lui sera donné. Il faut donc conclure par une conséquence nécessaire, que si dans ce combat intérieur il se détermine à choisir les biens de l'esprit, il s'élève jusqu'à la noblesse des anges, mais que s'il se détermine à se plonger dans les plaisirs du corps, il se ravale effectivement jusqu'à la condition des bêtes : et n'est-ce pas pour cela même que David s'est servi d'une expression si forte, pour nous avertir de ne nous y pas plonger: *Nolite fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus* (*Ps.* XXXI, 9).

Si vous vous imaginez de n'être point dans

le cas, gens du monde qui m'écoutez, sous prétexte, dites-vous, que vous bannissez le grossier de vos plaisirs, votre erreur est bien déplorable. Quoi donc ! vous menez une vie douce, aisée, commode et tranquille ; vous êtes toujours attachés au luxe et à toutes les délicatesses qui flattent la chair ; il n'y a ni loi de Dieu, ni commandement de l'Église, ni crainte de l'enfer, ni espérance du paradis qui vous arrête, quand il s'agit de ne pas flétrir par une mortification chrétienne une malheureuse beauté dont vous êtes idolâtres ; vous ne faites, pour l'ordinaire, que passer d'un divertissement à l'autre, et vivant toujours dans une oisiveté honteuse, on ne remarque pas dans toute votre conduite une seule action de piété ; et vous prétendez avec cela séparer le grossier de vos plaisirs ? Ne vous y trompez pas, mon cher auditeur, c'est là une vie brutale, puisqu'elle est toute sensuelle ; et quel prodige, si cette sensualité ne vous mène pas plus loin !

Mais, je le suppose, si vous voulez. Que direz-vous du jugement que Dieu porta du premier homme, qui n'était tombé dans aucun de ces excès ? Car enfin il prit plaisir à voir le fruit défendu, et il fut trop complaisant pour son épouse, laquelle saint Augustin dit qu'il ne voulut pas contrister. On dirait que voilà tout son crime, mais il s'en fallait bien. L'Ecriture remarque que par ces sortes de plaisirs, qui pour son malheur lui parurent innocents ou peu criminels, il ne laissa pas de sortir de son état naturel ; ce fut précisément par là qu'il perdit la noblesse, dans laquelle il avait été créé. *Lorsqu'il était élevé en honneur*, dit le Prophète, *il ne le comprit point. Il imita les bêtes, qui sont sans raison, et il leur devint semblable* (*Psal.* XLVIII, 21) ; pouvait-il descendre plus bas ? C'était une gloire pour lui d'avoir une âme raisonnable et innocente, et de porter ce caractère de ressemblance avec son Créateur ; mais dès qu'il se fut avili jusqu'aux plaisirs des sens, il effaça ce caractère sacré ; et les bêtes auraient pu lui dire dans le sérieux, ce que Dieu lui dit par ironie en insultant à sa présomption : *Ecce Adam quasi unus ex nobis* (*Gen.*, III, 22) : Adam est devenu semblable à nous, puisque, comme nous, il ne cherche que ce qui plaît aux sens et ce qui flatte la chair. C'est à vous-mêmes à vous faire l'application d'une vérité que je n'exagère point, puisqu'elle est expressément fondée sur la parole de Dieu.

Nous en avons encore une image dans le septième chapitre des Proverbes, où la volupté nous est représentée sous la figure d'une courtisane, qui, après avoir séduit l'homme, l'abrutit pour le mieux couvrir d'opprobre, et pour le déshonorer quelquefois autant devant les hommes que devant Dieu. Elle le mène à son gré comme une victime qui va être immolée à une fausse divinité, et la joie frivole de cet homme subsiste, jusqu'à ce qu'il se sent percer par une flèche mortelle : *Donec transfigat sagitta jecur suum*, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il a reconnu sa faute, et que, déchiré par le remords de sa conscience, il sent qu'il s'est non-seulement laissé tromper, mais abrutir.

2. Cependant, mes frères, quelque indigne que soit cet état de l'homme bien né et dont l'éducation a cultivé la raison, la plupart y sont et y demeurent. Ils ne craignent la mort, dit Tertullien, que parce qu'elle arrête le cours des plaisirs de la vie, et ils n'aiment la vie, qu'autant qu'elle a de plaisirs à leur donner. C'est pourquoi ils entrent si facilement dans la pensée des impies et des amateurs du monde, à qui l'Ecriture fait tenir un langage, exécrable à la vérité, mais sincère, comme étant produit par les sentiments de leur cœur. *Après la mort*, disent-ils, *nous serons comme si nous n'avions jamais été. Le temps de notre vie n'est qu'une ombre qui passe. Venez donc, jouissons des biens présents. Hâtons-nous d'user des créatures, pendant que nous sommes jeunes ; et puisque nous mourrons bientôt, ne pensons qu'à nous divertir* (*Sap.*, II ; *Isai.*, XXII, 13 ; I *Cor.*, XV, 32).

Par ces paroles extravagantes l'Ecriture n'impose point aux impies, car voilà ce qu'ils ont toujours dit dans les écrits de certains poètes et des épicuriens. Ceux-ci s'étaient persuadé que l'âme mourait avec le corps, et la conséquence qu'ils tiraient du principe qu'il leur plaisait d'établir, c'est que n'ayant rien à espérer après cette vie, ils ne pouvaient mieux faire que de la passer dans les plaisirs. Raisonnement faux dans la bouche des païens, puisqu'on peut prouver par les païens mêmes, que tout ce qui est vicieux est naturellement opposé à la noblesse de l'homme ; et que les plus éclairés de leurs philosophes n'ont eu d'autre but dans leur morale, que de prouver que l'homme est né pour la vertu, que c'est à quoi la nature le porte, et jamais ils n'ont reconnu d'autre bien que celui-là. Mais raisonnement encore plus faux dans la bouche et dans le cœur des hommes d'aujourd'hui, que la seule philosophie a suffisamment éclairés sur l'immortalité de l'âme, et à qui la religion, qu'ils ne sauraient démentir, quoi qu'ils en disent, prêche si hautement et l'immortalité de l'âme et la résurrection du corps. Vous en voyez pourtant qui tiennent le même langage que les impies, ou qui, sans le tenir, ne laissent pas de vivre comme eux.

Insensés ! s'écrie saint Augustin, quelle est la fureur qui vous anime ? En parlant ainsi, vous ne me trompez point, vos pensées sont trop basses et trop grossières pour produire un tel effet sur un esprit éclairé. Mais si vous ne me trompez point, vous ne laissez pas de m'épouvanter, à la vue du profond abîme où vos passions vous ont plongés : *Terruisti, non seduxisti.* Vivons, dites-vous, dans les délices, parce que nous mourrons bientôt ; et moi je dis au contraire, parce que nous mourrons bientôt, usons avec modération des biens de ce monde. Combattons l'intempérance par le jeûne, et la volupté par la mortification. Craignons Dieu, qui est notre Créateur, et

qui sera infailliblement notre juge. Mettons notre gloire à l'aimer et à le servir, afin que notre misère finisse avec notre vie, et que notre mort, qui est si certaine et si proche, soit pour nous un passage à un bonheur éternel.

Que ceux-là, dit saint Paulin, se repaissent des fables des poètes, qui n'ont jamais connu les prophètes de la vérité (*Paul., Ep.* 33, *ad Aleth.*). Que ceux-là déférent aux songes des philosophes, qui ne veulent point être disciples des apôtres. Si nous étions sans espérance comme les païens, peut-être irions-nous prendre avec eux des consolations pour les misères de cette vie, aussi désespérées que le sont ceux qui les donnent et qui les reçoivent. Mais, grâces à Jésus-Christ, nous n'avons pas besoin de ces remèdes détestables, qui ne serviraient qu'à aigrir nos plaies, au lieu de les guérir. Ce divin Sauveur nous a appris que nos âmes sont immortelles, puisqu'elles sont créées à l'image du Dieu immortel, et que lui, tout Dieu qu'il est, en a pris une semblable à la nôtre. Il nous a dit encore que nos corps ressusciteront, et pour nous le prouver, non-seulement il en a ressuscité d'autres, mais il s'est ressuscité lui-même pour ne mourir plus; et voilà ce qui fait le fondement solide de notre espérance et de notre consolation.

La seule vue de ces grandes vérités, soutenue par les désirs infinis qui sont en nous, soutenue par ce dégoût continuel des choses humaines, qui nous crie que notre cœur sera toujours dans le trouble jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu; soutenue encore par le témoignage de tant de grands hommes et par l'expérience de tous les siècles, ne devrait-elle pas porter tous les voluptueux à changer de conduite? ne devrait-elle pas leur faire considérer que, s'ils refusent la soumission de leur esprit à Dieu, il faut nécessairement qu'ils la donnent à la matière, et que par là, ils se jettent dans des difficultés encore plus incompréhensibles? Voilà pourtant ce qu'ils ne font pas. Ils vivent, non pas comme s'ils ne devaient jamais mourir; car, ils savent qu'ils mourront et ils le disent eux-mêmes, mais ils vivent avec une conscience intrépide, comme si après leur mort ils n'avaient ni bonheur éternel à espérer, ni malheur éternel à craindre.

Ce qui nous afflige le plus en cela, c'est que leur conduite et leurs sentiments ne nous permettent guère d'espérer qu'ils se corrigent. C'est ainsi que l'on a toujours vécu dans un certain monde, c'est ainsi que l'on y vit encore aujourd'hui, et il est bien à craindre que c'est ainsi que l'on y vivra jusqu'à la fin. Prophètes du Dieu vivant, vous avez menacé les hommes des premiers siècles, et après toutes vos menaces, c'est ainsi que la plupart ont vécu; apôtres de Jésus-Christ, vous avez éclairé les hommes de la plénitude des temps, et après avoir reçu vos lumières, combien d'esclaves de la volupté ont vécu de la même sorte! Nous, prédicateurs, qui avons l'honneur de succéder au ministère des apôtres, nous condamnons toujours les dissolutions de notre siècle, et malgré tous les efforts de notre zèle, les gens du monde ne renoncent point à leurs plaisirs. Vous, Elie, et vous, Hénoch, vous êtes réservés pour condamner à la fin du monde cet attachement malheureux aux plaisirs de la vie; mais combien y en aura-t-il qui ne vous en croiront point, puisque les élus seraient renversés eux-mêmes, s'il était possible de les arracher à la main puissante qui les soutient? Tant il est vrai que très-peu de personnes s'opposent à la pente de la nature corrompue, qui court après les plaisirs sensuels.

Ce n'est point là, mes frères, une plainte artificieuse que je m'avise de former : malheur à moi si je débitais mes propres conceptions dans un lieu où je ne dois être animé que de l'Esprit du grand Dieu, de qui j'annonce la parole. C'est la plainte et en même temps la prédiction de Jésus-Christ même, qui nous avertit que, lorsqu'il viendra juger les hommes, il les trouvera dans la même disposition où ils étaient au temps de Noé : *Sicut factum est in diebus Noe, ita erit et in diebus filii hominis* (*Luc.*, XVII, 26). Pendant tout le temps que Noé bâtissait l'arche, il ne cessait point de prêcher la pénitence à ce monde corrompu dans toutes ses voies. Mais quelles étaient alors les occupations des hommes? *Ils mangeaient, ils buvaient, ils se mariaient*, dit l'Evangile, *jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche;* et comme ils s'en occupaient uniquement, et qu'au lieu de se renfermer dans les règles naturelles et civiles, ils tournaient tout en joies honteuses et profanes, *survint le déluge qui les fit tous périr* après cent ans de prédication et d'impénitence.

Mais une si rigoureuse punition ne changea-t-elle point la nouvelle postérité qui repeupla le monde? Rien moins que cela. Nous trouvons encore, qu'au temps de Loth les hommes ne menaient pas une vie plus réglée. *Ils mangeaient et ils buvaient*, poursuit l'Evangile; *ils achetaient et ils vendaient, ils plantaient et ils bâtissaient;* et pendant qu'ils menaient une vie commode et nonchalante et qu'ils s'attachaient avidement à leurs plaisirs, *tomba du ciel une pluie de feu et de soufre*, qui consuma les villes abominables qu'ils habitaient et qui les perdit tous.

Ces deux histoires sont sous les yeux de tous les chrétiens, et s'ils font tant que de les lire, c'est aussi indifféremment qu'un fait de l'histoire grecque ou romaine. Elles sont pourtant les prophéties et les images de la fin malheureuse de ceux qui les lisent, s'ils ne la préviennent par un changement effectif. Car, non-seulement la même chose arrivera au jugement universel, mais elle arrive tous les jours au jugement particulier, que Dieu fait de chacun des hommes. La mort attaque l'un à la sortie de ses débauches; elle prend l'autre au milieu de ses plaisirs : celui-ci se trouve surpris dans une assemblée mondaine; celui-là, dans les emportements mêmes du jeu, sent le premier frisson de la fièvre. Ainsi meurent la plupart des

hommes, parce que la plupart vivent dans les plaisirs, et que le cours ordinaire de la justice de Dieu est de les laisser mourir comme ils ont vécu.

Voilà, mes frères, qui est bien surprenant, que cette vie soit si indigne de la noblesse de l'homme, et que néanmoins presque tous les hommes y soient plongés. Et qui peut assez déplorer que dans le temps, je ne dis pas seulement de la pénitence solennelle du carême, mais dans le temps où Dieu irrité a frappé toute l'Europe par des fléaux éclatants, la face extérieure du monde soit aussi brillante et aussi pompeuse que jamais! Chacun se plaint de misère, et personne ne paraît misérable; rien ne coûte pour le plaisir, et tout coûte pour la vertu; tout le monde est occupé à régler ses affaires temporelles, et personne ne pense s'il agit suivant les règles de la religion. Acquérir de quoi vivre dans l'abondance et dans la commodité, travailler à perpétuer son nom et sa famille par des mariages honorables et par des établissements avantageux, c'est ce qui fait tout le soin et toute l'inquiétude de ceux que le monde appelle honnêtes gens, et qui le sont en effet. Mais si à ces soins et à ces travaux, qui en soi peuvent être légitimes, ils n'ajoutent une vie chrétienne, ils ne travaillent qu'à devenir d'honnêtes réprouvés.

Fasse le ciel, que ce premier motif vous porte à détester une vie si blâmable, et que pensant à ce que vous êtes par la noblesse de votre origine, vous conceviez à l'avenir des sentiments plus dignes de vous. Mais pour vous la faire détester davantage, j'ajoute qu'elle est indigne de la sainteté du chrétien, et qui pis est, c'est que de tant de chrétiens qui s'y plongent, il y en a très-peu qui s'en relèvent. Vous n'en verrez que trop la vérité dans ma dernière partie.

SECONDE PARTIE.

Nous apprenons de saint Paul, que le dessein de Dieu, quand, par une bonté toute gratuite, il nous a élus en son Fils bien-aimé, a été que nous fussions saints et irréprehensibles devant lui : *Ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus* (*Eph.*, I, 7) : et sur ce principe, le caractère du chrétien est la sainteté.

Or, si l'Evangile est la règle du christianisme, comme l'on n'en peut pas douter, rien n'est plus indigne de la sainteté du chrétien, qu'une vie entièrement opposée à l'Evangile; et telle est la vie dont nous parlons. Et cela est si vrai, que pour en inspirer une contraire, Jésus-Christ emploie le commandement le plus exprès et les menaces les plus terribles.

1. *Que celui qui veut venir après moi*, dit-il, *se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive; sans cela il ne peut être mon disciple* (*Luc.*, IX, 23). Paroles que tout le monde connaît, mais je ne sais si tout le monde les entend, si tout le monde les croit, si tout le monde les pratique. En voici, mes frères, une explication, contre laquelle la volupté la plus maligne et la plus artificieuse ne fera jamais que de vains efforts.

Qui que vous soyez, de quelque sexe et en quelque état que la Providence vous ait fait naître, si vous voulez aller après Jésus-Christ, comme il vous l'ordonne, il faut nécessairement vous renoncer vous-mêmes : *Qui vult venire post me, abneget semetipsum* ; c'est-à-dire, qu'étant composés d'un corps et d'une âme, il faut que vous renonciez, non pas à cette partie spirituelle et supérieure de vous-mêmes, mais à la chair pécheresse dont votre corps est composé, et qui fait toujours la guerre à votre esprit. Il faut que vous renonciez à votre corps pour conserver votre âme, et non-seulement à votre corps, mais encore par le fond du cœur à tout ce que vous possédez, et que vous soyez disposés à perdre tout, si vous ne pouvez rien conserver qu'en perdant la piété et l'amour de Dieu.

Le Sauveur ajoute, que pour être son disciple il faut porter sa croix : *Tollat crucem suam;* non pas la croix de Jésus-Christ, qui, étant chargée des péchés de tous les hommes serait trop pesante pour nous, mais chacun sa croix propre; vous, celle de votre état; vous, celle de votre tempérament; vous, celle de votre âge : en résistant, l'un à l'orgueil, l'autre à l'intempérance, l'autre à la colère; en supportant avec patience et en acceptant avec soumission toutes les peines de la vie; en souffrant persécution pour la justice; en vous mettant dans la disposition sincère d'endurer pour Jésus-Christ les supplices les plus honteux, tel qu'était celui de la croix parmi les Juifs.

Le Sauveur dit encore, que pour être son disciple il le faut suivre : *Sequatur me.* Le suivre, c'est entendre, recevoir, méditer, pratiquer sa loi, se nourrir de sa doctrine, imiter son exemple.

Vous ne pouvez pas dire que ce commandement n'ait été fait qu'aux apôtres et aux disciples seuls, puisque l'évangéliste nous marque que quand Jésus-Christ le faisait, il parlait à tous : *Dicebat ad omnes.* Vous ne pouvez pas non plus en restreindre l'observation à certains temps; car l'évangéliste nous dit, que c'est pour tous les jours : *quotidie.* Et ce n'est pas un sens que j'entreprenne de donner aux paroles de mon divin Maître, puisque saint Paul, qui est l'interprète sacré de l'Evangile, nous déclare, que *ceux qui sont à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec tous ses désirs déréglés, et qu'ils portent toujours sa mort dans leur corps* (*Gal.*, V, 24; II *Cor.*, IV, 10), pour y faire paraître sa vie, qui a été une vie de croix et de souffrances. Si vous ajoutez que cette conduite était bonne au temps passé, où la ferveur du christianisme était entière, et qu'elle n'est plus recevable dans le nôtre, où les hommes se sont relâchés; toute l'Eglise assemblée dans le dernier et le plus savant de nos conciles vous ferme la bouche, en décidant que *toute la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle*, quand ce ne serait

que par les divers accidents dont elle est toujours traversée.

Les Pères de tous les siècles ont été de ce sentiment, et pour ne pas entrer dans un détail qu'un discours ne permettrait pas, toute leur doctrine se réduit à dire que, comme la croix est un instrument de mort, celui qui la porte doit mourir à toutes les voluptés ; et que le devoir indispensable d'un chrétien, pour qui Jésus-Christ est mort, est de donner sa vie pour Jésus-Christ, ou en mourant comme martyr, ou en affligeant sa chair comme pénitent (*Greg., pap., Hom.*, XXXIII *in Evang.*; *Bern., serm.* 30 *in Cant.*).

Je sais, mes frères, que les hérétiques ont dit, et la nature corrompue ne le dit encore que trop, que le Sauveur a satisfait suffisamment pour tous, et que ce serait faire injure au mérite de ses souffrances que de prétendre y ajouter les nôtres. Mais si nous ne devions pas souffrir pour cela même que Jésus-Christ a souffert, inutilement, et si je l'ose dire, injustement nous en ferait-il un commandement si exprès. Or, les commandements de Dieu ne peuvent être ni injustes ni impossibles; car s'ils l'étaient, il serait injuste lui-même en nous commandant ce que nous ne pourrions accomplir. Voici le dogme de la religion et, je ne craindrai pas de dire, de la raison.

Quand Jésus-Christ a satisfait pour nous, il n'a prétendu que nous ôter l'impossibilité où nous étions de satisfaire nous-mêmes. On ne nie pas qu'il n'ait fait à son Père une vraie satisfaction pour nous, et sans doute nous avions un besoin extrême qu'il la fît; mais il l'a faite pour nous apprendre comment nous la devons faire, et pour suppléer, par le mérite infini de la sienne, au défaut et à l'indignité de la nôtre.

Ce commandement ne peut donc être plus exprès, puisqu'il a été fait par Jésus-Christ même, écrit et publié par les apôtres, prêché par les Pères, confirmé par les conciles, suivi et pratiqué dans tous les temps par les personnes sensées et vertueuses, dont l'exemple et le témoignage doit être sans doute préféré à celui des partisans du monde et des esclaves de la volupté, d'autant plus qu'ils renouvellent une erreur condamnée par l'Eglise.

Que direz-vous maintenant, chrétiens de nom, et en effet infidèles, vous qui êtes si avides à rechercher les délices du corps, qui ne vous mortifiez jamais en la moindre chose, qui, dans un temps consacré à la pénitence, vous conduisez sans scrupule comme dans tout le reste de l'année; mêmes compagnies, mêmes conversations, même jeu, mêmes lectures, mêmes repas, où vous avez le front de rompre l'abstinence du carême, et souvent de la faire rompre aux autres, au lieu que ce serait à vous à donner l'exemple, afin que la loi fût accomplie avec plus de fidélité ? Est-ce donc ainsi que l'on se moque de Dieu dans l'empire de Dieu même ? Mais, dit saint Paul, on ne s'en moque point en vain : *Deus non irridetur* (*Gal.*, VI, 7), car ce divin Législateur ne se contente pas de commander aux chrétiens de mener une vie conforme à la sainteté de leur état, il fait encore des menaces terribles à ceux qui n'y obéissent pas, et qui, entièrement destitués de l'esprit de foi et de pénitence, se donnent impunément tous les plaisirs et toutes les commodités de la vie.

Væ vobis divitibus (*Luc.*, V, 24), malheur à vous riches ! Mais pourquoi les menace-t-il de la sorte ? Est-ce parce qu'ils s'enrichissent par des voies injustes, ou qu'ils font un mauvais usage de leurs richesses ? est-ce parce qu'ils sont avares, orgueilleux, qu'ils n'assistent point les pauvres ? Mais quand ils ne feraient pas tant d'autres maux qui ne les rendent que trop coupables, n'est-ce pas un assez grand mal pour un chrétien que d'être toujours heureux, et de n'éprouver aucune des misères de la vie ? Et en effet, leur dit le Fils de Dieu, le plus grand de vos maux, le voici : C'est que vous avez votre consolation en ce monde : *Quia habetis consolationem vestram.*

Que veut-il dire par là ? C'est comme s'il disait : Votre rang, votre crédit, votre puissance, vos richesses fournissent abondamment à tous vos plaisirs, sont l'instrument funeste de toutes vos passions, vous donnent comme un pouvoir général de faire tout ce qu'il vous plaît, et vous servent à faire de toute votre vie un divertissement continuel. Mais malheur à vous : *Væ vobis divitibus.* Et pourquoi, Seigneur, pourquoi des malédictions si étranges ? Parce que cette vie molle, sensuelle, voluptueuse, pleine d'oisiveté, d'inutilité, d'inaction, destituée de bonnes œuvres, est directement opposée à l'esprit du christianisme, qui ne propose pour modèle qu'un Jésus-Christ crucifié. Le voilà, qui étend encore les bras vers un peuple, dirai-je, qui ne croit point en lui, du moins, qui le contredit par une vie tout opposée à la sienne. La piété prend toujours soin de le mettre devant vos yeux, et dans les églises et dans vos oratoires : *Ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est in vobis crucifixus.* Si elle vous le cache durant le carême, ce n'est peut-être pas par le seul sentiment de douleur qu'inspire la pénitence, c'est peut-être aussi afin que dans le temps de l'année le plus saint, son image sacrée ne soit pas profanée par les yeux des pécheurs, qui l'ignorent ou qui le méprisent. Mais qu'il paraisse ou non, à peine le regardez-vous, à peine y pensez-vous. Le dirai-je ? et le dirai-je sans frémir ? Combien de fois dans ces chambres et dans ces oratoires, où vous mettez le crucifix à la place d'honneur, l'avez-vous rendu témoin des crimes pour lesquels vous l'avez fait mourir ? *O insensés*, vous dit cette piété même : *Qui vous a donc ensorcelés jusqu'à vous rendre rebelles à la vérité connue, après que je vous ai fait voir Jésus-Christ si vivement dépeint devant vous, et comme crucifié à vos yeux* (*Gal.*, III, 1) ?

Aussi ne vous y trompez pas. La miséricorde sera accordée au faible et au pauvre, qui n'a rien pour flatter sa chair : *Exiguo*

conceditur misericordia (*Sap.*, VI, 7). Mais pour vous qui êtes puissants, et qui abusez de votre puissance et de vos biens pour vous plonger impunément dans les délices, Ah ! dit le Sage, vous serez puissamment tourmentés : *Potentes potenter tormenta patientur*, et viendra le temps où vous voudriez avoir expié un seul de vos plaisirs criminels par les amertumes de toute la vie. Quel sera ce temps ? ce sera, dit un prophète (*Isai.*, XIII, 11), lorsque Dieu paraîtra aux yeux des hommes et des anges, dans la souveraineté inséparable du Créateur, et que, foulant aux pieds l'orgueil des superbes, il fera rentrer la créature dans le centre de son néant. *Je vous dis toutes ces choses*, disait Jésus-Christ à ses disciples, *afin que quand elles seront arrivées, vous vous souveniez que je vous les ai dites.* Et moi, mes frères, je vous les dis, afin qu'en vous corrigeant vous empêchiez qu'elles n'arrivent ; car vous n'avez que ce seul moyen, et j'espère de la grâce de Dieu et de vos efforts, que vous vous en servirez.

2. Vous voyez donc jusque-là, que jamais il n'y eut de commandement plus exprès que celui qui est contraire à la vie sensuelle, ni de menace plus terrible que celle qui est faite à ceux qui osent s'y plonger. Cependant, ce ne sont ni des païens ni des hérétiques, ce sont des chrétiens qui désobéissent à ce commandement et qui méprisent cette menace : et la punition en est si sévère, que de tant de chrétiens qui s'y plongent, nous en voyons très-peu qui s'en relèvent, parce que Dieu punit le péché par le péché même.

Le prophète Jérémie en parle, à l'occasion du peuple de Dieu livré pour son infidélité à des nations barbares, comme de ces plaies malignes et envenimées, auxquelles on ne voit humainement aucun remède : *Insanabilis fractura tua, pessima plaga tua* (*Jer.*, XXX, 12). Des amis fidèles se sont mêlés de la guérir par leurs conseils et par leurs prières. Des gens de bien s'y sont joints par des vues de religion. Les murmures du monde sont survenus : l'honneur y a été blessé, la fortune en a été ébranlée ; et la plaie subsiste encore dans l'âme du voluptueux, parce que les remèdes ordinaires n'y font rien, et qu'il faut un miracle de la grâce pour la guérir.

Le prophète Michée s'avance jusqu'à dire qu'elle est absolument désespérée : *Desperata est plaga ejus* (*Mich.*, I, 9). Il parlait à la lettre de la contagion de l'idolâtrie, qui avait gagné de Samarie et des dix tribus, jusqu'en Juda et Jérusalem, et en disant que la plaie de ces deux villes était désespérée, il marquait les maux épouvantables dont Dieu devait les punir sans qu'elles pussent les éviter ; car, en effet, les Assyriens sous Salmanasar ne manquèrent pas de ruiner Samarie, et de transporter ses habitants en des pays étrangers, et sous le règne de Sennachérib, ils assiégèrent Jérusalem.

Or, ce qui est arrivé visiblement à l'égard du premier peuple que Dieu s'était choisi, s'accomplit encore d'une manière invisible sur le second peuple qui lui a succédé. L'un a été en plusieurs choses la figure de l'autre, et les prophètes ont souvent parlé pour tous les deux. Il est donc certain que les chrétiens voluptueux se font à leur tour une idole, non plus de bois et de pierre comme faisaient les Israélites, mais de leurs corps, et cette espèce d'idolâtrie fait dans l'âme de plusieurs une plaie si profonde, que le plus souvent nous désespérons de la guérir par les remèdes ordinaires, et qu'il est bien à craindre en voyant leur sensualité invétérée, qu'ils ne rendent eux-mêmes leur ruine inévitable : *Desperata est plaga ejus.*

Voyez par exemple comment se conduisent dans le monde la plupart des personnes qui abusent de leur liberté ; car aujourd'hui on la donne sans garder les bienséances les plus communes, et le mariage a la singulière propriété de donner du soir au matin à une jeune personne la gravité de la vertu, le mérite de l'expérience, le droit absolu d'aller seule et de se conduire impunément comme elle veut. Parlez de régularité à une femme idolâtre d'elle-même, entêtée du monde, et environnée de frivoles adorateurs, la seule proposition l'épouvante et la rebute. Uniquement occupée de ses plaisirs, elle évite ses plus utiles censeurs, et comme la pécheresse de Samarie elle ne veut avoir aucun commerce avec des Juifs attachés à la loi de Dieu. Qu'à force de divertissements et de veilles une maladie la surprenne, elle ne sert qu'à lui faire regretter ses beaux jours avec les délices de la vie, et aussitôt après sa guérison elle s'y replonge. Sans la grande miséricorde de Dieu, qui ne peut jamais être épuisée, que dirions-nous de la plaie de son cœur ?

Mais il ne faut pas s'en étonner ; l'expérience nous apprend que la volupté enchaîne tous ses esclaves, et en voici un qui, l'ayant éprouvé en lui-même, nous en rend un témoignage authentique. Je parle de saint Augustin, et plût à Dieu que tous ceux qui l'imitent dans son péché, voulussent bien l'imiter dans sa conversion et dans sa pénitence ! La volonté, dit ce Père, commence toujours à se pervertir par l'attrait du plaisir qui lui est proposé. Etant pervertie, le plaisir qu'elle goûte forme un amour déréglé. Cet amour se change insensiblement en habitude, et cette habitude devient enfin *un mal nécessaire.* C'est là cette *chaîne de fer* dont il avoue qu'il était chargé, et que Dieu seul pouvait rompre par le miracle de sa conversion. Mais aujourd'hui ces sortes de miracles ne sont pas fréquents. Combien voyons-nous d'Augustins pécheurs, et combien peu d'Augustins convertis ! Hélas ! dit un prophète, comment se convertiraient-ils ? ils n'y pensent seulement pas. Jamais ils ne songent de revenir à Dieu, parce que l'amour des plaisirs sensuels est au milieu d'eux, et s'est emparé de leur cœur par une possession tyrannique : c'est pourquoi ils périssent ordinairement par leur iniquité même : *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur ad Deum suum*,

quia spiritus fornicationis in medio eorum (*Ose.*, V, 4).

Mais enfin, mes frères, faudra-t-il donc se désespérer? Non, le désespoir n'est jamais permis, non pas même dans le plus profond abîme de l'iniquité; mais quand le mal est extraordinaire, il faut que le remède le soit aussi. Quand la plaie est désespérée, on y applique le fer et le feu. Voulez-vous vous décharger des chaînes de la volupté, qui vous accablent? rompez violemment cette habitude invétérée, qui vous lie tyranniquement à la créature, et ne spiritualisez pas sur ce sujet. Le monde même corrompu, qui respecte la vertu quoiqu'il ne la pratique pas, fait des railleries malignes qui devraient vous humilier. Eloignez-vous de cette occasion prochaine, où vous avez succombé autant de fois que vous avez eu la témérité de vous y exposer. Faites des portraits effacés, des engagements rompus, des passions éteintes, du respect humain confondu, un trophée à la sagesse et à la vérité.

Après cela, mon cher auditeur, prenez une règle de vie. Pharaon, voyant que les Israélites se multipliaient de jour en jour dans l'Egypte, les faisait accabler de travaux, de peur qu'ils ne se révoltassent contre lui, et qu'à la fin ils ne défissent ses troupes. Craignez-vous la rébellion de votre chair? mortifiez-la par la pénitence, affaiblissez-là par le travail et par le jeûne, refusez-lui les plaisirs criminels qu'elle vous demande, et infailliblement vous la soumettrez à l'esprit.

Travaillez à guérir la fièvre de votre âme avec autant d'application que celle de votre corps. Devenez plus sensible à l'une qu'à l'autre, et croyez que la source de toute corruption est d'aimer votre corps plus que votre âme. Vous pouvez guérir de la fièvre tout d'un coup, mais vous ne sauriez guérir de la concupiscence que peu à peu; vous pouvez la diminuer, mais vous ne sauriez la détruire. L'ouvrage de la gloire en l'autre vie sera de l'anéantir, mais celui de la grâce en celle-ci n'est que de l'affaiblir et de l'abattre. Tout consiste à être fidèle à cette grâce, qui seule peut vous donner la force de vaincre un si dangereux ennemi. Les apôtres prièrent Jésus-Christ en faveur de la femme malade de notre Evangile, et il se rendit à leurs prières. Dans la tentation priez les saints d'intercéder pour vous, et Jésus-Christ les écoutera.

Considérez ce qu'exige de vous la qualité d'homme et la qualité de chrétien. L'homme, toujours guidé par la raison qui fait sa gloire, se respecte lui-même et respecte le corps de la société dont il est membre: le vice lui est odieux, parce qu'il le déshonore et le rend inutile à tout. Le chrétien, qui a des vues plus hautes, se garde d'être un membre délicat et efféminé sous un chef couronné d'épines: étranger sur la terre, il ne fait que soupirer après le jour bienheureux qui lui ouvrira sa patrie céleste, et, sachant bien qu'il n'y peut arriver que par le même chemin que son divin Maître a tenu, bien loin de flatter son corps, il le réduit en servitude.

Par ces sages réflexions, mes frères, nous remplirons vous et moi, nos communs devoirs dans l'état où il a plu à Dieu de nous appeler, et nous aurons toujours présentes ces paroles de saint Paul: Que *si nous vivons selon la chair, nous mourrons; au lieu que si nous faisons mourir par l'esprit les passions de la chair, nous vivrons* (*Rom.*, VIII, 13), ici par la grâce, et dans l'éternité par la gloire.

SERMON XXXV.

POUR LE VENDREDI DE LA TROISIÈME SEMAINE DU CARÊME.

De la conversion de la Samaritaine.

Jesus ergo fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem.

Jésus, fatigué du chemin, s'assit sur la fontaine pour se reposer (*S. Jean, ch.* IV, 6).

Nous ne voyons rien dans cet événement mémorable, qui ne soit digne d'admiration. Les apôtres y admirent Jésus-Christ disputant des plus grands mystères de la grâce et de la religion avec une femme ignorante (*Joan.*, IV, 27). Cette femme y admire un homme, qui, sans rien avoir au dehors qui le distingue du commun, pénètre les abîmes du cœur et en découvre les désordres les plus cachés. Et saint Augustin y admire à son tour celui qui se nomme la *fontaine d'eau vive*, brûlant de soif; celui qui est *le pain vivant descendu du ciel*, pressé de la faim; et celui qui est le chemin par lequel nous marchons vers la patrie céleste, épuisé de fatigue et de lassitude.

Mais ce Père, si rempli d'admiration pour ce qu'il voit, n'attire-t-il pas lui-même la nôtre, quand nous l'entendons s'écrier, que c'est ici que commencent les mystères? Est-ce qu'il trouve qu'ils n'ont pas commencé plus tôt (*Aug. Tract.* 15. *in Joan.*)? Il a expliqué sur le premier chapitre de saint Jean la génération éternelle du Verbe avec sa naissance temporelle; sur le second, le changement de l'eau en vin aux noces de Cana; dans le troisième, le serpent d'airain élevé dans le désert, pour représenter Jésus-Christ élevé sur la croix. Et trouvant, dans le quatrième, la conversion d'une pécheresse, il s'écrie: *C'est maintenant que commencent les mystères.* Ils ont pourtant commencé plus tôt, et l'on n'effacera pas du nombre des mystères, le Verbe incarné, le Messie faisant des miracles, Jésus-Christ crucifié.

Ce ne peut être aussi la pensée de ce saint docteur; mais en parlant ainsi, il a voulu nous faire entendre que les mystères, qui avaient précédé la conversion de la Samaritaine, subsistent bien dans la mémoire des hommes et dans leurs effets qui seront éternels, parce que le Verbe éternel en a été le principe; mais que n'ayant jamais été réitérés ils ont fini, pour ainsi dire, presqu'aussitôt qu'ils ont commencé. Au lieu que cette conversion est un mystère qui devait se perpétuer en ce qu'il serait suivi de plusieurs autres tout semblables; que ce que Jésus-Christ avait fait une fois pour cette fameuse pécheresse, il le devait faire jusqu'à la fin des siècles pour une infinité de pécheurs, et que

d'autres conversions ne seraient que la suite et l'imitation de celle-ci. C'est donc là, dit avec raison saint Augustin, que commencent les mystères, *jam incipiunt mysteria.*

C'est ici, en effet, un parfait modèle de conversion, car en considérant la conduite que Dieu a toujours tenue sur les pécheurs, nous trouvons qu'il les convertit en deux manières, ou en les cherchant, ou en les attendant, comme il paraît dans notre Evangile qu'il cherche et qu'il attend cette femme. Il la cherche jusqu'à se fatiguer: *Jesus ergo fatigatus ex itinere.* Il l'attend avec la tranquillité d'un homme qui s'assied pour attendre plus longtemps: *Sedebat sic supra fontem.* Et voilà l'image de ce qu'il fait à l'égard de tous les pécheurs. Il les cherche, comme il a cherché la Samaritaine; et cette recherche miséricordieuse tombera sous vos yeux dans la première partie de mon discours. Si, après les avoir cherchés il ne les trouve pas encore, il les attend, comme il a attendu la Samaritaine; et c'est cette attente qu'il faudra examiner dans la seconde,

Plaise à mon Dieu, que ce soit ici que commencent les mystères à l'égard des pécheurs qui m'écoutent, et que la conversion célèbre que je vais leur raconter, soit suivie de la leur. J'ai quelque raison de l'espérer; car, dans le cours de ma mission, je n'ai fait encore que semer, et je trouve, dans mon Evangile, que c'est ici le jour de recueillir. Comme l'on croit aisément ce que l'on désire, il me semble que j'entends dans le fond de mon cœur mon divin Maître qui me dit ce qu'il disait à ses apôtres dans cette occasion importante : *Levez vos yeux, et considérez les campagnes déjà blanches et prêtes à moissonner* (*Joan*, IV, 35).

Jusqu'ici j'ai parlé de sa part à mes auditeurs, et, comme me l'a prescrit saint Paul, je les ai repris, je les ai priés, je les ai menacés (II *Tim.*, IV, 2). J'ai eu de la patience pour les tolérer, et de l'application pour les instruire. Je les ai frappés par la crainte, pour leur frayer le chemin de l'amour. C'est en avoir fait assez pour les rendre comme des campagnes déjà blanches et prêtes à moissonner. Voici donc le jour où, par la vertu de sa parole, il faut que j'y recueille des fruits pour la vie éternelle.

Je ne sais, mes frères, si ce bonheur m'arrivera, mais toujours est-il certain qu'il m'arriverait, si vous demandiez instamment à Jésus-Christ de demeurer avec vous comme il demeura avec les Samaritains (*Joan.*, IV, 40). Il vous parlerait comme il leur parla dans le fond du cœur, et j'aurais la consolation d'entendre dire à chacun de vous : *Ce n'est plus sur ce que vous nous en avez dit* depuis le commencement du carême *que nous croyons en lui* (*Joan.*, IV, 42); nous avons nous-mêmes senti les coups de sa main puissante. Nous avons ouï les clameurs de sa grâce victorieuses enfin de nos volontés rebelles, et nous savons maintenant, par notre propre expérience, qu'il est véritablement le Sauveur du monde.

Imitez donc, mes frères, la docilité des Samaritains, qui, sur le rapport d'une femme devenue l'apôtre de son pays, crurent en Jésus-Christ, et qui probablement n'auraient jamais entendu Jésus-Christ, s'ils avaient rejeté cette femme. Ne rejetez pas non plus ma parole qui est la sienne, et servez-vous en pour attirer sa présence divine dans vos âmes, ou pour vous laisser trouver quand il vous cherche, ou pour aller vers lui lorsqu'il vous attend. L'un et l'autre de ces devoirs va paraître successivement dans l'explication de cet Evangile admirable, et faire les deux points de mon discours.

Mais afin que vous profitiez de cette recherche empressée et de cette attente de longanimité, prosternez-vous avec moi aux pieds de Marie : *Ave*, *Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique Dieu ne soit pas obligé, à la rigueur, de demeurer dans le juste qui ne le quitte point, ni de chercher le pécheur qui le quitte, il le doit pourtant, dit saint Paul, parce qu'il est juste et qu'il doit faire éclater sa justice: *Ad ostensionem justitiæ suæ* (*Rom.*, III, 25). Non pas la justice qu'il doit à l'homme juste, puisque *le plus juste ne lui a rien donné pour en prétendre récompense* (*Rom.*, XI 35); non pas la justice qu'il doit à l'homme pécheur, puisqu'en cette qualité il ne mérite que des châtiments, mais la justice qu'il se doit à lui-même. Car Dieu n'étant pas inconstant comme l'homme, la fidélité de ses promesses l'oblige de ne point abandonner ceux qu'il a justifiés par sa grâce, s'ils ne l'abandonnent eux-mêmes les premiers, et c'est aussi la définition du dernier concile (*Conc. Trid. sess.* VI, c. 11). Et dès là que ce même Dieu est également juste et miséricordieux envers les pécheurs, comme il doit abandonner les uns pour satisfaire à sa justice, il doit chercher les autres pour satisfaire à sa miséricorde.

Aussi n'est-il descendu sur la terre que *pour chercher et pour sauver le pécheur qui s'était perdu* (*Luc.*, XIX, 10), et comme ç'a été le principal sujet de sa mission, il se compare à ce bon pasteur, qui, de cent brebis en ayant perdu une, laisse toutes les autres dans le désert pour courir après celle qui s'était perdue, et qui, après l'avoir trouvée la met sur ses épaules et la rapporte avec joie dans la bergerie (*Luc.*, XV, 4).

Mais voici, mes frères, quelque chose de plus touchant et de plus fort. Voici non plus une parabole, mais une histoire véritable; non plus Jésus-Christ en figure, mais lui-même en personne tout occupé à chercher une pécheresse des plus rebelles à sa grâce. Dans ce qu'il fait pour la convertir, nous allons admirer sa sollicitude, ses empressements, ses fatigues pour la conversion des pécheurs; et dans ce qu'elle fait pour lui échapper nous allons déplorer la résistance, les défaites, les fuites des pécheurs qui ne veulent pas se convertir. Notre Evangile nous met sans cesse ces deux tableaux devant les yeux, et je vous priverais d'un trop grand fruit, je ne répondrais pas même à ce que votre piété désire de moi, si je n'en

examinais jusqu'à la moindre circonstance. Ecoutez donc, pesez, goûtez tout ce que je vais vous dire, et puisque le sujet que je traite me donne lieu de répandre devant vous avec profusion les perles de la parole de Dieu, ayez une sainte avidité de les recueillir, afin qu'elles vous rendent *riches en foi et en bonnes œuvres.*

Nous y voyons d'abord que Jésus-Christ s'en va de la Judée dans la province de Samarie, et pourquoi pensez-vous qu'il entreprenne un voyage si pénible? c'est qu'il cherche une âme extrêmement éloignée de de lui par le schisme où elle se trouve engagée et par sa propre corruption; et il est d'autant plus porté à la chercher, qu'afin qu'elle puisse revenir à lui, il faut qu'il fasse les premières démarches.

Pélage attribuait au pécheur ce qu'il y a de plus glorieux dans sa justification, je veux dire le premier pas de son retour à Dieu. Mais saint Augustin a combattu son erreur, en disant avec toute l'Eglise, qu'il faut que ce soit Dieu qui prévienne le pécheur par sa miséricorde, et qui se mette le premier en chemin pour chercher cette brebis errante, car elle ne peut le chercher, dit encore saint Bernard, qu'après en avoir été cherchée : *Meminerit se prius quæsitam, quam quærentem.* Jésus-Christ cherche donc cette femme Samaritaine, et il lui en coûte de grandes fatigues : *Fatigatus ex itinere*, parce que les pécheurs ont cela de commun qu'ils sont tous errants dans leurs passions, et fugitifs devant la voix de Dieu qui les rappelle. Et l'on peut dire après saint Ambroise, qu'il arrive au Sauveur, dans cette occasion, ce qui arriva à Joseph, quand son père l'envoya dans le pays de Sichem pour y chercher ses frères (*Ambr. lib. de Jos. Patr., c.* 3).

Il y va, mais une partie du jour se passe sans qu'il les trouve (*Gen.*, XXXVII, 14). Enfin, un homme charitable le voit errant dans la campagne, et, touché de son inquiétude, il lui demande ce qu'il cherche. Je cherche mes frères, lui répond Joseph, et je m'étonne qu'ils ne soient point ici, car c'est ici qu'ils devraient être. Ils se sont pourtant retirés de ce lieu, réplique cet homme : *Recesserunt de loco isto*, et j'ai entendu qu'ils se disaient, allons en Dothaïn. Joseph profite de cet avis, et ne se rebutant point de cette nouvelle fatigue, il veut bien encore l'essuyer dans le désir de trouver ses frères: *Perrexit ergo Joseph post fratres suos.*

Reconnaissons la vérité sous la figure. Le Père éternel avait envoyé son Fils pour chercher les pécheurs, que ce Fils, selon le témoignage de saint Paul, veut bien regarder comme ses frères : *Primogenitus in multis fratribus* (*Rom.*, VIII, 29). Mais où l'avait-il envoyé? D'abord aux brebis perdues de la maison d'Israël (*Matth.*, X, 6). Il descend donc dans cette maison, mais il n'y trouve pas tout ce qu'il cherche. Il visite toute la Palestine. Il traverse les villes et les déserts de la Judée, et il a encore quelque chose à désirer, car *il y a d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, et qu'il faut aussi qu'il appelle, afin qu'elles écoutent sa voix, et qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur* (*Joan.*, X, 16). Or, les Samaritains s'étaient retirés de la Terre sainte : *Recesserunt de loco isto.* Ils s'étaient séparés des Juifs par un schisme scandaleux, et ils habitaient dans la même ville où Joseph était allé chercher ses frères. C'est donc aux portes de cette ville que celui que Joseph représentait va chercher cette femme, malgré la longueur du chemin, et il ne faut pas s'étonner, si l'Evangéliste remarque qu'il en était fatigué : *Fatigatus ex itinere.*

Ainsi a-t-il cherché cette pécheresse, et c'est ainsi qu'il cherche encore les pécheurs. Comme Joseph, il les cherche d'abord où ils devraient être. Il les cherche dans le temple, mais ce n'est point là qu'il trouve l'impie. Il les cherche aux pieds du crucifix, mais ce n'est point là qu'il trouve le déiste. Il les cherche au tribunal de la pénitence, mais ce n'est point là qu'il trouve le libertin. Il les cherche dans des assemblées de charité, dans des compagnies modestes, mais ce n'est point là qu'il trouve les esclaves de la volupté. Ils se sont retirés de ce lieu : *Recesserunt de loco isto.* Ils y étaient encore, lorsqu'une éducation chrétienne les y retenait, lorsqu'ils étaient encore sous les yeux d'un père sensé, d'une mère pieuse, d'un sage gouverneur, d'un confesseur zélé pour lequel ils avaient alors de la déférence, mais depuis qu'ils sont entrés dans le commerce du monde, depuis qu'ils ont secoué le joug aimable de la sagesse et de la piété, Seigneur, vous ne les trouverez plus dans la Terre sainte, et pour les convertir il faut que vous les alliez chercher jusque dans le pays des Samaritains. Il les y cherche encore : *Perrexit ergo Joseph post fratres suos.*

Oui, mon cher auditeur, Dieu dont la bonté est infinie et la sagesse incompréhensible, veut bien vous chercher dans les lieux mêmes où vous l'offensez, et si jusqu'ici, vous aviez ignoré cet empressement de sa miséricorde, apprenez-le avec des sentiments de reconnaissance et d'amour.

Dieu vous cherche la nuit et le jour dans ce jeu excessif, où vous ne perdez pas seulement le temps par une occupation si vaine, mais encore votre âme par votre avarice, par vos emportements et par vos blasphèmes. Et comment vous y cherche-t-il? en permettant que vous y rompiez avec votre meilleur ami, que votre honneur y soit blessé, que votre fortune y soit ébranlée, et que peut-être par les dettes que vous y contractez vous mettiez votre maison sur le penchant de sa ruine.

Il vous cherche dans le tumulte de cette cour, où l'ambition, qui de sa nature est une faiblesse, vous empêche de commander à vos désirs et vous fait offrir, pour les contenter, tant de honteux sacrifices. Et comment vous y cherche-t-il? par les mécomptes que vous y trouvez, par les mauvais offices que l'on vous rend, par les trahisons et les infidélités que l'on vous fait, par les railleries malignes que vous essuyez, par les cha-

grins secrets qui vous dévorent de ne pouvoir parvenir à des élévations où vous en voyez monter d'autres par tant de hasards et de bassesses.

Mais où est-ce que Dieu ne vous cherche point? Vous le dirai-je, mon cher auditeur, et m'en croirez-vous? Il vous cherche jusque dans ces lieux obscurs où vous devenez les artisans malheureux de votre damnation avec les complices de vos privautés criminelles. Et comment vous y cherche-t-il? Tantôt par un remords cuisant qui va troubler vos joies profanes; tantôt par une humiliation utile qui vous fait rentrer en vous-même; tantôt par un dégoût salutaire qui vous convainc de la fragilité de vos infâmes plaisirs; tantôt par un sentiment de gloire qui vous représente le honteux de votre passion.

Oui, Dieu vous cherche, ne me le niez point, et, qui plus est, il vous parle; et que vous dit-il? Il vous dit, comme à la Samaritaine : *Da mihi bibere*, pécheur, je brûle de soif, et ma soif est un désir ardent de sauver ton âme, il est de ton devoir de l'éteindre; et comme ce salut se doit opérer par ta volonté jointe à ma grâce, c'est à toi que je m'adresse pour éteindre cette soif : *Da mihi bibere* (*Aug.*, *Tract.* XV *in Joan.*).

C'est le langage de cette sagesse divine qui dispose toutes choses avec autant de douceur que de force (*Sap.*, VIII, 1). Et il faut ici vous faire remarquer, messieurs, que c'est par la diverse alliance de ces deux qualités que se forment tous les mystères de la grâce. Comme il est de la nature du mystère d'être composé d'une partie extérieure qui frappe les sens, et d'une partie intérieure que l'esprit seul peut pénétrer, la grâce est pour ainsi dire composée, tantôt de force au dehors et de douceur au dedans, et tantôt de force au dedans et de douceur au dehors.

Faut-il convertir le persécuteur de l'Eglise naissante? Comme la grâce le trouve les armes à la main, elle s'arme elle-même de toute sa force pour combattre ce furieux. Elle prend une voix de tonnerre, ce tonnerre est précédé par des éclairs; le bruit qu'il entend l'épouvante, les reproches que Jésus-Christ lui fait le troublent et le renversent; vous voyez comme la force de la grâce se découvre dans tout cet appareil; mais, ô Dieu! quelle en est la douceur intérieure! Elle lui gagne le cœur, elle fléchit sa volonté rebelle, et dans un instant Paul n'en a plus d'autre que celle qui lui fait dire : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (*Act.*, IX, 6)? Le mystère de la conversion de la Samaritaine est d'une autre nature : d'abord la grâce étale toutes ses douceurs au dehors dans l'entretien que Jésus-Christ veut bien avoir avec elle, mais au dedans rien n'égale sa force; nous en verrons bientôt la force, examinons-en ici la douceur.

Elle consiste en ce que Jésus-Christ ne demande à cette femme que ce qu'elle peut lui donner sans peine : elle est au bord d'un puits avec une cruche à la main, il lui demande à boire.

Cela nous marque, disent les Pères, que la grâce corrige la nature, mais qu'elle ne la détruit point; et, dans toute la suite de cette histoire, Dieu paraît se conformer par sa bonté au caractère et à l'inclination des pécheurs : comme s'il disait à l'ambitieux qui poursuit les grandeurs temporelles : élève-toi au-dessus de la vanité qui te séduit, et aspire à une gloire plus solide que celle du monde; comme s'il disait à l'homme de guerre : tu combats depuis si longtemps les ennemis de ton prince, n'est-il pas temps enfin que tu prennes les armes contre tes propres ennemis, contre cet orgueil qui t'enfle, contre cette colère qui t'enflamme, contre cette envie qui te dessèche, contre cette haine qui te ronge, contre cette impureté qui te corrompt, contre toutes les passions qui te tyrannisent; comme s'il disait à celui qui livre son cœur à d'autres faiblesses : au lieu d'une beauté qui se flétrit, aime une beauté éternelle, et à la place d'une créature volage, jalouse, impérieuse, méprisante, aime le Créateur en qui tu trouveras un ami constant, égal, fidèle, charitable. Ce sont là les tours industrieux que la grâce met en usage pour tirer des pécheurs le consentement qu'elle leur demande, et vous voyez que tout ce qu'elle propose est conforme à la raison.

Il faut pourtant avouer que la plupart de ces fugitifs refusent encore de se rendre, et qu'ils résistent à la grâce qui les prévient : car ce sont deux vérités de la religion également incontestables, et que nous ne saurions empêcher que la grâce ne nous prévienne, puisque Dieu la donne sans nous, et que nous pouvons lui résister quand elle se présente, parce que, pour mériter, il nous doit être libre d'y consentir ou de n'y consentir pas. Et notre Evangile nous en donne une figure bien claire en la personne de cette pécheresse qui refuse de l'eau à Jésus-Christ, chose très-facile dans la conjoncture où il lui demande ce secours : *Comment*, lui dit-elle, *vous qui êtes Juif me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine? Ne savez-vous pas que les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains?* Vous nous regardez comme un peuple excommunié, et nous vous regardons comme un peuple superstitieux : *Non coutuntur Judæi Samaritanis.*

Et voilà, mes frères, les défaites de tous les pécheurs obstinés, voilà le langage, sinon de leur bouche, au moins de leur cœur. Quand nous les exhortons à se convertir, ils nous prennent pour des dévots scrupuleux, parce qu'ils sont eux-mêmes des gens du monde qui aiment la liberté : ils nous prennent pour Juifs, parce qu'ils sont eux-mêmes Samaritains. Ils ont leur culte aussi bien que nous. Nous adorons un Dieu que nous ne voyons pas, mais ils réservent leur encens pour des divinités visibles, et en vain les troublons-nous dans leur religion, elle ne s'accordera jamais avec la nôtre : *Non coutuntur Judæi Samaritanis.*

Mais un si étrange aveuglement ne rebute pas la bonté divine. Quelque endurcis que soient les pécheurs, Jésus-Christ a résolu de les chercher et de les suivre jusqu'au

bout, et je ne vois pas comment ils pourront se défendre contre les attraits les plus puissants de sa grâce.

Ce n'est plus ici la douceur d'un Dieu qui s'abaisse jusqu'à demander de l'eau : le pécheur orgueilleux a répondu avec trop de fierté à cet empressement du Sauveur. C'est une douceur mêlée de force et soutenue d'une majesté qui imprime le respect ; car écoutez comme il s'explique : *Si scires donum Dei*, si vous connaissiez le don de Dieu, si vous saviez qui est celui qui vous demande à boire, au lieu de faire à l'occasion de sa demande des raisonnements et des railleries sur l'aversion qui est entre les Juifs et les Samaritains, *vous lui en auriez demandé vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive.*

Cette pécheresse ne se convertit pas encore, parce qu'elle ne connaît point le don de la grâce évangélique que Jésus-Christ lui annonce ; et le défaut de conversion vient aussi de ce que la plupart des pécheurs sont dans une ignorance effroyable des dons de Dieu. S'ils connaissaient par exemple le don de la foi, auraient-ils dans le cœur cette insensibilité brutale qui les fait vivre sans religion, et qui leur inspire tant d'éloignement et de mépris pour nos mystères ? S'ils connaissaient le don de la charité, déchireraient-ils leur prochain par les traits envenimés de la médisance, et auraient-ils la lâcheté de bâtir leur propre élévation sur sa chute et sur ses disgrâces ? comme s'ils ne savaient pas d'ailleurs que tout est variable dans l'esprit humain, que c'est un titre pour tomber que d'être élevé, et que la possession de la faveur est l'avant-coureur de sa perte. S'ils connaissaient, en un mot, le don des vertus chrétiennes, se plongeraient-ils comme ils font dans le vice, et pourraient-ils établir leur félicité dans les plaisirs sensuels ?

Oui, mon cher auditeur, si vous connaissiez le prix de cette eau vive qui éteint la soif des biens périssables, et qui arrose les sécheresses du cœur par des sentiments de piété, vous la demanderiez avec des gémissements ineffables, et jamais vous ne vous convertirez qu'à ces deux conditions : l'une, si vous ne voyez la misère où vous réduit votre ignorance, pour la détruire par de salutaires instructions ; l'autre, si vous ne comprenez le bonheur de ceux qui connaissent les dons de Dieu et qui en jouissent, afin d'en jouir comme eux. Cette connaissance est elle-même un don de Dieu qui vous est présenté dans la religion chrétienne, mais au lieu d'en profiter vous y formez des obstacles, et vous imitez la Samaritaine qui s'éloigne de nouveau de celui qui la cherche avec une bonté si engageante.

Comme elle ne conçoit encore dans l'eau dont Jésus-Christ lui parle, qu'une eau matérielle et commune, elle lui propose une difficulté : *Seigneur*, lui dit-elle, *d'où pourriez-vous avoir cette eau vive, puisque vous n'avez pas de quoi la puiser, et que d'ailleurs le puits est profond ? Etes-vous plus grand que notre père Jacob à qui nous sommes redevables de l'eau de ce puits, dont il a bu lui-même avec ses enfants et ses troupeaux ?*

Voilà un des obstacles que les esclaves des passions et du monde mettent ordinairement à leur conversion. Ils se figurent que tout est pénible dans la voie du salut ; et comme du moment que l'on parle de conversion on parle avec raison de pénitence, ils se persuadent faussement qu'il n'y a que des rigueurs dans la vie nouvelle qu'on leur propose.

Mais la question est de savoir qui est le mieux fondé dans le jugement que l'on fait des véritables plaisirs, ou les gens de bien, ou les gens du monde. Ce sont deux partis entièrement opposés, et chacun regarde son contraire avec étonnement. Les Samaritains ne croyaient pas qu'il y eût d'eau plus douce et plus claire que celle du puits de Jacob. Elle devenait pourtant bourbense quand on y abreuvait ses troupeaux. Telles sont vos délices dès que vous vous êtes rendus esclaves de la volupté. Elles vous sont communes avec les bêtes, puisqu'elles ne regardent que les sens. Mais comme vous n'en connaissez point d'autres, vous estimez malheureux tous ceux qui en sont privés. Les justes, au contraire, qui se désaltèrent tous les jours dans la source de la vie qui est en Dieu, déplorent le malheur de tous ceux qui ne s'y désaltèrent pas avec eux (*Ps.* XXXV, 10). Ainsi notre surprise est égale, et comme disait saint Jérôme : *Videmur invicem insanire, par pari referimus*, nous nous prenons les uns les autres pour insensés, et par là nous n'avons rien à nous reprocher. On le sait bien, messieurs : la vraie sagesse passe pour une folie dans l'esprit des sages du monde, et le théâtre retentit de ces maximes ; mais heureux ceux qui sont assez insensés pour connaître et pour croire la vérité.

Nous voyons aussi que Dieu, par la bouche de Jérémie, invite le ciel à s'étonner de la dépravation du goût des hommes. Non-seulement ils ont rejeté les délices des âmes saintes, parce qu'elles leur sont inconnues, ils ont fait bien plus : ils m'ont quitté, dit Dieu, moi qui suis la fontaine d'eau vive : *Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ* (*Jer.*, II, 13), et ils se sont creusé des citernes pour y chercher des eaux ramassées qui flattent leur goût dépravé.

Mais ne vous laissez pas séduire, mon cher auditeur. Vous ne les y trouverez pas même ces eaux ramassées, parce que ces citernes sont percées de toutes parts : *Cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas.* Quelle est donc votre erreur de vous éloigner de la source de la vie, pour chercher dans les créatures des eaux mortes, plus capables de vous empoisonner que de vous nourrir. Tant que vous en userez de la sorte vous mourrez de soif ; car, comme dit saint Ambroise, *le mensonge auquel on s'abandonne est toujours accompagné d'une soif mortelle. Il n'y a que la vérité qui désaltère*

et qui remplisse éternellement ceux qui s'en approchent (*Ambr., in psal.* LXI, 14). Mais vous imitez encore la Samaritaine qui se contente de l'eau de son puits, et c'est en vain que Jésus-Christ lui en présente une autre.

Que fera-t-il donc pour la détromper? Encore un troisième effort. *Celui qui boira de cette eau*, ajoute-t-il, *aura encore soif;* car nulle eau de la terre n'a la vertu d'éteindre la soif pour toujours. *Au lieu que celui qui boira de l'eau vive que je vous présente sera désaltéré pour jamais, parce que l'eau que je lui donnerai deviendra dans lui une fontaine* qui remontera aussi haut que sa source, *et qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle*, d'où elle descend. Ah! Seigneur, répond-elle toute surprise, *donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici pour en tirer.*

C'est une marque qu'un pécheur est prêt à se rendre quand il se *lasse dans la voie de l'iniquité* (*Sap.*, V, 7), et cette femme en est une figure expresse : elle n'entend pas plus tôt parler d'une eau qui mettra fin à ses fatigues, qu'elle la demande instamment. Un temps vient aussi où le pécheur se sent dégoûté du monde, fatigué de la servitude de ses passions, las d'attendre et d'espérer, de courir après du vent et de se repaître de fumée. Il faut, dit-il, que je goûte de cette eau vive que donne le Seigneur, convaincu comme je dois l'être, que celle que donnent les hommes ne saurait me désaltérer : *Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc haurire.*

Puisque vous en êtes là, mon cher auditeur, qu'avez-vous donc qui vous retienne? Commencez le grand ouvrage de votre salut par une humble confession de tous les péchés de votre vie. Mais je crains bien que vous ne les avouerez pas tous, et qu'encore en cela vous imiterez la femme de Samarie. Jésus-Christ la met en état de lui déclarer tous ses désordres, mais comme elle n'en dit qu'une partie, il faut qu'il y supplée en lui révélant ce qu'elle avait honte de mettre au jour, et par là il la contraint d'avouer qu'il lui parle en vrai prophète. *Cherchez aussi, et vous trouverez;* cherchez quelque homme aussi éclairé que charitable, qui développera tous les replis de votre cœur, qui soutiendra votre faiblesse et votre honte, et qui vous parlera même avec cet esprit prophétique que Jésus-Christ communique toujours à ses fidèles ministres.

Mais quel supplice pour vous d'envisager vos défauts! L'amour-propre vous ouvre toujours quelque porte pour échapper à vous-même. Cette femme voyant en effet que sa corruption est portée jusque sous ses yeux, les détourne, et donne un nouvel exercice à la sollicitude de celui qui la cherche. Elle change de discours, et pour renvoyer bien loin celui de sa conversion, elle propose des points de controverse sur les différends qui partagent le Juifs et les Samaritains. C'est ainsi que les préjugés de la naissance retiennent les hérétiques dans leur fausse religion; c'est ainsi que les libertins font des questions captieuses, non pas pour s'instruire mais pour disputer et pour se maintenir dans l'intrépidité de la conscience. Jésus-Christ toujours infatigable et miséricordieux suit encore cette femme dans son égarement. Il a la patience de l'instruire sur le faux culte des Samaritains, sur le vrai culte des Juifs, sur la nature de Dieu, sur l'adoration parfaite de la religion chrétienne qu'il vient établir; et c'est alors que, fatigué d'avoir tant marché, cherché, disputé, il convertit à la fin cette femme.

Dès le moment qu'elle le reconnaît pour le Messie, elle quitte son puits et sa cruche. Elle se défait de sa cupidité, dit saint Augustin, pour suivre les ardeurs nouvelles de la charité, et par un zèle plus digne d'un apôtre que d'une femme (c'est la qualité que lui donne saint Chrysostome), elle court à la ville pour y publier qu'elle a trouvé l'oint du Seigneur en la personne de celui qui lui a dit toute sa vie.

O vous qui étiez autrefois égarés dans les routes trompeuses du monde, et que Jésus-Christ en a retirés comme cette pécheresse, avez-vous assez d'un cœur pour sentir une charité si peu méritée? Comparez ce que vous étiez alors par vous-mêmes à ce que vous êtes aujourd'hui par sa miséricorde, et vous vous abandonnerez sans mesure à tous les transports de la reconnaissance et de l'amour. Mais considérez en même temps, qu'en vous rappelant des ténèbres à la lumière, il vous a imposé l'indispensable nécessité de marcher comme des enfants de lumière : *Ut filii lucis ambulate* (*Eph.*, V, 8). Ce ne sera pas la lumière que vous avez reçue qui vous sauvera, mais l'usage que vous en ferez. N'imitez donc pas ces voyageurs négligents et paresseux qui dorment pendant le jour, et qui sont surpris par la nuit, avant que d'arriver à leur terme. Marchez sans relâche dans la carrière de la pénitence, et puisque vous connaissez maintenant le don de Dieu comme la Samaritaine l'a connu, conservez-le comme elle l'a conservé, car c'est un dépôt précieux dont il vous demandera compte.

Et vous qui êtes encore engagés dans les routes malheureuses du mensonge et de l'infidélité, et qui m'écoutez aujourd'hui par bienséance ou par coutume, ou peut-être par un ordre secret du bon Pasteur, qui veut encore vous appeler par la voix de son Evangile, vous ne sortirez pas de cette église, que je ne vous aie fait de sa part un reproche et une menace, et si vous n'en êtes pas touchés, il faut que vous en soyez confondus.

Combien de temps y a-t-il que Dieu vous cherche, qu'il vous appelle, qu'il vous poursuit avec une charité infatigable pour rompre vos voies et vous engager dans les siennes, et que vous fuyez toujours plus loin? Il vous appelle, et vous vous attachez toujours avec plus d'avidité à tout ce qu'il y a de sensuel et de terrestre; et vous vous en-

foncez de plus en plus dans la foule des passions et du monde; et votre raison se trouve toujours trop faible pour vous dégager d'un lien où la passion vous attache.

Craignez, si vous ne vous rendez à la douceur et à la force de sa grâce, comme la Samaritaine s'y est rendue, craignez, ou qu'il ne vous fasse sentir la pesanteur de son bras, ou qu'il ne vous punisse par la rigueur de son silence. Jonas refusa d'obéir à Dieu, mais les vents qui excitent les orages lui obéirent, quand il leur commanda d'arrêter ce fugitif. Craignez, à votre tour, une disgrâce sanglante, craignez une confusion publique, craignez une maladie mortelle, craignez, en un mot, quelque tempête qui vous renverse dans votre élévation.

Que dis-je? je me trompe. Ce n'est point là proprement ce que vous avez à craindre, puisque ces rudes coups de la main de Dieu peuvent être des effets de sa miséricorde sur vous, et peut-être seriez-vous plus heureux si vous étiez plus malheureux. Craignez plutôt le silence de Dieu, l'abandonnement de Dieu, cette colère implacable qui vous livrera au sens réprouvé, et qui vous laissera courir après les désirs de votre cœur. Mais si vous êtes sages, marchez toujours; car il me reste à vous faire voir dans l'exemple de la Samaritaine, que quand Dieu ne convertit pas les pécheurs en les cherchant, il les convertit quelquefois en les attendant; et c'est cette attente de Dieu qu'il faut expliquer dans ma dernière partie.

SECONDE PARTIE.

Il y a des pécheurs, disons-nous, que Dieu convertit en les attendant, mais qu'est-ce que d'attendre les pécheurs?

Pour le comprendre, mes frères, il faut savoir que tout pécheur mérite la mort, et que si la miséricorde divine ne retenait la justice, il mourrait à l'instant qu'il pèche. C'est pour cette raison que Dieu dit au premier homme que le jour même qu'il mangerait du fruit défendu il mourrait (*Gen.*, II, 17). A la vérité il ne mourut pas tout à fait ce jour-là, mais il commença de mourir. Son corps fut frappé d'une corruption mortelle qui l'altéra dans toutes ses parties, et le reste de sa vie ne fut plus qu'une course non interrompue vers la mort. Il ne faut pas même douter qu'il ne fût mort en effet, si Dieu n'eût voulu, comme dit le Sage, le convertir en l'attendant (*Sap.*, X, 1).

Voyez la même bonté à l'égard de la pécheresse de Samarie. Il y avait longtemps qu'elle vivait dans le désordre, et que par conséquent elle méritait de mourir; mais Jésus-Christ attendait, et son heure propre et l'heure de cette femme. Quant à lui, il attendait l'heure de sa plus grande miséricorde, marquée par l'heure de sa plus grande soif; et c'est ce qui l'obligea de différer d'aller au puits de Jacob jusqu'à la plus grande chaleur du jour : *Hora erat quasi sexta.* Pour elle, il attendait l'heure où elle avait accoutumé d'y venir puiser de l'eau. C'était donc une occasion unique, Jésus-Christ la prend, et si cette pécheresse l'eût laissé échapper, nous ne voyons pas comment elle se serait convertie.

L'évangéliste exprime cette attente par la posture du Sauveur sur le bord de ce puits. *Sedebat sic supra fontem*, il était assis, repos aussi mystérieux que ses fatigues. Il était assis comme une personne qui en attend une autre. Il ne voulut point partir de cette place, que cette femme ne s'y fût rendue. Elle s'y rendit enfin et se convertit.

Mais parce que tous les pécheurs que Dieu attend ne vont pas à lui comme cette pécheresse, et que la plupart même s'endurcissent au lieu de se convertir; afin que vous ne vous y trompiez pas, messieurs, je suis obligé de vous faire voir que cette attente de Dieu a des raisons secrètes et des limites incertaines; ce qui va faire en même temps le motif d'une solide confiance et le sujet d'une juste crainte. Ceci mérite vos plus sérieuses réflexions.

1. Saint Augustin dit que Dieu attend le pécheur, c'est-à-dire qu'il le laisse vivre tout digne de mort qu'il est, ou pour lui donner le temps de se convertir lui-même, ou pour exercer par lui ceux qui sont déjà convertis : *Omnis malus, aut ideo vivit ut corrigatur, aut ideo vivit, ut per illum bonus exerceatur* (*Aug., in ps.* LIV, 4).

Il est vrai qu'avant la conversion du pécheur, personne ne peut connaître pour laquelle de ces deux raisons Dieu veut bien l'attendre, et l'on n'en saurait juger que par l'événement. Lorsque saint Paul persécutait l'Eglise, Dieu avait besoin d'une extrême patience pour l'attendre. Il l'attendit néanmoins, et l'événement fut une preuve indubitable qu'il l'attendait pour en faire d'un persécuteur un apôtre. La pécheresse dont parle saint Luc était tellement diffamée, que saint Chrysologue l'appelle *le péché de la ville*, parce qu'elle en était le scandale. Dieu ne l'exterminera-t-il pas pour arrêter le cours de tous ses débordements? non, mes frères, il la laisse vivre, il l'attend, parce que d'une pécheresse diffamée, il en veut faire une pénitente publique. Et ce même saint Augustin, qui nous assure qu'il y a des pécheurs que Dieu attend pour les convertir, est lui-même un exemple et une preuve de la vérité qu'il avance, puisque Dieu a bien voulu souffrir durant trente années cette brebis dans l'égarement, pour en faire un pasteur qui devait ramener les brebis les plus égarées.

De ce principe, il faut tirer deux conséquences, la première, que le pécheur ne doit jamais désespérer de lui-même; car il y a, dit saint Augustin, deux sortes de pécheurs : des démons, dont la conversion est désespérée, parce qu'ils ne se repentent jamais, et des hommes toujours capables de conversion, parce qu'ils sont toujours capables de repentir.

La seconde conséquence, c'est que comme personne ne doit jamais désespérer de son salut, on ne doit jamais désespérer du salut de personne. On se lasse quelquefois de prier pour la conversion de certains pé-

cheurs, qui paraissent plus obstinés que des démons. Mais ne vous en lassez pas, dit ce Père : *Quem roges attende, non pro quo roges;* ne regardez pas celui pour qui vous priez. Il vous donnera peu d'espérance de changement, en ce que vous le verrez ajouter péché sur péché, et se précipiter d'abîme en abîme. Mais regardez celui que vous priez; il est assis, il attend, il observe le moment favorable du pécheur, parce qu'il a dans lui un fonds inépuisable de miséricorde : *Quem roges attende, non pro quo roges.*

Qui n'eût cru que la Samaritaine ne se serait jamais convertie? Elle était dans l'erreur, dans le schisme et dans le désordre. Son crime était énorme, l'habitude était invétérée, l'occasion était prochaine, le scandale était grand. Mais n'arrêtez pas vos yeux sur la violence de sa maladie, portez-les sur l'habileté et sur la patience de son médecin, et en voyant la tranquillité avec laquelle il veut bien l'attendre, reconnaissez qu'il la laisse vivre afin qu'elle se corrige : *Ideo vivit ut corrigatur.*

Mais aussi comme il y a des pécheurs que Dieu attend par miséricorde, il y en a d'autres qu'il attend par justice. La miséricorde est pour eux, la justice est contre eux. La miséricorde les sauve; la justice s'en sert, non pour les sauver eux-mêmes, mais pour sauver les autres par eux : *Ut per illum bonus exerceatur.* Et Dieu veut que ces raisons opposées soient secrètes, afin que personne ne présume de sa miséricorde, et que la crainte de ne vivre que pour servir d'instrument à sa justice soit comme un frein qui retienne le pécheur.

Dieu a laissé vivre Ismaël pour exercer Isaac, Esaü pour exercer Jacob, Pharaon, pour exercer les Israélites, Saül, pour exercer David, les tyrans, pour exercer les martyrs; et nous voyons dans les livres saints plusieurs exemples de cette nature. J'avoue que s'ils avaient su profiter du temps que Dieu leur donnait pour rentrer en eux-mêmes, ils auraient pu se convertir, car, comme dit saint Pierre : *Il ne veut pas qu'aucun périsse, et il attend, afin que tous retournent à lui par la pénitence* (II *Petr.*, III, 9). Mais ces pécheurs ont fait ce que vous faites tous les jours. Vous vous persuadez que parce que Dieu ne s'oppose point à vos péchés, vous aurez toujours la liberté de les commettre, et que sous prétexte qu'il diffère de vous punir, il ne vous punira jamais.

C'est pourtant l'illusion que saint Paul vous reproche, quand il vous dit qu'au lieu que la bonté de Dieu devrait vous porter à faire pénitence, vous amassez un trésor de colère par la dureté de votre cœur (*Rom.*, II, 5); et cette dureté fait craindre que vous ne soyez du nombre de ceux que Dieu attend pour en faire un exemple de justice au jour de la manifestation de son juste jugement; car, comme dit saint Augustin (*Ep.* 185. *Bon. Com.* 49), cette dureté, qui vous fait opposer aux dons de la grâce, est un des péchés contre le Saint-Esprit, qui ne sont remis, selon l'Evangile, ni en ce monde-ci ni en l'autre, si l'on y persévère jusqu'à la fin (*Matth.*, XII, 32), et la plupart des pécheurs y persévèrent ordinairement. Or, si les raisons de l'attente de Dieu sont si secrètes, il est visible que vous ne devez pas vous laisser prévenir de la fausse confiance, ou que Dieu ne vous punira jamais, ou que vous vous convertirez quelque jour.

Un des plus grands malheurs, mes frères, dans la conduite de la vie chrétienne, le voici. C'est de se former toujours une fausse idée de la miséricorde de Dieu, pour dissiper la crainte que l'on doit avoir de sa justice. Dieu est bon, disent les gens du monde, et l'on nous en donne, dans la chaire de l'Evangile, une idée trop terrible. L'éloquence humaine aime à se jouer dans les descriptions. Encore une fois, Dieu est bon, et parce qu'il l'est, il fera grâce à tout le monde.

Il est vrai, répond saint Augustin, que Dieu est bon et infiniment bon; mais aussi il est juste et infiniment juste. Il est bon en Dieu et juste en Dieu, et le prophète nous a appris à ne le point diviser avec lui-même, quand il a loué également sa miséricorde et sa justice : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine* (*Ps.* C. *Aug.*, *hic*). Les hommes toujours excessifs, toujours extrêmes dans leurs sentiments et dans leurs œuvres, ont bien de la peine à se tenir dans les bornes de la sagesse sobre et tempérée qui leur est prescrite par saint Paul. A force de vouloir être bons, ils cessent d'être justes, et à force de vouloir être justes, ils cessent d'être bons. Mais Dieu toujours égal à lui-même, ne perd ni sa miséricorde en faisant justice, ni sa justice en faisant miséricorde, et il règle l'une et l'autre par l'ordre immuable de sa sagesse. Voilà une juste idée de Dieu.

Et en vérité y pense-t-on en lui attribuant une miséricorde basse sans discernement et sans lumière, que l'on ne voudrait pas même attribuer à un homme sage? Quand la naissance et l'éducation vous ont donné un cœur grand et généreux qui vous porte à la libéralité, vous ne croiriez pas bien exercer cette vertu en donnant, si vous ne vous piquiez encore de savoir donner. S'imaginer que Dieu traite les hommes indifféremment, sans distinguer les innocents des coupables, c'est se faire une idole, dit saint Bernard, et non pas se représenter Dieu tel qu'il est et tel qu'il doit être. C'est pourquoi il dit lui-même dans l'Ecriture : *J'ai des pensées de bonté* (*Mich.*, II, 7). Et sur qui, Seigneur, les avez-vous? sur celui qui marche dans la droiture de mes voies : *Verba mea bona sunt cum eo, qui recte graditur.*

Il est donc certain, mes frères, que Dieu est bon, mais envers les bons. Il est bon même envers les méchants, lorsqu'ils ont recours à lui, et qu'ils se mettent en devoir de changer de vie, pour l'adorer, comme dit notre Evangile, *en esprit et en vérité.* Mais haïr toujours ce que Dieu aime, aimer toujours ce que Dieu déteste, et avec cela présumer de sa miséricorde, est-ce l'honorer?

non, c'est lui faire insulte, et ajouter encore le mépris à toutes les injures qu'on lui a faites, puisque c'est ignorer la perfection de sa nature et le prendre pour ce qu'il n'est pas. Pourquoi Dieu est-il patient, demande saint Augustin? c'est qu'il est éternel; et s'il ne se presse pas de se venger dans le temps, n'en soyons pas surpris, c'est qu'il a toute l'éternité pour la juste exécution de ses vengeances.

2. Mais tout patient et tout éternel qu'il est, nous ne savons jusqu'à quand il nous attendra, car l'attente de Dieu a non-seulement ses limites, mais ses limites sont très-incertaines. Peut-être, me direz-vous, que le temps en sera long! Peut-être, mais toujours y a-t-il sujet de craindre qu'il ne soit court, et en voici la raison. C'est que la justice, infinie comme la miséricorde, est en Dieu un puissant et sévère solliciteur qui l'excite sans cesse à nous punir, et jugez de quelle force sont les mouvements qui le portent à se venger des créatures rebelles, jugez-en par la manière dont le Saint-Esprit la fait parler.

Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus (*Psal.*, LXVII): Que Dieu s'élève, lui dit-elle, que ses ennemis soient dissipés; que ceux qui le haïssent s'enfuient de devant sa face; qu'ils s'évanouissent comme la fumée, et que les méchants périssent devant lui comme la cire fond devant le feu qui l'échauffe. Qui peut donc se flatter que Dieu attende celui qui est avide d'une gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul, ou celui qui est toujours altéré d'un bien périssable qui ne peut éteindre sa soif, ou celui qui déshonore la religion par une vie toute mondaine, ou tant de femmes qu'on voit dans le siècle idolâtres de leur propre beauté, et esclaves du faux éclat d'une beauté étrangère? Qui peut se flatter que Dieu les attende, surtout quand on considère qu'il n'a pas refusé à sa justice la punition des anges qui l'avaient offensé dans le ciel, au moment même qu'elle l'eut demandée, et qu'il punit sur la terre la trahison d'un de ses apôtres presque aussitôt qu'il l'eut commise.

Oh! qu'il est à craindre, mes frères, que Dieu n'écoute cette voix, et qu'il ne cède enfin à une sollicitation si pressante! Qu'il est à craindre qu'il ne nous arrive ce qui arriva à ce riche présomptueux dont saint Luc nous représente la fin tragique! Il se flattait sans doute de la vaine espérance que Dieu l'attendait, puisqu'il faisait des projets pour bâtir encore, et pour jouir en repos des grands biens qu'il avait mis en réserve (*Luc.*, XII, 16), mais par un changement subit, celui qui comptait de vivre plusieurs années, ne vécut pas seulement une nuit, puisque la nuit même Dieu lui redemanda son âme; et comme les bornes de l'attente de Dieu furent plus courtes que ce riche ne l'avait présumé, tout pécheur a sujet de craindre que Dieu ne l'abandonne, après l'avoir attendu quelque temps.

Je ne finirai pourtant pas, mes frères, sans vous dire, pour votre consolation, que nous avons encore quelque sujet d'espérer que sa patience s'étendra au delà de la durée de nos crimes, puisque la foi nous apprend que la miséricorde peut résister dans le cours du temps aux sollicitations les plus pressantes de la justice : *Superexaltat misericordia judicium* (*Jac.*, II, 13). Et en voici des preuves solides.

Les anges voyant les méchants mêlés sur la terre avec les bons, demandent à Dieu qu'il leur soit permis d'y descendre pour en faire la séparation (*Matth.*, XIII, 29). Mais il ne veut pas le permettre, de peur qu'en arrachant l'ivraie ils ne déracinent le bon grain. Les martyrs demandent dans le ciel la vengeance de leur sang (*Apoc.*, VI, 10), mais la miséricorde divine leur impose silence pour un peu de temps, parce qu'il faut que les tyrans qui les ont fait mourir, en fassent encore mourir d'autres, et que peut-être, dans cet intervalle, quelqu'un d'entre eux se convertira. Le bon larron a été attendu jusqu'à la fin, et c'est à la fin qu'il s'est converti.

Mais nul exemple ne prouve si sensiblement cette vérité que celui de notre Evangile. Jésus-Christ s'était assis pour attendre la Samaritaine; il ne l'avait attendue que pour la convertir par la vertu de sa parole; et sa parole étant si efficace, il semble qu'il devait la convertir à la première parole qu'il lui dirait; cependant il voulut bien entrer dans une longue conversation avec elle, et ne l'attendre pas seulement, mais souffrir ses délais infinis. D'abord, prenant un air railleur et ironique, elle le traite de Juif; mais le Sauveur ne se rebute pas pour cela, et il attend qu'elle fasse un pas vers lui; peu de temps après elle le traite de Seigneur et de maître, et il attend qu'elle s'approche davantage; elle ne tarde point à l'appeler prophète, et il attend encore une nouvelle démarche; enfin elle le reconnaît pour le Messie attendu des nations, et la voilà suffisamment éclairée.

De tout cela je conclus que, si nous avons sujet de craindre, nous n'en avons pas moins d'espérer; et il faut, comme dit le prophète, que, *depuis le point du jour jusqu'à la nuit, Israël espère au Seigneur* (*Ps.*, CXXIX, 6). Cependant, quoique toutes ces vérités et tous ces exemples soient pour nous d'une consolation sensible, n'oublions jamais qu'il n'est pas possible de savoir si la miséricorde nous attendra ou si la justice nous surprendra dans le crime : au moins l'Ecriture en parle-t-elle avec doute. *Quis scit, si convertatur et ignoscat Deus?* Qui sait si ce pécheur se convertira, et si Dieu aura la bonté de lui pardonner? *Quis scit?* Qui le sait? Si l'homme ne le peut savoir, et s'il n'y a que Dieu seul qui le sache, il est donc de notre sagesse de prendre le meilleur parti, et de ne pas mettre tellement sa miséricorde à l'épreuve, que sa justice prévienne notre conversion; car nous devons savoir que, si nous comblons la mesure de nos péchés, Dieu comblera la mesure de sa patience.

Rendez-vous, mes chers auditeurs, à des

vérités si certaines, et que ce discours ne finisse pas comme tant d'autres, sans avoir fait la moindre impression sur la dureté de vos cœurs. L'espérance dont je me suis flatté en le commençant sera-t-elle vaine, et ne recueillerai-je aucun fruit dans ces campagnes que j'ai cru prêtes à moissonner?

Du moins faisons aujourd'hui, vous et moi, une réflexion salutaire sur la bonté de Dieu et sur notre aveuglement. Dieu est si bon, que, n'ayant nul besoin de nous, il ne laisse pas de nous chercher; et nous sommes si aveugles, qu'ayant un extrême besoin de lui, nous ne laissons pas de prendre la fuite. Il faut que les maîtres de la terre aient autour d'eux des gens qui leur rendent service et qui leur fassent honneur; mais Dieu est un maître si indépendant, qu'il peut se passer de tout service, parce qu'il n'a besoin de rien, et de tout honneur, parce qu'il est lui-même sa propre gloire. Ce maître, dit saint Augustin, n'a pas besoin du serviteur: c'est le serviteur qui a besoin de ce maître: *Verus est Dominus, qui servo non indiget, et quo servus indiget.* Qu'il est donc aveugle, ce serviteur qui fuit quand ce maître le cherche! C'est un ruisseau qui veut se séparer de sa fontaine: il tarira bientôt. Ne fuyez donc plus, mes chers auditeurs, ne fuyez plus, comme Jonas, de peur que vous ne soyez jetés dans la mer du monde corrompu, et abandonnés sans ressource aux vagues de vos passions et de vos désirs. Ne fuyez plus, comme Caïn, de peur que tous ceux qui vous trouveront ne puissent attenter à la vie de votre âme, par leur mauvais exemple et par leurs conseils pernicieux. Commencez, au contraire, à chercher Dieu, puisque vous avez tant besoin de lui.

Il s'est fatigué, suivant l'expression de l'Evangile, à force de vous chercher, et, ayant trouvé votre conversion plus difficile que celle de la Samaritaine, sa miséricorde se borne maintenant à vous attendre; il vous attend, mon cher auditeur, il vous attend. Mais si cela est ainsi, ajoute saint Augustin, gardez-vous bien de dire: *Dieu pardonne toujours: je l'offensai hier, et il m'a pardonné; je continue de l'offenser aujourd'hui, et il me laisse faire: je puis donc, sans risque, l'offenser encore demain, et il ne manquera pas de me faire miséricorde* (*Aug., in ps.* C, 3). Ce sont les paroles de ce Père, et ce n'est que trop le langage de notre cœur. Mais voici comme il achève et comme je vais achever ce discours: *Ideo parcit, ut corrigaris; non ut in malignitate permaneas* (*Aug., Ep.* 93, 42): Dieu vous pardonne, afin que vous vous corrigiez, et non pas afin que vous persévériez dans votre péché. Car, si vous y persévérez, la Samaritaine convertie s'élèvera un jour en témoignage contre vous. Ne soyez pas méchants, parce que Dieu est bon; faites, au contraire, un saint usage des premières grâces, pour en attirer de secondes, et profitez de celle qui vous porte au bien, pour mériter celle qui le couronne. Je vous la souhaite, etc.

SERMON XXXVI.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

De la Providence.

Accepit ergo Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains, et après avoir rendu grâces à son Père, il les fit distribuer à ceux qui étaient assis (*S. Jean, ch.* VI, 11).

L'évangile que nous lisons en ce saint jour est un évangile tout de providence, et ce serait en détourner le sens que d'y faire d'autres réflexions.

Rien aussi n'est plus digne de l'attention des chrétiens que cette providence adorable, que la philosophie païenne la plus reculée considérait comme la fille du plus grand des dieux, et que la philosophie chrétienne regarde comme un des plus glorieux attributs du Dieu qu'elle adore. Rien n'est plus digne de leur admiration et de leur reconnaissance que cette sagesse suprême, qui *atteint avec force d'une extrémité du monde jusqu'à l'autre, et qui y dispose tout avec douceur* (*Sap.* VIII, 1); que cette raison divine du souverain arbitre de l'univers, qui meut tout, qui règle tout, qui conserve tout, en conduisant chaque chose à sa fin, sans faire violence à sa nature. L'impie voudrait la détruire, parce que les ordres qu'elle établit combattent les désordres de l'impiété; mais le juste l'aime et la respecte, parce qu'il trouve en elle sa consolation et sa tranquillité dans les divers accidents de cette vie, et qu'il espère de trouver par elle son repos et sa récompense dans l'autre.

C'est donc pour la confusion de l'impie et pour le soutien du juste que cette providence équitable fera la matière de ce discours. Si je n'en jugeais que par mes seules lumières, je ne pourrais vous en donner qu'une faible ou fausse idée; mais je ne saurais me tromper, en me conduisant par l'évangile même de ce jour, qui nous la représente en la personne de Jésus-Christ comme dans son principe, et en celle des disciples comme dans ses instruments: en la personne de Jésus-Christ, qui opère le miracle de la multiplication des pains pour nourrir la multitude qui le suit dans le désert: *Accepit ergo Jesus panes;* et en la personne des disciples, qui reçoivent les pains de la main de leur maître, pour les distribuer à cette multitude souffrante et épuisée: *Dedit discipulis panes, discipuli autem turbis* (*Matth.*, XIV, 19)

Deux circonstances principales de cet événement mémorable, où sont contenues deux grandes vérités qu'il n'est pas permis aux chrétiens d'ignorer, et que néanmoins plusieurs ignorent ou ne savent que superficiellement.

L'une, qu'il y a en Dieu une providence qui nous a créés, qui nous conserve, qui nous conduit, et qui pourvoit avec une souveraine sagesse à tous les besoins de nos âmes et de nos corps.

L'autre, que cette providence ne nous a pas mis dans le monde pour nous y laisser inutiles; qu'au contraire, elle nous a établis ses ministres chacun dans notre état, et

qu'elle nous punira ou nous récompensera selon que nous aurons rempli le ministère dont elle nous a chargés.

Ces deux vérités, mes frères, partageront mon discours : dans la première, m'attachant à la personne de Jésus-Christ, qui nourrit une multitude dans le désert, je vais considérer la Providence en elle-même, et vous allez voir ce qu'elle fait pour nous; dans la seconde, m'arrêtant aux disciples qui obéissent à leur maître, je considérerai cette providence dans les moyens dont elle se sert pour l'exécution de ses ordres, et vous verrez ce que nous devons faire pour elle.

La fin que je me propose dans la première partie est de réveiller votre foi, d'exciter votre reconnaissance, et, sans nourrir votre paresse, de dissiper vos inquiétudes. La fin que je me propose dans la seconde partie est d'établir les principes de vos devoirs, en quelque état que cette Providence vous ait fait naître, et de vous prescrire les moyens de les remplir. Et je ferai tout cela par rapport à notre Evangile.

Cette matière est regardée, dans la religion comme la plus terrible pour les pécheurs et la plus consolante pour les justes. Plaise à mon Dieu qu'elle produise son effet à l'égard des uns et des autres. C'est à lui d'achever par sa grâce ce que je ne puis que commencer par sa parole, effet de sa grâce même. Demandons-la par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand Jésus-Christ a fait le miracle de la multiplication des pains, il a eu dessein de détruire notre incrédulité, ou de guérir notre défiance à l'égard de la providence de Dieu. Car nous ne pouvons en douter ou nous en défier qu'en nous imaginant que Dieu manque de pourvoir à nos besoins; et il ne saurait y manquer qu'en l'une de ces trois manières : ou par ignorance, ou par dureté, ou par faiblesse. Par ignorance, si nos besoins lui sont inconnus; par dureté, si, lui étant connus, ils lui sont indifférents; par faiblesse, si, les connaissant et les voulant soulager, ce soulagement surpasse son pouvoir.

Or, le Sauveur détruit aujourd'hui tous ces vains prétextes, et comme *la plénitude de la Divinité*, suivant l'expression de saint Paul, *habite en lui corporellement* (*Col.*, II, 9), il en étale les perfections par ce prodige sur son adorable corps pour nous frapper plus sensiblement par rapport à l'instruction qu'il veut nous donner.

Il lève les yeux sur la grande foule de peuple qui vient à lui, *cum sublevasset oculos Jesus et vidisset*, pour nous convaincre que Dieu ne peut jamais nous abandonner par ignorance, parce qu'il y a en lui une Providence qui voit tout. Son cœur est touché de compassion à la vue de leurs besoins, *misertus est super eos*, pour nous convaincre que Dieu ne peut jamais nous abandonner par dureté, parce qu'il y a en lui une Providence qui aime tout. Il emploie ses mains sacrées à prendre les pains et à les multiplier, *accepit ergo Jesus panes*, pour nous convaincre que Dieu ne peut jamais nous abandonner par faiblesse parce qu'il y a en lui une Providence qui peut tout.

Dieu voit tous nos besoins. Il nous aime assez pour y pourvoir. Il en a tous les moyens en sa puissance. Voilà, mes chers auditeurs, ce qui paraît sensiblement dans le miracle de notre Evangile en la personne même de l'Homme-Dieu, et cette vérité bien entendue doit sans doute vous instruire et vous soutenir dans les divers accidents dont la vie humaine est traversée.

1. On a vu des philosophes qui ont renfermé la providence de Dieu dans le ciel, et qui ont prétendu qu'il laissait aller au hasard toutes les choses de la terre comme étant indigne de sa grandeur de regarder au-dessous de lui (*Epict.*). Mais l'erreur de ces philosophes païens était si grossière, qu'elle a été combattue par d'autres philosophes plus éclairés à qui les ténèbres du Paganisme n'ont pas caché qu'il fallait nécessairement qu'il y eût un ouvrier appliqué à la conservation et au gouvernement d'un ouvrage aussi excellent que celui que nous voyons, et que si le Créateur ne gouvernait pas ses créatures il n'y pourrait avoir parmi elles, ni vérité, ni justice, ni sûreté, ni religion, fondement sûr et nécessaire de toute règle et de toute vertu (*Pythag.*, *Plato.*, *Cicer.*).

Cette preuve, messieurs, est d'autant plus convaincante qu'elle est plus connue, qu'elle est plus sensible, et l'esprit n'y résiste point. Mais quand tous les ouvrages de la nature dont je ne vous ferai pas un étalage pompeux parce qu'ils vous frappent assez d'eux-mêmes, quand tous ces ouvrages ne s'accorderaient pas à vous mettre cette vérité devant les yeux, la religion, plus croyable encore que la nature, puisque la nature est rectifiée par la religion, devrait vous la persuader.

Il n'y a que des impies de profession pareils à ceux que condamnait le prophète, qui osent dire que Dieu ne voit pas le mal sous prétexte qu'il le souffre, *non videbit Dominus nec intelliget Deus Jacob* (*Ps.* XCIII, 7). Hommes sans jugement, leur disait-il, revenez à vous, et d'insensés devenez sages, en reconnaissant que la vanité de vos pensées ne peut subsister devant la lumière de la vérité qui en découvre et qui en condamne le néant. Quoi donc! *Celui qui a fait l'oreille n'entendra-t-il point?* Celui qui a formé l'œil, ne verra-t-il pas? Celui qui enseigne la science à l'homme ignorera-t-il quelque chose? détrompez-vous. *Les yeux du Seigneur sont sur les justes, et il lance des regards terribles contre les méchants pour exterminer leur mémoire de dessus la terre* (*Ps* XXXIII, 16).

Que l'insensé, mes frères, dise donc tant qu'il voudra que la Providence est aveugle. Nous savons que *celui qui garde Israël veillera toujours, et que jamais il ne sera surpris par le sommeil* (*Ps.* CXX, 4). Nous savons qu'il nous porte *gravés dans ses mains, et que nous sommes sans cesse devant ses yeux* (*Isai.*,

XLIX, 6). C'est ainsi qu'il a bien voulu nous en assurer lui-même, et ceux d'entre vous qui sont versés dans les Ecritures en reconnaissent dans ma bouche les sentiments et les expressions.

Et qui ne voit en effet combien était fausse l'idée que les Epicuriens se formaient de Dieu? Bien loin qu'il blesse sa grandeur quand il daigne gouverner ce qu'il a bien voulu créer, il lui ferait injure s'il négligeait la conduite de son ouvrage. Il peut sans injustice ne pas tirer les êtres du néant puisqu'aucune loi ne l'y oblige : mais après les en avoir tirés, il ne peut abandonner leur conduite sans cruauté; et c'est la remarque judicieuse de saint Ambroise : *Eum aliquid non fecisse nulla injustitia est, non curare quæ fecerit summa inclementia* (*Ambr. Off. lib.* II, *c.* 13). Etant donc incapable de cruauté et d'injustice, il gouvernera toujours ce qu'il a une fois créé.

Il y a même une liaison si étroite entre le gouvernement du monde et sa production, qu'il n'y a que celui qui l'a produit qui soit capable de le gouverner; car si cela n'était pas, celui qui l'a produit serait faible, et celui qui le gouverne serait aveugle et ignorant; ce qui implique contradiction.

Mais quelqu'un de vous me dit dans son cœur; est-il bien vrai que la Providence veille toujours sur nous? Et ne semble-t-elle pas nous dire par la bouche de la sainte Epouse, *ego dormio*, je dors (*Cant.*, V, 2). Ce sommeil de la Providence n'a-t-il pas surpris David puisque ses pieds se sont presque détournés de la voie de Dieu, en voyant la paix des pécheurs qui prospèrent pendant que les justes sont affligés (*Psal.* LXXII, 2).

Ce sommeil, mes frères, n'est qu'apparent, et quand l'Epouse dit qu'elle dort, elle ajoute bientôt après que son cœur veille, *ego dormio, sed cor meum vigilat*. Au lieu de dire que tous ces désordres arrivent parce que Dieu ne les voit pas, disons plutôt qu'il les souffre pour des raisons qui ne laissent pas d'être justes, quoiqu'elles nous soient inconnues. Il gouverne le monde par une force invincible, et pour le gouverner il ne règle pas ses desseins sur les passions des hommes. Mille et mille événements nous apprennent qu'il fait entrer les passions mêmes des hommes dans l'exécution de ses desseins. Il se sert pour détruire de ce que les hommes emploient pour établir, il se sert pour établir de ce que les hommes emploient pour détruire, et toujours il y a un ordre caché dans les désordres qui nous frappent.

Ne cherchez donc point d'injustice dans cette conduite de Dieu. L'Apôtre dit de lui qu'il *appelle indifféremment ce qui n'est point comme ce qui est* (*Rom.*, IV, 17). Pour si profond que soit l'abîme du néant, la voix de Dieu ne laisse pas de s'y faire entendre. Ainsi, messieurs, encore que nos péchés soient un néant, il ne laisse pas de disposer de ce néant même. Comme il a ordonné les ténèbres, quoiqu'il ne les ait pas produites, *ordinavit* (*S. Thom.*), il ordonne de même nos péchés, c'est-à-dire qu'il les fait entrer dans son ordre quoiqu'ils ne soient pas l'ouvrage de sa main puissante, mais celui de notre main défectueuse. Et rien n'est plus digne de Dieu que de faire servir au bien le mal même comme il est arrivé à la mort de Jésus-Christ, car au lieu que du plus grand de tous les biens les hommes ont fait par leur malice le plus grand de tous les maux, du plus grand de tous les maux Dieu a tiré par sa sagesse le plus grand de tous les biens.

Quand Dieu laisse prospérer les pécheurs, il ne faut donc pas croire que sa Providence soit aveugle. Il les laisse prospérer, dit saint Augustin (*In ps.* LIV, 4), ou afin qu'ils se corrigent eux-mêmes de leurs injustices, ou afin qu'ils exercent les justes par la persécution injuste qu'ils leur font souffrir. Il les laisse vivre au milieu de leurs délices malheureuses, ou pour faire éclater sa justice, après qu'ils auront comblé le trésor de colère qu'ils amassent par leurs crimes (*Rom.*, II, 5), ou pour faire éclater sa miséricorde en faisant surabonder la grâce où abondait le péché (*Rom.*, V, 20).

Quand Dieu permet aussi que les justes soient affligés, il ne faut pas croire non plus que sa Providence soit aveugle. Elle les délivre toujours des tristes accidents de la vie en l'une de ces deux manières; ou en les empêchant d'y tomber, ou, s'ils y tombent, en leur donnant la patience nécessaire pour les souffrir. Or, cette seconde manière de les en délivrer n'est pas moins un effet des soins de Dieu que la première, et n'est pas moins souhaitable à des chrétiens qui en doivent savoir le prix. Si les compagnons de Daniel furent délivrés de la fureur de Nabuchodonosor par un miracle, les Machabées furent délivrés de celle d'Antiochus par leur généreuse mort, et leur délivrance n'en fut que plus pleine et plus glorieuse.

Mais je veux que les justes souffrent longtemps : qui peut croire, dit Salvien de Marseille, qu'ils soient malheureux lorsqu'eux-mêmes regardent leur affliction comme un bien? Ce n'est pas l'opinion d'autrui, c'est le sentiment du cœur qui rend misérable, et ainsi l'erreur de nos jugements ne détruit point la tranquillité intérieure des justes affligés. Ils sont dans cet état, les uns par soumission, les autres par choix, mais aucun n'y est par contrainte : et à le bien prendre, il n'y a qu'eux proprement qui soient heureux, parce que les tribulations ne sauraient être un malheur pour ceux qui les acceptent de la main de Dieu, et qui à la fin parviennent jusqu'à les aimer.

Combien de faux sages de l'antiquité se sont dépouillés de leurs biens par un vain désir de gloire? Combien en a-t-on vu faire consister la perfection de leur philosophie dans le mépris de la douleur et de la mort, et se croire heureux dans des souffrances inutiles? Or, si ceux-là ont cru que les misères de la vie n'étaient pas un mal, pour cela seul qu'ils s'en croyaient dédommagés par des louanges frivoles, qui peut regarder comme malheureux des chrétiens soutenus

dans leurs peines par la joie intérieure de la foi et par l'espérance ferme d'une éternelle félicité?

Dieu voit donc ce qu'ils souffrent, et il permet qu'ils le souffrent, parce qu'il sait que leur souffrance fait leur bonheur. C'est nous qui sommes les aveugles, parce que nous manquons de foi.

S'il y a d'autres raisons, comme sans doute il peut y en avoir une infinité, qui obligent Dieu à tenir sur les justes et sur les pécheurs une conduite qui nous étonne, il les sait, et nous les ignorons. Sa providence qui règle tout par des vues profondes et qui embrasse tous les hommes, tous les lieux et tous les temps, est trop vaste pour être comprise dans un cercle aussi étroit que celui de notre esprit qui n'est que faiblesse, et de notre vie qui passe sitôt. C'est aux hommes superbes qui érigent un tribunal à leur raison, devant lequel ils jugent Dieu à leur fantaisie, à le condamner tantôt d'aveuglement, tantôt d'injustice. Mais pour nous, que la religion engage à soumettre notre esprit à l'obéissance de la foi, et que la raison conduit jusqu'à nous dire intérieurement à nous-mêmes, qu'il est raisonnable de nous soumettre à la foi, respectons en Dieu ce qui nous est caché dans sa conduite. Ne blasphémons pas ce que nous ignorons, et ne doutons pas de l'équité de ses jugements lors même qu'il ne nous est pas possible de les comprendre, car il n'y a nulle proportion entre Dieu et nous. *Ses pensées ne sont pas nos pensées, et ses voies ne sont pas nos voies. Mais autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant ses voies sont élevées au-dessus de nos voies, et ses pensées au-dessus de nos pensées* (*Isa.*, LV, 8). Croyons que Dieu voit tout et qu'il règle tout ici-bas, et comme le livre de sa révélation, toujours combattu, jamais détruit, est le fondement inébranlable de tout ce que nous devons croire et espérer, c'est dans l'Evangile de ce jour qu'il faut nous convaincre de l'attention que sa Providence a sur nous.

Jésus-Christ voit tous ceux qui le suivent dans le désert (*Matth.*, VIII, 2). Il sait qu'ils sont à sa suite depuis trois jours, et que s'il les renvoie sans nourriture ils tomberont en défaillance dans le chemin. Il sait le moyen de les soulager, quoiqu'il semble ne le pas savoir. Et quand il demande à Philippe d'où l'on pourrait acheter du pain pour nourrir tout ce monde, il est marqué dans l'Evangile qu'il savait bien ce qu'il avait à faire, et qu'il ne parlait ainsi que *pour tenter son Apôtre* (*Joan.*, VI, 5), c'est-à-dire pour éprouver sa foi sur la Providence.

Preuve sensible que Dieu voit les souffrances de chacun de nous comme il a vu celles de Jonas, celles de Daniel, celles d'Agar, celles de ce peuple; qu'il connaît nos besoins en général et jusqu'aux moindres circonstances; qu'il sait les moyens de nous soulager, et que s'il ne nous soulage pas sitôt, c'est qu'il a sur nous des vues de salut et de grâce que notre patience doit nous faire mériter.

Ah! si Dieu voit tout, quelle différence pour les pécheurs et pour les justes

Dieu voit tout. Tremblez donc, pécheurs, et ne vous croyez pas en sûreté. Quelque soin que vous preniez de vous cacher, sa Providence a des yeux perçants qui vous découvrent jusques dans ces lieux obscurs où vous vous damnez avec les complices de vos privautés criminelles. Il révélera ce que vous faites aujourd'hui dans les ténèbres et manifestera le secret même de vos cœurs. Ni sa sagesse ne sera surprise, ni sa puissance vaincue, ni sa Providence trompée. Vous ne pourrez ni vous soustraire à lui ni lui échapper. Il vous convaincra qu'il était présent à vos plus secrètes pensées, et qu'il a tout vu de ses propres yeux. Il sera tout ensemble le témoin, le juge et le vengeur de vos crimes, et sous prétexte qu'il ne vous a pas encore punis, ne pensez pas éviter la rigueur de ses vengeances. Comme il fait tout *avec nombre, poids et mesure*, il pèse la qualité de vos crimes, il en mesure l'étendue, il en compte la durée pour observer dans votre punition la justice la plus exacte.

Mais en cela même que Dieu voit toute consolez-vous, justes. Qu'importe que vous soyez affligés, méprisés, persécutés; que vous soyez en butte à la pauvreté, aux contradictions, aux misères de la vie; que vous soyez même comme a été saint Paul, *le rebut et les ordures du monde*. Ne vous impatientez pas. Dieu vous assure que parmi tant d'humiliations et de souffrances *il ne se perdra pas un seul cheveu de votre tête* (*Luc.*, XXI, 18); et sa Providence attentive à conserver les moindres créatures conservera, comme dit Origène, les moindres actions, les moindres paroles, les moindres pensées de ses fidèles serviteurs pour leur en donner la récompense.

2. Mais voici un nouveau sujet de consolation et de confiance pour vous. C'est que non-seulement Dieu voit tout, mais qu'il aime tout, car qui dit Providence dit bonté. *Il aime tout ce qui est*, dit le Sage, *et il ne peut rien haïr de tout ce qu'il a fait* (*Sap.* XI, 25). La raison, c'est que tout être étant un écoulement du sien, possède une bonté qui est un écoulement de la sienne; et comme tout ce qui est bon est aimable, Dieu trouve dans tout ce qui est, quelque chose digne de son amour, et digne par conséquent des soins de sa Providence.

C'est pour cela que l'Ecriture nous avertit que Dieu prend soin des corps inanimés, puisqu'il *sait le nombre des étoiles et qu'il les connaît toutes par leur nom* (*Ps.* CXLVI, 4); qu'il prend soin des plantes, puisqu'il *pare les lis des champs plus que Salomon dans toute sa gloire* (*Matth.*, VI, 29); qu'il prend soin des animaux, puisqu'il *nourrit les oiseaux du ciel, sans qu'ils sèment, ni qu'ils moissonnent*, et qu'à plus forte raison prend-il soin de l'homme, qui est le plus excellent de ses ouvrages.

Mais pour le comprendre encore mieux, mes frères, remarquez avec saint Bernard, que Dieu a pour nous un amour fort et coura-

geux comme celui des pères, un amour tendre et passionné comme celui des mères, et que c'est par le mouvement de ces deux amours qu'il nous conduit. Et plus ce doit être en nous le fondement d'une confiance pleine et entière, plus nous sommes coupables de tomber, comme nous faisons, dans la défiance de sa bonté.

Jésus-Christ nous déclare que nous n'avons *qu'un seul Père, qui est dans les cieux* (*Isai.*, LXIII, 16; *Matth.*, XXIII, 9). C'est lui qui est la source de toute paternité et de tout amour parfait; et si les pères aiment leurs enfants, c'est lui qui leur a donné cette inclination naturelle. Or, tous les hommes composent la famille de Dieu, et l'affection qu'il a donnée aux pères pour leurs enfants, n'est que l'effet et l'image de celle qu'il a lui-même pour le genre humain.

Mais si nous croyons que Dieu soit notre père par sa bonté, pourquoi doutons-nous quelquefois qu'il ne prenne pas soin de nous par sa providence? Voici, mes frères, ce qui nous trompe. C'est que nous ne connaissons pas la nature de son amour. Semblables à des enfants qui n'ont pas la raison assez avancée, nous ne croyons pas en être aimés quand il nous corrige, parce que nous ne considérons point que l'amour d'un père doit être exempt de faiblesse. Mais quand le temps que sa Providence a prescrit à notre perfection sera venu, nous reconnaîtrons que celui qui nous châtiait était véritablement notre Père, parce que sa coutume est de *frapper tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (*Hebr.*).

Modicum passos ipse perficiet, confirmabit, solidabitque (I *Petr.*, V, 10); après que nous aurons souffert un peu de temps, dit saint Pierre, il nous perfectionnera, il nous affermira, il nous fortifiera. Il ne veut pas que nous souffrions longtemps, parce qu'il nous aime, *modicum;* mais il veut que nous souffrions, parce qu'il nous aime sans faiblesse, *modicum passos*. Comme le principal but de sa Providence est de nous conduire à notre dernière fin, il nous forme à la vertu, unique chemin par lequel nous pouvons y parvenir; et parce, dit Tertullien, que *la vertu s'acquiert par les souffrances, et qu'elle se détruit par les plaisirs*, il est de l'ordre de cette Providence paternelle de nous faire souffrir, mais durant peu de temps, *modicum passos*; car après les tribulations de la vie présente, voici, dit saint Pierre, ce que Dieu fera pour nous : *perficiet, confirmabit, solidabitque*. Il nous perfectionnera dans la vertu, il nous confirmera dans le bien, il nous établira sur un fondement solide et inébranlable, qui n'est autre que celui de son amour.

C'est la conduite que Dieu a tenue dans tous les siècles envers ceux qui se sont confiés en sa Providence, et ce qu'il fait pour le corps représente ce qu'il fait pour l'âme; ce qu'il fait par rapport au temps est la figure et l'exemple de ce qu'il fait par rapport à l'éternité.

D'abord il a fait sortir Abraham de sa patrie, il lui a fait essuyer les fatigues d'un long voyage et courir une infinité de hasards (*Gen.*, XII); mais enfin il l'a enrichi au delà de ses espérances. D'abord il a permis que Joseph ait été vendu par ses propres frères, et à la fin il lui a mis en main toute l'opulence de l'Egypte (*Gen.*, XXXII). D'abord il a permis que Moïse ait couru le hasard d'une mort prochaine, et dans la suite il en a fait le chef et le libérateur de son peuple.

Et pour ne pas sortir de l'exemple que notre évangile nous propose, Jésus-Christ laisse longtemps sans secours ceux qui le suivent dans le désert, parce qu'il veut éprouver leur foi et leur persévérance. Mais après cette épreuve de l'amour paternel il ne les abandonne pas. Ce Père, qui paraissait si dur, se montre si tendre, qu'il ne pourvoit pas seulement à la nécessité, mais qu'il leur donne au delà même du besoin, jusque-là qu'il est obligé de faire ramasser les restes : *Colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant.*

Cela prouve que Dieu ne nous aime pas seulement de cet amour fort et courageux qui convient aux pères, mais que de plus il a pour nous un amour tendre et maternel. Disons mieux, qu'il a un amour plus tendre que celui de toutes les mères, car il y en a d'assez dénaturées pour oublier quelquefois leurs enfants; au lieu que la Providence divine ne peut jamais oublier les siens, et c'est l'assurance qu'elle-même nous en donne dans les oracles d'Isaïe (*Isai.*, XLIX, 15).

C'était aussi dans la conviction d'un amour si tendre que David disait en se considérant lui-même : Je me sens redevable de tout ce que je suis à deux différentes mères. La première m'a porté dans son sein, la seconde m'a tiré du sein de la première (*Psal.*, XXI, 10). La première m'a enfanté, la seconde m'a reçu dans ses bras. La première m'a nourri de son lait, la seconde a pourvu à ma nourriture dès que j'ai été sevré. C'est vous, Seigneur, ajoutait-il en s'adressant à Dieu, c'est vous qui m'avez tenu lieu de seconde mère. Occupé de moi avant que de naître, vous m'avez tiré du sein de ma mère: *Tu es qui extraxisti me de ventre.* En venant au monde je suis tombé entre les mains de votre Providence, qui a pris soin de ma conservation: *In te projectus sum ex utero.* Et dans tous les âges de la vie j'ai éprouvé, mon Dieu, que cette même Providence s'est chargée de ma conduite depuis le berceau: *De ventre matris meæ Deus meus es tu.*

Peut-on voir des marques plus sensibles d'une tendresse maternelle, et si David est ici la figure de tous les hommes, comme il l'est en effet, qui pourra désormais se défier de cette Providence, qui s'applique à tous nos besoins avec tant de sollicitude? Car voyez-la, cette sollicitude, dans le cœur de Jésus-Christ pour ceux qui le suivent dans le désert. Pour l'amour d'eux il descend de la montagne, où il était avec ses disciples. Il les reçoit avec douceur, il les instruit, il guérit ceux qui sont malades. Et voyant que

la fin du jour approche, il ne veut pas les renvoyer, qu'il ne leur ait donné la nourriture nécessaire. Mais pour trouver cette nourriture dans quels soins n'entre-t-il pas? Il lève les yeux au ciel. Il les abaisse sur cette grande foule de peuple qui est autour de lui. Il prie son Père, il consulte ses Apôtres. Il veut que ce peuple fatigué se repose; il veut qu'il soit nourri. Toutes circonstances que notre évangile a remarquées, pour nous faire avouer qu'il n'y eut jamais plus de sollicitude dans le cœur d'une mère, qu'il y en avait alors pour ce peuple, et qu'il y en a maintenant pour nous dans le cœur de Jésus-Christ.

Après cela, mes chers auditeurs, y a-t-il quelqu'un parmi nous qui ne doive dire avec confiance : *Dominus sollicitus est mei* (*Ps.* XXXIX, 18); non, je ne suis plus en peine de rien. Et comment le serais-je? J'ai un Dieu si clairvoyant, qu'il découvre tous les besoins de mon corps et de mon âme : et en même temps j'ai un Dieu si bon, qu'il ne saurait découvrir mes besoins sans avoir la volonté d'y pourvoir. *Dominus sollicitus est mei.*

Mais est-il bien possible, mon Dieu, que je mérite vos soins, moi qui ne suis rien devant vous : *Quid est homo, quod memor es ejus* (*Psal.* VIII, 5)? Qu'est-ce que l'homme, pour qu'un Dieu si puissant et si élevé daigne penser à lui et s'abaisser jusqu'à lui? Je ne sais pas si je mérite tant de soins charitables, mais je sais bien que vous me les donnez. J'apprends de votre Esprit-Saint que *vous avez fait les grands et les petits et que vous prenez également soin de tous* (*Sap.*, VI, 8). Comme les uns ne vous coûtent pas plus que les autres à créer, ils ne vous coûtent pas davantage à conserver et à conduire à la fin à laquelle votre Providence les destine. Vous ne négligez rien, ô mon Dieu, parce que vous aimez tout, et comme tout est précieux au jugement de l'amour, ce qui est petit à notre sens, est grand au vôtre. *Pusillum et magnum ipse facit, et æqualiter cura est illi de omnibus.*

3. Mais en vain Dieu verrait-il nos besoins et nos misères, inutilement en serait-il touché, s'il n'avait pas le pouvoir d'y apporter le remède. Or, nous sommes tous exempts de cette crainte, parce que nous savons certainement qu'il peut tout, et je n'ai garde d'irriter votre raison, en prouvant une vérité qui n'a pas besoin d'être prouvée.

Il n'y a rien dans le monde, dit saint Augustin, qui ne soit un ouvrage de la main de Dieu. Si c'est Dieu qui a tout produit, tout dépend également de Dieu. Si tout dépend de Dieu, tout est soumis à Dieu; et si toutes choses lui sont soumises, il n'y en a pas une seule qui puisse résister à sa volonté. Il est même écrit, que *toutes les créatures le louent* pour marquer que toutes lui obéissent.

Les bons et les méchants sont soumis à sa Providence. Les bons lui obéissent comme des enfants, et elle fait par eux ce qui est bon. Les méchants lui obéissent comme des esclaves, et elle fait d'eux ce qui est juste. Comme dans une armée plusieurs soldats combattent par des motifs différents, et que néanmoins tous s'accordent, indépendamment de leur propre volonté, à combattre pour la gloire du prince; ainsi toutes les volontés des hommes, bonnes ou mauvaises, agissent pour la gloire de Dieu, et tant de fins différentes vont unanimement à cette dernière fin.

Mais ce qui est remarquable, messieurs, c'est que l'usage que Dieu fait de sa puissance est d'autant plus glorieux pour lui, qu'il devient utile pour nous. Car il semble n'être puissant que pour nous rendre heureux. Veut-il que le ciel lui obéisse d'une manière aussi nouvelle qu'éclatante? c'est pour faire pleuvoir la manne dans le désert durant quarante années pour la nourriture d'un peuple fugitif (*Exod.*, XVI). Veut-il que la terre lui rende une obéissance assidue et continuelle? c'est afin de *produire les herbes pour les animaux, et les moissons pour le service de l'homme* (*Ps.* CIII, 14). Veut-il que la mer reconnaisse extraordinairement sa puissance? C'est pour ouvrir son sein en faveur de son peuple fidèle, et le refermer pour engloutir ses ennemis. C'est pour rendre la vue à un aveugle (*Tob.*, VI), ou pour empêcher qu'un criminel ne périsse dans ses abîmes (*Jon.*, II). Et nous voyons dans notre Evangile, qu'il va même jusqu'à se faire obéir au néant pour faire du bien, puisque c'est, en quelque sorte, du néant qu'il tire la nourriture du peuple qui l'accompagne.

Après des raisons si fortes, après des exemples si sensibles et si convaincants, pouvez-vous encore ne pas croire à la divine providence, ou du moins vous en défier comme si vous n'y croyiez pas? Hélas! mes frères, l'Evangile a beau vous dire de ne vous *point inquiéter sur les choses temporelles* (*Matth.*, VI, 31), vous êtes toujours en inquiétude. En vain saint Pierre ajoute que vous n'avez *qu'à jeter dans le sein de Dieu toutes vos peines, parce qu'il prend soin de vous* (I *Pet.*, V, 7) : vous voulez, au contraire, que Dieu s'en décharge sur vous.

Vous changeriez pourtant de sentiments et de conduite, si vous considériez que cette défiance est un obstacle à tous les biens et une source de tous les maux.

Dès là qu'un chrétien n'est occupé que des sollicitudes du siècle, il ne fait aucun bien. Il ne prie point, parce que pensant toujours à ses affaires, son esprit y est abîmé et son cœur enseveli. Il ne fait point d'aumône, parce qu'il craint toujours que le bien lui manque. De sorte que quand le démon veut vous distraire de la pensée du salut, il imite Pharaon qui pour détourner les Israélites du culte de Dieu les appliquait à des ouvrages de terre. Quand on en vient là, on n'est plus capable d'aucun bien qui mérite l'éternité, parce, dit saint Paul, qu'*un soldat de Jésus-Christ ne s'embarrasse point dans les affaires séculières, et ne songe qu'à satisfaire celui qui l'a enrôlé* (II *Tim.*, II, 4).

Cette vue inquiète de l'avenir n'est pas

moins une source de tous les maux, d'usure dans le commerce, d'injustice dans le palais, de brigue et de simonie dans l'Eglise; et c'est pour cela que Jésus-Christ parle de la défiance comme des grands crimes, dont il marque ordinairement l'énormité en les comparant à ceux des gentils. *Reges gentium dominantur eorum*: Vous cherchez à dominer, disait-il à ses apôtres, avec autant d'ambition que les infidèles. Et il emploie la même expression pour condamner la sollicitude du siècle: *Hæc omnia gentes inquirunt*, c'est aux païens à s'inquiéter de la sorte; mais vous qui êtes mes disciples, gardez la liberté de votre esprit pour des choses plus dignes que celles qui vous font consumer en soins superflus. *Hæc omnia gentes inquirunt.*

Mais de ce principe, qui est certain, ne tirez pas une conséquence outrée. Dieu entend que vous preniez un soin raisonnable de vos biens et de vos fortunes, pour ne le pas tenter; et sans doute il ne veut pas que vous prétendiez obtenir par des miracles, comme le peuple du désert, ce que vous pouvez faire par les voies ordinaires d'une application humaine, puisque c'est lui-même qui, par sa providence, vous a rendus capables d'avoir cette application.

En quoi vous voyez que la religion chrétienne n'a rien que de sage et de réglé. Elle vous décharge des craintes qui ne font que troubler la tranquillité de vos actions, mais elle vous laisse l'application conduite par la raison, d'autant plus capable de produire l'effet que vous prétendez, qu'elle est moins agitée par les passions inquiètes.

N'allez donc pas vous imaginer, quand nous vous prêchons, suivant les maximes de l'Evangile, de dissiper vos craintes et vos inquiétudes, que nous vous portions à la négligence et à la paresse; ce ne fut jamais notre intention. Nous ne faisons précisément que vous retrancher les causes du désordre; car à la place de vos passions, qui ne vous font agir que d'une manière turbulente et déréglée, nous vous disons de substituer la soumission à l'ordre de Dieu, qui vous fera toujours agir fortement et tranquillement. Rien n'est plus juste ni plus sensé.

N'agissez donc que sur ces principes, et reconnaissez que vous ne pouvez plus vous défier avec raison de la providence de Dieu, après avoir vu dans l'exemple de notre Evangile, en la personne même de Jésus-Christ, qu'il ne nous abandonnera jamais; ni par ignorance, puisqu'il voit tout; ni par dureté, puisqu'il aime tout; ni par faiblesse, puisqu'il peut tout.

Quelle conséquence tirerons-nous de là? Celle qu'en a tirée Jésus-Christ même. Il y a une providence, donc nous devons toujours nous soutenir par la foi, toujours agir par la raison, et ne nous point inquiéter comme les païens du soin des choses temporelles. Il suffit que notre Père céleste sache que nous en avons besoin (*Matth.*, VI, 31). Mais il faut que nous cherchions premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres nous seront données comme par surcroît.

Première réflexion, où nous avons connu la providence divine en elle-même, et découvert ce qu'elle fait pour nous. Passons maintenant à la seconde, pour l'admirer dans les moyens dont elle se sert pour l'exécution de ses ordres, et pour apprendre ce que nous devons faire pour elle, et finissons par là ce discours.

SECONDE PARTIE.

De certaines règles générales, que Dieu a établies, dépend le gouvernement du monde, le bon ordre de la société et la sûreté du salut. A parler dans la rigueur des termes, Dieu fait tout, comme étant le premier mobile de tout ce qui se passe dans l'univers. Mais il n'est pas moins vrai qu'il exécute ses volontés par les causes secondes, et que c'est lui qui les dispose à produire l'effet qui leur convient.

Nous en avons une preuve sensible dans le miracle de la multiplication des pains. C'est Jésus-Christ seul qui, par sa bonté et par sa puissance, fait cette action charitable et miraculeuse, et lui seul la pouvait faire. Cependant nous voyons qu'il s'adresse aux apôtres; et avant que de l'entreprendre, puisqu'il les consulte, *unde ememus panes?* et pour l'exécuter, puisque c'est par son ordre qu'ils distribuent la nourriture, qui se multiplie dans leurs mains: *dedit discipulis panes, discipuli autem turbis.*

Apprenons de là, messieurs, que Dieu se sert des hommes pour le bien des autres hommes, et qu'il veut que nous soyons, chacun dans notre état, les ministres de sa providence. Devoir qui regarde toutes les conditions, selon le rang que cette providence leur a donné. Devoir auquel nous ne saurions manquer, sans aller contre ses desseins, et, par conséquent, sans nous écarter de la voie qui nous est prescrite pour arriver à notre dernière fin. C'est la vérité unique qui me reste à vous prouver par des réflexions que chacun pourra s'appliquer dans le détail; et comme il faut marquer les obligations mutuelles des supérieurs et des inférieurs, il n'y aura personne dans mon auditoire qui ne s'y trouve intéressé.

1. Les premiers ministres de la Providence sont les souverains. Saint Paul nous avertit que Dieu les a établis pour le gouvernement des peuples (*Rom.*, XIII); qu'ils sont ses agents et ses ministres pour ordonner, pour favoriser, pour récompenser le bien; pour empêcher, pour poursuivre, pour punir le mal. D'où il conclut que l'on doit reconnaître leur autorité, non-seulement par la crainte de la peine, mais par le devoir de la conscience; que quand même ils abuseraient de leur pouvoir, on n'a d'autres armes contre eux que celles de la soumission et de la patience; et que Dieu s'étant réservé à lui seul le droit de les juger, ce serait aller contre son ordre que de faire la moindre démarche pour se dispenser de l'obéissance qui leur est due, ou du tribut qu'ils exigent de leurs sujets. *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* On ne peut rejeter cette doctrine, sans secouer le joug de la véritable religion,

et l'on n'a jamais vu que l'hérésie qui, pour pallier ses révoltes odieuses, ait osé hasarder des principes contraires à celui-là.

Cette considération, jointe à beaucoup d'autres, confirme dans nos cœurs, par la religion, le respect et l'amour qui nous est naturel pour le souverain, et nous oblige d'étouffer toute sorte de murmures, quelque difficiles que soient les temps, de peur de résister à l'ordre de Dieu en résistant à la souveraine puissance qu'il a établie sur nos têtes.

Elle nous oblige encore de prier sans cesse pour la prospérité de celui qui, par le soin qu'il prend de nous, est la plus parfaite image du Roi des rois, qui gouverne tout du haut du ciel; car saint Paul a ordonné à tous les peuples, comme un devoir de justice, de prier chacun pour leur roi : *Fieri obsecrationes pro regibus* (I *Tim.*, II, 1), parce que le repos des chrétiens dépend de celui de l'Eglise, le repos de l'Eglise de celui de l'Etat, le repos de l'Etat du prince qui le gouverne, et par là, les grâces particulières que nous obtenons pour lui sont des grâces universelles qui reviennent toujours sur nous.

2. Autres ministres de la Providence qui ont une autorité divine et une royauté spirituelle que les rois mêmes reconnaissent comme chrétiens, ce sont les pasteurs de l'Eglise, dont le devoir est de distribuer aux peuples qui leur sont soumis la nourriture du corps et de l'âme.

Je dis celle du corps, parce que les biens ecclésiastiques, après avoir fourni à leur subsistance selon leur état, ne doivent jamais s'arrêter dans leurs mains, comme les pains que Jésus-Christ multiplia ne firent que passer des mains des apôtres dans celles du peuple : *Dedit discipulis panes, discipuli autem turbis.* Et ceux qui ne s'acquittent pas, dit saint Grégoire, d'un devoir si privilégié, ressemblent à ces hommes charnels de notre Evangile, à qui le Sauveur fut contraint de dire : Vous me cherchez, mais ce n'est pas tant à cause des miracles que vous avez vus, que parce que je vous ai rassasiés, et que vous voulez que je vous rassasie encore (*Joan.*, VI, 26).

Mais la Providence les a principalement établis ses ministres, afin qu'ils donnent aux chrétiens la nourriture spirituelle; qu'ils soient les dispensateurs des mystères de Dieu, ses coopérateurs dans le soin qu'il prend du salut des âmes (1 *Cor.*, IV, 1), ou, comme parle saint Ambroise, *les vicaires de la charité de Jésus-Christ* (*Amb., lib.* X *in Luc.*, *cap.* 24).

Mais aussi, mes frères, il faut que vous y répondiez de votre part; car s'ils doivent rendre compte à la Providence, qui les a établis ses ministres sur vous, vous serez sévèrement punis, si vous rendez leur ministère inutile. Ils sont pasteurs, vous êtes le troupeau. Le devoir des pasteurs est d'être zélés à prier et à instruire. Le devoir du troupeau est d'être docile à écouter et à croire. Ce n'est pas tout : tel est l'ordre établi par la Providence pour votre bien, que vous devez respecter la chaire où ils sont assis, jusqu'à faire ce qu'ils vous disent, lors même qu'ils sont assez malheureux pour faire des actions que vous ne devez pas imiter (*Matth.*, XXIII, 2); et saint Paul vous recommande de demeurer toujours soumis aux ordres qu'ils vous donnent de la part de Dieu (*Hebr.*, XIII, 17). Ils veillent pour le bien de vos âmes. Faites que ce soit avec joie et non pas en gémissant; et puisque la charge que la Providence leur a imposée pour vous instruire et pour vous édifier est si pesante, du moins est-il juste que vous les aidiez à la soutenir en profitant de leurs soins; d'autant plus que votre profit spirituel est le seul fruit qu'ils attendent de leurs travaux et de leurs veilles. Malheur à eux, s'ils en attendaient un autre !

3. Vous aussi, dont les deux états partagent le monde, gens d'épée et gens de robe, vous entrez dans l'ordre de la Providence selon vos rangs et vos emplois, et chacun de vous a ses devoirs à remplir.

Vous qui êtes la portion la plus noble de ce royaume chrétien, et qui portez si loin la réputation des armes françaises, souvenez-vous qu'en servant le prince qui vous met l'épée à la main, après l'avoir reçue lui-même de la main de Dieu (*Rom.*, XIII, 4), vous servez aussi la Providence, qui par vous exécute ses desseins, quoiqu'ils vous soient souvent inconnus. Et pour la servir dignement, veillez d'autant plus sur vous-mêmes, que la profession des armes a je ne sais quoi de tumultueux et de farouche, de superbe et de dominant, qui fait aisément oublier la douceur et l'humilité du christianisme.

Touchés de la noblesse et de la distinction de votre état, répondez-y par les grandes vertus qui y sont propres; et pour parvenir au salut où vous êtes appelés comme les autres, suivez à la lettre les avis du saint Précurseur. N'usez jamais de violence ni de fraude envers personne, et contentez-vous de ce qui vous est dû (*Luc.*, III, 14). Il faut, dit saint Augustin, que l'honneur, la probité, le courage, la grandeur d'âme soient l'ornement de vos mœurs; et ne pensez pas que la gloire de vaincre les ennemis de l'Etat soit couronnée devant Dieu, si vous la ternissez par la honte d'être vaincus vous-mêmes par la rapine et par la volupté.

4. Les magistrats, en qui nous respectons l'autorité du souverain, comme nous respectons dans le souverain l'autorité de Dieu, doivent soutenir à leur tour la dignité dont ils sont revêtus par la Providence; se souvenir que c'est de sa part qu'ils sont assis sur le tribunal de sa justice, pour faire rendre, sans acception de personnes, à chacun ce qui lui appartient; et que c'est par elle qu'ils sont chargés de conserver l'ordre établi dans la société, pour empêcher que le plus fort et le plus rusé ne s'enrichisse des dépouilles du plus faible ou du moins habile. Mais sans doute ils y manqueraient, s'ils ne s'armaient de force pour rompre les efforts de l'iniquité qui les environne (*Eccli.*, VII, 6), s'ils étaient intimidés par la consi-

dération des hommes puissants, si leur intégrité ne résistait à la corruption des autres et à celle de leur propre cœur, et s'ils ne réglaient tous leurs jugements, non pas sur des intérêts humains, mais sur la volonté de celui qui *jugera leurs justices* (*Psal.* LXXIV, 3).

5. La Providence, messieurs, se sert encore de ce nombre innombrable d'hommes, qui sont occupés à tous les exercices de la vie humaine, et peut-être se découvre-t-elle aussi clairement en ceux-ci, que dans ceux qui tiennent les premiers rangs dans le monde. Qui doute qu'elle ne pût nous nourrir, si elle voulait, sans agriculture, sans métiers, sans commerce? Mais elle ne le veut point, et c'est un ordre qu'elle a sagement établi, afin que les marchands, les artisans, les laboureurs et tous les autres aient l'honneur de la servir, et fassent leur salut en la servant.

Ne vous estimez donc pas malheureux, vous qui, par votre profession, vous trouvez au-dessous des autres hommes; vous êtes plus heureux que vous ne pensez. Comme dans la création du monde, Dieu n'a rien fait sans l'opération de son Verbe, dans la conservation du monde, il ne veut rien faire sans votre coopération; et pour remplir vos devoirs, il faut que vous entriez dans les desseins de sa bonté, en bannissant la cupidité de votre cœur, et en travaillant par un motif de charité pour vos frères.

6. Mais les ministres les plus marqués de la Providence, parce qu'ils comprennent toutes les espèces de conditions, ce sont les riches à l'égard des pauvres, et les pauvres à l'égard des riches, parce qu'elle les a établis pour se distribuer mutuellement les biens temporels et spirituels. Dieu les a créés l'un et l'autre et l'un pour l'autre. Les riches doivent faire leur salut par la miséricorde et par la charité, et les pauvres par l'humilité et par la patience.

Soyez donc humbles et patients, pauvres qui m'écoutez; car il y a des pauvres dans tout état, et tel soutient à l'extérieur la bienséance de sa condition, qui, dans l'intérieur de sa famille, souffre des misères qu'on ne voit pas. Tenez-vous par là dans l'ordre où la Providence vous a mis. Souvenez-vous que ce que vous souffrez vous guérit, et que ce qui paraît être un désavantage pour vous est un bonheur et une grâce. Si vous vous abandonnez au murmure et à l'impatience, vous augmenterez votre mal, au lieu de le diminuer. Mais si vous vous soumettez aux ordres de la Providence, qui vous a fait naître dans un état de misère et d'affliction, votre humilité attirera sur vous sa miséricorde, et vous trouverez votre consolation dans le repos de votre conscience.

Mais vous, riches, vous, gens aisés de toutes les conditions, qui faites la plus grande partie de cet auditoire chrétien, et qui êtes bien plus sujets à vous oublier dans l'abondance, que les pauvres ne le sont à s'impatienter dans la misère, songez que vous êtes les ministres et les suppléments de la Providence de Dieu sur eux, et que c'est pour cela que saint Cyprien et saint Grégoire de Nazianze vous appellent les dieux du pauvre : *Esto calamitoso Deus* (*Greg. Naz., Or. de Paup. am.*). C'est la charité qui vous élève à un rang si glorieux, et il est de votre honneur comme de votre intérêt de le soutenir.

Quand Jésus-Christ voulut nourrir le peuple qui l'avait suivi dans le désert, il leva les yeux au ciel. Quand il faudra soulager les pauvres faites-en de même, regardez le ciel, c'est-à-dire, considérez le commandement que Dieu vous en fait : *Vos date illis manducare* (*Matth.*, XIV, 16). Commandement si absolu, qu'il ne reçoit point d'excuse; car quand saint Philippe disait qu'une grande somme d'argent ne suffirait pas pour nourrir tant de peuple (*Joan.*, VI, 7), le Fils de Dieu n'approuva point sa réponse, et voulut absolument que ce peuple nombreux fût soulagé.

Ce que vous employez inconsidérément à acheter une charge où vous n'êtes point appelés, à entretenir un équipage magnifique, à nourrir tant de domestiques inutiles et vicieux, à contenter par tant d'inventions de l'orgueil et de l'amour-propre vos passions et vos plaisirs, tout cela périt infailliblement. Il n'y a que ce que vous donnez à Jésus-Christ et à ses membres, qui ne périra jamais. Il prendra soin de faire ramasser ces restes précieux de vos biens par les pauvres dont vous aurez soulagé la misère, et ils les conserveront pour vous en faire honneur en vous recevant dans les tabernacles éternels : *Colligite quæ superaverunt fragmenta ne pereant* (*Luc.*, XVI, 9; *Joan.*, VI, 12).

Donnez à Jésus-Christ, et Jésus-Christ vous donnera. Sa main, disent les Pères, est comme une terre des plus fertiles, où tout croît au centuple; et l'on peut dire que l'aumône est un excellent secret de multiplication, puisque les Apôtres, qui d'abord n'avaient que cinq pains, en eurent après avoir nourri ce peuple, douze corbeilles toutes pleines : *Impleverunt duodecim cophinos fragmentorum* (*Joan.*, VI, 13).

De tout ce que je viens de dire, mes frères, concluez maintenant avec moi qu'il n'y a plus à douter, ni de ce que la Providence divine fait pour nous, ni de ce que nous devons faire pour elle.

Elle fait tout pour nous, et c'est porter au dernier excès l'aveuglement, l'injustice et l'ingratitude, que de n'y pas croire, ou de s'en défier (*Hebr.*, I, 16). N'imitez donc pas ces hommes défiants et incrédules qu'un prophète a représentés en la personne de cet impie Assyrien, qui, enflé de ses prospérités temporelles, sacrifiait à ses filets, c'est-à-dire à sa valeur et à sa sagesse, s'imaginant qu'il n'était redevable qu'à lui-même de ses grands succès.

C'est l'horrible aveuglement de la plupart de ceux que Dieu a rendus grands et heureux dans le monde. Comme ils ne se nourrissent que des fausses louanges qu'on leur donne, et que le faste et la vanité sont le principe et la fin de leurs actions, ils se font ordinai-

rement une idole de leur propre grandeur. Ils se regardent comme les dispensateurs des biens de ce monde. Ils s'attribuent les causes de tous les événements, et se mettent eux-mêmes en la place de celui qui les a faits tout ce qu'ils sont.

Pour ne pas tomber dans un orgueil si impie, ils n'ont qu'à se souvenir qu'après que Nabuchodonozor se fut élevé dans son cœur en s'égalant à Dieu et se mettant au-dessus des hommes, Dieu le rabaissa jusqu'à le tirer du rang des hommes, pour le mettre en celui des bêtes : montrant ainsi à tous les grands orgueilleux, qu'encore qu'ils paraissent être des dieux sur la terre, ils ne sont néanmoins que terre devant Dieu.

Reconnaissons donc cette Providence adorable qui fait tout pour nous, et à notre tour faisons tout pour elle, puisqu'en quelque état qu'elle nous ait fait naître, nous lui sommes tous soumis, et qu'elle nous applique chacun à notre ouvrage, afin que nous y fassions notre salut. Si nous n'entrons pas dans ses desseins durant notre vie, nous trouverons à la mort une Providence sévère et inflexible, qui nous punira ; mais si nous les avons fidèlement exécutés, nous trouverons une Providence bienfaisante et miséricordieuse, qui, après nous avoir créés et conservés dans le temps, nous glorifiera dans l'éternité.

SERMON XXXVII.

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DU CARÊME.

De l'aumône.

Accepit ergo Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus.

Jésus prit les pains, et après avoir rendu grâces à son Père, il les fit distribuer à ceux qui étaient assis (*S. Jean, ch.* VI).

Ce que fait le Sauveur pour la multitude qui le suit dans le désert, nous marque son empressement, sa sollicitude, ses entrailles de miséricorde pour ceux qui souffrent et qui mettent en lui leur confiance.

L'Eglise rappelle aujourd'hui ce grand événement dans notre mémoire, pour nous faire souvenir que Jésus-Christ étant notre chef et notre modèle, nous devons marcher sur ses traces, et faire pour nos frères ce qu'il a fait pour nous. Le genre humain, dit saint Augustin, auquel il est venu apporter le salut, était le pauvre le plus misérable et le plus abandonné qui fut jamais, et encore nous sommes tous les mendiants de Dieu : *Mendici Dei sumus.* C'est à lui que nous exposons tous les jours nos besoins comme au seul qui puisse y remédier, et en cela même, sans autre loi il nous obligerait avec justice de soulager ceux qui s'adressent à nous.

Quand Jésus-Christ fit le miracle de la multiplication des pains, la Pâque des Juifs était proche : *Erat autem proximum Pascha, dies festus Judæorum.* La Pâque des chrétiens approche aussi comme vous voyez, et l'Eglise nous y prépare en nous obligeant de faire ce que Jésus-Christ a fait. Or, il n'y a point d'action qui nous y prépare mieux que celle qui nous est prescrite dans l'Evangile de ce jour, puisqu'elle nous fera répondre à sa charité envers nous par notre charité envers le prochain.

Parmi tant de grandes matières que l'on traite durant le carême, on ne doit donc pas oublier celle de l'aumône, puisque toute la religion nous crie qu'étant un fruit de la charité elle a un rapport essentiel au salut, et je ne saurais vous la proposer, messieurs, sous une idée qui vous intéresse davantage. Jusqu'ici je me suis contenté de vous proposer ce divin Sauveur pour modèle dans le courant des actions de la vie chrétienne, mais aujourd'hui je monte plus haut. Je viens vous proposer de l'imiter dans ce qu'il a fait de plus grand, qui est de sauver le monde ; et vous l'imiterez en effet, si, comme il a soulagé le peuple qui l'avait suivi dans le désert, vous soulagez les pauvres qui vous suivent dans le désert de cette vie ; au lieu que vous ne seriez plus conformes à ce modèle divin, si votre cœur s'endurcissait sur les misères de ceux pour qui Jésus-Christ est mort.

Pour vous porter donc à la pratique d'une si salutaire instruction, j'ai à vous faire considérer deux vérités incontestables. L'une, que la charité nous oblige de travailler à notre propre salut. L'autre, que cette même charité nous oblige encore de contribuer au salut des autres. Or, vous allez voir que l'aumône entre si fort dans l'économie du salut, que ceux qui ne la font point, la pouvant faire, ne se sauvent pas ; au lieu que si nous satisfaisons selon nos talents et selon nos forces à ce devoir indispensable de la charité, non-seulement nous nous sauverons nous-mêmes, mais nous contribuerons à sauver les autres.

Recueillons encore ces deux vérités en termes plus courts et plus précis, afin qu'elles soient entendues à la lettre de tous les riches et en un sens de tous les chrétiens.

Sans l'aumône, Jésus-Christ ne sera pas notre Sauveur.

Par l'aumône, non-seulement nous nous sauverons, mais nous serons sauveurs nous-mêmes.

Dans la première, nous établirons le fond du précepte de l'aumône, par rapport au salut.

Dans la seconde, nous expliquerons la manière d'accomplir ce précepte, par rapport à la manière dont le salut a été opéré.

Ne regardez pas, mes frères, ce sujet comme commun, sous prétexte que vous l'avez entendu traiter plusieurs fois. Rougissez plutôt de ce que l'ayant entendu traiter tant de fois, vous avez encore à vous reprocher de ne l'accomplir pas dans toute son étendue. Fasse le ciel, que ce soit ici pour vous le jour marqué par la grâce pour vous en faire connaître l'importance ; et afin que je puisse vous y aider, demandons unanimement le secours de la grâce même par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le secours que nous devons au prochain ne serait pas aussi affaibli que nous le voyons par les passions humaines, si l'on en avait une juste idée et si chacun était

plus occupé du désir de se sauver; car on trouverait que l'aumône entre si fort dans l'économie du salut, que ceux qui ne la font point, la pouvant faire, ne se sauvent pas.

L'ouvrage du salut commence par une conversion sincère, se continue par la pratique des vertus et se consomme par une heureuse fin. Or, il est indubitable, mes frères, que l'aumône est d'un excellent secours dans chacune de ces circonstances, et tout chrétien qui commencera par en bien connaître l'utilité parviendra infailliblement à se convaincre de sa nécessité. Venons aux preuves et allons par degrés à la conviction.

1. La conversion d'un infidèle à la foi, ou d'un pécheur à la pénitence, est un des plus grands effets de la grâce, un miracle des plus étonnants de la religion. C'est un changement, dont celui que fit le Sauveur à Cana n'était qu'une faible figure. C'est une résurrection plus difficile que celle de Lazare. C'est la création d'un cœur nouveau plus glorieuse à Dieu que celle du monde.

Cela est si vrai que rien n'est plus rare dans le christianisme que d'y voir des pécheurs de l'un et de l'autre sexe véritablement convertis ; qui aient une juste idée de leur péché, qui en souffrent la confusion par une humilité sincère, qui n'en conservent point les restes malheureux, et qui le réparent sans se flatter par une pénitence proportionnée.

Or, il est constant dans la religion que rien n'est plus capable que l'aumône de nous faire obtenir une grâce si rare et si miraculeuse. C'est par elle, dit saint Augustin (*de Prædest.*, c. 7, 12), que Corneille a obtenu d'abord le don de la foi et ensuite celui de la justification ; et c'était pour la même fin que Daniel conseillait à un grand pécheur de racheter ses péchés par la miséricorde envers les pauvres.

On se plaint souvent dans le monde d'avoir le cœur dur, et de ne pouvoir pas arracher une larme de ses yeux. On voudrait, dit-on, être contrit et on ne l'est pas. Pour l'être, faites l'aumône, qui, en commençant à détacher votre cœur de l'amour des biens de la terre, commencera cet ouvrage si difficile de votre conversion ; car comme l'eau éteint le feu le plus ardent, l'aumône, dit l'Ecriture, résiste de même aux péchés, *ignem ardentem exstinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis* (*Eccli.*, III, 33).

A quoi saint Cyprien ajoute qu'il y a quelque rapport entre l'aumône et le baptême, en ce que le baptême nous donne une eau qui éteint pour nous le feu de l'enfer, et que l'aumône nous en donne une autre qui éteint en nous le feu de la cupidité, comme si ce Père disait : mes frères, vous avez deux grands feux à craindre, un dans l'enfer et un dans votre âme. La justice de Dieu allume le premier et votre cupidité le second. Cependant ne désespérez de rien. Comme la miséricorde divine vous donne dans le baptême une eau qui éteint le feu de l'enfer, la miséricorde humaine vous en donne une autre dans la charité qui éteint l'incendie dont la cupidité enflamme votre cœur : *Ignem ardentem exstinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis.*

Mais quand l'Ecriture et les Pères nous découvrent ainsi les effets puissants de l'aumône, ils ne veulent pas dire qu'il suffise simplement à un pécheur de la faire pour être sauvé. Ce serait regarder Dieu comme un juge inique qui pourrait être corrompu par des présents. Ils veulent seulement nous faire entendre qu'il accorde la grâce de la conversion à ceux qui, en détestant leurs péchés et en s'éloignant de l'occasion de les commettre, font l'aumône par un esprit de pénitence et de piété ; et c'est à quoi se rapporte cet oracle de Jésus-Christ, que si nous exerçons la miséricorde envers les autres, nous pouvons espérer avec fondement de la recevoir nous-mêmes : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur* (*Matth.*, V).

Le progrès de l'œuvre du salut se fait par la pratique des vertus, et si vous l'observez bien, vous trouverez que presque toutes se pratiquent par l'aumône.

Par elle on pratique la foi, lorsqu'en donnant au pauvre l'on n'a en vue que Jésus-Christ qui veut bien recevoir ce don, comme s'il était fait à sa personne. Par elle on pratique l'espérance, puisqu'on sème les bénédictions dont parle saint Paul, pour en recueillir d'autres. Par elle on pratique la charité, puisque l'aumône n'est elle même qu'une branche de cette reine des vertus. Par elle on pratique la justice, soit en restituant aux pauvres les biens mal acquis, quand on ne le peut plus aux propriétaires, soit en leur faisant part de ceux que l'on possède légitimement. Par elle on pratique la force, puisqu'on ne peut, sans se faire violence, se détacher des biens de ce monde quand on y a mis son cœur. Par elle on pratique la prudence, n'y en ayant point de plus grande que d'acheter le ciel pour un peu de terre, et d'employer les richesses d'iniquité à se faire des amis qui facilitent l'entrée des tabernacles éternels. Par elle on pratique la tempérance, puisqu'un chrétien qui connaît ses obligations sur l'aumône, n'a garde de prodiguer son bien en dépenses folles et criminelles. Par elle on pratique la pénitence, puisque l'aumône est une des œuvres satisfactoires, et que sans elle, dit saint Augustin, la pénitence serait stérile et infructueuse. Par elle on pratique la vertu de religion, dont l'acte principal est le sacrifice ; et l'aumône en est un, dit saint Paul (*Phil.*), si agréable à Dieu qu'il s'élève jusqu'à son trône en odeur de suavité. On peut dire encore qu'en assistant les pauvres on prie Dieu, l'aumône étant elle-même une prière très-efficace. *Cachez-la*, dit le Sage, *dans le sein du pauvre et elle priera pour vous, afin que vous soyez délivré de tout mal* (*Eccli.*, XXIX, 15).

Ainsi s'avance le grand ouvrage du salut jusqu'à ce qu'il se consomme par une heureuse fin. Or, notre fin est heureuse quand nous mourons saintement, quand nous évitons l'enfer, quand nous sommes reçus dans

la gloire ; et c'est à quoi l'aumône nous sert beaucoup, puisque nous apprenons des paroles célèbres de Tobie, *qu'elle délivre du péché et de la mort*, dans le sens que nous avons expliqué, *et qu'elle empêche notre âme de tomber dans les ténèbres infernales* (*Tob.*, IV, 11). Vérités qu'il serait inutile de pousser plus loin, parce qu'elles sont répandues dans toutes les pages des livres saints, et que Jésus-Christ les a scellées dans l'Evangile du sceau de sa promesse infaillible.

2. Il me suffit, mes frères, de vous avoir montré par là combien l'aumône est utile pour nous sauver, parce que son utilité même va me servir à vous en faire mieux comprendre la nécessité ; car si elle n'était pas nécessaire, Jésus-Christ ne l'aurait pas faite entrer avec tant de sagesse dans l'économie du salut.

Demandez à saint Paul de qui Jésus-Christ est le sauveur? Il vous répondra d'abord qu'il l'est de tous les hommes, et qu'il s'est livré lui-même pour la rédemption de tous : *Dedit redemptionem semetipsum pro omnibus* (I *Tim.*, II, 6); mais il ajoutera que Jésus-Christ étant entré par ses souffrances et par sa mort dans la consommation de sa gloire, est devenu l'auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent: *Consummatus factus est omnibus obtemperantibus sibi causa salutis æternæ* (*Hebr.*, VIII, 9). Quoique rien ne manque de la part de Jésus-Christ, il peut manquer de la nôtre, et il est visible que l'on ne se sauve point, si l'on n'obéit à ses commandements, puisque c'en est la condition essentielle ; et qui ne sait qu'un de ses commandements les plus exprès est l'aumône?

Il nous le fait en général de sa propre bouche et par celle de ses apôtres, en nous disant d'agir envers les autres, comme nous voudrions que les autres agissent envers nous (*Matth.* VII, 12); d'aimer notre prochain comme nous-mêmes; de porter les fardeaux les uns des autres (*Gal.* VI, 2); et de n'aimer pas nos frères seulement de parole, mais par œuvre et en vérité, parce que les fruits de la charité ne sont pas des compliments frivoles, mais des secours réels et effectifs (I *Joan.* III, 18).

Il nous fait encore ce commandement d'une manière plus précise et plus marquée, quand il nous dit : *donnez, et il vous sera donné*, et sachez qu'en donnant aux pauvres, vous me donnez à moi-même, qui suis un Dieu libéral et riche en miséricorde. Mais rien n'est plus positif que la sentence qu'il prononce contre les réprouvés, parce qu'ils ne l'ont pas assisté en la personne de ses membres souffrants, dans lesquels lui-même souffrait, non par impuissance, mais par miséricorde, pour leur donner le moyen de racheter leurs péchés par l'aumône : *Ite, maledicti, in ignem æternum. Esuriri, et non dedistis mihi manducare* (*Matth.*, XXV, 41).

Cette sentence terrible, dit saint Chrysostome (*In ep. ad Eph.*, III, 4), est une déclaration bien expresse, que de manquer au précepte de l'aumône est un si grand mal, qu'aucun n'irrite Dieu davantage, puisqu'il n'en punit aucun plus sévèrement : *Nihil ita Deum irritat.* C'est un mal, dont il est écrit, qu'il n'est pas seulement puni du feu de l'enfer, mais du *feu préparé au démon et à ses anges*, comme si le chrétien impitoyable était un autre démon

Si la loi du christianisme nous oblige d'aimer jusqu'à nos ennemis, de quelle peine n'est pas digne celui qui laisse périr ses amis, faute de leur donner le nécessaire? N'est-il pas en cela plus criminel que les gentils, qui, au rapport des historiens, prenaient tant de soin de leurs pauvres, quoiqu'ils ne les reconnussent pas comme nous pour leurs plus utiles amis? et si les Juifs, à qui les biens temporels servaient ordinairement de motif et de récompense, et qui mettaient leur bonheur dans une si fragile possession, étaient pourtant si aumôniers, à combien plus forte raison les chrétiens doivent-ils l'être, eux à qui il est commandé de se défier des richesses, et d'estimer la pauvreté de telle sorte, qu'il n'y a point de salut pour eux, si étant riches effectivement ils ne sont pauvres d'esprit?

Il ne faut donc pas que les grands et les personnes aisées se persuadent faussement que Jésus-Christ, devenu leur Sauveur par charité, les sauve sans qu'ils exercent eux-mêmes la charité, ni qu'ils aient reçu des biens pour flatter leur orgueil et nourrir leurs convoitises. Vous en serez bientôt détrompés, mes frères, supposé que vous fussiez dans cette erreur, et vous comprendrez combien l'aumône est nécessaire pour le salut, si vous faites une attention sérieuse sur une vérité capitale de la religion, et la voici telle que je l'ai apprise des Pères et des théologiens.

Dieu ayant donné l'être à toutes les créatures, s'est obligé par la loi de sa providence, de leur procurer ce qui est nécessaire à leur conservation; c'est pourquoi, le premier ordre qu'il avait établi dans l'univers, était dans l'usage commun des fruits de la terre, où chacun pouvait également trouver sa nourriture; mais cet ordre ayant été renversé par la désobéissance du premier homme, Dieu, à qui seul appartient de tirer le bien du mal, en a établi un second dans la distribution inégale des biens temporels; par cette distribution inégale, il partage les hommes en divers états, en faisant naître les uns dans l'abondance et les autres dans la misère, et ainsi il les fait marcher par des routes différentes, qui toutes aboutissent à la félicité qu'il leur prépare.

Vous admirerez, mes chers auditeurs, la sagesse de cette conduite, si vous remarquez avec l'Ecriture que toutes les œuvres du Très-Haut sont deux à deux et opposées l'une à l'autre : *Intuere in omnia opera Altissimi; duo et duo, et unum contra unum.* Comme vous voyez que tout se combat dans la nature, et que ce combat perpétuel produit un ordre qui la fait subsister, tout se combat aussi dans la morale, et ce combat produit les mêmes effets dans un ordre dif-

férent. Il y a dans le monde un corps de bons et un corps de méchants : ces deux corps mêlés ensemble se combattent à toute heure, et ce combat exerce les bons, punit ou corrige les méchants; dans l'homme chrétien comme dans l'homme naturel, il y a des contrariétés étonnantes : il est semblable aux anges par la vie de la grâce qui sanctifie son âme, et il est semblable aux bêtes par la vie animale que mène son corps; son âme est, dans sa partie supérieure, un ciel où Dieu habite, et dans l'inférieure, elle est un enfer par les impressions qu'elle reçoit du démon; et, de toutes ces contrariétés, Dieu tire d'une manière admirable la sanctification de ses élus.

Mais au lieu que, dans la nature les contraires en se combattant se détruisent pour former l'ordre que son auteur a établi; dans la morale leur opposition même fait qu'ils s'entr'aident et se soulagent, de manière que tout contraires qu'ils sont, ils ne laissent pas d'être nécessaires les uns aux autres.

Par exemple, dit saint Augustin, le riche et le pauvre sont deux contraires, puisque le riche est dans l'abondance, et que le pauvre est dans la misère; cependant ils s'accordent si bien dans leur contrariété même, que le riche devient nécessaire au pauvre par le soulagement qu'il lui procure, et que le pauvre devient nécessaire au riche par l'occasion qu'il lui donne de faire du bien. Il faut même avouer que le pauvre est bien plus nécessaire au riche, que le riche ne l'est au pauvre, puisque le riche ne faisant que la charité corporelle, ne délivre pas le pauvre du péché, au lieu que le pauvre en délivre le riche en la recevant.

Dieu, dit le Sage (*Prov.* XXII, 2), les a donc créés l'un et l'autre, et l'un pour l'autre : il a créé le riche afin qu'il rachète ses péchés en secourant le pauvre; il a créé le pauvre afin qu'il s'humilie par le secours qu'il reçoit du riche; et comme l'un doit faire son salut par la miséricorde et par la charité, il faut que l'autre le fasse par l'humilité et par la patience.

C'est ainsi que Dieu rétablit la première égalité qu'il avait d'abord établie, en voulant, comme dit saint Paul, que l'abondance des uns supplée à la disette des autres; et c'est ainsi qu'il se décharge lui-même du soin des pauvres sur les riches, qu'il a établis ministres de sa providence, en leur remettant la juste dispensation de ses biens.

D'où il s'ensuit qu'ils n'ont dans les biens, qu'ils possèdent légitimement, que le nécessaire; que le superflu en est aux pauvres, comme l'Evangile l'a décidé (*Luc.*, XI, 41); que s'ils détournent ce superflu à leur usage particulier, ils retiennent le bien d'autrui : *Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur*, (*Aug., Serm.* III, 6); qu'ils vont par là contre le dessein éternel de Dieu, et que, suivant cette sentence célèbre d'un saint docteur, adoptée par tous les autres, ils font mourir les pauvres qu'ils ne nourrissent pas, et que cette mort leur sera imputée très-justement, puisqu'ayant pu l'éviter, ils ne l'auront pas évitée (*Item, in Ps.* CXLVII, 12).

Ce sont les conséquences que les Pères ont tirées de ce principe, en établissant dans leurs écrits, que l'aumône n'est pas de conseil, mais de précepte; et il n'y en a pas un seul dans toute la suite de l'Eglise, qui n'ait pris à la lettre cette terrible parole de Jésus-Christ : *Allez, maudits, au feu éternel* (*Greg. Naz., Or.* XVI, *de Am. Paup.; Chrys., Hom.* II, *de Laz.*). Il ne dit pas, ajoute saint Grégoire de Nazianze, parce que vous avez commis des larcins, des homicides, des adultères, péchés capitaux, qui seuls méritent l'enfer; il se contente de dire : *Allez, maudits, au feu éternel, parce que j'ai eu faim, et que vous ne m'avez pas donné à manger;* afin qu'il parût dans toute la suite des siècles que cette seule inhumanité sera punie d'une éternelle damnation.

Rentrez donc en vous-mêmes, riches chrétiens, disait autrefois saint Ambroise, en méditant cette vérité, et pensez à ce que vous êtes : *Servus Dei es, et dispensatio tibi credita est dominicæ facultatis* (*Ambr., serm.* 8). Souvenez-vous que vous êtes par état serviteurs dans la maison de Dieu, qui vous a confié ses biens pour les distribuer à sa famille, et qu'il vous demandera un compte rigide de l'emploi que vous en aurez fait. Où sont, vous dira-t-il, les pauvres que vous avez nourris? où sont les malades, les honteux, les malheureux que vous avez soulagés? où sont les orphelins à qui vous avez servi de père? vos biens comme votre naissance n'étaient que des bienfaits de ma libéralité, et pourquoi faut-il que vous m'ayez fait passer pour injuste, pour vous avoir mis dans l'abondance de toutes choses, en laissant les autres manquer de tout? n'est-ce pas une ingratitude horrible et une injustice criante de vous approprier ce que je vous avais donné pour entretenir les pauvres, et pour opérer vous-mêmes votre salut par cet entretien? Un voleur public est celui qui veut avoir seul le bien de tous; et ne méritez-vous pas ce nom odieux, vous qui, malgré mon ordre exprès, avez retenu pour vous seul ce qui devait être partagé entre plusieurs? Oui, c'est le pain des pauvres que vous dissipez; ce sont les vêtements des nus que vous entassez dans vos garde-robes; c'est la rançon des captifs que vous serrez dans vos coffres par un trafic illicite, et il faut que vous m'en rendiez compte, comme d'un vol que vous leur avez fait.

C'est ainsi que s'enflammait le zèle de saint Ambroise, c'est à peu près de la même sorte que saint Chrysostome et d'autres Pères ont parlé; et de leur doctrine, il faut conclure ce qu'en a conclu saint Thomas, que les chrétiens sont maîtres de leurs biens quant à l'économie; qu'ils doivent en conserver le fonds pour la gloire de leur maison et pour la paix de leur famille; qu'ils peuvent même l'augmenter ou par des bienfaits extérieurs, ou par d'autres voies naturelles et permises; mais que, quant à l'usage, ils

n'en sont que les dispensateurs, puisqu'il leur est expressément ordonné par la loi de Dieu d'en prendre ce qui est raisonnablement nécessaire à leur vie et à leur condition, et de distribuer ce qui leur en reste aux pauvres, dont la Providence leur a principalement commis le soin, qui sont ceux de leur paroisse et de leurs terres (*S. Thom.*, 2. 2. *q.* 32. *a* 5 *ad* 6).

Après cela, mes chers auditeurs, douterez-vous que l'aumône ne soit non-seulement utile mais nécessaire, puisqu'elle entre si bien dans le commencement, dans le progrès, dans la consommation du salut? et qui de nous osera prétendre, ne la faisant et la pouvant faire, de participer à cette grâce du salut offerte à tous les hommes? Ou la vérité même se trompe, ou Jésus-Christ ne sera pas efficacement le Sauveur de ces hommes inhumains qui s'en excluent par leur faute, en prodiguant tout pour leurs plaisirs, et refusant tout à la charité; en se traitant magnifiquement tous les jours, et en ne voulant nourrir aucun Lazare des miettes qui tombent de leur table. Il ne le sera pas non plus de ces femmes mondaines, qui dérobent aux marchands et aux pauvres ce qu'elles dissipent dans le jeu, dans le luxe et dans la mollesse; qui n'épargnent ni soin, ni dépense, ni artifice pour relever une beauté fragile, et qui en même temps plaignent le plus petit secours à un misérable, dont l'âme innocente et pure ravit par sa beauté les anges du ciel, pendant que l'âme d'une femme riche et sensuelle les contriste et les éloigne par sa corruption.

Ce mal vient en général du peu d'attention que chacun fait à la force du précepte de l'aumône et à la connexion nécessaire que Jésus-Christ lui donne avec le salut. En cela même que vous êtes riches et aisés dans le monde, vous vous formez une infinité de nécessités imaginaires, qui n'ont leur source que dans la concupiscence, qui ne sont qu'un pur effet de l'orgueil et de l'attachement aux biens fragiles; et de là naissent tant de fausses maximes qui vous trompent sur les dépenses que vous vous croyez obligés de faire pour soutenir la qualité de grands et de riches, sans vous mettre jamais en peine de soutenir celle de chrétiens et de pécheurs.

Mais faut-il s'étonner qu'il vous soit si difficile de profiter de la grâce du salut, quand on écoute l'Evangile : *Quam difficile qui pecunias habent, in regnum Dei introibunt* (*Marc.*, X, 23)! Les biens que vous possédez, sont comme une nourriture changée en la substance de votre cœur, et ne voit-on pas que c'est vous arracher l'un que de vous demander les autres? On a beau tonner contre vous dans la divine parole, vous ne pouvez vous résoudre à craindre votre état, et le péril est d'autant plus grand pour vous, que vous le craignez moins.

Pauvres, qui m'écoutez et dont je plaide aujourd'hui la cause, je dis pauvres connus ou cachés dans toutes les conditions, que l'on se trompe en vous regardant comme malheureux, en cela seul que vous êtes pauvres; vous êtes malheureux en effet selon le monde, puisque la pauvreté vous y expose à tant de maux que l'on connaît et à tant d'autres que l'on ne connaît pas. Mais que vous êtes heureux selon la foi d'être privés de biens si dangereux pour le salut, et dont vous feriez peut-être un mauvais usage! Cette privation vous accoutume à vous en passer; moins vous en usez, moins vous les aimez; et moins vous les aimez, plus vous avez de conformité avec Jésus-Christ devenu pauvre pour sanctifier la pauvreté.

Mais vous, riches, que le monde estime et qui vous estimez vous-mêmes si heureux, sachez que vos richesses ne vous donnent, par rapport au salut, aucun avantage réel sur les pauvres; qu'au contraire elles y mettent ordinairement de grands obstacles; mais comme elles peuvent vous attirer la damnation, si vous en abusez et si vous y attachez votre cœur, elles peuvent aussi vous être d'un grand secours, si vous en faites un saint usage, en obéissant au précepte de la charité. Prenez-en aujourd'hui la sage résolution, et quand vous l'exécuterez fidèlement, non-seulement Jésus-Christ sera votre Sauveur, mais par une heureuse conformité avec lui vous deviendrez sauveurs vous-mêmes.

C'est ce qui me reste à éclaircir, c'est-à-dire qu'après avoir établi le fond de la loi par rapport au salut, je viens aux moyens de l'accomplir par rapport à la manière dont le salut a été opéré; et cette explication nécessaire fera le dernier point de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Joseph fut appelé *le Sauveur du monde* par les Egyptiens, pour avoir nourri l'Egypte dans le temps de la famine et, en cela, dit saint Ambroise, il fut la figure de Jésus-Christ qui a nourri l'Eglise du pain de la vérité qu'il a apportée du sein du Père; car tous ceux que Jésus-Christ ne nourrit point du pain céleste, quelque remplis qu'ils soient d'ailleurs des biens du siècle présent, souffrent toujours la faim mortelle qui accompagne le mensonge, et leur plus grand malheur est de ne la pas sentir : *Omnes esuriunt, quos non paverit Christus* (*Ambr., de Jos., cap.* 4).

Or, comme ce saint patriarche a été la figure de Jésus-Christ pour avoir secouru les Egyptiens, nous le serons à notre tour, mes frères, si nous secourons les pauvres; et, pour être des copies parfaites d'un si excellent original, il faut que nous fassions l'aumône en la manière que Jésus-Christ a sauvé le monde. Il a opéré ce grand ouvrage par son propre sang, dès le moment qu'il est né, par un excès d'amour, avec abondance, sans discontinuation. Voilà les règles qu'il a gardées pour être le Sauveur de tous les hommes, et voilà celles que nous devons garder pour être les sauveurs des pauvres. Rapport admirable qui, en réglant et sanctifiant nos aumônes, va nous faire entrer dans l'esprit de grâce et de salut que l'Eglise nous propose dans ce saint temps.

1. Non, mes frères, Jésus-Christ n'a point opéré notre salut par le sang des victimes qui avaient été offertes dans l'ancienne loi; Dieu ne pouvait pas être apaisé par des satisfactions étrangères. Mais c'est par son propre sang, dit saint Paul, qu'il nous a acquis une rédemption éternelle : *Sed per proprium sanguinem introivit semel in sancta æterna redemptione inventa* (*Hebr.*, IX, 12).

Nous apprenons de là qu'il faut faire l'aumône de son propre bien et non pas de celui des autres : *Ex substantia tua fac eleemosynam* (*Tob.*, IV, 7). Celle que l'on fait du bien d'autrui n'est pas un don, mais un vol, et bien loin d'attirer les regards favorables de Dieu, elle ne sert qu'à l'irriter.

On est cruel à la vérité, quand on laisse mourir de faim Jésus-Christ en la personne des pauvres, mais vous ajouteriez l'outrage à la cruauté si vous lui offriez une nourriture d'un bien qui ne fût pas véritablement à vous. Ce sont là des aumônes sanglantes qui crient vengeance au ciel, et le Dieu saintement miséricordieux ne peut que détester une miséricorde cruelle qui viendrait des dépouilles des innocents. Ce serait, dit saint Chrysostome, imiter le perfide Judas, qui crut se justifier en portant au temple un argent sacrilége qui venait d'être le prix du sang de Jésus-Christ.

On peut mettre, en quelque sorte, dans ce rang ceux qui se rendent charitables aux dépens de leurs créanciers et dont la piété aveugle et déréglée fait plus de pauvres qu'elle n'en soulage. Il faut faire justice avant que faire charité.

Et comment pouvez-vous vous préparer à la grâce du salut, sachant que vos créanciers gémissent et qu'ils sont prêts à décheoir de leur commerce et de leur état, pendant que vous vivez à leurs dépens dans l'abondance et dans les délices, ou que vous vous faites même honneur de vos charités? Sachez qu'il faut s'humilier avec les pécheurs par la confusion de la pénitence, avant que de prétendre à la gloire de pratiquer avec les fidèles les œuvres de piété.

2 Mais celui qui veut bien nous sauver par son propre sang, attend il à nous l'appliquer qu'il soit monté sur le Calvaire? Non, mes frères. A peine est-il né qu'il verse des larmes et, peu de jours après, ce sang sous le couteau de la circoncision, comme un présage de celui qu'il devait verser dans le prétoire.

Ne différez pas non plus, dit l'Ecriture (*Prov.*, III, 27), de donner à celui qui souffre et ne lui dites pas, je vous donnerai demain, quand vous pouvez lui donner à l'heure même : *Non protrahas datum angustianti* (*Eccli.*, IV, 3). Soyez dans cette préparation de cœur qui n'attend que l'occasion de faire le bien et qui le fait dès le moment qu'elle se présente. Et jugez comment est parfaite la charité des chrétiens qui, non-seulement ne doivent pas refuser ce qu'on leur demande, mais qui pèchent contre cette vertu, s'ils diffèrent jusqu'au lendemain.

Pour vous, vous ne différez jamais de satisfaire à vos besoins et votre impatience vous jette dans l'ennui, si l'on ne se hâte de vous donner ce que vous avez envie d'avoir. Jugez par là de l'inquiétude de celui qui souffre, et, par votre promptitude à le soulager, imitez celle que vous avez pour vous-même; afin que la bonne, qui naît de la charité, répare la mauvaise, qui est inspirée par la cupidité.

Hélas! mes frères, dit saint Basile, tout presse, pourquoi différer? Le pauvre est dans la disette et dans l'affliction. Le pouvoir de le soulager est entre vos mains. Le commandement du Seigneur y est exprès. La récompense est préparée. Plus vous différez, plus vous êtes coupables et plus vous mettez les pauvres en danger de le devenir. Plus vous garderez vos biens sans les sanctifier par l'aumône, plus ils vous rendront avares ou prodigues : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*; et plus vous laisserez souffrir les pauvres à qui ce secours est dû, plus vous leur donnerez occasion de murmurer contre la providence de Dieu et contre la dureté des hommes. Le bien que vous devez leur faire, faites-le donc au plus tôt et vous y aurez un double mérite. Vous vous rendrez même plus conformes à Jésus-Christ qui travaille à l'œuvre de notre salut dès le moment qu'il est dans le monde et qui nous applique le prix infini de son sang, avant même qu'il l'ait versé dans sa passion : *Non protrahas datum angustianti.*

3. Mais qu'est-ce qui l'a porté à nous faire une grâce si signalée? C'est, mes frères, un excès d'amour. Il n'a pas eu de plus grande joie que de travailler à notre salut, jusqu'à dire qu'il faisait sa nourriture et sa vie d'accomplir l'œuvre pour laquelle son Père l'avait envoyé : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus* (*Joan.*, IV, 34).

Aussi quand saint Paul demandait à l'église de Corinthe des aumônes pour l'église de Jérusalem, il ne voulait pas qu'on les donnât avec tristesse et comme par force, mais avec toute la joie du cœur, assurant que c'était celle-là que Dieu accepterait et récompenserait au centuple, parce que l'aumône n'a de mérite qu'autant qu'elle est le sacrifice volontaire d'un cœur libéral et non pas le présent forcé d'une âme basse : *Hilarem datorem diligit Deus* (II *Cor.*, IX, 7).

Mais la grande règle établie par saint Paul, c'est qu'aucune bonne œuvre n'a de mérite que par la charité; et quand on donnerait, dit-il, tout son bien aux pauvres, ce don serait inutile, s'il n'était fait par la réfusion de l'amour que nous devons au prochain. Ce prochain peut bien se contenter du don qu'on lui fait, parce que sa misère en est soulagée et qu'il ne pénètre pas le fond des cœurs. Mais Dieu, qui veut être aimé dans celui que l'on soulage, ne s'en contente pas, parce qu'il n'estime le don de nos mains que par la charité qu'il voit dans nos cœurs, et que la dette dont nous sommes redevables envers le prochain, ne peut être dignement acquittée *qu'en*

aimant l'homme en Dieu et Dieu en l'homme. C'est la pensée de saint Paulin.

Ce n'est donc pas assez, mes frères, pour participer à la grâce du salut, de faire l'aumône, si vous ne la faites saintement; et jamais vous ne la ferez saintement, si la charité ne l'anime. C'est cette vertu qui est l'âme de nos actions et qui les rapporte toutes à Dieu comme à leur dernière fin. Nous péchons, non-seulement quand nous ne faisons pas ce que nous devons faire, mais de plus quand nous ne le faisons pas bien. La charité, dit saint Augustin, est la seule qui ne pèche point, parce qu'elle seule accomplit la loi; n'y ayant point de bon fruit qui ne vienne de la racine de cette vertu. Il faut donc donner, mais sans autre vue que de donner à Jésus-Christ en la personne des pauvres, des malades, des honteux, des affligés. Monde corrompu, coutume, politique, bienséance, exemple des autres, vous n'y devez entrer pour rien.

4. Il faut encore remarquer que le salut que Jésus-Christ nous donne est très-abondant, comme le Prophète l'avait prédit : *Copiosa apud eum redemptio.* Il dit lui-même qu'il est venu, comme un bon pasteur, pour donner à ses brebis une vie surabondante. Il veut dire la vie de la grâce et, par elle, la vie de la gloire; car, les moyens se rapportant essentiellement à leur fin, qui peut nier que la grâce étant le moyen, la gloire ne soit la fin de notre prédestination éternelle? *Ego veni, ut vitam habeant, et abundantius habeant* (*Joan.*, X, 10).

C'est sur la libéralité de Jésus-Christ envers nous que la nôtre doit être mesurée envers les pauvres, et saint Chrysostome prétend que ceux qui vont le prier au temps pascal d'avoir pitié d'eux *selon sa grande miséricorde*, doivent avoir en même temps pour les pauvres la plus grande compassion.

Ce devoir vous regarde principalement, grands pécheurs, qui êtes redevables à Dieu de tant de crimes. Ce n'est qu'au prix de vos grandes charités que vous attirerez ses grandes miséricordes; car, selon les Pères, les aumônes doivent être abondantes en deux occasions : l'une, quand les nécessités sont extrêmes, et elles ne le sont que trop dans le temps difficile où nous vivons; l'autre, quand on a beaucoup de péchés à racheter, et c'est de quoi j'appelle à vos consciences.

Saphire fut punie de mort par le prince des apôtres pour n'avoir remis qu'une partie de ce qu'elle pouvait donner; on sera donc puni au jugement de Dieu pour n'avoir pas donné le pouvant faire; on sera puni pour avoir donné peu, pouvant donner beaucoup.

Mais, dira quelqu'un, nous avons des enfants pour lesquels il est raisonnable de conserver nos biens. Il est bien à craindre, lit saint Augustin, que ce que vous dites ne soit un mensonge, et que vous ne soyez inspirés par l'avarice qui vous domine : *Filiis vis servo; mendacium est, avari sunt homines* (*Aug.*, *de* 10 *Chord.*, *c.* 12). Mais tant s'en faut que ce soit là une excuse recevable, qu'au contraire, plus vous avez d'enfants, plus vos aumônes doivent être abondantes. Comme dans la vie séculière plus on a de personnes à nourrir plus on a de dépenses à faire; aussi, dans la vie spirituelle, plus il y a d'enfants dans une famille, plus on doit y faire de bonnes œuvres, parce qu'on y a plus de péchés à racheter et plus de grâces à demander au ciel. Le saint homme Job offrait tous les jours à Dieu autant de sacrifices qu'il avait d'enfants, persuadé qu'il fallait expier leurs offenses continuelles par de bonnes œuvres continuelles, et qu'il n'y a rien à craindre pour un héritage qui est sous la protection du Tout-Puissant : *In tuto hæreditas ponetur, quæ Deo custode servatur.* C'est la parole de saint Cyprien.

Détrompez-vous donc, pères et mères, qui m'écoutez; vous laisserez une grande succession à vos enfants quand vous leur laisserez le bon usage des richesses avec l'exemple de votre charité; et la promesse divine vous est un fidèle garant qu'ils seront heureux après vous, non-seulement par l'espérance solide des biens éternels, mais par la possession même des temporels, que Dieu leur conservera, en récompense de votre vertu, pour soutenir l'éclat de leur maison dans toutes les règles de la bienséance (*Prov.*, XX, 7).

5. Ajoutons, pour dernière règle, que Jésus-Christ sauve toujours. Pendant toute sa vie mortelle il a bien voulu travailler à notre salut; il y pense même durant le cours de sa vie glorieuse, et c'est pour cela que le salut est appelé éternel.

Il ne faut pas non plus que les chrétiens se lassent de faire l'aumône. Ils n'en sont pas quittes, dit saint Chrysostome, pour la faire quelquefois, et ils en perdent le mérite s'ils ne la font toujours. Point de christianisme sans charité. Or, la charité est en danger de se perdre quand elle agit faiblement, et saint Augustin prétend qu'elle est perdue dès qu'elle n'agit plus. *Montrez-moi*, disait-il, *un amour qui soit oisif* (*Aug.*, *in Psalm.* XXXI, 5). Il ne serait pas possible de le trouver dans le cœur humain.

Aussi le Sage nous dit-il : *Misericordia et veritas te non deserant* (*Prov.*, III, 3) : Que la miséricorde et la vérité ne vous abandonnent jamais. Remarquez qu'il ne dit point que vous n'abandonniez pas la miséricorde, il dit : que la miséricorde ne vous abandonne point, pour nous marquer que ce n'est pas elle qui a besoin de nous, mais que c'est nous qui avons besoin d'elle. Quand Jésus-Christ nous appelle au soulagement de nos frères, c'est plus pour notre bien que pour le leur; il ne nous presse de leur donner que pour nous enrichir; il ne nous oblige de soulager leurs maux que pour guérir les nôtres; il ne nous commande de supporter leurs imperfections que pour nous rendre parfaits.

Comme il a donc fait la fonction de sauveur à notre égard pendant toute sa vie, il faut de même que pendant toute la nôtre nous soyons les sauveurs des pauvres. Celui qui diffère jusqu'à la mort à les soulager veut être libéral du bien d'autrui et non pas du sien,

Il attend, pour trafiquer, à un temps où il n'y aura plus aucun commerce de bonnes œuvres, et c'est injustement qu'il prétend à la couronne du vainqueur, lui qui n'entre dans la carrière qu'après le combat. C'est donc à la mort qu'il faut savoir gré de son aumône, et non pas à lui ; car, s'il eût toujours vécu, il est bien probable qu'il ne se serait jamais souvenu de ce commandement de l'Evangile.

Ce n'est pas, mes frères, qu'il ne soit bon de faire des aumônes au temps de la mort pour remplacer celles que l'on a omis de faire pendant la vie ; c'est même l'unique moyen d'expier sa faute, et malheur à ceux qui le négligent. Mais heureux les chrétiens qui ont toujours présent le précepte de la charité, et qui, après avoir accompli par eux-mêmes ce partage nécessaire, pendant qu'ils ont vécu, en laissent encore, par leur testament, des marques précieuses : ceux-là imitent parfaitement Jésus-Christ, qui a opéré notre salut pendant sa vie et par sa mort, et qui nous en fait avoir la consommation et la plénitude dans tout le cours de l'éternité.

De toutes ces règles il résulte nécessairement que c'est une obligation générale pour tous les chrétiens d'être comme les substituts du Sauveur, avec cette différence, que les pauvres doivent l'être en qualité de pauvres, les riches en celle de sauveurs, sans quoi ni les uns ni les autres ne seront sauvés ; d'où lieu que, si les riches donnent selon leur pouvoir et que les pauvres reçoivent humblement ce qu'on leur donne, ils participeront de concert à la grâce du salut que Jésus-Christ est venu offrir à tous : *Simul in unum dives et pauper.*

Ce précepte doit être accompli par les personnes de tous les états et de toutes les conditions. Comme tous doivent prétendre au salut, tous peuvent exercer la charité, et aucun n'en est exempt, quelque pauvre qu'il puisse être ; c'est pourquoi le saint homme Tobie disait à son fils : *Soyez charitable en la manière que vous le pourrez* (*Tob.*, IV, 8). Parmi ceux qui n'ont rien à donner, les uns peuvent rendre aux pauvres des services personnels, les autres peuvent instruire les ignorants, consoler les affligés, compatir à leurs infortunes : et si *un verre d'eau froide donné au nom du Seigneur* (*Matth.*, X, 42) doit avoir sa récompense, tout chrétien peut aspirer au mérite de l'aumône, parce que la charité se diversifie en mille manières, et qu'elle est une espèce de trésor dans le cœur de ceux qui ne possèdent rien sur la terre.

Gravez, mes frères, toutes ces vérités dans votre cœur, et pensez que Jésus-Christ promet le salut à tous les hommes à condition qu'ils observent ses commandements ; et puisque le premier, le plus grand de tous, celui qui nous rend plus conformes à lui-même, est la charité, prions-le de la répandre dans nos cœurs par son Saint-Esprit, afin qu'elle nous serve à nous sanctifier nous-mêmes et à sanctifier le prochain.

Si l'on doit juger, par votre assiduité à entendre la parole de Dieu, qu'elle vous convainc et qu'elle vous touche, nous en aurons, par le fruit de ce discours, la preuve la plus infaillible, et c'est la même que saint Augustin demandait autrefois à ses auditeurs (*Aug.*, *serm.* 61 *in Matth.* ; *item serm.* 86). Il prêchait le sujet même que je viens de traiter, et les voyant persuadés des vérités saintes qu'il venait d'établir : Je n'en croirai, leur disait-il, ni à vos paroles ni à vos louanges ; mais voilà les pauvres qui savent que je vous parle pour eux, il y en a même plusieurs qui m'écoutent : ce sont eux qui décideront du mérite de mon discours.

Si vous voulez donc, mes frères, que je juge favorablement de l'attention dont je suis honoré dans cet auguste auditoire, il faut m'en donner des preuves plus solides que celles que nous connaissons du langage de la cour ; il faut qu'il y ait entre vous et moi un retour mutuel de dons et de reconnaissance. Je vous donne de grandes vérités ; je ne saurais être satisfait tant que vous ne me rendrez que des paroles. *Laudes vestræ folia sunt arborum, fructus quæritur :* Vos louanges, comme disait saint Augustin, ne sont que des feuilles, il me faut des fruits.

Il faut que j'apprenne que de nouveaux Lazares sont sortis du tombeau et qu'ils se tiennent à la suite de Jésus-Christ, pour reconnaître, par le changement de leur vie, le bienfait inestimable de leur conversion ; il faut que j'apprenne que de nouvelles Marthes sont toujours en sollicitude pour supporter les faiblesses et soulager les misères du prochain ; il faut que j'apprenne que de nouvelles Maries sont plus ferventes dans la piété, plus attachées à la contemplation de la vérité, plus avancées que jamais dans l'amour de Dieu ; il faut que j'apprenne que de nouveaux Zachées ont fait des restitutions et que des pécheurs devenus pénitents ont fait couler des aumônes secrètes dans les mains du pasteur ou en d'autres mains fidèles pour être distribuées aux pauvres honteux.

Alors je louerai Dieu de la sainteté et de l'efficacité de sa parole, et j'espérerai que, vivement touchés de la grâce du salut, vous vous préparerez à faire dignement votre pâque, parce que je vous verrai pratiquer la vérité par la charité, qui seule fait passer les pécheurs de l'état du péché à celui de la grâce, qui les rend saints sur la terre et qui les couronne dans le ciel.

SERMON XXXVIII.

POUR LE LUNDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME.

Des temples.

Iis, qui columbas vendebant, dixit ; auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis.

Il dit à ceux qui vendaient des colombes : Ôtez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic (*S. Jean, ch.* II, 16).

Hier, mes frères, vous vîtes Jésus-Christ faisant des libéralités aux peuples qui l'honoraient en le suivant ; aujourd'hui vous allez voir qu'il fait sortir de la maison de Dieu ceux qui n'y entrent que pour lui faire injure. Aurait-on jamais cru que le désert fût le théâtre de sa magnificence, et le temple celui de son indignation ? Mais aussi qui aurait pu

croire, que dans le désert il trouverait des personnes pieuses, et que dans le temple il ne trouverait que des profanateurs?

Plein de zèle pour la maison de Dieu son Père, comme David l'avait prophétisé (*Ps.* LXVIII, 10), il écarte et dissipe tout ce qui le déshonore. Lui, qui gardait tant de modération quand on le traitait d'imposteur et de démoniaque, s'enflamme ici de colère; et sans autres armes qu'un fouet dans sa main, ou plutôt armé du feu divin qui sort de ses yeux et de la majesté qui reluit sur son visage, il chasse, lui seul, une multitude à la vue de ses envieux et de ses ennemis déclarés. *Il renverse les tables des changeurs et les chaises de ceux qui y vendaient des colombes;* et rappelant avec une autorité divine les oracles des prophètes qui le regardaient, *Ma maison*, leur dit-il, *est une maison de prière*, et vous osez en faire *une caverne de voleurs*, en y commettant sans honte des larcins et des sacriléges! et les sacrifices que vous y offrez, ne sont pas tant un culte divin qu'une occasion de négoce : *Auferte ista hinc.* Otez donc tout cela d'ici.

Comme le zèle de Jésus-Christ doit passer dans le cœur et dans la bouche des ministres de sa parole, je dois aujourd'hui en suivre les mouvements; et il est trop juste, que combattant tous les jours dans la maison de Dieu les péchés qui se commettent dans le monde, je combatte du moins une fois à la face du monde les péchés qui se commettent dans la maison de Dieu, et voici à quoi se réduit tout ce que je dois vous en dire :

Les anciens Juifs avaient été si frappés de la majesté de Dieu qui remplissait le premier temple, quand la dédicace en fut faite, qu'ils n'y entraient jamais qu'avec des sentiments de crainte et de respect. Mais aussi Dieu leur ayant déclaré qu'il y mettait *son nom, ses yeux et son cœur*, pour y écouter favorablement leurs prières; autant qu'ils en approchaient avec crainte et avec respect, autant y demeuraient-ils avec confiance et avec joie.

Deux sentiments qui paraissaient contraires, mais qui ne laissaient pas de naître tous les deux de leur piété; et si Jésus-Christ eût trouvé que leurs descendants les eussent imités, il ne les aurait pas chassés du second temple. Mais il reconnut, qu'au lieu d'y hériter des pieux sentiments de leurs pères, ils n'y avaient pour Dieu qu'une crainte toute servile, ni d'autre joie que celle des biens temporels qu'ils en retiraient en abondance, c'est pourquoi il les en chassa honteusement: *Auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei domum negotiationis.*

Pour nous, mes frères, qui savons que les temples de la nouvelle loi sont encore plus saints que ne l'étaient ceux de l'ancienne, nous devons nous appliquer davantage à ne pas tomber dans le crime des derniers Juifs, et à imiter les saintes dispositions des premiers. Voici donc ce que leur conduite nous apprend :

En cela même que le temple est la maison de Dieu, il doit inspirer de la crainte et de la joie : de la crainte, par rapport à la sainteté du Dieu que nous y venons adorer : de la joie, par rapport au bien qu'il nous y fait.

Fondements de la crainte respectueuse que la sainteté de Dieu doit nous inspirer dans son temple; première proposition

Motifs de la joie chrétienne qui doit remplir nos cœurs à la vue des grâces que nous y recevons; seconde proposition.

Voilà, mes frères, sur quoi je vais remplir un devoir des plus essentiels de ma mission, en vous donnant aujourd'hui une juste idée de nos temples, pour la confusion des pécheurs qui les déshonorent, et pour l'édification des justes qui viennent s'y sanctifier. Donnez donc une attention des plus sérieuses à un sujet qui intéresse si fort la gloire de la religion, et qui vous fera juger si c'est avec justice que vous portez le nom de chrétiens.

La sainte Vierge est regardée comme le temple du Saint-Esprit, prions-la de nous obtenir son secours : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui distingue nos églises des palais des rois et de tous les édifices du monde, c'est la sainteté qui leur est propre; et elles sont saintes, parce qu'elles sont consacrées à Dieu. *Tout ce qui aura été une fois consacré au Seigneur*, dit l'Ecriture, *sera pour lui comme étant devenu très-saint* (*Levit.* VI, *ult.* 28). Et qu'y a-t-il de plus saint que le temple, puisque le Seigneur même y habite et que sa majesté le remplit? *Dominus in templo sancto suo* (*Ps.* X, 5).

Dieu par sa bonté a bien voulu établir un commerce entre Dieu et les hommes; et comme ce commerce consiste dans les honneurs qu'ils lui rendent et dans les grâces qu'ils en reçoivent, il est nécessaire qu'il y ait un lieu destiné à rendre ces honneurs et à recevoir ces grâces; ajoutez à cela, que nous sommes composés d'esprit et de corps, et que nous sommes redevables à Dieu de l'un et de l'autre : nous lui devons donc un hommage spirituel et corporel. L'hommage spirituel se peut rendre partout, mais le corporel joint au spirituel ne se rend pour le culte extérieur et public que dans le temple; ce qui fait voir qu'il est consacré à Dieu par sa nature et par son institution, et que par conséquent nous ne devons entrer dans ce lieu saint qu'avec des dispositions saintes.

C'est ici, messieurs, une de ces vérités que l'usage prouve autant que la raison, et dont la raison se fortifie par l'usage; et pour vous la proposer dans une juste étendue, permettez-moi de fouiller dans le trésor des antiquités ecclésiastiques, et de vous en enrichir pour le salut. Etablissons le fait avant que de réfléchir sur les conséquences.

1. Lorsque Dieu a donné, dans l'ancienne loi, des figures des églises de la nouvelle, il a toujours marqué les dispositions saintes avec lesquelles les hommes y doivent entrer.

Moïse s'étant approché d'une montagne qui était devenue un temple par la présence de Dieu, fut averti de se mettre dans une posture humiliée et respectueuse, à cause de

la sainteté du lieu où il était (*Exod.* III, 5); et il voila même son visage, n'osant pas regarder le Seigneur. Dieu fit le même commandement à Josué, lorsqu'il apparut à ce fameux capitaine, ou, selon d'autres, lors même qu'il ne lui apparut que par un ange: et le savant Théodoret a remarqué, que les prêtres de la race d'Aaron étaient nu-pieds, lorsqu'ils s'approchaient du lieu du sacrifice, pour témoigner par cette cérémonie extérieure un plus profond abaissement sous la majesté de Dieu (*Theod., in Exod., q.* 7).

Lorsque Salomon fit la dédicace du temple, les prêtres n'osaient y entrer, parce que la majesté de Dieu le remplissait (II *Par.* VII, 2); si bien, que considérant d'un côté la grandeur de Dieu, et de l'autre leur néant, leur humilité était comme une chaîne qui les retenait aux approches d'un lieu si saint.

Dans l'une et l'autre loi, cette crainte respectueuse a principalement paru dans les pécheurs. Le publicain se tenait au bas du temple, et n'osait pas même lever les yeux vers le ciel. Saint Pierre fut tellement confus de son péché, qu'il n'eut jamais le courage de monter sur le Calvaire, qui, à proprement parler, a été le premier temple de la nouvelle loi, où s'est offert le grand sacrifice. Dans les premiers temps de l'Eglise les pécheurs gémissaient des années entières à la porte des temples, qui n'étaient ouverts qu'aux seuls fidèles; ils se tenaient à l'entrée, pour être foulés aux pieds comme un sel qui n'avait plus de force; et combien d'exemples mémorables l'histoire ecclésiastique ne nous fournit-elle pas de leur confusion et de leur humilité (*Euseb., l.* V; *Hier., in Chron.; Socr., l.* III, *c.* 11)! Plus leurs chutes étaient grandes, plus leur respect était profond pour le temple où Dieu habite, et la qualité de leurs crimes était toujours la mesure de leur crainte dans les lieux saints.

Cette crainte a même passé des pécheurs aux justes, et n'a pas été sans fondement. Dieu avait dit dans le Lévitique, qu'il fallait trembler devant son sanctuaire: *Pavete ad Sanctuarium meum, ego Dominus* (*Lev.* XXVI, 2). Aussi le saint roi David lui protestait que jamais il n'irait l'adorer dans son temple qu'avec un cœur rempli de sa crainte (*Ps.* V, 8)

Jacob ayant vu la majesté de Dieu sur cette échelle mystérieuse, dont parle l'Ecriture, fut frappé d'autant de crainte que de lumière. *Que ce lieu est terrible!* s'écria-t-il. *C'est ici véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel* (*Gen.* XXVIII, 16). Il avait la même foi que nous, en croyant comme futures les vérités que nous voyons accomplies; et il parlait si divinement de ce qu'il y a de plus saint dans la religion, parce qu'il était animé du même esprit qui l'a sanctifiée et qui la sanctifiera dans tous les siècles. Mais ce qui est déplorable, ajoute saint Bernard (*In Cant., serm.* 2, *n.* 1), c'est de voir que les saints anciens aient plus honoré la figure de nos mystères, que nous n'honorons les mystères mêmes. Jacob, qui n'était alors que dans un champ, le considérait, parce qu'il se croyait devant Dieu, comme s'il eût été dans le lieu du monde le plus saint et le plus terrible; et des chrétiens sont tous les jours dans l'Eglise, où ils savent que Dieu habite, avec la même irrévérence que s'ils étaient dans un champ!

Ah! mes frères, que la conduite des saints est différente de la nôtre! Nous lisons que saint Chrysostome sortit un jour de l'Eglise où il allait offrir le sacrifice de paix, pour avoir parlé avec quelque émotion à un évêque trop emporté; et que saint Jérôme n'osait entrer dans les chapelles des martyrs, lorsqu'il avait eu seulement une vaine illusion pendant le sommeil.

Assuérus a été regardé par les Pères comme la figure de Jésus-Christ, sa chambre comme la figure de l'Eglise, et la reine Esther comme la figure d'une âme qui est dans de saintes dispositions pour y entrer. Vous savez qu'elle tomba comme évanouie en voyant ce monarque assis sur son trône. Oh! que ce serait un spectacle agréable aux yeux de Dieu, si l'on voyait aujourd'hui des Esthers, je veux dire des âmes humbles, agitées d'un saint tremblement dans nos églises; et si nos diacres étaient obligés de descendre du trône spirituel, pour leur dire de modérer leur crainte et de soutenir leur humilité par la confiance! Mais on ne voit plus de ces exemples heureux de piété. Le temps n'est plus, où la majesté de Dieu quoique invisible, imprimait la crainte dans le cœur des fidèles jusqu'à les faire évanouir; et la France ne pourrait plus nous montrer un autre saint Martin, qui tremblait de tout le corps, quand il était dans l'Eglise (*Sulp. Sev., in Vit. B. Martin.*). Bien loin d'y trembler, combien en voit-on qui y viennent dans des dispositions toutes contraires!

Perçons la muraille, puisque Dieu ne l'ordonne pas moins aujourd'hui à ses prédicateurs, qu'il l'ordonnait autrefois à ses prophètes (*Ezech.*, VIII). Découvrons à notre tour les abominations qui se commettent dans le lieu saint, et qui pour n'être pas de la même espèce que les anciennes, ont encore quelque chose de plus criminel. Pourquoi craindrais-je de dire ce que l'on ne craint pas de faire, et pourquoi n'humilierais-je pas les autres en m'humiliant moi-même le premier, puisque le *jugement*, dit saint Pierre, *doit commencer par la maison du Seigneur?*

Tel, qui a choisi sans vocation l'état formidable du ministère ecclésiastique, entre dans l'Eglise avec l'ambition d'un tyran, car il a enlevé à Jésus-Christ sa couronne et son sacerdoce royal; et n'agissant alors que pour son propre intérêt, auquel il fait servir les choses saintes, il est regardé de Dieu comme un marchand intéressé, comme un changeur sacrilége, qui sera chassé, s'il ne change de conduite, du temple de l'éternité.

Tel qui devrait être du nombre de ceux qui écoutent et qui apprennent, s'y élève par vanité pour se rendre le maître des autres. Il a la témérité d'y juger la parole qui

le jugera, au lieu d'ouvrir son cœur à cette parole même, afin qu'elle pût opérer le miracle de sa conversion.

Combien y a-t-il de pécheurs qui devraient gémir avec le publicain à la porte de l'Eglise ; qui néanmoins ont l'insolence de s'avancer jusque dans le sanctuaire, pour participer aux mystères divins, et prétendre à des grâces dont ils sont indignes !

Combien y a-t-il de mécréants et de libertins qui n'y devraient chercher que Dieu pour implorer sa miséricorde, et qui n'y cherchent que l'objet infâme de leurs passions ! nous savons bien que l'Ecriture fait dire aux impies : *Nullum pratum sit, quo non pertranseat luxuria nostra* (*Sap.* II, 8) : Qu'il n'y ait point de prairie riante ni de jardin délicieux, où notre intempérance ne se signale. Mais qui jamais aurait pensé, qu'il viendrait un temps d'une si étrange corruption, où la jeunesse déréglée s'entredirait, qu'il n'y ait point jusqu'aux églises qui ne nous facilitent des rendez-vous, où nous ne cherchions à contenter nos yeux et à lier quelque partie de plaisir ! c'est là sans doute *l'abomination de la désolation dans le lieu saint.*

Combien y a-t-il de femmes dans le siècle, qui savent bien en leur conscience, qu'elles devraient entrer dans nos églises avec l'humilité de la pécheresse de l'Evangile, et qui s'y font voir avec l'orgueil de cette malheureuse Babylone, dont il est parlé dans l'Apocalypse (*Apoc.* XVI) ! Grâces à Jésus-Christ, nous y voyons des femmes sensées et pieuses, des filles sages et modestes ; car le bras de Dieu n'est pas raccourci, et ses miséricordes ne sont pas épuisées : mais qu'est-ce auprès du grand nombre de celles qu'entraîne le siècle corrompu ?

Vous voyez entrer les unes dans un négligé artificieux, les autres dans une pompe fastueuse ; non pas pour s'humilier comme les âmes fidèles sous la puissante main de Dieu, mais pour s'y mettre en sa place. Vous diriez qu'elles veulent s'y élever un trône comme Dieu même, afin d'y avoir des adorateurs comme lui, et encore avec tyrannie : car au lieu que Dieu fait entrer ceux qui l'adorent, dans la liberté de ses enfants ; elles font entrer ceux qui les recherchent, dans l'esclavage des démons, ôtant ainsi la liberté dans le lieu même où Dieu la donne.

Bien plus. On nous représente les anges voilant leurs faces devant Dieu par des sentiments de crainte et de respect. Mais inutilement saint Paul dit-il aux femmes chrétiennes de *se voiler dans l'église à cause des anges.* Il veut dire à cause des anges mêmes qui y président, à cause des ministres des autels, et encore des justes qu'il regarde comme des anges. Comment se voileraient-elles dans l'église pour cette raison ? Assez vaines pour se comparer aux anges et pour s'attribuer le droit de captiver les hommes, c'est là qu'elles font briller avec plus de soin l'éclat d'une beauté (le dirai-je ?) souvent empruntée. Et en voit-on de naturelle dans nos jours ? La beauté est un don de Dieu : mais depuis le péché elles en ont fait un piége ; et comme si elles n'étaient pas assez criminelles d'avoir détruit l'ouvrage du Créateur, elles veulent encore détruire l'ouvrage du Rédempteur.

Hélas ! divin Jésus, vous avez bien voulu ajouter à tous les opprobres que vous avez soufferts, celui de la nudité, quand on vous a flagellé à la colonne et attaché à la croix. Et au lieu que vous aviez prétendu que la modestie chrétienne serait le fruit de votre confusion, les filles misérables de Babylone la renouvellent ; et comme si elles ne montraient pas assez la corruption de leur cœur par leurs discours et par leurs manières, elles font gloire partout, et souvent jusque dans votre église même, d'une nudité honteuse qui scandalise les gens de bien, et qui, malgré les préventions de la mode et de la coutume, porte toujours avec elle un caractère de prostitution.

Si quelque esprit critique et mondain entreprend de dire ici, que je ne garde point de mesure et que je parle trop fortement, je lui réponds que je n'en ai point à garder contre le vice, et que si je trouvais des expressions plus fortes, je m'en servirais pour le combattre. Quand on a le front de franchir les égards et de braver les bienséances, on ne mérite plus que l'on mesure les paroles. Je suis chrétien pour moi, prédicateur pour le prochain ; et si je manquais de zèle, je lui serais inutile, surtout dans un jour où ce zèle doit être si vivement enflammé par l'exemple de Jésus-Christ. Je ne cherche qu'à humilier les pécheurs, et plût à Dieu que leur humiliation fût une suite et un effet de mes discours !

Mais qui oserait se le promettre de la dureté de leur cœur ? On a beau leur annoncer les vérités les plus fortes et les plus terribles ; un vieux pécheur enseveli dans ses longues habitudes, un esprit orgueilleux prévenu de sa fausse science, une jeune personne entêtée du monde et d'elle-même, écoutent la parole de vérité avec une froideur et une insensibilité qui tiennent du prodige. Ils vont au sermon, non parce qu'il faut y aller, mais parce que l'on y va et que la coutume y entraîne. Mais la vanité met si bien cette coutume à profit, qu'on la compte en carême pour un des divertissements de la journée, et de celui-là on passe sans honte et sans pudeur à tous les autres. Quelle idée peuvent-ils donc avoir de la religion ? Disons le vrai, ces sortes de gens n'en ont aucune.

Cependant, messieurs, afin qu'il ne vous arrive pas de dire aujourd'hui ce que vous dites si souvent, que nous sommes trop sévères, et, pour me servir de vos termes, que nous surfaisons ; je ne me contente pas de vous avoir exposé la doctrine et l'usage de l'Eglise, je prétends encore justifier par vives raisons la véhémence de mes plaintes. Je dis que le crime de ceux qui se trouvent dans l'Eglise avec les malheureuses dispositions que je viens de décrire, ne peut pas demeurer impuni. La parole de Dieu y est intéressée. Et si vous voulez savoir quelle

en est l'énormité et combien grande est la punition que Dieu lui destine, écoutez-moi.

2. Entre les péchés qui se commettent dans le temple visible et matériel, les uns déshonorent le Dieu du temple, les autres le temple même de Dieu ; et il est certain qu'il n'y a point de péché plus injurieux à Dieu que celui qui l'offense comme Dieu du temple, ni de plus pernicieux aux hommes que celui qu'ils commettent contre le temple de Dieu.

Pour éclaircir cette vérité avec quelque suite, il faut remarquer que le premier temple de Dieu est Dieu même, puisqu'il n'a habité qu'en lui-même dans toute l'éternité, et qu'il ne pouvait pas être ailleurs, n'y ayant rien hors de lui. On peut donc dire, que c'est pour se faire une habitation extérieure qu'il a créé le monde ; le ciel pour habiter avec les anges, et la terre pour habiter avec les hommes, car c'est ainsi que l'Ecriture s'exprime pour se faire entendre à nous.

Mais sans parler des anges, arrêtons-nous à ce qui nous touche, et disons que le premier dessein de Dieu fut d'habiter toujours et partout avec les hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (*Prov.*, VIII, 31). Il était avec Adam dans le paradis terrestre, avec Abraham sur la montagne, avec Loth dans le sein de sa pieuse famille, avec les trois enfants dans la fournaise de Babylone. Il est vrai qu'il sembla se renfermer dans l'arche d'alliance ; mais cette arche était partout où était son peuple, et n'avait point de lieu fixe, parce que le peuple de Dieu n'en avait pas. C'est ainsi que Dieu ne s'éloigna point de son peuple, tant que son peuple ne s'éloigna point de l'alliance qu'il avait contractée avec lui. Mais quand il fut assez téméraire pour la rompre, Dieu s'y fit bâtir un temple et s'y retira, et c'est là qu'il fallut aller dans la suite pour implorer son secours.

Voilà qui prouve que Dieu habite dans le temple pour y départir ses grâces, j'en conviens. Mais cela prouve aussi qu'il s'y est retiré tout irrité, parce que les péchés des hommes l'ont, pour ainsi dire, réduit à chercher cet asile. D'où j'infère qu'on ne peut l'offenser plus outrageusement que dans ce lieu saint ; parce qu'il emploie tout ce qu'il a de plus fort pour empêcher qu'on ne l'y offense, je veux dire son amour et sa colère. Son amour, puisqu'il est dans le temple, pour nous accorder ce que nous lui demandons ; et sa colère, puisqu'ayant été chassé en quelque sorte, par nos péchés, du monde dans le temple, irrité qu'il est déjà de cet outrage, la moindre injure est capable d'y rallumer son courroux. Cependant, mes frères, ni son amour ne nous touche, ni sa colère ne nous épouvante ; et téméraires que nous sommes, nous entrons tous les jours dans l'église sans penser à Dieu ni à nous-mêmes ; car si nous pensions à Dieu, nous trouverions qu'il est irrité, nous y craindrions sa colère et nous travaillerions à l'apaiser. Si nous pensions à nous-mêmes, nous trouverions que nous sommes pauvres et pécheurs ; et nous aurions recours à son amour, qui peut nous y pardonner nos péchés et nous y départir les richesses de sa grâce.

Il n'y a donc point de péché plus injurieux à Dieu que celui qui l'offense comme Dieu du temple ; et j'ajoute qu'il n'y en a point de plus pernicieux aux hommes, que celui qu'ils commettent contre le temple de Dieu. La raison, c'est qu'il n'y en a point qui leur attire un châtiment plus redoutable, car il n'y a point de milieu ; ou Dieu chasse le profanateur du temple, ou le profanateur en chasse Dieu.

Jésus-Christ lui-même, armé d'une sainte rigueur, nous donne la preuve de cette première vérité dans notre Evangile. Pour marquer combien il est irrité contre ces sortes de profanateurs, il prend un fouet et les chasse : *Cum fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes ejecit de templo* (*Joan.*, II, 15).

La loi ancienne était une loi de rigueur, la nouvelle est une loi de douceur. Dieu frappe néanmoins dans toutes les deux : mais avec cette différence, que dans l'ancienne il se contentait de frapper par le ministère des anges, peut-être parce que les Juifs n'étaient ingrats que par aveuglement et par grossièreté, *Immissiones per angelos malos* (*Ps.* LXXVII, 49) ; au lieu que dans la nouvelle il frappe de sa propre main, parce qu'étant plus éclairés que les Juifs, notre ingratitude est plus grande. Quand Dieu voulut punir le crime de Lucifer, un généreux saint Michel le fit tomber dans l'abîme. Lorsqu'il voulut punir ces villes abominables que le feu du ciel consuma, il se contenta d'y envoyer deux anges. Il en usa de même à l'égard de Pharaon, de Sennachérib et des autres tyrans de son peuple. Mais quand il a fallu punir les profanateurs de sa maison, c'est lui-même qui a pris le soin de sa vengeance, quoique, partout ailleurs, il n'ait donné que des exemples de douceur et de charité.

Il est venu comme un roi débonnaire et comme un Agneau qui ôte les péchés du monde. On l'a vu manger avec des publicains, absoudre la femme adultère, pleurer de compassion sur les péchés de Jérusalem. Si en quelque occasion il a fait voir qu'il était *le Lion de la tribu de Juda*, il s'est contenté, pour ainsi dire, de rugir et de reprendre les vices avec de fortes expressions. Mais quant à la profanation du temple, il a exercé la qualité de roi des Juifs ; montrant par là, disent les Pères, que la qualité de ce crime a trois objets de la première dignité : le temple, la religion et Dieu : car le temple a un rapport essentiel à la religion, en ce que c'est ici que s'en font tous les exercices ; et à Dieu, en ce qu'il y habite avec nous : d'où il s'ensuit que ceux qui tombent dans le crime dont nous parlons, profanent le temple, décréditent la religion, et insultent Dieu même dans sa maison propre.

C'est aussi pour cela que saint Paul nous avertit, que si quelqu'un profane le temple

de Dieu, ce sera Dieu même qui le perdra : *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus* (I *Cor.*, III, 17), et cette parole s'est vérifiée dans tous les siècles par des exemples également terribles et éclatants.

Après que Nabuchodonosor eut affligé le peuple de Dieu par la destruction du temple et par la ruine de la ville de Jérusalem (IV *Reg.*, XXV; *Jer.*, L; *Dan.*, IV), Dieu lui fit perdre son royaume et le tira du rang des hommes, pour le rabaisser jusqu'à la condition des bêtes : *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus.*

Après qu'Antiochus eut pillé le temple que les Juifs avaient rebâti, et qu'il eut exercé des cruautés inouïes sur leurs biens, sur leurs corps et sur leurs consciences, ce prince orgueilleux, qui croyait *commander aux flots de la mer et avoir déjà la tête dans le ciel* (I *Mach.*, 6), sentit tout à coup la main de Dieu qui le brisa contre terre. La pourriture entra dans sa chair. Il se vit manger des vers tout vivant; et insupportable aux autres comme à lui-même, il demanda miséricorde et ne put jamais l'obtenir : *Si quis templum*, etc.

Après que Dioclétien eut désolé les temples chrétiens et fait massacrer les fidèles, il se vit contraint de quitter l'empire et de mener une vie privée jusqu'à la onzième année du règne de Constantin; Dieu l'ayant ainsi permis, afin que ce tyran eût la douleur de voir que la religion véritable n'avait pu être opprimée par ses efforts, et qu'il fût bourrelé par lui-même dans son cœur, avant que de l'être dans l'abîme par les démons. Cet homme cruel voyait tout cela, il en frémissait de colère, la rage lui faisait grincer les dents (*Ps.* CXI, 10), il séchait de dépit, il eût désiré de voir le contraire, mais son désir périssait : *Si quis templum Dei*, etc.

Ces punitions extérieures et visibles que Dieu a exercées dès ce monde même, sur les impies qui ont désolé ses temples sacrés, ne sont qu'une légère peinture de celles qu'il exercera dans l'autre contre les chrétiens indignes qui les auront profanés: car la profanation que les chrétiens font du temple par leurs péchés (*Gal.*, VI, 7; *Heb.*, X, 31), est bien plus injurieuse à Dieu que celle qu'en ont faite les païens et les hérétiques; et la punition de ceux-ci doit nous convaincre qu'on ne se moque point du Dieu vivant, et que c'est une chose horrible que de tomber entre ses mains.

S'il arrive enfin, que les coups de la main de Dieu ne chassent pas le profanateur du temple; (chose étonnante, mes frères,) le profanateur en chasse Dieu, c'est-à-dire qu'il en retire ses grâces par un effet de sa plus grande colère. Ayant donc été déjà chassé du monde par nos péchés, et l'étant encore du temple par nos irrévérences, quand nous le voudrons chercher, où le trouverons-nous? la médisance règne dans les conversations, l'usure dans le commerce, l'impureté sur les théâtres, l'envie dans la société, la discorde dans les familles, le blasphème dans les places publiques. En quelque lieu du monde que l'on se rencontre, on trouve toujours le règne de l'iniquité, parce que, dit saint Jean, *le monde lui-même est tout abîmé dans le mal* (I *Joan.*, V, 19), et par conséquent Dieu n'y est pas. Notre recours unique est de le venir chercher dans le temple où il habite, et nous l'aurons contraint de s'en retirer! Ah! mes frères, c'est ici un péché bien plus grand que vous ne pensez; c'est ici un péché qui met quelquefois le comble à tous les autres. On ne tombe pas tout d'un coup dans les grands excès; mais accoutumé que l'on est à pécher ailleurs, on vient achever dans le temple, que l'on ne distingue plus des lieux profanes, et après cela le Seigneur n'a plus d'yeux ni d'oreilles pour ceux qui l'invoquent dans ce lieu saint. Ce lieu saint même est profané; et comme Dieu le disait à Salomon, le jour de la dédicace (II *Par.*, VII, 20), il rejette cette maison qu'il s'était consacrée, et il l'expose à la risée des nations à cause des péchés de son peuple. Car il n'est jamais plus irrité par les déréglements des hommes, que lorsque pour les punir il permet qu'on l'insulte lui-même, et que l'on porte l'insolence et l'impiété jusque sur l'autel (III *Reg.*, XIX, 10). Punition terrible, qui autrefois épouvantait ses prophètes, et qui leur arrachait les plaintes les plus touchantes, quand ils voyaient que les impies avaient brûlé son sanctuaire et profané le tabernacle où son saint nom était adoré : *Incenderunt igni sanctuarium tuum, in terra polluerunt tabernaculum nominis tui* (*Ps.* LXXIII, 7).

Il permettait alors cette profanation à cause des péchés de son peuple, et aujourd'hui il en permet d'autres à cause de nos péchés; je dis avec notre Evangile, à cause des péchés des prêtres et des laïques.

Ceux qui sont préposés au service des églises, en deviennent comme la sauvegarde par leur vertu. Le temple de Jérusalem fut en honneur à cause de la piété du pontife Onias : *Propter Oniæ pontificis pietatem* (II *Mach.*, III, 1). De son temps les princes étrangers, pleins de respect pour ce saint lieu, y envoyaient des présents magnifiques, et il est écrit qu'un roi d'Asie faisait même toute la dépense des sacrifices. Mais si les ministres cherchaient dans le temple leur propre intérêt (*Phil.*, II) au lieu de celui de Jésus-Christ (ce qu'à Dieu ne plaise), on aurait grand sujet d'en craindre la profanation; car nous trouvons que l'arche ne fut prise que parce que les enfants du grand-prêtre menaient une vie scandaleuse dans le temple même (I *Reg.*, III).

Les péchés des laïques produisent le même effet : car, dit la sainte Ecriture, *Dieu n'a pas choisi le peuple à cause du temple, mais le temple à cause du peuple; et par conséquent si le peuple pèche, le temple se trouve enveloppé dans ses péchés* (II *Mach.*, V, 19). Cette punition ne s'est pas seulement accomplie à l'égard du temple de Jérusalem, qui n'était que la figure des nôtres. Combien en a-t-on vu de profanés par les infidèles et par les hérétiques! Et n'en voit-on pas encore un nombre prodigieux dans l'Europe, qui gé-

missent sous le poids d'une si horrible profanation?

Pouvons-nous penser à vous et ne pas verser des larmes de sang, temple magnifique, dédié à la sagesse éternelle, où prêchaient autrefois avec tant d'éclat et de fruit les Grégoire et les Chrysostome (1)? Hélas! vos voûtes profanées ne retentissent plus que des hurlements impies des ennemis du nom chrétien. Mais n'est-ce point aussi que vos pierres parlent, comme pour pousser des gémissements et des plaintes de ce que les mechants vous appliquent à un usage si contraire à la fin pour laquelle vous aviez été destiné? N'est-ce point que vous vous cherchez vous-même en vous-même, en ne voyant plus dans votre enceinte les Constantin et les Théodose déposer leurs couronnes au pied du trône de Jésus-Christ? Quoi qu'il en soit, vous subsistez encore; et Dieu permet que le mahométisme vous respecte, pour reprocher au christianisme les péchés qui vous ont fait profaner.

Ne le commettez donc plus, mes frères, ce péché maudit qui cause tant de maux dans le monde, car sans lui il n'y en aurait aucun. Mais surtout n'ayez jamais le courage de le commettre dans le temple où vous avez reçu tant de fois les effusions de la miséricorde de Dieu : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui.* Que si quelqu'un de vous a été assez ingrat pour l'offenser auprès de ces fonts baptismaux où il vous a régénérés, auprès de ce tribunal de la pénitence où il vous a réconciliés, auprès de cette table sacrée où il vous a nourris de la manne du ciel, comprenez aujourd'hui quelle est l'énormité d'une telle ingratitude par la plainte que lui-même vous en fait:

Quid est, quod dilectus meus in domo mea fecit scelera multa (*Jerem.*, XI, 15)? D'où vient, dit-il, que mon bien-aimé a commis plusieurs crimes dans ma maison? Comme s'il disait : Je ne suis pas surpris que les infidèles et les hérétiques profanent mes temples; ce sont mes ennemis déclarés. Mais que mon bien-aimé, *dilectus meus;* que les chrétiens, que j'ai favorisés de tant de grâces, s'élèvent contre moi, c'est ce qui m'étonne et qui m'irrite davantage. Que l'on médise dans les conversations mondaines, que l'on trompe dans les académies de jeux, que l'on vole le bien d'autrui sur les grandes routes, que l'on renverse l'Evangile et que l'on justifie les passions dans les spectacles, ce sont des crimes ordinaires à tous ces lieux, et que je punirai sévèrement au jour de ma vengeance. Mais ce qui aggrave celui-ci, c'est qu'il soit commis dans ma propre maison, *in domo mea*, et que l'on m'insulte dans le lieu même où je fais du bien à tout le monde : *Quid est, quod dilectus meus in domo mea fecit scelera multa?*

Sentez vivement, mon cher auditeur, un reproche qui doit vous percer jusqu'au fond du cœur; et pour en profiter soyez désormais du nombre de ces saints prêtres, de ces âmes justes qui viennent tous les jours dans le temple pour rendre à un Dieu si bienfaisant un culte sincère et véritable, et qui, par leurs sacrifices et leurs prières, apaiseront sa colère sur vous. C'est alors que, pénétré comme eux de crainte et de respect pour la maison de Dieu, vous vous y abandonnerez avec eux aux mouvements d'une joie toute chrétienne. Vous avez vu les fondements de cette crainte respectueuse, par rapport à la sainteté du Dieu que nous y venons adorer; vous allez voir les motifs de cette joie sainte, par rapport aux biens que sa libéralité y répand. Et cette réflexion, consolante pour les pécheurs et pour les justes, terminera bientôt mon discours.

(1) Sainte-Sophie de Constantinople

SECONDE PARTIE.

Comme le Dieu que nous adorons, ne peut être dignement servi que par amour, il ne saurait approuver dans son temple de tristes adorateurs.

Moïse se plaignait un jour de ce que les prêtres n'avaient pas mangé dans le lieu saint l'hostie offerte pour le péché. Mais Aaron, affligé de la mort surprenante dont Dieu venait de frapper deux de ses enfants à la vue de tout le peuple, fit cette réponse à Moïse : *Quomodo potui placere Domino in cœremoniis mense lugubri?* Après le malheur qui vient de m'arriver, comment aurais-je pu manger de cette victime et plaire au Seigneur dans ces cérémonies avec un esprit abattu d'affliction? Moïse, dit l'Ecriture, trouva qu'il avait été dispensé de paraître dans le lieu saint en cet état de douleur.

Tant que le peuple d'Israël fut en Egypte, Dieu ne voulut point qu'il célébrât des fêtes ni qu'il offrît des sacrifices, parce qu'il était dans le deuil et dans la tristesse. Et lorsque le Saint-Esprit fait parler ce même peuple captif dans Babylone, il lui fait pousser des cris de joie à la première nouvelle qu'on lui donne de son retour dans sa patrie, figure de l'Eglise. *Je me suis réjoui quand on m'a dit, nous irons dans la maison du Seigneur. Nous établirons notre demeure dans ton enceinte, ô Jérusalem* (*Ps.* CXXI, 1).

Si un peuple captif se réjouissait d'aller un jour dans la maison de son Dieu, un peuple racheté ne se réjouira-t-il point d'y être déjà? Ah! mes frères, ouvrons nos cœurs à une joie si légitime, nous en avons de puissants motifs ; mais saint Chrysostome et saint Augustin nous en donnent deux principaux qui renferment tous les autres. Saint Chrysostome considère l'Eglise dans ce qu'elle a de réel et d'absolu, et arrête la joie que les chrétiens y doivent avoir aux biens qu'ils y possèdent. Mais saint Augustin considère l'Eglise terrestre comme la figure de la céleste ; il élève l'espérance des fidèles jusqu'aux biens à venir ; il veut qu'ils s'y réjouissent dans la vue de les posséder, et que cependant ils se préparent à cette possession bienheureuse, en se considérant eux-mêmes comme les temples de Dieu. Les différentes pensées de ces deux célèbres docteurs sont également solides et édifiantes, et eux-mêmes vont nous apprendre à les éclaircir, pour éclairer et pour nourrir la piété des

âmes fidèles qui fréquentent les lieux saints. Il est aussi de l'ordre de la justice, qu'après avoir fait sentir aux pécheurs le crime horrible de la profanation des temples sacrés, nous leur apprenions les avantages qu'ils peuvent en retirer, dès qu'ils seront devenus justes.

1. Qu'aucun de vous, mes frères, disait saint Chrysostome à son peuple, ne soit insensible à la joie, tant qu'il a le bonheur d'être dans l'Eglise ; puisque nos richesses les plus considérables et les plus précieuses sont dans cet heureux séjour comme dans leur centre : *Hic magnæ nostræ opes positæ sunt* (*S. Chrysost., hom.* 33 *in Matth.*). Tout y est grand, tout y est digne de notre admiration et de notre amour.

C'est ici que le soleil de justice se lève pour nous et qu'il dissipe les ténèbres de notre ignorance par l'éclat et par la force de la vérité qui nous y est annoncée. Cette maison, plus respectable et plus nécessaire mille fois que celles que nous habitons dans le monde, ne renferme point des trésors périssables, mais elle est pleine de miséricorde ; et la paix, qui est le comble de tous les biens, nous y est donnée par les ministres de Jésus-Christ. On ne trouve point ici de ces tables exquises et délicates, où la vanité se fait un devoir d'entretenir l'intempérance. Mais on y trouve une table où les fidèles sont nourris du pain de la parole et du pain des anges, pains célestes, qui fortifient le corps et qui sanctifient l'esprit. C'est proprement dans ce saint lieu que les mérites de la passion du Sauveur nous sont appliqués par des signes visibles, qui sont l'exercice de notre foi et le fondement de notre espérance. Quand nous y entrons esclaves du démon, nous pouvons en sortir libres de la *liberté des enfants de Dieu ;* et le péché qui donne la mort à notre âme, y sera effacé, si nous le voulons bien, par la grâce qui lui rendra la vie. Ce ne sont point là, mes frères, des antithèses vides de sens, et je ne les cherche point non plus que saint Chrysostome.

Nous avons encore dans l'Eglise les reliques des saints, dont *la mort a été précieuse devant Dieu* (*Ps.* CXV) ; et comme, tout glorieux qu'ils sont dans le ciel, ils ne laissent pas d'être avec nous les membres d'un même Jésus-Christ, nous nous estimons heureux de posséder ce qui reste d'eux sur la terre, persuadés que nous pouvons en retirer de grand secours par la vertu du Saint-Esprit, qui habite dans leurs cendres mortes comme un germe de vie, de résurrection et d'immortalité (*Rom.*, VIII, 11). Et en honorant ainsi les serviteurs, nous rapportons tout l'honneur au Maître, qui nous a déclaré qu'en les honorant nous l'honorons, et que le mépris que nous faisons de ceux qui sont à lui, retombe toujours sur lui-même (*Matth.*, X). C'est donc un sujet de joie pour nous tous que de garder sous l'autel et dans les tombeaux des dépouilles si précieuses. C'est dans le temple qu'elles sont renfermées ; et c'est ce qui a obligé saint Gaudence, évêque de Bresce, d'appeler l'Eglise matérielle un concile de saints : *Concilium sanctorum.*

Ce n'est pas assez de dire que nous y possédons les corps des saints. Nous y avons le corps sacré du Saint des saints dans le sacrement adorable où Jésus-Christ offre à Dieu son Père le sacrifice de lui-même, comme une extension continuelle de celui de la croix. Sacrifice où Jésus-Christ est le véritable prêtre, où le prêtre tient la place de Jésus-Christ, où chaque fidèle offre le sacrifice avec le prêtre. Nous possédons aujourd'hui dans l'Eglise la vérité dont les Juifs n'avaient autrefois que la figure dans le superbe temple de Salomon ; et quand on ouvrirait les cieux, dit saint Chrysostome, et le ciel des cieux, on n'y trouverait rien de plus saint que ce qui repose sur nos autels. Jésus-Christ même s'y donne à nous, non-seulement par sa grâce dans le baptême et dans la pénitence, non-seulement par son esprit dans l'Evangile et dans la confirmation, mais encore par son humanité sainte et par sa divinité même dans l'eucharistie.

Serait-il possible, mes chers auditeurs, que votre cœur ne se sentît point attendri et heureusement consolé dans un lieu où tous ces avantages vous arrivent? Vous seriez donc bien différents des premiers chrétiens, qui y étaient tellement sensibles, qu'ils demeuraient dans les églises la plus grande partie du jour et de la nuit. Nous apprenons des auteurs ecclésiastiques (*Theod., l.* VIII, *de Curat. Græc. Affect. ; Baron., ad ann.* 58, *n.* 4 ; *Albasp., de Vet. Eccli. Rit., l.* I, *Obs.* 12), qu'ils y passaient entièrement les jours de fête à chanter des hymnes et des psaumes à l'imitation des chœurs des anges ; et que les jours de communion, qui aujourd'hui sont à charge à la plupart des chrétiens, étaient appelés parmi eux des jours de joie : *Dies lætitiæ.* Joie si pleine et si sensible, que plusieurs en sortant de la table sacrée se donnaient le baiser de paix et couraient au martyre, comme si après une telle joie ils n'en pouvaient plus goûter d'autre que celle du paradis.

Ceux qui ne goûtent que les douceurs trompeuses de ce monde, en penseront ce qu'il leur plaira ; mais les bons chrétiens trouveront toujours un puissant motif de se réjouir dans l'Eglise, en considérant que nos vraies richesses y sont renfermées : *Hic magnæ nostræ opes positæ sunt.* D'autant plus qu'il ne tient qu'à chacun de nous de les y posséder toutes ; car les trésors divins ont cela de propre, qu'ils se répandent sans cesse et qu'ils ne s'épuisent jamais.

2. Que sera-ce, si nous y considérons les biens que nous devons espérer? puisque rien n'est plus propre à nous donner un sentiment réel et vif de ce que nous devons être maintenant par l'impression de l'Esprit de Dieu, que de nous représenter ce que nous serons un jour par la participation de sa gloire. Elevez donc ici vos cœurs et vos esprits, et laissez-vous pénétrer de la grandeur des mystères que saint Augustin va

vous révéler par ma bouche. C'est un grand défaut parmi les chrétiens que de ne pas faire une attention sérieuse à ce qu'il y a de visible dans la religion. Il est étrange que tous se fassent honneur de la qualité d'enfants de l'Eglise, et que la plupart ne connaissent pas leur mère; car ce n'est pas la connaître que d'ignorer son esprit, qu'elle ne nous déclare pas seulement par ses lois, mais qu'elle nous découvre encore dans l'extérieur de son culte.

Le temple, dit saint Augustin, est la figure du ciel, et voilà pourquoi l'Eglise nous entretient dans son office, de la Jérusalem céleste, figurée par nos temples. Pour s'accommoder à la faiblesse de nos idées, elle nous y représente cette ville de gloire bâtie d'or et de pierres précieuses (*Apoc.*, XXI); cette épouse divine parée avec une magnificence digne de cet Epoux immortel et glorieux; cette joie ineffable et éternelle du paradis, où tous les maux cesseront, d'où toutes les douleurs seront bannies, où la mort même sera absorbée par une heureuse immortalité, parce que tout ce qui aura précédé sera passé pour jamais.

Et en effet, messieurs, tout ce qui se fait dans l'Eglise triomphante est représenté dans la militante. Dieu habite dans l'une avec ses élus, comme il habite dans l'autre avec ses anges et avec ses saints, et il se communique aux uns par sa grâce comme aux autres par sa gloire. Partout les mêmes louanges lui sont données, les mêmes honneurs lui sont rendus, les mêmes prières lui sont offertes, parce que la charité, qui est une, anime ces deux grands corps, jusqu'à ce qu'elle les ait assemblés dans la même bergerie sous la conduite du souverain et unique Pasteur. Et n'est-ce pas un sujet de joie et de consolation pour nous, que de nous trouver dans un lieu qui nous représente si bien le séjour de cette éternité bienheureuse où nous aspirons tous d'être reçus? Ce bâtiment qui frappe nos yeux, dit saint Augustin (*l.* XVII *Hom.*, *hom.* 16), nous en représente un autre que nous ne voyons pas, et nous mène à la connaissance d'une vérité invisible, qui réjouit et qui anime notre foi : *Visibili accipit lumine ad quod gaudeat invisibili veritate.*

Ce n'est pas tout. Non-seulement l'Eglise de la terre est la figure de celle du ciel; mais cette église matérielle où nous entrons tous les jours, est encore la figure de nous-mêmes qui sommes les temples de Dieu, et tous ensemble et chacun en particulier (*Aug.*, *s.* 16 *et* 17, *Paris.*).

Templum Dei sanctum est, quod estis vos (I *Cor.*, III, 17): Le temple de Dieu est saint, dit l'Apôtre, et c'est vous qui êtes ce temple; et voici, mes frères, le plan admirable de sa construction : Jésus-Christ en est le *fondement et la pierre angulaire* (I *Cor.*, III, 11); il en est le fondement, parce qu'il nous soutient (*Eph.*, II, 20); car c'est lui qui est cette pierre ferme sur laquelle l'homme sage a bâti sa maison, et qui pour cela même ne peut être ébranlée par aucune tentation du siècle (*Matth.*, VII, 25); il en est la pierre angulaire, parce qu'il nous unit; car *c'est lui qui est notre paix, qui des deux peuples n'en a fait qu'un, et qui a détruit en sa chair la muraille de séparation, c'est-à-dire les inimitiés qui les divisaient* (*Eph.*, II, 14). Tous les fidèles sont *les pierres vivantes* (I *Petr.*, II, 5) de cet édifice sacré; pierres taillées par la foi, portées par l'espérance, unies par la charité. Cette maison se bâtit dans le cours du temps par les souffrances et par les bonnes œuvres; et elle sera dédiée dans l'éternité, quand tout ce qu'il y a de mortel en nous sera détruit par une immortalité bienheureuse (I *Cor.*, XV, 53); parce qu'alors Jésus-Christ transformera notre corps, tout vil et abject qu'il est, pour le rendre conforme à son corps immortel et glorieux (*Phil.*, III, 21).

Lorsque pour bâtir l'auguste temple que nous voyons, il fallut tailler des pierres dans les montagnes et couper des arbres dans les forêts, et qu'un nombre infini d'ouvriers étaient occupés à polir par l'adresse de l'art les ouvrages de la nature, c'était le temps de la peine et du travail. Mais lorsque après beaucoup de soin et de dépense le bâtiment fut conduit à sa perfection, ce fut le temps de la joie et du repos, qui dure encore aujourd'hui et qui durera dans tous les siècles.

Il en est ainsi de cette maison spirituelle de nous-mêmes, où Dieu doit habiter éternellement. Que de peine, quand il faut appeler des infidèles et des hérétiques pour les convertir à la foi, et détruire en eux les faux préjugés de l'enfance, de l'éducation et de la coutume! Que de peine, quand il faut étouffer ce qu'il y a de mauvaises inclinations dans une âme, arrêter les mouvements impétueux d'un corps déréglé, et réunir par les liens d'une parfaite paix ce qui avait été divisé par les combats de la chair et de l'esprit! C'est là sans doute le temps de la peine et du travail. Mais quand ce grand ouvrage est achevé; quand cette maison spirituelle est fondée sur l'unité de la foi, bâtie et ornée par toutes les autres vertus, c'est alors le temps de la gloire et de l'immortalité; et cette maison de terre étant détruite, nous aurons dans le ciel, dit saint Paul, une maison éternelle qui n'a pas été faite de la main des hommes : *Domum non manu factam, æternam in cœlis* (II *Cor.*, V, 1).

C'est ainsi que saint Augustin regarde l'Eglise matérielle comme la figure de tous les chrétiens en général et de chaque chrétien en particulier, l'Eglise de la terre comme la figure de celle du ciel, et qu'il nous inspire une sainte joie dans la vue des biens que nous y devons posséder.

Si la paix régnait parmi nous, mes frères, nous imiterions en quelque sorte l'union des premiers chrétiens, qui, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, vivaient entre eux, comme s'ils n'avaient eu qu'une même maison et une même table. Mais puisque la multitude, les affaires, les inclinations différentes, les règles mêmes de la société nous ont nécessairement dispersés en différentes maisons,

au moins soyons unis quand nous nous trouvons dans celle-ci; et considérant que nous sommes pauvres partout ailleurs, conservons-y la charité, qui est le trésor le plus précieux du christianisme. Assemblons-nous-y tous les jours, pour méditer sur les biens présents et sur les biens à venir; pour regarder ceux que nous voyons comme la figure de ceux que nous ne voyons pas; et abandonnant notre cœur aux mouvements d'une joie toute chrétienne, possédons maintenant les uns, dans l'espérance de posséder un jour les autres.

Mais quelle joie peuvent avoir dans l'église ceux qui n'y viennent souvent que malgré eux, ou par des vues tout humaines? La coutume, la bienséance, la politique, l'exemple des autres, plusieurs raisons de cette nature attirent les chrétiens dans nos églises; mais la plupart n'y sont pas plus tôt entrés, qu'il leur tarde d'en sortir. La messe la plus courte dure trop pour eux, les saintes cérémonies leur paraissent longues et ennuyantes, parce qu'ils ne pénètrent point l'esprit dans lequel elles sont établies. Après avoir *changé la nuit en jour* (*Job*, XVII, 12), pour me servir de l'expression de l'Ecriture, ils y viennent *changer le jour en nuit;* et après avoir consumé dans les plaisirs mondains tout ce qu'ils avaient de force et de vigilance, ils n'y apportent à Dieu qu'un scandaleux assoupissement. Le corps accablé de mille déréglements n'y saurait rendre à Dieu l'hommage extérieur dont il lui est redevable; et l'esprit offusqué des vapeurs grossières qui s'élèvent du fond de la chair, n'a plus la lumière dont il doit y accompagner ses hommages intérieurs. Le ministre du Seigneur leur dit-il d'élever leurs cœurs au ciel pendant le saint sacrifice? Une funeste léthargie les assoupit et les attache à la terre. Y fait-on l'office des anges par une sainte harmonie et par de pieux concerts? Alors ils y accourent; mais bien loin de s'en servir à nourrir la piété, ils y ont une complaisance profane que saint Augustin a condamnée dans lui-même. Y annonce-t-on la divine parole? Leurs oreilles, ouvertes à la vérité qui brille, sont fermées à la vérité qui reprend; souvent ils s'y font une loi de ne la point entendre, de peur qu'elle ne les frappe dans l'endroit sensible; ou s'ils l'entendent, la parole de l'homme a bien plus d'attraits pour eux que la parole de Dieu. Est-ce là reconnaître l'église pour *la maison de prière?* Et n'est-ce pas plutôt faire de la maison de Dieu *une caverne de voleurs*, puisque tout ce que nous y faisons, qui n'a pas Dieu pour objet, est un larcin et un sacrilége?

Mais, âmes fidèles et éclairées, objet de ma prédilection et de ma plus tendre charité, vous qui connaissez la paix et la joie du Saint-Esprit, vous êtes capables de la ressentir. Vous comprenez, qu'encore qu'il faille pratiquer exactement les devoirs extérieurs de la religion, tels qu'est l'assiduité dans le temple, on n'en doit pas demeurer à la lettre, mais qu'il en faut prendre l'esprit, qui consiste principalement dans la charité; et si la charité est vive et animée dans votre cœur, elle est toujours accompagnée de joie (*Aug., de Nat. et Grat., c.* 70). Comme la vie chrétienne, qui est toute spirituelle, ne peut être sans le Saint-Esprit qui en est l'âme, aussi le Saint-Esprit ne peut être dans l'âme d'un chrétien, sans y inspirer la charité, parce qu'il n'est lui-même que charité; et la charité n'y peut être sans y produire la joie. Ainsi, mes chers auditeurs, si vous êtes dans l'Eglise avec les deux dispositions que nous avons établies dans ce discours, vous y recevrez l'Esprit de Dieu, cet esprit vous donnera la charité, et la charité vous donnera la consolation et la joie.

Mettons-nous donc, tous tant que nous sommes, dans ces dispositions saintes, pour nous rendre dignes de ce bonheur. Héritons de cette crainte religieuse, de cette révérence profonde, dont les saints et les pécheurs contrits ont toujours été pénétrés dans les temples; et craignons les punitions épouvantables dont Dieu menace ceux qui les profanent. C'est ici *le tabernacle de Dieu avec les hommes* (*Apoc.*, XXI, 3), mais prenez garde à ce qui suit: Afin qu'il *demeure avec nous*, il faut que nous soyons *son peuple*. Et sans doute vous ne l'êtes pas, quand vous y venez pour y voir et pour y être vus, pour y parler vous-mêmes et y faire parler les autres, pour y plaire aux hommes et pour y déplaire à Dieu.

Imprimons profondément dans nos cœurs et dans nos esprits les motifs de joie qui nous y sont proposés. Nous trouverons qu'*un seul jour dans cette maison nous vaudra mieux que mille partout ailleurs* (*Ps.* LXXXIII, 11); et si cela est vrai de l'Eglise qui est sur la terre, que sera-ce de la cité de Dieu, dont on raconte des choses si glorieuses: *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei!*

Mais aussi, mes frères, souvenons-nous qu'*il n'y entrera rien de souillé, aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge* (*Apoc.*, XXI, 27). Ne le commettons donc plus et purifions-nous par une pénitence sincère. Entrons dans le temple du Seigneur (*Ps.* XCIX, 4), en lui confessant nos péchés, en lui adressant nos vœux et nos prières, en chantant des cantiques de louange, pour reconnaître ses miséricordes infinies; et nous entrerons enfin dans le temple de sa gloire, où nous chanterons *le Cantique nouveau* dans toute l'éternité bienheureuse.

SERMON XXXIX.

POUR LE MARDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME.

Du Jugement téméraire.

Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicare.

Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon la justice (*S. Jean, ch.* VII, 24).

L'épître et l'évangile de ce jour nous représentent comme de concert le jugement téméraire, d'une manière qui nous en découvre l'injustice et qui nous porte à nous en garantir.

Nous lisons dans l'épître, que Dieu ayant

résolu d'exterminer les Israélites après l'adoration du veau d'or, Moïse ne trouva point de plus puissant motif pour l'en empêcher, que de lui représenter qu'en les punissant, il donnerait lieu aux Egyptiens de faire un jugement téméraire : *Seigneur*, s'écria-t-il, *ne permettez pas que les Egyptiens disent : Il les a tirés de l'Egypte avec adresse pour les faire mourir sur les montagnes et les exterminer de la terre* (*Exod.*, XXXII, 11).

Nous lisons encore dans l'Evangile, que d'un côté les Juifs font du Sauveur le jugement le plus téméraire qui fut jamais, en le croyant possédé du démon : *Dæmonium habes* (*Joan.*, VII, 20) ; et que, de l'autre, le Sauveur prononce un arrêt solennel contre ce péché, en leur disant de ne point juger selon l'apparence, mais de juger selon la justice : *Nolite judicare secundum faciem, sed justum judicium judicate.*

Après cela, mes frères, nous ne pouvons pas douter que l'Eglise n'ait voulu réunir dans cette épître et dans cet évangile l'esprit de l'ancien et du nouveau Testament, afin que de quelque côté que les prédicateurs se tournent aujourd'hui, ils se trouvent obligés de s'armer de tout le zèle apostolique pour combattre ce péché, péché d'autant plus redoutable qu'il est moins redouté ; péché d'autant plus dangereux qu'il est devenu plus commun, depuis que presque personne ne s'en croit coupable, quoique presque personne n'en soit exempt ; car, comme dit saint Augustin, tout est plein dans le monde de jugements téméraires : *Temerariis judiciis plena sunt omnia.*

Vous avez pu reconnaître que dans l'exercice de mon ministère mon dessein est de suivre toujours l'esprit de cette mère charitable, qui ne travaille qu'à sanctifier ses enfants ; et, pour le suivre encore aujourd'hui, je vais m'appliquer, autant que j'en serai capable, à détruire le faux préjugé d'un nombre infini de chrétiens, qui regardent le jugement téméraire comme un péché de très-peu de conséquence. Appuyé sur les oracles de l'Ecriture et sur l'autorité des saints docteurs, je montrerai d'abord combien ce péché est à craindre ; et, parce qu'il ne suffit pas de le craindre si l'on y tombe, je ferai voir ensuite comment il faut l'éviter : voilà le sujet de ce discours. Dans la première partie, je découvrirai la grandeur d'un mal qu'il me semble que l'on ne craint pas assez. Dans la seconde, j'en proposerai les préservatifs et les remèdes ; et, dans tout cela, je ne me rendrai suspect d'aucune exagération, puisque je n'avancerai rien de moi-même. La conduite que tiennent les Juifs dans notre Evangile, à l'égard de Jésus-Christ, m'apprendra à établir les raisons qui doivent faire craindre le jugement téméraire ; et ce que Jésus-Christ dit aux Juifs pour condamner la témérité de leurs jugements, me découvrira les moyens dont il faut se servir pour l'éviter.

Si nous étions remplis du Saint-Esprit, nous ne jugerions jamais témérairement, parce que le Saint-Esprit est le docteur de toute vérité, et que le jugement téméraire est toujours accompagné du mensonge. Pour combattre donc avec succès cet ennemi de notre salut, prions cet Esprit de vérité de descendre dans nos cœurs et sur mes lèvres, et tâchons d'obtenir cette grâce par l'intercession de son Epouse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le jugement téméraire est à craindre pour quatre raisons principales, qui nous sont marquées ou insinuées dans l'évangile de ce jour. La première, à cause de son principe, qui est ordinairement la malignité. La seconde, à cause de son objet, qui est le plus souvent la sainteté. La troisième, à cause de son étendue, le jugement téméraire étant presque le défaut de tout le monde. Et la quatrième, à cause de ses suites, qui sont bien plus dangereuses que l'on ne croit. Voilà, mes frères, ce qu'il vous importe de bien comprendre ; et avec la grâce de mon Dieu, je ferai tous mes efforts afin que vous le compreniez.

1. Le jugement téméraire peut être l'effet de plusieurs causes. Quelquefois une précipitation d'esprit nous fait prendre pour vrai ce qui est faux. Quelquefois une attache opiniâtre à nos sentiments nous empêche d'examiner avec le soin nécessaire ce qui pourrait nous faire distinguer la vérité de l'erreur. Quelquefois un fonds d'orgueil nous élève à nos propres yeux au-dessus des autres hommes. Quelquefois ces sortes de jugements naissent d'un cœur gâté et corrompu ; car, comme dit l'Ecriture, l'insensé croit que tous les autres soient insensés comme lui : *Cum ipse sit insipiens, omnes stultos æstimat* (*Eccles.*, X, 3). Comme celui qui est bon ne croit pas facilement que les autres soient méchants, celui qui est méchant ne peut pas croire que les autres soient bons, et il interprète mal tout ce qu'il leur voit faire, parce qu'il juge d'eux par rapport à ce qu'il est lui-même.

Mais la source la plus ordinaire de la témérité de nos jugements est la malignité, fondée, dit saint Thomas, sur l'aversion secrète que nous avons pour ceux dont nous entreprenons de juger (*S. Thom.*, 2, 2, *q.* 60, *a.* 3). Malignité qui nous fait voir en eux des défauts qu'un œil simple n'y découvrirait jamais. Malignité qui applique notre esprit à tout ce qui nous porte à en faire un jugement désavantageux, et qui le détourne de tout ce qui serait capable de nous en faire juger favorablement. Malignité qui nous fait sentir vivement les moindres conjectures, et qui grossit à nos yeux les apparences les plus légères. Malignité, enfin, qui nous les fait croire coupables, parce que nous voudrions bien qu'ils le fussent, et qui nous fait entrer facilement dans l'esprit tout ce qui tend à nous en persuader, parce que, dit saint Augustin, quand nous sommes mal disposés pour le prochain, nous avons un plaisir malin à former contre lui des soupçons désavantageux : *Malevolæ animæ quasi dulciter sapit, quod pessime suspicatur* (*Aug.*, *serm.* 53, *de Verb. Dom.*).

Vérifions tout cela, mes frères, dans la

conduite des Juifs, que notre Evangile nous représente comme les juges téméraires des meilleures actions du Fils de Dieu. Le serpent infernal a répandu tout son venin dans leur cœur, et l'a rempli de tant de malignité qu'il leur fait haïr mortellement le plus aimable aussi bien que le plus saint de tous les hommes. Cette malignité les empêche d'être charmés de l'éclat de ses miracles, d'être attirés par la bonne odeur de ses vertus, d'être touchés de tant de bienfaits dont il les comble. Mais au même temps qu'elle leur ferme les yeux sur ce qui pourrait leur donner des sentiments avantageux de Jésus-Christ, elle les leur ouvre à certaines apparences qui, à leur sens, le condamnent. Il guérit un paralytique par une seule parole; et au lieu que ce miracle, où éclatent à l'envi la puissance et la bonté de l'Homme-Dieu, devrait attirer leurs adorations, leur malignité attache uniquement leurs pensées à la circonstance du jour auquel ce miracle est opéré, pour en conclure qu'ayant guéri un homme le jour du sabbat, il a troublé le repos du jour du Seigneur, et, par conséquent, fait un crime.

Cependant, si les Juifs aimaient Jésus-Christ autant qu'ils s'aiment eux-mêmes, ils n'auraient garde de le condamner d'avoir fait une chose qu'ils font eux-mêmes. Car, comme ce Sauveur le leur reproche excellemment (*Joan.*, VII, 28), si la circoncision n'est pas un travail, au moins est-ce une œuvre pour laquelle il faut plus d'application que pour commander à un paralytique de se lever. Or, si cette guérison, qui ne me coûte qu'une parole, me rend, selon vous, violateur de la loi de Moïse, la circoncision que vous donnez, et qui est une action, ne vous laisse pas innocents; mais si vous donnez la circoncision sans que cette loi soit violée, elle ne l'est pas non plus par la guérison d'un paralytique. Reconnaissez donc que votre colère est injuste.

Ils ne le connaissent pourtant pas. Pourquoi? C'est que rien ne nous offense dans ceux que nous aimons, et que tout nous blesse dans ceux que nous n'aimons pas. L'amour ne connaît guère les défauts, ou s'il les remarque, il les excuse; mais la haine les cherche partout. Elle en croit même où il n'y en a pas, seulement parce qu'elle désire qu'il y en ait, et que chacun *croit aisément ce qu'il désire* (*S. Th., loco supra cit*). L'homme prévenu par la haine ou par l'envie tire toujours de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur (*Luc.*, VI, 45), et son esprit participe bientôt à sa malice. Haïssons-nous quelqu'un? dès là, tout son extérieur nous déplaît, et nous nous donnons la liberté pernicieuse de juger mal de son intérieur. Or il ne faut qu'un peu de raison pour reconnaître l'injustice et la témérité de ce jugement; et il nous devrait suffire pour le craindre, de savoir que son principe ordinaire est la malignité.

2. Mais j'ajoute que son objet est la sainteté; car il semble négliger tout ce qu'il y a de plus déréglé dans le monde, pour ne s'en prendre qu'à ce qu'il y a de plus sage, de plus saint et de plus sacré. En voulez-vous une preuve plus forte? Jésus-Christ, l'oint du Seigneur, l'envoyé du Père, le Saint de Dieu, vient sur la terre; à peine y est-il, que le jugement téméraire l'attaque. Il guérit un paralytique le jour du sabbat (*Joan.*, VIII, 48); il passe pour un transgresseur de la loi, pour un Samaritain schismatique qui a corrompu la loi de Moïse (*Luc.*, V, 19). Par cette vertu qui sort de lui et qui guérit tout le monde, il délivre les possédés; on le regarde comme possédé lui-même, et comme un homme qui fait ses miracles au nom du démon.

N'en soyons pas surpris. Le monde corrompu, par une injustice attachée à sa corruption, est toujours porté à juger mal des gens de bien; et il ne faut pas que les disciples aient plus d'avantage que le maître. Qu'un chrétien pratique avec humilité toutes sortes de bonnes œuvres, qu'il ait un cœur brûlant de l'amour de Dieu et de celui du prochain, qu'il ait la pureté d'un ange, le zèle d'un apôtre, la constance d'un martyr; le monde jugera que sa constance est une opiniâtreté, que son zèle est un emportement, que sa vie réglée est un effet du tempérament ou de l'humeur, que sa retraite vient du mauvais état de ses affaires, que sa pénitence est une suite de son orgueil, ou du moins de quelque grand crime qui n'a point paru. Tant il est vrai, dit saint Augustin, que le public a un malheureux penchant à juger toujours mal des personnes les plus pieuses et les plus saintes : *Insitum est naturaliter vulgo, ut de bonis semper male judicet.*

Si nous jetons les yeux sur la suite de l'Eglise, à peine y verrons-nous un grand saint qui n'ait été jugé témérairement par des personnes ignorantes, indiscrètes ou passionnées. Saint Basile fut faussement accusé de tremper dans l'hérésie d'Apollinaire, saint Chrysostome d'être Origéniste, saint Cyrille d'Alexandrie de ruiner la vérité de la nature humaine de Jésus-Christ en s'opposant trop à Nestorius, saint Augustin d'être encore engagé dans l'erreur des Manichéens. Mais n'entrons point dans le vaste champ de l'histoire ecclésiastique, et ne parlons que des saints que l'Esprit de Dieu a lui-même canonisés dans ses Ecritures.

David faisant porter l'arche à Jérusalem (II, *Reg.*, VI), se revêt d'un éphod de lin, et danse devant elle, autant pour marquer sa joie, que pour s'humilier en la présence de Dieu, et pour donner à ses sujets l'exemple du culte qu'ils lui doivent. Michol le voyant sans sa robe royale se rit de lui dans son cœur. Job est choisi de Dieu pour être un modèle de patience et pour apprendre aux hommes, par un exemple si touchant, à bénir son saint nom dans les afflictions de cette vie. Ses amis l'accusent d'impatience, et jugent qu'il est affligé pour la punition de ses crimes, comme si Dieu n'affligeait pas les justes pour éprouver leurs vertus. Les apôtres remplis du Saint-Esprit *parlent des mer-*

veilles de Dieu en toutes sortes de langues (*Act.*, II). Les Juifs jugent aussitôt, que ce sont les vapeurs du vin qui leur montent au cerveau, car voilà comment le jugement téméraire attaque toujours la sainteté.

Qui de nous, mes frères, osera se plaindre d'être jugé témérairement, après que les saints de l'ancien et du nouveau Testament l'ont été d'une manière si indigne? Mais au même temps que nous apprenons de ceux qui les ont jugés, jusqu'où va la témérité de ce péché, apprenons des saints mêmes comment il la faut souffrir. David ne s'emporte point contre une femme qui le méprise; mais il lui fait entendre par la sagesse de sa réponse, qu'il ne craint point d'avilir sa majesté royale en se soumettant à Dieu. Job ne tombe point dans l'impatience en voyant ses amis changés en persécuteurs, mais le parti qu'il prend alors est de les instruire et de les toucher. Saint Pierre, que saint Chrysostome appelle *la bouche des apôtres*, parce qu'il parlait pour eux, ne s'irrite point contre les Juifs en leur voyant former un jugement si téméraire et si outrageant. Il n'emploie pas une parole dure pour les en reprendre. Il les convainc seulement par la raison et par l'Ecriture, que ce qu'ils pensent est mal fondé; il ne dit pas même: Nous ne sommes pas troublés par les vapeurs du vin; mais il dit: Ces personnes ne le sont pas: *Non, sicut æstimatis, hi ebrii sunt.* Il justifie les autres, il ne se justifie pas lui-même, et il veut bien porter lui seul tout l'opprobre et toute la honte de ce jugement; car c'est ainsi qu'en usent les saints. Mais autant que les saints sont patients, quand on les juge avec une témérité si aveugle, autant sont coupables ceux qui les offensent par des jugements si désavantageux; et comme l'a décidé saint Thomas, après saint Augustin (*Aug.*, *epist.* 137; *S. Th.*, *loco supr. cit.*), ce jugement qui vient du soupçon par lequel nous condamnons le prochain sur une matière importante, est illicite et péché mortel: *Judicium ex suspicione procedens ad alicujus condemnationem, illicitum, et mortale peccatum est.* Ce qui devrait nous porter sans doute à le craindre plus que nous ne faisons.

3. Mais cette crainte est encore fondée sur une troisième raison. C'est que le jugement téméraire n'est pas le défaut d'un certain nombre de personnes, c'est celui de presque tous les hommes. Aussi, voyons-nous que ce n'est pas un seul pharisien qui juge le Sauveur dans notre évangile, comme c'en fut un seul qui jugea le publicain; il a pour juges presque tous les Juifs, c'est la multitude qui le condamne, comme un homme qui fait ses miracles au nom du démon et qui profane la sainteté du jour du Seigneur: *Respondit turba, et dixit, Dæmonium habes* (*Joan.*, VII, 20). La témérité du peuple vient d'ignorance, et celle des pharisiens de malignité.

Les hommes du peuple sont toujours plus sujets à juger témérairement, que ceux qui en sont distingués: *Respondit turba.* Il faut être, par exemple, aussi stupides que l'étaient ces barbares de l'île de Malte, pour faire des jugements semblables à celui qu'ils firent de saint Paul (*Act.*, XXVIII). Cet apôtre, échappé du naufrage, ramasse quelques sarments pour les mettre au feu, et il est mordu par une vipère que la chaleur en fait sortir. Comme ces barbares voient l'insecte qui pend à la main de cet apôtre, ils le prennent d'abord pour un assassin: *Voyez*, disent-ils; *après avoir été sauvé de la mer, la vengeance divine le poursuit encore sur la terre, et ne veut pas le laisser vivre.* Mais lorsqu'ils voient qu'il secoue cette vipère dans le feu, sans s'émouvoir et sans en recevoir aucun mal, frappés d'une action si nouvelle et si surprenante, ils passent tout à coup d'une extrémité à une autre, et ils le prennent pour un Dieu; si grande est la stupidité des jugements que forme une précipitation téméraire! Tantôt assassin, tantôt Dieu! Quelle effroyable distance!

Mais s'il est vrai que ce péché soit plus ordinaire aux esprits faibles et grossiers, il faut pourtant convenir que les grands hommes n'en sont pas exempts, et que les gens de bien même s'y laissent aller quelquefois. L'empereur Constantin a passé pour un des plus grands hommes de l'univers. Cependant, à le considérer de près, on lui trouve de grands défauts; et entre autres, l'histoire remarque qu'il se laissait aisément prévenir. Il suffisait d'être accusé auprès de lui d'avoir des desseins contraires à son autorité souveraine, pour être d'abord traité de coupable sans autre examen; et l'exil de saint Athanase est une preuve authentique de la malheureuse facilité qu'avait ce grand prince à se laisser prévenir, c'est-à-dire à juger témérairement, car les préventions sont, à proprement parler, des jugements téméraires.

Et savez-vous, mes frères, ce qui contribue le plus à rendre les grands hommes capables de prévention? C'est l'orgueil, c'est l'attachement qu'ils ont à leurs propres sentiments, c'est l'estime qu'ils font de leurs lumières. Et le moyen qu'ils ne les estiment pas? La flatterie prend autour d'eux mille formes différentes, pour adopter toutes leurs pensées et pour donner du relief à toutes leurs actions. Tout le monde loue et approuve leur conduite: on ne leur parle que de la pénétration de leur esprit et de la vaste étendue de leur génie. Il ne faut pas être surpris qu'ils s'abandonnent à une pensée qui les flatte si agréablement. Mais veulent-ils guérir de ce mal? Il faut qu'ils en tarissent la source; il faut qu'ils s'appliquent à découvrir et à mépriser les artifices d'une flatterie intéressée; il faut qu'ils se convainquent eux-mêmes, qu'encore qu'ils aient plus de lumières que les autres hommes, ils ne laissent pas d'en manquer en plusieurs rencontres considérables, et que pour une fois qu'ils trouvent la vérité, ils donnent mille fois dans le mensonge.

J'ai dit encore, que les gens de bien ne sont pas toujours exempts de ce défaut; et

saint Bonaventure remarque (*Bonav. in Stim. amor., cap.* 10) qu'ils semblent accomplir ce que saint Paul a dit en un autre sens que *l'homme spirituel juge de tout* (1 *Cor* , II, 15). Quand ils voient en eux-mêmes les dons de Dieu, et qu'ils ne les voient pas dans un autre, ils croient qu'il ne les a pas, ou que peut-être il ne mérite pas de les avoir. Au lieu de s'humilier à la vue des grâces qu'ils ont reçues, ils s'égarent dans leurs pensées et forment de vains désirs de réformer les autres, après s'être eux-mêmes oubliés.

Mais ne nous hâtons pas de les accuser. Quelquefois l'amour même de la vertu les fait tomber dans ce défaut, et nous en avons des exemples remarquables. Le grand-prêtre est consumé du zèle de la maison de Dieu, et ne veut pas que l'on profane la sainteté de son tabernacle (1 *Reg.*, I, 13). Il voit Anne, mère de Samuel, qui y répand son cœur dans la prière. Comme elle prie avec ardeur, il va s'imaginer que le mouvement de ses lèvres vient du trouble de son esprit; et sur une apparence si trompeuse, il juge que cette sainte femme profane la maison de Dieu par son intempérance, et il veut l'en faire sortir honteusement. Ce qui prouve que l'amour de la vertu est quelquefois la cause de la témérité des jugements que font les personnes pieuses. Et c'est ainsi que l'amour qu'avait saint Epiphane pour la pureté de la foi, le rendit susceptible de prévention contre celle de saint Chrysostome. J'avoue que l'on ne saurait trop aimer la vertu, ni trop haïr le vice; mais je soutiens que l'on ne saurait prendre trop de précaution, pour se garder de juger qu'une personne a le vice que l'on hait; car peut-être a-t-elle la vertu que l'on aime.

Il ne faut pas que cette pensée m'échappe, sans avoir fait remarquer aux femmes vertueuses qui m'écoutent, comment la mère de Samuel souffre le jugement téméraire du grand-prêtre. On ne voit que du respect et de la modestie dans ses réponses; et celles de qui l'on juge témérairement, s'emportent à des plaintes et à des murmures, parce que dans des rencontres si affligeantes elles se croient tout permis. Au lieu qu'elles devraient considérer, que leur modestie et leur douceur feraient paraître leur innocence, comme ce furent ces deux vertus qui obligèrent le grand-prêtre à juger de cette sainte femme aussi bien sur la fin qu'il en avait d'abord jugé mal; et peut-être que ce fut encore sa retenue qui attira la bénédiction de Dieu sur son mariage, et qui la rendit une des plus heureuses mères de l'univers.

4. Mais enfin, le péché dont nous parlons est à craindre par ses suites; et pour vous en convaincre, mes frères, voyez où aboutit le jugement que les Juifs font aujourd'hui du Sauveur; à rien moins qu'à lui faire perdre la vie, car voilà ce qu'il leur reproche dans notre Evangile : *Quid me quæritis interficere* (*Joan.*, VII, 20)? Pourquoi cherchez-vous les moyens de me faire mourir? Et ce qu'ils ne font que résoudre alors, ils l'exécutent bientôt après; sa mort n'étant que la suite des mauvais jugements qu'ils font de lui et de sa doctrine.

Et qu'est-ce qui a abreuvé la terre du sang des martys durant tant de siècles? N'est-ce pas le jugement téméraire que les païens et les Juifs faisaient des chrétiens? Les Juifs pensaient que les chrétiens voulaient abolir la loi de Moïse; et leur dessein n'était que de la perfectionner : et les païens s'imaginaient que les chrétiens étaient les plus grands ennemis de l'empire romain; eux qui sont, de tous les peuples de la terre, les plus soumis à leurs souverains. C'est néanmoins sur un fondement si ruineux, qu'ils ont établi les différentes persécutions qu'ils leur ont faites; et ce qui est déplorable, c'est que ce défaut des Juifs et des païens a passé aux chrétiens mêmes, qui se persécutent les uns les autres par une suite de leurs mauvais jugements.

Convenez donc, que les suites de ce péché sont funestes; et détrompez-vous, si jusqu'ici vous avez cru qu'elles ne le fussent pas. Tantôt il produit des préventions qui nous inspirent une attache opiniâtre à nos sentiments, et qui nous empêchent de connaître et d'aimer la vérité partout où elle se trouve; tantôt il produit des jalousies qui troublent les familles les plus réglées, et qui en font, pour ainsi dire, un enfer; et tous ces grands éclats, dont on nous fatigue souvent dans le monde, ne sont pour l'ordinaire que l'effet d'un faux rapport ou la suite d'un jugement très-mal fondé; tantôt il produit les divisions et les haines qui éteignent la charité dans le cœur d'un nombre infini de personnes; car, parmi les tentations que le démon nous suscite, une des principales est de nous faire juger mal de nos frères, pour diminuer la bonne opinion que nous avons de leur mérite, et nous faire perdre en même temps l'amour que nous leur portons. C'est pour cela que le soupçon est appelé par saint Augustin, *le venin de l'amitié;* et par saint Bonaventure, *une peste cachée qui chasse Dieu de notre cœur, en détruisant la charité fraternelle* (*Aug., l. de Amic., c.* 24; *Bon., in Stim. am., c.* 10). De là naissent encore des médisances irréparables; car on ne permet guère à son esprit de juger des défauts des autres, que pour en parler; et quand on en parle, on médit. De la témérité du jugement, on va bientôt à l'indiscrétion des paroles; de l'indiscrétion des paroles, à l'aversion et au mépris; et de l'aversion et du mépris, on passe à la médisance et à la calomnie; péchés énormes, dont l'Evangile de dimanche prochain me donnera lieu de vous parler.

Que l'on dise après cela, que ce péché n'est point à craindre : c'est comme si l'on disait qu'une infinité d'autres ne le sont pas; puisque nous venons de voir qu'il les cause, et qu'il est également redoutable dans son principe, dans son objet, dans son étendue et dans ses suites. Tout cela nous a paru

dans la conduite des Juifs à l'égard de Jésus-Christ : il nous importe donc d'apprendre dans ce que Jésus-Christ dit aux Juifs, comment nous devons éviter ce péché ; et après avoir découvert le mal, il faut que nous en cherchions le remède dans la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Les paroles que le Fils de Dieu dit aux Juifs, quand ils jugent témérairement, contiennent trois grands préservatifs contre le mal que nous venons de découvrir. Ne jugez point du tout : *Nolite judicare;* voilà le premier. Si vous voulez juger quelquefois, ne jugez pas selon l'apparence : *Nolite judicare secundum faciem;* voilà le second. Mais lorsque vous serez contraints de juger, par votre état ou par vos emplois, jugez selon la justice : *Sed justum judicium judicate ;* voilà le troisième, et en même temps, mes frères, le sujet de plusieurs instructions édifiantes, qui méritent votre application.

1. Entre les conseils salutaires que le Fils de Dieu nous a donnés dans l'excellent sermon qu'il a fait sur la montagne, nous en trouvons un pareil à celui qu'il nous donne dans l'Evangile de ce jour, qui est de ne point juger nos frères. Ce n'est pas qu'on ne le puisse quelquefois ; mais on court tant de risque, en les jugeant; que le plus sûr est de ne les juger jamais : *Nolite judicare* (*Luc.*, VI, 37). Pour nous animer davantage à suivre ce conseil, il nous promet cette grande récompense, que, si nous ne jugeons point les autres, nous ne serons point jugés, ni de Dieu, ni quelquefois même des hommes. *Nolite judicare, et non judicabimini.*

Ames chrétiennes, qui êtes si pénétrées de la frayeur des jugements de Dieu, voulez-vous, dit saint Augustin (*de Serm. Dom. in monte, cap.* 28), vous rassurer contre une frayeur si légitime? Ne jugez point les hommes, et vous ne trouverez que des sujets de consolation dans le jugement que Dieu fera de vous : *vous lèverez la tête quand votre rédemption approchera* (*Luc.*, XXI, 28). Et vous qui êtes si sensibles aux jugements peu favorables que les hommes font de vous, voulez-vous ne point tomber dans les défauts que cette sensibilité vous fait commettre contre la charité? Ne jugez personne ; et pour récompenser votre retenue, Dieu inspirera aux autres des pensées plus charitables en votre faveur : *Nolite judicare, et non judicabimini.* C'est la règle la plus sûre, fondée sur la vérité, et prononcée par la bouche de la vérité même.

Au conseil de ne point juger, Jésus-Christ ajoute le conseil de ne pas voir : *Quid vides festucam in oculo fratris tui* (*Luc.*, VI, 41)? Faut-il s'étonner, nous dit-il, si vous jugez mal, puisque vous voyez les moindres défauts de votre frère? Ne les regardez pas, ne les considérez pas, détournez-en votre vue comme d'un objet dangereux. *Les yeux de Dieu sont purs,* dit un prophète, *et ils ne peuvent s'arrêter sur le mal* (*Hab.*, I, 13), sans doute parce qu'il le hait souverainement. Si vous tâchez de purifier les vôtres, leur pureté les empêchera de voir l'iniquité de votre prochain, et les détournera de ce qu'il peut y avoir de mauvais, pour ne les arrêter que sur ce qu'il y a de bon et de louable.

Dans cet endroit de l'Evangile, Jésus-Christ ne condamne pas les vues véritables, mais les fausses et les imaginaires, ces évidences prétendues qui n'ont rien d'évident que le nom. On entend dire tous les jours dans le monde, qu'il est impossible de ne pas croire le mal quand on le voit ; j'en conviens, mais combien de fois se persuade-t-on de voir des choses que l'on ne voit pas, et d'avoir une évidence, lorsque l'on manque même d'apparences raisonnables ! Ainsi le Fils de Dieu est toujours en droit de nous dire : *Quid vides?* Pourquoi croyez-vous voir ce que vous ne voyez pas ; ou si en effet vous le voyez, pourquoi y arrêtez-vous vos yeux, au lieu de les porter sur d'autres objets? Eh ! mes frères, si nous aimions notre prochain, nous ne nous appliquerions pas tant à considérer ce qu'il peut avoir de faible et d'imparfait; car *la charité,* dit saint Paul, *n'a point de mauvais soupçons* (*1 Cor.*, XIII, 15), et nous ne voyons guère les défauts des personnes qui nous sont chères (*Petr. Chrys.*).

Plusieurs Pères disent que saint Joseph, voyant avec étonnement l'adorable grossesse de Marie, pour se garder du jugement téméraire, porta d'abord sa pensée sur la sainteté angélique qu'il avait toujours remarquée dans cette Vierge, et que la connaissance qu'il avait de cette sainteté fut comme un bouclier qui repoussa la tentation dont il se sentit attaquer par le soupçon qui commençait à s'élever dans son cœur (*Orig.*, *Theoph.*, *Bern.*). Il ne se contenta pas de ne point juger, il voulut même ne pas voir, et c'est peut-être pour cette raison qu'il prenait des mesures pour se retirer.

Aussi la sage simplicité est fille de l'humilité ; et ceux qui sont vraiment humbles, n'ont les yeux ouverts que sur leurs propres défauts. Ils sont toujours appliqués à rechercher ce qui leur manque : *Ut sciam quid desit mihi* (*Ps.* XXXVIII, 5) ; et ils trouvent tant d'imperfections à déplorer en eux-mêmes, qu'ils n'ont pas seulement le temps de penser à celles des autres. Si néanmoins nous y en remarquons quelqu'une qui nous déplaise, au lieu de prendre d'abord le parti de les juger et de les accuser témérairement, voyons, dit saint Bonaventure, si cette même imperfection n'est point en nous ; et si elle y est, disons à Dieu, avec le prophète : *Ego sum qui peccavi* (*II Reg.*, XXIV, 7) : C'est moi, Seigneur, qui ai péché, et je dois m'accuser devant vous, au lieu d'accuser mon frère qui n'est peut-être pas aussi coupable qu'il me paraît ; et quand il le serait, j'apprends de saint Paul qu'*en le condamnant, je me condamne moi-même, puisque je fais les mêmes choses pour lesquelles je le condamne. In quo judicas alterum, te ipsum condemnas. Eadem enim agis, quæ judicas* (*Rom.*, II, 1).

2. Mais s'il nous est si utile de profiter du

conseil que nous donne le Fils de Dieu de ne point juger du tout, *nolite judicare*, à combien plus forte raison devons-nous garder le commandement qu'il nous impose, de ne juger jamais selon l'apparence : *Nolite judicare secundum faciem !* Il dit qu'il a reçu de son Père le pouvoir de juger, et il l'a reçu, parce qu'il est la vérité. Il n'y a donc que lui seul et ceux qu'il en a remplis par sa grâce qui puissent entreprendre de juger ; et si nous jugeons sur des apparences, et sans que la vérité nous éclaire, nous sommes manifestement usurpateurs d'un pouvoir divin.

C'est pour cela que saint Paul défendait aux premiers fidèles de condamner ceux qui étaient encore faibles dans la foi. Il voulait, au contraire, qu'ils les traitassent avec charité, et que celui qui vivait d'une certaine manière, ne méprisât point celui qui vivait autrement : *Car qui êtes-vous*, disait cet apôtre, *pour condamner le serviteur d'autrui? Qu'il tombe, ou qu'il demeure ferme, cela regarde son maître* (*Rom.*, XIV, 4), et ne vous regarde pas. Juger est un acte de supériorité. Celui que nous jugeons n'est pas né notre sujet ; il a un maître qui est Dieu, et c'est à lui seul qu'en appartient le jugement, parce qu'il s'est réservé la connaissance du secret des cœurs, connaissance qu'il n'a donnée ni aux hommes, ni aux démons, ni aux anges. C'est pourquoi, comme nous le dit saint Paul, *ne jugeons point avant le temps, et attendons que le Seigneur vienne. C'est lui qui produira dans la lumière ce qui est maintenant caché dans les ténèbres ; c'est lui qui découvrira les plus secrètes pensées des cœurs, et alors chacun recevra la louange qui lui sera due ou le blâme qu'il aura mérité* (*I Cor.*, IV, 5).

De vous faire ici le détail de toutes les apparences qui donnent lieu aux jugements téméraires, le temps n'y suffirait pas. Il faut seulement, messieurs, vous en marquer quelques-unes des principales, afin que par l'injustice qûe vous trouverez dans celles-là, vous jugiez de celle qui se trouve dans toutes les autres.

On juge qu'un homme est criminel, parce qu'il est malheureux, et rien n'est plus injuste ; car c'est là le jugement téméraire que firent les amis de Job, en se persuadant qu'une vertu solide ne pouvait pas être traitée avec tant de sévérité (*Job*, IV). Mais ils se trompaient, dit saint Grégoire, pape, puisque Dieu déclara, pour justifier son serviteur, que s'il le frappait, ce n'était pas pour punir ses offenses, mais pour donner plus d'éclat à sa vertu. Ce n'est donc pas une marque que l'on soit dans la disgrâce de Dieu, que d'être dans celle des hommes, puisqu'au contraire, *Dieu frappe tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants.* Ainsi, bien loin de juger que les malheureux soient coupables, nous devons tirer de leur malheur même, un bon augure pour leur salut, respecter en leur personne la main de Dieu qui les afflige pour les sanctifier ; et si nous avions de la foi, nous irions jusqu'à désirer pour nous-mêmes l'état où nous les voyons.

On juge qu'un homme est criminel aujourd'hui, parce qu'il l'était hier, et rien n'est plus injuste ; car c'est là le jugement téméraire du Pharisien, qui croyait que le Publicain fût pécheur, quoiqu'il eût été justifié (*Luc.*, XVIII, 11). N'appuyons donc pas nos jugements sur les défauts que nous avons autrefois remarqués dans nos frères ; et que savons-nous si, depuis ce temps-là, la miséricorde du Seigneur ne s'est pas étendue sur eux?

On juge qu'un homme est criminel, parce que les autres croient qu'il le soit, et rien n'est plus injuste ; car c'est là le jugement téméraire, où les Juifs voulaient faire tomber Pilate, quand ils lui disaient que *si Jésus-Christ n'eût pas été un malfaiteur, ils ne l'auraient pas livré entre ses mains* (*Joan.*, XVIII, 30). Il ne faut donc pas que nous soyons assez crédules pour condamner nos frères sur la foi d'autrui.

On juge que l'intérieur est mauvais, parce que l'extérieur n'est pas réglé, et cette conduite est encore injuste ; car, comme dit saint Bernard (*Serm. 4, in Cant.*), quoiqu'il n'y ait point de péché à croire le mal que nous voyons manifestement, quand nous ne pouvons pas excuser l'action de nos frères, il faut que nous soyons assez charitables pour excuser leur intention ; il faut alors nous persuader qu'ils ont péché par hasard, par surprise, par ignorance, ou de quelque autre manière ; et si nous observons le précepte de l'Evangile, en les aimant comme nous-mêmes, nous ne manquerons pas d'inventions pour les excuser.

Or, messieurs, s'il est injuste de juger, quand on n'a que des apparences ; combien l'est-il davantage, quand on n'en a pas une seule? Car qui n'admirera le procédé extravagant de ce tribun de Jérusalem, dont il est parlé dans le livre des Actes (*Act.*, XXII)? Les Juifs, émus d'un discours que saint Paul vient de leur faire, jettent leurs robes à terre et de la poudre en l'air (effet ridicule de la colère de cette nation), et, élevant leur voix, ils s'écrient qu'il faut ôter du monde ce méchant, et que c'est un crime que de le laisser vivre. Que fait alors le tribun? Il ne s'arrête pas à des apparences claires, qui peuvent lui persuader que tout accuse les Juifs, et que tout justifie saint Paul ; mais, sans faire la moindre réflexion, ce juge stupide et téméraire croit que cet apôtre est coupable, parce que ses ennemis le disent. Il le fait mener dans la forteresse, et commande qu'on lui donne la question, pour tirer de sa bouche ce qui obligeait les Juifs à crier ainsi contre lui. En vérité, il était bien plus naturel d'interroger les Juifs que cet innocent. C'était à ceux qui se plaignaient à découvrir à leur juge la cause de leurs plaintes, et non pas à celui dont ils se plaignaient sans raison, lui qui d'ailleurs ne pouvait pas savoir de quoi ils se plaignaient. Condamne-t-on si légèrement un homme à des peines cruelles et honteuses, et peut-on asseoir un jugement solide sur une pensée, et sur une pensée si téméraire? Quoi qu'il en soit, voilà sa con-

duite, et voyez dans quelles absurdités l'on tombe, quand on s'abandonne à la témérité de ses propres jugements.

Conduite en effet tellement injuste et déraisonnable, que Dieu même a voulu la condamner par sa parole et par son exemple. Les villes que l'on ne nomme jamais sans alarmer la pudeur, s'étaient plongées dans une iniquité qui criait vengeance au ciel ; et les hommes perdus qui les habitaient, bien loin de la cacher par honte, prenaient effrontément plaisir à la publier : *Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt* (*Isai.*, III, 9). Cependant voici comment Dieu en usa avant que de les punir : *Descendam, et videbo, utrum sermonem qui venit ad me opere compleverint* (*Gen.*, XVIII, 20). Je descendrai, dit-il, et je verrai si les œuvres des habitants de ces villes répondent au cri qui est venu jusqu'à moi. Dieu examine tout, avant que de juger des coupables ; et nous, sans examen, nous condamnons des innocents. Dieu agit en hommes, pour instruire les hommes ; et nous, qui sommes des hommes, nous faisons les dieux, et jugeons de ce qui nous est inconnu avec autant de hardiesse que si nous connaissions le fond des cœurs. Sur des bruits et des rapports incertains, sur des soupçons très-mal fondés, nous condamnons souvent des personnes irrépréhensibles, dont la vie devrait nous servir de modèle. Hommes aveugles et insensés, corrigeons sur la sagesse de Dieu nos légèretés criminelles ; et puisqu'il s'est abaissé jusqu'à nous en donner l'exemple, apprenons de lui à former des jugements équitables.

3. Car si nous sommes réduits à la nécessité de juger, comme sans doute nous pouvons l'être, il faut alors que notre jugement soit juste, *justum judicium judicate ;* et afin qu'il le soit, l'Écriture et les Pères nous prescrivent trois règles principales, que je ne fais que parcourir.

La première, qu'avant de juger les autres, nous nous jugions nous-mêmes les premiers ; et nous le devons si bien, que c'est en vertu de l'ordre que Dieu nous en donne, que le roi prophète confesse contre lui son injustice au Seigneur (*Ps.* XI, 5), et que saint Paul nous assure que si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés (I *Cor.*, XI, 31). Règle certaine, mes chers auditeurs. Nous ne jugerons jamais mal de la faiblesse de notre prochain, si nous considérons bien la nôtre, si nous remarquons l'expérience que nous avons faite de tous les égarements de notre esprit, et si nous les repassons dans notre mémoire, comme un objet humiliant. Mais voilà ce que l'amour-propre ne nous permet jamais de faire. Par un artifice qui lui est naturel, il efface de notre esprit toutes les occasions où nous avons mal jugé ; et il nous rend présentes celles où nous avons jugé selon la justice, quoique ce n'ait été peut-être que par un pur effet du hasard.

Seconde règle. Notre jugement sera juste s'il est conforme à celui que nous voudrions que l'on fît de nous (*Matth.*, VII, 12). Un homme me fait tort, si, à force de me diffamer par ses médisances et par ses calomnies, il me fait perdre l'estime que les autres font de moi ; et ne lui fais-je pas le même tort quand sur une apparence légère je perds l'estime que j'avais pour lui ? Comme il me donne une moindre place dans l'esprit des autres en me diffamant, je lui en donne une moindre dans le mien en le jugeant, et l'injustice est égale. Je lui ôte au moins devant Dieu ce qui lui appartient, et Dieu connaît en moi cette injuste disposition. Si je ne le blesse point, en ce que le mal que je lui fais n'est pas de nature à être senti, parce qu'il est inconnu, je blesse la justice même, à qui toutes mes pensées sont connues ; et si je blesse la justice, la justice me punira.

Enfin, mes frères, pour renfermer toutes les règles en une, notre jugement sera juste s'il est conforme à la vérité ; car selon le principe que nous avons établi, il n'appartient qu'à la vérité de nous donner le pouvoir de juger nos frères. Ce n'est donc qu'autant que nous voyons de vérité, que nous avons ce pouvoir ; il n'y a que l'évidence qui nous le donne ; et comme nous avons rarement cette évidence, aussi avons-nous rarement le pouvoir de juger avec justice.

Mais c'est le malheur des hommes, que de porter leur jugement au delà de leurs lumières. Je vois, par exemple, une femme qui est vêtue d'une manière toute mondaine, et qui ne fréquente que des compagnies suspectes. Tout ce que j'en puis penser, c'est qu'elle est imprudente et immodeste, c'est que par les pompes du monde et de Satan qu'elle étale sur sa personne, elle manque aux promesses qu'elle a faites à Dieu dans son baptême. J'avoue que j'ai assez d'évidence pour porter mon jugement jusque là ; mais aussi c'est là qu'il faut que je l'arrête ; et quoique toutes ces apparences me portent à juger qu'elle n'a point la vertu qui fait la gloire de son sexe, il ne m'est pas permis d'aller si loin. Je puis bien penser que dans cet état de luxe et de mondanité, elle peut servir d'instrument au démon, pour faire perdre la pureté à plusieurs, mais je ne puis pas juger qu'elle-même l'ait perdue. Mes lumières ne vont point jusque là, et mon jugement n'y saurait aller sans injustice. Car il faut toujours s'en tenir à cette maxime générale, qui est aussi bien fondée sur la raison que sur la religion : que pour ne point juger, le doute suffit ; mais que pour juger, la certitude est nécessaire.

Je prie Dieu, mes frères, que vous régliez désormais votre vie sur cette maxime, et sur toutes les autres que je viens d'établir dans ce discours, afin qu'elles vous portent à craindre la témérité de vos propres jugements, et à vous servir des moyens que Jésus-Christ vous donne pour l'éviter. Car enfin, peut-on assez craindre un péché qui fait des ravages si étranges dans la république chrétienne, qui donne un champ libre à la malignité, qui attaque directement la sainteté, qui s'étend et qui se dilate comme une maladie contagieuse, et dont les effets et les suites tendent à détruire la charité et à ébranler les

plus solides fondements du christianisme. C'est ce qui a fait dire à saint Ambroise cette parole terrible, que quand nous jugeons témérairement dans une matière importante, nous commettons quelquefois un plus grand péché que n'est le péché même de celui que nous jugeons : *Sæpe in judicando majus peccatum judicii est, quam peccatum ipsius est de quo fuerit judicatum.* Et il faut pour cela que le jugement téméraire ait la malheureuse propriété de faire passer dans nous les péchés que nous imputons aux autres. La passion dont nous sommes prévenus, ou le peu de justesse de notre esprit, nous fait juger, sur un rapport incertain, qu'une action qui est bonne en elle-même, est mauvaise dans ses motifs; cette entreprise que nous faisons sur les droits de Dieu en jugeant de l'intérieur est quelquefois plus condamnable que ne le serait le mal même que nous imputons à notre frère; car voilà les conséquences que l'on peut tirer de la doctrine de saint Ambroise : *Sæpe in judicando majus peccatum judicii est, quam peccatum ipsius est de quo fuerit judicatum.*

Ah ! mes frères, si cela est ainsi, de combien de péchés ne nous trouverons-nous point coupables au jugement de Dieu ! Prévenons-en la terreur, ou en ne jugeant point du tout, ou en ne jugeant jamais sur des apparences trompeuses, ou en jugeant toujours selon la vérité et dans les règles de la plus exacte justice. Il est vrai que l'ignorance où nous sommes plongés en cette vie, ne nous permet pas d'éviter toutes sortes de témérités. Aussi faut-il dire pour notre consolation, qu'elles ne sont criminelles qu'autant que nous nous y arrêtons après les avoir formées, et, comme dit saint Bernard, la seule pensée ni le sentiment même ne saurait nuire s'il n'est suivi du consentement : *Non nocet sensus ubi non est consensus* (*Bern., de Inter. Dom. c.* 19). Mais si nous ne pouvons pas éviter toutes les témérités, au moins devons-nous nous en garder autant que nous le pouvons, et pour cela demander à Dieu les lumières dont nous avons besoin ; au moins devons-nous faire pénitence de celles que nous connaissons, et gémir de celles que nous ne connaissons pas.

Si nous ne jugeons point, ou si nous ne jugeons qu'avec les circonstances que le Fils de Dieu nous prescrit dans l'évangile de ce jour, nous ne serons point jugés; car comme il a promis à la parfaite pauvreté le pouvoir de juger les douze tribus d'Israël, il promet à la retenue et à la sagesse des jugements, le privilége de n'être point jugé : privilége qui ne serait pas bien considérable, s'il ne regardait que le temps; mais il sera suivi de la récompense éternelle : et je vous la souhaite, etc.

SERMON XL.

POUR LE MERCREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME.

De l'aveuglement du pécheur.

Cæcus cum essem, modo video.

J'étais auparavant aveugle, et je vois maintenant (*Saint Jean, ch.* IX).

L'évangile de ce jour nous découvre deux sortes d'aveuglements qui sont d'une nature bien différente. L'un corporel, dans un homme aveugle dès sa naissance, à qui Jésus-Christ donne la vue. L'autre spirituel, dans les pharisiens qui ne veulent pas reconnaître la vertu de la divinité dans ce prodige. L'un de ces aveuglements est guéri, l'autre ne l'est pas, quoique le miracle qui guérit le premier dût être le remède du second.

Mais en vain cet homme publie qu'il n'avait jamais vu le jour, et que maintenant il le voit. En vain ses parents assurent que cet homme qui voit clair est leur fils, et qu'il était né aveugle. En vain tout le peuple admire la guérison surprenante d'un aveugle reconnu, que chacun avait vu auparavant demander l'aumône. L'obstination des pharisiens subsiste toujours. Ils ne voient pas ce que tout le monde voit. Bien loin de reconnaître leur Messie à une marque si éclatante, il soutiennent que c'est un méchant et un imposteur, et ils veulent même que l'on ajoute foi à des accusations sans fondement et sans preuves.

Dieu pouvait-il nous marquer d'une manière plus expresse, que l'aveuglement de l'âme est infiniment plus à craindre que celui du corps? Il n'y a rien de plus grand dans le monde que l'homme, rien de plus grand dans l'homme que l'âme, rien de plus grand dans l'âme que l'entendement. On peut dire que c'est l'œil qui l'a conduit, le flambeau qui l'éclaire, le soleil qui fait son jour (*Chrys. Hom.* 55 *in Joan.*) : d'où il s'ensuit que le plus grand malheur de l'homme est d'être frappé d'aveuglement dans la plus noble partie de son âme, et de n'y avoir qu'un œil fermé, qu'un flambeau éteint, qu'un soleil éclipsé.

Mais voici, mes frères, ce qu'il y a de plus terrible dans ce malheur. L'homme qui est si touché de l'aveuglement corporel, et qui dit alors avec la même désolation que Tobie : *De quelle joie serai-je capable, depuis que je ne vois plus la lumière du ciel?* Ce même homme a une indifférence brutale pour l'aveuglement spirituel, parce qu'il préfère le soin de son corps à celui de son âme.

Cette préférence injuste ne lui est pourtant pas naturelle, car Dieu le créa, dit l'Ecriture, dans une droiture parfaite : *Fecit hominem rectum* (*Eccle.* VII, 30), et cette droiture est appelée par les Pères, l'ordre de l'amour, *ordo amoris*. Ils veulent dire que Dieu mit dans l'homme en le créant, un amour réglé qui le portait à aimer Dieu plus que son âme, et son âme plus que son corps, parce qu'elle approche plus de Dieu, qui est un esprit pur. Mais dès le moment que le péché l'eut fait sortir de cet ordre, il tomba dans un désordre qui, en l'éloignant de la lumière de Dieu, attira son aveuglement propre et celui de ses descendants. Aveuglement malheureux qui fait que l'on est trompé et qu'on veut l'être, qui fait prendre les ténèbres pour la lumière, le mal pour le bien,

l'erreur pour la vérité ; et cette persuasion vient enfin s'enraciner tellement dans l'esprit, qu'elle conduit insensiblement à l'obstination du cœur.

Comme c'est l'état le plus horrible où un chrétien puisse tomber, et que d'ailleurs notre évangile nous le représente dans l'exemple le plus fort et le plus touchant, Dieu m'a inspiré, mes frères, de vous en parler aujourd'hui, peut-être parce qu'il a résolu de se servir de ma faible voix pour confirmer quelque juste dans la lumière, ou pour dissiper les ténèbres de quelque pécheur. Mais quoi qu'il en soit de ses desseins adorables, je vais suivre l'impression puissante de son esprit, et je renferme mon dessein dans les paroles de mon texte, qui réduisent ce grand sujet à deux chefs également instructifs et édifiants. L'un a rapport au pécheur aveugle : *cæcus cum essem*, et l'autre au pécheur qui voit clair : *modo video*. J'ai donc à vous montrer d'abord comment il tombe dans l'aveuglement, et ensuite comment il en peut sortir. Dans ma première partie, je découvrirai la source du mal, afin qu'en la connaissant on la craigne, et qu'en la craignant on l'évite. Dans la seconde, j'en proposerai les remèdes, afin que ceux qui ne l'auront pas évité, fassent tous leurs efforts pour en guérir.

Mais pour parler avec fruit de l'aveuglement du pécheur, j'ai besoin moi-même d'être éclairé par le *Père des lumières*. Aidez-moi à obtenir ce secours par l'intercession de celle que l'Eglise invoque comme l'avocate des pécheurs : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'aveuglement de l'esprit a toujours été considéré par les Pères et par les théologiens, ou comme une cause du péché, ou comme un péché, ou comme une peine du péché. C'est pour cela que l'Ecriture l'attribue à trois causes différentes, tantôt au démon, tantôt à l'homme, et quelquefois à Dieu même. Le démon le produit quand l'aveuglement est la cause du péché ; l'homme le produit quand l'aveuglement est un péché ; et c'est Dieu même qui le produit quand l'aveuglement est la peine du péché. C'est ici, messieurs, une matière très-importante, qui a été la source de plusieurs erreurs contre la religion, et qui donne lieu à beaucoup de faux raisonnements dans le monde. Heureux si je pouvais la traiter avec la force et la clarté nécessaires pour vous convaincre que vous devez vous défier de l'esprit humain, et que le parti le plus sage et le plus sûr est de déférer en tout aux décisions de l'Eglise.

1. Je dis en premier lieu que le démon produit l'aveuglement des pécheurs, lorsqu'il connaît qu'en les aveuglant il les fera tomber dans le péché. Mais pour comprendre ce qui le pousse à nous aveugler, il faut faire une grande différence entre sa volonté et son pouvoir. La volonté qu'il a de nous aveugler pour nous perdre vient de lui-même, et le pouvoir qu'il a de nous perdre vient de Dieu. La volonté qui vient de lui est toujours mauvaise, parce qu'elle est un effet de sa malice ; mais le pouvoir que Dieu lui donne est toujours juste, parce, dit saint Augustin, qu'*il ne vient pas d'inimitié ni de haine, mais du zèle de cette justice vindicative qui punit les péchés*. Aussi saint Grégoire pape remarque que le démon, dont le roi Saül était tourmenté, portait deux noms bien différents : il s'appelait l'esprit de Dieu et le malin esprit : *Spiritus Dei malus exagitat te* (I *Reg.*, XVI, 15). Il s'appelait l'*esprit de Dieu*, parce qu'il avait reçu de Dieu le pouvoir de tourmenter Saül, et il s'appelait le *malin esprit*, parce qu'il contentait sa propre malice en le tourmentant.

Ce principe étant supposé, je reprends ma proposition et je dis que le démon aveugle les pécheurs toutes les fois que Dieu, justement irrité contre eux, lui en donne le pouvoir, parce qu'il sait bien que les ayant aveuglés, il les engagera sans peine dans toutes sortes de crimes. Personne n'a mieux exprimé cette vérité que David, lorsqu'après l'avoir apprise par une fatale expérience, il disait : *Fiat via illorum tenebræ, et lubricum, et angelus Domini persequens eos* (*Ps.* XXXIV, 6). Que leur voie soit pleine de pentes et de ténèbres, et que l'ange du Seigneur les poursuive pour les faire tomber. Ce n'est point un souhait, dit saint Augustin, c'est une prophétie : *Non exoptantis est, sed prophetantis*. Prophétie où il est marqué que la voie des pécheurs sera glissante et ténébreuse ; glissante par elle même, ténébreuse par la malice du démon qui, en les poursuivant par des tentations, tantôt artificieuses et tantôt violentes, les fera tomber dans le péché : *Et angelus Domini persequens eos.*

On sait par exemple quel est le pas le plus glissant de la jeunesse ; et le démon voyant qu'un jeune homme, qui conserve encore les fruits de son éducation, n'ose, pour ainsi dire, mettre le pied sur ce penchant de peur de glisser, couvre son chemin de ténèbres, afin qu'il ne voie pas le danger. Il lui fait entendre que c'est être d'une humeur sauvage que d'éviter la conversation des personnes de différent sexe ; qu'il n'y a proprement que ce commerce qui apprenne à vivre ; qu'un regard n'est pas un crime, et qu'une visite faite sans mauvais dessein n'a rien de condamnable en elle-même. Ainsi le démon est auteur de ce premier aveuglement qui, n'étant point évité par la réflexion et par la sagesse, sera dans la suite la source infaillible de plusieurs péchés, de toutes les mauvaises pensées de ce jeune homme, de tous ses désirs déréglés, de toutes ses actions infâmes, de la vanité qui l'engagera dans le jeu, dans le déréglement et dans le luxe, des tromperies qu'il fera pour en soutenir la dépense, du mépris ou de la profanation des sacrements, en un mot de la vie criminelle qui le conduira insensiblement à l'oubli de Dieu, à l'endurcissement du cœur, et peut être, avec le temps, à l'impénitence finale

On peut en dire autant de plusieurs autres

péchés, où peuvent tomber les personnes de tout âge, de toute condition et de tout sexe; car il y a partout un pas glissant où le démon ne manque jamais de répandre des ténèbres pour aveugler ceux qui sont obligés d'y marcher; et c'est ainsi qu'il traita nos premiers pères. Il ne les aveugla d'abord que parce qu'il espéra que cet aveuglement leur ferait commettre un péché qui serait la source de plusieurs autres. Comme cet artifice lui réussit à leur égard, il s'en sert encore pour nous perdre, et il n'est pas possible de comprendre comment nous nous défions si peu d'un ennemi qui nous a fait tomber mille fois dans ce piége. Mais passons à des vérités qui ont plus besoin d'être éclaircies.

2. J'ai dit en second lieu que l'homme est auteur de son propre aveuglement, lorsque cet aveuglement est un péché, et il l'est toutes les fois qu'il est causé par la passion ou par la malice.

Pour commencer par la passion, il faut savoir qu'elle est un feu, mais un feu d'enfer, où saint Hilaire m'apprend, après le Prophète, qu'il se fait une séparation des plus étonnantes. Le feu qui sert ici à nos usages a deux qualités inséparables, celle d'éclairer et celle de brûler; mais la voix de Dieu les sépare en l'autre vie, en mettant la qualité qu'il a d'éclairer dans le ciel, et celle qu'il a de brûler en enfer : *Vox Domini intercidentis flammam ignis* (*Ps.* XXVIII, 7); de sorte que le feu du ciel éclaire et ne brûle pas, et que le feu d'enfer brûle et n'éclaire pas.

Le feu de la cupidité, mère de toutes les passions, tient de la nature de ce dernier en ce qu'il empêche de voir. Le feu est tombé, dit le Prophète, et les pécheurs n'ont pas vu le soleil : *Supercecidit ignis, et non viderunt solem* (*Ps.* LVII, 9), et saint Augustin ajoute : *Supercecidit ignis cupiditatis, et non viderunt solem veritatis*, le feu de la cupidité est tombé sur l'œil de leur âme, qui est l'entendement, et ils ont perdu de vue le soleil de la vérité.

Or, mes frères, cet aveuglement est un péché, et voici comment. Dieu a soumis la cupidité à la raison, quand il a dit à l'homme, même après sa chute : *Sub te erit appetitus tuus* (*Gen.*, IV, 7; *Rom.*, VI, 14), vous tiendrez sous vous votre concupiscence, et vous la dominerez; et les pécheurs soumettent au contraire la raison à la cupidité; ils aiment si fort leurs plaisirs, qu'au lieu que la raison devrait régler l'usage que la cupidité leur en fait faire, la cupidité persuade à la raison que l'excès n'est pas un crime, et, par cette persuasion, elle l'aveugle. Selon l'ordre naturel, la lumière devrait tomber de la partie supérieure de l'âme, qui est la raison, sur l'inférieure, qui est la passion. Mais comme la partie inférieure est devenue supérieure depuis qu'ils se conduisent par passion et non plus par raison, le feu tombe par un ordre renversé de la hauteur où la cupidité s'est élevée, sur la raison qui est tombée dans un abîme d'aveuglement : *Supercecidit ignis cupiditatis.* Qu'on leur montre après cela le soleil de la vérité, ils en détourneront les yeux. Qu'on leur dise tant qu'on voudra que cette vérité leur commande de renoncer à tous les plaisirs défendus, ils ne la verront point, parce que l'attachement invincible qu'ils ont à ces mêmes plaisirs les empêche de la voir : *Supercecidit ignis cupiditatis, et non viderunt solem veritatis;* et cet aveuglement n'excuse pas leur péché, parce qu'étant causé par la passion, il est lui-même un péché.

Or, si la passion ne l'excuse point, jugez si la malice l'excuse. Peut-on excuser l'aveuglement des Juifs, lorsqu'après des témoignages si authentiques, ils ne veulent pas reconnaître le Messie dans la guérison de l'aveugle-né? *Ils ne savent*, disent-ils, *d'où il est. Et c'est ce qui est étonnant*, leur répond cet homme guéri, *que vous ne sachiez d'où il est, et qu'il m'ait ouvert les yeux.* Il paraît bien qu'il ne tenait qu'à eux de le savoir; mais leur malice les a aveuglés. *La lumière est venue jusqu'à eux, et ils ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. Car celui qui fait le mal hait la lumière et n'en approche point, de peur qu'elle ne le convainque du mal qu'il fait* (*Joan.*, III, 19).

C'est l'horreur qu'ils ont eue de cette lumière qui leur a fait mépriser les instructions et les exemples d'un Dieu incarné, qui les a portés à le faire mourir pour étouffer une vie qui était la condamnation de la leur, et qui leur a inspiré les pensées impies, que Salomon leur fait exprimer en ces termes : *Condamnons-le à la mort la plus infâme, parce qu'il nous est incommode, et nous déshonore en décriant notre conduite. Il se glorifie d'avoir Dieu pour père, éprouvons quelle en sera la fin; car s'il est véritablement Fils de Dieu, il le délivrera de ses ennemis* (*Sap.*, II, 12). Voilà leur langage, et voici ce que la Sagesse en a dit : *Hæc cogitaverunt, et erraverunt; excæcavit enim illos malitia eorum.* Ils se sont égarés dans leurs pensées, et leur malice les a tellement aveuglés qu'ils n'ont pas vu ce qu'il y avait de plus évident et de plus clair; ils n'ont pas vu que toutes les prophéties s'accomplissant en Jésus-Christ, il était le Messie attendu; que, menant une vie si pure et si innocente, ils ne devaient pas le condamner à une mort infâme; que faisant tous les jours des miracles, et prêchant une doctrine toute céleste, bien loin de mériter qu'on le persécutât, il méritait au contraire que tout le monde le suivît; que, pénétrant le secret des cœurs et remettant les péchés, il fallait nécessairement qu'il fût Dieu. Si, après des marques si éclatantes de sa mission, les Juifs ne l'ont pas connu, il n'a tenu qu'à eux de le connaître, et ainsi leur aveuglement ne les a point excusés, parce qu'il était un effet, non seulement de leur négligence, mais de leur malice : *Excæcavit enim illos malitia eorum* (*Petr. Chrys., serm.* 50).

C'est, mes frères, l'état de tous les pécheurs : *Ils marchent en aveugles, parce qu'ils ont péché contre le Seigneur* (*Soph.*, I, 17), et

que les ténèbres dont leurs péchés les environnent, les empêchent de voir la misère où ils sont. Quand la tentation commence, ils ne veulent pas voir : *Noluit intelligere, ut bene ageret* (*Ps.* XXXV, 4), et alors leur aveuglement est criminel, parce qu'il est volontaire. Quand leur malice est consommée par le nombre ou par l'énormité de leurs péchés, ils ne peuvent plus voir : *Non potui ut viderem* (*Ps.* XXXIX, 13); et alors leur aveuglement ne laisse pas d'être criminel, étant volontaire en sa cause, puisqu'ils se sont volontairement engagés dans l'impuissance de voir, vérifiant ainsi cette terrible parole du Fils de Dieu, répétée par ses apôtres, que celui qui fait le péché est esclave du péché : *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati* (*Joan.*, VIII, 34; *Rom.*, VI, 6; II *Petr.*, II, 19).

Misérable servitude, qui fait que l'homme, toujours libre par sa nature, souffre néanmoins quelque violence dans sa volonté (*Aug.*, *Tract.* 41 *in Joan.*). Je ne sais, dit saint Bernard (*Serm.* 81 *in Cant.*; *Item*, *lib. de Grat. et lib. Arb.*), par quelle étrange manière la volonté corrompue par le péché se fait à elle-même une nécessité de le commettre. C'est ce qui faisait dire à un pécheur, qui gémissait sous le poids de cette nécessité malheureuse : *Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi* (*Isa.*, XXXVIII, 14). Mais, faisant un retour sur sa conduite, il ajoutait aussitôt après : *Que dirai-je, et que lui répondrai-je, m'étant mis moi-même en cet état?* Montrant par là que si la nécessité où il se trouvait de faire le mal le rendait digne de compassion, la volonté qu'il avait de le faire le rendait inexcusable.

Ainsi, messieurs, le pécheur qui, par son aveuglement, s'est engagé dans cette nécessité volontaire, se trouve en même-temps esclave et libre : esclave, parce qu'il commet nécessairement le péché; libre, parce qu'il veut le commettre. Et ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il est coupable en ce qu'il est libre, et esclave en ce qu'il est coupable, et, par conséquent, esclave par la même raison qu'il est libre. Il ne fait pas le bien qu'il voudrait faire; mais personne ne l'en empêche que lui-même. Il fait le mal qu'il ne voudrait pas faire, mais personne ne l'y pousse que lui-même (*Rom.*, VII, 19). Si le penchant qui le porte au mal était tellement violent qu'il ne fût pas volontaire, le pécheur pourrait s'excuser, ou si ce penchant était tellement volontaire qu'il ne fût pas violent, le pécheur pourrait se corriger. Mais de quelque côté qu'il se tourne, il n'y a point d'issue pour lui, parce que la volonté le rend inexcusable et la nécessité incorrible, et il n'y a que la grâce toute-puissante de Jésus-Christ qui puisse le retirer d'un abîme si profond : *Nusquam exitus misero patet, quem et voluntas inexcusabilem et incorrigibilem necessitas facit.* C'est ainsi qu'a raisonné saint Bernard.

Voilà, mes frères, quel est l'horrible esclavage du péché : *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati.* L'aurez-vous compris, et aurez-vous compris sans horreur, que c'est vous-mêmes qui le produisez? Cet esclavage, n'en doutez pas, il est la suite d'un aveuglement qui vous cache insensiblement tous vos devoirs, et à la fin le péché même. Quand on met un voile épais sur vos yeux, vous ne voyez ni le voile ni les objets qui vous environnent. Tout de même, lorsque vous tombez dans le péché, et que vous y demeurez volontairement par une habitude invétérée, vous perdez peu à peu la connaissance de tout ce qui vous est utile pour le salut, et enfin, vous ne connaissez plus ce qui vous conduit à votre perte. Vous marchez dans cette voie pleine de ténèbres, dont parle le Sage, que vous prenez pour la lumière, et en y tombant à toute heure, vous ne savez pas même où vous tombez, parce que vous vous aveuglez de plus en plus par vos chutes : *Via impiorum tenebrosa, nesciunt ubi corruant* (*Prov.*, IV, 19). De tous les états du monde, c'est sans doute le plus déplorable, et pourtant celui que l'on y déplore le moins, parce que la lumière venant à manquer, on est d'autant plus misérable que l'on ne connaît plus sa misère (*Aug.*, *Confess.*).

3. C'est donc ainsi que l'homme s'aveugle lui-même. Mais la troisième cause de son aveuglement, considéré comme la peine du péché, vient de Dieu; et c'est ici, messieurs, que vous devez renouveler votre application pour comprendre une vérité qui a besoin d'être éclaircie. On ne doit pas avoir la témérité de la condamner, puisqu'elle est répandue dans toutes les pages des livres saints. Il ne s'agit que de la bien entendre, parce que les hérétiques anciens et nouveaux lui ont donné un sens très-injurieux à la sainteté de Dieu.

Il faut distinguer, dit saint Thomas, deux choses dans l'aveuglement et l'endurcissement des pécheurs (*S. Th.*, 1, 2, *q.* 79, *a.* 3 *et* 4). L'une est le mouvement du cœur qui s'attache au mal et qui se détourne de la lumière divine (*Jacob.*, I, 13); et comme ce mouvement ne vient point de Dieu, il est certain que dans ce sens Dieu n'aveugle ni n'endurcit; car, comme il ne peut être tenté d'aucun mal, il ne tente aussi personne. L'autre est la soustraction de la grâce, qui n'éclaire point l'esprit en lui découvrant ce qu'il faut faire pour bien vivre, et qui n'amollit point le cœur, en le portant à bien vivre; et comme cette soustraction vient de Dieu à qui seul la grâce appartient, il est certain que dans ce sens il aveugle et il endurcit. Ecoutez saint Jean après Isaïe : *Il a aveuglé leurs yeux et il a endurci leur cœur, afin qu'ils ne voient point des yeux et qu'ils ne comprennent point du cœur, et qu'ainsi ils ne se convertissent point, et que je ne les guérisse pas* (*Joan.*, XII, 40; *Isa.*, VI, 10; *Rom.*, 6).

C'est pour cela que saint Augustin, appuyé sur ces oracles de l'Ecriture vérifiés par l'expérience de tous les siècles, nous représente Dieu élevé au-dessus des cieux, d'où selon la loi immuable de sa justice, il répand sur les passions injustes les différentes

sortes d'aveuglement, qu'elles ont justement mérité : *Lege infatigabili spargens pœnales cœcitates super illicitas cupiditates* (*Aug.*, *Conf. l.*I, *c.* 18).

Il est vrai que du temps même des apôtres il y eut des hérétiques, qui, abusant de cette conduite de Dieu sur les hommes, le faisaient auteur du péché, et il fallut que saint Jacques s'élevât contre cette hérésie naissante, pour décider que Dieu ne tente personne pour le porter au mal : *Deus enim intentator malorum est.* Cependant, malgré cette ancienne décision, Calvin a osé soutenir le même blasphème dans le dernier siècle, en disant que Dieu est la cause positive de la malice du péché. Mais l'Eglise a condamné la pensée impie de cet hérésiarque en décidant que Dieu hait tout ce qui mérite d'être haï, et qu'il en inspire la haine à ceux qui le craignent; que celui qui est bon ne l'est que par sa grâce, que celui qui est méchant l'est par lui-même, et que sous son règne, qui est un règne de justice, nul ne peut souffrir la moindre peine, sans l'avoir justement méritée.

Nous en avons deux exemples remarquables, l'un en la personne des païens, l'autre en la personne des Juifs, qui ont été et qui seront dans la suite des siècles la figure de tous les pécheurs.

Dieu, dit saint Paul (*Rom.*, I, 20), tout invisible qu'il est, s'est fait connaître aux païens par les créatures visibles; mais après l'avoir connu, ils ne l'ont pas glorifié, et par cette ingratitude, ils se sont aveuglés eux-mêmes : *Obscuratum est insipiens cor eorum.* Enfin Dieu, voulant punir le péché par lequel ils se sont aveuglés, les a abandonnés à leur aveuglement propre, non pas, dit saint Augustin, par quelque mouvement de sa part que l'on puisse appeler péché, mais par un coup de sa justice, qui châtie un chacun selon qu'il l'a mérité, et qui punit le péché en abandonnant le pécheur au péché même : *Non est peccatum Dei, sed judicium.* C'est ainsi, pécheurs, que Dieu vous aveugle, tantôt par la lumière même dont vous abusez pendant qu'elle est en votre puissance, et tantôt par la soustraction de cette même lumière dont vous avez trop longtemps abusé.

Combien d'hérétiques se sont aveuglés en lisant l'Ecriture! Combien d'impies et de libertins en abusant des vérités catholiques! Combien de dévots en se glorifiant des grâces qu'ils ont reçues! Et alors Dieu aveugle les hommes, comme le soleil aveugle les malades. Cet astre produit toujours la lumière, et si elle aveugle par accident, ce n'est pas le défaut du soleil, qui la donne toujours pour éclairer, c'est le défaut des yeux, qui ne sont pas disposés à la recevoir.

Quelquefois, dit saint Augustin, le mépris invétéré de cette lumière fait que Dieu l'ôte entièrement : *Excœcat Deus deserendo, non adjuvando.* Il ne vous pousse point au péché, mais en punition des péchés que vous avez commis, il n'empêche pas que vous n'en commettiez plusieurs autres; et pour cela il retire les grâces qui vous auraient empêchés de les commettre; une inspiration qui vous aurait touchés, un avis charitable qui vous aurait détrompés, une prédication qui vous aurait convertis. Et par là, vous voyez que le jugement qui s'est accompli dans les païens, s'accomplit en vous.

Qu'est-ce que Dieu n'a pas fait encore pour éclairer les Juifs, et n'est-il pas visible qu'ils se sont précipités eux-mêmes dans leurs ténèbres? Ajoutons à ce que nous en avons déjà dit la preuve convaincante que nous en donne notre Evangile. Vous voyez avec quel soin ils s'informent de la guérison de l'aveugle-né. Mais-ne pensez pas que ce soit dans l'intention de la croire; ce n'est que pour en détruire la créance dans l'esprit du peuple. Ils y opposent de vaines raisons, dont leurs passions sont la source, et quand l'évidence les force à les abandonner, ils ont recours à d'autres, qui ne sont pas moins vaines que les premières. D'abord, ils ne veulent pas croire que cet homme qui voit clair fût né aveugle. Ils l'interrogent lui et ses parents, et par les réponses qu'on leur fait, ils sont pleinement convaincus de l'aveuglement passé et de la vue présente de cet homme, mais cela ne leur suffit pas encore; ils lui font répéter plusieurs fois la manière dont il a été guéri, pour chercher dans son récit quelque prétexte d'éluder ce miracle, et n'en pouvant trouver aucun, ils veulent obliger cet homme à condamner sans raison celui qui lui a donné la vue : *Da gloriam Deo, nos scimus quia hic homo peccator est.* Rendez gloire à Dieu, disent-ils, nous savons que cet homme est un méchant et un imposteur. Mais l'aveugle guéri se trouve toujours le plus fort, parce qu'il défend la vérité et que les autres la combattent; et comme ils n'ont rien à répliquer à ce qu'il leur allègue pour la défense de Jésus-Christ, alors, se voyant poussés à bout, ils tournent toute leur fureur contre cet innocent, et, sous le vain prétexte qu'il ne veut être ni ingrat ni aveugle comme eux, ils le chargent d'injures, et le chassent honteusement de la synagogue.

Eh! mon Dieu, quelle crainte cet exemple ne doit-il pas nous donner de votre justice, qui punit le péché par un aveuglement si terrible! Evitons, mes frères, toutes les passions qui le causent, dont les plus ordinaires sont, comme il paraît par les pharisiens, l'envie secrète, l'orgueil intérieur, l'appréhension de déchoir de notre réputation et de notre rang, et surtout la haine des vérités qui nous convainquent des crimes que nous nous dissimulons à nous-mêmes.

Après de telles preuves et de tels exemples ne croyez donc pas, pécheurs, que Dieu soit auteur de vos péchés, sous prétexte qu'il vous livre à la concupiscence de votre cœur corrompu. Il ne vous y livrerait pas si vous travailliez à la vaincre, mais il vous

y livre, parce que vous la faites régner. Les voies de Dieu sont bien différentes de celles des hommes. Vous vous croyez dans les bonnes grâces de ceux-ci, quand ils vous accordent ce que vous leur demandez ; mais quand vous prospérez dans votre vie criminelle, vous devez conclure que vous êtes dans la disgrâce de Dieu. Le croiriez-vous ? c'est en punition de ce que vous avez trop d'avidité pour les biens de la terre, que Dieu permet que les occasions et les moyens de les augmenter s'offrent si favorablement à votre passion ; et c'est pour punir votre ambition et votre orgueil, qu'il permet que toutes les portes s'ouvrent aux soins que vous prenez de vous agrandir. On vous entend dire quelquefois : Dieu m'a fait la grâce de réussir dans mes desseins, et de m'avancer dans le monde. Aveugles, appelez-vous grâce ce qui n'est alors pour vous qu'un effet de colère?

Mais, grand Dieu, les hommes n'en connaissent point de cette espèce : *Quis novit potestatem iræ tuæ* (*Psal.* LXXXIX, 21) ? La plupart ne connaissent de colère que celle qui leur fait ressentir quelque peine ; et comme ils sont charnels, ils ne ressentent de peine que celle qui blesse la sensibilité de leur chair. Trouver des richesses quand on les cherche, avoir des plaisirs quand on les désire, obtenir des emplois honorables quand on les poursuit, ce ne sont point là des peines au jugement de ceux qui aiment ces biens trompeurs. Il leur semble au contraire, ô mon Dieu, que vous les aimez, quand vous leur accordez ce qu'ils aiment, que vous les traitez favorablement, quand vous exercez votre plus grande colère sur eux, et ils font leur bonheur de cette même colère, parce qu'étant aveugles, ils ne sont plus capables de faire un juste discernement entre la vraie et la fausse félicité. Que si le ver intérieur, qui ne meurt point, leur fait sentir de temps en temps l'état pitoyable où leur péché les a réduits, au lieu de s'en corriger, ils l'excusent, et par un étourdissement d'esprit qui passe les ténèbres naturelles, ils prétendent se justifier en vous attribuant leurs fautes à vous-même.

Mais inutilement vous excusez-vous. Le jugement de saint Paul, et par conséquent le jugement de Dieu, qui vous déclare dignes de mort, est plus équitable que le vôtre, qui est toujours corrompu par l'intérêt ou par la passion : *Qui talia agunt, digni sunt morte* (*Rom.*, I, 32). Vous faites, dites-vous, le mal que vous ne connaissez plus. Mais quoique vous parveniez à ne le plus connaître, et même à ne le plus sentir, vous n'en êtes pas moins coupables, puisque vous vous êtes aveuglés les premiers, avant que Dieu vous abandonnât à votre aveuglement propre. C'est ainsi que la foi nous l'apprend, et que l'a décidé le dernier concile, et jamais décision ne fut plus juste ni plus sensée.

Car enfin, répondez-moi, vous qui faites tant les esprits forts. Qu'est-ce que Dieu a pu faire pour votre salut qu'il n'ait pas fait ? Tout élevé qu'il est au-dessus de vous, il veut bien s'abaisser jusqu'à vous rendre compte de sa conduite, pour justifier dans votre esprit sa propre justice. Qu'est-ce qu'il a pu faire qu'il n'ait pas fait ? N'a-t-il pas commencé par vous donner le flambeau de la raison pour vous conduire? Pourquoi votre passion l'a-t-elle éteint? Ne vous a-t-il pas encore *manifesté sa loi pour vous faire connaître vos péchés* (*Rom.*, III, 20), pour vous marquer précisément ce qui lui déplaît et ce qui lui est agréable? Pourquoi votre concupiscence a-t-elle été si ingénieuse à vous cacher cette loi? Pourquoi vous la cache-t-elle tous les jours, et quand nous vous l'expliquons de sa part, et que nous vous exhortons à la pratiquer, pourquoi la combattez-vous par des raisonnements faibles, captieux, ridicules, sur lesquels vous chantez triomphe, et dont vous vous applaudissez comme si vous aviez prononcé des oracles? Enfin, Jésus-Christ est descendu du sein de son Père, plein de grâce et de vérité ; touché de compassion, il vous a apporté la lumière de l'Evangile pour vous éclairer, quand il vous a vus *assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort* (*Luc.*, I, 79), pourquoi votre incrédulité a-t-elle confondu cet Evangile divin avec les maximes du monde, et pourquoi l'y confond-elle tous les jours?

Répondez-moi, ou du moins que votre cœur me réponde dans un lieu où le respect vous ferme la bouche ; car aussi bien, ce n'est qu'à votre cœur que je dois parler. Vous avez rejeté la lumière de la raison, la lumière de la loi, la lumière de l'Evangile, tant de secours extérieurs et intérieurs que la grâce vous a fournis ; et après cela vous osez vous en prendre à Dieu de ce que vous êtes aveugles ! Jamais illusion ne fut pareille à la vôtre, et c'est la plus forte preuve de votre aveuglement. Si donc, après vous être égarés de la voie de la vérité (*Sap.*, V, 6), vous êtes tombés dans la fosse que vous avez creusée (*Psal.* VII, 16) ; et si, à force de vous y être enfoncés, vous vous trouvez maintenant dans une impuissance morale d'en sortir, prenez-vous-en à vous-mêmes, qui avez lâchement abusé de votre liberté par une corruption volontaire, et soyez forcés de souscrire à l'arrêt de votre condamnation : *Qui talia agunt, digni sunt morte.*

Heureux, si vous n'êtes pas du nombre de ceux que Dieu aveugle d'un aveuglement qui leur attire la damnation, mais du nombre de ceux qu'il aveugle, afin que leur aveuglement les humilie et les porte à se convertir ; car nous en trouvons dans l'Ecriture, des uns et des autres ; et d'ailleurs les Pères et les théologiens nous apprennent que Dieu a deux vues en aveuglant les pécheurs, dont l'une est consolante et l'autre terrible.

L'aveuglement, dit saint Thomas, est une disposition au péché. Or, le péché a rapport par lui-même à la damnation, et par la miséricorde de Dieu à la conversion du pécheur, que Dieu laisse tomber dans le péché, afin que, le reconnaissant, il s'humilie et se convertisse. Il en est de même de l'a-

veuglement. Par sa nature, il se rapporte à la damnation de celui que Dieu aveugle; aussi l'a-t-on toujours compté pour un des effets de la réprobation. Et par la miséricorde de Dieu, il se rapporte comme un remède au salut du pécheur aveuglé. Mais Dieu ne fait pas cette grâce à tous, il ne la fait *qu'à ceux qui l'aiment, à qui*, selon saint Paul, *toutes choses tournent à bien* (*Rom.*, VIII, c. 28).

J'avoue que Dieu ne permet jamais le mal que pour en tirer un bien, mais ce n'est pas toujours pour le bien de celui en qui est le mal; c'est quelquefois pour le bien d'un autre, ou pour celui de l'univers; comme lorsqu'il fait servir la cruauté des tyrans à l'avantage des martyrs, et la peine des damnés à la gloire de sa justice. Dieu peut faire tout cela par un jugement caché, mais il ne le peut faire par un jugement injuste. C'est un pur effet de sa miséricorde, de ce qu'il y en a quelques-uns qu'il aveugle pour faire servir leur aveuglement à leur salut. C'est un effet de sa justice, de ce que l'aveuglement des autres tend à leur damnation. Et l'on ne peut accuser cette conduite équitable, qui lui fait exiger des uns ce qui lui est dû, et remettre aux autres ce qu'ils lui doivent : *Sic excæcat, sic obdurat Deus, deserendo, non adjuvando. Quando adjuvat, misericorditer facit. Quando non adjuvat, juste facit.* C'est une théologie que saint Thomas a prise de saint Augustin (*Aug.*, *tract.* 53 *in Joan.*, *et epist. ad Sixt.*).

Je prie Dieu, mes frères, que jamais cette vue terrible de sa justice ne s'accomplisse sur vous, et que, si vous êtes tombés dans l'aveuglement dont il punit les pécheurs, ce soit un aveuglement de miséricorde qui vous humilie pour la conversion. Ne cherchez donc point de vaines excuses, mais recourez aux remèdes, puisque la bonté de Dieu, qui est infinie, veut bien encore vous en fournir, afin que d'aveugles que vous étiez : *Cæcus cum essem*, vous deveniez clairvoyants : *Modo video.* Et je ménage le temps qui me reste pour vous proposer ces remèdes salutaires dans la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Il y a cette différence, mes frères, entre l'aveuglement du pécheur qui est en enfer, et l'aveuglement du pécheur qui est en ce monde : qu'en enfer la lumière de son âme est éteinte, au lieu qu'en ce monde elle n'est encore que troublée, la fureur de Dieu ne nous frappant ici que d'un aveuglement qui trouble nos yeux : *Turbatus est a furore oculus meus* (*Psal.* VI, 8). La raison de cette différence, c'est que dans l'enfer on est entièrement séparé de Dieu, qui est la lumière de l'âme; ce que saint Augustin appelle être dans un aveuglement incurable; au lieu que durant le cours de la vie, quelque coupables que nous soyons, nous pouvons nous approcher de Dieu; ce qui fait que notre aveuglement peut être guéri. Mais, par quels remèdes? par ceux que le Sauveur emploie pour la guérison de l'aveugle-né, et vous l'allez voir dans la suite de notre Evangile.

1. Jésus-Christ, voulant manifester l'œuvre de Dieu dans cet aveugle, le regarde d'un œil de miséricorde, oint ses yeux avec de la boue, et lui dit de s'aller laver dans la piscine de Siloé : *Vade, lava in natatoria Siloe* (*Joan.*, IX, 7).

Sans vous dire ici que le même Dieu, qui a formé l'homme de la terre, le guérit avec de la terre; ni sans entrer dans les réflexions que l'on pourrait faire sur la puissance de celui qui se sert d'un si étrange moyen pour éclairer, contentons-nous de reconnaître que l'âme du pécheur est aveugle par son attachement aux choses créées, et que, les portant comme sur les yeux, elles l'empêchent de voir la lumière de la vérité. Il faut donc, dit saint Augustin, qu'il commence par ôter la première cause de son aveuglement, qui est le péché, et qu'il lève, pour ainsi dire, le poids qui ferme les yeux de son âme : *Removeantur iniquitates, levetur pondus ab oculo* (*Aug.*, *in psal.* XXXIX, *num.* 21). Alors il verra Dieu, qui a promis que ceux qui auront la pureté de cœur le verront (*Matth.*, V, 8), non-seulement en l'autre vie par la lumière de la gloire pour le posséder, mais même en celle-ci par les yeux de la foi, pour mériter cette possession en le servant.

C'est pour donner ce salutaire conseil à tous les pécheurs, que Jésus-Christ dit à l'aveugle de s'aller laver dans la piscine; et, après qu'il s'y fut lavé, il s'en revint clairvoyant : *Abiit ergo, et lavit, et venit videns.* Le nom de cette piscine était même mystérieux; car, dans la langue hébraïque, Siloé signifie *envoyé : Quod interpretatur missus*, pour nous faire entendre, dit saint Augustin, que l'aveugle en représentait une infinité d'autres, et que les eaux de cette piscine étaient la figure des eaux du baptême et des larmes de la pénitence, où tous les aveugles-nés sont lavés dans le sang de l'envoyé de Dieu, et où leur aveuglement est détruit par la foi qui les éclaire, et par la grâce qui les purifie (*Aug.*, *tract.* 44 *in Joan.*, *num.* 2).

O vous qui m'écoutez aujourd'hui, en quelque abîme d'aveuglement que vous aient jetés vos passions ou votre malice, admirez les richesses de la bonté de Dieu, et si vous n'avez pas encore perdu tout sentiment de religion, servez-vous du remède que vous présente sa main libérale. Croyez-moi, mes chers frères, ou plutôt croyez-en Jésus-Christ, qui vous instruit par la parole et par l'exemple. Renoncez au péché, allez vous laver comme l'aveugle-né, dans la sainte piscine de la pénitence, et infailliblement vous reviendrez à la lumière. Quand vous aurez renoncé à cette habitude invétérée où vous êtes ensevelis, à cette injustice criante que vous commettez à l'égard des faibles et des pauvres, à ce jeu continuel qui nourrit votre avarice, à cette sensualité païenne qui vous fait vivre dans l'immortification, à ce luxe excessif qui s'appuie d'une nécessité préten-

due de votre état, et qui, dans le fond, n'est qu'un pur effet de votre orgueil, à cette immodestie honteuse qui déshonore votre corps, que saint Paul appelle le temple du Saint-Esprit. Lorsque vous aurez renoncé à toutes ces œuvres d'iniquité, et que vous aurez été un temps raisonnable sans vous y plonger de nouveau, alors vous verrez la lumière de la vérité, et surpris de l'épaisseur des ténèbres dont vous étiez couverts, vous direz avec un illustre converti, que vous l'avez trop tard connue et trop tard aimée.

Mais si vous prétendez toujours vivre comme vous avez vécu jusqu'ici, n'être chrétiens que par politique, ne professer une religion que parce que vous y êtes nés, ou qu'il convient à vos intérêts de professer celle du prince, ne rien refuser à votre concupiscence, mettre votre dernière fin dans la créature, regarder votre fortune comme votre souverain bien ; à ces conditions n'attendez pas que la *lumière de justice luise dans votre cœur, ni que le soleil d'intelligence se lève pour vous* (*Sap.*, V, 6). Le premier remède contre votre aveuglement, c'est de renoncer au péché qui le cause, et d'ôter de dessus les yeux de votre âme le poids qui les tient fermés : *Removeantur iniquitates, levetur pondus ab oculo.* Le premier remède, c'est de laver votre âme dans la piscine de la pénitence de la boue du péché, qui la rend sale et difforme : *Lava in natatoria Siloe ;* et si vous ne faites cette démarche, ce prodige d'illumination que vous admirez dans notre Evangile, et qui se fait tous les jours dans l'Eglise aux yeux de la foi, ne s'accomplira jamais en vous.

2. J'avoue, mes frères, que de renoncer au péché, et de prendre les moyens de le réparer, est un ouvrage difficile, mais non pas impossible, et le grand moyen de l'entreprendre avec succès est de perdre la présomption, et de mettre en Dieu toute sa confiance. Nous en avons la preuve dans l'évangile de ce jour.

Je suis venu en ce monde, dit Jésus-Christ à l'aveugle-né, *afin que ceux qui ne voient point voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles* (*Joan.*, IX, 39). Les pharisiens, ayant entendu ces paroles, dirent avec présomption, qu'ils n'étaient point aveugles : et le Sauveur leur répondit : *Si vous l'étiez*, c'est-à-dire, ajoutent les Pères, si vous vous reconnaissiez aveugles, *vous n'auriez point de péché*, parce que vous auriez recours au céleste médecin, qui est venu pour vous éclairer (*Aug.*, *tract.* 44 *in Joan.*, *num.* 17 ; *Chrysost.*, *hom.* 56 *in Joan.*). Mais parce que vous dites que vous voyez, et qu'effectivement vous croyez voir, lors même que vous ne voyez point, c'est pour cela que votre péché demeurera toujours en vous : *Nunc vero dicitis : Quia videmus, peccatum vestrum manet.*

Celui-là est donc profondément aveugle, qui ne connaît pas son aveuglement, et qui ne veut pas le connaître. Or, le Fils de Dieu dit qu'il est venu pour aveugler ceux qui croyant voir ne voient pas, et pour éclairer ceux qui, connaissant qu'ils ne voient pas, demandent à voir. Chacune de ces vérités s'est accomplie à la lettre dans notre Evangile, et s'accomplit encore tous les jours. L'une dans les Juifs, figure de tous les pécheurs endurcis, qui, s'étant prétendus clairvoyants, sont demeurés dans les ténèbres. L'autre dans l'aveugle-né, figure de tous les pécheurs pénitents, qui, ayant connu l'aveuglement profond où le péché les avait jetés, ont demandé d'en sortir, et jouissent maintenant de la lumière.

Ainsi, mon cher auditeur, si vous vivez en assurance dans l'égarement le plus affreux, sous prétexte que votre bel esprit vous persuade que vous êtes éclairé, vous êtes dans un état des plus terribles, parce que vous ne vous humiliez point des ténèbres que vous avez, et que vous vous flattez de la lumière que vous n'avez pas. La marque la plus évidente de votre aveuglement est de ne pas connaître, de ne pas sentir que vous êtes aveugle, et la lumière même que vous pourriez avoir, n'étant pas accompagnée d'humilité, ne fera qu'augmenter votre péché ; en telle sorte que vous avez tout sujet de craindre d'être traité comme les pharisiens orgueilleux. Enflés de leur science, ils rejetèrent la lumière de la foi ; et pour les confondre elle fut donnée à la simplicité d'un ignorant, qui en profita mieux qu'eux.

Mais si vous reconnaissez que vous vous êtes trompé, si vous désirez qu'on vous montre la lumière, dès-là vous cesserez d'être aveugle, parce que vous cesserez d'être présomptueux, et les sacrés ministres à qui vous vous adresserez, vous diront avec saint Ambroise : *Non perit, qui cognoscit errorem* (*Ambr.*, *in Ps.* CXVIII), vous ne périrez pas, mon frère, parce que vous connaissez votre erreur.

Profitez donc au plus tôt de votre connaissance, qu'attendez-vous? Et semblable à cette brebis égarée dont parle David, dites humblement à Dieu : Seigneur, il faut que vous reveniez à moi par votre grâce, puisque je me suis éloigné de vous par mon péché. Je vous cherche, mais je ne puis vous trouver, si vous ne voulez vous-même que je vous trouve. Je suis sûr que vous voulez que je vous trouve, mais vous voulez être cherché longtemps, et cherché avec grand soin. J'ai aimé la vanité, les plaisirs, les occasions prochaines du péché, toutes les douceurs trompeuses de la vie, parce que je ne connaissais pas dans toute son étendue le mal qui les accompagnait. Mais, mon Dieu, faites-moi voir désormais ce que je n'avais pas vu jusqu'ici : *Domine, ut videam.*

3. Enfin le dernier moyen de parvenir à la lumière, c'est qu'après avoir connu la vérité, il faut s'y rendre, et ne lui pas résister comme les pharisiens opiniâtres, que vous avez vus dans mon premier point faire tant d'efforts pour l'étouffer. Leur envie et leur infidélité ne se rebutent jamais pour la contredire, et tout évidente qu'elle est, ils refusent de la recevoir par intérêt et par entêtement.

L'aveugle au contraire la reconnaît et la publie, et avant que d'être chrétien, il devient

un illustre confesseur de Jésus-Christ. On a beau le maltraiter et le bannir de la synagogue, c'est alors, dit saint Augustin, que le Sauveur de nos âmes le reçoit avec plus de douceur : *Illi expellebant, Christus suscipiebat (Aug. Tract. 44, in Joan.)*. Il lui ouvre l'esprit à la foi, et lui grave dans le cœur le courage de confesser sa divinité. *Croyez-vous*, lui dit-il, *au Fils de Dieu?* Hélas! Seigneur, répond-il, *qui est-il ce Fils de Dieu, afin que je croie en lui? Vous l'avez vu*, réplique le Sauveur, *et c'est celui-là même qui vous parle.* Alors cet aveugle, éclairé dans l'âme comme dans le corps, se prosterne aux pieds de son Dieu, et le confesse avec une foi vive : *Credo, Domine, et procidens adoravit eum.*

Je ne suis pas surpris, mes frères, que les vérités du salut soient cachées à tant de pécheurs, et qu'ils tombent enfin par degrés dans l'abîme de l'aveuglement. Que peuvent-ils voir, pendant qu'ils ignorent celui *qui éclaire tout homme venant en ce monde?* Lui seul est la source de toute lumière divine, et partout ailleurs ils ne trouveront qu'ignorance et que ténèbres.

Cependant, le croirait-on, si Jésus-Christ ne le disait, que la plupart des hommes aiment mieux les ténèbres que la lumière : *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem (Joan., III, 19)*. Et si vous en doutez, il sera bien aisé de vous en convaincre en vous représentant dans les différentes situations où vous vous mettez vous-mêmes dans l'état du péché.

D'abord, vous marchez entre deux lumières, dont l'une vous précède, et l'autre vous suit. La première ne fait que briller, en vous découvrant la sublimité de nos mystères : la seconde vous reprend, en condamnant les déréglements de votre vie. Or, vous aimez l'une, parce qu'elle ne fait que vous éclairer, et vous haïssez l'autre, parce qu'elle vous confond. En quoi vous devenez semblables à ces idolâtres dont parle saint Augustin, qui adoraient le soleil, et qui, en même temps, détournaient les yeux de la vivacité de ses rayons qu'ils ne pouvaient supporter. Vous aimez dans la spéculation la vérité qui vous montre Jésus-Christ dans la crèche et sur la croix, parce que ces événements singuliers ont en eux-mêmes quelque chose de grand et de miraculeux. Mais vous haïssez dans la pratique celle qui vous dit qu'il faut être *doux et humble de cœur* comme cet enfant, et que vous ne pouvez être ses *disciples*, *si vous ne portez votre croix après lui*, parce qu'elle vous reproche votre vie licencieuse.

Mais quel est le succès de votre fuite devant la lumière qui vous poursuit, et de votre attachement à la lumière qui vous flatte? Tout le contraire, dit saint Augustin, de ce que vous avez prétendu : *Inde retribuitur eis, ut eos nolentes manifestet, et eis non sit manifesta.* La vérité brillante ne se fait pas connaître, puisque vous demeurez dans l'ignorance des mystères, qui ne peuvent être compris que par ceux qui les goûtent. Au lieu que la vérité sévère et redoutable vous découvre à vous-mêmes, et vous met toujours devant les yeux les déréglements de votre cœur, *ut eos nolentes manifestet, et eis non sit manifesta.* Cependant, comme tout se fait malgré vous, votre résistance est une preuve que vous aimez vos ténèbres, et que la lumière de la vérité vous est insupportable et odieuse : *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem.*

Il arrive alors que vous marchez, non plus entre deux lumières de différente nature, mais entre deux sortes de ténèbres; entre les ténèbres des péchés que vous avez commis, et les ténèbres des péchés que vous êtes tentés de commettre.

Vous aimez celles-ci, car vous aimez à pécher par ignorance, parce que l'esprit ne s'y oppose pas, ou par malice, parce que le cœur n'y contredit point. Au lieu que quand vous ne péchez que par faiblesse, il se forme deux partis dans votre âme, un parti pour l'intérêt de Dieu qui condamne la chair, et un parti contre Dieu en faveur de la chair qui succombe : *Cogitationibus sese invicem accusantibus et defendentibus (Rom., II, 15)*. Or, vous n'aimez point ces combats intérieurs, parce qu'ils troublent la fausse paix qui fait votre malheureux repos. Vous aimez mieux pécher dans les ténèbres, et c'est pour cela que vous les cherchez autant en vous-mêmes qu'au dehors.

Pour celles des péchés que vous avez commis, vous ne voulez pas les voir, parce que vous voulez les aimer sans contradiction. Mais écoutez, mon cher auditeur, écoutez la voix de Dieu, et le reproche qu'il vous fait par la bouche d'un pécheur heureusement éclairé : *O homo, si te videres, tibi displiceres, et mihi placeres (Aug.)*; Si tu te voyais, homme malheureux, tu aurais horreur de toi-même, et tu serais selon mon cœur. *Sed quia te non vides, mihi displices, et tibi places;* mais parce que tu ne te vois point, tu es content de l'état où tu te trouves, et moi j'ai horreur de ta disposition.

Non, mes frères, vous ne voulez pas voir ce que vous ne voulez pas haïr, et par là vous aimez de plus en plus vos ténèbres : *Dilexerunt homines magis tenebras, quam lucem.*

Enfin, à force d'y avoir marché, elles se concentrent dans votre cœur. Il y en a d'héréditaires, que le juste dissipe par la lumière de la grâce; mais vous conservez chèrement cet héritage fatal. Vient le temps où vous ne voulez plus connaître le mal, que vous n'avez pas dessein d'éviter. Vous vous plaignez du médecin qui veut appliquer sur vos yeux le remède qui vous rendrait la vue. La morale chrétienne vous paraît outrée et désespérante, et vous ne pouvez souffrir que l'on condamne l'action que vous approuvez, parce que votre cœur a corrompu votre jugement.

Mais il y a encore des ténèbres volontaires qui sont la production du cœur même qu'elles aveuglent, et elles deviennent quelquefois si épaisses, dit saint Augustin, que l'homme insensé ose dire qu'il n'y a point de Dieu, ou que Jésus-Christ n'est pas Dieu.

Car ce ne sont pas seulement les athées qui nient l'existence de Dieu. Les chrétiens qui mènent une vie corrompue, la nient aussi, puisqu'ils vivent comme si Dieu approuvait leur corruption : et croire que Dieu soit capable de l'approuver, c'est dire dans son cœur qu'il n'y en a point, car celui qui l'approuverait ne saurait l'être.

Ce ne sont pas seulement les Juifs qui nient que Jésus-Christ soit Dieu. Les chrétiens tombent dans le même aveuglement, quand ils doutent qu'il doive juger les pécheurs, ou qu'ils se figurent qu'il ne les jugera que pour leur faire grâce. Or, parler de la sorte, c'est accuser Jésus-Christ de tromperie et de mensonge, et, par conséquent, nier qu'il soit Dieu.

Voilà, mes frères, des ténèbres plus palpables que celles de l'Egypte. Cependant vous les aimez, parce qu'elles vous mettent à couvert de la crainte que le Dieu vengeur imprime dans les âmes éclairées : *Dilexerunt homines magis tenebras, quam lucem.* Vous imitez donc les pharisiens, qui ne voulurent jamais se rendre à la vérité que Jésus-Christ leur montrait avec tant d'éclat et d'évidence. Et le moyen d'être éclairé, quand on ne veut pas voir la lumière, et que l'on est, au contraire, si ingénieux à se maintenir dans ses ténèbres ?

Le moyen donc d'en revenir, c'est de les reconnaître, de les haïr en renonçant au péché et à la présomption, de chercher la vérité, de vouloir qu'on vous la montre, de vous rendre à l'éclat qui l'environne, et voilà ce que la plupart des enfants du siècle ne font pas. Fh ! mon Dieu, il faut que la corruption y soit bien grande, puisqu'on y montre d'autant plus d'opposition à la lumière, qu'elle s'y répand plus abondamment. Jamais la religion ne fut mieux éclaircie. Il n'y a pas jusqu'à des auteurs hérétiques qui ne produisent aujourd'hui des ouvrages excellents ; à quelque chose près qui montre toujours le canal corrompu par où ils passent. Et Dieu le permet ainsi, afin que ces ouvrages mêmes les condamnent, faisant voir qu'étant si éclairés sur les vérités générales du christianisme, ils sont inexcusables d'errer sur les vérités particulières ; ce qui fait soupçonner qu'ils demeurent dans leur parti, plutôt par intérêt que par conviction. Mais plus la religion est éclaircie, plus les gens du monde l'ignorent, parce qu'ils ne veulent pas renoncer aux passions qu'elle condamne, et que, par conséquent, j'ai raison de soutenir qu'ils *aiment mieux les ténèbres que la lumière.*

J'espère mieux de vous, fidèles qui m'entendez, et j'ai à votre égard une pensée semblable à celle qu'avait saint Paul des Thessaloniciens. Il leur représentait l'état déplorable de ceux qui erraient dans les désirs de leur cœur, et qui devaient être surpris dans leur aveuglement par la colère divine ; mais les distinguant de cette race corrompue, il les regardait comme le modèle de ceux qui avaient embrassé la foi (I *Thess.*, I, 7), et les appelait tous des enfants de lumière : *Omnes vos filii lucis estis* (I *Thess.*, V, 5).

J'aime, mes frères, à vous donner ce beau nom, et je vous exhorte avec tout le zèle évangélique à le mériter de plus en plus. *Omnes vos filii lucis estis.* Oui, j'aime à le dire et à le penser, vous êtes tous des enfants de lumière. Mais afin que je ne me trompe pas, fuyez les ténèbres autant que les pécheurs les cherchent, et aimez la lumière dans la même mesure qu'ils la haïssent. Prions vous et moi celui qui est la lumière du monde (*Joan.*, IX, 4), qu'il lui plaise de nous éclairer ; que pendant que dure le jour de notre vie, il fasse les œuvres de celui qui l'a envoyé pour notre salut, de peur que la nuit de la mort ne nous surprenne, et que nous ne puissions plus en profiter. Prions-le de nous donner la foi de cet aveugle prédestiné, qui crut en lui, qui fit humblement tout ce qu'il lui ordonna, et qui, en publiant sa guérison miraculeuse, confondit les pharisiens calomniateurs. Prions-le de renouveler en nous ce miracle, afin que nous puissions dire aussi justement que lui : *Cæcus cum essem, modo video*, nous nous étions aveuglés par nos péchés, mais par la grâce de notre divin Rédempteur, attachée aux sacrements de la sainte Eglise, nous sommes devenus clairvoyants. Alors, mes frères, nous aurons sujet d'espérer que le souverain Père de famille ordonnera que les aveugles guéris soient introduits dans sa maison, pour assister à ce festin magnifique (*Luc.*, XIV, 21), où le Verbe éternel se donnera pour nourriture à ses élus dans la lumière de la gloire.

SERMON XLI.

POUR LE VENDREDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME.

De la mort et de la résurrection de Lazare.

Voce magna clamavit : Lazare, veni foras ; et statim prodiit qui fuerat mortuus.

Le Fils de Dieu cria à haute voix : Lazare, sortez du tombeau, et le mort en sortit à l'heure même (*S. Jean*, XI, 43).

Dans ce temps favorable et dans ces jours de salut l'Eglise n'oublie rien pour convertir le pécheur, et pour le faire marcher après sa conversion dans les sentiers de la justice. Elle ne se lasse point de lui proposer des figures touchantes, dans lesquelles elle le présente lui-même à lui-même, afin qu'en lui faisant connaître son état, elle le porte à concevoir une juste horreur de sa misère.

Elle l'a représenté dans la suite du carême, tantôt comme un malade léthargique enseveli dans la fausse paix, que le fort armé lui procure ; tantôt comme un sourd, dont le cœur est fermé à la voix de Dieu qui le rappelle ; tantôt comme un muet, qui n'implore point le secours nécessaire à son impuissance ; tantôt comme un aveugle qui se détourne obstinément de l'éclat de la vérité. Figures bien terribles que celles-là ! Cependant nous avons vu dans les Evangiles que nous avons expliqués, que tous ces hommes atteints de maux corporels et spirituels furent guéris par Jésus-Christ, et peut-être que le

pécheur à qui Jésus-Christ m'a envoyé ne l'est pas encore.

Dans ce doute l'Eglise veut faire aujourd'hui un dernier effort, en redoublant la crainte et en la soutenant par une espérance proportionnée, car elle ne sépare jamais ces deux sentiments. Elle représente le pécheur, non plus comme un malade, mais comme un mort. Ne désespérez pourtant de rien, c'est un mort qui ressuscite. C'est un homme qui, à la vérité, tombe dans le plus profond abîme du péché, mais qui se relève de son péché. Figure terrible, mais consolante tout à la fois; et peut-être que le pécheur à qui Jésus-Christ me la fait appliquer, n'y sera pas insensible.

Ouvrez donc aujourd'hui, mes frères, ces *yeux du cœur*, dont parle saint Paul, éclairés par une foi vive. Demandez ces oreilles capables d'entendre, qui nous sont prescrites dans l'Evangile, pour donner toute votre attention à un événement célébré dans tous les siècles, et pour tâcher d'y découvrir le sens que Saint-Esprit y a caché pour notre salut.

Le Sauveur, prié par Marthe et Marie d'aller à Bethanie pour guérir leur frère malade, trouva en y arrivant qu'il était enterré depuis quatre jours. Ce spectacle l'attendrit jusqu'à le troubler et lui faire verser des larmes; mais bientôt après il donne à ces tristes sœurs une consolation inespérée, en criant *à haute voix : Lazare, sortez du tombeau.*

Il n'appartenait qu'à un Dieu de parler de ce ton à la mort. Comme elle régnait depuis la chute d'Adam, et que plusieurs siècles de possession avaient affermi son empire, il ne fallait pas une moindre autorité pour lui faire abandonner ses conquêtes. Mais comment la mort eût-elle pu résister à celui qui est *la résurrection et la vie* (*Joan.* XI, 25)? Elle ne pouvait pas d'ésobéir à la voix du destructeur du péché, elle que le seul péché avait fait entrer dans le monde et que lui seul y maintenait (*Rom.*, I, 12).

Si vous me demandez, d'où vient que celui qui commande à la mort avec tant d'autorité, pleure sur Lazare avec une si grande faiblesse? Vous ne devez pas être surpris de voir ces deux mouvements différents, sachant qu'il est Dieu et homme tout ensemble. C'est la voix du Fils de Dieu qui commande, et ce sont les yeux du Fils de l'homme qui pleurent.

Mais où je trouve un juste sujet de nous étonner, c'est que la résurrection des autres morts ne lui ait coûté qu'une parole, et que celle-ci lui coûte des larmes; et non-seulement des larmes, mais des cris, des troubles, des frémissements. C'est aussi, messieurs, ce qui nous oblige de reconnaître que si c'est ici un miracle, c'est en même temps un mystère; et comme ce qu'il y a de miraculeux a servi aux Apôtres pour l'établissement de la foi, ce qu'il y a de mystérieux nous est d'un excellent usage pour la réformation de nos mœurs.

Cette réformation tant désirée doit être la fin de tous nos discours; et pour cela même, je vais d'abord former le plan de celui-ci, en vous disant que la mort et la résurrection de Lazare sont également mystérieuses. Dans sa mort il est la figure de l'homme qui tombe dans le peché; et dans sa résurrection il est la figure de ce même homme, qui se relève de son péché. Ce qui me détermine à considérer, d'un côté les accidents de sa mort, de l'autre les efforts que Jésus-Christ fait pour l'en retirer; et à vous faire voir que dans la voie commune et ordinaire, tout pécheur qui meurt par de semblables accidents, ne peut ressusciter qu'avec de semblables efforts. Voilà ce qui exige l'attention d'un auditoire chrétien.

Les accidents de la mort spirituelle du pécheur, par rapport à ceux qui ont causé la la mort naturelle de Lazare, feront le sujet de mon premier point.

Les efforts nécessaires à la résurrection spirituelle du pécheur, par rapport à ceux qu'a faits Jésus-Christ pour ressusciter Lazare, feront la matière du second.

Un dessein plus recherché nous dirait moins de notre Evangile, mais celui-ci le renferme tout entier. Il y a même quelque lieu d'espérer que ne nous en éloignant jamais, nous trouverons partout le Saint-Esprit qui l'a dicté, et qu'il ne nous en refusera pas l'intelligence, si Marie l'en prie pour nous, comme nous en prions Marie, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'ange rebelle est tombé d'abord dans la mort du péché, parce que le propre des pures intelligences est de voir le bien et le mal d'un simple regard; ce qui fait que leurs délibérations ne sont jamais incertaines et que leur choix est toujours prompt. Mais l'homme prévaricateur ne tombe que peu à peu dans la mort du péché, parce que son esprit plongé dans la chair n'ayant que des lumières imparfaites, doute, examine, raisonne avant que de se déterminer à choisir le bien ou le mal.

On peut même ajouter que si la mort du corps a ses avant-coureurs et ses présages, celle de l'âme ne les a pas moins. Toutes les deux ont cela de commun, que pour peu qu'on les observe, on les voit venir de loin; ce qui semble nous être marqué par cette expression du prophète: *Quis est homo qui vivet, et non videbit mortem* (*Ps.* LXXXVIII, 49). Qui est l'homme qui vivra et qui ne verra point la mort? On la voit presque toujours, et la mort subite des corps n'est pas plus rare dans l'ordre de la nature, que la mort subite des âmes l'est dans l'ordre de la grâce.

C'est une vérité que l'Evangile de ce jour nous confirme, en nous proposant la mort de Lazare comme la figure de celle du commun des pécheurs; car il se voit mourir peu à peu. D'abord il tombe en langueur : *erat quidam languens Lazarus.* De la langueur il tombe dans une maladie, dont ses sœurs sont alarmées : *Quem amas infirmatur.* Peu de jours après il meurt de cette maladie : *Lazarus*

mortuus est. Ensuite on le met au tombeau, où le Fils de Dieu le trouve : *Invenit eum in monumento.* Enfin étant mort et enterré, il se corrompt et sent mauvais : *Jam fœtet.*

Nous n'avons qu'à suivre cet ordre pour voir le pécheur dans tous les dégrés de sa chute. Nous verrons que de l'amour et de la pratique de la justice, il tombe facilement dans la négligence et dans la tiédeur : *languens.* Nous verrons que de la tiédeur il passe au péché véniel : *infirmatur.* Nous verrons que du péché véniel il passe au mortel : *mortuus est.* Nous verrons qu'engagé dans le péché mortel, il en contracte l'habitude, *invenit eum in monumento* : Nous verrons enfin que de l'habitude il passe au scandale : *jam fœtet*, et qu'il tombe ainsi par degrés dans ce que la mort spirituelle de son âme a de plus triste et de plus affreux.

O vous, qui menez une vie réglée, comprenez aujourd'hui combien il vous est facile d'en déchoir; et en voyant jusqu'à quel excès une simple négligence peut vous conduire, animez-vous plus que jamais à la vigilance et à la prière, pour ne pas succomber à la première tentation.

1. Quand le juste se néglige dans la pratique de la vertu, ce n'est d'abord qu'un homme languissant. Il n'est ni malade ni sain. Il n'est ni dans la ferveur de la grâce, ni dans l'habitude du péché; et comme l'Ecriture compare les indispositions de l'âme à celles du corps, on peut dire que ce juste tiède et languissant a des dégoûts : car le pain de la parole de Dieu commence à lui devenir insipide, et il ne trouve plus la même douceur dans le miel de la divine eucharistie. On peut dire qu'il a des insomnies, puisqu'il ne trouve plus de repos, ni en Dieu, parce que depuis qu'il languit, son joug lui paraît dur et pesant; ni dans le monde, parce qu'il a un fond de religion, qui lui donne de l'aversion pour les délices du siècle. On peut dire qu'il a des lassitudes, puisqu'il ne va plus à Dieu qu'avec des genoux tremblants, et qu'il ne peut lever vers le ciel que des mains faibles et languissantes, *erat quidam languens Lazarus.*

En cet état il traîne longtemps sans se plaindre, comme Lazare; car tout languissant qu'il était, nous ne trouvons pas qu'il s'en soit plaint, ni que Marthe et Marie s'en soient empressées. Mais qu'y aurait fait le médecin ? Il ne prévient guère la maladie. Selon les règles il attend qu'elle se déclare, et quand il voit un homme qui languit, il demeure en suspens, et n'ose rien entreprendre où il ne connaît rien: *Languor prolixior gravat medicum* (*Eccli.*, X, 11).

Les langueurs des âmes n'embarrassent pas moins ceux qui en sont les médecins. Les directeurs les plus habiles n'osent rien hasarder, et ne distinguant point les langueurs que Dieu envoie pour exercer les âmes choisies, des langueurs qu'il envoie pour punir les âmes infidèles, ils abandonnent, sans le savoir, celles qui auraient besoin d'un puissant préservatif contre la tentation qui les surmonte. Cependant leur langueur devient une maladie, et tel fut le progrès de la langueur de Lazare. *Domine, quem amas infirmatur :* Seigneur, celui que vous aimez, de languissant qu'il était, commence à devenir malade. Ce juste, que vous comblez de grâces et de bienfaits, n'y répond pas avec toute la fidélité qui vous est due, et sa ferveur commence si fort à se ralentir, qu'il altère déjà par des fautes, quoique légères, la charité dans son cœur.

2. Les maladies sont la figure des petits péchés où *le juste tombe sept fois* (*Prov.*, XXIV, 16), c'est-à-dire plusieurs, comme parle l'Ecriture, et saint Augustin nous en donne la raison. C'est, dit-il, que la créature n'est pas seulement l'ouvrage de Dieu, mais encore la fille du néant. Parce qu'elle est l'ouvrage de Dieu, elle est bonne; et parce qu'elle est fille du néant, elle est changeante. D'où il s'ensuit qu'elle penche vers le bien et vers le mal; vers le bien, parce que l'auteur de tout bien l'a produite; et vers le mal, parce qu'elle a tiré son origine du néant, qui est le principe de toutes les corruptions du corps et de toutes les inconstances de l'âme.

Elle tombe donc cette âme, non pas dans ces sortes de péchés qui *lui donnent la mort d'un seul coup* (*Aug.*), mais dans ces fautes légères qui la font mourir insensiblement. Ce ne sont d'abord que des mensonges officieux que l'on ne craint pas de commettre, parce que l'âme n'en meurt pas; mais dans la suite ce seront des jurements et des parjures qui la feront mourir. Ce ne sont d'abord que des railleries ingénieuses dont on ne craint aucun fâcheux événement, mais ce seront bientôt des railleries piquantes, qui feront de grosses querelles. Ce ne sont durant les premiers jours que les honnêtetés et les complaisances d'un homme discret, qui ne demande qu'un regard favorable; mais attendez quelque temps, vous verrez les sollicitations d'un homme passionné qui prendra des libertés criminelles. Ah! Seigneur, celui que vous aimez n'est plus languissant. Il est véritablement malade, et, si vous ne venez bientôt à son secours, il pourra bien se mettre dans le danger de mourir.

Ce céleste médecin, mon cher auditeur, ne vous abandonne pas. Il veut que vous consultiez son Evangile, où il vous donne, pour ainsi parler, une ordonnance salutaire, qui est de prévenir le mal dès que vous le sentez venir, et de l'attaquer dès sa naissance en évitant ce qui le produit.

Le parjure était défendu aux anciens aussi bien qu'à nous (*Matth.*, V, 33); mais Jésus-Christ qui devait être la fin et la perfection de la loi, nous défend encore toute sorte de jurement et de mensonge, parce que d'un jurement avancé par la vérité on passe dans la chaleur de la contestation à des jurements qui trahissent la vérité. L'homicide était défendu aux anciens comme à nous (*Matth.*, V, 21 ; mais à notre égard Jésus-Christ passe

jusqu'à nous défendre cette première colère qui ne fait que troubler le cœur, parce qu'un cœur un peu troublé se répand en injures, que les injures font naître les vengeances et que les vengeances attirent les homicides. Qui doute que l'adultère ne fût défendu aux anciens? Mais pour nous Jésus-Christ va plus avant. Il nous défend de regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer; car sans ces justes précautions contre les fautes les plus légères, on se met au hasard de tomber successivement dans les crimes les plus énormes.

La raison, dit saint Thomas, c'est qu'il n'y a point de péché véniel, de quelque nature qu'il puisse être, qui ne soit un refroidissement de la charité, et la charité est comme la chaleur vitale de l'âme. D'où il arrive que la multitude des petits péchés ralentit peu à peu cette chaleur, et qu'enfin l'âme vient à tomber dans des crimes qui, en éteignant cette chaleur tout entière, ne manquent jamais de lui faire perdre la vie.

Mais pour mieux vous convaincre, mes frères, combien il est dangereux de les commettre si facilement, représentez-vous ici une vérité fondée sur les divines Ecritures. C'est que Dieu n'estime pas seulement les grandes actions de piété, mais encore les plus petites, pourvu qu'elles soient animées de son amour et rapportées à sa gloire. Son cœur n'est pas seulement blessé par les yeux de cette épouse du sacré Cantique qui nous représente l'âme sainte, il l'est encore par un de ses cheveux : *In uno crine colli tui* (*Cant.*, IV, 9). Il n'estime pas seulement les vertus héroïques, la virginité, l'abnégation entière de soi-même, le renoncement réel à toutes les choses de la terre; il aime encore les actions les plus communes : une courte prière, le silence d'une heure, la retraite d'une matinée, un verre d'eau froide donnée en son nom. Raisonnons de même sur les péchés. Dieu ne condamne pas seulement les plus grands, il désapprouve encore les plus petits, parce que les plus petits sont des dispositions aux plus grands.

Joab perce le cœur d'Absalon de trois dards, *Tulit tres lanceas in manu sua et infixit eas in corde Absalon* (II *Reg.*, XVIII, 9). Et quand est-ce qu'il fait cette action cruelle? Non pas lorsque ce prince est dans la mêlée, non pas lorsqu'il est environné de troupes qui le défendent, et qu'il se défend avec courage : c'est précisément dans le temps qu'il se trouve suspendu aux branches d'un arbre, et suspendu (le dirait-on ?) par ses cheveux.

Ames dévotes, chrétiens réglés, pieux ecclésiastiques, sages religieux devant qui je parle, c'est ici le sujet légitime d'une sérieuse réflexion pour nous tous. Lorsque Absalon laissait croître ses cheveux, jamais il ne se serait figuré qu'une chose si faible fût capable de l'arrêter dans sa course. Le temps vint où ils se trouvèrent pourtant assez forts pour le tenir suspendu entre le ciel et la terre. Nous ne nous défions pas des petits péchés, parce qu'étant petits, nous les croyons incapables de nous nuire; mais quand ils seront aussi multipliés que l'étaient les cheveux de ce malheureux prince, ils seront assez forts pour nous arrêter tout court dans la voie du Seigneur, pour nous tenir suspendus entre le ciel et la terre, entre la charité et la cupidité; et l'ennemi, profitant de notre désordre, prendra son temps pour nous percer le cœur. *Tulit tres lanceas in manu sua et infixit eas in corde Absalon.*

Soyons donc fidèles dans les petites choses, afin que, selon la promesse de Dieu, nous le soyons dans les plus grandes (*Luc.*, XVI, 10).

Si nous aimons Dieu, si nous le craignons, nous ne négligerons rien, parce que tout est grand dans son service, le propre de sa majesté souveraine étant d'agrandir toutes les actions de vertu qui paraissent petites d'elles-mêmes.

Mais pour le voir encore mieux, revenons à notre Evangile, où rien ne montre plus clairement que le péché véniel peut nous conduire au mortel, que la maladie de Lazare, car il en est mort : *Lazarus mortuus est.*

La mort du corps nous touche, mes frères, parce que nous aimons la vie corporelle, mais nous devenons ordinairement insensibles à la mort que le péché donne à notre âme, parce que nous ne considérons point quel est le prix de la vie que nous perdons en péchant. Pour remédier autant qu'il me sera possible à un aveuglement si monstrueux, il faut que j'établisse une vérité chrétienne, que vous devez écouter avec d'autant plus d'attention, qu'elle va vous découvrir en quoi consiste la mort affreuse où le péché nous fait tomber.

Il y a cette différence entre le pécheur et le juste, que le pécheur n'est qu'un seul homme, subsistant en une seule nature. Au lieu que le juste a cela de commun avec Jésus-Christ, que, comme lui, il subsiste en quelque manière en deux natures différentes; et dans un sens qui, bien loin d'être injurieux au Rédempteur, relève la gloire de la rédemption, on peut dire que ce juste est Dieu et homme tout ensemble (I *Pet.*, 3, 4; *Rom.* VII, 22; I *Cor.* II, 15), parce que, dans la doctrine des apôtres, il est composé d'un homme extérieur qui vit d'une vie humaine, et d'un homme intérieur qui vit d'une vie divine (*Ephes.*, III, 16).

Cet homme intérieur, tout divin qu'il est, s'appelle toujours homme, parce qu'ainsi que l'homme extérieur agit au dehors par les sens, celui-ci a aussi les siens pour exercer ses opérations extérieures. Il entend ce que Dieu lui dit, quand *il parle à son cœur* (*Ose.*, II, 14). Il voit avec *les yeux de ce cœur éclairés par une foi vive* (*Eph.*, I, 8). Il goûte *combien le Seigneur est doux* (*Ps.* XXXIII, 9). Il trouve le bien-aimé de son âme, il le tient et ne l'abandonne jamais (*Cant.*, III, 4). Il en est attiré, et il court après l'odeur de ses parfums (*Cant.*, I, 3).

Mais aussi cet homme intérieur, tout homme qu'il est, a quelque chose de divin, puisque l'Ecriture lui donne les mêmes noms qui conviennent à l'Homme-Dieu. Comme lui, il est la *lumière du monde et le sel de la*

terre (*Joan.*, VII, 12; *Matth.*, V, 13). Jésus-Christ est la vigne, et cet homme en est le sarment (*Joan.*, XV, 5). Jésus-Christ est Fils de Dieu par nature, et cet homme l'est par adoption. Jésus-Christ est Dieu par essence, et cet homme l'est par grâce.

En remarquant ainsi la différence de ces deux sortes de vie qui nous animent, remarquez en même temps la différence des deux sortes de mort qui nous les ravissent. A la vie humaine de l'homme extérieur est opposée la mort naturelle. A la vie divine de l'homme intérieur est opposée la mort du péché; et celle-ci nous est bien plus préjudiciable que l'autre.

Dire simplement qu'un homme est mort, c'est dire qu'il n'est plus capable d'agir par les sens, ni de voir, ni d'entendre, ni de toucher, ni de goûter, ni de sentir les choses corporelles; qualités nécessaires et agréables en elles-mêmes, et dont on fait souvent un usage fatal pour le salut.

Mais dire que le juste est tombé dans le péché, c'est dire qu'il n'est plus en état ni de voir la lumière de Dieu, parce que son âme est aveugle; ni d'entendre sa parole, parce que son âme est sourde à sa voix; ni de chercher Dieu pour le trouver et pour suivre les attraits de sa grâce, parce que son âme est devenue immobile; ni de sentir la pesanteur de sa main, parce que son âme est devenue insensible. Ce juste tombé est donc une lumière éteinte, un sel affadi, un sarment retranché. Ce n'est plus un fils de Dieu par adoption, c'est un fils du démon par sa volonté perverse. Ce n'est plus un Dieu par grâce, c'est un démon par malice. Pourquoi? parce que le péché a détruit en lui tout l'homme intérieur, et qu'il ne lui reste plus de vie spirituelle et divine. Que peut-on penser de ceux qui ne sont pas touchés d'une telle mort, sinon qu'ils n'ont aucun sentiment de la grandeur du mal qu'ils se sont attiré par le péché; qu'ils n'ont nulle estime pour la grâce qu'ils ont perdue, nul amour pour les biens du ciel auxquels ils ont renoncé, nulle crainte pour les supplices éternels qu'ils ont mérités? Et qui sait s'ils ne parviendront point enfin à une extinction totale des lumières de la foi?

Ce qui est ici de plus étonnant, c'est l'erreur des jugements que l'on fait dans le monde à l'égard de ces deux hommes morts.

Celui qui a perdu la vie humaine n'a rien de terrible, par rapport à nous, et tout au plus cet objet pitoyable est propre à nous convaincre de notre mortalité. Cependant une crainte ridicule fait souvent que l'on s'éloigne des lieux mêmes où il a vécu. Mais celui qui a perdu la vie divine, dont son âme jouissait, nous devrait être bien plus redoutable, puisque étant vivant à nos yeux, il est mort aux yeux de Dieu. Et je n'exagère point, car je n'aurais garde de tenir de moi-même un langage si surprenant. Jésus-Christ n'appelle-t-il pas les mondains des morts, quoiqu'ils n'aient pas perdu la vie naturelle et qu'ils conservent tous les priviléges de la vie civile? *Laissez*, disait-il au jeune homme de l'Evangile, *laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts* (*Luc.*, IX, 60). Saint Jean dit à un évêque que depuis qu'il est tombé dans la disgrâce de Dieu, il est mort, quoique le monde le prenne pour vivant (*Apoc.*, III, 1). Et saint Paul nous assure que la veuve qui vit dans les délices, est morte, quoiqu'elle paraisse vivante: *Vivens mortua est.* Cependant, une mort si réelle, si redoutable, si funeste dans ses suites, non-seulement n'épouvante personne, mais personne ne pense ni à la connaître, ni à la craindre, ni à l'éviter.

Mais le monde ne s'occupe guère ni de la mort des pécheurs, ni de la vie des justes. C'est un langage inconnu pour lui.

Les pécheurs ont beau être infidèles à la loi de Dieu, privés de sa grâce, morts devant lui; ils ne choquent ni ne rebutent personne. On ne craint ni leur commerce, ni leur mauvais exemple. Les fausses maximes dont on est prévenu, font approuver jusqu'à leurs déréglements et, quelquefois, pour les combler de louanges, il suffit qu'ils commettent des crimes heureux: *Laudatur peccator in desideriis animæ suæ, et iniquus benedicitur* (*Ps.* IX, 24).

Mais pour les justes qui vivent de la vie de Dieu, on les prend pour des hommes morts. On les craint, on s'en sépare, leur régularité confond. Les Apôtres, encore stupides et grossiers, prirent Jésus-Christ pour un fantôme, quand ils le virent marcher sur les eaux (*Matth.*, VI, 49). Et quand vous voyez les justes marcher d'un pas ferme et assuré sur les flots de cette vie orageuse; quand vous les voyez fouler aux pieds les vanités du siècle, braver les inconstances de la fortune, s'élever, par leur vertu, au-dessus de tous les événements, ces grandes actions qu'inspire la vie de la charité vous paraissent si extraordinaires que vous prenez ceux qui les font pour des fantômes, dont vous craignez les approches, dont le commerce vous est suspect, parce qu'on peut dire d'eux ce que les Juifs disaient de Jésus-Christ même: que leur vie n'est pas semblable à celle des autres, et que la vertu des sages condamne toujours le vice des insensés.

Mais vous vous trompez et l'Ecriture ne se trompe pas quand elle dit que les justes vivent de la foi; que Jésus-Christ vit dans les justes; que leur vie est cachée en Dieu; que nous ne voyons pas une mort quand nous les voyons mourir; qu'ils paraissent morts aux yeux des insensés et qu'ils ne le sont pourtant pas (*Rom.*, I, 17; *Gal.*, II, 20; *Col.*, III, 3; *Sap.*, III, 2; *Ps.* XLVIII, 10); que leur mort n'est qu'un sommeil; car, à l'égard de Jésus-Christ, Lazare ne faisait que dormir: *Lazarus amicus noster dormit.* Et quand il dit plus clairement que Lazare était mort: *Lazarus mortuus est*, ce fut pour s'accommoder au peu d'intelligence de ses Apôtres et pour les rendre plus attentifs au grand miracle qu'il allait faire; car, en effet, Lazare avait perdu la vie humaine et la perte de sa vie humaine était la figure de la vie divine que

le pécheur a perdue par le péché. Il est donc vrai que celui qui pèche tombe dans la mort. J'ai vu qu'il est toujours vivant et qu'il se croit heureux dans ses délices criminelles; mais l'âme qui l'anime est frappée d'une mort mille fois plus terrible que si elle ressemblait à celle du corps.

4. Cependant, dit saint Augustin, il y a un genre de mort encore plus affreux que la simple mort du péché; c'est d'y persévérer et d'en contracter l'habitude : *Est genus mortis immane, mala consuetudo appellatur* (*Aug. in Joan. Tract.* XLIX, 3). Lorsque l'on est tombé dans le péché et que l'on s'en relève par une sincère conversion, on revient de la mort à la vie. Mais quand on en contracte l'habitude, on demeure dans la mort et l'on est enterré comme Lazare, que Jésus-Christ trouva dans le tombeau : *Invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem.*

O vous, qu'une première faiblesse fait succomber à la tentation, que ne pouvez-vous prévoir l'horreur de l'abîme où vous allez tomber successivement! D'abord la volonté commence à se pervertir par l'attrait du plaisir qui lui est proposé : étant pervertie, le plaisir que l'on goûte forme un amour déréglé. Cet amour se change insensiblement en habitude et cette habitude devient à la fin un mal nécessaire. On s'endurcit alors dans le péché qui, non-seulement donne la mort à l'âme, mais qui la met au tombeau, et l'obstination est comme la pierre qui le couvre.

5. Et comme par une suite nécessaire, Lazare enterré depuis quatre jours se corrompt et sent mauvais : *Jam fœtet, quatriduanus est*, il en est de même des pécheurs endurcis. Le premier jour nous représente la tentation qui les induit au péché; le second, le consentement au péché; le troisième, l'acte du péché; le quatrième, l'habitude qui les retient dans le péché, car c'est d'elle que vient la puanteur; et comme il n'y a que les grands saints qui, par leurs vertus sublimes et édifiantes, respirent *la bonne odeur de Jésus-Christ en tous lieux* (II *Cor.*, VIII, 15), il n'y a que les grands pécheurs qui, par leurs habitudes criminelles et scandaleuses, répandent *une odeur de mort qui fait mourir.*

Vous reconnaissez, mes frères, les nobles expressions de saint Paul, lui que le péché avait réduit en cet état lorsqu'il persécutait l'Eglise; et le saint homme Ananie en parlait à Jésus-Christ comme d'un homme mort et corrompu, dont la puanteur était venue jusqu'à lui par les grands maux qu'il avait faits aux saints de Jérusalem (*Act.*, IX, 13). C'est encore en cet état que l'habitude criminelle avait réduit la pécheresse de l'Evangile, puisqu'elle avait infecté toute la ville par la mauvaise odeur de sa vie (*Luc.*, VII, 37).

Voilà tout de même, pécheurs de toute condition et de tout sexe, voilà l'état où vous a conduits votre négligence dans le service de Dieu, jusqu'à des habitudes invétérées qui font maintenant que, non-seulement vous êtes vous-mêmes dans la corruption, mais que vous y attirez les autres et que vous perdez, par vos scandales, les âmes que Dieu vous avait commandé d'édifier par vos bonnes œuvres. *Væ mundo a scandalis :* malheur au monde, dit le Fils de Dieu, à cause de ses scandales. Et combien n'y en a-t-il pas! Mais, sans aller si loin, ce monde lui-même, tel que nous le connaissons dans sa mollesse, dans son oisiveté, dans son irréligion, dans sa vie licencieuse, dans ses discours insolents, dans ses chansons médisantes et impudiques, dans ses ouvrages effrontés qui avilissent la noblesse de la poésie, qu'est-il ce monde qu'un scandale présent et continuel? Mais n'introduisons pas dans le sanctuaire de Jérusalem les abominations de Babylone. Ce serait déshonorer la chaire que de la faire retentir d'un détail si monstrueux. Ces sortes de pécheurs qui, après avoir perdu la conscience, sont parvenus à perdre la foi, se sont endurcis dans la mort du péché. Ils sont enterrés, non-seulement depuis quatre jours, comme Lazarre, mais peut-être l'ont-ils été toute leur vie. Peut-être depuis qu'ils ont perdu la grâce du baptême n'ont-ils jamais imploré la miséricorde de Dieu.

Oh! qu'il sera difficile de les faire sortir d'un état si désespéré! Car il ne s'agit pas ici de la résurrection de cette fille que Jésus-Christ rendit à son père dans la maison même où elle venait d'expirer (*Marc.*, V, 41); c'était, disent les saints docteurs, la figure d'une âme qui ne pèche que par pensée. Il ne s'agit pas de la résurrection de ce jeune homme que Jésus-Christ rendit à sa mère, quand on l'allait enterrer (*Luc.*, VII, 15); c'est la figure d'une âme qui pèche par action et qui se relève au plus vite. Il s'agit de la résurrection, non-seulement d'un homme mort, mais d'un homme enterré depuis quatre jours, mais d'un homme corrompu et infectant le voisinage par sa puanteur; c'est la figure d'un pécheur endurci qui a vieilli dans son habitude et qui a scandalisé tous ceux qui ont vu ses désordres : *Est genus mortis immane* (*Aug. hic. n.* 3; *Item serm.* 44, *de Verb. Dom. et serm.* 98, *in Luc.*). Ce genre de mort étant donc le plus affreux, cette résurrection sera par conséquent la plus difficile et il faut que le Rédempteur fasse de plus grands efforts pour l'opérer.

Il les fait aussi, mes chers auditeurs, car je vous ai dit que dans la religion chrétienne la crainte ne se sépare point de la confiance; et comme vous avez vu les accidents de la mort spirituelle du pécheur, par rapport à ceux qui ont causé la mort naturelle de Lazare, vous allez voir maintenant les efforts nécessaires à la résurrection spirituelle de ce même pécheur, par rapport à ceux qu'a faits Jésus-Christ pour ressusciter Lazare; c'est-à-dire qu'après vous avoir découvert le mal, il est temps que je vous en propose le remède dans la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

C'est un principe, dont la raison et la foi conviennent en même temps, que personne ne peut donner la mort à notre âme que nous-mêmes, parce qu'il n'y a que notre vo-

lonté propre qui puisse nous faire pécher. Mais aussi comme il n'y a que nous qui puissions faire mourir notre âme par le péché, il n'y a que Dieu qui puisse la ressusciter par sa grâce, parce que c'est l'ouvrage de celui-là seul qui dit dans notre Evangile : *Ego sum resurrectio et vita* (*Joan.*, XI, 25). je suis la résurrection et la vie.

Ajoutons à ce principe indubitable une vérité qui ne l'est pas moins. Tout est également facile à un ouvrier tout-puissant. Il n'était donc pas plus difficile à Jésus-Christ de ressusciter Lazare enterré depuis quatre jours, que ces autres morts auxquels il rendit la vie peu de temps après qu'ils l'eurent perdue ; et s'il fait paraître de plus grandes difficultés en tirant celui-ci du tombeau, ce n'est point par impuissance. C'est pour nous marquer combien il y a d'efforts à faire pour convertir un vieux pécheur qu'une longue habitude retient dans le péché.

Mais avant que de faire ces grands efforts, Jésus-Christ demande aux sœurs de Lazare où elles l'ont mis : *Ubi posuisti eum?*

Chose remarquable, messieurs : dès que le premier homme eut péché, comme si Dieu l'eût perdu de vue, il s'écria d'abord : *Adam, où êtes-vous ?* Quand Jésus-Christ jugera les pécheurs à la fin du monde il leur dira : *Je ne vous connais point;* je ne vous vois plus dans ma lumière et dans ma justice. Et regardant ici Lazare mort et enterré comme leur figure, il dit à ses sœurs : *Où l'avez-vous mis ?* Tous ces événements s'accordent. Et que nous marque cette conformité ? Elle nous fait entendre, dit saint Augustin, que le pécheur enseveli dans ses habitudes criminelles est comme perdu devant Dieu, qui semble ignorer tout ce qu'il n'aime pas : *Perditum hominem quasi nescit Deus* (*Aug., hic. Tr.* 4, 20).

Non-seulement il fait cette demande au pécheur même, il la fait encore à tous ceux qui ont été les témoins, les complices ou les auteurs de son péché : *Ubi posuisti eum?* Ou l'avez-vous mis ? C'est autant que s'il disait : S'il est perdu par votre faute, il faut que vous m'en répondiez. Où les avez-vous mis ce grand nombre de chrétiens que vous avez entraînés dans le déréglement, et que vous avez perdus par vos scandales, vous au jeu, vous à la débauche, vous au théâtre, vous dans les compagnies suspectes ?

Ah ! Seigneur, que demandez-vous ? Vous demandez où sont tous ces pécheurs : hélas ! ils sont dans le fond de l'abîme où on les a précipités, et ils sont maintenant plus corrompus que les auteurs même de leur corruption. Ils sont enfoncés bien avant dans la terre, et il n'y en a pas un seul, dont le tombeau ne soit fermé par une pierre plus dure et plus pesante que celle-là même qui fermait le tombeau de Lazare. La coutume les fait tomber dans le péché, l'habitude les y retient, l'obstination les y attache, et si vous voulez les convertir, mon Sauveur, il faudra que vous fassiez de grands efforts.

Ce fut en effet à la vue du mort qui représentait tous ces morts, que Jésus-Christ frémit, qu'il se troubla, qu'il versa des larmes ; et en excitant tous ces mouvements en lui-même il faisait voir qu'il était homme, comme il allait montrer par une résurrection si éclatante qu'il était Dieu.

Il commença par le frémissement, mais le sien ne fut pas de la nature du nôtre. Le frémissement est en nous un signe et un effet de la faiblesse de notre chair, et il fut en lui un signe et un effet de la force de son Esprit : *Infremuit spiritu.* Il frémit, disent les Pères, par un mouvement d'indignation, contre le démon dont le pécheur devient la conquête, contre le péché dont le pécheur devient l'esclave, contre la mort dont le pécheur devient la proie.

Il se troubla, non comme nous, qui sommes troublés par la vue de tout ce qui nous déplaît ou qui est capable de nous nuire, mais il se troubla lui-même : *Turbavit semetipsum*; car la force de la nature divine étant unie en Jésus-Christ à l'infirmité de la nature humaine, cette infirmité bornée ne pouvait se troubler que par l'impression de cette force infinie. Il se troubla donc lui-même par une douleur volontaire de l'état déplorable où il voyait tous les pécheurs en la personne de Lazare.

Enfin il pleura : *Lacrymatus est Jesus*, non pas comme nous qui pleurons dans les occasions où nous voudrions paraître plus constants, non pas comme Joseph qui pleura sur son frère Benjamin, et qui fut contraint de se retirer pour dissimuler sa faiblesse (*Gen.*, XLIII, 30). Mais il pleura pour nous apprendre qu'un pécheur enseveli dans son habitude est l'objet le plus digne de nos larmes.

Mais la principale raison qui l'obligea de ressentir ces mouvements en ressuscitant Lazare, fut pour nous faire entendre que nous devons les ressentir nous-mêmes, si nous voulons ressusciter du péché à la grâce ; parce que cette résurrection n'est autre chose qu'une parfaite conversion, que la conversion parfaite suppose la contrition des péchés, et que la contrition véritable renferme le frémissement, le trouble et ces larmes sincères que l'on a toujours regardées comme les témoins irréprochables de l'amour. Arrêtons-nous quelques moments sur une vérité qui nous apprend le seul véritable remède contre la mort du péché.

Vous êtes morts par le péché, nous dit saint Jean, et si vous n'aimez Dieu, vous demeurerez toujours dans la mort : *Qui non diligit, manet in morte* (1 *Joan.*, III, 14). Il n'y a pas même de philosophe ni de théologien qui ne vous dise que l'amour et la haine sont deux mouvements inséparables tout opposés qu'ils sont, parce qu'il est impossible d'aimer un objet, que l'on ne haïsse en même temps tout ce qui peut lui déplaire. Ce qui fait voir que l'on ne peut aimer Dieu, sans haïr le péché qui lui déplaît. Et voilà ce que c'est que la contrition, suivant les Pères du dernier concile (*Conc. Trid., sess.* XIV), une détestation du péché produite par l'a-

mour de Dieu auquel la crainte dispose. Mais parce qu'il ne se peut faire, qu'une détestation souveraine, telle que le concile l'exige, ne soit accompagnée d'indignation, il faut que celui qui déteste souverainement son péché, frémisse contre tout ce qui l'y a fait tomber. Si Jésus-Christ a bien voulu sentir de l'émotion et de l'horreur contre le péché qu'il ne pouvait pas commettre, le pécheur verra-t-il et expiera-t-il tranquillement le péché qu'il a commis? C'est néanmoins par là que ce divin Sauveur nous a prescrit et mérité ce frémissement intérieur qui commence le sacrifice du cœur contrit et humilié, et c'est encore par là qu'il a condamné ceux qui ne veulent point que l'on jette la crainte et la terreur dans les consciences tranquilles, comme s'il était possible de les ébranler autrement.

Non, mon cher auditeur, tant que votre conscience sera tranquille, vous ne vous convertirez jamais, et quelque démarche que vous ayez faite, vous n'êtes pas bien converti, si vous n'avez senti une émotion secrète, un frémissement intérieur contre le démon qui vous a tenté, contre le plaisir criminel qui vous a attiré dans vos désordres, contre l'occasion fatale qui vous y a poussé, contre votre volonté séduite qui y a malheureusement consenti. Non, vous n'êtes pas converti encore une fois, si une sainte indignation ne vous a ému contre ces yeux curieux, qui ont regardé ce qu'il ne fallait pas voir; contre ces oreilles délicates, qui ont écouté ce qu'il ne fallait pas entendre; contre cette chair pécheresse que vous avez tant flattée, au lieu de la mortifier; contre ce cœur indépendant et volontaire, qui a aimé ce que la loi de Dieu vous défendait de désirer. Si sans avoir ressenti ces agitations intérieures, si vivant aujourd'hui dans le même calme où vous viviez autrefois, vous vous croyez converti, sous prétexte que vous avez dit tous vos péchés à un prêtre, vous vous trompez, mon cher auditeur, ou l'on vous trompe; car il faudrait pour cela que vous fussiez changé, et sans doute vous ne l'êtes point, si un trouble salutaire n'a commencé votre conversion : *Qui sine timore est, non poterit justificari.*

C'est encore la doctrine constante de l'Eglise, que la détestation du péché doit être accompagnée de douleur; ce que les théologiens veulent que l'on entende de tous ceux qui en sont capables. Les bienheureux par exemple, les anges, Dieu même n'ont point de douleur du péché, et néanmoins ils le détestent, parce que la béatitude, qui n'exclut pas cette détestation, est incompatible avec toutes sortes de douleur. Mais il n'en est pas ainsi de l'homme voyageur et pénitent. Il faut qu'il déteste le péché qui a fait mourir son âme, avec une douleur qui l'afflige.

Et peut-il ne pas s'affliger pour peu qu'il se considère? Il se verra comme un nouveau Lazare sous une pierre qu'il ne peut remuer; il se trouvera infecté par ses vices et enfoncé si avant dans la terre de sa corruption, qu'à moins que Dieu ne fasse le miracle des miracles, il ne se convertira jamais. C'est ainsi que les Pères ont appelé la résurrection de Lazare, même par rapport à la conversion du pécheur, *le miracle des miracles;* et comme cette résurrection miraculeuse fut la dernière et la plus éclatante preuve de la mission de Jésus-Christ, fasse le ciel que le discours que je vous adresse aujourd'hui ne soit pas le dernier effort de la mienne sur l'endurcissement de vos cœurs.

Mais ne faut-il pas encore qu'il pleure? A la vérité, mes frères, les larmes ne sont pas la cause de la rémission des péchés; car à la rigueur on peut l'obtenir sans pleurer, et qui pis est, on peut pleurer sans l'obtenir. Mais si la douleur est sincère, le pécheur fera tout ce que fit Jésus-Christ, en ressuscitant le mort dont nous parlons. Il pleura, parce qu'il aimait Lazare, et il faut que le pécheur pleure s'il aime Dieu que le péché lui a fait perdre. Une si grande perte n'est-elle pas bien digne de ses larmes? Et s'il trouve des consolateurs pernicieux qui veuillent en arrêter le cours, qu'il leur réponde plus justement que ne fit Michas à ceux qui avaient pris ses idoles : *On m'a enlevé les dieux que j'adorais, et vous me demandez pourquoi je pleure* (*Judic.*, XVIII, 24)? On ne lui avait pourtant enlevé que des dieux de bois et de pierre, et il ne laissait pas de pleurer, parce qu'il aimait ses dieux quels qu'ils fussent. Et le pécheur verra-t-il d'un œil sec la perte du Dieu de vérité? Je dis la perte, et je parle très-exactement, car il est de foi que Dieu se retire de nous au moment qu'il en est offensé, et jusqu'à ce que nous soyons convertis il y aura entre Dieu et nous une distance infinie et un chaos impénétrable.

Ah! mes chers auditeurs, qu'il y a peu de conversions sincères! Il y en a sans doute dont l'Eglise est de temps en temps consolée, car le Dieu de miséricorde a des serviteurs fidèles dans toutes les conditions. Mais qu'il y en a peu qui reviennent de leurs égarements funestes! Et où sont aujourd'hui les pécheurs qui pleurent, qui se troublent, qui frémissent avec Jésus-Christ à la vue de leurs péchés?

Encore ne sont-ce point là les derniers efforts de sa sagesse, de sa puissance et de son amour. Il s'approcha du tombeau de Lazare, et dit à ceux qui l'environnaient : *Tollite lapidem*, ôtez la pierre. Il pouvait s'il eût voulu leur épargner cette peine en commandant à la pierre de sortir de sa place; mais comme tout y était mystérieux, comme cette pierre devait représenter, selon saint Augustin, le poids d'une habitude invétérée, et selon saint Bernard, le poids de la pénitence que l'on doit imposer au pécheur qui a vieilli dans son habitude, Jésus-Christ voulut que l'on ressentît ce poids, pour apprendre à tous les pécheurs que jamais ils ne se convertiront à moins qu'ils n'ôtent la pierre du tombeau où le péché les retient. Car si par cette pierre l'on entend la mauvaise habitude, ils ne sont pas convertis sans doute,

tant que le poids de cette habitude les entraîne dans le péché ; et si par cette pierre l'on entend la pénitence, ils ne sont pas convertis non plus, si le poids de cette pénitence les accable ; car tout est léger à la charité : *Charitas omnia sustinet*, et du moment que l'on est animé de la vie de la grâce, la pénitence n'est plus pesante.

Après que l'on eut ôté la pierre, Jésus-Christ éleva sa voix pour rappeler cette âme extrêmement éloignée de son corps, et il dit d'un ton de puissance et d'autorité : *Lazare, sortez du tombeau* ; et l'évangéliste ajoute, que *le mort en sortit à l'heure même ;* tant il est vrai que *Dieu appelle ce qui n'est point comme ce qui est ;* tant il est vrai qu'il est *le Dieu des vivants et non pas des morts*, et que les morts même sont vivants pour lui, puisqu'ils obéissent à sa parole.

Il cria pourtant à haute voix : *Voce magna clamavit*, pour marquer la difficulté de la conversion ; pour créer le monde, il n'a fait que parler ; pour convertir le pécheur, il faut qu'il crie et qu'il fasse retentir aux oreilles de son cœur les clameurs toutes-puissantes de sa grâce. Crions donc, dit un Père de l'Eglise, crions toujours, quoique l'on nous accuse d'être sévères ; car à moins que l'on ne crie, l'on ne convertit point les cœurs endurcis, parce qu'alors ils tombent dans une surdité malheureuse, et encore nos plus grands cris ne les convertissent-ils pas : *Voce objurgationis opus est adversus eos, qui consuetudine duruerunt.*

Le Fils de Dieu dit à Lazare de sortir : *Veni foras* ; et saint Augustin a remarqué dans cette conduite, que le pécheur aime les ténèbres, et qu'il ne craint rien tant que de découvrir son péché. Quand Jésus-Christ eut parlé, le *mort sortit à l'heure même :* aussi le pécheur confesse-t-il son péché, dès qu'il entend la voix de Dieu. Et comme, après l'avoir avoué, il n'a plus qu'à en recevoir l'absolution, Jésus-Christ dit aux apôtres de délier ce mort, qui était enveloppé dans son suaire : *Solvite eum et sinite abire.*

Remarquez ici, mes frères, un effet admirable de la sagesse de cet Homme-Dieu : il use tellement de sa puissance, qu'il ne blesse pas celle de l'Eglise ; car, après avoir ressuscité Lazare, il commande aux apôtres de le délier, et en même temps il veut que la puissance de l'Eglise soit subordonnée à la sienne ; car les apôtres ne délient Lazare qu'après que Jésus-Christ l'a ressuscité.

La puissance de Jésus-Christ consiste donc à convertir les pécheurs. La puissance de l'Eglise consiste à délier ceux que Jésus-Christ a convertis, et non pas d'autres ; car l'Eglise et Jésus-Christ n'étant en un sens qu'une même chose, ils ne peuvent pas, dit Tertullien, se diviser dans leurs actions : *Ecclesia Christus est.* Si les apôtres, dit saint Grégoire, pape, avaient délié Lazare avant que Jésus-Christ l'eût ressuscité, ils ne lui auraient pas donné la vie en le déliant : ils n'auraient fait, au contraire, qu'infecter le voisinage par sa puanteur. Et si les prêtres absolvaient un pécheur avant que Jésus-Christ l'eût converti, ils le laisseraient dans la mort du péché, et ne feraient que scandaliser ceux qui, en observant sa conduite, ne remarqueraient aucun fruit de sa conversion.

Sur ce principe, c'est aux ministres de l'Eglise à examiner si celui qu'ils veulent absoudre est véritablement converti, afin que leur absolution opère efficacement la vie de la grâce que Jésus-Christ y a attachée. Car saint Grégoire n'a pas voulu dire par là que l'absolution ne soit que déclaratoire ; elle est opérative, mais supposé les dispositions du pénitent. C'est donc encore à ce pénitent qui veut être absous à examiner et à éprouver ses dispositions propres, à souffrir qu'on les examine et qu'on les éprouve, et à ne pas vouloir arracher une absolution inutile ; car Jésus-Christ ne ratifie dans le ciel ce que font ses ministres sur la terre, qu'autant qu'ils agissent selon les règles qu'il leur a prescrites.

O vous, qui n'êtes pas encore déliés, hâtez-vous de mériter que l'Eglise vous délie ; vous qui êtes déliés, veillez sur vous-mêmes, de peur de retomber dans vos liens ; et tous ensemble implorez la miséricorde de celui qui seul peut rendre la vie aux morts et la conserver aux vivants. Jamais vous n'eûtes d'occasion plus favorable de redoubler vos prières et votre confiance, puisque voici le jour où Jésus-Christ, suivant la prédiction du Prophète, tire par sa propre force les captifs de leurs chaînes, dompte les cœurs les plus rebelles à ses lois, et se fait obéir par ceux même qui habitent dans les sépulcres : *Qui educit vinctos in fortitudine, similiter eos qui exasperant, qui habitant in sepulcris* (*Ps.* LXVII, 7).

Soyez de ce nombre bienheureux, ou pour mieux dire, mes frères, soyons-en tous, car nous sommes tous pécheurs. L'exemple de Lazare vient de nous apprendre avec quelle facilité nous mourons par le péché, et avec quelles difficultés nous ressuscitons à la grâce. Une simple tiédeur négligée dans le service de Dieu peut nous conduire par degrés à une vie scandaleuse, et, pour rentrer dans une vie chrétienne, il faut faire des efforts infinis. Si cela est, comme nous n'en pouvons pas douter, n'est-il pas de notre sagesse de prévenir une chute dont il est si difficile de se relever, et dont si peu de pécheurs se relèvent ?

Que ne faisons-nous pas pour détourner la mort, quand elle menace un malade qui nous est cher ? Quoique nous soyons persuadés que nous ne faisons qu'obtenir un délai, et que, s'il ne meurt pas aujourd'hui, il faudra nécessairement qu'il meure quelque autre jour, nous ne laissons pas d'appeler les médecins, et d'user avec raison de toutes sortes de remèdes. Est-il possible, dit saint Augustin, que vous appliquiez tous vos soins pour empêcher qu'un homme, qui doit mourir un jour, ne meure pas si tôt, et que vous épargniez tant vos peines, pour éviter la mort que le péché cause à un homme qui vivra éternellement, si vous pouvez l'en ga-

rantir? *Laboras, ut non moriatur homo moriturus, et non laboras, ne peccet homo in æternum victurus* (*Aug. in Joan., tract.* 49, 2)?

C'est un renversement de raison dont il faut d'autant plus s'étonner, que cet homme n'est autre que nous-mêmes. Nous allons à grands pas vers cette mort redoutable; nous roulons, pour ainsi dire, par tous ses degrés; et, ne faisant pas le moindre effort pour nous arrêter, nous nous trouvons insensiblement dans le tombeau du péché, et accablés sous la pierre la plus pesante de nos habitudes.

Qui que vous soyez, à qui la conscience reproche un état si digne de pitié, serez-vous aujourd'hui plus sourds que Lazare, et la voix de Jésus-Christ exercera-t-elle sur la puissance de la mort un empire plus absolu que sur la dureté de vos cœurs, dont elle devrait faire sortir autant de morts qu'ils renferment de péchés?

Ah! Seigneur, venez et voyez : *Domine, veni et vide.* Venez par miséricorde dans des cœurs dont vous vous êtes éloigné par justice, parce qu'ils se font une malheureuse habitude de vous quitter, et que vous quittez ceux qui vous quittent. Voyez ce grand nombre de morts qui ne peuvent ressusciter s'ils n'entendent une voix assez forte pour percer le silence profond et l'affreuse obscurité de leurs sépulcres. La mienne retentit depuis longtemps aux oreilles de leur corps; mais je ne fais que *donner des coups en l'air*, si la vôtre ne frappe aux oreilles de leur cœur. Redoublez-la, mon Sauveur, cette voix puissante de votre grâce, cette voix de votre sang, *qui crie plus haut que celui d'Abel;* et puisque vous avez dit à une des sœurs de Lazare, que *celui qui croit en vous, encore qu'il soit mort, vivra*, faites que tous ces Lazares croient, afin que la foi, jointe aux œuvres, les retire de la mort du péché, pour les conduire enfin à l'immortalité bienheureuse.

SERMON XLII.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

De la médisance.

Nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes?

N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon (*S. Jean, ch.* VIII)?

Le Fils de Dieu, qui est la vérité même, et qui était venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, n'a jamais cessé de la dire aux Juifs. Et parce que celui qui détruit par ses actions ce qu'il établit par ses paroles, se rend indigne d'être cru, ce divin Sauveur fait un assemblage continuel de paroles et d'actions saintes, et les défie de le convaincre d'aucun péché. Cependant, ces obstinés ni n'ajoutent foi à ses discours, ni ne sont touchés de ses exemples. Non contents de résister à la vérité que leur annonce le seul homme exempt de défauts, ils le traitent de Samaritain schismatique, qui a corrompu la loi de Moïse. Ils le regardent comme un possédé, qui fait ses miracles au nom du démon; et, ce qui est le comble de l'extravagance et de l'orgueil, ils prétendent être fondés en raison en le chargeant d'injures si atroces. *Nonne bene dicimus nos :* Nous le disons, et nous avons raison de le dire.

Il n'en faut pas davantage pour comprendre combien est injuste et haïssable le péché des médisants et des calomniateurs. Aussi n'y a-t-il personne, dans le monde même corrompu, qui veuille passer pour tel, et l'on y convient facilement de ce que dit le Sage : Que *l'homme médisant est l'abomination de tous les autres* (*Prov.*, XXIV, 9). Mais telle est la corruption du cœur humain, que ceux mêmes qui condamnent ce péché ne laissent pas de le commettre; et il semble que le démon en fasse son dernier piége, pour surprendre les chrétiens qui ont rompu tous les autres (*Paul., Ep.* 5 *ad Cols.*).

L'apôtre saint Jacques, persuadé que tout se fait par la parole, dans le monde et dans la religion, a prévenu les fidèles sur l'usage qu'ils doivent faire de leur langue, qu'il appelle *un monde d'iniquité* (*Jac.*, III, 6), parce qu'il n'y a point de péché dont elle ne puisse être la cause ou l'instrument, et qu'elle ne renferme comme une semence empoisonnée. Combien de fois a-t-elle divisé les familles, séparé les amis, noirci les innocents, excusé les coupables, répandu des ténèbres sur les choses les plus certaines, trahi la vérité, voilé la justice et confondu l'innocence? C'est donc une entreprise digne du zèle évangélique, que de réprimer cette langue envenimée, qui, comme un feu dévorant, enflamme tout le cercle de notre vie, et fait déborder sur la terre tous les vices de l'enfer.

Mais, au même temps que je conviens de l'importance et de l'utilité de l'entreprise, toute ma peine est de savoir s'il est possible de l'exécuter. Il y a deux voies ordinaires de combattre les péchés : l'une est de les faire connaître, afin que cette connaissance en inspire de l'horreur, et que ceux qui ne les ont pas commis les craignent et les évitent; l'autre est d'enseigner les moyens de les détruire, afin que ceux qui les ont commis s'en corrigent et les réparent.

Ces deux manières de combattre les péchés sont ordinairement utiles; mais, à l'égard de la médisance, elles ont un succès bien différent. On en connaît bien la source, mais on n'en voit pas la destruction. Elle se montre assez d'elle-même pour pouvoir nous découvrir toute sa malignité; mais, avec cette malignité même, elle fait dans le cœur des plaies si cruelles et si profondes, que nous ne savons comment les fermer.

Si vous respectez donc les lois, qui unissent les chrétiens dans la religion et les hommes dans la société civile, reconnaissez aujourd'hui combien il vous importe de vous garantir d'un péché qui ose rompre tous ces liens, d'un péché d'autant plus grief dans son énormité, qu'il est plus difficile dans sa destruction.

C'est à quoi se réduit tout ce que je dois vous en dire. D'abord, je vais vous montrer la médisance dans sa source, et vous conviendrez qu'il n'est point de péché plus odieux; ensuite, nous chercherons les

moyens de la réparer, et vous trouverez qu'il n'en est point de plus difficile.

Si, d'un côté, ce projet m'est avantageux, en me découvrant toutes les forces de l'ennemi que je dois combattre, il m'est préjudiciable de l'autre, en me faisant désespérer de le vaincre. Mais comme *le bras de Dieu n'est pas raccourci*, et que dans notre siècle, comme dans les précédents, ses miséricordes sont infinies, peut-être permettra-t-il que le même Esprit qui descendit sur les apôtres en langues de feu, descende sur moi en langue d'amour et de charité. Demandons cette grâce par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La médisance et la calomnie sont des vices odieux qui attaquent ce que l'homme a de plus cher en cette vie, je veux dire la bonne réputation, soit en découvrant de lui le mal que l'on ne sait pas dans le monde, soit en parlant de celui que l'on y sait, soit en lui imputant des fautes qu'il n'a pas commises, soit en niant ses bonnes œuvres cachées, soit en s'efforçant d'obscurcir son mérite et ses talents, et de décréditer ses bonnes œuvres publiques.

Or, ce péché prend sa source quelquefois dans la langue même, puisque c'est elle qui parle mal, et quelquefois dans le cœur, puisque l'Evangile nous dit que *c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle* (*Matth.*, XII, 34). On médit, ou par une légèreté d'esprit, qui précipite la langue dans des indiscrétions téméraires, ou par la malice du cœur, avec réflexion et dans le dessein de nuire : deux sources générales de la médisance, qu'il importe de connaître pour les éviter.

1. Le roi-prophète se plaint de la première. *Dilexisti omnia verba præcipitationis, lingua dolosa* (*Ps.* LI, 6) : Langue trompeuse, disait-il, vous avez aimé à vous précipiter dans vos paroles; et quoiqu'il n'appartienne qu'au cœur d'aimer et de faire un choix, vous vous attribuez sans raison ce qui n'est propre qu'à ce cœur, dont vous êtes l'instrument. Votre fonction, suivant le dessein de l'ouvrier divin qui vous a formée, est d'exprimer les pensées raisonnables de l'esprit; mais votre précipitation vous abandonne à un ministère d'iniquité et de tromperie, comme si un rasoir préparé pour un usage utile ne faisait que des incisions et des plaies : *Sicut novacula acuta fecisti dolum.*

Nulle manière de parler n'est plus éloignée de la manière dont Dieu parle. Il prononce une parole dans l'éternité, quand il engendre son Verbe : *Eructavit cor meum Verbum bonum* (*Ps.* XLIV); et le Prophète s'accommode à la faiblesse de notre intelligence, pour nous l'exprimer par une comparaison sensible. *Lingua mea calamus scribæ :* Parmi les hommes, la langue est seulement l'organe de la parole; mais ma langue, dit Dieu, est comme la plume d'un écrivain. Rien n'est plus prompt que le mouvement de la langue; au lieu que celui qui écrit, quelque agile que soit sa main, va toujours plus lentement, parce qu'il a besoin d'un certain temps pour former les caractères. Lors donc que Dieu dit que sa langue est comme une plume, il veut nous faire entendre, dit saint Ambroise, qu'il faut ajouter à la vitesse de celui qui parle la lenteur de celui qui écrit; qu'il faut tempérer la vivacité et la promptitude, qui sont naturelles à la parole, par la solidité qui est inséparable du jugement et de la réflexion : *Loquentis velocitatem cum scribentis maturitate conjungo.*

Voilà, mes frères, la condamnation de tant d'esprits légers, qui ont plutôt parlé que pensé, et qui, dans la multitude des choses qu'ils disent, ne se donnent jamais le loisir d'en peser aucune. Il leur importe peu qu'une parole soit impie, qu'elle renferme un sens malin, qu'elle blesse la réputation, pourvu que l'on y trouve du brillant et qu'elle divertisse; et, suivant l'expression d'un ami de Job, ils n'ont jamais la force d'étouffer la parole qu'ils ont conçue, parce qu'ils parlent le plus souvent au hasard, et qu'ils s'abandonnent aux impressions de leurs sens, et à l'âpreté de leurs passions.

C'est là, dit l'Ecriture, le caractère des insensés; car *les paroles des hommes prudents sont pesées à la balance* (*Prov.*, XXI, 28). Et c'est pour cela que le saint roi David, usant des expressions figurées et énergiques d'une poésie toute divine, demandait à Dieu de *mettre une porte sur ses lèvres avec une garde de circonspection et de prudence* (*Ps.* CXL, 3), qui en bannît les paroles indiscrètes et superflues. Il ne demandait pas, dit saint Chrysostome, que sa bouche fût entièrement fermée, mais seulement qu'il y eût une porte, avec une garde qui pût la fermer et l'ouvrir selon les temps : pour nous marquer, dit ce saint docteur, que la vertu du silence chrétien ne consiste pas à ne point parler du tout, mais à parler à propos et quand le temps en est venu; car *il y a un temps de se taire et un temps pour parler* (*Eccle.*, III, 7), et la grande sagesse est de bien discerner ces deux temps, pour satisfaire aux obligations de l'un et de l'autre.

Je sais que le commun du monde, accoutumé dans les compagnies à des discours vains et inutiles, à un commerce perpétuel de médisance et d'oisiveté, ne met pas les paroles légères et indiscrètes au nombre des grands péchés; mais écoutez saint Bernard : *Levis sermo facile volat* (*Bern.*, *in Cant. serm.* 24, 3; *item serm.* 17, *de Div.* 4), une parole légère se prononce facilement, et l'on peut dire qu'elle vole avec autant de légèreté que le vent qui l'a formée. Mais d'autant plus qu'elle se prononce facilement, d'autant plus blesse-t-elle facilement la charité : *Atque ideo facile violat charitatem*; et si la charité est notablement blessée, cette parole toute légère qu'elle est ne laisse pas d'être un grand péché. Elle est même le signe des autres péchés; car un chrétien est obligé par sa profession d'avoir toujours la charité dans le cœur. S'il ne l'a pas, il est en état de péché, et selon saint Jean, de

péché mortel, puisque celui qui n'aime pas Dieu et le prochain, demeure dans la mort. Or, si nous avions la charité dans le cœur, elle n'y serait point oisive, son propre caractère étant d'agir toujours où elle est : *Amor operatur ubi est*, et par son action elle nous empêcherait de rien dire qui lui fût contraire. Elle arrêterait toutes les paroles indiscrètes et toutes ces médisances de précipitation, qui nous rendent coupables de tous les maux qu'elles causent ; et dès-là que nous parlons toujours avec la même imprudence, il est indubitable que nous n'avons point la charité.

Qui dimittit aquam, caput est jurgiorum (*Prov.*, XVII, 14), celui, dit le Sage, qui donne ouverture à une eau rapide, est bientôt hors d'état d'arrêter le mal qu'il a fait, parce que l'inondation gagne tout, et par là il devient l'auteur des disputes et des querelles entre ceux qui voient leurs champs inondés. Peinture bien naturelle du médisant dont nous parlons. Quoique son imprudence ne prévoie pas le mal qu'il fait, il ne laisse pas d'en être responsable : et en blessant la réputation du prochain, il s'expose à faire tous les maux que peut produire sa médisance. Il en est donc l'auteur, et Dieu l'en punira, quoiqu'il s'en croie innocent, parce qu'il devait les prévoir, et ne pas commettre la faute qui en a été l'origine.

Cela étant ainsi, mes chers auditeurs, combien devons-nous avoir de retenue et de circonspection dans le monde. Plus nos paroles sont vaines et légères, plus elles marquent le mauvais état de notre conscience par l'absence de la charité ; car on est tel, selon l'Evangile, que l'on se représente d'abord. Si le Sauveur nous avertit que nous lui rendrons compte de la moindre parole oiseuse (*Matth.*, XII, 34), que sera-ce des entretiens qui ne sont pas conformes à la sagesse, qui nous font perdre l'attention que nous devons à Dieu, qui altèrent la charité du prochain ? Le Sage a bien raison de dire, que *celui qui parle beaucoup ne manque guère de tomber dans le péché, et qu'il n'est de vrai prudent que celui qui est modéré dans ses paroles* (*Prov.*, X, 19). Pour garder cette modération il faut parler beaucoup à Dieu et peu aux hommes, et jamais on ne se rendra maître des passions du cœur, si l'on ne réprime la langue. Ayons donc le courage de la retenir et de la mortifier, puisqu'il y va de notre perfection. Car l'apôtre saint Jacques regarde comme un homme parfait celui qui, étant capable de régler sa langue, peut aussi régler tout le corps de ses actions : *Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir* (*Jac.*, III, 2).

2. Mais le nombre des hommes prudents n'est pas bien grand, au lieu que le monde est plein non-seulement de gens indiscrets, mais d'une infinité d'autres qui parlent et qui agissent par malignité. Si nous avons dit d'abord que l'indiscrétion et la légèreté d'esprit marquent l'altération ou l'absence de la charité, disons ici que la malice du cœur en fait voir l'extinction entière ; et éteindre la charité qui est l'ouvrage de Dieu, c'est s'élever contre Dieu même, et comme dit saint Paul, se déclarer hautement son ennemi : *Detractores Deo odibiles* (*Rom.*, I, 30).

L'aversion et l'envie sont ordinairement la source de cette malignité, et il paraît dans notre Evangile qu'elle possédait tellement le cœur des Juifs contre Jésus-Christ qu'elle les empêchait d'être frappés de l'éclat de ses miracles, d'être attirés par la bonne odeur de ses vertus, d'être touchés de tant de bienfaits dont il les comblait ; et leur prévention et leur haine étaient montées à un tel point, que sa sainteté tout infinie qu'elle était, ne put éviter les traits piquants de leurs langues envenimées.

Dieu est si offensé de cette conduite, qu'*il appelle toute la terre depuis le lever du soleil jusqu'au couchant* (*Ps.* XLIX), pour écouter ses justes plaintes contre la conduite indigne du médisant et du calomniateur. Ecoutez comme il parle : *Votre bouche*, lui dit-il, était *pleine de malice, et votre langue ne s'exerçait qu'à inventer des tromperies. Etant assis vous parliez contre votre frère, et vous prépariez un piége pour faire tomber le fils de votre mère.*

Qu'il me soit permis de vous adresser ce sanglant reproche, à vous, mon cher auditeur, à qui je parle sans vous connaître, mais que Dieu connaît, et dont il pèse les paroles et les actions dans la balance de sa justice : *Sedens adversus fratrem tuum loquebaris* ; vous étiez assis dans une compagnie mondaine, et là attaquant sans retenue tout ce qui n'avait pas le bonheur de vous plaire, attaquant même avec insolence tout ce qu'il y a de plus distingué dans le monde, et jugeant avec une témérité insensée de ce qu'il ne vous appartient, ni de décider, ni de parler, vous ne pouviez finir le chapitre de la médisance, parce que votre cœur étant corrompu il remplissait votre bouche de malignité : *Os tuum abundavit malitia.* Mais quel que fût celui contre qui vous parliez alors, ce n'était pas du moins un étranger. C'était un frère, et vous jetiez une pierre d'achoppement et de scandale devant celui qui, étant né de la même mère que vous, vous devait être aussi cher que vous-même.

Encore si vous vous étiez déclaré son ennemi, il ne serait pas si étrange que vous eussiez voulu lui faire sentir les effets de votre haine, et comme David le disait du perfide Achitophel, il n'en aurait pas été si surpris et peut-être ies aurait-il plus courageusement supportés : *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique.* Mais ne pas ignorer que vous avez tous deux un même père qui est Dieu, et une même mère qui est l'Eglise, et n'avoir pas laissé de déchirer sa réputation, c'est ce qui a mis sa patience aux plus rudes épreu-

ves et porté votre malice jusqu'à son comble.

Ce qui est encore plus criminel, c'est que vous faisiez tout cela, non pas par un simple emportement, mais avec préméditation, et avec une volonté déterminée : *Sedens* (*Ad hoc vacans ex otio. Aug., in Ps.* XLIX). Votre haine était d'autant plus invétérée, qu'elle paraissait plus tranquille. Vous étiez tout occupé de votre action ; vous inculquiez le mal que vous disiez, et vous en donniez des preuves ou véritables ou supposées, afin qu'il pût faire plus d'impression sur les esprits. Si la conduite de votre frère était irréprochable, un tour d'esprit malin vous faisait fabriquer sur-le-champ des calomnies et des impostures. Et si en effet il y avait quelque chose à reprendre, vous révéliez avec plaisir le défaut qui, dans les règles de la charité, devait demeurer inconnu : *Adversus filium matris tuæ ponebas scandalum.* Effet malheureux et funeste de la malice de votre cœur.

Votre conduite a même quelque chose de plus odieux. Cet homme, contre qui vous parliez si mal, n'était pas seulement votre frère ; c'était encore un homme sourd, duquel le Saint-Esprit vous avait défendu de médire : *Non maledices surdo* (*Lev.*, XIX ; 14). Il était sourd en effet, puisqu'étant absent il ne pouvait pas vous entendre, ni par conséquent détruire le tort que vous lui faisiez. Ou peut-être vous a-t-il entendu sur le rapport qu'on lui a fait ; et il a continué d'être sourd, non plus, dit saint Grégoire, par un défaut de sa nature, mais par un effet de sa vertu (*Greg. pap. P. Cur., p.* 3, *adm.* 36). Prudent et sage, il n'a opposé à la manière injurieuse dont vous l'avez traité, que son silence, sa patience et sa douceur, et vous avez pu avoir l'indignité de déshonorer par vos médisances un homme de ce caractère ? Voilà, mon cher auditeur, la conduite la plus lâche et la plus inhumaine qui fut jamais. Dieu irrité vous reprochera la transgression de sa loi (*Rom.*, XIII), et comme l'Écriture vous en a menacé, vous attirerez sur vous en même temps la malédiction de Dieu et l'indignation des hommes (*Prov.*, XXIV, 9).

Quand la médisance se fait par inadvertance et par précipitation, elle est hardie et téméraire, et alors elle ne se met pas tant en peine de faire croire le mal qu'elle dit ; au lieu que quand elle tire son origine de la malice, elle est artificieuse à la persuader. Et parce que les sages sont portés à ne pas croire ceux qui paraissent animés de quelque passion, on prend alors un très-grand soin de cacher son ressentiment ; on médit avec art ; on excuse ceux qu'on accuse ; on prend en apparence des précautions de sagesse et de charité, et dans le fond, des artifices qui ne laissent aucun lieu de douter de ce que l'on dit. Les paroles du médisant, dit le prophète, *sont plus douces et plus coulantes que l'huile, et cependant elles sont des traits perçants et cruels* (*Ps.* LIV, 22). On va quelquefois jusqu'à plaindre le malheur de ceux que l'on rend malheureux soi-même. On témoigne de l'estime et de l'affection pour eux ; cachant ainsi sous ces dehors fardés le dessein qu'on a de les noircir dans l'esprit du monde. Car, pourvu que les médisants et les calomniateurs arrivent à leurs fins, il ne leur importe de quelle manière, et quand une fois on s'est dévoué à satisfaire sa passion, toute voie qui réussit est la plus juste.

Salomon compare une conduite si lâche à l'artifice des serpents, dont le plus dangereux est celui *qui mord en secret et dans le silence* (*Eccle.*, X, 11). Le serpent mord en secret, et le venin qu'il a sur la langue il le fait passer dans sa morsure. Le médisant parle aussi en secret et en l'absence de celui dont il parle mal, et le venin qu'il a sur la langue il le fait passer dans le cœur de celui qui prend plaisir à l'écouter.

Car, telle est la fatale propriété de la médisance, qu'elle rend criminel celui-là même qui l'écoute, qui la croit et qui ne l'arrête pas s'il le peut, par la raison prise de l'Écriture et des Pères, que celui qui consent au péché, est aussi digne de mort que celui qui le commet (*Rom.*, I, 32 ; *Hier.*, *ep.* 2 *ad Nep*). Et entre les conditions nécessaires pour entrer dans le ciel nous trouvons expressément celle-ci : *Qu'il ne reçoive pas les injures dont on veut déshonorer son prochain* (*Bern., de Cons. lib.* II, *c.* 13). Il ne suffit pas de ne les point inventer (*Ps.* XIV, 3), il faut de plus ne pas recevoir celles que les autres ont inventées, et n'y ajouter aucune foi ; le caractère de l'homme sage, dit saint Augustin, étant de ne déférer aux rapports désavantageux, qu'après un examen des plus rigoureux et des plus fidèles ; car, où serait la justice, s'il suffisait d'être accusé pour être criminel ? D'où il faut conclure, que ceux qui écoutent la médisance avec plaisir, ou qui la croient facilement, sans examiner si ceux qui parlent agissent par intérêt ou par passion, se retranchent pour cela seul du nombre des chrétiens qui doivent entrer dans le ciel. Et si ceux mêmes qui ne font que consentir à la médisance, sont si coupables et si sévèrement punis, que sera-ce de ceux qui l'inventent et qui la publient ?

C'en est assez, mes frères, pour faire connaître la nature de ce péché et sa fatale origine dans l'imprudence et dans la malice, et vous voyez que dans ses deux sources il est également injuste et odieux. Il s'agit maintenant de le réparer. Je vous ai dit que les moyens en sont difficiles, et vous n'en conviendrez que trop dans la suite de ce discours.

SECONDE PARTIE.

On ne peut trouver les moyens de réparer les péchés que l'on a commis, que dans les remèdes qu'il a plu à Dieu de nous enseigner ; et supposé le repentir sincère animé de l'amour de Dieu, car c'en est la condition la plus essentielle : on peut dire même qu'il

y a un remède spécifique pour chaque péché. Les désordres de la jeunesse sont effacés par la retenue et par les mortifications d'une vie sage et réglée. L'avarice se répare par l'aumône ; les emportements de l'orgueil et de la colère par la modestie et l'humilité, et ainsi des autres. Mais quand il s'agit de fermer les plaies que la médisance a faites dans le cœur et de rétablir une réputation flétrie, on y trouve des difficultés qui paraissent insurmontables.

Il est décidé dans la loi de Dieu, que *celui qui hait son frère est homicide* dans la disposition de son cœur : *Qui odit fratrem suum homicida est* (I *Joan.*, III, 15) ; et Dieu punit les crimes que l'on ne s'est abstenu de commettre que par crainte, comme ceux que l'on a commis réellement ; car si la main ne s'est pas ensanglantée, le cœur a désiré qu'elle le fût : *Cruenta mente, pura manu* (*Apul. Flor.* 4). Or, la médisance maligne est tellement homicide, que l'Ecriture nous avertit, qu'au lieu qu'un coup qui part de la main ne fait que meurtrir la chair, la langue brise les os, qu'elle tue plus que l'épée, que la mort qu'elle donne est la pire de toutes, et qu'elle est plus redoutable que l'enfer (*Eccli.*, XXVIII). Elle répand le sang de la réputation, *sanguinem famæ*, et *Dieu jugera*, dit Tertullien, *cet homicide de malédiction* (*Tert., de Idol.*, *c.* 2). C'est pourquoi l'Eglise dans le premier et le second concile d'Arles, avait différé la communion jusqu'à la mort aux médisants et aux calomniateurs reconnus ; et le concile de Latran jugeait indignes de l'état ecclésiastique ceux qui avaient été convaincus de ce péché scandaleux, quoi qu'ils s'en fussent corrigés.

C'est un péché absolument sans excuse, et moralement sans remède.

Je dis sans excuse, parce que la charité est tellement de l'essence du christianisme, que celui qui ne l'a pas dans le cœur et dans les œuvres, n'est chrétien que de nom.

Cette vertu a deux regards, l'un vers Dieu, l'autre vers le prochain ; et comme dit saint Augustin, Dieu a dispensé ces deux commandements de telle sorte, que celui d'aimer Dieu doit être la fin, et celui d'aimer le prochain le moyen qui conduit à cette fin (*Aug.*, *Tract.* 17 *in Joan*). Dans l'intention l'amour de Dieu tient le premier rang, mais dans l'action l'amour du prochain marche toujours le premier, et c'est de quoi nous avons deux preuves convaincantes dans l'Ecriture.

La première, c'est que Jésus-Christ étant sur le point de quitter la terre pour retourner à son Père, au lieu de recommander à ses disciples l'amour de Dieu comme le principal, il ne leur parla que de la dilection cordiale qui devait être entre eux : *Je vous laisse*, leur dit-il, *un commandement nouveau de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés, et c'est à cette marque que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples* (*Joan.*, XV, 12). La seconde preuve, c'est que saint Paul, interprète fidèle de la doctrine du Fils de Dieu, réduit toute la loi divine au seul précepte d'aimer le prochain : *Toute la loi*, dit-il aux Galates, *est renfermée dans ce seul précepte, vous aimerez le prochain comme vous-mêmes* (*Gal.* V, 14).

Ce n'est pas, reprend saint Augustin, que quand Jésus-Christ et saint Paul ne nous parlent que du commandement d'aimer le prochain, ils aient omis le commandement d'aimer Dieu ; mais c'est que les deux commandements sont si unis, qu'ils se renferment l'un l'autre, parce qu'il est absolument impossible de bien aimer Dieu, si l'on n'aime le prochain, l'amour du prochain n'étant qu'une extension de l'amour de Dieu.

Ce fondement étant posé, mes frères, répondez-moi, ou pour mieux dire, répondez à votre propre cœur. Vous dites que vous êtes chrétiens, et vous vous en glorifiez. Vous êtes donc obligés d'observer la loi du christianisme. Or, le christianisme consiste essentiellement dans l'amour de Dieu et du prochain : l'amour du prochain étant le moyen sûr et nécessaire qui doit nous conduire à l'amour de Dieu, quelle excuse avez-vous de ne point observer cette loi ? L'observez-vous, quand vous publiez ses défauts ; et n'est-ce pas au contraire parce que ce péché est inexcusable, que l'Apôtre met les médisants et les calomniateurs au nombre de ceux qui méritent la mort éternelle ? N'est-ce pas pour la même raison que la malédiction est prononcée dans l'Ecriture contre le semeur de faux rapports et contre l'homme à deux langues ? Pestes de la société qui troublent la paix par des confidences artificieuses, qui disent aux autres par malignité tout le contraire de ce que la vérité les force de se dire à eux-mêmes, et qui enveniment souvent les choses les plus innocentes ! *Susurro et bilinguis maledictus* (*Eccli.*, XXVIII, 15).

Direz-vous que vous avez recommandé le secret ? Saint Chrysostome vous répond que cette excuse est frivole. Quand vous saviez vous seul le mal que vous veniez de découvrir, votre parole, dit ce Père, était en lieu de sureté. Votre cœur lui servait d'asile, et votre silence lui valait une forteresse, où l'honneur de votre prochain n'avait rien à craindre : *In tuto sermonem habebas.* Mais après avoir découvert le criminel, vous pensez à le sauver ? Vous vous en avisez trop tard, mon cher auditeur, et votre précaution est inutile.

Je veux que vous ayez confié le secret à une personne sage. La croyez-vous plus sage que vous-même ? Si vous le croyez, je vous demande à mon tour : toute l'humilité est-elle renfermée dans votre cœur, et si vous croyez cette personne plus sage que vous, ne craignez-vous point qu'elle en trouve une autre plus sage qu'elle ? Cela peut bien être, et cela est toujours. Vous voyez donc que c'est un criminel que vous avez livré à la médisance publique, et que votre péché est sans excuse.

Mais du moins, ajoutez-vous, est-il excusable, quand sa faute est publique, et par conséquent, je ne lui fais aucun tort en la publiant.

Vous vous trompez, mon cher auditeur, ce n'en est point là une excuse légitime, et si vous prétendez qu'elle le soit, vous ne connaissez pas la nature de la charité. Elle est bien plus sage et plus circonspecte que vous ne pensez : elle trouve toujours quelque endroit dans le prochain, par lequel il est digne d'estime, ou du moins de compassion; et de quelque zèle qu'elle soit embrasée contre le péché, elle ne perd jamais la tendresse pour le pécheur. Si alors vous ne lui faites pas le même tort que vous lui feriez en révélant ses fautes cachées, vous vous faites tort à vous-même en manquant de cette compassion naturelle, qui est inséparable de la charité, et de plus en faisant une action cruelle que l'humanité condamne.

Car, avoir perdu l'honneur, c'est avoir perdu la vie que l'on appelle civile, et par conséquent médire d'un homme diffamé, c'est donner un coup mortel à un homme qui est déjà mort en un sens. Lorsqu'un scélérat se trouve pris par la justice, le public qui souffrait de la multitude et de l'énormité de ses crimes, en marque de la satisfaction ; mais si on le voit exposé au supplice, on en est touché de compassion, et ce serait la dernière barbarie, si quelqu'un de ceux qui assistent à un si affreux spectacle, lui enfonçait un poignard dans le sein.

Aussi voyons-nous que, quand l'Eglise parle dans l'office de ce jour des instruments de la passion du Sauveur, elle trouve de la douceur dans ceux qui l'ont blessé avant sa mort : *Dulce lignum, dulces clavos ;* au lieu qu'elle nomme cruelle la lance qui l'a blessé après sa mort : *Mucrone diro lanceæ* (*Bern., serm.* 17. *de Div.* 4); et peut-être que les pécheurs dont nous parlons ont été représentés par cette action détestable. Voilà pourtant la cruauté que vous exercez quand vous parlez mal de quelqu'un, qu'une mauvaise vie a diffamé. Vous avez le courage brutal d'enfoncer le poignard dans le sein d'un homme mort ; au lieu d'excuser charitablement son malheur, au lieu de tourner la conversation sur une autre matière, comme l'on détourne le visage quand on va donner le coup mortel à un homme condamné.

Ce péché est donc sans excuse, et voici le remède que nous savons. Le médisant, dit saint Thomas, est le voleur du bien le plus précieux qui soit au monde, c'est la réputation (*S. Th.* 2-2, *q.* 73, *a.* 3). Or, c'est la doctrine constante de l'Ecriture et des Pères (*Aug., ep.* 54, *ad Mac.*), qu'il n'y a point de salut pour celui qui ne restitue pas le bien mal acquis, et que dans l'ordre de la vraie pénitence le péché n'est point remis, s'il n'est suivi de la restitution de ce que son injustice a ravi, ou à Dieu ou au prochain. A plus forte raison cette nécessité doit-elle s'entendre de la réputation, qui tient le premier rang entre les biens extérieurs (*Prov.*, XXII, 1), n'y ayant rien qui approche tant de la vertu, que l'honneur que la vertu mérite.

Mais autant vaut-il dire que nous ne savons point de remède, que de dire que nous ne savons que ce celui-là, puisque l'expérience ne nous apprend que trop que cette restitution nécessaire est moralement impossible.

Y avez-vous bien pensé, mon cher auditeur, quand vous avez donné à votre prochain un coup de langue si cruel ? Le tort que vous lui avez fait a déjà couru la cour et la ville : il fait le plaisir malin de toutes les conversations. La jeunesse libertine l'a, pour ainsi dire, mis à profit dans ses débauches. Toutes les personnes de piété en ont été affligées et scandalisées : le bruit en a retenti dans les solitudes les plus profondes. Déjà le bel esprit étourdi l'a célébré dans ses poésies licencieuses : et le nouvelliste avide et précipité l'a répandu dans les provinces. Car, comme dit saint Bernard (*in Cant. serm.* 24, 4), rien ne court plus vite que le discours du médisant, et par cette vitesse incroyable il infecte du venin de sa malice une multitude infinie de personnes de tout âge, de toute condition et de tout sexe.

Pouvez-vous maintenant rapeler ce que vous avez dit ? Hélas ! votre parole, dans la comparaison de l'Ecriture, s'est *envolée pour jamais comme un oiseau* (*Prov.*, XXVI, 2), et avec toute la puissance humaine vous ne sauriez la faire revenir. Dans la comparaison de saint Jérôme, c'est comme une pierre que vous auriez lâchée de votre main. Vous ne pouvez plus l'empêcher de faire son coup, et de frapper dans l'endroit vers lequel vous l'avez poussée (*Hier., ep.* 9, 15). Vous pouvez bien redire dans un temps ce que vous avez dit dans un autre, mais vous ne sauriez faire que ce que vous avez dit une fois ne soit dit pour toujours (*Hor., ep.* 19).

Le moyen de réparer un mal qui a eu des suites si funestes ? Aurez-vous assez d'humilité et de justice pour vous dédire de ce que vous avez imprudemment ou malicieusement avancé ? Car la restitution de l'honneur, qui n'est pas moins juste que celle du bien, ne doit pas être secrète quand la diffamation a été publique. Pourrez-vous vous dédire devant tous ceux qui vous auront entendu ? Quand même vous vous dédirez, se laisseront-ils dissuader si facilement, et l'esprit humain naturellement enclin à croire comme à faire le mal, sera-t-il pour vous d'une docilité si commode, que vous lui fassiez croire le bien qu'il connaîtra que vous ne lui direz que par des raisons de conscience ? Ne se servira-t-il pas au contraire de ces raisons, pour se confirmer davantage dans sa première persuasion ? Voilà, mon cher auditeur, en quel abîme vous êtes tombé.

Mais si ce péché est si grief, quand on déshonore le prochain auprès de simples particuliers, combien l'est-il davantage, quand on le déshonore devant les grands et les princes, de qui dépend le sort des hommes, et dont l'estime ou la disgrâce établit ou détruit la réputation ?

L'Esprit saint nous exhorte dans les Ecritures à rougir de plusieurs espèces de mal, et principalement du mensonge, parce qu'il nous déshonore nous-mêmes, et qu'il offense Dieu comme vérité. Mais il marque comme

un sujet plus exprès de honte et d'opprobre de mentir devant les puissants et de pécher devant les rois, parce que leur dignité, leur autorité, leur puissance exige de leurs inférieurs avec une obéissance pleine de respect une sincérité inviolable et un amour immobile pour la vérité, qui s'éloigne d'eux plus que de tout le reste des hommes : *Erubescite a potente de mendacio et a principe de delicto* (*Eccli.*, XLI, 21).

Mentir aux rois, c'est mentir à Dieu, dont ils sont les images, avec cette différence que l'on ne peut tromper Dieu et que l'on ne fait tort qu'à soi-même, au lieu que, quelque clairvoyants que soient les rois, ils ne sont pas à couvert de la surprise, et que les fausses impressions qu'on leur donne peuvent rendre la puissance royale l'instrument de la passion d'un particulier. Or, si dans l'Eglise naissante ceux qui eurent la témérité de mentir à Dieu furent punis de mort dès ce monde même (*Act.*, V, 4), quel châtiment ne recevront pas dans l'autre ces âmes hardies et malignes qui, en osant mentir aux rois, manquent de respect à leur dignité, et en imposent à leur religion et à leur justice?

Mais revenons au général, et ne cessons pas de nous plaindre de ce qu'un péché si énorme et si irréparable est néanmoins si commun. Ceux qui volent le bien d'autrui sont regardés comme des infâmes; une mort honteuse en est le supplice. Et l'on se fait un jeu dans le monde de ravir l'honneur, quoique ce soit un vol sans comparaison plus important, plus sensible, plus irréparable que l'autre! Est-il possible que l'on n'ait pas plus d'horreur pour un vice pernicieux qui déshonore souvent les personnes les plus innocentes et qui leur ôte cette réputation avantageuse qui, selon l'Ecriture, leur doit être plus chère que *tous les trésors et que la vie même, puisque la bonne vie n'a qu'un certain nombre de jours, au lieu que la bonne réputation demeure éternellement* (*Eccle.*, VII, 7; *Eccli.*, XL, 15)? En quel abîme d'aveuglement les hommes sont-ils donc tombés, pour n'être touchés ni de leurs propres intérêts ni de ceux des autres, pour être si cruels envers la société civile, pour mépriser si hautement le précepte de la charité? S'ils se réglaient seulement par la raison, la vertu se conserverait dans l'estime qu'elle mérite, et les seuls sentiments de l'honneur et de la probité les empêcheraient de tomber dans un péché dont la réparation est si difficile.

Mais, quelque difficile qu'elle soit, il faut toujours l'entreprendre et se confier en la miséricorde de Dieu, qui, durant notre vie, *s'élève au-dessus de la justice* (*Jacob.*, II). Et voilà ce qui m'oblige pour le fruit de ce discours à proposer des règles de conduite à ceux qui font la médisance, à ceux qui l'écoutent et à ceux qui en sont l'objet, puisque nous avons établi que tous y sont intéressés pour le salut.

Vous qui avez été assez imprudents ou assez malicieux de faire servir votre langue à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites-la servir désormais à la justice par votre pénitence (*Rom.*, VI, 19), en restituant à vos frères, autant qu'il dépendra de vous, l'honneur que vous leur avez ravi. Quelque honte qu'il y ait à vous dédire, et quelque difficulté que vous trouviez à être cru, il faut toujours en venir là, et suppléer à votre impuissance par la sincérité de votre contrition.

Non contents d'employer toute sorte de moyens à réparer le mal que vous avez fait, prévenez celui que vous pourriez faire encore; et comme pour l'ordinaire vous ne parlez mal du prochain que parce que vous en jugez mal, cessez d'en juger. Apprenez de l'évangile de ce jour à craindre la témérité des jugements, quand vous y voyez qu'une persuasion d'erreur trompe les Juifs jusqu'à rendre leur raison tranquille et leur conscience intrépide, dans le temps même qu'ils prennent le restaurateur de la loi pour un Samaritain, le Fils de Dieu pour un homme possédé du démon, le Saint des saints pour un réprouvé. Après un tel exemple, qui ne craindra la témérité de ses propres jugements, et qui n'étouffera dans son cœur les paroles imprudentes et malicieuses?

Vous qui écoutez les médisants, imposez-leur silence si vous avez de l'autorité sur eux; Dieu ne vous l'a donnée qu'afin que vous vous en serviez autant pour empêcher le mal que pour procurer le bien. Si vous ne pouvez leur imposer silence, témoignez par celui que vous garderez vous-même combien ce qu'ils disent vous déplaît. Répandez l'ennui sur votre visage; et comme une joie évaporée serait un signe de l'approbation que vous donneriez aux paroles piquantes et injurieuses, une tristesse indignée et modeste en sera la condamnation, suivant cette maxime du Sage, que, *comme le vent d'aquilon dissipe la pluie, le visage triste réprime la langue du médisant* (*Prov.*, XXV, 23).

Cependant ne révélez jamais ce que vous aurez entendu; faites-le mourir en vous, comme parle l'Écriture : *Audisti verbum adversus proximum tuum? Commoriatur in te* (*Eccli.*, XIX, 10). Faites-vous une telle violence pour l'étouffer, qu'il n'échappe jamais à votre secret. Tâchez de vous le dissimuler à vous-même; ensevelissez-le tellement dans l'oubli, qu'il soit à votre égard comme si vous ne l'aviez jamais entendu : *Commoriatur in te.* En publiant les fautes de votre prochain, vous vous faites un ennemi, et ceux mêmes qui prennent plaisir à vous entendre vous haïront dans le cœur, parce qu'ils craindront de vous le même traitement pour eux-mêmes.

Pour vous, de qui l'on parle désavantageusement, ou ce que l'on dit de vous est vrai ou il ne l'est pas.

S'il l'est, rentrez en vous-mêmes, et, pleins de confusion d'avoir scandalisé votre prochain, commencez à l'édifier. Ne donnez pas lieu à la médisance, et la médisance finira. Les hommes sont trop faibles pour s'empêcher de parler du mal qu'ils voient en vous.

Soyez vous-mêmes assez forts pour ne pas commettre ce mal, et vous épargnerez la faiblesse de vos frères. Et le moyen que le monde se taise parmi tant de désordres qui le frappent et qui donnent une matière aboudante à sa critique et à sa malignité? Je m'en rapporte à vous, mes chers auditeurs; car, si j'entreprenais d'en faire ici le triste détail, peut-être dirait-on que je tomberais moi-même dans le défaut que je combats.

Si ce que l'on dit de vous est faux et supposé, conformez-vous à ce que fait Jésus-Christ dans notre Evangile. Quand les Juifs le traitent de démoniaque, il ne leur rend point injure pour injure, il leur répond seulement : *Je ne suis pas possédé du démon, mais j'honore mon Père en vous prêchant la vérité, au lieu que vous me déshonorez en me calomniant. Mais je ne cherche point ma propre gloire ; c'est à mon Père à la chercher et à me faire justice du tort que je reçois de vous* (*Joan.*, IX, 49).

Voilà notre modèle dans tous les maux qui nous arrivent. Quand les méchants noircissent notre réputation, pensons que notre gloire est entre les mains de Dieu. Entrons, comme le veut l'Apôtre (I *Cor.*, IV, 3), dans une heureuse indifférence d'être jugés par eux, et, satisfaits du témoignage de notre conscience, réjouissons-nous intérieurement d'être innocents, lorsque les hommes nous font passer pour coupables. C'est ainsi que Suzanne, condamnée comme adultère, demeura chaste aux yeux de Dieu, qui juge sur la disposition du cœur. Qu'est-ce que les apôtres et les saints n'ont pas souffert de la la part du monde, qui a toujours voulu les rendre odieux? A tout cela ils n'ont opposé que la patience, et, après avoir réfuté sans aigreur l'imposture et la calomnie, doux et tranquilles ils ont laissé à Dieu le soin de leur justification.

Réglons-nous, mes chers auditeurs, sur ces grands exemples, et pensons que, si nous ne tombons ni dans l'imprudence ni dans la malice, nous conserverons la charité. En la conservant, nous n'aurons rien à craindre ni à désirer de la part des hommes, parce que nous savons que cette vertu fait l'essence du christianisme, qui est l'âme et la perfection de toute vertu ; qu'il n'appartient qu'à elle de nous justifier sur la terre et de nous couronner dans le ciel.

SERMON XLIII.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

Hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur.

Le fils que vous concevrez sera grand, et sera appelé le fils du Très-Haut (*S. Luc, ch.* I).

Les prédicateurs remplissent aujourd'hui le ministère de l'ange qui fut envoyé de Dieu à Marie pour annoncer aux hommes le Messie, qu'il annonça autrefois à cette vierge prédestinée. Mais il y a cette différence dans notre mission, que cet ambassadeur céleste dit à Marie ce que le Messie devait faire, et que nous devons dire ce qu'il a fait; qu'il dit à Marie comment elle devrait entrer dans l'exécution des desseins éternels que Dieu avait sur elle, et que nous devons dire avec quelle soumission elle les a exécutés.

L'effet de cette mission divine, c'est qu'un Dieu s'est fait homme pour racheter les hommes, et qu'il n'a pas cessé d'être Dieu; c'est qu'une vierge a enfanté cet Homme-Dieu et n'a pas cessé d'être vierge ; voilà deux prodiges qui confondront à jamais la raison humaine, mais aussi qui feront souvenir les chrétiens de la grâce la plus gratuite et la moins méritée, je veux dire d'être dès cette vie même participants en Jésus-Christ de sa nature divine, et de participer dans l'autre à sa souveraineté et à l'éternité de son règne.

Ces deux prodiges font le sujet de la solennité de ce jour, et, tout ineffables qu'ils sont, l'Eglise veut que nous les expliquions aux fidèles. Pour expliquer le premier, il faut vous dire ce qu'a fait Jésus-Christ, et afin que le premier nous soit utile par le second, il faut vous dire ce qu'a fait Marie.

Mais comme les mystères de la religion chrétienne sont tout ensemble l'objet de notre foi et le modèle de nos mœurs ; comme nous ne sommes pas seulement obligés de les croire, mais encore d'y participer et de les représenter dans notre vie en pratiquant ce qu'ils nous enseignent, il faut que cette règle salutaire soit observée dans ce discours.

Et pour cela, je dis d'abord que deux connaissances nous sont absolument nécessaires : il nous importe de connaître par la plaie du péché la nécessité d'un rédempteur; et comme il ne suffirait pas de connaître le mal sans en savoir le remède, il nous importe encore d'être instruits des moyens de nous appliquer les fruits de la rédemption.

Ces deux réflexions renferment le fond du mystère et les circonstances du mystère, et toutes les deux doivent être approfondies pour la foi et pour les mœurs. Voici donc à quoi se réduit mon dessein.

L'homme coupable s'était entièrement éloigné de Dieu, et courait à l'aveugle après les désirs de son cœur; mais, par un amour incompréhensible, Dieu fait homme s'est rendu volontairement son sauveur et son rédempteur. Voilà le fond du mystère pour éclairer la foi, et le sujet de ma première partie.

Les vertus que la sainte Vierge a pratiquées dans cet événement mémorable nous apprennent à nous appliquer les fruits de la rédemption. Voilà les circonstances du mystère pour régler les mœurs, et le sujet de ma seconde partie.

Ce discours est d'autant plus digne de l'attention des chrétiens, que le mystère de l'incarnation est le fondement et la première preuve de tous les autres, la fin où se rapportaient tous les événements passés et le point d'où dépendaient tous les événements qui devaient suivre, parce que Jésus-Christ est le principe et la fin de tout. Et voilà l'é-

cueil où vont se briser les vains raisonnements de tant d'esprits déréglés par leurs passions qui n'ont pas une juste idée de la bonté de Dieu, qui ne voudraient être retenus par aucun frein, et qui, pour rendre leur conscience intrépide, se jettent désespérément dans des opinions insensées.

C'est à les détromper, s'il est possible, ou du moins à confirmer les âmes fidèles, que nous emploierons aujourd'hui la parole de vérité, après que nous aurons imploré le secours du ciel de la manière accoutumée : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avant que l'ange explique à Marie comment se doit accomplir le mystère ineffable de l'incarnation, il lui apprend quel est celui qui doit s'incarner dans son chaste sein, comme pour la prévenir sur des difficultés qui d'abord vont lui paraître insurmontables.

Vous concevrez, lui dit-il, *et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus* (*Luc.*, I, 32). Mais savez-vous quel sera ce fils? *Il sera grand*, ajoute-t-il, *et il sera appelé le fils du Très-Haut. Le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David son père, il régnera dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin.*

Voilà donc les qualités éminentes de Jésus-Christ et les caractères qui le distinguent. Grand en lui-même et principe de toute grandeur hors de lui : *Hic erit magnus.* Fils du Très-Haut, Très-Haut lui-même et le seul Très-Haut : *Altissimi filius.* Roi puissant et éternel : *Regnabit in æternum.* Sa royauté et sa filiation divine font sa grandeur, et ses deux dernières qualités sont le fondement et la preuve de la première.

Mais pourquoi l'ange distingue-t-il Jésus-Christ précisément par ce caractère de grandeur? Saint Augustin nous en donne la raison dans le fondement qu'il a posé pour prouver la plaie du péché et la nécessité du Réparateur (*Aug. de Catech. erud., Item de ver. Relig.*). C'est que ce caractère avait un rapport essentiel et nécessaire à l'état où était l'homme avant l'incarnation. Dieu, en le créant à son image, l'avait rendu heureux sur son propre modèle, c'est-à-dire que, comme Dieu est heureux en ce qu'il fait lui-même sa propre gloire, par sa connaissance, par son amour et par sa sainteté, l'homme aussi était heureux en trouvant sa gloire à connaître Dieu, à l'aimer, à vivre dans sa grâce, et en un mot à être saint comme Dieu est saint. Mais la foi nous apprend, et nos misères ne nous ont que trop convaincus que, par le péché de notre origine, nous étions tous déchus de cet état bienheureux et nous n'y pouvions rentrer que par Jésus-Christ qui est le Grand par excellence. Sans lui, nous n'aurions pu jamais ni connaître Dieu, ni l'aimer, ni rentrer dans sa grâce en expiant le crime de notre désobéissance.

Mais, par les mérites de son incarnation, nous rentrons dans tous les avantages que le péché nous avait ôtés, et voilà ce qui obligeait l'ange de dire à Marie : *Hic erit magnus*, le Fils que vous concevrez sera grand. Et pourquoi le sera-t-il? parce que l'étant essentiellement en lui-même, il remettra l'homme dans sa première grandeur. Et il n'appartiendra qu'à lui de l'y remettre, parce que lui seul sera appelé et sera véritablement *le Fils du Très-Haut*; parce que *le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David son père*, de la race duquel les prophètes ont dit que le Messie devait naître; parce qu'*il régnera dans la maison de Jacob*, c'est-à-dire par la charité dans le cœur des justes; et parce que son *règne n'aura point de fin*, puisqu'il aura toujours des sujets fidèles sur la terre, qu'il fera régner éternellement dans le ciel. Il faut maintenant que je justifie ce que je viens d'établir, et la religion n'a point de matière qui exige des chrétiens une plus sérieuse attention.

1 Je dis donc, en premier lieu, que l'homme est distingué de tous les êtres par l'intelligence ; mais que cette intelligence même n'est que ténèbres, s'il ne connaît pas son auteur. Or, avant l'incarnation du Verbe, son esprit était aveugle par rapport à la divinité dont il avait perdu la juste idée, ce que les horreurs du paganisme n'ont que trop vérifié ; et sans doute il l'était pour toujours, car qui eût été capable de l'éclairer à l'égard d'un objet si sublime?

Il ne pouvait pas s'éclairer lui-même en se donnant ce qu'il n'avait point, et quand il l'aurait entrepris, dit saint Bernard, il n'y aurait pas réussi, puisque tout homme qui veut être sa propre lumière, tombe infailliblement dans l'orgueil, source des plus épaisses ténèbres, et que par-là même il devient incapable d'éclairer les autres et de s'éclairer : *Qui voluerit sibi esse lumen, ipse cadit a lumine.*

Aucun autre homme ne pouvait encore l'éclairer, puisque la peine du péché étant générale, ils étaient tous aveugles comme lui.

Il est vrai que les philosophes ont connu ce qu'on peut naturellement connaître de Dieu, parce que Dieu même le leur a mis en évidence et que ses grandeurs invisibles leur sont devenues comme visibles par les ouvrages qu'il a faits depuis la création du monde (*Rom.*, I, 19).

Mais, au lieu qu'après l'avoir connu, ils devaient le glorifier, qu'ont-ils fait ces grands génies que s'égarer dans leurs vains raisonnements? Leur esprit destitué de cette pure intelligence qui faisait toute sa noblesse, a été rempli de ténèbres, et, voulant passer pour les sages du monde, ils en ont été les plus insensés, en transférant aux plus viles créatures la gloire qui n'était due qu'au Créateur. Ces créatures, disposées avec tant de sagesse, se présentaient à eux pour élever leur esprit plus haut, mais, aveugles et abrutis, ils les ont servies, et, non contents d'adorer l'œuvre des mains de Dieu au lieu de Dieu même, ils ont adoré encore l'œuvre de leurs propres mains.

Ils n'ont pas mieux réussi, lorsque, se croyant éclairés, ils ont entrepris d'éclairer l'homme et de lui montrer ce qui devait faire son bonheur. Ils ont observé la raison dont

il est capable et en même temps remarqué les faiblesses où il tombe tous les jours. Ils ont été frappés de ces contrariétés étonnantes, et elles les ont convaincus qu'il fallait qu'il y eût en lui quelque chose de grand et de faible, d'heureux et de malheureux. De chercher la cause de ces contrariétés pour pouvoir les concilier, c'était au-dessus de leur portée, et à la fin toutes leurs réflexions n'ont servi qu'à redoubler leur aveuglement propre et celui de l'homme qu'ils prétendaient éclairer. Jugez-en par leurs contradictions grossières.

Tantôt, ne considérant l'homme que comme raisonnable, ils ont fait une injuste comparaison entre la grandeur de Dieu et celle de l'homme, et ont voulu que l'homme fût semblable à Dieu, et souvent des hommes mêmes ont fait des dieux (*Pascal*). Tantôt, ne considérant l'homme que comme faible, ils ont été attentifs à sa seule misère, et, comme s'il n'y avait rien de grand en lui, ont voulu l'abaisser jusqu'à la condition des bêtes. Les uns le faisaient Dieu, les autres bête : étrange moyen de l'éclairer!

Mais, voyez encore leur erreur de plus près, vous trouverez que le remède était pire que le mal. Voulez-vous, mes frères, avoir une juste idée de l'homme prévaricateur? Cherchez en lui ce que les philosophes même y ont trouvé et ce que nous y sentons tous les jours par notre propre expérience. Cherchez-y de la grandeur et de la misère, mais n'y cherchez ni grandeur pure ni misère pure; souvenez-vous qu'il est un composé de toutes les deux. Et, après avoir découvert ses maux, en voulez-vous trouver le véritable remède? ne lui permettez jamais de se regarder par parties. Si vous ne lui découvrez que sa grandeur, vous le jetez dans l'orgueil; si vous ne lui découvrez que sa misère, vous l'abandonnez au désespoir. De quelque côté qu'il penche, le voilà dans le précipice.

Or, quand les philosophes, pour éclairer l'homme, ne lui donnaient que Dieu pour objet, ils lui inspiraient des sentiments de grandeur pure, et ils le jetaient dans l'orgueil. Quand ils ne lui donnaient pour objet que les créatures privées de raison, ils lui inspiraient des sentiments de misère pure et ils l'abandonnaient au désespoir. D'où venait leur erreur? c'est que l'homme qu'ils cherchaient tant à connaître était un énigme pour eux; c'est qu'ils ne connaissaient pas comme nous, ni l'innocence dans laquelle il avait été créé et qui était la source de sa grandeur, ni le péché dans lequel il était tombé et qui était le principe de sa misère. Ainsi, au lieu de guérir ses maux, ils les ont augmentés, et avec leurs promesses magnifiques ils ne lui ont appris ni à connaître Dieu, ni à se connaître lui-même.

La droite raison nous ramène donc à l'Evangile qui nous apprend que nul ne connaît le Père que le fils et celui à qui le fils aura bien voulu le révéler : *Neque Patrem quis novit nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare* (*Matth.*, XI, 27). La révélation de ce Fils nous était absolument nécessaire pour sortir de l'aveuglement où le péché nous avait plongés, et jamais nous n'aurions pu voir Dieu, si Dieu lui-même n'eût bien voulu se tourner vers nous.

C'est aussi ce qu'il a fait dans le mystère de l'incarnation, et parce que sa lumière divine nous aurait éblouis, si elle eût paru d'abord dans tout son éclat, elle s'est proportionnée à la faiblesse de nos yeux d'une manière que l'on ne peut assez admirer. Toute l'antiquité sacrée et profane nous rend témoignage que l'attachement aux objets sensibles avait tellement plongé l'esprit humain dans la chair, qu'il n'était plus capable de voir que la chair seule; c'est pour cela même que *le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous* (*Joan.*, I). En paraissant sensiblement aux yeux des hommes, il s'est insinué par les sens dans leur âme aveugle et a dissipé les ténèbres, et de cette sorte il les a conduits peu à peu à la connaissance de la divinité qui était cachée sous le voile de l'humanité (*Bern.*, *serm.* 3. *in Nat. D.*, *n.* 3).

Voilà le premier avantage que nous avons retiré de l'incarnation de Jésus-Christ. Lui seul pouvait détruire cette profonde ignorance où était le monde à l'égard de Dieu. Sans lui nous nous serions toujours égarés du terme unique de notre bonheur et de notre destination éternelle, parce que nous n'aurions jamais pu savoir ni ce que nous avions à désirer, ni ce que nous avions à craindre. La voie même dans laquelle nous aurions marché, était si ténébreuse, que nous n'aurions pas seulement connu le précipice où nous étions tombés, parce que le premier effet du péché est d'aveugler le pécheur par sa chute : *Via impiorum tenebrosa, nesciunt ubi corruant* (*Prov.*, IV, 19).

2. Ce n'est pas tout. Depuis que l'homme ne connaissait plus Dieu, il ne l'aimait plus; car on n'aime jamais ce qu'on ne connaît point. Par la même raison, il ne pouvait pas savoir qu'il en fût aimé. C'est aussi ce qui l'éloignait sans cesse de la recherche du bien souverain qui lui était inconnu. Au lieu que, connaissant les créatures et s'en voyant aimé, il s'en approchait toujours, et par là s'engageait de plus en plus dans l'amour des biens périssables.

Mais l'incarnation de Jésus-Christ a corrigé le défaut de cet amour. Ce divin Sauveur s'est tellement accommodé à nos faiblesses, qu'il s'est placé parmi les objets que l'homme aimait depuis sa corruption. Il nous a attirés par les biens sensibles aux biens éternels. Il nous a fait voir ce que nous devions aimer comme notre bonheur véritable. Il nous a donné l'espérance d'en obtenir la possession. Il nous a enseigné les moyens d'y arriver, ce que les philosophes ne faisaient pas; et enfin il nous a convaincus de l'amour que Dieu a pour nous (*Joan.*, III, 16), car, pouvait-il mieux nous en convaincre qu'en nous donnant son Fils unique dans le temps que nous étions ses ennemis et

qu'en le livrant à la mort pour nous (*Rom.*, V, 10)?

Hélas! mon Dieu, que votre bonté est ineffable, et qu'elle confond le raisonnement humain. Vous n'aviez aucun besoin de nous, et vous n'avez pas laissé de nous retirer de notre abîme, comme si nous vous étions nécessaires. Nous vous avions offensé, nous vous offensions encore, et vous nous avez pardonné. Nous ne vous cherchions point, et vous êtes venu nous chercher. Nous nous étions égarés, et vous vous êtes fait voyageur avec nous pour être notre guide. Tout perdus que nous étions par notre faute, vous avez voulu nous sauver, et n'y ayant point de salut pour nous qu'en vous aimant, vous nous avez aimés afin que nous vous aimassions. Je n'en dis pas assez, vous avez fait les prodiges les plus étonnants, pour nous convaincre de la grandeur de votre amour, et pour nous obliger à y répondre par le nôtre. Après cela si nous considérons bien ce que vous êtes et ce que nous sommes, ce que nous avons fait contre vous et ce que vous avez fait pour nous, non, il n'est pas possible que nous ne disions avec saint Jean encore plus de cœur que de bouche, aimons Dieu, et il est bien juste, puisque c'est Dieu qui nous a aimés le premier : *Nos ergo diligamus Deum, quia Deus prior dilexit nos* (I *Joan.*, IX, 19).

3. On est surpris sans doute qu'un Dieu se soit livré pour l'amour de l'homme à de si profondes et de si étonnantes humiliations. Mais tel était l'ordre de la justice; je dis de la justice que Dieu se devait à lui-même, et de la justice que le pécheur lui devait. Permettez-moi, mes chers auditeurs, d'en rappeler les raisons dans votre mémoire, et en même temps d'éclaircir le troisième principe que j'ai posé après saint Augustin pour la nécessité du Réparateur. Il n'est pas permis aux chrétiens de l'ignorer.

Dieu se devait à lui-même la justice de punir le péché. Comme il est un être souverainement parfait, c'est assez qu'une chose blesse sa perfection pour croire qu'il lui est impossible de la souffrir. Rien ne la blesse davantage que de souffrir le désordre; or le péché en est un, parce qu'il est un défaut de soumission de la créature à son créateur, il faut donc que Dieu le punisse, pour faire entrer le désordre même dans l'ordre, par lequel il a établi que celui qui abuse de ses dons doit en être honteusement dépouillé. La miséricorde qui retiendrait le bras du Dieu vengeur ne serait pas digne de lui, parce qu'elle le ferait agir contre les règles de sa justice, rien n'étant plus injuste que de traiter également deux personnes aussi inégales que le sont l'innocent et le criminel. Adam, tu as péché, tu n'échapperas donc pas à la justice souveraine, qui ne peut souffrir ton désordre, parce qu'elle ne le doit pas. Voilà ce que Dieu se devait à lui-même.

Mais j'ajoute avec les théologiens, que nous sommes obligés par la loi de la justice de faire satisfaction à celui que nous avons offensé, parce que tant que nous demeurons redevables nous demeurons criminels : *Si non solvit homo, manet in culpa* (*Ans. l. cur d. h. c.* 11). Mais Adam criminel ne pouvait pas satisfaire à Dieu, puisque toute injure qui a Dieu pour objet est infinie comme lui, et demande par conséquent une satisfaction infinie, dont la créature bornée n'est point capable; et parce qu'elle n'en est point capable, il fallait nécessairement, ou que le premier Adam périt avec toute sa postérité, ou que le second Adam qui est égal au Père offensé par sa nature divine, se rendît semblable à l'homme criminel, non-seulement en prenant la forme et la nature de cet homme, mais encore en se chargeant de l'obligation de mourir, que cet homme avait malheureusement contractée.

Et voilà ce qu'il a fait volontairement et par amour, pour conserver, comme dit le Sage, celui que Dieu avait formé le premier pour être le père du monde (*Sap.*, X, 1). Voilà ce qu'il a fait pour le retirer lui-même de son péché et pour procurer à tous ses descendants le bienfait inestimable de la rédemption. C'est ainsi que Dieu s'est trouvé satisfait et le péché de l'homme puni dans toutes les règles de la justice la plus rigoureuse. Il est même certain que la satisfaction a été plus que suffisante, et que l'on a vu surabonder la grâce où abondait le péché (*Ps.*, CXXIX, 7; *Rom.*, V, 20). Voilà, dis-je, ce qu'il a fait, et je ne puis vous le raconter sans m'écrier avec les prophètes : Venez, nations, accourez en foule. Peuples infortunés, qui êtes assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, venez, voyez les ouvrages du Seigneur, et admirez les prodiges qu'il a fait paraître sur la terre (*Psal.* XLV, 9).

Qui doute qu'il n'eût pu sauver la nature humaine par des moyens moins surprenants? Mais si comme tout-puissant il n'a pas fait ce qu'il pouvait faire, comme infiniment sage il a fait ce qu'il devait faire; d'autant plus que la voie qu'il a prise pour nous racheter se trouve la plus glorieuse pour lui, et la plus avantageuse pour nous.

Sa puissance y éclate en tirant le bien du mal, sa miséricorde en pardonnant à des coupables, sa justice en recevant une satisfaction proportionnée à l'offense qu'il avait reçue, sa sagesse en ce que les intérêts de sa colère et de son amour y sont également ménagés.

De plus, son incarnation a un rapport essentiel aux grands maux dont il voulait nous délivrer, en éclairant notre esprit de sa connaissance, en enflammant notre cœur de son amour, en nous ôtant l'impossibilité de satisfaire à sa justice. Mais surtout il a voulu nous montrer la grandeur du mal par la grandeur du remède qu'il a employé pour le guérir. En lui voyant punir si sévèrement le péché d'Adam qui paraissait si léger, que sais-je si nous n'aurions pas été tentés de l'accuser d'injustice, mais l'incarnation de Jésus-Christ doit justifier la justice de Dieu dans l'esprit de tous les hommes. C'est dans ses abaissements prodigieux et dans ses souffrances infinies,

que nous pouvons connaître pleinement l'énormité du péché, et combien grande est la haine que lui porte un Dieu qui étant la justice même ne peut rien haïr injustement, puisque pour le punir il n'a établi rien moins qu'une damnation éternelle, et que pour le pardonner il n'a pas moins fallu que la vie sainte et la mort ignominieuse de son Fils unique.

Voilà, donc, mes frères, ce que Jésus-Christ a fait pour nous, et ce que lui seul pouvait faire. Par les mérites de son incarnation, nous pouvons connaître Dieu, l'aimer, rentrer dans sa grâce en satisfaisant à sa justice, et sans lui nous ne le pourrions pas.

Quelle est donc l'ingratitude de ceux qui méconnaissent un si puissant et si charitable rédempteur : *In propria venit, et sui eum non receperunt.* Vous croyez peut-être que le plus grand prodige que je vous prêche aujourd'hui est qu'un Dieu se soit fait homme? Non, il y en a encore un plus grand, c'est que cet Homme-Dieu *soit venu chez soi, et que les siens ne l'aient point reçu.*

Et l'Evangéliste ne fait pas seulement ce reproche aux Juifs, il le fait encore tous les jours à une infinité de chrétiens, qui ne sont chrétiens que parce qu'ils sont nés dans le christianisme, et qui n'ont une religion que parce qu'il convient à leurs intérêts de professer celle du prince, qu'ils regardent comme leur Dieu, dans le temps que lui-même n'a garde d'oublier qu'il est homme et ne se considère dans son royaume que comme le premier ministre du Roi des rois.

Oui, l'Evangéliste vous fait ce reproche à vous tous qui ne voulez point d'un Sauveur, qui vous oblige *de renoncer à l'impiété et aux désirs du siècle, pour vivre en ce monde avec tempérance, avec justice et avec piété*; qui vous prescrit une règle de vie, et qui veut soumettre vos esprits à l'obéissance de la foi.

Il n'y a que la crainte de l'imiter qui vous empêche de le connaître, et le plus grand de tous les malheurs est de ne pas connaître Jésus-Christ. Ne le connaissant pas il vous est impossible de l'aimer. Quand nous tâchons dans nos discours de dissiper un aveuglement si profond, de guérir une corruption si déplorable, de vous faire servir pour l'expiation de vos crimes des mérites de la rédemption, votre incrédulité vous sert aussitôt de barrière contre notre zèle, et nous vous voyons, pour ainsi dire, vous retrancher derrière quelques objections frivoles.

Mais ne vous croyez pas en sûreté dans un si misérable retranchement. Fondé sur l'immobilité de la parole divine et sur mille et mille expériences, je vous avertis que vous y serez attaqués de toutes parts. Fussiez-vous descendus dans ces noires profondeurs de l'abîme où se trouve la fausse paix, craignez vos remords et vos réflexions, qui tôt ou tard viendront déchirer votre conscience. La raison aveugle que vous prenez pour guide, ne vous présentera tout au plus que des conjectures embarrassantes, et les absurdités où vous auront jetés vos doutes, trouveront à la fin moins de place dans votre foi, que les mystères incompréhensibles que vous n'aurez pas voulu croire. Tant il est de l'ordre immuable de la justice, que le pécheur qui n'aura pas voulu expier son péché par les mérites du rédempteur, soit puni par son péché même.

Pour nous, mes chers auditeurs, qui ne nous en rapportons point à la raison humaine, et qui consultons dans les livres saints la véritable sagesse, prévenons le terrible jugement qui est préparé à ceux qui tournent la vérité en dérision : *Parata sunt derisoribus judicia* (*Prov.*, XIX, 29), et au lieu de nous faire illusion à nous-mêmes et à Dieu des insultes qui ne demeureront pas impunies, disons aujourd'hui avec tous les fidèles ce qu'il nous a révélé par saint Jean : *Scimus, quia Filius Dei venit* (I *Joan.*, V, 20), nous savons certainement que le Fils de Dieu est venu, et que son incarnation est le fondement de toutes les vérités du christianisme : *Et dedit nobis sensum ut cognoscamus verum Deum, et simus in vero Filio ejus.* Nous savons qu'il n'appartenait qu'à lui de nous donner l'intelligence nécessaire pour connaître Dieu et pour l'aimer, afin que nous fussions unis au corps mystique de son vrai Fils : *Hic est verus Deus et vita æterna.* Nous savons, que ce Fils est vrai Dieu, et qu'il nous a associés à sa filiation divine en satisfaisant pour nos péchés, afin que nous vécussions éternellement en lui avec son Père : *Scimus;* nous le savons, et nous en faisons devant ces autels une protestation authentique. Ce mystère, caché aux superbes et révélé aux petits, nous éclaire et nous humilie. Il confond et rectifie nos connaissances, il nous conduit à la science du salut par l'aveu de notre ignorance, et guérit l'orgueil de notre esprit en le soumettant. Malheur à la raison téméraire, qui n'en jugera pas sur ce fondement.

Etant donc aussi persuadés que nous le sommes du besoin extrême que nous avions d'un rédempteur, nous n'avons plus qu'à savoir comment nous devons nous appliquer les fruits de la rédemption; et vous allez voir que pour marcher sur les traces du Fils nous n'avons qu'à prendre la Mère pour modèle, et c'est aussi par là que nous finirons ce discours.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a point de mystère dans la religion où nous ne soyons obligés de participer, et participer à un mystère, c'est dans le langage de saint Augustin, le représenter dans notre vie par la pratique des vertus qui nous y sont enseignées. Or la sainte Vierge a trop de part à celui-ci pour ne pas nous y servir de modèle.

L'ange qui la salue, la nomme *pleine de grâce*, parce qu'elle l'était déjà, et l'Eglise, persuadée des grands priviléges qu'elle a reçus, se hâte de l'honorer dès le premier instant de son être. Mais toute sainte qu'elle était, il est certain qu'elle a reçu un nouvel accroissement de sainteté par l'incarnation du Verbe, et c'est alors que la plénitude de

la grâce a été accompagnée de la plénitude des vertus. Vous allez donc voir dans la suite de notre Evangile, que son humilité, sa pureté, sa foi concourent mutuellement à l'accomplissement de l'incarnation; et comme de toutes ses vertus celles-là y éclatent par préférence, elles nous sont aussi d'une merveilleuse instruction pour nous appliquer les fruits de cet adorable mystère.

1. Marie se voit élevée par sa maternité divine au-dessus de tout ce qu'il y a de créé, car *tout ce qui n'est point Dieu est au-dessous d'elle*. Le moment bienheureux de l'annonciation la trouve déjà comme un vase précieux, dans lequel Dieu va renfermer tous les trésors de sa science et de sa sagesse, en y renfermant son Fils, pour les communiquer ensuite à tous les hommes par le mystère de l'incarnation. Non-seulement elle va devenir mère de Jésus-Christ dans sa chair, mais encore de Jésus-Christ dans ses membres, en contribuant par sa charité à nous faire naître dans l'Eglise, dont elle sera la plus excellente figure.

Cependant, mes frères, elle n'est point éblouie d'un si grand éclat, et dans le temps qu'elle devient mère de Dieu, elle s'estime trop heureuse d'être sa servante. Si d'un côté elle se voit préférée à toutes les créatures, de l'autre elle se regarde comme soumise à Dieu; et si la gloire de cette préférence l'élève, la nécessité de cette soumission l'humilie. Son trouble, ses doutes, son acquiescement ne sont que des actes d'humilité; et si dans la suite elle fait mention de ses grandeurs, ce n'est que pour s'en dépouiller en les faisant remonter à Dieu comme à leur véritable origine. Appuyée sur ce profond abaissement, elle peut porter le poids immense de sa dignité, et elle mérite, ô prodige inconcevable! de former le Fils de Dieu dans son sein.

Nous sommes tous appelés, mes frères, non pas à avoir réellement le même privilége que Marie, mais à concevoir le Fils de Dieu en esprit, jusqu'à ce que lui-même se forme dans nos cœurs par sa grâce, comme parle saint Paul : *Donec formetur in vobis Christus* (*Gal.*, IV, 19). Et ce langage ne doit pas vous surprendre, si vous avez présent celui qui est sorti de la bouche même de ce Sauveur par ces paroles mystérieuses : *Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère* (*Matth.*, XII, 50). Mais ce prodige de la grâce de l'incarnation ne se fait point en nous sans humilité, parce que Jésus-Christ étant *doux et humble de cœur* (*Matth.*, XI, 29), sans cette vertu, aucune autre ne pourrait l'attirer dans nous-mêmes.

Ceux qui n'aiment que l'éclat et la vanité de ce monde ne participent donc point à ce mystère, et, bien loin d'attirer Jésus-Christ en eux et de l'y faire croître par sa grâce, ils deviennent eux-mêmes la possession et le partage du démon. Leur mal vient de ce qu'ils n'imitent pas la sainte Vierge, qui dans son élévation regarde toujours sa bassesse. Quand l'ange la salue par des éloges qui n'ont jamais été donnés à aucune créature, elle ne les reçoit qu'avec peine; et se voyant enfin destinée à être la mère du Messie, elle ne croit pas pouvoir jamais être assez humble pour mériter de concevoir un Dieu humilié.

Ceux au contraire que quelque qualité distingue dans le monde sont toujours occupés de leur grandeur et jamais ne pensent à leur misère. Cependant rien n'est plus près d'eux que la misère, et rien n'en est plus éloigné que la grandeur. Pour la véritable, qui élève l'âme et qui l'ennoblit, et qui consiste, comme nous l'avons vu, à connaître Dieu, à l'aimer, à vivre dans sa grâce, ils l'ont perdue dès qu'ils sont tombés dans l'orgueil. Ils ne sauraient la recouvrer que par l'humilité, ce que l'on ne voit pas qu'ils fassent : par conséquent la voilà infiniment éloignée d'eux. Et cette grandeur passagère que le monde estime n'en est pas plus proche, et se trouve souvent si fort au-dessus d'eux, qu'il leur est impossible d'y atteindre, parce qu'elle est hors d'eux.

Mais, pour trouver leur humiliation et leur misère, il ne faut pas qu'ils aillent si loin, elle est au milieu d'eux : *Humiliatio tua in medio tui* (*Mich.*, VI, 14). Ils naissent dans le péché, ils le commettent tous les jours et avec plus de facilité que les autres hommes, parce qu'ils en ont plus de moyens. Ils ne savent pas même s'ils y mourront ou n'y mourront point (incertitude effroyable!); mais ce qu'ils ne peuvent pas ignorer, c'est qu'ils mourront comme les derniers des hommes, parce que, quelque grand que l'on soit par sa naissance et par ses emplois, on n'est que poussière et que cendre dans son origine, et que la gloire même la plus brillante ne descend point dans le tombeau, à moins que la vertu ne l'y accompagne (*Ps.* XLVIII, 18). Si donc, au lieu de ne voir jamais que ce que Dieu a mis en eux de grand et de distingué, ils attachaient fixement leurs regards sur cette bassesse épouvantable qu'ils y ont mise eux-mêmes par le péché, auraient-ils tant d'opposition au mystère de ce jour? seraient-ils aussi éloignés qu'ils le sont de former dans leur cœur cet *esprit de salut* dont parle le prophète Isaïe (*Isa.*, XXVI, 18), esprit qui n'est autre que l'esprit même de Jésus-Christ incarné, esprit de paix, de douceur et d'humilité? Depuis que ce Sauveur et sa sainte mère ont choisi le lieu le plus bas, il est devenu le plus haut, et c'est monter, non pas descendre, que de s'abaisser avec eux.

Il est vrai qu'une cour où règne la politesse ne souffre point de sot orgueil, mais pour être déguisé en est-il moins effectif? Quoique les grands, toujours mieux élevés que les autres, aient tous les dehors de la modestie et de l'humilité, nous les connaissons assez pour pouvoir dire qu'ils veulent toujours qu'on les estime, qu'on les loue, qu'on s'accommode à leur humeur, que l'on défère à leurs sentiments, que l'on adopte leurs pensées, que l'on justifie, que l'on consacre leurs passions. Les apparences de

la vertu sont quelquefois des moyens pour s'acheminer vers la fortune, et, à le bien prendre, la soumission à un seul n'est qu'un effort que l'on fait pour se mettre au-dessus de tous les autres. Tant il est vrai, dit saint Bernard, qu'il n'est pas bien difficile d'être humble dans la bassesse et dans le mépris; mais de l'être dans la gloire et dans les honneurs comme Marie, c'est une vertu si rare, qu'elle semble tenir du prodige : *Rara virtus humilitas honorata* (*De Laud. Mariæ*, n. 9).

2. Elle plaît donc à Dieu par son humilité, dit encore ce saint docteur, mais c'est par sa virginité qu'elle l'attire dans son sein : *Humilitate placuit, virginitate concepit.* En parlant de la plus pure des vierges, il ne faut rien dire qui alarme la pudeur; aussi bien le vice contraire a trouvé le secret, par la délicatesse de notre langue, de se mettre à couvert de nos attaques, pendant que, par une contradiction énorme, plus il est retenu dans le discours, plus il est effronté dans la pratique. Espérons aujourd'hui que les priviléges que Dieu accorde à la pureté seront un langage assez puissant pour faire rentrer les pécheurs en eux-mêmes et pour les couvrir d'une salutaire confusion. C'est par Marie que la dignité des vierges a commencé, les prémices d'un état si saint lui appartiennent, et comme il n'y en avait aucun exemple sur la terre, elle n'a pu en prendre le modèle que dans le ciel. Elle fit même le vœu de cette vertu céleste avant que de savoir à quoi Dieu la destinait, et sa virginité était d'autant plus admirable, qu'elle s'y était dévouée par un choix libre et volontaire.

Le Sauveur du monde a voulu être le fruit de cette sublime vertu, et depuis plusieurs siècles cette merveille avait été prédite par les prophètes et représentée par des figures que les Pères ont expliquées de la virginité féconde de Marie (*Gen.*, I, 7; *Ambr., serm.* 37; *Exod.*, III; *Gr. Nyss., de Vit. Moys., num.* 1; *Bern., hom.* 2 *supra* Missus est).

Aussi cette vertu était-elle la seule digne de Dieu, et puisque son amour le portait à prendre un corps comme le nôtre pour le salut de l'univers, il était de la dignité du Créateur de n'y point venir comme y viennent les créatures. Sa pureté et sa sainteté voulaient qu'il naquît d'une vierge sainte, d'autant plus qu'il devait être l'unique chef de l'Eglise vierge et l'unique époux de toutes les vierges.

Mais, pour en venir là, mes frères, il faut qu'il emploie toute la force de son bras, et Marie elle-même, tout humble qu'elle est, se trouve obligée de reconnaître que le *Tout-Puissant a fait en elle de grands prodiges.*

Elle est en effet la seule, dit saint Bernard, en qui *la virginité et la fécondité se sont rencontrées.* Comme la virginité est de sa nature inséparable de la stérilité, l'état où se trouve aujourd'hui Marie est un prodige inouï, puisqu'il n'y a qu'elle qui soit tout ensemble et vierge et mère. Ce n'est pas assez, Dieu unit en elle la plus grande fécondité avec la plus grande virginité, puisque cette Mère engendre celui qui, dans sa génération éternelle, épuise la fécondité infinie de son Père, et que cette vierge conserve son intégrité dans le temps qui précède, dans le temps qui accompagne et dans le temps qui suit son enfantement. Aussi saint Paul reconnaît-il, après le prophète Isaïe, que le mystère de l'incarnation est le plus élevé au-dessus de notre intelligence, car c'est précisément et à la lettre qu'ils nous ont dit que *l'œil n'a jamais rien vu de pareil, que l'oreille n'a jamais rien ouï de semblable, et que le cœur de l'homme n'a jamais rien conçu de si surprenant* (I *Cor.*, II, 9).

Il ne faut donc pas s'étonner si Marie se trouble et si elle en demande l'éclaircissement à l'ange Gabriel : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?* Comment pourra s'accomplir en moi un mystère aussi inconcevable que celui-ci, en moi, dit-elle, qui ne trouve dans mon époux qu'un témoin irréprochable et un gardien fidèle de ma pureté?

L'ambassadeur céleste lui fait entendre qu'elle ne doit point penser aux lois de la nature quand elle reçoit les ordres de celui qui en est l'auteur. *La vertu du Très-Haut*, lui dit-il, *vous environnera de son ombre*, et c'est par l'opération du Saint-Esprit que vous deviendrez mère, sans que vous cessiez d'être vierge. C'est, ajoute saint Augustin (*in Ps.* LXVII), comme si cet ange disait à Marie : Dieu prendra votre pureté virginale sous sa protection, et vous défendra par le feu sacré de son amour de ce feu contagieux qui est le triste apanage de l'homme prévaricateur. Dans la Trinité, cet esprit n'est qu'amour, et c'est par ce même amour que Dieu opèrera ce mystère, puisque *Dieu a tant aimé le monde* qu'il va lui donner par vous *son Fils unique.* Dans la Trinité, cet esprit reçoit son essence incréée du Père et du Fils, et dans ce mystère il donnera une nouvelle essence créée à ce même Fils. Dans la Trinité, cet esprit est le sacré lien qui unit le Père et le Fils, et dans ce mystère il unira le Verbe à votre chair par une union perpétuelle, et c'est ainsi qu'il produira cet admirable et divin composé d'amour, je veux dire Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble.

3. Des vérités si sublimes surprennent Marie, et néanmoins elle les croit, et remarquez, mes frères, quel est le mérite de sa foi. Il n'en faut pas juger par la facilité que nous avons aujourd'hui à croire ce mystère incompréhensible. L'esprit humain est formé de telle sorte qu'il a toujours de la peine à croire les choses extraordinaires la première fois qu'on les lui propose. Nous croyons aujourd'hui le mystère de la croix sans résistance, parce que nous le voyons accompli, mais les premiers à qui ce mystère fut annoncé, le trouvèrent si incroyable que les Juifs le rejetèrent comme un *scandale*, et les gentils comme *une folie* (I *Cor.*, I, 23). Nous croyons aujourd'hui sans peine qu'il y aura un jugement, parce qu'outre la foi que nous devons à la divine parole, on nous en a donné des preuves convaincantes qui ont

saisi notre raison et qui nous ont persuadés; mais ce gouverneur de la Judée, à qui saint Paul en fit la première ouverture, de quelle frayeur ne fut-il pas saisi (*Act.*, XXIV, 25)?

Cependant, dit saint Ambroise (*in Luc., l.* II), voici la première fois que l'on parle à une fille pure et innocente de ce que personne n'avait jamais ni compris ni entendu : *Hodie primum auditur, Spiritus sanctus superveniet in te.* C'est la première fois que l'on tient à cette fille prédestinée ce langage surprenant que je vous prie de remarquer; ne craignez point, Marie, le Saint-Esprit surviendra dans vous, et par son opération divine vous concevrez et enfanterez un Fils qui sera le rédempteur du monde; et comme en vous la virginité et la maternité seront unies, en lui se fera tout de même l'union de plusieurs contrariétés étonnantes. Il y aura deux natures en une suppôt, et deux substances en une personne. L'éternel deviendra temporel, le tout-puissant se rendra faible, l'impassible se rendra sujet à la douleur, l'immortel mourra, Dieu se fera homme. Eh! mes frères, qui de nous n'aurait trouvé un tel discours incroyable?

C'est pourtant la première fois que Marie l'entend : *Hodie primum auditur;* et tout inconcevable qu'il est, elle ne laisse pas de le croire : *Et auditur et creditur.* Elle conçoit donc le Verbe, dit saint Augustin, plutôt dans son cœur par sa foi, que dans son sein en devenant mère, et accompagnant cette foi d'humilité, d'obéissance, de courage : *Voici*, dit-elle à cet ange, *voici la servante du Seigneur*, et en cette qualité je me soumets à son autorité souveraine. *Fiat*, que ce grand mystère s'accomplisse.

Mais ne vous semble-t-il pas que pour une personne qui se nomme servante c'est là une expression bien impérieuse? *Fiat*, rien n'est plus haut ni plus sublime que cette manière de parler et c'est ainsi que Dieu parle.

C'est une preuve, mes frères, que si sa foi est humble, elle n'en est pas moins héroïque; et ne vous en étonnez pas : lorsqu'une âme sainte a quelque chose de grand à entreprendre pour Dieu, elle réveille toutes ses forces pour agir d'une manière plus noble et plus digne de Dieu; de sorte que n'y ayant rien de si grand, pour une créature mortelle, que de concevoir une personne divine dans son sein, Marie, qui le sait, se prépare intérieurement à cette conception miraculeuse, et parce qu'elle doit s'accomplir par un acte de son consentement, elle fait des efforts merveilleux pour le produire.

Elle ne se regarde donc plus comme une fille faible et infirme, mais appelant à son secours toutes les puissances de son âme, avec toutes les vertus qui accompagnent la plénitude de sa grâce; appelant à son secours *l'amour qui est fort comme la mort* (*Cant.*, V, 6), avec la foi à laquelle rien n'est impossible, elle prononce en souveraine cette parole qui porte le consentement attendu du ciel et de la terre, et qui est suivi de l'accomplissement du mystère que nous célébrons en ce saint jour.

Saint Bernard dira mieux que moi ce que je viens de dire après lui : *De viribus non cogitat, de posse non deliberat, sed quæ videntur impossibilia sperat.* Marie ne fait aucune réflexion sur l'infirmité de son sexe, *de viribus non cogitat :* elle n'examine point si elle pourra ou ne pourra pas ce que Dieu demande d'elle, *de posse non deliberat;* mais persuadée qu'en Dieu elle peut tout, elle espère qu'avec la force de Dieu elle fera ce qui paraîtrait impossible à toute autre espérance que la sienne, *sed quæ videntur impossibilia sperat.*

Elle croit donc tout ce que l'ange lui dit de la part de Dieu, et dans le temps que son esprit se soumet, son cœur ne fait point de réserve délicate. Elle ne dit point : je veux bien être mère, mais non pas de *l'homme de douleurs* (*Isa.*, LIII, 3); je veux bien le concevoir et l'enfanter, pourvu que toute la terre sache que je suis vierge. Elle ne dit rien de tout cela, mais obéissant sans exception et sans bornes : oui, dit-elle, je crois dans ce mystère ineffable, et tout ce que je connais, et tout ce que j'ignore, et tout ce qui m'élève, et tout ce qui m'humilie, et je consens qu'il me soit fait selon votre parole : *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

Notre foi, mes frères, est-elle semblable à celle-là? Marie soumet son cœur à tout ce qui surpasse son esprit, et nous ne voulons soumettre notre esprit qu'à ce qui ne choque pas notre cœur. Le pauvre, par exemple, croit sans peine qu'il faut restituer le bien mal acquis et renoncer au luxe, parce que rien de tout cela ne choque son cœur; mais qu'il faille souffrir sans murmures, ou qu'il faille préférer la pauvreté qu'il souffre aux richesses qu'il désire, son cœur s'y oppose, et il ne veut pas qu'il lui soit fait selon cette parole. Le riche, au contraire, croit aisément que le pauvre doit être *patient dans la tribulation* (*Rom.*, XII, 12), et comme cette vérité ne le regarde point, elle ne blesse pas son cœur; mais qu'il faille donner à ce même pauvre à proportion des richesses dont il jouit, son cœur s'y oppose, et il ne veut pas qu'il lui soit fait selon cette parole.

Mais sachez, qui que vous soyez, et vous qui vivez dans un état de dépendance et de soumission, et vous que la Providence a mis au-dessus des autres, sachez que la parole de Dieu doit être accomplie, et qu'il est même impossible qu'elle ne s'accomplisse pas, car c'est ainsi que l'ange le dit à Marie : *Non erit impossibile apud Deum omne verbum* (*Luc*, I, 37). De sorte que si vous n'agissez pas selon la parole de Dieu, Dieu agira selon sa parole; si vous n'agissez pas selon la parole de ses commandements, il agira selon la parole de ses menaces (*Prov.*, VIII, 34). Si vous ne profitez pas, comme Marie, de la parole qui promet sa grâce aux humbles (*Jac.*, IV, 6), il vous fera sentir celle qui menace de résister aux superbes. Si vous n'accomplissez pas, comme Marie, la parole qui vous défend de vous corrompre et de

vivre dans l'iniquité (*Matth.* VII, 23), Dieu accomplira sur vous celle qui exclut les impudiques de son royaume (1 *Cor.*, VI, 10). Si vous n'êtes pas, comme Marie, du nombre de ceux que Dieu déclare bienheureux parce qu'ils croient, vous serez mis avec ces hommes de peu de foi qu'il a si souvent réprimés (*Joan.*, XX, 29; *Matth.*, VIII, 26; *Matth.*, XIV, 31).

Pensez-y, mes chers auditeurs, et souvenez-vous que les crimes où la terre s'était plongée, dont le détail fait horreur dans les histoires, méritaient que la vérité s'en retournât en haut, pour se renfermer, comme parle un prophète, dans la profondeur de ses secrets. Mais Dieu, toujours bon, et la bonté même, a bien voulu précéder le temps de rigueur par un temps de miséricorde; et c'est dans ce saint jour que l'Eglise honore, comme elle honorera, dans tous les siècles, ce moment heureux, ce moment si saint et si respectable où Dieu s'est fait homme pour faire les hommes enfants de Dieu.

Mais peut-on assez déplorer qu'il y en ait si peu qui profitent d'une grâce si signalée? Après qu'un Dieu est descendu du ciel pour nous éclairer, peut-on demeurer dans ces ténèbres funestes, qui cachent et qui obscurcissent les vérités les plus claires de la religion? Un Dieu nous a convaincus que lui seul est digne de remplir notre cœur; et nous ne voyons dans le monde que de vils esclaves des créatures, et des créatures dignes d'un souverain mépris. Un Dieu s'est fait homme, pour remettre les hommes dans leur première grandeur; et l'on s'abîme de plus en plus dans la misère du péché.

La sainte Vierge nous apprend à profiter de tous ces avantages par une foi vive, par une humilité profonde, par une pureté angélique; et l'homme toujours égaré dans ses pensées ne veut croire que ce qu'il connaît; toujours superbe, jusque dans ses misères, il ne court qu'après les plaisirs des sens.

Ayons recours, mes chers auditeurs, au véritable remède. Comme Jésus-Christ a commencé l'ouvrage de notre salut, prions-le de le consommer. *Il s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de tout péché, afin de se faire un peuple qui lui fût particulièrement consacré et fervent dans les bonnes œuvres*, prions-le d'accomplir en nous ce charitable dessein, et de nous rendre tels qu'il a voulu que nous fussions. Tâchons de l'obtenir par l'intercession de cette Vierge, qu'il a si dignement choisie pour sa Mère, et qu'il a remplie de sa grâce, afin qu'elle pût nous donner de sa plénitude. Nous adorerons ainsi le Rédempteur, et nous profiterons des fruits de la rédemption, qui, en nous rendant fidèles à la grâce, nous mériteront la gloire.

SERMON XLIV.

POUR LE JEUDI DE LA PASSION.

De la pécheresse.

Conversus ad mulierem dixit Simoni : vides hanc mulierem?

Le Sauveur se tournant vers la femme, dit à Simon : Voyez-vous cette femme (*S. Luc, ch.* VII, 44)?

La même puissance que Dieu a fait paraître en créant le monde, il l'exerce tous les jours en le réparant. Dans la création, il a tiré les êtres du néant, et du néant à l'être il y a une distance infinie. Dans la réparation il fait passer les hommes criminels de l'état du péché à celui de la grâce; et de l'un de ces deux états à l'autre, il y a encore un éloignement infini.

Mais si sa puissance paraît également dans ces deux ouvrages admirables, sa miséricorde éclate davantage dans le dernier (*Aug.*). En créant le monde, il a produit des créatures, qui à la vérité n'avaient rien fait pour se rendre dignes de cette effusion de sa bonté, mais aussi elles n'avaient pu rien faire qui les en rendît indignes, puisqu'elles ne subsistaient pas. Au lieu qu'en réparant le monde, il fait des grâces signalées à ceux mêmes qui n'avaient mérité que des châtiments.

Jugez par là, mes frères, de la grandeur du bienfait qu'a reçu la pécheresse de notre Evangile, en passant des désordres où elle était plongée à l'état de la justice et de la sainteté. Quelle distance de l'un à l'autre! Quel effort de puissance! mais aussi quel prodige de miséricorde! Cette femme, reconnue, selon le texte sacré, pour une pécheresse publique, devient, dit saint Chrysostome (*Serm. in Pecc.*), plus pure que les vierges par le feu de l'amour divin dont elle est d'abord embrasée, et avant que de quitter les pieds de Jésus-Christ, qu'elle arrose de ses larmes et qu'elle essuie de ses cheveux, elle entend de la bouche de ce divin Libérateur ces paroles consolantes : *Vos péchés vous sont remis.*

Quelle joie pour une âme criminelle qui revient à Dieu! comme l'on ne reconnaît jamais mieux le prix de la santé que quand on l'a perdue, jamais aussi on ne connaît mieux les priviléges de l'innocence qu'après avoir senti le poids de l'amertume du péché.

Après un exemple si mémorable, venez pécheurs, venez à Dieu. En quelque abîme de corruption que vous aient jetés vos passions ou votre malice, ne désespérez point de votre salut à la vue de ce prodige de miséricorde. Pour vous le rendre utile, je fais aujourd'hui ce que fit Jésus-Christ dans cette occasion célèbre. *Conversus ad mulierem dixit Simoni*, ce divin Sauveur se tournant vers la femme, la montrait à Simon. Je me tourne aussi vers elle, en la considérant dans ce que l'Evangile nous en rapporte, et je vous dis en vous la montrant? *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme incomparable? Autant que la vue des autres est capable de vous corrompre, autant la vue de celle-ci est propre à vous sanctifier. Regardez-la sans crainte, elle n'a rien qui n'attire votre admiration et qui n'édifie votre piété. Voyez comme elle a connu qu'il y avait un Sauveur qui l'attendait à pénitence, comme elle a cru en lui par une foi vive, comme elle

l'a cherché sans aucun délai, comme elle lui a découvert toutes les plaies de son âme, comme elle lui en a demandé la guérison par son humilité, par son silence et par ses larmes! Voyez enfin ce qu'on voit si rarement dans le monde : une pécheresse, victime de ses propres passions et de celles des autres, véritablement convertie et véritablement pénitente.

Convertie, elle condamne les pécheurs qui ne se convertissent pas.

Pénitente, elle instruit les pécheurs qui deviennent pénitents.

C'est là, mes frères, que je vous arrête à mon tour, en fixant vos regards sur deux objets si dignes d'être regardés, sur cette conversion et sur cette pénitente. J'en vais faire les deux parties de mon discours, et la sainteté de la parole s'y trouvant soutenue par la force de l'exemple, il doit produire quelque fruit, à moins que votre endurcissement et mon indignité n'y mettent un obstacle invincible. C'est là, mes chers auditeurs, ce que vous et moi avons à craindre; mais ce qui doit nous consoler, c'est que le sujet que nous traitons est favorable aux grands changements; et, comme cette femme de mauvaise vie s'étant prosternée pécheresse aux pieds de Jésus-Christ s'en est relevée sainte, nous pouvons nous promettre à notre tour, que nous prosternant pleins de faiblesse et d'infirmité aux pieds de la plus pure des vierges, nous nous en relèverons fortifiés par la grâce, si pour l'obtenir nous lui disons avec un ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La pécheresse qui se convertit condamne les pécheurs qui ne se convertissent pas, en deux circonstances principales d'où dépend la conversion.

La première, en ce qu'étant toujours dans l'habitude et dans l'occasion du péché, ils ne s'en éloignent pas comme elle s'en est éloignée. Nous trouvons qu'elle péchait dans la ville : *Erat in civitate peccatrix*, mais elle quitta ses habitudes pour se convertir, et depuis sa conversion elle vécut aussi retirée de la ville et du monde qu'elle y avait été plongée; car l'Evangile, qui même ne la nomme point, n'en parle plus, et ce silence n'est pas sans fondement.

La seconde circonstance où elle condamne les pécheurs, c'est qu'ayant un besoin extrême de se convertir, non-seulement ils n'en lèvent point les obstacles, mais qu'ils n'en prennent pas l'occasion comme elle l'a prise; car dès qu'elle eut su que Jésus était à table chez le pharisien, elle ne différa pas un moment d'y apporter ses parfums : *Ut cognovit, quod Jesus accubuisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti.*

Ces deux circonstances, qui ont un rapport essentiel à la conversion, méritent d'être approfondies, et doivent vous persuader de la nécessité indispensable de sortir de l'occasion du péché, pour vous rendre utile l'occasion de vous convertir.

1. Il ne faut pas s'étonner, mes frères, que cette femme fût une grande pécheresse, puisque l'Evangile nous la représente engagée dans le commerce de la ville, où les occasions du péché sont si fréquentes, qu'il est moralement impossible de ne s'y point perdre, quand on s'y expose sans précaution et sans nécessité, plus encore quand on y tient par la légèreté de l'esprit et par la vivacité des passions : *Erat in civitate peccatrix.*

David nous en a représenté les dangers, lorsque, usant de ces expressions poétiques et figurées qui rendent ses psaumes si sublimes, il nous a fait une description de la ville, qui doit tenir dans la circonspection et dans la crainte ceux qui s'y trouvent engagés par leur état.

Il nous dit qu'il a trouvé l'iniquité accréditée par l'usage, et une contradiction perpétuelle entre le vice et la vertu : *Vidi iniquitatem et contradictionem in civitate* (*Ps.* LIV). Il dit qu'il l'a vue, *vidi*; car au moins les péchés se cachent dans la solitude, mais dans la ville ils se découvrent, et il y en a qui les commettent avec une sorte d'ostentation, comme s'ils avaient honte d'être honteux.

L'iniquité, ajoute-t-il, qui est sur ses murailles, l'environne nuit et jour : *Die ac nocte circumdabit eam super muros ejus iniquitas.* Lorsque le maître se promène, toutes les personnes soumises se tiennent à l'écart, mais, par un déplorable renversement, la vertu, qui devrait dominer partout, humble, modeste, souvent raillée et persécutée, fuit le tumulte de la ville, cherche la retraite, se tient cachée dans une famille chrétienne, dans la maison d'un artisan, dans une communauté ecclésiastique, dans les ténèbres d'un monastère, pendant que le vice audacieux est comme le maître qui se promène nuit et jour sur les remparts, et qu'il fait la ronde, *circumdabit.* Vous diriez qu'il garde les dehors de la ville pour entretenir au dedans les méchancetés dont elle est pleine : *Et labor in medio ejus et injustitia*, car on en trouve partout. Dans les rues on voit des disputes et des querelles, dans les places publiques on entend des jurements et des blasphèmes, dans les boutiques on voit des usures et des tromperies, dans les maisons on voit des divisions et des débauches, dans le Palais on trouve des chicanes qui arrêtent le cours de la justice. Le jeu excite les passions dans les compagnies, l'intempérance règne dans les repas, la vanité triomphe dans les assemblées, l'impureté domine sur les théâtres, les scandales profanent les lieux saints, et, pour achever d'éclaircir la pensée du prophète, les péchés s'y commettent en si grand nombre, qu'entassés, pour le dire ainsi, les uns sur les autres, ils s'élèvent plus haut que les murailles, *super muros.*

Voilà, mes frères, quel était le séjour dangereux que cette femme mondaine habitait, voilà quels étaient les périls où elle se trouva longtemps exposée, et où l'Evangile dit qu'elle succomba jusqu'à devenir une femme de mauvaise vie : *Erat in civitate peccatrix.* Peut-être ne serait-elle jamais tombée dans le péché, si elle eût évité l'occasion de le commettre, et sans doute elle l'aurait évitée en

s'éloignant, je ne dis pas de la ville, que l'on peut habiter innocemment, quand on y vit selon Dieu, mais des compagnies mondaines et corrompues, où elle paraissait avec tant d'éclat, et où il paraît qu'elle s'abandonnait à tous les plaisirs des sens.

Or, il est certain que tous ceux qui s'y exposent comme elle, doivent craindre d'y périr comme elle, puisque Dieu même nous a dit que celui qui aime le péril y périra : *Qui amat periculum peribit in illo* (*Eccli.*, III, 27) ; et si Dieu l'a dit, il faut que la chose arrive comme il l'a dite, puisque *le ciel et la terre passeront, et que sa parole ne passera jamais.*

Cependant, quand nous exhortons les chrétiens à se défier du péril qui est si commun dans le commerce du monde, à se défier des divertissements de tant d'espèces où ils se livrent sans mesure, il y en a qui nous disent, avec un aveuglement inouï, que ce ne sont point là pour eux des occasions de péché.

Mais ne devrait-on pas confondre ces chrétiens aveugles et présomptueux par cette simple et courte réponse : Dieu dit que vous y périrez, vous dites que vous n'y périrez pas; lequel de vous est le plus croyable?

Mais, reprennent-ils, quand l'occasion serait dangereuse en elle-même, elle pourrait l'être pour d'autres, qu'elle ne le serait pas pour moi; et Dieu ne peut-il pas me faire la grâce de ne l'y point offenser, encore que d'autres l'y offensent?

Dieu peut tout ce qu'il veut, mais il ne veut pas tout ce qu'il peut ; et certainement il ne voudra pas ce que vous dites qu'il pourra, parce que selon la loi qu'il s'est prescrite à lui-même, il est obligé de vous refuser la grâce particulière de résister au danger où vous vous êtes exposés témérairement et contre son ordre. Car si d'un côté il disait que vous y périrez, et que de l'autre il vous fît la grâce de n'y point périr, il se contredirait lui-même, ce qui est impossible, dit saint Paul, *seipsum negare non potest* (II *Tim.*, II. 13). Ou le Dieu de vérité est donc menteur, blasphème horrible, seulement à penser; ou s'il est vrai, comme David nous en assure, qu'*il est fidèle dans toutes ses paroles* (*Psal.* CXLIV, 14), il faut que pour vérifier celle-là il vous laisse périr au lieu où il a dit que vous périrez : *Qui amat periculum peribit in illo.*

La foi nous apprend que non-seulement les lieux où le démon triomphe avec moins de contradiction, mais que *tout le monde lui-même est plongé dans le mal* (1 *Joan.*, V, 19), et que tout y est si plein des piéges et de la malignité de cet esprit séducteur, qu'il n'y a point de chrétien prudent qui ne doive s'en défier. Cependant, mes frères, comme si une vérité établie sur la foi, approuvée par la raison, confirmée par l'expérience de tous les siècles, ne devait avoir aucune créance dans les esprits, on ne cesse point de s'abandonner aux plaisirs et aux divertissements du monde sans nécessité sans crainte, sans précaution, dans les jours même les plus saints, et l'on prétend les goûter innocemment, parce que, dit-on, l'on en veut bannir le vice. C'est comme si l'on disait que l'on veut séparer ce qui de sa nature est absolument inséparable; c'est comme si l'on disait que l'on veut toucher de la poix sans se salir, se jeter en pleine mer sans se noyer, se tenir dans un grand feu sans se brûler (*Eccli.*, XIII, 1 ; *Prov.*, VI, 27), comparaisons prises de l'Ecriture dans le cas que nous traitons.

Mais le monde prétend-il nous en imposer? Comme si nous ne le connaissions pas. Et où sont-elles, ces personnes innocentes au milieu des plaisirs mondains ou dans ces intrigues secrètes qui ne se découvrent que trop? En voyons-nous beaucoup qui conservent la santé de l'âme au milieu de cette contagion? Que parmi celles-là on en choisisse quelqu'une à souhait et qu'on nous la montre, afin que nous puissions proposer sa vie pour exemple au reste des chrétiens. De bonne foi, y a-t-il quelqu'un dans cet auditoire qui voulût ressembler à cette personne choisie, quand il sera obligé de paraître devant le tribunal de Jésus-Christ? Votre cœur n'a pas hésité un moment à dire non. Ah! mes frères, un chrétien ne doit jamais vivre dans l'état où il ne voudrait pas mourir.

Ce qui étonne, c'est qu'il y a des gens si aveugles et si prévenus, qu'ils font précisément leur défense de ce qui devrait faire leur confusion. Les gens de bien, disent-ils, sont tentés bien plus facilement que nous; le moindre objet de plaisir les effraie, et à peine en sommes-nous touchés.

Ce qu'ils disent peut être vrai, mais que la conséquence qu'ils en tirent est fausse et trompeuse. A force de sentir le mal ils y sont devenus insensibles, et mourant sans cesse ils se sont familiarisés avec la mort; et ils prennent cette mort pour une vie? et ils prennent cette insensibilité fatale pour une force qui les élève au-dessus des justes? et par quel privilége inouï jusqu'à nos jours le vice pourrait-il ce que ne peut la vertu même, ou du moins ce qu'elle seule doit pouvoir?

Les justes sont tentés dans des occasions où les pécheurs ne le sont pas, parce que, dit saint François de Sales, les justes sont semblables à une fontaine où l'eau est calme, et les pécheurs à un torrent où l'eau est agitée. Jetez seulement le plus petit caillou dans une fontaine; l'eau remuée en ce seul endroit pousse des flots qui se suivent et se redoublent de telle sorte, que toute la fontaine se trouve agitée en un moment. Mais jetez la plus grosse pierre dans un torrent, elle va d'abord jusqu'au fond sans que l'eau change son mouvement accoutumé. Une parole indiscrète, le moindre objet immodeste, une action tant soit peu libre trouble les âmes timorées; et des blasphèmes, des objets impudiques, des actions infâmes ne font aucune impression sur les pécheurs. D'où vient cela? c'est que les justes sentent la tentation, parce qu'ils y résistent sans cesse, au lieu

que les pécheurs ne la sentent plus, parce qu'ils y succombent toujours.

Qu'ils ne se croient donc pas en sûreté dans leur prétendu repos ; la plus grande tentation est de croire que l'on n'est pas tenté, et le plus sûr est de s'éloigner de l'occasion ; car après tout on a beau spiritualiser pour défendre son goût ou sa passion, Dieu se trouve toujours véritable et l'homme menteur. Celui qui ne craint pas le péril, dit Dieu, celui qui s'y expose sans nécessité (car il y a des cas nécessaires où l'on peut être dans le péril sans y périr) mais celui qui l'aime et qui s'y abandonne contre l'ordre de Dieu, y périt infailliblement : *Qui amat periculum peribit in illo.*

La pécheresse de notre évangile en est une preuve convaincante ; c'est dans la ville qu'elle a péché : *Erat in civitate peccatrix*, et quand on dit dans la ville, on n'entend pas la ville même, mais que ce sont les plaisirs mondains, les mauvaises compagnies qui l'ont perdue. Pour ne s'y perdre pas comme elle, il faut donc s'en éloigner, c'est-à-dire, se séparer du commerce intime et non nécessaire de tout ce qui sépare de Dieu.

Il n'y a point de milieu, mon cher auditeur, si vous voulez de bonne foi vous convertir, vous ne devez pas chicaner avec Dieu, renoncer à l'objet de votre passion, et en même temps le conserver ; il faut que vous brûliez l'idole que vous avez adorée, il faut vous séparer de tout ce qui était pour vous une occasion prochaine de péché, de peur qu'il ne le soit encore ; et il le sera infailliblement, combien d'exemples n'en a-t-on pas? Vous avez beau dire que cette séparation est difficile, difficile ou non, vous devez la faire si vous voulez vous sauver ; et ce n'est pas seulement la religion qui vous y exhorte, les murmures mêmes du monde devraient vous en persuader. Ce monde aveugle et menteur ne laisse pas de connaître quelquefois la vérité, quoiqu'il ne la pratique pas ; du moins la connaît-il pour les autres s'il ne la connaît pas pour soi, et peut-être que Dieu le permet ainsi, afin de n'avoir besoin un jour que de lui-même pour le condamner. Ce qui fait voir que s'il y a des temps où il faut mépriser les jugements du monde, il y en a d'autres où il faut les respecter. Il faut les mépriser, lorsqu'il use de railleries malignes pour attaquer la sincérité de votre conversion, et la régularité de votre vie. Mais il faut les respecter, lorsqu'il devient utile censeur de votre conduite imprudente et déréglée.

Mais ce qui décide la question, c'est que Jésus-Christ nous commande de nous couper la main et de nous arracher l'œil qui nous scandalise, parce qu'il vaut mieux qu'une partie de notre corps périsse, que si tout notre corps était jeté dans l'enfer, parce qu'il vaut mieux pour nous que nous renoncions aux plaisirs défendus de cette vie, que si la justice de Dieu nous privait pour jamais des biens qu'il a préparés à ceux qui l'aiment

2. Le parti le plus sage et le plus sûr est donc de vous éloigner de l'occasion comme la pécheresse s'en est éloignée, de changer vos habitudes, ou s'il se peut de les rectifier, de ne plus fréquenter les compagnies qui ont été pour vous des occasions de scandale et de chute, de vous associer à des amis sages et chrétiens, et alors vous trouverez l'occasion de vous convertir comme elle l'a trouvée, heureux si vous la prenez comme elle l'a prise. *Ut cognovit quod Jesus accubuisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti ;* dès qu'elle eut su que Jésus était à table chez le pharisien, elle y apporta ses parfums. Et à la confusion de tant de pécheurs qui l'imitent dans le péché, il y en a très-peu qui l'imitent dans sa conversion, parce qu'ils ne profitent pas comme elle de l'occasion de se convertir.

Car c'est une des plus terribles vérités de notre sainte religion, et pourtant des mieux fondées sur la parole de Dieu, que notre salut dépend presque toujours de certaines occasions qui passent. Si nous sommes assez fidèles pour les prendre, nous nous sauvons, et si elles nous échappent, au moins dans l'ordre commun nous courons grand risque de nous perdre. Le Fils de Dieu guérit l'aveugle de l'Evangile par occasion (*Joan.* IX, 1) ; s'il eût passé sans le guérir, jamais cet aveugle n'aurait vu la lumière du jour ; et qui eût été capable de l'éclairer? Ce fut encore par occasion qu'il guérit la femme appelée communément l'hémorroïsse (*Matth.* IX, 20). Il passait pour aller ressusciter la fille du prince de la synagogue (*Luc.* VIII), et si cette femme l'eût laissé passer sans lui demander sa guérison, il est infaillible que sa maladie l'eût emportée. Mais pour parler sans figure de la conversion du pécheur, quoique ç'en soit là des figures bien réelles, ce fut en passant qu'il vit Matthieu assis à sa banque, et qu'il lui commanda de le suivre ; s'il eût disparu sans l'appeler, jamais ce publicain n'eût été disciple de Jésus-Christ.

Je sais qu'en Dieu il n'y a ni occasion ni hasard, et que tout ce que fait sa puissance a été prévu par sa prescience divine. Mais je dis, après les auteurs ecclésiastiques, que sa sagesse a disposé ces miracles de cette sorte, afin qu'ils nous fissent comprendre le besoin que nous avons de profiter des grâces qui nous sont présentées, de peur que si nous les laissons passer, elles ne nous reviennent plus.

Aussi, dès le moment que la pécheresse sait que Jésus est invité chez le pharisien, elle prend cette occasion de lui aller découvrir les plaies de son âme, et de lui en demander la guérison. Elle n'examine pas si les pharisiens censureront son empressement à chercher celui qui est l'objet de leur envie, ou si elle doit différer par prudence l'exécution de son dessein, jusqu'à ce que celui qu'elle cherche se soit retiré de la multitude. Son unique application est de prendre le temps propre, l'heure favorable, le moment de la grâce.

Et voilà, mon cher auditeur, le sujet de

votre condamnation. Cette occasion favorable de vous convertir est peut-être cette instruction qui vous éclaire, peut-être cette lecture qui vous touche, peut-être cette affliction qui vous arrive, peut-être cette conversation qui vous ouvre les yeux, peut-être ce prédicateur qui vous menace en public, peut-être cet ami fidèle qui vous avertit en secret, et vous différez, et vous laissez passer l'occasion. Vous faites comme l'épouse des cantiques; l'époux frappe à la porte, elle tarde à lui répondre; l'époux passe, et puis lorsqu'elle vient et qu'elle le cherche, elle ne le trouve plus : *Quæsivi eum et non inveni* (*Cant.*, III, 1).

Qu'est-ce donc qui vous arrête? vous tenez au monde, et vous avez de la peine à vous en détacher. Mais si ce n'est que cela, la pécheresse convertie ne laissera pas de vous condamner, car elle avait aussi bien que vous une infinité de liens à rompre; elle tenait au monde par sa jeunesse, par ses biens, par ses plaisirs, par tous les attachements qu'elle avait formés; et malgré tous ces obstacles, dès que l'occasion de se convertir s'est présentée, elle l'a prise aussitôt. Mais, ô prodige de la corruption humaine! ce grand exemple devient inutile à la plupart des pécheurs. A force de différer leur conversion, ils tombent enfin dans le mépris de leur endurcissement : *Impius cum in profundum venerit peccatorum, contemnit* (*Prov.*, XVIII, 3).

Saint Bonaventure dit qu'un corps dur a trois qualités naturelles qui s'appliquent au cœur endurci.

Premièrement, il n'est pas propre à recevoir facilement les impressions qu'on veut lui donner : *Difficile ad suscipiendum.* Une cire molle prend aisément toutes les figures, mais on ne peut rien graver sur la pierre qu'à coups de marteau. La parole de Dieu en est un qui frappe le cœur de l'homme, et c'est Dieu même qui le dit par un de ses prophètes : *Verba mea quasi malleus conterens petram* (*Jer.*, XXIII, 29). Combien de coups ai-je donnés sur cette pierre pendant le carême! et qu'y ai-je gravé? Appliqué sans relâche à mon ministère, puis-je me promettre d'avoir travaillé à la conversion de quelque pécheur? est-il quelque homme du monde qui, après avoir entendu tant de vérités que l'Esprit de Dieu m'a dictées, se soit engagé sincèrement dans les exercices de la pénitence? Parmi tant de personnes du sexe qui m'écoutent tous les jours, en est-il quelqu'une que la parole de Dieu ait rendue moins idolâtre d'elle-même, moins occupée de ses agréments, moins plongée dans la sensualité? Hélas! mes frères, la pécheresse de notre évangile ne manque pas d'imitateurs dans son péché, mais qu'elle en a peu dans sa conversion!

En second lieu, dit saint Bonaventure, un corps dur demeure toujours au même état : *Stabile ad permanendum.* Un rocher est toujours à la même place, il résiste aux vents, aux pluies, aux tremblements de terre, et si l'on revenait après des siècles, on le trouverait dans son entier. Vous voyez à quel point ce pécheur est plongé dans ses habitudes criminelles, dans dix et vingt années il sera tel que vous le voyez aujourd'hui, et s'il ne survient un coup de la grande miséricorde, vous le verrez mourir comme il a vécu!

Un corps dur est encore difficile à vaincre : *Forte ad debellandum.* Une infinité de pécheurs nous protestent qu'ils ne pèchent que par faiblesse; nous voyons pourtant qu'ils trouvent assez de force pour résister, et aux impressions du ciel, et aux exhortations pastorales, et aux dégoûts que la sensualité leur cause, et à la honte qui leur en revient de la part du monde. Ils résistent à tout, hormis au péché. Appliquez-vous à changer leur cœur, vous auriez plutôt terrassé les monstres les plus affreux, tant il est vrai que presque personne ne se convertit.

Mais, mon cher auditeur, quelque grande que vous en paraisse la difficulté, je suis trop pénétré de la misère de votre état, pour vous quitter aujourd'hui sans que vous preniez de plus salutaires résolutions. Et quand est-ce que j'attendrai quelque succès de mon ministère, si ce n'est dans un jour où je me trouve fortifié par un exemple aussi puissant que celui de la pécheresse convertie? J'espère en vous, ô mon Dieu, ne permettez pas que mon espérance soit confondue; donnez bénédiction à ma parole qui est la vôtre, afin qu'elle porte du fruit, et que son fruit demeure.

Non, mon cher auditeur, je ne puis me résoudre à vous quitter, que je ne fasse tout ce qui dépend de mon zèle pour vous laisser dans le chemin de la conversion, et pour cela je ne veux que vous mettre devant vos yeux votre inflexibilité, votre dureté, votre opiniâtreté à persévérer dans vos mauvaises habitudes. Qu'attendez-vous? que votre cœur me réponde sincèrement, qu'attendez-vous? est-ce un autre temps? Vous vous séduisez, ce temps vous rendra plus opiniâtre, plus dur, plus inflexible, parce que plus vous contenterez vos passions, plus elles s'enracineront dans votre cœur, et plus elles y seront enracinées, plus il vous sera difficile de les en arracher.

Attendez-vous une grande fête? c'est en effet un temps bien propre à la conversion, et voici la Pâque qui arrive; il ne tiendra ni au prédicateur ni au confesseur, que vous ne profitiez des mérites de la passion de Jésus-Christ. Mais je crains bien qu'il n'en soit de cette fête comme de celles de tant de saints, dont vous avez vu les solennités, et comme de celles de Jésus-Christ dont vous avez célébré les mystères. Vous savez qu'elles ont toutes passé sans que vous vous soyez rendu, et que vous n'avez fait tout au plus que garder les bienséances.

Attendez-vous une maladie? vous ferez alors comme tous les autres malades, vous promettrez et ne tiendrez point; outre que votre esprit ne saurait être appliqué à Dieu, lorsqu'il sera accablé par la faiblesse du corps et par la violence du mal.

Qu'attendez-vous donc? Ah! je le vois

bien, vous attendez la mort. Ingrat, ne voulez-vous prendre Dieu pour votre maître, que quand vous n'en aurez point d'autre? non, vous ne vous convertirez pas même à la mort, et vous mourrez dans votre péché (*Joan.*, VIII, 11). Le Fils de Dieu vous l'a prédit dans l'Evangile, je vous l'ai prêché de sa part, et son Esprit-Saint vous l'avait déjà marqué dans le livre de l'Ecclésiastique : *Cor durum habebit male in die novissimo* (*Eccli.*, III, 27), le cœur dur sera accablé de maux à la fin de sa vie.

Quoi donc! vous qui êtes si tendre sur tous les objets de vos passions, êtes-vous devenu comme de pierre à l'égard de votre salut? n'êtes-vous plus touché ni de la crainte de Dieu, ni du remords de votre conscience, ni de l'horreur de l'enfer, ni de la gloire du paradis? Avez-vous d'autant plus perdu l'idée de ces grands objets, que vous soyez même devenu insensible à cette perte? Eh bien! souvenez-vous de la terrible menace que je vous fais aujourd'hui de la part du grand Dieu de qui j'annonce la parole : *Cor durum habebit male in die novissimo ;* au dernier jour de votre vie, vous serez accablé de maux, parce que vous ne penserez à la maladie de votre âme que quand elle sera devenue incurable ; et comme au lieu de craindre le péril vous l'aurez toujours aimé, Dieu l'a dit, vous y périrez : *Qui amat periculum, peribit in illo.*

Mais voulez-vous donc périr sans ressource? Non, mon cher auditeur, non, vous ne le voulez pas ; vous ne serez plus le violateur intrépide de la loi de votre Dieu (*Isa.*, XLVI, 8). Vous ne différerez plus de vous convertir au Seigneur, et vous ne remettrez plus de jour en jour (*Eccli.*, V, 8), parce que sa colère éclaterait tout d'un coup, et qu'infailliblement il vous perdrait au jour de la vengeance. Remettre aux approches de la mort à réparer les désordres de la vie, ce serait imiter un homme troublé qui commencerait à creuser un puits pour avoir de l'eau, quand les flammes dévorantes consumeraient déjà sa maison. Ménagez donc le temps avec une épargne religieuse, et considérez combien sont précieux tous les moments dont on achète l'éternité. Convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, et sans attendre davantage, c'est aujourd'hui qu'il en faut prendre la résolution à la vue de la pécheresse convertie : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme, vous dit le Fils de Dieu? si vous ne l'imitez, elle vous couvrira de confusion. Mais de pécheurs voulez-vous, comme je l'espère, devenir pénitents? Jésus-Christ vous exhorte encore à la regarder, parce qu'elle est votre modèle, et c'est ce qu'il faut justifier dans la dernière partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

La pénitence est la suite nécessaire de la conversion, et la fameuse pénitente de notre évangile est regardée dans l'Eglise comme un des plus excellents modèles que puissent se proposer les pénitents par rapport à son humilité, à sa douleur, a son amour et a ses bonnes œuvres.

Elle a fait paraître son humilité en se tenant prosternée aux pieds de Jésus-Christ : *Stans retro secus pedes ejus.* Elle a donné des marques de sa douleur, en arrosant de ses larmes les pieds de Jésus-Christ : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Elle a témoigné son amour, en baisant les pieds de Jésus-Christ : *Osculabatur pedes ejus.* Elle a fait éclater ses bonnes œuvres, en répandant ses parfums sur les pieds de Jésus-Christ : *Et unguento ungebat.* C'est ainsi que l'ont entendu les Pères et les interprètes, et conduit par des guides si fidèles, je ne saurais manquer, en gardant cet ordre dans la suite de ce discours.

1. Cette sainte pénitente est dans une humiliation extérieure, qui marque la profonde humilité de son cœur. Sortie tout fraîchement *du lac de la misère et de la boue* de ses péchés, elle se tient derrière le Sauveur et n'ose se présenter devant lui, parce qu'elle est confuse de la difformité de son âme, et qu'elle regarde avec frayeur la sainteté de celui à qui elle en demande la guérison. Elle veut avoir la patience de faire ce qu'il faut pour guérir : *Habet patientiam sanitatis ;* et elle ne croit pas, comme les faux pénitents du siècle, que les plaies de toute sa vie puissent être fermées en un jour, quoiqu'elles le soient en un moment par un miracle de miséricorde qui n'a guère d'exemple parmi nous.

O vous qui avez heureusement reconnu que Dieu est un meilleur maître que le monde, et qui enfin, touchés de la grièveté de vos fautes, avez pris la sage résolution de les expier, apprenez de cet exemple que l'humilité est l'âme de la pénitence, et qu'il n'y a point de sacrifice agréable à Dieu, s'il n'est accompagné du sacrifice du cœur contrit et humilié. Ce cœur n'a de lui-même que de l'orgueil et de la dureté, il faut que la pénitence le brise et l'humilie ; et autant que Dieu est offensé de l'impudence d'un pécheur qui se présente à sa table sacrée avec la noirceur de ses crimes, autant lui est agréable l'humilité d'un pénitent, qui n'ose se présenter devant lui qu'après avoir fait du moins quelques fruits de pénitence.

C'est ainsi que saint Pierre n'osa paraître devant Jésus-Christ aussitôt après l'avoir offensé, et qu'il n'eut jamais le courage de monter sur le Calvaire pour assister, comme saint Jean, au sacrifice de la croix (*Ambr.; in Luc., lib.* X). C'est ainsi que saint Paul se retira, peu de temps après son baptême, dans les déserts de l'Arabie, pour y pleurer dans le secret, n'osant paraître sitôt dans une Eglise qu'il avait persécutée (*Gal.*, I, 17). C'est ainsi que le publicain n'osait pas même lever les yeux vers le ciel (*Luc.*, XVIII, 13). C'est ainsi que l'enfant prodigue revenu, se tenait au rang des serviteurs, en disant à son père qu'il ne méritait pas d'être traité comme son fils (*Luc.*, XV, 21). Faites-en de même vous qui cherchez à apaiser Dieu, et si vous voulez que votre pénitence soit vé-

ritable, il faut premièrement qu'elle soit humble, et dans le cœur et dans ce qui paraît au dehors.

2. En second lieu, il faut qu'elle soit douloureuse. Comme tout péché est accompagné de plaisir, selon ce que dit saint Jacques, pour l'expier il faut nécessairement de la douleur (*Jac.*, I, 14), il n'y a point de meilleur signe de cette douleur que les larmes. Jugez, mes frères, de la douleur de cette femme par les larmes qu'elle répand ; elle pleure beaucoup et longtemps ; elle pleure beaucoup, puisque ses larmes sont assez abondantes pour arroser les pieds de Jésus-Christ : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* Elle pleure longtemps, puisque l'évangéliste ne dit pas seulement qu'elle pleura chez le pharisien, mais qu'elle commença de pleurer, *cœpit rigare*, pour nous faire entendre qu'elle commença, le jour de sa conversion, ce qu'elle continua toute sa vie.

Nous apprenons de saint Paul que les Israélites buvaient, dans le désert, de l'eau que Moïse avait tirée de la pierre, et que cette pierre les suivait partout : *Consequente eos petra* (I *Cor.*, X, 4). Il ne veut pas dire qu'en effet la pierre les suivit, mais que l'eau qui en sortait formait un ruisseau qui suivait le peuple partout où il allait. Cette femme avait été comme une pierre par l'obstination de son cœur, Jésus-Christ la frappe et l'eau en découle : *Percussit petram et fluxerunt aquæ* (*Psal.*, LXXVII, 20), et cette eau suit partout Jésus-Christ ; car cette femme pleure dans la maison du pharisien, et va pleurer sans relâche dans sa retraite.

N'en soyons pas surpris, mes chers auditeurs. Il faut que la douleur que l'on souffre soit proportionnée au mal que l'on a commis, et lorsque, par le péché, on a perdu le souverain bien, ce n'est pas trop pour le recouvrer d'une douleur souveraine qui surpasse toutes les douleurs.

Le prophète Jérémie nous a donné une preuve et en même temps un exemple de cette nécessité par la description touchante qu'il a faite de tous les fléaux dont les Juifs étaient frappés durant leur captivité. Les étrangers, leur faisait-il dire, ont enlevé notre héritage (*Jer.*, *Thren.*, *cap.* V). Nous sommes des pupilles sans père. Nos mères souffrent tous les maux qui ont accoutumé d'accabler les veuves, et nous sommes réduits à cette singularité de malheur, que nous achetons à prix d'argent l'eau même que nous buvons. Et après plusieurs autres plaintes, il les faisait conclure par celle-ci : *Væ nobis, quia peccavimus ! Malheur à nous parce que nous avons péché !* Remarquez qu'ils ne disaient pas : malheur à nous parce que nos pères sont morts et que nos mères sont désolées, parce que nous sommes bannis de notre patrie et exposés à la discrétion du vainqueur ; ils ne disaient pas cela, mais ils se contentaient de dire : *Malheur à nous parce que nous avons péché.* Entre tant de maux qu'ils souffraient, ils n'étaient proprement sensibles qu'à celui-là, parce qu'ils regardaient celui-là seul comme la cause de tous les autres. Dans le monde, au contraire, on regarde le péché comme le moindre de tous les maux, et c'est pour cela même qu'on ne le sent pas. Mais, si l'on y était pénétré comme cette femme repentante de douleur et de componction, ce mal serait le seul qu'on ressentirait, et dès là il n'y aurait aucun pécheur qui ne le pleurât par des gémissements ineffables, car les larmes sont les marques les plus sincères de la douleur.

Notre pénitente ne parle point, mais elle pleure, bien différente de ces pénitents prétendus qui parlent toujours et qui ne pleurent jamais. Ils récitent plusieurs actes de contrition et n'en font aucun, parce qu'ils n'ont pas dans le cœur les sentiments que la bouche exprime : une larme vaudrait bien mieux que tant de paroles.

Je ne veux pas dire que les larmes méritent par elles-mêmes le pardon de nos péchés ; à la rigueur nous pouvons l'obtenir sans pleurer, et même pleurer sans l'obtenir. Mais je dis que, pour apaiser Dieu, il faut nécessairement de la douleur, et si cette douleur est sincère, si elle est vive, il est comme impossible que de temps en temps elle ne soit accompagnée de larmes.

3. Et savez-vous, mes chers auditeurs, pourquoi la douleur de la pécheresse était si sincère et si vive. C'est qu'elle venait de son amour, car le fils de Dieu dit au pharisien que beaucoup de péchés étaient remis à cette femme parce qu'elle avait beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Il est vrai que les interprètes sont partagés sur le sens de ces paroles. Les uns disent que ses péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé, et les autres, qu'elle a beaucoup aimé parce que ses péchés lui ont été remis ; mais les deux explications sont véritables. D'abord elle a aimé Dieu comme source de toute justice, amour qui a été le principe de sa douleur et que le concile de Trente exige des adultes avant le baptême (*Conc. Trid. sess.* 6) ; mais, dans la suite de sa vie, elle a aimé par reconnaissance celui qui lui avait accordé la rémission de ses péchés, amour qui a été le principe de ses mortifications et de ses bonnes œuvres, et qui est nécessaire à tous les pénitents justifiés.

Cela étant ainsi, mes frères, il n'y a donc point de véritable pénitence sans amour, au moins en quelque degré. La douleur qui brise le cœur ne doit avoir d'autre objet que l'offense de Dieu, qu'elle ne fait pas seulement craindre comme juge mais qu'elle fait aimer comme juste. Les damnés ont une douleur extrême d'avoir péché et s'en repentent : *Intra se pœnitentiam agentes* ; mais c'est à cause des tourments qu'ils souffrent et non de l'offense qu'ils ont faite à Dieu. La douleur véritable et méritoire ne regarde que Dieu seul ; elle fait mépriser les créatures que l'on estimait, et fait estimer Dieu que l'on méprisait pour elles ; elle fait haïr souverainement le péché et fait aimer sou-

verainement la justice qui est Dieu même. Elle fait, dit saint Augustin, que le pécheur s'afflige de son péché et qu'ensuite il se réjouit de son affliction, tempérant ainsi l'excès de sa douleur par une confiance proportionnée.

J'avoue que dans le cours ordinaire de la grâce la conversion commence par la crainte, et j'ai expliqué ce principe de religion dans quelqu'un de mes discours précédents; mais je me contente de dire ici que la crainte est utile lorsque, de servile elle devient chaste, et que, de la servitude elle nous conduit par degrés à la liberté de l'amour.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'à la vue de nos péchés il nous faut imiter la pécheresse de notre évangile, aimer Dieu comme elle d'un amour pénitent, afin qu'il lui plaise de nous les remettre, et quand il nous les aura remis, il nous le faut aimer d'un amour reconnaissant et lui en donner des marques dans toute la suite de notre vie. Mais lesquelles? les mêmes que lui a données la célèbre pénitente dont nous parlons.

4. Elle ne se contente pas de croire que Jésus-Christ a le pouvoir de l'absoudre; elle ajoute les œuvres à la foi pour la rendre vivante et animée par la charité, et, pour cela, elle commence par lui sacrifier ce qu'elle avait aimé davantage en faisant servir à sa pénitence tout ce qui avait servi à sa vanité.

Dans le sens le plus naturel de l'Evangile, qui est aussi le plus glorieux à la grâce toute-puissante de Jésus-Christ, et le plus consolant pour les pécheurs, cette femme de mauvaise vie était attachée au monde, idolâtre d'elle-même, esclave de ses passions, plongée dans les délices : *Erat in civitate peccatrix* (*Greg., Pap. Hom.* 33, *in Evang.; Chrys. serm. de Pecc.*); et voilà pourquoi le pharisien était surpris que le Sauveur s'en laissât approcher; et comme, probablement, elle avait abusé de son esprit et de sa beauté dès ses plus jeunes années, elle avait fait un amas effroyable d'iniquité dans son cœur : *Cor ejus congregavit iniquitatem sibi* (*Psal.* XL, 7).

Mais elle fit à l'égard d'elle-même, pour expier ses crimes, ce que Dieu fit au saint homme Job pour le confirmer dans sa sainteté. Il avait une maison magnifique, un orage la renverse; il avait plusieurs enfants, ils s'y trouvent écrasés; il avait des moissons abondantes, le feu du ciel les consume; il avait des troupeaux, les étrangers les enlèvent. Cette femme mondaine avait des yeux brillants qui avaient allumé dans les cœurs les flammes honteuses de l'amour profane; pour les en punir, elle les éclipse par un torrent de larmes. Elle avait des parfums dont les femmes sensuelles ne savent que trop l'usage fatal, elle les répand. Elle avait une bouche profanée, elle la purifie en la collant sur les pieds de Jésus-Christ. Elle avait des cheveux dont elle faisait un de ses principaux ornements, elle les néglige, elle ne craint point de les salir en essuyant les pieds de ce Sauveur, et de tous les objets de ses délices elle fait autant d'holocaustes : *Quot in se habuit oblectamenta, tot de se invenit holocausta* : voilà le modèle des vrais pénitents.

A la douleur intérieure, il faut qu'ils ajoutent les mortifications extérieures; car, comme dit saint Augustin (*serm.* 57 *de Temp.*), c'est peu de chose de se repentir, si l'on ne fait pénitence, et ne la pas faire est une preuve convaincante que l'on ne s'était pas bien repenti. Aussi la pénitence n'a pris son nom que de la peine que l'âme se donne en s'affligeant elle-même et en mortifiant la chair (*Isid. Hisp., l.* II, *de Off. Eccl.*) Comme il n'y a point de vraie foi sans confession ni de vraie charité sans œuvres, il n'y a pas non plus de vraie pénitence sans satisfaction; je dis satisfaction proportionnée, qui expie les plaisirs du péché par les peines contraires, et qui prive le pécheur de tout ce qu'il a injustement aimé.

Détrompez-vous donc aujourd'hui, vous qui, après la confession du temps pascal qui approche, croirez votre conversion sincère en menant toujours une vie commode et tranquille, en ne vous refusant presque aucun plaisir, et qui, dans l'erreur qui vous séduit, osez dire que nous vous prêchons une pénitence trop rigoureuse. Ne dirait-on pas, à vous entendre parler de la sorte, que c'est nous qui faisons la règle et que nous vous annonçons tout autre chose que l'Evangile qui nous a été confié! Malheur à nous si nous avions la témérité sacrilége d'y ajouter rien du nôtre! et en ce cas là, ne nous en croyez jamais.

Mais enfin, quelque idée qu'il vous plaise de vous former de la pénitence, toujours faut-il qu'elle soit proportionnée à vos péchés, parce que toute pénitence est une satisfaction, et que la satisfaction est un acte de justice qui demande l'égalité. On peut bien vous dispenser de certaines manières de faire pénitence, mais non pas de la faire grande si vos péchés sont grands. On peut et l'on doit même, en certains cas, vous laisser garder des mesures de prudence et de circonspection, car ce qui se fait par le mouvement de l'esprit de Dieu est inséparable de la sagesse; mais, de quelque artifice que se serve le relâchement des hommes, on ne saurait dispenser, par exemple, un grand avare de faire de grandes aumônes, ni un grand voluptueux de faire de grandes austérités, ni une langue libre et obscène de se condamner au silence et à la confusion, et ainsi du reste. Comme donc il est de l'ordre immuable de Dieu que tout péché soit puni, et que la punition en soit proportionnée à l'énormité, il faut nécessairement, ou que le pécheur s'impose cette punition à lui-même par sa pénitence, ou que Dieu la lui impose par sa justice. Songez même à les faire marcher dans leur ordre, car si la justice de Dieu prévient votre pénitence, vous périrez; au lieu que si votre pénitence prévient la justice de Dieu, la fidélité de sa parole vous répond de votre salut.

Ce n'est pas tout : cette femme pénitente a toute sa vie un amour aussi vif et aussi ardent que celui dont la grâce l'a embrasée

au moment de sa conversion. Quelque progrès qu'elle fasse dans la vertu, ne pensez pas qu'elle relâche rien de l'austérité de sa pénitence. Jamais il n'y en eut de plus durable ni de plus persévérante que la sienne, puisque rien n'est capable de la faire démentir. Ni la crainte des jugements humains ne la fait tomber dans une fausse pudeur, ni l'amour des vanités du siècle ne la fait tomber dans ses premiers déréglements, ni les louanges que Jésus-Christ lui donne ne la font tomber dans l'orgueil, ni l'assurance d'avoir reçu l'entière abolition de ses péchés ne la fait tomber dans le relâchement. Mais, toujours humble, toujours contrite, toujours affligée, toujours pénétrée de l'amour de son Dieu, elle s'en va pleurer ses péchés par des larmes continuelles.

Imitez cette parfaite pénitente, si vous voulez être vrais pénitents. Attachez-vous comme elle à Jésus-Christ, car celui qui ne l'aime pas est anathème (I *Cor.*, XVI, 22). Nourrissez-vous de sa parole, méditez ses mystères, baisez ses pieds et versez-y des parfums, en aimant les pauvres et en les soulageant par vos aumônes. Faites des œuvres qui répandent dans l'Eglise la bonne odeur de vos vertus, et réparez ainsi le scandale que vous pouvez avoir causé par vos péchés.

Surtout, mes frères, persévérez dans le bien et n'imitez pas ces esprits faibles et variables dont toute la vie est une suite perpétuelle de confessions sans amendement. Dieu donne sa grâce pour toujours, parce que *ses dons sont sans repentir* (*Rom.* XI, 22). La perdre c'est aller contre ses desseins, et ce que l'on fait pour lui doit être éternel comme lui-même. A quoi sert la première ferveur d'un pénitent s'il vient à se relâcher dans la suite? Ce n'est pas celui qui commence, c'est celui qui achève qui sera sauvé (*Matth.*, X, 22); et celui-là n'est pas bon, dit saint Bernard, qui fait simplement le bien, mais celui qui le fait sans cesse (*Bern., l. ad ser. c.* 20). Depuis que Jésus-Christ fut entré dans sa vie pénible et laborieuse, il n'en sortit jamais; et quand les Juifs le pressaient de descendre de la croix pour faire voir, en se sauvant lui-même, qu'il pouvait sauver les autres, ce fut alors qu'il s'y attacha plus fortement, parce que, s'il en était descendu, il n'aurait sauvé personne. Or, si le Fils de Dieu n'a pu être sauveur qu'en accomplissant son sacrifice, oserions-nous espérer d'être sauvés sans accomplir le nôtre?

Accomplissons-le, mes chers auditeurs, et profitons du grand exemple qui nous est proposé dans l'Evangile de ce jour : *Vides hanc mulierem?* Voyez-vous cette femme? Si un grand exemple nous devient inutile, il n'y aura plus d'excuse pour nous, et nous n'entendrons point comme elle ces paroles consolantes : *Remittuntur tibi peccata :* Vos péchés vous sont remis.

Et comment les entendrions-nous, si nous ajoutons toujours les péchés de la vie présente aux péchés de la vie passée? Prétendrions-nous nous sauver sans pénitence, nous qui croyons à un Evangile qui nous menace de l'enfer si nous ne la faisons; et puisque les hommes ne sauraient déroger à cette loi, où est la dispense que Dieu nous en a donnée? En devons-nous attendre, nous qui n'avons nul amour véritable pour Dieu, puisque la pécheresse n'en a point eu, elle qui avait pour lui un amour si tendre? Il nous a dit que si nous ne faisons pénitence nous périrons tous (*Luc.*, XIII, 3). Il ne peut être contraire à lui-même (II *Tim.*, II). Le ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera jamais (*Matth.*, XXIV, 35), et tant que le monde subsistera, aucun pécheur, quel qu'il soit, n'aura de dispense de cette règle générale.

N'en demandons donc point, puisque nous ferions une demande inutile; résolvons-nous plutôt à une conversion prompte et sincère et à une pénitence proportionnée à nos péchés.

Mais ce que nous vous demandons, ô mon Dieu, c'est le secours de votre grâce, afin que nous ayons la force de triompher de la nature : *Convertissez-nous et nous serons convertis* (*Jer.*, XXXI, 18; *Ps.* L). Troublez notre esprit présomptueux, humiliez notre cœur superbe et nous serons pénitents. Donnez-nous l'amour qui mérite la rémission des péchés et qui fait faire de bonnes œuvres. Donnez-nous la foi qui sauve, et, comme cette heureuse pénitente, renvoyez-nous tous en paix : en paix avec nous-mêmes, en paix avec nos frères, en paix avec vous dans le temps et dans l'éternité.

DISCOURS XLV.

Prononcé dans l'église des Petits-Augustins, en faveur des prisonniers.

Dixit angelus Domini ad Habacuc : fer prandium quod habes in Babylonem Danieli, qui est in lacu leonum.

L'ange du Seigneur dit à Habacuc : Portez le repas que vous avez préparé à Daniel, qui est à Babylone dans la fosse aux lions (*Dan., ch.* XIV, 33).

C'est un effet de la grande miséricorde de Dieu que la corruption ne soit pas générale dans le monde, et qu'il lui plaise d'y conserver des âmes assez fortes et assez généreuses pour n'être point entraînées par l'exemple des pécheurs qui persévèrent dans l'iniquité, ni affaiblies par la chute des justes qui trop souvent se refroidissent pour la piété. L'Evangile nous dit qu'à mesure que la cupidité s'accroît, la charité diminue (*Matth.*, XXIV, 12); et c'est une grâce d'autant plus précieuse dans nos jours, que la cupidité, tout abondante qu'elle est, n'éteigne pas entièrement la charité.

C'est la pensée consolante qui m'a frappé d'abord à l'occasion des personnes charitables qui ont convoqué cet auditoire chrétien, pour l'associer à leurs mérites dans les secours qu'elles donnent aux prisonniers. O vous qui soutenez une œuvre si sainte, rapportez-en la louange et la gloire à la grâce de Dieu, par laquelle *il vous a rendus agréables à ses yeux en son Fils bien-aimé* (II *Cor.*, I, 6); et puisque vous voulez que *je vous rompe aujourd'hui le pain de la parole*

de vie, pour vous confirmer tous dans les œuvres de votre foi, dans les travaux de votre charité, dans la fermeté de votre espérance (I *Thess.*, I, 3), écoutez un événement merveilleux que j'ai choisi par préférence dans les divines Ecritures, comme ayant un parfait rapport au sujet dont je dois vous entretenir.

Les grands de Babylone, ayant résolu de faire mourir Daniel, obligèrent le roi par leurs calomnies à faire jeter ce saint prophète dans la fosse aux lions. Mais comme toute la malice des hommes est inutile pour perdre ceux que Dieu a résolu de sauver, ces bêtes farouches souffrirent les extrémités de la faim, plutôt que de toucher à une proie que Dieu ne leur avait pas abandonnée ; et, afin que Daniel lui-même ne périt point, l'ange du Seigneur dit à Habacuc, qui était resté dans la Judée, d'aller à Babylone, afin de pourvoir à la nourriture de cet illustre prisonnier. Ce prophète répondit qu'il ne savait où était Babylone, et alors cet ange le prit par les cheveux et le transporta sur la fosse, où il donna à Daniel le dîner qu'il avait préparé pour ses moissonneurs. Daniel en rendit grâces à Dieu avec une humble reconnaissance, et l'ange remit aussitôt Habacuc au même lieu où il l'avait pris.

Cet événement mémorable nous fournit de puissants motifs de secourir nos frères détenus dans les prisons, comme aussi d'excellentes règles pour faire cette œuvre de miséricorde d'une manière digne de Dieu; et pour mettre dans quelque ordre les pensées qu'il lui a plu de m'inspirer sur une histoire si surprenante, je les réduis à trois réflexions, qui serviront de fondement à ce discours.

Je trouve premièrement, mes frères, que Daniel était très-digne de secours. Rempli de l'amour de Dieu dès son enfance, il lui avait été si fidèle, que jamais il n'avait pu être ébranlé, ni par la crainte de déplaire à un roi dont il était captif, ni par le désir de conserver les dignités éclatantes où son mérite l'avait élevé, ni par la fureur même des lions où l'exposa l'envie de ses ennemis.

En second lieu, comment le prophète Habacuc aurait-il refusé de secourir un innocent malheureux, lui qui se plaignait à Dieu avec tant de zèle de ce *que le méchant l'emportait sur le juste* (*Hab.*, I, 4)? Et d'ailleurs, un ange lui ayant dit de faire une action si sainte, il avait trop de piété pour résister à un solliciteur si puissant.

Enfin il était dans les dispositions nécessaires pour donner ce secours; et au dedans par sa charité, dont il suivait les mouvements dans toutes les actions de sa vie; et au dehors, puisqu'il avait devant lui le repas qu'il venait de préparer pour ses moissonneurs.

Voilà, chrétiens, trois réflexions dont je tire trois vérités également instructives et édifiantes, par rapport au sujet qui vous assemble : la première, que les prisonniers que vous avez à secourir dans le christianisme sont aussi considérables que Daniel, et peut-être davantage ; la seconde, que vous n'êtes pas moins sollicités par les anges à secourir les prisonniers, que le fut le prophète Habacuc à secourir Daniel ; et la troisième, que pour faire cette action pieuse d'une manière digne de Dieu, il faut que vous entriez dans les dispositions où était ce prophète, quand il fut transporté à Babylone.

La qualité de ceux qui attendent de vous cette charité, les sollicitations que vous recevez pour faire promptement cette charité, les dispositions où vous devez être pour faire dignement cette charité, voilà tout mon dessein : heureux si, en trouvant tous les esprits attentifs, je pouvais rendre tous les cœurs charitables.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quoique nous soyons portés au mal par la corruption de la nature, nous aimons le bien, et nous nous promettons toujours de le faire ; nous nous flattons même qu'il y a certains maux que nous ne ferions pas. Mais combien de fois nous trompons-nous dans nos bonnes intentions prétendues, et par combien d'expériences funestes avons-nous été convaincus de notre faiblesse et de notre présomption.

Pour n'en chercher point la preuve hors du sujet que nous traitons, il nous vient d'abord dans l'esprit que si un autre Daniel était arrêté dans les prisons de cette ville royale, il ne serait pas nécessaire qu'un ange y transportât quelque personne charitable qui prît soin de sa subsistance, et que chacun se ferait honneur de soulager un si saint prophète. Mais il est bien à craindre que s'il était prisonnier à Paris dans les mêmes conjonctures qu'il l'était à Babylone, il n'y fût aussi abandonné. Si tous les grands du royaume étaient soulevés contre lui, comme ils l'étaient alors, sa sainteté ne lui serait pas d'un grand usage ; et pour éviter la honte ou le reproche d'avoir abandonné un saint, on chercherait de vains prétextes, ou l'on allèguerait de fausses raisons qui le feraient passer pour impie. La plupart suivraient l'exemple de Phygelle et d'Hermogène, qui, par politique ou par lâcheté, s'éloignèrent de saint Paul lorsqu'il était prisonnier à Rome (II *Tim.*, I, 15) ; et bien peu hériteraient de la charité généreuse d'Onésiphore, qui ne rougit point des chaînes de cet apôtre, qui le chercha pour le soulager, qui, au milieu de la pompe et des grandeurs de la capitale du monde, mit toute son ambition à s'approcher du prisonnier de la vérité, et qui, en se déclarant avec une humble et sage liberté pour celui qui souffrait l'opprobre de Jésus-Christ, eut le bonheur de se déclarer pour Jésus-Christ même et d'en recevoir la recompense.

C'est donc en vain que l'on se flatte de la pensée que l'on serait charitable dans une telle occasion. Pour preuve qu'on ne le serait pas, c'est que le vrai Daniel est ici, non pas dans une seule prison, mais dans toutes ; et combien voyons-nous de chrétiens qui l'abandonnent ? Pour une troupe choisie qui s'assemble ici à ce dessein, combien d'au-

tres assemblées dans cette grande ville, où il ne se fait qu'un commerce fatal de jeu, de médisance et d'oisiveté ; où l'on ne songe qu'à plaire au monde et à suivre le torrent impétueux des passions ?

Par le vrai Daniel j'entends Jésus-Christ, dont ce prophète n'a été que la figure. Et ce n'est pas un ange qui nous l'apprend, c'est Jésus-Christ lui-même, quand il dit à ses élus : *In carcere eram, et venistis ad me* (*Matth.*, XXV, 36) : J'étais en prison, et vous m'êtes venus voir. Et quand ses élus, surpris d'un tel langage, se défendent d'avoir visité sa propre personne, il répond pour les rassurer, qu'autant de fois qu'ils ont rendu ce devoir au moindre de ses frères, c'est à lui-même qu'ils l'ont rendu.

Mais ici, messieurs, une difficulté vous arrête. Nous ne sommes pas surpris, dites-vous, que Daniel, qui était juste, ait été la figure de Jésus-Christ. Mais comment des prisonniers, qui pour l'ordinaire sont coupables, peuvent-ils représenter le Saint des saints ?

Pour le comprendre, il faut établir en peu de mots une vérité constante de la religion. C'est que Jésus-Christ, comme notre chef, habite spirituellement dans tous les hommes, qui sont ses membres. C'est pour cela qu'il nous dit en plusieurs endroits de son Evangile, qu'on le persécute lui-même, quand on les persécute ; qu'on le méprise, quand on les méprise ; qu'on lui refuse ce qu'on leur refuse ; qu'on lui donne ce qu'on leur donne (*Matth.*, V, 11 ; *Luc.*, X, 16 ; *Matth.*, XXV, 35, 42). C'est pour cela qu'il récompense d'un royaume éternel le moindre service qu'on leur rend, et qu'il punit d'un supplice éternel la moindre injure qu'on leur fait (*Matth.*, XXV, 46).

Jésus-Christ habite donc dans tous les hommes sans exception. A la vérité, il n'est pas dans les pécheurs précisément comme dans les justes : il ne les rend pas son temple, il ne les sanctifie point par sa grâce, il ne les anime pas de son esprit ; mais il y est en plusieurs autres manières qu'il est important de savoir, afin que nous honorions en eux ce qu'ils ont de Dieu.

Il n'y a point de créature, quelle qu'elle soit, où nous ne voyions le Créateur, mais nous le connaissons encore mieux dans les hommes, qui sont capables de connaissance. Leur vie, leur mort, leurs vertus, sont autant de tableaux qui nous le représentent à toute heure, et saint Augustin ne craint pas d'avancer que nous le pouvons voir jusque dans leurs vices, car c'est là qu'il fait souvent paraître avec plus d'éclat les ressorts admirables de sa sagesse, de sa justice et de sa miséricorde. L'homme est toujours l'image de Dieu, et dans la plus défigurée l'on remarque encore quelqu'un de ses traits.

Supposé donc que les prisonniers soient engagés dans le crime, j'avoue qu'à parler dans le sens naturel, Jésus-Christ n'est point en eux. Mais parce qu'il nous offre par eux les moyens d'éprouver notre foi et d'exercer notre charité, ils sont à notre égard les instruments de sa miséricorde, et nous devons l'adorer en leur personne. S'il n'est point en eux pour eux-mêmes, il y est pour nous. S'il n'y est point pour les justifier, il y est pour nous rendre justes, en se servant de leur affliction et de leur misère pour nous donner lieu de mériter en la soulageant ; et après tout, nous ne devons pas tant considérer comment il est en eux, nous n'avons qu'à l'y aimer. La charité ne se trompe point ; elle trouve toujours Dieu, parce qu'elle vient de Dieu et qu'elle y retourne.

Nous devons donc, mes frères, exercer continuellement notre foi à l'égard de la résidence que Jésus-Christ fait dans ses membres, et la réveiller dans les occasions où nous pouvons être tentés de mépriser les pauvres, à cause de leurs vices ou de leurs défauts personnels. Les plus indignes et les plus misérables ont un mérite et une dignité que les yeux de la chair ne voient pas, et que tous les défauts imaginables ne sauraient détruire. C'est le mérite de Jésus-Christ même.

D'ailleurs, tous les prisonniers ne sont pas criminels, plusieurs ne sont arrêtés que pour des dettes ; et il est certain que dans l'ordre commun de la Providence, Dieu n'a permis qu'il soient tombés dans cette affliction que pour les rappeler de leurs égarements passés, et les mettre en état d'expier les péchés de toute leur vie. Et qui sait s'ils n'ont point répondu au dessein de Dieu, en profitant de la grâce qu'ils ont reçue ? Quelquefois ceux qui entrent pécheurs dans les prisons en sortent saints, et nous en avons vu des exemples remarquables. La perte de leur liberté est un avertissement salutaire de l'abus qu'ils en ont fait, et une exhortation miséricordieuse qui les oblige à l'avenir d'en faire un meilleur usage.

Mais quand ils seraient coupables des crimes énormes que la justice humaine punit, il s'en faut bien que les souffrances, même honteuses, soient opposées à la conversion du cœur : elles y sont souvent nécessaires. Le bon larron n'était-il pas criminel, lorsqu'il fut attaché à la croix ? Et cette croix, tout infâme qu'elle était alors, ne laissa pas de lui attirer la grâce de sa sanctification, parce qu'il la souffrit avec foi, avec humilité et avec patience,

Je n'ai pas oublié la réflexion de saint Jérôme sur ce passage de l'Evangile, où le Sauveur prend sur lui-même les devoirs de charité que nous rendons à ceux qu'il appelle ses frères (*Hier.*, *in Matth.*, XXV). Ce saint docteur semble dire qu'il n'y est parlé que de ceux qui, étant dans les prisons ou dans quelque autre espèce de souffrance, s'y trouvent aussi pauvres d'esprit qu'ils sont pauvres en effet ; et il se fonde sur ce que Jésus-Christ dit ailleurs que ses frères et ses sœurs sont ceux qui accomplissent la volonté de son Père (*Matth.*, XII, 50). D'où il faudrait conclure que ce divin Sauveur ne serait soulagé qu'en la personne des justes souffrants.

Mais, outre que saint Jérôme ne propose

cette explication que comme une pensée particulière, sur laquelle il n'appuie pas même beaucoup, le sentiment commun des Pères est que dans ce passage il est parlé de tous les hommes, justes et pécheurs : et ils établissent pour maxime que le baptême et la participation aux mêmes mystères, que l'union, seulement extérieure, de la même foi et des mêmes sacrements, nous assemble tous par les liens d'une mutelle fraternité. Tout ce que l'on en pourrait dire, à la rigueur, c'est qu'il semble que Jésus-Christ, en se servant de cette expression : *aux moindres de mes frères*, ait voulu mettre de la différence entre eux ; qu'il ait regardé les uns comme plus considérables que les autres, les justes comme les premiers, et les pécheurs comme les derniers.

Mais, en quelque manière qu'on l'entende, tant s'en faut que la qualité de pécheurs, que nous voyons en eux, doive refroidir notre charité ; qu'au contraire, elle doit l'enflammer davantage, car Jésus-Christ n'est prisonnier qu'une fois dans les justes, au lieu qu'il l'est doublement dans les pécheurs. Il l'est dans leur corps, puisque, au delà de la liberté qu'ils ont perdue, la corruption y domine et y résiste à sa grâce. Il l'est dans leur âme, puisque la foi, qui est un de ses dons, y est tenue captive par les liens de la mauvaise vie : si bien, qu'au lieu de nous éloigner d'un prisonnier pécheur, c'est à celui-là qu'il faut courir, comme au plus pressé, puisque, étant réduit à une double misère, nous aurons un double mérite à l'en retirer.

Il faut même ajouter que plus sa misère est grande, plus il désire d'être soulagé. Le nom de Daniel signifie *homme de désirs* (*Dan.*, IX, 23), et chaque prisonnier peut être appelé de ce nom. L'un, injustement arrêté, ou sur un soupçon léger et téméraire, ou par les intrigues malicieuses d'un ennemi, désire que l'on fasse connaître son innocence; l'autre, chargé des dettes qu'il a contractées, ou par son propre déréglement, ou par l'infidélité d'autrui, désire qu'on lui procure les moyens de s'acquitter. Celui-ci, confus de l'énormité de ses crimes, et pénétré des supplices qu'on lui prépare, désire que l'on obtienne sa grâce ou que l'on diminue sa peine; celui-là, enfoncé dans ces cachots ténébreux, où l'indigence et le désespoir balancent toutes les rigueurs de la captivité, désire qu'on lui apporte la subsistance et la consolation. Tous enfin, occupés de leurs malheurs et accablés de leurs maux, sont des hommes de désirs comme Daniel : tous désirent ardemment qu'on les soulage

SECONDE RÉFLEXION.

Et il ne manque pas, mes frères, de solliciteurs auprès de vous. Je remarque que les anges ont pris dans tous les temps un soin visible des prisonniers, et que l'exemple de Daniel n'est pas unique. Les Israélites, qu'étaient-ils proprement dans l'Égypte, que des prisonniers, qui n'avaient pas même la liberté d'offrir à Dieu des sacrifices pour sanctifier leur esclavage (*Exod.*, XII)? et que ne fit point l'ange exterminateur pour leur délivrance? Pierre, et tant d'autres saints dont l'histoire ecclésiastique nous parle, s'étant trouvés dans la captivité, ont été secourus et consolés par les anges (*Act.*, XII, 11); et il est probable qu'ils nous sollicitent encore en faveur de ceux qui se trouvent dans le même état. Je dis les anges des prisonniers et les nôtres, et beaucoup plus les nôtres que ceux des prisonniers, puisque, selon les Pères, nous gagnons bien plus en leur faisant l'aumône, qu'ils ne gagnent en la recevant; et que ceux qui meurent de faim et de misère, perdent bien moins que nous, quand nous avons la dureté de les laisser mourir de la sorte. Car, après tout, quelque secours qu'ils reçoivent, ce secours ne leur sert qu'à prolonger durant quelque temps une vie périssable, qu'ils perdront enfin ; au lieu qu'en les soulageant nous acquérons une vie immortelle et un droit invariable sur les tabernacles éternels.

C'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que Jésus-Christ a voulu être pauvre et affligé uniquement pour l'amour de nous. S'il eût mené sur la terre une vie d'éclat et de majesté, comme il n'aurait eu besoin de rien, quel service aurions-nous pu lui rendre? et, ne faisant rien pour lui, qu'aurions-nous pu mériter de lui ? Il a donc voulu se mettre en un état dont nous pussions profiter, en paraissant à nos yeux dans la pauvreté et dans le dénûment de toutes choses. Mais parce que depuis qu'il est monté au ciel nous ne le voyons plus, ô prodige de miséricorde ! il substitue à sa place des hommes pauvres et affligés, pour perpétuer ainsi les moyens d'opérer notre salut. Il pourrait sans doute les nourrir sans nous, comme il nourrissait Elie par un corbeau; mais il nous laisse ce soin pour notre avantage ; car, comme dit saint Augustin, quand il retira le corbeau pour nourrir son prophète par une veuve, il ne faisait pas tant cette grâce au prophète qu'à la veuve (III *Reg.*, XVII, *c.* 6).

Mais, mes frères, ce ne sont pas seulement les anges invisibles qui vous sollicitent à ce devoir de charité ; il y en a de visibles, qui vous disent de la part de Dieu : *Fer prandium, quod habes, Danieli* : portez à Daniel, prisonnier, le repas que vous aviez préparé. Tantôt ce sont les prédicateurs, à qui l'Ecriture donne le nom d'anges. Si nous n'en avons pas la sainteté, du moins en avons-nous le ministère ; et plaise à mon Dieu que je le remplisse aujourd'hui pour sa gloire et pour mon salut, pour l'édification de vos âmes, et pour le soulagement des malheureux en faveur de qui je parle ! Tantôt ce sont des personnes pieuses, qui se portent avec ardeur à cet emploi charitable ! Telles sont celles qui ont réglé cette assemblée : ce qui vous oblige à les regarder comme des anges visibles, qui viennent ici vous animer à suivre un si bel exemple ; et plaise encore à mon Dieu qu'il ne vous soit pas inutile, et que leurs soins soient abondamment récompensés!

Mais le plus puissant solliciteur que les prisonniers aient auprès de vous, est Jésus-Christ même, qui est appelé dans les saintes Lettres l'*Ange du grand Conseil* (*Luc.*, XXI, *c.* 33). Son Evangile crie toujours pour eux, et sa parole, dont le propre est de ne passer jamais, fait retentir à tous moments ce reproche à vos oreilles : *In carcere eram, et non visitastis me* (*Matth.*, XXV, 43) : j'étais en prison, et vous ne m'êtes pas venus voir. Si un reproche d'avarice sordide, de la part des hommes, donne tant de confusion, comment supporter celui que fera Jésus-Christ au jour épouvantable de sa fureur, lorsqu'en qualité de chef il fera sa propre cause de celle de ses membres, et vengera leurs intérêts comme les siens ? Seriez-vous assez ingrats et assez durs pour n'être pas attendris par la parole d'un Sauveur, qui promet une bénédiction éternelle et un royaume éternel à ceux qui auront visité les prisonniers ? Ou seriez-vous assez insensibles pour n'être pas effrayés par la voix d'un Juge, qui menace d'une malédiction éternelle et d'un feu éternel ceux qui auront manqué de faire cette bonne œuvre par mépris ou par dureté ?

Hélas ! mes frères, que chacun de vous s'empresse aujourd'hui de donner à un Dieu, si bon, si libéral, si riche en miséricorde. Il vous promet de vous nourrir de lui-même, de vous combler de sa propre gloire, de vous loger dans son sein, si pour l'amour de lui vous avez nourri les pauvres, visité, consolé, assisté ceux qui sont dans la misère, dans la captivité et dans l'affliction. Une telle récompense est au-dessus de la raison humaine ; mais, pour la croire et pour l'espérer, il suffit qu'un Dieu nous l'ait promise. L'ayant pour garant de votre foi, vous ne devez pas craindre d'être trop crédules; mais aussi quelle punition ne devez-vous point attendre, si vous manquez à ce qu'il ordonne sur ce sujet? Si en paraissant devant son tribunal redoutable, vous vous trouvez sans charité, vous aurez le même sort que le démon : comme lui, vous serez éternellement séparés du corps de Jésus-Christ, comme lui relégués dans les enfers, et en société de supplices avec lui. Si ces menaces sont frivoles, il faut que notre religion le soit aussi ; et certainement, notre religion ne l'étant point, ces menaces ne sauraient l'être.

Jésus-Christ est donc cet ange qui vous dit à toute heure de porter à Daniel prisonnier, le repas que vous aviez préparé pour satisfaire votre sensualité ; de lui faire part de vos biens, afin que toutes choses vous soient pures (*Luc.*, XI, 41) ; de lui donner, afin que Dieu vous donne à son tour (*Luc.*, VI, 38). Et quelle excuse pourriez-vous avoir, ajoute saint Chrysostome, pour vous défendre de faire cette bonne œuvre, puisqu'elle n'a point de circonstance qui ne vous y convie ? Le peu de valeur de la chose demandée, puisque ce n'est que du pain ; l'état pitoyable de ceux qui demandent, puisqu'ils sont pauvres et affligés ; la compassion naturelle, puisque ce sont des hommes comme vous; la vue de la recompense, puisque pour un secours temporel un royaume éternel vous est promis; la dignité de celui qui reçoit, puisque ce n'est pas un prisonnier, mais Jésus-Christ même qui se met en sa place; la justice de ce secours, puisque nous devons tout à Dieu, et qu'il veut bien recevoir comme un don ce que lui-même vous a donné.

Considérez encore, avec saint Augustin, que la voie qui conduit au ciel, est une voie de détachement et de pauvreté, et que si les chrétiens, quels qu'ils soient, ne veulent pas s'y égarer ou y faire des chutes funestes, il faut qu'ils commencent par répandre dans les mains des pauvres ces biens périssables, qui, comme autant de liens et d'entraves, leur ôtent la liberté d'y marcher. Et si ce devoir regarde les justes, quel intérêt n'ont pas les pécheurs d'écouter des sollicitations si pressantes ? Pour être touchés du malheureux état de ceux qui sont dans les chaînes, qu'ont-ils besoin que de ressentir celles dont ils sont eux-mêmes chargés ? *Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum quisque constringitur* (*Prov.*, V, 22) ; ils se trouvent pris, dit l'Ecriture, dans leur iniquité même, et chaque péché est comme une chaîne qui les lie.

O vous qu'une fatale expérience n'instruit que trop sur cette vérité, faites ici, à votre propre cœur, cet aveu triste et déplorable : vos passions, vos habitudes, vos désirs, vos plaisirs mêmes ne sont-ils pas un joug accablant sous lequel vous gémissez ? Quel esclavage, d'être soumis à l'amour des biens fragiles, de les rechercher avec une avidité tyrannique, de vous efforcer de les retenir quand ils s'écoulent, de vouloir les fixer dans l'inconstance, d'aimer les choses qui passent, et de ne vouloir jamais passer avec elles ; d'être toujours agités, ou du désir de les posséder, ou de la crainte de les perdre ?

Cependant, point de justice chrétienne, point de liberté des enfants de Dieu, si vous ne rompez tous ces liens. Mais quand il en faut venir là, vous vous trouvez pris dans votre iniquité même, et vous vous sentez liés par les chaînes pesantes de vos péchés : *Iniquitates suæ capiunt impium, et funibus peccatorum suorum quisque constringitur.* Après que vous avez abandonné Dieu, Dieu vous abandonne aux déréglements de votre cœur (*Greg. pap.*, *Mor.*, *l.* XXV, *c.* 9). Votre première faute a été la cause de la seconde, la seconde a été la punition de la première ; et il s'est fait comme une chaîne de mauvaises actions, qui sont nées l'une de l'autre, parce qu'il est établi par la justice vengeresse, que la multiplication des péchés fasse le supplice des pécheurs. Alors vous ne pouvez plus sortir de cet état, parce que ce n'est pas une matière séparée de vous, qui compose vos fers; mais votre volonté propre, qui s'étant endurcie dans le mal où vous avez pris plaisir, est devenue plus dure et plus inflexible que le fer même (*Aug.*, *Confess.*, *l.* VIII, *c.* 5).

Or, apprenez aujourd'hui des vérités chré-

tiennes que j'ai établies : que rien n'est plus capable de vous faire rompre les chaînes invisibles dont vous êtes chargés, que d'adoucir celles que portent visiblement des hommes pauvres et malheureux ; et c'est plus pour votre intérêt que pour le leur, que je vous exhorte à les soulager.

Si après cela il était encore possible que je fusse écouté par des cœurs impitoyables, aidez-moi à les émouvoir, âmes justes, qui êtes répandues dans cette assemblée, et qui donnez une attention docile à la parole de vérité; vous, que des entrailles de miséricorde attirent souvent dans ces lieux sombres, dites aux gens du monde ce que vous y découvrez, et par un si triste récit, surprenez leurs esprits, frappez leurs imaginations, confondez leurs délicatesses. Dites-leur si vous n'y voyez pas un assemblage confus de misère et d'affliction, de gémissements et de plaintes. Dites-leur, si tous les cachots où vous entrez ne sont pas comme autant de théâtres enfoncés, où la calamité représente ses horreurs, et si les ténèbres, la puanteur, les souffrances qui y règnent, ne vous donnent pas quelquefois une idée de l'enfer ? Dites-leur si les secours que l'on y apporte ne sont pas d'un mérite infini pour le salut, et si l'Esprit de Dieu, qui nous ordonne dans ses Ecritures de régler notre charité, en inspira jamais à ses élus de plus réglée que celle-ci (*Cant.*, II, 4).

TROISIÈME RÉFLEXION.

A cet endroit de mon discours, mon espérance se ranime. Il me semble, chrétiens, qu'un saint zèle vous transporte, et que pleinement persuadés du mérite et de la nécessité du secours que je vous propose, vous ne demandez plus qu'à le donner d'une manière digne de Dieu. Pour cela, je me suis engagé à faire une troisième réflexion, qui consiste à vous montrer qu'il vous faut être dans les mêmes dispositions où était le prophète, qui fut transporté par un ange sur la fosse aux lions. Voici en détail ce que l'Ecriture nous en marque, profitez-en, et n'en laissez rien échapper.

Je remarque d'abord que l'ange s'adresse au prophète Habacuc, pour faire secourir Daniel, et l'on peut s'étonner qu'il ne prenne pas quelqu'un dans la ville de Babylone ou dans les terres des Chaldéens, au lieu d'aller chercher un homme dans la Judée, qui était un pays si éloigné de celui-là. Je conviens que les riches et les puissants de Babylone n'étaient pas dignes de secourir ce prophète, eux qui étaient ses persécuteurs. Mais du moins, Dieu pouvait-il le faire secourir par quelqu'un des fidèles serviteurs qu'il avait encore parmi son peuple captif. Il ne se servit pourtant ni des uns ni des autres, et quoiqu'il ne nous appartienne point de sonder les raisons cachées dans ses conseils, nous pouvons présumer qu'il ne voulut procurer à aucun d'entre eux l'occasion de faire une charité si considérable.

C'était une grande gloire de nourrir Elie fugitif devant la face d'Achab, elle fut réservée à une sainte veuve (III. *Reg.*, XVII, 15). Ce n'en était pas une moindre de nourrir Daniel enfermé dans la fosse aux lions, elle fut réservée à un saint prophète.

Peut-être, mes frères, n'avez-vous jamais remercié Dieu de ce qu'il vous donne la volonté, le pouvoir et l'occasion d'exercer la miséricorde. C'est pourtant une des plus grandes grâces dont il prévienne ses élus, et quand on l'a reçue, il y faut répondre en exerçant cette miséricorde dans un esprit de religion. C'est une espèce de sacrifice, par lequel, dit saint Paul, nous nous rendons Dieu favorable, et pour offrir dignement ce sacrifice, il faut être déjà pur, ou du moins dans la volonté et dans la voie de se purifier, en faisant l'aumône par un esprit de pénitence et de piété, et à ces conditions s'accomplit l'oracle du Sauveur : *Que les miséricordieux reçoivent miséricorde* (*Hebr.*, XIII, 16). Tout était impur à Babylone, par conséquent indigne de secourir Daniel, et quoiqu'il y eût parmi les Israélites captifs, des justes qui en étaient dignes, Dieu qui est le maître de ses grâces, et dont les jugements sont aussi équitables que profonds, ne laissa pas de leur préférer le saint prophète que l'ange alla prendre à Jérusalem. Tant il est vrai que l'exercice de la charité est une faveur signalée pour les justes et pour les pécheurs. Cependant ce prophète s'excuse sur ce qu'il n'avait jamais vu Babylone : *Babylonem non vidi* (*Dan.*, XIV, 34).

Oh ! si toutes les personnes qui m'écoutent, pouvaient tenir le même langage ! Babylone est la figure du monde corrompu. Plût à Dieu qu'elles n'eussent jamais vu ce monde; qu'elles fussent comme Jean-Baptiste, qui s'en éloigna avant que de le connaître, ou comme tant de chrétiens sages, qui l'ont quitté, après l'avoir connu. Mais bien loin que l'on regarde aujourd'hui comme un avantage de n'avoir jamais vu le monde, on se pique au contraire de le voir, de le pratiquer, d'être des plus intelligents dans ses maximes et dans ses manières. Par là je ne veux pas dire qu'il ne faille pas absolument savoir le monde. Il est de l'état de certaines gens de le savoir, pour en remplir les bienséances, et pour s'acquitter des devoirs attachés à la condition d'un chacun. Mais si en connaissant la corruption et la malignité du monde, on se trouve malgré soi à portée d'en souffrir quelque atteinte, il ne faut rien négliger pour s'en mettre à couvert, et savoir même se priver de quelque plaisir permis, de peur de s'abandonner à ceux qui sont défendus, car les uns peuvent frayer le chemin aux autres.

Peut-être que le prophète Habacuc ne fut choisi de Dieu pour une aussi bonne œuvre que l'était le soulagement de Daniel, que parce que son état humble l'éloignait du monde. Et peut-être que tant de personnes qui font profession d'être chrétiennes, n'ont de la dureté pour les pauvres, que parce qu'elles sont du monde, qui les enchante, qui les trahit, qui les corrompt, et qui les ruine en les rendant avares pour leurs devoirs, et prodigues pour leurs plaisirs.

Non-seulement le prophète n'avait pas vu la ville de Babylone, mais il ne savait pas même, disait-il, la fosse où Daniel était enfermé : *Babylonem non vidi, et lacum nescio.*

Je forme ici, mes frères, un désir contraire au précédent. Je ne voudrais pas que toutes sortes de personnes vissent le monde, mais je voudrais que toutes connussent et fréquentassent les prisons. Elles sont pourtant dans la même ignorance que cet ancien prophète, avec cette différence, qu'il n'en était pas coupable, et qu'elles le sont. On sait bien les lieux de plaisir, mais non pas les lieux de souffrance. Vous n'êtes pas ignorés, lieux de licence et de faste, où le démon règne avec une pleine liberté, où les passions sont émues, rendues aimables, justifiées ; où les serpents sont cachés sous des fleurs, où l'on entend des choses qui sortent d'un cœur corrompu, et qui servent à le corrompre, où la pureté fait tant de naufrages, où tant de scandales se produisent et s'entretiennent ; lieux profanes, vous n'êtes pas ignorés, et l'on vous fréquente même si fort, que des chrétiens prétendent pouvoir vous fréquenter sans crime! Tant ceux que la religion n'eclaire pas, et que les passions sédnisent, tombent dans cet étourdissement d'esprit qui passe les ténèbres naturelles.

Mais vous, lieux sombres et effrayants où Jésus-Christ est dans les fers en la personne de ses membres, où Dieu punit des pécheurs pour en faire des pénitents, où il exerce des justes pour les confirmer dans la justice, les personnes mondaines vous ignorent, ou si elles vous connaissent, elles s'en éloignent comme d'un objet triste et rebutant. Rétractez-vous, hommes libertins et voluptueux, dames faibles et sensuelles, ou attendez-vous que votre impie délicatesse sera un jour punie dans une prison, où sera un pleur éternel, où le grincement des dents sera la marque du désespoir et de la rage (*Matth.*, VIII, 12), où il n'y aura nul ordre, mais où habitera une horreur désolante et éternelle (*Job.*, X, 22).

Il faut pourtant observer, messieurs, que quand le prophète disait à l'ange qu'il n'avait pas vu Babylone et qu'il ne savait pas la fosse aux lions, ce n'était pas pour se défendre d'y aller, car dès qu'il le sut en effet il y alla. C'était seulement pour marquer son impuissance, et alors cet ange le prenant par les cheveux l'y transporta : *Portavit eum capillo capitis sui, posuitque eum in Babylone supra lacum.*

Il faut, mes frères, que l'ange que Dieu a chargé de votre conduite, vous transporte de la même manière dans les prisons. Parlons sans figure. Les cheveux qui sont la partie du corps la plus inutile, nous représentent les biens superflus, et voilà ceux que vous devez employer à des aumônes.

Nous ne prétendons pas, dit saint Augustin, que les riches se réduisent à l'extrémité à force d'être charitables (*Aug., in Joan. Tract.* 50). Qu'ils se donnent à eux-mêmes ce qui est vraiment nécessaire à leur vie et à leur condition, cela est juste, mais du moins qu'ils donnent aux pauvres ce qu'ils ont de trop, car les biens qui leur sont superflus deviennent nécessaires aux autres, et c'est par ce seul moyen, dit saint Paul (II *Cor.*, VIII, 14), que l'égalité peut être gardée entre ceux que la Providence a partagés différemment. Que si les riches manquent à ce devoir indispensable, il est décidé par tous les Pères qu'ils retiennent le bien d'autrui : que Dieu le leur redemandera, et que faisant mourir en quelque sorte ceux qu'ils n'auront pas nourris, cette mort leur sera imputée. *Si non pavisti, occidisti* (*S. Th.* 2, 2, *q.* 32, *a.* 5).

Je dis bien plus. Dieu ordonne au prophète de la Judée de porter au prophète de Babylone un repas préparé pour des moissonneurs : *Ibat in campum, ut ferret messoribus*, repas nécessaire à des hommes épuisés par le travail, et qui étant depuis le point du jour dans les champs, avaient besoin d'être sustentés. Cependant Dieu lui dit d'accourir à Daniel à leur préjudice, parce qu'il était dans l'extrême nécessité et dans le péril de sa vie.

Apprenez de là, chrétiens, que vous ne devez pas seulement donner le superflu de vos biens aux pauvres dont la Providence vous a chargés, mais que vous devez encore y ajouter de votre nécessaire quand l'indigence est extrême. Ces festins magnifiques que vous préparez pour la vanité leur sont dus dans tous les temps ; et ces repas ordinaires que vous préparez pour la nécessité leur sont dus en certains temps.

Il est encore remarquable que l'ange portait ce prophète par un seul cheveu : *Portavit eum capillo capitis sui.* Comment une chose si faible était-elle capable de le soutenir au milieu des airs ? C'est qu'il n'était nullement attaché à la terre, et que sa charité le portait autant que l'ange ; car, selon l'Apôtre, tout est léger à la charité : *Charitas omnia sustinet.* Et pourquoi les personnes du siècle, surtout les dames sensuelles, ont-elles tant de peine à s'élever à Dieu par l'exercice de la miséricorde ? c'est que la vanité, l'oisiveté, la mollesse, l'inaction les tiennent tellement collées à la terre, qu'il leur est comme impossible de s'en détacher.

A peine se trouve-t-il transporté sur la fosse qu'il appelle le prisonnier, et qu'il lui dit : *Daniel, serve Dei, tolle prandium quod misit tibi Deus*, Daniel, serviteur de Dieu, recevez la nourriture que Dieu vous envoie. O parole pleine de foi ! Il est convaincu que ce n'est pas lui qui nourrit Daniel, mais Dieu par lui, et qu'en cela il n'est que l'exécuteur des ordres de la Providence.

Aussi, est-ce la doctrine constante de l'Ecriture et des Pères que les riches ne sont que les économes du bien des pauvres, et que lorsqu'ils donnent, c'est Dieu qui donne par eux. Encore trop heureux de ce qu'après leur avoir donné les richesses, il veut bien les reprendre de leurs mains, leur inspirer la vertu d'en faire un si saint

usage, et leur tenir compte du mérite de cette action comme si elle était entièrement à eux, et qu'elle ne fût pas un pur ouvrage de sa grâce.

Daniel à son tour est dans le même sentiment. Il reçoit le secours qu'on lui apporte avec une si grande foi et une si parfaite reconnaissance, que sans s'arrêter à parler à un homme qui venait de la Judée, sa chère patrie, pour laquelle il soupirait après une longue captivité, il ne s'adresse qu'à Dieu de la bonté duquel il connaît que lui vient ce soulagement : *Recordatus es mei, Deus, et non dereliquisti diligentes te*, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, vous vous êtes souvenu de moi, et j'éprouve avec consolation que vous n'abandonnez jamais ceux qui vous aiment.

Modèle admirable pour les prisonniers les plus délaissés, pour les pauvres les plus destitués de secours. Mais comme ils ne sont point ici, et qu'ils ne sauraient entendre ce que j'aurais à leur dire pour les instruire et pour les consoler, c'est à vous qui m'entendez à leur porter où ils sont l'instruction et la consolation tout ensemble.

Pour peu que vous soyez sensibles aux vérités de la religion, vous aurez compris aujourd'hui que tout y est grand, parce que tout y est fondé sur la charité qui est Dieu même, et que celui qui la pratique participe à cette grandeur, parce, dit saint Jean, qu'il demeure en Dieu et Dieu en lui.

Ne négligez donc, mes frères, aucune occasion de la pratiquer, et profitez de celle qu'on vous propose dans cette assemblée. Souvenez-vous que les aumônes que vous ferez aux prisonniers ne seront jamais sans mérite, lors même qu'elles seront appliquées à des prisonniers pécheurs, puisque Jésus-Christ vous assure qu'il habite en eux et qu'il prendra sur lui tout le bien que vous leur ferez. Après cela refuserez-vous de leur en faire ? Les anges visibles et invisibles vous sollicitent en leur faveur, pourriez-vous tenir contre des sollicitations si pressantes ? Vous vous sanctifierez infailliblement si vous les soulagez avec les dispositions que je vous ai marquées, est-il dans le monde un cœur assez obstiné pour ne pas vouloir opérer sa sanctification à ce prix ? Et quand l'opérerez-vous, mes frères, si ce n'est *dans ce temps favorable et dans ces jours de salut où* nous sommes tous rachetés de la prison de l'enfer, non *par des choses corruptibles comme de l'or et de l'argent, mais par le sang précieux de l'Agneau sans tache.*

Ne frustrez donc pas mon espérance, celle des personnes pieuses qui vous ont assemblés, ni celle de ces hommes malheureux. Et comme l'ange qui avait transporté Habacuc sur la prison de Daniel, le remit heureusement au même lieu où il l'avait pris : *Restituit eum in loco suo*, le Seigneur des anges qui vous a conduits ici par sa grâce, vous reconduira dans vos maisons avec sa paix. Je ne dis pas seulement dans ces maisons périssables que vous habitez sur la terre, je pense encore à *cette maison éternelle du ciel qui n'a pas été faite de la main des hommes*, où je vous souhaite une place par les mérites de Jésus-Christ Notre-Seigneur. *Amen.*

SERMON XLVI.

POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX.

De la communion pascale.

Dicite, filiæ Sion : ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. *Dites à la fille de Sion : voici votre roi, qui vient à vous plein de douceur* (*S. Matth., ch.* XXI, 5).

Ce n'est pas sans raison, qu'à l'entrée de la quinzaine où tous les chrétiens s'approchent de la table de leur Sauveur, nous lisons un évangile, où est décrite son entrée triomphante dans la ville de Jérusalem. Par là l'Eglise nous fait entendre, que l'entrée de Jésus-Christ dans cette ville, est la figure de celle qu'il veut faire dans chacun de nous par la communion pascale : *Dicite filiæ Sion, ecce Rex tuus venit tibi mansuetus*, pasteurs et prédicateurs, nous dit aujourd'hui l'Eglise, avertissez la fille de Sion, qui n'est autre que l'âme fidèle, que son roi va venir à elle plein de douceur; d'un côté tout brillant de gloire; et de l'autre réduit aux derniers abaissements.

Ce fut en ces deux états, mes frères, que le Fils de Dieu parut aux Juifs. Il entra dans leur ville sans aucun obstacle de la part des pharisiens et parmi les acclamations du peuple qui l'avait suivi avec admiration depuis la résurrection de Lazare. Mais ô inconstance ! ô fragilité des choses humaines ! Ce même peuple, qui avait crié : *Salut et gloire au Fils de David* (*Matth.*, XXI, 9), cria peu de jours après, *qu'il fallait le crucifier* (*Matth.*, XVII, 22); et ce Sauveur souffrit en effet les plus cruels outrages et la plus honteuse mort dans la même ville, où il avait été reçu avec tant de pompe.

Il en est de même dans ce saint temps. Ce n'est plus comme autrefois le peuple d'une seule ville qui sort de l'enceinte de ses murailles, pour aller au-devant de Jésus-Christ. Tous les peuples de la terre chrétienne sortent de leurs maisons et viennent dans nos églises avec des démonstrations d'amour et de respect (*Chrys. hom. hab. in magn. Hebd.*). Ils portent des rameaux dans leurs mains, pour honorer le triomphe de son évangile sur le monde, et celui de sa grâce sur les passions.

Mais qui croirait, que dans sa religion même il pût passer d'une pompe si éclatante aux derniers abaissements ! Je ne parle point de ceux où cet Agneau sans tache a bien voulu se réduire dans l'eucharistie, pour se proportionner à nous, en devenant la nourriture de nos âmes. Ceux-là sont l'objet de notre admiration et de notre amour. Je parle des abaissements où les pécheurs le réduisent malgré lui en le recevant dans des consciences criminelles, puisque dans la doctrine de l'Apôtre ils immolent indignement cet Agneau; qu'ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu autant qu'il est en eux et l'exposent encore comme les Juifs à la honte et à l'ignominie (*Hebr.*, VI, 6).

Je suivrai donc l'esprit de l'Eglise, et je vous représenterai un de vos plus importants devoirs, en vous parlant aujourd'hui de l'entrée de Jésus-Christ dans nos âmes par la communion pascale, et des dispositions où nous devons être pour le recevoir dignement. Et pour vous exposer d'abord mon dessein, remarquez que, dans un évangile consacré à cette entrée mystérieuse, il est parlé de rameaux de palmes : *Acceperunt ramos palmarum, et processerunt obviam ei* (*Joan.*, XII, 13). Joindre les palmes à la communion pascale, c'est nous marquer, que comme les Juifs allaient au-devant de Jésus-Christ avec des palmes, pour honorer son triomphe sur les pharisiens, ses ennemis déclarés, il faut aussi pour communier dignement à Pâques, que nous ayons triomphé des ennemis de cette communion, qui sont les ennemis de Jésus-Christ.

Et j'en vois deux principaux, qui attirent tous les autres, la désobéissance et la fausse pénitence. La désobéissance regarde les chrétiens, qui ne communient point dans cette auguste solennité; et la fausse pénitence, ceux qui communient indignement. La désobéissance est un crime, qui attire la censure de l'Eglise, par conséquent la disgrâce de Dieu; et la fausse pénitence ajoute au crime l'horrible qualité de sacrilége.

Il est donc du devoir de mon ministère, d'abord de chercher les causes de cette désobéissance aveugle et obstinée, et de tâcher de les détruire, ensuite de découvrir ce qui rend la pénitence fausse et de proposer les moyens de la rendre véritable.

Ces deux propositions, qui semblent être particulières aux deux espèces de chrétiens, à qui je les adresse, ne laissent pas de convenir à tous, et il n'y aura personne dans cet auditoire, qui ne s'y trouve intéressé, puisque chacun pourra s'y convaincre que l'Eglise lui impose dans le temps pascal deux obligations indispensables, l'une de communier, l'autre de bien communier.

Mais vous ne profiteriez ni les uns ni les autres des grandes vérités que je vais vous annoncer, si ma parole n'était soutenue par la vertu de l'Esprit de Dieu, et comme vous et moi y sommes également intéressés, unissons nos prières pour obtenir ce secours de la manière accoutumée : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'eucharistie est appelée, *le pain de chaque jour*, et il serait à souhaiter que les chrétiens fussent aujourd'hui aussi parfaits qu'ils l'étaient dans les premiers siècles, pour communier tous les jours. Aussi l'Eglise les y exhorte-t-elle par le concile de Trente; mais elle ne leur en fait un commandement exprès qu'au temps de Pâques; et c'est au grand concile de Latran que ce commandement leur a été fait.

Ce commandement, messieurs, devrait nous surprendre et même nous humilier. Du moins est-il certain, que le juste, qui selon saint Paul, n'a pas besoin de la loi, parce qu'il la porte gravée dans son cœur et qu'il la surpasse par sa perfection (I *Tim.*, I, 9), trouve dans celle-ci quelque chose, qui répugne à la lumière de sa foi et à la ferveur de sa piété. Comme saint Augustin se plaignait à Dieu de ce qu'il nous commande de l'aimer, par la raison, disait-il (*lib. Confess.*), que le plus grand malheur de l'homme est de ne l'aimer pas; nous pourrions à notre tour nous plaindre à l'Eglise de ce qu'elle nous commande de communier, puisque le plus grand malheur du chrétien est d'être privé des grâces, qu'il va puiser dans cet adorable sacrement.

Mais à la honte du christianisme, elle a été contrainte d'en faire une loi, parce qu'elle y a vu des goûts dépravés, à qui cette viande céleste paraît insipide et qui ne veulent point s'en nourrir; soit par une trop grande application aux affaires temporelles, soit par un trop grand attachement aux objets des passions, soit par un défaut de religion et de foi. C'est ce qu'il faut ici développer en faveur de ceux qui prennent un parti si déplorable; et je serais trop heureux si, après leur avoir découvert le mal qui vient d'eux, ils voulaient bien se servir du remède que l'Eglise leur présente.

1. L'Evangile ne nous laisse pas lieu de douter que la trop grande application aux affaires temporelles ne soit un obstacle à la communion. Celui qui avait acheté une maison à la campagne (*Luc.*, XIV, 18), et celui qui était allé dans les champs pour éprouver ses bœufs, refusèrent de se trouver au festin où le père de famille les invitait, parce qu'ils furent entraînés par l'amour de ces biens temporels et terrestres, qu'ils eurent le malheur de préférer aux biens célestes et éternels.

Aussi le démon, craignant que les pécheurs ne lui échappent dans cette fête, cherche à les dissiper plus que dans tout le reste de l'année. Et, comme dit saint Grégoire, pape (*Mor.*, *l.* XXIX, *c.* 12), lorsque le temps est le plus propre à leur inspirer le désir de rompre leurs chaînes, cet esprit artificieux les charge plus que jamais d'ouvrages de terre. Ce saint docteur fait allusion aux Israélites, quand ils demandèrent à Pharaon la liberté d'aller sacrifier dans le désert (*Exod.*, V, 9); car c'était alors que ce roi cruel les accablait d'ouvrages, afin que n'ayant pas un moment pour penser à eux-mêmes, il ne leur fût pas possible de penser à Dieu.

Durant le carême, plusieurs chrétiens, frappés des vérités qu'ils ont entendues, et touchés des conversions admirables que l'Evangile leur a mis devant les yeux, ont pensé à se convertir et à se mettre en état d'obéir à l'Eglise, en faisant leur communion pascale. Mais le démon, plus appliqué à causer leur perte, qu'ils ne le sont eux-mêmes à se procurer le salut, leur a suscité des soins et des peines, et les a plongés, comme parle saint Augustin, dans les affaires de paille et de boue de l'homme terrestre : *Terreni hominis lutulenta negotia* (*Aug. in Ps.* II), et, durant toutes ces fêtes, il trouvera le moyen de les tenter, de les éloigner, de les

traverser plus que jamais, pour les faire croupir dans l'esclavage où sa malice les a réduits.

Défiez-vous, mes frères, de cet esprit séducteur. Laissez ces ouvrages de terre, qui vous font toujours pencher vers la terre, et qui vous chargent d'un fardeau qui à la fin vous accablera. Vous êtes bien à plaindre si vous ne vous croyez en ce monde que pour vaquer à la poursuite des biens fragiles que le monde estime, sans jamais aspirer aux biens solides que Dieu a préparés à ceux qu'il aime. Je veux que votre emploi soit innocent de lui-même : il ne l'est plus pour vous, dès qu'il vous empêche de penser à Dieu, dès qu'il remplit toute votre vie, dès qu'il occupe tout votre esprit, dès qu'il vous fait oublier que le salut est votre principale et unique affaire. Eh! à quoi vous servira de gagner le monde entier si vous perdez votre âme? Dissipez la prévention, et vous renverrez à un autre temps les affaires les plus légitimes, pour employer celui-ci à offrir à Dieu le sacrifice du cœur contrit et humilié.

Imitez le patriarche Abraham qui, étant arrivé au pied de la montagne, sur laquelle il devait immoler son fils, dit à ceux qui le suivaient : *Expectate hic, ego et puer illuc usque properantes, postquam adoraverimus, revertemur ad vos. Attendez-nous ici. Nous ne ferons qu'aller jusque-là, mon fils et moi, et, après avoir adoré le Seigneur, nous reviendrons aussitôt à vous* (*Gen.*, XXII, 5). Affaires domestiques, soins de ce monde, où la Providence nous a engagés par notre état, quelque légitimes que vous soyez, laissez-nous en liberté dans ce saint temps ; après nous reviendrons à vous pour nous y appliquer autant que Dieu nous le permettra, et nous nous y appliquerons avec moins de danger pour le salut, quand nous porterons en nous-mêmes le principe de notre sanctification, que nous aurons adoré et reçu à la sainte table : *Postquam adoraverimus revertemur ad vos.* Mais si l'embarras des affaires éloigne tant de chrétiens de la sainte table, que ne font pas la vivacité des passions et l'amour déréglé des délices de la vie?

2. Tertullien disait autrefois que plusieurs païens auraient embrassé le christianisme, dont ils reconnaissaient la sagesse, s'il ne leur eût point fallu renoncer à leurs plaisirs ; mais ils y étaient si obstinément attachés, qu'ils les préféraient souvent à la perte de leur vie, et l'histoire nous en rapporte des exemples qui font horreur. Nous pouvons dire aussi que plusieurs chrétiens communieraient à Pâques, si cette action sainte ne les obligeait de renoncer à leurs passions, et qu'ils ne s'éloignent de la table sacrée que pour se plonger plus tranquillement dans leurs déréglements accoutumés ; en telle sorte qu'ils aiment mieux croupir dans la mort du péché que de recevoir ce *pain vivant descendu du ciel*, qui nous est donné, dit l'Evangile, afin que *celui qui le mange ne meure point* (*Joan.*, VI, 50).

Ces sortes de pécheurs sont semblables aux habitants de Géraza (*Marc.*, V, 2). Un d'entre eux était si cruellement possédé d'une légion de démons, qu'il criait jour et nuit sur les montagnes et dans les sépulcres, se meurtrissant lui-même avec des pierres, sans que personne le pût dompter. Jésus-Christ le délivra, et, ayant permis aux démons d'entrer dans le corps de quelques animaux qui paissaient le long des montagnes, tout le troupeau courut avec violence se précipiter du haut des rochers dans la mer. Les Gérazéniens, ayant appris cette nouvelle, sortirent en foule, et, après avoir vu ce qui était arrivé, que pensez-vous qu'ils demandèrent à Jésus-Christ? Apparemment d'entrer dans leur ville, pour la combler de bénédictions par sa présence divine, et pour y délivrer tous les autres possédés? Rien moins que cela : ils le prièrent de sortir promptement de leur pays. Mais qui se serait jamais attendu à une prière si extravagante? Ils la firent pourtant, parce qu'ils craignirent une perte semblable à celle qu'ils venaient de faire, et qu'ils aimèrent mieux conserver dans leur ville ce qui leur restait des plus sales de tous les animaux, que d'y recevoir celui dont la beauté ravit les anges. Non, rien ne prouve davantage jusqu'où peut aller la bassesse du cœur humain.

Mais que penserons-nous des chrétiens mêmes qui tombent dans un crime pareil? Jésus-Christ vient à eux plein de douceur, afin qu'ils le reçoivent à Pâques, avec promesse de les délivrer de cette légion de péchés qui les obsèdent et qui les tourmentent. Mais comme sa sainteté est égale à sa bonté, et qu'il n'est pas possible d'accorder Jésus-Christ avec Bélial, il veut qu'en le recevant ils renoncent de telle sorte aux objets de leurs passions, qu'ils soient comme précipités dans la mer de leurs larmes et de leur pénitence ; et, plutôt que de renoncer à leurs passions, ils renoncent à Jesus-Christ. Il y en a qui se damnent aussi brutalement, d'autres se damnent en gardant les bienséances, mais c'est toujours se damner.

Vous êtes pourtant obligé, mon cher auditeur, à ce renoncement salutaire; et, pour en convenir, souvenez-vous que Jésus-Christ est notre roi dans l'eucharistie comme partout ailleurs. C'est la qualité que lui donne un évangile consacré à cet adorable mystère: *Ecce Rex tuus venit tibi* (*Matth.*, XXI, 5); et c'était même pour proposer sa royauté aux premiers chrétiens, que l'Eglise le représentait souvent sur la croix avec une couronne d'or sur la tête à la place de celle d'épines.

Mais, comme dit saint Augustin, Jésus-Christ n'est pas roi pour exiger des tributs, pour lever des armées, pour vaincre des ennemis d'une manière visible et éclatante. C'est là le droit et le soin des rois de la terre établis de Dieu pour nous gouverner (*Aug. in Joan. Tract.* 50). La royauté de Jésus-Christ est d'un ordre bien plus noble et plus élevé, puisqu'elle n'est pas de ce monde passager, et qu'elle ne tend qu'à gouverner les âmes, qu'à leur procurer les biens éternels, qu'à faire autant de rois de tous ceux qui croient et qui espèrent en lui. Sur ce prin-

cipe, nous ne sommes donc ses sujets qu'autant que nous le faisons régner sur nous, en lui soumettant nos passions, et par conséquent nous n'honorons sa royauté sur l'autel, qu'en lui présentant les palmes que nous aurons cueillies dans les victoires remportées sur nos péchés.

Mais, mon cher auditeur, ces sortes de victoires vous paraissent trop difficiles. Esclave des passions qui se disputent l'empire dans votre cœur, vous vous sentez si faible, que vous ne croyez pas pouvoir secouer le joug qu'elles vous ont imposé. Vous vous découragez sans raison, et vous trouveriez des forces contre tant d'ennemis, si vous imploriez le secours de celui qui a vaincu le fort armé, emporté toutes ses armes et distribué toutes ses dépouilles (*Luc.*, XI, 22). Ce vainqueur est maintenant sur l'autel; c'est là son trône, et le trône de sa grâce, d'où il veut régner sur vous, non pas pour vous opprimer, mais pour vous défendre; non pas pour son bonheur, mais pour le vôtre. Approchez-vous de lui, car c'est de lui qu'il est écrit : *Seigneur, tous ceux qui s'éloignent de vous périront* (*Ps.* LXXII, 27). Etes-vous esclave de vos mauvaises habitudes? approchez-vous de lui, et vous serez délivré. Toujours, dit l'Apôtre, *la liberté se trouve où est l'Esprit du Seigneur* (II *Cor.*, III, 17). Vos péchés s'élèvent-ils en témoignage contre vous? approchez-vous de lui, et vous en recevrez le pardon, puisqu'*il est lui-même la rémission de tous les péchés* (*Act.*, XIII, 38). Vous sentez-vous faible quand vous voulez faire le bien? approchez-vous de lui, et vous serez fortifié. Celui-là pourrait-il manquer de force, dit saint Ambroise, qui est soutenu par la vertu d'une substance vivifiante (*Ambr.*, *in Ps.* CXVIII, *serm.* 18)? Et comment celui-là pourrait-il mourir, qui a pour nourriture la vie même? Pour parvenir à ce bonheur, renoncez donc à vos passions, qui ne font que vous aveugler, que vous affaiblir, que vous rendre pauvre et malheureux, et approchez-vous de Jésus-Christ qui, en vous donnant la sagesse, vous donnera, comme à Salomon, toute sorte de biens avec elle. Tout autre parti n'est pas digne de l'homme raisonnable, moins encore du chrétien.

3. Mais combien d'autres désobéissent au précepte de la communion pascale, parce qu'ils ne croient point! C'est pourtant un mystère de foi, et la foi, dit saint Paul, doit soumettre l'esprit de l'homme à l'obéissance de Jésus-Christ.

Pour comprendre cette soumission, mes frères, il faut remarquer que dans la création l'esprit de l'homme fut mis entre Dieu et les sens, afin qu'il reçût par les sens la connaissance des objets corporels, et de Dieu la connaissance des vérités surnaturelles. Mais cet esprit ayant oublié le Créateur, qui était au-dessus de lui, pour se tourner vers les créatures qui lui étaient soumises, ne recevait plus les lumières d'en haut, et, pour ainsi parler, l'œil de son âme dépendait si fort de l'œil de sa chair, que le premier ne voyait que ce que lui montrait le second. Qu'a fait Jésus-Christ? Il a institué un sacrement où les sens, qui sont la lumière de l'homme, ne peuvent rien voir, et où la foi, qui est la lumière de Dieu, fait tout voir.

Car, au moment que l'hostie est consacrée, la parole du prêtre, comme *un glaive à deux tranchants* (*Hebr.*, IV, 12), fait deux séparations étonnantes, qui nous ont été représentées par la séparation des eaux du Jourdain au passage de l'arche. A la présence de cette arche, qui, selon les Pères, était une figure de l'Eucharistie, on vit les eaux de ce fleuve se diviser pour lui faire place (*Jos.*, III, 16); celles qui coulaient vers la mer, se hâter pour laisser le passage libre; et celles qui venaient de la source, demeurer dans une suspension miraculeuse.

Cette séparation en représentait deux autres. La première se fait sur nos autels, où le prêtre tient du pain, dont on distingue la substance et les apparences; et dès qu'il prononce les paroles de la consécration, la substance se retire, et les apparences demeurent dans une suspension qui fait le plus grand miracle de la religion chrétienne. Mais aussitôt ces mêmes paroles font dans tous les fidèles une seconde séparation, en ce que le jugement des sens se retire, et que l'esprit s'élève pour recevoir la lumière du ciel, et pour croire ce que la foi lui propose; et de cette sorte au lieu que les sens régnaient auparavant sur l'esprit, c'est maintenant Jésus-Christ qui règne sur l'esprit par la foi.

Voilà, mes frères, de quelle nature est la soumission dont parle saint Paul, et vous voyez par là que le devoir principal des chrétiens à l'égard de ce mystère est de se défier du témoignage des sens, et d'élever leur esprit par la foi.

Mais tous ne le font pas. Combien y en a-t-il, dans le monde, de l'un et de l'autre sexe qui, après avoir étouffé tous les sentiments de la conscience, ont perdu ceux de la foi. Comme l'ordre commun de la justice de Dieu est de punir le péché par le péché même, d'un abîme ils sont toujours tombés dans un autre, et enfin dans celui dont parle le Sage, où, bien loin de pousser aucun cri vers Dieu, ils méprisent hautement leur malheur; *Impius, cum in profundum peccatorum venerit, contemnit* (*Prov.*, XVIII, 3). Endurcis depuis longtemps dans les crimes, ils n'écoutent plus rien; ils ferment les yeux à la lumière de la vérité, et le cœur aux mouvements de la grâce. Ils se raillent des plus salutaires conseils, et se livrent à tous leurs désirs. Il y a des monstres dans la religion aussi bien que dans la nature. Gens publiquement déréglés et désespérément méchants, qui voudraient mettre leur vice en honneur, et qui ne l'y mettent que trop parmi leurs semblables; et qui vont même jusqu'à prendre effrontément plaisir à le publier, comme le leur reproche un prophète : *Peccatum suum quasi Sodoma prædicaverunt.*

Il est vrai qu'il y en a d'autres qui, plus sensés et plus circonspects, gardent aussi plus de mesures ; mais ils n'en sont pas meilleurs devant Dieu, et d'ennemis cachés, jamais ils ne deviendront enfants soumis et obéissants à leur mère, s'ils n'attaquent leur incrédulité dans sa source, et cette source n'est autre que leurs passions. Mais on en voit peu qui aient le courage de l'entreprendre, et si ce conseil leur est aussi inutile aujourd'hui qu'il l'a été durant tant d'années, que peut on espérer de leur salut?

L'Église a d'autres incrédules dans son sein, je veux dire ceux qui n'y sont rentrés que depuis peu, ou même par une conversion simulée, parce qu'ils ne se sont point encore défaits des préjugés de l'enfance, de l'éducation et de la coutume. Comme j'ai appris que plusieurs me faisaient l'honneur de m'entendre, j'ai cru qu'il était de mon devoir de parler pour eux dans une occasion aussi naturelle que celle-ci, et qui les touche de si près. Je n'ai garde de faire contre eux des invectives que je ne croirais pas charitables, et qui seraient plus propres à les aigrir qu'à les toucher. Persuadé comme je le suis que l'on ne quitte pas sans peine une religion où l'on est né, et que l'on a crue bonne toute sa vie, je déplore le malheur de leur naissance, et je prie avec larmes leur Sauveur et le mien, de leur accorder le don de la foi.

Le temps n'est plus de faire des controverses sur une vérité que tant de bons livres leur ont expliquée, et qui leur ont été distribués par la charité libérale d'un prince qui a tant risqué pour les forcer heureusement à se sauver. Je me contenterai de les faire souvenir en passant d'un principe admirable qui vient à mon sujet, et que leurs auteurs mêmes leur avaient appris.

C'est qu'il est de l'essence de tous les mystères d'avoir un côté lumineux et un côté obscur (*Abad. Tr. de la vér. Rel.*, 2e *p.*). En les considérant par le côté lumineux, on les trouve conformes à la nature des choses qu'ils représentent. Mais en les considérant par le côté obscur, on trouve qu'ils sont impénétrables à l'esprit humain, et qu'il n'est ni permis ni possible d'en sonder la profondeur.

Si vous me demandez pourquoi cette obscurité y est attachée, je vous répondrai avec saint Paul que Dieu veut que nous allions à lui par la foi, et que nous renoncions à nos sens et à nos propres vues, pour n'embrasser les vérités du salut que sur son seul témoignage ; car s'il ne fallait s'en rapporter qu'à la raison humaine, dès là notre religion ne serait plus divine.

Cette obscurité, me direz-vous, contraint terriblement la liberté de notre esprit. N'importe, messieurs, Dieu le veut ainsi, et il ne le veut pas sans raison, puisqu'il ne le veut que pour notre sanctification et pour sa gloire. Je dis pour notre sanctification, parce que l'orgueil nous a perdus, et que pour cela même il faut que l'humilité nous sauve; parce que nous avons voulu être aussi éclairés que Dieu, et que pour réparer notre faute, il ne nous faut rien connaître que dépendamment de Dieu. Ce sacrifice d'humilité nous sanctifie, et il est dû à sa gloire, car comme souverain il nous commande, et comme vérité il nous instruit. Or, il n'y a pas plus de raison de lui soumettre notre cœur par une entière obéissance à la foi qu'il nous impose, que de lui soumettre notre esprit par une entière obéissance à la foi qu'il nous prescrit. En lui soumettant notre cœur, nous le reconnaissons pour le maître unique et souverain, qui a droit de nous commander. En lui soumettant notre esprit, nous avouons qu'il est souverainement véritable, et que nous ne craignons pas de nous tromper en recevant ce qu'il nous dit.

Appliquez maintenant le principe général à l'espèce particulière vous tous, dont les yeux du cœur ne sont pas encore éclairés (*Ephes.*, I, 18), et ne soyez pas rebutés de l'obscurité qui vous frappe dans l'eucharistie. Croyez, au contraire, avec une foi vive, ce mystère de foi, comme vous croyez tous les autres, et souvenez-vous que votre soumission à Dieu n'est pas entière, si en vous rendant à ce qui est clair, vous ne croyez pas de même ce qui est obscur.

Si vous vous approchez de Jésus-Christ avec la disposition des malades qui lui demandaient la santé, il opérera sans doute le grand miracle de votre conversion. Dites-lui : *Seigneur, nous croyons*, mais encore en hésitant : *Aidez-nous dans notre incrédulité* (*Marc.* IX, 23), et il vous répondra : *Ne craignez point, contentez-vous seulement de croire* (*Marc.*, V, 36). Communiez avec nous, et par cette communion serrez le lien de la charité qui doit nous unir ensemble, selon ces paroles de saint Paul : *Nous ne sommes tous qu'un pain et qu'un corps, puisque nous mangeons tous d'un même pain, et que nous participons tous au même calice* (I *Cor.*, X, 17). Songez, mes frères, que *si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et que si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous* (*Joan.*, VI, 54) ; car si le corps ne peut vivre sans la nourriture qui lui est propre, l'âme ne peut vivre aussi de la vie de Dieu sans ce pain du ciel, qui seul donne la vie au monde.

Ne dites pas comme les capharnaïtes, que *ce discours est dur à entendre* (*Joan.*, VI, 60), et n'entreprenez pas d'approfondir ce que vous ne sauriez concevoir. Jésus-Christ peut faire le miracle de la transsubstantiation, puisqu'il est tout-puissant ; il le fait, puisque lui, qui est la vérité même, nous en assure par sa parole. Ne jugez point de cette parole par vous-mêmes, mais comme en juge l'Église conduite par l'esprit de Dieu, n'y ayant rien de plus raisonnable que de vous soumettre à une autorité divine. Et ne voyez-vous pas que quand l'esprit humain ne se trouve plus retenu par aucune autorité légitime, il faut nécessairement qu'il tombe dans des égarements infinis ?

Par cette soumission, vous combattrez de concert avec nous le premier ennemi de la

communion pascale, qui est la désobéissance au précepte de l'Eglise. Mais comment les nouveaux convertis communieraient-ils à Pâques s'ils voyaient que les anciens catholiques manquassent à un devoir si essentiel? Qu'il n'y en ait donc aucun parmi vous, mes chers auditeurs, qui ne se sanctifie par l'accomplissement d'une loi si sainte. Mais parce que le corps de Jésus-Christ demande une grande pureté dans ceux qui le reçoivent, il y a encore un second ennemi à combattre, qui est la fausse pénitence. C'est pour cela que l'Eglise nous commande, non-seulement de communier à Pâques, mais encore de bien communier; et c'est ce qui me reste à éclaircir dans la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

La communion pascale doit être faite avec d'autant plus de ferveur et de piété, que c'est constamment la plus solennelle de toutes.

On la fait dans la fête la plus auguste de l'année, où les Israélites mangeaient l'Agneau pascal, et où les chrétiens, qui sont les vrais Israélites, ont le bonheur de nourrir leurs âmes de l'*Agneau même de Dieu, qui ôte les péchés du monde.*

On la fait après une longue préparation; car, comme dit saint Chrysostome, l'Eglise a établi le carême, afin que les chrétiens, s'étant purifiés durant ces saints jours, premièrement par la confession, et ensuite par le jeûne, par la prière, par l'aumône, par l'assiduité à entendre la parole de Dieu, s'approchent plus dignement à Pâques de la table de leur Rédempteur (*Chrys. serm.* 52, *in eos qui Pascha non jejunant, t.* V).

On la fait encore de concert avec toute l'Eglise; car c'est aujourd'hui que le Père de la famille céleste commence à voir ses enfants *assis autour de sa table comme de jeunes oliviers* (*Ps.* CXXVII, 3): et si jamais il faut éviter de ne se point trouver dans ce festin sans la robe nuptiale, c'est sans doute quand on y paraît avec une si belle et si nombreuse compagnie.

Or, cette prééminence de la communion pascale sur toutes les autres doit nous obliger de la faire avec cette fidèle dévotion qu'avaient les véritables Israélites qui reçurent Jésus-Christ à son entrée en Jérusalem : *Fidelissima devotione*, et pour l'avoir, il faut que la pénitence nous l'ait acquise.

Le Fils de Dieu nous insinua cette vérité en disant à saint Pierre, avant la cène : *Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi* (*Joan.*, XIII, 8). Comme s'il eût dit à tous les chrétiens en la personne de cet apôtre : si vous n'êtes lavés par les larmes de la pénitence, vous n'aurez point de place à cette table sacrée, où je donne ma chair à manger et mon sang à boire. Saint Paul s'en est expliqué plus clairement, en disant à l'homme de s'éprouver lui-même, avant que de se nourrir de ce pain divin, de peur de recevoir sa propre condamnation (1 *Cor.*, XI, 28). Et la dernière assemblée œcuménique a ajouté que l'on ne doit s'approcher des autels pour y manger le pain des anges, qu'après avoir cessé d'être démon; et l'on ne cesse de l'être que par la pénitence.

On est assez convaincu de cette obligation dans le monde, et il n'y a personne qui ne fasse quelque espèce de pénitence avant que de communier; mais la pénitence que l'on fait ordinairement dans le monde, est une illusion, parce que la plupart des pécheurs, ou ne se connaissent point, ou ne changent point, ou ne veulent pas se soumettre. Ce qui est entièrement opposé aux instructions qui nous sont données dans l'évangile de ce jour.

1. La plupart ne se connaissent point; et qui est-ce, dit le prophète, qui connaît parfaitement ses péchés : *Delicta quis intelligit* (*Ps.* XVIII, 13)? Qui peut s'assurer de bien connaître la nature, l'effet, la suite de son péché, quand on sait que ce péché même a la fatale propriété de fermer les yeux de l'âme, et de lui ravir la lumière de la vérité, comme les ténèbres cachent aux yeux du corps la lumière du soleil? On est très-éclairé sur les moindres défauts des autres, très-aveugle à l'égard des siens (*Luc.*, VI, 41).

Mais pour apprendre à se bien connaître, et à faire une bonne confession, pour accomplir le précepte de la communion pascale, que faut-il faire?

Il faut faire, messieurs, ce que fait aujourd'hui le Sauveur; passer comme lui dans la vallée de Josaphat, qui est celle du jugement, car il ne pouvait aller de la montagne des olives à Jérusalem, sans traverser cette vallée. *Jugez-vous vous-mêmes*, comme vous y exhorte saint Paul après l'Evangile, *et vous ne serez point jugés* (I *Cor.*, XI, 31). Recherchez votre vie avec la même exactitude, s'il est possible, que le Fils de Dieu la recherchera, quand il tiendra son lit de justice dans cette vallée célèbre; et pour faire rigidement cet examen, demandez au *Père des lumières* (*Jacob.*, I, 17) qu'il lui plaise de vous *envoyer sa lumière et sa vérité* (*Ps.* XLII, 3), afin qu'à la faveur de ces deux célestes flambeaux vous descendiez dans les recoins les plus obscurs de votre conscience, pour découvrir ce qui s'y passe. Criez de toutes vos forces à Jésus-Christ, comme l'aveugle de Jéricho : *Seigneur, faites que je voie* maintenant ce qui a échappé à ma vue depuis tant d'années.

N'en demeurez point là, et puisque l'affaire est des plus importantes, prenez encore de nouvelles précautions pour y réussir. Imitez cet économe de l'Evangile, qui fit venir tous les débiteurs de son maître, et qui disait à chacun : *Quantum debes Domino meo? Combien devez-vous à mon maître* (*Luc.*, XVI, 5)? Appelez toutes les parties de vous-même devant le tribunal de votre conscience, et faites-leur la même interrogation. Mes yeux, que devez-vous à Dieu? Que lui devez-vous, ma langue? Mon cœur, que lui devez-vous? Tant de regards curieux, tant de paroles médisantes, tant de désirs déréglés; et vous serez surpris du grand nombre de

dettes dont vous vous trouverez redevables envers sa justice.

Repassez ainsi toutes les années de votre vie dans l'amertume de votre âme (*Isa.*, XXXVIII, 15). Sondez vos plaies anciennes, examinez vos dispositions présentes, et déclarez les unes et les autres dans une humble confession ; comme vous dites à votre médecin, non-seulement les accidents de votre maladie, mais encore votre tempérament, afin qu'il juge mieux de la cause de votre mal, dites de même à votre confesseur, non-seulement les péchés que vous avez commis, mais les causes qui vous les ont fait commettre, mais les occasions qui vous y ont poussés, mais les habitudes que vous y avez contractées, afin qu'il y apporte le véritable remède. Ainsi, mes frères, en vous connaissant et en vous faisant connaître, vous éviterez le premier écueil qui rend la pénitence fausse, et qui fait que tant de chrétiens, après s'être mal confessés, communient indignement.

2. Il y en a un second ; c'est que l'on ne change point. Cependant il ne faut pas s'y tromper, jamais il n'y eut de véritable pénitence sans changement. C'est pour cela que dans le texte latin de l'Ecriture, elle est appelée *conversion*, et dans le grec *changement d'esprit*. Et de quelle nature pensez-vous que doive être ce changement ? Il doit être tel que l'on cesse en quelque manière d'être ce que l'on était auparavant, et que l'on devienne un autre homme : *Mutaberis in virum alterum* (1 *Reg.* X, 6). Il doit être tel que *d'un cœur de pierre* (*Ezech.*, XI, 19) que l'on avait, comme la pécheresse de l'Evangile, on ait désormais *un cœur de chair*, lavé et attendri par les larmes de l'amour divin (*Luc.*, VII, 47) ; que de mort que l'on était, comme Lazare, l'on devienne vivant (*Joan.*, XI, 43) ; que de démon que l'on était, comme Judas, on soit comme un ange (*Joan.* VI, 71) ; que de rien que l'on était par le péché, l'on devienne quelque chose par la création d'un cœur nouveau (*Psal.* L, 12) Vérité surprenante, et néanmoins commune dans la religion, toujours prêchée dans les chaires évangéliques, et si souvent rebattue dans les livres de piété, que je ne prolongerai pas mon discours par des citations qui sont entre les mains et sous les yeux de tout le monde. Outre que je prétends l'avoir assez établie en plusieurs occasions dans la suite du carême, et tout ce que j'en ai dit me sert de preuve.

Je me contenterai de dire ici, et de le dire avec douleur, que ce changement n'arrive presque point, et que la plupart des chrétiens sont après leur communion pascale tout ce qu'ils étaient auparavant. Il est vrai que l'on voit assez de changements dans le monde ; et comment n'y en verrait-on pas, puisque le monde est le théâtre de l'inconstance et de la vicissitude des choses humaines ? Mais par malheur ce sont des changements de bien en mal : on y voit assez d'hommes changés, pour ainsi dire, en bêtes, comme Nabuchodonosor (*Dan.*, IV), par leur orgueil et par leur vie sensuelle. On y voit assez de femmes changées en statues de sel, comme la femme de Loth, par leur curiosité, par leur relâchement, par leur désobéissance aux lois de l'Eglise (*Gen.*, XIX, 26). Mais que l'on y voit rarement des changements de mal en bien ! Que l'on y voit peu de ravisseurs publics du bien d'autrui, comme Zachée (*Luc.*, XIX, 8), convertis comme lui en pénitents par une restitution publique. Que l'on y voit peu de pécheurs engagés dans l'amour des créatures, comme Augustin, transformés comme lui en serviteurs fidèles, pénétrés de l'amour de Dieu. Encore une fois, que l'on y voit peu de changements de cette nature.

Si de temps en temps on nous en vante quelqu'un parmi les chrétiens du siècle, il est bien à craindre qu'il ne soit qu'extérieur, car la plupart des vertus que nous y voyons ne sont que des vertus humaines et politiques. L'un devient désintéressé par un intérêt délicat ; l'autre libéral par un trafic de son orgueil, qui préfère la gloire de donner à tout ce qu'il donne ; l'autre, modeste et civil par la préférence affectée qu'il fait des autres à lui-même, pour cacher la préférence véritable qu'il fait de lui-même à tout le monde. A le bien prendre, on n'y profite que de la fausse morale du théâtre, c'est-à-dire qu'on se corrige de quelques défauts par la crainte du ridicule. Mais bien entendu qu'en combattant une ancienne passion dans son cœur, on y en établit une nouvelle. On attaque l'avarice par des raisons qui flattent l'orgueil ; on attaque l'orgueil par les motifs de l'avarice. L'amour-propre, toujours subtil, toujours ingénieux, ne fait que changer d'objet au lieu de changer de disposition. Il survit, pour ainsi dire, à ses funérailles, et lors même qu'il ne peut s'empêcher de périr, il triomphe en périssant, parce que s'il tombe d'un côté, il se relève de l'autre, tant il est vrai que la résurrection du pécheur est un ouvrage qui n'appartient qu'à celui qui est *la résurrection et la vie* (*Joan.*, XI, 25), que la création du cœur nouveau n'est que pour celui qui *a créé le ciel et la terre* (*Gen.* I, 1) ; que le changement qu'exige la vraie pénitence ne vient que de celui qui dit : *Je suis le Seigneur, et je ne change point* (*Malach.* III, 6).

Adressez-vous donc à lui, mon cher auditeur, pour le prier d'opérer ce grand miracle, en faisant tomber dans votre cœur une goutte de ce sang précieux qu'il va verser en abondance durant ces jours de bénédiction et de paix. Pour obtenir une grâce si signalée, travaillez à vous dépouiller du vieil homme, à l'exemple de ceux qui, à l'entrée du Messie dans la ville de Jérusalem, se dépouillaient de leurs habits (*Coloss.*, III, 9). Et si ce dépouillement vous coûte, si vous ne vous trouvez pas changé aussitôt que vous pourriez le désirer, ne vous découragez pas ; car il faut vous dire, pour votre consolation, que ce changement a ses degrés, et qu'il suffit de l'avoir en quelque degré pour n'être pas faux pénitent, quelquefois même pour pouvoir communier. La rénovation de

l'homme intérieur, dit saint Augustin, n'est pas si facile que l'on pense, et ne se fait pas en un moment. Autre chose est de n'avoir plus la fièvre, et autre chose d'avoir recouvré les forces qu'elle vous avait ôtées. Le premier degré de la guérison de votre âme, aussi bien que de celle de votre corps, c'est que de malade vous deveniez convalescent, et le second, que de convalescent vous deveniez sain et robuste. L'un se fait par la rémission des péchés que procure une absolution légitimement donnée; mais l'autre ne se fait que peu à peu, à mesure que l'on s'avance dans le chemin des vertus chrétiennes, et c'est à quoi la réception de l'eucharistie peut quelquefois vous aider. Il est vrai qu'il faut pour cela vous soumettre à l'avis d'un sage directeur; mais, pour l'ordinaire, c'est en quoi vous manquez beaucoup.

3. Car la troisième cause de la fausse pénitence, qui rend un grand nombre de communions indignes, c'est que bien souvent le pécheur ne veut pas se soumettre aux ordres qu'on lui prescrit. Il le doit pourtant, dit saint Bernard en faisant allusion à une circonstance de l'évangile de ce jour, que le Saint-Esprit n'a pas jugée indigne de la majesté de son style, et dont les Pères de l'Eglise, qui doivent être notre règle, ont fait le sujet de leurs plus utiles réflexions.

Les apôtres et leurs successeurs ont ordre de mener le pécheur à Jésus-Christ, qui en le délivrant des chaînes dont ses péchés l'avaient chargé, veut le faire servir à la gloire de son triomphe : *Solvite, et adducite mihi.* Que dans cette vue ils le lient ou le délient, qu'ils le conduisent d'un lieu à un autre, qu'ils le fassent passer du monde dans la retraite, qu'ils le chargent de pesants fardeaux, c'est à vous, mon cher auditeur, à vous y soumettre, si vous voulez porter dignement un Dieu dans votre cœur : *Si Deum vis habere sessorem.*

Le confesseur vous impose-t-il des pénitences, ou satisfactoires, pour expier les péchés que vous avez commis, ou médicinales, pour vous préserver des péchés que vous pourriez commettre? Vous devez dire alors avec la même soumission que le disait un roi pénitent : *Ut jumentum factus sum apud te* (*Ps.* LXXII, 23), imposez-moi le fardeau qu'il vous plaira, je tâcherai de le soutenir, persuadé que j'en mériterais encore un plus pesant.

Cet apôtre de Jésus-Christ ne vous trouve-t-il pas disposé à être sitôt délié, et plein de charité pour vous veut-il vous renvoyer quelque temps sans absolution, suivant le pouvoir que son maître lui en donne? vous devez, souffrir, mon cher auditeur, cette sage humiliation sans alléguer de vaines raisons pour l'éluder, parce que son devoir l'engage à s'assurer de votre fidélité et à vous en demander des preuves raisonnables, parce que votre pénitence doit être proportionnée à vos péchés, et que c'est à votre juge à connaître cette proportion et non pas à vous.

Tel doit être un pécheur pénitent pour s'approcher dignement à Pâques de la table sacrée de son maître. Il doit connaître autant qu'il est en lui tous les désordres de sa conscience pour les manifester. Il doit les finir et les effacer par le changement de sa vie. Il doit se soumettre humblement aux règles qu'on lui prescrit pour y satisfaire; et s'il communie sans avoir pris toutes ces précautions, il se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ : *Reus erit corporis et sanguinis Domini* (*I Cor.*, XI, 27).

Entrez, mes frères, dans le sens de l'Apôtre qui fait cette terrible menace, et souvenez-vous que la mort de Jésus-Christ a été un crime si noir, que tous ceux qui ont eu le malheur d'y contribuer ont eu recours, ou au désaveu, ou au désespoir, ou à la pénitence : les Juifs la demandaient par envie; mais l'horreur du crime les obligea de s'en décharger sur Pilate, en lui disant qu'il *ne leur était pas permis de faire mourir personne* (*Joan.*, XVIII, 31); et Pilate lui-même, qui y consentit par politique, ne voulut point en paraître l'auteur, puisqu'*il s'en lava les mains devant le peuple* (*Matth.*, XXVII, 24). Judas ne pouvant désavouer l'énormité de son crime, en fut si pénétré, qu'*il se désespéra* (*Matth.*, XXVII, 5). Mais à peine cette mort fut-elle reprochée aux Juifs, le jour de la Pentecôte, que plusieurs, touchés de repentir, en firent une sincère pénitence (*Act.*, III, 15). Saint Paul sachant donc l'impression que faisait dans l'âme des premiers chrétiens l'injure faite au corps et au sang de Jésus-Christ, écrivait aux Corinthiens que faire une communion sacrilége, c'était se rendre effectivement coupable du même corps et du même sang : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.*

Ah! mes chers auditeurs, si quelqu'un de vous était assez malheureux pour vouloir s'approcher de la sainte table sans les dispositions nécessaires, qu'il écoute cette voix tonnante de saint Paul, et qu'il se souvienne que ce sang qui, sur le Calvaire, poussait des cris jusqu'au ciel, afin de demander miséricorde pour les pécheurs, qu'il se souvienne que ce même sang crie maintenant sur l'autel pour demander justice contre ceux qui le profanent. Ne vous en approchez donc pas indignement, et n'allez pas vous imaginer que l'Eglise, en vous ordonnant de communier à Pâques, vous ordonne de faire une communion sacrilége. A Dieu ne plaise qu'elle veuille *donner le Saint aux chiens, ni jeter devant des animaux immondes une perle si précieuse* (*Matth.*, VII, 6). Ce ne fut jamais son dessein. Elle vous ordonne de communier, et de bien communier. Elle vous ordonne de communier pour vous faire vivre de la vie de Jésus-Christ; mais en même temps elle vous ordonne de bien communier pour vous empêcher de mourir de la mort terrible de l'âme qu'attire la mauvaise communion. Elle lance ses censures contre ceux qui ne communient point à Pâques, lorsqu'ils ne font rien pour s'en rendre dignes. Mais elle n'excommunie point ceux qui

se présentent à leurs pasteurs pour recevoir humblement la pénitence de leurs fautes, et pour apprendre d'eux à communier avec un cœur chaste et des mains pures, quand le temps en sera venu.

Séparez-vous donc de l'autel, si vous êtes pécheurs ; et, en même temps, cessez d'être pécheurs, pour vous rapprocher de l'autel. Ne vous contentez pas d'écouter ces paroles de l'Apôtre : *Vous ne pouvez pas boire le calice des démons et le calice de Jésus-Christ* (I *Cor.*, 10). Ecoutez encore ces paroles de Jésus-Christ même : *Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point la vie en vous* (*Joan.*, VI). Vous voyez, par le premier passage, que si vous communiez indignement, vous mangez votre propre condamnation. Mais vous voyez aussi, par le second, que si vous ne communiez point du tout vous vous privez de la vie. Que faut-il donc faire ? Bien vivre, pour bien communier ; et si jusqu'ici vous n'avez pas bien vécu, il faut finir votre mauvaise vie par une sincère conversion, et l'expier par cette pénitence véritable que je vous ai prêchée tant de fois.

Vous vous acquitterez de ce devoir important si vous faites, dans le sens qu'y ont donné les Pères de l'Eglise, ce que fit cette troupe de Juifs fidèles qui précédaient et qui suivaient Jésus-Christ à son entrée à Jérusalem.

Ils allaient au-devant de lui avec des rameaux de palmes : *Acceperunt ramos palmarum et processerunt obviam ei* (*Joan.*, XII, 13). Pour bien recevoir Jésus-Christ dans cette fête, allez au-devant de lui, en précédant votre communion par de bonnes œuvres, et par des victoires que vous ayez remportées sur vos passions. Ce n'est pas assez d'avoir chassé le péché de votre âme, par la confession, il faut encore qu'elle soit ornée par les vertus comme l'était la salle où Jésus-Christ fit la Pâque avec ses disciples, et comme l'étaient les chemins par où il passait en entrant à Jérusalem.

Les Juifs lui donnaient encore des louanges et des bénédictions pour marquer la joie avec laquelle ils le recevaient : *Hozanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini* (*Matth.*, XXI, 9). Imitez cette joie, mes chers auditeurs, et souvenez-vous qu'elle était si publique parmi les premiers chrétiens, que les jours de communion étaient appelés parmi eux des jours de joie : *Dies lætitiæ* (*Alb., Ep. Aur. Obs.* 2, *in Opt.*) ; joie si grande et si sensible, que plusieurs allaient de la sainte table au martyre, comme si après une telle joie ils ne pouvaient plus en goûter d'autre que celle du paradis.

Enfin, après que Jésus-Christ fut entré à Jérusalem, tout le peuple l'écoutait avec attention : *Omnis populus suspensus erat, audiens illum* (*Luc.*, XIX, 48). Faites-en de même quand il vous aura fait l'honneur d'entrer dans vous. Ecoutez les vérités saintes qu'il vous inspirera, en parlant au fond de votre cœur, et tâchez de les pratiquer. Après avoir fait votre communion pascale, lisez le douzième chapitre de saint Jean, où sont contenues les vérités que Jésus-Christ dit à ce peuple. Ecoutez-le, mes frères, et c'est dans cet endroit qu'il vous dira : Que vous devez mourir à vous-mêmes comme le grain de froment, pour porter le fruit des bonnes œuvres ; que vous devez haïr votre vie en ce monde, afin de la conserver pour l'éternité ; que si vous voulez le servir, il le faut suivre, et que si vous le servez, son Père céleste vous honorera La méditation de toutes ces vérités est nécessaire à ceux qui ont reçu Jésus-Christ, parce que depuis ce moment heureux, ils ne doivent plus vivre qu'en lui et pour lui, et n'agir que par les impressions de la grâce qu'il leur a donnée dans ce sacrement.

Donnez-nous-la, mon Sauveur, cette grâce privilégiée, et, afin que nous fassions notre Pâque avec vous, rendez-nous véritablement vos disciples. Faites-nous imiter les enfants, qui vous accompagnaient à votre entrée en Jérusalem, et que vous-même nous avez proposés pour modèle. Ils avaient honoré votre naissance par leur mort, ici ils honorèrent votre mort par leur vie. Ils avaient été vos premiers martyrs, ils furent ici vos premiers apôtres. Vous les aviez bénis en plusieurs occasions, ils vous bénirent à leur tour dans celle-ci, et sans contribuer par leur malice au crime de votre passion, ils eurent part à la gloire de votre triomphe. Inspirez leur docilité à tous les chrétiens désobéissants, afin qu'ils se soumettent aux ordres de votre Eglise, qui leur dit de vous recevoir. Inspirez leur innocence à tous les pécheurs, afin qu'ils vous reçoivent dignement ; et, après les avoir tous admis à votre table sur la terre, associez-les éternellement à votre gloire dans le ciel. Amen.

SERMON XLVII.

POUR LE LUNDI SAINT.

De la Semaine Sainte.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.

Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut (II *Cor.*, *ch.* VI, 2).

Il n'y a point de temps dans l'année qui mérite ce nom comme la semaine où nous sommes. Elle n'a pas un seul moment qui ne soit un temps favorable et un jour de salut, parce que c'est le temps où Jésus-Christ a sauvé le monde.

Temps précieux et respectable pour les chrétiens, où s'est terminée la triste guerre qui divisait depuis tant de siècles la terre et le ciel (*Isa.*, XXV, 8) ; où la tyrannie de l'enfer a été punie et confondue (*Osc.*, XIII, 14) ; où la mort ayant perdu son aiguillon a été détruite par une entière victoire (*Rom.*, V, 20) ; où l'abondance du péché a été couverte par *une surabondance de grâce, afin que comme le péché avait régné en donnant la mort, la grâce de même régnât par la justice, en donnant la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur* (I *Cor.*, XV, 54). Voilà le temps dont l'Eglise nous fait célébrer la mémoire dans tout le cours de cette semaine ; car la passion du Sauveur est un mystère

si profond et d'une si vaste étendue, qu'il faut plus d'un jour, et à l'Eglise pour le représenter, et aux fidèles pour le méditer.

Dans un temps si privilégié, dit saint Léon, il n'est pas permis aux prédicateurs de se taire, quoiqu'il leur soit difficile d'en bien parler. Plus la matière est ineffable, plus elle est abondante. Du moins leur sera-t-il avantageux de reconnaître qu'il est juste que l'esprit humain succombe sous le poids de la majesté de Dieu, quand il faut expliquer les œuvres de sa miséricorde, et que tout ce qu'ils peuvent en dire est infiniment au-dessous de ce qui en est. Les chrétiens à leur tour ne sauraient trop désirer d'être instruits de ce qui fait leur gloire, leur consolation et leur espérance, et à moins que d'être parvenus au comble de l'ingratitude et de l'insensibilité, il faut qu'ils soient touchés des avantages qui leur sont offerts en ce saint temps.

C'est ce qui m'a déterminé, mes frères, à recueillir en un discours ce que l'Eglise fait de plus remarquable dans un temps si favorable et si salutaire; et j'ai cru qu'au lieu de me borner à la seule explication de l'Evangile de ce jour, je ferais encore plus pour vous en éclairant votre piété sur toute la semaine qui, comme l'on sait, a des privilèges signalés sur toutes les autres, et en vous marquant les dispositions où nous devons être pour la passer saintement. En cela, je suivrai l'exemple de saint Chrysostome et d'autres Pères, qui en pareil temps ont donné aux chrétiens les instructions solides que je vais vous répéter, et voici le projet de ce que je dois vous en dire.

Cette semaine est nommée différemment. Saint Chrysostome l'appelle grande; dans l'usage établi parmi les chrétiens elle est appelée sainte, et saint Bernard l'appelle peineuse; mais aucun de ces noms ne lui est donné sans fondement. Elle est appelée grande, à cause de la grandeur des mystères qu'elle renferme; elle est appelée sainte, à cause de la sainteté des cérémonies qui s'y pratiquent; elle est appelée peineuse, à cause du redoublement des mortifications que l'on y fait.

Il semble néanmoins que la grandeur des mystères et la sainteté des cérémonies aboutissent à la même chose, car, à le bien prendre, les mystères ne sont grands que parce qu'ils sont saints, et les cérémonies ne sont saintes que parce qu'elles sont mystérieuses. Je remplirai donc l'idée des trois noms que l'antiquité a donnés à cette semaine, en la considérant comme un temps de sainteté, et comme un temps de mortification. En la considérant comme un temps de sainteté, j'expliquerai les principales cérémonies que l'Eglise y pratique pour sanctifier ses enfants par la représentation des mystères qu'elles renferment; et en la considérant comme un temps de mortification, je découvrirai les intentions de cette même Eglise, qui veut obliger ses enfants à se mortifier en ce temps-ci plus qu'en tout autre.

Dans cette semaine l'Eglise fait les plus augustes cérémonies de l'année, pour nous sanctifier par la représentation des plus augustes mystères. C'est ce que j'expliquerai dans la première partie de mon discours.

Dans cette semaine l'Eglise nous exhorte, par son esprit et par sa conduite, à redoubler nos pénitences et nos mortifications. C'est ce que j'établirai dans la seconde.

Voilà, mes frères, deux vérités que peut-être vous n'aviez pas assez attentivement considérées, car le défaut des chrétiens est de ne pas assez connaître l'esprit de l'Eglise leur mère, qu'elle ne découvre pas seulement par ses lois, mais encore dans ses offices et dans ses cérémonies.

Si vous voulez donc bien m'écouter sans prévention et avec une docilité chrétienne, il n'est pas possible que ce discours ne réveille votre foi et n'anime votre piété, pour profiter des grâces qui sont attachées à ce temps favorable et à ces jours de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.*

Moins la matière est commune, plus j'ai besoin du secours du ciel pour la traiter avec fruit. Aidez-moi à l'obtenir de la manière accoutumée : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est sans raison que les hérétiques ont dit que les cérémonies de l'Eglise servent à fomenter la superstition, au lieu de nourrir la piété. Saint Augustin a soutenu contre Fauste que l'homme étant corporel et spirituel, il n'y a point de religion, fausse ou véritable, qui puisse subsister sans quelques cérémonies extérieures, qui composent et qui expriment son culte (*Aug., contr. Faust., l.* XIX, *c.* 11). Et ce culte extérieur, quand il est dignement exprimé, soutient la foi et contribue à la réformation des mœurs (*Hug. a S. Vict., de Cær. libr.* I, *in Præf.*) ; surtout quand les choses dont l'Eglise se sert en ces rencontres, sont sanctifiées par l'invocation du saint nom de Dieu, et elles le sont toujours, suivant cette décision de l'Apôtre, la créature, qui est bonne en soi, est sanctifiée par la parole de Dieu et par l'oraison : *Omnis creatura Dei bona est..... sanctificatur per verbum Dei et orationem* (I *Tim.*, IV, 5).

Comme dans l'Ecriture sainte l'on distingue la lettre de l'esprit, et que néanmoins il ne faut pas séparer l'un de l'autre, parce que sans l'esprit la lettre est morte et donne la mort; aussi le corps des cérémonies en est, pour ainsi dire, la lettre, et les mystères qu'elles représentent en sont l'esprit. Ceux qui s'arrêteraient au corps sans en pénétrer l'esprit, seraient comme les Juifs les docteurs d'une lettre morte; mais en pénétrer l'esprit au même temps que l'on en considère le corps, c'est être comme les chrétiens les docteurs de la foi et de la grâce.

Suivez aujourd'hui cette règle, mes chers auditeurs, et comme c'est à moi à vous faire entendre le langage muet de l'Eglise,

en vous découvrant les vérités qu'elle vous annonce dans cette pompe extérieure, c'est à vous à m'écouter avec un esprit de religion, qui vous inspire le désir véritable d'en profiter.

1. Je ne vous répéterai rien de ce que je vous disais hier. Qu'il me soit seulement permis de vous faire souvenir de la procession solennelle où vous portiez tous des rameaux, pour honorer la mémoire de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, parmi les acclamations du peuple Juif. Après avoir donc imité la piété de ce peuple, n'imitez pas son ingratitude et sa légèreté, et ne faites pas à votre divin Sauveur des outrages, d'autant plus sensibles et plus humiliants, qu'il les recevrait de ceux mêmes qui viennent de lui rendre tant d'honneur. Mon discours d'hier dut vous convaincre que le plus grand outrage que vous pussiez lui faire, serait de communier indignement à Pâques, puisqu'en le recevant dans une conscience criminelle, vous lui donneriez une nouvelle matière de remonter en croix, et l'exposeriez encore à la dérision des esprits libertins et infidèles (*Hebr.*, VI, 6), qui ne verraient dans la suite de votre vie aucun fruit de votre conversion. Plaise à Dieu, mes frères, que ce malheur n'arrive à aucun de vous.

Mais l'Eglise est si occupée cette semaine de la passion de son Epoux, que la procession ne fut pas plus tôt finie, qu'elle oublia la gloire de son triomphe pour ne plus penser qu'à l'ignominie de ses souffrances. Elle nous fit lire à la messe l'histoire touchante de sa mort. Aujourd'hui et dans les jours suivants, son office ne sera composé d'autre chose, et la cérémonie la plus auguste qui suivra celle-ci, se fera le jeudi saint par l'exposition du saint Sacrement.

2. On l'exposera en diverses églises, pour marquer les diverses expositions de Jésus-Christ durant sa passion, et les divers lieux où elles se sont passées. Il faut même remarquer qu'on l'expose dans des chapelles reculées, et qu'on le couvre d'un voile, pour nous faire entendre que c'est une exposition de douleur, et non pas de triomphe comme celle de la résurrection, qui nous est représentée par l'exposition du saint Sacrement sur nos tabernacles.

Quand vous irez, mes frères, visiter le Sauveur dans ces saints lieux, il faut que vous ayez deux motifs qui nourrissent votre piété.

Le premier, d'entrer dans l'esprit des mystères que son exposition vous représentera, et de lui demander les grâces conformes. Par exemple, en le considérant exposé au courroux implacable de son Père, demandez lui la contrition de vos péchés, afin de répondre par la vôtre à celle qu'il avait alors pour vous. En le considérant exposé au baiser d'un disciple perfide, demandez-lui la grâce de ne pas faire dans ce saint temps une mauvaise communion. En le considérant exposé à la préférence injurieuse qu'on lui fait d'un scélérat, demandez-lui la grâce d'éviter tant de préférences injustes que fait tous les jours notre orgueil; et en suivant cette règle, il n'y aura point de mystère dont vous ne receviez le fruit par rapport à la cérémonie que vous verrez.

Le second motif qui doit vous animer à la vue de Jésus-Christ exposé, c'est de prendre part au triste état où il s'est réduit pour l'amour de nous; et par là vous éviterez le reproche qu'il faisait aux Juifs par la bouche d'un prophète : *J'ai attendu que quelqu'un prît part à ma douleur, et personne ne l'a fait. J'ai cherché des consolateurs, et je n'en ai point trouvé* (*Ps.* LXVIII, 21). Ce n'est pas que le Fils de Dieu ne fût environné d'une foule de peuple durant sa passion, mais il ne laissait pas d'être seul au milieu de cette foule, car nous apprenons de lui-même, qu'il n'y avait personne qui le connût, ou qui le voulût connaître; par conséquent qui entrât dans ses douleurs, et qui se mît en devoir de les partager avec lui : *Considerabam ad dexteram et videbam, et non erat qui cognosceret me* (*Psal.* CXLI, 5.)

Ce qui lui est arrivé parmi les Juifs, peut encore lui arriver parmi les chrétiens, et ne lui arrive que trop. Nos églises sont toujours remplies dans ce saint temps, et l'on entrera en foule dans les lieux où Jésus-Christ sera exposé. Mais il sera seul dans la multitude, si ceux qui l'accompagneront ne compatissent à ses peines en s'en appliquant le fruit, et si en le voyant humilié, ils ne s'humilient à son exemple. Il fut profondément humilié dans sa passion, puisqu'il fut méprisé de tout ce qu'il y avait de grand parmi les païens et les Juifs et méprisé même de la populace; et il est encore humilié sur l'autel, puisqu'il y cache toutes les marques de sa grandeur souveraine, pour se communiquer plus familièrement à nous. Vous n'entrerez donc pas dans l'esprit de ce mystère, si en vous prosternant au pied de l'autel vous n'y êtes pénétrés d'une vive douleur de vos péchés, et si vous n'en rapportez les fruits d'une salutaire humiliation.

3. Il a voulu encore nous animer tous à la pratique de cette vertu, en lavant les pieds de ses disciples la veille de sa mort, car après avoir fait une action si humble, il leur dit qu'il venait de leur donner cet exemple, afin que pensant toujours à ce qu'il avait fait à leur égard, ils en fissent autant à leurs frères, n'étant pas juste que les serviteurs fussent plus privilégiés que le maître (*Joan.*, XIII, 15).

Le jeudi saint plusieurs personnes, qui par la supériorité se trouvent à la tête des autres, laveront les pieds des pauvres. Le roi même, marchant sur les traces des rois ses ancêtres, et par le mouvement de sa sincère piété, fera de sa royale main cette édifiante cérémonie; sa religion lui faisant comprendre que pendant que tous les grands lui font leur cour, rien n'est plus grand ni plus utile pour lui que de faire la sienne aux pauvres, parce que la foi lui découvre en

leurs personnes celui qui étant grand par excellence, ne crut rien faire qui fût indigne de sa grandeur, en s'abaissant aux pieds de ses disciples et de ceux mêmes qui devaient le renier et le trahir. Mais, comme dit saint Augustin (*Tract.* 58, *in Joan.*), vous, mes frères, qui ne ferez pas cette action sainte de la main vous devez la faire du fond du cœur : *Quod manu non faciunt, corde faciant.* Nous devons tous nous humilier, non-seulement *sous la puissante main de Dieu* comme le veut saint Pierre (1 *Petr.*, V, 6), mais encore devant les pauvres, sinon en leur lavant les pieds, au moins en soulageant leurs infirmités et en surmontant leurs faiblesses, pour accomplir la parole de saint Paul, qui veut que tous les chrétiens se soumettent les uns aux autres dans la crainte de Jésus-Christ : *Subjecti invicem in timore Christi* (*Eph.*, V, 21).

4. C'est à quoi l'Eglise nous exhorte encore en gardant un silence mystérieux, car depuis le jeudi saint jusqu'au samedi, les cloches ne sonnent point, et personne ne pense que ce silence de trois jours doit avoir quelque fondement. Il nous marque en effet un silence d'humilité en Jésus-Christ, un silence de timidité dans les apôtres, un silence de douleur dans l'Eglise.

Jésus-Christ se tut à sa passion par humilité, comme il l'avait prédit par son prophète : *Obmutui, et humiliatus sum* (*Psal.* XXXVIII, 3). Il paraissait alors devant son Père en la posture d'un criminel, et en cet état il se tut, pour nous apprendre que quand Dieu appesantit sa main sur nous, nous devons nous humilier dans le silence sous cette puissante main. Le péché attire toujours la confusion, et un pécheur vraiment confondu ne parle point, ou parle bien peu. Ceux qui parlent beaucoup et qui se montrent comme à l'ordinaire dans le monde même qu'ils ont scandalisé, ne sont donc pas confondus; et l'on doit tenir pour suspecte toute pénitence qui n'est pas accompagnée de confusion. Pierre pénitent et la pécheresse de l'Evangile pleurent, et ne parlent point du tout; le publicain et la Chananéenne parlent peu. Ce qui prouve qu'un humble silence doit être le partage des vrais pénitents, et si vous l'êtes, mes frères, c'est la conduite que vous tiendrez dans un temps singulièrement consacré à la pénitence.

Mais autant que nous devons imiter l'humble silence de Jésus-Christ qui se tut lorsqu'il se fallait taire, autant devons-nous éviter le lâche silence des apôtres, qui se turent lorsqu'il fallait parler. Ils connaissaient la vertu de leur Maître; ils avaient été les témoins assidus de ses miracles; ils avaient appris de sa propre bouche le sens divin de ses instructions. Cependant ils voyaient un maître si parfait, maltraité par ses ennemis, et ils n'eurent pas le courage de rien dire pour sa défense, ils furent, au contraire, assez lâches pour prendre la fuite et le laisser seul.

Quand vous serez, mes chers auditeurs, dans ces jours de silence dont je vous parle, faites cette touchante réflexion. Nous connaissons Jésus-Christ et tout ce que nous devons à la vérité qu'il nous a enseignée; tous les jours nous la voyons attaquée dans les conversations ordinaires du monde par les ignorants et les libertins, et nous ne disons rien pour la défendre. Retenus par l'intérêt ou par la crainte, nous abandonnons la cause de Dieu, et quand nous voyons que l'envie et la malignité s'attachent à obscurcir le mérite et les talents du prochain, ou à décréditer ses bonnes œuvres, nous gardons un silence honteux. Le silence et la timidité des apôtres étaient en quelque sorte excusables avant la mort de Jésus-Christ, parce qu'ils étaient encore abandonnés à eux-mêmes; et si Jésus-Christ n'était pas encore mort pour nous, on pourrait dire qu'étant aussi faibles que les apôtres, nous serions aussi excusables qu'eux. Mais nous ne le sommes plus depuis que cette mort précieuse a dû nous fortifier et nous remplir du même esprit dont elle les a remplis.

Si jusqu'ici, mes frères, nous avons donc été aussi timides que l'étaient les apôtres avant la mort de Jésus-Christ, soyons désormais aussi généreux qu'ils l'ont été depuis sa résurrection; parlons comme eux par des mouvements de reconnaissance et de zèle de tout ce que nous devons à ce Sauveur; et si nous gardons le silence, que ce soit comme fait l'Eglise, par un sentiment de douleur et de componction. Honorons ainsi avec elle le saint temps où il se trouva seul défenseur de la vérité (*Rup., de div. Off., l.* V, *c.* 29), et opérant seul par la mort de la croix le grand ouvrage de notre rédemption, sans qu'aucun homme d'entre les peuples fût avec lui pour partager le mérite de cet ouvrage : *Torcular calcavi solus, et de Gentibus non fuit vir mecum* (*Isa.*, LIII, 3). Si nous gardons le silence, que ce soit pour gémir de nos lâchetés, de nos faiblesses, de nos ingratitudes, et préparons-nous ainsi à honorer dignement le mystère de cette croix.

5. Le vendredi saint tout le monde adore Jésus-Christ en elle, parce que tout le monde lui doit le salut, car *il fallait*, dit l'Evangile, *que le fils de l'homme y fût élevé, afin que tous ceux qui croiraient en lui ne périssent point, mais qu'ils eussent la vie éternelle* (*Joan.*, III, 4). Les chrétiens l'honorent et la révèrent pour lui faire une réparation publique de l'ignominie des Juifs qui la méprisaient, et ils fléchissent les genoux devant elle jusqu'à trois fois, pour marquer qu'*au seul nom de Jésus tout genou doit fléchir parmi les habitants du ciel, de la terre et de l'enfer* (*Phil.*, II, 10), et que son humiliation a été le fondement de sa gloire. Ils baisent encore ce bois précieux, comme pour ratifier par ce baiser de paix celle que leur Rédempteur y a conclue entre Dieu et les hommes, lorsqu'il a bien voulu y être attaché comme le prix de leur rédemption.

Mais quand vous en viendrez là, mes frères, gardez-vous bien de vous arrêter aux dehors de cette cérémonie. Tout le culte ex-

térieur de la religion ne doit être que le signe du culte intérieur que nous devons à celui qui, étant esprit et vérité, ne demande que *des adorateurs en esprit et en vérité* (*Joan.*, IV). Les sacrifices de l'ancienne loi, qui étaient extérieurs et sanglants, ne plaisaient point à Dieu par eux-mêmes, mais ils étaient institués pour deux raisons : l'une, pour figurer la grande victime qui devait un jour s'offrir en sacrifice volontaire pour le salut de l'univers; l'autre, pour faire souvenir ceux qui les offraient de s'immoler eux-mêmes comme des hosties vivantes. Et parce que ce culte extérieur était souvent destitué des vertus dont le culte intérieur devait être composé, c'était en vain que les Juifs y mettaient leur confiance.

Le même malheur nous peut arriver ; nous ne pouvons honorer dignement le sacrifice de la croix que par celui de nous-mêmes, et en adorant Jésus-Christ crucifié, nous devons crucifier avec lui notre vieil homme, si nous ne voulons qu'il rejette les honneurs que nous lui rendrons en ce saint temps. Parmi ceux qui le vendredi saint iront à l'adoration de la croix, combien y en aura-t-il qui l'honoreront en apparence par cette cérémonie extérieure, et qui la mépriseront en effet par le déréglement de leur vie ? Car c'est la mépriser, bien plus, dit l'Apôtre, c'est l'*anéantir* que de commettre encore le péché pour lequel Jésus-Christ est mort sur cette croix.

Quand nous nous approcherons donc de celle qu'il a portée, pensons à celle que nous devons porter, et qu'en qualité de ses disciples, nous devons la porter tous les jours, chacun dans notre état, car il n'y a point d'état qui n'ait ses croix, et si la plupart des gens du monde savaient profiter dans un esprit de foi des devoirs pénibles qui sont attachés à leur condition, ils feraient par là une pénitence convenable. Mais comme nous avons toujours à nous défier de nos propres forces, pensons, pour notre consolation, qu'au lieu que ce n'était qu'un étranger qui aida Jésus-Christ à porter sa croix, c'est Jésus-Christ lui-même qui nous aide à porter la nôtre, et avec un tel secours, y a-t-il de souffrance, pour si rude qu'elle soit, qui ne doive nous paraître douce? Mais voici ce qui nous rappelle encore plus sensiblement les devoirs les plus essentiels du Christianisme.

6. Le samedi saint on bénira les fonts baptismaux. Mais il n'est point dans la religion de cérémonie que les chrétiens négligent davantage, et à laquelle ils dussent néanmoins assister avec plus d'assiduité ni plus de respect.

Les Pères ont fait l'éloge de cette fontaine, dont ils ont cherché la source dans le côté même de Jésus-Christ d'où il sortit du sang et de l'eau. Ce sang, disent-ils, nous est donné dans ce calice, et cette eau dans le baptême. Cette fontaine est comme le sein de l'Eglise d'où nous renaissons, comme parle l'Evangile, *par l'eau et par le Saint-Esprit* (*Joan.*, III, 5), car, comme Marie a enfanté une fois le corps naturel de Jésus-Christ, l'Eglise enfante tous les jours les membres de son corps mystique; et le même esprit, dit saint Léon (*Serm. 4 de Nat.*), qui a rendu la Vierge féconde pour lui faire enfanter le Sauveur, donne la même fécondité à l'Eglise vierge, pour lui faire enfanter tous ceux qui croient en lui. Nés de l'homme pécheur et du père de tous les pécheurs, nous appartenions au péché, et par conséquent à la mort qui est entrée par lui dans le monde ; mais, dans le baptême, nous renaissons de Jésus-Christ, homme juste et père de tous les justes, qui nous rend enfants de Dieu et digne de l'héritage de notre Père céleste.

Gens du monde qui m'écoutez, voilà les premiers éléments de votre religion, et à peine y pensez-vous. Oserai-je vous le dire? A peine les savez-vous ; car, si vous les saviez et que vous en comprissiez l'importance, vous verrait-on violer si ouvertement les vœux de votre baptême!

L'Eglise bénira cette fontaine la veille de Pâques, parce qu'autrefois elle ne donnait le baptême solennellement que ce jour-là et la veille de la Pentecôte ; et par cette cérémonie elle prétend faire souvenir les chrétiens de la grâce qu'ils y ont reçue, aussi bien que des vœux qu'ils y ont faits de renoncer au démon et au monde pour s'attacher inviolablement à Jésus Christ.

Ce souvenir est un devoir qui les oblige dans tous les temps, mais plus fortement encore dans celui-ci, parce qu'il y a une parfaite conformité entre le baptême des chrétiens et entre la mort et la résurrection de Jésus-Christ : *Ne savez-vous pas*, dit saint Paul, *que nous tous qui avons été baptisés en Jésus Christ nous avons été baptisés en sa mort? Nous avons été ensevelis avec lui dans le baptême pour mourir au péché, afin que, comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire et la puissance de son Père, nous marchions aussi dans une vie toute nouvelle* (*Rom.*, VI, 3). C'est donc une obligation indispensable pour tout baptisé de mourir au péché et de vivre de la vie nouvelle de la grâce, comme Jésus-Christ vit depuis sa résurrection de la vie nouvelle de la gloire. Voilà, mes frères, les vœux solennels que vous avez faits; voilà les promesses authentiques qui vous lient.

Quand vous vous approcherez donc des fonts baptismaux le samedi saint, sans attendre même ce jour-là, examinez dès à présent votre vie, et vous trouverez que vous n'avez point accompli des vœux si saints et si solennels; vous trouverez, pour votre malheur, que vous tenez au monde, que vous le cherchez, que vous l'aimez, que vous n'agissez que par les mouvements qu'il vous donne ; vous trouverez que vous avez lâchement obéi à ce même démon, auquel vous aviez si solennellement renoncé, puisque vous avez fait sans résistance tout ce qu'il vous a malignement suggéré. Hommes sensuels et libertins, qui abusez si hardiment des biens de ce monde, souvent acquis par des moyens injustes et odieux, il a voulu que vous méprisassiez l'abstinence du carême, et vous l'avez méprisée; femmes superbes et mon-

daines, il a voulu que vous fussiez immodestement vêtues, pleines d'enjouement et de vivacité, libres dans vos discours et dans votre conduite, dans le dessein qu'il avait de se servir de vous comme d'un filet pour prendre les âmes que Jésus-Christ a rachetées de son sang, et vous vous êtes prêtées indignement à un si déplorable ministère. Chrétiens de tous les états, il a voulu que vous suivissiez les emportements de vos passions, et vous les avez suivis.

Ah! mes frères, que j'ai raison de vous dire ici après saint Paul, que *je suis saisi d'une tristesse profonde, que mon cœur se sent pressé d'une violente douleur* (*Rom.*, IX, 2). Et je ne saurais être dans une autre disposition à votre égard, quand je considère que Dieu, chargeant autrefois Ezéchiel de parler de sa part aux Israélites, après qu'ils eurent rompu l'alliance qu'il avait faite avec eux, lui disait, en l'envoyant à son peuple même, qu'il l'envoyait à des apostats qui s'étaient retirés de lui : *Mitto te ad filios Israel, ad gentes apostatrices, quæ recesserunt a me* (*Ezech.*, II, 3). Et quand je vois combien l'esprit de la religion est éteint parmi la plupart des gens du monde, n'ai-je pas lieu de craindre que ces paroles ne me soient adressées par rapport à vous?

Il est vrai que c'est à des chrétiens que Dieu me fait annoncer ses justices, mais songez que le prophète les annonçait de même à un peuple consacré à Dieu, et que Dieu ne laissa pas de lui dire qu'il y trouverait des apostats. Et où en serais-je, et vous-mêmes où en seriez-vous, mes chers auditeurs, si Dieu me disait aujourd'hui, pour me convaincre d'une vérité qui m'afflige et qui me surprend : Va fouiller dans les registres du baptême, qui ne furent pas tant écrits par les ministres de mes autels que par mes anges : *Angelis conscribentibus;* va fouiller dans ces registres, et tu verras si, depuis que tous les chrétiens à qui tu parles se sont engagés à moi, ils m'ont tenu la parole qu'ils m'avaient donnée. Tu verras en effet avec douleur qu'après les avoir associés dans ce sacrement à ma mort et à ma résurrection ; ils ont éteint l'esprit de vie qui les animait; qu'ils ont laissé rentrer dans leur cœur le démon que j'en avais chassé; qu'ils ont effacé le sceau vénérable que ma croix leur avait imprimé sur le front ; qu'ils ont ouvert l'oreille à la voix de l'homme trompeur, et qu'ils l'ont fermée à ma parole. Va donc, va, je t'envoie au milieu même du christianisme à des chrétiens apostats : *Mitto te ad filios Israel, ad gentes apostatrices, quæ recesserunt a me.*

Hélas! mes frères, si j'ai la douleur d'être chargé d'une telle mission, changez ma douleur en joie en exécutant ce que je suis chargé de vous dire. N'imitez pas les Israélites, qui alors étaient impudents à faire le mal et inflexibles à s'en repentir. Que ma mission ne soit que menaçante comme celle de Jonas, et qu'elle fasse voir à l'Eglise, dans cette fête, des Ninivites consternés. Consolez-moi dans mon ministère qui approche de sa fin, et si vous avez perdu l'innocence, comme il n'est que trop à craindre, ayez enfin recours à la pénitence, à laquelle je vous ai si souvent et si tendrement exhortés.

Quand l'Eglise donnait solennellement le baptême, ceux qui le recevaient étaient revêtus d'une robe blanche qu'ils portaient toute la semaine de Pâques, et en cet état ils assistaient aux divins offices pour se souvenir eux-mêmes et faire souvenir les autres fidèles de l'innocence qu'ils avaient reçue dans ce sacrement. Ils ne portaient la robe blanche que huit jours, mais la plupart conservaient l'innocence toute leur vie.

La cérémonie du baptême a changé depuis que l'on baptise dès l'enfance. Mais cette robe n'a pas laissé de vous être donnée et vous n'êtes pas moins obligés que l'étaient les adultes des premiers siècles de la représenter dans toute sa blancheur devant le tribunal de celui qui, vous l'ayant donnée comme Sauveur, vous la redemandera comme juge. Si vous l'avez salie par vos péchés, lavez-la dans le sang de l'Agneau, qui durant ces jours va être versé en abondance. Rentrez dans le goût des biens du ciel. Après avoir tant aimé le monde si indigne de votre amour, aimez Dieu, et il est bien juste puisque c'est Dieu qui nous a aimés le premier. En portant le nom de chrétiens faites-en les œuvres, et ne vous contentez pas de cette foi de démon qui vous fait croire, sans vivre conformément à ce que vous croyez; car voilà, mes chers auditeurs, à quoi l'Eglise vous exhorte à la vue de cette fontaine qu'elle bénit de nouveau.

7. Le même jour elle fait plusieurs autres cérémonies que je ne saurais expliquer dans le détail sans lasser votre patience. Mais j'ai assez ouvert la route à vos réflexions, afin que vous fassiez le reste de vous-mêmes, et avec le secours des livres pieux.

Vous trouverez que la pierre dont elle tire le feu nouveau, nous représente Jésus-Christ de qui seul nous devons recevoir notre feu et notre lumière. Il est venu nous apporter le feu de la charité sur la terre afin que nos cœurs en soient enflammés ; et si jamais ils doivent l'être, c'est dans un temps où il signale sa charité envers nous jusqu'à nous donner sa propre vie (*Rom.*, V, 8) ; dans un temps où son côté ouvert nous montre son cœur, afin, dit saint Bernard, que nous puissions nous assurer par nos propres yeux qu'il est prêt à nous recevoir dans les entrailles de sa miséricorde : *Patet arcanum cordis per foramina corporis.*

Vous trouverez encore que le cierge pascal allumé seul et élevé aux yeux des fidèles, nous prêche que Jésus-Christ est *la vraie et unique lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde* (*Joan.*, V., 9), et qu'il serait pernicieux d'en suivre une autre que la sienne. Silence, raison humaine, tu n'as que des lumières trompeuses sur les vérités du christianisme, parce que tu es toujours troublée par les passions. Défiez-vous-en, mes frères, quoi qu'il en coûte à l'orgueil, et dès ce jour même captivez votre esprit incertain

sous l'obéissance de la foi, dont la sainte obscurité vous éclairera mieux que toutes les lumières des hommes.

Enfin l'Eglise rassemble ses plus grands mystères dans cette semaine, et par le renouvellement de tout ce qui sert au culte extérieur qu'elle rend à Dieu dans toute l'année, elle nous apprend à nous renouveler nous-mêmes, pour recevoir dignement le même Dieu qui a été offert pour nous sur la croix. Aussi est-ce dans ce saint temps qu'elle réconcilie les pécheurs. Ce n'était autrefois que ceux qui avaient fait plusieurs années de pénitence, et plût à Dieu que ceux qu'elle réconcilie aujourd'hui s'y fussent préparés par la pénitence du carême dignement observée!

Quoi qu'il en soit, tout ce que je viens de dire vous prouve assez que l'Eglise ne fait pas une cérémonie qui n'ait dans la religion un fondement solide et édifiant. Chaque figure y a une vérité pour principe, et c'est un grand défaut à des enfants d'ignorer ou de négliger ce que leur mère a établi avec tant de sagesse pour leur sanctification.

Voilà donc ce qui fait porter à cette semaine le nom de sainte. Elle est encore appelée peineuse, parce que nous devons y augmenter nos pénitences et nos mortifications, et je vais tâcher de vous en convaincre dans la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

La nature a beau s'élever contre les mortifications chrétiennes; quand d'ailleurs elles ne lui seraient pas prescrites par de solides raisons, il suffirait de lui répondre qu'un disciple de Jésus-Christ doit se mortifier pour cela même que Jésus-Christ est mort. *Christo igitur passo in carne et vos eadem cogitatione armamini. Puisqu'il a souffert en sa chair*, dit saint Pierre, *armez-vous de cette pensée* (I *Petr.*, IV, 1) : comme s'il disait, Que la pensée de la mort de Jésus-Christ vous fasse prendre les armes contre vous-mêmes. Soyez en quelque sorte à vous-mêmes ce que les Juifs furent à Jésus-Christ. Souffrez, et souffrez avec courage à la vue de sa passion. *Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini.*

Mais pourquoi souffrir, me direz-vous, précisément parce qu'il a souffert? en voici la raison : Jésus-Christ étant le rédempteur de tous les hommes tant des siècles passés que des siècles à venir, sa passion est la cause universelle de notre salut. Mais comme, dit saint Thomas, il est de la nature de la cause universelle d'avoir besoin pour agir de l'application de la cause particulière, ainsi la passion du Sauveur ne nous communique ses grâces qu'autant que nous nous l'appliquons, car nous sommes libres : et combien y en a-t-il qui sont assez aveugles et assez ennemis d'eux-mêmes pour ne se la point appliquer! Et comment nous l'appliquons-nous? En plusieurs manières. Et par la foi, puisque *Dieu a proposé son Fils pour être le réconciliateur des hommes par la foi qu'ils auraient en son sang* (*Rom.*, III, 25); et par le baptême, puisque *celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé* (*Luc.*, XVI, 16): et par l'Eucharistie, puisque celui qui *mangera ce pain du ciel aura la vie éternelle* (*Joan.*, VI, 52); et par tous les autres sacrements, puisque ce sont autant de canaux par où les grâces coulent sur nous : mais surtout par celui de la Pénitence, puisqu'il nous est aussi expressément ordonné de la faire, que de croire à l'Evangile *Pœnitemini et credite Evangelio* (*Marc.*, I, 15), deux devoirs indispensables que le Saint-Esprit n'a point séparés.

C'est ce que saint Paul appelle *accomplir en notre chair ce qui manque aux souffrances de* Jésus-Christ *pour son corps qui est l'Eglise* (*Col.*, I, 24). A regarder cette Passion en elle-même rien n'y manque. Elle suffit pour racheter mille et mille mondes. Mais si vous en considérez l'application il y faut quelque chose de notre part, il y faut la foi et les œuvres pour la rendre efficace en nous comme elle est suffisante en elle-même.

Or, si jamais les disciples d'un Dieu souffrant sont obligés de souffrir, c'est incontestablement dans le temps qu'ils renouvellent la mémoire des souffrances de leur Maître. Nous apprenons du Sage qu'*il y a un temps pour toutes choses* (*Eccle.*, III); aussi l'Eglise nous propose-t-elle durant le cours de l'année de particulières solennités pour nous animer à la pratique de chaque vertu particulière, tantôt de l'obéissance, tantôt de l'espérance, tantôt de l'humilité : mais c'est ici le temps de la pénitence et de la mortification.

C'est pour cela que cette même Eglise attentive à suivre l'économie du salut a consacré deux temps principaux, l'un à la tristesse, l'autre à la joie, et elle veut que nous n'arrivions à la joie que par la tristesse. Le sujet de notre tristesse est maintenant la passion de Jésus-Christ et le sujet de notre joie sera bientôt sa résurrection glorieuse. Elle fonde cette conduite sur ce principe de saint Paul que Jésus-Christ étant mort et ressuscité pour nous, il faut que durant notre vie nous mourions et ressuscitions spirituellement avec lui; et pour nous faire mourir avec lui elle nous marque un temps consacré à la tristesse par lequel elle nous fait arriver à la joie de ressusciter avec lui.

Ces deux temps sont même comme un abrégé de toute l'année et une année comme un abrégé de toute la vie. Car saint Augustin qui entre toujours dans l'esprit des choses visibles, veut que nous considérions le carême comme la figure de la vie présente qui doit être accompagnée de souffrance et de douleur, et que nous regardions la solennité de Pâques comme une image anticipée de la vie future où nous serons absorbés dans les délices de la gloire (*Aug. Tract.* 17, *in Joan.*).

Cette doctrine étant une fois établie, vous voyez, chrétiens, la nécessité qu'il y a de se mortifier en ce temps-ci plus que dans le reste de l'année. Et, si vous voulez maintenant que je passe de la solidité de la raison à la force de l'exemple et à cette coutume ancienne qui sert de loi, je vous dirai que c'est ainsi qu'en ont usé les vrais disciples

de Jésus-Christ, et que nous trouvons dans les écrits des Pères et des auteurs ecclésiastiques des descriptions de leurs pénitences qui, étant comparées aux nôtres, devraient nous jeter dans la confusion; car enfin quelle différence prétendons-nous faire entre nos pères et nous? N'avons-nous pas le même Dieu et la même religion? La loi de Jésus-Christ est-elle changée ou l'esprit de l'Eglise est-il changé?

Nous trouvons que dans ce saint temps la plupart des chrétiens passaient les nuits en prière, et quand ils ne priaient pas, qu'ils couchaient à terre; que plusieurs poussaient leur jeûne jusqu'à deux et trois jours sans prendre aucune nourriture (*Conc. Illib. Can.* 26; *V. Ep. can. Dion. Alex. Euseb. Hist. lib.* V, *c.* 24), ce qui montre évidemment qu'ils s'étaient plus accoutumés que nous à souffrir, parce qu'ils ne se flattaient pas comme nous nous flattons; et j'ai remarqué que saint Cyrille de Jérusalem abrégea sa catéchèse dix-huitième pour ne pas fatiguer ses auditeurs qui l'étaient déjà beaucoup, disait-il, par la continuation du jeûne du carême et par le redoublement de celui de la semaine sainte.

Nous trouvons qu'alors on faisait des aumônes plus abondantes, parce, disait saint Chrysostome (*Hom.* 30, *in Gen*), que Dieu ayant fait de plus grands biens à l'Eglise dans ce saint temps on devait aussi lui en témoigner une plus grande reconnaissance.

Nous trouvons dans les discours que faisait alors ce saint docteur, qu'il louait les empereurs de ce qu'ils faisaient rendre un honneur particulier à cette semaine; de ce qu'ils faisaient cesser les fonctions publiques, afin que leurs sujets pussent vaquer à Dieu avec plus de liberté; et de ce qu'ils rendaient encore leur charité plus libérale que jamais en faisant ouvrir les prisons pour imiter la charité infinie du Roi des rois, qui nous a délivrés de l'esclavage de l'enfer, *non par des choses corruptibles comme de l'or et de l'argent, mais par son sang précieux. Ut Hebdomadæ huic honorem habeant* (I *Petr.*, I, 18).

Nous trouvons que l'empereur Charlemagne paraissait si sérieux et si mortifié durant ces saints jours, qu'un roi des Saxons qui n'en savait pas rechercher la raison dans sa vertu, demanda une fois avec surprise ce qui pouvait contrister un prince si puissant et si heureux.

Sainte Elizabeth, princesse de Thuringe, ne voulait recevoir aucun service le jour du grand vendredi, pour honorer en la personne de ses serviteurs l'humiliation étonnante du Maître de l'univers, qui n'était pas venu pour commander, mais pour servir. Et avec quelle exactitude toutes ces personnes illustres devaient-elles accomplir les œuvres d'obligation, puisqu'elles passaient avec tant de zèle jusqu'à celles de surérogation? Et le pape Nicolas premier, persuadé que l'on devait alors se mortifier davantage, exhortait les Bulgares à s'abstenir de tous les plaisirs qui pouvaient être permis en d'autres temps.

On trouve encore dans certaines Eglises des personnes zélées, qui poussent leur jeûne du vendredi saint jusqu'au chant du coq du matin de Pâques, *ad galli cantum*, pour honorer le moment de la résurrection; reste vénérable des jeûnes rigoureux des premiers chrétiens, qui dans le langage canonique se nommaient *additions, superpositiones*, parce qu'on les ajoutait à ceux du carême par une austérité redoublée.

Il serait à souhaiter, messieurs, que l'on eût retenu davantage de cette sainte pratique, et que les derniers fussent semblables aux premiers. Mais depuis ces siècles d'or de l'Eglise (permettez-moi cette expression), il semble que tout soit allé en déclinant. La plupart des chrétiens regardent cette semaine comme un temps ennuyeux, dont les journées paraissent plus longues que de coutume, et privés de spectacles qui nourrissent leur oisiveté, et où leurs passions sont flattées et justifiées, ce dehors mortifié du christianisme est pour eux un spectacle des plus rebutants.

Il y en a d'assez endurcis, pour ne pas dire d'assez réprouvés, pour continuer leurs divertissements profanes, malgré la sainteté du temps où ils sont, et pour imiter les soldats impies qui jouaient au pied de la croix de Jésus-Christ la robe de Jésus-Christ même. Il y en a qui se cachent par politique ou par honte. D'autres qui s'absentent jusqu'à ce que les fêtes soient passées. Plusieurs s'acquittent des devoirs extérieurs de la religion, sans régler l'intérieur de leur conscience; et il y en a bien peu, qui dans la vue de faire leur communion pascale expient leurs péchés par une pénitence proportionnée et se fassent un devoir en ce saint temps de redoubler leurs bonnes œuvres.

C'est le désordre que l'Eglise déplore et qu'elle combat par tout ce qu'elle fait et par tout ce qu'elle dit. Pour nous inspirer *la tristesse qui est selon Dieu et qui produit pour le salut une pénitence persévérante*, elle commence par s'affliger elle-même, et tout occupée à pleurer la mort de son époux, elle veut que nous la pleurions avec elle, ou plutôt que nous pleurions sur nous-mêmes à la vue de cette mort.

Hier elle emprunta la voix de saint Paul, pour nous avertir de graver dans notre cœur les mêmes sentiments que Jésus-Christ a fait paraître dans sa vie et dans sa mort: *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* Comme si elle nous disait: Rougissez de ne vouloir pas souffrir les peines qui vous sont dues, quand vous voyez que le juste par excellence est réduit à la dernière des abjections. Vos passions se révoltent contre vous, il est vrai; mais, poursuit cette mère charitable, songez que l'exemple de mon époux y est un remède. Si l'orgueil vous donne de l'aversion pour les outrages, songez que vous êtes dans le temps où il a souffert tous ceux que la malice la plus artificieuse a pu inventer. Si les injures vous paraissent insupportables, songez que vous êtes dans le temps où il a souffert la plus

grande, en se voyant condamné comme un criminel, lui qui était l'innocence même. Si les douleurs du corps vous font horreur, songez que vous êtes dans le temps où il a souffert la flagellation la plus sensible et la plus longue. Et si vous craignez de mourir, songez que c'est dans un temps pareil à celui-ci qu'il est mort et qu'il est mort pour vous. L'Eglise, à qui saint Augustin prête ces paroles (*de ver. Rel.*, c. 16), prétend nous mettre hors d'excuse quand elle nous propose un exemple si touchant, et détruire par là cette délicatesse honteuse, qui nous empêche de suivre Jésus-Christ durant ces saints jours par la pratique des mortifications chrétiennes.

C'est ainsi qu'elle commença hier à nous instruire par l'Epître qu'elle nous fit lire à la messe. Aujourd'hui elle nous fait lire un Evangile, où Marie, sœur de Lazare, fille d'une fervente piété, répand sur les pieds de Jésus-Christ un parfum d'un si grand prix, que toute la maison est remplie de la suavité de son odeur (*Joan.*, XII, 3) : et par cet exemple elle nous exhorte à faire de si bonnes œuvres en ce saint temps, que nous soyons à tous nos frères *la bonne odeur de Jésus-Christ en tous lieux* (II *Cor.*, II, 15) : que nous le servions comme Marthe, que nous l'écoutions comme Marie, que nous nous rendions dignes dans cette fête d'être reçus à sa table comme Lazare ressuscité.

Dans la suite de la semaine elle ne remplira son office que de l'histoire et des circonstances de la passion de son Epoux ; et craignant que les exhortations qu'elle nous fait ne suffisent pas pour nous toucher, elle fera parler vendredi son Epoux lui-même de la manière la plus tendre et la plus touchante, pour nous représenter tout ce qu'il a fait en notre faveur et pour nous reprocher notre ingratitude en la personne du peuple juif : *Populo meus, quid feci tibi, aut?* etc.

Rendez-vous, mes chers auditeurs, à des motifs si pressants, et si vous entendez vos véritables intérêts, entrez dans les intentions d'une Mère charitable qui ne travaille qu'à vous procurer le salut.

Il y avait parmi les Juifs une fête qu'on nommait *de l'Expiation*, parce qu'elle était instituée pour purifier tout le peuple ; et ceux qui n'étaient pas, ce jour-là, dans l'affliction et dans la douleur, par la pénitence et par le jeûne, étaient punis de mort : *Omnis anima, quæ afflicta non fuerit die hac, peribit de populis suis* (*Levit.*, XXIII, 29). La semaine sainte est la fête de l'expiation des chrétiens ; car c'est maintenant qu'ils doivent s'appliquer plus que jamais à laver leurs taches, à guérir leurs plaies, à cultiver les vertus pour se rendre dignes d'approcher de la table de leur Seigneur. C'est maintenant, dit saint Bernard, qu'ils doivent faire paraître plus d'humilité, plus de sagesse, plus de charité, plus de douceur, plus de modestie, et en un mot être saints pour imiter la sainteté de l'Eglise ; car, où est le pécheur si endurci qui ne devienne contrit ? où est le mondain si orgueilleux qui ne s'humilie ? où est le cœur si vindicatif qui n'étouffe sa haine ? où est le corps si délicat qui ne renonce à ses plaisirs dans un temps où l'on célèbre la mémoire d'une passion qui fait fendre les rochers, ouvrir les tombeaux et trembler la terre ?

Ceux qui, dans un temps si saint et si respectable, continueront de se livrer aux joies profanes du siècle, ne seront pas punis de mort comme l'étaient les Israélites, mais qu'ils craignent que la mort terrible de l'âme ne les sépare pour jamais du peuple choisi : *Omnis anima, quæ afflicta non fuerit die hac, peribit de populis suis.*

Pour vous, mes chers auditeurs, ayez une conduite plus sage et plus régulière, et regardez comme une chose indigne du chrétien de faire ce que la religion défend, je puis dire même ce que le monde désapprouve ; car il connaît la vérité quoiqu'il ne la pratique pas, et peut-être que Dieu le permet ainsi afin de n'avoir besoin que de lui-même pour le condamner.

Pendant les jours de cette semaine où la bouche des prédicateurs se fermera pour méditer, à votre intention, les souffrances de leur Maître, ayez ce discours présent, et appliquez-vous-en le fruit. Assistez à tous les offices de l'Eglise, et entrez dans l'esprit de ses cérémonies afin que cette méditation salutaire serve à votre sanctification ; ajoutez à cela les prières, les jeûnes, les aumônes, les austérités, les retraites, et venez vendredi contempler notre divin Rédempteur dans sa passion : ces jours-ci n'en sont pour ainsi dire que les préludes, mais alors ce grand prodige s'accomplira. Il ne s'agit pas de verser des larmes sur le divin Patient dont vous verrez la sanglante mort ; soyez plutôt disposés à en verser sur vous-mêmes qui l'avez causée, et afin que je puisse vous y aider, priez pour moi, dans ces saints jours, votre Dieu et le mien, *auquel soient bénédiction, honneur, gloire et puissance dans tous les siècles des siècles : Amen.*

DISCOURS XLVIII,

Prononcé à Notre-Dame de Paris pour l'absoute, le mercredi saint de l'année 1706.

Quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cœlo

Tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel (*S. Matth., ch.* XVIII, 18).

Monseigneur, c'est ici une cérémonie des plus augustes et des plus saintes, puisqu'elle est un sacré vestige des absolutions solennelles que les évêques donnaient autrefois dans le temps pascal à ceux qui avaient fourni la pénible carrière de la pénitence canonique.

En quoi l'Eglise de Paris découvre la sainteté de son esprit et de ses dispositions, en faisant voir qu'elle conserve un profond respect pour la discipline que les saints avaient d'abord établie ; que son désir le plus ardent serait que la ferveur de notre siècle répondît à la ferveur des siècles passés ; et qu'elle a une sensible douleur de ce que les humiliations, les gémissements, les longues attentes de l'ancienne réconciliation des pé-

nitents ont dégénéré, dans nos jours, en une faible pénitence.

Mais cette cérémonie n'est pas seulement une trace auguste de ce qui se faisait autrefois dans l'Eglise, elle est même une parfaite figure de ce qui se fait aujourd'hui dans le ciel.

Jésus-Christ, *Pontife éternel, qui a pénétré les cieux* (*Hebr.*, VI, 10 ; *Hebr.*, IV, 14), seul instituteur et chef perpétuel de la religion, premier et principal ministre du sacrifice unique et des sept sacrements, qui remet les péchés au pénitent, qui confirme le baptisé, qui baptise le catéchumène ; Jésus-Christ, dis-je, étant au ciel comme dans son sanctuaire, observe tout ce qui se passe dans son Eglise, et il y voit les ministres de la pénitence occupés en ce temps-ci plus qu'en tout autre. Il les anime de son esprit, il les remplit de ses lumières, il leur fait part de ses entrailles de miséricorde, et en même temps il ratifie tout ce qu'ils font, selon la parole qu'il leur en a donnée : *Quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cœlo* : c'est ce que Jésus-Christ fait dans le ciel ; et voilà, chrétiens, ce qui va être représenté dans cette Eglise.

Notre illustre pontife, assis sur son trône sacré, revêtu des ornements de sa dignité pastorale, moins brillant par l'éclat de la pourpre que par le zèle de la charité pour son troupeau, accompagné de ses ministres que saint Paul appelle des anges, est ici l'image de Jésus-Christ assis à la droite de son Père et environné de la gloire des saints.

L'absoute générale que son éminence va donner est comme une ratification des absolutions particulières que donnent, en ce saint temps, les ministres de la pénitence qui lui sont soumis et qui n'agissent que par ses ordres ; et en même temps cette absoute est la figure de la ratification que Jésus-Christ donne à ces mêmes absolutions.

Mais il y a une notable différence entre la figure et la réalité. Monseigneur le cardinal, qui ne voit que le dehors et qui ne peut pas juger de l'intérieur, ratifie tout, parce qu'il exige que tout se fasse dans l'ordre, et qu'il présume que l'on obéit aux sages réglements qu'il a donnés à son clergé. Mais Jésus-Christ, qui sonde les cœurs, ne ratifie que les absolutions qui sont légitimement données ; et il n'y en peut avoir de légitimement données que celles que reçoivent les véritables pénitents.

J'ai donc cru, mes frères, que le meilleur fruit que je pusse vous faire retirer de l'absoute cérémoniale, serait de vous préparer à bien recevoir l'absolution sacramentelle en vous marquant succinctement les principales conditions qu'elle doit avoir afin que Jésus-Christ la ratifie ; car vous devez savoir que, quelque élevé que soit le tribunal où sont assis les ministres de la pénitence, qu'encore qu'ils y exercent une espèce de souveraineté à l'égard des hommes, ce n'est pourtant qu'un ministère et une légation par rapport à Dieu : *Pro Christo legatione fungimur* (II *Cor.*, V, 10). Or, cette qualité de ministres et de légats de Jésus-Christ les oblige de ne rien faire que selon les règles qu'il leur a prescrites, sans quoi ce qu'ils font est désavoué et n'est jamais ratifié.

Nous trouvons ces règles dans l'Evangile, et je les réduis principalement à trois.

A qui est-ce que Jésus-Christ veut que saint Pierre pardonne sans bornes et sans mesure (*Matth.*, XVIII, 22) ? à celui qui sera véritablement pénitent : *Si pœnitentiam egerit, dimitte illi* (*Luc.*, XVII, 3).

Quand est-ce que l'enfant prodigue trouve grâce auprès de son père ? lorsque rentré en soi-même il s'humilie en disant qu'il n'est pas digne de porter le nom de son fils : *Non sum dignus vocari filius tuus* (*Luc.*, XV, 19).

A qui Jésus-Christ remet-il beaucoup de péchés ? à celle qui a beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum* (*Luc.*, VII, 47).

Voilà les règles que Jésus-Christ a prescrites aux absolutions ; elles ne doivent être accordées qu'à ceux qui apportent au tribunal de la pénitence un cœur brisé par la douleur, abaissé par l'humilité, embrasé de l'amour divin : et toute absolution qui n'a pas ces conditions indispensables est pernicieuse à celui qui la donne, et inutile à celui qui la reçoit.

1. Que n'ai-je donc une voix assez forte pour remplir la vaste étendue de ce temple auguste et pour persuader à tous ceux que cette cérémonie y a attirés combien est importante la vérité que je prêche !

Quand notre âme est morte par le péché, il n'y a que la pénitence qui puisse la faire revivre. Dieu ne veut pas notre mort, il veut au contraire qu'en nous convertissant à lui nous vivions de la vie même de Jésus-Christ, que les Pères ont appelé *Chef et Prince de la pénitence*. C'est la glorieuse condition des bienheureux de ne pouvoir pas perdre cette vie ; c'est le bonheur des pénitents de pouvoir la recouvrer après l'avoir perdue. Les bienheureux, voyant Dieu face à face, ne peuvent pas cesser de l'aimer ; et comme ils ne sauraient éteindre les feux d'un si juste amour, ils ne sauraient se porter à l'offense ; mais les voyageurs, qui ne le contemplent que de loin et au travers des nuages de la foi, sont sujets aux froideurs qui suivent l'éloignement de la chose aimée, et ces froideurs les font tomber dans des désobéissances qui ont besoin que la miséricorde divine les relève après que leur propre faiblesse les a fait tomber. Ainsi, mes frères, l'innocence fait triompher la céleste Jérusalem, et la vie que rend la pénitence fait subsister la terrestre. Par elle, ce qui est perdu se retrouve, ce qui est ruiné se répare, ce qui est mort ressuscite.

Mais cette pénitence si nécessaire doit être véritable, et la première condition qui la rend telle est la douleur : aucun pécheur ne peut être délié véritablement s'il ne l'est justement. Il a beau l'être aux yeux des hommes ; s'il n'a une douleur proportionnée à ses péchés, il ne l'est ni sur la terre ni dans le ciel.

Cette douleur nous est représentée par une

comparaison dont s'est servi le prophète Jérémie pour décrire la désolation de Jérusalem. Il disait que l'extrême affliction de cette ville ressemblait à la mer : *Magna est velut mare contritio tua* (*Thren.*, II, 13). La douleur d'un vrai pénitent doit pour ainsi dire avoir la hauteur de la mer, puisqu'elle doit venir de Dieu, être un fruit de sa grâce, et par conséquent surnaturelle ; elle doit en avoir la profondeur par les sentiments intérieurs d'un cœur affligé ; elle doit en avoir la longueur, en embrassant le passé et l'avenir : l'un par le repentir, l'autre par le bon propos ; elle doit en avoir la largeur, en s'étendant sur tous les péchés, sur les favoris comme sur les autres.

Une âme troublée par le repentir de ses péchés et pénétrée de *la tristesse qui est selon Dieu*, prend un soin extrême de son salut, est toujours en défense contre les vices, entre dans une sainte colère contre elle-même, craint les jugements de Dieu, mais toujours d'une crainte filiale, ne désire rien tant que d'accomplir ce que Dieu demande d'elle ; et bien loin qu'elle trouve ses commandements difficiles, elle voudrait qu'il lui fît d'autres commandements plus parfaits, parce qu'elle parvient enfin par degrés à la faim et à la soif de la justice.

Dans cette disposition elle ne conteste point sur ses devoirs ; elle trouve qu'on lui demande toujours trop peu : *In mandatis ejus cupit nimis*, et de là naît un zèle ardent contre ses propres péchés et ceux des autres, jusqu'à n'en pouvoir souffrir aucun et à désirer que l'iniquité fût bannie de la terre.

2. Une douleur de ce caractère est inséparable de l'humilité ; car la pénitence, dans le langage de Tertullien, n'est qu'*un art d'humilier l'homme*, et tous les vrais pénitents sont humbles. La pécheresse de l'Évangile se tient aux pieds du Sauveur. Le publicain n'ose pas seulement lever les yeux vers le ciel. L'enfant prodigue consent à déchoir du rang que lui donne la qualité de fils, et se contente de trouver place parmi les serviteurs. Et David, dès le temps même de la loi ancienne, a porté son humilité jusqu'à l'excès.

Mais pourquoi faut-il que le pécheur s'humilie ? C'est, mes frères, parce qu'il s'est élevé, car la source de tout péché est l'orgueil : *Initium omnis peccati superbia*. Tout homme qui pèche s'affranchit de la dépendance de Dieu, et y préfère sa volonté propre, en quoi il se fait lui-même sa dernière fin. S'étant donc injustement élevé, il est juste qu'il s'abaisse. L'orgueil fait que le juste devient pécheur, et l'humilité fait que le pécheur devient juste.

Aussi l'Église, connaissant combien cette vertu est nécessaire au pécheur, n'a jamais manqué de lui prescrire des actions humiliantes. Qu'on se souvienne de ce qu'elle exigeait autrefois de ceux qu'elle mettait en pénitence, on trouvera qu'elle leur imposait, pour le moins, autant d'humiliations que d'austérités.

Alors elle avait un désir si ardent de maintenir les chrétiens dans la grâce du baptême, que tout ce qu'elle faisait pour les empêcher de la perdre, ou pour la leur faire recouvrer quand ils l'avaient perdue, paraît incroyable à ceux qui ne conçoivent pas quelle était sa reconnaissance envers Jésus-Christ, et quelle horreur cette sainte Mère voulait inspirer à ses enfants pour le péché qui avait causé la mort de son Époux.

Elle n'en recevait aucun, dans son sein, qu'elle ne lui eût appris combien la justice de Dieu était redoutable, quel éloignement il fallait avoir pour tout ce qui l'attirait, quelles difficultés il fallait surmonter dans la pratique de la vertu, quelle violence il fallait se faire pour ravir le royaume des cieux, et enfin quelle obéissance on devait aux pasteurs que Jésus-Christ avait établis *dispensateurs de ses mystères*.

Quoiqu'alors elle sût aussi parfaitement qu'elle le sait aujourd'hui jusqu'où s'étend la puissance qu'elle a reçue de lier et de délier, de retenir et de remettre les péchés, elle obligeait néanmoins ceux qui y étaient tombés, d'attirer la miséricorde de Dieu par des œuvres pénibles et laborieuses ; voulant toujours qu'il y eût quelque proportion entre la satisfaction et l'offense ; et en général, aucun pécheur ne rentrait dans sa communion qu'il ne se soumît à la pénitence publique (*Alb. de vet. Eccl. Rit.*, *l.* II, *obs.* 7 ; *Sirm.*, *Hist. Pœn. publ.*, *c.* 1 ; *Petav. animadv. in Epiph.*, *p.* 231).

Cette discipline sévère a subsisté durant plusieurs siècles ; mais dans la suite cette Mère charitable, voulant user d'indulgence envers ses enfants, s'est contentée de rendre la douleur intérieure et la confusion secrète, espérant de la bonté de Dieu qu'il voudrait bien s'en contenter. Mais en changeant la manière, elle n'a rien changé dans le fond ; sachant bien qu'un péché sera toujours indigne de pardon tant qu'il ne sera pas suivi de la douleur de l'avoir commis, et d'une confusion salutaire, sinon devant les hommes, au moins devant Dieu ; elle a même témoigné en plusieurs rencontres le désir qu'elle aurait que la discipline fût rétablie dans sa première vigueur, et elle a ordonné dans le concile de Trente, que les péchés publics fussent réparés publiquement, s'en rapportant néanmoins à la prudence des évêques (*Conc. Trid.*, *sess.* IV *de Ref.*, *cap.* 8).

Vous donc qui, par la vie déréglée que vous menez dans le monde, êtes devenus prévaricateurs de la loi de Dieu, rentrez ici dans votre cœur, et rappelez les premiers temps dans votre mémoire : *Redite*, *prævaricatores*, *ad cor*, *recordamini prioris sæculi* (*Isa.*, XLVI, 8). Suppléez par la grandeur de votre contrition à la grandeur de la pénitence que vous auriez faite si vous aviez vécu dans la première vigueur du christianisme. Alors vous auriez témoigné une douleur extérieure de vos péchés ; ayez-en aujourd'hui une intérieure, et donnez-en des preuves raisonnables à vos confesseurs. Alors vous auriez souffert une confusion publique devant les hommes ; aujourd'hui souffrez-en une se-

crète devant Dieu; et si vous avez commis quelque péché qui ait scandalisé vos frères, ne balancez pas à le réparer. Si en cela vous avez quelque déshonneur à craindre, ce ne peut être que celui qui suit le péché, car il n'y eut jamais que de la gloire à le réparer. Alors vous auriez fait des mortifications étonnantes; faites aujourd'hui celles qui vous sont prescrites par les sages que l'Ecriture vous ordonne de consulter. Songez que l'obligation de faire pénitence, quelle qu'elle soit, est indispensable, et que jamais il n'y eut de véritable pénitence sans satisfaction. Punissez vos péchés, afin que Dieu vous les pardonne, et autant que vous ne vous serez point épargnés vous-mêmes, autant Dieu vous épargnera (*S. Aug., Hom.* 50 ; *Pac. in Paræn. ad Pœn.*).

3. Mais ce qui doit donner le prix à votre douleur et à votre humilité, c'est l'amour; car la pénitence, dit saint Augustin, n'a de solidité ni de certitude qu'autant qu'elle est fondée sur la haine du péché et sur l'amour de Dieu : *Pœnitentiam certam non facit, nisi odium peccati et amor Dei* (*S. Aug, serm.* 7 *de Temp.*).

Il est impossible d'obtenir la rémission de nos péchés qu'en nous convertissant à Dieu, car il nous déclare par son prophète (*Zach.*, I, 3), que ce n'est qu'à cette condition qu'il se convertit à nous. Et comment se convertit-on à Dieu? qu'en l'aimant; notre amour est le poids qui nous entraîne. Ce poids fait une continuelle impression sur notre cœur; et le cœur ému met en mouvement tout le reste.

Nous nous convertissons à Dieu de tout notre cœur, quand nous ne désirons que lui, quand nous ne craignons que d'être séparés de lui, quand nous ne nous affligeons que de l'avoir offense, quand nous ne nous réjouissons que de sa gloire : or, c'est l'amour qui règle tous ces mouvements, car nous ne pouvons nous réjouir de la possession, ni nous affliger de la perte que du bien que nous aimons. Il est impossible de nous affliger de le perdre, si nous ne nous réjouissons de le posséder, et nous ne saurions le posséder avec joie qu'en l'aimant. Ainsi tout notre cœur se convertit à Dieu lorsqu'il tend à Dieu par tout son amour.

L'absolution serait donc inutile sans un retour sincère à Dieu, et l'on retourne à Dieu, dit saint Augustin, non pas en marchant comme vers un objet sensible, mais en se portant à lui par les mouvements du cœur : *Non migrando, sed amando* (*S. Aug. Tract.* 31 *in Joan.*). Ainsi, mes frères, si vous voulez être absous efficacement, si vous voulez que l'absolution que vous recevrez dans cette fête, soit ratifiée dans le ciel, détachez votre cœur de toutes les choses terrestres qui ne sont pas dignes de l'occuper, et aimez souverainement celui qui seul est digne de le remplir : *Absolvi vis? Ama* (*Petr. Chrys.*). Ce sera pour vous une guerre bien douce, que de triompher de vos vices par les armes de cet amour.

Mais ne prétendez pas que l'absolution soit valable si vous portez au pied du tribunal un cœur plein de dureté, d'élèvement et d'amour dominant de vous-mêmes. Encore moins si vous surprenez l'absolution en déguisant à votre confesseur le véritable état de votre conscience, et en allant mentir au Saint-Esprit jusqu'aux pieds même des apôtres. Ceux qui tombent dans un si horrible excès font une confession sacrilége, et plaise à Dieu qu'il n'y en ait aucun parmi vous.

Mais combien d'autres trompent leur confesseur après s'être trompés eux-mêmes. Ils ne se font pas connoître parce qu'eux-mêmes ne se connaissent point. Souvent on se cache à soi-même par la honte que l'on a de se montrer tel que l'on est.

Nous lisons dans l'Evangile que, pendant que Jésus-Christ était à Jérusalem à la fête de Pâques, plusieurs crurent en son nom, mais qu'il ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous et qu'il n'avait besoin d'aucun témoignage, sachant assez par lui-même tout ce qu'il y avait dans l'homme : *Ipse enim sciebat quid esset in homine* (*Joan.*, II, 23).

Il n'en est pas ainsi du confesseur; il ne voit pas ce qui est dans votre cœur, aussi n'en doit-il pas croire légèrement vos paroles : il faut qu'il vous demande des œuvres, puisque, selon la règle de l'Evangile, il ne peut vous connaître que par là. Soumettez-vous donc à toutes les épreuves qu'il exigera de vous, et sachez qu'il ne deviendra difficile que pour vous faire recevoir avec plus de fruit la grâce dont il est le dispensateur.

Mais quand vous l'aurez reçue, n'en abusez point. C'est se jouer de l'absolution que de ne pas observer les conditions sous lesquelles elle a été donnée, dont une des principales est de ne plus retomber dans le péché; celle qui est suivie d'une prompte rechute, marque sans doute que le pécheur ne s'était pas bien relevé. Un pécheur, dit saint Isidore, qui, après avoir reçu l'absolution, retombe dans le péché, n'a pas été un pénitent, mais un moqueur; et paraissant demander grâce à Dieu avec soumission, n'a fait que lui insulter avec orgueil : *Irrisor est, non pœnitens, qui adhuc agit quod pœnitet; nec Deum videtur poscere subditus, sed subsannare superbus* (*S. Isid., serm.* 7 *de Temp.*).

Et quand est-ce que vous serez portés à faire une pénitence véritable, si ce n'est dans le temps de la passion de Jésus-Christ? Quand est-ce que vous aurez plus de douleur, plus d'humilité, plus d'amour, que quand lui-même vous en donne l'exemple?

Il atteste toutes les nations et tous les siècles, si l'on peut voir de douleur pareille à la sienne. L'Eglise, son épouse, le prix de ses travaux et de son sang, en est toute pénétrée durant ces saints jours. Elle ne s'occupe que des souffrances du divin patient, qui est mort pour elle, et ceux de ses enfants qui n'entreront point dans ses dispositions, ne mériteront point de participer aux grâces qu'elle en reçoit. C'est pour nous qu'il a été contrit, refuserons-nous de l'être pour nous-mêmes? La nature insensible

s'attendrit à la vue d'un si grand spectacle, l'homme pécheur serait-il le seul qui conservât une inflexible dureté ?

Que peut penser l'orgueil humain devant l'humilité de Jésus-Christ portée jusqu'à l'excès ? *Ego autem humiliatus sum nimis*, jamais personne n'est descendu de si haut, ni n'est descendu si bas ; et c'est pour cela que saint Paul exprime cette humilité par le nom d'anéantissement : *Exinanivit semetipsum. Son Père lui avait mis toutes choses entre les mains*, mais plus il se connaissait grand, plus il s'est abaissé, et sa grandeur ne lui a plu que parce que son humilité y a trouvé la matière d'un plus grand sacrifice. Après cela, mes frères, y a-t-il quelqu'un parmi nous qui ose porter le nom de chrétien et se mettre au rang de ses disciples avec un cœur qui ne respire que le faste et la vanité ? et comment l'orgueil de l'homme peut-il se soutenir devant l'Homme-Dieu humilié jusqu'à cet excès ?

Qui peut comprendre encore l'étendue d'un amour infini, et par où l'avions-nous mérité ? C'est même parce que nous ne le méritions point que nous en avons été l'objet ; Dieu n'ayant regardé pour nous que sa seule miséricorde. Quelle ingratitude et quelle injustice de n'y pas répondre par le nôtre ! En ce cas-là notre insensibilité n'est pas un moindre prodige que son amour.

Hélas ! mes frères, s'il y en a parmi vous qui se trouvent dans cette insensibilité déplorable, tiendra-t-elle contre tant de raisons de la détruire ? Un temps où tout nous promet le pardon, passera-t-il sans que nous ayons la sagesse d'en profiter ?

Omnis anima, quæ afflicta non fuerit die hac, peribit de populis suis. Tout pécheur qui ne sera pas pénétré durant ces saints jours de douleur et de componction périra du milieu du peuple. C'est la loi que Dieu avait donnée aux Juifs pour la fête de l'Expiation qui était établie pour purifier tout le peuple, et dès lors il voulut marquer que la douleur et l'humiliation sont inséparables de la sincère pénitence. J'attends de sa grâce et de vos sages réflexions que vous en profiterez, et que vous unissant à sa passion par la foi et par les œuvres, vous parviendrez à la joie de sa résurrection. *Amen.*

SERMON XLIX.

De la passion de Jésus-Christ.

Nos legem habemus, et secundum legem debet mori.
Nous avons une loi, et selon cette loi il doit mourir (*S. Jean, ch.* XIX, 7).

C'est ici un juste universel, qui renferme toute la justice et tous les justes en sa personne. Mais en même temps c'est un pécheur universel chargé de tous les péchés du monde, et une victime universelle livrée à la mort pour tous les pécheurs. Il n'était né que pour mourir, et il faut qu'il meure par la même puissance par laquelle il était né, non pas en succombant à la malice des hommes, mais en tournant la malice même des hommes à l'accomplissement de sa volonté.

C'est donc en vain que le perfide qui l'a trahi se rétracte et se désespère ; que les témoins que l'on a corrompus se contredisent et se confondent ; que celui qui le doit juger met tout en usage pour l'absoudre. Rien ne peut être favorable à sa cause, et la loi même le condamne à mourir : *Secundum legem debet mori.*

Mais puisqu'il était arrêté que l'innocent devait perdre la vie, parce que *Dieu avait mis en lui seul l'iniquité de nous tous* (*Isa.*, LIII, 6), en quelles dispositions allez-vous entendre le récit étonnant d'une mort que le soleil n'a pu voir sans en détourner sa lumière, ni la terre sans trembler par le renversement qu'elle allait souffrir dans ses lois et dans ses maximes, ni les rochers sans se briser pour confondre la dureté des Juifs déicides (*Matth.*, XXVII, 51) ; d'une mort qui a fait ouvrir les tombeaux par la destruction de la mort même, qui l'a forcée de rendre ceux qu'elle retenait dans son sein, et qui a porté les vivants les plus endurcis à frapper leur poitrine ? En quelles dispositions allez-vous entendre le récit d'un si étrange événement ?

Nous voyons par les discours que nous ont laissés les prédicateurs des premiers siècles, qu'ils étaient si accoutumés à des auditeurs pénétrés d'amour et de reconnaissance pour Jésus-Christ, que jamais ils ne leur prêchaient le mystère de sa passion, sans s'attendre à être interrompus par les gémissements de la componction et par les attendrissements de la piété. Et moi, mes frères, dois-je m'attendre à une si sainte interruption ? Du moins ne serait-ce pas résister à la parole de Dieu que de vous y opposer de cette sorte, et il serait même à souhaiter que vous prissiez plus de temps pour faire le bien que je vous prêche, et que vous m'en laissassiez moins pour vous le prêcher.

Vous seriez trop heureux, et j'aurais moi-même une trop douce consolation, si vous n'étiez pas insensibles dans un jour où tout prend de la sensibilité. Pierre pénitent pleure dans l'amertume de son cœur (*Matth.*, XXVI, 75). Les filles de Jérusalem qui suivent Jésus-Christ portant sa croix, arrosent de leurs larmes tous les chemins où il passe (*Luc.*, XXIII, 27). Les anges de paix pleurent amèrement (*Isa.*, XXXIII, 7). Et le Sauveur lui-même, dit saint Bernard, pleure d'une étrange manière, puisque toutes les parties de son corps font la fonction de ses yeux et versent des larmes de sang.

Quand on pense que la mort de Jésus-Christ est un triomphe pour nous comme pour lui, j'avoue que bien loin de la pleurer elle doit faire le sujet de notre consolation et de notre joie. Mais quand on pense aussi que c'est nous-mêmes qui l'avons causée, rien ne peut nous dispenser de pleurer sur nous-mêmes (*Luc.*, XXIII, 18) ; d'autant plus, dit saint Paul, que nous ne pouvons en recevoir le fruit qu'autant que nous la porterons dans notre corps comme le principe de sa vie glorieuse (II *Cor.*, IV, 10).

Ce sont les larmes que j'exige aujourd'hui de vous ; car la compassion humaine à laquelle je n'ai nul dessein de vous exciter, ne vous serait d'aucun mérite pour le salut, au lieu que vous le trouverez dans la douleur sincère que produira la contrition de vos péchés.

Soutenu par l'espérance de vous trouver dans cette favorable disposition, mon principal dessein est de fortifier votre foi en vous montrant dans le mystère de l'infirmité de Jésus-Christ celui de sa miséricorde et de sa puissance ; et pour cela je viens examiner avec vous quelle est la loi qui le condamne à mourir, car je trouve dans l'Evangile qu'il doit mourir selon la loi : *Nos legem habemus, et secundum legem debet mori.* Mais ces paroles qui vont servir de fondement à mon discours, doivent d'autant plus être pesées, qu'elles sont prises dans des bouches suspectes, qui n'ont aucun droit de les prononcer.

Pour démêler cette intrigue, messieurs, il faut savoir qu'il s'agit ici de trois différentes lois : d'une loi romaine, d'une loi judaïque et d'une loi divine.

Il y avait une loi romaine, par laquelle il était défendu d'exercer l'autorité royale dans la Judée, et même d'y prendre le nom de roi sans la permission de César ; jusque-là qu'Hérode fut obligé d'aller à Rome pour l'obtenir : *Omnis qui se regem facit, contradicit Cæsari* (*Joan.*, XIX, 12). Mais cette loi ne donnait aucun droit à Pilate sur celui qui disait si hautement dans la Judée, qu'*il fallait rendre à César ce qui appartenait à César* (*Matth.*, XXII, 21), et qui soutenait sa parole par son exemple en payant lui-même le tribut.

Il y avait encore une loi judaïque qui condamnait à mort les blasphémateurs : *Qui blasphemaverit nomen Domini, morte moriatur* (*Lev.*, XXIV, 16). Mais elle ne donnait pas plus de droit à Caïphe sur celui qui avait prouvé par l'accomplissement des prophéties, par une doctrine toute céleste, par une infinité de miracles, qu'il ne blasphémait point en se disant Fils de Dieu, puisqu'il l'était en effet et en vérité.

Ces deux lois ne pouvaient donc pas être exécutées contre Jésus-Christ, et jamais ne l'auraient été, s'il n'y eût eu une loi divine qui le condamnât à mourir, afin que la mort d'un seul fût le salut de tous : *Expedit ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat* (*Joan.*, XI, 50). Celle-là seule a donné droit au Père éternel de dire que son Fils devait mourir selon la loi, et les paroles de mon texte ne sont véritables que dans sa bouche.

Cela supposé, mes frères, vous voyez que ce criminel prétendu a été obligé de paraître devant trois tribunaux différents, où il a été jugé par ces trois différentes lois. Par la loi divine devant le tribunal divin, par la loi judaïque devant le tribunal ecclésiastique, et par la loi romaine devant le tribunal séculier. C'est à ce grand spectacle qu'il faut que nous assistions. Nous le trouverons ignominieux aux yeux du corps et rebutant aux yeux de la raison ; mais aux yeux de la foi, c'est là ce que nous devons adorer, aimer, imiter toute notre vie.

Suivons d'abord notre Sauveur dans le jardin des Olives devant le tribunal divin. Nous y verrons que le Père éternel juge son Fils, et qu'il le condamne selon la loi divine, qui est celle de la justice. Ce sera le sujet de la première partie de mon discours.

Après cela nous le suivrons dans la ville de Jérusalem devant le tribunal ecclésiastique, où nous verrons que Caïphe juge le Fils de Dieu, et qu'il le condamne sous le vain prétexte de la loi judaïque, mais en effet par envie. Ce sera le sujet de la seconde partie de mon discours.

Enfin nous le suivrons dans le prétoire devant le tribunal séculier, où nous verrons que Pilate juge le Roi des Juifs, et qu'il le condamne en apparence selon la loi romaine, et en effet par politique. Ce sera le sujet de la troisième.

Alors, messieurs, vous comprendrez dans toute son étendue le sens profond des paroles de mon texte. Vous verrez que la sagesse du premier juge fait entrer les passions des deux autres dans ses desseins sans participer à leur malice ; et que la justice du tribunal divin se sert de l'envie du tribunal ecclésiastique et de la politique du tribunal séculier pour accomplir le grand ouvrage de la rédemption du monde par les souffrances de l'Homme-Dieu, qui devait mourir selon la loi formée dans le décret éternel des trois personnes divines. *Nos legem habemus, et secundum legem debet mori.*

Ce serait vous offenser si, dans un jour aussi saint et aussi respectable que celui-ci, je vous demandais une plus longue et plus sérieuse attention. La mort d'un Dieu qui a rendu le ciel et la terre attentifs, vous la demande assez d'elle-même. Il faut seulement se souvenir qu'un discours de la passion ne doit être composé que de *la parole de la croix* (*I Cor.*, I, 18) ; et comme je ne dois pas *l'anéantir* en affaiblissant les vérités qui nous sont annoncées par elle, vous ne devez pas non plus vous en déclarer les ennemis, en vous révoltant intérieurement contre des vérités si étonnantes. Le vrai moyen de nous acquitter dignement et avec fruit de nos devoirs mutuels, c'est de commencer par nous glorifier avec l'Apôtre dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de perdre toute confiance en nous-mêmes pour ne la mettre qu'en elle. C'est ce que nous ferons en lui disant humblement avec l'Ecriture : *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Avant que d'entrer dans le détail de la passion de Jésus-Christ, la majesté de la religion demande que l'on établisse certains principes, pour prévenir la raison aveugle et pour fortifier la foi chancelante sur un mystère aussi inconcevable que l'est celui de la mort d'un Dieu pour le salut des hommes. Mystère qui, en faisant la confiance des humbles,

sera toujours l'écueil et la condamnation de l'orgueil humain.

1. Je commence donc par vous dire, messieurs, que ce n'est pas dans le jardin des Olives que le Fils de Dieu entend prononcer pour la première fois l'arrêt de sa mort. Son Père le lui avait déjà prononcé dans l'éternité. Lui-même s'y était soumis volontairement, et avait déclaré sa soumission dès son entrée dans le monde.

Il fallait bien que son Père le lui eût prononcé dans l'éternité, puisque saint Paul nous prêche *une sagesse que Dieu avait cachée dans son mystère, prédestinée dans son conseil, et préparée avant tous les siècles pour notre gloire* (I *Cor.*, II, 7). Sagesse, ajoute-t-il, que les démons n'ont point connue; car s'ils avaient seulement entrevu l'étrange moyen qu'elle allait prendre pour sauver les hommes, jamais ils n'auraient fait crucifier par les Juifs le Seigneur et le Roi de gloire.

Mais l'arrêt irrévocable en était déjà prononcé, et Jésus-Christ s'y était si bien soumis, que voici le langage que le même Apôtre, citant un Prophète, lui fait tenir à son Père dès son entrée dans le monde.

Hostiam et oblationem noluisti (*Ps.* XXXIX, 7; *Hebr.*, X, 5); vous n'avez voulu ni hostie ni oblation, parce qu'elles étaient trop disproportionnées à la grandeur d'un Dieu offensé, et à l'énormité de l'injure qu'il avait reçue de l'homme: *Corpus autem aptasti mihi*, mais comme je devais être moi-même la victime, seule capable de réparer cette injure, vous m'avez donné un corps passible et mortel, conforme au dessein que vous aviez de faire de moi *un homme de douleurs : Tunc dixi, ecce venio*, c'est pour cela que je vous dis au moment de mon incarnation: me voici disposé à exécuter dans le temps, l'arrêt que vous avez prononcé contre moi dans l'éternité; arrêt qui me condamne à mourir pour satisfaire à votre justice, arrêt écrit à la tête du livre qui contient le sort de tous les hommes; et le même livre qui contient cet arrêt, renferme la protestation que j'ai faite de m'y soumettre : *In capite libri scriptum est de me, ut faciam Deus voluntatem tuam.*

Voilà donc l'arrêt prononcé par le Père et accepté par le Fils. Par conséquent on ne nous propose ici rien de nouveau, puisqu'il ne s'agit que d'entendre confirmer dans le jardin des olives par le Père céleste ce même arrêt de l'éternité, et de l'y voir accepter par Jésus-Christ, comme il l'avait accepté dans l'éternité même et à son entrée dans le monde. Aussi n'entre-t-il dans ce jardin que parce qu'il avait été décidé dans le décret éternel de Dieu, qu'il y entrerait pour l'entendre prononcer de nouveau. *Il y va*, dit l'Evangéliste, *selon ce qui avait été déterminé: Secundum quod definitum est, vadit* (*Luc.*, XXII, 22).

2. Mais comme nous avons dit que cet arrêt est prononcé selon la loi divine, qui est celle de la justice, nous aurions encore quelque chose à désirer si nous en ignorions les motifs. Or, les saints docteurs, à qui Dieu les a révélés, nous apprennent avec tous les théologiens, qu'il est fondé sur une double justice, sur la justice que Dieu se doit à lui-même et sur la justice que l'homme lui doit. Écoutez-moi donc qui que vous soyez qui vous sentez esclaves du péché, et soyez pénétrés d'une juste crainte; car tout est ici contre vous. Mais dans la suite tout y sera pour vous, si, étant touchés de l'énormité de vos crimes, vous voulez bien vous appliquer les mérites du Rédempteur.

Dieu se devait à lui-même la justice de punir le péché, parce qu'il est de la nature et de la perfection de l'ordre souverain de vouloir en toutes choses la beauté de l'ordre, et que tout ce qui en est sorti par son propre déréglement doit y être remis par sa sagesse. Il y en a lui une loi aussi immuable que lui-même qui l'oblige à cette rigueur; et la miséricorde qui entreprendrait de s'y opposer, ne serait pas digne de lui, parce qu'elle le diviserait avec lui-même en attaquant la justice, et qu'il est aussi essentiel à Dieu d'être juste que d'être miséricordieux. Il ne perd ni sa miséricorde en faisant justice, ni sa justice en faisant miséricorde, mais il règle l'une et l'autre par l'ordre immuable de sa sagesse.

Que l'on déteste donc à jamais l'opinion insensée des libertins, qui ont osé dire que le péché n'offense pas Dieu. Il faut bien qu'il en soit offensé, puisqu'il le hait, et que lui qui est la justice même ne peut rien haïr injustement. Il faut bien qu'il en soit offensé, puisque pour le punir il n'a établi rien moins qu'une damnation éternelle, et que pour le pardonner il n'a pas moins fallu que la mort cruelle et ignominieuse de son Fils unique.

Car l'homme prévaricateur, se trouvant redevable envers son Dieu et incapable de lui satisfaire, devait périr avec toute sa postérité; et une perte si déplorable ne pouvait être évitée, si le Créateur par un prodige d'amour pour sa créature n'eût fait tomber la vengeance sur une victime digne de lui. *Il a été expédient qu'un seul homme mourût pour le peuple, afin que toute la nation ne périt point.* Et Dieu en a tiré sa gloire en y satisfaisant également ses attributs, sa puissance en tirant le bien du mal, sa miséricorde en pardonnant à l'homme coupable, sa justice en recevant une satisfaction proportionnée à l'injure qu'il en avait reçue, sa sagesse en ce que les intérêts de sa colère et de son amour y sont également ménagés.

Tu le disais, Caïphe, mais tu parlais alors trop bien pour parler de toi-même, et ce fut pour faire honneur à la dignité et non pas à ta personne que le Père éternel voulut prononcer par ta bouche ce qu'il avait déjà prononcé dans l'éternité contre son propre Fils, et ce qu'il lui déclare de nouveau dans le jardin des olives sur un tribunal invisible : *Expedit ut unus homo moriatur pro populo, et non tota gens pereat.*

Voilà, mes frères, et l'arrêt et ses motifs. Il faut donc que Jésus-Christ meure, puisque la loi même de la justice est contre lui; d'autant plus que saint Paul nous déclare que le péché ne pouvait être remis sans ef-

fusion de sang (*Hebr.*, IX, 12), et qu'il était raisonnable que le Père, qui est le principe de toutes choses consommât par la mort l'auteur du salut (*Hebr.*, II, 10) : *Secundum legem debet mori.*

3. Ces principes incontestables étant une fois établis, je ne craindrai pas de venir maintenant au détail, et de vous découvrir les dispositions intérieures de Jésus-Christ sur l'arrêt qui vient de lui être prononcé par justice. Vous avez vu qu'il s'y était soumis dans l'éternité et à son entrée dans le monde, volontairement : vous allez voir qu'il s'y soumet encore dans le jardin des olives, mais non pas sans peine ; et cette peine étant toute mystérieuse, c'est à moi à vous en dire les raisons, et à vous à les écouter avec une foi humble et docile, pour y trouver des motifs de grâce et de salut.

Comme jamais criminel ne parut devant un tribunal si redoutable, jamais aussi criminel ne se trouva combattu de tant de mouvements différents. Il sent ce que jamais personne ne sentit, car les maux éloignés étant l'objet de la tristesse, un même cœur ne peut pas sentir dans le même temps et pour le même sujet la tristesse et la crainte. Il n'y a que le cœur de Jésus-Christ qui en soit capable. D'un côté se trouvant, tout Dieu qu'il est, sujet à toutes les infirmités de l'homme, il craint les supplices cruels et infâmes qu'on lui prépare, et parce que de l'autre l'avenir lui est présent, il est triste : *Cœpit pavere*, voilà sa crainte et sa frayeur. *Et tædere*, voilà la tristesse et ses ennuis.

Frappé de l'image de la mort et épouvanté par la justice rigoureuse de son Père, il fait tous ses efforts pour la fléchir. *Mon Père*, dit-il, *s'il est possible, que ce calice passe et s'éloigne de moi. Néanmoins*, ajoute-t-il, *que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne* (*Matth.*, XXVI, 39). Par ces paroles si dignes de notre admiration et de notre imitation tout ensemble, il lui expose sa peine et son désir : la peine qu'il a de boire un calice aussi amer que celui qu'on lui prépare à Jérusalem ; et le désir qu'il a de le boire, tout amer qu'il est, si son Père l'ordonne absolument.

Remarquez, mes frères, l'opposition et la contrariété de ces deux sentiments dans le Sauveur. Le saint homme Job l'avait prédit longtemps auparavant par ces paroles mystérieuses : *Terrebit eum tribulatio, et angustia vallabit eum, sicut regem qui præparatur ad prælium : Il sera effrayé par la tribulation et assiégé par la tristesse, comme un roi qui se prépare au combat* (*Job*, XV, 24). Quand il y va de la conservation et de la perte d'un royaume, il n'est pas possible que les terreurs et les inquiétudes ne précèdent la bataille qui en doit décider, et qu'un cœur, tout royal qu'il est, ne se sente comme assiégé par un nombre infini de pensées différentes qui le partagent.

Ce n'est pourtant qu'une légère peinture de l'état où se trouve Jésus-Christ dans son oraison du jardin. Il ne voudrait pas mourir, parce que la nature y répugne. Il veut mourir si son Père l'ordonne. Le voilà partagé, combattu, chancelant, divisé avec lui-même. Mais ne soyons pas surpris de cette contrariété de sentiments. C'est ici un roi qui va donner une sanglante bataille, dont toutes les suites lui sont présentes, parce qu'il perce dans l'avenir : *Sicut regem qui præparatur ad prælium.* D'abord il voit une infinité de maux qui le rebutent. Etre accablé par ceux même que leur caractère oblige à défendre la cause de l'innocent. Etre poursuivi par un peuple ingrat, auquel il n'a fait que du bien. Etre abandonné des siens et blasphémé par les étrangers, ce sont là des circonstances bien terribles : *Terrebit eum tribulatio.*

Il est vrai que les biens que Dieu doit tirer de ses maux sont considérables, et la vue anticipée de tant d'âmes que sa passion doit sanctifier, relève aussi son courage abattu. Mais s'il vient ensuite à considérer que sa mort, qui devrait être la cause du salut des hommes de tous les siècles, n'empêchera pas la perte d'un nombre infini de pécheurs qui en abuseront, son cœur est alors pressé de toutes parts, et il souffre mille combats au dedans de lui-même, avant que d'en venir aux prises avec son ennemi : *Vallabit eum angustia, sicut regem qui præparatur ad prælium.*

Ce combat intérieur est si rude, que ce divin Sauveur tombe dans une désolation totale de sa sainte humanité, ce que saint Luc appelle une agonie : *Factus in agonia* (*Luc.*, XXII, 43), et sa chair sacrée qui s'ouvre de toutes parts, donne lieu au sang de couler avec tant d'abondance, que la terre en est toute trempée autour de lui ; en telle sorte que ce n'est pas ici, comme disait Job : *Un géant qui gémit sous les eaux* (*Job*, XXVI, 5), mais un Dieu qui gémit dans les flots de son propre sang, que l'excès de sa douleur pour nos péchés tire de ses veines.

De vous dire, messieurs, d'où vient une sueur si surprenante, c'est ce qu'il n'est pas possible de bien démêler. Ce divin patient, partagé entre la gloire d'un Dieu irrité auquel il est obligé de satisfaire, et entre l'ingratitude des hommes qui abuseront de sa mort, veut et ne veut pas souffrir.

Quand la mer se trouve battue de plusieurs vents opposés, tantôt elle élève dans les airs ses vagues écumantes, tantôt elle les pousse avec furie vers le rivage ; mais enfin, ne pouvant passer les bornes qui lui sont prescrites par la Providence, elle rentre en elle-même en brisant ses flots les uns contre les autres avec une impétuosité qui l'agite jusque dans ses abîmes.

Zénon de Vérone remarque une agitation semblable dans l'âme de Jésus-Christ ; il se trouve partagé entre le désir et la crainte d'une mort dont il voit les fruits et les abus. Tantôt sa volonté divine soutient sa volonté humaine, et tantôt l'humaine combat la divine. D'un côté sa faiblesse s'oppose à sa mort, d'un autre la volonté immuable de Dieu l'ordonne. Tous ces mouvements réprimés les uns par les autres se brisent, pour

ainsi dire, dans son cœur et y font comme une crise d'amour qui lui fait rejeter le sang que la crainte lui envoie pour le soutenir dans sa défaillance : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Ah! messieurs, faut-il que le péché, qui a fait la peine d'un Dieu, fasse encore le plaisir de l'homme!

Cet *homme animal et charnel qui*, selon saint Paul, *n'est pas capable des vérités qu'enseigne l'Esprit de Dieu* (I *Cor.*, II, 14), se scandalise de Jésus-Christ tremblant et affligé aux approches de sa mort, et prend cette tristesse et cette crainte pour un déréglement indigne de la constance d'un homme sage. Cet affaiblissement d'un Dieu a même paru si incompréhensible, qu'au rapport de saint Epiphane, des zélés ignorants prétendaient autrefois qu'on devait l'ôter de l'Evangile (*Epiph. Anc., cap.* 3), et que d'autres se sont ridiculement efforcés d'en tirer des preuves contre la divinité de Jésus-Christ. Mais *l'homme spirituel qui juge de tout* (*Ambr. in Luc.*) avec une lumière spirituelle, adore les faiblesses du Tout-Puissant, sachant bien qu'il ne s'est rendu faible que par le mouvement de *cette bonne volonté par laquelle il nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous* (*Eph.*, II).

Et afin que nous n'en doutassions point, dit saint Léon, il était de sa bonté de nous en convaincre en nous donnant dans ses humiliations les plus profondes des marques éclatantes de sa divinité (*S. Leo, serm. de P. Dom.*). Aussi celui que vous voyez maintenant si triste et si craintif dans le jardin des olives, fera bientôt voir de quelle force il est revêtu. Il fera une guérison miraculeuse en faveur d'un des satellites qui viendront pour l'arrêter (*Luc.*, XXII, 51). Il les renversera tous par une seule parole (*Joan.*, XVIII, 6), et ne tombera dans leurs mains que quand il s'y mettra lui-même (*Joan.*, XVIII, 4). Il voudra bien être attaché à la croix par les mains sacriléges de la cruauté et de l'injustice : mais de cette même croix qu'ils regarderont comme le supplice d'un mourant, il fera le tribunal d'un Juge, qui des deux compagnons de sa mort absoudra l'un et condamnera l'autre, fera grâce à celui qui se sera repenti de ses crimes et abandonnera l'impénitent à la dureté de son cœur (*Luc.*, XXIII, 43). Quand on le fera souffrir, toute la nature sera renversée pour faire connaître que celui qui souffre en est l'auteur (*Matth.*, XXVII, 50). Il criera en mourant (*Joan.*, XIX, 30), pour marquer que s'il le voulait il aurait encore des forces pour vivre, et avant que de mourir il baissera la tête pour appeler la mort, qui, comme dit saint Athanase, n'oserait jamais s'approcher de lui sans cet ordre (*Ath. q.* 6. *ad Ant.*).

C'est donc lui-même qui s'est réduit à l'excès de tristesse et d'accablement où nous le voyons, non par aucune contrainte, mais par le pur mouvement de sa charité : *Oblatus est quia ipse voluit.* C'est donc lui qui visiblement a fixé le temps et le genre de sa mort, puisque dans ses infirmités les plus étonnantes il dispose à son gré de la malice de ses ennemis pour exécuter par eux les décret éternels de sa sagesse. Et cela étant ainsi, messieurs, bien loin de nous scandaliser de sa crainte et de sa tristesse, reconnaissons au contraire qu'il est d'autant plus digne de notre admiration et de notre amour qu'il craint et qu'il s'afflige davantage.

Je dis de notre admiration, car il y a une grande différence entre la perfection de l'homme et celle de l'Homme-Dieu.

La perfection de l'homme consiste a s'élever au-dessus de la faiblesse de sa nature, en possédant son âme en paix dans la plus mauvaise fortune et en affrontant, avec un courage inébranlable, les périls et la mort même. Mais la perfection de l'Homme-Dieu consiste à s'abaisser au-dessous de sa nature divine, en faisant paraître en sa personne la faiblesse de l'humanité dont il s'est volontairement revêtu, et plus il est faible et infirme, plus il est digne d'admiration. Afin que j'admire saint André, il faut que je lui voie embrasser la croix et s'estimer heureux de mourir entre ses bras. Mais pour admirer Jésus-Christ, il faut que je lui voie craindre et refuser cette croix; car il n'est pas bien étonnant de voir un homme faible et un Dieu fort; c'est là le propre caractère de leur nature. La merveille consiste à voir un homme fort et un Dieu faible, un homme fort de la force de Dieu, et un Dieu faible de la faiblesse de l'homme.

Il est donc certain que Jésus-Christ est plus admirable dans l'infirmité à laquelle son amour l'a soumis que dans la puissance qui lui est naturelle. Et, pour convenir qu'il est encore plus aimable, nous n'avons qu'à considérer le dessein qu'il s'est proposé par sa mort. En mourant il a voulu nous donner les marques les plus sensibles de son amour, et certainement, dit saint Bernard, il ne nous en aurait donné aucune, s'il eût souffert la mort sans répugnance. Mais quand nous le voyons descendre jusque dans le fond de nos misères et accepter cette mort pour nous avec tout ce qu'elle a de plus effroyable, c'est alors que nous ne pouvons plus douter de son amour ni lui refuser le nôtre sans injustice.

D'autant plus qu'il ne devait pas être seulement notre rédempteur, mais encore notre modèle, et que s'il n'eût témoigné aucune faiblesse dans sa passion, il n'aurait pu nous servir d'exemple dans les afflictions qui nous arrivent. Il a donc voulu être faible pour nous apprendre que nous pouvons l'être sans intéresser notre vertu; pour nous apprendre que les peines intérieures que nous ressentons ne sont pas des péchés, mais des marques de l'infirmité humaine, mais des sentiments naturels que l'on ne saurait condamner, à moins que l'on ne condamnât notre nature et celui qui en est l'auteur. Laissons à l'orgueil des philosophes, cette insensibilité stupide qu'ils exigeaient de leur sage. Dieu ne demande point aux chrétiens une vertu impossible.

Jésus-Christ a craint la mort pour nous apprendre qu'une pareille crainte nous est

permise. Il a prié son Père de l'en délivrer pour nous apprendre que nous pouvons lui faire la même prière. Mais quand il a vu que son Père se déclarait contre lui, il s'est soumis à sa volonté pour nous apprendre à nous y soumettre, et c'est ainsi qu'il a soutenu et sanctifié la vertu de l'homme chrétien.

O tristesse mortelle de mon Sauveur, puisque vous êtes si admirable et si aimable, vous serez l'abîme heureux où je plongerai désormais toutes mes peines. O âme de Jésus *triste jusqu'à la mort*, faites-moi participant d'une tristesse que je dois préférer à toutes les joies de ce monde. Puisque c'est pour l'amour de moi que vous la souffrez, et que ce sont mes péchés qui vous l'ont causée, il est bien juste que je la souffre à mon tour. Chassez de mon cœur *la tristesse du siècle qui opère la mort* (I *Cor.*, VII, 10). Mettez-y *celle qui est selon Dieu et qui produit la pénitence pour le salut*, afin qu'à force de m'affliger de mes péchés je me rende digne *d'entrer dans la joie de mon Seigneur et de mon Maître* (*Matth.*, XXV, 21).

Je parle ainsi, mes chers auditeurs, pour vous comme pour moi, et je ne crains pas que, dans ce saint jour, votre cœur me désavoue. Je crois aussi votre foi suffisamment éclairée sur la loi de la justice qui a fait condamner Jésus-Christ devant le tribunal divin, à mourir pour tous les péchés du monde; et, sachant qu'il ne s'est rendu faible que pour l'amour de nous, je vous crois même aussi reconnaissants de sa résistance que de sa soumission à un arrêt si sévère. Suivons-le maintenant devant le tribunal ecclésiastique où la malice des hommes et la rage des démons vont exécuter par envie ce que Dieu avait ordonné par justice, et ce sera le sujet de la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Quand nous ne saurions point, par la foi à l'autorité de laquelle nous avons le bonheur d'être soumis, que le spectacle d'un Dieu souffrant qui a été, aux yeux profanes de l'impiété, un sujet de dérision et de scandale, est aux yeux de la piété un sujet d'admiration, la droite raison pleinement convaincue du fait ne nous permettrait pas de croire qu'un événement si étrange n'eût rien de mystérieux (*Aug. in Joan.*, *Tract.* 117).

Et en effet les Juifs, dont vous allez voir les excès horribles, ne sont ici que les exécuteurs de ce qui avait été prédit et figuré durant tous les siècles ; et comme dit saint Léon, au même temps que les mains impies de ces hommes furieux commettent le mal qui leur est propre, elles servent à la charité infinie du Rédempteur et font voir dans ses tourments le sacrifice le plus saint et tout à la fois le plus énorme de tous les crimes. Crime, dont les Juifs demeurent coupables sans participer à la sainteté du sacrifice qui pourrait l'expier, et sacrifice que Dieu accepte sans avoir égard à la malice de ceux qui en sont les ministres. *Dum proprio incumbunt sceleri, famulatæ sunt redemptori* (*S. Leo de P. D.*, *serm.* 11).

Vous sentirez vivement, mes frères, la force d'une vérité si au-dessus de l'humain, si vous considérez comment le Père qui immole le Fils, et le Fils qui s'immole lui-même avaient préparé l'univers à la foi de cet ineffable mystère par une puissance invincible et par une suite d'événements remarquables qui tendaient tous à la même fin.

Le Père ayant résolu dans l'éternité de livrer son Fils à la mort dans la plénitude du temps, a commencé avec le temps même à nous donner des figures anticipées de cette mort, afin que quand nous la verrions arriver il ne nous restât aucun doute qu'elle n'arrivât pas selon ses ordres. Car, comme dit saint Paul, Jésus-Christ *était la fin de la loi* (I *Cor.*, X, 11), le nouveau Testament était caché dans l'ancien, et la plupart des choses, que faisaient les Juifs, étaient des signes de ce que le Sauveur devait faire.

Il nous en a donné d'abord une image dans le premier homme en tirant la femme de son côté (*Gen.*, II, 21), car selon la remarque de saint Augustin (*in Joan.*, *Tract.* 120), Adam endormi sous un arbre était la figure de Jésus-Christ mort sur la croix, et Eve la figure de l'Eglise qui est sortie du côté ouvert de ce Sauveur. Abel massacré par son frère nous a représenté Jésus-Christ mis à mort par ceux de sa nation (*Gen.*, IV, 8). Isaac portant le bois de son sacrifice a été une image fidèle de Jésus-Christ portant sa croix (*Gen.*, XXII, 6). Jésus-Christ vendu aux pharisiens par son propre disciple a eu un sort semblable à celui de Joseph vendu aux Ismaélites par ses propres frères (*Gen.*, XXXIX, 1). Jonas sortant du sein d'une baleine après trois jours, nous a figuré Jésus-Christ sortant de même de son sépulcre (*Jon.*, III, 1). David enfin terrassant Goliath avec cinq pierres a été une parfaite figure du Sauveur vainqueur du démon par les cinq plaies qu'il a reçues.

C'est donc le Père qui immole le Fils, puisqu'il a pris soin de nous le faire voir par avance vendu en la personne de Joseph, portant sa croix en celle d'Isaac, mort en celle d'Abel, ressuscité en celle de Jonas, triomphant du démon en celle de David, produisant l'Eglise en celle d'Adam. Et tout cela, messieurs, est arrivé de la sorte, afin que nous regardions la mort Jésus-Christ, non pas comme un supplice dont les juges et les bourreaux aient été la cause principale, puisqu'ainsi elle serait un sujet de scandale pour les chrétiens comme elle l'a été pour les Juifs; mais afin que nous regardions cette mort comme un mystère où les Juifs, instruments malheureux de la justice et de la sagesse de Dieu, accomplissent sans le savoir une infinité de figures qui avaient été tracées de l'agneau immolé depuis le commencement du monde : *Agni, qui occisus est ab origine mundi.*

Ajoutez à cela que dès le moment que le Père éternel a cessé de nous donner des figures de son Fils, son Fils lui-même a commencé de nous marquer dans le cours de sa vie ce qu'il devait faire et souffrir dans le cours de sa passion, pour nous faire voir que

de son côté il concourait à accomplir la volonté de son Père, et que sa mort était une œuvre menée de loin dont la résolution était prise entre eux (*Sap.*, VII, 3); un dessein profond que toute la prudence humaine était incapable de méditer ni de conduire.

Il pleure dans la crèche, et ses larmes prophétiques nous avertissent qu'il pleurera dans le jardin des olives. Il verse du sang à la circoncision (*Luc.*, II, 21), et ce sang est un présage de celui qu'il versera dans le prétoire. Les mages lui offrent de la myrrhe (*Matth.*, II, 11), et leur présent nous dit par avance qu'il en sera abreuvé dans sa passion et parfumé dans son sépulcre. Il parle de sa sortie du monde sur le Thabor (*Joan.*, XIX, 39), et il en sort sur le Calvaire. Il parle d'un baptême (*Luc.*, IX, 31), dont il désire l'accomplissement avec ardeur, et ce baptême de sang s'accomplit enfin sur la croix. D'où il faut conclure que, comme il ne se fait rien dans cette passion douloureuse que le Père n'ait ordonné, il ne s'y fait rien aussi que le Fils n'ait accepté volontairement. Le Père livre son Fils à la mort par une souveraine justice. Le Fils se livre lui-même à la mort par une souveraine charité.

Ce fondement inébranlable étant une fois posé, nous pouvons maintenant examiner, avec une foi plus éclairée, la part que les ennemis de Jésus-Christ ont eue à sa mort, et nous verrons devant le tribunal ecclésiastique que sous le vain prétexte de la loi judaïque que nous avons rapportée, l'on n'est animé que par l'envie, qui seule décide de la conduite du grand prêtre et de celle de son conseil passionné. Je dis que nous le verrons, à moins que nous ne soyons plus aveugles qu'un païen même qui le reconnaît : *Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum.*

Nous verrons cette envie, tantôt se cacher par les artifices qu'elle met en usage, tantôt se produire par les violences qu'elle exerce, et partout nous serons inexcusables si nous ne concevons une juste horreur pour ce vice diabolique qui se nourrit lâchement des vertus d'autrui, et qui a fait dire à saint Ambroise, que Dieu déteste les envieux jusqu'à détourner d'eux les merveilles de sa bonté, parce qu'ils les persécutent dans les autres : *Aspernator Dominus invidorum est* (*Ambr.*, *in Luc.*, *l.* IV).

L'envie des prêtres de la loi s'était déjà découverte dans ces assemblées impies où ils avaient si souvent délibéré sur les moyens de se défaire de Jésus-Christ (*Joan.*, XI, 47), parce, disaient-ils, qu'il obscurcissait leur réputation par ses miracles, et que tout le monde les quittait pour le suivre; par où nous pouvons juger de la justice des raisons sur lesquelles l'envie se fonde.

Mais ceux qu'ils chargeaient de l'arrêter, tantôt revenaient charmés et édifiés de sa parole (*Matth.*, XXII, 33); tantôt n'osaient rien entreprendre de peur que le peuple ne se déclarât contre eux (*Matth.*, XXI, 46); tantôt il s'échappait de leurs mains sans être vu de personne (*Luc.*, IV, 30). En un mot rien ne leur réussissait, parce qu'il était maître de son sort et que l'heure marquée par sa charité n'était pas encore venue : *Quia nondum venerat hora ejus.*

Mais aujourd'hui tout change de face, parce que c'est l'heure des ennemis de Jésus-Christ et le temps que lui-même a livré à la puissance des ténèbres : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.* Ils envoient une troupe de gens ramassés, qui vont où le perfide Judas les conduit, et cet enfant de perdition n'a pas plutôt employé le baiser de paix à l'action la plus contraire à la paix, que toute la troupe déchaînée se jette sur l'adorable Jésus. Ces Philistins orgueilleux, envoyés par la synagogue, devenue alors une Dalila trompeuse et infidèle, ne trouvent plus d'obstacle qui les empêche de fondre sur ce redoutable Samson : *Philisthiim super te, Samson* (*Jud.*, XVI, 9).

On ne vit jamais dans un homme tant de force qu'en eut Samson, et jamais aussi on n'y vit tant de faiblesse. C'est, dit saint Augustin, la figure de Jésus-Christ durant sa passion. Tantôt il agit, et tantôt il souffre. Il agit, pour montrer sa force. Il souffre, pour faire paraître sa faiblesse : *Operatus est ut fortis, passus est ut infirmus.* Et pourquoi ces contrariétés étonnantes? C'est qu'il est tout ensemble fils de Dieu et fils de l'homme, et, qu'en ces deux qualités il faut, pour établir notre foi, qu'il nous découvre sa force divine et sa faiblesse humaine. Aussi sa force se découvre-t-elle dans tout son éclat, lorsqu'avec une seule parole il renverse une troupe ennemie. Il montre par là que tout être créé n'est rien devant l'Etre incréé; que tout ce qui est par participation n'est rien devant celui qui est par lui-même, et que toutes les fois que Dieu dit : *Ego sum, je suis*, il faut que toute créature se confonde devant lui et retombe dans son néant; mais sa faiblesse se découvre bien aussi, lorsque cette troupe insolente le traite avec les dernières indignités.

Remarquez ici, mes frères, l'ouvrage cruel de l'envie, et remarquez-le pour le détester. L'envie est la fille malheureuse de l'orgueil et de la malignité, et sa fatale origine la fait naître ennemie du mérite. C'est par l'artifice et la violence de cette passion lâche et inhumaine que Caïn a massacré son frère Abel, que les enfants de Jacob ont vendu Joseph, que Saül a persécuté David, et qu'enfin les Juifs ont mis à mort le souverain juste, dont ces autres justes persécutés n'avaient été que la figure (*Greg.*, *pap.*, *Mor. l.* V, *c.* 31). Mais souhaiter que les saints ne soient pas exposés à l'envie, c'est souhaiter qu'ils ne soient pas saints. Leur sainteté même excite l'envie, l'envie leur suscite des ennemis, les ennemis les font souffrir, et les souffrances les sanctifient et les couronnent. Nous le voyons ainsi dans notre chef, et toujours on le verra dans ses membres.

Dans la maison d'Anne, cette envie maligne, qui n'ose éclater d'abord, cherche à tirer de lui, à l'occasion de sa doctrine, quelque réponse dont elle puisse colorer une sentence injuste. Mais *c'est en vain*, dit le

Sage, *que l'on tend des filets aux yeux des oiseaux qui ont des ailes* (*Prov.* I, 17). Il n'appartient pas à la malice des hommes la plus artificieuse de surprendre la sagesse de Dieu.

Interroga eos qui me audierunt : Interrogez, lui dit le Sauveur, *ceux qui m'ont entendu*. Ce prédicateur irréprochable ne craint point d'abandonner sa doctrine au témoignage même de ses ennemis. Jamais il n'a débité, à la manière des novateurs, ni maximes captieuses, ni dogmes dont il ait fait mystère ; et, si ce pontife voulait se servir du moyen qu'il lui donne pour connaître la vérité, Pierre lui répondrait pour tous ses auditeurs, que ce divin prédicateur a *les paroles de la vie éternelle* (*Joan.*, VI, 69). Si le témoignage du disciple qui loue son maître lui paraissait suspect, le peuple qui l'a entendu en tant d'occasions, ne manquerait pas de lui dire, qu'*il a bien fait toutes choses, puisqu'il a fait entendre les sourds et parler les muets* (*Marc.*, VII, 37). Et s'il récusait encore le témoignage du peuple qu'il prétend que Jésus a séduit, les ministres mêmes de sa fureur, oui les soldats qui l'ont arrêté par son ordre, témoigneraient que *jamais homme n'a parlé comme cet homme* (*Joan.*, VII, 26).

Il n'y a donc point de prise sur la doctrine de Jésus-Christ, et malgré tous ses envieux, elle sera toujours sainte, toujours pure, toujours admirable, non-seulement au temps de sa passion, mais dans tous les siècles, non-seulement dans sa bouche, mais dans celle de son Eglise qui, étant inspirée et conduite par lui-même, dira toujours anathème à l'erreur.

Mais la vérité simple et intrépide, bien loin de toucher les cœurs mal disposés, les irrite, et l'on a toujours vu les flatteurs faire leur cour aux dépens de la justice et de l'innocence. La réponse sage et modérée du Sauveur, qui devrait convaincre et confondre tout à la fois, ne sert qu'à enhardir l'insolence et la brutalité d'un soldat. Les lois les plus communes mettent les plus grands criminels à couvert des insultes des particuliers, ici elles ne sont pas même observées à l'égard des innocents, puisque l'on souffre que l'impie ose lever sa main sacrilége sur l'oint du Seigneur. Voilà, cœur envieux, jusqu'à quel excès tu te portes, quand la lumière de la vertu, qui éclaire tout le monde, ne fait que te brûler.

Dans la maison de Caïphe, l'envie met encore tout en usage pour pouvoir condamner l'innocent dans les formes. Mais elle s'embarrasse toujours faute de témoignage suffisant, et le *mensonge de l'iniquité retombe sur elle-même* (*Ps.* XXVI, 18). Ces juges passionnés ne cherchent la vérité, comme tant d'autres, que pour se parer de la gloire de la chercher et pour mieux cacher la honte de ne la pas suivre.

Enfin, qui de nous ne tremblera sur un si horrible événement, et qui ne craindra les suites funestes de l'envie, dont le caractère odieux est de ne vouloir jamais se détromper Plus la vérité se découvre, plus elle aveugle et endurcit par son éclat les cœurs que l'envie possède; car le Sauveur n'a pas plutôt déclaré en termes exprès, qu'il est *le Christ Fils de Dieu*, que cette envie cruelle, qui alors devrait s'anéantir, se manifeste dans toute sa violence. Plus le Messie se fait connaître à ceux mêmes qui font profession de l'attendre, plus il est jugé digne de mort, et l'injustice de cet arrêt est couverte malignement de la justice de la loi judaïque, comme si elle pouvait s'y rapporter.

Voilà donc ce divin Sauveur abandonné à la licence des soldats romains et à la fureur de la populace juive, et le prophète Jérémie avait prédit en deux mots la rage que l'on devait exercer contre lui : *Dabit percutienti se maxillam : Il tendra la joue à celui qui le frappera* (*Thren.*, III, 30) ; voilà l'affront insigne qu'il reçoit dans la maison d'Anne. *Saturabitur opprobriis : Il sera rassasié d'opprobres*, c'est ce qu'on lui fait endurer chez Caïphe, où l'on couvre d'ordures ce visage céleste que *les anges mêmes désirent de voir*, où l'on met un voile sur les yeux de celui qui pénètre le fond des cœurs, où l'on traite de faux Prophète celui qui a inspiré les Prophètes. On fait un jeu et un divertissement public de sa personne sacrée. La folie se joue de la sagesse, et par une ingratitude horrible, Jésus-Christ ayant pleuré sur Jérusalem, on voit ici Jérusalem rire sur Jésus-Christ.

L'Evangéliste n'en dit pas davantage. Il se contente d'insinuer qu'il passa le reste de la nuit avec cette troupe mutinée. D'où l'on peut inférer que le Prophète en a plus vu que l'Evangéliste n'en a dit, puisque cette expression surprenante : *Il sera rassasié d'opprobres*, nous marque en la personne du Sauveur une faim insatiable de souffrances, et en celle de ses ennemis un nombre infini d'affronts et d'ignominies qu'ils lui font souffrir.

Ah! mes chers auditeurs, qu'il y aurait ici de réflexions à faire sur Jésus-Christ et sur nous! Je n'en ferai qu'une sur Jésus-Christ, mais je vous prie de la faire sérieusement avec moi.

C'est que par un changement des plus inouïs et des plus terribles, l'attouchement de son corps, autrefois si salutaire, devient aujourd'hui pernicieux. Tous ceux qui avaient le bonheur de toucher ce corps sacré pendant sa vie, en recevaient des secours sensibles, parce qu'*il en sortait une vertu* (*Luc.*, VI, 19), qui rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques. Et lorsque Jésus-Christ est près de mourir, les scélérats qui l'approchent, trouvent la mort de leur âme dans l'attouchement de son corps. Tant il est vrai qu'il ne suffit pas de toucher Jésus-Christ et qu'il faut savoir en quelles dispositions on le touche; car, comme il donne la vie à ceux qui le touchent avec des mains pures, il l'ôte aussi à ceux qui ont la témérité de le toucher avec des mains sacriléges.

La réflexion qu'il y aurait à faire sur nous serait de rechercher ceux qui continuent de méconnaître et de maltraiter Jésus-Christ, et nous en trouverions un nombre infini. Tant d'infidèles qui le combattent dans ses mem-

bres ; tant d'hérétiques qui, après avoir rompu l'unité de son corps, se rompent eux-mêmes ; tant d'impies qui, sans avoir examiné l'origine et les suites de sa religion, *blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils savent;* tant de libertins qui sont scandalisés de sa croix et qui la prennent pour une folie ; tant de mauvais chrétiens qui profanent ses mystères : tous ceux-là le méconnaissent ou l'abandonnent, et à Dieu ne plaise que nous soyons jamais de ce nombre malheureux !

Mais la réflexion la plus naturelle qui nous reste à faire sur nous, qui nous glorifions de la qualité de disciples de Jésus-Christ, c'est de considérer si l'envie, qui a enflammé les Juifs contre lui, ne nous enflamme pas aussi contre nos frères ; et nous reconnaîtrons la vérité de ce que dit saint Augustin, que *l'orgueil nous fait aimer notre propre excellence, et que l'envie nous rend jaloux de celle des autres* (*Aug., in Ps.* XLI, 58). Nous trouverons qu'il suffit qu'un homme ait des qualités qui le fassent paraître dans le monde, pour être l'objet de l'envie de ceux qui prétendent aux mêmes avantages que lui. De l'envie du mérite on passe insensiblement à la haine de la personne, et après la haine viennent bientôt les calomnies, les injustices et les affronts : car le feu de l'enfer, dit l'Ecriture, n'est pas plus cruel que le feu qui dévore les envieux : *Dura sicut infernus æmulatio* (*Cant.*, VIII, 6).

Ah ! que le crime est à craindre lorsqu'il triomphe, et que saint Grégoire a eu raison de dire qu'il n'est point de vice si redoutable que celui qui naît *de la victoire des vices !* Le premier péché que l'on commet sert toujours d'exemple et de moyen pour en commettre une infinité d'autres, et quand on a franchi le pas le plus dangereux, où ne monte-t-on point ?

Eût-on cru d'abord que l'envie des Juifs dût avoir des suites si funestes ? Il est vrai qu'ils cherchaient depuis longtemps les moyens de perdre Jésus-Christ ; mais enfin, quelque grande que fût la rage dont leur âme était possédée, ils étaient toujours retenus, ou par la force de la vérité qu'ils n'avaient pas le front de démentir, ou par la loi naturelle, qui met l'innocent à couvert des outrages. Mais, dès qu'ils ont fait le premier pas, à quels tourments ne l'ont-ils pas exposé, et jusqu'à quel excès d'injustice et de violence n'ont-ils pas poussé l'ouvrage monstrueux de leur fureur !

D'abord on ménage son frère, ou plutôt on se ménage soi-même, parce que la honte retient ; mais dès que le masque est levé, on ne garde plus de mesure, on accable l'innocent, on persécute le mérite, on trahit la vérité. Envie, haine, inimitié, tout s'en mêle ; orgueil, intérêt, religion, tout y entre, et rien ne coûte, pourvu que l'on aille à ses fins.

Hélas ! mes frères, s'il est vrai que l'envie soit un des péchés dominants de la cour, apprenez aujourd'hui à détester un vice si abominable, qui, comme nous le voyons ici, fait tomber peu à peu dans une plénitude d'injustice et enfin dans un tel débordement de crimes, qu'alors il n'y a plus rien qui échappe à la dépravation du cœur humain.

Nous en allons voir les preuves étranges dans la mort du Saint de saints, et pour cela nous n'avons plus qu'à le suivre du tribunal ecclésiastique où l'envie vient de le condamner, au tribunal séculier où la politique le va poursuivre ; et c'est ici la dernière partie de mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

On s'étonne d'abord, mes frères, que l'innocence de Jésus-Christ étant si connue, et des pharisiens, ses ennemis déclarés, qui sont réduits à la nécessité honteuse de se servir de faux témoins ; et de Judas, qui publie dans son désespoir qu'*il a péché en livrant le sang innocent* (*Matth.*, XXVI, 60), et dont le corps, crevé par la rage, fait voir ses entrailles répandues à toute la ville de Jérusalem (*Matth.*, XXVII, 4) ; et de Pilate, qui déclare qu'il *ne trouve point de cause de mort dans les accusations que l'on forme contre lui, et qui s'en lave les mains devant tout le peuple* (*Joan.*, XVIII, 38) ; et de la femme de ce juge, qui lui fait dire *de ne se point embarrasser dans l'affaire de cet homme juste* (*Matth.*, XXVII, 19), on s'étonne, dis-je, d'abord qu'une innocence si reconnue soit condamnée et qu'il faille que le juste meure.

Mais pourquoi s'en étonner, puisque c'est pour cela même qu'il doit mourir, et que c'est ainsi que l'avait marqué son prophète ? *Abscissus est de terra viventium, eo quod iniquitatem non fecerit* (*Isai.*, LIII, 8). Il sera retranché, disait Isaïe, de la terre des vivants, parce qu'il n'aura point commis d'iniquité.

Il semble qu'en cela l'ordre de la justice soit renversé ; c'est néanmoins la justice qui l'ordonne de cette sorte. Si Jésus-Christ était coupable d'un seul péché, il ne mourrait point, il faudrait au contraire qu'un autre mourût pour lui ; mais parce qu'il est le seul innocent, il faut qu'il meure pour tous les coupables.

Pilate ne comprenait donc pas la force de ses paroles, quand il déclarait si hautement qu'il ne *trouvait aucune cause de mort dans cet homme.* C'est cela même qui était la cause de sa mort, parce que lui seul n'était point chargé de ses propres péchés, lui seul était digne d'expier les péchés des autres ; et c'est en souffrant une mort qu'il n'avait pas méritée qu'il a mérité de délivrer tous les hommes de la mort : *Abscissus est de terra viventium, eo quod iniquitatem non fecerit.*

Tous les efforts que ce gouverneur de la Judée va donc faire pour le sauver seront à la postérité des témoignages authentiques de son innocence, car il n'y eut jamais d'accusé plus innocent que celui qui est absous par le juge même qui le condamne ; mais cette même postérité détestera l'énorme contradiction du juge qui le reconnaît innocent, et qui ne laisse pas de le condamner.

Il est vrai qu'il s'applique d'abord à le délivrer des mains de ses ennemis, mais toujours par des inventions ou honteuses, ou

cruelles, qui ne font que redoubler le supplice de celui-là même qu'il veut sauver : ce qui montre évidemment que la prudence de la chair se confond tellement dans les fausses lumières dont elle s'éblouit, qu'elle ne va souvent que par le mal au bien même qu'elle veut faire, et qu'il se trouve à la fin que, faute de droiture et de courage, elle ne fait aucun bien.

C'est ce qui paraît dans la conduite de Pilate. Frappé du crime énorme qu'on veut l'obliger de commettre envers Jésus-Christ, le premier moyen que lui suggère sa politique est d'en refuser le jugement. Le secours qu'il refuse, contre son devoir, à l'innocence opprimée lui fait confondre le juste avec un scélérat. Voulant s'opposer à la passion des Juifs, il en devient le ministre en faisant flageller le Saint des saints de la manière la plus inhumaine et la plus indigne. En le montrant chargé d'opprobres et couvert de plaies, il veut faire passer pour une grâce la plus insigne cruauté. Enfin, de crime en crime il tombe dans le dernier et le plus grand de tous, et croit se justifier en lavant ses mains, lorsqu'il salit son âme par un déicide. Jugez par là, mes chers auditeurs, du caractère odieux de ces mondains politiques qui ne l'ont que trop imité.

Persuadé de l'innocence de Jésus-Christ, ce juge veut bien ne la pas opprimer, mais il n'a pas le courage de la défendre. *Vous n'avez qu'à le prendre*, dit-il aux Juifs, *et à le juger vous-mêmes selon votre loi.* Or, il n'ignore pas qu'ils le haïssent et que c'est le perdre que de le livrer entre leurs mains : sa politique le rend donc coupable du mal qu'il n'empêche pas.

Non, non, messieurs, on n'en est pas quitte devant Dieu pour se récuser soi-même, pour feindre une maladie, pour prendre le prétexte d'un voyage, pour colorer sa timidité par des raisons de prudence et peut-être même de piété; il faut juger, quand l'occasion s'en présente, et juger pour défendre la cause de l'innocent, pour abattre le puissant qui opprime le faible, pour rendre témoignage à la vérité.

Le premier conseil de sa politique est donc un crime, et de plus un crime inutile ; car les Juifs refusent de juger Jésus-Christ, sur ce que les Romains, en les rendant tributaires, leur en avaient ôté le pouvoir. Mais, comme dit saint Augustin, en leur défendant de faire mourir les coupables, ils ne leur avaient pas défendu d'absoudre les innocents. Ils persistent néanmoins à demander sa mort à Pilate, comme si l'on était moins criminel de faire le mal par autrui, sous prétexte qu'on ne peut ou qu'on n'ose le faire soi-même.

Que fera donc cette politique qui n'ose résister en face à l'iniquité? elle cherche un autre moyen de se tirer d'intrigue; elle a recours aux bons offices et veut faire jouir le criminel prétendu du privilége de la solennité pascale. Aveugle, qui ne comprend pas que quand une fois le cœur est ulcéré par une haine invétérée, il peut aussi bien haïr la vertu que le vice et se figurer même le vice dans la vertu. Et que produit en effet cette invention malheureuse du respect humain? elle fait qu'un séditieux et un homicide est préféré à Jésus-Christ (*Joan.*, XVIII, 40).

Hélas ! mes frères, nous avons horreur tous tant que nous sommes du choix injuste qu'ont fait les Juifs, cependant combien de fois regardons-nous sans sentiment et sans réflexion la préférence horrible que nous faisons tous les jours du démon à Dieu? Sans même que la haine nous aveugle, il suffit que la fausse prudence s'en mêle, pour renverser tout dans notre esprit. Alors ce n'est plus la réalité des choses qui nous touche, ce sont certaines manières de les concevoir, et nous devenons sensibles ou insensibles aux mêmes réalités, selon que nous les regardons par diverses faces. Quelquefois même nous parvenons à un tel degré d'aveuglement et de prévention, que le bien nous paraît un mal et le mal un bien.

Ç'a été l'affreuse situation des Juifs en demandant la mort de Jésus-Christ à Pilate, et Pilate lui-même, pour n'avoir pas le courage de se déclarer hardiment contre l'injustice, la commet de plus en plus, en condamnant le Sauveur au supplice des esclaves rebelles; dans la pensée qu'à la vue d'un objet si digne de pitié, l'humeur farouche de ses ennemis s'adoucira, et qu'à la fin ils consentiront à l'élargissement de ce juste persécuté. Mais combien grande est son erreur ! Il croit s'exempter par là de le condamner à la mort, et par là même il devient plus faible pour résister à ceux qui la demandent; car un crime n'est pas le préservatif d'un autre crime, c'est au contraire une disposition pour y tomber.

L'ordre en est à peine donné, que mon Sauveur attaché à une colonne, plus par son amour, dit saint Bernard, que par la main des bourreaux, souffre pour l'expiation de nos péchés la honte de la nudité avec les efforts de la rage la plus inhumaine. Aussi le prophète, qui l'avait prédit, s'était servi d'une expression bien étonnante : *Supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (*Psal.*, CXXVIII, 3). Comme l'on bat le fer sans compassion, parce qu'il est insensible, et qu'au lieu de dépérir sous le marteau, il s'y fortifie, de même ces barbares frappent sur le corps du Sauveur sans en être émus. Ils impriment sur le corps le plus délicat qui fut jamais des flétrissures profondes, et à l'imitation de ceux qui labourent la terre, ils y font comme des sillons de plaies ; car c'est la force de l'expression hébraïque, *supra dorsum meum araverunt peccatores*. Expression vraiment divine, puisque la chair adorable de Jésus-Christ était alors comme une terre mystique, qui étant pour ainsi dire cultivée et labourée par les tourments, devait produire, comme nous le voyons, une moisson abondante de chrétiens.

Le prétoire en retentit, et le sang coule de toutes parts. Hé! Seigneur, il n'en fallait qu'une goutte pour racheter mille mondes.

Pourquoi prodiguer un sang d'une telle valeur? La justice de votre Père se serait bien contentée de moins. Mais le prophète nous l'avait bien dit, et nous le voyons avec une confusion extrême, que votre amour est plus libéral que sa justice n'est rigoureuse, et que vous aviez résolu de racheter abondamment nos péchés. *Copiosa apud eum redemptio.*

C'est ainsi que Pilate outrage le juste, comme s'il n'eût pu autrement arrêter la fureur d'un peuple séditieux. Et que pouvait lui suggérer une politique insensée, qu'une miséricorde cruelle? En cet état pitoyable, où Isaïe, plutôt évangéliste que prophète, l'avait représenté comme *un objet de mépris*, comme *le dernier des hommes*, comme l'homme *de douleurs*, comme *frappé de Dieu* (*Isa.*, LIII, 3), et réduit aux humiliations les plus profondes, Pilate le montre aux Juifs; et il a bien raison de leur dire, *voilà l'homme*, car il ne reste que lui seul d'homme dans toute la ville de Jérusalem. Tous les autres sont des bêtes farouches, comme les appellent les prophètes (*Psal.* XXI), suivant l'explication de saint Augustin. Tous les efforts sont inutiles, pour attirer leur compassion. Ils le traitent toujours de séducteur et de séditieux, et voyant que Pilate résiste trop longtemps à leurs efforts, ils le prennent par son faible, en le menaçant, s'il ne le condamne, de la colère de César. *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris.*

En voilà trop, messieurs, pour engager un politique à tout entreprendre. Il n'était pas sans amour pour la justice, mais il aimait encore plus la fortune. C'était son Dieu, auquel il fallait sacrifier, et pour lequel il craignit, lors même qu'il n'y avait rien à craindre, puisque lui seul avait l'autorité en main. Il avait raison de vouloir être fidèle à son prince, et de prévenir tout ce qui aurait pu troubler l'Etat. Mais il fallait mieux examiner si celui que l'on accusait de ce crime en était coupable: et comme il se serait convaincu de plus en plus qu'il ne l'était pas, il fallait détruire la noirceur de cette calomnie, et en faire porter la peine aux calomniateurs. Mais vaincu par sa propre timidité, il se rend, et sous le vain prétexte de la loi romaine, il prononce qu'ils n'ont qu'à le crucifier. *Tunc ergo tradidit eis illum, ut crucifigeretur* (*Joan.*, XIX, 16).

Voilà donc l'arrêt définitif et irrévocable, qui confirme, si j'ose m'exprimer de la sorte, celui du Père Eternel, dont la sagesse adorable se sert de l'envie du tribunal ecclésiastique et de la politique du tribunal séculier, pour accomplir ce qu'il avait déterminé avant tous les siècles, fait prédire par tant de prophéties, et promis par tant de figures de l'ancienne loi. *Nos legem habemus, et secundum legem debet mori.*

Après cela, mes chers auditeurs, qu'avons-nous qu'à nous confondre, en admirant le moyen qu'il a plu à Dieu de prendre pour opérer notre rédemption? Ne nous égarons point dans de vains raisonnements. Si comme tout-puissant il n'a pas fait ce qu'il pouvait faire, comme infiniment sage il a fait ce qu'il devait faire; et puisqu'il a choisi ce moyen par préférence à tout autre, il fallait qu'il fût le plus convenable comme le plus nécessaire, pour guérir les plaies de l'orgueil humain.

Le Sauveur ainsi condamné est livré à la discrétion des Juifs et des païens, et celui que l'Ange et Elizabeth ont appelé *le fruit béni du sein de Marie* (*Luc*, I, 42), devient la malédiction, dit saint Paul, pour consoler les innocents que les injustes maudissent: *Factus pro nobis maledictum* (*Gal.*, III, 13).

Conduit sur le Calvaire, chargé, suivant la coutume des Romains, de l'instrument de son supplice, il s'y rend *obéissant jusqu'à la mort de la croix* (*Phil.*, II, 8), non par la nécessité de la nature, ni par la puissance de ses ennemis, mais par sa propre volonté; car il fait voir, dit Tertullien, par une liberté si courageuse, par une patience si paisible, par un silence si divin, par une charité si étendue, qu'il ne meurt pas simplement en homme, mais en Dieu: et quiconque aura bien compris tout ce que je viens de dire, ne peut se dispenser de le reconnaître pour tel.

Ecoutons attentivement ce divin Sauveur, qui du haut de la croix comme d'une chaire de vérité fait des leçons à toute la terre. C'est là qu'il veut que nous le reconnaissions pour *l'auteur et le consommateur de notre foi*, pour notre Rédempteur et pour notre Dieu.

Il y jette un grand cri, afin que nous l'entendions, et que nous cherchions dans nos péchés la cause de ses souffrances. Gardons-nous bien, comme saint Paul nous en avertit, de mépriser celui qui nous parle: *Videte, ne recusetis loquentem* (*Hebr.*, XII, 25); car il veut si bien que nous l'entendions, qu'au moment qu'il expire il fait succéder d'autres voix à la sienne, qui nous disent de sa part de nous appliquer les mérites de sa mort par l'accomplissement de sa loi; je veux dire la voix de la nature, la voix de la grâce, la voix de la Synagogue et la voix de l'Eglise.

Je finis par là, mes chers auditeurs, et je finirais avec consolation, si je pouvais vous obliger de reconnaître que la nature vous prêche dans ce grand jour bien mieux que les prédicateurs les plus éloquents ne le sauraient faire. Ce soleil qui s'éclipse, cette terre qui tremble, ces rochers qui se brisent, sont autant de voix puissantes, qui exhortent tous les pécheurs à se convertir, et malheur à ceux qui ne les entendent pas, ou qui ne veulent pas les entendre!

L'homme est un petit monde, dont on peut dire que la raison est le soleil. Il faut qu'elle s'éclipse, cette raison, et qu'elle renonce pour jamais à toutes les fausses lumières, qui jusqu'ici lui ont fait préférer la créature à son Dieu.

L'homme est une terre qui doit trembler à la vue de Jésus-Christ attaché à la croix, car si la justice divine traite l'innocent avec tant de rigueur, que deviendra le coupable? et si le feu de la colère céleste prend si faci-

lement *au bois vert, que sera-ce du bois sec* (*Luc.*, XXI, 31) ?

Ce cœur endurci est un rocher, il faut qu'il se brise à la vue de Jésus-Christ crucifié, et que le pécheur le plus obstiné se repente d'être le principal auteur du déicide qui se consomme sur le Calvaire. Ne méprisez donc pas cette voix: *Videte, ne recusetis loquentem.*

Mais la grâce, mes chers auditeurs, vous parle bien plus haut que la nature, parce qu'elle emprunte la voix du sang de Jésus-Christ qui, comme dit l'Apôtre, *parle plus avantageusement que celui d'Abel* (*Hebr.*, XII, 24), en ce qu'il lave nos taches. Le sang d'Abel ne parlait que pour demander vengeance. Le sang de Jésus-Christ ne parle que pour demander miséricorde. Le sang d'Abel ne poussait sa voix que vers le ciel. Celui de Jésus-Christ pousse la sienne vers le ciel et vers la terre; vers le ciel pour demander le pardon de nos péchés, et vers la terre pour nous exhorter à les expier par une sincère pénitence. Ne méprisez donc pas cette voix : *Videte, ne recusetis loquentem.*

La Synagogue s'explique par des paroles et par des signes, car aussitôt qu'elle voit le changement de la nature après la mort de Jésus-Christ, elle avoue que celui qu'elle vient de crucifier était *en effet le Fils de Dieu* (*Matth.*, XXVII, 54). Je dis qu'elle l'avoue, car la plupart des Juifs éclairés le reconnurent et demeurèrent obstinés; mais il y en eut aussi plusieurs qui furent touchés de componction, et qui se retirèrent en frappant humblement leur poitrine.

Frappez donc la vôtre, mon cher auditeur, et convaincu du crime énorme que vous avez commis en foulant aux pieds le sang de votre Rédempteur, dites comme la Synagogue : Ah ! je n'y pensais pas, quand je le crucifiais dans mon cœur pour assouvir ma passion; mais enfin je reconnais que celui que j'ai offensé par tant de crimes *était véritablement le Fils de Dieu.* Je veux profiter désormais de sa grande miséricorde, et je prends aujourd'hui la résolution constante de n'être plus sourd à sa voix. *Videte, ne recusetis loquentem.*

L'Eglise est la dernière qui vous parle de la part de Jésus crucifié. Pendant tout le carême elle vous a exhortés à vous convertir; mais voyant avec douleur que vous avez résisté à toutes les grâces qui vous ont été offertes, elle redouble aujourd'hui ses efforts, et, empruntant la voix de ses ministres, elle vous dit avec eux: *Jérusalem*, non plus juive, mais chrétienne, *convertis-toi au Seigneur ton Dieu.*

Soyez attentifs à la voix de notre Mère commune. Convertissez-vous au Seigneur votre Dieu. Changez ce cœur de démon, qui vous rend insensibles à la grâce que nous mérite un Dieu mourant sur la croix. Si c'est une merveille ineffable, qu'il ait voulu mourir pour les hommes, c'en est une encore plus incompréhensible, qu'après le témoignage d'un si grand amour, ils demeurent dans leur insensibilité; que ce qui a fait fendre les pierres, ne puisse vaincre la dureté des cœurs, et que tant de sang versé ne puisse arracher une larme. Ecoutez donc l'Eglise qui vous le reproche dans ce saint jour, ou plutôt écoutez son divin Epoux, qui vous parle lui-même du haut de la croix : *Videte, ne recusetis loquentem.*

Parlez en effet, mon divin Sauveur, parlez toujours, car toutes les autres voix seraient inutiles sans la vôtre. Parlez, tous mes auditeurs vous écoutent, et eux et moi serions inexcusables, si nous étions encore sourds à une voix aussi tendre et aussi touchante que la vôtre.

Nous adorons avec une foi humble ce profond abîme de miséricorde et d'amour, qui vous a obligé de satisfaire pour nos péchés à la justice inflexible de votre Père, en vous exposant d'un côté aux traits les plus cruels de l'envie, et en essuyant de l'autre toutes les lâchetés de la politique.

Pénétrés de reconnaissance pour un bienfait si signalé, nous profiterons mieux à l'avenir des grâces que vous y avez attachées, et nous n'abandonnerons plus votre croix. Donnez-nous-la, mon Sauveur, avec la force de la porter, afin que, comme *le bâton de Jacob*, elle nous serve à passer le fleuve rapide de cette vie; afin que, comme la *clef de David*, elle nous ouvre le ciel, sans que personne puisse jamais nous le fermer : et nous espérons qu'après vous avoir suivi dans votre passion, nous aurons le bonheur de vous suivre dans votre gloire.

SERMON L.

De la passion de Jésus-Christ.

Recogitate eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem.

Pensez en vous-mêmes à celui qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs, qui se sont élevés contre lui (*Hébr.*, *ch.* XII, 3).

Vous y pensiez déjà, mes frères, et à quoi pourraient penser qu'à la mort de Jésus-Christ des chrétiens assemblés pour en entendre l'histoire ? Mais comme il ne suffit pas d'y penser légèrement et par coutume, je viens vous dire d'y penser avec réflexion et par les sentiments d'un cœur pénétré de douleur, d'amour et de reconnaissance.

C'est un événement si prodigieux, qu'il est nommé différemment dans l'Ecriture, afin que diverses images concourant ensemble, nous nous en formions une idée plus juste et plus étendue.

Tantôt elle nous en parle comme *d'un baptême* (*Luc.*, XII, 50), à cause du désir ardent qu'avait Jésus-Christ d'enfanter l'Eglise par ses douleurs, de nous laver dans son sang, et de nous régénérer par le sacrifice de la croix.

Tantôt elle nous l'exprime par *un calice* (*Matth.*, XX, 22) dont Jésus-Christ a pris toute l'amertume, pour nous en laisser toute la douceur.

Tantôt elle l'appelle *passion* (*Act.*, I, 3), parce que ç'a été le théâtre sanglant des passions les plus contraires et les plus animées de l'amour et de la haine, de la crainte et de

la constance, de la joie et de la tristesse, de l'espérance et du désespoir.

Mais l'expression la plus énergique est celle dont saint Paul s'est servi, quand il a donné à cet événement mémorable le nom de *contradiction*.

Siméon avait prédit de Jésus enfant qu'il serait en butte à la contradiction des hommes : *In signum cui contradicetur* (*Luc.*, II, 34). Aussi l'a-t-il été durant sa vie par rapport à sa doctrine et à ses actions, mais à sa mort on a vu le parfait accomplissement de cette célèbre prophétie, en ce que les contradictions sont allées jusqu'à sa personne. On y a vu la grandeur humiliée, la puissance tombée dans la faiblesse, la sagesse traitée de folie; on y a vu le souverain poursuivi par ses sujets, l'innocent condamné par les protecteurs mêmes de l'innocence, l'ami le plus fidèle trahi par l'ami le plus perfide, un Dieu mis à mort par des hommes. N'en est-ce pas assez, mes frères, pour vous dire après saint Paul, que rien n'est plus juste que de penser dans ce saint jour à celui qui a souffert de la part des pécheurs de telles contradictions ? *Recogitate eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem.*

Cependant, messieurs, ce n'est pas à celles-là que je m'arrête. J'ai encore à vous en proposer de plus inouïes, qui doivent être choisies par préférence pour être méditées dans ce grand jour, et qui demandent d'autant plus vos réflexions, qu'elles vont faire le fondement et le partage du discours que vous attendez de moi.

Il est écrit que Jésus Christ est dans l'éternité *le plus pur éclat de la gloire de son Père* (*Hebr.*, I, 3), que dans la plénitude des temps *il éclaire tout homme venant en ce monde* (*Joan.*, I, 9), et qu'à la fin des siècles il viendra *dans la splendeur des saints* (*Ps.* CIX, 3). Mais il commence le mystère de sa passion par des ténèbres affreuses qui se répandent sur la partie inférieure de son âme; et quoique l'on ne voie point de commerce entre la lumière et les ténèbres, on le voit en Jésus-Christ.

Il est écrit que, dès le premier moment de son entrée dans le monde, il reçoit, par l'ordre de son Père, les adorations de tous les Esprits bienheureux (*Ps.* XCVI, 8; *Hebr.*, I, 6), et que lorsqu'il sera élevé de la terre il attirera tout à lui par sa grâce (*Joan.*, XII, 32). Mais dans le cours de sa passion il est abandonné de tout. Il se trouve seul au milieu des soldats qui l'insultent, au milieu des bourreaux qui le tourmentent, au milieu du peuple qui l'environne; et quoique la solitude et la foule soient incompatibles, elles ne le sont point en Jésus-Christ.

La foi nous apprend qu'il est par essence *le Verbe de vie*, *la parole éternelle* (I *Joan.*, I, 1). Mais il ne dit rien dans les endroits de sa passion, où une seule parole de sa bouche aurait fermé celle de ses accusateurs; si bien que la parole et le silence, qui peuvent bien se succéder, mais qui ne sauraient se confondre, se confondent en Jésus-Christ.

D'où peut venir un si étrange renversement de l'ordre le plus naturel? C'est que le temps de la mort de Jésus-Christ est un temps de trouble et de confusion, ou, comme parle un prophète, un temps de tempête et de tourbillon : *Dies nubis et turbinis* (*Joel.* II, 2). Un tourbillon est un vent subit et impétueux, qui, faisant un mélange confus de tout ce qu'il amasse dans l'air et sur la terre, en compose un corps monstrueux, où se confondent mille corps de différente nature. En s'exprimant comme ce prophète, on peut donc dire qu'une tempête s'élève aujourd'hui contre Jésus-Christ, et que l'on voit fondre sur ce divin patient un tourbillon de la colère de Dieu, qui, dans le grand jour de ses douleurs unit en lui des contradictions insurmontables, jusqu'à confondre la lumière avec les ténèbres, la solitude avec la foule, la parole avec le silence.

Rien n'est donc plus digne d'un auditoire chrétien, que de penser à celui qui a souffert de si grandes contradictions de la part des pécheurs. *Recogitate*, pensons-y, mes frères, et pour recevoir l'effet qui y est attaché pour notre salut, éclaircissons des vérités si mystérieuses.

La tristesse de Jésus-Christ a été prédite et figurée par les ténèbres qui se sont répandues sur la partie inférieure de son âme, car la joie, dit saint Augustin, fait comme le jour de l'âme, et la tristesse en est comme la nuit. C'est sous cette image affreuse de la lumière tombée dans les ténèbres que je vais vous représenter sa tristesse dans la première partie de mon discours.

Je dis qu'il a été seul dans sa passion au milieu d'une multitude innombrable, parce que j'apprends de lui-même que personne ne le connaissait et qu'il était abandonné de tout (*Ps.* CXLI, 4). C'est dans ce sens que sa solitude unie en lui avec la foule, fera le sujet de la seconde partie de mon discours.

La parole est l'instrument général des passions, et jamais elles ne sont plus animées que pour la défense de l'honneur ou de la vie que l'on attaque injustement. Mais Jésus-Christ ne parle dans le cours de ses humiliations et de ses souffrances que pour rendre un témoignage à la vérité, et aussitôt après il s'abandonne au silence. Ce silence de la Parole même terminera mon discours.

Celui qui est la lumière éternelle, tombé dans les ténèbres de la tristesse que lui ont causée nos péchés !

Celui qui attire toutes les créatures, seul et abandonné de tout dans une foule innombrable !

Celui qui est la Parole par essence, muet parmi les accusations et les insultes !

Voilà trois contradictions bien étonnantes que nous lui avons suscitées, et qui sont néanmoins pour nous des sources intarissables de salut. *Recogitate*, méditons-les, mes chers auditeurs, et en elles-mêmes et dans le fruit qui nous en revient, et comme saint Paul nous y exhorte (*Phil.*, II, 5), entrons aujourd'hui dans les mêmes dispositions où a été notre chef, et où nous devons être comme ses

membres. N'ayons pas plus d'insensibilité que la nature même insensible, qui semble par ses changements et ses convulsions vouloir mourir avec son Créateur. Et afin qu'une réflexion si sage ne nous devienne pas inutile par la corruption de notre cœur, regardons la croix de Jésus-Christ dans toutes les parties de ce discours, comme Jésus-Christ l'a regardée dans tous les mystères de sa vie. Il n'était né du sein de la Vierge que pour mourir entre les bras de la croix. Sa circoncision douloureuse fut sa première démarche vers les douleurs de la croix. Son baptême dans le Jourdain et son jeûne dans le désert ne furent qu'une préparation à la croix. L'institution du sacrifice de l'autel fut le grand mémorial de celui qu'il allait offrir sur le Calvaire. Prosternons-nous donc au pied de cette croix pour recueillir un esprit de vie sur les lèvres de Jésus mourant, et disons humblement avec l'Église: *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il ne s'agit pas ici des ténèbres naturelles que Dieu sépara de la lumière en créant le monde. Il ne les fit point par sa puissance, dit saint Augustin, mais il les ordonna par sa sagesse. Il ne s'agit pas non plus des ténèbres des passions humaines, qui offusquent la lumière de la raison. Comme elles sont la cause du péché, Dieu n'en peut être l'auteur.

Celles qui se répandent aujourd'hui dans l'âme de Jésus-Christ sont des ténèbres positives, parce que ce sont des peines réelles; et ce sont des peines réelles, parce qu'elles consistent en une tristesse véritable. Or, il est certain que Dieu peut produire celles-ci, puisqu'il met au nombre de ses titres d'honneur celui de former la lumière et de créer les ténèbres: *Formans lucem et creans tenebras* (*Isaï.*, XLV, 7). Il forme la lumière des âmes justes quand il les console, et il crée leurs ténèbres quand il les afflige.

Celles qui se répandent sur la partie inférieure de l'âme de Jésus-Christ, viennent du Père éternel et de lui-même. Le Père éternel les produit par sa justice, et Jésus-Christ lui-même les épaissit par son amour. Voilà, messieurs, l'ordre que je vais suivre pour vous représenter, suivant l'idée que nous en donnent les Écritures, la tristesse de l'Homme-Dieu; tristesse adorable, qui devait produire la joie et la consolation de l'univers.

1. C'est donc vous, *Père des lumières*, qui devenez le Père des ténèbres de votre Fils, puisque vous êtes le premier auteur de cette obscurité d'âme, qui fait, dans le jardin des Olives la tristesse mortelle dont il se plaint. *Mon âme*, dit-il, *est triste jusqu'à la mort* (*Matth.*, XXVI, 38), et longtemps auparavant il s'en était expliqué par son prophète: *Collocavit me in obscuris sicut mortuos sæculi* (*Ps.* CXLI, 3), mon âme, dit-il, est pénétrée d'obscurités semblables à celles des morts qui sont enfermés dans leurs sépulcres depuis un siècle; tant mon Père a creusé l'abîme de tristesse où il m'a plongé. Encore y a-t-il cette cruelle différence entre mon sort et celui des morts enterrés, qu'au moins ils ne voient pas leurs ténèbres, au lieu que je vois les miennes. Je vois les ennuis et les inquiétudes de mon esprit, je vois les troubles et les agitations de mon cœur: *Anxiatus est super me spiritus meus, in me turbatum est cor meum.*

Pour n'être pas surpris, messieurs, que Jésus-Christ voie les ténèbres de sa tristesse, outre qu'elles sont volontaires, souvenez-vous qu'elles sont produites par la justice de Dieu, qui en fit autrefois un essai dans celles dont il frappa l'Égypte, et nous en avons une horrible description dans le livre de la Sagesse, où Dieu semble avoir figuré en la personne des pécheurs celui qui devait porter la peine de tous les péchés (*Sap.*, XVII). Jugez vous-mêmes si un rapport si juste pouvait être sans fondement.

Comme une partie de ce royaume était habitée par le peuple de Dieu, cette partie était éclairée du plus beau jour qui fut jamais: *Limpido illuminabatur lumine.* Mais parce que l'autre partie était occupée par les Égyptiens, la vengeance que Dieu voulait tirer de leurs crimes couvrait celle-ci de la nuit la plus obscure et la plus sombre: *Illis autem superposita erat gravis nox.*

Image fidèle de l'âme de Jésus-Christ triste jusqu'à la mort. La partie supérieure de cette âme est éclairée d'une lumière qui fait le beau jour de sa béatitude. Mais comme il est chargé de tous les péchés du monde, la justice du Père éternel répand sur la partie inférieure des ténèbres qui forment la nuit de la tristesse dont il se plaint.

Remarquez encore que les ténèbres de l'Égypte étaient si épaisses, qu'*il n'y avait point de feu si ardent qui pût leur donner la moindre clarté, et que les flammes toutes pures du soleil et des étoiles ne pouvaient dissiper cette horrible nuit.* Sans pourtant qu'elle pût empêcher qu'à travers une telle épaisseur, les Égyptiens ne vissent des visages pâles et tristes, des spectres effroyables et monstrueux qui les remplissaient d'épouvante: *Personæ tristes illis apparentes pavorem præstabant.*

C'est à peu près de cette sorte que la partie inférieure de l'âme de Jésus-Christ est environnée d'une tristesse, que la lumière d'aucune consolation ne peut pénétrer. C'est en vain, adorable Jésus, que vous regardez vers le ciel, l'étoile qui éclaira votre berceau n'y brille plus. Inutilement portez-vous la vue sur vous-même, votre visage n'a plus la splendeur du soleil, comme il l'avait sur le Thabor.

Que pensez-vous donc, messieurs, qui se montre à son âme affligée à travers ces ténèbres impénétrables? *Personæ tristes.* Il voit tout ce qui va arriver durant le cours de sa passion, car, comme disent les Pères après l'Évangile (*Luc.*, XII, 50), pendant toute sa vie il avait eu la mort devant les yeux, et aux approches de cette mort tout ce qu'elle a d'objets affreux se redouble. *Personæ tristes*, il voit ses Apôtres effrayés prendre la fuite et le laisser seul, et ce spectacle l'afflige. Il voit Judas désespéré, le sein ouvert, les entrailles répandues (*Act.*, I, 18;

Matth., XXVII, 5), et ce spectacle l'épouvante. Il voit Pierre, versant des larmes amères, après l'avoir lâchement renié et ce spectacle le touche (*Matth.*, XXVI, 75). Il voit sa Mère désolée, soutenant debout le poids de la douleur dont le glaive perce son âme, et ce spectacle l'attendrit (*Joan.*, XIX, 25), il se voit lui-même au milieu de ce nuage ténébreux, tantôt couvert d'opprobres devant Caïphe, tantôt noyé dans son sang devant Pilate, tantôt percé de clous sur le Calvaire; de sorte que, transformé en tant de diverses figures, il se regarde lui-même avec des frayeurs qui se multiplient autant que les divers états par où il passe : *Personæ tristes pavorem præstabant.*

Voilà, mes frères, ce que fait la justice de ce Père irrité contre un Fils innocent, qui s'est chargé des péchés du monde. Il le frappe, il l'humilie, il le brise dans son infirmité, comme l'avait prédit Isaïe : *Dominus voluit conterere eum in infirmitate* (*Isai.*, LIII, 4); et ce Fils, accablé déjà du fardeau de nos péchés, souffre encore tout le poids de la justice de Dieu, qui le punit dans sa fureur comme s'il eût commis lui-même les péchés qu'il porte.

O qu'*il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (*Hebr.*, X, 31), et si le Fils est condamné devant le tribunal du Père, seulement parce qu'il est revêtu de la figure du pécheur, l'esclave et l'étranger peuvent-ils se promettre d'y trouver grâce, quand ils s'y présenteront chargés des désordres d'une vie licencieuse? Si Dieu ne pardonne pas, comme dit un prophète (*Zach.*, XIII, 7), à ce Fils qui lui est égal et si parfaitement uni; s'il frappe avec tant de force celui que la sainteté unit à lui, que doit-il faire à l'égard de ceux que l'impiété en éloigne? O vous, qui donnez tout à la nature, et qui vivez comme s'il n'y avait point de Dieu, sans sacrements, sans prière, sans prédication, sans lecture de livres de piété, vous voilà si loin de Dieu, que vous n'y pensez plus. Vous êtes des enfants prodigues, qui dissipez votre patrimoine dans un pays étranger. Vous êtes des Jonas fugitifs, qui vous endormez dans la fausse paix que votre éloignement vous donne. Mais sachez que le glaive qui n'épargne pas le Fils soumis et innocent n'épargnera pas l'esclave vagabond et révolté, et pour peu que vous soyez encore sensibles à la crainte, revenez à vous-mêmes, revenez à Dieu.

2. Cependant comme si les ténèbres de la tristesse où le Père plonge son Fils par sa justice n'étaient pas suffisantes pour l'affliger, le Fils lui-même les redouble et les épaissit par son amour; par où nous devons juger qu'il fallait que la plaie de nos péchés fût bien profonde, puisqu'elle devait être guérie par les douleurs mêmes d'un Dieu, et combien y en a-t-il parmi nous en qui elle est si désespérée que même un tel remède ne la guérit point!

Les évangélistes disent qu'il commença d'être saisi d'ennui, de tristesse et de crainte : *Cœpit contristari, cœpit pavere et tædere* (*Matth.*, XXVI, 37; *Marc.*, XIV, 33), pour nous faire entendre par cette expression, qu'il était le maître des agitations de son âme, et qu'au lieu que ce sont nos passions qui nous remuent, c'était lui qui remuait ce qui tenait dans son âme le lieu de nos passions. *Il commença de s'ennuyer, de s'attrister et de craindre*, c'est-à-dire qu'il s'ennuya, qu'il s'attrista, qu'il craignit quand il le voulut : et c'est en excitant tous ces mouvements en lui-même qu'il élevait le nuage sombre qui augmentait la tristesse de son âme, et voici, mes frères, comment il les excitait.

Il regardait tous les péchés du monde, et s'en représentait toute l'horreur, car il nous dit que toutes les injures que l'on a faites à son Père, sont retombées sur lui : *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me;* ce qui a produit en son âme une tristesse continuelle et en cela même incompréhensible.

Il ne les regardait pas, mon cher auditeur, comme vous les regardez au temps de la tentation, car alors vous vous proposez et vous croyez voir un bien dans le mal même que vous allez faire; vous regardez les débauches couvertes du voile du plaisir qui vous sollicite à vous y plonger; vous regardez la vengeance sous le masque de cet honneur chimérique, qui vous porte à perdre votre ennemi; vous regardez l'avarice sous le manteau d'une équité imaginaire, qui vous persuade que vous pouvez acquérir justement ce que vous ne pouvez pas même désirer sans injustice. Au lieu que Jésus-Christ voit les péchés tels qu'ils sont et selon leur propre nature. Il voit les débauches avec toute leur infamie, la vengeance avec toute sa cruauté, l'avarice avec tout ce qu'elle a de bas et de sordide; et par des regards si affreux il augmente cet ennui, cette tristesse et cette crainte qui épaississent les ténèbres de son âme : *Cœpit contristari, cœpit pavere et tædere.*

Mais revenons aux ténèbres de l'Egypte, puisque Dieu a voulu nous représenter en la personne des pécheurs celui qui en devait prendre la figure.

Les Egyptiens voyaient à travers ces ténèbres palpables, tantôt des serpents qui sifflaient sous leurs pieds, tantôt des oiseaux de proie qui volaient sur leurs têtes, tantôt des bêtes sauvages qui s'arrêtaient à leurs côtés et qui les faisaient mourir de frayeur : *Transitu animalium et serpentium sibilatione commoti tremebundi peribant* (*Sap.*, XVII, 9). Et Jésus-Christ est frappé dans le jardin des Olives de plusieurs objets encore plus effrayants; il voit nos médisances et nos calomnies, plus horribles pour lui que le sifflement des serpents; il voit cet excès d'ambition et d'orgueil qui nous élève au-dessus de nous-mêmes; il voit cet attachement aux biens temporels, qui nous rend plus avides que des oiseaux de proie; il voit en un mot tous nos crimes qui comme des monstres affreux l'obsèdent et l'environnent.

Hélas! adorable Sauveur, c'est vous qui l'avez voulu. C'est vous-même qui, par un excès d'amour pour nous, avez épaissi les

ténèbres qui ont obscurci cette triste nuit, où tous nos péchés comme des bêtes farouches ont passé devant vous pour vous effrayer : *Posuisti tenebras et facta est nox, in ipsa pertransibunt omnes bestiæ sylvæ* (*Ps.* CIII, 20) : et quelle honte pour nous, que la frayeur qu'ils vous ont causée ne saisisse pas nos cœurs intrépides, et que ce qui a fait la peine d'un Dieu fasse encore le plaisir de l'homme !

Mais pour achever le rapport de la tristesse de Jésus agonisant avec les ténèbres dont l'Egypte fut désolée, souvenez vous, mes frères, que les Egyptiens y étaient tellement renfermés, que le Dieu vengeur leur en avait fait une prison, dont ils ne pouvaient sortir, et si quelqu'un faisait effort pour s'en délivrer, il s'y trouvait retenu sans autre chaîne : *Custodiebatur in carcere sine ferro reclusus.*

Ce n'est pourtant qu'un faible crayon de ce que fait le Sauveur combattu par la crainte et par les horreurs de la mort. Il sent en lui-même une volonté de sortir des ténèbres qui lui tiennent lieu de prison, et c'est cette volonté qui lui fait dire à son Père : *Transeat a me calix iste*, que ce calice passe et s'éloigne de moi. Mais il ne passe point, ce calice plein d'amertume, et Jésus-Christ demeure comme enchaîné au milieu des ténèbres de sa tristesse : *Custodiebatur in carcere sine ferro reclusus.*

Remarquez ici deux sentiments dans le Sauveur : *Que ce calice passe et s'éloigne de moi*, c'est la voix de l'homme naturel, la voix de la faiblesse même. Ne nous troublons pas, quand nous nous sentons affaiblis dans les maux de cette vie, Jésus-Christ notre chef et notre modèle a bien voulu être faible pour nous apprendre que ce n'est pas intéresser la vertu que de l'être comme lui : *Néanmoins*, ajoute-t-il, *que votre volonté s'accomplisse et non pas la mienne.* C'est la voix de l'homme spirituel, la voix de la force. Rougissons de ce que nous donnons tant à la nature et de ce que nous ne trouvons aucune ressource dans la foi et dans la soumission que nous devons à Dieu.

Ce combat intérieur est si rude, que Jésus-Christ tombe dans une espèce de défaillance que saint Luc appelle une agonie : *Factus in agonia* (*Luc.*, XXII, 33) ; et jamais agonie ne fut accompagnée de symptômes si extraordinaires.

Je ne suis pas surpris de voir suer un agonisant, mais c'est toujours une sueur froide, parce que la chaleur naturelle venant à s'éteindre il ne peut sortir d'un corps mourant que des humeurs froides qui échappent à la nature défaillante ; au lieu que je vois une sueur de sang qui sort de toutes les parties du corps du Sauveur et qui coule sur la terre : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Ah ! messieurs, ce n'est point ici une sueur que la faiblesse cause. Jésus agonise, il est vrai, mais il prie, et il prie longtemps et avec ferveur : *Factus in agonia prolixius orabat ;* et puisque son agonie n'empêche par sa prière, il faut qu'il y ait au contraire une force et une chaleur dans son cœur qui poussent ce sang au dehors. Il craint la mort : il aime les hommes ; la crainte serre son cœur, l'amour le dilate : la crainte attire tout le sang pour secourir le cœur défaillant. Mais l'amour qui se trouve le maître de ce cœur, et qui, étant fort comme la mort (*Cant.*, VIII, 6), est plus fort que la crainte de la mort, repousse ce sang avec tant de véhémence et d'impétuosité, qu'il est contraint de se faire un passage pour sortir.

Quoi qu'il en soit, mon divin Jésus est à l'agonie, et comme la force de son amour et de sa tristesse lui fait perdre tout son sang, il est à craindre qu'il n'expire. C'est à vous, Père éternel, qui avez prononcé l'arrêt du Calvaire, à prévenir le coup de cette défaillance extrême. Il la prévient aussi en lui envoyant un ange pour le fortifier : *Apparuit illi angelus de cœlo confortans eum* (*Luc.*, XXII, 43). Il est certain qu'il le fortifie, mais ce n'est pas du moins en révoquant son arrêt, c'est plutôt en lui en apportant la confirmation, et Jésus-Christ n'attendait plus que cet ordre pour obéir. Son père s'étant expliqué par le ministère de l'ange, ce divin Sauveur revient de toutes ses terreurs passées : *Voici l'heure*, dit-il, *où le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Celui qui me doit trahir approche* (*Matth.*, XXVI, 45) ; allons au-devant de lui et de la mort même par le zèle de la justice, car il faut que le monde sache deux grandes vérités : l'une que j'aime mon Père : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem* (*Joan.*, XIV, 31) ; et l'autre que j'obéis sans exception et sans bornes à tout ce qu'il lui plaît de m'ordonner : *Et sicut mandatum dedit mihi Pater sic facio.*

Que de mystères dans cette conduite du Fils de Dieu ! Mais ces mystères ne le sont plus pour nous, et nous n'en sommes que trop bien instruits pour notre honte. Il y a eu des temps où l'ignorance pouvait excuser les hommes, mais le temps est venu où la grande lumière nous rend tous inexcusables. Personne n'ignore que Jésus-Christ ne marque tant d'infirmité que parce qu'il est homme, et qu'il n'est homme que pour nous sauver. Personne n'ignore qu'il ne marque tant de douleur que parce qu'il n'y a qu'une douleur infinie qui puisse satisfaire pour les péchés infinis dont nous l'avons chargé ; il a bien voulu être plongé dans ses ténèbres pour nous retirer des nôtres, et il s'est attristé de nos péchés afin que nous-mêmes nous nous en attristions.

C'est ce que n'ont pas fait les Juifs, puisque leur malice, après avoir demeuré longtemps cachée dans leur cœur, a éclaté au dehors par des entreprises furieuses et téméraires, et qu'elle a rendu, comme parle saint Augustin, les ténèbres de leurs péchés et celles de Jésus-Christ encore plus ténébreuses : *Tenebrare tenebras.*

Combien de pécheurs dans le monde qui en font de même ! Malheureux, s'écrie saint Jérôme, vous vous renfermez dans vos pensées malignes comme dans l'obscurité d'une

prison (*Hier., in cap.* XLIII *Isai.*, 18). Dieu fait des prodiges de miséricorde pour vous en retirer, et vous avez une folie assez extravagante pour préférer l'esclavage à la liberté, et les ténèbres à la lumière Mais enfin le temps vient où vous êtes abandonnés comme les Juifs, et le Sauveur ne se met plus en peine de sauver ceux qui courent à leur perte avec une dureté si inflexible.

Hélas ! mes frères, qu'il n'en soit pas ainsi de vous, et puisque cette conduite des pécheurs ingrats a plongé le Saint des saints dans une tristesse ineffable, n'en abusons pas comme ils en abusent. Prenons au contraire la résolution constante de nous en appliquer le fruit, et si dans la multitude nous nous trouvons seuls du parti de la vérité, si même en souffrant pour elle, les hommes timides et politiques nous abandonnent, cherchons notre consolation et notre force dans l'abandonnement où vous allez voir que s'est trouvé celui qui est le maître et le soutien de toutes les créatures. Seconde contradiction, qui doit être sérieusement méditée dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Il faut distinguer en Jésus-Christ deux solitudes entièrement opposées : l'une divine, où il trouve sa béatitude ; l'autre humaine, et celle ci fait le comble de ses maux.

Comme il est Dieu, il possède la plénitude de l'être, et il trouve dans la plénitude de l'être la plénitude de tout bien. Le Père trouve tout en son Fils, parce qu'il met tout en son Fils dans sa génération éternelle. Le Fils trouve tout en son Père, parce que le Père ne perd rien de ce qu'il communique à son Fils ; et le Saint-Esprit trouve tout dans le Père et dans le Fils, parce que ces deux personnes sont la source unique de tout ce qui est dans la troisième. Dieu suffit donc à lui-même, parce qu'il trouve tout en lui-même, et il porte le nom d'*Adonaï*, parce qu'il n'a besoin de personne. Heureuse solitude !

Mais comme le Fils de Dieu, en se faisant homme, s'est anéanti lui-même, suivant l'expression de saint Paul : *Exinanivit semetipsum* (*Phil.*, II, 7) ; comme il s'est épuisé lui-même, suivant l'expression de Tertullien, *Exhausit semetipsum*, au lieu que dans sa solitude divine il n'avait besoin de rien, dans sa solitude humaine il a eu besoin de tout ; de Marie pour sucer son lait, de Joseph pour être transporté en Egypte, des anges pour être servi dans le désert, et comme *il s'était fait pauvre pour l'amour de nous*, et qu'il n'avait rien en propre sur la terre, il a fallu que des personnes pieuses l'aient *assisté de leurs biens.*

Mais dans ce grand jour où tout se déclare contre lui, il a plus besoin de secours que jamais, et c'est dans le temps précis de sa nécessité extrême que tout fuit, que tout se retire pour le laisser seul en proie à toutes les douleurs qui l'accablent. Dans le temps qu'il a besoin de tout, il est abandonné de tout. Le secours le plus naturel qu'il pourrait attendre serait celui de ses disciples, et ses disciples commencent par l'abandonner. Privé de ce secours extérieur, il devrait en chercher en lui-même, et lui-même s'abandonne. Son Père, qui a tant de fois autorisé sa mission, devrait, ce semble, la confirmer maintenant avec plus d'éclat, et son propre Père le livre à la fureur de ses ennemis. Sa doctrine et ses miracles devraient l'avoir assez fait connaître pour ce qu'il est ; mais sa doctrine est traitée de séditieuse, ses miracles passent pour des illusions, et il est méconnu ou méprisé de tout ce qui l'environne ; si bien qu'au milieu d'une foule innombrable il se trouve dans l'abandonnement le plus général et dans la solitude la plus complète qui fut jamais.

Autre contradiction qu'il a soufferte de la part des pécheurs. *Recogitate*, pensez-y, mes frères, et soyez d'autant plus pénétrés de reconnaissance et d'amour pour Jésus-Christ, qu'il n'a voulu être ainsi abandonné de toutes les créatures que pour mériter que Dieu ne nous abandonne point.

1. Après avoir expié dans un jardin de tristesse le péché qu'Adam avait commis dans un jardin de délices, il tombe entre les mains d'une populace mutinée, et il y tombe par la perfidie d'un homme qui quitte la compagnie de ses disciples pour se mettre à la tête de ses ennemis, et qui préfère aux fonctions sacrées de l'apostolat le ministère d'un traître. Crime énorme que cet impie reconnut, mais après l'avoir reconnu, il crut l'expier par un autre. Il se convertit ; mais, comme dit saint Léon, sa conversion fut si fausse et si perverse, qu'il pécha même en se repentant : *Tam perversa impii conversio fuit, ut etiam pœnitendo peccaret* (*S. Leo, serm.* 5 *de Pass. Dom.*).

Hélas ! mon Sauveur, ne permettez pas que jamais notre passion nous aveugle jusqu'à nous faire épouser celle de vos ennemis, et faites par votre grâce que la lâcheté et l'endurcissement de Judas soit comme un frein qui nous retienne quand le monde nous tente de nous séparer de vous. Nous nous croirions déshonorés, et avec raison, si nous trahissions un homme ; mais pour vous, mon Dieu, nous vous trahissons tous les jours, et nous n'en faisons pas le moindre scrupule. Il faut être bon aussi infiniment que vous l'êtes pour ne pas souffrir que nous ayons une fin aussi malheureuse que l'a été celle de *l'enfant de perdition.*

Ainsi trahi par un de ses disciples, le Sauveur se voit bientôt abandonné de tous les autres. Tous perdent la foi qu'ils avaient en lui comme au Messie qui devait régner en Israël, et, comme des brebis dispersées dont on a frappé le pasteur (*Matth.*, XXVI), ils prennent la fuite dès qu'ils le voient entre les mains de ses ennemis. En telle sorte que, suivant la prédiction du Prophète, il ne voit personne qui prenne part à sa douleur, et qui se mette en devoir de le soulager : *Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit, et qui consolaretur, et non inveni* (*Ps.* LXVIII, 21).

Qui pourrait nous dire ici combien cette solitude affreuse pénètre son cœur, et par

rapport à ses disciples et par rapport à tant d'imitateurs de leur lâcheté? Comme l'effet de sa passion devait s'étendre à tous les siècles, il ne faut pas croire qu'il s'arrêtât au seul extérieur. Souvenons-nous de ce que nous avons déjà dit, que son âme y était frappée d'une infinité d'autres objets, qui contribuaient à lui rendre cette passion plus sensible.

Il voyait donc dès lors votre conduite déplorable, chrétiens lâches, qui, après avoir reçu le sceau vénérable de sa croix dans le baptême, l'effacez par timidité, par intérêt ou par honte; il voyait que vous deviez mille et mille fois l'abandonner par respect humain ou par la crainte d'une mortification, comme si vous pouviez marcher sur les traces de l'homme de douleurs sans souffrir.

Ah! mes frères, il n'est donc que trop vrai que Jésus-Christ se trouve encore seul au milieu de nous, encore abandonné de ceux mêmes qui font gloire d'être ses disciples; et une infinité de chrétiens ont à craindre, qu'ayant rougi de lui et de sa parole devant les hommes, il ne rougisse d'eux devant son Père et devant ses anges (*Luc.*, IX, 26); car le sort inévitable de ceux qui auront abandonné la vérité humiliée en ce monde sera d'être humiliés eux-mêmes par cette vérité glorieuse et triomphante dans le ciel.

2. Délaissé de ses apôtres, il se délaisse aussi lui-même. Quand les pharisiens avaient donné ordre de l'arrêter, son Esprit-Saint était venu, pour ainsi dire, au secours de sa liberté, et il avait parlé avec tant de grâce et de force, que ceux qui avaient accepté cette commission injuste ne purent s'empêcher de publier que *jamais homme n'avait parlé comme cet homme* (*Joan.*, VII, 46). Lorsque ses ennemis l'avaient mené sur une montagne, dans le dessein de le précipiter, *il avait passé au milieu d'eux sans être vu de personne, parce que son heure n'était pas encore venue* (*Luc.*, IV, 30). Mais aujourd'hui sa divinité abandonne son humanité à la fureur de ceux qui le persécutent, et cet abandonnement est si sensible, qu'ils s'en aperçoivent : car voici comme ils parlent pour s'animer de plus en plus à cette violente persécution : *Deus dereliquit eum, persequimini et comprehendite eum, quia non est qui eripiat* (*Ps.* LXX, 11).

Lorsque David fut abandonné de ses plus fidèles serviteurs, ses ennemis crurent qu'il l'était aussi de Dieu, et ils se portèrent avec plus d'ardeur à le poursuivre, s'imaginant qu'il avait perdu son unique appui. C'était là, mes frères, une figure de Jésus-Christ. Jusqu'ici, disaient les pharisiens, on l'avait pris pour un homme divin en le voyant guérir les malades et ressusciter les morts; mais cette divinité prétendue l'a enfin abandonné à notre discrétion. Nous n'avons qu'à le poursuivre et à le prendre, puisque Dieu l'ayant délaissé personne ne peut plus l'arracher de nos mains : *Deus dereliquit eum, persequimini et comprehendite eum, quia non est qui eripiat.*

Jamais il ne parut plus évidemment combien un homme seul est misérable (*Eccle.*, IV, 10), que quand les ennemis du Sauveur, abusant de sa solitude, passèrent toute la nuit de sa passion à lui faire les outrages les plus sensibles. Pendant sa vie, il avait été toujours exposé à leurs contradictions. Ils l'avaient traité de séducteur, de démoniaque, de transgresseur de la loi de Moïse, de perturbateur du repos public. Ici les contradictions vont jusqu'au dernier excès et triomphent insolemment de sa faiblesse apparente. *Dieu l'a délaissé*, disent-ils avec une joie brutale, et aussitôt ils couvrent d'ordures ce visage céleste qui est *la splendeur de la gloire de son Père* (*Matth.*, XXVI, 67), et que *les anges mêmes désirent de voir* (*Hebr.*, I, 3). Ils mettent un voile sur les yeux de celui qui pénètre le fond des cœurs; ils traitent de faux prophète le Maître et le Seigneur des prophètes (I *Petr.*, I, 12). A quoi ils ajoutent une infinité d'autres blasphèmes, que l'évangéliste ne rapporte point dans le détail : *Et alia multa blasphemantes dicebant in eum* (*Luc.*, XXII, 65).

Mon divin Jésus se voit alors environné d'autant d'ennemis que Jérusalem a d'habitants, et sa solitude devient si affreuse au milieu de cette foule, que, non-seulement il ne voit personne qui agisse ou qui parle pour lui, mais que lui-même s'abandonne par amour à la rage de ces séditieux. Il est rapporté, dans l'Evangile, que pendant quarante jours qu'il fut dans le désert, il n'avait eu que la compagnie des bêtes : *Erat cum bestiis* (*Marc.*, I, 13). Et durant sa passion la ville de Jérusalem devient comme une forêt sauvage, où un prophète nous le fait voir environné des bêtes les plus farouches (*Ps.* XXI, 13). Encore les bêtes du désert étaient moins cruelles que celles de la ville; car il n'y en eut pas une dans le désert qui s'élevât contre son Créateur, au lieu qu'il n'y en a pas une dans la ville qui ne cherche à le dévorer : *Aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens.*

Le prophète Isaïe, voulant marquer sa patience, le compare en cet état à un agneau qui se laisse enlever sa toison sans se plaindre (*Isa.*, LIII, 7). Mais pour exprimer vivement ce qu'il souffre et comment il est traité, David le compare à un ver de terre : car au lieu que l'on a compassion des plus vils animaux, quand ils souffrent, on écrase celui-ci sans pitié, et c'est précisément l'état où mon Sauveur se trouve réduit dans la maison de Caïphe, puisqu'il y est effectivement *l'opprobre des hommes et le rebut du peuple* (*Ps.* XXI, 7).

Ce qui est horrible, mes frères, non-seulement à entendre, mais à penser, c'est que nous n'avons aucun droit de nous préférer aux scélérats qui l'insultent, et l'unique parti qui nous reste est d'éviter les péchés que nous pouvons commettre, et d'expier ceux que nous avons commis. Pour éviter les uns, pensons avec saint Paul que nous ne pouvons les commettre non-seulement sans insulter le Fils de Dieu, mais sans le

crucifier de nouveau dans nous-mêmes (*Hebr.*, VI, 6); et pour expier les autres, pensons qu'en les commettant nous l'avons déjà insulté et crucifié. Pensons qu'en violant sa loi nous lui faisons les mêmes outrages que les Juifs, et que, pour si grand que soit le nombre des chrétiens, Jésus-Christ est toujours seul parmi ceux *qui l'honorent des lèvres, quand leur cœur est éloigné de lui* (*Isa.*, XXIX, 13).

3. Le voilà donc abandonné de ses disciples et de lui-même; et qu'est-ce que son Père fera pour lui? Il le livre encore à la fureur de ses ennemis (*Matth.* XXVII, 46).

Job, ce miroir de patience, ne voulait pas souffrir seul. Seigneur, disait-il à Dieu, mettez-moi auprès de vous, et après cela je ne craindrai plus ceux qui viendront pour me combattre : *Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me* (*Job*, XVII, 3). Et David ne craignait aucune tribulation quand il pensait que Dieu ne s'éloigne jamais de ceux qui souffrent pour sa gloire : *Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde.*

Mais Jésus-Christ est traité avec bien plus de rigueur, puisque son Père l'abandonne aux tourments sans lui donner aucune des consolations que la nature affligée peut rechercher sans crime; et ce délaissement est tel, que ce Fils même si soumis semble s'en étonner et s'en plaindre : *Clamavit Jesus voce magna dicens, Deus meus ut quid dereliquisti me?* Mon Dieu! dit-il avec un cri, pourquoi m'avez-vous délaissé?

Mais ce cri, disent les Pères, est bien moins une plainte qu'une instruction (*S. Leo, serm.* 17 *de Pass.*; *Cypr.*). Il veut par là nous rendre attentifs à ce qu'il souffre dans un abandonnement si général, et quand il demande à son Père pourquoi il l'a abandonné, ce n'est pas qu'il n'en sache bien les raisons. Disons plutôt qu'il veut nous appliquer à les chercher nous-mêmes dans la chute du premier homme et de toute sa postérité, dans le dessein ineffable de la miséricorde divine pour sa réparation, dans la nécessité indispensable d'un sacrifice digne de Dieu, dans les voies incompréhensibles de sa sagesse pour notre salut éternel. Voilà les raisons qui ont obligé son Père de l'abandonner à l'infirmité humaine dont il s'était volontairement revêtu, et ce divin patient n'en a demandé la cause qu'afin que nous nous missions en peine de la chercher.

Cherchons-la donc, mes frères, dans cet abandonnement mystérieux, et considérons que nous avons cet avantage au-dessus de Jésus-Christ, par Jésus-Christ même; que Dieu ne nous abandonne jamais quand nous souffrons pour sa gloire. Mais aussi Jésus-Christ a cet avantage au-dessus de nous, que s'il se plaint de se voir abandonné, il se soumet à la volonté de celui qui l'abandonne. Seul au milieu d'une foule de scélérats qui l'outragent, *il leur présente son visage comme une pierre dure, et son cœur comme un diamant* (*Isa.*, L, 7), et il n'est pas confondu, tant son innocence est parfaite et sa patience consommée. Quand nous souffrons, nous n'avons qu'à lever les yeux vers le ciel : nous voyons Jésus-Christ et tous les saints qui nous animent par leur exemple, et malgré un secours si puissant nous cédons à la douleur, tant notre vertu est fragile et notre foi chancelante. Tombons ici dans la confusion à la vue de notre chef et de notre modèle, qui souffre seul et patiemment des douleurs inconcevables sans recevoir aucun secours : et par conséquent j'avais raison de vous dire qu'il ne fut jamais de solitude plus triste ni plus complète que celle-là.

4. Mais non-seulement ce divin Sauveur est abandonné de tout ce qui pourrait le secourir, il est encore méconnu ou méprisé de tout ce qui l'environne : et nous ne saurions assez méditer un événement aussi étrange que celui-ci, ni assez gémir en nous-mêmes de ce que nous le renouvelons tous les jours par nos péchés.

Ce grand spectacle, qui étonne tous les anges du ciel et qui étonnera les saints dans toute l'éternité (*Ess. de Mor.*); ce mystère ineffable, par lequel les démons sont vaincus et les hommes réconciliés à Dieu; ce prodige inconcevable d'un Dieu souffrant pour ses ennemis n'a aucun témoin dans une foule innombrable. Les Juifs et les païens n'y voient qu'un homme que les uns haïssent et que les autres méprisent; les femmes de Jérusalem, qui pleurent sur lui, et celles de Galilée qui le suivent, n'y voient tout au plus qu'un juste que l'on fait mourir cruellement; et Jésus-Christ se trouve seul au milieu de cette foule, parce que personne ne le connaît pour ce qu'il est. Nous ne le croirions jamais, si lui-même ne nous l'eût pas dit par son prophète : *Considerabam ad dexteram et videbam, et non erat qui cognosceret me* (*Ps.* CXLI, 5).

Ames justes, qui avez les yeux de la foi, contemplez Jésus-Christ dans le grand jour de ses douleurs : de quel œil le regardez-vous ici abandonné de tout le monde, et environné d'impies sans respect pour celui qui fait trembler les puissances du ciel, et sans amour pour celui qui fait la joie des anges? Il est seul parmi la foule, et regardant à ses côtés, il ne voit personne qui le connaisse pour ce qu'il est, ni qui soit, par conséquent, en état de le défendre et de le consoler. C'est lui-même qui nous le dit pour nous attendrir sur l'excès de la désolation où il se trouve, et pour nous porter à nous en appliquer le fruit, puisque ce n'est pas pour lui, mais pour nous, qu'il est désolé.

On ne me connaît pas, dit-il, puisque l'on frappe l'oint du Seigneur, et que l'on blasphème le Saint des saints. Autrefois j'avais des amis et des confidents, maintenant tout est changé, je n'ai que des ennemis et des persécuteurs. Les amis qui s'étaient attachés à moi quand je faisais des miracles, se sont retirés dès qu'ils m'ont vu dans la disgrâce : *Qui juxta me erant, de longe steterunt;* et mes disciples qui se vantaient si fort de m'être fidèles, m'ont lâchement abandonné entre les mains de ces bourreaux qui en

veulent à ma vie et qui me font mille violences pour me l'ôter : *Et vim faciebant qui quærebant animam meam.*

C'est ainsi que Jésus-Christ est traité durant la nuit de sa passion ; mais ce qui doit nous toucher plus sensiblement, c'est que tout glorieux qu'il est maintenant dans le ciel, il ne laisse pas de souffrir dans son corps mystique. Ainsi, mes frères, on renouvelle tous les jours les rigueurs de sa solitude, tous les jours il est méconnu et indignement abandonné. Combien y a-t-il de personnes sur la terre qui ne le connaissent point, ou qui ne veulent pas le connaître, ou qui, par le nombre et l'énormité de leurs crimes, ont peut-être mérité de ne le connaître pas? On ne veut point dans le monde d'un Sauveur pauvre, ni d'un Sauveur humilié et anéanti, ni d'un Sauveur souffrant et crucifié, parce que, pour profiter de la grâce du salut, il faut marcher sur ses traces. La vie déréglée et scandaleuse de la plupart des gens du siècle nous fait assez voir que ceux qui, pour leur gloire temporelle et pour leur salut éternel, auraient plus d'intérêt à le suivre, sont ceux qui l'abandonnent le plus souvent. Il n'y a qu'un petit troupeau de justes qui le voient avec les yeux du cœur éclairés par une foi vive (*Luc.*, XII, 32; *Eph.*, I, 18). Ceux-ci l'adorent en esprit et en vérité dans ses humiliations les plus profondes (*Joan.*, IV, 23). Ceux-ci le servent en crainte (*Ps.* II, 11), et aucune créature n'est capable de les séparer de son amour, parce qu'il ne peut perdre aucun de ceux que son Père lui a donnés (*Rom.*, VIII, 30).

Soyons de ce nombre, mes chers auditeurs, détachons-nous de ceux que la vanité corrompt, de ceux que la face extérieure du monde éblouit; et, en reconnaissance du don de Dieu, dont le sceau est en nous, attachons-nous à son Christ, *qui nous a aimés et lavés de nos péchés dans son sang* (*Apoc.* I, 9).

N'ayons pas l'ingratitude de l'abandonner sous prétexte que nous avons à souffrir en le suivant. Quelque répugnance que nous ayons à nous confier en celui qui nous exerce par l'affliction, sa croix n'en est pas moins un don précieux de son amour, elle n'en est pas moins le seul titre qui nous donne droit à l'héritage du Père céleste. Prions-le d'augmenter notre foi et de nous faire aimer ce que nous croirons, afin que jamais nous n'ayons le malheur de nous séparer de lui, afin que nous soyons en état de lui dire ce que disait un serviteur fidèle à David persécuté par Absalon, et qui, dans sa persécution même, était la figure de Jésus-Christ : *In quocumque loco fueris, Domine mi Rex, sive in vita, sive in morte, ibi erit servus tuus* (II *Reg.*, XV, 21) : En quelque lieu que vous alliez, mon divin Sauveur, je vous suivrai partout. Tout le monde aura beau vous abandonner, les uns par crainte, les autres par intérêt, les autres par aveuglement, les autres par mépris, les autres par faiblesse, pour moi je serai toujours avec vous, soit que je vous trouve vivant pour souffrir, soit que je vous voie mourir par l'excès des douleurs que vous souffrirez : *Sive in vita, sive in morte, ibi erit servus tuus.* Unis en lui et assemblés en son nom, nous obtiendrons ainsi les grâces qu'il nous a méritées par sa solitude.

Examinons enfin celles qui étaient attachées à son silence, et en pensant, comme le veut saint Paul, à cette troisième contradiction que les pécheurs lui ont attirée, ouvrons cette dernière source de ses douleurs dans la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

Admirons par piété en la personne de Jésus-Christ un silence que Pilate y admire par une équité naturelle: *Non respondit ei ad ullum verbum, ita ut miraretur præses vehementer* (*Matth.*, XXVII, 14). Nous avons plus de sujet que lui de l'admirer, parce qu'il ne savait pas, comme nous, que celui qui se taisait était le Verbe éternel, la Parole par essence. Et qu'y a-t-il de plus admirable que de voir la Parole se taire dans une occasion où tout la sollicite à parler? C'est un innocent que l'on accuse, tout veut qu'il parle pour se justifier, et il garde le silence; c'est un innocent que l'on tourmente, tout veut qu'il parle pour se plaindre, et il ne dit mot. Cette conduite, messieurs, est au-dessus de la nature de l'homme

Mais, afin que notre admiration ait un fondement plus solide et plus étendu, il faut remarquer que Jésus-Christ ne garde pas un silence continuel dans tout le cours de sa passion; mais aussi tout ce qu'il dit justifie le mérite de son silence.

On pouvait croire qu'il se taisait par une conviction secrète de sa conscience, comme font les grands criminels; mais, pour montrer que sa conduite est irréprochable, il reprend avec justice et en même temps avec douceur le soldat insolent qui le frappe, et le défie comme il avait déjà défié les Juifs de le convaincre d'aucun péché (*Joan.*, XVIII, 23).

On pouvait s'imaginer qu'il se taisait ou par faiblesse ou par crainte; mais les réponses sages, fortes, convaincantes qu'il fait au grand prêtre et à Pilate (*Joan.*, XIX, 11; *Matth.*, XXVI, 64), montrent assez que ce n'est pas ainsi que s'exprime un homme faible et craintif.

On pouvait croire qu'il se taisait par insensibilité, comme s'il n'eût pris qu'un corps fantastique, ainsi que d'anciens hérétiques l'ont rêvé (*Ign. epist. ad Smyrn.*); mais il n'y a qu'à considérer comment il parle à son Père dans le jardin des Olives et sur la croix, pour être convaincu qu'il sent ses maux, et qu'il souffre tout ce qu'ils ont de plus douloureux.

On pouvait croire qu'il se taisait par une patience fière et dédaigneuse, comme ferait un grand de la terre insulté par un inférieur; mais la grande preuve qu'il n'y a ni fierté ni dédain dans son silence, c'est qu'il prie son Père de pardonner à ceux qui le crucifient (*Luc.*, XXIII, 34), parce que leur injustice procède d'un aveuglement monstrueux, qui leur en ôte la connaissance.

Il a parlé encore en quelques endroits de

sa passion, ou pour respecter l'autorité de son Père dans ses plus indignes ministres, ou pour défendre la vérité persécutée, ou pour témoigner de plus en plus qu'il donnait volontairement sa vie pour la rédemption du genre humain; et, comme dit saint Augustin, lorsqu'il ne répondait point à ses accusateurs et à ses juges, il se taisait, selon que les prophètes l'avaient prédit, comme un innocent agneau qui se laisse enlever sa toison sans se plaindre : *Ubi non respondebat, sicut ovis silebat* (*Aug., in Joan., Tract.* 116, 4, 5); et dans les occasions où il répondait, il faisait l'office d'un bon pasteur qui cherchait à les instruire : *Ubi respondebat, sicut pastor docebat.*

Ce n'est donc, messieurs, ni par la conviction de sa conscience, ni par faiblesse, ni par crainte, ni par insensibilité, ni par fierté que Jésus-Christ se tait quand on l'accuse et quand il souffre; mais en voici les véritables raisons : quand on l'accuse, il garde le silence par humilité; quand il souffre, il le garde par constance; voilà ce qui était inouï avant l'exemple de l'Homme-Dieu, voilà ce qu'on doit regarder comme un de ses plus grands miracles, et en même temps comme un fonds inépuisable d'instruction et d'édification pour nous.

1. Son innocence est si visible, que Pilate, avant que de le condamner, s'en lave les mains devant tout le peuple, et que même le perfide Judas le publie dans son désespoir. Mais tout évidemment juste qu'est Jésus-Christ devant les hommes les plus aveugles, on ne laisse pas de le charger des plus noires accusations (*Matth.*, XXVII, 24), et il n'y oppose qu'un profond silence. Et pourquoi parlerait-il, dit saint Ambroise, n'ayant nul besoin de se justifier? *Bene tacet, qui defensione non indiget* (*Ambr., lib.* X *in Luc.*).

D'ailleurs toutes les vertus se présentent à lui pour lui demander de se taire. La justice le demande, afin que le silence du second Adam répare les vaines excuses dont s'était servi le premier; l'amour le demande, parce que s'il parle pour se justifier, il retardera le salut du monde (*Aut. Comm. in Marc., c.* 14 *apud Hier.*); l'obéissance le demande, pour exécuter le commandement que son Père lui a fait de mourir pour tous les hommes. Mais c'est l'humilité qui lui fait les instances les plus pressantes pour l'obliger de porter jusqu'au bout la figure du pécheur; et c'est de ce silence humiliant qu'il avait parlé par son prophète : *Ego autem humiliatus sum nimis* (*Ps.* CXV, 10) : Je me suis humilié jusqu'à l'excès.

Jusqu'à l'excès ? Mais n'y a-t-il pas deux vertus, dans la pratique desquelles il semble que l'on ne puisse jamais excéder? c'est l'amour de Dieu et l'humilité. La mesure de l'amour de Dieu, dit saint Bernard, est de l'aimer sans mesure, *amare sine modo*, et la perfection de l'humilité, selon le Prophète, est de nous faire descendre jusqu'au fond de notre néant : *Ad nihilum redactus sum* (*Psal.* LXXII, 22). On peut dire néanmoins que Jésus-Christ a trouvé dans sa passion le moyen de s'humilier jusque dans l'excès. C'était sans doute s'humilier très-profondément que de vouloir bien se charger de tous les péchés qu'avaient commis et que commettraient tous les hommes depuis la naissance du monde jusqu'à la fin, il s'en est chargé. Aussi ne serais-je pas surpris qu'il gardât le silence, si les Juifs l'accusaient de ces crimes effectifs, parce que *Dieu son Père a mis en lui seul l'iniquité de nous tous* (*Isa.*, LII, 6). Mais ce qui me jette dans le dernier étonnement, et ce qu'il appelle lui-même s'humilier dans l'excès, c'est de voir qu'on l'accuse de crimes supposés, et qu'il ne dise pas un seul mot pour se faire honneur de son innocence.

Silence, qui visiblement n'était pas forcé, et d'autant plus admirable, qu'avec une seule parole il pouvait fermer la bouche de ses accusateurs. Il lui était bien facile de dire à ceux qui l'accusaient d'avoir voulu détruire le temple (*Marc.*, XIV, 58), qu'il ne parlait que *du temple de son corps* (*Joan.*, II, 19), qu'ils allaient détruire par sa mort, et qu'il rebâtirait au troisième jour par sa résurrection. Il pouvait répondre à ceux qui l'accusaient d'avoir voulu soulever le peuple et se faire roi (*Joan.*, VI, 15), qu'il avait pris la fuite quand ce même peuple avait voulu le couronner dans le désert. Il pouvait aisément confondre ceux qui l'accusaient de défendre de payer le tribut à César (*Matth.*, XVII, 26), en disant qu'il l'avait payé lui-même, et qu'il n'y avait pas encore cinq jours qu'il avait dit aux pharisiens ces paroles célèbres : *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu* (*Matth.*, XXII, 21). Il pouvait, dis-je, les confondre tous par des réponses si justes et si faciles; mais son humilité lui défend de se justifier quand on l'accuse, afin d'accomplir la prophétie : *Factus sum sicut homo non audiens et non habens in ore suo redargutiones* (*Ps.* LXXXVII, 15). En l'état de souffrance où je me trouve, je suis devenu comme un homme qui n'entend point, et qui n'a pas même de langue pour parler.

Il se tait donc devant le grand-prêtre et devant Pilate (*Matth.*, XXVI, 63; XXVII, 14), quoiqu'il lui fût très-aisé de leur répondre, pour nous apprendre à souffrir en paix, que l'on nous accuse, que l'on nous calomnie, que l'on nous ôte même, s'il le faut, les moyens de nous justifier. Ils étaient en sa puissance, et il ne s'en est pas servi, parce que, dit saint Augustin, il ne voulait alors que faire éclater sa patience et son humilité. *Non potentiam perdiderat, sed patientiam demonstrabat* (*Aug., in Ps.* XXXIII).

Hérode, le prenant pour Jean Baptiste ressuscité, avait désiré de le voir, dans la pensée qu'il lui tiendrait des discours sublimes, et qu'il ferait des miracles en sa présence (*Luc.*, XXVIII, 6). Mais comme Jésus-Christ n'écoute point ceux qui ne le cherchent que par une curiosité vaine, il se tait devant ce prince, comme il s'était tu devant les Juifs. Il s'expose humblement à son mépris et à la risée de toute sa cour, et ne fait aucune

épreuve de sa puissance dans un temps où il ne doit montrer qu'une patience et une humilité consommée: *Non potentiam perdiderat, sed patientiam demonstrabat.* En quoi il nous a appris à pratiquer les vertus qui nous sont propres dans l'état où nous nous trouvons, et à accomplir l'œuvre dont nous sommes chargés, quoi qu'il en coûte à notre orgueil; car si Jésus-Christ s'était justifié, et que par là il eût évité la mort temporelle, nous n'aurions été ni justifiés, ni délivrés de l'éternelle.

Que pense l'orgueil humain à la vue de cet exemple? Y reconnaît-il son erreur? Ou plutôt, mes frères, y reconnaissons-nous la nôtre? L'orgueil est un trompeur qui nous cache nos véritables avantages; il veut nous élever, et il nous abaisse, au lieu que l'humilité chrétienne est la seule qui puisse véritablement nous élever; car c'est monter et non pas descendre que de s'humilier avec Jésus-Christ.

Jamais personne n'est descendu de si haut, ni n'est descendu si bas, et c'est pour cela que saint Paul exprime cette humiliation par le nom d'*anéantissement.* Ne croyez pourtant pas qu'il se soit humilié à la manière des hommes, dont l'humilité, qui n'est souvent qu'apparente, vient pour l'ordinaire d'ignorance, de faiblesse, de découragement, et dès là, elle n'est plus humilité, mais faiblesse. Jésus-Christ se connaissait lui-même, et n'ignorait pas que *son Père lui avait mis toutes choses entre les mains.* Mais plus il se connaissait grand, plus il s'est rendu petit, et sa grandeur ne lui a plu qu'autant que son humilité y a trouvé la matière d'un plus grand sacrifice.

Et en effet, dans toute la suite de sa vie, son humilité ne s'était occupée qu'à sacrifier sa grandeur, pour le conduire à cet excès d'humiliation dont nous venons de parler : *Ego autem humiliatus sum nimis.* A sa naissance, sa grandeur l'avait obligé de recevoir les adorations des anges et les hommages des rois; mais son humilité avait voulu que ce fût dans une crèche. Quand sa grandeur lui fit recevoir le plus glorieux de tous les noms, qui ensevelissait dans un éternel oubli tous ceux qui avaient été révérés dans l'antiquité païenne, pour ne faire plus régner que le sien, son humilité avait exigé que ce fût sous le couteau de la circoncision, avec l'image honteuse du pécheur. Quand, pour manifester sa grandeur, il a fallu rendre sa prédication éclatante par divers prodiges, son humilité a souffert que les pharisiens envieux les aient attribués à la puissance de l'enfer. Et enfin, si sa grandeur le fait entrer en triomphe dans Jérusalem, son humilité le mène à la mort ignominieuse de la croix, par les affronts et par les insultes, dont son Eglise sainte nous renouvelle aujourd'hui le précieux souvenir. C'est ainsi qu'il l'a conduite comme par degrés à cet excès qu'avait prédit le prophète, et enfin à cet anéantissement dont parle l'Apôtre, et dont le dernier degré est de se voir méprisé, maltraité, persécuté, accusé injustement, sans répondre une seule parole : *Et non est sermo in lingua mea.*

Hélas! mon Sauveur, que pensez-vous de ceux qui osent porter le nom de chrétiens et se mettre au rang de vos disciples, avec un cœur qui ne respire que le faste et la vanité? Et l'homme orgueilleux ne comprendra-t-il jamais qu'il s'abaisse d'autant plus qu'il veut s'élever, lorsqu'il voit que le Très-Haut met son honneur à descendre, et que l'Homme-Dieu n'est jamais si grand que quand il s'humilie jusqu'à cet excès!

2. Mais si son silence est si étonnant, quand on l'accuse, que dirons-nous de celui qu'il garde, quand il souffre? Il est toujours dur de souffrir; mais de souffrir innocent c'est une dureté ineffable. Joseph, tout résigné qu'il était aux ordres de la Providence, avait bien de la peine de se voir dans un cachot, pour un attentat qu'il n'avait pas voulu commettre; du moins s'en plaignait-il : *Hic innocens in lacum missus sum* (*Gen.*, XLII, 15). Il n'y a qu'une âme aussi constante que celle de Jésus-Christ, qui puisse souffrir en silence ce qu'elle souffre, sans l'avoir mérité.

Ses souffrances ont été en quelque sorte infinies, eu égard à la grandeur infinie de la personne que l'on a tourmentée avec tant de barbarie et d'indignité, et notre esprit est trop borné pour nous en former une juste idée. Mais pour concevoir, autant que nous le pouvons, sa constance prodigieuse, il suffira de nous représenter sa cruelle flagellation.

Figurez-vous, mes frères, que Pilate l'ordonne à des bourreaux auxquels il permet tout, pour faire de Jésus flagellé un objet de pitié capable d'assouvir la rage des Juifs, et que les bourreaux exécutent cet ordre barbare avec intention de faire mourir dans ce supplice un homme dont ils craignent que le juge ne leur refuse la mort.

Le voilà donc dépouillé, *le plus beau des enfants des hommes* (*Psal.* XLIV, 3), au milieu d'une multitude innombrable, avec une confusion telle qu'on peut se la figurer sur le visage le plus modeste qui fut jamais. Le voilà donc attaché à une colonne, ce corps, le plus sensible qui fut jamais dans la nature. Je dis le plus sensible, parce que nul autre n'a été formé par l'opération du Saint-Esprit, du plus pur sang d'une vierge, et que nul autre n'a été destiné, selon saint Paul, à souffrir aussi vivement que celui-ci : *Corpus autem aptasti mihi* (*Hebr.*, X, 5). C'est par l'ordre d'un juge si lâche, c'est par des bourreaux animés d'une rage si invétérée, c'est au milieu d'une foule dont les yeux sont si envenimés, c'est sur un corps si sensible et si délicat, que l'on voit tomber coup sur coup, que l'on voit naître plaie sur plaie.

Si nous nous en tenions au simple récit des évangélistes, nous aurions tout dit, en disant que Pilate l'a fait flageller : *Jesum autem flagellatum tradidit eis* (*Matth.*, XXVII, 26). Ils sont modestes dans leurs expressions, parce qu'étant tous du nombre de ses disciples, leur témoignage aurait peut-être paru suspect, s'ils en avaient dit davantage.

Mais comme les prophètes ont parlé de plus loin, et qu'un si grand avenir les mettait à couvert de tout soupçon, ils n'ont pas craint de représenter toute la rigueur de ce supplice. Ils font dire à ce divin patient que les pécheurs ont frappé sur lui, comme l'on bat le fer sur l'enclume, *supra dorsum meum fabricaverunt peccatores* (*Ps.* CXXVIII, 3); et la langue hébraïque porte : *Araverunt peccatores*, les pécheurs ont labouré ma chair.

Ah! mes frères, que ces expressions sont terribles à qui en comprend bien le sens. Comme l'on bat le fer sans pitié, parce qu'il est insensible, de même ces barbares frappent sur le corps de mon Sauveur, sans en être émus; et comme l'on ouvre la terre avec la charrue, ils tirent sur ce corps divin de longs sillons de plaies qui déchirent et qui entr'ouvrent sa chair.

Reconnaissons dans ce spectacle sanglant la justice du Père, qui regarde dans ce sang répandu la vérité de ce qu'avaient figuré les victimes de l'ancienne loi. Reconnaissons-y l'amour du Fils, qui offre le prix de ce sang pour l'expiation de nos crimes, et qui fait plus pour ses ennemis qu'un père ne ferait pour ses enfants. Les Juifs et les païens ont bien la volonté cruelle de le faire mourir; mais Dieu seul leur en donne le pouvoir : *Non haberes potestatem in me ullam, nisi tibi datum esset desuper*. C'est là que vont les yeux de la foi. Dans l'ouvrage des bourreaux, nous voyons une passion injuste et cruelle; dans la patience de Jésus-Christ, nous adorons un sacrifice ineffable, offert volontairement et par une volonté si libre, que, dans une si violente douleur, il ne fait pas une seule plainte : *Et non est sermo in lingua mea* (*Ps.* CXXXVIII, 4).

Je ne sais ce que l'on doit admirer le plus en cette rencontre, ou le bruit que font les bourreaux, ou le silence que garde le patient. Lorsque Salomon fit bâtir le temple, ce grand édifice fut élevé jusqu'au faîte, sans que l'on entendît aucun bruit (III. *Reg.*, VI, 4); mais dans la flagellation du Sauveur, les bourreaux démolissent le temple de son corps avec un bruit épouvantable. Pour lui, il se tait toujours, et il en dit la raison à son père : *Obmutui et non aperui os meum, quoniam tu fecisti* (*Ps.* XXXVIII, 10) Si je m'arrêtais à ce que me font les hommes, je leur demanderais si c'est ainsi que l'on traite un innocent, si l'on vit jamais de juge plus injuste que celui qui me condamne à cette peine, ni de bourreaux plus cruels que ceux qui me la font souffrir? Mais, mon père, je ne dis rien aux hommes, parce que je ne regarde que vous, et que tous les coups que je reçois partent de votre main. *Obmutui et non aperui os meum, quoniam tu fecisti.*

Après une déclaration si expresse de ce Fils souffrant à son Père, pouvons-nous ignorer, mes chers auditeurs, que ce ne sont pas les hommes qui nous affligent, mais que c'est Dieu même qui nous frappe? Et au lieu d'adorer sa justice dans ceux qui l'exercent sur nous, nous nous répandons en plaintes et en murmures pour les moindres maux, quand nous voyons que la constance de Jésus-Christ *humilié* pour nos péchés *sous la puissante main de Dieu*, ne s'affaiblit jamais, quelque outrage qu'on puisse lui faire. Il n'est pas seulement constant dans les douleurs aiguës de sa flagellation, il l'est dans tous les tourments ignominieux où l'on l'expose. Abandonné à la licence des soldats romains et à la fureur de la populace juive, devenu le jouet des impies, couronné d'épines, plus maltraité qu'un homicide, crucifié entre deux scélérats, jamais sa fermeté ne se dément. Il garde le silence jusqu'au bout, et comme il avait été doux durant sa vie, il est muet en sa mort : *Mitis in vita, mutus in morte*, afin que notre patience soit un effet et une imitation de la sienne.

Patience vraiment divine, qui fixe et qui établit notre foi. Et à quoi pensaient les Juifs, quand ils promettaient de croire en lui, pourvu qu'il descendît de la croix (*Matth.*, XXVII, 42)? C'est parce qu'il n'en est pas descendu, qu'il a mérité que tout l'univers crût en lui. Cette patience constante et invincible était au-dessus du miracle que ces aveugles lui demandaient. Caché pour notre salut sous la nature des hommes, il n'a rien pris de leur impatience ni de leur animosité, parce qu'il n'était sujet à aucune de leurs imperfections. Jamais il ne se lasse, ni de souffrir d'eux, ni de souffrir pour eux. Leur cruauté détestable ne l'irrite point. Il est vrai qu'il a leur crime en horreur, mais, tant il est charitable! il le regarde par l'endroit le moins odieux, qui est celui de leur ignorance. Il n'a pour eux que des pensées et des paroles de paix, et dans le temps même qu'ils le font mourir honteusement, il n'ouvre la bouche que pour les instruire et pour demander leur grâce. Où trouver, parmi les héros que le monde élève avec tant de pompe, un caractère pareil à celui-là? Perfides Juifs, s'écrie Tertullien, c'est à ces marques que vous deviez le reconnaître. L'orgueil de l'homme était incapable de cette douceur, et à moins que d'être Dieu, il n'était pas possible de souffrir avec tant d'humilité, tant de charité, tant de constance. Il a fait des miracles par sa parole, qui ont été des preuves authentiques de sa divinité; mais, comme dit saint Ignace martyr, ce qu'il a fait par son silence n'est pas moins miraculeux, ni moins digne de son Père, ni moins convaincant pour le genre humain, qu'il n'appartenait qu'à Jésus-Christ ne nous donner un remède capable de surmonter la maladie de notre cœur, puisqu'un pur homme n'eût pu avoir des sentiments si épurés et si sublimes, ni les pratiquer avec tant de sagesse, de grandeur et de dignité.

Ah! combien sont à plaindre ceux qui ne pensent à rien moins qu'à la vie et à la mort de l'Homme-Dieu! Encore plus à plaindre, si par incrédulité ou par orgueil ils se rendent comme les Juifs ses promesses inutiles; et si en niant, comme font les libertins et les impies, que le péché offense Dieu, ils osent

nier la révélation et prendre Dieu même pour menteur! Qu'ils ne s'y trompent pourtant pas. S'ils ne répondent à l'amour infini de ce même Dieu, qui *a envoyé son Fils unique dans le monde pour être la victime de propitiation pour nos péchés*, et s'ils n'adorent avec une foi humble le mystère qui en est l'effet, ils se rendront indignes d'un don si grand et si nécessaire, et en punition de n'avoir pas voulu connaître la vérité, ils seront livrés à l'esprit d'erreur et d'illusion. Par une funeste transmission de l'endurcissement des Juifs, le sang de Jésus-Christ sera sur eux et sur leurs enfants.

Pour nous, mes chers auditeurs, gardons-nous bien de suivre tant d'égarés, qui courent obstinément à leur perte. Jetons les yeux sur *l'Auteur et le consommateur de notre foi*, et en nous glorifiant de demeurer en lui, marchons comme lui-même a marché. Faisons passer en nous, dans tout le cours de notre vie, le mérite des contradictions qu'il a souffertes dans tout le cours de sa passion.

Par la tristesse profonde que le péché lui a causée, il nous en a mérité la contrition. Demandons-la par la vertu de son agonie et de sa sueur de sang.

Par l'abandonnement où il s'est trouvé, il nous a mérité le secours de Dieu dans nos afflictions et dans nos faiblesses, avec le courage de nous attacher à lui et de le suivre. Suivons-le dans la honte comme dans la gloire, dans les derniers rangs comme dans les premiers.

Par le silence qu'il a gardé si constamment, il a voulu nous donner un exemple nécessaire de patience et de douceur, et réprimer les excès de notre langue, qui est l'instrument du péché, et qui renferme tous les péchés comme une semence empoisonnée.

Mais ce même péché, pour lequel vous venez de voir que l'Homme-Dieu a souffert tant de contradictions, on le commet dans le monde avec une facilité prodigieuse. On l'y avale comme l'eau, et l'on ne pense point qu'il perdra éternellement ceux qui ne s'en délivreront point par la croix de Jésus-Christ, qui en est l'unique remède. Ah! mes frères, il y a quelque chose d'aussi étonnant dans l'insensibilité des hommes que dans l'amour de Dieu; et de toutes les contradictions qu'a souffertes le Sauveur, c'est ici la plus affreuse.

Cependant, comme il ne s'est pas rebuté de toutes les autres, espérons qu'il ne se rebutera pas encore de celle-ci, et qu'il nous obtiendra de Dieu son Père, la miséricorde dont nous avons tant besoin.

Regardez donc, Père éternel, regardez du haut de votre gloire cette hostie sainte, qu'un pontife sépare des pécheurs vous a offerte pour nos péchés (*Hebr.*, V, 7; VII, 27), et laissez-vous apaiser sur la grandeur de notre malice (*Exod.*, XXXII, 12). Jetez les yeux sur le visage de votre Christ (*Ps.*, LXXXIII, 10), qui vous a été obéissant jusqu'à la mort de la croix, et ayez ses plaies toujours présentes, afin qu'elles vous montrent le prix de la satisfaction qu'il vous a faite pour nous (*Phil.*, II, 8).

Et vous, Sauveur de nos âmes, appliquez-nous-la, cette satisfaction infinie, en nous donnant la grâce, qui est le prix inestimable de votre passion. Sans elle nous ne pouvons rien; avec elle nous pourrons tout, parce qu'elle nous suffira pour perfectionner la vertu dans le sein même de la faiblesse. Soutenus par cette grâce toute-puissante, nous triompherons à votre exemple des contradictions du siècle pervers, et comblés de vos dons et de vos mérites, nous irons jouir en paix avec vous des biens éternels que vous nous avez acquis par les travaux de votre vie et par les douleurs de votre mort. *Amen.*

SERMON LI.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

De la résurrection.

Surrexit.
Jésus-Christ est ressuscité (*S. Marc, ch.* XVI).

Sire, ce n'est qu'un mot, mais jamais l'éloquence du Saint-Esprit n'en a prononcé de plus plein, de plus énergique ni de plus significatif, puisque ce seul mot renferme la substance de tout ce que les anges de paix annoncent aux saintes femmes qui vont au sépulcre; l'abrégé de tout ce que les saintes femmes ont ordre d'annoncer aux apôtres, et le fondement de tout ce que les apôtres annonceront à toute la terre : *Surrexit;* Jésus-Christ est ressuscité; en disant cette seule parole, on dit tout ce que l'on peut dire de plus grand et de plus avantageux pour la religion.

Si les anges, qui parlent si rarement aux hommes, sont destinés à leur porter la première nouvelle de la résurrection du Sauveur; si les femmes, dont l'état est de ne point parler dans l'Eglise, ne laissent pas d'être employées, à cause de leur ardente piété, à publier ce grand mystère; si les apôtres, à qui la crainte avait lié la langue durant tout le cours de la passion de leur Maître, n'ont pas craint de prêcher sa résurrection avec des langues de feu, il est bien juste, mes frères, que les prédicateurs évangéliques n'abandonnent pas aujourd'hui le principal emploi de leur mission; et quand tout parle de la gloire du Rédempteur, il serait honteux pour nous de demeurer dans le silence.

Je n'aurais donc travaillé qu'à demi, si, après vous avoir prêché Jésus-Christ vivant avec les hommes et mort pour eux sur une croix, je ne vous le prêchais encore ressuscité, puisque c'est de la vérité de sa résurrection que dépend la vérité de la religion qu'il a établie et que je vous ai prêchée en son nom.

Et en effet, les Pères ont considéré cette résurrection glorieuse sous quatre notions différentes qui composent une seule idée, et qui se terminent à Jésus-Christ et à nous. Ils l'ont considérée comme un miracle de la puissance divine en la personne de Jésus-

Christ, et comme un modèle de celui qu'il opère dans nos âmes, en les ressuscitant du péché à la grâce pendant cette vie; ils l'ont encore considérée comme un triomphe de l'humanité de Jésus-Christ en son corps glorieux et comme un gage de celui que nos corps doivent attendre à la fin des siècles. C'est toute l'étendue de ce mystère.

Or, selon saint Paul, il est le fondement de la religion, en ce qu'il a un rapport nécessaire à ce qu'elle a de plus essentiel, je veux dire à sa certitude, à sa sainteté, à sa gloire et à son espérance.

La résurrection de Jésus-Christ est un miracle de la puissance divine, et c'est sur ce miracle, qui confirme tous les autres, qu'est fondée la certitude de la religion.

Elle est un modèle de la résurrection de nos âmes; et c'est sur ce modèle qu'est fondée la sainteté de la religion.

Elle est un triomphe de l'humanité de Jésus-Christ, et c'est sur ce triomphe qu'est fondée la gloire de la religion.

Elle est un gage de la résurrection de nos corps; et c'est sur ce gage qu'est fondée l'espérance de la religion.

Voilà, messieurs, quatre vérités chrétiennes, qui renferment un sens profond; et comme il ne serait pas possible de les expliquer dans toute leur étendue sans abuser de votre patience; ni de les resserrer dans les bornes étroites d'un seul discours, sans dérober quelque chose à votre édification, je les partagerai en deux discours. Aujourd'hui je commencerai à traiter ce grand sujet par les deux premières, et demain je le poursuivrai par les deux autres.

Dans celles que je vais trailer aujourd'hui, nous considérerons la résurrection miraculeuse de Jésus-Christ en elle-même et celle de nos âmes durant cette vie. Dans celles que je traiterai demain, nous considérerons la résurrection triomphante de Jésus-Christ en son corps glorieux, et celle de nos corps à la fin des siècles; et toutes nous fourniront un ample sujet d'instruction pour la foi et d'édification pour les mœurs. Nous apprendrons dans la première à croire la vérité de notre religion; dans la seconde, à nous sanctifier dans la pratique de notre religion; dans la troisième, à admirer la gloire de notre religion; et dans la quatrième, à espérer la récompense de notre religion.

Esprits prétendus forts, qui, à le bien prendre, n'excellez qu'en faiblesse, plaise à Dieu que, selon la menace de l'Evangile, vos lumières ne soient pas encore devenues ténèbres, et que vous sentiez ici contre vous la droite raison. Et vous, chrétiens fidèles, à qui l'Apôtre donne le nom glorieux d'*enfants de lumière*, écoutez-moi avec votre docilité accoutumée, et vous trouverez dans l'explication de ce mystère de quoi vous confirmer dans ce que vous croyez et dans ce que vous pratiquez.

Mais afin que mon espérance ne soit pas vaine, soutenons-nous de la protection de cette vierge, qui, après avoir eu le cœur percé par *le glaive de la douleur*, ressent aujourd'hui une joie proportionnée, et disons-lui humblement avec un ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La soumission que nous devons à Dieu comme première vérité nous oblige de nous arrêter précisément à ce qu'il nous dit, sans vouloir pénétrer par une curiosité téméraire dans ce qu'il ne nous dit pas, l'obligation étant égale de croire fermement et d'ignorer humblement. Mais aussi nous devons toute notre attention aux vérités dont il a bien voulu nous instruire, d'autant plus que celles que nous devons connaître, facilitent la créance de celles que nous devons ignorer.

Or, parmi les points de religion qu'il faut connaître, celui de la résurrection de Jésus-Christ est sans doute le principal, puisque saint Paul le regarde comme le fondement de tous les autres, sans lequel, dit-il, la prédication des apôtres serait vaine, et la foi de l'Eglise entièrement inutile : *Si Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est et fides nostra* (I *Cor.*, XV, 14). Cette résurrection est donc une vérité fondamentale, dont les chrétiens doivent être pleinement instruits; et l'idée qu'il faut que nous en ayons d'abord, c'est qu'elle est le plus grand miracle, qui ait paru depuis la création du monde. Retenez les principes, et par le secours de la raison qui accompagne les vérités évangéliques, vous en tirerez des conséquences qui seront utiles à la foi.

1. Pour comprendre en quoi ce miracle consiste, il faut faire ici la distinction de deux mondes, de l'ancien et du nouveau. J'entends par le monde ancien ce monde élémentaire que nous habitons et que Dieu avait soumis à l'empire du premier Adam, et je l'appelle ancien, parce que le vieil homme y préside et le fait vieillir : *Et omnes sicut vestimentum veterascent* (*Ps.* CI, 27). J'entends par le monde nouveau ce monde même renouvelé par Jésus-Christ et soumis à l'empire de ce second Adam, homme nouveau qui ne vieillit jamais : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficient.*

Le monde ancien a commencé à la création de toutes choses, et le monde nouveau à la résurrection de Jésus-Christ. Dans la création, le Verbe, *par qui*, selon saint Jean, *toutes choses ont été faites* (*Joan.*, I, 3), a tiré l'ancien monde du sein du néant; et dans la résurrection ce même Verbe, par qui, selon saint Paul, *toutes choses ont été renouvelées* (*Eph.*, I, 10), a tiré le monde nouveau *du cœur de la terre* (*Matth.*, XII, 40), c'est-à-dire, du sein de la mort. Jusque-là, messieurs, vous convenez que ces deux mondes ont commencé par deux miracles, et vous entrevoyez déjà que ces deux miracles sont les deux chefs-d'œuvre de la puissance de Dieu.

Mais pour le voir plus distinctement, il faut remarquer qu'il y a des miracles que Dieu fait par le ministère des hommes, et des miracles que Dieu ne fait que par lui-même.

Il divise la mer par Moïse (*Exod.*, XIV, 26). Il ouvre et ferme le ciel par Elie (III,

Reg., XVII). Il ressuscile les morts par Elisée (IV, *Reg.*, IV, 32). Il guérit toutes sortes de maladies par l'ombre de Pierre et par les ceintures de Paul. (*Act.*, V, 15; XIX, 32). Car, comme dit saint Augustin, quand ces grands hommes ont fait des miracles, ils ne les ont pas faits par leur vertu propre. Simples instruments, ils agissaient alors par l'influence de la cause principale, qui s'unissait à eux en leur donnant la vertu de faire des œuvres, qui passaient leur force naturelle. Il n'y a que vous, Seigneur, ajoute ce Père, en s'adressant à Dieu, il n'y a que vous qui fassiez des miracles tout seul et qui changiez à votre gré toutes les lois de la nature indépendamment de tout autre concours: *Mirabilia fecit Moïses, sed non solus; fecerunt Apostoli, sed non soli. Tu es qui facis mirabilia solus* (*Aug.*, *in Ps.* LXXI, *n.* 20).

Mais voici ce qui doit être encore plus remarquable. C'est que parmi tous les miracles que Dieu fait, ou par le ministère des hommes, ou par lui-même, il y en a deux qui ne peuvent partir que de sa main toute-puissante : je parle de la création qui a commencé l'ancien monde, et de la résurrection qui a commencé le monde nouveau. La raison, c'est que Dieu s'est réservé deux empires, l'empire du néant et l'empire de la mort.

Il s'est réservé l'empire du néant sans aucun partage, car personne ne peut, ni se créer soi-même, ni en créer un autre. Le néant est un abîme si profond, qu'il n'y a que la voix de Dieu qui puisse s'y faire entendre, et c'est de cette voix seule que l'Apôtre dit qu'elle appelle indifféremment *ce qui n'est point comme ce qui est* (*Rom.*, IV, 17).

Pour l'empire de la mort, il le partage quelquefois avec ses créatures, avec cette différence pourtant, qu'il communique bien à un homme le pouvoir d'en ressusciter un autre, mais qu'il ne lui communique jamais le pouvoir de se ressusciter lui-même. Je suppose que la mort ayant séparé une âme d'un corps, Dieu, sans y concourir en rien par sa puissance, donne à cette âme la liberté de rentrer par elle-même dans ce corps et de le ranimer. Quoiqu'elle le désire avec ardeur, elle ne le pourra jamais. Pourquoi ? Parce que selon les principes de la raison naturelle l'effet ne saurait être plus noble que sa cause, puisqu'il ne subsiste que par la cause qui lui a tout donné, et qui seule par conséquent fait les bornes de sa perfection. Or, dans le cas que nous supposons, l'âme serait elle-même la cause du composé dont elle n'est que la partie; ce qui est inouï et absolument contraire à la raison et à l'expérience. D'où il s'ensuit que si nous voyons une âme se réunir d'elle-même à un corps mort, nous sommes obligés de reconnaître que ce pouvoir passe les bornes naturelles; que pour faire cette réunion immédiate, il faut nécessairement que la divinité soit unie à ce corps et à cette âme, et que par conséquent celui qui se ressuscite lui-même est un Dieu.

Voilà, mes frères, le grand miracle de ce jour, miracle qu'aucun pareil n'a précédé ni ne suivra, parce qu'il n'y a qu'un Homme-Dieu qui puisse se ressusciter lui-même, étant lui seul libre entre les morts, *inter mortuos liber* (*Ps.* LXXXVII, 6).

Quand le prophète donne cette qualité glorieuse à Jésus-Christ, il veut dire que la mort exerce sur tous les hommes deux sortes de rigueur. La première, quand elle s'en saisit, et la seconde, quand elle les retient. Elle s'en saisit contre leur volonté, car nous ne mourons jamais quand nous voulons, et l'on peut dire au contraire que nous mourons toujours quand nous ne le voulons pas, au moins selon les sentiments de la nature. Elle les retient contre leur inclination, puisque les deux parties de nous-mêmes, étant une fois séparées, voudraient bien se réunir, mais nous éprouvons que cette réunion ne dépend pas d'elles.

Il n'y a que Jésus-Christ qui soit *libre entre les morts*, parce que la mort ne peut exercer sur lui cette double tyrannie. Il meurt quand il veut, et il ressuscite quand il lui plaît. *Ego pono animam meam, et iterum sumo eam. Je quitte ma vie pour la reprendre*, dit-il lui-même dans l'Evangile. *Nul homme ne me la ravit, mais c'est de moi-même que je la quitte. J'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai le pouvoir de la reprendre* (*Joan.*, X, 18). Que les Juifs ne se vantent donc pas de me l'avoir ravie. Leur pouvoir ne s'est pas étendu jusque-là. Ils ont bien pu exercer leur rage sur mon corps, parce que mon amour leur a permis de commettre cet attentat, afin d'accomplir par eux les décrets éternels de ma sagesse. Mais pour ma vie, je l'ai quittée quand j'ai voulu avec toutes les circonstances que j'avais fait marquer par mes prophètes, et je la reprends quand il me plaît, par ma propre puissance, d'une manière qui confond et qui déconcerte toute la prudence des hommes.

Pouvons-nous donc assez admirer, encore moins reconnaître ce miracle de la puissance et de la bonté de Jésus-Christ. Il pouvait mourir ou ne pas mourir. Il est mort pourtant, parce qu'il l'a voulu, et il l'a voulu par charité pour nous et par obéissance pour son Père. Et ne dites pas que l'assurance de reprendre sa vie par la résurrection ait diminué le mérite de son sacrifice : dites au contraire, qu'elle n'a fait que le perfectionner, parce que la fin de sa mort était de se réunir lui-même à Dieu son Père, et d'y réunir ses élus dans une vie toute nouvelle, ce qu'il ne pouvait faire qu'en ressuscitant. Qu'avons-nous donc qu'à adorer cette glorieuse résurrection dans une humilité profonde, et qu'à reconnaître par les principes mêmes de la raison, qu'elle est le plus grand miracle qui ait paru depuis la création de l'univers.

2. Mais j'ai ajouté que c'est sur ce miracle qu'est fondée la certitude de la religion, et vous en conviendrez encore, si vous continuez de m'entendre selon que le mérite un si grand sujet. On ne traite point de mystère, messieurs, sans appliquer l'esprit, et si je n'expliquais selon la mesure de ma faible

intelligence celui que l'Eglise nous propose dans ce saint jour, je ne remplirais pas à votre égard le ministère dont je suis chargé. S'il y avait même quelqu'un dans mon auditoire qui me refusât son application, ce serait une marque bien honteuse de son indifférence pour la religion, puisqu'il négligerait de s'instruire de ce qui en est le fondement. C'est une erreur répandue dans plusieurs esprits et trop autorisée par l'exemple, que l'on ne doit débiter dans la chaire que des vérités morales. Est-ce que l'on ne considère point qu'elles ne peuvent se tirer que par conséquence des vérités instructives? C'est la règle de tous les temps, que jamais on ne pourra toucher par la morale, si l'on ne s'applique auparavant à convaincre par l'instruction.

Pour vous convaincre donc autant qu'il est en mon pouvoir, que c'est sur la vérité de la résurrection de Jésus-Christ qu'est fondée la vérité de la religion chrétienne, je dis qu'il n'y avait rien de si nécessaire pour le salut du monde que la mort du Rédempteur. Le décret en était immuable. Le Père l'avait résolu, et le Fils s'y était soumis dans l'éternité, il fallait donc que ce décret fût exécuté dans le temps : *Expedit, ut unus moriatur homo pro populo, et non tota gens pereat* (*Joan.*, XI, 50). Mais si rien n'était plus nécessaire que cette mort pour nous sauver, rien aussi n'était plus préjudiciable à la religion que cette mort même, si Jésus-Christ n'était pas ressuscité, parce qu'elle aurait rendu inutile tout ce qu'il avait fait de grand durant sa vie. Il avait rendu la vue aux aveugles et la parole aux muets (*Marc.*, VII, 37). Il avait guéri les lépreux et ressuscité les morts. Les gentils avouaient qu'il avait bien fait toutes choses, et les Juifs reconnaissaient qu'un grand prophète s'était levé parmi eux en sa personne. Rien de plus grand (*Luc.*, VII, 16).

Mais la mort honteuse de la croix avait d'abord effacé cette estime. Depuis cette mort, tout ce que l'on avait ouï dire de Jésus-Christ passait pour tromperie, et tout ce que l'on en avait vu pour illusion. Que fallait-il donc faire pour rétablir cette gloire obscurcie et faire revivre tous ses miracles? Il fallait en faire un nouveau plus grand encore que tous les autres en se ressuscitant soi-même, car, comme dit saint Augustin, c'est bien plus de vaincre la mort en ressuscitant, que de l'éviter en ne mourant pas, puisque l'homme peut bien revenir de la maladie, mais il ne saurait revenir de la mort : *Plus est mortem vincere resurgendo, quam vitare vivendo* (*Aug., in Ps.* CIII, *Conc.* 1); et comme sa mort avait été la preuve indubitable de son humanité sainte, sa résurrection devait être la preuve indubitable de sa nature divine. Ce qui s'accorde avec cette parole de saint Paul : *Encore que Jésus-Christ ait été crucifié selon la faiblesse de la chair, il vit maintenant par la vertu de Dieu* (II *Cor.*, XIII, 4). Dans le premier état, il a porté dans sa chair toute l'infirmité de l'homme, mais dans le second l'infirmité de l'homme, comme nous le prouverons demain, a été revêtue de toute la puissance de Dieu.

Mais il faut encore aller plus loin. Comme la mort de Jésus-Christ serait devenue inutile, s'il ne fût pas ressuscité, c'est en vain qu'il serait ressuscité, s'il n'eût laissé des preuves d'un prodige si incroyable, et il nous en a laissé plusieurs.

Je passe la forme de son sépulcre taillé dans le roc, où personne n'avait été mis avant lui, afin qu'il parût que sa résurrection ne pouvait être confondue avec celle d'aucun autre. Je passe la précaution que prirent les Juifs d'y faire apposer le sceau inviolable de l'empire, et d'y établir des gardes qui en furent malgré eux les témoins, qui même confirmèrent la vérité de l'événement, en publiant par le plus extravagant de tous les mensonges, que pendant qu'ils dormaient, ses disciples avaient enlevé son corps; car, comme dit saint Augustin, des témoins endormis n'ont pu rien voir; et s'ils n'ont rien vu, de quoi ont-ils pu rendre témoignage (*Aug., in Ps.* LXIII)?

D'ailleurs, qui croira jamais que des disciples pauvres, timides, dispersés par la mort honteuse de leur Maître, aient osé concevoir le dessein d'enlever son corps? Et si en effet ils l'ont conçu, comment ont-ils pu l'exécuter, puisque ce corps était enfermé dans un rocher impénétrable, et gardé par des soldats animés par la haine et par l'intérêt? Voilà les absurdités pitoyables, où tombe le mensonge de l'iniquité.

Mais entre tant de preuves de cette résurrection répandues dans l'Evangile, qu'il serait impossible d'approfondir ici dans le détail, je me renferme à deux principales, si fortes et si convaincantes, que l'esprit humain n'y peut résister. Jésus-Christ en a été lui-même la première pour l'établissement de la foi des apôtres, et les apôtres en ont été la seconde pour l'établissement de la foi de l'Eglise. Ne vous lassez pas d'éclairer la raison, afin que la raison éclairée fraye le chemin à la foi.

Le Fils de Dieu avait prédit plusieurs fois à ses apôtres, que ses ennemis le feraient mourir, et qu'il ressusciterait le troisième jour : *Occident eum, et tertia die resurget* (*Matth.*, XVII, 21) : et après qu'il fut ressuscité, il demeura quelque temps sur la terre, pour les convaincre de la vérité de sa prédiction : *Depuis sa passion*, dit saint Luc, *il fit voir à ses disciples par beaucoup de preuves qu'il était vivant, leur apparaissant durant quarante jours, et leur parlant du royaume de Dieu* (*Act.*, I, 3). Il se fit voir, afin que l'œil ne pût pas douter de la présence réelle de son corps vivant. Il se fit entendre, afin que l'oreille en fût persuadée (*Joan.*, XX, 19 *et* 27). Il se laissa toucher, afin que la main convaincue en pût rendre témoignage. Il mangea afin que la raison n'hésitât point (*Luc.*, XXIV, 42). Ce n'est pas, dit saint Augustin, que dans cet état glorieux il eût besoin de nourriture; mais comme il manquerait quelque chose à la félicité d'un corps immortel, s'il avait besoin de manger,

il lui manquerait aussi quelque chose s'il n'en avait pas le pouvoir. Ce fut donc en usant de ce pouvoir que Jésus-Christ mangea, non pour réparer des forces qu'il ne pouvait plus perdre, mais pour ranimer la foi languissante de ses disciples.

Ce n'est pas tout. Il se montra, il disparut, il entra les portes fermées, il sortit imperceptiblement (*Luc*, XXIV, 31). Il découvrit l'agilité et la subtilité, la clarté et l'impassibilité de son corps, pour établir en toutes les manières possibles la foi de sa résurrection : *Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus, et manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ annuntiamus vobis* (*Joan.*, I, 1). Ne vous imaginez pas, disait l'un de ces témoins irréprochables, que nous ayons cru légèrement. Nous ne nous sommes rendus qu'à l'évidence du mystère, et nous ne l'avons cru, qu'après avoir entendu, regardé, considéré, examiné, touché le Verbe de vie, et voilà ce que nous vous annonçons.

Mais comme la foi des apôtres est fondée sur Jésus Christ, qui est la pierre angulaire de l'Eglise : *Ipso summo angulari lapide Christo Jesu* (*Eph.*, II, 20), la nôtre, mes frères, est établie sur celle des apôtres, qui sont les pierres fondamentales de cet édifice sacré : *Superædificati super fundamentum apostolorum.*

Il est vrai que l'on remarque dans ce fondement quelque chose de chancelant et quelque chose de ferme. Mais bien loin que cette contradiction doive être suspecte, elle contribue admirablement à établir et à fortifier la foi des chrétiens.

Il y a quelque chose de chancelant ; comme ces disciples défiants et incrédules qui allaient à Emmaüs, et dont le Fils de Dieu blâma l'incrédulité et la défiance (*Luc.*, XXIV, 25) ; comme ces disciples opiniâtres auxquels il fut contraint de reprocher si sévèrement la dureté de leur cœur, avant que de les quitter (*Marc.*, XVI, 14) ; comme ce disciple plus défiant, plus incrédule, plus opiniâtre que tous les autres, qui s'obstina toujours à ne pas croire s'il ne voyait (*Joan.*, XX, 25).

Mais tout ce que je vois de chancelant et d'ébranlé dans ces pierres fondamentales de l'Eglise fait la certitude de ma foi. Car si la simplicité des apôtres les eût rendus plus faciles à croire, s'ils avaient cru à la moindre apparence et sur la seule déposition de trois femmes, je douterais de tout et je serais ébranlé moi-même. Mais lorsque j'apprends qu'ils ont douté, qu'ils ont examiné, qu'ils ont voulu connaître de près, qu'ils se sont aheurtés à ne déférer qu'à leur propre expérience, et qu'enfin ils n'ont cédé qu'à une foule de convictions manifestes, j'aurais perdu la raison, si je ne croyais ce que des hommes de cette trempe ont été obligés de croire, puisque les incrédules convaincus doivent être les témoins les plus authentiques de la vérité.

Or si leur doute même me rassure, jugez si leur fermeté me fortifiera. Je parle, mes frères, de la constance et de la fermeté avec laquelle les apôtres et les disciples de Jésus-Christ ont prouvé, publié, défendu la résurrection de leur Maître. Je me défierais de l'ignorance de ces hommes grossiers, s'ils ne la prouvaient que par le raisonnement humain, et par là même ils n'auraient pas réussi, puisqu'elle est au-dessus de la raison. Mais ils la prouvent par des miracles éclatants et avérés que Dieu fait par eux ; et depuis que j'ai appris de saint Augustin, autrefois incrédule, que les miracles sont le *langage de Dieu* et comme le sceau qu'il imprime sur ses plus grandes vérités, afin que les hommes ne leur refusent point la créance qui leur est due : *Sigilla Dei*, je me rends à cette preuve.

Connaissant d'ailleurs, combien le cœur de l'homme est sensible à l'ambition et à l'intérêt, je serais en garde contre ces hommes de peu, si je voyais qu'il leur en dût revenir quelque gloire ou quelque avantage. Mais je vois qu'ils s'exposent à une infinité de contradictions et de soulèvements, qui arment toute la terre contre eux, et qu'il faut qu'il en coûte la perte des biens, de l'honneur, de la vie à tous ceux qui entreprennent de prêcher une si grande nouveauté. Je ne tiens plus contre une preuve si convaincante.

Quand on donne la question à plusieurs criminels, il n'est pas possible que quelqu'un d'entre eux n'avoue le crime dont on les accuse, et nous voyons tous les jours que les tourments arrachent l'aveu des actions les plus secrètes. Comment se pourrait-il donc faire que les apôtres, sollicités par le fer et par le feu de se dédire de ce qu'ils publient, persévérassent si constamment dans la même déposition, s'ils étaient trompés eux-mêmes ou qu'ils voulussent nous tromper? Tout les persécute, tout les tourmente, tout est déclaré contre eux. Cependant aucun ne se dédit. Séparés ou confrontés, ils déposent toujours unanimement avec une liberté patiente et courageuse, que leur Maître est mort et ressuscité, qu'ils ont entendu de sa bouche les paroles de la vie éternelle, qu'il leur a commandé d'annoncer le salut aux nations infidèles par la vertu de son nom ; et les maximes admirables qu'ils prêchent, ils les scellent de leur propre sang. Si c'est ainsi que l'on défend l'imposture, j'ignore comment on soutient la vérité.

Encore s'il n'y en avait qu'un seul qui parlât ainsi, je craindrais que ce ne fût un homme assez extravagant pour se faire une pareille illusion par vanité. Mais je ne saurais croire la possibilité de plusieurs choses également impossibles. Je ne saurais croire que plusieurs hommes aient perdu la raison tous à la fois, par un même genre de folie, que cette folie ait commencé précisément après la résurrection de Jésus-Christ, que cette folie ait eu ce concert admirable qui a semé l'Evangile dans tout l'univers, que cette folie se trouve jointe à la morale la plus sage et la plus sublime qui fut jamais. Je ne saurais enfin m'imaginer que toutes les vertus naissent du sein d'une folie qui a

changé la face du monde et sanctifié le genre humain. Je suis donc forcé de reconnaître, et forcé par une conviction intérieure, qu'il n'y a que l'amour de la vérité qui ait pu animer les défenseurs de ce mystère ; rien d'humain n'étant capable d'engager tant de personnes différentes à soutenir une mauvaise cause ; et voilà ce qui me fortifie dans la certitude de ma religion.

Oui, mon Sauveur, je crois le mystère que votre Eglise nous propose dans ce saint jour, et pour le croire je ne vous en demande point d'autres preuves que celles que vous nous en avez données par vous-mêmes, et par le ministère de vos apôtres. S'il nous fallait tant de preuves d'un mystère sur lequel notre foi devait être principalement appuyée, du moins est-il juste qu'après les avoir reçues elles nous suffisent pour appuyer notre foi. C'est en vous voyant sortir du tombeau d'une manière si triomphante et si glorieuse que je reconnais que vous n'avez exigé la foi des hommes qu'après l'avoir bien méritée ; et s'il me reste encore quelque peine, c'est de voir que vos mystères comme vos commandements soient devenus en quelque sorte trop croyables : *Credibilia facta sunt nimis* (*Ps.* XCXII, 5). Je crains que leur évidence ne diminue le mérite de ma foi. S'il me reste quelque peine, c'est de voir qu'il y ait encore des incrédules dans le sein même de votre Eglise, que la lumière de votre vérité, tout éclatante qu'elle est, ne serve qu'à les aveugler ou à les éblouir ; que vous soyez au milieu d'eux, et qu'ils ne vous connaissent pas ; ou s'ils vous connaissent pour le rédempteur mort et ressuscité pour leur salut, qu'ils ne meurent point au péché, et qu'ils ne ressuscitent point à la grâce. Voilà ce qui m'afflige, ce qui me saisit, ce qui me confond, ce qui me pénètre jusque dans la substance de l'âme.

Hélas ! mes chers auditeurs, ne ressemblez jamais à ceux que les passions séduisent. Ils ne cherchent qu'à s'aveugler, pour trouver un malheureux repos dans une conscience criminelle. Mais s'ils voulaient seulement consulter la droite raison, pourraient-ils ne pas convenir d'un fait constant, qui les conduirait à l'aveu de toutes les vérités dont il est la source ? d'un fait prédit avec toute la clarté imaginable, représenté par des figures expresses, attesté par des témoins non suspects, confirmé par des événements visibles, prouvé par la démonstration de l'esprit, qui consiste dans l'effusion des dons miraculeux qui l'ont suivi dans tout l'univers, et qui ont changé l'univers même ?

Si le Christ est ressuscité par sa puissance, il avait donc voulu mourir par son amour ; d'où il s'ensuit que la mission de ses apôtres et l'établissement de son Eglise ont leur fondement inébranlable sur la foi de sa mort et de sa résurrection.

Tout ce qui nous reste à désirer, ce n'est pas de nouvelles preuves de cette résurrection, puisque nous n'en avons que trop pour confondre l'incrédulité la plus obstinée ; mais la force de faire des œuvres qui soient conformes à notre foi, afin que nous ne soyons pas les membres morts d'un chef vivant et ressuscité, et c'est encore ce que sa résurrection nous apprendra. C'est en elle que nous trouverons les principes de nos devoirs avec les moyens de les accomplir ; car si vous avez vu qu'elle est un miracle de la puissance de Dieu, et que c'est sur ce miracle qu'est fondée la certitude de la religion, vous allez voir qu'elle est un modèle de celui que sa grâce opère dans nos âmes, et que c'est sur ce modèle qu'est fondée la sainteté de la religion. C'est ici la dernière partie et le principal fruit de ce premier discours.

SECONDE PARTIE.

Pour prouver que la résurrection de Jésus-Christ est le modèle de celle de nos âmes, mortes par le péché durant cette vie, nous n'avons rien de plus formel dans l'Ecriture, que ce passage célèbre de saint Paul : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram* (*Rom.*, IV, 25), il a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification. Ce qui ne veut pas dire que comme il a mérité en mourant la rémission de nos péchés, il ait mérité en ressuscitant notre justification, puisque n'étant plus voyageur depuis qu'il est mort, il n'est plus dans la voie de mériter pour nous, depuis qu'il est ressuscité. Mais l'Apôtre veut dire que Jésus-Christ est mort pour effacer tous nos péchés, et qu'il est ressuscité, outre les autres raisons, pour nous donner l'exemple de ressusciter à la justice, c'est-à-dire *de marcher avec lui dans une vie toute nouvelle et toute sainte* (*Rom.*, VI, 4). Et en effet, ajoute saint Augustin, s'il est mort pour nos péchés, et s'il est ressuscité pour notre justification, il est visible qu'il faut que le péché meure en nous et que la justice y ressuscite : *Ergo moriatur delictum, et resurgat justitia.*

Voilà, mes frères, le modèle de votre conduite. Si après vous être confirmés dans la foi, vous voulez y ajouter les œuvres sans lesquelles elle est morte ; si après vous être convaincus de la vérité de notre religion, vous voulez vous sanctifier par la pratique de ce qu'elle nous enseigne, il faut que vous mouriez au péché pour ressusciter à la justice, et pour y ressusciter de manière que vous persévériez dans votre justification.

En cela il y a plusieurs difficultés, mais le mystère que nous célébrons nous apprend à les lever toutes ; car prenez garde à ce qui se passe dans le cœur humain. Si l'on ne ressuscite pas spirituellement, en quittant le péché et en pratiquant la justice, c'est, ou parce que l'obstination arrête dans le péché, ou parce qu'une fausse crainte éloigne de la justice. Et si étant ressuscité spirituellement on ne persévère pas dans sa justification, c'est parce que l'on en perd la grâce, ou par une instabilité naturelle qui fait retomber dans le premier état, ou par une témérité aveugle qui expose à des dangers auxquels on se rend incapable de résister. Mais vous

allez voir que, quand on veut bien se régler sur le modèle de la résurrection de Jésus-Christ, on peut surmonter tous ces obstacles. Ceci mérite votre application.

1. Le premier est donc l'obstination au péché; car il faut savoir qu'il ne donne pas seulement la mort à notre âme, mais que dans le langage figuré des auteurs ecclésiastiques, il la met au tombeau, et que l'obstination est comme la pierre qui le couvre; de sorte que comme un corps ne peut sortir de son tombeau, si l'on n'en ôte la pierre, de même il est impossible qu'une âme ressuscite, si son obstination n'est surmontée.

Il est vrai que Jésus-Christ sortit de son sépulcre avant que la pierre en fût ôtée, parce qu'il n'avait point de péché et qu'il en sortit glorieux. Mais Lazare ne put sortir du sien, qu'après que l'on eut levé la pierre qui le couvrait, pour marquer la nécessité de vaincre l'obstination du pécheur, si l'on veut ressusciter son âme. Et si le Sauveur est ressuscité sans lever la pierre de son sépulcre, pour nous apprendre que rien ne pouvait s'opposer à la gloire de sa résurrection, il voulut qu'aussitôt après qu'il en fut sorti, un ange la vînt ôter, afin que ce sépulcre même d'où venait de sortir l'innocent, fût la figure d'un cœur véritablement converti : *Et accedens revolvit lapidem* (*Matth.*, XXVIII, 2).

Non, mon cher auditeur, vous ne sauriez ressusciter avec Jésus-Christ, tant que vous empêcherez l'ange du Seigneur de lever la pierre, qui ferme le tombeau où votre âme est ensevelie par le péché. Le prédicateur est cet ange qui a fait tous ses efforts pendant le carême pour vaincre votre obstination. C'est à vous à examiner s'il a renversé cette pierre, et si vous avez sincèrement renoncé, vous à votre trafic usuraire, vous à vos haines invétérées, vous à vos fréquentations, ou secrètes, ou scandaleuses, vous aux malignités de l'envie; vous aux injustices que vous avez faites au prochain, ou en le blessant dans sa réputation, ou en retenant son bien, ou en ne payant point vos dettes; c'est à vous à l'examiner. Mais toujours est-il certain que comme *la foi vient de ce que l'on a entendu* (*Rom.*, X, 17), selon l'Apôtre, jamais vous ne sortirez du tombeau où l'incrédulité retient, si vous ne laissez vaincre votre obstination par la parole de vie. Appliquez-vous donc à l'écouter, à la lire, à la consulter avec les sages, ou constamment vous demeurerez dans la mort et dans la perdition, car la voie ordinaire établie par Jésus-Christ est d'instruire le monde par sa parole.

Le confesseur est encore cet ange du Seigneur, qui a voulu vaincre cette obstination au tribunal de la pénitence. Mais vous tenez trop à votre vanité, *filles misérables de Babylone* (*Isa.*, CXXXVI, 8), et vous êtes trop déterminées à ne pas renoncer à votre mollesse, à votre amour-propre, à l'estime de vous-mêmes et de vos lumières, à votre luxe, à votre immodestie; tous les avis que l'on vous donne sont inutiles, et le bras de cet ange n'est pas assez fort pour rouler, si l'on peut parler ainsi, une pierre si pesante. Mais si le tombeau de Lazare que vous avez vu ouvert pour l'en faire sortir, n'a pu vous convaincre d'une vérité que je vous ai si souvent inculquée, regardez aujourd'hui le sépulcre de Jésus-Christ ressuscité, et en voyant que la pierre en est ôtée, apprenez à vaincre votre obstination, si vous voulez que votre âme ressuscite, car pour passer de la mort à la vie il ne faut point aimer la mort comme font tous les obstinés. Cessez donc de vous aimer, de vous estimer, de vous flatter d'une manière si déréglée, et une bonne fois renoncez à vos fausses lumières pour ne suivre désormais que celles de la religion.

2. Mais un second obstacle qui vous en empêche toujours, est la crainte dont vous vous laissez saisir, quand on vous parle d'entrer dans la voie de la justice; vous vous en formez une idée affreuse qui vous alarme. Vous croyez que se mortifier, c'est se tuer; que renoncer au monde, c'est devenir sauvage; qu'être pénitent, c'est être malheureux; que porter sa croix, c'est porter un fardeau qui vous accable. Vous jugez de la justice chrétienne par un certain dehors qui rebute ceux qui n'ont pas encore éprouvé ce qu'elle est dans le fond; vous en jugez par la faim, la soif et la nudité des apôtres; par les veilles, les jeûnes et les cilices des anachorètes; ou si vous ne remontez pas si haut pour vous en faire une peinture si horrible, vous vous en dégoûtez par la retraite, la modestie et le silence que vous remarquez dans les personnes de piété. Et tout cela sans entrer dans la joie intérieure des bonnes âmes, sans penser *combien le Seigneur est doux* (*Ps.* XXXIII, 9), sans savoir que les larmes sont plus agréables aux pénitents, que la fausse joie qui éclate devant les théâtres, ne l'est aux pécheurs. C'est ainsi que parle saint Augustin, qui, ayant éprouvé l'un et l'autre, doit être reçu pour garant non suspect de cette grande vérité.

Mais, chrétiens faibles et timides, considérez ce qui se passe dans ce grand jour, et par ce qui arrive aux saintes femmes qui vont au sépulcre, vous verrez que la vie chrétienne n'est pas tant à craindre que vous vous le figurez.

Elles partent de leurs maisons pour aller embaumer le corps de Jésus-Christ, sans penser aux difficultés de cette entreprise; seulement en chemin elles y font quelque réflexion. Serons-nous assez fortes, disent-elles, pour relever une pierre aussi pesante que celle qui ferme l'entrée du sépulcre? *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti* (*Marc.*, XVI, 3)? Voilà la difficulté formée, mais elles ne se rebutent point pour cela; elles poursuivent leur chemin et persistent dans leur dessein. Qu'arrive-t-il? *Viderunt revolutum lapidem*, elles trouvent qu'elles s'étaient donné à elles-mêmes une fausse alarme, et qu'il n'y avait point de difficulté où elles s'en étaient imaginé une insurmontable, puisque la pierre *qui était fort grande*, en était ôtée. Et, outre cette difficulté,

elles se trouvent délivrées d'une autre, car il y avait auprès du sépulcre des gardes que les Juifs y avaient placés, et Dieu les écarta.

C'est ce qui nous fait voir, mes frères, que nous devons nous attendre à trouver dans la voie de Dieu des obstacles que nous prévoyons, et d'autres que nous ne prévoyons pas; mais que si nous sommes fidèles à ses ordres, il nous fera la grâce de les surmonter tous. Loin d'ici ces chrétiens lâches qui osent dire qu'ils chercheraient Jésus-Christ, s'il ne fallait pas se faire tant de violence dans cette recherche. Est-ce un langage qui doive sortir de la bouche d'un chrétien? S'ils le cherchaient avec foi et avec persévérance, ils trouveraient la porte de son cœur ouverte et n'auraient qu'à y entrer. S'ils faisaient eux-mêmes ce qu'ils peuvent, il ferait lui-même ce qu'ils ne peuvent pas; et s'ils marchaient courageusement dans ses voies, quelque rudes, quelque difficiles qu'elles pussent être, il ne manquerait pas de les aplanir.

Mais le moyen qu'ils viennent à bout de leur entreprise : les moindres difficultés leur paraissent des monstres; ils reculent au premier pas qu'ils font; toujours sensuels, toujours délicats, toujours idolâtres de leur chair, ils ne peuvent se priver d'aucun plaisir, ils ne veulent rien prendre sur eux-mêmes; comme s'ils ne savaient pas que *depuis les jours de Jean-Baptiste le royaume du ciel souffre violence, et qu'il n'y a que les violents qui l'emportent* (*Matth.*, XI, 12). Faut-il s'étonner après cela qu'il y ait si peu de pécheurs dans le monde qui ressuscitent spirituellement avec Jésus-Christ?

3. Mais vous, chrétiens fidèles de l'un et de l'autre sexe, dont la vertu honore la cour; vous qui avez fait de sages réflexions pendant le carême, et qui êtes maintenant parvenus à une résurrection si louable et si nécessaire, souvenez-vous que le mystère de ce jour ne vous engage pas seulement à mener une vie toute nouvelle et toute sainte; il faut encore qu'il vous y confirme, dès que vous vous y êtes heureusement engagés; et, pour n'en point sortir par un effet de votre instabilité naturelle, c'est de Jésus-Christ que vous devez apprendre à ressusciter pour ne mourir plus : *Jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur* (*Rom.*, VI, 9). Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus, dit l'Apôtre, la mort n'a plus d'empire sur lui.

Comptez bien ces trois jours, mes frères, nous dit saint Bernard, et gardez-vous d'en troubler l'ordre, puisque la sagesse divine les a ainsi disposés pour notre instruction. Le premier s'est passé dans les douleurs de la croix, le second dans le repos du sépulcre, le troisième est le jour de la résurrection; ce ne sont que trois jours, mais il y en a un quatrième qui est de l'invention des enfants d'Adam; c'est le retour à la mort et à la corruption du péché : *Adinventio filiorum Adam quartam formavit diem* (*Bern. in die, S. P., serm.* 9). Ah! s'écrie ce Père, ce n'est point là *le jour que le Seigneur a fait* (*Psal.* CXVII, 24), et dans lequel l'Eglise nous exhorte à nous réjouir; et ceux qui ajoutent ce jour funeste à ces trois jours mystérieux, sont des morts aussi corrompus que l'était Lazare, qui infectait le voisinage, parce qu'il y avait déjà quatre jours qu'il était expiré.

Ainsi, mes frères, puisque vous voilà ressuscités avec Jésus-Christ, conservez-vous comme lui dans la possession de la vie divine, qui vous est communiquée par la grâce spéciale de ce mystère. Car si vous retombez dans la mort du péché, dit saint Bernard, vous ferez une injure atroce à la fête que vous célébrez en lui ôtant le nom de Pâques. Pâques signifie un jour de passage, et vous en ferez un jour de retour; c'est un jour de passage du péché à la grâce, et vous en ferez un jour de retour de la grâce au péché : *Ut sit nobis in reditum, magis quam in transitum.*

Quelle étrange opposition ne serait-ce pas entre Jésus-Christ et les chrétiens, qui doivent être ses disciples? on dit de Jésus-Christ qu'il n'est plus sujet au changement, depuis que la mort n'a plus d'empire sur lui; et l'on dira de vous que vous êtes retombés dans l'état dont vous étiez sortis. On vous trouvera curieux, vains, médisants, emportés comme vous l'étiez avant Pâques, et tout cela par un effet de votre instabilité dans le bien. Mais si vous êtes véritablement convertis, vous imiterez l'état de consistance de celui qui, étant mort une fois, s'est affranchi pour toujours de la servitude de la mort : *Jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur.*

La fête que nous célébrons pour honorer sa résurrection glorieuse ne dure que quelques jours; mais le fruit qu'il faut que nous en retirions doit durer toute notre vie dans la disposition de notre cœur. Toute la vie d'un chrétien doit être une Pâque continuelle, et tous les dimanches de l'année ne sont qu'une continuation de celui de Pâques. Elle doit être un renoncement continuel au péché, une habitude continuelle dans la grâce, qui n'étant jamais oisive dans le cœur, a ses degrés et ses accroissements. Nous devons mourir avec Jésus-Christ pour ressusciter avec lui, ressusciter avec lui pour monter avec lui dans le ciel, et nous renouveler dans le premier mystère, pour nous mettre en état d'être renouvelés dans tous les autres; voilà la vie du chrétien.

4. Mais ce qui vous empêche encore de vous maintenir dans cette vie spirituelle, c'est qu'après que vous êtes ressuscités à la grâce, vous ne laissez pas de vous engager dans ce monde même qui vous a donné mille fois la mort. Vous en prenez toujours l'esprit, vous en suivez toujours les maximes; et vous trouvez enfin dans la conduite de Jésus-Christ ressuscité la condamnation de la vôtre.

Il ne demeure plus dans le sépulcre, et ne veut pas qu'on le cherche parmi les morts, depuis qu'il est devenu vivant *Quid quæritis viventem cum mortuis* (*Luc.*, XXIV, 5)? Pourquoi, disent les anges aux saintes femmes, pourquoi cherchez-vous parmi les morts

celui qui n'y est plus? *Il est ressuscité; il n'est plus ici.*

Ne nous y trompons pas, mes frères; notre âme a son sépulcre aussi bien que notre corps. Le lieu qui reçoit un corps mort, est son sépulcre. Le sépulcre d'une âme est l'objet auquel elle s'attache; et comme il faut que le corps ressuscité sorte du sépulcre, il faut aussi que l'âme, pour ressusciter, se sépare de l'objet auquel elle était injustement attachée. Ecoutez saint Paul : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite* (*Col.*, III, 1). Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez ce qui est au ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père. N'ayez de goût ni d'affection que pour les choses du ciel, et n'en ayez plus pour celles de la terre.

A raisonner sur cette maxime de l'Apôtre, il est donc certain que tant que l'âme s'attache au monde par un amour désordonné, elle est morte et dans le sépulcre, puisqu'elle n'a plus la charité dans laquelle sa vie consiste. L'amour de Dieu est incompatible avec l'amour du monde, et par conséquent toute âme qui aime le monde et ses convoitises, est dans un état de mort; elle ne peut revivre qu'en retournant à Dieu par l'amour, il faut donc que l'amour de Dieu lui fasse haïr le monde, et qu'en le haïssant elle s'en sépare, non pas toujours d'effet, mais infailliblement d'affection. Cette vérité, mes frères, est incontestable dans les principes de la religion, et presque personne ne la pratique. Ce qui me fait dire avec douleur que si dans ce saint temps on fait tant dans le monde que de ressusciter avec Jésus-Christ, très-peu de chrétiens persévéreront dans cette résurrection, parce qu'il y en a très-peu qui se détachent entièrement et pour toujours des objets de leurs passions.

Le Fils de Dieu n'emporte pas même son suaire, ni rien de ce qui servait à envelopper son corps mort, pour nous apprendre que dès que nous sommes ressuscités avec lui, nous ne devons rien conserver de ce qui nous attachait au monde. Que *les morts du siècle* portent s'ils veulent les livrées des morts, puisque par leur obstination au péché ils se sont dévoués à cette misérable servitude; mais vous qui vivez maintenant avec Jésus-Christ, ne portez plus que les livrées de Jésus-Christ, puisque ce sont les marques glorieuses de la liberté qu'il nous a acquise par sa résurrection. Tout chrétien qui, après avoir fait sa communion pascale, suit de nouveau l'esprit du monde, les mauvaises coutumes, les maximes corrompues du monde auxquelles il avait promis de renoncer n'est pas ressuscité; car le monde, selon l'Evangile, est ennemi de Jésus-Christ; et prétendre les accorder, c'est vouloir, dit saint Paul, unir la lumière avec les ténèbres.

Mais, me direz-vous, Jésus-Christ ne demeura-t-il pas quelque temps dans le monde après sa résurrection, et puisque vous nous prêchez après saint Paul que sa nouvelle vie doit être le modèle de la nôtre, ne pouvons-nous pas y demeurer comme lui?

Oui, mes frères, vous le pouvez, mais à certaines conditions; il s'y tint encore quarante jours pour confirmer la foi des apôtres en leur prouvant la vérité de sa résurrection, et en leur personne à toute l'Eglise. Soyez-y quand vos emplois vous y appellent, quand la charité ou la nécessité, quand d'autres bonnes raisons vous y obligent; et quand vous y serez, ne rougissez point de l'Evangile, témoignez par votre conduite que vous êtes véritablement ressuscités du péché à la grâce, afin que ceux qui ne le sont point profitent de votre exemple.

Ce n'est jamais un mal de demeurer dans le monde quand on y est attaché par son état; mais en quelque état que l'on soit, c'est toujours un mal que de suivre la corruption du monde. Or, ce qui fait qu'il y a peu de chrétiens qui ressuscitent avec Jésus-Christ, ou qui étant ressuscités avec lui persévèrent dans leur résurrection comme lui, c'est qu'ils suivent toujours le monde qui les enchante, et qu'ils en sont d'autant plus enchantés qu'ils croient moins l'être. On vous entend dire sans cesse que le monde est dangereux : eh! messieurs, il l'est encore plus que vous ne dites et que vous ne pensez. Et comment ne le serait-il point pour ceux qui vivent dans son sein, puisque ceux mêmes qui y ont renoncé par leur conversion dans cette fête, ne sont pas à couvert de ses traits. Il vous suivra partout, et, à moins que la résolution ne soit forte et la séparation sincère, vous le retrouverez quand vous croirez l'avoir quitté. Il aura mille mains pour vous reprendre, vous n'aurez qu'une volonté faible pour l'éviter; et si Dieu ne s'en mêle puissamment, il restera toujours des liens invisibles qui subsisteront quelquefois malgré vous, que vous ne romprez peut-être jamais.

Que faut-il donc faire? ne vous y engager jamais sans nécessité, n'y être jamais sans crainte et sans précaution, en remplir les bienséances sans en prendre la malignité, et pour cela vous soutenir par la prière et par les exercices de la religion. Car au reste, le Fils de Dieu ne se fit pas voir continuellement dans le monde durant les quarante jours qu'il y demeura. On ne l'y voyait que par apparition : *Per dies quadraginta apparens eis* (*Act.*, I, 3), et vous savez que les apparitions ne sont que des visions rares et miraculeuses. C'est ainsi qu'il apparut, tantôt à Madeleine, tantôt aux disciples qui allaient à Emmaüs, tantôt aux disciples assemblés.

Et si vous voulez vous maintenir dans la justice que vous avez embrassée dans ce saint temps, prenez cette règle, vous surtout à qui le monde tend des piéges, et qui avez trouvé si souvent la mort de votre âme dans les compagnies. Au lieu des esprits vains et frivoles que vous aviez accoutumé de pratiquer, associez-vous à des personnes sages et réglées, qui vous porteront au bien et qui vous empêcheront de retomber dans le mal. Ne vous montrez dans le monde que rarement et dans le besoin. Tel vient de se convertir

dans cette fête, dont il faudrait peut-être que les visites ne fussent désormais que comme des apparitions. L'expression paraît forte, mais je ne sais s'il en faut rabattre beaucoup.

C'est ainsi, mes chers auditeurs, que la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ aura son effet à votre égard tel qu'elle le doit avoir. Si vous la regardez comme un miracle de la puissance de Dieu, quelque grande que soit votre incrédulité, c'est dans un miracle si éclatant et si avéré que vous trouverez la certitude de la religion. Si vous la regardez comme le modèle de celui que sa grâce opère dans nos âmes en les ressuscitant pendant cette vie, quelque grand que soit le nombre de vos péchés, c'est dans un modèle si parfait que vous trouverez la sainteté de la religion avec les moyens d'y participer. C'est là le fruit que je me suis proposé de tous mes discours.

Mais, Sire, ces discours que j'ai commencés par vous, doivent finir par vous. Votre Majesté les a honorés d'une si pieuse audience que sans doute, ils auront confirmé dans son cœur cet amour sincère, qui vous fait aussi grand roi par la sagesse, que vous l'êtes par la dignité. Ainsi, ce que ma parole n'aura pu faire, l'exemple de Votre Majesté l'achèvera ; et comme le premier mobile entraîne les autres cieux, vous imposerez aux grands et aux princes l'heureuse nécessité de vous suivre dans la carrière de la vertu.

Si la religion est utile aux rois, les rois à leur tour sont utiles à la religion. Et il fallait bien, Sire, que Votre Majesté fût destinée à l'exécution des desseins de Dieu, puisque nous voyons que les grâces, qu'il n'a que partagées aux rois qui ont été selon son cœur, il les a rassemblées en vous, afin que par lui vous fissiez tous les biens que les seuls rois peuvent faire.

Pendant un règne long et heureux il vous a rendu belliqueux comme David, magnifique comme Salomon, pieux comme Ezéchias ; comme Théodose, le protecteur de l'Eglise, comme saint Louis, le destructeur des duels et des hérésies ; et, pour vous donner la récompense qu'il donne aux justes dès ce monde même, comme les anciens patriarches qui étaient autant de rois dans leurs familles, il vous fait jouir des respects et des tendresses de la vôtre, dans des princes sages et soumis, et dans une princesse, qui par ses grâces naturelles et par sa vertu en serre tous les jours les sacrés liens.

Que ne doit donc pas Votre Majesté à cette bonté libérale, pour avoir répandu ses dons avec tant de profusion sur votre personne sacrée ! Vous le reconnaîtrez, Sire, en conservant cette foi et cette piété qui sont le fruit spécial de ce mystère ; et par là même Votre Majesté méritera que tant de bienfaits soient bientôt suivis d'un autre.

Oui, Sire, Dieu nous met dans le cœur que, comme il a paru par vos grands exploits que ce n'était pas en vain qu'il vous avait remis son glaive, ce ne sera pas non plus en vain que Votre Majesté l'aura confié au digne héritier de sa couronne (1).

Fils d'un roi que les siècles futurs regarderont comme la merveille de son siècle : père d'un autre roi, qui commande à l'ancien et au nouveau monde, il ne peut rien faire que de royal. Soumis à vos ordres, guidé par vos conseils et par votre exemple, soutenu par ses propres vertus, la victoire qui vous suivait, le suivra ; et Votre Majesté, nous l'espérons, va rendre encore une fois l'Europe à elle-même.

Puissiez-vous, Sire, avec la foi pour flambeau, la justice pour règle, la grâce pour soutien, la vérité pour compagne, voir désormais les jours de la France devenir *comme les jours du ciel*, toujours clairs, toujours lumineux, sans qu'aucun nuage fatal en ternisse la splendeur ! Et après avoir porté la couronne la plus brillante de l'univers, recevoir plein de jours et de mérites la couronne de justice dans la bienheureuse immortalité.

SERMON LII.

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

De la résurrection.

Surrexit Dominus.
Le Seigneur est ressuscité (*S. Luc, ch.* XXIV, 34).

Comme Dieu a abrégé sa parole dans l'Incarnation, selon le sens que donne saint Bernard à une expression de l'Apôtre (*Rom.*, IX, 18), l'ange, qui a annoncé sa résurrection, a aussi abrégé la sienne, puisqu'il a renfermé en un seul mot toute l'étendue de ce mystère : *Surrexit*, Jésus-Christ est ressuscité ; cette parole ressemble à cette source vive et abondante, qui ne fournissait pas seulement les eaux nécessaires pour arroser le paradis terrestre, mais d'où découlaient tous les fleuves qui contribuaient par leur cours à la fécondité de toute la terre.

C'est ainsi, messieurs, que les évangiles que l'Eglise nous fait lire durant cette octave, ne sont que comme des écoulements de celui de Pâques ; je pourrais dire même des écoulements de cette parole abrégée, puisqu'ils n'ont tous pour but que d'établir par les diverses apparitions de Jésus-Christ la foi de cet adorable mystère, et de nous porter à nous en appliquer le fruit.

Dans l'évangile de ce jour il prend la figure d'un voyageur, pour s'entretenir avec deux de ses disciples, et pour leur ouvrir les yeux, que l'incrédulité leur avait fermés. Il leur explique ce qui avait été dit dans les Ecritures, touchant le Christ, qui devait souffrir pour entrer dans sa gloire, et il se fait connaître à eux à la fraction du pain de l'eucharistie, dont l'effet, outre plusieurs autres, est de donner la lumière et l'intelligence à ceux qui chancellent dans la foi.

Dans l'évangile de demain il se trouve au milieu de ses disciples, pour dissiper leurs troubles et leurs inquiétudes, et pour les convaincre d'une manière sensible que c'est

(1) Monseigneur venait d'être nommé par le roi, pour aller commander l'armée de Flandres en 1709.

lui même *qui est ressuscité, comme il l'avait dit.*

Tout ce qu'il a fait dans la suite, à l'égard de Pierre, de Jacques, de Madeleine, de tous les disciples assemblés, ne tend qu'à la même fin, et c'est ramener dans ce saint temps tous les ruisseaux à leur source, que de considérer cette résurrection dans toute son étendue.

Vous n'avez pas oublié, messieurs, que je vous l'ai représentée dans un premier discours comme un miracle de la puissance de Dieu, sur lequel est fondée la certitude de la religion, et comme un modèle de celui qu'il opère par sa grâce dans nos âmes, durant cette vie, sur lequel est fondée la sainteté de la religion. En même temps je me suis engagé de vous la représenter dans un second discours comme un triomphe de l'humanité de Jésus-Christ en son corps glorieux, sur lequel est fondée la gloire de la religion, et comme un gage de la résurrection de nos corps à la fin des siècles, sur lequel est fondée l'espérance de la religion.

Hier vous dûtes vous confirmer dans sa certitude, et apprendre à vous sanctifier dans la pratique de ce qu'elle nous enseigne. Aujourd'hui Jésus-Christ glorieux, rédempteur de nos corps comme de nos âmes, doit vous obliger d'en admirer la gloire et d'en espérer la récompense.

Plaise à ce divin Sauveur de vous faire comprendre qu'on voit dans l'univers assez de religions qui trompent l'homme, mais qu'il n'y en a qu'une qui le satisfasse, et que cette religion unique est celle où sa résurrection a mis le sceau. Plaise à ce vainqueur triomphant, de vous attacher au char de son triomphe comme des dépouilles précieuses remportées sur ses ennemis, qui sont les vôtres; afin que vos âmes ressuscitées par sa grâce se soutiennent dans les misères humaines par la gloire de vous trouver sous sa protection durant cette vie, et par l'espérance de voir ressusciter vos corps mortels à la fin des siècles.

Je vais tâcher, mes frères, de vous faire connaître l'extrême importance de ces deux vérités dans les deux parties de ce discours, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le plus grand objet et tout ensemble le plus consolant que l'on puisse présenter aux chrétiens, est Jésus-Christ glorifié dans son humanité sainte. Dieu a déployé sur lui toute sa magnificence ; et l'effusion de ses dons a dû être proportionnée à l'amour que le Père avait pour le Fils, et à ce que le Fils venait de mériter du Père par ses souffrances. Aussi l'Église ne retentit que de cris de joie, et tous ses offices du temps pascal ne sont que des actions de grâces qu'elle rend à Dieu pour la résurrection de son chef.

Mais il est bien à craindre que dans ces fêtes solennelles il n'y ait dans la conduite de la plupart des chrétiens plus de cérémonie que de vérité. Ils sont vivement touchés des moindres avantages temporels qui arrivent à leurs proches ou à leurs amis ; mais demandez-leur s'ils sont sensibles à la grandeur infinie où est élevé leur Sauveur, lorsqu'il triomphe de la mort : ils n'y pensent non plus que si eux-mêmes n'y avaient aucune part, et n'est-ce pas encore en trop bien juger, que de supposer qu'ils savent qu'ils y en ont ?

O vous, qui, jusqu'ici n'avez pu être frappés de ce grand objet, parce que votre foi ne s'y est jamais appliquée ; considérez-le attentivement dans ce saint jour, et, sachez qu'il est du devoir indispensable des chrétiens de connaître Jésus-Christ humilié et glorifié : humilié, pour mesurer ce que nous devons souffrir à ce qu'il a souffert ; glorifié, pour nous soutenir dans les souffrances de cette vie, par la vue de la gloire qu'il doit un jour répandre sur nous. Vous avez dû le connaître dans le premier état, quand je vous l'ai représenté revêtu volontairement des infirmités humaines, et soumis pour l'amour de nous, à la justice inflexible de son Père jusqu'à la mort de la croix. Maintenant voyez-le dans le second état, lorsque sorti du tombeau il entre dans une vie toute nouvelle, et qu'il nous prépare les voies pour y entrer après lui.

Tout ce qui avait été résolu dans le décret éternel de Dieu de la grandeur et de la gloire du Messie, tout ce que les prophètes en avaient prédit, tout ce que les patriarches en avaient figuré, tout ce que le véritable Israël en avait attendu, reçoit à sa résurrection, sa consommation et sa plénitude ; et ce n'est que jusqu'à ce jour de triomphe que les anges ont pu dire autour du trône, que l'Agneau qui a souffert la mort est digne de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, l'honneur et la gloire : *Dignus est Agnus, qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et honorem, et gloriam* (*Apoc.*, V, 12).

Par ces paroles le disciple bien-aimé a voulu nous exprimer les avantages de la personne de Jésus-Christ ressuscité ; car il avait comme éclipsé en lui-même toutes ces qualités dans sa passion : sa puissance, en se soumettant à celle des ténèbres ; sa divinité, en paraissant à peine un homme, bien loin de paraître Dieu ; sa sagesse, en devenant le jouet des impies, et en passant pour insensé dans l'esprit d'Hérode et de sa cour ; sa gloire, en s'humiliant jusqu'à la mort infâme de la croix. Mais par sa résurrection il rentre dans tous les avantages dont il s'était comme dépouillé : sa puissance s'étend, sa divinité se découvre, sa sagesse se fait admirer, sa gloire éclate et se perpétue ; et c'est ainsi que sa résurrection devient le triomphe de sa sainte humanité. Elevez donc ici vos cœurs et vos esprits, et corrigeant vos fausses idées de la grandeur humaine qui vous éblouit, reconnaissez aujourd'hui que Jésus-Christ seul est grand, et qu'il n'y a que le chrétien humble et fidèle qui participe à sa grandeur.

1. Oui, mes frères, *l'Agneau qui a souffert la mort, est digne de recevoir la puissance.* Et c'est aussi dans ce temps heureux qu'il dit

aux apôtres, qu'elle lui a été donnée sans bornes dans le ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra* (*Matth.*, XXVIII, 18) : dans le ciel, parce qu'il est devenu par sa résurrection chef des anges et des saints, et principe de leur gloire; sur la terre, parce qu'il est devenu par cette même résurrection maître des nations pour les assujettir à son Eglise, source de vie dans les âmes, et principe de leur justification.

Sa puissance s'étend encore sur la mort et sur l'enfer, et c'est ce qu'il dit lui-même après sa résurrection : *Habeo claves mortis et inferni* (*Apoc.*, I, 18). Ainsi s'est accompli ce qu'il avait promis par ses prophètes, qu'*il briserait les portes d'airain et les gonds de fer* (*Ps.* CVI, 16), et qu'*il serait la mort de la mort même* (*Osée*, XIII, 14); que par sa présence il confondrait les démons et les réprouvés, et qu'il serait à jamais leur maître et leur juge.

A la vue d'une autorité si souveraine et si étendue, toute la puissance humaine qui enfle l'orgueil et qui étourdit l'ignorance, s'évanouit à nos yeux, et ne nous paraît plus qu'une ombre, qu'un fantôme, qu'une figure. Nous dirions encore moins, si les expressions ne nous manquaient pour représenter l'effroyable distance qui est entre le fini et l'infini : *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem.*

Sa divinité s'était cachée durant sa vie dans les ombres de l'humanité et dans les faiblesses volontaires qu'il fit paraître à sa passion; mais c'est proprement dans ce grand jour, dit saint Ambroise, que le Père éternel lui dit : *Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui* (*Ps.* II). Ce n'est pas que Jésus-Christ ne fût fils de Dieu avant sa résurrection, et qu'il n'en eût donné des preuves convaincantes; mais il est dit que son Père l'engendre ce jour-là, parce que c'est ce jour-là qu'il prouve plus invinciblement qu'il est son Fils : *Ego hodie genui te, quoniam hodie probasti te esse Filium.*

Raison, que saint Ambroise avait prise de saint Paul, qui a expliqué ce passage dans le même sens, et qui nous annonce Jésus-Christ prédestiné pour être Fils de Dieu dans une souveraine puissance par sa résurrection d'entre les morts : *Prædestinatus est Filius Dei ex resurrectione mortuorum* (*Rom.*, I, 4). Et au lieu de *prédestiné*, le texte grec porte *déclaré*, pour nous faire entendre que Jésus-Christ étant Fils de Dieu dans l'éternité, n'a jamais si bien prouvé, déclaré, manifesté cette qualité glorieuse dans le temps que le jour de sa résurrection; car, comme je l'ai établi dans mon premier discours, c'est en se ressuscitant lui-même qu'il témoigne invinciblement qu'il est Dieu; et il n'en avait point apporté de plus forte preuve aux Juifs, lorsqu'ils lui avaient demandé par quelle autorité il chassait les profanateurs du temple : *Vous n'avez qu'à le détruire*, leur répondit-il, *et je le rebâtirai dans trois jours* (*Joan.*, II, 19). A quoi l'Evangéliste ajoute que ce divin Sauveur ne parlait que *du temple de son corps.*

Tant il est vrai, qu'après avoir prouvé sa divinité durant sa vie par sa doctrine, par sa sainteté, par ses miracles, il a mis le sceau à toutes les autres preuves par celle de sa résurrection, pour ne plus laisser aucun doute; ne pas croire à la divinité du Fils, c'est nier celle du Père, et ne pas demeurer constamment dans cette foi, après avoir connu la vérité d'un événement aussi prodigieux que celui-ci, c'est, dit saint Jean, n'avoir point de Dieu : *Dignus est Agnus qui occisus est accipere divinitatem* (II *Joan.*, IX).

Sa mort honteuse avait scandalisé le judaïsme, et passé pour une folie dans toute la gentilité; mais sa résurrection a fait connaître que cette conduite étonnante était un des plus grands coups de sa sagesse. Il est mort sur la croix, pour opposer esprit à esprit, artifice à artifice, et pour faire un remède à l'homme prévaricateur des armes qui l'avaient blessé.

Qui n'admirera cette sagesse divine, qui a su si bien conduire toutes choses à ses fins; qui, sans rien cacher à ses ennemis, ni de ce qu'il était, ni de ce qu'il devait faire, a fait malgré eux tout ce qu'il a voulu, et les convainc aujourd'hui de ce qu'il est; se servant ainsi des hommes injustes sans participer à leur injustice, pour opérer l'ouvrage du salut, et pour établir sur l'opprobre volontaire de sa mort la gloire de sa résurrection? sont-ce là des moyens que la prudence humaine eût pu concevoir, et voyez-vous une seule démarche en Jésus-Christ qui ne convainque de folie la sagesse de ce monde? *Dignus est Agnus qui occisus est, accipere sapientiam.*

Et quand je parle de sa gloire, messieurs, comprenez qu'elle est si grande, qu'il est rempli de celle de Dieu même dans son humanité comme dans sa divinité, et c'est cette gloire qu'il avait demandée à son Père avant sa passion : *Clarifica me, tu Pater, apud temetipsum claritate quam habui priusquam mundus esset, apud te* (*Joan.*, XXVII, 5), Mon père, lui avait-il dit, glorifiez-moi en vous-même de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût; et quelle est la gloire que Jésus-Christ a eue de toute éternité dans son Père, sinon la gloire de la divinité même? il lui demande donc qu'en le ressuscitant, il répande cette gloire sur son humanité, de manière que, selon la nature humaine glorifiée, il entre en possession des avantages qui ne sont dus qu'à la divinité : *Dignus est Agnus, qui occisus est, accipere honorem et gloriam.*

Tant qu'il a vécu dans le monde, son âme jouissait de cette gloire, et il ne la répandait pas sur son corps mortel, parce qu'il voulait toujours le tenir capable de souffrir les misères de cette vie; mais dès que ce corps est entré dans une vie nouvelle, il a eu des qualités divines, et les saints docteurs ne craignent pas de dire qu'alors Jésus-Christ est devenu tout Dieu : *Tunc secundum carnem homo, nunc per omnia Deus*; et ils prennent ce sentiment de saint Paul, qui disait aux Corinthiens : Si nous avons

connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est ressuscité, nous ne le connaissons plus de cette sorte : *Et si cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus* (II *Cor.*, V, 16).

Cette gloire répandue sur sa sainte humanité avait été comme annoncée avant sa mort, et cet Homme-Dieu, dont toutes les actions étaient marquées par sa prescience et par sa sagesse, s'était appliqué aux préparatifs de son triomphe dans les jours les plus solennels de sa vie ; déjà il avait fait paraître la subtilité de son corps en sortant sans lésion du sein de sa Mère, comme le rayon sort de l'astre et l'odeur de la fleur qui la répand. Il en avait fait paraître la clarté sur le Thabor, où son visage fut plus brillant que le soleil ; il en avait fait paraître l'impassibilité, en traversant la foule de ses ennemis sans en recevoir aucune injure; il en avait fait paraître l'agilité, en marchant sur les eaux; mais comme après sa résurrection son corps devait avoir sa perfection naturelle, il avait mérité de l'ennoblir pour toujours par ces quatre dons.

Et en effet la subtilité de son corps fut le prix de la pureté, avec laquelle il demeura toujours uni à la chair grossière qu'il s'était unie; ce corps devint plus subtil que l'air, comme il parut, lorsqu'il pénétra la pierre du sépulcre, et qu'il entra les portes fermées dans le lieu où les apôtres étaient assemblés.

La clarté de son corps fut le prix de sa vie humble et retirée, suivant la promesse que son Père lui en avait faite : *Clarificavi*, je viens de le glorifier, disait-il à sa transfiguration, *et iterum clarificabo*, mais quand il se sera humilié par sa mort, je lui donnerai encore un plus grand éclat par sa résurrection.

L'impassibilité de son corps fut le prix de ses souffrances ; durant sa vie, jamais il n'y en eut de plus sensible ni de plus douloureux, parce qu'il avait été destiné singulièrement à souffrir ; mais après sa résurrection, ni les fouets, ni la lance, ni les clous, ni la croix, ni les hommes, ni les démons ne lui sauraient nuire, parce qu'il est au-dessus de toute atteinte; saint Thomas peut bien toucher ses plaies, mais non pas les renouveler, et quand saint Paul nous avertit que l'impie le crucifie encore par ses crimes, ce n'est que dans son propre cœur ; le mal ne tombe pas sur Jésus-Christ, mais sur l'impie.

L'agilité de son corps fut le prix de la promptitude de son obéissance à tous les ordres de son Père, et vous voyez dans l'Evangile de ce jour que dans un moment il est de Jérusalem sur le chemin d'Emmaüs, et que dans un moment aussi il paraît et disparaît devant ses disciples.

Cette gloire de Jésus-Christ est si grande, qu'elle est capable d'induire en erreur, et, pour la prévenir, il est obligé de faire après sa résurrection, des miracles contraires à ceux qu'il faisait pendant sa vie mortelle. Lorsqu'il était soumis à toutes les infirmités de l'homme, il faisait des miracles pour prouver qu'il était Dieu ; il renversait les lois de la nature, il guérissait des maux incurables, il commandait aux démons et à la mort ; mais depuis sa résurrection, il est tellement exempt d'infirmité, qu'il faut nécessairement qu'il fasse d'autres miracles, pour prouver qu'il est toujours homme ; il faut qu'il paraisse sensiblement, tout glorifié qu'il est, devant des yeux faibles et mortels, qu'il se laisse toucher, qu'il mange, et tout le reste dont vous vîtes hier le détail.

2. Tel est le triomphe de l'humanité de Jésus-Christ dans ce mystère, qui fait éclater pour jamais en sa personne toutes les qualités divines que son humilité y avait éclipsées pendant sa vie et par sa mort ; mais j'ai ajouté, que c'est sur ce triomphe qu'est fondée la gloire de la religion, car, qu'y a-t-il de plus glorieux au christianisme que d'avoir pour chef un Homme-Dieu ressuscité, et de pouvoir prétendre par lui à la même gloire que lui ?

Le démon, que les Pères ont nommé *le singe de Dieu*, se voyant vaincu et consterné par cette gloire, a mis tout en usage pour l'obscurcir, et dans cette vue il a suscité des chefs de secte que je vois représentés dans ce monstre de l'Apocalypse (*Apoc.*, XIII, 5), dont la bouche se glorifiait insolemment et prononçait des blasphèmes, à qui fut donné le pouvoir de faire la guerre aux saints et de les vaincre, d'entraîner les peuples et de séduire les rois.

Dès l'origine du christianisme, il rendit célèbre un Apollonius de Tyane par l'innocence apparente de sa vie et par ses miracles prétendus, pour tâcher de détruire, par ce vain réformateur, le fruit qu'avaient fait dans le monde les hommes apostoliques, qui y avaient prêché la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Mais rougissons ici pour l'humanité à la vue d'une telle séduction. Quelle croyez-vous, messieurs, que fut la sainteté d'un homme qui, en courant le monde, se chargeait des folies particulières de chaque nation ; qui pratiquait des mystères secrets pour tromper les peuples et maintenir le culte des idoles, et qui ne faisait point de scrupule de soulever les sujets contre leur légitime souverain? Du moins il n'était pas humble, puisqu'il se vantait de savoir toutes les langues sans les avoir apprises, de pénétrer dans les pensées des hommes et de posséder toutes les vertus ; ce qui fait dire à Eusèbe qu'il fallait qu'il fût magicien ou menteur, et nous pouvons ajouter sans crainte qu'il était l'un et l'autre.

De dire qu'il fut exempt de vices grossiers, c'est de quoi les auteurs païens ne conviennent pas, et Lucien même rapporte que ses disciples étaient des hommes abominables ; mais supposé qu'il y eût renoncé, il était, comme tous les faux sages, esclave de la vaine gloire qui naissait de ce renoncement ; tout ce qu'il fit de prodigieux ne marque autre chose, sinon qu'il avait appris des Brachmanes la manière de se familiariser

avec les démons, et, comme dit un excellent historien (*Tillemont*), qu'il sut mieux que le commun des magiciens trouver l'enfer sur la terre.

C'est sur des fondements si ruineux que le peuple crédule lui bâtit des temples, et qu'il passa pour dieu après sa mort (car, dans ce temps-là, les hommes faisaient des dieux); aussi cette prétendue divinité eut si peu de cours, que bientôt après il fut reconnu pour un imposteur et entièrement effacé de la mémoire des hommes; que si Dieu a voulu que cet événement fût conservé dans les histoires, c'est pour apprendre à la postérité que les victoires du mensonge sont passagères et trompeuses, et qu'il n'appartient qu'à la vérité de remporter des triomphes solides et éternels.

Que dirons-nous de ce fameux philosophe que de si vastes pays révèrent comme un saint législateur? A juger de lui par les éloges mêmes qu'on lui donne, jamais esprit ne fut plus borné; il n'eut aucune connaissance des choses naturelles, et ce qu'il connut le moins était l'homme qu'il avait entrepris de perfectionner; cherchez dans ses écrits l'énergie divine de nos Ecritures ou l'onction céleste de nos livres de piété; vous n'y trouverez pas même un seul grain du sel des auteurs païens.

Vrai athée, il ne connaissait Dieu non plus que l'homme, puisque le principal objet de son culte était une vertu qu'il se figurait répandue dans l'univers; et sa Trinité, qu'il forma du ciel, de la terre et de son sage, est une des plus extravagantes folies qui aient possédé l'esprit humain.

Quoique le triste ravage que Mahomet a fait dans l'Orient subsiste encore, il n'en est pas moins reconnu par les vrais sages pour un ministre du démon; et quelle plus grande marque d'imposture que d'inventer une religion qui, bien loin de régler la nature, fomente ses déréglements? D'ailleurs la *religion ne se commande pas, elle se persuade;* au lieu que cet Arabe fameux a établi la sienne par les armes et à la faveur des ténèbres de l'igorance; le caractère en est la prospérité temporelle et la sensualité, et sous prétexte de vouloir sanctifier les hommes, elle flatte et autorise leur corruption. Quelle merveille qu'il ait eu des sectateurs, et que le cœur humain se soit laissé entraîner par son penchant naturel! Ne sait-on pas que le peuple ignorant suit à l'aveugle, quand on l'attire par l'appât du plaisir, plus encore par celui de la liberté? et ne reconnaît-on pas en cela l'ouvrage d'un habile et raffiné politique, qui sait manier les esprits et profiter des conjonctures, pour donner l'essor à une ambition démesurée?

Combien en a-t-on vu d'autres, qui nous ont débité sérieusement des visions, et dont les maximes fastueuses, qui n'ont imposé qu'aux ignorants, montrent assez d'elles-mêmes, sans qu'il soit besoin de les réfuter, qu'ils n'ont connu ni la nature de Dieu, ni celle de l'homme; ni la sainteté de l'un, ni les imperfections de l'autre? Il ne faudra, comme parle un prophète, qu'un souffle de la bouche de l'Homme-Dieu pour exterminer tous ces antechrists : *Spiritu oris sui interficiet impium;* et même il n'en faut pas tant pour décréditer dans les esprits raisonnables de tels réformateurs du monde et de tels fondateurs de religion.

Il suffit de considérer que le christianisme seul a la gloire d'avoir un chef, dont la sainteté a mérité d'être proposée pour modèle à tous les hommes; sainteté si certaine et si connaissable, que quand on assemblerait toutes les idées de vertu qui sont répandues dans les livres, quand on les relèverait par l'éloquence des plus célèbres orateurs, jamais elles n'approcheraient de l'idée que nous en donnent, sans hyperbole et sans art, sans aucune teinture des sciences humaines, sans aucun des talents des auteurs du siècle, ceux qui nous ont laissé le simple récit de ses paroles et de ses actions.

Ceux qui ont voulu se débiter dans le monde pour des hommes miraculeux, n'ont fait tout au plus qu'embarrasser la raison par des prestiges; car qui ne sait qu'aucune créature ne peut agir que dans la sphère de son activité, et qu'il n'appartient ni aux hommes, ni aux démons, de renverser l'ordre de la nature, ni d'agir indépendamment des lois de son Auteur?

Jésus-Christ seul ne s'y renferme point, et seul il fait les actions les plus surprenantes par un acte de sa volonté, parce que lui seul a une puissance infinie. Aussi ses miracles ont été si éclatants et si avérés, que ses ennemis mêmes n'ont osé les contredire, puisqu'ils lui en faisaient un crime en le blâmant de guérir les malades le jour du sabbat. Toute leur ressource était de dire qu'il les faisait au nom de Béelzébuth, et leur fausse supposition était un aveu forcé de sa puissance; car si le démon eût pu faire de vrais miracles, il ne les aurait pas employés à se combattre lui-même, en rendant témoignage à une religion qu'il s'efforçait de détruire.

Mais le miracle de Jésus-Christ qui ne peut être contesté, qui relève le plus la gloire de sa religion, qui confond à jamais tous les suppôts de l'enfer, est celui que nous célébrons en ce saint temps. Car enfin, messieurs, que sont devenus les corps d'un Apollonius, d'un Confucius, d'un Mahomet, de tant d'autres qui ont fait illusion au monde? Ils attendent dans la poussière à sortir de leur tombeau tels qu'ils y sont entrés, pour ressusciter à leur condamnation (*Joan.*, V, 29), pendant que le sépulcre de Jésus-Crist est glorieux, et que les nations espèrent en lui, comme l'avait prédit son prophète : *In eum gentes sperabunt, et erit sepulcrum ejus gloriosum* (*Isa.*, XI, 10); pendant que son corps glorifié est dans le ciel à la droite de Dieu son Père, et adoré par toute la terre dans le mystère ineffable de sa charité. Que dis-je? pendant que les corps d'un pêcheur et d'un faiseur de tentes (car c'était la profession de saint Pierre et de saint Paul), reçoit dans la capitale du

monde les hommages des peuples, des rois et des empereurs, pour cela seul qu'ils ont été disciples de l'Homme-Dieu.

Je dis bien plus : le miracle de la résurrection de Jésus-Christ, reconnu de ses ennemis et de son juge, et rendu plus croyable par les précautions qu'ils avaient prises pour l'étouffer, a été suivi d'une infinité d'autres faits en son nom, qui tous ont concouru à la destruction de l'idolâtrie et au triomphe de la vérité ; car après cette résurrection, les dieux des païens sont réduits en poudre, et le Dieu véritable est reconnu. La face du monde est changée, et le genre humain sanctifié. Que si ce changement a disparu dans les lieux où la religion véritable était autrefois si florissante, c'est que le débordement des crimes et la révolte des esprits hautains ayant inondé ces régions malheureuses, Dieu, irrité, les a enfin abandonnées aux désirs déréglés de leur cœur, et a transporté ses grâces à des peuples plus fidèles et plus soumis.

Nous trouvons assez de conquérants dans l'histoire qui ont fait des conquêtes dont tout l'univers a retenti ; mais qu'on nous en montre quelqu'un qui soit revenu de la région des ombres de la mort, pour en faire encore de plus grandes que celles qu'il avait faites pendant sa vie. Il n'y a que Jésus-Christ qui ait pris et qui ait pu prendre une voie si au-dessus de l'humain, et notre religion étant la seule qui a la gloire d'avoir cet Homme-Dieu pour chef, il s'ensuit qu'elle est la seule divine et véritable.

Glorifions-nous, mes frères, d'être membres d'un tel chef, et de nous voir appelés à une religion si divine. Attachons-nous comme des captifs à son char de triomphe, et bénissons l'heureuse défaite qui nous soumet à un si aimable vainqueur. La gloire qui est répandue sur sa sainte humanité rejaillit sur nous, puisqu'elle doit nous être un jour communiquée, et que nous lui serons semblables lorsque, réunis à lui, *nous verrons Dieu face à face et tel qu'il est*. Mais ne nous y trompons pas, ce ne peut être qu'aux mêmes conditions. C'est par son incarnation humiliante qu'il est entré dans les droits de sa résurrection glorieuse, et ce n'est aussi que par nos abaissements que nous pouvons participer à son élévation.

Mais comme nous avons remarqué que, durant sa vie mortelle, il avait fait entrevoir les dons qui devaient ennoblir son corps glorieux, nous pouvons de même y participer par avance, et nous soutenir par l'avant-goût de la gloire qui nous attend.

Nous participerons par avance à la subtilité de son corps, si nous soumettons la chair à l'esprit, en lui ôtant par la mortification ce qu'elle a de grossier et de terrestre.

Nous participerons par avance à la clarté de son corps, si nous nous appliquons à la prière, où nous serons éclairés des lumières de la vérité ; et nous descendrons en quelque sorte de la montagne comme Moïse, avec un visage resplendissant

Nous participerons par avance à l'impassibilité de son corps si, en marchant sur ses traces, nous souffrons avec soumission et avec courage les peines qui sont dues à nos péchés ; et puisque nous ne saurions être impassibles par notre nature, nous pouvons du moins, dit saint Thomas, parvenir par la patience chrétienne à une espèce d'impassibilité : *Tu cum non possis esse impassibilis, esto cum quadam impassibilitate patiens.*

Nous participerons par avance à l'agilité de son corps, si nous rendons à la loi de Dieu une obéissance prompte et fidèle, au lieu de chercher de vaines excuses pour nous en dispenser.

Ainsi le triomphe de Jésus-Christ sera le nôtre, et dans ce triomphe nous trouverons la gloire de la religion. Cherchons enfin dans la résurrection de son corps le gage de la résurrection du nôtre, et dans ce gage l'espérance de la religion.

SECONDE PARTIE.

1. De ce que Jésus-Christ est ressuscité, il s'ensuit nécessairement que tous les hommes ressusciteront ; car il n'est pas de sa résurrection comme de celle des autres morts, qui ont été ressuscités par ses serviteurs ou par lui-même. Celles qui ont précédé la sienne n'étaient que des figures, on, comme parle Tertullien, des augures de la résurrection générale des hommes : *Auspicia resurrectionis*, et tout ce que l'on en peut inférer, c'est que si ceux-là sont ressuscités, il n'est pas impossible que plusieurs autres ne ressuscitent.

Mais la résurrection générale de tous les hommes est une suite nécessaire de la résurrection de Jésus-Christ, parce qu'il *est venu dans le monde pour détruire les ouvrages du démon* (I *Joan.*, III, 8), qui sont le péché et la mort. Ce n'était donc pas assez qu'il eût détruit le péché par les mérites de son sang, il fallait encore qu'il triomphât de la mort ; je ne dis pas seulement de sa mort propre en se ressuscitant lui-même, je dis de la mort de tous les hommes en les ressuscitant tous à la fin du monde, comme il s'est ressuscité lui-même après trois jours.

Et ici, messieurs, il faut admirer la conduite qu'il a tenue dans les divers états de sa vie mortelle et de sa vie glorieuse ; il nous suit pas à pas dans la première, et il veut que nous le suivions de même dans la seconde.

Dans sa vie mortelle, il s'abaisse jusqu'à embrasser le sort d'Adam. Et quel était ce sort ? c'est, dit saint Augustin, qu'il était naturellement sujet à la mort, parce que son corps était composé d'une matière que le combat des qualités contraires devait corrompre avec le temps. Mais il était immortel par un bienfait singulier de son Créateur, et il ne serait pas mort s'il n'eût péché ; car *Dieu n'a point fait la mort, et ce n'est que par le péché qu'elle est entrée dans le monde* (*Sap.*, I, 13 ; *Rom.*, V, 12). L'homme pécha, et perdit ainsi cette immortalité bienheureuse. C'est pourquoi ce péché est appelé, par les Pères, la dégradation du premier

homme et le dépouillement de son immortalité : *Denudationem et exspoliationem immortalitatis* (*Rich. a S. Vict.*).

Or, ce que le péché avait fait en l'homme, l'amour l'a fait en Dieu. Il le dégrade, il le dépouille de l'immortalité qu'il possédait, non par grâce comme Adam, mais par nature ; en telle sorte qu'il est devenu mortel comme nous. Et voilà ce que le Sauveur voulait faire entendre quand il parlait à ses apôtres du renoncement volontaire et incompréhensible qu'il avait fait à ses grandeurs, pour descendre jusque dans nos misères : *A Deo exivi* (*Joan.*, XVI, 27) ; je suis sorti de Dieu, comme s'il eût dit : Je suis sorti de sa grandeur pour être petit comme l'homme ; je suis sorti de sa puissance pour être faible comme l'homme ; je suis sorti de son immortalité pour être mortel comme l'homme : *A Deo exivi*. Voilà, messieurs, comme son sort devient semblable au nôtre, comme il nous suit dans notre décadence, comme il descend aussi bas que nous sommes descendus.

Mais il veut que nous le suivions dans l'état glorieux où il rentre par sa résurrection ; il était sorti de sa grandeur, il y rentre quand il ressuscite, puisque c'est alors que son Père *lui donne toutes les nations pour héritage* (*Ps.* II, 8). Il était sorti de sa puissance, il y rentre quand il ressuscite, puisque vous avez vu dans mon premier point que c'est alors que *toute puissance lui est donnée dans le ciel et sur la terre* (*Matth.*, XXVIII, 18). Il était sorti de son immortalité, il y rentre quand il ressuscite, puisque c'est de ce moment-là qu'*il ne meurt plus*. Et son dessein, dans ces nouvelles démarches, est de nous attirer après lui, pour nous faire ressusciter comme lui, pour nous remettre en possession de l'immortalité qu'Adam avait perdue, comme son Père l'a remis en possession, en qualité d'homme, de l'exercice de tous ses divins attributs.

Et n'est-il pas visible, messieurs, que la victoire qu'il a remportée sur la mort ne serait point parfaite, si en surmontant la sienne il n'eût aussi vaincu la nôtre ? Du moins saint Paul ne pouvait comprendre que l'on niât la résurrection générale des hommes, après avoir cru les apôtres qui prêchaient la résurrection de Jésus-Christ. Puisqu'on vous a prêché, disait-il aux Corinthiens (I *Cor.*, XV, 12), que Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, comment se trouve-t-il parmi vous des personnes qui osent dire que les morts ne ressuscitent point ? Si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est donc point ressuscité ? *Si resurrectio mortuorum non est, neque Christus resurrexit*. Et voici ce qui causait l'étonnement de cet apôtre.

C'est qu'il ne voyait pas qu'il y eût plus de raison de croire qu'Adam eût donné la mort à tous ceux qui descendaient de lui selon la chair, que de croire que Jésus-Christ eût réparé la vie de tous ceux qui descendaient de lui selon l'esprit. Car, si Adam, comme chef de la nature humaine, a donné la mort à tous les membres du corps dont il était le chef, sur quel fondement dira-t-on que Jésus-Christ, étant le chef de son Eglise, n'ait pas communiqué sa vie immortelle à tous les membres qui reçoivent ses influences ? Voilà ce qui obligeait cet apôtre à décider la question : *Sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur*. Comme tous meurent en Adam, tous revivront en Jésus-Christ ; sachant bien que, si l'on ne peut concevoir des membres vivants sous un chef qui ne vivrait point, il est impossible de concevoir des membres morts sous un chef qui ne mourra plus : car il y a une telle liaison entre ces deux articles de notre foi, que quiconque croit que Jésus-Christ est ressuscité, doit croire nécessairement que tous les hommes ressusciteront ; ceux qui sont ses membres par une foi vive, pour être transformés en lui ; et les réprouvés, pour souffrir éternellement la peine que leurs corps auront méritée, puisque le corps partage avec l'esprit les péchés et les bonnes œuvres.

Il n'est donc pas plus difficile de croire notre propre résurrection, que celle de Jésus-Christ. Vous vîtes dans le discours que je vous fis hier, qu'il a prouvé invinciblement la sienne à des hommes qui ne la croyaient pas ; et en les convainquant, il nous a tous convaincus, ou il a dû nous convaincre, non-seulement que lui-même est ressuscité, mais que nous ressusciterons tous comme lui ; car il est notre chef, et nous sommes devenus son corps ; et le chef étant ressuscité, il faut que le corps ressuscite.

Nous voyons, dit saint Augustin, semer des grains toutes les années : ces grains se pourrissent d'abord dans la terre, et un temps vient où ils portent du fruit. Si quelqu'un ne le voulait pas croire, il n'y aurait qu'à semer un grain en sa présence, et le lui montrer successivement en herbe et en épi. Celui-là seul ne ferait-il pas foi pour tous les autres ? Il en est de même, dit ce Père, de la résurrection de Jésus-Christ, qui seule est le fondement et la preuve de la résurrection de tous les hommes ; et si après avoir vu l'une nous ne croyons pas toutes les autres, ce n'est pas seulement un défaut de foi, mais de raison.

2. S'il est donc vrai, comme l'on n'en peut pas douter, qu'elle est un gage de la résurrection de nos corps à la fin des siècles, il n'est pas moins vrai que c'est sur ce gage qu'est fondée l'espérance de la religion. Espérance, mes frères, bien différente de celle des Juifs. Grossièrement attachés aux expressions littérales des prophètes, et ne pénétrant jamais l'esprit de leurs prédictions, ils espéraient une terre abondante en lait et en miel, et se promettaient un roi puissant qui les fît jouir d'une félicité temporelle. L'espérance des chrétiens ne se renferme pas dans des bornes si étroites. Comme nous faisons profession de porter la croix après notre Maître, et que cette profession nous expose à la persécution des impies, des libertins et des infidèles, nous espérons, non

pas les biens de la vie presente, que tout le monde ne peut avoir, et qui de leur nature sont fragiles et incertains, mais nous espérons les biens de la vie future, que Dieu nous a promis et qui sont solides et éternels; et parce qu'il n'y a point de vie future, si les morts ne ressuscitent, toutes nos espérances s'évanouissent, dès qu'on nous ôte la foi de la résurrection.

Si nous n'espérions en Jésus-Christ que pour cette vie qui passe, nous serions, dit saint Paul, *les plus misérables de tous les hommes* (I *Cor.*, XV, 19). Et qu'y aurait-il de plus misérable en effet, que de souffrir toujours, et de voir terminer nos souffrances par l'anéantissement de notre être? Il est de la justice d'un juge puissant et éclairé de punir le mal et de récompenser le bien. Cette punition et cette récompense ne s'exercent pas toujours en cette vie, puisque nous voyons que les méchants y prospèrent et que les bons y sont affligés; il faut donc qu'elles s'exercent dans une autre vie, où Dieu rende à chacun selon ses œuvres. Nous apprenons de saint Clément que c'est le raisonnement dont saint Barnabé se servit à Rome, pour prouver la résurrection des morts à des philosophes qui la niaient.

Inutilement dirait-on que cette justice peut s'exercer sur l'âme seule. Pour être homme parfait, suivant la constitution de sa nature distinguée de celle de l'ange, il doit être composé d'âme et de corps; et comme pour faire le bien ou le mal il se sert des deux parties de lui-même, il faut qu'il soit récompensé ou puni dans toutes les deux.

C'est sur ce principe que le vaillant Machabée offrit des sacrifices pour les morts; et s'il eût cru, dit l'Ecriture, qu'ils ne dussent pas ressusciter, il lui eût été inutile de prier pour eux, puisque les âmes des morts ne sauraient profiter de nos prières, si elles ne vivent point. Et il est difficile de croire que les âmes vivent, si les corps ne doivent pas revivre; car, comme dit saint Thomas, l'union de l'âme et du corps est naturelle, et c'est contre la nature que la mort les sépare, puisque cette séparation leur cause tant de douleur. Or, il est indubitable que ce qui est contre la nature ne peut pas durer toujours, et par conséquent la séparation de l'âme et du corps ne peut pas être éternelle; ce qui serait pourtant, si le corps ne ressuscitait point.

Cela est si vrai, mes frères, que l'espérance de cette résurrection a soutenu les fidèles de tous les temps.

Job, qui était un parfait chrétien dans la loi même de nature, aurait mille fois succombé à tant de maux dont Dieu exerça sa patience, s'il ne s'y fût soutenu par l'espérance de sortir de la terre, comme il prévoyait que son Rédempteur en devait sortir, et s'il n'eût espéré de se voir revêtu de cette chair même, qui de son vivant était devenue la pâture des vers; preuve certaine que dès lors il portait ses regards vers ce temps heureux, où l'homme ressuscité verra Dieu sans voile et sans énigme : *Scio quod Redemptor meus vivit, et in novissimo die de terra surrecturus sum* (*Job.*, XIX, 25).

David, qui était un parfait chrétien dans la loi écrite, espérait la résurrection de sa chair; et combien de fois l'a-t-il répété dans ses cantiques, pour réprimer les tristes réflexions qui naissaient du fond de ses humiliations et de ses misères! Mais en voyant le grand nombre des siècles qui devaient s'écouler avant que son espérance fût accomplie, il s'en plaignait à Dieu, quand il lui disait : Seigneur, faites-vous comme les hommes, dont le caractère malheureux est de ne se plus souvenir des morts qui dorment dans les sépulcres : *Sicut vulnerati dormientes in sepulcris, quorum non es memor amplius* (*Psal.* LXXXVII, 6)? Il ne s'en souvient pas, répond saint Augustin, aussitôt que David le souhaiterait, parce qu'il doit y avoir de la différence entre la tête et le corps. Il faut que la tête ressuscite peu de temps après sa mort, pour soutenir dans le cours des siècles l'espérance de tout le corps; et il faut que le corps ne ressuscite qu'à la fin, parce que ce n'est qu'à la fin qu'il sera formé.

Marthe, qui était du nombre des premiers chrétiens de la loi nouvelle, espérait la résurrection de son frère; et, quoiqu'elle n'osât se promettre que Jésus-Christ le ressuscitât dans le temps qu'elle lui parlait, elle ne doutait pourtant pas qu'il ne dût ressusciter à la fin du monde : *Scio quia resurget in novissimo die* (*Joan.*, XI, 24).

Cette espérance étant donc si bien fondée, mes chers auditeurs, quelle conséquence en tirerons-nous? c'est qu'elle doit soutenir les gens de bien dans leurs afflictions, et épouvanter, dans leur vie criminelle, tant de personnes de l'un et de l'autre sexe, qui n'y font aucune attention.

O vous, qui gémissez dans les divers accidents de cette vie, si vous y pensez bien, vous trouverez que tout ce qui vous fait souffrir vous est utile, en ce qu'il vous détache de plus en plus de la vie présente pour vous remplir de l'espérance d'une meilleure. Comme tous les avantages humains ne pourraient vous empêcher d'être misérables si vous étiez criminels, toutes les misères humaines ne sauraient vous rendre malheureux, si vous avez la foi du siècle à venir.

Et qu'importe, après tout, que vous souffriez dans ce temps de contradiction, où le mal combat le bien par une rébellion infatigable? Plus votre corps sera humilié, plus il renaîtra glorieux; et après ce temps en viendra un autre, où il n'y aura plus pour nous, ni douleur, ni gémissement, ni plainte, parce que tout ce qui aura précédé sera passé pour jamais. Le plus long espace devient court quand on arrive au terme que l'on avait désiré, et les plus grands maux de la vie se perdent et s'évanouissent dès l'entrée de l'éternité. Et que ne devons-nous point nous promettre de l'heureux avenir que nous a mérité Jésus-Christ, quand nous pensons

que notre corps, tout vil et tout abject qu'il est, deviendra conforme à son corps immortel et glorieux !

Et vous, qui consumez votre vie dans les affaires et dans les plaisirs, sans aucun égard à la loi, qui vous prescrit la régularité, et qui vous interdit tout ce qui nourrit la convoitise, attendez-vous, si vous ne changez de conduite, à ressusciter pour votre condamnation, et à expier dans les flammes de l'éternité les péchés que vous n'aurez pas voulu expier par une pénitence passagère. Ce corps que vous flattez tous les jours, jusqu'à l'accabler de plaisirs et le fatiguer de délices, renaîtra avec toute la violence des passions qui l'auront déréglé, non pas pour en satisfaire les mouvements, mais pour en faire le supplice; et le Dieu vengeur ne fera que vous y abandonner en vous empêchant de les satisfaire, en quoi vous serez vous-mêmes votre enfer.

Si vous êtes sages, vous éviterez ce malheur, et pour l'éviter, vous vous laisserez convaincre et toucher par la religion, qui jusqu'ici, vous le savez bien, n'a guère occupé votre esprit ni réglé votre conduite. Outre que je vous l'ai prêchée en détail, pendant le carême, dans ses points les plus importants, vous venez d'en voir le précis par rapport à la résurrection de Jésus-Christ, qui, comme une barrière insurmontable, l'affermit à jamais contre les efforts de l'orgueil humain. Ouvrez donc les yeux de la raison et de la foi sur un objet si grand et si digne de votre attention, et captivez l'esprit superbe et incertain sous l'obéissance d'une foi qui n'est que trop évidemment prouvée, quand elle-même ne serait point son évidence et sa preuve.

Car, pour recueillir ce que nous avons dit, c'est un fait constant que Jésus-Christ a vécu, qu'il a fait dans le monde les œuvres merveilleuses que l'on sait; que l'envie des Juifs l'a livré à la politique des païens, et qu'il a été condamné à mort sous le règne de Tibère. C'est un fait constant que peu de temps après on vit des chrétiens qui l'adoraient comme leur Sauveur et comme leur Dieu, qui faisaient profession de croire qu'il était ressuscité, et que par lui tous les hommes ressusciteraient. Pour soutenir cette vérité, on a vu la nature interrompre le cours de son ordre le plus constant et le plus invariable, et des millions de martyrs s'estimer heureux de donner leur vie. C'est de ceux-là que nous descendons.

Vous avez vu que les principales preuves de la religion chrétienne se réduisent à ce point capital. On a vu ce grand événement dans le monde, et les hommes de tous les lieux et de tous les siècles le voient et le verront successivement par les yeux de ceux qui en ont été les témoins; car la raison veut que l'on se rende aux preuves d'un fait, quand elles sont convaincantes, et il suffit qu'elles l'aient été une fois pour l'être toujours.

Vous vîtes hier que le miracle de cette résurrection, qui fait la certitude de la religion chrétienne, nous en montre encore la sainteté, rien n'étant plus parfait que la vie ressuscitée de Jésus-Christ.

Vous venez de voir aujourd'hui, dans le triomphe de son humanité sainte, qu'il a racheté nos corps comme nos âmes, et que l'espérance de ressusciter avec lui doit nous soutenir dans tous les maux qui nous environnent.

Pensez-y, mes chers auditeurs, et de ces deux discours tirez cette conséquence nécessaire : que Jésus-Christ est notre Sauveur et notre Dieu, que la religion, où il lui a plu de nous appeler, est l'accomplissement des prophéties et la réalité des figures de l'ancienne loi, dont l'une rendra toujours témoignage à l'autre. En vain les passions entreprennent d'obscurcir cette vérité : elle éclate de toutes parts, et si ce n'était pour votre avantage, ce serait certainement pour votre condamnation.

Tous les discours que je vous ai faits dans la suite du carême, quelque différents qu'ils fussent dans leur sujet, ne tendaient qu'à cette fin : à vous persuader de la certitude de la religion, afin que vous n'hésitiez plus dans la foi; à vous faire respecter et pratiquer la sainteté de la religion, afin que vous ayez part au sort et à l'héritage des saints; à vous rendre sensibles à la gloire de la religion, afin que vous ne soyez pas des membres indignes d'un chef si grand et si divin; et enfin à vous animer de l'espérance de la religion, afin qu'elle vous soutienne dans les divers accidents de cette vie par la vue des récompenses qui vous attendent.

Mais, mon Sauveur, qui pourrait, sans votre secours, ni croire, ni vivre conformément à ce que l'on croit? Vous êtes l'auteur de notre foi, soyez-en le consommateur. Reprochez-nous, comme à vos apôtres, notre incrédulité et la dureté de notre cœur; mais faites en même temps que nous vous croyions comme vos apôtres vous ont cru, afin que nous pratiquions votre saint Evangile, et que nous l'annoncions à tout ce qui nous environne, plus par nos exemples que par nos discours (*Marc.*, XVI).

Vous étiez mort et vous êtes vivant (*Apoc.*, I, 18), faites que nous mourions à nous-mêmes, avant que de mourir en effet, pour nous rendre dignes de vivre avec vous, et appliquez, par votre grâce, les mérites de la rédemption à nos âmes et à nos corps, afin que nous ayons le bonheur inestimable d'adorer votre âme bienheureuse, et de nous unir à votre corps glorieux dans le cours infini de l'éternité.

SERMON LIII

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

De la fraction du pain.

Et ipsi narrabant quæ gesta erant in via, et quomodo cognoverunt eum in fractione panis.

Les disciples racontaient ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils avaient reconnu Jésus-Christ à la fraction du pain (*S. Luc, ch.* XXIV, 35).

Jésus-Christ est la *voie*, *la vérité et la vie* (*Joan.*, XIV, 6). Il est la voie par son exem-

ple, la vérité par sa parole et la vie par sa grâce: si vous n'aimez mieux que je dise qu'il est notre voie quand il se joint à nous pour marcher avec nous ; qu'il est notre vérité quand, par la lumière de la foi, il dissipe nos ténèbres et nos erreurs, et qu'il est notre vie quand il nous fait participants de ce pain descendu du ciel et qui donne la vie au monde (*Joan.*, VI, 33).

Il fait même cette triple fonction à l'égard des deux disciples qui vont à Emmaüs. Il est voie pour eux, lorsqu'il prend la figure d'un voyageur pour marcher avec eux ; il est vérité pour eux, lorsqu'il leur ouvre les yeux que l'incrédulité semblait leur avoir fermés; il est vie pour eux lorsqu'il prend le pain, qu'il le bénit, qu'il le rompt et qu'il le leur distribue.

Voilà, mes frères, de grandes et de sublimes vérités que l'évangile de ce jour nous propose; et, à le bien prendre, elles sont toutes renfermées dans la fraction du pain, à laquelle les disciples reconnaissent Jésus-Christ ressuscité : *Cognoverunt eum in fractione panis.*

Et pour vous donner d'abord le plan de ce discours, je trouve, dans l'Ecriture, trois sortes de fractions du pain : la première est celle de la parole, lorsqu'il est dit que les *enfants demandaient du pain et qu'ils ne trouvaient personne pour le leur rompre* (*Thren.*, XLIV); la seconde est celle de l'eucharistie, dans laquelle nous trouvons que les premiers chrétiens *persévéraient* (*Act.*, II, 42); et la troisième est celle du pain commun que l'on est obligé de *rompre au pauvre* (*Isa.*, LVIII, 7).

Ces trois pains sont rompus dans l'évangile de ce jour : Jésus-Christ rompt le premier à ses deux disciples en leur expliquant ce qui avait été dit de lui dans toutes les Ecritures : *Interpretabatur illis in omnibus Scripturis quæ de ipso erant.* Il leur rompt encore le second, qui, dans le sentiment de plusieurs Pères, n'est autre que l'eucharistie : *Accepit panem, et benedixit ac fregit, et porrigebat illis.* Et les disciples à leur tour lui rompent le troisième en le contraignant de demeurer avec eux pour y prendre une nourriture dont ils supposent qu'il a besoin : *Coegerunt illum dicentes, mane nobiscum.*

Or, je viens vous dire, mes frères, que nous devons prendre la place de ces deux disciples bienheureux et entrer dans leurs dispositions, afin que l'on nous rompe utilement le pain de la parole et le pain de l'eucharistie, et que nous rompions nous-mêmes aux pauvres le pain commun et matériel. Les deux disciples entrent dans l'intelligence des Ecritures par l'interprétation que Jésus-Christ leur en fait de sa propre bouche; nous devons les lire et les méditer afin que Jésus-Christ nous y fasse entrer comme eux, en nous les interprétant par la bouche de son Eglise. Les deux disciples reçoivent l'eucharistie, nous devons la recevoir comme eux. Ils exercent la charité, nous devons l'exercer comme eux.

L'Evangile, qui nous rapporte ces trois faits importants, nous apprendra lui-même à les éclaircir pour en recueillir trois devoirs dont il faut que les chrétiens s'acquittent toute leur vie, et principalement dans le temps pascal. La lecture de l'Ecriture sainte doit être regardée comme une excellente préparation à la communion pascale : vous en verrez l'importance et l'utilité dans la première partie de mon discours. La communion pascale elle-même doit être faite avec beaucoup de sagesse et de circonspection : vous en verrez les dispositions dans la seconde. L'aumône doit être un des fruits de la communion pascale : vous en verrez la nécessité dans la troisième.

Demandons auparavant le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'Ecriture sainte, dans la pensée de saint Chrysostome, est comme une table où les âmes sont nourries du pain de la parole (*Chrysost., Hom.* 24), et c'est à cette table que Jésus-Christ fait asseoir les deux disciples qui vont à Emmaüs. C'est lui qui est le grand dispensateur de ce pain de vie, parce qu'il est l'unique et le souverain maître des hommes ; et il est le maître des hommes, parce qu'il est *puissant en œuvres et en paroles;* au lieu que les hommes ne méritent point la qualité de maîtres, puisqu'ils sont faibles en paroles, encore plus faibles en œuvres, expressions consacrées dans l'évangile de ce jour.

Mais ce qu'il fait pour ces deux disciples en leur parlant dans le chemin et en leur interprétant les Ecritures, il le fait aussi pour nous. Tant que nous sommes voyageurs sur la terre, dit saint Augustin, il nous explique sa loi sainte dans son Evangile et il est avec nous en nous l'expliquant : *Christus in evangelio tecum est* (*Aug., lib.* L, *Hom.* 34); ce qui nous oblige à le lire et à l'entendre, comme si Jésus-Christ y était présent à nos yeux, puisque l'Evangile tient sa place; et pour en recevoir un fruit proportionné à nos besoins, nous devons nous y appliquer comme les deux disciples dont nous parlons se sont appliqués à Jésus-Christ même, je veux dire avec assiduité, avec humilité et avec amour. Ne perdez pas, mes frères, par une inapplication volontaire, de si utiles réflexions.

Dans tout le voyage, les deux disciples d'Emmaüs ne perdent jamais Jésus-Christ de vue : ou ils s'entretiennent de lui, ou ils s'entretiennent avec lui ; et, pour les imiter, nous devons avoir son Evangile présent pendant le voyage qui dure depuis notre naissance jusqu'à notre mort; car il n'est écrit, dit saint Bernard, que pour être lu et médité, parce qu'il est le miroir fidèle de la vérité, qui ne flatte et qui ne trompe personne (*Bern., de Sept. pan.*).

Saint Augustin avait dit avant lui que l'Evangile est la règle à laquelle un chrétien doit rapporter toutes les actions de sa vie (*Aug., in Joan.*). Saint Jérôme en prescrivait la lecture aux filles mêmes, et il conseillait à

la pieuse Lète de faire lire l'ancien Testament à la jeune Paule, et de la faire ensuite passer au nouveau pour n'en jamais quitter la lecture (*Hier., Ep. ad Læt.*). Saint Chrysostome exhorte les fidèles à sanctifier leur corps et leur âme, et il prétend que le moyen d'acquérir cette double sanctification est d'avoir toujours l'Evangile dans le cœur et dans la bouche (*Chrys., Hom.* 31 *in Joan.*). Il dit ailleurs que le précipice le plus affreux où une âme puisse tomber est l'ignorance des Ecritures (*Conc.* 3, *de Laz.*); que ne rien savoir des vérités divines qui y sont renfermées est un signe de réprobation (*Hom.* 34); au lieu, poursuit-il, que le démon n'oserait approcher de celui qui se nourrit de la lecture assidue de l'Evangile.

L'autorité sainte des Pères de l'Eglise est fondée sur l'esprit de la religion; car il ne suffit pas de représenter notre misère à Dieu, il nous faut encore recevoir de lui les remèdes qui sont propres à la guérir. Nous lui représentons notre misère en le priant, et nous en recevons les remèdes en écoutant ce qu'il nous dit dans les livres saints; ce qui a fait dire à saint Augustin, que si nous voulons être toujours avec Dieu, nous devons prier et lire, parce que quand nous prions nous parlons à Dieu, et que quand nous lisons Dieu nous parle (*S. Aug., serm.* 112 *de Temp.*).

Mais l'assiduité à les lire doit être accompagnée d'humilité, ce que l'Evangile de ce jour nous insinue en la personne des disciples qui reçoivent humblement la correction de Jésus-Christ. Il les traite d'insensés et d'incrédules : *O stulti et tardi corde ad credendum!* et leur humilité est d'autant plus grande qu'ils souffrent des paroles si dures de la part d'un homme qu'ils ne connaissent point, car ils le prennent pour un étranger : *Tu solus peregrinus es in Jerusalem.*

Soyons aussi humbles à l'égard des saintes Ecritures que ces disciples l'ont été à l'égard de Jésus-Christ, puisque *la connaissance de la vérité*, dit saint Bernard, *est le fruit de l'humilité* (*S. Bern., de* 12 *gr. Hum.*), et que, selon saint Augustin, nous ne devons prendre pour y parvenir que la voie dont Jésus-Christ s'est servi pour nous en donner l'exemple; et quand vous me demanderiez cent fois, dit ce Père, quelle est cette voie, je vous répondrais toujours qu'elle n'est autre que celle de l'humilité (*S. Aug., Ep.* 56 *ad Dios.*).

Mais personne ne nous a marqué plus expressément combien cette vertu est nécessaire pour l'intelligence des vérités évangéliques que Jésus-Christ même, lorsque *tressaillant de joie par un mouvement du Saint-Esprit, il dit ces paroles : Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché* vos mystères ineffables *aux sages et aux prudents*, et de ce qu'il vous a plu *de les révéler aux simples et aux petits* (*Luc.*, X, 21). Qui sont ces sages et ces prudents sinon les superbes, et qui sont ces simples et ces petits sinon les humbles?

Et n'est-ce pas encore ce que l'Eglise veut nous faire entendre lorsqu'elle rend un si grand honneur au livre même de l'Evangile? Elle le fait porter avec pompe et cérémonie par les ministres du saint sacrifice, et dans les conciles elle le fait élever sur l'autel comme sur un trône, pour marquer que ce livre lui tient lieu de la présence même de Jésus-Christ, et qu'elle regarde l'Evangile avec le respect qu'elle regarderait Jésus-Christ, s'il présidait visiblement à ses assemblées, parce qu'il y préside par son Esprit-Saint, et qu'il a promis de se trouver au milieu des personnes qui s'assemblent en son nom (*Bon. Card. de Reb. lit.*, II, *c.* 7. *Conc. Const. Act.* 6).

Mais l'acte le plus profond d'humilité que nous puissions faire à cet égard, est de nous estimer indignes que Jésus-Christ nous parle, de nous soumettre à ses vérités saintes, soit qu'elles nous plaisent, soit qu'elles incommodent notre cupidité, et surtout de ne nous écarter jamais de l'explication reçue dans l'Eglise, à laquelle seule il appartient de déterminer le sens des Ecritures.

Dans l'ancien Testament, Moïse ne renvoyait pas les Israélites à leur esprit particulier sur les questions de la loi; il les renvoyait uniquement à l'oracle établi en Israël, c'est-à-dire aux prêtres de la tribu de Lévi (*Deut.*, LXXI, 8). Et lorsqu'un livre saint fut trouvé dans le temple du Seigneur (IV *Reg.*, XXII, 8), le roi Josias n'eut garde de se fier à ses propres lumières pour en avoir l'intelligence. Il consulta le grand-prêtre et les prophètes qui étaient les interprètes naturels de la volonté de Dieu sur son peuple et les dépositaires de sa doctrine; et cet exemple doit toucher ceux qui s'établissent juges des Ecritures, au lieu de déférer à l'autorité des saints docteurs, par la bouche desquels il a plu à Dieu d'instruire son Eglise, suivant cette décision de saint Pierre, que nulle prophétie de l'Ecriture ne s'explique par une interprétation particulière : *Omnis prophetia Scripturæ propria interpretatione non fit* (II *Petr.*, I, 20).

Pernicieuse nouveauté, tu es la cause de tous nos malheurs. Jamais il n'y aurait eu d'hérétiques en France, si tous les chrétiens avaient voulu déférer à ce qu'ont dit les Denis et les Irénée, les Hilaire et les Bernard, et s'ils avaient voulu se soumettre à ce qu'ont sagement décidé les conciles qui s'y sont tenus; et si un grand nombre de défauts y règnent encore, c'est qu'on y prend moins l'Evangile pour règle de la piété, que les opinions subtiles que les hommes ont inventées en tâchant, quoique avec de vains efforts, de se couvrir du voile de l'antiquité. Preuve infaillible que nous devons lire les vérités saintes avec une humilité qui soumette notre esprit à l'autorité de l'Eglise.

Mais la plus excellente disposition où nous puissions être pour faire utilement cette lecture, est la charité dont le cœur des disciples était tout brûlant, lorsque Jésus-Christ leur parlait dans le chemin et qu'il leur expliquait les Ecritures : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via et aperiret nobis Scripturas?*

Il y a deux manières de connaître les vé-

rités catholiques, l'une est celle du raisonnement humain, l'autre est celle de la charité.

Les philosophes ont suivi la première qui est pleine d'erreurs, comme il paraît par l'exemple de tant de grands personnages qui ont fait des chutes épouvantables pour avoir voulu *pénétrer la majesté des choses divines dont la gloire les a opprimés* (*Prov.*, XXV, 28), et voilà ce qui a obligé saint Paul et les plus savants des Pères à faire de puissantes invectives contre la philosophie humaine.

La seconde manière de connaître la vérité est la plus sûre, parce que le propre de la charité est de purifier le cœur et de l'éclairer pour le rendre capable de découvrir les secrets de Dieu dans les ombres des Ecritures : et voilà ce que le Sage a voulu nous faire entendre quand il dit que *le sentier des justes est comme une lumière brillante qui s'avance et qui croît toujours jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à un jour parfait* (*Prov.*, IV, 18). Car telle est la disposition du cœur humain, que l'on n'aime jamais ce que l'on ne connaît point du tout; mais lorsque l'on commence d'aimer ce que l'on connaît déjà tant soit peu, le premier degré d'amour donne enfin une plus parfaite connaissance (*S. Aug.*, *Tract.* 96 *in Joan.*) Ainsi, mes frères, la connaissance que la foi donne d'abord excite l'amour, cet amour produit une nouvelle connaissance, cette connaissance augmente encore l'amour, et l'amour augmenté fait toujours croître la connaissance jusqu'à ce que l'âme chrétienne soit montée à la plénitude et à la perfection de la sagesse, qui consiste dans l'union de la vérité avec la charité : *Crescit usque ad perfectam diem.*

C'est la doctrine que saint Augustin a prise de saint Paul et qu'il a répandue dans tous ses ouvrages, et c'est ce qui a donné lieu à cette parole célèbre du saint docteur, que l'on n'entre dans la vérité que par la charité, et que c'est par elle que l'on parvient à la plénitude de la science : *Non intratur in veritatem nisi per charitatem. Per charitatem pervenitur ad plenitudinem scientiæ* (*S. Aug.*, *contr. Faust.*, *l.* XXXI, *c.* 38; *De Gen.*, *ad litt. c.* 23). Or, en lisant l'Ecriture avec cette ardeur divine, on devient encore plus ardent : pourquoi? parce qu'alors la parole de Dieu est un feu qui enflamme les cœurs de ceux qui la lisent : *Ignitum eloquium tuum vehementer* (*Ps.* CXVIII, 140); parce qu'alors Jésus-Christ y est comme *une lampe ardente et luisante* (*Joan.*, V, 35), qui éclaire et qui brûle tout ce qui en approche, et parce que c'est par son Evangile prêché et lu qu'il allume ce feu divin qu'il est venu apporter sur la terre (*Luc.*, XII, 49).

Voilà, mes frères, les vérités solides de la religion que vous professez, et que peut-être vous n'avez pas assez sérieusement méditées. Mais si j'ai été assez heureux pour les faire entrer dans vos esprits, jugez maintenant de quelle importance il est que vous vous appliquiez à la lecture des livres saints, et surtout à celle de l'Evangile : c'était une pratique reçue dans les premiers siècles de l'Eglise, parce qu'on la regardait comme un excellent moyen de se sanctifier et de s'affermir dans la foi contre l'artifice des hérésies. Plusieurs laïques savaient l'Ecriture par cœur, ils la portaient d'ordinaire sur eux, et l'on a trouvé plusieurs saints enterrés avec l'Evangile sur la poitrine.

Il est vrai que l'on a fait quelquefois difficulté de laisser lire toute l'Ecriture en langue vulgaire, parce que l'on a remarqué que plusieurs en abusaient, ou par un défaut de soumission ou par une curiosité vaine; et c'est en combattant ce désordre que saint Jérôme, qui veut si fort que les chrétiens lisent l'Ecriture, se plaint de ceux qui la lisent mal, en la déchirant par de mauvaises interprétations, et en faisant *de l'Evangile de Dieu l'évangile des hommes, ou plutôt*, ajoute-t-il, *l'évangile du démon* (*S. Hier.*, *ep.* 103 *ad Paul.*).

Mais dans nos jours que le parti des hérétiques est entièrement détruit, que les vérités de la religion sont amplement éclaircies et en état d'être défendues par un clergé savant et éclairé, on exhorte ceux qui entendent la langue de l'Eglise, à lire l'Ecriture dans le texte reçu dans l'Eglise, et ceux qui ne l'entendent point à la lire dans des traductions approuvées. C'est pour cela que, par une libéralité aussi chrétienne que royale, les livres saints ont été mis dans leur pureté entre les mains des nouveaux convertis, afin qu'ils y reconnaissent la vérité que leurs faux pasteurs leur avaient cachée.

Appliquez-vous donc, mes chers auditeurs, à cette sainte lecture, et principalement à celle de l'Evangile. C'est dans ce livre sacré qu'est contenue la loi dans laquelle vous faites profession de vivre; c'est l'oracle que vous devez consulter dans tous vos besoins; c'est la bouche par laquelle Jésus-Christ vous parle du haut du ciel, comme s'il était encore sur la terre. C'est ainsi que les Pères s'expriment sur ce sujet. On lit dans le monde tant de livres inutiles et profanes, et on les lit longtemps et sans ennui. Quelle honte pour des enfants de ne point lire le testament de leur père, dans lequel il leur fait entendre sa dernière volonté!

Si vous me dites, gens du monde, que cette lecture ne vous convient pas, saint Chrysostome vous soutient que les solitaires n'en ont pas tant besoin que vous, et il leur serait pourtant pernicieux de ne la pas lire. Quoiqu'ils passent leur vie hors de tout danger en s'appliquant à l'étude d'une philosophie toute céleste, ils ne laissent pas de lire l'Ecriture et ils y trouvent leur joie et leur sanctification; mais vous qui êtes tous les jours dans le commerce du siècle, en occasion de commettre une infinité de péchés, où en trouverez-vous les préservatifs ou les remèdes, si vous ne les cherchez dans les oracles du Saint-Esprit? Tantôt une femme vous irrite, tantôt un enfant vous afflige, quelquefois un ami vous trahit, souvent un ennemi vous persécute; un jour la prospérité vous enfle le cœur, un autre jour l'ad-

versité vous le resserre. Comment vous empêcherez-vous de tomber dans l'inquiétude, dans la vanité, dans l'abattement, dans *la tristesse qui opère la mort*, si vous ne cherchez votre force dans ce livre saint qui, selon saint Paul, a été écrit pour notre instruction, afin que nous concevions une espérance ferme par la patience et la consolation que les Ecritures nous donnent : *Ut per consolationem Scripturarum spem habeamus* (*Rom.*, XV, 4).

Ceux qui sont chargés de l'instruction des peuples doivent toujours avoir l'Ecriture sainte devant les yeux, entre les mains et dans la bouche, afin que les vérités qu'elle renferme, éclairent leurs esprits, embrasent leurs cœurs, règlent leurs actions; ils doivent en pénétrer les ombres sacrées et mystérieuses, pour ne parler aux hommes que le langage de Dieu et celui des saints, au lieu de débiter leurs propres pensées par des figures que la véritable éloquence ne connaît point; alors ils travailleront avec plus de gloire et plus de fruit, et ceux qui ne s'instruisent pas des vérités de l'Ecriture en les lisant s'en instruiront en les écoutant. Sous prétexte qu'ils ne s'acquittent pas de leur devoir, sommes-nous dispensés du nôtre, et n'est-ce pas au contraire une raison de ne nous en point dispenser? Parce qu'ils s'abandonnent eux-mêmes, faut-il que nous les abandonnions? Si nous accoutumons nos auditeurs au langage du Saint-Esprit comme les Pères les y ont accoutumés, ils l'entendront, et à force de l'entendre ils le voudront lire. Et, après tout, si quelquefois nous répandons inutilement devant les mondains les perles de la parole de Dieu, elles ne seront pas perdues. Les fidèles, qui en connaissent le prix, ne manqueront pas de les ramasser et de s'en enrichir.

C'est par cette parole pure et immaculée que le monde a été converti : *Lex Domini immaculata convertens animas*; n'en employons point d'autre, et nous ferons encore des conversions. La parole de l'homme ne doit servir qu'à expliquer celle de Dieu, et quand celle de Dieu est intelligible, pourquoi se servir de celle de l'homme?

L'Evangile est clair et intelligible à tout esprit humble et docile, et s'il y a des endroits qui vous arrêtent, comme sans doute il y en peut avoir, consultez vos pasteurs et vos directeurs, qui vous les éclairciront autant qu'il les jugeront nécessaires à la conduite de votre vie, car toute Ecriture ne convient pas à tous. Et par cette soumission vous vous distinguerez de ceux qui, par la témérité la plus aveugle qui fut jamais, prétendent entendre par eux-mêmes le vrai sens des Ecritures.

Mais enfin quand vous y trouverez, ou des contradictions apparentes, ou des mystères impénétrables, souvenez-vous, mes frères, que Dieu a parlé clairement et obscurément dans ses Ecritures, clairement pour nous faire entendre sa volonté, obscurément pour augmenter notre attention et notre respect. Comme docteur de nos âmes, il a usé d'un langage simple pour les éclairer et pour les instruire, mais comme Dieu, il a parlé un langage élevé au-dessus de notre intelligence pour humilier notre orgueil par cette élévation et en même temps redoubler notre application à cette divine lecture.

Il y a cette différence, dit saint Augustin (*in Ps.* XCIII), entre nous qui sommes encore sur la terre et les saints qui sont déjà dans le ciel, que ceux-ci ne lisent point la vérité, parce qu'ils la voient à découvert, au lieu que nous avons besoin de la lire, parce qu'ici-bas nos connaissances sont imparfaites et que nous pouvons tomber dans l'erreur; et pour n'y tomber pas, pour parvenir à l'intelligence de ce qu'il y a de caché pour nous dans la parole de Dieu, il faut nous approcher de plus en plus de la lumière de Dieu même par une plus grande assiduité, par une plus profonde humilité de cœur et par une charité plus parfaite.

Telle est donc, mes chers auditeurs, la première instruction que nous recevons de l'Evangile de ce jour, qui nous apprend à nous nourrir du pain de la parole de Dieu, comme s'en sont nourris les deux disciples qui allaient à Emmaüs. La seconde consiste à nous nourrir comme eux du pain divin de l'eucharistie, et ce sera le sujet de la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Les saints docteurs sont partagés touchant la nature du pain que donna Jésus-Christ à ses deux disciples, lorsqu'ils furent entrés ensemble à Emmaüs.

Les uns disent que ce ne fut point l'eucharistie, et ils appuyent leur opinion sur ce que ces deux disciples ne paraissaient pas disposés à la recevoir, car puisqu'ils avaient le cœur pesant et tardif à croire : *Tardi ad credendum*, ils n'étaient pas en état de recevoir une nourriture appelée par excellence *un mystère de foi*.

Mais il y en a d'autres qui soutiennent, que Jésus-Christ les communia, et ils disent pour leurs raisons qu'une communion extraordinaire fut précédée d'une extraordinaire préparation, et que Jésus-Christ put bien les rendre en quelques heures dignes de recevoir son corps, lui qui peu de jours auparavant avait rendu en un moment un larron digne d'entrer avec lui dans le paradis. Ils ajoutent même sans hésiter que ces deux disciples étaient dans les dispositions nécessaires pour recevoir ce sacrement. Premièrement ils s'étaient nourris du pain de la parole divine par l'interprétation que Jésus-Christ leur en avait faite. Et second lieu, ils avaient participé à sa passion; et enfin ils avaient la charité, puisqu'elle est inséparable, dit saint Grégoire, de ceux qui marchent avec la vérité (*Gr. Pap., Hom.* 23 *in Evang.*). Remarquez, mes chers auditeurs, ces trois excellentes dispositions que l'Evangile de ce jour nous découvre, et servez-vous-en pour juger si vous avez fait ou si vous ferez dignement votre communion pascale.

Jésus-Christ avait expliqué les Ecritures aux deux disciples dont nous parlons, avant que de leur donner son corps; et c'est ainsi

que les premiers fidèles se préparaient à la communion en écoutant avec docilité les saintes instructions que leur donnaient les apôtres : *Erant perseverantes in doctrina Apostolorum et communicatione fractionis panis* (*Act.*, II, 42). Remarquez l'ordre que saint Luc a gardé dans ces paroles. Les chrétiens persévéraient, dit-il en premier lieu, *dans la doctrine des apôtres*, et ensuite *dans la communion de la fraction du pain.*

C'est aussi de là que l'Eglise a pris la coutume de sanctifier ses enfants par les épîtres et les évangiles qu'elle fait lire à la messe avant que de les communier; car il y a une telle liaison entre le pain de la parole et le pain de l'eucharistie, que l'un doit précéder l'autre comme étant une excellente préparation à le recevoir.

Vous en conviendrez, mes frères, si vous considérez qu'en nous nourrissant de cette parole nous nous nourrissons de Jésus-Christ parce que toutes les écritures se rapportent à Jésus-Christ qui en est le centre et l'objet; et nous devons nous en nourrir, afin de le former dans nous, comme dit saint Paul, et de l'y faire croître jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la plénitude de son âge (*Gal.*, IV, 19; *Eph.*, XV, 12), c'est-à-dire jusqu'à ce que nous parvenions nous-mêmes à la connaissance parfaite de ses lois et de ses mystères; car comment pourrions-nous recevoir dignement un Dieu que nous ne connaîtrions pas ou duquel nous mépriserions les lois, si nous le connaissions?

Ceux-là ne se nourriront donc pas dignement du corps de Jésus-Christ qui n'ont pris aucun soin de se nourrir auparavant de sa parole et qui, ayant passé tout le carême dans l'embarras des affaires temporelles, ne se sont jamais instruits des règles de son Evangile. Comment seraient-ils disposés à recevoir cette nourriture divine, puisqu'ils ne sont point de Dieu, car ne peut-on pas dire d'eux ce que le Sauveur disait des Juifs: *Celui qui est de Dieu* (*Joan.*, VIII, 4) entend la parole de Dieu, vous ne l'entendez point ou l'entendant, vous ne la comprenez point, *parce que vous n'êtes point de Dieu.*

Disons encore que les disciples d'Emmaüs avaient participé à la passion du Sauveur, puisque non-seulement ils s'en étaient entretenus dans le chemin et qu'ils en avaient entendu parler leur Maître, mais que de plus ils en portaient les impressions en eux-mêmes, car ils étaient tristes et affligés : *Et estis tristes;* et par là ils accomplissaient par avance la parole de saint Paul, qui nous dit d'être dans les mêmes sentiments et dans les mêmes dispositions où a été Jésus-Christ: *Hoc enim sentite in vobis, quod et in Christo Jesu* (*Ph.*, II, 5).

Nous apprenons de là, mes frères, que nous devons communiquer à sa passion, avant que de communiquer à son corps et à son sang. Il a institué ce mystère dans le temps de sa passion. Il nous a prescrit de le recevoir *en mémoire de lui* (I *Cor.*, XI, 23; *Luc.*, XXII, 19), c'est-à-dire de la même sorte; et saint Paul ajoute que *toutes les fois que nous mangerons ce pain et que nous boirons ce calice, nous annoncerons la mort du Seigneur* (I *Cor.*, XI, 22), il faut donc que cette mort pour être dignement annoncée soit exprimée dans nous par les mortifications et par les souffrances.

Un pécheur qui aura passé plusieurs années dans les plaisirs sensuels, et qui bien loin d'avoir mortifié ses passions durant le carême, les a encore à Pâques toutes vivantes dans son cœur, vient en cet état nous demander la réconciliation et la paix, et sans avoir éprouvé aucune des rigueurs de la pénitence, il prétend que nous l'admettions le jour même à la participation du corps de Jésus-Christ. Eh ! mes chers auditeurs, souvenez-vous que vous adorez dans ce sacrement l'Impassible qui a souffert pour votre salut, et l'auteur de la vie qui est mort pour vous. Auriez-vous le front de vous approcher de celui qui doit être votre modèle, sans avoir la moindre conformité ni avec sa mort, ni avec ses souffrances? Si vous êtes membres de Jésus-Christ souffrant, que ne souffrez-vous avec votre chef? et puisque vous l'avez offensé et que vous êtes indispensablement obligés de lui satisfaire, que ne vous préparez-vous par les prières, par les jeûnes, par les aumônes à lui faire dans votre cœur une entrée pacifique? Est-il raisonnable qu'ayant souffert tant de tourments pour vous sauver et pour devenir la nourriture de votre âme, il la trouve, pour ainsi dire, encore fumante du feu ténébreux de vos passions dans un corps affaibli par une molle délicatesse? Jamais prétention ne fut plus injuste que la vôtre, et ses ministres sacrés se conduiront sagement, s'ils ne vous admettent pas sitôt à la communion pascale.

Je sais, mes frères, et remarquez la déclaration que j'en fais, moi qui n'eus jamais le dessein ni d'affaiblir, ni d'outrer les vérités catholiques, je sais qu'il n'est pas d'une nécessité absolue et générale d'avoir accompli sa pénitence avant que de communier. Mais saint Charles nous enseigne qu'il y a des circonstances particulières où l'on en doit priver certains pécheurs, suivant la disposition où ils se trouvent, parce que sans cela on ne saurait les convertir sincèrement à Dieu (*Act. Eccl. Med.*, *p.* 4). Nous devons dispenser les mystères de Dieu en serviteurs prudents et fidèles, et les faire servir à deux desseins qu'a eus Jésus-Christ en établissant sa religion : l'un, de donner à son Père *des adorateurs en esprit et en vérité;* l'autre, de se former des disciples qui mènent une vie conforme à sa doctrine et à son exemple (*Tit.*, I, 7; I *Petr.*, IV, 10; *Joan.*, IV, 23). Un pécheur tel que je le suppose doit donc être éloigné de la sainte table pour quelque temps, parce qu'il ne peut annoncer la mort du Seigneur, par sa communion, que quand il aura du moins commencé d'exprimer dans sa vie Jésus-Christ mort et ressuscité pour lui. Et voilà ce que saint Paul appelle porter toujours dans notre corps la mort du Seigneur Jésus : *Semper mortificationem Jesu in*

corpore nostro circumferentes (II *Cor.*, IV, 10).

La troisième disposition où étaient les disciples, pour s'en approcher dignement, est l'amour dont leur cœur était embrasé : ce qui nous apprend à ne pas recevoir sans amour ce mystère d'amour et de charité : *Mysterium charitatis;* c'est ainsi que l'appelle saint Augustin.

Il y a une grande conformité entre le mystère de l'incarnation et celui de l'eucharistie, puisque le même Fils de Dieu, qui s'est incarné une fois dans le sein de Marie, s'incarne pour ainsi dire dans nos cœurs, toutes les fois que nous communions. Or, comme il a fallu que le Saint-Esprit ait préparé cette Vierge par la plénitude de ses grâces, pour la rendre digne de concevoir le Verbe fait chair, il faut que le même Esprit répande dans une âme chrétienne le feu divin de son amour, pour la rendre digne de recevoir ce même Verbe sous les espèces du pain.

La raison de cette disposition sainte est la pureté de la victime qui s'immole sur nos autels, et qui demande par conséquent dans ceux qui en approchent une pureté proportionnée : j'entends en chacun selon la mesure de la grâce qu'il a reçue. Et cette pureté consiste dans la charité, qui est le caractère du Saint-Esprit et le signe de sa présence dans les âmes. C'est aux chrétiens qui en sont enflammés que Jésus-Christ se donne avec fruit, c'est eux qu'il reconnaît pour ses disciples, c'est véritablement avec eux qu'il fait la pâque : *Facio Pascha cum discipulis meis* (*Matth.*, XXVI, 18).

Mais peut-on dire que vous fassiez la pâque avec Jésus-Christ, vous gens du monde en qui l'on ne remarque aucune étincelle de charité? vous qui, bien loin d'apporter à la sainte table un cœur brûlant d'amour pour Dieu et pour le prochain, n'en ressentez aucun mouvement? L'exemple des autres vous y invite, la coutume vous y mène, la bienséance vous y contraint : voilà les causes de votre communion pascale. Et, pour juger quelles en peuvent être les dispositions, il ne faut qu'en considérer les suites. Vous étiez déréglés pendant le carême, vous le serez encore après que les fêtes seront passées : et faut-il s'en étonner? Vous ne vous êtes nullement préparés à recevoir ce sacrement adorable, ni vous n'avez médité les vérités divines dans les livres saints, ni vous ne les avez entendues dans les chaires évangéliques, ou, si vous les avez entendues, ce n'a été que par une curiosité vaine ou par un goût humain, qui a tourné pour vous en fruit de mort la parole même de vie; ni vous n'avez participé à la passion de Jésus-Christ par les peines qui étaient dues à vos péchés; ni vous n'avez fait aucun acte d'amour pour un Dieu que vous aviez si grièvement offensé : que peut-on penser des suites d'une telle communion? Vous vous êtes jugés dignes de communier : mais qu'a servi votre jugement, s'il ne s'est pas trouvé conforme à celui de Jésus-Christ, qui vous en a connus indignes? Vous vous jugez suivant vos illusions : il vous jugera suivant la vérité. Vous pouvez bien, dit saint Augustin, vous approcher criminels de l'autel visible de l'Eglise : mais il n'y a que les justes qui approchent de l'autel invisible du ciel.

Oui, âmes justes et timorées, dont la vertu fait honneur à cet auditoire chrétien, oui, c'est vous seules qui en approchez, parce que la grâce de Jésus-Christ ressuscité a opéré en vous toutes les dispositions saintes que nous venons de décrire. Vous avez *lavé vos robes dans le sang de l'Agneau* (*Apoc.*, VII, 14), et pour cela même vous faites votre pâque avec lui. Et comme nous jugeons de la communion indigne des autres par les désordres où nous les voyons retomber, nous jugeons du mérite de la vôtre par les bonnes œuvres que nous vous voyons produire; car, après vous être nourris du pain de la parole et du pain de l'eucharistie, vous nourrissez les pauvres du pain commun et matériel. Troisième vérité, qui va finir ce discours.

TROISIÈME PARTIE

Après que les disciples de notre évangile ont reçu de Jésus-Christ deux sortes de pains du ciel, il est bien juste qu'ils lui donnent à leur tour le pain de la terre. Ils le lui donnent en effet, et rien n'est plus édifiant que la fraction de ce pain, puisque nous y trouvons toutes les conditions qui rendent une aumône digne des récompenses éternelles qui lui sont promises : nous y apprenons à qui nous devons rompre notre pain, comment nous le devons rompre, et pourquoi il doit être rompu. A qui le faut-il rompre? à Jésus-Christ, comme c'est à lui que les disciples le rompent en le logeant avec eux : *Mane nobiscum.* Comment le faut-il rompre? en contraignant, s'il est besoin, les pauvres de le recevoir, comme les disciples contraignirent Jésus-Christ de demeurer avec eux : *Coegerunt illum.* Pourquoi le faut-il rompre? parce que le jour finit; c'est-à-dire parce que la mort approche : *Quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies.*

Rien ne doit être si propre à ramollir dans ce saint temps la dureté des hommes, que de les persuader qu'en donnant aux pauvres ils donnent à ce même Jésus-Christ qu'ils viennent de recevoir. Et cette vérité ne peut être révoquée en doute, à moins que de rejeter l'Evangile, où elle est si clairement et si souvent répétée. *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis* (*Matth.*, XXVIII, 40) : autant de fois que vous avez rendu ces devoirs de charité aux moindres de mes frères, c'est à moi-même que vous les avez rendus. Ce qui a fait dire à saint Césaire d'Arles que *la main du pauvre est le trésor de Jésus-Christ.* Et ce n'est qu'en se fondant sur ce principe de foi, que saint Jérôme et saint Augustin exhortent les pères et les mères à faire le Fils de Dieu cohéritier de leurs enfants.

Or, je ne comprends pas que si l'on était une fois bien persuadé que c'est à Jésus-Christ que l'on donne en la personne des

pauvres, on refusât de lui donner. Les disciples qui allaient à Emmaüs voulaient bien rendre le devoir de l'hospitalité à celui qui marchait dans le chemin avec eux, quoiqu'ils le prissent pour un étranger. S'ils avaient connu que c'était Jésus-Christ même, combien plus leur charité se serait-elle enflammée? Pour vous, mes frères, vous n'êtes pas dans la même ignorance, puisque la foi vous montre Jésus-Christ dans tous les pauvres qui se présentent à vous; cependant vous les laissez marcher dans le chemin avec vous, non-seulement sans leur rien offrir, mais même sans leur rien accorder de ce qu'ils vous demandent. *O stulti et tardi corde ad credendum :* Que votre foi est peu éclairée, et que vous êtes insensés! Que votre cœur est pesant et tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit et ce que vous a dit Jésus-Christ même, touchant le précepte de la charité du prochain! Si cela n'était pas, dit saint Grégoire, pape, vous donneriez aux pauvres tout ce que vous pouvez leur donner, et vous ne considéreriez pas ce que vous leur donnez comme des aumônes que vous distribuez à des misérables, mais comme des présents que vous offrez à vos protecteurs, afin que lorsqu'ils seront devenus rois dans le ciel ils vous y reçoivent, et que leur amitié vous procure celle de Dieu. Si vous aviez une foi vive, vous verriez qu'ils doivent vous donner beaucoup plus qu'ils n'auront reçu, parce qu'ils sont les vrais riches et que vous êtes les vrais pauvres; et dans cette vue, bien loin de leur refuser le secours qu'ils vous demandent, vous les contraindriez de l'accepter, s'ils le refusaient : *Peregrini ad hospitium non solum invitandi sunt, sed etiam trahendi* (*Greg. pap. Hom.* 23 *in Evang.*).

Mais, il faut l'avouer à notre honte, les riches et les pauvres de notre temps sont bien différents de ceux qui vivaient dans les premiers siècles, et l'on ne peut penser sans douleur à cette différence affreuse qui est entre nos pères et nous.

Les riches de ce temps-là, persuadés de ce qui est dit dans l'Ecriture, qu'il y a bien plus de bonheur à donner qu'à recevoir (*Act.*, XX, 35); persuadés de ce que dit saint Jérôme, que nous obligeons bien moins les pauvres en leur donnant l'aumône qu'ils ne nous obligent en la recevant, ne se contentaient pas de secourir ceux qui étaient auprès d'eux : ils en allaient chercher jusqu'aux extrémités de la terre, comme le même saint Jérôme le rapporte de saint Exupère, évêque de Toulouse.

Les pauvres, au contraire, persuadés que rien ne pouvait égaler le bonheur de la pauvreté chrétienne, regardaient les aumônes des riches comme périlleuses à leur salut; et, pour les obliger d'en recevoir, il fallait quelquefois leur faire une sainte violence. Il ne sera pas même hors de propos de vous en rapporter ici un exemple remarquable, dont vous serez sans doute édifiés, et plaise à Dieu qu'il ne serve pas à vous condamner quelque jour!

Nous lisons, dans la Vie des Pères, que des riches chrétiens étant allés dans une ville pour y distribuer des aumônes, les économes de l'église, qui les accompagnaient pour leur indiquer les plus nécessiteux, les menèrent d'abord chez un lépreux, qui refusa ce qu'on voulait lui donner, disant qu'il avait encore quelques feuilles de palmier dont il faisait de la corde, et que cela lui suffisait pour avoir du pain durant plusieurs jours : expressions simples, mais dont la simplicité noble charme et confond en même temps.

Surpris d'un refus si singulier, épouvantés de trouver tant de grandeur dans la misère, ou pour mieux dire tant de foi, ils les menèrent ensuite chez une veuve chargée de plusieurs filles, qui vivaient du travail de leurs mains. Au moment qu'ils arrivèrent, la mère était sortie, et une des filles ayant entr'ouvert la porte, refusa le secours qu'on lui apportait, disant qu'elles avaient trouvé de l'ouvrage qui leur suffirait pour se nourrir ce jour-là, et que leur mère leur avait appris à se confier en Dieu pour le lendemain. On la presse, elle résiste; on la conjure, elle ne se rend point. Enfin, pendant cette pieuse contestation, la mère arriva, et bien loin de consentir à recevoir une aumône considérable : Ah! s'écria-t-elle, je regarde comme une tentation un secours qui vient avant le besoin. Mon Dieu est celui qui prend soin de moi depuis que je suis au monde, et vous voulez me le ravir, en faisant que je ne me confie plus en lui, mais aux hommes.

Cette foi, mes frères, est sans doute des plus vives dont l'Esprit de Dieu remplisse les cœurs; mais, pour notre malheur, nous n'en voyons point dans notre siècle qui ait le moindre rapport à celle-là. Autrefois, le riche faisait violence au pauvre pour le secourir dans ses besoins : *Coegerunt illum.* Aujourd'hui, pour avoir un morceau de pain, le pauvre est obligé de faire violence au riche, encore ne l'obtient-il pas.

Mais si l'on y pensait bien, on en userait autrement dans le christianisme, et quand on n'aurait pas mille bonnes raisons d'être charitable, on devrait l'être par la seule pensée qu'on doit mourir : *Quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies.* Le meilleur moyen de remédier à l'avarice qui veut avoir tout, c'est de penser à la mort qui lui ravit tout. Car pourquoi amasser avec tant d'empressement et pourquoi conserver avec tant de soin des richesses qu'il faudra bientôt quitter? La mort approche, et il n'y a point de passage si périlleux; mais voulons-nous mourir sans crainte, faisons l'aumône, celui qui la fait, dit saint Augustin, mène une vie heureuse, et meurt toujours en assurance : *Cultor eleemosynarum felix vivit, et securus moritur.*

Il est déjà bien tard, mes frères, et l'on peut dire que le jour de notre vie est sur son déclin. Si nous n'avons rien mis dans les mains de Jésus-Christ, nous ne trouverons rien dans les nôtres. Donnons donc, parce qu'il faut mourir, et donnons avant que de

mourir, suivant le conseil du Sage, car si nous remettons nos libéralités à cette dernière heure, c'est ne vouloir quitter notre bien que quand il nous quitte, et qu'il ne nous est plus possible de le retenir. C'est vouloir être charitables, quand nous ne serons plus en état de mériter, comme si nous ne savions pas, que nous ne serons jugés à notre mort que sur les actions de notre vie.

La mort approche et le jugement la suit, et qu'est-ce qui peut mieux nous rassurer contre la terreur de ce jugement que la fraction du pain de la charité, puisque le Sauveur nous promet de recevoir dans sa gloire ceux qui l'auront vêtu et nourri en la personne de ses membres souffrants ? La mort approche, et si elle est mauvaise, elle conduit en enfer, mais il n'y en a point pour les riches charitables.

Rendez-vous, mes chers auditeurs, à des vérités si pressantes, et donnez-moi la consolation de profiter de mes travaux : *Advesperascit et inclinata est jam dies*, ma mission est sur son déclin, *encore un peu de temps et vous ne me verrez plus*, et quand vous ne me verrez plus je crains bien que vous n'oubliiez ce que je vous ai dit. Prenez donc aujourd'hui des résolutions plus salutaires.

C'est dans la parole de Dieu que vous trouverez l'esprit et la vie : *Verba quæ ego loquor vobis, spiritus et vita sunt.* Cette parole n'est pas seulement le pain que vous devez manger pour vivre, *vita*, elle est encore l'air que vous devez respirer, *spiritus.* Elle fait même le solide plaisir des âmes chrétiennes, et c'est pour cela que saint Augustin dégoûté des vaines joies du monde qui l'avaient si longtemps séduit, témoignait à Dieu que ses saintes Ecritures allaient faire désormais ses chastes délices, et qu'il espérait de n'être pas trompé lui-même en les méditant, ni de tromper personne en les expliquant: *Sint castæ deliciæ meæ Scripturæ tuæ, nec fallor in eis, nec fallam ex eis* (*Aug., Conf., l.* XI, *c.* 2).

Nourrissez-vous du pain sacré de l'eucharistie, de ce pain spirituel qui n'est plus pain, mais le corps de Jésus-Christ, qui par un excès d'amour infini devient la nourriture de nos âmes. Suivant son intention et l'esprit de son Eglise, il faudrait s'en nourrir tous les jours, et le concile de Trente vous y exhorte. Mais pour une communion de chaque jour, il faut une disposition proportionnée, suivant ces paroles célèbres de saint Ambroise répétées par saint Augustin : *Recevez tous les jours une nourriture qui vous profite tous les jours ; mais aussi vivez de manière que vous méritiez de la recevoir* (*Ambr., l.* V, *de Sacr. c.* 4 ; *Aug., s.* 84, *de Verb. Dom. append.* 3). Au moins, mes frères, que ceux qui n'ont pas assez de vertu pour communier souvent s'acquittent de leurs obligations en faisant leur communion pascale. S'ils la font bien, elle produira des fruits qui les disposeront à en faire d'autres, et la grâce s'augmentant de plus en plus dans leur cœur, ils arriveront par degrés à la perfection de leur état.

Enfin après vous être nourris de ce double pain spirituel qui vous est continuellement rompu dans l'Eglise, rompez vous-mêmes aux pauvres le pain commun et matériel. Encore trop heureux de ce qu'il y a des pauvres parmi vous (langage bien étrange à la nature, mais bien conforme à la foi), encore trop heureux de ce qu'il y a des pauvres parmi vous, car s'il n'y en avait point, il faudrait les aller chercher et les contraindre de recevoir nos aumônes, comme l'on faisait dans les premiers siècles. N'attendez pas qu'ils vous cherchent eux-mêmes, donnez-leur selon l'esprit de la charité, et surtout n'alléguez pas des raisons frivoles pour vous dispenser d'une obligation si essentielle au salut, car pour finir ce discours par les belles paroles de saint Fulgence que je vous prie de retenir : *Il est possible à tous de faire l'aumône, si l'on en a la volonté. Il est facile à tous de la faire, si l'on étouffe la cupidité. Il est avantageux à tous de la faire, si l'on a la charité. Et tous la doivent faire pour acquérir l'éternelle félicité.*

SERMON LIV.

POUR LE MARDI DE PAQUES.

Des plaies de Jésus-Christ ressuscité.

Videte manus meas et pedes, quia ego ipse sum. Palpate, et videte, quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere. Et cum hoc dixisset, ostendit eis manus et pedes.

Voyez mes mains et mes pieds. C'est moi-même. Touchez et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai. Et après leur avoir parlé de la sorte, il leur montra ses mains et ses pieds (*S. Luc, ch.* XXIV, 39).

Dans ce saint jour Jésus-Christ fait deux grands biens à ses apôtres, et en leur personne à toute l'Eglise : il leur donne sa paix, et il leur découvre ses plaies.

La grâce et la paix sont de tous les dons de Dieu les plus nécessaires aux hommes, et les premiers chrétiens en étaient si persuadés, que jamais ils ne s'abordaient ni ne s'écrivaient, sans se les souhaiter les uns aux autres : *Gratia vobis et pax ;* la grâce et la paix soient avec vous.

La grâce est le premier des dons de Dieu, en ce qu'elle est la source de tous les biens ; et la paix en est le dernier, en ce qu'elle en est la consommation et le comble. C'est cette paix que le vainqueur de la mort donne aujourd'hui à ses disciples; et l'on peut dire que c'est le rameau d'olive qu'il leur présente, après que les eaux du déluge de sa passion se sont retirées : *Pax vobis:* La paix soit avec vous.

Mais quelque précieuse que soit la paix qu'il leur donne, elle n'est pourtant que le fruit des plaies qu'il leur découvre ; de ces plaies sacrées qui sont le prix inestimable de la rédemption du monde, l'asile assuré de tous les pécheurs, les portes éclatantes de lumière par où les justes ont le bonheur d'entrer dans ce temple que les Juifs avaient si cruellement détruit, et dont Dieu a réparé après trois jours toutes les ruines (*Joan.*, II, 19); de ces plaies vénérables où les pénitents, qui ressemblent à des tourterelles toujours gémissantes, se cachent

comme dans les creux de la pierre et dans les enfoncements de la muraille, d'où l'époux céleste a fait sortir son Eglise (*Cant.*, II, 14). *Ostendit eis manus et latus* (*Joan.*, XX, 19). Il leur montra ses mains et son côté.

Puisque c'est ici, mes frères, la principale partie de notre évangile, je n'hésite pas dans le choix. Aussi bien, puisque ma bouche se ferme aujourd'hui pour vous, je ne saurais mieux vous marquer mon zèle pour votre salut qu'en vous ouvrant des bouches divinement éloquentes, seules dignes de vous parler. Rien ne parle si dignement et si éloquemment aux chrétiens que les plaies de Jésus-Christ ; et j'ai cru que rien ne serait plus capable de vous maintenir dans la piété que sa divine parole a fait naître ou confirmée dans vos cœurs pendant le carême, que de vous parler des plaies qu'il a bien voulu recevoir pour nos péchés sur son corps passible et mortel, lorsqu'il était sur la terre, et de vous dire les raisons qui l'ont obligé de les porter dans le ciel sur son corps impassible et glorieux.

Comme *durant les jours de sa chair* il avait entièrement renoncé à ses grandeurs, il semblait qu'après qu'il serait rentré dans l'état glorieux que je vous ai déjà représenté, il ne dût retenir aucun reste de ses humiliations. Cependant, les évangélistes nous rendent témoignage que, sorti du tombeau, vainqueur de la mort et de l'enfer, il garde les cicatrices de ses plaies ; et dans le dessein que j'ai eu de vous faire considérer sa résurrection dans toute son étendue par rapport à lui et par rapport à nous, vous auriez quelque chose à désirer, si, en me conformant à l'esprit de l'évangile de ce jour, je ne traitais encore cette circonstance.

Il faut donc dire, mes frères, que durant le cours de la vie glorieuse de Jésus-Christ, il y a trois temps remarquables où ses plaies lui doivent être d'un grand usage pour l'exécution de trois ouvrages importants.

Ces trois temps sont : celui de sa résurrection, celui de la suite de tous les siècles, et celui du jugement dernier. Les trois ouvrages qu'il a en vue sont ceux-ci : c'est que, trouvant des apôtres incrédules, il veut d'abord les convaincre ; c'est que, voyant que son Père serait encore irrité par la continuation des péchés des hommes, il veut l'apaiser ; c'est que, sachant qu'il y aurait jusqu'à la fin des pécheurs ingrats, il veut les confondre. Comment le fera-t-il ? il le fera par ses plaies.

Il les conserve, pour s'en servir au temps de sa résurrection à convaincre l'incrédulité des apôtres, et la nôtre dans la leur : c'est ce que j'établirai dans ma première partie.

Il les conserve, pour s'en servir dans la suite de tous les siècles à apaiser son Père, quand nous l'irritons par de nouveaux péchés : c'est ce que j'éclaircirai dans la seconde.

Il les conserve, pour s'en servir au jugement à confondre l'ingratitude des pécheurs : c'est ce que je prouverai dans la troisième.

Si jamais j'ai dû me promettre le secours de la grâce, c'est en parlant des plaies de Jésus-Christ, parce qu'elles sont des fontaines intarissables d'où la grâce ne cesse jamais de couler, où nous sommes tous invités de l'aller puiser sous le symbole d'une eau salutaire, comme l'avait prédit Isaïe : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* : *Vous puiserez des eaux avec joie dans les fontaines du Sauveur* (*Isa.*, XII, 3).

Mais comme cette eau, *qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle*, est souvent versée dans nos cœurs par l'intercession de la sainte Vierge, adressons-nous à elle pour la recevoir, et disons-lui avec notre confiance accoutumée : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Selon ce que la sagesse divine avait projeté pour la conversion du monde, il était nécessaire de bien convaincre les apôtres de la résurrection de leur Maître, parce qu'ils étaient destinés à rendre témoignage à toute la terre de la vérité de ce mystère fondamental de notre sainte religion. *Eritis mihi testes* (*Act.*, I, 8), vous me servirez de témoins, leur disait le Fils de Dieu, non-seulement des actions miraculeuses de ma vie et de l'ignominie de ma mort, mais principalement de la gloire de ma résurrection, parce que ce mystère étant la confirmation de tous les autres, il a été décidé, dans le décret éternel de Dieu, que c'est à vous qu'il serait particulièrement révélé, afin que vous puissiez en convaincre le monde, après en avoir été vous-mêmes les premiers convaincus : *Non omni populo, sed testibus prœordinatis a Deo.*

Et voilà, mes frères, ce que fait Jésus-Christ en leur découvrant ses plaies. Dans les deux discours qui ont précédé celui-ci, vous avez vu que cette résurrection a été prouvée par une foule de convictions. Mais vous allez voir aujourd'hui qu'il fallait ajouter cette preuve à toutes les autres, parce que, de toutes celles que le Sauveur pouvait employer pour en convaincre ses apôtres et tous les hommes en leur personne, celle-ci était la plus propre, la plus claire et la plus invincible.

Ne vous lassez pas de me suivre pour quelques moments dans les raisonnements que je suis obligé de faire. Il est beau de méditer le fond de la religion chrétienne. Ceux qui lui refusent l'assujettissement de leur esprit, ne font que blasphémer ce qu'ils ignorent ; et quand vous y verrez de quelle manière Jésus-Christ achève de convaincre ses apôtres de la vérité de sa résurrection, confirmez-vous de plus en plus dans votre foi, car tout ceci est écrit, dit l'Evangile, afin que vous croyiez que Jésus est le Christ et le Fils de Dieu, et qu'en le croyant vous ayez la vie en son nom : *Hœc autem scripta sunt, ut credatis, quia Jesus est Christus Filius Dei, et ut credentes vitam habeatis in nomine ejus* (*Joan.*, XX, 52).

1. Leur montrer ses plaies était donc la preuve la plus propre ; et vous en convien-

drez, si vous remarquez dans l'évangile de ce jour que Jésus-Christ, pour prouver qu'il était ressuscité, s'est fait voir et s'est fait entendre. Les apôtres l'ont vu quand il a paru au milieu d'eux : *Stetit in medio*, et ils l'ont entendu quand il leur a dit : *Pax vobis* : La paix soit avec vous.

Mais s'il en fût demeuré là, je dis que la conviction n'était pas entière, parce que les apôtres ne passaient parmi les sages du siècle que pour des hommes grossiers, comme ils l'étaient en effet dans leur origine ; et pour cela même il fallait pouvoir assurer qu'ils avaient été convaincus par le plus grossier et le plus stupide des sens, qui est l'attouchement. Je m'explique.

La connaissance que l'on a par l'ouïe peut être suspecte. Samuel est trompé par deux différentes fois, quand Dieu le réveille pour lui parler. C'est Dieu qui parle à Samuel, et Samuel court à Héli, croyant que c'est Héli qui lui parle. D'où j'infère que si Jésus-Christ se fût contenté de prouver sa résurrection à ses apôtres par la seule parole, quand ils l'auraient prêchée en son nom aux nations étrangères et incrédules, on n'aurait pas manqué de leur dire : Mais n'est-ce pas quelque imposteur qui, pour abuser de votre crédulité, a contrefait sa voix? et si dans le livre même de votre révélation vous trouvez que Samuel a pris la voix de Dieu pour la voix de l'homme, ne pouvez-vous pas avoir pris la voix de l'homme pour la voix de Dieu? A cette objection les apôtres pouvaient être sans réplique. Il fallait donc chercher une preuve plus proportionnée, et à la grossièreté naturelle des apôtres, qui devaient croire eux-mêmes la résurrection de Jésus-Christ, et à l'habileté des peuples parmi lesquels ils devaient en établir la créance; car si tous étaient aveugles sur la foi, les principaux étaient éclairés par la raison, et il eût été difficile de leur imposer.

La connaissance qui vient par la vue ne suffisait pas non plus pour les convaincre, puisque je vous ai déjà montré que le corps de Jésus-Christ ressuscité était si différent de celui qu'il avait pendant sa vie mortelle, que les apôtres ne pouvaient pas s'assurer que celui qu'ils voyaient fût celui-là même qu'ils avaient vu ; et les premières fois qu'ils le virent, ils furent si frappés d'étonnement et de crainte, qu'ils croyaient voir un esprit : *Existimabant se spiritum videre* (*Luc.*, XXIV, 37). Son corps, dit saint Grégoire, pape, était à la vérité de la même nature, mais il possédait une autre gloire : *Ejusdem naturæ, sed alterius gloriæ* (*Greg.*, *pap.*, *hom.* 26 *in Evang.*) ; car la divinité, qui, durant le cours de sa vie mortelle demeurait comme suspendue dans la partie supérieure de son âme, d'abord après sa résurrection se répandit sur sa chair, qui fut en quelque sorte déifiée.

S'il n'eût donc prouvé sa résurrection à ses apôtres, qu'en se montrant simplement à eux, la postérité aurait pu regarder cette preuve comme suspecte, à cause de la grande différence qu'il y avait entre Jésus-Christ mortel et Jésus-Christ glorieux ; car, comme dit saint Hilaire d'Arles, la splendeur d'une nouvelle lumière avait couvert en lui la première nouveauté, et le grand éclat qui était répandu sur sa personne, le rendait en quelque sorte méconnaissable : *Splendor novæ lucis pristinam obduxerat novitatem, et agnitionem quodammodo claritas obscuraverat.*

Remarquez, messieurs, l'expression également brillante et solide de ce saint docteur. Il veut dire que quand le Fils de Dieu se fit homme, l'incarnation fut une nouveauté; et que quand il sortit du tombeau, la résurrection en fut une autre, et il ajoute que la nouveauté ancienne de l'incarnation fut couverte et comme effacée par la nouveauté récente de la résurrection, car c'est ainsi qu'il s'exprime.

C'était, en effet, une nouveauté bien étonnante que de voir dans l'incarnation la splendeur de la divinité revêtue de l'obscurité de la chair ; Dieu n'était pas connaissable dans ce premier mystère. Mais avouez que c'en était aussi un autre, que de voir dans la résurrection l'obscurité de la chair environnée de la splendeur de la divinité ; l'homme n'était pas connaissable dans ce second mystère : *Splendor novæ lucis pristinam obduxerat novitatem.* Dans cet état glorieux, l'humanité du Sauveur pouvait donc n'être pas reconnue, parce que, par un effet assez ordinaire de la lumière excessive, celle qui rejaillissait de son visage et de toute sa personne était si éclatante, qu'elle en obscurcissait tous les anciens traits : *Et agnitionem quodam modo claritas obscuraverat.* D'où il s'ensuit que les apôtres éblouis de cet éclat et surpris d'ailleurs des opérations surnaturelles de ce corps impassible et immortel, n'auraient osé dire que cet homme ancien, que cet homme ressuscité fût cet homme qui était mort, et que ce Jésus, qui se montrait à eux si différent de lui-même, fût ce Jésus avec lequel ils avaient si familièrement conversé.

Mais voici la preuve la plus propre à convaincre les incrédules. Après s'être présenté à leurs yeux, après leur avoir fait entendre sa voix, il s'approche et se laisse toucher : *Palpate, et videte, quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere* (*Luc.*, XXIV, 39), touchez-moi et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai.

Il fallait employer cette preuve pour persuader des aveugles qu'ils ne se trompaient pas, car les mains sont comme les yeux des aveugles. Ils les étendent devant leur tête au défaut des yeux qui leur manquent, et c'est même l'idée que nous en donne saint Pierre : *Cæcus est et manu tentans* (I *Petr.*, I, 9).

Tous les apôtres étaient alors en cet état, mais après cela, chacun d'eux pouvait dire avec plus de raison que le prophète : *Deum exquisivi manibus meis, et non sum deceptus* (*Ps.* LXXVI, 3). J'ai cherché mon Maître ressuscité, non pas seulement à la faveur de la

lumière de mes yeux qui étaient éblouis de tant de gloire, non pas seulement avec mes oreilles, car une voix se peut contrefaire et imposer aux plus prudents ; mais je l'ai cherché encore avec mes mains : *Exquisivi manibus meis*, et je l'ai trouvé, et je l'ai touché. Et ne croyez pas que je me sois contenté de toucher ses habits, comme Isaac qui, n'ayant touché que les peaux qui couvraient les mains de Jacob, le prit pour Esaü (*Gen.*, XXII, 27). Pour moi, j'ai touché ses plaies, et je puis soutenir hardiment que je ne me suis pas trompé : *Et non sum deceptus ;* et nous ne nous trompons pas, mes frères, quand nous le croyons après eux.

Vous voyez donc jusque-là, que Jésus-Christ devait conserver ses plaies dans sa vie glorieuse, parce qu'elles étaient la preuve la plus propre à convaincre ses apôtres de la vérité de sa résurrection.

2. Elles en étaient même la plus claire, et si vous en doutez, distinguez encore les deux états des deux vies de Jésus-Christ, l'état de sa vie mortelle et l'état de sa vie immortelle. Dans le premier sa divinité se cache dans les ombres de l'humanité, et dans le second son humanité se cache dans les rayons de la divinité, comme nous venons de le dire. Mais comme l'on ne doit jamais séparer la foi des deux natures qu'il a unies en sa personne, il faut, dans l'un et dans l'autre état, pouvoir prouver qu'il est tout ensemble et Dieu et homme. Sur quoi je dis que, comme Jésus-Christ ne pouvait donner de preuve plus claire de sa divinité dans les jours de son humiliation, que les miracles, parce que ce sont les œuvres de Dieu, il ne pouvait aussi donner de preuve plus claire de son humanité dans les jours de sa gloire, que les plaies qu'il a voulu retenir après sa mort. Les miracles prouvaient qu'il était Dieu, quand personne ne pouvait douter qu'il ne fût homme ; les plaies prouvent qu'il est homme, quand personne ne peut douter qu'il ne soit Dieu.

Mais, me direz-vous, Jésus-Christ mourant n'a-t-il pas détruit l'empire de la mort? Il l'a détruit en effet, disent les saintes lettres. S'il est indubitable qu'il l'ait détruit, il faut donc qu'il n'en reste rien après sa ruine totale, car s'il en reste quelque chose, la victoire n'est pas complète.

Vous vous trompez, dit le vénérable Bède, les étendards de la mort ne marquent pas toujours ses triomphes, et il s'en faut bien qu'elle règne dans tous les lieux où on les voit exposés. Dites plutôt que ceux qui restent entre les mains de son vainqueur, sont les signes les plus évidents de sa défaite ; car c'est ainsi qu'en usent les conquérants. Ils se piquent d'enlever les étendards de l'ennemi qu'ils ont désarmé, et de les conserver toujours pour les arborer dans les temples comme des marques éclatantes de leurs victoires. Et voilà, mes frères, ce qu'a fait Jésus-Christ. Il est monté sur la croix pour y détruire en mourant l'empire de la mort même, mais en ressuscitant, il n'a pas voulu effacer sur lui tous les étendards de cette mort, parce qu'il en voulait faire les signes les plus évidents de sa victoire, en les emportant avec lui pour les arborer dans le temple sacré de son corps : *Qui mortis regna destruxit, mortis signa obliterare noluit.*

C'est donc, mon Sauveur, en voyant vos plaies dans votre vie glorieuse, que nous vous reconnaissons plus clairement pour le vainqueur de la mort et pour l'Homme-Dieu ressuscité.

3. Mais je n'ai pas tout dit. Si elles sont la preuve la plus propre et la plus claire de sa résurrection, elles en sont encore la plus invincible, parce que la force et la vertu des causes ne se découvre jamais mieux que par les effets qu'elles produisent dans les sujets moins disposés à leurs opérations. C'est un principe incontestable, duquel je tire cette conséquence : que la preuve qui se prend des plaies de Jésus-Christ, a paru dans toute sa force en la personne de l'apôtre saint Thomas, le moins disposé à croire, et le plus résolu de ne croire point. Il ne veut s'en rapporter à personne, ni aux saintes femmes, ni aux apôtres, ni aux anges, et l'on a beau raisonner pour le persuader que son maître est ressuscité, il ne se rend à aucune raison, et il n'en veut croire qu'à ses yeux. Il se défie même de ses yeux, si ses mains ne lui confirment ce que ses yeux lui auront fait voir ; non-seulement, dit-il, *je veux voir dans ses mains la marque des clous, mais je veux mettre mon doigt dans la cicatrice qu'ils ont faite, et ma main dans la plaie de son côté* (*Joan.*, XX, 25). Voilà où il en est. Il lui faut tout cela pour se convaincre d'un prodige si incroyable.

Et voici, mes frères, cette conviction. Le Fils de Dieu veut bien user de cette condescendance, et quelque peu raisonnable que soit la demande de son disciple, il ne la rejette point, parce qu'en le convainquant il veut convaincre ses collègues et tous les hommes avec eux. Vous voulez donc voir, Thomas? Voyez, considérez ces mains percées : *Vide manus meas.* Vous voulez donc toucher? Approchez votre main, et la mettez dans mon côté, et ne soyez plus incrédule, mais fidèle : *Affer manum tuam, et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis.*

Il ne fallait pas à un apôtre si obstiné une preuve moins convaincante, pour l'obliger à reconnaître Jésus-Christ *pour son Seigneur et pour son Dieu.* Aussi, quand il l'appelle son Seigneur, il reconnaît son humanité. Quand il l'appelle son Dieu, il reconnaît sa divinité. Il croit que cette humanité a été ressuscitée par cette divinité, et cet incrédule convaincu nous force *à croire que Jésus-Christ est le Christ et le Fils de Dieu, afin qu'en le croyant nous ayons la vie en son nom.*

Ainsi, mes frères, votre principale sollicitude doit être présentement, non pas la résurrection de Jésus-Christ, qui n'est que trop évidemment prouvée, mais la vôtre, qui ne l'est peut-être que faiblement ; car il exige aujourd'hui des hommes ce que les

hommes ont autrefois exigé de lui, et comme ils lui ont demandé des preuves de sa résurrection corporelle, il leur en demande à son tour de leur résurrection spirituelle. Et ne vous y trompez pas, il en veut aussi bien qu'eux de propres, de claires et d'invincibles.

De toutes les preuves de notre résurrection spirituelle, la plus propre à l'égard de Dieu est le changement du cœur. L'homme ne juge que du dehors, mais Dieu se réserve le jugement du cœur de l'homme. Il vous demande donc, mes frères, si, depuis que vous croyez être sortis du tombeau où le péché vous avait ensevelis, vous lui êtes plus fidèles que vous ne l'étiez dans cet état de mort. Il vous demande si vous êtes moins attachés, ou au jeu qui faisait votre occupation, ou à la créature qui était votre idole, ou au luxe qui était l'objet de votre passion dominante, ou à l'approbation du monde, que vous regardiez comme votre dernière fin. Il vous demande si vous avez changé *ce cœur de pierre en un cœur de chair?* Ce cœur de pierre, c'est-à-dire ce cœur qui avait tant d'indifférence pour le salut, tant d'insensibilité pour les pratiques de la piété chrétienne, tant de mépris pour les choses saintes, tant d'irréligion devant ses autels, il vous demande s'il est changé ce cœur de pierre en un cœur pénétré de son amour, attendri par les mystères de sa vie et de sa mort, vivement touché de sa grâce, plein de reconnaissance pour le bienfait de votre conversion; car voilà ce qu'il appelle avoir pour lui un cœur de chair; c'est la première preuve qu'il vous demande de votre résurrection spirituelle, et c'est la plus propre.

La plus claire est le progrès dans la vertu. Voyez le progrès que font les pécheurs dans le vice. En peu d'années de travail et de commerce, un homme d'affaires, qui ne se se renferme pas dans les bornes de la probité et de la justice, devient un insigne usurier, un dissipateur extravagant, et souvent un scandale public. Il ne faut à une fille du siècle que deux ou trois conversations avec des mondains, que se trouver une fois dans une assemblée licencieuse ou à un spectacle profane, pour être entêtée du monde à n'en revenir peut-être jamais. Il ne faut à un jeune esprit que trois jours de commerce avec des libertins pour devenir lui-même un libertin déterminé.

Voilà comme il marche à pas de géant dans la voie de l'injustice : allez-vous aussi vite dans le chemin de la vertu? Depuis que vous êtes revenus à Dieu, et que vous avez scellé cet heureux retour par la communion pascale, de combien avez-vous augmenté vos libéralités envers les pauvres? Avez-vous donné un frein à cette langue médisante, qui, sur des apparences légères, attaquait si hardiment la réputation du prochain? Avez-vous fait succéder à tant d'oisiveté, à tant de visites frivoles une exacte régularité à tous les devoirs de votre état? Votre cœur est-il moins attaché aux biens de ce monde? votre patience est-elle à l'épreuve des incommodités, des affronts, des disgrâces? êtes-vous enfoncés bien avant dans votre retraite, ou du moins vous êtes-vous bien séparés de tout ce qui était capable de vous séparer de Dieu? Si vous n'allez de vertu en vertu, les preuves de votre résurrection spirituelle sont bien obscures, et n'étant pas assez claires, on peut la révoquer en doute.

Il en faut donc d'infaillibles et de convaincantes, car vous devez prouver votre résurrection aussi invinciblement que Jésus-Christ a prouvé la sienne; et la preuve la plus convaincante, sans contredit, est la persévérance. Comme la rechute dans les anciens désordres, surtout la prompte rechute est, selon les Pères, la plus forte preuve que l'on n'était pas ressuscité, peut-on croire que vous le soyez, quand vous ne l'êtes que pour huit jours, et que vous reprenez le même train de vie, dès que les fêtes sont passées? Même jeu, mêmes plaisirs, mêmes compagnies, mêmes inimitiés, mêmes passions, mêmes habitudes? Eh! mes frères, bien loin de donner des preuves invincibles que vous êtes ressuscités, vous prouvez invinciblement que vous ne l'êtes point, et que probablement vous ne l'avez jamais été.

Si vous ne ressuscitez point avec Jésus-Christ, vous ne croyez pas qu'il soit ressuscité lui-même. Si vous ne croyez pas qu'il soit ressuscité, vous ne croyez pas qu'il soit Fils de Dieu; ou si vous le croyez, c'est d'une foi superficielle, qui n'est que dans l'esprit, mais qui vous sera toujours inutile tant qu'elle ne sera point accompagnée de cette foi vive et agissante qui fait impression sur le cœur. Si vous ne croyez point en lui, vous n'aurez point la vie en son nom. Si vous n'avez point la vie en son nom, vous demeurerez dans la corruption du péché et dans les ombres de la mort, puisque vous ne retirerez aucun fruit du bienfait inestimable de la rédemption.

J'espère, mes chers auditeurs, que vous aurez fait un plus heureux usage du sang qui vient de couler de ses plaies. Mais si quelqu'un de vous était assez malheureux pour l'avoir laissé inutile, il est encore temps d'en profiter, puisqu'après s'en être servi à établir notre foi au temps de sa résurrection, il s'en sert dans la suite des siècles à apaiser son Père, quand nous l'irritons par nos péchés; et c'est ici la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Nous apprenons de saint Paul que Jésus-Christ ressuscité est entré dans le sanctuaire du ciel pour se présenter devant la face de Dieu, où il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous et de perpétuer le mérite de son sacrifice : *Ut appareat nunc vultui Dei pro nobis* (*Hebr.*, VII, 24). Et comme dans la suite de tous les siècles, il devait exercer la qualité de médiateur (*Ibid.*, IX, 24), il a voulu conserver ses plaies, pour représenter toujours à son Père par les marques de sa médiation qu'il avait pour nous dans le ciel la même charité qu'il avait eue sur la terre.

Dans les jours de son humiliation, il avait trois qualités : celle de fils, celle d'avocat, celle de pontife, et il les conserve dans l'état de sa gloire pour les exercer en notre faveur par ses plaies mêmes. En qualité de Fils, il les montre à son Père, à dessein de le prévenir pour nous par l'exemple de son amour. En qualité d'avocat, elles lui servent à plaider sans cesse notre cause : et en qualité de pontife, il en fait des victimes agréables qu'il offre pour nous en sacrifice de réconciliation et de paix. Eclaircissons en peu de mots des vérités si consolantes, et sachons à quel prix nous pouvons prétendre à une si douce consolation.

1. Quand il fut sur le point de s'en retourner dans le ciel, il dit qu'il allait monter auprès de son Père et du nôtre : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* (*Joan.*, XX, 17) ; et il y est monté avec ses plaies pour l'apaiser par l'exemple de son amour.

Un tel Fils ne craint pas de se proposer pour exemple à son Père, parce qu'il lui est égal, et si ce Père daigne bien nous prendre nous-mêmes, qui ne sommes rien devant lui, pour le modèle de sa conduite, puisqu'il nous commande de lui dire tous les jours dans nos nos prières : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons* (*Matth.*, VI, 12), pourquoi le Fils, qui lui est égal en toutes choses, ne pourra-t-il pas lui tenir le même langage et lui dire qu'il nous pardonne, comme il paraît, par les plaies qu'il a reçues, qu'il nous a lui-même pardonné?

Rien n'est plus fort, mes chers auditeurs, que cette instance du Fils auprès du Père, et pour en connaître la force, souvenez-vous de ce que nous apprennent les théologiens. Ils disent que le Fils s'est incarné plutôt qu'une autre personne divine, parce que le premier homme ayant aspiré à la sagesse de Dieu, quand il affecta de savoir le bien et le mal, avait offensé plus directement le Fils, qui est la sagesse éternelle. Ce Fils était donc la personne offensée, et par conséquent de toutes les personnes la plus difficile à apaiser. Il monte néanmoins au ciel, tout offensé qu'il est, avec les plaies qui sont les marques infaillibles du pardon qu'il nous a mérité, et il les montre à son Père, quand nos péchés ont allumé son courroux, comme pour lui dire : Pardonnez, puisque je pardonne, moi à qui l'homme en a voulu plus directement, moi à qui l'homme a voulu insolemment s'égaler.

Dieu voulant donner des marques sensibles de sa bonté à la nouvelle Jérusalem qui est son Eglise, lui dit, par un de ses prophètes, qu'il la porte gravée sur ses mains : *In manibus meis descripsi te* (*Isa.*, XLIX, 16) ; usant ainsi du langage de certains peuples, qui faisaient des marques sur eux-mêmes pour se rendre présent ce qui leur était le plus cher. Mais le Sauveur dit tous les jours à son Père en lui montrant ses plaies : Voyez comme je l'ai gravée, cette Eglise, non-seulement sur mes mains, pour répandre mes grâces avec profusion sur tous ceux qui la composent, mais sur mes pieds, pour demeurer avec eux jusqu'à la consommation des siècles, mais dans mon cœur, afin de les aimer toujours. Si bien que le Père, vaincu par un exemple si touchant, prend la résolution d'aimer ceux que son Fils ne peut haïr, de ne se séparer jamais de ceux avec qui son Fils demeure toujours, et de combler de ses grâces ceux qui en reçoivent tant de son Fils.

Il est donc certain que la vue des plaies du Fils fait une impression profonde dans le cœur du Père, qu'après les avoir reçues sur la terre pour notre justification il était nécessaire pour notre consolation, qu'il les portât dans le ciel ; car qu'y a-t-il de plus consolant pour nous que de penser que nous avons un même Dieu et un même père avec Jésus-Christ, et que, malgré la lâcheté avec laquelle nous l'avions abandonné dans ses humiliations et dans ses souffrances, il ne laisse pas de nous reconnaître pour ses frères, et de vouloir que nous partagions avec lui l'héritage céleste qu'il nous a mérité par son sang : *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum.*

2. Bien plus, dit saint Jean : *Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum* (I *Joan.*, II, 1) : Si nous avons péché, nous avons pour avocat auprès du Père Jésus-Christ qui est juste. Comme il ne doit rien pour lui-même, et qu'il a pleinement satisfait à Dieu pour tous les péchés du monde, il demande justice quand il demande grâce pour tous les pécheurs, et il n'est si fort et si éloquent, lorsqu'il parle dans le ciel comme notre avocat, que parce qu'il a porté nos péchés sur la croix en devenant notre victime. Cet avocat céleste ne ressemble pas à celui qui défend une mauvaise cause et qui cherche à émouvoir la clémence du juge pour un criminel qui n'a nulle envie de changer de conduite. Jésus-Christ nous donne premièrement la grâce par laquelle nous méritons le pardon, et alors il ne lui est plus difficile de nous l'obtenir de son Père. Il n'est donc rien que nous ne puissions nous en promettre ; nous devons avoir une confiance sans mesure en un sang dont le prix est infini : *Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum.*

3. Mais que fait-il comme pontife ? Il offre ses plaies, car, dans la doctrine de saint Paul, un pontife est établi pour offrir des présents et des hosties à Dieu : *Omnis pontifex ad offerendum munera et hostias constituitur* (*Hebr.*, VIII, 8). Comme il est par son état médiateur entre Dieu et les hommes, il faut qu'il prenne quelque chose des hommes pour l'offrir à Dieu, et qu'il prenne quelque chose de Dieu pour le donner aux hommes. Jésus-Christ a acquis la qualité de pontife quand il s'est incarné, et il a pris des hosties quand il a reçu des plaies. Ce sont les hosties qu'il offre tous les jours à son Père de la part des hommes qui l'offensent ; et il n'a pas voulu, dit saint Ambroise, les effacer sur son corps glorieux, il a mieux aimé les porter dans le ciel pour faire voir à son Père le prix de la servitude dont il nous a retirés,

et de la liberté des enfants de Dieu, que ces mêmes plaies nous ont acquise. *Vulnera suscepta pro nobis cœlo inferre maluit, abolere noluit, ut Deo Patri nostræ pretia libertatis ostenderet* (*Ambr., in Luc., l.* X).

Il les lui montre, afin qu'elles soient comme le titre de l'alliance qu'il a faite pour nous avec lui, et qu'en vertu de cette alliance nous ayons droit à l'héritage qu'il nous a donné gratuitement, puisque nous ne l'avions pas mérité, et rendu justement, puisqu'il nous l'a mérité par sa mort. Il les lui montre pour ne séparer jamais les mystères ineffables de sa mort et de sa résurrection, et pour soutenir l'un par l'autre ; afin qu'en paraissant aux yeux de son Père comme glorieux et comme crucifié tout ensemble, ce lui soit un moyen d'étendre et de perpétuer sa passion quant aux effets; car ses souffrances ont été passagères, mais les effets en sont éternels, la passion de Jésus-Christ étant une source de grâces qui coule toujours et qui ne tarit jamais.

C'est de là, dit saint Bernard, que les martyrs ont reçu cette constance généreuse qui les a soutenus dans les plus cruels supplices (*Bern., serm.* 61 *in Cant., n.* 7). A peine ces soldats sentaient-ils leurs plaies, quand ils regardaient celles de leur chef, et ils s'estimaient encore trop heureux de porter sur leurs corps déchirés la ressemblance de sa mort. C'est de là que les confesseurs ont reçu cette foi pure qu'ils ont inviolablement gardée ; les vierges, ces dons privilégiés qui leur font mener sur la terre la vie des anges du ciel; les justes, les grâces de leur sanctification; les pécheurs, celle de leur conversion. En un mot, c'est de ces plaies sacrées que découlent les sacrements et les dons du Saint-Esprit sur l'Eglise, qui, selon saint Augustin, est sortie du côté ouvert de Jésus-Christ mourant sur la croix, comme la première femme a été formée du côté du premier homme endormi (*Aug. Tract.* 120 *in Joan.*)

C'est là, mes frères, la consolation la plus solide que nous puissions recevoir dans cette vallée de larmes ; car, à la vue d'un tel objet, pour si énormes que soient nos crimes, nous ne devons jamais désespérer du pardon, sachant avec quelle clarté il était prédit que Jésus-Christ serait blessé pour nos iniquités, et que ses plaies seraient la guérison des nôtres : *Vulneratus est propter iniquitates nostras, et livore ejus sanati sumus* (*Isa.*, LIII, 5). Qu'y a-t-il de si mortel, dit saint Bernard, qui ne puisse être réparé par les mérites de Jésus-Christ? Si ses plaies sont le sujet de notre douleur, elles ne le sont pas moins de notre joie, puisque les ouvertures de son corps nous font voir le fond de son cœur : *Patet arcanum cordis per foramina corporis.* Par là se découvrent à nous *les entrailles de la miséricorde de notre Dieu.* Nous y voyons que *le Seigneur est doux et compatissant* (*Luc.*, I, 73), et que jamais il n'y eut de charité si tendre ni si étendue que la sienne, puisque, tout libre qu'il était, il a bien voulu donner sa propre vie pour la rendre à des esclaves qui étaient condamnés à la mort : *Patet arcanum cordis per foramina corporis.*

Mais aussi n'oublions pas la condition qui y est attachée, et ne nous flattons pas que Jésus-Chrsit apaise son Père sur la grandeur de notre malice, si nous ne nous joignons à lui, en entrant, comme dit saint Paul, dans les mêmes sentiments et dans les mêmes dispositons que lui : *Hoc enim sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* Pensons, mes frères, à quel chef nous appartenons, et ne prétendons pas faire une alliance monstrueuse entre des membres délicats et efféminés et un chef couronné d'épines. On a percé ses mains et ses pieds, comme l'avait prédit son prophète : *Foderunt manus meas et pedes meos*, et il en est sorti quatre fontaines salutaires, qui arrosent plus heureusement la terre que les quatre fleuves du paradis ; mais ce n'est qu'à l'égard de ceux qui ouvrent leur cœur à la pénitence, pour être lavés par un sang si précieux.

Nos frères nouvellement convertis soutenaient autrefois que Jésus-Christ a souffert tout ce qu'il y avait à souffrir pour notre salut, et que ce serait faire injure au mérite de ses souffrances que de prétendre y ajouter les nôtres. C'était leur dogme, mais ce n'a jamais été notre créance, et maintenant ce ne doit plus être la leur, puisqu'ils savent que saint Paul a décidé que nous n'avons part à la gloire de Jésus-Christ qu'autant que nous en prenons à ses souffrances : *Si tamen compatimur ut et conglorificemur* (*Rom.*, VIII, 17).

Mais ce qui m'étonne, c'est que le dogme que nous rejetons est précisément la règle de notre vie, comme si Jésus-Christ ne nous eût rien laissé ni à souffrir ni à faire. Car enfin, mes chers auditeurs, où sont nos plaies? Pierre présente sa croix, Paul sa tête, Barthélemy sa peau, Etienne ses cailloux, Laurent ses charbons, Thérèse son cilice, tous les pénitents leurs larmes. Mais où en serez-vous, quand le juge souverain vous demandera les cicatrices de vos plaies? *Nulla apparebunt vestigia vulneris in carne* : Il ne trouvera, dit saint Augustin, aucun vestige de nos plaies dans notre chair. Et comment y en trouverait-il? Nous la flattons sans cesse, et notre étude principale est de la contenter jusqu'à l'accabler de plaisirs et à la fatiguer de délices.

Et plût à Dieu qu'il en fût du cœur comme du corps : *Utinam non inveniantur in corde !* Mais il est bien à craindre que ce cœur ne se trouve couvert de plaies. L'orgueil l'enfle, l'envie le déchire, la haine le ronge, la jalousie le sèche, la colère l'enflamme, l'impureté le corrompt. Autant de péchés, autant de plaies : et ce qui est encore plus redoutable, c'est que nous devenons insensibles à toutes les plaies du cœur. *Verberaverunt me, sed non dolui* (*Prov.*, XXV, 35) : Trop délicat et trop sensible, quand on blesse mon corps, je ne puis ni jeûner, ni prier, ni veiller, ni me priver d'aucun plaisir sensuel ; mais trop dur et trop insensible, quand mon cœur se

trouve blessé, je néglige les plaies les plus dangereuses, parceque je ne les sens point (*Greg. Pap., Past. part.* 3; *Bern., de Cons., lib.* I, *c.* 2). Ah! mes chers auditeurs, craignons, vous et moi, de sentir après notre mort tout ce que nous n'aurons pas senti durant la vie. Car si je vous ai dit que Jésus-Christ se sert de ses plaies dans la suite des siècles pour apaiser son Père irrité par nos péchés, je me hâte de vous dire qu'il doit s'en servir à la consommation des siècles pour confondre l'ingratitude des pécheurs qui n'en auront pas profité : et c'est ici la dernière partie de mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

Il ne faut pas douter, mes frères, que Jésus-Christ revenant au dernier jour pour juger les hommes, ne fasse paraître aux yeux de tous les plaies qu'il a reçues à sa mort, puisqu'il les fit voir à ses apôtres après sa résurrection. Et c'est pour nous insinuer cette vérité, parmi beaucoup d'autres, que les anges, qui vinrent les consoler de son ascension, leur tenaient ce langage : *Pourquoi vous arrêtez-vous, hommes de Galilée, à regarder ainsi vers le ciel? Ce Jésus, qui s'y élève en vous quittant, viendra de la même sorte que vous l'y avez vu monter* (*Act.*, I, 11). Que veut dire, demande saint Augustin, qu'il viendra de la même sorte, sinon qu'il viendra dans le même appareil, et que, par conséquent, comme il a porté ses plaies au ciel, quand il y est monté, il les rapportera de même sur la terre quand il y descendra : *Vulnera portavit, ipsa iterum reportabit.*

Or, je dois vous montrer qu'en son dernier jugement, il s'en servira pour confondre les pécheurs ingrats de n'avoir pas profité de tant de grâces qu'il faisait couler de ses plaies sur eux. Car je trouve dans la suite de l'Ecriture que dans ce jour de colère il fera trois choses remarquables pour leur confusion : qu'il disputera avec eux, qu'il les condamnera, et qu'il exécutera leur arrêt; et pour faire tout cela, il n'aura besoin que de ses plaies. Si vous faites sur cette vérité, mes frères, de sérieuses réflexions, vous conserverez la grâce que vous avez reçue dans ce saint temps, afin qu'à votre égard les plaies de Jésus-Christ ressuscité ne soient jamais employées à un usage si fatal.

1. Je n'avance rien de moi-même. Les pécheurs ingrats verront les plaies que les Juifs ont ouvertes, et que, selon saint Paul, ils auront eux-mêmes renouvelées par leurs crimes; car il est écrit qu'ils verront celui qu'ils ont percé : *Videbunt in quem transfixerunt* (*Joan.*, XIX, 37). Et afin que nous ne croyions pas qu'il n'y ait que les Juifs qui verront ces plaies, saint Jean dit ailleurs que quand Jésus-Christ *viendra sur les nuées, tout œil le verra, ceux mêmes qui l'ont percé, et que tous les peuples de la terre frapperont leur poitrine en le voyant* (*Apoc.*, I, 7).

Non-seulement ils verront ses plaies, on peut dire même qu'ils les entendront, parce qu'alors ces bouches muettes deviendront assez éloquentes pour les confondre dans la dispute dont parle Joël : *J'assemblerai tous les peuples de la terre, dit le Seigneur, et je les amènerai dans la vallée de Josaphat où j'entrerai en jugement avec eux par une dispute célèbre : Disceptabo cum eis* (*Joel.*, III, 2).

Je sais que plusieurs Pères, parmi lesquels est le savant Théodoret, ont cru que le premier sens de cette prophétie regardait l'irruption qu'une multitude de Scythes et de quelques autres peuples firent dans la Judée, après le retour de la captivité de Babylone (*Theod., in cap.* 2 *Joel, sub finem*). Et saint Cyrille d'Alexandrie dit que de son temps on tenait encore par tradition que ces nations barbares avaient été exterminées dans la vallée de Josaphat (*S. Cyr. Alex., in c.* 2 *Joel*).

Mais ce sens n'en exclut pas un autre, et il est certain que la vengeance que Dieu y exerça sur les ennemis de son peuple, était dès lors une figure terrible de celle qu'il y exercera contre tous les peuples en son dernier jugement. Saint Jerôme soutient aussi, comme un fait indubitable fondé sur les prophéties, que ce sera sur cette vallée, qui est entre Jérusalem et le Calvaire, que Jésus-Christ paraîtra dans les airs au dernier jour, pour juger tous les hommes dans sa gloire et avec une souveraine justice, à la vue des mêmes lieux où ils l'ont traité avec tant d'outrages et condamné si injustement (*Hier., in hunc loc.*).

Disceptabo cum eis, je disputerai avec eux, dit le Seigneur; et pour les confondre dans cette dispute, saint Augustin ajoute, qu'il n'aura qu'à leur découvrir ses plaies, non pas pour dire ce qu'il dit à saint Thomas : *Parce que vous les avez vues vous avez cru* (*Joan.*, XX, 29), mais pour les convaincre par la force de la vérité, que pour être heureux ils devaient croire ce qu'ils n'avaient pas vu, et ce qu'ils verront alors. Voyez, leur dira-t-il, celui que vous avez crucifié. Voyez cet Homme-Dieu en qui vous n'avez pas voulu croire; et afin que vous ne doutiez pas que ce ne soit lui-même qui vous parle, regardez les plaies que j'ai reçues de vous, reconnaissez le côté même que vous avez percé : *Videtis vulnera, quæ inflixistis? Agnoscitis latus, quod pupugistis* (*Aug., de symb. ad Cath., c.* 8, *in Ap., t.* VI)? C'est vous, cruels, qui l'avez ouvert, mais ingrats que vous êtes, vous n'avez pas voulu reconnaître qu'il ne l'était que pour vous. Ce côté n'était ouvert que pour vous recevoir dans mon sein, et vous vous êtes toujours éloignés d'une si heureuse retraite : *Et per vos, et propter vos apertum est; et tamen intrare noluistis.*

C'est là qu'il vous fallait entrer pour vous priver des fausses douceurs de votre vie sensuelle, pour modérer les folles ardeurs de votre tempérament, pour corriger tous les défauts de votre âge. C'est dans cet asile qu'il fallait vous réfugier pour fuir l'occasion du péché qui vous entraînait avec tant de

violence; et c'est enfin par cette porte qu'il vous fallait entrer tous dans la paix, pour vous mettre à couvert de la tentation. Mais vous n'avez pas voulu entrer dans mon cœur pour y laver toutes les ordures du vôtre, et vous avez mieux aimé en être toujours infectés : *Et tamen intrare noluistis.*

C'est ainsi, dit saint Augustin, que Jésus-Christ disputera contre les pécheurs impénitents, et l'on verra dans ce dernier jour quelque chose de semblable à ce que l'on vit au temps du déluge. Noé fit sortir de l'arche la colombe et le corbeau. Il en ouvrit la fenêtre : *Aperiens fenestram arcæ* (*Gen.*, VIII, 6), et il n'est pas dit qu'il la referma, sans doute afin que l'un et l'autre trouvât l'entrée libre, si l'un et l'autre revenait. Qu'arriva-t-il? Il arriva, comme vous le savez, que la colombe revint et entra, et que le corbeau demeura errant sur les corps morts, dont il trouva la terre couverte, après que les eaux s'en furent retirées.

C'est ainsi que Jésus-Christ tient ses plaies ouvertes depuis l'heureux déluge de sa passion, où tous les péchés du monde furent comme noyés dans une mer de sang et de douleur. C'est ainsi qu'il tient ses plaies ouvertes, afin que les colombes et les corbeaux, que les pécheurs, comme les justes, puissent toujours entrer dans son cœur. Mais il n'y a que les âmes saintes qui s'y retirent. Il n'y a que vous, chastes colombes, qui tourniez votre vol du côté de cette retraite, quand l'oiseau de proie vous poursuit. Mais pour les pécheurs, que l'Ecriture nous représente par les corbeaux, ils demeurent toujours attachés à la terre, à la boue, à la corruption du péché.

Hélas! mes frères, jugez dans quelle confusion nous serions alors, si nous n'avions pas profité du fruit de la rédemption. Aurions-nous quelque réplique dans cette dispute solennelle, si le Sauveur nous disait : La fenêtre de l'arche n'était pas fermée, j'ai toujours tenu l'entrée de mon cœur ouverte. Pourquoi donc n'y êtes-vous point entrés : *Et tamen intrare noluistis?* Réfugions-nous donc en ce temps de miséricorde dans un asile si assuré; et pour nous y animer davantage, considérons que les pécheurs confondus par la vue des plaies de Jésus-Christ, y liront encore leur condamnation par le mépris qu'ils auront fait de son sang.

2. *Ecce pretium sanguinis, ubi est servitus vestra?* Vous étiez tous des esclaves, leur dira-t-il, et je vous ai tous rachetés, *non par des choses corruptibles, comme de l'or et de l'argent, mais par le précieux sang de l'Agneau sans tache,* et le voilà ce sang : *Ecce pretium sanguinis* (I *Petr.* I, 18). Voyons maintenant à qui vous appartenez; et pour le reconnaître, où sont les marques de votre obéissance : *Ubi est servitus vestra?* Vous avez toujours été attachés au monde, vous avez toujours adoré le dieu du siècle : c'étaient là vos maîtres. Mais ces maîtres malheureux, auxquels vous vous êtes soumis, ont-ils plus donné que moi pour votre rançon? Ont-ils versé leur sang pour laver vos âmes? Ont-ils été crucifiés pour votre salut (*Auct. imperf. oper., homil.* 49)

Ah! mon cher auditeur, si toutes les vérités que vous avez entendues pendant le carême vous avaient été inutiles, et si enfin, plus touché des objets de vos passions que du soin de votre salut, vous aviez le malheur de mourir dans l'impénitence, ce serait la main de votre Rédempteur qui écrirait dans ce triste jour l'arrêt de votre mort éternelle. Et ce ne serait pas la première fois que cette main aurait écrit des arrêts terribles. Le saint homme Job la vit autrefois tenant la plume pour écrire contre lui, comme un juge dont la coutume était alors d'écrire la sentence contre l'accusé : *Scribis enim contra me amaritudines* (*Job.*, XIII, 26); mais ce n'était que pour le condamner à des amertumes temporelles qui furent la source bienheureuse de sa sanctification, et vous seriez vous-mêmes trop heureux, si Dieu vous affligeait aussi utilement que lui pendant cette vie. Au lieu que la main de Jésus-Christ écrira contre vous des amertumes éternelles, en punition de ce que vous vous serez vendus pour le plaisir d'un moment aux ennemis de votre Maître légitime.

Et pourquoi dis-je qu'il écrira, car c'est ici une expression figurée dont le Saint-Esprit se sert pour s'accommoder à la faiblesse de notre intelligence, pourquoi dis-je qu'il écrira? C'est pour vous faire entendre ce que dit saint Grégoire pape, qu'il y a cette différence entre ce que l'on prononce et ce que l'on écrit, que *ce que l'on a prononcé passe, au lieu que ce que l'on écrit demeure toujours.* Afin donc que vous sachiez que cet arrêt sera irrévocable, je vous avertis qu'il ne sera pas seulement prononcé, mais qu'il sera écrit en caractères ineffaçables, qui vous feront voir le prix infini de votre rançon, et qui vous reprocheront éternellement votre ingratitude : *Ecce pretium sanguinis . ubi est servitus vestra?*

Lorsque l'impie Balthazar, au milieu des délices d'une fête magnifique, vit une main éclairée des lumières d'alentour écrire sur la muraille des caractères inconnus (*Dan.*, V, 25), son visage pâlit, ses cheveux se dressèrent, son cœur se serra; on vit trembler ses mains, parce qu'en effet le spectacle était étonnant dans la conjoncture d'un festin si délicieux. Mais les pécheurs ingrats seront encore plus surpris, lorsque arrachés tout à coup aux joies profanes de leur vie criminelle, ils se verront condamnés par celui même qui devait être la cause de leur salut.

S'il était possible que dans la solennité de Pâques, où la paix doit être établie dans tous les cœurs, je fusse encore écouté de quelqu'un de ces cœurs endurcis qui donnent tout à la nature et qui vivent comme s'il n'y avait point de Dieu, conserverait-il sa dureté ce cœur, en méditant une vérité si terrible?

Il est vrai, mon cher auditeur, que cet arrêt ne sera prononcé solennellement qu'à la fin des siècles, mais songez-vous que le dernier moment de votre vie décidera de votre sort éternel? Et ce dernier moment n'est pas

loin. Tandis que vous faites de grands projets de plaisir, de fortune, d'établissement de famille, la mort viendra. Que dis-je ? La voilà qui vient. Tremblez, elle va *vous surprendre dans les ouvrages de vos mains*, et votre juge va vous présenter l'arrêt de votre condamnation écrit de la main que vous avez percée, et avec le même sang que vous en avez tiré.

3. Après cela vous n'aurez plus qu'à vous fermer, plaies adorables, vous n'aurez plus qu'à vous fermer pour toute l'éternité, puisque ce sang dont la miséricorde aura fait un si doux usage pour les élus, viendra de servir à la justice pour la condamnation des réprouvés. Vous vous fermerez alors, plaies sacrées, et en exécution de l'arrêt de mort éternelle, vous direz à ces montagnes de Gelboé que la pluie ni la rosée que vous faisiez découler autrefois ne distillera plus sur elles (II *Reg.*, I, 21). Vous leur direz, pour les abandonner à une éternelle stérilité, que vous allez fermer toutes les fontaines de vos grâces et faire tarir toutes les sources de votre miséricorde. Vous leur direz enfin que s'ils viennent à former des vœux, tous leurs vœux seront inutiles, parce qu'alors *le désir des pécheurs périra* (*Ps.* CXI, 11).

Et en effet, chrétiens, au même temps que les plaies de Jésus-Christ se fermeront, la bouche des réprouvés se fermera. Au même temps que la justice inflexible fermera les plaies de l'un, le désespoir confirmé fermera la bouche des autres. Plus de miséricorde de la part de Dieu, plus de prières de la part de ces malheureux ; car il est écrit que les impies seront condamnés au silence dans leurs ténèbres : *Et impii in tenebris conticescent* (II *Reg.*, III, 9). Ne prenez pourtant pas leur silence pour une marque de patience dans les tourments qu'ils souffriront. Ce sera leur impatience même qui les rendra muets, et cette impatience muette sera pour eux un supplice nouveau, suivant l'expression de Tertullien : *Muta impatientia cruciatur.* Ils se tairont, parce qu'ils verront bien qu'il leur serait inutile de parler.

Conclusion du Carême. — A la vue d'un si terrible silence parlerai-je encore? Non, mes chers auditeurs, je me contente de le méditer et de souhaiter que vous le meditiez vous-mêmes avec une attention si vive et si forte que vous n'y soyez jamais condamnés, et qu'au contraire votre bouche soit toujours ouverte sur la terre et dans le ciel, pour *chanter le cantique éternel des miséricordes du Seigneur.* Et à ce sujet plusieurs circonstances me rappellent un événement dont la sacrée antiquité nous a conservé la mémoire.

Saint Grégoire de Nazianze, prêchant pour la dernière fois dans l'église patriarcale de Constantinople, devant le concile œcuménique qui était alors assemblé dans cette ville impériale, finit son discours en ces termes :

Vale, o magnum hoc templum et nobile, quod magnitudinem quam nunc habes ab orthodoxa doctrina accepisti (*Greg. Naz., Orat. ad* 150 *Ep.*). Adieu, disait-il, temple vaste et magnifique, renommé par la prééminence sur tous les temples de l'Orient, et qui tires ta principale grandeur de la pureté de la foi et de la doctrine orthodoxe.

Valete pontificum concilium et sacerdotum non minus majestate quam ætate ornatorum. Je prends congé de vous, poursuivait-il, assemblée de prélats illustres, et de vous aussi clergé vénérable, également distingué par la profondeur de la doctrine, par la maturité de l'âge, et par la dignité.

Valete sermonum meorum amatores. Je me sépare aussi de vous, mes chers auditeurs, qui avez toujours aimé la vérité que je vous ai annoncée dans mes discours.

Depositum meum custodite. Je vous exhorte, concluait-il, d'être fidèles à garder le dépôt que je vous ai confié : et afin que vous le soyez, je souhaite que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous : *Gratia Domini nostri Jesu Christi sit cum omnibus vobis.*

Voilà, messieurs, une partie de ce que disait autrefois cet excellent prédicateur de l'Eglise grecque ; et quoique dans tous les sens il y ait une distance infinie entre lui et moi, il me semble que mettant à part toute comparaison insensée, il me sera permis de terminer ma dernière course évangélique dans l'Eglise métropolitaine de Paris par les pieux sentiments que montra ce grand saint dans celle de Constantinople.

Vale, ô magnum hoc templum et nobile quod magnitudinem quam nunc habes, ab orthodoxa doctrina accepisti. Je cesse enfin de parler dans ce premier temple de l'Eglise gallicane qui doit sa principale grandeur à la foi de saint Denis, à la protection de la reine des vierges et à la piété de nos rois ; dans ce temple dont les voûtes sacrées retentissent le jour et la nuit des louanges de Dieu, où sont offerts plus qu'en tout autre des sacrifices de paix, où se conservent les précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique, où se font avec plus de décence et de pompe les saintes cérémonies de la religion ; et jamais je ne perdrai le glorieux souvenir d'y avoir rompu durant trois carêmes différents le pain de la divine parole.

Je ne puis pas, comme dit saint Grégoire de Nazianze, prendre congé de tout un concile d'évêques. Mais après l'avoir pris de celui qui préside à nos évêques (1), je le prends d'un chapitre composé de plusieurs sujets dignes de l'épiscopat ; d'un clergé où la doctrine et la piété répondent à la dignité ; où ceux qui ont crû en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes, sont pour les plus jeunes un exemple à imiter : *Sacerdotum non minus majestate quam ætate et pietate ornatorum.*

Je ne dois ni ne puis me flatter, comme le célèbre prédicateur de Constantinople, d'avoir eu l'approbation de mes auditeurs : *Valete sermonum meorum amatores.* Mais je puis et je dois les louer de leur assiduité

(1) Je l'avais pris le jour de Pâques de M. le cardinal de Noailles, archevêque de Paris. (*Note de l'auteur.*)

à entendre la sainte parole, de leur zèle à se la communiquer, du fruit que plusieurs en ont reçu. Et si les faibles restes de mes sueurs et de mes veilles avaient été de quelque valeur devant Dieu, je les lui offrirais de toute l'étendue de mon cœur pour un auditoire si appliqué, si fervent, si patient, et si favorable.

Mais en quoi j'ose imiter hardiment saint Grégoire de Nazianze, c'est, mes chers auditeurs, à vous exhorter de conserver fidèlement le dépôt des vérités chrétiennes que je vous ai confié, parce que je les ai prises dans la même source que lui, et que certainement elles n'ont été ni déguisées, ni trahies, ni outrées, ni corrompues : *Depositum meum custodite.* Si vos cœurs ont été enflammés par la parole de Dieu, que le prophète compare à *un feu ardent* (*Psal.* CXVIII), du moins, mes frères, que ce ne soit pas d'un feu passager semblable à ces feux d'exhalaison nocturne qui en descendant de l'air semblent venir brûler la terre, mais qui ne portant point leur flamme jusqu'à elle, se perdent et s'évanouissent dans l'air même où ils ont été formés.

Afin donc que ce feu sacré ne s'éteigne jamais dans vos cœurs, ayez toujours présentes les vérités saintes qui l'ont allumé; et pour cela le souhait le plus utile que je puisse vous faire, c'est que *la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ demeure toujours avec vous.* Et comment pourrais-je mieux vous la laisser qu'en vous laissant vous-mêmes dans ses plaies?

Quand votre foi sera chancelante, servez-vous de ces plaies sacrées pour la ranimer et pour vous convaincre de la vérité de la religion, en vous convainquant de la résurrection de Jésus-Christ qui en est le fondement. Quand vos péchés s'élèveront en témoignage contre vous, servez-vous de ces plaies sacrées pour vous rassurer, en considérant que votre médiateur les offre sans cesse à son Père pour l'apaiser. Mais si vous tombez dans l'ingratitude après tant de bienfaits reçus, songez que votre juge se servira de ces plaies mêmes pour vous confondre et pour vous condamner.

Elles sont encore ouvertes, réfugiez-vous pour toujours dans un asile si assuré. Elles ne sont pas encore sanglantes pour écrire l'arrêt de votre condamnation. Bien loin de là, le sang en découle à toute heure pour votre salut, hâtez-vous de la recevoir; et n'attendez pas le moment fatal de la mort, après lequel elles seront éternellement fermées pour vous.

Profitez-en pendant la vie en devenant conformes à votre image, puisqu'il n'a souffert que pour vous en donner l'exemple : et souvenez-vous que le vrai moyen de trouver notre juge favorable, quand il nous montrera les plaies qu'il a reçues pour nous, c'est d'avoir vécu de manière que nous puissions à notre tour lui montrer les plaies que nous aurons reçues pour lui. Durant la vie, ces plaies paraissent cruelles, mais alors elles seront douces. Durant la vie il faut qu'elles soient couvertes des ténèbres de l'humilité, mais alors elles deviendront éclatantes. Souvent elles sont inconnues dans le temps, mais elles seront glorieuses dans l'éternité.

SERMON LV.

POUR LE JOUR DE L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

Ego ostendam omne bonum tibi.

Je vous montrerai toute sorte de biens (*Exode, chap.* XXXIII).

Vous demandez d'abord, mes frères, quel rapport les paroles de mon texte peuvent avoir avec la solennité qui nous assemble? On n'a point de peine à comprendre que Dieu ait montré lui-même toute sorte de biens à Moïse, puisqu'il s'est montré lui-même à ce législateur. On n'est pas surpris qu'il ait montré toute sorte de biens à saint Pierre, puisqu'il a été un des favoris qui ont vu sa gloire sur le Thabor. Mais que l'on trouve toute sorte de biens dans la Croix dont vous attendez que je vous parle, c'est une énigme que la nature ne comprend pas.

Cependant, quelle que soit votre surprise, espérez que cette énigme pourra bientôt se développer pour être un sujet d'admiration et d'édification tout ensemble.

Nous célébrons aujourd'hui la découverte miraculeuse de cette Croix par les saints empressements d'une impératrice chrétienne; et j'aurais tort de vous en donner une triste idée dans un temps où l'Eglise n'y attache que des images de joie et de triomphe, dans un temps où elle ordonne à ses ministres d'annoncer aux nations que le Seigneur a établi son empire éternel par ce bois vénérable, et que par lui il a racheté le monde entier. Tout retentit, dans le temps pascal, de cantiques d'allégresse en mémoire de ce grand ouvrage de piété; et, le péché détruit, la mort vaincue, l'enfer désarmé par la croix du Rédempteur, nous portent à bénir ce bois sacré, où il était prédit que nous trouverions la justice. Aussi la prédication du Sauveur n'aurait pas eu toute son utilité, s'il n'eût animé sa parole par ses souffrances. Sa croix a été la cause de la fécondité de l'Evangile, et l'Evangile lui-même n'est que le règne de cette croix dans nos cœurs, pour nous préparer au royaume de sa gloire.

C'est donc pour me conformer aux sentiments de l'Eglise que j'écarte, dès l'entrée de ce discours, tous ceux qui, au seul nom de la croix, s'épouvantent et se rebutent. Cette crainte est la marque la plus visible du défaut de leur foi et ce défaut est le plus grand de tous car celui qui ne croit point, n'agit point. Pour combattre cette erreur, mon principal dessein est de faire l'apologie des souffrances chrétiennes et de justifier la religion contre le monde qui l'accuse toujours de dureté et qui s'effraie dès qu'on parle de se renoncer soi-même et de porter sa croix. Je veux détruire, s'il m'est possible, une prévention qui éloigne une infinité de personnes de la piété et fortifier les âmes justes qui la pratiquent, en établissant une vérité inconnue à la nature lâche et trem-

blante, mais familière à la foi vive et animée. La voici, messieurs, et, en l'écoutant, suspendez votre jugement en ma faveur, jusqu'à ce que je vous en aie donné les preuves.

C'est que tous les biens qui flattent le cœur de l'homme, biens délectables, biens utiles, biens honorables que nous cherchons inutilement dans la jouissance des choses vaines et fragiles, ont été mis par Jésus-Christ dans la croix même que nous fuyons, et que, par conséquent, de tous les biens que nous voyons dans le monde, cette croix, qui nous épouvante si fort, est le bien le plus désirable, parce qu'il est le plus universel. En telle sorte, que ce que Dieu ne disait autrefois à Moïse qu'en figure, je viens vous le dire aujourd'hui dans la vérité : *Ego ostendam omne bonum tibi*; en vous découvrant le mystère adorable de la croix de Jésus-Christ, je vous montrerai toute sorte de biens.

Ce langage surprenant se réduit à vous dire, mes frères, que la nature et la foi ont des principes opposés et qu'après plusieurs combats entre l'un et l'autre il se trouve à la fin que ce que l'on croyait un mal était un bien.

La croix, avant que Jésus-Christ y fût attaché, était un pur supplice; mais depuis qu'il l'a consacrée par sa mort, elle est devenue un mystère. La partie extérieure de ce mystère n'a point changé et la croix ne montre encore à la nature que la douleur, la pauvreté et l'opprobre. Mais la foi, qui pénètre dans la partie intérieure, découvre dans cette douleur des consolations ineffables, dans cette pauvreté des richesses immenses de grâce et de salut, et dans cet opprobre tous les sujets de la véritable gloire.

Ainsi tout homme qui vit de la foi, qui sait même écouter la droite raison soutenue par l'expérience, conviendra, dans ma première partie, qu'il est doux de porter la croix, parce que Dieu console ceux qui souffrent; dans la seconde, qu'il est avantageux de porter la croix, parce que la grâce du salut est attachée à la souffrance; et dans la troisième, qu'il est glorieux de porter la croix, parce qu'on souffre avec Jésus-Christ même pour la justice.

Je sens, messieurs, à quoi je m'engage. Je sens que j'attaque de front la nature avec ses faiblesses, l'esprit humain dans ses erreurs et ses préventions. Mais je me confie en la force de la vérité; persuadé qu'un langage que la nature n'entend point, pourra s'insinuer dans les cœurs, si la grâce l'élève et l'anime. Mais, comme la chair y contredit, il faut attendre cette grâce de l'Esprit Saint et la demander par l'intercession de Marie : *Ave*, *Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

La religion a ses peines et ses plaisirs aussi bien que le monde, et il faut remarquer d'abord que, comme il y a des peines que Dieu répand sur les plaisirs du monde, il y a de même des plaisirs dont il tempère les peines de la religion.

1. J'apprends, en effet, de saint Bernard, comme lui-même l'avait appris de la réflexion et de l'expérience, que toutes les fois que Dieu veut détacher un cœur du monde, le premier moyen qu'il y emploie est de verser des amertumes sur tous les plaisirs qui l'y attachent; ce que ce saint docteur appelle : *Immissio amaritudinis*. La raison, c'est que le vice et la vertu sont incompatibles, c'est que la charité ne saurait entrer dans une âme que la cupidité possède; et, selon cet ordre, Dieu n'établit jamais son règne dans l'âme des pécheurs pendant que les passions y sont encore dans leur violence, mais il affaiblit auparavant leur cupidité, en leur faisant trouver des dégoûts et des amertumes dans ce qu'ils avaient le plus aimé.

C'est ainsi, mes frères, que Dieu traite tous les pécheurs qu'il veut convertir, et saint Augustin nous en rend un témoignage authentique de lui-même, qui ne passera jamais pour suspect. Oui, Seigneur, disait-il à Dieu après sa conversion, c'est le moyen le plus ordinaire dont vous vous servez pour dégoûter des plaisirs ceux qui s'y attachent; car, dès le moment que vous me favorisâtes d'un regard de miséricorde, vous commençâtes à répandre des amertumes sur toutes les douceurs de ma vie : *Aspergebas amaritudinibus omnes dulcedines meas.*

Il n'y a guère de pécheurs convertis qui ne puissent tenir le même langage, et si j'en appelle à quelqu'un que Dieu ait retiré de l'abîme du péché, il dira avec autant de sincérité que de reconnaissance : Oui, Seigneur, je dois l'avouer pour en rendre gloire à votre miséricorde : dans le temps que j'étais éloigné de vous, je trouvais toujours quelque peine mêlée à ces mêmes divertissements que je cherchais avec tant d'avidité. Je trouvais pour un plaisir mille chagrins et pour un avantage mille pertes. Une fois la créature, que je vous préférais indignement, avait des inégalités d'humeur insupportables. Une autre fois, une maladie détruisait en elle les agréments funestes qui m'avaient si malheureusement enchanté. Un jour, le remords de la conscience venait troubler mes joies profanes. Un autre jour, l'amour de la gloire m'empêchait de m'abandonner à ma passion. Tantôt j'étais frappé du ridicule que m'attirait l'extravagance de ma conduite; tantôt le murmure des sages qui s'élevaient contre moi, et les obstacles que je trouvais dans mes entreprises, dissipaient mon aveuglement. Si bien, mon Dieu, que votre bonté qui veillait sur mes égarements, répandait ainsi des amertumes salutaires sur tous mes plaisirs, pour m'en faire connaître le néant et la fragilité : *Aspergebas amaritudinibus omnes dulcedines meas.*

Si Dieu n'en usait ainsi, tout serait renversé dans la religion. Il nous commande, par exemple, de haïr le monde en ce qu'il a de malin et de corrompu, et nous ne pouvons nous empêcher de l'aimer, tout plein d'amertumes qu'il est. Jusqu'où n'irait donc pas cet amour injuste, si le monde était rempli de plaisirs? Nous oublierions bientôt qu'il y a un ciel au-dessus de nos têtes, qui seul est digne de nous; nous mettrions notre

fin dernière dans la créature. Le monde serait notre Dieu ; et notre aveuglement croissant comme nos plaisirs, nous ne reconnaîtrions qu'après une funeste mort que nous n'aurions fait que courir après des songes et des figures. Mais pour éviter ce désordre, Dieu verse sans cesse du fiel sur ce que le monde a d'aimable et d'attrayant, afin que notre cœur s'en détache, et que le dégoût qu'il trouve dans les choses de la terre, lui fasse rechercher les biens du ciel.

2. S'il est donc vrai (et voici où j'en voulais venir), s'il est donc vrai que Dieu conserve dans les trésors de sa colère un fonds d'amertumes qu'il répand sur les plaisirs des pécheurs, j'ai raison de soutenir qu'il a un torrent de plaisirs dont il tempère les amertumes des justes ; et c'est aussi la première instruction que nous donne l'apôtre saint Jacques dans son excellente épître. Considérez, mes frères, nous dit-il, comme le sujet d'une grande joie les diverses afflictions qui vous arrivent : *Omne gaudium existimate fratres mei, cum in varias tentationes incideritis* (*Jac.*, 1, 2). Dieu y répand donc une joie entière et universelle : *Omne gaudium ;* et comme il fait des bienheureux dans le ciel, qui est le royaume de la claire vision, il en fait aussi sur la terre qui est le royaume de la foi.

C'est ce qui a fait dire à saint Chrysostome, que la joie que le monde donne à ceux qui le servent est la joie des yeux, parce qu'elle ne consiste que dans le plaisir de voir les beautés terrestres : *Hæc est lætitia oculorum ;* mais que la joie que Dieu donne à ceux qui souffrent pour lui ne peut être que cette joie du cœur dont parle le roi-prophète : *Dedisti lætitiam in corde meo* (*Ps.* IV, 7), parce qu'elle est fondée sur la foi, qui trouve du soutien et de la consolation dans les choses même qui font horreur à la nature. Et comment cela ? c'est que le juste souffrant distingue dans la croix qu'il porte le corps et l'esprit. Le corps de la croix épouvante la nature, mais comme Jésus-Christ souffrant y a trouvé le Saint-Esprit qui l'animait à souffrir par la joie qu'il aurait d'avoir souffert, le juste qui souffre y découvre aussi ce même Esprit avec les yeux pénétrants de la foi (*Hebr.*, IX, 11 ; XII, 2 ; I *Thess.*, I, 6) ; et cet Esprit, selon saint Paul, est inséparable de la joie : *Pax et gaudium in Spiritu sancto* (*Rom.*, XIV, 17).

Joie d'autant plus solide, qu'elle est opposée à celle du monde, qui n'est fondée que sur l'illusion et la fausseté ; car enfin, mes frères, rendons gloire à la vérité. Peut-on avoir de véritables plaisirs sur la terre ? Quelque sensible qu'en soit la douceur, quelque tranquille qu'en soit la possession, ils peuvent finir durant la vie, et ce qui finit est défectueux ; et quand même ils dureraient toute la vie (ce qui ne peut être), il est bien sûr qu'à la mort ils s'évanouiront pour jamais.

On y devient même insensible avec le temps. On peut, si vous voulez, demeurer attaché à l'objet de sa passion et de son plaisir, par habitude, par orgueil, par un certain honneur du monde ; mais non pas longtemps par un sentiment de joie. Ce n'est, à proprement parler, qu'une émotion passagère, qui, un peu plus tôt ou un peu plus tard, sera toujours suivie de dégoût et d'insensibilité ; encore est-ce un bonheur si elle est suivie de repentir.

Mais disons quelque chose de plus fort. Toute joie humaine, j'entends déréglée, est une dégradation et un avilissement de notre âme, parce que les objets auxquels elle s'attache sont indignes de son amour, et par conséquent de sa joie. Elle ne peut donc s'en réjouir que parce qu'elle est déchue de son excellence.

Disons tout, et parlons après le Sage. *Le ris*, dit-il, *sera mêlé de douleur, et la tristesse succède à la joie* (*Prov.*, XIV, 13). L'expérience, mes frères, vous en a mille fois convaincus. La joie vous dispose même à la misère, et cela seul ferait déplorer d'avoir vécu dans l'abondance et dans les plaisirs. Oui, la joie dispose à la misère, soit en vous rendant sensibles aux plus petits maux, soit en vous rendant sujets à l'ennui et au chagrin, soit en vous faisant regretter ce que vous n'avez plus, soit en vous attachant à des choses difficiles à acquérir, encore plus difficiles à conserver ; en telle sorte que, tout étant compensé, il se trouve que vous avez mille fois plus de mal que de bien dans les plaisirs humains, même par rapport au repos et à la tranquillité de cette vie.

Mais la joie qui vient de Dieu, ah ! mes frères, elle commence en ce monde et durera dans toute l'éternité sans diminution et sans dégoût. Elle guérit notre âme, et la rétablit dans l'excellence où elle avait été créée. Elle nous fait mépriser les maux présents par l'espérance des biens à venir, et nous console dans les maux mêmes.

3. Que l'on se garde donc bien de croire, que cette joie et cette consolation que Dieu verse sur les souffrances des justes viennent de la part des hommes. Celle que les hommes donnent est aussi onéreuse que celle que le saint homme Job recevait de ses amis (*Job.*, XVI, 19). La véritable consolation vient de Dieu, et voilà celle qui soutenait le grand Apôtre, lorqu'après avoir *souffert en Asie et en Macédoine, jusqu'à trouver la vie ennuyeuse, Dieu le comblait de joie parmi toutes ses souffrances : Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (II *Cor.*, I, 8 ; VII, 4).

Or, pour vous donner quelque idée de cette consolation intérieure, je dis, après les auteurs ecclésiastiques, qu'elle consiste principalement en deux chefs. Le premier, en ce que Dieu proportionne toujours nos peines à notre faiblesse ; et le second, en ce que nous sommes certains que ce ne sont pas les hommes qui nous affligent, mais que c'est Dieu même qui nous frappe, et qui nous frappe pour notre bien.

Dieu est fidèle nous dit saint Paul, *et il*

ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces, mais en permettant la tentation il vous en fera sortir avec avantage, de manière que vous pourrez la supporter (1 *Cor.*, X, 13). Il vous nourrira *du pain de larmes*, comme David, *mais avec mesure* (*Ps.* LXXIX, 6); c'est-à-dire, reprend saint Augustin, en accommodant ses châtiments à vos forces, en ne vous suscitant de maux qu'autant que vous en pourrez supporter, en vous en envoyant assez pour vous corriger et pour vous instruire, mais non pas trop, de peur de vous accabler et de vous perdre : *Ipsa mensura est, ut eruditaris, non ut opprimaris* (*Aug., in Psal.* LXXIX). Et s'il vient enfin à augmenter vos afflictions, il ne manquera pas d'augmenter votre patience. Or, il est visible que ce ménagement que Dieu veut bien prendre à l'égard de ceux qui souffrent est une consolation qui les soutient dans leurs souffrances.

Mais ce qui les y soutient encore davantage, c'est de savoir qu'elles leur viennent de la main de Dieu; et c'est cette assurance, dit saint Grégoire, pape, que Dieu mit dans l'âme de Job comme le fondement de sa patience; car après avoir tout perdu, sachant bien que le démon ne le traitait de la sorte que parce que Dieu lui en avait donné le pouvoir, il se gardait bien de dire : Le Seigneur m'avait donné des biens, des enfants et des serviteurs, et le démon me les a ôtés. Il ne disait pas cela, mais il disait : Le Seigneur qui avait bien voulu me les donner me les a ôtés quand il lui a plu. Et n'en doutez pas, mes frères, ce saint homme aurait eu un juste sujet de s'affliger, si le démon lui eût ravi ce que Dieu lui avait donné. Mais quand celui-là même qui nous a donné un bien nous l'ôte, c'est plutôt reprendre ce qui est à lui que nous ôter ce qui est à nous : *Postquam non abstulit, nisi ipse qui dedit, sua recepit, non nostra abstulit* (*Greg. pap. Mor. lib.* II, *c.* 12).

Ce nous doit être un grand sujet de consolation et même de plaisir dans les choses qui nous déplaisent, de savoir qu'elles ne nous arrivent que par l'ordre de celui à qui rien ne peut plaire qui ne soit juste. Or, s'il est vrai que rien ne plaît à Dieu qui ne soit juste, et si d'ailleurs nous ne souffrons que ce qui lui plaît, il faut conclure que ce que nous souffrons est juste, et qu'il serait très-injuste de murmurer pour des souffrances qui sont très-justes. C'est le raisonnement de ce grand pape, duquel il est impossible de disconvenir, et si nous ne trouvons aucune consolation dans les souffrances, nous montrons par là que nous n'avons point Dieu en vue, puisque nous ne les recevons pas comme des effets de sa providence; car si nous avions le Saint-Esprit dans le cœur, il y produirait un plaisir secret d'être frappés de la main de celui qui nous aime et que nous aimons (*Prov.*, III, 12), puisqu'il est certain qu'il ne nous châtie que parce qu'il nous aime : *Quem enim diligit Dominus, corripit* (*Hebr.*, XII, 6).

Si après toutes ces raisons quelqu'un de mes auditeurs en doute encore, il n'a qu'à voir cette disposition dans les saints. Rien n'est plus convaincant que l'expérience, parce qu'elle est toujours sensible.

Il fallait bien que Dieu eût versé des plaisirs sur les pierres dont saint Etienne fut massacré, puisque, à travers ce nuage de pierres qui obscurcissaient l'air avant que de tomber sur sa tête, il voyait les cieux ouverts, et qu'il entrait par avance dans la joie du Seigneur. Il fallait bien qu'il eût adouci la croix où saint André fut attaché, puisque, à la vue de cet instrument de son supplice, il étendait ses bras pour dilater son cœur, et que sa bouche, parlant de l'abondance de ce cœur dilaté, il s'écriait qu'il s'estimait heureux de posséder enfin cette croix après l'avoir si longtemps désirée. Il fallait bien qu'il eût comme charmé le feu où fut jeté saint Laurent, puisque, avec un corps à demi brûlé, il bravait ses bourreaux et lui donnait des louanges. Il fallait bien qu'il eût versé des douceurs sur les tourments et sur les ignominies que les Juifs faisaient endurer aux apôtres, puisqu'ils sortaient de leurs assemblées tout comblés de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ.

Tous ces grands saints souffraient, à la vérité, car ils n'étaient pas insensibles. Ils ne perdaient pas la sensibilité, dit saint Bernard, mais ils la soumettaient. Ils n'étaient pas exempts de douleur, mais ils la savaient vaincre : *Submittitur sensus, non amittitur; nec deest dolor, sed superatur* (*Bern. serm.* 61, *in Cant.*, *num.* 8). C'était même leur souffrance jointe à une patience héroïque qui faisait leur mérite. Mais, par une surprenante métamorphose, leurs peines se changeaient en plaisirs, s'il n'est pas mieux de dire que Dieu versait des plaisirs sur leurs peines.

Ces deux choses, messieurs, nous sont absolument nécessaires pour notre sanctification, les peines et les plaisirs. Le chemin du ciel est tout parsemé d'épines, et, afin qu'on ne s'y trompe pas, saint Paul avertit tous ceux qui y entrent qu'ils y trouveront des peines et des inquiétudes sans nombre; mais ces peines ne sont pas sans plaisir et ne sont même surmontées que par le plaisir. Nous voyons tous les jours des chrétiens qui quittent Dieu pour retourner au monde; nous en voyons d'autres qui quittent le monde pour retourner à Dieu. Quelle peut être la cause de deux mouvements si contraires? N'en cherchons point d'autre que le plaisir. Ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde trouvent plus de plaisir dans le monde qu'en Dieu, et ce plaisir malheureux qui les fait repentir de leur premier choix, les rend *pénitents du démon*, comme les appelle Tertullien. Tout de même ceux qui quittent le monde pour retourner à Dieu trouvent plus de plaisir dans la croix de Jésus-Christ, qui les y mène, que dans les délices du péché, qui les en avaient séparés. Ils ne quittent un plaisir que pour un plaisir

plus grand. Dire le contraire, ce n'est pas connaître le cœur de l'homme, et l'on se trompe quand on croit que la vie chrétienne soit une vie de tristesse et une amertume sans consolation. Toutes les deux s'y trouvent, et, par une sagesse admirable, l'une y est toujours tempérée par l'autre. Dès qu'on a la tristesse d'avoir offensé Dieu, on a la joie de l'avoir trouvé, et en même temps le plaisir de le posséder est modéré par la crainte de le perdre.

Mais ceux qui, pour leur malheur, n'ont pas l'esprit de la foi, et qui se plongent toujours dans une vie molle et sensuelle, ne sauraient comprendre comment on peut être dans une telle disposition. Ils s'imaginent que, comme l'on n'y peut arriver qu'en faisant violence à ses inclinations naturelles, on n'y peut être aussi qu'avec un dégoût éternel. Aveugles, qui ne voient pas combien le Seigneur est doux, et qui, ne goûtant que les douceurs du monde, sont insensibles pour celles qui viennent de Dieu, qui, selon le Prophète, les tient dans ses mains pour les verser jusqu'à la fin des siècles sur tous ceux qui les savent goûter : *Delectationes in dextera tua usque in finem* (*Psal.*, XV, 10).

Mais si une fois ils en avaient fait l'épreuve, le même plaisir qui les éloigne des souffrances les y porterait, parce qu'à mesure que Dieu leur serait doux, le monde leur deviendrait amer, et, selon le principe de saint Augustin, pouvant suivre l'un et l'autre, ils suivraient infailliblement celui qui leur donnerait plus de plaisir, parce que le propre de la volonté humaine est de n'aimer que ce qui lui plaît davantage : *Non amatur, nisi quod delectat* (*Aug., de Verb. Apost., serm.* 17).

Non, mes frères, on ne sert point Dieu sans joie, et la marque que vous ne le servez pas bien, c'est qu'on vous voit toujours gémir sous le joug aimable de sa loi. C'est cette joie même qui fait qu'on le sert. Si elle n'est pas toujours sensible, du moins nous donne-t-elle le courage de faire sans une joie sensible ce que Dieu nous commande; et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin que le propre de la charité est de faire que nous ne nous plaisions que dans ce qui plaît à Dieu : *Charitas est, per quam non libet, nisi quod licet* (*Aug. de Spir. et lit.*, c. 31).

Je dis bien plus. Le véritable chrétien non-seulement sait souffrir ses maux, mais il en sait jouir. Lui seul trouve l'art de rompre avec la nature pour se faire un plaisir de l'abstinence du plaisir; les maux sont des biens pour lui quand il pense que c'est Dieu qui les lui envoie. Les biens qui lui manquent sont des maux dont sa miséricorde le garantit. Aux yeux de sa foi tout est faveur, tout est grâce, et c'est ainsi que s'accomplit en lui la sentence de l'Apôtre, que, quels que soient les événements de la vie, ils tournent toujours à bien pour celui qui aime Dieu.

Si les pécheurs aveugles ne veulent pas encore m'en croire, venez à mon secours, âmes justes, qui êtes répandues dans cet auditoire chrétien, et qui donnez une attention docile à la parole de votre Dieu; dites-nous s'il n'est pas vrai que, depuis que sa grâce vous a touchées, vous trouvez dans les douleurs mêmes de la croix et dans les austérités de la pénitence une tranquillité de cœur et un repos de conscience qui est comme le prélude du torrent de délices dont il doit vous abreuver un jour. Et pourquoi les y trouvez-vous, que parce que vous n'en trouvez plus dans le monde, qui est mort et crucifié pour vous, comme à votre tour vous êtes mortes et crucifiées pour lui (*Gal.*, VI, 14)? Si votre exemple ne touche pas les pécheurs, il faut du moins qu'il les confonde, et que, pendant qu'ils se déclareront, par leur conduite criminelle, *pour ennemis de la croix de Jésus-Christ* (*Phil.*, III, 18), la vôtre, âmes justes qui m'écoutez, rende un témoignage authentique au plaisir que l'on trouve à l'aimer et à souffrir pour lui, puisqu'il est infaillible que l'on souffre tout avec plaisir pour ce que l'on aime.

Si ces sentiments sont au-dessus de la nature, c'est son malheur, elle en conviendra si elle veut; mais, quand elle n'en conviendrait pas, cette première vérité, solidement fondée sur la religion et sur l'expérience, ne laissera pas d'être certaine. Je passe maintenant à la seconde, qui consiste à vous prouver que, si la nature ne voit dans la croix que pauvreté et dénûment de toutes choses, la foi ne laisse pas d'y découvrir des richesses immenses de grâce et de salut : autre paradoxe qui sera justifié dans la seconde partie de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Qui nous dira ce que vaut une croix pour un chrétien? L'homme n'en sait point le prix non plus que de la sagesse, et la sagesse véritable se trouve dans la croix de Jésus-Christ : *Nescit homo pretium ejus* (*Job*, XXVIII, 13).

1. Mais la religion nous apprend qu'elle a été consacrée par la mort de ce divin Sauveur, et que par là elle est devenue infiniment précieuse. Dire qu'elle est consacrée, c'est dire qu'aucun bien temporel n'en égale le prix, et dire qu'elle est précieuse, c'est dire qu'avec elle seule on peut tout obtenir de Dieu. Observez bien, mes chers auditeurs, ce que je dois traiter succinctement dans ce second point. Aucun bien temporel n'égale le prix d'une croix humblement acceptée et patiemment soufferte; la croix seule peut nous faire obtenir le souverain bien : donc il faut qu'elle renferme un fonds inépuisable de richesses, de grâce et de salut. Venons aux preuves.

C'est une vérité constante de la religion, que toutes les choses saintes sont d'un ordre supérieur, et la croix est de cet ordre. Comme elle n'est pas seulement consacrée à Dieu, mais que de plus elle consacre le chrétien quand elle lui est imprimée sur le front et sur le cœur, comme elle consacre aussi les sacrements et les sacrifices, il s'ensuit de là que tous les biens du monde ne valent pas une croix. Or, cette croix matérielle que

nous honorons en ce saint temps parce que le Sauveur y a opéré la rédemption du monde, a communiqué son prix aux croix intérieures que nous sommes obligés de porter; et c'est dans la plupart des chrétiens un funeste aveuglement, que de ne les pas estimer autant qu'elles doivent être estimées.

Nous nous plaignons toujours, mes frères, des maux que nous souffrons, et aujourd'hui les plaintes sont devenues plus communes que jamais. Mais à ce sujet il serait de notre sagesse de faire deux réflexions.

La première, que, quand nos maux seraient encore plus grands, nous ne les avons que trop mérités par une vie criminelle. Et comment ne sentons-nous point l'injustice qui nous fait plaindre de ce que nous souffrons, sans faire la moindre attention à la cause qui nous fait souffrir? Non, ce ne sont ni les éléments ni les puissances de la terre, c'est le péché, dit l'Ecriture, qui fait la misère des peuples : *Miseros facit populos peccatum* (*Prov.*, XIV, 34). Mais toujours plein d'un orgueil qui nous livre à de vains raisonnements, toujours destitués de la foi, qui seule donne de pures lumières, nous attribuons la division des potentats et les troubles présents de l'Europe aux causes secondes, sans jamais remonter jusqu'à la première, que le Prophète nous représente tenant le vin d'amertume tout préparé dans le calice de sa colère, et le versant tantôt à un peuple, tantôt à un autre, sans que la lie en soit épuisée, parce qu'il est écrit que *tous les pécheurs de la terre en boiront* (*Ps.* LXXIV, 7). Nous nous affligeons de nos malheurs au lieu de nous affliger des péchés qui nous les attirent, et nous imitons ainsi la fureur bizarre et insensée de ces animaux qui vont mordre la pierre qu'on leur a jetée, sans prendre garde à la main qui les a blessés.

La seconde réflexion, c'est qu'au lieu de nous répandre en murmures injustes et inutiles, défendus à des chrétiens et à des sujets, nous devrions plutôt nous humilier sous la puissante main de Dieu, qui ne nous frappe que pour nous corriger, que pour nous exercer, que pour éprouver si nous lui sommes fidèles, afin qu'une salutaire humiliation arrête les coups de sa justice irritée, et nous donne lieu d'opérer tranquillement notre salut.

Vous penseriez ainsi, mes frères, si vous connaissiez le don de Dieu, et vos murmures cesseraient bientôt, si vous saviez qu'une croix vaut plus que toutes les richesses d'un royaume. Je n'en dis pas trop, et, si vous aviez la foi de Moïse, vous en jugeriez comme lui; car dès le moment qu'*il fut devenu grand, il renonça à l'alliance de la fille de Pharaon, et il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu que de jouir du plaisir si court qui se trouve dans le péché.* Cette princesse l'ayant fait élever avec tant de soin, il ne tenait qu'à lui de dire qu'il était son fils, et, s'il l'eût dit, il allait devenir puissant dans le royaume et avoir de grands trésors en sa disposition; mais il ne voulut rien dire contre la vérité. Pourquoi? Parce que, dit saint Paul, il vit de loin avec les yeux de la foi la croix et les souffrances de Jésus-Christ, et qu'il jugea qu'en se déclarant du peuple de Dieu il allait participer à cette croix et à ces souffrances; si bien qu'il fit plus de cas de la part que Jésus-Christ lui en ferait que de toutes les richesses de l'Egypte : *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum improperium Christi*; et au lieu que nous donnerions tout l'or du monde pour éviter une croix, ce grand homme préférait la croix à tout l'or du monde.

2. Il faut bien qu'elle soit considérable et précieuse, puisqu'il n'y a qu'elle qui suffise pour nous acquérir le ciel, et nous en avons la preuve en la personne de Jésus-Christ même. Il était sorti de Dieu : *A Deo exivi*, et pour y retourner que n'a-t-il pas fait? Il a uni sa nature divine avec la nature humaine, et quand cette union prodigieuse a été faite, il a été soumis à Marie et à Joseph, il a été doux et humble de cœur, il a été patient, libéral, charitable. Ce n'était pas assez; partout où il a passé il a fait du bien à tout le monde, il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques; et par lui-même et par ses apôtres il a éclairé tous les hommes des lumières de la vérité. Il en fallait encore davantage : pour conduire son humanité glorieuse à la droite de son Père, il a fallu qu'il s'humiliât jusqu'à la mort de la croix. La croix seule était le prix que son Père lui avait demandé; il a donc fallu que notre divin Maître l'ait portée, et, comme parle le texte sacré, qu'il ait souffert pour entrer dans sa gloire (*Luc.*, XXIV, 26).

Ce qui prouve que la croix est le seul trésor avec lequel nous pouvons, pour ainsi dire, acheter le ciel, puisque nous n'y saurions aller par une autre voie que Jésus-Christ. Nous désirons tous d'être heureux, c'est un sentiment naturel à l'homme; mais l'expérience nous convainc que nous ne pouvons l'être en ce monde, et que nous ne le serons que dans l'autre par la possession de la gloire que Dieu nous y a préparée. Nous ne savions comment l'acquérir : Jésus-Christ est venu nous en apprendre le moyen, et ce moyen n'est autre que sa croix, puisque s'étant imposé par amour la nécessité d'acquérir lui-même cette gloire, il ne l'a acquise que par sa croix. Comme il est notre chef et notre modèle, nous devons l'imiter pour nous rendre heureux; nous ne pouvons l'imiter utilement qu'en portant la croix : il n'y a donc que la croix qui puisse nous rendre heureux par la possession de la gloire; j'ai donc raison de dire qu'elle renferme toutes les richesses du salut.

Les hérétiques mêmes en conviennent, mais c'est de ces richesses mêmes qu'ils se servent pour s'aveugler, puisqu'ils les croient suffisantes pour les faire entrer dans la gloire, sans qu'ils soient obligés de joindre leurs souffrances bornées aux souffrances infinies de Jésus-Christ. Mais ils ont beau

s'avengler, Jésus-Christ portant sa croix ne les a pas dispensés de porter la leur, puisqu'il en a donné un ordre exprès dans l'Évangile à tous ceux qui le veulent suivre (*Matth.*, XVI, 22). Car telle a été l'économie de la rédemption de l'homme, que naturellement son péché devait être expié par les souffrances; mais comme elles n'étaient pas capables de l'expier, à cause de leur peu de valeur auprès d'un Dieu offensé, il a fallu que Dieu se soit uni à la nature humaine, afin que les souffrances d'un Dieu donnassent du poids et du mérite à celles de l'homme : de manière qu'étant maintenant jointes ensemble, elles produisent le salut. L'homme souffrirait inutilement si Dieu n'avait souffert pour lui, et Dieu aurait souffert inutilement si l'homme ne souffrait avec lui.

De ces principes incontestables il faut tirer cette conséquence nécessaire, que nous sommes tous indispensablement obligés de souffrir; car s'il n'y a que la croix qui puisse nous rendre heureux, il est visible qu'il faut la porter ou renoncer au bonheur; et si d'ailleurs celle que Jésus-Christ a portée ne fait que donner du mérite à la nôtre, il faut que nous joignions toutes les deux.

Dans l'état d'innocence il ne fallait pas porter la croix, parce que la chair, étant soumise à l'esprit, n'avait pas besoin d'être mortifiée; mais dans l'état de la nature corrompue, il faut que la mortification soit continuelle, parce que la chair se révolte toujours. Et Dieu même nous a appris à châtier notre chair pécheresse, en nous faisant voir avec quelle rigueur il a traité l'image du péché en la personne de son propre Fils : car si, tout innocent qu'il était, il a souffert des tourments effroyables, c'est, dit saint Paul, parce qu'il a paru sur la terre revêtu d'une chair semblable à celle du péché : *In similitudinem carnis peccati* (*Rom.*, VIII, 3).

Que diront ici tant de personnes délicates et mondaines, qui ne souffrent jamais rien par leur choix, qui ne se refusent aucun plaisir, et qui ne sont pas comme le reste des hommes dans l'affliction, dans la peine et dans le travail : *In laboribus hominum non sunt?* C'est en vain qu'elles se flattent de pouvoir mener innocemment une vie douce, aisée, commode et tranquille ; rien ne les dispense de suivre leur chef par le chemin qu'il a tenu, d'autant plus que nous apprenons des apôtres que *c'est par beaucoup de peines et d'afflictions que nous devons entrer dans le royaume de Dieu* (*Act.*, XIV, 21). Nous sommes chrétiens pour un autre pays que celui-ci, et si nous cherchons à être parfaitement heureux en celui-ci, outre que nous n'y réussirons pas, nous ne pouvons l'être dans l'autre, parce, dit saint Augustin, que *toute la vie d'un chrétien qui vit conformément à l'Evangile doit être une croix et un martyre continuel* (*Aug., serm.* 32 *de Sanctis*). Et qui est-ce qui la porte cette croix dans la mesure qu'il devrait la porter? qui est-ce qui proportionne ses pénitences à ses péchés, et qui même, après avoir renoncé au monde, n'en conserve point le goût et les maximes?

Mais si la vie chrétienne doit être un martyre continuel, consolons-nous en même temps ; c'est encore un effet du prix infini de la croix que de donner à chaque chrétien qui la porte le mérite du martyre. Etre martyr, c'est rendre témoignage à la vérité de la religion par l'effusion de son sang. Il est vrai que, depuis que la persécution a cessé, les fidèles ne peuvent plus rendre à Jésus-Christ la même vie qu'ils ont reçue de lui; mais il y a une autre espèce de mort, disent les Pères, que nous pouvons recevoir de nos propres mains, en faisant mourir nos vices dans nous-mêmes par les mortifications et par les souffrances; et ces souffrances produisent en nous le même effet qu'elles ont produit en Jésus-Christ, car, comme elles l'ont disposé à une nouvelle vie en le dépouillant de sa mortalité, elles nous y disposent aussi en nous dépouillant de la nôtre : et voilà ce que l'on appelle avec raison les richesses de la croix.

Mais j'ai grand sujet de craindre que je ne raisonne inutilement pour la plupart de ceux qui m'écoutent. Ces sortes de richesses ne tentent presque personne; la seule pensée des souffrances épouvante la nature, révolte les sens, offusque la raison. Uniquement attachés aux biens sensibles, vous ne cherchez que les commodités de cette vie mortelle, et possédés de l'amour de vous-mêmes plutôt que de celui de Jésus-Christ, vous aimez bien ses grandeurs, mais vous fuyez ses abaissements, sans considérer que ce n'est que par ses abaissements que vous pouvez parvenir à ses grandeurs. Dès que le moindre mal vous arrive, vous voulez forcer le ciel à faire des miracles en votre faveur. Soit par un effet de crainte, soit par un mouvement de piété, nous implorons le secours de quelque favori de Dieu. Vous faites des vœux d'autant plus inutiles qu'ils sont ordinairement indiscrets; vous exposez dans les temples du Seigneur le tableau de vos infortunes, et, appelant Dieu et les hommes à votre secours, vous voulez enfin trouver du soulagement, ou dans les prodiges du ciel, ou dans les efforts de la terre.

J'avoue qu'il est difficile à la nature de porter la croix, plus encore de la désirer et de se dépouiller généralement de ce qui la flatte au dedans et au dehors, en vue des richesses cachées que la croix renferme. Mais vous vous élèveriez, mes frères, au-dessus de cette difficulté, si vous considériez qu'en fuyant la croix vous la trouvez malgré vous, et que le plus souvent vous en portez une extrêmement pesante pour une autre qui le serait moins; si vous considériez que la souffrance est la suite naturelle du péché, et que Jésus-Christ, qui a été le seul exempt de péché, n'a pu être exempt de souffrance : *Unicus sine peccato, non tamen sine flagello* (*Aug., in Ps.* XXXVI *et* CXXII); que, pour être sans tache devant le trône de Dieu, il faut être *revenu d'une grande tribulation* (*Apoc.*); qu'absolument parlant on n'y sau-

rait aller que par le chemin de la croix, et que si l'on pouvait y aller par un autre, Jésus-Christ nous l'aurait appris. Encore une fois, mes frères, vous vous élèveriez au-dessus de cette difficulté, si vous considériez que la croix tempère par des plaisirs secrets toutes les peines qu'elle cause, qu'elle a des richesses cachées dans la pauvreté qu'elle montre, que même elle comble d'honneur ceux qui s'exposent à ses opprobres. Mais c'est ici un troisième mystère qui me reste à éclaircir dans la troisième partie de mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

Dans le sentiment de toutes les nations la croix était de tous les supplices le plus humiliant et le plus honteux (*Deuter.*, XXI). Parmi les Juifs celui qui le souffrait était maudit, et parmi les Romains on y condamnait les esclaves qui avaient attenté à la vie de leurs maîtres; mais depuis qu'un Dieu y fut attaché elle devint honorable, et les Romains mêmes, dit saint Augustin, s'en aperçurent si bien, qu'ils ne voulurent plus s'en servir pour faire mourir leurs criminels, de peur de les honorer, au lieu de les couvrir de la confusion qui était due à leurs crimes (*Aug.*, *tract.* 36 *in Joan.*). Aussi, d'infâme et d'odieuse qu'elle était auparavant, elle a orné dans la suite la couronne des rois et des empereurs, et saint Cyrille d'Alexandrie l'appelle une gloire au-dessus de toute gloire: *Gloria gloriarum est crux Christi :* en telle sorte que la nature, qui n'y voit que des opprobres, est vaincue par la foi qui y découvre tant d'honneur, et qu'au lieu qu'autrefois il était honteux, il est maintenant glorieux de souffrir, quand on souffre chrétiennement.

Si cela n'était pas ainsi, messieurs, cet Apôtre par excellence, qui, des pierres dont il avait été meurtri, se fit autant de degrés pour monter au troisième ciel, et qui sut élever sa chair mortelle à une si haute dignité, qu'il osa confondre ses propres souffrances avec les souffrances mêmes de Jésus-Christ, cet Apôtre, dis-je, si cela n'était pas ainsi, n'aurait pas exclu tout sujet et toute occasion de gloire, pour ne l'établir que dans la croix : *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu-Christi* (*Gal.*, VI, 14)

Il pouvait l'établir, dit saint Augustin, dans la sagesse du Fils de Dieu, dans sa majesté, dans sa puissance. Il ne l'a pourtant établie que dans sa croix. Pourquoi? Parce, dit ce saint docteur, que dans la folie de la croix il trouve la sagesse, parce que dans l'humilité de la croix il trouve la majesté, parce que dans la faiblesse de la croix il trouve la puissance, parce que dans l'opprobre de la croix, qui a fait rougir les sages du monde, il trouve une gloire qui l'élève au-dessus du monde même (*Aug.*, *de Verb. Ap.*, *serm.* 20; *Leo serm.* 8. *de Pas. Dom.*).

Ce ne sont point là des paroles pompeuses et des expressions emphatiques que saint Augustin nous débite pour nous éblouir. Ce sont des vérités solides, desquelles tout chrétien doit convenir, et qui, toutes divines qu'elles sont, ne laissent pas de pouvoir être confirmées par une raison aussi convaincante que naturelle, que je prends de saint Thomas.

Pour n'être pas surpris, dit cet ange de l'école (*in Ep. ad Gal.*, *c.* 6), de ce que l'Apôtre ne se glorifie que dans la croix, il faut demeurer d'accord que chacun prend sujet de se glorifier de tout ce qui est capable de le faire passer pour grand et pour distingué dans le monde; et comme celui, par exemple, qui trouve sa grandeur et son élévation dans les richesses, se glorifie en lui-même d'être riche; ainsi celui qui ne reconnaît de grandeur véritable que dans la croix de Jésus-Christ ne se glorifie qu'en elle, parce qu'il y trouve tous les avantages dont les hommes ont accoutumé de se glorifier.

Il y en a qui se glorifient dans la faveur des grands et dans l'amour des princes de la terre; et saint Paul trouve ce sujet de gloire dans la croix, où Jésus-Christ, qui est le seul Très-Haut, *a fait éclater la grandeur de son amour, en voulant bien y mourir pour nous, lors même que nous étions encore pécheurs* (*Rom.*, V, 8). Et rien sans doute ne prouve si fortement l'amour, que la mort d'un fils unique pour sauver la vie à des esclaves.

Il y en a qui se glorifient dans une science, qui pour l'ordinaire *enfle le cœur;* et saint Paul la trouve bien plus excellemment dans la croix, puisqu'il fait profession *de ne savoir autre chose que Jésus-Christ crucifié* (I *Cor.*, II, 2). Et c'est en effet dans ce mystère sublime que sont renfermées la parfaite science de la loi et la règle des bonnes mœurs.

Il y en a qui se glorifient dans une puissance, qui le plus souvent ne leur sert qu'à satisfaire leurs passions; mais saint Paul nous apprend que si *la croix est une folie pour ceux qui se perdent, elle est la vertu et la puissance de Dieu pour ceux qui se sauvent* (I *Cor.*, I, 18).

Il y en a qui se glorifient dans une liberté, dont pour l'ordinaire ils font un usage fatal; et saint Paul prétend avoir reçu la véritable liberté des enfants de Dieu par la croix, où *notre vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ, afin que désormais nous ne soyons plus asservis au péché* (*Rom.*, VI, 6).

Il y en a qui se glorifient en ce qu'ils sont unis à un corps illustre; et saint Paul trouve encore cette gloire dans la croix, où *Jésus-Christ a pacifié par le sang qu'il y a répandu tout ce qui est dans le ciel et sur la terre* (*Coloss.*, 1, 20), pour en former un *corps dont il est le chef, et dont tous les fidèles* sont les membres; et qu'y a-t-il de plus honorable que d'être uni à ce corps?

Il y en a qui se glorifient dans les marques éclatantes des victoires qu'ils ont remportées sur leurs ennemis: et la croix n'est-elle pas l'étendard de la victoire que Jésus-

Christ a remportée sur les démons, puisqu'*il les a menés en triomphe à la face du monde* (*Coloss.*, II, 15), après les avoir vaincus par sa croix?

Il y en a qui se glorifient dans une dévotion vaine et extérieure, comme les Juifs se glorifiaient dans la circoncision; mais saint Paul la condamne dans le sens littéral du passage que j'explique et que je justifie par lui-même, et il trouve une gloire bien plus solide dans la croix, que saint Léon appelle *la source de toutes les bénédictions et la cause de toutes les grâces* (*Leo, serm.* 8, *de Pass. Dom.*).

Il est donc bien étonnant que des chrétiens écoutent toujours la nature, quand elle leur propose la croix comme un sujet d'opprobre, et qu'ils ne se rendent jamais aux vives lumières de la foi, qui y découvre ce que le christianisme espère de plus glorieux. Le chrétien, disait autrefois Tertullien aux gentils, est un homme destiné par sa profession à la souffrance et à la mort, et n'est véritablement grand que lorsqu'il souffre, la vertu n'étant héroïque, que lorsqu'elle est éprouvée par la tribulation. De là vient que les martyrs tiennent le premier rang dans l'Eglise. C'est assez pour établir leur gloire que de dire qu'ils ont souffert.

Dieu lui-même n'a jamais paru si grand que quand il s'est humilié, parce qu'il n'y a que le Très-Haut qui puisse descendre. Et l'homme qui n'a que la bassesse en partage, comment peut-il mieux s'élever qu'en marchant sur les traces d'un Dieu, qu'en buvant dans son propre calice, qu'en portant sa croix après lui? En toute autre chose, je l'avoue, il est au-dessus de notre imitation; mais les souffrances nous donnent une espèce d'égalité avec celui que rien n'égale. Bien plus, tout ce que nous souffrons est pour lui, et c'est lui qui le souffre en nous. Nous nous associons à sa passion et à sa croix, quand nous souffrons pour la justice, pour la vérité, pour la charité, pour la piété chrétienne, pour la défense de l'Evangile, parce qu'alors nous souffrons pour les mêmes causes que lui. Que le monde vante tant qu'il voudra la gloire de ses héros dans les périls qu'ils ont affrontés pour la vaine gloire : jamais il ne trouvera rien de si glorieux ni de si héroïque, que de souffrir pour un Dieu, avec un Dieu, et comme un Dieu.

Telle a été la gloire des apôtres. Ils disputaient entre eux des premières places d'un royaume qu'ils croyaient temporel, et par conséquent inséparable des honneurs (*Matth.*, XX, 22). Mais Jésus-Christ blâma leur dispute et condamna leur prétention, et leur donna les premières places d'un autre royaume, où toute leur gloire consistait à boire le calice de sa passion, puisqu'en les élevant à l'honneur de l'apostolat, il les envoya comme son Père l'avait envoyé lui-même, c'est-à-dire comme des brebis au milieu des loups et destinées à la mort (*Joan.*, XX, 21; *Matth.*, X, 6), pour servir de spectacle au monde, aux anges et aux hommes (I *Cor.*, IX, 4), afin que chacun fût en état d'apprendre que l'on ne peut participer à leur gloire qu'en souffrant avec eux. Telle a été la gloire de tous les saints qui ont souffert *les moqueries, les fouets, les chaînes et les prisons; qui ont été lapidés, sciés, éprouvés en toute manière* (*Hebr.*, XI, 36), parce que la foi leur découvrait plus de grandeur et d'élévation dans la croix, que dans tout ce que le monde leur présentait de plus éclatant et de plus pompeux.

Ah! mes chers auditeurs, *fléchissons les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, afin qu'étant enracinés et fondés dans la charité, nous puissions comprendre avec tous les saints* le mystère sublime de la croix (*Eph.*, III, 14). Elle a été *un sujet de scandale pour les Juifs* (1 *Cor.*, I, 23), parce qu'ils ne pouvaient accorder l'abaissement d'un Dieu avec ses miracles; et elle a paru *une folie aux gentils*, parce qu'ils ne pouvaient se résoudre à recevoir une religion qui ne peut être soumise à de vains raisonnements, mais qui veut être crue par une foi qui soumette tous les esprits à l'obéissance de Jésus-Christ. On ne peut pas dire que leur erreur fût excusable, mais toujours est-il certain qu'elle était fondée sur des choses qui de soi-même ne sont point mauvaises; je parle des miracles qui plaisaient aux Juifs, et de l'éloquence qui était l'attrait des gentils, puisque Dieu s'est souvent servi et se sert encore de l'éloquence et des miracles pour le bien de son Eglise.

Au lieu que les chrétiens qui honorent la croix par une foi extérieure et qui la déshonorent par leurs actions, tombent dans l'erreur des Juifs et des gentils par des raisons dont le principe est criminel. Ils n'y goûtent ni douceur ni consolation, parce qu'étant esclaves de tous les plaisirs de la vie, ils fuient la douleur comme la mort. Ils n'y découvrent aucunes richesses spirituelles, parce qu'étant attachés aux biens de ce monde, ils ne peuvent s'accommoder de la pauvreté d'un Dieu qui meurt tout nu sur une croix. Ils n'y reconnaissent aucune gloire, parce qu'étant pleins d'ambition et d'orgueil, ils ont en horreur un si profond abaissement.

Faute de foi et de charité, ils ne comprennent donc pas le mystère de la croix, et à force de s'aveugler par leurs passions, ils *l'anéantissent* (I *Cor.*, I, 17), pour me servir de l'expression énergique de saint Paul; si bien qu'il y aurait lieu de renouveler ici les larmes de cet apôtre, en disant aux chrétiens de nos jours ce qu'il disait à ceux de la ville de Philippes : *Il y en a plusieurs, dont je vous ai déjà parlé, et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui font leur Dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans leur propre honte, et qui n'ont de pensée ni d'affection que pour la terre* (*Phil.*, III, 16); car voilà le portrait fidèle de la plupart des chrétiens de notre siècle, qu'il me serait bien facile de vérifier

dans le détail, si le temps me le permettait. Mais je finis par une réflexion également consolante et terrible.

C'est que la croix du Sauveur est un fonds inépuisable de miséricorde et de justice : de miséricorde pour ceux qui en profitent, et de justice pour ceux qui en abusent. Et il faut ajouter que la justice sera proportionnée à la miséricorde, car c'est une des notions que l'Ecriture nous donne du Dieu vengeur : *Effundens iram secundum misericordiam suam* (*Eccli.*, XVI, 72). Autant que se sera étendue la miséricorde d'un Dieu mourant sur tous ceux qui auront profité de sa mort, autant sera épouvantable la justice qui éclatera contre ceux qui en auront abusé. Et comment en auront-ils abusé? En se confiant en la croix où Jésus-Christ a souffert, sans s'y conformer eux-mêmes par leurs souffrances ; car s'il y a dans la religion des mystères qu'il suffit de croire, comme est celui de la Trinité, il y en a d'autres qu'il faut croire et pratiquer, tel qu'est celui de la croix.

Pensez-y, mes chers auditeurs, et dans un jour qui vous rappelle le souvenir de la joie qu'eut l'Eglise d'avoir trouvé le bois salutaire de la croix, réjouissez-vous de la trouver tous les jours dans les peines de votre état, et profitez du trésor de grâces qu'elle renferme. Comme sainte Hélène la fit triompher des idoles qui profanaient alors les lieux saints, élevez-la par la foi sur les ruines des idoles de votre cœur ; et le roi des cieux, qui cria d'entre ses bras à Dieu son Père, de pardonner à ceux mêmes qui l'y avaient attaché, répandra sur vous les effusions de sa miséricorde, qui, après vous avoir aidés à souffrir chrétiennement dans le temps, vous glorifiera dans l'éternité.

SERMON LVI.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Prononcé à Versailles le 18 *mai* 1698.

Factus est repente de cœlo sonus tamquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum ubi erant sedentes.

Tout d'un coup on entendit un grand bruit comme d'un vent impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où les disciples étaient assis (*Actes, ch.* II, 2).

Sire, deux lois ont été imposées aux hommes : la loi ancienne, sur la montagne de Sinaï, parmi les éclairs et les tempêtes ; la loi nouvelle, sur la montagne de Sion, au bruit d'un vent impétueux, suivi d'un feu descendu du ciel.

Mais un peuple effrayé n'ose approcher de la première montagne ; au lieu que les apôtres consolés attendent sur la seconde le don céleste qui leur est promis. Là, les Israélites murmurent et se divisent par un faux culte. Ici les disciples réunis forment une sainte société, qui va apprendre à l'univers l'adoration véritable.

Les saints docteurs ont admiré dans cet extérieur éclatant l'opération intérieure et toute-puissante que Dieu allait faire dans les âmes par son Esprit-Saint ; et dans ce bruit qui fait retentir le cénacle, ils ont reconnu la figure et la prédiction des persécutions que l'Eglise naissante allait souffrir, mais dont elle devait triompher.

On ne peut donc considérer la descente du Saint-Esprit et tant d'événements merveilleux dont elle devait être la source, sans avouer que c'est ici la perfection et le comble de l'amour de Jésus-Christ pour son Eglise ; car la foi nous apprend que ce divin Rédempteur a deux corps : un corps naturel qu'il a pris dans le sein d'une Vierge, et un corps mystique qui est l'Eglise, et le second lui a été plus cher que le premier, puisqu'il a livré le premier à la mort pour sanctifier le second. Tout ce que sa puissance invincible et son infinie charité ont fait voir au monde de prodigieux, n'avait pour but que la formation de cette Eglise, qu'il s'est unie comme les membres le sont au chef pour ne faire avec lui que comme une même personne, ou, pour parler selon la doctrine de l'Apôtre, pour ne faire de lui et de tous les élus ensemble, que comme un seul Fils de Dieu (*Eph.*, V, 23 ; *Col.*, I, 18).

Il y a des fêtes destinées à honorer les mystères qui regardent le corps naturel de Jésus-Christ ; mais la fête de ce jour est consacrée à honorer son corps mystique ; et par la même raison que tout ce qu'il a fait par son humanité sainte se rapportait à l'Eglise qu'il voulait former, toutes les fêtes de l'année se rapportent à celle-ci comme à leur fin. C'est pour cela que saint Chrysostome l'appelle la métropole des fêtes : *Metropolim festorum*, voulant dire que comme l'église métropolitaine est le centre de la communion de toutes les églises de la province, le mystère de la Pentecôte est le centre où aboutissent tous les autres, comme à celui qui en fait l'accomplissement, parce que tout ce que Jésus-Christ a fait pour la rédemption du monde se termine à la mission de son Esprit.

C'est donc ici, mes frères, une solennité que nous devons tous regarder comme la nôtre, sur laquelle par conséquent notre foi doit se ranimer et notre piété s'attendrir, puisque nous sommes de cette Eglise qui a commencé avec le temps, et qui aura l'éternité pour durée.

Et rien ne sera plus digne d'un auditoire chrétien que de considérer cette Eglise en elle-même, et par rapport à nous.

En elle-même, je vais vous la montrer formée par le Saint-Esprit à Jérusalem, et étendue par toute la terre par la prédication des apôtres et de leurs successeurs, malgré les persécutions que ses ennemis lui ont suscitées. Et cet événement mémorable fera le sujet de la première partie de mon discours.

Par rapport à nous, il ne suffirait pas de vous avoir fait admirer ses triomphes, si je n'y ajoutais les moyens d'y participer. Il faut donc vous dire encore à quelles conditions nous sommes les membres de ce corps mystique de Jésus-Christ. Ce sera le sujet de ma seconde partie ; et le fondement de ces deux vérités importantes sera la mission du Saint-Esprit.

Mais pour traiter utilement de l'Eglise, il ne faut pas que l'homme parle, il faut que l'Esprit même qui l'a formée parle en lui, et, comme cette promesse a été faite aux ministres de sa parole, aujourd'hui plus que jamais je dois en obtenir l'effet, si vous m'aidez à le demander par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, le plus grand ouvrage de Dieu est Jésus-Christ, et c'est le nom que lui donnaient les prophètes qui le promettaient aux nations dans la plénitude des temps : *Domine, opus tuum, in medio annorum vivifica illud* (*Hebr.*, III, 2). Et le plus grand ouvrage de Jésus-Christ est l'Eglise, qu'il a confiée à ses apôtres, et qui, pour cela même, sont appelés les vicaires de son ouvrage : *Operis tui vicarios.*

Il n'a pas voulu, selon l'ordre de sa sagesse, conduire cet ouvrage à sa perfection pendant sa vie mortelle, non pas même durant les quarante jours qu'il a demeuré sur la terre après sa résurrection. Il a *fallu qu'il retournât à son Père* (*Joan.*, XVI, 7), afin que du même sein de la divinité d'où il avait formé le monde corporel, il formât le monde spirituel. Ce qui nous apprend que l'Eglise est descendue du ciel, où elle avait été conçue éternellement dans les conseils de Dieu, et que l'Esprit qui l'anime et qui la conduit, avec tous les dons qui servent à sa sanctification, en ont été envoyés par Jésus-Christ, vainqueur de la mort et de l'enfer.

Sur la terre il avait tout fait, tout souffert, tout mérité pour elle; mais c'est du ciel qu'il lui a donné la forme que nous lui voyons; et il ne sera pas inutile, mes frères, de la retracer dans vos esprits, soit pour vous en donner d'abord une juste idée, soit pour vous rendre sensibles à l'honneur que nous avons tous d'être enfants d'une telle mère.

Jésus-Christ voulait composer cette Eglise des fidèles de tous les temps et de tous les lieux, et ses apôtres n'ont prêché, après avoir reçu le Saint-Esprit, qu'afin, dit saint Jean, *que nous fussions unis avec eux dans la même société, et que notre société fût avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ* (I *Joan.*, I, 3), honneur le plus grand où Dieu pût élever l'homme. Or, pour rendre cette société visible et connaissable, il l'a distinguée de toutes les sociétés humaines par des caractères divins et proportionnés tout ensemble à notre faiblesse et à notre raison.

Déjà il l'avait fait prédire dans l'ancienne loi, et représenter dans la synagogue, afin que la figure subsistât jusqu'à ce que la vérité l'eût chassée; en telle sorte que l'Eglise a toujours paru, ou dans la figure, ou dans l'effet, et c'est pour cela qu'elle est appelée *une cité bâtie sur la montagne, qui ne peut être cachée* (*Matth.*, V, 15) qu'à des aveugles volontaires.

Il a voulu qu'en elle fût le centre de l'unité, où les Juifs et les gentils ne devaient faire qu'un édifice, bâti sur lui seul comme sur *la pierre angulaire* (*Eph.*, II, 19).

Il l'a regardée comme son corps (I *Cor.*, XII, 12), et il en est lui-même la tête, qui du haut du ciel la gouverne par ses pasteurs, l'éclaire par ses docteurs, la nourrit de sa parole, la sanctifie par ses sacrements, la protège par sa grâce, la vivifie par son Esprit; et pour conserver l'ordre et la proportion de ce même corps, non content d'en être lui-même le chef essentiel et invisible, de qui elle tire immédiatement son autorité, il y a établi un chef visible qui, en gardant une fidèle correspondance avec les membres, est lui-même soumis aux règles, pour y conserver la paix et l'unité (*Matth.*, XVI, 18).

Il l'a pourvue de ministres qui, remplis du Saint-Esprit, ont manifesté leur mission par la sainteté et par les miracles, afin que ceux qui vivent dans son sein ne se laissent point *emporter à tous les vents des opinions humaines* (*Eph.*, IV, 11). Il lui a confié le sacré dépôt de sa vérité, dont elle est *la colonne et la base* (*Ibid.*, 14). Il a traité *de païens et de publicains* ceux qui ne se soumettraient pas à la sagesse et à l'autorité de ses décisions (I *Tim.*, III, 15; *Matth.*, XVIII, 17).

Pour marquer qu'elle seule serait infaillible et perpétuelle, il a promis que *les portes de l'enfer ne la surmonteraient jamais* (*Matth.*, XVI, 18), et par là il a voulu dire qu'elle ne serait ni séduite par l'erreur, ni abattue par la persécution, ce qui s'est accompli à la lettre, puisque d'un côté l'Eglise a connu et condamné toutes les hérésies, et que de l'autre, le sang de ses martyrs a servi à son élévation et à sa grandeur (*Aug., de Unit. Eccl., c.* 16; *Item, cont. Pet., lib.* II, *cap.* 32). Au reste, il ne lui a donné d'autres bornes que celles du monde, et son empire s'étend, selon la promesse de son divin fondateur, *d'une mer jusqu'à l'autre mer, et depuis le fleuve du Jourdain jusqu'aux extrémités de la terre* (*Psal.* LXXI, 8).

La voilà, messieurs, avec ses caractères les plus éminents, cette Eglise sainte, qui a pris sa première forme à Jérusalem le jour de la Pentecôte, qui dans la suite des siècles s'est étendue dans tout l'univers, et dans laquelle nous avons eu le bonheur d'entrer par le baptême. Puisque c'est elle qui célèbre toutes les fêtes de l'année, il est bien raisonnable qu'elle célèbre aujourd'hui sa propre fête, qui est celle de son établissement. Et qu'y a-t-il de plus digne d'être conservé et renouvelé dans la mémoire des hommes, que la manière prodigieuse dont elle s'est établie après la descente du Saint-Esprit, parmi une infinité de contradictions et de soulèvements, qui ont armé toute la terre contre elle?

Mais afin qu'il parût avec plus de certitude et plus d'éclat que la sagesse éternelle s'était bâti cette maison sur la pierre ferme, et que les vents des tentations étaient incapables de l'ébranler (*Prov.*, IX, 1; *Matth.*, VII, 24), Dieu a permis qu'elle fût persécutée, et le vent violent et impétueux qui accompagna la descente du Saint-Esprit en avait été la figure et la prédiction; car, comme dit saint Chrysostome, si elle n'eût soutenu les efforts

de la persécution, on aurait pu attribuer ses triomphes au défaut d'ennemis, ou à leur faiblesse (*Chrys., serm. 1 de Pent.*). Mais vous conviendrez qu'elle en a eu de puissants et en très-grand nombre, si vous pensez que dans son établissement elle a été traversée par les Juifs et par les païens, et que dans la suite elle a été combattue, comme elle l'est encore, par les hérétiques et par les libertins. Mais leurs efforts ont été et seront toujours inutiles, parce que Jésus-Christ lui a promis que le Saint-Esprit serait toujours avec elle : *Ego rogabo Patrem, et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum.* Je prierai mon Père, disait-il à ses apôtres, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous.

Comme ce sont ici des preuves de fait qui aussi sont les plus convaincantes, et qui donnent aux autres la force de la conviction, il faut, messieurs, pour prouver ce que j'avance, que j'entre ici dans un détail historique qui sera court, et, comme je l'espère, très-propre à vous confirmer dans la foi de l'Eglise de Jésus-Christ, à vous pénétrer de consolation et de reconnaissance, si vous voulez bien l'écouter avec une attention curieuse et docile.

1. Après que le feu du ciel eut embrasé le cœur et la langue des apôtres, plusieurs Juifs, touchés de leurs prédications, embrassèrent la foi, et eurent même dans Jérusalem une société florissante, sous plusieurs évêques consécutifs, où ils recueillaient beaucoup de fidèles de la nation; mais la nation entière, qui s'est attiré la réprobation par son incrédulité, s'est toujours élevée contre l'Eglise (*Rom.*, XI, 20).

Et c'est ici, mes chers auditeurs, qu'il faut adorer, avec saint Augustin, la conduite de la Providence, qui se joue des projets des hommes, et qui seule peut tirer le bien du mal, puisque l'événement est une preuve indubitable que la réprobation de ce peuple ingrat a été plus utile à l'Eglise que n'eût été sa conversion. Car si tous les Juifs étaient devenus chrétiens, ils auraient été suspects aux gentils auxquels ils devaient rendre témoignage de la vérité des prophéties de Jésus-Christ, rien n'étant plus naturel que de voir des disciples soutenir leur maître. Au lieu qu'étant ses ennemis, ils déposent d'une manière irréprochable en faveur de son Eglise, au même temps qu'ils la rejettent, puisqu'ils conservent religieusement les livres saints où il était prédit qu'elle serait établie et qu'ils ne s'y soumettraient pas (*Aug., de Cons. Evang., lib.* I, *cap.* 14). Et par là nous voyons que la Providence n'a permis qu'ils fussent dispersés dans le monde, qu'afin qu'ils présentassent en tous lieux la justification de notre foi, et la condamnation de leur perfidie : *Gens Judæorum usquequaque dispergitur, ut ubique portet codices sanctos* (*Aug., Ep. ad Volus.*).

Et qu'est-ce qui pouvait relever davantage la puissance et la sagesse de l'Homme-Dieu, que de tirer sa plus grande gloire de ceux mêmes qui y étaient les plus opposés, et d'établir son Eglise par les efforts mêmes qu'ils faisaient pour la détruire? Mais aussi quel sujet pour nous de reconnaissance et d'amour, de voir que par la vertu d'en haut nous tirons notre salut de nos ennemis, et que nous recevons la vérité de la main même de ceux qui nous haïssent?

C'est aussi pour rendre cette vérité toujours constante que Dieu, par un prodige inouï, a conservé les Juifs dans leur ruine plus longtemps que les peuples mêmes qui les ont ruinés; car tous ces anciens peuples si célèbres dans les histoires, se sont éteints, ou du moins se sont confondus les uns dans les autres. On ne voit plus aucun reste de ces peuples tant vantés qui autrefois faisaient retentir le monde du bruit de leur magnificence et de leurs guerres; mais les Juifs, après avoir été la proie de ces fières et anciennes nations, leur ont survécu, et Dieu les conserve dans leur dissipation et dans leur esclavage, afin que leur infidélité confirme notre foi; afin qu'ils nous soient un spectacle perpétuel de la rigueur de ses jugements sur tous ceux qui ne lui seront pas fidèles. Encore une fois, quel plus grand sujet pour nous de reconnaissance et d'amour, et quelle preuve plus éclatante de la vérité de l'Eglise de Jésus-Christ!

2. Mais comme les Juifs, bientôt après la mort de ce Sauveur, périrent suivant sa prédiction avec toutes les marques de la vengeance divine, et que dans la suite ils ont été sans aucun appui dans le monde, bannis et méprisés en tous lieux, quelque grande qu'ait été leur haine contre l'Eglise, ils n'ont pu par eux-mêmes la persécuter que faiblement. Il est vrai que, par les calomnies mêmes des Juifs, les persécutions les plus violentes lui sont venues de la part des païens, qui avaient la force en main, et qui furent poussés à cette injuste violence par différentes raisons : tantôt par l'amour du plaisir et de la licence, qui par un débordement monstrueux faisait alors une partie du culte divin; tantôt par prévention et par intérêt, qui se mêlent dans les affaires de religion, et qui souvent y excitent de grandes tempêtes; tantôt par des raisons politiques, qui animaient les empereurs contre l'Eglise naissante, dans la persuasion où ils étaient que les nouveautés dans la religion ne peuvent être que funestes au repos d'un empire. Mais cette maxime de la prudence et du bon sens n'a lieu que pour les fausses religions. L'établissement de la véritable ne pouvait pas exciter de tels troubles, et ne les excita jamais. Preuve évidente, que ce n'était pas un ouvrage établi *sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu* (I *Cor.* II, 5).

Aussi, dans le temps que les païens persécutaient l'Eglise avec plus de cruauté, elle s'accroissait à leurs yeux par la persécution même. Le feu de la charité descendu du ciel depuis le jour de la Pentecôte n'était pas de nature à pouvoir s'éteindre par le

sang, et la mort d'un seul chrétien donnait la vie à une infinité d'autres (*Tertull.*).

Ici se présente à moi un nombre infini de prodiges, que je n'entreprendrai point de renfermer dans les bornes étroites d'un discours. Je passe rapidement sur les années et sur les siècles, et je me contente de vous dire, qu'après beaucoup de disputes et de violences, les dons du Saint-Esprit répandus sur les chrétiens de Jérusalem, le furent enfin sur les nations infidèles (*Aug., de Civ. Dei, lib.* X). Les fausses divinités s'évanouirent devant le véritable Dieu. Les raisonnements captieux des philosophes montrèrent leur faible. Jésus-Christ fut reconnu par ses propres ennemis, et les auteurs païens en s'efforçant de le décréditer, lui rendirent témoignage. Sa doctrine, ses miracles, la sainteté de sa vie, sa mort et sa résurrection furent comme autant de flambeaux, qui montrèrent à l'univers la nuit obscure, où le paganisme l'avait plongé. La divinité de son Evangile triompha de l'orgueil de l'esprit et de la dépravation du cœur humain. Au milieu d'un empire qui avait assujetti le monde entier et qui se flattait vainement d'être éternel dans sa durée, s'éleva un nouvel empire qui devait subsister dans la ruine de tous les autres, et auquel seul l'éternité est promise. Rome profane vit abolir ses extravagantes superstitions et ses sacrifices impies, et Rome sainte lui succéda pour toujours. Ses empereurs, qui jusqu'alors avaient persécuté l'Eglise, en devinrent les enfants et les protecteurs; et la croix qui avait été l'opprobre de l'univers, fut enfin le plus précieux ornement de leur couronne. Un changement si prodigieux fit assez connaître, que l'Eglise était l'ouvrage de Jésus-Christ, qui avait promis que son Esprit-Saint demeurerait éternellement avec elle : *Alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum.*

Interrompons ici pour un moment le récit des triomphes de l'Eglise, pour faire un retour sur nous-mêmes, et pour reconnaître le bienfait inestimable dont nous sommes redevables à Jésus-Christ.

Nous descendons de ces nations perverties, qui adoraient les ouvrages de leurs mains, et grâces à ce divin Sauveur, nous ne sommes plus dans ces temps d'ignorance brutale où *tout était Dieu parmi les hommes, excepté Dieu seul* (*Bossuet*). A des fables pleines d'extravagance et d'impiété a succédé pour nous la lumière de l'Evangile, et appelés dans l'Eglise nous avons le bonheur d'y être éclairés de la foi, et formés à la vertu. Quelle faute serait donc la nôtre, si après le renversement des idoles de bois et de pierre nous adorions encore les idoles de notre cœur!

Ah! mes frères, qu'il est à craindre qu'il n'y ait encore des païens au milieu même du christianisme. Ceux qui connaissent la vérité et qui la suivent sincèrement, sont en si petit nombre comparés à ceux qui ne la suivent ni ne la connaissent, qu'on peut dire dans notre siècle ce qu'un prophète disait dans le sien, qu'*il n'y a plus de science de Dieu sur la terre.* S'il n'y a plus d'idoles forgées par la seule erreur de l'esprit, il y en a des millions de celles qui sont étroitement unies à la concupiscence; et celles-ci règnent autant dans le monde que les autres y aient jamais régné. Si l'on n'y adore plus un Jupiter, on y adore l'idole de la fortune, et l'opinion qui représente la fortune comme quelque chose de grand, n'est pas moins fausse que celle qui engageait les anciens idolâtres à l'adoration de leur Jupiter.

A Dieu ne plaise, mes frères, que nous soyons, ni vous, ni moi, de ce nombre malheureux. Retirés de l'abîme d'ignorance et d'incrédulité où le péché avait plongé nos pères, et heureusement ramenés au vrai culte, accomplissons-le en esprit et en vérité. Ne suspendons point par notre malice les effets de la médiation du Rédempteur, et n'opposons point un cœur de glace aux ardeurs infinies de sa charité. Car autrement il arriverait que notre vocation à l'Eglise, bien loin d'opérer notre salut, serait pour nous un plus grand sujet de condamnation. Mais revenons aux faits éclatants, dont ce saint jour nous rappelle le souvenir glorieux.

3. Le démon, qui voyait renverser son empire par l'établissement de celui de Jésus-Christ, n'arrêta pas sa malice, et à peine l'idolâtrie fut-elle détruite par la doctrine et par la patience de l'Eglise, que l'hérésie lui succéda (*Rom.* XII, 3). Des esprits curieux, vains et remuants, cherchèrent à se faire un nom parmi les hommes. Incapables de cette sagesse sobre et tempérée, qui nous est prescrite dans les livres saints, ils voulurent mesurer les mystères à leurs faibles conceptions, et, nouveaux philosophes, confondirent la raison avec la foi.

Mais dans cette confusion de sectes qui ont produit tant de divisions scandaleuses, Dieu a toujours conservé à son Eglise les caractères de vérité, que les autres sociétés ne pouvaient prendre. Elle a embrassé tous les temps et tous les lieux. Elle a eu toujours la succession, la chaire de l'unité, l'autorité primitive. Ceux mêmes qui l'ont quittée, l'avaient premièrement reconnue, et, quoi qu'ils fassent, ils ne sauraient se justifier d'avoir innové dans la doctrine, et d'avoir fait contre le précepte de l'Apôtre une criminelle séparation. Si en la quittant ils l'ont diminuée d'un côté, elle s'est étendue de l'autre; elle a toujours augmenté sa lumière et sa piété, pendant que l'on a vu sécher dans des coins écartés les branches séparées de la tige. En un mot les œuvres des hommes ont péri, malgré l'enfer qui les soutenait. Mais l'œuvre de Dieu a subsisté, et l'Eglise, toujours attaquée, jamais vaincue, a triomphé de l'idolâtrie et de l'erreur, parce que Jésus-Christ lui avait promis que son Esprit serait éternellement avec elle : *Ut maneat vobiscum in æternum.*

Elle en triomphe encore de nos jours, et la pieuse postérité célébrera cette victoire, comme la vénérable antiquité a célébré toutes les autres. Il est vrai que le démon

rend encore cette victoire imparfaite, et que voyant l'hérésie détruite dans tous les temples, il empêche qu'elle ne le soit dans tous les cœurs. Mais qu'il fasse tant qu'il voudra de secrètes menées contre l'Eglise, et qu'après l'avoir attaquée, selon sa coutume, en lion par la violence, il l'attaque en dragon par la ruse. Il peut bien la combattre, mais il ne saurait la surmonter. Ou ce qui reste d'obstinés, qui ne se sont réunis à nous que par une conversion simulée, se laisseront fléchir avec le temps; ou s'ils persistent dans leur obstination, leur obstination même servira, selon saint Paul, à faire paraître ceux qui sont fidèles (I *Cor.*, XI, 19). *Tout contribue au bien des élus* (*Rom.*, VIII, 28).

Autre grâce à vous rendre, ô mon Dieu, de nous avoir préservés de l'erreur, où tant de peuples de l'Europe sont enveloppés, et de nous faire vivre dans un royaume catholique où la vérité triomphante se trouve dans un asile assuré. On a beau la combattre, jamais votre Esprit-Saint qui la gouverne, ne la laissera manquer de défenseurs. Outre qu'elle n'a pas besoin d'être défendue: *Non defenditur veritas, sed defendit.* Il faut qu'elle surmonte nos ennemis, afin que nous soyons capables de l'aider à surmonter les siens; et à le bien prendre, le secours que nous lui donnons ne vient que d'elle, et n'est que pour nous. Mais en même temps que n'avons-nous point à craindre, si nous abusons d'une faveur si signalée? En ce cas là, nous augmenterions le nombre de ceux qui font souffrir à l'Eglise de Jésus-Christ de plus cruelles persécutions, que celles que nous venons de décrire.

4. Car à ses ennemis déclarés se sont joints et se joignent encore des ennemis domestiques, qui la combattent dans son propre sein. A la vérité, ils y sont unis extérieurement, mais sous cette uniformité apparente ils cachent une horrible diversité de sentiments, et sous un front baptisé ils portent un cœur impie. Retenus par l'exemple du prince et par la sévérité de ses lois, contraints de passer leur vie avec des gens qui auraient horreur de leurs blasphèmes, s'ils les entendaient, ils s'accommodent au temps et ils satisfont leurs désirs sans troubler personne dans sa créance, parce qu'ils craignent eux-mêmes d'être troublés dans la leur; mais avec cette modération affectée, ils sont dans un anéantissement intérieur de tous les sentiments de religion, ce qui fait qu'en demeurant dans l'Eglise, ils ne reconnaissent ni son autorité, ni la doctrine qu'elle enseigne. Voilà le caractère malheureux de tous ceux que l'oisiveté a rendus esclaves des plaisirs du siècle.

Et savez-vous ce qui les engage dans un si misérable parti? C'est qu'au lieu de consulter la raison, ils se livrent à leurs passions, et qu'après avoir perdu la conscience ils viennent enfin à perdre la foi. L'idée de la volupté présente; le sentiment réel et vif des plaisirs des sens, que la loi de l'Evangile condamne; une infinité de péchés accumulés les uns sur les autres, qui les ont plongés dans la fausse paix; la lecture de livres impies anciens et nouveaux, qui leur ont rempli l'esprit de faux préjugés; la fréquentation de gens corrompus, dont le mauvais exemple les a séduits; plus encore que tout cela, leur vie distraite et dissipée, qui ne leur laisse jamais le loisir de rentrer sérieusement en eux-mêmes, voilà les causes véritables de leur incrédulité. J'atteste ici, sinon le remords de la conscience, qu'ils peuvent avoir étouffé, au moins le sentiment intérieur de leur probité naturelle, et malgré eux il leur répondra que c'est là ce qui les empêche de se soumettre à l'Eglise.

Mais qu'a fait l'obstination des Juifs, la violence des païens, l'erreur des hérétiques, le désordre des libertins, qu'a-t-il fait, que tourner à la gloire de l'Eglise? Ils l'ont confirmée, plus ils se sont efforcés de la détruire; et telle est la conduite adorable de la sagesse divine, que c'est par les infidèles mêmes que les fidèles sont instruits. Nous leur sommes en quelque sorte redevables, car sans eux nous ne connaîtrions pas assez la corruption de notre nature, ni le profond abîme d'où Jésus-Christ nous a tirés. Si sa sainte vérité n'était contredite, nous ne verrions pas la merveille qui la fait subsister parmi tant de contradictions. L'incrédulité des uns humilie les autres, et les rebelles qui s'opposent aux desseins de Dieu, ne servent qu'à faire éclater la puissance par laquelle il accomplit les promesses qu'il a faites à son Eglise.

Après cela, messieurs, qui peut douter que l'établissement de cette Eglise ne soit l'ouvrage de Jésus-Christ, qui lui a envoyé le Saint-Esprit, après avoir été envoyé lui-même par son Père? Or, entre les moyens dont il s'est servi et se sert encore pour affermir cet ouvrage merveilleux, les Pères en remarquent deux principaux. Par le premier il a *confondu la science des sages et réprouvé la prudence des prudents*, en remplissant les apôtres, auparavant faibles et timides, de zèle et de force pour annoncer la vérité. Et si l'on a tant admiré la rapidité des conquêtes des Assyriens, des Grecs, des Romains, on doit bien plus s'étonner que tout l'univers, enveloppé dans les ombres de la mort et plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, ait été la conquête de douze pêcheurs sans science, sans force, sans crédit, sans autorité, mais devenus tout à coup des hommes nouveaux par le feu divin, dont ils ont été embrasés le jour de la Pentecôte. Et ce qui est encore plus étonnant, c'est que de tels hommes aient changé la face du monde et sanctifié le genre humain, en combattant des erreurs autorisées par la créance de tous les siècles, et en prêchant une vie austère à des peuples accoutumés à consacrer leurs vices par l'exemple de leurs dieux (*Aug.*, *Ep.* 3. *ad Volus.*).

Le second moyen, dont le Saint-Esprit s'est servi, a été de remplir les rois, auparavant impies et idolâtres, de piété et de sagesse pour protéger la religion, et ce moyen n'a pas été moins efficace que l'autre : car

les Constantin, les Théodose, les Charlemagne, les rois chrétiens ont peut-être fait autant pour l'Eglise, que quelques-uns d'entre les apôtres; et c'est pour cela qu'il doit y avoir une correspondance mutuelle entre le sacerdoce et l'empire.

Saint Chrysostome, prêchant autrefois le mystère de la Pentecôte en présence de l'empereur et de sa cour, était touché de cette pensée, et la faisait goûter à un auditoire si auguste (*Chrys. serm. de Pent.*). Combien plus se serait enflammé le zèle de cet homme apostolique, s'il eût eu le même bonheur que nous? S'il eût vu l'empereur et les premières personnes de l'Etat, non-seulement remplis de piété pour le Saint-Esprit, mais encore former un Ordre consacré à ce même Esprit, dont ils eussent renouvelé dans ce saint jour la pompeuse cérémonie? Il aurait dit, sans doute, que l'Eglise ne pouvait pas manquer d'être heureuse sous un tel empire, puisque tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus élevé était si étroitement uni à son divin consommateur.

Mais comme ce saint docteur n'introduisait jamais la flatterie dans la chaire de vérité, il aurait averti ces grands hommes, consacrés au Saint-Esprit, qu'il ne leur suffisait pas d'en porter l'image sur leurs habits, s'ils n'en avaient la réalité dans le cœur; n'y d'être distingués par une marque si éclatante, s'ils ne l'étaient aussi par leur vertu. Il les aurait avertis que c'eût été *mentir au Saint-Esprit* (*Act.* V, 3), comme parle l'Ecriture, que de lui rendre leur culte en abusant de ses dons, et qu'ils devaient craindre que Dieu ne leur reprochât cette infidélité à la face de ses anges. Ce qui leur arriverait, si étant, par leur naissance et par leurs dignités, les coopérateurs du Saint-Esprit pour établir l'Eglise, ils se rendaient, par une vie criminelle, les coopérateurs du démon pour la renverser. Peut-être aussi leur aurait-il fait entendre que portant toujours le Saint-Esprit sur le cœur sous la figure d'une colombe, ils devaient toujours en imiter la douceur et la simplicité.

Et ici, messieurs, se présente à moi une question que fait saint Grégoire le Grand sur cette fête. Il demande pourquoi le Saint-Esprit est descendu sur Jésus-Christ sous la figure d'une colombe, et sur les apôtres en langues de feu? Et il répond, que la douceur de la colombe marquait en Jésus-Christ qu'il ne venait pas pour punir les péchés, mais pour les pardonner; au lieu que l'ardeur du feu marquait dans les apôtres, que les pécheurs devaient être enflammés de zèle contre eux-mêmes, et que les péchés que Jésus-Christ pardonnait par la douceur, ils devaient les expier par la pénitence. Instruction importante pour ceux qui croupissent dans l'habitude du péché par une fausse confiance en la miséricorde de Dieu, qui n'agit avec la douceur de la colombe, qu'à l'égard de ceux qui sont tout de feu contre eux-mêmes pour rompre leur habitude.

Nous pourrions demander aussi pourquoi le Saint-Esprit, qui parut comme un feu sur les apôtres, paraît sous la figure d'une colombe sur les chevaliers de son Ordre? Ne serait-ce point, parce que la vertu la plus nécessaire aux ministres de l'Eglise est le zèle de la charité, la fermeté et la vigueur pastorale, qui souvent s'affaiblit en eux par crainte ou par intérêt, au lieu que la vertu, dont les grands du monde ont le plus de besoin, est la douceur et la simplicité? Le courage et l'élévation semblent être inséparables de leur naissance et de leur fortune, mais l'humilité et la douceur ne peuvent leur venir que de la grâce intérieure du Saint-Esprit; et un grand humble est une chose si rare, que c'est pour cela même que saint Paul recommande si expressément qu'on les avertisse *de n'être point orgueilleux* (I *Tim.*, VI, 17).

Toujours est-il certain, que le Saint-Esprit les ayant employés comme les instruments les plus efficaces pour établir l'Eglise, ils doivent répondre à cet honneur en la soutenant par leur protection, et en l'édifiant par leur exemple, afin qu'ils s'y sanctifient eux-mêmes et les peuples avec eux; car les grands, selon l'essence même de la grandeur que Dieu leur a communiquée, se doivent entièrement à l'Eglise, et sans doute ils manqueraient de discernement et de sagesse, s'ils ne faisaient céder leurs titres les plus illustres à celui de ses enfants.

C'est, messieurs, ce que je dois présumer de votre foi, après vous avoir donné une idée du mystère de ce jour dans l'établissement et dans le progrès de l'Eglise depuis la descente du Saint-Esprit. Mais il ne suffit pas d'être dans son sein, il faut savoir encore à quelles conditions nous sommes dignes de porter la qualité de ses enfants, et c'est ce qui me reste à vous dire.

SECONDE PARTIE.

Inutilement serions-nous unis à l'Eglise par la société visible de la foi, si nous ne l'étions encore par le lien invisible de la charité, puisque sans cette union intérieure l'union extérieure ne nous peut sauver. Dès que nous offensons Dieu mortellement nous sommes des membres morts, qui à la vérité tenons toujours au corps de l'Eglise, parce qu'elle n'est pas seulement composée de justes mais de pécheurs, qu'elle attend toujours à pénitence; et dans cet état nous ne participons plus à la vie de ce corps, parce que nous n'avons point la charité, qui en est l'âme, et qui, selon l'apôtre, *est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné* (*Rom.*, V, 5).

L'âme, dit saint Augustin, agit par les sens en donnant la vie à tous, et appliquant un chacun à la fonction qui lui est propre, *vitam dat omnibus, officia singulis.* Le Saint-Esprit en fait de même dans le corps de Jésus-Christ, qui est l'Eglise. C'est lui qui produit la contrition dans les pécheurs, qui ouvre la source des larmes dans les pénitents, qui va de vertu en vertu dans les justes, qui nous aide tous dans notre faiblesse, *qui prie en nous par des gémissements ineffables*; et enfin, dit saint Paul, rien ne

se fait dans ce corps mystique, que par l'opération intérieure de cet Esprit: *Omnia operatur unus atque idem Spiritus* (I *Cor.*, XII, 11).

Vous voyez par là, mes frères, combien il nous importe de participer au mystère de ce jour, je veux dire d'être unis à l'Eglise par la charité. On fait la Pâque quand on reçoit le corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, on fait la Pentecôte quand on reçoit son Esprit; et comme l'Eglise dit anathème à ceux qui ne s'approchent point à Paques de la table où est distribué ce corps précieux, elle condamnerait avec la même sévérité ceux qui ne reçoivent pas son Esprit à la Pentecôte, si elle jugeait de l'intérieur et si elle connaissait aussi bien les uns que les autres.

Or, comme il faut se préparer pour recevoir le corps du Sauveur, il faut aussi se préparer pour recevoir l'Esprit, qu'il lui a plu de nous envoyer; et ces dispositions nous sont marquées dans le mystère même de ce jour, où nous voyons que pour recevoir l'Esprit de Dieu, il faut se défaire de l'esprit du monde, s'en éloigner de temps en temps pour vaquer à la prière, aimer la vérité, et la pratiquer par la charité. Conditions indispensables, qui méritent d'autant plus vos réflexions, que c'est en elles qu'est renfermé tout le fruit que vous pouvez tirer de ce discours.

I. C'est de Jésus-Christ même que nous apprenons que l'esprit du monde est incompatible avec le sien. *Spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere* (*Joan.*, XIV, 17). Je vous donnerai l'Esprit-Saint, disait-il à ses disciples, et en leur personne à tous les enfants de l'Eglise, mais je vous déclare que le monde ne saurait le recevoir. Et en effet celui de Jésus-Christ est un esprit de vérité, de simplicité, de droiture; celui du monde est un esprit de mensonge, de duplicité, de fourberie. Il n'est donc pas possible qu'ils soient ensemble dans un même cœur, et pour mériter de recevoir l'un, il faut nécessairement renoncer à l'autre.

La raison qu'apporte le Sauveur de ce que le monde ne peut pas recevoir le Saint-Esprit, c'est, dit-il, qu'il ne le voit ni ne le connaît : *Quia non videt eum, nec scit eum.* L'expérience ne le prouve que trop, et il n'y a qu'à considérer ce qui se passe dans le commerce du siècle, pour convenir que l'Esprit de Dieu n'y est guère connu, et qu'on ne pense pas même à le connaître. Les amateurs du monde, qui n'ont que des yeux de chair et un cœur corrompu par les passions, ne connaissent et n'aiment que les biens sensibles, et à force de s'y attacher, ils se rendent indignes de recevoir les dons célestes et spirituels. Ils y ont en cela même une opposition formelle, parce que, selon saint Paul, *l'homme animal et charnel n'est pas capable des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu* (1 *Cor.*, II, 14), et que, rejetant ce qu'il ne comprend point, il refuse de le croire, ou comme trop au-dessus de l'homme, ou comme trop au-dessous de Dieu, comme si la gloire de Dieu pouvait se mesurer par la sienne. Mais l'homme spirituel, qui a une juste idée des choses divines, parce que le Saint-Esprit réside en lui, les juge d'autant plus croyables qu'elles le sont moins au sens humain, et par conséquent plus dignes de Dieu.

Or, si l'Esprit de Dieu et l'esprit du monde sont si contraires par leur nature, il s'ensuit nécessairement qu'ils doivent l'être par leurs effets, et c'est la remarque de saint Bernard. Lorsque le prophète Elie, dit ce saint docteur, fut élevé de la terre, il laissa à son disciple Elisée le double esprit qu'il lui demanda comme un gage précieux de son amour. Et Jésus-Christ montant au ciel en promit un pareil à ses apôtres, qu'il leur envoya peu de jours après, Esprit qui leur servit à deux usages, à éclairer leur entendement et à enflammer leur volonté : *Illuminatio intellectus, et purgatio affectus.* C'est ainsi que l'esprit du monde est un double esprit, mais tout contraire à celui du Fils de Dieu, car au lieu que celui du Fils de Dieu éclaire et purifie, celui du monde aveugle et corrompt.

Le Sage nous parle de ce premier effet de l'esprit du monde comme d'un ensorcellement (*Sap.*, IV, 11); car si l'on dit que l'on est ensorcelé quand par l'illusion des sens les choses paraissent autres qu'elles ne sont, l'esprit du monde n'enchante pas moins ceux qui en sont animés, puisqu'il leur fait prendre *le bien pour le mal et le mal pour le bien* (*Is.*, V, 20), suivant la parole d'un prophète.

Il leur fait prendre le bien pour le mal par les ténèbres dont il le couvre : *Obscurat bona;* et c'est pour cela qu'au jugement des mondains, l'humilité, qui par la crainte et l'éloignement qu'elle inspire pour les premières places, ne peut être qu'une grandeur d'âme, passe pour une bassesse de cœur; et que l'amour de la retraite, où l'âme chrétienne s'élève au-dessus d'elle-même, pour s'unir à Dieu et converser avec les anges, passe parmi eux pour une humeur mélancolique et sauvage.

Après avoir fait prendre le bien pour le mal par les ténèbres dont il le couvre, il fait prendre le mal pour le bien par la fausse lumière qu'il y répand. C'est pour cela que dans le monde le libertin passe pour un homme agréable, et l'impie pour un esprit fort; que le vindicatif est mis au nombre des généreux, et le téméraire au rang des hardis; que l'avare est appelé un habile économe, et le présomptueux un homme qui sait tenir son rang, donnant ainsi de beaux noms à de mauvaises choses, et mettant les crimes les plus énormes sur le trône de la vertu. Ce qui montre évidemment qu'au lieu que l'Esprit de Dieu fait voir les choses comme elles sont, l'esprit du monde les fait prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

Ajoutez à cela que cet esprit du monde réprouvé corrompt les affections du cœur, en répandant des dégoûts et des amertumes sur toutes les pratiques de piété, et en versant de

fausses douceurs sur tout ce que le monde nous engage à faire de plus pénible. De là vient qu'une heure de lecture de la parole de Dieu cause des ennuis infinis, et que passer les journées entières à la lecture des méchants livres est un divertissement que l'on ne voudrait jamais interrompre. Donner le matin et le soir une heure seulement à la prière paraît une pénitence trop longue, et les nuits d'hiver sont trop courtes pour les divertissements mondains. Une vie si déréglée ne rebute personne, parce que comme l'Esprit de Dieu rend le joug de Jésus-Christ léger et le joug du monde insupportable, l'esprit du monde allège le joug du monde et appesantit le joug de Jésus-Christ, en quoi consiste la grande corruption des mœurs, qui vient sans doute de l'incompatibilité de ces deux esprits.

2. Ah! qu'il est difficile de vivre au milieu de la cour et du monde, et de n'en pas suivre l'esprit! Un des plus excellents moyens de s'en garantir est de s'en éloigner, du moins de temps en temps; car après l'ascension du Sauveur les apôtres se retirèrent pour attendre l'effet de la promesse du Père, qu'ils avaient entendue de la bouche du Fils, et par le baptême de la pénitence, ils se préparèrent au baptême du Saint-Esprit : *Baptizabimini Spiritu sancto non post multos hos dies;* par une prière pleine de foi, ils attirèrent sur eux la plénitude des dons qu'ils ont ensuite communiqués à toute l'Eglise : *Erant perseverantes unanimiter in oratione.*

Pour participer à ces dons inestimables, la retraite est donc nécessaire, car il est certain que nous étant secourable contre la faiblesse de nos sens et la légèreté de notre imagination, nous pouvons y vaquer plus facilement au service de Dieu, méditer sa parole dans les Ecritures, lui exposer nos besoins dans une prière fervente, faire taire en nous le tumulte des passions, acquérir cette tranquillité d'âme figurée par le repos des apôtres, qui reçurent le Saint-Esprit étant assis : *Replevit totam domum ubi erant sedentes.* Avantage que l'on ne saurait trouver dans le commerce du monde, qui est encore plus dangereux que l'on ne dit et que l'on ne pense, et ceux mêmes qui le connaissent et qui le haïssent, ne sont pas à couvert de ses traits.

3. Ce n'est pas tout. Pour célébrer dignement la Pentecôte, en devenant de véritables enfants de l'Eglise, il faut entendre et aimer la vérité, afin que nous recevions l'effet de cette parole du Fils de Dieu : *Quand l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité : Cum venerit Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem.* Toute vérité du salut a été enseignée aux apôtres pour être consignée à l'Eglise, parce que la religion chrétienne a eu d'abord toute sa perfection aussi bien que l'univers.

Il n'appartient pas à l'homme superbe d'y rien ajouter de nouveau. Tout ce qui s'élève de soi-même, qui prend sa naissance dans l'opinion humaine, et qui ne vient pas en vertu des promesses que Dieu a faites à son Eglise, est en horreur aux véritables chrétiens. Or, c'est le Saint-Esprit qui nous donne l'intelligence et l'amour de la vérité, et une marque infaillible qu'on ne l'a point reçu, c'est quand on n'aime point cette vérité, que lui-même nous enseigne dans l'Ecriture et dans la tradition, et qu'il nous fait annoncer par la bouche de ses ministres.

Hélas! c'est parmi les grands et les heureux de ce monde qu'elle devrait être plus protégée, et qu'elle a toujours trouvé plus d'opposition. Ils l'aiment bien quand elle luit, mais ils la haïssent lorsqu'elle reprend. Ils veulent bien donner une favorable attention à la morale la plus rigide, tant qu'elle n'est débitée qu'en général, et qu'ils en font une application arbitraire, mais aussitôt qu'elle leur est appliquée, et qu'ils trouvent qu'elle les contredit dans leurs intérêts et dans leurs plaisirs, les maximes les plus communes leur paraissent trop fortes, et le prédicateur ou le confesseur qui leur parle comme saint Paul *dans la sincérité de Dieu*, sans crainte et sans intérêt, est bientôt accusé d'imprudence ou de trop de sévérité.

Qu'il me soit néanmoins permis, messieurs, de vous le dire pour votre salut, sans blesser le respect qui est dû à votre rang et à vos personnes. Cette opposition secrète à la vérité qui vous condamne, vous en éloigne de plus en plus. Elle effraie les hommes avares et ambitieux qui ont besoin de vous, et vous attire ce grand nombre de flatteurs qui vous rendent *sages à vos propres yeux et prudents en vous-mêmes* (*Is.*, V, 21), jusqu'à faire passer vos vices pour des vertus. La seule chose qui manque à ceux qui ne manquent de rien est un homme fidèle qui leur dise la vérité; c'est cet homme juste que désirait le prophète, qui le reprît en miséricorde, et qui dans le besoin le corrigeât sévèrement : *Corripiet me justus in misericordia, et increpabit me* (*Ps.* CXL), et ne le point avoir, ou lui fermer la bouche quand on l'a, c'est, dit saint Augustin, un des plus terribles effets de la colère de Dieu : *Hæc est ira Dei magna, ut desit correctio, et adsit adulatio.* Oh! qu'il est à craindre que ceux qui ne désirent point connaître la vérité, qui ne la cherchent point dans la lecture des livres saints où l'Esprit de Dieu nous l'a révélée, qui ne la consultent point avec les sages, qui ne s'y rendent point, quand elle leur est dite par des ministres pieux et désintéressés, qu'il est à craindre que ceux-là ne soient punis par la malheureuse facilité qu'ils auront toujours à écouter le mensonge!

4. Mais non-seulement il faut l'entendre et la recevoir, cette vérité, il faut encore la pratiquer, comme le veut saint Paul, par la charité : *Veritatem facientes in charitate* (*Ephes.*, IV, 15), et voilà ce que firent les apôtres et les premiers chrétiens. Il n'y en eut pas un seul de l'un et de l'autre sexe qui ne reçût le Saint-Esprit à la Pentecôte, et qui, après l'avoir reçu, n'en suivît les douces impulsions avec une docilité merveilleuse : *Erunt omnes docibiles Dei.* Mais de

nos jours très peu le reçoivent ; ce qui prive l'Eglise des grands exemples de vertu, qui la rendaient autrefois si sainte, et nous en trouvons la raison dans cette maxime de saint Grégoire, pape : *Ubi Spiritus est operatur magna; ubi renuit operari, non est*, quand le Saint-Esprit possède un cœur, dit ce Père, il n'y est jamais oisif; car le Saint-Esprit n'est qu'amour, et comme le propre de l'amour est d'agir, il y opère infailliblement de grandes choses : *Ubi spiritus est operatur magna;* mais s'il n'y fait rien, il faut conclure qu'il n'y est pas : *Ubi renuit operari, non est.*

Et pour le prouver par l'exemple même de la Pentecôte, que ne vit-on pas dans Jérusalem, après que les apôtres et les disciples eurent reçu le Saint-Esprit? Que ne vit-on pas dans l'Eglise, et au temps de cet événement mémorable, et dans les siècles heureux qui l'ont suivi? Quel changement dans les pécheurs, et quelle ferveur dans les justes ! Presque tous se sanctifiaient, parce que cet Esprit opérait en eux tous ces effets admirables, que saint Bernard a exprimés par ces paroles : *Ad usum, ad miraculum, ad salutem, ad auxilium, ad solatium, ad fervorem* (*Bern. serm.* 3, *in festo Pent.*, *n.* 8). Entrez avec moi dans la pensée de ce Père, elle mérite d'être mise dans tout son jour, et pour peu que nous ayons de sensibilité, nous en serons touchés ou confondus.

Les premiers chrétiens reçurent le Saint Esprit, non-seulement pour la conservation et le bon usage de la vie naturelle, commune aux bons et aux méchants : *Ad usum*; non-seulement pour faire des miracles qui, en renouvelant la mémoire de ceux qui avaient paru au temps des prophètes, montraient évidemment que le Dieu qui avait fait les anciens, était le même qui faisait les nouveaux : *Ad miraculum*; mais il leur fut donné principalement pour les sanctifier : *Ad salutem.* Comme le pécheur, qui recevait cet Esprit, ne lui résistait pas, c'est par lui qu'il se convertissait. Le libertin renonçait à ses faux raisonnements; la femme mondaine à ses attachements criminels, le publicain à son trafic illicite. Et comme le juste, auquel cet Esprit était donné, en suivait tous les mouvements, c'est encore par lui qu'il opérait son salut. Celui qui secourait les pauvres n'avait en vue que la charité. Celui qui instruisait les peuples détournait ses yeux de la vanité (*Psal.* CXVIII, 37; *Act.* II, 43); celui qui était en retraite dans sa maison, faisait de sa maison un temple, et celui qui allait au temple y persévérait dans la prière et dans la fraction du pain : *Ad salutem.*

Ce n'est pas assez. Dans le temps d'une persécution pareille à celle que je vous ai représentée, il fallait donner du secours à l'Eglise, parce que l'homme seul ne pouvait pas soutenir la guerre que lui faisait le *fort armé.* Les martyrs avaient besoin d'être fortifiés contre la rage des païens, les vierges contre la révolte des sens, les habitants des déserts contre les attraits du monde. Mais l'Esprit-Saint étant venu à leur secours, les Etienne et les Laurent n'ont point tremblé, les Thècle et les Cécile ont remporté des triomphes, les Paul et les Antoine ont tenu ferme contre les horreurs de la solitude : *Ad auxilium.*

Et parce qu'il n'était pas possible qu'un peuple persécuté ne fût quelquefois affligé, pour le sanctifier dans l'affliction, il fallait lui donner un esprit qui le consolât. C'est pour cela qu'il y avait tant de chrétiens dans l'exil, dans les prisons, sur les roues, parce que l'Esprit consolateur se trouvant partout, ils étaient à l'épreuve des plus longues et des plus rudes persécutions, en quelque lieu qu'ils fussent : *Ad solatium.*

Mais de crainte que leur ardeur ne se ralentît enfin, le Saint-Esprit leur était donné pour les encourager de plus en plus : *Ad fervorem.* Et en effet, quelle ferveur les premiers chrétiens ne faisaient-ils point paraître, quand on les conduisait au supplice, tout comblés de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir le dernier opprobre pour le nom de Jésus-Christ (*Act.*, V, 41) ! Quelle ferveur dans les lieux saints, lorsque, sortant comme des lions de la table sacrée, ils respiraient, pour ainsi dire, un feu qui mettait tous les démons en fuite! C'est une expression de saint Chrysostome (*Chrys.*, *hom.* 46 *in Joan.*). Quelle ferveur dans la prière, lorsqu'après y avoir passé la nuit, ils se plaignaient contre le soleil, qui par sa lumière importune venait en interrompre le cours, en dissipant les ombres et en troublant le silence qui leur inspirait le recueillement ! Il n'y avait pas alors tant d'âmes tièdes que nous en voyons aujourd'hui, parce que personne n'éteignait l'Esprit de ferveur. La tristesse du siècle n'opérait point la mort, parce que personne ne contristait l'Esprit de consolation (I *Thess.*, VII, 19). Les péchés de faiblesse n'étaient pas si communs parmi eux qu'ils le sont parmi nous, parce que personne n'affaiblissait l'Esprit de force (I *Cor.*, VII, 10).

Il s'en faut donc bien que l'on vive aujourd'hui dans l'Eglise comme l'on y vivait alors : ce qui nous fait juger que la plupart des chrétiens, étant dans une oisiveté monstrueuse et dans un honteux relâchement, le Saint-Esprit n'est point en eux : *Ubi renuit operari, non est.* Alors, tous déclaraient hautement avec l'Apôtre qu'*ils n'avaient pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit de Dieu.* C'était là leur devise ; c'est à cette marque qu'on les reconnaissait; et aujourd'hui, combien y a-t-il de pécheurs qui renoncent ouvertement à l'Esprit de Dieu pour se faire un faux honneur de n'agir que par l'esprit du monde; qui demeurent toujours endurcis, obstinés, inflexibles; qui paraissent incapables d'aucun sentiment de religion ; qui donnent tout à la nature et qui vivent comme s'il n'y avait point de Dieu !

Parmi ceux qui sont sensibles aux vérités de la religion, il y en a beaucoup dont la piété est peu éclairée et dégénère quelquefois en illusion. S'ils prient un jour, ils en pas-

sent plusieurs sans s'acquitter de ce devoir indispensable ; et le canal des dons du Saint-Esprit étant fermé par le défaut de la prière, ils cessent de les recevoir. S'ils font quelque lecture, elle est mal choisie ou gâtée par la distraction; souvent même ils n'en font aucune. Quand ils donnent l'aumône, est-ce dans toute l'étendue du précepte? Et quand ils pratiquent la modestie et l'humilité, n'y entre-t-il jamais aucune vue de fortune?

Ah ! mes chers auditeurs, pensons-y tous tant que nous sommes, et considérons, pour nous animer, que le même Esprit qui forma l'Eglise le jour de la Pentecôte, la conduit encore aujourd'hui et y répand ses dons ineffables. Pourquoi n'en profiterions-nous pas comme tant d'autres en ont profité? Non-seulement nous le devons, mais nous le pouvons, puisque cet esprit, en nous inspirant l'amour du bien, nous donnera la force de le pratiquer si nous l'invoquons avec foi et persévérance, surtout si nous nous assemblons souvent dans l'église pour y prier en commun, à l'exemple des apôtres, des disciples et des saintes femmes, qui, dans l'attente de ce divin Esprit, priaient tous en un même lieu : *Erant perseverantes unanimiter in oratione* (*Act.*, I, 14); car la prière des chrétiens assemblés, dit Tertullien, *fait toujours à Dieu une violence agréable* à laquelle il ne résiste point.

Nous le devons encore pour honorer l'Eglise notre mère, et nous l'honorons en nous réunissant tous dans son sein, parce que, dit saint Chrysostome, l'assemblée des fidèles est comme la robe dont elle se pare les jours de fête : *Est Ecclesiæ vestis astantium multitudo;* et plus l'assemblée est considérable, plus est riche et précieuse la parure de cette chaste épouse de l'Agneau.

A cela saint Chrysostome ajoutait, en prêchant dans la célèbre occasion que j'ai citée, que jamais il n'avait vu l'Eglise parée plus magnifiquement qu'elle l'était ce jour-là, parce qu'au delà du grand nombre de fidèles qui l'entendaient, l'empereur même, qui était présent, faisait l'ornement le plus pompeux de la robe nuptiale de cette épouse divine. Et quel honneur pour elle, disait-il, de voir le fils de Théodose le Grand, père d'un autre Théodose, déposer sa majesté souveraine aux pieds des autels pour devenir l'humble adorateur de nos mystères! *Adest Theodosii filius, pater Theodosii, regiæ potestatis in ecclesia fastum non agnoscens. Foris arma, intus mysteria.*

Nous n'avons, messieurs, qu'à changer ces noms augustes, et nous admirerons à notre tour la magnificence de l'épouse de Jésus-Christ au jour de sa principale fête. Pour l'honorer, Louis le Grand, fils de Louis le juste et père d'un autre Louis, est ici présent avec la maison royale. Celui devant qui la terre tremble, tremble lui-même en présence de nos mystères. En entrant dans le lieu saint il a oublié les titres de conquérant, d'invincible, de pacificateur, pour ne se souvenir que de la qualité de fils aîné de l'Eglise.

Sire, celle-là ne cède point aux autres, et les autres seraient défectueuses sans celle-là. Aucun roi ne la prend que vous, parce que aucun ne fait tant que vous pour l'Eglise. Dans les autres royaumes elle est au milieu de ses ennemis, mais la France est son asile depuis que Votre Majesté y a rendu la religion aussi unique que l'autorité. Etrangère par toute la terre depuis qu'elle a perdu la présence de son Epoux, elle trouve dans vos Etats comme un avant-goût de sa patrie.

Ah! Sire, quel honneur pour Votre Majesté, que l'Esprit de Dieu, voulant se servir des rois pour établir et pour maintenir son Eglise, vous ait choisi par préférence à tous les autres, pour en être le plus zélé protecteur et pour y faire au dehors, par votre puissance, ce qu'il y fait invisiblement par sa grâce! C'est à lui que vous devez votre zèle, et c'est à votre zèle, que lui, qui vous fait régner, a attaché la gloire de votre règne.

La plus solide, c'est qu'il vous ait distingué, par une élection d'amour, de tant de rois qui ont accompli sa volonté sans la connaître et sans l'aimer, et que tout ce qu'il fait par vous pour l'avantage de l'Eglise, soit en même temps pour le vôtre.

Votre Majesté, Sire, connaît trop bien le prix d'une telle grâce, pour ne la pas conserver, et l'Eglise qui vous regarde comme le premier et le plus cher de ses enfants, qui vous aime comme vous l'aimez, ne cesse point de prier son divin Epoux, que vous soyez l'objet éternel de ses miséricordes.

Elle vous exhorte aussi, en reconnaissance de l'honneur qu'elle reçoit de vous au jour de sa fête, de profiter de tant de dons, dont le Saint-Esprit vous a comblé; elle vous exhorte, Sire, d'enflammer de plus en plus dans votre cœur royal cette foi que vous avez étendue dans tous les lieux de votre obéissance; cette piété que vous inspirez à votre cour; cet amour de vos peuples, à qui Votre Majesté vient de donner la paix par bonté, par religion, par délicatesse de justice; cette humilité sincère qui vous fait mettre tous les jours votre *couronne au pied du trône de l'Agneau*, pour ne rapporter qu'à sa gloire la sagesse de vos conseils et le fruit de vos triomphes.

L'Eglise exhorte enfin Votre Majesté, Sire, de faire toujours régner Dieu dans votre cœur, pour être toujours, selon le cœur de Dieu, et de le faire toujours régner dans votre royaume, afin qu'il vous fasse régner éternellement dans le sien. C'est ce que je vous souhaite, etc.

SERMON LVII.

De la visitation de la sainte Vierge.

Exsurgens Maria abiit in montana cum festinatione in civitatem Juda, et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie partit avec promptitude, et s'en alla au pays des montagnes de Judée dans une ville de la tribu de Juda, et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth (*S. Luc, ch.* I, 39).

Je sais, mes frères, que les vierges ont toujours été le premier objet de la sollici-

tude des pasteurs de l'Eglise, et que les plus anciens Pères en ont parlé comme de la partie du troupeau de Jésus-Christ la plus illustre et la plus digne de leur vigilance apostolique. Mais vous savez aussi que nulle vigilance n'a égalé, à l'égard de ces chastes épouses de l'Agneau, celle du saint évêque de Genève, puisque, tout occupé qu'il était à combattre l'erreur des hérétiques dans la dispute et le relâchement des catholiques dans la chaire, à instruire les particuliers par ses lettres et le public par ses livres, il a étendu son zèle sur la direction singulière des vierges. Il s'y est même tellement signalé, que non content d'en sanctifier quelques-unes par ses conseils et par son exemple, il en a établi un ordre, qui, par la bonne odeur qu'il répand dans notre siècle, sert comme d'antidote contre la corruption de tous les siècles à venir.

Cependant, mes chères sœurs, tout zélé que votre bienheureux père était pour vous, on dirait qu'il a plus pensé à nous qu'à vous-mêmes, quand il a consacré votre ordre au mystère de la Visitation. Il pensait bien plus à nos sorties qu'à votre clôture, quand il vous a fait célébrer la première sortie que fit la sainte Vierge pour aller sur les montagnes de la Judée; il pensait bien plus à nos visites qu'à votre solitude, quand il vous a inspiré de la dévotion pour la célèbre visite qu'elle fit dans la maison de Zacharie; il pensait bien plus à nos conversations qu'à votre silence lorsque, entre tant de solennités où la Mère de Dieu fait profession de ne rien dire, il a choisi celle, où en saluant Elisabeth elle prononça tant d'oracles.

Ce mystère n'est à vous que par opposition, au lieu qu'il est à nous par ressemblance et par conformité. Marie sort, nous sortons, et vous êtes renfermées; Marie visite, nous visitons, et vous n'allez nulle part; Marie parle, nous parlons, et vous méditez. Encore une fois, ne dirait-on pas que votre saint fondateur pensait plus à nous qu'à vous-mêmes?

Mais nous pouvons dire, sans crainte de nous tromper, que comme la charité n'a point de bornes, il pensait à vous et à nous.

Il pensait à vous; car, en consacrant votre ordre au mystère de la Visitation, il a voulu vous apprendre que la clôture, la retraite et le silence doivent être le partage des vierges de Jésus-Christ, et qu'il n'appartient qu'à une vertu aussi solide que celle de Marie de sortir, de visiter et de parler.

Il pensait à nous; car en rendant ce mystère plus célèbre dans l'Eglise, il a voulu nous y rendre plus attentifs pour nous obliger de régler nos sorties, nos visites et nos conversations sur celles de la sainte Vierge.

C'est, me chères sœurs, la part que vous avez dans le mystère de ce jour. Mais puisque nous y avons aussi la nôtre, ne désapprouvez pas qu'en parlant pour vous, je parle pour le reste de mes auditeurs. Comme saint Paul se trouvait autrefois redevable aux Grecs et aux Barbares, aux savants et aux ignorants (*Rom.*, I, 14), je me trouve redevable aujourd'hui à ceux qui sont hors du monde et à ceux qui sont dans le monde, et à l'exemple de ce grand apôtre, je suis obligé de me faire *tout à tous, pour tâcher de les sauver tous* (I *Cor.*, IX, 22). Je veux donc *parler de la sagesse parmi les parfaits*, et *enseigner les voies de Dieu aux pécheurs*, *afin qu'ils se convertissent à lui* (I *Cor.*, II, 6; *ps.* L, 15).

Quand je découvrirai les routes sublimes des parfaits, les pécheurs y trouveront leur avantage : mais aussi les parfaits ne risqueront-ils point pour leur vertu en voyant les routes malheureuses des pécheurs ? Non, non, mes chères sœurs, ne craignez rien des désordres que j'ai à décrire. Les exemples à fuir frappent bien plus que les exemples à imiter : la manière profane dont vous verrez que l'on sort dans le monde vous confirmera dans la clôture; les visites inutiles que l'on y rend tous les jours vous feront mieux goûter les douceurs de la vie retirée; les conversations dangereuses qui y règnent vous feront mieux connaître les avantages du silence et de la méditation.

Trois vérités importantes, qui vont faire le sujet de ce discours, renfermé dans les paroles de mon texte. Marie sort : *Abiit in montana;* et pour ne nous point exposer à l'occasion du péché, il faut que nous sortions comme elle : première vérité. Marie visite : *Intravit in domum Zachariæ;* et pour ne pas perdre un temps qui nous doit être précieux pour le salut, il faut que nous rendions nos visites comme elle; seconde vérité. Marie parle : *Et salutavit Elisabeth;* et pour édifier notre prochain, il faut que nous parlions comme elle; troisième et dernière vérité.

Vierges séparées du monde, vous en serez édifiées; chrétiens engagés dans le monde, si vous n'en êtes touchés, vous en serez confondus. Mais avant que de vous instruire les uns et les autres sur les moyens d'imiter Marie, parlons-lui comme cet ange qui sortit du ciel pour la saluer, et disons-lui avec une humble confiance : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On trouve des périls, dit saint Paul, dans la solitude et dans la ville : *Periculis in civitate, periculis in solitudine* (I *Cor.*, XI, 26). Mais l'expérience nous apprend qu'il y en a bien plus dans la ville que dans la solitude; et ce n'est pas sans raison que l'épouse des Cantiques, qui est la figure de l'âme chrétienne, craignait si fort de la quitter, et prenait tant de précautions contre les dangers où ses sorties l'exposaient. Je suis en sûreté dans ma retraite, disait-elle, parce que j'y suis avec mon époux, et qu'à la faveur de ses lumières j'y découvre tous les piéges que peuvent me tendre mes ennemis; mais je crains tout en la quittant. Comme il est ennemi des sorties, je n'oserais me promettre de le trouver dehors, et quand il faut nécessairement que je sorte, combien serais-je redevable à celui qui me donnerait les

moyens de le trouver : *Quis mihi det, ut inveniam te foris* (*Cant.*, VIII, 1)?

Il faut pourtant, mes frères, qu'il ne soit pas impossible de l'y trouver, puisque Marie, dont les sorties ne peuvent être téméraires, sort aujourd'hui, et qu'il n'est pas croyable qu'en sortant elle ait exposé sa vertu; mais qui nous le découvrira : *Quis mihi det, ut inveniam te foris?* Ce sera Marie elle-même, et sans doute nous sortirons sans danger, si nous ne sortons que par le mouvement du Saint-Esprit qui la tire de sa retraite.

Elle sort de Nazareth pour aller sur les montagnes de la Judée, et il est visible qu'elle n'entreprend ce voyage que par le mouvement de l'Esprit-Saint, dont elle est remplie, puisque les enfants de Dieu n'agissent que par le mouvement de cet Esprit. C'est lui qui les anime et qui les guide ; et l'obéissance qu'ils rendent à ses impressions, distingue, selon l'Apôtre, les enfants des esclaves et les vrais des faux dévots : *Quicumque Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei* (*Rom.*, VIII, 14) ; car cet Esprit, dit saint Thomas, est aussi bien le guide qui les conduit et le directeur qui les règle, que le principe qui les fait agir. Or, s'il est le guide des enfants de Dieu, à plus forte raison l'est-il de la Mère de Dieu dans cette sortie édifiante, qui doit être le modèle des nôtres. Nous en avons une preuve convaincante dans les paroles de l'ange qui lui est envoyé du ciel et qui lui propose deux mystères auxquels elle a, par son état, une opposition invincible à toute autre vertu qu'à celle de l'Esprit de Dieu même.

Il venait de lui proposer le décret par lequel un Dieu avait résolu de la choisir pour sa Mère; mais elle avait trouvé dans sa résolution à demeurer vierge une opposition si formelle à ce décret, qu'elle l'avait d'abord marquée par sa réponse : *Quomodo fiet istud* (*Luc.*, I, 34)? Comment accorder, dit-elle à cet ange, la proposition que vous me faites avec la résolution que j'ai prise? Vous me parlez de maternité, et je fais profession de virginité; vous me parlez d'un décret immuable, et je suis liée par un vœu qui ne change point. Accordez ces contrariétés, et je consens à l'offre que vous me faites. Oui, Vierge sainte, Dieu les accordera. Vous serez vierge, comme vous l'avez résolu; vous serez mère, comme le conseil de Dieu l'a déterminé, et le Saint-Esprit sera l'auteur de ces divines alliances : *Spiritus sanctus superveniet in te.* Remarquez cette expression, mes frères : *Superveniet*, il descendra d'en haut, il viendra du ciel, il surviendra dans vous comme supérieur; ce qui vous oblige de lui être soumise et de régler votre conduite par ses ordres. C'est lui qui formera le corps du Fils que vous concevrez; c'est lui qui créera son âme; c'est lui qui unira cette âme et ce corps à la personne divine du Verbe qui vous a choisie pour sa Mère : *Spiritus sanctus superveniet in te.* Vous voyez, mes frères, que l'opération du Saint-Esprit est expressément marquée dans ces paroles, et c'est par l'impression de ce même Esprit qu'elle est suivie de l'obéissance de Marie, qui se déclare servante du Seigneur, et qui consent qu'il lui soit fait selon sa parole.

Mais aussitôt après, l'ange lui propose un second mystère, qui devient l'objet d'une seconde opposition. Il lui apprend qu'Elisabeth, sa parente, a conçu depuis six mois un fils qui lève l'opprobre de sa stérilité et qui va faire la joie de sa vieillesse. Alors, Marie se sent pressée, d'un côté de sortir pour aller féliciter cette mère d'une fécondité si glorieuse, et de l'autre, elle se sent retenue par la crainte de s'exposer trop en sortant. Comme il lui semblait, lorsque l'ange lui annonçait le mystère de l'incarnation, qu'il était impossible qu'une même personne fût mère et vierge tout ensemble ; quand il lui annonce le mystère de la visitation, il lui semble qu'il est indécent à une vierge de sortir. Mais le même Esprit, qui a surmonté sa résistance dans le premier mystère, la surmonte encore dans le second, puisqu'il la tire de sa retraite et qu'il la conduit sur les montagnes de la Judée : *Exsurgens Maria abiit in montana cum festinatione.* Et pour prouver que c'est lui qui la fait sortir, je n'ai qu'à vous faire considérer cette élévation et cette promptitude de Marie que l'évangéliste n'a pas exprimée en vain dans ces paroles : *Exsurgens cum festinatione.*

Pour commencer par l'élévation, je remarque que le propre de cet Esprit est de conduire les âmes par des voies sublimes, et que, comme il vient du ciel, il les élève et leur fait prendre les routes du ciel. Le Père communiquant au dedans son essence divine à son Fils dans sa génération éternelle, reprend en quelque manière cette essence avec toutes ses perfections, en produisant avec le Fils la personne du Saint-Esprit ; en telle sorte, que son sein est comme un océan, qui, après avoir poussé un flot vers le rivage, en pousse un second pour y faire rentrer le premier. Ainsi, quand le Saint-Esprit se communique au dehors, il devient le principe de deux mouvements différents : par le premier, il entre dans les âmes saintes, et par le second, il les fait rentrer en lui-même. Par l'un, il descend jusqu'à elles, et par l'autre il les élève jusqu'à lui. Il est donc certain qu'étant descendu dans Marie de la manière dont l'ange vient de lui parler : *Superveniet in te;* c'est lui qui l'élève ensuite sur ces montagnes de la Judée, que de savants interprètes regardent comme la figure de la sublimité de ses pensées et de la hauteur de sa contemplation : *Abiit in montana.* Elle s'élève toujours vers Dieu, parce l'Esprit qui la pousse ne peut la conduire qu'à Dieu. Et ne fallait-il pas, dit saint Ambroise, que celle qui était remplie de Dieu s'élevât toujours : *Quo enim Deo plena, nisi ad superiora conscenderet* (*Ambr., in hunc loc.*)?

Ne sortons jamais, chrétiens, que sous la conduite de ce guide ; et conservant une forte inclination pour la retraite, attendons

qu'on nous fasse violence pour la quitter. Les apôtres étaient destinés à sortir pour porter la lumière de l'Evangile dans toutes les parties de la terre, et ils n'avaient rien à craindre de leurs sorties, puisque Dieu en étant l'auteur, il s'engageait à les protéger. Ils attendirent néanmoins que le Saint-Esprit descendît sur eux et que son feu divin les enlevât du lieu où ils étaient assemblés (*Act.*, II, 2). Les quatre animaux mystérieux d'Ezéchiel, figure des quatre évangélistes, étaient obligés de sortir pour exercer leur ministère; mais ils ne marchaient, dit l'Ecriture, qu'*à mesure que le mouvement de l'Esprit les faisait marcher* (*Ezech.*, XII).

Si vous suiviez ce mouvement, mes frères, vous ne sortiriez jamais, ni pour pratiquer le siècle pervers, puisque cet Esprit l'a maumaudit tant de fois dans ses oracles; ni pour assister aux spectacles profanes, puisque cet Esprit les condamne; ni pour vous familiariser dans les compagnies suspectes, puisqu'il en inspire l'éloignement; ni pour satisfaire votre orgueil et votre sensualité, puisqu'il vous prescrit la modestie et la tempérance (*Rom.*, XIII, 14). Mais vous vous contenteriez de sortir pour vaquer à vos affaires légitimes, pour remplir les devoirs et les bienséances de votre état, pour vous appliquer aux œuvres de miséricorde, pour vous élever à Dieu par la prière, dont le propre est d'attirer la grâce, sans laquelle vous ne pouvez rien : *In montana.* Si c'est l'Esprit de Dieu qui m'a fait monter dans cette chaire, je n'y serai animé que du zèle de votre salut; et si c'est lui qui vous a conduits dans cette église pour entendre sa parole, vous n'y serez venus par aucun motif humain. Car, lorsque l'Esprit de Dieu nous conduit sur les montagnes, ce n'est jamais pour nous jeter dans les précipices qui les environnent : lorsqu'il nous conduit dans les lieux saints et qu'il nous fait entreprendre des actions saintes, ce n'est uniquement que pour nous sanctifier; et si le contraire arrive, il faut s'en prendre à ce penchant malheureux qui nous courbe vers les créatures et vers nous-mêmes, quand ce divin Esprit veut nous élever.

J'ai dit encore que la promptitude avec laquelle la sainte Vierge va visiter Elizabeth est une nouvelle marque qu'elle ne sort que par le mouvement de l'Esprit de Dieu, qui est toujours prompt. Outre la véhémence avec laquelle il descendit sur les apôtres, outre l'impétuosité avec laquelle il entraînait le char d'Ezéchiel, les écrivains sacrés nous fournissent ailleurs des exemples de sa promptitude. S'il se communique à Balaam pour lui faire bénir les Hébreux que ce prophète avait résolu de maudire, il entre en lui avec violence : *Irruente in se Spiritu Dei* (*Num.* XXIV, 2); s'il se communique à Samson pour lui donner la force de déchirer le lion qui l'allait dévorer, c'est avec la même vitesse : *Irruit Spiritus Domini in Samson, et dilaceravit leonem* (*Jud.*, XIV, 6); s'il se communique à Saül pour en faire un prophète et un homme nouveau, il s'élance sur lui : *Insiluit in eum Spiritus Domini* (I *Reg.*, X, 10).

Et je n'en suis pas surpris; car, si je considère la procession éternelle de l'Esprit-Saint, je trouve qu'il est comme un feu et je l'infère de la notion que nous en donnent les théologiens après l'Ecriture. Le Père, disent-ils, contemplant son essence, engendre le Fils qui en est l'image parfaite; et parce que cette image est d'une beauté infinie, il l'aime d'un amour infini. Ce n'est pas tout : le Père, engendrant le Fils, lui communique une volonté féconde et ardente, ce qui fait que le Fils aime le Père avec toute l'ardeur de cette volonté, et que, ne faisant qu'un seul principe avec le Père, il produit avec lui le Saint-Esprit par cette volonté féconde; d'où il s'ensuit que le Saint-Esprit est l'amour du Père et du Fils, cette ardeur divine et ineffable qui les unit l'un à l'autre.

Mais pour nous accommoder à la faiblesse de nos idées, figurons-nous le Père comme un soleil resplendissant, qui se regarde dans son essence comme dans un miroir. Ses rayons y dépeignent d'abord son image, et la réflexion de ses rayons sur son image produit le feu : *Ignis a facie ejus exarsit* (*Ps.* XVII, 9). Or, si le Saint-Esprit est un feu, il ne faut pas s'étonner de sa promptitude; et puisqu'il est naturellement si actif, il doit imprimer son activité à tous les sujets sur lesquels il opère. Voilà, mes frères, la véritable cause de la diligence avec laquelle Marie va visiter Elisabeth. C'est le Saint-Esprit, le feu divin de la charité, qui lui inspire cette action sainte et qui la porte à l'exécuter promptement : *Exsurgens Maria abiit in montana cum festinatione.*

Saint Ambroise proposait de son temps aux vierges chrétiennes l'exemple de cette diligence, quand il leur disait de régler leurs sorties par celle de la Mère de Dieu; de ne paraître jamais en public pour y voir ou pour y être vues, et lorque la charité ou la nécessité les contraignait de sortir, de ne se point arrêter avec des personnes mondaines, mais de se rendre avec promptitude au lieu où elles devaient aller (*Ambr.*, *in Luc.*, *lib.* II).

Mais cette instruction, que saint Ambroise ne donnait qu'aux vierges qui l'écoutaient, et qui alors n'étaient pas renfermées comme elles l'ont été dans la suite, nous devons l'adresser aujourd'hui aux personnes de toutes les conditions, dont l'état est de demeurer dans la ville. Le commerce en est si dangereux que, selon le prophète, on n'y voit *qu'iniquité et que contradiction* (*Psal.* LIV, 10), et si l'on n'y passe bien vite, *cum festinatione*, en se familiarisant avec les criminels, on s'expose au danger de se familiariser avec le crime. Il est bien difficile de s'arrêter avec ceux qui vivent dans quelque mésintelligence sans prendre parti, et souvent au préjudice de la raison et de l'honneur.

On y trouve partout des pierres d'achoppement et de scandale. Si l'on approche seulement des remparts, on voit que l'iniquité les environne nuit et jour : *Die ac nocte circumdabit eam super muros ejus iniquitas.* Or, l'iniquité monte sur les murailles de la ville,

lorsque les grands, les magistrats, les personnes graves qui en devraient être la défense, sont eux-mêmes les plus déréglés. Quelle apparence que le peuple soit en sûreté quand la ville est si mal gardée, et peut-il ne pas tomber dans le péché, quand ceux mêmes qui lui donnent l'exemple sont les plus grands pécheurs?

Mais peut-être que l'on trouve au milieu de la ville la sûreté que l'on ne trouve point sur les remparts? Rien moins que cela, dit le même prophète : on n'y trouve encore qu'injustice et que violence, et à force de l'y voir on l'y commet : *Et labor in medio ejus et injustitia.* Lorsque l'injustice se cache, et que, pour se maintenir, elle a besoin des ténèbres et de l'asile des lieux détournés, c'est un signe qu'elle ne règne pas librement et qu'elle trouve encore des adversaires qui la combattent. Mais quand elle élève son trône au milieu de la ville : *In medio ejus*, bien loin de rougir, elle triomphe. Les grands et le peuple sont enveloppés dans les mêmes déréglements, et chacun s'y glorifie impunément de sa malice. A la vue d'un état si déplorable qui n'est que trop réel, il n'y a donc point de personne sage qui ne doive suivre l'exemple de Marie, qui, après avoir reçu l'ordre du ciel qui l'engage à sortir, traverse la ville et les montagnes avec cette vitesse salutaire qu'imprime le Saint-Esprit dans toutes les âmes qui agissent par ses mouvements, ou qui ne suive l'exemple de ces filles de Marie, qui, avec les ailes de la colombe, ont pris la fuite dans la solitude, où elles ont assuré leur vertu contre les sorties profanes du monde.

Demeurez donc, mes chères sœurs, dans votre heureuse solitude, et rejetez les prétextes spécieux dont on ose quelquefois se servir pour la quitter. Depuis que l'Eglise vous a dérobées à la vue du monde, il ne vous est plus permis d'y paraître, et le monde même ne veut pas vous voir. Comme vous êtes mortes et crucifiées pour lui, il l'est de même pour vous et ne veut avoir aucun commerce avec des personnes qui lui sont si contraires par leur profession et par leur habit. Il y aurait de l'aveuglement et de l'injustice à aimer celui qui vous hait et à chercher celui qui vous fuit.

Chose étonnante, mes chères sœurs, le monde connaît souvent les règles de la sagesse, quoiqu'il ne se les applique pas. Il est le premier à condamner toutes les démarches irrégulières, et tout déréglé qu'il est, il prétend que chacun se renferme dans son état et qu'il en garde les bienséances. Sachez-lui bon gré d'être attentif sur vos défauts, et plaignez-le de ce qu'il s'obstine à ignorer les siens propres. L'attention maligne avec laquelle il vous observe vous oblige à vous observer vous-mêmes de plus près, et l'obstination aveugle qui le porte à s'ignorer lui-même doit redoubler vos prières en sa faveur, afin que Dieu lui fasse connaître que c'est dans la retraite que l'on possède son âme en paix.

Or, si l'on se peut perdre quand on sort seulement pour voir le monde, que ne doit-on pas craindre quand on s'engage dans la recherche de ses plaisirs et que l'on se dissipe dans le tumulte des compagnies? Cette seconde vérité regarde les visites, qu'il importe de faire chrétiennement.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a guère d'occasions dans la vie civile où l'on commette plus d'irrégularités que dans les visites. Il n'y a pas jusqu'aux sages du paganisme qui ne se soient aperçus qu'ils en revenaient moins sages et moins réglés, et qui n'aient enfin reconnu que nulle compagnie n'est plus préjudiciable à l'homme que celle de l'homme même.

Mais les chrétiens, qui en ont mieux connu les dangers que les païens, ont trouvé encore les moyens de les éviter; et, quelque difficiles qu'ils fussent, ils ont eu le courage de les mettre en pratique. Plusieurs se sont retirés dans le désert, persuadés que leur salut courait moins de risque parmi les bêtes que parmi les hommes. Ceux qui, par leur état, étaient obligés de demeurer dans le monde, ont trouvé le secret de se garantir de sa corruption, en vivant comme saint Paul, sans quitter la terre, avec les habitants du ciel (*Phil.*, III, 20).

Mais comme chacun n'a pas ce détachement généreux qui fait préférer le désert à la ville; comme cette manière d'habiter par avance dans le ciel n'est pas commune, et que, d'ailleurs, Dieu veut que la société subsiste parmi les hommes, il est important de régler de telle sorte les visites qui l'entretiennent, que les forts n'y trouvent rien à mépriser et que les faibles n'y trouvent rien à craindre : je dis rien à mépriser, parce que la plupart des visites sont inutiles; et je dis rien à craindre, parce qu'il y en a un grand nombre de criminelles. Or, Marie nous apprend, par la visite qu'elle rend à Elisabeth, et Elisabeth par la manière dont elle reçoit la visite de Marie, à rendre les nôtres et plus utiles et plus saintes : c'est ce qu'il faut examiner.

De quelle utilité n'est pas la visite de la Mère de Dieu! A peine se voit-elle élevée à cette haute dignité, qu'au lieu que les puissants du siècle attendent les visites des autres, elle se hâte de rendre la sienne à Elisabeth. En quoi il paraît qu'elle connaît mieux la véritable grandeur que ne font tous les grands du monde; et il ne faut qu'ouvrir les yeux sur les trois sortes de créatures qui composent cet univers, pour remarquer que les plus nobles n'y sont que pour le bien des inférieures.

Il y en a de purement spirituelles, et ce sont les anges; il y en a de purement corporelles, comme les éléments et les cieux; et il y en a qui sont à demi corporelles et à demi spirituelles, et par celles-ci j'entends les hommes.

Dans le premier ordre, les anges supérieurs descendent vers les inférieurs, et leurs visites leur sont utiles parce que, en se communiquant à eux, ils les purifient et les perfectionnent.

Dans le second ordre, la plus noble créa-

ture, qui est le soleil, visite utilement la terre, puisque c'est lui qui l'éclaire et qui l'échauffe, qui la pare de fleurs et qui l'enrichit de fruits, et qui porte ses influences secrètes jusque dans les entrailles de ce dernier élément pour y former le plus précieux de nos métaux.

Dans le troisième ordre, où est l'homme composé d'esprit et de corps, c'est de l'âme que le corps reçoit la vie, le mouvement et la conservation : par où Dieu semble nous représenter sans cesse qu'il est du devoir des grands de se rendre utiles aux petits; et Marie commence à nous donner des marques de sa nouvelle grandeur par les biens qu'elle apporte à la maison qu'elle visite.

Elisabeth le publie dans le premier transport de sa joie, en déclarant que le fils qu'elle porte a tressailli dans son sein. Marie voulait rendre sa visite utile à la mère et au fils; mais, comme la nécessité du fils est la plus pressante, le premier secours est pour lui. Il avait été conçu dans le péché comme tous les enfants d'Adam, elle se hâte de le sanctifier; car, encore que la mère entende plus tôt la voix qui est l'instrument de cette sanctification, le fils est sanctifié le premier, et la sanctification d'Elisabeth n'est que comme le rejaillissement de la sanctification de Jean-Baptiste. C'est dans cet ordre que l'Evangile rapporte ce qui s'est passé dans le mystère de ce jour, et c'est la remarque de saint Ambroise. *Audivit salutationem Mariæ Elisabeth :* Voilà la voix qui porte la sanctification de saint Jean, c'est Elisabeth qui l'entend la première. *Exsultavit infans in utero ejus* : Voilà le tressaillement de l'enfant nouvellement sanctifié. *Et repleta est Spiritu sancto Elisabeth :* ce n'est qu'après que l'enfant a été rempli du Saint-Esprit que la mère en est remplie (*Luc.*, I, 41 ; *Amb. in Luc., l.* II).

Remplie donc du Saint-Esprit, elle prophétise le passé, le présent et l'avenir. Elle prophétise le passé comme a fait Moïse, quand il a écrit la création du monde, qu'il ne savait pas tant de ses aïeux que par une révélation prophétique; et c'est par une révélation semblable qu'Elisabeth dit à Marie : *Vous êtes bienheureuse d'avoir cru* (*Luc.*, I, 45). Elle prophétise le présent comme fera le fils qu'elle porte dans son sein, quand il révélera que Jésus-Christ est l'*Agneau qui ôte les péchés du monde* (*Joan.*, I, 29) ; car c'est ainsi qu'elle connaît que la Vierge est la Mère de Dieu, quand elle s'écrie : *D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Dieu vienne chez moi* (*Luc.*, I, 43) ? Elle prophétise l'avenir comme Isaïe, qui avait prédit que *cette Vierge devait concevoir et enfanter* (*Isai.*, VII, 14) sans cesser d'être vierge; et Elisabeth lui prédit que tout ce que l'ange lui a dit de la part de Dieu se doit accomplir en elle (*Luc.*, I, 45).

Mais si la visite de Marie fut si utile en entrant seulement dans la maison de Zacharie, que devons-nous penser, mes frères, du long séjour qu'elle y fit? Si l'arche d'alliance qui n'était qu'une figure de cette Vierge, étant gardée durant trois mois dans la maison d'Obédédom, combla de bénédictions sa maison et sa personne (II *Reg.*, VI, 11), de quel accroissement de grâces, de quelle multiplication de dons se trouvèrent enrichis ceux qui composaient une famille aussi sainte que celle de Zacharie et d'Elisabeth, par l'avantage de posséder Marie même durant trois mois! *Mansit autem Maria cum illa mensibus tribus.*

Avouez, mes chers auditeurs, qu'il ne fut jamais de visite plus utile que celle-là, et rien de plus inutile que la plupart de celles qui se font dans le monde. C'est l'occupation d'un nombre infini de chrétiens de l'un et de l'autre sexe qui, ne voulant rien faire et rougissant de ne faire rien, cherchent un rien qui les occupe; et, comme ils ne trouvent rien qui approche plus de ne rien faire qu'une visite de simple divertissement ou de pur compliment, ils passent les journées entières dans une oisiveté si monstrueuse.

D'un côté, ils sont indignes de compassion, parce qu'on n'en peut avoir pour ceux qui n'ont reçu l'être que pour agir et qui, sous le vain prétexte que l'action détruit l'être, vivent dans une continuelle inaction. Mais, de l'autre, on ne peut s'empêcher de les plaindre, parce que l'oisiveté a son poids aussi bien que le travail. Comme les ouvriers gémissent *sous le poids du jour et de la chaleur* (*Matth.*, XX, 72), les gens oisifs ont de même leurs agitations, et l'ennui, qui est inséparable de l'inaction, les fatigue du moins autant que l'action même. Cet ennui les chasse de chez eux et les fait passer sans relâche d'un lieu à un autre. Toujours fugitifs devant cet adversaire, ils en sont poursuivis partout et il se trouve à la fin du jour, peut-être à la fin de la vie qu'ils ont couru beaucoup et qu'ils n'ont rien pris ; qu'en voulant éviter la peine de l'action, ils sont tombés dans le supplice de l'ennui, et qu'en croyant y remédier par les visites, elles ont augmenté leur mal au lieu de le guérir, parce qu'étant inutiles, ne faire que cela et ne rien faire a été la même chose pour eux.

Mais ce n'est encore que le commencement de leur malheur. Ce qui le consomme, c'est qu'ils regardent ces sortes d'inutilités comme des défauts de peu de conséquence; sans considérer que Dieu traite un serviteur de méchant pour cela même qu'*il est oisif* (*Matth.*, XXV, 26), et qu'il en fait jeter un autre dans les ténèbres extérieures parce qu'il est *inutile*. Ah! s'écrie saint Bernard, si la seule inutilité suffit pour se damner, que sera-ce de l'iniquité? *Attende quid mereatur iniquitas, si sola sufficit inutilitas ad damnationem?* Et si l'on peut se damner en faisant des visites inutiles, combien plus assure-t-on sa damnation quand on en fait de criminelles?

Nous n'en ferons jamais, si nous imitons les vertus qui se pratiquent dans le mystère de la visitation. Comme une visite n'est proprement qu'une action civile, voici un combat de civilités toutes saintes entre deux

mères, dont la plus considérable prévient celle qui lui est inférieure, comme saint Ambroise l'a remarqué : *Superior venit ad inferiorem.* Si Elisabeth eut pu apprendre le mystère de l'Incarnation et qu'elle eût accouru à Nazareth pour en congratuler sa parente, c'eût été un devoir. Mais que Marie, élevée au-dessus des autres créatures par l'alliance que le Créateur vient de contracter avec elle, visite Elisabeth, c'est une civilité qui ne peut être inspirée que par une humilité très-profonde, et qui, par conséquent, est aussi sainte que celles du monde sont profanes.

Cette Vierge pratique, par avance, ce que saint Paul a conseillé longtemps après, en prévenant Elisabeth par des témoignages d'honneur et de déférence (*Rom.*, XII, 10). Pour vous, gens du monde, vous gardez des mesures et vous observez des formalités, parce que le propre de l'orgueil est de vous faire craindre tout ce qui vous rabaisse. Mais pendant que vous vous arrêtez à la qualité qui vous relève au-dessus des personnes qui vous visitent, Marie ne jette les yeux que sur la qualité de celle qu'elle va visiter. Elle pense moins à sa maternité divine qui l'élève au-dessus de toutes les créatures, qu'à la vieillesse qui élève sainte Elisabeth au-dessus d'elle, parce qu'elle sait que Dieu ordonne d'honorer les personnes âgées (*Lev.*, XIX, 32) ; en quoi elle confond les orgueilleux et apprend en même temps aux plus justes que les dons de la grâce ne doivent jamais les élever, mais les humilier davantage, puisque Marie, ayant reçu la plus grande, se soumet au plus tôt à une personne qui lui est soumise ; car les effets tiennent toujours de leur cause, et Jésus-Christ humilié dans son incarnation ne pouvait pas manquer de faire comme une réfusion de son humilité dans sa Mère. Il prévient Jean-Baptiste, elle prévient Elisabeth.

Mais si cette sainte femme se trouve vaincue par la diligence et par l'humilité de la Vierge, elle veut vaincre à son tour par sa reconnaissance et par les éloges qu'elle lui donne. Elle la loue par la bénédiction glorieuse qui la distingue de toutes les personnes de son sexe : *Benedicta tu in mulieribus.* Elle la loue de la grande foi qui lui a fait concevoir le Fils de Dieu plutôt dans son cœur que dans son sein : *Beata quæ credidisti.* Elle la loue de la maternité qui l'élève infiniment au-dessus de celle qu'elle vient honorer de sa visite : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me?* Aux louanges de la Mère, elle ajoute celle du Fils en le reconnaissant pour le Messie : *Benedictus fructus ventris tui.* Après avoir loué tout ce qu'elle est, cette sainte femme la loue de tout ce qu'elle doit être en l'assurant que tout ce qui lui a été dit de la part du Seigneur sera fidèlement accompli : *Perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino.* Et au lieu que Marie fermant les yeux à sa propre excellence ne considère dans Elisabeth que la vertu, la liaison du sang, l'âge qui la rend vénérable, Elisabeth à son tour fermant les yeux à tous les priviléges qu'elle peut avoir sur Marie, ne les ouvre pas seulement pour voir sa vertu, mais elle l'admire, mais elle s'en instruit, mais elle s'en humilie davantage.

Les visites du monde seraient plus innocentes, si ceux qui s'entrevoient combattaient de la même sorte, et si, au lieu de jeter des semences de division en ne rendant pas assez d'honneur, on se faisait au contraire un honneur d'en rendre plus qu'on n'en reçoit. Mais si le monde corrompu ne profite pas de cet exemple, j'espère, mes chères sœurs, que vous en profiterez. Vous ne rendez point de visites, parce que vous vous êtes soumises à l'heureuse nécessité de ne point sortir, mais il vous est permis d'en recevoir, pourvu qu'elles soient utiles et saintes, et elles le seront si vous imitez Marie et Elisabeth.

Marie communique le Saint-Esprit, dont elle est remplie, aux personnes qu'elle va visiter, communiquez-le aussi à celles qui vous visitent ; car, si les chrétiens sont autant de temples où cet Esprit habite, les vierges consacrées à Dieu le sont à plus juste titre : temples fondés sur une humilité profonde, bâtis et étendus par une foi vive, élevés par une espérance ferme, ornés par une pureté angélique. Avec ces circonstances, le Saint-Esprit habite en vous, et vous devez le communiquer à tous ceux qui vous pratiquent, sinon avec la même plénitude que Marie, au moins selon la mesure de vos dons. Faites que les chrétiens engagés par leur état dans le commerce du monde ne s'approchent jamais de vous qu'ils ne soient édifiés ; qu'ils apprennent en vous voyant *combien le Seigneur est doux* et combien il est avantageux de l'adorer en esprit et en vérité dans le repos de la solitude ; qu'ils sortent de vos parloirs, convaincus de votre bonheur et de leur misère, et qu'en vous quittant ils aillent répandre, dans le monde, la bonne odeur de vos vertus.

Elisabeth est pénétrée de reconnaissance envers Dieu et envers Marie ; envers Dieu, de ce qu'il la distingue de toutes les personnes qui le servaient en ce temps-là, en lui faisant connaître que la Vierge porte le Messie dans son chaste sein. Et n'est-ce pas là, mes chères sœurs, le sentiment où il faut que vous soyez, quand vous considérez l'état où Dieu vous a élevées ? D'où me vient ce bonheur, peut dire chacune de vous, et qu'ai-je fait à Dieu afin qu'il me choisît entre tant d'autres qui se perdent dans le monde, pour m'appeler dans l'asile de la religion ? Comment a-t-il fait un discernement qui m'est si avantageux, et par quels enchaînements invisibles les premiers regards qu'il a portés sur moi ont-ils attiré insensiblement cette longue suite de grâces, qui se sont enfin terminées au désir de n'être jamais qu'à lui et à mépriser le monde pour lui ? La reconnaissance que vous aurez de cette bonté infinie vous excitera puissamment à remplir tous les devoirs de votre état et à aimer de plus en plus cet époux cé-

leste qui vous a si heureusement prévenues par sa visite.

La reconnaissance d'Elisabeth s'étend sur Marie qui vient chez elle pour la combler des dons du ciel. Et vous, mes chères sœurs, adorez Dieu dans les ministres qui vous visitent de sa part; car il est certain que toute âme chrétienne qui vous aide à former et à entretenir Jésus-Christ dans votre cœur est véritablement votre mère, comme le dit saint Augustin après Jésus-Christ même. Ayez donc un saint respect pour la présence de Dieu dans ses ministres, une sainte joie de l'union qu'ils veulent bien avoir avec vous, un saint désir de ne rien faire paraître qui puisse contrister le Saint-Esprit dans ceux qui viennent à vous pour vous le communiquer. Ces sortes de visites sont toujours utiles et saintes, et à proprement parler les seules que vous devez recevoir, parce que ce sont les seules où vous apprendrez à recevoir la dernière visite de votre divin époux.

Après avoir réglé les sorties et les visites, venons aux conversations qui en sont la suite nécessaire, et examinons le langage tout divin que Marie tient dans son cantique.

TROISIÈME PARTIE

La sainte Vierge parla d'abord en saluant Elisabeth, et elle parla dans la suite en répondant aux paroles obligeantes que lui dit cette sainte femme. Mais comme l'évangéliste a supprimé ces premières paroles qui firent tressaillir Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, nous ne pouvons que les respecter dans le secret et dans le silence. Mais cet écrivain sacré ayant recueilli avec tant de soin tout ce que Marie dit à sa parente, l'esprit qui a conduit sa main a voulu nous y montrer toutes les règles de nos entretiens où nous commettons ordinairement trois défants, et elles les corrige tous par la manière dont elle parle d'elle-même, du prochain et de Dieu : c'est le précis de son cantique.

1. Un grand défaut de nos conversations est de parler trop avantageusement de nous-mêmes, et Marie le corrige en attribuant au regard de Dieu sur elle tout le bien que l'on y voit. Si vous voulez savoir de moi-même ce que je suis, apprenez, dit-elle, que je ne suis rien et que c'est ce rien que Dieu a vu en moi, quand il a voulu me favoriser d'un regard de sa miséricorde : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* Une autre version porte, *nihilitatem*, quand il a regardé mon néant; et par le mot *humilitatem* dont la Vulgate se sert, Marie n'a pas prétendu dire que Dieu eût trouvé en elle une profonde humilité, mais une extrême bassesse. Ah! Vierge sainte, votre humilité vous trahit; ce sentiment même nous fait voir que votre humilité est des plus profondes, puisque nous apprenons d'un de vos plus fidèles dévots que *celui qui est vraiment humble veut être estimé vil et abject, et non pas humble* (*Bern.*).

Jusqu'ici, mes frères, Marie avait gardé le silence par humilité, aujourd'hui elle le rompt par une humilité plus grande, afin de rapporter à Dieu seul toutes les louanges qu'on lui donne. Elle le rompt, dit saint Grégoire de Nazianze, par des paroles qui valent mieux que le silence, parce qu'elles sont pour la gloire de Dieu et pour l'édification du prochain. Lorsqu'un ange l'avait louée en la saluant, elle s'était troublée, parce que les louanges troublent les humbles comme le mépris trouble les superbes; et lorsque Elisabeth la loue, ne pouvant rejeter les louanges comme fausses, elle les rejette comme étrangères en témoignant, par le cantique qu'elle prononce, que Dieu seul est louable en elle, en ce qu'il n'a pas dédaigné de regarder la bassesse et le néant de sa servante : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Il y a une grande différence entre ce que l'on dit de nous et ce que nous en disons. Ceux qui parlent de nous s'entretiennent de nos défauts, et quand nous parlons de nous, nous étalons les avantages de la nature ou de la grâce où nous croyons exceller; car, encore que nous sachions si bien prendre ces dehors humbles de l'orgueil que l'honnêteté mondaine a mis en usage, il est certain que nous avons toujours en vue de nous élever au-dessus des autres. Nous prenons des tours industrieux pour nous attirer une estime qui nous flatte, et nous fondons cette estime sur une petite partie de nous-mêmes que nous croyons sans défaut, et sur l'ignorance volontaire de tout le reste où nous sommes pleins de misères.

Mais voici la condamnation de la médisance des premiers et de la vanité des seconds. On parle partout à l'avantage de la Vierge, et il n'y a qu'elle qui se ravale et qui s'humilie; l'ange dit qu'elle est *pleine de grâce;* Elisabeth, qu'elle est bienheureuse *d'avoir cru* tout ce que l'ange lui a annoncé : et dans la suite, une femme, suscitée par l'Esprit de Dieu, s'écriera, du milieu de la foule, que ses entrailles sont bénies pour avoir porté le Messie, et son sein pour l'avoir nourri (*Luc.*, XI, 27). Mais les autres ont beau la louer; quand elle parle d'elle-même, elle ne fait mention que de son néant. Plus on la relève, plus elle s'anéantit. Elle oublie qu'elle est souveraine pour dire qu'elle n'est que servante : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

N'en soyez pas surprises, mes chères sœurs; si Marie n'était devenue plus humble après avoir conçu le Fils de Dieu, elle l'aurait conçu sans fruit, et même à sa ruine, puisqu'il n'eût été dans elle que de corps sans y être en même temps d'esprit; et la qualité de Mère de Dieu, dit saint Augustin, tout éminente qu'elle est, n'eût de rien servi à Marie, comme celle de parents de Jésus-Christ fut inutile à ceux qui ne croyaient point en lui, si elle n'eût porté plus heureusement le Verbe dans son âme que dans son corps : *Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi felicius Christum corde quam carne gestasset* (*Aug., lib. de S. Virg.*). Pourquoi cela? parce que le mérite de la Vierge se prend, non pas précisément de ce qu'elle a porté Jésus-Christ dans son sein,

mais de ce qu'elle s'est rendue digne de le porter, et par la grandeur de sa foi, et par la profondeur de son humilité, et par l'excellence de sa virginité, et par l'éminence de sa sainteté, et par la pratique de toutes les vertus dont elle a eu la plénitude : c'est ce qui lève toute la surprise que pourrait nous donner cette manière si humble dont elle parle d'elle-même.

2. Mais hâtons-nous de considérer que cette Vierge sainte était encore fort éloignée de nos dispositions en parlant de son prochain. Elle se voit obligée de parler de sa nation ; et parce qu'il y avait parmi le peuple juif des pécheurs et des justes, si sa langue eût été animée de l'esprit malin qui soutient les conversations mondaines, elle en aurait parlé sansdoute par rapport aux pécheurs, d'autant plus qu'elle pouvait les traiter de *peuple ingrat, rebelle, incirconcis de cœur et d'oreilles.* Mais elle donne à ce peuple, si éloigné de l'esprit de Jacob, le nom illustre que Dieu avait donné à ce patriarche : *Suscepit Israel puerum suum;* et elle l'honore du nom d'Abraham dont il imitait si peu la foi et l'obéissance : *Abraham et semini ejus in sæcula.* Elle pouvait parler des châtiments épouvantables dont Dieu avait frappé ce peuple dans le désert, dans l'Egypte et à Babylone ; mais elle ne parle que des promesses que Dieu fit autrefois à ses pères, et de la miséricorde qu'il exerça sur eux : *Recordatus est misericordiæ suæ, sicut locutus est ad patres nostros.*

Quand vous découvrez, mes frères, des défauts dans le prochain, vous en parlez sans scrupule, au lieu que la charité devrait les couvrir. Mais il y a longtemps que l'on dit dans le monde que la médisance est le sel de la conversation ; il y a longtemps que l'on y pratique cette maxime pernicieuse, et je n'espère point que l'on cesse de l'y pratiquer. Si Dieu répand sur des personnes que vous n'aimez pas quelque châtiment qui les humilie, une joie maligne prend en vous la place de la pitié compatissante. Vous applaudissez par malice à la justice du Dieu vengeur ; et, aveugles que vous êtes, vous ne considérez pas que les châtiments qu'il exerce sur les autres sont les tristes avant-coureurs de ceux qu'il se prépare à lancer sur vos têtes criminelles.

N'imitez pas cette conduite, mes chères sœurs. Si vous parlez de vous-mêmes, parlez-en comme Marie, pour reconnaître les bienfaits que vous avez reçus de Dieu, et, ce que Marie ne pouvait faire, pour avouer vos imperfections et pour vous en humilier aux yeux des hommes, puisque l'humilité, selon les Pères, est le soutien de la virginité ; si vous parlez des autres, que ce ne soit que pour publier les avantages qui les distinguent : mais ce serait encore mieux de ne parler ni des autres ni de vous. Saint Basile appelait les vierges *des statues vivantes consacrées au Dieu éternel* (*Bas., lib. de Virg.*), tant il était persuadé qu'elles ne doivent point répandre leur âme dans les paroles, afin de l'appliquer à Dieu avec plus de liberté. Regardez donc le silence comme le sceau que l'Epoux céleste a mis sur votre bouche, comme la clef qui ferme son trésor, et ce trésor n'est autre que votre cœur. Mais, ce qui vous convient parfaitement, c'est de parler de Dieu comme en a parlé la reine des vierges dans son Cantique.

3. Elle nous y apprend comment il faut parler à ceux avec qui nous vivons, qu'elle réduit aux flatteurs, aux défiants et aux présomptueux.

Les louanges qu'Elisabeth lui donne sont infiniment éloignées de la flatterie, mais son humilité les reçoit en quelque sorte comme flatteuses; et au lieu que nous écoutons avec complaisance ceux qui nous flattent, elle cherche un détour industrieux pour lui parler de Dieu.

Vous me dites, répond-elle, que je suis *bénie sur toutes les femmes*, et moi je vous dis que *mon âme glorifie le Seigneur.* Comme si elle eût dit, ajoute saint Bernard après saint Ambroise, l'honneur que vous voulez rapporter à la Mère de Dieu, je le rapporte tout à Dieu même : *Tu magnificas matrem Domini, ego Dominum* (*Ambr., in Luc. l.* II; *Bern., in sig. mag.*); montrant par là qu'elle n'a rien retenu pour elle-même de la grâce que Dieu lui a faite, mais qu'étant humble et reconnaissante, elle la rapporte tout entière au souverain principe de qui elle l'a reçue en ne parlant que de Dieu seul. Vous me dites, reprend-elle, que le fils que vous portez dans votre sein a tressailli de joie, quand vous avez entendu ma voix, et moi je vous dis que mon *esprit est ravi de joie en Dieu.* Vous me dites que je suis bienheureuse pour avoir ajouté foi à l'oracle du ciel. Toutes les nations diront en effet que je le suis, mais je vous déclare que je ne le serai jamais par mon mérite ni par ma propre vertu, mais seulement parce que Dieu m'a regardée d'un œil de miséricorde.

C'est de là, mes chères sœurs, que les saints ont appris à rejeter les louanges qu'on leur donnait, et à rapporter à Dieu toute la gloire qui leur venait de la part des hommes. Il serait à souhaiter que, dans un siécle où les louanges sont données avec autant de lâcheté qu'elles sont reçues avec complaisance, cet exemple de Marie pût être de quelque usage, et à ceux qui les donnent sans scrupule, et à ceux qui les reçoivent sans confusion.

Mais parce qu'elle devait instruire tout le monde, elle dit aux défiants, que le *Tout-Puissant a fait en elle de grands prodiges*, afin qu'ils ne désespèrent point qu'il ne puisse en faire de grands en eux toutes les fois que sa gloire ou leurs prières l'en solliciteront. Et elle avertit les présomptueux que *son nom étant saint*, il ne souffrira rien de contraire à cette sainteté dans ceux qui le servent. Elle dit aux défiants que *sa miséricorde se répand d'âge en âge*, et aux présomptueux qu'elle n'est que pour *ceux qui le craignent.* Vous, qui craignez sa justice jusqu'à vous défier de sa miséricorde, souvenez-vous, dit Marie, que celle-ci n'a point de bornes; mais n'en présumez pas sous prétexte qu'elle se

fait sentir à toutes les nations, puisqu'il ne traite avec miséricorde que ceux que la crainte de sa justice retire du péché. Consolez-vous, défiants, quand vous voyez que Dieu a pris plaisir d'*élever les humbles et de les combler de biens*. Mais aussi craignez, présomptueux, puisque ce Dieu jaloux *a fait descendre les puissants du trône* où l'orgueil les avait élevés, et qu'il a renvoyé *vides de tout bien* ceux qui s'étaient faussement persuadé d'être *riches*.

C'est ainsi, mes frères, qu'un cœur rempli de Dieu ne peut parler que de Dieu, mais comme le nôtre n'est rempli que de la terre, il ne peut parler que de la terre: *De terra est et de terra loquitur* (*Joan.*, III, 31). On parle souvent de la guerre que se font les potentats, et ceux qui n'en ont pas appris les termes en la faisant, les apprennent dans les relations et dans les histoires. Mais faut-il parler de la guerre que chacun livre à ses passions? On demeure muet, parce qu'on ne les a jamais combattues, ni lu les auteurs qui en traitent. On parle aisément de l'amour profane, et l'Eglise déplore l'aveuglement de ceux qui en font impunément des leçons publiques dans leurs ouvrages criminels. Mais faut-il parler de l'amour de Dieu? On tombe dans le silence sur ce premier des commandements, parce qu'on ne l'a pas dans le cœur, et que l'on ne saurait parler avec plaisir de ce que l'on n'aime point. Il y en a qui ne tarissent point sur le chapitre des plaisirs, des ajustements, des modes, de toutes les curiosités inutiles, parce que, dit saint Jean, *étant du monde, ils parlent du monde, et* que *le monde les écoute*. (1 *Joan.*, IV, 3). Mais faut-il parler de l'oraison, de la retraite, d'un point de piété, de la nécessité du salut? Leur bouche est fermée, parce qu'ils n'ont ni la connaissance, ni la pratique des vérités de la religion, et la compagnie demeure bientôt interdite, parce que *ceux qui ne sont point de Dieu n'écoutent point ceux qui en parlent*.

Epouses de Jésus-Christ, qui venez d'entendre avec une sainte indignation les sujets de plainte que Dieu m'a mis à la bouche contre le siècle corrompu, si sa corruption vous afflige, au moins avez-vous la consolation de savoir que vous n'y êtes point enveloppées. En y renonçant avec une générosité chrétienne, vous avez prévenu les dangers qui y sont si communs, et vous avez pu reconnaître dans ce que j'ai dit que vous avez choisi la meilleure part, quand vous avez pris pour votre partage la clôture, la retraite et le silence de la religion. Heureuse cette clôture, qui ne vous permettra de sortir que pour aller dans le ciel! heureuse cette retraite, que vous ne troublez que pour sanctifier ceux qui vous visitent! heureux ce silence, que vous ne rompez que pour parler à Dieu!

Mais, puisque vous nous faites célébrer avec vous la sortie, la visite et l'entretien de la sainte Vierge, aidez-nous à la célébrer dignement, et suppléez par votre piété et par vos prières à nos malheureuses dispositions. Demandez à Dieu, dans votre clôture, que les chrétiens ne sortent que par le mouvement de l'Esprit qui tira Marie de la sienne; demandez dans votre retraite qu'ils n'en fassent jamais que d'utiles et de saintes. Souvenez-vous dans votre silence de ceux qui sont obligés de parler, et demandez à Dieu qu'il soit lui-même le principal sujet de leur entretien, comme saint Pierre les y exhorte (1 *Petr.*, IV, 11). Ainsi, la fête de la Visitation sera la fête de tout le monde, et comme *dans la maison de Dieu il y a plusieurs demeures* (*Joan.*, XIV, 2), chacun y trouvera la sienne, et tous se réuniront dans le séjour de l'éternité.

PANÉGYRIQUES DES SAINTS.

PRÉFACE.

Il a plu à la sagesse de Dieu d'instruire les hommes de sa vérité par la parole; car comment l'invoqueraient-ils, s'ils ne croyaient point en lui? et comment croiraient-ils en lui, s'ils n'en avaient point entendu parler, et comment en entendraient-ils parler, si personne ne leur prêchait? et comment leur prêcherait-on, si l'on n'était envoyé (*Rom.*, X, 14)? *La mission divine est donc le fondement et la source du salut. Les prophètes l'ont exercée dans l'ancienne loi, et les apôtres dans la nouvelle.*

Jésus-Christ, le prédicateur par excellence, prédit par les prophètes et annoncé par les apôtres, a prévenu la parole par l'exemple. Descendu du sein de son Père, plein de grâce et de vérité, il a fait et enseigné (*Joan.*, I; *Act.* I). *Sa vie a frayé le chemin à sa doctrine; et, par ce qu'il y avait de visible en sa personne et dans ses actions, il nous a conduits à la connaissance et à l'amour des biens invisibles, qui seuls peuvent nous rendre heureux.*

Pour nous animer davantage à la pratique de la vertu, à son exemple, il a bien voulu associer celui des saints, qui sont les ouvrages de sa grâce; car dans l'Evangile nous voyons ce que ce divin Sauveur a fait par lui-même, et dans l'histoire ecclésiastique ce qu'il a fait par les saints.

C'est pourquoi l'Eglise a fait recueillir avec soin les mémoires de leur vie et les circonstances de leur précieuse mort. Dès les premiers temps on les lisait dans l'assemblée des fidèles. Les évêques montaient en chaire pour les expliquer, et faisaient l'éloge du saint dont on célébrait la fête. La tradition nous a

conservé ces éloges de siècle en siècle dans les écrits des Pères, pour nous faire adorer la puissance de Dieu dans des pécheurs qu'il a sanctifiés, et nous porter à admirer sa miséricorde dans les merveilles qu'il a opérées en eux.

La pieuse coutume de l'Eglise ayant donc toujours été de louer les saints, ou plutôt Dieu admirable dans ses saints (*Psal.* LXVII, 36), *on l'a suivie dans les panégyriques qui ont été prononcés en leur honneur et qui composent ces volumes. On s'y est proposé, sur toutes choses, de les rendre instructifs et édifiants, et d'y prêcher la même loi de Dieu que l'on explique dans les sermons de morale; avec cette différence que dans ceux-ci on établit la vérité par le droit, et que dans les autres on l'établit encore par le fait.*

Lorsqu'en expliquant l'Evangile on annonce la loi de Dieu, cette loi n'a pas besoin d'être prouvée. Elle se justifie par elle-même, parce qu'elle est pure, irrépréhensible, pleine de justice et de vérité (*Psal.* XVIII). *Elle doit par sa seule autorité soumettre l'esprit de ceux qui l'entendent, fixer leur culte, régler leurs désirs, affermir leurs connaissances, et les obliger d'accomplir en toutes choses la volonté du législateur souverain.*

Dans les panégyriques des saints on prêche la même loi, et de plus on anime à la pratiquer par l'exemple, qui a quelque chose de plus puissant que la parole, et qui nous rend inexcusables, quand nous ne faisons pas ce qu'ont fait des hommes semblables à nous.

Car il ne faut pas se figurer que les saints aient été supérieurs à notre espèce; la grâce qui les a faits saints ne les a point séparés de la condition humaine, et ils n'ont pas été impeccables non plus que nous; leurs fautes mêmes nous deviennent utiles. En les voyant faibles, nous apprenons à ne nous point décourager dans nos faiblesses; et les péchés qu'ils ont commis nous font juger de ce que nous serions sans la grâce qui les en a délivrés.

Un pieux abbé (*Pasch. Ratb.*) *se plaignait, dans le neuvième siècle, de ce que leurs vies n'étaient pas écrites avec ordre et avec élégance. Il y avait, disait-il, quelque honte pour nous que leurs ossements fussent conservés dans l'or et les pierreries, pendant que leurs actions et leurs vertus, sources de leur sainteté, n'étaient revêtues que de paroles impropres et barbares.*

On y a pourvu, surtout dans ces derniers temps, quand on a écrit leur histoire avec cette parfaite justesse d'esprit et cette noble ardeur de piété qui fait admirer la bonté et la puissance divine dans leur sanctification; et l'on a ôté toute excuse à ceux qui ne s'instruisent point de la vie qu'ils ont menée sur la terre, pour parvenir à celle du ciel.

La plupart des gens du monde ne font que des lectures inutiles ou profanes, qui ne peuvent faire dans leur cœur que de mauvaises impressions. Les plus sages apprennent l'histoire de tous les siècles pour former leur jugement sur les événements passés, et profiter des actions louables ou blâmables des hommes. Combien peu apprennent avec le même soin l'histoire de la religion et de tant de personnes illustres qui l'ont pratiquée! Outre qu'ils y trouveraient des instructions solides et une infinité d'exemples d'actions héroïques, ils y seraient frappés de plus grands objets que de tous ceux qu'ils admirent dans le paganisme. Tout ce que la fable a inventé à la gloire de ses héros est infiniment au-dessous de ce qu'ont fait les disciples de Jésus-Christ; et toutes les idées de la philosophie n'ont jamais pu atteindre à ce qui s'est trouvé de réel dans la vie de ceux qui ont aimé Dieu souverainement et pratiqué par un zèle de charité les grandes vertus du christianisme.

C'est ce qui porte l'Eglise à nous en renouveler la mémoire, Nous ne célébrons des fêtes en leur honneur, et nous ne prononçons des panégyriques à leur gloire que pour rendre grâces à Dieu des victoires qu'ils ont remportées sur les démons et sur le monde, et pour lui demander par leur intercession les secours dont nous avons besoin pour les imiter.

Leurs prières sont comme un mur qui arrête et qui brise les foudres de la colère de Dieu (*Hier., l.* IV *in Ezech.*); *mais il faut qu'en les priant nous tâchions de nous rendre dignes de leur protection* (*Chrys., hom.* 5 *in Matth.*), *en faisant pénitence, comme ils l'ont faite, et en aimant Dieu, comme ils l'ont aimé; car, comme dit saint Augustin,* la souveraine vertu du christianisme est la charité; par elle seule on devient juste, et bien vivre n'est autre chose qu'aimer Dieu de tout son cœur (*Aug., de Trin., l.* XII, *c.* 25; *de Nat. et Gr., c.* 42); *et ce saint docteur ne parle ainsi qu'après l'Evangile.*

On souhaite que la lecture de ces panégyriques inspire de pareils sentiments. Elle sera utile, si elle ne se borne point à une curiosité vaine ou à une stérile admiration; si l'on considère que l'expresse volonté de Dieu est que toute notre vie ne tende qu'à nous rendre purs et irrépréhensibles devant lui (I *Thess.*, IV, 3), *et qu'en quelque état que nous soyons par notre vocation particulière, nous ne devons jamais perdre de vue notre vocation générale à la sainteté. Si nous y manquions, nous serions nous-mêmes la cause de notre malheur; et la vérité, qui est* une odeur de vie *pour les fidèles, serait pour nous* une odeur de mort II *Cor.* I). *Mais les saints n'ont pas fermé la porte de la grâce, et nous n'en sommes pas plus indignes que l'avait été saint Paul. Leur exemple doit nous la faire espérer, et leur intercession peut nous la faire obtenir.*

PANÉGYRIQUE DE JÉSUS-CHRIST,

Prononcé dans l'Eglise des prêtres de l'Oratoire, pour la fête des grandeurs de Jésus, le 28 *janvier* 1703.

Ego sum Alpha et Omega; principium et finis, dicit Dominus Deus.

Je suis l'Alpha et l'Omega, le principe et la fin, dit le Seigneur Dieu (*Apoc., ch.* I, 8).

Je ne suis pas surpris, messieurs, que saint Jérôme ait regardé toutes les paroles de l'Apocalypse comme autant de mystères. Il y a dans ce livre divin des lettres même si mystérieuses, que tous les mystères y sont

renfermés, et non-seulement les mystères, mais le sujet, l'objet, l'âme de tous les mystères, qui est Jésus-Christ.

Aussi, les premiers chrétiens avaient pour ces deux lettres tant de vénération et de respect, qu'ils les faisaient graver sur leurs tombeaux, pour marquer leur union indissoluble avec Jésus-Christ, et pour témoigner que, selon le précepte de saint Paul, ils voulaient lui appartenir après leur mort, comme ils lui avaient appartenu pendant leur vie.

O lettres mystérieuses, et infiniment significatives! lettres qui nous disent autant que les Ecritures de l'un et de l'autre Testament, autant que toutes les bibliothèques du monde.

Saint Jean nous avertit en finissant son Evangile, qu'il n'a écrit que la moindre partie de ce que Jésus-Christ a fait et enseigné sur la terre, et que si l'on eût voulu rapporter en détail toutes ses actions, les livres qu'on aurait composés sur une si riche et si abondante matière auraient été en si grand nombre, que l'enceinte même de ce vaste univers eût été trop étroite pour les contenir (*Joan.*, XXI, 25). Ces livres n'ont pas été faits, et il n'était pas besoin de les faire. Deux lettres, qu'il a plu à Jésus-Christ de prononcer de sa propre bouche, nous disent tout ce que ces volumes innombrables auraient pu nous dire, et nous donnent la plus parfaite idée de l'Homme-Dieu.

Aussi, n'appartenait-il qu'à lui seul de se définir, en renfermant un sens si étendu et si divin dans une expression si simple et si concise; et lui seul pouvait nous y découvrir par les lumières de son Esprit Saint, tout ce qu'il a fait pendant sa vie mortelle, tout ce qu'il fait et qu'il doit faire pendant sa vie immortelle, tous ses états, toutes ses perfections, toutes ses grandeurs jointes à ses abaissements.

En quoi, messieurs, je ne sais si nous devons plus admirer la force et la fécondité du Verbe, que sa sagesse et sa bonté. Il connaît l'extrême disproportion qui se trouve entre notre faiblesse et l'éclat de ses grandeurs. Il en fit l'expérience sur le Thabor, où trois de ses disciples, choisis comme les plus forts, ne purent néanmoins soutenir un seul rayon de sa gloire, et furent saisis de frayeur. De peur que la même chose ne nous arrive, le Sauveur prend toujours soin de ne nous découvrir ses grandeurs qu'à travers des voiles; tantôt à travers le voile de son humanité, tantôt à travers le voile d'un sacrement, ici à travers le voile de deux simples lettres.

Je trouve encore dans ce qu'il a bien voulu nous dire, mon avantage particulier; car la solennité de ce jour m'imposant l'heureuse nécessité de parler de Jésus-Christ, je ne le saurais dignement, si Jésus-Christ ne parlait lui-même; et si son Apôtre nous dit, que *nul ne connaît ce qui est en Dieu que l'Esprit de Dieu* (I *Cor.*, II, 11), je puis dire que nul ne connaît Jésus-Christ que celui à qui Jésus-Christ se fait connaître.

C'est donc de lui que j'apprends que qui dit *principe et fin*, dit Jésus-Christ tout entier, parce que ces deux qualités éminentes nous font entendre ce qu'il est en lui-même et ce qu'il est par rapport à nous.

C'est aussi à les examiner que je consacre ce discours : soit pour faire au Verbe éternel un hommage de sa parole même en lui rapportant ce que j'ai reçu de lui ; soit pour tâcher de vous représenter l'objet le plus digne de notre adoration et de notre amour en la personne de l'Homme-Dieu, par qui tout commence et à qui tout se termine dans la religion.

Et rien de plus déplorable, dirai-je, de plus commun que de trouver des chrétiens, qui ne connaissent pas celui-là même dont ils portent le nom; car ce n'est pas le connaître que d'ignorer ce qu'il est par lui-même et ce que nous sommes par lui (I *Cor.*, III, 11), et que tout culte qui ne se rapporte point à lui et à Dieu par lui, ne peut être que faux et imaginaire.

C'est pour confondre cette ignorance, soit qu'elle vienne de négligence ou de passion, et pour inspirer aux fidèles ce qu'ils doivent à Jésus-Christ, que cette fête est instituée. Et pour en suivre l'esprit, messieurs, je vais vous parler dans la première partie de mon discours, des grandeurs de Jésus considéré comme principe de tout ; ce qui fera voir à l'homme qu'il ne peut rien s'attribuer: dans la seconde, des grandeurs de Jésus considéré comme fin de tout ; ce qui fera voir à l'homme qu'il ne peut rien se rapporter. *Ego sum alpha et omega, principium et finis, dicit Dominus Deus :* et cette notion prise de lui-même nous fera sentir, comme je l'espère, ce que ce divin Sauveur exige de nous.

Esprit saint, qui avez guidé la plume de ce disciple bien-aimé, qui après avoir entendu prononcer ces deux lettres mystérieuses, les a consignées à l'Eglise, guidez une langue qui sans vous ne peut que bégayer en les expliquant. C'est le secours que je vous demande par l'intercession de Marie : *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Un des plus grands déréglements de la créature raisonnable est son malheureux penchant à l'indépendance, jusqu'à vouloir être elle-même son principe. C'est par là que s'est perdu le premier homme aussi bien que le premier ange : *Subesse noluit, præesse voluit* (*Greg. pap.*), et c'est par là que continuent de se perdre tous ceux qui se séparent de Dieu par le péché ; car s'ils n'ont pas assez perdu la honte et la raison pour déclarer en termes exprès un sentiment si odieux, ils ont alors dans le cœur une secrète disposition qui les fait agir comme s'ils s'étaient faits eux-mêmes, et qu'ils fussent semblables au Très-Haut.

Aussi, le Sauveur, qui est venu pour guérir les hommes de cette profonde plaie, prend soin de leur inculquer qu'ils ne sont pas eux-mêmes leur principe, et qu'il n'y en a point d'autre que lui. Je trouve en effet, messieurs, que tout a été fait par lui : *Omnia per ipsum facta sunt* (*Joan.*, I 3) :

que nous ne pouvons rien faire sans lui : *Sine me, nihil potestis facere* (*Joan.*, XV, 5), et qu'il tient le premier rang partout : *In omnibus primatum tenens* (*Col.*, I, 18) : qu'il est principe d'être, principe d'opération, principe en dignité. A de tels caractères, qui ne reconnaîtra Jésus-Christ?

1. Il est principe à l'égard de l'être divin, de l'être divinement humain, de l'être naturel et surnaturel. Je m'explique.

Il est principe à l'égard de l'être divin, non pas à l'égard du Père, puisque le Père n'a point de principe; non pas à l'égard de lui-même, puisque le Père est le principe duquel et dans lequel le Fils est de toute éternité. Mais il l'est à l'égard du Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils : car il est appelé l'Esprit du Fils aussi bien que l'Esprit du Père : *Spiritum Filii* (*Rom.*, VIII, 9; *Gal.*, IV, 6). Vérité de foi que lui-même nous a révélée. *Quand l'Esprit de vérité sera venu*, dit-il, *il vous enseignera toute vérité. Il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi* (*Joan.*, XVI, 13), de la plénitude de ma divinité et de ma sagesse.

Non-seulement il est le principe du Saint-Esprit dans l'éternité, il l'est encore dans le temps, puisque c'est lui qui l'envoie et qui le donne : *mittam eum ad vos.* Il l'envoie comme Dieu, parce qu'il procède de lui; et en qualité d'homme, il nous a mérité ce grand don. Don si nécessaire, que saint Paul nous déclare que si nous n'avons pas l'Esprit de Jésus-Christ, nous ne sommes point à lui : *Si quis Spiritum Christi non habet, hic non est ejus* (*Rom.*, VIII, 9).

Ceux-là ne l'ont point, qui ne se proposent d'autre principe de leur sentiments et de leurs actions que l'esprit du monde, si contraire pourtant à celui de Jésus-Christ, que lui-même nous assure que pour recevoir l'un il faut renoncer à l'autre. C'est aussi parce qu'on n'y renonce point, que la vérité est si peu connue des enfants du siècle, et que le péché règne parmi eux avec tant d'empire. Pleins de leur propre esprit, ils ignorent ou rejettent celui dont le Fils de Dieu est le principe.

O Jésus! Bien loin que l'ignorance ou la dureté des hommes vous rebute, elle doit plutôt vous toucher pour leur donner votre Esprit, dont ils ont tant de besoin. Qu'il vienne leur apprendre toute vérité, et les délivrer de toute erreur. Qu'il vienne les reprendre de tout péché, et les en corriger. Qu'il nous reprenne nous-mêmes de nos justices, c'est-à-dire, du bien que nous faisons ordinairement avec tant d'imperfection. Qu'il vienne nous ôter tout esprit contraire au vôtre, et nous rendre participants de l'être divin qui vous est essentiel, et que vous avez bien voulu nous communiquer par votre humanité sainte!

Avant l'Incarnation, mes frères, Dieu avait été de toute éternité. L'homme avait été depuis la naissance des siècles; mais ce fut dans la plénitude des temps que parut l'Homme-Dieu. Ce fut la grande nouveauté prédite par Jérémie, qu'une vierge pure enfermerait dans son chaste sein un homme parfait dès son enfance, dans lequel se trouveraient merveilleusement unies la majesté et l'infirmité, la grandeur et l'humiliation, Dieu et le limon de la terre (*Jer.*, XXXI, 22). Nouveauté prodigieuse, où Dieu descend vers l'homme avec tant de bonté, et où l'homme monte vers Dieu avec tant de dignité, que tout ce que Dieu fait de plus grand est attribué à l'homme, et que tout ce que l'homme souffre de plus ignominieux, est attribué à Dieu (*Bern.*, *serm.* 3 *in Nat.*). C'est là ce *grand mystère de la piété* dont parle saint Paul, *qui a été manifesté dans la chair, justifié par tant de témoignages du Saint-Esprit, vu des anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire* (1 *Tim.*, III, 16), par lequel Jésus-Christ est le principe de l'être divinement humain.

L'avez-vous entendu, mes frères? Dieu fait homme, le Verbe fait chair, l'Incarnation et toute son économie est un grand mystère. Non pas comme ceux des païens, qui ne renfermaient que des superstitions impies; non pas comme ceux des Juifs, qui ne contenaient que des figures vides. C'est un mystère qui renferme le vrai culte, et la seule religion par laquelle Dieu peut être dignement adoré. L'Apôtre l'appelle le grand mystère de la piété, *magnum pietatis sacramentum*, parce que Jésus-Christ, par son anéantissement dans notre chair a eu pour son Père une piété infinie, et que nous devons en avoir une pareille pour Jésus-Christ. Nous devons le chercher quand nous l'avons perdu, comme sa sainte Mère; laver ses pieds de nos larmes quand nous l'avons offensé, comme la pécheresse de l'Evangile; écouter sa parole quand il nous parle par sa loi, comme Marie sœur de Lazare; l'aimer plus que tous, comme saint Pierre; vouloir être affranchis de nos liens pour nous réunir à lui, comme saint Paul. Voilà la véritable piété, la seule solide dévotion : et qu'il y en a peu parmi nous qui la connaissent ou qui la pratiquent!

Ce grand mystère, dont le monde païen a été convaincu, n'est que trop souvent méprisé du monde même chrétien : et pendant que les anges l'adorent, combien d'hommes l'oublient ou le blasphèment! Ne soyons pas, mes frères, de ce nombre malheureux. Reconnaissons Jésus-Christ pour le principe de l'être divin qui est en nous, puisque par lui nous sommes associés à sa filiation divine, et rendus participants de son héritage éternel. Quelque incompréhensible que soit ce mystère, il est trop attesté, trop confirmé par les événements, trop digne de Dieu, trop nécessaire à notre sanctification pour être révoqué en doute. Souvenons-nous que Dieu l'a caché aux superbes, et qu'il l'a révélé aux simples et aux petits. Soyons donc simples de cœur et d'intelligence, et nous trouverons que l'Incarnation du Verbe est faite pour nous éclairer et pour nous humilier en même temps, pour confondre et pour

rectifier nos connaissances, pour nous conduire à la science du salut par l'aveu de notre ignorance, et pour guérir l'orgueil de notre esprit en le soumettant. Malheur à la raison téméraire, qui n'en jugera pas sur ce fondement !

Ce n'est pas tout. Jésus-Christ est le principe de l'être naturel, et de tous les états naturels : car, comme dit l'Apôtre : *Tout a été créé par lui et pour lui, et toutes choses subsistent en lui* (*Col.*, I, 16). Mais comme la création du monde regarde plutôt le Verbe de Dieu que l'Homme-Dieu, et que c'est à l'Homme-Dieu que nous rendons aujourd'hui nos principales adorations, laissons les états naturels pour venir aux surnaturels et au nouveau monde qui est l'Eglise.

Il en est le principe, puisqu'elle a été tirée de son côté, comme Eve le fut autrefois du côté d'Adam. *Il l'a aimée*, dit saint Paul (*Eph.*, V, 25), *jusqu'à se livrer à la mort pour elle. Il l'a purifiée par l'eau du baptême, et par la parole de vie. Il la rend sainte* par la grâce sanctifiante qui la fait participer à la nature divine, et qui l'élève à un état surnaturel. Il la rend *toute belle* par cette même grâce, et par une infinité d'autres dons célestes, qui sont la suite de ce premier. *Il la nourrit* du pain de ses vérités évangéliques, et du fruit de vie de son corps et de son sang. Il ne souffre en elle *aucune tache*, puisqu'il les efface toutes par les larmes de la pénitence et par le feu des tribulations. Il ne souffre non plus en elle *aucune ride*, puisqu'il la renouvelle sans cesse en la dépouillant du vieil homme, pour la revêtir du nouveau.

Or, mes frères, ce que Jésus-Christ a fait pour l'Eglise est une règle pour nous. Nous devons l'aimer comme il l'a aimée, la sanctifier en nous rendant saints, la défendre par la force de la vérité, dont elle-même est *la colonne et la base* (*1 Tim.*, III, 25), parce qu'elle seule a l'intelligence des Ecritures. Mais nous sommes surtout obligés de souffrir pour elle comme son chef a souffert, puisque saint Paul nous fait une loi d'*accomplir dans notre chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ pour son corps, qui est l'Eglise* (*Col.*, I, 24). On la défend même bien mieux par les souffrances que par les paroles. Peu de personnes sont appelées à écrire et à parler pour elle, et cette Epouse divine rejette les ouvrages de tous les zélés indiscrets qui, bien loin de la servir, ne font que la diviser : au lieu que tous ses enfants sont obligés de combattre pour ses intérêts avec les armes de la pénitence et de la prière.

Il n'est pas toujours nécessaire, messieurs, d'avoir de grands talents pour servir l'Eglise. Ceux qui les ont, la servent quelquefois le plus mal, parce qu'ils en abusent en les tournant à leur gloire, ou à leur intérêt particulier Mais il est sûr qu'on la sert bien quand on l'aime, et quand on souffre pour elle la violence de ses ennemis déclarés, ou la malignité de ses ennemis cachés. Dans quelque affliction qu'elle tombe par le malheur des temps, elle est consolée quand elle voit en nous de dignes fruits de pénitence : ! et son joug devient plus léger, dès que nous le soutenons avec elle. Au lieu que nous lui faisons porter toutes nos croix, quand nous refusons de les porter.

Mais ce qui est pour elle un surcroît d'humiliation, c'est que Jésus-Christ lui ayant ôté ses taches et ses rides, elle en reçoive encore par nous.

Femmes du siècle, vous ne sauriez souffrir la moindre tache sur votre visage, et dans quelle tristesse ne vous voit-on pas, quand par le ravage des années les rides commencent à s'y faire remarquer ! Votre amour-propre se nourrit encore par l'idée d'une beauté funeste; et quand vous ne pouvez plus empêcher que la nature ne la détruise, vous cherchez une misérable consolation dans une vaine image qui en retrace le souvenir. Mais vous devriez être encore plus sensibles à la douleur d'être vous-mêmes les rides de l'Eglise, quand vous tenez une conduite si différente de celle des Paule et des Eustochie, des Félicité et des Perpétue, qui en furent autrefois l'ornement.

Mais ne sommes-nous pas aussi les taches et les rides de l'Eglise, nous qui sommes si différents de ceux de ses enfants qui n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, nous qui sommes si éloignés de leur charité? Ah ! Seigneur, puisque nous suivons si peu vos intentions dans ce que vous êtes, et que vous avez voulu que nous fussions dans l'Eglise, faites vous-même en nous ce que notre corruption nous empêche de faire : car vous n'êtes pas moins principe d'opération que principe d'être, et c'est de vous que nous l'apprenons.

2. *Pater meus usque modo operatur* (*Joan.*, V, 17), mon Père, dit-il, ne cesse point d'agir. Rien n'arrête ni les opérations éternelles de son entendement et de sa volonté dans la génération du Fils et dans la procession du Saint-Esprit, ni les opérations temporelles de sa providence pour la conservation et pour le gouvernement des créatures, ni les opérations saintes de son esprit pour les effets miraculeux sur les corps, et pour les effets de la grâce sur les âmes. *Et ego operor*, et moi, ajoute-t-il, qui suis Dieu comme mon Père, je fais tout aussi bien que lui.

Or les principales opérations du Sauveur sont les siennes propres. Actions divinement humaines, parce qu'elles procèdent d'un Homme-Dieu; actions dont la moindre était d'une vertu infinie pour mériter et pour satisfaire; actions qui doivent également exciter notre reconnaissance et réveiller notre paresse.

Je dis exciter notre reconnaissance ; car c'est à elles que nous devons tout, et c'est par elles que Jésus-Christ a *opéré notre salut au milieu de la terre*. Et nous pouvons dire qu'elles nous ont été d'un plus grand profit qu'à lui-même, puisqu'elles ne lui ont pas mérité le salut comme à nous, ni aucun degré de grâce essentielle, qu'il possédait dans leur plénitude au moment de sa conception ;

au lieu que nous leur sommes redevables de toute la grâce que nous avons maintenant, et de toute la gloire dont nous jouirons un jour.

Elles doivent encore réveiller notre paresse ; car si Jésus-Christ a travaillé sans relâche depuis sa naissance jusqu'à son dernier soupir, ne devrions-nous pas rougir de passer toute notre vie, les uns à ne rien faire, les autres à mal faire, les autres à faire tout autre chose que ce qu'ils devraient? Tant nous sommes aveugles sur notre destination et sur le fruit que nous pouvons tirer du mérite des œuvres que Jésus-Christ opère dans son Eglise ; car il y fait tout dans ses ministres et dans ses élus.

Rompre le pain de la parole, offrir et distribuer les saints mystères, catéchiser les catéchumènes, réconcilier les pécheurs, imposer les mains pour ordonner des évêques et des prêtres, en un mot exercer une puissance divine sur l'un et sur l'autre corps de Jésus-Christ, ce sont là des fonctions dont lui seul est le principe, puisque c'est lui qui a donné cette puissance aux apôtres et à leurs successeurs, en leur disant : *Recevez le Saint-Esprit.*

Ce n'est pas dire assez, ajoute saint Augustin (*Aug., Tract.* 6 *in Joan.*). Il fait en eux et par eux tout ce qu'ils font dans l'Eglise. Paul plante, Apollon arrose, mais c'est lui qui donne l'accroissement (I *Cor.*, III, 6). Le prédicateur parle à l'oreille, mais Jésus-Christ parle au cœur. Le prêtre l'offre à l'autel, mais c'est lui qui est le principal sacrificateur. Ses ministres plongent dans l'eau, mais c'est lui qui baptise. D'où il s'ensuit que la régénération, l'absolution, la consécration ont une égale vertu de quelque main que nous la recevions, bonne ou mauvaise, médiocrement ou entièrement sainte. D'où vient cela? c'est, dit saint Augustin, que Jésus-Christ est le principe de tout.

Adorons, mes chers auditeurs, ce principe des actions hiérarchiques, et honorons aussi ceux qui en sont les instruments. Si pour leur malheur leur vie ne répond pas à leur dignité, ils en seront punis de Dieu, mais ils ne doivent pas être méprisés des hommes. Il faut au contraire louer Jésus-Christ qui les donne et profiter de ses dons.

Il est encore le principe de toutes les actions et de toutes les bonnes œuvres des justes. C'est lui qui touche le cœur de celui qui croit, qui ouvre la bouche de celui qui prie, qui étend la main de celui qui donne, qui imprime le mouvement à celui qui marche dans les voies de Dieu. Sa grâce inspire la pensée du bien, et en fait concevoir le désir. Il est certain que nous agissons, car nous sommes libres ; mais c'est elle qui nous fait agir, et qui alors perfectionne notre liberté.

Hélas! mes frères, ne soyons pas ingrats envers la grâce de Jésus-Christ. Reconnaissons humblement notre faiblesse et sa force, notre résistance et son empire, notre indignité et sa gratuité. Ne soyons point paresseux à la demander. Elle ne s'accorde ordinairement qu'à la prière, mais à la prière de celui qui demande, qui cherche, qui frappe à la porte de la miséricorde, afin qu'elle lui soit ouverte. Si nous ne l'obtenons point, c'est toujours par notre faute : car comme c'est par bonté qu'il nous l'accorde, c'est par justice qu'il nous la refuse.

3. Après cela ne soyons pas surpris que Jésus-Christ étant principe d'être et d'opération, il le soit en dignité. Celui qui a l'être par essence et qui le donne, qui fait tout dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, doit nécessairement être le premier partout : *In omnibus primatum tenens.*

Il est le premier dans le monde, puisque *toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre* (*Matth.*, XXVIII, 18). Il est le premier dans l'Eglise, puisqu'*il en est le chef.* Il est le premier dans la gloire, puisqu'*il en est le roi*, et qu'il y occupe la première place à la droite de son Père. Il est le premier dans le livre de vie ou de la prédestination, puisque c'est en lui et par lui que nous sommes prédestinés ; et encore parce qu'il a été prédestiné pour être Fils de Dieu par nature, au lieu que nous ne le sommes que pour être enfants de Dieu par adoption.

Il est le premier des rois de la terre (*Apoc.*, I, 5). Tous lui sont soumis, quoique différemment. S'ils sont saints comme les mages, ils l'adorent comme Dieu, et lui offrent les trésors de leur cœur en lui soumettant leur puissance. S'ils sont méchants comme Hérode, ils servent à ses desseins par leur méchanceté même, et il menace de briser les sceptres et les couronnes de ceux qui n'auront pas reconnu son empire.

Il est *le premier des pasteurs* (I *Petr.*, V, 4). Pasteur aimable, qui a donné sa vie pour ses brebis, qui les nourrit de sa chair et de son sang, de qui tous les autres pasteurs ne sont que les vicaires et les ministres.

Il est *le premier-né d'entre les morts* (*Col.*, I, 18 ; *Apoc.*, I, 5), parce qu'il est le premier ressuscité à la vie immortelle. Ceux à qui Elie et Elisée rendirent la vie étaient ressuscités plutôt que lui, mais ce ne fut que pour mourir bientôt après. Au lieu que Jésus-Christ est le premier ressuscité pour ne mourir plus, et pour faire de sa résurrection la source de la nôtre.

Estimons-nous heureux, mes frères, de connaître Jésus-Christ, et Dieu par lui, puisque *la vie éternelle consiste à connaître le vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé* (*Joan.*, XVII, 3). Il est le principe de tout dans le temps comme dans l'éternité : *Et nous avons tous reçu de sa plénitude* (*Joan.*, I, 16). Nous ne sommes que par lui. Nous ne méritons qu'autant que nous sommes à lui, et nous ne pouvons être à lui que par ses mérites (I *Cor.*, III, 5). Nous ne pouvons rien faire sans lui, et il a sur nous un empire si universel, que nous dépendons uniquement de lui dans la création et dans la rédemption, dans le monde et dans l'Eglise, dans la vie et dans l'immortalité heureuse ou malheureuse. A la vue de ses grandeurs et de notre néant, qui de nous ne rougira de

s'élever dans son cœur, et de ne se pas soumettre volontairement à celui à qui nous appartenons par tant de titres?

Vous vous soustrayez pourtant à une si juste dépendance, vous à qui l'Homme-Dieu est une pierre d'achoppement et de scandale, et qui ne rejetez la sainte sévérité de son Evangile que parce qu'elle vous contredit dans vos plaisirs. Mais en vain faites-vous violence à la droite raison, pour la détourner d'une lumière qui la frappe de toutes parts. La vérité détruira plus de doutes que votre incrédulité n'en saurait former. Le dessein de Dieu s'est manifesté dans son Christ. Le fait est éclatant et avéré. Tout parle du Verbe, parce que le Verbe a parlé. Le libertinage n'impose plus qu'aux ignorants et aux faibles, et n'a plus rien à dire que d'extravagant. Le Seigneur Jésus a enseveli dans un éternel oubli tous les noms qui étaient révérés dans l'antiquité païenne, pour ne plus faire régner que le sien : Et *il n'y en a point d'autre sous le ciel, en vertu duquel nous puissions être sauvés* (*Act.*, VII, 12); si bien que vous dépendez tellement de cet Homme-Dieu, que si vous ne l'avez pour Sauveur, vous ne sauriez éviter de l'avoir pour juge.

Inutilement faites-vous de votre volonté propre la cause de vos actions, pour chercher en vous-mêmes le principe du bien et la source de votre bonheur. Vous ne sauriez l'y trouver, parce que vous n'êtes de vous mêmes qu'ignorance, que faiblesse et que corruption. Vous ne sauriez non plus l'apprendre des plus belles maximes de ceux que le monde appelle sages, parce qu'ils ont été éclairés sans être justes, et qu'ils ont toujours ignoré le seul moyen de parvenir par la justice au véritable bonheur. Ainsi, lorsque vous vous flattez de la vaine satisfaction de régner sur vous-mêmes, vous n'en êtes que plus assujettis et d'autant plus honteusement que vous l'êtes à vos passions. Avouez donc votre erreur, et sachez qu'on n'est vraiment libre qu'en se soumettant à la vérité qui est Jésus-Christ. Reconnaissez-le pour le principe de ce que vous êtes, et de tout ce que vous pouvez faire de bien, et en obéissant à sa loi, soyez du peuple choisi qu'il s'est particulièrement consacré pour le rendre fervent dans les bonnes œuvres.

C'est en cela seul qu'il est permis, selon l'Apôtre, d'affecter la primauté : *Curent bonis operibus præesse qui credunt Deo* (*Tit.*, III, 8). Que ceux, dit-il, à qui Dieu s'est fait connaître par Jésus-Christ soient toujours les premiers à pratiquer les bonnes œuvres qu'il nous a enseignées. Partout ailleurs la première place est la dernière pour les chrétiens; mais quand il s'agit de faire le bien, ils doivent s'en disputer l'honneur les uns aux autres; et cette primauté ne sera jamais contraire à celle de Jésus-Christ, puisque lui-même sera le principe de leur ferveur, comme il l'est de tout ce qu'ils sont et de tout ce qu'ils peuvent : *Curent bonis operibus præesse qui credunt Deo.*

Selon cette règle, ceux qui tiennent les premiers rangs dans le monde sont encore plus obligés que les autres de les tenir dans la religion, et la même Providence qui les fait grands, les fait chrétiens dans une égale mesure. Autant qu'ils sont jaloux de soutenir les droits de leur naissance et de leur charges, autant doivent-ils l'être de remplir les devoirs de leur condition; et de quelque grandeur qu'ils se flattent, elle sera toujours défectueuse si, étant les premiers dans l'Etat, ils sont les derniers dans l'Eglise.

Ayons aussi tous, tant que nous sommes, une louable émulation de nous surpasser les uns les autres à nous soumettre à Jésus-Christ, et à faire avec plus de perfection ce qu'il nous commande; persuadés qu'étant le principe de tout, il le sera dans nous pour le bien, et qu'après l'y avoir commencé, il l'y perfectionnera jusqu'au jour qu'il viendra lui-même le couronner (*Phil.*, I, 6).

Cette confiance que saint Paul nous donne, me conduit à vous dire que les grandeurs de Jésus consistent également à commencer tout et à terminer tout : *Ego sum Alpha et Omega, principium et finis, dicit Dominus Deus.* Et si vous avez vu d'une part que l'homme ne peut rien s'attribuer, vous allez voir de l'autre qu'il ne peut rien se rapporter. C'est ce qui me reste à examiner, et plaise à ce divin Sauveur qu'après avoir commencé ce discours pour sa gloire, je l'achève pour la même fin!

SECONDE PARTIE.

Il paraît surprenant, messieurs, que l'infini finisse tout, et que ce qui n'a point de fin en soi-même soit la fin de toutes choses. Il n'y a pourtant que l'infini à qui la qualité de fin de toutes choses appartienne, et cela à cause de son infinité même. Chaque être fini, sentant naturellement son imperfection, soupire après la perfection de l'infinité; et comme il la chercherait vainement en lui-même, il tend toujours vers l'infini où il la trouvera.

Il suffit donc que l'Homme-Dieu soit infini, pour être la fin de tout. C'est la singulière qualité qu'il se donne à lui-même, et que les écrivains sacrés lui donnent unanimement.

Mais il y a, selon saint Augustin, deux sortes de fin : l'une, par laquelle ce qui est imparfait se perfectionne; l'autre, par laquelle ce qui est cesse d'être. Il y a une fin de perfection et une fin de destruction : *Finis perficiens, finis interficiens* (*Aug.*, *Tract.* 55; *Joan.*, II). Or, vous allez voir que Jésus-Christ l'est en ces deux manières, et qu'il n'y a que lui seul à qui ce caractère puisse convenir.

1. D'abord il a été la fin de la loi ancienne, parce qu'il était l'unique but où elle tendait: *Finis legis Christus* (*Rom.*, X, 4). Si elle eut des prophètes, ce n'était que pour le prédire; si elle eut des patriarches, ce n'était qu'afin qu'ils fussent ses pères selon la chair; si elle eut de grands justes, c'était afin qu'ils fussent ses ebauches et ses crayons; si elle eut un temple, c'était pour être la figure du temple sacré de son corps; si elle eut des

sacrifices, c'était pour représenter le grand sacrifice qu'il devait offrir sur la croix et perpétuer sur nos autels.

Il a été encore la fin de la loi, parce que, suivant sa propre déclaration, il n'était pas venu pour la détruire, mais pour la perfectionner. La religion judaïque ne conduisait rien à la perfection : *Nihil ad perfectum adduxit lex* (*Hebr.*, VII, 19). Elle consistait en *observations impuissantes et défectueuses* (*Gal.*, IV, 9), qui n'étaient que des ombres et des figures de la vérité. Ses sacrements vides de grâce la promettaient et ne la donnaient pas. Ses sacrifices, où coulait le sang des animaux, lavaient le corps et laissaient l'âme souillée. Ses ordonnances, écrites sur la pierre, n'étaient propres qu'à faire des prévaricateurs. Si Dieu y était adoré, ce n'était que par des esclaves que la seule crainte faisait agir, et si l'on y trouvait quelques justes, ils n'appartenaient pas à l'ancienne loi, mais à la nouvelle. Ils étaient, dit saint Augustin, *Juifs de nom et chrétiens en effet*, parce qu'ils n'étaient sauvés que par la foi du Messie qu'ils attendaient.

Or, Jésus-Christ est venu corriger tous ces défauts et lever toutes ces imperfections. Il a été le corps de ces ombres, la vérité de ces figures, la plénitude de ces vides. Il a fait succéder à la lettre qui tue, l'esprit qui vivifie, au sang des animaux son propre sang, à la prévarication la fidélité, à la crainte l'amour, aux esclaves les enfants : *Finis legis Christus.*

Voilà, mes frères, ce que nous devons à Jésus-Christ; mais considérez en même temps à quoi son bienfait nous engage. Il a perfectionné la loi, afin que nous pussions nous perfectionner en l'accomplissant de la manière que lui-même l'a accomplie. Cependant combien y a-t-il de chrétiens dans le monde pour qui Jésus-Christ n'est pas encore la fin de la loi? Et sans doute il ne l'est pas pour vous, si vous n'agissez comme les Juifs que par une crainte servile. Pleins de l'amour de vous-mêmes et accoutumés à une vie commode, les peines dont un Dieu vengeur vous menace forment en vous une triste idée qui vous effraye, et cette frayeur vous fait accomplir la loi.

Mais quel mérite peuvent avoir vos œuvres, si elles ne sont produites par la foi et animées par la charité? Vous croyez, dites-vous, mais ne pensez-vous pas que votre foi ne naît alors que du seul sentiment de la justice de Dieu, et qu'en cela même ce n'est pas une foi de chrétien, mais de démon? Car *les démons croient*, et qui plus est, *ils tremblent* (*Jac.*, II, 19), et vous avez vous-mêmes sujet de trembler, de ce qu'avec de la foi et de la crainte vous pouvez encore tomber dans les peines éternelles dont vous cherchez à vous garantir.

Pour pouvoir donc vous assurer que vous êtes du nombre des véritables chrétiens, servez-vous de la crainte pour vous conduire à l'amour. Au lieu d'observer la loi en esclaves, observez-la comme les enfants, et au même temps qu'elle paraîtra dans vos œuvres, qu'elle soit écrite dans votre cœur; sans quoi, différents des justes de l'ancien Testament, vous seriez chrétiens de nom et juifs en effet

Poussons plus loin cette vérité. Jésus-Christ n'a perfectionné la loi que pour perfectionner l'Église. Il est vrai qu'elle est parfaite à l'égard de la synagogue, mais l'Eglise de la terre est imparfaite à l'égard de celle du ciel. L'Eglise même du ciel telle qu'elle est aujourd'hui, est imparfaite eu égard à ce qu'elle doit être à la consommation des siècles : elle va donc toujours se perfectionnant, et saint Paul nous fait une description merveilleuse du soin que Jésus-Christ prend de la perfectionner.

Cet apôtre nous la représente comme un corps qui n'a pas toutes ses dimensions, et qui n'est pas encore parvenu à sa hauteur convenable; c'est pourquoi il a besoin de croître. Cet accroissement durera jusqu'à ce que tous ceux qui doivent en être les membres s'y soient assemblés de tous les lieux et de tous les temps, et chacun d'eux étant arrivé au degré de perfection qui lui est destiné, ils formeront tous ensemble un homme parfait dans la fleur et la plénitude de son âge : *In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (*Eph.*, IV, 13).

Pour faire croître ainsi ce corps admirable, et le conduire à sa perfection, Jésus-Christ, comme chef, y fait couler du haut du ciel les divines influences de son esprit, selon la mesure qui est propre à chacun des membres. Il y répand divers dons, en vertu desquels il forme des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs, dont toute l'occupation doit être de travailler à la perfection des saints, et à l'édification du corps mystique qu'ils composent.

Voilà ce que fait Jésus-Christ, et voici ce que nous devons faire : *Croître en lui*, dit saint Paul, *en pratiquant la vérité par la charité*. Jamais il ne faut séparer ces deux choses. Si nous n'acquérons que des connaissances, notre édifice spirituel non plus que celui de l'Eglise n'en avancera pas davantage. La science seule ne nous fera croître qu'en nous-mêmes par l'orgueil qui ne l'accompagne que trop. C'est en nous remplissant des lumières de la vérité, et en même temps en brûlant du feu de la charité que nous croîtrons et que l'Eglise croîtra.

Puis donc, mes frères, que Jésus-Christ nous a départi ses dons, selon la mesure qu'il lui a plu d'y mettre, soyons contents chacun du nôtre. Recevons-le sans vanité, et le communiquons sans envie. Heureux de nous trouver dans ce corps, attendons avec confiance les influences de la tête, et puisque chaque membre, aussi bien que le corps tout entier, a ses accroissements et son âge parfait dans la foi et dans la charité, ne négligeons rien pour y arriver; car si la mort nous prévient, elle terminera cet accroissement. Le corps de l'Eglise, contre qui les portes de l'enfer ne sauraient prévaloir, croîtra sans nous, et nous n'en serons point. Nous serons bien pendant la vie de cette so-

ciété visible qui est composée de justes et de pécheurs; mais la mort dans le péché est incompatible avec ce corps intérieur que la charité anime.

Il est dont de notre sagesse de nous tenir unis à Jésus-Christ, qui non-seulement est la fin et la perfection du corps général de l'Eglise, mais qui l'est encore de toutes les vertus des particuliers : car quand l'Apôtre l'appelle *le consommateur de la foi* (*Hebr.*, XII, 2), il prend cette vertu pour le fondement de toutes les autres. Il est la fin de toutes nos actions, parce qu'elles doivent être *faites en son nom, en rendant grâces par lui à Dieu son Père* (*Col.*, III, 17). Saint Paul nous en avertit et nous en fait même un précepte, selon saint Thomas. Rien de plus juste qu'un précepte qui nous oblige à faire tout pour celui qui a tout fait pour nous. Rien de plus pernicieux que d'être fécond en raisons spécieuses pour nous affranchir d'une obligation qui est une source féconde de mérites.

Si, comme nous l'avons vu, il est le principe de tout ce que nous sommes, il n'en est pas moins la fin. Tout est à vous, nous dit l'Apôtre, vous êtes à Jésus-Christ, et Jésus-Christ est à Dieu : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei* (1 *Cor.*, III, 22). L'homme superbe a beau raisonner sur la variété, la vicissitude et l'enchaînement des choses humaines. Il a beau chercher la cause des événements et souvent même se l'attribuer; il s'égare dans ses pensées tant qu'il ne voit pas qu'il y a un ordre caché dans les désordres du monde, et que ce monde même avec tous les événements qui l'occupent et qui le partagent, n'a été créé et ne subsiste que pour l'édification de l'Eglise et pour le salut des élus : *Omnia vestra sunt;* tant qu'il ne voit pas que toute l'Eglise et tous les élus qui la sanctifient ne sont, dans les desseins de Dieu, que pour former un corps à Jésus-Christ : *Vos autem Christi*, et qu'enfin Jésus-Christ lui-même parfait, comme nous venons de le représenter, dans l'union de tous ses membres, n'est que pour donner à Dieu une victime digne de lui, en lui offrant avec ce corps bienheureux le sacrifice éternel de la charité et de la louange divine : *Christus autem Dei.*

Oh! que ceux-là sont aveugles qui ignorent ces grandes vérités, ou qui négligent de s'en instruire pour en profiter! Jésus-Christ les a destinés pour être de son corps, et à peine le savent-ils. Demandez à la plupart des chrétiens de l'un et de l'autre sexe, en vertu de quoi ils portent ce nom, quelle est leur dignité, leur vocation, leur espérance, pourquoi ils agissent, où ils tendent, vous trouverez que la religion qu'ils professent est ce qu'ils savent le moins. Mais est-on sauvé sans connaissance? La première grâce que Dieu nous a faite par son Fils est une grâce d'instruction, puisqu'il est descendu du sein de son Père *plein de grâce et de vérité*, et ceux qui négligent de s'instruire de la religion qu'ils professent ont tout à craindre pour le salut.

2. Jusque-là, mes frères, vous avez vu Jésus-Christ fin de perfection : *Finis perficiens.* Voyez maintenant comme il a été et comme il doit être fin de destruction : *Finis interficiens;* et toujours dans l'accomplissement de l'œuvre pour laquelle il est envoyé.

Il a commencé par détruire les inimitiés invétérées qui étaient entre le peuple juif et le peuple gentil : *Interficiens inimicitias in semetipso* (*Eph.*, II, 11). Les Juifs regardaient les gentils comme des ennemis du vrai Dieu, qui n'avaient aucune part dans son alliance ni dans ses promesses. Les gentils à leur tour regardaient les Juifs comme des impies et des sacriléges, qui, sous prétexte de n'adorer qu'un Dieu, méprisaient tous les autres. Cette inimitié était entre eux comme une *muraille de séparation*, qui rendait leur réconciliation impossible. Jésus-Christ l'a détruite, et des deux peuples n'a fait qu'un peuple, ou même qu'un homme nouveau, c'est-à-dire qu'une Église. La vocation des gentils et leur réunion avec les Juifs est regardée par saint Paul et par tous les Pères comme un des plus éclatants caractères du Messie, qui avait été prédit comme l'auteur de ce grand événement et comme un des principaux fruits de sa Passion, par où il a acquis le titre de pacificateur? *Ipse est pax nostra.*

Or, cet apôtre veut que nous ayons toujours présent le souvenir d'un si grand bienfait. Il veut que nous considérions la profondeur de l'abîme d'où Jésus Christ nous a retirés, et à quel comble de gloire il nous a élevés par le mérite de la rédemption. Dans votre origine, nous dit-il, *vous étiez séparés du peuple de Dieu. Vous étiez sans espérance et vous viviez sans Dieu en ce monde. Maintenant vous n'êtes plus étrangers. Vous êtes au contraire citoyens de la même cité que les saints et domestiques de Dieu. Vous êtes édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, et unis en Jésus-Christ qui est la pierre angulaire* de cet édifice sacré (*Ephes.*, II).

Pensons-y, mes chers auditeurs, et ne tournons pas contre nous-mêmes nos propres avantages, qui ne serviraient alors qu'à nous rendre plus criminels. Qu'il est facile, tout chrétiens que nous sommes, de retomber dans notre premier état par la corruption de notre volonté, et d'être encore retranchés de la tige sur laquelle nous sommes entés! Quelle misère qu'un plaisir fragile puisse nous éloigner de Dieu, après qu'il en a tant coûté à Jésus-Christ pour nous en approcher! Ne soyons pas assez malheureux pour rompre une union qui ne peut-être rompue que de notre part, et qui ne saurait l'être que par le péché. Pourquoi le commettrions-nous, puisque le Sauveur l'a détruit avec le démon et ses suppôts qui le font commettre, aussi bien que la mort même que ce péché maudit a fait entrer dans le monde?

Daniel avait prédit cette victoire du Messie en le prédisant. Dieu, disait-il, a abrégé le temps, *afin que le péché prenne fin, que l'ini-*

quité soit effacée et que la justice éternelle vienne sur la terre (*Dan.*, IX, 24). Le règne du péché a trouvé en effet sa fin dans la mort de ce Sauveur, et l'iniquité a été effacée sur la croix par son propre sang. Cet agneau de Dieu a ôté les péchés du monde par les sacrements qu'il a institués pour les remettre, par la grâce qu'il fait aux pécheurs de s'en repentir, de les confesser, de les expier par de dignes fruits de pénitence; par les secours qu'il leur donne pour ne plus retourner à leur premier vomissement, et par l'amour qu'il leur inspire pour la justice.

Cet effet de la miséricorde divine, mes frères, s'est-il accompli en votre faveur, et Jésus-Christ a-t-il été pour vous fin de destruction à l'égard du péché; car si cela n'est point, vous êtes inexcusables. Mais hélas! vous le haïssez toujours ce péché quand vous le regardez en lui-même, jamais quand vous le commettez, et s'il vous déplaît séparé de vos passions, vous l'aimez joint à vos plaisirs. Etrange inclination, qui vous fait aimer ce qui vous perd, en vous empêchant de participer au bienfait de la rédemption, par laquelle Jésus-Christ a prétendu que le péché finît!

Cependant vous différez toujours à vous en corriger, comme si c'était l'ouvrage d'un moment. On ne passe pas tout d'un coup de l'amour des biens sensibles à l'amour des biens éternels. On peut bien changer d'abord son extérieur, mais les affections du cœur ne s'affaiblissent que par degrés, et puisqu'il en a tant coûté à Jésus-Christ pour le péché qu'il ne pouvait commettre, il est bien juste qu'il vous en coûte pour le péché que vous avez commis, d'autant plus qu'il est de l'ordre que le corps fasse ce qu'a fait la tête, et que cette conduite entre dans l'économie de notre salut.

Non-seulement le Sauveur a détruit le péché; mais de plus, saint Paul nous apprend que dans les derniers temps il détruira *l'homme de péché*, et que ce sera sa grande victoire. L'Antechrist sera le chef des impies, et formera un corps avec eux, comme le Christ tout entier en forme un avec l'Eglise. Il paraîtra, dit saint Paul, *revêtu de la puissance de Satan, avec toute sorte de miracles et de prodiges trompeurs. Il s'asseyera dans le temple de Dieu, voulant lui-même passer pour Dieu* (II Thess., II, 3). Mais lorsque son orgueil sera monté jusqu'à son comble, *le Seigneur Jésus le fera mourir par le souffle de sa bouche, et par l'éclat de sa présence*, et le précipitera dans les enfers avec tout le corps des réprouvés.

Cet horrible événement paraît encore éloigné de nous; mais saint Paul nous avertit qu'il se forme dans le cours des siècles : *Mysterium jam operatur iniquitatis*. Néron, Domitien, Trajan et tant d'autres persécuteurs de la religion chrétienne ont été les précurseurs de l'Antechrist, et saint Jean dit que de son temps il y en avait déjà plusieurs. Autant de libertins, d'impies, d'hérétiques, de mauvais chrétiens, autant d'antechrists, et le monde profane que nous voyons, qu'est-il lui-même, qu'un antechrist dont la conduite, toute contraire à l'Evangile est un continuel mystère d'iniquité? Il habite dans le cœur des méchants, comme Jésus-Christ dans le cœur des bons, et l'un et l'autre sera manifesté non-seulement à la fin des siècles, mais à la mort de chacun de nous. Travaillons, mes frères, à nous rendre cette manifestation glorieuse, en détruisant en nous par le zèle de la charité ce qui s'oppose à Jésus-Christ, afin qu'alors il n'ait pas à le détruire lui-même par l'éclat de sa gloire et de sa puissance.

Il a commencé de détruire l'empire du démon à son premier avénement, il achèvera dans le second. En allant à la croix, il dit que *le prince de ce monde allait être mis dehors* (*Joan.*, XII, 31). En conséquence de cette prédiction, l'Evangile prêché par des hommes faibles et ignorants, mais remplis tout d'un coup d'une lumière et d'une force divine, a mis fin à l'idolâtrie. Le démon qui la soutenait a été contraint de suivre en tremblant le char du vainqueur, et a été enfin précipité dans l'abîme. Cet abîme, dit saint Augustin, n'est pas seulement l'enfer, c'est le monde même, où son pouvoir a été restreint, où il est détenu comme dans une prison : *Regnum ejus quod putas, carcer ejus est.* Les chaînes avec lesquelles l'ange le tient lié, sont la force même de son vainqueur qui lui ôte le pouvoir de nuire aux fidèles. Cet abîme est encore le cœur des impies où il règne toujours par l'abus qu'ils font des lumières de la vérité, et d'où il fait la guerre aux amis de Dieu.

Mais à la fin du monde il perdra tout son pouvoir, et ce sera dans l'enfer seul qu'il exercera sa rage sur les réprouvés. Ainsi s'accomplira ce que dit saint Paul, qu'alors Jésus-Christ *détruira tout empire, toute domination et toute puissance, et que tous ses ennemis seront sous ses pieds* (I *Cor.*, XV, 24).

La mort sera la dernière détruite. Il commença cette destruction sur la croix, où il fut *la mort de la mort même;* car depuis cet heureux jour elle n'a été pour les justes qu'un passage à la vie; non plus un supplice, mais un sacrifice d'excellente odeur.

On peut dire néanmoins que la mort conserve encore quelque empire sur le corps des saints, en ce qu'elle l'empêche de jouir du bonheur de son âme. Mais son pouvoir sera détruit sans ressource quand ce corps, qui *a été mis en terre tout difforme, ressuscitera glorieux.* Et Jésus-Christ fera cette merveille lorsqu'en qualité *de résurrection et de vie*, il fera revivre tous ceux qu'Adam a fait mourir.

Il n'y a que ceux qui manquent de foi, qui ne soupirent point après ce temps bienheureux, où le règne de Jésus-Christ doit être accompli, celui du démon, du péché et de la mort anéanti pour jamais. Pour nous, mes frères, demandons désormais avec plus d'ardeur que *son règne arrive.* Ne faisons sur la terre que des projets qui aient rapport à celui-là. Outre que ceux que nous faisons ici-bas sont de courte durée, souvenons-nous que Jésus-Christ mettra fin à tout, et qu'il

renversera tous les desseins des hommes, qui n'auront pas été conformes à sa volonté.

Ne craignons point la mort par une terreur inutile. Désirons-la plutôt puisqu'elle est pour nous le seul moyen de ne plus mourir. Cependant mourons tous les jours à quelque chose de nous-mêmes, surtout au péché que nous devons haïr plus que la mort, puisque sans le péché la mort ne nous saurait nuire. Assurons-nous au contraire la vie du siècle à venir par le mépris de la vie présente, et tirons ainsi, comme Jésus-Christ, la gloire de l'humiliation.

C'est pour imprimer toutes ces vérités dans le cœur des fidèles que cette savante et pieuse congrégation célèbre la fête de Jésus. Nous ne la voyons si saine dans sa doctrine et si édifiante dans ses mœurs, que parce qu'elle fait une profession particulière d'étudier Jésus-Christ, de se nourrir de sa parole, de méditer ses mystères, d'imiter ses actions, d'adorer dans son humanité unie au Verbe ses grandeurs et ses abaissements, et de le regarder comme le principe et la fin de tous les exercices qui la sanctifient. Elle ne croit pas pouvoir servir plus utilement l'Eglise par les grands hommes qu'elle lui a donnés et qu'elle lui donne tous les jours, qu'en y renouvelant la dévotion envers son chef, son époux et son médiateur, et qu'en faisant souvenir les chrétiens que le nom même qu'ils portent les attache à lui comme au principe de leur sainteté et à la fin de la religion qu'ils professent.

Entrons, mes chers auditeurs, dans des intentions si louables et si utiles, et ne nous attirons point l'anathème que saint Paul prononce contre ceux qui n'aiment pas Jésus-Christ (I *Cor.*, XVI, 22). Qui ne l'aime point ne s'aime pas soi-même, et qui ne s'applique point à le connaître et à observer sa loi, imite la déplorable conduite de Pilate qui, l'ayant entre ses mains, ne savait qu'en faire : *Quid faciam de Jesu, qui dicitur Christus?* Pour nous, nous avons appris de son Apôtre qu'il nous *a été donné de Dieu, pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption* (I *Cor.*, I, 30). Profitons-en pour opérer par lui notre salut, et puisque nous venons de voir que les deux qualités qu'il se donne à lui-même, le renferment tout entier, honorons-le du fond du cœur dans l'une et dans l'autre.

Honorons-le comme principe, en n'entrant dans aucun état que lui-même ne nous y appelle ; en ne faisant aucune entreprise que pour sa gloire ; en cherchant dans sa parole la foi, dont le propre est d'éclairer ceux qui l'écoutent; dans la prière qu'il nous a commandée, les secours qu'il nous a promis ; dans les sacrements qu'il a institués, les grâces qu'il nous a méritées ; dans son Eglise, le remède à tous nos maux.

Honorons-le comme fin, en lui rapportant toutes nos actions, afin qu'il les offre à Dieu son Père ; et si jusqu'ici nous n'avons pas vécu selon sa loi, consacrons-lui le reste de notre vie, afin qu'il lui plaise d'y détruire le mal et d'y perfectionner le bien.

Que toutes nos dévotions se rapportent à celle-là, comme à la plus ancienne et la plus solide, et même à la seule d'où toutes les autres tirent leur mérite ; et, puisque la vraie dévotion consiste dans l'amour que nous lui devons, aimons-le comme il nous a aimés, c'est-à-dire *jusqu'à la fin : Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos* (*Joan.*, XIII, 1). Pouvons-nous refuser notre amour à celui qui a vécu et qui est mort pour nous, et pouvons-nous reconnaître dignement une grâce si signalée qu'en vivant et en mourant pour lui? Vivons même comme lui, et, si nous imitons sa vie souffrante, toute l'économie de la religion nous est un fidèle garant que nous participerons un jour à sa vie glorieuse.

PANÉGYRIQUE DE LA SAINTE VIERGE

POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

Prononcé devant Jacques II, *roi d'Angleterre, dans la chapelle de Saint-Germain en Laye, le* 15 *août* 1700.

Magnificata est anima mea hodie præ omnibus diebus meis.

C'est aujourd'hui que je reçois plus de gloire que je n'en ai reçu dans tous les jours de ma vie (*Judith.*, *ch.* XII, 18).

Sire, ainsi parlait cette femme célèbre en Israël, qui en représentait une autre plus célèbre qu'elle. Elle fut distinguée par sa naissance et par les rares qualités qui relèvent aux yeux de Dieu et des hommes les créatures parfaites. Sa crainte et son respect pour la loi de Dieu lui avaient mérité l'estime de sa nation (*Judith*, VIII), et jamais l'envie la plus maligne n'avait osé prononcer la moindre parole à son désavantage.

Mais elle prenait tant de soin de vivre dans le silence et dans l'obscurité, que les dons admirables qu'elle avait reçus du ciel, ne parurent dans tout leur éclat qu'au jour de son triomphe sur l'ennemi du peuple de Dieu. Alors elle-même fut si sensible à sa gloire, qu'en voyant cet homme impie et superbe abattu par la main d'une simple femme, elle s'écria, dans les transports d'une humble joie, que cette grande journée était la plus glorieuse de sa vie : *Magnificata est anima mea hodie præ omnibus diebus meis.*

Oh! combien plus grands étaient les dons et les priviléges de celle dont Judith n'avait été que la figure! Depuis le premier instant de son être, elle était chérie de Dieu et agréable à ses yeux (*Luc.*, I, 28). Elle était pleine de grâce, et le Seigneur était avec elle. Elle avait levé la première l'étendard d'une pureté, jusqu'alors inconnue au monde, dont elle n'avait pu prendre le modèle que dans le ciel (*Aug.*, *in Joan.* X). En elle Dieu s'était fait homme, sans cesser d'être Dieu ; et, par lui, elle était devenue mère de Dieu sans cesser d'être vierge (*Orig.*, *in Matth.*). Non-seulement mère de Jésus-Christ, selon la chair, mais encore mère de Jésus-Christ dans ses membres, elle avait coopéré par sa charité à nous faire naître dans l'Eglise, dont elle était une image anticipée (*Ambr.*, *de Virg. lib.*) ; et qui peut douter, en voyant la merveilleuse proportion que garde la sagesse de Dieu dans toutes ses œuvres, qu'une

créature destinée à un ouvrage si important ne surpassât en sainteté toutes les autres (*Aug., de Virg., c.* 5)!

Cependant tous ces grands prodiges, que le Tout-Puissant avait opérés dans cette nouvelle Judith, demeurèrent cachés pendant sa vie (*Luc.*, I, 49), et il le permit ainsi, autant pour favoriser l'humilité de Marie, que pour détruire les ouvrages du démon, qui, ayant vaincu le premier homme en le trompant par une vierge, devait être trompé par une autre vierge, pour être vaincu par le second.

Mais aussi comme cet ordre souverain, qui aime en toutes choses la beauté de l'ordre, a des temps pour faire admirer sa sagesse, il en a d'autres pour faire éclater sa puissance. Après que celle dont Judith n'avait été qu'une figure imparfaite eut longtemps dérobé aux yeux du monde les dons excellents dont le Saint-Esprit l'avait remplie, vint le jour heureux où parut la victoire qu'elle avait remportée sur le chef des ennemis de Dieu, en lui écrasant la tête. Tant de vertus cachées dans les ténèbres de l'humilité en sortirent avec une pompe digne de la Mère de Dieu. Au temps du travail succéda le temps de la récompense. Une vie sainte fut terminée par une sainte mort, et suivie d'une gloire proportionnée, et alors Marie put dire, avec plus de raison que Judith : *Magnificata est anima mea hodie præ omibus diebus meis :* C'est maintenant que je reçois plus de gloire que je n'en avais reçu dans tout le cours de ma vie.

Voilà, messieurs, le sujet admirable et consolant de l'auguste solennité qui nous assemble; et comme l'Eglise célèbre tout à la fois la mort et l'assomption de la sainte Vierge, le sujet même partage mon discours en deux réflexions. La première, sur la sainteté de cette mort; la seconde, sur la grandeur de la récompense qui l'a suivie; et dans l'une et dans l'autre, vous verrez que cette Vierge a reçu plus de gloire que jamais, puisque c'est alors qu'ayant accompli tout ce qu'elle avait à faire pour Dieu, Dieu a couronné tout ce qu'il avait fait pour elle.

En quelle mort pourrait-on trouver plus de sainteté que dans celle qui fut causée par les transports de l'amour de Dieu? Et qui pourrait se figurer de récompense plus magnifique que celle qui était due aux vertus de la Mère de Dieu?

De là, mes frères, il faut tirer deux instructions : l'une, que dans la nécessité où nous sommes tous de mourir, il nous importe de mourir saintement; et nous verrons dans l'exemple de Marie que notre mort ne peut être sainte, si nous ne mourons dans l'amour de Dieu, ce sera le sujet de ma première partie;

L'autre, qu'après la mort nous avons une gloire à prétendre; et nous verrons dans l'exemple de Marie qu'elle ne sera donnée ni à nos rangs, ni à nos emplois, mais aux vertus que nous y aurons pratiquées. Ce sera le sujet de la seconde.

Il faut espérer que la Vierge même, qui va nous servir d'exemple, voudra bien nous aider à le suivre; et puisque cette grande solennité nous fait souvenir qu'après que cette arche mystique eut longtemps flotté sur les eaux des misères de la vie, elle alla se reposer sur les montagnes éternelles (*Gen.*, VIII, 4); levons les yeux vers ces montagnes, afin qu'il nous en vienne du secours (*Psal.* CXXI, 1), et pour mieux l'obtenir, servons-nous de son intercession même. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, saint Epiphane avait un grand penchant à croire que Dieu avait accordé à la sainte Vierge la grâce de l'immortalité. Mais nous trouvons dans des monuments assez anciens, parmi lesquels est le concile d'Ephèse, qu'elle a fini ses jours; et, suivant la créance commune de l'Eglise, ça été longtemps après Jésus-Christ (*Epiph.*, 78, *c.* 11, 23; *Andr., Cret., hom.* 9; *Bar.*, 44, 529; *Concil Eph.*).

Elle était tout ensemble fille du premier Adam, et mère du second. La qualité de fille du premier ne l'assujettissait pas à la loi de la mort, parce qu'elle n'avait pas contracté le péché, qui a ouvert la porte par laquelle la mort est entrée dans le monde (*Rom.*, V, 12); mais du moins devait-elle subir cette loi comme mère du second Adam, puisque son Fils étant mort, quoiqu'il fût l'innocence même, elle devait mourir aussi, quelque innocente qu'elle fût. Toute la différence qu'il pourrait y avoir, c'est qu'il fallait que Jésus-Christ mourût avec douleur, parce qu'il devait racheter les péchés du monde par l'effusion de son sang, au lieu que Marie a dû mourir sans douleur, parce qu'elle était innocente, et, qu'absolument parlant, elle n'était pas rédemptrice (*Joan. Damasc., orat.* 2, *de Dorm. S. Mar.*).

Quant aux circonstances de sa bienheureuse mort, elles ne sont pas révélées, et il semble que Dieu ait voulu favoriser l'humilité de cette Vierge dans sa mort comme dans sa vie, puisque l'une est encore plus inconnue que l'autre (*Ambr., lib.* II, *in Luc.*).

Mais, de quelque nature qu'ait été sa mort, il est toujours indubitable qu'elle ne peut avoir été que conforme à la sainteté de sa vie; et sur ce principe, messieurs, je ne crains pas de vous la proposer comme un mystère et comme un exemple. Nous ne pensons à la mort qu'avec peine, mais celle de Marie est un mystère dont nous pouvons nous occuper avec consolation et avec joie, sans tomber dans les illusions inséparables de la piété destituée de vérité. Rien ne nous est plus important que de savoir l'art de bien mourir, et la mort de Marie est un exemple qui nous apprend un art si difficile et si nécessaire. C'est ce qu'il faut examiner.

1. De toutes les méditations chrétiennes, celle de la mort est la plus utile, puisque le Sage la regarde comme un préservatif souverain contre le péché (*Eccli.*, VII, 40), mais c'est aussi la plus triste et la plus rebutante, et quand il s'agit de la faire, tout l'homme tremble, toute la nature frémit. C'est pour cela que l'on a cherché tant de moyens d'apprivoiser ce monstre, et jamais on n'en

pouvait trouver de plus propre que de méditer une mort aussi douce que celle de Marie. Car, que peut-on imaginer de plus consolant et de plus doux que d'être exempte des convulsions et des craintes qui accablent les pécheurs mourants, pour mourir dans les transports ineffables de la charité? *Beata Virgo præ amore et sine dolore mortua est* (*Joan. Dam. Or.* 2, *de Dor. Mar.*; *Alb. Magn.*, *in Mem.*)

Mais en quelles difficultés l'explication de cette vérité consolante ne m'engage-t-elle pas? Je ne connais rien de plus difficile que de persuader aux enfants du siècle, en qui nous voyons la charité si refroidie (*Matth.*, XXIV, 12) pour ne pas dire éteinte, qu'elle puisse avoir assez de force pour causer la mort. Mais qui est-ce qui fait leur surprise et leur incrédulité? Puisqu'ils ont parmi eux tant d'expériences funestes, que l'amour profane, quand il est extrême, afflige le cœur et détruit le corps, qui leur a dit que l'amour divin n'ait pas des traits encore plus perçants? Un doute de cette nature n'est pas moins contraire à la raison qu'à la foi.

J'avoue pourtant que si j'avais à parler dans un autre auditoire que celui-ci, je craindrais que tous n'eussent pas *des oreilles pour entendre, ni un cœur capable de porter cette vérité* (*Matth.*, XI, 15; *Joan.*, XVI, 12); mais comme j'ai appris de saint Grégoire pape que les grandes pertes soutenues par un esprit de religion sont des preuves invincibles d'un grand amour de Dieu : *Amissio felicitatis interrogat vim dilectionis*, je puis *parler de la sagesse parmi les parfaits* (I *Cor.*, II, 6), dans une cour où Dieu est d'autant plus aimé qu'elle est plus éprouvée par la tribulation, et je dois regarder ceux qui la composent comme *des enfants de lumière*, auxquels il a plus été donné qu'aux autres *de comprendre les dimensions de la charité* (*Eph.*, III, 18).

Je vais donc, mes frères, vous débiter avec confiance la sublime théologie de Hugues de Saint-Victor, qui dit que quand la charité a ramassé toutes ses forces, elle fait des blessures profondes, qui jettent une âme dans la langueur et enfin dans la défaillance : *Charitas vulnerat, languidum facit, defectum inducit.* Et vous allez voir que c'est en la personne de Marie qu'elle a produit par excellence ces admirables effets.

Siméon lui avait prédit *qu'un glaive de douleur percerait son âme* (*Luc.*, II, 35), et cette prédiction fut principalement accomplie dans le temps de la passion. Tandis que la fureur déchirait le corps de Jésus-Christ, l'amour faisait de toutes ses plaies comme une flèche brûlante de la nature de celles dont parle David : *Sagittas suas ardentibus effecit* (*Psal.* VII, 24), et il trempait cette flèche dans le sang du Fils pour la décocher dans le cœur de la Mère. Le Sauveur en mourut ce jour-là sur la croix, mais Marie n'en mourut qu'après plusieurs années. En descendant du Calvaire elle emporta cette plaie dans son cœur, et la ressentit vivement tout le reste de sa vie : *Charitas vulnerat.*

Il est vrai qu'elle participa dans la suite à la joie de la résurrection de ce cher Fils, qu'elle le vit monter au ciel, qu'elle reçut le Saint-Esprit avec les apôtres le jour de la Pentecôte. Mais plus elle recevait de faveurs et de priviléges, plus s'enflammait la plaie que l'amour avait faite dans son cœur; et cette plaie, devenant toujours plus profonde, consumait cette sainte Mère comme par un feu secret, qui la faisait languir dans l'impatience de se réunir à son Fils comme au centre de son repos : *Charitas languidum facit.*

Saint Paul faisait de grands efforts pour s'élever de la terre, dans le désir ardent qu'il avait de voir Jésus-Christ, persuadé que ce parti était sans comparaison le plus avantageux pour lui : *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo, multo magis melius* (*Phil.*, I, 23). Mais ce désir, quelque violent qu'il fût, ne le fut jamais assez pour enlever son âme; sans doute parce que le lien qui la retenait dans son corps était plus fort que celui qui l'attirait vers le ciel. Un attrait qui eût assez de force pour produire un effet si surprenant, était réservé pour Marie; et elle seule méritait ce privilége, parce que toute sa vie elle avait fortifié le lien qui devait l'attirer au plus haut des cieux.

Vous conviendrez, mes frères, de la première de ces deux raisons, si vous remarquez avec un saint abbé que toute la vie de la sainte Vierge s'est passée dans des langueurs continuelles (*Guerr. Abb. serm.* 2, *in Ass.* 4, *inter op. S. B. t.* VI). Elle commença de languir durant l'enfance de Jésus, mais alors sa crainte faisait sa langueur, et les alarmes que la fureur d'Hérode lui donnaient causaient sa crainte : *Primo languit timore.* Au temps de la passion, elle languissait de douleur, puisque ce fut à la vue du dernier supplice de son Fils que le glaive de la douleur perça son âme : *Postea dolore.* Dès lors elle souffrit assez pour mourir, mais cet avantage n'était dû ni à la douleur ni à la crainte. Il était réservé à l'amour, qui jeta cette vierge dans la langueur du dernier jour de sa vie, en enflammant son âme d'un désir, qui, par des cruautés heureuses et surprenantes, affaiblit le lien qui la retenait dans son corps : *Nunc amore et desiderio felicius et mirabilius cruciatur.*

Mais en affaiblissant l'un, elle fortifiait l'autre; en se détachant d'elle-même, elle s'élevait à Dieu, et en voici la raison. C'est que les choses imparfaites sont dans le mouvement, jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à leur perfection. La grâce est imparfaite, si vous la comparez à la gloire, puisqu'elle n'en est que le commencement : et quiconque possédera la grâce avec plus d'abondance, désirera la gloire avec plus d'ardeur. On peut dire même que l'augmentation de la grâce produit l'accroissement de ce désir; et comme Marie faisait sans cesse de nouveaux progrès dans la grâce, elle redoublait aussi sans cesse le désir d'entrer dans la gloire.

Disons plus. Le premier effet de la grâce est de nous faire connaître Dieu par la lumière de la foi, et le premier effet de la foi

est de nous faire désirer de voir Dieu par la lumière de la gloire. Or, comme celui qui a plus de grâce court à la gloire par un mouvement plus rapide, celui qui excelle le plus dans la foi désire la claire vision avec plus d'impétuosité. D'où j'infère que la foi de Marie n'ayant jamais eu de semblable, jamais personne n'a tant désiré de voir Dieu. Il ne faut donc pas s'étonner que ce désir s'étant si fortifié, et que le lien qui retenait son âme dans son corps ayant été si affaibli, ce fort ait surmonté ce faible, et que des langueurs ineffables de la charité elle soit enfin tombée dans ses défaillances : *Charitas defectum inducit.*

Alors tous les desseins de Dieu sur Marie étant accomplis, la grâce dont elle avait été prévenue dès le premier instant de son etre étant arrivée à son comble, son amour ayant reçu toute sa perfection, elle était sur la terre dans un état violent. Il fallut qu'elle allât trouver en Dieu son repos, et que la plus sainte vie qui fut jamais fût terminée par la plus sainte et la plus heureuse.

L'homme privé de sagesse, dit le prophète, *ne connaît point, et l'insensé manque de pénétration et d'intelligence* (*Psal.* XCI, 7). Mais vous, âmes justes, qui êtes enflammées de l'amour de Dieu, vous comprenez et vous sentez tout ce que je dis, parce que vous l'aimez : *Da amantem, et scit quod loquor* (*Aug.*).

Ainsi blessée de l'amour de Jésus-Christ, Marie l'a donc cherché par le mouvement de cet amour jusqu'à ce qu'elle se soit réunie à lui dans la gloire. Et en cela, mes chers auditeurs, elle est la figure de l'Eglise, qui, depuis qu'elle a perdu de vue son divin époux, le cherche sans cesse en la personne de ceux qui lui appartiennent comme ses membres, pour rassembler et pour réunir les enfants de Dieu dispersés dans tout l'univers (*Joan.*, XI, 52).

En le cherchant, elle est souvent blessée par les persécutions que ses ennemis lui suscitent (*Cant.*, V, 7). Mais les plaies qu'elle reçoit ne ralentissent pas son ardeur, et, bien loin de les craindre, elle les désire, parce que, dit saint Ambroise, de sa part ce sont des plaies de la charité : *Hæc vulnera non metuenda sunt, sed optanda, quia vulnera charitatis sunt* (*Ambr., in ps.* CXVIII, *oct.* 7).

Jugeons par là si nous appartenons à l'épouse de Jésus-Christ figurée par sa mère. Toute la vie chrétienne est une application continuelle à chercher Jésus-Christ et Dieu par lui, puisque c'est par le Fils, dit saint Paul, *que nous avons accès vers le Père.* Et le chercher, mes frères, comme Marie l'a cherché et comme l'Eglise le cherche encore, ce n'est pas nous égarer dans l'illusion de nos pensées, en nous formant une route différente de celle que nous a montrée celui qui nous a dit : *Je suis la voie* (*Matth.*, X, 28); ce n'est pas non plus, sous le prétexte frivole de l'avoir trouvé, demeurer dans l'inaction et dans la suppression des actes qu'il exige de notre fidélité : c'est renoncer à tout du fond du cœur et le suivre par la pratique exacte de sa loi. C'est nous exposer généreusement à souffrir persécution pour la justice (*Matth.*, V, 10; *Luc.*, IX, 26); c'est porter sans rougir le sceau de la croix gravé sur le front, et soutenir constamment le fardeau de notre ministère (I *Joan.*, IV, 10); c'est aimer selon la mesure de notre grâce celui qui nous a aimés sans mesure; c'est le regarder comme l'unique objet de nos désirs et nourrir de plus en plus notre amour par l'espérance de le posséder; c'est, en un mot, être pénétrés des plaies de la charité et tomber, par le renoncement à nous-mêmes, dans une espèce de défaillance et de langueur qui nous tienne dans le trouble et dans l'inquiétude jusqu'à ce que nous nous reposions en lui. Encore une fois, voilà quel doit être notre état, et malheur à nous si nous y sommes insensibles.

2. Marie finit ses jours dans cette disposition sainte; et sa mort, qui, comme vous voyez, est un mystère que nous pouvons méditer avec admiration et avec plaisir, ne laisse pas, toute singulière qu'elle est, d'être un exemple qui nous instruit et qui nous anime. S'il est important d'en proposer aux chrétiens qui les portent à bien vivre, il ne l'est pas moins de leur en proposer qui les portent à bien mourir, puisque la mort décide de tout. Or, parmi les chrétiens, les uns meurent d'une mort violente, les autres dans la paix; et comme la mort de Jésus-Christ est le modèle des uns, la mort de Marie est le modèle des autres.

Il est vrai que tout n'est pas imitable dans la mort de Jésus-Christ. Les martyrs, qui lui ont été les plus conformes, n'étaient pas obligés sans doute de faire comme lui éclipser le soleil, ouvrir les tombeaux et trembler la terre. Ils ont dû seulement l'imiter en ce qu'il n'a point *rendu malédiction pour malédiction, ni menaces pour menaces, et en ce qu'il s'est livré avec une douceur incompréhensible à celui qui le jugeait injustement* (I *Petr.*, II, 23). Il y a de même des circonstances inimitables dans la mort de la sainte Vierge; car où sont ceux qui puissent mourir comme elle dans les transports et dans les extases de l'amour divin? Mais nous y découvrons un exemple proportionné à notre faiblesse, quand nous la voyons mourir saintement et dans un esprit de sacrifice.

C'est mourir saintement, mes frères, que de mourir ou dans l'exercice de la charité ou des plaies de la charité, ou dans l'habitude de la charité. Les martyrs sont morts dans l'exercice de la charité, et, en mourant, ils ont donné des preuves d'un amour héroïque, n'y en ayant point de plus héroïque, selon l'Evangile, que de mourir pour ce que l'on aime (*Joan.*, XV, 13). La sainte Vierge est morte des plaies de la charité, et c'est pour cela que l'Eglise, dans l'office de ce jour, la considère comme un parfum composé de myrrhe et d'encens. De myrrhe, parce que l'amour qui l'a blessée aux pieds de la croix lui a fait sentir toutes les rigueurs de la mort de Jésus-Christ. D'encens, parce que l'amour qui l'a blessée à sa mort l'a fait enfin succomber à l'effusion de

ses douceurs ineffables : *Quæ est ista quæ ascendit per desertum sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris?* (*Cant.*, III, 6.)

Tous les chrétiens ne sont pas aussi généreux que les martyrs, pour mourir comme eux dans l'exercice de la plus ardente charité. Tous ne sont pas aussi parfaits et aussi privilégiés que Marie, pour mourir comme elle des plaies de la charité. Mais tous sans exception, pour être sauvés, doivent mourir dans l'habitude de la charité. Tous ceux qui meurent dans l'usage des sens et de la raison ne manquent pas non plus de faire des actes d'amour de Dieu; mais ces actes sont très-équivoques, parce qu'on n'a pas toujours dans le cœur les sentiments que la bouche exprime. Aussi Dieu n'y a-t-il pas attaché le salut. Il l'a seulement attaché au sentiment et à l'habitude de cet amour, qui peut subsister dans ceux mêmes qui alors ne peuvent pas en produire les actes.

Jugez donc, mes frères, de quelle importance il est de nous assurer d'une habitude de laquelle dépend notre salut éternel. Le moyen infaillible de nous en assurer, c'est de n'être pas dans la vaine confiance qu'après avoir vécu dans l'amour du monde, nous mourrons dans l'amour de Dieu. Selon l'ordre commun, pour y mourir il y faut vivre; c'est une maxime de la sagesse sur laquelle nous n'avons rien à négliger.

Dès que les espions de Josué eurent donné à la fameuse courtisane de Jéricho le cordon de couleur d'écarlate qui devait la préserver du pillage, elle ne différa pas un moment de l'attacher à la fenêtre de sa maison, et c'est le sens littéral du texte sacré : *Dimittensque eos, appendit funiculum coccineum in fenestra* (*Jos.*, II, 21). Il semble néanmoins que cette grande diligence était inutile, et, à juger par les apparences, quand elle ne se serait pas tant pressée, elle ne risquait rien; les espions devaient demeurer quelque temps cachés dans les cavernes voisines. Une armée qui s'ébranle difficilement et qui marche lentement ne pouvait pas arriver si tôt. Le siége devait probablement durer quelques jours, et le signal n'était nécessaire que pour le jour de l'assaut. N'importe, elle ne laissa pas de se précautionner, dans la crainte que quelqu'une de ces circonstances ne vînt à être changée, et, aussitôt qu'on lui eut donné l'avis d'où dépendait son salut, elle le suivit : *Dimittensque eos, appendit funiculum coccineum in fenestra.*

Si cette femme a été trouvée si sage de n'avoir pas attendu l'extrémité, pourquoi l'attendons-nous? Ce cordon de couleur d'écarlate est le symbole de l'amour de Dieu, qui a engagé sa parole de ne perdre à l'heure de la mort aucun de ceux qu'il trouvera dans l'habitude de cet amour. Pourquoi ne pas commencer de l'aimer aussitôt qu'il nous donne cette assurance? La jeunesse et la santé nous persuadent que la mort est éloignée; mais l'expérience ne nous apprend que trop que ce sont là de faibles garants. Qui nous a dit qu'attentive au moment fatal de notre dissipation et de notre oubli, elle ne sortira pas plus tôt que nous ne pensons de ses cavernes affreuses? Qui de nous a le pouvoir de fixer son heure? Et celui-là même qui nous donne ce charitable conseil ne nous avertit-il pas de son incertitude? Il faut donc user de précaution, et, encore une fois, pour mourir dans l'habitude de l'amour, il faut y vivre.

La raison, dit saint Bernard, c'est que tout homme qui ne vit pas dans l'amour de Dieu vit nécessairement dans l'amour des créatures, car le cœur de l'homme ne peut être sans quelque amour. Et comment voulez-vous, ajoute ce Père, que votre cœur, tenant au monde par toutes ses puissances, et toutes ses puissances étant répandues sur tous les objets qu'il aime, il puisse en un moment les rappeler toutes pour les donner à Dieu? Ce cœur altéré a voulu, pour ainsi dire, éteindre sa soif dans les fontaines du monde; il a vu près de ces eaux une verdure charmante, et il s'y repose sans crainte et sans réflexion. Quand la mort viendra, il ne pourra plus s'en arracher, et il est moralement impossible qu'ayant refusé son amour à Dieu pendant le cours de la vie, il puisse le lui donner dans les moments précipités de la mort. Le grand secret est de vivre détaché du monde comme Marie, pour mourir saintement comme elle.

Si nous ne pouvons pas nous promettre de mourir comme elle dans les douceurs de la charité, notre mort ne laissera pas d'être douce, pourvu que nous en fassions comme elle un sacrifice volontaire.

Quoique nous ne soyons dans le corps, dit saint Paul, que comme *dans une tente*, telle est notre faiblesse, que nous ne voudrions pas en être dépouillés : *Nolumus expoliari* (II *Cor.*, V, 4). Et lors même que l'amour de notre bonheur nous met dans l'impatience d'aller à Dieu, la crainte de la mort nous fait toujours sentir que nous sommes condamnés à porter la peine du péché. Mais cette crainte est méritoire quand elle est tempérée par la soumission.

Le Fils de Dieu prédit à saint Pierre qu'il aurait de la répugnance à souffrir le martyre; mais, malgré cette répugnance, il ne laissa pas de le souffrir volontairement et avec courage (*Joan.*, XXI, 18). Combien voyons-nous de justes qui désireraient de vivre encore quand nous les avertissons du moment de leur mort? mais ils ne refusent pas de mourir : ils voudraient vivre parce qu'ils sont hommes; mais ils veulent mourir quand Dieu l'ordonne, parce qu'ils sont justes. Ceux qui meurent en cet état, dit saint Augustin, ont deux volontés, dont l'une est contraire à l'autre. *Ex desiderio præsentis vitæ fit quædam lucta cum morte.* L'amour naturel de la vie combat contre la loi de la mort, mais enfin il se soumet à cette loi rigoureuse, et la faiblesse de la nature cède à la force de la grâce. Si mourir de cette sorte n'est pas mourir, comme Marie, dans les douceurs de la charité, c'est du moins

mourir saintement, puisque c'est mourir volontairement.

Mais vous, pécheurs, vous mourez par contrainte et dans des sentiments de désespoir. Votre âme se trouve située entre Dieu et le corps. Comme elle est faite pour posséder Dieu, Dieu lui imprime toujours un mouvement qui l'élève vers lui. Mais comme elle est faite aussi pour animer le corps, ce corps, que vous déréglez, lui imprime un autre mouvement qui la rabaisse jusqu'à lui. Voilà pourquoi l'homme animal et charnel, qui ne suit que la pente du corps, ne s'élève jamais à Dieu, au lieu que l'homme spirituel, qui ne cherche que Dieu, résiste à la pente du corps.

L'âme de Marie, toujours occupée de cette recherche, ne connaissait d'autre mouvement en elle-même que celui qui l'élevait à Dieu, et le lien qui la retenait dans son corps s'affaiblissait, comme nous l'avons dit, de jour en jour par ses élancements vers son bien-aimé. Quand elle mourut, ce lien se rompit, et cette rupture fit sa joie, parce qu'elle causa sa liberté.

O mon Dieu, faites-nous comprendre que le monde n'est qu'un songe, la vie qu'une vapeur, le péché que le plaisir d'un moment. Ne permettez pas que nous nous attachions à ce qui passe, et faites-nous vivre dans votre amour, afin que nous ayons le bonheur d'y mourir. Tant que nous ne vous aimerons point, nous serons, quoique vivants, dans la mort de l'âme (I *Joan.*, III, 14); veuillez bien nous en délivrer avant que celle du corps nous arrive. Vous nous avez aimés d'un amour prévenant lorsque nous étions vos ennemis (*Rom.*, V, 10), aimez-nous d'un amour de compassion, maintenant que nous sommes faibles (*Joan.*, III, 16); et, après nous avoir envoyé votre Fils pour nous sauver, envoyez-nous votre Esprit pour répandre la charité dans nos cœurs (*Rom.*, V, 5). C'est elle qui fait les saints sur la terre et les bienheureux dans le ciel. C'est elle qui fait le mérite et qui donne la récompense, comme il a paru dans la sainte vierge. Elle avait vécu dans votre amour, elle y est morte, et il était bien juste qu'après avoir été si fidèle à la surabondance de vos grâces, elle allât recevoir de vos mains la couronne qui était due à ses travaux et à ses mérites.

C'est, mes frères, la seconde circonstance de la fête que nous célébrons, et la dernière partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

La créature ayant reçu de Dieu tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est, doit tout à Dieu, et elle serait injuste si elle ne lui faisait hommage de ses biens comme de son être. Mais Dieu, qui n'a rien reçu, ne doit rien. Quand nous avons accompli sa volonté, nous n'avons aucun droit d'en prétendre récompense, et nous sommes toujours serviteurs si inutiles, que la Vierge même, toute parfaite qu'elle est, ne pourrait pas l'accuser d'injustice s'il ne lui donnait rien.

Toutefois il suffit que Dieu soit redevable à lui-même de ses perfections, pour être obligé de se rendre à lui-même ce qu'il se doit; et comme il s'est engagé par bonté de récompenser tout ce que l'on ferait pour sa gloire, il s'est imposé par là une loi qu'il ne lui est plus possible de violer, en telle sorte qu'il se doit nécessairement à lui-même la justice de tenir ce qu'il a promis. J'avoue que la couronne qu'il nous mettra sur la tête ne nous étant pas due avant qu'il nous l'eût promise, sera toujours une couronne de miséricorde : *Qui coronat te in misericordia et miserationibus* (*Psal.*, CII, 4). Mais depuis qu'elle nous a été promise et que nous avons satisfait aux conditions de la promesse, elle est devenue, comme parle saint Paul, une couronne de justice : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ* (II *Tim.*, IV, 8).

C'est, messieurs, pour accomplir cette justice que Dieu élève aujourd'hui Marie à la plus haute place du ciel, et voici les fondements inébranlables d'une si prodigieuse élévation.

Entre toutes les créatures capables de la béatitude, elle a été la plus soumise à Dieu par son humilité, et la plus conforme à Jésus-Christ par ses souffrances. Or, Dieu a promis d'élever ceux qui s'abaisseraient : *Qui se humiliat, exaltabitur* (*Luc.*, XIV, 11), et puisqu'il est constant que Marie a surpassé tous les saints par son humilité, il faut qu'elle soit élevée au-dessus de tous par sa gloire. La loi est établie que les compagnons des souffrances de Jésus-Christ le seront de son royaume : *Si sustinebimus, et conregnabimus* (II *Tim.*, II, 12). Et, puisque Marie a été la plus proche de sa croix sur le Calvaire, elle doit l'être de son trône dans le ciel.

Ce n'est pas assez. S'il devait beaucoup à celle qui a possédé dans un souverain degré les vertus les plus éminentes, il devait encore davantage à celle qui, avec la plénitude des vertus, possédait la qualité de sa Mère. Car, comme dit saint Bernard, si l'œil ne peut voir, ni l'oreille entendre, ni le cœur de l'homme concevoir les biens qu'il a préparés à ceux qui l'aiment, qui de nous serait capable de représenter la gloire qu'il avait destinée à celle qui l'a enfanté et qui l'a aimé plus que tout le monde ensemble : *Quod præparavit gignenti se et diligenti præ omnibus quis loquatur?* N'en doutons pas, messieurs, la première place du ciel était due à une qualité si glorieuse.

1. Ne disons donc qu'en passant que l'humilité de la sainte Vierge est un prodige des plus étonnants.

Descendue de la race des rois, Dieu ne lui laisse rien de l'éclat de la naissance ni des avantages de la fortune; jusque-là qu'elle n'est mariée qu'à un simple artisan.

Reine des hommes et des anges, elle vit comme une femme ordinaire et demeure dans une condition si obscure et si méprisée que, quand les pharisiens envieux veulent rabaisser la sagesse et les miracles de Jésus-Christ, ils prennent occasion de la bassesse de sa Mère : *Nonne mater ejus dicitur Maria* (*Matth.*, XIII, 55)?

Les avantages inestimables qu'elle a reçus

ne paraissent point. L'ange qui lui annonce qu'elle enfantera le Fils du Très-Haut, lui porte cette grande nouvelle en secret. Elisabeth qui l'en congratule et qui s'estime heureuse de recevoir chez elle la mère de son Dieu, n'en parle que chez elle. Cette femme qui s'écrie avec transport que *bienheureux est le sein qui a porté le Messie* (*Luc.*, XI, 27), ne découvre à personne et ne sait pas elle-même que la Vierge est celle qui l'a porté. Et, bien loin qu'il lui revienne quelque gloire aux yeux des hommes des actions éclatantes que fait son Fils, elle est rabaissée en plusieurs occasions par son Fils même. Il n'a voulu, ni qu'elle fît des miracles, ni qu'elle eût part au sacerdoce. Il ne lui a ordonné, ni de baptiser, ni de bénir les disciples, ni de prendre aucune autorité sur la terre. Elle a été, disent les Pères, comme un sanctuaire sacré, inaccessible à tous les hommes, ouvert à Dieu seul.

Tout cela prouve qu'elle a été humble et humiliée, qu'elle a eu une humilité de choix et d'acceptation; qu'en s'humiliant d'une manière si profonde elle a suivi le mouvement de son cœur et l'ordre de la sagesse de Dieu. Donc, selon sa conduite immuable sur les humbles, il faut qu'elle soit élevée à la gloire solide et éternelle qu'il leur promet.

2. D'ailleurs elle a été si conforme à Jésus-Christ par ses souffrances, qu'elle s'est toujours appliquée à partager ses humiliations et à éviter les rencontres où elle aurait pu participer à sa gloire. Il se transfigure sur le Thabor, Marie ne s'y trouve pas. Le Père éternel fait retentir sa voix sur le Jourdain pour faire connaître la divinité de son Fils, Marie en est absente. Ce Fils entre en triomphe dans la ville de Jérusalem, Marie est ailleurs. Mais elle ne se cache point quand les Juifs le prennent pour un Samaritain, quand ils le regardent comme un homme possédé du démon, quand ils lui font souffrir une mort également honteuse et cruelle. Or, il est établi par saint Paul que les humiliations souffertes avec amour sont le prix du royaume du ciel (II *Tim.*, II, 11); il est donc dû à Marie. Elle a souffert avec Jésus-Christ, elle doit donc régner avec lui.

3. Mais qu'est-il besoin d'entrer dans ce détail? Il suffit de dire que la Vierge était comme un vase précieux dans lequel Dieu avait renfermé tous les trésors de sa science et de sa sagesse, de sa grâce et de sa miséricorde, en y renfermant son fils, pour les communiquer ensuite à tous les hommes par le mystère de l'Incarnation. Il suffit de dire que ce même fils, par la demeure qu'il a faite en elle, y a imprimé sa sainteté avec la plénitude de son amour, et qu'il l'a rendue la plus sainte de toutes les créatures; en telle sorte que tout ce qui n'est point Dieu est au-dessous d'elle : *Infra te est quidquid non est Deus.*

Le fondement solide et singulier de sa gloire est donc sa divine maternité qui comprend l'assemblage de toutes les vertus et la plénitude de toutes les grâces. La qualité de martyr, d'apôtre, d'évangéliste, d'ange, n'approche point de la qualité de Mère de Dieu; car la perfection des créatures consiste à représenter le Créateur, et les plus parfaites ne peuvent le représenter que par quelqu'une de ses perfections. Les chérubins le représentent comme lumière, les séraphins comme amour, les trônes comme repos. Au lieu que Marie représente, par cette qualité sublime, Dieu comme Dieu; le Père comme Père, parce qu'il est le modèle de sa maternité; le Fils comme Fils, parce qu'il en est le terme; le Saint-Esprit comme Saint Esprit, parce qu'il est l'auteur de sa fécondité virginale.

De plus, une mère étant regardée comme le principe de son fils, reconnaître Marie pour Mère de Dieu, c'est la regarder comme le principe de son être, et quoiqu'elle ne soit précisément le principe que de son être créé et de sa nature humaine, comme cet homme dont elle est mère est Dieu, nous l'appelons et elle est véritablement mère de Dieu. Nous tomberions dans l'hérésie condamnée au concile de Chalcédoine, si nous disions qu'en Jésus-Christ, un autre est fils de Dieu et un autre est fils de l'homme (*Conc. Chalc.*, *ann.* 451), parce qu'il est certain que les deux natures subsistent en une seule personne. Nous tomberions aussi dans l'hérésie condamnée au concile d'Ephèse, si nous disions que celle qui a conçu et enfanté Jésus-Christ homme ne fut pas véritablement mère de Jésus-Christ Dieu (*Conc. Eph.*, *ann.* 431). Elle l'est, messieurs, et comme il n'appartient qu'au Père éternel d'engendrer un Dieu, il n'appartient qu'à Marie d'engendrer dans le temps celui que le Père engendre dans l'éternité. Elle est son unique mère, comme il en est le père unique.

Pourquoi donc nous plaindre des écrivains sacrés, comme s'ils nous avaient caché toutes les grandeurs de Marie? Jamais plainte ne fut plus injuste que celle-là, puisque les Pères et les interprètes ont défié les hommes les plus éloquents de faire à l'honneur de cette Vierge un éloge plus accompli que celui que saint Matthieu nous en a laissé : *De qua natus est Jesus* (*Matth.*, I, 16), Marie, dit-il, est celle de qui Jésus est né. Ce n'est qu'un mot, mais jamais l'éloquence du Saint-Esprit n'en a prononcé de plus plein, de plus énergique, ni de plus significatif, puisqu'il nous présente d'une seule vue toutes les grâces, toutes les faveurs, toutes les vertus, tous les priviléges, toute la gloire de Marie. Observons-la, faibles orateurs, cette parfaite union du simple et du sublime, qui laisse beaucoup à penser et rien à désirer.

Mais disons tout et apprenons de l'exemple de cette Vierge, que la dignité n'est qu'un vain honneur et un éclat fatal si elle n'est accompagnée du mérite.

Si Marie n'eût été simplement que Mère de Dieu, sa gloire ne serait pas assurée. Cette qualité, dit saint Augustin, tout éminente qu'elle est, ne lui eût de rien servi, si elle n'eût conçu le Verbe plutôt dans son cœur par sa foi, que dans son sein en devenant Mère : *Materna propinquitas nihil Mariæ profuisset, nisi felicius Christum corde quam carne*

gestasset (*Aug., lib. de S. Virg.*). Aussi voyons-nous que quand on dit à Jésus-Christ que sa mère l'attendait à la porte, il déclara qu'il ne connaissait de mère ni de parents que ceux qui accomplissaient la volonté de son Père (*Matth.*, XII, 47).

Ne croyez pourtant pas que, par cette réponse, qui paraissait dure, il fît la moindre injure à Marie. Il relevait au contraire son mérite par une louange plus juste et plus sublime, parce qu'il savait qu'elle accomplissait avec plus de perfection que les autres la volonté du Père céleste, et que, par là elle était plus véritablement Mère de Dieu. Ce qui me fait dire, non-seulement qu'elle a possédé cette qualité éminente, mais qu'elle a été très-digne de la posséder, et que c'est par justice que Dieu a récompensé la fidélité avec laquelle elle a répondu aux grâces qui y étaient attachées.

Pour en convenir, mes frères, distinguez en Dieu un choix de puissance et un choix d'amour. Ce fut par un choix de puissance qu'il élut Cyrus, pour être roi et pour délivrer son peuple; et pour preuve que ce n'était point par une élection d'amour, écoutez comme il parle dans les oracles d'Isaïe (*Isai.*, XLIV *et* XLV) : *Vocavi te nomine tuo*, je vous ai appelé par votre nom. Bien plus : *Assimilavi te*, je vous ai communiqué le nom qui m'appartient, en vous appelant mon Christ : *Christo meo Cyro*. Cependant, après vous avoir mis les armes à la main, vous ne m'avez pas connu. C'est moi qui vous ai fait *briser les portes d'airain, mettre les rois en fuite, humilier les grands de la terre;* et au même temps que je vous rendais victorieux, vous avez attribué vos victoires à vos idoles : *Et non cognovisti me.* Voilà qui prouve que Cyrus, comme dans les siècles suivants Auguste, Tibère, Hérode, ont été choisis de Dieu pour accomplir sa volonté et, qu'aveugles et insensés ils l'ont accomplie sans la connaître et sans l'aimer.

Il n'en est pas ainsi de Marie : son élection a été non-seulement de puissance, mais d'amour, parce qu'elle a été choisie et pour être mère de Dieu, et pour être très-digne mère de Dieu ; cette qualité a été accompagnée d'une grâce proportionnée, et cette grâce a produit toutes les vertus qui répondaient à une dignité si sublime : elle a été mère de Dieu, mais une mère plus chaste que les vierges, plus humble que les confesseurs, plus patiente que les martyrs, plus charitable que les apôtres ; elle a eu plus de soumission aux ordres de Dieu, que les anges et les archanges; elle les a exécutés avec plus de promptitude, que les principautés et les dominations ; elle les a adorés avec plus de respect et d'amour que les chérubins et les séraphins.

Oui, Vierge sainte, toutes les pures créatures sont moins que vous. Les confesseurs ont fait pénitence de leurs péchés ; et quand il s'agit de péché, pour l'honneur que nous devons à Jésus-Christ, nous vous exceptons de l'ordre général (*Aug. de Nat. et Grat. cap.* 36). Les Vierges ont été stériles, vous êtes vierge et mère; les martyrs n'ont souffert que leurs propres tourments, vous avez souffert les vôtres avec ceux de votre Fils ; les apôtres ont instruit le monde, vous avez instruit les apôtres. Où est le trône qui ait porté Dieu avec tant de dignité que vous ? Où est le chérubin si éclairé qui ait connu la sagesse du Père comme vous? où est le séraphin si brûlant, qu'il ait fallu que l'ombre du Très-Haut se soit répandue sur lui, pour tempérer les ardeurs de sa charité? Quand il s'agit donc de vous couronner, il s'agit de récompenser toutes les vertus assemblées en une seule personne; et l'on ne doute plus que ce ne soit par justice que toute la Trinité sainte vous élève à la première place du ciel. Le Père vous reçoit comme son Epouse, le Fils comme sa Mère, le Saint-Esprit comme son temple, et vous passez enfin *dans le lieu du tabernacle admirable jusqu'à la maison de Dieu, parmi les chants d'allégresse et de louanges* (*Psal.* XLI, 4).

Je vous l'avais bien dit, messieurs, que c'était ici le jour de la plus grande gloire de Marie : *Magnificata est anima mea hodie præ omnibus diebus meis.* Je l'avais bien prévu que cette aigle mystique ne s'arrêterait que pour se reposer sur les lieux les plus élevés (*Job*, XXXIX, 27). Si nous sommes, pour ainsi dire, du nombre de ses petits, regardons-la voler sur nos têtes et tâchons de prendre avec elle notre essor vers le ciel. Et ne disons point que nous n'avons pas l'aile assez forte ; elle ne nous propose son exemple, qu'en nous offrant son secours ; elle ne nous attire que pour nous apprendre à voler ; elle étend même ses ailes pour nous soutenir, et le plus faible d'entre nous pourra s'élever bien haut, s'il est fidèle aux grâces qu'elle procure à ceux qui l'invoquent et qui l'imitent : *Expandit alas suas et assumpsit eos, atque portavit in humeris suis* (*Deut.*, XXXII, 11).

Nous devons l'invoquer avec d'autant plus de confiance que nous reconnaissons davantage par la grandeur de son mérite l'étendue de son pouvoir auprès de Dieu. La charité, messieurs, est le principe du mérite, et comme Marie a eu la charité la plus parfaite, elle a par conséquent plus mérité de Dieu que tout le reste des créatures.

On peut dire même qu'elle a été en toutes choses la plus conforme à Jésus-Christ; et comme l'amour de Jésus-Christ pour les hommes a été en quelque sorte plus grand à la fin de sa vie, en ce qu'il en a donné les plus grandes marques dans les derniers exemples de sa patience et de son humilité : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos* (*Joan.*, XIII, 1), nous avons vu que l'amour que Marie avait pour Dieu, a été à sa mort plus violent et plus tendre que jamais. Il s'ensuit de là, qu'en mourant elle a plus mérité que jamais, et pour elle, et pour nous : pour elle, elle a mérité la première place dans le royaume de son fils ; pour nous, elle a obtenu que ce même Fils nous ferait miséricorde, quand nous la demanderions par elle, avec une sincère détestation de nos péchés.

C'est ce qui a porté saint Bernard à nous exhorter de monter à Dieu par Marie, comme c'est par Marie que Dieu est descendu jusqu'à nous; de rentrer par elle dans sa grâce, comme c'est par elle qu'il a bien voulu s'abaisser jusqu'à notre misère.

Mais ne nous abusons pas. Quelque étendu que soit son pouvoir auprès de Dieu, quelque ardente que soit sa charité pour les pécheurs, auxquels elle est en quelque sorte redevable de sa divine maternité, souvenons-nous qu'elle ne doit sa gloire qu'à sa vertu et au fidèle accomplissement de ses devoirs, et ne prétendons pas qu'elle intercède pour nous tant que nous négligerons les nôtres. Plus elle a été conforme à Jésus-Christ par sa conduite, plus elle est entrée dans ses desseins; et l'on sait qu'il n'est venu que pour donner à son Père des adorateurs en esprit et en vérité; s'écarter de la voie sûre qu'il a marquée, et s'appuyer sur le crédit de la Mère dans le temps que l'on désobéit au Fils, c'est vouloir faire une alliance monstrueuse de deux actions contraires qui ne s'accorderont jamais; et qui doute qu'elle ne rejette les faux honneurs, elle qui en possède tant de véritables (*Bern., ad Can. Lugd.*)?

Il est donc de notre sagesse, mes chers auditeurs, de régler notre dévotion à la sainte Vierge sur ces principes sûrs et invariables, et si nous voulons entrer dans l'esprit de la fête de ce jour, apprenons d'elle qu'il est nécessaire de mourir dans l'amour de Dieu, et que pour y mourir il faut y vivre; apprenons d'elle que pour aspirer aux couronnes éternelles, il faut les avoir méritées dans le cours du temps par les humiliations chrétiennes et par l'accomplissement de la loi de Dieu.

Sire, je rends gloire à Dieu de ce que ces deux grandes vérités qui viennent de partager mon discours, sont parfaitement comprises et fidèlement pratiquées par votre majesté : et si saint Paul ayant à parler devant un roi païen, se trouvait heureux pour cela seul qu'il le savait instruit du sujet qu'il devait traiter, combien suis-je plus consolé dans mon ministère, en parlant devant un roi chrétien, non-seulement instruit des mérites de la sainte Vierge, mais appliqué à suivre l'exemple de ses vertus (*Act.*, XXVI, 2).

L'amour qu'elle avait pour Dieu a toujours crû, jusqu'à ce qu'il ait trouvé en Dieu même sa perfection et son repos; le vôtre, Sire, nous paraît avoir ses accroissements, et en vous conduisant ainsi de vertu en vertu, il fait espérer en vous une perfection proportionnée.

Si elle fut exclue du royaume de David, ce ne fut que pour parvenir à une royauté plus noble et plus glorieuse : et puisqu'il a plu à Dieu de vous traiter comme elle par l'humiliation, il veut sans doute garder la même règle pour la récompense.

Il est vrai, qu'après avoir longtemps flotté sur les eaux des souffrances de cette vie, elle est maintenant arrivée au port, au lieu que votre majeste est encore en pleine mer parmi les orages et les tempêtes; mais comme Marie a supporté la longueur de son exil par des prodiges de patience et de soumission à la volonté de Dieu, c'est ainsi que nous vous voyons supporter le vôtre, et elle-même peut vous obtenir la grâce de la persévérance.

C'est ce qui doit porter votre majesté, Sire, à l'invoquer du fond du cœur, afin que, par son intercession, le Seigneur perfectionne en vous son ouvrage, et que vous détachant de plus en plus de l'amour des biens que l'on peut perdre par leur propre instabilité ou par la perfidie des hommes, il vous fortifie dans cet homme intérieur dont la vie est la charité.

Si nous y vivons tous comme la sainte Vierge, nous aurons le bonheur d'y mourir; et si cette vertu couronne nos mérites à l'heure de la mort, elle-même en fera la récompense, en nous consommant en Dieu dans l'éternité.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JOSEPH,

Prononcé dans l'Eglise des Filles de la Communauté de Saint-Joseph, le 19 *mars* 1710.

Hæc autem eo cogitante, ecce Angelus Domini apparuit in somnis ei.

Lorsque Joseph pensait en lui-même, l'ange du Seigneur lui apparut en songe (*S. Matth., ch.* I).

Tous les saints, dont l'Eglise nous fait honorer la mémoire, se sont rendus recommandables par des vertus, qu'ils n'ont pas seulement montrées dans leurs actions, mais qu'ils ont exprimées et comme perpétuées par leurs paroles; et la postérité a recueilli tout ce qu'ils ont dit comme des oracles de sagesse et de piété, qui nous instruisent et qui nous touchent.

Mais voici un saint, messieurs, en qui Dieu s'est montré admirable par une voie toute contraire, puisqu'il l'a rendu célèbre par le silence; c'est un homme qui pense et agit sans cesse, mais qui ne parle point; un homme pourtant qui tient un rang si distingué dans l'ordre de la Providence, que les écrivains sacrés n'oublient rien pour nous en donner une haute idée; ils le font descendre des rois et des patriarches du peuple de Dieu par Jacob, selon la nature, et par Héli selon la loi; et il n'était né dans l'obscurité que parce que la maison de David ne tenait plus le sceptre depuis la captivité de Babylone; ils lui donnent en un seul mot la louange la plus magnifique, en nous le proposant comme *un homme juste*, non pas seulement dans l'opinion des hommes, mais selon la vérité de l'Evangile; et ils nous font juger de l'éminence de sa sainteté, en nous apprenant qu'il était compris dans le décret éternel du salut du monde, pour être l'époux de Marie et le père de Jésus-Christ, pour être le témoin irréprochable de la virginité de la mère et de la divinité du fils, pour être le chef et le conducteur de la plus noble comme de la plus sainte famille dont le ciel pût jamais honorer la terre; pour être uni

par la charité à une épouse pleine de grâce, et pour gouverner l'enfance de l'auteur même de la grâce et du salut; ils ne nous laissent ignorer, ni ses grandeurs, ni ses priviléges, ni ses actions, ni ses vertus; mais dans tous les récits qu'ils font de lui ils ne nous rapportent aucune de ses paroles; ils nous le représentent toujours auprès du Verbe, sans jamais le faire parler, par où ils nous font entendre qu'il a dû se taire, et que ce silence mystérieux est le caractère de grâce et de vertu, par lequel Dieu a distingué ce saint de tous les autres.

Mais si c'est sur ce fondement que je dois établir son éloge, comment me promettre d'y réussir? il est également difficile de parler du silence et des ténèbres, parce que ce ne sont que des privations; car si les philosophes disent que les ténèbres ne sont que *l'absence du jour* et la privation de la lumière, saint Augustin a dit aussi que le silence n'est que *l'absence de la voix* et la privation de la parole; et que pourrai-je vous dire de ce qui n'est rien?

Toutefois si un apôtre a soutenu que *la bénédiction et la malédiction sortent de la bouche qui parle* (*Jac.*, III, 10), il n'est pas moins vrai que l'une et l'autre résident dans la bouche qui ne parle pas: la malédiction dans la bouche de celui qui, ayant tenu la vérité captive dans l'injustice, avoue avec le Prophète qu'il n'a pas dit ce qu'il devait dire: *Silui a bonis* (*Psal.* XXXVIII, 3); et la bénédiction dans la bouche de celui qui, prenant la résolution de se taire, de peur de pécher en parlant, dit avec le même Prophète qu'il a mis une garde sur sa bouche: *Posui ori meo custodiam.* Le silence étant donc indifférent de sa nature, il prend ses bonnes ou ses mauvaises qualités de la différence des motifs qui le causent, et comme celui des pécheurs est criminel, parce que les motifs en sont illégitimes, celui des saints est louable, parce que les motifs en sont justes.

C'est ce qui m'a déterminé, messieurs, à rechercher dans ce discours, pourquoi Joseph est un homme d'un secret si profond et d'une si exacte retenue; un homme qui ne choisit rien de lui-même, qui, dans toute sa vie, n'a d'autre mouvement que celui que lui donnent les ordres de Dieu, et qui les exécute avec une soumission parfaite, sans vouloir les pénétrer quand il les ignore, ni s'en faire honneur quand ils lui sont révélés. Et je trouve que la grandeur d'âme, la discrétion et la religion lui ont fait garder ce silence prodigieux comme nécessaire à la place éminente dont le ciel l'a honoré.

Un Ange lui confie les plus grands événements, et il se tait par grandeur d'âme; c'est le sujet de la première partie de son éloge.

Il tombe dans des agitations et des troubles, et il se tait par discrétion; c'est le sujet de la seconde.

Le Père éternel l'associe aux plus grands mystères, et il se tait par religion; vous le verrez dans la troisième.

Cet exemple peut vous fournir de salutaires instructions, âmes pieuses, qui joignez si utilement le service du prochain à l'amour de la retraite, puisqu'un saint a appelé le silence, *l'ange gardien du recueillement;* et il ne vous regarde pas moins, vous tous, qui êtes engagés dans le monde où le péché de la langue fait des ravages si funestes. En voyant la sagesse de Dieu reluire dans un homme sage, tâchons de rapporter à nous-mêmes les avantages de cette vertu; et pour nous rendre utile la conduite de l'époux, demandons le secours du ciel par l'intercession de l'épouse : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand on observe les divers caractères des hommes, on reconnaît que les faibles génies sont ceux qui parlent le plus. Comme ils sont d'une capacité étroite, ils se répandent d'abord en disant tout, et ne pouvant souffrir ce vide, ils cherchent à le remplir en s'informant de tout : si bien qu'ils parlent indiscrètement, ou par légèreté, pour publier ce qu'ils savent, ou par curiosité, pour s'informer de ce qu'ils ignorent.

L'Evangile nous donne une idée bien différente de saint Joseph, en le considérant non pas comme un homme du commun, mais comme un grand homme que le ciel avait donné pour époux à la plus pure des vierges : *Ad virginem desponsatam viro* (*Luc.*, I, XXVII). *Viro dixit, non homini*, ajoute un excellent interprète (*Stell., in hunc loc.*), marquant par là qu'encore qu'il menât une vie commune en apparence, il se distinguait des autres hommes par une âme grande et forte, et que n'étant ni léger, ni curieux, il ne parlait ni pour dire ce qu'il savait, ni pour s'informer de ce qu'il ne savait pas.

1. Ne croyez pas, messieurs, que ce fût en lui l'effet de ces naturels indolents, qui laissent couler les choses humaines dans une oisive indifférence, moins encore de ces réflexions politiques, qui font du cœur des prudents du siècle un abîme de finesse et de dissimulation. Cet homme simple qui ne parle point pense d'une manière sublime, et, tout confondu que vous le voyez dans une condition obscure, il est pourtant compris dans de grands desseins. C'est vous, ô mon Dieu, qui vous prépariez une âme de cette étendue, pour l'accomplissement du mystère de l'incarnation, parce que vous vouliez que ce mystère fût traité par les hommes, comme vous l'aviez traité vous-même.

Dieu l'avait caché, dit saint Paul, dans les ombres impénétrables de l'éternité : *Mysterium, quod absconditum fuit a sæculis et generationibus* (*Col.*, I, 25). Et il voulait le manifester dans le temps heureux qu'avait marqué sa miséricorde : *Nunc autem manifestatum est sanctis ejus.* Et pour cela il lui fallait des hommes qu'il pût charger du soin de le publier, et un homme capable de le tenir secret; des hommes qui pussent parler, mais, auparavant, un homme qui sût se taire.

Il ne lui fut pas difficile d'en trouver qui portassent sa parole jusqu'aux extrémités de la terre. Il en prit d'abord jusqu'à douze sur

le rivage de la mer; peu après il leur en associa un plus grand nombre, et, jusqu'à la fin des siècles, il continuera de leur donner des successeurs qui prêcheront ce que les apôtres et les disciples ont prêché.

Mais comme rien n'est plus rare que de trouver des hommes qui sachent se taire, Dieu n'en choisit qu'un seul : et Joseph, dit saint Bernard, fut l'unique confident du mystère que Dieu voulait encore cacher : *Isti datum est conscium fieri cœlestium sacramentorum* (*Bern., hom. 2 sup. M.*). Ce secret a donc passé de Dieu à Joseph, et de Joseph aux apôtres; mais avec cette différence qu'il était caché en Dieu, et qu'il a été découvert par les apôtres; au lieu qu'il a été caché dans le cœur de Joseph, comme il l'était éternellement dans le cœur de Dieu, sans que sa langue ait jamais découvert ce qui avait été confié à son cœur.

Oh! que ce cœur devait être grand, qui ne se déchargeait point de l'abondance des choses qu'il renfermait, puisque nous savons de la vérité même que *la bouche parle de l'abondance du cœur* (*Matth.*, XII, 34). Il y a une telle liaison entre l'un et l'autre, que Dieu, connaissant la petitesse du cœur humain, lui a donné la bouche pour le soulager. Mais les grands cœurs n'ont pas besoin de ce soulagement, parce qu'ils sont capables de contenir ce qu'on leur confie : et voilà en quoi paraît la grandeur d'âme de l'unique confident du plus grand secret de Dieu.

Et pour en convenir, messieurs, souvenez-vous avec quelle ardeur tous les justes de l'ancienne loi désiraient de voir le jour du Messie. Ils se réjouissaient de le voir seulement par la foi, ou, pour me servir de l'expression de l'Apôtre, quoiqu'ils ne fissent encore que de le saluer de loin : *A longe salutantes*. Jugez quelle eût été leur joie, s'ils l'avaient vu en effet. Celle du saint vieillard Siméon fut si sensible, qu'elle alla jusqu'au transport et au dégoût entier de la vie.

Cependant Joseph est le premier qui en apprend par un ange l'heureuse nouvelle; bien plus, la vierge prédestinée qui doit l'enfanter par miracle est son épouse. C'est lui qui est le témoin et le gardien de sa pureté, et c'est dans le sein de sa famille qu'il tient en dépôt le prix inestimable de la rédemption du genre humain; et il n'en parle pas au monde même, qui l'attendait avec tant de soupirs et depuis tant de siècles. Quelle autre bouche n'eût parlé, dans une occasion si célèbre, de l'abondance du cœur? Un tel silence ne pouvant pas être naturel, j'ose dire que Dieu fait ici des miracles en faveur de Joseph, afin qu'il ne parle pas, comme il en fera dans la suite pour les apôtres, afin qu'ils parlent.

Quand il faudra publier les secrets du ciel, les apôtres, destinés à cette publication glorieuse, recevront des langues de feu, pour porter la lumière de l'Evangile dans toutes les parties du monde, et l'Esprit-Saint, qui les animera, ouvrira leur cœur et dénouera leur langue (*Act.*, II, 14). Mais quand le même Esprit descend sur Joseph, il opère en lui des prodiges plus surprenants, puisque dans le même instant il dilate son cœur, afin qu'il contienne le plus grand et le plus incompréhensible de tous les mystères; qu'il serre ce même cœur, afin que le secret n'en sorte point; et qu'il lie sa langue, afin qu'elle n'en parle jamais : en telle sorte que ce saint pouvait dire que ce secret divin était pour lui seul : *Secretum meum mihi* (*Isa.*, XXIV, 16).

C'est donc une vertu des grandes âmes que de pouvoir s'empêcher de parler, comme un défaut des petites est d'être incapable de se taire. Si Joseph eût révélé ce mystère, il aurait renversé l'ordre de Dieu. La révélation d'un secret important renverse de même l'ordre établi dans la société, et n'y peut causer que des dissensions et des troubles : et combien peu ont la force de le garder! Quoiqu'il n'y ait point d'homme qui veuille passer pour petit esprit, combien en voit-on qui en donnent cette marque!

Lorsque Dieu est dans une âme, elle devient si grande, qu'il n'y habite pas seulement, mais que, suivant l'expression figurée de l'Ecriture, il s'y promène comme dans un lieu spacieux : *Inhabitabo in illis, et inambulabo* (II *Cor.*, VI, 16). Quand la charité enflamme un cœur, elle l'étend et le dilate : *Cor nostrum dilatatum est*. Par conséquent, rien ne marque plus la petitesse du cœur que l'impuissance de taire ce qu'on lui confie, et le penchant naturel à le découvrir, quelque éclat qu'il puisse faire ou quelque dissension qu'il doive causer.

Si vous pensez, messieurs, que cette légèreté soit pardonnable, écoutez le Sage, qui dit, pour vous détromper, que Dieu compte parmi les objets de sa plus grande haine celui dont la parole indiscrète *sème la discorde parmi les frères* (*Prov.*, VI, 19). Car si Dieu était dans ce cœur, et s'il était animé par la charité, il retiendrait cette parole; mais dès lors qu'il ne la retient plus, Dieu se retire d'un cœur trop étroit pour lui et trop serré pour la charité.

2. Mais voyez encore la force d'une âme qui non-seulement retient ce qu'elle sait, mais qui ne montre nulle curiosité pour ce qu'elle ne sait pas. Et si vous doutez que ç'en soit là une marque infaillible, considérez les apôtres dans l'état de leur force et dans celui de leur faiblesse. J'appelle l'état de leur force, celui où les mit la descente du Saint-Esprit (*Luc.*, XXIV, 49), et j'appelle l'état de leur faiblesse, celui où ils étaient auparavant (*Joan.*, XVI, 12). Et n'est-il pas vrai qu'autant que dura leur faiblesse, autant vit-on durer leur curiosité, et qu'ils ne cessèrent jamais d'importuner leur maître par des questions inutiles, tantôt pour savoir lequel d'entre eux était le plus grand, tantôt pour apprendre les approches du dernier jour? Vaines curiosités, que le Sauveur du monde réprima par des réponses pleines de sagesse.

Comme je ne remarque point, et qu'il n'y a point en effet d'état de faiblesse dans la vie de saint Joseph, on ne le vit jamais tom-

ber dans celle de ces curieux qui veulent toujours savoir ce que l'on ne veut pas qu'ils sachent.

On lui dit de *prendre le fils et la mère et de se retirer en Egypte* (*Matth.*, II, 13). Quoiqu'il dût être surpris que celui qui venait sauver les autres ne pût se sauver lui-même, il ne s'informe ni des raisons de cette fuite, ni du succès qu'elle doit avoir; il ne représente ni les incommodités de la nuit, ni les périls ordinaires d'un long voyage; mais, se renfermant dans le mérite de la foi et dans la gloire de l'obéissance, il part dans le moment même, sans répugnance comme sans curiosité. Il conduit la mère et l'enfant sous la garde de la Providence, et va cacher dans une terre étrangère *les trésors de la sagesse et de la science de Dieu*, avec la fortune du monde. On lui commande de quitter l'Egypte et de retourner dans la Judée, et, sans s'informer s'il n'y a point de nouvelle persécution à craindre, il revient en gardant toujours un silence respectueux, et ne se fixant qu'à ce qu'il plaît au ciel de lui révéler.

Tant il est vrai que la principale application du sage *est de bien connaître sa voie;* et la plus sûre n'est pas de nous confier à nos propres lumières, mais de nous régler par la volonté souveraine qui nous conduit.

Le grand Gerson a avancé dans un éloge de saint Joseph, qu'il eut l'honneur de prononcer au concile de Constance, que ce patriarche avait été sanctifié dans le sein de sa mère. Et je crois, messieurs, pouvoir supposer sans témérité ce qu'un chancelier de l'université de Paris a dit dans une si fameuse assemblée, après avoir appuyé son sentiment de celui de plusieurs Pères.

Je dis donc, sur ce fondement, que le péché originel a fait trois plaies mortelles dans nos âmes, et que la grâce de cette première sanctification en a triomphé en trois personnes remarquables : en Marie, de la concupiscence de la chair, parce que la virginité a excellé dans cette Mère miraculeuse; en saint Jean-Baptiste, de l'orgueil de la vie, parce qu'ayant refusé de passer pour le Messie, dans le temps que la Judée paraissait disposée à le reconnaître pour tel, on peut dire que l'humilité est sa vertu propre; et, en saint Joseph, de la concupiscence des yeux, par laquelle saint Augustin entend la curiosité et tout désir déréglé de savoir, parce que, dans le grand commerce qu'il a eu avec les anges durant l'enfance de Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ même durant la plus grande partie de sa vie, le désir de savoir les secrets du ciel ne lui a jamais fait rompre le silence pour s'en informer, et que son âme, se nourrissant de ce qu'elle savait, ne fut jamais avide de ce que Dieu ne voulait pas qu'elle sût.

Où êtes-vous, esprits curieux, qui croyez nous donner des preuves de votre pénétration et de votre force, par les vaines interrogations que vous nous faites sur les mystères les plus impénétrables de la religion? Venez apprendre, de l'exemple d'un grand homme, à vous tenir dans les bornes que la sagesse divine vous a prescrites à l'égard de tout ce qui est au-dessus de vous, et à ne pas entreprendre de sonder *une majesté vénérable, dont la gloire vous accablera* (*Prov.* XXV, 27). Venez apprendre que, comme il n'a voulu savoir que ce que l'ange avait ordre de lui révéler, c'est en vous une curiosité téméraire, suivant l'expression de Tertullien, que de vouloir entrer dans nos mystères plus avant que les théologiens les plus habiles et les prêtres les plus éclairés : *Scire quod nesciat Sacerdos* (*Tert., lib. de Anim.*).

Dieu veut que nous sachions qu'il a *aimé Jacob et qu'il a haï Esaü* (*Rom.*, IX, 13). Ne soyons pas assez hardis pour le nier; mais Dieu nous ayant caché les raisons de cet amour et de cette haine, ne soyons pas assez téméraires pour vouloir les pénétrer. Dieu nous oblige de croire que *celui qui aura la foi et qui sera baptisé, sera sauvé* (*Marc.*, XVI) : et ce serait être ingrat que de ne pas reconnaître cette grâce. Mais Dieu nous ayant caché les raisons pour lesquelles tant d'enfants meurent sans baptême, et tant de peuples vivent sans entendre parler de Jésus-Christ, nous serions coupables si nous prétendions les découvrir, et nous trouverions des difficultés plus insurmontables dans la révolte de la raison que dans la soumission à la foi.

Saint Ambroise dira mieux que moi ce que je viens de dire après lui : *Quæ Deus occulta esse voluit, non sunt scrutanda* (*Ambr., lib.* I *de Voc. Gent., cap.* 7) : il n'appartient pas aux hommes faibles et ignorants d'approfondir ce que Dieu a caché dans les secrets de sa sagesse. *Quæ autem manifesta fecit, non sunt neganda :* et ils ne doivent pas non plus nier ce que sa bonté leur a découvert. *Ne et in illis illicite curiosi, et in istis damnabiliter inveniamur ingrati :* de peur qu'en sondant ce qu'il s'est réservé à lui seul, la curiosité ne soit suivie d'incrédulité, et que, par rapport à ce qu'il nous a découvert, l'ingratitude n'attire l'obstination.

Saint Joseph avait observé cette règle avant que ce saint docteur l'eût prescrite. Toujours fidèle à sa vocation, il soumet sa raison à la parole de Dieu; il l'accomplit sans chercher à la comprendre, et il la conserve dans son cœur comme un dépôt sacré, qu'il ne peut remettre qu'à celui-là seul qui en a chargé sa conscience : aussi, ne manquant point à Dieu, vous verrez que Dieu à son tour ne lui manque pas.

Jusque-là, messieurs, vous voyez *cet homme parfait qui ne pèche point par la parole* (*Jac.*, III, 2), cet homme au-dessus de la faiblesse et de la vanité, cet homme d'une foi soumise et généreuse, sur le secret duquel Dieu se repose; mais il est temps de vous le représenter dans des épreuves encore plus difficiles, et de vous faire admirer, pour sa gloire et pour notre honte, jusqu'à quel point il a porté la prudence et la discrétion.

SECONDE PARTIE.

Saint Joseph garda le silence dans une rencontre où le cœur humain, blessé par l'endroit le plus sensible, ne manque jamais

d'éclater. Son soupçon n'alluma point ces passions violentes et tumultueuses que des apparences faibles excitent dans le cœur des maris; on n'entendit ni murmure, ni plainte, ni emportement, ni insulte, parce que la discrétion imposa silence à la jalousie, afin que son âme, dégagée de toute prévention, s'occupât tout entière de ce qu'elle devait vouloir ou ne vouloir pas, et de ce qu'elle devait penser.

Trois remarques que l'Evangile nous fait faire, quand il dit que Joseph étant juste, il ne voulait pas déshonorer son épouse : *Cum esset justus et nollet eam traducere*, voilà ce qu'il ne voulait pas. Quand il dit que réprimant tous les mouvements de colère, pour ne suivre que le penchant de sa bonté, il résolut de la quitter secrètement : *Voluit occulte dimittere eam*, voilà ce qu'il voulait. Et quand il ajoute que durant ces moments difficiles, il était tout occupé à penser : *Hæc autem eo cogitante*. Ici, messieurs, les règles de l'art sont inutiles. La vérité simple se montre à nous, et pour bien connaître la discrétion de ce grand saint, nous n'avons qu'à suivre la route que l'Evangile nous a tracée.

Le Saint-Esprit ne lui ayant pas encore révélé le mystère opéré dans la sainte Vierge, il ne pouvait croire, parce qu'il était homme, que ce qu'un autre homme aurait cru; et pourquoi ne voulait-il pas découvrir son soupçon? L'Evangile n'apporte point d'autre raison de cette retenue que la justice de ce saint : *Cum esset justus*. Par où il ne faut pas entendre cette vertu particulière qui punit les crimes, puisqu'elle l'aurait engagé à se rendre l'accusateur déclaré de son épouse. Prenons-la plutôt pour cette vertu universelle qui, embrassant toutes les autres, commence toujours par la prudence qui les règle, et par la charité qui les anime.

Lors donc que la justice inspirait à Joseph d'accuser Marie et de lui faire un crime de ce qui en paraissait un, la charité toujours contraire à la sévérité des accusations s'y opposait de toute sa force, et la discrétion, inséparable de la prudence ennemie de tout éclat, lui fermait la bouche : et comme Dieu lui avait donné un grand amour pour le silence, une raison de se taire l'emportait sur mille raisons de parler. Il voyait sans doute qu'en parlant il éclaircirait le doute de son esprit, qu'il calmerait le trouble de son cœur, qu'il reconnaîtrait si son épouse était digne de son amour ou de sa haine. Mais parce qu'il y avait de l'indiscrétion à exposer sur un simple soupçon une vie aussi précieuse que celle de Marie, il ne voulut jamais parler.

Que voulait-il donc? la quitter sans bruit, et s'en défaire sans scandale. C'est-à-dire qu'après avoir gardé le silence pour lui sauver la vie, il le garde encore pour ménager son honneur; surmontant ainsi tout l'effort de sa douleur, et cherchant, non pas à se venger de celle dont il se croyait offensé, mais à s'intéresser pour elle. C'est avoir toute la perfection de l'Evangile écrite dans le cœur, avant qu'elle le fût sur le papier.

Et je remarque, messieurs, que dans une occasion si délicate il imite à l'égard de Marie la conduite que Dieu a tenue pour elle dans le mystère de l'Incarnation. S'il lui donne un époux, le Fils de Dieu passera pour le fils d'un homme; et s'il ne lui en donne point, la Mère de Dieu venant à enfanter un fils dont on ne verra point de père, passera pour criminelle. D'un côté la gloire du fils se trouve obscurcie, de l'autre la réputation de la Mère est exposée à une étrange flétrissure. Quel conseil prendra la sagesse divine? un conseil bien surprenant, messieurs, puisque celui qui proteste qu'il ne cédera sa gloire à personne, la cède ici néanmoins à la Vierge, qui doit l'enfanter et qu'il aime mieux, dit saint Ambroise, que l'on doute pour un temps de sa divinité, que si l'on doutait un moment de la virginité de sa mère : *Maluit aliquos de sua generatione, quam de matris pudore dubitare.*

Mais inutilement Dieu serait-il si jaloux de la réputation de Marie, si Joseph venait à la flétrir par le soupçon qui le frappe. C'est pourquoi, Joseph lui-même en devient si jaloux, qu'il entre dans les dispositions de Dieu pour la lui conserver tout entière. S'il n'est pas mieux de dire que Dieu met dans le cœur de Joseph les dispositions de son propre cœur, puisque comme Dieu il préfère la réputation de Marie à la sienne. Sa circonspection est si grande, qu'il se défie des apparences, de peur de pécher contre la vérité, et il aime mieux en se retirant, passer lui-même pour coupable aux yeux des hommes, que de déshonorer une personne, qui, quelque coupable qu'elle paraisse selon la raison et la nature, peut être innocente dans les voies que Dieu tient cachées. Il veut donc prendre le tempérament le plus honnête que puisse lui suggérer sa modération : *Voluit occulte dimittere eam.*

Quelle condamnation, mes frères, sur la témérité de nos jugements! Non-seulement nous nous arrêtons aux apparences contre la défense expresse de l'Evangile, mais nous voulons pénétrer jusque dans les replis les plus secrets du cœur humain, et autant par orgueil que par malignité, nous prenons nos soupçons pour des connaissances, et nos opinions pour des certitudes.

Nous croyons d'autant plus ne nous pas tromper, que nous jugeons des autres par nous-mêmes. Nous nous imaginons qu'ayant été flatteurs, hypocrites, faux, infidèles en mille rencontres, nous pouvons faire de notre cœur une clef pour ouvrir tous les autres, et que comme il suffit d'avoir vu une anatomie pour savoir comment tous les corps sont faits, aussi dès qu'une fois on a étudié son propre cœur, on peut penser que tous les autres lui ressemblent. Mais l'Ecriture devrait nous détromper quand elle dit que Dieu a fait à chaque homme un cœur en particulier : *Qui finxit sigillatim corda eorum* (*Psal.* XXXII, 15). Nos corps sont tous formés d'une nature commune, mais pour nos cœurs, ce sont les sentiments qui les distinguent, et sans doute chacun a les siens; et nous n'aurons ni le droit ni le pouvoir de les bien con-

naître que quand Dieu nous les manifestera. Jusque-là nous ne ferons que nous engager dans des recherches inutiles et pénibles. Je dis pénibles, car au lieu que dans les jugements réglés on donne la torture aux criminels pour leur faire avouer la vérité, ici c'est le juge qui se donne la gêne pour ne trouver souvent que la fausseté.

Et qu'importe après tout, mes frères, quand nous nous tromperions à force de charité? Que la faute est louable, dit saint Paulin, quand on juge bien, même des méchants : *Quanta laude dignus error etiam de malis recte judicare.* Il m'est bien plus avantageux de me tromper pour le bien, que si j'allais tomber dans une erreur criminelle; et si j'ai à rendre compte d'un excès, j'aime mieux que l'on me trouve coupable de discrétion et de bonne foi, que si je l'étais de malice : *Quanta laude dignus error etiam de malis recte judicare.*

Pendant que Joseph jugeait favorablement contre les apparences, il ne parlait point, parce qu'il était tout occupé à penser : *Hæc autem eo cogitante.* Mais l'Evangile qui nous apprend qu'il pensait aux moyens de se séparer de Marie, ne nous les découvre pas. Il en méditait sans doute plusieurs, et l'exécution lui en paraissant difficile, peut-être que ce fils de David s'adressait à Dieu, pour lui dire comme son père : *Quamdiu ponam consilia in anima mea, dolorem in corde meo per diem* (*Psal.*, XII, 2)? Pour combien de temps, Seigneur, laisserez-vous durer ma peine? C'est une consolation à tout homme qui forme des desseins de pouvoir les exécuter. Mais en former de nécessaires et de difficiles, sans en venir à l'exécution, c'est une douleur insupportable. Dans l'irrésolution dont son esprit était agité entre sa vénération pour la vertu de Marie et le prodige qui le surprenait, il avait recours à la sagesse divine pour la consulter, et il ne se lassait point de lui dire : *Quamdiu ponam consilia in anima mea, dolorem in corde meo per diem?*

Mais, grand saint, puisque la discrétion vous empêche de découvrir vos soupçons à personne, parlez à Marie elle-même. Expliquez-vous sur votre crainte, et par là vous découvrirez, ou un grand crime, ou un grand mystère. Si c'est un crime, vous en poursuivrez la punition par un zèle de justice; et si c'est un mystère, vous adorerez le sujet de votre trouble. Non, messieurs, cet homme juste trouve qu'il est encore plus sûr de se taire, pour épargner cette confusion à une personne innocente; au cas qu'elle le soit. Comme un autre chérubin qui regarde le propitiatoire, il demeure immobile dans son admiration, attendant humblement l'ordre du ciel pour l'exécuter, et le voici enfin cet ordre si longtemps attendu.

Hæc autem eo cogitante, ecce angelus Domini apparuit in somnis ei, lorsqu'il pensait ainsi en lui-même, l'ange du Seigneur fait évanouir le soupçon qui le troublait, et en récompense de sa foi et de sa retenue, il lui apprend le grand mystère du salut du monde, où lui-même devait avoir tant de part.

Voici donc, messieurs, une nuit plus claire que le jour, et des ténèbres qui causent plus de joie que la lumière. Pendant que Joseph a consulté son propre esprit, tout le jour s'est passé en douleurs : *Dolores in corde meo per diem.* Mais dès que l'ange se fait voir durant le sommeil de la nuit : *Apparuit in somnis ei*, cette nuit fait le jour de son âme, et il y trouve le remède à ses douleurs.

Dieu permit l'incrédulité de saint Thomas, afin que, voyant de ses yeux et touchant de ses propres mains les plaies de Jésus-Christ, il se confirmât avec les apôtres dans la foi de la résurrection. Il permit aussi, disent les Pères, le soupçon de saint Joseph, afin qu'étant dissipé par un parfait éclaircissement, il nous fût une preuve authentique de la virginité de Marie, qui, ayant été sanctifiée dès le premier instant de son être, n'a jamais eu de commerce avec le péché.

Joseph était instruit par les prophètes, qu'une Vierge devait enfanter le Sauveur, et figurez-vous ce qu'il pensa, quand il sut que c'était Marie. Il entra sans doute dans l'humble surprise où se trouva sainte Elizabeth, quand la Mère de son Seigneur vint à elle; et il pratiqua par avance l'humilité mémorable de saint Pierre et du centenier, en se disant à lui-même, qu'il ne méritait pas d'habiter dans une maison où était la Mère de Dieu, et qu'il devait s'en éloigner, non plus par une discrétion charitable, mais en qualité d'homme pécheur, car c'est ainsi que les saints pensent d'eux-mêmes. Cependant il se crut plus obligé que jamais de cacher le mystère qu'il venait de découvrir. Il regardait Marie comme l'arche d'alliance, et il se regardait lui-même comme le voile qui couvrait le saint des saints où l'arche reposait, et comme une parole était capable de déchirer ce voile, il gardait toujours le silence attaché à sa vocation.

Voilà, messieurs, les fruits respectables de la justice et de la charité, qui ne doivent pas nous surprendre dans un mariage que la grâce avait formé entre deux âmes pures, indépendantes de leurs corps mortels et unies par toutes les vertus.

Fruits de douceur et de paix, que l'on recueillerait par proportion dans les autres mariages, s'ils étaient faits dans l'esprit de Dieu. Mais on y cherche moins la vertu que le bien, et un sacrement que l'Apôtre appelle *grand en Jésus-Christ et en son Eglise* (*Eph.*, V, 32), n'est pour l'ordinaire que l'accès d'une passion aveugle, qui finit bientôt par le dégoût; ou qu'un trafic et un commerce de personnes qui ne se fait point selon les règles de la sagesse, mais par l'avidité de l'intérêt, où l'on ne compte pour rien la conformité des humeurs, pourvu que l'on y ait des vues de fortune; et de là naissent tant de désordres qui troublent la société, tant de bizarres incidents qui divisent les familles, et qui ne fournissent que trop de matière aux discours du monde malin et médisant.

L'alliance que le ciel avait formée entre Joseph et Marie, était si sainte, que cet homme juste n'y pouvant rien présumer de

criminel, nous ne devons pas nous étonner qu'il ait porté si loin sa circonspection et sa retenue.

Mais ne croyez-vous pas qu'après l'apparition de l'ange il commencera de parler, quand ce ne serait que pour exprimer sa joie; car quand une âme revient de ces sortes de perplexités, elle cherche à se répandre, en disant ce qu'elle a souffert et ce qui la soulage. Non, messieurs, Joseph persévère dans son silence. Il ne parle ni de ce que le soupçon lui a fait souffrir, parce que la discrétion lui défend d'en parler, ni du soulagement qu'il tire de la révélation de l'ange, parce que la religion lui commande de n'en parler pas; et voilà qui va terminer son éloge.

TROISIÈME PARTIE.

La religion et le silence sont deux vertus inséparables. La religion a ses mystères, et comme il est de l'essence des mystères d'être cachés, ils aiment le silence qui les cache, et c'est encore ce qui a obligé saint Joseph à le garder si exactement. Aussi le devait-il, messieurs, principalement pour deux raisons. L'une, parce qu'il était lui-même la partie d'un mystère; et l'autre, parce qu'il en adorait plusieurs en Jésus-Christ. Renouvelez ici l'attention dont vous m'honorez.

1. Je dis qu'il était lui-même la partie d'un mystère, et j'explique cette proposition en vous faisant observer que tous les mystères de la religion sont composés d'une partie extérieure qui paraît, et d'une partie intérieure qui demeure cachée. C'est ainsi que dans l'Eucharistie, qui s'appelle par excellence un mystère de foi, nous voyons les espèces du pain, parce qu'elles en sont la partie extérieure, et que nous n'y voyons pas la substance du corps de Jésus-Christ, parce qu'elle en est la partie intérieure. Et il ne faut pas oublier que la partie extérieure est toujours destinée à représenter l'intérieure, comme dans l'Eucharistie, l'apparence du pain qui nourrit le corps, représente le pain céleste qui est la nourriture de l'âme.

C'est à peu près de la même sorte que, dans l'économie de l'Incarnation, saint Joseph et le Père éternel composent un mystère. Saint Joseph n'en est que la partie extérieure et visible, mais le Père éternel en est l'intérieure et l'invisible; car c'est lui qui est le vrai et unique Père du Verbe : *Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur filius Dei* (*Luc*, I, 35). Au lieu que Joseph en porte le nom, pour en être seulement l'image et la figure : *Ut putabatur filius Joseph* (*Luc*, III, 23).

Or, il est certain que pour s'acquitter dignement de cette fonction glorieuse, il était de son devoir de garder un silence religieux, comme le Père éternel le garda durant toute la vie de ce saint, du moins s'il faut s'en tenir à l'opinion la plus reçue et la plus approuvée, qui marque sa mort avant la manifestation de Jésus-Christ, c'est-à-dire avant que le Père éternel eût fait retentir sa voix sur le Jourdain; et qu'il eût publiquement reconnu le Verbe incarné pour son Fils.

Avant ce jour, on l'appelait *Fils de Joseph* (*Matth.*, XXXI, 55), sans que Joseph ouvrît la bouche pour faire savoir à la Judée que celui qu'elle nommait le fils d'un artisan, était le fils unique *du Créateur de l'aurore et du soleil* (*Psal.* LXXIII, 16). Il fallait que ce patriarche souffrît qu'on l'appelât père de Jésus, sans répliquer que ce nom auguste n'appartenait qu'à *l'ancien des jours* (*Dan.*, VII, 9). La loi même que l'humilité lui imposait de refuser un tel honneur, cédait à la loi du silence que la religion lui faisait garder, parce que, représentant le Père éternel, il devait se taire quand le Père éternel ne parlait pas, afin que l'un ne découvrît point le mystère que l'autre voulait cacher.

Que si quelqu'un doute que ce patriarche n'ait pas été choisi pour cette fin, il n'a qu'à considérer que Dieu voulait se servir de deux hommes pour l'exécution de deux desseins bien différents. D'un homme qui parlât, pour faire connaître Jésus-Christ, et d'un autre homme qui ne parlât point, afin de le cacher, et qui se contentât d'agir pour lui. Jean-Baptiste est l'homme choisi pour parler, et, cela est si vrai, que, quand les Juifs lui demandent qui il est, il répond *qu'il est une voix* (*Isa.*, I, 28). Saint Joseph est cet homme choisi de Dieu pour ne parler pas, et si des prêtres et des lévites lui eussent été envoyés pour lui demander qui il était; comme Jean-Baptiste répondit : Je suis la voix de celui qui me fait parler; Joseph aurait pu dire à son tour : Je suis le silence de celui qui me fait taire.

Aussi voyons-nous que le précurseur de Jésus-Christ, tout occupé à parler de son divin Maître, n'agit point auprès de lui. Il le baptise et voilà tout. Au lieu que le père putatif de Jésus-Christ, déchargé de l'obligation de parler, agit sans cesse auprès de sa personne sacrée. Comme Dieu l'a substitué à sa providence pour faire l'office de tuteur et de père à l'égard de celui qui étant dans l'éternité l'objet de ses complaisances, devait se rendre faible et infirme dans le temps, il lui rend les services proportionnés à son infirmité et à sa faiblesse. C'est lui qui le conduit à la crèche et qui le porte au temple. C'est lui qui le mène en Égypte et qui le ramène à Nazareth. C'est lui qui le défend, qui le protége, qui le nourrit du travail de ses mains; et, comme il tient la place du Père éternel, il fait pour le fils de Dieu ce que le Père éternel lui-même ferait, s'il était corporel et visible.

Voilà, messieurs, deux *serviteurs fidèles et prudents* (*Matth.* XXIV, 45). Jean-Baptiste parle et n'agit pas, se tenant ainsi dans les bornes de son ministère. Joseph agit et ne parle pas, pour se renfermer par un esprit de religion dans les limites du sien. Quiconque fait plus qu'il ne doit est téméraire et présomptueux. Qui ne fait pas ce qu'il doit est ingrat et infidèle. Le chrétien sage et éclairé observe le temps et le besoin, pour ne rien dire et ne rien faire inconsidérément. D'où je conclus qu'il faut qu'il y ait peu de bons chrétiens dans le monde, puis-

que la sagesse y règle si peu les actions et les paroles.

L'homme sage que nous louons est toujours attentif à l'essentiel de sa vocation, et en lui l'action et le silence ne se séparent jamais, parce que l'un et l'autre est nécessaire dans tout ce qui a rapport aux premières années de la vie mortelle de Jésus-Christ.

Il se contente de l'admirer en lui-même, en le voyant obéir à l'édit d'un prince ambitieux, qui croit agir par une puissance souveraine, et qui n'est alors que le ministre de la volonté du Sauveur, qui devait naître à Bethléem. Cette naissance ineffable dans le rebut et dans la pauvreté, les bergers et les mages miraculeusement appelés à la crèche d'un Dieu enfant, sa soumission à la loi des pécheurs, quoiqu'il fût l'innocence même, ce sont là pour Joseph autant de mystères qu'il médite et qu'il conserve dans son cœur avec Marie; montrant l'un et l'autre, en ne parlant point, que leur bouche n'est pas moins chaste que leur corps, et imitant par avance le divin enfant, qui avant que de faire des miracles par sa parole, n'en fait pas de moins grands par l'humble silence où il se soumet. Silence, dit saint Ignace martyr, par lequel il honore son Père en passant par tous les degrés de l'humanité, et confond en même temps l'esprit superbe, qui, avec toutes ses ruses, n'a pu découvrir le grand secret de l'Incarnation.

Mais quels pouvaient être les sentiments de ce saint homme, lorsque, fuyant devant la face du tyran qui sacrifiait tant d'innocents plutôt à sa crainte qu'à sa colère, il tâchait de sauver Jésus-Christ de sa fureur d'une manière si disproportionnée à la dignité d'un Dieu!

Ah! mes frères, ce Dieu miséricordieux avait alors ses desseins. Comme il venait pour sanctifier toute la terre, et pour faire surabonder la grâce où abondait le péché, il voulut répandre les premières effusions de sa miséricorde sur les deux régions les plus connues par leur impiété. D'abord il avait appelé les mages de la Babylone, où l'orgueil de l'homme égalait celui du démon; il voulut aller lui-même en Egypte, où, à la honte de l'esprit humain, la plus haute sagesse se confondait avec l'idolâtrie la plus grossière.

C'est aussi à la vertu de sa présence divine que saint Chrysostome a rapporté ces peuples entiers de martyrs, ces saintes assemblées de vierges, cette multitude infinie de solitaires, qui, en menant la vie des anges dans des corps mortels, ont rendu les déserts de l'Egypte plus illustres que ne l'ont été les villes les plus renommées de l'univers. Et ne peut-on pas dire aussi que ce fut Joseph qui, en y conduisant le Sauveur, y traça le premier tous ces asiles de pénitence qui devaient un jour s'y élever sur les débris des idoles?

Mais il ne faut pas s'étonner qu'alors il se bornât à l'admiration, puisque, lors même qu'il fut affligé de la perte du divin enfant qui lui était confié, et ensuite consolé de l'avoir trouvé parmi les docteurs, ni la douleur ni la joie ne purent lui arracher une parole, et qu'il fallut qu'il empruntât la voix de son épouse pour exprimer tous les sentiments de son cœur : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* (*Luc*, II, 48).

Avec quelle application ne garda-t-il pas dans la suite un dépôt si précieux, et quel devait être le mérite du seul homme que Dieu eût chargé sur la terre d'un ministère si saint? Cieux, étonnez-vous sur ce prodige, puisque les hommes n'y pensent pas! Dans une pauvre maison, préférable à tous les palais des rois de la terre, dans la peine et dans le travail, parmi les angoisses et les nécessités de la vie, Joseph élevait comme son fils le Fils du Père éternel, caché sous la forme de serviteur et d'esclave, et qui, tout Dieu qu'il était, ne laissait pas d'être *soumis à Joseph et à Marie : Et erat subditus illis* (*Luc*, 2, 51). Que pensaient alors les anges du ciel à la vue d'un spectacle inconnu aux hommes et aux démons! Dans celui qui était honoré de la qualité de père, ces intelligences célestes, dit saint Bernard, voyaient, sous un extérieur misérable, une grandeur sans comparaison; et dans celui qui passait pour le fils, la suprême majesté dans une humilité sans exemple. Il ne faut pas douter non plus, dit saint Chrysostome, que l'autorité qu'exerçait Joseph sur celui qu'il voyait *croître en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes*, ne fût toujours mêlée de crainte et de respect : *Trepidus moderabatur imperium*, et que les soins qu'il lui rendait comme à son fils ne fussent en même temps un culte qu'il rendait à son Dieu.

Comme il adorait tous les mystères qu'il voyait, *en esprit et en vérité*, il les adorait aussi dans le silence; et comme vous prévoyiez, ô mon Dieu, que, dans la suite des siècles, vous auriez de faux adorateurs qui parleraient avec autant de liberté dans les lieux saints que dans des assemblées mondaines, vous voulûtes, pour condamner cette profanation, que votre premier adorateur fût un modèle de silence et de retenue.

Et quand il ne lui eût pas été prescrit par l'ordre de la Providence, n'était-ce pas pour lui une assez forte raison de ne parler pas, que d'être toujours en la présence de Jésus-Christ? Parler devant Dieu! dire devant l'éternelle vérité des paroles inutiles et vaines! parler devant le Verbe caché sous l'infirmité de notre chair, et gardant un silence de trente années! Ce grand saint aurait regardé cette conduite comme la plus coupable irréligion.

Silence donc, raison humaine, sur tout ce qui te surpasse et qui te confond, et captive enfin ta superbe sous l'obéissance de la foi. Arrêtez-vous, langues malignes et envenimées, qui, outre tant de paroles contraires à la bienséance et aux bonnes mœurs, déchirez encore la réputation *préférable à tous les biens et à la vie même, puisque la vie finit dans un certain nombre de jours, au lieu que la bonne réputation demeure éternellement*

(*Eccle.*, VII, 7 ; *Eccli.*, XLI, 15). Il est de la prudence comme de la charité de se taire, plutôt que de parler mal ; et Dieu, en nous donnant l'usage de la parole a prétendu que nous nous en servirions à exprimer les pensées raisonnables de l'esprit, et non pas à donner une malheureuse licence à la malice du cœur.

Que s'il faut parler, mes frères, parlons principalement des miséricordes du Seigneur, qui *a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique* (*Joan.*, III, 16), et soyons pénétrés de reconnaissance et d'amour pour *le serviteur prudent qu'il avait établi chef de sa famille* (*Matth.*, XXIV, 45), afin qu'il nous le conservât. Si jusqu'ici nous n'avons pas profité de son silence, profitons à l'avenir de sa parole. *Il y a un temps de se taire, et un temps de parler* (*Eccle.*, III, 7). Ce saint a consacré au silence tout le cours de sa vie mortelle ; mais il parle maintenant pour ceux qui l'invoquent, et une grande sainte des derniers temps s'en était persuadée par une si longue expérience, qu'elle protestait n'avoir jamais souffert le refus d'aucune grâce, où elle eût prit saint Joseph pour son intercesseur.

Prions-le donc de parler pour nous dans le ciel, et de nous obtenir cette vertu dont il a fait une profession si authentique, cette vertu qui sera comme le sceau que la prudence mettra sur notre bouche, afin qu'il n'en sorte jamais de paroles criminelles, ou même oiseuses, puisque nous en rendrons un compte rigoureux.

Si vous parlez beaucoup, dit le Sage, *vous commettrez infailliblement plusieurs péchés* (*Proverb.*, X, 19). Vous commettrez des péchés de légèreté, de curiosité, d'indiscrétion, d'irréligion. Ou vous trahirez les secrets que l'on vous aura confiés, ou vous profanerez les mystères que vous deviez adorer dans le silence, ou vous sémerez la discorde, ou vous blesserez la charité. Au contraire, dit saint Jacques, *si vous parlez peu, vous serez un homme parfait* (*Jac.*, III, 2) ; car le silence réglé réunit toutes les vertus, au lieu qu'elles se dissipent par l'excès de la parole. C'est parce que l'on parle trop, que l'humilité se dissipe dans ceux qui se vantent, la charité dans ceux qui médisent, la patience dans ceux qui murmurent, la douceur dans ceux qui offensent, la religion dans ceux qui blasphèment.

Heureux donc le chrétien généreux, discret, religieux, qui imitera, selon la mesure de sa grâce, le silence de saint Joseph, je ne veux pas dire pour ne parler point du tout, mais pour parler selon la raison et la sagesse ; pour parler à Dieu, et aux hommes dans le besoin. Alors il recueillera toutes ces vertus dissipées, pour en faire le tissu d'une robe pareille à celle de Joseph, fils du patriarche Jacob : *Tunicam polymitam*, pour en faire, dis-je, *une robe semée de fleurs* (*Gen.*, XXXVII, 3), c'est-à-dire de vertus, qui lui servira de robe nuptiale pour entrer dans ce festin magnifique de la gloire, où il ne faudra plus se taire ; mais parler toujours, pour bénir Dieu avec les anges et les saints, dans toute l'éternité bienheureuse.

PANEGYRIQUE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Prononcé dans l'église de l'abbaye de Saint-Sever Cap de Gascogne, le 24 juin 1704.

Fuit homo.
Jean n'était qu'un homme (*Joan.*, *ch.* I, 16).

Quand on fait l'éloge des saints, on marque d'abord ce qui les relève et qui les distingue de tous les autres ; mais pour faire l'éloge du précurseur de Jésus-Christ, il faut marquer ce qui le rabaisse et ce qui le confond avec tous les autres. Il faut se hâter de dire ce qu'il est, de peur qu'on ne le prenne pour ce qu'il n'est pas.

Qu'on n'entende donc point à la lettre la célèbre prédiction de Malachie, qui parlait de Jean-Baptiste comme d'un ange (*Mal.*, II, 1). Il est vrai qu'il en eut le zèle, la pureté, la sainteté ; mais il n'était ange que par grâce et par ministère, au lieu qu'il était homme par nature.

Aussi n'est-ce pas sans raison que le disciple bien-aimé a établi, dès l'entrée de son Evangile, deux vérités dont il a cru la connaissance également nécessaire. L'une, que le Verbe était Dieu : *Deus erat Verbum ;* l'autre que saint Jean était homme : *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes.* Il a enseigné la première contre les cérinthiens et les ébionites, qui mettaient Jésus-Christ trop bas ; la seconde contre les Juifs, qui plaçaient saint Jean trop haut. Il a élevé Jésus-Christ en déclarant qu'il était Dieu : il a abaissé saint Jean, en déclarant qu'il était homme ; et par-là, il a accompli ce qu'avait dit saint Jean même, que quelque grands que tous les deux parussent d'abord, il fallait que l'un crût, et que l'autre diminuât (*Joan.*, III, 30).

C'est, messieurs, sur cet abaissement de saint Jean que, contre les règles ordinaires, je fonde son panégyrique ; mais la nécessité glorieuse qui m'oblige de l'abaisser, est la preuve la plus éclatante de son élévation. Je ne vous avertis qu'il est homme, que parce qu'on l'a mis au-dessus de l'homme.

Et qui aurait pris pour un homme celui qui ne montrait rien d'humain, et qui pour cela même est appelé par les Pères *un miracle continuel ?* Plus de sept cents ans avant qu'il vînt au monde, les prophètes avaient prédit qu'il y devait venir. Le même ange qui devait annoncer la conception du Sauveur, annonça la sienne (*Luc.*, 1). Sa naissance fut accompagnée de tant de merveilles, que le bruit s'en répandit sur toutes les montagnes de la Judée, et que l'on se demandait les uns aux autres, *quel pensez-vous que sera cet enfant ?* Dès qu'il eut crû en âge et en sainteté dans le désert, il parut sur les bords du Jourdain comme un ange descendu du ciel, et ses vertus étaient si rares, que le Verbe même de Dieu devint son orateur, et conclut son panégyrique par cette louange remarquable, qu'entre les enfants des hommes il n'y en avait jamais eu de plus grand que lui : *Inter*

natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista (*Matth.*, XI, 11).

Combien fallait-il en effet que ce fût un homme élevé au-dessus des autres, puisqu'on ne s'est pas contenté de reconnaître en lui seul toutes les perfections de la nature humaine, et qu'on est allé jusqu'à lui supposer la divine, en le prenant pour Jésus-Christ ? Ce n'était pas seulement l'opinion du peuple qui donne aisément dans l'erreur ; les plus grands et les plus habiles de la nation en pensaient de même ? ce n'était pas un soupçon passager, c'était un sentiment, qui, après avoir frappé l'esprit, faisait impression sur le cœur : *Cogitantibus omnibus in cordibus suis de Joanne, ne forte ipse esset Christus* (*Luc.*, III, 15).

Après cela, vous ne serez pas surpris de la sage précaution de l'évangéliste. Il a cru devoir nous avertir, que Jean-Baptiste n'était qu'un homme, parce que son caractère était si éminent, qu'on l'avait pris non-seulement pour un ange, mais pour un Dieu.

Or, je ne connais rien de plus glorieux pour lui, que de faire, comme je vous l'ai proposé d'abord, des deux raisons de son abaissement, les deux fondements de sa gloire.

Il a fallu déclarer que Jean-Baptiste n'était qu'un homme, parce qu'il avait une grandeur au-dessus de l'homme : ce sera le sujet de la première partie de son éloge.

Il a fallu déclarer que Jean-Baptiste n'était qu'un homme, parce qu'il passait pour l'Homme-Dieu : ce sera le sujet de la seconde.

Vous voyez, messieurs, que je ne cherche point à inventer des louanges, dont je puisse honorer cet illustre saint. L'avantage de mon sujet, est de n'avoir qu'à répéter religieusement celles que les saints et le Saint des saints lui ont données ; et si vous ne pouvez refuser votre créance et votre attention à celles qu'il a reçues des interprètes de la vérité, avec quelle admiration et quel respect ne devez-vous pas écouter celles qu'il a méritées de la bouche de la vérité même ?

Souvenons-nous cependant, de ce que dit saint Chrysostome, qu'il n'est pas permis de louer les saints sans les imiter, et ne disons rien à l'avantage de saint Jean, qui ne serve à notre instruction. Pour cela, demandons que *la main puissante du Seigneur qui était avec lui* (*Luc.*, I, 66), s'étende sur nous, et ne parlons du plus grand de tous les hommes, qu'après avoir invoqué *la plus bénie de toutes les femmes* (*Luc.*, I, 28) : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Jean eut une grandeur au-dessus de l'homme, parce qu'il fut grand devant Dieu. Un ange dit à Zacharie qu'il serait de cette sorte : *Erit magnus coram Domino:* et afin qu'il ne confondît pas cette grandeur avec celle que le monde estime, il lui en marqua dans le détail les caractères singuliers.

Le fils que je vous annonce, lui dit-il, *portera le nom de Jean ; il sera rempli du Saint-Esprit dans le sein même de sa mère, sa naissance fera le sujet de votre joie et de celle de l'univers, il mènera une vie austère et pénitente, il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur, leur Dieu, et il marchera devant lui dans l'esprit et dans la vertu d'Elie* (*Luc.*, I, 13 *et seqq.*).

Le Sauveur a vérifié dans la suite cette glorieuse prédiction, en disant que Jean-Baptiste n'était pas un roseau agité du vent, ni un homme vêtu avec luxe et avec mollesse (*Matth.*, XI, 7) ; qu'il surpassait même tous les prophètes ; et de là il conclut, qu'entre les enfants des hommes il n'y en avait point eu de plus grand que lui : préférence que les saints docteurs n'étendent pas seulement sur les justes de l'ancienne loi (*Paul.*, *carm.* 5). Ils n'exceptent de ce haut rang que Jésus-Christ et Marie : et si vous me demandez, dit saint Augustin, celui qui seul exprime toute l'idée de l'excellence de l'homme, je vous répondrai sans hésiter, que c'est saint Jean : *Si quæras excellentiam hominis, Joannes Baptista est* (*Aug.*, *in Psal.*, XXIX, 2).

Sa grandeur se prend donc, mes frères, non pas de ce qui enchante le monde superbe et ambitieux, mais des dons et des priviléges qui l'ont élevé devant le Seigneur : *Erit magnus coram Domino ;* elle se prend de son nom qui renfermait plusieurs merveilles, de sa sanctification anticipée, de la joie qu'il a donnée à ses parents et au monde, de sa vie également innocente et pénitente, de sa fermeté inébranlable à dire comme à pratiquer la vérité, et du succès avec lequel il l'a prêchée. Grâces éminentes qui ont fait de cet homme le plus grand de tous les hommes, et je ne vous en donnerais qu'une faible ou fausse idée, si au lieu de me renfermer dans celle qu'a voulu nous en donner l'Esprit saint, j'allais m'égarer dans mes pensées et vous renfermer dans mes imaginations. Il n'appartient qu'au Dieu grand par excellence de définir la grandeur, et c'est à nous à la reconnaître dans le précurseur de Jésus-Christ.

1. Son nom seul a fait sa première grandeur et a été le présage de toutes les autres. Le même ange qui a prescrit à Marie le nom de Jésus : *Vocabis nomen ejus Jesum* (*Luc.*, I, 31), avait prescrit à Zacharie le nom de Jean : *Vocabis nomen ejus Joannem* (*Luc.*, I, 13) ; et ces deux noms, égaux dans leur origine, sont peu différents dans leur signification. L'un nous marque le salut, l'autre la grâce, et vous savez que ce n'est que par la grâce que Jésus est devenu notre Sauveur.

Son précurseur a porté le nom de la grâce, parce qu'il devait nous en découvrir les plus grands secrets, en posséder les plus riches trésors, en être lui-même la plus grande gloire.

Il a été le prophète de la grâce, comme saint Paul en a été l'apôtre et saint Augustin le docteur. *Nous avons tous reçu de sa plénitude*, dit-il, *et grâce pour grâce ; car la loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité nous ont été apportées par Jésus-Christ* (*Joan.*, I, 16). Je suppose, messieurs, après plusieurs Pères, que ces paroles sont de Jean-Baptiste, non pas de Jean l'évan-

géliste, et je dis en même temps que les plus grands secrets de la grâce nous y sont révélés.

Nous y apprenons que c'est à Moïse que nous sommes redevables de la loi, mais que la grâce est un bienfait de Jésus-Christ. Encore Moïse n'a-t-il pas fait la loi, il n'en a été que le porteur, au lieu que la grâce est la production de Jésus-Christ, qui en est la cause efficiente comme Dieu, et la cause méritoire en qualité d'homme.

Nous y apprenons que Jésus-Christ seul a la plénitude de la grâce, et que les plus grands saints ne sont remplis que de ses effusions, dont la source est inépuisable.

Nous y apprenons qu'il nous donne grâce pour grâce pour la loi de crainte, d'ombres et de figures; il nous donne la loi d'amour qui convertit nos cœurs et qui nous met en possession des véritables promesses; il nous donne les grâces gratuites pour servir d'ornement à la grâce sanctifiante, les grâces actuelles pour nous mener à l'habituelle, pour la conserver, pour la faire croître; il nous donne la seconde grâce, à cause du bon usage que nous avons fait de la première; il nous donne la grâce pour récompenser les œuvres que nous avons faites par elle; car, c'est si bien par elle que nous les faisons, que la gloire même est une grâce par laquelle Dieu couronne ses propres dons (*Aug., Tract.* III *in Joan.*, IX, 10).

Nous apprenons enfin de ces paroles célèbres du précurseur, que la grâce de Jésus-Christ est gratuite, abondante, toute-puissante; mais que son règne, tout absolu qu'il est, ne laisse pas d'être plein de douceur, parce que c'est le règne d'un agneau : *Ecce Agnus Dei.*

Jamais cette grâce ne fut plus douce, plus puissante, plus abondante que dans l'âme de saint Jean, puisqu'il ne fit que monter de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au comble de toute justice, et que de nouveles richesses de grâce, succédant toujours aux premières, en formèrent un trésor infini dans son cœur.

Aussi, ne semblait-il être né que pour la gloire de la grâce, tant il en suivait fidèlement les impressions et tous les rares avantages que nous allons admirer dans ce discours, qui n'étaient réunis dans un seul homme, que pour porter la gloire de la grâce au plus haut point où elle ait jamais été: *In laudem gloriæ gratiæ ejus* (*Ep.* I, 6).

Voilà les merveilles que prédisait le nom de saint Jean; nom auguste, nom de bénédiction et de grâce, nom imposé à une infinité de chrétiens le jour de leur régénération, nom gravé en caractères ineffables sur le frontispice de la première église du monde, nom imposé à cette basilique par le pontife du Seigneur qui la consacra.

Qu'à jamais il y ait ici un trône de grâce où les pécheurs trouvent miséricorde! que jamais il n'y soit fait injure à la grâce, ou par la dispensation indiscrète, ou par l'indigne réception des sacrements qui en sont les canaux! qu'à jamais Jésus-Christ ait ici des précurseurs zélés qui lui préparent la voie dans les consciences! qu'à jamais on s'y rende digne de la protection du saint qui en est le titulaire, et que par l'imitation de ses vertus on y participe à sa grandeur auprès de Dieu, grandeur qui n'est autre chose que la sainteté!

2. Celle de cet illustre saint est d'autant plus remarquable, qu'elle a commencé dès le sein même de sa mère : *Spiritu sancto replebitur adhuc ex utero matris suæ* (*Petr. Chrys., Serm.* 88 *et* 89). Par un prodige des plus étonnants, il renaît avant que de naître, il devient citoyen du ciel avant que d'être habitant de la terre, il vit pour Dieu avant que de vivre pour lui-même.

Le sein d'Elisabeth est pour lui comme un cénacle; la visite que reçoit la mère, est la Pentecôte du fils. Dès lors, il est revêtu de la vertu d'en haut (*Luc.*, XXIV, 49), et ses tressaillements sont comme les agitations de son zèle apostolique; car Jésus-Christ, encore dans le sein de sa mère, fait à l'égard de saint Jean ce qu'il ne fera pour ses apôtres, qu'après avoir pris séance à la droite de son père. Il se hâte de lui envoyer son esprit (*Act.*, I, 8), afin qu'il soit son premier témoin dans la Judée et dans la Samarie. Cette sanctification anticipée est son baptême et sa confirmation. Il est fait chrétien, et parfait chrétien avant l'établissement du christianisme.

Esprit du monde, dont le souffle contagieux a la propriété fatale d'inspirer la mort et la corruption, tu n'entreras jamais dans l'âme de cet enfant prédestiné. Imperfections légères, où les plus justes tombent, vous serez des plus légères en lui. L'esprit du Seigneur occupe tout, et comme il veut faire de cet enfant le plus grand de tous les hommes, il commence par le rendre saint, parce que la sainteté est le fondement de la grandeur véritable.

Demandons, mes frères, que la charité soit répandue en nous par cet esprit vivifiant (*Rom.*, V, 5). Nous trouverons que cette vertu fait toute la grandeur de l'homme, parce qu'elle dilate le cœur en le remplissant de Dieu, dont la grandeur n'a point de bornes.

3. Il ne faut pas s'étonner qu'un enfant si miraculeux ait apporté la joie à ses parents et au monde : *Erit gaudium tibi et exsultatio, et in nativitate ejus multi gaudebunt.* La présence du Saint-Esprit est toujours accompagnée de la joie et de la paix du cœur (*Rom.*, XIV, 17); et comme dit saint Ambroise, la naissance d'un saint est un bien si grand et si général, que le monde entier doit s'en réjouir : *Habet sanctorum editio lætitiam plurimorum, quia commune bonum est* (*Ambr., lib.* II, *in Luc.*). Un seul saint fait le bonheur de toute la terre; il la consacre par ses vertus, il l'honore par ses mérites, il la protége par ses prières, il l'édifie par ses exemples.

Réjouissons-nous, mes frères, quand nous possédons un saint : affligeons-nous quand nous le perdons; et surtout n'imitons pas ces Juifs envieux, à qui le Sauveur

reprochait d'avoir comblé la mesure des crimes de leurs pères (*Matth.*, XXIII, 32), qui n'avaient point vu de saint sans le persécuter. C'est une grâce et une bénédiction, quand Dieu donne à son Eglise des hommes éminents en piété, des pasteurs pleins de zèle et de sagesse. Mais combien sont coupables ceux qui changent cette grâce en jugement, et cette bénédiction en anathème ! O vous, qui contribuez à ce malheur par vos péchés, détournez-le par votre pénitence !

Jean-Baptiste est la joie du monde, parce qu'il annonce le salut et qu'il vient apprendre aux hommes la science des saints : *Ad dandam scientiam salutis;* et ce n'est qu'aux saints qu'appartient la joie solide et véritable. Il n'y en a point pour vous, pécheurs (*Isai.*, XLVIII, 22), et celle-là même qui vous enchante le plus, est toujours fausse et trompeuse, toujours suivie de dégoût et de repentir. C'est une vérité reconnue *depuis que l'homme a été créé sur la terre, que la gloire des impies est bientôt passée, et que la joie des hypocrites n'est que d'un moment. Ils passent leur vie dans les plaisirs, et dans un instant ils sont précipités dans les enfers* (*Job.*, XX, 4). Toute joie que la vertu ne procure point, est donc une joie digne de larmes.

4. Né avec des avantages si signalés, cet enfant de la grâce ne pensa plus qu'à les conserver en s'enfuyant dans le désert, où il demeura jusqu'au jour qu'il devait paraître devant le peuple d'Israël : *Erat in desertis usque in diem ostensionis suæ ad Israel.* Il avait des parents à qui l'Evangile rend témoignage qu'ils étaient *justes et saints devant Dieu* (*Luc.*, I, 6), et de qui par conséquent il n'avait pas à craindre le mauvais exemple. Cependant, il ne laissa pas de s'éloigner du sein de sa famille et du tumulte des villes, pour respirer un air plus pur.

Présumerez-vous après cela de vos forces, vous, qui êtes environnés de tentations et de piéges, et qui au lieu de faire de généreux efforts pour éviter les anciennes occasions qui vous ont été tant de fois funestes, en formez imprudemment de nouvelles qui vous le seront à leur tour? Profitez du moins, étant pécheurs, de la retraite d'un juste, qui, pour se conserver dans la justice, se crut obligé de faire un divorce éternel avec le siècle corrompu.

D'ailleurs, des yeux qui s'attendaient à voir Jésus-Christ, crurent indigne d'eux le reste du monde, et se fermèrent à toutes les créatures pour lui consacrer leurs premiers regards. Comme sa fonction le destinait encore à reprendre les vices des hommes, il ne voulut faire aucune liaison avec eux, de peur que le respect humain, quelquefois si puissant sur les ministres de l'Evangile, n'affaiblît la liberté généreuse de ses réprehensions.

Ce fut dans le désert qu'il commença de pratiquer ce que l'ange avait prédit avant sa naissance : *Vinum et siceram non bibet*, sa vie était si austère, que non-seulement il ne buvait point de vin, mais qu'il ne mangeait pas même de pain. Il ne vivait que de sauterelles, nourriture ordinaire aux pauvres de la Palestine, à quoi il ajoutait du miel sauvage très-insipide (*Matt.*, III, 4). L'austérité de son vêtement répondait à celle de sa nourriture, puisque le poil des chameaux lui suffisait pour se couvrir ; c'est pour cela que saint Epiphane le met au nombre de ceux qu'on appelait Nazaréens. Et par une vie si élevée au-dessus de la faiblesse de la nature, Dieu voulait inspirer aux Juifs du respect pour la vérité qui devait leur être annoncée par un homme si saint et si pénitent.

C'est au milieu des villes opulentes, c'est à la cour des rois que l'on voit par une alliance monstrueuse des chrétiens dans la mollesse, des riches de l'un et de l'autre sexe *vêtus de pourpre et de fin lin* (*Luc.*, XVI, 19). Toujours idolâtres de leur corps, toujours dans des parties de plaisir, ils s'engraissent comme des victimes malheureuses, qui doivent être offertes en sacrifice éternel à la justice de Dieu.

Réservé pour le ciel et pour un plus heureux sacrifice, Jean-Baptiste entre dans le désert aussitôt qu'il entre dans le monde, et les rochers les plus affreux, les antres les plus profonds ont été le séjour favori de cet *enfant patriarche*, comme le nomme saint Pierre Damien.

C'est là que durant l'espace de trente années, il mène une vie que les saints docteurs appellent *un jeûne éternel, un continuel martyre ;* c'est là qu'il s'attache à la vérité par un amour immobile. Comme la vérité ne change point, messieurs, ceux qui n'aiment qu'elle ne sauraient changer. Jean-Baptiste n'est pas *un roseau agité du vent;* ce n'est point un homme dont la conduite imprudente marque la légèreté d'un esprit flottant et incertain. La vérité qu'il a une fois déclarée, il la soutient toujours. Ne pensez pas non plus qu'il soit exposé comme le commun des hommes aux agitations différentes de la malice du démon. La vertu qu'il a une fois aimée, il la pratique toujours; *la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence, règne parfaitement dans son cœur* (*Phil.* IV, 7). Il ne reçoit aucune atteinte de la part du monde, car le goût du monde superbe et tumultueux n'est pas de s'approcher des cavernes affreuses, où les solitaires se retirent. Depuis le premier moment de sa sanctification il ne s'est jamais écarté du droit sentier de la justice, et la main puissante de Dieu le soutenait avec tant de force, qu'il pouvait dire avec plus de raison que David, que jamais il ne serait ébranlé : *Non movebor in æternum* (*Psal.*, XXIX, 7).

Aussi n'est-ce pas dans le désert où tout est paisible et tranquille, que l'on trouve des roseaux agités du vent ; ils sont ordinairement sur le fleuve de Babylone, dans le tumulte de la cour et du monde. C'est là que les divers intérêts des hommes avares et ambitieux produisent continuellement divers sujets d'inconstance et d'inégalité ; c'est là

que l'on voit tant de libertins et tant d'impies incapables de repos, et agités par leurs passions comme une mer irritée (*Judæ, cap. unicum*, 13). C'est là que l'on trouve une infinité de ces *astres errants*, dont parle saint Jude, qui vont de fausse lumière en fausse lumière, et auxquels est préparée une éternelle obscurité. C'est là que l'on voit un nombre infini de ces sales animaux, dont parle saint Pierre, qui retournent sans cesse à leurs premiers vomissements (II *Petr.*, II, 22), ou qui après s'être lavés de leurs ordures, se replongent dans la boue des désordres les plus honteux. Ces vicissitudes horribles, ces inconstances criminelles trouvent leur condamnation dans la fermeté de saint Jean, qui, plus fidèle et plus saint que le premier ange et le premier homme, demeura toujours ferme dans la vérité, parce qu'il n'eut d'amour que pour elle.

5. Ainsi formé de la main de Dieu dans la retraite et dans la pénitence, il fut en droit de dire aux autres ce que lui-même avait si longtemps pratiqué. Après avoir été *une lampe ardente* dans le désert (*Joan.*, V, 35), où sa lumière renfermée en elle-même n'avait brillé qu'aux yeux de Dieu seul, il devint *une lampe luisante* pour les hommes, en rendant témoignage à la vérité par ses paroles, jusqu'à ce qu'il l'eût scellée par son sang, et il parut alors, comme l'ange l'avait prédit, avec le zèle et l'esprit d'Elie : *Præcedet ante illum in spiritu et virtute Eliæ.*

Ces deux grands personnages, dit saint Ambroise (*Ambr., hic*), ont eu une ressemblance admirable dans l'austérité de leur vie, dans leurs sentiments et dans leurs fonctions. Tous les deux ont été dans le désert : Elie y était nourri du pain que lui apportait un corbeau; saint Jean de ce qu'il trouvait dans les forêts, qui consistait pourtant en si peu de chose, que le Fils de Dieu n'a pas craint de dire de lui, *qu'il ne mangeait ni ne buvait* (*Matth.*, II, 18). Elie ne voulut point des bonnes grâces d'Achab aux dépens de la vérité; saint Jean pour la même raison méprisa celles d'Hérode. L'un divisa les eaux du Jourdain, l'autre en fit un bain salutaire. Dieu enleva l'un pour le faire vivre en lui d'une manière ineffable : Dieu descendit pour se manifester par l'autre. Et comme saint Jean a été le précurseur du premier avénement du messie, Elie le sera du dernier.

Ce nouvel Elie exhortait donc tout le monde à faire pénitence, parce, disait-il, que *ce royaume du ciel était proche* (*Matth.*, III, 5); comme les Juifs n'avaient point eu de prophète depuis longtemps, ils venaient l'écouter en foule des bords du Jourdain et de toutes les parties de la Judée. Il leur donnait à chacun les instructions nécessaires selon leur état, et il accomplissait ainsi la prédiction de Zacharie, en leur procurant la *connaissance du salut, afin qu'ils obtinssent la rémission de leurs péchés.*

Ecoutez, mes frères, celui, qui avant le temps des apôtres, a parlé avec une liberté apostolique, et qui en la personne des Juifs a fait sentir vivement à tous les chrétiens ce qu'ils sont devant Dieu, quelque rang qu'ils tiennent parmi les hommes. Il vous déclare que vous devez faire pénitence; que votre pénitence, pour être efficace, doit produire des fruits; et que ces fruits seront toujours indignes de la justice de Dieu, s'ils ne répondent au nombre et à l'énormité de vos péchés, aussi bien qu'à la force de vos habitudes. Il ajoute que vous n'avez pas un moment à perdre pour le salut, parce que la patience de Dieu, infinie en elle-même, est bornée à l'égard des pécheurs, et que peut-être son bras est-il déjà levé, pour couper l'arbre inutile et le mettre au feu.

Les prophètes qui l'avaient précédé, n'avaient fait espérer que des récompenses passagères. Jean, plus que prophète, nous a annoncé un royaume éternel; mais au même temps qu'il nous l'a proposé comme un héritage glorieux, il nous l'a représenté comme une conquête difficile.

Cette conquête, messieurs, n'est due qu'à la pénitence; elle seule est comme le bélier redoutable qui peut faire brèche à la céleste Jérusalem. Cette sainte cité, dit saint Grégoire pape, est le propre héritage des justes, et lorsqu'un pécheur venge sur lui-même l'injure qu'il a faite à Dieu, il fait une espèce d'invasion sur leur domaine, en enlevant un bien qui semblait ne devoir être que pour eux.

6. C'est depuis les jours de Jean-Baptiste que le royaume du ciel a été attaqué avec cette violence; à sa parole plusieurs des enfants d'Israël se convertirent au Seigneur : *Multos filiorum Israel convertet ad Dominum Deum ipsorum.* Tous les enfants de la sagesse glorifièrent Dieu dans la vertu de ce saint, en recevant son baptême comme une préparation à celui de Jésus-Christ; et si le siècle a souvent appelé grands ceux qui ont fait des conquêtes temporelles, quelle devait être la grandeur d'un homme qui faisait tant de conquêtes spirituelles? Dans les principes de notre foi la conquête d'une âme est plus grande et plus importante que celle de tout l'univers; par conséquent, un homme qui était envoyé de Dieu pour annoncer le salut et pour préparer les prédicateurs évangéliques à la conquête d'un nombre infini d'âmes, devait être infiniment grand.

Il convertissait les Juifs, dit l'Evangile (*Luc.*, I, 17), en réunissant le cœur des pères avec celui des enfants, et en rappelant les incrédules à la prudence des justes pour préparer au Seigneur un peuple parfait. C'est ainsi qu'il ramenait les choses à leur principe, en suivant les maximes établies et reçues; c'est ainsi qu'il faisait revivre dans les derniers Israélites l'esprit des anciens patriarches, et qu'il les disposait à la doctrine des apôtres. C'est ainsi qu'il réconciliait les Juifs avec les gentils, et qu'après avoir uni leurs esprits par la vérité, il unissait leurs cœurs par la charité.

Heureux les pécheurs, qui dans leur conversion suivent les règles que les canons nous ont prescrites, et les exemples que nous ont laissés les pénitents des premiers siècles,

qui se dégagent des liens de l'incrédulité pour suivre la prudence des justes, en préférant la lumière à l'aveuglement ; la vérité qui ne trompe jamais à la vraisemblance toujours trompeuse, et qui, en voyant devant eux deux routes différentes, suivent sans balancer celle qui est exempte de péril ! Malheureux ceux qui s'abandonnent à la flatteuse intempérance de l'esprit, et qui à force d'être sages à leurs propres yeux et prudents en eux-mêmes, tombent enfin dans l'inévitable obstination de l'ignorance orgueilleuse ! alors une efficace d'erreur ferme les yeux à la vérité, et les passions justifiées interdisent l'entrée de leur cœur à la charité ; l'iniquité les séduit. Ainsi, aveuglés et endurcis, il faut qu'ils périssent par leur iniquité même.

Revenons, messieurs, et recueillant ce que nous avons étendu, tirons enfin la conséquence du principe : annoncer la grâce du Rédempteur et en être soi-même le premier prodige ; n'apporter rien en naissant de la corruption de la nature ; faire la joie et la consolation de tous les lieux et de tous les siècles ; vivre d'une manière que l'on pouvait plutôt appeler ne manger point du tout, que manger peu ; être constant et immobile dans le bien ; dire la vérité après l'avoir pratiquée par la charité, et la dire sans crainte, sans intérêt, sans acception de personnes ; en inspirer tout à la fois la connaissance et l'amour avec un succès miraculeux, voilà ce qui a paru dans saint Jean. Et qui aurait jamais cru que celui en qui tous ces prodiges se sont rencontrés ne fût qu'un homme, si l'Evangéliste ne l'eût expressément déclaré ? Quelque extraordinaire qu'il vous paraisse, nous dit-il, souvenez-vous que *ce n'était qu'un homme envoyé de Dieu qui se nommait Jean.* Mais aussi qui aurait pu douter qu'un tel homme ne fût pas le plus grand de tous les hommes, quand la vérité même ne l'aurait pas dit ? à plus forte raison le croirons-nous, depuis qu'elle nous en a donné une assurance si authentique.

Apprenons de là, dit saint Ambroise, à juger de la grandeur comme Dieu en juge, non par les dehors éclatants, mais par les sentiments et par les œuvres, et reconnaissons que la véritable est celle du cœur, celle qui est fondée sur la vertu : *Est coram Domino magnitudo animæ, magnitudo virtutis* (*Ambr., in Luc., lib.* I, 31). Pourquoi les hommes se figurent-ils d'être grands, lorsqu'ils ne le sont pas ? en vain s'étourdissent-ils par des titres fastueux et par le pompeux appareil qui les environne. Tout ce qui est hors d'eux ne mettant rien en eux, ils sont d'autant plus petits qu'ils ne connaissent pas leur misère ; et tous les fondements de cette grandeur apparente seront détruits, sinon durant leur vie, au moins à leur mort. La vertu seule les suivra devant le tribunal de leur juge, et seule elle y décidera de leur véritable grandeur.

Combien de grands que le siècle admire, et que Dieu méprise parce qu'ils avilissent la grandeur de leur naissance par la bassesse de leurs pensées, et par le déréglement de leurs actions. Mais avec la vertu, mes frères, rien n'est commun ; elle donne à ses amateurs une noblesse de mérite qui surpasse celle du sang, et par elle, les plus petits selon le monde sont destinés à être les princes du siècle futur et les grands de l'éternité.

J'avoue que saint Jean a eu des grâces privilégiées que nous n'avons pas, mais s'il n'y eut été fidèle, jamais il n'aurait eu cette grandeur que nous admirons en lui ; et comme c'est par des vertus proportionnées à ses grâces qu'il est monté au plus haut point d'élévation où puisse arriver la nature humaine, nous parviendrons aussi à la grandeur qui nous est propre, si nous sommes fidèles aux grâces de notre état. Il a été grand à sa manière, nous le serons à la nôtre, et pour acquérir les vertus chrétiennes il n'est ni possible ni nécessaire que nous le soyons comme il l'a été ; car il l'a été, dit saint Augustin, avec tant d'éclat et de distinction, que celui qui est plus grand que lui n'est pas seulement homme, mais Dieu : *Quisquis Joanne plus est, non tantum homo, sed et Deus est* (*Aug., serm.* 292, *de Nat. S. J. Bapt.*).

Aussi l'a-t-on cru si fort au-dessus de l'homme, qu'on l'a pris pour l'Homme-Dieu ; c'est ce qui a obligé l'Evangéliste à prévenir la postérité contre cette erreur, en abaissant par justice celui que l'on élevait trop par admiration. Et nous, messieurs, faisons comme nous l'avons projeté, de cette seconde raison de son abaissement, l'autre partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Prendre le mal pour le bien, c'est l'aveuglement ordinaire des hommes qui préfèrent leurs passions à leur raison. Mais l'effet le plus sensible de leur misère, comme la marque la plus terrible de la colère de Dieu sur eux, c'est de s'aveugler jusqu'à mettre la créature à la place du Créateur.

Cependant, si entre ceux qui sont tombés dans une si horrible confusion il y en avait quelques-uns d'excusables, j'ose dire que ce seraient les Juifs, lorsqu'ils ont pris le plus grand des hommes pour l'Homme-Dieu, car il y avait tant de rapport entre l'un et l'autre, qu'il était très-difficile de ne s'y pas tromper.

1. Cette opinion s'était répandue parmi les Juifs, par la comparaison qu'ils faisaient entre ce qu'ils voyaient de saint Jean, et ce qu'ils attendaient du Messie ; et voici les circonstances remarquables d'une si étrange comparaison.

Une des preuves de la vérité de l'Incarnation, c'est qu'elle ait été prédite ; cette attention de tous les siècles à nous avertir qu'un rédempteur devait venir, est le plus haut point de la gloire du Messie.

Jean-Baptiste seul avait été traité avec la même distinction. Plusieurs siècles avant sa naissance, Malachie l'avait prédit comme un ange qui devait être envoyé devant le Seigneur (*Mal.*, III, 1) ; et Isaïe comme la voix

de celui qui devait crier dans le désert de préparer la voie à la parole éternelle, qui allait sortir du sein du Père (*Isaï.*, XL, 3).

Non-seulement il avait été prédit comme le Messie, mais annoncé comme lui, et d'une manière encore plus éclatante, puisque l'archange n'annonça la conception du Sauveur à Marie que dans l'intérieur de sa maison, où elle adorait Dieu dans le secret : *Christus in thalamo* (*Petr. Dam*); au lieu qu'il avait annoncé celle de saint Jean à Zacharie dans le temple et devant le sanctuaire, lorsque l'encensoir à la main il offrait ses vœux à Dieu en présence de tout le peuple : *Joannes in templo et ante sancta sanctorum.*

Sur quoi je remarque en passant un ordre admirable de la Providence; comme Jésus-Christ était Dieu, tout était sans doute plus grand dans sa conception, que dans celle de saint Jean qui n'était qu'un homme; mais il fallait que ses grandeurs y fussent cachées, parce qu'il en voulait faire l'objet de notre foi, et comme nous devions parvenir à cette foi par le ministère de saint Jean : *Ut omnes crederent per illum*, il fallait que les dehors fussent plus éclatants dans la conception du précurseur que dans celle du Messie, pour donner plus d'autorité à ses paroles et plus de poids à ses actions.

De plus on savait que le Messie devait réparer le péché d'Adam, et personne ne paraissait plus digne de réparer un péché commis par l'usage d'un fruit défendu, que celui qui s'abstenait des plaisirs les plus permis.

Jacob avait prédit que le Messie serait l'amour et l'attente des nations (*Gen.*, XLVI, 10) : et le grand concours qui se faisait aux prédications et au baptême de saint Jean, passait pour l'accomplissement de cette célèbre prophétie.

David avait marqué que le Messie serait saint par excellence (*Psal.* LXXVI, 14); et l'on voyait que saint Jean enseignait par ses paroles, plus encore par son exemple, la sublime science des saints.

On était averti que la justice marcherait devant le Sauveur, et qu'elle réglerait toutes ses démarches (*Psal.*, LXXXIV, 14); et l'on voyait que saint Jean s'appliquait tellement à accomplir toute justice, qu'en prêchant la pénitence ce n'était même que le sacrifice de la justice qu'il prêchait.

On lisait dans les oracles d'Isaïe que le Messie serait appelé *admirable* (*Isai.*, IX, 6), et l'on savait que saint Jean avait été conçu par miracle, que plusieurs miracles s'étaient faits à sa naissance, et que toute sa vie n'était qu'un miracle continuel.

2. Ces paroles et plusieurs autres étaient si justes et si marquées, que la synagogue en fut frappée jusqu'à faire vers saint Jean une députation authentique pour s'assurer par lui-même si, comme on le pensait, il était véritablement le Messie (*Joan.*, I, 19). Quelle occasion de flatter sa vanité, si son cœur en eût été susceptible! Mais comme la providence avait permis une telle ambassade pour instruire l'Eglise de tous les siècles sur la vérité de l'avénement de Jésus-Christ, elle la fit servir en même temps à éprouver la droiture et à découvrir l'humilité de son précurseur. Il ne balança point à détruire par un désaveu précis l'honneur qu'on lui attribuait et, incapable de se laisser flatter par le mensonge, il aima mieux conserver la solidité de sa vertu, en se renfermant dans l'état humble qui lui était propre, que profiter de l'illusion des Juifs pour s'élever au-dessus de ce qu'il était (*Aug., serm.* 23 *de SS.*) : *Confessus est quia non sum ego Christus;* ce n'est pas moi, disait-il, qui suis le Christ.

Divin précurseur, on ne peut pas croire que vous le soyez, après le témoignage que vous rendez du contraire; mais il ne fallait pas une moindre autorité que la vôtre pour préserver le monde de cette erreur. Par un effet tout opposé et qui ne convient qu'à vous seul, le grand mérite, qui établit la gloire des autres saints, diminue la vôtre. On vous estime moins, en cela même qu'on vous estime beaucoup, et à force de vous croire véritable, on ne croit pas que vous soyez la vérité.

Qui êtes-vous donc, lui répliquent les députés de Jérusalem, *et que dites-vous de vous-même?* Alors, contraint de découvrir les dons qu'il avait reçus, et que, suivant son inclination, il aurait toujours cachés, il répond qu'*il est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur;* et si, par cette réponse, il met une distance infinie entre Jésus-Christ et lui pour la grandeur, il fait voir au moins qu'il lui ressemble en humilité.

Jésus-Christ a deux qualités, dont l'une est glorieuse et l'autre humiliante; je parle de la qualité de fils de Dieu et de celle de fils de l'homme. Et nous voyons dans l'Evangile que tandis que le Père éternel, que saint Pierre, que les démons mêmes le déclaraient Fils de Dieu, le plus souvent il ne se nommait que Fils de l'homme.

J'ai dit aussi que les prophètes avaient donné à saint Jean deux titres, dont l'un était glorieux et l'autre humiliant; car qu'y avait-il de plus glorieux pour un homme que d'être prédit sous l'idée d'un ange, et qu'y avait-il de plus humiliant que d'être comparé à une voix qui n'a rien de subsistant et qui périt avec le son qui l'a formée? Et quand on lui demande qui il est, il supprime la qualité d'ange, comme tournant trop à sa gloire, pour prendre le nom d'une voix comme plus conforme à son humilité. Il se rabaisse autant qu'il le peut pour relever celui qui doit venir après lui, auquel il assure qu'il n'est pas digne de rendre le service le plus bas : *Cujus non sum ego dignus, ut solvam ejus corrigiam calceamenti.* Il rapporte ainsi toute sa gloire à son principe. Il marque que c'est Dieu seul qui parle et qui agit en lui et que ce que les prophètes ont dit du Messie est sur le point de s'accomplir. Il ne fait pas une seule démarche, qui ne tende à prouver la vérité de son avénement, et par conséquent de la religion qui va réunir tous les peuples.

Il lui envoie ceux qu'il a baptisés, afin qu'il leur donne un baptême plus efficace

que le sien; et quand il s'aperçoit que ses disciples ne peuvent voir cette préférence sans jalousie, avec quelle force, mais avec quelle prudence, avec quelle douceur, avec quelle humilité ne la réprime-t-il pas? Il les prend eux-mêmes à témoin de ce qu'il leur avait protesté qu'il n'était pas le Messie et qu'il était seulement envoyé devant lui; qu'il n'était que l'aurore de ce soleil, que l'ami de cet époux, que l'ambassadeur de ce Dieu incarné.

Il ne se contente pas d'assurer qu'il n'est pas le Messie. Il prouve ce qu'il dit en le montrant par un privilége qui l'élève au-dessus de tous les prophètes : *Voilà l'Agneau*, dit-il (*Joan.*, I, 29), non plus de la pâque légale, mais celui qui en est la vérité; non plus l'agneau offert tous les ans, qui n'avait pas la vertu de justifier le pécheur, mais l'Agneau qui, étant sacrifié une seule fois, effacera les péchés du monde. Il ajoute que pour lui, il ne baptise que dans l'eau, mais que le Messie baptise dans le Saint-Esprit; et par là il laisse entendre que celui qui a le pouvoir de donner le Saint-Esprit et de remettre les péchés, doit nécessairement être Dieu.

Qui pourrait assez admirer l'humilité du disciple qui ne fait servir sa propre gloire qu'à l'accroissement de celle de son maître! Mais où sont ceux qui, à son imitation, refusent, quand il le faut, des titres d'honneur qu'on leur présente, et qui, dans l'exercice de leur ministère, n'aient que l'amour de Dieu pour principe et sa gloire pour fin? Où sont ceux qui, comme saint Jean, ne se rapportent rien à eux-mêmes de ce qu'ils font, et qui aient le courage de sacrifier comme lui, leur réputation et leur vie au règne du Fils de Dieu dans les âmes dont ils sont chargés? Oh! combien auraient péri contre l'écueil que ce grand homme a évité! Et son humilité, messieurs, était d'autant plus admirable que tout le monde s'obstinait à l'élever malgré ses raisons et ses refus, et qu'après avoir fait tant d'efforts pour détruire l'erreur qui s'était glissée à son occasion parmi les Juifs, il a fallu encore prendre de nouvelles précautions.

3. Le disciple bien-aimé, chargé par les églises d'Asie d'établir la divinité de Jésus-Christ, a moins appréhendé pour y réussir la corruption du cœur humain que la réputation de Jean-Baptiste, et le prodigieux penchant que l'on avait à confondre l'un avec l'autre l'a obligé de prévenir la postérité contre une pensée capable de partager le monde entier. Non content d'avoir déclaré dès l'entrée de son Evangile que *Jean n'était qu'un homme envoyé de Dieu*, il a cru devoir ajouter qu'il n'était pas la lumière, mais qu'il en était seulement le témoin, afin que tous crussent par lui : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum.*

Mais ne suffisait-il pas que cet *enfant de tonnerre* eût éclairé l'univers par ces paroles sublimes que les païens même ont tant admirées : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu*, et ayant ainsi élevé le Verbe éternel jusque dans le sein du Père, comment serait-il entré dans la pensée des hommes que Jean-Baptiste pût atteindre jusque-là?

Tout au contraire, messieurs, plus on disait de grandes choses du Verbe, plus on était porté à prendre saint Jean pour lui, parce que sait Jean remplissait parfaitement l'idée de toute grandeur et qu'il n'y avait même que l'idée de toute grandeur qui pût remplir l'idée que l'on avait de saint Jean. En telle sorte qu'il a fallu avertir les hommes de la part de Dieu, que cet homme miraculeux n'était pas la lumière originale et substantielle, faire un article de foi de cette différence, captiver à jamais les esprits sous le joug de cette vérité, et, afin qu'elle soit toujours présente aux fidèles, l'Eglise la répétera jusqu'au dernier jour du monde, autant de fois qu'elle offrira le sacrifice de Jésus-Christ : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.*

4. Si c'est un si grand bonheur à saint Joseph d'avoir passé pour le père de Jésus-Christ, combien en est-ce un plus grand à saint Jean d'avoir passé pour Jésus-Christ même? Mais cette erreur si dangereuse et si glorieuse en même temps a été poussée encore plus loin; car après avoir pris saint Jean pour Jésus-Christ, on a pris Jésus-Christ pour saint Jean, tant on a confondu leur mérite. Je n'outre rien, messieurs, et j'ai aujourd'hui l'avantage singulier qu'en disant tout ce que l'on peut dire de plus grand, je ne puis être soupçonné d'exagération ni de flatterie; car pour douter de la vérité des louanges que je donne à notre illustre saint, il faudrait que vous doutassiez de la vérité de l'Evangile.

Le Sauveur voulant instruire ses disciples et prévenir les mauvais bruits, leur demandait ce que les hommes pensaient de lui : *Quem dicunt homines esse filium hominis* (*Matth.*, XVI, 13)? Et ils lui répondirent que plusieurs le prenaient pour Jean-Baptiste : *Alii Joannem Baptistam.*

Hérode surtout était de ce nombre et il fondait apparemment son opinion sur ce qu'il entendait dire de Jésus-Christ (*Marc.*, VI, 14), et sur ce qu'il avait vu de saint Jean. Il entendait dire que Jésus de Nazareth était *un homme puissant en œuvre et en parole* (*Luc.*, XXIV, 19), qu'il annonçait le royaume de Dieu, *non pas faiblement* comme les pharisiens, mais avec une autorité divine et *un pouvoir absolu* sur les cœurs, et il n'avait pas oublié que la parole de saint Jean avait tant de douceur et tant de force qu'encore qu'il en fût repris sévèrement, il ne pouvait se lasser de l'entendre. Ce malheureux prince avait une extrême opposition à la vertu, et néanmoins il la pratiquait en quelques rencontres, tant ce saint prédicateur avait d'ascendant sur son esprit. Il est vrai qu'il ne lui avait point vu faire des miracles, mais il ne doutait point que s'il n'en avait pas l'exercice, il n'en eût le pouvoir; jusque-là que ce qui lui persuadait le plus que le Sauveur était saint Jean, c'étaient les

grands prodiges que l'on rapportait de lui : *Propterea virtutes operantur in eo.*

C'est donc une forte preuve de la grandeur de saint Jean, qu'il ait été pris pour Jésus-Christ, et Jésus-Christ pour lui; mais c'en est encore une plus forte qu'il ait eu le courage de détruire cette erreur. Sa grandeur est de n'avoir fait illusion ni aux autres, ni à soi-même, en niant avec sincérité ce qu'il n'était pas et en avouant sans orgueil ce qu'il était. Bien différent de ces hommes faibles qui s'enorgueillissent en s'agrandissant et qui ne sauraient s'humilier sans s'abattre; il a été grand sans orgueil, parce qu'il a déclaré que Jésus-Christ était plus grand que lui, et il a été humble sans bassesse, parce qu'il s'est reconnu grand par Jésus-Christ.

Si vous me demandez, messieurs, pourquoi la magnificence divine s'était répandue avec tant de profusion en la personne de saint Jean, je vous répondrai que, pour distinguer la mission de Jésus-Christ de celle des hérésiarques qui devaient inonder l'Eglise, il fallait qu'il fût annoncé avant que de paraître, et qu'il le fût par un témoin digne de lui; car comme il n'appartenait qu'à une vierge d'enfanter un Dieu, il n'appartenait qu'au plus grand des hommes de l'annoncer et de lui rendre témoignage.

C'était aussi un témoin si éclatant, qu'il fut consulté par les ennemis même de Jésus-Christ comme un homme extraordinaire; un témoin si désintéressé, que, bien loin de profiter de sa grande réputation, il ne fait qu'établir celle de son maître; un témoin si peu suspect d'intelligence avec celui dont il parlait, qu'il ne le connaissait seulement pas et qu'il ne l'avait jamais vu : *Et ego nesciebam eum*; un témoin tellement au-dessus de tout soupçon de complaisance ou de vue humaine, que l'austérité de ses mœurs et le genre singulier de sa vie marquaient le caractère le plus droit, le plus noble et le plus haut qui fût jamais; un témoin enfin si sincère et si intrépide, qu'il ne cessa jamais de dire la vérité au péril même de sa vie; car s'il n'eut pas la consolation de mourir comme les apôtres, pour le nom de Jésus-Christ, il ne laissa pas de mourir son martyr aussi bien qu'eux, puisqu'il mourut pour la vérité, pour la chasteté et pour la justice (*Aug., in Psal.* CXL, 26), et saint Chrysostome l'appelle le premier des martyrs, quoique plusieurs prophètes eussent mérité avant lui ce titre d'honneur (*Chrysost., Scand. cap.* 19, *tom.* V).

Il rendit ce témoignage aux Juifs et à ceux qui craignaient Dieu dans toute l'étendue de la terre, comme saint Paul prit soin dans la suite de les en faire souvenir (*Act.* XIII, 26). Mais, ô prodige de corruption! Les Juifs crurent saint Jean, quand il leur dit qu'il n'était pas le Messie et ils ne le crurent point quand il leur dit que le Messie était parmi eux. *Superbes, et se considérant comme justes*, ils méprisèrent le conseil de Dieu. La lumière, qui éclairait tous les autres, les aveugla, et leur aveuglement fut la juste peine de leur incrédulité.

Hérode encore n'eut pas la sagesse d'imiter une vertu qu'il avait tant estimée, et au lieu de profiter des remontrances généreuses de ce divin prédicateur, il fut assez injuste pour le traiter comme les Juifs avaient traité les prophètes. Tant c'est un malheur aux grands du monde de n'être jamais contredits dans leurs plaisirs, et de n'agir que par les conseils pernicieux d'une flatterie intéressée. Tant il est visible que l'orgueil de l'esprit et les vices du cœur sont des obstacles à la foi, et c'est de ces deux sources fatales que vient l'incrédulité que nous déplorons dans la plupart des enfants du siècle. Ils veulent raisonner, et le moyen de raisonner juste quand la passion met un voile sur la raison.

Mais quand nous n'aurions que le témoignage de saint Jean, nous devrions croire en Jésus-Christ, et mettre en lui toute notre espérance. A plus forte raison le devons-nous ayant le témoignage de Jésus-Christ même, et de tout ce qu'il a fait pour nous convaincre de son amour. *Ego autem habeo testimonium majus Joanne* (*Joan.*, V, 36); *pour moi*, dit-il, *j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean. Ce sont les œuvres merveilleuses que je fais, puisqu'elles sont des preuves invincibles que mon Père m'a envoyé et mon Père lui-même a rendu témoignage de moi.*

Jésus-Christ est aujourd'hui si connu qu'il n'a plus besoin de témoignage. Toujours il fera la confiance de ceux que son Père lui a donnés, et toujours il fera l'inquiétude de l'incrédulité la plus hardie et la plus envenimée. Cependant, mes frères, il est nécessaire de nous souvenir que c'est à saint Jean que nous sommes redevables du premier témoignage qui lui ait été rendu, et nous devons en marquer notre reconnaissance en faisant selon la mesure de notre grâce une partie de ce qu'il a fait avec des grâces singulières et privilégiées.

Si nous ne pouvons pas nous élever aussi parfaitement que lui à l'excellence de l'homme, aspirons du moins à celle que le Sage nous prescrit : *Deum time, et mandata ejus observa, hoc est omnis homo* (*Eccle.*, XII, 13); Craignez Dieu, dit-il, et observez ses commandements, c'est là le tout de l'homme. Par cette crainte filiale et respectueuse, par cette soumission sincère et cordiale nous monterons infailliblement au point de perfection qui nous convient. Mais, dénués de ces vertus indispensables, que serons-nous devant Dieu, qu'un pur néant? Si c'est à les pratiquer, dit saint Augustin, que consiste le tout de l'homme, il s'ensuit qu'en ne les pratiquant pas on n'a rien de l'homme : *Si in illis est omnis homo, ergo sine illis nullus homo.*

Combien le siècle pervers fournit-il de gens de ce caractère! Ils sont tellement assujettis à la matière qu'on ne voit en eux que les bassesses de l'homme animal. Ni la raison ne les guide, parce qu'elle est esclave des sens, ni la religion ne les arrête, parce qu'ils rejettent ce qui les contraint; ils tournent sans cesse dans un cercle d'illusions, et agités

tantôt par une passion, tantôt par une autre, ils s'écartent de plus en plus de leur dernière fin, et se rendent si indépendants des commandements que Dieu leur impose, qu'en cela même qu'ils ne les observent point, ils n'ont rien de l'homme : *Si in illis est omnis homo, ergo sine illis nullus homo.*

Nous n'avons rien sans doute qui puisse nous attirer, comme à saint Jean, la gloire d'être pris pour Jésus-Christ. Mais le même saint Augustin nous apprend que chacun de nous doit être non-seulement un chrétien, mais un Christ : *Non solum christianus, sed etiam Christus;* et en cela il ne nous dit rien que saint Paul ne nous eût dit avant lui, puisqu'il nous avait avertis que, par le baptême, la honte de notre première naissance a été couverte de la justice de Jésus-Christ dans la seconde, en telle sorte que nous sommes devenus les membres de son corps, et qu'unis à lui par la grâce de l'adoption, animés de son esprit, embrasés de son amour, nous ne devons faire un jour avec lui que comme un seul fils de Dieu.

Mais qu'il est à craindre que saint Jean ne soit plus imité dans ce que l'on a supposé en lui que dans ce qu'il était véritablement. Il a passé pour Jésus-Christ sans qu'il le fût, et combien d'hommes dans le monde passent pour chrétiens sans qu'ils le soient. Mais comme saint Jean disait avec une humilité sincère : je ne suis pas le Christ et je ne puis jamais le devenir; que chacun de vous, mes frères, dise par un sentiment opposé : je ne suis pas chrétien comme Jésus-Christ veut que je le sois, mais je puis le devenir, et si je veux me sauver il faut que je le devienne.

J'ai lieu d'espérer, messieurs, que vous recevrez ce conseil avec d'autant plus de docilité, qu'il vous est donné par une bouche que le cœur anime, et que le rapport que la providence a voulu que j'eusse avec vous, m'intéresse à votre salut avec plus de zèle.

Cette ville est distinguée dans la province par l'honnêteté et la politesse de ceux qui l'habitent. Mais souvenez-vous que c'est la qualité de chrétien qui ennoblit la qualité d'homme, puisque l'homme n'a été créé que pour devenir chrétien. C'est la seule voie de parvenir en quelque sorte, comme saint Jean, à l'excellence de l'humanité, et comme vous avez vu que sa grandeur a consisté proprement dans sa sainteté, si vous ne vous rendez saints, vous ne sauriez être grands comme lui *devant le Seigneur.*

Vous n'aurez pas, non plus que lui, l'impiété de vouloir passer pour l'Homme-Dieu, mais vous devez lui être conformes, comme saint Jean l'a été, et comme saint Paul nous dit de l'être.

La qualité d'hommes bien nés jointe à celle de chrétiens sincères affermira parmi vous les vertus civiles et morales, et la charité qui en doit être l'âme, en réglera les motifs. Elle vous unira dans la société comme dans la religion, et tous ensemble vous serez des hommes envoyés de Dieu dans l'Eglise, pour vous y sanctifier par la grâce que saint Jean nous a annoncée, et le fruit de la grâce sera de vous mériter la gloire.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PIERRE,

Prononcé dans l'église de Saint-Paul, le 29 juin.

Nox sicut dies illuminabitur; sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.

La nuit est pour lui aussi claire que le jour, et ses ténèbres sont éclatantes comme sa lumière (*Psal.* CXXXVIII, 12).

Il ne faut pas s'étonner, messieurs, que celui qui *ranime les morts et qui appelle ce qui n'est point comme ce qui est* (*Rom.*, IV, 17), dispose également des ténèbres et de la lumière. Mais il faut admirer qu'il en dispose autant pour notre salut que pour sa gloire, et que l'usage qu'il en a fait en créant le monde, n'ait été que la figure de celui qu'il en devait faire en le réparant.

Dans la création, lorsque les ténèbres couvraient encore la terre et la mer, Dieu dit : *Que la lumière soit faite, et la lumière fut faite* (*Gen.*, I, 3), et ensuite il l'attacha au soleil et aux astres, afin qu'ils éclairassent l'univers. Dans la réparation du monde, Dieu voyant les hommes dans les ténèbres du péché, a fait luire la lumière de la grâce dans leurs cœurs (II *Cor.* IV, 6), par Jésus-Christ, le soleil de justice, qui leur a dit dans l'Evangile : *Je suis la lumière du monde* (*Joan.*, VIII, 12).

Mais comme le soleil communique sa lumière aux astres qui lui sont soumis, afin qu'ils éclairent la terre en son absence, Jésus-Christ a communiqué la lumière de sa vérité aux apôtres, afin qu'après son ascension glorieuse ils la répandissent dans toutes les nations; et pour marquer la conformité qu'ils devaient avoir avec lui, il leur a dit encore dans l'Evangile : *Vous êtes la lumière du monde* (*Matth.*, V, 14).

Jusque-là, messieurs, c'est le privilége de tous les apôtres; mais comme saint Pierre tient le premier rang dans l'apostolat, on ne peut pas douter qu'il ne participe à ce privilége plus abondamment que tous les autres. C'est pourquoi saint Léon et saint Bernard nous le représentent dans la solennité de ce jour comme le grand luminaire de l'Eglise, comme l'œil toujours ouvert pour l'éclairer et pour la conduire (*Leo, serm.* 1 *in Nat. apost. Petr. et Paul.; Bern., item serm.* 1).

Pierre est le vicaire de Jésus-Christ, et il ne l'est pas moins en qualité de lumière qu'en qualité de pasteur, mais avec cette différence que Jésus-Christ est *la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde, et qu'il n'y a point en lui de ténèbres* (*Joan.*, I, 9; *Joan.*, I, 5), au lieu que saint Pierre est une lumière qui a ses ombres. Ne vous figurez pas ici ces ombres miraculeuses qui avaient la vertu de guérir les malades qu'elles couvraient (*Act.* V, 15), je parle, non des ténèbres de son corps, mais de celles de son esprit, des éclipses surprenantes où ce grand astre de l'Eglise a été soumis.

Mais aussi n'en pensez pas moins pour sa gloire. A le bien prendre, les ombres de son esprit sont aussi privilégiées que celles de

son corps, et Dieu, qui fait tout contribuer au bien de ceux qui l'aiment (*Rom.*, VIII, 28), les a disposées de telle sorte que, tout obscures qu'elles sont, elles ont pour ainsi dire leur éclat. C'est ce qui me fait dire de saint Pierre, dans un sens ce que le prophète disait de Dieu dans un autre : *Nox sicut dies illuminabitur; sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.* La nuit où cet apôtre s'était plongé, est devenue aussi claire que le jour, et maintenant ses ténèbres ne sont pas moins éclatantes que sa lumière.

O profondeur de la sagesse de mon Dieu! si saint Pierre eût toujours été revêtu de la splendeur de l'innocence, il aurait été moins utile à l'Eglise. Toujours brûlant de l'amour de Jésus-Christ depuis qu'il avait tout quitté pour le suivre ; toujours près de lui pour recueillir les oracles de sa bouche, témoin privilégié de ses mystères, adorateur sublime de sa divinité, préféré à tous les apôtres par la dignité de chef de l'Eglise, élevé au-dessus de la chair et du sang par la révélation du Père qui est dans les cieux (*Matth.*, XVI, 17) ; en cet état il aurait ébloui tous les chrétiens par des grandeurs inaccessibles et par des vertus inimitables. Mais depuis qu'il est tombé dans les ténèbres de l'ignorance et du péché, on peut dire qu'il est une lumière bien plus propre à éclairer toute l'Eglise. Les justes apprennent de lui ce qu'ils doivent craindre, et les pécheurs ce qu'ils doivent imiter : il étonne les premiers, il console les seconds, et devient ainsi un excellent maître des uns et des autres.

Représentons-nous donc ce saint apôtre comme une lumière (car telle est l'idée que nous en donnent, après Jésus-Christ, les deux Pères que j'ai cités), mais comme une lumière obscurcie dans un temps et éclatante dans un autre ; et soit dans son obscurité, soit dans son éclat, toujours également glorieuse pour lui et salutaire pour nous.

Dans la première partie de ce discours, nous le considérerons par rapport aux ombres qui se sont répandues sur lui.

Dans la seconde, nous l'admirerons par rapport à l'éclat qu'il a répandu sur l'Eglise, et partout nous tâcherons d'établir sa gloire et notre instruction.

Grand Dieu! *éclairez mes propres ténèbres* (*Psal.* XVII, 29), afin que je parle avec fruit de celles qui ont aveuglé pour un temps le premier de vos apôtres ; et de peur que je ne sois ébloui de la lumière dont vous l'avez rempli, remplissez-moi de celle de votre grâce. C'est le secours que je vous demande par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La sagesse de Dieu n'éclate jamais davantage que lorsqu'elle tire le bien du mal, et que les fautes mêmes où nous tombons tournent à sa gloire et à l'utilité de son Eglise. Pour en convenir, il suffit de considérer l'illustre saint dont nous honorons la mémoire.

Lorsqu'il marche sur les eaux, il tombe dans une défiance qui est blâmée de Jésus-Christ (*Matth.*, XIV, 32). Lorsque ce divin Sauveur parle d'aller à Jérusalem pour y mourir, Pierre s'y oppose par des sentiments trop humains (*Matth.*, XVI, 23). Sur le Thabor, il fait paraître une ignorance grossière (*Luc.*, IX, 33). Au temps de la passion, il s'oublie jusqu'à renier son maître (*Matth.*, XXVI, 69). Lors même qu'il a reçu le Saint-Esprit, il s'attire une correction de saint Paul (*Gal.*, II, 11). Je viens pourtant, messieurs, vous faire adorer la sagesse de Dieu dans le bien qu'il tire des fautes de cet apôtre. Cette lumière s'enveloppe dans des ombres, il est vrai ; mais vous allez voir que ce sont des ombres éclatantes et glorieuses : *Umbræ luminosæ et gloriosæ* (*Guerr. Abb. in nat. Ap., S.* 3), glorieuses par rapport à lui, éclatantes par rapport à nous, et la suite le justifie.

1. Les disciples voyant marcher Jésus-Christ sur la mer, se troublent et le prennent pour un fantôme ; mais saint Pierre, que saint Chrysostome appelle *la bouche des apôtres*, parle pour tous dans cette occasion comme dans les autres : *Si c'est vous, Seigneur*, dit-il à Jésus-Christ, *commandez que j'aille à vous en marchant sur les eaux.* Comme s'il eût dit, ajoutent les Pères, tant que vous ne ferez qu'y marcher vous-même, je ne serai pas surpris que la créature obéisse à son Créateur ; mais je le serai si vous lui commandez de m'obéir (*Aug., de Verb. Dom., serm.* 14). Commandez que je fasse par votre puissance ce que vous faites par votre nature (*Chrys., Hom.* 51 *in Matth.*). A peine l'ordre lui en est donné qu'il descend de sa barque et qu'il marche sur la mer, tant sa foi est grande. Mais bientôt après un vent impétueux le remplit de crainte, la crainte le jette dans la défiance, la défiance dans le péril, et il faut qu'il s'écrie : *Seigneur, sauvez-moi.*

Saint Paul disait aux Ephésiens : *Autrefois vous n'étiez que ténèbres ; mais vous êtes maintenant lumière en Notre-Seigneur* (*Eph.*, V, 8), et nous pouvons dire à saint Pierre : Vous étiez autrefois lumière en Notre-Seigneur ; mais vous n'êtes maintenant que ténèbres. Perçant l'obscurité de la nuit avec les yeux de la foi, vous avez reconnu votre maître dans le temps que vos collègues ne le reconnaissaient pas ; vous avez cru qu'étant lui-même la voie, il pouvait vous en faire une sur les eaux. Appuyé sur l'immobilité de sa parole, vous avez espéré qu'un corps liquide serait capable de vous soutenir. L'effet a suivi votre foi et confirmé votre espérance, et vous craignez! Vous étiez lumière en Notre-Seigneur, mais vous n'êtes plus que ténèbres.

Cependant, messieurs, ces ténèbres tournent à sa gloire, puisqu'elles lui font connaître son peu de foi et demander à Jésus-Christ qu'il la fortifie ; car en lui disant : Seigneur, délivrez-moi du péril, c'est comme s'il lui disait : Seigneur, fortifiez ma foi, puisque c'était son peu de foi qui l'avait mis dans le péril ; et Jésus-Christ, pour le confirmer dans cette pensée, ne commande point à la mer de devenir calme : il lui laisse toute

son agitation et se contente de tendre la main à cet apôtre défiant pour le convaincre que la tempête était incapable de lui nuire tant qu'il aurait cru.

Telle est l'incertitude de notre esprit et la faiblesse de nos résolutions : après avoir surmonté les plus grands obstacles qui s'opposaient à notre salut, nous succombons souvent aux plus petits (III *Reg.*, XIX, 4). Élie porte les ordres de Dieu à l'impie Achab avec une liberté prophétique, et, à la simple menace de Jézabel, il se trouble jusqu'à demander à Dieu de le faire mourir. Moïse a la force de renoncer à toutes les richesses de l'Egypte et de s'opposer à la tyrannie de Pharaon (*Exod.*, II), et sur la fin de ses jours il tombe dans un doute qui irrite Dieu et qui lui attire une punition sévère (*Num.*, XX). Pierre tout de même descend sur la mer plein de confiance et de courage, et un moment après il tombe dans l'abattement, quoiqu'il soit auprès de Jésus-Christ, tant il est vrai qu'il ne suffit pas de s'en approcher par le lieu si l'on ne s'en approche par la foi ; tant il est vrai que, si éclairés que nous soyons par la foi, la corruption de notre nature nous offusque toujours de quelques ombres ; tant il est vrai que, quelque progrès que nous ayons fait dans la vertu, nous devons vivre dans une continuelle vigilance sur nous-mêmes. Trop heureux si, quand la mer de ce monde veut nous engloutir dans ses flots, nous avons ce reste de foi et cette prévoyance de saint Pierre, pour crier à Jésus-Christ : *Seigneur, sauvez-nous.* C'est ainsi que saint Chrysostome a prétendu que cette défiance de saint Pierre pouvait nous être salutaire.

2. Son opposition à la mort de Jésus-Christ ne l'est pas moins. Ce divin Sauveur découvre à ses disciples qu'il doit aller à Jérusalem pour y souffrir et y être mis à mort. Pierre s'efforce de l'en détourner. Mais comment croyez-vous, mes frères, que ce conseil soit reçu ? *Retirez-vous de moi, Satan*, lui répond le Fils de Dieu. *Vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous n'avez aucun goût pour les choses de Dieu, mais seulement pour celles de la terre* (*Matth.*, XVI, 23).

Ne point goûter les choses divines, n'avoir que des sentiments terrestres et humains, être un sujet de scandale à Jésus-Christ, être traité de lui comme le fut le tentateur dans le désert, voilà une erreur qui nous montre saint Pierre plongé dans des ténèbres bien épaisses.

Cette erreur lui fut pourtant en quelque sorte glorieuse, puisqu'elle venait, dit saint Jérôme, de la prudence et de la force de son amour : *Error de pietatis affectu veniens* (*Hie.*, *in hunc loc.*). Il venait de rendre témoignage à la divinité de Jésus-Christ par une révélation particulière, et comme le mystère de la passion ne lui était pas encore révélé, il craignit, ajoute saint Augustin, que la mort ne lui enlevât pour toujours celui qu'il venait de reconnaître pour la source de la vie, et c'est pour cela qu'il lui disait de n'aller point à Jérusalem (*Aug. de Verb. D. S.* 13). Toujours est-il certain que son amour était aveugle, puisqu'il le fit tomber dans un défaut dont Jésus-Christ le corrigea.

Mais ce défaut même nous instruit. C'est de là que nous apprenons, que quand ceux qui nous aiment veulent nous détourner de faire de bonnes œuvres, sous prétexte qu'elles nous seront pénibles ou honteuses, ils ne sont que de faux amis : qu'ils nous sont un sujet de scandale et de chute, en ce qu'ils nous empêchent de faire le bien ; qu'il ne nous en empêchent que parce qu'ils n'ont de goût que pour les choses de la terre, et *qu'hommes charnels ils ne sont pas capables des vérités qu'enseigne l'Esprit de Dieu. Elles leur paraissent une folie et ne peuvent pas les comprendre, parce que c'est par une lumière spirituelle qu'il en faut juger* (I *Cor*, II, 14). Pierre qui juge encore par la prudence de la chair, ne voit que des tourments et des ignominies dans la mort dont Jésus-Christ lui parle, et il ne comprend pas, qu'étant Dieu, il puisse s'y soumettre. Mais Jésus-Christ, qui n'en juge point par les sens, trouve dans les opprobres de la croix le fondement de sa gloire, et traite de Satan celui qui veut l'en détourner ; car il ne lui dit pas, comme le remarque saint Chrysostome (*Hom.* 55 *in Matth.*), le conseil que vous me donnez vous a été inspiré par Satan, mais il lui dit, vous devenez vous-même un Satan par le conseil que vous me donnez, et c'est pourquoi je vous dis de vous retirer de moi.

Quelque affectionnés que nous paraissent ceux qui nous éloignent de la vertu, regardons-les comme des démons. Soyons prêts d'offenser, ou de perdre même nos amis, plutôt que de rien faire contre la loi de Dieu par le désir de les conserver ou de leur plaire (*Luc.*, XIV, 26). Haïssons, selon l'Evangile, non pas leur personne, mais l'injustice avec laquelle il nous éloignent de nos devoirs avec une affectation si cruelle ; et en les aimant dans le cœur, fuyons-les comme si en effet nous n'avions pour eux que de la haine. Cette sorte de haine est parfaite, et les Pères l'ont appelée une véritable piété.

3. Mais à peine saint Pierre fut-il sorti de cette erreur qu'il se plongea dans une autre. Si jamais il dût être exempt de ténèbres, c'était sur le Thabor qui était un lieu de lumière (*Matth.*, XVII, 2). Si jamais il dût être savant, c'était dans une occasion où le Père éternel lui donnait pour maître son Fils bien-aimé (*Luc.*, IX, 31), en qui sont renfermés tous les trésors de la science et de la sagesse (*Col.*, II, 3). C'est pourtant sur le Thabor qu'il fut ignorant et aveugle. Il s'y trouvait bien, et il voulait y établir sa demeure, mais l'Evangéliste remarque, qu'il ne savait ce qu'il disait : *Nesciens quid diceret.*

Il se persuadait que Jésus-Christ était déjà dans sa gloire ; et, selon le décret de Dieu, il n'y devait être qu'après avoir souffert. Il établissait la béatitude sur la terre, qui est un lieu de misère et d'exil ; au lieu qu'elle

ne peut être que dans le ciel, qui est notre véritable patrie : et supposé même qu'elle fut telle qu'il se l'imaginait alors, il ne conconsidérait pas qu'il en privait tous les autres apôtres, et qu'il préférait sa satisfaction particulière au salut de tous les hommes. Il ne savait donc ce qu'il disait : *Nesciens quid diceret.*

Mais sa faute venait pourtant d'une bonne cause qui n'était autre que son amour ardent pour Jésus-Christ. C'est par la crainte de le voir mourir qu'il lui disait de n'aller point à Jérusalem, et n'osant plus lui tenir le même langage depuis qu'il en avait été repris si sévèrement, son amour ingénieux, dit saint Chrysostome (*Hom.* 56 *in Matth.*), prend ici un tour différent pour arriver à la même fin. Voyant son divin Maître sur cette montagne écartée, il l'y croyait à couvert des insultes de ses ennemis, et pour cela même il l'exhortait à y demeurer toujours, dans la pensée que s'il y demeurait il ne mourrait point ; sur ce qu'il lui avait ouï dire que c'était à Jérusalem qu'il devait mourir. C'était toujours une ignorance, je l'avoue, mais une ignorance produite par l'amour ; et cet amour, tout ardent qu'il était, s'enflammait encore davantage à la vue de la gloire de Jésus-Christ.

Mais cette ignorance produit en nous une science très-nécessaire, qui nous apprend combien le Seigneur est aimable et doux. Pierre est saisi d'un transport de joie pour n'avoir vu qu'un rayon de gloire répandu sur le corps mortel de Jésus-Christ. Que serait-ce, s'il eût été *enivré de l'abondance des biens qui sont dans la maison du Seigneur ; s'il se fût désaltéré dans la source de la vie ; s'il eût vu la lumière dans la lumière même* (*Psal.* XXXV, 9) ?

C'est inutilement que nous recherchons avec tant de soin les plaisirs de ce monde. A peine en avons-nous la jouissance que nous en sentons le dégoût (*Greg. pap. hom.* 36 *in Evang.*). De l'un nous courons à l'autre, et aucun ne nous contente, parce qu'il n'y en a point de parfait. *Celui qui boira de cette eau aura encore soif* (*Joan.* IV, 13). Dieu seul rassasie l'âme et ne la dégoûte jamais, parce que toute perfection est en lui. Homme insensé, s'écrie saint Augustin (*De Sp. et an.*, *c.* 54), pourquoi te consumes-tu à chercher sur la terre des biens que tu n'y saurais trouver ? aime le seul bien qui les comprend tous, et tu seras satisfait, car il n'appartient qu'à Dieu de remplir tous tes désirs par l'abondance de ses biens : *Qui replet in bonis desiderium tuum* (*Psal.* CII, 5).

4. Mais ce qui est étonnant, messieurs, c'est que le même apôtre qui venait d'être transporté en voyant la gloire de Jésus-Christ, et qui se croyait heureux s'il pouvait être toujours avec lui, ait été assez aveugle pour s'en séparer. Quelles protestations n'avait-il pas faites de ne le point abandonner ? *Quand vous seriez à tous les autres*, lui disait-il, *un sujet de scandale, vous ne le seriez pas pour moi* (*Matth.*, XIV, 29). En vain le Sauveur lui prédit sa chute Pierre insiste encore davantage : *quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai point.*

Il disait ce qu'il pensait, mais il ne connaissait pas encore sa faiblesse, son amour était ardent, mais il n'était pas éclairé : et parce qu'il n'était pas éclairé il n'était pas humble. D'abord l'amour l'avait emporté sur la crainte, en s'opposant à ceux qui avaient arrêté Jésus-Christ, et il avait eu le courage de le suivre jusqu'à la maison du grand-prêtre. Mais bientôt après la crainte l'emporta sur un amour qui n'avait pas été encore éprouvé, puisqu'il renia son maître par trois différentes fois, et qu'il ajouta l'imprécation au serment qu'il fit de ne le pas connaître. Vous voyez, messieurs, que ce n'est point ici une de ces ombres légères que nous venons de remarquer dans saint Pierre, c'est un abîme de ténèbres affreuses et une des plus humiliantes preuves de la faiblesse du cœur humain.

Mais adorons encore ici la sagesse de nôtre Dieu. Plus ces ténèbres sont obscures, plus elles deviennent éclatantes ; et plus ce péché est énorme, plus il instruit et console les pécheurs. Jésus-Christ était en droit de punir la présomption de son apôtre, après l'avoir tant averti de sa faiblesse, et il pouvait sans injustice ne le point relever de sa chute, après lui avoir prescrit les moyens de ne pas tomber. *Veillez et priez*, lui avait-il dit, *pour ne pas tomber en tentation* (*Matth.*, XXVI, 4). Cependant tout coupable qu'il était, ce divin Sauveur, touché de compassion, n'a pas laissé de le convertir par ce regard puissant de miséricorde et de grâce qui lui a fait verser des larmes si amères. Quelque crime que j'aie commis, je ne perdrai donc point l'espérance du pardon, puisque dans l'amour que Dieu a témoigné pour ce pécheur il a montré celui qu'il a pour tous les autres ; et qu'il a honoré sa pénitence, en la consacrant dans celui-là même qui devait réconcilier les pénitents.

C'est encore pour notre consolation qu'il a permis que le chef de son Eglise fût pécheur. Comme il était de son ministère de nous réconcilier avec Dieu, en nous appliquant les mérites de ce médiateur divin qui a *pacifié par le sang qu'il a répandu sur la croix tout ce qui est dans le ciel et sur la terre* (*Col.*, I, 20), il fallait qu'il eut appris par sa propre expérience à avoir pitié des pécheurs ; car, comme dit saint Bernard, un grand criminel, qui a eu besoin de pardon, est bien plus propre qu'un homme innocent à pardonner de grands crimes, parce qu'il se sert envers les autres de la même mesure de miséricorde dont Dieu s'est servi envers lui : *Magni criminis reus magnis criminibus dabit veniam, et in qua mensura mensum est ei, remetietur nobis* (*Bern.*, *Serm.* 1 *de SS. Petri et Pauli*).

Mais en même temps, il nous a appris à nous rendre dignes de ce pardon, et la pénitence qu'il a faite sera toujours le modèle de celle que doivent faire les pécheurs.

Recordatus est Petrus verbi Jesu (*Matth.*,

XXVI, 75). Dès que le coq eut chanté, Pierre se ressouvint de la parole de Jésus, et c'est alors qu'il reconnut que sa présomption avait été fausse et que la prédiction de son maître était véritable. Malheur à nous quand nous ne justifions Dieu que par nos fautes, et qu'au lieu de nous rendre d'abord à sa parole quand elle nous dit que nous tomberons, nous n'en reconnaissons la vérité qu'après que nous sommes tombés.

Egressus foras. Dès le moment que Pierre eut reconnu sa faute, il se mit en devoir de l'expier, et commença par sortir de la maison du Grand-Prêtre, soit par la honte qu'il eut de sa lâcheté, soit que, convaincu de sa faiblesse, il ne voulût plus être dans un lieu où il se croyait exposé à de grandes tentations. Montrant ainsi aux véritables pénitents qu'ils ne doivent pas moins fuir les occasions du péché que le péché même, parce que la témérité avec laquelle ils s'exposent à la vue des objets qui les ont fait tomber, est souvent punie par de nouvelles chutes.

Egressus foras flevit amare, il sortit pour pleurer, parce qu'il eut une vive douleur d'avoir offensé celui qu'il aimait si tendrement : et il sortit pour pleurer amèrement, parce que la douleur est toujours amère, quand l'amour est tendre. Ne pouvant excuser son crime, dit saint Ambroise, il prit le parti de le pleurer (*Ambr., in Luc., lib.* X). Ses larmes n'en demandèrent point le pardon, mais elles le méritèrent. Son cœur et ses yeux firent l'office de sa bouche, puisqu'en gardant le silence par confusion et par humilité, il ne laissa pas de confesser et d'expier son péché par sa douleur et par ses larmes.

Larmes amères, qui coulèrent tout le reste de ses jours ; car nous apprenons de saint Clément, disciple et successeur de ce grand apôtre, que toutes les fois qu'il entendait le chant du coq, il fléchissait les genoux devant Dieu pour pleurer sa faute, quoiqu'elle fût déjà pardonnée. D'autres ajoutent que ses larmes continuelles avaient rendu ses yeux comme teints de sang (*Niceph.*, 1, 2, c. 37) ; et il est certain qu'il mena toujours une vie austère et pénitente, parmi les liens, les traverses, les persécutions et les travaux apostoliques, qui furent enfin couronnés par la mort de la croix, laquelle il souffrit *avec joie* à l'exemple de Jésus-Christ, *en méprisant la honte et l'ignominie* (*Hebr.*, XII, 2) ; ou pour mieux dire en craignant l'honneur, car par une humilité sans exemple, dit saint Augustin (*Serm.*, 29, *de SS.*), il voulut y être attaché la tête en bas, non qu'il fût rebuté de la rigueur de la mort de son Sauveur, mais c'est qu'il craignait d'être honoré de la ressemblance de son triomphe.

Ah ! mes frères, que n'apercevons-nous point dans cette obscurité ! Pouvons-nous disconvenir que la nuit où Pierre s'est plongé, ne soit pour nous aussi claire que le jour ? *Nox sicut dies illuminabitur.* Nous y apprenons que pour mériter le pardon de nos péchés il ne suffit pas de les avouer, si nous n'en concevons une sincère douleur, parce qu'une confession sans douleur est plutôt une insulte qu'une confession, et que c'est se moquer de Dieu, dont saint Paul dit qu'on ne se moque point en vain, que d'avouer que nous l'avons offensé, sans que nous détestions nos offenses. A la vue du premier apôtre abattu à la simple parole d'une vile esclave, apprenons à ne point présumer de nos propres forces, à ne mettre notre confiance qu'en Dieu seul, à éviter la compagnie des méchants, à prévenir les tentations par la vigilance, à nous y soutenir par la prière ; et par là, dit saint Ambroise, la chute de ce saint nous devient utile, puisque d'un côté elle ne nous nuit en rien, et que de l'autre la pénitence qu'il a faite de son péché, nous prescrit celle que nous devons faire des nôtres : *Nihil mihi nocuit quod negavit Petrus, profuit quod emendavit.*

5. Cependant qui le croirait ? Pierre tout lumineux du feu de la Pentecôte n'était pas encore exempt de ténèbres. Etant dans la ville d'Antioche il étendait si loin sa condescendance pour les Juifs, que saint Paul fut contraint de lui résister en face, parce, dit-il, qu'il méritait d'être repris : *In faciem ei restiti, quia reprehensibilis erat* (*Gal.*, II, 11).

Personne n'ignore la dispute célèbre qui a partagé saint Jérôme et saint Augustin sur ce passage de saint Paul. Saint Jérôme, appuyé du sentiment de quelques interprètes grecs, a cru prouver que saint Pierre n'avait point failli, et que la nécessité de s'accommoder au temps l'avait obligé de faire semblant de croire qu'il fallait observer la loi, quoiqu'il fût persuadé d'ailleurs que ceux qui croyaient en Jésus-Christ, n'y étaient plus assujettis (*Hier. ad Aug. Ep.* 75 *inter Aug.* 8, *nov. edit.*).

Saint Augustin au contraire appuyé, de l'autorité de saint Cyprien et de saint Ambroise, plus encore du témoignage infaillible de saint Paul, a soutenu que Pierre avait manqué en induisant les Gentils convertis à croire qu'ils ne pouvaient être sauvés sans observer la loi Judaïque, puisqu'il est certain que l'homme n'est pas justifié par les observations légales, mais par la grâce de Jésus-Christ (*Aug., ad Hier., ep.* 82, 8 ; *Cypr., epist.* 71 *ad Quint.* ; *Ambr., in Epist. ad Galat.*)

Ce n'est pas ici le lieu de rapporter les solides raisons que ces illustres docteurs ont produites dans cette dispute. Il me suffit de dire que Dieu a voulu montrer par cet exemple, que l'infaillibilité qu'il a donnée à l'Eglise universelle, ne réside pas précisément dans son chef ; et c'est la doctrine de l'Eglise gallicane inviolablement attachée aux principes et aux pratiques de la vénérable antiquité.

Mais cette ombre de saint Pierre ne laisse pas d'avoir son éclat. Revêtu d'une autorité supérieure, il se voyait repris publiquement par saint Paul, qui lui était soumis, qui était plus jeune que lui, qui persécutait l'Eglise dans le temps que lui-même la fondait ; et

bien loin d'écouter le ressentiment qu'inspire l'orgueil dans ces rencontres difficiles, sa douceur lui fit tout prendre en bonne part. Il se souvenait combien la présomption lui avait été funeste, et pour lors il se défiait autant de lui-même qu'il en avait autrefois présumé. Il s'humilia et se soumit au sentiment d'un autre, parce qu'il le crut meilleur que le sien.

En cela, dit saint Augustin, ces deux apôtres firent chacun une action louable, mais celle de Pierre est préférable à celle de Paul. Celui-ci nous apprend à ne pas craindre de résister à nos anciens, quand la vérité le demande, et de les reprendre publiquement des fautes qui nuisent au public (*Aug. in Ep. ad Gal.*, XXII). L'autre nous montre par son exemple que quand nous nous écartons du bon chemin, nous devons souffrir que de moindres que nous nous redressent par la correction. Mais s'il est grand d'avoir assez de courage pour la faire, il est encore plus grand d'avoir assez d'humilité pour la recevoir.

Et non-seulement Pierre la reçut, mais il souffrit encore qu'elle fût écrite, afin que la mémoire de sa faute passât à la postérité, pour apprendre à ses successeurs de n'en jamais commettre de semblables. Paul a écrit que Pierre a mérité d'être repris, Pierre a écrit que Paul était plein de sagesse dans ses épîtres (II *Petr.*, III,15). Ami de la vérité, il l'a loué de cela même qu'il l'a repris; ainsi fallait-il, dit un grand pape, que Pierre présidât partout. Il était le premier par la dignité la plus éminente, il le devait être par la plus profonde humilité : *Ut qui primus in apostolatus culmine, primus esset in humilitate* (*Greg. Pap., Hom.* 18. *in Evang.*).

Je vous le disais bien, messieurs, que Pierre imparfait et pécheur ne laissait pas de nous instruire par ses imperfections et par son péché. Mais si la nuit est si claire, que sera le jour? Si ces ténèbres sont si éclatantes, que ne devons-nous point attendre de sa lumière? Nous allons voir désormais des rayons qui ne seront obscurcis par aucun nuage; et en considérant cet apôtre par rapport à l'éclat qu'il a répandu sur l'Eglise, nous mettrons fin à ce discours.

SECONDE PARTIE.

Le plus grand ouvrage de Dieu est Jésus-Christ, et le plus grand ouvrage de Jésus-Christ est l'Eglise. Pour nous donner Jésus-Christ, Dieu a fait le plus grand prodige de sa puissance; et pour former l'Eglise Jésus-Christ a fait le plus grand prodige de son amour.

Celui qui ne croit pas que Jésus-Christ est le Fils de Dieu n'a point de vie (*Joan.*, XX, 31); saint Pierre est le premier qui l'a cru de cœur et qui l'a confessé de bouche (*Rom.*, X, 10). Celui qui n'est point membre du corps de l'Eglise ne peut espérer de salut; saint Pierre est le chef de ce corps illustre, et c'est lui qui le règle et qui le conduit. Considérons-en les circonstances, et soutenons, s'il est possible, l'éclat qu'une si grande lumière répand sur nous.

1. Le Sauveur interrogeait ses apôtres sur ce que les hommes disaient de lui, non pour apprendre d'eux ce qu'il connaissait par lui-même, mais pour leur faire connaître à eux-mêmes ce qu'il était. Il interrogea tous les apôtres, qui sans rien déterminer de leur part se contentaient de lui rapporter les différentes opinions des hommes. Pierre seul lui répondit d'une manière décisive : *Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant* (*Matth.*, XVI, 17); et sur cette réponse Jésus-Christ fait l'éloge de sa foi.

Nathanaël avait déjà dit au Sauveur : *Maître, vous êtes le Fils de Dieu* (*Joan.*, I, 49); et le Sauveur au lieu de le louer, lui avait fait une correction sur l'imperfection de sa foi. Quand les apôtres l'avaient vu marcher sur les eaux et y faire marcher saint Pierre, ils lui avaient dit : *Vous êtes vraiment le Fils de Dieu* (*Matth.*, XIV, 33), et il ne leur avait rien répondu. Mais dès que saint Pierre lui eût dit : *Vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant*, il le déclare bienheureux de ce que la chair et le sang ne lui avaient pas révélé une vérité si sublime, mais son Père qui est dans les cieux. D'où vient la différence de cette conduite? Saint Chrysostome nous l'apprendra.

Nathanaël ne prenait Jésus-Christ que pour un homme excellent, particulièrement favorisé de Dieu pour le salut de son peuple. Les apôtres s'imaginant que Dieu pouvait avoir plusieurs Fils, prenaient leur maître pour le plus chéri de tous, mais ils ne le croyaient pas né de sa substance (*Chrys., hom.* 55. *in Matth.*). Au lieu que Pierre le reconnut pour le Fils unique de Dieu, coéternel et consubstantiel à son Père. C'est sur cette confession authentique que Jésus-Christ établit son bonheur, car *la vie éternelle consiste à connaître le seul vrai Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé* (*Joan.*, XVII, 3). Il lui déclare que cette connaissance ne lui venait d'aucun homme, puisque ce que les autres en disaient n'était qu'une imagination de l'esprit humain; mais que c'était le Père qui lui avait fait connaître le Fils, parce que *nul ne connaissait le Fils que le Père* (*Luc.*, X, 22) : et qu'ainsi ce qu'il disait était cette grande et ineffable vérité qui, après la descente du Saint-Esprit, devait être connue de toute la terre.

2. Voulez-vous savoir, mes frères, ce que mérita cette confession? Vous dites que je suis le Christ Fils du Dieu vivant? *Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise.*

L'Eglise est un édifice spirituel composé de Juifs et de Gentils, c'est-à-dire de tous les peuples de la terre, qui sont comme autant de pierres vivantes de cet édifice sacré, et qui sont unis les uns aux autres par les liens de la même foi et des mêmes sacrements, plus étroitement encore par les nœuds de la même charité. Cet édifice n'est pas fondé sur le sable, mais sur la pierre, et cette pierre est Jésus-Christ (*Matth.*, VII, 24); car c'est lui qui par le mérite de son sang et par son autorité divine donne à l'Eglise la foi qui l'é-

claire, la grace qui la sanctifie, la force qui la soutient.

Mais pour récompenser la confession que saint Pierre venait de faire de sa divinité, il lui communiqua par préférence une qualité qui lui est propre, en le faisant après lui la première pierre fondamentale de l'Eglise. Il l'assura que cette Eglise bâtie avec tant de solidité ne serait jamais ébranlée, et que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle, ni en la séduisant par l'erreur, ni en l'abattant par la persécution. Et cette promesse s'est accomplie à la lettre, puisque d'un côté l'Eglise a connu et condamné toutes les hérésies, et que de l'autre le sang de ses martyrs a servi comme de ciment à son élévation et à sa grandeur.

Il lui promit de lui donner les clefs du royaume des cieux, et que tout ce qu'il lierait ou délierait sur la terre, serait lié ou délié dans le ciel; que par lui les péchés seraient remis ou retenus, les sacrements administrés ou refusés, les hommes séparés de l'Eglise ou reçus dans sa communion; et il accomplit cette promesse après qu'il fut ressuscité, quand il dit à cet apôtre : *Pasce agnos meos, pasce oves meas; paissez mes agneaux et mes brebis* (*Joan.*, XXI, 17).

Considérez, messieurs, l'éminente dignité où Jésus-Christ éleva saint Pierre par ces paroles. Non-seulement il lui donna dans l'Eglise la primauté d'ordre et de rang, mais encore la primauté de puissance et d'autorité sur tous les membres du corps de cette même Eglise, dont il l'établit chef visible par commission, comme il en est chef invisible par sa propre puissance. Il lui donna le soin des brebis et des agneaux, des justes et des pécheurs, des innocents et des pénitents, et le fit pasteur des pasteurs mêmes; car comme les fidèles dispersés dans toute la terre ne pouvaient pas être conduits par un seul pasteur, *l'édification du corps de Jésus-Christ* demandait qu'il y en eût plusieurs subordonnés les uns aux autres par une sainte hiérarchie, et que tous fussent soumis à un seul comme à leur chef (*Bern., de Cons.*, 1, 2, *c.* 8); qu'ils exerçassent tous ensemble un même épiscopat, dont chacun d'eux devait posséder solidairement une partie, et qu'enfin toutes leurs chaires aboutissent à celle de Pierre, comme au centre de l'unité jusques à la fin du monde (*Cypr., Ep.* 52).

En vain l'esprit d'erreur s'est efforcé de combattre cette doctrine, on la trouvera toujours la même en remontant jusqu'aux premiers siècles de l'Eglise, et la nouveauté sera faible et impuissante contre le témoignage de la pieuse et vénérable antiquité. Malheur à ceux qui se séparent de l'unité de l'Eglise et qui font un monstre du corps de Jésus-Christ en ne lui donnant aucun chef. Malheur à la pierre qui se sépare de l'édifice. Elle se brise en tombant, mais l'édifice demeure et nous y sommes toujours attachés.

Mais ne nous trompons pas, mes frères. Ce serait inutilement que nous y serions unis par la société visible de la foi, si nous ne l'étions encore par le lien invisible de la charité, puisque sans cette union intérieure l'union extérieure ne peut nous sauver. Dès que nous sommes tombés dans le péché, nous sommes des membres morts qui, à la vérité, tenons toujours au corps de l'Eglise, parce qu'elle est composée de justes et de pécheurs : mais nous ne participons plus à la vie de ce corps. Il ne nous sert de rien d'être des pierres qui tiennent à l'édifice. Il faut de plus que nous soyons des pierres vivantes et animées par la charité : *Tanquam lapides vivi coædificamini* (I *Petr.*, II, 5). C'est ainsi que parle le saint apôtre que nous louons.

Mais comme il fut honoré de cette primauté de rang et de puissance, parce qu'il confessa la divinité de Jésus-Christ et qu'il la confessa le premier, le soin de l'Eglise lui fut confié, parce qu'il aimait Jésus-Christ plus que tous les autres. Aussi voyons-nous qu'avant que ce divin Sauveur lui imposât une charge si pesante, il voulut être assuré de son amour : *Simon*, lui dit-il, *m'aimez-vous plus que tous les autres disciples* (*Joan.*, XXI, 15)? Il lui fit la même demande jusqu'à trois fois, parce qu'il voulait, dit saint Augustin, que la langue de Pierre ne servît pas moins à l'amour qu'elle avait été d'un funeste usage à la crainte (*Aug., tract.* 123 *in Joan.*); et comme l'infidélité avec laquelle il avait renié le Pasteur avait été l'ouvrage de la crainte, il fallait que le soin qu'il devait prendre du troupeau fût l'ouvrage de l'amour. S'il n'eût aimé Jésus-Christ, il n'aurait pas aimé les brebis qu'il lui confiait; et, ne les aimant point, il eût été incapable de les conduire.

Grand exemple pour les pasteurs des âmes, à qui le Sauveur dit comme à saint Pierre : *Paissez mes brebis.* Paissez-les, au lieu de vous paître vous-mêmes. Paissez-les comme étant à moi, et non pas comme étant à vous. Dans le soin que vous en prendrez, cherchez ma gloire et non pas la vôtre. Etablissez l'autorité que j'ai sur elles, au lieu de vous servir d'elles pour vous attribuer une injuste domination. Avant que de vous charger d'un fardeau qui serait *formidable aux anges mêmes* (*Greg. Pap., P. Cur.*, I *P.*), interrogez votre cœur pour bien savoir si vous m'aimez; car si vous n'avez point d'amour pour moi, vous n'en aurez point pour les âmes qui m'appartiennent et vous vous fatiguerez à les conduire; mais si vous les aimez, tout vous deviendra facile, parce que *la charité supporte tout* (I *Cor.*, XIII, 7).

Je parle ainsi après saint Augustin, mais je dirai mieux si je parle après saint Pierre lui-même, qui, ayant compris les paroles du Sauveur dans toute leur étendue, parle ainsi à tous les pasteurs : *Paissez le troupeau de Dieu qui vous est commis, veillant sur sa conduite, non par une nécessité forcée, mais par une affection volontaire; non par un honteux désir du gain, mais par une charité désintéressée; non en dominant sur l'héritage du Seigneur, mais en vous rendant les*

modèles du troupeau par une vertu qui soit exempte d'hypocrisie (*I Petr.*, V, 2).

3. Le cœur plein de ces pieux sentiments, il ne les exprimait pas moins par ses vertus que par ses paroles; et chargé du soin de toute l'Eglise, voyez, mes frères, comme il s'appliquait à l'éclairer. D'abord il gagna trois mille disciples à Jésus-Christ par une seule prédication; et avec trois mille prédications nous ne sommes pas certains de lui gagner un seul disciple. Dieu ajouta la vertu des miracles à la force de sa parole. Les boiteux marchaient, les malades étaient guéris, les morts étaient ressuscités, les imposteurs étaient confondus (*Act.*, *pass.*). On voyait faire au vicaire de Jésus-Christ ce qu'avait fait Jésus-Christ même, et en lui commença de s'accomplir cette promesse magnifique : *Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et en fera encore de plus grandes* (*Joan.*, XIV, 12). En un mot, par ses soins et par ses travaux *l'Eglise s'établissait dans la Judée, la Galilée et la Samarie; et les fidèles se multipliaient dans la crainte du Seigneur et dans la consolation du Saint-Esprit* (*Act.*, IX, 31).

Comme il tenait par lui-même et qu'il devait tenir par ses successeurs la place de celui qui *était hier, qui est aujourd'hui et qui sera dans tous les siècles*, il voulut aussi perpétuer sa doctrine en nous donnant l'abrégé de la morale chrétienne dans ses deux épîtres. Dans l'une, il apprend aux fidèles à honorer leur foi par une sainte vie. Dans l'autre, il les affermit dans l'attachement qu'ils doivent avoir à la doctrine des apôtres, et il les instruit contre les illusions des faux docteurs qu'il décrit et qu'il combat avec des expressions fortes et prophétiques. Dans toutes les deux, il a pris soin de faire paraître sa principauté apostolique jointe à cette profonde humilité que Jésus-Christ a rendue en lui comme le fondement de la plus haute dignité qui soit au monde.

4. Pendant la paix dont l'Eglise commençait à jouir dans Jérusalem, il visita ceux que les apôtres avaient convertis dans toutes les provinces; et ayant su que le nombre en était grand à Antioche, il alla fonder une église dans cette capitale de l'Orient, et c'est là que les disciples de Jésus-Christ furent premièrement appelés chrétiens (*Actes*, XI, 26).

Averti par une céleste vision que les gentils étaient appelés à la connaissance du vrai Dieu, il ouvrit la porte à leur conversion par celle du centenier Corneille. Cette première démarche était due à sa primauté, mais il laissa le reste de ce grand ouvrage à saint Paul à qui la charge avait été donnée *de prêcher l'Evangile aux incirconcis* (*Gal.*, II, 7). Il fit encore plusieurs voyages en diverses provinces de l'Europe et de l'Asie pour y établir des églises; et enfin après avoir laissé celle d'Antioche à Evodius, il établit à Rome sa chaire pontificale, et c'est là que ce saint apôtre parut plus éclatant et plus lumineux.

Rome était alors la maîtresse du monde, mais, par une prudence superstitieuse, elle s'était soumise aux erreurs de tous les peuples qu'elle avait soumis; et de toutes les religions répandues dans l'univers il ne lui manquait que la véritable. Pierre entreprend de l'y établir. Il va bâtir une nouvelle Jérusalem sur les ruines du capitole, planter la croix sur les montagnes de l'orgueil, placer Jésus-Christ sur le trône des César, et pour accomplir la prophétie, *le faire régner d'une mer jusqu'à l'autre mer, et depuis le fleuve jusqu'aux extrémités de la terre* (*Psal.* LXXI, 8). Il va donner aux esclaves des hommes la liberté des enfants de Dieu, prêcher la pénitence à des peuples accoutumés à consacrer leurs vices par l'exemple de leurs dieux, et enfin faire, des maîtres du mensonge, les disciples de la vérité.

Cet homme que la tempête avait si fort épouvanté, en affronte une autre sur une mer bien plus orageuse. Celui que vous avez vu trembler à la parole d'une simple femme, se soutient seul contre toute la puissance des empereurs, et c'est *la main du Très-Haut qui a fait ce changement*. Néron, déjà corrompu par ses vices, achève de rendre sa mémoire exécrable à la postérité en excitant la première persécution contre l'Eglise naissante. Mais il ne sait pas que le feu de la charité ne s'éteint point par le sang, et que la mort d'un seul chrétien donne la vie à une infinité d'autres. Que les empereurs qui lui succèdent héritent de sa cruauté en héritant de son trône; que le sénat encore attaché aux dieux de Romulus fassent de sanglants décrets contre le christianisme; que l'amphithéâtre retentisse des cris furieux d'un peuple avide du sang chrétien, la persécution ne durera près de quatre siècles que pour mieux confirmer l'Eglise en faisant éclater sa foi et admirer sa patience à la face des nations. Une seconde Rome sortira des cendres de la première; et son empire si superbe tombera pour se relever plus glorieux, pour n'avoir d'autres bornes que le monde, d'autre durée que l'éternité.

C'est cet empire que Pierre a fondé; mais n'ôtons pas à saint Paul la gloire qui lui est due. Destiné par son apostolat à la vocation des gentils, il accourt au secours du saint pontife et il accomplit en même temps le désir qu'il avait de voir des chrétiens dont la foi était déjà devenue *célèbre dans le monde* (*Rom.*, I, 8); si bien que ces deux apôtres s'étant appliqués de concert à éclairer toute l'Egliso sont devenus, comme parle saint Léon, *les deux yeux d'un corps dont Jésus-Christ est la tête* (*Leo, in Nat. Ap., Serm.* 1). Ne cherchez dans leurs actions ni intérêt, ni jalousie. Paul a consulté Pierre et s'est soumis à ses décisions. Pierre a approuvé les écrits et les sentiments de Paul, et la charité *les a si étroitement réunis pendant leur vie, qu'ils ne se sont pas même séparés dans leur mort.*

Aussi l'Eglise touchée de leur union, persuadée de la conformité de leurs travaux et de la ressemblance de leur mérite, leur rend toujours le même honneur et n'invoque jamais l'un sans l'autre. Et c'est sans

doute pour entrer dans son esprit que cette paroisse illustre les a pris tous deux pour patrons. Mais quand elle s'est mise sous leur protection, elle s'est engagée à la mériter, en s'attachant à leur doctrine et en imitant leurs vertus. On vous parlera demain de cette obligation par rapport à saint Paul, mon partage est aujourd'hui de m'arrêter à saint Pierre; et je crois en avoir assez dit pour nous rendre inexcusables, si nous ne profitons de ses ombres et de sa lumière, puisque nous en sommes également éclairés : *Nox sicut dies illuminabitur; sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus.*

Car enfin, mes chers auditeurs, quand notre foi affaiblie fait que nous nous défions du secours de Dieu, que ne prêtons-nous l'oreille à la voix de Jésus-Christ qui nous dit aussi bien qu'à Pierre : *Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?* Lorsque des conseillers pernicieux veulent nous élargir la voie étroite de l'Evangile et nous soustraire par des maximes relâchées aux rigueurs salutaires de la pénitence, souvenons-nous que Pierre a été traité de Satan, quand il a conseillé à Jésus-Christ de ne souffrir pas. Quand nous nous sommes laissé enchanter par les plaisirs de ce monde et que nous nous reposons dans les créatures, comme si elles étaient notre souverain bien, représentons-nous saint Pierre sur le Thabor où il reconnaît par une expérience anticipée que c'est en Dieu seul que se trouve la véritable félicité. Lorsqu'infidèles à la grâce et résistant à ses inspirations nous avons abandonné Jésus-Christ, espérons-en le pardon, en voyant que l'infidelité de l'apôtre même qui l'a renié a été pardonnée; mais craignons, si après l'avoir imité dans son péché, nous ne l'imitons pas dans sa pénitence. Enfin, lorsque de saints amis veulent nous remettre dans le chemin de la vérité, laissons-nous conduire par eux, en voyant que saint Pierre a souffert si humblement la correction de la part d'un homme qui lui était soumis.

Tel est le fruit que nous retirons de ses ombres. Pour sa lumière, elle nous aide à connaître, à confesser, à aimer Jésus-Christ et à nous soumettre à son Eglise. Point de part à la vie éternelle, si nous ne le connaissons (*Joan.*, XVII, 3). Anathème à celui qui ne l'aime pas (1 *Cor.*, XVI, 22). Si nous rougissons de lui et de sa parole devant les hommes, il rougira de nous devant son Père et devant ses anges (*Luc.*, IX, 26).

Soumission à l'Eglise de Jésus-Christ et au chef visible qui la gouverne; et que celui qui n'écoute pas ses décisions avec une humble docilité, soit à notre égard comme un païen et un publicain (*Matth.*, XVIII, 17). Est-il possible, mes frères, que l'Eglise étant bâtie sur un si solide fondement, elle ait encore des ennemis déclarés et même des enfants rebelles? Mais Dieu le permet ainsi pour notre instruction. Sans leur corruption nous ne connaîtrions pas assez celle de notre nature, ni sans leur aveuglement le profond abîme d'où Jésus-Christ nous a tirés. Si sa sainte vérité n'était contredite, nous ne verrions pas la merveille qui la fait subsister parmi tant de contradictions. Leur incrédulité nous humilie, et les obstacles qu'ils apportent aux desseins de Dieu servent à faire mieux éclater sa puissance.

Pour nous qui, suivant l'assurance que saint Pierre nous en a donnée, sommes la *race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte, le peuple conquis* (1 *Petr.*, II, 9), profitons de cette vocation signalée, et rendons-nous-la *certaine par nos bonnes œuvres.* Pénétrés d'une humble reconnaissance, publions les grandeurs de celui *qui nous a appelés des ténèbres à son admirable lumière*, et de la lumière de la grâce nous passerons à celle de la gloire.

SERMON

SUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL,

Prononcé, dans l'Eglise de saint Paul, le 25 janvier 1701.

Misericordiam consecutus sum.
J'ai reçu miséricorde (1 *Tim.*, I, 16).

L'Eglise lit aujourd'hui avec admiration et reconnaissance l'histoire de la conversion de saint Paul, dans le livre qui a conservé la mémoire de ce qu'ont fait ses premiers pasteurs (*Act.*, IX). Mais il semble qu'elle soit plus touchée d'en entendre parler saint Paul lui-même, et de découvrir dans ses paroles les sentiments de son cœur, que saint Chrysostome ne craint pas de nommer *le cœur même de Jésus-Christ* (*Chrisost., Hom.* 32, *in Epist. ad Rom.*, c. VI).

Ce grand apôtre, ayant donc à parler de l'événement mémorable arrivé sur le chemin de Damas, commence par réveiller la foi de Timothée, et en sa personne celle de toute la postérité, sur un événement plus grand encore que celui qu'il va raconter, et qui paraîtrait incroyable, si l'on ne consultait que la raison : *Fidelis sermo, et omni acceptione dignus :* voici, dit-il, une vérité surprenante, mais certaine, élevée au-dessus de toute intelligence, et qui néanmoins mérite toute soumission.

C'est *que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.* Qui le pourrait croire, si la foi ne nous en assurait? que le Fils de Dieu eût voulu quitter le ciel habité par les anges justes, pour venir sur la terre remplie d'hommes criminels! Il ne serait pas si étonnant qu'il y eût été attiré par la beauté de l'innocence; mais qui croirait que l'horreur du péché eût été la cause de sa venue, et la seule cause? *Christus Jesus venit in hunc mundum peccatores salvos facere* (*Aug., de Verb. Apost., serm.* 175, *n.* 1). Il faudrait pouvoir sonder le cœur de Dieu même, pour trouver les raisons d'un tel prodige; mais les secrets du ciel ne sont pas du ressort de l'esprit humain.

A cette vérité révélée, dont le monde a vu le merveilleux accomplissement, saint Paul en ajoute une autre que lui inspirent la justice et l'humilité : c'est qu'entre tant de pécheurs que Jésus-Christ est venu sauver, il est lui-même le plus grand et le plus coupa-

ble : *Quorum primus ego sum.* Quoi! cet homme ravi au troisième ciel a été pécheur! celui qui convertit tous les pécheurs l'a été lui-même! *O confession*, s'écrie saint Augustin, *le repentir en fit-il jamais de plus humble ni de plus édifiante* (*Aug., de Verb. Apost., serm.* 168, *n.* 3)!

De l'aveu de son péché il passe à la miséricorde qu'il a reçue : *J'étais*, dit-il, *un blasphémateur, un persécuteur, un ennemi outrageux, et j'ai reçu miséricorde : Misericordiam consecutus sum* (I *Tim.*, I, 13). Il admire avec une égale surprise la profondeur de son abîme et la main secourable qui l'en a retiré. Effrayé de ce qu'il était, reconnaissant de ce qu'il est devenu, il publie l'un et l'autre pour la gloire de Jésus-Christ.

Il fait plus. Plein de l'esprit de révélation, il nous découvre les motifs qui ont porté ce Sauveur à le convertir; il m'a regardé, poursuit-il, et il en a regardé d'autres. En moi il a voulu montrer l'étendue de sa patience, l'excès de son amour, la plénitude de sa grâce, en signalant l'infinité de sa miséricorde sur une indignité infinie : *Ut in me primo ostenderet Christus Jesus omnem patientiam.* Quant aux autres, il a voulu laisser à ceux qui embrasseraient la foi (il veut dire à son Eglise) une grande instruction, mais une instruction d'exemple, comme plus efficace que celle de la parole : *Ad informationem eorum qui crediturі sunt illi in vitam æternam.*

Ainsi, mes frères, cet incrédule convaincu devient tout à la fois le témoin le plus irréprochable et la preuve la plus authentique de la religion, en nous déclarant que Jésus-Christ l'a converti, et qu'en le convertissant il avait en vue sa grâce et son Eglise. Il voulait manifester l'une : *Ut ostenderet;* il voulait instruire l'autre : *Ad informationem;* car il y avait entre elles un rapport mutuel, en ce que la grâce devait faire la sainteté de l'Eglise, et que l'Eglise sanctifiée devait faire le plus beau triomphe de la grâce.

Et quelle gloire pour saint Paul, que le Rédempteur l'ait choisi pour réunir en lui par excellence les deux plus grands fruits de la rédemption, pour le donner à tout l'univers comme un signal de miséricorde et de vérité, pour rapporter en quelque sorte à ce seul événement les événements de tous les siècles, pour tracer dans cet apôtre prédestiné une image anticipée de ce qu'il devait faire pour tout le corps de ses élus!

Voilà ce qui s'est accompli dans ce grand jour. Jésus-Christ a choisi saint Paul pour étaler dans sa conversion tous les caractères de la grâce, et je vais tâcher de vous en convaincre dans la première partie de mon discours.

Jésus-Christ a choisi saint Paul pour instruire par sa conversion tous les enfants que cette grâce donne à l'Eglise, et j'espère que vous en conviendrez dans la seconde.

Puisqu'il est constant, messieurs, que c'était là le dessein du Sauveur, je m'égarerais dans la vanité de mes pensées, si j'en imaginais un autre; et vous serez inexcusables si, vous le proposant tel qu'il est, vous n'y reconnaissez le principe et le modèle de la vie chrétienne. Dans la grâce manifestée vous en allez voir le principe, dans l'Eglise instruite vous en verrez le modèle; et soit que vous soyez tombés dans l'abîme du péché, soit que vous marchiez dans les sentiers de la justice, vous y trouverez des règles certaines de conversion et de sanctification.

O Jésus, qui du plus ardent de vos persécuteurs avez voulu faire le plus zélé de vos apôtres, pour combattre par lui l'opiniâtreté des Juifs, l'aveuglement des païens, l'orgueil des grands de la terre, permettrez-vous que le récit d'un changement si miraculeux soit inutile à des chrétiens? Animez aujourd'hui ma faible voix par celle qui effraya cet homme intrépide, et portez dans le cœur de ceux qui m'entendent un rayon de la lumière dont vous pénétrâtes le sien.

Demandez avec moi, mes frères, ce que je demande pour vous; et pour mieux l'obtenir de Jésus-Christ, employons de concert l'intercession de sa sainte mère : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais la grâce de Jésus-Christ n'a paru avec plus d'éclat et de pompe que dans la conversion de saint Paul, et c'est là que se sont le plus clairement manifestés les caractères que saint Paul même lui attribue comme essentiels : sa gratuité, sa puissance, la richesse de ses dons.

Que n'a pas fait l'orgueil humain pour persuader que la grâce du salut devait être donnée au mérite? Mais elle est tellement gratuite, que, si elle dépendait des œuvres, elle cesserait d'être grâce : *Si autem gratia, jam non ex operibus; alioquin gratia jam non est gratia* (*Rom.*, XI, 6). Elle est puissante et souveraine sur les cœurs, sans que leur liberté soit blessée. La raison humaine a beau disputer contre la justice divine, il sera toujours vrai que l'homme ne peut résister à la volonté de Dieu et que Dieu ne contraint point la volonté de l'homme; et malheur à l'esprit présomptueux qui trouvera une autre réponse que celle que saint Paul a faite à cette objection : *Voluntati ejus quis resistit* (*Rom.*, IX, 19)? Elle est si riche dans ses dons, que Dieu n'a accordé le salut aux hommes que pour faire éclater dans tous les siècles les richesses surabondantes de sa grâce : *Ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ* (*Eph.*, II, 7). C'est ce qui a été révélé au grand docteur de la grâce, après l'avoir éprouvé dans sa conversion pour la gloire de la grâce même, qui l'a appelé gratuitement, qui a triomphé de son obstination, qui l'a comblé de dons ineffables; et son exemple nous est proposé dans cette fête pour nous inspirer la confiance de l'éprouver à notre tour.

1. Montrez-moi, dit saint Augustin, les mérites de saint Paul avant qu'il fût converti. Si vous les cherchez, vous en trouverez plusieurs pour sa damnation, et aucun pour sa délivrance : *Si merita quæris, damnationis sunt, non liberationis* (*Aug., de Verb. Apost., serm.* 168, *n.* 4)

Nous apprenons de lui-même qu'il était plongé dans le plus profond abîme de l'ignorance et de l'incrédulité (*I Tim.*, I, 13). Ne connaissant point la vérité, il ne marchait que dans les routes détournées de l'erreur; et destitué de foi, il ne prenait pour guide qu'une raison présomptueuse. Ignorant ainsi la justice de Dieu (*Rom.*, X, 3) et voulant établir la sienne, il devint blasphémateur sacrilége du nom de Jésus-Christ, persécuteur déclaré de son Eglise, zélateur aveugle et cruel de la loi des Juifs. Son zèle était alors du caractère de celui qu'il a repris lui-même dans la suite, couvert d'un motif de religion, mais destitué de lumière (*Rom.*, X, 2), et en cela plus dangereux : zèle amer, qui remplissait son cœur de jalousie et son esprit de contention, par où il se glorifiait faussement d'être sage et mentait contre la vérité (*Jacob.*, III, 14); zèle violent et emporté, qui s'irritait du progrès de la bonne cause, et qui fut suivi de tous les funestes effets que produisent toujours l'engagement et l'envie.

Voyez-le d'abord au martyre de saint Etienne, et ne le croyez pas moins coupable parce qu'il ne lance pas des pierres comme les autres sur la tête sacrée du saint martyr (*Act.*, VII, 57). Il croirait faire trop peu, s'il n'y employait que ses mains seules; il aime mieux garder les vêtements de ses meurtriers, pour se flatter de la honteuse gloire de le lapider par les mains de tous, et pour s'attribuer par une piété impie le prétendu mérite de sa mort (*Aug.*, *serm.* 315, *n.* 7).

Alors une violente persécution s'élève à Jérusalem contre l'Eglise naissante (*Act.*, VIII, 3), et Dieu permet que ses nouveaux enfants soient dispersés dans la Judée et dans la Samarie, soit pour perfectionner leur foi par la patience, soit pour en porter ailleurs les prémices bienheureuses. Saul en est le ministre le plus ardent; il entre dans les maisons et en arrache les fidèles pour les traîner dans des cachots et les violenter dans leur créance. Aveugle, qui ne connaît pas que les chaînes sont honorables quand on les porte pour la cause de la vérité, et comme si la Vérité même, qui a percé la prison du tombeau, qui a forcé la prison de l'enfer, ne pouvait pas ouvrir les cachots où l'on enferme ses disciples.

Mais le comble de son ignorance et de son incrédulité est de partir de Jérusalem pour aller faire à Damas le même ravage, pour y persécuter les saints de tout âge, de toute condition et de tout sexe (*Act.*, IX). Il n'attend pas qu'on lui donne une commission si odieuse, il la demande. La colère conduit ses pas, la haine le soutient et l'anime; livré sans le savoir à la cruauté, il en suit les mouvements impitoyables (*Aug.*, *serm.* 168, *n.* 4). Preuve éclatante que les passions humaines se mêlent dans la religion; et que quand une fois elles ont prévenu le cœur, elles y établissent une dure et fausse justice qui fait le mal à bonne intention, qui persécute les personnes les plus pieuses à titre de piété, qui combat la vertu sous les étendards de la vertu même.

On rapporte du plus cruel des tyrans qu'il pleurait en signant l'arrêt de mort d'un criminel. Mais Saul ne respire que le sang des disciples du Seigneur; et si l'Ecriture n'en parlait comme d'un homme, on le prendrait pour un démon, si peu on trouve en lui d'humanité.

En cet état déplorable, messieurs, ne le voyez-vous pas plus prisonnier que les saints qu'il met en prison? Il est esclave du zèle indiscret qui le transporte, de la fureur aveugle qui l'anime; et ses chaînes sont d'autant plus fortes, qu'il n'en ressent point la pesanteur.

C'est en cette situation que Dieu lui fait grâce. Quel autre mérite en lui, pour attirer la grande miséricorde, que la grande misère? quel autre fondement pour l'éclairer des lumières de la foi, que son extrême aveuglement?

Où trouvera-t-on une grâce si gratuite? Lorsque David fut converti, il avait cessé de pécher depuis une année; lorsque le bon larron entendit la promesse consolante du Sauveur, il avait cessé, du moins depuis quelques jours, ses vols et ses brigandages; lorsque saint Pierre fut regardé favorablement, il ne reniait pas actuellement son divin Maître : mais Saul est converti dans le plus grand feu de la persécution qu'il fait à l'Eglise, dans le moment fatal qu'il plonge, pour ainsi dire, le poignard dans le sein de Jésus-Christ en la personne de ses membres : *Saule, quid me persequeris?*

Il faut donc avouer, sur la parole et sur l'exemple de cet apôtre, que la grâce n'est pas donnée au mérite et que nous sommes justifiés gratuitement par cette grâce même : *Justificati gratis per gratiam ipsius* (*Rom.*, III, 24). Il faut avouer qu'elle seule met de la différence entre les justes et les pécheurs, en donnant aux uns la justice, qui de pécheurs les rend justes, et en laissant les autres dans leur propre corruption, qui les rend pécheurs (*I Cor.*, IV, 7).

Ce discernement, mes frères, est l'écueil de l'orgueil humain; il raisonne, il invente pour rejeter sur Dieu même la malice de l'homme et pour lui imputer la perte que l'homme s'attire lui seul. Mais que fait le raisonnement dans un mystère qui surpasse la raison? que font les systèmes, que montrer ce que peut la témérité flattée par l'appât du relâchement? Dieu ne doit rien à sa créature; c'est sa pure miséricorde qui la retire de la masse de corruption, c'est sa justice qui l'y abandonne. Oserons-nous faire un crime à Dieu d'être également juste et miséricordieux, et de régler ses attributs selon l'ordre immuable de sa sagesse? Souvenons-nous qu'il est de la nature de la miséricorde de n'avoir d'autre fondement que la miséricorde même; et qu'elle diffère essentiellement de la justice, en ce que celle-ci se règle sur le mérite, au lieu que l'autre, bien loin de s'y régler, le fait elle-même.

Mais remontons à la source. Serait-il rai-

sonnage que Dieu nous traitât avec plus de distinction qu'il n'a traité son Fils unique? et par quel renversement d'ordre les membres recevraient-ils d'autre influence que celle du chef? Nous ne pouvons être chrétiens, dit saint Augustin, que par la même grâce par laquelle le Fils de Dieu a été le Christ : *Ea gratia fit homo christianus, qua ille factus est Christus* (*Aug., de Præd. sanct., cap.* 15). Car enfin, dit ce Père, qu'est-ce que la nature humaine avait mérité en Jésus-Christ homme, pour être unie à la Divinité? quel bien avait précédé dans cet homme qui lui eût fait mériter d'être uni dans une même personne avec Dieu? Au moment qu'il a été homme, il a été Fils de Dieu, puisque le Verbe qui s'est fait homme est Dieu. Pourquoi donc la nature humaine a-t-elle reçu tant de gloire, si ce n'est pour manifester la grâce, qui seule a agi dans ce mystère ineffable, afin que les hommes reconnaissent qu'ils sont justifiés de leurs péchés par la même grâce qui a fait que Jésus-Christ homme ne pouvait avoir aucun péché?

Or, s'il est vrai que la même grâce dont le chef est rempli coule sur les membres ; s'il est vrai que la même grâce qui fait le Christ fasse le chrétien, et que le même esprit qui a fait naître le Fils unique fasse renaître les enfants adoptifs, elle est donc gratuite dans sa source (*Aug., Ench., cap.* 36) ; et quand Jésus-Christ rend gloire à son Père de celle qu'il a reçue, il nous apprend quelle doit être notre reconnaissance pour celle que nous recevons par Jésus-Christ.

Cette grâce, Messieurs, donnée gratuitement, indépendemment de tout mérite, est, comme vous voyez, l'origine du christianisme, la source unique, d'où découle tout bien qui peut être en nous : et en cela même elle est le fondement de notre crainte et de notre confiance.

Je dis de notre crainte ; car s'il n'y a rien en nous qui la mérite avant que de la recevoir, ni la persévérance, après que nous l'avons reçue, combien ne devons-nous pas craindre les secrets impénétrables d'une justice souveraine qui ne nous doit rien ! Quand Dieu nous laissera dans la corruption où nous sommes nés par le malheur de notre origine, ou quand il ne nous donnera pas la force de surmonter les suites de cette corruption, il n'en sera pas moins plein de miséricorde. Et en cet état déplorable, ce ne sera pas Dieu qui nous manquera, puisqu'il est de foi, qu'il n'abandonne que ceux qui l'ont abandonné les premiers. C'est nous qui manquerons à Dieu en rejettant ses inspirations générales et communes par le déréglement de notre cœur ; déréglement, dit saint Thomas, que nous n'éviterons jamais, s'il ne nous soutient encore par une grâce qu'il ne nous doit point. Et les saints docteurs ne parlent ainsi qu'après saint Paul, qui nous dit *d'opérer notre salut dans le tremblement et dans la crainte, parce que c'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire selon son bon plaisir* (*Phil.*, II, 12).

De raisonner sur cette conduite, c'est ce qui ne nous appartient pas. *Qui est-ce*, dit cet Apôtre, *qui connaît les desseins de Dieu, et à quel homme a-t-il donné le privilége d'entrer dans les secrets de ses conseils* (*Rom.*, XI, 34)? Sans doute ses jugements doivent être fondés sur de puissantes raisons, puisqu'ils sont pleins de sagesse ; mais ces raisons sont aussi incompréhensibles pour nous que sa sagesse même, et notre partage est de changer la curiosité en admiration, car une funeste expérience ne nous apprend que trop que ceux qui ne s'arrêtent pas où saint Paul s'arrête, ne manquent jamais de s'égarer.

Pourquoi tenter vainement d'approfondir cette obscurité vénérable, puisqu'il a plu à Dieu qu'elle fût de l'ordre de notre salut, et que nous ne pussions le faire qu'en abaissant notre esprit superbe sous la hauteur infinie de ses jugements? Aussi saint Augustin a prouvé dans un de ses ouvrages sur la grâce (*de Corr. et Grat., c.* 13), qu'il est utile aux prédestinés d'ignorer leur élection, afin que la crainte de se perdre les rende plus humbles et plus vigilants ; cette humilité et cette vigilance étant un des moyens de leur sanctification.

Mais la crainte dont nous devons être pénétrés n'exclut pas la confiance. Au contraire, ces deux vertus sont le tempérament l'une de l'autre, en ce que la confiance empêche le désespoir, et que la crainte évite la présomption.

Il est vrai qu'à la vue de nos faiblesses et de tant d'ennemis qui nous environnent, nous aurions sujet de désespérer de notre salut, s'il n'était commis qu'à nos soins et à nos efforts. Mais quand nous considérons que nous sommes sous la main d'un Dieu dont la bonté est inépuisable, qui aime ses élus, qui veut certainement les sauver, tant de marques que nous sommes de ce nombre bienheureux, doivent relever notre courage. Si nous sommes faibles eu égard à nos mérites, nous sommes forts par rapport à sa bonté. *Mon mérite*, disait saint Bernard, *est la miséricorde de mon Dieu, et jamais je ne manquerai de mérite tant que mon Dieu ne manquera point de miséricorde* (*Bern., in Cant. serm.* 61). D'ailleurs la justice de Jésus-Christ est la mienne, puisqu'il a bien voulu se faire lui-même ma justice, et je ne dois pas craindre qu'elle ne soit pas assez abondante.

Espérez donc, mes frères, espérez avec Jésus-Christ le royaume de Jésus-Christ même, dont il vous a donné un gage assuré dans l'effusion de son sang : *Spera cum Christo Regnum Christi, jam pignus tenes sanguinem Christi* (*Aug., de Verb. Apost., serm.* 5). Plus votre misère est grande, plus vous avez lieu d'espérer la miséricorde, parce que la misère est son propre objet ; et ce que vous sentez que vous ne pouvez point par vous-mêmes, attendez-le de la puissance de sa grâce, qui après avoir appelé saint Paul gratuitement, fait pour sa conversion ce que rien n'avait pu faire.

2. Tout ce qu'il avait su et peut-être vu

de Jésus-Christ ; toutes les merveilles que firent les apôtres après la descente du Saint-Esprit ; l'exemple de tant de Juifs qui se convertirent ; tant de prodiges dont il avait été témoin durant la vie et à la mort de saint Etienne, rien de tout cela n'avait été capable de toucher son cœur.

Mais ce qui est encore plus étonnant, c'est qu'il avait une connaissance profonde de la loi des Juifs, et qu'il faisait profession comme eux d'attendre le Messie promis par les prophètes. Cependant lorsqu'il voit par les marques les plus évidentes que ces promesses sont accomplies en Jésus-Christ, lorsqu'il voit sa religion manifestée et prouvée par des miracles qui ne peuvent venir que de la vertu d'en haut, il demeure opiniâtre dans le judaïsme, il persécute cruellement l'Eglise, et croit faire un sacrifice à Dieu lorsqu'il en entreprend la destruction et qu'il en médite la ruine.

Tout cela prouve, mes frères, ce que lui-même nous a dit après l'avoir éprouvé ; que ce n'était point par la loi, mais par la justice de la foi que Dieu avait promis à Abraham des enfants spirituels (*Rom.*, IV, 13), puisque la loi bien loin de justifier les pécheurs, ne fait par accident que les rendre plus criminels. Tout cela prouve que la science destituée de grâce et de charité ne fait que rendre l'homme plus superbe et plus opiniâtre. Les Philon et les Sénèque n'ont pas été convertis pour cela même qu'ils étaient des premiers sages parmi les païens et les Juifs. Combien ont-ils de semblables dans le christianisme ? Et que peut-on espérer de votre conversion, esprits prétendus forts qui vous raidissez contre les vérités révélées, et qui traitez d'âmes vulgaires tous ceux qui croient ce qui est au-dessus de la raison ? Vous abusez des connaissances naturelles par l'orgueil, de la parole de Dieu par l'infidélité, des mystères de Jésus-Christ par le mépris de sa croix ; et précisément ce qui devrait contribuer à votre salut vous en éloigne. Ainsi s'accomplit en vous ce qu'a dit saint Paul des anciens philosophes : *Que Dieu a détruit la sagesse des sages, et rejeté la science des savants* (1 *Cor.*, I, 19), en les laissant dans leur abîme, pendant qu'il en a retiré et qu'il en retire encore ceux qui se soumettent humblement à la simplicité de l'Evangile.

Ce n'est pas seulement la science profane, qui par la malice de l'homme devient un obstacle à la foi. Nous voyons dans l'exemple de saint Paul qu'on peut s'en éloigner par l'abus de la science même des choses saintes et des écritures divines, quand on ne les lit point dans le même esprit qui les a dictées, et qui seul doit les graver dans le cœur de ceux qui les méditent. Cet Apôtre avait fait plus de progrès dans la science du judaïsme que la plupart de ceux de sa nation et de son âge : *Proficiebam in Judaismo supra multos coætaneos meos in genere meo* (*Gal.*, I, 14). Cependant cette science ne sert qu'à le prévenir en faveur de l'ancienne religion, et qu'à l'animer contre celle qu'il prend pour nouvelle. Toutes ses lumières naturelles et acquises sont insuffisantes pour l'éclairer, et il faut que Jésus-Christ y emploie les plus grands efforts de sa grâce toute puissante.

Il était descendu du ciel pour sauver tous les pécheurs, il en descend encore pour en sauver un seul ; et comme sa grâce le trouve les armes à la main, il faut qu'elle s'arme elle-même de toute sa force pour combattre ce furieux. Il faut qu'elle prenne une voix de tonnerre, que ce tonnerre soit précédé par des éclairs, que le bruit qu'il entend l'épouvante, que les reproches que Jésus-Christ lui fait le troublent et le renversent. Il faut, dit saint Augustin, qu'il emploie une grâce fulminante, qui, pour ainsi dire, réduise ce pécheur en poudre pour le sauver : *Ad salutem fulminatus* (*Aug., de verb. Apost., serm.* 175, *n.* 7). Aussi après le coup de cette puissante main, il ne lui reste plus rien de ce qu'il était. Tout est détruit en lui, tout y est foudroyé pour opérer le grand ouvrage de son salut : *Ad salutem fulminatus.*

Où nous conduit cet événement, messieurs, qu'à nous montrer la profondeur de l'abîme où le péché nous fait tomber, et la puissance de la grâce qui nous en retire ?

Qui pourrait mieux nous donner l'idée affreuse de cet abîme, que vous, pécheurs, que les occasions y entraînent, que les tentations y précipitent, et dont le malheur va souvent jusqu'à mépriser votre chute ? Enfants prodigues, qui dissipez toutes les richesses de votre âme dans ces pays éloignés, où la vérité n'est point connue (*Luc.*, XV), dites-nous, si vous pouvez revenir de vous-mêmes à votre Père céleste ? Ne faut-il pas qu'une lumière intérieure vous fasse voir votre misère, que le sentiment de cette misère vous fasse rentrer dans le fond de votre cœur, qu'une amertume salutaire vous réveille de la douceur criminelle, où vos péchés vous ont endormis ?

Et vous, à qui les vérités de la religion sont présentes, et qui êtes convaincus de la nécessité de les accomplir, dites-nous encore, combien est pénible le combat qui se passe en vous entre la loi de la chair et celle de l'esprit (*Rom.*, VII, 15) ; entre une volonté qui veut le bien, que vous ne pouvez faire ; et une autre volonté qui fait le mal, que vous ne voulez pas. Vous sentez toujours en vous-mêmes ce bien et ce mal, qui se combattent sans se détruire, et dont le mélange perpétuel fait un tout monstrueux, où règne la contradiction et le désordre. Réduits ainsi à la triste nécessité de vous contredire vous-mêmes, vous gémissez entre le penchant qui vous porte au vice, et l'impuissance où vous vous trouvez pour la vertu ; et vous dites alors avec l'apôtre : Je sens en moi la volonté de faire le bien, mais je n'y trouve point le moyen de l'accomplir : *Velle adjacet mihi, perficere autem bonum non invenio* (*Rom.*, VII, 18).

Ce n'est donc ni la loi, ni la science qui fait le chrétien, mais la foi vivante et animée par

la charité. Et comment vit la foi, comment s'allume la charité dans le cœur, que par la puissance de la grâce? Pour preuve que c'est elle seule qui opère ce bien en nous, c'est que Dieu l'avait promis au peuple choisi plusieurs siècles avant sa conversion : *Je vous donnerai un cœur nouveau*, disait-il par un prophète, *et je mettrai au milieu de vous un nouvel esprit. Je vous ferai garder mes commandements et pratiquer les bonnes œuvres* (*Ezech.*, XXXVI, 16). A qui appartenait qu'à Dieu seul de faire aux hommes des promesses, dont l'exécution dépendît du consentement libre de leur volonté, et de leur répondre à eux-mêmes de leur consentement? Cela ne prouve-t-il pas qu'il est le maître de la volonté même ; qu'il *la prépare*, qu'il la meut par une douceur dominante, par une force pleine d'amour? Comme c'est lui qui en a forgé les ressorts, il doit savoir la manier sans lui rien ôter du domaine qu'il lui a donné sur elle-même. Et comment la contraindrait-il, dit saint Paul, puisqu'elle n'est jamais si libre que quand son esprit y domine, d'autant plus qu'il n'y domine que par amour, et pour la porter à servir Dieu par amour? *Ubi spiritus Domini, ibi libertas* (II *Cor.*, III, 17).

3. Mais si la grâce de Jésus-Christ se montre si gratuite et si efficace dans la conversion de saint Paul, combien se montre-t-elle riche dans les dons qu'elle répand en lui? Elle lui donne une vaste science après l'ignorance la plus profonde, un cœur de chair à la place d'un cœur de pierre, une douceur d'agneau après une rage de loup, une crainte salutaire après une damnable témérité. Elle lui donne toutes les vertus de l'apostolat, avec la force de souffrir et de sentir même de la joie dans ses souffrances.

Oui, mes frères, Paul ignorait Jésus-Christ, puisqu'il lui demande qui il est: *Quis es, Domine?* Et il a le bonheur d'entendre de sa propre bouche, que c'est lui-même qu'il persécute, *ego sum Jesus, quem tu persequeris*. Rien de plus grand que cette science, que l'apôtre même appelle *éminente* (*Phil.*, III, 8). Dès-lors il n'en veut plus savoir d'autre; et il en est tellement rempli, qu'il la répand dans toute la terre.

Il n'y a qu'un moment qu'il avait *un cœur de pierre*, insensible aux vérités du salut, prévenu par l'impétuosité d'un faux zèle, révolté contre les maximes les plus claires de la religion ; et voilà que la grâce vient de lui donner *un cœur de chair* (*Ezech.*, XXXVI, 26), attendri par les miséricordes de Dieu, vivement pénétré de reconnaissance pour le bienfait de sa conversion, ardent pour la publier et pour réparer ses fautes horribles. Oh! don précieux et ineffable! Dieu l'avait promis depuis longtemps à son Eglise, et il avait accompli sa promesse à l'égard de plusieurs de ses enfants; mais quelle bonté de l'accomplir singulièrement à l'égard de son persécuteur.

C'était un loup ravissant, qui *le matin ravageait le troupeau* de Jésus-Christ (*Gen.*, XLIX, 27); et il devient, non-seulement une brebis soumise, mais un pasteur des plus zélés, qui le *soir partage les dépouilles* qu'il remporte sur les démons et sur le monde, pour en faire un trophée éternel à la gloire de ce même Jésus-Christ. Il les partage, dit saint Augustin (*Serm.* 353. *in nat. mart.*. *n.* 3), en donnant le lait de la céleste doctrine aux enfants spirituels, et la nourriture solide à ceux qui s'avancent dans la piété (I *Cor.*, III, 2); en parlant de la sagesse parmi les parfaits (I *Cor.*, II, 6), et en inspirant aux pécheurs la tristesse qui opère pour le salut une pénitence persévérante (II *Cor.*, VII, 10).

Qui jamais s'est conduit avec une témérité plus damnable que celle de saint Paul? Il fait des jugements désavantageux des chrétiens sans aucun fondement légitime, et, par une prévention aveugle, il les condamne, il les proscrit, il les persécute. A cette témérité succède une crainte et une surprise proportionnée, *tremens ac stupens*. Il est surpris de sa hardiesse, il en craint la punition, et sa crainte ouvre le chemin à la charité.

Cette grâce surabondante lui donne toutes les vertus de l'apostolat dans un degré si éminent, qu'il travaille lui seul plus que tous les autres apôtres (I *Cor.*, XV, 10). Mais comme les fonctions de l'apostolat sont inséparables des souffrances, que n'a-t-il pas souffert, et jusqu'à quel point n'a-t-il pas montré que la vertu chrétienne est infiniment au-dessus de celles qui n'ont que la raison et la gloire pour principe!

De combien a-t-il surpassé ces sages du paganisme, que le monde nous vante si fort! Car, pour me servir de la remarque d'un excellent auteur (*Nic.*, *Ess. de mor.*), que faisaient de si considérable des hommes qui vivaient tranquillement dans le sein de leur patrie, qui philosophaient à leur guise, et qui ne hasardaient jamais rien en débitant leurs propres imaginations? Il est vrai qu'on nous parle d'un Socrate mort pour avoir dit la vérité. Aurait-il eu le courage de la dire, s'il eût prévu qu'il dût lui en coûter si cher; et quand il vit sa mort inévitable, quelles inventions son orgueil ne lui fournit-il pas pour la rendre illustre! Mais saint Paul toujours dans le mouvement et dans l'action, toujours persécuté dans sa patrie, publie hautement des vérités qu'il n'a apprises, ni des hommes, ni de lui-même, mais de Jésus-Christ; et comme il voit qu'en les publiant il contredit les hommes dans leurs plaisirs, non-seulement il se tient toujours préparé à la mort la plus honteuse qu'ils voudront lui faire souffrir, mais il l'attend à chaque moment comme le fruit bienheureux de son ministère.

J'avoue encore que la vie des conquérants, dont l'histoire nous a conservé les expéditions militaires, fut étrangement agitée, et qu'ils s'exposèrent à de grands périls. Mais ne sait-on pas qu'ils y étaient soutenus par une ambition démesurée? Ils marchaient avec des armées formidables, qui leur donnaient de la confiance; et s'ils hasardaient leur vie, ils faisaient périr des millions d'hommes pour la conserver. Leur but était

de se faire craindre, sans se soucier d'être haïs, et ils ne se rendraient maîtres des peuples qu'en exerçant de grandes passions qui se terminaient à de grands excès.

Mais les héros de la grâce de Jésus-Christ se connaissent mieux en vertus héroïques, que les héros de ce monde superbe et corrompu. Paul converti va lui seul attaquer le monde entier, non pas pour l'assujettir, mais pour le délivrer de l'erreur, qui est le plus déplorable esclavage. Il sait que pour y réussir il faut s'exposer à une infinité de contradictions et de soulèvements, qui armeront toute la terre contre lui ; il s'y expose avec un courage que rien ne peut affaiblir. Son premier soin est de n'être à charge à personne. Il n'est dominé, ni par l'ambition, ni par l'envie. Il ne veut, par ses travaux immenses, que glorifier Dieu, et faire du bien à des hommes d'autant plus misérables, qu'ils ne connaissent pas leur misère ; et, parmi une variété infinie d'accidents et de dangers, il conserve une immobilité d'âme qui l'élève au-dessus du temps et du monde, par des objets plus solides que le monde ni le temps. C'est ce qui n'a jamais paru dans ceux qui ont agi par des intérêts humains ; et jamais on ne le verra si authentiquement qu'on l'a vu dans celui que Dieu avait fait le vase de son élection, pour être un exemple éternel des merveilles de sa grâce.

Reconnaissez-la donc, mes chers auditeurs, cette grâce gratuite, puissante, riche dans ses dons, et ne vous réglez pas sur ce qu'en imaginent les hommes qui ne font souvent qu'obscurcir la religion par des difficultés humaines ; mais réglez-vous sur ce que saint Paul nous en a révélé dans ses épîtres, et sur ce que nous en voyons accompli dans le miracle de sa conversion. Justes et pécheurs, faites-en l'objet de votre humilité et de votre crainte, de votre espérance et de votre consolation.

Justes, apprenez de cet apôtre, que ce n'est point à cause de vos œuvres de justice, mais par pure miséricorde que vous êtes sauvés (*Tit.*, III). Le néant des propres mérites subsiste en vous, quoique vous soyez régénérés par le baptême, ou justifiés de nouveau par la pénitence ; et lors même que vous êtes combles des dons de Dieu, vous devez encore vous reconnaître dépourvus de tout bien, puisque vous n'avez aucun droit à ces dons précieux. Vous serez même d'autant plus justes, que vous serez plus persuadés de la pauvreté qui vous appartient par nature ; parce qu'alors vous aurez l'humilité, qui vous fera louer Dieu des bonnes œuvres qu'*il aura créées en vous* (*Eph.*, II, 10), et qu'en un mot, vous ne vous glorifierez de rien, parce que rien n'est à vous : *In nullo gloriandum, quando nostrum nihil est.*

Cette doctrine sainte, révélée dans l'Ecriture, enseignée par les Pères, décidée par les Conciles, est l'âme de la piété ; et rien, disent-ils, ne doit nous pénétrer d'une plus vive reconnaissance, que de penser, que Dieu veut que ses dons soient nos mérites, et qu'il porte sa bonté jusqu'à récompenser d'un bonheur éternel les faveurs mêmes qu'il nous a faites (*Cœlest. in Ep. ad Gall. cap.* 12; *Conc. Trid., sess.* 6).

Et vous, pécheurs, ne cherchez pas dans cette doctrine un prétexte à votre lâcheté. Bien loin qu'elle vous porte à des sentiments désespérés, comme vos passions vous le suggèrent, elle vous oblige d'agir avec d'autant plus de confiance, que, comme dit saint Augustin, nous sommes bien plus assurés en donnant tout à Dieu, qu'en nous confiant en partie à lui, et en partie en nous-mêmes : *Tutiores vivimus, si totum Deo damus.*

Encore une fois serait-il raisonnable, que vous fissiez dans la religion des difficultés que vous ne faites pas dans la nature? Vous convenez, que dans la nature Dieu vous soutient et vous conserve par un concours perpétuel, sans lequel les aliments que vous prenez seraient inutiles. Mais donnez-vous la gêne à votre esprit, pour examiner comment il est possible que Dieu vous conserve, puisqu'il faut que vous travailliez vous-mêmes à vous conserver? Sans vous tourmenter de cette inquiétude stérile, vous savez, qu'il vous faut nourrir, et vous prenez la nourriture qui vous est propre ; et vous manqueriez en effet de raison et de sagesse, si vous ne vous reposiez de votre subsistance que sur le concours divin.

Pourquoi n'en userez-vous pas de même dans la religion, et puisque vous convenez qu'il vous faut agir pour votre conservation, quoique vous soyez dans une entière dépendance de Dieu comme auteur de votre être, le faudra-t-il moins pour votre salut, quoique vous soyez dans la même dépendance de Dieu comme auteur de votre nouvel être? Il est également vrai, qu'il faut que la grâce fasse tout en vous, et que vous fassiez tout avec elle.

Mais, dites-vous, comment comprendre ce concours? Est-il besoin que vous le compreniez? N'est-ce pas de la pratique, et non pas de l'intelligence des mystères, que dépend votre salut? Et après tout, n'est-il pas juste que l'homme reconnaisse son ignorance ; et où est-il plus obligé de la reconnaître que dans ce qui regarde les voies de Dieu, que le prophète nous dit être plus élevées au dessus de nous, que le ciel ne l'est de la terre? Pour les comprendre, il faudrait que nous cessassions d'être ce que nous sommes, ou que Dieu cessât d'être lui-même ce qu'il est.

Il est bien déplorable, messieurs, que des difficultés qui n'embarrassent personne quand il s'agit de vivre, paraissent affreuses quand il s'agit de bien vivre. A qui s'en prendre, qu'à la corruption du cœur humain? L'action coûte des peines, et c'est ce qui fait qu'on ne veut pas l'entreprendre. La dispute sur l'intelligence ne coûte que des réflexions, et satisfait la curiosité ; c'est pourquoi on tente l'une, pour éluder l'autre.

Mais quoi qu'oppose l'infidélité à des vérités si authentiques, nous croyons avoir démontré que Jésus-Christ a choisi saint Paul, pour étaler dans sa conversion tous les caractè-

res de la grâce, et que cette grâce est le principe de la vie chrétienne. Il nous reste à faire voir, qu'il a choisi ce même apôtre, pour instruire par sa conversion tous les enfants que cette grâce donne à l'Eglise, et dans cette instruction se trouvera le modèle de la vie chrétienne. C'est aussi par-là que finira ce discours.

SECONDE PARTIE.

Tout ce qui est écrit, dit l'Apôtre, *est écrit pour notre instruction* (*Rom.*, XV, 4); et l'Ecriture Sainte ne nous instruit pas seulement par les paroles, mais par les événements, dont les moindres circonstances contiennent de grandes leçons.

Mais de tous les événements rapportés dans les divines Ecritures, aucun n'est plus instructif que la conversion de saint Paul, puisque Jésus-Christ ne s'y est proposé rien moins, que d'instruire ceux qui dans la suite de tous les siècles devaient croire en lui, pour acquérir la vie éternelle: *Ad informationem eorum qui crediturі sunt illi in vitam æternam.* Il a voulu, que son Eglise apprît d'un persécuteur converti, quels doivent être ses sentiments et sa conduite sur les persécutions, et sur les conversions, deux points des plus importants du christianisme, et qui ont un rapport essentiel à tout l'ouvrage du salut.

1. L'Eglise y apprend d'abord, que la persécution est son partage sur la terre. Elle a été persécutée dès sa naissance, elle l'a été dans son progrès, elle le sera dans sa fin. Les Juifs et les Païens la persécutaient autrefois, les Hérétiques et les mauvais chrétiens la persécutent aujourd'hui.

Mais quand ceux-là ne la persécuteraient pas toujours, elle ne serait pas encore sans persécution. Tantôt elle est persécutée par des hommes qui ont l'apparence de la vertu, comme les Pharisiens, qui étaient les plus réglés d'entre les Juifs, et saint Paul était de ce nombre. Tantôt elle l'est par des dames honnêtes et pieuses, semblables à celles qui furent suscitées contre Paul et Barnabé, pour les empêcher d'annoncer la sainte parole (*Act.*, XIII, 50). Tantôt elle l'est par des gens crédules, prévenus comme saint Paul par aveuglement et par ignorance, qui croient faire un sacrifice à Dieu, qui agissent en vertu des lois, qui gardent au dehors toutes les règles de la justice; et quelquefois ces sortes de persécuteurs sont plus nuisibles à l'Eglise, que ceux qui ont versé le sang de ses martyrs.

Elle est ainsi persécutée en mille manières : et dans son chef, que l'on fait mourir de nouveau par le péché (*Hebr.*, VI, 6); et dans son esprit, que l'on contriste (*Eph.*, IV, 30), que l'on éteint même entièrement (I *Thess.* V, 19) en se livrant à l'esprit du monde; et dans ses enfants, par le mauvais exemple; et dans ses ministres, par les obstacles que l'on met à leurs fonctions. Examinez-vous, mes frères, sur cette terrible vérité; et plaise à mon Dieu, qu'en faisant tous profession ouverte d'être enfants de l'Eglise, il n'y en ait point quelqu'un parmi vous, qui soit du nombre de ses persécuteurs!

Mais si l'Eglise est cruellement persécutée, elle est puissamment défendue. Quand tout paraît désespéré, c'est alors que le secours est plus proche. Qui n'eût dit, quand saint Paul partit de Jérusalem, que l'église de Damas allait périr? Et c'est dans ce moment de fureur que la persécution cesse. La plus cruelle de toutes a été celle de Dioclétien. Il semblait qu'il n'y eût plus aucune ressource; et c'était alors que Dieu l'allait délivrer par Constantin.

Mais pendant qu'il lui plaît que la persécution continue, ce qui doit consoler, animer, fortifier les chrétiens persécutés, c'est de voir que Jésus-Christ même veut bien la partager avec eux, et qu'il ne dédaigne pas de se l'approprier. La foi nous unit à lui, la charité nous y unit encore davantage; mais la souffrance jointe à la charité et à la foi perfectionne tellement cette union, qu'elle se chang, pour ainsi dire, en unité, en telle sorte que la personne persécutée et Jésus-Christ ne font en un sens qu'une même chose. C'est ce que lui-même nous déclare en disant à saint Paul: *Quid me persequeris? pourquoi me persécutez-vous?* Les membres, dit saint Augustin, sont encore sur la terre dans la persécution et dans le combat; et le chef, tout glorieux qu'il est, crie et se plaint du haut du ciel, parce qu'ils ne font tous ensemble qu'un même corps : *Membris adhuc positis in terra, Caput clamabat in Cœlo* (*Aug.*, *serm.* 279).

Ce qui console encore, c'est que la persécution est toujours suivie de quelque bien. Celle que saint Paul fait aux chrétiens, est suivie de sa conversion, et sa conversion est suivie de celle de toute la terre. Si la persécution en général est donc à craindre par les dangers qui l'accompagnent, il est visible qu'elle a quelque chose d'utile et de consolant pour nous. Elle nous rappelle de nos égarements. Elle nous porte à la pénitence. Elle nous purifie comme l'or dans la fournaise. Elle nous détache du monde, où elle nous fait voir que tout est inconstant et variable. Elle nous est même si nécessaire, que quand nous n'en souffrons point d'extérieure, nous ne sommes jamais sans la persécution intérieure de l'homme criminel qui est en nous. Soutenons-la, mes frères, avec humilité et avec courage; et si d'un côté nous gémissons de la triste nécessité où le péché nous a tous assujettis, consolons-nous de l'autre en considérant que ce gémissement même nous sanctifie.

Surtout n'imitons pas ceux qui prétendent être persécutés lorsqu'ils ne sont que punis, ou qu'on les contraint à faire leur devoir, tels que sont nos hérétiques. Qu'ils sachent, que la persécution n'est utile, que quand on est dans l'Eglise. *Persequebar Ecclesiam Dei* (*Gal.*, I, 13), c'était la véritable Eglise que saint Paul persécutait, c'était les saints de Jérusalem qu'il accablait de maux et d'outrages, et par là il contribuait sans le savoir à leur sanctification. Souffrir hors de

l'Eglise, ou même souffrir dans l'Eglise sans foi, sans humilité, sans soumission, c'est souffrir sans aucun mérite, et commencer dès ce monde même à éprouver les rigueurs de la justice de Dieu.

2. Mais si Paul persécuteur instruit l'Eglise sur les persécutions, Paul converti ne l'instruit pas moins sur les conversions. Or je remarque, qu'il y en a d'équivoques et de certaines, et nous apprenons à les distinguer par les circonstances mêmes de la conversion de saint Paul.

On se figure d'abord, qu'elle ne doit être proposée qu'à ces impies fameux, qui sont dans le christianisme à la honte du nom chrétien. Ceux qui mènent une vie réglée quant à l'extérieur, se persuadent, que ce grand exemple ne les regarde point, et qu'ils n'ont nul besoin de conversion, parce qu'ils se supposent convertis. Illusion, mes frères, qui va être détruite par un court détail.

L'état où je vous ai représenté Paul persécuteur, pouvait-il être plus déplorable? Il ne croyait pourtant pas avoir besoin de conversion, sous prétexte qu'il était attaché à la tradition de ses Pères, et qu'il vivait plus pieusement que le commun des Juifs : *Abundantius æmulator existens paternarum mearum traditionum* (*Gal.*, I, 14).

Prenez garde, que comme cet Apôtre, ou comme le Pharisien de l'Evangile, vous ne vous aveugliez sur votre conduite, sous prétexte que vous observez l'extérieur de la loi, et qu'en cela vous vous comparez à ceux qui sont moins réglés que vous. Outre que le culte extérieur n'est que le signe de l'intérieur, sans lequel l'autre est inutile, Dieu ne nous a pas donné la malice des autres pour règle, mais sa bonté. *Soyez bons, comme je suis bon; saints comme je suis saint; parfaits, comme votre Père céleste est parfait* (*Matth.*, XX, 15; *Lev.*, XI, 44; *Matth.*, V, 48). Ce n'est pas sans doute être bon, que de n'être pas aussi méchant qu'un autre; et Jésus-Christ ne nous a pas dit, que nous serons sauvés, si nous sommes moins méchants que les méchants. Il nous déclare, que nous n'entrerons point dans le royaume des cieux, si nous ne sommes meilleurs que les bons, plus justes que les justes (*Matth.*, V, 20). On peut donc être plus réglé que les autres, et n'être pas converti.

Paul n'avait nul scrupule de conscience, puisqu'il ignorait l'énormité du mal qu'il faisait: *Ignorans feci.* Il ne connaissait pas même celui qu'il persécutait, et néanmoins il était un cruel persécuteur.

Seriez-vous assez aveugles pour vous croire en sûreté, parce que votre conscience est tranquille? Si elle l'est, tremblez plutôt de ce que par un progrès imperceptible d'obscurcissement et de péché, vous êtes descendus dans les noires profondeurs de l'abîme, où votre malheur est d'autant plus grand, qu'il ne vous est pas connu. Il est vrai, que quand Jésus-Christ vient dans une âme, il y apporte la paix, mais *le fort armé* (*Luc.*, XI, 21) en fait de même; avec cette différence, que l'un donne une véritable paix, au lieu que l'autre ne donne qu'une paix fausse et trompeuse. On peut donc n'avoir nul scrupule sur sa conduite, et n'être pas converti.

Paul était exempt des crimes que le monde a coutume de remarquer. Il fait une espèce de confession générale, dans son Epître aux Galates, et il n'y fait mention d'aucun de ces péchés qu'on appelle grands. Ce n'est pas qu'ils ne le fussent en effet; mais, dans le temps qu'il les commettait, ils étaient imperceptibles. On trouve qu'ils se réduisent à avoir gardé les manteaux des meurtriers de saint Etienne, et à avoir porté des lettres à Damas, de la part de la synagogue, actions qui, quoique mauvaises, n'étaient pas alors scandaleuses parmi les Juifs, et qui pouvaient même être justifiées par le zèle extérieur de la loi

Vous n'êtes, dites-vous, ni usurier, ni blasphémateur, ni impudique; je le suppose avec vous. Mais vous ne considérez pas que vous avez une passion prodigieuse pour les biens de la terre, justement acquis; que vous avez une ambition démesurée d'élever vos enfants; que vous nourrissez dans votre cœur, contre le prochain, une envie secrète qui vous porte sans cesse à obscurcir ses talents et à décréditer son mérite. Vous ne faites rien aux yeux des hommes, qui soit indigne du sacerdoce dont vous êtes revêtu; mais vous y êtes entré sans vocation, mais vous briguez sourdement les honneurs et les dignités, mais vous prodiguez les absolutions : péchés qui, pour ne pas frapper scandaleusement les yeux du monde, ne laissent pas d'être énormes, et vous attireront, si vous ne les détruisez, une éternelle confusion.

Chose étrange, mes frères! La plupart des péchés que le Sauveur reprend dans l'Evangile sont imperceptibles, et ne laissent pas d'être grands : l'hypocrisie des Pharisiens, la négligence des Capharnaïtes à entendre la parole de Dieu; et pour cela il les assure qu'ils seront plus sévèrement punis que les habitants des villes abominables qui furent consumées par le feu du ciel. On peut donc être exempt, comme Paul, de vices grossiers, et n'être pas converti.

Il est encore certain qu'il avait de beaux prétextes, puisqu'il ne faisait que s'opposer à la nouveauté, pour défendre la tradition, et qu'il agissait en toutes choses avec dépendance de ses supérieurs : cependant sa conduite ne laissait pas d'être criminelle. Ainsi voyons-nous dans l'Ecriture, que les péchés les plus punis ont toujours été colorés par des prétextes spécieux, comme celui de Saul. D'où j'infère qu'il y a des marques équivoques de conversion. Venons aux certaines, et cherchons-les encore, avec saint Bernard, dans la conversion de saint Paul.

Jésus-Christ lui apparaît, et l'aveugle par sa lumière, *apertisque oculis nihil videbat.* Apprenez de là, pécheurs, que, pour vous convertir, il faut commencer par renoncer à votre propre jugement, et entrer dans cet aveuglement heureux, qui fait voir la lumière de la vérité, au lieu que celle que

vous suiviez auparavant était un aveuglement véritable.

Si jusqu'ici vous avez abondé dans votre sens, ayez recours à Jésus-Christ, afin qu'il fasse en vous ce qu'il a fait dans son apôtre. Il faut qu'il vous sépare des sages du monde, auxquels il cache sa lumière, parce qu'ils sont trop attachés à la leur, et que d'abord il vous mette au nombre de ceux de ses enfants qu'il soutient par le lait de la doctrine sacrée, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour recevoir une nourriture plus solide. On mène aussi saint Paul par la main, comme incapable de se conduire lui-même, *ad manus illum trahentes* (*Act.*, IX, 8), pour vous marquer cet état d'enfance chrétienne, durant lequel vous devez vous soumettre à la conduite des autres. Et comment le refuseriez-vous, puisque saint Paul, qui avait l'esprit si élevé, qui était si habile dans la science des Ecritures, est renvoyé à un homme simple, tel qu'Ananie?

Paul, aveuglé, tombe par terre, *cadens in terram.* Aussi se doit-il faire un renversement en vous, un changement dans votre volonté, un renouvellement dans votre vie. Ne croyez pas pouvoir revenir à Dieu, en vivant comme vous avez toujours vécu, et sans qu'il vous arrive rien de contraire à l'ordre commun des hommes. Tous les Juifs furent frappés d'étonnement à la vue de saint Paul, converti de persécuteur en apôtre, *stupebant autem omnes* (*Act.*, IX, 21), et dans la suite ils ne cessèrent jamais de le contredire et de le persécuter. Toute conversion qui n'attire pas la surprise, qui ne soutient pas la contradiction du monde, est suspecte. Un pécheur converti doit être ce qu'il n'était pas, il faut donc qu'il change; et Dieu exige ce changement, puisque lui-même le fait par sa grâce. Il lui plaît aussi quelquefois de le faire dans l'état extérieur de certains pécheurs, comme il l'a fait dans son apôtre, pour marquer le renversement intérieur qu'il produit dans leur volonté.

Paul, aveuglé et renversé, est dans une soumission parfaite : *Quid me vis facere? Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (*Gal.*, I, 16)? Il obéit avec promptitude, sans écouter la chair ni le sang; et plus il s'était éloigné de la volonté de Dieu, plus il la cherche pour l'accomplir.

Tels devez-vous être, pécheurs, à l'égard de l'Ananie, à qui Jésus-Christ vous a renvoyés. C'est de lui que vous devez apprendre la volonté du Seigneur et les moyens de l'accomplir. Ne prétendez pas lui imposer la loi, votre partage est de la recevoir de lui. Il peut bien s'abaisser avec vous, par condescendance et par charité; mais il ne doit jamais tomber avec vous, par faiblesse ou par relâchement.

Enfin Paul, converti, est destiné à souffrir pour la gloire de celui-là même qu'il avait persécuté : *Ostendam illi, quanta oporteat eum pro nomine meo pati* (*Act.* IX, 16). Le temps qui suit immédiatement sa conversion, se passe dans un jeûne rigoureux, dans une prière continuelle, dans un état d'humiliation, et l'on sait jusqu'où il a porté, dans la suite de sa vie, les austérités de sa pénitence.

Point de conversion sincère, messieurs, si l'on n'expie les plaisirs du péché par des peines proportionnées, et si l'on ne le répare par des actions toutes contraires. Paul avait voulu renverser la religion chrétienne par celle des Juifs; et le voilà maintenant empressé à convaincre les Juifs que cette religion est la seule véritable. Il se sert de la même loi par laquelle il combattait Jésus-Christ, pour prouver la foi en Jésus-Christ, et porter les Juifs à la recevoir; et tous les nouveaux convertis rendaient gloire à Dieu, en voyant que celui qui autrefois les persécutait, annonçait les mêmes vérités qu'il s'efforçait auparavant de détruire (*Gal.*, I, 23).

Qui que vous soyez, qui m'écoutez aujourd'hui, et à qui *une conscience ulcérée* (I. *Tim.*, IV, 22) fait sentir le besoin extrême de vous convertir, en voilà les règles certaines, et sachez que jamais votre conversion ne sera sincère, si vous ne les observez rigidement; si, comme Paul aveuglé, vous ne renoncez aux lumières trompeuses de votre raison, pour captiver votre esprit sous l'obéissance de la foi; si, comme Paul renversé, vous ne changez de vie, malgré les oppositions du monde railleur et corrompu; si, comme Paul soumis, vous n'acceptez humblement tout ce que Dieu vous prescrit par la bouche de son Eglise; si, comme Paul pénitent, vous n'êtes disposés à souffrir les peines qui sont dues à vos péchés, et à les réparer par des œuvres toutes contraires.

C'est par là, dit saint Bernard, que ce saint apôtre est devenu le modèle de la parfaite conversion : *Paulus perfectæ conversionis est norma*, et malheur à ceux qui ne se mettent pas en devoir de s'y conformer! La même voix qui l'a appelé les appelle, et son obéissance condamne leur obstination.

Venons maintenant à la conclusion de ce discours, et recueillons les vérités que nous avons entendues. Saint Paul nous a découvert les deux motifs qu'avait le Sauveur dans sa conversion, et je viens de les expliquer.

D'abord il voulait manifester sa grâce, et dans cette grâce nous montrer le principe de la vie chrétienne. Reconnaissons donc, mes frères, ce que cet apôtre a reconnu, que ce que nous sommes, nous le sommes par grâce; et comme elle n'a point été vide en lui, faisons par notre conduite qu'elle ne le soit point en nous.

Quoique Dieu ne nous la doive point, il veut que nous la demandions, et que nous l'espérions comme l'effet de sa miséricorde, comme le fruit de notre rédemption. Et comment les pécheurs pourraient-ils tomber dans le découragement et dans le désespoir, quand ils voient, dit saint Augustin, que le pécheur le plus obstiné a reçu la grâce la plus signalée . *Si Paulus sanatus est, ego quare despero* (*Aug.*, *serm.* 175, *n.* 9)? Paul converti par la grâce est lui-même une grâce

pour nous. Mais si nous avons vu que Jésus-Christ fait la première démarche vers les pécheurs en les prévenant par sa grâce, nous avons montré qu'il veut aussi qu'ils y répondent. Il n'y a que ceux qui n'y répondent point qui demeurent dans l'obstination, et qui, pour l'ordinaire, meurent comme ils ont vécu. Tirez de là vos conséquences.

Le Sauveur voulait encore, par la conversion de saint Paul, instruire son Eglise, et dans cette instruction donner un parfait modèle de la vie chrétienne. Il l'a donné, en effet; et l'Eglise nous met aujourd'hui devant les yeux ce persécuteur converti, comme un sujet de gloire pour elle et de consolation pour nous, mais de honte et de confusion si sa conversion ne nous touche, et si les persécutions infinies qu'il a souffertes ne nous convainquent de la nécessité de souffrir, du moins les peines de notre état.

Qu'on ne dise donc plus que la religion est ignorée : si elle l'est, ce ne peut être que des esprits libertins, qui craignent de l'examiner, de peur qu'elle n'arrête leurs convoitises. Paul lui seul en est la preuve la plus authentique, la plus claire démonstration; et autant qu'il a instruit l'univers par ses prédications et par ses exemples, autant le condamnera-t-il *au jour de la manifestation du jugement de Dieu* (*Rom.*, II, 5).

Grand apôtre, soyez alors notre protecteur, et non pas notre accusateur. Quoique vous soyez maintenant uni par la charité consommée à celui-là même qu'une fureur aveugle vous faisait autrefois persécuter, vous conservez dans le sein même de sa gloire le désir de le glorifier; et la sollicitude que vous donnaient sur la terre toutes les églises du monde (II *Cor.*, XI, 28), vous pressera toujours dans le ciel, jusqu'à ce qu'elles soient réunies à leur chef pour ne faire avec lui qu'un corps glorieux et triomphant.

Jetez donc un regard de prédilection sur celle-ci, puisqu'elle vous est particulièrement dévouée. Obtenez de Jésus-Christ qu'il la sanctifie par la même grâce qui vous a sanctifié; qu'il lui fasse aimer votre doctrine, qui est la sienne; qu'il l'encourage par votre exemple formé sur le sien, afin que, toujours protégée par vous dans le cours du temps, elle mérite de régner avec vous dans l'éternité bienheureuse. C'est, mes frères, la prière que je ferai toujours pour vous et pour moi, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

PANEGYRIQUE DE SAINT PAUL,

Prononcé dans l'église de Saint-Paul le 30 *juin* 1713.

Ascendens in altum.... dedit dona hominibus.
Jésus-Christ monté au ciel a répandu ses dons sur les hommes (*Ephes.*, IV, 8).

Le Fils de Dieu vainqueur de la mort et assis à la droite de son Père, a fait deux grands dons à l'Eglise, différents à la vérité, mais qui ont quelque rapport ensemble : je veux dire le Saint-Esprit, et saint Paul (*Act.*, II, 4). Il lui a fait le premier le jour de la Pentecôte, comme il l'avait promis à ses disciples : *Je vous enverrai de la part de mon Père l'Esprit de vérité* (*Joan.*, XV, 26). Il lui a fait le second un an après son ascension, selon ce qu'il dit à Ananie : *Cet homme* furieux qui ravage mon troupeau naissant, *m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les gentils, devant les rois et les enfants d'Israël* (*Act.*, IX, 15).

La mission du Saint-Esprit est précédée *d'un grand bruit, comme d'un vent violent et impétueux* (*Act.*, II, 2). La mission de saint Paul commence par des éclairs et par une voix éclatante qui le renverse (*Act.*, IX, 3).

Le Saint-Esprit nous est donné pour consommer l'ouvrage de notre rédemption : *Ut quod Salvator inchoavit, iste consummet* (*Aug.*); et saint Paul, pour nous apprendre à accomplir dans notre chair ce qui manque à la passion du Sauveur (*Col.*, I, 24).

Il faut que Jésus-Christ remonte dans le ciel pour en faire descendre le Saint-Esprit. Il faut qu'il y remonte aussi pour donner saint Paul à l'Eglise. La vocation des autres apôtres n'est que l'ouvrage de Jésus-Christ passible et mortel. Celle de saint Paul est l'ouvrage de Jésus-Christ immortel, et devenu par son triomphe sur la mort et sur l'enfer totalement Dieu, comme parle saint Augustin, *per omnia Deus*. Et quand saint Paul lui-même nous déclare qu'il est établi apôtre, *non par des hommes, mais par Jésus-Christ* (*Gal.* I, 1), il ne veut pas dire par Jésus-Christ cachant la gloire de sa divinité sous les humiliations de son humanité sainte. Il veut que nous entendions, par Jésus-Christ absorbant les humiliations de son humanité dans la gloire de sa divinité (II *Cor.*, XII, 2). Aussi est-il enlevé de la terre par un ravissement miraculeux, parce que son apostolat ayant pris naissance dans le ciel, devait être consacré dans le ciel même.

Ce rapport si admirable et si singulier entre les deux dons que Jésus-Christ triomphant a faits à l'Eglise, porta autrefois des zélés indiscrets jusqu'à la témérité de les confondre; et au rapport d'Origène, leur amour aveugle et audacieux voulait entendre dans la promesse du Sauveur, non pas la troisième personne de la sainte Trinité, mais l'apôtre saint Paul (*Orig., in Luc., hom.* 25).

Cette erreur était d'autant plus à craindre, que le zèle et l'admiration l'avaient fait naître; et saint Paul semblait l'avoir prévue, quand il reprenait avec tant de force ceux qui prenaient parti en sa faveur, en disant, *je suis à Paul* (I *Cor.*, I, 12). Lorsque en considérant les grâces privilégiées dont Dieu l'avait honoré, il pouvait, disait-il, s'en glorifier sans imprudence, mais qu'il se retenait par sagesse, de peur qu'on ne le crut plus qu'il n'était (II *Cor.*, XII. 6). Sa crainte était bien fondée. On l'a pris pour ce qu'il n'était pas; et comme il avait été nécessaire d'avertir les Juifs que Jean-Baptiste n'était pas Jésus-Christ, de peur qu'on ne prît le précurseur pour le Messie; il a fallu avertir les gentils que saint Paul n'était pas le Saint-

Esprit, pour les empêcher de confondre le premier don avec le second, un Dieu avec un homme si divin.

Déplorons leur impiété, et rectifions leur pensée. A Dieu ne plaise, que nous confondions, comme eux, le Saint-Esprit avec saint Paul dans leur nature, mais il nous sera permis d'admirer le rapport que Jésus-Christ a fait paraître dans leur mission.

Tout le monde sait que le privilége général des chrétiens est d'avoir la noble ambition de prendre le Père éternel pour leur modèle, depuis qu'il leur est ordonné *d'être parfaits comme le Père céleste est parfait* (*Matth.*, V, 48) ; qu'ils sont même obligés de prendre Jésus-Christ pour leur modèle, puisque Dieu les a *prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils* (*Rom.*, VIII, 29). Mais peut-être que tout le monde n'a pas remarqué, que le privilége particulier de saint Paul est d'avoir le Saint-Esprit pour modèle, et d'être le don visible de l'Eglise, comme cet Esprit saint en est le don invisible.

Pourquoi le Sauveur a-t-il envoyé le Saint-Esprit? Pour consoler l'Eglise dans les persécutions que ses ennemis lui suscitent ; pour l'éclairer parmi les erreurs qui l'environnent (*Joan.*, XIV, 16; XVI, 13); pour y répandre la diversité de ses dons et opérer tous les biens en elle (I *Cor.*, XII, 11).

Saint Paul, rempli des effusions divines de cet Esprit, a la confiance de dire à tous les fidèles, qu'ils peuvent se soutenir mutuellement dans leurs devoirs, *et se consoler les uns les autres par ses paroles* (I *Thess.*, IV, 17). Il est établi *prédicateur et apôtre*. Et par excellence, le *docteur des nations pour les instruire dans la foi et dans la vérité* (I *Tim.*, II, 7). Et il a un zèle si universel pour le salut des hommes, que l'abondance des différentes grâces que Dieu a réunies en lui, le rend capable de *se faire tout à tous pour les sauver tous* (I *Cor.* IX, 22).

Je dirai donc de cet homme incomparable ce que l'on peut dire de plus grand, et je le dirai sans tomber dans l'erreur de ceux qui ont eu pour lui une admiration déréglée. Voici donc mon dessein :

Jésus-Christ glorifié et élevé dans le sein de son Père a envoyé saint Paul, pour être, après le Saint-Esprit, le consolateur de l'Eglise. Pour être, après le Saint-Esprit, le docteur de toute vérité dans l'Eglise. Pour faire, après le Saint-Esprit, toute sorte de bien dans l'Eglise.

Vous voyez, messieurs, que ce n'est point ici une comparaison sacrilége. C'est un rapport glorieux de deux missions, dont l'une est l'effet de l'autre. Toute ma peine est de trouver des expressions qui répondent à la sublimité de cette idée. Mais que ne peut-on pas se promettre du Saint-Esprit, quand il s'agit d'honorer saint Paul! Comme il est le modèle de celui qui est loué, il ne refusera pas d'être le guide de celui qui le loue, si vous unissez vos prières aux miennes, pour obtenir ce secours par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

On ne peut assez admirer l'amour de Jésus-Christ pour l'Eglise. Comme, après son ascension, elle devait vivre de la vie de la foi, qui est le *fondement de ce que l'on espère, et la preuve certaine de ce que l'on ne voit pas* (*Hebr.*, XI, 1), il voulut lui donner un consolateur divin et invisible, qui par de continuelles inspirations la confirmât dans l'ardeur de ses désirs et dans la solidité de ses espérances.

Mais parce que l'Eglise, toute spirituelle qu'elle est par la foi, ne laisse pas d'être corporelle et terrestre par la nature, le Sauveur a bien voulu y avoir égard, en lui donnant encore un consolateur humain et visible, qui gémissant lui-même sous les liens de ce corps de mort, et triomphant toujours par la grâce, tombât sous les yeux, frappât les sens, et pût ainsi la rassurer par ses paroles et par son exemple : et c'est en cette qualité, dit saint Maxime, qu'il lui a donné saint Paul : *Christus vocavit Paulum e cœlo ad Ecclesiæ solatium* (*Max., in fest. SS. ap. Petr. et Paul.*).

L'Eglise est en effet composée de pécheurs et de justes. Le malheur des pécheurs est d'être plongés dans l'abîme de l'iniquité : et pour en sortir, ils ont besoin d'être animés par la confiance. Le partage des justes est d'être tentés et persécutés, et pour ne pas succomber, leur vertu a besoin d'être fortifiée contre les plus rudes épreuves. Or je dis que le Sauveur, non content de leur donner un secours divin et invisible par le Saint-Esprit, leur donne encore par un surcroît de bonté qui le fait s'accommoder à leur faiblesse, un secours humain et visible en la personne de saint Paul, qui devient ainsi le consolateur de l'Eglise. Ce pécheur converti anime les pécheurs par sa conversion. Ce juste tenté et persécuté fortifie les justes par sa patience.

Et ne dites pas, messieurs, que Jésus-Christ semble avoir confondu par là les deux dons qu'il a faits à son Eglise. Dites plutôt qu'il les a si bien distingués, qu'il s'est servi du premier pour former le second; et qu'il n'a fait que communiquer le Saint-Esprit à saint Paul, pour nous communiquer par lui une partie de ses grâces. Rien sans doute de plus glorieux pour ce grand apôtre, et en même temps rien de plus consolant pour nous.

1. Quelle consolation et quelle confiance pour les pécheurs, en voyant saint Paul converti, lui qui était si criminel et si obstiné avant sa conversion! Quel plus grand crime, ou plutôt quel amas de crimes dans un seul homme (*Act.*, VIII)! Il persécute les chrétiens de tout âge, de toute condition et de tout sexe. Il n'attend pas qu'on lui donne une commission si odieuse, il la demande, et commet autant de sacriléges qu'il croit faire de sacrifices.

Obstinément attaché à la doctrine de ses pères, et infidèle par ignorance, il est lui-même plus prisonnier que les saints qu'il met en prison, puisqu'il est esclave d'un

zèle indiscret qui le transporte, d'une fureur aveugle qui l'anime; ses chaînes sont d'autant plus fortes, qu'il n'en ressent point la pesanteur. Tout ce qu'il a lu dans les prophètes; tout ce qu'il a vu de la passion et de la résurrection de Jésus-Christ, des miracles de la Pentecôte, du martyre de saint Etienne, n'est pas capable de les rompre. Il faut que le Fils de Dieu, après être venu une fois pour sauver tous les hommes, vienne une seconde fois pour en sauver un seul; qu'il ouvre les cieux pour se montrer à cet infidèle, qu'il le pénètre d'une lumière divine, afin qu'il emploie toute la force de sa grâce pour le convertir.

Il le convertit en effet. *Le premier des pécheurs* devient par la pénitence *le premier des saints* (I *Tim.*, I, 15); et c'est le beau nom que lui donne saint Chrysostome. La grâce abat en lui cette obstination superbe de la sagesse de la chair, qui le rend insensible à la parole de vérité, et tout à coup cet esclave est changé en souverain. Il devient chrétien, et dès là il reçoit, le jour de son baptême, un caractère royal. Il devient apôtre, dignité que saint Chrysostome préfère à celle des rois. Il devient un des princes des apôtres, et par conséquent un des principaux fondateurs d'un empire, qui seul doit subsister au milieu de la ruine de tous les autres, et auquel seul l'éternité est promise. De loup qu'il était, il devient agneau; et de persécuteur outré, défenseur invincible de la véritable religion. Il triomphe de ses passions. Il commande en maître à son cœur et à son esprit. Il abandonne les intérêts de la synagogue, dès qu'il en reconnaît l'injustice. Il ne rougit point de changer de sentiment devant ceux mêmes qui louaient son zèle pour le Judaïsme, et se soumet avec une résignation entière à la volonté de Dieu. *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*

Non, le Dieu puissant et miséricordieux n'a pas tant opéré ce prodige pour sa propre gloire, que pour la consolation des pécheurs; et il n'y en a point qui doive désespérer de son salut, lorsqu'il entend dire à saint Paul: *Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, entre lesquels je suis le premier. Mais j'ai reçu miséricorde, non-seulement afin que je sois le premier en qui il a fait éclater sa patience, mais encore afin que je sois l'exemple et le modèle de ceux qui croiront en lui* (I *Tim.*, I, 15). De qui peut-on désespérer, et à qui peut-on se préférer, quand on voit ce persécuteur de l'Eglise s'en déclarer le défenseur; cet homicide de saint Etienne, devenir plus grand que saint Etienne même par la grâce de l'apostolat?

Mais la consolation solide ne peut venir que d'une conversion véritable; et l'état glorieux où la pénitence a mis cet apôtre, ne peut jamais consoler les pécheurs impénitents. Cet homme fier et inflexible, entêté de ses opinions, trompé par une fausse justice, combattant la religion sous l'étendard de la religion même, réprime dans l'instant son naturel ardent et farouche, renonce à la témérité de ses préventions, et se soumet humblement non-seulement à Dieu, mais à un homme et par cette soumission il reçoit les lumières qui sont refusées à l'orgueil. Aussi est-il de l'ordre naturel que l'on se soumette à celui qu'on veut apaiser, et que l'on répare les rébellions passées par une obéissance sans bornes.

Vous donc que les passions agitent dans le siècle tumultueux, ou qui vivez dans la tranquillité d'une conscience trompée: si vous voulez que ce pécheur converti vous console, prenez sur lui le modèle de votre propre conversion; et persuadés que Dieu vous attend avec une patience miséricordieuse, excitez d'autant plus votre confiance, qu'il confirme la fidélité de ses promesses par un exemple si éclatant.

2. Vous aussi, qui en marchant dans la voie de la justice sentez la rébellion infatigable des deux hommes qui sont en vous, voyez ici un juste tenté qui vous fortifie par les tentations qu'il a lui-même éprouvées (II *Cor.*, XII, 7). Son humilité a voulu nous en découvrir qui ont donné à une vertu aussi sublime que la sienne le contrepoids le plus humiliant; et l'on avait besoin d'un tel exemple dans l'Eglise, car on n'en avait point eu avant saint Paul, et l'on n'en aura jamais de si illustre (*Hier., de cust. Virg.; Aug., in Psal.* LVIII).

Le Fils de Dieu voulut bien être tenté, pour nous faire connaître l'utilité de la tentation et nous donner la force de la surmonter; mais ce ne fut que d'avarice, d'intempérance et d'ambition. David, Salomon, Samson, furent tentés d'une manière plus humiliante; mais ils furent vaincus, et leur exemple désespère plus qu'il ne console. La tentation de Joseph et de Susanne fut violente, mais elle ne fut qu'extérieure. Il fallait qu'un saint de l'éclat et du mérite de saint Paul soutînt longtemps ces combats secrets et ces tempêtes intérieures, et en triomphât glorieusement, afin qu'il pût servir d'exemple aux Grégoire de Nazianze, aux Jérôme, aux Synclétique, qui, ayant combattu après lui, ont vaincu avec la même gloire que lui (*Greg. Naz., Ep.* 96).

Et remarquez, messieurs, les circonstances qui font de Paul tenté le plus solide consolateur des âmes pieuses: la première est le mérite de cet apôtre; la seconde est l'assurance d'être invincible avec la grâce; et la troisième est l'avantage qu'il retire de la tentation.

Si le docteur des nations, si l'apôtre par excellence, si le vase d'élection; si un homme ravi jusqu'au troisième ciel est soumis aux fragilités de la nature corrompue, justes, ne prétendez pas à un plus grand privilége que lui. Mais puisque Dieu lui a répondu que sa grâce lui suffisait, croyez que cette réponse vous regarde autant que lui; et comme la puissance de Dieu a plus paru dans la faiblesse de saint Paul, la connaissance et l'humble aveu de votre infirmité vous soutiendra dans votre infirmité même, parce, dit saint Bernard, que Dieu fortifie ceux qui espèrent en lui, et les rend en quelque sorte

tout-puissants comme lui : *Et quasi omnipotentes facit* (*Bern., serm.* 85, *in Cant.*)

En cet état saint Paul s'afflige, et fait passer l'affliction de son esprit jusqu'à la mortification de son corps. Il prie plusieurs fois avec ferveur, encore n'est-il pas d'abord exaucé ; et ce n'est ni le défaut de la prière, puisqu'elle est juste, ni le défaut de celui qui prie, puisqu'il est saint. Mais pour cela même qu'il est saint, il faut que la tentation éprouve sa sainteté ; et parce que sa prière est juste, il faut qu'il s'accoutume à demander sans recevoir. Mais quand il sera assez éprouvé par la tentation et assez humilié par le refus, il connaîtra que ne pouvant rien par lui-même, *il est par la grâce tout ce qu'il est* (I *Cor.*, XV, 10), et alors Dieu rendra le calme à son cœur.

Mais toutes les tentations ne sont pas intérieures ; les persécutions qui viennent du dehors sont le partage infaillible de *ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ* (II *Tim.*, III, 12).

L'amour que Dieu a pour nous produit en cette vie et en l'autre deux effets bien différents : dans l'autre vie il produit une joie ineffable, et dans celle-ci des souffrances proportionnées à cet amour.

Et voulez-vous savoir, mes frères, la raison de cette conduite de Dieu? C'est que le bonheur de cette vie consiste dans l'augmentation des vertus ; et les vertus ne s'augmentent que par les souffrances. Une vertu qui n'est pas éprouvée n'est que comme une teinture légère et superficielle ; au lieu que l'épreuve la rend forte, et l'enracine jusque dans la substance de l'âme. Or, comme Dieu voulait donner à saint Paul toutes les vertus dans le degré le plus éminent, il l'a conduit par une voie pleine de tribulations. *Ostendam illi quanta oporteat pro nomine meo pati ;* les grandes vues de sa miséricorde et de sa puissance sur un homme qu'il choisit par prédilection pour porter la gloire de son nom parmi les nations infidèles, se réduisent à lui promettre qu'il souffrira ; et comme dès l'instant de sa conversion la grâce a renouvelé son cœur tout entier, il entre dans cette longue carrière de souffrances, non-seulement avec résignation, mais avec joie : et les justes affligés doivent se soutenir dans leurs peines par un exemple si distingué.

Il est en effet persécuté par les gentils, dont il est spécialement le docteur ; par les Juifs, qui sont ses frères selon la nature, et pour le salut desquels il désire d'être anathème ; par les faux apôtres, qui se vantent à tort de prêcher le même Jésus-Christ que lui. De vous dire tout ce qu'ils lui font souffrir, le temps n'y suffirait pas, et le détail en ferait horreur. Le livre des Actes n'a point de page qui ne soit consacrée par quelque souffrance de cet apôtre, et l'on n'a qu'à lire un seul chapitre d'une de ses Epîtres aux Corinthiens (II *Cor.*, XI), pour être épouvanté des travaux qu'il a soutenus, des coups qu'il a reçus, des prisons qu'il a endurées, des voyages qu'il a entrepris, des naufrages qu'il a faits, des dangers qu'il a courus dans les villes et dans les déserts, tant de la part des étrangers que de ceux de sa nation.

Mais quelque violentes qu'aient été les persécutions qu'on lui a suscitées, elles n'ont pas eu la force de l'ébranler, et rien n'est si étonnant que l'immobilité d'âme qu'il conserve parmi cette variété infinie d'accidents et de dangers. Attaqué de toutes parts et incapable de céder à tous les efforts du monde et de l'enfer, il triomphe à force de souffrir ; et avant que de donner sa vie pour la religion, il est couronné mille fois de la gloire du martyre. Il se console dans ses peines, parce que l'Esprit consolateur, qui le conduit, lui fait connaître que l'événement en doit être salutaire, en ce qu'elles serviront *à l'avancement de l'Evangile* (*Phil.*, I, 19).

Et en effet, messieurs, sa prison devient célèbre à la cour de l'empereur et parmi tous les Romains ; et plusieurs se rassurant par les liens vénérables dont ils le voient chargé, reçoivent une hardiesse nouvelle pour annoncer la parole de Dieu sans aucune crainte (*Phil.*, I, 12).

Paul est captif, dit saint Chrysostome, mais voyez ce que produit sa captivité : la prison tremble, les portes s'ouvrent, ses gardes se convertissent, ses juges se rendent ses disciples, ses accusateurs deviennent ses auditeurs. Ses ennemis font à son égard ce qu'auraient pu faire ses amis les plus fidèles ; ils le maltraitent, ils le décrient, ils le chassent, et jusque là c'est une persécution. Mais quant à l'événement c'est une mission, puisque sa langue ne peut non plus être liée que les rayons du soleil, et qu'en le traduisant de ville en ville, ils lui donnent lieu d'annoncer Jésus-Christ à des peuples qui ne l'auraient jamais connu. Les Juifs l'obligent d'aller à Rome pour y être jugé, et c'est une occasion à ce grand apôtre de travailler de concert avec saint Pierre à convertir cette grande maîtresse de l'erreur, pour en faire l'asile de la vérité et le centre de la religion.

Malheur à nous, mes frères, si nous ne souffrons rien pour Dieu, dont la sagesse adorable est de *frapper tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants* (*Hebr.*, XII, 6). Quand des doutes affligeants s'élèvent dans notre cœur sur la validité de notre vocation, et sur les devoirs qui en sont inséparables, considérons pour nous rassurer, si l'injustice du monde nous donne occasion de souffrir avec une patiente humilité. Les signes, les miracles, les effets extraordinaires de la puissance divine ne sont pas des marques si assurées, du moins si nobles et si glorieuses de l'état où Dieu nous veut, puisque l'Apôtre leur préfère la patience : *Signa Apostolatus mei facta sunt super vos in omni patientia* (II *Cor.*, XII, 12).

Et vous dont l'abondance supplée à la disette de tous les temps et qui ne connaissez jamais de diminution dans votre pompe ni dans vos plaisirs, de quelle consolation vous peut être l'exemple d'un saint qui a tant souffert étant juste, lorsqu'étant pécheurs vous vivez dans la joie et dans les délices ?

Heureux ceux qui par les traverses et les contre-temps de la vie humaine sont humiliés comme lui jusqu'à devenir le rebut et les ordures du monde : *Omnium peripsema* (I *Cor.*, IV, 13). Un temps viendra, où tout changera de face pour eux, puisque saint Paul les assure, que *le moment si court et si léger de ce qu'ils souffrent ici produira dans eux le poids d'une souveraine et incomparable gloire* (II *Cor.*, IV, 17); et c'est à cet égard qu'il aura rempli la première fonction dont Jésus-Christ l'a chargé en le donnant à l'Eglise, qui est de la consoler. Vous allez voir, qu'il ne remplit pas moins glorieusement la seconde, qui est de l'instruire.

SECONDE PARTIE.

Quand le Fils de Dieu promit le Saint-Esprit aux apôtres, et en leur personne à l'Eglise, il leur tint ce langage remarquable : Cet Esprit-Saint, leur dit-il, que mon Père doit vous envoyer en mon nom, vous enseignera toute vérité : *Docebit vos omnem veritatem* (*Joan.*, XVII). Il ne vous l'enseignera pas de lui-même, mais telle qu'il l'aura entendue : *Non enim loquetur a semetipso, sed quæcumque audiet loquetur.* Il ne se contentera pas même de vous l'enseigner, il vous portera encore à l'apprendre : *Inducet in omnem veritatem.* Et c'est le sens du texte grec.

Saint Paul, messieurs, est d'un caractère si éminent et si rare, qu'il faut prendre des précautions continuelles, pour ne pas tomber dans l'erreur de ceux qui bornaient à sa mission seule la magnifique promesse du Fils de Dieu. Sans doute, dit saint Augustin, il n'était pas la vérité; mais comme Dieu l'en avait fait participant par l'effusion la plus abondante, les admirateurs outrés, dont parle Origène, en avaient été malheureusement éblouis : *Non veritas, sed particeps veritatis* (*Tract.* 58 *in Joan.*, III).

Je ne dirai donc rien que d'exact et d'orthodoxe en vous le proposant après les Pères comme un homme rempli de vérité, qui l'a enseignée comme il l'avait apprise de Jésus-Christ, et qui n'a fait rien moins que porter le monde entier à la suivre. Ministère que lui seul pouvait remplir d'une manière si haute et si marquée, parce qu'il est le seul dont la mission pût être une image de celle du Saint-Esprit.

1. Un discours est renfermé dans des bornes trop étroites, pour contenir ce qu'a dit la sainte antiquité de l'élévation du génie et de la profondeur de la science de saint Paul. Elle nous le représente dans l'Eglise comme le soleil dans le monde; comme un abîme de lumière et de sagesse, comme un homme d'une intelligence supérieure pour qui la nature n'a rien de caché et à qui les divins mystères sont spécialement révélés (*Dion., de div. nom., l.* VII; *Chrys., Hom. 4, de S. B. P.*).

Mais pour nous serrer davantage dans notre proposition, disons que les vérités qui nous intéressent, se réduisent à deux genres, aux vérités de la voie et aux vérités de la patrie; et saint Paul nous les a toutes enseignées, en nous montrant ce que nous devons faire en cette vie, et ce que nous devons espérer dans l'autre.

Mais saint Bernard les rapporte toutes à une seule, qui est l'art excellent de bien vivre (*Bern., de Petr. et Paul., serm.* 1). Que nous a appris saint Paul? demande ce Père. Non pas à méditer les imaginations des philosophes, puisqu'il nous dit qu'*ils se sont égarés dans leurs pensées* (*Rom.*, I, 21), et que n'ayant qu'entrevu les vertus et parlé impudemment des vices, la justice divine les a livrés *au sens réprouvé.* Non pas à nous consumer dans ces études stériles qui ne conduisent point à la connaissance de la vérité, puisqu'il nous dit, que *la science* par elle-même ne fait *qu'enfler et qu'il n'y a que la charité qui édifie* (I *Cor.*, VIII, 1). Mais il nous a appris à vivre : *Docuit nos vivere.*

Science importante et difficile, inconnue avant le temps de saint Paul; car ce n'était pas vivre que d'être comme les païens ou enflé d'orgueil, ou agité de trouble, ou brûlé d'envie, ou enflammé par la colère, ou asservi par l'avarice, ou abruti par l'impureté, et de rendre aux créatures la gloire qui n'est due qu'au Créateur. C'était plutôt faire un usage criminel de la vie et courir à la mort de l'âme en abusant de celle du corps, puisqu'une telle condition exclut du royaume de Dieu (I *Cor.*, VII, 1). Mais c'est savoir vivre, que de ne se laisser pas vaincre par le mal, et de travailler au contraire à vaincre le mal par le bien (*Rom.*, XII, 21); que de souffrir l'un avec patience, que de faire l'autre avec ferveur, et de dépendre en tout de cette sagesse adorable qui veut que par le temps nous méritions l'éternité. Voilà, mes frères, dit saint Bernard, ce que saint Paul nous a appris : *Docuit nos vivere.*

Et ne croyez pas, qu'avant que de nous donner ces excellentes instructions il ait besoin d'aller à Jérusalem se faire instruire par les apôtres. La science et la vertu de ceux-ci ne s'est accrue que par degrés, la sienne arrive d'abord à la plus haute perfection. Quoique pour le tenir dans l'humilité Dieu ait voulu le recevoir dans l'Eglise par le ministère des hommes, il l'a pourtant instruit lui-même, afin que, comme la conversion du monde était renfermée dans la sienne, l'Evangile qu'il prêcherait n'eût rien de l'homme et fût tout de Dieu (*Gal.*, I, 11).

Pour le rendre capable d'un si sublime ministère, il ne l'instruit pas comme il avait instruit ses collègues, par des discours et par des exemples. Il le tire de l'ordre commun; et au lieu que pour les autres il était descendu sur la terre des morts, il élève celui-ci dans *la terre des vivants* (II *Cor.*, XII). Il le ravit dans le ciel, où il lui montre la vérité par une lumière toute spirituelle, indépendamment de la parole, des sens et de l'imagination. Il lui découvre les secrets de l'éternité avec la splendeur de la céleste patrie. Il lui fait entendre des merveilles ineffables, qu'il n'est pas permis à l'homme de rapporter, tant elles sont au-dessus de l'homme.

C'est, messieurs, dans cette source divine

que saint Paul a puisé la sublime théologie qu'il nous a débitée ; car il était de l'ordre de la souveraine raison, que celui qui était destiné à devenir le docteur de toutes les Eglises, eût appris parmi les anges les vérités qu'il devait prêcher aux hommes. Qui mérite mieux d'être cru, que celui qui a appris dans le ciel ce qu'il devait annoncer à la terre ? Quel témoin plus irréprochable, que celui qui a vu de ses propres yeux ce qu'il devait témoigner aux autres ?

2. Aussi ne fut-il jamais de docteur si suivi ni si généralement écouté. Il a tous les gentils pour auditeurs, et presque pour auditeurs dociles ; tant la vérité a été éclatante et persuasive dans sa bouche ; et il aura les hommes de tous les siècles pour disciples, tant elle est solide et convaincante dans ses écrits. Et il ne faut pas s'en étonner. Le Saint-Esprit est descendu du ciel comme un vent impétueux, pour renverser ceux qui résisteraient à la vérité ; et comme un feu, pour enflammer d'une sainte ardeur ceux qu'il y devait conduire. Et Jésus-Christ glorifié a formé son apôtre sur ce modèle.

Ce n'est pas tant un prédicateur qui parle, qu'un athlète qui combat pour la vérité : *Ses armes ne sont point charnelles, mais puissantes en Dieu, pour renverser les remparts* que l'obstination *leur oppose* (II *Cor.*, X, 4). C'est avec des armes si redoutables qu'il détruit les raisonnements humains, qu'il réprime l'orgueil de *ceux qui s'élèvent contre la science de Dieu*, qu'*il captive* les esprits incertains sous *l'obéissance de la foi*. Pour une si haute entreprise il n'emploie pas *les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu ;* et la vérité qu'il établit par ses discours, il la confirme par ses miracles.

A la force succède la douceur d'un zèle prudent et charitable. Dans l'aréopage, sans attaquer de front l'idolâtrie, il en découvre le faible et le honteux ; et par l'autel dressé au Dieu inconnu il fait connaître adroitement le Dieu véritable. La vérité ne sort pas toujours de sa bouche comme un torrent, qui entraîne tout ce qu'il rencontre sur son passage. Elle en sort quelquefois aussi comme une douce rosée, qui se répand peu à peu dans les cœurs ; et la proportionnant aux temps, aux lieux, aux personnes, tantôt il l'enseigne *à des hommes spirituels* (I *Cor.*, III, 1), tantôt à *des enfants en Jésus-Christ* (I *Tim.*, IV, 2). On remarque par les divers événements de sa mission, qu'il ménage ses auditeurs et qu'il les presse, qu'il les reprend et qu'il les prie, qu'il les tolère et qu'il les instruit, et qu'un nombre infini deviennent *sa joie et sa couronne* (*Phil.*, IV, 1) par la promptitude et la sincérité de leur conversion.

On est saisi d'étonnement quand on considère le cours prodigieux de ses travaux apostoliques. Dans l'espace de trente années, un seul homme, sans autre secours que celui de son zèle et de sa vertu, parcourt toutes les nations soumises à l'empire romain au plus haut point de sa puissance ; et saint Chrysostome, qui déploie, pour le louer, toutes les richesses de son éloquence, prétend qu'il a pénétré jusque dans les régions les plus barbares et les plus éloignées pour les amener à la connaissance de la vérité. *Il a enseigné*, dit saint Clément, *la justice à toute la terre* (I *Cor.*, XIV, 10) ; et lui-même est obligé d'avouer, quand la nécessité l'y contraint, qu'*il a plus travaillé qu'aucun des apôtres*.

Un projet si grand et si vaste ne s'est pas exécuté sans contradiction ; car, dans tous les temps, le cœur humain a montré la corruption de son origine, et, bien loin qu'elle diminue, nous n'avons que trop de preuves qu'elle va toujours en croissant. Oui, messieurs, l'apôtre le plus éminent en grâce et en sagesse a eu des envieux, des ennemis, des calomniateurs : sa vertu était trop sublime pour que cette épreuve lui manquât. La parole de vérité, reçue avec tant d'admiration et de respect par les esprits dociles, n'a fait que révolter comme elle révolte encore les esprits superbes et indépendants. Partout les fouets, les prisons, les ignominies sont inséparables de sa mission.

Mais toujours *ministre de Dieu et dispensateur fidèle*, il se rendait encore plus recommandable par une douceur persévérante, par une charité sincère, par les fruits abondants du Saint-Esprit (II *Cor.*, VI), parmi l'honneur et l'ignominie, parmi la bonne et la mauvaise réputation ; et rien n'a la force de ralentir son zèle pour procurer au monde coupable la connaissance et l'amour de Jésus-Christ.

Il ne fallait pas moins attendre de celui qui établissait la foi chrétienne avec autant et plus d'ardeur qu'il n'en avait eu pour la combattre. Instruit comme il l'était de la religion des Juifs, les gens sensés voyaient bien qu'il ne pouvait pas pécher par ignorance, et que son changement était le fruit d'un choix judicieux et solide entre l'erreur et la vérité. Ainsi, de toutes les preuves qu'il donnait de la religion, lui-même était la plus sensible ; et parmi tant de miracles que Dieu opérait par son ministère, il était lui-même le plus grand.

Nous n'avons pas eu le bonheur d'entendre les oracles divins qui sortaient d'une bouche si éloquente ; mais la Providence nous en a conservé une partie dans ses écrits, qui sont le trésor de l'Eglise et la plus délicieuse nourriture des âmes saintes. Si tout le monde les lisait avec une humble application, pourquoi notre siècle ne pourrait-il pas espérer de voir encore des Augustins et des Chrysostomes, puisque la lecture des épîtres de saint Paul a converti l'un et instruit l'autre ? Ou l'on néglige cette divine lecture, ou l'on y apporte une raison téméraire qui veut sonder les profondeurs de la sagesse et de la science de Dieu.

J'avoue qu'elles sont d'une grande élévation, et que la parole de Dieu paraît plus simple dans l'Evangile ; mais c'est, disent les Pères, que dans l'Evangile Jésus-Christ a parlé d'une manière proportionnée à l'état du Verbe humilié jusqu'à la bassesse de notre nature, au lieu que, dans les épîtres de saint Paul, sa parole s'est revêtue de lumière et de

force, parce qu'elle y tient de l'état triomphant de l'Homme-Dieu, qui a formé et inspiré son apôtre. Mais les saints docteurs n'en exhortent pas moins les chrétiens à lire ces épîtres, parce que, disent-ils, si saint Paul y est sublime dans la doctrine des mystères, il y est simple dans les instructions de piété : les enfants y trouvent *du lait*, les hommes *des viandes solides* (I *Cor.*, III, 2), et tous y voient la plaie du péché avec la nécessité du Réparateur. Vérité capitale dont tous les hommes devraient être pleinement convaincus; et combien y en a-t-il qui l'ignorent ou qui la blasphèment !

Nous vivons, messieurs, dans un siècle des plus éclairés, où les arts fleurissent, où les sciences sont en honneur, où le goût du vrai s'établit, où l'esprit brillant et pointilleux est à peine approuvé du vulgaire : en cela notre siècle possède une gloire que d'autres siècles n'avaient pas.

Mais aussi, dans le progrès des sciences humaines, ne voit-on pas quelque décadence dans la science du salut; et parmi tant de recherches que l'on fait pour connaître toutes choses, compte-t-on pour la principale celle de connaître Jésus-Christ? Quand les sciences, qui sont bonnes en elles-mêmes, façonnent trop l'esprit à leur mode, n'y font-elles naître aucune idée funeste à la religion? le cœur forme d'ailleurs une infinité d'obstacles à l'établissement de la piété. Vaincre ses propres passions, résister aux mouvements de la nature, ajouter foi à ce qui paraît le plus incroyable, renoncer à soi-même jusqu'à changer le plan de ses desseins et de sa conduite, c'est ce que les sciences n'apprennent point; mais on les rectifie, on les tempère par la religion, et alors on en fait un usage utile : et la grande maxime est de connaître Jésus-Christ pour connaître la vérité. Or, c'est dans l'Evangile, et dans saint Paul, qui en est l'interprète, que l'on s'instruit pleinement des mystères de l'Homme-Dieu, des trésors de sa science et de sa sagesse, de la vertu de sa croix, des richesses de sa grâce; c'est ce qui donne aux savants humbles la plus sublime de toutes les sciences, et ce qui rend les chrétiens simples et dociles plus éclairés que les savants superbes et présomptueux.

Il est donc prouvé, messieurs, que Jésus-Christ a donné cet apôtre à l'Eglise pour la consoler et pour l'instruire; ajoutons, pour y exercer tous les dons du ciel dont il a été rempli et pour y opérer toute sorte de bien, troisième circonstance de sa mission qui finira son éloge.

TROISIÈME PARTIE.

C'est une vérité connue dans la religion, que l'Eglise est un corps composé de plusieurs membres (I *Cor.*, XII, 27), et qu'il y a diversité de dons avec un seul esprit qui, en les distribuant à chacun comme il lui plaît, y ajoute une charité proportionnée afin qu'ils soient en état de les exercer soit pour leur propre sanctification, soit pour celle de leurs frères (I *Cor.*, VII, 7); mais, comme chaque chrétien a son don particulier selon qu'il le reçoit de Dieu, il s'ensuit que chacun n'a qu'un caractère et qu'un emploi, et c'est dans ce sens que l'Eglise dit de chaque saint : *Qu'il n'a point eu son semblable* (*Eccli.*, XLIV, 20).

Mais comme Jésus-Christ voulait faire de saint Paul un vase précieux pour y enfermer son nom et de là en faire répandre le parfum jusqu'aux extrémités de la terre, il a rassemblé en lui seul ce qu'il n'a que partagé aux autres fidèles : *Largissime in eum Spiritus Sancti munus effusum est.* En telle sorte qu'un homme seul fait toute espèce de bien dans l'Eglise, et par la diversité de ses dons, et par l'étendue de sa charité.

1. Oui, mes frères, tous les dons du Saint-Esprit ont été répandus sur saint Paul : il a été apôtre, prophète, docteur, pasteur, et a travaillé en toute manière *à la consommation des saints et à l'édification du corps de Jésus-Christ* (I *Cor.*, XII, 28). Il a eu le don de faire des miracles, de commander aux démons, aux maladies et à la mort, d'assister ses frères, de fonder et de gouverner les églises : aussi était-il toujours, dit saint Chrysostome, dans de différentes situations : *Erat varius semper ac multiplex* (*Chrys.*, *Hom.* 5, *del. B. P.*). Changement qui ne venait ni de dissimulation, ni de légèreté, ni d'aucun de ces caractères bizarres que nous déplorons dans l'esprit humain, mais d'une prudence éclairée qui l'obligeait de s'accommoder à l'esprit et au besoin des fidèles.

Il n'appartient qu'aux grandes âmes, rayons de la Divinité, de se régler sur la Divinité même. Dieu, qui, de sa nature, est immuable, a paru changer suivant les occasions que sa miséricorde lui en a données : il s'est fait voir à Moïse comme un feu (*Exod.*, III, 2), à David comme un homme armé (III *Reg.*, XIX, 12), à Elie comme un vent doux et insensible, à Jérémie comme un voyageur (*Jer.*, XIV, 8); et toutes ces différentes manières dont il s'est servi pour se faire connaître n'ont pas empêché qu'il n'ait toujours été le même, comme il nous le déclare par ces paroles : *Ego visiones multiplicavi, et in manibus prophetarum assimilatus sum* (*Ose.*, XII, 10). C'est moi, dit Dieu, qui ai parlé par mes prophètes; je les ai instruits par un grand nombre de visions; et quoique je fusse toujours le même, je leur ai permis de me représenter aux hommes sous des images différentes.

Jésus-Christ, Dieu immuable comme son Père, s'est fait homme sans cesser d'être Dieu, et s'est fait tout à tous pour nous proportionner ses grâces : égarés dans nos passions et dans nos désirs nous avions besoin de marcher vers la vie éternelle, il s'est fait notre voie (*Joan.*, XIV, 6); tout notre bonheur consistait à entrer dans le paradis, il s'est fait notre porte (*Joan.*, X, 9); nous étions comme des brebis errantes, il s'est fait notre pasteur (I *Petr.*, II, 25); nous étions pécheurs, il est devenu l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde (*Joan.*, I, 29); nous avions faim et soif de la justice, il a bien voulu être dans l'eucharistie la nourriture de nos âmes (*Matth.*, V, 6; *Joan.*, VI, 41); nous

souffrions pour ainsi dire la honte de la nudité en nous trouvant destitués de toute vertu, en nous faisant baptiser il nous a revêtus de lui-même (*Gal.*, III, 27).

Le Saint-Esprit, Dieu immuable comme le Père et le Fils, s'est fait connaître aux hommes tantôt sous la figure d'une colombe (*Math.*, III, 16), tantôt comme un feu (*Act.*, II, 2), tantôt comme un vent impétueux (*Act.*, II, 3). Tant il est vrai, dit saint Chrysostome, que la divinité, qui ne peut changer de nature, change de manière à notre égard, et se fait toute à tous pour notre salut : *Cum sit divinitas immutabilis, pro nostra salute omnibus omnia fit.*

Voilà, messieurs, sur quels modèles le docteur des nations règle sa conduite. Appelé par le privilége le plus distingué qui fut jamais à exercer tous les dons du ciel dans l'Eglise, il sait prendre des manières différentes suivant les obligations de son ministère. Tantôt il met sa vie à couvert de la rage de ses ennemis par prudence (*Act.*, XXI) ; tantôt il l'expose par grandeur d'âme (*Act.*, XVI, 3). Une fois il demande les offrandes des fidèles par justice, une autre fois il les refuse par désintéressement. Dans une occasion il fait circoncire son disciple Timothée à cause des Juifs ; et ailleurs il déclare que la véritable circoncision n'est pas l'extérieure, mais celle qui se fait par l'esprit (*Rom.*, II, 28). Etant libre à l'égard de tous, il se soumet à tous pour les gagner tous à Dieu (I. *Cor.*, IX). Il vit comme juif avec les juifs ; avec ceux qui sont sous la loi, comme s'il y était encore ; avec ceux qui n'ont point de loi, comme s'il n'en avait pas lui-même. Il se rend faible avec les faibles, fort avec les forts, en un mot il se fait tout à tous pour les sauver tous, parce que les saints savent faire par une sage condescendance ce que les pécheurs ne font que par une passion artificieuse..

Mais en changeant de conduite, il ne change pas d'esprit. Cette diversité même marque l'uniformité de ses sentiments, qui ne tendent qu'à la gloire de Dieu et à l'avantage de l'Eglise. Quoique ses actions soient différentes, sa volonté ne l'est pas ; et n'étant qu'un en lui-même, il devient, à l'imitation de son divin maître, toutes choses à l'égard du prochain : *Cum esset unus, omnia fiebat, Dominum suum imitans.* Don admirable, qui renferme tous les dons. Caractère singulier, qui vaut tous les caractères ensemble, et qui rend un seul homme capable de faire toute sorte de bien dans l'Eglise.

Il n'y a que saint Paul, messieurs, dont on puisse dire, qu'il a fait lui seul tout ce que les autres saints ont fait de grand et d'illustre, et le dire sans tomber dans le défaut de ces orateurs exagératifs, qui, négligeant d'examiner les différentes formes de la grâce, bâtissent l'éloge de leur saint sur le débris de tous les autres.

Abel est fameux, dit saint Chrysostome, par le sacrifice qu'il offrait à Dieu de ses troupeaux (*Gen.*, IV, 2). Paul s'offre lui-même en mourant tous les jours pour la gloire de ses frères, et à la fin de sa vie il se regarde comme une victime qui a reçu l'aspersion pour être sacrifiée (I *Cor.*, XV, 31 ; II *Tim.*, IV, 6). Mais non content de s'offrir lui-même à Dieu, il lui offre encore tout l'univers après en avoir parcouru les régions les plus éloignées, où il a dissipé l'erreur et fait connaître la vérité ; changeant, pour le dire ainsi, les démons en hommes, et les hommes en anges. Et si Abel est mort de la main d'un frère envieux, Paul a perdu la vie par les mains cruelles de plusieurs enfants ingrats.

Noe a sauvé quelques justes du déluge par une arche qu'il a bâtie. Paul a sauvé de l'enfer une multitude infinie de pécheurs par ses prédications et par ses Epîtres. Encore y a-t-il cette différence entre eux, que Noé ayant reçu un corbeau l'a rendu de même, et que Paul ayant reçu des loups et des vautours, les a rendus des brebis et des colombes. L'arche de Noé a été détruite, celle de Paul subsiste toujours ; et tous les efforts de l'hérésie et du libertinage sont si peu capables de l'ébranler, que la vérité même nous répond, que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle* (*Matth.*, XVI, 18).

Abraham est béni, parce qu'il a eu assez de foi pour quitter la terre et la maison de ses pères (*Heb.*, XI, 8). Paul a quitté le monde entier pour Jésus-Christ, car il défie tout ce qui est au plus haut des cieux et au plus profond des enfers de pouvoir jamais le séparer de l'amour de son Sauveur (*Rom.*, VIII, 39).

Si le temps me permettait de pousser mon zèle aussi loin que la vérité, je vous ferais voir, qu'ayant possédé tous les dons du ciel, qui ont sanctifié la multitude des fidèles, il tient lieu à l'Eglise de chaque saint en particulier, de chaque confesseur, de chaque martyr, de chaque apôtre, de Pierre même ; car ces deux illustres saints ont reçu une grâce si égale, que l'on confond aisément dans la différence de leurs noms l'idée de leur mérite (*Bern.*, *S.* 1, *de Petr. et Paul.* ; *Leo*, *serm.* 1, *in nat. Ap.*), et que lorsqu'on en nomme un seul, c'est autant, dit saint Fulgence, que si l'on nommait tous les deux : *Si Paulum dicis, Petrum non taces ; et si Petrum dixeris, Paulum non siles* (*Fulg.*, *serm.* 58).

Cependant, messieurs, je n'ai garde de les mettre dans la même situation. Je sais que Pierre est le pasteur universel, que le Fils de Dieu en le chargeant de paître ses brebis n'en a excepté aucune ; et que les autres apôtres ayant des Eglises particulières à gouverner, sont demeurés dans l'unité de l'Eglise universelle ; entrant ainsi, comme parle saint Bernard, dans le partage de sa solitude, et lui laissant la plénitude de la puissance (*Bern.*, *de Cons.*, *l.* II, *c.* 8).

Mais je ne combats point ce principe de notre foi, quand je dis après les Pères, que Pierre et Paul se ressemblent, en ce qu'ils sont tous deux les colonnes, les princes, les docteurs et les maîtres de l'Eglise. Les fidèles ont aussi pour eux une vénération pareille,

puisqu'ils ne les séparent point, et qu'ils n'invoquent jamais l'un sans l'autre.

Mais je ne suis pas surpris que saint Paul soit tout à l'Eglise. Ce qui me surprend et qui m'afflige, c'est, mes frères, que nous ne lui soyons rien. Je ne veux pas dire comme Calvin, que pour être pécheurs nous ne soyons pas de l'Eglise. Mais à quoi nous sert d'être de son corps, quand nous n'y agissons point, et de nous trouver dans l'arche si nous y périssons? Paul y est un tout de bien et d'innocence; craignons d'y être, un tout de corruption et d'iniquité, et que comme il lui tient lieu de tous les saints, nous ne lui tenions lieu de tous les pécheurs.

2. Me demandez-vous, comment un homme seul a pu exercer tant de dons ensemble? Il l'a pu par l'étendue *de la charité répandue dans son cœur par le Saint-Esprit* (*Rom.*, V, 5).

Elle est si ardente et si vive, que rien ne peut ralentir son amour pour Dieu, pour Jésus-Christ et pour l'Eglise. Vous dirai-je, qu'il a aimé ses frères? Jamais homme n'a tant aimé ses ennemis. Jamais homme n'a été si bienfaisant envers ceux qui le maudissaient. Jamais homme n'a tant souffert pour ceux qui le faisaient souffrir; et plus il voyait croître leur fureur, plus il enflammait sa charité. Comme le fer, dit saint Chrysostome, à force d'être dans le feu, prend la nature du feu même; Paul, à force de brûler du feu divin de la charité, devient lui-même toute charité: *Paulus charitate succensus, totus factus est charitas* (*Chrys. Hom.* 3, *del. Petr. et Paul.*). Il a *la sollicitude de toutes les églises* (II *Cor.*, XI, 28); et il sent pour tous les hommes les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ se forme en eux (*Gal.*, IV, 19). Il les porte tous dans son cœur; et ce cœur est si grand et si vaste, qu'encore qu'il les contienne tous, ils n'y sont point resserrés: *Non angustiamini in nobis* (II *Cor.*, VI, 11). Saint Chrysostome ne craint pas de dire, que le cœur de Paul est plus haut que les cieux, plus grand que le monde, plus ardent que le feu, plus ferme que le diamant. Ce n'est pas assez: *Cor Pauli cor erat Christi* (*Chrys.*, *Hom.* XXXII, *in Ep. ad Rom.*), le cœur de Paul, dit ce Père, est le cœur même de Jésus-Christ, tant il est uni à ce divin Sauveur et à l'Eglise.

Néron se promet de la renverser, en ôtant la vie à celui qui en est le plus intrépide défenseur. Mais ce monstre, odieux aux païens même, ne mérite pas de savoir que l'Eglise a des fondements éternels; que le sang de ceux qui meurent pour elle en est comme le ciment et l'appui, et que le martyre et la mort, si contraires à la multiplication, devaient multiplier les chrétiens. Et d'ailleurs l'Apôtre n'aurait pas rempli la grande capacité de son cœur si, après avoir éclairé les nations par les travaux immenses de sa vie, il n'eût encore confirmé sa doctrine par sa mort.

Rien ne doit surprendre de saint Paul; et vous le connaîtriez mal, messieurs, si vous trouviez que j'eusse excédé dans le tribut d'honneur et de louange que lui doit l'Eglise en ce saint jour. Je vous le montre bien grand; mais il s'en faut bien que je vous le montre tel qu'il est, tel même que je le conçois, si mes expressions pouvaient atteindre à mes idées. Quelque prodigieuse qu'ait été sa vie, j'avoue qu'on est tombé dans l'erreur la plus insensée, quand on l'a pris pour un Dieu (*Act.* XIV); mais avouez aussi que Dieu l'avait mis au-dessus de l'homme.

La grâce, qui en a fait son chef-d'œuvre, a employé pour le former tout ce que la pénitence a de plus mortifié, tout ce que la douleur a de plus sensible, tout ce que l'amour a de plus fort, tout ce que le zèle a de plus ardent, tout ce que l'humilité a de plus profond, tout ce que la sagesse a de plus éclairé, tout ce que la charité a de plus tendre, tout ce que la patience a de plus héroïque, tout ce que la puissance a de plus prodigieux. C'est beaucoup, mais ce n'est pas trop pour l'Apôtre de Jésus-Christ glorifié. Ce n'est pas trop pour l'homme du troisième ciel, dont la mission devait être une image de celle du Saint-Esprit. Ce n'est pas trop pour un saint privilégié, qui devait être le consolateur de l'Eglise, qui devait être le docteur de toute vérité dans l'Eglise, et qui devait faire toute sorte de bien dans l'Eglise.

Nous n'avons plus qu'à rendre des grâces immortelles à Jésus-Christ, monté au ciel, des deux dons qu'il a bien voulu répandre sur l'Eglise: *Ascendens in altum dedit dona hominibus.* Nous pouvons en retirer des avantages signalés pour la foi et pour les mœurs; mais si nous en abusons, craignons le sort du serviteur paresseux et inutile, qui fut puni par le père de famille pour avoir enfoui le talent qui lui avait été confié (*Matth.*, XXV, 28).

Nous avons reçu les prémices du Saint-Esprit dans le baptême, la force dans la confirmation, et il ne tient qu'à nous d'en recevoir la plénitude dans les autres sacrements. Et pourquoi voyons-nous tant de chrétiens privés de ce don précieux, que parce qu'ils sont amateurs du monde qui, selon l'Evangile, *ne peut pas le recevoir* (*Joan.*, XIV, 17)? L'esprit du monde et l'esprit de vérité sont incompatibles, et la plupart des hommes préfèrent l'esprit qui les anime à celui qui devrait les animer.

Mais puisque nous sommes assez endurcis pour résister à la grâce intérieure du Saint-Esprit, commençons du moins par nous rendre aux exhortations et aux exemples de saint Paul, qui n'est rien moins qu'une grâce extérieure que Jésus-Christ nous a faite en le donnant à l'Eglise.

Puisse ce grand Apôtre nous en obtenir les dispositions! Puisse-t-il ne jamais détourner ses regards d'une paroisse qui m'a porté longtemps dans son sein, et que je porterai toujours dans mon cœur! Puisse-t-il du séjour de l'éternelle félicité y attirer des grâces qui consolent les uns, qui instruisent les autres, et qui les appliquent tous aux devoirs de leur état, afin que, par son inter-

cession, cette église particulière, heureuse portion de l'Eglise universelle, moissonne dans le temps les fruits inestimables de l'éternité!

PANEGYRIQUE

DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Sic eum volo manere.
Je veux qu'il demeure ainsi (*S. Jean*, XXI, 22).

Dieu, demeurant immobile en lui-même, imprime un mouvement continuel à toutes les choses créées. Dans l'Eglise du ciel, il n'épargne pas les anges bienheureux : il les envoie et les rappelle ; il les fait descendre et remonter, pour l'exécution de ses ordres ; et, suivant l'expression du prophète, le feu n'est pas plus prompt ni plus actif que le sont ces esprits célestes, dont il fait ses ambassadeurs : *Qui facis angelos tuos spiritus, et ministros tuos ignem urentem* (*Psal.* CIII, 5). Dans l'Eglise de la terre, il n'épargne pas non plus ceux qui, en étant les fondements, devraient être aussi les plus immobiles, puisqu'il déclare à ses apôtres qu'il ne les a choisis que pour les faire aller : *Posui vos, ut eatis* (*Joan.*, XV, 16), et que comme ils sont destinés par leur état à parcourir tout le monde, ils doivent se résoudre à être toujours dans le mouvement.

Il n'y a que son disciple bien-aimé qu'il distingue des anges et des hommes, par cet heureux repos, par cette immobilité divine qui le distingue lui-même de tout ce que sa puissance a tiré du néant. Anges, ne lui enviez pas cette gloire : Dieu veut qu'il la possède : *Sic eum volo manere.* Apôtres, ne soyez pas jaloux de ce privilège : Dieu veut qu'il en jouisse : *Sic eum volo manere.* Comme il est permis au roi du ciel et de la terre de faire tout ce qu'il veut dans la terre et dans le ciel, ceux qui en sont les habitants doivent se soumettre à ce qu'il ordonne, et il faut qu'ils obéissent sans résistance toutes les fois qu'il dit : *Je le veux : Sic eum volo manere.*

Il ne nous reste qu'à rechercher quel est cet état de consistance dans lequel Jésus-Christ veut si absolument que son favori demeure toujours.

Serait-ce de vivre jusqu'à la fin du monde? Les paroles de mon texte semblent favoriser cette opinion ; mais, outre que l'original y est contraire, les Pères les plus anciens et du plus grand nom nous ont parlé de la mort et du tombeau de saint Jean ; et un concile œcuménique, assemblé à Ephèse, a reconnu que cette église possédait alors les reliques de cet Apôtre (*Euseb.*, *Hist.*, *lib.* III, *c.* 31 ; *Tert.*, *de ann.*, *c.* 50 ; *Epiph.*, 79, *c.* 3; *Conc. Ephes.*, *hab. an.* 431, *p.* 573).

Cet état de consistance, serait-ce de reposer dans son tombeau jusqu'au jour du jugement? Saint Augustin rapporte que quelques-uns l'ont imaginé (*Aug. in Joan.*, *p.* 233, 1 *B*). Mais quelle faveur Jésus-Christ aurait-il faite à un disciple pour lequel il avait tant de prédilection, en le laissant dormir jusqu'à la consommation des siècles? Ne méritait-il pas comme les autres d'être délivré des liens du corps, pour se réunir à son divin Maître, après l'avoir si fidèlement servi?

Cette expression marquerait-elle que saint Jean demeurerait dans le repos pendant que ses collègues iraient prêcher la vérité jusqu'aux extrémités de la terre? Mais nous trouvons qu'il l'a prêchée aux Parthes et aux Indiens, et qu'il a même fondé toutes les églises d'Asie (*Aug.*, *Qu. Ev.*, *lib.* II, *c.* 33 ; *Bar.*, 44, § 30).

C'est donc ici, mes frères, une autre espèce de repos ; et laissant aux savants critiques à disputer sur l'obscurité de ce passage, servons-nous-en, sinon dans un sens littéral, au moins dans un sens d'application qui nous ouvre une belle route pour faire le panégyrique du disciple bien-aimé.

Je le considère dans trois places remarquables, et d'abord je m'écrie, par un transport de zèle pour sa gloire : Je souhaite qu'il demeure ainsi : *Sic eum volo manere.* La première est le cénacle, où il repose sur le sein de Jésus-Christ. La seconde est le calvaire, où il se tient debout auprès de la croix et de Marie. La troisième est l'église d'Ephèse, où il meurt entre les bras de ses disciples. Un favori peut-il être plus honoré qu'en recevant les plus grandes marques de la tendresse de son souverain? Un disciple peut-il avoir de consolation plus solide que de recueillir les dernières paroles de son Maître mourant, et d'hériter de ce qu'il a de plus cher? Un père peut-il être mieux, quand ses forces sont épuisées, qu'entre les bras de ses enfants? Que saint Jean demeure donc dans un repos si glorieux : oh! que j'aime à l'y considérer! *Sic eum volo manere.*

Mais qu'est-ce qui l'y retient? Le lien le plus fort, et en même temps le plus doux qui fut jamais : c'est l'amour de préférence que Jésus-Christ a pour lui. Qui est celui qui repose sur le sein de son divin Maître? C'est celui que Jésus-Christ aimait : *Erat recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesus* (*Joan.*, XIII, 23). Qui est celui qui se tient debout auprès de la croix et de Marie? C'est celui-là même que Jésus aimait : *Cum vidisset Jesus matrem, et discipulum stantem, quem diligebat* (*Joan.*, XIX, 26). Qui est celui qui meurt entre les bras de ses disciples? C'est celui qui les exhorte toujours à s'aimer les uns les autres : *Filioli, dilegite alterutrum* (*Hier.*, *in Ep. ad Gal.*, *lib.* III, *c.* 6). Il n'est bien partout que parce que l'amour l'y retient. On peut dire que le sein de Jésus-Christ en est la source, que le calvaire en est le théâtre, et que les bras de ses disciples en sont les chaînes.

Admirons donc, messieurs, ce disciple bien-aimé dans ces trois stations privilégiées ; et apprenons de lui les secrets, les priviléges, les excellences de l'amour de Dieu envers nous. Dans le cénacle, il en pénètre les secrets ; sur le calvaire, il en reçoit les priviléges ; dans l'Eglise d'Ephèse, il en prêche les excellences.

Ce sera le fond de son éloge et celui de notre instruction, si mes forces ne se trouvent pas au-dessous d'une si haute entreprise. Mais que ne peut-on pas espérer de Marie,

quand il y va de la gloire de saint Jean? Comme elle est la mère de celui qui est loué, elle sera l'avocate de celui qui le loue, si vous vous unissez à moi pour lui dire avec une humble confiance : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Heureux, dit le prophète, l'homme que le Seigneur a instruit lui-même, et auquel il a bien voulu se donner le soin d'enseigner sa loi (*Psal.* XCIII, 12). Par conséquent, heureux l'apôtre qui n'a eu d'autre Maître que le cœur de Jésus-Christ, d'autre école que son sein, ni d'autre étude que ce sommeil extatique qu'il a goûté entre les bras de son Dieu. Les Pères ont fait une grande attention sur cette conduite du Sauveur à l'égard de saint Jean; et ils y ont trouvé une preuve de la communication ineffable que le Verbe lui a faite de ses lumières, afin que s'étant rempli le premier des mystères cachés dans la sagesse de Dieu, il pût les répandre avec plus d'abondance sur les hommes. Heureux encore une fois d'avoir puisé dans cette source tous ces grands secrets de l'amour divin qu'il nous a si excellemment expliqués dans ses ouvrages : *Beatus apostolus, cui revelata sunt secreta cœlestia.*

Je remarque que tous se réduisent à deux principaux : le premier, que le Fils de Dieu s'est fait le Fils de l'homme : *Verbum caro factum est* (*Joan.*, I); le second, que par lui les hommes sont devenus les enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.* Secrets que les écrivains canoniques ne nous avaient fait qu'entrevoir; mais saint Jean les a pénétrés, et, après nous les avoir révélés dans le premier chapitre de son Evangile, il n'a fait que les éclaircir dans le reste de ses écrits.

Il ne se contente pas de nous dire que ce sont les deux grands secrets de l'amour, il nous apprend que c'en sont aussi les chefs-d'œuvre. Si le Fils de Dieu s'est fait le Fils de l'homme, c'est l'amour qui a opéré cette merveille. *Dieu,* dit saint Jean, *a fait paraître son amour envers nous, en ce qu'il nous a envoyé son Fils unique, afin que nous vivions par lui* (I *Joan.*, IV, 9). Si les hommes sont devenus enfants de Dieu, c'est l'amour qui en est la cause. *Considérez*, ajoute-t-il, *combien grand est celui que le Père nous a témoigné, de vouloir que nous soyons appelés, et que nous soyons en effet enfants de Dieu* (I *Joan.*, III, 1).

Voilà, mes frères, le plan de tous les écrits de saint Jean : ils ne tendent qu'à nous inculquer la filiation humaine de celui qui était et qui demeure toujours Fils de Dieu, et la filiation divine des enfants des hommes; les deux plus grands secrets de son amour, auxquels tous les autres aboutissent, et en même temps les deux fondements de notre salut, qui méritent toutes nos réflexions.

1. Pour nous faire comprendre le premier, tantôt saint Jean s'élève au-dessus de tout ce qu'il y a de créé, comme un aigle qui va envisager le soleil; et tantôt il s'abaisse jusqu'à la terre, comme un aigle qui va fondre sur sa proie; tantôt il affecte une sainte élévation convenable à la divinité dont il parle; tantôt il affecte une sainte simplicité, proportionnée à l'humanité qu'il explique; tantôt il parle de Jésus-Christ Dieu, tantôt de Jésus-Christ homme. Il ne s'arrête pas tant à raconter ses actions qu'à rapporter ses discours, par lesquels il prouvait lui-même sa divinité aux pharisiens; ministère sublime, que le Saint-Esprit lui avait réservé, dit Eusèbe, comme au plus excellent des évangélistes (*Eus.*, *lib.* III, *c.* 24); et, au lieu que les autres représentent celles des actions du Sauveur, où il nous a donné des modèles pour le règlement de nos mœurs, celui-ci s'attache à rapporter les vérités les plus spirituelles, qui établissent le mystère de la Trinité, l'égalité des personnes divines et la gloire de la vie future (*Aug.*, *lib. de Conc. evang.*).

C'est pourquoi saint Clément d'Alexandrie donne à l'Evangile de saint Jean le nom de spirituel, *Evangelium spiritale* (*Trent.*, *lib.* III, *c.* 1), comme étant écrit par un mouvement particulier du Saint-Esprit, et au sortir d'une profonde révélation (*Orig. Gr. in Joan.*). Tous les Pères l'ont aussi regardé comme la principale partie de l'Ecriture, comme le sceau qui confirme la vérité des évangiles précédents, et comme la colonne qui a achevé d'affermir l'Eglise (*Aug. in Joan.*, etc.). Les païens même les plus estimés par leur science ont admiré ce qui y est dit de la grandeur du Verbe, jusqu'à l'insérer dans leurs ouvrages; et un d'entre eux disait que ces paroles de tonnerre devaient être écrites en lettres d'or sur les lieux les plus éminents des églises (*Aug.*, *de Civit.*, *l.* X, *c.* 29).

Les autres écrivains canoniques se sont contentés d'aller prendre le Verbe à Nazareth ou à Bethléem, et l'ont laissé sur le Calvaire. Mais saint Jean pénètre d'abord dans son Evangile toute l'éternité qui l'a devancé, et va découvrir jusque dans le sein du Père le Verbe Dieu, égal à Dieu, sans que ses yeux soient éblouis par l'éclat de cette gloire. Dans son Apocalypse, il pénètre toute l'éternité qui le suit, et le va chercher jusque sur le trône de l'Agneau. Dans son Evangile, il le considère comme le principe de toutes choses; dans son Apocalypse, comme la fin de toutes choses; et partout, comme lumière et comme vie. *La vie était en lui*, (*Joan.*, I, 4), nous dit-il dans son Evangile, *et cette vie était la lumière des hommes.* Et, après nous avoir fait paraître ce même Dieu dans son Apocalypse, *avec des yeux de flamme, avec un visage aussi brillant que le soleil, et portant les étoiles dans ses mains*, il ajoute *qu'il a été mort, mais qu'il est vivant, qu'il vivra dans tous les siècles, et qu'il tient les clefs de la mort et de l'enfer* (*Apoc.*, I); pour nous faire entendre que Jésus-Christ est par sa naissance éternelle le principe de toute vie créée, la source de toute connaissance, et que hors de lui nous ne trouvons que mort et que misère, que ténèbres et que péché.

Il prouve toujours la divinité de Jésus-Christ, unie à son humanité sainte; car, après avoir dit que *le Verbe était Dieu*, il ajoute *que le Verbe s'est fait chair.* Il joint

ses abaissements à ses grandeurs; et jamais il ne parle de ses infirmités, qu'aussitôt il ne fasse mention de sa force. Il ne se contente pas de rapporter les paroles du Fils de Dieu, il les explique, et il entre toujours dans les mystères de sa grâce et de sa vérité. Jésus-Christ parle-t-il aux Juifs de renverser le temple et de le rebâtir dans trois jours? Saint Jean ajoute qu'*il entendait celui de son corps* (*Joan.*, II, 21), et par là il établit la vérité de sa résurrection. Si Jésus-Christ demande à Philippe d'où l'on pourrait avoir du pain pour nourrir la multitude qui le suit, saint Jean ajoute qu'*il ne parlait ainsi que pour la forme, et qu'il savait bien ce qu'il devait faire* (*Joan.*, VI); et par là il établit la foi de sa providence. Si Jésus-Christ dit à ses disciples que *Lazare dort et qu'il va l'éveiller*, saint Jean, qui ne veut nous laisser aucun sujet de douter, ajoute qu'*il parle de sa mort, et non pas d'un sommeil ordinaire* (*Joan.*, XI). Par là il établit la vérité de ce miracle et la divinité de celui qui le fait; et il devient ainsi, selon le langage des Pères, le Verbe du Verbe même, *Verbum Verbi*.

Ecoutez ces oracles, hérétiques de tous les siècles, s'écrie saint Chrysostome (*Serm. de S. Joan. Theol.*), et soyez contraints de désavouer tous les blasphèmes que vous avez prononcés contre Jésus-Christ. L'Eternel ne saurait avoir commencé avec le temps, et celui qui a fait toutes choses ne peut pas avoir été fait lui-même. Il était Dieu avant que d'être homme, et il sera toujours Homme-Dieu. Depuis que saint Jean a fermé la bouche à l'erreur et à l'impiété, en disant que *le Verbe était au commencement*, toutes les Eglises le croient et le soutiennent. Les hérétiques et les impies sont confondus, les forts sont devenus faibles, et les faibles ont reçu des forces qu'ils n'avaient pas : *Arcus potentium infirmatus est, et infirmi accincti sunt robore* (1 *Reg.*, II, 4).

En effet, messieurs, saint Jean nous déclare qu'il ne nous découvre ce grand secret, qu'*afin que nous croyions que Jésus-Christ est Fils de Dieu, et qu'en le croyant nous ayons la vie en son nom.* En vain nous rapporterait-il les miracles que Jésus-Christ a faits et la doctrine qu'il a prêchée, si nous ne croyions ni à sa doctrine ni à ses miracles, et si, au lieu de recevoir la vie en son nom, nous mourions dans une fatale incrédulité. Cependant, dit cet apôtre, *la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise* (*Joan.*, I, 5 *et seq.*). Ce qui reste de connaissance du bien dans les pécheurs les plus aveugles, je veux dire la simple raison, est une participation de la lumière éternelle du Verbe; et la plupart l'ignorent, ou ceux qui le savent ne pensent point à lui en rapporter la gloire. Il a créé le monde pour se faire connaître, mais *le monde ne l'a point connu*; et il ne le connaît pas encore, parce que la sagesse humaine a des principes contraires à ceux de la sagesse divine. *Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu.* Les Juifs l'ont rejeté sans le connaître; les chrétiens, encore plus coupables, le rejettent après l'avoir connu; et rejeter Jésus-Christ, c'est le comble du malheur, parce que c'est lui préférer le monde, son plus mortel ennemi; et jamais, dit saint Jean, nous ne serons victorieux de ce que ce monde corrompu a de charmant ou de terrible, si nous ne croyons que Jésus-Christ est Fils de Dieu, si la foi ne nous fait mettre en lui notre confiance, obéir à sa parole, recourir à sa grâce : *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit, quoniam Jesus est Filius Dei* (1 *Joan.*, V, 5)?

2. Mais saint Jean n'aurait pas pénétré tous les secrets de l'amour, si, après avoir établi la filiation divine et humaine de Jésus-Christ, il ne nous eût encore expliqué la filiation divine des hommes. Il nous en découvre en effet toutes les circonstances dans ses écrits. Dans son Evangile, il nous fait voir la dignité des hommes devenus enfants de Dieu; dans ses Epîtres, il nous prescrit les devoirs que cette dignité nous impose. Dans son Apocalypse, il nous prédit les épreuves par lesquelles elle nous oblige de passer, et les récompenses qui nous attendent; vérités importantes qu'il n'est pas permis aux chrétiens d'ignorer, et qui, en même temps, établissent le mérite sublime du grand saint que nous louons.

Dieu fait homme, dit-il, *a donné aux hommes le pouvoir d'être ses enfants : Dedit eis potestatem Filios Dei fieri* (*Joan.*, I). Une autre version porte *dignitatem*. Mais *ce pouvoir*, ajoute-t-il, *n'a pas été donné à ceux qui sont nés du sang, de la volonté de la chair et de la volonté de l'homme, mais seulement à ceux qui sont nés de Dieu.* Une telle naissance ne peut être que spirituelle, parce que *personne ne peut avoir part au royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau, et qu'on ne peut renaître que de l'eau et de l'esprit* (*Joan.*, III). Remarquez, mes frères, les expressions du saint évangéliste. C'est par le choix de la volonté de Dieu et par le mouvement de son amour que nous sommes faits participants de sa nature divine, et destinés à la possession de son héritage céleste, à condition que nous prendrons sa volonté et son amour pour notre règle, et non pas la volonté humaine, ou l'amour profane et charnel. Tous les hommes se glorifient avec quelque raison de la noblesse qu'ils reçoivent de la nature. Celle des chrétiens est d'un ordre bien plus sublime, puisqu'elle les rend enfants de Dieu. Ne dégénérons donc pas d'une naissance divine, par une vie de chair et de sang; et écoutons saint Jean, qui, après nous avoir marqué l'excellence de cette dignité, nous en représente les devoirs.

Le plus important est de ne point pécher; *car*, dit-il, *celui qui commet le péché est enfant du démon, parce que le démon, chef et modèle des pécheurs, pèche dès le commencement, et que le Fils de Dieu est venu pour détruire les ouvrages du démon. Mais celui qui est né de Dieu ne commet point de péché, parce que la grâce de Dieu demeure en lui. C'est aussi à cette marque qu'on reconnaît les enfants de Dieu, et qu'on les distingue des*

enfants du démon. Ceux-là sont enfants de Dieu, qui vivent selon la justice, parce que Dieu est souverainement juste; qui ne connaissent pas le monde, parce que le monde ne connaît point Dieu; qui aiment leurs frères, parce que ceux qui ne les aiment point, demeurent dans la mort; et qui, ayant une ferme espérance en Jésus-Christ, se conservent purs et se sanctifient comme lui (I *Joan.*, III).

Vous reconnaissez-vous à ces marques, mes chers auditeurs? Oseriez-vous prendre la qualité d'enfants de Dieu, vous qui avez vieilli dans le crime, et que tant d'exhortations, de promesses et de menaces n'ont pu retirer de vos funestes habitudes? Vous qui vous faites une loi spéciale de connaître et de savoir le monde? Encore si de sa connaissance, qui est permise et utile, vous ne passiez point à l'amour de ses vanités! Oseriez-vous prendre cette qualité glorieuse, vous que l'envie sépare de vos frères, et qui n'avez pour eux ni charité ni condescendance? Vous enfin qui, remplis d'orgueil et d'ambition, mettez votre confiance en vous-mêmes, et qui n'espérez qu'au secours des créatures? Plus les moyens que saint Jean vous donne pour devenir enfants de Dieu, sont sûrs et infaillibles, plus vous êtes coupables de ne vous en pas servir. Mais si vous vous en servez, souvenez-vous que cette filiation ne peut être sans épreuve, et les Pères ont dit que l'Apocalypse est remplie des manières étonnantes, dont Dieu éprouve ses enfants adoptifs; car encore que ce livre ne soit composé que de figures, et que saint Augustin reconnaisse qu'elles sont très-difficiles à entendre (*de Civ. Dei, lib.* XX, *c.* 8), il soutient néanmoins que ces figures nous marquent tout ce qui se passe depuis le premier avénement de Jésus-Christ jusqu'au second, et les combats de l'Eglise, qui est la cité de Dieu, avec Babylone, qui est la cité du démon, jusqu'à ce que ces deux cités, mêlées en ce monde, soient séparées dans l'autre. Saint Jean nous y représente tout avec des idées si vives et si touchantes, qu'encore que l'esprit n'y voie les choses que confusément, le cœur ne laisse pas d'en être frappé de crainte, en s'instruisant du peu de lumière qu'on y découvre, et en adorant tout ce qu'il ignore. Car, comme l'a dit saint Denis d'Alexandrie, chaque parole de ce livre renferme de grands sens; et bien loin qu'on les estime moins parce qu'on ne les peut comprendre, on les révère d'autant plus qu'on ne les comprend pas (*Dion. Alex., apud Eus. Hist. eccl. l.* VII, *c.* 25; *Hier., Epist.* 103).

Mais si l'on ne comprend pas les épreuves, du moins admire-t-on les récompenses que saint Jean nous promet dans ce livre mystérieux. Il nous y représente la Jérusalem céleste dans toute sa pompe. Cette ville sainte, qui n'a pour citoyens que des saints, et pour roi que la sainteté même (*Apoc.*, XXI). Ce siége de la religion éternelle, dont le sein du Père est le temple, dont le Fils est le prêtre et la victime, dont le Saint-Esprit est le feu sacré avec lequel cet holocauste est offert et consacré à la gloire de Dieu. Il nous y parle d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle, où la mort ne sera plus, où les pleurs, les cris, les travaux cesseront pour jamais; et, ajoute-t-il, celui qui sera victorieux du monde, du démon, des passions humaines, possèdera toutes ces choses et sera le Fils de Dieu : *Qui vicerit, possidebit hæc, et ero illi Deus, et ille erit mihi filius.* Hélas! mes frères, que ceux qui refusent de combattre à cette condition sont ennemis de leur bonheur!

Voilà cependant les grands secrets de l'amour, que saint Jean a découverts en se reposant sur le cœur de Jésus-Christ, et que lui seul pouvait découvrir, parce que lui seul avait le privilége d'y reposer. C'est là qu'il a puisé tous les trésors de la science et de la sagesse, pour enrichir notre pauvreté, et pour éclairer notre ignorance. C'est là qu'il s'est en quelque sorte déifié, en entrant dans le cœur de Dieu : *Deificatus intrat in Deum* (*Petr. Dam., serm.* 63). Aussi a-t-il eu plus d'intelligence que les autres apôtres. Saint Jérôme l'infère de ce que Jean est arrivé plus tôt que Pierre au sépulcre, de ce que lui seul a connu Jésus-Christ au lac de Génésareth, et de ce que lui seul a été tout ensemble apôtre, évangéliste et prophète (*Hier., contr. Jovin., l.* I). Il est encore rapporté par les anciens qu'après la résurrection Jésus-Christ lui communiqua le don de science, comme à saint Pierre et à saint Jacques le Mineur, et que les autres apôtres recevaient de leur plénitude (*Eus., lib.* II, *c.* 1 *ex Clem. Alex.*).

Par son intelligence jugez de sa charité. Comme dans la nature la lumière produit la chaleur, il en est de même dans la morale; et si la lumière de l'entendement produit un amour égal dans la volonté, la lumière de saint Jean étant infinie, il fallait que son amour fût infini; en telle sorte qu'il a pu dire comme le prophète, que son cœur s'est enflammé au dedans de lui-même, et qu'à mesure qu'il méditait les grandeurs de Dieu et qu'il comprenait ses mystères inconcevables, le feu de sa charité s'allumait de plus en plus : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione mea exardescet ignis* (*Psal.* XXXVIII).

Méditons, mes chers auditeurs, les vérités saintes que cet apôtre nous a révélées; elles nous enflammeront de l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu nous en donnera l'intelligence, car, comme dit saint Augustin, celui qui a plus de charité dans les mœurs est le plus savant dans la doctrine des Ecritures. Nous y comprendrons que Dieu nous ayant aimés par un amour prévenant, il faut que nous ayons pour lui un amour de reconnaissance. Aimons Dieu, dit saint Jean, aimons Dieu; et il est bien juste, puisque c'est Dieu qui nous a aimés le premier. : *Nos ergo diligamus Deum, quia Deus prior dilexit nos* (I *Joan.*, IV, 19). C'est le grand commandement qui comprend la loi et les prophètes, puisque toutes les Ecritures se réduisent à nous commander la charité et à nous défendre la cupidité, et que nous ne saurions ser-

vir Dieu qu'en l'aimant : *Non colitur Deus nisi amando.* C'est tout ce que Jésus-Christ a voulu nous enseigner en se faisant homme, et c'est tout ce que nous avons à faire pour devenir enfants de Dieu.

Mais après avoir profité de ces deux grands secrets de l'amour divin, que le disciple bien-aimé nous a découverts, admirons les priviléges qu'il en a reçus.

SECONDE PARTIE.

Saint Jean est privilégié partout de l'amour de Jésus-Christ. Il est choisi pour être témoin de ses grandeurs sur le Thabor, et de ses abaissements sur le Calvaire (*Joan.*, XIII, 24; XVIII, 15). Lui seul d'entre les apôtres sait qui doit trahir son maître, repose sur son sein, et reçoit le don de force pour ne le point abandonner durant sa passion, et pour assister à sa mort; et toutes ces faveurs lui sont accordées par un privilége spécial de l'amour que Jésus-Christ a pour lui : *Privilegio amoris præcipui* (*Chrys., Hom.* 85, *in Matth.*).

Mais le plus grand de tous est sans doute d'avoir succédé à Jésus-Christ dans la qualité glorieuse de Fils de Marie. Le Fils d'une Vierge, dit saint Augustin, ne peut être qu'un Dieu. Il faut donc qu'il y ait eu quelque chose de divin en saint Jean, puisqu'il est devenu le fils de la plus pure de toutes les Vierges. Je ne veux pas dire, messieurs, qu'il y ait eu des relations réelles de maternité et de filiation dans ce fils et dans cette mère, comme quelques-uns l'ont avancé; mais aussi ne puis-je me persuader que la parole de Jésus-Christ ne soit pas plus efficace que celle d'un juge, qui autorise l'adoption qu'un homme fait d'un autre. Jésus-Christ, attaché à la croix, est le Verbe uni au Père; et ses paroles, qui sont esprit et vie, ne peuvent pas être sans effet. Il donne à son disciple la qualité de fils de Marie, il acquiert donc cette qualité dans ce moment même (*Petr. Dam., de Exc. D. Joan. evang., serm.* 2).

Et ne soyons pas surpris de la difficulté d'un changement si extraordinaire. Quand Dieu appelle quelqu'un à un état, il lui donne tout ce qui est nécessaire pour le remplir. Il donne un cœur de roi à ceux qu'il élève sur le trône, et un esprit de sujétion aux peuples qu'il leur soumet; c'est ainsi qu'il traita Saül et Israël. Il donne aux conquérants le courage et la sagesse; et aux ennemis qu'il leur fait combattre, l'imprudence et la lâcheté : ainsi en usa-t-il envers Josué et les peuples idolâtres, qui habitaient les bords du Jourdain. Il donne aux ministres de sa parole la force de la persuasion, et la docilité à ceux qui les écoutent; c'est la disposition où il mit saint Pierre et ses auditeurs, quand il commença de prêcher l'Evangile avec un succès incroyable. Jésus-Christ ordonne que saint Jean soit le fils de Marie, et que Marie soit la mère de saint Jean; il donne donc à Marie un cœur de mère, et à saint Jean un cœur de fils.

Le cœur de Marie ne changea pas de nature, mais d'objet; et n'ayant été jusqu'alors sensible que pour le maître, il le fut dans la suite pour le disciple. Peut-être que Jésus-Christ le voulut ainsi pour charmer la douleur d'une mère si affligée, et que, lui ôtant dans ce moment sa tendresse maternelle, afin qu'elle n'en fût pas vaincue, il la lui donna pour saint Jean, qui n'était pas si malheureux.

Si vous me dites que le cœur de Marie est si grand, qu'il n'y a qu'un Fils de Dieu qui soit capable de le remplir, j'en conviendrai avec vous; mais en même temps je vous répondrai que Jésus-Christ transforma saint Jean en un autre lui-même, pour le rendre digne de Marie. Et cette réponse n'a rien d'excessif. La maternité de la sainte Vierge est le grand principe dont nous tirons une infinité de conséquences glorieuses pour elle. Marie, disons-nous, est Mère de Dieu; donc elle est exempte de péché, donc elle est pleine de grâce, donc elle est bénie sur toutes les femmes, donc elle est reine des hommes et des anges. Pourquoi ne ferons-nous pas aussi de la filiation de saint Jean le principe dont nous tirerons des conséquences pareilles? Jean est fils de Marie; donc il est le plus saint de tous les hommes, donc il est plus élevé que les anges, et, comme dit saint Pierre Damien, plus il a de liaisons avec la Mère du Verbe, plus il approche du Verbe même : *Quanto familiarior cum matre Verbi, tanto vicinior Verbo invenitur* (*De Exc. B. Joan. Ev., Serm.* 1).

O merveille du divin amour! Jésus-Christ dit à tous les hommes de quitter leur père et leur mère; et, par un privilége spécial, il donne une mère à saint Jean. Dès ce moment ce disciple l'amena dans le lieu où il demeurait, et la mit au nombre des choses qui lui étaient propres. Et ainsi prêchant un Dieu né d'une Vierge, il avait chez lui la preuve de ce qu'il disait : *Ex illa hora accepit eam discipulus in sua* (*Joan.*, XIX, 27).

Voilà son privilége, messieurs : Marie est tellement sa Mère, qu'elle ne l'est pas de tout autre comme de lui. L'amour de Jésus-Christ est toujours général, mais il devient particulier pour son disciple. Si en mourant il donne son esprit à son Père, il le donne aussi à toute l'Eglise, puisqu'il fait son testament sur la croix, où il déclare tous les chrétiens fidèles, héritiers des biens éternels; et c'est pour cela même que saint Cyprien les appelle les héritiers d'un Dieu crucifié : *Hæredes Dei crucifixi.* S'il donne son paradis au bon larron, il le promet aussi à ceux qui feront une pénitence aussi prompte et aussi sincère que la sienne. S'il donne à Pierre le gouvernement de son Eglise, il le donne aussi aux autres apôtres, qui doivent être ses collègues. Mais ce qu'il ne donne qu'à saint Jean seul par un privilége particulier de son amour, c'est Marie; et dès lors elle lui tient lieu de tout. Elle est non-seulement sa Mère, mais son modèle, son conseil, ses richesses, et tellement son propre bien, que j'ose dire qu'on doit l'obtenir par lui, et que comme l'on obtient tout de Jésus-Christ par Marie, l'on obtient tout de Marie par

saint Jean. C'est donc à vous, grand apôtre, que nous nous adressons, pour être les enfants de Marie. Le bien que vous possédez est assez grand pour faire votre bonheur et le nôtre; et la charité parfaite qui remplit votre cœur, n'y saurait donner la place à la jalousie.

Aussi les Pères ont-ils remarqué que, comme la première Eve a eu plusieurs enfants spirituels condamnés à la mort, et représentés par Caïn; la seconde en a plusieurs destinés à la vie, et représentés par ce disciple que Jésus-Christ mourant lui donne pour fils. C'est même une doctrine généralement établie que comme Marie est mère, l'Eglise l'est aussi. Que Marie l'est de Jésus-Christ, et l'Eglise de tous les Chrétiens. Que Jésus-Christ a pris un corps dans le sein de Marie, pour former l'Eglise du sien. Qu'il est né de la première, et qu'il est mort pour la seconde; qu'il a pris de l'une de quoi mourir pour l'autre, et de quoi sauver toutes les deux. Et les Pères ont prétendu qu'il a recommandé à Marie le soin de l'Eglise en la personne de saint Jean, comme s'il lui eût dit : Je vous donne mon disciple pour fils, mais ne vous arrêtez pas tant à lui, que vous ne le regardiez comme la figure de mon Eglise : *Typum gerit Ecclesiæ* (*Laur. Just., libr. de Tri. Chr. agone, c.* 16, *n.* 10). Aimez cette Eglise comme vous m'avez aimé. Après ma mort elle pourrait se troubler en ne me voyant plus, et être même scandalisée de l'infamie et de la cruauté des supplices que j'ai endurés. Fortifiez-la par vos exhortations, aidez-la de vos conseils, édifiez-la par vos exemples; et quand les hérétiques la combattront, faites qu'elle ne se décourage point. Il faut que vous la regardiez du même œil que vous regardiez votre fils, puisqu'elle est son corps. Il faut aussi qu'elle vous regarde comme sa mère, puisque j'ai élevé tous ceux qui la composent à l'honneur de ma fraternité; que dans ses travaux et dans ses souffrances elle ait recours à vous, et que comme je vais être le médiateur entre elle et mon Père, vous soyez la médiatrice entre elle et moi. C'est ainsi que saint Laurent Justinien faisait parler Jésus-Christ à Marie, en faveur de l'Eglise qu'il lui recommandait en la personne de saint Jean.

Il est donc constant, messieurs, que nous pouvons devenir enfants de Marie; mais pour cela, il nous faut être dans les mêmes dispositions où était le disciple bien-aimé, et j'en remarque deux principales : la première, qu'il était l'observateur fidèle de la chasteté : *Matrem Virginem Virgini commendavit* (*Hier.*); la seconde, qu'il était sur le Calvaire : *Stabat juxta crucem Jesu* (*Joan.*, XIX, 25).

Saint Jean était le plus jeune de tous les apôtres, mais il égalait en sagesse ceux qui le surpassaient en âge; l'innocence de ses mœurs lui tenait lieu d'années, et sa prudence de cheveux blancs (*Chrys., Hom.* 3; *Nic., lib.* II, *ep.* 171). Il était paisible, doux, modeste, et enfin le *possesseur de la grâce*, selon la force de son nom (*Aug., in Joan.*). Mais, dans le sentiment des auteurs anciens et nouveaux, sa vertu la plus éminente était un amour extrême pour la pureté, jusque-là qu'autrefois elle était marquée dans la préface qu'on disait le jour de sa fête, et que saint Jérôme rapporte à cette seule vertu tous ses autres avantages (*Sacr., p.* 10; *Hier., in Isai., c.* LVI; *item, in Jovin, lib.* I, *c.* 14).

Tous les justes peuvent donc être serviteurs de Marie, mais il n'y a proprement que les Vierges qui soient ses véritables enfants. Ne prétendez donc pas à cette filiation glorieuse, vous dont les désirs déréglés et les actions criminelles profanent un corps dont le Saint-Esprit avait fait son temple. Mais vous, âmes choisies, que la grâce de Jésus-Christ a séparées de l'amour du monde, qui passez par le siècle sans en éprouver la contagion, qui menez sur la terre une vie toute céleste, aspirez à l'honneur inestimable d'être enfants de Marie, et soyez sûrs de sa protection.

Mais saint Jean n'a pas moins hérité de la croix que de Marie, car il y en avait deux sur le Calvaire : celle où les bourreaux avaient attaché le corps de Jésus-Christ, et celle où l'amour avait attaché son cœur. Saint Jean a hérité de cette dernière. Ce n'est ni la lance, ni les clous qui percent son cœur; c'est l'amour qui le crucifie. Il souffre tout ce que souffre Jésus-Christ. Ami de l'Epoux et la moitié de lui-même, il partage ses tourments, et achève ainsi ce qui manque à sa passion. Il ne lui faut point de martyre particulier comme à ses autres collègues, celui du Sauveur lui suffit.

Nous avons appris de saint Paul qu'en qualité d'enfants de Dieu nous sommes ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ : *Hæredes Dei, cohæredes autem Christi* (*Rom.* VIII, 17); mais comment prétendre à la possession de cet héritage sans souffrir, puisque saint Jean a souffert, lui qui était le plus aimé et le plus privilégié de tous? c'est une condition indispensable de l'alliance nouvelle, à laquelle nous devons nous soumettre comme des enfants dociles, de peur que, n'étant point châtiés comme les autres (*Hebr.*, XII, 8), nous ne soyons exclus de l'héritage comme des enfants illégitimes; et soyons persuadés, que si la nature était innocente, un Père aussi bon et aussi juste que le nôtre ne nous imposerait pas une condition si dure : et souvenons-nous que nous ne pouvons être enfants de Marie, que nous ne soyons enfants de Dieu.

Disciple bien-aimé du plus aimable Maître qui fut jamais, c'est cet assemblage de la mortification et de la pureté, qui vous a fait être le fils de Marie, aussi bien que la figure de ceux qui peuvent le devenir après vous; mais toutes ces grâces que vous avez reçues de l'amour de Jésus-Christ, se termineront-elles à vous seul, et craindriez-vous, si vous en faisiez part à vos frères, de troubler cet état de repos et de tranquillité, où nous vous avons vu si heureusement établi dans le Cénacle et sur le Calvaire, sur le sein de votre divin Maître, et au pied de sa croix?

Non, messieurs, il ne le craint point, car après avoir pénétré les secrets de l'amour, après en avoir reçu les priviléges, il en va prêcher l'excellence; ainsi, donnant ce qu'il a reçu, et pratiquant lui-même ce qu'il apprend aux autres, il termine la gloire de sa vocation, comme c'est par là que je vais terminer son éloge.

TROISIÈME PARTIE.

Quand Dieu nous commande d'aimer notre prochain, il ne partage point l'amour que nous devons avoir pour lui, il nous oblige seulement de l'étendre; Dieu ne peut aimer que la justice qui est lui-même; mais par une effusion de sa bonté, il veut bien nous en rendre participants : et quand il nous oblige de rapporter tout à lui, ce n'est pas pour son propre bien, c'est pour le nôtre; notre bonheur est de lui être assujettis, et c'est pour cela même qu'il nous commande cet assujettissement; mais nous ne saurions aimer Dieu parfaitement, sans désirer qu'il se donne aussi à nos frères; leur désirer Dieu, c'est les aimer, et par conséquent leur procurer le bonheur autant que nous le pouvons; comme c'est aussi désirer à Dieu l'hommage de ses créatures.

C'est de cet amour parfait que saint Jean l'évangéliste a été le prédicateur continuel; et saint Jérôme nous assure que sur la fin de ses jours, ne pouvant presque plus parler, il employait ce qui lui restait de force pour exhorter ses disciples à s'aimer les uns les autres : *Filioli, diligite alterutrum* (*Hier., in Ep. ad Gal., lib.* III, c. 6); ajoutant que c'était là le précepte du Seigneur, et qu'en celui-là seul on accomplissait tous les autres : *Quia præceptum Domini est, et si solum fiat, sufficit;* c'est faire en un mot le panégyrique de l'amour et en faire comprendre tout le mérite.

Saint Jean ne prêche que ce qu'il a écrit, et il ne fait que répéter entre les bras de ses disciples ce qu'il avait déjà marqué dans sa première épître : *Hoc est mandatum ejus, ut diligatis alterutrum* (I *Joan.*, III, 23). Le commandement que Dieu vous impose, est de vous aimer les uns les autres; commandement ancien, gravé dans l'être et la nature de l'homme innocent par la main du Créateur : *Mandatum vetus, quod habuistis ab initio* (I *Joan.*, II, 7 *et seq.*); commandement nouvellement retracé dans l'âme de l'homme pécheur par la parole, l'exemple et la grâce du médiateur Jésus-Christ : *Iterum mandatum novum scribo vobis.*

Mais si ce commandement est ancien, comment est-il nouveau; et pourquoi appeler le précepte d'aimer le prochain, *le précepte de Jésus-Christ*, puisqu'il subsistait avant sa venue? c'est, messieurs, parce qu'il en fait le fondement et la différence de la loi chrétienne avec la loi judaïque, et que sa grâce gravant ce précepte dans nos cœurs, elle nous rend des hommes nouveaux; c'est que Jésus-Christ n'impose pas tellement ce commandement aux autres, qu'il ne veuille l'exécuter lui-même le premier, jusque-là qu'il se donne pour modèle : *Sicut dilexi vos;* c'est encore parce que c'est le seul commandement digne de lui, et il se l'attribue, dit saint Augustin, afin qu'on ne le méprise point, et que ce soit la marque certaine à laquelle on reconnaisse ses disciples : *Meum, quia meorum.*

Rien de plus monstrueux dans le christianisme, que la haine du prochain; c'est, dit saint Jean, le péché de Caïn (I *Joan*, III, 12), un péché qui va jusqu'à l'homicide et au fratricide; le premier fruit de l'envie, une source de péchés nouveaux; un aveuglement qui empêche de connaître qu'on est aveugle, et qui ferme les yeux à tout le bien qui est dans les autres; nulle lumière n'est donc utile que celle qui nous fait aimer Dieu pour lui-même et le prochain pour Dieu.

Mais comment faut-il l'aimer? Ecoutons le théologien par excellence : *N'aimons pas*, dit-il, *de la seule parole, mais par les œuvres et en vérité; et nous aimons en vérité, si nous en persuadons notre cœur en la présence de Dieu.* Si bien que dans la doctrine de cet apôtre, l'excellence de l'amour consiste à aimer nos frères, de cœur, de parole et d'action.

Nous les aimons de cœur, quand nous nous réjouissons de leurs plaisirs, quand nous nous affligeons de leurs peines, et lorsque ne pouvant pas leur faire du bien, au moins nous leur en désirons. La charité, dit saint Augustin (*in Psal.* CIII), n'est pas proprement dans la distribution des richesses, elle réside dans le cœur. Tel qui n'a point de bien, ne laisse pas d'avoir une charité ardente; et Dieu couronne la volonté dans les uns, comme il récompense la libéralité dans les autres : *Coronat Deus intus voluntatem, ubi non invenerit facultatem* (II *Cor.*, VI, 11). Il ne faut pas que nos entrailles soient resserrées, pour me servir des expressions de saint Paul, mais que notre cœur s'étende par l'amour que nous aurons pour nos frères, en telle sorte, qu'il contienne beaucoup dans sa capacité; car un cœur païen n'aime que les amis, mais un cœur chrétien aime jusqu'aux ennemis.

L'excellence de cet amour se manifeste dans ces paroles obligeantes que nous employons pour servir nos frères et pour excuser leurs défauts; dans ces paroles douces, qui, comme dit le Sage (*Eccli.*, VI, 5), augmentent le nombre de ceux qui nous aiment, et apaisent la fureur de ceux qui nous haïssent; dans ces paroles que produit la douceur persévérante et inséparable de la charité sincère dont parle saint Paul (II *Cor.*, VI, 6). Que si nous sommes obligés d'instruire et de corriger, ce ne doit être jamais avec aigreur, puisque, selon saint Augustin, la charité, qui de sa nature est sans fiel, prend une sainte rigueur quand il le faut : *Sœvit quodam modo charitas sine felle* (*Aug., in Joan. Tract.* 7).

Mais la preuve de cet amour doit principalement paraître dans les œuvres; car la véritable marque, dit saint Jean, que nous aimons nos frères, c'est lorsque les voyant dans la nécessité, nous leur faisons part de nos biens (I *Joan.*, III, 16); encore n'est-ce

là que le premier essai de la charité. Sa perfection va jusqu'à nous faire mourir pour eux, fussent-ils nos ennemis; et comme nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous, nous reconnaîtrons aussi l'amour que nous avons pour nos frères, si nous donnons notre vie pour eux (*Greg. Pap., Hom.* 10 *in Evang.*).

C'est là, messieurs, ce que saint Jean nous a dit de l'excellence de l'amour, et ce qu'il a pratiqué comme il l'a dit. Son cœur, embrasé du feu de la charité, en a fait paraître les étincelles, en exhortant les personnes de tout âge et de toute condition à se remplir de ce feu divin, et à conserver la pureté de la foi. Il était juste aussi que celui qui avait été aimé de Jésus-Christ, l'aimât à son tour, et qu'ayant reçu les marques les plus particulières de la tendresse de son Rédempteur, il eût une tendresse particulière pour ses frères (*Petr. Dam., serm.* 1).

C'est cet amour de la gloire de Dieu et du salut du prochain, qui l'a porté à prêcher l'Évangile aux Parthes et aux Indiens, et qui lui a fait jeter avec saint Paul les fondements de toutes les églises d'Asie, où il a formé, instruit, édifié et soulagé les fidèles (*Bar.*, XLIV, § 30); c'est cet amour qui lui a donné le courage de mépriser la puissance des persécuteurs, et de surmonter leurs efforts : montrant par là que le Verbe éternel qu'il prêchait aux autres demeurait véritablement en lui.

Que s'il n'a pas donné sa vie pour Dieu et pour ses frères, comme les autres disciples, ne croyez pas qu'il ait eu moins de gloire ni moins de charité qu'eux. Si le martyre lui a manqué, il n'a pas manqué au martyre, puisqu'il a confessé la foi dans l'huile bouillante, dont il est sorti plus fort et plus vigoureux qu'il n'y était entré (*Tert., de Præs., c.* 35; *Hier., in Jov., c.* 14). Jésus-Christ qui l'avait favorisé si particulièrement entre les apôtres, voulut lui donner comme à eux la gloire du martyre, sans laisser aux hommes le pouvoir d'abréger une vie aussi précieuse que la sienne; car j'apprends de saint Bernard qu'il y a des martyrs de volonté et d'effet, tel qu'a été saint Etienne; qu'il y en a d'effet et non pas de volonté, tels qu'ont été les innocents qu'Hérode immola plutôt à sa crainte qu'à sa colère; et qu'il y en a de volonté seule, tel qu'a été saint Jean (*Bern., tom.* II, *serm. in Nat. SS. Inn.*). Si cela n'était pas, pourquoi le Fils de Dieu aurait-il dit à Jean, aussi bien qu'à Jacques, qu'ils boiraient son calice : *Calicem quidem meum bibetis* (*Matth.*, XX, 23)? Quand il a commandé à Pierre de le suivre n'a-t-il pas vu saint Jean qui le suivait? Jean a donc bu le calice de la passion comme Jacques, et il a suivi le Fils de Dieu comme Pierre. Que s'il y a eu de la différence entre eux dans l'effet, il n'y en a pas eu dans la volonté. Jésus-Christ a voulu que Pierre le suivît, et que Jean demeurât; que Pierre expirât sur une croix, et que Jean mourût entre les bras de ses disciples. Sa croix a été de n'en point avoir; et l'on peut dire qu'il a été aussi martyrisé par le refus qui lui a été fait du martyre, que les autres l'ont été par le martyre même.

Voilà, messieurs, quelle est la gloire de saint Jean, sujet de notre admiration et de notre imitation tout ensemble.

Reposons-nous désormais sur le sein de Jésus-Christ, en nous appliquant à l'étude de la sagesse, et en méditant les vérités saintes qui nous conduisent au salut. Nous y apprendrons l'amour de Dieu envers nous, et la manière dont nous devons y répondre : c'est par là que Jésus-Christ est venu à nous, et c'est par là que nous devons aller à lui comme saint Jean. Marchons sur les traces de cet apôtre, autant que la grâce daignera soutenir notre faiblesse; acquérons l'humilité, la pureté, la patience, toutes les vertus de notre état. Elles nous serviront de degrés pour arriver à l'excellence de la charité dans le sein de Dieu, où nous en verrons tous les mystères sans nuages, où nous en recevrons tous les priviléges sans exception, où nous en pratiquerons les devoirs et les excellences dans tout le cours de l'éternité bienheureuse.

PANEGYRIQUE DE SAINT JACQUES LE MINEUR,

Prononcé dans l'église des religieuses de Belle-Chasse, le 1er mai 1712.

Alium Apostolorum vidi neminem, nisi Jacobum fratrem Domini.

Je n'ai vu aucun des autres apôtres, sinon Jacques, frère du Seigneur (*Gal.*, I, 19).

C'est le titre d'honneur qui a distingué saint Jacques dans tous les temps. Non qu'il soit véritablement frère de Jésus-Christ, qui étant unique comme Dieu, l'est aussi en qualité d'homme; mais il l'est suivant le style ordinaire de l'Ecriture, qui appelle frères, les parents proches, et c'était encore l'usage commun des Romains au milieu du cinquième siècle.

Mais saint Paul donne ce nom à Jacques le Mineur avec tant de distinction et de singularité, que les Pères grecs expliquant saint Paul, et enchérissant en quelque sorte sur lui, n'ont pas cru se laisser emporter à une exagération condamnable en le nommant frère de Dieu : *fratrem Dei*. Et comme l'Eglise a décidé dans un concile œcuménique que la Vierge n'était pas seulement Mère du Seigneur, mais encore *Mère de Dieu* (*conc. Eph., ann.* 431), les Pères grecs appréhendant quelque espèce de Nestorianisme, à l'égard de saint Jacques, ont prétendu que le nom de frère du Seigneur renferme l'idée de frère de Dieu. Et par là, ils ont voulu dire qu'encore que cet apôtre soit un pur homme, il ne laisse pas d'être frère d'un homme qui est Dieu. Quelle expression, messieurs! qu'elle a de poids et d'énergie!

Saint Thomas remarque trois choses, qui étant finies en elles-mêmes, sont en quelque sorte infinies par leur étroite liaison avec Dieu : l'humanité du Sauveur, la gloire des bienheureux et la maternité divine. Il pou-

vait sans scrupule y en ajouter une quatrième, qui est saint Jacques. Et quelle liaison plus étroite que celle que nous concevons entre un homme qui est Dieu, et un homme qui est son frère?

Le premier concile de Lyon, ayant dépouillé Frédéric second de l'Empire, et offert cette dignité suprême au comte d'Artois, frère de Saint-Louis, la France répondit par la voix de ses ambassadeurs, que la qualité de frère du roi tenait lieu à ce prince de toutes les dignités, et valait elle seule plus qu'un empire. Si l'on parle si avantageusement de la qualité de frère d'un roi, qui tout grand qu'il est, n'est enfin qu'un homme, que doit-on penser de la qualité de frère d'un Dieu, devant qui tous les rois et tous les hommes ensemble ne sont, comme parle un prophète, qu'une goutte d'eau : *Stilla situlæ* (*Isai.*, XL, 15)!

Mais ne nous laissons pas éblouir par ce dehors magnifique, jusqu'à oublier le solide et l'essentiel. La qualité de Mère de Dieu, dit saint Augustin, toute sainte et tout éminente qu'elle est, n'eût de rien servi à Marie, si elle n'eût conçu le Verbe fait chair, plutôt dans son cœur par sa foi, que dans son sein en devenant Mère. A plus forte raison la qualité de frère de Jésus-Christ, qui en tout sens est inférieure à celle de sa Mère, eût été inutile à saint Jacques, et aurait même servi à le condamner comme d'autres parents du Messie, selon la nature, qui n'étaient pas ses disciples selon la foi, s'il n'eût soutenu cet honneur par des vertus proportionnées. Il l'a fait, messieurs, et c'est en cela que consiste le prix de cette fraternité, dont je fais aujourd'hui le fondement de sa gloire.

Pour entrer dans ma pensée, suivez l'ordre que je vais établir dans ce discours, et souvenez-vous que dans tous les siècles, ceux qui ont appartenu de plus près aux rois de la terre, ont été regardés dans le monde avec une singulière distinction.

Ils ont joui des plus grands priviléges. Benjamin, frère chéri de Joseph (*Gen.* XLIII, 34), aussi élevé qu'un roi dans l'Egypte, recevait toutes les préférences dans les occasions honorables (*Gen.*, XLV, 22). Les princes du sang des rois de Syrie étaient distingués par une agrafe d'or, comme il paraît dans le premier Livre des Machabées (I *Mach.*, X, 89). Et les deux enfants de Zébédée, qui alors n'avaient que des vues temporelles sur le royaume de Jésus-Christ, lui demandaient en qualité, comme l'on croit, de ses parents, le droit de s'asseoir, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche (*Matth.*, XX, 21).

On voit encore que les plus grands emplois et les dignités les plus éminentes appartiennent comme de droit à la famille du souverain. Joab, fils de la sœur de David, commande les armées de ce prince (II *Reg.*, XVII, 25). Simon, frère du vaillant Machabée, est le chef de son conseil (II *Mach.*). Quelquefois même ils sont associés au gouvernement; car on remarque dans l'Evangile que tandis qu'Archélaüs règne dans la Judée, Antipas et Philippe ses frères gouvernent souverainement chacun leur tétrarchie (*Matth.*, II).

Enfin, si ces princes sont tels qu'ils doivent être, ils sont obligés de soutenir leur rang par leurs vertus. Aussi Benjamin est-il renommé par son innocence, Joab par son intrépidité, Simon par sa sagesse.

Si les frères des rois et des grands du monde sont tels que nous venons de les représenter, et que le Saint-Esprit même les a distingués dans les divines Ecritures, que penserons-nous du Patron de cette Eglise et de son éminente qualité de *frère du Seigneur?* Croirons-nous qu'il l'ait possédée sans prérogative ou sans distinction; ou qu'elle n'ait été en lui que l'ombre d'un grand nom, qu'un titre superbe et fastueux destitué de mérite?

Bien loin de là. Vous allez voir dans la première partie de mon discours que cette qualité glorieuse lui a procuré des priviléges tout divins; dans la seconde, qu'elle l'a élevé aux emplois les plus saints et les plus sublimes; et dans la troisième, qu'il a soutenu les uns et les autres par les plus solides et les plus éclatantes vertus.

Ces priviléges, ces emplois, ces vertus seront la vaste matière de son éloge, où en relevant sa gloire nous ne négligerons pas notre instruction, puisque nous aurons lieu d'établir cette grande vérité que Jésus-Christ nous a apprise et que saint Paul nous a expliquée : que si nous ne sommes pas comme saint Jacques, frères du Seigneur par le sang (*Matth.*, XII, 50), nous le sommes par l'adoption et en vertu de la promesse (*Rom.*, IX, 8); et que pour en recevoir les avantages, nous devons porter dans notre vie les marques de l'élection divine, qui consistent à accomplir la volonté de notre Père céleste.

Quand je ne vous demanderais pas votre attention, messieurs, il me semble que la singularité du sujet vous la demande de lui-même; mais, afin que ce ne soit pas sans fruit, implorons auparavant le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Parmi les titres d'honneur qui distinguent les hommes entre eux, on met au premier rang celui qu'ils tirent de la noblesse de leur origine. Combien donc était illustre du côté de la naissance, celui qui descendait de la maison royale de David? ce n'est pas assez; qui était né dans la propre famille dont la maison de David a tiré tout son éclat, parce que le Messie y devait naître! Jacques était fils de Cléophas, frère de Joseph, et de Marie, sœur de la sainte Vierge, et par là cousin germain du Sauveur, suivant l'opinion des hommes et dans l'ordre des lois civiles du côté de son père, mais infailliblement par sa mère (*Jos.*, *Ant. jud.*, XX, *c.* 8; *Eus. Hist.*, *l.* II, *c.* 23).

Ce grand saint avait trois frères, tous grands saints. Deux étaient apôtres, et le troisième avait été proposé pour l'être. Race

d'autant plus noble, qu'une succession, non interrompue de sainteté, en rendait la noblesse plus respectable. Tous sont appelés en général *frères du Seigneur* (*Matth.*, XIII, 55), mais au lieu que quand on parle de quelqu'un des autres en particulier, on croit lui faire assez d'honneur en le nommant frère de Jacques : *Judam Jacobi* (*Luc.*, VI, 16); celui-ci est toujours appelé *frère du Seigneur* singulièrement et par excellence, parce, dit saint Jérôme, qu'il est distingué de tous les autres par les priviléges qu'il a reçus. Les voici, messieurs, ces priviléges, et vous jugerez si la religion chrétienne en connaît de plus éclatants.

1. Les plus anciens historiens de l'Eglise, et plusieurs Pères célèbres par leur nom et par leurs vertus, ont cru qu'il avait été sanctifié dans le sein de sa mère : *Ab utero matris sanctus fuit.* Ce sont les paroles de saint Hégésippe adoptées par Eusèbe et par saint Jérôme (*Heg. Comm. lib.* V; *Hier., in Cat. Scr. Eccl.*, IV; *Eus., loc. supra cit.*).

Selon ce sentiment, il fut conçu dans l'iniquité comme tous les autres hommes, mais il naquit dans la justice par un privilége accordé à peu d'hommes avant lui. Il sortit du sein de sa mère revêtu de la robe d'innocence, au lieu que Job se plaignait d'en être sorti tout nu, ce qui doit s'entendre de la nudité de l'âme bien plus que de celle du corps (*Job.*, I, 21). Devant être un autre Jean-Baptiste par sa sainteté et par l'austérité de sa vie, comme ce divin précurseur, il fut rempli du Saint-Esprit avant que de naître, et sa seconde naissance devança la première : *Antequam nasceretur renatus* (*Ambr. in Luc.*). Le Sauveur se hâta de le sanctifier, afin que celui qui était son frère selon la nature humaine, ne fût pas plus longtemps son ennemi par le péché; ou pour mieux dire, il répandit avant le temps dans son âme cet esprit d'adoption qui donne aux chrétiens le droit honorable de dire à Dieu, *mon Père*, et à Jésus-Christ, *mon frère* (*Rom.*, XVIII, 15).

Saint Thomas prétend que ceux qui ont reçu le privilége d'être sanctifiés dans le sein de leur mère, ne tombent jamais dans aucun péché considérable, parce, dit-il, que cette sanctification anticipée les confirme dans la grâce (*S. Th.* 3, *P. q.* 27, *ad* 1). Et si au sentiment de ce saint docteur nous ajoutons celui de saint Epiphane et de saint Jérôme, bien loin que saint Jacques se soit arrêté dans la voie des pécheurs (*Psal.* I, 1), il n'y est pas même entré. Il a toujours lavé ses mains parmi les innocents (*Psal.* LXXII, 13), et plus éloigné du vice que le ciel ne l'est de la terre, il est allé de vertu en vertu, jusqu'au moment qu'il s'est reposé sur la montagne sainte (*Psal.* LXXXIII, 7) pour contempler à jamais le Dieu des dieux dans la céleste Sion.

Hélas! mes frères, si c'est un si grand bonheur pour un saint d'être délivré du péché originel quelques mois plutôt que les autres hommes, quel malheur pour ceux qui croupissent durant tant d'années dans le péché actuel! Si c'est une si grande gloire de persévérer dans la première innocence, quelle honte pour ceux qui la perdent presque aussitôt qu'ils l'ont reçue! On ne connaît pas dans le monde le don de Dieu, puisqu'on en abuse si facilement. On n'y connaît pas l'énormité du péché, puisqu'on en a si peu d'horreur.

2. Aux avantages de la naissance on ajoute les soins de l'éducation; et saint Jacques, étant né enfant de miséricorde, reçut l'éducation la plus noble et la plus glorieuse qui fut jamais (*Epiph.*, *Hær.* 29, 78), puisqu'une ancienne tradition nous le fait voir élevé avec Jésus-Christ par les soins de la sainte Vierge (*Orig.*, *cont. Cels.*, *lib.* I).

Il eut ainsi pour première maîtresse celle qui est tout ensemble *la mère de la belle dilection et des belles connaissances* (*Eccli.*, XXIV, 24). Ce fut de cette divine nourrice qu'il eut le bonheur de sucer le lait de la céleste doctrine, et digne élève de la reine des vierges, il apprit dans cette école virginale à former son cœur à l'amour constant et invariable de l'exacte virginité qu'il conserva toute sa vie.

Il fut ainsi le compagnon inséparable de l'enfance du Sauveur du monde. Il vit croître ce Dieu enfant *en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes* (*Luc.*, I, 80). Lui-même comme une plante bénie, arrosée par les instructions que la vierge lui donnait au dehors, croissait par les opérations intérieures de ce même Dieu qu'il avait toujours présent. Il partageait avec lui l'obéissance qu'il rendait à son père putatif et à sa mère véritable (*Luc.*, II, 51); et en même temps il lui obéissait à lui-même comme à son Créateur et à son Dieu. Il le contemplait sans cesse comme le parfait original sur lequel il devait régler sa vie, et je ne doute pas que ce ne fût une suite de l'unique leçon qu'apparemment il recevait de la sainte Vierge : *Inspice et fac secundum exemplar* (*Exod.*, XXV, 40), regardez ce divin modèle. Toute votre perfection consiste à l'imiter.

Combien de fois durant ses tendres années jouit-il du bonheur que la sainte épouse souhaitait, quand elle disait avec une foi si vive et une ardeur si empressée : *Quis mihi det te fratrem meum ut inveniam te, et deosculer* (*Cant.*, VIII, 1)? O vous qui êtes maintenant dans le sein du Père qui me donnera la consolation de vous voir fait homme pour l'amour de moi, et devenu tellement participant de ma nature, que vous soyez appelé véritablement mon frère, et que je me trouve unie à vous pour jamais? C'est ainsi que l'Epouse qui ne connaissait encore Jésus-Christ que par la foi, désirait de le voir dans son humanité sainte. Mais Jacques l'y a vu. Il a vécu avec lui; il a été honoré de ses saints embrassements; il a puisé dans son sein les secrets de cette sagesse divine, dont il parut depuis si rempli.

C'est là sans doute une éducation bien

distinguée. Mais ne trouvez-vous pas que la nôtre a quelque rapport à celle-là? N'avons-nous pas l'honneur d'être élevés dans l'Eglise dont Marie est la plus parfaite figure? Oui, mes frères, cette Eglise, vierge et mère tout ensemble, donne *le lait aux enfants, aux hommes les viandes solides,* et propose à tous le Sauveur à imiter. Heureux les esprits dociles qui profitent de ses salutaires instructions! Malheureux les cœurs obstinés qui les rejettent! Ils n'auront de place qu'avec les païens et les publicains, pendant que les autres seront consommés en Dieu par la charité.

3. Toute l'antiquité atteste encore que saint Jacques avait des traits si ressemblants avec le Sauveur, qu'on les prenait pour jumeaux : *Christo simillimus* (*Orig., contr. Cels., lib.* 1); jusque-là qu'on assure que le perfide Judas se défiant du portrait qu'il avait fait d'abord aux Juifs de son divin Maître, se détermina par une seconde réflexion, à conduire lui-même ceux qui avaient ordre de se saisir de sa personne sacrée, de peur qu'ils ne prissent Jacques pour lui.

Mais quand on regarderait comme douteuse cette ressemblance extérieure et naturelle, l'intérieure et surnaturelle ne l'est pas. Celle-ci est même préférable à l'autre, puisque les dons de science et de sagesse qu'il avait reçus dans un éminent degré, le rendaient plus véritablement frère de Jésus-Christ, que l'union du sang et les avantages de la même éducation.

Quel éloge, messieurs! en comprenez-vous bien le sens et l'étendue? L'effet de la prédestination est, selon saint Paul, la conformité qu'ont les élus avec Jésus-Christ (*Rom.*, VIII, 29), et plus est grande cette conformité, plus le rang qu'ils tiennent dans son corps mystique est considérable. De ce principe tirez les conséquences qui se présentent d'abord, et jugez quel est le degré de gloire que possède maintenant dans le ciel celui de tous les saints que l'on prétend avoir été le plus semblable à Jésus-Christ sur la terre; je ne dis pas seulement par les traits naturels, qui, par eux-mêmes, ne pouvaient lui procurer aucun mérite solide, je dis par la sainteté de ses mœurs et par la sublimité de ses connaissances : *Christo simillimus ob mores et doctrinam.*

Après cela, faut-il s'étonner de la tendre dévotion qu'avaient les fidèles pour ce saint apôtre? De toutes parts on accourait à Jérusalem pour le voir, et en le voyant on se consolait en quelque sorte de n'avoir pas vu le Sauveur, s'imaginant qu'on voyait un autre lui-même. *Philippe,* disait Jésus-Christ, *celui qui me voit, voit aussi mon Père* (*Joan.*, XIV, 9). Chrétiens, pouvait dire saint Jacques, celui qui me voit, voit aussi mon frère.

Sévère Sulpice rapporte que tout le monde souhaitait de voir saint Martin, et que l'on croyait voir son salut en le voyant : *Quem videre instar salutis erat* (*Sulp. Sev., in Vit. B. Mart.*). Il en avait été de même de saint Jacques, et l'on prétend que le grand martyr saint Ignace, cet homme apostolique des premiers temps, était touché d'un si saint désir. Le bonheur du ciel sera toujours de voir Dieu. Le bonheur de la terre était alors de voir le frère de l'Homme-Dieu.

Cette parfaite ressemblance est un privilége si grand, qu'il nous paraît infiniment au-dessus de notre portée. Cependant, mes frères, il ne l'est pas tant que nous nous l'imaginons, et moins nous le reconnaissons en nous-mêmes, plus il est à craindre qu'il ne serve à nous condamner. Je m'explique.

Saint Paul nous apprend que nous avons été revêtus de Jésus-Christ dans le baptême, et que la honte de notre première naissance a été couverte de sa justice dans la seconde : *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis* (*Gal.*, III, 27). Par là, nous lui sommes devenus semblables, et cette ressemblance a dû être perfectionnée par l'imitation de sa vie; c'est-à-dire que l'on ne doit plus voir en nous que Jésus-Christ, que les vertus dont il nous a donné l'exemple, que ce qui a rapport à la sainteté de ses mœurs; et suivant cette doctrine, chacun de nous doit être par proportion comme saint Jacques, semblable à Jésus-Christ par nos inclinations et par la sagesse de notre conduite. Le sommes-nous? Il est encore certain par le même apôtre, que Dieu nous a *prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils* (*Rom.*, VIII, 29); et si nous sommes contraires à cette image, que deviendra l'espérance de notre prédestination?

4. Ce n'est pas tout. Le Fils de Dieu honora saint Jacques d'une apparition particulière après sa résurrection : *Deinde visus est Jacobo* (*I Cor.*, XV, 7); et en voici, ce me semble, les raisons.

Il lui apparut pour récompenser sa foi sur ce mystère, foi si grande et si vive, qu'après avoir assisté à la dernière cène il jura, dit saint Jérôme, qu'il ne prendrait aucune nourriture, jusqu'à ce qu'il eût vu le Sauveur ressuscité (*Hier., de Script. Eccl.*, 4; *Item., in Helv.*, c. 2). Ce qui fait présumer aux auteurs ecclésiastiques que cette apparition privilégiée dut se faire le jour de Pâques.

Il lui apparut parce que Jacques était son premier frère, et en cette qualité, ayant ressenti durant la passion plus de douleur que tous les autres, il était juste qu'il eût une part singulière à la joie de la résurrection, suivant cette promesse authentique qu'avait faite le Sauveur : *J'aimerai celui qui m'aime, et pour récompenser son amour, je me montrerai à lui : Manifestabo ei meipsum* (*Joan.*, XIV, 21).

Il lui apparut pour faire honneur à l'innocence en la personne de cet apôtre, comme il avait fait honneur à la pénitence en celle de Pierre et de Madeleine.

Il lui apparut enfin à cause de la confor-

mité de sa vie avec l'état de Jésus-Christ ressuscité; car on lui rend ce témoignage avantageux, qu'il ne tenait nullement à la terre, et qu'il *vivait déjà dans le ciel comme en étant citoyen* (*Joan.*, XIV, 21).

Ce fut peut-être en cette occasion mémorable, ou bientôt après, comme le rapporte saint Clément d'Alexandrie, que Jésus-Christ donna à saint Jacques, aussi bien qu'à saint Pierre et à saint Jean, une telle plénitude de lumière, que non-seulement les fidèles, mais que les autres apôtres, recevaient de leur plénitude (*Phil.*, III, 22).

Les yeux de notre chair n'ont pas vu, comme saint Jacques, Jésus-Christ ressuscité; mais les yeux de notre foi le voient tous les jours en cet état par les yeux de ceux qui en ont été les témoins, et par ce que nous en lisons dans les divines Ecritures. Heureux si cette vue nous porte à ressusciter avec lui, et à n'avoir plus de goût ni d'affection que pour les choses du ciel, comme il convient, selon saint Paul, à des âmes ressuscitées (*Col.*, III, 1)! Mais qu'il est à craindre que lors même que le péché paraît mort en nous dans le temps pascal, la racine n'y soit encore vivante! Ne nous y trompons pas, mes chers auditeurs, il faut nécessairement que nous achevions de mourir à nous-mêmes, si nous voulons vivre selon Dieu; car les vertus sont les membres sanctifiés de la nouvelle créature, comme les vices sont les membres corrompus qui composent le corps du péché, et ils sont tellement incompatibles, que l'un se forme à mesure que l'autre se détruit. Pour peu que nous donnions de prise au péché, il dominera bientôt dans notre âme, et dès lors nous n'aurons plus aucune liaison, aucun rapport, aucun commerce avec Jésus-Christ.

5. Enfin saint Jacques, ainsi privilégié, eut une telle autorité dans l'Eglise, que saint Paul, cet homme au-dessus de l'homme, à qui les secrets du ciel avaient été révélés par un ordre exprès du Fils de Dieu : *Secundum revelationem* (*Gal.*, II), se rendit à Jérusalem pour le consulter, lui, saint Pierre et saint Jean, et pour leur faire approuver l'Evangile qu'il prêchait aux Juifs et aux gentils, de peur, disait-il, de perdre le fruit de ce qu'il avait déjà fait par ses travaux apostoliques, ou de ce qu'ils pourraient faire à l'avenir : *Contuli cum eis Evangelium, ne forte in vacuum currerem aut cucurrissem.*

A la rigueur, saint Paul n'avait pas besoin de l'approbation de saint Jacques ni de celle des autres apôtres pour être persuadé que son Evangile était véritable, puisqu'il l'avait reçu de Jésus-Christ même, son maître comme le leur; mais il en avait besoin pour en persuader les nations parmi lesquelles le nom et la réputation du frère du Seigneur avaient infiniment éclaté. Quelque grande autorité que Paul se fût acquise depuis sa merveilleuse conversion, par la profondeur de sa sagesse, par la force invincible de son éloquence, par l'exemple d'une vie toute divine, par la foule de miracles qu'on lui voyait opérer tous les jours, l'approbation de saint Jacques lui était encore nécessaire, tant était haute l'estime qu'on avait pour cet apôtre dans l'Eglise naissante. Paul, disait-on, prêche un Evangile que Jacques approuve il porte donc un caractère de vérité qui oblige à le recevoir.

Et cet exemple fait voir en passant qu'il ne faut composer aucun ouvrage de religion, moins encore le rendre public, s'il n'est conforme à l'Evangile, et approuvé par les apôtres, qui subsistent dans tous les temps en la personne des évêques et des docteurs.

Voilà, messieurs, les priviléges accordés à la naissance, plus encore au mérite du saint illustre dont nous célébrons la solennité. Ne nous arrêtons pas tant à les admirer, qu'ils ne nous fassent souvenir qu'en quelque état que Dieu nous ait fait naître, il y a des priviléges attachés qui nous sont propres et qui, par conséquent, nous imposent des devoirs particuliers. Accomplissons-les avec une fidélité inviolable, pour nous rendre dignes des emplois que la Providence nous destine; car elle nous a établis ses ministres selon la mesure de nos dons, et chacun, dit saint Paul, *recevra sa récompense selon son travail.*

Combien donc est magnifique la récompense de saint Jacques qui, après avoir reçu les priviléges les plus distingués, fut élevé aux emplois les plus saints et les plus sublimes, dont il remplit les fonctions dans l'ordre de Dieu et avec l'admiration de l'univers! Vous en jugerez, messieurs, dans la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Si saint Jacques est digne d'admiration par les priviléges que lui a procurés la qualité de *frere du Seigneur*, il l'est encore davantage par les emplois où elle l'a élevé, puisque le Saint-Esprit regarde en quelque sorte comme des dieux ceux qui sont appelés à des fonctions si sublimes : *Ego dixi, Dii estis* (*Psal.* LXXXI, 6). Donner la connaissance et inspirer l'amour de la vérité; détruire les erreurs qui la combattent; remettre ou retenir les péchés; sanctifier les âmes et leur ouvrir les portes du ciel, pour les mettre en possession d'une éternité de gloire; les actions de cette nature sont plutôt celles de Dieu que celles de l'homme, et l'homme ne les peut faire sans la puissance de Dieu : *Ego dixi, Dii estis.*

1. Pour vous les représenter dans tout leur éclat, en la personne de saint Jacques, je commence par vous dire que son premier emploi fut l'apostolat, dont tout le monde a une si haute idée, que ce serait perdre le temps et irriter votre raison que d'entreprendre ici de vous en montrer l'excellence. Allons plus loin.

Il ne fut pas seulement apôtre, dignité, dit saint Chrysostome, qui le distingue de tous les hommes, il fut un des premiers apôtres, avantage qui le distingue de plusieurs de ses collègues; et c'est de saint Paul que nous l'apprenons quand il le regarde, conjointement avec saint Pierre et saint Jean, comme une colonne de l'Eglise : *Jacobus, et*

Cephas, et Joannes, qui videbantur columnæ esse (*Gal.*, II, 9). Il met Pierre au milieu, comme le plus considérable, Jacques et Jean à ses côtés, comme deux de ses principaux collègues. Aussi est-ce en cette qualité qu'il le consulta, et que Pierre lui fit savoir sa délivrance, comme lui étant redevable des prières que l'Eglise avait faites pour lui durant sa prison : *Nuntiate Jacobo hæc* (*Act.*, XII, 17).

Ne prenez pas, messieurs, ce nom de colonne, que lui donne l'apôtre des gentils, pour un titre spécieux ou pour une figure vaine ; il méritait sans doute d'être regardé comme une colonne, par la sublimité de ses pensées, par la droiture de son cœur, par sa fermeté inébranlable; comme une colonne pareille à celle qui précédait le camp des Israélites, qui les couvrait et les guidait en même temps; comme une colonne de protection, par son crédit auprès de Dieu; comme une colonne de lumière, par la doctrine qu'il a prêchée durant sa vie, et par celle qu'il nous a laissée après sa mort dans sa merveilleuse épître ; comme une colonne qui soutient la foi contre les violences du dehors, et qui éclaire la piété parmi les illusions domestiques.

Vérité, mes frères, que vous trouverez glorieuse pour lui et avantageuse pour nous, si vous considérez qu'une des plus fortes attaques que l'Eglise ait reçues de la part des hérétiques est cette opinion damnable qui sortit de l'enfer dès les premiers siècles, et qui s'est renouvelée dans les derniers, *que la foi suffit pour le salut*. C'est contre cette erreur que saint Jacques s'est élevé dans son épître, en décidant, par le mouvement du Saint-Esprit, que la foi destituée des œuvres est sans action et sans vie : *Fides sine operibus mortua est* (*Jac.*, II, 14) ; que la foi vit, pour ainsi dire, des œuvres, comme de la nourriture qui la soutient ; que les œuvres vivent de la foi comme de l'esprit qui les anime, et qu'il est impossible de les séparer sans qu'on leur donne la mort. Il est donc bien étrange que nous regardions avec horreur un corps sans âme, et que nous regardions indifféremment une foi sans œuvres.

D'ailleurs, dit saint Jacques, une foi qui ne produit que la crainte, n'est pas la foi d'un chrétien ; c'est plutôt la foi d'un démon, puisque les démons croient jusqu'à trembler : *Dæmones credunt, et contremiscunt*. Combien est déplorable la conséquence qu'il faut tirer de ce principe! Les démons ne manquent ni de foi ni de crainte. Eh ! mes frères, il y a donc des hommes pires que des démons, puisqu'il y en a un nombre infini qui font profession de ne rien croire et de ne rien craindre.

Mais l'Eglise n'est pas seulement attaquée dans sa foi par les impies, sa piété reçoit encore une dangereuse atteinte par la fausse doctrine des mauvais chrétiens. La plupart la font consister dans les traditions humaines, qui n'ont rien de solide : *Ils paient la dîme de la menthe et de l'aneth et négligent l'essentiel de la loi. Ils lavent le dehors de la coupe pendant que leur cœur demeure plein de rapine et d'impureté* (*Matth.*, XXIII, 23).

Mais saint Jacques tranche tout d'un coup ces abus : *Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem hæc est* (*Jac.*, I, 27). Voulez-vous savoir, nous dit-il, quelle est la religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre Père ? la voici : *C'est de visiter les orphelins et les veuves, et de se conserver pur de la corruption du siècle ;* nous montrant par là que la piété véritable consiste à nous attacher au culte sincère d'une religion qui n'adore que Dieu ; à nous fonder solidement sur une foi qui ne désire que les biens éternels ; à pratiquer tout ce que la charité nous prescrit ; à éviter tout ce que la cupidité nous inspire, et à faire de bonnes œuvres avec d'autant plus de désintéressement que l'on ne puisse en attendre aucun retour. Voilà des instructions dignes d'un homme, que saint Paul a regardé comme une des plus fermes colonnes de l'Eglise : *Videbantur columnæ esse.*

2. Aussi cette colonne fut-elle placée à Jérusalem, pour y demeurer immobile, pendant que les autres apôtres, comme des nuées mystiques, se répandirent dans l'univers pour y annoncer les vérités du salut, que le Fils leur avait apportées du sein du Père. Saint Jacques fut fait évêque de cette ville renommée, ou par l'ordre de Jésus-Christ même, comme quelques-uns l'ont cru, ou par l'élection des apôtres, comme d'autres le soutiennent avec plus de vraisemblance. Mais, quoi qu'il en soit, tous conviennent qu'il eut l'honneur d'être le premier des évêques, et de gouverner le premier la première des églises, comme son propre pasteur (*Eus., lib.* II, *cap.* 1 ; *Hier., in Cat. Scr. Eccl.* 4 ; *Epiph., adv. Hær., l.* I, *hær.* 29, *n.* 4).

Je dis la première des églises, parce que Jérusalem fut l'origine de la foi, le berceau de la religion chrétienne, et, en cette qualité, elle semblait mieux convenir à saint Pierre. Mais l'événement a fait voir que Jésus-Christ le destinait à être dans la capitale du monde, en sa personne et en celle de ses successeurs, le docteur de toute la terre. Au lieu que ce Sauveur montant au ciel recommanda singulièrement l'église de Jérusalem à saint Jacques (*Chrys., hom.* 97 *in Joan.*) ; et les Pères nous en donnent deux raisons, l'une mystique et l'autre morale.

Ils disent que Jésus-Christ étant *le ministre de l'Evangile à l'égard des juifs circoncis*, comme le nomme saint Paul (*Rom.*, XV, 8), le pasteur spécialement promis au peuple d'Israël, et en cela même l'époux de l'église de Jérusalem (*Hier., in Ep. ad Gal.*), il fallait qu'après sa mort Jacques, qui était son frère, prît son épouse comme la loi l'ordonnait (*Deut.*, XXV, 5), pour produire, en sa place et en son nom, une postérité spirituelle et divine.

Ils disent encore que les juifs étant irrités du discours que leur avait fait saint Etienne, les apôtres avaient jugé que pour ramener ces esprits révoltés il était à propos de leur

donner saint Jacques pour évêque, parce qu'il leur était extrêmement agréable.

D'où nous apprenons qu'un des premiers soins des pasteurs et des prédicateurs évangéliques est de se rendre agréables aux peuples, afin de gagner leurs cœurs, et que dans cette vue ils doivent faire tout, hormis le mal.

Ce n'est pas que, quoi qu'ils fassent, ils puissent espérer de contenter tout le monde. Jacques, Paul, Jésus-Christ même, *le Prince des pasteurs* (I *Petr.* V, 4), ont trouvé des contradictions dans leur ministère. Et cette injustice obligeait saint Paul de dire aux Galates : *Vous m'aviez reçu d'abord comme un ange de Dieu, comme Jésus-Christ même. Où est le temps auquel vous vous estimiez si heureux, quand je vous parlais? Je puis vous rendre ce témoignage, qu'alors vous étiez prêts de vous arracher les yeux du corps, en reconnaissance de ce que je vous avais ouvert les yeux à l'âme. Suis-je donc devenu votre ennemi pour vous avoir dit la vérité* (*Gal.*, IV, 14) ?

Oui, mes frères, ce fut pour cela même qu'il le devint. J'avoue qu'il est triste de se faire des ennemis en disant la vérité, mais il l'est encore davantage de se rendre ennemie la vérité même, qui nous jugera sans miséricorde, si nous la tenons captive dans l'injustice. Il faut donc la dire quand on y est obligé par son état, et la dire sans crainte, sans intérêt, sans acception de personnes.

Saint Jacques ne la cacha point aux Juifs, et il en fut écouté longtemps avec admiration. Ce fut parmi ces ennemis mortels de Jésus-Christ qu'il eut le courage de jeter, de concert avec les autres apôtres, les fondements de la religion chrétienne; car s'il n'y a point de liturgie des apôtres bien avérée dans l'antiquité, personne ne conteste qu'elle ne nous vienne d'eux par écrit ou par tradition, et ceux qui liront la catéchèse 5e d'un des plus illustres successeurs de saint Jacques dans la chaire de Jérusalem, seront persuadés qu'il est l'auteur des deux paroles célèbres si relevées par les Pères, dont l'une précède la consécration pour avertir le peuple d'élever son cœur à Dieu : *Sursum corda;* et l'autre la distribution que l'on faisait autrefois des divins mystères à ce même peuple pour l'avertir que les choses saintes ne doivent être que pour les saints : *Sancta sanctis.*

Cet apôtre, connaissant la sublimité de nos mystères, voulait que ceux qui y assistaient eussent le cœur tellement dégagé des choses terrestres, que par un mouvement rapide de son amour, il se portât vers le ciel pour y fixer tous ses désirs, et que ceux qui participaient à ces mêmes mystères, ne fussent pas seulement exempts de péché, mais qu'ils pratiquassent les vertus dans un assez haut degré pour mériter le nom de saints. Il serait à souhaiter que cet avertissement salutaire ne fût pas si négligé parmi nous.

3. Durant l'épiscopat de ce grand homme, il se tint un concile à Jérusalem pour l'abolition du judaïsme et pour l'établissement du christianisme. Tout ce que je vous en dirai, messieurs, c'est qu'il y opina le dernier, et que son sentiment, suivi de celui des apôtres et des saints prêtres, forma le décret célèbre par lequel il fut décidé que la loi judaïque n'obligeait plus (*Act.*, XV, 13).

Plût à Dieu qu'on ne la fît plus revivre ! Alors, dit saint Augustin, il y avait des Juifs de nom qui étaient chrétiens en effet; aujourd'hui combien de chrétiens de nom qui sont juifs dans la pratique. Revenons enfin d'une erreur condamnée depuis tant de siècles, et reconnaissons que la loi n'est qu'un fardeau qui nous accable au lieu de nous soulager, qu'elle nous montre nos devoirs sans nous en inspirer l'amour, et que nous devons tout à la grâce de Jésus-Christ qui seule nous fait accomplir la vérité par la charité (*Act.*, XV, 11).

4. Après avoir conclu à l'abolition du judaïsme au concile de Jérusalem, le saint pasteur instruit l'Eglise par sa merveilleuse épître qui, selon les Pères, renferme le suc de toute la doctrine chrétienne. Comme tout mon discours en a été la preuve et le sera jusqu'à la fin, je ne dois, messieurs, que vous exhorter ici à lire cette épître admirable. Vous y apprendrez que tout mal vient de nous, que tout bien descend du Père des lumières, et que c'est à lui seul que nous devons le demander, en nous soumettant aux ordres de sa providence, et en acceptant les humiliations avec patience et avec joie. Vous y remarquerez les caractères de la véritable sagesse opposée à la prudence de la chair toujours pleine de fiel et de jalousie. Vous y verrez les avantages du silence chrétien, et la nécessité de réprimer notre langue, plus dangereuse que le feu, plus mortelle que le poison, plus indomptable que les bêtes farouches. En un mot, toutes les vertus qui doivent paraître dans la vie des chrétiens sont exprimées dans cette épître avec une lumière, une énergie, une simplicité qui instruit et qui touche en même temps.

5. Mais un emploi des plus illustres dont Dieu ait honoré saint Jacques est de l'avoir fait le héraut de deux sacrements.

Il a publié celui de la pénitence ou du moins une de ses parties intégrantes, qui est la confession. Avouez vos fautes, mes frères, nous dit-il, non-seulement à Dieu, mais à ceux d'entre les hommes qui tiennent sa place. Confessez-vous, non pas aux anges, car comment oseriez-vous dire vos faiblesses à des intelligences si fermes et si pures? Mais dites-les avec confiance à des hommes faibles et pécheurs comme vous. *Confitemini alterutrum peccata vestra* (*Jac.*, V, 16).

Profitez, mes chers auditeurs, de l'instruction de cet apôtre, en vous adressant pour votre réconciliation à ceux que Dieu a établis juges entre lui et vous. Cherchez-en qui aient la science, la sagesse et la charité. Vous en trouverez de ce caractère, si vous n'avez en vue que le salut. Mais si vous voulez être trompés, Dieu permettra pour vous punir que vous trouviez des trompeurs, et quand des aveugles conduiront d'autres

aveugles, vous tomberez tous dans le précipice.

Ce saint a encore publié le sacrement de l'extrême-onction, conféré au nom et selon la promesse de Jésus-Christ (*Jac.*, V, 14). Son effet est le supplément de la pénitence. Sa fin est le salut du malade, ou par le bon usage de la maladie, ou par une mort chrétienne. Et l'étroite alliance qui est entre saint Jacques et ce sacrement nous oblige de nous adresser à lui, afin qu'avant la mort il nous obtienne la double grâce de le recevoir et de le bien recevoir.

Après tout ce que je viens de dire, il faut avouer que jamais homme ne reçut des priviléges plus distingués, ni ne fut élevé à des emplois plus saints et plus sublimes. Il ne manquait à sa perfection que de soutenir les uns et les autres par des vertus proportionnées; et c'est ce qui me reste à établir dans la dernière partie de mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

L'éminente justice qui éclatait dans la vie du premier évêque de Jérusalem, lui mérita le surnom de *Juste*, non-seulement parmi les fidèles qu'avait produits en si grand nombre la descente du Saint-Esprit, mais parmi ceux des païens et des juifs qui persévéraient dans leur infidélité, et s'il est vrai, comme plusieurs l'ont cru, que Dieu avait prévenu sa naissance par des grâces privilégiées, sa justice fut presque originale : *Prope originalis* (*Eus.*, *Hist.*, *lib.* II, *c.* 23; *Hier. in Cat. Scr. Eccl.*, 4). Du moins ne peut-on pas douter qu'elle ne fût de la plus haute perfection, et du caractère de celle que Jésus-Christ veut que nous accomplissions après lui : *Decet nos implere omnem justitiam.*

Oui, messieurs, la justice de cet apôtre fut universelle, et, pour ainsi dire, un composé de toutes les vertus, d'une prodigieuse austérité de vie, d'une prière continuelle, d'une prudence consommée, d'un amour paternel pour les pauvres, d'une patience héroïque, d'une charité ardente pour ses ennemis, encore plus ardente pour son Dieu.

Que n'ai-je le temps et la force de mettre chacune de ces vérités dans son jour. Mais je ne ferai qu'ébaucher ces derniers traits de sa gloire pour ouvrir seulement une route à vos réflexions.

1. Il commença de se mortifier presqu'aussitôt qu'il commença de vivre, et ses mortifications qui paraîtraient incroyables si elles n'étaient aussi solennellement attestées, ne peuvent que confondre et épouvanter notre nature lâche et tremblante. Rigide Nazaréen, il ne but jamais de vin, il ne mangea rien qui ait eu vie ; et de tout le temps qu'il demeura sur la terre, il ne fit qu'un jeûne continuel et un long martyre. Il prenait si peu de soin de son corps, que tous ses membres, dit saint Chrysostome (*in Matth.*, *hom.* 5), étaient comme morts, et semblaient ne se mouvoir que par miracle. Les délices lui furent en horreur, et il n'usa pas même des soulagements nécessaires à une nation où l'air enflammé d'un climat brûlant eût détruit enfin les tempéraments les plus robustes, soit qu'appartenant à l'homme de douleurs de plus près que tous les autres, il se crût obligé de pousser la mortification plus loin que tous les autres (*Gal.*, V, 24) ; soit qu'ayant à soutenir de rudes combats pour l'établissement de la religion, il voulût s'y préparer comme un athlète généreux par l'abstinence de toutes choses, afin de remporter plus sûrement la couronne incorruptible (1 *Cor.*, IX. 27).

Y pensons-nous, mes chers auditeurs? Jean-Baptiste sanctifié dans le sein de sa mère se retire dans le désert, où il ne vit que de sauterelles et de miel sauvage (*Matth.*, XI, 18). Paul ravi jusqu'au troisième ciel châtie son corps et le réduit en servitude (1 *Cor.*, IX, 24). Jacques, frère du Seigneur, mène la vie la plus austère aussitôt qu'il est au monde ; et généralement tous ceux *qui sont à Jésus-Christ crucifient leur chair avec tous ses désirs déréglés* (*Gal.*, V, 24). Si les saints traitent le bois vert de cette sorte, les pécheurs épargneront-ils le bois sec? Souvenons-nous que nous sommes nés dans le péché, que nous tenons à la terre, qu'étant frères de Jésus-Christ par adoption, nous devenons tous les jours ses ennemis par notre malice ; et si à la lettre, il ne nous est pas commandé de monter à une si haute perfection, du moins ne prétendons pas que par les douceurs et les délicatesses de la vie nous puissions obtenir un royaume qui ne se prend que par assaut.

2. A la mortification, saint Jacques ajoutait la prière dont il nous a donné une grande idée par ces paroles : *Multum valet deprecatio justi assidua* (*Jac.*, V, 16), la fervente prière du juste, nous dit-il, peut beaucoup.

Elle est en effet si puissante, qu'il n'y a qu'à consulter les divines Ecritures pour voir avec admiration qu'elle brise les portes de l'enfer, qu'elle dompte la fierté des bêtes farouches, qu'elle calme les vents et les tempêtes, qu'elle s'oppose à la fureur des éléments, qu'elle ouvre et ferme le ciel, qu'elle arrête le soleil dans sa course ; et pour renfermer tous les prodiges en un seul, que par ses humbles empressements elle se rend victorieuse du Dieu invincible, et que quand le bras du Tout-Puissant est déjà levé pour punir la terre coupable, elle a la force de le lier : *Vincit Invincibilem, et ligat Omnipotentem.*

Mais afin qu'elle produise des effets si surprenants, saint Jacques lui donne deux conditions. Premièrement qu'elle soit faite par un juste, ou qui soit dans l'habitude de la justice, ou qui y tende par la pénitence : *Deprecatio justi.* En second lieu qu'elle soit assidue, persévérante, faite avec toute l'instance d'un cœur fervent : *Deprecatio justi assidua.*

Telle fut l'oraison de notre saint. Il était juste de nom et d'effet ; et d'ailleurs, mes frères, comment pensez-vous qu'il priât? prosterné contre terre, et avec tant d'assiduité, qu'au rapport des historiens, son front

et ses genoux s'étaient endurcis comme ceux d'un chameau. Dieu qui nous reproche par son Fils que nous ne le prions pas, pouvait-il refuser quelque chose à une prière si humble, si assidue et si sainte? Et pourquoi n'obtenons-nous rien de ce que nous demandons à Dieu? C'est, dit saint Jacques, parce que nous le demandons mal : *Petitis et non accipitis, eo quod male petatis.*

3. Si nous observons encore sa conduite, nous y verrons cette prudence que Jésus-Christ a tant recommandée à ses apôtres; et jugez combien celui-ci en devait avoir pour gouverner l'Eglise de Jérusalem durant vingt-neuf ou trente années, parmi la fureur des Juifs ennemis de la doctrine et du nom même de Jésus-Christ. Il se comporta néanmoins d'une manière si sage, que non-seulement les chrétiens le regardaient comme un évêque admirable, mais que les Juifs eux-mêmes le respectaient comme un homme d'une éminente sainteté, jusque-là qu'ils lui permettaient, au rapport d'Eusèbe, d'entrer quand il voulait dans le lieu saint, et que chacun s'efforçait à l'envi de toucher seulement le bord de sa robe (*Hier., in Ep. ad Gal.*, I, 19). Pouvait-on avoir trop de respect et de déférence pour un homme qui tenait de si près à Jésus-Christ?

Dans le concile de Jérusalem il termina les différends survenus entre les Juifs et les gentils, en ménageant les intérêts des uns et des autres, et en les approchant autant qu'il lui fut possible, afin de détruire *la muraille de séparation*, et des deux peuples n'en faire qu'un suivant l'intention de son Maître.

Mais il est remarquable que dans cette dispute il ne permit rien à la prudence qui blessât la vérité, car il déclara sans fiction que les Juifs étaient dispensés de la loi, et que les gentils n'y étaient nullement assujettis. Il n'usa de condescendance que pour les choses indifférentes, rien n'étant plus indifférent que de permettre aux Juifs de fréquenter leurs synagogues encore pour un temps, afin de rendre quelque honneur aux obsèques d'une loi éteinte. Il conseilla même à saint Paul de se purifier selon la loi et de faire quelques sacrifices (*Act.*, XXI, 18), pour persuader aux Juifs que bien loin de vouloir abolir la loi de Moïse, il ne travaillait au contraire qu'à la perfectionner en faisant succéder la vérité aux figures. Et dans tout cela Jacques le juste ne cherchait que la paix et l'union des cœurs.

Il prévint ainsi par son exemple ce qu'il devait enseigner à toute la terre, qu'il y a deux sortes de prudence, l'une qui vient du ciel, et l'autre qui n'en vient pas (*Jac.*, III, 15). Celle-ci est *terrestre*, parce qu'elle ne tend qu'à s'enrichir des biens de la terre. Elle est *animale*, parce qu'elle ne cherche que la volupté. Elle est *diabolique*, parce que poussée par l'orgueil elle n'a pour fin que de dominer dans le monde. Au lieu que la prudence qui vient d'en haut est désintéressée, équitable, susceptible de tout bien, amie de la paix, pleine de miséricorde et de tous les fruits des bonnes œuvres; et ce dernier sentiment nous conduit à l'amour qu'il eut pour les pauvres.

4. Ils n'eurent jamais de plus zélé défenseur, ni de plus excellent panégyriste. *Glorietur frater humilis in exaltatione sua :* Pauvres, s'écrie-t-il, glorifiez-vous de ce que votre humiliation est devenue une véritable grandeur, depuis que le Fils de Dieu l'a consacrée en sa personne (*Jac.*, I, 9). Et vous riches, ajoute-t-il, écoutez une grande vérité : Dieu a choisi les pauvres, selon le monde, pour être riches dans la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment (*Jac.*, II, 5). Cependant ces mêmes pauvres que Dieu a tant honorés, vous les déshonorez en les opprimant par votre puissance et en n'observant pas à leur égard la loi royale qu'il vous a imposée. Il appelle l'aumône une loi royale : *Legem regalem*, parce qu'elle est une branche de la charité, reine des vertus, et parce qu'elle a pour objet les pauvres, à qui le royaume du ciel appartient pour le posséder eux-mêmes et pour le procurer aux autres.

Ce qu'il a dit, il l'a fait, et nous en avons un exemple remarquable dans l'épître aux Galates. Dans la fameuse alliance que firent Pierre, Jacques et Jean d'un côté, Paul et Barnabé de l'autre : *Dextras dederunt societatis* (*Gal.*, II, 9), il fut stipulé pour condition essentielle, que saint Paul prêchant aux nations n'oublierait pas les pauvres de Jérusalem : *Tantum ut pauperum memores essemus.*

Après la conversion des âmes par la prédication de l'Evangile, le premier soin de notre saint est la nourriture des pauvres, d'où il paraît que ces deux fonctions partagent l'apostolat. On peut dire aussi que les apôtres étaient de grands quêteurs d'aumônes. Jacques quête auprès de Paul, Paul auprès des peuples qu'il instruit, et tous travaillent pour les pauvres de Jérusalem préférablement aux autres; ou parce que c'étaient des pauvres évangéliques, qui méritent toujours la préférence, ou parce qu'ils étaient persécutés, ou peut-être parce qu'il y en avait un plus grand nombre, la charité immense du saint évêque les y attirant de toutes parts.

5. Mais voulez-vous savoir, mes frères, ce qui a couronné toutes ses vertus? C'est son extrême patience qu'il a regardée dans son épître comme le fruit de la foi, et la perfection de toutes les œuvres chrétiennes : *Patientia opus perfectum habet* (*Jac.*, I, 4). Rien ne manque à un homme qui sait tout souffrir; et comme toujours les vertus contribuent à former la patience, la patience à son tour perfectionne toutes les vertus.

Saint Jacques nous l'a bien plus enseignée par son exemple que par ses paroles. Après avoir été l'amour des enfants de l'Eglise et l'admiration de ses ennemis, ceux-ci le traitent enfin comme ils avaient traité son divin maître, qu'ils attachèrent à la croix après l'avoir reçu en triomphe.

Un nuage d'ambition et de jalousie se ré-

pand sur l'esprit des pharisiens. Alarmés du progrès que faisait la foi par les prédications du saint Apôtre, ils se flattent d'amollir par de vaines louanges celui qu'ils ne vaincront pas même par les tourments, et plus on défère à sa vertu et à sa sincérité, plus ils prétendent que c'est à lui à détromper le peuple sur le Messie.

Dans cette vue ils le conduisent au haut du temple, afin qu'il soit mieux entendu ; mais de ce lieu élevé son zèle comme sa voix s'élève encore davantage, et il rend, contre leur attente, un témoignage si clair et si authentique à la divinité de Jésus mort et ressuscité, qu'un grand nombre de Juifs et de Gentils, assemblés pour la fête de Pâques, reviennent, à sa parole, de leurs funestes préventions.

La vérité manifeste, au lieu de convaincre les obstinés qui la combattent, ne sert souvent qu'à les irriter. Les pharisiens confondus le précipitent du haut du temple. On le lapide par l'ordre cruel du pontife. On le massacre avec fureur. On écrase à coups redoublés sa tête vénérable et, dans la longueur de ce martyre, sa patience paraît avec plus d'éclat que jamais accompagnée des vertus les plus héroïques : d'un courage invincible, qui soutient la faiblesse de son âge contre les plus rudes tourments; d'une foi généreuse, qui confesse hautement Jésus-Christ; d'une humilité profonde qui lui fait supporter les plus sensibles affronts avec joie; d'un amour tendre pour ses ennemis, qui l'oblige de demander leur grâce au moment même qu'ils le font mourir; mais surtout d'un désir ardent de se réunir à son Sauveur, pour consommer dans l'éternité cette charité vive et animée qui l'avait si étroitement uni à lui dans le temps.

L'estime générale que lui avait acquise la pureté de ses mœurs, porta les plus sages d'entre les Juifs à attribuer à la mort injuste de ce grand homme la désolation de Jérusalem et la destruction du temple; au lieu de reconnaître, avec les chrétiens, dans tous ces maux effroyables, la punition d'une mort encore plus injuste et plus criminelle, qui était celle du Fils de Dieu (*Euseb.*, *lib.* II, *c.* 23 ; *Orig.*, *contr. Cels.*, *lib.* I).

Mais peut-être le martyre de saint Jacques acheva-t-il de combler la mesure. On peut raisonnablement présumer que ce juste suspendait, par sa vertu et par ses prières, les vengeances célestes, et les Juifs eux-mêmes paraissaient le croire ainsi, puisqu'ils lui avaient donné un nom qui, dans la langue syriaque, signifie *le rempart du peuple* (Ophlias). Mais, dès que Jésus-Christ eut souffert une seconde fois mort et passion en la personne de son frère, rien ne fut plus capable de retenir le bras de Dieu, qui s'appesantit sur ce peuple ingrat, et par la ruine entière de la nation, et par une efficace d'erreur, qui l'empêche de connaître la vérité qu'elle a méprisée.

Telle fut, messieurs, la fin bienheureuse de cet homme si recommandable par ses priviléges, par ses emplois et par ses vertus, dont le fondement et l'origine fut la qualité de *frère du Seigneur* qui, quoique commune à tous les parents de Jésus-Christ, fut toujours donnée à celui-ci avec distinction, pour les raisons que je vous ai rapportées.

Vierges sages, qui êtes consacrées à Jésus-Christ sous la protection d'un saint qui lui fut cher, quels secours n'en devez-vous point attendre si vous êtes fidèles à l'imiter? Vous trouvez dans sa vie et dans ses écrits le modèle parfait des vertus chrétiennes et monastiques. Faites de ses écrits la nourriture de vos âmes, de sa vie le sujet continuel de vos réflexions, et parvenez ainsi, par une piété sincère et persévérante, à la perfection de votre état, qui n'est rien moins qu'une imitation de celui des premiers chrétiens de Jérusalem et des Apôtres mêmes.

Et nous, mes chers auditeurs, remplis de la haute idée d'un homme que nous venons de voir si au-dessus des sens et de la nature, gémissons de l'éloignement infini qui est entre notre vie et la sienne. Il n'appartient pas à des cœurs appesantis vers la terre de voler aussi haut que les aigles ; mais du moins pouvons-nous parvenir à notre fin dernière par un vol moins rapide que le sien. Et lui-même peut nous y aider par la doctrine qu'il nous a enseignée, par les pieux sentiments qu'il nous a inspirés, par les bonnes œuvres dont il nous a donné l'exemple, par son intercession auprès de Dieu.

Si nous n'avons pas des priviléges aussi distingués que devaient l'être ceux d'un apôtre si éminent, il y en a de propres à la qualité de chrétiens, dont nous devons nous maintenir la possession contre les erreurs et la corruption du monde.

La sublimité de ses emplois était au-dessus de nos mérites, mais nous avons chacun le nôtre dans l'ordre de la Providence, qui nous en demandera un compte terrible, si nous ne l'avons pas fidèlement rempli.

Ses vertus ont été éclatantes et universelles ; mais Dieu se contente que nous pratiquions celles qui conviennent à notre état, pourvu que la charité en soit l'âme.

A ce prix nous participerons à l'honneur, qu'a eu saint Jacques d'être *frère du Seigneur* puisque nous serons nommés à juste titre *enfants de Dieu*. Et *si nous sommes ses enfants*, dit saint Paul, *nous serons aussi ses héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ* par la possession de sa gloire. Je vous la souhaite au nom, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ÉTIENNE,

Prononcé dans la cathédrale de Meaux, le 3 août.

Stephanus plenus gratia et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo.

Etienne, plein de grâce et de force, faisait des prodiges et de grands miracles parmi le peuple (*Act.*, *ch.* VI, 8).

Ce n'est qu'après une exacte recherche que l'on découvre dans chaque saint le caractère singulier qui le distingue de tous les autres, encore craint-on de s'y tromper. Mais la parole de Dieu, qui est infaillible, me délivre de ce soin et de cette crainte à l'égard de

saint Etienne, en m'apprenant que sa vertu propre a été de faire des miracles extraordinaires par la plénitude du Saint-Esprit.

Les miracles, dit saint Augustin, sont le langage de Dieu, et *comme le sceau* qu'il imprime sur ses plus grandes vérités, afin que les hommes ne leur refusent point la créance qui leur est due : *Sigilla Dei* (*Joan.*, VI, 27). C'est de ce sceau merveilleux que le Père a marqué son Fils en lui donnant toute puissance dans le ciel et sur la terre (*Matth.*, XXVIII, 18). C'est de ce sceau que le Fils a marqué ses Apôtres, en leur assujettissant la nature et les démons mêmes. Et c'est de ce sceau que le Saint-Esprit a marqué le premier diacre de l'Eglise, en répandant sur lui avec distinction le don des miracles, et pendant sa vie, et après sa mort.

Pendant sa vie, il faisait des œuvres surnaturelles qui prouvaient la vérité de sa mission; et, lorsque ses sacrées reliques furent tirées *du cœur de la terre*, elles eurent le même pouvoir, par la vertu du même esprit qui, selon saint Paul, habite dans le corps des saints comme un germe de vie, de résurrection et d'immortalité.

Mais quelque grands que fussent ces miracles, ce n'étaient pas les plus grands que fit saint Etienne, et ils lui étaient même communs avec les Apôtres et les disciples de Jésus-Christ. L'Ecriture n'en fait aucun détail. Elle se contente de nous faire entendre que le nombre en était infini. Mais elle en rapporte d'autres qui sont d'un ordre bien plus élevé. Les uns n'étaient que matériels, les autres étaient spirituels. Les matériels sont appelés simplement signes parmi le peuple : *Signa in populo*. Les spirituels sont appelés par excellence prodiges : *Faciebat prodigia*. Et c'est à ceux-ci que je m'arrête, comme étant plus propres à cet illustre saint et plus capables de me fournir une ample matière d'éloge. Les voici, chrétiens, et, sans autre préambule ils vont faire le partage de mon discours.

Le diaconat n'était pas un office purement temporel (*Act.*, VIII; XXI, 8), quoi qu'en disent les hérétiques; et nous apprenons des plus anciens Pères, que les diacres n'étaient pas seulement les distributeurs du bien de l'Eglise, ils étaient encore les ministres du baptême, de l'Evangile, et souvent de l'eucharistie, sous l'autorité des Apôtres qui leur avaient imposé les mains (*Ign. ad Trull.*, *cap.* 2; *Polyc.*, *ad Phil.*, *c.* 5; *Just.*, *Apol. A. P.*, 98). C'est ce ministère qu'Etienne remplit avec tant de succès, qu'il est marqué, que depuis son ordination, le nombre des chrétiens se multipliait abondamment dans l'Eglise naissante de Jérusalem : *Multiplicabatur numerus Discipulorum in Jerusalem valde Act.*, VI, 7).

Il est vrai qu'en remplissant ainsi son ministère il trouve des oppositions et des traverses, et que la vérité triomphante dans sa bouche est bientôt persécutée. Mais, bien loin de l'abandonner par une lâche timidité (*Rom.*, X, 2), il la défend par un zèle selon la science : *Viri fratres et patres audite* (*Act.*, VII, 2).

Enfin la rage déchire le cœur des Juifs, qui se jettent sur le prédicateur généreux et qui le lapident. Mais ni une grêle de pierres, ni la mort présente ne peuvent ralentir sa charité. A mesure que ses forces diminuent, sa voix s'élève pour demander à Dieu de ne leur point imputer ce péché : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum* (*Act.*, VII, 59).

Reprenons, messieurs. Etienne fait un grand nombre de conversions; il prend le parti de la vérité persécutée; il prie pour ses ennemis. Trois miracles différents que ce saint opère par les différentes effusions du Saint-Esprit, dont il a la plénitude : *Plenus Spiritu Sancto* (I *Cor.*, XII, 11). Car saint Paul nous enseigne que le Saint-Esprit fait tout dans l'Eglise, et par conséquent dans les saints, qui en sont les véritables membres. C'est cet Esprit vivifiant qui, en leur communiquant sa sagesse, leur donne les moyens de ressusciter les âmes mortes par le péché ou par l'incrédulité. Comme cet Esprit-Saint est lui-même l'*Esprit de vérité*, c'est lui qui en forme les défenseurs par le don de force. Et l'amour des ennemis étant le miracle de la grâce et de la charité, on sait qu'elle *n'est répandue dans nos cœurs que par le Saint-Esprit qui nous est donné* (*Rom.*, V, 5).

Voilà les dons admirables dont saint Etienne a été rempli, et en vertu desquels il a fait ces trois prodiges. Il a fait plusieurs conversions par la plénitude de sa sagesse : *Plenus sapientia;* il a défendu la vérité persécutée par la plénitude de sa force : *Plenus fortitudine;* il a aimé ses ennemis et prié pour eux par la plénitude de sa grâce : *Plenus gratia*. Prodiges sans doute plus étonnants que s'il eût ouvert et fermé le ciel comme Elie (III *Reg.*, XVII), arrêté le soleil comme Josué (*Jos.*, X. 12), divisé la mer comme Moïse (*Exod.*, XIV, 26).

Ce sera, messieurs, le fond de son panégyrique et le sujet de notre instruction, après que nous aurons demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La conversion d'un infidèle à la foi ou d'un pécheur à la pénitence est un des plus grands miracles de la religion; et c'est celui que fit saint Etienne. Saint Luc nous le fait entendre, lorsqu'il place l'accroissement du nombre des chrétiens entre l'élection de ce saint au diaconat et les grands prodiges qu'il faisait par les plénitudes célestes qui étaient en lui.

En parlant ainsi, je ne diminue rien du mérite ni des travaux des apôtres, et je ne donne point d'atteinte à leur autorité. Mais je dis, après plusieurs Pères, qu'Etienne ne leur était inférieur que par la seule ordination (*Chrys.*, *in Act. Apost.*, *hom.* 15; *Aug.*, *serm.* 210, *n.* 1, *in App.*). Soit qu'il eût été choisi parmi les disciples que le Sauveur avait destinés à la prédication de l'Evangile, comme l'a dit saint Epiphane (*Epiph.*, *de*

Christo, cap. 4), soit qu'il eût appris la vérité de la bouche même de Jésus-Christ, comme le marquent les Constitutions apostoliques (*Const. ap., l.* II, *c.* 55) ; soit qu'il n'eût été converti à la foi que depuis la Pentecôte, comme l'a cru saint Augustin (*Aug., serm*, 21, *n.* 3) ; il est toujours indubitable qu'après avoir reçu l'imposition des mains, il exerça les fonctions du diaconat, l'une desquelles était de parler en l'absence des apôtres. Il annonça donc, comme eux, les vérités du salut aux Juifs opiniâtres, et, comme eux, il confirma sa parole par ses miracles : et Dieu a voulu montrer en la personne de ce bienheureux lévite que sa bonté et sa magnificence n'ont point de bornes, puisque dans les ordres inférieurs de l'Eglise, l'on peut avoir autant de grâce et de gloire qu'on en a dans les ordres plus élevés.

Ces conversions miraculeuses ne regardaient pas seulement les laïques, plusieurs prêtres se convertissaient encore à la foi : *Multa turba sacerdotum obediebat fidei* (*Act.*, VI, 7). Evénement d'autant plus mémorable, que les prêtres étaient alors parvenus au comble de l'iniquité, et que, selon saint Chrysostome, de toutes les conversions la plus difficile est celle d'un méchant prêtre, parce que tous les péchés qu'il commet sont, à proprement parler, *des péchés contre le Saint-Esprit* (*Luc.*, XII, 10), qu'il a reçu dans son ordination, *des péchés à la mort* (1 *Joan.*, V, 16), pour l'expiation desquels saint Jean veut qu'on ne prie pas. Un mauvais prêtre est *un sel affadi, qui n'est plus bon qu'à être foulé aux pieds* (*Matth.*, V, 13). Et il ne faut pas douter que le sang de l'innocent Abel, que ce ministre indigne a répandu mille fois dans ses sacrifices sacriléges, ne crie sans cesse vers le ciel pour demander vengeance contre lui (*Gen.*, IV, 10). C'est pourtant le miracle que saint Etienne a opéré, conjointement avec les apôtres, dans la conversion d'une infinité de prêtres qui se soumettaient humblement à la foi du même Messie qu'ils avaient crucifié : *Multa turba sacerdotum obediebat fidei.*

Toutes ces conversions étaient une effusion de la sagesse dont le Saint-Esprit l'avait rempli : *Plenus Spiritu Sancto et sapientia* (*Act.*, VI, 3). En effet, messieurs, Dieu fait concourir tous ses attributs au miracle de la conversion, mais sa sagesse y éclate plus que tous les autres. Il est vrai que sa puissance est employée à chasser de l'âme du pécheur *le fort armé*, qui s'y était établi comme dans une forteresse imprenable. Il est vrai que sa bonté s'étudie à combler un ennemi de faveurs inespérées. Mais sa sagesse s'y signale avec bien plus d'art, plus d'application et plus d'étendue ; et, selon l'idée que nous en donnent les Ecritures, c'est elle qui ménage la liberté de l'homme, au même temps que la grâce exerce son empire sur son cœur ; c'est elle qui *atteint avec force d'une extrémité jusqu'à l'autre* (*Sap.*, VIII, 1), en conduisant infailliblement les élus de Dieu au point de grâce et de gloire qu'il a résolu de leur donner ; c'est elle qui *dispose tout avec douceur*, parce qu'elle agit dans l'âme sans aucune violence, en la délivrant de l'esclavage des passions ; c'est elle qui *se multiplie dans ses effets* (*Sap.*, VII, 22), parce qu'elle se diversifie en autant de manières qu'il se rencontre de variétés, ou dans les états, ou dans les inclinations, ou dans les besoins des âmes ; c'est elle enfin qui commence et qui achève le grand ouvrage du salut, la dureté du cœur le plus insensible cédant toujours à ses impressions.

C'est par les effusions abondantes de cette sagesse qu'Etienne faisait tant de conversions. En vain les synagogues réunies disputaient contre lui, elles ne pouvaient résister aux oracles de la sagesse, et aux inspirations de l'Esprit qui parlait en lui : *Non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebatur* (*Act.*, VI, 10). Et si vous voulez savoir, messieurs, pourquoi cette sagesse était invincible dans sa bouche, je vous en donnerai trois raisons : c'est qu'elle était soutenue dans ce saint prédicateur par une vocation légitime, par une conduite irréprochable et par une infinité de miracles : raisons qui, en faisant éclater la gloire de saint Etienne, seront aussi d'une grande instruction pour nous.

Le nombre des chrétiens se multipliant tous les jours, les fidèles des pays étrangers, qui parlaient grec, commencèrent à murmurer contre les naturels de la Palestine, de ce que leurs veuves étaient méprisées dans la dispensation de ce que l'on donnait chaque jour (*Act.*, VI, 1 *et seq.*). Les apôtres, pour prévenir cette division naissante, permirent aux disciples d'élire sept hommes pleins de sagesse, à dessein de leur commettre ce ministère. Les disciples présentèrent ces hommes excellents aux apôtres, qui leur imposèrent les mains ; et par eux commença dans la sainte Eglise de Sion l'ordre sacré des diacres dont saint Etienne fut le premier, car il est parmi les diacres ce qu'est saint Pierre parmi les apôtres (*Aug., serm.* 316, *n.* 1).

Quelle doit être la consolation d'un ecclésiastique qui se voit élu par des saints, et qui a pour garant de sa vocation le choix d'un apôtre, je veux dire d'un évêque, qui ne succède pas moins à la lumière et à la sainteté des apôtres, qu'à leur dignité et à leur autorité ! Et quel fruit un ministre si fidèle ne fait-il pas dans l'exercice de ses fonctions !

Etienne ayant donc une sagesse généralement reconnue, ce n'est pas merveille qu'on l'élût ; mais c'en est une des plus rares et des plus inouïes, que les apôtres ne l'élevassent point à un rang plus considérable, puisqu'il n'est point de qualité nécessaire à un ministre de l'Eglise, qu'il ne possédât souverainement.

Heureux temps de l'Eglise naissante, où des hommes pleins de sagesse n'étaient pas encore trouvés dignes du sacerdoce ou de l'épiscopat, où l'on croyait assez récompenser leur vertu par l'ordre de diacre !

Cette conduite s'observait encore du temps

de saint Cyprien, qui se contentait d'honorer de la charge de lecteurs les confesseurs qui s'étaient le plus signalés dans les tourments (*Cypr., ep.* 3., *ad pleb.*; *Item, epist.* 34), ajoutant que rien ne convenait mieux à des bouches qui avaient confessé le nom de Dieu, que de lire les vérités divines aux chrétiens; et à ceux qui avaient eu le bonheur d'être éprouvés par les rigueurs du martyre, que de lire l'Evangile qui fait les martyrs.

Jugez, mes frères, par ce que dit saint Cyprien des grands hommes dont il parle, quels lecteurs l'Eglise avait autrefois; et par ce que l'Ecriture dit de saint Etienne, quels étaient ses premiers diacres. Il ne faut pas s'étonner que de tels ministres s'acquittassent de leurs devoirs avec tant de bénédiction, il faudrait plutôt gémir de ce que l'Eglise de nos jours n'est pas en cela si heureuse que celle des premiers siècles. Peut-être parce que la conduite de ces premiers maîtres de la religion n'est pas toujours observée dans le choix des ecclésiastiques; peut-être parce que la plupart se précipitent dans les ordres, sans autre vue que de suivre les mouvements aveugles de l'intérêt et de l'ambition; peut-être parce que l'on ne considère pas assez que le soin des âmes étant l'art de tous les arts, c'est une témérité horrible que de s'y ingérer; qu'au premier pas qu'on fait dans l'Eglise on doit mourir à tous les sentiments humains, et ne vivre, pour ainsi dire, que selon l'esprit, mépriser les faveurs du monde et ne plus craindre ses attaques (*Greg. pap., Past. Curæ* I *P. cap.* 1, *et* 10). Je parle ainsi après saint Grégoire le Grand, et j'ose dire que si ces conditions étaient rigidement observées, on trouverait encore des apôtres et des Cypriens pour élire, des Etiennes et des Célerins pour être élus. On verrait encore *la parole de Dieu se répandre de plus en plus, et le nombre des disciples du Sauveur s'augmenter*, par le pouvoir souverain de la grâce et de l'esprit de la foi. N'en doutons pas, mes frères, quand l'Esprit de Dieu parle dans les chaires au lieu de l'esprit de l'homme, quand la sagesse agit uniquement par ses ministres, peu de pécheurs ont le courage d'y résister, et si tous ne sont pas touchés, tous sont instruits ou confondus.

Etienne entré dans son état par une vocation légitime, en exerça les fonctions avec une fidélité inviolable, en prenant soin des pauvres et des veuves.

Mais ne vous semble-t-il pas que cet emploi n'était nullement glorieux pour lui? Les apôtres l'avaient quitté. Un soldat de Jésus-Christ ne doit jamais s'embarrasser dans les emplois de la vie civile (II *Tim.*, II, 4); et n'étant point du monde, il ne doit aimer ni le monde ni ce qu'il contient (I *Joan.*, II, 15).

Cela est vrai, messieurs, de toutes les choses de la terre, mais non pas des pauvres. Les ecclésiastiques sont par leur état les économes et les dispensateurs de leurs biens; jusque-là que les canons recommandent le soin des hôpitaux aux évêques, et qu'un ancien Père a dit en ce sens, que le retour de l'autel à l'hôpital, et de l'hôpital à l'autel est comme une échelle par où les anges montent et descendent. *Il est du devoir de notre ministère*, dit saint Augustin (*serm.* 212, *n.* 2, *in App.*), *de vous distribuer, non pas nos biens propres, puisque nous n'en avons point, mais ceux que Dieu nous a commis pour vous les donner, et dont il veut que nous employions une partie à notre subsistance, car nous sommes pauvres comme vous.*

Sur ce principe, les pauvres ont sujet de se plaindre, quand on leur refuse ce qui leur appartient de droit divin. Ce fut aussi pour remédier à un désordre qui les faisait murmurer, que les apôtres s'assemblèrent comme en concile; et l'on a vu depuis dans l'Eglise, et surtout dans celle de France, des conciles s'assembler pour arrêter des désordres qui faisaient murmurer les pauvres. C'est la raison, que le second concile de Valence nous donne de sa convocation : *Cum nostra mediocritas pro diversis pauperum querimoniis convenisset* (*Conc. Valent.* 2, *hab. ann.* 584 *sub. Pelag.* II).

Les personnes de piété souhaitent souvent des conciles, et leur souhait est même fondé sur l'esprit du concile de Trente. Mais je ne crois pas qu'il y ait de plus pressante cause d'en assembler, que les plaintes des pauvres, qui ne peuvent être que justes, quand ceux qui sont établis pour les faire vivre, les laissent mourir. C'est l'expression des conciles mêmes, qui appellent meurtrier des pauvres le bénéficier qui ne les nourrit pas, et comme tel ils veulent qu'il soit frappé d'anathème : *Veluti necator pauperum, anathemate perpetui judicii divini plectatur* (*Idem Conc., ibid.*).

Mais saint Etienne a pratiqué cette doctrine, avant que les conciles et les Pères l'eussent enseignée, parce qu'il l'avait apprise de Jésus-Christ et des apôtres, qui ont animé les Pères et les conciles; et depuis que le temporel de l'Eglise fut mis entre les mains de cet *homme plein de foi et de fidélité* (*Gloss.*), les pauvres n'eurent plus sujet de se plaindre. Depuis que saint Etienne fut diacre, les veuves ne murmurèrent plus. Non-seulement il pourvut à leur nourriture, mais il les obligea par ses instructions et par son exemple *à se conduire d'une manière irréprehensible* (I *Tim.*, V, 7).

Ce n'est pas ici, mes frères, une des moindres louanges que l'on donne à cet illustre saint; car enfin combien était dangereux pour un homme, qui joignait à la fleur de la jeunesse toutes les grâces du corps, le commerce fréquent et nécessaire avec des personnes de différent sexe, qui attendaient de lui leur entretien et leur subsistance (*Aug. serm.* 117, *n.* 1, *in App.*)? Ajoutez que la douceur séduisante de la liberté du veuvage est un piége des plus funestes, et pour les jeunes veuves, et pour ceux qui les fréquentent. L'oisiveté, source du libertinage, produit alors des inutilités sans nombre, le cœur vient à se remplir de l'amour du siècle, s'em-

poisonne de ses cupidités et se laisse bientôt entraîner dans le péché.

Ce fut à tous ces écueils que le premier diacre eut la gloire de résister. Par sa sagesse, il sut également éviter une dureté indiscrète et une molle douceur. Comme ce sexe est infirme, il eut assez de prudence pour le ménager ; mais comme la chair est encore plus infirme, il eut assez d'humilité et assez d'adresse pour s'en défier. Ses yeux, ses paroles, son air, sa contenance ne respiraient que la modestie et la pureté, et jamais il ne négligea la précaution des temps et des lieux : *Præpositus fœminis, testimonium meruit sincerissimæ castitatis* (*Aug., serm.* 210, *n.* 1 *in Append.*).

Avec des circonstances pareilles, il ne pouvait pas manquer de faire un fruit abondant ; et saint Chrysostome l'attribue tout entier à la dispensation fidèle du temporel de l'Eglise et à la vertu de ses ministres, puisque rien n'est plus puissant pour la conversion des cœurs, que l'établissement de l'ordre parmi ceux qui sont déjà convertis (*Chrys., in Act., Hom.* 14).

Une autre raison des nombreuses conversions que faisait cet admirable prédicateur de la foi, c'est qu'au même temps que sa conduite irréprochable faisait recevoir sa doctrine, sa doctrine était confirmée par ses miracles. Une des plus fortes preuves de la vérité de la religion, ce sont les miracles, prédits, fréquents, divers, sensibles, opérés, non-seulement par le Fils de Dieu, mais par des hommes pleins de son esprit, qui n'avaient ni assez de malice pour vouloir tromper, ni assez de lumière pour le pouvoir, ni assez de hardiesse pour l'entreprendre, ni assez de crédit pour le soutenir. Cependant, messieurs, l'évidence des miracles n'aurait pas été suffisante pour vaincre l'endurcissement des esprits préoccupés, si la solidité de la doctrine n'y eût été jointe ; et la doctrine, quelque solide qu'elle fut, aurait été faible sans le secours des miracles ; mais les deux ensemble étaient invincibles. D'un côté, les miracles empêchaient de soupçonner la fausseté de la doctrine, n'étant pas possible de s'imaginer que le Dieu de vérité voulût ainsi déployer son bras puissant en faveur du mensonge. De l'autre, la doctrine étant sainte et n'ayant pour but que d'unir les hommes entre eux après les avoir unis à Dieu, elle prouvait évidemment que les miracles qui la confirmaient, ne venaient pas de la puissance des ténèbres, puisque l'enfer n'a garde de s'intéresser ni à la sainteté des hommes ni à leur union.

C'est ainsi que le comprirent tous *ceux qui avaient été prédestinés à la vie éternelle* (*Act.*, XIII, 48), et qui embrassèrent la foi avec respect et reconnaissance. Mais, ô perversité du cœur humain ! combien y en eut-il qui demeurèrent incrédules, les uns par obstination, les autres par une superstition déplorable, qui leur fit révoquer en doute ce qu'ils entendaient et ce qu'ils voyaient, pour ne pas renoncer à leurs préjugés et à leurs passions

Du nombre desquels serez-vous aujourd'hui, mes frères? Etienne vous parle encore et il mérite d'être cru. Si ses miracles ne sont plus sensibles, songez que de tous ceux qu'il a faits avec les apôtres et les disciples de Jésus-Christ il en a résulté un subsistant et éternel. Vous le voyez dans l'établissement et dans la durée de l'Eglise, et à moins que de vous plonger dans un aveuglement volontaire, il n'est pas possible que vous n'en soyez frappés. D'ailleurs quelle prédication plus puissante que celle de sa vie, et que fais-je que prêter ma voix aux conversions miraculeuses qu'il a opérées afin que le souvenir des anciennes en attire de nouvelles? *N'endurcissez donc point vos cœurs* (*Psal.* XCIV, 8) comme la plupart des Juifs ; et si jusqu'ici vous n'avez eu que ce *cœur de pierre* (*Ezech.*, XXXVI, 26) que donne la nature corrompue, cœur dur et insensible à l'égard de Dieu, ayez désormais *ce cœur de chair* qui est le don du Saint-Esprit, cœur vivant et animé, cœur sensible aux célestes impressions.

Dans le monde chacun se pique d'être sage, mais en vain prétendrez-vous l'être, tant que vous ne vous convertirez point, puisque la conversion est le fruit le plus précieux de la sagesse. Ouvrez donc *ces yeux du cœur*, dont parle saint Paul, *éclairés* par une foi vive, et honorez la mémoire de saint Etienne en vous convertissant sincèrement au Seigneur votre Dieu. La suite nécessaire de votre conversion sera de vous établir dans la connaissance de la vérité. A peine l'aurez-vous connue que vous l'aimerez, et en l'aimant, vous ne manquerez jamais de force pour la défendre. Mais de peur que vous n'en doutiez, il faut vous en donner une preuve des plus éclatantes et un modèle des plus parfaits en la personne du saint dont nous célébrons la fête ; et nous ferons en même temps la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Rappelons ici cette célèbre prophétie de Joel, qui commença de s'accomplir le jour de la Pentecôte, et que saint Pierre a expliquée dans sa première prédication. Je ferai paraître, dit Dieu, des prodiges dans le ciel et sur la terre : *Dabo prodigia in cœlo et in terra* (*Joel*, II, 30). Ces prodiges parurent dans les apôtres et dans les disciples (*Act.*, II, 19), qui étaient terrestres et célestes tout ensemble ; terrestres, parce que leur corps était sur la terre ; célestes, parce que leur cœur était dans le ciel.

Le bruit qu'ils entendirent comme un vent impétueux ; le feu du ciel qui descendit visiblement sur leurs têtes ; le don des langues qui jeta dans la surprise et dans l'admiration les Juifs de toutes les parties du monde, furent sans doute de grands prodiges qui firent éclater la gloire de Jésus-Christ et qui contribuèrent puissamment à l'établissement de son Eglise. Mais le plus grand de tous, celui qui frappa le plus vivement tous les esprits raisonnables, ce fut de voir des hommes, auparavant si timides, rendre un témoignage

authentique à la vérité (*Act.*, IV, 33), et comblés de joie toutes les fois qu'ils trouvaient des occasions éclatantes de souffrir pour elle (*Act.*, V, 41). Jusque-là on l'avait vue abandonnée en la personne du Sauveur qui se nomme lui-même la vérité (*Joan.*, XIV, 6). Elle n'avait trouvé tout au plus que des disciples de nuit, et presque personne n'avait osé se déclarer pour elle avec une liberté généreuse, par la crainte excessive qu'on avait des Juifs (*Matth.*, XXVI, 56, 72; *Joan.*, III, 2; VII, 13).

Mais ces événements malheureux ont été trop fréquents depuis la chute de l'homme pour devoir nous surprendre. Que peut-on se promettre de ceux qui ne sont que péché et que mensonge, qu'un lâche abandonnement de la vérité? Comme elle n'est pas de ce monde, elle y sera toujours persécutée, et le nombre de ses persécuteurs sera presque aussi grand que celui des hommes, parce que la plupart des hommes sont terrestres, et que les hommes terrestres n'aiment que la vanité et ne cherchent que le mensonge (*Psal.* IV, 3). Que si la terre a le bonheur d'en posséder quelques-uns qui ne soient pas terrestres, ils défendront sans doute la vérité; mais ceux qu'on peut nommer célestes étant très-rares dans ce monde, on doit regarder comme des hommes miraculeux ceux qui ont le courage de la défendre. De ce nombre a été le saint illustre que nous louons, et nous allons sans crainte le proposer comme le modèle de tous les autres : *Stephanus plenus fortitudine faciebat prodigia.*

C'est pour cela que saint Grégoire de Nysse l'appelle *le vase, le ministre, l'athlète de la vérité* (*Greg. Nyss., in Enc. S. Steph.*) le vase, parce qu'il s'en était rempli en écoutant les apôtres, et peut-être Jésus-Christ même; le ministre, parce qu'il en suivait exactement les règles; l'athlète, parce qu'il combattait généreusement pour elle. D'où nous apprenons qu'il n'y a que ceux qui en sont remplis et qui lui obéissent, qui en soient les véritables défenseurs, et que la vérité rejette ces ignorants orgueilleux qui entreprennent d'en parler sans qu'ils la sachent ni qu'ils la pratiquent; qui veulent paraître puissants en parole, lorsqu'ils sont faibles en œuvres, et pasteurs zélés devant le peuple, quoiqu'ils ne soient devant Dieu que des idoles impuissantes.

Mais comment notre saint défend-il cette vérité persécutée? Il la défend, messieurs, par la plénitude de sa force : *Plenus fortitudine*; force miraculeuse, dont il faut ici remarquer les admirables caractères, et pour la gloire de saint Etienne, et pour notre instruction.

Il ne la défend que quand on l'attaque : *Surrexerunt quidam de Synagoga disputantes cum Stephano* (*Act.*, VI, 9); il n'est pas le premier qui se présente au combat, parce que l'humilité chrétienne ne veut pas que l'on présume de ses forces, mais dès que les ennemis de la vérité s'élèvent contre elle, il paraît pour la défendre.

Il est certain, messieurs, qu'un chrétien ne doit pas entreprendre témérairement et de lui-même la défense ouverte de la vérité; il faut qu'il se ménage et qu'il cède au temps, suivant l'exemple que lui en a donné Jésus-Christ en fuyant en Egypte, non pas, dit un Père, pour céder à Hérode, mais au temps, c'est-à-dire à lui-même et à son ordre, qui est la règle du temps : *Ut cederet tempori, non Herodi* (*Petr. Chrys., serm.* 150); il sortait de la Judée, où il savait qu'il devait être le martyr de la vérité, et il passait pour quelque temps dans la Galilée, *parce que son heure n'était pas encore venue* (*Joan.*, VII, 30). Aussi ne reconnaît-on pas pour martyrs ces téméraires qui vont se présenter aux tyrans sans être recherchés : et lorsque Tertullien a voulu faire l'apologie d'un d'entre eux, l'Eglise n'a pas approuvé son sentiment (*Tert., de Cor. mil.*).

Mais quand je dis qu'il faut qu'un chrétien se ménage pour n'être pas inconsidérément le martyr de la vérité, j'entends que ce ménagement soit un effet de la prudence chrétienne, et non pas un mouvement lâche de la prudence de la chair, qui, selon saint Jacques, est *sensuelle, avare et orgueilleuse* (*Jac.*, III, 15); car, si le motif est dans l'orgueil, dans l'avarice ou dans la sensualité, il est criminel, et ce n'est alors qu'une politique mondaine, qui n'a pour fin que de dominer sur la terre.

Les ennemis de la vérité ouvrent donc la dispute, et saint Etienne attaqué, répond : il leur apprend ce qu'ils ignorent ou ce qu'ils font semblant d'ignorer, et il traite en savant des vérités contestées. Ils étaient, dit saint Basile de Séleucie, dans les ténèbres et dans l'erreur (*Basil. Sel. de S. Steph.*); et comme un maître divinement inspiré, il prend le flambeau de la foi, et les éclaire. Ainsi sa force n'est pas sans douceur; et pour s'insinuer dans le cœur de ceux qu'il veut instruire, il entre dans son discours par des paroles douces et honnêtes, en les appelant ses frères et ses pères : *Viri fratres et patres audite* (*Act.*, VII, 2) : il ne leur propose pas d'abord les vérités pour lesquelles ils ont plus d'éloignement; il commence par celles qui leur sont plus familières; il les entretient d'Abraham et de Moïse qu'ils aiment, et insensiblement il vient au Messie qu'ils n'aiment pas (*Ast., Amas. Episc. in Bibl. PP.*). J'avoue que dans la suite il leur parle si fortement, qu'il semble être enflammé de colère; mais, comme dit saint Augustin, *plus sa voix est forte, plus son cœur est tendre; plus il crie contre eux, plus il les aime; et il ne paraît sévère que parce qu'il cherche à les sauver : Sæviebat et salvos fieri volebat* (*Aug., serm.* 315, *n.* 5).

Mais de quelque prudence, de quelque douceur que l'on accompagne la vérité, c'est toujours la dire, et jamais elle ne manque de déplaire à ceux qui ne sont pas disposés à la recevoir (*Act.*, VI, 11). Les Juifs indignés se déclarent contre le confesseur de Jésus-Christ; ils emploient pour le perdre, artifices, violences, calomnies, en un mot,

tout ce que le monde réprouvé oppose d'ordinaire à la conduite des saints ; et alors il se trouve dans l'obligation indispensable, non plus de se ménager et de parler avec douceur, mais de tonner et de soutenir les plus rudes attaques. Pensez-vous, dit saint Grégoire de Nysse, que son discours soit interrompu par la crainte des faux témoins qui l'accusent, et des juges iniques qui le condamnent, ou que, l'image de la mort troublant son esprit, il chancelle dans la bonne cause qu'il soutient? Non, non ; toujours égal à lui-même, il les regarde, pour ainsi dire, du haut de son courage, et voyant les détours du mensonge où ils se sont malheureusement enveloppés, quand la douceur est devenue inutile, il tâche de les en retirer par les corrections les plus sévères.

Cette force admirable ne vient pourtant pas de l'impétuosité d'un faux zèle ; et pour vous en convaincre, mes chers auditeurs, en voici les caractères les plus marqués.

Le faux zèle est ignorant : tel était celui des Juifs à qui saint Paul rendait témoignage qu'*ils avaient en effet du zèle pour Dieu, mais un zèle qui n'était pas selon la science* (*Rom.*, X, 2). Plus le zèle est grand, plus il est dangereux, quand la lumière ne le règle pas. Ainsi voit-on des chrétiens qui *blasphèment ce qu'ils ignorent* (*Jud.*, X), et qui combattent la vérité sans la connaître. Mais le saint lévite la défend, parce qu'il la connaît; il ne suit point, comme la plupart des âmes dévotes, des mouvements aveugles de piété; il agit par principes, et ne reprend ses adversaires que de ce qu'il voit manifestement être mauvais. Ils l'accusent de blasphémer contre Dieu, contre Moïse, contre la loi, contre le Temple ; et pour les confondre, il exalte la miséricorde de Dieu ; il loue Moïse et les prophètes ; il parle avantageusement de la loi ; il fait voir que Dieu ne peut avoir de temple digne de lui que lui-même et le corps naturel et mystique de son Fils, et qu'enfin ce Fils, qu'ils ont crucifié, est le rédempteur du monde.

Le faux zèle est indiscret et plein d'amertume, et c'est celui que l'apôtre saint Jacques a condamné, en disant que, quand *on a dans le cœur une amertume de jalousie et un esprit de contention, on ment contre la vérité* (*Jac.*, III, 14). Mais aucune parole d'aigreur ne sort de la bouche de saint Etienne : il commence à parler aux Juifs avec une grande modération ; il les avertit de leurs erreurs, mais il ne les irrite pas ; et si, en leur reprochant leur dureté et leur perfidie, ils sont transportés de rage contre lui, ce n'est pas lui qui les irrite, c'est la vérité.

Ce courage même, qu'il fait paraître en les reprenant, prouve que son zèle est véritable ; car le faux zèle est toujours lâche et n'attaque que les personnes faibles ; au lieu que celui-ci attaque les puissants du siècle qui sont les partisans de l'erreur. Personne, parmi les Juifs, n'avait défendu la vérité comme lui, il la défend contre la coutume. Tout le monde est déclaré contre lui, il la défend contre la multitude. C'est principalement les prêtres qui l'attaquent, il la défend contre la fausse religion. Tous les savants lui tiennent tête, il la défend contre la corruption de la doctrine. Ni respect humain, ni espérance d'une vie tranquille, ni crainte d'une mort certaine, rien n'est capable de l'arrêter, et la seule obligation de défendre la vérité persécutée le met au-dessus de tout.

Mais d'où lui venait une force si prudente, si douce, si courageuse? sans doute du Saint-Esprit qui l'en avait rempli ; mais elle était encore soutenue par les saintes Ecritures qu'il avait soigneusement méditées, et par Jésus-Christ qu'il voyait debout à la droite de son Père.

Les saintes Ecritures avaient animé les Machabées, elles animent aussi notre saint. Quand je l'entends faire aux Juifs ce long discours rapporté dans le livre des Actes (*Act.*, VII), il me semble que je vois un guerrier intrépide qui se revêt de toutes ses armes pour livrer un combat des plus dangereux. Il trouve *le glaive de l'esprit* (*Eph.*, VI, 10) dans la parole de Dieu : *le bouclier de la foi*, dans l'exemple d'Abraham dont il rapporte l'histoire : *le casque du salut et la cuirasse de la justice*, dans la conduite de tant de justes dont il raconte les actions et les vertus. Ce n'est pas seulement pour l'instruction de ses auditeurs et pour la conviction de ses adversaires qu'il fait ce grand dénombrement de faits historiques, c'est encore pour se fortifier lui-même par le souvenir de leur courage et pour ne rien faire d'indigne de tant de grands hommes qui l'ont précédé.

Tout ce qui est écrit, mes frères, est écrit pour notre instruction, afin que nous concevions une espérance ferme par la patience et la consolation que les Ecritures nous donnent (*Rom.*, XV, 4). Cherchons-y donc ce courage que nous n'avons pas. *Fortifions-nous dans le Seigneur et en sa vertu toute-puissante* (*Eph.*, VI, 10). Sa parole nous fournira des armes *pour pouvoir résister au jour mauvais*, pour dissiper l'erreur, pour détruire le péché, pour mettre les démons en fuite. Nous y verrons aussi que *nous sommes les enfants des saints* (*Tob.*, II, 18), et que nous devons imiter leur foi pour attendre comme eux cette vie bienheureuse que Dieu doit donner à tous ceux qui lui sont fidèles. Si notre esprit était toujours rempli de la sublimité de ces pensées et frappé de ces grands objets, en vain la tentation serait forte, jamais nous ne serions assez lâches pour y succomber.

La vue anticipée de Jésus-Christ debout à la droite de son Père remplissait encore saint Etienne *de la puissance d'en haut* et le rendait invincible. Le chef qui anime le soldat n'est point assis, il est debout pour nous faire entendre, disent les Pères, que pendant qu'un martyr souffre pour la défense de la vérité, Jésus-Christ le soutient et lui communique sa force : *Stat Dominus, martyre agonem desudante* (*Chrys., hic; Hil. Arel.*). Etienne voit les cieux ouverts, et son visage est environné de l'éclat qui accompagne les

anges. Admirez, messieurs, ce que peut l'amour de la vérité et combien sont glorieuses les récompenses accordées à ceux qui la défendent. Le serviteur n'a pas encore achevé les fonctions de son ministère, et le Maître lui ouvre son royaume éternel. C'est arriver à la possession dans le temps et dans le lieu où la seule espérance est permise. C'est au milieu du combat jouir des avantages du triomphe. C'est dans l'état d'un mourant avoir la gloire d'un ressuscité.

Après cela, que le monde ennemi de la vérité continue de maltraiter ceux qui la défendent et de flatter ceux qui la trahissent. Dieu ne manquera jamais de couronner les uns de gloire, parce qu'il les aime; et de couvrir les autres de confusion, parce qu'il les méprise (*Psal.* LII, 6). Ce qui n'arrive pas seulement en l'autre vie, mais dès celle-ci. Moïse, portant la loi de vérité, paraît avec un visage rayonnant de gloire (*Exod.*, XXXIV, 29). Jésus-Christ envoyé par son Père pour l'enseigner aux hommes, paraît avec un visage resplendissant comme le soleil (*Matth.*, XVII, 5). Il dit à ceux qu'il envoie, pour annoncer cette même vérité dans toute la terre, qu'ils *sont la lumière du monde* (*Matth.*, V, 14). Etienne exerçant le même ministère, paraît avec un visage d'ange. Et parlant en général, tous ceux qui prennent le parti de la vérité sont comme des anges, par la bonne odeur de leurs vertus, par leur détachement de la terre, par leur obéissance à la loi de Dieu. *Intuebantur vultum ejus, tanquam vultum Angeli.*

Apprenons de là, mes chers auditeurs, à aimer la vérité et à la défendre de toutes nos forces quand nous la verrons abandonnée (*Luc.*, IX, 26). Ne rougissons pas de Jésus-Christ devant les hommes, si nous ne voulons que Jésus-Christ rougisse de nous devant son Père et devant ses anges. Détruisons cette prudence du siècle qui nous fait ranger du parti le plus fort et du côté de ceux qui peuvent seconder nos espérances ambitieuses; et si la Providence nous a établis pour parler, parlons sans craindre les pierres des contradictions et des souffrances dont on peut nous accabler.

J'avoue que tout le monde n'est pas capable de défendre la vérité au dehors, et que peu y sont appelés. Mais du moins chacun doit-il la défendre dans son propre cœur où elle est toujours combattue. Oui, mes frères, tel est notre misérable condition que nous portons au dedans de nous un Antechrist continuel contre lequel nous devons nous élever, comme Etienne s'éleva contre la synagogue. Je parle de cette loi de la chair qui combat toujours la loi de l'esprit (*Rom.*, VII, 23) et qui obscurcit l'éclat de la vérité par les ombres affreuses des erreurs et des passions. Qui ne craindra dans un combat dont le succès est incertain et où il y va de tout pour l'éternité? Supportons en esprit de pénitence la persécution intérieure de cet homme criminel qui est en nous. Combattons sa malignité avec les armes de la justice. Gémissons de notre servitude sous cette loi de péché, et *mettons toute notre espérance en la grâce de Dieu*, qui *seul peut nous délivrer de ce corps de mort par Jésus-Christ Notre-Seigneur* (*Rom.*, VII, 24).

Eclairés par la sagesse, animés par la force, la voie sera frayée dans notre cœur à la charité qui sera dans nous *le lien de la perfection* (*Col.*, III, 14), comme elle l'a été dans saint Etienne quand il a prié pour ses ennemis : et c'est ici le troisième prodige qui me reste à vous faire admirer dans la troisième partie de mon discours.

TROISIÈME PARTIE.

La nature corrompue frémit au seul nom de l'amour des ennemis, et toutes ses forces sont trop petites pour arriver jusque-là. Les exemples qui en devraient être fréquents dans la loi nouvelle, parce que c'est une loi d'amour, ne laissent pas d'y être très-rares. On y voit de bons Juifs qui aiment leurs amis. On y voit d'honnêtes païens qui saluent et qui embrassent leurs frères (*Matth.*, V, 46). On y voit même de sages Catons qui dissimulent par orgueil les injures qu'on leur fait et qui en reçoivent de grandes louanges (*Senec.*). Mais pour des chrétiens qui aiment sincèrement ceux qui les haïssent, qui fassent du bien à ceux qui leur font du mal, et qui prient pour ceux qui les persécutent et qui les calomnient, le nombre en est si petit qu'ils doivent passer pour des prodiges.

Ne mettez pas ce que je dis au rang de ces paroles pompeuses et de ces expressions emphatiques que l'éloquence humaine débite souvent pour nous éblouir. Prenez-le au contraire pour une vérité très-exacte, puisque les Pères ont soutenu que Moïse fait un plus grand miracle lorsqu'il demande le pardon des Israélites qui l'ont maltraité tant de fois, que lorsqu'il tire des eaux abondantes de la dureté d'un rocher; que David est plus merveilleux lorsqu'il épargne Saül, que lorsqu'il terrasse Goliath (I *Reg.*, XIV); et que la prière que Jésus-Christ fait sur la croix est un prodige bien plus étonnant que l'éclipse du soleil en pleine lune (I *Reg.*, XVII).

Après cela, messieurs, quelle idée ne doit-on pas avoir de saint Etienne, quand on l'entend prier pour ceux mêmes qui le lapident? On ne peut nier que ce ne soit un prodige où la nature n'a nulle part et qu'il n'a pu faire que par la plénitude de la grâce et de la charité qui a été répandue dans son cœur par le Saint Esprit : *Stephanus plenus gratia faciebat prodigia.* Faisons, sur une conduite si étonnante, de courtes et d'utiles réflexions.

Tout irrite des hommes entêtés et opiniâtres qui ont la vengeance dans le cœur. Les Juifs toujours inflexibles entraînent le saint diacre hors de la ville (*Act.*, VII, 57), où la primauté du diaconat se trouve couronnée par la primauté du martyre. Et comment croyez vous, mes frères, qu'il reçoive ce traitement? Colère, orgueil, passions aveugles, vous ne pouvez rien sur celui qui souffre dans le temps même que vous transportez tous ceux qui le font souffrir. Il ne pense

alors qu'à deux choses, à son âme et à ses ennemis. Il met son âme entre les mains de Dieu : *Domine, suscipe spiritum meum* (*Act.*, VII, 58); et, abandonnant son corps à la rage de ses ennemis, il demande que le crime de sa mort ne leur soit point imputé : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum* (*Act.*, VII, 59).

Jésus-Christ attaché à la croix et près de rendre son esprit à son Père, suspend durant quelques moments le salut de l'univers pour penser à celui de ses ennemis. Le disciple entre dans les sentiments de son Maître, et suspendu entre la mort et la vie, son esprit ne s'envole dans le sein de Dieu, qu'après avoir demandé que ses persécuteurs aient le bonheur de l'y suivre. Et en priant ainsi pour ceux à qui peu auparavant il avait fait de si grands reproches, il montre bien que son zèle ne prenait sa source que dans sa charité, qui, bien loin *d'être convaincue par le mal, vainc toujours le mal par le bien* (*Rom.*, XII, 21).

Il sait qu'il y a une étroite alliance entre le martyr qui souffre la mort et l'homme patient qui souffre une injure, et que tous les deux souffriraient sans mérite, s'ils ne souffraient par amour. Enflammé de ce feu divin, pendant que les Juifs courent aux pierres, il a recours aux prières : *Currunt illi ad lapides, et ille ad preces* (*Aug., de Protom.*). Des pierres frappent une autre pierre, mais avec cette différence que les Juifs sont des pierres par leur endurcissement, au lieu qu'Etienne en est une par sa patience. Aussi fait-il tous ses efforts pour les ramollir; et quel moyen plus propre d'y réussir que d'être tout occupé du salut de ses frères et d'oublier le crime de ses persécuteurs? Je me trompe, il s'en souvient, mais c'est pour reconnaître, c'est pour aimer ses frères dans ses persécuteurs mêmes.

Et qu'est ce que produira une prière si miraculeuse? un effet miraculeux dont la mémoire sera éternellement en bénédiction. Elle fait d'un loup ravissant qui, *le matin, ravage le troupeau de Jésus-Christ* (*Gen.*, XLIX, 27), non-seulement une brebis soumise, mais un pasteur des plus zélés, *qui, le soir, partage les dépouilles* (*Aug., serm. 14 de Sanctis*) qu'il a remportées sur les démons et sur le monde pour en faire un trophée éternel à la gloire de ce même Jésus-Christ.

Vous m'entendez, messieurs : Etienne lapidé prie pour ses ennemis, et Saul, qui leur donne son secours, et qui, en cela même, le lapide par les mains de tous, est heureusement converti. Saul (ô la grande idée qui est attachée à ce grand nom)! Saul, qui devait être l'apôtre de Jésus-Christ glorifié et le vase d'élection pour porter son nom devant les rois et les enfants d'Israël; Saul, qui devait être ravi jusqu'au troisième ciel pour apprendre, dans le sein de Dieu, les vérités qu'il devait enseigner aux hommes; Saul, dont la mission ne devait être rien moins que l'image du Saint-Esprit, ce même Saul est le fruit miraculeux de la prière de saint Etienne, car si saint Etienne n'eût point prié, dit saint Augustin, l'Eglise n'aurait pas saint Paul : *Si Stephanus non sic orasset, Ecclesia Paulum non haberet* (*Aug., serm.* 21, *n.* 5, *in App.*).

Beni soyez-vous à jamais, Sauveur de nos âmes, de ce qu'il vous a plu qu'il y eut une admirable conformité entre vous et tous vos serviteurs; mais auquel avez-vous permis d'en avoir une si éclatante et si distinguée que celle-ci? Vous priez sur la croix, et un des compagnons de votre supplice, converti, devient le premier habitant du ciel. Etienne prie dans son martyre, et un de ceux qui consentent à sa mort participe à la gloire de son triomphe, jusqu'à devenir le plus éclairé, le plus sublime, le plus laborieux de vos apôtres : *Si Stephanus non sic orasset, Ecclesia Paulum non haberet.* Que peut-on dire de plus grand?

Un autre effet de sa prière, c'est qu'il meurt au Seigneur : *Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.* Heureux sommeil, s'écrient les Pères, qui lui fait trouver le repos éternel dans le sein de Dieu, et qui nous apprend que la véritable paix de l'âme est le fruit de la prière que nous faisons pour nos ennemis; qu'il n'y a que ceux qui pardonnent qui s'endorment au Seigneur, et que ceux qui ne pratiquent pas cette vertu meurent infailliblement sous la puissance du démon.

Cet exemple, mes frères, confond notre lâcheté et rend toutes nos excuses inutiles. Un homme, disons-nous, ne peut pas faire ce qu'a fait Jésus-Christ, en qui la vertu de Dieu soutenait la faiblesse de l'homme; mais si ce modèle est trop élevé, ce qui ne peut être néanmoins puisqu'il s'est proportionné à notre faiblesse, nous en avons un autre, moindre à la vérité, mais toujours parfait en la personne de saint Etienne; et si nous prétendons ne pas pouvoir imiter le maître, du moins, dit saint Augustin, ne pouvons-nous plus nous défendre d'imiter le disciple : *Si multum ad te putas imitari Dominum tuum, attende Stephanum conservum tuum* (*Aug., serm.* 137, *n.* 3).

C'est une obligation imposée à tous les hommes; mais elle est encore plus indispensable pour vous, fidèles de l'église de Meaux, qui avez saint Etienne pour titulaire, et cet avantage vous est commun avec quelques églises de France des plus anciennes et des plus illustres. Les apôtres ou leurs successeurs qui les ont fondées, les Trophime, les Saturnin, les Martial, les Sainctin, prétendaient par là honorer la mémoire d'un saint qui s'était rendu si célèbre par la gloire de sa confession, et en même temps procurer aux chrétiens qu'ils avaient engendrés, par les travaux de l'Evangile, un puissant protecteur et un modèle achevé.

Entrez dans les pieuses intentions de ces hommes apostoliques, devenez les copies d'un si excellent original; car, de prétendre l'honorer sans l'imiter, bien loin que ce fût un honneur pour lui, ce serait plutôt, dit saint Augustin, un mensonge et une flatterie dont il serait irrité : *Honorare et non imi-*

tari, est mendaciter adulari (*Aug., ser.* 325, 1).

Vous seriez d'autant plus coupables de négliger des devoirs si importants que, de peur que l'exemple de saint Etienne ne vous touche plus, pour être trop éloigné, Dieu, par sa bonté, le renouvelle pour vous, en la personne du grand prélat (1) qu'il a chargé du soin de vos âmes.

Je n'en dis pas trop, messieurs; car enfin, sur lequel de tous les évêques, que *le Saint-Esprit a établis pour gouverner l'Eglise de Dieu*, ont été répandus plus abondamment les dons merveilleux qui ont fait la gloire de saint Etienne?

Quelle sagesse dans ses discours et dans ses livres! N'est-il pas visible que le Sauveur lui a donné, selon sa parole, *cette bouche et cette sagesse que personne ne peut contredire* (*Luc.*, XXI, 15)? Tous ceux qui l'entendent sont réduits, ou à lui céder par la conversion, ou à ne lui résister que par les faibles armes de la déclamation et de la calomnie.

N'est-il pas encore le défenseur intrépide de la vérité, soit qu'on l'attaque par une guerre ouverte et déclarée, soit qu'on cherche à l'altérer ou à l'affaiblir par des déguisements captieux? Agneau partout ailleurs, qui prévient l'esprit et qui gagne le cœur par sa douceur et par sa modestie, c'est ici un lion qui déconcerte, qui abat, qui renverse tout par la plénitude de sa force.

Pour le miracle de l'amour des ennemis, le peut-il faire, lui à qui *la grâce répandue dans ses yeux et sur ses lèvres* (*Psalm.* XLIV, 3) n'attire que des admirateurs? Mais, que dis-je? l'amour constant du vrai, le maintien rigide de la règle ne furent jamais sans contradiction. Il a pour ennemis les ennemis de l'Eglise, et ils sont dans ses prières l'objet de sa charité.

Continuez, monseigneur, à l'aimer, à l'instruire, à la défendre cette épouse de l'Homme-Dieu qui est aussi la vôtre. Continuez à condamner par la pureté de vos mœurs autant que par la sublimité de vos connaissances, l'impiété, l'hérésie, le libertinage dont il vous a été donné d'être le fléau et la terreur. Continuez à faire des saintes Ecritures, vos chastes délices, et à nous procurer en les expliquant, ce sens droit, cette intelligence humble et pure qui nous élève à la connaissance de Dieu et *qui nous fait être en son vrai Fils* (I *Joan.*, V, 20). Assis sur un trône sacré teint du sang du premier des martyrs, continuez à être ainsi la couronne de ce grand saint, comme il est lui-même, suivant l'étymologie de son nom, la couronne de votre Eglise.

Je viens, monseigneur, de le proposer pour modèle à votre peuple; et quoique je puisse me rendre témoignage que *j'ai parlé de l'abondance du cœur et dans la sincérité de Dieu* (*Matth.*, XII, 34; II *Cor.*, I, 12), je n'oserais me promettre que mon discours *portât son fruit, même dans la patience* (*Luc.*, VIII, 15), si après avoir été commencé en vertu de votre mission, il ne finissait par la bénédiction que je vous demande pour moi et pour mes auditeurs.

(1) Bossuet, évêque de Meaux.

PANEGYRIQUE DE SAINT VINCENT, MARTYR,

Prononcé à Saint-Germain-l'Auxerrois le 22 *janvier* 1708.

In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum.

Vous souffrirez des persécutions de la part du monde; mais ayez confiance, je l'ai vaincu (*S. Jean, ch.* XVI).

Dans tous les temps le monde s'est déclaré contre Jésus-Christ. Aveuglé par la malice du démon qui était son prince, il n'a pas voulu connaître ce Sauveur descendu sur la terre pour le sauver (*Joan.*, 1, 10; 3, 17). Il a armé la cruauté d'un de ses plus grands amateurs pour l'étouffer dans le berceau. Il a traité sa doctrine de séduction et de blasphème; et enfin par son envie, par sa politique, par sa superstition ou, si vous voulez, par sa fausse religion, il a fait mourir l'innocent sur une croix.

Mais quelque violente qu'ait été la guerre que le monde a faite à Jésus-Christ, Jésus-Christ paraissant faible et vaincu, n'a pas laissé de le vaincre: *Ego vici mundum.* Et qui en peut douter, en voyant l'idolâtrie détruite, les gentils convertis, les démons chassés des corps et des âmes, des millions de martyrs couronnés par une mort glorieuse pour la défense de la vérité? Car la victoire de Jésus-Christ a tellement animé ceux qui ont combattu sous ses étendards, qu'ils en ont tous remporté de pareilles.

Confidite: le monde, leur avait-il dit, vous persécutera comme il m'a persécuté, mais ne vous découragez point; je ne l'ai pas vaincu pour moi seul, je l'ai encore vaincu pour vous, et si vous avez en lui un puissant adversaire, vous aurez en moi un plus puissant défenseur.

Cette parole, messieurs, a été parfaitement comprise par l'illustre saint dont l'Eglise universelle fait aujourd'hui une mémoire si honorable et à qui cette Eglise rend des hommages particuliers comme à son premier titulaire. La victoire que le Sauveur a remportée sur le monde l'a rempli d'une telle confiance, qu'il a été ce *juste, hardi comme un lion*, dont parle le Sage, *qui ne craint rien pendant que l'impie prend la fuite, sans être poursuivi de personne* (*Prov.*, XXVIII, 1), ou comme cet *arbre transplanté sur le bord d'un fleuve, qui*, dans la comparaison de Jérémie, *étend ses racines vers l'eau qui l'humecte et ne craint point la chaleur quand elle est venue* (*Jer.*, XVII, 8).

C'est par là que saint Vincent a rempli la signification de son nom, en sortant victorieux de tant de combats qu'il a été obligé de soutenir contre le monde (*Paul. Poem.* 27). C'est par là qu'il a égalé la gloire des Etienne et des Laurent, autant dans la sainteté du diaconat que dans l'intrépidité de sa confession (*Greg. Tur., lib.* III, *H. Fr.; item, lib.* I, *de Gl. Mart., cap.* 90); c'est par là qu'après avoir été l'ornement de l'Espagne, il est devenu célèbre dans les Eglises d'Orient et d'Occident, qui n'ont point eu d'orateur distingué

qu'elles n'aient employé à faire son panégyrique (*Fort., lib.* VIII, *carm.* 4 ; *Bern., serm.* 66 *Parv.*).

Mais le plus illustre de tous est saint Augustin, qui se faisait honneur de proposer tous les ans à l'Eglise d'Afrique le martyre de ce saint comme *un spectacle merveilleux* (*Aug., serm.* 275), et capable d'arrêter les yeux de la foi, comme le combat héroïque d'un soldat de Jésus-Christ contre le monde, digne d'être admiré et imité par les fidèles ; et dans la nécessité où je suis de rappeler dans votre mémoire les actions généreuses de ce martyr, c'est sans doute un bonheur pour moi et un avantage pour vous que je trouve un guide aussi fidèle et un aussi grand maître que saint Augustin.

C'est donc lui qui m'a déterminé à vous représenter saint Vincent vainqueur du monde par sa confiance en Jésus-Christ : or, parmi tant de machines que ce monde emploie pour battre la sainte cité de Jérusalem et les vrais Israélites, qui en sont *les pierres vivantes* (I *Petr.*, II, 5), ce saint docteur en remarque deux principales qui ont la force de toutes les autres.

Comme notre partage malheureux depuis le péché est l'ignorance et la faiblesse, il tâche de profiter de notre malheur. D'abord il nous flatte pour nous tromper : *Blanditur ut decipiat* (*Aug., serm.* 276, 2) ; et si cet artifice ne lui suffit pas, il nous épouvante pour nous faire succomber à ses efforts : *Terret ut frangat.* Mais par la confiance en Jésus-Christ qui a vaincu le monde, nous pouvons espérer de le vaincre à notre tour. Lorsqu'il nous suggère des erreurs pour nous tromper, il peut être vaincu par notre sagesse : *Errores suggerit, vincitur per sapientiam* (*Idem, serm.* 274) ; et lorsqu'il veut nous ébranler par la crainte des tourments, il peut être vaincu par notre patience : *Tormenta infligit, vincitur per patientiam.*

C'est à peu près de cette sorte que parlait saint Augustin en expliquant les Actes du martyre de saint Vincent que l'on venait de lire au peuple, et ces paroles sont d'autant plus remarquables, qu'elles renferment le caractère de ce grand saint.

Il faut le considérer en deux états différents auxquels nous pouvons réduire le cours de sa sainte vie, et les circonstances surprenantes de sa bienheureuse mort : il a été diacre, il a été martyr, et le monde idolâtre, cherchant à le soumettre à son empire, l'a attaqué dans ces deux états par les armes qui lui étaient propres, par les erreurs dans le ministère du diaconat, par les tourments dans les rigueurs du martyre ; mais Vincent l'a toujours vaincu par sa confiance en Jésus-Christ.

Quand le monde lui a suggéré des erreurs pour le tromper, il l'a vaincu en les dissipant par les lumières d'une sagesse toute céleste. Ce sera le sujet de la première partie de son éloge.

Quand le monde lui a suscité des tourments pour l'ébranler, il l'a vaincu en les souffrant avec une patience invincible. Ce sera le sujet de la seconde.

Vous allez donc voir, messieurs, un diacre plein de sagesse, un martyr armé de patience, triompher de tout ce que le monde a de plus trompeur et de plus violent, et vous seriez inexcusables, si vous ne tiriez aucun avantage de son exemple et de son intercession. Ne soyez donc pas spectateurs oisifs d'un combat qui a fait tant d'honneur à l'Eglise et retenti dans tout l'univers ; et comme je serais incapable par moi-même de vous le représenter dignement, implorez avec moi le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une fatale expérience ne nous a que trop convaincus que dans la cruelle guerre que le monde fait à la cité de Dieu qui est l'Eglise, les armes les plus ordinaires de cet ennemi, sont l'erreur et le mensonge ; armes d'autant plus dangereuses qu'elles sont moins visibles, et que leur effet naturel est de porter dans les cœurs un venin qui les corrompt.

Le monde répand ce venin par ses sectateurs ; car, comme dit saint Jean : *On distingue l'esprit de vérité de l'esprit d'erreur* à cette marque, *que ceux qui sont de Dieu écoutent ceux qui en parlent ; au lieu que ceux qui débitent une fausse doctrine, sont du monde et que le monde les écoute* (I *Joan.*, IV, 5). Tantôt ils répandent des dogmes contre la foi, tantôt des maximes contre la morale ; et le monde qui, étant toujours *plongé dans le mal* (I *Joan.*, V, 19), est toujours plein de ces deux sortes d'erreurs, n'en fut jamais plus infecté que du temps de saint Vincent.

Ce grand saint parut en Espagne sur la fin du troisième siècle ; et comme l'Espagne était alors une des principales provinces de l'empire romain, il se vit d'abord assiégé par toutes les erreurs que Rome avait adoptées. Je ne m'arrêterai pas, messieurs, à vous les raconter ici ; le temps n'y suffirait pas, et le détail en ferait horreur. Vous savez combien est affreuse la peinture que nous en ont laissée les célèbres apologistes de la religion chrétienne. Il me suffit de vous faire souvenir que dans Rome était le centre de toutes les erreurs qui s'étaient répandues dans l'univers, et que c'était même à n'en rejeter aucune que cette ville aveugle et superbe faisait consister son bonheur et sa piété.

Vincent, pénétré des lumières de cette sagesse que la chair et le sang ne révèlent point, (*Mat.*, XVI, 17), connut toutes les erreurs dont le monde idolâtre pouvait se servir pour le tromper. Après les avoir connues, il les dissipa, d'abord en lui-même comme disciple de la sagesse ; et dans la suite allant *de clarté en clarté par l'illumination de l'Esprit du Seigneur*, il les dissipa dans les autres en qualité de maître et de prédicateur de cette même vertu : *Errores suggerit mundus, vincitur per sapientiam.*

1. Né de parents nobles, il eut une éducation proportionnée à sa naissance, et ce qui fit son bonheur, c'est qu'il fut élevé sous les

yeux de son évêque qui, sans négliger les lettres humaines, le fit instruire dans la science de la religion. La facilité du génie jointe à l'assiduité du travail l'éleva bientôt à des connaissances sublimes; et jamais la science n'enfla son cœur, parce qu'elle fut soutenue de la charité qui édifie (1 *Cor.*, VIII, 1).

Il commença, suivant le conseil de Salomon, par *invoquer la sagesse* (*Prov.*, II, 3), persuadé que ce n'est point une vertu que l'homme puisse acquérir par son travail, puisqu'elle n'est autre chose que Dieu même. Il fut en même temps son adorateur et son disciple. Il l'invoqua par une humble prière, afin qu'elle descendît dans son cœur, et ce cœur tourné vers Dieu, détaché de l'amour des choses de la terre, se rendit assez pur, pour se remplir des lumières et de l'amour de la vérité.

Voilà, mes frères, le fondement de tout ce que les saints ont fait de grand et d'admirable dans leur vie. Toutes leurs vertus ont commencé par la science de la religion, qui seule contient la vraie sagesse, que la philosophie païenne avait cherchée inutilement. *La foi*, dit l'Apôtre, *vient de ce que l'on a entendu* (*Rom.*, X, 17). Ils ont écouté pour croire; une foi éclairée, mais toujours soumise, a produit les œuvres, et ils sont ainsi parvenus à la sainteté à laquelle tous les chrétiens sont appelés.

Aujourd'hui il y a peu de saints, *parce que les vérités sont diminuées parmi les enfants des hommes* (*Psalm.* XI); une ignorance orgueilleuse fait que, surtout dans le jeune âge, l'on se trompe sur la foi et sur les mœurs. Le monde séduit à tel point ceux qui l'aiment, qu'ils n'ont aucun sentiment de religion, parce qu'ils n'en ont aucune lumière et qu'ils ne pensent à rien moins qu'à l'acquérir. On dirait qu'ils n'ont éclairé leur raison sur toute chose que pour l'aveugler sur la principale, puisque, sans aucun égard à la fragilité d'une vie qui doit finir nécessairement et ouvrir une éternité, on en voit qui demeurent avec une conscience intrépide dans des doutes insensés ou dans des erreurs monstrueuses.

Le repos dans un tel état fait voir combien la corruption de la nature a renversé l'esprit de l'homme; et c'est aussi pour condamner une conduite si destituée de sens et de jugement que Dieu nous commande dans ses Ecritures de chercher la sagesse comme les avares cherchent l'or. Et la comparaison est exacte; car les avares ont de la prudence, pour discerner ce qui est utile ou nuisible à leur dessein; du courage pour supporter les fatigues qui en sont inséparables; de la tempérance pour se priver des plaisirs qui peuvent retarder la possession des biens dont ils font l'idole de leur cœur; et combien voyons-nous de chrétiens qui ne font pas pour le ciel ce que les avares font pour la terre, ni pour la sagesse ce qu'ils font pour l'or? C'est pourtant elle seule qui peut nous faire connaître la vérité, et il n'appartient qu'à la vérité de nous défendre de l'erreur.

Le jeune Vincent avec des qualités d'esprit et de corps également estimables, et propre à répondre aux plus belles espérances du monde, se défendit de tous les attraits des sens et se conserva pur de la corruption du siècle, parce que toute son application fut de chercher la sagesse. Aussi eut-il le bonheur de la trouver, et comme le premier diacre, il en reçut la plénitude, lorsque Valère le jugea digne d'être élevé à l'ordre sacré du diaconat. Dieu qui *l'a créée, et qui la donne à ceux qui l'aiment* (*Eccli.*, I, 9), ne put la refuser à un homme tout embrasé de son amour; et ce ministre fidèle la reçut avec abondance, parce que, connaissant le besoin qu'il en avait pour l'exercice de son ministère, il l'avait demandée *à Dieu avec une foi vive et persévérante* (*Jac.*, I, 8). Il fut donc alors cet homme heureux dont parle Salomon (*Prov.*, III, 13), qui, après avoir trouvé la sagesse, peut se vanter d'avoir trouvé un trésor plus précieux que toutes les richesses de la terre, et quel usage n'en fit-il pas?

Il étouffa les fausses lumières de la sagesse humaine pour captiver son entendement sous le joug de la foi et se soumettre docilement à toutes les vérités qu'enseigne la sagesse divine. Successeur des anciens Lévites, il se regarda comme la tribu et l'héritage du Seigneur; il s'arma de l'esprit de conseil et de force, de science et de piété pour défendre l'Eglise, et contre des hommes de chair et de sang dont l'Aragon était alors infecté, et contre les princes du monde qui lui préparaient une guerre des plus cruelles (*Eph.*, VI, 12). Il se purifia pour porter plus dignement les vases du Seigneur, et orné de toutes les vertus, il fut admis avec acclamation à la dispensation des saints mystères; car il était convenable qu'ayant à suivre Jésus-Christ dans sa passion, il commençât par la distribution de son calice. Ni l'orgueil qu'inspire la haute naissance, ni les passions volages de la jeunesse, ni la force du mauvais exemple, ni les douceurs ou les maux de la vie, ne le firent manquer à sa vocation; et le monde, qui cherchait à le tromper, fut trompé lui-même par cet enfant de lumière, qui avait mis toute sa confiance en Jésus-Christ : *Errores suggerit mundus, vincitur per sapientiam.*

2. Son évêque, quoique rempli de la science des saints, ne pouvait, à cause d'une difficulté de langue, vaquer à la fonction la plus épiscopale, qui est le ministère de la parole, et contraint de faire par un autre ce qu'il ne pouvait faire lui-même, il voulut que Vincent fût son organe.

On voit par l'exemple de saint Etienne et de saint Philippe (*Act.*, VI, 10; VIII, 5), que les diacres prêchaient dès le commencement, mais dans la suite ils exercèrent plus rarement cette fonction, et seulement au défaut des évêques et des prêtres; et peut-être, messieurs, est-ce ici le premier diacre qui ait repris la coutume de l'exercer dans l'assemblée des fidèles, au moins dont l'histoire de l'Eglise fasse mention.

Ne doutons pas que le bienheureux Valère

qui le choisit, ne le jugeât digne de son choix. Vincent avait toujours fait des saintes Ecritures ses chastes délices (*Aug. Conf.*), et joignant les lumières de la vérité aux flammes de la charité, il ne pouvait ni se tromper soi-même, ni tromper personne. Il avait assez travaillé à se rendre semblable au bassin, qui ramasse et contient les eaux; il était temps qu'il imitât le canal, qui les répand avec abondance. Ou pour me servir de la figure évangélique, il était une lumière trop éclatante pour demeurer sous le boisseau, il fallait qu'elle fût élevée sur le chandelier pour éclairer toute l'Eglise.

Sa conduite était d'ailleurs si sage et si réglée, que ses actions étaient autant d'instructions pour les autres, et sa vie un témoignage perpétuel de la divinité de Jésus-Christ. Il était donc bien à couvert du reproche que Dieu fait au pécheur *de raconter ses justices et de haïr sa discipline* (*Psal.* XLIX, 15), de faire connaître la vérité aux autres, et de la rejeter pour soi. Après avoir tant pratiqué la vertu, il pouvait exhorter ses frères avec fruit à la même pratique, et par là il se trouvait destiné, selon la promesse de l'Evangile, à devenir *grand dans le royaume des cieux* (*Matth.*, V, 19).

Avec des dispositions si saintes il exerça le ministère de la prédication et répondit parfaitement à l'attente de son évêque. Tout le monde courut à lui comme à un ministre du Seigneur, qui annonçait *les paroles de la vie éternelle* (*Joan.*, VI, 69). Sa manière d'instruire remplissait ses auditeurs d'étonnement et d'admiration, parce qu'elle était accompagnée de l'autorité de sa vertu, et *personne ne pouvait résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui* (*Luc.*, IV, 32; *Act.*, VI, 10). Combien d'infidèles ne convertit-il pas à la foi! Et combien de chrétiens qui avaient souillé la robe de leur baptême, la lavèrent-ils après l'avoir entendu, dans les larmes de la pénitence!

Mais jamais la doctrine et les expressions du Saint-Esprit n'avaient plus de force dans sa bouche, que quand il animait au martyre ceux qui souffraient pour la foi. Déjà la ville de Saragosse avait eu part à toutes les persécutions depuis celle de l'empereur Dèce. Elle ne cédait cet honneur ni à Carthage ni à Rome; et c'est ce qui la fait nommer par un ancien Père, *la mère et la patrie des martyrs* (*Prud.*, *P.* 89). Le sang de tant de saints répandu dans ses prisons et dans ses places publiques en chassait les démons, et y établissait de plus en plus le règne de Jésus-Christ, si bien que ceux qui avaient déjà souffert, encourageaient ceux qui devaient souffrir encore.

Le diacre Vincent les regardait avec vénération et avec envie, et avec quel zèle ne leur représentait-il pas qu'ils étaient bienheureux en cela même qu'ils étaient persécutés (*Matth.*, V, 11); qu'en perdant la vie pour ce monde qui passe avec toutes ses convoitises, ils la conservaient pour l'éternité (*Luc.*, IX, 24; I *Joan.*, II, 17); qu'ils ne devaient pas craindre ceux qui tuent les corps et qui n'ont pas le pouvoir de faire mourir les âmes (*Luc.*, XII, 5); que Jésus-Christ avait souffert avant eux, pour les soutenir par son exemple (I *Petr.*, II, 21); et que pour se rendre dignes de boire son calice ils devaient être dans la charité, sans laquelle il ne leur servirait de rien de livrer leur corps aux flammes (I *Cor.*, XIII, 3).

Par toutes ces vérités, qui sont les mêmes que la sagesse incarnée a bien voulu nous révéler, il combattait les erreurs du monde idolâtre, et dans lui-même et dans les autres. En travaillant à faire des martyrs, un désir secret du martyre se formait peu à peu dans son cœur. En confirmant la foi de ses frères, il rendait la sienne plus ferme et plus intrépide, et l'Eglise recevait tous les jours dans son sein des hommes auparavant faibles ou prévenus, qui renonçaient à la sagesse politique et mondaine, pour aimer la vérité jusqu'à lui sacrifier leur propre vie : *Errores suggerit mundus, vincitur per sapientiam.*

Ici, messieurs, il faut que j'adore la conduite de la Providence, qui m'impose la glorieuse nécessité de faire l'éloge d'un excellent prédicateur, au même temps que j'ouvre dans votre Eglise la carrière de mes prédications. Heureux celui qui pourrait être formé sur ce modèle!

Il faut pourtant vous faire souvenir que la même sagesse qui parlait par la bouche de ce prédicateur, parle encore par celle de tous les autres, puisque Jésus-Christ les a tous envoyés comme son Père l'avait envoyé lui-même; et il n'y en a pas un seul qui ne puisse dire comme saint Paul : *In me loquitur Christus* (II *Cor.*, XIII, 3); *pro quo legatione fungor* (*Ephes.*, VI, 20). Jésus-Christ parle en moi, et je ne fais qu'exercer sa légation et son ambassade toutes les fois que j'annonce son Evangile. S'il n'est pas annoncé aujourd'hui avec un fruit aussi visible qu'il le fut autrefois par saint Vincent, à qui nous en prendrons-nous? J'ose dire, mes frères, que ce défaut vient principalement de vous.

Les prédications sont nécessaires à l'Eglise, parce qu'il a plu à Dieu de choisir la voie de la parole pour l'instruction des peuples, et ceux qui comme saint Vincent sont dûment appelés à ce ministère, observent les règles qui leur sont prescrites pour le remplir dignement. On peut même avancer à l'honneur de l'Eglise gallicane, plus encore à la gloire de la grâce de Jésus-Christ, que sa parole n'est annoncée nulle part avec tant de gravité, de pureté, ni de force.

Pour bannir l'erreur qui subsiste dans le monde, les prédicateurs évangéliques s'appliquent, comme fit notre illustre saint, à l'étude de la véritable sagesse. Semblables à ce père de famille, qui tire de son trésor des choses nouvelles et anciennes, c'est dans les deux Testaments qu'ils s'instruisent eux-mêmes, avant que d'instruire les autres. Ils se servent des eaux pures et abondantes de ce Jourdain pour apaiser la soif que vous devez avoir de la justice, et jamais ils n'en vont puiser dans les fleuves d'Egypte, qui n'en ont que de bourbeuses (*Jer.*, II, 18); car ils

doivent vous dire, non ce qu'ils pensent eux-mêmes, mais ce qu'ils ont appris de Dieu. Plus ils savent que le monde pervers est en possession de décréditer par ses railleries malignes la vérité qui le condamne, plus ils tâchent de la soutenir en faisant paraître dans leur vie, qu'ils sont persuadés de ce qu'ils prêchent, et qu'ils parlent de l'abondance d'un cœur plein des vérités qu'ils annoncent.

Mais s'ils remplissent ainsi leur devoir, ne manquez-vous point au vôtre, et songez-vous que qui ne profite pas de la parole qu'il écoute, en devient plus criminel? La conservez-vous dans votre mémoire comme un trésor précieux? La repassez-vous dans votre esprit, afin qu'elle y prenne de profondes racines? Et enfin après l'avoir reçue avec docilité et reconnaissance, la mettez-vous en pratique dans les occasions? Il est bien à craindre, mes frères, que le goût humain, la prévention et la coutume ne vous y attirent plus que le zèle du salut, et que la prédication que l'on tâche de rendre pour vous exacte et solide, ne dégénère par votre faute en spectacle profane et mondain. Et ne voyons-nous pas tous les jours, que vous tournez à votre ruine les moyens mêmes dont on se sert pour vous la faire mieux recevoir ?

Comme le dessein de celui qui prêche est d'instruire et de persuader, il se proportionne aux auditeurs intelligents et judicieux de peur qu'ils ne goûtassent point la vérité, lorsqu'elle serait hors de sa place ou mal exprimée, et il évite autant qu'il en est capable de tomber dans l'un de ces deux défauts, ou d'avilir la majesté de la parole de Dieu par une simplicité basse, ou de se jeter dans une fausse éloquence par des pensées vaines et de nulle édification.

Ce tempérament de sagesse et de sincérité, de zèle de la vérité et de manière de la dire n'est observé que pour vous. Ce qui vous rend d'autant plus inexcusables, si vous n'en profitez pas, que la connaissance de la vérité ne vous est point due, que c'est par miséricorde que Dieu vous la fait annoncer; que c'est pour répondre à cette même miséricorde que ses ministres la préparent avec soin, et que les obstacles que vous apportez au fruit de sa sainte parole, peuvent vous en faire priver pour toujours.

Le grand moyen de vous garantir de ce malheur est d'avoir recours à la sagesse; mais ne la cherchez pas où elle n'est point, comme les païens l'y ont inutilement cherchée, et comme l'y cherchent encore la plupart des chrétiens. Une vertu si rare, dit le saint homme Job, *ne se trouve point dans la terre de ceux qui vivent dans les délices* (*Job.*, XXVIII, 12). *C'est Dieu seul qui sait le lieu où elle habite, et par quelle voie l'on peut arriver jusqu'à elle.* Or, il veut que vous la connaissiez, et c'est dans sa parole qu'il vous la montre. Cette parole, selon l'Apôtre (II *Tim.*, III, 16), vous enseignera, vous reprendra, vous corrigera, vous conduira à la piété et à la justice, pour vous disposer à toutes sortes de bonnes œuvres. Elle vous sera une vraie consolation dans les adversités, et un puissant préservatif contre les erreurs et les scandales du monde. Invoquez-la comme saint Vincent, et purifiez votre cœur, afin qu'il puisse en recevoir les lumières comme le sien les a reçues. Ne la cherchez ni dans les livres profanes, ni dans les conversations et les joies frivoles du siècle, mais en Dieu de qui descend toute grâce excellente et tout don parfait (*Jacob.*, I, 5); et enfin vous trouverez que la souveraine sagesse est de craindre le Seigneur, et la vraie intelligence de se retirer du mal : *Ecce timor Domini ipsa est sapientia, et recedere a malo intelligentia* (*Job.*, XXVIII, 28).

Le monde, mes frères, ne cessera jamais de vous attaquer par ses erreurs, car la paix que Jésus-Christ a donnée à ses disciples ne consiste pas à ne rien craindre ni à ne rien souffrir de la part du monde, mais à se défier de ses piéges, à soutenir ses attaques, et à le vaincre par la confiance en la victoire que notre chef a remportée sur lui. L'homme charnel veut vaincre pour ne pas souffrir; le chrétien, au contraire, doit souffrir pour vaincre, être foulé aux pieds pour ne pas tomber, et mourir pour vivre. Vous êtes donc suffisamment prévenus sur sa malice, et vous n'avez nulle attention pour la découvrir, vous ne faites pas le moindre effort pour la confondre. *L'ensorcellement de la bagatelle* répand des ténèbres affreuses sur vos devoirs les plus importants, et l'on vous voit à toute heure prendre *le bien pour le mal, et le mal pour le bien.* Comment les dissiperez-vous ces ténèbres, tant que vous ne vous dégagerez point de la tyrannie des passions et des vains amusements du monde? Pourquoi votre foi s'affaiblit-elle, que parce que votre conscience se dérègle et se corrompt? D'où vient que l'erreur la plus grossière vous séduit, que la plus faible tentation vous entraîne, que parce que vous n'apprenez point à la vaincre dans la connaissance et dans l'amour de la vérité? Est-ce en persévérant dans vos plaisirs et dans vos mauvaises habitudes que vous serez attirés à la pratique du vrai bien? Non, non. Plus vous vous livrerez au monde, plus votre cœur sera infecté de sa corruption, votre esprit obscurci de ses ténèbres, vos sens enchantés par ses pompes, votre foi affaiblie par ses maximes, votre espérance flétrie par la vue de ses faux biens, votre charité diminuée par ses convoitises. C'est donc à vous à commencer. Craignez Dieu, ne l'offensez point par des actions criminelles, et une vie réglée vous conduira par degrés à une sagesse qui vous mettra à l'épreuve de l'illusion : *Ecce timor Domini ipsa est sapientia, et recedere a malo intelligentia.*

C'est ce que vous apprend le saint Patron de cette Eglise, car ce n'est que pour vous proposer son exemple que nous vous faisons le récit de ses actions. Dans un âge peu avancé il pratiqua les vertus les plus sublimes,

et se prépara sagement des forces pour le temps de la persécution. Mais *ayant peu vécu, il ne laissa pas de remplir le cours d'une longue vie* (*Sap.*, IV, 13), et son travail de peu d'années fut si parfait et si accompli, qu'il lui mérita une recompense sans fin. La raison, c'est que son esprit médita la sagesse, que sa bouche parla selon la justice (*Psal.* XXXVI, 32), et que la loi de Dieu étant dans son cœur, non-seulement il ne fit point de démarche dans les voies trompeuses du siècle, mais qu'il empêcha les autres d'y en faire.

Mais aussi plus il triompha du monde, plus il l'irrita contre lui ; car il ne faut pas s'imaginer que le monde voie tranquillement nos avantages, et qu'il ne cherche point à se venger de nos mépris. Quand il ne peut nous attirer par ses douceurs et nous séduire par ses fausses maximes, il en vient à la violence, et c'est ainsi qu'il attaqua le saint illustre que nous louons. Il lui suscita des tourments horribles pour l'ébranler dans sa foi ; mais vous allez voir que le diacre généreux, toujours appuyé sur sa confiance en Jésus-Christ, les souffrit avec tant de patience et de joie, qu'il eut le bonheur de laisser à la postérité l'exemple le plus éclatant de l'impiété confondue et de l'innocence victorieuse. Le martyre, messieurs, qui a consommé sa gloire, va donc terminer mon discours.

SECONDE PARTIE.

C'est un ordre aussi adorable qu'étonnant de la sagesse éternelle, que ceux qui aiment la vertu et qui veulent vivre avec piété souffriront persécution de la part du monde (II *Tim.*, III, 12). : tant l'opposition est invincible entre la justice et l'iniquité. Les exemples en ont commencé dès son origine, ils ont continué dans tous les siècles, et l'on en verra jusqu'à la fin. Abel fut massacré par son frère, parce qu'il était juste (*Gen.*, IV, 8). La maison d'Abraham avait été persécutée par les Chaldéens (*Gen.*, XI), parce, dit saint Augustin, qu'on y adorait le vrai Dieu. Jacob fut contraint de prendre la fuite (*Gen.*, XXVIII). Joseph fut vendu par ses frères (*Gen.*, XXXVII), et David persécuté par Saül (I *Reg.*, XVI). Les prophètes furent maltraités, sciés, éprouvés en toute manière (*Hebr.*, XI, 37) ; et quelles persécutions n'ont pas souffertes les apôtres et les premiers chrétiens de la part des Juifs et des infidèles?

Mais si la cruauté du monde contre les adorateurs du vrai Dieu et des disciples de Jésus-Christ a toujours été grande, elle monta jusqu'au dernier excès, lorsque Vincent souffrit le martyre. Ce fut durant la persécution de Dioclétien et de Maximien, et par là, messieurs, vous entendez la plus violente que l'Eglise ait jamais soufferte. Ces deux empereurs étaient les plus barbares des hommes et les plus animés contre le christianisme, qu'ils s'acharnaient à exterminer de la terre (*Vinc., lib.* XII, *c.* 136) ; et si quelqu'un dans l'univers approchait de leur barbarie et de leur haine contre les chrétiens, c'étaient sans doute deux ministres distingués de leur fureur, Ristitio-vare, préfet des Gaules, et Dacien, préfet des Espagnes, dont les noms sont devenus dans nos martyrologes l'exécration de tous les fidèles (*Metaphr., Sur., Boll.*).

Ce fut devant ce dernier que Vincent comparut d'une manière intrépide, comblé de joie de voir enfin arriver le temps heureux où il devait souffrir pour le nom de Jésus-Christ, auquel il mettait toute sa confiance, sa ferme foi lui faisant espérer de remporter une victoire d'autant plus illustre, que le combat allait être plus rude et plus sanglant.

Aussi vérifia-t-il en sa personne cette parole de saint Jean (I *Joan.*, IV, 4), qu'il triomphait de la violence du monde, parce que celui qui habitait en lui par sa grâce était plus grand que celui qui dominait dans le monde par sa tyrannie ; car il n'était pas possible à la nature faible et tremblante de soutenir des tourments dont la seule pensée fait horreur, si Dieu n'eût habité dans l'âme et dans le corps des martyrs. Mais dans ce temps de trouble et de tempête, où l'enfer déchaîné mettait tout en usage pour arrêter les progrès de la religion, Dieu voulait lui rendre témoignage par des prodiges inouïs, et il faut compter parmi les plus grands la fermeté et la patience immobile de ces athlètes généreux.

On commande à celui-ci de sacrifier aux idoles, et il le refuse courageusement, persuadé que les empereurs ont droit sur nos biens et sur nos vies, mais non pas sur notre foi ; qu'encore qu'ils soient au-dessus des hommes, ils ne laissent pas d'être hommes eux-mêmes, et qu'il faut plutôt obéir à Dieu qui défend d'adorer les idoles qu'aux hommes qui le commandent (*Act.*, V, 29).

Les Romains avaient pu subjuguer toute l'Espagne *par leur conseil et par leur patience* (I *Mach.*, VIII, 3), suivant la magnifique description que nous en lisons dans les Machabées. De ce pays subjugué s'éleva néanmoins un homme qui, par un conseil que la seule foi lui inspirait, et par une patience non pas politique, mais chrétienne, osa s'exposer lui seul à toute la majesté romaine, qui lui commanda inutilement de renoncer au culte du vrai Dieu.

Dioclétien avait bien pu défaire Carinus qui était le légitime possesseur de l'empire, et Aper qui l'avait usurpé. Il avait bien pu, de concert avec Maximien, son collègue, triompher des Perses, qui avaient fait aux Romains tant de sensibles affronts, et causé à l'Etat tant de pertes signalées. Mais un simple lévite fut capable d'arrêter ces maîtres du monde, et de borner les conquêtes de ces vainqueurs des nations ; tant la patience chrétienne a de force.

Son refus lui attire d'abord une prison des plus rigoureuses, mais elle ne sert qu'à lui faire donner des preuves plus éclatantes d'une vertu si héroïque. On ne tarde point de l'exposer aux tortures les plus cruelles ; mais les bourreaux épuisent sur lui leur barba-

rie, et se lassent plutôt de le tourmenter qu'il ne se lasse lui-même de souffrir. Si son *corps n'est pas de bronze* non plus que celui de Job (*Job.*, VI, 12), du moins son cœur est plus impénétrable que le bronze, et *son amour plus fort que la mort* (*Cant.*, VIII, 6). Plus ce corps est étendu par les gênes et par les tortures, plus il semble croître pour en souffrir de nouvelles : *Distentus membris crescit ad pœnam* (*Act. pr. M. n.* 6).

On ajoute tourment sur tourment, plaie sur plaie. On le déchire, qui le croirait? jusqu'à faire voir ses entrailles découvertes : et alors la joie et la sérénité qui paraît sur son visage irrite le tyran de telle sorte, qu'il accuse les bourreaux de compassion ou de faiblesse, et tourne contre eux sa fureur. Le démon qui est dans l'âme du persécuteur se voyant ainsi confondu, est contraint de donner du relâche au martyr pour tourmenter ses propres ministres, et commence dès le temps la punition éternelle qui suivra l'énormité de leur crime.

Le feu est ensuite employé à tyranniser ce glorieux confesseur de la foi chrétienne; mais que ne peut point la parfaite charité! Il monte sur le lit de fer ardent comme sur un tribunal plus remarquable, pour y publier de plus haut la gloire de Jésus-Christ; et les flammes ne font que lui donner sa dernière perfection, comme à un vase d'une excellente matière. Il semble qu'à force de souffrir il ne souffre plus, ou que c'est un autre qui souffre en lui. Sa seule crainte est que Dacien ne soit enfin touché de l'horrible singularité de ses peines, et par un prodige inouï la fureur de l'un fait la joie de l'autre.

Cependant on voit que Dacien est troublé, tandis que Vincent jouit d'une paix profonde. Celui qui tourmente est agité, et celui qui est tourmenté demeure tranquille. L'un souffre, et l'autre est au-dessus de tout ce qu'on lui fait souffrir. Quel spectacle, et à qui appartient-il de le donner qu'à la véritable religion? Le voici, mes frères, le fruit du crime et le caractère de la vertu. On voit tout à la fois un juge furieux que la rage transporte, des bourreaux impitoyables qui irritent leur cruauté, et un martyr invincible qui se moque de leurs efforts, sans perdre la paix de son âme, qui sait résister avec courage et vaincre avec humilité. Ah! s'écrie saint Augustin, combien grande sera la joie de ceux qui régneront dans la gloire, puisqu'elle est déjà si grande lorsqu'ils défendent la vérité (*Aug., serm.* CCLXXV, 2)! Et que ne souffriront pas ceux qui seront jugés par les martyrs, puisqu'ils ont tant à souffrir dans le temps qu'eux-mêmes les jugent?

Tous les supplices sont épuisés, et le corps du martyr, dit saint Léon, est tellement couvert de plaies, que les bourreaux ne sauraient plus trouver où lui en faire de nouvelles. Son esprit seul conserve toute sa force pour reprocher à Dacien sa folie sur l'impuissance de ses faux dieux.

Ce gouverneur désespéré de se voir vaincu par une patience si prodigieuse fait un dernier effort pour l'ébranler. Il ordonne que le patient soit enfermé dans un lieu obscur, que l'on y redouble les chaînes dont son corps innocent avait été déjà chargé, et qu'il y soit étendu tout déchiré qu'il est sur des pots de terre brisés.

Mais si cet inhumain montre par là jusqu'où peut aller la cruauté des idolâtres animés de l'esprit du démon, Vincent va montrer jusqu'où va le courage et le privilége d'un martyr soutenu de la grâce de Jésus-Christ. Qu'avancera-t-on en le plongeant dans les ténèbres? Comme celui auquel il se confie est *la véritable lumière* (*Joan.*, I, 19), il les dissipe aussitôt par un rayon de sa puissance. Inutilement le charge-t-on de chaînes, on ne saurait lui faire perdre la *liberté des enfants de Dieu* (*Rom.*, VIII, 21). Au milieu de la puanteur la plus insupportable aux sens et à la nature, il respire *la bonne odeur de Jésus-Christ* (II *Cor.*, II, 15). Les pointes qui le percent et qui le déchirent, se convertissent en fleurs. Les anges descendent du ciel, et par leur présence et leurs cantiques font de son cachot un lieu de délices. Ils le consolent, ils le fortifient, ils lui promettent de la part de leur souverain une place honorable parmi eux. Vincent naguère couvert de plaies recouvre ses forces, et chante les louanges de Dieu avec ses consolateurs célestes, et ses gardes frappés d'un spectacle si étonnant sortent des ombres du paganisme et se convertissent à la foi.

Béni soyez-vous à jamais, Homme-Dieu, martyrisé pour nos crimes! Chef, objet, récompense de tous les martyrs, béni soyez-vous à jamais de ce qu'il vous a plu de donner plus de gloire à vos serviteurs, que vous ne semblez en avoir gardé pour vous-même; accomplissant ainsi ce que vous avez promis, que celui qui se confie en vous par une foi vive, fera les œuvres que vous faites, et en fera même de plus grandes (*Joan.*, XIV, 12).

Enfin, messieurs, le tyran ayant perdu toute espérance de l'ébranler par les tourments, cherche à le fléchir par les délices. Ce n'était pas la première fois que le monde l'avait attaqué de cette manière. La vue d'une infinité de païens plongés dans la volupté lui avait fait souvent une guerre semblable à celle que souffrait le juste Loth en demeurant *avec des hommes infâmes, dont les actions détestables offensaient ses oreilles et ses yeux* (II *Petr.*, II, 8).

Etrange tentation que celle-là! Mais elle n'eut aucune force sur l'athlète généreux, parce que son corps avait été la victime de la mortification, avant que de l'être de la cruauté des bourreaux. Jamais il n'avait porté la main sur aucun fruit défendu, de peur de mourir au même temps qu'il en mangerait (*Gen.*, II, 17); sachant d'ailleurs que le plaisir passe en un moment, et que la peine dure toujours. Les plaisirs les plus innocents avaient été des supplices pour lui, et rien ne lui avait paru plus disproportionné qu'*un membre délicat sous un Chef couronné d'épines*. Ce qui semblait donc devoir le soulager le fit souffrir davantage, et celui-là même qui n'avait pu mourir dans les tour-

ments, mourut dès qu'il se trouva dans les délices.

Comprenons par là vous et moi, mes chers auditeurs, quel est l'esprit du christianisme. Les plaisirs nous amollissent, et les peines nous fortifient. La vertu chrétienne, dit Tertullien, se détruit par la mollesse et s'établit par la souffrance : *Mollitie destruitur, duritia extruitur.* Si, comme saint Vincent, nous avions la force de nous abstenir des plaisirs défendus et de crucifier notre chair par des mortifications volontaires, le monde nous attaquerait en vain par ses attraits. Mais Babylone a toujours la coupe en main pour nous enivrer du vin délicieux de ses prostitutions, et nous ne nous en défions pas. Comme si nous ignorions que la volupté nous rend ennemis de la croix de Jésus-Christ (*Phil.*, III, 18); comme si Salomon ne nous eût pas avoué par sa propre expérience, que c'est la plus grande des vanités (*Eccle.*, II, 1); comme si le saint Apôtre n'avait pas exclu du royaume de Dieu tous ceux qui s'abandonnent à elle (I *Cor.*, VI, 10).

Ce fut donc en souffrant et non pas en combattant que le saint martyr triompha de la violence du monde, comme c'était par sa patience et non par sa puissance que son divin Maître en avait triomphé. Vincent fut vainqueur partout, dit saint Augustin : et dans sa confession généreuse, et dans les réponses admirables qu'il fit au tyran, et dans les exhortations pathétiques qu'il fit aux chrétiens, et au milieu des flammes, et au milieu des eaux, et dans les supplices, et dans la mort, et après la mort même: *Vicit tortus, vicit mortuus* (*Aug.*, *serm.* CCLXXIV).

En effet, Dacien transporté d'une fureur aveugle et insensée veut se venger sur ce corps mort de la résistance de l'âme pendant qu'elle y était unie, et le fait exposer aux bêtes farouches, afin que les chrétiens ne puissent pas le conserver. Mais dans le temps que les hommes l'abandonnent, Dieu le prend sous sa protection, et pour marquer que c'est lui seul qui le protège, un simple oiseau semblable à celui qui nourrissait Elie dans le désert, au lieu de dévorer lui-même ce corps selon sa nature, en chasse par le seul battement de ses ailes les bêtes les plus carnassières, qui, en se retirant, regardent ce corps saint avec une espèce d'étonnement et de respect, comme si elles n'étaient pas venues pour le déchirer, mais pour augmenter le nombre de tant de miracles.

Ce n'est pas tout. L'homme dénaturé ne cédant point encore à ce prodige, et abandonné par la justice divine à la dureté de son cœur, croit que le vaste sein des eaux répondra mieux à ses désirs, ou du moins cachera sa honte. Mais les monstres de la mer ne respectent pas moins un martyr, qu'ils avaient respecté un prophète; et les mêmes flots qui, par une étonnante immobilité s'étaient affermis sous les pieds du maître, deviennent plus flexibles et plus impétueux pour pousser le corps du serviteur sur le rivage, où les chrétiens lui rendent les honneurs de la sépulture. Monument éternel de la piété triomphante et de l'impiété vaincue (*Aug.*, *serm.* CCLXXV, 3). Preuve incontestable, que *la mort des saints est précieuse devant Dieu* (*Psal.* CXV, 15). Promesse authentique, qu'il rendra des honneurs bien grands aux âmes des justes, puisqu'il prend un soin si visible de leurs corps.

Hélas! mes frères, à quoi pensons-nous en épargnant nos corps en cette vie? Ils seront tourmentés dans l'autre, s'ils *ont servi de membres à l'iniquité.* Ne nous figurons pas que ce soit les mépriser que de leur faire souffrir les peines qui leur sont dues, c'est plutôt leur procurer le plus grand bien de la possession duquel ils puissent être capables, et nous le voyons dans l'exemple des martyrs. Quand ils ont livré leur corps aux supplices, il s'en faut bien qu'ils l'aient traité comme ennemi : *Personne*, dit l'Apôtre, *ne hait sa propre chair* (*Eph.*, V, 29). Ils lui ont, au contraire, procuré par leur patience une gloire qui éclate dans toute la terre, et qui, à la résurrection, trouvera dans le ciel sa consommation et sa plénitude.

Combattons comme eux, et infailliblement nous vaincrons comme eux. Souffrons à leur exemple selon la mesure de notre grâce, et nous serons glorifiés comme ils l'ont été. Qu'importe que le monde soit notre ennemi déclaré, puisque Jésus-Christ nous a promis de nous défendre : *Confidite, ego vici mundum.* Il adressait autrefois ces paroles à ses disciples, saint Vincent les adresse aujourd'hui aux fidèles de cette paroisse royale, et qui que nous soyons, mes frères, nous devons tous les écouter avec fruit. Si l'on ne nous proposait que Jésus-Christ seul, peut-être, dit saint Augustin, croirions-nous l'exemple d'un Dieu au-dessus de notre imitation; mais sous quel prétexte nous dispenserons-nous de vaincre le monde, quand Jésus-Christ nous promet la grâce par laquelle un homme simple l'a vaincu, et vaincu d'une manière si éclatante? Apprenons du moins à l'occasion de cet illustre martyr, combien nous avons à nous défier du monde, et les moyens sûrs de lui résister dans les combats de tant d'espèces qu'il livre sans cesse à la vertu.

Tout ce qu'il fait à notre égard ne tend qu'à nous surprendre sinon par des dogmes contre la foi, au moins par des sentiments contraires à la piété chrétienne, et il nous fait voir la vérité dans un si grand éloignement, que c'est presque comme s'il nous jetait dans l'erreur. Mais opposons-lui, comme a fait saint Vincent, les lumières de la sagesse, et nous le vaincrons : *Errores suggerit, vincitur per sapientiam.* On voit assez de sages de cette sagesse du monde que Dieu traite de folie, mais qu'il y en a peu de cette sagesse chrétienne qui cherche la vérité, qui la trouve et qui la suit!

Quelquefois ce cruel ennemi nous persécute d'une manière violente, mais outre que saint Pierre nous avertit que c'est un bonheur pour nous lorsque, *dans la vue de plaire à Dieu, nous endurons patiemment les maux que l'on nous fait souffrir avec injustice* (I *Petr.*, II, 19), saint Augustin ajoute que,

quelque terribles que soient les tourments auxquels le monde nous expose, nous n'avons qu'à nous armer de patience pour le vaincre : *Tormenta infligit, vincitur per sapientiam.* Qui sait tout souffrir n'a rien à craindre. Qui sait mépriser la vie est au-dessus de tous les événements, si toutes les vertus contribuent à former en lui sa patience, dont le propre est de donner la perfection à tout : *Patientia opus perfectum habet.* D'ailleurs le secours de Dieu ne peut jamais manquer à ceux qui se confient en lui, et, pour l'attendre sans impatience, pensons que notre vie n'est qu'un moment, et que ce moment de foi nous mérite une éternité de jouissance.

Voilà, mes chers auditeurs, de quoi le saint patron de cette église a dû nous convaincre ; voilà l'humble confiance que son exemple doit nous inspirer. Laissons-nous donc pénétrer à la crainte du Seigneur. Elle sera dans nous *le commencement d'une sagesse* (*Psal.* CX, 10) qui dissipera toutes les erreurs de nos esprits, et, quelque effort que le monde fasse pour nous ébranler, *possédons nos âmes dans la patience* (*Luc.*, XXI, 19), qui, selon saint Paul, nous est *nécessaire, afin que, faisant la volonté de Dieu, nous puissions obtenir les biens qui nous sont promis*, et que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT VICTOR, MARTYR,

Prononcé à l'abbaye de Saint-Victor le 21 juillet 1692.

Mirabilis potentia ipsius.
Sa force a été merveilleuse (*Eccli., ch.* XLIII, 31).

C'est de Dieu seul que ces paroles sont dites dans leur vrai sens. En lui seul réside la force, et celle qui paraît dans les hommes n'est qu'une émanation de la sienne.

Mais il est certain qu'il en a fait le partage propre des martyrs. Fortifiés en sa vertu toute-puissante, ils sont demeurés fermes dans les jours mauvais, n'ayant rien omis pour se bien défendre. La vérité a été la ceinture de leurs reins. La justice leur a servi de cuirasse. La foi a été le bouclier avec lequel ils ont repoussé et éteint les traits enflammés du malin esprit. Ils ont pris pour casque l'espérance du salut, et leur épée spirituelle a été la parole de Dieu. Revêtus de toutes ces armes célestes, ils ont utilement combattu et mérité la couronne de justice que le juste Juge leur a donnée, comme le prix de leur combat et la marque de leur victoire (II *Tim.*, IV, 7).

Les martyrs ont été à l'égard de Jésus-Christ ce que furent à l'égard de David cette troupe d'hommes choisis, dont le courage parut plus qu'humain, et dont le Saint-Esprit rapporte des actions d'une magnanimité presque incroyable (II *Reg.*, XXXIII ; I *Par.*, XI). Comme les uns, par leur valeur invincible, élevèrent ce prince sur le trône d'Israël, les autres ont été les troupes saintes que le Sauveur a employées pour la conquête spirituelle de l'univers, et c'est de leur sang qu'il a cimenté les fondements du trône auguste de l'Eglise, où il régnera éternellement malgré les vains projets que les rois de la terre et les nations infidèles ont osé former contre lui (*Psal.*, II, 1).

Mais comme parmi les forts de David quelques-uns se sont distingués par une valeur extraordinaire ; entre les martyrs, dont les forts de David n'avaient été que la figure, il s'en est trouvé en qui la force de Dieu a paru avec plus d'éclat que dans les autres, qui ont soutenu de plus rudes combats et cueilli des palmes plus glorieuses, et de ce nombre a été le titulaire bienheureux de cette auguste basilique. Les saints qui ont parlé de lui (car c'est proprement aux saints à nous faire connaître les saints) ont remarqué que saint Victor n'a pas eu seulement cette force que la grâce du Sauveur a rendue commune à tous les martyrs (*Greg. Tur., de Glor. mart., c.* 67), mais qu'il a été parmi eux un prodige de force : *Victoris mira virtus*, et que, de soldat des empereurs de la terre, il est devenu un des plus courageux soldats de Jésus-Christ (*Baron., Lypom., Vinc. Bell., Venant., Fort., l.* VIII, *carm.* 4).

Cette force merveilleuse dont Dieu l'a rempli est le caractère le plus dominant et le plus marqué qui paraisse dans ses actions. J'en dois faire aussi le fondement de son éloge, et j'en prendrai occasion de condamner notre lâcheté dans les combats que nous avons à soutenir toute notre vie, sinon contre des tyrans visibles qui nous persécutent pour la foi, au moins contre *les princes de ce siècle ténébreux*, qui, en nous laissant une foi morte, veulent nous enlever l'héritage de notre Père céleste.

Mais ce qui a rendu la force de Victor plus singulière et plus étonnante, c'est qu'elle ne l'a point abandonné après sa mort, et que son tombeau est aussi glorieux que son triomphe : *Ad sepulcrum Victoris mira virtus.* Partout il est invincible. Mort comme vivant, il surmonte tout.

Sa force a été merveilleuse dans les combats de son martyre : vous l'allez voir dans la première partie de mon discours.

Sa force a été et est encore merveilleuse dans le repos de son tombeau. Vous le verrez dans la seconde ; et il ne tiendra qu'à vous d'y reconnaître que *la grâce suffit* à tout homme de bonne volonté, parce que l'humble *vertu se fortifie dans la faiblesse* (II *Cor.*, XII, 9).

Dieu commande aux prédicateurs, en la personne d'Isaïe, d'élever leur voix avec force quand ils annoncent la vérité : *Exalta in fortitudine vocem tuam qui evangelizas Jerusalem* (*Isa.*, XL, 9) ; et si jamais ils doivent obéir à un commandement si exprès, c'est lorsqu'ils sont dans l'obligation de parler des forts à des faibles. Mais comme la force est un des dons du Saint-Esprit, c'est à lui, mes frères, que je la demande pour vous et pour moi par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La puissance que Dieu a donnée au démon nous est représentée dans le livre de Job sous la figure du monstre nommé Léviathan (*Job.*, XL *et* XLI); et c'est le sens spirituel et principal que lui ont donné les Pères et les interprètes (*Greg. Pap, mor., l.* XXXIII, *c.* 9; *Est.; Menoch.; Tirin.; Vat., in hunc locum*). *Il ne voit rien que de haut et de sublime, et c'est lui qui est le roi de tous les enfants d'orgueil. Son corps est semblable à des boucliers d'airain fondu. L'archer le plus adroit ne le mettra point en fuite. Le marteau n'est encore à son égard qu'une paille légère. Si l'on cherche à le percer de l'épée, ni l'épée, ni les dards, ni les cuirasses ne pourront subsister devant lui, et les foudres mêmes tomberont sur lui sans qu'il s'en remue de côté ni d'autre.* En un mot, il n'est point de puissance sur la terre comparable à celle du monstre, qui a été fait pour ne rien craindre : *Non est potestas super terram quæ comparetur ei, qui factus est ut nullum timeret.*

Mais cette puissance ne s'est jamais fait sentir d'une manière si étonnante que dans la dernière persécution qu'il a suscitée contre l'Eglise, et l'on peut dire, sans crainte de faire une fausse application, que ce fut dans ces temps malheureux que ce monstre terrible fit ces prodiges de cruauté que l'Ecriture continue de lui attribuer par des expressions poétiques et figurées dont on ne peut assez admirer l'énergie et la grandeur. Il faut, messieurs, que je rappelle dans vos esprits l'idée de cet événement mémorable pour vous mieux représenter la gloire du saint que j'entreprends de louer.

Rien n'égale l'excès de désolation où ce monstre infernal réduisit alors l'Eglise. *La terreur habita entre ses dents*, par les massacres inouïs qui noyèrent, pour ainsi dire, l'univers dans un déluge de sang. Cette persécution générale fut comme le souffle empoisonné de ce monstre, qui *jeta un éclat de feu* dont toute la terre fut embrasée. *La famine marcha devant lui*, en dépouillant les chrétiens faibles des véritables richesses, qui sont celles de la foi. *Les rayons du soleil furent sous lui, et il marcha sur l'or comme sur la boue*, en foulant aux pieds les fidèles qui se laissaient abattre par les efforts de sa tyrannie, après avoir été comme les rayons du Soleil de justice par leur piété, et plus purs que l'or par leur vertu. *Les anges le voyant si élevé, craignirent, et, dans leur frayeur, se purifièrent;* c'est-à-dire que les saints voyant la violence de cette persécution et le renversement d'un si grand nombre de leurs frères, craignirent une semblable chute pour eux-mêmes, lavèrent par leurs larmes leurs taches les plus légères, et se rendirent dignes d'être remplis de la vertu d'en haut.

Mais comme le démon n'exerça jamais avec tant de fureur la puissance que Dieu lui donne quelquefois sur la terre, jamais aussi Jésus-Christ ne fit paraître avec tant d'éclat celle qu'il a sur la terre et dans le ciel (*Math.*, XXVIII, 18), et celle qu'il a même sur le demon comme son créateur et comme son vainqueur (*Col.*, II, 15; I *Joan.*, IV, 4). Ce fut alors qu'une infinité de martyrs reconnurent que *celui qui habitait en eux* par sa grâce était mille fois *plus grand que celui qui dominait dans le monde* par sa tyrannie. Ce fut alors que la faiblesse des vieillards, des jeunes vierges et des enfants mêmes, triomphant de la cruauté des tyrans, fit voir que *ce qui paraît en Dieu une faiblesse est plus fort que toute la force des hommes* (I *Cor.*, I, 25). Et enfin ce fut alors que le dragon infernal parut n'avoir été formé que pour devenir le jouet de ceux qui sont à Jésus-Christ : *Draco iste quem formasti ad illudendum ei* (*Psal.* CIII, 26).

Achevons d'opposer les efforts des deux puissances, et venons ainsi au point où tout ce discours aboutit.

Le démon, pour faire réussir le malheureux dessein de perdre l'Eglise, choisit dans le monde des hommes de perdition et d'iniquité, auxquels il semblait avoir transmis toute sa force. Dioclétien, Maximien et tous les tyrans qui exécutaient leurs ordres barbares, furent comme les forts et les robustes de ce roi d'orgueil.

Et Jésus-Christ, à son tour, choisit et forma des athlètes généreux qu'il remplit de sa force divine et qu'il opposa comme des *colonnes de fer et des murs d'airain* (*Jer.*, I, 18) à toutes les attaques de ces ministres de l'enfer. Luce signala sa constance dans la Sicile, Catherine dans l'Egypte, Dorothée dans la Cappadoce, Sébastien dans Rome, Maurice sur les frontières d'Allemagne, et Victor parut comme un prodige de force dans les Gaules : *Mirabilis potentia ipsius Victoris mira virtus.*

Les monuments ecclésiastiques ne nous parlent que de son martyre. Sa vie a été cachée, du moins pour nous, *dans le secret de la face de Dieu* (*Psal* XXX, 21); et en cela ce martyr a été semblable au premier des martyrs, Abel, dont l'Ecriture ne nous apprend que le double sacrifice (*Gen.*, IV), aussi bien qu'à Jésus-Christ, chef des martyrs, qui a passé trente ans dans l'obscurité d'une vie commune.

Nous savons seulement son nom et sa profession, et l'un et l'autre sont des marques de sa force l'un et l'autre nous insinuent que toute sa vie a été un tissu de combats et de victoires. Je sais, messieurs, que ce n'est pas le nom des saints, mais la vertu des saints qui fait leur mérite et leur bonheur. Cependant les Pères qui en ont fait l'éloge n'ont pas cru devoir négliger les avantages qui pouvaient se tirer de leur nom; et outre saint Paulin, qui trouve des mystères dans le nom de Felix, chacun sait ce que dit saint Ambroise sur celui d'Agnès.

Le saint dont nous honorons la mémoire se nommait Victor ou Vainqueur. Il était soldat, et ce qu'il a fait nous permet de dire de lui ce que disait saint Paulin du patron de son église, qu'il fut toujours par le mérite ce qu'il était par le nom : *Hoc meritis quod, nomine.* Nous pouvons dire de lui ce que saint

Ambroise disait d'un autre, que, dans tous les combats où sa profession l'avait engagé, il fut toujours vainqueur de nom et d'effet : *In omnibus prœliis suis victor.*

Et n'en soyez pas surpris. Dieu seul fut toute sa force; Dieu forma ses mains au combat, aussi bien que celles de David (*Psal.* CXLIII, 1); et peut-être que des victoires qui furent attribuées à la prudence des capitaines et à la valeur des légions n'étaient dues qu'à ce soldat, qui, par la force divine dont il était rempli, inspirait une secrète terreur aux ennemis de l'empire.

Il ne fut pas seulement vainqueur dans la milice romaine : il le fut bien plus glorieusement dans la chrétienne; et les premiers ennemis qu'il attaqua furent les vices, qui ne sont que trop communs dans une armée, et dans une armée païenne.

Il triompha même de ceux qui, dans les persécutions précédentes, avaient été suivis de la chute d'une infinité de chrétiens. Nous apprenons, de saint Cyprien, que plusieurs, oubliant la foi qu'ils avaient embrassée, ne pensaient qu'à l'agrandissement de leurs biens et de leur fortune (*Cypr., de Laps.*). Déjà s'était ralentie parmi eux la ferveur que les apôtres leur avaient inspirée. Le luxe, l'orgueil, la tromperie, le parjure, les mariages infidèles, les membres de Jésus-Christ prostitués aux gentils, le mépris des supérieurs, les divisions et les haines, ennemies irréconciliables de la charité, tous ces vices avaient ébranlé le plus grand nombre des chrétiens qui vivaient alors; mais Victor en triompha. Sanctifié par les vertus contraires, il s'opposa courageusement à la corruption de son siècle. Les premiers combats de sa vie furent les préludes du dernier, et comme une préparation au martyre; car il ne parvint pas tout à coup à cette force merveilleuse qu'il fit paraître dans les tourments : il n'y monta que par degrés, et ce David chrétien ne terrassa les géants qu'après avoir fait de prudents essais de sa force sur des lionceaux.

Quand le temps en est venu, il se trouve donc assez fort pour triompher de la puissance du monde la plus redoutable. Chose étonnante, messieurs : les Romains avaient bien pu *subjuguer toute l'Espagne par leur conseil et par leur patience*, vaincre des rois qui étaient venus les attaquer des deux bouts de l'univers, et se les rendre tributaires, et pour dire tout, en un mot, faire ces conquêtes prodigieuses que le Saint-Esprit a décrites si magnifiquement dans le premier livre des Machabées (1 *Mach.*, VIII, 3); cependant on voit un simple soldat s'opposer lui seul à toute la majesté romaine, qui lui commande inutilement de sacrifier aux idoles. Dans le temps que toutes les légions qui l'environnaient leur offrent de l'encens, lui seul le refuse, à l'exemple de Tobie, qui allait adorer le Seigneur à Jérusalem, pendant que les autres Israélites allaient adorer en Béthel les veaux d'or que Jéroboam avait élevés (*Tob.*, I, 2).

Il est vrai qu'en méprisant les dieux des empereurs, vains ouvrages de la main des hommes, il respectait les empereurs mêmes, qu'il regardait, tout injustes qu'ils étaient à son égard, comme les images du Dieu saint et véritable. Nous trouvons, dans les actes de son martyre, que c'est ainsi que lui-même s'en expliquait.

Son refus lui attire la prison; mais sa force y paraît encore, et par les preuves qu'il y donne de sa patience, et par les victoires qu'il y remporte sur la faiblesse des chrétiens persécutés. Un ange va le visiter : aussi était-il convenable que le fort visitât le fort; et peut-être lui dit-il, comme à Gédéon : *Dominus tecum, virorum fortissime : Que le Seigneur soit avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes* (*Jud.*, VI, 12)! Là il se trouve dans les ténèbres, sans être privé de la véritable lumière, qui de temps en temps y répand son éclat. Inutilement l'y charge-t-on de chaînes, il n'y peut perdre *la liberté des enfants de Dieu*, et, au milieu de la puanteur la plus insupportable aux sens et à la nature, il respire toujours *la bonne odeur de Jésus-Christ*.

Le consolateur céleste le fait sortir comme saint Pierre, afin qu'il aille *confirmer ses frères* (*Luc.*, XXII, 32), et qu'il fasse à leur égard l'office d'apôtre, avant que de faire celui de martyr à l'égard de toute l'Église. Il le fait aussi, messieurs, en représentant aux chrétiens chancelants de Marseille ces grandes vérités, que tous les chrétiens du monde devraient avoir toujours présentes : que les idoles ne sont rien, et que ceux qui sacrifient, ou aux idoles de bois et de pierre, ou à celles de leur propre cœur, seront exterminés de la terre; qu'étant rachetés et visités par Jésus-Christ, nous devons le préférer à tout; que ceux qui aiment leur père et leur mère plus que lui ne sont pas dignes de lui (*Matth.*, X, 37); et que ni la persécution, ni le fer, ni la violence, ni aucune créature, ne doivent être capables de nous séparer de son amour (*Rom.*, VIII, 35).

Par des exhortations à peu près semblables, dont quelques auteurs nous ont fait un plus long détail, le saint confesseur fortifiait ceux qui chancelaient dans la foi, et en même temps il soutenait la parole par l'exemple, en retournant dans sa prison : différent en cela de saint Pierre, que l'ange en délivra pour toujours (*Act.*, XII, 9), sans doute parce que la liberté de Pierre était nécessaire pour le gouvernement de l'Église, au lieu que le sang de Victor était nécessaire pour cimenter et pour unir *les pierres vivantes* de cet édifice sacré, dont le Sauveur s'était dit *la pierre angulaire* (1 *Petr.*, II, 5).

C'est une faiblesse qui a toujours été naturelle à l'homme, et qui est très-commune de nos jours, de craindre avec ceux qui craignent, de se ménager avec ceux qui se ménagent, de tomber avec ceux qui tombent; mais c'est une constance rare de relever ceux qui tombent, d'affermir ceux qui chancellent, de rassurer ceux qui craignent, et une constance encore plus rare de vouloir, par vertu, souffrir un mal dont on peut se

délivrer. Jésus-Christ ne voulut pas descendre de sa croix, parce que, s'il en était descendu, il n'aurait pas consommé son sacrifice : Victor ne voulut pas quitter entièrement sa prison, parce que, s'il l'avait quittée, il n'aurait pas consommé le sien.

Mais ce n'est pas assez, pour ce glorieux confesseur de la foi chrétienne, d'empêcher le démon de faire des conquêtes dans l'empire de Jésus-Christ, en y ébranlant quelques fidèles (*Act., pr. M., n.* 11) : il veut en faire lui-même dans l'empire du démon, en lui enlevant des âmes que cet usurpateur possédait depuis longtemps, ou plutôt qu'il avait toujours possédées. Il fait encore, dans cette occasion, l'office d'apôtre, et après avoir imité saint Pierre, en rassurant au dehors ses frères persécutés, il imite saint Paul dans sa prison (*Act.*, XVI), en convertissant trois de ses gardes, qu'il fait régénérer la nuit suivante dans les eaux salutaires du baptême, et qu'il envoie devant lui dans le ciel, comme les avant-coureurs de son triomphe. Quelle honte pour l'esprit séducteur! Il voulait enlever Victor à Jésus-Christ, et Victor lui enlève ses propres conquêtes Jamais force ne fut plus digne d'admiration : *Victoris mira virtus.*

Vous l'admirerez encore davantage, messieurs, quand je vous dirai qu'il triomphe de la cruauté des tyrans, qui, en multipliant ses supplices, ne font que multiplier ses couronnes. On le fait traîner par toute la ville, et il souffre un traitement si cruel avec une constance invincible. Dieu, qui tire le bien du mal, ne veut pas qu'une si grande lumière demeure cachée (*Matth.*, V, 15) dans l'obscurité d'une prison : il fallait, pour l'édification des chrétiens, qu'elle éclairât toute la ville; il fallait que cette innocente victime, destinée à la mort, devînt *un spectacle* de patience et de foi *au monde, aux anges et aux hommes* (I *Cor.*, IV, 9).

Jonas, marchant dans les rues de Ninive, avertit cette ville criminelle que le bras de Dieu est déjà levé, pour lancer sur elle les foudres de sa justice (*Jon.*, III, 4). Aussitôt, dit saint Augustin, Ninive pécheresse est renversée, pour faire place à Ninive pénitente et convertie; et, sans que ses murailles tombent, elle est détruite dans son luxe et dans ses désordres (*Aug., de Civ., l.* XXI, *c.* 24). Victor, traîné dans les rues de Marseille, dit à son tour : *Faites pénitence et croyez à l'Evangile* (*Marc.*, I, 15). Aussitôt, sa voix, soutenue de celle de son sang, apaise la colère du ciel sur cette ville. Ce sang, répandu sur les pierres, en fait naître des enfants d'Abraham (*Matth.*, III, 9); et une terre maudite, qui jusqu'alors n'avait produit que les épines de l'idolâtrie, n'est pas plus tôt arrosée de ce sang, qu'elle devient une terre de bénédiction et de paix, fertile en vertus et en bonnes œuvres (*Gen.*, III, 18).

A ce supplice en succède un autre : on attache le patient à une croix, non pour le faire mourir plus vite, mais pour suspendre sa mort, et la rendre ainsi plus cruelle par sa lenteur. Mais que l'attente des tyrans est vaine! Victor est plus content, ainsi suspendu, que Salomon et Assuérus ne l'ont jamais été sur leur trône; il s'estime heureux de ce qu'on le sépare d'une terre profanée par tant d'impiétés, pour l'approcher du ciel, où est son trésor; il souhaiterait qu'on l'élevât encore davantage, pour l'unir à Jésus-Christ, après lequel il soupire. Plus on l'élève, plus sa confession de foi devient éclatante, parce que sa voix est entendue de plus loin. Aussi bien, messieurs, un homme qui ne tenait rien de la terre ne devait plus toucher à la terre; un homme *dont la conversation était déjà dans le ciel* (*Phil.*, III, 20) devait être approché du ciel.

Il ne meurt pourtant pas sur la croix : il a seulement le bonheur d'y renouveler les circonstances douloureuses de la passion de son divin Maître, en y souffrant les moqueries, les fouets, les tortures et les affronts. Ce n'est là qu'un passage à d'autres épreuves, et ce combat le mène à un nouveau triomphe : je parle de celui qu'il remporte, non plus sur les idolâtres, mais sur l'idolâtrie même.

On veut qu'il adore la statue de Jupiter, et d'un coup de pied il la renverse. Zèle merveilleux, qui, venant du même principe, ne cède en rien à celui de Phinées, à celui de Moïse, à celui d'Elie, à celui de tant de prophètes et de rois qui ont renversé les statues des fausses divinités, et détruit les autels profanes et sacriléges.

A considérer la paix de l'Eglise, qui a suivi de si près le martyre de ce généreux soldat de Jésus-Christ, rien ne nous défend de croire que ce coup de pied, qui renversa la statue du plus grand dieu des païens, ne fût une prophétie de la destruction du culte de tous les autres dieux.

Les actions sont quelquefois prophétiques, aussi bien que les paroles : Jérémie, chargé de chaînes, prophétisa la captivité des rois que Nabuchodonosor devait soumettre à son empire (*Jerem.*, XXVII, 2); Ezéchiel, couché trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, et quarante sur le droit, figurait le temps que devait durer le siége de la capitale de la Judée (*Ezech.*, IV, 5); le prophète Agabus, se liant les pieds et les mains de la ceinture de saint Paul, dans Césarée, marquait que cet apôtre serait lié de la même sorte dans Jérusalem (*Act.*, XXI, 10). Ainsi, messieurs, l'action de Victor fut prophétique, et ce coup de pied fut un présage heureux de la ruine prochaine de l'idolâtrie. Disons mieux, ce fut ce pied même qui la ruina; car, en renversant la statue de Jupiter de Marseille, il renversa dans le même temps celle de Jupiter Capitolin à Rome, celle de Jupiter Ammon de Lybie, celle de la Diane d'Ephèse, celle d'Apollon de Delphes, celle de Sérapis d'Egypte; et l'événement nous fait dire que ce fut à la générosité de ce martyr que Dieu accorda la grande merveille du renversement de tous les temples de l'univers.

Alors la fureur du tyran s'enflamme par la résistance, et la patience du martyr, à qui

l'on coupe le pied, s'enflamme aussi par le zèle. Et c'est ici, mes frères, que je me souviens du beau mot de Tertullien, qui donnait à la persécution le nom de canicule : *Ipsa canicula persecutionis* (*Tert., in Scorp. adv. Gn. sub init.*). Sa pensée était, qu'à mesure que l'Eglise, figurée par le buisson ardent, se trouve plus enflammée du feu divin de la charité, qui la fait mourir et revivre dans ses martyrs, il s'élève à l'envi un feu d'enfer, qui anime ses ennemis à la tyrannie, et qui ne leur fait respirer que le sang et le carnage. Tout est donc ici en feu : le cœur de Maximien et le cœur de Victor. La rage allume le premier feu, l'amour le second. Lequel des deux l'emportera? N'en doutons pas, mes frères, puisque l'événement l'a prouvé. Celui-ci surpasse l'autre, parce que le feu sacré de l'amour est toujours plus fort que ce feu sensible et matériel qui cause la mort même.

Mais quoi donc? les tourments ne sont-ils pas encore épuisés? Non, mes frères, le corps du soldat invincible est enfin brisé sous une meule, et il ne faut pas douter qu'il n'entre alors dans les sentiments du grand Ignace, qui désirait d'*être moulu comme du froment, pour être digne de devenir le pain de Jésus-Christ* (*Exod.*, XXX, 36). Ainsi était moulu le thymiame, ce parfum précieux de l'ancienne loi, pour être offert à Dieu *devant le tabernacle du témoignage, en odeur de suavité.*

Pendant que l'on brise si cruellement ses os, ses ennemis lui insultent, en lui disant : *Où est votre Dieu* (*Psal.* XLII)? Mais, bien loin que son âme se laisse abattre par la douleur, elle se fortifie dans ce même Dieu qu'elle adore, et duquel elle attend tout son secours. Ce Dieu miséricordieux, qui est toujours à la droite de ceux qui souffrent pour lui, afin qu'ils ne soient point ébranlés, lui fait entendre une parole de consolation. En même temps, ses ossements humiliés tressaillent d'allégresse; et empruntant cette voix de patience et d'admiration qu'avaient autrefois ceux du Prophète : *Seigneur*, semblent-ils dire par le bruit qu'ils font en se brisant, qui est semblable à vous, vous qui délivrez ainsi le faible de la main du fort? *Omnia ossa mea dicent, Domine, quis similis tibi, eripiens inopem de manu fortiorum ejus* (*Psal.* XXIV, 10)? Une espérance si solide ne confond point. L'énorme machine, miraculeusement détruite, laisse respirer le patient, et lui donne le temps d'employer un reste de force, pour offrir à Dieu la tête que le tyran lui enlève. Ainsi, bien loin que l'infamie suive sa mort, comme l'avait prétendu le tyran, tout tourne à bien pour l'athlète qui aime Dieu. On dirait que les instruments mêmes de son martyre, sanctifiés par son sang, deviennent comme sensibles à sa gloire, et qu'entassés autour de lui, ils font le plus bel ornement de son triomphe : *Compedes, virgæ, mola, crux, securis, pompa triumphi.*

Telle fut, messieurs, la force de saint Victor, dans les combats de son martyre. Mais, toute merveilleuse qu'elle nous paraît, malheur à nous si en la considérant nous nous bornons à une admiration stérile. Il faut que, par proportion à notre état, nous fassions en quelque sorte ce qu'il a fait, puisque la vie chrétienne est une espèce de martyre.

Mais il est bien à craindre que nous ne soyons les martyrs de nos passions, au lieu de l'être de la vérité : le moindre intérêt, l'honneur le plus vain, le plaisir le plus frivole, nous font offrir un encens funeste aux idoles de notre cœur; nul courage dans la tentation, nulle patience dans l'affliction, nulle fermeté dans la souffrance.

On voit dans le monde assez d'actions où il paraît un courage humain; elles y sont aussi extraordinairement estimées. Mais devant Dieu, cette gloire a peu de solidité, si elle n'est soutenue par celle de se vaincre soi-même. *L'homme patient*, dit le Sage, *vaut mieux que le courageux; et celui qui se rend maître de son cœur, surpasse de beaucoup celui qui force les villes* (*Prov.*, XVI, 32). Assujettir ses sens à la raison, soumettre son esprit par une foi humble, contraindre sa volonté par une souffrance paisible, c'est là l'ouvrage merveilleux, non des hommes ni des anges, mais de la force de Jésus-Christ. Ce sont là les victoires que Victor et les autres saints ont principalement remportées. C'est là la gloire que le monde ignore, que les superbes méprisent, et que Dieu couronne.

Laissons-nous donc toucher, mes chers auditeurs, aux attraits de cette gloire inestimable. Condamnons aujourd'hui cette lâcheté honteuse, qui fait que nous nous décourageons dans la pratique des vertus chrétiennes, et ne doutons pas que nous n'ayons autant de force pour accomplir tous les devoirs de notre état, que saint Victor en a eu pour surmonter toutes les difficultés du sien. *Dieu est fidèle*, dit saint Paul, *et il ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de nos forces, mais en permettant la tentation, il nous en fera sortir avec avantage, de manière que nous pourrons la supporter* (*I Cor.*, X, 13). Nous éviterons ainsi que l'exemple du saint martyr ne nous soit inutile, et que ne nous ayant pas soutenus il ne serve à nous confondre.

Mais allons plus loin pour sa gloire et pour notre édification. La force de Victor a été merveilleuse dans les combats de son martyre, vous l'avez vu. Elle ne l'est pas moins dans le repos même de son tombeau. C'est ce qui me reste à vous dire.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ est comparé dans les Ecritures à un agneau à cause de sa faiblesse, et à un lion à cause de sa force (*Joan.*, I, 29). Mais c'est principalement dans son tombeau que les Pères l'ont regardé comme un lion qui dort les yeux ouverts (*Gen.*, XLIX, 9). Pendant que son humanité s'était endormie du sommeil de la mort, sa divinité veillait toujours pour le ressusciter (*Hil., in Ps.* CXXXI); et dans le temps même que son corps reposait dans le sépulcre, son âme bienheureuse alla dépouiller l'enfer d'une

troupe de captifs (*Aug., de Civ., l.* I, *c.* 41 ; *item, l.* XVI, *c.* 41), que ce Sauveur fit monter avec lui dans le ciel comme l'ornement de son triomphe (*Eph.*, IV, 8), et alors il fut véritablement *le lion victorieux de la tribu de Juda* (*Apoc.*, V, 5).

Le corps de Victor respecté par les monstres de la mer et enseveli par les fidèles, a participé à cette force de Jésus-Christ dans son tombeau : *Ad sepulcrum Victoris mira virtus* (*Greg. Tur., de Gl. mart., c.* 67). Nous apprenons de Grégoire de Tours, que de son temps on y menait un nombre infini de possédés, et une délivrance que Jésus-Christ n'accordait pas toujours aux exorcistes de son Eglise, il ne pouvait la refuser aux prières de son martyr.

Comme cette gloire lui a été commune avec d'autres saints, je ne la relèverai pas davantage, mais voici, messieurs, un effet bien singulier de la puissance qu'il a exercée dans son tombeau, où il me semble que l'on n'a pas fait encore assez de réflexion.

Nous apprenons d'Eusèbe (*Hist. eccl., lib.* VIII, *c.* 13; *item, de Vit. Constant., lib.* I, *c.* 7), de Paul Orose (*lib.* VII, *c.* 28) et de Lactance (*lib. de Mort. persec., n.* 29, 30), que Maximien ennuyé d'une retraite qui n'avait été volontaire qu'en apparence, fut poussé par une ambition démesurée de remonter sur le trône, en faisant mourir Constantin. Mais Constantin lui-même ayant découvert les intentions frauduleuses de Maximien, renversa tous ses projets, et le fit mourir dans la ville de Marseille, où il s'était réfugié : *Maximianus apud Massiliam pœnas luit.*

Qui est-ce qui fit venir cet empereur déposé du fond de la Dalmatie en France; de Salone qu'il avait choisie pour le lieu de sa retraite, à Marseille où il avait prétendu se dérober aux poursuites de son successeur? N'en doutons pas, mes frères, ce fut la force merveilleuse de saint Victor : *Victoris mira virtus.* Celui-là même qui, par une vertu secrète, attirait les démons à son tombeau pour les chasser des corps qu'ils possédaient tyranniquement, y attira cet empereur pour lui faire porter la peine de tant de sang chrétien répandu : *Apud Massiliam pœnas luit.*

Vous savez encore que la cruauté de Maximien surpassait infiniment celle de Dioclétien. Celui-ci se lassait quelquefois de verser le sang des fidèles, mais l'histoire remarque que l'autre l'y animait toujours. Ce fut donc le tyran le plus cruel que la main vengeresse de Dieu voulut conduire à Marseille, pour le contraindre de faire amende d'honneur en la personne de Victor à tant de martyrs qu'il avait exposés au supplice. Dieu, qui fait tout *avec poids, nombre et mesure* (*Sap.* XI, 2), punit le crime dans le lieu même où il avait été commis; et il est remarquable que le tyran fut étranglé, la Providence n'ayant pas permis que ses veines fussent ouvertes, de peur qu'un sang si profane ne se mêlât avec celui du bienheureux martyr, et que l'un ne souillât une terre que l'autre avait sanctifiée.

Je n'ignore pas, messieurs, que Constantin a été blâmé d'avoir fait ainsi mourir le bienfaiteur de sa maison, qui avait élevé Constance Chlore à la dignité de César, et donné sa fille à Constantin même. Mais il faut considérer que ce prince encore païen, était alors l'instrument de la justice de Dieu et qu'il immolait sans le savoir la vie de ce barbare empereur à cette même justice. Constantin fit en cette occasion à l'égard de Maximien son beau-père ce qu'avait fait Cyrus contre Balthazar son parent proche (*Isa.*, XLV, 1). Cyrus, en faisant mourir Balthazar, avait servi Dieu sans le connaître, car ce fut par cette mort que Dieu punit la vanité ridicule de ce roi de Babylone (*Dan.*, V, 30), et la profanation qu'il avait faite des vases sacrés que son père avait enlevés à Jérusalem. Constantin, en faisant mourir Maximilien, servit aussi aux desseins de Dieu, quoiqu'il ne le connût pas encore, car ce fut par cette mort que Dieu fit porter à ce tyran la peine des cruautés inouïes qu'il avait exercées contre les chrétiens : *Apud Massiliam pœnas luit.*

C'est ainsi, mon Dieu, que vous avez montré dans tous les siècles, que l'élévation ou l'abaissement des empires est un ouvrage de votre main, qui conduit les plus grands événements à l'exécution des desseins favorables que vous avez sur vos élus. C'est ainsi qu'il vous a plu de nous apprendre, qu'il n'appartient qu'à vous d'arriver à vos fins par des moyens qui sont au-dessus de la prudence des hommes, et qu'au lieu de prendre la liberté criminelle de raisonner sur votre conduite, nous devons nous contenter de rendre gloire à votre justice qui punit les méchants, et de reconnaître votre bonté qui prend la défense des justes.

Poursuivons, messieurs. La force merveilleuse de Victor n'attira pas seulement à son tombeau les démons pour les chasser, et les tyrans pour les punir. Elle y attira de plus les fidèles pour les sanctifier, et les faire monter au plus haut degré de la perfection. Dès que le corps saint fut placé dans le lieu qui lui avait été destiné par la Providence, les aigles ne tardèrent point de s'y assembler (*Matth.*, XXIV, 28).

Le fameux Cassien y fut attiré d'Athènes où il était né, de la Palestine où il avait passé les premières années de sa vie avec l'abbé Germain de Constantinople, où il avait été formé par saint Chrysostome, enfin de Rome où il avait fait une liaison étroite avec saint Léon; et il y fonda deux monastères de l'un et de l'autre sexe, où il parut par sa vie et par ses écrits comme un excellent maître de la profession religieuse. Là, tous ceux qui vivaient sous sa conduite, animés par l'exemple du saint martyr, et sanctifiés par sa puissante intercession, devinrent des solitaires dignes des éloges magnifiques, dont les auteurs contemporains les ont honorés. Ils quittaient le monde, après l'avoir méprisé. Ils menaient en commun une vie sainte. Ils passaient les jours et les nuits à prier, à lire, à conférer ensemble. Ils n'é-

laient jamais ni enflés d'orgueil, ni agités de trouble, ni brûlés d'envie ; mais toujours humbles, toujours modestes, toujours tranquilles ; ils vivaient dans la contemplation perpétuelle des grandeurs de Dieu, et lui offraient comme un sacrifice agréable, toutes les grâces qu'ils avaient reçues de sa libéralité.

Mais le démon, jaloux de la gloire de saint Victor dans ce monastère, tâcha d'y altérer la foi, n'y pouvant corrompre les mœurs. Plusieurs, offusqués par les ténèbres qu'il répandait dans leur esprit, inventèrent de nouvelles erreurs contre la doctrine de la prédestination, que saint Augustin avait solidement établie contre les pélagiens. Cassien lui-même innocemment prévenu de ses opinions, infecta ses frères du venin plausible de l'hérésie, par la treizième conférence qu'il publia, depuis que Valentinien eut ordonné par sa constitution d'Aquilée, que les évêques des Gaules, qui s'étaient obstinément attachés aux erreurs de Pélage, fussent déposés de leurs siéges et envoyés en exil (*Const. Valent.* III. *data Aquil.* 9 *julii* 425). C'est ce qui obligea Hilaire et Prosper d'en avertir saint Augustin, et ce fut à leur prière que ce saint docteur prouva par de nouveaux écrits, que Dieu a prédestiné les saints, et qu'il les a élus avant la création du monde, non parce qu'il a prévu qu'ils deviendraient saints par le mérite de leurs œuvres, mais afin qu'ils fussent tels par l'élection de sa grâce, qui seule les faisait persévérer dans le bien.

Que fit saint Victor dans une occasion si périlleuse pour le salut de ceux qui combattaient sous ses enseignes? Permit-il que des solitaires assemblés autour de son tombeau, où ils recueillaient sans cesse les restes précieux de son esprit, perdissent par des erreurs si funestes, le fruit de tous leurs travaux? Non, mes frères, il fit pour eux dans ces jours de trouble ce qu'il avait fait pour les chrétiens timides au temps de la persécution. Il obtint à ces adversaires de la grâce de Jésus-Christ une forte grâce, qui les empêcha d'ajouter l'obstination à l'ignorance, et qui les tint dans la sincère disposition de se soumettre à l'Eglise, dès qu'elle aurait donné son jugement.

En effet, saint Prosper ne laissa pas de reconnaître la sainteté de Cassien en combattant ses erreurs, et la mémoire de ce fameux collateur sera toujours en bénédiction dans la Provence (*Prosp. Ep. ad Ruf. de Gr. et lib. Arb. an* 429; *Celest. Ep. ad Nest. ann.* 430. 2 *Aug. Leo Ep.* 6 *ad Aquil. Episc., an.* 444). Le saint-siége lança ses censures, et le second concile d'Orange ses anathèmes contre les restes pernicieux de l'hérésie pélagienne (*Conc. Araus.* 11 *de Gr. et lib. Arb.*). La doctrine de saint Augustin sur la grâce fut reçue et déclarée si orthodoxe, que les canons du concile en furent entièrement formés ; et de cette sorte, les troubles que le démon avait suscités autour du tombeau de saint Victor, furent enfin détruits par la force merveilleuse de ce martyr : *Ad sepulcrum Victoris mira virtus.*

Ne croyez pourtant pas, messieurs, que ce soit à l'abbaye de Marseille que se soit bornée la force de ce généreux martyr. Le Saint-Esprit, qui selon saint Paul (*Rom* VIII, 11), habite dans ses cendres mortes comme un germe de résurrection et d'immortalité, la fait paraître avec un nouvel éclat dans la maison illustre où j'ai l'honneur de parler; car elle s'est toujours ressentie de la force du saint dont elle porte le nom. C'est cette force merveilleuse, qui a fait marcher à pas de géant dans le chemin de la perfection tant de chanoines réguliers, qui ont mérité à juste titre d'être le modèle de tous ceux qui sont répandus dans l'Eglise. Je n'en dis pas trop, puisque la réforme, que le relâchement a rendue nécessaire à la plupart des maisons religieuses, est si peu entrée dans celle-ci, que celle-ci a été au contraire employée à la donner à toutes les autres.

La force du martyr qui la protége a tellement animé le savant Hugues et l'incomparable Richard, qu'ils sont devenus comme *deux colonnes posées* (*Apoc.*, III, 12) à l'entrée de ce temple, pour en soutenir la merveilleuse structure et pour en être l'ornement, comme *deux témoins* qui prophétisent l'avénement du Seigneur, comme *deux chandeliers* exposés devant le Dieu de la terre (*Apoc.*, II, 3) : parlons sans figure, qu'ils sont devenus enfin deux Pères de l'Eglise, qui, pour être venus les derniers, n'ont pas laissé d'avoir la science et la vertu des premiers.

Animés de la force divine que Victor leur avait inspirée, l'un s'est élevé jusqu'au plus haut des cieux, pour y apprendre tous les secrets de la céleste hiérarchie, qu'il nous a si heureusement développés dans son Commentaire sur l'ouvrage de saint Denis, qui porte ce nom; l'autre a mérité de monter jusqu'au trône de l'Agneau, et d'assister à l'ouverture du livre (*Apoc.*, V, 9), qu'il a lu avec tant d'attention et pénétré avec tant de profondeur, que ses réflexions sur l'Ecriture ne cesseront jamais d'attirer l'estime et l'admiration des savants ; et tous les deux ont si bien compris, si amplement éclairci, si puissamment défendu la doctrine de saint Augustin, leur maître, qu'ils ont mérité d'être appelés la langue de ce saint docteur, *Augustini lingua.*

Depuis la mort de ces deux grands hommes, Victor n'a pas voulu laisser une maison qui lui est si chère, sans quelque marque visible de sa protection, et dans cette vue, il a obtenu de Dieu qu'elle se soit enrichie de ce même pied qui renversa les idoles. Un pape l'avait donné à un fils de France, et ce prince religieux en fit présent à cette abbaye.

Que ne puis-je vous dire, messieurs, à quel point il y a répandu l'*esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété* (*Isaïe*, XI, 2).

Saint Chrysostome et saint Basile, voulant exprimer le pouvoir merveilleux que Dieu

donne aux reliques de ses saints, les appellent tantôt *des colonnes*, tantôt *des tours*, souvent *des écueils*, quelquefois *des lampes ardentes* (*Chr.*, *Hom. de SS. Juv. et Max.*; *Bas.*, *Hom* 20 *in* XL *Mart.*). Après de tels garants, je puis donc dire, sans crainte, que le pied de saint Victor a été et sera toujours, à l'égard de cette maison, comme une colonne qui soutiendra dans la foi animée par la charité les saints religieux qui l'habitent, comme une tour qui les défendra des attaques des ennemis de leur salut, comme un écueil contre lequel viendront se briser les efforts des tentations les plus dangereuses, comme une lampe vive et ardente, qui en éloignera les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, et qui rendra cette demeure toujours féconde en hommes illustres.

Dépôt inestimable, confié à cette célèbre abbaye, rendez-la toujours plus célèbre par les grâces que vous y attirerez. Mais comme le pouvoir que Dieu vous donne dépend du sien qui est infini, étendez ces mêmes grâces plus loin, et faites-les venir jusqu'à nous.

Pied sacré, qui, par la vertu divine qui vous animait, avez écrasé la tête du serpent (*Gen.*, III, 15), délivrez-nous de ses morsures. Pied fidèle, qui ne vous êtes jamais écarté du droit sentier de la justice (*Ps.* XXV, 12), faites que nous y marchions toujours. Pied courageux, qui avez foulé le pressoir de la passion la plus douloureuse (*Isa.*, LXIII, 3), faites rejaillir sur nous quelque goutte de ce sang que vous avez répandu pour Jésus-Christ. Pied intrépide, qui avez renversé les statues des faux dieux (*Rom.*, X, 15), renversez les idoles de notre cœur. Pied vénérable, qui avez annoncé la paix de l'Evangile (*Matth.*, XVI, 18), obtenez-nous de Dieu celle que le monde ne peut donner. Présent auguste d'un chef de l'Eglise, soyez-en aujourd'hui le soutien contre les portes de l'enfer, qui la combattent avec tant de rage. Don précieux d'un fils de France, soyez le boulevard de ce royaume chrétien : conservez-y les bénédictions du ciel, augmentez-y le nombre des victoires. Obtenez pour son roi la longueur des jours.

Et nous, mes frères, apprenons, en voyant la force merveilleuse de saint Victor, que les ennemis que nous avons au dedans et au dehors de nous-mêmes, ne peuvent nous nuire, qu'autant que nous y donnerons lieu par notre négligence ou par notre lâcheté. A la vérité, dit saint Grégoire, pape, nous ne sommes que poussière, et les démons sont du nombre de ces esprits célestes, qui furent créés si puissants (*Greg.*, *pap.*, *Mor. l.* XXXII, *c.* 19). Mais depuis que le créateur des anges a pris lui-même un corps terrestre, l'humble poussière peut espérer de surmonter les anges superbes ; et en nous attachant à celui qui est le vrai fort, nous recevrons la force que ces esprits déserteurs ont perdue, en ne s'attachant qu'à eux-mêmes.

Pourquoi donc ne ferons-nous point dans notre état, ce que saint Victor a fait dans le sien? Et Dieu ne nous en fera-t-il pas des reproches d'autant plus justes, qu'il nous met à des épreuves moins difficiles? Mais quelque difficiles qu'elles soient, nous ne sommes pas plus dispensés de nous y soumettre. Et qu'importe que nous soyons agités au dehors, par tous les accidents où notre misère nous expose? Si nous sommes fidèles, notre cœur ne sera jamais ébranlé. On pourra, si l'on veut, nous priver des biens qui nous seraient dus en ce monde, et nous faire marcher vers le tombeau par le chemin le plus raboteux. Mais quoi que l'on fasse, l'on ne saurait nous priver de Dieu, qui sera notre trésor dans l'indigence, et notre vie dans la mort même.

Nous disons tous les jours avec David, que le *juste est toujours prêt à espérer dans le Seigneur*, *que son cœur est inébranlable*, *et qu'il attend avec patience que Dieu le venge de ses ennemis* (*Psal.* CXI, 7). Sont-ce là, mes frères, des paroles vides de sens? Ou si, en effet, *le Dieu fidèle dans toutes ses paroles* (*Psal.* CXLIV, 13), l'est par conséquent dans celles-ci, de quel front, disons-nous ce que nous ne croyons pas, ou pourquoi ne faisons-nous pas ce que nous disons par une conviction intérieure?

Pensons-y, mes chers auditeurs, et pour détruire en nous une lâcheté si préjudiciable au salut, imitons, selon notre pouvoir, la force que saint Victor a fait paraître dans les combats de son martyre. Profitons de celle qu'il fait paraître encore dans le repos de son tombeau. Ainsi nous ne serons plus si faibles et si inconstants dans le bien, et nous établirons enfin dans nos cœurs cette humble et ferme confiance, que *le même Dieu qui a commencé en nous le saint ouvrage de notre salut*, *l'achèvera et le perfectionnera de plus en plus*, *jusqu'au jour de Jésus Christ* (*Phil*, I, 6). C'est le bonheur que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANDRÉ, APOTRE.

Desiderium cordis ejus tribuisti ei.
Mon Dieu, vous avez accompli le désir de son cœur (*Ps.* XX, 3).

A qui est ce cœur qui court au martyre, et qui ne soupire que pour la croix? A qui est ce cœur si hardi, qui désire ce que les autres craignent, qui recherche ce que les autres fuient, et qui mérite que Dieu le distingue de tous, par l'accomplissement d'un désir si extraordinaire? Tous les hommes souhaitent de ne point mourir ; mais comme ils ne peuvent l'éviter, il n'y a que celui à qui ce grand cœur appartient qui puisse se glorifier de mourir selon le désir de son cœur : *Desiderium cordis ejus tribuisti ei.*

Saint Augustin veut que ce soit ici le cœur de Jésus-Christ, dont le désir le plus ardent fut de célébrer la Pâque, qu'il institua la veille de sa mort, et de souffrir le supplice qui lui ravit, sur le Calvaire, cette vie précieuse, qu'il reprit par sa propre puissance, en triomphant de la corruption du tombeau.

Mais si la première application de ces

paroles prophétiques est due au cœur de Jésus-Christ, on ne peut pas nier, dit saint Bernard, que la plus juste ne regarde le cœur de saint André. Le jour de son martyre, le peuple s'efforçait d'empêcher l'exécution de l'arrêt de mort qui avait été prononcé contre lui, et cet apôtre imposait silence à ce peuple, qui, en voulant lui épargner une mort passagère, lui ravissait une couronne qui ne se flétrit jamais. Mais, dans la diversité de tous ces désirs, Dieu eut plus d'égard au mouvement du cœur qui voulait immoler sa vie sur la croix, qu'aux efforts de ceux qui s'y opposaient. Et n'était-il pas juste, messieurs, que le disciple fût traité comme le maître, et qu'André ayant désiré, comme Jésus-Christ, d'expirer sur une croix, il y expirât enfin comme lui, puisqu'il y trouvait son bonheur?

Il n'y a que celui qui trouve son bonheur en lui-même et qui fait lui-même son bonheur, qui puisse être heureux sans effort et sans secours. Mais l'homme qui ne peut le devenir sans sortir hors de lui-même, doit nécessairement faire quelque effort, et comme il ne peut attendre son bonheur que de l'être souverain de qui tous les biens procèdent, il est impossible qu'il l'obtienne sans secours. Ce secours de la part de Dieu consiste à nous préparer l'objet de notre bonheur; comme cet effort de la part de l'homme consiste à tendre à cet objet, et parce que ce bien n'est préparé qu'en vue d'être donné, et qu'il n'est recherché qu'en vue d'être acquis, il est visible que ce secours et cet effort aboutissent à la possession, et que par conséquent l'homme n'est heureux que quand il possède le bien qu'il désire et que Dieu lui a préparé.

Elevez vos yeux vers le ciel, abaissez-les du côté de la terre, et vous trouverez partout des preuves de cette vérité. Vous verrez dans le ciel que les élus n'y possèdent le bonheur éternel qu'après l'avoir ardemment désiré, et après que la préparation leur en a été faite. Si David y est heureux, ce n'est qu'après avoir ressenti la soif d'un cerf altéré qui cherche les fontaines pour y apaiser l'ardeur qui le brûle. Si les apôtres y sont heureux, ce n'est qu'après que Jésus-Christ y est monté devant eux pour y préparer leur place. Et enfin si tous les saints y sont heureux, c'est parce qu'en les mettant dans l'entière possession de la béatitude, Jésus-Christ leur a dit : *Venez, vous qui avez été bénis par mon Père pour posséder le royaume qui vous a été préparé* (*Matth.*, XXV, 34).

Mais qu'est-il besoin de remonter si haut pour nous convaincre de ce que je viens d'avancer? Arrêtons-nous sur la terre où saint André fait consister tout le bonheur de sa vie mortelle dans la croix, et prenez garde comme il la désire, comme on la lui prépare et comme il va bientôt la posséder. *O crux diu desiderata*, c'est lui-même qui parle : voilà la croix désirée par saint André : *Aliquando cupienti animo præparata*, voilà la croix préparée à saint André; *Accipe me ab hominibus*, voilà la croix possédée par saint André (*Ex Hist. per presb. Achaiæ scripta. Ext. apud Surium*). Il l'a désirée, c'est la naissance de son bonheur. Elle lui a été préparée, c'est le progrès de son bonheur. Il l'a possédée, c'est la consommation et la plénitude de son bonheur, et pour dire tout en un mot, c'est l'accomplissement du plus grand désir de son cœur : *Desiderium cordis ejus tribuisti ei.* Trois liaisons de cet apôtre avec la croix, qui feront les trois parties de son éloge, après que nous aurons invoqué l'Esprit Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint André mérite aussi bien que Daniel d'être appelé *un homme de désirs.* Il est vrai qu'il ne désire qu'une seule chose, qui est d'imiter son divin Maître en expirant comme lui sur la croix; mais il la désire si souvent et avec un empressement si extraordinaire, qu'on peut dire qu'il forme autant de désirs qu'il y a de moments en sa vie : tout ce qu'il pense, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait ne tend qu'à la croix. Vous savez, messieurs, que les désirs prennent leur naissance dans le cœur qui les produit, que du cœur ils passent dans la bouche qui les exprime, et de la bouche dans les actions qui les confirment et qui les prouvent. Le désir d'André pour la croix a fait toutes ces démarches, et vous allez voir qu'il a eu, pour cet instrument de la mort de Jésus-Christ, un désir ardent dont son cœur a été la source principale, un désir sincère dont sa bouche a été l'interprète fidèle, un désir efficace dont ses actions ont été les preuves infaillibles.

1. Je n'entreprendrais pas de sonder le cœur de cet apôtre puisque ce serait attenter en quelque sorte sur les droits de la divinité, s'il ne nous l'ouvrait lui-même, en nous faisant connaître qu'il n'est rempli que de l'amour de la croix et du désir ardent de la posséder; que c'est là que tendent tous les mouvements de son cœur; que c'est à quoi aboutissent tous ses soins et toutes ses sollicitudes : *Crux diu desiderata, sollicite amata.* Pierre a aimé Jésus-Christ, il est vrai, mais aussi trouvons-nous qu'étant tout transporté sur le Thabor, il a aimé la gloire qui lui a été découverte, au lieu que le caractère particulier de saint André est de n'avoir jamais aimé que sa croix.

Mais quel cœur avez-vous, diront les impies, de n'aimer qu'un crucifié et de ne désirer que sa croix? Nous n'avons pas du moins le vôtre, répond saint Augustin (*Serm. de Verb. apost.*), puisque vous ne désirez que les plaisirs de cette vie passagère. Mais votre sagesse est une folie devant Dieu. Ce n'est pas de vous que nous devons prendre les règles de notre conduite, et vous seriez trop heureux si vous vouliez les prendre de nous.

Qui l'eût dit, mes frères, que la croix, toute rude et toute pesante qu'elle paraît, pût se faire désirer par amour? N'en soyons pas surpris, reprend saint Bernard, puisqu'elle est précieuse et aimable, et qu'elle

procure une joie pleine et entière à ceux qui la désirent de bonne foi : *Crux pretiosa est et amari potest, et habet exsultationem* (*S. Bern., serm. 1 de S. Andr.*). Mais si elle a des charmes pour tous les hommes, tous ne l'aiment pas également, et selon la doctrine de ce saint docteur, on peut être dans trois sortes de dispositions pour la croix. Ceux qui craignent Dieu la portent patiemment, ceux qui espèrent en Dieu la portent de bon gré, mais ceux qui aiment Dieu la portent avec joie, et ceux-ci sont dans la parfaite charité. Ceux que la crainte rend patients ou que l'espérance anime dans les souffrances, peuvent encore tomber s'ils n'ont pas la charité, au lieu qu'avec elle ils sont en assurance. La patience dit qu'il faut porter la croix, parce que la crainte la presse de le dire. La docilité dit qu'il est expédient de la porter, parce que l'espérance l'oblige de parler ainsi. Mais la charité dit qu'il est avantageux et souhaitable de la porter, parce que l'esprit de Dieu l'anime ; et c'est là, mes frères, l'élévation, l'assurance, la douceur de cette vertu. Heureux l'apôtre de Jésus-Christ qui s'est trouvé dans cette disposition pour la croix, et qui l'ayant toujours aimée a toujours désiré de la posséder, comme il le dit lui-même : *Amator tuus semper fui, et desideravi amplecti te.*

O profondeur de la sagesse de Dieu ! Jésus-Christ veut éviter la croix, et son disciple la désire. Un ange console et fortifie Jésus-Christ dans sa passion, au lieu que saint André brave son juge et ses bourreaux dans la sienne. Cette différence ne peut venir, dit saint Bernard, que de ce que Jésus-Christ agit pour nos intérêts, au lieu que saint André n'agit que pour les siens propres. Jésus-Christ étant notre chef et notre modèle, et devant nous vivifier par sa mort, il fallait que sa crainte nous rassurât, que son trouble calmât le nôtre, que son affliction nous consolât, et que sa tristesse fût le fondement de notre joie. Lorsqu'un ange vient au secours de celui-là même dont il ne peut supporter la grandeur et la majesté, je comprends que quand je suis affligé, je dois chercher ma consolation dans le ciel, et quand je l'entends prier son Père de lui épargner la mort de la croix, et qu'il l'accepte néanmoins dès que son Père l'ordonne, je reconnais ma voix dans celle de mon Sauveur, et je me règle sur son exemple. Quelque peine que j'aie à souffrir, je le veux néanmoins, parce que Dieu le veut ainsi, et je m'écrie avec le prophète : Mon Dieu, je suis tout prêt et je ne me trouble point dans l'observance de vos préceptes : *Paratus sum et non sum turbatus, ut custodiam mandata tua.* Ne soyons donc pas surpris, mes frères, si la croix est l'objet de tous les désirs de cet apôtre : *Desiderium cordis ejus;* l'exemple du Maître soutient le disciple, et l'on peut dire que Jésus-Christ a pris sur lui toutes les faiblesses de saint André, comme saint André est animé de toute la force de Jésus-Christ.

2. Mais ce désir a demeuré trop longtemps caché dans son cœur, et il faut enfin qu'il s'explique par sa bouche : *Ex abundantia cordis os loquitur* (*Matth.*, XII. 34). Il nous reste peu de paroles de ce saint apôtre, et le malheur des temps nous a dérobé les admirables discours qu'il fit autrefois en Afrique et en Asie. Mais par ce que nous savons, nous pouvons juger de ce que nous ne savons pas, et par ce qu'il a dit à sa mort, de tout ce qu'il a dit pendant sa vie. Il n'emploie, devant le tyran Egée, que cette *parole de la croix* (*1 Cor.*, I, 18) dont parle saint Paul, qui le remplit de la vertu et de la puissance de Dieu, et qui devient une folie et une occasion de perte pour le tyran qui l'écoute. D'abord il lui explique le mystère de la rédemption des hommes, et comme Jésus-Christ a voulu mourir sur une croix, afin que l'homme trouvât la vie où il avait trouvé la mort, et que le bois qui avait été l'instrument de la victoire du démon, le fût aussi de sa défaite. Le tyran voulant l'obliger de sacrifier aux idoles, il prend occasion de lui parler du sacrifice non sanglant de l'autel, qui est une continuation de celui du calvaire, de ce pain vivant qui, dans l'expression des Pères, a été semé et recueilli dans le champ de la croix, et il lui en parle d'une manière si forte et d'un air si intrépide, qu'on ne peut pas douter du désir qu'il a de la posséder. Mais quoi ! bienheureux apôtre, ne craignez-vous point un homme qui, par son état, a sur vous un droit de vie et de mort ? Ah ! répond-il, celui qui désire de souffrir peut-il appréhender les souffrances ? Si je craignais la mort de la croix, je ne prêcherais pas la gloire du crucifié : *Si crucis patibulum expavescerem, Christi gloriam non prædicarem.*

Tombez dans la confusion au souvenir d'une générosité si apostolique, chrétiens lâches, qui rougissez de Jésus-Christ et de son Evangile, qui gardez des ménagements honteux auprès des puissances de la terre, et qui par des vues d'intérêt ou d'ambition retenez la vérité de Dieu dans l'injustice, en craignant de la dire à ceux qui ont plus besoin de la savoir. Esclaves de la fortune et de l'amour-propre, vous ne leur dites que des choses qui leur plaisent, afin qu'en vous voyant flatter leurs passions, ils flattent à leur tour les vôtres ; et vous n'osez leur parler de souffrances, de peur qu'ils ne vous fassent souffrir. Saint André n'a pas une crainte si indigne d'un disciple de Jésus-Christ. Il reprend le tyran qui le persécute, de ce qu'il suit les mouvements injustes de son orgueil et de son impiété, et de ce que voulant être le juge des hommes, il ne veut pas reconnaître Dieu pour le sien. Il lui parle hardiment de la croix, parce qu'il sait qu'elle est la meilleure de toutes les armes, qu'elle procure la victoire à ceux qui savent s'en servir, et s'il est vrai que ceux qui ont la croix pour eux n'ont rien à craindre, que craindrait-il, lui qui la porte toujours gravée dans son cœur, qui la prêche par toutes ses paroles, et qui la recherche par toutes ses actions ?

3. Ne croyez pas, messieurs, qu'André forme pour la croix de ces désirs stériles, qui s'arrêtent sur la surface du cœur et qui ne

vont jamais plus loin que la pensée. Ce ne sont pas de ces désirs meurtriers dont parle l'Ecriture, qui donnent la mort au paresseux, *desideria occidunt pigrum* (*Prov.*, XXI, 25). Ce sont des désirs salutaires, parce qu'ils sont formés, non par un cœur lâche, mais par un cœur agissant et passionné, qui pense, qui désire, qui veut et qui agit.

Sa première démarche vers la croix est de se rendre disciple de Jean-Baptiste : car que pouvait lui promettre que la croix celui dont la vie austère était inséparable d'un jeûne rigoureux, et qui ne prêchait dans le désert que le baptême de la pénitence? Jean étant le précurseur d'un crucifié, André ne pouvait se promettre que des croix en le suivant, puisque le disciple n'est pas au-dessus du maître.

Cependant, messieurs, Jean-Baptiste, tout environné qu'il est de pénitence et d'austérité, n'en a pas assez pour saint André. Il veut savoir la doctrine de la croix, mais il veut l'apprendre dans la première école, et il quitte Jean-Baptiste qui en est le premier disciple, pour suivre Jésus-Christ qui en est le premier maître. Et remarquez qu'il ne le suit pas dans le temps qu'il entend parler de ses grandeurs, dans le temps que saint Jean publie qu'il faut que la gloire de Jésus-Christ croisse et que la sienne diminue (*Joan.*, III, 30; *Matth.*, III, 11), dans le temps que le Père éternel rend témoignage à sa divinité en l'appelant son fils bien-aimé, et en le faisant connaître pour l'objet de toutes ses complaisances. Toutes ces grandeurs sont bien le sujet du respect et de la vénération de saint André, mais non pas de ses désirs. Il ne va à Jésus-Christ que lorsqu'il entend dire qu'il est l'Agneau qui doit effacer les péchés du monde en voulant bien être immolé sur une croix. Orgueil de l'homme pécheur, que penses-tu de cette conduite? André n'a vu faire aucun miracle au Fils de Dieu, il ne lui a entendu faire aucune promesse du royaume éternel, il lui suffit de savoir que celui qui l'appelle doit le racheter par la mort de la croix pour être en même temps dans la volonté de le suivre. Hélas, mes frères, combien avons-nous vu de miracles de Jésus-Christ, combien de promesses nous a-t-il faites, de combien de maux nous a-t-il frappés; et nous négligeons encore de le suivre, parce que le siècle nous retient, ou que sa croix nous épouvante.

A peine cet apôtre est-il devenu le disciple de la croix, qu'il en cherche d'autres, et au premier moment qu'il la connaît, il la fait connaître. Il enseigne ce qu'il a appris, et donne ce qu'il a reçu. Il a trouvé un trésor dont il veut faire part à ceux qu'il aime, et il croirait faire un larcin, s'il le possédait sans eux. Il appelle Pierre, devenant ainsi en quelque sorte le fondement du fondement même de l'Eglise. Pierre est le premier qui participe à la gloire de sa vocation, et ces deux illustres frères sont les seuls d'entre les apôtres qui ont le bonheur de mourir sur une croix. Ajoutez à cela que tous les voyages que saint André a faits, n'ont été que pour étendre l'empire de la croix. C'est ce désir généreux qui l'a porté dans la Scythie et dans l'Epire, dans la Colchide et dans l'Achaïe, régions qui ont retenti de la pureté de la doctrine et du bruit de ses miracles, où il rendit muette la vaine éloquence des philosophes, et où il donna par son zèle une multitude infinie de disciples à la croix de Jésus-Christ.

Avons-nous pour la croix un désir aussi ardent, aussi sincère, aussi efficace que celui de saint André? Hélas! bien loin de la désirer, ne la fuyons-nous pas à toute heure? la seule pensée des souffrances épouvante la nature, révolte les sens, offusque la raison. Uniquement attachés aux biens sensibles nous ne cherchons que les plaisirs et les commodités de cette vie mortelle, et possédés de l'amour de nous-mêmes plutôt que de celui de Jésus-Christ, nous aimons ses grandeurs et nous méprisons ses abaissements, sans considérer que ce n'est que par ses abaissements que l'on participe à ses grandeurs. J'avoue qu'il est difficile à la nature de désirer la croix, de soumettre le corps à l'esprit, de fuir les honneurs, de rechercher les opprobres, de mépriser le monde et soi-même. Mais nous nous élèverions au-dessus de cette difficulté, si nous voulions considérer qu'il n'y a jamais eu de saint sans tribulation, que toute leur vie aussi bien que celle de leur chef a été un continuel martyre, qu'on ne saurait arriver au salut que par le chemin qu'ils ont tenu, et que si l'on pouvait y aller par un autre, Jésus-Christ nous l'aurait appris. Nous nous élèverions encore une fois au-dessus de cette difficulté, si nous considérions, qu'en fuyant la croix nous la trouvons malgré nous, et que le plus souvent nous en portons une très-pesante pour une autre qui le serait moins. Animés de ces sortes de considérations et soutenus par le secours de la grâce, nous profiterions des exemples que les saints nous ont donnés, et non-seulement nous désirerions la croix comme saint André, mais nous la recevrions encore avec la même soumission qu'il l'a reçue quand Dieu la lui a préparée.

SECONDE PARTIE.

C'est une chose bien remarquable, messieurs, que Dieu et le monde, dont les maximes sont si différentes, les desseins si contraires, et les chemins si opposés, se sont néanmoins accordés pour faire mourir Jésus-Christ. Pendant que le Père éternel lui présentait le calice de la passion, le monde demandait sa mort. Disons plus, la justice et la bonté de Dieu qui sont opposées partout ailleurs, ne l'ont pas été dans cette occasion, puisque dans le temps que la justice de Dieu lui faisait souffrir la mort de la croix pour réparer l'injustice du pécheur, l'amour l'attachait à cette même croix, pour rendre plus de gloire à son Père.

Le premier des prédestinés devait être le modèle de tous les autres, et je ne crains pas de dire qu'il ne l'a été d'aucun plus parfaitement que de saint André, puisque tout a contribué à lui préparer la croix qu'il avait

désirée : l'amour et la justice du côté de Dieu, la cruauté du côté des hommes, en telle sorte qu'elle lui a été préparée comme un gage que l'amour lui a donné, comme une récompense que la justice lui devait, et comme une peine que la cruauté lui a imposée.

1. Jésus-Christ a aimé saint André comme ses autres disciples, j'ose dire même davantage, et nous pouvons juger de cet amour par ses causes et par ses effets. Il ne l'avait pas reçu coupable comme eux, puisqu'il avait été déjà lavé du baptême de la pénitence. Saint André avait plus aimé Jésus-Christ que saint Jean, puisqu'il quitta saint Jean pour Jésus-Christ, et cette préférence devait lui mériter une inclination particulière. De plus, il n'avait pas suivi en cela l'exemple des autres, il était venu le premier à Jésus-Christ pour l'amour de lui-même et sans autre vue que de porter sa croix et de le suivre. Aussi voyons-nous dans l'Evangile que ce disciple avait un accès particulier auprès de son Maître, et qu'on s'adressait souvent à lui pour en obtenir des grâces. Mais la plus grande preuve que Jésus-Christ lui ait donnée de son amour est celle qu'il avait reçue lui-même de son Père. Les voies de Dieu, mes chers auditeurs, sont bien différentes de celles des hommes. Ils ne procurent que des plaisirs à ceux qu'ils aiment, et Dieu au contraire ne leur donne que des peines. Le Seigneur, dit l'Ecriture, châtie celui qu'il aime, il frappe celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants; il n'a pas pardonné à son propre Fils, et dès là, dit saint Augustin, qu'on est excepté du nombre des châtiés, on l'est du nombre des favoris : d'où je conclus que la plus grande marque d'amour que Jésus-Christ ait reçue de son Père est la mort de la croix, et que la plus grande marque d'amour que saint André ait reçue de Jésus-Christ est la mort de cette même croix, et que, comme le Père l'a préparée au Fils, le maître l'a préparée au disciple.

Que ceux-là sont à plaindre, qui ne regardent pas la croix comme le trésor inépuisable des chrétiens ! Par elle ils s'acquittent envers Dieu de tout ce qu'ils lui doivent; en elle ils crucifient leurs passions, ils détruisent le corps du péché, ils triomphent des ennemis de leur salut : *In hoc signo vinces.* Rejeter les croix que Jésus-Christ nous prépare, c'est rendre la sienne inutile; c'est contrister le Saint-Esprit que de recevoir avec tristesse une si grande faveur. Ecoutons saint Paul, quand il ne se glorifie que dans la croix de son Sauveur (*Gal.*, VI). Quand il s'agit de la grandeur de ses révélations, il n'en parle qu'une fois par contrainte; mais dans toutes ses épîtres il nous entretient de ses liens, de ses travaux, de ses persécutions, et il trouve bien plus de bonheur et de gloire à être prisonnier de Jésus-Christ que ravi au troisième ciel.

Aimons, mes frères, les engagements où Jésus-Christ nous met de souffrir. Ce n'est rien que de le connaître selon la chair; tant de Juifs, qui l'ont vu à Jérusalem et qui ont conversé avec lui, n'en sont pas devenus plus saints. Le moyen de le bien connaître, c'est sur la croix, où presque personne n'ose le suivre et où les esprits prévenus se scandalisent de sa patience. Le grand martyr saint Ignace ne crut avoir commencé d'être disciple de Jésus-Christ que du jour qu'il commença de souffrir et de voir approcher la croix qui lui était préparée. Ne soyons donc pas surpris qu'un apôtre l'ait reçue comme un gage de l'amour que son divin Maître avait pour lui.

2. Ajoutons même qu'elle ne pouvait lui être refusée sans injustice, et je fonde ce que je dis sur la promesse que Dieu a faite à tous les hommes de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderont. André lui a demandé la croix, il faut donc que Dieu la lui accorde selon sa parole. Si nos prières ne sont pas exaucées, c'est qu'elles sont injustes ; André obtient ce qu'il demande, parce qu'il n'est rien de plus juste que de demander la croix. Si nous demandons des choses justes, nous ne les demandons qu'une fois, au lieu qu'André obtient la croix parce qu'il la demande longtemps : *Crux diu desiderata;* que si nous les demandons longtemps, c'est avec une négligence extrême, au lieu qu'André obtient la croix parce qu'il la demande avec empressement et avec ferveur, et qu'il la recherche sans cesse : *Sollicite amata, sine intermissione quæsita.* Nous ne trouvons pas, parce que nous ne cherchons point; nous ne recevons point, parce que nous ne demandons pas; nous demandons en vain, parce que nous demandons mal. Dieu veut être recherché par ceux qui ont besoin de son secours; et comment refuserait-il à ceux qui le prient avec ferveur, lui, dit saint Bernard, qui exhorte les négligents à le prier : *Quomodo negabit petentibus, qui etiam non petentes hortatur ut petant* (*Bern., serm.* 2 *de S. Andr.*)? Nous avons un besoin extrême de porter la croix, si nous voulons suivre Jésus-Christ, qui nous l'a préparée en la portant lui-même, afin que nous la portassions après lui.

Et c'est encore sur cette vocation générale de tous les disciples que je fonde cette justice par laquelle la croix était due à saint André. C'est une espèce de convention que Jésus-Christ avait faite avec eux, qu'ils seraient ses disciples, et que pour récompense il leur donnerait sa croix. André fut le premier qui acquit cette qualité glorieuse, Jésus-Christ lui devait donc accorder ce qu'il lui avait promis préférablement à tout autre.

On peut encore l'établir sur sa vocation particulière, car Jésus-Christ lui avait promis en l'appelant de le faire pêcheur d'hommes, c'est-à-dire prédicateur : or qui parle de prêcher parle de porter la croix. Prêcher, et prêcher en apôtre, c'est gémir devant Dieu, c'est faire une pénitence continuelle pour ceux que l'on tâche de convertir, c'est être dans les travaux et dans les fatigues, c'est souffrir les violences, les persécutions et les calomnies; c'est mourir à soi même,

afin de ne vivre que pour le salut des peuples. Parlons avec saint Paul (II *Cor.*, IV), c'est ressentir toute sorte d'afflictions sans en être accablé, c'est se trouver dans des difficultés insurmontables sans y succomber jamais, c'est porter toujours dans son corps la passion de Jésus-Christ, c'est être livré à toute heure à la mort pour sa gloire. Saint André fut appelé au ministère de la parole, Jésus-Christ lui devait donc une croix, et c'est de là même qu'on peut tirer une conséquence terrible pour ceux de ses ministres auxquels il ne l'accorde pas.

3. Et en effet, non content de la lui préparer lui-même, il permet que d'autres la lui préparent, et il arrive, par un ordre admirable de sa sagesse, que la même action qui fait éclater la justice et la bonté de Dieu exerce l'injustice et la cruauté des hommes. Est-il rien de plus injuste que le tyran qui fait mourir un homme juste parce qu'il ne veut pas adorer les faux dieux et qu'il prend la liberté sainte de lui faire connaître le véritable? Est-il rien de plus cruel que de condamner un innocent au plus infâme de tous les supplices, malgré les cris et les oppositions de tout un peuple qui demande sa vie, et de le faire attacher à une croix de manière que, n'y pouvant pas mourir d'abord, il y meure plus longtemps? La mémoire de Pilate sera toujours en horreur parmi les hommes, parce qu'il fit mourir le Saint des saints, mais ce ne fut que par une crainte servile des empereurs romains et par une complaisance criminelle pour les Juifs; au lieu que le tyran Egée est poussé par la cruauté toute seule en livrant à la mort celui pour qui tout le monde lui demande grâce : en telle sorte qu'on peut dire qu'en attachant le corps de saint André à la croix, il y attache les cœurs de tous ceux qui s'intéressent à sa vie, et que dans un seul crime il en commet une infinité d'autres.

Que nous serions heureux, mes frères, si nous pouvions imiter ce peuple en attachant comme lui nos cœurs à la croix, puisque ce n'est qu'en l'aimant que nous pouvons nous distinguer des infidèles qui la haïssent! Et pourquoi n'aimerions-nous pas ce qui nous procure de si grands biens, puisque c'est dans la croix seule que nous pouvons trouver notre force, notre consolation et notre espérance, et que c'est par elle que le péché a été effacé, l'enfer vaincu, la mort terrassée. Cette croix annoncée par tant de prophètes, portée par tant de fidèles, glorifiée par tant de martyrs, consacrée par Jésus-Christ même, cette croix, dis-je, doit être notre gloire et notre couronne. Elle a fait la paix de la terre avec le ciel, ne la rompons point par nos murmures et par nos désobéissances. Ne point souffrir patiemment l'injustice des hommes, c'est s'opposer à la justice de Dieu et se rendre indigne de son amour, dont il nous donne la preuve la plus convaincante en nous préparant des croix. Les maladies, la perte des biens, la mort des proches, les peines que l'on souffre de ceux avec qui on est obligé d'avoir des liaisons, les humeurs aigres, les esprits difficiles, les manières fâcheuses, les contradictions, les querelles, les trahisons, cent autres choses de cette nature sont des croix qui nous sont préparées. Recevons-les, mes chers auditeurs, comme un gage de l'amour que Dieu a pour nous, comme une récompense que sa justice nous accorde si nous sommes justes, ou comme une punition qu'elle nous impose si nous sommes pécheurs. Ne soyons pas assez aveugles pour faire de l'injustice et de la cruauté des hommes la cause principale de nos souffrances; mais, nous élevant par la foi au-dessus de la raison, cherchons en Dieu et en nous-mêmes le sujet de tout ce qui nous arrive de fâcheux. Rendons-lui grâces et accusons-nous; et, bien loin de nous abandonner à des plaintes inutiles, recevons tout de sa main avec soumission pour entrer dans les sentiments du disciple de Jésus-Christ. Il désirait uniquement la croix, elle lui a été préparée; il est temps qu'il la possède et que cette possession fasse la plénitude de son bonheur, aussi bien que la dernière partie de son éloge.

TROISIÈME PARTIE.

Tout le monde porte la croix en cette vie. C'est une nécessité de la nature, ô homme; c'est un engagement de ta profession, ô chrétien. Quelque effort que l'on fasse pour l'éviter, ou l'on porte la croix, ou l'on la traîne; mais si tous les hommes et tous les chrétiens la portent, il y en a bien peu qui la possèdent. On veut unir avec elle les commodités de la vie, et tempérer ainsi les peines qui sont attachées à la croix par les douceurs qui sont inséparables de la volupté, d'où il s'ensuit, que comme l'on a plus de penchant pour le plaisir que pour la peine, on possède la croix avec dégoût et le plus souvent avec murmure, et que cette possession qui devait être une source de gloire et de bonheur, devient une possession fatale qui nous attire la honte, la confusion, et enfin le malheur éternel. André a possédé la croix sans aucun de ces défauts, puisqu'il l'a possédée sans partage, sans contrainte et avec gloire.

1. Il s'était préparé depuis longtemps à cette possession unique, et dès le premier moment de sa vocation il avait tout quitté pour elle. Mais qu'avait-il donc quitté, me direz-vous, puisqu'il n'avait que des filets dont il se servait pour gagner sa vie? Ah! mes frères, dit saint Grégoire, pape, c'est quitter beaucoup que de ne rien retenir. Nous avons un attachement infini pour ce que nous possédons, et un désir insatiable de ce que nous ne possédons pas; au lieu que saint André quitte pour la croix tout ce qu'il a, et ne désire plus de posséder qu'elle seule. Il n'a que de vieux haillons dont il se dépouille lui-même sans attendre qu'on les lui arrache. Il lui reste encore un peu de sang dans ses veines. Bourreaux, c'est à vous à le lui ôter, afin que rien ne l'empêche de posséder uniquement la croix.

Aveuglement monstrueux, dont nous ne revenons point, quoi qu'on nous puisse dire!

Celui qui a appelé saint André et qui nous appelle à toute heure, est déjà entré dans sa gloire par les souffrances, il a soumis tout le monde à la foi de son saint nom, il a terrassé les démons par sa mort, il nous avertit par des menaces continuelles que son jugement approche; et notre délicatesse ou notre orgueil nous empêche encore de quitter des choses qui nous quittent malgré que nous en ayons; et demeurant ainsi dans une insensibilité malheureuse, nous ne sommes touchés ni de ses commandements ni de ses fléaux, *nec præceptis flectimur, nec verberibus emendamur* (*Greg. pap. homil.* 5 *in Ev.*).

Mais pourquoi ce saint apôtre ne veut-il posséder que la croix? parce qu'elle est une chose sacrée, et que ce serait la profaner que de la confondre avec quelque autre; parce qu'étant le plus précieux de tous les trésors, il a lieu de s'en contenter, et que ce qui a fait les délices d'un Dieu peut bien remplir les désirs d'un homme; parce qu'il a un mépris généreux pour toutes les choses de la terre, que tout est bas pour son cœur, et qu'il faut être aussi élevé que la croix pour avoir droit de lui plaire.

Mais si André possède uniquement la croix, on peut dire aussi qu'elle lui rend le réciproque. Le Sauveur du monde est crucifié avec d'autres, André l'est tout seul, et l'on peut dire dans ce moment bienheureux, que comme André est seul digne de la croix, la croix est seule digne d'André, *dignam digni*.

2. Après cela, messieurs, il semble qu'il est inutile de dire qu'il la possède sans contrainte, puisqu'il n'est pas possible de posséder avec peine ce que l'on désirait avec tant d'ardeur. Il y a néanmoins des circonstances bien remarquables dans la liberté avec laquelle saint André possède la croix. Le peuple le presse d'en descendre, et le juge même y consent, mais c'est alors qu'il s'y attache avec plus de force que jamais. Fidèle jusqu'au bout à la grâce de sa vocation, il n'a garde de se défaire de ce qu'il avait tant recherché, et de perdre dans un moment ce qu'il avait mérité par tous les travaux de sa vie. *Qu'est-ce qui pourrait m'obliger de me séparer de toi*, s'écriait-il alors, *ô croix que je désirais depuis si longtemps, que je recherchais avec tant de soin, et que j'aime avec tant d'ardeur? Je viens à toi plein de joie et de confiance, reçois le disciple du maître que tu as reçu, afin qu'après avoir été l'instrument heureux dont il s'est servi pour me racheter, tu le sois encore pour me faire profiter de la grâce de la Rédemption.*

Qui est celui qui tient ce langage, mes frères, s'écrie ici saint Bernard (*serm.*, 2. *de S. Andr.*)? Est-ce un homme, ou un ange? C'est un homme semblable à nous, puisque nous le voyons mourir sur cette même croix, dont il fait l'objet de toutes ses complaisances. Mais d'où peut venir un esprit si élevé dans un homme mortel, et une force si constante dans une créature faible et fragile? André est attaché à la croix, et il triomphe de ceux qui l'y attachent et qui veulent l'en détacher! Il souffre, et il se glorifie dans ses souffrances! Il meurt et il mérite une couronne! Cet apôtre, tout saint qu'il est, ne fait pas cela par lui-même, mais par le secours de celui qui est *admirable dans ses saints* (*Psalm.* LXVII, 36). C'est l'esprit de Dieu qui le fortifie et qui l'anime, et qui remplit son cœur de cette charité parfaite qui est plus forte que la mort. Et si nous trouvons la pénitence rude et les mortifications pénibles, c'est que nous manquons de cette charité qui rend la croix aimable; car quelles rigueurs ne peut-elle pas adoucir, puisqu'elle adoucit la mort même la plus cruelle?

André déjà élevé sur la croix où il se trouve voisin du ciel, méprise le siècle, parce qu'il commence de goûter les délices de l'éternité, et voyant la lumière de gloire s'approcher de lui, il refuse de retourner dans les ténèbres de cette vie malheureuse. Il rejette la douceur du juge qui rétracte l'arrêt de sa mort. Il exhorte le peuple qui le plaint, de ne se point opposer à son martyre; et quand les bourreaux entreprennent de le délier, ils se trouvent sans force.

C'est là, mes frères, ce qui doit confondre notre lâcheté. Nous demandons des miracles pour être délivrés de la croix, et saint André en fait pour la conserver. Quand nous sommes frappés de quelque mal, lorsque quelque accident nous afflige, nous voulons forcer le ciel de faire des miracles en notre faveur; soit par un effet de crainte, soit par un mouvement de piété, nous implorons le secours de quelque favori de Dieu. Nous faisons des vœux, d'autant plus inutiles, qu'ils sont ordinairement indiscrets. Nous exposons dans le temple du Seigneur le tableau de nos infortunes, et appelant Dieu et les hommes à notre secours, nous voulons enfin trouver du soulagement, ou dans les prodiges du ciel, ou dans les efforts de la terre. Aveugles, qui ne voyons pas que la liberté est le fondement du mérite de nos actions et de nos souffrances, que le bien qui est involontaire n'est jamais récompensé, et que la croix n'est glorieuse qu'à ceux qui la possèdent sans partage et sans contrainte.

3. Mais puisque saint André la possède avec toutes ces conditions, quelle sera donc sa gloire? la même que celle du Sauveur, qui, étant élevé sur une croix attira toutes choses à lui. Comme tout se rend à l'amour par plaisir, à la parole par admiration, et à la souveraineté par force, Jésus-Christ élevé sur la croix attira par son amour les regards et l'approbation de son Père, par sa parole, l'attention des hommes, par sa souveraineté, la soumission et la terreur des démons. Saint André, élevé sur la croix comme son rédempteur, a le même privilége, puisque les hommes viennent à lui pour écouter sa doctrine, les démons pour venger sa mort, Jésus-Christ pour recevoir son âme.

Pendant trois jours qu'il y fut attaché, il ne cessa point d'exhorter le peuple sur la fuite du péché, sur le mépris des choses du monde, sur la nécessité des souffrances; et voyant les larmes de ceux qui étaient touchés de la rigueur de son supplice, il ajoutait que

la mort qu'on doit craindre est celle-là seule qui nous fait ignorer la vie que nous recevons par Jésus-Christ, mais que la mort que nous souffrons par l'injustice des hommes est pleine de gloire et de consolation. *Ne vous affligez donc pas*, leur disait-il, *de l'état où vous me voyez; ceux qui croient me nuire me servent en m'unissant à celui qui est mort pour moi comme je meurs aujourd'hui pour lui. Je vous rends grâces, mon Sauveur*, reprenait-il en s'adressant à Jésus-Christ, *de ce que vous avez bien voulu m'associer à votre martyre, de ce que vous avez conservé ma foi et fortifié ma faiblesse; étendez vos grâces et vos bénédictions éternelles sur ce peuple qui me voit souffrir pour la gloire de votre nom, et sur tous les fidèles à qui vous l'avez fait connaître par mon ministère; ne souffrez pas que l'ennemi les replonge dans l'erreur dont je les ai retirés, et faites qu'ils suivent toujours la vérité de votre Evangile.* C'est ce que nous apprenons, messieurs, de ceux qui ont écrit la vie de ce saint apôtre et de plusieurs Pères de l'Eglise qui nous l'ont confirmé.

Ce peuple docile devint fidèle ; mais le tyran s'endurcit de plus en plus : il perdit l'esprit et la connaissance, et les démons, vengeurs de la mort du juste, le traînèrent enfin dans un précipice où il reçut la punition qui était due à sa tyrannie (*Incert. auct. in Biblioth. PP.*).

Mais, pendant que l'âme du tyran est livrée aux démons, Jésus-Christ vient recevoir celle d'André ; car, comme il n'y a rien au-dessus de la croix que celui qui l'a consacrée, cet apôtre ne se résoudrait jamais à la quitter que pour lui seul. Béni soyez-vous, ô mon Dieu, qui donnez plus de gloire à votre disciple que vous n'avez paru en prendre vous-même : quand vous mourûtes, le ciel se couvrit de ténèbres, et il éclate de plus de lumière quand votre disciple expire ; quand vous fûtes sur la croix, votre Père vous abandonna, et lorsque votre disciple y est attaché, vous vous approchez de lui ; vous rendîtes votre esprit à votre Père, et vous venez recevoir celui de saint André.

Mais, pendant que le saint apôtre passe ainsi des bras de la croix dans les bras de Jésus-Christ, songeons, mes frères, que pour participer à son bonheur nous avons à faire, selon nos forces, la même route que lui. Cette route ne saurait nous être inconnue, puisque le Sauveur y a planté des croix et l'a marquée partout de son sang, afin que ces signes salutaires nous apprennent par où nous devons marcher, et que nous ne sortions pas de la voie étroite de l'Evangile pour nous égarer dans celles du monde. Le vieil Adam, tout innocent qu'il était, est sorti de la voie de Dieu, et en a fait sortir tous ses enfants parce qu'il était dans un lieu de délices ; le nouvel Adam, au contraire, né pauvre, et n'ayant pour tout bien qu'une croix, s'en est servi pour nous ouvrir la porte du ciel et nous y conduire sur ses traces.

Estimons-nous heureux de la porter après lui, et ne nous plaignons pas des difficultés que nous y trouvons par les maux qui nous arrivent de la part des hommes : plus leur injustice est grande, plus elle contribue à satisfaire pour nos péchés. Déplorons leur malice en ce qu'elle les condamne, mais souffrons-la comme nécessaire à notre salut. Quand nous nous voyons avec douleur, à l'exemple des martyrs, entre les mains de nos ennemis, pensons avec consolation que nous sommes comme eux dans celles de Dieu, sans l'ordre duquel ni les hommes ni les démons n'ont aucun pouvoir de nous nuire. Ce que nous souffrons est temporel, et ne nous paraîtra qu'un moment si nous avons dans l'esprit les années éternelles ; mais les miséricordes qui nous sont réservées dans le ciel sont infinies. N'est-ce pas un assez puissant motif de porter la croix avec amour que de savoir que Dieu y a renfermé toutes ses bénédictions ? La charité, qui ôte la soif des biens fragiles de ce monde, nous en donnera une très-ardente pour ceux de l'éternité.

Obtenez-nous-la, grand saint, cette charité qui vous a soutenu dans des épreuves si difficiles ; et puisque par elle vous attiriez tout à vous, demandez pour nous la volonté et le pouvoir de vous suivre. Obtenez-nous un amour sincère et constant pour cette croix bénie, qui a fait toute votre attention ; faites que nous la désirions comme vous ; que nous soyons ravis que Dieu et les hommes nous la préparent, et que la recevant avec soumission, nous mettions tout notre bonheur à la posséder, afin que de la possession de la croix nous passions à celle de la gloire, où elle vous a conduit.

PANÉGYRIQUE DE SAINT ANTOINE,

Prononcé dans l'Eglise des PP. de saint Antoine, le 17 *janvier* 1717.

Beatus vir qui suffert tentationem.

Heureux l'homme qui souffre la tentation (*S. Jacques, chap.* I, 12).

I. Il est rare que le bonheur et la tentation soient parfaitement unis.

Lorsque Dieu livra Job aux assauts les plus rudes du tentateur, ce saint homme avouait sa misère au milieu de la tentation, puisqu'il maudissait le jour de sa naissance, et qu'il aurait voulu être comme s'il n'eût jamais été.

La mère de Dieu a reçu les bénédictions du ciel et de la terre, et toutes les générations confessent qu'elle est bienheureuse (*Luc.*, I, 48). Mais l'Ecriture, qui nous apprend son bonheur, ne dit rien d'elle quand il s'agit de tentation. Le serpent qui a séduit la première Eve, a été contraint de respecter la seconde, et n'a pu approcher de l'oreille ni du cœur de celle qui lui a écrasé la tête (*Gen.* III, 15).

Il n'y a proprement que Jésus-Christ qui ait été heureux et tenté tout à la fois. Après que les démons sont sortis de l'enfer pour le tenter, les anges descendent du ciel pour le servir (*Matth.*, IV, 11) ; ou plutôt les démons le tentent dans le temps même qu'il voit Dieu, qu'il jouit de Dieu, et que sa sainte humanité unie à sa divinité le rend inaccessible aux surprises comme aux efforts de la tentation.

Jésus-Christ est le modèle des élus, mais chaque élu n'imite pas tout Jésus-Christ. Chacun, pour être disciple, observe la loi de ce grand Maître; mais chacun pour être parfait, au delà de l'observation commune de la loi, imite en lui quelque vertu particulière qui lui procure un avantage particulier; c'est ce qui nous apprend à distinguer un saint d'un autre, et qui oblige l'Eglise à dire de chacun, *qu'il n'a point eu son semblable en observant la loi du Très-Haut* (*Eccli.*, XLIV, 20).

Le grand Antoine, dont la mémoire fait la solennité de ce jour, n'observe pas simplement la loi, il veut être un de ces justes dont parle saint Paul, qui ne se renferment point dans les bornes de la loi. Il se fait un précepte du conseil qu'il entend lire dans l'Evangile, et non content de marcher dans la voie étroite avec le commun des justes, il entre dans une route plus difficile, mais plus parfaite, en suivant Jésus-Christ dans le désert.

Et quel avantage pensez-vous que lui procurera cette imitation? c'est, messieurs, qu'il y sera tenté comme lui, et heureux comme lui. Voilà le privilége qui le distingue et qui anime aujourd'hui ma voix pour publier à la gloire de ce fameux cénobite qu'il est heureux au milieu de la tentation, et que la tentation même fait son bonheur: *Beatus vir qui suffert tentationem.*

Vouloir être heureux est un sentiment naturel à l'homme, que le péché même n'efface pas, mais inutilement cherche-t-il le bonheur dans la jouissance des choses vaines et périssables. Jamais, dit saint Augustin (*l.* IV, *de Trin.*, *c.* 1, 2), il n'en trouvera de solide, s'il ne parvient à un état où il ne puisse, ni être troublé, ni être trompé, ni mourir; cela seul est capable de le satisfaire: *Nec mori, nec falli, nec perturbari volumus.* Créé à l'image de Dieu, il n'est plus dans son état naturel, dès qu'il ne se rend point conforme à son original; aussi n'est-il heureux qu'autant qu'il aspire à l'éternité du Père, à la vérité du Fils, et à la paix du Saint-Esprit. C'est pour participer à cette paix qu'il ne veut point être troublé, *non perturbari;* c'est pour participer à cette vérité qu'il ne veut point être trompé, *non falli;* c'est pour participer à cette éternité qu'il ne veut point mourir, *non mori.*

Mais comme le démon s'oppose toujours au bonheur de l'homme, il voudrait effacer en lui l'image de Dieu en n'y laissant aucune trace de cette paix, de cette vérité, ni de cette éternité; et il en a donné des preuves funestes dans les persécutions différentes qu'il a suscitées contre l'Eglise par les schismatiques, par les hérétiques et par les païens. C'est par les divisions que les schismatiques y ont causées qu'il a voulu en troubler la paix; c'est par les erreurs que les hérétiques y ont semées qu'il a voulu en corrompre la vérité; c'est par les cruautés que les païens y ont exercées, qu'il a voulu en détruire l'éternité.

Ce qu'il a osé faire contre le corps, il l'a fait contre les membres, et surtout contre les principaux, tel qu'a été le grand Antoine. Ce n'est pas que ce solitaire ait été combattu précisément par les schismatiques, par les hérétiques et par les païens. Leur coutume n'est pas de fréquenter les lieux déserts et sauvages, où il faisait son séjour (*Hebr.*, XI, 38); mais il a été combattu d'une manière bien plus dangereuse par l'esprit de trouble et de division qui anime les schismatiques; par l'esprit d'erreur et de mensonge qui pousse les hérétiques; par l'esprit de cruauté et de mort qui possède les païens. Tous ces esprits, tous ces démons l'ont tenté avec tant de violence, que l'histoire ecclésiastique ne nous parle d'aucun saint qui l'ait été tant que celui-ci. Aussi est-ce une vérité reconnue, que sa fidélité dans la tentation (*Eccli.*, XLIV, 21) a été son propre et particulier caractère.

Mais voici qui surprend, messieurs; cette même tentation qui semble faire le malheur des autres, puisqu'elle fait plaindre Job, pleurer Tobie, gémir saint Paul, cette même tentation fait le bonheur de saint Antoine, et malgré toutes les forces de l'enfer déchaînées contre lui, il parvient à cet état où saint Augustin nous apprend que consiste le bonheur de l'homme.

Toujours environné de l'esprit de trouble et de confusion, il jouit d'une paix tranquille.

Toujours obsédé par l'esprit d'erreur et de mensonge, il demeure immobile dans la connaissance et dans l'amour de la vérité.

Toujours combattu par l'esprit de cruauté et de mort, il possède par avance une image et un avant-goût de l'immortalité.

Ces trois privilèges, messieurs, ont fait les trois degrés de son bonheur. Ils feront aussi les trois parties de son éloge; et afin que l'exemple d'un homme si saint et si renommé ne soit pas inutile à votre édification, implorons de concert le secours du ciel par l'intercession de Marie: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Antoine n'a pas été l'instituteur des solitaires, mais sa gloire est de les avoir assemblés, et d'en être devenu le père et le modèle. Par son zèle et par son exemple, le désert fut bientôt comme une région séparée du monde, dont les paisibles habitants ne pensaient qu'à accomplir toute justice. Les cavernes de la terre renfermaient alors *ceux dont le monde n'était pas digne* (*Hebr.*, XI, 38), et l'Egypte, autrefois profanée par l'idolâtrie la plus grossière, se vit illustrée par des asiles de pénitence, où des anges terrestres coulaient des jours tranquilles et heureux dans les exercices de la plus parfaite charité.

Mais que le repos des disciples coûta cher au Maître! la solitude qui, comme parle saint Bernard, est un ciel pour tous les autres, fut une espèce d'enfer pour saint Antoine. Tous les démons se rendirent comme de concert dans le sépulcre où il s'enferma, et l'on eût dit que Dieu ayant levé le sceau qu'il avait mis sur l'entrée de l'abîme, ne

leur permit d'en sortir que pour persécuter cet ermite généreux, dans l'âme duquel ils s'efforcèrent de jeter la discorde et l'horreur, compagnes inséparables de leur infortune; en telle sorte qu'il pouvait dire comme Job, que l'enfer était sa maison : *Infernus domus mea est* (*Job.*, XVII, 13).

Que direz-vous ici, esprits vains et prévenus, qui vous faites un faux honneur de ne pas craindre ces monstres que l'enfer vomit sur la terre, et peut-être de ne pas croire qu'il y en ait, ou du moins qui nous accusez de faiblesse, quand nous leur attribuons l'adresse maligne de nous faire tomber dans le mal? Démentez donc les saintes Écritures aussi bien que l'expérience de tous les siècles, où nous voyons les démons ministres tantôt de la justice, tantôt de la miséricorde de Dieu. Est-ce donc en vain que saint Paul nous avertit, que nous n'avons pas seulement à combattre contre des hommes de chair et de sang, mais contre les princes de ce siècle ténébreux, et contre les esprits de malice répandus dans l'air toujours appliqués à nous ravir l'héritage de notre Père céleste (*Eph.*, VI, 12). Ceux qui ne respectent pas une telle autorité, si authentiquement vérifiée par l'homme le plus tenté qui fut jamais, et par les épreuves funestes qu'ils en font tous les jours en eux-mêmes, méritent de n'être pas détrompés.

Mais les âmes fidèles conviendront avec saint Augustin, qu'il y a deux causes générales du trouble de notre cœur, dont le démon ne manque jamais de faire un usage fatal : *Minantia et incitantia*, les objets terribles et les objets attrayants; ce qui nous afflige et ce qui nous flatte, ce qui nous épouvante et ce qui nous plaît. Et avec quelle malignité ne s'en sert-il pas pour troubler saint Antoine, en prenant à son égard les deux qualités que l'Ecriture lui donne, de lion et de dragon.

D'abord ce lion rugissant l'environne sans cesse pour le dévorer; il emploie tout ce qu'il a de rage pour éprouver sa patience; il lui présente tout ce qu'il peut inventer de formes horribles pour lui donner de la terreur, et je manque d'expressions pour vous faire concevoir l'effroyable activité, la malice pleine de fureur, qui le rend toujours inquiet, toujours agissant pour perdre le saint anachorète.

Après avoir agi en lion, il agit en dragon; il était furieux, violent, terrible; il devient adroit, agréable, complaisant; il ne lui présente plus des fantômes horribles, mais des visages charmants; il ne lui prépare plus des peines, il lui promet des plaisirs; il ne le porte plus ouvertement au vice, il devient l'admirateur et le panégyriste de sa vertu.

Mais sous quelque forme qu'il paraisse, il ne saurait le troubler; quand il l'attaque par la violence, le saint redouble ses austérités, et augmente ainsi la force de l'âme par le retranchement de celle du corps; quand il est attaqué par la douceur, il réveille sa foi et a recours à la prière.

Disons mieux. Pour soutenir ce double combat, il suit le conseil de l'apôtre; il se revêt de toutes les armes de Dieu (*Eph.*, VI, 11); la vérité est la ceinture de ses reins, et la justice sa cuirasse; il se sert du bouclier de la foi, pour repousser et pour éteindre les traits enflammés du malin esprit; il prend pour casque l'espérance du salut, et pour son épée spirituelle la parole de Dieu. Armé de cette sorte, il n'a rien à craindre; seul dans un désert effroyable, il ne s'étonne point à la vue de cette armée de démons qui l'y environnent nuit et jour; ils ont plus de peur de lui qu'il n'en a d'eux; et comme parle l'Ecriture, les monstres les plus cruels s'adoucissent en sa présence (*Job.*, V, 23). Lorsqu'ils l'obsèdent par leurs suggestions malignes, il les met en fuite par la force et la sagesse de ses réponses, et lors même qu'ils attentent à sa personne, tout percé qu'il est par les traits de leur fureur, il les terrasse par la fermeté de sa patience.

Voulez-vous juger, mes frères, de la tranquillité de son cœur? jetez les yeux sur la sérénité de son visage; vous y verrez cette joie que l'Evangile appelle *une joie pleine* (*Joan.*, XVI, 24), parce qu'elle vient de la présence de Dieu dans une âme, et qu'il n'y a que lui seul qui soit capable de la remplir. Joie que le monde n'a le pouvoir ni de donner ni de ravir, qui subsiste parmi les afflictions de cette vie; et plus elle est solide, dit le Sage, plus elle se montre au dehors : *Cor gaudens exhilarat faciem* (*Prov.*, XV, 13). Aussi après tant d'années de retraite, après tant de combats soutenus contre les puissances de l'enfer, le saint vieillard n'est ni abattu par la pénitence, ni exténué par le jeûne, ni affaibli par les tourments; et toujours constant à éviter le mal comme à faire le bien, il n'est embarrassé ni des ennemis ni des admirateurs de sa vertu. Dieu ne mit qu'un chérubin sur la porte du paradis terrestre pour empêcher l'homme d'y entrer, mais Dieu lui-même se met sur le cœur d'Antoine, et le rempare de toutes parts comme celui de Job, pour éviter que le démon ne le trouble (*Joan.*, I, 10); il ne faut donc pas s'étonner, que mettant ainsi sa confiance dans le Seigneur, il devienne aussi ferme et aussi inébranlable que la montagne de Sion (*Psal.* CXXIV, 1).

Saint Augustin fait consister la tranquillité véritable à posséder tout ce qu'on veut, et à ne rien souffrir de ce qu'on ne veut pas : *Habendo quod velis, non patiendo quod nolis.*

Antoine ne veut que Dieu, et il le possède; car il y a une grande différence entre désirer les choses créées et désirer Dieu. Le désir des choses créées est un désir stérile qui parvient rarement à la possession. Dieu seul, dit saint Grégoire, donne la possession de lui-même aussitôt que le désir, et il n'est pas possible de le désirer sincèrement sans le posséder : *Qui mente integra Deum desiderat, profecto jam habet quem amat.*

Antoine a donc tout ce qu'il veut; et de plus il ne souffre rien de ce qu'il ne veut pas. Bien loin que les blessures que lui fait le

démon lui soient insupportables, il l'exhorte souvent à les redoubler; il adore l'ordre de Dieu dans les mains barbares qui le frappent. Ce n'est pas assez; la rage du démon qui imprime la terreur dans l'âme des plus assurés, remplit la sienne d'une sainte joie; il le craint si peu, qu'il lui fait des railleries piquantes, et c'est en sa personne qu'on voit accomplir ce que le prophète disait à Dieu, qu'il avait formé ce dragon infernal pour être le jouet de ses élus, puisque celui-ci se joue de sa fureur et devient en quelque sorte le tentateur du tentateur même : *Draco iste quem formasti ad illudendum ei* (*Psal.* CIII. 28).

Me demandez-vous encore, pourquoi cet illustre saint conserve cette tranquillité dont on voit si peu d'exemples? C'est qu'il s'attache uniquement à Dieu, et qu'il se détache de plus en plus des choses créées qui, étant sujettes au changement, ne peuvent apporter que le trouble dans le cœur qui les souhaite et qui les poursuit. Que peut le monde sur un cœur qui connaît le néant de tous les biens qu'il promet, et qui a éprouvé la fausseté de ses promesses? Que peut le démon sur un cœur qui connaît tous ses artifices, et qui sait ruiner tous ses efforts par une constance invincible? Que le démon et le monde s'unissent donc de concert contre le saint anachorète; qu'ils redoublent leurs tentations extérieures et intérieures, ils ne feront contre lui que de vains efforts. Attaché à la contemplation des choses célestes, abîmé par son amour dans le sein de Dieu, protégé à l'ombre de ses ailes, rien ne le trouble que le soleil, lorsque par sa lumière importune il interrompt une prière continuée durant les ombres et le silence de la nuit.

Aussi était-il raisonnable, messieurs, que le patriarche des solitaires possédât éminemment cette tranquillité qui fait la première partie du bonheur, et qui est l'âme de la vie monastique, pour apprendre à ses successeurs combien ils doivent la rechercher. Un solitaire trahit son nom et perd cette qualité glorieuse lorsqu'il s'agite, qu'il se trouble, qu'il s'embarrasse et qu'il ne tâche pas de parvenir à cette paix du cœur que possédait saint Antoine.

L'Eglise, qui a toujours considéré les solitaires comme les plus élus de ses enfants, n'a rien oublié pour leur procurer ce calme qu'elle a jugé leur être si nécessaire. C'est pour cela qu'elle leur a quelquefois accordé des priviléges pour les exempter des juridictions, qui pouvaient altérer le repos dont il est nécessaire qu'ils jouissent; c'est pour cela qu'elle tâche de ne point interrompre leur sommeil mystique, parce qu'elle sait combien son divin époux l'exhorte à ne les pas éveiller (*Cant.*, II, 7); c'est pour cela même qu'elle ne les arrache de la contemplation de la vérité pour les employer aux exercices de la charité, que quand le désordre de ses enfants est si grand et le nombre de ses bons ministres si petit, qu'elle est obligée de chercher du secours ailleurs. Mais c'est toujours un état violent, qui fait gémir celle qui emploie et ceux qui sont employés.

Saint Bernard, ce solitaire parfait, sentait bien cette violence, lorsqu'arraché de sa solitude pour une affaire importante de l'Eglise, il disait que sa conscience en était inquiète et tourmentée. Il poussait sa plainte jusqu'à se nommer la *chimère de son siècle*, parce, disait-il, qu'en perdant la tranquillité dont il jouissait dans son monastère, il ne menait plus la vie d'un religieux quoiqu'il en portât l'habit.

Mais si la tranquillité fait le bonheur de ceux qui ont renoncé au monde par leur état, elle ne fait pas moins celui des autres professions, et rien ne vous est plus important, mes frères, soit que vous soyez justes, soit que vous soyez pécheurs, que de chercher de temps en temps dans la retraite le calme du cœur que l'on ne trouve point dans le commerce du siècle.

Marchez-vous dans la voie de la justice? Grâces immortelles en soient rendues à Jésus-Christ. Mais souvenez-vous que pour ne point sortir de cette voie il faut vous éloigner de la contagion du monde. Si vous vous y engagez sans nécessité, sans crainte, sans précaution, vous serez tentés, et infailliblement la tentation vous rendra malheureux. Les mauvais discours corrompront vos bonnes mœurs (I *Cor.*, XV). La coutume et l'exemple feront une vive impression dans votre esprit. Vos yeux persuaderont votre cœur; vous apprendrez le mal en le voyant faire, et cette vue s'insinuera dans votre âme d'une manière si douce et si forte, que la mauvaise habitude se formera et passera comme en nature, avant même que vous vous en aperceviez.

Si une vie déréglée vous a fait tomber dans la disgrâce de Dieu, sachez que les plaies de l'âme non plus que celles du corps ne se guérissent point dans le tumulte du monde. C'est dans la retraite qu'une âme blessée par le péché s'attache à Dieu comme à son unique médecin; c'est là qu'elle reçoit les remèdes qui lui sont prescrits dans les exercices de la pénitence; c'est là qu'elle recouvre cette santé vigoureuse qui la fait marcher dans la vérité dont elle s'était écartée; c'est là qu'après avoir dissipé le trouble de ses passions, elle se remet enfin dans cette assiette tranquille qui est inséparable de la vertu, et qui seule fait le bonheur de la vie humaine, d'elle-même si malheureuse. Ainsi nous l'apprend, mes frères, le saint illustre que nous louons, et si son exemple ne nous est utile, craignons qu'il ne nous soit pernicieux.

Mais la Providence a permis qu'il le poussât encore plus loin. Vous avez vu son cœur exempt de trouble, vous allez voir son esprit inaccessible à l'erreur.

SECONDE PARTIE.

Comme le démon est l'esprit de trouble et de confusion, il est aussi l'esprit d'erreur et de mensonge; et c'est en cette seconde qualité qu'il attaque le saint anachorète, pour tâcher de le séduire après avoir essayé vainement de le troubler. Il semble qu'il ne doit pas faire de grands efforts pour exécuter

son dessein, et qu'il lui sera bien aisé de surprendre un homme dont l'esprit n'a jamais été cultivé par l'éducation et par les sciences. Cependant le tentateur, qui a déjà éprouvé les forces de son ennemi, trouve l'entreprise des plus difficiles, et pour ne rien oublier de ce qui peut lui en faire espérer le succès, il la commence par lui-même, et la poursuit par les philosophes et par les hérétiques.

1. Pour surprendre les justes, dit saint Bernard, rien n'est plus ordinaire au démon, que de couvrir l'iniquité qu'ils haïssent, de l'apparence de la justice qu'ils aiment : *Quid nisi iniquitatem palliet virtutis imagine?* Il tâche aussi de porter saint Antoine au mal sous l'apparence du bien, et de le jeter dans le relâchement sous prétexte de le faire tendre à une plus haute perfection. Il lui représente, qu'en se retirant du siècle il y a laissé sa sœur dans un danger évident du salut, et que la charité l'oblige de ne point abandonner une âme que le sang et l'amitié lui défendent de regarder comme indifférente. Il lui suggère qu'il a tort de demeurer dans le désert, pendant que les Ariens font un ravage épouvantable dans l'Eglise; que la plupart des prêtres sont ignorants, et que les plus éclairés sont infectés du venin de la nouvelle hérésie ; qu'il devrait se faire ordonner prêtre, et que son mérite lui ferait bientôt remplir une des meilleures chaires de l'Égypte ; enfin qu'il a besoin de réputation et qu'il doit l'acquérir, non pas tant pour lui-même, que pour cette postérité nombreuse de solitaires dont le ciel l'a fait patriarche.

Mais quelque justes que paraissent ces vues, Antoine est trop éclairé pour se laisser surprendre aux artifices de l'ennemi. Il voit qu'il ne lui propose la justice que pour l'induire au péché, et qu'il ne veut l'appliquer au salut des autres que pour le faire courir misérablement à sa perte, en le faisant sortir contre l'ordre de Dieu du seul état qui lui convient. Que craindrait-il pour une sœur qu'il a confiée à des vierges, vierge elle-même, *sainte de corps et d'esprit*, qui bientôt va faire marcher d'autres vierges après elle pour aller au devant du céleste époux ? Conviendrait-il à un solitaire de s'ingérer dans les affaires de l'Eglise sans y être appelé par ses pasteurs? Et quelle serait sa témérité de prétendre à des élévations que son siècle même lui fait voir environnées de tant d'abîmes? Il n'a donc garde de croire l'esprit séducteur, lors même qu'il semble mériter d'être cru, sachant bien que Jésus-Christ imposait silence au démon, lorsqu'il rendait un témoignage public à sa divinité, pour nous faire entendre que ce n'est pas de l'esprit d'erreur que nous devons apprendre la vérité, parce qu'il n'appuie la vérité que pour se donner le crédit d'établir l'erreur.

2. Alors il tâche de faire par les autres ce qu'il n'a pu faire par lui-même, et resolu de tromper ce saint, il lui suscite des philosophes qui emploient toute la force de leurs raisonnements, ou plutôt toute la subtilité de leurs sophismes pour lui inspirer des sentiments contraires à la vérité.

Les anciens philosophes, messieurs, entreprenaient de régler les mœurs et ignoraient les principes de la véritable morale. Disciples de l'ange superbe, ils apprenaient à leurs sectateurs à imiter l'orgueil d'un si détestable maître, puisqu'ils soutenaient ce dogme affreux que l'homme devait trouver son bonheur en lui même indépendamment de Dieu. Ils l'ont connu ce Dieu éternel et unique, quoique par politique ou par crainte ils rendissent un culte extérieur à de fausses divinités, et cette connaissance leur a fait dire des choses justes et raisonnables (*Aug., Epist.* 52, *ad Mac.*) ; mais avec l'amour de la justice sur les lèvres, ils avaient l'erreur dans l'esprit et l'impiété dans le cœur ; et leurs écrits, que l'on a voulu admirer dans tous les siècles, ne sont pourtant que des ouvrages monstrueux, mêlés de lumière et de ténèbres, de vérité et de mensonge, de vices et de vertus. Il n'y a que Dieu seul qui puisse dire et qui dise en effet par la bouche de Salomon : *Tous mes discours sont justes, et jamais il ne s'y mêle rien de mauvais ni de corrompu : Justi sunt omnes sermones mei. non est in eis pravum quid neque perversum* (*Prov.*, VIII, 8).

Combien de fois ces maîtres présomptueux ont-ils attaqué la religion d'un homme dont ils méprisaient l'ignorance ? combien de fois ont-ils voulu lui faire accroire qu'il pouvait devenir habile, pour lui inspirer de l'orgueil, en lui donnant de la curiosité? combien de fois lui ont-ils dit qu'il vaudrait mieux contempler le mouvement des cieux, considérer le cours des astres, rechercher les secrets de la nature, que de passer sa vie à entrelacer des joncs et à labourer la terre!

Mais l'on ne trompe point celui qui connaît et qui pratique la vérité. Antoine confond le raisonnement des philosophes par la doctrine de Jésus-Christ, au prix de laquelle *tout est pour lui une perte et un désavantage* (*Phil.*, III, 7). Il en fait voir la solidité par ses discours, il la soutient par ses œuvres, il la confirme par ses miracles. *J'aime mieux*, leur dit-il, *une parole de l'Ecriture, que toutes vos connaissances les plus sublimes. A quoi vous sert de connaître tout, si vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, et celui auquel doit être rapporté tout ce que vous connaissez ? Ou je suis insensé, ou je suis sage : si je suis insensé, vous devez plaindre la peine que vous avez prise de me chercher sur cette montagne ; si vous m'estimez sage, imitez ma conduite et servez Dieu comme moi* (*Athan., in Vit. S. Ant., cap.* 25). Ils sortent toujours confus de la dispute. Plusieurs deviennent chrétiens, et tous avouent que l'on apprend de plus grandes vérités dans le désert que dans les académies.

Et ne sentez-vous pas, mes chers auditeurs, que ceux-là sont infiniment à plaindre, qui se consument en spéculations difficiles et infructueuses, et qui veulent, comme dit le Sage, pénétrer tout ce qui est au-dessus d'eux (*Eccle.*, VII, 1) ? L'étude exacte de

chaque science est si longue, et la vie humaine si courte, que la vraie sagesse consiste à s'instruire principalement de ce qui est utile au salut. Croyons-en saint Paul, quand il nous dit que notre application la plus sensée est de demander à Dieu la connaissance de sa volonté avec la force de la pratiquer dans toute son étendue (*Col.*, I, 9). Si tout le reste n'est pas toujours erreur et mensonge, c'est du moins vanité et affliction d'esprit.

3. Mais les efforts du démon ne sont pas encore épuisés contre celui dont les fréquentes victoires le couvrent de honte, et pour ébranler le plus fidèle des catholiques il suscite le plus perfide des hérésiarques. Car, pourquoi Arius serait-il né en Égypte ; pourquoi aurait-il débité sa fausse doctrine dans Alexandrie ; pourquoi dans le lieu même où la vertu de saint Antoine fleurissait? que parce que le démon avait disposé tout cela pour le séduire, comme Dieu l'avait permis pour préparer un nouveau triomphe à la vérité en la personne de cet homme selon son cœur.

L'arianisme est si peu capable de le tromper, qu'il le prévoit et qu'il le réfute avant même qu'il arrive (*Ath.*, *cap.* 28) ; et que ce feu infernal est plus tôt éteint dans l'esprit d'Antoine, qu'il n'est allumé dans l'Eglise. Le venin de l'erreur peut bien infecter toute la terre, les peuples et les souverains, les prêtres et les évêques ; mais ce même Antoine qui paraît ignorant et faible, résiste à la contagion. L'hérésie peut bien monter dans la chaire d'Eusèbe, de Nicodémie, et sur le trône de Constance, mais elle ne saurait descendre dans le sépulcre d'Antoine. Ce lieu sombre n'est ouvert qu'aux lumières du ciel, et c'est dans cette caverne que la vérité se trouve.

Appelé par le grand évêque Athanase dont il reçoit et respecte la mission, il quitte docilement la solitude pour aller dans la ville d'Alexandrie. Là, sans autre science que celle de la croix, sans autre secours que celui de sa foi et de ses bonnes œuvres, il défend avec un zèle intrépide la divinité de Jésus-Christ. Tous les peuples se réjouissent de voir un si grand personnage prononcer des anathèmes contre l'hérésie ; les païens se confondent avec leurs prêtres pour admirer l'homme de Dieu ; ils en espèrent des grâces s'ils peuvent seulement le toucher ; et il est écrit qu'il convertit plus d'infidèles en un jour, que les autres n'en avaient converti dans une année.

Mais d'où vient, messieurs, qu'un homme qui a passé sa vie parmi les arbres et les rochers, n'a dans l'esprit rien d'obscur ni de sauvage ; et que le père du mensonge ne peut avec tous ses artifices le faire tomber dans aucun piége? d'où vient qu'il n'est pas un roseau agité dans le désert, non plus que Jean-Baptiste, dans le temps que toutes les colonnes de l'Eglise sont ébranlées, et que plusieurs même se brisent et se renversent?

C'est que la vertu a elle-même tant d'attraits, qu'elle en donne à ceux qui l'aiment et qui la pratiquent ; c'est que la raison guidée par la foi a des lumières plus pénétrantes et plus vives ; c'est que ce solitaire prédestiné médite sans cesse les divines Ecritures, et qu'il les entend et les explique avec la même droiture et la même simplicité qu'elles ont été prêchées par les apôtres ; c'est qu'il ne se contente pas de savoir ce qu'il faut faire, mais qu'il le fait, comme il le montra dans sa prompte obéissance à ce qu'il avait entendu lire de l'Evangile ; c'est qu'en accomplissant si parfaitement la volonté du Père, il ne pouvait pas manquer d'être bien instruit de la doctrine du Fils. Et à toutes ces causes de l'attachement immobile que vous lui voyez pour la vérité, ajoutez la parfaite intelligence qui est entre lui et saint Athanase,

Tout le monde sait qu'Athanase réglait alors la foi, qui, par le malheur des temps, semblait s'être renfermée dans ce grand évêque. Quiconque s'unissait à lui était orthodoxe ; quiconque rompait avec lui ne l'était pas. Or, si la foi se perfectionnait à mesure que les nœuds qui liaient à saint Athanase étaient plus étroits, il fallait qu'Antoine fût bien éloigné de l'erreur, et pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se souvenir que saint Athanase donna son manteau à saint Antoine, et que saint Antoine le lui rendit en mourant.

Ne faisons point d'injure à la mémoire de ces deux saints, en prenant cette conduite pour des civilités qu'ils se font ; regardons-la plutôt comme des mystères qu'ils nous proposent. Dans l'Ecriture, le manteau est le symbole de l'esprit, car Elie fit Elisée héritier de son esprit, lorsqu'il lui donna son manteau (*Reg.*, II, 9). Le manteau d'Athanase est donc l'esprit d'Athanase ; Antoine le reçoit de lui et le lui renvoie. Pourquoi cela?

Il le reçoit pour marquer qu'il fait toutes choses dans l'unité de son esprit, soit dans sa conduite particulière, soit dans celle de ses disciples, soit qu'il dirige les solitaires dans le désert, soit qu'il instruise les peuples dans les villes ; jamais il ne s'écarte de cet esprit : il agit toujours selon les règles qu'il en a reçues.

Il le renvoie pour montrer que l'évêque est le principe et la fin de toute la conduite d'un solitaire, comme étant la plus vive image de Jésus-Christ, qui est le principe et la fin de toutes choses ; pour montrer que le solitaire ne doit pas se contenter d'avoir reçu une fois l'esprit de son évêque, mais qu'il doit le lui rapporter souvent, afin qu'il examine si c'est véritablement le sien, et si quelque esprit étranger n'a pas été mis en sa place.

Ce n'est qu'en mourant qu'Antoine renvoie l'esprit d'Athanase ; il l'aurait donc gardé plus longtemps, s'il eût dû vivre davantage ; il le renvoie à son père, il ne le laisse donc pas à ses enfants, et par-là vous entendez ceux qui sont consacrés à la vie monastique, pour leur apprendre que ce n'est pas de leurs patriarches, mais de leurs évêques qu'ils doivent recevoir l'esprit qui

les anime, quand l'Eglise les appelle à la direction des peuples.

Aussi, est-il certain qu'ils ont été comme infaillibles dans leur conduite, tant qu'ils ont été animés de cet esprit. Oh ! que la joie de l'Eglise était parfaite, quand elle voyait ceux de ses enfants qui avaient quitté le monde après l'avoir méprisé, animés dans toute la Grèce de l'esprit de saint Basile ; dans toute l'Afrique de l'esprit de saint Augustin ; dans toute l'Italie de l'esprit de saint Eusèbe de Verceil ; dans toute la France de l'esprit de saint Martin.

Mais Antoine eut-il rendu le manteau d'Athanase ? la joie de l'Eglise fut bientôt changée en tristesse ; combien de larmes ne lui arrachèrent point Eutichès et les solitaires complices de son erreur, lorsqu'ils refusèrent de se conduire par l'esprit de Flavien leur évêque, et du concile qui les condamna. Quelle douleur ne ressentit-elle pas, lorsque ce solitaire ennemi de la grâce de Jésus-Christ ne voulut pas se soumettre à ce que l'Esprit de Dieu avait révélé à tant d'évêques, et surtout à saint Augustin ? et quelle plaie ne fit pas à son cœur la révolte de ce solitaire apostat qui troubla tout le Septentrion, après avoir secoué le joug du chef de l'Eglise et du premier des pasteurs ? Tant il est vrai, que l'on ne doit attendre qu'erreurs, si Antoine refuse de se couvrir du manteau d'Athanase, et que la vérité triomphe lorsqu'il en est couvert, parce qu'alors l'un n'est plus à Paul, l'autre à Céphas, mais que tous sont à Jésus-Christ, qui ne veut qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Nous savons certainement, mes frères, que de quelque source que vienne l'erreur, elle sera toujours condamnée dans l'Eglise, de laquelle le Saint-Esprit ne se sépare jamais ; mais sa joie sera toujours imparfaite, si en détruisant dans son sein les erreurs qui attaquent la foi, elle n'en détruit pas une infinité d'autres dans le monde, et c'est à quoi elle ne réussit pas toujours, puisqu'au lieu de n'y goûter que le solide et le vrai, on s'y attache de plus en plus à l'amour des choses périssables, qui ne sont que des fantômes vains. Toute la vie des amateurs du siècle pervers n'est qu'un long mensonge, et un mensonge non-seulement de paroles, mais d'actions. L'application pénible et inquiète qui leur fait rechercher de faux biens avec tant d'ardeur, est proprement le songe d'un homme qui veille, le délire de celui qui *embrasse l'ombre et qui court après le vent* (*Eccli.*, XXXIV, 32). Le démon fascine tellement les esprits, que ce qui paraît favorable selon le monde est un malheur très-effectif, parce que les talents mêmes qui facilitent aux hommes les moyens de se distinguer, étant joints avec un cœur corrompu, lui deviennent un poison par l'abus que la cupidité ne manque jamais d'en faire. Rien n'est véritable, que ce qui est éternel ; rien n'est sûr, que les dons de Dieu. Tout le reste n'est qu'une pompeuse apparence, qu'un mensonge déguisé, dont le faux éclat s'évanouit avec notre vie.

Mais le bonheur de saint Antoine est si solide et si étendu, que la mort même n'est pas capable de le borner. La paix le commence, la vérité le continue, et l'immortalité l'achève.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu n'a point fait la mort, dit le Sage, *au contraire il a créé l'homme immortel, et l'a fait naître pour être une image qui lui ressemblât* (*Sap.*, I, 3). Pour pouvoir mourir, il fallait qu'il se rendît mortel volontairement, et par là même il représentait l'immortalité de Dieu. Mais c'est *par l'envie du démon que la mort est entrée dans le monde* (*Sap.*, II, 24), et il s'en sert pour détruire toutes les vies qui sont en nous. Je parle de la vie de notre âme, de celle de notre nom, et de celle de notre corps ; les efforts qu'il fait contre nous, il les a redoublés contre saint Antoine, mais toujours inutilement.

1. La principale vie dont nous jouissons est celle de l'âme, j'entends celle qui consiste dans son union avec Dieu par la charité. Le démon n'a rien oublié pour la détruire dans le pieux anachorète, mais depuis que son âme a commencé de vivre de la vie de Dieu dans le baptême, jamais le péché ne l'a fait mourir. Aussi, les auteurs ecclésiastiques le comparent à saint Jean-Baptiste ; ce qu'ils ne font pas tant à cause de son austérité, qu'à cause de son innocence.

Bien loin que sa charité se soit éteinte ou diminuée avec le temps, elle a crû jusqu'au plus haut degré, où va celle des martyrs. J'avoue qu'il ne pas été martyr, mais il l'a souhaité, il l'a recherché sans pouvoir jamais l'obtenir. Durant la persécution de Maximin, son zèle le transporte dans Alexandrie ou pour soutenir des combats généreux avec les chrétiens persécutés, ou pour se mêler aux acclamations de leur triomphe (*Ath.*, *cap.* 46). La persécution cessée, il s'en retourne dans sa solitude, plus martyrisé par le désir du martyre, que les autres ne l'avaient été par le martyr même.

N'allons pas plus loin, mes frères, sans faire ici une importante réflexion : songeons-nous que notre âme n'a point de vie devant Dieu, si elle est sans charité ? Ecoutez-moi, et jugez combien sont étonnantes les contradictions qui sont en nous. Il y a un amour déréglé qui nous entraîne vers les créatures et vers nous-mêmes, et celui-là est la racine de tous les vices ; il y a un amour saint qui nous tient unis à Dieu, et celui-là est le principe de toutes les vertus. La vie chrétienne, dit saint Augustin, n'est qu'un combat perpétuel de ces deux amours, et nous n'avançons dans la piété qu'à mesure que l'amour de nous-mêmes s'affaiblit, et que l'amour de Dieu se fortifie. Ce combat durera toujours, jusqu'à ce que nous devenions saints après notre mort par la consommation de l'amour de Dieu et par la destruction entière du nôtre.

Mais que nous nous acquittons mal d'une obligation si essentielle, et que l'exemple de saint Antoine nous confondra ! l'amour de nous-mêmes nous domine, pendant que no-

tre cœur est destiné de l'amour de Dieu. Amour pourtant, qui est l'âme du christianisme, le premier commandement d'où dérivent tous les autres, que l'on ne peut contredire sans blasphème, ni combattre sans impiété, ni transgresser sans mériter la condamnation. Inutilement le Sage nous crie-t-il *de ne point chercher la mort de notre âme avec tant d'ardeur dans les égarements de notre vie, et de n'employer pas les ouvrages de nos mains à acquérir ce qui nous doit perdre* (*Sap.*, I, 12). Indifférents pour Dieu et possédés de l'amour des biens périssables, nous courons sans cesse vers cette mort spirituelle que le péché nous attire; et toute funeste qu'elle est, nous la regardons comme notre souverain bien. Cette frénésie, qui est plus dans le cœur que dans l'esprit, paraît incroyable, cependant nous la voyons tous les jours; et je n'en suis pas surpris. Il faut avoir la lumière de Dieu pour bien connaître cette plaie de notre âme, et il faut être Dieu pour la guérir : *Ego Dominus sanator tuus* (*Exod.*, XV, 26).

2. Le démon n'ayant pu faire mourir l'âme de saint Antoine par le péché, veut faire mourir son nom par la calomnie, afin que, s'il ne peut pas l'empêcher d'être saint, il empêche que d'autres ne le deviennent à son exemple. Il répand un bruit sourd par ses suppôts, que ce solitaire est d'intelligence avec les ariens, et qu'encore qu'il parle contre eux, ce n'est en lui qu'un effet de ménagement et de politique (*Ath.*, *cap.* 33). Malignité odieuse, qui ne s'est repetée que trop souvent.

Mais en vain tout l'enfer voudrait le décrier comme un méchant homme, toute la terre ne laisse pas d'aller à lui comme à un grand saint. Quelque soin qu'il prenne de se cacher, sa réputation se répand dans les pays les plus éloignés et les plus barbares, tant il est vrai que *Dieu glorifie ceux qui le glorifient*. Les empereurs l'honorent de leur estime et de leurs lettres, et le plus grand d'entre eux se trouve honoré à son tour d'en recevoir cette courte mais forte réponse, *Réjouissez-vous, Constantin, de ce que vous êtes chrétien, et tremblez de ce que vous êtes empereur* (*Ath.*, *cap.* 28).

En un mot, le nom de ce grand homme ne saurait mourir, puisque le Saint-Esprit a décidé que le nom des saints doit vivre éternellement : *Nomen eorum vivit in generationem et generationem* (*Eccli.*, XLIV, 14); et parce que *le nom des impies doit mourir* (*Prov.*, X, 7; *Eccle.*, VI, 4), et que celui des saints vivra toujours, le nom d'Antoine vivra. Le démon, qui a voulu le faire mourir, sentira, dans les siècles des siècles, la vertu et l'efficace de sa vie.

Il ne faut pas, mes frères, que nous ayons de l'indifférence pour la vie de notre nom, puisque nous apprenons de saint Paul, qu'un chrétien doit être la *bonne odeur de Jésus-Christ en tous lieux* (II *Cor.*, II, 15), et qu'il faut qu'il s'applique *à faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais encore devant les hommes* (*Rom.*, XII, 17). Lorsque nous sommes devant Dieu ce que nous devons être, il est bon que nous passions devant les hommes pour ce que nous sommes devant Dieu, parce que la bonne réputation devient la gloire du ciel et l'édification de la terre. Outre qu'étant le fruit de la vertu, nous devons la considérer dans sa racine et la conserver soigneusement, sinon pour nous-mêmes, au moins pour Dieu auquel appartient tout ce qui est estimable en nous.

Mais aussi c'est sur la vertu qu'elle doit être établie, car si elle ne l'était pas, de quelque distinction qu'un mérite éclatant nous honorât aux yeux du monde, notre nom, dit l'Ecriture, serait enseveli devant Dieu dans un oubli éternel, parce qu'il ne se souvient que de ce qu'il approuve, et qu'il n'approuve que ce qui vient de sa grâce et de son esprit. O vous qui êtes distingués par de grands talents, craignez d'être venus au monde utilement pour les autres et inutilement pour vous.

3. Enfin, messieurs, le démon est contraint de reconnaître que l'âme ni le nom d'Antoine ne sauraient mourir, et il tourne toute sa rage contre son corps, qu'il croit être bien près de la mort le voyant dans un sépulcre. Antoine lui-même ne s'y opposera pas beaucoup. En toute autre chose il est en divorce avec le démon, mais il s'accorde avec lui pour faire mourir son corps, ou du moins il ne prend pas grand soin de le laisser vivre.

Mais quel prodige! Depuis qu'il est dans le désert, la mort l'y environne de toutes parts. Elle ne cesse de se présenter à lui en mille formes différentes, et cependant il ne meurt point. Et qui ne croirait immortel un corps qui, presque sans prendre de nourriture, vit plus d'un siècle, et qui semble jouir par avance des droits de l'immortalité? Ne dirait-on pas qu'il en a l'agilité, quand il s'élève dans les airs et qu'il marche sur les eaux? Ne dirait-on pas qu'il en a la clarté, quand l'éclat de son visage le fait connaître à ceux qui ne l'avaient jamais vu? Ne dirait-on pas qu'il en a l'impassibilité, lorsqu'il paraît insensible au froid et à la chaleur, à la faim et à la soif comme s'il était dans le ciel, dont le royaume *ne consiste pas dans le boire et dans le manger, mais dans la justice, dans la paix et dans la joie que donne le Saint-Esprit* (*Rom.*, XIV, 17).

Il meurt pourtant, je l'avoue, mais sa mort même est un commencement et une preuve de son immortalité. Il y a des Pères qui disent que Jésus-Christ, attaché à la croix, ne baissa la tête que pour appeler la mort, qui sans cet ordre n'eût osé s'approcher de lui, et de là même ils concluent qu'il mourut en immortel. Peu s'en faut que je ne dise que le disciple participe à ce privilége du maître. Il prévoit l'heure et le moment de sa mort, et, pour peu que l'on en considère les circonstances, il semble même qu'il l'appelle.

Ajoutons à cela que les saints ne meurent qu'aux yeux des insensés (*Sap.*, III, 2), que l'on ne voit pas une mort quand on voit celle

des sages (*Psal.*, III, 10); qu'à proprement parler le corps des saints ne meurt jamais, parce que ce qui est une mort selon l'apparence, n'est qu'un sommeil selon la vérité.

Et puis, mes frères, qu'est ce que l'union de l'âme avec le corps, qui fait toute sa vie? Saint Augustin la fait consister principalement dans l'affection de l'âme pour le corps qu'elle anime. Le corps des impies meurt entièrement, parce que l'âme en étant séparée ne conserve point d'envie de se réunir à lui; au contraire elle l'appréhende, parce que cette réunion sera pour elle un surcroît de supplices. Mais l'âme des justes ne se sépare point entièrement de son corps, elle a toujours de l'inclination pour lui, et c'est cette inclination qui fait en quelque manière sa vie. Disons encore avec saint Paul, que si les corps des saints sont séparés de leur âme, ils sont unis avec l'âme de leur âme même. Il veut dire avec le Saint-Esprit, qui habite dans leurs cendres mortes comme un germe de vie, de résurrection et d'immortalité.

Après tout, messieurs, si le corps d'Antoine n'est pas vivant, je sais du moins qu'il vivifie, et que s'il ne possède pas la vie lui-même, il la donne aux autres. Peut-être n'avez-vous pas oublié, qu'un mal horrible et contagieux avait mis la France entre les bras de la mort, et que le corps de saint Antoine fut pour elle comme une source de vie; jusque-là que son intercession auprès de Dieu fut si puissante, que la maladie cessa sans que l'on en ait vu depuis la moindre trace.

Cette guérison miraculeuse a consommé la gloire de saint Antoine, et commencé celle des chanoines réguliers qui portent son nom. D'abord la seule charité les avait unis pour assister les malades dont nous parlons, mais dans la suite l'Eglise les a rassemblés en un corps sous la règle de saint Augustin, de l'esprit duquel ils sont autant animés qu'Antoine l'était de celui de saint Athanase.

Pendant qu'il y eut des Tobie à guérir, l'ange Raphaël demeura sur la terre, et dès qu'il n'y en eut plus, il s'en retourna dans le ciel. Pendant que l'on a vu des malades atteints du feu saint Antoine, ces hommes charitables ont demeuré sur la terre, je veux dire dans les hôpitaux, où paraissent les misères de la terre. Mais dès que la maladie a cessé, ils sont montés dans le ciel, c'est-à-dire dans le chœur où ils font l'office des anges. Et il était bien juste qu'après avoir secondé le corps de saint Antoine dans la guérison des hommes, ils secondassent son âme bienheureuse dans les louanges qu'elle donne à Dieu. Fasse le ciel qu'au milieu des tentations de cette vie, dont personne n'est exempt, ils participent au bonheur du saint illustre qu'ils imitent.

Et nous, mes frères, tâchons d'y participer à notre tour, non pas en vivant comme a vécu un saint plus admirable qu'imitable, mais en nous confirmant, par son exemple, dans les devoirs de notre état. Apprenons de lui, que la vie chrétienne doit être comme un saint repos, comme une heureuse solitude, par le silence des passions, par la modération des désirs et par la fuite des occasions dangereuses qui induisent au péché.

Apprenons de lui à nous opposer à tout ce qui s'élève de soi-même, qui ne vient pas en vertu des promesses, et qui contredit les règles sacrées et inviolables de la tradition. Laissons à l'orgueil des esprits prétendus forts la vaine science qu'ils apprennent dans l'école du démon, qui séduit leur cœur par les passions, et qui prévient leur esprit par des lumières trompeuses. Pour nous, soyons les amateurs fidèles de la simple et sublime vérité qui nous est enseignée dans l'école de Jésus-Christ, et nous trouverons en la croyant et en la pratiquant, avec la pure lumière, la liberté des enfants de Dieu.

Mais je dois me plaindre en finissant de ce que tous les hommes travaillent à conserver la vie du corps et la vie du nom, et de ce qu'il y en a si peu qui s'appliquent à conserver celle de l'âme. Ne souffrons pas, mes chers auditeurs, que le démon fasse mourir la nôtre par les tentations, ou plutôt ne la faisons pas mourir nous-mêmes par notre consentement aux tentations. Demandons à Jésus-Christ de la faire vivre de la vie de la grâce, afin que, comme saint Antoine, elle nous fasse commencer d'être heureux dès cette vie même par la pratique des vertus, et qu'elle nous rende dignes de jouir dans l'autre du bonheur consommé que Dieu a promis à ceux qui l'aiment. Je vous le souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE DE SAINT AUGUSTIN.

Prononcé dans l'église des Grands Augustins le 28 août 1716.

Laus ejus in Ecclesia Sanctorum.
Il est loué dans l'assemblée des saints (*Psal.* CXLIX).

La gloire de saint Jean-Baptiste est d'être loué de Jésus-Christ, et la gloire de saint Augustin est d'être loué de l'Eglise (*Concilia Carth. Araus. Valent. Florent. Tr. in Joan.* 22 *Clem* 8). Les conciles l'ont écouté comme leur oracle, les papes ont ordonné de l'entendre comme la bouche de l'épouse du Saint-Esprit, les plus fameux docteurs l'ont révéré comme leur maître, les universités les plus célèbres décident les grandes questions par son autorité. Saint Jérôme l'appelle le restaurateur de la foi ancienne, saint Prosper le plus puissant défenseur de la saine doctrine, saint Bernard la colonne inébranlable de la vérité (*Hier. Epist.* 80 *et Dial.* 3. *c. Pelag.; Prosp. de Ingr. c.* 3, *Bern. S.* 28. *in Cant.*). Tous les saints conspirent à faire son éloge, parce que toute l'Eglise prend part à sa gloire. *Laus ejus in Ecclesia Sanctorum.* On ne doit pas craindre de donner de fausses louanges, quand on a de tels garants du mérite de celui qu'on loue, et il serait impossible de s'égarer en suivant des guides si éclairés et si fidèles.

Il est vrai que chacun d'eux ayant pris une route différente, ce serait une espèce d'égarement que de les suivre tous. Il sera bien plus sûr de nous attacher à un seul qui

nous conduise au même but où tendent les autres, je veux dire qui, en donnant de justes louanges à saint Augustin, ait posé comme les fondements de celles que les autres lui ont données. Et nous trouvons ce panégyriste abrégé en la personne d'un saint évêque, qui doit l'avoir mieux connu que tous ceux qui en ont parlé, puisqu'il a été son contemporain, son voisin, son ami, son disciple, l'historien de sa vie, et le témoin de sa mort. A ces marques, messieurs, vous reconnaissez Possidius, évêque de Calame, homme d'une vertu rare, dont le mérite est célébré dans les annales de l'Eglise, et qui aurait bien plus attiré l'attention de son siècle, si son siècle n'eût été celui de saint Augustin.

Transporté d'admiration de tout ce qu'il a vu et entendu, il renferme un excellent panégyrique en trois paroles, qui devraient être prononcées par une voix aussi forte que celle de Moïse, afin qu'elles fussent entendues du ciel et de la terre. Augustin, dit-il, est l'image de Dieu ; c'est un homme céleste ; c'est le Père des autres Pères : *Augustinus imago Dei ; homo cœlestis ; Pater Patrum.*

Vous ne serez pas surpris, messieurs, de la sublimité de cette idée, si vous pensez qu'en qualité de chrétiens nous avons trois rapports indispensables, l'un à Dieu, l'autre à nous-mêmes, l'autre à l'Eglise, et que chacun nous impose une particulière obligation. Par rapport à Dieu, nous devons savoir qu'étant créés à son image, il faut nous régler sur ce modèle, en devenant parfaits dans notre état comme le Père céleste l'est dans le sien (*Matth.*, V, 48). Par rapport à nous-mêmes, nous devons considérer qu'encore que nous habitions sur la terre, nous sommes destinés pour le ciel, et que, selon l'Apôtre, nous ne devons avoir *d'affection que pour les choses du ciel, et non pour celles de la terre* (*Col.* III, 2). Par rapport à l'Eglise, nous sommes obligés de l'écouter, de la servir, de l'édifier, et de nous tenir avec une fidélité inviolable au nombre de ses enfants (*Matth.*, XVIII, 17).

Voilà les rapports admirables sous lesquels le célèbre Possidius nous représente saint Augustin. Il le considère par rapport à Dieu, et il trouve qu'il en est l'image la plus fidèle, *imago Dei*. Il le considère par rapport à lui-même, et il trouve qu'il n'est pas un homme de la terre, mais un homme du ciel, *homo cœlestis*. Il le considère par rapport à l'Eglise, et il trouve qu'il n'est pas seulement un de ses enfants, mais un de ses Pères ; et non-seulement un de ses Pères, mais le Père des autres Pères, *Pater Patrum*.

C'est sur les trois paroles de ce grand homme que je fonde les trois parties de l'éloge d'un homme encore plus grand. Incapable de lui donner de moi-même des louanges dignes de lui, je me retranche, pour son honneur, à éclaircir et à justifier celles que la postérité lui a données. Tout autre projet serait blâmable et contraire à la vérité, parce que le privilége spécial de saint Augustin est d'être loué, non par des orateurs ordinaires, mais par la sainte Eglise de tous les temps et de tous les lieux : *Laus ejus in Ecclesia sanctorum.*

Ce n'est donc pas moi, c'est l'Eglise elle-même qui va le louer dans ce grand jour, par la bouche d'un de ses évêques, dont elle a reçu les écrits et respecté les sentiments ; et telle est la gloire de mon sujet que, pour faire entendre ce qu'en a dit celui-ci, il faut que je rapporte ce qu'en ont dit tous les autres. Après avoir entendu cette *nuée de témoins*, vous conviendrez qu'Augustin est loué dans l'assemblée des saints : *Laus ejus in Ecclesia sanctorum ;* et je ne dois pas vous rendre son éloge suspect, puisqu'il n'y aura proprement de moi que ma voix ; encore serait-elle trop faible, si le Saint des saints ne l'animait par sa grâce, et c'est le secours que je lui demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dès-là que Dieu a créé l'homme à son image, l'homme se trouve dans la nécessité glorieuse d'être l'image de Dieu ; et pour l'être, dit saint Bernard, il faut qu'il lui ressemble, puisque toute image doit être conforme à ce qu'elle représente. Or, ajoute ce Père, Dieu est tout ensemble le Dieu de vérité, le Dieu de paix, le Dieu de miséricorde et de charité ; et si l'homme veut être à son image, il faut, non qu'il soit lui-même la vérité, mais qu'il la connaisse et qu'il la suive ; non qu'il soit lui-même la paix, mais qu'il la recherche et qu'il la procure ; non qu'il soit lui-même la charité, mais qu'il l'aime et qu'il la pratique : *Repræsentemus in nobis imaginem Dei, in intuitu veritatis, in appetitu pacis, in amore charitatis* (*Bern.*, 1, *de cogn. hum. cond.*, *c.* 1). Dans ce sens, messieurs, quel homme fut jamais une image plus fidèle de Dieu que saint Augustin ? On sait qu'il fut par excellence le docteur de la vérité, le médiateur de la paix, le prodige de la charité ; et si quelqu'un en doutait, je ne désespérerais pas de l'en convaincre.

1. Il faut pourtant avouer qu'avant que d'ouvrir les yeux à la vérité il fut longtemps *assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort* (*Luc.*, I, 19). Son cœur, corrompu dès son enfance, avait augmenté sa corruption avec l'âge, et l'oisiveté, poison de la jeunesse, l'avait abandonné aux voluptés. Le commerce des méchants l'avait même plongé dans un aveuglement si déplorable, qu'il se vantait des débauches qu'il n'avait pas faites (*Aug.*, *Conf.*, *lib.* II, *c.* 2), s'imaginant qu'il paraîtrait plus méprisable s'il paraissait plus innocent ; et quoique rien ne soit plus blâmable que le vice, c'était néanmoins la crainte du blâme qui le rendait vicieux. C'est ainsi qu'il s'en explique lui-même, et je vais vous parler son langage sans le citer.

En cet état, il ne laissait pas de chercher la vérité ; car l'homme la cherche toujours en quelque situation qu'il se trouve. Mais comme alors il ne la cherchait que pour satisfaire son orgueil, Dieu permit que bien loin de la trouver, il tombât dans celle de

toutes les hérésies où elle est le plus visiblement altérée.

O profondeur de la sagesse et de la justice de mon Dieu! Un esprit droit, solide, pénétrant, universel, plus élevé que les sciences les plus sublimes, s'engage dans la secte la plus extravagante dans ses dogmes, la plus ridicule dans ses rêveries, la plus impie dans ses principes, la plus fausse dans ses conclusions. Preuve trop claire que le péché nous a mis dans une sujétion malheureuse à l'esprit d'erreur, que nous nous égarons sans cesse quand nous n'avons d'autre guide que la subtilité du raisonnement, et que nous ne parvenons à la connaissance de la vérité que par celui qui est la vérité même.

Mais tandis qu'Augustin s'égare, Monique pleure, et *un enfant de tant de larmes ne saurait périr*. La fragilité des plaisirs le dégoûte, la lecture des épîtres de saint Paul l'éclaire, les prédications de saint Ambroise le convainquent. Il commence à voir la lumière de la vérité, mais il n'a pas la force de la suivre. Image des pécheurs qui veulent quitter leurs désordres, il est agréablement accablé par le fardeau du siècle, et ne peut encore le secouer (*Aug.*, *Confess. l.* V, *c.* 5). Retenu par les amusements du monde et par le charme des compagnies, il forme des résolutions qu'il n'a pas le courage d'exécuter. Partagé entre l'ancienne volonté qui attache au mal, et la nouvelle qui en délivre, il demeure dans une suspension qui déchire son cœur, mais qui ne le change pas. Enfin, après mille combats secrets et autant de résistances intérieures, arrive le moment heureux que Dieu avait marqué dans les décrets de sa prescience éternelle. Là finissent les tranchées douloureuses de cette âme qui enfante le salut. La voix du ciel l'éveille, la grâce du Rédempteur le convertit, et, abîmé dans la douleur de sa vie passé, il va dire à sa sainte mère le grand ouvrage de sa conversion.

Le croiriez-vous, messieurs? pour consoler Monique, Augustin pleure, et dès le moment que cette mère affligée voit couler les larmes de son fils, elle arrête le cours des siennes. L'amour, qui partout ailleurs rend les douleurs et les joies communes, en empêche ici la communication; car Augustin ne se réjouit pas avec Monique, et Monique ne pleure pas avec Augustin : mais pendant que le fils converti fond en larmes, la mère, consolée, pousse des cris de joie. N'en soyez pas surpris. Ce n'est pas maintenant pour elle le temps de suivre le conseil de saint Paul, en pleurant avec celui qui pleure (*Rom.*, XII, 15), c'est le temps de se régler sur l'exemple de cet apôtre (II *Cor.*, VII, 9), en se réjouissant de ce que la tristesse de son fils le porte à la pénitence.

Après que Dieu l'eut retiré par la puissance de sa grâce *du lac de la misère et de la boue* du péché, *il affermit ses pieds sur la pierre par le baptême* (*Psal.* XXXIX, 3), et régla si bien tous ses pas, que Jésus-Christ fut formé dans son âme aussitôt qu'il y fut conçu. L'Eglise compta cette conversion parmi ses triomphes; l'enfer en trembla; l'hérésie en frémit; la secte qu'il avait suivie perdit son plus ferme appui, et personne ne put croire que la vérité demeurât dans un parti qu'Augustin abandonnait.

Dès lors Dieu lui ouvrit les abîmes de sa science et lui prodigua sans mesure les trésors de sa vérité. Il la trouva si belle, qu'il se plaignait de l'avoir si tard connue et si tard aimée. Mais depuis cet heureux moment il n'en a jamais détourné les yeux; et, soit dans l'état du sacerdoce, soit dans celui de l'épiscopat, il l'a toujours regardée comme un pain spirituel qui devait être la nourriture de son âme : *Panis est veritas, mentes reficit, et numquam deficit* (*Aug.*, *de Div.*, *serm.* 12). Après l'avoir connue, il l'a dite, il l'a écrite, il l'a louée, il l'a défendue, il l'a découverte dans les ombres sacrées des Ecritures, et comme, du consentement de tous les doctes, aucun des Pères n'a pénétré si avant que lui dans la connaissance de la vérité, il n'y en a pas non plus qui ait combattu si puissamment contre le mensonge. Jamais il ne l'a pu souffrir, de quelque nature qu'il fût, ou quelque fin qu'il pût avoir, persuadé que la vérité ne doit jamais souffrir d'altération, quoi qu'il en coûte à celui qui la soutient.

2. Mais il n'a jamais mieux prouvé combien il l'aimait, qu'en ne la sacrifiant point à la paix. Il avait appris du Prophète que ce sont comme deux sœurs qui doivent être toujours unies (*Psal.* LXXXIV, 11), et que l'une ne serait pas véritable si elle s'établissait sur les ruines de l'autre. Mais à la réserve de la vérité, que n'a-t-il point donné à la paix? Ses jeûnes et ses veilles, ses exhortations et ses prières, ses disputes et ses écrits, tout a été fait pour elle. Il a eu toujours les armes à la main pour combattre les ennemis de l'Eglise, mais ses combats n'ont eu d'autre fin que la paix : *Pacis intentione geruntur bella* (*Aug.*, *Epist.* 205, *ad Bon.*); et s'il est le docteur invincible, il n'est pas moins le docteur pacifique.

Jamais il n'y eut de guerre ecclésiastique où il parut tant de fureur que dans le schisme des donatistes. Les ariens tuaient les catholiques, mais les donatistes, après avoir tué les catholiques, se tuaient eux-mêmes. L'esprit de dissension les possédait de telle sorte, qu'après s'être divisés des orthodoxes, ils se divisaient entre eux, et que, faute d'autres ennemis, ils devenaient leurs propres homicides. Furieuses extrémités où se jettent les esprits inquiets et audacieux, quand une fois ils ont consacré leurs erreurs et secoué la sage autorité dont Dieu a revêtu son Eglise.

Il fallait opposer une prudente douceur à une rage si envenimée, et l'amateur de la paix aux amateurs de la discorde. Le ciel et l'église d'Afrique font choix de saint Augustin. Aussi, quand il parle, sa langue ne verse, pour ainsi dire, que du miel contre ceux qui ne répandent que du sang; et, quand il écrit, il trempe sa plume, non dans le fiel et dans le venin, comme les hérétiques, mais dans ce parfum délicieux de la charité, dont se sert

l'époux céleste pour attirer tout à lui par son odeur (*Cant.*, I, 3).

Il n'est pas seulement pacifique dans ses prédications et dans ses écrits, il l'est encore dans les conférences et dans les conciles. Le schisme des donatistes avait malheureusement partagé toutes les églises d'Afrique. Il n'y avait presque point de siége où l'on ne vît avec horreur deux évêques qui se combattaient l'un l'autre; et voici, mes frères, un grand amour pour la paix (*Aug., de Gest., cum Emer., tom.* IX). Tous les évêques catholiques consentirent à quitter leurs siéges et à les céder à leurs adversaires, s'il n'y avait que ce seul moyen de réunir les cœurs et les esprits. Que ce désintéressement paraît grand quand on le compare à l'avidité des dévolutaires affamés, ou à la témérité de ceux qui sollicitent des dignités formidables, ou à l'animosité des chrétiens avares qui se déchirent par des procès et qui aiment mieux perdre la paix qu'un pouce de terre, quoique la paix soit le plus grand de tous les biens! Comme saint Augustin était l'âme de toutes ces assemblées ecclésiastiques, il fut aussi l'auteur et le modèle d'un dessein si généreux, et il fit voir dans cette célèbre occasion que, pour conserver l'unité de la foi, il faut quelquefois se relâcher de la sévérité de la discipline, parce, disait-il (*Aug., loc. supr. cit.*), que la charité a des lois plus fortes que les canons, et qu'il n'y a pas lieu de douter qu'elle n'efface une faute commise contre l'exactitude des règles (*Item., l.* III, *contra Petil., c.* 40), elle qui *couvre la multitude des péchés* (I *Petr.*, IV, 8).

3. Il ne faut pas s'étonner, messieurs, qu'il comptât si fort sur le pouvoir de la charité. C'était sa vertu la plus chère, et il est proprement le docteur du commandement nouveau. Il n'y a point de page dans ses livres, qui ne soit enflammée du feu divin que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre (*Luc.*, XII, 43), et il l'y communique si abondamment, que ceux qui les ont lus, peuvent se dire à eux-mêmes : *notre cœur n'était-il pas tout brûlant dans nous lorsqu'il nous parlait dans ses écrits* (*Luc.*, XXIV, 32)?

L'amour qu'il avait eu pour les créatures fut comme l'essai de celui qu'il eut pour Dieu, et la tendresse de son cœur ayant changé de fin comme d'objet, de profane qu'elle était auparavant elle devint sainte et presque divine.

Que suis-je devant vous, ô mon Dieu, s'écriait-il, *pour me faire un commandement si doux que celui de vous aimer, et pour ne pouvoir souffrir que j'y manque sans me menacer de grandes misères? N'en est-ce pas une assez grande que de ne vous point aimer* (*Confess., l.* I, *c.* 5)? *Oui, Seigneur, je vous aime*, reprenait-il après s'être bien consulté, *et ce n'est point avec doute, c'est avec certitude que je le dis. Vous avez frappé mon cœur par votre parole et aussitôt je vous ai aimé. Le ciel, la terre, tout ce qu'ils contiennent, me disent de toutes parts que j'y suis obligé, et ils ne cessent point de le dire à tous les hommes, afin qu'ils soient inexcusables s'ils y manquent* (*Confess., lib.* X, *c.* 6).

Non, jamais il n'aurait imaginé qu'il viendrait un temps où le relâchement et la corruption iraient jusqu'à traiter l'amour de Dieu de problème, et il était trop bien instruit de la divine parole pour ne le pas regarder comme l'obligation essentielle et indispensable de l'homme et du chrétien. Il a prouvé solidement qu'il n'y a que l'amour qui donne à la créature le moyen de répondre, quoique toujours imparfaitement, aux bienfaits du Créateur et qui puisse l'en approcher quand elle s'en est éloignée (*Aug., in Man., cap.* 18). Il en a fait même le principe universel de tout ce qu'il a écrit, en posant pour unique fondement de toute la morale chrétienne, que *la vertu n'est autre chose que l'ordre de l'amour* (*Aug., Ep. ad Maced.*). *Aimez*, disait-il souvent, *et faites ce que vous voudrez* (*Item., l. de Mor. Eccl. Cath.*; *Item., Tr.*, IV, *in Ep.* I, *Joan.*). Et, en vérité, celui qui aime Dieu n'a pas besoin qu'on lui prescrive de grandes règles pour sa conduite. L'amour divin est le flambeau qui le guide. Avec l'amour seul il remplit tous ses devoirs, il parle quand il faut parler, il se tait quand il se faut taire, il souffre ce qu'il faut souffrir. Il sait commander ou obéir, supporter l'indigence ou se servir des richesses. Pourquoi? parce, dit saint Augustin, que dans tout ce qu'il fait, il suit la pente de son poids, que ce poids n'est autre que son amour, et que son amour tend à Dieu comme à son centre.

Serait-il possible, mes frères, que ce grand saint nous eût instruits inutilement? Et pouvons-nous nous dispenser de reconnaître, par notre amour, l'amour d'un Dieu qui nous aime, qui nous a aimés le premier, sans aucun mérite de notre part (I *Joan.*, IV, 19), et qui nous donne sa grâce, afin que nous l'aimions *Aug., Man., c.* 24)? Nous nous attachons dans le monde à des amis qui, souvent, nous trahissent où nous abandonnent, car, où est aujourd'hui la véritable amitié? Nous voyons quelquefois que les liens du sang et de la nature n'ont pas le pouvoir de la fixer, et que celle qui, par ostentation, veut paraître la plus ardente, n'est pas à l'épreuve d'un intérêt sordide ou d'une jalousie de primauté. Si quelques amis nous sont unis pendant la vie, des accidents imprévus et enfin la mort nous en séparent malgré que nous en ayons. Choisissons donc pour notre ami le seul qui nous demeurera fidèle lorsque nous manquerons de tout et qui, le jour même de notre mort, où toute la nature périra pour nous, veillera pour nous défendre des lions rugissants qui seront prêts à nous dévorer (I *Petr.*, V, 8).

Ainsi parlait notre incomparable docteur; car c'est avec lui que je parle, et je croirais faire tort à sa gloire comme à votre piété, si je me servais de mes paroles partout où je puis employer les siennes.

Or, autant qu'il a eu d'uniformité à enseigner cette doctrine céleste dans ses livres, autant l'a-t-il exprimée dans ses ons. Il

a dit que *l'amour agit toujours où il est*, et ajoutant l'exemple à la parole, jamais cet amour n'a été oisif dans son cœur. Il a aimé Dieu souverainement, il a aimé toutes choses en Dieu, il a voulu que tout le monde l'aimât et il disait souvent à ses auditeurs qu'il ne vivait que pour vivre avec eux de l'amour de Dieu (*Aug.*, *hom.* 28, *inter* L, *c.* 2); que c'était là tout son désir, tout son honneur, toute sa joie. Quand vous ne voudriez pas m'entendre, ajoutait-il, je ne laisserais pas de vous le dire toujours. Si en vous le disant je ne délivre pas votre âme, du moins délivrerai-je la mienne; mais reprenait-il, pressé comme saint Paul de la charité de Jésus-Christ, le salut de mon âme ne saurait me toucher tant que je craindrai la perte de la vôtre (II *Cor.*, V, 14).

Connaître donc la vérité, la soutenir et la suivre; rechercher la paix et la procurer aux dépens de son repos et au péril même de sa vie; être enflammé du feu divin de la charité et en embraser le cœur des autres, c'est ce que saint Bernard appelle être l'image de Dieu, dans la proportion que la créature peut imiter son créateur : *Repræsentemus in nobis imaginem Dei*, *in intuitu veritatis*, *in appetitu pacis*, *in amore charitatis*. Et qui de nous s'acquitte de ce devoir glorieux à l'exemple de saint Augustin?

Hélas! si peu de personnes s'empressent à bien connaître la vérité! Parmi ceux qui la connaissent, combien en détournent les yeux, de peur qu'elle ne les condamne! Les uns l'abandonnent par faiblesse, les autres la dissimulent par intérêt, plusieurs la combattent par orgueil, quelques-uns la trahissent par malignité. La paix peut-elle compatir avec l'esprit de contention; et peut-elle se conserver parmi les semences de discorde que l'homme ennemi ose répandre de toutes parts? Comment la charité enflammerait-elle les cœurs, lorsqu'elle est si universellement refroidie par le débordement de l'iniquité (*Matth.*, XXIV, 12); lorsqu'on prétend se dispenser de l'amour que l'on doit avoir pour la bonté du Créateur, par la seule crainte que l'on a pour la sévérité du Juge; lorsque la loi de l'Evangile touchant l'amour du prochain est comptée pour si peu de chose (*Matth.*, V, 43), si elle n'est soutenue par le mouvement de l'intérêt ou par celui de l'inclination! Ah! mes frères, il n'est que trop certain que saint Augustin est un exemple peu imité; et par la distance énorme de nos sentiments, il vous paraît maintenant que son panégyriste l'a bien marqué, lorsqu'en le considérant par rapport à Dieu il lui donne la qualité singulière de son image : *Augustinus imago Dei*.

Mais vous allez voir qu'il ne l'a pas moins distingué, lorsqu'en le considérant par rapport à lui-même, il l'a séparé de l'ordre commun du monde, pour le regarder, non pas comme un homme de la terre, mais comme un homme du ciel : *Homo cœlestis*; Et c'est la seconde qualité que je vais justifier pour sa gloire dans la seconde partie de mon discours.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ est l'homme céleste par excellence, puisque l'Evangile nous apprend que nul n'est monté au ciel que celui qui est descendu du ciel, savoir le Fils de l'homme qui est dans le ciel : *Nemo ascendit in cœlum, nisi qui descendit de cœlo, Filius hominis qui est in cœlo* (*Joan.*, III, 13). Il en est descendu en effet pour suivre le penchant de l'amour qu'il a pour nous. Il y est monté, après avoir triomphé des démons et de la mort; et il y demeure toujours pour jouir des fruits de sa victoire.

Mais sans compter que ce qui est dit de Jésus-Christ en un sens se peut dire dans un autre des élus, dont il est le chef et le modèle, il me suffit, pour justifier à saint Augustin le second titre d'honneur que lui donne Possidius, que le Saint-Esprit nous ait découvert dans ces paroles le caractère de l'homme céleste. Il monte dans le ciel : *Ascendit in cœlum.* Il descend du ciel : *Descendit de cœlo.* Et néanmoins il est toujours dans le ciel : *Est in cœlo.* Ce qui s'applique à juste titre au saint illustre que nous louons. On peut dire qu'il y monte par la pratique des vertus les plus sublimes; qu'il en descend par la plus profonde humilité; et que néanmoins il y demeure toujours, parce que la situation de son cœur l'élève au-dessus du monde. Suspendez votre jugement, messieurs, et ces trois circonstances, quelque contraires qu'elles paraissent, ne laisseront pas de s'accorder.

1. Augustin a commencé à s'élever vers le ciel le premier jour qu'il s'est rendu maître des passions dont il avait été l'esclave, car il nous apprend lui-même, qu'en les foulant aux pieds, nous en faisons comme une échelle pour aller à Dieu; qu'elles nous élèvent, si elles sont au-dessous de nous; et qu'en montant de vertu en vertu, nous parvenons enfin à cette hauteur du ciel où nous verrons le Dieu de Sion.

Il s'y est élevé d'abord par l'amour de la retraite. Dès qu'il fut retourné en Afrique, après sa conversion, il crut que le tumulte de la ville de Carthage ne convenait pas à un pénitent, et, à la confusion de ces prétendus convertis qui veulent accorder Dieu et le monde, et qui respirent toujours l'air malin dont ils se croient faussement préservés, il s'enfuit dans la solitude, où il vécut durant trois ans dégagé de tout autre soin que de celui de l'étude et de la prière, dont le propre est d'élever l'esprit à Dieu.

Il s'y est élevé encore par cette ardente charité dont nous avons vu enflammer son cœur. Comme de sa nature elle est un feu descendu du ciel, elle fait toujours des efforts pour remonter vers sa source.

Mais, évitons le détail, il est des sujets vastes où l'auditeur doit suppléer à ce que l'orateur ne saurait faire. Ici, messieurs, rappelez en votre mémoire tout ce que vous avez lu de saint Augustin, tout ce que l'on vous en a dit, tout ce que l'univers en publie. Donnez l'essor à votre imagination, et n'appréhendez pas qu'elle vous mène trop

loin, quand elle vous représentera, dans un seul homme, un génie sublime et universel abattu sous le poids de la majesté de Dieu, et confondu dans les humiliations de la pénitence, devenu dans la suite un prodige de science et de piété, un prédicateur apostolique, un défenseur invincible de la vérité, un évêque irrépréhensible, un pasteur vigilant et infatigable, et, pour dire tout en un mot, un homme rempli de toutes les vertus chrétiennes et épiscopales, dont il s'est fait comme autant d'ailes qui l'élevaient de la terre, et qui, dans les termes de l'Apôtre, le faisaient vivre en esprit dans le ciel, comme en étant déjà citoyen (*Phil.*, III, 20).

Mais dans le temps même qu'elles l'y élevaient avec tant de rapidité, il en descendait à toute heure par un mouvement contraire. Rien de plus élevé qu'Augustin par les dons de la nature et de la grâce, mais rien de plus abaissé que lui par le poids de son humilité. D'autres saints ont eu une humilité aussi profonde que la sienne, mais on n'en trouve point en qui elle ait produit des effets si singuliers et si éclatants.

Il est enlevé par le peuple pour être ordonné prêtre, et d'abord la crainte saisit son cœur. Il se figure que c'est pour le punir de ses péchés que Dieu permet qu'on l'élève à un état si redoutable; et quand les autres le choisissent comme le plus digne, il fond en larmes à la vue de son indignité.

Son évêque, le voyant capable *d'exhorter selon la saine doctrine, et de convaincre ceux qui s'y opposent* (*Ad Tit.*, I, 9), l'emploie au ministère de la prédication qui, depuis le temps des premiers diacres, n'avait été guère rempli que par les évêques. Mais bien loin d'imiter ceux qui se précipitent dans les emplois ecclésiastiques, il refuse le degré d'honneur où Valère le veut élever, et contraint enfin de se soumettre à la loi que son supérieur lui impose, il lui demande du temps pour s'y préparer par la prière, par la pénitence, par la méditation des Ecritures, lui qui était ce juste dont parle le Sage (*Prov.*, IV, 18), qui, par la pratique de toutes les vertus, avait crû de lumière en lumière, et qui était parvenu à un jour parfait par la connaissance et par l'amour de la vérité.

Hélas! mon Dieu! si un homme si saint et si savant prend de si grandes précautions avant que d'entrer dans le ministère évangélique, qu'est-ce que vous ne direz point à ceux qui ne s'y engagent que par leur choix, qui ne s'y soutiennent que par leurs intrigues, qui en font pour ainsi dire un trafic; qui, pour toute sainteté, frappent les yeux de leurs auditeurs par une modestie affectée, et qui, pour toute science, étalent avec hardiesse les lambeaux mal digérés de quelque livre pieux, ou ce que l'avarice d'un copiste a pu enlever à la rapidité de l'éloquence chrétienne! Heureux ceux qui comme saint Augustin sont puissants en œuvre, avant que de l'être en parole, et pour m'exprimer avec saint Jérôme, dont la bouche, le cœur et les mains sont toujours d'accord.

Il sert si utilement l'Eglise d'Hippone comme prêtre, qu'on veut qu'il la gouverne comme évêque, et alors ses larmes coulent avec plus d'abondance que jamais. Son esprit se trouve accablé par cette foule de pensées humiliantes qu'il nous a depuis si bien exprimées dans ses écrits. Il regarde le nom d'évêque comme un nom de travail, et non pas comme un titre d'honneur (*Aug.*, *de Civ.*, *l.* XIX, *c.* 19). Il craint de tomber dans le défaut de ces pasteurs, qui en pensant paître leurs brebis se paissent eux-mêmes (*Ezech.*, XXXIV, 8), parce que l'amour-propre les trompe en se glissant sous le manteau de la charité. Il examine avec soin les qualités que saint Paul prescrit à un saint évêque (1 *Tim.*, III, 2; *Tit.*, I, 7), et ne pouvant pas croire qu'il les ait, ou que les ayant il puisse les conserver, il se juge incapable de soutenir une charge si pesante. Je ne vous dis que ce que j'apprends de lui-même. Il veut s'enfuir, le peuple l'arrête. Le démon prévoyant tous les combats que lui livrerait un si puissant adversaire, suscite la calomnie pour éviter son ordination; mais le nuage qu'elle ose répandre ne sert qu'à donner plus d'éclat à sa vertu, et, quelque effort qu'il puisse faire pour se tenir à la dernière place, le maître du festin lui commande de monter plus haut (*Luc.*, XIV, 10).

Mais on a beau l'élever, il n'en sera pas moins humble. Et cet homme céleste pouvait-il descendre plus bas qu'en faisant le livre de ses Confessions? Si saint Basile de Séleucie admire David d'avoir composé les psaumes de la Pénitence, où il a découvert à tous les hommes des crimes qu'il semblait devoir cacher (*Bas. Sel.*, *Or. in David.*), la conduite de saint Augustin ne nous jette pas dans un moindre étonnement. Quoi! faire un portrait de lui-même où il se représente si difforme! Etre rentré par une parfaite pénitence dans un état plus glorieux que celui de l'innocence même, et faire une confession publique à laquelle les pénitents publics n'étaient pas même obligés! Publier ses péchés, non-seulement dans une ville et dans une province, mais dans toute l'Eglise et dans tout le monde; non-seulement dans un temps, mais dans tous les siècles; non-seulement dans une conversation, mais dans un livre! N'y a-t-il pas des occasions privilégiées, où la prudence doit donner des bornes à l'humilité? Quel avantage n'en prendront point les hérétiques et les païens? et les plus faibles même d'entre les fidèles n'en seront-ils pas scandalisés?

Ah! mes frères, ce n'est point ici un effet de l'imprudence, c'est un prodige de l'humilité, et en même temps un sujet de confusion pour nous, qui rougissons de dire à l'oreille d'un prêtre ce qu'Augustin a dit à toute la terre. Il veut s'anéantir lui-même, pour rendre gloire à Dieu seul, et relever d'autant plus la puissance de la grâce, qu'il se représente chargé de péchés. Que lui importe que cette conduite lui attire la risée des hommes superbes, dont Dieu n'a pas encore abattu la présomption? Il lui suffit d'y trouver cette confusion salutaire qui est inséparable de la

pénitence (*Confess., lib.* X, *c.* 10). Aussi, bien loin que son humilité blesse sa réputation, elle l'augmente, et, tant que durera le monde, les sages en seront édifiés.

Il en est de même du livre de ses Rétractations. Il déclare humblement que, n'ayant pas été assez habile pour ne rien dire qui méritât correction, il veut être assez sage et assez modeste pour pouvoir se corriger (*Aug., Ep.* 7, *ad Marcell.*); mille fois plus grand et plus admirable quand il avoue sincèrement qu'il s'est trompé, que quand il éclaircit avec tant de force et de lumière des questions où il ne se trompe pas (*Item, l.* III, *contr. Cresc., cap.* 3). Exemple d'autant plus remarquable, qu'il est rare : car où sont les savants qui se rétractent? L'humilité est moins admirable, lorsqu'elle est jointe à l'ignorance; mais il faut qu'elle soit prodigieuse pour subsister avec une science profonde, dont le propre est d'enfler le cœur. Cependant, quoique Augustin soit le docteur de la vérité, il ne laisse pas d'être le disciple de l'humilité. Il dit qu'il aime mieux apprendre qu'enseigner (*Aug., Ep.* 89). Il consulte non-seulement les grands hommes de son siècle, mais le moindre de ses auditeurs, et il proteste que si quelqu'un entend un passage de l'Ecriture mieux que lui, il sera plus touché de joie que d'envie (*Item, Tr.* 5 *in Joan.*).

Les savants orgueilleux sont avides de louanges, et il ne se trouve que trop de lâches qui leur en donnent au préjudice de la vérité; mais Augustin les méprise (*Aug. Ep.* 64). Il n'a point de complaisance de ce que ses discours éloquents plaisent aux hommes, il se réjouit seulement de ce que les vrais biens leur plaisent. Ainsi la charité et l'humilité partagent l'empire de son cœur. La charité excelle parmi ses autres vertus, et l'humilité les couronne.

3. C'est dans ce sens que je dis que cet homme céleste descend du ciel. Mais quelque effort qu'il fasse pour en descendre, on peut dire qu'il y demeure toujours, parce qu'il se trouve dans une situation qui l'élève au-dessus du monde; et c'est l'idée que nous donne saint Grégoire d'un homme qui n'espère et qui ne craint rien : *Conabar extra mundum ferri, nihil appetens, nihil pertimescens* (*Greg. pap., Ep., l.* X, *c.* 5).

Augustin n'espère rien de tout ce qui fait ici-bas le vain objet de l'ambition et de l'avarice, parce qu'il vit dans un détachement entier de toutes les choses de la terre, et qu'il a un amour sincère pour la sainte pauvreté. Son ami Alippe voulait que ceux qui venaient se joindre à eux dans la solitude y apportassent la moitié de leurs biens, mais Augustin ne demanda jamais que leur cœur.

Il a souvent refusé des héritages considérables, parce qu'il ne ressemblait point à ceux qui, au préjudice des familles se servent du prétexte de la piété pour couvrir leur avarice. Bien loin de se réjouir des grands biens que possédait son Eglise, chose étrange! il s'en plaignait, et il offrit plusieurs fois de se démettre de leur administration; mais son peuple qui les voyait dans des mains si pures, n'eut garde de l'accepter. Il en usait ainsi, parce qu'il prétendait que le soin du temporel le détournait du soin des âmes, et il eût bien voulu rappeler ces temps heureux, où les obligations journalières des fidèles étaient suffisantes pour la nourriture des pauvres et des clercs.

Cette conduite désintéressée excitait un louable murmure parmi son clergé. Faut-il s'étonner, disait-on, si l'on ne voit plus croître les biens de l'Eglise d'Hippone? Augustin donne tout et n'accepte rien. Son historien remarque qu'il ne fit pas même de testament, parce qu'étant pauvre de Jésus-Christ, il n'eut pas de quoi le faire, et qu'ayant tout donné pendant sa vie, il n'eut plus rien à donner après sa mort : *Testamentum nullum fecit, quia unde faceret pauper Christi non habuit* (*Poss. cap.* 31). Eloge le plus glorieux dont on puisse honorer un évêque, et heureux ceux qui cherchent à le mériter.

Saint Grégoire dit encore qu'un homme élevé au-dessus du monde ne doit rien craindre; et qu'est-ce qu'a craint saint Augustin? Les donatistes étaient des hommes désespérés, qui, ayant assez de fureur pour se tuer eux-mêmes, pouvaient tout entreprendre contre celui qu'ils regardaient comme leur principal adversaire. En a-t-il moins écrit contre eux, et ne les a-t-il pas poussés dans tous leurs retranchements jusqu'à l'extirpation entière de leur secte? Le comte Boniface était si puissant dans l'Afrique, qu'il refusait souvent d'exécuter les ordres de l'empereur. Lui en a-t-il parlé avec une liberté moins épiscopale? Ne lui a-t-il pas reproché plus d'une fois ses vices honteux, et ne l'a-t-il pas menacé de la colère divine, s'il ne les effaçait par une pénitence proportionnée? Il a conservé religieusement la communion avec le premier siége. Il y a même rendu compte de ce qui se passait en Afrique dans les assemblées des évêques, et il a demandé que l'on en approuvât les décisions. Mais il ne s'est jamais départi de l'autorité des conciles, et avec quelle force n'a-t-il pas écrit aux papes quand on a injustement appelé à leur tribunal pour avilir les droits de l'épiscopat?

Tout cela joint à cent autres circonstances qui se confondent dans la grandeur immense de mon sujet, nous contraint d'avouer que Possidius n'en a pas trop dit en donnant à saint Augustin la qualité *d'homme céleste;* mais ce qui doit nous confondre, mes chers auditeurs, c'est qu'au lieu qu'il s'élève par les vertus les plus sublimes, nous nous abaissons par les vices les plus honteux : qu'au lieu qu'il s'abaisse par l'humilité la plus profonde, nous nous élevons par l'orgueil le plus outré : qu'au lieu qu'il demeure toujours au-dessus du monde, en ce qu'il n'espère et qu'il ne craint rien de lui, nous en devenons les esclaves volontaires en mettant en lui seul notre espérance et notre crainte.

Etrange effet de notre corruption et de la vanité du siècle qui nous enchante ! La vertu nous paraît aimable, et nous ne saurions tourner notre cœur à l'aimer. Le vice nous paraît affreux, et nous nous y plongeons sans cesse. Mais parce qu'en aimant à être vicieux nous n'aimons point à le paraître, nous trouvons le moyen de contenter notre corruption en gardant la réalité du vice, et notre orgueil en prenant le dehors de la vertu. Par cet extérieur fardé nous abusons ceux qui ne voient pas notre cœur ; mais s'il se présente une occasion où nous soyons forcés de paraître ce que nous sommes, en nous déclarant pour le vice ou pour la vertu, alors c'est notre intérêt seul qui décide, et les biens que nous espérons ou les disgrâces que nous craignons font toujours pencher la balance. Quel rapport y a-t-il donc, mes frères, entre saint Augustin et nous ; entre des hommes terrestres et sensuels, et cet homme céleste infiniment élevé au-dessus des sens ?

Mais ce n'est pas encore assez. Si après l'avoir considéré par rapport à Dieu et par rapport à lui-même, nous le considérons encore par rapport à l'Eglise, nous trouverons qu'il excelle partout, puisqu'il n'en est pas seulement le Père, mais le Père des autres Pères : *Pater Patrum*, et c'est de l'éclaircissement de cette troisième qualité que je ferai la dernière partie de son éloge.

TROISIÈME PARTIE.

En quelque sens que l'on prenne la qualité de *Père des Pères*, elle est due à saint Augustin. Si l'on dit que c'est une façon de parler que nous avons empruntée des Hébreux, et que par le terme de Père des Pères on veut exprimer le plus excellent de tous, saint Augustin est reconnu pour tel par le pape Adrien premier, qui l'appelle le plus excellent Père de l'Eglise : *Præcipuus Pater* (*Adr.* 1, *Ep.* 1, *ad Const. et Iren. extat Syn.* 7, *act.* 2), et par le concile de Florence qui lui donne le premier rang parmi les docteurs latins : *Præclarissimus Doctor Latinorum* (*Conc. Flor., sess.* 7, 1439). Si l'on entend cette expression à la lettre, l'on ne dit encore de saint Augustin que ce qu'il a bien mérité, puisque la plupart des Pères qui l'ont suivi ont été ses enfants et ses disciples. Et voyez, messieurs, dans le détail que je vais faire, si jamais louange fut donnée avec plus de fondement et de solidité.

1. Il y a plusieurs circonstances qui font avouer qu'il est le plus excellent des Pères. Il a écrit plus que tous les autres, si l'on en excepte saint Chrysostome, qui, pour ce sujet est appelé l'Augustin de l'Orient, comme saint Augustin est appelé à son tour le Chrysostome de l'Occident.

C'est lui qui a détruit le plus d'hérésies. Il a défendu la bonté et l'unité d'un principe contre les manichéens, la divinité de Jésus-Christ contre les ariens, l'unité et l'étendue de l'Eglise contre les donatistes, la nécessité et la puissance de la grâce contre les pélagiens, plusieurs autres dogmes contre les erreurs et les témérités de l'esprit humain ; et non content, dit saint Fulgence, d'avoir triomphé des hérétiques qu'il a combattus lui-même, il a laissé à ses successeurs les moyens de perpétuer ses triomphes, si jamais l'hérésie terrassée venait à reprendre son audace et à relever sa tête criminelle contre l'Eglise (*Fulg. l.* II, *de Ver. præd. et Gr., c.* 18).

C'est lui qui a connu et enseigné plus de vérités : car il n'y en a pas une seule dans la religion qu'il ait ignorée ; jusque-là qu'un illustre Seigneur romain, qui avait été converti par ce grand homme, ne craignait pas de dire que l'ignorance se tolérait en quelque sorte dans les autres évêques sans que la religion en souffrît ; mais quand on en venait à saint Augustin, on était certain que tout ce qu'il ignorait n'était pas de la foi : *Cum ad Augustinum venitur, legi deest quidquid contigerit ignorari* (*Vol. ad Aug. Ep.* 135).

Si quelque Père pouvait lui disputer l'honneur d'avoir rendu de plus grands services à l'Eglise, ce serait saint Athanase. Mais on peut dire que ce saint évêque n'a été suscité de Dieu que pour défendre une vérité particulière ; au lieu que saint Augustin a été choisi comme le mur impénétrable qui devait soutenir tout l'édifice de la religion.

Sa doctrine est la plus suivie, et son autorité la plus respectée. Le Saint-Esprit a voulu parler son langage dans les conciles, et former ses anathèmes des principes et des conclusions de ce docteur. L'Eglise romaine, mère et maîtresse de tout le monde chrétien, l'écoute comme son oracle : *Augustini doctrinam Romana sequitur et probat Ecclesia* (*Joan.* II, *Epist.* 3). Le premier héritage de cette Eglise est la doctrine de saint Pierre et de saint Paul ; le second, comme l'a dit un grand pape, est la doctrine de saint Augustin, surtout dans les matières de la grâce (*Exscr. Clem.* 8, *ad Congr. de Aux.*). Car c'est lui qui a confondu en la personne d'un moine turbulent et présomptueux cet orgueil insupportable de l'homme insensé, qui veut faire dépendre son salut de ses propres forces, et disposer comme il lui plaît et à toute heure de la bonté gratuite de son Dieu. C'est lui qui a été particulièrement conduit par l'Esprit-Saint dans le fond de la nature corrompue, pour nous y faire voir avec horreur les ravages du péché. C'est lui encore que ce même esprit a élevé dans le sein de Dieu, pour nous y découvrir les trésors de sa miséricorde sur les uns et de sa justice sur les autres (*Petav., tom.* I, *l.* IX, *c.* 6). Ce que saint Jérôme reconnut si bien, qu'ayant écrit le premier dans l'Occident contre les pélagiens, il cessa d'écrire dès qu'il eut vu les premiers ouvrages de saint Augustin sur la grâce, et qu'il lui laissa le champ de bataille sans lui envier ses victoires, voyant bien qu'elles tourneraient toutes à l'honneur de l'Eglise et à la gloire de la vérité (*Hier. l.* III, *contr. Pelag.*).

Celui-là donc qui a compose plus de livres, combattu plus d'hérétiques, connu plus de vérités, rendu de plus grands services à l'Eglise, dont la doctrine est la plus suivie et l'autorité plus généralement respectée, celui-là sans doute est appelé avec raison le plus excellent des Pères : *Pater Patrum.*

2. Mais à le prendre encore dans le sens le plus naturel, il est le Père des autres Pères, puisque la plupart de ceux qui l'ont suivi, font gloire d'être ses enfants.

Saint Paulin, qui ne s'est pas rendu moins illustre par son éloquence et par sa piété, qu'il l'était par sa naissance, et qui ayant des biens comparables à des royaumes : *Paulini regna* (*Paul., apud Aug., Ep.* 31 *et* 58), les quitta tous pour être parfait; ce grand homme s'est toujours reconnu pour disciple de ce grand maître.

Saint Prosper d'Aquitaine a tenu une conduite pareille. Comme il vit que l'Eglise, cette armée toujours rangée en bataille, avait choisi Augustin pour chef dans la guerre dangereuse du pélagianisme, et comme d'ailleurs il se trouva lui-même appelé à extirper les restes de cette hérésie dans les Gaules, il voulut que ses mouvements fussent réglés par les ordres de ce général, et combattant sous ses enseignes il crut être assuré d'une glorieuse victoire (*Prosp. l. c. Coll. c.* 10 *et alibi*).

Saint Hilaire d'Arles, grand zélateur de la discipline ecclésiastique, également saint et savant, et surtout inflexible dans la défense des libertés de l'Eglise gallicane, exprime dans les termes les plus forts et les plus touchants la joie qu'il a de se nourrir de la doctrine de cet incomparable docteur (*Hil. Arel., Ep. ad Aug. t.* VII).

Saint Bernard ne s'est jamais cru plus assuré, que quand il a marché sur les traces de saint Augustin (*Bern. in Cant. serm.* 8). Il en a, pour ainsi dire, épousé tous les sentiments, et il croyait que pour mériter le nom de catholique, l'on était obligé de suivre la doctrine de ce grand homme, qu'il appelait avec admiration, le marteau dont l'Eglise s'est servie plus utilement pour abattre les hérétiques : *Validissimus malleus hæreticorum* (*Bern., serm.* 80 *in Cant.*).

Saint Thomas, qui de disciple de l'Eglise de France, est devenu docteur de l'Eglise universelle, a été tellement imbu des sentiments de saint Augustin, que quelques-uns ont cru dire avec raison, qu'il était lui-même un Augustin abrégé : *Augustinus contractus.*

Je ne vous dirai pas que saint Jérôme l'a loué en plusieurs rencontres considérables, nonobstant toutes les questions sur lesquelles ils ont ardemment disputé, et qu'il avait accoutumé de dire que si à cause de son âge il regardait Augustin comme son fils, par les lumières doit il le voyait rempli et par la dignité dont il le voyait revêtu, il le regardait comme son père (*Hier., Ep.* 25 *Ad Aug.*).

Je pourrais encore lui donner pour disciples les Fulgence, les Grégoire, les Anselme, les Bède, les Sidonius, les Pierre Damien et plusieurs autres, mais outre que le temps ne me permet pas de poursuivre ce long détail, j'affecte de me renfermer dans les Pères qui nous appartiennent et qui sont tous des lumières de l'Eglise gallicane, pour montrer qu'elle peut dire, comme Clément VIII le disait de celle de Rome, que l'attachement à la doctrine de saint Augustin est un héritage qu'elle a reçu de ses pères : *Hæreditario jure.* Aussi se fera-t-elle toujours une religion de la conserver, jusqu'à ce qu'on lui ait cité quelqu'un, qui ait mieux pénétré dans le sens des Ecritures, qui ait reçu de Dieu des révélations plus certaines, qui soit autorisé par plus de conciles, approuvé par plus de papes et suivi par plus de docteurs.

Il ne faut pas oublier en finissant, qu'il est le Père des Pères en qualité de patriarche. Outre cet ordre principal, dont le plus grand honneur est de se nourrir de sa doctrine, et de se régler sur son exemple, et qui lui rend ici un tribut d'honneur et de louanges, il l'est encore d'un grand nombre d'ordres et de congrégations de l'un et de l'autre sexe, où la plupart de ses disciples s'appliquent à la sanctification des âmes, et en deviennent les pères dans le sens que nous a marqué saint Paul.

Après cela, messieurs, il faut avouer que le caractère de saint Augustin le plus éclatant et le plus distingué est d'être loué de l'Eglise : *Laus ejus in Ecclesia sanctorum*, et que les paroles que j'ai rapportées de son historien n'étaient pas seulement le fond de son éloge, mais comme la prophétie des louanges, qui devaient lui être données dans tous les temps et dans tous les lieux : *Augustinus imago Dei, homo cœlestis, Pater Patrum.*

C'est maintenant à nous à reconnaître qu'il ne suffit pas de l'admirer; et ne dites pas qu'après l'avoir vu si grand, il est au-dessus de notre imitation. Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, a bien pu se proportionner à la faiblesse des hommes, et pour si élevé que soit le caractère des saints, que ses différentes grâces ont formés, il y a toujours quelque endroit dans leur vie, où nos yeux peuvent s'arrêter sans être éblouis (I *Petr.*, IV, 10).

Saint Basile nous dit qu'en vivant selon la loi de l'Evangile nous aurons le bonheur de connaître Dieu et de l'aimer, et que par là même nous conserverons en nous son image. Nous nous élèverons utilement au-dessus de nos faiblesses, en pratiquant les seules vertus de notre état; et si nous ne pouvons pas lire et posséder tous les ouvrages de saint Augustin, prenons du moins sa charité pour modèle ; car comme il disait lui-même, que *celui qui a la charité dans les mœurs est le plus intelligent dans la doctrine des Ecritures* (*in Psal.* LXXVII), on peut dire que le plus charitable est le plus versé dans ses écrits, puisqu'on n'y trouve que charité pour Dieu et pour le prochain, pour Jésus-Christ et pour l'Eglise.

Demandons avec confiance cette grâce qu'il a défendue si puissamment par les armes de la grâce même. Instruits de ce qu'il nous en a enseigné après saint Paul, pourquoi nous livrer témérairement à des disputes dangereuses? Reconnaissons humblement notre faiblesse et sa force, notre résistance et son empire, notre indignité et sa gratuité. Agissons par elle, car nous sommes libres; elle agira dans nous et perfectionnera notre liberté, et nous rendrons ainsi *notre élection certaine par nos bonnes œuvres* (II *Petr.*, I, 10). A ces conditions nous pourrons espérer d'être loués à notre tour dans l'assemblée des saints, non pas comme saint Augustin dans l'Eglise de la terre, nous n'oserions prétendre à cet honneur; mais après avoir été soumis à l'Eglise de la terre, nous serons loués dans celle du ciel, puisqu'il est écrit que le juste juge y doit *donner à chacun sa louange selon qu'il l'aura méritée* (I *Cor.*, IV, 5); et voilà, mes chers auditeurs, celle que je vous souhaite, etc.

PANEGYRIQUE DES SAINTS MARTYRS GERVAIS ET PROTAIS,

Prononcé dans l'Eglise paroissiale de Saint-Gervais le 19 *juin* 1711.

Secundum magnitudinem brachii tui posside filios mortificatorum.

Possédez, Seigneur, dans la force et dans l'étendue de votre bras, les enfants de ceux qui ont souffert le martyre (*Psal.* LXXVIII, 11).

Il est ordinaire à des enfants bien nés d'imiter les vertus de leurs pères, et il semble qu'il y en ait quelqu'une dont il se fait en eux une espèce de transfusion avec le sang. Tobie affligé *demeurait ferme et immobile dans la crainte du Seigneur* (*Tob.*, II, 14, 18), parce qu'il avait toujours devant les yeux l'exemple de ses ancêtres. *Nous sommes*, disait-il, *les enfants des saints.* Ils ne se sont point troublés dans les afflictions de cette vie, parce qu'ils en attendaient une autre; et puisqu'ils nous ont donné le jour, il est juste que nous imitions leur foi.

Mais il est rare que des enfants souffrent le martyre, parce que leurs pères l'ont souffert. La mort, assez terrible d'elle-même, le devient encore davantage, quand ils voient des personnes si chéries exposées à la fureur d'un tyran et à l'opprobre d'un supplice; et, combattus par les sentiments de la nature à la vue d'un spectacle si affreux, ils sont plus tentés de fuir le martyre, que portés à imiter les martyrs.

Grâces donc au bras tout-puissant, qui a fortifié Gervais et Protais dans une conjoncture si difficile, et qui leur a fait illustrer leur famille, non par de vains titres d'honneur qui passent avec le monde, mais par la succession du martyre, qui fait les princes du siècle futur et les grands de l'éternité. Grâces à ce bras du Seigneur, qui les a rassurés contre la double terreur qui devait les ébranler, en voyant leur père et leur mère cruellement abattus sous le glaive du persécuteur. Il ne fallait pas moins, ô mon Dieu, que toute la force de votre bras pour vous les conserver. Le loup ravissant était entré dans la bergerie. Il s'était saisi du bélier, il avait dévoré la brebis, et les agneaux timides auraient bientôt pris la fuite, si vous ne vous fussiez maintenu dans leur possession par un miracle de votre puissance, ou, pour parler comme votre prophète, dans la force et dans l'étendue de votre bras: *Secundum magnitudinem brachii tui posside filios mortificatorum.*

C'est, messieurs, à cette possession que je vais rapporter la gloire dont Dieu les a couronnés, et vous montrer par leur exemple que notre bonheur ne consiste pas à posséder les choses de ce monde, dont le désir nous inquiète, dont l'usage nous corrompt, dont la perte nous afflige; mais à être nous-mêmes possédés de Dieu par une parfaite dépendance de sa juste et souveraine volonté.

Vous savez qu'il y a de la différence entre la propriété et la possession d'un bien. Combien y a-t-il de maîtres légitimes, qui sont privés de la possession de leurs héritages; et combien de possesseurs injustes qui s'en approprient les fruits? L'héritage même de Dieu est exposé à cette injustice. Quoiqu'il soit le Seigneur de tout ce qu'il a créé et principalement, dit saint Thomas, des créatures raisonnables, il n'en est néanmoins le possesseur qu'autant qu'elles sont en sa grâce, car à peine l'ont-elles perdue, qu'il en abandonne la possession, et que le démon l'acquiert à l'heure même. Ce qui nous fait voir que le malheur du pécheur est de relever de deux maîtres: de Dieu comme du Seigneur légitime à qui le péché même ne saurait en faire perdre la propriété, et du démon comme du tyran injuste qui en usurpe la possession.

Mais la gloire du juste est de ne relever que de Dieu seul, qui retient toujours sur lui le double droit de possession et de propriété; et c'est pour cela que le prophète ne se contente pas de dire que Dieu a choisi Israël, parce qu'il en est le maître: *Elegit Dominus Israel*, il dit de plus que par miséricorde il veut en être le possesseur: *In possessionem sibi* (*Psal.* CXXXIV, 4).

Voilà le privilége des deux saints, dont nous honorons la mémoire. Dieu, après avoir attiré à lui par la gloire du martyre Vital et Valerie comme un bien qui lui était propre, se conserve leurs enfants par la puissance de sa grâce, et se rend possesseur de tout ce qui est à eux pendant leur vie, et de tout ce qui reste d'eux après leur mort. Et j'ajoute que la manière dont Dieu les possède devient pour eux également glorieuse et célèbre.

Rien n'est plus glorieux dans la religion que le martyre; et par lui ces deux frères prédestinés quittent leurs biens avec la vie, pour mettre Dieu en possession de tout ce qui est à eux. Vous l'allez voir dans la première partie de leur éloge.

Rien n'est plus célèbre dans l'Eglise que l'invention de leurs corps incorruptibles; et saint Ambroise ne les tire de *la terre d'oubli* (*Psal.* LXXXVII, 13), que pour mettre Dieu

en possession de tout ce qui reste d'eux. Vous le verrez dans la seconde.

Vous conviendrez alors que *la postérité des justes est comblée de bénédictions*, et que la cruauté des hommes ni la rage des Démons ne peuvent ravir à Jésus-Christ *ceux que son Père lui a donnés* (*Joan.*, XVIII, 9), puisque dans les fureurs de la persécution la plus violente, il possède ces deux enfants de deux martyrs dans la force et dans l'étendue de son bras : *Secundum magnitudinem brachii tui posside filios mortificatorum.*

Ce bras puissant a fait de grands prodiges pour Marie comme pour eux. Je puis donc espérer qu'elle m'obtiendra la grâce dont j'ai besoin pour les louer, si vous m'aidez à la demander en lui disant avec un ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque Antiochus ravageait la terre que Dieu avait choisie par prédilection, pour la posséder comme un bien qu'il avait acquis par tant de prodiges, ce roi impie s'était promis d'exterminer toute la nation des Juifs. Mais ceux dont *il répandait le sang comme de l'eau autour de Jérusalem* (*Psal.* LXXVIII, 3), animèrent la foi des autres, et Dieu, touché des souffrances et des prières de son peuple, se conserva les enfants des fidèles persécutés comme étant sa possession et son héritage. C'est à la lettre ce que le Prophète a exprimé par les paroles de mon texte : *Secundum magnitudinem brachii tui posside filios mortificatorum.*

Quand les tyrans ont persécuté l'Eglise, ils ont cru de même la détruire ; mais le sang que les martyrs ont répandu a été si utile à ceux qui devaient les suivre, qu'au lieu d'être épouvantés par la persécution, ils se sont enflammés à imiter l'exemple de leurs prédécesseurs ; et Dieu s'est conservé successivement les enfants des chrétiens pour les posséder en son Fils bien-aimé, par la même puissance qu'il avait possédé ceux des Juifs.

Mais entre tous les chrétiens, dit saint Augustin, ce sont les martyrs qui touchent Jésus-Christ de plus près, et qui lui appartiennent par préférence, parce qu'il les possède singulièrement par l'imitation de sa charité et par la ressemblance de sa mort : *Christo tam propinqui sunt imitatione charitatis, quam similitudine passionis.* Or, les posséder en ces deux manières, c'est posséder tout ce qui est à eux, puisqu'ils n'ont qu'un cœur propre à l'aimer et un corps capable de souffrir pour lui ; et par le martyre ce divin Sauveur devient le possesseur légitime de leur cœur par la charité qui l'enflamme : *Imitatione charitatis*, et de leur corps par la rigueur des supplices qu'il endure : *Similitudine passionis.* Ce principe de saint Augustin va se vérifier dans les deux martyrs dont je parle, et il ne doit pas être inutile à votre édification.

1. Le premier effet de sa charité est en eux une soif ardente de la justice, c'est-à-dire de la plus haute perfection ; et comme ils ont appris de la vérité même, que le plus efficace moyen d'y parvenir est de se détacher de l'amour des biens de la terre (*Matth.*, XIX, 21), à peine le martyre de Vital et de Valerie les a-t-ils rendus maîtres de leur héritage, qu'ils veulent que Dieu en soit le possesseur en la personne des pauvres.

Je n'en suis pas surpris, messieurs. L'exemple de leurs pères les avait animés à être comme eux les généreux athlètes de la religion, et le premier soin des athlètes est de se dépouiller pour combattre. Les biens temporels, dit saint Grégoire, sont comme des vêtements dont nous sommes couverts (*Greg. pap.*, *Hom.* 32 *in Evang.*). Le démon au contraire n'a rien sur lui dont nous puissions nous aider pour le vaincre, et comme il est dépouillé de tout en nous combattant, il faut que nous le soyons de même, car si nous gardons quelque chose sur nous, nous lui donnons l'avantage. C'est pourquoi Gervais et Protais, avant que d'offrir leurs corps à Dieu comme des hosties vivantes, lui font un sacrifice de leurs biens.

Sacrifice prompt et en cela même différent de celui de Caïn que Dieu n'accepta point, parce qu'il y trouva deux défauts que saint Ambroise a remarqués dans les paroles de l'Ecriture (*Gen.*, IV, 3) : le premier, en ce qu'il ne l'offrit qu'après plusieurs jours : *Post multos dies ;* et le second, en ce qu'il l'offrit seulement des fruits de la terre et non pas des premiers fruits : *De fructibus terræ.* Or, un sacrifice, dit ce saint docteur, doit tirer son prix autant de la promptitude avec laquelle il est offert, que de la reconnaissance qui oblige de l'offrir : *Sacrificium et celeritate commendatur et gratia* (*Ambr.*, *de Caïn et Ab.*, *l.* I, *c.* 7).

Sacrifice entier, qui consume l'autel et l'hostie, en quoi la piété des deux saints va plus loin que celle d'Abel. Celui-ci se contente d'offrir selon la loi les prémices de ses troupeaux, au lieu que les autres ne donnent pas seulement le meilleur, mais tout, afin de pouvoir dire avec autant de confiance que les apôtres : *Voyez, Seigneur, comme nous avons tout quitté pour vous suivre* (*Matth.*, XIX, 27). Ils n'ignoraient pas, sans doute, que Dieu n'exige pas de nous tout ce qu'il nous a donné ; mais comme *la loi n'est pas pour le juste* (I *Tim.*, I, 9), en ce qu'il va par sa perfection au delà des bornes de la loi, ils veulent que leur charité surpasse celle du commun des chrétiens, en donnant tout à Dieu, comme *Dieu nous a tout donné avec son Fils* (*Rom.*, VIII, 32).

Une libéralité si ample paraît indiscrète dans un temps de persécution, car on ne peut être toujours caché ou toujours en fuite, sans être contraint à des dépenses plus grandes que dans un temps de paix.

Mais la prudence des deux saints raisonne sur d'autres principes, parce qu'entre les dons de Dieu, leur zèle les fait aspirer aux plus rares, et que leurs pères leur ont montré la voie la plus excellente, qui est celle de la charité : *Excellentiorem viam vobis demonstro* (I *Cor.*, XII, 31). Nous vi-

vons, disent-ils, dans un temps où les hommes nous persécutent; il est donc de notre prévoyance d'attirer la protection de Dieu par la pratique des bonnes œuvres. On nous cherche pour nous faire mourir, mourons donc par avance à l'affection de toutes les choses de ce monde. On veut nous faire verser tout notre sang, préparons-nous donc à cette effusion glorieuse, en répandant tous nos biens dans les mains des pauvres (*Luc.*, XIV, 18), et entrons dans la retraite, afin d'examiner si nous avons assez de fonds pour bâtir la haute tour du martyre, et assez de force pour résister à l'armée formidable de l'ennemi qui se prépare à nous attaquer. Si nous sommes contraints de prendre la fuite, ne serons-nous pas trop heureux d'être les copies de Jésus-Christ fuyant devant la fureur d'Hérode? Et s'il faut nous cacher, valons-nous mieux que ces saints illustres dont le monde n'était pas digne (*Hebr.*, XI, 37), qui ont passé leur vie sur les montagnes et dans les déserts, et qui étant abandonnés, affligés et persécutés, n'avaient d'autre lieu pour se retirer que les cavernes de la terre?

C'est ainsi que ces deux frères bienheureux relèvent le mérite de leur sacrifice par une parfaite conformité de sentiments, et qu'au lieu de songer à partager leur héritage, toute leur joie est de le rendre à Dieu en la manière qu'ils l'ont reçu.

Caïn et Abel étaient frères par la nature, mais il parut bientôt qu'ils ne l'étaient point par la volonté. Gervais et Protais le sont autant par la volonté que par la nature. La religion divise ceux-là; elle unit ceux-ci, parce que Dieu même leur avait appris à s'aimer dans les règles de la charité fraternelle que saint Paul a tant recommandée (I *Thess.*, IV, 9); vérifiant dès-lors ce qu'a dit depuis saint Augustin, que la fraternité de Jésus-Christ est bien plus forte et plus excellente que celle du sang. Celle que forme le sang, dit ce Père (*De Verb. ap.*, *Serm.* 25), montre seulement la ressemblance qui se trouve entre les corps; mais celle qui est produite par la charité fait voir la conformité des esprits de telle sorte que, dans une *multitude de fidèles, il n'y a qu'un cœur et qu'une âme* (*Act.*, IV, 32). La première n'est que trop altérée par des dissensions scandaleuses, quand il s'agit de faire le partage d'une succession; mais la seconde est toujours pacifique, et si éloignée de vouloir attirer tout à elle, qu'elle donne au contraire tout ce qu'elle a.

Devant un Dieu rémunérateur il n'est point de bonne action sans récompense. Après que Madeleine eut versé sur Jésus-Christ ces parfums précieux dont l'avare disciple osa condamner l'usage, ce juste Juge voulut que ses évangélistes rendissent à cette action la gloire qui lui était due, en la publiant jusqu'à la fin des siècles dans tout le monde chrétien. Quand les fidèles font des aumônes cachées, le Père céleste, qui voit tout ce qui se passe dans le secret, prend lui-même le soin de leur en rendre la récompense (*Matth.*, VI, 4), en les faisant publier dans *l'assemblée des saints* (*Eccli.*, XXXI, 11).

Mais la charité de ces deux frères prédestinés reçoit dès ce monde même une récompense encore plus éclatante et plus glorieuse. Vous la dirai-je, messieurs, et la croirez-vous? c'est qu'enfin ils sont dénoncés aux païens et persécutés pour la foi.

Nous n'estimons heureux que ceux à qui tout prospère en cette vie, et à peine blâmons-nous les âmes fortes qui succombent lâchement sous le poids de l'adversité. Voici néanmoins une vérité surprenante, mais infaillible et aussi ancienne que la religion, c'est que, dans l'ordre de la Providence, la persécution est réservée comme une grâce à ceux qui vivent avec piété (II *Tim.*, III, 12), et que la gloire du martyre est la récompense la plus magnifique que Dieu donne à une longue pratique de vertus. Le démon ôte les biens à Job, et ce n'est qu'après l'avoir trouvé intrépide sur cette tentation, qu'il demande la liberté d'affliger son corps; preuve infaillible que c'est au mépris de ses biens que ce saint homme a dû sa persécution; et l'on peut remarquer dans l'histoire ecclésiastique que la plupart des chrétiens avares étaient ordinairement apostats; d'où j'infère que Gervais et Protais ne furent martyrs, que parce qu'après avoir rendu Dieu possesseur de leurs biens, ils s'enfermèrent dans la retraite, où ils ne s'appliquèrent pendant dix ans qu'à la prière et aux bonnes œuvres.

Adorons ici, mes frères, la profondeur de la sagesse de Dieu, et reconnaissons avec Isaïe, qu'autant que le ciel est éloigné de la terre, autant ses voies sont différentes des nôtres (*Isai.*, LV, 8). Parmi tant de prodiges qu'il a opérés pour l'établissement de son Eglise, le plus grand est d'avoir permis qu'elle ait été agitée durant plusieurs siècles par de violentes persécutions, pour l'affermir par les efforts mêmes que les puissances humaines faisaient pour la détruire. Et qu'y avait-il de plus propre à inspirer aux chrétiens le mépris des biens de la terre et le désir de ceux du ciel, que le danger continuel où ils se voyaient de perdre tout ce qu'ils aimaient dans la vie et le plus souvent la vie même? Rien aussi ne montrait plus évidemment que cette Eglise était l'œuvre même de Dieu, que de voir tout l'univers armé contre elle, sans pouvoir la vaincre jamais; car ce fut en vain que les princes et les nations firent éclater *leur frémissement et leur rage contre le Seigneur et contre son Christ* (*Psalm.* II). Comme autrefois tous les rois de la Palestine assemblés contre Josué n'avaient trouvé dans cette guerre que leur ruine et leur confusion, tous les rois païens soulevés contre celui dont Josué n'avait été que la figure, ne purent empêcher par tous leurs efforts que la religion chrétienne ne s'étendît de plus en plus, et ce fut en partie ce qui en manifesta la divinité.

Néron fut le premier que l'enfer suscita pour employer contre elle l'épée impériale, car une religion aussi pure que celle de Jé-

sus-Christ ne pouvait qu'être condamnée par un monstre plongé dans le crime et dans l'abomination. Saint Pierre la prêchait alors à Rome, selon Lactance, et cet empereur exécrable et cruel n'eut pas plus tôt vu que l'on attaquait des dieux dont l'histoire fabuleuse autorisait ses déréglements, que, suivant ses perverses inclinations, il se hâta de bannir la justice de la terre, et de persécuter dans tout l'empire les adorateurs du Dieu vivant.

Gervais et Protais eurent le bonheur d'être du nombre de ces illustres persécutés et de glorifier l'Eglise de Milan par leur martyre. Nous n'en savons pas certainement les circonstances, mais que ne peut-on pas présumer de ceux que leurs pères avaient instruits par une sainte vie et une glorieuse mort, et que Dieu s'était conservés par la puissance de sa grâce pour en être le seul possesseur.

2. Jusque-là ils s'étaient unis à Jésus-Christ par l'imitation de sa charité : *imitatione charitatis*, et désormais ils s'y unissent par la ressemblance de ses souffrances et de sa mort : *similitudine passionis*. Car que pensez-vous, dit Tertullien, que soit le corps d'un martyr? C'est la terre, la possession et l'héritage du Seigneur qu'il prend soin de faire semer pour en retirer des fruits en abondance. Les instruments de son supplice sont comme le soc et la charrue qui cultivent cette terre pour la rendre plus fertile ; les douleurs et les agonies sont comme le grain qui y est jeté, pour y produire des fruits éternels de patience, de sainteté et de justice, car c'est des martyrs que l'on peut dire à la lettre que, *semant dans les larmes, ils recueillent dans la joie* (*Psal.* CXXV, 5) ; et il est certain qu'il n'y a point de fertilité pareille à celle d'un chrétien martyrisé, puisque pour un seul que l'on fait mourir, il en naît un million d'autres du sang qu'il a répandu.

Tyrans impitoyables, n'épargnez donc pas ces deux martyrs : plus les blessures que vous leur ferez seront profondes, plus les fruits qu'ils rapporteront seront abondants. Vous croyez en détruisant leurs corps exterminer leur mémoire, mais tous les coups que vous leur portez sont, pour ainsi dire, autant de façons que vous donnez à cette terre mystique, autant de services que vous rendez au maître qui la possède, et pour eux autant de moissons abondantes de gloire et d'immortalité.

Que je voudrais vous bien persuader, mes frères, de cette grande vérité, que les délices mettent nos corps dans la possession du démon, comme les souffrances humblement acceptées en font la possession de Dieu !

Tous les chrétiens, me direz-vous, ne peuvent pas souffrir le martyre : et je vous réponds avec saint Augustin, que non-seulement ils le peuvent, mais qu'ils le doivent, puisque toute la vie d'un chrétien qui vit conformément à l'Evangile doit être en quelque sorte un martyre continuel (*Aug., Serm.* 22, *de SS.*). Il n'y en a pas un seul qui, selon la mesure de sa grâce, ne doive dire comme l'Apôtre : *Je meurs tous les jours* (*I Cor.*, XV, 31), et qui ne soit obligé, selon l'Evangile, de haïr sa vie et de la perdre en ce monde, afin de la conserver pour l'éternité (*Luc.*, IX, 24). Or, ajoute saint Bernard, on la perd en deux manières, ou en mourant comme martyr, ou en châtiant son corps comme pénitent, car c'est une espèce de martyre que de mortifier les œuvres de la chair par l'esprit (*Bern., serm.* 30 *in Cant.*).

Je dis donc que si nous ne pouvons pas consacrer nos corps à Dieu par le martyre effectif, nous le devons par la pénitence, qui est un martyre spirituel, *sinon aussi horrible que l'autre, quant aux tourments, au moins aussi rigoureux, quant à la durée* (*Bern.*), et tous les deux ont la vertu de nous rendre la possession de Jésus-Christ par la ressemblance de sa mort : le premier dans les martyrs, en leur faisant perdre pour lui la vie naturelle par la main des bourreaux ; et le second dans les chrétiens, en leur faisant perdre pour lui la vie des sens par la mortification. Ainsi, mes frères, si nous n'avons pas partagé la gloire de ceux qui ont été martyrisés sous les Néron et les Dioclétien, nous avons la consolation de savoir que nous pouvons l'être encore au milieu de la paix de l'Eglise : *Habet pax nostra martyrium* (*Chrys.*) ; et que si nous ne sommes point par le martyre cette terre bénie du Seigneur, qui produit les palmes et les couronnes de l'immortalité, nous pouvons l'être par la pénitence, qui nous fera produire des fruits dignes de cette immortalité même.

Voilà ce que la religion nous apprend, et ce que la nature ne veut pas comprendre. Mais si elle consultait les lumières de la foi, elle verrait que nos corps trouvent cet avantage dans la souffrance, que c'est elle qui en rend Dieu possesseur ; au lieu que les délices des sens, quand elles sont déréglées, les mettent infailliblement sous la puissance du démon. Pourquoi chercher la sagesse où elle n'est pas, comme les païens l'y ont inutilement cherchée, et comme l'y cherchent encore la plupart des chrétiens? *Elle ne se trouve point*, dit le saint homme Job, *dans la terre de ceux qui vivent dans les délices* (*Job*, XXVIII, 12) ; et si, selon saint Augustin, mortifier notre chair, c'est la remettre dans son état naturel, c'est lui ôter sa corruption, c'est corriger ses déréglements, c'est travailler à la guérison de ses plaies, il est visible que la flatter immodérément, c'est lui laisser ses plaies, ses déréglements et sa corruption, et par conséquent la livrer à l'esprit malin qui l'a profanée (*Aug. de Doctr. Chr., lib.* 1, cap. 24).

Il est vrai, messieurs, et nous l'avons remarqué, que Gervais et Protais ne sont parvenus à la gloire du martyre que par degrés, et qu'il n'y avait qu'une sainte vie qui pût leur mériter une si glorieuse mort. Mais en cela même leur exemple est une règle sûre pour tous les chrétiens. Comme l'on ne se porte pas tout d'un coup aux plus grands excès et que l'on ne passe que successivement d'un vice à un autre, on ne monte

aussi aux plus sublimes vertus que par la pratique des plus communes. Soyez fidèles dans les petites choses, vous le serez dans les plus grandes. Observez les commandements, vous sentirez l'utilité des conseils. Réglez votre conscience, vous éclairerez votre foi, et vous vous convaincrez par l'exemple des martyrs de Jésus-Christ que tous les biens de ce monde ne peuvent rendre heureux un homme qui est esclave de ses passions, comme les gibets et les roues ne sauraient rendre malheureux un homme qui est soumis à Dieu. Vous verrez qu'il n'y a que ce qui est au dedans de nous qui puisse nous rendre misérables, et que tout ce qui nous environne n'a le pouvoir, ni de nous faire tomber dans la misère, ni de nous en délivrer. Vous trouverez que les plus grands maux servent à notre bonheur, puisque, selon la parole d'un des premiers défenseurs de la religion chrétienne (*Min. Fel.*), la pauvreté même la plus honteuse sert souvent de discipline à la vertu, et que c'est dans l'adversité que les plus grands cœurs se sont signalés. Voilà ce que nous ont enseigné et ce qu'ont pratiqué jusqu'à l'effusion de leur sang les patrons illustres de cette Eglise, et nous manquerons de sagesse, si nous négligeons d'acquérir par la pénitence et par la piété un bonheur qu'ils n'ont pas cru trop acheter par la perte de leurs biens et de leur vie.

Martyrs généreux, frères aussi unis par la grâce que par la nature, vous mourez donc, et quelque effort que fasse la cruauté des hommes pour vous soustraire à la domination de Dieu, il vous possède toujours dans la force et dans l'étendue de son bras. Par le mépris des biens périssables, vous avez mérité la persécution, par votre constance dans la persécution, vous avez mérité le martyre, par le martyre des sens, vous êtes parvenus à celui du corps. Mourez, puisqu'il le faut. Jamais il ne fut aux yeux du Seigneur de mort plus précieuse que la vôtre (*Psalm.* CXV, 15).

Mais si le propre de la mort est de changer toutes choses, elle perdra cette qualité pour vous, et dans le temps qu'elle vous donne le Seigneur pour héritage, elle ne vous fera point cesser d'être vous-mêmes l'héritage du Seigneur; car, après avoir possédé vos biens et vos personnes, il veut encore posséder vos reliques et les faire servir à l'avantage de la religion. *Secundum magnitudinem brachii tui posside filios mortificatorum.*

C'est, messieurs, ce qui va couronner leur gloire et finir l'éloge que l'Eglise leur doit en ce saint jour.

SECONDE PARTIE.

Quand les martyrs ont rendu Dieu possesseur de tout ce qui est à eux, il le devient par une suite nécessaire de tout ce qui reste d'eux. Après que leur âme bienheureuse s'est envolée dans le ciel, leur corps demeure sur la terre, et c'est ce corps, tout inanimé qu'il est, que Dieu possède. Les marques visibles de cette possession sont les privilèges dont il l'honore, et les martyrs dont nous parlons en ont reçu des plus distingués.

Leurs corps ne sont pas plus tôt sortis des mains des bourreaux, que Dieu pour les arracher à la fureur du paganisme les cache dans le secret de sa face (*Psal.* XXX, 21), les conserve comme la prunelle de l'œil (*Psal.* X, 5), et, accomplissant sa parole en leur faveur, ne permet pas qu'un seul de leurs os soit brisé (*Psal.* XXXIII, 21). Il fait bien plus. Les vers et la pourriture qui consument ce qu'il y a de faible et de fragile dans les autres corps, respectent ceux-ci et n'osent en approcher; et plusieurs siècles après leur mort on les trouve aussi entiers qu'ils l'étaient le jour de leur sépulture. Dès que le corps du premier homme est sorti de la main de Dieu, il est condamné à être réduit en poudre; mais comme les corps de ces deux saints demeurent toujours dans cette main puissante et libérale, ils sont exempts de cette loi et participent à l'incorruptibilité de leur possesseur.

Je remarque même que pour augmenter leur gloire, la Providence permet que leur incorruptibilité serve à défendre la divinité de Jésus-Christ dans un temps où elle se trouve attaquée. Le corps sacré de mon Sauveur ne pouvait pas se corrompre dans le tombeau, parce que *la divinité habitait en lui corporellement* (*Col.*, II, 9), car, s'il eût été sujet à la corruption, il n'aurait été Fils de Dieu que par grâce, et nullement par nature, puisqu'il aurait paru par là qu'il était soumis au péché dont la corruption est la peine. Mais lorsque les ariens sont assez endurcis pour ne pas sentir cette preuve en la personne de Jésus-Christ, Dieu leur en donne une autre, ou, pour mieux dire, il confirme et perpétue celle-là, en exposant à leurs yeux les corps de Gervais et de Protais, incorruptibles. Par là, il leur laisse juger que ce second miracle ne peut être qu'un effet et une suite du premier, car, si les corps de ces deux martyrs se trouvent exempts de la corruption générale, c'est parce qu'ayant été par leur martyre les copies de leur Chef, le Saint-Esprit dont ils sont les temples, habite en eux, même après leur mort, comme la divinité habitait dans le corps de Jésus-Christ, lors même que son âme en était séparée (*Rom.*, VIII, 11).

On ne lit point en effet dans les annales de l'Eglise d'événement plus éclatant ni plus célèbre que l'invention et l'exaltation de ces deux corps. L'un des princes des apôtres et l'un des princes des Pères s'intéressent à leur gloire. Paul la révèle, Ambroise la publie. Paul la rend certaine par sa mission et par son poids, Ambroise la met dans tout son éclat par sa vertu et par son éloquence. L'honneur que Dieu veut faire à la religion par ces deux corps saints est si considérable, qu'il semble qu'il n'y ait que le premier des saints du ciel, comme l'appelle saint Chrysostome, qui soit digne de les indiquer, et que le plus grand homme qui fût alors sur la terre, qui soit digne de les chercher et de les trouver.

Il les trouve, messieurs, mais non pas sans peine, car un trésor de l'Evangile mérite que l'on vende toutes choses pour acquérir le champ où il est caché (*Matth.*, XIII, 44). Ce saint prélat avait jeûné avec les chrétiens pendant le carême avec toute la rigueur qui se pratiquait alors, et dont il ne reste aujourd'hui aucun vestige dans l'Eglise. Dieu l'honore d'une vision pendant sa prière, il augmente son jeûne pour en obtenir l'éclaircissement ; et, pour se rendre digne de voir des martyrs de la vérité, il devient lui-même martyr de la pénitence (*Ambr. Ep.* 2. *Dom. Sor.*). Sa main, destinée à enrichir l'Eglise par tant d'excellents écrits, se trouve honorée de fouiller la terre qui couvre les corps des saints martyrs. Son clergé le suit et l'imite, quoiqu'avec une sainte frayeur, parce que rien n'était plus ordinaire en ce temps-là que de voir des hommes frappés de mort pour avoir osé seulement regarder les corps saints, et aussi parce que la solide piété des fidèles ne leur permettait d'en approcher qu'avec une crainte respectueuse.

Et si le clergé d'un évêque tel qu'Ambroise, si des hommes apostoliques craignaient en s'approchant des corps des martyrs, que ne devons-nous pas craindre quand nous voyons, je ne dis pas seulement les martyrs, mais le Maître même des martyrs, mis en évidence sur nos autels, nous qui ne pouvons pas avoir oublié que l'Eglise ne permettait autrefois qu'aux saints de regarder l'eucharistie, et que les pécheurs ne s'en approchaient qu'après une rigoureuse pénitence.

Plusieurs Pères de grand nom et témoins irréprochables de la vérité, tels que sont les Jérôme, les Chrysostome, les Grégoire, les Basile, nous parlent du respect qui était rendu de leur temps aux reliques des martyrs, et des punitions éclatantes que Dieu exerçait contre ceux qui s'en approchaient avec une témérité présomptueuse. Mais combien en voit-on aujourd'hui, qui, à la qualité de chrétiens joignent toutes les actions des impies, et qui tournent, non-seulement les reliques, mais les plus saints mystères en dérision, sans qu'aucune punition visible venge la gloire de Dieu ni celle de ses saints. Qu'ils ne s'y trompent pas, le coup tombera tôt ou tard sur leurs têtes criminelles. Viendra l'instant fatal où il ne souffrira plus les méchants et où sa patience sera vaincue par sa justice. Il a dit que celui qui méprise ses disciples, le méprise lui-même (*Luc.*, X, 16), et il a puni assez de fois ce mépris injuste. Malheur à ceux qui attendent de nouveaux miracles pour croire ce qui n'est que trop assuré pour leur ruine.

Dieu en fit un grand nombre à l'exaltation des corps de Gervais et de Protais, faisant ainsi paraître la force de son bras dans la possession de leurs reliques.

Par leur attouchement seul les malades sont guéris, les aveugles voient, les démoniaques sont délivrés. En les transférant, leur tête est frappée comme par hasard, le sang en découle, et ce sang recueilli fait des miracles : en telle sorte que le grand Ambroise, voyant Dieu si admirable dans ses saints, se glorifiait d'avoir donné de si puissants protecteurs à son peuple, et de ce que n'ayant pas mérité de souffrir lui-même le martyre, il avait eu du moins le bonheur de leur donner des martyrs : *Quia ipse martyr esse non merear, hos vobis Martyres acquisivi* (*Ambr. Epist.* 2, *n.* 12).

Mais Dieu ne montra jamais mieux que ces deux corps saints étaient de sa possession et de son domaine, qu'en réprimant par eux la fureur de l'impératrice Justine à l'égard de cet évêque intrépide, car le mérite est bien plus grand de changer les cœurs que de guérir les corps. Et pour le concevoir, messieurs, rappelez ici dans votre mémoire ces temps de discorde et d'erreur, où suivant l'expression de saint Jérôme, le monde étonné fut sur le point de se voir arien.

Du sein de la Lybie orientale s'était élevé un homme enflé d'orgueil, agité d'ambition et d'envie, transporté d'une furieuse passion de commander et d'envahir les premières dignités de l'Eglise. Mais pour parvenir plus sûrement à ses fins, un air grave et sérieux, un abord civil et attirant, un entretien flatteur et persuasif, une vertu feinte et apparente, cachaient en lui une âme pleine de fourberie et de malignité.

Quels étranges renversements ne font pas dans l'ordre du monde des hommes d'un caractère si pernicieux, surtout quand Dieu irrité les lâche comme des fléaux pour punir la terre coupable !

Celui-ci avait été l'instrument du démon pour introduire dans l'Eglise l'idolâtrie, que la doctrine de Jésus-Christ avait détruite ; et ce qui fait horreur, le nom même de Jésus-Christ y fut employé en tâchant de persuader aux fidèles, que le Verbe était un autre Dieu que son Père ou, ce qui revient au même blasphème, qu'il n'était pas véritablement Dieu.

Ah ! messieurs, que les maux sont faciles à commettre, mais qu'ils sont difficiles à réparer ! Cette impiété proscrite au concile de Nicée sous le grand Constantin ne laissa pas d'allumer un feu, qui, par la faute des empereurs, ne s'est éteint de plusieurs siècles, et la téméraire raison en fait encore exhaler quelque étincelle dans le nôtre. Mais toujours est-il certain qu'autant que le faux zèle de Constance avait fait de tort à l'Eglise, où il voulait tout régler comme s'il en eût été l'arbitre et le souverain, autant la fausse politique de Valentinien lui fut nuisible, en y laissant une entière liberté de religion. L'un entreprit dans l'Eglise au delà de son pouvoir, et l'autre négligea d'y faire le bien que les seuls rois y peuvent faire.

Justine, sectatrice opiniâtre de l'arianisme, avait pourtant caché son venin durant la vie de cet empereur; mais à peine fut-il mort, qu'abusant de sa propre dignité comme de l'autorité et de la jeunesse de l'empereur, son fils, elle ne balança plus à se déclarer ouvertement en faveur de cette hérésie, et fit aux

catholiques des maux infinis. Ce qui me rappelle une réflexion de saint Jérôme, qui doit humilier les femmes chrétiennes et leur apprendre à ne s'écarter jamais de la modestie de leur sexe, pour se mêler imprudemment dans les affaires de religion (*Hier., ep. ad Ctesiph.*).

Il observe en effet avec douleur que les femmes ont contribué au progrès de la plupart des hérésies. Simon le magicien, premier ennemi de l'Eglise naissante et chef de tous les hérésiarques, n'établit ses détestables erreurs qu'avec le secours d'Hélène. On sait combien les femmes furent mêlées dans l'hérésie des nicolaïtes. Marcion, contre lequel Tertullien s'est si fortement élevé, eut dans le Pont comme en Italie des femmes qui appuyaient ses erreurs, et Apelle, son disciple, apprit de l'insensée Philumène à surpasser les extravagances de son maître. Montan s'insinua dans l'esprit des peuples de l'Asie par les inventions malheureuses de Maximille; aussi reçut-il avec elle la punition de son hypocrisie et de son orgueil par une mort désespérée. Donat ne se soutint que par les biens que lui fournissait Lucille, et Arius pour tromper le monde entier trompa des impératrices.

Quand l'intempérance de l'esprit attire une efficace d'erreur, elle parvient à un tel excès, qu'il faut des miracles pour la détruire. Justine, comme une autre Jézabel, combat saint Ambroise à main armée, pour le contraindre de livrer le lieu saint aux impies. Ce grand évêque plein du zèle d'Elie lui résiste comme *une colonne de fer et un mur d'airain* (*Jér.*, I, 18). Mais pendant ce désordre scandaleux les brebis et le pasteur sont exposés à des outrages continuels. Ils passent les jours et les nuits devant le sanctuaire, résolus de mourir plutôt que d'abandonner aux étrangers la maison et l'héritage du Seigneur. Enfin, persuadés que toutes les voies de la raison, de la prudence, de la soumission, de la justice sont épuisées devant un esprit prévenu, leur ressource unique est de lever les yeux vers les montagnes célestes, pour en attendre du secours.

Dieu l'accorde, messieurs, et il en donne la gloire à ses saints. Il révèle, comme nous l'avons dit, le lieu où leurs corps reposent, et à peine sont-ils élevés de la terre, que la persécution s'affaiblit. Si pour punir cette superbe impératrice les miracles n'ont pas la force de la ramener à la vraie foi, et s'ils sont pour elle des miracles de jugement, comme la résurrection de Lazare le fut pour les Juifs, il suffit qu'ils aient le pouvoir d'arrêter l'excès de sa fureur contre les catholiques; et les ariens, qui, par des railleries malignes décriaient auprès d'elle les merveilles de Dieu, voient à leur honte l'Eglise rentrer peu à peu dans le calme, dont leurs intrigues l'avaient privée.

C'est ainsi, dit saint Jérôme, que Dieu après avoir glorifié les martyrs à la vue des anges par leurs souffrances, a voulu les glorifier devant les hommes, pour confondre les démons par la révélation de leurs reliques et par les miracles qu'il leur a permis de faire dans toute la terre. Ils ont commencé en Italie, où l'arianisme avait dominé, soit pour confirmer la foi et l'espérance des fidèles, soit pour convaincre les hérétiques que les martyrs élevés dans la gloire ont suivi la foi que nous prêchons et n'ont donné leur vie que pour elle.

Il est bien honteux aux hérétiques des derniers temps d'avoir cela de commun avec les ariens, et de ne se pas soumettre à la foi de l'Eglise, à la tradition de nos Pères et au témoignage même des démons. Ils prennent pour une idolâtrie l'honneur que nous avons accoutumé de rendre aux reliques des saints, et ils nous demandent quel est l'objet de notre vénération, quand nous nous prosternons devant des corps qui sont sans vie.

Mais que ne nous entendent-ils, quand nous leur répondons, avec saint Paul et les Pères les plus illustres de l'Eglise grecque et latine, que nous y adorons le Saint-Esprit, qui habite dans leurs cendres mortes comme un germe de vie, de résurrection et d'immortalité (*Rom.*, VIII, 11); que nous y honorons les glorieuses cicatrices que ces corps ont reçues pour la défense de la vérité et pour la gloire de l'Evangile; que nous y écoutons les leçons continuelles que ces corps nous font de n'aimer que Dieu, et de ne craindre point la mort, quand il s'agira de confesser son nom (*Cyr. Hier., cath.* 18; *Hier., adv. Vig., Ep.* 53; *Chrys., contr. Gent.*; *Basil., Hom.* 20 *et* 51; *Greg. Naz., Or.* 3, *quæ est.* 1, *adv. Julian.*). Car pourquoi n'aurions-nous pas du respect pour des corps que les démons mêmes révèrent, eux qui, après les avoir affligés dans les tourments, les craignent dans le sépulcre?

Tenez-vous-en donc, mes frères, au dogme décidé. Honorez et invoquez vos saints patrons avec une humble confiance, et, à l'exemple de saint Charles, qui en cela imitait saint Ambroise, son prédécesseur, que chacun de vous prenne ces belles paroles pour sa devise : *Tales ambio defensores :* Quoi qu'en dise l'hérésie, notre gloire est d'avoir de tels défenseurs.

Mais saint Ambroise nous avertit que les saints ne nous protègent qu'autant qu'ils reconnaissent en nous quelqu'une de leurs vertus, ou du moins les efforts que nous faisons pour y parvenir. Vous venez de voir que leur vertu dominante a été de dépendre tellement de Dieu, qu'ils ont eu le bonheur inestimable d'être sa possession et son héritage. Il a possédé leurs biens, et peut-être que les vôtres vous possèdent; il a possédé leur cœur par la charité, et le vôtre ne lui est-il point disputé par les créatures? il a possédé leur corps par la mortification et par la souffrance, et si le vôtre est toujours esclave des plaisirs, il est sans doute sous la possession du démon. Dieu a voulu même posséder jusqu'à leurs reliques, en les élevant avec pompe *du cœur de la terre* pour l'avantage de la religion; craignez qu'à la sortie du monde le tombeau ne soit votre maison éternelle, et que vous ne soyez du

nombre de ces impies, dont parle David, *qui ne ressusciteront point au jugement* (*Psal.* XLVIII, 12), car il ne daigne pas appeler résurrection le passage du tombeau où ils sont entrés par une mort temporelle, à cet autre tombeau où les précipitera la mort du péché, dont les suites funestes ne finiront jamais pour eux.

Le parti le plus sage est donc de dire à Dieu, comme son prophète : *Domine, posside nos :* Seigneur, possédez-nous vous seul, puisque vous seul avez droit sur nous.

Si le monde vous possède, mes frères, il fera de vous un usage malheureux; il vous infectera de ses erreurs, il vous communiquera sa malignité, il vous rendra esclaves de ses goûts et de ses coutumes, et enfin vous serez compris dans l'anathème dont Jésus-Christ l'a frappé.

Si vous vous possédez vous-mêmes, vous serez *dans la main de votre conseil* (*Eccli.*, XV, 14), et c'en est assez pour vous tromper dans le choix du bien ou du mal, de la vie ou de la mort; vous vous livrerez, par un penchant naturel, au torrent de vos inclinations, et vous éprouverez, à votre dommage, que l'homme faible et infirme n'est jamais si mal que quand lui-même décide de son sort.

Mais en vain prodiguons-nous la liberté en la sacrifiant indignement à tant de maîtres, Dieu nous possède par un droit éminent et invariable, et rien ne peut nous soustraire à sa souveraineté. Il nous tient, pour ainsi dire, renfermés dans le cercle infini de sa puissance; si nous nous en éloignons d'un côté, nous nous en approchons de l'autre; si nous fuyons Dieu miséricordieux, nous allons à Dieu irrité, et en quittant l'empire de sa bonté, nous tombons malgré nous sous celui de sa justice.

Soumettons-nous-y volontairement, mes chers auditeurs, trouvons en Dieu le bonheur que nous chercherions inutilement dans les créatures et dans nous-mêmes; et, comme il est arrivé aux saints martyrs, s'il nous possède dans le temps, nous le posséderons dans l'éternité.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIN,

Prononcé dans l'église de Meudon, devant monseigneur le dauphin, le 11 *novembre* 1708.

In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.

Dieu l'a sanctifié par sa foi et par sa douceur (*Eccli.*, *ch.* XLV, 4).

Monseigneur, c'est ce que le Saint-Esprit a dit de Moïse, et ce que l'on peut dire du grand saint dont la solennité nous assemble. Comme ce célèbre conducteur du peuple de Dieu, il se rendit illustre par des prodiges extraordinaires, il *fut élevé en honneur devant les rois, et reçut la loi de vie et de science pour apprendre son alliance à son peuple.* Mais il fut principalement sanctifié *par sa foi et par sa douceur*, et quelque miraculeuse que fût la puissance qu'il avait reçue sur les démons et sur la nature, elle ne fit que donner plus de mérite à son humilité et à sa douceur.

Sans la foi, dit l'Apôtre, *il est impossible de plaire à Dieu* (*Hebr.*, XI, 6). Elle est le fondement de la piété et de la justice; et quoique tous les saints soient différents en vertus, Dieu ne loue en eux que leur foi, parce que toutes leurs vertus en proviennent; et comme elle est animée en eux par la charité, elle est inséparable de la douceur, non pas d'une douceur de tempérament ou d'artifice, mais d'une douceur de grâce et de patience.

C'est sous cette idée que je viens vous représenter cet homme apostolique, qui fut l'ornement et le protecteur de la France, et dont la mémoire y sera toujours en vénération. Mais sa gloire ne s'est pas renfermée dans des bornes si étroites. Autant qu'il s'était rabaissé devant les hommes, autant Dieu a-t-il voulu le relever. La sainteté de sa vie et l'éclat de ses miracles ont jeté tant de surprise et d'admiration dans les esprits, que le bruit s'en est répandu par toute la terre. Rome, Carthage, Alexandrie, les solitudes de l'Egypte, le pays des Parthes, des Perses et des Arméniens ont retenti des grâces singulières dont le ciel l'a favorisé, et du saint usage qu'il en a fait pour l'Eglise.

L'histoire ecclésiastique est une continuation de l'Evangile, en ce qu'elle rapporte ce que Jésus-Christ a fait par ses saints; comme l'Evangile raconte ce que Jésus-Christ a fait par lui-même, aussi nous a-t-elle conservé la mémoire des grands évêques qui ont été la merveille de leurs siècles, et elle ne nous parle pas avec moins d'admiration de saint Martin, que des Ambroise et des Augustin, des Basile et des Chrysostome. Elle nous le représente orné de tous les dons et de tous les talents qui font les grands hommes, d'un esprit éclairé de la lumière divine, d'un cœur dégagé de l'amour des biens de ce monde, d'un courage ferme pour soutenir la gloire de Dieu, d'un zèle ardent pour défendre les intérêts de la religion, d'une vigilance laborieuse et d'une charité paternelle pour son troupeau.

Aussi les saints qui ont vécu de son temps, ou qui sont restés après lui, l'ont comblé d'honneur et de louanges (*Sulp. Sev.*, *Greg. Tur.*, *Prosp.*, *Paul.*) Ils ont dit que Dieu l'a donné à la France, afin qu'elle ne fût point inférieure aux régions où les apôtres ont prêché, que les divers mérites répandus dans les autres étaient réunis en celui-ci; que *sa seule vue était le salut de ceux qui le voyaient.* Enfin ils en ont conçu une si haute idée, qu'ils ont prétendu prouver solidement la vérité du christianisme par les vertus et les miracles de ce grand saint.

Les rois de France portaient autrefois, durant la guerre, la chape de saint Martin dans leur chapelle, comme l'oriflamme de saint Denis sur leurs étendards, pour leur servir de défense contre les ennemis de l'Etat (*Gall. Chr.*, *tom.* IV, *p.* 611, 1, 2); et vous, monseigneur, qui êtes le digne héritier de la couronne, vous renouvelez aujourd'hui la piété des rois vos ancêtres, en

prenant part à cette solennité; et vous la rendez plus auguste en vous intéressant avec tant de zèle aux honneurs que vous lui attirez.

Comme le lieu que votre palais rend si célèbre se trouve sous la protection d'un saint si favorable à ce royaume, vous venez lui en témoigner une reconnaissance publique ; et en lui adressant vos vœux et vos prières, nous faire admirer la grandeur humaine humiliée devant la sainteté.

C'est elle aussi qui fait la grandeur véritable; et inutilement, monseigneur, seriez-vous fils d'un roi qui a fait retentir l'univers du bruit de ses actions héroïques, et père d'un autre roi, qui commande à l'ancien et au nouveau monde, si vous n'étiez grand par les vertus qui seules font des princes de la terre les princes du siècle futur et les grands de l'éternité.

L'exemple du saint que vous venez honorer, monseigneur, va vous confirmer dans la foi qui est héréditaire à la maison de France; et vous apprendrez à sanctifier, par la religion, la douceur qui vous est naturelle, car l'une fut le principe, et l'autre l'accomplissement de la sanctification de saint Martin : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.*

La foi le sanctifia, en le retirant des ombres du paganisme, pour en faire, avant et après son épiscopat, un des plus illustres défenseurs de l'Eglise. Vous l'allez voir dans la première partie de son éloge.

La douceur le sanctifia, en le rendant parmi ses travaux apostoliques humble et pauvre pour lui-même, généreux et compatissant pour le prochain. Vous le verrez dans la seconde.

Quelque parfait que soit ce modèle, j'espère qu'il ne se trouvera pas entièrement au-dessus de notre imitation, si nous le regardons avec des yeux chrétiens, et surtout si nous obtenons le secours du ciel par l'intercession de Marie : *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est par la foi, dit saint Paul, que se sont sanctifiés les justes de l'ancienne loi, à plus forte raison ceux de la nouvelle. Par elle, ils ont appris ce qu'ils devaient espérer, et à acquérir par les œuvres l'objet de leur espérance. En vain nous glorifierions-nous d'avoir la foi, si nos œuvres n'en rendaient témoignage, car la foi est inutile sans la charité, et la charité doit être agissante et animée.

C'est ce qui a paru, messieurs, dans le saint illustre que nous honorons en ce jour. Il porta les fruits les plus abondants de la piété chrétienne, parce que la foi lui en avait mis la racine dans le cœur. La foi fut la règle de ses œuvres, et ses œuvres firent la perfection de sa foi.

Il naquit dans une famille païenne, mais sous le premier empereur chrétien, et peut-être était-ce un heureux présage qu'il devait parvenir à la lumière de la foi. Aussi eut-il bientôt une juste horreur pour les erreurs monstrueuses du paganisme, et dès l'âge de dix ans, il s'enfuit à l'Eglise des chrétiens, où il demanda qu'on le fît catéchumène. Il fut reçu aux instructions, et la sagesse eut un accès facile dans son âme, parce qu'elle le trouva sans malice, et que son corps n'avait point été souillé de péchés (*Sap.* I, 4). Il conçut un si grand amour pour le vrai Dieu, qu'il venait de connaître, que dès lors il prit une secrète résolution de s'éloigner de la corruption du monde. Sa contenance fut plus modeste, son entretien devint plus sérieux, ses mœurs parurent plus austères; et par des exercices continuels de piété il se disposait à la sainteté éminente où Dieu voulait le faire monter.

Contraint, selon les lois romaines, de suivre son père dans les armées des Gaules, il y pratiqua des vertus peu connues dans cette profession. On ne vit en lui ni emportement, ni violence, ni fraude, ni usurpation. Mais en combattant pour l'empereur de la terre, il travaillait déjà, *comme un bon soldat de Jésus-Christ* (II *Tim.*, II, 3) à combattre les vices et les impressions du mauvais exemple ; et durant les cinq années qu'il y demeura, combien n'y montra-t-il point de sobriété, de patience, de désintéressement et de charité? Il fit voir, par la régularité de sa vie, que l'on peut être vaillant et chrétien; que l'on peut se servir, contre les ennemis de l'Etat, de l'épée que le sujet a reçue du souverain, comme le souverain l'a reçue de Dieu, et en même temps se revêtir des armes de la justice et de la foi, pour résister au prince des ténèbres, qui cherche à nous ravir le royaume de l'éternité.

Comme c'était principalement à cette espèce de combats que la Providence le destinait, et qu'elle l'y préparait d'illustres victoires, il quitta les armes pour se consacrer uniquement au service de Dieu, et dès lors il ne songea plus qu'à satisfaire celui qui l'avait enrôlé par le baptême dans cette sainte milice : *Ut ei placeat, cui se probavit.*

Les instructions du grand Hilaire le confirmèrent dans ces pieux sentiments, et le premier effet de son zèle fut de travailler à détruire le paganisme dans sa famille. Mais Dieu, qui dans la suite lui accorda la grâce de tant de conversions, par un secret jugement lui refusa celle de son père; soit pour le tenir lui-même dans l'humilité, en lui faisant voir par cet exemple, que *le Saint-Esprit souffle où il veut* (*Joan.*, III, 8), soit pour nous apprendre que nous aurions tout à craindre pour notre dernière fin, si, comme les païens et les hérétiques, nous opposions une prévention aveugle et opiniâtre aux lumières de la vérité.

Quelles preuves ne donna-t-il pas encore de sa foi contre l'arianisme, qui ravagea l'Illyrie jusqu'au règne de Valentinien? Lui seul y prit la défense de la divinité de Jésus-Christ contre la perfidie des évêques ariens, y souffrit par leurs intrigues scandaleuses, une flagellation publique et humiliante, et s'y exposa plusieurs fois à la mort, tant sa

foi était généreuse; et ce fut à juste titre, dit saint Paulin, qu'il y mérita dès le commencement de sa vie la qualité de confesseur.

Mais quand on voit un jeune homme, à peine sorti des ténèbres de l'idolâtrie, marcher à pas de géant dans la carrière de la vertu, dès que la lumière de la foi s'est levée sur lui, qui peut assez déplorer la tiédeur et la nonchalance des chrétiens sur les vérités et les pratiques de la religion que saint Martin nous a prêchée? Qu'il y en a peu qui aiment ce qu'ils doivent espérer, qui espèrent ce qu'ils doivent croire, qui croient ce qu'ils ne voient pas, et dont la foi soit solidement soutenue par les œuvres!

Saint Martin est ferme et constant dans les occasions les plus périlleuses, parce qu'il ne tient par le cœur à aucun des biens de ce monde, et qu'il puise sa force en secret dans la prière et dans la mortification; et comme la solitude avait fait dès l'enfance toutes ses délices, pour en suivre l'attrait, il établit le premier monastère qu'on ait vu en France, et peut-être dans l'Occident; en telle sorte que l'ordre monastique a fait une partie de sa gloire, cette tige sainte ayant produit dans la suite d'excellents fruits pour l'honneur et le service de l'Eglise.

De vous raconter ici les vertus sublimes qu'il y pratiquait, et les dons extraordinaires dont il y fut comblé, c'est ce qui paraîtrait incroyable, si l'on ne savait que Dieu l'avait suscité pour marcher sur les traces des apôtres. Ce fut dans ce monastère qu'il rappela miraculeusement à la vie un de ses religieux. Evénement si célèbre, que longtemps après on y honorait l'endroit même où il était arrivé; et jugez si celui qui avait assez de foi pour ressusciter les morts faisait encore d'autres prodiges.

Après cela faut-il s'étonner que les suffrages du clergé et du peuple de Tours l'aient placé sur le siége de saint Lidoire? Mais combien fallut-il tromper son humilité et user de violence, pour l'y faire consentir et l'arracher du repos de son monastère? Mais le Prince des pasteurs l'avait séparé dès le sein de sa mère, comme saint Paul, pour son Evangile (*Rom.*, II). Lui-même le fit *ministre de son alliance* (II *Cor.*, III), et le remplit de cette grâce qui donne aux saints évêques la prudence pour découvrir les artifices de l'ennemi, le courage pour résister à ses attaques, la patience dans les travaux et les contradictions, l'humilité dans les honneurs, la modération dans l'autorité, la pauvreté dans les richesses.

La consécration épiscopale le trouvant déjà rempli de la grâce chrétienne, le remplit de la grâce éminente qui convient à l'état où il entrait, et son ordination fut pour lui comme une seconde naissance. Il reçut l'impression d'un plus puissant amour de la vérité sous le livre de l'Evangile, et l'onction extérieure fut accompagnée de l'onction intérieure du Saint-Esprit qui, en lui inspirant la charité d'un vrai pasteur, alluma dans son âme ce zèle ardent et lumineux, dont ses actions furent toujours animées.

Voilà donc cet ancien soldat devenu capitaine, qui se trouve à la tête d'une armée terrible aux démons. Plus que jamais il combat les païens et les hérétiques, et quoique ses premières années n'eussent pas été employées à l'étude, les historiens remarquent qu'il parlait avec autant d'érudition que de lumière. Il n'avait pas appris cette science vaine et orgueilleuse, qui égare l'entendement plutôt qu'elle ne le conduit, et qui infecte la volonté plutôt qu'elle ne la purifie. La science de saint Martin était la science des saints; il l'avait apprise du Saint-Esprit, dans la méditation des divines Ecritures, et par elle il terrassa toujours les ennemis de l'Eglise.

Rougissons ici, mes chers auditeurs, de nos ménagements et de nos délicatesses, quand il faut remplir les devoirs de notre état. Le nouvel évêque ne prenait aucun repos, et l'on rapporte qu'il ne s'asseyait presque jamais. La fin d'un travail était pour lui le commencement d'un autre. Jamais il ne regardait ce qu'il avait fait, il n'était occupé que de ce qui lui restait à faire. Il oubliait qu'il avait un corps sujet aux infirmités de la nature, et bien loin de le flatter, il le tenait toujours dans une dure servitude. Homme public, il ne se croyait pas né pour lui, mais pour les autres; et, comme le saint homme Job, *il était l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des orphelins, le défenseur des veuves, le protecteur des faibles, le consolateur des affligés* (*Job.*, XXIX); et, guidé par un zèle selon la science, il *se faisait tout à tous*, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ (II *Cor.*, XII).

Ses instructions pastorales étaient d'autant plus efficaces, qu'il pratiquait lui-même ce qu'il enseignait; obéissant ainsi à l'Apôtre qui veut que l'évêque *soit l'exemple de son troupeau en toute sorte de bonnes œuvres, afin que les adversaires de sa doctrine n'aient aucun prétexte de la décrier* (*Tit.*, II).

Il joignait l'humilité d'un religieux avec l'autorité d'un évêque, et pour n'en pas diminuer les saints exercices qu'il avait accoutumé de pratiquer, son premier soin après son ordination fut d'établir auprès de la ville de Tours un monastère, qui est devenu célèbre en France et dans toute l'Eglise par le mérite de son fondateur. Il y avait assemblé jusqu'à quatre-vingts religieux, qui s'y sanctifiaient avec lui par la pratique des conseils de l'Evangile, et qui, dans une austérité continuelle, y honoraient la vie pénitente du Fils de Dieu. C'est dans ce tombeau sacré qu'il s'enfermait souvent avec ces hommes morts au monde, dont *la vie était cachée en Dieu avec Jésus-Christ* (*Col.*, II, 33). Père de tous ses diocésains, il l'était plus singulièrement de ces enfants chéris, qui sous sa conduite se rendirent si parfaits, que plusieurs furent élevés sur le trône de l'Eglise.

Qu'il était digne d'admiration, lorsque, sortant de cette paisible solitude pour les

fonctions de son ministère, ses paroles étaient comme des traits de feu qui portaient la lumière et la chaleur dans les âmes les plus sombres et les plus glacées. Il avait commencé par attaquer le paganisme dans sa famille, ici il entreprend de le détruire dans la famille de Jésus-Christ.

J'avoue, messieurs, que le christianisme avait été prêché dans les Gaules dès les premiers temps de l'Eglise; qu'il s'y était maintenu par le sang d'un grand nombre de martyrs; qu'il s'y était même augmenté depuis que les empereurs furent devenus chrétiens. Mais le nombre des idolâtres y surpassait infiniment ceux qui avaient le bonheur de connaître la vérité. L'empereur Valentinien, dans les dernières années de sa vie, avait défendu les sacrifices profanes, mais il laissait aux païens un trop libre exercice de leur religion. Leurs temples subsistaient encore, et l'on souffrait que, suivant leurs anciennes superstitions, ils promenassent pompeusement leurs idoles par la campagne.

Mais Dieu, par un effet de sa miséricorde, suscita saint Martin pour éclairer ces vastes pays, et quoique postérieur aux apôtres, lui donna une grâce apostolique. Ce nouvel astre commençant de briller en France, y jette donc les rayons de la parole divine, et y fait connaître le véritable Dieu par une infinité de miracles. Sortant des ténèbres de son monastère, comme un autre Moïse de l'obscurité de la nue, il paraît devant le peuple avec un visage resplendissant de vertus, et après avoir entendu de près le son de la trompette dans la prière et dans la méditation, il la sonne lui-même contre l'infidélité d'Israël. Dieu donne aussi une telle bénédiction à ses travaux et à son zèle, que des lieux, jusqu'alors arrosés du sang impur de tant de victimes, sont changés par le grand nombre de pénitents en une vallée de larmes. Les temples des idoles inanimées deviennent les temples du Dieu vivant, et les gentils reconnaissent que l'ange visible du Seigneur les a visités.

Voilà, messieurs, la foi que nous avons héritée de cet apôtre de notre nation, qui, au jugement de Dieu, s'élèvera contre nous si elle ne nous a pas sanctifiés. Craignons donc qu'au lieu de l'avoir pour intercesseur, nous ne le rendions notre accusateur, et que Jésus-Christ ne dise aux Français, à l'occasion de saint Martin, ce qu'il disait aux Juifs en les condamnant par Moïse: *Nolite putare, quia ego accusaturus sim vos apud Patrem* (*Joan.*, V, 45), ne pensez pas que ce soit moi qui doive vous accuser devant mon Père. Vous aurez un accusateur naturel et irréprochable, qui est ce même Moïse, en qui vous fondez une espérance vaine, parce que vous n'êtes pas dans le chemin de la foi qu'il vous a montré par tout ce qu'il a écrit: *Est qui accusat vos Moises in quo speratis.*

Dans le cours du temps, les Saints entrent par pitié dans les intérêts des hommes, parce qu'ils exercent la fonction d'avocats avec le souverain Avocat des pécheurs, qui est Jésus-Christ, et tous les jours ils s'adressent à Dieu pour implorer sa clémence, tantôt en lui disant qu'il est de sa gloire de ne pas oublier d'avoir pitié des misérables, et tantôt supposant qu'il l'oublie, en réveillant ce souvenir: *Numquid obliviscetur misereri, Deus* (*Psalm.*, LXXVI, 10)? Mais à la fin du temps, où chacun de nous doit arriver à son terme, les saints n'étant plus avocats, mais juges, entreront par zèle dans les intérêts de Dieu (*Psalm.* XII, 1), et le presseront de punir les hommes ingrats pour les intérêts mêmes de sa gloire: *Ne taceas, neque compescaris, Deus* (*Psalm.* LXXXII, 1). Si bien, mes frères, que ce grand saint qui a été donné à la France pour l'éclairer par sa foi, pour l'édifier par son exemple, pour la protéger par ses mérites, si le contraire est arrivé par notre faute, au jugement de Dieu deviendra notre plus fort accusateur. La pureté de la doctrine qu'il y a prêchée condamnera les incrédules, ou ceux qui vivent comme s'ils ne croyaient pas. L'austérité de sa vie condamnera ceux qui, bien loin d'effacer leurs déréglements par la pénitence, les multiplient par une vie toute sensuelle. Son extérieur simple et pauvre joint à sa modestie dans une condition si relevée et une réputation si générale, condamnera ceux qui abusent des grandeurs humaines et des dons de Dieu. Fasse le ciel qu'aucun de nous ne soit de ce nombre, et qu'après avoir commencé comme lui à nous sanctifier par la foi, nous apprenions encore de lui à accomplir notre sanctification par la douceur, qui fait le vrai caractère des chrétiens: *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.*

SECONDE PARTIE.

La douceur et l'humilité, dit saint Bernard, sont deux sœurs qui ont contracté une alliance indissoluble en Jésus-Christ. Elles sont le sujet des deux principales leçons que l'on apprend dans l'école de ce divin Maître, et comme les deux ailes avec lesquelles les âmes chrétiennes doivent s'élever au lieu bienheureux de leur repos.

Saint Martin porté, pour ainsi dire, sur ces deux ailes et instruit de ces admirables leçons, ne songea toute sa vie qu'à imiter la douceur de Jésus-Christ. Il se le représentait comme l'agneau qui se laisse égorger sans faire aucune résistance (*Isaï.*, LIII, 7), comme le roi plein de douceur et de bonté, que l'on annonce à la fille de Sion (*Matth.*, XXI, 5), et l'on ne peut faire attention sur sa conduite sans avouer qu'il a excellemment réussi dans cette imitation salutaire, et en lui-même et à l'égard du prochain.

1. Son historien, qui avait eu le bonheur de le pratiquer intimement, dit qu'il avait l'âme si belle, si pure, si exempte de déguisement, qu'il ne jugeait ni ne condamnait personne; que jamais on ne l'a vu en colère, ni témoigner la moindre émotion; et qu'étant toujours le même, il portait sur

son visage la joie du ciel. Doux, égal, paisible dans tous les événements, on ne remarquait ni chagrin dans son humeur, ni élévation dans sa voix, ni aigreur dans ses paroles; et le calme qu'on lui voyait était comme un écueil où venait échouer toute sorte d'emportement. Par sa douceur intérieure il se rendait maître de son cœur, et par l'extérieure il le devenait du cœur des autres. Il savait que le Fils de Dieu a réduit tous ses préceptes à cette seule instruction : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* C'est ce que la sagesse du monde n'avait jamais appris aux hommes, et il n'y a que la sagesse divine qui puisse leur faire comprendre qu'il faut savoir devenir humble et pauvre pour devenir grand.

Voyez, mes frères, ce qui sort d'un cœur doux, humble et paisible; au lieu qu'un cœur plein d'amertume est une victime que Dieu rejette. Il souffrait dans l'ancienne loi que les taureaux lui fussent immolés, mais dans la nouvelle, il ne veut que des agneaux qui, unis à l'agneau sans tache, s'offrent avec lui et fassent partie de son sacrifice.

Un homme du caractère de saint Martin ne pouvait pas manquer d'être tendre et compatissant, et il le fut principalement pour les pauvres. Personne n'ignore la preuve qu'il en donna dès ses plus jeunes années, lors même qu'il était encore engagé dans la profession des armes. Après s'être dépouillé de tout, et n'ayant plus que son manteau, il ne put voir souffrir un pauvre, sans le partager avec lui. Action dont Jésus-Christ voulut, en quelque sorte, se glorifier devant ses anges, en paraissant revêtu du même habit, dont un simple catéchumène s'était dépouillé, et vérifiant ainsi ce qu'il a promis, que *ce que l'on fait pour le moindre de ses serviteurs, il le tient fait à lui-même* (*Matth.*, XXV, 40). Les fidèles, édifiés d'une action si singulière, bâtirent depuis un oratoire dans le lieu où elle s'était passée; et l'on y établit un monastère de vierges qui, en renonçant au siècle et vivant dans le détachement de toutes choses, y honoraient la pauvreté de saint Martin par la leur.

Combien y a-t-il de chrétiens parmi nous qui ne font pas ce qu'il fit avant son baptême, et qui bien loin d'exercer la charité dans un degré si éminent, ne font pas même la charité la plus commune! Les soldats qui en furent témoins, soupiraient en eux-mêmes de n'avoir rien donné aux pauvres, le pouvant sans s'incommoder, lorsque leur collègue avait donné son nécessaire. Et nous, mes frères, si nous pensons comme ces soldats, nous nous contentons de le penser, et nous n'en sommes pas plus charitables.

Ce premier dépouillement de saint Martin ne fut que le prélude de celui de toute sa vie; car il n'y eut jamais d'homme plus détaché de tout ce qu'il y a de temporel, jusque-là qu'il fut appelé humble et pauvre par excellence : *Martinus pauper et modicus*, et qu'il ne se réserva rien à force de soulager la misère de ceux que la Providence lui avait commis. On ne pouvait pas dire de lui comme de tant d'autres, qu'il se parât aux dépens de son épouse, et que mangeant les péchés du peuple il n'eût aucun soin des pécheurs. Il regardait les biens ecclésiastiques comme les vœux des fidèles, comme la rançon des péchés et le patrimoine des pauvres. Ces pauvres trouvaient leur bien dans ses mains comme dans une banque assurée, où il profitait pour leur secours; et la part qu'il en retenait pour lui n'était pas d'un maître absolu, mais d'un économe scrupuleux.

L'amour de Jésus-Christ qui dominait dans son cœur, le détachait des biens de ce monde, des sentiments d'honneur et d'ambition, de soi-même et de sa propre volonté; et ne lui permettait pas de se partager pour servir deux maîtres.

Il ne s'accommodait, comme le veut saint Paul (*Rom.*, XII, 16), que de ce qui était bas et humble, et il en donna une preuve bien édifiante dès les premiers temps de sa conversion à la foi, en refusant l'office du diaconat où saint Hilaire voulut l'élever, et en acceptant celui de simple exorciste. Que diront ici ceux qui ont la hardiesse inconsidérée de se précipiter dans les ordres sacrés? Et combien y en a-t-il qui s'offenseraient si on les obligeait de demeurer dans l'ordre de diacres, dont un saint aussi parfait que l'était saint Martin se croyait néanmoins indigne?

Jamais il ne se chercha lui-même. Il était toujours prêt à renoncer à son sens, à ses vues, à ses lumières, parce que par la disposition de son cœur, il se mettait au-dessous de tous, et qu'il n'aurait pas cru faire assez en se détachant de tout, s'il ne se fût détaché encore de sa propre volonté. Il n'est pas si difficile, dit saint Grégoire, de quitter nos biens, parce qu'ils sont hors de nous; mais la grande difficulté, et ce qui fait la perfection du christianisme, est de nous quitter nous-mêmes, de nous oublier, de ne nous compter pour rien (*Greg. pap., hom.* 26 *in Evang.*). Voilà ce qu'ont fait les vrais disciples de Jésus-Christ, et les saints n'ont pas craint de dire qu'il n'y aurait point d'enfer, si la propre volonté pouvait être ôtée.

2. Mais quand je vous représente saint Martin si doux et si humble, ne vous figurez pas, messieurs, un homme faible et timide qui s'avilit par scrupule ou par ignorance, et qui n'osant agir pour le prochain par une fausse crainte d'offenser Dieu, l'offense en effet par une négligence criminelle. Il a fait voir dans des événements célèbres, que la douceur chrétienne n'inspire rien que de grand, et que bien loin que l'humilité ait rien de bas, c'est plutôt une vertu héroïque qui élève l'âme, et qui la soutient dans les occasions les plus périlleuses.

Après que Maxime se fut rendu maître de l'empire par la mort de Gratien, plusieurs prélats s'intéressèrent à obtenir de lui la liberté des prisonniers, le retour des exilés, les biens et la vie de ceux qui avaient eu le malheur d'être proscrits dans les règnes pré-

cédents. Mais ces prélats, d'abord si zélés, dégénérèrent bientôt de leur sainte fermeté, et s'avilirent par des flatteries et des bassesses plus convenables à l'ambition des courtisans qu'à la gravité des évêques. Notre saint fut le seul qui sut joindre à une charité tendre et compatissante une générosité digne de son caractère, et qui à la honte des autres soutint l'honneur et l'autorité du ministère apostolique. En s'humiliant aux yeux de Dieu, il s'éleva toujours au-dessus du faste du siècle, et sollicita ces grâces d'une manière si noble, qu'il parut plutôt commander que supplier.

Il honorait sans doute les puissances que Dieu a établies, mais il honorait encore davantage l'instituteur de ces puissances; et se souvenant que son sacerdoce était royal, il considérait principalement ce qu'il devait au Roi des rois, dont le royaume, qui est l'Eglise, est au-dessus des autres royaumes, et doit durer autant que l'éternité. En cela il ne péchait pas contre la prudence évangélique, mais il détestait les maximes de la prudence séculière. Et lorsque l'empereur, frappé du mérite et du courage de ce grand évêque, lui donnait des marques continuelles de son estime, jusqu'à le presser de manger avec lui, il disait librement qu'il ne pouvait s'asseoir à la table d'un homme qui avait tué son prince, de peur de participer à son crime par cette espèce d'approbation. Cependant comme Maxime soutenait qu'il n'avait point usurpé l'empire, et que les soldats l'avaient contraint de l'accepter, saint Martin vaincu par ses raisons ou par ses prières, consentit enfin à recevoir cet honneur.

Mais tout le monde sait et tous les siècles sauront avec étonnement ce que fit alors cet homme si doux et si humble. L'empereur lui faisant présenter la coupe avant lui, s'attendait ensuite à la recevoir de sa main; mais le saint la présenta plutôt à son prêtre, ne croyant pas pouvoir lui préférer aucun des grands, ni l'empereur même.

J'avoue, messieurs, que la grandeur du sacerdoce, qui est intérieure et spirituelle, ne consiste pas dans des honneurs extérieurs et mondains. Tous les saints cherchent plutôt à se rabaisser qu'à se relever devant les hommes, plus encore devant les rois, dont l'Eglise ne respecte pas moins la puissance qu'elle en désire le salut. Mais toujours est-il certain que ce ne fut pas sans quelque puissante raison que saint Martin, qui était singulièrement humble, fit devant un empereur enflé de ses injustes victoires, ce que n'eût osé faire tout autre évêque de son temps. Il fallait bien que l'Esprit de Dieu, qui par une même sagesse diversement appliquée inspire aux saints des choses toutes différentes, portât celui-ci à honorer son caractère dans un temps où ses confrères mêmes l'avaient extraordinairement avili; et qui sait s'il ne voulut pas condamner les lâches complaisances que l'on n'a que trop pour les grands, ou par la crainte de leur puissance, ou par le désir d'en retirer des avantages temporels?

La condescendance qu'il eut encore pour l'impératrice eut ses raisons dans la piété fervente de cette princesse; elle écoutait ses instructions avec une sainte avidité, et renouvelait en quelque sorte l'empressement de cette reine célèbre qui vint des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon. Par là le saint évêque calma des tempêtes qui allaient éclater sur son troupeau, et produisit des biens qui dédommagèrent abondamment ce qu'il avait relâché en cette occasion de son humilité ordinaire.

Qui ne sait encore jusqu'où il porta sa douceur à l'occasion des priscillianistes? Cette hérésie qui commençait à se glisser de l'Espagne dans les Gaules, faisait un composé monstrueux des erreurs les plus grossières et les plus abominables, où elle mêlait les folies du paganisme, et avec les curiosités sacriléges de la magie, les rêveries des astrologues (*Vinc. Lir., cap.* 34). Saint Martin en eut une juste horreur, et en condamna le chef avec les autres évêques. Mais il ne pouvait approuver, non plus que saint Ambroise et le pape Sirice, le zèle inconsidéré d'Ithace et de ses collègues, qui ne se bornant point à l'exécution du concile de Saragosse où ces hérétiques avaient été condamnés, les poursuivaient criminellement devant l'empereur, et confondaient même, suivant leurs passions particulières, des catholiques avec eux.

Sa douceur passe pour un crime, et ces hommes sans modération et sans pudeur, au lieu de profiter de ses avis, l'accusent d'être lui-même priscillianiste. Mais toujours plein de douceur et de paix il souffre la calomnie avec patience, et s'estime heureux de marcher sur les traces de Jésus-Christ, que les Juifs voulaient faire passer pour le destructeur de la loi, lui qui en était la fin et la perfection. Il ne pense qu'à remplir les devoirs de la charité, en représentant à l'empereur, qu'au lieu d'ôter la vie à des hérétiques, il fallait plutôt travailler à leur conversion par des voies douces et légitimes; et que d'ailleurs c'était un renversement de l'ordre, qu'une cause ecclésiastique fût soumise à un juge séculier. Maxime sentit la sagesse de ces raisons : cependant quelque promesse qu'il eût faite, à peine le saint prélat eut-il quitté la cour, que l'Eglise eut la honte de voir répandre leur sang à la poursuite scandaleuse des ministres de ses autels.

On peut juger quelle fut l'affliction d'un saint, dont la justice était si rigide et la charité si tendre. Elle ne se rebuta pourtant pas et bientôt elle mit tout en usage pour sauver ceux qui ne s'étaient attiré la disgrâce du victorieux, que pour avoir défendu avec trop de générosité le parti de leur empereur légitime. Elle alla si loin, messieurs, qu'après avoir long temps combattu entre le zèle de la religion qui lui faisait éviter la communion des hérétiques, et la charité qui le pressait de sauver la vie à des innocents, il se résolut enfin pour l'obtenir de communiquer avec les ithaciens.

Nous voyons par là que les grands hommes ne sont pas exempts de défauts, et, Dieu le permet pour les humilier. Saint Martin pécha aussi bien que Moïse, mais l'Eglise a tiré de leur faute une salutaire instruction. Son humilité était si sincère et si profonde, qu'elle paraissait inébranlable, mais l'éclat de ses miracles lui était une dangereuse tentation, et l'applaudissement qu'il avait reçu d'abord à la cour, demandait peut-être pour son salut une humiliation qui lui servît de contrepoids. Du moins voyons-nous dans cette rencontre, que les saints ayant été des hommes comme nous, nous devons rougir de n'être pas saints comme eux, ou de ne pas imiter leur pénitence, quand nous avons commis des péchés plus grands que les leurs. Car depuis cet événement non-seulement ce grand saint évita la communion des ithaciens, mais il ne voulut même assister à aucun concile, comme s'en croyant indigne. Il disait aussi avec larmes à ses disciples qu'il se sentait moins de vertu pour les miracles, depuis qu'il avait commis cette faute, quoique le principe en fût un excès de douceur et de charité, et que d'ailleurs elle eût été réparée, durant seize années qu'il vécut encore, par un notable accroissement de grâces et de bonnes œuvres.

Car cet affaiblissement de la vertu divine qu'il croyait sentir en lui ne parut pourtant point aux autres, si ce n'est qu'on le voyait plus doux et plus humble; et s'il faisait moins de miracles, ces deux vertus étaient en lui des miracles continuels. Il comblait de plus de bénédictions ceux qui le chargeaient de plus d'injures (*Psal.* LXVIII). Sa douleur ne venait pas des opprobres dont on l'accablait, mais du coup qu'ils portaient à Jésus-Christ. Il lui importait peu que sa patience fût prise pour lâcheté, parce qu'il était patient pour être humilié, et qu'il aimait mieux se cacher sous les pierres qu'on lui jetait, que de s'en dresser des trophées. Son dessein était d'avancer également comme saint Paul dans les voies de l'Evangile, *par l'honneur et l'ignominie, par la mauvaise comme par la bonne réputation : Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam* (II *Cor.*, VI, 8).

Ce qu'il y avait encore de plus sensible pour lui, c'est que les anges de paix allumaient la guerre. Ses plus grands persécuteurs étaient des ecclésiastiques, parce que le déréglement de leur conduite était tacitement censuré par la sainteté de la sienne.

Celui qui signala le plus ses injustices et ses violences, fut celui-là même qu'il avait élevé avec plus de soin dans la célèbre école de son monastère; et l'on ne savait ce qui devait surprendre le plus, ou l'insolence excessive du prêtre, ou la patience incompréhensible de l'évêque. Mais saint Martin ne voulut jamais le chasser de son église, pour ne pas donner lieu de croire qu'il eût vengé sa propre querelle. Il disait que Jésus-Christ n'avait pas chassé le perfide Judas de la compagnie de ses apôtres, et que sur un si grand exemple il pouvait bien laisser Brice dans son clergé. Aussi, cette douceur le fit revenir de tous ses égarements. Changé en un autre homme, il les expia tous par la pénitence, et fut élevé après la mort de ce grand homme sur le siége épiscopal.

Voilà, mes frères, ce que produit cette douceur évangélique, qui n'est jamais sans la patience et l'humilité, et qui est inséparable de l'amour de la paix. Sa mort bienheureuse en fut même un effet, puisqu'elle arriva lorsque le saint était allé aux extrémités de son diocèse pour y terminer un différend. Aussi tranquille en mourant qu'il l'avait été durant sa vie, il veut, suivant la volonté de Dieu, mourir ou ne mourir pas; travailler encore, s'il est nécessaire à son peuple, ou aller recevoir la récompense de ses longs travaux. Rien ne le trouble dans ce passage terrible où nous devons nous préparer, et sa confiance en Dieu est telle, qu'il ose défier l'ennemi commun de notre salut de trouver rien en lui qui lui appartienne.

Quel honneur ne fait donc pas à la France un saint d'un mérite si éminent, et que ne doit-il pas pouvoir auprès de Dieu! C'est à nous, mes chers auditeurs, d'en profiter en l'invoquant; mais pour l'invoquer utilement, nous devons l'imiter. Nous ne sommes pas destinés comme lui à faire des miracles, mais il nous est ordonné d'opérer avec la grâce le miracle de notre conversion, et de la soutenir par des œuvres de sagesse et de piété; il nous est ordonné de nous sanctifier comme lui par la foi et par la douceur, sinon par des actions aussi célèbres que les siennes, au moins par celles qui conviennent à notre état.

Sa foi a triomphé du paganisme et de l'hérésie, il faut que la nôtre triomphe des erreurs de l'esprit et des idoles du cœur; sa douceur a fait de son âme un sanctuaire de paix et de charité, et a réduit les naturels les plus durs et les plus opiniâtres; il faut que la nôtre calme nos divisions et nos haines, et nous attire la patience dans les adversités. Ainsi, les prières que nous ferons par l'intercession de ce grand saint, seront écoutées de Dieu, et après que nous l'aurons imité durant la vie, une mort pareille à la sienne nous conduira comme lui à la bienheureuse immortalité.

SERMON

POUR LA TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT BENOIT,

Prononcé à l'abbaye Saint-Germain, le 11 *juillet* 1701.

Ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulcrum ejus gloriosum.

Les peuples lui offriront leurs vœux et leurs prières, et son tombeau sera glorieux (*Isa.*, *ch.* XI, 10).

Rien n'égale la gloire qui environne le sépulcre de Jésus-Christ et celui de ses fidèles serviteurs, qui, après avoir généreusement combattu, gardé leur foi, et heureusement achevé leur course, ont reçu de la main du juste Juge la couronne de justice qu'ils avaient méritée par sa grâce. Toute gloire

s'éclipse, toute grandeur se dépose, tout éclat s'évanouit devant les reliques du moindre des bienheureux.

Que l'on nous dise, demandait autrefois saint Chrysostome, où reposent les ossements de ce fier conquérant de l'Asie, *devant lequel toute la terre garda le silence* (I *Mach.*, I)? Tous les hommes l'ignorent, et quand tous les hommes le sauraient, il ne s'en trouverait pas un seul qui allât visiter son tombeau, du moins dans l'espérance d'en retirer quelque secours. Au lieu que des quatre coins de la terre on voit aller, dans la capitale de l'univers, les rois et les peuples qui se prosternent devant les reliques de saint Pierre et de saint Paul, et qui, par leur intercession auprès de Dieu, en obtiennent des grâces signalées.

Ainsi Dieu est-il admirable dans ses saints (*Psal.* LXVII, 36); ainsi leurs corps sont-ils ensevelis dans la paix, pendant que leur nom vivra dans la succession de tous les siècles (*Eccli.*, XLIV, 14). Ainsi sont honorés ceux qu'il plaît au Roi du ciel de combler d'honneur (*Esth.*, VI, 11).

C'est, messieurs, de cet honneur incomparable que je viens aujourd'hui vous parler sur la translation des reliques de saint Benoît; car, si le tombeau terminait les actions des saints, leurs panégyristes n'auraient à louer que leur vie, et l'Eglise ne célébrerait que leur mort. Mais comme tout ce qu'ils ont fait de louable s'étend plus loin, l'Eglise se trouve dans l'heureuse nécessité d'établir une seconde fête en leur honneur, et les orateurs chrétiens de prononcer un second éloge à leur gloire.

Conduite bien différente de celle que l'on tient dans le monde corrompu, où les pécheurs sont loués pendant leur vie, et où les justes ne le sont pas même après leur mort : *Laudatur peccator in desideriis animæ suæ, et iniquus benedicitur* (*Psalm.* X, 3). Cependant, on peut dire des saints avec certitude ce que David disait de lui-même en hésitant : Que les ténèbres de leur tombeau ne seront jamais assez épaisses, pour nous cacher les merveilles que Dieu y opère par leurs reliques, et que la région de la mort, qui est appelée *une terre d'oubli*, ne saurait effacer le souvenir de la justice, qui les a mis au rang des saints : *Cognoscentur in tenebris mirabilia tua et justitia tua in terra oblivionis* (*Psalm.* LXXXVII, 13).

C'est, messieurs, pour suivre la coutume de l'Eglise et pour condamner celle du monde, que ce saint ordre célèbre deux fois dans l'année la fête de son patriarche, et que deux fois il fait parler de lui dans cette chaire; le jour de sa mort, pour honorer les vertus de sa vie, et le jour de sa translation pour honorer ses reliques miraculeuses.

Ce dernier devoir est mon partage, et pour entrer dans l'esprit de la solennité de ce jour, je dois vous montrer que ses reliques méritent la vénération des fidèles, parce qu'elles participent à la gloire de Jésus-Christ.

Et pour vous faire entrer d'abord dans la route que je dois suivre, remarquez que le sépulcre de cet Homme-Dieu est environné de gloire par les merveilles qui s'y sont opérées, et par la confiance que les nations ont en lui; car c'est ainsi que saint Paul l'a répété après Isaïe : *In eum gentes sperabunt, et erit sepulcrum ejus gloriosum* (*Isa.*, XI, 10). Or, Jésus-Christ veut que ceux qui ont été associés à sa passion, le soient à sa gloire, non-seulement dans l'éternité, mais dans le temps; non-seulement dans leurs âmes, mais dans leurs corps auprès desquels les peuples peuvent offrir leurs prières, et se confier au pouvoir que Dieu leur donne.

Mais cet honneur et cette confiance sont ordinairement inséparables de deux défauts. On voit des chrétiens qui ne se confient pas assez au pouvoir que les saints ont auprès de Dieu, et qui honorent faiblement leurs reliques. On en voit d'autres qui s'y confient trop et qui leur rendent souvent un honneur qui ne leur est pas dû. Il est donc du devoir de mon ministère de relever cette confiance dans les premiers, et de la régler dans les seconds; et pour cela, j'ai à traiter deux vérités importantes. L'une, que les corps des saints méritent d'être honorés, et que nous pouvons y mettre notre confiance; l'autre, que nous devons les honorer à certaines conditions, et nous y confier dans une certaine mesure. Voilà tout mon dessein.

Fondements de l'honneur que nous rendons aux reliques des saints, et de la confiance que nous y avons.

Conditions qui rendent cet honneur solide et cette confiance véritable.

Deux propositions qui seront éclaircies dans les deux points de ce discours par les principes de la doctrine catholique et par l'exemple de l'illustre saint, dont nous honorons la mémoire.

Mais comme le Saint-Esprit fait toute la force et toute la sainteté des reliques, pour en parler dignement j'ai besoin de son secours; aidez-moi à l'obtenir par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les cendres des morts peuvent servir de remède à l'orgueil et à l'erreur. Rien n'est plus propre à humilier l'homme superbe, que de lui représenter d'où il vient et où il ira; que dans son origine il n'est que cendre, et que dans sa fin il sera réduit en cendre (*Gen.*, III, 19). Rien aussi n'est plus capable de confondre l'hérétique qui méprise les corps des saints, que de lui montrer ce que leurs cendres ont été et ce qu'elles seront. Or, ce que je dirais pour combattre l'erreur des hérétiques, je le dis, mes frères, pour nourrir votre piété sur les reliques de saint Benoît : *Benedictæ reliquiæ tuæ* (*Deut.*, XXVIII, 3); elles méritent les bénédictions et les louanges de l'Eglise, elles sont dignes de l'honneur et de la vénération des fidèles, parce que l'on y trouve des vestiges de ce

qu'elles ont été, et des présages de ce qu'elles seront.

Elles ont été les membres de Jésus-Christ; car, si en venant sur la terre il ne se fût uni qu'à une âme de même nature que la nôtre, nos âmes seules, dit saint Augustin, seraient ses membres : *Membra ejus non essent nisi animæ nostræ.* Mais parce qu'il s'est encore uni à un corps semblable au nôtre, il s'ensuit de là que nos corps participent au même avantage : *Illius membra sunt et corpora nostra.* Comme donc les saints en ont plus profité que les autres, et que pour cela même *leur mort a été précieuse devant Dieu* (*Psal.* CXV), nous respectons dans leurs corps inanimés Jésus-Christ qu'ils représentent, et en honorant ainsi les dépouilles des serviteurs, nous rapportons tout l'honneur au Maître qui nous a déclaré qu'en les honorant nous l'honorons, et que le mépris que nous faisons de ceux qui sont à lui retombe toujours sur lui-même (*Matth.*, X, 40; *Luc.*, X, 16).

Je ne m'arrêterai pas, messieurs, à vous faire voir ici le rapport qui se rencontre entre le corps de saint Benoît vivant, et celui de Jésus-Christ souffrant et crucifié. A le bien prendre, cette conformité prescrite par saint Paul à tous les chrétiens qui doivent toujours *porter la mort de Jésus-Christ dans leur corps*, regarde l'éloge de sa vie. J'en trouve une plus admirable et qui est plus de mon sujet, entre les reliques de ce grand homme et le corps adorable de mon Sauveur, considéré sur la terre dans la divine eucharistie, et dans le ciel à la droite de son Père, d'où il doit venir juger les vivants et les morts.

Les reliques des saints en général sont comparées par le savant Théodoret, au corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie; car, comme ce corps est tout entier dans l'hostie consacrée, et tout entier dans la moindre de ses parties, il en est de même des reliques des saints. C'est aussi pour cela qu'on les divise, et cette division marque évidemment que l'on en croit la vertu indivisible : *Tenues ac tantillæ reliquiæ, toti multasque in partes dissecto corpori, parem habent virtutem.* Ce qui a fait dire à saint Basile de Seleucie, que les fidèles imitent en cela les mères des innocents, qui arrachaient des mains des bourreaux quelque partie du corps de ces enfants massacrés, et qui prenaient la fuite avec cette partie, comme si elles eussent eu le bonheur d'enlever le corps entier.

Voilà, mes frères, une excellente conformité entre les corps des saints et le corps de Jésus-Christ sur nos autels, et il ne faut pas douter que celui de saint Benoît ne participe au même avantage. Mais en voici une plus surprenante entre les reliques de cet illustre saint et le corps de ce divin Sauveur à la droite de son Père.

Il n'y est pas, comme dans l'eucharistie, sous des espèces que l'on puisse diviser; et l'on n'a jamais divisé les reliques de saint Benoît. Dieu, qui est le maître des cœurs, a imprimé deux divers mouvements à ceux qui auraient pu en faire la division; un mouvement d'amour à ceux qui les ont possédées, pour ne pas souffrir qu'on leur en ravît la moindre partie; et un mouvement de respect à ceux qui désiraient de participer à un si précieux trésor, afin de retenir leur main. Il fut trasporté tout entier d'un monastère à un autre, sans que l'amour de ceux qui le défendaient, se soit jamais relâché jusqu'à souffrir qu'on le divisât, et sans que le respect de ceux qui auraient voulu le diviser se soit jamais démenti de la retenue qui les empêchait de l'entreprendre.

Ajoutons le dernier trait de ressemblance, et disons qu'il y a un merveilleux rapport entre les reliques de saint Benoît, portées du Mont-Cassin en France, et Jésus-Christ descendant de la droite de son Père. Il en est déjà descendu, et comme il y est remonté, il doit en descendre encore; et selon les prophètes, ses deux avénements font la joie de la terre, puisqu'il l'a consacrée par le premier, et qu'il la glorifiera par le second : *Tunc exsultabunt omnia ligna silvarum a facie Domini, quoniam venit* (*Psalm.* XCV, 12) : voilà la joie de l'un, qui a paru dans les créatures même insensibles, qui s'est manifestée jusqu'aux arbres des forêts, dont l'obscurité servait aux mystères profanes du paganisme : *Quoniam venit judicare terram;* voilà la joie de l'autre, qui se répandra dans toute la nature, et qui fera qu'alors elle ne gémira plus de ce que les méchants l'assujettissent à la vanité.

On peut dire aussi que saint Benoît, caché dans le désert durant sa vie, a réjoui les forêts, puisqu'il les a consacrées par sa présence, par sa piété, par sa pénitence propre et par celle de ses disciples. Et ne dit-on pas que, quand on apporta ses reliques en France, toute la route prit un air de triomphe? La terre, dit-on, se para de fleurs, les arbres se revêtirent de feuilles, l'hiver fut changé en printemps : *Gaudebunt campi, et omnia quæ in eis sunt.*

Quand Jésus-Christ descendra de la droite de son Père, tous les morts ressusciteront; ce que David exprime en disant que sa chair, que la mort aura desséchée, refleurira : *Refloruit caro mea.* Et quand saint Benoît descend du Mont-Cassin, la terre se couvre de fleurs et de feuilles; ce que Tertullien appelle *la résurrection de la nature*, qui était comme morte durant l'hiver.

Ce sont là, messieurs, les vestiges de ce qu'ont été les reliques de ce patriarche célèbre, puisque leur conformité avec le corps du Sauveur souffrant, humilié dans la divine eucharistie, et enfin glorieux, nous marque visiblement qu'elles furent ses membres lorsqu'elles étaient animées.

On y découvre encore des présages de ce qu'elles seront; car on augure qu'elles seront glorifiées dans l'éternité, quand on voit l'honneur qu'elles reçoivent dans le temps, et des peuples, et de l'âme qui en est séparée, et de Dieu même. Ne perdez pas la suite de mon discours.

Quand les peuples se prosternent devant

les corps des saints, et qu'ils leur parlent comme s'ils étaient vivants, c'est un signe qu'on les verra revivre; et le soin qu'ils prennent de les mettre dans des châsses précieuses, marque qu'ils seront quelque jour revêtus de gloire. Car, si les ouvrages de la nature viennent d'une intelligence qui ne se trompe jamais, il serait injuste de penser que ces mouvements de grâce pussent être trompeurs. Aussi, la différence qu'il faut faire entre les deux fêtes que l'on célèbre ordinairement à l'honneur des saints, consiste en ce que le jour de leur mort on honore leur âme déjà bienheureuse dans le ciel, et que le jour de leur translation on honore leur corps, qui doit y être transféré; et cet honneur même, qui leur est rendu dans le temps, est un présage de la gloire qu'ils posséderont dans l'éternité.

De plus, comme les corps célestes influent sur les terrestres, les âmes qui sont dans le ciel influent sur les corps qui sont sur la terre; en telle sorte, que Dieu leur permet d'agir encore par eux, non pas, à la vérité, en y unissant leur substance, mais leur vertu; et voilà pourquoi les saints exaucent souvent des prières faites devant leurs reliques, qui ne seraient pas exaucées ailleurs.

Comme durant la vie rien n'est capable de nous contenter, et que nous serons toujours en inquiétude, jusqu'à ce que nous soyons unis à Jésus-Christ; après la vie l'âme des justes y est aussi, jusqu'à ce qu'elle soit réunie au corps, dont la mort l'a séparée. L'un et l'autre ont concouru, dit Tertullien, aux mêmes actions de vertu; ce que l'âme a commandé, le corps l'a exécuté : *Anima ob imperium, caro ob ministerium* (*Tert., de Res. carn.*); il est donc juste qu'ayant partagé la peine, ils partagent la récompense; et, parce que le corps ne saurait l'avoir qu'après la résurrection, l'âme, qui désire de se réunir à lui et qui ne le peut encore, est consolée en quelque sorte par les honneurs anticipés qu'elle voit rendre à ce corps.

Dieu même le confirme par sa conduite : il veut que nous espérions de ressusciter, et il commence par nous en donner une espérance éloignée, qu'il fonde, contre toute apparence, sur l'humiliation de notre corps dans la vie et dans la mort même. Car pourquoi pensez-vous, dit Origène, que l'Ecriture nous représente Job assis, dans le temps de sa plus grande misère : *Sedens in sterquilinio?* C'est qu'elle veut nous marquer par cette posture la tranquillité de son âme. Et pourquoi ce saint homme est-il si tranquille dans les douleurs véhémentes dont il est agité? c'est qu'il n'ignore pas que Dieu est juste, et qu'il espère qu'après avoir humilié son corps par la douleur, par la pourriture et par la mort, il lui rendra la vie quelque jour pour le combler de gloire : *Post putredinem resurrectionem sperat.*

Cependant, comme l'humiliation du corps dans la vie et dans la mort n'est qu'une espérance très-éloignée de sa résurrection, et qu'il n'appartient qu'à la foi de nourrir cette espérance, Dieu en donne une autre qui l'est moins que celle-là, en faisant honorer les corps des saints dans leur humiliation même. C'est par son ordre, en effet, que les anges ensevelissent le corps de Moïse (*Deut.*, XXXIV, 6); c'est par sa puissance que les os d'Elisée ressuscitent un mort (IV *Reg.*, XIII, 21); c'est par un instinct, qui ne peut venir que de lui seul, qu'un lion creuse le tombeau du premier anachorète, et que des corbeaux défendent celui de saint Vincent. Et n'est-ce pas encore pour faire honneur aux reliques de saint Benoît, qu'il permet qu'elles soient conservées avec tant de soin, qu'elles soient portées avec tant de pompe, et que tant de miracles accompagnent leur translation?

Rien n'est donc plus propre à fortifier l'espérance de la gloire future que cet honneur anticipé; car, si les saints sont glorieux dans la cendre, combien le seront-ils dans le ciel? s'ils le sont dans le tombeau, combien le seront-ils sur le trône? Et puisque nous reconnaissons dans leurs corps, tout inanimés qu'ils sont, les membres mêmes de Jésus-Christ et les présages de leur résurrection triomphante, est-il rien de mieux fondé que l'honneur que nous leur rendons?

Il n'est pas permis d'honorer les corps, quels qu'ils soient, pendant leur vie. Ils sont même plus dignes de haine que d'honneur, parce que le péché y réside, du moins quant à la racine, s'il n'y est pas toujours dans ses fruits. Mais après que la mort a détruit cette racine malheureuse, les corps de ceux qui sont morts dans la grâce méritent d'être honorés, parce que le péché n'y est plus, et que tout morts qu'ils sont aux yeux des hommes, ils sont vivants devant Dieu, qui n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre. Le Saint-Esprit habite dans leurs cendres mortes, comme un germe de résurrection et d'immortalité; car, comme dit saint Paul, *celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, donnera aussi la vie à ces corps mortels, par son esprit qui habite en eux* (*Rom.*, VIII, 11).

Pourquoi donc n'aurions-nous pas du respect pour des corps, où le Saint-Esprit repose invisiblement, jusqu'à ce qu'il y paraisse, dans la résurrection, d'une manière sensible? Pourquoi n'honorerions-nous pas des corps qui ont honoré Jésus-Christ, ou dans les douleurs du martyre, ou dans les austérités de la pénitence, et que Jésus-Christ même honorera dans le séjour bienheureux de sa gloire? C'est par là, dit saint Jérôme, que nous nous distinguons des Samaritains et des Juifs, qui ne croyaient pas la résurrection, et qui, par une ignorance superstitieuse, avaient horreur des corps morts, parce qu'ils s'attachaient à la lettre, qui tue, et non pas à l'esprit, qui donne la vie (*Hier., adv. Vigil., epist.* 53).

2. Nous devons donc honorer les reliques des saints. Il en faut convenir, après ce que nous venons de dire. Il s'agit maintenant de savoir en quoi consiste cet honneur. Il con-

siste, mes frères, dans la confiance que nous y avons, et cette confiance a pour fondement le pouvoir que Dieu leur donne. Seconde circonstance de la vérité catholique que je me suis engagé d'établir dans ce premier point.

Dieu nous en a toujours fourni des preuves, et sa providence a permis que, dès le temps de l'ancienne loi, l'on trouvât de quoi réfuter l'erreur des hérétiques, qui devaient juger judaïquement de la religion de Jésus-Christ, et ne reconnaître aucune vertu dans les dépouilles sacrées de ceux qui sont morts dans le baiser du Seigneur.

Le prophète Elisée, dit saint Cyrille de Jérusalem, a ressuscité deux morts (IV *Reg.*, XIII, 21) : lorsqu'il vivait, il ressuscita l'un; lors même qu'il ne vivait plus, il ressuscita l'autre (*Cyrill. Hier.*, *cath.* 18). Il fit le miracle de la première résurrection par la vertu de son âme, et celui de la seconde par la vertu de son corps; car, au même instant que ce corps mort toucha celui du saint Prophète, il ressuscita. Des membres inanimés firent alors la fonction d'une âme vivante. Un corps, qui était alors sans vie, eut le pouvoir de la redonner à celui qui l'avait perdue, et en la donnant, et après l'avoir donnée, il demeura lui-même, comme auparavant, parmi les morts. D'où vient cela? c'est, ajoute ce Père, de peur que si Elisée fût ressuscité, l'on n'eût attribué à la seule vertu de son âme la résurrection de l'autre mort, et afin que dans la suite de tous les siècles l'on reconnût par cet exemple que, lors même que l'âme n'est point présente, le corps des saints est encore revêtu d'une vertu invisible, à cause de la demeure que leur âme juste y a faite, pendant le temps que ce corps lui a prêté son ministère.

Que sera-ce, si de l'ancien Testament nous passons au nouveau? Béni soyez-vous, mon Sauveur, qui avez voulu rendre vos serviteurs dépositaires de la puissance que vous avez reçue de votre Père, et leur donner plus de gloire que vous ne semblez en avoir gardé pour vous-même; accomplissant ainsi ce que vous avez promis, que celui qui croit en vous fera les œuvres que vous faites, et en fera même de plus grandes : *Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet* (*Joan.*, XIV, 12).

Une femme malade, qui avait dépensé tout son bien sans recevoir aucun soulagement, ne fait que toucher la robe de Jésus-Christ, et se trouve d'abord guérie (*Marc.*, V, 25). Voilà ce que fait le corps du Maître, que *tout le peuple s'empressait de toucher, parce qu'il en sortait une vertu qui guérissait tout le monde* (*Luc.*, VI, 19). Et voyez ce que fait le corps des serviteurs.

La seule ombre de Pierre guérit des maladies incurables (*Act.*, V, 15); les ceintures de Paul chassent les démons (*Act.*, XIX, 12). Et pourquoi le grand Antoine conservait-il avec un soin si religieux la robe de saint Paul ermite, et se faisait-il tant d'honneur de s'en revêtir aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte (*Hier.*, *in Vit. Paul. Erem.*, *tom.* I *in fin.*), que parce qu'il la regardait comme un bien précieux, capable d'attirer les bénédictions du ciel sur lui et sur ses disciples?

Quand saint Chrysostome parle de la puissance que Dieu avait donnée aux reliques de saint Babylas, évêque et martyr d'Antioche, il demande d'où vient qu'après sa mort Dieu n'avait pas transféré son corps, comme celui d'Hénoch et d'Elie, puisqu'il avait été le parfait imitateur du zèle de l'un et de la piété de l'autre (*Chrys.*, *libr. contr. Gent.; item, hom. de S. Hieron. mart. Bbyla*)? Et ce Père répond que Dieu en avait usé ainsi par bonté pour l'Eglise d'Antioc, parce qu'après le ministère de la parole, qui est l'instrument ordinaire dont il se sert pour opérer le salut de ses élus, il n'y en a point de plus efficace, pour réveiller notre foi et nous porter à la pratique de la vertu, que les reliques d'un saint. Car, ajoute-t-il, quand nous adorons Dieu en leur présence, nous entrons comme en société de prières avec le saint à qui les reliques appartiennent, et nous nous transformons, pour ainsi dire, en lui-même, de manière que, par ses mérites, nos vœux se trouvent souvent exaucés.

Saint Chrysostome ajoute l'exemple aux paroles, et rapporte, pour la confusion des païens, les prodiges qui arrivèrent à la translation du corps de ce martyr. Gallus, que l'empereur Constance avait déclaré César, poussé sans doute par une inspiration divine, le fit transporter à Daphné, qui était comme un faubourg d'Antioche, pour remédier à une infinité de désordres qui se commettaient dans ce lieu délicieux. Il le fit mettre auprès du temple d'Apollon, et d'abord le démon, qui y rendait ses oracles, devint muet, et Dieu ne lui permit de parler que sous l'empire de Julien l'apostat, pour rendre raison de son silence, en avouant, à sa honte, que c'étaient les reliques de Babylas qui l'empêchaient de répondre. Ce lieu profane, qui jusqu'alors avait servi de théâtre aux excès d'une jeunesse corrompue, devint l'asile de la vertu. Les chrétiens, consolés de la victoire que les cendres seules d'un martyr avaient remportée sur toute la puissance de l'enfer, en rendaient de continuelles actions de grâces, pendant que ceux qui adoraient les idoles, et qui se glorifiaient dans leurs faux dieux, rougissaient de honte et de confusion.

Disons de même, mes frères, que saint Benoît pouvait être enlevé dans un char de feu comme Elie, puisque, comme lui, il a brûlé de zèle pour le Dieu des armées, et qu'il en a levé d'innombrables pour sa gloire, composées d'anges terrestres, sur le modèle de celles que forment les anges du ciel : *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum* (III *Reg.*, XIX, 14). Il pouvait encore être enlevé comme Enoch, puisque la pratique de tant de vertus l'avaient rendu agréable à Dieu : *Placuit Deo* (*Gen.*, V, 24); mais Dieu a voulu que tout l'univers prît part à la gloire de son

serviteur, et que le ciel, ayant reçu son esprit, la terre eût le dépôt précieux de son corps, qui avait si fidèlement servi son âme dans ses illustres combats. Il a voulu que ce corps demeurât parmi les hommes, pour y être un prédicateur continuel qui fît fleurir la vertu pour imposer silence au démon et rendre inutiles tous les efforts qu'il fait contre les fidèles.

Oh! qu'il serait à souhaiter que ce corps vénérable fût conservé dans cette célèbre abbaye! Quels prodiges ne ferait-il pas dans ce faubourg qui, en plusieurs chefs, est un autre Daphné! Comme c'est ici la portion la plus étendue de cette ville royale, c'en est aussi la plus brillante et la plus délicieuse. Il semble que le monde y étale ses pompes avec plus d'éclat, et que Satan y fasse ses œuvres avec moins de contradiction. Les superstitions païennes y revivent sur le théâtre où s'assemble, de la cour et de la ville, ce que l'un et l'autre sexe a de plus sensuel et de plus oisif. Le vice y trouve mille moyens, ou de se cacher dans le tumulte, ou de se mettre à couvert dans l'éloignement. Et sans doute le zèle du grand et pieux clergé qui, dans ce faubourg, est la bonne odeur de Jésus-Christ, les prières de tant de saints religieux et de tant de vierges sages qui l'habitent, recevraient un puissant secours de la présence des reliques de ce serviteur de Dieu.

Car si les reliques des saints sont appelées par saint Chrysostome *des colonnes, des tours, des écueils, des lampes ardentes* (*Chrys. serm. de SS. Juvent. et Max.*), nous aurions lieu d'espérer que celles de saint Benoît seraient, à l'égard de ce faubourg, comme des colonnes qui soutiendraient dans la foi les âmes fidèles (*Item, de Laud. Petr. et Pauli*); comme des tours qui le défendraient contre les attaques de l'ennemi de leur salut; comme des écueils contre lesquels viendraient se briser les tentations les plus dangereuses; comme des lampes ardentes qui en dissiperaient les ténèbres du libertinage, de l'erreur et de l'impiété.

Si saint Basile a dit que les reliques des saints *purifient les éléments, fortifient les corps et sanctifient les âmes* (*Basil. Hom.* 20 *in* XL *Martyr.*). S'il a remarqué que la présence des reliques de sainte Julite fut une bénédiction pour les eaux de la Cappadoce, et si, en rapportant la réponse que firent les quarante martyrs au tyran qui les persécutait, il ne craint pas de dire que *l'air fut consacré par leurs paroles, les démons consternés et les anges remplis de joie* (*Item, hom.* 5 *in Mart. Julit.*), pourquoi ne dirons-nous pas que les reliques de saint Benoît apporteraient ici une pareille bénédiction. Si le second concile de Nicée appelle les reliques des saints *des sources salutaires d'où le Seigneur fait couler plusieurs grâces sur les hommes*, pourquoi n'avancerons-nous pas que celles-ci en attireraient plusieurs sur tous ceux qui viendraient les honorer.

Mais si cette privation vous afflige, mes frères, votre douleur n'est pas sans consolation, et vous ne devez pas désespérer, qu'encore que les reliques de saint Benoît soient absentes, leur pouvoir ne s'étende jusqu'à vous. Nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze que la vertu que Dieu communique aux reliques de ses serviteurs est prodigieuse; qu'une goutte de leur sang, que le moindre instrument de leur martyre, que la moindre poudre qu'on prend sur leurs châsses, a la même vertu que tout le corps, et que, par un effet des plus étonnants de la bonté de Dieu, l'humble invocation et le seul souvenir accompagnés d'une foi vive, attirent des grâces infaillibles. *O rem prodigiosam! salutem affert sola recordatio.* Mais après tout, si vous n'avez pas ici les reliques de son corps, du moins y trouverez-vous les reliques de son esprit, je veux dire ses vertus toujours renouvelées dans la vie de ses enfants; et si Dieu n'a voulu favoriser qu'un seul monastère de la présence de son corps, il a voulu que sa règle fleurît dans tous les autres, afin que le monde trouvât partout des exemples capables de le confondre ou d'arrêter ses déréglements.

Telle est la gloire qu'il donne à ses saints. Pour nous, mes frères, l'humilité chrétienne nous défend d'espérer que nos corps soient mis quelque jour sous l'autel, ou qu'ils soient portés en triomphe; qu'ils fassent des miracles, ou qu'ils soient l'objet de la vénération des peuples. Ce sont des priviléges réservés à certains favoris de Dieu, et l'on peut être saint, sans être reconnu pour saint.

Mais ce que la foi nous ordonne, c'est de prétendre tous à voir un jour nos corps revêtus de l'immortalité, et à les rendre dignes de cette gloire. Cependant, c'est à quoi nous les préparons le moins; car pour cela il faudrait les soumettre à l'esprit, et nous leur soumettons l'esprit même. Nous allons encore plus loin, et Dieu se plaint, par un prophète, de ce que nous le soumettons lui-même à notre corps : *Projecisti me post corpus tuum* (*Ezech.*, XXIII, 35).

Mais, me direz-vous, qui est-ce qui ose commettre une telle indignité? C'est vous-mêmes, qui en êtes surpris; c'est vous qui prenez plus de soin de votre santé que de votre salut, et qui, sous des prétextes spécieux, donnez à votre corps mortel tout ce qu'il vous demande, sans vous mettre en peine de ce que la profession de chrétien demande de vous. C'est vous aussi qui, portant le monde partout, ne vous parez que pour plaire aux créatures, et qui faites de votre corps une idole, pour ravir à Dieu ses adorateurs légitimes.

Etrange traitement que Dieu reçoit de l'enfer et de la terre! Etranges extrémités où le réduisent les deux plus parfaites créatures qui soient sorties de sa main! Le démon a voulu s'élever aussi haut que lui : *In cœlum conscendam*, et l'homme le rabaisse au-dessous de lui, non-seulement au-dessous de son esprit, mais de son corps : *Projecisti me post corpus tuum.* Mais si Dieu s'est vengé de l'orgueil de l'un, doutez-vous qu'il ne se venge de l'insolence de l'autre? *Lucifer, toi*

qui disais dans ton cœur : Je monterai au ciel, et je serai semblable au Très-Haut, tu portes maintenant la peine de ton orgueil, et te voilà *précipité pour jamais de cette gloire dans le plus profond des abîmes* (*Isa.*, XIV, 12 *et seq.*). Et toi, homme insolent qui, pour flatter ton corps mortel, traites ton Dieu d'une manière si indigne, voici comment ton corps sera traité : pendant que celui des saints sera sur l'autel, le tien sera dans le tombeau comme dans sa maison éternelle : *Sepulcra eorum domus illorum in æternum* (*Psal.*, XLVIII, 12).

Mais quoi ! mes frères, les réprouvés ne ressusciteront-ils point ? Non, répond le Prophète, ils ne ressusciteront point pour la vie, mais pour la condamnation (*Psal.* I, 3); ils ne ressusciteront point pour juger, comme les justes, mais pour être jugés avec les pécheurs : *Non resurgent impii in judicio*, car il ne veut pas appeler proprement résurrection le passage du tombeau où ils seront morts d'une mort temporelle, à cet autre tombeau où ils mourront d'une mort dont les suites funestes dureront éternellement : *Non resurgent impii in judicio.*

Évitons ce malheur, mes frères, en tenant à l'égard de nos corps une conduite toute contraire à celle-là; car la paresse, la mollesse, l'immortification se glissent dans les états les plus saints ; et un moyen infaillible de vaincre notre lâcheté et d'attirer les grâces dont nous avons besoin pour remporter sur nos passions une victoire si importante, c'est de fléchir la colère de Dieu par l'entremise de ses saints. Ils nous écouteront si nous contribuons à la gloire de leur tombeau et au triomphe de leurs cendres, si nous faisons des prières ferventes devant leurs reliques, si, en les reconnaissant avec l'Eglise pour nos intercesseurs auprès de Dieu, nous mettons en eux notre confiance. Et nous le pouvons, quoi qu'en disent les hérétiques, sans faire tort à celle que nous devons au Médiateur qui, après les avoir associés à ses combats, a bien voulu les associer à ses triomphes : *In eum gentes sperabunt, et erit sepulcrum ejus gloriosum.*

Il est vrai que cet honneur peut être faux et cette confiance inutile. Il est donc à propos d'examiner ce qui rend cet honneur solide et cette confiance véritable, et c'est par cela que je finirai mon discours.

SECONDE PARTIE.

Il est écrit que l'espérance ne confond point : *Spes non confundit;* mais cette parole de saint Paul ne doit s'entendre que de la bonne espérance (*Rom.*, V, 5), puisque celle des enfants de Zébédée, qui ne l'était pas, fut suivie de confusion : *Nescitis quid petatis* (*Matth.*, XX, 22), vous ne savez, leur dit le Fils de Dieu, ce que vous demandez.

Or, afin que l'espérance ou la confiance qui fait honneur aux reliques des saints soit véritable, elle doit avoir deux conditions. Premièrement, elle doit être si éclairée et si discrète qu'elle ne nous fasse rien attendre d'eux qu'il ne leur soit glorieux de nous accorder, et qu'il ne nous soit utile d'obtenir. En second lieu, elle doit être accompagnée d'un respect et d'une crainte qui viennent de la foi, qui excluent le péché et qui empêchent cette confiance d'être téméraire et présomptueuse. A ces conditions, les peuples peuvent se confier aux reliques des saints, et leur sépulcre devient glorieux : c'est ce qu'il faut examiner.

1. On rend souvent aux reliques des saints un honneur qui ne contribue pas véritablement à leur gloire, et c'est pour cela que le concile d'Elvire défendit, sur la fin du troisième siècle, d'allumer des cierges sur leurs tombeaux pendant le jour, afin, disait-il, de ne point inquiéter leurs esprits : *Cereos per diem placuit in cœmeteriis non incendi; inquietandi enim spiritus sanctorum non sunt* (*Conc. Illib. 4 ine. sæc. in Hisp. cel. can.* 34).

Les hérétiques font de vains efforts pour tirer quelque avantage de l'obscurité de ce canon, et, s'ils étaient de bonne foi, ils verraient au contraire qu'il les condamne. Il faut avouer, disait alors saint Jérôme (*Adv., Vigil.*), que cette coutume vient originairement des païens de qui les chrétiens l'ont retenue ; mais il ne s'ensuit pas de là qu'elle soit criminelle. Elle l'était quand cet honneur était rendu aux idoles; mais elle ne l'est plus dès qu'on le rend aux martyrs, parce que cet honneur a changé d'objet; car si cette ressemblance avait lieu, on pourrait dire qu'un homme qui aurait adoré les idoles ne devrait plus adorer Dieu, sous prétexte qu'il rendrait à Dieu un honneur qu'il aurait rendu aux idoles : *Illud fiebat idolis, et idcirco detestandum est; hoc fit martyribus, et idcirco recipiendum est.* Cependant, comme il y avait alors des chrétiens animés d'un zèle qui n'était pas selon la science, et qui pouvait dégénérer en la coutume superstitieuse d'évoquer les esprits, que Tertullien appelait une seconde idolâtrie, le concile défendit très-sagement cette sorte d'honneur, disant qu'il devait être regardé plutôt comme un sujet d'inquiétude pour les saints que comme une marque de respect (*Tert., lib. de An., cap.* 57).

Mais bien loin qu'il ait défendu par là l'honneur qu'on doit leur rendre, il l'a établi, puisqu'il n'a fait au contraire que le rendre digne d'eux, en réformant un abus qui les déshonorait. Et ce qu'il faut sûrement inférer de la sagesse de cette défense, c'est que l'esprit du concile a été que si l'on rend aux reliques des saints un honneur tout extérieur, où la langue et la main soient démenties par le cœur, au lieu de leur procurer une gloire accidentelle, on trouble en quelque sorte le bonheur dont ils jouissent. Manière de parler qui signifie, non pas que les saints soient troublés, car ils ne sauraient l'être; mais qu'ils rejettent le faux honneur qui leur est rendu.

On voit une infinité de chrétiens dans le monde qui espèrent d'obtenir, par la vertu des reliques des saints, la guérison de leurs maux, la conservation de leurs biens, la ces-

sation de leurs croix extérieures ou intérieures ; je ne blâme point une telle confiance, elle a son fondement dans la religion, et l'expérience l'a mille fois confirmée par des miracles, quoiqu'un intérêt artificieux nous ait souvent imposé dans ces rencontres. Mais les chrétiens éclairés doivent avoir une confiance plus noble, qui sera même plus propre à leur faire obtenir, par l'intercession des saints, les grâces temporelles qu'ils désirent. Il faut, mes frères, que les demandes que vous faites soient également glorieuses aux saints et utiles à vous-mêmes. Demandez devant leurs reliques la grâce d'imiter les vertus qu'ils ont pratiquées ; car de prétendre honorer et prier les saints sans les imiter, ce n'est pas seulement inquiéter leurs esprits, comme parle le concile, c'est encore renouveler leur martyre.

Et voilà ce que Jésus-Christ a voulu nous faire entendre en la personne des pharisiens. Ils bâtissaient des tombeaux aux prophètes que leurs pères avaient fait mourir (*Luc.*, XI, 47), et ils protestaient que s'ils eussent été de leur temps, ils ne se seraient pas joints à eux pour répandre le sang des justes (*Matth.*, XXIII, 29). Mais, par cet aveu même, leur disait le Fils de Dieu, vous témoignez que vous consentez à ce qu'ont fait vos pères et que vous achevez d'en combler la mesure : *Et vos implete mensuram patrum vestrorum.*

Mais, demande saint Ambroise (*Ambr. in hunc. loc.*), est-ce que Jésus-Christ blâmait les pharisiens de ce qu'ils rendaient honneur aux prophètes ? Non, répond ce Père, cet honneur leur était bien dû ; mais il les blâmait de ce qu'ils connaissaient le crime de leurs prédécesseurs, et de ce qu'au lieu de l'éviter, ils méditaient d'en commettre un pareil en sa personne. Il les blâmait de ce qu'ils connaissaient la vertu de ces justes massacrés, et de ce qu'ils ne l'imitaient pas. Et par là Jésus-Christ prétendait que les nouveaux pharisiens se rendaient complices de la mort des anciens prophètes; car comme les pères avaient fait mourir les corps, les enfants éteignaient les esprits, et c'est ce qu'il appelait combler la mesure de leurs pères: *Et vos implete mensuram patrum vestrorum.*

Faites-vous l'application de cet exemple terrible, vous qui prétendez honorer les reliques des saints, et qui ne vous conformez en rien à la vie qu'ils ont menée. Car ne vous y trompez pas, les saints sont autant pour l'Église que pour eux. C'est aller contre le dessein de la Providence que de ne les pas imiter, et c'est mépriser leurs vertus, que de les rendre inutiles. Il est vrai que l'Écriture dit que quand les saints quittent la terre, *toutes leurs bonnes œuvres les suivent*, mais elles ne les suivent pas de telle sorte qu'ils ne nous en laissent des restes précieux, et c'est l'exemple d'en faire nous-mêmes de semblables.

Or, il faut observer qu'il y a des exemples à fuir et des exemples à imiter, et que les uns et les autres peuvent être utiles. Si j'avais à instruire un homme du monde sur les moyens de faire son salut dans un lieu où il ne verrait que de mauvais exemples, je lui conseillerais d'en profiter, quelque mauvais qu'ils fussent. Je lui dirais d'apprendre du blasphémateur à éviter la colère qui cause les blasphèmes ; d'apprendre d'une personne intrigante, envieuse et maligne la prudence et la douceur, parce que comme il n'y a point dans la religion de commandement plus précis que celui de la charité envers le prochain, il n'y en a pas non plus dont la pratique soit plus méritoire. Je lui dirais d'apprendre d'une personne qui s'est décriée pour avoir trop aimé les compagnies mondaines, à chercher de temps en temps la retraite, où la réputation est en sûreté comme le salut. Je lui dirais d'apprendre de la jeunesse corrompue à s'opposer à cette première pente au plaisir, qui à la fin entraîne dans des emportements contraires à la religion, et même nuisibles à l'honneur et à la fortune. Chaque passion me servirait à lui montrer une vertu. Et cette maxime est si raisonnable, que c'est dans ce sens que saint Augustin a entendu cette parole du prophète : *Manus suas lavabit in sanguine peccatoris. Il lavera ses mains dans le sang même du pécheur* (*Psal.* LVII, 11). On lave ses mains, dans le style figuré de l'Ecriture, quand on purifie ses œuvres ; et on les lave dans le sang du pécheur, lorsqu'en voyant ses péchés, on a horreur de les commettre. Voilà ce que je dirais à un chrétien qui ne verrait que de mauvais exemples ; à plus forte raison dois-je parler plus puissamment aux enfants de saint Benoît, en leur disant d'ouvrir les yeux sur les bons exemples de leur père, avec lequel ils ont plus de rapport par leur état.

Dieu nous éclaire, disait David, d'une manière merveilleuse du haut des montagnes éternelles : *Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis* (*Psal.* LXXV, 5), et, selon saint Grégoire pape, nous pouvons regarder les saints comme des montagnes mystiques par l'éminence de leur vertu, et comme des montagnes éternelles par la durée infinie de leur bonheur. Ceux qui habitent dans les plus profondes vallées, n'y voient que rarement le corps du soleil. Ils en découvrent seulement les rayons sur le sommet des montagnes qui les environnent. Ainsi le commun des justes n'étant pas capable de regarder les grands exemples du Sauveur, qui sont comme le corps lumineux de ce soleil de justice, ils sont obligés d'arrêter leur vue sur les saints, qui en sont comme les rayons, et qui après avoir formé leur vie sur ce divin modèle, se trouvent en quelque sorte plus près d'eux.

Si nous voulons donner des preuves de notre obéissance à la loi de Dieu, nous cherchons un exemple qui nous y anime; et aussitôt Abraham se présente, obéissant à la voix du ciel qui l'appelle dans une terre étrangère. Mais comme parmi ces montagnes mystiques il y en a de plus proches les unes que les autres, Abraham est une montagne si reculée, qu'on ne l'aperçoit que de loin.

Saint Benoît paraît plus près de nous comme une montagne couronnée des lumières de cette vertu, lorsqu'il sort de Rome pour obéir à l'inspiration qui l'appelle, non pas, comme Abraham, dans une terre où tout abonde, mais dans un désert où il doit manquer de tout.

Quand nous voulons pratiquer la patience, nous cherchons une de ces montagnes éternelles qui nous en découvrent le prix, et nous voyons de loin Isaac que son père lie, et qui ne parle point, que son père met sur un bûcher, et qui ne fait aucune résistance. Mais cette montagne est encore trop éloignée de nous; voyons de plus près saint Benoît, souffrant les insultes et la rébellion des faux frères qui le persécutent.

Moïse nous est représenté comme une montagne sur laquelle nous devons arrêter nos yeux, quand il faut pratiquer la douceur. Mais saint Benoît est encore plus près de nous, et rien n'est plus digne de notre admiration et de notre imitation tout ensemble, que cet excès de douceur qui lui fit pleurer amèrement la mort d'un traître qui avait voulu attenter à sa vie avec un pain empoisonné. Pour peu que vous y fassiez attention, mes frères, vous trouverez en lui seul tous les exemples de vertu qui sont répandus dans les autres saints, dont saint Grégoire soutient qu'il a eu l'esprit; et dans ce sens on peut dire qu'il est une montagne élevée sur le sommet des autres, pour être plus visible à tout le monde : *Mons in vertice montis.* Nous serions même d'autant plus coupables de ne le point imiter, qu'il n'y a guère de saint qui ait vu après lui une suite si nombreuse d'imitateurs; et si dans la pensée du grand pape qui a écrit sa vie, il est comme une montagne éternelle, du sommet de laquelle Dieu éclaire toute l'Eglise, nous pouvons ajouter qu'il en a des millions autour de lui : *Montes in circuitu ejus* (*Psal.* CXXIV, 2), je veux dire tous les ordres religieux qui se trouvent confondus dans le sien; et tant de personnes de toute condition et de tout sexe qui se sont sanctifiées par son exemple et par sa règle, ne sont-ce pas comme autant de montagnes qui l'environnent? et ne doit-on pas avoir la même idée de ceux de ses disciples qui, ayant su joindre la science à la piété, répandent comme d'un lieu éminent la splendeur de la vérité sur l'Eglise, en lui donnant dans leur pureté les ouvrages merveilleux de ses docteurs et de ses Pères? Montagnes, qui étant à l'abri de celle qui les domine, qui les couvre et qui les défend, se trouvent inaccessibles à tous les efforts du relâchement et de l'erreur.

Rappelons maintenant ce que nous avons dit, et revenons toujours à notre principe. Ne rien demander au saint dont nous honorons les reliques qu'il ne lui soit glorieux de nous accorder, et qu'il ne nous soit utile d'obtenir, comme est l'imitation de ses vertus, c'est la première condition qui rend véritable l'honneur que nous lui rendons, et la confiance que nous avons en lui.

2. La seconde, c'est qu'il faut que cette confiance soit accompagnée d'une crainte respectueuse qui bannisse tout aveuglement, toute témérité, toute présomption; et pour nous convaincre que c'est la seule dont nous devons être animés, nous n'avons qu'à considérer en finissant ce que les Pères ont dit et pratiqué dans ces rencontres pieuses.

On ne doit approcher du tombeau des saints qu'avec crainte et avec respect, qu'avec une conscience pure, ou avec le désir sincère de la purifier. Saint Jérôme n'osait entrer dans les chapelles des martyrs, lorsqu'il avait eu seulement une vaine illusion pendant le sommeil. Il dit aussi que la fameuse Paule faisant la visite des lieux saints, vit dans la ville de Sébaste le tombeau de plusieurs prophètes, et qu'elle fut saisie d'un tremblement subit à la vue des prodiges qui frappèrent ses yeux : *Multis intremuit consternata mirabilibus* (*Hier., in Ep. Paul., Epist.* 27). Elle y voyait les démons, tourmentés de mille genres de supplices, prendre diverses figures pour exprimer diversement leurs douleurs. Ce qui l'obligeait à regarder avec une crainte pleine de respect des tombeaux qui renfermaient des dépouilles si précieuses, et les mouvements de sa piété croissaient à mesure qu'elle voyait rendre plus de gloire aux reliques des serviteurs de Dieu.

Saint Chrysostome dit que de son temps on voyait à Constantinople les mêmes sujets de crainte, et que les tombeaux des martyrs étaient des figures anticipées et visibles du tribunal de Jésus-Christ, puisque les démons y étaient punis alors, comme ils le seront un jour à ce redoutable tribunal (*Chrys. Hom.* 16 *in* II *ad Cor.*). Et comme ce Père lui-même allait offrir le sacrifice de paix sur ces tombeaux vénérables, il fut saisi d'une telle crainte, qu'il s'en éloigna, parce qu'il venait de parler avec quelque émotion à un évêque trop emporté.

Saint Grégoire, sollicité par l'impératrice Constance de lui envoyer des reliques de saint Paul, lui répondit qu'il ne pouvait, ni n'osait approcher du corps des apôtres, parce qu'ils faisaient tant de prodiges dans l'Eglise où ils reposaient, qu'on n'y allait pas même pour les invoquer sans être saisi de crainte : *Ut neque ad orandum ad corpora apostolorum sine magno timore possit accedi* (*Greg. pap., Ep. lib.* III. *Ep.* 30. *Const. Augustæ*). Et ce saint pontife lui rapporte dans la même lettre plusieurs sortes de punitions que les corps saints avaient exercées envers ceux qui s'en étaient approchés avec une témérité présomptueuse.

Ce qui est arrivé à Sébaste, à Constantinople, et à Rome, peut bien arriver à Paris, et peut-être n'y est-il que trop arrivé. Tant de punitions éclatantes, tant de malédictions visibles, tant de morts subites et imprévues dont on s'empresse de rechercher les causes, et que l'on attribue tantôt à l'ignorance d'un médecin, tantôt à la malice d'un ennemi, tantôt au défaut de secours, ne viennent pas seulement de ce que l'on attaque la majesté

de Dieu même par des péchés continuels, mais peut-être encore de ce qu'on l'irrite en profanant les choses saintes, et en se présentant témérairement et sans foi devant les reliques de ses serviteurs. Peut-être de ce qu'on les porte sur un corps amolli par le luxe et par les plaisirs ; car, combien de chrétiens ignorants et aveugles se croient en sûreté, pourvu qu'ils aient sur eux un reliquaire? Et c'est peut-être ce qui leur attire les malheurs qu'ils prétendent éviter, parce que les saints ne peuvent souffrir leurs dépouilles sacrées dans de si profanes mains. Tant il est vrai qu'une humble crainte doit être comme la sauvegarde de ceux qui les portent ou qui s'en approchent ; et qu'il est très-dangereux de les porter ou de s'en approcher, sans imiter les vertus des saints à qui elles appartiennent.

Pensez-y, esprits prétendus forts, qui vous faites un faux honneur de mépriser certaines pratiques de religion, et qui dans l'erreur qui vous séduit, entrez sans aucun respect dans des églises où reposent les corps des saints ; qui vous présentez même devant la plus sacrée de toutes les reliques, j'entends le corps de Jésus-Christ vivant et résidant sur nos autels, sans aucune crainte de votre Juge, sans aucun amour pour votre Sauveur, sans aucun remords de conscience, sans aucun mouvement de piété. Craignez quelque punition visible ou invisible, à laquelle vous ne vous attendez point, et sachez que la justice divine ne manquera pas son coup. Pensez-y à votre tour, dames mondaines, vous qui venez dans nos églises, non pas pour honorer les reliques des saints par vos vœux et par vos prières, mais plutôt pour leur insulter par votre immodestie et par votre irréligion. Et au lieu que les démons tremblent et souffrent devant les tombeaux des serviteurs de Dieu, le plus souvent, ô conduite exécrable! on vous y voit environnées de vos adorateurs, et vous y méditez des parties de plaisir. Dieu le souffre, parce qu'il est patient, *et il est patient*, dit saint Augustin, *parce qu'il est éternel*. Il ne se presse pas même de se venger dans le temps, parce qu'il a toute l'éternité pour la juste exécution de ses vengeances. Mais un jour viendra, qui peut-être n'est pas loin, où il ne le souffrira plus, et où sa patience sera vaincue par sa justice. Il a dit que celui qui méprise ses disciples, le méprise lui-même (*Luc.*, X, 16), et il a puni assez de fois ce mépris injuste. Malheur à ceux qui demandent de nouveaux miracles pour croire ce qui n'est que trop assuré pour leur ruine.

N'imitez pas, mes chers auditeurs, une conduite si déplorable, profitez des instructions importantes que renferme la solennité de ce jour, et vous honorerez la translation de saint Benoît comme elle mérite d'être honorée.

Sa mémoire est en bénédiction dans les villes et dans les déserts, et ses ossements, maintenant arides et desséchés, sortiront pleins de force et de vigueur du lieu saint, où la piété les conserve (*Eccli.*, XLVI, 14).

Tous ceux qui habitent dans la poussière, s'éveilleront aussi du sommeil de la mort qui les y retient (*Isa.* XXVI, 19). Nous y habiterons nous-mêmes, et viendra le temps où nous en sortirons. Temps fatal, où tous ceux qui seront dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu (*Joan.*, V, 28). Ils l'entendront du cœur de la terre, comme l'ont entendue, la fille de Jaïre de son lit, le fils de la veuve de Naïm de son cercueil, le frère de Marthe et de Marie de son tombeau.

Mais, ô terrible différence! ceux qui auront fait de bonnes œuvres, ressusciteront à la vie, et ceux qui en auront fait de mauvaises, sans les avoir expiées par la pénitence, ne ressusciteront qu'à leur propre condamnation. Point de milieu, mes frères, nous sortirons du tombeau tels que nous y serons entrés ; ou destinés à la vie bienheureuse par nos bonnes œuvres, ou destinés à la mort éternelle par nos péchés. Choisissons et disposons nous-mêmes de notre avenir, puisque Dieu dans sa bonté a bien voulu le mettre dans nos mains.

Le grand moyen de procurer le bonheur de nos corps après la résurrection, c'est de les soumettre à notre esprit durant le cours de la vie. Faisons mourir en nous, comme nous le dit saint Paul, les membres de l'homme terrestre (*Col.*, III, 5), et comprenons une bonne fois que le baptême que nous avons reçu est pour nous un engagement indispensable de mortifier notre chair, puisque c'est par ce sacrement que nous sommes morts et ensevelis avec Jésus-Christ. Malgré que nous en ayons, cette chair que nous idolâtrons sans cesse, sera détruite par la mort qui consumera tout, soyons assez sages pour la détruire par avance, en mourant peu à peu à quelqu'une de nos inclinations corrompues.

Nous entrerons ainsi dans l'esprit de la religion sur la fête de ce jour, et sur celles qui lui ressemblent. En honorant les reliques des saints, nous suivrons leurs exemples, nous imiterons leurs vertus, nous profiterons de leurs suffrages, et la parole du prophète (*Psal.* LXXXIII) nous est un fidèle garant que non-seulement notre cœur, mais que notre chair même se réjouira dans le Dieu vivant, durant le cours infini de l'éternité bienheureuse.

PANEGYRIQUE DE SAINT BERNARD,

Prononcé dans l'église des RR. PP. Feuillants, le 20 août.

Ego novissimus evigilavi, quasi qui colligit racemos post vindemiatores.

Je suis venu le dernier de tous, comme celui qui ramasse les grains de raisin après les vendanges (*Eccli.*, *chap.* XXXIII, 16.)

La dernière place n'est pas toujours la moins honorable, et les derniers venus ne sont pas toujours les moins considérés. Abel ne vint au monde qu'après Caïn, et c'est sur Abel et sur ses sacrifices que Dieu jeta ses plus favorables regards. Ismaël était plus avancé qu'Isaac dans la famille d'Abraham ;

et Isaac fut l'héritier de son père. Entre les enfants de Jacob, Benjamin, qui était le plus jeune, était le favori. Et entre les apôtres, quoique saint Paul ait été le dernier appelé, il n'a pas laissé de surpasser tous les autres par son élévation et par ses travaux.

C'est donc une grâce singulière pour saint Bernard, que Dieu ayant à donner des Pères à l'Eglise, l'ait fait naître dans la vieillesse du monde, pour occuper la première place parmi ces maîtres de la religion : car à le bien prendre, la dernière place ne ravale que ceux qu'on a chassés de la première, au lieu que la première ne fait souvent honneur qu'à ceux qu'on a tirés de la dernière. C'est aussi ce que l'on a reconnu en l'appelant le dernier des Pères, *ultimus Patrum*, et c'est maintenant le nom que toute l'Eglise lui donne.

Docteurs de la loi, vous n'en seriez pas contents, vous qui aimez *les premières places dans les festins, et les premières chaires dans les assemblées* (*Matth.*, XXIII, 6). Comme vous ne consultez que la sagesse du siècle, c'est-à-dire les ténèbres du cœur humain, vous usurpez un rang qui ne vous appartient pas, et dont on vous verra descendre *avec la rougeur sur le front* (*Luc.*, XIV, 9), puisque les *premiers seront les derniers* (*Matt.*, XX, 16). Mais saint Bernard suivant le conseil de l'Evangile, c'est-à-dire la lumière de Dieu, se tient à la dernière place, *ultimus Patrum*, et nous fait voir en sa personne l'exemple le plus éclatant d'une humilité récompensée, puisque encore qu'il soit le dernier des Pères, Dieu ne laisse pas de le combler de la gloire des premiers.

Jésus-Christ est également grand, soit qu'il soit le premier, soit qu'il soit le dernier de toutes choses : *Primus et novissimus ego sum* (*Isa.*, XLI, 4). En cette seconde qualité il renouvelle tout, il perfectionne tout, il termine tout. Et qu'y a-t-il de plus honorable pour saint Bernard, que d'être en quelque sorte à l'égard des Pères ce que Jésus-Christ est à toutes choses?

Il est le dernier des Pères, et en cela même il est la résurrection des Pères, la perfection des Pères et le terme des Pères. Il en est le renouvellement et la résurrection, parce que tous les Pères revivent en lui; il en est l'ornement et la perfection, parce que ce qui manque aux autres Pères se trouve en lui; il en est la fin et le terme, parce qu'il n'y a plus de Pères après lui; il renouvelle leur esprit, il consomme leurs ouvrages, il termine leur société.

C'est sur cette qualité, messieurs, que je fonde son panégyrique : et ne croyez pas que je m'arrête à celle-là pour n'en avoir point d'autre; si je craignais de ne le louer pas assez en lui donnant le dernier rang parmi les Pères de l'Eglise, il me serait facile de lui donner le premier entre les dévots de Marie; mais je ne me sers de ce privilége que pour ajouter l'avantage d'avoir auprès d'elle saint Bernard pour mon introducteur à celui d'y avoir trouvé un ange pour oracle, qui m'apprend à lui dire : *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand les Pères de l'Eglise regardent Jésus-Christ comme la résurrection de toutes choses, ils considèrent le monde avec le prophète Ezéchiel comme un grand livre, et Dieu comme son auteur. Que fait un auteur? il sème, il répand, il distribue ses pensées dans son ouvrage, et il les ramasse toutes à la fin, où il semble les faire revivre. Ainsi, après que Dieu s'est occupé longtemps à la production des créatures, et surtout à celle de ses élus, il en fait comme une récapitulation en Jésus-Christ, en la personne duquel tous ressuscitent en quelque sorte : *Instaurare omnia in Christo* (*Eph.*, I, 10).

C'est dans ce sens que je dis que saint Bernard fait revivre les Pères qui l'ont précédé, et vous en serez persuadés, messieurs, si vous remarquez que deux choses sont essentielles à la qualité de Père de l'Eglise : la première est une éminente doctrine qui soit plutôt infuse qu'acquise, plutôt apprise dans l'école du ciel que dans les académies de la terre; la seconde est une éminente vertu qui produise des actions conformes aux vérités que l'on prêche. Un homme rempli de la science des saints, mais vide de la vertu des saints, peut être appelé docteur, théologien, maître, mais non pas Père de l'Eglise; un homme rempli de piété, mais qui manque de la lumière qui doit éclairer la maison de Dieu, peut mériter le nom de juste, de fidèle, de saint, mais non pas le nom de Père. Les Tertullien et les Origène, les Pacome, et les Hilarion ne sont pas Pères de l'Eglise; les uns, parce qu'étant savants ils n'ont pas été saints; les autres, parce qu'étant saints ils n'ont pas été savants.

Mais saint Bernard a toujours uni la science avec la piété, selon cette belle parole de saint Augustin : *Scienter pius, et pie sciens* (*Aug. Ep.* 107). Sa science n'a été ni superbe ni emportée, parce qu'elle a été soutenue par la piété; et sa piété n'a été ni aveugle ni indiscrète, parce qu'elle a été éclairée par la science. Or, je dis que comme il s'est trouvé le dernier des Pères, il a fait revivre en lui leur science et leur piété, leur doctrine et leurs vertus.

1. Et en effet, messieurs, lorsque saint Bernard fait de fortes et de salutaires corrections aux déserteurs de la vie religieuse; lorsqu'il soutient la cause des malheureux auprès des grands et les libertés de l'Eglise devant les empereurs; lorsqu'il combat avec une force invincible toutes les erreurs qui s'élèvent contre la foi; lorsqu'il imprime une terreur salutaire dans l'âme des ennemis de l'Eglise les plus déclarés; lorsqu'il écrit fortement aux religieux, aux évêques, aux papes; lorsqu'il blâme hardiment leur conduite et qu'il leur prescrit les moyens de la changer (*Bern.*, *Epist.* 1, 2, 6, 37, 38, 45, etc.), ne lui reconnaissez-vous pas le caractère de saint Jérôme?

Lorsqu'il emploie sa divine éloquence à

faire l'éloge de la virginité ; lorsqu'il avertit les vierges qu'en gardant l'intégrité du corps elles peuvent perdre celle de l'esprit; lorsqu'il les exhorte à l'amour d'une vertu qui a donné le Fils de Dieu au monde et qui égale les hommes aux anges, ne le prendriez-vous pas pour l'interprète de saint Ambroise?

Lorsqu'il s'élève jusque dans le sein de Dieu pour y contempler la vérité; lorsque, par les lumières de sa méditation, il perce les ombres sacrées des Ecritures, et que dans des expressions, dont l'homme charnel s'épouvante, il découvre des mystères qui édifient le chrétien; lorsqu'il nous rend si sensible la nécessité de la grâce, qu'il nous montre sa force et sa douceur, qu'il nous la décrit comme *une facilité toute-puissante, et comme le trait du Saint-Esprit qui blesse heureusement le cœur*, ne nous laisse-t-il pas douter si c'est lui ou si c'est saint Augustin qui parle?

Enfin lorsqu'il décrit les routes malheureuses où les pécheurs s'embarrassent ; lorsqu'il développe avec tant d'adresse tous les replis du cœur humain ; lorsqu'il traite avec tant de pénétration tout ce qui regarde les mœurs et la discipline du christianisme ; lorsqu'il explique avec autant de solidité que de sagesse toute la morale de l'Evangile; lorsqu'il apprend aux chrétiens de tous les états l'exactitude avec laquelle ils doivent observer la loi de Dieu, que fait-il que répéter les principes que saint Grégoire a établis?

On sait bien que la vérité étant une, saint Bernard n'a pu dire que ce qu'ont enseigné ses prédécesseurs ; mais sa gloire ne serait pas dans tout son lustre, si je la bornais à faire revivre en lui le caractère des Pères latins. D'autres ont fait cette remarque avant moi (*Vie de S. Bern., en* 1648, *préf.*), et c'est ce qui m'empêche de m'y arrêter plus longtemps; mais ce que d'autres n'ont pas fait et que je vais faire, c'est de vous le représenter comme le renouvellement parfait des plus éclatantes et des plus difficiles vertus des Pères grecs.

2. La foi était la vertu de saint Athanase; vertu si reconnue, que ce grand évêque a toujours passé pour un homme qui portait toute l'Eglise en sa personne, en telle sorte qu'il semblait ne pouvoir être renversé que l'Eglise ne fût ébranlée ; et ce qu'il fut alors contre les ariens, saint Bernard l'a été contre les hérétiques de son temps.

Abailard, philosophe subtil et téméraire, substitue les imaginations de Platon à la doctrine des Pères de l'Eglise (*Bern., Epist.* 189, 193), et, à force de vouloir pénétrer par la seule raison les mystères du christianisme, il *s'égare dans ses pensées* (*Rom.*, I, 21), et parle infidèlement des matières de la foi : *De fide perfide loquens* (*Bern., de Err. Abail. c.* 4). Saint Bernard découvre ses erreurs et les refute dans un savant traité, où il lui fait voir qu'en travaillant à rendre Platon chrétien, devient païen lui-même. Il en écrit au pape et aux cardinaux, et enfin il confond cet hérétique dans le concile de Sens, où il le contraint d'avouer que ses livres avaient été condamnés par les saints docteurs avant que de l'être par les évêques.

Gilbert, élevé à l'épiscopat, après avoir consumé sa vie dans l'étude des sciences humaines, sans les avoir purifiées par la méditation des divines Ecritures, fit bientôt voir les fruits d'une si malheureuse préparation à une fonction si sainte et si formidable (*Otho Fris., de Gest. Frid., l.* I, *c.* 46 *et* 47). Il assemble un synode diocésain, où il mêle dans ses discours un venin caché et une doctrine suspecte, et parle de la simplicité de Dieu avec artifice, pour attaquer la foi de la Trinité : *De simplicitate Dei non simpliciter sentiens.* Il est cité au concile de Reims, où présidait le pape Eugène III ; et saint Bernard, qui est l'âme de ce concile, comme saint Augustin l'était autrefois de celui d'Afrique (*Prosp., Carm. de Ingr.*), devient le principal auteur de la conviction de cet hérésiarque et de la condamnation de son hérésie.

Henri, de religieux devenu apostat, déclare la guerre aux sacrements de l'Eglise et à ses ministres, et sa pernicieuse doctrine fait un tel progrès dans une des plus belles provinces de ce royaume, que, comme l'a écrit notre saint, on y voit de tous côtés *des églises sans peuples, des peuples sans prêtres, des prêtres sans l'honneur qui est dû à leur caractère, et enfin des chrétiens sans Jésus-Christ* (*Bern., Epist.* 240 ; *Item, serm.* 65, *in Cant.*). Touché d'une si pressante nécessité, saint Bernard vient promptement au secours de l'Eglise affligée. Il prêche dans tous les lieux que l'erreur avait infectés, et en vain l'hérétique convaincu est réduit à une honteuse fuite, il est poursuivi jusque dans son asile et conduit à l'évêque de Toulouse. Tant il est vrai que saint Bernard était de son temps le grand défenseur de l'Eglise, comme saint Athanase l'était du sien; j'ai pensé dire l'unique, et je l'aurais dit après un des historiens de sa vie qui lui donne ce nom : *Ecclesiæ singularis Athleta.* Nom d'autant plus glorieux que c'est le même que saint Chrysostome donne à saint Paul qu'il appelle l'Athlète du monde : *Pugil orbis.*

Le désintéressement a singulièrement éclate dans la conduite de saint Grégoire de Nazianze, il le portait jusqu'à dire que l'évêque ne doit pas se mêler du temporel de l'Eglise, mais le faire régir par un administrateur; il tenait si peu aux dignités les plus éminentes, qu'après avoir donné une fois la paix à l'Eglise en ruinant la faction des hérétiques, il voulut la lui donner une seconde fois, en quittant la ville impériale et le trône spirituel qu'il y possédait.

Cette vertu, messieurs, ne semble-t-elle pas revivre dans saint Bernard, lui qui avait autant de soin de conserver la pauvreté, qu'en ont les riches du monde de conserver les richesses? amour pour le bien de ses frères, désir de l'avancement de son ordre, vous auriez changé le cœur d'un autre, mais vous ne touchâtes pas le sien

Nous trouvons qu'il a cédé à d'autres religieux des revenus, qu'on lui avait donnés pour fonder des monastères (*Bern., epist.* 252). Un prince lui avait fait don de quelques droits, et n'avait pas soin de l'en faire jouir; ce saint lui écrit qu'il est prêt à les lui remettre, et que lui ni ses frères ne veulent être à charge à personne (*Epist.* 119, 120). Les évêchés de Langres et de Châlons, les archevêchés de Milan et de Reims ont donné une sainte horreur à cet esprit humble et désintéressé; non qu'il ait refusé ces dignités avec une opiniâtreté superbe, mais il les a évitées avec une adroite humilité; et l'on peut dire que cette manière de refuser la domination dans l'Eglise est singulière à saint Bernard qui a eu toujours pour maxime de préférer l'intérêt spirituel au temporel; ce qui est la règle de la vraie sagesse évangélique, au lieu, disait-il, que le mauvais discernement préfère le temporel au spirituel (*Bern. epist.* 371).

La constance a paru en saint Chrysostome plus que son éloquence même, qui lui a fait donner le nom de bouche d'or. La cour et l'Eglise, le désert et la ville, les pécheurs et les saints, tout s'est soulevé ou par surprise ou par malice, pour éteindre ce flambeau de l'Eglise, pour faire tarir ce torrent d'éloquence, et pour bannir de la terre celui qui devait être un des premiers habitants du ciel; mais il a été inébranlable contre toutes ces attaques, et si enfin il y a perdu la vie, du moins y a-t-il conservé le courage.

Cette vertu n'est-elle pas comme ressuscitée dans le dernier des Pères, qui, outre les afflictions secrètes qu'il souffre avec une patience de Job, se voit en butte aux plaintes de toute la chrétienté, après le mauvais succès de la croisade qu'il avait prêchée? Il n'est persécuté, ni pour la vérité, ni pour la vertu, ni par les infidèles, ni par les pécheurs; le caractère d'injustice qui accompagne cette espèce de persécution, lui fait toujours porter la consolation avec elle; mais ce qui est bien plus sensible, il est persécuté par les fidèles mêmes, pour avoir causé la mort d'un nombre infini de chrétiens, qu'il avait animés à une guerre sainte par des miracles, qui étaient bien plus que des prédications et des prophéties, mais que le succès malheureux avait fait passer pour faux.

Il est vrai que le Prophète nous assure que ceux qui aiment la loi de Dieu, jouissent d'une paix profonde (*Psal.* CXVIII); mais combien est-il difficile de la garder dans un événement singulier, qui ne peut être arrivé qu'une fois à l'Eglise et à saint Bernard! Il l'a pourtant gardée cette paix, et sa constance était si héroïque et si sainte, qu'il avait une secrète joie que Dieu l'eût abandonné à la diffamation publique des chrétiens pour des raisons qui leur paraissaient très-justes; triomphant dans sa défaite et glorieux dans sa honte, il veut bien supporter tous les traits de la calomnie, pour éviter qu'on ne les tourne contre le ciel, et il ne refuse pas de perdre sa gloire, afin qu'on n'attaque pas celle de Dieu : c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même en écrivant au souverain pontife, pour lui rendre raison de sa conduite : *Non recuso inglorius fieri, ut non irruatur in Dei gloriam* (*Bern., de Cons., l.* II, *c.* 1).

L'amour de la solitude est la vertu de saint Basile; c'est dans le creux des rochers et dans les plus sombres réduits des déserts qu'il s'est rendu digne de la principauté ecclésiastique, et l'Eglise grecque a eu toujours tant de vénération pour ce saint solitaire, que c'est parmi ses enfants qu'elle prend encore aujourd'hui tous ses évêques.

Cet amour de la solitude a éclaté de même dans saint Bernard, puisqu'il n'en peut être arraché que malgré lui, non pas même lorsqu'il s'agit de condamner un usurpateur du saint-siége et de déclarer qui est le véritable pape de deux qui ont été élus : décision que l'on attend pourtant de lui seul dans le concile d'Etampes; car ses lumières et sa sainteté le font regarder comme l'ange moteur du corps de l'Eglise, et on le prend pour arbitre de toutes les grandes affaires de la religion.

Il passe donc par obéissance de l'ombre des bois à la lumière du soleil; mais dans le temps même qu'il paraît devant les rois et devant les papes qui l'écoutent avec admiration comme un apôtre et comme un prophète, il soupire après le repos qu'il a quitté; il en fait continuellement des reproches à son propre cœur, et il se dit tristement à lui-même à l'imitation d'un excellent solitaire : *Bernard, quel était ton dessein, quand tu as quitté le monde pour le désert?* Quoiqu'il n'ait agi que par le mouvement de l'Esprit-Saint, il croit s'éloigner autant de Dieu qu'il s'éloigne de son monastère, et il se figure qu'il est sorti d'un ciel calme et lumineux, pour entrer dans une région de tumulte et de ténèbres.

On ne peut lire sans édification les plaintes qu'il en fait dans quelques-unes de ses lettres (*Bern., Epist.* 17, 21, 48, 52, etc.); il répond à ceux qui l'appellent, qu'il n'est propre qu'à demeurer caché; qu'il n'est établi ni accusateur, ni juge, ni arbitre que de lui-même; et qu'il est obligé de remplir les devoirs de sa profession par des œuvres conformes au nom qu'il porte; il appelle sa vie monstrueuse, et il dit que sa conscience en est inquiète et tourmentée; il se nomme *la chimère de son siècle*, prétendant que les occupations qu'on lui donne ne lui permettent de vivre ni en ecclésiastique, ni en laïque, et qu'il ne mène plus la vie d'un religieux, quoiqu'il en porte l'habit. Il a tenu un langage si surprenant quand on l'a obligé de quitter pour un temps sa retraite : tant il était persuadé que les plus parfaits amassent de la poussière du siècle dans le commerce du siècle; tant il connaissait le bonheur d'une âme dégagée des soins et des embarras de cette vie, qui n'ayant plus à se partager entre le ciel et la terre, se ren-

ferme toute en elle-même, et ne s'ouvre qu'à Dieu seul.

Tertullien dit que, quand Dieu formait le corps du premier homme, qui, à la création du monde, fut le dernier ouvrage de sa puissance, il pensait au corps de Jésus-Christ, qui, à la rédemption du monde, devait être le dernier ouvrage de sa puissance et de son amour : *Quodcumque limus exprimebatur, cogitabatur Christus homo futurus* (*Tert., de Resurr. carn.*); tout est présent à celui qui est éternel, et qui *appelle ce qui n'est point comme ce qui est* (*Rom.*, IV, 17). On peut donc dire sans témérité, que quand Dieu commença de former le corps auguste des Pères, il pensait à celui qui devait être le dernier de tous.

Lorsqu'il remplissait Athanase de foi dans le concile de Nicée, il pensait à ce que saint Bernard ferait pour elle dans le concile de Reims; lorsqu'il inspirait à saint Grégoire de Nazianze l'héroïque résolution de renoncer au patriarcat de Constantinople, il pensait au refus que ferait saint Bernard de l'archevêché de Milan; lorsqu'il remplissait saint Chrysostome de force contre toute l'Eglise d'Orient, il pensait à la constance que ferait paraître saint Bernard contre toute l'Eglise d'Occident; et lorsqu'il enflammait le cœur du grand Basile de l'amour de la solitude, il pensait à celui qu'aurait saint Bernard pour sa cellule, qu'il a regardée comme un autre ciel : *Cœli et cellæ cognati sunt, et affinitatem habere videntur, ut nominis, sic et pietatis.*

C'est ainsi qu'il fait revivre ses prédécesseurs, et comme Adam fut formé le dernier parmi les créatures, parce que Dieu devait faire en sa personne un abrégé de toutes les parties de l'univers; ainsi saint Bernard est venu le dernier parmi les Pères, parce que Dieu devait faire en sa personne un abrégé de tous les autres, en faisant revivre en lui ces grands maîtres des chrétiens et ces fidèles dépositaires des vérités de la religion.

Ce qu'il y aurait à souhaiter, mes chers auditeurs, c'est que comme cet illustre saint a réuni les vertus et la doctrine de ceux qui l'ont précédé dans son état, nous en fissions de même à l'égard de ceux qui nous ont précédés dans le nôtre. Tous les hommes ne sont pas nés pour être Pères de l'Eglise; c'est un état sublime où *l'esprit qui souffle où il veut* (*Joan.*, III, 8), n'élève que des âmes privilégiées; mais tous les hommes sont nés pour être saints, parce que la sainteté est de tous les états; et il est certain que, malgré tous les efforts du monde et du démon, les différentes grâces de Dieu font toujours des saints dans les différents états de la vie (*I Petr.*, IV, 10); or, il est de l'ordre de la Providence, que l'exemple des premiers serve à la sanctification des derniers, et malheur à ceux à qui cet exemple aura été inutile!

Mais à qui ne l'est-il pas? Nous faisons-nous une loi de méditer la doctrine de nos prédécesseurs pour en faire la règle de notre vie; et les vertus qu'ils ont pratiquées, les pratiquons-nous à notre tour? Hélas! mes frères, nous apprenons pour savoir, et non pas pour faire ce que nous avons appris. Nous regardons les vertus des autres comme le fruit de certaines grâces particulières que nous présumons n'avoir pas : comme si le bras de Dieu était raccourci, et que son dessein ne fût pas de nous sanctifier tous, lui qui déclare dans l'Evangile, que son Fils *n'est pas venu pour juger le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui* (*Joan.*, III, 17). C'est tenir une conduite bien différente de celle de saint Bernard, qui est le renouvellement et la résurrection des Pères, parce que tous revivent en lui.

Il portera encore plus loin et sa gloire et notre honte, quand nous verrons qu'il en est l'ornement et la perfection, parce que ce qui manque aux autres Pères se trouve en lui.

SECONDE PARTIE.

Ceux qui disent que Jésus-Christ est le dernier, parce qu'il embellit et qu'il perfectionne toutes choses, considèrent avec saint Paul le monde comme un édifice dont le Fils de Dieu est le couronnement : ou avec l'Evangile comme un arbre dont le Fils de Dieu est le fruit : ou avec saint Grégoire de Nysse comme un tableau, dont le Fils de Dieu est le dernier trait; et par là ils veulent nous faire entendre que c'est en lui seul que l'on trouve ce que le monde a de plus éclatant et de plus achevé.

Ce sont aussi les deux choses que la perfection d'un ouvrage demande indispensablement de l'ouvrier qui est commis pour y mettre la dernière main; il doit donner de l'éclat à ce qui est déjà fait, et suppléer à ce qui y manque.

C'est ainsi qu'en a usé Jésus-Christ à l'égard de la loi de Moïse, dont il a été la fin (*Rom.*, X, 4), c'est-à-dire la perfection: d'abord il en a changé le motif, en faisant succéder l'amour à la crainte (*Aug., tract.* 55 *in Joan.*); il en a changé la fin, en promettant des récompenses éternelles aux observateurs de son Evangile, au lieu que les Juifs ne regardaient la loi que par l'espérance des biens temporels; il en a fait entendre le véritable esprit, qui jusqu'à lui n'avait été connu que de quelques justes de l'ancien Testament, et ainsi il a donné à cette loi un éclat qu'elle n'avait pas reçu de Moïse; mais parce que cette même loi ne disait pas tout, Jésus-Christ, son consommateur, a suppléé à ce qui y manquait, en y ajoutant des préceptes et des conseils qui donnent aux hommes les moyens de se rendre parfaits.

Ce que Jésus-Christ a fait à l'égard du monde et de la loi, saint Bernard l'a fait à l'égard des Pères; il a donné un nouvel éclat aux vérités qu'il a trouvées dans leurs écrits; et il a suppléé à celles que la nécessité des temps leur a fait omettre.

1. Il leur a donné un nouvel éclat, en nous faisant entrer dans leur esprit par l'éclaircissement de leurs pensées, car jamais saint n'a plus consulté les saints. Il est

marqué dans sa vie, qu'il avait reçu du ciel l'intelligence de l'Ecriture ; et l'on n'en saurait douter, quand on voit qu'il l'a expliquée d'une manière sublime et naturelle; qu'il lui a donné un tour persuasif et touchant; qu'il s'en est approprié les expressions et qu'il en a imité le langage; qu'il s'en est servi avec une force invincible, *pour instruire, pour reprendre, pour corriger, pour conduire à la piété et à la justice* (II *Tim.*, III, 16); cependant, quoiqu'il y découvrît plus de mystères par sa propre méditation, qu'à la faveur des interprétations des Pères, il ne laissait pas de lire leurs ouvrages avec humilité et de se soumettre à leurs décisions (*Bern., serm.* 2, *in sept.*).

Il fut consulté plusieurs fois par le célèbre Hugues de Saint-Victor, et toujours il lui répondit suivant la tradition de l'Eglise; son dessein, disait-il, était d'éviter toutes les nouvelles opinions, selon le précepte de l'Apôtre (II *Tim.*, II), de rapporter les sentiments et les paroles des Pères sur tous les doutes qu'on lui proposait, et de s'attacher principalement à saint Ambroise et à saint Augustin, ajoutant qu'il voulait *défendre la vérité ou soutenir l'erreur avec eux* (*Bern., Epist.* 77).

Il trouvait du péril à présumer de savoir ce qui aurait échappé à ces oracles de l'Eglise ; c'est pourquoi, quand leurs sentiments étaient partagés sur un sujet, il n'osait lui-même proposer le sien, et il portait si loin son humilité et sa sagesse, que dans la rétractation qu'il a faite à la fin du livre *des Degrés de l'humilité*, il marque qu'il se croit digne de répréhension, pour avoir dit quelque chose des séraphins, qu'il n'avait lu nulle part (*Bern., serm.* 5 *in Cant.*)

C'est là, messieurs, le véritable caractère d'un docteur de l'Eglise, qui n'a rien de plus cher que le dépôt sacré de la doctrine de ses Pères; le dernier respecte ce qu'ont dit ses prédécesseurs, il médite leurs maximes, il les approuve, il les éclaircit, il les pratique : grand exemple pour tant d'esprits présomptueux, qui préfèrent leurs conceptions propres aux sentiments de ceux qui seuls ont droit de décider sur les points de la religion, et qui corrompent les mœurs des chrétiens, en substituant des nouveautés pernicieuses aux vérités les mieux établies sur la doctrine de l'antiquité.

On peut ajouter que saint Bernard donne encore un nouvel éclat aux écrits des Pères, en répandant dans tout ce qu'il dit après eux cette onction ineffable du Saint-Esprit, ce caractère de dévotion qui lui est particulier et qui lui a fait donner le nom de *Dévot* dans toute l'Eglise. Tous les autres Pères ont parlé sans doute pour le cœur et pour l'esprit; mais il y a des occasions où plusieurs d'entre eux semblent plutôt s'arrêter à éclairer l'esprit qu'à échauffer le cœur; au lieu que saint Bernard n'a jamais travaillé à faire connaître la vérité sans en inspirer l'amour : et c'est pour cela qu'on voit reluire dans tous ses ouvrages cette dévotion qu'il a toujours regardée comme l'unique affaire du cœur : *Devotionis gratia res est cordis.*

2. Il ne s'arrête pas là, messieurs ; il consomme l'ouvrage en disant ce que les autres n'avaient pas dit. Et pour entrer dans ma pensée, il faut savoir que les Pères n'ont eu d'autre but dans leurs ouvrages, que de donner aux fidèles une parfaite connaissance de Jésus-Christ, mais de Jésus-Christ tout entier, c'est-à-dire de l'Eglise unie à son chef; ce que saint Augustin appelle *Christus totus*, parce qu'il ne considère Jésus-Christ et l'Eglise que comme un seul homme : *Unus homo Christus et Ecclesia* (*Aug., Tract.* 28 *in Joan.; item in Psalm.* XX).

Or, dans le corps de l'Eglise l'on peut considérer, ou son chef, c'est-à-dire Jésus-Christ en son corps divin et naturel; ou l'union des membres avec ce chef, c'est-à-dire Jésus-Christ en son corps mystique ; ou l'âme de ce corps, c'est-à-dire la grâce de Jésus-Christ qui anime l'Eglise par son Esprit-Saint; ou enfin les règles par lesquelles ce corps agit, c'est-à-dire la discipline de l'Eglise. Tous les Pères ont été occupés par la nécessité des temps à éclaircir ces quatre vérités fondamentales de la religion, mais ils n'ont presque rien dit de la figure de ce corps, de ses proportions et de son berceau. C'étaient des vérités particulières que les premiers n'avaient fait que tracer, et que le dernier devait éclaircir, pour avoir la gloire de consommer l'œuvre de Dieu, en suppléant à ce que les autres n'avaient pas dit.

3. Quelle est cette figure? c'est Marie, qui n'est pas seulement la mère du Chef de l'Eglise, mais encore la plus parfaite image de l'Eglise; car comme Jésus-Christ est né corporellement du sein d'une Vierge, il est uni spirituellement à l'Eglise sainte, qui est son épouse et qui est vierge; et dans toutes les deux, ni la virginité n'empêche point la fécondité, ni la fécondité n'empêche point la virginité.

C'est à cette parfaite image de l'Eglise que saint Bernard a consacré son cœur et sa langue. C'est elle qui a été le plus ordinaire sujet de ses méditations et de ses sermons. C'est celui de tous les Pères qui a parlé plus au long et plus dignement de cet aimable objet de la piété chrétienne. C'est l'interprète de ses mystères, le héraut de ses priviléges, le dépositaire de ses secrets, et, pour tout dire en un mot, c'est le dévot de Marie.

Ce qui ne l'a pas empêché de condamner la fausse dévotion de ceux qui se font honneur de la qualité d'enfants de Marie, dans le temps même qu'ils sont ennemis de Jésus-Christ; qui, manquant à l'essentiel de la piété, c'est-à-dire à l'esprit et à la vérité, croient attirer son secours par quelque devoir extérieur ; et qui, en négligeant l'imitation de ses vertus, se confient vainement à sa puissance et à son crédit.

Qu'ils apprennent donc de saint Bernard que l'imitation des vertus de Marie est l'unique dévotion agréable à Marie. Cela seul sans tout le reste suffit : tout le reste, quoi-

que bon en soi, sans cela est inutile; car une Vierge qui, par sa maternité divine, est élevée à la qualité de reine des hommes et des anges, n'a pas besoin qu'on lui rende de faux honneurs, elle qui se trouve comblée des véritables : *Virgo regia falso non indiget honore, veris cumulata honorum titulis* (*Bern., ad can. Lugd.*).

4. Les autres Pères, et particulièrement saint Cyprien et saint Augustin, ont dit ce qu'on peut dire de plus grand et de plus solide de l'unité du corps de l'Eglise et de l'union de ses membres. Mais comme ces membres peuvent être unis diversement entre eux et avec leur chef, cette union peut être avec proportion ou sans proportion, et c'est précisément dans cet ordre des parties que consiste la beauté de tout le corps.

Les Pères n'avaient point trouvé d'occasion dans leurs siècles de nous parler de ce point; mais saint Bernard l'a traité divinement en deux endroits remarquables de ses ouvrages.

Le premier est dans la lettre célèbre qu'il écrivit à Henri, archevêque de Sens, dans laquelle il réprime l'orgueil de ceux qui s'efforçaient de secouer le joug de l'autorité épiscopale et qui employaient le revenu de leurs abbayes à acheter des exemptions et des droits honorifiques (*Bern., Epist.* XLII, *c.* 9). Les personnes éclairées, devant qui je parle, n'ont pas besoin que je rapporte ce qu'elles savent mieux que moi et ce qu'il n'est pas possible qu'elles n'admirent. Je me contente de dire que c'est là que saint Bernard a fait voir jusqu'où va la puissance ecclésiastique, et quelle est la vraie liberté religieuse. C'est sans doute ce qu'aucun autre Père n'avait traité avec tant de force que lui.

Le second endroit où il a parlé de la proportion du corps de l'Eglise est dans le troisième livre *de la Considération* (*chap.* 4), où il se plaint au pape Eugène, son Père et son fils tout ensemble, de ce que ne mesurant pas la plénitude de la puissance sur la plénitude de la justice, il faisait ce qu'il pouvait sans considérer s'il le devait faire : *Les Eglises crient*, lui disait notre saint, *de se voir tronquées et démembrées. Il y en a très-peu qui n'aient ressenti cette plaie ou qui ne la craignent. Me demandez-vous quelle est cette plaie? C'est que l'on soustrait les abbés à la juridiction des évêques, les évêques à celle des archevêques, les archevêques à celle des patriarches et des primats* : Bonane species hæc? *Est-ce ainsi que l'on conserve la beauté du corps de l'Eglise? Comme il ne faut point séparer ceux que Dieu a unis, il ne faut pas non plus égaler ceux que Dieu a soumis les uns aux autres. Vous feriez un monstre*, ajoute-t-il, *si, détachant un doigt de la main, vous l'attachiez immédiatement à la tête, et c'est ce qui arrivera dans le corps de Jésus-Christ, si vous placez ses membres autrement que lui-même les a placés. Ne ternissez donc plus l'éclat de cette Jérusalem qui descend du ciel toute belle et qui ne peut être belle, si l'on ne conserve l'ordre et la proportion de son corps.* Monument éternel du zèle qu'a eu ce grand saint pour l'ordre sacré de la hiérarchie; zèle qu'il a fait paraître encore en se soumettant lui-même avec ses religieux à la juridiction spirituelle des évêques, inséparable du caractère de l'épiscopat et établie par les conciles sur des lois auxquelles la flatterie et la vanité des hommes ne pourront jamais déroger.

5. Les Pères n'avaient point encore parlé du berceau de l'Eglise, qui est la terre sainte, pour laquelle saint Bernard a non-seulement parlé le langage des hommes, mais celui de Dieu même, qui, selon saint Augustin, est le miracle.

Animé par les ordres du pape, par les pressantes sollicitations du roi de France, plus encore par l'ardeur de son zèle, il prêche à tous les chrétiens du monde une guerre toute chrétienne. Il les exhorte à conquérir une terre où l'on a vu le Verbe du Père parler aux hommes, vivre avec les hommes, mourir pour les hommes (*Bern. Epist.* 322). On arme de toutes parts, et si le succès ne répond pas à l'attente que chacun en avait conçue, n'en accusons pas le zèle de saint Bernard, mais le déréglement des chrétiens; car au rapport des plus célèbres historiens du temps, l'armée était si noircie de crimes, que non-seulement la discipline chrétienne, mais la militaire, y étaient entièrement violées (*Guilh. Neubr., de Reb. Ang., l.* I, *c.* 20). Les chefs mettaient leur confiance en la force et en la multitude de leurs troupes, et s'appuyant ainsi *sur un bras de chair* (*Jer.*, XVII, 5), ils ne se confiaient point en la puissance de celui pour lequel ils avaient pris les armes; si bien que leur exemple a fait voir à toute la terre que ce Dieu jaloux résiste aux superbes pour ne favoriser que les humbles. L'anathème étant donc au milieu de toi, Israël, tu ne pouvais résister à tes ennemis, jusqu'à ce que les criminels fussent exterminés dans ton camp (*Jos.*, XVII); et ne l'étant pas, ton partage ne pouvait être que la défaite et la honte.

Ne croyez pourtant pas, mes frères, que la Providence ait été trompée dans l'événement de ses desseins. Dieu a tiré de grands fruits d'une entreprise qu'il avait lui-même inspirée, quoique ce n'ait pas été en la manière que les hommes se l'étaient imaginé. A la vue de leurs désordres, il a fait servir leur malice à sa clémence, en leur envoyant des afflictions qui les ont purifiés. Si l'Eglise d'Orient ne fut pas délivrée par cette guerre, celle du ciel en fut remplie, et s'il y eut de lâches soldats qui abandonnèrent l'héritage du Seigneur pour aller revivre dans leur première oisiveté, il y eut aussi des soldats généreux qui eurent le bonheur d'y expier leurs péchés par une sainte mort. Ce sont les réflexions d'un saint abbé, qui écrivait alors à saint Bernard, et celles de saint Bernard lui-même (*Abb. Casem., ep.* 333). Quoi qu'il en soit, il nous doit suffire que Dieu soit allé à ses fins pour sa gloire et pour le bien de ses élus. Pourquoi par des voies si surprenantes? Il les sait et nous les ignorons. Notre partage est de nous humilier et d'apprendre du saint illustre, dont nous honorons la mé-

moire, qu'*encore que Dieu ne fasse jamais que ce qu'il veut, l'homme ne peut se dispenser de faire toujours ce qu'il doit* (*Bern., Epist.* 256).

C'est ainsi que saint Bernard met la dernière main aux ouvrages de ses prédécesseurs, en y ajoutant ce qu'ils avaient omis. Et je remarque que le dernier des Pères a imité le dernier des apôtres. Tous ont écrit à l'Eglise universelle, et de là vient que leurs Epîtres sont appelées catholiques; mais saint Paul écrivant comme eux pour toute l'Eglise, s'est néanmoins adressé à certains fidèles. Ainsi, quoique saint Bernard ait écrit comme les autres Pères pour l'Eglise universelle, il s'est fait néanmoins une école particulière de disciples. Ce sont les religieux de son ordre qu'il peut nommer comme saint Paul nommait les Philippiens, *sa joie et sa couronne* (*Phil.*, IV, 1), puisqu'il les a vus répondre si heureusement aux soins qu'il a pris de les former, que saint Pierre de Cluny les regardait de son temps comme de nouveaux Esdras, qui avaient rétabli la loi, et comme de nouveaux Machabées, qui avaient reparé les ruines du temple (*Petr. Clun. ep.* 228 *ap. Bern.*), il voulait dire de l'ordre religieux, dont les mœurs et la discipline ne subsistaient plus en beaucoup de monastères.

Fasse le ciel qu'ils soient toujours les dignes enfants d'un si illustre Père; que comme il a ramassé en lui les vertus de ses prédécesseurs, ils fassent en eux un heureux assemblage des siennes; et que, comme il a orné et consommé leurs ouvrages, ils s'appliquent à leur tour à faire l'ornement de son ordre et à le consommer, pour ainsi dire, par la plus exacte régularité.

TROISIÈME PARTIE.

Quand Dieu a voulu communiquer sa vérité aux hommes, il a choisi diverses sociétés et divers ordres pour leur mettre ses sentiments dans le cœur et sa parole dans la bouche.

Il a commencé par les prophètes, qu'il a animés de son esprit, comme saint Pierre nous l'assure (II *Petr.*, I, 21). Ensuite Jésus-Christ est descendu du sein de son Père, *plein de grâce et de vérité* (*Joan.*, I, 14); et Dieu ayant parlé par ses prophètes en plusieurs manières, s'est enfin expliqué par son Fils (*Hebr.*, I, 1). Les vérités qui sont sorties de cette bouche sacrée ont été reçues par les apôtres qui les écoutaient, et qui les ont annoncées à toute la terre : *Quod audivimus de verbo vitæ annuntiamus vobis* (I *Joan.*, I). L'ordre des prophètes s'est terminé en saint Jean : *Lex et prophetæ usque ad Joannem* (*Luc.*, XIV, 16), et le collége des apôtres a fini en saint Paul, qui appelle les autres ses anciens : *Antecessores meos apostolos* (*Gal.*, I, 17); cette sainte société ayant été élevée de la terre pour aller s'asseoir dans le ciel sur les douze siéges et y juger les douze tribus d'Israël (*Matth.*, XIX, 28).

Les Pères, comme leur postérité sainte, les ont suivis de près, et ayant eu les apôtres pour maîtres, ont mérité d'avoir tous les hommes pour disciples. Saint Bernard a été le terme de cette compagnie bienheureuse, qui a laissé après elle les théologiens scolastiques. Ceux-ci composent aussi un ordre qui a été d'un grand secours à l'Eglise : saint Thomas en a été le premier, mais nous ne savons pas quel en sera le dernier.

Ce que saint Jean a donc été dans l'ordre des prophètes, ce qu'a été saint Paul dans le collége des apôtres, et ce que doit être celui que nous ne connaissons pas dans l'ordre des théologiens, saint Bernard l'a été parmi les Pères, il en est la fin, il en est le terme, il n'y a plus de Pères après lui.

Tout est tellement allé en déclinant depuis son temps, qu'encore que Dieu n'ait jamais cessé d'envoyer de grands saints pour réveiller les fidèles endormis, nul néanmoins d'entre eux n'a pu passer pour Père comme saint Bernard, parce qu'aucun n'a parlé avec tant d'autorité que lui à toute sorte de personnes. Si on le compare avec les autres saints, on verra que l'Esprit de Dieu s'est plus resserré dans ceux qui sont venus depuis, soit pour la lumière de la science, soit pour la liberté de corriger les défauts publics; et ne voit-on pas même qu'à mesure que l'on s'éloigne davantage de son siècle, on s'éloigne plus aussi de cette liberté généreuse ? Où est maintenant l'homme zélé qui ait acquis par sa vertu assez de crédit dans l'Eglise pour parler, comme faisait saint Bernard, avec une autorité apostolique, aux religieux, aux évêques, aux rois, aux empereurs, aux papes et à tout le monde chrétien ?

Combien voit-on de ministres lâches, qui rougissent de Jésus-Christ et de son Evangile, qui gardent des ménagements honteux auprès des puissances de la terre, et qui, par des vues d'intérêt et d'ambition, *retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice* (*Rom.*, I, 18) en craignant de la dire à ceux qui auraient plus besoin de la savoir. Esclaves de l'amour-propre et de la fortune, ils flattent les passions des grands, afin que les leurs en soient réciproquement flattées, et jamais ils ne leur parlent de souffrances, de peur qu'ils ne soient eux-mêmes contraints de souffrir; au lieu que la liberté généreuse de saint Bernard sortait de son désintéressement comme de sa source; car, s'il eût aimé les biens du monde, il aurait craint d'offenser les puissances ecclésiastiques et séculières qui les distribuent, et toute passion étant une servitude, il aurait été l'esclave des volontés de ceux dont il a paru le maître. Mais comme il a mis le monde hors de son cœur, il l'a mis aussi sous ses pieds : il a méprisé tout ce que les grands du siècle auraient pu lui donner ou lui ravir; et, par cet unique attachement à Dieu seul, à sa vérité et à sa justice, il s'est conservé une espèce d'empire et de souveraineté sur les créatures.

Ce n'est pas ainsi que l'on en use depuis sa sainte et bienheureuse mort, et à quoi nous en prendrons-nous? qu'à nos excès : On ne parle plus dans l'Eglise avec la force qu'y parlait ce grand homme, parce que le monde, étant devenu plus corrompu, n'est plus disposé à souffrir une telle liberté de paroles. Il est tombé dans un tel abîme d'obstination et d'orgueil, que la vérité l'endurcit et le

choque au lieu de le corriger; et Dieu n'a sans doute refusé ces grands talents aux derniers saints qu'en punition des crimes des chrétiens, qui ont mérité de tomber dans le relâchement où nous les voyons pour avoir méprisé les avertissements de saint Bernard.

Mais ce grand saint n'y perd rien; notre honte et notre punition ne diminuent point sa gloire. Pour être le dernier de tous, il ne s'ensuit pas qu'il soit le moins considérable; car, s'il est vrai que dans l'ordre commun les premières places sont destinées aux plus dignes, il n'est pas moins vrai qu'il y a un ordre en Dieu où le dernier est égal au premier, et qu'il y a des ordres dans l'Eglise où les derniers surpassent ceux qui les précèdent.

Je m'explique. Dans l'ordre des personnes divines, le Saint-Esprit, qui en est la troisième, égale le Père et le Fils, de qui la foi nous apprend qu'il procède; dans l'Eglise, Jean-Baptiste est qualifié plus que prophète par le même évangile qui l'appelle le terme des prophètes; et le dernier des évangélistes est encore reconnu pour le plus grand, puisqu'il est cet aigle hardi qui perce l'air et tous les cieux pour s'élever jusque dans le sein du Père où le Verbe repose. Sur ce principe, il me sera donc également permis, sinon de soutenir, au moins d'examiner si l'on peut en dire autant du dernier des Pères.

On peut tout dire sur des matières où la foi ne décide rien; et comme l'on doit se défendre du reproche d'avoir défini quelque chose dans un sujet où tout est incertain, on ne doit pas moins éviter l'injustice d'avoir refusé à un saint la gloire qu'il peut avoir méritée par des titres légitimes.

Bien loin donc de craindre de le dire, je craindrais de ne pas dire que le dernier des Pères est égal aux autres, et que comme dans l'ordre des personnes divines, le Père et le Fils n'ont sur le Saint-Esprit que cette priorité d'origine, qui ne les rend ni plus grands ni plus anciens que lui, aussi dans l'ordre des Pères, les Ambroise et les Augustin, les Basile et les Chrysostome n'ont eu sur saint Bernard que cette priorité d'origine, qui, à la vérité, les rend plus anciens, mais non pas plus grands que lui.

Les esprits solides ne trouveront pas cette proposition téméraire, s'ils veulent bien remarquer que le Fils de Dieu a porté deux biens considérables à l'Eglise, le feu de la charité et la lumière de la doctrine : le feu de la charité, puisqu'il proteste, qu'il désire ardemment que tous les cœurs en soient embrasés : *Ignem veni mittere in terram, quid volo nisi ut accendatur* (*Luc.*, XII, 49)? la lumière de la doctrine, puisqu'il éclaire tout homme venant en ce monde : *Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum* (*Joan.*, I, 9). Mais voici le ménagement qu'il a gardé dans la distribution de ces dons. Il a confié sa lumière aux Pères de l'Eglise et son feu aux enfants de l'Eglise; et il est arrivé que les enfants n'étant pas aussi fidèles que leurs pères, ont laissé éteindre ou du moins ralentir l'ardeur de ce feu, parce que la révolution des siècles multipliant l'iniquité, la charité s'est refroidie (*Matth.*, XXIV, 12); au lieu que les Pères n'ont pas laissé éteindre un seul rayon de la lumière dont Jésus-Christ les a remplis. D'où il me sera permis de conclure que l'on ne doit pas raisonner des Pères comme des enfants; car j'avoue qu'entre les enfants de l'Eglise, il s'en faut bien que les derniers égalent les premiers, parce que le feu de la charité diminue tous les jours. Mais entre les Pères de l'Eglise, les derniers égalent les premiers, parce que la lumière de leur doctrine, n'étant point sujette à une pareille défaillance, n'a jamais été obscurcie.

Et en effet, messieurs, que nous ont enseigné les Pères? Ils nous ont enseigné la vérité que Jésus-Christ avait apprise aux apôtres, et que les apôtres leur ont apprise. Or, la vérité est indivisible, et ce que l'un des Pères a dit n'est pas plus vrai que ce que les autres ont soutenu. Il nous est donc égal que ce soit Grégoire ou Bernard, que ce soit Bernard ou Léon. Que si l'on prétend qu'il est besoin d'ajouter à la vérité l'autorité du Père qui parle, vous savez que chacun la possède également, parce que l'Eglise la donne également à tous, quand ils parlent comme ses Pères.

Je dirai même que de grands hommes ont bien osé mettre cette différence entre le feu qui anime le corps de l'Eglise et la lumière qui le conduit; qu'au lieu que l'ardeur de ce feu s'affaiblit peu à peu, comme nous venons de le dire, au contraire l'éclat de cette lumière va toujours en croissant, jusqu'à ce qu'il s'en forme un jour parfait : *Quasi lux splendens procedit, et crescit usque ad perfectam diem* (*Prov.*, IV, 18). On pourrait donc en inférer que saint Bernard, étant le dernier des Pères, c'est lui qui achève ce jour, et qui, unissant ses propres lumières à celles de ses prédécesseurs, se trouve aussi riche que tous; si bien que les premiers ayant rendu l'Eglise comparable à une aurore, et la lumière s'étant communiquée successivement des uns aux autres, le dernier achève de la faire briller comme un soleil qui achève le jour parfait : *Crescit usque ad perfectam diem.*

Il était aussi de la sagesse divine de réserver pour les derniers temps la plus forte lumière, formée par le concours unanime des saints docteurs, parce que les ténèbres des derniers temps devaient être plus épaisses que celles des premiers. Il est vrai qu'il y avait une nuit obscure à dissiper au commencement de l'Eglise, c'était la nuit du paganisme. Mais on peut dire que cette nuit avait été formée par les ténèbres de l'esprit trompé; au lieu que la nuit qu'il faut dissiper dans les derniers siècles est formée par les ténèbres du cœur corrompu; et les ténèbres du cœur sont plus épaisses que celles de l'esprit. Comme donc un jour naissant suffisait pour bannir la première nuit de la terre, on n'avait besoin, pour ainsi dire, que de la lumière de l'aurore, et c'est peut-être ce qui faisait dire à saint Paul que cette première nuit avait disparu aux premières approches du jour : *Nox præcessit, dies autem*

appropinquavit (*Rom.*, XIII, 12). Mais parce que la nuit des derniers temps ne peut disparaître qu'à la présence d'une lumière qui puisse faire un jour parfait, on a besoin que le soleil même la fasse. On a besoin d'une lumière qui éclaire et qui brûle, parce que les ténèbres du cœur sont également sombres et froides; on a besoin d'une lumière qui brûle et qui ramollisse, parce que le cœur est également aveugle et inflexible : *Crescit usque ad perfectam diem;* la lumière de saint Bernard, ajoutée à celle qu'il avait reçue de ses prédécesseurs, avait cette double vertu.

Je laisse, messieurs, à votre piété et à votre sagesse le jugement de ce que je viens de dire, et si quelqu'un de vous avait condamné mon zèle, il va être satisfait de ma modération, puisqu'il me reste encore à vous dire que saint Bernard, étant la fin et le terme des autres Pères, il veut bien céder à tous.

D'un côté Dieu lui a donné la dernière place pour sa gloire, et vous venez d'en voir les preuves; mais de l'autre, il ne la lui a pas moins donnée pour sa sûreté, parce que toute élévation est dangereuse pour le salut. Il y avait à craindre pour tous ces illustres écrivains des premiers siècles, parce que, se trouvant dans les premiers rangs, il était facile de présumer qu'ils donneraient la règle aux autres. Mais saint Bernard, étant venu le dernier, n'a jamais pensé que son application à éclairer l'Église par ses ouvrages dût un jour lui attirer tant d'honneur; il s'est toujours regardé comme le fils des Grégoire et des Augustin, et jamais il n'a cru qu'il dût être considéré comme le père des Thomas et des Bonaventure. De sorte qu'on peut lui appliquer singulièrement ce que l'on dit de tant d'autres qui l'ont précédé : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii; constitues eos principes* (*Psalm.* XLIV, 17). C'est le roi-prophète qui parle, et qui veut dire que les apôtres, se comparant aux patriarches et aux prophètes qui furent avant eux les maîtres du peuple de Dieu, se regardaient comme les enfants de ces pères communs. Dieu le voulait ainsi pour leur sûreté; mais pour récompenser cet humble sentiment qu'ils avaient de leur mérite, il éleva les fils à la qualité glorieuse de Pères et de princes de l'Église.

Dans la suite des siècles, les Jérôme et les Cyprien, les Léon et les Irénée, se comparant aux apôtres de Jésus-Christ, se considéraient comme leurs enfants : *pro patribus tuis nati sunt tibi filii;* mais Dieu, qui voulait les rendre plus remarquables, les a fait mettre au rang des Pères de l'Église : *Constitues eos principes.*

Enfin, dans les derniers temps, saint Bernard, n'ayant jamais pensé à se comparer à ces premiers Pères, les a écoutés comme ses oracles et révérés comme ses maîtres. Mais l'Église, ayant examiné ses ouvrages, en a connu le prix et en a mis l'auteur au rang des Pères; mais d'une manière si glorieuse, qu'il en est le dernier, bien moins pour marquer qu'il y en a d'autres qui le précèdent, que pour marquer qu'aucun autre ne le suivra, et que tout ce que l'on verra naître de savants jusqu'à la fin du monde, feront gloire de l'écouter, sans oser prétendre à l'égaler.

Après une si glorieuse récompense donnée à l'humilité, qui n'aimera la dernière place? Mais la première a tant d'attraits pour le cœur humain, que c'est à elle que tendent tous ses désirs; et c'est cette primauté si chérie, et quelquefois si mal placée, qui fait manquer aux engagements les plus solennels, qui fait rompre les liens de la plus aimable paix, qui fait violer les droits du sang et de la nature. C'est elle qui met les armes à la main des ambitieux, qui cause des révolutions dans les Etats, qui trouble même le repos de l'univers, parce que l'homme ne plie jamais que malgré lui sous la domination d'un souverain qui ne le place qu'au dernier rang.

Mais ce sont là les maximes de la sagesse du monde : la sagesse éternelle nous inspire des sentiments bien différents; elle nous apprend que, comme devant Dieu il n'y a point d'acception de personnes, il n'y a pas non plus d'acception de rang ni de lieu : les premiers y sont les derniers, et les derniers y sont les premiers (*Matth.*, XX, 16); et Jésus-Christ disait à ses apôtres que celui qui serait le plus petit parmi eux serait le plus grand (*Luc.*, IX, 48).

Vous demandez peut-être comment on pratique une humilité qui, en nous faisant les derniers, nous égale aux premiers? Nous la pratiquerons, mes frères, si nous ne considérons en nous que ce qui vient de nous-mêmes, parce que nous n'y trouverons rien qui ne soit capable de nous humilier. Pensons que nous étions condamnés avant que de naître; qu'après avoir été régénérés par le baptême dans le sang de l'Agneau, nous l'avons foulé aux pieds par une vie criminelle; que Dieu nous ayant encore appelés, nous avons été sourds à sa voix; que notre inclination s'oppose à sa grâce, et que nous suivons toujours le mouvement de notre nature corrompue, jamais celui de son esprit. Si ces sentiments étaient bien gravés dans notre cœur, nous n'oublierions pas ce que Dieu est à l'égard de nous, et ce que nous sommes à l'égard de Dieu; nous aurions une humilité sincère qui nous ferait être *en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ* (II *Cor.*, II, 15); nous nous tiendrions au dernier rang et nous craindrions d'être appelés au premier.

Prenons donc assez d'empire sur nous-mêmes pour étouffer les mouvements déréglés de ce cœur superbe, et pour fixer tous ses désirs dans la soumission et dans l'abaissement; car, après l'exemple qui vient de nous frapper en la personne de saint Bernard, qui, étant le dernier des Pères, les renouvelle tous, les perfectionne tous, les termine tous, nous sommes contraints d'avouer qu'il n'appartient qu'à l'humilité de faire des dons magnifiques, puisque des hommes les plus abaissés de la terre, elle fait les plus grands saints du ciel.

TABLE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS CE VOLUME.

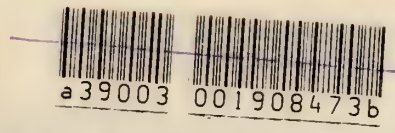
Notice sur l'abbé Anselme. 11
SERMONS POUR L'AVENT ET SUR DIVERS SUJETS, PAR ANSELME. *Ibid.*
Sermon premier.—Pour le jour de la Toussaint. *Ibid.*
— II. Pour le jour des Morts.—*Du Purgatoire.* 27
— III. Pour le premier dimanche de l'Avent. — *Du jugement général.* 40
— IV. Pour le deuxième dimanche de l'Avent. — *Des spectacles.* *Ibid.*
— V. *De la Conception de la Vierge.* 61
— VI. Pour le troisième dimanche de l'Avent. — *De la voie droite.* 78
— VII. Pour le quatrième dimanche de l'Avent.— Même sujet. 96
— VIII. Fête de saint Thomas.—*De la conversion des hérétiques.* 113
— IX. Pour le jour de Noël. 126
— X. *De la circoncision chrétienne.* 139
— XI. Aux dames de la bourse cléricale, à Saint-Nicolas du Chardonnet. 152
— XII. En faveur des filles que l'on retire à la communauté de l'Annonciation, pour les mettre en condition. 162
— XIII. Pour une vêture. 171
— XIV. Pour la profession de mademoiselle de Lorge. 189
— XV. Pour la profession d'une des filles d'honneur de Madame. 206
— XVI. *Des vœux monastiques.* 223
— XVII. Pour la Purification de la Sainte Vierge et la Présentation au temple. 241
— XVIII. Pour le mercredi des Cendres. — *Jeûne du Carême.* 255
— XIX. Pour le même jour — *De la Pénitence.* 270
— XX. Premier jeudi du Carême.—*Devoirs des maîtres et des serviteurs.* 287
— XXI. Premier vendredi du Carême.—*Amour des ennemis.* 303
— XXII. Premier dimanche du Carême.—*De la tentation.* 317
— XXIII. Premier lundi du Carême. — *Du jugement général.* 333
— XXIV. Premier mardi du Carême. — *De l'éternité malheureuse.* 349
— XXV. Deuxième jeudi du Carême. — *De la prière.* 366
— XXVI. Deuxième vendredi du Carême.—*Du paralytique.* 388
— XXVII. Deuxième dimanche du Carême.—*De la béatitude.* 407
— XXVIII. Deuxième lundi du Carême.—*De la mort dans le péché.* 425
— XXIX. Fête de saint Mathias.—*De l'entrée dans l'état ecclésiastique.* 440
— XXX. Deuxième jeudi du Carême.—*Mauvais riche. Biens temporels.* 454
— XXXI. Vendredi de la deuxième semaine.—*Parabole des vignerons; transport des grâces.* 468
— XXXII. Troisième dimanche du Carême. — *Fausse paix du pécheur.* 487
— XXXIII. Même jour.—*Des sociétés chrétiennes.* 504
— XXXIV. Jeudi de la troisième semaine.—*De la vie sensuelle.* 516
— XXXV. Vendredi de la troisième semaine.—*Conversion de la Samaritaine.* 534
— XXXVI. Quatrième dimanche du Carême.—*De la Providence.* 552
— XXXVII. Même jour.—*De l'aumône.* 569
— XXXVIII. Lundi de la quatrième semaine. — *Des temples.* 584
— XXXIX. Mardi de la quatrième semaine.—*Du jugement téméraire.* 602
— XL. Mercredi de la quatrième semaine.—*De l'aveuglement du pécheur.* 617
— XLI. Vendredi de la quatrième semaine.—*Sur Lazare.* 636
— XLII. Dimanche de la Passion. — *De la médisance.* 653
— XLIII. Pour la fête de l'Annonciation. 667
— XLIV. Jeudi de la Passion.—*De la pécheresse.* 683
— XLV. *En faveur des prisonniers.* 700
— XLVI. Dimanche des Rameaux.—*De la communion pascale.* 714
— XLVII. Lundi saint.—*De la semaine sainte.* 730
— XLVIII. Prononcé à Notre-Dame de Paris, pour l'absoute, un mercredi saint. 746
— XLIX. *De la Passion de Jésus-Christ.* 753
— L. Même sujet. 776
— LI. Pour le jour de Pâques. — *De la Résurrection.* 800
— LII. Lundi de Pâques.—Même sujet. 818
— LIII. Même jour.—*De la fraction du pain.* 834
— LIV. Mardi de Pâques.—*Des plaies de Jésus-Christ ressuscité.* 850
— LV. Pour le jour de l'invent. de la sainte Croix. 870
— LVI. Pour le jour de la Pentecôte. 887
— LVII. Visitation de la Sainte Vierge. 906
PANEGYRIQUES DES SAINTS. 923
Préface de l'édition de 1718. *Ibid.*
Panégyrique de Jésus-Christ, prononcé dans l'église des prêtres de l'Oratoire, pour la fête des Grandeurs de Jésus, le 28 janvier 1703. 926
Panégyrique de la Sainte Vierge, pour le jour de l'Assomption, prononcé devant Jacques II, roi d'Angleterre, dans la chapelle de Saint-Germain-en-Laye, le 15 août 1700. 944
Panégyrique de saint Joseph, prononcé dans l'église des Filles de la communauté de Saint-Joseph, le 19 mars 1710. 960
Panégyrique de saint Jean-Baptiste, prononcé dans l'église de l'abbaye de Saint-Sever, cap de Gascogne, le 24 juin 1704. 976
Panégyrique de saint Pierre, prononcé dans l'église de Saint-Paul, le 29 juin. 994
Sermon sur la conversion de saint Paul, prononcé dans l'église de Saint-Paul, le 25 janvier 1701. 1010
Panégyrique de saint Paul, prononcé dans l'église de Saint-Paul, le 30 juin 1713. 1029
Panégyrique de saint Jean l'évangéliste. 1047
Panégyrique de saint Jacques-le-Mineur, prononcé dans l'église des religieuses de Belle-Chasse, le 1er mai 1712. 1062
Panégyrique de saint Etienne, prononcé dans la cathédrale de Meaux, le 3 août. 1080
Panégyrique de saint Vincent, martyr, prononcé à Saint-Germain-l'Auxerrois, le 22 janvier 1708. 1098
Panégyrique de saint Victor, martyr, prononcé à l'abbaye de Saint-Victor, le 21 juillet 1692.. 1113
Panégyrique de saint André, apôtre. 1128
Panégyrique de saint Antoine, prononcé dans l'église des Pères de Saint-Antoine, le 17 janvier 1717. 1142
Panégyrique de saint Augustin, prononcé dans l'église des Grands-Augustins, le 28 août 1716. 1158
Panégyrique des saints martyrs Gervais et Protais, prononcé dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, le 19 juin 1711. 1175
Panégyrique de saint Martin, prononcé dans l'église de Meudon, devant Mgr. le Dauphin, le 11 novembre 1708. 1189
Sermon pour la translation des reliques de saint Benoît, prononcé à l'abbaye de Saint-Germain, le 11 juillet 1701. 1202
Panégyrique de saint Bernard, prononcé dans l'église des RR. PP. Feuillants, le 20 août. 1220

FIN DU VINGTIÈME VOLUME.

UNIVERSITAS O. M. I. OTTAWIENSIS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001908473b

BX 1756 .A2M5 1844 V20
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V020
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047745

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 04 05 6